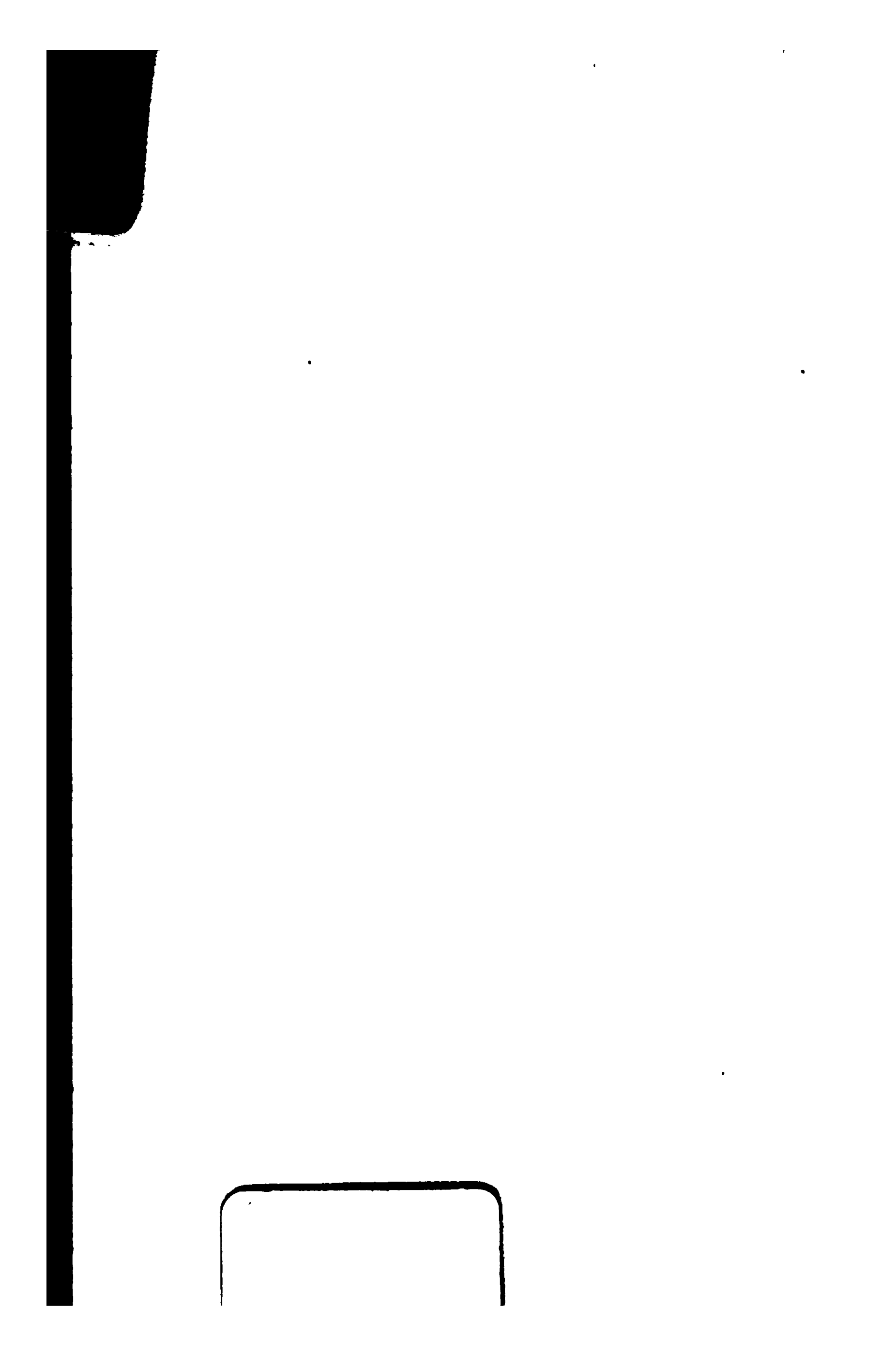


ITINÉRAIRE DE L'ORIENT



PARIS.—IMPRIMÉ CHEZ BONAVENTURE ET DUCESSOIS,
55, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS.

COLLECTION DES GUIDES-JOANNE

ITINÉRAIRE

DESCRIPTIF, HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE

DE L'ORIENT

PAR

ADOLPHE JOANNE et ÉMILE ISAMBERT

OUVRAGE ENTIÈREMENT NOUVEAU

contenant

MALTE, LA GRÈCE, LA TURQUIE D'EUROPE,
LA TURQUIE D'ASIE, LA SYRIE, LA PALESTINE, L'ARABIE PÉTRÉE,
LE SINAÏ ET L'ÉGYPTE

ET ACCOMPAGNÉ

DE 11 CARTES ET DE 19 PLANS

PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie

14, RUE PIERRE-SARRAZIN

1861

TABLE MÉTHODIQUE

Première partie.—MALTE.

Deuxième partie.—GRÈCE.

Troisième partie.—TURQUIE D'EUROPE.

Quatrième partie.—TURQUIE D'ASIE.

Cinquième partie.—SYRIE, PALESTINE.

Sixième partie.—ARABIE.—SINAI.

Septième partie.—ÉGYPTE.

CARTES ET PLANS.

FIN DE LA TABLE MÉTHODIQUE.

ERRATA ET ADDENDA.

Nos lecteurs sont priés de faire les corrections et additions qui suivent, avant de lire l'ouvrage.

Page 3, col. 2, ligne 25. — Les monnaies sardes, identiques aux monnaies françaises, sont adoptées en Toscane depuis l'annexion.
— 5, col. 2, l. 37, et 5, col. 2, lig. 1 et lig. 46. — Les vexations ont disparu depuis les derniers événements.
— 11, col. 2, l. 21. — *au lieu de:* 21 rues, *lisez :* 22 rues.
— 19, l. 8, — *au lieu de:* et 40° de lat. N., *lisez :* et entre 35° et 40° de lat. N.
— 25, col. 2, l. 25, — 682-688, *lisez :* 682-668.
— 67, 2e col. du petit texte, ligne 2, — *ajoutez :* on peut encore gagner un jour au retour, en se faisant envoyer d'avance une voiture d'Athènes à Mégare.
— 68, col. 2, l. 8 et 10,— Pyrægos, *lisez :* Pyrgos.
— — l. 37 et 38.— Ambrakia, *lisez :* Karavasara.
— — l, 47. — Kokhino, *lisez :* Kokkino.
— 70, col. 2, l. 52. — deux pylones presque submergés — il n'y a plus qu'un pylone de visible.
— 71, col. 1re, l. 18. — Paros, *lisez :* Poros.
— 77, col. 1re, l. 24. — Yani Adamopoulos, *lisez :* Polyzoï.
— — col. 2, l. 25. — *ajoutez :* et Dimitri Manousi, qui parle français.
— — — l. 26. — Nast, *lisez :* Nakis, successeur de Nast.
— — — l. 27. — *Ajoutez :* Nadir, rue d'Eole, vend cartes et plans.
— — — l. 41. — *ajoutez :* et chez Hépitis, près du palais; prix : 1 drach. 25 lepta.

Page 85, col. 2, l. 7. — Nous mentionné, *lisez :* nous avons mentionné.
— 86, col. 2, l. 13. — intérieure, *lisez :* extérieure.
— 97, col. 2, l. 38. — quinze sont musée, *lisez :* quinze sont au musée.
— 107, col. 2, l. 15. — *après* 61 centimètres, *ajoutez :* la colonnade est entourée d'une balustrade dans l'enceinte de laquelle on a rassemblé quelques fragments antiques et des inscriptions.
— 109, col. 2, l. 24. — *ajoutez :* et un bas-relief de Cécrops, trouvé à Éleusis par M. Lenormand.
— 123, col. 1re, l. 53, 54. — *rétablissez les noms* Érechthée et Éleusiniens, en partie échappés sous la presse.
— 124, col. 2, l. 4, — *ajoutez :* Des fouilles importantes ont été effectuées en 1860 sous la direction de M. Lenormand et ont fait découvrir des morceaux de sculpture de la meilleure époque de l'art grec.
— 135, col. 2, l. 17, — 362, *lisez :* 363.
— 173, col. 2, l. 29, — *ajoutez :* V. p. 421.
— 187, col. 1re, l. 17, — un hôtel avec table d'hôte, *lisez :* un mauvais hôtel.
— 205, col. 1re, l. 13, — 12 heures, *lisez :* 15 heures.
— 222, col. 1re, l. 24, — σιτοῦς *lisez :* ἐς τοῦς.
— 306, — l. 34, — Singarius, *lisez :* Sangarius.
— 333 — l. 1re, — § 3, *lisez :* § 2.
— 343. col. 1re, l. 39, — *après* IVe partie, *ajoutez :* p. 460.
— — — l. 42, — *après* IVe partie, *ajoutez :* p. 529.
— — col. 2, l. 17, et pag. 344, col. 1re, l. 1, et 345, col. 1re, l. 17, après IVe partie, *ajoutez :* R. 80.
— 350, col. 2, l. 36 à 39, et 50 à 51, *lisez :* les hôtels de Bellevue, des Ambassadeurs et du Globe n'existent plus : on peut citer, en revanche, *l'hôtel de Byzance* (1er ordre, 15 fr. par jour), Grande rue de Péra, et *l'hôtel du Palais des Fleurs*, rue de Péra, 104 (2e ordre, 9 à 12 fr. par jour).
— 351, col. 1re, l. 29 à 36, — Ces deux établissements n'existent plus.
— 352, col. 1re, l. 15, — 80 à 180 piastres, *lisez :* 80 à 100 piastres.
— 352, col. 2, l. 4, 5, — on peut pénétrer sans firman, *lisez :* on a pu pénétrer, etc., cette faculté n'existe plus pour le moment.
— 352, col. 2, l. 22. — tous les dimanches, *ajoutez :* vers 11 h. du matin.
— id. id. l. 25, — tous les jeudis, *ajoutez :* à 2 heures après midi.
— 354, col. 2, l. 26. — Sudlidzé, *lisez :* Sudludgè.
— id. id. l. 48, — le passage est gratuit, *lisez :* on paye 10 paras sur ce pont celui de Mahmoud est gratuit. Ce dernier a brûlé dernièrement.
— 359, col. 1re, l. 29, 30, — Anthenius, *lisez :* Anthemius.
— 377, col. 2, l. 6, — Hagios, *lisez :* Hagia.
— 380, col. 2, l. 20, 21, — près de laquelle, *lisez :* près duquel.
— 382, col. 2, l. 9, — mosquée de, *intercalez :* Hassègui (la favorite) c'est-à-dire de.
— id. id. l. 44, — Kazi-Keui, *lisez :* Hass-Keui.
— 383, col. 2, l. 15. — un medessré, *lisez :* une médressé.
— 392. col. 2. l. 41, — Ethem-Pacha, *lisez :* Ali-Galib-Pacha.
— 429, col. 2, l. 49, — *après* en 1854, *ajoutez :* un chemin de fer vient d'être inauguré (octobre 1860) entre Tchernawoda et Kustendjé, qui permet d'éviter les bouches du Danube.
— 432, col. 1re, l. 38. — et que l'on passe, *lisez :* que l'on passe.
— 433. col. 2, l. 25, — s'élèvent, *lisez :* s'élève.
— 449, l. 39, — grâce au mauvais, *lisez :* à cause du mauvais système.
— 461, col. 2, l. 18, — *ajoutez :* Restaurant Picini, bon, et bon marché, déjeuner, 1 fr. 50.
— 516, col. 2, l. 48, — par les suivants, *lisez :* par les villages suivants.
— 519, col. 2, l. 44, 45, — puis l'embouchure du Termeh-Tchaï, etc. Le Thermodon est au delà de Samsoun et du Yeschil-Irmak, il doit être placé p. 520, col. 1re, l. 12, après le mot *delta*.
— 547, col. 1re, l. 26, — intérieur, *lisez :* extérieur.
— 567, col. 2, l. 18, — Khâdun-Khin, *lisez :* Khadun-Khân.
— 571, col. 2, l. 36, 37, — Kilissé-Hishar, *lisez :* Konissé-Hissar.
— 572, l. 7. — Burr-ach-Cham, *lisez :* Barr ech-Cham.
— 573, l. 15, — Djébel-Sunnin, *lisez :* Djébel-Sannin.

Pag. 573, l. 18, 19, — Djébel-ech-Scharki, Djébel-ech-Scheik, lisez : Djébel ech-Charki, Djébel ech-Cheih.
— — l. 30, — Djébel-el-Tour, lisez : Djébel et-Tour.
— — l. 50, — Nahr-el-Assy, lisez : Nahr'el-Açi.
— 574, l. 16, — Djébel-ech-Choukif, lisez : Djébel ech-Chakif.
— — l. 17, — Nahr-Kasimyièh, lisez : Nahr el-Kaçemyèh.
— — l. 27, — Bahrel-Houlé, lisez : Bahr el-Houlèh.
— 575, — l. 5 et 9, — le Jourdain continuait etc. Cette dernière opinion est erronnée. V. p. 869. col. 1, l. 20 et suivantes. 870, col. 2, l. 47 et suivantes.
— 579, col. 2, l. 6, — Lamentation, lisez : lamentations.
— 582, — l. 2, — *Après* Tyropœon, *ajoutez* : (V, p. 792 et 794.)
— — l. 21, — qui par leurs, lisez : et par leurs.
— 601, col. 2, l. 42. — Nokb, lisez : Nakb.
— 638, col. 1, l. 55, — compte 8000 hab, lisez : comptait avant les massacres de 1860.
— 653, col, 2. l. 44, — Zahlèh.—Cette ville a été entièrement saccagée en 1860.
— 660, col. 1, l. 28, — Du dernier recensement, *ajoutez* : fait avant le massacre de 1860.
— 709, col. 1, l. 50, — 8000 mèt. lisez : 800 mètres.
— 758, col. 2, l. 30, — *après* Bethléem, *ajoutez* : et du tombeau de Rachel (V. I Samuel, VII, 1, 2, 15, 17,; IX, 3,; X, 1, 2; XVI, 13; XIX, 18; XXX, 1; St-Mathieu, II, 6, 16, 17, 18; Michée, V, 2; Jérémie XXXI, 15).
— 771, col. 2, l. 39, — était cette vallée, lisez : et cette vallée.
— 772, col. 2, l. 18, — antiq. XII, 5 H. lisez : antiq. XII, 5, 4.
— 809, col. 2, l. 35, — *ajoutez* : un vaste hospice israélite s'élève aujourd'hui en cet endroit.
— 818, col. 2, l. 6, — *ajoutez* : un immense établissement s'élève en cet endroit aux frais de la Russie.
— 837, col. 1, l. 3, — Habarim, lisez : Abel-Scittim.
— 855, col. 2, l. 11, — *après* direction, *ajoutez* : (V. p. 758, col. 2, l. 30).
— 860, col. 2, l. 51, — χαράμωαβ, lisez : χαράχμωβα.
— 873, col 1re, l. 21, — *après* sulfureuse, *ajoutez* : Aïn el-Waïbèh représente pour Robinson la station de Kadesch-Barnea, sa position à la frontière d'Edom, en vue du mont Hor, et, vers le N.-O., au pied de la montée de Séfah (Zéphath) qui conduit dans la direction d'Arad et d'Hébron, lui paraissent répondre exactement aux données bibliques. (Nombres, XX, 1-16; XXI, 1-2; Deutéron. I, 44.) Voyez aussi ce qui est dit d'Aïn-Kadèsa, p. 876, col. 2, lig. 51.
— 876, col. 1re, l. 36, — el-Khoreïbèh, lisez : er-Rouhaïbèh.
—1074, col. 1re, l. 26, — Tmui, lisez : Thmouis.
— Sur les premiers tirages du *plan de l'Acropole d'Athènes*, dans l'enceinte de Diane Brauronia, *au lieu de* Thésée, *lisez* : Persée.

PRÉFACE

L'*Itinéraire de l'Orient* que nous publions aujourd'hui est un ouvrage entièrement nouveau. Le plan suivant lequel il a été conçu et rédigé est le même que celui des autres itinéraires de notre collection. Se mettre constamment à la place du voyageur, lui fournir les renseignements préliminaires qui lui permettront de tracer son plan de voyage, d'en calculer la dépense, d'en faire les apprêts, le guider ensuite par les routes qu'il se sera décidé à parcourir, en lui indiquant en chemin tous les objets capables de l'intéresser, lui fournir tout d'abord, à son arrivée dans une ville importante, les renseignements indispensables sur la manière de s'y loger, d'y vivre, sur les moyens de transport, les guides et les interprètes, lui faire embrasser d'un coup d'œil la topographie générale de la localité, lui rappeler dans un résumé rapide les événements historiques dont elle a été le théâtre, décrire ensuite tous les monuments actuels, et toutes les ruines qu'a laissées le passé, soit dans la ville, soit dans ses environs, en cherchant à rétablir la topographie ancienne avec ces débris et les données de l'histoire, et enfin lui offrir un choix de routes par lesquelles il pourra revenir ou continuer son voyage : telle a été la méthode à laquelle nous nous sommes astreints avec une rigoureuse exactitude. Quelques personnes nous reprocheront sans doute l'aridité de nos descriptions, leurs détails minutieux, la longueur de nos discussions archéologiques, et se plaindront de ne pas y trouver plus fréquemment des citations de ceux de nos grands écrivains ou de nos poëtes qui ont chanté les splendeurs de l'Orient. Nous acceptons d'avance ce reproche, auquel nous avons dû nous résigner. La nécessité de nous resserrer dans le cadre d'un seul volume portatif nous a contraints à sacrifier tout ce qui n'était pas indispensable. Nous aurions allégé notre tâche, nous l'aurions rendue moins aride, si nous avions pu citer textuellement les auteurs excellents que nous avons consultés, si nous avions pu embellir notre rédaction par quelques pages éloquentes empruntées aux Chateaubriand, aux Lamartine, à tant de maîtres en l'art d'écrire, à tant de voyageurs humoristes et spirituels dont nous avions les œuvres en-

tre les mains. C'eût été sans doute une œuvre plus facile que le travail de patiente analyse, de pénible condensation auquel nous avons dû nous condamner pour offrir aux voyageurs des résumés toujours complets dans leur concision. Nous regrettons peu d'ailleurs, nous l'avouons, cette partie brillante à laquelle nous avons dû renoncer, parce que notre expérience personnelle nous a depuis longtemps appris combien les descriptions poétiques sont peu utiles au voyageur. En Orient surtout, la grandeur de la nature, la majesté des ruines parlent assez haut pour qu'il soit inutile de relever l'enthousiasme du lecteur par des phrases toujours bien pâles en présence de la réalité. Nous avons mieux aimé lui donner des renseignements précis, rappeler au besoin ses souvenirs, lui signaler dans telle ruine informe la trace encore appréciable des grands faits historiques, des légendes poétiques, ou des traditions religieuses dont notre enfance a été nourrie. *L'archéologie*, c'est-à-dire l'histoire se révélant sur son propre théâtre, n'est-ce pas l'Orient tout entier? et l'Orient, n'est-il pas le berceau de notre civilisation? Aussi n'avons-nous rien abrégé sous ce rapport, ayant trop senti par nous-mêmes le regret amer d'avoir laissé souvent à côté de nous, faute d'indications suffisantes, les localités les plus intéressantes. En suivant nos routes, le voyageur ne sera pas exposé à ce danger, il sentira à chaque pas les souvenirs de ses études classiques se réveiller, prendre une réalité, s'éclairer d'un jour nouveau, et c'est là, il faut bien le dire d'avance, l'attrait véritable du voyage d'Orient; il faut vivre dans le passé pour échapper au spectacle affligeant de la désolation actuelle de ces contrées que la nature avait comblées de tous ses dons.

Nous avons expliqué comment nous avons compris notre tâche; voici maintenant comment nous avons essayé de la remplir.

Dans notre introduction générale, nous avons d'abord indiqué au lecteur l'époque la plus favorable pour se rendre en Orient, la durée probable du voyage, la distance approximative, l'ordre général suivant lequel il pourra visiter successivement les vastes contrées qu'embrasse notre cadre, les conseils relatifs à l'équipement, les préceptes d'hygiène générale dont il devra se pénétrer, et enfin dans trois routes préliminaires, les trois voies par lesquelles on se rend en Orient, et les itinéraires des paquebots de la Méditerranée et du Danube.

Nous avons ensuite partagé la description des pays compris par l'usage sous la dénomination d'Orient, en sept grandes di-

visions, Malte, la Grèce, la Turquie d'Europe, la Turquie d'Asie, la Syrie et la Palestine, l'Arabie et le Sinaï, et l'Égypte. Chacune de ces divisions commence par un chapitre de généralités, où sont présentées toutes les notions de géographie, d'histoire politique ou artistique, de statistique, d'études de mœurs, de langue, enfin les renseignements sur la manière de voyager spéciale à chaque région, et, pour quelques-uns, des modèles d'itinéraires, qui permettront au voyageur de choisir d'avance ses tournées, et de calculer le temps qu'il pourra consacrer à chacune d'elles. Ces chapitres généraux nous ont évité un grand nombre de redites, qui se seraient forcément glissées dans les descriptions particulières. Nous avons ensuite divisé notre description en chapitres, et les chapitres en routes reliées les unes aux autres par des renvois de chiffres avec lesquels le lecteur se familiarisera facilement, et qui le dispenseront, la plupart du temps, de recourir aux tables générales.

Nous avons dû, dans notre rédaction, mettre à profit, non-seulement nos souvenirs personnels, et nos notes de voyage, mais encore tous les renseignements que nous avons pu recueillir auprès de personnes compétentes, et dans les livres si nombreux qui ont été écrits sur l'Orient. Parmi ces derniers, nous devons dire que les ouvrages de haut style, tels que ceux de Chateaubriand et de Lamartine, nous ont été d'un faible secours; la poésie dédaigne trop l'exactitude, et d'ailleurs ces ouvrages ont vieilli : on peut les lire avant de faire le voyage, ou mieux encore au retour, car ces pages éloquentes réveilleront alors avec délices les impressions que le voyageur aura éprouvées lui-même dans ses pérégrinations; mais il faudrait bien se garder de les emporter avec soi. Nous attachons une valeur plus grande, au point de vue purement pratique bien entendu, aux ouvrages de certains voyageurs pittoresques, dont la phrase incisive et fortement imagée sait peindre en traits frappants de ressemblance les pays qu'ils ont parcourus; tels sont les livres de M. Théophile Gautier, de Mme Ag. de Gasparin, de M. About, de Gérard de Nerval, d'Alexis de Vallon, de M. Maxime du Camp, etc. Ceux là, on peut les emporter, ils apprennent à voir, à observer, et leur format n'est pas gênant. Nous leur avons fait d'utiles emprunts pour les tableaux de mœurs de nos généralités. Mais nos meilleurs guides ont été les membres de cette *École d'Athènes* qui fait tant d'honneur à la France en Orient. Les ouvrages des Beulé, des Boutan, des Burnouf, des Girard, des Guérin, des Hanriot,

des Mézières, sont des modèles de science sérieuse, de judicieuse critique, d'où les charmes du style ne sont pas exclus, et que devra consulter tout voyageur désireux de faire une étude approfondie de l'Orient. A côté de ces œuvres remarquables de science et de vérité, se placent les ouvrages des voyageurs anglais et des archéologues allemands. Ceux de nos lecteurs qui possèdent ces langues trouveront des trésors d'érudition et de critique dans le grand *Dictionnary of Greek and Roman Geography* de Smith, et dans le *Handbuch der alten Geographie* de Forbiger, ouvrages bien précieux à emporter malgré leur volume considérable, et dont nous n'avons malheureusement aucun équivalent en France. Nous devons citer encore au premier rang les ouvrages des savants voyageurs Leake, Ainsworth, Viquesnel, Boué, Pashley, Porter, Ed. Robinson, Lane, Wilkinson et les ouvrages archéologiques de Lepsius, de Bunsen et de Brugsch, auxquels nous avons eu constamment recours. Nous donnons plus loin un index bibliographique des ouvrages que le voyageur pourra consulter avec fruit, et de ceux dont il ne devra pas craindre de se charger.

Après avoir indiqué quelques-unes des sources auxquelles nous avons puisé, nous devons payer un juste tribut aux personnes qui nous ont aidé de leur collaboration. Dans les régions si vastes qu'embrasse notre itinéraire, il est impossible d'avoir tout vu par soi-même. Nous avons, autant que possible, confié la rédaction des localités que nous n'avions pas visitées à des voyageurs qui les avaient explorées. Ainsi M. G. Lejean, plusieurs fois chargé de missions scientifiques en Turquie, a bien voulu rédiger pour nous les routes des principautés danubiennes, du Monténégro et de l'Albanie ; M. W. Coppinger, la plupart des routes de la Morée, plusieurs localités de la Palestine, et une description originale de Pétra ; M. le docteur Suquet, la route de Homs et de Hama, localités peu connues de la Syrie. Nous devons à M. Vivien de Saint-Martin les chapitres géographiques et historiques sur l'Arabie, le Sinaï et l'Égypte, et les savantes descriptions archéologiques des antiquités égyptiennes. Nous devons également des remercîments à MM. P. Lacombe et P. Mollard pour des recherches historiques et statistiques sur la Turquie. Enfin, un orientaliste distingué, M. Barbier de Meynard, longtemps attaché à nos missions dans le Levant, a rédigé pour nous deux chapitres intéressants sur la langue turque et sur la langue arabe, et deux vocabulaires dont tous les voyageurs apprécieront l'utilité pratique. Il a bien voulu revoir toutes nos épreuves pour l'or-

thographe des noms sémitiques, et assurer ainsi à notre ouvrage une correction et une unité bien rares dans les ouvrages écrits sur l'Orient, et qui sont un des premiers mérites dont nous puissions nous prévaloir. Nous devons le vocabulaire grec-moderne à M. Guérin, attaché comme drogman à nos consulats dans le Levant.

Donner partout une orthographe régulière et uniforme était une des plus grandes difficultés que nous ayons eues à vaincre. Voici quelles sont à cet égard les règles que nous avons dû nous tracer. Pour toutes les langues qui peuvent s'écrire avec notre alphabet, nous avons conservé avec soin l'orthographe du pays, ainsi pour les noms italiens, allemands et même slaves et roumains. Les premiers appartiennent aux langues courantes de l'Europe, les seconds pouvant être prononcés avec quelques avis préliminaires, nous avons laissé au lecteur le soin de s'habituer lui-même à leur donner une prononciation régulière. Il n'en était pas de même du grec moderne, du turc et de l'arabe. Avec le changement d'alphabet, nous avons dû adopter un système de transcription ou de prononciation figurée. Pour le grec, nous avons reproduit partout la transcription que le savant M. Hase a adoptée pour la grande carte de l'état-major français. Un coup d'œil jeté sur notre paragraphe *Prononciation du grec moderne* mettra le voyageur attentif en état de prononcer, comme les habitants du pays, les noms des localités grecques. M. J. Girard, ancien membre de l'école d'Athènes, a bien voulu revoir à ce point de vue toutes nos routes de la Grèce. Nous avons fait exception pour les noms de localités classiques, complétement francisés, et que nous ne pouvions défigurer sans dérouter nos lecteurs. Les mêmes principes ont été appliqués aux langues turque et arabe : nous avons figuré autant que possible avec nos lettres la prononciation des noms propres. Il est bien entendu qu'une étude des paragraphes *prononciation turque*, *prononciation arabe*, et, mieux que tout cela, l'usage sera indispensable pour arriver à saisir approximativement certains sons, certaines aspirations qui n'existent pas dans notre langue. La transcription du turc a été indiquée conformément à l'étymologie régulière et à la prononciation de Constantinople, mais quand il s'est agi de quelque localité éloignée du centre et de quelque nom défiguré par les patois, nous avons ajouté, entre parenthèses, la prononciation locale. Pour l'arabe, nous avons adopté comme règle générale la prononciation syrienne, qui est la plus pure ; mais, dans nos descriptions de l'Égypte, nous avons, par quelques

légères modifications, indiqué autant que possible la prononciation du pays. Tout cela sans doute ne mettra pas le voyageur en état de prononcer immédiatement des langues si différentes des nôtres; ce n'est que par l'usage et une aptitude spéciale qu'il y pourra réussir, mais nous espérons que nos efforts lui auront aplani la première difficulté.

Les cartes géographiques et les plans sont certainement un des éléments les plus importants dans un ouvrage destiné aux voyageurs. Nos éditeurs n'ont reculé à cet égard devant aucun sacrifice, et, grâce au zèle de notre habile géographe, M. Dufour, grâce au talent de nos graveurs MM. Lefebvre, Langevin et Gérin, nous ne craignons pas de dire que, malgré la petitesse de leur format, nos cartes ont une valeur beaucoup plus grande que la plupart des compilations que l'on trouve dans le commerce. Nous nous sommes sévèrement interdit de consulter aucune de ces œuvres passagères qui, se copiant sans cesse les unes les autres, reproduisent éternellement les mêmes erreurs quand elles n'en augmentent pas le nombre, ce qui fait que la dernière venue est souvent la plus fautive. Toutes nos cartes, tous nos plans ont été réduits avec un grand soin et une grande précision, d'après les cartes originales les plus précieuses, et, en mentionnant les sources auxquelles nous avons puisé, nous justifierons le degré de confiance qu'elles méritent, en même temps que nous indiquerons au voyageur les cartes grand-format qu'il fera bien d'emporter s'il veut se livrer à une étude fructueuse du pays.

Notre carte de Malte est réduite d'après la belle carte de la Sicile de M. Amari. Pour la Grèce, nous avons suivi la grande *carte de l'état-major français*, chef-d'œuvre géographique qui n'a pas été dépassé, bien qu'on puisse citer également celle de l'état-major autrichien. Tout voyageur désireux de parcourir à cheval les solitudes de la Grèce ne devra pas reculer devant l'acquisition de cette carte. Malheureusement, la carte d'assemblage ne vaut rien, et ne peut nullement remplacer les cartes partielles. La carte de M. Lapie pourrait être recommandée comme plus portative, mais elle est bien inférieure. Le plan d'Athènes a été dressé d'après l'état-major français, mais considérablement augmenté au moyen des excellents plans partiels de M. Burnouf (*Arch. des Missions*, 1856), et de M. Hanriot (*Revue archéologique*, t. XI). Le plan archéologique du Pirée est emprunté au dictionnaire de Smith. Enfin le plan de l'acropole d'Athènes est réduit d'après les plans excellents de l'ouvrage de M. Beulé.

La carte de la Turquie d'Europe a été tracée d'après la carte allemande de Kiepert (*Europæische Türkei*, Berlin, 1853), corrigée dans quelques-unes de ses parties par la *carte de la Thrace* de M. Viquesnel (Paris, chez Gide et Baudry), et par la carte annexée à l'ouvrage de M. Boué (*la Turquie d'Europe*), qui a de la valeur pour les montagnes.

Notre grand plan de Constantinople a été surtout dressé d'après celui de Kauffer (dans le *Voyage en Grèce* de Choiseul-Gouffier) et d'après ceux de M. de Hammer (*Hist. de l'empire ottoman*) de M. de Moltke, etc. Nous y avons ajouté une réduction très-fidèle de la grande carte des *environs de Constantinople* de Kauffer, et le plan architectural de Sainte-Sophie, d'après MM. Batissier et Fossati.

La carte de la Troade est également réduite d'après celle de Kauffer (dans le grand ouvrage de Choiseul-Gouffier). La Turquie d'Asie a été dressée d'après la grande carte de Kiepert (*Karte der Klein-Asien*, Berlin, 1844, en 6 feuilles), chef-d'œuvre aussi indispensable au voyageur en Asie que la carte de l'état-major français en Grèce. On y a ajouté une réduction très-petite du plan d'Alep de M. Rousseau (*Bull. de la Soc. de Géogr.*, 1825). La carte de Syrie et Palestine a été l'objet de soins particuliers. Elle a été tracée d'apès la carte du colonel Callier (Dépôt de la guerre), excellente pour le tracé des côtes, d'après celle que Kiepert a donnée pour la dernière édition des *Biblical Researches* de Robinson et d'après celle de M. Van de Velde. Nous y avons ajouté un plan de Damas et un plan des ruines de Palmyre, d'après l'ouvrage de M. Porter, et un plan de Ba'lbek d'après Robinson et d'après un croquis levé par nous-mêmes.

Le plan de Jérusalem a été construit d'après le magnifique plan de Schultz (*plan von Jerusalem*, Berlin, 1844) auquel nous avons ajouté une réduction au pantographe du grand plan de l'Église du Saint-Sépulcre de M. Pierotti, et un plan partiel de la mosquée d'Omar, d'après M. Van de Velde. La basse et la haute Égypte ont été réduites d'après la grande carte hydrographique de M. Linant de Bellefonds, publiée aux frais du vice-roi d'Égypte, par le dépôt de la Guerre français (en vente chez Kœppelin, quai Voltaire, 3) et d'après la petite carte de Kiepert intitulée *Nil-Laender*; la Péninsule du Sinaï, d'après la carte de Robinson et celle de Russegger, le plan de Pétra, d'après M. de Laborde, celui d'Alexandrie, d'après l'amirauté anglaise (nº 243, *the port of Alexandria*). Le plan du Caire est dressé d'après celui qui a été publié, en Égypte, par M. Szultz, et que nous avons modifié et complété; le plan

des Pyramides de Gizèh, la coupe de la grande Pyramide et le palais de Karnak ont été empruntés à l'ouvrage de M. Bunsen, enfin notre carte de Thèbes d'Égypte n'est que la reproduction à une échelle infiniment petite de la magnifique carte du grand ouvrage de la commission d'Égypte, avec quelques indications nouvelles, d'après les données de Wilkinson. Dans toutes ces cartes, l'orthographe des noms a été revue avec soin par M. Barbier, et mise d'accord avec celle du texte.

La rédaction consciencieuse de cet ouvrage n'a pas été l'œuvre d'un jour; nous sollicitons d'avance l'indulgence de nos lecteurs pour les changements qui auront pu survenir dans le cours même de la publication de notre itinéraire. Un ouvrage de cette nature appelle des rectifications incessantes; aussi nous recevrons avec reconnaissance les observations que les voyageurs pourront nous adresser, et nous prendrons note des erreurs et des omissions qu'ils voudront bien nous signaler. Heureusement l'Orient est immobile, dans tout ce qui ne lui est pas imposé par l'influence européenne. Les événements de Syrie, survenus depuis l'impression de la plus grande partie de cet ouvrage, en auraient peu modifié la rédaction. Bien du sang a été versé, bien des pertes matérielles ont été faites, mais les ruines sont l'état ordinaire de ce malheureux pays; les édifices modernes, les villages détruits n'avaient rien d'intéressant pour le voyageur, la plupart des ruines anciennes sont heureusement assez solides pour braver la fureur destructive de ces populations ignorantes. Nous avons souvent cherché à esquisser le caractère de ces peuples, et il nous est arrivé de prononcer quelques paroles sévères au sujet des chrétiens d'Orient (v. Damas, Jérusalem); la compassion due au malheur nous les ferait peut-être aujourd'hui passer sous silence, mais nous ne saurions les rétracter, car elles sont l'expression de la vérité. Espérons que cette épreuve terrible ne sera pas perdue pour eux, et que, animés d'un esprit de concorde qui leur a manqué jusqu'à présent, ils sauront se relever dans l'estime des musulmans, et conquérir, avec l'appui de la France, une condition libre, indépendante, seule propre à former les caractères nobles et forts, et les nationalités dignes de leurs destinées.

Adolphe JOANNE. Emile ISAMBERT.

Novembre 1860.

INTRODUCTION GÉNÉRALE

§ 1—Plan général du voyage, durée, époque, dépense.—Avant d'entreprendre un voyage, il faut d'abord en tracer le plan général, suivant le but qu'on se propose, suivant le temps et l'argent dont on dispose.

Les vastes contrées comprises sous la dénomination générale d'Orient se composent de pays si disparates, que tous n'offrant pas le même intérêt ou les mêmes facilités pour celui qui se propose de les parcourir, on devra d'abord faire son choix, et, décider si l'on veut faire un voyage partiel, ou un voyage d'ensemble, si on se propose de résider plus ou moins longtemps dans les régions principales, ou d'en prendre seulement un aperçu général plus ou moins rapide. Le voyageur entièrement maître de son temps et de sa fortune, celui que ne limitent aucunes considérations de famille ou d'intérêts, celui-là pourra facilement consacrer plusieurs années à l'Orient, et y trouver incessamment de nouveaux sujets d'observations, d'études ou de simples distractions. Ces voyageurs, en fort petit nombre dans notre pays, ont à peine besoin de nos conseils préliminaires, ils peuvent prendre leur temps et partir quand ils voudront.

Ceux qui, sans avoir devant eux un temps illimité, auront cependant assez de loisir pour embrasser dans une tournée générale toutes les contrées que nous décrivons, en se bornant bien entendu aux localités les plus intéressantes, devront y consacrer une année entière, ou même quatorze mois. La manière de diriger cette tournée générale est entièrement subordonnée au voyage d'Égypte, qui ne peut être fait que dans une saison spéciale, celle où les vents sont favorables pour remonter le Nil. Quittant l'Europe à la fin de septembre ou dans les premiers jours d'octobre, on arrivera en Égypte en octobre, on remontera le Nil en novembre et décembre, de manière à être revenu au Caire pour la fin de janvier; on consacrera au Sinaï et à l'Arabie Pétrée les mois de février et de mars, de manière à être à Jérusalem pour les fêtes de Pâques. On parcourra la Palestine et la Syrie pendant les mois d'avril et de mai, pour arriver en juin dans l'Asie Mineure, remontant vers le nord à mesure que la saison s'avancera, de manière à se trouver à Constantinople, sur les bords de la mer Noire et dans les principautés danubiennes en juillet, août et septembre ; on reviendra en Grèce à la fin de septembre et on lui consacrera tout le mois d'octobre et une partie de novembre pour revenir en Europe au commencement de décembre.

Les voyageurs qui voudront partir au commencement du printemps devront se diriger en sens inverse : ils se rendront en Grèce au commencement d'avril ; au mois de juin, ils parcourront soit l'Albanie et la Macédoine, soit le nord de l'Asie Mineure, de manière à être à Constantinople à la fin de juillet, et à visiter les principautés danubiennes, ou l'Arménie, au mois d'août ; au mois de septembre, ils reviendront vers la partie S. de l'Archipel grec et de l'Asie Mineure ; en octobre et novembre, ils parcourront la Syrie ; en décembre, le Sinaï, pour arriver en Égypte et remonter le Nil au plus tard au commencement de janvier, et revenir en Europe en avril ou mai.

Ceux qui n'ont devant eux que quelques mois devront se borner à un voyage partiel, tel que la Grèce seule, l'Égypte seule, la Syrie seule, ou bien en un premier voyage, la Grèce et la Turquie d'Europe, et en un second voyage, l'Égypte, l'Arabie et la Syrie. Les personnes qui prendraient ce dernier parti trouveront au commencement de chacune des grandes divisions géographiques de notre ouvrage, les avis nécessaires sur la manière d'y voyager, les itinéraires à choisir, la durée et la dépense du voyage. Nous renverrons donc immédiatement le lecteur à ces chapitres spéciaux. (Grèce, p. 64-68 ; Syrie, p. 602-612 ; Égypte, p. 947-956) Nous pouvons leur dire seulement d'une manière générale qu'en un espace de six semaines au minimum, et de trois mois en moyenne, ils pourront faire dans l'une ou l'autre de ces contrées un voyage intéressant et fructueux, en choisissant la saison favorable.

D'autres voyageurs, pouvant disposer de trois ou quatre mois, par une occasion unique et qui ne se représentera probablement plus pour eux (nous en avons connu plusieurs dans ce cas), désireront faire une tournée générale, comprenant les quatre villes principales de notre itinéraire : Athènes, Constantinople, Jérusalem et le Caire, et quelques-unes des localités les plus rapprochées des côtes. Cette excursion est facile à faire, en partageant son temps ainsi qu'il suit, si l'on part au commencement de l'automne :

De Paris à Marseille, formalités d'embarquement	2 j.
De Paris à Athènes (directement avec relâche à Messine)	5
Séjour en Grèce, Athènes et tournée aux localités les plus voisines (voyez itinéraire 1, 2 ou 3 au choix, p. 67)	8
Se rembarquer par le paquebot suivant pour Constantinople (trajet 36 heures)	1
Séjour à Constantinople (*V.* p. 356)	7
De Constantinople à Smyrne, Rhodes et Beyrout (par les messageries impériales)	7
De Beyrout à Jérusalem, par Sidon, Tyr, Nazareth et Naplouse retour à Jaffa (itinéraire 6, p. 612)	17
De Jaffa à Alexandrie (36 heures)	1
Séjour en Égypte (Alexandrie, le Caire, Pyramides, Memphis et Suez)	15
Alexandrie à Marseille	7
Marseille à Paris (18 heures)	1
Total	71 j.

La seule précaution à prendre, pour ne pas perdre de temps est de s'informer d'avance de la quinzaine où se fait le départ de Constantinople pour Beyrout, et de calculer son départ de Paris en conséquence.

Au printemps, il faudrait commencer par l'Égypte et finir par la Grèce pour ne pas être exposé aux plus fortes chaleurs en Égypte.— Les voyageurs qui pourraient allonger leur tournée seulement d'un mois, en passant en Grèce trente-quatre jours (suivant notre itinéraire 5,

p. 67), et en Syrie trente jours (itinéraire 6, p. 612), accompliraient un voyage déjà très-suffisamment complet. L'excursion de la haute Egypte, en supposant toutes les circonstances les plus heureuses (c'est-à-dire en novembre, à l'époque des vents favorables), allongerait encore le voyage d'au moins six semaines.

Telles sont les indications très-générales que nous pouvons donner ici, et qui devront être soigneusement contrôlées avant le départ en consultant les prospectus des paquebots des messageries impériales (à Paris, rue Notre-Dame des Victoires, 28) et aussi ceux du Lloyd, (au consulat d'Autriche, rue Lafitte 21), les services de ces deux compagnies étant sujets à varier. Quant au choix des contrées que l'on se décidera à visiter, nous renverrons à nos chapitres généraux, Grèce, Turquie, Syrie, Arabie, Égypte, etc.; en parcourant nos paragraphes spéciaux : *manière de voyager*, *impression générale du voyage,* chacun pourra se décider suivant ses goûts, ses forces, sa santé. La simple tournée des côtes de la Méditerranée, celle de l'Égypte tout entière, peuvent être faites sans difficultés, sans fatigues par tout le monde, par les femmes, par les malades mêmes, on n'a guère à craindre que le mal de mer. Il n'en est pas de même des pérégrinations dans l'intérieur de la Grèce, de l'Asie, de la Syrie, où l'on ne peut voyager qu'à cheval et loger sous la tente (*V.* p. 65-66, p. 457 et p. 603-610), et, à plus forte raison de l'Arabie, que l'on ne peut parcourir qu'à dos de dromadaire : chacun devra consulter ses forces, son courage à supporter certaines privations, avant de se mettre en route.

La dépense d'un voyage en Orient ne peut être indiquée que d'une manière approximative. Pour les personnes qui aimeraient à faire des voyages d'exploration dans les régions les moins accessibles, dans l'Arabie, dans le Haouran, dans les profondeurs de l'Asie Mineure, les frais de voyage n'ont pour ainsi dire pas de limites, tant sont considérables les rançons à payer aux cheikhs des tribus, dont on doit traverser le territoire. Un tel voyage pourra s'élever facilement à 20 ou 30 000 francs. Mais, sauf ces entreprises exceptionnelles, si l'on veut rester sur les routes habituellement parcourues, on peut évaluer sa dépense à une moyenne de 40 francs par jour, si l'on est seul, que l'on pourra réduire à 20 francs si l'on se réunit à plusieurs voyageurs. Il est tout à fait impossible de descendre au dessous de ce dernier chiffre, mais en revanche, on a peu d'occasions de dépasser le premier. En résumé, une moyenne de 800 francs par mois exprime assez exactement la dépense d'un voyage en Orient (*V.* pour les détails les paragraphes spéciaux à chaque pays). Quant aux voyageurs qui se borneraient aux tournées restreintes que nous avons indiquées, ils peuvent facilement faire leur budget en consultant d'une part le tarif des paquebots que nous donnons ci-après, et en calculant d'autre part leur séjour à Constantinople sur le pied de 25 francs par jour, à Jérusalem ou au Caire sur le pied de 20 francs, à Athènes sur le pied de 12 à 15 francs.

La tournée complète de la Méditerranée, revient à environ 1475 fr. en première classe, un peu plus de 1020 en seconde classe, nourriture comprise et à 609 fr. en troisième classe (sans nourriture), prix qui s'abaissent à environ 1200, 800 et 500 fr. avec la remise de 20 °/, accordée pour les billets aller et retour. Le voyage de Paris à Marseille en train express coûte 96 fr. On voit donc que la tournée ci-dessus indiquée de soixante et onze jours peut être accomplie par un voyageur seul pour 2400 à 3000 fr., en prenant les secondes classes des paquebots, et comptant la tournée de Grèce à 300 fr., celle de Syrie à 600 fr., le séjour à Constantinople 200 fr. et en Égypte 800 fr. Le voyage de trois mois et demi (trente-quatre jours en Grèce, trente-

deux jours en Syrie) dans les mêmes conditions monterait à 3400 ou 4000 fr. — Le voyage simple d'Athènes et de Constantinople avec huit jours de séjour en Grèce et huit jours de séjour à Constantinople coûte 1500 fr. en première classe, 1200 fr. en seconde classe et 900 fr. en troisième classe. Enfin les jeunes gens, les artistes, qui ne s'effraieraient pas de passer dans la saison chaude quelques nuits en mer à la belle étoile drapés dans une couverture de laine, et de vivre quelques jours de provisions emportées avec eux, n'ont qu'à jeter les yeux sur le tarif des quatrièmes classes, pour voir qu'en définitive l'Orient est aujourd'hui ouvert à toutes les bourses.

§ 2. Préparation au voyage. — Tout voyage pour être fructueux demande qu'on s'y prépare à l'avance par quelques études préalables. Pour le voyage en Orient, plus que pour tout autre, cette préparation est nécessaire, sans quoi le temps, les sommes considérables qu'on y aura consacrés risquent d'êtres dépensés en pure perte. L'Orient, par ses grands souvenirs, par les grandes scènes de la nature, par la nouveauté et la diversité de ses populations doit inspirer autre chose qu'un attrait de simple curiosité et de pure distraction : le touriste frivole y devient un voyageur sérieux, les longues journées passées sur le Nil, les longues haltes sous la tente lui donnent le loisir d'étudier, et son juste désir doit être de revenir d'un pareil voyage avec des connaissances plus étendues, plus approfondies qu'il n'en possédait au départ. Enfin l'Orient est encore si peu connu, que toute observation consciencieusement recueillie y prend une valeur réelle. Nous ne saurions trop engager le voyageur à prendre constamment des notes sur les distances, la nature du sol ou de la végétation, les mesures des monuments, les détails de mœurs qui le frapperaient. Que le simple touriste ait l'ambition de se faire écouter à son retour, de répandre les connaissances qu'il aura acquises, il sera utile non-seulement à lui-même, mais ses observations pourront devenir le point de départ des travaux les plus sérieux, des découvertes les plus utiles.

La première étude préparatoire que l'on doit recommander au futur voyageur est l'étude des langues. Une teinture, si faible qu'elle fût, des langues orientales serait d'un prix inestimable, mais c'est là une tâche difficile, et peu de personnes sont aptes à y réussir. La langue italienne est d'un grand secours dans tout l'Orient, c'est la langue courante des levantins, des ordres religieux, et quoique le français tende de plus en plus à se répandre, l'italien est encore plus généralement entendu. L'anglais est fort utile, non qu'on ait occasion de le parler, mais parce que les meilleurs livres de voyages que nous possédons sont écrits en cette langue. Enfin celui qui n'aura pas oublié ses études classiques, pourra, au moyen du grec ancien, arriver à se familiariser avec le grec moderne.

A côté des langues, un retour sur ses souvenirs classiques, sur l'histoire des pays que l'on va parcourir, sur les ouvrages des cosmographes de l'antiquité, des Strabon, des Pausanias, peut être vivement recommandé. C'est la meilleure préparation aux études archéologiques que l'on va rencontrer à chaque pas.

A côté de ces œuvres sérieuses, la lecture préalable de quelques *voyages pittoresques* et humoristiques est un enseignement qui n'est pas à dédaigner, c'est un stimulant qui vous décide à partir, et leur images vivement colorées vous apprendront à peindre vous-mêmes.

Quelques notions d'architecture seront très-profitables au voyageur. L'*Histoire de l'art monumental*, de M. Bâtissier, que nous avons souvent citée, fournit à cet égard des renseignements suffisants pour la plupart des touristes.

Les observations d'*histoire naturelle*, utiles dans tous les pays, le sont surtout dans les régions encore peu explorées de l'Orient.

Le *dessin* est un talent précieux que tout le monde ne possède pas, mais ce que l'on peut apprendre c'est la *photographie*. Le simple touriste peut, grâce à cet art, rapporter les renseignements les plus précieux pour la science, parce que leur authenticité est incontestable. Les procédés de *moulage* de M. Lottin de Laval, décrits dans les *Archives des missions scientifiques et littéraires*, tome VII, p. 185, permettant de rapporter les sculptures, les bas-reliefs, les inscriptions que l'on aura rencontrés, sont un des talents les plus fructueux que l'on puisse acquérir. Enfin, apprendre à lever un plan, à observer la hauteur des montagnes au moyen du baromètre, à déterminer une latitude et surtout une longitude, sera le moyen de donner à ses notes de voyage une véritable portée scientifique.

Nous avons l'air d'exiger de notre voyageur un savoir encyclopédique : c'est un privilége bien rare que de réunir des connaissances si variées, mais que l'on s'assigne sa tâche, que dans une caravane de plusieurs voyageurs chacun ait son rôle et son but, et l'on n'aura pas à regretter les sacrifices que l'on se sera imposés.

§ 3. Hygiène. Maladies. Pharmacie. — L'Orient, dans lequel on va vivre pendant plusieurs mois, comprend des climats déjà si différents du nôtre, qu'il est nécessaire de tracer d'avance quelques règles de conduite dont le voyageur fera bien de se pénétrer s'il ne veut pas compromettre sa santé.

Adopter autant que possible la manière de vivre des peuples chez lesquels on se trouve est un précepte dont on comprendra immédiatement la vérité. L'expérience des siècles leur a appris les pratiques qui pouvaient leur être nuisibles, et, abstraction faite des passions et des vices de la nature humaine, les mœurs d'un pays trouvent en général leur raison d'être dans les conditions climatériques qui lui sont propres. En Orient surtout, les règles de l'hygiène ont été formulées dès les temps les plus anciens par les législateurs religieux Moïse et Mahomet. La purification personnelle, la fréquence des ablutions, l'abstinence du vin et de certaines viandes, érigées en précepte religieux, ne sont que des règles hygiéniques dont la valeur est incontestable. Toutefois, nous devons ici tenir compte du régime habituel des Européens, et ne pas leur conseiller sans transition la manière de vivre des Arabes.

La *chaleur* est le premier ennemi que l'Européen ait à redouter en Orient. Éviter une insolation prolongée, garder le repos pendant les heures de la journée où les rayons solaires sont le plus voisins de la verticale, c'est-à-dire de 11 h. à 3 h., sera une précaution facile à prendre dans les villes. Dans le cours du voyage, il faudra partir de bon matin, faire sa halte principale de 11 h. à 2 h. et marcher de nouveau jusqu'à 6 ou 7 h. du soir.

S'il doit craindre l'extrême chaleur, le voyageur doit également redouter la fraîcheur subite des soirées, et s'abriter soigneusement contre le rayonnement nocturne qui produit un abaissement considérable de température : une bonne tente, de bonnes couvertures de laine, de la flanelle portée sur le corps et changée dès qu'elle est baignée de sueur, sont de toute nécessité.

L'alimentation ne demande pas des précautions moins grandes. C'est pour n'avoir voulu rien changer à leurs habitudes européennes, pour n'avoir pas voulu renoncer à l'usage des viandes fortes et des graisses, à l'usage des boissons fermentées, que tant d'Européens succombent en Afrique et dans les Indes. Boire du vin pur, manger des viandes

fortes avant que les chaleurs de la journée soient passées, c'est s'exposer à rester tout le jour dans un état d'apathie, de torpeur, de dyspepsie et de congestion, qui amènera les accidents les plus graves, s'il se prolonge; bientôt les digestions s'altéreront, les entérites, et les maladies du foie surviendront. Manger très-légèrement le matin, des œufs, des viandes blanches, ne boire que de l'eau, ou du vin coupé et en petite quantité, sont des règles dont il ne faudra pas se départir, quand on voyagera dans la saison chaude. Quelques gouttes, mais quelques gouttes seulement de *raki* ou de *mastic* (*V*. p. 54) pour apaiser la soif, et humecter la bouche en route, seront sans inconvénient, parce que ces spiritueux sont immédiatement exhalés. Mais la boisson par excellence, c'est le *café*, tel que le prennent les Arabes, le café peu torréfié, réduit en poudre impalpable, et préparé au moyen d'une décoction rapide. On s'habituera rapidement à avaler la poudre avec le liquide, et l'on aura alors une boisson (presque un aliment), à la fois rafraîchissant, tonique, qui diminue la transpiration cutanée, et relève les forces. L'alimentation en voyage est fort monotone, les œufs, le poulet, le riz, les légumes et les fruits secs la constituent presque exclusivement quand on est en route. Cette nourriture est saine, mais elle n'est pas assez réparatrice pour les Européens. Plus éprouvés que les indigènes par la chaleur, ils ont besoin de se sustenter davantage. Aussi, si nous leur avons interdit les viandes fortes et le vin pur le matin, avant la chaleur, nous les leur conseillerons le soir, pour relever les forces affaiblies par les déperditions de la journée. Quant aux aliments gras, quant à la viande de porc, quant aux alcooliques proprement dits, nous croyons qu'il faut positivement y renoncer dans les pays chauds.

Grâce à ces précautions fidèlement observées, le voyageur peut se flatter de n'éprouver aucune altération dans sa santé. Celui qui se trouverait malade en Orient trouvera dans les grands centres des médecins européens éclairés, ou ayant étudié en Europe; nous en indiquons plusieurs par la suite de cet ouvrage. Les médecins sanitaires que le gouvernement français a établi dans les résidences principales (Constantinople, Beyrout, Damas, Alexandrie, le Caire), tiennent incontestablement le premier rang, et méritent toute confiance. Mais dans l'intérieur des pays ottomans, le voyageur se trouvera à peu près complétement dénué de secours, car les médicastres turcs ne présentent aucune garantie, d'ailleurs plusieurs de nos routes traversent des régions complétement désertes, aussi croyons-nous utile de donner quelques indications sur les maladies auxquelles le voyageur est spécialement exposé en Orient. Nous lui indiquerons plus loin une petite pharmacie sommaire dont il fera bien de se munir en Europe.

Le *coup de soleil* peut avoir une extrême gravité en Syrie, en Arabie et en Égypte : il amène un véritable érysipèle phlegmoneux de la face et du cuir chevelu, et par la propagation de l'inflammation aux enveloppes du cerveau, il peut amener la mort en quelques heures; la saignée, de larges affusions d'eau froides sur la tête sont à peu près le seul remède dans ces cas graves, aussi faudra-t-il se mettre en garde contre cet accident, en évitant de sortir en plein soleil, en se couvrant soigneusement la tête, non seulement d'un épais tarbouch (ou fez) en drap, mais en s'abritant aussi le cou, et les épaules sous les plis d'une épaisse Kouffièh (*V*. p. 584) ou sous le capuchon d'un burnous.

L'ophthalmie aiguë est une maladie fréquente dans les régions du midi, soit à cause de la réverbération de la lumière, soit à cause du sable fin qui voltige dans l'air, soit enfin par suite d'un refroidissement,

L'inflammation de la conjonctive atteint promptement la cornée, avec une grande tendance à passer à l'ophthalmie purulente et à l'état granuleux chronique. La rougeur, la cuisson, la sensation douloureuse produite par la lumière en sont les premiers symptômes. Un traitement antiphlogistique énergique doit lui être opposé, quelques sangsues appliquées à l'angle externe de l'œil, quelques scarifications pratiquées avec une lancette sur la conjonctive même amènent un prompt soulagement, mais faute d'une main exercée pour les pratiquer, le voyageur devra faire usage des deux collyres dont nous lui donnons plus bas la formule. L'apparition d'un écoulement purulent entre les paupières indiquerait l'usage immédiat du nitrate d'argent concentré. Protéger les yeux avec des conserves bleues, éviter la fraîcheur des nuits, et baigner fréquemment les yeux avec de l'eau fraîche sont les meilleurs moyens de se garantir de cette maladie.

L'*embarras gastrique* est fréquent dans les chaleurs ; les symptômes en sont : la perte de l'appétit, la pesanteur de tête, la bouche amère, la langue couverte d'un enduit blanc jaunâtre. Se faire vomir avec 2 grammes d'ipécacuanha coupe court à cette indisposition légère.

La *diarrhée* est une des indispositions auxquelles on est le plus sujet dans les pays chauds; le refroidissement en est la cause la plus habituelle, porter une ceinture de flanelle sur le ventre est le meilleur moyen de s'en préserver. Quand elle existe, le meilleur moyen de la couper est de prendre un purgatif salin, 15 à 30 grammes de sulfate de magnésie, et de garder le repos et la diète un jour ou deux : l'opium échoue généralement contre la diarrhée des pays chauds.

La *dyssenterie* est un ennemi bien autrement redoutable. La fièvre, le *ténesme*, c'est-à-dire un besoin incessant d'aller à la garde-robe avec sentiment de cuisson douloureuse au fondement, enfin selles liquides, peu copieuses et sanguinolentes, tels en sont les premiers symptômes. Le *calomel* à doses répétées, la décoction d'ipécacuanha sont les moyens à employer contre cette affection cruelle qui exige les plus prompts secours de l'art. Les évacuations bilieuses produites par ces deux médicaments amènent un grand soulagement. On ajoutera un peu d'opium comme calmant. Pour boissons: eau albumineuse (un blanc d'œuf battu dans un litre d'eau.)

La *fièvre bilieuse* n'est qu'un degré de plus de l'embarras gastrique, accompagné d'un état fébril et d'un léger degré d'ictère (jaunisse). Elle cédera facilement, dans les cas simples, à l'usage d'un vomitif, le premier jour, suivi de purgatifs légers les jours suivants. Quelques bains frais, un régime très-doux, achèveront ordinairement la guérison.

La *fièvre intermittente*, avec toutes ses variétés, est le grand ennemi contre lequel il faudra se mettre en garde. Éviter avec soin les campements dans les lieux bas, humides, marécageux; placer autant que possible sa tente sur un endroit élevé, à l'abri de rideaux d'arbres, s'il y a des eaux stagnantes dans le voisinage; éviter, surtout le soir, les promenades au bord des rivières encaissées; se garder de l'humidité et du froid de la nuit dans les régions où la végétation n'est pas renouvelée par la culture, sont les précautions à prendre pour s'en préserver. L'accès de fièvre intermittente débute par un *frisson violent*, avec claquement de dents, c'est ce qu'on appelle le *stade de froid;* il est suivi d'une période de chaleur qui se termine par une transpiration abondante, puis la fièvre cesse, et l'on entre dans ce qu'on appelle la période d'*apyrexie*, c'est-à-dire un état de santé apparent. L'accès revient ordinairement à jour fixe et à la même heure,

tantôt tous les jours (fièvre quotidienne), tantôt tous les deux jours (fièvre tierce), tantôt tous les trois jours (fièvre quarte).

La fièvre intermittente doit être combattue par le sulfate de quinine dès le début. Une dose de 50 centigrammes sera prise *immédiatement après l'accès*, puis on attendra l'accès suivant, pour recommencer encore après l'accès, jusqu'à ce que la fièvre soit coupée, c'est-à-dire jusqu'à ce que les accès aient disparu entièrement. Le premier effet de la quinine est de déplacer l'accès, de changer l'époque de son arrivée et de diminuer son intensité, quand il ne le supprime pas entièrement; souvent l'accès se révèle encore par un frisson imperceptible se reproduisant à jour fixe : alors la maladie n'est pas terminée, et il faut continuer le médicament jusqu'à ce que ce dernier symptôme ait disparu. Il est inutile de prendre du sulfate de quinine tous les jours entre les accès; le médicament ne doit être employé qu'à haute dose et par intervalles, c'est-à-dire immédiatement après chaque accès. Pris pendant les accès, il ne serait pas toléré. Cependant, si ceux-ci se rapprochaient, s'ils se répétaient deux fois dans une même journée, presque sans intervalle d'apyrexie, alors il faudrait craindre la *fièvre pernicieuse* et donner le remède le plus vite possible, n'importe à quel instant, en élevant rapidement la dose à 1 gramme, 1 gramme 50 et 2 grammes par jour, dose qui ne devra jamais être dépassée sans avis d'un médecin.

La *pharmacie* que nous conseillerions au voyageur d'emporter, et qui pourrait tenir tout entière dans une très-petite boîte, serait ainsi composée :

Sulfate de quinine, 20 doses de 50 centigrammes chacune (se prend dans un pain à chanter, *à jeun*, boire par-dessus un verre de limonade bien acide).

Calomel à la vapeur, 20 doses de 5 cent.

— 10 doses de 50 centigrammes (se prend délayé dans un peu d'eau).

Les faibles doses sont destinées à être prises suivant la *méthode fractionnée*, c'est-à-dire une dose toutes les heures, en tout 10 doses par jour, contre les états bilieux, la dyssenterie.

La forte dose de 50 centigrammes doit être prise en une fois; excellent purgatif pour les engorgements du foie.

Extrait d'opium (20 pilules de 5 centigrammes chaque), chaque pilule est la dose d'un jour, c'est le calmant par excellence, employé pour combattre le symptôme *douleur*, à peu près dans toutes les maladies.

Laudanum de Sydenham (30 grammes), même usage; dose à l'intérieur : 8 gouttes, en lavement ou dans un verre d'eau. Usage externe pour cataplasmes, pansements des plaies.

10 paquets vomitifs, composés chacun de : poudre d'ipéca, 2 grammes; tartre stibié, 5 centigrammes, à prendre en trois fois, à 10 minutes d'intervalle, délayé dans un quart de verre d'eau sucrée.

Ipécacuanha, en racines concassées (20 grammes en 4 paquets), en décoction contre la dyssenterie : un paquet de 5 grammes pour 200 grammes d'eau (un grand verre). Faites bouillir, pour réduire l'eau de moitié, administrez en trois fois à trois heures d'intervalle.

Sulfate de magnésie (sel de Sedlitz) (60 grammes en 4 paquets), un paquet délayé dans un verre de limonade, comme purgatif léger.

Sulfate de zinc (10 grammes en 10 paquets), dissoudre un paquet dans un verre d'eau, pour *collyre faible*, contre l'ophthalmie peu intense.

Collyre moyen : nitrate d'argent 5 centigrammes, eau distillée 30 grammes; contre l'ophthalmie plus grave.

Collyre fort : nitrate d'argent 1 gramme, eau distillée 30 grammes, contre l'ophthalmie purulente.

Ces deux derniers collyres conservés avec soin dans des flacons de *verre bleu*, bouchés à l'émeri, ne devront être employés que par gouttes : on les introduira entre les paupières au moyen d'un petit pinceau à aquarelle.

Taffetas d'Angleterre, sparadrap de diachyllum, une feuille d'agaric (contre les hémorrhagies). Quelques bandes de toile roulées, quelques compresses, un peu de charpie, pour faire au besoin de petits pansements. *Docteur* Isambert.

§ 4. **Équipement.**—*Restreindre son bagage autant que possible* est le moyen d'éviter les plus grands ennuis du voyage et de s'épargner des dépenses considérables. Dans un pays comme l'Orient, où l'on doit toujours voyager à cheval, cette règle devient encore plus nécessaire, si l'on ne veut multiplier outre mesure le nombre des bêtes de charge dont il faudra grossir sa caravane. Rappelons-nous qu'il vaut infiniment mieux acheter en route un vêtement qui nous manquerait que se charger au départ d'objets qui ne serviront peut-être jamais.

Voici à quoi le bagage personnel d'un homme peut être réduit pour un voyage de six mois :

Chapeau de feutre à larges bords.

Un habillement à l'européenne pour les visites aux consuls, banquiers, etc.

Un habillement de voyage en toile blanche.

Un habillement de voyage en étoffe de laine chaude.

Quatre chemises de flanelle (excellent au point de vue de l'hygiène, comme à celui de la propreté).

Mouchoirs, cravates, bas ou chaussettes (une demi-douzaine).

Chaussures, trois paires, une paire de pantoufles.

Nécessaire de toilette, en forme de trousse en cuir ou en taffetas gommé bien préférable aux coffres, qui sont pesants et incommodes.

Nécessaire pour écrire, papier, encre, plumes, etc.

Pharmacie portative, livres et cartes.

Couverture de voyage en laine, avec sa courroie. On fait faire une fente au milieu pour passer la tête, et alors la couverture devient un vaste manteau. Au campement ou à bord, elle sert de matelas pour s'étendre. A cheval, on peut en envelopper les reins, les jambes pour les protéger contre la pluie, tandis qu'un manteau de caoutchouc protégera la tête, les épaules et le dos.

L'équipement d'une femme devra être analogue. Celle qui se sentira le courage d'entreprendre le voyage de Syrie, ou de Grèce, comprendra facilement qu'elle doit renoncer à la toilette ; deux costumes d'amazone, de grands plaids pour manteaux, chapeau à larges bords, voile bleu, etc.

Ne pas emporter de caisses ni de malles, mais une double sacoche à cheval en cuir ou en toile imperméable. On en trouve de fort bien faites au *Bazar du voyage*, rue de la Paix, 25, mais elles ne sont ordinairement pas assez grandes : il faut donner à chaque poche au moins 50 centimètres de long sur 40 de large et 30 d'épaisseur, veiller à ce que l'entrée ne soit pas trop étroite. Une pareille sacoche double tient autant qu'une malle et contiendra parfaitement l'équipement que nous venons d'énumérer. On en trouve au besoin au bazar de Constantinople ou du Caire de très-commodes et à bon marché. Une *selle à l'européenne* est fort utile à emporter, car les selles grecques, turques ou arabes sont détestables ; on a beaucoup de peine à s'y habituer. Pour une femme, la selle européenne est indispensable, et il faut savoir qu'on aurait beaucoup de peine à s'en procurer, même au Caire ou à Constantinople.

Nous croyons inutile d'acheter une *tente* en Europe ; ce qu'on pourrait emporter serait nécessairement petit, et tous les drogmans en ont à louer d'infiniment plus vastes et plus commodes. Nous en dirons autant des matelas, des lits de camp, de la *cantine* (vaisselle, couverts de table, etc.). Les drogmans se chargent de fournir tous ces acces-

soires. Pour les dames, cependant, ils peuvent avoir leur utilité. Un mousticaire léger, formé d'une espèce de grand sac de gaze légère, dans lequel on s'introduit par une fente ménagée à la partie moyenne. n'est pas une précaution inutile, si l'on doit voyager en été.

Des *armes apparentes* sont à peu près indispensables, comme maintien, dans un pays où tout le monde est armé. (*V*. p. 54 et 605) Le *revolver* est l'arme qui étonne le plus les Arabes et leur inspire le plus de crainte, malheureusement il ne se voit pas de loin; un fusil à deux coups est un porte-respect qui prévient l'attaque. On fera bien d'en emporter un d'Europe, mais il est inutile de prendre des armes de luxe.

Nous avons recommandé aux voyageurs de se livrer à l'étude; évidemment ce n'est pas sous ce rapport qu'ils devront se restreindre, car ils ne trouveraient absolument rien en Orient. Que les livres solidement reliés, les cartes collées sur toile soient aussi nombreux que possible; les albums, crayons, boîtes de couleurs, bien fournis. Un mètre pour prendre des mesures, une bonne lunette de spectacle, telle que nos bons opticiens en construisent maintenant pour voir à grandes distances, une paire de conserves bleues ou un voile de soie bleue sont des objets utiles. Les instruments scientifiques: baromètre, thermomètre, sextant, boussole, etc., les appareils de photographie nécessiteront nécessairement un équipement particulier, mais les voyageurs, malheureusement peu nombreux, qui se livrent à ce genre de travaux savent d'avance s'organiser chacun suivant sa spécialité. Il est inutile d'ajouter qu'on ne doit se charger d'instruments de précision que quand on sait parfaitement les manier.

Un grand nombre de livres sur l'Orient conseillent d'emporter une grande quantité de caisses de provisions: sucre, riz, vin, légumes conservés, etc. Sauf ce dernier article, le voyageur trouvera à acheter à peu près tout en Orient, et nous lui conseillons de ne pas se charger de tant de bagages. Celui qui se rendrait directement en Égypte pour remonter le Nil ou faire le voyage d'Arabie, aurait seul avantage à faire quelques achats à Marseille ou à Malte. (*V*. VII[e] partie, Égypte, p. 954 pour les renseignements particuliers.)

Enfin, on a conseillé de se munir d'avance d'objets qui pussent être offerts en *présents* aux cheikhs arabes. Des armes à feu, de la poudre, quelques objets de coutellerie, de bijouterie, de petites boussoles de poche pour indiquer la direction de La Mecque, sont ce qu'on peut offrir de plus agréable. Mais il est complétement inutile de se munir de pareils objets si l'on n'a pas l'intention de faire des voyages d'exploration proprement dits. Les bazars du Caire et de Constantinople fourniraient d'ailleurs un certain nombre d'objets à ceux qui en auraient besoin.

§ 5. Passe-ports, argent, lettres de crédit et de recommandation. — Le passe-port est presque inconnu en Orient, heureusement! à peine est-il nécessaire de le montrer aux autorités locales en arrivant à Athènes, à Constantinople, à Alexandrie, mais il est exigé pour sortir de France, et pour y rentrer; il est demandé dans les légations et les consulats, où il sert d'introduction: il faut donc avoir un passe-port pour l'Orient. On doit le demander à Paris, non pas à la préfecture de police, mais au ministère des affaires étrangères qui le délivre *sans frais* en échange d'un ancien passe-port. Il doit être revêtu du visa des légations de tous les pays qu'on se propose de traverser. (Important si l'on veut passer par l'Allemagne ou l'Italie).

L'or français et anglais ont cours partout en Orient. C'est la monnaie qu'il faut emporter: Une ceinture *en toile écrue* à plusieurs comparti-

ments, comme on en trouve au Bazar du voyage, est le mode le plus sûr de porter son argent. Il ne faut pas se charger de plus de 2 ou 3000 francs. On emportera le surplus sous forme de *lettre de crédit*. Tous les banquiers ne sont pas à même de vous ouvrir un crédit sur les villes éloignées de l'Orient. Nous indiquerons à cet égard M. Flury Hérard (rue saint Honoré, n. 372, à Paris), banquier de tous les consulats, comme étant en état de délivrer une lettre de crédit circulaire sur toutes les villes où nous avons des consuls.

Enfin les *lettres de recommandation* pour les membres des légations, des consulats, les médecins sanitaires de France; les agents des messageries impériales, seront souvent utiles, mais le voyageur muni d'un passe-port régulier, peut se présenter avec confiance chez les consuls de France, partout où il s'en trouve, son seul titre de français et d'homme du monde lui assure une bonne réception. C'est même en quelque sorte manquer aux convenances que de négliger cette visite dans les localités peu fréquentées par nos compatriotes. Dans les grands centres, au Caire, à Constantinople, on peut plus facilement s'en dispenser, mais il vaut mieux le faire, car on aura toujours besoin de recourir à leur obligeance pour obtenir des permissions, des renseignements, pour conclure les arrangements avec les drogmans, etc.

§ 6. Moyens de transport, poste, manière de voyager, guides, hôtels. — C'est presque toujours par mer qu'on se rend en Orient, ou bien en descendant le Danube. Nos lecteurs trouveront ci-dessous aux routes préliminaires A, B, C, les règlements généraux des grandes compagnies des paquebots, *Messageries impériales françaises*, *Lloyd autrichien*, et *Compagnie imp. et royale du Danube*, etc. Il va sans dire que les itinéraires, jours de départ de ces paquebots pouvant être incessamment modifiés, il faudra se renseigner au moment du départ, à l'administration des *Messageries impériales*, à Paris, rue Notre-Dame des Victoires, 28; à Marseille, place Royale, n. 1; à Lyon, place des Terraux, etc. Les renseignements sur le Lloyd pourront être demandés à Paris au consulat d'Autriche, rue Lafitte, 21. La poste en Orient est entièrement entre les mains des Européens et desservie par les paquebots (*V.* pour chaque pays sa notice spéciale). Le *Télégraphe électrique* atteint maintenant Malte, Corfou, et Constantinople ; on doit le pousser jusqu'en Égypte, où il se reliera à celui de l'Inde.

Quant à la manière de voyager dans chaque pays, aux chevaux, voitures, barques, guides, drogmans, etc. *V.* les articles spéciaux, p. 64, 339, 457, 602, 947.

On trouve maintenant des hôtels à l'européenne dans toutes les villes principales. Dans le centre du pays, on a recours à l'hospitalité des particuliers, des couvents, des karavansérais, ou bien, on loge sous sa propre tente, ou dans sa cange (*V.* p. 359 et 952).

Prendre un *courrier*, ou *guide général* pour le voyage, nous semble une dépense inutile, puisque ce guide aura toujours besoin d'en prendre d'autres dans les pays si différents où l'on arrivera. Les guides grecs qu'on peut trouver à Malte, à Corfou et à Athènes, sont, sinon les plus probes, du moins les plus intelligents.

§ 7. Routes préliminaires.—Il nous reste maintenant à conduire le voyageur aux trois grandes villes, où l'on s'embarque ordinairement pour l'Orient, Marseille, Trieste et Vienne. Nous ne pouvons ici indiquer ces routes que d'une manière sommaire. Le voyageur désireux de se rendre en Orient par l'Italie ou par l'Allemagne trouvera des renseignements plus détaillés dans les itinéraires spéciaux de M. Du Pays et de A. Joanne, ou le *Guide en Europe*, qui les résume en un volume et que l'on pourra emporter sans grossir beaucoup son bagage,

ROUTE A.

DE PARIS A MARSEILLE.

862 kil. par le chemin de fer de Paris à la Méditerranée. 8 convois par jour, trajet en 19 h. 55 m. par trains expres, en 28 h. 55 m. par trains omnibus. 1re cl., 96 fr. 55 c. 2me cl. 72 fr. 40 c. 3me cl., 53 fr. 10 c.

De Paris à Lyon, et de Lyon à Marseille, les stations principales sont: Dijon, Vienne, Valence, Montélimar, Avignon etc. (*V.*, pour les détails, l'*Itinéraire de Paris à Lyon*, par Ad. Joanne, et celui *de Lyon à la Méditerranée*, par Bernard.

Marseille (hôtels des Empereurs, d'Orient, Beauvau, des Princes, des Ambassadeurs, de Luxembourg, de l'Univers, des Colonies, de Rome, de la ville de Gênes, des Phocéens, maison Sibilot, etc...). Le voyageur, devra; dès son arrivée, se rendre à l'agence des Messageries Impériales (place Royale n° 1) pour y retenir sa place, y consigner son bagage, et y déposer son passe-port: l'administration se charge des visas et de toutes les formalités d'embarquement, mais il est nécessaire d'arriver au moins une demie journée avant l'heure fixée pour le départ. Il existe aussi à Marseille, d'autres compagnies maritimes, mais elles n'ont pas de services aussi réguliers que les messageries impériales. Les paquebots de la **Compagnie Péninsulaire et Orientale** peuvent être utilisés pour se rendre en Égypte; On gagne environ deux jours sur les paquebots des messageries, mais il y a rarement de la place pour les voyageurs qui ne sont pas à destination de l'Inde, les navires sont encombrés, et, quand on n'a pas l'habitude des mœurs peu hospitalières des anglais en voyage, il est difficlle d'y trouver à manger.

Une fois son départ assuré, le voyageur pourra, en attendant l'heure de l'embarquement, visiter les curiosités de la ville, qui sont : l'église Saint-Victor, l'hôtel de ville, l'hôtel de la Préfecture, la bourse, le grand théâtre, le musée des tableaux, le musée des antiques, la bibliothèque, l'Arc-de-Triomphe, le jardin zoologique, la Cannebière, le port, le fort de Notre-Dame de la Garde, la réserve, le port de la Joliette, le château d'If, l'anse des Catalans, etc.

Marseille est en voie de transformation. L'aqueduc de Roquefavour lui amène les eaux de la Durance. Aux termes de transactions intervenues entre le conseil municipal et M. Mirès, les terrains du Lazaret et de la Joliette ont été acquis par M. Mirès au prix de vingt millions; le vieux port doit être assaini, un port neuf dit d'Arenc construit, ainsi qu'une cathédrale. Des travaux considérables s'exécutent en ce moment.

Une ville nouvelle s'élève le long du port de la Joliette et au S. de l'ancienne ville. Sous l'influence de l'immense activité commerciale qui s'y produit, les deux grands ports, l'ancien port et celui de la Joliette, paraissent déjà insuffisants à contenir les navires qui s'y pressent en foule, et dont l'excédant est souvent obligé de chercher un abri derrière les ilots de Poumègue et de Ratonneau. Que la grande question du percement de l'Isthme de Suez reçoive une solution favorable, et la prospérité de cette grande cité prendra encore un développement dont on ne peut fixer les limites!

L'aspect grandiose de Marseille ouvre dignement le voyage d'Orient; dans la foule affairée qui se presse sur ses quais, les costumes bigarrés des peuples du Midi et du Levant commencent déjà à se mêler aux habits sombres et étriqués de l'Europe. Tout annonce ces pays aimés du soleil vers lesquels on va se diriger.

SERVICES DES MESSAGERIES IMPÉRIALES

TABLEAU DE LA MARCHE DES PAQUEBOTS-POSTE

ET DE LEURS STATIONS DANS LES DIFFÉRENTS PORTS.

ALLER					RETOUR				
STATIONS	ARRIVÉES.		DÉPARTS.		STATIONS	ARRIVÉES.		DÉPARTS.	
	Jours.	heur.	Jours.	heur.		Jours.	heur.	Jours.	heur.

LIGNE D'ITALIE.

SERVICE RÉGLEMENTAIRE (hebdomadaire).

Marseille......	»	»	Jeudi	midi	**Malte**.........	»	»	Sam.	5 s.
Gênes.........	Ven.	10m.	Ven.	10 s.	**Messine**.......	Dim.	10m.	Lun.	1 s.
Livourne......	Sam.	5m.	Sam.	5 s.	**Naples**........	Mar.	9m.	Mar.	4 s.
Civita-Vecchia.	Dim.	6m.	Dim.	4 s.	**Civita-Vecchia**.	Mer.	7m.	Mer.	4 s.
Naples........	Lun.	7m.	Lun.	2 s.	**Livourne**......	Jeudi	5m.	Jeudi	8 s.
Messine.......	Mar.	10m.	Mar.	5 s.	**Gênes**.........	Ven.	2m.	Ven.	3 s.
Malte.........	Mer.	10m.		»	**Marseille**......	Sam.	2 s.	»	»

SERVICE DIRECT SUR NAPLES (hebdomadaire).

Marseille......	»	»	Lun.	10 s.	**Naples**........	»	»	Sam.	4 s.
Civita-Vecchia.	Mer.	5m.	Mer.	3 s.	**Civita-Vecchia**.	Dim.	7m.	Dim.	10m.
Naples........	Jeudi	6m.	»	»	**Marseille**.....	Lnn.	7 s.	»	»

LIGNE DE CONSTANTINOPLE (1 départ par semaine).

Marseille.....	»	»	Sam.	4 s.	**Constantinople**	»	»	Mer.	4 s.
Messine.......	Mar.	7m.	Mar.	6 s.	**Dardanelles**...	Jeudi	8m.	Jeudi	9m.
Pirée..........	Ven.	3m.	Ven.	2 s.	**Pirée**.........	Ven.	8m.	Ven.	6 s.
Dardanelles...	Sam.	1 s.	Sam.	2 s.	**Messine**.......	Lun.	3m.	Lun.	5 s.
Constantinople	Dim.	6m.	»	»	**Marseille**.....	Jeudi	8m.	»	»

LIGNES DE SYRIE ET D'ANATOLIE.

(Tous les 15 jours.)

Marseille.....	»	»	Dim.	9m.	**Constantinople**	»	»	Sam.	5 s.
Malte.........	Mer.	7m.	Mer.	midi	**Dardanelles**...	Dim.	8m.	Dim.	10m.
Beyrout.......	Lun.	8m.	Mar.	min.	**Smyrne**.......	Lun.	3m.	Lun.	1 s.
Tripoli........	Mer.	5m.	Mer.	8m.	**Rhodes**.......	Mar.	4 s.	Mar.	6 s.
Lataquié......	Mer.	4 s.	Mer.	8 s.	**Mersina**......	Jeudi	9m.	Jeudi	8 s
Alexandrette..	Jeudi	6m.	Jeudi	6 s.	**Alexandrette**..	Ven.	6m.	Ven.	8 s.
Mersina.......	Ven.	4m.	Ven.	8 s	**Lataquié**......	Sam.	6m.	Sam.	8m.
Rhodes.......	Dim.	6m.	Dim.	10m.	**Tripoli**........	Sam.	4 s.	Sam	8 s.
Smyrne.......	Lun.	1 s.	Mar.	4 s.	**Beyrout**.......	Dim.	1m.	Lun.	8m.
Dardanelles..	Mer.	9m.	Mer.	11m.	**Malte**.........	Sam.	4m.	Sam.	5 s.
Constantinople	Jeudi	2m.	»	»	**Marseille**.....	Mar.	3 s.	»	»

ALLER					RETOUR				
STATIONS	ARRIVÉES.		DÉPARTS.		STATIONS	ARRIVÉES.		DÉPARTS.	
	Jours.	heur.	Jours.	heur.		Jours.	heur.	Jours.	heur.

LIGNE D'ÉGYPTE ET DE SYRIE.

Un départ de Marseille, chaque deux semaines, le dimanche, et de Beyrout, chaque deux semaines, le vendredi.

Marseille	»	»	Dim.	9m.	**Beyrout**	»	»	Ven.	5 s.
Malte	Mer.	7m.	Mer.	midi	**Jaffa**	Sam.	6m.	Sam.	10m.
Alexandrie	Dim.	8m.	Lun.	4 s.	**Alexandrie**	Dim.	5 s.	Mar.	10m.
Jaffa	Mar.	11 s.	Mer.	3 s.	**Malte**	Sam.	6m.	Sam.	5 s.
Beyrout	Jeudi	4m.	»	»	**Marseille**	Mar.	3 s.	»	»

LIGNE DE L'ARCHIPEL

(HEBDOMADAIRE).

Smyrne	»	»	Mer.	2 s.	**Pirée**	»	»	Ven.	6 s.
Syra	Jeudi	7m.	Jeudi	midi	**Syra**	Sam.	3m.	Sam.	midi
Pirée	Jeudi	9 s.	»	»	**Smyrne**	Dim.	5m.	»	»

LIGNE DE THESSALIE.

Un départ de Constantinople chaque semaine, le Vendredi, et de Salonique, le Mardi.

Constantinople	»	»	Ven.	5 s.	**Volo**	»	»	»	»
Gallipoli	Sam.	7m.	Sam.	9m.	**Salonique**	»	»	Mar.	»
Dardanelles	Sam.	midi	Sam.	4 s.	**Dardanelles**	Mer.	5 s.	Jeudi	8m.
Salonique	Dim.	5 s.		»	**Gallipoli**	Jeudi	11m.	Jeudi	1 s.
Volo	»	»	»	»	**Constantinople**	Ven.	8 s.	»	»

LIGNE DU DANUBE.

Un départ par semaine de Constantinople.

Constantinople	»	»	Lun.	midi	**Ibraïla**	»	»	Sam.	10m.
Varna	Mar.	6m.	Mar.	midi	**Galatz**	Sam.	midi	Dim.	midi
Soulina	Mér.	7m.	Mer.	8m.	**Toulscha**	Dim.	5 s.	Lun.	5m.
Toulscha	Mer.	5 s.	Jeudi	5m.	**Soulina**	Lun.	10m.	Lun.	11m.
Galatz	Jeudi	1 s.	Ven.	10m.	**Varna**	Mar.	6m.	Mar.	2 s.
Ibraïla	Ven.	midi	»		**Constantinople**	Mer.	8m.	»	»

LIGNE DE TRÉBIZONDE.

Un départ par semaine de Constantinople.

Constantinople	»	»	Lun.	2 s.	**Trébizonde**	»	»	Dim.	8m.
Inéboli	Mar.	5 s.	Mar.	6 s.	**Kérassounde**	Dim.	4 s.	Dim.	7 s.
Sinope	Mer.	2m.	Mer.	3m.	**Samsoun**	Lun.	5m.	Lun.	9m.
Samsoun	Mer.	11m.	Mer.	6 s.	**Sinope**	Lun.	5 s.	Lun.	6 s.
Kérassounde	Jeudi	4m.	Jeudi	6m.	**Inéboli**	Mar.	2m.	Mar.	6m.
Trébizonde	Jeudi	2 s.		»	**Constantinople**	Mer.	9m.	»	»

TARIFS DES PRIX DE PASSAGE
de Marseille aux destinations ci-après.

DESTINATIONS.	1re classe.	2e classe.	3e classe.	4e classe.	DESTINATIONS.	1re classe.	2e classe.	3e classe.	4e classe.
Gènes	76	58	37	21	Jaffa par Alexandrie.	548	385	236	123
Livourne	98	71	41	28	Beyrout —	582	409	250	130
Civita-Vecchia	133	95	57	38	Tripoli —	602	424	255	133
Naples	181	128	77	50	Lattaquié —	621	438	262	137
Messine par Italie	236	166	101	53	Alexandrette —	645	455	271	141
— direct	220	154	101	58	Mersina —	667	470	277	145
Malte par Italie	274	199	110	58	Rhodes —	697	487	280	147
— direct	253	183	110	58	— par Smyrne	469	329	207	130
Syra direct	407	306	185	95	Bourgas	527	380	»	142
Syra par Pirée	436	327	193	100	Varna	535	387	»	143
Pirée direct	407	306	185	95	Soulina	578	415	»	162
Pirée par Syra	438	327	193	100	Toulscha	600	434	»	164
Smyrne	413	289	181	115	Galatz	613	445	»	167
Metelin	437	306	189	120	Ibraïla	628	458	»	168
Dardanelles	462	323	201	124	Inéboli	559	39[illegible]	»	149
Gallipoli	468	328	203	124	Sinope	569	403	»	152
Constantinople	472	337	218	124	Samsoun	586	419	»	154
Volo	481	359	»	112	Kérasounde	617	437	»	159
Salonique	481	359	»	112	Trébizonde	630	449	»	162
Alexandrie	505	328	205	105					

Observations

Les frais d'omnibus, d'embarquement et de débarquement à Marseille sont compris dans le prix du passage.

Nourriture.—Le prix de la nourriture des voyageurs de 1re et de 2e classe est compris dans le montant du prix de passage. Il est invariable, quel que soit le nombre des jours ou des heures de la traversée; toutefois la nourriture n'est pas due aux voyageurs pendant leur séjour dans les ports où ils doivent attendre les paquebots de correspondance.

Les passagers de 3e et 4e classe traitent de gré à gré pour leur nourriture avec le restaurateur du bord.

Bagages.—Il est accordé à chaque voyageur sur ses bagages une franchise de poids de 100 kil. pour les premières, 60 kil., pour les deuxièmes, et 30 kil. pour les troisièmes. L'excédant est payé suivant le tarif de chaque localite.

Enfants.—Les enfants de deux à dix ans payent moitié place et moitié nourriture. Ils doivent coucher avec les personnes qui les accompagnent. Il est accordé un lit pour deux enfants. Ceux au-dessous de deux ans sont admis gratis.

Voitures et Chevaux.—Le transport des voitures, des chevaux et des chiens a lieu d'après le tarif établi pour chaque localité. Les chiens doivent être muselés et attachés sur le pont.

Passe-ports.—MM. les voyageurs qui prennent passage sur les Paquebots-Poste doivent se présenter au moins quatre heures avant le depart, au bureau de la Compagnie, à Marseille, place Royale, 1, pour y déposer leurs passe-ports. Les agents de la Compagnie se chargent gratuitement de toutes les formalités à accomplir à Marseille pour l'embarquement, ainsi que des démarches auprès des différents consulats pour l'obtention des visas nécessaires.—Le déboursé du prix des visa est seul réclamé aux voyageurs.

Voyages par escale.—MM. les voyageurs ont la faculté de s'arrêter dans un ou plusieurs ports intermédiaires, et continuer leur voyage par les Paquebots suivants de la Compagnie dans le délai de quatre mois.

Billets de retour. — MM. les voyageurs, autres que ceux de pont (4e classe) qui acquitteront d'avance les prix des voyages aller et retour, jouiront d'une remise de 20 0/0 sur la totalité du prix de passage, nourriture et débarquement non compris. Les billets de retour sont valables pour 4 mois.

Billets de famille.—Les familles composées de trois personnes au moins jouiront également de la remise de 20 p. 0/0. Dans le cas de combinaison de famille et retour, la réduction sera de 30 p. 0/0.

La bonification de 20 ou 30 p. 0/0 ne porte que sur le prix proprement dit du passage, et non sur la portion de ce prix qui représente les frais de nourriture et d'embarquement.

Dispositions générales.—L'arrière du bâtiment est exclusivement destiné aux voyageurs de 1re classe, qui peuvent se promener dans toute la longueur du navire.

MM. les voyageurs ne peuvent entrer dans la chambre des Dames. Chaque cabine est réservée à l'usage exclusif de ceux qui l'ont louée.

Les domestiques qui occuperont des couchettes de 2e classe ne pourront prendre leurs repas à la table commune de cette classe. Dans le cas où d'une classe inférieure ils passeraient aux premières pour le service de leurs maîtres, ils n'y pourront rester que le temps rigoureusement nécessaire.

ROUTE B.

DE PARIS A TRIESTE.

Voyez pour les détails de cette route le *Guide en Italie* de M. A. J. Du Pays.

De Paris à Turin par le Mont-Cenis, 809 kil. Chemin de fer de Paris à Saint Jean-de-Maurienne et de Suse à Turin (passage du Mont-Cenis en voiture). Trajet en 35 h. 30 m. par le train express; en 42 h. 40 m. par le train omnibus. Prix: 103 fr 70 c., 85 fr. 75 c. et 66 fr. 30 c.

Turin. — (*Hôtels :* de l'Europe, Feder, de la ville de Londres, etc.) *Curiosités*, la place du Château, le palais Madame et la galerie royale des tableaux, le palais du roi et le musée des armures, la cathédrale, l'église Saint-Philippe de Néri, la Consolata, Saint-Laurent, la Mère de Dieu, etc. La rue du Pô et le pont, les places Saint-Charles, Victor-Emmanuel-Philibert, et Carignan, etc.

De Turin à Milan, 147 kil. chemin de fer, 4 convois par jour, trajet en 5 heures, prix : 16 fr., 11 fr. 50 et 8 fr.

Milan.—(*Hôtels* : de la Ville, Albergo Reale, Reichmann, Pension Suisse, etc.)— *Curiosités*, la cathédrale (Duomo), le musée du palais Brera, la place d'Armes et l'arc du Simplon, la fresque de Léonard de Vinci au couvent de Sainte-Marie Delle-Erbe, la basilique de Saint-Ambroise, l'église de San-Lorenzo avec son portique romain, le théâtre de la Scala, etc.

De Milan à Venise, 284 kil. chemin de fer, 3 convois par jour, trajet en 10 heures, prix : 32 fr. 95 ; 25 fr. 55 et 18 fr. 45.

Stations principales : Bergame, Brescia, Vicence, Vérone, Padoue.

Venise.—*Hôtels :* Danieli, d'Europe, Vapore. — *Curiosités* : place Saint-Marc, piazzetta et molo, basilique Saint-Marc, Palais-Ducal, églises Saint-Zaccharie, Saint-Jean-et-Paul, Santa-Maria-dei-Frari, San-Rocco, Santa-Maria-della-Salute, San-Giorgio-Maggiore, il Redentore, le grand canal et ses palais, le pont du Rialto, l'arsenal, le Lido, etc.

De Venise à Trieste, en bateau à vapeur tous les jours, trajet en 6 et 8 heures. Prix:

7 florins et 5 florins (17 fr. 50 et 12 fr. 50).

On peut également se rendre à Trieste par Vienne (Voir route C.), et de Vienne à Trieste, chemin de fer, 78 milles 1/2 d'Allemagne, trajet en 17 heures, par trains de vitesse, prix : 34 florins et 28 florins 1/3.

Stations principales, Gloggnitz, Brück, Marburg, Laibach.

Trieste. — *Hôtels* : de la Ville (très-bon), de France, Aquila-Nera. — *Curiosités* dans la ville neuve : églises Saint-Pierre, San-Antonio, église grecque San - Nicolo ; la piazza Grande et l'Hôtel de ville, l'ancienne Bourse ou Tergesteo, le port avec les môles San-Carlo et Marie-Thérèse, le grand canal, le lazaret neuf ; dans la vieille ville : la cathédrale, l'église des Jésuites, le musée Winkelmann, l'arsenal du Lloyd, les théâtres Corti et Mauroner, le jardin botanique, les promenades de l'Acquedotto et du Boschetto.

Services maritimes du Lloyd autrichien.

POUR LE LEVANT.

1e Ligne accélérée de Constantinople.

Tous les samedis, à 2 heures du soir.

Trajet total en 7 jours, touchant à Corfou le lundi, et à Syra le mercredi ; arrivée à Constantinople le vendredi.

Correspondances : A Corfou, avec la ligne du golfe de Corinthe, et la ligne de Messine et Malte.

—A Syra, avec la ligne latérale du Pirée, et avec la ligne gréco-orientale pour Smyrne (v. p. 257).

—A Constantinople, avec les lignes de la mer Noire, de la Thessalie, de l'Anatolie, de la Syrie et de l'Égypte (v. p. 353).

2e Ligne gréco-orientale de Trieste à Smyrne.

Tous les mardis, à 4 heures du soir.

Trajet total en 10 jours, touchant à Ancône (mercredi), Brindisi, Corfou (samedi), Zante, le Pirée (mardi), Syra (mercredi), Chio et Smyrne (jeudi).

Correspondances : à Corfou, avec les îles Ioniennes et le golfe de Corinthe, l'Albanie, Malte et la Sicile (v. p. 243).

—A Smyrne, avec les lignes d'Anatolie de Syrie, Caramanie et Égypte (v. p. 257).

POUR L'ÉGYPTE.

3e Ligne accélérée de Trieste à Alexandrie.

Le 11 et le 27 de chaque mois, à 10 heures du matin.

Touchant seulement à Corfou, trajet en 5 à 6 jours.

Correspondance : à Suez, avec les paquebots de la Compagnie péninsulaire et orientale pour les Indes et la Chine.

POUR LA GRÈCE.

—Pour Corfou, Syra et le Pirée, par les lignes 1 et 2, tous les samedis et tous les mardis.

4 Ligne des îles Ioniennes et du golfe de Corinthe.

Départ de Corfou, tous les mardis.

Pour Paxo, Sainte-Maure, Céphalonie, Zante, Missolonghi, Patras, Lépante, Vostitsa, Salona, Loutraki, et par l'isthme de Corinthe au Pirée.

POUR L'ISTRIE.

Tous les mardis et samedis, à 6 heures du matin.

Pour Pirano, Umago, Cittanuova Parenzo, Rovigno, Fasana, Pola, Cherso, et Fiume.

POUR LA CROATIE.

Tous les mardis, à 6 heures du matin.

Pour Fiume, Segna, Boscanuova (île de Veglia), Arbe, Val Cassione (île de Pago) et Zara.

POUR LA DALMATIE.

(a) *Tous les jeudis*, à 4 heures du soir.

Pour Lussinpiccolo, Selve, Zara, Sebenico, Spalato, Lesina, Curzola, Raguse, Megline, et Cattaro.

(b) *Tous les lundis*, à midi.

Pour Zara, Sebenico, Spalato, Milna, Lesina, Curzola, Gravosa et Megline.

POUR L'ALBANIE.

(a) Voie de Dalmatie.

Tous les 15 *jours le lundi*, à midi.

Par la ligne de Dalmatie (b) jusqu'à Megline et, de là, à Antivari, Durazzo, Valona, Corfou et Prevesa.

(b) Voie de Corfou.

Tous les 15 *jours le samedi*, à 2 heures du soir et le *mardi* à 4 heures.

Jusqu'à Corfou par les lignes 1 et 2.

De Corfou à Valona, Durazzo et Antivari. Tous les 15 jours, le jeudi.

De Corfou à Prevesa. Tous les 15 jours, le lundi.

POUR VENISE.

Tous les jours, à 7 heures du matin, et les *mardis, jeudis et samedis*, service supplémentaire, le soir.

Le tarif des paquebots du Lloyd est, en général, un peu plus élevé que celui des paquebots français, mais la différence est minime. La nourriture y est meilleure, mais la discipline plus relâchée, l'exactitude des départs moins grande ; dans les mers du Levant, ils ont la spécialité d'accaparer le plus grand nombre des passagers de pont, Turcs, Arabes, pèlerins grecs, etc., parce qu'ils les traitent plus doucement que les équipages français, mais le pont en est véritablement encombré. Le meilleur service de cette compagnie est sans contredit la ligne accélérée d'Égypte, la traversée n'est que de cinq jours.

ROUTE C.

DE PARIS A VIENNE ET A PESTH.

De Paris à Munich : chemin de fer, 507 kil. et 57 milles allemands. Trajet en 26 h. en prenant les trains express; prix : 1re classe, 106 fr. 15 c.; 2e classe, 77 fr. 35 c.

Stations principales: Strasbourg, Stuttgard, Ulm et Augsbourg.

Voyez pour les détails l'*Itinéraire de l'Allemagne du Sud*, ou l'*Itinéraire de l'Europe*, de A. Joanne.

Munich. — *Hôtels :* Baierischer-Hof, Goldener-Hirsch, Goldenes-Kreuz, etc.—*Curiosités :* L'ancienne et la nouvelle résidence et leurs collections, l'antiquarium, l'ancienne et la nouvelle Pinacothèque, la Glyptothèque, le musée Schwanthaler, les églises Frauenkirche, Saint-Michel, Saint-Cajetan-des-Théatins, Saint-Pierre, Saint-Louis, de Tous-les-Saints, la Basilica, etc., l'Hôtel de ville, l'Académie des beaux-arts, la Ludwigstrasse, les places Maximilien-Joseph, de l'Odéon, de Wittelsbach, de la promenade, la promenade de Theresienwiese avec la Ruhmeshalle, et la statue colossale de la Bavière, etc., etc.

De Munich à Salzbourg, chemin de fer et diligence, trajet en 8 heures 1/2, prix : 8 florins et 6 florins 1/2 (17 fr. 50 et 13 fr. 50). De Salzbourg à Vienne, 3 convois par jour, trajet en 9 heures par trains express, prix : 1re classe, 15 florins (37 fr.), 2e classe, 11 florins (28 fr. 50).—On peut aussi, de Linz à Vienne, descendre le Danube en bateau à vapeur.

Vienne. — *Hôtels :* Rœmischer-Kaiser (l'Empereur-Romain), Matschakerhof, Erzherzog-Karl, en ville, Goldenes-Lamm, et National-Gasthof, dans la Leopolstad, etc.—*Curiosités :* Le Palais-Impérial, ou Burg, collection dite Schatzkammer, le palais du Belvédère et sa galerie de tableaux, les galeries Lichstenstein et Esterhazy, la cathédrale, l'église des Capucins (sépultures impériales), des Minorites, de Maria-Stiegen, etc., les places de Neuemarkt, Freiung, Graben, Hof; promenades des Bastions, du Volksgarten, de l'Augarten, du Prater, excursion à Schœnbrunn, à la Bruhl, à Baden, etc.

De Vienne à Pesth : chemin de fer, 37 milles allemands. 2 convois par jour; trajet en 9 h.; prix : 12 flor. 20 kr. (30 fr. 75 c.); 9 flor. 16 kr. (29 fr.), et 6 flor. 10 kr.

(15 fr. 50 c.).— Par le Danube, bateau à vapeur; trajet en 11 ou 12 heures; prix: 1re classe, 7 flor. 30 kr. (18 fr.).

Pesth. — *Hôtels* : Kœnigin-von-England, Tigre, etc.— *Curiosités* : les quais, le pont, la Neugebæude, l'université, le Rathhaus, le théâtre, le musée national, la promenade Stadtwældchen, la citadelle d'Ofen ou Bude.— *Bateaux à vapeur* tous les lundis pour Semlin, Orsowa, Constantinople, (*V.* R. 68, p. 426). Les voyageurs qui ne tiendront pas à voir la Servie, pourront continuer en chemin de fer par Czegléd et Temeswar jusqu'à Basiasch, petit port du Danube au delà de Belgrade. Trajet en 15 h. 30 m.; prix : 22 flor. 97 kr. (59 fr.), et 17 flor. 22 kr. (43 fr. 50 c.). De Basiasch à Constantinople (*V.* R. 68, p. 427).

§ 8. Bibliographie.

Nous marquons d'un astérisque les ouvrages que le voyageur fera bien de lire avant son départ, et de deux astérisques ceux qu'on peut lui conseiller d'emporter. Les autres livres sont ceux que nous avons seulement consultés. Les ouvrages etrangers se trouvent à Paris, chez Frank, rue Richelieu, 67.

Ouvrages généraux.

Archives des missions scientifiques et littéraires. Paris, 1850-1851, 7 vol. contenant un grand nombre de mémoires sur l'Orient, notamment les principaux travaux de l'École d'Athènes. (Un grand nombre de ces mémoires ont paru séparement chez Durand, rue des Grès, 7.)

** SMITH.— *Dictionary of Greek and Roman Geography*. Londres, 1854, 2 gros vol. grand in-8, ornés d'un grand nombre de dessins et de plans; ouvrage inestimable où l'on trouve résumées toutes les questions historiques et archéologiques.

** FORBIGER.—*Handbuch der alten Geographie*, 3 vol. in-8. Leipzig, 1847. C'est en allemand ce qu'est le Dictionnaire de Smith en anglais. Ces deux ouvrages n'ont malheureusement pas d'analogues en français.

* CHATEAUBRIAND.—*Itinéraire de Paris à Jérusalem*.

* LAMARTINE.—*Voyage en Orient*.

* Madame DE GASPARIN.—*Journal d'un voyage au Levant*. (Grèce, Égypte, Palestine.) 3 vol. in-8.

* A. DE VALLON.—*Une Année dans le Levant*, 1 vol. in-8.

R. DE MALHERBE.—*L'Orient*, 2 vol. in-8.

EUSÈBE DE SALLE.—*Pérégrinations en Orient*. 2 vol. in 8.

* GÉRARD DE NERVAL. — *Voyage en Orient*, 2 vol. in-18.

** BATISSIER.— *Histoire de l'Art monumental*, 1 vol. grand in-8.

HOPE. — *Histoire de l'Architecture* traduit par Baron, in-8. Paris, 1839.

Eugène BORÉE. — *Souvenirs d'Orient*.

MICHAUD et POUJOULAT. — *Correspondance d'Orient*. 7 vol. in-8°, 1834.

LACROIX. (Fréd.) Malte et le Gozze. (*Univers pittoresque*, îles de l'Afrique, IV.)

Grèce.

MURRAY.—*Handbook for travellers in Greece*, 1 v. in-18. Ouvrage déjà vieilli et peu méthodique.

** BEULÉ.—*L'acropole d'Athènes*, 2 vol. in-8. Paris, 1853.

——*Études sur le Péloponèse*, 1 v. in-8.

* ABOUT (E.).—*La Grèce contemporaine*. 1 vol. in-18.

——Égine. (*Arch. des Missions*, t. III.)

* BUCHON.— *La Grèce continentale et la Morée*, 1856, 1 vol. in-18.

GARNIER. — L'île d'Égine. (*Revue de l'Orient*, mai 1857.)

* BURNOUF.—Lac Copaïs, Pnyx, propylées (*Arch. des Missions*, t. I.)

——Plan d'Athènes antique. Prison de Socrate. (*Ibid.* t. V.)

** HANRIOT.—*Recherches sur la topographie des dèmes de l'Attique*, 1 vol. in-8, Paris, 1853.

——Mémoire sur l'Agora. (*Revue archéologique*, t. XI.)

——*Nouvelles observations sur le tholus d'Athènes*. Paris, 1855, chez Durand.

** LEAKE.—*Travels in Northern Greece*, 4 vol. in-8. Londres, 1834.

——*The demi of attika*, Londres, 1829.

——*The topography of Athens*. (2e édition.) Londres, 1841.

— *Travels in the Morea*, 3 vol. in-8. Londres, 1830.

——*Peloponnesiaca*, id. 1846.

CURTIUS.— *Peloponnesos* (eine histor. geogr. beschreibung der Halbinsel), 2 v. in-8. Gotha, 1851.

PITTAKIS.— *L'Ancienne Athènes*, 1 vol. in-8. Athènes, 1835.

FINLAY.—*Remarks on the topography of Oropia and Diacria*. Athènes, 1838. — *On the battle of Marathon*. Transactions of the royal soc. of litterat. Londres.

F. ALDENHOVEN.— *Itinéraire descriptif de l'Attique et du Péloponèse*, 1 vol. in-8. Athènes, 1841.

Expédition scientifique de Morée, ordonnée par le Gouvernement français, par Blouet, Poiret, Ravoisier, Trézel et de Gournay. 3 vol. in-f°. Paris, 1831-38. —Travaux de la section des sciences physiques, par Bory-Saint-Vincent, in-f°, 1831. — Recherches géogr. sur les ruines de la Morée, par Pouillon Boblaye, in-4, 1836. —Relation du voyage, par Bory-Saint-Vincent, 2 vol. in-8, 1837.

SAUVAGE.—*Recherches géologiques sur la Grèce*.

A. GAULDRY.—Une Mission géologique en Grèce. (*Revue des Deux-Mondes*, 1857.)

COUCHAUD.—*Choix d'églises byzantines en Grèce*. Paris, 1842.

POUQUEVILLE.—*Voyage en Grèce*, 5 vol. in-8. Paris, 1820.

GELL.—*Itinerary of the Morea* (2e édit.) Londres, 1827. 1 vol. in 18.

WORDSWORTH.— *Athens and Attica*. Londres, 1837.

——*Greece pictorial, descriptive and historical*. En français : *La Grèce pittoresque et historique*, traduction de M. Régnault, 1 vol. in-8. Paris, 1845.

MURE (colonel).— *Journal of a tour in Greece and the Ionian Islands*, 2 vol. Edinburgh, 1842.

ROSS — *Reisen and Reise routen durch Griechenland*, 1 vol. Berlin, 1841.

LEBAS.—*Voyage archéologique en Grèce et en Asie Mineure*, in-4 et in-f° en cours de publication.

*** LACROIX (Louis).—Iles de la Grèce, (*Univers pittoresque*, t. XXXVIII.)

GANDAR.—*Ulyssis Ithaca*. Paris, 1854.

DE LA COULONCHE.—Mémoires sur l'Arcadie (*Arch. des Missions*, t. VII).

GIRARD.—Sur l'Eubée. (*Ibid.*, t. II).

BERTRAND, MÉZIÈRES et BEULÉ.(Voyage dans le Péloponèse (*Ibid.*, t. III).

BENOIT.—Santorin.—Délos (*Ibid.*, t. I et II.)

MÉZIÈRES.—Pélion et Ossa (*Ibid.*, t. III.)

** BOUTAN.—Lesbos. (*Ibid.*, t. V.)

FUSTEL DE COULANGES. — Chio. (*Ibid.*, t. V.)

BATISSIER. — Monuments de Rhodes. (*Ibid.*, t. I.)

HEUZEY.—Le Mont Olympe et la Macédoine. 1 vol. Paris. 1860.)

** GUÉRIN. —*Rhodes*.—*Samos et Pathmos*, in-8. Paris, chez Durand.)

** PASHLEY.— *Travels in Crete*, 2 vol. in-8. Londres, 1837.

Turquie d'Europe et d'Asie.

VIQUESNEL. — *La Turquie*, 4 vol. in-8. Paris.

——*Voyage dans la Thrace*, in-4 en cours de publication. Paris, chez Gide.

* BOUÉ (A.)—*La Turquie d'Europe*, 4 v. in-8.

*UBICINI.—*Lettres sur la Turquie*, 2 v. in-18. Paris, 1851.

* HAMMER.— *Histoire de l'empire ottoman*, 8 vol. in-8. — Atlas.

——*Constantinopel and die Bosporus*.

DUCANGE. — *Constantinopolis christiana*.

DALLAWAY. — *Constantinople ancient and modern*.

ANDRÉOSSY.— *Constantinople et le Bosphore*.

CHOISEUL-GOUFFIER. — *Voyage pittoresque de la Grèce*, 2 v. f°, beaux dessins et bonnes cartes.

* GAUTIER (Th.).—*Constantinople*. 1 vol. in 18. Paris, 1853.

BLANQUI.— *Voyage en Turquie et en Bulgarie*.

VAILLANT.—*La Roumanie*, 3 vol.

** HECQUARD.—*Histoire et description de la Haute-Albanie*, 1 vol. in-8. Paris, 1859. (Excellent ouvrage.)

TEXIER.—Description de Sainte-Sophie. (*Revue française*, 1838.)

MURRAY.—*Handbook for Turkei* (ouvr. médiocre.)

GUYS.—*Le Guide de la Macédoine*, 1 v. in-8, 1857. (Ouvrage plus que médiocre.)

Asie Mineure.

TEXIER. — *Description de l'Asie Mineure*, 3 vol. in-f°. Paris, 1839.

AINSWORTH.—*Researches in Greece and Asia Minor.*

MAUDUIT.—*Découvertes dans la Troade*, in-4. Paris, 1841.

LECHEVALLIER.— *Voyage de la Troade.*

HAMILTON.—*Researches in Asia Minor*, 2 vol.

LEAKE.— *Asia Minor*, 1 vol. Londres.

SPRATT and FORBES.—*Travels in Lycia*, 2 vol. Londres, 1847.

FELLOW (sir C.).— *Travels in Asia Minor and Lycia*. 2e édit. Londres, Murray.

BEAUFORT.—*Caramania.*

LANGLOIS (V.). Mission en Cilicie. *Arch. des Missions*, t. IV.)

MAS-LATRIE. — Missions à Chypre. (*Ibid*, t. I.)

Syrie, Palestine, Sinaï.

*VOLNEY.— *État de la Syrie, de l'Égypte, etc.* (Œuvres complètes, édition Didot, 1 vol. grand in-8, 1846.

** ROBINSON (Edw.). — *Biblical researches in Palestine, mount Sinaï and Arabie Petræa*, 3 vol. in-8. Boston, 1841.

——*Later biblical researches in Palestina*, 1 vol. in-8. Londres, 1861. Ouvrage capital sur la Palestine, le modèle des voyageurs consciencieux et savants; excellentes cartes. Les deux ouvrages ont été réunis en 3 vol. dans la seconde édition de Londres, 1856, mais nos citations se rapportent aux éditions ici mentionnées.

BONAR.—*The Land of promise*, 1 vol. in-12. Londres, 1857.

——*The desert of Sinaï*, 1 vol. in-12. Londres, 1851.

** PORTER. — *Five years in Damascus* 2 vol. in-8. Londres, 1856.

——*Handbook for Syria and Palestine*, 1 vol. in-18. Londres, 1860. Un des meilleurs guides de la collection Murray.

*DE SAULCY.— *Voyage autour de la mer Morte* et dans les terres bibliques, 2 vol. in-8, atlas. Paris, 1852.

*LYNCH. — *Narrative of the United States expdition to the river Jordan and the Dead Sea*, 8e édition, 1 vol. in-8. Londres, 1850.—2e partie in-4. Baltimore, 1852.

*DE VOGUÉ. — *Les Églises de Terre Sainte*, 1 vol. in-4. Paris, 1860. (Excellent ouvrage.)

MISLIN (l'abbé).— *Les Saints Lieux*, 2 vol. in-8.

GUÉRIN.—*De orâ Palestinæ*, 1 br. in-8.

BATISSIER. — Tyr, Sidon, Jérusalem. (*Archiv. des Missions*, t. II.)

LAORTY-HADJI.—*La Syrie*, 1 v. 1854.

BURCKHARD.— *Travels in Syria and the Holy Land*, in-4. Londres, 1810.

STANLEY (A.-P.)— *Sinaï and Palestine in connexion with their history*, in-8. Londres, 1860.

VAN DE VELDE.—*Syria and Palestina*, Londres, 1856.

GÉRARDY-SAINTINE. — *Trois ans en Judée*, 1 vol. in-18. Paris, 1860.

REY.—*Voyage dans le Haouran*, 1 vol. in-8., Paris 1860.

** MUNK.—Palestine, 1 vol. in-8, *Univers pittoresque*. (Excellent ouvrage.)

RELAND. —*Palæstina* Utrecht 1714.

RAUMER.—*Palæstina* Leipzig, 1835.

WILLIAMS.—*The Holy City*. 2e édition. Londres 1849.

CROME, *Jérusalem*. Encyclopédie de Ersch et Gruber, section II. Th. 15,

BARCLAY.— *The city of the great king*, 1 vol. in-8. Philadelphie, 1859.

COQUEREL (A.)—*Topographie de Jérusalem* (thèse). Strasbourg, 1843.

** *La Sainte Bible*.—On trouvera une édition *portative*, in-18, société biblique, à Paris, chez Grassard ou Cherbuliez. Nous avons adopté dans nos citations la division, d'ailleurs plus scientifique, des livres de cette édition. La seule différence avec la Bible catholique est le nom de *Chroniques*, donné aux livres appelés dans celle-ci Paralipomènes et dans le nom de *Samuel*, donné à ce qui forme les deux premiers livres des *Rois*.

** FLAVIUS JOSÈPHE.—*Antiquités juives, Guerre des Juifs*, etc. Nos citations se rapportent toutes à l'édition gréco-latine de Didot, 3 vol. grand in-8. La meilleure traduction est encore celle d'Arnaud d'Andilly, malgré ses infidélités.

EUSEBII ET HIERONYMI, *Onomasticon*, in-fo, Paris 1631.

*LOTTIN DE LAVAL.— Voyage dans la Péninsule arabique. (*Arch. des Missions*, t. II.)

LÉON DE LABORDE.—*Voyage dans l'Arabie Pétrée*. Paris, 1830, in-fo.

Dr E. RUPPELL.— *Reisen in Nubien*, Kordofan and dem Petraïschen Arabien; in-8, Frankfurt am Main, 1829.

RUSSEGGER (J.). — *Reisen in Europa, Asien and Afrika*, mit besondere Rücksicht auf die naturwissenschaftlichen verhæltnisse der betreffenden Lændern, 4 vol. in-8 et atlas fo. Stuttgard, 1841-49.

SCHUBERT. — *Reise in das Morgenland*, 3 vol. in-8, Erlangen, 1838.

Égypte.

Description de l'Égypte, ou Recueil des observations et des recherches qui ont été faites en Égypte pendant l'expédition de l'armée française. Paris, 1816 et années suivantes. 10 vol. in-folio de texte, et 10 atlas in-folio max. Le texte a été reimprimé chez Panckoucke en 1821. 24 vol. in-8.

——Mémoires sur l'Égypte, publiés pendant les campagnes du général Bonaparte, 4 vol. in-8. Paris, an VIII-XI (1800-1803).

Monuments de l'Égypte et de la Nubie, d'après les dessins executés sur les lieux par *Champollion le jeune*, et les descriptions autographes qu'il a laissées (publiées par M. Champollion-Figeac), 4 vol. in-fol. max. Paris, 1839–47.

** CHAMPOLLION. — *Lettres écrites de l'Égypte et de la Nubie*, in-8. Paris, 1833.

CHAMPOLLION-FIGEAC. — Égypte ancienne, (*Univers pittoresque*, 1 vol. in-8. Paris, 1839.)

ROSELLINI (Ippol.). *I monumenti de l'Egitto e della Nubia*, disegnati della spedizione scientifico-litteraria toscana in Egitto, 6 vol. in-fol. max. Pisa, 1832-34.

LEPSIUS (Dr Rich.). — *Denkmæler aus Ægypten and Æthiopien*, nach den Zeichnungen der von S. M. dem Kœnig Fr. Wilhelm IV, nach diesen Lændern gesendeten und in den Jahren 1842-45 ausgeführten wissenschaftlichen expedition, 10 vol. in-fol. max. Berlin, 1849-60.

**——*Briefe aus Ægypten*, Æthiopien and der Halbinsel Sinaï, in-8. Berlin, 1852. (Il y a une traduction anglaise. (Londres, 1853, avec des additions considérables.)

BURCKHARDT.—*Travels in Nubia* and in the interior of north-eastern Africa (1813), in-4. Londres, 1819.

IRBY and MANGLES.—*Travels in Egypt, and Nubia, Syria and Asia Minor during the years*, 1817 *and* 1818. 2e édition. Londres, 1847 J. Murray.

** NESTOR L'HÔTE. — *Lettres écrites d'Égypte* en 1838-39, 1 vol. in-8. Paris 1840.

** BUNSEN (Ch. C. J.)—*Ægyptens Stelle, in der Weltgeschischte*, 5 vol. in-8. Hambourg et Gotha, 1845-57.

BRUGSCH (Dr. H.).—*Histoire d'Égypte*, depuis les premiers temps de son existence jusqu'à nos jours. 1re partie, l'Égypte sous les rois indigènes, 1 vol. in-4. Leipzig, 1859.

—— *Geographische Inschriften* alt-Ægyptischer denkmæler, 3 vol. in-4. Leipzig, 1857-60.

——*Reiseberichte aus Ægypten*, geschrieben wærhrend einer auf Befehl S. M. des Kœnigs Friedriech Wilhelm IV von Preusen, in den Jahren 1853-54 unternommen wissenschaftlichen Reise nach dem Nilthale, in-8. Leipzig. 1855.

——*Monuments de l'Égypte*, décrits, commentés et reproduits, in-fol. Berlin (en cours de publication).

WILKINSON (sir J. Gard).—*Manners and Customs of the ancient Egyptians*, 6 vol. in-8. Londres, 1837-41.

**——*A popular account of the ancient Egyptians*, revised and abridged from his larger work, 2 vol. pet. in-8. Londres, 1854.

——*Modern Egypt and Thebes* 2 vol. in-8. Londres, 1843.

——*Handbook for Egypt*, 1 vol. in-8 *(collection Murray)*.

** LANE (Edw. W.).—*An account of the Manners and Customs* of the modern Egyptians, 2 vol. pet. in-8. Londres, 1847.

* BAYLE SAINT-JOHN.—*Two years residence in a Levantine family* (1 vol. in-8. Londres, 1850).

** CLOT-BEY.—*Aperçu général de l'Égypte*, 2 vol. in-18. Paris, 1840.

* MAXIME DU CAMP-*Le Nil*, 1 vol. in-18. Paris, 1854.

* BARTHÉLEMY SAINT-HILAIRE. — *Lettres sur l'Égypte*, 1 vol. in-8. Paris, 1856.

* MÉRUAU (P.).—*L'Égypte contemporaine*, 1 vol. in-8. Paris, 1860.

* CH. DIDIER.—*Cinq cents lieues sur le Nil*, 1. v. in-18, Paris 1858.

—— *Les Nuits du Caire*, 1 vol. in-18. Paris, 1860.

FIN DE L'INTRODUCTION.

L. HACHETTE & Cie Éditeurs, Paris.



u à peu de la côte, lais- | oueil de Lavezzi, sur lequel, en

ORIENT.

1

ITINÉRAIRE
DE L'ORIENT

PREMIÈRE PARTIE.

MALTE.

ROUTE I.

DE MARSEILLE A MALTE
PAR LA VOIE DIRECTE.

Distance : 220 lieues marines.— 1210 kil.
Navigation de 72 heures en moyenne.

1° DE MARSEILLE AUX BOUCHES DE BONIFACIO.

En sortant du port de la Joliette, le navire laisse : à gauche, l'entrée de l'ancien port de Marseille, resserrée entre les deux forts St-Jean et St-Nicolas, la pointe de la Réserve, l'anse et la montagne des Catalans et la colline d'Endoume, que surmontent la montagne et le fort de Notre-Dame-de-la-Garde; à droite, les îles de Ratoneau et de Pomègue : le canal qui les sépare, fermé par une jetée, forme le port du Frioul. En face de ce port et plus près du navire, on range l'île et le château d'If, puis on laisse à gauche les îles et la rade d'Endoume, le cap de la Croisette et l'île de Mairé, dont les rochers déchirés offrent de beaux aspects. A droite et assez loin au large on aperçoit l'île et le phare de Planier. Après avoir doublé l'île de Mairé, le navire prend la direction du S.-E, et s'éloigne peu à peu de la côte, laissant à gauche les îlots de Jaire, de Cougloues et de Riou, la baie et la petite ville de Cassis, le cap du Bec de l'Aigle et la baie de Lèques, au fond de laquelle se montre l'industrieuse ville de la Ciotat, la baie de Brandol et celle de St-Nazaire, les îles des Embies et de Gou, et enfin le cap Sicié et la montagne de Notre-Dame, qui cachent l'entrée de la rade de Toulon, au fond de laquelle le mont Faron élève son chauve sommet. On découvre encore l'île de Porquerolles, la première des îles d'Hyères, puis on perd la terre de vue. Après 12 heures de navigation, on commence à apercevoir les montagnes de la Corse. On est trop éloigné de l'île pour distinguer aucun détail ; on reconnaît à peine les enfoncements profonds des golfes d'Ajaccio et de Valinco; en approchant des Bouches, on voit cependant la ville de Bonifacio. On nomme *Bouches de Bonifacio* le détroit qui sépare la Corse de la Sardaigne. Ce détroit a un peu plus de 6 milles marins (12 kil.) dans sa plus grande largeur. La grande passe, entre les îles de Lavezzi et de Razzoli, est éclairée par 4 phares et peut être franchie la nuit; elle présente pourtant un écueil presque à fleur d'eau, l'écueil de Lavezzi, sur lequel, en

1855, périt corps et biens la frégate française, *la Sémillante*, qui portait 800 soldats en Crimée. En plein jour, les navires à vapeur préfèrent le *passage de l'Ours* : c'est un canal étroit et sinueux entre la côte de Sardaigne et un petit archipel dont les îles principales sont la Madeleine et Caprera. Il doit son nom à un rocher singulier que les marins montrent sur une petite pointe de la Sardaigne, et qui présente en effet assez de ressemblance avec un ours marin. Le petit port de la Madeleine égaye seul un peu ce passage horriblement désolé.

2° DES BOUCHES DE BONIFACIO A MALTE.

On sort des Bouches env. 24 h. après avoir quitté Marseille, et on reprend sa route vers le S.-E. Rien de plus triste, de plus sauvage que cette partie de la côte de Sardaigne : de grandes montagnes arides et déchiquetées plongent à pic dans la mer, et sur ces roches inhospitalières on n'aperçoit pas un village; à peine de loin en loin découvre-t-on une cabane; enfin on perd la côte de vue. Les premières terres qui se montrent ensuite, à env. 30 h. de navigation, sont la côte de Sicile et l'archipel des îles Egades, célèbres dans l'antiquité par la victoire navale qu'y remporta Lutatius sur les Carthaginois, l'an 242 avant J.-C. La plus occidentale de ces îles est *Maritimo*, énorme rocher sur lequel le roi de Naples a une prison d'État. On passe entre cette île et celles de Levanzo et de Favignana, qui cachent la ville de Trapani, l'antique Drépane, décrite dans Virgile, et célèbre par la bataille navale que P. Claudius Pulcher y perdit contre les Carthaginois, l'an 250 avant J.-C. On aperçoit ensuite Marsala, l'antique Lilybée, célèbre aujourd'hui par ses vins, le cap Boco (cap Lilybée), le plus occidental de la Sicile, puis le golfe de Mazzara et le cap Granitola; on s'engage dans le canal de Malte. Par les temps clairs, on voit au S.-S.-O. l'île volcanique de Pantellaria, qui dépend de la Sicile. C'est aussi dans ce canal que surgit, en 1831, l'*île Julia*, cratère volcanique, qui disparut quelques mois après, ne laissant plus qu'un écueil dangereux. A partir du cap Granitola, le navire s'éloigne de plus en plus de la côte de Sicile, mais par les temps clairs on aperçoit les caps San-Marco, Bianco, Alicata et Scalambra. 20 h. env. après avoir dépassé les îles Égades, on arrive à l'archipel de Malte; on range d'abord les îles de Gozzo et de Cumino, puis la côte profondément découpée de Malte. Vue de la mer, la ville avec ses vastes fortifications offre un bel aspect. On mouille ordinairement dans le port de la Quarantaine ou de Marsamuscetto.

ROUTE 2.

DE MARSEILLE A MALTE

PAR LA CÔTE D'ITALIE.

Distance : 290 lieues marines.— 1597 kil.

Navigation de 6 jours et 6 nuits. — On relâche presque une journée entière à Gênes, Livourne, Civita-Vecchia, Naples et Messine.

Quelques voyageurs prenant cette route pour voir en passant, ne fût-ce que pour quelques heures, la côte d'Italie, nous croyons devoir la décrire sommairement, bien qu'elle n'entre pas directement dans notre cadre. Nous nous bornerons donc à signaler les points remarquables de la côte, et à indiquer à nos lecteurs le meilleur moyen d'utiliser le temps de leur relâche dans les principaux ports, renvoyant pour plus amples détails à l'*Itinéraire de l'Italie et de la Sicile*, par M. A. du Pays. Le voyageur devra se munir à Marseille des visas nécessaires, surtout pour Naples et Messine; autre-

ment il pourrait se voir refuser le débarquement.

A. DE MARSEILLE A GÊNES.

68 lieues marines.—377 kil. —Trajet en 23 h.

Pour la sortie de Marseille, V. Route I.—Au delà de la rade de Toulon, on laisse au N. la rade et la presqu'île de Gien, puis la délicieuse rade d'Hyères, et au S. les îles du même nom (Porquerolles, Or, Basgueneau, Portcros et l'île du Levant). On double ensuite les caps Lardier et Camarat, et l'on voit le golfe de St-Tropez, le golfe de Fréjus, le golfe de Napoule, au fond duquel se trouve Cannes, les îles de Lérins (St-Honorat et Ste-Marguerite), le golfe Jouan, où débarqua Napoléon à son retour de l'île d'Elbe : le cap de Garoupe et le cap Gros, la ville d'Antibes et l'embouchure du Var, qui sépare la France de l'Italie. On aperçoit de loin Nice, Villa-Franca et Monaco, bâtie sur un rocher escarpé qui s'avance dans la mer ; puis Mentone, Vintimiglia, San-Remo, Oneglia, admirable côte dominée par les Alpes maritimes. Vers le cap *del Mele*, les montagnes se rapprochent de la mer, et l'on découvre sur leur côte escarpée la route célèbre de la Corniche. On voit ensuite Albenga, Noli et Savone ; puis enfin le phare de la Lanterne et la ville de Gênes.

Gênes.—Les monnaies de Gênes sont identiques aux monnaies françaises, excepté celles de cuivre. On paie 50 cent. à 1 fr. aux bateliers pour débarquer. On relâche presque toute une journée à Gênes, et ce temps est à peu près suffisant pour voir complétement la ville, surtout si l'on prend un cicerone. —*Hôt.* : Feder, de la Ville (recommandé). *Restaurants* : la Lega-Italiana, l'Ussaro, etc.

On devra visiter à Gênes : le port, la place et la cathédrale de San-Lorenzo, le pont et l'église Santa-Maria di Carignano, la belle vue des fortifications, la promenade de l'*Acqua-Sola*, l'église San-Stefano (un tableau de Raphaël) ; les rues *Nuova*, *Nuovissima* et *Balbi*, avec leurs palais principaux, *Brignole Sale*, *Balbi*, *Pallavicini*, *Adorno*, etc., ornés de belles galeries de tableaux ; l'Université, le palais *della Città*, l'église de l'*Annunziata*, magnifiquement décorée ; la place de l'*Acqua-Verde*, et la station du chemin de fer ; le palais *Doria* et ses jardins en terrasse sur le port ; l'*Albergo dei Poveri*, avec une *Pietà*, attribuée à Michel-Ange, etc.

B. DE GÊNES A LIVOURNE.

27 lieues marines.—148 kil 1/2.

Ce trajet se fait toujours de nuit. Du reste, à partir du cap de Portofino, qui annonce l'entrée du golfe de Rapallo et de Chiavari, le navire tient le large jusqu'à Livourne. On jette l'ancre à l'entrée du port, dont les phares et les tours ont un aspect assez pittoresque.

Livourne.—On compte en *paoli*, qui valent 55 centimes, et se divisent en 8 *crazie*. Un voyageur sans bagage ne doit pas donner plus de 2 paoli aux bateliers pour débarquer. A peine à terre, il est assailli d'une nuée de ciceroni, de facchini (portefaix) et de cochers, dont il a grand'peine à se débarrasser. — *Hôt.* : du Nord, etc. *Restaurant* : la Pergola, il Giardinetto.—Du port au chemin de fer, une voiture se paye 2 à 4 paoli.—Il n'y a à voir à Livourne que la statue du grand-duc Ferdinand Ier, avec ses quatre esclaves de bronze ; la place del Gran-Duca, et le réservoir, appelé le *Cisternone ;* mais on peut aller à Pise, et revenir par le chemin de fer à temps pour l'embarquement.

Pise (*Restaurant* : l'Italia, auparavant l'Ussaro). On visitera : les quais, le pont, l'église Sta-Maria della Spina, et les célèbres monuments réunis sur une seule place : la cathédrale, la tour penchée, le baptistère et le Campo-Santo ; on peut encore voir la place des Che-

valiers, où s'élevait la *Tour de la Faim*, qu'a rendue célèbre le supplice d'Ugolin, et l'église San-Stefano; puis aller aux *Cascine* de San-Rossore.

C. DE LIVOURNE A CIVITA-VECCHIA.

40 lieues marines. — 220 kil.—Trajet en 13 h.

Quand on s'éloigne de Livourne, on aperçoit au N.-O. la montagne de Pise et la chaîne des Apennins, dominée par le mont Altissimo; au S. de la côte basse et sablonneuse de Livourne, la petite chaîne du Monte-Nero; au large, l'île Gorgona; bientôt on découvre Capraja, l'île d'Elbe, et par les temps très-clairs, la Corse. On franchit le canal de Piombino, entre le promontoire de ce nom et l'île d'Elbe; on laisse à gauche le golfe de Follonica, et à droite, au large, vers l'O. et le S., les îles de Pianosa et de Monte-Christo. On passe de nuit entre les îles del Giglio et de Giannutri et le promontoire formé par le mont Argentaro, et on arrive de bon matin à

Civita-Vecchia.—On compte en *paoli* romains, qui valent à peu près 53 centimes, et se divisent en 10 *baiocchi*. 1 paolo pour le débarquement.—*Hôt.*: de l'Europe, des Iles Britanniques. — Civita-Vecchia n'a à montrer aux étrangers que l'extérieur de la forteresse bâtie par Michel-Ange, et quelques églises sans mérite.

D. DE CIVITA-VECCHIA A NAPLES.

45 lieues marines. — 247 kil.—Trajet en 15 h.

La côte de l'État romain offre l'aspect le plus triste et le plus désolé; on n'y découvre que quelques tours ruinées et quelques villages misérables. En passant devant les bouches du Tibre et le petit port de Fiumicino, on peut apercevoir la coupole de St-Pierre de Rome, éloignée de près de 8 lieues dans les terres. Au delà de l'embouchure du Tibre, on voit toujours une côte basse, dominée par les montagnes d'Albano et de Velletri; on laisse Porto d'Anzio et Nettuno, les marais Pontins et le promontoire formé par le Monte-Circello (de Circé), chanté par Homère. Au delà du cap Circello cessent enfin les côtes désolées et arides: des montagnes richement boisées s'étendent jusqu'à la mer, et la nature splendide du royaume de Naples commence à se reconnaître. On range à gauche les golfes profonds de Terracine et de Gaëte, et à droite le petit archipel de Palmarola, Ponza et Vandotena. Ischia, avec son immense volcan éteint, l'Époméé, l'île de Procida et le cap Misène, annoncent le golfe de Naples. Au delà du cap Misène, le golfe de Pouzzole, le château de Baia, l'île de Nisita, se montrent sur la gauche. Après avoir doublé le promontoire de Pausilippe, on aperçoit Naples, dominée par le château St-Elme, les quais de Chiaja, la pointe avancée du château de l'Œuf, et enfin le cône sublime du Vésuve, les montagnes de Castellamare et de Sorrenti, et l'île de Capri, qui forment l'admirable entourage du golfe de

Naples.—On compte en *carlini*, qui valent env. 50 centimes, et se divisent en 10 *grani*.—Le débarquement se paye 1 ou 2 carlini. Les vexations de tout genre sont encore pires qu'à Livourne: on rendra les officiers de la douane et de la police moins tracassiers en leur donnant un carlin.—*Hôt.*: des Princes, de Rome, etc. *Restaurants*: Café de l'Europe, la Ville de Paris, etc.—Une course de voiture se paye 1 carlin seulement.

On ne relâche à Naples que 7 à 8 h. Pour bien utiliser ce court espace de temps, il faut nécessairement se tracer un itinéraire et choisir ce qu'on veut voir. Il ne faut pas songer à l'ascension du Vésuve. L'excursion la plus intéressante est celle de Pompeï, si les départs du chemin de fer sont combinés de manière à la rendre possible. Dans le cas contraire,

on se contentera de voir la ville, les rues de Tolède et de Chiaja, les places ou *largo* di Castello, di Palazzo, di San-Ferdinando; les quais de Santa-Lucia, Chiatamone, Chiaja; la villa Reale, la grotte de Pausilippe, et l'on pourra parcourir le musée Bourbonnien. Les églises n'offrent rien de bien curieux. L'aspect de Naples, sa population active et criarde, ses voitures pittoresques, etc., suffiront, du reste, pour occuper agréablement un temps de relâche trop court.

E. DE NAPLES A MESSINE.

60 lieues marines.—330 kil.—Trajet en 20 h.

En quittant Naples, on se rapproche de Sorrente; on passe entre le promontoire de la Campanella et l'île de Capri, dont les rochers à pic portaient le palais de Tibère. On gagne alors le large, laissant à gauche le golfe profond de Salerne et d'Amalfi, qui se termine au S. au cap della Licosa. Malgré la profondeur du golfe, on ne perd pas de vue les montagnes: on navigue sur cette admirable mer Tyrrhénienne et le long de ces côtes chantées par Homère et Virgile; on aperçoit le cap Palinuro et le golfe de Policastro. La côte de Calabre est alors fort éloignée; mais les montagnes en sont baignées par la mer. Plus loin, on découvre l'archipel des îles Lipari. La plus septentrionale de ces îles, Stromboli, est un volcan actif, qui, la nuit, éclaire au loin la mer; la lumière en est plus éclatante lorsque le temps est sombre et le ciel couvert. En face, s'ouvre le golfe profond de Ste-Euphémie, terminé au S.-O. par le cap Vaticano. On entre alors dans le golfe de Gioja, qui semble sans issue; car les montagnes de la Calabre se joignent à celles de la Sicile. Enfin, on double le cap Faro, laissant à droite et à gauche les fameux écueils de Charybde et de Scylla, qui ne présentent plus de dangers, et l'on arrive à **Messine**. Mêmes monnaies et mêmes formalités de débarquement qu'à Naples.—*Hôt.*: la Trinacria, la Vittoria.

On peut visiter à Messine la Marine, le Corso et la Strada Ferdinanda; le jardin public de la Flora, la cathédrale et la fontaine qui s'élève sur la même place, la statue de don Juan d'Autriche (place de l'Annunziata), les 4 fontaines à l'entre-croisement des rues Cardinese et Austriaca, la marine, la citadelle, les églises Nunziatella de' Catalani, San Donassio et San Gregorio, dans une situation élevée, avec une vue magnifique de la ville et du détroit de Messine.

F. DE MESSINE A MALTE.

50 lieues marines.—275 kil.—Trajet en 17 h.

Au sortir de Messine, le navire fait route vers le S. Au milieu du détroit, il range à gauche la côte de Calabre, la ville de Reggio et le cap Delle Armi, que la lumière du soleil couchant colore des teintes les plus magiques; à droite la côte de Sicile, riche de végétation et couronnée de montagnes pittoresques. On remarquera le promontoire et le fort de San Alessio, le promontoire de Taormina, au delà duquel se dresse le colossal *Etna*, élevé de 3,313 mètres audessus de la mer. Il fait nuit quand on passe devant Catane et Syracuse, et quand on double le cap Passaro. Le matin, on aperçoit Malte avec son phare et ses blanches fortifications, et l'on ne tarde pas à mouiller dans le port.

MALTE.

I. Renseignements généraux.

Débarquement. — Le voyageur n'a à subir en arrivant à Malte aucune des innombrables vexations auxquelles il est exposé sur la côte d'Italie. Sitôt que l'entrée est accordée, le navire est entouré d'une quantité de barques portant, peintes à la poupe, les couleurs de l'Angle-

terre, et à la proue deux grands yeux qui semblent regarder fixement le voyageur. La police anglaise a tarifé barques et portefaix.

Monnaies. — On compte surtout en monnaies anglaises :

Or.—La livre sterling, ou souverain, qui se subdivise en 20 schellings et vaut 25 francs.

Argent.—Couronne (5 sch.)..	6 fr.	15
Demi-couronne (2 sch. et 6 pence).......	3	10
Schelling (12 pence).	1	25
Six pence...........	»	60
Cuivre.— Penny (au pluriel pence)............	»	10
Demi-penny........	»	05

Au reste, les monnaies françaises, italiennes et turques, sont reçues partout à Malte, si ce n'est dans les administrations publiques.

Tarifs des bateaux et des porteurs.—Pour un bateau employé pendant le jour : 1 sch.; pendant la nuit : 1 sch. 6 pence.—Un bateau ne peut pas prendre plus de deux passagers avec bagages (exception est faite pour les membres d'une même famille), et pas plus de quatre passagers sans bagage.

Pour le transport d'un poids de 50 rotoli (43 kilog.) de la douane jusqu'à un point quelconque en deçà de la strada Reale........................ 6 pence.
—au delà................... 7 —
Pour port d'effets légers...... 4 —
—au delà................... 5 —
En cas de contestation, s'adresser au policeman.

Hôtels. — *De Clarence* (chez Mme Goubeau, strada Reale, en face de l'église Saint-Jean : table d'hôte à 2 sch. 6 p., sans vin; chambre, 2 sch.—*Hôtel Morell's*, strada Forni.— *Dunsford's*, strada Reale. — *Baker's Princess Royal Hôtel*, strada Vescovo. — *Spark's Royal Clarendon Hotel*, strada San-Paolo. — *La Croix de Malte*, strada Sta-Lucia. — *Hôtel Impérial*. (Ces deux derniers hôtels fréquentés par les Français.)

Restaurants. — *Café du Commerce*, strada Sta-Lucia, au coin de la strada Reale; — *Trattoria degli Amici*, strada Sta-Lucia, au coin de la strada Forni.

Cafés. — *De Paris*, piazza San-Giorgio, au coin de la strada Vescovo (journaux français); — *du Commerce*, strada Reale, au coin de Ste-Lucie.

Magasins de nouveautés, libraires, articles de voyage. — Les principaux sont dans la strada Reale. Malte, qu'on ne l'oublie pas, est la dernière station civilisée que l'on trouvera dans le voyage d'Orient, et où l'on puisse se procurer les livres, cartes, objets d'équipement, vêtements, cantines de voyage, etc., etc. Les principales curiosités de Malte sont la joaillerie, les filigranes et les coraux ; les mousselines brodées d'or ou de soie colorée, les mitaines et les gants de soie, les châles et écharpes, les objets sculptés en pierre tendre de Malte, etc., etc. On y trouve aussi la plupart des curiosités de l'Orient.

Voitures. — Chevaux. — L'étranger remarquera tout d'abord les singulières voitures — espèces de gros cabriolets massifs—qui circulent dans les rues en pente de la Valette. Mais on peut se procurer des voitures plus légères et des chevaux de selle pour faire des excursions dans l'île.—Une voiture à un cheval se paye 10 sch. pour la journée ; un cheval de selle, 6 sch.

Bateaux à vapeur.

Messageries impériales françaises :

Ligne du Levant.—Pour Syra, Smyrne et la côte de Syrie (tous les 15 jours), le mercredi ; correspondance à Smyrne avec la ligne de Constantinople.

Ligne d'Égypte.—Pour Alexandrie et pour les Echelles de Syrie, sans transbordement (tous les 15 jours), le mercredi ; correspondance à Smyrne avec la ligne de l'Archipel et celle de Constantinople.

—Pour Marseille, directement, tous les vendredis.

—Pour la côte d'Italie, tous les dimanches.

Compagnie péninsulaire et orientale :

—Pour l'Égypte, l'Inde et la Chine,—pour Marseille, pour Gibraltar et Southampton, tous les 15 jours. (Il y a rarement de la place pour les voyageurs qui ne se rendent pas dans les Indes, ou qui n'en reviennent pas.)

Her Majesty's mail steam-packets pour Zante, Patras, Céphalonie et Corfou, le 12 et le 31 de chaque mois.

Pour Tunis.—Le *Sovereign* fait ce trajet quatre fois par mois.

Lloyd autrichien.— Pour Messine et Corfou ; correspondance à Corfou avec les lignes de Trieste, du golfe de Lépante et de Constantinople (tous les 15 jours).

Quarantaine. — Pour tous les navires arrivant d'Orient avec patente nette, les quarantaines sont abolies. Ce n'est que dans les cas d'épidémie au point de départ ou de maladie à bord, que le voyageur est encore astreint au séjour du lazaret de Malte. Il est, du reste, grand et commode ; c'est l'ancien fort Manoel. Le voyageur peut, avec un gardien, se promener dans l'île, et nager ou pêcher dans le port de la Quarantaine.

Télégraphie électrique.—Malte est en communication, d'une part avec la Sardaigne, le continent Européen, et l'Algérie, d'autre part avec Corfou. Elle communiquera bientôt avec l'Égypte.

II. Situation. Aspect général [1], climat, production, commerce, population.

L'Ile de Malte, située par 35°, 53′ 50″ de latitude N., et 12° 11′ 6″ de longitude E., est placée en quelque sorte sur les limites de l'Afrique et de l'Europe. C'est cette position avancée dans un canal étroit qui lui a donné de tout temps une si grande importance au point de vue stratégique, et qui en a fait la position dominante de la Méditerranée.—Par sa formation et sa constitution géologique, l'archipel de Malte se rattache à la Sicile, dont il a suivi longtemps la destinée politique. L'île principale, Malte, n'a pas plus de 4 l. de large, 8 de long et 20 de circuit. Elle compte 103,247 hab., non compris la garnison anglaise, qui en temps de paix est d'env. 2,500 h., population considérable pour une île si petite et si pauvre qu'elle peut à peine nourrir le tiers de ses habitants. Aussi est-elle obligée de tout demander à l'importation; la misère est extrême, et les Maltais émigrent dans tous les ports de la Méditerranée.

Le premier aspect de l'île de Malte est singulier et peu attrayant. Au delà des fortifications de la capitale, on aperçoit une campagne poudreuse, découpée comme un vaste damier par un nombre infini de clôtures, et couverte de villages aux proportions monumentales : des montagnes sans arbres, un sol sans verdure, partout des pierres blanches, qui reflètent le soleil brûlant de l'Afrique, et dont le détritus forme un sable fin qui vous aveugle et vous étouffe, voilà Malte.

La température de l'île est celle de l'Afrique. En été, le thermomètre marque ordinairement 30° centig., et dépasse rarement 35°; en hiver, il ne descend presque jamais au-dessous de 10°. Les variations de température sont fréquentes et brusques. Le vent d'Afrique (scirocco) produit une chaleur accablante et insupportable, surtout pendant les mois de juillet et d'août. Les vents de N. et N.-O. amènent une agréable fraîcheur, mais jamais un froid rigoureux.

Malte n'est qu'un rocher calcaire et argileux. L'argile de Malte a été considérée comme douée de propriétés médicinales énergiques, surtout celle de la Grotte de St-Paul, dont il se fait un assez grand commerce. C'est une terre bolaire, qui se divise très-facilement et est employée comme fébrifuge.—La pierre calcaire de Malte n'a pas de consistance; l'eau de la mer la corrode; elle se laisse tailler avec la plus grande facilité : aussi, dans l'île, tout est bâti en pierre de taille. Selon Houel, les roches de l'île auraient la singulière propriété de condenser les vapeurs atmosphériques, et de les laisser filtrer par leurs parties inférieures pour constituer des sources. La culture du sol est extrêmement remarquable. La terre végétale manque presque partout : mais le Maltais la re-

1. Voir Malte et le Goze, par M. F. Lacroix, dans *l'Univers pittoresque*, Afrique, t. IV.

cueille avec un soin minutieux, et il va la chercher jusqu'en Sicile ; il la dispose alors dans des cadres creusés dans le rocher, et entourés d'une petite muraille qui la retient : le rocher est d'ailleurs aménagé pour l'écoulement des eaux. C'est grâce à ce prodige de patience et de travail que le Maltais parvient à récolter le blé, l'orge, l'avoine, le cumin, le trèfle, la luzerne, le coton, des légumes et des fruits savoureux : les oranges de Malte jouissent d'une réputation méritée, surtout les mandarines ; on les recueille même en hiver ; mais elles supportent difficilement le transport quand elles sont mûres : aussi celles qu'on mange en Europe donnent-elles une idée imparfaite de ce que cet admirable fruit devient sous le ciel de l'île.

Malte produit une race d'ânes très-estimée, et les petits chiens connus sous le nom de *bichons*. Les oiseaux sont ceux de l'Europe et de l'Afrique, et surtout les pigeons sauvages, qui viennent reposer à Malte leurs ailes fatiguées, et construire leurs nids dans les grottes de l'île, où les habitants leur font une guerre acharnée. Les poissons abondent dans la mer de Malte : les huîtres y sont mauvaises ; mais on y trouve en revanche plusieurs coquillages très-délicats. Malte nourrit encore les abeilles, d'où elle a tiré son nom dans l'antiquité.

Le commerce est malheureusement très-restreint ; car l'île n'a rien à exporter que ses cotons, qui, d'une qualité inférieure, ne sont pas admis en Angleterre, et s'écoulent en Italie. Les oranges, les citrons, les abricots confits, le lichen, le cumin, l'anis et la pierre de construction sont les principaux articles du commerce de Malte. L'importation dépasse donc de beaucoup l'exportation.

Rien de plus varié que la population de Malte. Elle se compose en effet de Maltais proprement dits, qui offrent un contraste frappant avec la colonie anglaise, et d'étrangers de toutes les nations, dont les costumes ne diffèrent pas moins que les mœurs et les manières. Des Turcs, des Arabes, des Tunisiens, des Grecs, avec leurs costumes éclatants et pittoresques, s'y mêlent aux Européens aux habits sombres et étriqués. Les soldats, marins et officiers anglais, aux brillants uniformes, les policemen à la physionomie sévère, attirent surtout les regards au milieu de cette foule bigarrée. La Maltaise, qui a eu le bon goût de ne pas échanger le costume national contre les modes de Paris, passe enveloppée dans la *faldetta*, espèce de grand domino noir, qui recouvre la tête, les épaules, la taille, et sert en même temps de voile et de masque. Les Maltaises sont jolies et savent jouer avec ce costume mystérieux, qui peut à volonté découvrir, cacher, ou laisser entrevoir des yeux brillants, des cheveux noirs, une figure gracieuse, et des épaules entourées d'une blanche collerette. On a beaucoup parlé des mœurs faciles des Maltaises. Il faut faire la part de l'exagération ordinaire des voyageurs en pareille matière. Les mœurs sont à Malte ce qu'elles peuvent être dans une ville de garnison, sans cesse traversée par les étrangers, et où la population est sans ressource. Il faut tenir compte aussi de l'influence du climat, et aussi, dit-on, des traditions de galanterie laissées par les chevaliers.

Les Maltais sont, nous l'avons dit, de laborieux cultivateurs ; mais ils sont encore plus marchands et navigateurs. Ils émigrent dans tous les ports du Levant, où ils exercent les professions de portefaix, bateliers, interprètes, etc. ; mais, dès qu'ils ont amassé un petit pécule, ils reviennent dans leur île. Les Maltais sont d'admirables nageurs. Dès son arrivée, le voyageur pourra se procurer le spectacle d'une troupe de plongeurs qui se précipiteront à l'eau pour se disputer la plus légère pièce de

ARCHIPEL DE MALTE — PLAN DE LA VALETTE.

Itinéraire de l'Orient par AD. JOANNE et EM. ISAMBERT.

L. HACHETTE & Cie Éditeurs, Paris.

Légende

1 Palais des Gds Maîtres
2 Église St Jean
3 Porte Royale
4 Jardin
5 Porte des Bombes
6 Fort Manoel
7 Château St Ange

GOZZO

I. CUMINO

MALTE

CITÉ VALETTE

CITTA VECCHIA

Fort Ricasoli

Fort Manoel

CITÉ VICTORIEUSE

Burmola

Floriana

Port Marsa Muscetto

MARSE DU Gd PORT

Fortifications de la Cotonère

monnaie qu'il leur jettera. — La *langue maltaise* est une espèce de patois dont l'arabe forme la base, mais qui a emprunté un certain nombre de mots aux langues des différents dominateurs de l'île : mots grecs, italiens, allemands, etc. Les Maltais s'entendent facilement avec les Barbaresques et la plupart des riverains de la Méditerranée. L'écriture de cette langue a été entièrement perdue à une époque d'ignorance, et elle est très-difficile à figurer, au moins par les écritures européennes. L'abbé Agius et Boisgelin ont publié chacun une grammaire maltaise. Il n'existe aucune littérature nationale, si ce n'est quelques chansons et des proverbes.

Du reste, dans l'île de Malte, presque toute la population parle l'italien, et, à la Valette, l'anglais et la plupart des langues européennes.

III. Histoire.

L'île de Malte, décrite dans l'Odyssée sous le nom d'*Hypérie*, comme la demeure de Calypso, eut, suivant Homère, pour premiers habitants les Phéaciens, race de géants. Elle prit plus tard le nom d'*Ogygie* et fut habitée par les Pélasges, qui y ont laissé plusieurs monuments de leur passage. Les Phéniciens s'en rendirent maîtres en 1500 avant J.-C., et les Grecs en 736. C'est alors que Ogygie prit le nom de Mélita (μέλιττα, abeille, en dialecte dorien), d'où le nom moderne est dérivé. En 528, les Carthaginois s'emparèrent d'une partie de la colonie et la possédèrent bientôt tout entière. Prise, puis perdue par les Romains, elle ne leur appartint définitivement qu'à partir de la deuxième guerre punique. S'ils en expulsèrent les Carthaginois, ils favorisèrent la colonie grecque, et se l'attachèrent par la prospérité qu'ils firent régner dans l'île. Une tradition a placé à Malte le théâtre du naufrage de saint Paul, rapporté au chapitre 27 des *Actes des Apôtres*. M. F. Lacroix (ouvrage cité) a accumulé preuves sur preuves pour établir, d'après le texte même des Écritures, que saint Paul n'avait jamais débarqué à Malte, mais bien à une autre Mélita, située dans la mer Adriatique. Sa démonstration nous paraît convaincante; mais Malte n'en honore pas moins la mémoire de l'apôtre, et montre la baie où il fit naufrage, la grotte qu'il habita, etc.

A la chute de l'empire romain, Malte fut prise en 434 après J.-C. par les Vandales, et dix ans plus tard par les Goths. Les Grecs du Bas-Empire, sous la conduite de Bélisaire, la reprirent en 583; mais elle ne retrouva pas son ancienne prospérité sous le gouvernement corrompu et oppresseur des empereurs de Byzance. En 870, les Sarrazins, appelés par le rebelle Euphémius et secondés par les indigènes, s'emparèrent de Gozzo, puis de Malte, et massacrèrent tous les Grecs. Ils la reperdirent presque aussitôt; mais ils ne tardèrent pas à la reconquérir. Leur administration fut sage, humaine et tolérante pour les chrétiens; toutefois, l'île devint un repaire de pirates. Les Normands la reprirent en 1090, sous le commandement du comte Roger, conquérant de la Sicile, et traitèrent d'abord les Arabes avec douceur; mais ceux-ci, s'étant révoltés en 1120, furent définitivement expulsés.

En 1186, Malte, comme la Sicile, échut en héritage à Henri VI, empereur d'Allemagne. Sous cette domination elle fut réduite à la plus extrême misère. Elle passa, en 1258, aux Français de Charles d'Anjou. Le célèbre complot des Vêpres siciliennes (1282) y fut ensuite tramé; mais elle resta encore deux ans aux mains des Français. Une bataille navale sanglante la livra aux Espagnols; toutefois, la citadelle résista encore quelque temps et ne céda qu'aux supplications des Maltais. La domination espagnole acheva la ruine de l'île,

qui, alternativement donnée, rendue, mise en gage à des courtisans et à d'augustes bâtards, se racheta en 1428 au roi d'Espagne pour se rattacher à la Sicile. Charles-Quint la réunit à ses domaines, et, comprenant son importance stratégique, il la donna aux chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, qui venaient d'être expulsés de Rhodes par Soliman le Magnifique (1522). Cet ordre militaire[1], en s'établissant sur ce rocher aride et désolé, allait donner au nom de Malte une gloire immortelle. Le grand-maître Villiers de l'Ile-Adam commença à couvrir l'île de fortifications et de travaux splendides. Le nouveau siége de l'ordre fut établi sur la presqu'île du Borgo (depuis Città-Vittoriosa), dont la pointe sur le grand port fut protégée par le château St-Ange. L'ordre prit part à un si grand nombre d'expéditions contre les Turcs et les Barbaresques que nous ne pourrions les raconter toutes. Rappelons seulement qu'il se distingua dans les expéditions de Charles-Quint contre Tunis en 1535, et contre Alger en 1536. En 1551, le corsaire algérien Dragut vint débarquer à Malte : il n'osa assiéger le fort St-Ange, menaça Città-Vecchia, et se retira après avoir saccagé Gozzo. On éleva alors le château St-Elme sur la pointe du mont Sceberras, et le château St-Michel sur le Borgo. Le grand-maître la Sangle acheva de fortifier la presqu'île qui porte son nom. En 1565, Soliman fit attaquer Malte par une flotte considérable, avec plus de 30,000 h. de débarquement, sous les ordres de Mustapha-Pacha. Les barbaresques Dragut et Hassen, pacha d'Alger l'appuyèrent chacun d'une armée. Le grand-maître La Valette n'avait pas plus de 700 chevaliers et de 8,000 hommes en tout. Le siége dura près de quatre mois, et des prodiges de valeur furent accomplis de part et d'autre. Les Turcs s'emparèrent du fort St-Elme; mais tous leurs efforts échouèrent contre le château St-Ange, l'île la Sangle, et le Borgo, qui prit dès lors le nom de *Città-Vittoriosa*. Ce fut à la suite de ce siége que le grand-maître La Valette éleva sur le mont Sceberras la ville qui porte son nom.—Plus tard, nous voyons les chevaliers de Malte assister à la bataille de Lépante, aux différents siéges de Candie, etc. A l'intérieur, A. de Vignacourt construisit, vers 1615, l'aqueduc qui porte son nom et les fortifications de la Calle St.Paul, de Marsa Scirocco, etc. Sous Lascaris (1636), l'ingénieur Florian bâtit les belles fortifications destinées à protéger la cité Valette du côté de la terre, et donna son nom au faubourg de la Floriana. Nicolas Cotoner (1663) fit élever la vaste enceinte destinée à protéger la Città-Vittoriosa, la Sangle, et la Burmola, ainsi que le fort Ricazoli et le Lazaret. Manoel de Vilhena acheva la Floriana, et construisit les fortifications du port de Marsa-Muscetto et du Lazaret.

Mais en regard de cette gloire militaire, l'histoire enregistre avec peine la décadence de l'ordre, sa dureté envers ses sujets maltais, l'esclavage cruel auquel il réduisait les prisonniers musulmans, et enfin la vie dissolue de ses chevaliers. Aussi l'ordre, affaibli par ses dissensions intestines, ses disputes avec le saint-siége, et surtout l'accroissement de la puissance maritime des différents Etats de l'Europe, capables de se protéger désormais eux-mêmes contre les Turcs dégénérés, était-il devenu une institution inutile, sans but, et purement honorifique, qui, privée peu à peu de ses biens en Europe, se vit réduite, en 1796, à se vendre presque entièrement à l'empereur Paul I[er] de Russie.

En 1798, le général Bonaparte, se rendant en Égypte, parut devant Malte. Le grand-maître Hom-

1. Voir Rhodes et Jérusalem, pour les commencements de l'histoire de l'ordre.

pesch, en lui refusant l'entrée du port, lui fournit un prétexte pour attaquer ce fantôme de gouvernement. Le 10 mai, l'armée débarqua sur tous les points de l'île, et fut appuyée d'ailleurs par le mécontentement des Maltais; le grand-maître signa une *convention*, qui remettait Malte aux Français. C'est ainsi que Bonaparte s'empara, sans coup férir, de cette importante forteresse, et que finit l'ordre de Malte. Le grand-maître se retira à Trieste, les chevaliers se dispersèrent. Les Français établirent un gouvernement provisoire, avec une municipalité. Le général Vaubois fut laissé dans l'île avec 3,000 hommes; mais à peine la flotte française s'était-elle éloignée, que Malte fut bloquée par les Napolitains, les Portugais et les Anglais. La population maltaise, dont les Français avaient malheureusement blessé les idées religieuses en pillant les églises, se souleva bientôt, et les Français se trouvèrent renfermés dans la capitale. Nelson, victorieux à Aboukir, vint en septembre 1799 établir autour de l'île le blocus le plus rigoureux. Continué par l'amiral Keith, ce blocus dura deux ans et un jour, et la garnison française, épuisée par la pénurie la plus complète, essaya vainement de faire sortir le vaisseau le *Guillaume Tell* et les frégates la *Diane* et la *Justice* pour aller solliciter des secours en France. Ces navires furent capturés par les Anglais. Enfin Vaubois capitula le 8 septembre 1800. La garnison sortit avec les honneurs de la guerre et fut reconduite en France. La paix d'Amiens (1802) stipulait le rétablissement de l'ordre de Malte, avec une constitution plus libérale, l'admission des Maltais dans l'ordre, et garantissait l'indépendance et la neutralité du petit archipel. Le refus d'exécuter cet article du traité, ralluma, personne ne l'ignore, la guerre européenne. Pendant les guerres de l'Empire, Malte ne fut pas inquiétée. Les traités de 1815 confirmèrent les Anglais dans la possession de cette île, qui leur assure, avec Gibraltar et Corfou, la domination de la Méditerranée. Les Anglais ont toujours à Malte une escadre et une garnison. Du reste, l'administration de l'île est abandonnée aux nationaux, et les contributions qu'ils payent sont exclusivement consacrées aux dépenses intérieures.

IV. La Valette.

La Valette, la capitale moderne de Malte, est située sur la longue presqu'île qui sépare le Grand Port, ou Grande Marse (port du S.-E.), du port de la Quarantaine, ou Marsa-Muscetto (au N.-O.). C'est une ville régulièrement bâtie, divisée en 21 rues, dont 10 en longueur et 12 en largeur, qui coupent les premières à angle droit. Grâce aux différences de niveau, cette disposition n'a rien de monotone. Les rues longitudinales offrent des pentes bien ménagées, qui permettent aux voitures de monter du port aux parties supérieures, en décrivant de nombreux zigzags. Les plus importantes sont, du N.-O. au S.-E., la strada Ponente, strada Zecca, strada Forni, strada Reale, strada Mercante et strada Levante. La strada Reale, rue principale, occupe le sommet de la presqu'île dans toute sa longueur, depuis le fort St-Elme jusqu'à la Porta-Reale, qui conduit à la Floriana. En la parcourant, on rencontre la place San-Giorgio et le palais des grands-maîtres, l'église St-Jean et les principaux édifices. Les rues transversales, d'une très-grande déclivité, sont souvent converties en véritables escaliers : nous mentionnerons surtout les rues Mezzodi, San-Giovanni, Stâ-Lucia, del Teatro et Vescovo. En dedans de la Porte-Lascaris, où l'on débarque du grand port, on trouve un marché aux fruits et aux légumes, avec une fontaine de marbre surmontée d'un Neptune en bronze. La longue

rampe qui mène de la marine à la ville haute, a été surnommée l'*Escalier du Nix Mangiare*, à cause du grand nombre de mendiants qui y viennent assaillir le voyageur.

Les maisons de la Valette sont très-régulièrement bâties, de cette pierre blanche de Malte, tendre et facile à tailler en moulures de toute espèce. Leur style est un peu lourd, mais les principales ne manquent ni de grandeur ni d'élégance. Les toits sont en terrasse, et les étages, qui donnent sur la rue, garnis de balcons de pierre en saillie, couverts d'une espèce de loge vitrée, qu'on nomme *miradores*. C'est là que les belles Maltaises viennent prendre le frais, ou se distraire en regardant les passants. Dans les rues Reale, Mercante et Sta-Lucia, la population de Malte se montre sous son aspect le plus pittoresque. Les boutiques attirent aussi les regards des étrangers, car elles offrent un singulier mélange des produits de l'Orient, de l'Italie et de la civilisation britannique. La ville est, du reste, d'une propreté merveilleuse, qui surprend agréablement quand on vient des échelles d'Italie ou des échelles du Levant : on voit que la police anglaise a passé par là.

ÉGLISES.—*San-Giovanni* (St-Jean des Chevaliers) est l'église principale de la ville. Elle fut commencée en 1576 sous le grand-maître La Cassière, et successivement ornée et enrichie par ses successeurs. Elle n'offre rien de remarquable à l'extérieur. Sa façade, au fronton triangulaire, et flanquée de deux tours terminées par des clochetons de pierre, est d'une simplicité un peu trop nue et d'un style un peu lourd ; mais l'intérieur est d'un effet plein de grandeur et de magnificence. « La première chose qui arrête la vue, dit M. Théophile Gautier, c'est une immense voûte peinte à fresque, qui tient toute la longueur de la nef. Cette fresque, malheureusement détériorée par le temps, est de *Mathias Preti*, dit *le Calabrese*, un de ces grands maîtres secondaires, qui, s'ils ont moins de génie, ont quelquefois plus de talent que les princes de l'art. Ce qu'il y a de science, d'habileté, d'abondance et de ressources dans cette colossale peinture, est vraiment inimaginable. Chaque division de la voûte renferme un sujet de la vie de saint Jean. Ces divisions sont soutenues à leurs retombées par des groupes de captifs, Sarrazins, Turcs, chrétiens ou autres, demi-nus ou couverts de quelque reste d'armure brisée, dans des poses humiliées et contraintes, espèces de cariatides barbares bien appropriées au sujet. Toute cette partie de la fresque est pleine de caractère, et brille par une force de couleur qui fait valoir les tons légers de la voûte et fait fuir les ciels à une grande profondeur. En récompense de cette œuvre gigantesque, Mathias Preti eut l'honneur d'être reçu chevalier de l'ordre, comme le Caravage... »—Ce qui frappe le plus l'attention après ce plafond, c'est le pavé de l'église, quand il n'est pas recouvert d'une natte. C'est une vaste mosaïque de marbres sculptés et incrustés avec un art infini, qui marque les tombeaux de plus de 400 chevaliers. Des inscriptions, des armoiries et des sujets allégoriques sont les motifs principaux de ce remarquable travail. Le maître autel, richement orné, est surmonté d'un groupe en marbre, représentant saint Jean baptisant le Christ, et dû au ciseau de Melchior Caffa, sculpteur maltais, un des bons élèves du Bernin. Les chapelles latérales, ornées avec une grande magnificence, appartenaient aux différentes *langues* qui composaient l'ordre. On remarque : — près de la porte d'entrée le tombeau, d'un assez mauvais goût, du grand-maître Zondondari ; — dans les chapelles de la langue d'Espagne (côté droit), ceux du grand-maître Manoel de Vilhena et de Nicolas Cottoner, dus au ciseau de Caffa et

décorés d'un assez grand nombre de personnages allégoriques et d'accessoires guerriers ;—dans les chapelles de la langue de France (côté gauche), ceux de Rohan, du comte de Beaujolais, frère du roi Louis-Philippe ; ce dernier dû au ciseau de Pradier. C'est aussi dans cette chapelle que se trouve la *Décollation de saint Jean*, un des meilleurs ouvrages de Michel-Ange de Caravage. On raconte qu'un noble romain, ayant insulté ce grand artiste, refusa de lui rendre satisfaction sous prétexte qu'il était roturier. Caravage vint à Malte, mérita par ses peintures le titre de chevalier de Malte, et put alors provoquer en duel son adversaire.—« Une chapelle souterraine, assez négligée, contient les sépultures de Villiers de l'Ile-Adam, de La Valette et autres grands-maîtres. Cette crypte n'a rien de mystérieux, ni de funèbre... »

Les autres églises catholiques de La Valette ne méritent pas la visite des étrangers. Nous nous bornerons à mentionner encore l'*église protestante anglaise*, construite en 1839 sur un petit square. La façade, de style dorique, est surmontée d'un clocher pointu, qui domine le port de Marsamuscetto.

Édifices publics.— Le *Palais des grands-maîtres* s'élève sur la place San-Giorgio; c'est un vaste édifice d'une grande simplicité, et n'ayant de maltais que le vaste mirador qui circule autour de son premier étage. Il est surmonté d'une tour élevée, ancien observatoire du grand-maître Rohan, qui, aujourd'hui, ne sert plus qu'à signaler les navires au large. — L'intérieur contient de beaux appartements, qu'il est facile de visiter en s'adressant aux gardiens (pourboire 6 pence). Les salles contiennent des peintures représentant les exploits des chevaliers, ou les portraits des grands-maîtres, par Matteo de Lecce, le Trévisan, l'Espagnolet, le Guide, le Calabrais, etc. Un des portraits les plus remarquables est celui du grand-maître Vignacourt, par le Caravage. Les portraits de Louis XIV, de Louis XVI, de Georges IV, et de la famille régnante d'Angleterre, avec le trône et ses armoiries, font un contraste singulier avec ces anciennes peintures.

Le *Musée des Armures*, contenu dans ce palais, est moins curieux et moins riche en armes turques qu'on ne pourrait s'y attendre. Dans une armoire au fond, à droite, on verra les armes enlevées au corsaire Dragut. L'armure la plus curieuse est celle de Vignacourt, richement incrustée d'or, et qui a servi de modèle au Caravage pour le portrait de ce grand-maître. La plupart des armures sont celles des chevaliers. On remarque pourtant quatre grandes coulevrines turques.

La *Bibliothèque publique* et le *Musée*, contenant quelques antiquités de Malte et de Gozzo, sont installés dans un bâtiment attenant au palais.

Nous signalerons encore à La Valette :—les anciennes *auberges de Castille et de France*, strada Mezzodi ; celles de *Provence* et d'*Auvergne*, strada Reale ; celles d'*Aragon* et d'*Allemagne*, strada Ponente, etc. C'étaient les lieux de réunion des chevaliers de chaque langue ; un des leurs, nommé *le Pilier*, s'était chargé de recevoir les cotisations ;—l'*Université*, bâtie par Rohan;—l'*Hôpital militaire des Hospitaliers* (près de str. Mercante); —la *Bourse* et le *Théâtre*, qui sont des constructions modernes.

FORTIFICATIONS ET PORTS.— Les *fortifications* sont une des principales curiosités de Malte : il est permis d'en faire le tour entier, sans être inquiété par les sentinelles anglaises. C'est d'ailleurs de leurs bastions que l'on peut le mieux étudier la configuration assez compliquée des ports. Deux baies profondes et ramifiées sont séparées par la presqu'île de Sceberras, qui porte La Valette. A

l'extrémité de la presqu'île s'élève le *fort St-Elme*, qui croise ses feux avec ceux du *fort Ricazoli*, pour défendre l'entrée du Grand Port, et avec ceux du *fort Tigne*, élevé sur la pointe Dragut, pour défendre l'entrée du port de Marsa-Muscetto. A peine a-t-on franchi l'entrée de ce dernier port qu'on voit s'ouvrir, à droite, le bassin de la Quarantaine, dominé par l'île du Lazaret et le fort Manoel, qui croise ses feux avec les murailles élevées de la cité Valette et de la Floriana. Du côté du Grand Port, la défense est encore plus formidable. En face de la cité Valette, on rencontre successivement trois presqu'îles et trois ports, gardés par des ouvrages de la plus grande force : le *fort Ricazoli*, le *château St-Ange* et les ouvrages de la *Sangle*. Les faubourgs bâtis sur ces presqu'îles, le Bourg ou Città-Vittoriosa, la Sangle et le faubourg de Burmola, situé derrière les premiers, sont protégés du côté de la terre par une double enceinte, dont la plus extérieure porte le nom du grand-maître Cotoner. Au fond du port, la hauteur du Corradin n'a pas été fortifiée, mais elle est dominée par les bastions de la Sangle et de la Floriana. Enfin, la cité Valette est protégée du côté de la terre par une première enceinte, celle de la Porta-Reale, et, au delà, par une seconde, celle de la Porte des Bombes. Ces immenses fortifications ont été creusées dans le rocher. Leur seul défaut est leur grand développement, qui exige une garnison considérable. Sur les murailles de la cité Valette, du côté du Grand Port, au lieu dit *Lower-Barrack*, on remarque le monument élevé à sir Alexander Ball : il a la forme d'un temple grec. Un autre monument, représentant un personnage couché, se voit sur le bastion, à droite de la Porta-Reale.

Le *faubourg de la Floriana*, situé entre les deux enceintes de fortifications dont nous avons parlé, renferme deux *jardins*, trop vantés, car ils sont constamment brûlés par le soleil. L'un n'est qu'une allée d'arbres comprise entre deux murs ; l'autre s'étend sur les bastions, près de la *Porte des Bombes*. On y jouit d'une belle vue sur l'intérieur de l'île. Le faubourg possède quelques églises et établissements publics peu dignes d'intérêt.

Les *faubourgs* de *Borgo*, ou *Città-Vittoriosa*, de la *Sangle*, ou *Isola*, et de *Burmola*, ou *Cospicua*, ne contiennent non plus rien de bien curieux : des couvents et les établissements de la marine. Sur la place St-Laurent, à Vittoriosa, on voit une *statue de la Victoire*, élevée en commémoration du siége de 1685.

Il est intéressant de parcourir en barque les différents ports de la ville.

V. Excursions dans l'intérieur de l'île de Malte.

1°. DE LA VALETTE A CITTA-VECCHIA.

6 milles 1/4 anglais.—10 kil.

On sort de La Valette par la Porta-Reale, et de la Floriana par la Porte des Bombes. Pendant 2 mil. on longe l'aqueduc de Vignacourt, à gauche de la route. Du même côté, on aperçoit le v. de *Casal-Kurmi* ou *Città-Pinto*. Bientôt l'aqueduc franchit la route sur une arcade, qui porte une inscription en l'honneur de Vignacourt ; puis il disparaît sous terre. Cet aqueduc a plus de 16 kilom. de long. Il vient de la partie de l'île la plus éloignée vers le S.-O. A droite, on laisse plusieurs gros v. dont nous parlerons plus loin. On traverse le v. de *Casal-Hattar*, où l'on remarque l'église Sta-Maria. Les trois portes de sa façade sont ornées de fines sculptures, et sur les côtés on voit des pilastres corinthiens dont les chapiteaux sont surmontés de pièces de canon sculptées en pierre.

Città-Vecchia, ou **Notabile** (Melita des Grecs, Medina des Arabes), est l'ancienne capitale de l'île. Sa situation sur un plateau élevé, ses fortifications, dominées par le palais des grands-maîtres et la cathédrale, lui donnent de loin un aspect important. En gravissant la côte qui y conduit, on remarque une fontaine sculptée et deux hôtels : *Victoria Hotel* et *British Hotel*. La ville, entourée d'une enceinte bastionnée, est déserte. Elle renferme cependant de beaux édifices, entre autres le palais des grands-maîtres, le palais de l'évêque, le séminaire et la cathédrale. Cette église est un édifice moderne, assez vaste, de style corinthien, avec deux clochetons au-dessus de la façade et un dôme. L'intérieur n'a rien de remarquable, mais il est grand. Derrière le maître autel se trouve une fresque assez médiocre et confuse, représentant le *Naufrage de saint Paul*. On y voit une figure de saint Paul en relief, dont les draperies sont couvertes d'argent plaqué. On remarque enfin dans le pavé quelques dalles d'une date récente, représentant des figures allégoriques bien exécutées, et qui rappellent le pavé de l'église St-Jean:—ce sont les tombeaux des chanoines de la cathédrale.—On ne devra pas oublier de monter sur la terrasse élevée de la cathédrale, d'où la vue embrasse presque toute l'île de Malte.

En dehors de Città-Vecchia s'étend le *faubourg de Rabbato*, plus peuplé aujourd'hui que la ville.— On y visitera l'église et la grotte de St-Paul, et les catacombes. *L'église de St-Paul*, surmontée d'un dôme élevé, a beaucoup souffert du tremblement de terre d'octobre 1856. A l'intérieur, on remarquera : le tableau du maître autel, *Saint Paul mordu par une vipère*; il est de Gherardi, peintre maltais, 1668, et ne manque pas de valeur; — le *Martyre de saint Étienne*, par le Calabrese, bien inférieur; — une *Tête de la Madonna della Grasia*, par Sebastiano Correa; — une *Madonna di Loreto*, couverte d'une robe d'or, avec la figure et les mains noires. Cette peinture, d'une époque inconnue, a été, dit-on, rapportée de Rhodes par les chevaliers.

Pour descendre dans la *Grotte de St-Paul*, il faut traverser la sacristie de l'église. Cette grotte est creusée dans la roche calcaire de l'île, et divisée en trois parties par des grilles de fer. On y voit une statue du saint, attribuée au Bernin, mais peu remarquable. Une autre statue de saint Paul, bien supérieure à la première, et due au ciseau de Melchior Caffa, orne un autel voisin. A en croire la légende, saint Paul aurait habité cette grotte pendant trois mois. On y recueille l'argile fébrifuge dont nous avons parlé. Bien qu'on en enlève continuellement, la grotte a, dit-on, la singulière propriété de ne pas s'agrandir.

Les *Catacombes* sont près de l'église de St-Paul; on y est conduit par le sacristain de cette église. On descend par un couloir et un escalier bas et étroit dans des galeries plus larges, garnies sur les côtés de grottes sépulcrales de toute grandeur, jusqu'à celle du plus petit enfant. Une salle plus large, soutenue par deux piliers taillés de la voûte au sol dans le même roc, servait d'église. On ne sait pas au juste à quelle époque remontent ces catacombes: probablement à la domination byzantine. Leur étendue est considérable, mais on a fermé les couloirs principaux. Des conduits sont ménagés dans le sol pour l'écoulement des eaux que les pierres poreuses de la voûte laissent filtrer.

Boschetto, à 2 milles (3 kil.) S. O. de Città-Vecchia. — En allant de Città-Vecchia à Boschetto, on rencontre d'abord le *château de Verdale*, construit par le grand-maître de ce nom en 1586. C'est aujourd'hui une villa du gouverneur. Ce château est flan-

qué à ses angles de quatre tours carrées, surmontées d'embrasures à canons, qui lui donnent de loin l'aspect d'une forteresse. On descend ensuite dans la petite vallée de **Boschetto**, la seule vallée de l'île véritablement boisée. On y trouve un beau jardin d'orangers et une grotte en cailloutis, avec un frais bassin. Boschetto est la retraite favorite des Maltais pendant les chaleurs de l'été.

2°. PARTIE OCCIDENTALE DE L'ILE.

Ben-Gemma, à 3 milles (5 kil.) O. de Città-Vecchia. — Une mauvaise route, qu'on peut parcourir à âne, conduit au mont Ben-Gemma, le point le plus élevé de l'île (180 mèt. au-dessus de la mer). Des grottes sépulcrales fort anciennes ont été creusées sur cette montagne : les Maltais les appellent les *Tombeaux carthaginois*, mais elles appartiennent plutôt à l'époque grecque. On en compte une centaine : elles reçoivent le jour par de petites ouvertures, dont quelques-unes ressemblent de près à une décoration de porte. Les tombeaux qu'elles contiennent sont d'une remarquable exécution.

Grotte de Calypso, à 8 milles (13 kil.) N. O. — Rien dans cette grotte ne répond aux poétiques descriptions d'Homère et de Fénelon. Dans un rocher à pic d'une assez grande élévation, s'ouvre une large fissure horizontale, où l'on monte par des escaliers. On trouve alors deux étages de grottes sombres et humides, qui n'offrent nullement l'apparence d'une demeure agréable. Le prétendu boudoir de la déesse n'est qu'une chambre que l'élévation de son entrée distingue seule des autres. On n'a aucune raison pour regarder cette grotte, plutôt que toute autre parmi celles que renferme l'île, comme la grotte de Calypso. Mais il paraît positif que l'antique Ogygie d'Homère est bien Malte et non Gozzo.

Baie de Melleha (à 1 kil.). — L'armée sicilienne qui vint secourir le grand-maître La Valette à la fin du siége de 1565, débarqua dans la baie profonde de *Melleha*. Une chapelle voisine renferme une image miraculeuse de la Vierge. A peu de distance est *Marfa*, où l'on s'embarque pour passer de Malte à Gozzo.

En revenant à La Valette, on rencontre, à 2 mil., la *Calle* ou *Port de St-Paul*, qui, selon la tradition, aurait été témoin du naufrage de l'apôtre ; 2 mil. plus loin, se trouve la *Calle des Salines*, ou *Port de Benhouarra*. Toutes ces baies ont été fortifiées par les chevaliers. On revient ensuite à (4 mil.) *Casal-Nasciar*, où se trouvent encore quelques grottes sépulcrales. A 1 mil. au S., on peut visiter à *Casal-Mousta* une église nouvelle, bâtie sur le plan du Panthéon de Rome, et dont la grandeur doit surprendre dans un simple v. Elle a été élevée par les contributions volontaires des Maltais. *Casal-Lia*, *Casal Balzal*, sont tout à côté, ainsi que *Birkircara*, qui contient aussi une église assez remarquable.

Le *Jardin de San-Antonio*, ancienne villa des grands-maîtres, appartenant actuellement au gouverneur de l'île, est une véritable conquête de l'art sur ce sol aride et pierreux. On y voit de magnifiques orangers : des fontaines et des bassins y entretiennent une agréable fraîcheur. Dans ces bassins, on remarque des *papyrus*.— On rentre à La Valette par la Floriana (3 mil.).—De ce côté de l'île, mais plus près de la ville, on peut aussi faire le tour du port de la Quarantaine, voir la villa dite *le Kremlin*, et la *baie de St-Julien*, avec le *jardin de Spinola* et quatre villas anglaises.

3°. PARTIE S. E. DE L'ILE.

Ruines de Crendi. — De la Valette on se rend à *Casal Crendi* (6 mil., 10 kil.) par Casal Luca et Casal Miccaba, ou par Casal

Kurmi (cité Pinto), Casal Zébug (cité Rohan), deux des plus grands villages de l'île, et Casal Siggeo (7 mil.)

C'est à 1/2 mil. au S. E. du village que se trouvent les *Ruines de Crendi* [1], les ruines pélasgiques les plus considérables de l'île de Malte. Ce sont deux enceintes éloignées l'une de l'autre d'env. 400 m. De loin elles ressemblent à une masse de roches naturelles; de près on y reconnaît la trace de l'art des âges primitifs. Ces ruines sont formées d'énormes pierres, encore à peu près telles que les a fournies la nature. Les unes sont fichées tout droit dans le sol et se dressent jusqu'à 12 m. de hauteur: les autres, de 7 m. de long sur 4 m. de large et 1 m. d'épaisseur, sont enclavées dans les murs, qu'elles soutiennent comme des piliers. En pénétrant dans ces ruines, on voit qu'elles forment des salles à ciel ouvert, de grandeur et de forme différentes, qui paraissent avoir été des temples. Les parois intérieures sont aplanies et travaillées avec une régularité bien différente de l'aspect extérieur de l'enceinte. Le sol est formé de pierres concassées au-dessous desquelles on trouve de larges blocs. Les murs de fond de ces salles dessinent un hémicycle: les portes principales, creusées dans les côtés droits, sont bâties avec quatre pierres formant une baie trapézoïde de 2 à 3 m.

Le premier de ces temples, nommé *Djebel Kim*, ou *Hagar Kim*, a son entrée du côté du S. E. Il se compose de deux salles parallèles d'inégale longueur, divisées en plusieurs appartements communiquant les uns avec les autres, et se terminant en hémicycle. On a trouvé dans ces salles beaucoup d'ossements d'hommes et d'animaux, des vases et quelques figures sculptées à formes obèses et monstrueuses, quelques restes d'autels, mais aucune inscription.

1. Voyez l'*Illustration*, mai 1857, p. 287.

Le second temple, appelé *El Mnaïdra*, plus considérable, mais moins régulier que le premier, se compose d'une grande salle semi-circulaire, de deux autres en hémicycles, et de plusieurs chambres secondaires. On y voit de larges tables monolithes supportées par un gros pilier: d'autres tables sont ovales et portées sur un piédestal évidé sur les côtés. On trouve encore çà et là quelques autels mobiles. On a beaucoup discuté sur l'origine de ces ruines, sur leur nature et sur les divinités inconnues à qui les temples étaient consacrés. On les a attribués aux Phéniciens, mais leur construction indique une civilisation moins avancée, et doit être rapportée plutôt aux Pélasges.

On revient de Crendi à *Casal-Zorrick*, où l'on voit les ruines d'une maison grecque d'un style très-pur. L'église contient deux tableaux du Calabrais. Près de là, on va visiter l'abîme de *la Makluba*. C'est une excavation de plus de 33 m. de profondeur, et dont la forme est celle d'un cône tronqué. Elle paraît s'être formée par l'affaissement d'une caverne qui communiquait avec la mer. Le fond est rempli d'une couche épaisse de terre végétale entraînée des collines voisines. On a pratiqué des escaliers pour y descendre. A *Casal Gudia* (2 m.), on montre aussi, près d'une chapelle de St-Antoine, le soubassement d'un édifice grec.

Calle de Marsa Scirocco (à 2 m. plus au S.). — Cette baie est entourée de tous côtés de fortifications. A la pointe de Ben-Isa, au S., on peut visiter une *caverne*, la plus grande de l'île, qui porte le nom de *Grande grotte* ou *Grotte de Hassan*, célèbre corsaire. Près de Casal Zeitoun, était le *temple d'Hercule*. *L'église de St-Grégoire* à *Zeitoun* est une des plus révérées de l'île. De Zeitoun on revient visiter les fortifications de Cottoner, Città Vittoriosa, la Burmola et la Sangle, et l'on rentre à la

Valette par le Corradin, le Casal neuf et la Floriana.

VI. Excursion à Gozzo.

(Cette excursion demande un ou deux jours).

On se rend de Malte à Gozzo, soit directement par mer, soit en allant s'embarquer à Marfa à l'extrémité O. de l'île de Malte. Dans le trajet on passe près de l'îlot de Cumino, qui doit son nom à une espèce d'anis, le cumin, qui y croît avec abondance.

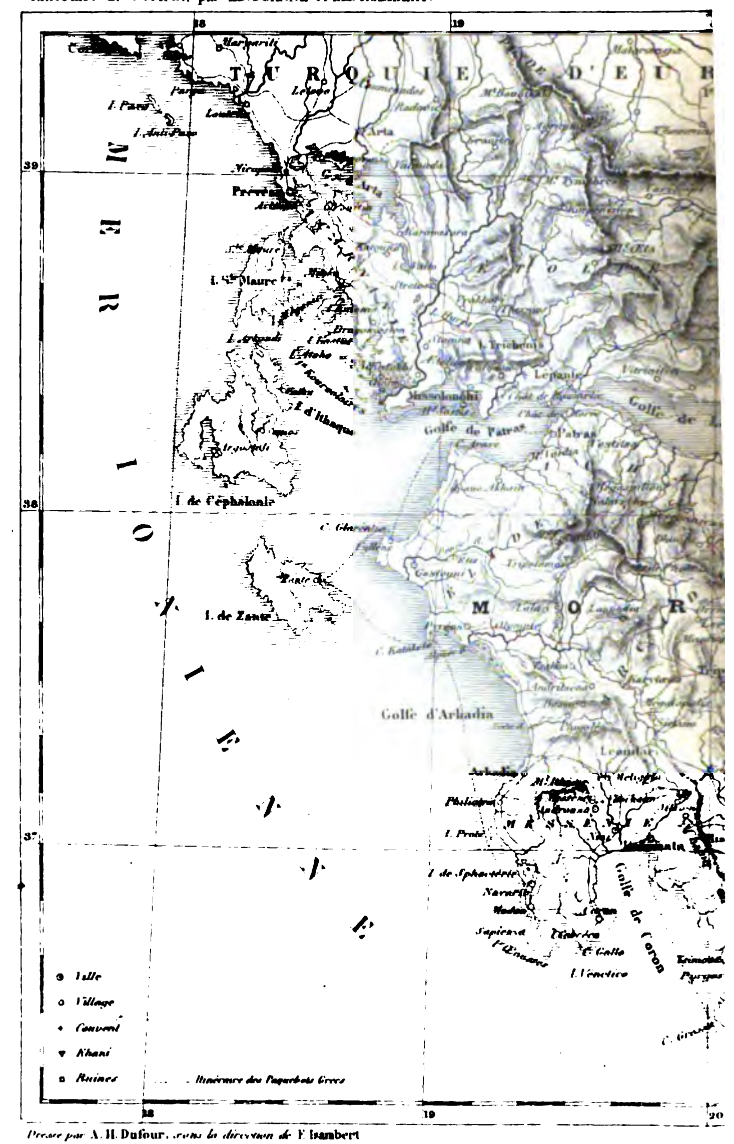
L'**île de Gozzo**, éloignée de 8 kil. de Malte, a environ 48 kil. de circonférence, 19 de long et 8 de large. La population est d'env. 17 mille h. On y trouve plus de végétation qu'à Malte, mais pas de grands arbres. On y cultive avec succès le blé, le coton et les arbres fruitiers. Elle produit aussi de l'albâtre. Ses habitants sont d'excellents marins et se livrent à la pêche et à la chasse des oiseaux.

On débarque à la *Calle Miggiara*, petit village près duquel on aperçoit le fort et la *cité Chambray*. On trouve à Miggiara des ânes et des voitures pour se rendre à *Rabbato*, la forteresse et le chef-lieu de l'île, bâti sur une colline élevée, où l'on remarque dans une grotte une soixantaine de tombeaux antiques. Près de *Casal Zebug* on peut visiter un couvent de capucins et une autre grotte qui n'a, du reste, rien de bien remarquable. Un peu plus au N. est la *saline de l'Horloger*. C'est une plate-forme de rocher qui s'étend au dessus d'une grotte dans laquelle pénètre la mer. Un horloger maltais y fit creuser un puits pour élever l'eau de la mer jusque sur la plate-forme, où il espérait la faire évaporer. Son attente fut trompée, car la roche était trop poreuse pour tenir l'eau. Mais, un jour de tempête, la mer s'engouffrant dans le puits, jaillit par son ouverture à plus de 20 m. de hauteur, et, en retombant, inonda les terres voisines à plus d'un mil. de distance. Vainement on a bouché le puits avec de grosses pierres, la violence des vagues et de l'air comprimé dans la caverne sous-marine l'ont déjà débouché plusieurs fois avec une violente explosion.

Vers l'extrémité S.-O. de l'île on va visiter l'*Ecueil aux Champignons*, rocher détaché à près de 100 m. du rivage, et élevé de 30 m. au-dessus du niveau de la mer. Il y croît une espèce de champignon (*fungus coccineus* ou *melitensis*) fort estimée. On passe sur ce rocher au moyen de deux câbles solides, tendus entre l'écueil et le rivage, et sur lesquelles roule, au moyen de quatre poulies, une caisse qui peut contenir deux personnes : pour mettre cette caisse en mouvement on n'a qu'à tirer sur une corde fixée au point où l'on veut se rendre. En revenant dans la partie orientale de l'île, on visitera, près du village de *Xara*, *la Tour des Géants*, vaste monument pélasgique, semblable aux ruines de Crendi, mais d'une plus grande dimension. L'ensemble de ces ruines est de forme circulaire ; les portes sont formées de 2 larges pierres de 3 m. 30 de long sur 2 de large. L'édifice se compose de deux temples ou enclos ayant chacun la forme d'un double trèfle. Les autels, les tables de pierre et les débris sculptés qu'on y a trouvés sont analogues à ceux de Crendi. Quelques fragments visibles à côté de ce monument donnent à penser que des fouilles mettraient à jour encore d'autres chambres semblables.

Tour de Gozzo en barque. On admirera surtout ses rochers à pic, les vastes cavernes qui s'y sont ouvertes et où la mer s'engouffre avec un fracas assourdissant, la hardiesse des habitants qui se suspendent à de longues cordes soit pour se livrer à la pêche ou pénétrer dans les cavernes à la chasse des oiseaux aquatiques; mais cette navigation intéressante offre parfois quelques dangers, quand la mer n'est pas très-calme.

Itinéraire de l'Orient, par AD. JOANNE et EM. ISAMBERT.



Dressé par A. H. Dufour, sous la direction de E. Isambert

L. HACHETTE & Cie Éditeurs, Paris.



DEUXIÈME PARTIE.

GRÈCE.

CHAPITRE PREMIER.

GÉNÉRALITÉS.

Section I : Géographie.

§ 1.—Situation, limites, étendue et divisions naturelles.—La Grèce (Ἑλλάς)[1], la plus orientale des trois péninsules de l'Europe méridionale, est située entre 17° et 22° de long. E. et 40° de lat. N., en y comprenant l'Épire et la Thessalie. Ses limites au N. ont varié aux différentes époques historiques, puisqu'on y a souvent fait entrer la Macédoine, et que le royaume de Grèce actuel dépasse à peine le 39° de lat. N., et ne renferme plus la Thessalie. Réduite à ses *limites naturelles*, la péninsule Hellénique ne commence qu'à la partie comprise entre le golfe de Salonique et le canal d'Otrante. A cette hauteur, une chaîne de montagnes (les monts Cambuniens et Lingons), qui courent de l'E. à l'O., la sépare de la Macédoine et de l'Illyrie depuis le mont Olympe jusqu'aux monts Acrocérauniens. De tous les autres côtés, elle est entourée par la mer, à l'E., par la mer Egée ou l'Archipel, qui prend au S. le nom de mer de Candie, et à l'O., par la mer Ionienne, qui se continue au N. avec le canal d'Otrante et la mer Adriatique. Le golfe de Corinthe la coupe transversalement et la divise en deux parties bien distinctes : la péninsule de Morée ou Péloponèse au S., qui n'est reliée au continent que par un isthme étroit, et la Grèce propre au N., qui est elle-même séparée de l'Albanie et de

1. Les noms de Græci, Græcia furent donnés par les Romains aux peuples et au pays qui s'appelaient eux-mêmes Hellènes, Hellas. Le nom de Græci (Γραικοί) paraît être celui d'une ancienne peuplade des environs de Dodone, qui s'étendit le long de l'Achéloüs sur les côtes occidentales de la péninsule. Ils furent sans doute les premiers à entrer en relations avec les peuples de l'Italie, qui appliquèrent leur nom à tous les habitants de l'Hellas. C'est par une raison analogue que nous nommons *Allemands* les peuples qui s'appellent eux-mêmes *Deutschen*, et qui s'appelaient *Germains* dans l'antiquité. Du reste le nom d'Hellènes ne fut appliqué qu'assez tard aux peuples de la Grèce. Dans les poëmes homériques ils sont désignés sous le nom de Danaoi, Achaioi, Argeioi. Les Hellènes étaient les descendants de Deucalion et originaires de la Thessalie : leurs tribus, Ioniens, Æoliens, Doriens et Achéens, finirent par occuper toute la Grèce, et se reconnurent comme Hellènes dans les temps historiques. Après la conquête romaine, la Grèce porta le nom officiel d'Achaia.

la Thessalie par une chaîne de montagnes, le mont Othrys, courant de l'E. à l'O., et les deux golfes de Volo et d'Arta ou d'Ambracie. D'autres golfes, dont les principaux sont les golfes d'Arkadia, de Coron ou de Messénie, de Marathonisi ou de Laconie, de Nauplie ou d'Argos, d'Egine ou d'Athènes, d'Atalanti et de Lamia, découpent profondément ses côtes et en multiplient considérablement l'étendue. La Grèce présente 5 caps principaux, les caps Gallo, Matapan et Malée ou St-Ange, au S. de la Morée, le cap Scyllée (Skyli) à l'E. de l'Argolide, le cap Sunium (C. Colonnes), au S. E. de l'Attique.

La plus grande *longueur* de la péninsule hellénique, du cap Matapan au mont Olympe, est de 411 kil.; sa plus grande *largeur*, de la côte O. d'Acarnanie à la côte de Marathon, d'env. 195 kil.; sa *superficie*, de 180 milles carrés géograph. pour la Grèce propre, et de 478. 5 pour la Morée.

A la Grèce continentale, il faut ajouter les *îles*, qui se divisent naturellement en deux groupes principaux, les îles Ioniennes et les îles de l'Archipel, comprenant les Cyclades, l'île de Crète ou Candie, l'Eubée ou Négrepont, etc.

§ 2. — Configuration du sol. Montagnes, lacs, rivières, cavernes, katavothra, volcans, etc.—Les *montagnes* de la Grèce peuvent être considérées comme une dépendance de la grande chaîne de l'Hémus. Des monts Cambuniens et Lingons, qui bornent au N. la péninsule Hellénique, se détache la chaîne du **Pinde**, qui court du N. N. O. au S. S. E., du mont **Lacmon** (aujourd'hui *Zygo*) au mont **Tymphreste** (aujourd'hui *Veloukhi*). Cette chaîne qui constitue l'arête principale de la Grèce, et dont les sommets dépassent souvent 2000 mètres, sépare la THESSALIE de l'EPIRE. A la hauteur du mont Tymphreste, elle envoie différents chaînons qui séparent la Grèce propre de ces deux provinces, savoir : le mont **Othrys** qui s'étend directement à l'E. entre les golfes de Volo et de Lamia ; et l'**Œta**, qui s'étend vers le S. E.; du côté de l'O., vers le golfe d'Arta et la mer, il n'y a pas de montagnes aussi importantes que l'Othrys et l'Œta, mais de nombreux chaînons dirigés du N. au S. qui font de l'Epire une région très-montagneuse. De l'autre côté de la chaîne du Pinde, la Thessalie forme au contraire la plus grande plaine de la Grèce. Outre les monts Cambuniens, le Pinde et l'Othrys, qui la bornent au N., à l'O., et au S., elle est encore fermée à l'E. par le mont **Olympe**, le plus oriental des monts Cambuniens et le point culminant de la Grèce, auquel font suite le mont **Ossa** et le mont **Pélion.** Ces montagnes, ainsi que l'Othrys, doivent être considérées comme l'origine de la grande chaîne de l'île d'Eubée, qui se prolonge dans les Cyclades Andros, Tinos, Myconi et Naxos.

Le mont Lacmon ou Zygo, par lequel le Pinde s'unit à la barrière septentrionale de la Grèce, donne naissance à cinq des principales *rivières* de la péninsule, savoir: deux à l'E., qui se jettent dans le golfe de Salonique, l'Haliacmon ou *Vistritza*, qui appartient à la Macédoine, et le Pénée, qui arrose la Thessalie, et traverse l'étroite vallée de *Tempé*, entre l'Olympe et l'Ossa; deux à l'O., qui appartiennent à l'Epire, l'Aoüs (*Voïousa*), qui se jette dans l'Adriatique, et l'**Arachtus** ou

Arta, qui se jette dans le golfe d'Arta; enfin l'Achéloüs ou *Aspropotamo*, qui se dirige vers le S. à travers l'Épire, l'Acarnanie et l'Étolie, et se jette dans la mer Ionienne à l'entrée du golfe de Corinthe.

La vallée qui sépare le mont Othrys de l'Œta est arrosée par le fleuve Sperchius, qui se jette dans le golfe de Lamia. Au S. du mont Tymphreste, la chaîne du Pinde perd son nom et se divise en deux branches principales, l'une dirigée vers le S. O., qui, sous le nom de Corax et de Taphiassus, s'étend jusqu'au promontoire d'Antirrhium, à l'entrée du golfe de Lépante; elle constitue les régions montagneuses de l'ÉTOLIE et de l'ACARNANIE, où l'on trouve cependant trois petits lacs et les fleuves Achéloüs et Évenus; l'autre, dirigée vers le S. E., s'étend à travers la Phocide, la Béotie et l'Attique, et forme le **Parnasse**, l'**Hélicon**, le **Cithæron**, le **Parnès**, l'**Hymette**, le **Laurium**, et paraît se continuer dans les îles de Céos, Cythnos (Thermia) Seriphos et Siphnos. Une chaîne plus petite s'étend parallèlement à la précédente du mont Œta au cap Sunium, forme le **Callidrome**, le **Cnémis**, les monts **Cyrtones**, le **Ptoüs**, le **Messapus**, s'unit au Parnès, et par le **Pentélique** se prolonge jusqu'au Laurium. Entre ces deux chaînes parallèles s'étend la grande plaine de la BÉOTIE, arrosée par le Céphise, l'Hercyne, le Permesse et l'Asopus, et où l'on trouve le grand lac Copaïs et les deux lacs plus petits de Hylica et Paralimini. L'ATTIQUE n'offre pas de lacs, et n'est arrosée que par de faibles cours d'eau, dont les principaux sont le Céphise Éleusinien et le Céphise d'Athènes.

La MÉGARIDE, qui constitue la partie principale de l'isthme qui unit la Grèce propre à la Morée, renferme les monts **Géraniens**, qui sont une prolongation du Cithæron vers l'O. A l'isthme proprement dit, les montagnes s'abaissent, et le terrain n'a guère plus de 73 m. au-dessus du niveau de la mer; mais elles se relèvent aussitôt derrière Corinthe.

Les montagnes de la Morée n'ont rien de commun avec celles de la Grèce propre. Leur point culminant est formé par la haute muraille qui s'élève au N. de l'Arcadie, et s'étend de l'E. à l'O. entre les monts **Cyllene** (*Zyria*), **Aroaniens** (*Khelmos*) et **Erymanthe** (*Olonos*). De ce nœud principal se détachent 3 grandes chaînes, la première vers l'E., comprenant les montagnes de l'ARGOLIDE jusqu'au cap Scyllée (*Skyli*), la seconde vers le S., comprenant les monts **Artémisium** (*Malevo de Tourniki*), **Parthenium** (*Rhoino*) et **Parnon** (*Malevo ou Kani*), et s'étendant, sous le nom de mont *Malevo*, jusqu'au cap Malée; la troisième, parallèle à la seconde, se détachant du mont Érymanthe, comprenant les monts **Pholoë**, **Lycée** (*Dhisforti*) et s'étendant par la chaîne du **Taygète** jusqu'au cap Matapan. Du côté de l'O. et du N., vers l'Elide et l'Achaïe, la chaîne principale n'envoie que des rameaux sans importance. Autour du mont Cyllène se trouvent le lac Stymphale (*Zaraka*), le lac de Phénée (*Phonia*), et la chute du Styx. Le nord de la Morée, c'est-à-dire la région comprise entre les montagnes et le golfe de Corinthe, et qui constitue l'ACHAÏE la SICYONIE, et la CORINTHIE, ne présente pas de cours d'eau important, non plus que la péninsule montagneuse de l'Argolide. L'ARCADIE, située au centre de la péninsule, et surnommée la Suisse du Péloponèse, forme un quadrilatère

entouré de hautes montagnes, et qui ne contient pas de grandes plaines. Le fleuve Alphée (*Rufià*), en sort par une interruption de la chaîne du Lycée, pour arroser l'Elide et se jetter dans la mer Ionienne. Par sa frontière méridionale, elle donne naissance à l'Eurotas (*Iri* ou *Vasili-Potamo*) dont la large vallée, comprise entre les chaînes parallèles du Taygète et du Parnon, constitue la LACONIE. L'Eurotas se jette dans le golfe de Marathonisi. La région montagneuse et sauvage, qui s'étend jusqu'aux caps Matapan et Malée, a reçu dans les temps modernes le nom de Magne ou Maïna. La MESSÉNIE, située à l'O. du Taygète, ne contient pas de chaîne bien dessinée, mais des montagnes isolées, dont les principales sont le mont **Ithôme** (*Vourkano*), le mont **Lykodimo** et le mont **St-Dimitri**, qui s'étend jusqu'au cap *Akritas* (cap Gallo). La vallée principale est arrosée par le Pamisus (*Pirnatza*), qui se jette dans le golfe de Coron. L'ÉLIDE, située à l'O. de la Morée et au N. de la Messénie, est une région beaucoup plus plate, arrosée par la Néda, par l'Alphée, déjà nommé, avec ses deux affluents l'Érymanthe et le Ladon, et par le Pénée (*Gastoùni*), dont l'affluent principal porte aussi le nom de Ladon.

Katavothra.—Les cours d'eau de la Grèce sont pour la plupart des torrents redoutables en hiver, qui se dessèchent quelquefois entièrement à la fin de l'été. Un certain nombre se perdent dans les sables ou dans des gouffres souterrains, appelés *Katavothra*. Plusieurs des lacs de la Grèce perdent aussi leurs eaux de cette manière. Nous citerons particulièrement les Katavothra du lac Copaïs et du lac Stymphale : les eaux qui s'engouffrent dans ces conduits souterrains vont reparaître plus ou moins loin et forment des fontaines ou d'autres cours d'eau. Lorsque les Katavothra se bouchent, il en résulte souvent des inondations désastreuses pour les vallées de la Grèce, qui forment en général des bassins clos de toutes parts (*V.* lac Copaïs). Mais, grâce à ces ouvertures et à l'évaporation, la plupart de ces bassins sont complétement desséchés à la fin de l'été, et ne se remplissent de nouveau qu'à la saison des pluies. Ce sont les terrains calcaires qui présentent le plus grand nombre de Katavothra, dont la formation paraît due aux tremblements de terre. Pendant la saison sèche, on a pu pénétrer dans quelques-unes de ces ouvertures ; on a trouvé dans le limon qui les recouvre de nombreux ossements d'animaux et même d'hommes, que les eaux avaient entraînés.

Cavernes.—La Grèce contient un grand nombre de *cavernes*, dont quelques-unes ont une grande célébrité, telles que le labyrinthe de Crète, la grotte d'Antiparos, celle de Polycandro, les grottes de Vari, de Marathon en Attique ; l'antre prophétique de Livadie, la caverne corycienne de Delphes, etc.

Volcans.—Nous avons déjà signalé dans les montagnes des îles de l'Archipel deux directions principales correspondant à celles des chaînes de la Grèce propre. Il nous reste à en mentionner une autre non moins importante ; c'est une bande volcanique qui part de l'île de *Santorin*, passe par les îles de *Milo* et *Anti-Milo*, et s'arrête à la haute presqu'île volcanique de *Methana*, située dans le golfe d'Égine. Le groupe de Santorin a été le théâtre de curieux phénomènes volcaniques

à une époque assez rapprochée de la nôtre. Mais Methana n'a subi aucune modification physique depuis les temps historiques. Les montagnes de la Messénie, près de Modon, et le mont Ocha en Eubée, présentent aussi le caractère volcanique. Enfin, les sources chaudes des Thermopyles, d'Œdipsos en Eubée, de l'île de Thermia, se rattachent à un ordre de faits analogues.

Les *tremblements de terre* ont de tout temps été fréquents en Grèce. L'histoire mentionne surtout celui qui détruisit Sparte en 464 av. J. C.; celui qui, en 373 av. J. C., engloutit Hélice et Bura, en Achaïe, sous les flots soulevés du golfe de Corinthe, etc., etc. Dans les temps modernes, on cite celui de 1817, qui menaça Vostitza du même sort que ces deux villes. Enfin, le tremblement de terre d'octobre 1856 s'est fait sentir à Rhodes, en Crète et dans tout l'Archipel.

§ 3. — **Climat, vents**, etc. — Le *climat* de la Grèce paraît avoir été plus sain dans l'antiquité qu'il ne l'est aujourd'hui. Les calamités de toute sorte qui ont désolé ce malheureux pays, la destruction complète des arbres, le défaut de culture, peuvent expliquer ce changement, et le développement des fièvres et de la *malaria*. Une extrême sécheresse et des variations brusques de température, causées soit par le scirocco, soit par le vent du N., caractérisent surtout le climat grec. Le vent du N. est un véritable fléau. On se ferait difficilement une idée de sa violence et du refroidissement subit qu'il produit. Il règne presque constamment en été, où il atteint son maximum. Il souffle par *rafales*, et surtout pendant le jour; il diminue le soir et cesse la nuit. Le vent du S.-E. se fait sentir vers la fin de l'automne, après le solstice d'hiver et au commencement du printemps. Chargé des vapeurs de la Méditerranée, il amène souvent la pluie. Le vent d'O., ou zéphire, est loin d'être aussi doux que les traditions classiques nous porteraient à le croire ; c'est souvent un vent violent, et, à la fin d'août et en septembre, il amène constamment des pluies d'orages. Il sévit spécialement sur la Béotie et l'Eubée.

Les pluies commencent en septembre, ou octobre; durant l'automne, ce ne sont que des pluies d'orage violentes, mais de courte durée. Les pluies continues, et les neiges ne tombent que plus tard, vers la fin de décembre et durant les mois de janvier et de février.

Le climat varie beaucoup, du reste, selon les localités. Dans les montagnes de l'intérieur, l'hiver est long et rigoureux, et la neige reste sur le sol pendant une partie du printemps. Dans les plaines, près de la mer, l'hiver est doux et la gelée presque inconnue. En quelques jours de voyage, on peut, comme dans tous les pays de montagnes, passer des chaleurs de l'été aux neiges de l'hiver. On vante, avec raison, la pureté du ciel de la Grèce et la transparence de l'air; mais, sous ce rapport encore, on remarque de grandes différences selon les diverses localités.

Nous parlerons des produits du sol dans le résumé statistique de la Grèce moderne que l'on trouvera plus loin. Aux renseignements qui précèdent, nous n'ajouterons que le tableau suivant.

§ 4. — Hauteur des principales montagnes, localités, etc., au-dessus du niveau de la mer.

GRÈCE SEPTENTRIONALE.		MORÉE.	
Mont Olympe	2956	Mont Taygète	2409
Pélion et Ossa, environ	1520	Cyllène (Zyria)	2374
Pinde (mont Bougikaki)	2156	Aroanien (Khelmos)	2355
Tymphreste (Veloukhi)	2319	Érymanthe (Olonos)	2224
Guiona	2512	Parnon (Malevo ou Kani)	1937
Parnasse	2459	Artemisium (Malevo de Tourniki)	1772
OEta (M. Katavothra)	2152	Lycée (Diaphorti)	1420
Hélicon	1749	Parthenium (Rhoino)	1217
Cithæron	1411	Temple de Bassœ	1131
Parnès	1413	Mont Lykodimo (près Modon)	957
Callidrome (Saromata)	1374	Kalpaki (Acropole d'Orchomène)	946
Cyrtone	1081	Mont Ithôme (Vourkano)	802
Ptoüs	726	Lac de Soudhéna	800
Messape	1025	Lac de Phonia	753
Mont Ocha (Hagios Ilias)	1404	Methana (presqu'île de)	741
Delphi (Eubée)	1745	Marais d'Orchomène et de Caphies	643
Pentélique	1110	Mistra (citadelle, point culminant)	634
Hymette	1025	Mantinée (plaine de Tripolitza)	630
Lycabette	280	Lac Stymphale	620
Acropole d'Athènes (sommet du Parthénon)	174	Hydra (point culminant de l'île)	592
Lac Copaïs	98	Acro-Corinthe (sol de la Mosquée)	575
Plaine de Thèbes	90	Égine (St-Élie)	531
Lac Hylica	58	Cap Gros (à l'O. du Magne)	309
Lac Paralimni	30	Sparte (ruines au-dessus du Théâtre)	245
Mont Makriplagi (Géranien)	1370	Alphée (sa jonction avec le Ladon)	72

Section II : Histoire.

L'histoire de la Grèce ancienne est trop étendue pour que nous puissions en faire entrer, dans un cadre aussi restreint que le nôtre, un précis général, si abrégé qu'il fût. Elle est d'ailleurs si généralement connue, qu'un résumé en serait inutile. Si nous croyons devoir en rappeler les faits principaux, ce sera sur les lieux mêmes qui en ont été le théâtre ; car notre récit offrira alors un intérêt plus grand. Nous nous bornerons donc à rappeler ici un certain nombre de dates importantes, que les mémoires les plus sûres d'elles-mêmes peuvent avoir quelquefois besoin de consulter.

TABLE CHRONOLOGIQUE.

1° ÉPOQUE MYTHOLOGIQUE ET HÉROÏQUE [1].

Les anciens Grecs, qui se disaient *autochthones* (nés sur le sol même), reçoivent successivement des colonies de la Phénicie, de l'Arabie, de l'Égypte, puis de Crétois, de Thraces, de Phrygiens.

2160 av. J. C.—Fondation de Sicyone par Ægialée.

2000.—Inachus amène dans le Péloponèse une colonie de Phéniciens, d'Arabes et d'Égyptiens (Pélasges).

[1] Toutes les dates de cette première époque ne sont qu'approximatives; il n'y a de véritable chronologie grecque qu'à partir de la première olympiade, 776.

1980.—Fondation d'Argos par Phoronée, fils d'Inachus.

1970.—Fondation de Corinthe, par Éphyre, sa sœur.

1920-1880.—Phégée et Pélasgus fondent la communauté arcadienne.

1910.—Fondation de Sparte.

1880.—Id. de Mycènes.

1880-1730. — Les Pélasges (Pelasgus, Achæus et Phtius) s'etablissent dans la Thessalie, l'Attique, l'Épire, la Phthiotide, l'Achaïe et les Iles.

1800. — Établissement d'Ogygès dans l'Attique et la Béotie.—Déluge d'Ogygès.

1650.—Cécrops (Égyptien) fonde Athènes.

1635.—Deucalion (originaire de la Scythie caucasienne), règne en Thessalie.—Ses fils sont Amphictyon, roi d'Attique, et *Hellen*, père de trois fils : Dorus, Æolus, et Xuthus, père d'Ion et d'Achæus. — Les Hellènes se substituent aux Pélasges.

1580.—Déluge de Deucalion aux environs du Parnasse, ou dans la partie méridionale de la Thessalie.

1580.—Cadmus (Phénicien) fonde Thèbes.

1572.—Danaüs (Égyptien) chasse les Inachides d'Argos.

1380.—Pélops (Phrygien) envahit la Thessalie, puis la péninsule, qu'il nomme Peloponèse.

1357.—Règne de Minos II en Crète, et d'Égée à Athènes.—Établissement des conseils amphictyoniques.

1330.—Expédition des Argonautes.—Exploits d'Hercule.

1323.—Règne et exploits de Thésée ;—sa mort, 1293.

1313.—Première guerre de Thèbes, entre Étéocle et Polynice, fils d'Œdipe.—Les sept chefs devant Thèbes; leur défaite.

1307.—Seconde guerre de Thèbes, ou Guerre des Épigones.—Prise de Thèbes.—Les Héraclides sont chassés du Péloponèse par Eurysthée. — Guerre avec succès divers.

1306.—Règne d'Atrée à Argos.—Ses fils Agamemnon et Ménélas.

1280-1270.—Guerre de Troie.—Au retour de cette guerre, un grand nombre de chefs grecs ne peuvent rentrer dans leurs États.—Colonies fondées en Italie, en Épire.

1210.—Les Cadméens rentrent à Thèbes.

1190.—Conquête du Péloponèse par les Héraclides et les Doriens.—Les Ioniens et les Æoliens, chassés par eux, se réfugient en Attique.

1132.—Guerre des Doriens contre l'Attique.—Mort du roi Codrus.—Abolition de la royauté en Attique.

1130.—Colonies des Ioniens dans l'Asie Mineure.

884.—Rétablissement des Jeux olympiques par Iphitus.

845.—Législation de Lycurgue.

2° TEMPS HISTORIQUES JUSQU'AUX GUERRES MÉDIQUES.

776.—Première Olympiade.

758-757-752-703.—Colonies grecques en Sicile.

754.—Archontat décennal à Athènes.

684.—Archontat annuel à Athènes.

743-724.—Première guerre de Messénie.

682-688.—Seconde guerre de Messénie.

663-563.—Tyrannie de Cypsélus et de Périandre à Corinthe.

624.—Archontat et legislation de Dracon à Athènes.

600-590.—Guerre sacrée contre les Criséens.

594.—Législation de Solon.

573.—Son voyage en Égypte et à Sardes.

560.—Tyrannie de Pisistrate à Athènes.

559.—Il est chassé. 557.—Il est rétabli.

527.—Il meurt.—Hippias et Hipparque lui succèdent.

553.—Mort d'Hipparque, tué par Harmodius et Aristogiton.

512.—Hippias chassé d'Athènes.

509.—Archontat de Clisthène. — Avénement de la démocratie à Athènes.

3° GUERRES MÉDIQUES.

504.—L'Ionie se soulève contre Darius.—Incendie de Sardes.

496-490.—Première guerre médique.

496.—Expédition malheureuse de Mardonius en Thrace.

494.—Invasion de l'Archipel et de l'Eubée.
490.—Bataille de Marathon.
489.—Injuste condamnation de Miltiade.
485-479.—Deuxième guerre médique.
481.—Xerxès franchit l'Hellespont.
480.—Bataille des Thermopyles. — Batailles navales de l'Artémisium et de Salamine.
479.—Batailles de Platée et de Mycale.
479-449.—Les Grecs reportent la guerre en Asie.—Prise de Sestos.
470. — Victoire de Cimon sur les Perses auprès de l'Eurymédon.
464-454.—Troisième guerre de Messénie.
463.—Expédition malheureuse des Athéniens en Égypte.
461.—Exil de Cimon.
450.—Son rappel. — Expédition contre Chypre.
449.—Il force le grand roi à signer une paix ignominieuse, et meurt.
446.—Conquête de l'Eubée et de Mégare par les Athéniens.
444-429.—Administration de Périclès.
440.—Prise de Samos par les Athéniens.
436.—Guerre de Corcyre.

4° GUERRE DU PÉLOPONÈSE.

431.—Commencement de la guerre du Péloponèse.
430.—Peste d'Athènes.—Hippocrate.
429.— Mort de Périclès.
428.—Prise de Mitylène par les Athéniens.
427.—Destruction de Platée par les Spartiates.
426-425.—Avantages des Athéniens. — Prise de Pylos.
424.—Défaite des Athéniens à Délium.
422.— Id. id. à Amphipolis.
421.—Trêve de 50 ans entre Sparte et Athènes (paix de Nicias).
419.—Les Athéniens soutiennent les Argiens contre les Spartiates.
418.—Leur défaite à Mantinée.
415.—Expédition des Athéniens en Sicile. —Rappel et exil d'Alcibiade.—Il se réfugie chez les Spartiates.
414.—Rupture de la paix entre Athènes et Sparte.
413.—Les Spartiates prennent Décélie. —Désastre des Athéniens en Sicile.
412.—Alcibiade chez Tissapherne.
411.—Révolution aristocratique à Athènes. —Tyrannie des 400.—Ils sont chassés. —Rappel d'Alcibiade.
410-407.— Ses victoires. — Sa disgrâce.
406.—Victoire navale des Athéniens aux îles Arginuses.
405.—Ils sont défaits par Lysandre à Ægos-Potamos.
404.—Prise d'Athènes.—Fin de la guerre du Péloponèse.— Pouvoir des trente tyrans à Athènes. — Mort d'Alcibiade.

5° DE LA FIN DE LA GUERRE DU PÉLOPONÈSE A LA MORT DE PHILIPPE DE MACÉDOINE.

403.—Thrasybule chasse les trente tyrans, puis les Dix qui leur ont succédé.
402.—Rétablissement de la démocratie. —Amnistie.
400.—Mort de Socrate.
401-399.—Expédition des Dix-Mille en Perse.
399-396.—Expéditions des Spartiates en Asie Mineure sous le commandement de Thymbron, Dercyllidas et Agésilas.
395.—Coalition des Grecs contre Sparte.
394.—Lysandre est battu et tué près d'Haliarte.—Conon détruit la flotte lacédémonienne près de Cnide, et relève les murs d'Athènes.—Victoire stérile d'Agésilas à Coronée.
387.—Artaxerxès dicte aux Grecs divisés la paix honteuse d'Antalcidas.
382.—Phébidas, Spartiate, s'empare de Thèbes.
378.—Pélopidas délivre Thèbes.
377.—Chabrias bat la flotte lacédémonienne près de Naxos.
375.—Timothée bat la flotte lacédémonienne à Leucade.
373.—Platée détruite par les Thébains.
372.—Bataille de Leuctres.
370-369.—Epaminondas envahit le Péloponèse.—Fondation de Messène.
368.— Seconde invasion du Péloponèse par Épaminondas.
367.—Bataille sans larmes : défaite des Arcadiens et des Argiens par Archidamus.—Pélopidas, médiateur en Macé-

doine. — Épaminondas vainqueur des Thessaliens.

366.—Troisième invasion d'Épaminondas dans le Péloponèse.

365.—Bataille de Cynoscéphales livrée contre Alexandre de Phères.—Pélopidas meurt dans son triomphe.

363.—Quatrième invasion d'Épaminondas dans le Péloponèse. — Bataille de Mantinée.—Mort d'Épaminondas.

360.—Philippe, roi de Macédoine.

358-356.—Guerre sociale.

355-352.—Guerre sacrée.—Succès et revers des Phocidiens Philomèle et Onomarque.—Intervention de Philippe.—Sa tentative sur les Thermopyles.—Première harangue de Démosthène.

349-348.—Siége et prise d'Olynthe par Philippe.

347.—Paix entre les Athéniens et Philippe.—Philippe est admis au conseil amphictyonique.

345.—Philippe termine la guerre sacrée.

344-338. — Guerres de Philippe contre Périnthe, Sélymbrie et Byzance, les Scythes et les Triballes.

338.—Reprise de la guerre sacrée.—Philippe prend Élatée.—Bataille de Chéronée : défaite des Athéniens et des Thébains. — Philippe, arbitre de la Grèce.

336.—Mort de Philippe. — Avénement d'Alexandre le Grand.

6o RÈGNE ET CONQUÊTES D'ALEXANDRE LE GRAND.

335. — Révolte des Grecs. — Ruine de Thèbes.

334.—Expédition contre les Perses. — Bataille du Granique.—Conquête de l'Asie Mineure.

333.—Bataille d'Issus.—Conquête de la Célésyrie.

332.—Id. de la Phénicie, de la Palestine et de l'Égypte.

331.—Fondation d'Alexandrie.—Bataille d'Arbelles.

330.—Mort de Darius.—Fin de la monarchie des Perses. — Soulèvement des Spartiates.—Ils sont vaincus par Antipater.

329-328.—Alexandre achève la conquête de la Perse.

327-326.—Expédition dans les Indes.—Défaite de Pórus.

324.—Mort d'Alexandre à Babylone.

7o SUCCESSEURS D'ALEXANDRE JUSQU'À LA BATAILLE D'IPSUS.

324.—Perdiccas, régent au nom d'Alexandre Aigus, fils posthume du conquérant. Antipater et Cratère reçoivent le commandement de la Macédoine et de la Grèce.

323.—Révolte des Grecs. — Guerre lamiaque.—Antipater est vaincu à Lamia.

322.—Il est victorieux à Cranon.—Athènes se soumet.—Mort de Démosthène.

321-320.—Ligue contre Perdiccas. —Sa mort.—Antipater lui succède dans la régence et meurt. — Polysperchon lui succède.

319.—Ligue contre Polysperchon.

318.—Son fils Alexandre enlève Athènes à Cassandre. — Mort de Phocion. — Cassandre reprend Athènes et lui donne Démétrius de Phalère pour gouverneur.—Guerre en Macédoine.—Succès de Cassandre.—Mort d'Olympias.

316.—Polysperchon ne garde plus qu'une partie du Péloponèse. — Mort d'Eumène en Asie.

315.—Ligue contre Antigone.

314-311.—Guerre en Grèce et en Asie.—Antigone et son fils Démétrius Poliorcète restent vainqueurs en Grèce, en Asie Mineure et en Syrie.—Séleucus prend Babylône.

311-310. — Cassandre et Polysperchon mettent à mort les restes de la famille d'Alexandre.

308.—Seconde ligue contre Antigone.—Expédition de Ptolémée en Asie Mineure et en Grèce.—Première expédition de Démétrius Poliorcète en Grèce.—Prise d'Athènes et rétablissement de la démocratie.

303.—Progrès de Cassandre en Grèce.—Deuxième expédition de Démétrius Poliorcète.

302.—Nouvelle ligue contre Antigone et Démétrius.

301.—Bataille d'Ipsus.—Antigone vaincu et tué. — Démétrius fugitif.— Cassandre reste maître de la Macédoine et d'une partie de la Grèce. — 298.—Sa mort.

8° DE LA BATAILLE D'IPSUS A LA CONQUÊTE ROMAINE.

297-296.—Démétrius se relève et reprend Athènes, Mégare, le Péloponèse.
295.—Démétrius reprend la Macédoine.
289.—Il domine presque toute la Grèce. —Succès de Pyrrhus, roi d'Épire.
288-286.—Ligue contre Démétrius.—Sa défaite et sa mort.—La Grèce et la Macédoine partagées entre Pyrrhus, Antigone de Goni et Lysimaque.
282.—Mort de Lysimaque. — Séleucus prend la Macédoine.
281.—Mort de Séleucus.—Règne temporaire de Ptolémée Céraunus en Macédoine.
281-280.—Profitant des discordes des successeurs d'Alexandre, les Grecs recouvrent peu à peu leur indépendance. — Ligue des Étoliens et ligue des Achéens.
280-278.—Invasion des Gaulois en Grèce. —Leurs succès et leur destruction.
280-274. — Expédition de Pyrrhus en Italie.
274-273. — Son retour en Grèce. — Ses succès contre Antigone.
272.—Mort de Pyrrhus devant Argos.
272-251.—Succès divers d'Antigone de Goni, des Spartiates et des Étoliens.
251.—Aratus délivre Sicyone.
250.—Il est nommé stratége de la ligue des Achéens.
243.—Il délivre Corinthe, Mégare, Trézène, etc.—Succès contre les Macédoniens et les Étoliens.
239.—Agis tente de rétablir les lois de Lycurgue à Sparte.—Sa mort.
237.— Union des Achéens et des Étoliens.
233-229.—Grandeur de la ligue achéenne.
225.—Rupture des Spartiates avec les Achéens. —Victoire de Cléomène sur Aratus au mont Lycée. — Cléomène rétablit les lois de Lycurgue.
224.—Ses succès contre la ligue achéenne. —Aratus appelle à son aide Antigone Doson et les Macédoniens.
222.—Bataille de Sellasie.—Défaite de Cléomène.—Il fuit en Égypte et meurt. —Antigone entre à Sparte.—Prépondérance des Macédoniens.
220-217. — Guerre des deux ligues achéenne et étolienne.— Philippe III de Macédoine en profite.
216 —Philippe fait alliance avec Annibal contre les Romains.
214.—Il est battu par Valerius Levinus.
211-207.—Les Romains opposent une partie des Grecs à Philippe.
205.—Paix avec la république romaine.
205-201.—Philippe attaque Attale et les Rhodiens, alliés des Romains, et envoie des secours aux Carthaginois.
208.—Guerre des Romains contre Philippe.
197.—Flamininus le défait à Cynoscéphale.
196.—Il proclame la liberté des Grecs.
192.— Les Etoliens appellent Antiochus en Grèce.—Il est vaincu par les Romains.
192-191. — Philopœmen relève la ligue achéenne.
191-190.— Les Étoliens soumis par les Romains.
178.—Persée, roi de Macédoine.
171.—Persée fait la guerre aux Romains.
168.—Il est vaincu à Pydna, et fait prisonnier.—La Macédoine et l'Épire sont conquises par les Romains.
163.—Leurs progrès en Grèce.
148.—Andriscus se soulève en Macédoine. —Il est défait par Metellus.
146.—Defaite des Achéens à Scarphée et à Leucopetra.—Prise de Corinthe par Mummius.—La Grèce est réduite en province romaine sous le nom d'Achaïe.

9° DOMINATION ROMAINE.

La Grèce cesse d'avoir une histoire propre ; mais elle est encore le théâtre de quelques grands événements.

88.—Sylla défait Archelaüs, général de Mithridate, roi de Pont, et prend Athènes révoltée.—Victoires de Sylla à Chéronée et à Orchomène.

48.—Guerre civile de César et Pompée en Épire et en Thessalie.—Bataille de Pharsale.

42.—Brutus et Cassius battus par Octave et Antoine à Philippes.

31.—Bataille d'Actium.

Sous les empereurs romains, il ne se passe plus aucun fait important en Grèce, mais ce pays est encore le centre des arts, des lettres et des sciences.

54-68 après J. C.—Néron dépouille ses monuments pour orner les édifices de Rome.

117-138. — Embellissements d'Athènes sous Adrien.

10° DOMINATION BYZANTINE.

364.—Formation de l'empire d'Orient sous Valentinien.

395.—Arcadius, empereur d'Orient.

395-398.—Invasion d'Alaric.

466.—Invasion des Vandales.

475.—Invasion des Ostrogoths.

500.—Invasion des Bulgares.

540.—Invasion des Slaves.

687.—Établissement des Slaves en Macédoine sous Justinien II.

746.—Établissement des Slaves dans le Péloponèse.

783.—Ils sont attaqués par l'impératrice Irène.

842-867.—Ils sont soumis par Michel III.

IXe siècle.—Invasions arabes repoussées.

Xe siècle.—Invasions bulgares repoussées.

1080.—Robert Guiscard et les Normands soumettent l'Épire et une partie de la Thessalie.

1146.—Le roi Roger de Sicile ravage l'Acarnanie, l'Étolie, et prend Corinthe et Thèbes.

1202.—Empire latin de Constantinople.—La Grèce forme un grand nombre de fiefs, dont les principaux sont le despotat d'Épire, le duché d'Athènes et la principauté d'Achaïe ou de Morée.—Les îles sont données aux Vénitiens.—Anarchie féodale. — Rivalité des seigneurs francs.

11° DOMINATION TURQUE.

1456.—Prise d'Athènes par les Turcs.

1460.—Soumission de la Morée.

1453-1467.—Exploits de Scanderberg en Épire.—Sa mort.—L'Épire est soumise par les Turcs.

1570.—Soumission de l'Eubée.

1571.—Bataille de Lépante gagnée sur les Turcs par don Juan d'Autriche.

1667-1669.—Siége et prise de Candie par les Turcs.

1687.—Le doge Morosini, conquérant du Péloponèse, prend Athènes; mais il l'abandonne quelques mois après.

1689.—Les chevaliers de Malte et les Vénitiens font une tentative infructueuse contre Négrepont.

1699.—Par la paix de Carlowitz, Mustapha II cède la Morée aux Vénitiens.

1715.—Achmet III reprend la Morée.

1766.—Insurrection des Monténégrins contre les Turcs.

1769-1779. —Insurrections dans le Magne.

1772.—Les Souliotes font reconnaître leur indépendance.

1804.—Ils sont exterminés par Ali-Pacha.

12° RÉSURRECTION ET INDÉPENDANCE DE LA GRÈCE.

1821.—Ali, pacha de Janina, révolté contre le sultan Mahmoud, appelle les Grecs à son aide en leur promettant l'indépendance.—Premiers exploits des Souliotes et de Marco Botzaris.—Soulèvement de Mavro-Michelis dans le Magne.—Sénat de Calamata.—L'archevêque Germanos lève l'étendard de la croix à Patras.—Soulèvement général de la Morée.—Soulèvement de la Moldavie : tentative malheureuse d'Alexandre Hypsilanti.— Massacre des Grecs à Constantinople. — Soulèvement général de la Grèce et de l'Archipel.—Succès des Grecs sur mer et prise de Tripolitza. — Démétrius Hypsilanti, Mavrocordato et Négris, chefs du Péloponèse.—Assemblée d'Épidaure.

1822.—Mort d'Ali-Pacha. — Massacre de Chio.—Prise d'Athènes par les Grecs. Exploits de Canaris et de Miaulis sur mer.—Siége de Missolonghi.

1823.—Mort de Marco Botzaris.

1824.—Mahmoud confie au pacha d'É-

gypte, Méhémet-Ali, le soin de soumettre la Grèce.—Revers des Grecs.—Mort de lord Byron devant Lépante.—Massacre des Ipsariotes.—Candie est reprise par les Égyptiens.

1825.—Ibrahim-Pacha, fils de Méhémet-Ali, débarque en Morée avec une armée régulière, prend Navarin, et bat Colocotroni à Tripolitza. — Victoire d'Hypsilanti à Nauplie.—Tentative de Canaris sur Alexandrie.

1826.—Siége et prise de Missolonghi.—Les Turcs reprennent Athènes et assiégent l'Acropole. Exploits de Fabvier.

1827.—Nouvelles assemblées d'Épidaure et de Trézène.—Capo d'Istria, président de la république grecque.—Tentative infructueuse de lord Cochran et du général Church pour délivrer Athènes.—Reddition de l'Acropole.—L'Angleterre, la France et la Russie interposent leur médiation pour faire cesser les hostilités. — Fière réponse de Mahmoud. —Bataille de Navarin : les flottes alliées détruisent la flotte turco-égyptienne.

1828.—Revers des Turcs sur le Danube. —Administration de Capo d'Istria.—La France envoie 20,000 h. en Morée sous les ordres du général Maison.—Ibrahim-Pacha évacue le pays.—Reddition des places de Navarin, Coron et Modon.—Prise du château de Morée.

1829.—Le sultan traite avec les puissances.

1830.—Les puissances protectrices décident qu'un roi sera donné aux Hellènes.—Léopold de Saxe-Cobourg (depuis roi des Belges) refuse la couronne.

1831.—Dissensions entre les Grecs.—Capo d'Istria est assassiné.

1832.—Anarchie.—Traité de Londres, qui nomme roi de la Grèce le prince Othon de Bavière, âgé de dix-huit ans. — Un emprunt de 60 millions est négocié en faveur de la Grèce.

1833.—Arrivée du roi Othon.—Sage administration de M. Maurer.

1834.—Athènes choisie pour capitale.

1835.—Administration impopulaire de M. d'Armansperg. — Tous les emplois sont donnés à des Allemands.—Dilapidation des finances grecques.

1835.—Majorité du roi Othon.

1836.—Son mariage avec la princesse Amélie d'Oldenbourg. — Disgrâce de M. d'Armansperg.

Septembre 1843.—Révolution à Athènes. —Le roi Othon accorde une constitution.

1845.—Troubles dans la Morée.

1848.—Soulèvements dans les provinces.

1850.—Différend avec l'Angleterre.—Blocus de la Grèce. — Médiation de la France.

1854.—Agitation de la Grèce au commencement de la guerre d'Orient.—Insurrection en Épire soutenue par les Grecs.—Occupation du Pirée par une flotte anglo-française.

1857.—Évacuation du Pirée par les Anglo-Français.

Section III : Architecture grecque [1].

§ 1.—Constructions cyclopéennes et pélasgiques.—On désigne sous ces deux noms les monuments élevés par les premiers habitants de la Grèce. Les *constructions* dites *cyclopéennes* sont les plus anciennes et les plus grossières ; elles se composent de quartiers de roche à peine travaillés, et simplement superposés. Des pierres plus petites remplissent les intervalles laissés entre les gros blocs (murs de Tirynthe et d'Argos). Les constructions dites *pélasgiques* appartiennent à une époque plus rapprochée de nous : les blocs sont encore réunis sans

[1] Voir pour plus de détails l'ouvrage de M. Batissier, *Histoire de l'art monumental dans l'antiquité et au moyen âge*. Paris, 1845. Gr. in-8.

ciment, mais ils sont déjà taillés sous forme de dalles *polygonales irrégulières*, et assemblés avec une certaine précision, bien que de petites pierres soient encore employées à combler les vides (murs de Mantinée). A une époque comparativement plus moderne, on voit des pierres carrées se mêler aux pierres polygonales irrégulières, et enfin des blocs quadrangulaires se ranger par assises horizontales, bien que leurs joints verticaux se dirigent encore dans des sens différents, suivant des lignes plus ou moins obliques (murs de Mycènes, Platée et Chéronée). L'appareil polygonal continua du reste à être employé longtemps encore après les temps héroïques. Les monuments qui nous sont restés de cette époque sont les enceintes des villes les plus antiques, les *acropoles*, bâties sur des rochers escarpés, qui constituèrent d'abord toute la ville primitive, et plus tard la citadelle, quand, par les progrès de la civilisation, la ville se fut étendue au pied de la montagne (Athènes, Corinthe, Thèbes, etc.). Les plus anciens murs ne présentaient pas de tours ; on ignore comment ils se terminaient supérieurement, mais on est porté à croire qu'ils étaient crénelés. Quelquefois on trouve dans l'épaisseur des murailles des restes de galerie dont la voûte est formée par de grandes pierres placées en triangle. Les portes de ces enceintes antiques sont d'une simplicité remarquable. Les plus anciennes sont formées de *jambages* ou *montants*, soit perpendiculaires, soit inclinés, surmontés d'une *architrave* ou *linteau*, qui est formé d'un énorme bloc. D'autrefois la porte a une forme triangulaire ou ogivale. Enfin on peut rapporter à l'époque pélasgique des monuments funéraires disséminés en différents points de la Grèce : les plus anciens sont des *tumulus*, espèces de collines factices plus ou moins élevées ; les autres sont des *chambres sépulcrales* creusées dans le roc ; beaucoup d'anciennes carrières ont été ainsi transformées en nécropoles.

§ 2.—Constructions helléniques.—Aux temps historiques, les constructions grecques acquièrent une perfection qui n'a jamais été dépassée, soit pour la beauté des matériaux employés, soit pour la régularité de leur disposition. Les blocs reçoivent une forme parfaitement quadrangulaire à arêtes vives : les pierres d'une même assise ont une égale élévation ; leurs joints, d'une verticalité et d'une horizontalité parfaite, forment des dessins réguliers. Dans les plus belles constructions, les joints verticaux retombent sur le milieu de la pierre correspondante dans l'assise inférieure et l'assise supérieure. Quelquefois cependant les joints figurent des lignes diagonales. Les pierres sont unies entre elles par du ciment et par des scellements de métal. Quand les murs sont très-épais, ils sont formés de deux faces en pierres de taille, dont l'intervalle est rempli de pierres brutes noyées dans du mortier : d'espace en espace, une assise de pierres de taille unit transversalement les deux faces de la muraille. Les Grecs ont employé rarement l'appareil en *bossage*, où les arêtes des pierres sont abattues avec soin, de sorte que leurs joints présentent une sorte de cannelure qui dessine chaque pierre et la rend saillante. Il est positif que les Grecs ont employé la *brique* dans leurs constructions avant la domination romaine ; mais il est peu d'édifices de cette caté-

gorie qu'on puisse leur attribuer avec certitude. Les bâtiments en briques et en pierres étaient souvent recouverts d'un stuc, formé de marbre finement pulvérisé. Les Grecs ont peu connu l'art de construire des voûtes avec des pierres taillées en forme de coins, convergeant vers le centre idéal de la courbe, et dans lesquelles tout l'ouvrage est maintenu par la pierre du sommet, nommée clef de voûte. Ce genre de construction appartient surtout aux Romains. Le spécimen le plus curieux des voûtes construites par les anciens Grecs est l'édifice appelé Trésor d'Atrée (v. Mycènes), voûte parabolique formée d'assises annulaires superposées horizontalement, et placées en encorbellement l'une sur l'autre, depuis le plus grand cercle jusqu'au plus petit. Les Grecs ont connu l'usage des pavés sur les routes et dans les édifices. Les routes étaient pavées de grandes dalles oblongues et polygonales, quelquefois placées sur un massif en maçonnerie (v. Messène). Les édifices étaient pavés de briques ou de marbres, dont les joints ou les couleurs variées présentaient divers dessins. Les toits des temples, ou les terrasses des maisons, étaient recouverts de tuiles ou de carreaux de terre cuite, qui furent souvent dans les grands édifices remplacés par des tuiles de marbre. Les plus beaux spécimens de murs helléniques encore existants sont les enceintes fortifiées de l'Acropole d'Athènes, les murs de Messène, etc. Ces fortifications sont flanquées de tours, couronnées de créneaux, et percées de meurtrières.

§. 3. — **Ordres d'architecture.** — « On appelle *ordre*, dit M. Batissier, un arrangement régulier des parties saillantes, parmi lesquelles la colonne joue le principal rôle, une disposition de moulures et même d'ornements, qui donnent au monument un caractère particulier. Chez les Grecs, un ordre se compose d'un *entablement*, d'une *colonne*, et d'un *stylobate* ou *soubassement;* quelquefois d'une simple moulure, la *plinthe*, qui remplace le piédestal, lequel se trouve plus généralement dans les ordres romains. Ces diverses parties sont décorées de *moulures*, petits ornements en saillie sur le nu du mur, dont la forme et la disposition varient pour chaque membre et chaque ordre d'architecture. On en distingue plusieurs sortes : 1° les *moulures lisses*, celles qui n'ont point d'ornements sculptés ; 2° les *moulures ornées*, celles qui présentent des ornements gravés en creux ou sculptés en relief; 3° les *moulures simples* ou *petites*, celles qui ne sont pas accompagnées de filets ; 4° les *moulures couronnées ou grandes*, celles qui sont accompagnées de filets. Vignole a dit avec raison que les moulures étaient à l'architecture ce que les lettres sont à l'écriture. » Nous énumérerons ici les principales moulures, afin d'expliquer une fois pour toutes des mots techniques qui se rencontreront plus d'une fois dans notre texte. MOULURES CONVEXES : 1° le *réglet*, *filet* ou *listel*, moulure carrée qui ressemble à une règle et accompagne ordinairement une moulure plus importante. Quand le filet est large, on l'appelle *tænia* ou plate-bande; 2° la *baguette* ou l'*astragale*, moulure cylindrique; 3° le *tore*, moulure demi-ronde, mais plus épaisse que la précédente; 4° le *quart de rond* ou *échine*, moulure convexe qui est représentée par une section d'ellipse. MOULURES CONCAVES : 1° le *cavet*, ou *échine renversée*, dont la pro-

fondeur varie; 2° la *scotie* ou *trochile*, *rond creux*, *nacelle*, formant une gorge plus complète. Moulures composées : 1° le *talon* ou *gueule renversée*, composée du quart de rond et du cavet, convexe en haut et concave par le bas; 2° la *doucine*, *cymaise* ou *gueule droite*, concave en haut et convexe en bas. On nomme *larmier* une moulure saillante, carrée et à surface plane, qui fait partie de la corniche. Sa face inférieure qui regarde le sol s'appelle *soffite* ou *sous-face*, et est décorée de *mutules*, moulure carrée qui porte elle-même un certain nombre de *gouttes*, petits appendices en forme de troncs de cône. Les principaux ornements que l'on grave ou sculpte sur les moulures lisses, sont : 1° les *postes*, espèce d'enroulement courant, qui se répète et donne l'idée d'un objet qui court après un autre; 2° le *méandre* ou *guillochis*, entrelacement de lignes droites se coupant à angle droit; 3° les *entrelacs*, combinaisons de lignes courbes qui imitent les tresses des cheveux; 4° les *oves*, ornement ovoïde, qui ressemble à certains fruits enchâssés dans une coque; 5° les *palmettes*, groupe de feuillage, dont les feuilles sont recourbées tantôt en dedans, tantôt en dehors; 6° le *chapelet de perles*, suite de corps ronds ou ovales qui paraissent enfilés; 7° les *rais de cœur*, formés de fleurons et de feuilles d'eau; 8° les *canaux*, espèces de courtes cannelures dont le fond est rempli par des feuilles aiguës.

Nous allons maintenant décrire sommairement les trois ordres, sans reproduire les théories ingénieuses, mais plus ou moins probables, que les architectes, et notamment Vitruve, ont présentées sur leur origine. Disons d'abord que dans chaque ordre les proportions sont basées sur une unité de mesure, qui est le *diamètre inférieur* de la colonne; la moitié de ce diamètre porte le nom de *module*.

Ordre dorique. C'est le plus ancien style de l'architecture grecque; il a pour caractère la solidité, la force et la grandeur. La *colonne* repose sur le soubassement qui porte tout l'édifice, sans l'intermédiaire d'une base. Dans les plus anciens monuments (temple de Corinthe), la colonne a un peu plus de quatre diamètres de hauteur : les plus belles proportions, employées au siècle de Périclès, sont de cinq diamètres et demi (Parthénon, Propylées, etc.). A l'époque macédonienne, la colonne atteint six diamètres, mais elle perd de son effet. Les colonnes d'angle sont toujours un peu plus grosses que les autres, car elles portent un poids plus considérable. L'entre-colonnement est aussi un peu plus étroit des deux côtés de la colonne d'angle; mais cette différence n'est pas sensible à l'œil, parce que cette colonne est plus entourée d'air et de lumière que les autres. Les fûts de colonnes sont coniques, c'est-à-dire qu'ils vont en diminuant vers le haut, et régulièrement cannelés dans le sens de leur longueur. Une arête aiguë sépare les cannelures; la courbe représentée par leur concavité est toujours moindre qu'un quart de cercle. Les colonnes étaient cannelées sur place, et seulement quand l'édifice était entièrement élevé. « Le *chapiteau dorique* se compose d'un *tailloir* ou *plinthe*, ressemblant à une brique carrée, soutenue par une échine ordinairement lisse, et trois ou cinq listels, sortes d'anneaux qui entourent le fût de la colonne. Le *gorgerin* du chapiteau n'est pas orné, il offre seulement la continua-

tion des cannelures, et sa séparation du fût est indiquée par une simple rainure. Les *antes* ou *pilastres* sont des piliers carrés de très-peu d'épaisseur, placés à l'extrémité d'un mur. On les a employés non pas comme supports, mais seulement comme motifs de décoration. D'ordinaire ils ont en haut et en bas la même largeur que les colonnes qu'ils accompagnent. Leur base et leur chapiteau sont formés par la continuation des moulures qui règnent autour du mur contre lequel ils sont appliqués. »

L'*entablement* est la partie placée au-dessus des colonnes; il se divise en *architrave*, *frise* et *corniche*. L'architrave dorique est une large platebande sans ornement, couronnée par un listel dans toute sa longueur. Sous ce listel, on trouve des ornements formés de six *gouttes* coniques ou cylindriques suspendus à de petits listels, qui répondent aux triglyphes de la frise. La frise dorique est caractérisée par les triglyphes, ornements rectangulaires présentant trois côtes, deux canaux médians et deux demi-canaux sur les côtés. L'espace compris entre les triglyphes porte le nom de *métope*, et est ordinairement orné de bas-reliefs. « Ces bas-reliefs étaient exécutés à l'atelier de l'artiste; on les fixait ensuite à leur place en les faisant glisser dans des coulisses ménagées de chaque côté des triglyphes. » Il y a toujours chez les Grecs un triglyphe à l'extrémité de la frise, c'est-à-dire que l'encoignure de l'édifice est formée de deux triglyphes. Les deux métopes correspondantes sont aussi un peu moins larges que les autres, ce qui répond à la disposition que nous avons signalée pour les colonnes d'angle. « Les triglyphes et les métopes sont couronnées par une bandelette et un filet formant chapiteau, au-dessus desquels s'élève la *corniche*. Le larmier de la corniche, très-saillant, présente une série de *mutules* inclinées et plus épaisses à leur extrémité externe, et ornées de six gouttes. Il y a une mutule à l'aplomb de chaque triglyphe et de chaque métope. »

Ordre ionique.—Cet ordre a pour caractère la grâce et l'élégance : il paraît avoir été employé primitivement pour les édifices funéraires. Les colonnes ont huit diamètres et demi de hauteur. Elles reposent sur une base haute d'un demi-diamètre, et qui peut présenter deux types différents : 1° la *base ionique proprement dite*, composée d'une plinthe, de deux scoties supérieure et inférieure comprises entre plusieurs astragales, et d'un tore; 2° la *base attique*, composée d'une plinthe, d'un gros tore inférieur, d'une scotie entre deux filets et d'un tore supérieur. Le fût des colonnes présente ordinairement 24 cannelures séparées par un listel et non par une arête vive comme dans le dorique. Le diamètre d'en haut est ordinairement de 1/7 moins grand que le diamètre d'en bas. Le *chapiteau ionique* est caractérisé par les *volutes*, représentant une bande plusieurs fois enroulée sur elle-même. « Ces enroulements, dont le centre est appelé axe ou œil de la volute, sont séparés par un canal, qui se rétrécit à sa partie moyenne au-dessus du fût de la colonne. » Ce canal, auquel les architectes romains ont donné une ligne droite et roide, présente au contraire dans les monuments grecs une ligne sinueuse de la plus grande élégance. Les parties latérales et supérieures du chapiteau portent le nom de

balustres et sont généralement lisses, ou ornées seulement de feuillages et de perles. Le gorgerin du chapiteau ionique est rehaussé d'élégantes palmettes, surmonté d'une échine présentant une série d'oves séparés par des fers de lance, et d'un entrelacs. Enfin, au-dessus des volutes, l'*abaque*, qui soutient l'entablement, n'est pas une simple plinthe comme dans le dorique, mais il est profilé avec des moulures. Le chapiteau ionique présente du reste une grande variété dans la disposition des ornements que nous venons de décrire. Les *antes* ou *pilastres* ioniques portent rarement des volutes; ils ont pour chapiteau le prolongement de la corniche qui circule sous l'architrave. Leur base présente les mêmes moulures que la muraille. L'*architrave* ionique, haute de 3/4 de diamètre, est ordinairement divisée en trois bandes. La *frise*, un peu moins élevée que l'architrave, est ornée de moulures ou de figures sculptées. La *corniche ionique* est caractérisée par une rangée de *denticules*, ornements carrés ou rectangulaires, disposés sous le larmier, et surmontés d'une série de perles et d'oves. Au-dessus du larmier règne une *doucine*, souvent ornée de mufles de lion servant de gouttières. La saillie et la hauteur de la corniche sont égales au diamètre de la colonne.

Ordre corinthien.—Son invention est attribuée à Callimaque, qui florissait vers l'an 450 avant J.-C. Cet ordre, qui a pour caractère la richesse et la magnificence, fut peu employé par les Grecs et ne reçut que des Romains son entier perfectionnement. Son chapiteau présente à sa partie inférieure deux rangs de feuilles de lotus et d'acanthe, couronnés de volutes et de *caulicoles* ou tiges contournées, dans l'aisselle desquelles se trouve une fleur. Le tout est surmonté d'un abaque dont les côtés sont concaves ; le centre de la concavité porte une palmette en forme de fleuron. « La base et le fût de la colonne sont les mêmes que dans l'ordre ionique, mais la colonne paraît plus élancée à cause de l'élévation du chapiteau. L'*entablement* participe à la fois des ordres dorique et ionique. » Les pilastres sont analogues aux pilastres ioniques; ils ne sont ni cannelés ni rétrécis par le haut; leurs chapiteaux sont ornés de feuilles d'acanthe sans volutes.

Outre ces trois grands ordres, les Grecs ont employé encore, mais par exception : 1° l'ordre *persique*, dans lequel le fût de la colonne est remplacé par une figure d'esclave mâle, revêtu du costume persan; 2° le *cariatide* où le fût de la colonne est remplacé par une figure de femme (v. Athènes, *Érechthéion*).

§ 4.—Temples.—*A*. Les temples grecs s'élevaient au milieu d'une enceinte *sacrée* qui portait le nom de *péribole*, souvent décorée de portiques, de colonnades, et renfermant parfois un bois sacré, une fontaine, des autels, des statues ou autres monuments. Des constructions grandioses appelées *propylées* précédaient quelquefois l'entrée. Le principal autel était placé en face du seuil, au bas de l'escalier. « En avant se trouvait le τέμενος, espace entouré d'une balustrade, où l'on égorgeait les victimes avant de les porter sur l'autel.

B. Le temple proprement dit (ναός, ἱερόν) avait ordinairement la forme d'un carré long (il était orienté vers l'occident chez les Doriens, et vers le levant chez les Athéniens). L'ordonnance la plus simple et la

plus ancienne était 1° celle du temple à *antes*, dont la façade principale présentait deux colonnes supportant le milieu du fronton et deux antes ou pilastres appliqués à la tête des murs latéraux. 2° Le temple *prostyle*, dans lequel les antes sont remplacées par deux colonnes isolées; on eut alors quatre colonnes de face, détachées et surmontées d'un fronton, de sorte que la façade du temple avait un vestibule ouvert des deux côtés, appelé péristyle isolé. 3° L'amphi-prostyle était l'édifice qui offrait à chacune de ses extrémités une façade semblable à celle du prostyle, et présentait par conséquent deux frontispices (v. Athènes, Temple de la Victoire). — 4° On appelait *périptère*, le temple sur lequel les colonnades de la façade se répétaient autour de la cella, c'est-à-dire sur les flancs du monument; de sorte que le temple était environné, dans tout son pourtour, de colonnes isolées formant un portique continu, nommé *péristyle*. Le plus grand nombre des périptères ont six colonnes de front, et sont dits *hexastyles* : il y en a pourtant qui en ont huit (*octostyles*) : tel est le Parthénon.—5° Quand les colonnes latérales, au lieu d'être isolées, sont engagées dans les murs latéraux de la cella, c'est le *pseudo-périptère*.—6° Le *diptère* était celui dont la décoration était le plus riche; il offrait sur ses côtés une double colonnade, formant une double galerie autour de l'édifice. »

C. On distinguait dans le temple : 1° le *vestibule*, ou avant-nef (*πρόναον*), renfermé dans le péristyle pour les temples périptères (v. Parthénon); 2° la *cella*, ou *nef* (*ναός, δόμος*), dans laquelle s'élevait la statue du dieu ; 3° le *vestibule postérieur* (*ὀπισθοναός*).—L'intérieur de la cella était souvent divisé en trois nefs par deux rangées de colonnes. Il y avait deux étages de colonnes quand le temple était *hypèthre*, c'est-à-dire découvert, sans toit, formant une espèce de cour entourée d'un portique. Quelquefois l'intérieur de la cella était divisé transversalement en deux parties, soit pour renfermer le trésor (v. Opisthodome du Parthénon), soit pour constituer un autre sanctuaire (v. Érechthéion).

D. Tout l'édifice reposait sur un soubassement (*stéréobate*) formé de trois degrés. Mais les temples grecs ne présentaient pas de substructions, ni de cryptes, si ce n'est celui d'Éleusis. Les murs de la cella, ordinairement nus à leur surface extérieure, présentaient souvent en haut et en bas des moulures, ou même une frise sculptée, rappelant celle de la colonnade. Les portiques du péristyle étaient recouverts d'un plafond, divisé en *caissons* ou *soffites* diversement ornés. Enfin, au-dessus de l'entablement, s'élevait ordinairement un toit à deux versants, dessinant aux deux extrémités un *fronton triangulaire*. Le fronton avait pour base la corniche de l'entablement, et pour côtés deux *rampants* qui n'étaient qu'une répétition de la corniche. Le champ intérieur du fronton, appelé *tympan*, était orné de sculptures. Enfin, au sommet du triangle et aux deux angles latéraux, on fixait souvent des socles, nommés *acrotères*, qui portaient des statues.

Les temples circulaires semblent avoir été peu usités chez les Grecs. Ces édifices appartiennent ordinairement à l'époque romaine.

E. **Aspect harmonieux des temples grecs. Inclinaisons verticales et courbes horizontales.**—On a longtemps étudié les monuments grecs

avant de reconnaître une des règles qui contribuent le plus à leur donner le caractère grandiose et l'harmonie que l'on admire en eux. Nous voulons parler de la courbe et de l'inclinaison donnée à toutes les grandes lignes, que l'on se figure d'ordinaire parfaitement droites. C'est un architecte anglais, M. Pennethorne, qui, en 1837, en fit le premier l'observation, en étudiant le Parthénon, et le fait, vérifié depuis par MM. Hofer et Schaubert, Paccard et Penrose, est aujourd'hui hors de doute. On consultera avec fruit, sur cette question, l'article de M. Burnouf dans la *Revue des Deux-Mondes* (décembre 1847), et l'ouvrage de M. Penrose (*Principes de l'architecture athénienne*, 1851), où l'on trouvera les mesures exactes et la démonstration mathématique du principe. On distinguera d'abord les courbes verticales et les courbes horizontales : « Pour l'œil, comme pour la science, dit M. Burnouf, la stabilité des corps s'accroît avec l'étendue de la base... Ictinus donna donc au Parthénon la forme d'une pyramide tronquée ; il inclina les uns vers les autres les murs de la cella : les colonnes du péristyle furent elles-mêmes penchées vers l'intérieur, et surtout les colonnes angulaires, sur lesquelles paraît reposer l'édifice. » Les courbes horizontales sont une conséquence des inclinaisons verticales. « M. Penrose, dit M. Beulé, a mesuré quelle est la convexité des courbes du soubassement et des degrés, et des courbes peu à peu renforcées des architraves, des frises et des frontons. Il a montré comment les colonnes soutenues entre ces deux arcs dévient à droite et à gauche pour accompagner le mouvement, qui abaisse à droite et à gauche les extrémités des lignes ; quelle est l'inclinaison des colonnes vers le centre imaginaire du monument, et par quel harmonieux accord les murs de la cella s'inclinent parallèlement vers l'intérieur ; comment, au contraire, les parties hautes, les faces des tailloirs, les chapiteaux d'antes, les acrotères, les corniches, penchent vers le dehors... Il ne faut pas croire, cependant, que les déviations des lignes soient considérables. Elles sont de quelques centimètres sur des longueurs de 100 et 200 pieds ; mais leur effet n'est ni moins complet, ni moins appréciable au regard. » M. Penrose a cherché ce qu'ont voulu les Grecs, en évitant ainsi les surfaces planes et horizontales, et a voulu l'expliquer par une théorie optique sur la conformation de l'œil et la forme sphérique des images qui s'y peignent. Cette hypothèse est ingénieuse ; mais il est probable que les artistes grecs n'étaient pas si subtils et avaient trouvé cette règle dans le sentiment qu'ils avaient de la forme et de l'harmonie de la nature. « La ligne droite, sur un long développement, dit M. Beulé, a quelque chose de sec et de froid : nous en avons des exemples frappants dans les monuments que les modernes ont copiés sur l'antique avec plus de science que de sentiment. La ligne droite est une abstraction toute géométrique, que l'on ne retrouve jamais dans la nature. Les lignes mêmes des horizons décrivent une double courbe déterminée par la forme du globe. » « L'art grec, dit encore M. Burnouf, courba les degrés et le pavé des temples, les architraves, les frises, la base même des frontons, comme la nature a courbé la mer, les horizons et le dos arrondi des montagnes. » « C'est là, ajoute M. Beulé, le secret de cette harmonie, de cette grâce inimi-

table qu'on a admirée longtemps dans le Parthénon, sans pouvoir s'en rendre compte. Les textes cités par M. Penrose montrent que ces principes étaient élémentaires dans l'antiquité. Les inclinaisons verticales venaient d'Égypte avec l'ordre dorique : le renflement des colonnes et l'affectation de la forme pyramidale sont le secret de toutes les déviations de la perpendiculaire. Les temples les plus anciens de la Grèce, de la Sicile et de l'Italie sont ceux dont les colonnes ont le galbe le plus prononcé. On trouve déjà les portes élargies à la base, à Mycènes. Le siècle de Périclès réduisit peu à peu le renflement des colonnes à sa mesure la plus heureuse ; c'était une tradition qu'on respectait, parce qu'elle donnait au monument un grand caractère de force et de stabilité, mais en modifiant les proportions, pour substituer une grâce virile à la pesanteur. Quant à la proéminence des antes, des corniches, elle s'explique, parce que ces parties hautes portaient les ornements et la peinture. Au lieu de fuir devant le regard, en suivant la pente pyramidale, il était naturel qu'elles le contrariassent, et, s'avançant vers le spectateur, lui offrissent tous les détails de leur décoration. On sait à peu près à quelle époque les courbes horizontales commencèrent à être employées ; elles n'existent pas encore au temple de Corinthe : on les voit déjà au plus récent des trois temples de Pæstum.»

F. Polychromie des monuments grecs.—« Il n'y a que peu d'années, dit M. Beulé, personne ne se doutait que les temples grecs eussent été peints, et les premières découvertes des architectes n'ont rencontré d'abord que des incrédules. » On peut consulter sur cette question l'ouvrage de M. Hittorff (*Architecture polychromique chez les Grecs*), l'article de M. Burnouf sur le Parthénon (*Revue des Deux-Mondes*, 1847) et les travaux de MM. Paccard et Penrose. L'examen attentif des surfaces des monuments, et surtout les fragments trouvés au milieu des décombres, ont mis aujourd'hui hors de doute que de vives couleurs rehaussaient la blancheur des marbres et faisaient ressortir les nuances les plus fines des entablements et des portiques. Par une réaction singulière, aujourd'hui l'on veut voir de la couleur partout, et l'on n'admet pas qu'une seule surface soit restée blanche. M. Beulé s'attache à prouver, en maint endroit, le système d'une polychromie modérée, qui laissait au marbre sa blancheur dans plusieurs parties des monuments. « Tout le monde s'accorde à peindre de la même manière l'entablement du Parthénon, les plafonds de ses portiques, la frise et la corniche de la cella, en un mot les parties hautes du temple. » Mais les colonnes étaient-elles peintes? M. Paccard, le premier, a trouvé de l'ocre jaune sur les colonnes (*V.* aussi Mme de Gasparin, t. I, p. 82); mais M. Penrose n'en a pas vu. La question est douteuse, car la couleur jaune naît naturellement sur le marbre pentélique : elle est due à l'oxydation lente des particules de fer contenues dans ce marbre ; le produit est de l'ocre identique à celle qu'aurait pu y déposer le pinceau. « Quoi qu'il en soit de la couleur des colonnes, les triglyphes étaient bleus, le fond des métopes rouges, les mutules bleues, et la bande en creux qui les sépare, rouge. Les gouttes étaient dorées ; les frontons étaient bleus, et les moulures d'encadrement rouges. La frise de la cella était surmontée de canaux alternativement rouges et bleus ; au-dessous de

la frise courait un méandre sobrement peint, et surtout doré ; puis des rais de cœur distingués par des filets rouges sur un fond bleu. Les caissons bleus, images du ciel, avec leurs étoiles d'or, sont particulièrement populaires. » On a vu sur des chapiteaux du Parthénon et de l'Erechthéion des oves blancs séparés par des fers de lance rouges et des rangs de perles en or sur un fond bleu. Notre imagination s'effraye de la crudité de ces tons. On pourrait dire cependant « que les couleurs franches sont favorables aux lignes de l'architecture, qu'il faut cette opposition pour qu'on distingue à une grande hauteur les détails délicats et des dessins, qui n'ont que peu d'importance en proportion du monument tout entier; que l'alternative des couleurs les plus diverses n'a rien de dur et de choquant, grâce à la distance qui les fond et les mélange. »

Mais c'est surtout à propos des statues et des bas-reliefs qui décoraient ces monuments, qu'on doit n'admettre qu'une polychromie modérée. L'examen des métopes du Parthénon, d'Égine et de Sélinonte, n'offrent que bien peu de traces de peinture : les ornements, la chevelure et quelques draperies étaient seules peintes. Le marbre, avec son éclat et sa transparence, était réservé pour rendre les chairs.

Tous les effets d'un pareil système décoratif nous sont encore peu connus, et il nous est difficile de nous en rendre compte. Il ne faut pas juger ces questions avec nos préjugés septentrionaux. A mesure qu'on s'avance dans le midi de l'Europe, on y constate l'éloignement que les artistes de ces pays ont pour les bâtiments blancs, et nous verrons bientôt, en Turquie, les monuments ornés des plus vives couleurs. A Athènes même, on peut voir la nouvelle université bâtie dans ces principes. Enfin, des essais de polychromie ont été faits dernièrement dans nos vieux édifices gothiques eux-mêmes, et leur gravité mystérieuse n'a pas souffert de cette innovation; innovation pour nos yeux, accoutumés à leur surface grise et sombre, mais qui n'est sans doute qu'un retour à leur décoration primitive.

G. **Décoration intérieure des temples. Trésors, statues, toreutique.** — L'intérieur des temples pouvait être considéré comme un véritable musée. Outre la statue principale du dieu auquel l'édifice était consacré, on y voyait : des autels, ou des statues consacrées souvent à d'autres divinités, nommées *θεοὶ σύνναοι*, ou *σύμβωμοι*; d'anciennes idoles en bois colorié ou doré, vénérées à cause de leur antiquité ; des trônes, des siéges votifs, des trépieds, des candélabres, les trophées enlevés sur les ennemis, des tablettes votives, des offrandes ; souvent, enfin, des peintures murales, ainsi que des tableaux mobiles peints sur bois.

Mais les objets les plus remarquables étaient ces colosses d'or et d'ivoire, dont Phidias paraît avoir été l'inventeur et le maître suprême. (*V.* Statues colossales de Minerve au Parthénon, et de Jupiter à Olympie.) On nommait **toreutique** l'art de combiner les matières précieuses pour élever ces statues colossales. M. Quatremère de Quincy, dans son *Jupiter olympien*, a écrit l'histoire de cette branche de l'art ; comment l'ivoire pouvait s'amollir et se tailler, l'or se nuancer et se teindre; comment les morceaux se travaillaient séparément, et puis

s'assemblaient. « L'antiquité tout entière, dit M. Beulé, n'a eu qu'un long murmure d'admiration pour ces chefs-d'œuvre d'un genre inconnu aux modernes. Aujourd'hui, l'imagination ne s'en forme que difficilement une idée, faute d'exemples et d'analogies. Notre goût s'inquiète de ce mélange d'or et d'ivoire, tant nous sommes accoutumés à ne demander à la sculpture que la forme abstraite, et à redouter la moindre apparence de couleur. L'ivoire a cependant une fermeté de poli, une douceur de ton bien supérieure à la froideur du marbre, et sous lesquelles on croit sentir une tiède émanation de la vie. L'ivoire était pour la représentation des formes nues. Distinguer les draperies des chairs par une différence de couleur et de matière, c'est une idée tellement conforme à la nature, que le système contraire demande évidemment à nos sens une éducation plus longue. On avait choisi l'or ; si d'abord on n'y vit que le plus rare et le plus précieux des métaux, l'art, en devenant plus délicat et plus réfléchi, remarqua que ses teintes chaudes et harmonieuses se mariaient délicieusement avec l'ivoire. On considère aussi avec défiance cette grande sculpture, qui n'est formée que de pièces d'ivoire rapportées, et qui est sillonnée de joints et de sutures : on n'a qu'à voir la manière dont étaient faits les joints des différentes assises du Parthénon. Les hommes qui faisaient d'un monument entier un seul morceau de marbre, étaient-ils plus embarrassés pour unir en une seule surface et fondre comme un seul jet une substance d'un grain plus fin et plus serré ? »

§ 5. **Propylées, portiques, gymnases, théâtres.**—Nous avons mentionné les propylées, ou entrées monumentales de certaines grandes enceintes (*V.* Athènes, les Propylées). Les éléments dont elles se composaient, et leur ordonnance, ne diffèrent pas sensiblement de celle des temples, et ne nécessitent aucune description particulière : nous en dirons autant des portiques qui entouraient l'agora ou la place publique, et de ceux qui formaient les gymnases ou palestres. De tous ces monuments, il ne reste d'ailleurs que des débris très-incomplets. Les *stades* et les *théâtres* méritent au contraire une mention particulière. Le stade, où l'on s'exerçait à la course, était un espace de terrain oblong et souvent arrondi à l'une de ses extrémités. Les plus anciens n'étaient entourés que d'un relevé de terre (stade d'Athènes) ; plus tard, on les circonscrivit par des gradins de pierre et des portiques (stade de Messène). A l'une des extrémités du stade était la barrière d'où partaient les concurrents ; à l'autre extrémité s'élevait la borne, qui marquait le but, ou autour de laquelle tournaient les chars.

Les premiers théâtres qui succédèrent aux tréteaux des fêtes dionysiaques étaient en bois. Le théâtre de Bacchus, bâti à Athènes en l'an 500 av. J. C., paraît avoir été le premier édifice en pierre, et avoir servi de modèle à tous ceux que les Grecs élevèrent plus tard dans d'autres villes. Les Grecs creusaient ordinairement leurs théâtres dans les flancs mêmes d'une colline, et leur donnaient la forme d'un hémicycle. La scène était rectangulaire et séparée des gradins de l'hémicycle par l'orchestre, espace semi-circulaire où se tenaient les chœurs. Elle était décorée de colonnes et de statues, mais elle n'avait pas une grande profondeur : le mur du fond présentait trois portes ; celle du

milieu, dite *porte royale*, servait d'entrée à l'acteur principal; l'une des portes latérales figurait l'entrée d'une maison; l'autre, l'entrée d'une caverne. Aux deux extrémités de la scène se trouvaient deux autres portes: l'une censée ouverte sur la campagne; l'autre sur l'agora. Ces données, un peu trop simples, étaient modifiées, suivant le besoin, par des décorations appliquées sur la muraille du fond, et d'autres pièces triangulaires, tournant sur un pivot, et dont chaque face pouvait représenter tour à tour un sujet différent. On ne sait si les Grecs avaient l'habitude de cacher la scène avec un grand voile dans l'intervalle des spectacles, et si ces théâtres à ciel ouvert étaient recouverts d'un grand *velarium*, pour protéger les spectateurs contre le soleil.

Les *Odéons* étaient des théâtres plus petits et recouverts d'un toit: ils étaient consacrés spécialement aux concerts.

Nous ne dirons rien de l'architecture des *maisons particulières*, car la Grèce n'en présente aucun reste, si ce n'est quelques aires taillées dans le rocher (V. *Athènes*, IV, c.); c'étaient, du reste, jusqu'à une époque assez avancée, des édifices très-modestes, en comparaison du luxe des édifices publics. Nous mentionnerons seulement, en terminant cette étude, les *monuments chorégiques*, élevés dans plusieurs villes en l'honneur des choréges qui avaient remporté le prix du chant ou de la musique dans les fêtes publiques. C'étaient des constructions légères, en forme de petit temple, quelquefois de simples colonnes, qui portaient un trépied consacré à Apollon. La *rue des Trépieds*, dans l'ancienne Athènes, était remplie de ces édifices. Celui de Lysicrate, subsistant encore aujourd'hui, est un des plus gracieux spécimens de l'art grec.

§ 6. **Églises byzantines.**—Les monuments chrétiens de la Grèce appartiennent tous au style byzantin. Nous renvoyons à la troisième partie (TURQUIE) l'étude de l'art byzantin; mais nous dirons, dès à présent, quelques mots des églises de la Grèce, qui se rattachent à une période de décadence dans cette école. Ces édifices, qui sont en général d'une extrême petitesse, ne manquent pas quelquefois d'une certaine grâce, malgré la grossièreté des matériaux qui les composent: les plus anciennes ne remontent pas au delà du XIIe siècle, et toutes présentent une assez grande uniformité dans leur plan. C'est un bâtiment carré, figurant à l'intérieur une croix grecque, à branches égales, et surmonté d'une coupole centrale. L'entrée est précédée d'un portique, ou *narthex*, et souvent d'une cour, ou *atrium*. Les nefs sont très-simples, les piliers carrés ont remplacé les colonnes, les absides deviennent polygonales, les coupoles se multiplient autour de la coupole principale, au-dessus des bas côtés, ou au-dessus du narthex, dont la façade cesse de présenter une corniche horizontale; les pleins-cintres des fenêtres empiètent souvent sur la calotte sphérique des coupoles. A l'intérieur, les tribunes des femmes disparaissent; leurs places sont seulement réservées dans les bas côtés. Le fond de la nef principale forme un sanctuaire séparé du reste de l'église par une clôture ordinairement surchargée de peintures et de dorures. Enfin, à une époque encore postérieure, celle des conquêtes vénitiennes, le dessin de la croix grecque se perd, et le plan de l'édifice se rapproche de plus en plus des basiliques latines à forme oblongue; les peintures à

fresque se multiplient ; les fenêtres sont fermées par des tablettes en marbres transparents, ou simplement en pierre, percées de trous circulaires. Les meilleurs spécimens de cette architecture byzantine se trouvent à Athènes, à Daphni, à Vourcano, à Siamari et à Navarin.

Section IV.—Grèce moderne [1].

§ 1.—Gouvernement.—Le gouvernement de la Grèce est une monarchie constitutionnelle et héréditaire. A la suite de la révolution pacifique de septembre 1843, une assemblée nationale fut convoquée. La charte votée par l'assemblée fut jurée par le roi le 30 mars 1844. Le pouvoir législatif s'exerce par le roi, le sénat et la chambre des députés. La personne du roi est inviolable, les ministres sont responsables. Tout homme qui possède une propriété quelconque ou qui exerce une profession indépendante est électeur à 25 ans ; tout électeur est éligible à 30 ans. Les députés sont nommés pour trois ans et reçoivent 250 drachmes par mois durant la session. Les sénateurs sont nommés à vie par le roi ; ils doivent avoir 40 ans ; ils reçoivent 6000 drachmes par an. La charte garantit aux citoyens l'égalité devant la loi, la liberté individuelle, la liberté religieuse, la liberté de la presse, la gratuité de l'enseignement primaire et supérieur.

§ 2.—Divisions administratives et population.—La Grèce est divisée en 10 *nomarchies* ou préfectures et en 30 *éparchies* ou sous-préfectures, qui se subdivisent en *dimarchies* ou cantons, et celles-ci en communes administrées par des *parèdres*, espèces de maires. Tous ces fonctionnaires sont nommés par le roi. La population du royaume de Grèce s'élevait en 1855 à 1043153 h., ainsi répartis ;

Préfectures.	Populations.	Chefs-lieux.
Attique et Béotie............	95,229	Athènes.
Eubée......................	67,847	Chalcis.
Phthiotide et Phocide.......	87,876	Lamia.
Acarnanie et Etolie.........	101,578	Missolonghi.
Argolide et Corinthie.......	109,477	Nauplie.
Achaïe et Élide.............	125,967	Patras.
Arcadie.....................	126,860	Tripolitza.
Messénie....................	100,757	Kalamata.
Laconie.....................	88,425	Sparte.
Cyclades....................	139,337	Syra.

§ 3.—Justice.—« La Grèce possède un conseil d'État, une cour des comptes, une cour de cassation qui prend le nom d'*Aréopage*, deux

1. Pour tout ce qui concerne la Grèce moderne, nous renverrons nos lecteurs au livre spirituel de M. E. About : *la Grèce contemporaine* (1 vol. in-8, Paris, 1855), auquel nous ferons de nombreux emprunts. Cet ouvrage, qui dénote une grande connaissance de la Grèce, a soulevé dans ce pays bien des colères : cependant, sauf quelques personnalités regrettables, l'auteur sait rendre justice aux qualités des Grecs et louer ce qui mérite d'être loué, et, s'il ne leur épargne pas les traits de sa verve caustique, il faut reconnaître pourtant que ses critiques s'adressent surtout aux fautes commises par le gouvernement, et aux vices de l'administration.

cours royales siégeant à Athènes et à Nauplie, dix tribunaux de première instance, trois tribunaux de commerce, cent vingt justices de paix, un jury, des avocats, des notaires, des huissiers et point d'avoués. Elle possède un code civil provisoire emprunté au droit romain, au code Napoléon et à la législation allemande ; un code de commerce, un code pénal, un code de procédure, dûs à M. Maurer et calqués sur les codes français. » Malheureusement les juges ne sont pas inamovibles et ils sont mal payés. Le jury et les témoins se montrent trop souvent d'une indulgence coupable pour les accusés. quand ils craignent le ressentiment de leurs familles. C'est pour une raison analogue qu'il a été si difficile de trouver un bourreau en Grèce.

§ 4.—Monnaie, poids et mesures.—L'unité de *monnaie* grecque est la drachme, qui vaut environ 90 centimes de France, et se divise en 100 *lepta* (au singulier, *lepton*). Des pièces de cuivre de 1, 2, 5 et 10 lepta sont les seules monnaies grecques qui circulent dans le royaume. Les pièces d'argent de 25 lepta, 50 lepta, 1 drachme et 5 drachmes, et les pièces d'or de 20 drachmes qui ont été frappées à l'origine, ont complétement disparu ; on avait oublié de retenir sur la valeur intrinsèque de chaque pièce les frais de fabrication, et les spéculateurs avaient intérêt à les fondre. Au lieu de changer le titre de ses monnaies, le gouvernement a cessé d'en frapper. Ce sont les monnaies étrangères qui en tiennent lieu. Le zwanzig autrichien, dont la valeur légale (95 lepta) est à peu près celle de la drachme, est la monnaie la plus usitée : il subit un rabais considérable si le chiffre 20 est effacé. La pièce de 5 francs vaut 5 drachmes 58 lepta. Le thaler d'Autriche de 2 florins vaut 5 drachmes 78 lepta; la piastre d'Espagne, ou colonnate, 6 drachmes. C'est encore une des monnaies favorites de l'Orient. Les pièces d'argent des îles ioniennes et les demi-couronnes anglaises n'ont pas cours, tandis que l'or anglais gagne beaucoup : le souverain vaut 28 drachmes 12 lepta.

Les *poids* et *mesures* ont été réglés suivant le système métrique par ordonnance du 28 septembre 1836. « Le législateur a pris la peine de baptiser à nouveau toutes nos mesures, auxquelles nous avions donné des noms grecs. Il appelle le centimètre un doigt, le décimètre une main, le mètre une coudée. Le peuple ne veut pas surcharger sa mémoire de cette nomenclature : il emploie pour toute mesure de longueur la *pique* de 56 centimètres, comme au temps des Turcs. Les poids légaux lui semblent trop difficiles à retenir : il ne connaît que l'*oque*, poids turc de 1250 grammes. L'oque se divise en 400 drammes (*drâmia*). Les mesures de capacité ont été établies en pure perte. Le peuple achète tout au poids, même le vin. » Les distances sont comptées en heures, qui représentent env. 5 kil.

§ 5.—Agriculture, industrie, commerce.—La Grèce est un pays pauvre, parce qu'elle manque de bras, de capitaux et de routes; mais elle n'est pas infertile. « Sur une étendue totale de 7 618 469 hectares, on compte approximativement 2 500 000 hectares de montagnes et de rochers, 1 190 000 hectares de forêts et 3 000 000 de terres arables, dont 800 000 hectares appartenant à l'État. Sur ces 3 000 000 d'hectares, on n'en compte pas plus de 500 000 en culture. » La rareté de l'eau cou-

rante est sans doute un grand obstacle; cependant le sol peut produire des céréales, de la vigne, des mûriers et des arbres à fruit. « Le blé, le seigle, l'orge et le maïs sont assez beaux dans les cantons pierreux ; l'avoine réussit médiocrement, la pomme de terre tout à fait mal. Les pois, les haricots, les fèves, viennent bien et rendent beaucoup. Le riz se cultiverait avec succès dans les terrains humides. La Grèce produit annuellement pour 25 000 000 de céréales : elle pourrait en produire six fois plus; cependant elle est obligée d'en importer. » On cultive le coton avec succès, surtout à Livadie, à Argos et dans les îles. La garance et le tabac réussissent également, et le tabac indigène se vend en Grèce au prix de une drachme l'oque. La culture des oliviers, une des sources principales de la richesse des habitants, pourrait donner encore de plus brillants résultats, car le pays est couvert d'oliviers sauvages. Le peuple fait une grande consommation d'huile, tant pour sa nourriture que pour son éclairage : « car la chandelle de suif est inconnue dans le pays, et toutes les lampes du royaume brûlent exclusivement de l'huile d'olives. » Cependant on pourrait en exporter une quantité assez considérable; malheureusement l'huile est mal faite et conserve un goût de fruit désagréable; il faut quelque temps pour s'y habituer : aussi n'en exporte-t-on pas pour plus d'un demi-million. Le vin est le meilleur de tous les produits de la Grèce. Le vin de Santorin, et surtout le *vino santo*, est le plus estimé ; c'est celui qui supporte le mieux l'eau, et qui se conserve le plus longtemps. Son goût rappelle un peu le Marsalla. Le vin de Malvoisie, qui se faisait au moyen âge à Monemvasie, se fabrique encore aujourd'hui dans les îles, et notamment à Tinos. Malheureusement les Grecs en sont encore à conserver le vin dans des outres, et, pour l'empêcher de se gâter, on le mélange de résine. De là un goût âpre et fort, auquel on finit par s'habituer, mais qui réduit à un million l'exportation des vins grecs. « Le raisin de Corinthe se cultive, depuis l'isthme jusqu'à Arcadia, sur presque tous les rivages du N. et de l'O. de la Morée. Le grain est d'une couleur violacée et de la grosseur d'une groseille ; il n'a point de pépins et pend en longues grappes très-lâches. Aussitôt cueilli, on le sèche et on l'emballe. La presque totalité de la récolte est expédiée en Angleterre pour faire des plum-puddings. A peine peut-on se procurer à Athènes quelques grappes fraîches, et des raisins secs on n'a que le rebut. » Le raisin de Corinthe rapporte à la Grèce plus de 6 millions de drachmes ; mais la consommation en étant bornée presque exclusivement aux besoins de l'Angleterre, cette production ne peut pas prendre une grande extension.

La culture des mûriers et l'élève des vers à soie méritent au contraire d'être encouragés. Parmi les arbres fruitiers, ceux qui réussissent le mieux sont les orangers, les citronniers, les grenadiers, mais surtout les figuiers, les amandiers et les abricotiers. Le jujube vient bien dans les îles Ioniennes.

L'exploitation des forêts, qui sont encore abondantes sur le Taygète, sur le Parnasse, dans l'Acarnanie et dans l'Eubée, pourrait être une source considérable de richesses pour ce peuple, qui excelle dans la construction des navires. Pourtant la Grèce achète au dehors ses bois

de construction, et la vallonée[1] est le seul produit utile de ses forêts. D'une part, elle est dans l'impossibilité de les exploiter parce qu'elle manque de routes, et d'autre part, une sorte de manie sauvage pousse les Grecs à les incendier. Le voyageur qui fera le tour de la Grèce rencontrera presque tous les jours de vastes terrains noirs et charbonnés, souvent encore fumants, et aura probablement plus d'une occasion de voir flamber des arbres tout entiers. « C'est un axiome très-accrédité en Grèce, dit M. About, que nuire à l'État c'est ne nuire à personne. C'est en vertu de ce principe que les bergers incendient régulièrement les bois taillis, pour être sûrs que leurs troupeaux trouveront au printemps de jeunes pousses à brouter. Ces naïfs incendiaires ne se cachent pas pour faire de pareils coups. Les laboureurs s'amusent aussi de temps en temps à débarrasser le sol de tous les arbres dont il est encombré : ils semblent convaincus que l'arbre est une créature malsaine. D'autres, enfin, détruisent par désœuvrement, pour le plaisir de détruire. » Les malheureux ignorent que le manque d'arbres est la principale cause de l'aridité et de l'insalubrité de la Grèce ; qu'en déboisant les montagnes, ils tarissent les sources et les rivières, et livrent le pays aux fureurs du vent du nord, qui enlève la terre végétale ; que la culture, que les rideaux de forêts sont les meilleures barrières contre ces miasmes qui répandent partout les fièvres et déciment la population. Mais les lois faites pour réprimer cette barbarie sont restées impuissantes. Les travaux agricoles sont ceux qui répugnent le plus au caractère grec ; la plupart du temps ils sont laissés aux femmes. Une école d'agriculture fondée à Tirynthe par Capo d'Istria a été presque abandonnée, et les étrangers qui ont tenté de fonder des établissements agricoles ont, en général, peu réussi.

La Grèce nourrit peu de bestiaux, parce qu'elle a peu de pâturages. Les bœufs et les vaches y sont rares. Les brebis et les chèvres y sont nombreuses, et trouvent facilement à brouter partout. Les chevaux qu'on trouve en Grèce viennent presque tous de la Thessalie, de la Macédoine ou de la Syrie : ils ont les qualités et les défauts des chevaux turcs, l'ardeur, la fougue, la sobriété, mais aussi l'indocilité et l'insensibilité au mors. A défaut de fourrages, ils se nourrissent d'orge. L'âne est, en Grèce comme dans tout l'Orient, une monture précieuse et bien plus alerte que dans nos climats. Le gibier consiste surtout en lièvres, perdrix rouges, bécasses, canards sauvages, cailles, tourterelles et grives. Le poisson est abondant sur les côtes ; mais les Grecs se livrent peu à la pêche. La tortue est assez commune, mais elle est un objet de dégoût, et n'est jamais employée comme aliment. Le miel de l'Hymette est encore digne de sa réputation. L'ours et le sanglier ont complétement disparu ; on trouve encore en Morée quelques canards et même quelques chacals. L'aigle, le vautour et l'épervier sont les oiseaux de proie les plus communs. « La chouette habite toujours la ville de Minerve, mais elle n'y règne plus. »

L'exploitation des productions minérales est malheureusement trop

1. La vallonée est la cupule du gland du *quercus ægylops* : on l'emploie beaucoup en Europe comme mordant, pour la teinture.

négligée. Les marbres du Pentélique et de Paros sont toujours les premiers marbres du monde. Le premier, d'un grain fin, brillant, et comme légèrement pailleté, convient surtout à l'architecture : le marbre de Paros n'a pas d'égal pour la transparence, et convient surtout à la statuaire. A Carysto, en Eubée, existe un marbre cipolin célèbre dans l'antiquité. L'Hymette, les environs d'Éleusis, produisent des marbres moins estimés ; mais des carrières de *rouge antique* et de *vert antique* ont été retrouvées dans l'Archipel et dans le Taygète : aucune de ces carrières n'est exploitée. — Le charbon de terre, de l'espèce appelée *lignite*, a été trouvé à Marcopoulo, en Attique, et à Koumi, en Eubée : le premier est de qualité inférieure, et ne contient pas plus de 45 % de carbone pur ; mais celui de Koumi est bien supérieur, et équivaut aux deux tiers d'un poids égal de houille anglaise. Il serait employé avec avantage dans les usines, si ce n'est dans la navigation à vapeur. L'île de Zéa renferme un gisement de plomb argentifère, qui n'est pas exploité, bien que le minerai contienne 80 % de plomb, et le plomb 000125 d'argent. L'émeri de Naxos rapporte à l'État 100000 drachmes par an. Les pierres et les plâtres de Milo sont mal exploités, et ne rendent pas ce qu'on pourrait en attendre. L'île de Thermia contient des eaux minérales efficaces.

L'industrie est à peu près nulle en Grèce : tous les produits manufacturés qui s'y consomment sont importés. Quelques filatures de soie à Athènes, au Pirée, à Mistra et à Calamata, une filature de coton à Patras, sont les seules fabriques du royaume. La construction des navires à Syra, au Pirée, à Patras, à Galaxidi, est actuellement l'industrie la plus développée et celle qui a le plus bel avenir. Les bâtiments coûtent deux tiers de moins que les nôtres.

La Grèce n'a d'autre commerce que le commerce maritime ; mais c'est son côté le plus brillant : en 1856, elle possédait 5052 navires de commerce, jaugeant 2955001 tonnes, et servis par environ 30000 matelots. Le cabotage de la Méditerranée orientale lui appartient presque entièrement. Mais la navigation à vapeur n'a reçu presque aucun développement. « Le plus sérieux obstacle qui s'oppose au commerce grec est le manque de capitaux. L'intérêt légal de l'argent est de 10 % pour les prêts ordinaires, et de 12 % pour les affaires de commerce ; mais il ne se fait, pour ainsi dire, que des prêts usuraires. » La Banque nationale, organisée par un Français, M. Lemaître, et soutenue par des capitaux particuliers, est le seul établissement de crédit qui inspire de la confiance. L'administration centrale est à Athènes ; il y a des succursales à Patras et à Syra. Son capital est de 5 à 6 millions de drachmes : elle a fait en 1847 pour près de 23 millions d'affaires.

Les voies de communication sont peut-être le signe le plus certain de la prospérité matérielle d'une nation. Or, la Grèce est presque entièrement privée de routes. Celles d'Athènes au Pirée (2 lieues), de Nauplie à Argos (3 l.), et de Loutraki à Callimaki (2 l.), sont les seules véritablement carossables. La dernière a été construite et est entretenue par le Lloyd autrichien. Les routes d'Athènes à Thèbes par Eleusis (18 l.), d'Athènes à Kiphissia (4 l.), de Calamaki à Corinthe (2 l.), et de Navarin à Modon (3 l.), sont fort mal entretenues. Le reste de la Grèce

n'a plus que des sentiers praticables seulement pour les chevaux. Partout les ponts tombent en ruines, et on franchit à gué les rivières. Le gouvernement grec a fait appel aux capitaux étrangers pour remédier à cet état de choses. Un chemin de fer d'Athènes au Pirée a été récemment mis en adjudication; mais il faudra sans doute bien du temps pour réaliser ces projets.

§ 6. Armée.—Marine.— L'armée grecque se monte à env. 10000 h. (9686). Depuis 1838, elle est recrutée par une conscription, qui fournit 1200 h. de contingent annuel. La cavalerie y figure pour 306 h., l'artillerie pour 466 h., l'infanterie de ligne pour 6474 h., la gendarmerie pour 1398 h. Les gardes frontières ou irréguliers, qui avaient été dissous en 1854, à cause des désordres auxquels ils s'étaient livrés, sont au nombre de 491 h. La phalange est un corps purement honorifique, où l'on a inscrit, à titre de récompense, tous les anciens chefs de la guerre de l'indépendance. L'armée grecque est encombrée d'officiers sans emploi. On compte soixante-dix généraux. « L'école militaire des Evelpides jette tous les ans sur le pavé une douzaine d'adjudants sous-officiers sans avenir. » L'armée grecque porte un uniforme à l'européenne, composé d'une tunique bleue, d'un pantalon blanc : le costume des officiers est terne. La gendarmerie rurale conserve le costume national; l'aspect de ces soldats est vraiment pittoresque, bien qu'ils ressemblent un peu aux brigands qu'ils sont chargés de poursuivre. La marine n'est pas moins encombrée d'officiers que l'armée de terre. « Son personnel se compose de 1150 h., qui ne naviguent pas. Sur ces 1150 h., on compte 450 officiers. C'est un peu plus de deux hommes par officier. » Le matériel se compose de 26 bâtiments, portant 149 canons, dont 2 corvettes et 1 bateau à vapeur, *l'Othon*, de 6 canons; 8 goëlettes, dont 4 à vapeur, etc.

§ 7. Finances.—Les finances sont peut-être la branche la plus déplorable de l'administration. Suivant les chiffres officiels, le budget des recettes s'élevait, pour l'année 1857, à 22 920 277 drachmes, et celui des dépenses à 22 542 883 drachmes. Mais en aucun pays on ne doit se défier davantage de cet équilibre apparent. Il est notoire que le budget de la Grèce est constamment en déficit, et, loin d'aller en diminuant, les embarras s'accroissent d'année en année. « Les recettes de l'Etat se composent des contributions directes, des contributions indirectes, du produit des établissements publics, du domaine, de la vente des biens nationaux, des revenus ecclésiastiques, des recettes sur les exercices clos, de revenus divers, des avances faites par les trois puissances protectrices. » L'impôt foncier est payé en nature, tant est grande la rareté du numéraire. « Le percepteur assiste à la récolte et prélève immédiatement la dîme. L'État se charge d'emmagasiner et de vendre les fruits qu'il a perçus. On devine aisément tout ce qu'un pareil mode de perception a d'irrégulier, et combien il peut être préjudiciable à l'Etat. Si la récolte est abondante, il est forcé de vendre à vil prix la part qui lui revient; si la récolte manque, il ne lui revient rien. » La plupart des impôts qui doivent être payés en argent sont mal payés, grâce au mauvais vouloir ou à l'insolvabilité des populations, grâce à l'incurie ou à la corruption des percepteurs. « L'État est pro-

priétaire d'une grande partie du territoire ; il possède à peu près tous les terrains que les Turcs possédaient avant la guerre de l'indépendance ; » mais les fermages ne rentrent pas, et la vente des terrains trouve peu d'acquéreurs sérieux. Nous avons indiqué (§ 5) le peu de parti que la Grèce tire de ses productions déjà si restreintes ; l'importation dépassant l'exportation de plus du double, le pays ne peut s'enrichir. « Les douanes forment environ le quart du revenu public. Les droits à l'importation sont de 10 %; les droits à l'exportation de 6 % sur la valeur des marchandises. Mais la contrebande est tellement facile en Grèce, et la nature du pays la favorise si bien, que le fisc est privé tous les ans d'une somme considérable, et que la statistique est privée de renseignements positifs sur le mouvement de l'importation et de l'exportation. » Les avances des puissances protectrices, destinées à payer les intérêts et l'amortissement de la dette extérieure, se montent annuellement à 3835473 drachmes. « Les dépenses de la Grèce se composent de la dette publique (dette intérieure, dette étrangère), de la liste civile, des indemnités aux chambres, du service des ministères, des frais de perception et de régie, de frais divers. » La liste civile du roi est de 1000000 de drachmes ; l'armée et la marine coûtent plus de 6000000 de drachmes. C'est trop cher pour un pays dont l'indépendance et la neutralité sont garanties par les grandes puissances. Les sinécures, les pensions distribuées à la faveur, contiennent une autre source d'abus. Quant à la dette extérieure, elle comprend l'emprunt de 60 millions, fait en 1832, sous la garantie des puissances protectrices, et un emprunt fait à la Bavière. L'emprunt de 60 millions a servi surtout à indemniser les créanciers de la Grèce, et principalement la Turquie ; le reste a été dilapidé par le conseil de régence : la Grèce a pu disposer à peine de 10 millions. Pendant trois ans, la Grèce a payé les intérêts de cet emprunt ; depuis, elle a renoncé à le faire, et cette charge est retombée entièrement sur les trois puissances qui l'avaient garanti. Outre cette dette reconnue, la Grèce doit encore à certains capitalistes anglais 10 millions de livres sterling, empruntés, pendant la guerre de l'indépendance, par les gouvernements provisoires de Tripolitza et de Nauplie, et dont les intérêts n'ont jamais été payés. « La seule différence entre ces deux dettes, c'est que les Grecs reconnaissent la première, parce les créanciers ont du canon, et nient la seconde, parce que les créanciers n'en ont pas. » Cette dette ne sera jamais payée, et il est fort à craindre qu'il n'en soit de même de la dette reconnue. Aussi peut-on dire avec M. About que la Grèce vit en pleine banqueroute depuis le jour de sa naissance.

§ 8. **Religion.**—L'immense majorité des Grecs appartient à l'Église schismatique d'Orient, qui s'intitule *Église orthodoxe* ou *anatolique*, et se divise en quatre grands patriarcats, dont le siége est à Constantinople, à Jérusalem, à Antioche et à Alexandrie. Avant la guerre de l'indépendance, l'Église de Grèce relevait du patriarcat de Constantinople. Depuis 1833, elle ne relève que d'elle-même ; la constitution de 1844 consacra le fait et l'érigea en principe, et le patriarche de Constantinople le reconnut conditionnellement par une bulle, appelée le *Tomos*. Toutefois, la constitution religieuse du royaume n'a été réglée que par

la loi de juin 1852. L'Église de Grèce est régie par le *Saint-Synode*, siégeant à Athènes, et composé de cinq membres, présidés par le métropolitain d'Athènes : elle compte vingt-quatre siéges épiscopaux, dont onze archevêchés. « Le métropolitain reçoit 6000 dr. par an ; chacun des dix archevêques, 5000 dr.; chaque évêque, 4000 dr. Le clergé inférieur n'est pas salarié par l'État; il perçoit certaines redevances sur les récoltes, et surtout il vit de l'autel. » Les prêtres grecs (*papas*) sont mariés. Les moines (*caloyers*) sont encore nombreux, bien que le gouvernement ait fermé beaucoup de couvents. M. About et Mme de Gasparin ont tracé de spirituels tableaux de leur vie insouciante et sensuelle, de leur naïve ignorance, et en même temps de la bonhomie de leur hospitalité. (*V.* Mégaspiléon.)

Les Grecs sont sincèrement attachés à leur religion. Elle représente pour eux un des éléments vitaux de leur nationalité. Ils observent scrupuleusement les fêtes et les jeûnes du Carême. Les fêtes de Pâques sont signalées par des réjouissances, et surtout de grands repas, qui dégénèrent souvent en orgie. La Grèce est couverte d'églises et de petites chapelles qui tombent en ruine, mais ne sont jamais complétement abandonnées. Un grand nombre d'entre elles s'élèvent sur l'emplacement d'anciens temples païens, et on trouve, la plupart du temps, un rapport entre leur nom actuel et le nom du dieu auquel le temple était consacré. Ainsi, Apollon répond à St. Elie (Ἥλιος, le soleil), Minerve à Ste Sophie (Ἁγία Σοφία), ou à la Vierge, les Dioscures et Hercule à St. Georges et à St. Michel, etc., etc. L'Eglise grecque a souvent fait preuve d'intolérance, en persécutant les juifs, et en poursuivant des protestants accusés de prosélytisme. Cependant les catholiques romains sont assez nombreux dans les Cyclades, où ils comptent six siéges apostoliques.

§ 9. Instruction publique.—La Grèce, où l'instruction publique est gratuite à tous ses degrés, compte un assez grand nombre d'établissements. Outre l'Université d'Athènes, elle possède une école polytechnique, qui n'est qu'une école d'arts et métiers ; une école normale, qui ne forme que des instituteurs primaires ; un séminaire, sept lycées, un établissement pour l'éducation des filles, cent soixante-dix-neuf écoles helléniques, où l'on apprend un peu de grec ancien, et trois cent soixante-neuf écoles communales, qui ne donnent que l'instruction élémentaire; une école militaire et une école d'agriculture. Nous avons parlé de ces deux dernières écoles. « L'enseignement de l'Université d'Athènes, dit M. About, est réparti en quatre facultés, de théologie, de philosophie, de droit et de médecine. La faculté de philosophie comprend treize cours de littérature, de linguistique, de sciences et d'histoire. On voit que les Grecs appellent philosophie, comme au temps de Thalès, l'ensemble des connaissances humaines. La faculté de philosophie remplace à elle seule une faculté de lettres et une faculté de sciences. » Mais les sciences y tiennent une place insuffisante ; les langues et les littératures de l'Occident y sont omises. Les Grecs s'imaginent que leurs ancêtres savaient tout, et ils se trompent. Les cours de la faculté de philosophie sont beaucoup moins fréquentés que les autres. C'est qu'ils n'aboutissent à aucune carrière

lucrative. » Le désir d'apprendre est un des traits les plus caractéristiques et les plus honorables du caractère grec. Il n'est pas rare de voir des fils de paysans suivre les cours de l'Université. Mais cet amour exagéré pour les professions libérales n'est pas sans inconvénient dans un pays où l'agriculture manque de bras, et où l'industrie est encore à créer.—Nous citerons encore l'Observatoire d'Athènes, la Bibliothèque, quelques musées naissants, les hôpitaux. Il est à remarquer que tous ces établissements publics ont été fondés par des souscriptions particulières.

La Grèce compte aussi plusieurs sociétés savantes ; la plus connue est la *Société archéologique d'Athènes*, constituée définitivement en 1837 sous les auspices du roi Othon. Un grand nombre de savants et de hauts personnages de l'Europe figurent parmi ses correspondants et ses souscripteurs. Elle veille à la conservation des monuments, et s'occupe de recherches archéologiques. Elle publie, aux frais du gouvernement, le *Journal archéologique*, où sont reproduites les inscriptions nouvellement découvertes.—La médecine compte aussi la *Société médicale d'Athènes*, fondée en 1836, qui doit publier bientôt un bulletin de ses travaux. Elle reçoit des allocations du roi, du ministre de l'instruction publique, et des cotisations particulières. Elle distribue un prix annuel, qui, en 1847, a été décerné à M. le professeur Piorry, de Paris.—La *Société d'histoire naturelle, à Athènes*, fondée en 1835, a une organisation analogue; elle a formé un cabinet d'histoire naturelle, qui prendra du développement.—La *Société des beaux-arts* n'a pas encore reçu d'organisation définitive, ni commencé ses travaux.

« Athènes possédait en 1852 dix-neuf imprimeries, contenant quarante presses, huit fonderies, dix presses lithographiques ; Syra, cinq imprimeries et une fonderie; Tripolitza, Nauplie, Patras et Chalcis avaient aussi des imprimeries. Il se publiait en Grèce quatre recueils périodiques et vingt-deux journaux, dont deux en français : le *Moniteur grec* et le *Spectateur de l'Orient*. Les journaux sont à peu près toute la littérature du pays. Les quelques livres qui ont été imprimés en grec moderne sont des traductions du français. La littérature originale se compose de quelques tragédies enflées, de quelques odes emphatiques et de quelques histoires de la guerre de l'indépendance. » « Le peuple n'est pas poëte; il est encore moins artiste. Tous les Grecs chantent faux et du nez, sur un ton lamentable; ils ne sont ni peintres, ni architectes, ni sculpteurs. Le petit peuple d'Italie témoigne un respect religieux pour les œuvres d'art, qui font la richesse du pays. Le petit peuple de Grèce ne respecte rien. » Il détruit pour le plaisir de détruire. Les Grecs ont fait sauter le lion de Chéronée ; ils ont couvert d'ignobles bâtisses la muraille de marbre du temple de Delphes, et mutilé la statue de marbre que David d'Angers avait donnée à la ville de Missolonghi. Quand on leur reproche ces actes de vandalisme, ils les mettent sur le compte des Turcs.

§ 10.—Population de la Grèce. Aspect, caractère, mœurs des habitants.—Nous avons dans les paragraphes précédents esquissé plus d'un trait du caractère grec ; il faut achever ce portrait, surtout au point de vue pittoresque. « La race grecque, dit M. About, compose la

grande majorité de la nation. C'est une vérité qu'on a essayé de mettre en doute. Suivant une certaine école paradoxale, il n'y aurait plus de Grecs en Grèce ; tout le peuple serait albanais, c'est-à-dire slave. Mais il suffit d'avoir des yeux pour distinguer les Grecs, peuple fin et délicat, des grossiers Albanais. La race grecque n'a que fort peu dégénéré. La guerre de l'indépendance a détruit, il est vrai, la plus grande part de la population. Depuis que la Grèce est libre, elle s'est repeuplée, mais par l'accession de familles grecques. Les unes venaient de Constantinople même, et de ce fameux quartier du Phanar qui a mené si longtemps les affaires de la Turquie. Les premières familles d'Athènes, les plus riches et les plus instruites, sont des familles *phanariotes*. D'autres Grecs du Nord, les chefs montagnards de la Thessalie, de l'Albanie, ceux-là même qui avaient commencé la guerre de l'indépendance, et que la diplomatie abandonnait au pouvoir des Turcs, sont venus s'établir dans le royaume. Avec les autres chefs, qui habitaient autrefois la Morée, ils forment la partie la plus originale et la plus colorée du peuple grec. Ils se donnent à eux-même le titre de *pallicares*, c'est-à-dire de braves. Ils sont restés fidèles au costume national et ont conservé leurs mœurs guerrières et une partie des usages turcs. Leurs femmes, sans être positivement enfermées, sortent peu de chez elles ; elles ignorent l'usage du corset et portent le bonnet national. Ce sont les hommes qui portent le corset. Les Phanariotes s'habillent à la française, et ressemblent à tous les peuples de l'Europe. Entre les Pallicares et les Phanariotes, mais plus près des derniers, se placent les *insulaires*. Ils sont tous ou marins ou marchands. Ils portent le bonnet rouge avec un pli particulier, la veste courte et l'immense pantalon des Turcs. C'est un fait digne de remarque que le prétendu costume national des Grecs est emprunté soit aux Turcs, soit aux Albanais. Voici la toilette d'un Pallicare d'Athènes : une chemise de percale avec un grand col rabattu, sans cravate ; un caleçon court en coton ; des bas quelquefois ; toujours des guêtres agrafées jusqu'au genou ; des babouches rouges ; une foustanelle ou jupe très-ample, serrée à petits plis autour de la taille ; une ceinture et des jarretières étroites en soie de couleur ; un gilet sans manches ; une veste à manches ouvertes ; un bonnet rouge à gland bleu ; une large ceinture de cuir où l'on suspend le mouchoir brodé, la bourse, le sac à tabac, l'écritoire et les armes. La veste et les guêtres sont presque toujours en soie et souvent brodées d'or. Le costume d'un domestique de bonne maison vaut 600 francs. En hiver ou en voyage, les Pallicares s'enveloppent dans un manteau de laine blanche, qui imite assez bien la toison d'une brebis, ou dans un énorme surtout de feutre grossier imperméable à la pluie. En été, pour se défendre des coups de soleil, ils enroulent un mouchoir en guise de turban autour de leur bonnet rouge. Dans quelques villages le turban est encore de mode et l'on rase les cheveux. Le costume des femmes est varié à l'infini ; chaque village a le sien. Les Athéniennes portent une jupe de soie ou d'indienne, suivant leur condition, avec une veste de velours ouverte par devant ; elles se coiffent du bonnet rouge tombant sur l'oreille, et le plus souvent elles se contentent de rouler autour de leur tête une

grosse natte de cheveux tortillée avec un foulard. Cette énorme natte leur appartient, car elles l'ont payée ou reçue en héritage. Les Albanaises portent une longue chemise de toile de coton, brodée au bas, au col et aux manches, avec de la soie de toutes couleurs. C'est la partie essentielle de leur vêtement. Elles y ajoutent un tablier et un paletot de grosse laine, une large ceinture noire, et pour la coiffure une écharpe de coton brodée comme la chemise. On rencontre à chaque pas des femmes qui n'ont sur elles que cet habillement élémentaire. » La race grecque est célèbre par la beauté de son type, mais ce n'est ni à Athènes ni en Attique qu'il faut en chercher des échantillons, car le fond de la population est albanais. « Les belles Grecques, qui sont rares, ne se rencontrent que dans certaines îles privilégiées, ou dans quelques replis de montagnes où les invasions n'ont pas pénétré (surtout en Laconie). Les hommes, au contraire, sont beaux et bien faits dans tout le royaume. Leur haute taille, leur corps svelte, leur visage maigre, leur nez long et arqué et leurs grandes moustaches sans barbe, leur donnent un air martial. L'obésité est un mal inconnu chez eux. »

Nous n'entreprendrons pas de juger ici le caractère et la valeur morale des Grecs; il y a quelques années à peine, tout voyageur croyait devoir en faire le panégyrique le plus ampoulé, et si quelques-uns, par exception, se permettaient quelques critiques, comme Mme de Gasparin, on les accusait d'injustice envers un peuple malheureux. Cet enthousiasme est bien tombé depuis quelques années; une réaction en sens inverse s'est faite sous l'impression de la guerre d'Orient, et, à mesure qu'on a mieux connu les Grecs (le livre de M. About n'y a pas peu contribué), on les a jugés avec plus de sévérité. Nous avons mentionné l'aptitude des Grecs au commerce et à la marine, leur éloignement de l'agriculture et l'industrie, l'incurie et le désordre de leur administration. Les Grecs sont un des peuples les plus intelligents de l'Europe; ils aiment l'étude, ils sont d'une sobriété exemplaire, commandée d'ailleurs par le climat; ils n'ont pas de passions violentes, et leurs mœurs sont chastes. Leurs qualités principales sont l'amour de la liberté, de l'égalité, et le patriotisme. On n'oubliera pas par quels efforts ils ont reconquis leur indépendance. Sans l'aide de l'Europe, ils auraient succombé à coup sûr; mais peu de peuples ont montré plus d'héroïsme qu'ils ne l'ont fait dans cette glorieuse lutte. Il n'y a pas d'aristocratie parmi les Grecs, il ne saurait y en avoir; à peine ont-ils un nom de famille; on s'appelle encore par exemple Dimitri, fils de Michel, et les noms des familles illustres eux-mêmes ne sont guère que des surnoms. Il n'y a pas de gros propriétaires fonciers, et les fortunes commerciales sont rares dans le royaume. Le Grec aime son pays pour son pays; il y revient après avoir fait fortune à l'étranger; il donne par souscription, ou il lègue, en mourant, des sommes considérables pour des établissements utiles. Mais on reproche aux Grecs leur indiscipline, leur jalousie et leur égoïsme, leur vanité et leur vantardise, et surtout le peu de dignité de leur caractère; leur réputation de probité n'est pas non plus très-brillante.

Les Grecs lettrés d'Athènes affectent beaucoup de civilité pour les

étrangers; ils aiment à parler politique et à faire du prosélytisme en faveur de leur nation. L'hospitalité qu'ils vous offrent est partout la même; on vous fait asseoir, on vous apporte une pipe ou une cigarette, une tasse de café ou un verre d'eau édulcorée avec une cuillerée de *glyko*, ou confiture de cerise, ou un morceau de raht-loukoum, pâte transparente et parfumée d'essence de roses, qui est d'origine turque. Mais l'hospitalité grecque va rarement plus loin, et l'on pénètre difficilement dans l'intérieur des familles. Un usage qui frappe tout d'abord les étrangers, c'est l'habitude qu'ont les Grecs de manier et d'égrener constamment un gros chapelet. Ils n'y attachent aucune idée religieuse, car les Turcs ont la même habitude : c'est un passe-temps, une espèce de jouet.

Si les Grecs lettrés d'Athènes ressemblent à peu près aux autres peuples de l'Europe, on est bientôt frappé de l'énorme disproportion qui existe entre cette élite peu nombreuse et le reste de la nation, de la misère et de l'état de barbarie qui se cache sous cette écorce légère de civilisation. Sans sortir d'Athènes, on pourra observer que le peuple ignore les premiers éléments des arts les plus nécessaires à la vie. Leur alimentation et l'intérieur de leurs maisons sont également misérables et malpropres. Ils manquent presque entièrement de meubles, ils s'assoient et mangent par terre, sur une natte. Ils couchent tout habillés, enveloppés dans des couvertures ou des manteaux, rarement sur des matelas ou des coussins; l'été, ils couchent dans la rue ou sur les toits. Ils ignorent l'usage du peigne et ne se lavent jamais. Dans les campagnes, leurs maisons sont de pauvres huttes de pierre, dont l'intérieur ne contient souvent qu'une salle sans fenêtre ou avec des fenêtres sans vitres, où s'entassent le soir, pêle-mêle, hommes, femmes, enfants, animaux domestiques. « L'intérieur, dit Mme de Gasparin, ressemble à une écurie; les vêtements déchirés, couverts de taches, y pendent à des clous; chaque trou de la muraille donne asile à de vieilles hardes mêlées avec des épis de maïs, des morceaux de fromage rance, des clous rouillés ou des bouteilles cassées. Une teinte noire, produit de vingt couches de crasse superposées, couvre les murs. Au milieu de tout cela, des raisins, des sacs de froment, des tonneaux dégoutants d'huile. Il n'y a pas de cheminée, la fumée va où elle peut. D'ustensiles, point : quelques vases pour faire bouillir de l'eau, quelques pots de terre pour la tenir fraîche, une planche à pétrir, deux ou trois tonnelets, cinq ou six morceaux de fer aplatis en forme de pelle, recourbés en forme de pincettes; une table ronde, haute de huit pouces, quelquefois une planche fixée sur deux pieds en guise d'escabeau : voilà le mobilier. Les femmes n'ont pas de ménage à tenir, elles ignorent les premiers principes d'ordre et de propreté; jamais un balai dans les mains, rarement une aiguille, plus rarement un morceau de savon. Les plus habiles savent tisser des manteaux ou des tuniques, tourner le fuseau et broder patiemment les ornements de leurs vêtements. » Dans beaucoup de localités, ce sont elles seules qui travaillent à la terre.

La nourriture des paysans aisés se compose de pain, d'olives marinées tant bien que mal dans la saumure, de légumes, d'œufs, de fromage

de brebis salé appelé *minsinthra* et conservé dans des outres ; quelquefois de poulets maigres, rarement de viande d'agneau. La grande majorité des Grecs n'en mange que le jour de Pâques : on prépare alors l'agneau à la *pallicare*, c'est-à-dire bourré d'herbes aromatiques, et cuit tout entier à la broche devant un grand feu. Dans bien des endroits, les paysans ne mangent que des galettes de maïs, cuites sur la braise. Leur boisson est l'eau avant tout, quelquefois du vin mêlé de résine, plus rarement du *raki*, espèce d'eau-de-vie légère, ou du *mastic*, espèce d'anisette tenant en dissolution la résine de ce nom, qui se précipite et forme un nuage blanc quand on la mêle avec l'eau.

« Les Albanais forment près du quart de la population du pays. C'est une race forte et patiente, aussi propre à l'agriculture que les Grecs le sont au commerce. » Les Valaques nomades sont tous bergers. On leur attribue la plupart des rapines qui se commettent en Grèce. Les étrangers feront bien de les tenir à distance. En approchant des troupeaux ou des villages, l'on devra aussi se défendre contre les chiens. « Ces monstres frisés se précipitent en nombre sur tout Européen qui passe. Leurs maîtres, au lieu de les retenir, s'amusent souvent à les exciter. On ne s'en débarrasse qu'à coups de pierres. Ces animaux n'ont aucun respect pour le bâton ; mais les pierres leur inspirent une terreur superstitieuse. » Il nous reste peu de mots à ajouter sur quelques détails des mœurs grecques : le voyageur aura sans doute l'occasion d'assister à quelques mariages, à quelques fêtes de village, à quelques-unes de ces danses où les hommes se rangent d'un côté, les femmes d'un autre en se tenant par la main. La description de ces scènes nous entraînerait trop loin ; on la trouvera d'ailleurs dans tous les récits des voyageurs, et ce sont de ces choses qu'il vaut mieux voir que lire. Le brigandage est une question qui touche d'un peu plus près le voyageur. Son existence presque permanente n'est que trop réelle, et aux époques de trouble il prend un développement alarmant. C'est une arme politique entre les mains des partis. On s'en sert pour faire tomber un ministère, pour se débarrasser d'un ennemi. Il est positif que beaucoup d'hommes importants ont été les complices de ces excès. Toutefois le brigandage empêche rarement l'étranger de circuler. On sait assez bien d'avance les régions où il ne faut pas s'aventurer, et, sous la conduite d'un bon courrier, les accidents sont rares. On courrait beaucoup plus de risques en essayant de voyager seul. Selon M. About, il serait inutile d'emporter des armes ; les brigands grecs ne vous attaquent qu'en grand nombre et à coup sûr, et toute résistance ne peut être que funeste. Nous croyons toutefois qu'une paire de revolvers est une bonne précaution contre les maraudeurs, dans un pays où tout le monde est armé.

Section V.—Langue grecque.

§ 1.—Formation du grec moderne. — Grâce à l'étude du latin, un Français arrive en peu de jours à lire assez couramment les journaux italiens, et à demander en cette langue les objets les plus nécessaires à la vie. L'étude du grec ancien devrait nous donner la même facilité pour le grec moderne, car il y a encore moins de différence entre ces

deux langues qu'entre le latin et l'italien. Leake fait observer avec raison que la langue grecque n'a pas péri, comme le latin, sous l'invasion des barbares : l'empire grec a traversé le moyen âge, et, même sous la domination turque, le grec est resté la langue des vaincus, qui ne se sont jamais fondus avec les vainqueurs. La langue grecque est donc restée à peu près ce qu'elle était sous le Bas-Empire ; elle n'a pas reçu une systématisation, une grammaire nouvelle, comme l'italien, et les efforts des Grecs lettrés pourront peut-être la rétablir dans sa pureté. On peut dire en effet qu'il y a aujourd'hui en Grèce deux langues, la langue écrite et la langue parlée. La langue écrite, celle des journaux et des écrivains grecs modernes, affecte de plus en plus de se rapprocher du grec ancien, et un bon helléniste de nos écoles arrive rapidement à la lire. La langue parlée présente au contraire une double difficulté, la prononciation et la corruption de la langue.

Si nous savions prononcer comme les Grecs modernes le peu de grec ancien que nous avons appris, nous aurions déjà fait un grand pas pour la pratique de la langue grecque ; mais dans nos écoles nous avons adopté une prononciation de convention qui n'a pas le moindre rapport avec celle des Grecs modernes ; aussi méconnaissons-nous les mots qui nous sont le plus familiers. Il est pourtant reconnu aujourd'hui que, si la prononciation des Grecs modernes n'est pas tout à fait identique avec celle des anciens, c'est au moins celle qui s'en rapproche le plus.

Les différences qui distinguent le grec moderne du grec ancien portent sur :

1° L'altération de la langue elle-même, qui consiste principalement dans :

a.—Certaines altérations dans les consonnes radicales des mots, telles que le changement du π en μ, du δ en τ, etc., etc.

b.—Certaines syllabes ajoutées ou retranchées aux mots anciens, Ropo pour Oropo, Likona pour Helicona, Levsina pour Elevsis, etc., etc.

c.—Un système d'abréviations et de crases qui se retrouve souvent dans le grec des âges primitifs et qui montre que, si le grec moderne diffère beaucoup de celui de Thucydide, il se rapproche davantage de celui d'Homère et d'Hésiode.

d.—L'habitude de ne pas décliner les substantifs, et de ne conjuguer les verbes que dans quelques-uns de leurs temps plus ou moins altérés, de former le futur avec un auxiliaire, etc., etc. On comprend combien il résulte de barbarismes et de solécismes de toutes ces irrégularités.

e.—Le changement d'acception d'un grand nombre de mots anciens, le mot général pris pour le mot particulier, l'adjectif transformé en substantif, etc.

2° L'introduction de mots étrangers : ce sont principalement des mots slaves, turcs ou italiens ; ces derniers désignent surtout les objets de consommation, ils fournissent les expressions géographiques, etc.

Ajoutons que le grec moderne présente des dialectes comme toutes les langues ; mais ces dialectes ne constituent pas des différences importantes.

Nous n'avons pas la prétention de donner ici une idée complète de la langue grecque; nous renvoyons ceux de nos lecteurs qui voudraient approfondir cette étude à la *Grammaire* et au *Dictionnaire grec moderne* de David, et nous nous bornerons, dans les deux paragraphes suivants, à donner un exposé de la prononciation moderne, et un vocabulaire des mots et phrases les plus utiles pour un touriste.

§ 2. Prononciation.

Voyelles grecques :	α,	ε,	η,	ι,	ο,	υ,	ω.
Son français :	a,	é,	i,	i,	o,	i,	ô.

Diphthongues :	αι,	ει,	οι,	αυ,	ευ,	ου.
Son français :	ai *ou* è,	i,	i,	av *ou* af,	ev *ou* ef,	ou.

On voit qu'il y a trois voyelles, η, ι et υ, et deux diphthongues ει, οι, qui se prononcent *i* d'une manière identique; *aï*, *oï*, avec un tréma, se prononcent comme en français *aï*, *oï*.

Consonnes : β.—Comme le *v* français. Le son *b* n'existe pas en grec ; il n'a d'analogue que la combinaison des deux consonnes μπ. Ex.: ἔμπορος, pron. : *emboros*.

γ.—A peu près comme le *g* allemand, c'est-à-dire dur devant α et ο (*gua, gou*), et doux, mais avec une petite aspiration, qu'il faut entendre pour la comprendre, devant les voyelles ε et ι. — Dans ce dernier cas, nous figurerons le γ par les deux lettres *gh*.—Enfin, quand le γ est redoublé, le second se prononce toujours dur, tandis que le premier a la valeur d'un *n* en français. Ex. : ἄγγελος, pron.: *anguélos*.

δ.—Son impossible à exprimer par les lettres françaises, et qui se rapproche de celui du θ. ou du *th* anglais. C'est un zézaiement particulier qui participe à la fois du *v* et du *z*.—Nous l'exprimons dans notre prononciation figurée par les deux lettres *dh*.— Le son *d* français n'a d'analogue en grec que la combinaison des deux consonnes ντ.

ζ.—Comme le *z* français.

θ.—Comme le *th* anglais. Zézaiement impossible à exprimer par des lettres françaises, et qui ne diffère que par une nuance de celui du δ.— Cependant, après les lettres φ, υ et χ, le θ prend à peu près le son *t* dur. Ex. : εὐθύς, pron. : *eftis ;* φθάνω, pron. : *ftano ;* χθές, pron. : *chtès*.

κ.—Comme le *k* français.

λ, μ, ν, ρ, σ, τ.—Comme en français *l, m, n, r, s, t*.—Les syllabes αν, εν, ιν, ον, etc., ne prennent jamais le son nasal, comme en français *an, en, in, on ;* mais elles se prononcent toujours comme si elles étaient suivies d'un *e* muet, *ane, ene, ine, one*. Cependant ον, à la fin des mots se prononce seulement *o*. Ainsi, λεπτόν, pron. : *lepto*.

φ.—Comme *f* ou *ph*.

ξ.—Comme *x* dur, dans Xavier.

χ.—Comme le *ch* allemand et le *j* espagnol ; c'est le son *ch* des Français, avec une aspiration assez douce devant ε et ι, plus dure devant α et ο. On l'exprime ordinairement en français par *kh*.

A ces différences, déjà fort importantes, il faut ajouter l'accent tonique, qui ne s'apprend que par l'usage. L'esprit rude (ʽ) s'emploie encore en écrivant ; mais il est complétement négligé dans la prononciation.

§ 3. — Vocabulaire.

FRANÇAIS.	GREC.	PRONONCIATION FIGURÉE [1].
Oui—non.	ναί—όχι.	nè—ochi.
C'est bien—c'est mal.	καλά—δὲν εἶναι καλά.	kala—dhen iné kala.
Noms de nombre.	Ἀριθμοί.	*Arithmi.*
Un—une—un (neutre).	εἷς—μία—ἕν.	is—mia—en.
Deux—trois—quatre.	δύο—τρία—τέσσαρα.	dhyo—tria—tèssara.
Cinq—six—sept.	πέντε—ἕξι—ἑπτά.	pendé—exi—eptà.
Huit—neuf—dix.	ὀκτώ—ἐννέα—δέκα.	octo—ennéa—dhéka.
Onze—douze—treize.	ἕνδεκα—δώδεκα—δεκατρία	éndéka, dhodhéka, dhékatria
Quatorze—quinze.	δεκατέσσαρα—δεκαπέντε.	dhéka'èssara—dhékapendé.
Seize—dix-sept.	δεκαέξι—δεκαεπτά.	dhékaexi—dhékaeptà.
Dix-huit—dix-neuf.	δεκαοκτώ—δεκαεννέα.	dhékaocto—dhékaennéa.
Vingt—vingt et un.	εἴκοσι—εἰκοσιένα.	ikoci—ikociéna.
Trente—quarante.	τριάντα—σαράντα.	trianda—saranda.
Cinquante—soixante.	πενῆντα—ἐξῆντα.	peninda—exinda.
Soixante-dix.	ἑβδομῆντα.	evdominda.
Quatre-vingts.	ὀγδόντα.	ogdonda.
Quatre-vingt-dix.	ἐνενῆντα.	énéninda.
Cent—deux cents.	ἑκατόν—διακόσια.	écatò—dhiakocia.
Mille—deux mille.	χίλια—δυοχιλιάδες.	chilia—dhyochiliades.
Dix mille.	δέκαχιλιάδες.	dhékachiliades.
Premier—second.	πρῶτος—δεύτερος.	protos—dhefteros.
Troisième—quatrième.	τρίτος—τέταρτος.	tritos—tétartos.
Aucun—aucune.	κανείς—καμμία.	kanis—kammia.
La moitie—le quart.	τὸ μίσυ—τὸ τέταρτον.	to mici—to tétarto.
Le tiers—le double.	τὸ τρίτον—τὸ διπλό.	tò trito—to diplo.
Pour acheter ou payer.	Ἀγορὰ ἢ πληρωμή.	*Agora i pliromi.*
Combien cela coûte-t-il?	πόσο ἔχει αὐτό;	poço echi afto?
Une drachme et dix lepta.	μία καὶ δέκα.	mia kè dheka.
Cinq drachmes et demie	πεντέμισυ δραχμάς.	pendémissi dhrachmas.
C'est trop cher.	εἶναι πολὺ ἀκριβό.	iné poly akrivo.
Je ne veux payer que...	θά σε δώσω...	tha cé dhoço...
C'est bon marché.	εἶναι φθινό.	iné ftino.
Pour demander à manger ou à boire.	Ἕνας ὅπου ζητεῖ νὰ φάγη ἢ νὰ πίη.	*Énas opou ziti na faghi i na pii.*
J'ai faim—j'ai soif.	πεινῶ—διψῶ.	pinó—dhipsó.
Où y a-t-il de l'eau?	ποῦ ἔχει νερό;	pou èchi nerò?
Avez-vous à manger?	ἔχεις φαγί;	échis faghi?

1. Cette prononciation n'a rien de commun avec l'orthographe, ou la transcription étymologique, adoptée par les savants et que nous reproduisons dans le courant de cet ouvrage. La prononciation que nous figurons ici a seulement pour but de représenter aussi approximativement que possible les mots tels que les prononcent les Grecs modernes : elle ne tient compte ni de l'orthographe ni des esprits rudes. Les accents portes dans cette colonne ne se rapportent qu'au son ouvert ou fermé des voyelles. Pour l'accent tonique, il faut consulter dans la colonne ci-contre l'accentuation du mot écrit en caractères grecs. Nous avons représenté par dh, th, ch et gh les lettres δ, θ, χ et γ, qui ne sont pas exactement exprimables en français. Voyez au paragraphe précédent ce que nous avons dit du son véritable de ces lettres, ainsi que de la prononciation du ν dans les syllabes αν, εν, ιν, etc.

Dans un café.	Εἰς ἕνα καφφενεῖον.	*Is éna kaffenion.*
Garçon !	παλικάρι.	palikari !
Donnez-moi une limonade.	δόσε με μία λεμονάδα.	dhossé mé mia lemonadha.
Un orgeat—une glace.	μία σωμάδα—ἕνα παγωτό.	mia somadha—éna pagôto.
Apportez-moi du café.	φέρε με ἕνα καφέ.	féré mé éna café.
Du café au lait.	ἕνα καφὲ μὲ τὸ γάλα.	éna cafè mé to gala.
Du thé—du chocolat.	τσάϊ—τσοκολάτα.	tsaï—tsokolata.
Une pipe—du tabac.	ἕνα τσιβοῦκι—καπνό.	éna tsivouki—kapno.
Un narguilé—des cigares.	ἕνα ναργιλέ—τσιγάρα.	éna narghilé—tsigara.
Du feu.	φώτια.	fotia.
Un journal français.	μία γαλλικὴ ἐφημερίδα.	mia galiki éfimérida.
Du sucre—des gâteaux.	ζάχαρι—ζυμαρικά.	zachari—zymarika.
Du mastic—du raki.	μαστίχα—ῥακί.	masticha—raki.
Dans un restaurant.	Εἰς ἕνα ξενοδοχεῖον.	*Is éna xénodhochion.*
Qu'avez-vous à manger ?	τί φαγὶ ἔχεις ;	ti faghi echis ?
Le déjeuner—le dîner.	τὸ πρόγευμα—τὸ γεῦμα.	to proghevma—to ghevma.
Le souper.	ὁ δεῖπνος.	o dhipnos.
Une fourchette-une cuiller.	ἕνα πειροῦνι—ἕνα χουλιάρι.	éna pirouni—éna choullari.
Un couteau—des assiettes.	ἕνα μαχαίρι—πιάτα.	éna machèri-piata.
Une serviette—un verre.	μία πετσέτα—ἕνα ποτήρι.	mia petséta—éna potiri.
Du sel—du poivre.	ἅλας—πιπέρι.	alas—piperi.
De l'huile—du vinaigre.	λάδι—ξύδι.	ladhi—xydhi.
De la soupe—du bouillon.	σοῦπα—ζουμί.	soupa—zoumi.
Du pain—du vin.	ψωμί—κρασί.	psômi—kraci.
Du vin de Santorin.	κρασί Σαντορίνιο.	kraci Sandorinio.
Du vin résiné.	κρασὶ ῥετσινάτο.	kraci retsinato.
De la viande bouillie.	βραστό.	vrasto.
De la viande rôtie.	ψητό.	psito.
Du bœuf—du veau.	βοδινό—βοιδέλλο.	vodhino—vi-dhelo.
Du mouton—du poulet.	πρόβιο—πουλί.	provio—pouli.
Du poisson—des œufs.	ψάρι—αὐγά.	psari—avga.
Des œufs à la coque.	αὐγά βραστά.	avga vrasta.
Des œufs sur le plat.	αὐγά 'στὸ σαχάνι.	avga sto sachani.
Une omelette.	ὀμελέττα.	omeleta.
Des légumes—une salade.	λαχανικά—σαλάτα.	lachanika—salata.
Des fruits.	πωρικά.	pôrika.
Dans un hôtel.	Εἰς ἕνα ξενοδοχεῖον.	*Is ena xenodhochion.*
Avez-vous une chambre ?	ἔχεις μία κάμαρα ;	echis mia kamara ?
Un bon lit.	ἕνα καλὸ κρεββάτι.	éna kalo krevati.
Les draps sont-ils propres ?	εἶναι παστρικὰ τὰ σινδόνια ;	ine pastrica ta sindonia ?
Un matelas.	ἕνα στρῶμα.	éna strôma.
Une couverture de laine.	ἕνα μάλλινο σκέπασμα.	éna mallino skèpasma.
Un vase de nuit—les lieux.	ἕνα τσουκάλι—τὸ ἀναγκαῖον.	éna tsoukali—to anangæon
Une table—une chaise.	ἕνα τραπέζι—μία καρέγλα.	éna trapédzi—mia karégla.
Un tapis—une natte.	ἕνα χάλι—μία ψάθα. [μικά.	éna chali, mia psatha. [mika
Mon linge est sale.	τ' ἀσπρόρουχά μου εἶναι βρο-	t'asprorouchа mou iné vro-
Faites appeler une blanchisseuse.	φώναξε με μία πλύστρα.	phonaxé mé mia plystra.
Quand pourrai-je avoir mon linge?	πότε θά με φέρης τ' ἀσπρόρουχά μου ;	poté tha mé feris t'asprorouchа mou ?

Mon habit est déchiré.	τὸ ῥοῦχό μου εἶναι σχισμένο	to roucho mou iné schismé-
Faites-le recoudre.	δόσε τὸ νὰ τὸ ῥάψουν.	dhocé to na to rapsoun. [no.
Faites-y remettre un bouton	βάλε ἕνα κοῦμβι.	valé éna koumvi.
Je veux aller dormir tout de suite.	θέλω νὰ πάγω νὰ πλαγιάσω θώρα εὐθύς.	thélo na pago na plaghiaço tora eftis.
Éveillez-moi demain matin.	ξύπνισέ με αὔριο τὸ πρωΐ.	xypnicé mé avrio to proï.
A quelle heure? A six heures.	τί ὥρα;—'στὰς ἕξι.	ti ora?—stas exi.

Pour demander l'heure.	Διὰ νὰ ἐρωτήσουν τί ὥρα εἶναι	*Dia na eroticoun ti ora ine.*
Quelle heure est-il?	τί ὥρα εἶναι;	ti ora iné?
Minuit—midi.	μεσάνυκτα—μεσημέρι.	meçanycta—meciméri.
Une heure—deux heures.	μία ὥρα—δύο ὥραις.	mia ora—dhyo ores.
Trois heures et demie.	τρεισήμισυ.	tricimici.
Quatre heures un quart.	τέσσαρες καὶ τέταρτον.	tessarès kè tétarto.
Quatre heures trois quarts.	τέσσαρες καὶ τρία τέταρτα.	tessarès kè tria tétarta.
Cinq heures moins un quart.	πέντε παρὰ τέταρτον.	pendé para tétarto.

Le temps, les jours de la semaine.	Ὁ καιρὸς, αἱ ἡμέραι τῆς ἑβδομάδος.	*O kèros, è imerè tis evdomadhos.*
Aujourd'hui—ce matin.	σήμερα—τὸ πρωΐ.	simera—to proï.
Ce soir—demain.	τὸ βράδι—αὔριο.	to vradhi—avrio.
Demain matin de bonne heure.	αὔριο τὸ πρωΐ ἐνωρίς.	avrio to proi enoris.
Hier—hier soir.	χθὲς—χθὲς τὸ βράδι.	chtès—chtès to vradi.
Il y a trois jours.	εἶναι τρεῖς ἡμέραι.	iné tris iméré.
Dans quatre jours.	ἐς τέσσαρας ἡμέρας.	cé tessaras iméras.
Lundi—mardi—mercredi.	δευτέρα—τρίτη—τετράδη.	deftéra—triti—tetradi.
Jeudi—vendredi—samedi.	πέμπτη—παρασκευή—σάββατο.	pempti—paraskevi—savato.
Dimanche—une fête.	κυριακή—μία ἑορτή.	kyriaki—mia éorti.

Les mois.	Οἱ μῆνες.	*I minès.*
Janvier—Février.	Ἰαννουάριος—Φεβρουάριος	iannouarios—févrouarios.
Mars—Avril.	Μάρτιος—Ἀπρίλιος.	martios—aprilios.
Mai—Juin—Juillet.	Μαΐος—'Ιούνιος—'Ιούλιος.	maïos—iounios—ioulios.
Août—Septembre.	Αὔγουστος—Σεπτέμβριος.	avgoustos—septemvrios.
Octobre—Novembre.	Ὀκτώβριος—Νοέμβριος.	oktovrios—noemvrios.
Décembre.	Δεκέμβριος.	dhékemvrios.

Pour voyager.	Διὰ τὸ ταξεῖδι.	*Dhia to taxidi.*
Moyens de transport:	Μέσα μετακομίσεως:	méça métakomiceôs:
Un cheval—un âne.	ἕνα ἄλογο—ἕνα γαϊδοῦρι.	éna alogo—éna gaïdhouri.
Un chameau—une selle.	μία καμῆλα—μία σέλλα.	mia kamila—mia sella.
Une bride—un mors.	ἕνα χαλινάρι—ἕνας χαλινός.	éna chalinari — énas chalinos.
Une valise.	ἕνα τζαμμεδάνι.	éna tzamme'lhani.
Une malle.	ἕνα σεντοῦκι.	éna sendouki.
Une voiture—à un cheval.	ἕνα ἁμάξι—μὲ ἕνα ἄλογο.	éna amaxi—mé éna alogo.
— à deux chevaux.	—μὲ δύο ἄλογα.	—mé dhyo aloga.
Un bateau.	ἕνα πλοιάριον.	éna pliarion.
Une barque à voiles.	μία βάρκα μὲ τὰ πανιά.	mia varka mé ta pania.
Un vaisseau.	ἕνα βατσέλλο.	éna vatsello.
Un bateau à vapeur.	ἕνα ἀτμόπλοιον.	éna atmoplion.

Un agoyate.	ἕνας ἀγοϊάτης.	énas agoïatis.
Un courrier.	ἕνας ταχυδρόμος.	énas tachydhromos.
Un interprète.	ἕνας δραγομάνος.	énas dhragomanos.
Pour partir ou s'arrêter.	Ἕνας ὅπου ἀναχωρεῖ ἢ μένει.	*Énas opou anachori i meni.*
Quand partons-nous?	πότε θ' ἀναχωρήσωμεν;	poté th'anochoriçômèn?
Bientôt.	ἐς ὀλίγον.	cé oligon.
Je veux partir tout de suite.	θέλω ν' ἀναχωρήσω εὐθύς.	thélo n'anachoriço eftis.
Jusqu'où allons-nous?	ὥσπου θὰ πάμεν;	ospou tha pamèn?
A quelle heure arrivons-nous au khan?	τί ὥρα θὰ φθάσωμεν εἰς τὸ χάνι;	ti ora tha ftaçomen is to chani?
Où peut-on passer la nuit?	ποῦ ἠμποροῦμεν νὰ περάσωμεν τὴν νύκτα;	pou imboroumèn na peraçomèn tin nykta?
Nous n'allons pas assez vite.—Plus vite.	δὲν περιπατοῦμεν ἀρκετὰ γλίγωρα—πλέον γλίγωρα.	dhén peripatoumèn arkéta gligora—pléon gligora.
Vous allez trop vite.	πηγαίνεις πολὺ γλίγωρα.	pighénis poly gligora.
Pour demander le chemin.	Ἕνας ὅπου ἐρώτα τὸν δρόμον.	*Énas opou erôta ton dhromon.*
Est-ce là le chemin de...?	ἀπ' ἐδῶ εἶναι ὁ δρόμος εἰς..;	ap' edhô iné o dhromos is?
Est-ce à droite—à gauche?	εἶναι δεξιά—ἀριστερά;	iné dexia—aristéra?
Toujours tout droit.	ὅλο ἴσια.	olo icia.
Revenez en arrière, ce n'est pas là la route.	ἐπίστρεψε—δὲν εἶναι αὐτὸς ὁ δρόμος.	épistrepsé—dhén iné aftos o dhromos.
Je vais à Athènes.	πηγαίνω εἰς τὰς Ἀθήνας.	pighèno is tas Athinas.
Je viens d'Eleusis.	ἔρχομαι ἀπὸ τὴν Ἐλευσίνα.	erchomè apo tin Elefsina.
Par-dessus la montagne.	ἀποπάνω ἀπὸ τὸ βουνό.	apopano apo to vouno.
Le long de la rivière.	εἰς τὸν ποταμόν.	is tom botamo.
Sur le bord de la mer.	εἰς τὸ παραθαλάσσιον.	is to parathalassio.
En descendant la vallée.	πηγαίνοντας πρὸς τὴν κοιλάδα.	pighènontas pros tin kiladha.
A travers le bois.	εἰς τὸ δάσος.	is to dhaços.
Au delà de la plaine.	ἐκεῖθεν τῆς πεδιάδος.	ékithen tis pedhiadhos.
Quelle distance y a-t-il jusqu'à...?	ποῖον εἶναι τὸ διάστημα ἕως...;	pion iné to dhiastima eôs...?
Combien d'heures jusqu'à...?	πόσαις ὥραις ἕως;	pocès orès eôs...?
Le chemin est-il bon?	εἶναι καλὸς ὁ δρόμος;	iné kalos o dhromos?
C'est une grande route.	εἶναι μεγάλος δρόμος.	iné mégalos dhromos.
C'est un mauvais sentier.	τὸ μονοπάτι δὲν εἶναι καλό.	to monopati dhén iné kalo.
Voulez-vous m'y conduire?	μὲ πηγαίνεις;	mé pighènis?
Y a-t-il des voleurs de ce côté?	εἶναι κλέπταις ἀπ' αὐτὸ τὸ μέρος;	iné kléptès ap' afto to méros?
Une ville—un village.	μία πόλις—ἕνα χωρίο.	mia polis—éna chorio.
Hôtel—maison—khan.	ξενοδοχεῖον—σπίτι—χάνι.	xénodhochion—spiti—chani.
Une église—un couvent.	μία ἐκκλησία—ἕνα μοναστήρι.	mia ékklicia—ena monasteri.
Une ancienne mosquée.	ἕνα παλαιὸ τζαμί.	éna palæo tzami.
Un temple antique.	ἕνας ἀρχαῖος ναός.	énas archæos naos.
Des antiquités.	ἀρχαιότητες.	archæotités.
Un vieux château.	ἕνα παλαιόκαστρον.	éna palœokastro.
Une tour—un moulin.	ἕνας πύργος—ἕνας μῦλος.	énas pyrgos—énas mylos.
La mer—une île.	ἡ θάλασσα—ἕνα νησί.	i thalassa—éna nisi.

Un lac—un marais.	μία λίμνη—ἕνας βάλτος.	mia limni—énas valtos.
Une rivière—un ruisseau.	ἕνα ποτάμι—ἕνας ῥύαξ.	éna potami—énas rhyax.
Une fontaine—un puits.	μία βρύσι—ἕνα πηγάδι.	mia vryci—éna pigadhi.
Une montagne—un défilé.	ἕνα βουνό—ἕνα μονοπάτι.	éna vouno—éna monopati.
Une plaine—une vallée.	μία πεδιάς—μία κοιλάς.	mia pédhias—mia kilas.
Un rocher—un bois.	ἕνας βράχος—ἕνα δάσος.	énas vrachos—éna dhaços.
Quel est cet arbre?	τί εἶναι αὐτό τὸ δένδρον.	ti iné afto to dhendron.
Le nord—le sud.	ὁ βοῤῥᾶς—ὁ νότος.	o vorras—o notos.
L'ouest—l'est.	ἡ δυσίς—ἡ ἀνατολή.	i dhycis—i anatoli.
La Grèce—un Grec.	ἡ Ἑλλάς—ἕνας Ἕλλην.	i Hellas—énas Hellin.
La Morée—la Roumélie.	ὁ Μοριᾶς—ἡ Ρούμελι. [της.	o Morias—i Roumeli.
Un Turc—un Albanais.	ἕνας Τοῦρκος—ἕνας Ἀρβανή-	enas Tourcos—énas Arvani-
La France—un Français.	ἡ Γαλλία—ἕνας Γάλλος.	i Gallia—énas Gallos. [tis.
L'Angleterre—un Anglais.	ἡ Ἀγγλία—ἕνας Ἄγγλος.	i Anglia—énas Anglos.
Un Italien—un Russe.	ἕνας Ἰταλός—ἕνας Ρῶσσος.	énas Italos—énas Rossos.
Fera-t-il beau demain?	θά κάμη καλὸν καιρόν αὔριον	tha kami kalon kèron avrion?
Il pleuvra—il a plu hier.	θὰ βρέξη—ἔβρεξε χθές.	tha vrexi—évrexé chtès.
Il pleut—il fait un grand vent.	βρέχει—κάμνε πολὺν ἄνεμον.	vrechi—kamné polyn anemon.
Une tempête—un orage.	μία φουρτοῦνα—μία μπόρα.	mia fourtouna—mia bora.
Pour appeler, etc.	Διὰ νὰ φωνάξουν.	*Dhia na fonaxoun.*
Frère!	ἀδελφέ!	adhelfé!
Comment t'appelles-tu?	πῶς σε λένε;	pôs sé léné?
Viens ici!—va-t'en!	ἔλα ἐδῶ—φύγε.	ela édhô!—fyghé!
Prends garde!—gare!	πρόσεχε—βάρδα.	procéché!—varda!
Bonjour—bonsoir!	καλημέρα—καλησπέρα.	kaliméra—kalispéra.
Adieu.	εἰς τὸ καλό.	is to kalo.
Vous êtes un brave homme.	εἶσαι καλὸς ἄνθρωπος.	icé kalos anthropos.
Je suis malade.	εἶμαι ἄῤῥωστος.	imé arrostos.
Allez chercher un médecin.	πήγαινε νὰ εὕρης ἕνα ἰατρό.	pighènè na evris ena iatro.
Je tousse—j'ai la fièvre.	βήχω—ἔχω θέρμη.	vicho—écho thermi.
J'ai mal à la tête.	πονεῖ τὸ κεφάλι μου.	poni to kefali mou.
J'ai la diarrhée.	ἔχω διάῤῥοια.	écho diarria.
Y a-t-il ici un pharmacien?	εὑρίσκεται ἐδῶ ἕνας φαρμακοποιός; [κόν.	évriskété édho énas pharmacopios? [kon.
Un purgatif—un vomitif.	ἕνα καθάρσιο—ἕνα ἐμετι-	éna katharsio—éna éméti-
Un fébrifuge — un cataplasme.	ἕνα ἀντιπυρετικόν—ἕνα κατάπλασμα.	éna andipyreticon—éna cataplasma.
Un emplâtre—de la charpie.	ἕνα ἐμπλαστρόν—ξαντό.	éna emplastron—xanto.
La poste.	Τὸ ταχυδρομεῖον.	*To tachydhromion.*
A quelle heure arrive le courrier?	τί ὥρα φθάνει ὁ ταχυδρόμος;	ti hora flani o tachydhromos?
Avez-vous une lettre pour M. N...?	ἔχεις γράμμα διὰ τὸν Κύριον Ν...;	échis gramma dia ton Kyrion N...?
Combien paye-t-elle?	τί θὰ πληρώσω;	ti tha pliroço?
Faut-il affranchir?	πρέπει νὰ πληρώσω;	prépi na pliroço?

Verbes.	Ῥήματα.	*Rhimata.*
Être—c'est—je suis.	εἶναι—εἶμαι.	iné—imè.
Nous sommes—j'étais.	εἴμεθα—ἤμουν.	imétha—imoun.
Nous étions.	ἤμεθα.	imétha.
J'ai—as-tu?—il a.	ἔχω—ἔχεις;—ἔχει.	écho—échis?—échi.
Nous avons — Avez-vous? —ils ont.	ἔχομεν—ἔχετε;—ἔχουν.	échomen—échété?—échoun
Je veux—veux-tu?	θέλω—θέλεις;	thélo—thélis?
Nous voulons—voulez-vous?	θέλομεν—θέλετε;	thélomen—thélété?
Je peux—peux-tu? — peut-on?	ἠμπορῶ — ἠμπορεῖς; — ἠμποροῦν;	imboró—imboris? — imboroum?
Nous pouvons-pouvez-vous?	ἠμποροῦμεν—ἠμπορεῖτε;	imboroumen—imborité?
Je vais—tu vas.	πηγαίνω—πηγαίνεις.	pighèno—pighènis.
Nous allons—j'irai.	πηγαίνομεν—θὰ πάγω.	pighènomèn—tha pago.
Nous sommes allés.	ἐπήγαμεν.	epigamèn.

Autres verbes.	Ἄλλα ῥήματα.	*Alla rhimata.*
Je mange—je bois—je dors.	τρώγω—πίνω—κοιμοῦμαι.	trogo—pino—kimoumè.
Je me repose—je fume.	ἀναπαύομαι—καπνίζω.	anapavomè—kapnizo.
Je marche — je cours — je nage.	περιπατῶ — τρέχω — κολυμβῶ.	péripató— trécho — kolymvo.
Je monte à cheval.	ἱππεύω.	ippévo.
Je monte—je descends.	ἀναβαίνω—καταβαίνω.	anavèno—katavèno.
Je pars—j'arrive.	ἀναχωρῶ—φθάνω.	anachoro—ftano.
Je viens—je reviens.	ἔρχομαι—ἐπιστρέφω.	erchomè—épistréfo.
J'apprends—je comprends.	μανθάνω—καταλαμβάνω.	manthauo—katalamvano.
Je ne comprends pas.	δὲν καταλαμβάνω.	dhén katalamvano.
Je connais—je crois.	γνωρίζω—νομίζω.	gnorizo—nomizo.
J'entends — je pense — je parle.	ἀκούω — στοχάζομαι — ὁμιλῶ.	akouó—stochadzomè—omiló.
Parlez-vous français?	ὁμιλεῖς γαλλικά;	omilis gallica?
Parlez plus lentement.	μίλα πλέον ἀγάλια.	mila pléon agalia.
Je sais—je sais l'italien.	ἠξεύρω—ἠξεύρω τὰ ἰταλικά	ixevró—ixevro ta italica.
Je sens—je me souviens.	μυρίζω—ἐνθυμοῦμαι.	myridso—enthymoumè.
Je vois—voyez-vous?	βλέπω—βλέπεις;	vlépo—vlépis?

Substantifs.	Οὐσιαστικά.	*Oussiastika.*
L'homme—le mari.	ὁ ἄνθρωπως—ὁ ἄνδρας.	o antropos—o andras.
La femme—l'épouse.	ἡ γυναῖκα—ἡ σύζυγος.	i gynéka—i syzigos.
Le père—la mère.	ὁ πατήρ—ἡ μήτηρ.	o patir—i mitir.
L'enfant — le garçon — la fille.	τὸ παιδί—τὸ ἀγόρι—τὸ κορίτσι.	to pèdhi—to agori—to koritsi.
Le frère—la sœur.	ὁ ἀδελφός—ἡ ἀδελφή.	o adelfos—i adelfi.
Le corps—la tête.	τὸ σῶμα—τὸ κεφάλι.	to sôma—to kefali.
Le bras—la main.	ὁ βραχίων—τὸ χέρι.	o vrachiôn—to chéri.
La jambe—le pied.	ἡ κνήμη—τὸ ποδάρι.	i knimi—to podhari.

Professions.	Ἐπαγγέλματα.	*Epanguelmata.*
Douanier—gendarme.	τελώνης—χωροφύλαξ.	telonis—chorofilax.
Soldat—médecin.	στρατιώτης—ἰατρός.	stratiôtis—iatros.
Prêtre—moine.	παπᾶς—καλόγηρος.	papâs—kaloghiros.

Tailleur—cordonnier.	ῥάπτης—ὑποδηματοποιός.	raftis—ypodhimatopios.
Marchand—épicier.	ἔμπορος—μπακάλης.	emboros—bakalis (turc).
Perruquier—libraire.	κουρεύς—βιβλιοπώλης.	koureſs—vivliopolis.
Blanchisseuse.	πλύστρα.	plystra.

Habillements.	Ἐνδύματα.	*Endhymata.*
Chapeau—bonnet grec.	καπέλο—φέσι.	kapélo—féci.
Habit—pantalcn.	ῥοῦχο—πανταλόνι.	roucho—pandaloni.
Manteau—soulier.	μαντέλο—παπούτζια.	mandélo—papoutsia.
Robe—jupe.	φουστάνι—μισόφουστάνι.	foustani—miçofoustani.
Chemise—les bas.	ποκάμισο—κάλτσαις.	pocamiso—caltsès.
Mouchoir—ceinture.	μανδύλι—ζώνη.	mandyli—zoni.

Armes.	Ὅπλα.	*Hopla.*
Fusil—pistolet.	τουφέκι—πιστόλι.	touféki (turc)—pistoli.
Sabre—couteau.	σπαδί—μαχαίρι.	spadhi—machèri.

Adjectifs.	Ἐπίθετα.	*Épitheta.*
Bon—meilleur—très-bon.	καλός—καλλίτερος—πολὺ καλός.	kalos—kalliteros—poly kalos.
Mauvais—méchant.	κακός—ἀχρεῖος.	kalos—achrios.
Grand—petit.	μεγάλος—μικρός.	megalos—micros.
Beau—laid.	εὔμορφος—ἄσχημος.	evmorfos—aschimos.
Élevé—bas.	ὑψηλός—χαμηλός.	ypsilos—chamilos.
Éloigné—rapproché.	μακρινός—κοντινός.	macrinos—condinos.
Mouillé—sec.	βρεμένος—ξερός.	vréménos—xéros.
Propre—sale.	παστρικός—βρομικός.	pastrikos—vromicos.
Cher—bon marché.	ἀκριβός—φθινός.	akrivos—ftinos.
Nécessaire—inutile.	ἀναγκαῖος—περιττός.	anankèos—perittos.
Chaud—froid.	ζεστός—κρύος.	zestos—krios.
Fort—faible.	δυνατός—ἀδύνατος.	dhynatos—adhynatos.
Malade—bien portant.	ἄρρωστος—ὑγιής.	arrostos—yghiis.
Poli—impoli.	εὐγενής—ἀπολίτευτος.	evghenis—apoliteftos.
Fidèle—trompeur.	πιστός—ἀπατηλός.	pistos—apatilos.
Honnête—voleur.	τίμιος—κλέπτης.	timios—kleptis.
Laborieux—paresseux.	φιλόπονος—ὀκνηρός.	philoponos—okniros.

Couleurs.	Χρώματα.	*Chromata.*
Blanc—noir.	ἄσπρο—μαῦρο.	aspro—mavro.
Brun—gris.	σκοῦρο—λευκόφαιον.	skouro—lefkofeon.
Rouge—jaune.	κόκινο—κίτρινο.	kokino—kiterno.
Bleu—vert.	μαβί—πράσινο.	mavi—pracino.

Adverbes.	Ἐπιῤῥήματα.	*Épirimata.*
Là (où je suis).	ἐκεῖ (ὅπου εἶμαι).	éki (opou imè).
De là.	ἀπ' ἐκεῖ.	ap' éki.
En haut—en bas.	ἐπάνω—κάτω.	épano—kato.
En dedans—en dehors.	μέσα—ἔξω.	meça—exo.
Autour—auprès.	πέριξ—κόντα.	périx—konda.
En face—derrière.	ἀντίκρυ—ὀπίσω.	andikri—opiço.
En avant—en arrière.	ἐμπρός—ὀπίσω.	embros—opiço.

Un peu—beaucoup.	ὀλίγο—πολύ.	oligo—poly.
Trop—pas du tout.	παρὰ πολύ—καθόλου.	para poly—katholou.
Combien ?—comment?	πόσο ;—πῶς ;	poço ?—pôs ?
Jamais—toujours.	ποτέ—πάντα.	poté—panda.
Souvent—quelquefois.	συχνά—κάποτε.	sychna—kapotè.
Longtemps—autrefois.	πολὺ καιρὸν—ἄλλοτε.	poly kèron—aloté.
Dernièrement — tout de suite.	ἐσχάτως—εὐθύς.	eschatôs—eftis.
Tôt—tard.	νώρις—ξώρας.	noris—xoras.

Prépositions.	Προθέσεις.	*Prothessis.*
A (aller à).	εἰς (πηγαίνω εἰς).	is (pighèno is).
De (venir de).	ἀπὸ (ἔρχομαι ἀπό).	erchomè apo.
Dans—hors de.	ἐντός—ἐκτός.	endos -ectos.
Sur—sous.	ἐπάνω—ἀποκάτω.	épano—apokato.
Avec—sans.	μαζύ, με—χωρίς.	mazi, mé—choris.
Pour—contre.	διά—κατά.	dhia —kata.
Pendant—après.	ἐνῷ—μετά.	énô—méta.

Section VI.—Manière de voyager, itinéraires, etc.

§ 1. Communications maritimes.—On se rend ordinairement en Grèce par Marseille, Trieste ou Constantinople. Les paquebots à vapeur des *Messageries impériales françaises* et du *Lloyd autrichien*, ont établi à cet effet des services d'une grande régularité (*V*. Introduction générale). Les paquebots français conduisent de Marseille au Pirée, soit directement par le détroit de Messine, soit par Malte et Syra. Les paquebots autrichiens conduisent de Trieste à Corfou et de là au Pirée, soit en doublant la Morée, soit en traversant le golfe et l'isthme de Corinthe. On peut encore se rendre de Malte à Patras et Corfou par les paquebots-poste anglais. Les paquebots français et autrichiens mettent également la Grèce en communication avec Constantinople, soit directement, soit par Smyrne (*V*. le Pirée). Trois vapeurs grecs font le service des côtes de la Grèce et des Cyclades jusqu'à Santorin (*V*. le Pirée). On se rend en Crète, soit par un service du Lloyd, partant de Syra, soit par un vapeur turc. On trouve enfin continuellement de petits bâtiments grecs à voile, caïques ou brigantines, pour tous les points de l'Archipel ; mais c'est là une navigation aventureuse, sujette à mille retards, si le vent est contraire, et quelquefois périlleuse, malgré l'habileté incontestable des marins grecs. Il n'y a plus guère de *quarantaines* qu'à Syra, pour les provenances de la Turquie. Encore la quarantaine n'est-elle ordinairement que de vingt-quatre heures, comptées à partir de l'heure de l'arrivée.

§ 2. Hôtels, khani, hospitalité, couvents.—On ne trouve d'hôtels qu'à Corfou, à Syra, au Pirée, à Athènes, à Patras, à Chalcis, à Nauplie et à Corinthe. Dans cette dernière ville, l'hôtel n'est qu'un misérable bouge ; ceux des autres villes sont fort modestes. Athènes possède deux bons hôtels. Partout ailleurs il faut se contenter de *khani*, comme en Turquie. Le khani est un bâtiment où l'on ne trouve ordinairement que le toit et les quatre murs. Il se compose d'une chambre unique ;

les fenêtres, quand il y en a, sont à peine fermées par un volet de bois : quelquefois un plancher, une espèce de lit de camp, rarement une natte, en forment tout l'ameublement. Les tables, et surtout les chaises, y sont presque inconnues. Le voyageur doit apporter avec lui son lit, ses provisions de bouche. Cependant on trouve souvent, mais pas toujours, « du pain, du vin, de l'orge et des fers pour les chevaux, de la corde pour les bagages, des allumettes, du savon, et cette épicerie élémentaire qui suffit aux besoins des Grecs. » Le matin, on paye au khangi un prix encore assez élevé pour un aussi mauvais gîte. A défaut du khani, on a l'hospitalité des paysans. On vous cède un coin pour installer votre matelas : on y couche ordinairement pêle-mêle avec la famille grecque, qui vous observe avec une curiosité naïve, et vous obsède souvent de sa familiarité. Mais on se fait à tout, et ce que l'on perd en confortable, on le retrouve en couleur locale, en détails de mœurs intéressants. Dans quelques localités, on reçoit une hospitalité plus confortable, chez le *parèdre*, ou chez quelque habitant notable. Enfin, quelquefois on loge dans les couvents. Les moines grecs sont d'une humeur facile et agréable, et ne se piquent d'aucune austérité ; ils accueillent gaiement le voyageur. L'hospitalité est gratuite ; mais il est bon d'y apporter ses provisions, et il est d'usage de donner cinq francs par personne : le couvent fournit le vin et le gîte. Cette hospitalité est donc souvent plus coûteuse que le séjour dans les auberges et les khanis.

§ 3. Chevaux, agoyates, courriers.—Il est plus facile d'arriver en Grèce que de voyager dans l'intérieur du pays. Nous avons vu que la Grèce ne possède que trente lieues de routes en sept tronçons. Ce n'est donc qu'à cheval qu'on peut parcourir cette contrée. Outre sa monture, le voyageur doit avoir des chevaux pour porter les bagages, les matelas, la cantine ou batterie de cuisine, les provisions de bouche, une table et des siéges pliants, etc. Les *agoyates*, ou conducteurs de chevaux, suivent à pied. « C'est un rude métier, dit M. About, que celui de ces pauvres agoyates, qui font quelquefois des voyages de cinquante jours à pied avec des cavaliers. Ils se lèvent avant tout le monde pour panser les chevaux ; ils se couchent quand les voyageurs sont endormis ; souvent même ils passent la nuit à garder leurs bêtes, lorsqu'on traverse un pays sujet à caution. Ils se nourrissent à leurs frais, eux et leurs chevaux ; ils dorment dans un manteau à la belle étoile ; ils supportent le soleil et la pluie, le froid dans les montagnes, le chaud dans les plaines; et, après tant de fatigues, *leurs seigneurs*, comme ils disent, leur donnent ce qu'ils jugent à propos, car il ne leur est rien dû que le loyer de leurs chevaux. » C'est se montrer généreux que de leur donner cinq francs de pourboire. au bout de huit à dix jours. Les chevaux d'agoyate se payent quatre francs cinquante centimes par jour ; moitié les jours où ils ne marchent pas. Il est assez difficile, même à Athènes, de trouver une selle convenable. Les selles grecques ne sont que des espèces de bâts, garnis de bois, fort durs et fort incommodes. Un voyageur *parlant le grec*, possédant une cantine de voyage, son matelas, ses couvertures, muni d'une bonne carte et d'un bon itinéraire, peut aller seul avec deux chevaux et son

4.

agoyate; mais il dépensera difficilement moins de vingt francs par jour. Le voyageur qui ne réunit pas ces conditions doit s'adresser à un *courrier*, qui lui sert d'interprète, de guide, de cicerone, quelquefois de cuisinier, lui fournit les chevaux, les matelas, la cantine, la nourriture et le gîte, moyennant un prix convenu, qui varie de vingt à quarante francs par jour, suivant le nombre des chevaux, le confortable du traitement qu'on exige, suivant aussi le nombre de voyageurs qu'il est chargé de conduire. Le courrier est un type curieux dont les voyageurs, et notamment M. About et Mme de Gasparin, nous ont donné de spirituels portraits. C'est un polyglotte, qui parle souvent, outre le grec, le turc et l'arabe, deux ou trois langues de l'Europe, l'italien, l'anglais, le français, ou l'allemand. Il connaît les routes et les curiosités du pays; il explique les antiquités. Il aime à se revêtir de costumes brillants et variés, comme pour donner à ses voyageurs un beau spécimen de la nation grecque. Le courrier règne en despote sur les agoyates. Sa spécialité est de connaître les bons gîtes; il a des connaissances, des amis, dans toutes les localités. « Khan, auberge, maison particulière, tout, dit Mme de Gasparin, reconnaît sa puissance. Dès qu'il se présente, le maître et la maîtresse sont comme s'ils n'étaient plus. Il s'empare des chambres, les meuble, sert ses voyageurs, commande en général d'armée. Le cuisinier descend de cheval, allume son feu, souvent en plein air. Une demi-heure, trois quarts d'heure, et le dîner est sur la table. Le matin, on déjeune rapidement, on plie bagage, et le soir, quatre autres murailles aussi désolées revêtiront en un clin d'œil la même apparence confortable. »

§ 4. **Saison favorable, hygiène, impression générale du voyage en Grèce.**—La saison la plus favorable pour parcourir la Grèce est le printemps, du milieu d'avril à la fin de mai : juin, juillet et août sont trop chauds ; septembre et octobre sont favorables pour la température, mais la végétation est brûlée, tout semble d'une aridité désolante. A partir de novembre, les pluies et le froid rendent le voyage sinon impraticable, au moins très-pénible. La Grèce est un pays insalubre, et le voyageur ne devra pas négliger les précautions hygiéniques que nous avons indiquées dans notre Introduction générale. Le voyage dans l'intérieur de la Grèce demande une certaine énergie. Les mauvais gîtes, la mauvaise nourriture, les fatigues du cheval, rendent ce voyage très-difficile pour les femmes. En est-on dédommagé par la beauté du pays, des ruines antiques? Pour la plupart des touristes, ce voyage, il vaut mieux le dire d'avance, est la source d'un profond mécompte. « Il en reste, dit Mme de Gasparin, l'impression d'un travail qui n'est pas tout à fait en proportion avec le résultat. Du côté pittoresque, il y a quelques aspects admirables, comme partout où ces deux éléments, la mer et les montagnes, se trouvent en contact. L'Arcadie, la Messénie, la Laconie, de nos jours, de même qu'aux temps antiques, sont le jardin de la Grèce. Mais que d'étendues pierreuses, désertes, que de croupes osseuses et décharnées ne faut-il pas traverser pour rencontrer de tels tableaux ! Du côté des monuments encore, il y a disproportion entre le plaisir et la peine. Parcourir la Grèce pour ne voir que ce qu'elle renferme à l'heure présente, sans jeter un

regard en arrière, sans jeter un regard en avant, c'est faire une mauvaise opération. Le voyage ne prend sa valeur que jour après jour. Chaque lecture lui donne du prix, en reçoit de lui, pour mieux dire. Il communique un caractère de réalité à ce qui n'était guère qu'abstraction. On s'accoutume involontairement à lire l'histoire grecque comme on lirait un poëme épique. On croit bien à l'existence des guerriers, des philosophes, des législateurs ; mais ils agissent dans un monde imaginaire, ils participent du vague de ce monde-là. Après le voyage de Grèce, les événements prennent des proportions vraies. Tout cela secoue sa poussière, vit, marche dans notre planète, sous notre soleil. Aussi la physionomie du pays, l'emplacement des grandes cités, la configuration des États, offrent-ils un intérêt plus réel que les monuments ou que les beautés de la nature. Là sont les richesses du voyage, et, comme elles ne se découvrent que rétrospectivement, comme au moment même on tient un plus grand compte de ce qui parle aux yeux que de ce qui parle à la pensée, il en résulte que, sur l'heure, le voyage ne répond pas tout à fait à ce qu'on en attendait. »

§ 5. — Modèles d'itinéraires.

1° Athènes et l'Attique.

Athènes et ses antiquités	2 j.
Athènes à Éleusis, et retour par le Pirée	1
Athènes à Philé, et retour	1
Athènes au Pentélique et à Marathon, et retour à Athènes	2
Athènes à Sunium, par Raphti, et retour par Vari	2
Total	8 j.
Ou bien Athènes au Pentélique, à Marathon, et retour par Raphti, Sunium et Vari	3 j.
Total	7 j.

2° Athènes, Égine, Nauplie, Argos, retour par Corinthe. (*Recommandé.*)

Du Pirée à Égine (débarquer au petit port d'Hagia-Marina pour voir le Temple), et se rembarquer pour Épidaure	1 j.
D'Épidaure à Nauplie, par Hiéron.	1
Tirynthe, Argos et Mycènes, Kharvati	1
Kharvati, Némée, Corinthe	1
Corinthe, Mégare	1
Mégare, Éleusis, Athènes	1
Total	6 j.

On peut, à la rigueur, aller en un jour de Nauplie à Corinthe, en envoyant d'avance des chevaux à Mycènes, et en visitant soi-même en voiture, Tirynthe, Argos et Mycènes.

3° Athènes, Thèbes, Delphes, et retour par le golfe de Corinthe.

Athènes, Éleusis, Éleuthères	1 j.
Éleuthères, Thèbes, Platée, Leuctres, Thespie	1
Thespie, Livadie, Chéronée	1
Chéronée, Davlia, Delphes	1
Delphes, Salona, — retour à Corinthe par le bateau du Lloyd (le jeudi)	1
Corinthe, Calamaki, le Pirée (par mer), Athènes	1 j.
Total	6 j.

4° D'Athènes aux Thermopyles, retour par l'Eubée.

Athènes à Thèbes, par Philé	1 j.
Platée, Leuctres, Thespie	1
Thespie, Hiéron des Muses, Coronée, Livadie	1
Livadie, Orchomène, Chéronée, Krevassara	1
Krevassara, Boudonitza	1
Boudonitza, Thermopyles, Lamia.	1
Lamia, Stylidha, Lithada (Eubée).	1
Lithada, Ædipsos	1
Ædipsos, Kokkino-Milia	1
Kokkino-Milia-Achmet-Aga	1
Achmet-Aga, Chalcis	1
Chalcis, Oropos, Marcopoulo	1

Marcopoulo, Marathon, Athènes.	1
Total......	13 j.

5o Tournée de 34 jours. (*Recommandée.*)

Athènes, Éleusis, Mégare........	1 j.
Mégare, Corinthe.............	1
Corinthe, Cléone, Némée, Mycènes, Kharvati.............	1
Kharvati, Tirynthe, Nauplie, Argos......................	1
Argos, Tsipiana................	1
Tsipiana, Mantinée, Tripolitza, Tégée, Krya-Vrysa.............	1
Krya-Vrysa, Kravata, Sparte...	1
Sparte, Mistra.................	1
Sparte, source de l'Eurotas, Léondari........................	1
Léondari, Mégalopolis, couvent de Vourkano.................	1
Vourkano, Messène, Androusa...	1
Androusa, Navarin..............	1
Navarin, Philiatra, Arkadia.....	1
Arkadia, Sidéro-Kastro, Phigalée.	1
Phigalée, Bassae, Andritzena....	1
Andritzena, Tsaki, Olympie, Lala.	1
Lala, Tripotamo...............	1
Tripotamo, Kalavryta...........	1
Kalavryta, Mégaspilion, Vostitza.	1
Vostitza, Patras...............	1
Patras, châteaux de Morée et de Roumélie, Lépante...........	1
Lépante, Galaxidi...............	1
Galaxidi, Scala di Salona, Delphes, Arachova	1
Arachova, grotte Corycienne, ascension du Parnasse, couvent de Jérusalem, Davlia.	1
Davlia, Chéronée, Livadie, Orchomène, Krévassara.............	1
Krévassara, Boudonitza.........	1
Boudonitza, Thermopyles, Stylida........................	1
Stylida, Lithada (Eubée), Ædipsos	1
Ædipsos, Kokkino-Milia.	1
Kokkino-Milia-Achmet-Aga......	1
Achmet-Aga, Chalcis...........	1
Chalcis, Thèbes................	1
Thèbes, Leuctres, Platée, Dervéno-Sialési.................	1
Dervéno-Sialési, Phylé, Athènes..	1
Total......	34 j.

6o Tournée de 53 jours.

D'Athènes à Sparte (comme dans la Tournée 5).................	7 j.
Sparte, Mistra, Trypa......	1
Trypa, Kalamata, par le Taygète.	1
Kalamata, Vourkano............	1
De Vourkano à Andritzena (comme dans la Tournée 5)............	5
Andritzena, Tsaki, Olympie, Pyrægos	1
Pyrægos, Palæopolis...........	1
Palæopolis, Metokhi............	1
Metokhi, Patras................	1
Patras, Kalavryta..............	1
Kalavryta, Mégaspilion, Solos (chute du Styx)..............	1
Solos, Phonia..................	1
Phonia, lac Stymphale, Hs. Georgios.......................	1
Hs. Georgios, Sicyone..........	1
Sicyone, Corinthe, et de Corinthe à Patras, par le bateau du Lloyd (le vendredi)................	1
De Patras à Missolonghi, par le bateau du Lloyd (le samedi)...	1
Ou bien par terre :	
Sicyone, khani de Akhouria.....	1
Akhouria, Vostitza.............	1
Vostitza, châteaux de Morée et de Roumélie................	1
Château de Roumélie, Missolonghi........................	1
Missolonghi, Katokhi...........	1
Katokhi, Petala, Dragomeston...	1
Dragomeston, Katouna..........	1
Katouna, Vonitza...............	1
Vonitza à Prévésa, et retour.....	1
Vonitza, Ambrakia.............	1
Ambrakia, Lépenou.............	1
Lépenou, Stratos, Thermos, Vrakhori..	1
Vrakhori, Missolonghi..........	1
Missolonghi, Lépante...........	1
Lépante à Chalcis (comme dans la Tournée 5).................	10
Chalcis, Loukini, Kokkino.......	1
Excursion aux Katavothra.......	1
Kokhino, Thèbes...............	1
Thèbes, Leuctres, Platée, Éleuthères	1
Éleuthères, Athènes...........	1
Total....	51 à 53 j.

CHAPITRE DEUXIÈME.

GRÈCE CONTINENTALE.

ROUTE 3.

DE MARSEILLE AU PIRÉE ET A ATHÈNES

PAR LA LIGNE DIRECTE DU DETROIT DE MESSINE.

1° DE MARSEILLE AUX BOUCHES DE BONIFACIO

(*V*. Route 1, p. 1).

2° DES BOUCHES DE BONIFACIO A MESSINE.

En sortant des Bouches de Bonifacio, le navire gagne le large et se dirige au S.-E. Les montagnes sauvages et désertes de la Sardaigne restent en vue pendant 3 ou 4 h., puis elles disparaissent, et pendant 18 à 20 h. la mer forme partout l'horizon. La première île qui se montre directement au S., par les temps clairs, est l'*île d'Ustica*, située à env. 15 l. au N. de Palerme. Bientôt apparaît l'*archipel des îles Lipari*. 4 ou 5 h. sont encore nécessaires pour l'atteindre et le traverser (*V*. R. 2, p. 5). On passe entre Stromboli et Panaria, on se rapproche du *cap Faro*, et, doublant sa pointe sablonneuse, couverte d'un village et d'un fortin, on arrive à Messine (*V*. p. 5), env. 3 h. après avoir doublé les *îles Lipari*.

3° DE MESSINE AU PIRÉE.

Le navire, s'éloignant du détroit de Messine (*V*. p. 5), reprend sa route vers le S.-E., double le cap *delle Armi*, et pousse au large, en laissant à gauche, au N.-E., le cap *Spartivento*, la dernière pointe de la Calabre, et, en arrière, la côte de Sicile, et le cône gigantesque de l'Etna, qui reste longtemps en vue. 4 ou 5 h. après être sorti de Messine, on est en pleine mer. La première terre qu'on aperçoit après env. 40 h. de navigation est le *cap Matapan*, dominé au N. par la chaîne du Taygète.

Rien n'est moins enchanteur que ce premier aspect de la Grèce. « Je ne crois pas, dit M. About, qu'il existe au monde un désert plus triste et plus désolé que les presqu'îles méridionales de la Morée, qui se terminent par le cap Matapan et le cap Malée. Ce pays, qu'on appelle *le Magne*, semble abandonné des dieux et des hommes. On a beau fatiguer ses yeux, on ne voit que des rochers rougeâtres, sans une maison, sans un arbre. »

Le cap Matapan (ancien cap Ténare) est le point le plus méridional de l'Europe : il sépare le golfe de Messénie, ou de Coron, du golfe de Laconie, ou golfe de Marathonisi. Laissant à gauche ces deux golfes et ce cap, on passe entre l'île d'*Elaphonisi* (en italien de' Cervi), c'est-à-dire des Cerfs, et l'île rocailleuse de *Cerigo*, l'ancienne *Cythère*. Il n'est pas un voyageur qui n'ait signalé le contraste qui existe entre ce rocher aride et désolé, et l'idée qu'on se fait généralement de Cythère, l'île de Vénus. Le *cap Malée*, que l'on découvre ensuite, et que les modernes ont appelé *cap St-Ange*, n'est aussi qu'un rocher à pic, sur la dernière pointe duquel on signale une habitation creusée dans

le roc, ancienne retraite d'un ermite, qui vit là des offrandes des marins, et dont l'unique distraction est de voir passer les navires. MM. Bory de St-Vincent, de Lamartine et autres voyageurs, en ont fait un poétique portrait. Au moment où l'on double le cap Malée, on aperçoit, par les temps clairs, un grand nombre d'îles : vers le S.-S.-E., et derrière Cerigo, la petite île de *Cerigotto* et les *montagnes de la Crète* ; au N.-E., *Milo*, *Anti-Milo*, et *Falconera*. Le navire, mettant alors le cap au N.-N.-E., laisse à gauche le golfe et la ville de *Monemvasie*, passe entre les îlots de *Karavi* et de *Belo-Poulo*, et, rangeant à l'O. le golfe profond d'*Argos* ou de *Nauplie*, et à l'E., les îles de *Siphnos*, *Seriphos* et *Thermia*, double l'île d'*Hydra* et le cap *Skyli* (cap Scyllée), et se dirige au N. par le travers du golfe *Saronique* (golfe d'Egine, ou d'Athènes). A gauche, se découvrent l'île de *Poros*, la presqu'île de *Methana*, qui paraît une île véritable, tant elle est détachée du continent ; l'île d'*Égine*, et une multitude d'îles plus petites : à droite, la petite île *St-Georges d'Arbora* ; plus loin, celle de *Zéa*, et le promontoire méridional de l'Attique, avec les petites îles de *Gaïdouro*, d'*Arsida* et de *Phléva*. Enfin, on voit l'île de *Salamine* (aujourd'hui Coulouri), l'entrée du canal de Salamine et l'île de *Psyttalie*, et, par-dessus le promontoire qui cache le Pirée, la plaine de l'Attique, entourée par les monts Hymette, Pentélique et Parnès, et au milieu de laquelle on distingue le sommet déchiqueté du Lycabette, et le glorieux rocher de l'Acropole, couvert de nobles ruines. Peu de temps après, on entre par un étroit goulet dans un bassin entouré de toutes parts ; c'est le port du Pirée, à l'entrée duquel on remarquera deux pylônes presque submergés, qui portaient les lions de marbre, placés là par le duc Antoine Acciaiuoli, et qui, plus tard, en 1686, furent transportés à Venise par le doge Morosini, et érigés à la porte de l'arsenal de cette ville, où on les admire encore aujourd'hui. Les deux pylônes du Pirée ne portent plus que deux lanternes.

LE PIRÉE.

Débarquement.—Les formalités de débarquement sont presque nulles. La douane n'est pas sévère, et l'on ne demande presque jamais les passe-ports.—Une barque, pour aller à terre, le bagage compris, se paye 1 drachme.—Sur le quai, on trouve des calèches qui conduisent à Athènes pour 3 drachmes. Les cochers savent quelques mots de français, d'anglais, ou au moins d'italien. On fera bien de ne pas s'arrêter au Pirée et d'aller s'installer à Athènes. La visite du Pirée fera plus tard l'objet d'une promenade.

Hôtels. — De l'Europe, — des Puissances alliées ; tous deux très-modestes.

Bateaux à vapeur.—*Messageries impériales françaises.* — Pour Constantinople : — 1° Trajet direct en 40 h. ; tous les vendredis.—2° Par Syra, Smyrne, etc. ; trajet en 5 jours 1/2. Un départ chaque deux semaines, le samedi. — 3° Par Volo et Salonique ; trajet en 5 jours, chaque deux semaines, le samedi.

Pour Marseille. — Trajet direct par Messine en 5 jours.

Lloyd autrichien.—Pour Syra, le samedi, correspondant avec la ligne directe de Trieste. — Pour Syra et Smyrne, le mardi, correspondant à Syra avec la ligne directe de Constantinople, et à Smyrne, avec la ligne de Caramanie et d'Égypte. — Pour Zante, Corfou, Ancône et Trieste, le dimanche.—Pour Callamaki, et, par l'isthme de Corinthe, pour Patras et Corfou (trajet en 4 jours), correspondance à Corfou avec la ligne directe de Trieste.

Vapeurs grecs. — Les vapeurs *Hydra*, *Reine de Grèce* et *Panhel-*

lanion font alternativement, et de 15 jours en 15 jours, les voyages suivants :

Du Pirée à Kalamaki (le jeudi);

Du Pirée à Santorin, touchant à Syra, Tinos, Andros, Myconi, Délos, Naxos, Paros, Ios et Cithnos (le samedi) ;

Du Pirée à Chalcis, Atalanti, Œdipsos et Stylida (le samedi);

Du Pirée à toutes les échelles de Morée, Nauplie, Gythion, Kalamata, Navarin, Katakolon, Zanthe, Cyllène, Missolonghi, Patras, Naupacte, Vostitza, Salona et Loutraki (le jeudi);

Tous les 8 jours (le vendredi) du Pirée à Paros, Hydra, Spetzia et Nauplie.

Ces bateaux laissent beaucoup à désirer pour le confortable.

Le Pirée moderne est une ville qui ne fait que de naître, et de laquelle on ne peut rien dire. La plupart des voyageurs se sont même égayés ou lamentés sur le contraste que présente le premier aspect de cette petite ville, avec l'espèce de sentiment religieux dont le voyageur se sent ému en débarquant sur cette terre classique. La population criarde et bariolée qui vient l'assaillir à son débarquement, les fiacres bizarres et délabrés, traînés par des haridelles, qui s'offrent pour le conduire à Athènes, le font retomber dans une réalité bien éloignée des grandes idées que réveillent en lui les souvenirs antiques. — « Le Pirée, dit M. About, est un village de quatre ou cinq mille habitants, tout en cabarets et en magasins. » La douane, le lazaret, une école militaire et une église, sont les principaux édifices du Pirée. Un jardin a été établi par les soldats anglo-français pendant l'occupation de 1854 à 1857 : sera-t-il entretenu, ou abandonné par l'incurie des Grecs, comme le prédit M. About?—Le port est petit, mais bon: les vaisseaux de ligne peuvent y mouiller : il y a dix brasses et demie d'eau sur un fond de vase. Cependant il ne peut contenir qu'une faible escadre.

Au Pirée, comme d'ailleurs dans toute la Grèce, ce n'est pas la nullité du présent qui peut intéresser l'étranger, ce sont les souvenirs de l'antiquité.

Histoire et topographie ancienne (*V.* le petit plan annexé à celui d'Athènes). — « La presqu'île du Pirée, ou de Munychie, éloignée de 7 kil. d'Athènes, consiste en deux collines rocheuses, réunies par un isthme étroit : celle de l'E. est la plus haute et la plus rapprochée de la ville. Cette péninsule est creusée de trois bassins naturels. « Il fut un temps, dit M. Hanriot[1], où l'on conservait encore le souvenir de l'époque à laquelle cette presqu'île n'était pas unie au continent, et formait une île au-devant de la plaine. Après même que cette réunion se fut opérée, par l'exhaussement spontané du sol, la partie de la plaine qui jadis était recouverte par la mer continua de s'appeler fond de mer, Ἁλίπεδον, et aujourd'hui encore cet ancien fond de mer, stérile, plat, hérissé de joncs, révèle bien son premier état. Le nom même du Pirée, qui veut dire le passage, le trajet, se rapporte à cette circonstance. » Nous savons que, jusqu'au temps des guerres médiques, les Athéniens n'avaient qu'un port, nommé *Phalère*, et que le Pirée, ancien dème, ne prit de l'importance qu'au temps de Thémistocle, qui établit la marine d'Athènes dans le plus spacieux des trois bassins de la péninsule. Celle-ci fut entièrement entourée d'un mur, qui avait 60 stades de circonférence ; il passait pour être imprenable et plus fort que celui d'Athènes. Sa hauteur était, selon Appien, de 40 coudées, ou env. 60 pieds. Il avait 15 pieds d'épaisseur, et était entièrement formé de pierres de

1. Recherches sur la topographie des Dèmes de l'Attique; V. aussi W. Smith, *Dict. of Greek and Roman Geography.*

taille, réunies par des crampons de métal. Ces murs entouraient aussi le petit promontoire d'Etionie, qu'il rejoignait entre le grand port et le marais salé, appelé *Halæ*. Ces fortifications étaient réunies à celle d'Athènes par les *longs murs*, entre lesquels était ménagée la route appelée Ἀμαξιτός. Le Pirée lui-même contenait trois ports : le port Kantharos, (port militaire); le port de Zéa, destiné spécialement aux barques chargées de blé, et l'Aphrodision, pour les autres bâtiments. Munychie n'était pas un dème ; c'était le nom d'un autre port de la péninsule et de la forteresse du Pirée. Thrasybule, en s'emparant de Munychie, tint en échec le pouvoir des trente tyrans. Les successeurs d'Alexandre mirent garnison à Munychie, qui fut possédée successivement par Antipater, 322 av. J. C. ; Cassandre, 318 ; Démétrius Poliorcète, 307 ; reprise par les Athéniens, sous Olympiodore, en 287, elle retomba aux mains des Macédoniens, sous les règnes d'Antigone et de Démétrius II ; Aratus la leur racheta. Enfin, Sylla détruisit de fond en comble le Pirée, ses arsenaux et ses fortifications. Le Pirée ne se releva jamais de sa ruine ; Strabon le décrit comme un petit v., situé autour du port et du temple de Jupiter Sauveur. — « Des trois ports que forme la presqu'île de Munychie et du Pirée, dit M. Hanriot, le plus grand et le plus occidental s'appelle vulgairement aujourd'hui *Stolimani*, ou Porto-Draco, Porto-Leone (probablement à cause des lions de marbre élevés autrefois à son entrée, et dont nous avons parlé) ; le plus petit et le plus oriental est appelé *Porto-Phanari*, et celui du milieu reçoit le nom de *Pacha-Limani*, ou encore de *Stratiotiki*. Récemment encore, il était universellement admis que le Stolimani, ou Porto-Leone, était l'ancien Pirée ; le Porto-Phanari, *Phalère*, et le Stratiotiki, *Munychie*. Il a plu à un jeune antiquitaire allemand, M. Ulrichs, de tout remettre en question[1]. Le Porto-Phanari, autrefois Phalère, est devenu Munychie ; le Stratiotiki, autrefois Munychie, est devenu Zéa ; le Phalère a été relégué à la pointe Trispyrghi, extrémité E. de la rade ; le Pirée, grâce à Dieu, est resté le Pirée. De graves autorités, telles que celles de Kiepert, et du savant Forbiger, ont sanctionné ce bouleversement. Les raisons principales de ce nouveau plan sont :—1° Que le mur Phalérique, suivant Thucydide, était long seulement de 35 stades, tandis que les deux longs murs du Pirée en avaient 40 ; d'où il suit que le port Phalère était plus rapproché de la ville que le Pirée : conclusion conforme, d'ailleurs, avec l'assertion de Pausanias, qui parle de Phalère comme se trouvant à l'endroit où la mer était le plus rapprochée de la ville. — 2° Que, à la pointe Trispyrghi, qui est l'endroit où la mer se rapproche le plus de la ville, il existe encore sous l'eau un ancien môle, et sur la rive des restes de murailles, et même des débris du mur Phalérique, débris dénotés en outre par l'appellation actuelle de cette saillie de la côte. —3° Que des inscriptions nouvellement découvertes permettent de supposer que le port de Zéa se trouvait en dehors du grand port du Pirée, et donnent lieu, par conséquent, de lui attribuer l'un des deux bassins de moindre étendue, que forme à l'E. la presqu'île de Munychie.—A ces raisons principales, j'opposerai quelques objections : Pour placer un port au cap Trispyrghi, il faut de toute nécessité que celui-ci puisse être supposé avoir été jadis un port. Or c'est ce qui n'est pas à mes yeux possible. Dans tout le pourtour de ce cap, et au coin Hagios Georgios, où particulièrement M. Ulrichs veut établir le port de Phalère, la mer, très-peu profonde, n'offre qu'un lit de rochers, qui sont le prolongement du cap lui-même, et

1. Ulrichs, Οἱ λιμένες καὶ τὰ μακρὰ τείχη τῶν Ἀθηνῶν, 1843.

qui ne se prête nullement à l'ancrage des barques. Ce sont sans doute ces rochers que M. Ulrichs aura pris pour les restes d'un môle dont, à la vérité, je n'ai jamais aperçu aucun vestige. J'ajouterai que, si peu exigeants que fussent les anciens dans le choix de leurs ports, il est bien difficile cependant de leur prêter l'idée d'avoir choisi pour port un endroit où le rivage ne forme aucun rentrant sensible, où le flot du large n'est repoussé par aucune barrière naturelle, et où leurs barques, ne pouvant ni s'ancrer, ni s'abriter, eussent été, au premier vent, ou jetées à la côte, ou emportées en pleine mer. Que d'ailleurs le mur de 35 stades, appelé *Phalérique*, aboutit à cette pointe Trispyrghi; si en effet ce mur est définitivement établi et reconnu, cela ne contredit en rien l'existence du port de Phalère à l'autre extrémité de la baie : ce mur protégeait et enfermait la baie de Phalère, et cela suffisait pour qu'il s'appelât *Phalérique*. Le passage de Pausanias cité semble aussi se rapporter, non au port de Phalère, mais à la rade de ce même nom, laquelle est en effet, dans sa courbure centrale, le point de la mer le plus rapproché d'Athènes. »—M. Hanriot voit encore, dans l'étymologie de Phalère (φαληριάω, blanchir d'écume), une concordance notable avec le rocher du port Phanari, qui est le seul de la côte où la vague vienne briser d'une manière remarquable, et visible de toute la plaine d'Athènes. Le nom actuel de Porto-Phanari semble aussi un souvenir de l'ancien nom. « Le nom de Phalère étant ainsi, nonobstant les observations de M. Ulrichs, conservé au Porto-Phanari, tout le système de ce savant est mis en péril. Le port de Stratiotiki, dès lors, ne peut plus être que Munychie, et Zéa rentre dans le Pirée, d'où M. Ulrichs s'est appliqué à le faire sortir. »

D'après cette réfutation du système de M. Ulrichs, les édifices du Pirée, décrits par les auteurs anciens, et que cet antiquaire avait plus ou moins disséminés, doivent être en général placés autour du nouveau port ; mais il n'en reste plus de vestiges. Le port Cantharos se trouvait dans l'enfoncement le plus méridional, près la douane actuelle; le port de Zéa, avec les cinq portiques (στοαὶ πέντε), et le Phreathys, qui en était voisin, semblent être à la partie N. du port, vers le marais de Halæ. Entre les deux s'étendaient l'Aphrodisium et l'Emporium, ou port de commerce. La forteresse de Munychie, son temple d'*Artémis Munychia* et le *Bendideion*, doivent être placés sur la presqu'île méridionale. Cette colline est creusée d'anciennes carrières et de cavernes, conformément à la description de Strabon. Sur toute sa circonférence, le long de la mer, on retrouve des vestiges d'anciennes murailles. Elle se termine à l'O. par le promontoire d'Alcimus, qui se trouve à droite quand on entre dans le port. En suivant le rivage, le long de ce promontoire, on arrive en 30 m. au *Tombeau de Thémistocle*, situé presque immédiatement en arrière du mât qui sert à faire les signaux, sur la pointe la plus extrême, et à l'entrée d'une petite crique. C'est une fosse rectangulaire creusée dans le rocher, et que la vague vient remplir ; elle regarde Salamine : à côté est une fosse semblable qui regarde la pleine mer; près de là gisent de gros tronçons de colonnes. C'est là, en vue de l'île et du canal de Salamine, immortalisés par ses hauts faits, que furent transportés les restes du héros athénien, mort en exil à Magnésie. Les Anglais n'ont pas craint de profaner ce sol consacré, en y élevant le tombeau d'un de leurs compatriotes, obscur chapelain d'un navire de guerre.

De la douane du Pirée, on franchit en 10 m. le petit col rocailleux qui sépare ce port de celui de *Munychie*. Ce dernier est un joli

bassin ovale, communiquant avec la mer par une ouverture étroite, près de laquelle on trouve des restes d'anciennes fortifications. Sur la plage, au S.-O., on voit des colonnes brisées, et une plate-forme qui semble indiquer les restes d'un temple, plutôt que ceux du théâtre Piréique. Près de là, on a établi des bains de mer.

En se dirigeant vers l'E., et contournant la colline qui portait l'Acropole de Phalère, on rencontre quelques grottes sépulcrales, et on arrive au petit port *Phanari* (Phalère), presque entièrement ensablé. On y voit des restes de fortifications, notamment sur le rocher qui le ferme du côté du S. Sur le côté O. de la colline, on trouve les restes d'un théâtre. Du côté du N., les hauteurs de Phalère dominent la plaine de Ἀλίπεδον. C'est sur un des derniers rochers de ce côté qu'on a élevé un petit *obélisque de marbre* aux soldats anglo-français, morts au Pirée en 1854. Le cimetière est au-dessous, dans la plaine, et un peu plus loin, on aperçoit le *monument de Georges Karaïskaki*, un des héros grecs de la guerre de l'indépendance, qui périt en ce lieu, dans une descente infructueuse, tentée, en 1827, par l'amiral anglais Church, pour repousser les Turcs qui assiégeaient l'Acropole. En rentrant au Pirée de ce côté, on rencontre les vestiges importants des *longs murs* C'est près de là que se trouvait l'Agora d'Hippodamus.—Le marais situé au N. du grand port, et où Leake avait placé le port Kantharos, et d'autres auteurs le port Zéa, paraît bien n'avoir jamais été compris dans l'enceinte du Pirée. Les vestiges de celle-ci ont été trouvés sur la languette de terre qui le sépare du grand port. Ce marais est probablement celui que Xénophon mentionne sous le nom de *Halæ* (Ἅλαι). La pointe d'Étionie, qui ferme au N. l'entrée du Pirée, ne porte plus de vestiges de la forteresse élevée par les Quatre-Cents, l'an 411 av. J. C. La petite baie, à l'O. de ce promontoire, paraît être le Κωφὸς λιμήν de Xénophon.

Promenade à l'ouest du Pirée. — Le trône de Xerxès.—Le canal et l'île de Salamine.

Si l'on sort du Pirée du côté de l'O., on trouve un chemin qui passe près du cimetière, et qui se dirige vers le mont Ægalée, à travers une région marécageuse. C'est là, et spécialement à un massif d'assises helléniques qui borde le chemin à droite, que M. Hanriot place le célèbre sanctuaire *Heraclium* du Tétrakôme Piréique. C'est au-dessus de ce temple, dans une position très-voisine de la mer, que Xerxès s'assit sur un trône d'argent pendant la bataille de Salamine. On a beaucoup discuté sur la position du trône de Xerxès. Leake le met sur une hauteur, au pied de l'Ægaleos, au fond de la petite baie de Kératini, conséquemment à la disposition stratégique qu'il attribue aux Grecs et aux Perses; M. Hanriot, qui n'admet pas cette disposition (V. ci-dessous), place le trône de Xerxès beaucoup plus près du Pirée, sur le mamelon qui fait face à Psytalie, et qui borde l'entrée même du canal, précisément à l'endroit où existe un haut tumulus hellénique, qui domine au N. l'entrée du Pirée. « De ce point, le grand roi touchait presque aux vaisseaux ioniens de son aile droite, et son regard embrassait les trois lignes de sa flotte. De l'autre côté du canal, sur les rochers de Salamine, les restes malheureux de la population athénienne considéraient aussi l'action qui allait s'engager, et imploraient les dieux. » (Hanriot.) — Reprenant le chemin du hameau de Kératini (25 m. du Pirée), on arrive au bord de la petite baie du même nom, que Leake et M. Hanriot s'accordent à reconnaître pour l'ancien *port de Thymætades*, où Thésée équipa la pre-

mière flotte de guerre de l'Attique, quand il voulut aller réprimer le monstre crétois. Le village de Kératini n'est plus qu'une simple ferme, mais on y trouve de nombreux débris, les restes de deux tours, des puits de bonne eau, avec une margelle très-usée. Le port de Thymœtades paraît identique avec le port Phoron, ou des Contrebandiers, mentionné par Démosthène et Strabon. — De Kératini, on peut suivre, par un sentier tracé sur les rochers, les bords du canal de Salamine jusqu'à Scarmanga (2 à 3 h. du Pirée). (*V.* R. 4, nº 6.)

Bataille de Salamine.—L'immortelle bataille livrée en 480 av. J. C. par les flottes grecques unies contre la flotte de Xerxès, eut lieu non dans le détroit, mais à son entrée, du côté de la haute mer, à la pointe Cynosure, et au N. de l'île Psytalie. M. Leake a présenté (*Demi of Attica, Appendix II*), à propos de cette bataille, des considérations stratégiques très-étendues, pour aboutir à un système que M. Blakesley avait déjà attaqué en Angleterre, et que M. Hanriot nous semble avoir complétement réfuté. M. Leake suppose que la flotte perse était rangée dans le détroit de Salamine, parallèlement à la côte, à partir de la péninsule de Munychie jusqu'au détroit d'Eleusis, et la flotte grecque sur une ligne opposée, adossée à l'île de Salamine. M. Hanriot se demande comment les trois rangs de la flotte perse auraient pu tenir dans un canal si étroit; comment les Grecs, qui avaient expressément choisi ce poste, à raison de l'ouverture resserrée du canal qui en faisait une sorte de Thermopyles maritimes, auraient-ils permis aux Perses de se développer paisiblement sur un front de 6 kil., et se seraient-ils laissés déborder à l'O. et acculer au rivage de Salamine? Quel besoin avait alors Xerxès de détacher une forte partie de sa flotte pour aller garder l'issue du canal, du côté de Mégare, et enfermer les Grecs, qui se trouvaient déjà enfermés? Comment les Grecs auraient-ils pu discuter avant la bataille, s'ils s'enfuiraient vers le Péloponèse par le canal d'Éleusis? Comment l'escadre corinthienne, qui occupait le centre, et qui s'enfuit au commencement de la bataille, aurait-elle pu le faire? Pourquoi Xerxès aurait-il occupé Psytalie, île qui se trouve alors en dehors du champ de bataille, et où ne pouvaient songer à se réfugier ni les Grecs adossés à Salamine, ni les Perses adossés à l'Ægaleos? Suivant Eschyle, témoin occulaire, l'aile droite, formée par les Athéniens, avec son propre frère Amynias, s'avança la première contre les Phéniciens, et M. Leake met les Athéniens à l'aile gauche. Eschyle dit aussi que les Perses ne purent juger de la force de leurs adversaires, que lorsque ceux-ci déployèrent leur ligne. Dans la disposition de Leake, cet étonnement des Perses ne se conçoit pas très-bien; il devient naturel, au contraire, si l'on admet que les Perses étaient postés aux deux côtés de Psytalie, et séparés de la flotte grecque par la pointe Cynosure, qui la leur cacha jusqu'au moment où cette flotte vint prendre son ordre de bataille à l'entrée du détroit. Enfin, Diodore dit positivement que la ligne des Grecs occupait le canal entre Salamine et l'Héraclium du Pirée, et il ajoute que les Perses, gardant bien leur ordre, tant qu'ils voguèrent au large, s'embarrassèrent en s'engageant dans le canal, et eurent à diminuer leur front, ce qui amena une grande confusion, et que dans leur déroute ils reculaient pour gagner le large. Comment auraient-ils pu le faire, s'ils eussent été adossés à l'Ægaleos?

Quant au nombre des vaisseaux perses, M. Hanriot établit que cette flotte, composée à l'origine de 1207 vaisseaux, était réduite à 490 navires, par suite des pertes que lui avaient fait éprouver au

commencement de la campagne les combats de l'Artémisium, et les tempêtes affreuses qui l'accueillirent au tournant de l'Eubée. La flotte grecque comptait 386 vaisseaux. Après sa défaite à Salamine, où il avait perdu 200 vaisseaux, Xerxès en rallia 300 sur la côte d'Asie.

L'île de Salamine, séparée de la côte par un canal de 1800 mèt. de large, s'appelle aujourd'hui *Koulouri* (de Κολουραῖος, creux, recourbé), et forme une espèce de demi-lune, extrêmement découpée. Sa plus grande longueur est de 15200 mèt. Cette île, nommée autrefois *Pityoussa*, à cause des pins qui la couvraient, puis *Sciras* et *Cychreia*, du nom de deux héros qui la possédèrent, prit le nom de *Salamine*, de la mère de Cychreus. Elle fut colonisée par les Æacides d'Égine, Télamon et son fils Ajax, le héros de la guerre de Troie. Cette île resta indépendante jusqu'en 620 av. J. C. Elle passa alors aux Mégariens. Solon la leur enleva, et elle devint un dème attique. En 318, les Macédoniens s'en emparèrent; les Athéniens la rachetèrent en 232, et elle resta une dépendance d'Athènes. La vieille ville de Salamine, résidence des Æacides, se trouvait sur la côte S., en regard d'Égine, là où existent aujourd'hui des ruines helléniques; la ville nouvelle, ou Salamine attique, se trouvait en regard du port Thymœtades, à l'actuel village d'Ambelaki, où l'on voit les restes d'anciens murs, et les débris d'un quai sur le port. La pointe la plus orientale de l'île est le *cap Cynosure*, en face duquel est la petite île de *Psytalie*, où Xerxès avait débarqué un corps de troupes, qui fut massacré par les Grecs pendant la bataille de Salamine.

Salamine n'est plus qu'une île rocheuse et aride. Koulouri en est le village principal. A l'extrémité N.-O. de l'île, en face du rivage de Mégare, sur l'ancien cap Sciradium, se trouve le couvent de la *Panagia Phaneromeni*, qui, selon M. Hanriot, a remplacé l'ancien temple de Minerve-Sciras. On remarque dans l'église une grande fresque byzantine très-curieuse, qui représente le jugement dernier. Le nombre des saints, des anges et des damnés, est incalculable.—*N. B.* C'est en allant d'Éleusis à Mégare, qu'on devra visiter ce monastère.

5° DU PIRÉE A ATHÈNES.

(7 kilomètres.)

A peine, au sortir du Pirée, a-t-on franchi la barrière, qu'on laisse à droite les restes des *longs murs*. On aperçoit l'Acropole d'Athènes; mais on la perd bientôt de vue. On laisse à droite le monument des soldats anglo-français, et celui de Karaïskaki (*V.* ci-dessus). « Cette route est entretenue avec quelque soin, dit M. About. Cependant elle est horriblement fangeuse en hiver, et poudreuse en été. Elle est bordée, en quelques endroits seulement, de grands peupliers. On ne rencontre d'abord que des landes stériles, qui vont se confondre à droite avec les marais de Phalères. A un quart de lieue du Pirée, on commence à voir quelques amandiers; un peu plus loin, la route passe sur un ruisseau imperceptible : c'est le Céphise. Dès ce moment, la route s'embellit un peu; elle longe un bois d'oliviers, qui faisait autrefois le tour de la ville, mais que la guerre de l'indépendance et l'hiver rigoureux de 1849 à 1850 ont successivement dévasté. » A moitié chemin, les cochers s'arrêtent toujours auprès de deux petits cabarets, sous prétexte de faire souffler leurs chevaux, mais en réalité pour se faire payer un verre de raki. Le cabaretier offre aussi du raki aux voyageurs, à moins qu'ils ne préfèrent le verre d'eau, avec le *glyko*, ou le *raht-lokoum*.—En sortant du bois d'oliviers, on aperçoit Athènes. La petite ville moderne ne répond en rien à l'idée qu'on peut se faire



Dressé par A. H. Dufour, *sous la direction de* E. Isambert.

NES

L. HACHETTE & Cie Éditeurs, Paris.



Gravé par F. Lefèvre. Ecrit par Langevin.

Mètres

200 600 800 1000

d'une capitale, et d'une capitale qui porte un si beau nom; mais, pour corriger cette première impression, on a sur le premier plan le temple de Thésée, qui de loin paraît immense, malgré sa petitesse réelle, l'Acropole et le sublime fronton du Parthénon, le rocher déchiré du Lycabette, et, sur l'arrière-plan, l'Hymette, le Pentélique et le Parnès. Laissant à droite la colline des Muses, avec l'Observatoire moderne, puis le temple de Thésée, on entre dans Athènes par la rue d'Hermès, au bout de laquelle on aperçoit tout d'abord l'église microscopique de Kapnicaria, et, plus loin, le nouveau palais du roi Othon.

ATHÈNES.

I. Renseignements généraux.

Hôtels.—L'*Hôtel d'Angleterre* et l'*Hôtel d'Orient*, tenus tous deux par Yani Adamopoulo, ancien courrier, et situés tous deux rue d'Éole, près de la caserne d'artillerie, sont les meilleurs hôtels d'Athènes depuis que l'*Hôtel des Étrangers*, de Dimitri, n'existe plus. Le prix y est de 10 à 15 drachmes par jour et par personne, tout compris : la chambre, 3 dr.; le dîner à table d'hôte, 3 dr., vin en sus; le déjeuner, 2 dr.; la bougie, 75 lepta. Service à volonté.

On trouve encore dans la rue d'Eole l'*Hôtel de la Ville de Paris* (5 dr. par jour), l'*Hôtel du Parnasse*, l'*Hôtel du Bosphore*, l'*Hôtel de la Nouvelle-Grèce*, au-dessus du café du même nom, entrée rue d'Hermès. Ces hôtels ne sont pas irréprochables sous le rapport de la propreté.

Cafés.—La *Nouvelle-Grèce* (ἡ νέα Ἑλλάς), au coin de la rue d'Éole et de la rue d'Hermès. — C'est le meilleur; on y trouve des journaux français.—*Café d'Orient* (ἡ Ἀνατολή), rue d'Éole.—*Café de la Belle Grèce* (ἡ ὡραία Ἑλλάς), place d'Éole; très-inférieur. Ce café a usurpé l'ancien nom du premier café d'Athènes.

On trouve encore dans Athènes quelques **pensions bourgeoises**, où l'on peut s'installer à prix fixe, pour une quinzaine, un mois, chez Mme Vitalis, M. Rüpp, etc.

Poste aux lettres.—Rue d'Éole, presque en face de l'*Hôtel d'Orient*.

Fiacres. — Station principale, rue de Minerve. Il n'y a pas de tarif fixe; il faut faire son prix. On paye env. 3 dr. d'Athènes au Pirée; les autres courses sont en proportion.

Chevaux. — On trouve, dans les principaux hôtels, des chevaux à louer pour les promenades, avec des selles anglaises, ou des chevaux de voyage, avec leurs agoyates.

Les meilleurs **courriers** ou **drogmans** se trouvent aussi dans les grands hôtels. Nous recommanderons Alexandro Anemayani, de Corfou, et Spiro Adamoupolos.

Magasins.—M. Nast, rue d'Éole, tient les itinéraires de la Grèce, vues d'Athènes, cartes, etc.—Les principaux magasins pour les articles de France ou d'Angleterre sont rue d'Éole et rue d'Hermès; mais il n'y en a pas d'assez bien montés pour mériter une mention.

Médecins.—MM. les professeurs Maccas (médecine), Olympios (chirurgie), Anagnostakis (maladie des yeux), tous élevés en Europe et parlant plusieurs langues.

Bains turcs et européens (ὁδὸς Κυρίστου, près de la tour des Vents).

II. Histoire.

La ville d'Athènes fut, dit-on, fondée, vers 1643 av. J. C., par une colonie égyptienne, sous la conduite de Cécrops. A l'origine, elle se bornait à l'Acropole, et portait le nom de *Cecropia*. Attirés par les bienfaits de la civilisation, les populations de l'Attique se groupèrent autour de la colonie de Cécrops. Après lui, les premiers rois d'Athènes furent Cranaüs, bientôt chassé par Amphictyon et

les Hellènes, Érichthonius, Pandion, et Érechthée, qu'on disait fils de la Terre et nourrisson de Minerve. Ce fut lui qui bâtit le temple de Minerve Poliade (*V.* Érechthéion) et donna à la ville le nom d'Ἀθῆναι, du nom de la déesse Minerve (Ἀθήνη), à laquelle elle était consacrée. Après lui régnèrent Cécrops II, Pandion II, Égée, et Thésée, le héros ionien, qui réunit en un seul État les douze cités ioniennes dont Athènes fut la capitale. La ville commença alors à s'étendre au S. de l'Acropole. Ce fut sous cette période mythologique qu'une colonie de Pélasges, accueillie en Attique, bâtit les murs de la citadelle. La royauté cessa avec Codrus, qui périt en l'an 1132. A cette période succède la période aristocratique, qui se divise en trois époques : 1° les Archontes perpétuels, de 1132 à 754 ; 2° les Archontes décennaux, jusqu'en 684 ; 3° enfin, les Archontes annuels, interrompus par l'usurpation des Pisistratides (560-510).

La législation de Dracon date de 623 ; celle de Solon, de 594 ; la tyrannie de Pisistrate, de 560. Les Pisistratides fondèrent un grand nombre de monuments : le temple d'Apollon, et ce gigantesque temple de Jupiter Olympien, qui resta inachevé pendant des siècles. La chute d'Hippias et les lois de Clisthène, en 510, inaugurèrent l'avénement de la démocratie pure. La puissance exécutive était partagée entre les neuf archontes : la nomination de ces magistrats et de tous les fonctionnaires importants, le droit de paix et de guerre, les mesures financières, les lois, appartenaient aux assemblées populaires ; le droit de suffrage était universel ; tout citoyen pouvait siéger à son tour comme juge. Les habitants étaient divisés en trois classes : citoyens, habitants non citoyens, mais libres (métœques), et esclaves.

Une nouvelle ère s'ouvrit pour Athènes, après la première guerre médique. Réduite en cendres par Xerxès, en 480, elle fut rebâtie à la hâte par Thémistocle, qui donna la plus grande impulsion à la puissance maritime des Athéniens. Maîtres de l'Archipel et de nombreuses colonies, les Athéniens recevaient le tribut de la Grèce pour la défendre contre les barbares. Ce développement de richesses leur permit d'élever ces admirables monuments, qui les placèrent au premier rang dans l'histoire de l'art.

Thémistocle eut la tâche la plus ingrate ; il releva les murailles d'Athènes, et fit construire les *longs murs*, qui joignaient les ports à la ville (*V.* le Pirée). L'Acropole cessa d'être habitée et devint un sanctuaire de l'art et de la religion. Cimon bâtit le temple de Thésée, la stoa Pœcile, et peut-être le temple de la Victoire sans ailes. Il planta et orna l'Académie et l'Agora, et bâtit la muraille S. de l'Acropole. Mais ce fut Périclès (444-429) qui entreprit les plus beaux travaux d'art. Il bâtit, sur l'Acropole, le Parthénon, l'Érechthéion, les Propylées ; dans la ville, un Odéon, et, hors des murs, le Lycée : tous ces édifices furent terminés en l'espace de quinze ans, excepté l'Érechthéion. Il acheva, en outre, les *longs murs*, et le bourg même du Pirée. La guerre du Péloponèse (431-404) arrêta les travaux publics. A la prise d'Athènes par les Lacédémoniens, les *longs murs* et les fortifications du Pirée furent détruits ; Thrasybule (401) mit fin à la domination des Lacédémoniens, et Conon (393) releva les murailles ; mais Athènes fit de vains efforts pour retrouver sa supériorité perdue. Grâce à l'éloquence de Démosthène, elle résista quelque temps à Philippe de Macédoine ; elle finit par être vaincue et soumise (338). Vers cette époque, l'administration habile de l'orateur Lycurgue rendit à la ville quelque prospérité matérielle, et lui permit d'achever le théâtre de Bacchus et le Lycée. Lycurgue fit aussi former un arsenal dans l'A-

cropole et bâtir des bassins au Pirée. Athènes eut encore quelques alternatives d'indépendance et d'asservissement sous les successeurs d'Alexandre. En 146, elle tomba aux mains des Romains; ayant voulu se révolter et s'unir à Mithridate, elle fut prise et ruinée par Sylla, en 87. Dès lors, elle perdit son commerce et son importance; mais elle resta longtemps encore l'asile des lettres, des sciences et des arts, et devint l'école de la jeunesse romaine. Depuis la chute de sa puissance, les embellissements d'Athènes avaient toujours été dus à des souverains étrangers. Ainsi, Ptolémée Philadelphe avait bâti, vers 275, un gymnase près du temple de Thésée; Attale, roi de Pergame, vers 240, avait décoré d'un grand nombre de statues l'angle S.-E. de l'Acropole; Antiochus Épiphane, vers 174, avait continué les travaux du temple de Jupiter Olympien; Ariobarzane II avait relevé l'Odéon de Périclès; Jules César et Auguste relevèrent le portique de Minerve Archegetis, qui existe encore, et le temple de Rome et d'Auguste. Néron fut le premier empereur qui dépouilla les monuments d'Athènes pour orner les édifices de Rome. Mais Adrien (117-138) fut pour Athènes un véritable bienfaiteur. Il termina enfin le temple de Jupiter Olympien, et embellit Athènes de deux temples, d'un gymnase, d'une bibliothèque, d'une stoa et d'un aqueduc, et donna le nom d'*Hadrianopolis* à un nouveau quartier. De simples particuliers rivalisaient avec le souverain: Hérode Atticus, qui vivait sous Antonin et Marc-Aurèle, bâtit un magnifique théâtre sur la pente S. de l'Acropole, et couvrit de marbre pentélique les siéges du stade de Lycurgue. C'est vers cette époque que Pausanias visita Athènes, dont il nous a laissé la description. Depuis lors, Athènes ne fit plus que décliner: la chute du paganisme et les progrès du christianisme furent les causes principales de sa décadence et de la ruine de ses chefs-d'œuvre.—L'an 258 après J. C., Valérien en releva les murs (*V.* Acropole) pour repousser l'invasion des Goths et des autres barbares. Sous le règne de Gallien, en 267, les Goths y entrèrent; mais ils furent chassés par l'Athénien Dexippus. En 396, Alaric y entra en ami, n'étant pas assez fort pour s'en emparer.

Le paganisme subsista à Athènes jusqu'au temps de Justinien; alors les temples furent convertis en églises (*V.* Parthénon, Erechthéion, temple de Thésée). Mais cet empereur répara les murailles.

Pendant le moyen âge, Athènes est à peine mentionnée par l'histoire. Après la prise de Constantinople par les Latins, en 1204, elle devint un duché franc entre les mains des seigneurs de la Roche et de Brienne. En 1312, elle passa aux Catalans; en 1326, au roi de Sicile, Frédéric II; en 1370, aux Acciaiuoli, qui la conquirent avec l'aide des Vénitiens et d'Amurat Ier. Enfin, Mahomet II s'en empara en 1456. Les édifices antiques furent convertis en mosquées. Spon et Wheler visitèrent Athènes en 1675, et nous en laissèrent une description qui, malgré ses imperfections, nous donne de précieux renseignements sur les monuments principaux qui n'étaient pas encore ruinés. En 1687, le doge de Venise Morosini, le Péloponésiaque, vint assiéger Athènes, et s'en empara. Les monuments de l'Acropole eurent plus à souffrir de ce siége que de toutes les injures des siècles précédents (*V.* Parthénon, temple de la Victoire). Quelques mois après, Morosini se retirait, abandonnant les Athéniens à la vengeance des Turcs.

Lors de l'insurrection de 1821, Athènes fut horriblement saccagée et presque entièrement détruite. Elle ne se releva qu'après que l'indépendance de la Grèce eut été proclamée. Elle devint en 1834 et elle est aujourd'hui la capitale du royaume de Grèce.

III. Athènes moderne.

Situation. — Aspect général. — Édifices publics.—Athènes est bâtie à peu près au centre de la grande plaine de l'Attique, entre le Céphise, à l'O., et l'Ilissus, au S.-E., au pied du mont Lycabette et du rocher de l'Acropole. Le terrain occupé par la ville moderne, au N. de l'Acropole, n'appartenait pas entièrement à la ville antique, et n'en a même fait partie qu'à une époque assez avancée de son histoire. L'ancienne Athènes s'étendait au contraire au S. et à l'O. de l'Acropole, sur les rives de l'Ilissus, et sur une série de collines, l'Aréopage, le Pnyx, la colline des Nymphes et celle de Musée, qui sont aujourd'hui des terrains presque inhabités et sans culture.

L'Athènes moderne est une ville de 20 000 âmes et de 2000 maisons, coupée en croix par deux grandes rues, longues et droites : la rue d'Hermès, qui continue la route du Pirée et aboutit au palais du roi, et la rue d'Eole, perpendiculaire à la première, et qui commence au pied de l'Acropole et se continue par la route de Patissia. Le quartier de la ville qui se groupe au pied de l'Acropole représente le v. turc. « Ce sont, dit M. About, des ruelles, des cabanes à hauteur d'appui, des cours où les poulets, les enfants et les cochons grouillent pêle-mêle entre un tas de fumier et un tas de fagots. L'immense majorité de la population de ce quartier est composée d'Albanais. Le *bazar* est à la même place que sous la domination turque. On voit encore l'horloge que lord Elgin donna à la ville pour la consoler de tout ce qu'il lui prenait... Le bazar est peut-être l'endroit le plus fréquenté de la ville : c'est tout simplement le quartier marchand. Le matin, tous les citoyens, quel que soit leur rang, vont eux-mêmes à la provision.

« Les rues d'Hermès et d'Éole sont bordées de magasins et de cafés. A l'intersection des deux rues est le café de la *Nouvelle Grèce*, rendez-vous de toute la population mâle d'Athènes. C'est dans ce carrefour que les citoyens, assis devant les cafés, ou debout au milieu de la chaussée, agitent les questions de paix et de guerre, et remanient, en fumant des cigarettes, la carte de l'Europe. Tandis que les hommes d'État professent en plein air, les bourgeois font retentir de leurs discussions la boutique de l'épicier, du barbier ou du pharmacien. Ces trois sortes d'établissements sont des salons de conversation à l'usage du peuple. Le pharmacien réunit surtout les gens établis et l'élite de la bourgeoisie.

« Dans le triangle formé par le palais, la rue d'Hermès et la partie de la rue d'Éole qui se dirige vers Patissia, s'étend la Néapolis, la ville neuve. Ce quartier s'agrandit et s'embellit tous les jours. Les rues ne sont ni très-régulièrement tracées, ni très-soigneusement nivelées, et un grand fossé, véritable cloaque à ciel ouvert, traverse ce beau quartier dans toute sa longueur. Mais ces maisonnettes un peu prétentieuses forment un petit panorama assez gai. Les légations étrangères, l'Université, le Palais, sont dans la villle neuve. Le ministre de France y a posé, en 1854, la première pierre d'une église catholique.

« A l'extrémité de la rue d'Éole, on remarque le hangar où s'abritent les douze canons qui composent l'artillerie du royaume. Au delà, on aperçoit une route poudreuse, longue d'un grand kilomètre, et terminée par le village de Patissia. Le public n'a pas d'autre promenade attitrée que cette route. On va s'y montrer en hiver de 3 h. à 5 h.; en été, de 7 h. à 9 h. On y vient à pied, en voiture, et surtout à cheval. A la sortie de la ville, à droite de la route, s'étend une plate-forme nue, dont le seul ornement est une petite rotonde de bois, qui peut

abriter vingt personnes. C'est sous le toit de ce modeste monument que la *musique* s'établit tous les dimanches. Le peuple fait cercle alentour pour écouter. Le roi et la reine viennent ordinairement y assister. La musique est une fête hebdomadaire pour toute la population d'Athènes. On peut y voir la réunion de toutes les classes de la société, depuis les personnes de la cour jusqu'aux pauvres loqueteux et mendiants. »

Églises. — La *nouvelle cathédrale* d'Athènes n'est pas encore achevée. Cet édifice, de proportions assez grandioses pour le pays, offre un mélange de styles différents, qui fait peu d'honneur au goût de l'architecte. Le plan général est byzantin; mais le narthex, ou portique de la façade, est formé de trois arceaux romains, que supportent quatre colonnes et huit pilastres de marbre, et que surmonte une grande fenêtre sans élégance. Un dôme s'élève sur le centre de la croix.

L'*ancienne cathédrale*, située tout à côté, est un édifice byzantin d'une extrême petitesse, et qui, selon M. Couchaud[1], remonterait au VIe siècle. La coupole n'a pas plus de 12 mèt. d'élévation; la façade a 7 mèt. de large, sur 11 mèt. de longueur, et 5 d'élévation sous corniche. Cette église a été construite avec des débris de temples païens. Une frise, d'un travail assez curieux, court le long de la façade. Au-dessus de la porte principale, on remarque un fragment antique, composé de deux triglyphes et deux métopes. On voit encore à l'intérieur quelques traces de peintures à fresque et à deux tons, jaune et bistre. Les clôtures des fenêtres sont en marbre, et percées de trous circulaires pour recevoir des verres. Depuis la révolution, cette église ne sert plus au culte, et forme une espèce de musée.

1. Choix d'églises byzantines en Grèce. Paris, 1842.

Kapnicaria, située au milieu de la rue d'Hermès, remonte au XIe siècle. Elle renferme quelques peintures sur bois assez curieuses.

St-Théodore, bâtie par assises de briques et de pierres entremêlées, est la plus complète et la mieux conservée des églises d'Athènes. Elle se distingue par ses trois absides, son dôme et son clocher. Les peintures intérieures ont disparu sous le badigeon. La seule particularité qu'elle offre est une frise en terre cuite régnant sur la façade, et les deux faces latérales, ornées d'une porte remarquable de proportion, et surmontée d'un arc en brique et à fer-à-cheval.

Ste-Irène, rue d'Eole, est une église provisoire, en attendant l'achèvement de la cathédrale. Elle n'a rien de remarquable.

L'*église russe*, élevée sur le boulevard du Sud-Est, est un édifice assez vaste, qui rappelle plutôt le style byzantin de Constantinople que celui d'Athènes.

L'*église protestante anglaise*, édifice gothique, est située sur le même boulevard.

Le **Palais du Roi**, commencé en 1836, et terminé en 1843, s'élève sur une éminence, au pied du mont Lycabette, et à l'extrémité de la rue d'Hermès; au-devant s'étend une esplanade assez vaste, brûlée par le soleil. C'est un vaste édifice quadrangulaire, construit en marbre pentélique, mais d'un aspect lourd et monotone, qui lui donne l'apparence d'une caserne. La face du S., avec un portique ionique, est la mieux réussie. Les appartements méritent à peine une visite. Fort médiocrement décorés, ils ne contiennent aucun objet d'art digne d'attention. La salle de bal, décorée de stucs et d'arabesques dans le goût de Pompéi, est la seule qui soit vraiment belle. Le palais renferme, en outre, une chapelle catholique pour le roi, et une chapelle protestante pour la reine. Au S. et à l'E. du palais s'étend un jardin anglais, dont la création a nécessité des dé-

penses considérables et dont l'entretien est fort coûteux; malheureusement il est trop jeune encore pour avoir de grands arbres : les sécheresses de l'été et la violence du vent du N. rendent leur conservation très-difficile. On a trouvé en le défrichant les restes d'une villa romaine, et un vaste pavé en mosaïque; on l'a utilisé pour construire une grotte et des cabinets de verdure. L'entrée du jardin est publique, à certaines heures de la journée, en l'absence du roi et de la reine.

Le Sénat, la chambre des députés, les ministères, les tribubunaux, sont établis dans des maisons provisoires, qui ne méritent aucune attention.

L'Université (Πανεπιστήμιον) a été bâtie en 1837 par M. Hansen, architecte danois, qui a essayé de faire revivre l'architecture polychromique des anciens. Il a montré beaucoup de goût et de talent dans cette tentative, et l'édifice qu'il a élevé est sans contredit le monument le mieux réussi de l'Athènes moderne. La façade présente un élégant portique; deux couloirs ménagés de chaque côté donnent accès aux différentes salles des cours, à la salle du conseil, à l'amphithéâtre d'anatomie, etc. Au centre, une double rampe d'escaliers conduit à la bibliothèque et à la grande salle. Le bâtiment n'est pas entièrement achevé.—L'Université a été fondée principalement par souscription. Elle compte envir. six cents étudiants. Les professeurs sont nombreux, et, pour la plupart, ils ont fait leurs études en Allemagne ou en France. L'Université est gouvernée par un conseil académique, que préside un recteur, choisi à tour de rôle parmi les professeurs.

La Bibliothèque contient environ 80000 volumes, provenant pour la plupart des dons des gouvernements étrangers. Elle est ouverte de 10 h. à 3 h. Le conservateur, M. Typaldo, en fait les honneurs avec beaucoup d'amabilité. Il a réuni également une collection d'env.. 5000 médailles. — Les collections d'histoire naturelle, d'anatomie, de physique, ne méritent pas une visite.

Derrière l'Université s'élève l'*Hôpital civil*, qui contient en tout soixante-dix lits (médecine et chirurgie), dont dix seulement pour les femmes.—L'*Hôpital militaire* est situé au S. de l'Acropole, près du temple de Jupiter Olympien.

L'*Observatoire astronomique*, élevé sur la colline des Nymphes, au-dessus du temple de Thésée, est une fondation de M. le baron Sina, consul de Grèce à Vienne, et l'un des principaux banquiers de cette capitale.

Le *Gymnase*, collége pour l'éducation des garçons, — l'*École nationale des demoiselles*, fondée par M. Arsakis,—le *Séminaire*, fondé par M. Rizaris,—l'*École polytechnique*,—l'*École normale*, n'offrent rien d'intéressant pour le voyageur.

Le *Théâtre*, élevé aussi par souscription, reçoit, de temps à autre, une troupe italienne. La salle est d'une extrême simplicité, comme celles de l'Italie. La plus grande partie des loges appartient aux fondateurs du théâtre.

L'École française d'Athènes est installée dans une maison d'assez belle apparence, sur l'esplanade du palais. Cette école, fondée en 1846 par M. de Salvandy, a été placée en 1850 sous le patronage de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, comme l'école de Rome est placée sous le patronage de l'Académie des beaux-arts. Elle se compose de cinq membres, choisis au concours parmi les jeunes professeurs de l'Université. Chaque membre est nommé pour deux ans, et tenu d'envoyer chaque année à l'Académie un mémoire sur un sujet d'histoire, de géographie, ou d'archéologie grecque : il peut être autorisé à passer une troisième année en Grèce à titre de récompense. Les membres de l'École française doivent pen-

dant une partie de l'année parcourir l'ancien monde grec, et leurs excursions scientifiques se sont déjà étendues dans l'Archipel, dans la Turquie, et jusqu'en Syrie et en Égypte. L'École d'Athènes a déjà donné à la France un certain nombre d'hommes distingués, MM. Beulé, Girard, Guérin, Hanriot, Mézières, About, etc., dont les noms sont si souvent cités dans le cours de cet ouvrage, et qui, à leur retour en France, ont su conquérir des positions honorables dans le professorat ou dans la littérature.

L'Athènes moderne ne possède donc, on le voit, aucun des éléments qui constituent une capitale. Son aspect provisoire et décousu n'a aucune couleur orientale, et les monuments merveilleux de l'antiquité placés en dehors de son enceinte ne contribuent pas à l'embellir. Toutefois, nous dirions volontiers avec Mme de Gasparin: « Cela plaît, et une Athènes tirée au cordeau, avec des théâtres, des hôtels, des magasins de nouveautés, des restaurants et des cabinets littéraires, serait une Athènes vandale. » Il faut éloigner la civilisation moderne des ruines de l'antiquité, si l'on veut leur conserver leur effet. A Rome, les quartiers misérables qui entourent le Forum ne forment pas un contraste choquant avec ses majestueuses ruines, tandis que les palais du Corso nuisent à la colonne Antonine et au Panthéon d'Agrippa. A Athènes, nous aimons à voir le modeste quartier du bazar au pied de l'Acropole, et les maisons à la moderne s'étendre vers Patissia. Peut-être même eût-il mieux valu, pour les ruines et le nom d'Athènes, qu'aucune ville moderne ne s'élevât sur cet emplacement. Le choix d'Athènes comme capitale de la Grèce moderne a été vivement critiqué, au point de vue des habitudes commerciales de ce peuple navigateur. Lors de son installation actuelle, Athènes n'existait plus: « La capitale, dit M. About, eût été beaucoup mieux placée à l'isthme de Corinthe, au centre du royaume, entre l'Orient et l'Occident, à cheval sur les deux mers. Elle eût été plus près de Trieste, de Marseille et de Londres, sans être plus loin d'Alexandrie et de Constantinople. Les bâtiments perdent deux jours à doubler le Péloponèse. La plaine de Corinthe est d'ailleurs plus fertile que celle d'Athènes; le climat y est plus doux, l'air plus sain, l'eau plus abondante. Corinthe pouvait devenir en peu de temps une ville de commerce et l'un des principaux marchés de l'Orient. Elle a deux ports, qui suffisent à la marine marchande: les bateaux du Lloyd abordent tous les jours à Loutraki et à Calamaki. Athènes n'est pas sur le grand chemin du commerce, et les navires se détournent de leur route, lorsqu'ils sont forcés d'y relâcher. Si on tenait à l'Attique, on eut dû placer au moins Athènes au Pirée. La capitale d'un peuple de marins doit être un port de mer. Le Pirée, d'ailleurs, est beaucoup moins malsain que l'emplacement qu'on a choisi. Mais la santé publique, aussi bien que l'intérêt du commerce, dut céder à l'archéologie. C'est la présence du gouvernement qui seule a fait élever toutes les constructions d'Athènes, qui tient tant de monde assemblé sur un même point. Cette capitale accidentelle n'a point de racines dans le sol. Elle ne communique point par des routes avec le reste du pays; elle n'envoie pas au reste de la Grèce les produits de son industrie. La ville n'a pas de banlieue; les rares villages qui l'environnent ne se soucient point de son existence; la plaine est, en grande partie, inculte; en un mot rien ne retiendrait plus à Athènes cette population de 20000 personnes, si le gouvernement se transportait à Corinthe, et l'on verrait bientôt Athènes aussi déserte et aussi ruinée qu'Égine et que Nauplie. »

IV. Antiquités d'Athènes.

Si l'Athènes moderne présente peu d'intérêt, l'Athènes antique va nous offrir, en revanche, une des plus merveilleuses collections de ruines qu'il nous soit donné d'admirer. Nous décrirons d'abord l'Acropole, ou la citadelle de Minerve; puis nous diviserons en deux régions les antiquités disséminées autour d'elle.

A. L'Acropole.

Il faut se munir, pour entrer dans l'Acropole, d'une permission délivrée soit par M. Pittakis, soit par M. le colonel Thouret. Les hôteliers d'Athènes, ou la chancellerie de l'ambassade, la procurent facilement. — Cette permission est valable pour plusieurs visites. Il est d'usage de donner une gratification au gardien qui vous accompagne : 1 drachme est très-suffisante ; ce pourboire dispense même de la permission.—Il faudra faire plusieurs visites à l'Acropole, examiner les murs en dedans et en dehors.—Nous recommandons surtout d'y revenir un soir, par un beau clair de lune : les monuments antiques prennent alors une grandeur inimaginable.—L'entrée de l'Acropole est vers l'angle S.-O., immédiatement au-dessous de la grande tour vénitienne et du temple de la Victoire sans ailes. On y monte en partant de la tour des Vents et contournant l'angle N.-O. du rocher, ou bien en venant de la colline de l'Aréopage ou du Pnyx. On passe devant l'ancienne entrée de l'Acropole, découverte par M. Beulé ; il faudra l'étudier en dehors et en dedans.

Nous ne croyons pouvoir mieux faire, pour décrire l'Acropole, que d'analyser et de suivre pas à pas l'excellent ouvrage de M. Beulé (*l'Acropole d'Athènes*, 2 vol., Paris, 1853), auquel nous ferons de nombreux emprunts, et auquel nous devons renvoyer tout voyageur désireux de faire une étude approfondie de l'ancienne citadelle d'Athènes.

L'Acropole est un rocher isolé, élevé de 154 mèt. au-dessus du niveau de la mer, escarpé de toutes parts, d'une forme ovale et irrégulière, mesurant 900 pieds dans sa plus grande longueur, sur 400 de largeur. Les anciens disaient qu'avant le déluge de Deucalion un tremblement de terre avait séparé l'Acropole du Pnyx et du Lycabette, et qu'auparavant, grâce à leur réunion, elle était plus près de l'Éridan et de l'Ilissus.

Les Murs.—1° *Murs pélasgiques.* —Les Pélasges établirent les premiers sur l'Acropole des fortifications durables : Agrolas et Hyperbius en furent les premiers architectes. Ils s'attachèrent à protéger la pente qui regarde le couchant, par une série d'ouvrages et de portes, qui portaient le nom d'*Ennéapyles* (les Neuf Portes). C'était sans doute un long chemin sinueux entre deux murs, fermé de distance en distance par une suite de portes. Les fragments de mur pélasgique, qui existent encore, peuvent avoir appartenu à l'Ennéapyle. « Derrière la tour qui s'élève sur l'aile droite des Propylées, on trouvera des rochers ajustés les uns sur les autres (*V.* le Plan ci-contre, lettres *a,a,a*). La surface extérieure seule est aplanie, et assez grossièrement. Cette muraille commence au mur du S., touche l'angle des Propylées, qui s'appuie sur elle en brisant son arête, puis se continue dans l'intérieur de l'Acropole, où elle se perd derrière des murs de revêtement (*b*, *b*, *b*), construits plus tard pour la cacher. Un ante en marbre blanc (*c*) se détache en saillie, et annonce un montant de porte avec son seuil, qui s'enfonce sous les Propylées. Cette porte était probablement la dernière des Neuf Portes antiques, mais elle paraît d'une époque postérieure, à peu près du temps des Pisistratides. » Un autre spécimen des murs pélasgiques se trouve à 20 mèt. en avant des Propylées, et à peu près dans leur axe (lettre *A*). Ce fragment de l'enceinte

PLAN DE L'ACROPOLE D'ATHÈNES

Itinéraire de l'Orient, par AD. JOANNE et EM. ISAMBERT. — D'APRÈS M. BEULÉ — L. HACHETTE & Cie Éditeurs, Paris.

A A' Mur pélasgique conservé pour soutenir l'escalier
B B B' Sentier pélasgique
C C C Mur ancien qui enfermait l'escalier du côté du Nord.
D Restes du chemin creux qui divisait en deux parties l'escalier supérieur.
E Piédestal d'Agrippa.
F Temple de la Victoire sans ailes.
H Escalier moderne qui conduit à l'escalier de Pan.
J Entrée moderne de l'Acropole.
K Ancienne entrée découverte par M. Beulé
L L Tours qui flanquaient l'entrée ancienne.
M Tour moderne élevée sur l'aile gauche des Propylées.

S Temple de Minerve Poliade
T Temple de Pandrose
U Portique des Caryatides (Cécropion).
X Portique du Nord.
m m Couloirs intérieurs
n Escalier de communication.
o Vestibule du Temple de Pandrose.
r Empreinte du trident de Neptune.
s Petite porte allant à cette empreinte.
t Citerne
u Entrée de la Sphæristra.

Fontaine Clepsydre
Escalier de Pan
Grotte de Pan
Pinacothèque
Quadrige ... de bains ... sur les Précitées
Statue de Cylon
Enceinte de Minerve Poliade
Sphæristra des Errhéphores
Statue de Minerve sauveur de Xercès
Autel
ERECHTHEION
Piédestal de Minerve Promachos
Mur de Thémistocle dits Murs Pélasgiques
Temple de Rome et d'Auguste
Route suivie par Pausanias
Flaneus Conon
PARTHÉNON
Jupiter de Léocharès
Jupiter Polieus
Neptune et Minerve
Autel de Minerve
Fouilles commencées
Apollon Parnopios
Xantippe
Iphicrate
Caverne Pélasgique
Péribole du Parthénon
Gigantomachie
Amazones
Marathon
Attale et les Gaulois
Enceinte de Minerve Ergané
Monument de Pandion et Pasiclès
Emplacement
Enceinte de Diane Brauronia
L'Enfant au vase d'eau lustrale
Cheval durien supposé du ...
Mur de Cimon

a a a Mur Pélasgique derrière les Propylées.
b b Mur de revêtement
c Ante, débris d'une porte supprimée par les constructions des Propylées.
d Petit édifice qui bordait le sentier Pélasgique.
e Piédestal de Minerve Hygiée.
f Piédestal romain.

N Pronaos du Parthénon.
O Cella.
P Piédestal de la statue de Minerve.
Q Opisthodome.
R Posticum.

Dressé par A. H. Dufour. — Gravé par F. Lefèvre. Écrit par Langevin.

Mètres
10 20 30 40 50 100 150 200

primitive fut utilisé par Mnésiclès pour soutenir la pente du grand escalier. M. Beulé l'a mis au jour en 1853 : « Les blocs qui le composent sont beaucoup plus petits que ceux du mur dont nous venons de parler; les faces de chaque pierre sont aplanies et de forme polygonale; les joints s'agencent avec une exactitude remarquable. C'est également le rocher de l'Acropole qui a fourni les matériaux. Ce mur n'a plus que 4 mèt. 50 dans sa plus grande hauteur; mais il a été démoli, ou, pour mieux dire, dégradé, de manière à suivre la pente de l'escalier. Son parement regarde le N., et marque par conséquent les limites de l'Acropole de ce côté. C'était donc vers le S. qu'il fallait chercher les traces du chemin qui serpentait entre les murs de l'Ennéapyle ; c'est vers le S. qu'il s'est retrouvé. » Au-dessous du temple de la Victoire, il y avait un chemin grossièrement pavé. M. Beulé a fait enlever ce pavage, le sable et les débris sur lesquels il reposait, et l'on a vu reparaître le rocher de l'Acropole, avec ses traces vieilles de trois mille ans. « C'est un petit chemin (lettre *B*) large d'un mètre env., inégal, qui suit les caprices du rocher. Il présente d'abord quatre entailles irrégulières, des sortes de marches creuses, où le pied s'enfonce, disposées à égale distance sur la pente, des trous ronds et profonds, que le sabot des animaux a lentement creusés. » Le même chemin semble avoir passé sous l'angle S.-O. du soubassement du temple; la courbe qu'il décrit l'y conduit nécessairement, mais on n'en trouve plus de vestiges. Il monte dans la direction du piédestal d'Agrippa, puis il plonge tout à coup sous les marches de l'escalier, et sous le palier l'on en perd les traces. Mais au-dessus du piédestal, et près du portique septentrional des Propylées, on le retrouve (lettre *B'*), mais alors dirigé vers le S., ce qui prouve qu'il avait une direction sinueuse, et on le perd de nouveau. Il passait probablement sous l'aile méridionale des Propylées, tournait encore devant le mur pélasgique, et pénétrait dans l'Acropole, au niveau de la porte dont nous mentionné ci-dessus l'emplacement. » L'œuvre des Pélasges paraît avoir subsisté jusqu'à la prise d'Athènes par les Perses.

2º *Murs de Thémistocle et de Cimon.* — « Après le départ des Perses, il fallut relever peu à peu les murs de l'Acropole. Ceux que Thémistocle et Cimon firent construire, existent aujourd'hui en partie, mais défigurés par des restaurations modernes, masqués souvent par de nouvelles murailles. Aussi ne peut-on en avoir une idée exacte qu'en en faisant deux fois le tour, à l'intérieur de l'Acropole et à l'extérieur. Les murailles reposent simplement sur le bord du rocher et suivent ses mouvements et ses inégalités. Il n'y avait point de tours, parce que le lieu était naturellement trop bien défendu pour qu'une simple muraille ne fût pas suffisante. Le mur du midi s'appelait le *mur de Cimon.* Après avoir formé un des côtés du soubassement du temple de la Victoire, il se continue quelque temps vers l'E., puis disparaît sous de misérables fortifications turques. Cependant, à l'intérieur de la citadelle, on voit de loin en loin la construction enfouie en terre. Il n'y aurait qu'à démolir les petites pierres qui la masquent. A l'angle S.-E., le mur de Cimon reparaît avec ses régulières assises, aux teintes jaunes ou brunies : le travail en est remarquable. Le mur a une forme pyramidale, et va en s'élargissant, chaque rang de pierres se reculant d'un demi-pouce env., et faisant degré sur le rang inférieur. »

Le mur qui regarde l'Orient est moderne. Le mur du N. continua de s'appeler *pélasgique*, même lorsque l'œuvre des Pélasges eut été détruite, parce qu'il dominait le

quartier où avaient été relégués les Pélasges. Ce mur est en partie antique. Ce qu'il offre de plus remarquable, ce sont des tambours de colonnes en marbre pentélique et un entablement dorique en pierre, qui ont servi à sa construction. Ces fragments étaient ceux du *vieux Parthénon*, brûlé par Xerxès. « Au-dessus de l'architrave, on a placé la frise avec ses triglyphes en pierre et ses métopes en marbre blanc ; le tout est couronné par la corniche. Il y a dans cet arrangement un air d'antiquité, que l'examen des ruines elles-mêmes est loin de contredire. » Thucydide décrit cet aspect; les murailles avaient été élevées tellement à la hâte, après la retraite des Perses, qu'on avait pris tous les matériaux qu'on avait sous la main : les tombeaux et les monuments de la plaine avaient servi à bâtir les murs de la ville, et les temples de l'Acropole même à rebâtir ceux de l'Acropole. Selon Pausanias, ces ruines avaient été conservées, afin que ce spectacle entretînt éternellement la haine contre les barbares. Le mur de Thémistocle existe donc encore en partie du côté du N. ; on distingue aisément ce qui est ancien de ce qui est moderne, et l'histoire nous explique l'irrégularité de sa construction. Il y a cependant des morceaux qui ont été entièrement refaits, à une époque postérieure, avec un soin qui fait avec le reste un contraste frappant : notamment à l'intérieur de la citadelle, près de la façade orientale de l'Erechthéion, et plus à l'E., derrière les casemates turques.

3° *Murs de Conon et de Valérien.— Ancienne entrée de l'Acropole.* — Enfin, le mur qui protégeait le côté occidental, c'est-à-dire l'entrée même de l'Acropole, était encore inconnu il y a quelques années et enseveli sous de massives constructions. C'est à M. Beulé que revient la gloire de l'avoir découvert, et à la France celle d'avoir fait les frais des fouilles, dirigées pendant deux ans avec tant de persévérance par notre habile antiquaire. Nous ne pouvons mieux faire que de le laisser parler : « A 36 mèt. en avant des Propylées, à 16 mèt. au-dessous des degrés de leur soubassement, s'élèvent les véritables fortifications de l'Acropole, car les Propylées n'ont aucun caractère militaire ; c'est une magnifique décoration, rien de plus. Ces fortifications forment une façade intérieure, parallèle à la grande facade des Propylées, et à peine un peu plus large, car elle présente un développement de 22 mèt. Cet espace a été divisé en trois parties égales : au milieu, un mur de marbre, percé d'une porte dorique, exactement dans l'axe de la porte centrale des Propylées ; à droite et à gauche, des tours carrées en pierre, qui s'avancent pour défendre la porte, et dont la saillie est de 5 mètres 20. Le mur du milieu a été retrouvé dans toute sa hauteur, qui est de 6 mèt. 74 ; sa largeur est de 7 mèt. 20. Il est composé de marbres pris à différents monuments, mais disposés cependant avec une certaine régularité, et un certain goût qui paraît inspiré par un modèle plus ancien. La partie supérieure, qu'on peut appeler l'entablement du mur, a 2 mèt. 57 de hauteur. Ce sont, en effet, des entablements d'édifices doriques. Les architraves de marbre pentélique supportent une frise en pierre de tuf ; des métopes en marbre blanc ont été glissées dans les coulisses des triglyphes. Ce sont des plaques sans traces de sculptures ni de couleurs. Au-dessus de la frise on a mis une corniche en marbre, qui appartenait à un autre monument, et on a ajouté un attique, composé d'une architrave et d'une petite corniche, qui appartenait à l'intérieur d'un temple, et terminait quelque mur de cella. On a retrouvé des traces de couleur rouge et bleue sur les triglyphes et sur les mutules de la frise. Du reste, une partie de ces fragments porte

écrite non-seulement leur origine, mais leur date. » Dans le caractère archaïque de la frise, M. Beulé retrouve l'aspect des anciens temples détruits par Xerxès. Les architraves, au contraire, sont de l'an 316 av. J.-C., comme le prouvent les inscriptions qu'on y lit.« La partie inférieure du mur est formée de morceaux moins importants. Les plus modernes sont tout au plus du IIe siècle après J.-C. La porte est située en face de la porte centrale des Propylées et dans le même axe. Elle a 3 mèt. 87 de hauteur; sa largeur est de 1 mèt. 89 à la base, de 1 mèt. 73 au sommet; car c'est une porte dorique, et chacun de ses côtés s'écarte de la perpendiculaire de 8 centim. Le linteau et les deux chambranles sont formés d'un seul morceau de marbre. Ils ont été également enlevés à un autre monument, ainsi que l'attestent des trous de scellement, aujourd'hui sans objet.—Le seuil de la porte, le dallage sur lequel il repose, les trous carrés où les gonds s'engageaient, le conduit ménagé pour l'écoulement des eaux, tout s'est retrouvé : il y avait même encore dans les trous des gonds du plomb qui avait servi à les assujettir. Si chaque fragment porte écrite son origine et son époque, il est plus difficile de préciser l'époque où fut élevé le mur lui-même, car il n'a pas de style particulier. Les inscriptions déclarent qu'il ne peut remonter plus haut que le premier siècle après J.-C., et le goût qui a présidé à la disposition des matériaux empêche de descendre plus bas que le IIIe siècle. » M. Beulé établit que les murailles détruites par Lysandre, relevées par Conon, et renversées de nouveau par Sylla, ne furent pas rétablies tant que Rome fut maîtresse du monde. C'est à l'approche des barbares que Valérien les fit relever à la hâte. » En même temps qu'on reconstruisait la porte, on rétablit les tours qui la flanquent à droite et à gauche. Les Romains les avaient seulement rasées à neuf ou dix pieds au-dessus du sol. Au lieu de les reconstruire, les Grecs préférèrent enlever la terre qui cachait leurs fondations. Ils reprirent ces fondations en sous-œuvre jusqu'au rocher, sur lequel elles reposent aujourd'hui. La partie supérieure des tours appartient en effet par sa construction à la plus belle époque de l'art grec, et remonte probablement à Conon. La partie inférieure a été, au contraire, remaniée, exhaussée, au temps de Valérien. » — Ce travail, ce nouveau niveau donné au seuil de la porte et au sol extérieur, avait nécessité l'abaissement du sol intérieur d'env. cinq pieds. Il fallut tailler dans le palier une brèche, en face de l'entrée, et entasser dans ce petit espace sept marches roides et étroites. C'est en effet ce que démontre l'aspect des lieux et la coïncidence du palier intérieur avec la base ancienne des tours, ainsi qu'avec le niveau du dallage intérieur de la tour méridionale. Malgré la précipitation apportée à cette reconstruction, l'époque relative de décadence où elle s'accomplissait, la belle ordonnance de cette porte dorique, son harmonie avec la façade des Propylées, permet de supposer qu'on suivit l'ancien plan de Mnésiclès, encore présent à la mémoire des architectes de l'époque, et peut-être qu'on se servit d'une partie des matériaux anciens. M. Beulé présume même que les tours elles-mêmes étaient couronnées par une frise dorique, et répondaient ainsi aux deux ailes des Propylées: des fragments d'une frise semblable ont été trouvés alentour. La disposition des tours est aussi remarquable. Chaque tour n'a d'antique que trois de ses côtés, ceux qui regardent le dehors de la citadelle; le quatrième côté, qui regarde le dedans, est plus moderne, et n'a jamais existé dans le plan primitif. C'étaient en réalité des bastions creux, au sommet desquels on arri-

vait par un chemin de ronde ménagé derrière les murs et les créneaux ; car il n'y a aucun vestige d'escalier.—L'ancienne entrée de l'Acropole subsista dans cet état, au moins jusqu'à l'invention des armes à feu ; car on retrouve des traces de balles aplaties sur le mur de marbre.

L'escalier des Propylées. — Les 7 premières marches qu'on rencontre après avoir franchi la porte ancienne de l'acropole, ne sont, comme nous l'avons dit, qu'un remaniement fait sous Valérien, et c'est seulement au palier qui les surmonte que commence véritablement l'escalier des Propylées; de là on peut saisir les vraies proportions du monument. L'ouverture de l'escalier est de 23 m., égale par conséquent à la façade des Propylées. Il était encadré à droite et à gauche par des murs de rampe revêtus de marbre blanc. Son développement en longueur est de plus de 33 m. Entre sa base et la base des Propylées, la différence du niveau est de 15 m. Tout cet espace a été couvert de marbre pentélique. La hauteur des marches varie entre 19, 20 et 21 centim., leur largeur entre 40 et 42. L'escalier est divisé en deux moitiés, ou plutôt en deux systèmes bien distincts, par un vaste palier qui commence au pied du temple de la Victoire. Ce palier avait plus de 4 m. de largeur. Il présente encore un fragment considérable. M. Beulé a dû toutefois faire soutenir les dalles par un petit massif de maçonnerie. Au-dessous du palier, on comptait 26 marches; elles sont continues et remplissent tout l'intervalle entre les deux rampes. 12 seulement sont encore en place; les 4 premières seules sont entières; c'est du côté droit que l'escalier s'est le mieux conservé, parce qu'il est établi sur le rocher. Vers le N. au contraire le rocher plonge profondément, de sorte qu'au moyen âge on avait converti en citerne ce coin de l'Acropole. On y a trouvé un nombre considérable d'ossements. Au dessus du grand palier central, il y avait 38 marches, interrompues en face du grand entre-colonnement des Propylées pour faire place à un chemin creux formé par des dalles de marbre profondément striées, et qui suivent la pente générale en s'élevant les unes au-dessus des autres par un léger degré de 4 à 5 centim. Dans cette partie il ne restait plus que 5 fragments de marche. L'escalier qui existe actuellement est une restauration moderne; l'escalier ancien était lui-même une restauration romaine faite du temps d'Auguste ou d'Adrien. Mais l'escalier existait nécessairement dans le plan de Mnésiclès, l'architecte des Propylées, et ajoutait au grandiose de cette entrée de l'Acropole. Les travaux des âges suivants, loin d'avoir complété ou embelli la conception primitive, n'ont servi qu'à en détruire l'harmonie. Tel est cet immense *piédestal d'Agrippa* (lettre E), qui interrompt l'alignement et s'avance sur l'escalier. Le piédestal est en marbre de l'Hymette; il est haut d'env. 9 m. et large de 4. Il supportait une statue colossale, érigée par les Athéniens au gendre d'Auguste, Agrippa. Son nom est inscrit sur une des faces, et la date est celle de son 3e consulat. Cette statue colossale devait écraser les Propylées.

Il reste à expliquer pourquoi l'escalier était divisé en deux parties inégales, ou plutôt en deux systèmes différents; pourquoi au-dessous du palier central les degrés sont continus; pourquoi au-dessus ils sont interrompus par un chemin creux. Outre l'avantage de couper la monotonie d'un escalier de 64 marches, le grand palier n'avait pas dû sa position au hasard : les exigences mêmes des lieux l'avaient déterminée. Il recevait en effet deux entrées latérales de l'Acropole : au S., le chemin pélasgique déjà décrit, qui débou-

chait sur le palier au pied du temple de la Victoire : c'est par là que montaient les victimes et les bêtes de somme, pour lesquelles on avait ménagé le chemin creux au milieu de l'escalier supérieur; leurs pieds ne pouvaient glisser sur les dalles de marbre profondément striées. M. Beulé a démontré surabondamment que ce chemin creux n'avait jamais pu donner passage aux chars des fêtes panathénaïques, et encore moins aux chariots qui auraient transporté sur le plateau de l'Acropole les statues et les blocs de marbre nécessaires à la construction des monuments postérieurs à Périclès: la pente était trop rapide, et le passage qui traverse le vestibule des Propylées trop étroit; ils n'auraient pu y passer sans danger pour les marbres et les colonnes de cet admirable monument. Du côté du N., le grand palier communique avec un petit escalier taillé dans le rocher, l'*escalier de Pan*, qui sortait de l'Acropole à l'angle N.-O. près de la petite *grotte de Pan et d'Apollon*, mentionnée par Pausanias, et au-dessous de laquelle se trouve la fontaine Clepsydre. (Voir sur le culte de Pan, route 4, exc. 6, B.) On voyait encore à ciel ouvert, il y a 30 ans, un certain nombre de marches de cet escalier taillées dans le rocher. En 1822, lorsque les Grecs furent assiégés par les Turcs dans l'Acropole, pour prévenir la disette d'eau, ils enfermèrent dans un bastion la fontaine Clepsydre et l'église des Sts-Apôtres, où elle se trouvait. Alors l'escalier de Pan, couvert d'une voûte grossière et enterré sous les décombres et les constructions, devint souterrain. Néanmoins, on voit encore le rocher qui forme un passage large d'un mètre env., et soutient la maçonnerie moderne. La petite église des Sts-Apôtres est couverte de peintures grossières, criblées de balles par les Turcs. L'eau de la fontaine Clepsydre a un goût légèrement saumâtre, comme dans l'antiquité; les Athéniens croyaient qu'elle communiquait avec la mer.

Les Propylées. — « Lorsqu'on voulut donner à l'Acropole une entrée digne des monuments qu'elle contenait, l'architecte Mnésiclès imagina un plan simple à la fois et plein de grandeur. Sur la hauteur, un mur percé de 5 portes, voilà le fond et le motif principal. Un vestibule et un portique de la même largeur le précèdent. Deux murs parallèles le coupent à angle droit et forment les côtés du vestibule. A droite et à gauche, sur des terrasses qui les soutiennent au même niveau, deux ailes s'avancent pour encadrer de leurs portiques parallèles la face principale. Entre-t-on sous le portique par le chemin du milieu, on le trouve bordé de chaque côté par trois colonnes ioniques qui divisent le vestibule en deux moitiés et forment à la porte principale comme une élégante avenue. Au-delà des portes, un quatrième portique regarde l'intérieur de l'Acropole; semblable au premier, mais moins profond, et par conséquent sans vestibule. »

Les Propylées, construites entièrement en marbre pentélique, furent commencées en 437 avant J.-C. et terminées en 5 ans. Elles ont excité l'admiration universelle de l'antiquité, et elles étaient préférées même au Parthénon; c'était un monument purement décoratif, une entrée splendide à cette enceinte de l'Acropole désormais réservée aux dieux. M. Beulé a démontré surabondamment, contre MM. Leake et Burnouf, qu'elles n'avaient jamais pu avoir un caractère militaire ; la grande entrée découverte par notre habile antiquaire suffisait à la défense. Ce n'est que par une erreur grossière que d'anciens voyageurs ont pu les prendre pour un temple. Les Propylées s'étaient conservées presque intactes jusqu'au XIVe siècle. Les ducs d'Athènes furent

probablement les premiers qui les gâtèrent pour en faire un château fort: ils élevèrent de nouveaux étages sur l'aile septentrionale, et démolirent en partie l'aile méridionale pour construire la tour qu'on voit aujourd'hui. Sous les Turcs, le grand vestibule fut couvert d'un dôme épais; il devint un dépôt d'armes et de poudre, et la demeure de l'aga. En 1656, la foudre mit le feu à ce magasin à poudre, et le monument sauta. Cependant la plus grande partie des Propylées résista à l'explosion. La couverture du vestibule fut emportée; les tuiles, les caissons de marbre volèrent au loin; la plupart des architraves de marbre, longues de 20 pieds, soulevées seulement par la force de la poudre, tombèrent à terre où elles se brisèrent; deux colonnes ioniques furent détruites; les autres restaient debout, ainsi que la façade et son fronton. Mais la destruction, une fois commencée, continua lentement par la main des hommes. Aujourd'hui, des 6 grandes colonnes doriques de la façade, deux seulement, celles des angles, ont encore leurs chapiteaux, et sont unies par l'architrave avec les antes, qui terminent les deux murs du vestibule. Ces chapiteaux ne le cèdent en rien, pour la beauté, à ceux du Parthénon. L'écartement des colonnes du milieu est presque le double de celui des colonnes de côté. Les frontons existaient encore du temps de Spon et Wheler. Il ne paraît pas qu'ils fussent décorés de sculptures. Du grand vestibule, les deux murs parallèles restent seuls complètement debout, jusqu'à la corniche. Quant aux 6 colonnes ioniques, on n'en voit plus que les bases et quelques tambours mutilés. Les fragments des chapiteaux gisent à terre, deux heureusement assez considérables pour permettre de juger du caractère de cet ordre. C'était un ionique plus sévère que celui des colonnes de l'Érechthéion, car il devait s'harmoniser avec le dorique de la façade. Un grand nombre de fragments des poutres de marbre de l'architrave sont dispersés autour des Propylées; mais il en est un qui peut en donner une idée exacte. Quoique brisé, ses parties ont été raccordées et servent de piédestal, dans le vestibule même, à quelques tuiles, inscriptions et autres débris, recueillis dans ce musée provisoire. La mesure de cette architrave est de 6 m. 50. Les 5 portes du fond restent encore, exhaussées sur 5 degrés, le dernier en marbre noir d'Éleusis. La porte du milieu est d'un tiers plus grande et plus haute que les portes de droite et de gauche. Les deux portes des extrémités vont elles-mêmes décroissant dans une proportion encore plus forte. Les restes de chambranles qu'on voit en place sont d'une époque bien postérieure. Le portique qui regarde l'intérieur de l'Acropole est composé de six colonnes doriques, comme celui de la façade principale. Cinq ont conservé leurs chapiteaux, deux sont encore unies par un morceau d'architecture. Des deux ailes de la façade extérieure, l'aile gauche, seule conservée, est d'une charmante couleur dorée par le temps et le soleil de la Grèce. Les trois colonnes doriques qui soutiennent le portique sont d'un tiers plus petites que les colonnes de la façade. Du portique, on passe dans une salle rectangulaire, qu'on appelle ordinairement la *Pinacothèque*. La porte est flanquée de deux fenêtres doriques avec pilastres. Le toit qui la couvrait a été enlevé par les ducs d'Athènes, qui l'avaient élevé d'un étage : c'est d'eux aussi que datent les trous informes et la fenêtre byzantine pratiqués dans le mur.

L'aile opposée n'était qu'un simple portique, semblable à celui de gauche, et aucune salle n'y était annexée. Cette aile a aussi servi de base à une tour bâtie pen-

dant le moyen âge. Deux des colonnes sont enclavées dans le mur; la troisième a été détruite, mais sa trace est empreinte sur le marbre.

La Pinacothèque.—On désigne sous ce nom la salle attenante à l'aile gauche des Propylées, et dont nous avons déjà décrit l'entrée. Les trois autres parois, sans ornements saillants et sans ouvertures, ont paru se prêter aux exigences de la peinture. C'est d'ailleurs la seule salle, ou construction, qui réponde à la Pinacothèque décrite par Pausanias, à l'aile gauche des Propylées. Etait-ce une galerie de tableaux, ou un édifice couvert de peintures murales? De la discussion de M. Raoul Rochette (*Lettres archéologiques sur la peinture grecque*), reprise par M. Beulé, il résulte que la Pinacothèque n'a dû contenir que des tableaux mobiles, car les murs ne portent aucune trace de peinture ni d'enduit quelconque, et que ces tableaux devaient être portés sur des chevalets ou échafaudages, car le marbre ne garde non plus la trace d'aucun clou ou tenon de métal destiné à les suspendre. M. Beulé trouve, du reste, que les conditions d'éclairage de cette salle étaient peu favorables à une galerie de tableaux, et que telle n'avait pas dû être sa destination dans le plan de Mnésiclès; il établit, par des considérations historiques, que les tableaux n'ont dû y être portés que plus tard.—Cette salle sert actuellement de musée pour les débris de statues, d'inscriptions, etc., qui ont été trouvés dans l'Acropole.

Le Temple de la Victoire sans ailes est situé en avant des Propylées, sur une terrasse haute de 8 mèt. Un escalier, qui se raccorde avec l'escalier des Propylées par un petit soubassement, y conduit. On ne sait à quelle époque ce temple fut construit: selon la légende, il s'élevait à l'endroit même d'où Égée se précipita, en voyant le vaisseau de son fils revenir avec une voile noire. Le temple lui-même paraît antérieur à Périclès, ce qui explique et sa disposition, oblique par rapport à la façade des Propylées, et l'inégale largeur des deux ailes de celles-ci. Il a probablement été élevé par Cimon. On sait qu'en 1687, les Turcs, assiégés par le doge de Venise Morosini, démolirent ce petit temple pour construire une batterie. Le gouvernement actuel l'a fait relever.

« Sur trois degrés s'élève une cella, fermée de trois côtés; elle a en largeur un peu plus, en longueur un peu moins de 5 mèt. L'entrée, à l'Orient, est entre deux piliers qui soutiennent l'architrave, et qui étaient réunis aux antes des murs latéraux par une grille. La cella est précédée d'un portique de même largeur, composé de quatre colonnes ioniques; elles correspondent aux deux piliers et aux deux antes de l'entrée. Derrière, il y a un portique semblable. Le portique de la façade était fermé lui-même sur les côtés. Non-seulement la fermeture qui unissait les deux colonnes d'angle aux antes a laissé son empreinte, mais on remarque sur les bases que la partie qu'elle recouvrait n'a été que dégrossie. »

Tout autour du temple règne une frise haute de 44 centim., et ornée de sculptures; les frontons et le toit n'existent plus. Les deux portiques seuls ont encore leur plafond décoré de caissons. Tout l'édifice est construit en marbre pentélique. Le fût des colonnes est d'un seul morceau; elles ont, avec leurs bases et leurs chapiteaux, un peu plus de 4 mèt.; leur diamètre est de 52 centim. à la base, et de 43 au sommet. Ce temple est donc très-petit, mais il est d'une rare élégance. « Le temps et la ruine semblent même y avoir ajouté plus de délicatesse, en découpant inégalement les cannelures des colonnes. » Dans la petite cella était la statue de la Victoire sans ailes. C'était une statue très-

ancienne, en bois, comme la plupart de celles qui remontaient aux premiers temps de l'art. « Les Athéniens, dit Pausanias, pensent que la Victoire restera toujours parmi eux, puisqu'elle n'a plus d'ailes. » Cette explication est préférable à celle qu'a inventée Wheler, et qu'on a répétée souvent sur sa foi : il suppose que cette victoire était celle que Thésée remporta sur le Minotaure. « Cette Victoire s'appelle *sans ailes*, parce que le bruit n'en vint pas à Athènes avant que Thésée l'apportât lui-même. » Mais l'explication de Pausanias lui-même n'est peut-être qu'une supposition ingénieuse. Pour les Athéniens, la Victoire, c'était Minerve elle-même : adorée déjà sous plusieurs noms dans l'Acropole, elle l'était en avant des Propylées sous cette nouvelle forme. Il est probable que ce nom de *Victoire sans ailes*, ne fut inventé qu'à une époque postérieure, où l'usage avait prévalu de présenter la Victoire avec des ailes. La frise qui courait autour du temple n'orne plus que deux de ses côtés. La frise du N. et celle de l'O. sont maintenant au musée Britannique ; leurs moulages en terre cuite avaient été envoyés à Athènes; mais, en les posant, on brisa celui de l'O.—Ces charmantes sculptures ont été mutilées sans pitié : s'il en reste assez pour juger de leur beauté, il en reste trop peu pour comprendre les sujets qu'elles représentent. M. Beulé en a donné une description minutieuse, et a discuté longuement leur signification. La frise de l'E. paraît une composition allégorique; les frises des trois autres côtés représentent des combats des Athéniens contre les Perses, au N. et au S. (peut-être Marathon et Platée), et contre d'autres Grecs, à l'O. — En 1835, MM. Hansen et Schaubert ont retrouvé des fragments d'une balustrade en marbre qui entourait ce petit temple : c'étaient des plaques sur lesquelles étaient figurées des femmes ailées. M. Beulé en a retrouvé quelques autres. Tous ces fragments ont été réunis dans la cella du petit temple. Deux figures surtout sont remarquables : la Victoire au taureau, et la Victoire qui délie ses sandales. Cette balustrade était évidemment d'une époque postérieure au temple lui même, et diffère totalement par son style des sculptures de la frise : elles appartiennent plutôt au siècle de Lysippe qu'à celui de Phidias.

La terrasse qui sert de soubassement au temple est en pierre; mais, du côté des Propylées, elle était revêtue de marbre. Du côté de l'O., deux niches sont ménagées dans l'épaisseur du mur. Ces niches, murées du temps des Turcs, avaient été prises par Leake pour l'entrée d'un sanctuaire souterrain dédié à la *Terre nourricière* et à *Cérès verdoyante*. Le déblayement de ces niches sans profondeur a détruit cette hypothèse; les textes anciens prouvent d'ailleurs que ces temples étaient hors de l'Acropole.

Des Propylées au Parthénon.— Franchissons maintenant les Propylées, et avançons-nous sur le plateau même de l'Acropole.

Outre les grands monuments du Parthénon et de l'Erechthéion, qui sont encore debout, le plateau de l'Acropole renfermait plusieurs autres temples, un nombre considérable de statues consacrées aux dieux, ou destinées à rappeler les gloires nationales. Tous ces monuments ont disparu, et le sol est jonché de leurs débris. Il y aurait encore de nombreuses fouilles à entreprendre, qui découvriraient sans doute de précieux restes. La société archéologique d'Athènes a recueilli un grand nombre d'objets antiques déposés dans la Pinacothèque. En adoptant cette mesure conservatrice, on ne s'est malheureusement pas occupé de préciser l'endroit où les fragments avaient été trouvés ; il en résulte la perte à jamais regrettable d'indications bien précieuses pour la topogra-

phie de l'Acropole et la restauration des monuments eux-mêmes.

M. Beulé a cherché à retrouver les fragments et l'emplacement de toutes les statues ou monuments décrits dans Pausanias et les auteurs anciens. Les limites de cet ouvrage ne nous permettent malheureusement pas de le suivre sur ce terrain, et nous nous bornerons à indiquer les objets qui ont laissé une trace incontestable, renvoyant à son livre ceux de nos lecteurs qui désireraient avoir de plus grands détails. Nous mentionnerons le piédestal de la statue de Minerve Hygiée (guérisseuse), adossé à la dernière colonne à droite du portique intérieur des Propylées. En avant, on observe la base d'un piédestal qui portait un colosse inconnu. Immédiatement à droite de l'angle des propylées, en se tournant vers les murailles de Cimon, on trouve une grande terrasse limitée au N. par des restes de murailles. C'est l'enceinte de *Diane Brauronia* (v. sur le culte de cette déesse, R. 4, 7°, A). A l'angle O. de cette terrasse, on observe le mur pélasgique et l'ante de marbre dont nous avons déjà parlé. A l'E. cette enceinte est séparée de l'enceinte de Minerve Ergané par une muraille dont on voit encore les restes. On monte sur cette terrasse par huit marches taillées dans le rocher; des deux côtés de l'entrée s'élevaient la statue de Persée par Myron, et un enfant de bronze portant l'eau lustrale. Près de l'angle S.-E. de l'enceinte, une petite esplanade, où l'on a réuni différents fragments des caissons des Propylées, marque l'emplacement du temple de Diane, auquel paraissent avoir appartenu quelques chapiteaux et fûts de colonnes ioniques, qu'on observe tout autour. Peut-être pourrait-on relever ces débris. Un large piédestal, à l'O. du temple, supportait le *Cheval durien* (de bois), colosse en bronze fait à l'imitation du cheval de Troie.

A l'E. de la terrasse de Diane Brauronia, s'étend, sur un niveau plus élevé, celle de *Minerve Ergané* (ouvrière), bornée au S. par le mur de Cimon, séparée à l'E. par un mur du péribole du Parthénon. La partie N. de cette enceinte est à moitié occupée par une citerne moderne. C'est aussi vers le S. que devait s'élever le temple, dont il ne reste aucun fragment. Quelques piédestaux occupent le sommet du plateau; ils portaient les statues de riches personnages d'Athènes sur lesquels l'histoire ne nous a rien appris. Hors de cette enceinte, et en face de son angle N.-E., on remarque un piédestal, de l'époque romaine, qui porte encore le nom de Flavius Conon.

Nous voici arrivés devant la façade postérieure du Parthénon. Avant de décrire ce monument, nous conduirons le voyageur devant la façade orientale, qui était l'entrée du temple. Tout le terrain au N. du Parthénon est couvert d'énormes fragments. On ne sait jusqu'où s'avançait de ce côté le péribole du temple. De tous les monuments qui ornaient le chemin ménagé entre le Parthénon et l'Érechthéion, il ne reste que des fragments incertains. La plupart de ces monuments paraissent romains et élevés par la flatterie à des personnages oubliés.

Le Parthénon. *Historique.*—Nous avons mentionné déjà dans les murs de Thémistocle les fragments de l'ancien Parthénon, détruit par les Perses. L'histoire ne nous apprend rien de positif sur ce monument primitif, qui n'avait jamais été terminé ni consacré. Ce fut Périclès qui éleva l'édifice que l'on admire encore aujourd'hui. On ignore l'année précise où il fut commencé (à peu près l'année 444 av. J.-C., mais on sait qu'il était terminé l'an 436. Il avait coûté plus de deux mille talents (12 millions de francs), que Périclès avait prélevés non-seulement sur les revenus des Athéniens, mais aussi sur les contributions payées

par les alliés au trésor de Délos. Phidias avait été mis à la tête de tous les travaux; il dirigeait tous les artistes, et cependant il en avait de bien grands sous ses ordres. La postérité a attribué à ce nom glorieux tous les travaux artistiques du grand siècle; il faut cependant rendre à chacun les œuvres qui lui appartiennent.

Callicrate et Ictinus furent les architectes du nouveau Parthénon; ils donnèrent à la façade une longueur de 100 pieds[1] (ce qui valut au temple le surnom d'Hécatompédon), et la firent porter sur huit colonnes, ce qui était alors une grande innovation, car jusque-là les temples étaient hexastyles. Les sculpteurs Alcamène, Agoracrite, Crésilas, Critios, Nésiotès, Hégias, Colotès et Pœonius, dont les uns étaient les élèves, les autres les rivaux de Phidias, partagèrent l'exécution des frontons, de la frise et des métopes. Alcamène paraît avoir été l'auteur du fronton occidental (v. Beulé); la frise de la Cella a été exécutée par des mains différentes sur un dessin unique, probablement celui de Phidias; les métopes, d'un caractère plus archaïque, paraissent dues à une école moins habile, probablement aux vieux sculpteurs du temps de Cimon, pour lesquels Phidias était un novateur. Enfin le fronton oriental pourrait seul avoir été de la main de Phidias, ou au moins de son élève chéri Agoracrite. Phidias s'était réservé spécialement la statue colossale de Minerve, toute d'or et d'ivoire, qui ornait l'intérieur de la Cella. Cette statue avait 26 coudées (environ 12 mèt.) de hauteur. « Si l'on donne seulement 3 mèt. à la base, elle porte la hauteur totale à 15 mèt. On comprend quelle dépense ce fut de couvrir d'or et d'ivoire un pareil colosse. » Il y entrait pour 40 talents d'or (3 millions de francs). L'ivoire et la main-d'œuvre devaient représenter une somme encore plus forte. (V. Beulé, pour la description de ce chef-d'œuvre.) La statue fut placée dans le Parthénon l'an 444 av. J.-C. Elle fut enlevée du temple par les chrétiens sous le règne de Justinien, et probablement elle alla orner l'hippodrome de Constantinople avec d'autres œuvres de Phidias, et faire pendant au Jupiter olympien.

Après le siècle de Périclès, le Parthénon reçut encore beaucoup d'ornements, nous n'osons dire d'embellissements, car les chefs-d'œuvre ne gagnent pas ordinairement à être retouchés. Mais les âges suivants virent aussi violer la sainteté du temple; c'est ainsi que les ornements d'or furent volés par Lacharès, que Démétrius s'installa avec ses courtisanes dans l'Opisthodome. Les Romains et même les barbares respectèrent le temple; mais lorsque les chrétiens en prirent possession en 630, pour le consacrer à la Vierge, ils commencèrent à le ruiner pour l'approprier au nouveau culte. L'entrée fut transportée de l'orient à l'occident. Une abside byzantine s'éleva sur les débris du pronaos et du fronton oriental. Sous les Turcs le Parthénon devint une mosquée, et un minaret fut bâti à l'angle S.-E.; il vient à peine de disparaître. Cependant le monument subsistait encore presque en entier, lorsque Spon et Wheler le visitèrent en 1676. Leur description, tout imparfaite qu'elle est, nous donne d'utiles renseignements sur ce temple, qu'une catastrophe terrible allait bientôt ruiner. En 1687, pendant le siége des Vénitiens, une bombe mit le feu à un magasin à poudre établi par les Turcs au milieu du Parthénon. Le temple sauta : « Presque toute la cella et sa frise, 8 colonnes du portique N., 6 du portique du S., avec leur entablement, furent renversées; le vaste temple resta coupé comme en deux corps de ruine. Morosini, vainqueur, continua une destruction qui n'avait plus les

[1] Le pied grec était de 31 centimètres.

nécessités de la guerre pour excuse. Par son ordre on enleva du fronton les chevaux et le char de Minerve, si admirablement conservé que les voyageurs les plus indifférents en parlaient avec enthousiasme. L'opération fut si mal conduite, que tout le groupe tomba et se brisa sur le rocher. Depuis le XVIIe siècle jusqu'à l'affranchissement de la Grèce, le temple eut peu à souffrir. Mais le goût pour les sculptures antiques, qui commença à se développer parmi les nations européennes, devait être pour l'Acropole une cause nouvelle de pertes et de dégradations. Le comte de Choiseul Gouffier rapporta en France un morceau de la frise du Parthénon, un seul, et détaché depuis longtemps, puisqu'il appartenait au côté oriental entièrement ruiné depuis 100 ans. Cet exemple, que lord Elgin déclare si haut n'avoir fait que suivre, justifie-t-il l'acte de vandalisme qui a soulevé la réprobation universelle? Les Anglais eux-mêmes se sont indignés, et le génie s'est chargé de rendre immortelle la flétrissure infligée à son auteur. Plus de 200 pieds de la frise et presque toutes les statues des frontons furent enlevés; les métopes furent arrachées de leurs coulisses, et le marteau fit voler en éclat les triglyphes et les corniches; on emporta en outre des fragments d'architecture, tambours de colonnes, chapiteaux, entablement, corniche, etc., etc.»

Description.—Toutes les formules de l'admiration ont été employées à célébrer le Parthénon, le plus beau de tous les temples antiques que les ravages des siècles et des hommes nous aient conservés. Un grand nombre d'ouvrages spéciaux lui sont en outre consacrés; nous ne pouvons reproduire ici ni les vers des poëtes qui l'ont chanté, ni les descriptions techniques et détaillées des architectes et des archéologues. Nous rappellerons seulement que c'est surtout au Parthénon qu'ont été faites les observations sur la loi des *courbes horizontales* et la polychromie des temples anciens (v. p. 36 et 38).

Le plan du Parthénon est d'une grande simplicité. « Le corps principal est un grand rectangle divisé en deux salles inégales. La plus grande, ouverte à l'orient, est proprement le temple : elle contenait la statue de Minerve. La plus petite est l'opisthodome : on y renfermait le trésor public. Deux portiques de 6 colonnes chacun précèdent le naos et l'opisthodome. Tout autour de la Cella ainsi disposée règne un péristyle qui compte 8 colonnes sur les façades, 17 sur les côtés, les colonnes d'angle deux fois comptées. L'édifice entier est élevé sur un soubassement de 3 hauts degrés. 2 degrés un peu plus petits exhaussent encore le sol de la Cella au-dessus du niveau du portique. » Le péristyle et la Cella étaient décorés à l'intérieur de sculptures sur lesquelles nous reviendrons. Des statues colossales remplissaient les frontons. Au sommet du fronton, un immense fleuron d'acanthe servait de couronnement, et les deux angles supportaient des sujets dont l'emplacement se reconnaît encore. La façade orientale avait été de plus décorée de *boucliers d'or* disposés sur l'architrave et au-dessus de chaque métope. Du côté du N., il y avait encore une décoration sur l'architrave, comme l'attestent trois trous disposés en triangle sous chaque triglyphe. Enfin, au N., à l'O. et au S., on observe, au pied de la plupart des colonnes du péristyle, des traces carrées de stèles ou de piédestaux; ils datent certainement d'une époque postérieure.

Voyons maintenant ce qui reste de cet admirable monument :

Le fronton oriental a presque entièrement disparu. Le milieu a été jeté bas pour faire place à l'abside byzantine. L'explosion de 1687 et lord Elgin ont complété l'œuvre de destruction. Des sta-

tues, dont l'ensemble représentait la naissance de Minerve, il ne reste plus que quelques têtes des deux extrémités, 2 des 4 chevaux du Soleil à l'angle E. et 2 de la Nuit à l'angle opposé; ces derniers méconnaissables, les autres mutilés, mais leur cou est admirable de conservation; il y en avait 4, les 2 autres sont à Londres. C'est aussi au musée Britannique qu'il faut aller admirer l'Hercule assis, le groupe de Cérès et Proserpine, l'Iris, un fragment de torse et les trois Parques. Dans le Parthénon même on a déposé un torse de femme (la Nuit), et dans une casemate, près du temple d'Erechthée, deux fragments d'une femme ailée (la Victoire), qui appartenaient au même fronton.

Les métopes de la frise sont encore en place, mais complétement mutilées par le marteau des barbares. Il est presque impossible de comprendre les sujets qu'elles représentaient. Sur la 12e, à partir de la gauche, on distingue une Minerve guerrière. Sur la 4e, sur la 7e et la 12e, on peut encore reconnaître sa figure. Les autres métopes paraissent représenter des guerriers.

« On montait au Parthénon par de petites marches ajustées entre les assises du soubassement. Le pronaos était fermé par une grille scellée entre les colonnes, et qui s'élevait jusqu'aux chapiteaux. On en voit la trace sur la seule colonne qui soit encore debout. Le mur qui séparait le pronaos de la Cella n'existe plus. Vers le fond de la Cella, l'emplacement de la statue colossale de Minerve est marqué par un pavement de tuf, qui tranche sur les dalles de marbre qui revêtent le sol. La Cella a été si complétement ruinée, que la disposition intérieure est restée longtemps un problème. On ignorait même de quel ordre étaient les colonnes qui formaient les deux portiques. » M. Paccard (architecte de l'école française), dans sa *Restauration du Parthénon*, a retrouvé les traces des bases des colonnes; il a reconnu qu'elles étaient doriques, et, calculant l'entre-colonnement d'après leur diamètre, il a montré qu'elles étaient au nombre de 10 de chaque côté. A l'extrémité occidentale, au lieu des deux dernières colonnes, il place 2 piliers. Entre ces 2 piliers, 3 colonnes pouvaient prendre place, mais celle du milieu manquait, pour dégager la porte qui communiquait avec l'opisthodome. Comme on ne sait pas au juste si cette porte existait dans le plan primitif, ou si elle fut établie quand l'orientation du temple fut changée par les chrétiens, on ne sait pas non plus si cette colonne existait ou non dans le principe. Par le diamètre des colonnes on calcule aussi la hauteur, et l'on est amené à rétablir un second étage de colonnes plus petites, probablement doriques. Cette galerie à deux étages a du reste été décrite par Spon et Wheler. On ne sait si la cella du Parthénon était couverte ou découverte. Il n'est pas probable que la statue et les objets précieux contenus dans la cella (le trône de Xerxès, les armes précieuses, les offrandes, etc.), fussent exposés aux intempéries de l'air ou plongés dans l'obscurité. Il est probable que la cella était couverte, mais éclairée par une ouverture ménagée dans la toiture. Le toit antique avait du reste été détruit pour construire l'église byzantine.

La célèbre *frise de la Cella* offrait une suite non interrompue de bas-reliefs, qui tournaient autour de ses quatre côtés, et représentaient un sujet unique, la fête des Panathénées, avec la figure des dieux, les cérémonies du temple, la procession sacrée, et les courses de chars et de chevaux qui se faisaient à cette occasion. Cette frise a été transportée presque toute entière au musée Britannique. Le musée du Louvre en possède un fragment, qui a malheureusement été restauré. On en a

réuni quelques fragments dans l'Opisthodome du Parthénon. Le côté occidental est resté en place presque entier. C'était heureusement une des parties les plus soignées de l'exécution. Les bas-reliefs représentent de jeunes Athéniens se préparant pour la fête, bridant et caressant leurs chevaux. Ces sculptures portaient des accessoires de métal, dont on reconnaît les traces. Elles se détachaient, à ce qu'il paraît, sur un fond bleu, et quelques accessoires étaient peints; mais il est douteux que les figures elles-mêmes fussent peintes, car on ne pouvait assister à la procession avec des vêtements de couleur. Les bas-reliefs déposés dans l'Opisthodome représentent des chars, des sacrificateurs et des victimes, et trois figures de la frise orientale représentent des dieux.

L'*Opisthodome* était situé derrière la Cella. Il avait 13 mèt. 33 de longueur; c'est à peu près le tiers de celle-ci. Il renfermait le trésor public. La disposition intérieure est incertaine, car il y a désaccord entre le témoignage de Spon et Wheler, qui le font soutenir par six colonnes cannelées du même ordre et de la même grandeur que celle du portique, c'est-à-dire doriques, et l'opinion des architectes, MM. Cockerell et Paccard. Ceux-ci pensent en effet qu'il n'y avait que quatre colonnes d'ordre ionique.

En sortant de l'Opisthodome par la grande porte occidentale, on se trouve sous le *Posticum*, dont les six colonnes existent encore entières, avec leurs architraves et leur frise. Il faut descendre les degrés du temple pour aller admirer la façade occidentale, avec ses huit colonnes doriques. Le canon des Vénitiens a criblé toute cette façade. Toutefois, la corniche, les triglyphes et les métopes sont encore en place; celles-ci ont été complétement mutilées, comme celles de la façade E., et l'on ne peut plus reconnaître ce qu'elles représentaient, probablement des combats des Athéniens contre les Perses.—Le fronton occidental, qui représentait la dispute de Minerve et de Neptune, est presque entièrement ruiné. Deux figures seulement restent en place; elles représentent Cécrops assis, et sa fille Aglaure agenouillée à ses pieds. C'est le morceau le plus beau et le plus complet qui soit resté à Athènes. La partie inférieure du corps de l'Euryte est encore en place; mais il faut monter sur le fronton même pour la bien voir. Un assez grand nombre de fragments appartenant à ce fronton ont été recueillies au pied de l'édifice; une statue sans tête a été déposée dans le Parthénon. On conserve encore dans la citerne, au-dessous du Parthénon, une tête de femme et quelques débris des chevaux de Minerve. Les autres fragments du fronton, dont le plus important est la figure entière de l'Ilissus, sont au musée Britannique. La tête de Thétis est à la Bibliothèque impériale de Paris.

Il nous reste à parler des métopes qu'on voyait sur la frise des côtés N. et S. du temple. L'explosion de 1687 en avait laissé treize sur le côté N., et dix-sept sur le côté S. Une seule de ces dernières métopes est restée; quinze sont musée Britannique, la seizième au musée du Louvre. Ces métopes, les seules qui eussent échappé au marteau des barbares, représentent les combats des Lapithes et des Centaures, et quelques sujets de l'histoire d'Athènes. La métope restée en place, à l'angle S.-O., représente un centaure qui tient sous son bras la tête d'un Athénien.—Les treize métopes du côté N. ont été mutilées; des quatre qui restent à l'angle N.-E., une seule offre quelques lignes reconnaissables: une figure derrière un cheval. Parmi les neuf autres, plus rapprochées de l'O., on distingue un cheval; sur la sixième, deux chevaux, et un

homme sur la huitième. La neuvième a conservé quelques beaux plis. Quatre autres métopes sont à terre au milieu des ruines.

Extrémité orientale de l'Acropole. — Revenant devant la façade orientale du Parthénon, on trouve, en face de l'entre-colonnement du milieu et de la porte du temple, une obstruction rectangulaire en pierres, qui marque sans doute l'emplacement de l'autel de Minerve. Sur une ligne plus rapprochée du temple, et parallèle à la façade, se dressaient à droite et à gauche un certain nombre de statues célèbres, savoir, en regard de l'angle N.-E. du Parthénon : le Jupiter Polieus, le Jupiter de Léocharès, la dispute de Minerve et Neptune, Procné et Itys ; et, en regard de l'angle S.-E., l'Apollon Parnopius, bronze attribué à Phidias ; Xantippe, Anacréon, Io et Callisto. — Le long du mur de Cimon, au S., était une série de figures, représentant la guerre des dieux et des géants, le combat des Athéniens contre les Amazones, la bataille de Marathon, la défaite des Gaulois en Mysie. C'était un présent d'Attale. Il ne reste plus rien de tous ces monuments. — Une brêche assez profonde a été ouverte. du côté de l'E. On n'y a trouvé aucun objet important; mais c'est un spécimen assez curieux des différentes couches de terrain de l'Acropole. La plus basse est un amas de cendres, de débris, de charbons, de fragments de vases et de terres cuites, de plomb fondu et d'ossements calcinés, qui datent de l'incendie de l'Acropole par Xerxès. La couche au-dessus est formée des éclats qui s'entassaient autour de l'atelier des tailleurs de pierre, et des tambours de colonnes mis au rebut pendant la construction des édifices de l'Acropole. — Tous ces matériaux avaient été employés comme remblais.

Plus au N., en revenant vers l'Érechthéion, on trouve l'emplacement du temple *de Rome et d'Auguste*, dont on a recueilli trois fragments dispersés à l'entour. L'architrave, qui porte la dédicace du temple, est près de l'autel de Minerve. Ces fragments montrent que l'édifice était circulaire, et d'un diamètre de 7 mèt.

L'Érechthéion. — *Historique.* — L'Érechthéion était un édifice double ; il comprenait deux temples : celui de Minerve Poliade, et celui de Pandrose, fille de Cécrops, première prêtresse de Minerve. « Erechthée avait donné son nom à l'ensemble du monument, soit parce qu'il avait élevé le premier autel et le premier temple, soit parce qu'il y avait eu sa demeure ou son tombeau ; mais aucun des deux temples antiques n'était consacré à Erechthée. Il avait seulement un autel commun avec Neptune. Hérodote dit que l'Érechthéion renfermait l'olivier et le flot que Minerve et Neptune avaient fait paraître lorsqu'ils se disputaient la possession de l'Attique. » Cécrops, qui avait élevé la première enceinte, y avait aussi son tombeau. — Erechthée éleva, sur cet emplacement consacré par la légende, le temple de Minerve, et établit les Panathénées, dont l'Érechthéion était le centre. Il fut enterré dans le temple même, auprès de Cécrops. — On ne sait rien de plus sur l'édifice primitif. Il fut entièrement détruit par les Perses ; mais l'olivier sacré, brûlé jusqu'au pied, repoussa d'une coudée dans une seule nuit, quand les Athéniens vainqueurs rentrèrent dans l'Acropole. On ne sait pas au juste à quelle époque fut commencé l'édifice actuel, le plus élégant modèle de l'art ionique qui nous soit resté; mais ce ne peut être qu'au beau siècle de Cimon et de Périclès. C'était d'ailleurs le sanctuaire le plus vénéré d'Athènes, et le premier qui dût être relevé après la retraite des Perses ; mais sa construction paraît avoir duré très-longtemps. On sait qu'il n'était pas encore achevé en 409 av. J.-C. Les travaux furent repris en 407.

au retour d'Alcibiade. Un incendie des échafaudages eut lieu en 406, mais l'édifice avait peu souffert. Il paraît n'avoir été terminé que beaucoup plus tard. L'Erechthéion fut converti en église byzantine au VIIe siècle, et consacré à la divine Sagesse (Ἁγία Σοφία). Les murs qui séparaient les différents sanctuaires furent abattus, et le sol couvert d'un nouveau pavement de marbre veiné. Les Turcs le convertirent plus tard en harem pour les femmes de l'Aga. Pendant la guerre de l'indépendance, le canon des Turcs fit écrouler en partie le portique du N. Lord Elgin enleva une colonne du fronton E., et une des statues du portique des caryatides, au risque de faire écrouler le portique tout entier. Enfin, en 1842 et 1846, la France fit déblayer l'édifice, et releva le portique des caryatides, sous la direction de M. Paccard, et l'Angleterre envoya le moulage en terre cuite de la statue qui est au musée Britannique. L'Erechthéion est un temple multiple, et la nécessité d'y renfermer les endroits consacrés par la légende avait rendu son plan assez compliqué : aussi, peu d'édifices ont donné lieu à plus de discussions entre les archéologues, surtout à une époque où peu de personnes avaient eu l'occasion de le visiter, et où le bâtiment était encore enseveli sous les décombres. (*V*. Stuart, et Raoul Rochette, *Journal des Savants*, 1850-1851.) M. Tétaz, dans un travail important (Mémoire sur la restauration de l'Erechthéion d'Athènes, *Revue archéologique*, 1851), a jeté un grand jour sur toutes les questions relatives à cet édifice. M. Beulé a confirmé, par une discussion savante, les opinions de cet architecte. (V. le plan de l'Acropole.)

Description.—« L'Erechthéion est un rectangle, long de 20 m. 3, large de 11 m. 21. Il est précédé à l'Orient d'un portique ionique de même largeur, et composé de six colonnes. Deux autres portiques s'appuient sur ses longs côtés, à leur extrémité opposée : l'un regarde le N., et compte quatre colonnes ioniques de face, deux de retour; l'autre, plus petit, regarde le midi, et sa disposition est la même. Seulement, six jeunes filles qui portent l'entablement sur leur tête ont pris la place des colonnes.

« L'édifice est établi sur deux sols différents. A l'E. et au S., ses façades sont simplement exhaussées de trois marches au-dessus du sol. Les façades du N. et de l'E. sont à un niveau plus bas de 8 pieds, niveau commun aux terrains qui forment l'enceinte sacrée, et s'étendent du même côté. Les grands portiques ioniques formaient les entrées du temple. La tribune des jeunes filles, au contraire, fermée par un haut stylobate, n'avait qu'une petite porte dérobée. »

Le portique oriental était le principal; il n'en reste plus que cinq colonnes, une portion du fronton et du plafond du Pronaos. Le fronton ne paraît pas avoir porté de statues. Les colonnes étaient un peu inclinées vers le centre ; mais on chercherait vainement les courbes horizontales dans les soubassements et les architraves. Les colonnes sont le type le plus riche et le plus élégant que nous ayons de l'ordre ionique. Des guirlandes de bronze doré, des peintures, des émaux et autres matières brillantes ornaient les chapiteaux, l'entablement et les caissons du plafond intérieur. Tout l'Erechthéion est en marbre pentélique; mais une frise en marbre noir d'Eleusis courait autour de l'édifice. Sur ce fond noir se détachaient des bas-reliefs polychromes, dont on a retrouvé quelques fragments (au musée de l'Acropole). Des statues et des peintures décoraient le Pronaos. Le mur et la porte principale qui séparaient le Pronaos de la Cella n'existent plus, mais on voit encore les antes qui terminaient les murs latéraux. De la façade E. on descendait vers la façade N. par un escalier dont les traces

existent sur le soubassement des degrés latéraux de la façade E. Le portique septentrional s'offre alors comme une aile annexée au corps de l'édifice. Ce portique, presque ruiné, donne accès à une grande porte ionique, surtout célèbre parce qu'elle est unique au monde, car sa beauté n'est pas pas sans mélange. Les chambranles ajoutés par les Byzantins ont détruit son effet; le linteau, en se brisant, a dérangé l'harmonie des lignes. Une des consoles est d'un style différent de l'autre, et évidemment d'une époque postérieure. Les palmettes du haut de la porte et les rosaces du linteau diffèrent aussi de celles des antes et de la corniche. A droite, et dans l'angle du fond, une petite porte débouche près du mur occidental, recouverte par une large pierre en saillie. Elle conduisait dans une enceinte réservée, indiquée par le commencement d'un mur, dirigé vers l'O. A gauche de la grande porte ionique, M. Tétaz a remarqué une interruption dans le dallage, qui remonte aux temps antiques, et au-dessous de laquelle il a trouvé dans le rocher deux trous profonds de 50 cent. environ, reliés entre eux par un petit canal. Ces trous sont au fond d'un caveau ménagé dans les substructions du portique. Une porte très-basse, pratiquée dans les fondements du mur septentrional, conduisait dans l'intérieur du temple. Il était naturel de songer au trident de Neptune, que les prêtres montraient empreint sur le rocher. M. Tétaz croit que ces trous sont faits de main d'homme. Ils semblent au contraire l'œuvre fort irrégulière du hasard. Mais la superstition n'y regardait pas de si près.

La façade O. était comprise dans l'enceinte réservée ou *sphæristra des Errhéphores*. Le soubassement du mur est percé d'une porte antique, surmontée d'un énorme linteau, et qui faisait communiquer l'enceinte réservée avec l'intérieur du temple. Ce haut soubassement portait quatre colonnes engagées, avec trois fenêtres dans leurs entre-colonnements, que Stuart vit encore, et un fronton semblable à celui de la façade orientale. Les colonnes qui restaient, il y a quelques années, avec une portion de l'entablement, ont été renversées en 1852 par un tremblement de terre.

La prostasis orientale, ou portique des *Caryatides*, aujourd'hui restaurée, nous offre un des plus gracieux spécimens de l'art antique. « Les jeunes filles sont posées sur un stylobate continu, très-haut, pour mettre les proportions humaines en harmonie avec les proportions générales du monument. Du côté de l'O., une interruption dans la corniche, la trace verticale, et les assises inférieures d'un mur dirigé vers l'O., indiquent la muraille qui fermait au S. l'enceinte sacrée.—L'Érechthéion est le premier édifice qui ait reçu des caryatides. Selon Vitruve, ce nom vient des femmes de Carye, ville du Péloponèse, qui avait pris parti pour les Perses. Les Grecs s'en vengèrent en ruinant la ville, massacrant les hommes, et réduisant les femmes en esclavage. Ce seraient elles qu'on aurait représentées portant des fardeaux. Malgré le témoignage de Vitruve, il est plus probable que les jeunes filles de l'Erechthéion représentaient les Errhéphores, jeunes prêtresses de Minerve Poliade. Ce qu'il y a d'admirable dans ces statues, ce n'est pas seulement la scuplture, c'est le caractère monumental qui les met en harmonie avec les lignes de l'édifice. Chaque statue est exhaussée sur une plinthe. « Pour ôter de la roideur, l'artiste a eu soin de fléchir légèrement une des jambes. Chaque jeune fille plie précisément la jambe qui se trouve le plus près du centre de l'édifice; c'est là ce qui donne au mouvement contrarié des deux groupes un ensemble si logique et si harmonieux. La chevelure a été dis-

posée d'une façon particulière pour recevoir le chapiteau qui les sépare de l'architrave. Ce chapiteau circulaire, dont la base se perd dans la chevelure, est orné sur son sommet d'un rang d'oves et de fers de lance. Il semble représenter le fardeau mystérieux que les vierges de Minerve portaient dans les Panathénées. Enfin, on a supprimé la frise de l'entablement pour qu'il ne surchargeât pas trop ses charmants soutiens, et la corniche repose immédiatement sur l'architrave. Il n'y eut pas non plus de fronton, mais une terrasse en pente douce couvrit la tribune. »

Pénétrons maintenant dans l'intérieur de l'édifice, et expliquons sa disposition intérieure. Toutes les divisions anciennes sont ruinées, et, sans pouvoir reproduire les savantes discussions de MM. Tétaz et Beulé, nous exposerons seulement leur résultat. Le temple de Minerve Poliade était à l'E.; celui de Pandrose était à l'O.; les deux cellas adossées l'une à l'autre, et séparées par un mur transversal, éloigné de 7 mèt. 33 du mur oriental. Le temple de Minerve était sur un niveau supérieur à celui du temple de Pandrose. Mais la cella de Minerve n'occupait pas toute la largeur de l'édifice actuel. Deux murs, parallèles aux murs latéraux, ménageaient un couloir du côté du N. et du côté du S. Le couloir du S., de niveau avec la cella, communiquait avec elle par une petite porte, ménagée près de l'entrée principale; d'autre part, il communiquait avec le Pandroséion par un petit escalier dont on voit encore la trace. Le côté du N. était sur un niveau inférieur, comme le Pandroséion, dont il était une dépendance; il n'avait aucune communication avec la cella de Minerve. « La cella contenait l'antique statue de Minerve, que l'on croyait tombée du ciel. Elle était en bois d'olivier, et d'un travail grossier. Mais ses formes étaient cachées par le magnifique *péplum* que lui brodaient les vierges athéniennes. »

La cella de Minerve était entièrement couverte et sans fenêtre. Aussi une lampe d'or, ouvrage de Callimaque, y brûlait nuit et jour: la mèche était d'amiante, et ne se consumait jamais. Cette lampe était suspendue à un palmier de bronze, dont les branches montaient jusqu'au plafond, et dissimulaient les conduits de la fumée, qui s'échappait par le toit. Il y avait encore dans la cella de Minerve un Mercure en bois, qui remontait au temps de Cécrops, et qu'on ensevelissait sous des branches de myrte, pour voiler sa nudité. Le temple renfermait aussi diverses offrandes, quelques trophées précieux de la guerre médique, et un siége pliant, que l'on croyait l'ouvrage de Dédale.

On entrait dans le Pandroséion par le portique du N. et sa grande porte ionique, mais on ne pénétrait pas de suite dans l'enceinte sacrée. On rencontrait d'abord un vestibule, éclairé par les quatre fenêtres de la façade O., donnant accès du même côté, par la petite porte basse, à la *sphæristra* des Errhéphores, et au S., par un petit escalier, à la tribune des Caryatides. A l'E., ce vestibule donnait accès par trois portes dans le sanctuaire de Pandrose. Celui-ci était *hypèthre*, c'est-à-dire formant une petite cour découverte et entourée d'un portique ionique. Au-dessus de la première colonnade, s'élevait un second étage, soutenu peut-être par des caryatides, comme la prostasis du S. Au milieu de la petite cour, s'élevait l'olivier sacré. Cette enceinte renfermait, outre l'olivier, un autel consacré à Jupiter Hercéen, la statue de Pandrose, et celle de Thallo, une des Heures. Le couloir, au N. de la cella de Minerve, renfermait probablement la niche du serpent sacré. Vers le N.-O., il donnait accès, par la petite porte que nous avons mentionnée, au caveau du Trident. « On a cherché dans ce

caveau le puits d'eau de mer dont parle Pausanias. On a cru que ce puits était marqué par une citerne turque, qui occupe un coin du petit souterrain ; mais cette citerne n'a pas de profondeur. Peut-être ne faut-il pas attacher au mot puits un sens trop littéral. Cette eau salée, cette mer Érechthéide, n'était qu'une supercherie des prêtres. » Quant à la tribune des Caryatides, c'était là qu'était placé le tombeau de Cécrops. On ignore où étaient le tombeau d'Érechthée et l'autel de l'*Oubli*, gage de la réconciliation de Neptune et de Minerve.

Retour de l'Érechthéion aux Propylées. — L'enceinte de Minerve Poliade s'étendait au N. et à l'O. du temple. Nous avons mentionné l'enceinte réservée, ou *sphæristra* des Érrhéphores. Dans l'enceinte ouverte au public, on voyait un grand nombre de statues, entre autres les antiques statues de Minerve, qui avaient été enveloppées dans l'incendie de l'Acropole par Xerxès. On y voyait aussi le combat d'Érechthée et d'Eumolpe, et celui de Thésée contre le taureau de Marathon, etc. Il ne reste rien de ces statues, mais on a trouvé quelques piédestaux. On a déposé à l'angle de la prostasis du N. de l'Erechthéion, une *Minerve assise*, d'un style archaïque, trouvée dans la partie E. de l'Acropole: Une statue semblable se trouve à l'entrée de la citadelle, près de la maison des gardiens. C'est près de l'Érechthéion que le rocher de l'Acropole offre son plus grand escarpement: c'est de cet endroit que s'étaient précipitées Aglaure et Hersé, les deux filles indiscrètes de Cécrops. C'est aussi près de là qu'on observe l'ouverture naturelle qui communique avec la grotte d'Agraule, située au-dessous de la muraille, et par laquelle les Perses pénétrèrent dans la citadelle. C'est une fissure du rocher, une espèce de puits oblique, situé à 4 mèt. au-dessous du sol actuel. On y descend par un escalier moderne. Au moment où l'escalier finit, la fissure commence. On y a appliqué quelques marches modernes, mais elles cessent quand la fente s'élargit, et il reste 7 mèt. qu'on ne peut franchir sans échelle. Dans les temps modernes, l'Agraulium avait été fortifié, et cette ouverture servait à faire des sorties. Enfin, en revenant aux Propylées, on rencontre un vaste piédestal, de 6 mèt. 80 de long sur 4 mèt. 60 de large. Il se présente obliquement sur la façade intérieure des Propylées, de manière à bien regarder la porte. Ce piédestal portait le colosse de *Minerve Promachos*, coulé en bronze par Phidias. D'après des médailles antiques qui représentent l'Acropole, la déesse était figurée le bras droit appuyé sur sa lance, et le bras gauche présentant en avant le bouclier richement décoré. Ce colosse avait près de 80 pieds de haut. Il s'élevait d'un tiers au-dessus du Parthénon.

B. Région au S. et à l'E. de l'Acropole.

Odéon d'Hérode Atticus ou de Regilla.—Cet édifice, situé sur la pente méridionale de l'Acropole, à son extrémité O., fut bâti au temps des Antonins par le riche Hérode Atticus, en mémoire de sa femme Regilla. Il surpassait en grandeur tous les autres odéons de la Grèce, et était recouvert d'un superbe plafond de bois de cèdre. Son diamètre intérieur était de 80 mèt., et son enceinte pouvait contenir 6000 personnes. Il reste encore une partie considérable des murailles qui soutenaient le *proscenium*, avec deux ailes rentrées vers les extrémités : ces murailles sont percées de plusieurs rangs de fenêtres en arcades superposées. L'hémicycle est encore assez bien dessiné. Le diamètre intérieur est de 78 mèt. Ces murailles romaines, comparées aux belles construc-

tions helléniques, accusent déjà une période de décadence bien prononcée. On a commencé, en 1857, dans l'odéon d'Hérode, des fouilles qui ont amené la découverte de quelques antiquités, et notamment d'une belle tête de femme.

Portique d'Eumène.—A l'E. de cet odéon, s'étend une ligne de 28 arcades, reste du portique construit par Eumène et Attale, pour servir au peuple de refuge contre la pluie pendant les représentations du théâtre de Bacchus.

Théâtre de Bacchus. — On voit encore quelques restes de ce théâtre à l'extrémité E. de la pente méridionale de l'Acropole. Il avait été bâti vers la 70e Olympiade (500 av. J.-C.), par les architectes Démocrate et Anaxagore. Les gradins destinés aux spectateurs furent creusés en hémicycle sur les flancs de l'Acropole. La scène et l'orchestre furent bâtis en marbre et décorés avec une grande magnificence. Ce théâtre ne fut terminé qu'en 340, sous l'administration de Lycurgue; mais il servait depuis longtemps à toutes les représentations des chefs-d'œuvre dramatiques des Eschyle, des Sophocle, des Euripide et des Aristophane. S'il faut en croire quelques textes anciens, le théâtre de Bacchus aurait pu contenir 30 000 personnes. Il est difficile aujourd'hui de se rendre compte de ses dimensions véritables. Deux rangs de siéges creusés dans le rocher, et appartenant aux gradins supérieurs, sont tout ce qui reste de cet immense édifice. Au-dessus de ces gradins, et au-dessous du mur de Cimon, on remarque l'ouverture d'une caverne, reste du *monument chorégique de Thrasyllus*, que l'on voyait encore au commencement de ce siècle. Thrasyllus consacra cette caverne à Bacchus, l'an 320 av. J.-C. L'entrée était décorée d'un portique en marbre pentélique, dont l'entablement portait une statue colossale de Bacchus, actuellement au musée Britannique. Le portique a été détruit par le canon pendant le siége de 1827. Au-dessus de ce monument, on voit deux colonnes isolées, qui n'en faisaient pas partie. Leurs abaques triangulaires portaient aussi des trépieds, monuments des victoires chorégiques. On a commencé dernièrement, dans le théâtre de Bacchus, des fouilles qui amèneront peut-être quelques découvertes intéressantes.

Le *Lenæum* (sanctuaire de Bacchus) et l'odéon de Périclès étaient contigus au théâtre, mais il n'en reste aucune trace.

C'est dans la plaine qui s'étend au S. de l'Acropole, au-dessous du portique d'Eumène, depuis l'hôpital militaire jusqu'à la prison de Socrate, que M. Hanriot [1] place l'ancienne Agora, cette place immense qui servait à la fois aux Athéniens de marché et de lieu de réunion pour les grandes assemblées populaires. De tous les monuments qui la décoraient ou l'entouraient, le Portique royal, le Portique des douze dieux, le Métroon, le Bouleuterion, le Pœcile, etc., il ne reste aucune trace. Vers le S., on trouve cependant quelques vestiges des murailles de la ville et une colonne isolée. Le nouvel *Hôpital militaire* repose sur les fondations d'un édifice antique : on y a trouvé un pavé mosaïque d'une assez belle conservation, et dans la cour jaillit une fontaine de bonne eau, qui représente pour M. Hanriot l'antique *Fontaine des Saules*. Cet emplacement de l'Agora, que M. Hanriot a cherché à démontrer avec cette rigueur de discussion qui le caractérise, paraît en effet préférable, non-seulement aux positions proposées par Leake et Ross vers le

1. *Mémoire sur l'Agora* (Revue Archéol., tom. XI). On y trouve une discussion savante accompagnée d'un plan qui jette un grand jour sur la topographie de l'Athènes antique, notamment sur l'itinéraire si controversé de Pausanias.

temple de Thésée, ou au N. de l'Acropole, et même à la position indiquée par M. Forchhammer, dans le vallon compris entre l'Aréopage, le Pnyx, le Musée et l'Acropole. Tous ces emplacements sont trop petits pour une place aussi vaste que devait l'être l'Agora.

Dans une rue voisine, au pied de la pente E. de l'Acropole, nous trouvons le

Monument chorégique de Lysicrate.—De tous les monuments de ce genre qui ornaient la rue des Trépieds, ce gracieux édifice est le seul qui nous ait été conservé. Nous en avons en France une copie assez exacte, élevée dans le parc de St-Cloud, sur une tour appelée vulgairement *Lanterne de Diogène*. Il a été longtemps connu à Athènes même sous le nom de *Lanterne de Démosthène :* on supposait assez ridiculement que le grand orateur s'y retirait pour s'y livrer à l'étude; mais ce monument n'offre ni porte ni fenêtre, et n'a que 2 mèt. de diamètre intérieur. Une inscription gravée sur l'architrave nous apprend à la fois la véritable nature du monument et la date de sa construction (355 av. J.-C.). C'est une rotonde en marbre blanc, élevée sur un socle carré, et surmontée d'une espèce de fleuron délicatement sculpté. Six colonnes engagées portent la frise : leurs chapiteaux corinthiens sont un des premiers modèles de cet ordre à son origine. La frise représente la destruction des pirates tyrrhéniens par Bacchus. Le socle est un spécimen de la construction en bossage. La hauteur totale du monument était de 10 mèt. 20; celle du socle de 4 m. 20, celle du socle à l'entablement, 3 m. 60 ; celle de l'entablement au sommet, 2 m. 40.

La vaste grotte que l'on aperçoit sur les rochers E. de l'Acropole est assez généralement reconnue pour le sanctuaire *Eleusinium*, mentionné par Pausanias.

Sortant d'Athènes, du côté du S.-E., on rencontre :

L'Arc d'Adrien.—Ce monument est d'un style si bizarre, qu'on doute qu'il ait été élevé par l'empereur Adrien, dont on connaît le bon goût. Mure suppose qu'il fut élevé plutôt par la flatterie des Athéniens. Cet arc, construit en marbre pentélique et d'ordre corinthien, se composait d'une arcade plein-cintre, large de 6 mèt., comprise entre deux piliers d'environ 5 mèt. carrés, et décorés, de chaque côté de l'arcade, d'une colonne et d'un pilastre. Au-dessus de l'entablement s'élève un second étage, présentant au centre une niche, surmontée d'un fronton, que portent deux demi-colonnes, et de deux niches latérales, soutenues à chaque extrémité par une colonne, qui reposait sur la grande colonne de l'ordre inférieur. Ces niches étaient séparées de celles qui leur étaient adossées sur la façade opposée du monument par une cloison verticale peu épaisse, qui existe encore en partie. Les colonnes de l'ordre inférieur n'existent plus, et le pied de l'édifice est lui-même enterré par l'exhaussement du sol. La hauteur totale du monument était de 17 mèt. L'inscription gravée sur la frise, du côté du N.-O., porte :

C'est ici l'Athènes de Thésée,
l'ancienne ville.

Et du côté du S.-E. :

C'est ici la ville d'Adrien,
et non celle de Thésée.

L'arc d'Adrien donnait donc accès dans la nouvelle ville, ou Adrianopolis, qui comprenait le

Temple de Jupiter Olympien.—Ce temple, situé au S.-E. de l'Acropole, sur la rive droite de l'Ilissus, était le plus vaste des temples d'Athènes. Il avait été commencé par Pisistrate, en 530 av. J.-C., et continué par ses fils : mais après leur expulsion, les travaux restèrent interrompus pendant près de quatre cents ans. Cependant la construction était déjà assez avan-

cée pour que l'édifice surprît tous ses contemporains par la grandeur et la majesté de ses proportions : un grand nombre d'auteurs anciens en ont parlé avec admiration. Persée, roi de Macédoine, et, après lui, Antiochus Épiphane, en firent reprendre les travaux. Ce dernier employa un architecte romain, du nom de Cossutius, qui, défaisant ce qui avait été fait, adopta l'ordre corinthien, et entreprit de donner au temple de plus grandes proportions. La mort d'Antiochus, en 164, interrompit de nouveau les travaux, et en 84 une partie des colonnes fut transportée à Rome par Sylla. Sous Auguste, plusieurs princes alliés des Romains y firent travailler à leurs frais ; mais ce fut l'empereur Adrien (117-138 après J.-C.) qui eut la gloire de le terminer : ces vicissitudes avaient duré près de sept cents ans. Selon Pausanias, l'édifice avait quatre stades, c'est-à-dire 720 mèt., de circonférence. Selon M. Penrose, qui a mesuré ses restes avec une grande exactitude, le temple avait 108 mèt. de long, sur 52 mèt. de large. C'était un décastyle diptère, c'est-à-dire qu'il consistait en une cella, entourée d'un double péristyle, formé de 10 colonnes sur chaque fronton, 22 sur chacune des faces latérales (les colonnes d'angle deux fois comptées), deux rangs de colonnes sur les côtés, trois rangs aux façades à cause du Pronaos et du Posticum, en tout 120 colonnes, qui avaient 1 mèt. 98 de diamètre, et 18 mèt. 28 de hauteur.

Il ne reste plus que 16 de ces colonnes. Les 13 de l'angle S.-E., placées sur deux rangs, portent encore leur architrave. Sur les 3 colonnes isolées qu'on voyait plus à l'O., et qui appartenaient à la rangée intérieure de la face S., 2 sont encore debout; la troisième a été renversée par un tremblement de terre en 1852. On ignore ce que sont devenus les débris énormes du temple : pendant tout le moyen âge, ils ont dû servir de carrière aux habitants d'Athènes. Ces ruines sont d'un grand effet, à cause de leurs proportions colossales, de la richesse de leur ornementation, et aussi à cause de leur isolement dans cette plaine nue et dévastée, d'où l'Acropole et le Parthénon présentent un aspect admirable. Cependant le temple de Jupiter est un exemple frappant de l'infériorité de l'art romain, comparé au style simple et sévère des temples grecs du siècle de Périclès.

Sous l'esplanade du temple, M. Forchhammer a trouvé de larges voûtes, et une citerne qui paraît avoir communiqué avec la .

Fontaine Callirrhoë, ou Ennéacrounos. — Cette fontaine, si célèbre dans l'histoire d'Athènes, n'est plus qu'une mare d'eau sale confondue avec le lit de l'Ilissus, et située au S. du temple de Jupiter. Il est certain que cette source a subi à différentes époques de l'histoire, et même dans les temps modernes, de grandes variations dans le volume et la qualité de ses eaux, à la suite de plusieurs tremblements de terre. Dans l'antiquité, elle fournissait la meilleure eau d'Athènes, celle que l'on employait exclusivement dans les cérémonies sacrées. Les Pisistradites avaient régularisé son écoulement en perçant neuf canaux dans le rocher qui lui donne naissance, d'où son nom d'*Ennéacrounos*. On voit encore sept de ces orifices. Quant à l'Ilissus, il est presque toujours à sec en cet endroit.

Sur la rive gauche de l'Ilissus s'élevait encore au temps de Stuart un charmant petit temple ionique, celui d'Artémis Eucléia, dont il ne reste plus aucun vestige.

Franchissant le pont de l'Ilissus, on trouve à peu de distance, au S.-E., le

Stade Panathénaïque. — Il est creusé dans une des collines de la rive gauche de l'Ilissus, et son axe est perpendiculaire à celui de ce ruisseau. Il est compris entre deux tertres naturels, soutenus du côté de l'Ilissus par quelques sub-

structions. L'extrémité opposée est arrondie. La longueur de l'arène est de 235 mèt.; sa largeur, du côté de l'Ilissus, est de 41 mèt. 24, et du côté arrondi, de 83 mèt. 08, pour permettre aux chars de tourner. Les spectateurs étaient assis sur le sol même des deux tertres, et l'orateur Lycurgue, qui, en 350 av. J.-C., fit faire au Stade de grands embellissements, se borna à construire un *podium*, ou mur de soubassement, et à niveler l'arène. Hérode Atticus le recouvrit de siéges de marbre, dont il ne reste plus trace. On remarque dans le côté E. un passage souterrain, qui servait, dit-on, à la retraite des vaincus. Sur la colline O., on trouve des vestiges d'un édifice qu'on suppose être le temple de la Fortune, mentionné par Philostrate. Hérode Atticus avait aussi son tombeau sur une des collines du Stade.

De la colline du Stade, on jouit d'une belle vue sur Athènes, sur l'Acropole, sur le Palais du Roi et ses jardins, qui répondent à l'ancien dème Diomeia. Un peu plus loin, vers l'E., était situé le Lycée, dont les jardins étaient fréquentés par Aristote et les péripatéticiens, et le Cynosarge, avec un temple d'Hercule, qui, selon M. Hanriot, est représenté par le monastère Asomatos. Au pied de la colline, et dans l'axe même du Stade, on trouve les débris d'un pont, et sur les bords de l'Ilissus s'étendaient les *Jardins*, décrits par Pausanias, et qui étaient compris dans l'enceinte de la ville.

C. Région au N. et à l'O. de l'Acropole.

Tour des Vents, ou Horloge d'Andronicus Cyrrhestes. — Ce monument, situé au pied de l'Acropole, du côté du N., à l'origine de la rue d'Éole, dans une dépression de terrain entourée d'une muraille, paraît dater seulement de la domination romaine, et, selon Müller, du premier siècle av. J.-C. Il est déjà mentionné par Varron (116-26), et décrit par Vitruve. Il servait aux Athéniens à la fois de girouette, de cadran solaire et d'horloge hydraulique. C'est une tour octogone, toute en marbre blanc. Chacune de ses faces est orientée vers les huit points de l'horizon athénien, auxquels correspondaient les vents, dont les noms et les figures symboliques sont sculptés sur la frise. Au-dessous de chacune de ces figures, on remarque un cadran solaire. La cymaise, au-dessus de la frise, est ornée de têtes de lions servant de gouttières. La hauteur de l'édifice est de 13 mèt. 41. Le sommet était orné, comme nous l'apprend Vitruve, d'un triton de bronze tournant sur un pivot et servant de girouette. A la face S. est adossée une petite tour semi-circulaire. Sur les faces N.-E. et N.-O. sont ouvertes deux portes d'ordre corinthien, avec les restes des perrons qui y donnaient accès, et qui étaient recouverts de petits porches soutenus chacun par 2 colonnes, dont on voit encore les tronçons. A l'intérieur de l'édifice, on distingue encore dans le pavement des cavités et des canaux, qui appartenaient sans doute à la Clepsydre, ou Horloge hydraulique. Celle-ci recevait ses eaux de la fontaine de l'Acropole par un aqueduc, dont on voit encore quelques arcades.

A l'E. de la tour des Vents, au bout de l'*Ὁδὸς Κυρίστου*, on trouve sur la place, dite *Πλατεία Πρυτανείου*, des restes de murailles engagées dans des maisons particulières, qui représentent probablement le Prytanée, où étaient conservées les lois de Solon. Il y avait, du reste, deux Prytanées à Athènes : le plus ancien, celui de Thésée, ou Tholus, était voisin de l'Agora (*V.* ci-dessous : *Prison de Socrate*). Celui qui nous occupe était au N. de l'Acropole, et non loin de la grotte d'Agraule, selon Pausanias. Tout près de ce Pryta-

née était l'emplacement du temple de Sérapis, que des fouilles feraient peut-être retrouver.

En revenant à la tour des Vents, et descendant la rue à l'O., on rencontre le

Temple de Minerve Archégétis, vulgairement **Porte de l'Agora**.— C'est un portique isolé sur une petite place, à 250 mèt. des rochers N. de l'Acropole, et soutenu par 4 colonnes doriques, de 1 mèt. 93 de diamètre à la base, et de 7 mèt. 93 de haut, chapiteau compris. Au-dessus de l'entablement s'élève un fronton, qui portait un large acrotère au centre, et deux autres beaucoup plus petits aux extrémités.—Il est certain, d'après les savantes discussions de MM. Forchhammer et Hanriot, que l'ancienne Agora se trouvait dans l'ancienne Athènes, à l'O. ou au S. de l'Acropole (*V.* ci-dessus), près du Céramique. Meursius, et après lui Leake et Müller, ont admis, d'après quelques textes très-peu explicites, qu'il avait existé plus tard une nouvelle Agora, au N. de l'Acropole, et ont voulu voir dans le monument qui nous occupe la porte d'entrée de cette Agora : mais l'existence de cette nouvelle Agora a été complétement réfutée par MM. Forchhammer et Raoul Rochette [1]; et, quant au portique dorique, une inscription de l'architrave, relevée par Boeck, nous apprend que cet édifice a été érigé par J. César et Auguste, et dédié à Minerve Archégétis. Sur un pilastre isolé, placé près de ce portique, on lit un édit de l'empereur Adrien, concernant la vente et la taxe des huiles. Cette inscription avait contribué à accréditer l'erreur de la nouvelle Agora; mais ce pilastre paraît avoir été rapporté en cet endroit pour soutenir une maison qui s'élevait à côté du portique.

En se dirigeant vers le N., on trouve, à l'O. de la caserne de cavalerie et de la place du Marché, les restes supposés du Gymnase, ou de la

Stoa d'Adrien. — C'est la muraille O. d'une vaste enceinte quadrangulaire, qui s'étendait assez loin vers l'E. On voit encore une colonnade corinthienne, composée de 7 colonnes monolithes de marbre cipolin, adossées à une belle muraille : le diamètre des colonnes est de 1 mèt. 35; la hauteur, de 8 mèt. 84; la distance d'une colonne à l'autre, de 3 mèt. 01, et celle de la colonne au mur, de 61 centimèt. Une muraille, avec une colonnade semblable, s'élevait au S.; entre les deux était une entrée, précédée d'un portique tétrastyle, formé de 4 colonnes cannelées, dont une seule reste encore debout. L'enceinte, qui paraît avoir eu 115 mèt. de long sur 78 de large, se prolongeait à l'E., au delà de la caserne de cavalerie, jusque sur la place du Marché, où l'on retrouve encore des substructions, des restes de murailles et des fûts de colonnes, notamment du côté du S., autour de la petite église ruinée et à moitié enterrée, appelée *Mégali-Panaghia*. Du côté du N., on a trouvé une grande chambre quadrangulaire et deux chambres semi-circulaires. « Le plan général de l'enceinte, dit Leake, était évidemment un rectangle entouré de portiques, avec un ou plusieurs bâtiments au centre. Il répond donc à la description du Gymnase d'Adrien avec ses portiques, sa bibliothèque, son Panthéon, etc. »

Revenant vers le temple de Minerve Archégétis, et se dirigeant vers l'E., on trouve au coin de l'ὁδὸς ποικίλου, et de l'ὁδὸς στοῶν et dans l'ὁδὸς Πτολεμαίου, des restes de muraille antique, qu'on suppose avoir appartenu au *Gymnase de Ptolémée*. Selon MM. Forchhammer, Kiepert, Forbiger et Hanriot, le gymnase de Ptolémée aurait au contraire été placé à 500 m. du temple de Thésée, dans la direction de l'Aréopage, mais il n'en reste aucune trace.

1. *Journal des savants*, mai 1851.

Continuant vers l'E., par la rue d'Adrien, on arrive au :

Temple de Thésée. — Cet admirable monument de l'ordre dorique le plus pur, est sans contredit le mieux conservé, non-seulement de tous les temples d'Athènes et de la Grèce, mais encore de tous ceux qui nous sont restés en Sicile et en Italie. Isolé sur un tertre et bien dégagé des dernières masures d'Athènes, il présente à distance l'aspect le plus majestueux, et l'on est tout étonné, lorsqu'on s'en approche, de lui trouver de si petites dimensions : nul édifice ne présente un exemple plus frappant de l'art merveilleux avec lequel les anciens arrivaient à produire avec les éléments les plus simples des effets pleins de grandeur.

Le temple de Thésée était un *hiéron* ou temple funéraire, construit pour recevoir les restes de ce héros, que Cimon, fils de Miltiade, avait, sur la foi d'un oracle, retrouvé dans la petite île de Scyros. Il paraît avoir été commencé l'an 469 avant J.-C., et fut probablement terminé vers 465, environ trente ans avant le Parthénon. Micon en fut l'architecte. L'édifice, en marbre pentélique, repose sur des fondations formées de larges blocs de pierre calcaire. C'est un *hexastyle periptère* avec 6 colonnes sur chaque front et 13 sur chaque côté, les colonnes d'angle deux fois comptées, en tout 39 colonnes, avec une frise formée de triglyphes et de deux métopes par chaque entre-colonnement, une corniche ornée de mutules et un fronton à chaque extrémité. Le stylobate sur lequel repose la colonnade est haut de 71 cent., et ne présente que deux marches. La longueur totale du temple est de 32 mèt. 28, sa largeur de 13 mèt. 71, sa hauteur, du stylobate au sommet du fronton, de 10 mèt. 38. Les colonnes ont 1 mèt. 02 de diamètre à la base, et 5 mèt. 70 de hauteur. L'entre-colonnement est de 1 mèt. 77, la distance des colonnes au mur de la cella de 1 mèt. 83. La cella, divisée en pronaos, naos et opisthodome, ou mieux posticum, avait 24 mèt. 62 de longueur sur 8 mèt. 66 de large. Le pronaos et le posticum sont séparés du péristyle par deux colonnes, unies probablement par une grille aux antes, qui forment les extrémités des murs latéraux de la cella. Une frise sculptée règne sur le pronaos et le posticum. L'entrée principale était du côté de l'E. Les dix métopes de cette façade, et les quatre premières de deux côtés en retour, sont les seules qui aient jamais été sculptées; les autres sont restées pleines. Les métopes de la façade E. représentaient les exploits d'Hercule; celles des faces latérales, les exploits de Thésée: car les deux héros étaient révérés simultanément dans ce temple comme ils avaient été unis par l'amitié, et Thésée y avait cédé la place d'honneur à Hercule. Les deux frontons étaient décorés de sculptures; on trouve sur le tympan du fronton oriental des traces manifestes des crampons de métal qui servaient à fixer les statues. M. Penrose a trouvé des traces semblables, quoique moins évidentes, sur le fronton O. La frise de l'opisthodome, composée de vingt figures, représente le combat des Centaures et des Lapithes; celle du pronaos, composée de trente figures, est trop mutilée pour qu'on puisse en reconnaître le sujet : on distingue au centre une montagne sur laquelle sont assis trois dieux de chaque côté, et, sur les parties latérales, des combattants n'ayant pour armes qu'un bouclier et des pierres. Stuart a voulu y voir la Bataille de Marathon et l'apparition du fantôme de Thésée; Müller, le Combat contre les Pallantides, et Leake, le Combat des dieux contre les Géants. Ces sculptures, ainsi que celles des métopes, présentent des traces d'ornements de bronze, de dorures, et de peintures bleues,

vertes et rouges. Sur la corniche intérieure du péristyle on voit un feuillage et un méandre, ainsi que des étoiles sur les caissons de la soffite.

Si les sculptures ont beaucoup souffert, en revanche l'édifice lui-même n'a pas subi d'injures bien graves. Lorsque le temple de Thésée fut converti en église chrétienne et dédié à saint George, l'orientation fut changée comme au Parthénon; les deux colonnes intérieures du pronaos furent détruites pour faire place à l'autel, et remplacées par un mur de pierre et un tambour de maçonnerie que l'on a démoli depuis ; une large porte fut ouverte dans le mur du posticum. Plus tard, sous la domination turque, cette porte fut bouchée pour empêcher les barbares d'entrer à cheval dans l'église, et on pratiqua dans la muraille du S. une petite porte basse par laquelle on y pénètre encore aujourd'hui. Le toit est une restauration moderne, et la plupart des poutres et des caissons du péristyle ont été enlevés. En 1660, les Turcs avaient voulu démolir l'édifice, mais ils en avaient été empêchés par un firman du sultan. On voit encore les traces de cette tentative sur les bases de deux colonnes du côté du S. Deux autres, qui leur sont contiguës, ont été en 1807 ébranlées par un tremblement de terre, et celle de l'angle N.-O. a été fendue du haut en bas en 1821 par la foudre. Malgré ces dégradations, l'ensemble du monument est intact. L'intérieur est devenu un musée de sculptures antiques. Une légère gratification au gardien vous en ouvre la porte. Les murs offrent encore les traces du stuc et des peintures dont Micon les avait décorés. Les sculptures qu'on y voit sont extrêmement intéressantes et appartiennent à toutes les époques de l'art grec. Ce sont des bas-reliefs, des monuments funéraires, des statues en ronde-bosse, les unes terminées, les autres seulement ébauchées. On remarquera surtout parmi ces dernières une femme assise et une femme relevant son voile, deux spécimens de l'art grec le plus pur, un Apollon presque entier, un Patrocle et un autre Apollon de l'époque romaine, un buste de Neptune dont la tête a été à moitié calcinée, un Esculape tout jeune avec un cheval et un serpent, un Bacchus barbare, une amazone cariatide, et beaucoup de bas-reliefs, dont le plus curieux est connu sous le nom du *soldat de Marathon*. C'est une figure de guerrier debout avec une lance à la main, qui semble appartenir à l'art égyptien plutôt qu'à l'art grec. On admire tout à la fois son aspect archaïque, la beauté de ses formes et les couleurs dont le marbre est revêtu. On voit aussi tout auprès une grande ronde-bosse de style égyptien, qui représente peut-être un Achille.

En dehors du temple, on a laissé exposé à l'air un sarcophage, des siéges en marbre provenant de l'aréopage, et une grande statue de femme sans tête, érigée sur un piédestal.

A l'O. du temple de Thésée s'élève la *colline des Nymphes*, couronnée par l'Observatoire moderne. Sur le sommet de cette colline et sur le terrain qui s'étend jusqu'à la route du Pirée, près de la petite église Hagios Anastasios, on retrouve quelques vestiges des anciens murs, et les traces d'une porte qui est sans doute, selon M. Burnouf[1], la porte Piréique et le point où aboutissait le long mur du Pirée. Tout près de la colline et du ravin du petit abattoir, on remarque la partie inférieure d'une tour ronde. Sur le revers O. de la colline des Nymphes, le ravin, qui sert aujourd'hui de grand abattoir, est probablement l'antique *Barathre* où l'on précipitait autrefois les criminels. Sur la colline qui s'étend à l'O. de la colline

1 Notice pour le plan d'Athènes antique, ave une carte précieuse. (*Archives des missions scientifiques et littéraires*, Paris, 1856.)

des Nymphes, et que nous appellerons avec M. Burnouf colline du N.-O., on remarque de nombreux vestiges de maisons antiques, et surtout deux rues à chars creusées de profondes ornières. Sur la pente orientale de la colline des Nymphes, en revenant vers le temple de Thésée, on trouve aussi les vestiges de plusieurs maisons antiques et d'un double chemin dont la moitié est striée pour les chars, et l'autre moitié taillée en escalier pour les piétons.

L'Aréopage, ou colline de Mars, est ce rocher escarpé qui s'élève entre la colline des Nymphes et l'Acropole. Sur cette colline siégeait le célèbre tribunal qui remontait au temps de Cécrops; selon la fable, Mars lui-même vint s'y justifier du meurtre d'Alirothius, fils de Neptune; Céphale, du meurtre de Procris; Dédale, de celui d'Accale, et enfin Oreste, de celui de sa mère. Les juges de l'aréopage, dont le nombre n'est pas bien connu, se recrutaient parmi les premières familles d'Athènes, et étaient nommés à vie. Ils ne s'assemblaient que la nuit. C'est devant l'aréopage que saint Paul fit son fameux discours sur le Dieu inconnu. Les textes d'Hérodote et de Pausanias ne laissent pas de doute sur l'identité de la colline; c'est donc avec quelque probabilité qu'on considère comme les restes de l'ancien tribunal les empreintes remarquables que l'on observe à la partie S.-E. de la colline : c'est d'abord un escalier de seize marches taillées dans le roc, aboutissant à un banc également creusé dans le roc, où l'on distingue trois siéges rectangulaires placés en demi-cercle et regardant vers le S. De chaque côté, à l'E. et à l'O., on voit un bloc élevé. Ces blocs répondent peut-être à ceux qu'ont décrits Pausanias et Euripide, et sur lesquels s'asseyaient l'accusateur et l'accusé. A l'angle S.-E. de la colline, et à 45 mèt. environ de l'escalier, s'ouvre dans le rocher une cavité profonde, au fond de laquelle jaillit une source ténébreuse. Peut-être est-ce aussi la fontaine et le sanctuaire des Euménides, dont il est tant parlé dans les poëtes.

Le Pnyx, où se tenait l'assemblée populaire des Athéniens, est sur la colline qui fait suite au S.-O. à celle de l'Aréopage. L'enceinte, située sur le versant N., figure à peu près un hémicycle; sa base n'est pas une ligne droite, mais une ligne brisée au milieu, dont l'angle s'enfonce dans le rocher même de la colline : à cet angle s'élève la tribune. La partie arrondie de l'enceinte tourne sa convexité vers la plaine et s'incline doucement vers le bas de la colline; aussi de ce côté le sol est-il soutenu par une muraille formée de gros blocs de marbre carrés, dont les dimensions rappellent celles des murs cyclopéens. Sur les côtés, le sol de la plate-forme arrive au contraire jusqu'au niveau de la tribune. La base de l'hémicycle n'est autre que le rocher taillé à pic à une assez grande profondeur. La tribune elle-même (Βῆμα) a été taillée sur place dans le marbre de la colline. C'est un bloc carré adossé à la muraille, et sur lequel on monte de chaque côté par six petits degrés. Le tout est élevé sur une espèce d'estrade composée de trois marches et de plus de 9 mèt. de longueur. « Tout cet ensemble, d'une grande majesté, dit M. Burnouf [1], plaçait les pieds de l'orateur au-dessus du peuple; il paraissait élevé sur un piédestal proportionné à sa taille, et sa voix descendait d'en haut sur la foule attentive et passionnée. De sa main droite, il pouvait montrer les Propylées. Au-dessous de lui, sur l'estrade de marbre, étaient assis les greffiers écrivant sur leurs genoux ou feuilletant les actes publics pour y chercher les preu-

[1] *Arch. des missions scientifiques*, 1850. —Le vieux Pnyx à Athènes.

ves dont il avait besoin. » Dans la muraille à l'E. de la tribune, on remarque des niches destinées à recevoir des offrandes aux dieux et principalement à Jupiter, comme nous le font savoir plusieurs inscriptions trouvées dans le lieu même. Les deux murailles ont ensemble une longueur d'environ 150 mèt. Le rayon de l'enceinte varie de 55 à 75 mèt.; la superficie a plus de 10000 mèt. carrés. L'enceinte était donc bien suffisante pour contenir l'assemblée du peuple, qui ne dépassa jamais 5000 h., d'autant plus que les auditeurs se tenaient debout. Mais si cette enceinte, si cette tribune est bien authentiquement celle d'Eschine et de Démosthène, elle n'est pas celle de Thémistocle, de Périclès et d'Alcibiade. Elle ne remonte qu'à l'époque des trente tyrans. Un texte positif de Plutarque nous apprend que l'ancien Pnyx était dirigé du côté de la mer. L'état des lieux répond parfaitement à la description de Plutarque. En effet, derrière la tribune du nouveau Pnyx « s'étend un espace horizontal formé de la même manière que l'enceinte du Pnyx, et terminé comme elle vers le fond, c'est-à-dire vers le midi, par le rocher taillé à pic. Ici tout est moins grand; mais, dans d'autres proportions, tous les détails de la première enceinte se trouvent répétés. Seulement l'enceinte, taillée dans le rocher, est plane et simplement horizontale. La surface de cette plate-forme porte partout les traces des marteaux qui l'ont aplanie, et paraît divisée en compartiments de formes diverses, indiquant sans doute l'emplacement de murs et de maisons construites plus tard, lorsque l'ancien Pnyx eut été abandonné. A droite, dans la partie restreinte de l'enceinte, se trouvent les restes d'une ancienne tribune, entourée sur trois côtés d'un degré bas et étroit : elle forme au-dessus de ce degré un bloc carré de 3 mèt. 50 de large sur 2 mèt. 50 dans l'autre sens : la partie supérieure est dégradée par les pluies et plus encore par la main des voyageurs. C'est là la tribune de l'ancienne Athènes : elle ne s'élève guère aujourd'hui qu'à un demi-mètre de hauteur, mais elle est plus grande que celle du nouveau Pnyx. » On n'y voit aucune trace de siéges pour les greffiers. L'enceinte triangulaire du vieux Pnyx n'a pas plus de 60 mèt. de long et de 50 mèt. de large, mais elle suffisait encore pour contenir l'assemblée du peuple. Du côté du S., on reconnaît les vestiges de deux tours et de l'ancienne muraille, et, sur la pente méridionale, au-dessous de cette muraille, une rue striée avec un escalier, et les restes d'une vaste maison que M. Burnouf appelle la maison des Quatre-Tombeaux. Sur toute la hauteur qui prolonge vers l'O. la colline du Pnyx, on trouve un très-grand nombre de maisons antiques. La plupart de ces restes consistent dans une aire horizontale, taillée dans le rocher, sans substructions ni caves. Le rocher lui-même forme souvent une partie des murailles ou des cloisons qui séparent les différentes salles. La maçonnerie a presque partout disparu. Sur le point culminant de la colline, M. Burnouf signale une maison remarquable contenant un tombeau, et une vaste citerne un peu au S. de cette maison.

Le vallon qui sépare la colline du Pnyx de la *colline de Musée* répond à l'ancien faubourg de Cœlè. Le sentier qui le parcourt était évidemment une grande voie antique, probablement celle de Phalère, selon M. Burnouf. On y remarque des stries transversales destinées à faciliter aux chevaux le tirage des voitures, des ornières creusées par les roues, et sur les côtés une rigole carrée pour l'écoulement des eaux. Cette route aboutissait à la porte Mélitide, dont on trouve les restes près de la petite chapelle d'Hagios Dimitrios, au pied de la colline du

Pnyx et de la colline de Musée. La caverne sépulcrale, placée un peu en avant de cette porte, ne serait alors autre que le tombeau de Cimon.—Avant de gravir la colline de Musée, nous visiterons les chambres souterraines connues sous le nom de

Prison de Socrate.—Ces chambres sont précédées d'une espèce d'esplanade. « Le rocher de la colline, dit M. Burnouf, est en cet endroit taillé verticalement sur une hauteur moyenne de 8 mèt. et sur une longueur de 15 mèt.; vers le N.-E. est un angle formé par cette façade et par une saillie du rocher de plus de 4 mèt. d'épaisseur. Sur cette façade s'ouvrent trois portes: celle du milieu, plûs haute que les autres, et taillée en ogive, a une apparence monumentale; les deux latérales sont de forme rectangulaire et d'inégale grandeur. Elles donnent accès dans deux salles carrées qui mesurent 4 mèt. en tout sens, et qui communiquent entre elles par un couloir dans la paroi duquel est taillée, vis-à-vis de la façade, une sorte de niche autel. On pénètre au delà de la salle de droite dans une arrière-salle circulaire de 4 mèt. 75 de diamètre, dont la partie supérieure se prolonge en se resserrant en une sorte de cheminée. Enfin, devant ces caveaux existait une construction plus grande, dont les pans du rocher formaient deux parois. C'est ce que prouvent les trous de soliveau régulièrement disposés sur toute leur surface. »—Le nom de *prison de Socrate* donné à ces chambres singulières ne repose sur aucune donnée positive. M. Hanriot, dans deux savants mémoires [1], a cherché à établir qu'elles n'étaient autre chose que le *Tholus* ou *Prytanée* de Thésée, ancienne habitation des princes Erechtheides, et plus tard résidence des prytanes, gardiens du feu sacré, des clefs de la citadelle, du trésor public et du sceau de la nation. La salle circulaire serait particulièrement celle qui contenait le trésor. Sa forme ronde rappelle celle du trésor d'Atrée (*V.* Mycènes). Les chambres intérieures auraient servi d'habitation aux prytanes; l'esplanade qui précède les chambres était le lieu où ces magistrats rendaient la justice. Les statues des héros éponymes étaient rangées à la partie supérieure du rocher, sur la ligne des trous de scellement. La position de cet édifice fixerait celle de l'Agora au S. de l'Acropole.

Près du tombeau de Cimon, sur la pente de la colline de Musée, M. Burnouf signale des carrières, un escalier oblique, large et très-doux à monter, et, plus haut, une enceinte qui paraît avoir été une grande salle. Dans sa paroi S.-E. sont taillés sept siéges rangés en ligne et semblables à ceux du temple de Thésée. On trouve sur cette colline beaucoup de restes de maisons antiques, de puits, de citernes, et plusieurs rues striées. Le sommet est occupé par une ruine, nommée

Le **Tombeau de Philopappos**, ou **du Syrien.**—Ce vaste monument avait été élevé en l'honneur de Philopappos, petit-fils d'Antiochus, détrôné par l'empereur Vespasien. Sa façade concave, et formant un arc de cercle dont la corde avait env. 10 mèt. de long, présentait trois niches entre quatre pilastres corinthiens. La niche centrale, de forme arrondie, et la plus grande, contenait la statue assise de Philopappos; les niches latérales renfermaient celles d'un roi Antiochus et de Séleucus Nicator, comme nous l'apprennent les inscriptions. La base du tombeau portait des bas-reliefs représentant un triomphe. Il ne reste plus de ce monument que les niches du centre et de l'E., contenant encore leurs statues mutilées. Les bas-reliefs de la base sont aussi extrêmement dégradés.—De ce sommet, à peu près aussi élevé que celui de l'A-

[1] Mém. sur l'Agora, déjà cité. Nouvelles observations sur le Tholus d'Athènes, 1855.

cropole, on aperçoit le Parthénon sous son plus bel aspect.

La colline de Musée devait son nom au poëte, disciple d'Orphée, qui y avait reçu la sépulture. Démétrius Poliorcète y avait élevé, en 229 av. J.-C., une forteresse dont il ne reste plus de traces. Mais sur la crête méridionale on trouve des vestiges des anciens murs de la ville, dont le tombeau de Philopappos occupait un angle.

La *colline de l'Ouest* présente aussi des vestiges de murailles, que M. Burnouf considère comme les restes du mur Phalérique. On y trouve enfin des carrières, des vestiges de maisons, la base d'une tour, et, tout à fait au S., une caverne sépulcrale, qui, pour MM. Forchhammer et Hanriot, représente le tombeau de Cimon.

Ici doit s'arrêter notre description des antiquités d'Athènes : nous avons dû nous borner à mentionner celles qui ont laissé des vestiges apparents ; il n'entre pas dans notre plan de rechercher la trace de tous les édifices mentionnés par Pausanias ou les autres topographes anciens, et de donner une restauration complète de l'ancienne Athènes : pour tous ces points encore trop controversés, nous renverrons le lecteur aux dissertations de MM. Leake, Ross, Forchhammer, Hanriot, etc. Nous indiquerons seulement, pour terminer, quelques points qui paraissent peu douteux.

Les murs d'Athènes, dont nous avons suivi les traces depuis la route du Pirée jusqu'aux bords de l'Ilissus, franchissaient ce ruisseau pour embrasser la colline du Stade et le quartier d'Agrœ, puis ils redescendaient dans la plaine pour passer au pied du Lycabette, près de l'Université, et contournaient la ville moderne pour rejoindre la route du Pirée, près de l'église d'Hagia Triada. En cet endroit se trouvait la *porte Dipylon*, porte Thriasienne, ou porte du Céramique, dont Leake a bien reconnu la position au point de bifurcation des deux routes d'Éleusis et de l'Académie. Il suffirait sans doute de quelques fouilles pour en découvrir les assises. La porte Sacrée était très-voisine et plus rapprochée de la route du Pirée. Mais de toute la partie N. et E. de l'enceinte on n'a trouvé aucun vestige certain. Le *Céramique*, qui était à Athènes ce que le Corso est à Rome, la rue la plus large et le quartier le plus riche, partait de la porte Dipyle et joignait l'Agora, passant vraisemblablement entre l'Acropole et les collines de l'Aréopage, du Pnyx et de Musée. Son faubourg, le Céramique extérieur, s'étendait le long de la route d'Éleusis. L'*Académie*, ce jardin orné par Hipparque, puis par Cimon, et où s'assemblait l'école philosophique de Platon, était située dans la même direction, à 6 ou 8 stades (1000 à 1500 mèt.) de la porte Dipyle, vers les bois d'oliviers qui s'étendent le long du Céphise. Un peu plus au N. était Colone (*V.* R. 4, n° 5). Enfin, les collines des Nymphes, du Pnyx et de Musée, représentent, pour M. Hanriot, les dèmes urbains de Colytte, Mélite, et Colone Agoréos.

D'Athènes au Lycabette, au Pentélique, à l'Hymette, route 4, 1°, 2°, 3°,—à Marathon, à Rhamnunte, R. 4, 4°, — à Phylé, R. 4, 5°,—à Daphni et Eleusis, R. 4, 6°,—à Sunium, R. 4, 7°,—à Megares et Corinthe, R. 25 et 26,—à Chalcis, par Oropos, R. 5,—à Chalcis, par Décelie et Tanagre, R. 6,—à Thèbes, R. 7 et 8,—à Égine, R. 29.

ROUTE 4.

L'ATTIQUE[1]. — EXCURSIONS AUX ENVIRONS D'ATHÈNES.

I. LE LYCABETTE.

Le Lycabette est ce rocher es-

[1] Voyez pour tout ce qui concerne la topographie et l'histoire de l'Attique les ouvrages spéciaux de Wordsworth, de Ross, de Leake, et surtout de M. Hanriot, auquel nous ferons de nombreux emprunts.

carpé qui s'élève au N.-E. de la ville nouvelle, au-dessus du palais du roi et de l'Université, et que les Grecs modernes appellent la *montagne de saint George* (Hagios Georgios), à cause de la petite église de ce nom qu'ils y ont élevée.

On peut monter à pied au sommet du Lycabette, en 45 m. au plus, en partant de la ville neuve. On se dirige vers le pied de la colline, sur laquelle on voit très-distinctement plusieurs grands sentiers qu'on peut prendre indifféremment, car ils se rejoignent tous derrière un grand rocher isolé, qui forme comme l'avant-garde de la montagne. On s'élève ensuite par une pente douce sur le versant occidental du Lycabette, laissant à droite l'ermitage de St-George, au pied du rocher à pic qui forme le sommet; ce rocher étant inaccessible de ce côté, il faut suivre pendant quelques instants le chemin qui se dirige vers le monticule suivant, où l'on aperçoit une exploitation de marbre gris. On arrive ainsi à une brèche qui sépare ce monticule du Lycabette proprement dit; on franchit cette brèche, de manière à aborder le Lycabette par la partie N.-E., et l'on trouve à cet angle un sentier assez mal tracé, qui mène en 10 m. au sommet du rocher, sur lequel s'élève encore une petite chapelle (218 mèt. au-dessus de la mer). De cet observatoire élevé, la vue embrasse une grande partie de l'Attique, Athènes, l'Acropole, la plaine d'Athènes, le Pirée, la baie de Phalères, le golfe Saronique, Égine, Salamine, et par-dessus cette île, vers l'O., l'arrière-fond du golfe et les montagnes de l'Argolide et de la Corinthie. La baie d'Eleusis est cachée par la chaîne du Corydalle, qui se relie au N. avec celle du Parnès. Vers le N.-E., la vue s'étend au loin sur la route de Marathon et le Pentélique; au S.-E., sur l'Hymette et la route du cap Sunium. Le Lycabette est le point le plus favorable pour étudier la topographie d'Athènes et de ses environs les plus immédiats.

II. LE PENTÉLIQUE.

(On peut monter à cheval jusqu'au sommet, 6 à 7 heures pour aller et revenir.— On peut aussi aller en voiture légère jusqu'au couvent situé au pied du Pentélique, et faire à pied l'ascension de la montagne en 1 h. et demie. On gagne même ainsi du temps, car les chevaux ont une grande difficulté à monter, et surtout à descendre.)

On sort d'Athènes par la route qui longe la façade N. du palais du roi, et, laissant à gauche le Lycabette et à droite le monastère Hagios Asomatos, où l'on peut voir quelques fresques byzantines, on arrive (30 m.) au v. d'*Ambelo-Kypos*, l'antique Alopèce, patrie de Socrate et d'Aristide. C'est à Ambélo-Kypos qu'aboutit le grand aqueduc construit par Adrien pour amener à Athènes les eaux du Pentélique. On en a récemment déblayé les vestiges. On entre ensuite dans la vaste plaine de Trico-Kambos, comprise entre l'Hymette, le Pentélique et la petite chaîne de collines qui fait suite au Lycabette. Bientôt (30 m.), quittant la grande route qui conduit à Céphissia, on prend un chemin à droite, qui conduit, à travers un bois d'oliviers, au (30 m.) v. de *Khalandri* (Cholarge, patrie de Périclès), où l'on peut faire halte et trouver à se rafraîchir. De ce v., il faudrait 2 h. à pied pour gagner la base du Pentélique; mais la route est bonne, et l'on peut faire galoper les chevaux. En atteignant le pied de la montagne, on longe un petit ravin; la route tourne à droite vers l'E., et s'engage dans une chaîne de collines bien boisées, sur lesquelles s'étendait la villa de feu Mme la duchesse de Plaisance : les divers pavillons ou casinos qui la composaient sont inachevés et

abandonnés. On arrive ensuite au (15 m.) *couvent de Mendéli*, ou *Pentéli*, dernier point qu'on puisse atteindre en voiture légère. Ce couvent ne présente rien d'intéressant, sauf une chapelle ornée de peintures byzantines; mais il est entouré de beaux peupliers, on y trouve une bonne source d'eau, et, au besoin, quelques provisions, quand les moines y sont. On peut y laisser la voiture et les chevaux, si l'on veut gravir la montagne à pied. C'est ici que commence la véritable montée. Le chemin du Pentélique, d'abord bien tracé, se dirige à gauche vers le N., et s'élève jusqu'aux (15 m.) *carrières de marbre*, qui ont fait la célébrité de la montagne. Le chemin n'est plus alors qu'un ravin couvert de blocs de marbre brisés, et on atteint bientôt (15 m.) la carrière principale, où l'on retrouve des traces manifestes de l'exploitation antique. Le roc était taillé longitudinalement au moyen d'un ciseau, dont les marques subsistent encore; elles sont très-petites, très-rapprochées, et parfaitement égales : les monolithes étaient aussi taillés sur place, et l'on remarque en différentes places des trous creusés dans le rocher pour y encastrer des poutres et aider à la descente des blocs dans les endroits difficiles. Près de la principale carrière se trouve une grotte à stalactites d'env. 10 à 15 mèt. de hauteur sur 20 ou 30 mèt. de profondeur, qui sert de retraite aux bergers et à leurs troupeaux. On a construit à l'entrée une petite chapelle, décorée de peintures grossières.—De la petite clairière qui précède cette caverne, le chemin s'écarte à droite pour gravir un contre-fort, qui mène sur (30 m.) une espèce de col, d'où l'on découvre la plaine de Marathon, et d'où, se dirigeant à gauche, on gagne en 15 m. le sommet de la montagne.

Le **Pentélique**, nommé *Brilessos* dans l'antiquité, *Pentelique* au temps de Pausanias, et *Pentéli* ou *Mendéli* par les Grecs modernes, est élevé de 1110 mèt. au-dessus du niveau de la mer. Son axe principal est dirigé du N.-O. au S.-E. Son versant méridional domine la plaine d'Athènes; son versant septentrional s'incline vers la plaine de Marathon : du côté de l'E., il domine le canal d'Égripos. Le sommet n'est qu'une crête aride balayée par le vent du N. Un peu à l'E. du tas de pierres qui occupe le point culminant, on trouve des scellements dans le rocher, qui marquent sans doute la position de la statue de Minerve, élevée jadis au sommet de la montagne.

La vue dont on jouit du sommet est aussi intéressante par l'immensité du panorama, la noblesse et la grandeur des lignes, que par les grands souvenirs qu'elle réveille. Du côté du S.-O., c'est la plaine de l'Attique, la petite chaîne du Lycabette, Athènes, le Pirée, Salamine, Égine, les montagnes de la Morée, la chaîne du Corydalle, et, derrière elle, les sommets du Cithæron; à l'O. la chaîne du Parnès; vers le S.-E., l'Hymette, tout le promontoire de l'Attique jusqu'au cap Sunium, la double chaîne du Laurium, reliée à l'Anhydros par le chaînon de Lampra; au delà du Laurium s'élèvent les sommets étagés des Cyclades.—Mais la vue est surtout remarquable au N.-E. La montagne s'incline, par une série de collines onduleuses, vers la plaine de Marathon. La côte dessine un vaste demi-cercle, qui se termine au N.-E. au cap Marathon (*V.* Excurs. 4). Plus au N., les monts peu élevés de l'Oropie, parmi lesquels se détache le sommet arrondi du Zastani. Au delà du pic principal du Parnès et de la croupe de l'Arméni, on aperçoit les maisons blanches et les minarets de Chalcis. On voit dans toute sa longueur la grande Eubée, avec ses promontoires et ses baies profondes, parsemées de petites îles, dominées par les masses puissantes du Delphi neigeux et du volcanique

Ocha. « Par-dessus ces premiers plans, dit M. Hanriot, se laissent apercevoir : au S., l'Ida crétois, dont on voit la pointe bien au delà du dôme de l'Anti-Milo ; à l'E., la péninsule de Clazomène, en Asie ; au N., les deux cimes de Scyros, et les neiges resplendissantes du Pélion et de l'Olympe thessalien ; à l'O., le Cyllène et le Parnasse. C'est en quelque sorte le monde grec tout entier. »

III. L'HYMETTE.

Course de 5 à 6 heures, aller et retour. On peut monter à cheval jusqu'au sommet. L'ascension de cette montagne célèbre offre moins d'intérêt que celle du Pentélique, qui devra toujours être préférée par les touristes obligés de faire un choix.

On sort d'Athènes du côté du palais du roi, on franchit l'Ilissus sur un pont de marbre, puis, gravissant les premières collines, un peu au N. du stade, on se dirige au N.-E. vers le pied de la montagne, et, passant près d'un Pyrgos ruiné (Agryle supérieur), on atteint en 1 h. le couvent de Ste-Syriani, ou de Kæsariani, situé dans une gorge retirée et bien abritée de toutes parts ; une fontaine antique l'approvisionne d'excellente eau. Le couvent est aujourd'hui une ferme appartenant à l'État ; cependant, une fois par an, le jour de l'Ascension, les Grecs s'y rendent en foule en pèlerinage. —Du couvent, il ne faut guère plus de 1 h. 30 pour atteindre le sommet principal.—Le panorama qu'on y découvre est à peu près le même que celui du Pentélique; mais cette dernière montagne le borne du côté du N. En revanche, on voit d'un peu plus près la partie S. de l'Attique et le golfe d'Egine. Le sommet de l'Hymette forme une longue crête dont la direction générale est du N. au S. Une profonde échancrure le divise en deux parties : l'Hymette du N., ou Grand Hymette, nommé par les Grecs modernes *Trélo-vouni*, dont le sommet est élevé de 1025 mèt., et le Petit Hymette, ou Hymette du S., nommé aussi *Mavro-vouni*, et qui portait autrefois le nom d'*Anhydros* (sans eau); il n'est élevé que de 774 mèt. Son versant occidental donne naissance au bras principal de l'Ilissus et à l'Eridanus, qui se réunissent près de l'ancien Lycée. —Le mont Hymette n'est pas boisé ; mais ses pentes arides sont couvertes de plantes aromatiques, et nourrissent encore les abeilles qui l'ont rendu si célèbre dans l'antiquité. Près du petit couvent de Kara, on trouve des restes de carrières de pierre blanche et grise, qui ont été exploitées surtout par les Romains. Selon Pline, l'Hymette possédait aussi des mines d'argent, dont on croit avoir retrouvé quelques traces.

IV. EXCURSION A MARATHON.

D'Athènes à Marathon, on compte environ 7 h., ou 35 kil. Il est possible d'aller à Marathon et d'en revenir en un jour, avec un relais de chevaux à Céphissia. On enverra les chevaux d'avance, et on se fera conduire à Céphissia en voiture, pour rendre la course à cheval moins longue ; mais il vaut mieux consacrer deux jours à cette excursion, et visiter en même temps le Pentélique. On doit descendre sur la plaine de Marathon par le village de Vràna plutôt que par celui de Marathon; la vue est plus belle et on trouve plus facilement un gîte à Vràna, soit dans le village, soit dans le petit couvent.

Deux routes conduisent à Céphissia : l'une passe à l'E. du Lycabette par Ambélo-Kypos, c'est celle que nous avons décrite ci-dessus (v. p. 114); mais au lieu de prendre à 1 h. d'Athènes le chemin de droite qui mène à Khalandri, on continue tout droit le long du bois d'oliviers jusqu'au v. de *Marousi* (Athmone) (2 h. 15 d'Athènes), entouré de vieux oliviers et arrosé par un bras du Céphise, et une belle fontaine au centre du vil-

lage. Dans la traversée de cette plaine déserte jusqu'à Céphissia, on ne remarque que deux petites chapelles et quelques vestiges d'un ancien aqueduc. L'autre route sort d'Athènes par la partie N.; c'est la continuation de la rue d'Eole; elle passe à l'O. de la chaîne du Lycabette, traverse *Patissia*, village où se trouvent quelques villas, et, se continuant sur une plaine déserte, atteint (2 h. d'Athènes) le v. d'*Héracli* (un des 4 Héraclium de l'Attique), où l'on avait fonde en 1840 une colonie agricole allemande. Plus loin, à gauche, on laisse le village de *Koukouvaonès* (Héphestia) et bientôt à droite celui de (1 h.) Céphissia, au delà duquel les deux routes se rejoignent. On pourra prendre la première en allant, la seconde en revenant.

Céphissia ou Kiphissia (15 kilom. ou 3 h. d'Athènes) était un des douze bourgs de Cécrops, et resta l'un des plus importants *dèmes* de l'Attique. C'était la résidence d'été d'Hérode Atticus, qui y avait une superbe villa. La fraîcheur de ses ombrages et l'abondance de ses eaux le rendent encore aujourd'hui le séjour favori des habitants d'Athènes pendant l'été. Un platane énorme s'élève au milieu de la place du village. On y visite la *grotte des Nymphes* et la source principale du Céphise.

La grotte des Nymphes est une caverne assez large, peu profonde, haute de quatre à cinq pieds seulement, tapissée d'herbes et ombragée d'arbousiers, de myrtes et de lauriers : une eau fraîche et pure, qui filtre à travers les rochers, y forme un petit bassin de 4 à 5 mèt., d'où s'échappe un clair ruisseau. — La source du Céphise, appelée Képhalari, est à quelques pas du village. « C'est un réservoir carré de 4 mèt. de largeur sur 6 m. de profondeur, environné d'arbres et de verdure. Le courant pris au sortir du réservoir donne 300 litres d'eau par minute ou 432,000 litres par jour. » Au bord de la source, on voit les ruines d'un petit temple; un toit voûté et une colonne cannelée gisant à terre sont tout ce qui reste de l'édifice antique. De l'autre côté de la source est une petite chapelle chrétienne. A cent pas de là sont les restes d'un petit temple antique.

Après Céphissia le désert recommence, et l'on parcourt une région montagneuse couverte de broussailles, qui s'étend entre le Pentélique à droite et le Parnès à gauche. On atteint (2 h.) le v. d'*Apano-Stamati* (l'antique Hecalè ?). Le chemin tourne à droite et conduit sur la hauteur d'où la vue embrasse la plaine de Marathon, qu'encaissent au N. et au S. de hautes montagnes. Le fond du tableau à l'E. est formé par la baie de Marathon, l'île d'Eubée, et la mer Egée jusqu'aux îles de Zéa et d'Andros. — Ici la route se divise en deux embranchements; celui de gauche descend rapidement par un chemin tout dégradé dans la vallée du Charadros, où se trouve le v. de *Marathon* (2 h. d'Apano-Stamati, 7 h. d'Athènes). L'embranchement de droite, qu'on doit prendre de préférence, descend vers la plaine par un sentier étroit pavé de grosses pierres inégales, au couvent et au v. de *Vràna* (1 h.) situés au pied du Pentélique. Selon Leake, O. Müller et Finlay, Vràna occuperait l'emplacement de l'ancien Marathon. M. Hanriot, d'accord du reste avec la tradition ordinaire, a revendiqué cet honneur pour le Marathon moderne. Quoi qu'il en soit, si l'on peut avoir des doutes sur l'emplacement du bourg de Marathon, on ne peut en avoir sur celui du champ de bataille, qui répond parfaitement à la description qu'en a donnée Pausanias six cents ans seulement après la victoire des Grecs. La plaine de Marathon a environ 10 kil. de long sur 5 de large. Elle a la forme d'une demi-lune dont la courbe intérieure est formée par le rivage de la baie, et l'extérieure par une série de montagnes : au S.,

les monts Argaliki et Aphorismó, qui appartiennent au Pentélique; à l'O. et au centre, les monts Kotróni et Koràki, et au N. le mont Drakonéra, qui se continue avec le cap Marathon (antiq. Cynosura), jetée naturelle qui protége la baie. Deux marais la bornent au N. et au S. : celui du S., le plus petit, est souvent desséché à la fin de l'été, tandis que celui du N., beaucoup plus vaste, reste impraticable en toute saison. Pausanias décrit exactement le ruisseau qui en sort. Tous deux sont séparés de la mer par une large grève de sable. Le ruisseau de Marathon, ou Charadros, débouche entre les monts Kotróni et Koràki, près des villages modernes de Bey et de Sefferi, et divise la plaine en deux parties : c'est vers le milieu de la partie S., et à 800 mèt. de la mer, que s'élève un monticule nommé *Soró* (le Tombeau), qui n'est autre que le tumulus élevé aux 192 Athéniens morts dans la bataille, dont les noms étaient inscrits sur dix piliers, répondant aux dix tribus. Ce n'est plus qu'un tertre de sable, haut d'environ 10 mèt. et de 200 mèt. de circonférence, que l'on peut gravir à cheval; on y a recueilli beaucoup de pointes de flèches en bronze, d'un pouce de long et de forme triangulaire. Quant aux silex pointus que l'on y découvre aussi, et que l'on a considérés longtemps comme les pointes des flèches des archers éthiopiens, ce sont des pierres que l'on observe en bien des lieux où les Perses n'ont jamais pénétré; au contraire, on n'en trouve ni aux Thermopyles ni à Platée. Outre ce tumulus, on en voit deux autres plus petits : ce sont peut-être les tombeaux des Platéens et des esclaves qui avaient combattu à Marathon. Pausanias dit positivement qu'il n'existait aucun tumulus élevé aux Perses, bien que les Athéniens eussent pris soin de leur sépulture. Un peu au N. du grand tumulus est une ruine appelée *Pyrgo*, espèce de piédestal carré en marbre blanc, qu'on suppose être le tombeau de Miltiade, ou plutôt le trophée de marbre mentionné par Pausanias.

La position respective des armées des Grecs et des Perses pendant la bataille de 490 ne peut être établie que par des conjectures. Leake, Finlay et le général Church se sont livrés à des considérations de stratégie savante pour prouver que les Perses s'étendaient sur une ligne plus ou moins oblique entre le marais du S et le mont Koràki, faisant face à Vràna, qui aurait été le centre de l'armée grecque. M. Hanriot leur reproche de donner un front beaucoup trop étendu à l'armée grecque, et nous paraît avoir parfaitement raison contre eux en plaçant la bataille à l'entrée de la vallée du Charadros, près de Bey et Sefferi. On sait que les Grecs, se précipitant à la course sur les Perses, plièrent d'abord au centre, mais triomphèrent sur les ailes. Celles-ci vinrent alors au secours de leur centre. Les Perses dans leur fuite vers Tricorythus périrent en grand nombre dans le marais du N. On a beaucoup exagéré le nombre des troupes perses présentes à cette bataille : M. Finlay évalue d'après Hérodote le nombre des Perses à 40 000 environ, dont 20 000 seulement auraient pris part à la lutte. Les Athéniens et les Platéens comptaient 11 000 combattants. Les Athéniens n'y perdirent que 192 hommes, et les Perses 6 400.

De Vràna à Marathon, en longeant le pied des montagnes et passant par Sefferi et Bey, il faut compter 2 h. Pausanias décrit près de Marathon une grotte consacrée au dieu Pan et la fontaine Macaria : celle-ci devait son nom à une fille d'Hercule et de Déjanire, qui s'était dévouée à la mort pour accomplir un oracle et assurer la victoire aux Héraclides contre les Argiens. On observe au pied du mont Koràki plusieurs

sources qui répondent peut-être à la fontaine Macaria; elles forment au milieu du marais un petit courant, qui va aboutir à un petit lac salé, situé à l'E., à la base du cap Cynosura. Quant à la grotte de Pan, on ne l'a pas retrouvée; ce n'est certainement pas la petite grotte que les guides font voir près de la fontaine d'Inoï, à l'O. de Marathon. Leake suppose qu'elle était creusée dans le mont Koraki; mais on n'y découvre aucune caverne, et M. Hanriot dit avec plus de vraisemblance qu'elle n'était autre que la vaste grotte creusée dans le mont Drakonera, où Leake place les écuries d'Artapherne. Le camp d'Artapherne, dont on montrait les vestiges du temps de Pausanias, était placé sur le rocher lui-même et non dans une grotte.

Nous renvoyons aux ouvrages spéciaux de MM. Finlay, Leake et Hanriot, pour ce qui concerne la situation trop incertaine des anciennes villes de la Tétrapole, Probalinthus (Vràna?), Œnoe (Kalentzi?), de l'Héraclium (St-Georges de Sefferi?), et de la villa d'Hérode Atticus.

Retour de la plaine de Marathon par le côté S. du Pentélique (6 h. 30 m.). — En quittant le tumulus, on se dirige à l'O. vers le pied du mont Pentélique, où l'on rencontre (20 m.) quelques tombeaux et un puits: 35 minutes plus loin on contourne une éminence circulaire, au delà de laquelle on traverse (10 m.) le lit d'un torrent. Le chemin monte et descend de distance en distance, laissant à droite (50 m.) le monastère ruiné de Daoù. Cet endroit était autrefois fortifié et défendait le plus haut passage du versant du mont Pentélique. C'est à Daoù que M. Hanriot place l'ancien sanctuaire de Phlya, consacré à Bacchus, où se célébraient des mystères analogues à ceux d'Éleusis. Plus près de la côte, à *Hierotzakouli*, se placerait Myrrhinunte, ancien sanctuaire non moins célèbre, consacré à Diane. Ces deux cultes se rattachaient aux religions de la primitive Attique (*V.* Brauron et grotte de Pan, excursion 7). On gagne ainsi (1 h.) le versant S. du Pentélique, puis (35 m.) une hauteur d'où l'on découvre Athènes et d'où l'on atteint en 40 minutes le monastère du Pentélique, situé à 2 h. 15 m. d'Athènes (V. excursion 2.)

De Marathon à Rhamnunte (2 h.). — On se dirige au N. du grand marais, par la plaine de Souli, où se trouvait le dème de Tricorythus, et où M. Buchon signale une tour qu'il attribue aux comtes de Soula, seigneurs féodaux du XIV[e] siècle, qui s'allièrent à la famille byzantine des Cantacuzène. Franchissant ensuite des collines, on arrive à la plaine de Rhamnunte, à l'extrémité de laquelle existent encore les ruines du temple de marbre élevé par Phidias à Thémis, et dont huit colonnes se tiennent debout parmi un amas confus de débris. Sur la plate-forme consacrée au sanctuaire, il existe un autre temple plus petit, plus simple et en pierre. Ses murs, où la construction pélasgique polygonale se mêle au dorique primitif, lui assignent une date très-reculée. Ce temple était sans doute celui de Némésis, à laquelle était consacré le territoire de Rhamnunte. Son culte fit place plus tard à celui de Thémis, sorte de Némésis purifiée et adoucie. Près de la mer s'élève un rocher portant les vestiges de l'ancienne forteresse de *Rhamnunte*, aujourd'hui Hevreó-Kastro. La porte O. est flanquée de tours, et le mur du S. qui s'étend vers la mer est bien conservé. Sa hauteur est d'environ 7 mèt. Du côté de la mer, la ville était suffisamment défendue par l'escarpement du rocher.

V. EXCURSION A PHYLÉ.

4 heures d'Athènes, 8 à 9 h. pour aller et revenir à cheval. On peut aller en voiture légère jusqu'au pied du Parnès.

On sort de la ville par le côté

N., et, passant près des jardins de l'Académie, on atteint (15 m.) la petite colline de *Kolonos*. C'est l'emplacement du bourg que Sophocle a immortalisé en y plaçant la scène de son Œdipe à Colone: mais on y reconnaîtrait difficilement les lieux enchanteurs décrits dans le magnifique chœur des Athéniens. Sur l'emplacement même consacré aux Euménides a été bâtie une petite chapelle, aujourd'hui ruinée. On a élevé à Colone un monument funéraire au célèbre archéologue O. Müller; les Grecs l'ont criblé de coups de fusil. On entre dans le bois d'oliviers et on passe le Céphise sur (20 m.) un pont situé au-dessous du village de Lévi. On laisse à gauche quelques tumulus et quelques ruines; puis à droite (30 m.) la nouvelle ferme de la Reine. Plus loin (40 m.) on aperçoit sur la droite le v. de *Menidi*, qui, selon M. Hanriot, marque la situation précise de l'ancien dème d'*Acharnæ*. Les Acharniens ont donné leur nom à une des comédies d'Aristophane. C'était une robuste population de bûcherons et de charbonniers qui exploitaient les forêts du Parnès. Cette industrie s'est conservée de nos jours chez les habitants de Khassia. Le dème d'Acharnæ fournit à lui seul, au commencement de la guerre du Péloponèse, 3 000 hoplites, c'est-à-dire un dixième de l'infanterie athénienne. On trouve ensuite les villages de Dragomano (55 m.), de Koukourangi, de Kamaterò, et un monastère (40 m.) dédié à Saint-Jean, avant d'arriver à Khassia. Un peu en deçà du monastère on laisse à gauche le défilé de Déma, qui conduit à Éleusis par le mont Icare. On observe sur ce mont quelques restes des murailles qui défendaient le passage. *Khassia* (30 m.) est situé à l'entrée du défilé du Parnès, et répond, selon M. Hanriot, à l'ancien dème de Chollidœ. C'est des environs de ce village que descendent les eaux autrefois partagées par des aqueducs entre Éleusis et Athènes. Au delà de Khassia, on traverse une petite plaine et un marais, puis on s'élève dans une gorge d'une beauté sauvage, où le chemin est souvent creusé dans le roc. Les premières traces de fortifications antiques que l'on rencontre sont les fondations d'une tour, à la jonction d'un sentier qui conduit à droite au couvent de Hagia Triada et à Décélie. On trouve encore une ruine semblable quelques minutes avant.

(1 h. 15) **Phylé** (nommé *Vigla-Kastro*, le château du Guet). — La citadelle de Phylé, placée sur un roc escarpé, accessible seulement du côté de l'E., est une position qui a été fortifiée depuis une haute antiquité. Quand Thrasybule s'en fut emparé par surprise avec soixante-dix exilés, l'an 404 avant J.-C., il put y braver les attaques des trente tyrans avant de délivrer définitivement sa patrie.

Le circuit des anciens murs existe encore. « Le tout est d'une forme oblongue, dit Aldenhoven; la direction des grands côtés est de l'E. à l'O., sa longueur est de 510 pieds, sa largeur de 210. Il y avait deux entrées, l'une au S., l'autre à l'E.; à l'angle du N.-E. se trouve une tour ronde, au S.-E. une tour carrée, et une pareille au côté N. en saillie. La plus grande longueur du mur du N., dans son état actuel, n'a pas plus de 225 pieds. Ici, ainsi qu'à l'extrémité, le rocher était inabordable à cause de son escarpement. On distingue encore vingt assises de grosses pierres dans quelques parties du mur; elles ont la forme d'un parallélogramme. » La disposition des deux portes montre comment les Grecs ménageaient les approches de leurs fortifications, en forçant l'ennemi à présenter le flanc droit, qui n'était pas défendu par le bouclier. Cette ruine intéressante, qui n'est plus occupée que par des chevriers et leurs troupeaux, offre une vue magnifique sur la plaine d'Athè-

nes, l'Hymette et le golfe Saronique.

Au-dessus de Phylé, et sur la gauche de la route moderne, Leake indique des ruines qu'il suppose être celles de l'Harma, point voisin de Phylé, et qui était signalé par des phénomènes météorologiques dont la religion s'était emparée.

Selon M. Hanriot, l'Harma n'était ni une forteresse, ni un lieu habité, mais l'échancrure du Parnès, qui se voit d'Athènes même au-dessus de Phylé, et qui ressemble un peu à un char antique (ἅρμα).

VI. EXCURSION A ÉLEUSIS PAR DAPHNI.

Cette excursion peut se faire en voiture ou à cheval. La distance d'Athènes à Éleusis, au pas d'agoyate, est de 4 h. On peut donc aller et revenir facilement en un jour. L'heure la plus favorable pour le départ est le lever de l'aurore. Consultez pour cette excursion l'excellente description de M. Burnouf, *d'Athènes à Corinthe*, dans les Nouvelles Annales des voyages. Paris, 1856, p. 29.

La route d'Athènes à Éleusis n'est autre que la route carrossable de Thèbes et de Livadie, qui commence à l'O. d'Athènes. C'est en partie l'ancienne voie Sacrée, parcourue par la *Théorie* ou procession, qui se rendait d'Athènes à Éleusis pour la célébration des mystères. On sort de la ville en descendant la rue d'Hermès, et, presque en face du temple de Thésée, on prend à droite. On laisse à gauche deux monticules formés de cendres et la petite église de Hagia Triada, qu'on suppose occuper l'emplacement de l'ancienne porte Dipyle, mais qui est plutôt construite sur celui de la porte Sacrée (20 m.). On entre dans le bois d'oliviers; on aperçoit à une certaine distance, à droite, le monticule de *Colone;* à main gauche est le jardin botanique. On passe successivement trois ponts sur de petits bras du Céphise, le plus souvent à sec, avant de sortir (20 m.) du bois d'oliviers.

« La voie sacrée, dit M. Burnouf, retrouvait sans doute la voie moderne au sortir du bois d'oliviers, là où se trouve la chapelle de St-George; car cette petite église paraît avoir succédé à un temple antique placé sur le bord du chemin. De la chapelle St-George, la voie sacrée suivait à peu près la même direction que la route royale; mais nous devons l'en séparer au pied du mont Pœcile, hauteur conique à l'entrée du défilé (sur laquelle est bâtie la chapelle Hagios Élias, qui marque, selon M. Hanriot, l'emplacement du célèbre tombeau de la courtisane Pythionice). La route monte vers la gauche; la voie sacrée prenait la droite du Pœcile et s'engageait dans le défilé par sa partie la plus basse. » On entre alors (20 m.) dans le *défilé mystique*, entre le mont Icare à droite [1], et le mont Corydalle à gauche. On remarque sur celui-ci une tour et quelques vestiges de murailles. On monte par une pente douce, et du sommet du passage (1 h. d'Athènes) on découvre, en se retournant, une belle vue sur la plaine de l'Attique et la ville d'Athènes, qui apparaît ici sous son aspect le plus favorable [2].— On descend par une pente rapide jusqu'au (20 m.) monastère de *Daphni*, situé dans un joli vallon, au fond duquel se montre peu à peu la baie d'Éleusis. Il y avait dans ce lieu un temple d'Apollon. « Il est probable que ce temple n'était pas sur l'emplacement du monastère lui-même, mais un peu plus haut, sur la gauche de la route, au lieu où

1 Nous suivons ici avec M. Burnouf la dénomination généralement adoptée. Cependant M. Hanriot, dans une savante discussion, place le mont Icare dans la *Diacrie*, au mont Zastani, et donne le nom de Corydalle à toute la chaîne qui s'étend du Parnès au canal de Salamine. L'Ægaleos n'est que le sommet du Corydalle le plus rapproché de la mer.

2 V. l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem*, par Chateaubriant.

l'on voit les restes d'une église byzantine. »—On observe dans la cour du monastère quelques débris de colonnes rapportés. Dans l'église même, on trouve des mosaïques byzantines gravement endommagées. On voit encore au sommet du dôme un buste colossal du Christ et quelques pendentifs assez bien conservés. On montre aussi deux mauvais sarcophages en marbre. M. Buchon a retrouvé les tombeaux des ducs français d'Athènes dans un souterrain pratiqué sous le Narthex. — A côté du monastère sont les restes d'une muraille qui défendait autrefois le passage. — Au-dessous, le ravin, qui commence, se creuse de plus en plus; les flancs de l'Icare sont dépouillés de verdure, tandis que de frais sapins couvrent les rochers du Corydalle. « La voie Sacrée suit la rive droite du ravin, et non la gauche, comme la route moderne : on voit çà et là le rocher taillé ; la route turque était établie sur la voie antique ; il en reste des débris. Bientôt le ravin devient moins profond ; la vallée se resserre et forme ensuite une petite plaine parsemée de beaux oliviers : la mer occupe toute l'embrasure de la vallée; à la pointe de Salamine, sur la gauche, correspond, sur la droite, la pointe du mont Trikéri ; les monts Géraniens forment le fond du tableau.» Bientôt on voit, à droite de la route (30 m.), l'emplacement de l'ancien temple de Vénus Philé, élevé par la flatterie à Philé, femme de Démétrius Poliorcète. Des niches *ex-voto* sont creusées dans le rocher contre lequel il s'appuyait, et l'on remarque à côté un amas de pierres *cyclopéennes* non taillées, dont quelques-unes sont en place et dessinent grossièrement une tour. Ces pierres sont mentionnées par Pausanias. « Le *khani de Scarmanga* (15 m.), construit sur le bord de la mer, à quelques pas de la route, marque à peu près la moitié du trajet d'Athènes à Éleusis. Scarmanga est un *metokhi* (ferme appartenant à un couvent), situé à une demi-lieue sur la gauche, dans la direction de Salamine. » C'est un lieu solitaire, fort agréable à la vue : M. Burnouf y a retrouvé beaucoup de pierres helléniques. On aperçoit, dans cette baie retirée, les *îles Pharmacuses*, dont la plus grande contenait, dit-on, le tombeau de Circé.

Deux sentiers, que l'on pourra prendre au retour, conduisent en 2 ou 3 h. de Scarmanga au Pirée : l'un passe par une gorge deserte du mont Ægaléos, l'autre suit le bord de la mer; il est plus intéressant que le premier, puisqu'il fait voir tout le canal de Salamine; on y trouve sur le rocher les traces d'une voie antique. Les deux sentiers se rejoignent au pied de l'Ægaleos, au bord de la petite baie de Kerasini (40 m. du Pirée).

Au delà du khani de Scarmanga, la route tourne à droite et suit le rivage, taillée dans le roc, et confondue avec la voie sacrée. A l'issue des rochers (10 m.) s'ouvre vers la droite une petite plaine, occupée par le premier des lacs salés de Rheiti (Ῥεῖτοι). La voie sacrée tournait à droite et faisait le tour du lac, sans quitter les rochers qui l'environnent. La route moderne suit le bord de la mer, sur l'étroite alluvion qui sépare le golfe des étangs. Ces étangs sont entretenus par plusieurs sources salées, dont les principales sont au pied des rochers. Les anciens supposaient que les eaux des lacs Rheiti venaient du canal d'Eubée. On sait que ces deux lacs étaient consacrés l'un à Cérès, l'autre à Proserpine : les prêtres d'Éleusis avaient seuls le droit d'y pêcher. Ces lacs nourrissent encore d'assez gros poissons. Le second est beaucoup plus marécageux que le premier; on ignore si la voie Sacrée en faisait aussi le tour, et allait passer près d'un temple, dont MM. Burnouf et Hanriot ont reconnu les restes à l'extrémité N. de ce lac. — A quelques minutes

de ces lacs, on franchit le Céphise Éleusinien, et l'on entre dans la *plaine de Thria*. Cette plaine, qui s'étend le long de la baie, depuis les lacs Rheiti jusqu'à Eleusis, forme un vaste bassin clos de toutes parts par les monts Corydalle et Icare à l'E., la chaine du Parnès au N., et celle du Cithæron à l'O.; les montagnes de Salamine la protégent contre les vents du S. Son cours d'eau principal est le Céphise Eleusinien, qui prend sa source au-dessus d'Éleuthères. — Cette terre classique de l'agriculture, cette plaine de Cérès pourrait encore donner de belles récoltes, mais l'incurie de ses habitants l'a laissée bien déchoir de son antique renommée. — La route, depuis le pont du Céphise jusqu'à Eleusis, présente un assez grand nombre de ruines. C'est d'abord (25 m.) le tombeau d'un certain Straton, sarcophage avec une inscription, et les assises d'un monument en marbre; puis, à gauche (35 m.), un tombeau avec des voûtes; — enfin (15 m.), à l'entrée d'Éleusis, on montre dans l'église Hagios Zacharias deux colonnes égyptiennes en marbre, surmontées de chapiteaux en feuilles de palmier; deux statues et quelques fragments ont été déposés dans la même église. —On voit dans la plaine, à droite, quelques arcades de l'aqueduc construit sous Adrien.

Éleusis (aujourd'hui *Élefsina*), ville dont la fondation remonte aux temps les plus reculés, dut sa célébrité aux temples de Cérès et de Proserpine, et aux mystères qui étaient célébrés en l'honneur de ces deux déesses, et qui passèrent pour les plus sacrés de la Grèce jusqu'à la chute du paganisme. C'était un des douze États originaires de l'Attique. On raconte qu'une guerre ayant éclaté entre Eumolpus, roi d'Eleusis, et Érechthée, roi d'Athènes, les Éleusiniens, vaincus, reconnurent la suprématie d'Athènes, à la seule condition que celle-ci respecterait leurs mystères. Éleusis devint un dème de l'Attique, mais conserva le titre de ville et le privilége de battre monnaie. Une fois par an, la grande procession se rendait d'Athènes à Eleusis par la voie Sacrée. L'ancien temple de Cérès brûlé par les Perses, l'an 484 avant l'ère chrétienne, ne fut reconstruit qu'au temps de Périclès. Les trente tyrans, chassés d'Athènes, se réfugièrent à Eleusis; mais ils ne purent s'y maintenir longtemps. Sous la domination romaine, Éleusis dut à la célébration de ses mystères une grande prospérité. Elle fut détruite par Alaric, en 396, et disparut alors de l'histoire. Spon et Wheler, qui la visitèrent en 1676, la trouvèrent entièrement déserte. Dans le siècle suivant, elle fut habitée de nouveau, et c'est à présent un pauvre v., nommé *Élefsina*, par corruption de son ancien nom. — « Eleusis était bâtie sur l'extrémité E. d'une hauteur rocheuse parallèle au rivage, et séparée à l'O. par une petite plaine des pentes du mont Kérata. L'extrémité E. de la colline avait été nivelée artificiellement pour recevoir le temple de Cérès et les autres bâtiments sacrés. Derrière, on voit les ruines d'une acropole. Un espace triangulaire, d'environ 500 mèt. de côté, qui s'étend entre la colline et le rivage, était occupé par la ville. Du côté de l'E., les murs étaient tracés sur une chaussée artificielle se continuant avec les môles du port, qui était entièrement artificiel. » (Leake).—Le temple de Déméter, ou Cérès, était, selon Strabon, le plus grand de la Grèce; le plan en avait été dessiné par Ictinus, l'architecte du Parthénon; mais sa construction dura de longues années, et bien des architectes y furent employés. Le temple était au centre du v. moderne; aussi est-il très-difficile d'en reconnaître les détails.—Les Propylées étaient une exacte copie de celles d'Athènes. Plusieurs édifices, un temple de Triptolème, un d'Arté-

mis Propyléenne, et un troisième de Neptune, mentionnés par Pausanias, paraissent avoir été placés vers le N.-E. de la colline, où l'on trouve beaucoup de débris; mais rien ne peut indiquer leur situation exacte. La fontaine Callichore, où les femmes d'Éleusis avaient institué des chants en l'honneur de la déesse, était peut-être celle que l'on voit un peu plus au N., à la bifurcation des chemins de Mégares et d'Éleuthères.

État actuel. — « Cette ville, dit M. Burnouf, est entièrement déchue de son antique splendeur: ses monuments sont tous détruits jusque dans leurs fondements; son port est ruiné; ses tombeaux n'existent plus; il n'y a plus de statues d'aucune sorte; quelques familles albanaises, comprenant à peine le grec vulgaire, habitent un amas de mauvaises masures le long d'une colline au bord de la mer. C'est un des lieux qui ont passé par le plus de mains. Il y a sur la hauteur quelques pierres pélasgiques; à côté d'elles, des constructions helléniques; au pied de la colline, les restes de la jetée qui protégeait le port contre les vents de l'ouest; les ruines des Propylées sont de reconstruction romaine. Les barbares de la grande invasion n'ont laissé aucune trace de leur passage; mais la tour qui domine Éleusis est une tour franque. On trouve dans le v. plus d'une maison qui date de la domination des Turcs, et se reconnaît à la forme de ses arcades. Les ruines d'Éleusis sont peu intéressantes: quelques pierres helléniques, quelques aires de maisons sur les rochers. » On observe, au N.-E., des fûts de colonnes, des chapiteaux, des parties de moulures, etc. « Au milieu de ces restes, dit Aldenhoven, on distingue une espèce de grand médaillon, dont le centre est orné du buste colossal d'un guerrier cuirassé. La tête n'existe plus; la sculpture paraît romaine. Une colonne du grand temple, ainsi qu'une partie de la muraille du S. du temple, sont encore visibles. » L'épaisseur de la muraille donne lieu de croire que des chemins secrets y étaient ménagés.

VII. EXCURSION AU CAP SUNIUM.

Cette excursion demande de 2 à 3 j. Deux routes conduisent d'Athènes au cap Sunium, l'une par le N. de l'Hymette, la Mésogée, Kératia et Thoricos; l'autre par le S. de l'Hymette, Vari, Olympos et Legrana. La première route demande 11 à 12 heures. On peut aller en voiture légère jusqu'à Kératia (7 h. d'Athènes). La seconde demande 10 h. On passe la nuit à Legrana ou à Kératia. Nous conduirons le voyageur par l'une de ces routes et nous le ramènerons par l'autre.

A. D'ATHÈNES A SUNIUM PAR LA MÉSOGÉE, PORTO-RAPHTI, KÉRATIA ET THORICOS.

On suit la route du Pentélique jusqu'à (30 m.) Ambélo-Kypos (*V.* Excurs. 2). Laissant alors à gauche le chemin de Céphissia, on se dirige vers l'extrémité N. de l'Hymette, au pied duquel (50 m.) on rencontre une colonne de marbre blanc, avec une inscription du moyen âge. Le défilé qui sépare l'Hymette du Pentélique était gardé par deux dèmes importants: *Pallène* et *Gargette.* MM. Leake et Hanriot s'accordent à reconnaître la position de Pallène dans des ruines helléniques très-étendues, qui se voient à l'extrémité N. de l'Hymette, sur une hauteur isolée, à gauche de la route, près de deux petites églises.—Gargette, où se trouvait le tombeau d'Eurysthée, est placé par les mêmes auteurs au ham. de Garitò, à 2 kilom. 5 au N.-E. de Pallène.—La position de Pallène en faisait une place importante; aussi fut-elle souvent le théâtre de luttes sanglantes: Thésée et les Pallantides, Eurysthée et les Héraclides, Pisistrate et les Alcméonides, y vidèrent leurs différends par les armes. C'est là que Pisistrate gagna la bataille qui le mit pour la troisième fois en possession de la souveraineté.

Au delà de Pallène, on entre dans la Mésogée; la route de chars se dirige directement au S.-E., presque en droite ligne, jusqu'à Kératia (7 h. d'Athènes), laissant à droite le v. de *Liopesi* (Pœania, patrie de Démosthène); puis Koursalas (Sphettos). Plus loin, à gauche, est *Marcopoulo* (6 h. d'Athènes), l'ancienne Céphali, selon M. Hanriot, station assez favorable pour ceux qui voudraient étudier en détail cette contrée. Enfin, cette route, longeant le S. du mont Mérendu, et passant près des v. *Khalyvia de Kouvaras*, et *Kouvaras*, atteint Kératia.

Mais à cette route directe nous préférerons une route un peu plus au N., qui passe par quelques localités intéressantes : c'est d'abord, à partir de l'angle N. de l'Hymette, le v. de (30 m.) *Kharvati* (Hagnous); on y a trouvé récemment beaucoup d'antiquités, notamment des sculptures et les restes d'un aqueduc. Traversant ensuite la Balana, petite rivière qui limite au N. la plaine de la Mésogée, on passe par (25 m.) *Papangelaki*, puis on entre dans un défilé qui semble avoir été fortifié. Toute cette contrée est couverte de chapelles en ruines. Laissant à droite *Bala*, on traverse (15 m.) *Jalou*, ou *Giallou;* puis on laisse à droite *Spata*, et à gauche *Vathy-Pigadi* (*Phréar*, patrie de Thémistocle). — On arrive alors (1 h.) sur un plateau, naguère encore embelli de jardins, qu'entourent deux branches de l'Erasinus, et qui est regardé comme le site de **Brauron**, cité représentée aujourd'hui par les deux très-petits v. de *Palæo-Vraona* et de (30 m.) *Vraona*. « Ce fut l'une des douze villes de la confédération ionienne. Elle était célèbre par le culte d'*Artémis Brauronienne*, dont le temple, à ce que pense M. Hanriot, occupait précisément la hauteur de *Mercouriou*, sommité située un peu plus au N., près du rivage, et où existe actuellement une chapelle de St-Jean. On y remarque des débris considérables. L'ancien culte pélasgique de l'Artémis Scythique, à laquelle on immolait des victimes humaines, s'adoucit quand l'Attique fut soumise par Thésée. Le culte sanguinaire de Diane ne fut bientôt plus qu'un chaste symbole : toutes les filles des Athéniens devaient être vouées à la déesse, après avoir atteint leur cinquième année, et avant d'avoir passé la dixième; par suite, elles devaient, avant de se marier, offrir un sacrifice à Diane Brauronienne.

Au S. de Vraona, on trouve une tour à moitié ruinée, et l'on descend dans la petite vallée de l'Erasinus, qui va se jeter à la mer, non loin de là, dans une petite baie, appelée *Port Livadi*. On atteint ensuite (1 h. 10) *Porto-Raphti*, ou *Raphti-Limani*, dans une baie commode et vaste, dominée au N. par le mont Pérati, haut de 307 m., et qui plonge à pic dans la mer. Au centre de la baie est un îlot, nommé encore *Prasa*, et, sur la pointe du rivage qui partage cette baie en deux bassins, existent des débris d'anciennes habitations. C'est vers cette pointe que se trouvait le dème de *Prasiæ*, qui renfermait le tombeau d'Érisichthon, et dont le port servait aux communications d'Athènes avec Délos.— Au S. de *Prasiæ*, la côte devient trop escarpée pour qu'on puisse la suivre, et ne présente que le petit port Daskalio. La route s'élève dans une région montagneuse et boisée; on trouve çà et là quelques débris antiques, et l'on atteint

(2 h.) **Kératia** (l'ancien *Potamos*, qui renfermait le tombeau d'Ion et de Xuthus, 7 h. d'Athènes, 3 à 4 h. de Sunium), le plus gros bourg du Laurium, et la station la plus favorable pour passer la nuit. « La petite, mais riche et agréable plaine de Kératia, dominée au S. par la double corne du mont Kératia, renferme des sources qui donnent naissance à tous les cours d'eau de cette partie de l'Attique.» (Hanriot.)

Ocha. « Par-dessus ces premiers plans, dit M. Hanriot, se laissent apercevoir : au S., l'Ida crétois, dont on voit la pointe bien au delà du dôme de l'Anti-Milo ; à l'E., la péninsule de Clazomène, en Asie ; au N., les deux cimes de Scyros, et les neiges resplendissantes du Pélion et de l'Olympe thessalien ; à l'O., le Cyllène et le Parnasse. C'est en quelque sorte le monde grec tout entier. »

III. L'HYMETTE.

Course de 5 à 6 heures, aller et retour. On peut monter à cheval jusqu'au sommet. L'ascension de cette montagne célèbre offre moins d'intérêt que celle du Pentélique, qui devra toujours être préférée par les touristes obligés de faire un choix.

On sort d'Athènes du côté du palais du roi, on franchit l'Ilissus sur un pont de marbre, puis, gravissant les premières collines, un peu au N. du stade, on se dirige au N.-E. vers le pied de la montagne, et, passant près d'un Pyrgos ruiné (Agryle supérieur), on atteint en 1 h. le couvent de Ste-Syriani, ou de Kæsariani, situé dans une gorge retirée et bien abritée de toutes parts ; une fontaine antique l'approvisionne d'excellente eau. Le couvent est aujourd'hui une ferme appartenant à l'État ; cependant, une fois par an, le jour de l'Ascension, les Grecs s'y rendent en foule en pèlerinage. —Du couvent, il ne faut guère plus de 1 h. 30 pour atteindre le sommet principal.—Le panorama qu'on y découvre est à peu près le même que celui du Pentélique; mais cette dernière montagne le borne du côté du N. En revanche, on voit d'un peu plus près la partie S. de l'Attique et le golfe d'Egine. Le sommet de l'Hymette forme une longue crête dont la direction générale est du N. au S. Une profonde échancrure le divise en deux parties : l'Hymette du N., ou Grand Hymette, nommé par les Grecs modernes *Trélo-vouni*, dont le sommet est élevé de 1025 mèt., et le Petit Hymette, ou Hymette du S., nommé aussi *Mavro-vouni*, et qui portait autrefois le nom d'*Anhydros* (sans eau); il n'est élevé que de 774 mèt. Son versant occidental donne naissance au bras principal de l'Ilissus et à l'Eridanus, qui se réunissent près de l'ancien Lycée. —Le mont Hymette n'est pas boisé ; mais ses pentes arides sont couvertes de plantes aromatiques, et nourrissent encore les abeilles qui l'ont rendu si célèbre dans l'antiquité. Près du petit couvent de Kara, on trouve des restes de carrières de pierre blanche et grise, qui ont été exploitées surtout par les Romains. Selon Pline, l'Hymette possédait aussi des mines d'argent, dont on croit avoir retrouvé quelques traces.

IV. EXCURSION A MARATHON.

D'Athènes à Marathon, on compte environ 7 h., ou 35 kil. Il est possible d'aller à Marathon et d'en revenir en un jour, avec un relais de chevaux à Céphissia. On enverra les chevaux d'avance, et on se fera conduire à Céphissia en voiture, pour rendre la course à cheval moins longue ; mais il vaut mieux consacrer deux jours à cette excursion, et visiter en même temps le Pentélique. On doit descendre sur la plaine de Marathon par le village de Vràna plutôt que par celui de Marathon; la vue est plus belle et on trouve plus facilement un gîte à Vràna, soit dans le village, soit dans le petit couvent.

Deux routes conduisent à Céphissia : l'une passe à l'E. du Lycabette par Ambélo-Kypos, c'est celle que nous avons décrite ci-dessus (v. p. 114); mais au lieu de prendre à 1 h. d'Athènes le chemin de droite qui mène à Khalandri, on continue tout droit le long du bois d'oliviers jusqu'au v. de *Marousi* (Athmone) (2 h. 15 d'Athènes), entouré de vieux oliviers et arrosé par un bras du Céphise, et une belle fontaine au centre du vil-

lage. Dans la traversée de cette plaine déserte jusqu'à Céphissia, on ne remarque que deux petites chapelles et quelques vestiges d'un ancien aqueduc. L'autre route sort d'Athènes par la partie N.: c'est la continuation de la rue d'Eole; elle passe à l'O. de la chaîne du Lycabette, traverse *Patissia*, village où se trouvent quelques villas, et, se continuant sur une plaine déserte, atteint (2 h. d'Athènes) le v. d'*Héracli* (un des 4 Héraclium de l'Attique), où l'on avait fonde en 1840 une colonie agricole allemande. Plus loin, à gauche, on laisse le village de *Koukouvaonès* (Héphestia) et bientôt à droite celui de (1 h.) Céphissia, au delà duquel les deux routes se rejoignent. On pourra prendre la première en allant, la seconde en revenant.

Céphissia ou Kiphissia (15 kilom. ou 3 h. d'Athènes) était un des douze bourgs de Cécrops, et resta l'un des plus importants *dèmes* de l'Attique. C'était la résidence d'été d'Hérode Atticus, qui y avait une superbe villa. La fraîcheur de ses ombrages et l'abondance de ses eaux le rendent encore aujourd'hui le séjour favori des habitants d'Athènes pendant l'été. Un platane énorme s'élève au milieu de la place du village. On y visite la *grotte des Nymphes* et la source principale du Céphise.

La grotte des Nymphes est une caverne assez large, peu profonde, haute de quatre à cinq pieds seulement, tapissée d'herbes et ombragée d'arbousiers, de myrtes et de lauriers : une eau fraîche et pure, qui filtre à travers les rochers, y forme un petit bassin de 4 à 5 mèt., d'où s'échappe un clair ruisseau. — La source du Céphise, appelée Képhalari, est à quelques pas du village. « C'est un réservoir carré de 4 mèt. de largeur sur 6 m. de profondeur, environné d'arbres et de verdure. Le courant pris au sortir du réservoir donne 300 litres d'eau par minute ou 432,000 litres par jour. » Au bord de la source, on voit les ruines d'un petit temple; un toit voûté et une colonne cannelée gisant à terre sont tout ce qui reste de l'édifice antique. De l'autre côté de la source est une petite chapelle chrétienne. A cent pas de là sont les restes d'un petit temple antique.

Après Céphissia le désert recommence, et l'on parcourt une région montagneuse couverte de broussailles, qui s'étend entre le Pentélique à droite et le Parnès à gauche. On atteint (2 h.) le v. d'*Apano-Stamati* (l'antique Hecalè?). Le chemin tourne à droite et conduit sur la hauteur d'où la vue embrasse la plaine de Marathon, qu'encaissent au N. et au S. de hautes montagnes. Le fond du tableau à l'E. est formé par la baie de Marathon, l'île d'Eubée, et la mer Egée jusqu'aux îles de Zéa et d'Andros. — Ici la route se divise en deux embranchements; celui de gauche descend rapidement par un chemin tout dégradé dans la vallée du Charadros, où se trouve le v. de *Marathon* (2 h. d'Apano-Stamati, 7 h. d'Athènes). L'embranchement de droite, qu'on doit prendre de préférence, descend vers la plaine par un sentier étroit pavé de grosses pierres inégales, au couvent et au v. de *Vràna* (1 h.) situés au pied du Pentélique. Selon Leake, O. Müller et Finlay, Vràna occuperait l'emplacement de l'ancien Marathon. M. Hanriot, d'accord du reste avec la tradition ordinaire, a revendiqué cet honneur pour le Marathon moderne. Quoi qu'il en soit, si l'on peut avoir des doutes sur l'emplacement du bourg de Marathon, on ne peut en avoir sur celui du champ de bataille, qui répond parfaitement à la description qu'en a donnée Pausanias six cents ans seulement après la victoire des Grecs. La plaine de Marathon a environ 10 kil. de long sur 5 de large. Elle a la forme d'une demi-lune dont la courbe intérieure est formée par le rivage de la baie, et l'extérieure par une série de montagnes : au S.,

après la bataille de Salamine, jetés par le vent d'O. sur le rivage de Colias.

Traversant une plaine marécageuse, on arrive à (1 h.) la ferme isolée d'*Anavyso* (Anaphlyste) (3 h. de Sunium). On suit alors la plaine, comprise entre le mont Olympos au S. et le mont Kératia au N., pour gagner (30 m.) *Olympos* (Œgylia), misérable hameau avec une vieille tour, où l'on peut, à la rigueur, trouver un gîte. Au delà d'Olympos, on entre dans une région déserte qui s'étend jusqu'à Vari et presque jusqu'à Athènes, et qui, d'après Hérodote, fut le dernier asile que les populations helléniques, devenues maîtresses du sol, laissèrent aux vieux Pélasges. On y rencontre souvent des débris de murs pélasgiques, et de nombreux tumuli. « La contrée est, du reste, empreinte d'un cachet particulier. Nulle part ne se fait plus vivement sentir la désolation d'une terre dès longtemps ruinée. Du temps des Romains déjà cette contrée était un désert.» (Hanriot.)

A partir d'Olympos, il est difficile de trouver de l'eau. Près d'une tour en ruines à gauche (45 m.) on aperçoit la mer, un petit promontoire et quelques îlots; traversant alors une plaine couverte de broussailles et d'arbres résineux, on atteint (20 m.) un défilé entre deux monticules, puis on descend dans une petite plaine d'où l'on découvre la mer à gauche. C'est là, près du hameau ruiné de Thinikia, où subsistent d'anciens tombeaux, que se trouvait le dème de Lampra inférieure. Remontant dans un nouveau défilé (20 m.) qui renferme quelques cabanes de bergers, on redescend dans un petit vallon, où l'on reconnaît à gauche (20 m.) l'emplacement du dème de *Thoræ*, signalé par un puits, une ferme ruinée et la chapelle de Saint-Dimitri. On gravit ensuite (15 m.) une colline boisée pour redescendre dans une plaine bien cultivée, d'où l'on aperçoit l'Hymette. Au delà de cette plaine, on franchit (30 m.) dans un défilé étroit et pittoresque l'extrémité N. de la petite chaîne du mont Kéramoti. Traversant (10 m.) une petite plaine cultivée, on atteint (15 m.) un puits, près duquel sont deux maisons, et les ruines de Thili. Un peu plus au N., vers l'angle de l'Hymette, le hameau de *Lamvrika* indique le dème de Lampra supérieure, qui fut l'asile et le tombeau de Cranaüs, chassé d'Athènes par l'Hellène Amphictyon. Au delà de ces faibles vestiges de civilisation, on rentre dans la contrée déserte d'Anagyros au pied du petit Hymette, nommé *Anhydros* (sans eau); peu d'endroits méritent mieux ce nom. Changeant tout à fait de direction, on s'avance de l'E. à l'O., parallèlement à la chaîne de Kéramoti, vers le cap Zoster, et l'on atteint (45 m.) le hameau de Vari, d'où la vue s'étend sur la baie du même nom. On y trouve quelques fragments antiques.

A 45 m. de Vari, sur le revers de l'Hymette, se trouve la célèbre **grotte de Pan**, appelée aussi grotte d'Archidamus. Il serait difficile de la trouver sans guide. Le tronc d'un pin, escalier peu commode, sert à la descente et a remplacé les degrés taillés dont la trace existe encore. Un pan de rocher formant paroi en partage l'intérieur en deux chambres distinctes, où pendent des stalactites. Au fond de la caverne, les infiltrations entretiennent une source limpide. On y trouve un autel dédié à Apollon, un autre au Grand Tout (Pan), la statue mutilée de Cérès ou de Cybèle, et une tête de lion. Une inscription d'un caractère archaïque, et qui paraît une espèce d'ex-voto, apprend que cette grotte a été consacrée aux Nymphes par un certain Archidamus de Phères. La sculpture ressemble, par la rudesse de son style, à la métope de Sélinonte et aux lions de Mycènes, et paraît remonter jusqu'à une antiquité très-lointaine.

« Cette partie de l'Attique est la seule

où se rencontrait le culte de Pan, ce dieu vague et agreste, sous le nom duquel la nature entière semblait enfermée comme en un symbole grossier. Ses sanctuaires étaient des grottes; et jusqu'à la bataille de Marathon les Athéniens l'avaient repoussé de leurs temples. Mais à cette époque, l'invasion médique faisant taire toute rivalité de races, Pan eut sa grotte à l'Acropole et à Marathon, en mémoire du secours qu'il prêta dans cette occasion aux Hellènes.

« C'est dans cette grotte que jadis le divin Platon, jeune encore, vint pour sacrifier à la divinité du lieu. Il est permis de croire que le jeune disciple de Socrate venait y adorer, non le Pan rustique de la mythologie populaire, mais bien le Pan primitif, qui était comme une grossière ébauche de cet être suprême, que son genie devançant les siècles allait revéler au monde. » (Hanriot.)

Au delà de Vari, on franchit une espèce de col compris entre l'Hymette-Anhydros et le cap Zoster. « Ce passage paraît avoir été jadis soigneusement gardé, à en juger par les deux Palæo-Kastro, dont les ruines existent encore à l'endroit (45 m.) nommé Palæo-Vari (Anagyre) et parmi lesquelles il se trouve une construction cyclopéenne.

« Le cap *Zoster*, projeté par la chaîne de l'Hymette, est une forte péninsule, nommée aujourd'hui mont Kaminia, qui aboutit à la mer par trois langues de rochers (Kavoura, Vouliasmeni et Zervi), au delà desquelles l'Hymette projette encore l'îlot Phaura, aujourd'hui Phlèva, rocher assez pittoresque et vivement coupé. C'est là, disait-on, que Latone, près de mettre au jour Apollon et Diane, avait délié sa ceinture, et le cap avait pris son nom de cette circonstance. »

Palæo-Vari dépassé, on traverse une lande aride et couverte seulement d'arbrisseaux; on laisse à gauche le petit port *Haliki* (Halæ-Æxonides), on descend dans un vallon qu'arrose un torrent venant de l'Hymette, puis on remonte sur (1 h.) un plateau où se trouve le hameau de *Hassani* (Aixones, patrie de Chabrias), situé en face du promontoire de Hagios Kosmas. De ce plateau, on aperçoit le Lycabette, l'Acropole et la colline de Musée. On rencontre ici à droite et à gauche de la route (10 m.) les restes de plusieurs édifices antiques, et l'on atteint (5 m.) *Trakonis*, grande ferme dominée par une éminence qui porte un pyrgos avec une petite église. Selon M. Hanriot, Trakonis représente l'ancien *Halimons*, partie de Thucydide, où l'on célébrait les mystères de Cérès Thesmophore. A partir de Trakonis, la culture commence à reparaître sur les collines, qui s'étendent à gauche jusqu'à la baie de Phalère. On traverse plusieurs torrents descendus de l'Hymette, et (45 m.) on aperçoit de nouveau la baie de Phalère et le promontoire de *Trispyrghi*. On commence à descendre vers Athènes, puis, au bas d'une pente assez roide, creusée dans la colline du Stade, on débouche sur l'Ilissus, en face du temple de Jupiter Olympien, et l'on rentre dans Athènes (1 h.).

ROUTE 5.

D'ATHÈNES A CHALCIS

PAR KATIPHARI, KAPANDRITI, MARCOPOULO, OROPOS.

(15 heures, deux jours. — On couche à Marcopoulo.)

D'Athènes à Céphissia (3 h.). (V. Route 4, 4°.)— Au delà de Céphissia, on traverse le plateau buissonneux qui unit le Parnès au Pentélique, et d'où descendent la plupart des sources du Céphise, lesquelles, jointes à l'action des torrents, ont creusé des ravins aux parois très-inclinées, dont la profondeur dépasse 60 mèt. On laisse à droite le chemin de Sta-

mata et de Marathon, puis le hameau de Boyati, et l'on s'élève par des pentes bien boisées jusqu'au (2 h.) passage de Katiphori, qui franchit la chaîne de collines par lesquelles le Parnès s'unit à la région de Marathon. On descend alors dans une petite plaine verdoyante, enfermée de tous les côtés par les montagnes, au centre de laquelle, sur une éminence nommée aujourd'hui Kotroni, où subsistent des restes de fortifications, se trouvait *Aphidna*, l'une des douze cités de la confédération ionienne. Elle fut détruite par Castor et Pollux, qui y reprirent leur sœur Hélène, enlevée par Thésée; rebâtie plus tard par les Athéniens, Aphidna vit naître le poëte Tyrtée, et les deux tyrannicides Harmodius et Aristogiton. Le v. de *Kapandriti* (1 h. 15) a pris en partie l'importance qu'avait autrefois Aphidna. La route d'Oropos, laissant à droite le v. de Varnava, près duquel on remarque une fort belle tour hellénique en marbre, et plusieurs restes de sculpture et d'architecture, puis le v. de Vilia et le mont Zastani, et à gauche, les v. de Tziourka, de Masi et le mont Beletzi, se dirige par une contrée montagneuse vers **Marcopoulo** (2 h.), gros bourg, situé à 3 kilom. de la mer, dans un haut vallon planté d'oliviers et d'arbres de toute sorte, arrosé par une source qui sort de terre à 1 300 mèt. S.-O. du village. On y trouve un des meilleurs *khani* de la Grèce.

C'est à Marcopoulo, et plus spécialement à la source d'*Hagia Pighi* (la sainte source), que M. Hanriot, dans une discussion savante et qui nous semble péremptoire contre les opinions de MM. Finlay et Leake, place la source sacrée et l'antique oracle d'Amphiaraüs. Cet oracle devait son nom à Amphiaraüs, un des sept chefs argiens qui assiégèrent Thèbes : il était fameux par sa science divinatrice; après sa mort, on lui rendit les honneurs divins, et son oracle devint un des plus renommés de la terre. Il fut un des sept que consulta Crésus avant de se résoudre à entrer en lutte avec les Mèdes; Mardonius le consulta aussi avant d'aller camper à Platée, et le consul romain Paul Emile le visita après sa victoire sur Persée, en 169. Celui qui voulait interroger l'oracle devait jeûner tout un jour, et attendre, couché dans une toison fraîche, qu'Amphiaraüs vînt le visiter dans son sommeil.

Au delà de Marcopoulo, on descend vers la mer et l'on jouit d'une belle vue sur l'Eubée. On laisse à droite sur le mont Zastani le v. de Kalamo (l'antique Psaphis), et l'on arrive à (1 h.) *Scala*, ou Hagii Apostoli, petit port qui sert d'échelle à tout le district pour les communications avec Erétrie, et qui représente l'ancien Delphinion, port d'Oropos. « Les restes d'une ancienne jetée, quelques vestiges helléniques, une chapelle ruinée, des fragments d'architecture, une colonne de marbre qui sert d'amarre, des puits, des jardins, une fontaine d'eau saumâtre sur le rivage, sont d'ailleurs tout ce qu'on peut noter d'antiquités à Scala, village qui semble plus peuplé de chiens aboyants que d'habitants. Les ensablements de l'Asope paraissent avoir beaucoup exhaussé le fond de ce petit port, où, quand on aborde, il faut aujourd'hui se faire descendre à dos d'homme. Peut-être une baie exista-t-elle jadis là où est actuellement une plaine. » (Hanriot.)

A 3 900 mèt., au S.-O., dans les terres, se trouve le v. d'**Oropos**, qui représente bien l'ancien Oropos, malgré l'opinion contraire de M. Finlay, adoptée comme à regret par M. Leake, mais réfutée par M. Hanriot, d'accord en cela avec la plupart des antiquaires. Oropos était construite à l'embouchure du fleuve Asope, qui vient de Platée : cette ville appartint le plus souvent aux Athéniens, qui s'en servaient pour débarquer des troupes

en Béotie, et pour assurer leurs communications avec l'Eubée, grenier de l'Attique. Elle fut prise en 402 par les Thébains, qui transportèrent ses habitants à 7 stades plus loin dans les terres. Cette nouvelle Orope est représentée, selon M. Hanriot, par le v. de Sycamino, situé en effet à 7 stades (1 260 mèt.) d'Oropos, sur la rive béotienne de l'Asope. On y trouve quelques débris et des inscriptions antiques.

De Sycamino on peut se rendre à Tanagre en 3 h. en remontant le cours de l'Asope. On traverse d'abord une gorge remarquable resserrée entre le Mavro-Vouno, dernière ramification du Parnès, et les collines marneuses qui longent la plaine de Délium. Au delà de cette gorge on débouche dans la plaine d'Hyporeia. (V. R. 6.)

Au delà de Scala, on traverse une large plaine d'alluvion, on franchit l'Asope, et, longeant le bord de la mer, au pied d'une chaîne de collines marneuses, on atteint (2 h. 15) *Délisi*, l'antique **Délium.** Cette petite ville, le port de Tanagre, possédait un temple d'Apollon Délien. C'est sous ces murs que, l'an 424 av. J.-C., les Athéniens furent complétement battus par les Thébains. Le philosophe Socrate y combattit à pied avec un courage admirable, et y sauva les jours du jeune Xénophon : lui-même dut son salut à Alcibiade, qui servait dans la cavalerie.

On continue le long du rivage jusqu'à (1 h. 15) *Dramisi*, où la carte française marque à tort le site de Délium. On traverse une plaine parallèle à la mer, et bornée à l'E. par des collines peu élevées ; on passe par les hameaux de Giésali et de Tchélébi, laissant un peu à gauche le v. de Vathy. En cet endroit le canal de l'Eubée est très-resserré : un promontoire avancé de l'Eubée porte le *fort Boursi*, bâti par les Turcs et commandant entièrement le passage. On contourne la petite baie de Laspi, dominée au N. par une montagne abrupte, au sommet de laquelle on trouve des ruines helléniques. C'est l'antique **Aulis**; on appelle encore ce pays *Vliké* ou *Avliké*. La petite baie du S. semble être le petit port d'Aulis, qui, selon Strabon, ne contenait que 50 vaisseaux. Le grand port, où se réunit la flotte grecque sous les ordres d'Agamemnon, avant de se diriger sur Troie, paraît être la baie de Laspi. Elle est fort étroite, sans doute, pour contenir les 1266 vaisseaux énumérés par Homère, mais suffisante cependant pour des bâtiments aussi petits que l'étaient ceux des Grecs. La grande baie semi-circulaire, au N. de la montagne, est beaucoup trop agitée par le courant de l'Euripe pour que ces faibles navires pussent y jeter l'ancre avec sécurité. Il faut ensuite contourner les versants rocheux des montagnes qui forment cette baie, pour atteindre l'entrée de l'Euripe. Vue de cette distance, avec ses mosquées et leurs minarets, la ville de Chalcis a un aspect tout à fait oriental. Passant au-dessous du fort turc de Kara-Baba, on arrive enfin au détroit de l'Euripe, que l'on traverse sur un pont tournant, et l'on entre à (3 h.) Chalcis. (*V.* Route 18.)

ROUTE 6.

D'ATHÈNES A CHALCIS

PAR DÉCÉLIE ET TANAGRE.

(72 kil., 2 jours. — On couche à Kakosialesi.)

D'Athènes à Patissia (3 kil.). (*V.* Route 4, 4°.)—Au delà de Patissia on quitte bientôt la grande route de Kapandriti pour prendre (2 kilom.) un chemin à gauche, qui traverse le bois d'oliviers (3 kilom.); puis, après avoir franchi le bras principal du Céphise, on laisse à gauche le chemin de Ménidi et l'on remonte à droite presque parallèlement au Céphise, qui coule dans un ravin assez profond. La

route incline un peu vers le N.-E., à travers une plaine couverte de landes et de buissons. On a sur la gauche le Parnès, ou Ozéa. dont le pic principal atteint 1413 mèt., et à droite le Pentélique; 8 kilom. plus loin, on franchit un ravin et un bras du Céphise ; on laisse à gauche le hameau ruiné de Varibobi (Pæonidæ, selon M. Hanriot) ; alors on commence à gravir les hauteurs qui joignent le Parnès au Pentélique, et l'on atteint (6 kilom.) la fontaine de *Tatoy* (5 h. d'Athènes), place de l'ancienne **Décélie**, l'une des douze cités de la confédération ionienne. Sophocle y avait son tombeau. On arrive ensuite (2 kilom.) au défilé (Klidi), qui existe entre le mont Katsimyti et le mont Maounia. Mardonius se rendant d'Attique en Béotie traversa ce défilé avec l'armée des Perses, l'an 479, quelques jours avant la bataille de Platée. C'était aussi là qu'était placée la fameuse forteresse que les Lacédémoniens élevèrent, l'an 413 av. J.-C., sur les conseils d'Alcibiade, banni de sa patrie. Cette occupation ruina l'Attique et amena, huit ans plus tard, la prise d'Athènes. De la citadelle lacédémonienne, il ne reste plus aujourd'hui qu'un amas de gros blocs taillés, épars sur la cime étroite du mont et ensevelis dans une végétation très-vivace. De ce sommet escarpé, on domine toute la plaine d'Athènes et toute la région N. du Parnès, jusqu'au cap Cynosure de Marathon. Du côté opposé à Tatoy, la forteresse plonge sur un précipice abrupt qui la mettait hors de toute atteinte.

En redescendant du Katsimytsi, on franchit la source principale du Charadros, et par un sentier difficile, dans des rochers escarpés, on atteint un défilé agreste entre le mont Liopési à gauche et le mont Béletzi à droite, et (4 kilom.) la chapelle d'*Hagios Merkourios*, où se trouve une fontaine ombragée de superbes platanes. Les voyageurs y font ordinairement une station. Là se trouvait Sphendale, et Mardonius y campa en allant de Décélie à Tanagre.

On descend ensuite dans une plaine où coule la Marmarada, affluent de l'Asope, et laissant à main droite (3 kilom.) un sentier qui conduit en 2 h. à Oropos, par-dessus le Mavro-Vouno, on se dirige à l'O. au pied des montagnes vers le v. de (7 kilom.) *Kakosialési* (l'antique Hyporeia?), entouré d'un bois d'oliviers, et situé au pied d'une muraille à pic formée par le mont Arméni, qui le domine de 764 mèt.

De Kakosialesi, on se rend en 3 h. à Tanagre (12 kilom.) par un sentier qui longe le pied des montagnes et traverse Liatani, ou par un chemin un peu plus long (14 kil.), mais plus facile, qui se dirige d'abord au N. à travers la plaine, franchit l'Asope (1 h.) à gué près du point où il reçoit la Marmarada et un autre ruisseau, passe ensuite au (1 h.) hameau d'*Inia*, près duquel on remarque une vieille tour, qui commande une partie de la Béotie, et atteint (1 h.) les ruines de

Tanagre. Cette ville avait été bâtie par les Géphyréens, colonie phénicienne qui passa ensuite à Athènes. Sa position sur les frontières de la Béotie l'exposa à toutes les vicissitudes de la guerre. En 457 av. J.-C., les Lacédémoniens s'en emparèrent et repoussèrent une attaque des Athéniens unis aux Argiens. L'année suivante (456), les Athéniens vainqueurs rasèrent ses murailles. En 426, ils défirent sur son territoire les Béotiens et les Tanagréens. Au temps d'Auguste, Tanagre était, avec Thespies, la ville la plus prospère de la Béotie. Elle fleurit jusqu'au VI[e] siècle. C'est aujourd'hui un lieu désert. Elle a vu naître Corinne, qui vivait vers 470 av. J.-C., et qui fut la rivale de Pindare. Les Tanagréens étaient surtout une population agricole : ils avaient inventé les combats de coqs.

L'emplacement de Tanagre est une large colline presque circulaire qui s'élève sur la rive N. de l'Asope. A l'E., un ruisseau se jette dans ce fleuve. La partie supérieure de la colline est rocailleuse et abrupte. Les ruines de Tanagre sont plus remarquables par leur étendue que par leur grandeur. Les murs, dont il ne reste que les fondations, embrassaient un circuit d'environ 3 kilom. Du côté S. il y a quelques restes d'une construction polygonale, et d'une porte dont le linteau, fait d'une seule pierre, a plus de 2 mèt. de long. Du côté du N.-O. on observe les restes d'un théâtre creusé dans le flanc de la colline, et au N.-E. les restes d'un édifice d'un marbre vert sombre. Le sol est jonché de fragments de poteries. Les églises de Saint-Théodore au S., de Saint-George et de Saint-Nicolas au N. de Tanagre, contiennent quelques fragments antiques.

Chemin de Tanagre à Thèbes (26 kilomètres) **par Bratzi, Dritza et Spaïdès** (V. R. 9.)

En quittant Tanagre, on se dirige vers le N., à travers une large plaine, et l'on arrive à (5 kilom.) *Skimatari*, village de 80 maisons, d'où l'on rejoint les bords de l'Euripe à (6 kilom.) Gierali, près de Vathy. De là à Chalcis, 11 kilom. *V*. Routes 5 et 18.)

ROUTE 7.

D'ATHÈNES A THÈBES

PAR ÉLEUTHÈRES.

(12 h. 30 m. — On couche au khani de Koundoura ou au khani de Kasa.)

D'Athènes à Eleusis (*V*. Route 4, nº 6. — 4 h.) — En quittant Eleusis, la route suit la plaine dans la direction du N.-O. jusqu'au (1 h.) v. de *Mandra*, laissant à droite celui de Magoúla. Elle traverse alors une région montagneuse bien boisée pour gagner (1 h. 30) le khani de *Palæo-Koundoura* situé dans un vallon solitaire. Plus loin on atteint (1 h.) une hauteur d'où l'on reconnaît à l'E., par-dessus un premier rang de montagnes, les sommets de l'Hymette et du Pentélique. On domine un bassin qui semble celui d'un ancien lac ; on y descend; mais, près d'un petit khani avec une chapelle, la route tourne à gauche, et s'enfonce dans une vallée qui se dirige vers l'O. et au fond de laquelle on aperçoit sur une hauteur le v. de Vilia; (45 m.) une tour en ruine, de construction hellénique, près du petit v. de Mazi, marque, pour M. Hanriot, l'emplacement de l'antique Œnoë. On entre dans un autre petit bassin cultivé et l'on arrive à (30 m.)

Gyphto-Kastron (château des Egyptiens ou Bohémiens), ou le **khani de Kasa** (5 h. d'Eleusis), au pied du mont Cithæron, près d'une des sources principales du Céphise Eleusinien. On y trouve une caserne de gendarmerie et un khani pour les voyageurs. Sur un mamelon escarpé se voient les ruines de l'acropole d'**Éleuthères**, qui marquait la limite de l'Attique et de la Béotie, et défendait le défilé du Cithæron. « L'enceinte s'étend de l'E. à l'O., sa longueur est de 360 mèt. et sa plus grande largeur de 100 mèt. Les murs sont de construction hellénique, et flanqués de tours carrées en saillie. Ces tours, irrégulièrement placées et encore en assez bon état, avaient deux étages dont chacun contenait deux chambres : le premier étage n'a qu'une seule porte de 1 mèt. 16 à la base, et dont la largeur diminue en haut; le second étage a deux entrées et trois petites fenêtres; les murs de ces tours ont 1 mèt. 62 d'épaisseur. Les murs de la citadelle ont 2 mèt. 60 d'épaisseur. On y comptait sept portes, dont deux au N. et au S., et les autres à l'E. et à l'O. Les portes ont à la base 1 mèt. 35, en haut 1 mèt. 19. Dans l'intérieur du péribole se trouvent les ruines d'une bâtisse rectangulaire, de

construction polygonale. Leake a voulu, contre l'opinion générale, ôter à Gyphto-Kastron le nom d'Eleuthères, qu'il donne à Myúpoli, mais cette opinion a été pleinement réfutée par M. Hanriot. « Eleuthères passait pour avoir été fondée par Bacchus. La belle Antiope y mit au jour Zéthus et Amphion. Cette ville a vu naître aussi Myron, sculpteur fameux. Elle ne fut jamais comprise parmi les dèmes de l'Attique: elle était, comme Platée, une ville associée, mais indépendante, comme l'indique son nom. »

A 4 h. de Gyphto-Kastron est situé le village de Vilia, d'où l'on se rend, par un chemin pittoresque, aux ruines d'*Ægosthèna*, sur les bords de la baie de *Livadostro*; on y trouve les murs d'une forteresse flanquée de tours, et les restes d'un môle.

Au delà du khani de Kasa, la route s'élève en contournant le mamelon de Gyphto-Kastron, décrit de nombreux zigzags et passe plusieurs fois le torrent. On rencontre (20 m.) une fontaine turque et on commence à apercevoir le sommet du Cithæron, ou mont Élatia (mont des Sapins). Cette montagne, théâtre d'anciennes légendes parmi lesquelles celle de l'exposition d'Œdipe est la plus célèbre, forme la limite de l'Attique et de la Béotie; son plus haut sommet, à l'O. de Gyphto-Kastron, est élevé de 1411 mèt. En 40 m., on atteint le sommet du passage « d'où se déploie, dit M. Hanriot, l'admirable panorama de la Béotie, dominé par les grandes masses du Parnasse éblouissant de neige, et du double Hélicon qui se prolonge par la ligne crénelée des âpres rochers Libéthriens jusqu'au bourrelet qui dérobe Thèbes à la vue. A la gauche du spectateur se dressent les trois pics aigus et chauves du Cithæron, dont la longue pente descend jusqu'à Platée. Des deux côtés du Korombèle, qui sépare le Cithæron de l'Hélicon, l'œil voit s'enfoncer deux vallées étroites, que la pensée suit jusqu'à la mer de Corinthe, où elles vont porter, l'une le Permesse, l'autre l'Œroë. Leuctres, Ascra, Thespies, les trois lacs béotiens et les monts qui les entourent, et plus près la plaine de l'Asope jusqu'aux hauteurs de Tanagre, tels sont les principaux objets qui attirent les regards. La bordure du tableau est formée par les chaînes de l'Eubée et de l'Œta. »

De ce col un chemin, qui descend à gauche vers l'O., conduit directement à Platée (1 h. 15) (*V.* R. 11), d'où l'on peut rejoindre Thèbes en 2 heures.

La grande route descend alors vers le N. dans la grande plaine de la Béotie; au delà du (1 h. 15 m.) pont sur l'Asope, on laisse à droite, dans un coude formé par cette rivière, l'emplacement supposé du camp retranché de Mardonius (*V.* Platée), et l'on arrive à

Thèbes (*V.* Route 8) (1 h. 30.— 3 h. 45 du khani de Kasa.)

ROUTE 8.

D'ATHÈNES A THÈBES

PAR PHYLÉ.

(11 heures environ. — On couche au besoin à Dervéno-Sialèsi.)

D'Athènes à Phylé (4 h.—*V.* Route 4, 5°). — Au delà de la gorge de Phylé, la route de Thèbes descend dans la haute plaine de Skourta, où Leake et M. Hanriot s'accordent à placer les anciennes forteresses de *Drymos* et de *Panacte*, sujet perpétuel de contestations entre les Béotiens et les Athéniens. Drymos s'élevait probablement sur une hauteur boisée, au lieu nommé *Kavasala*, où se trouvent un pyrgos démantelé et des ruines helléniques. Panacte était à l'entrée même de la plaine de Skourta, au v. de (3 h.) Dervéno-Sialési. De ce v., on descend en 1 h. 30 environ au pont Mitropolitis, sur l'A-

sope, et on entre dans la grande plaine de la Béotie. On laisse à gauche (1 h.) les ruines de Golemi, puis on rejoint (50 m.) la route carrossable, à 20 m. de

Thèbes. (6 h. 40 m. de Phylé.)— *Histoire*. Aux origines de Thèbes se rattachent les mythes les plus célèbres de la Grèce, et, jusqu'au VIe siècle avant J.-C., la fable se mêle presque constamment à l'histoire. On connaît les légendes de Cadmus, qui, vers 1580, s'établit le premier sur la Cadmée avec une colonie phénicienne; la légende de Zéthus et d'Amphion, qui agrandirent la ville et la fortifièrent (1457); celles de Laïus et de Jocaste, d'Œdipe et d'Antigone, chantées par Sophocle. La rivalité d'Etéocle et Polynice, l'expédition malheureuse (1313) des sept chefs contre Thèbes (chantée par Eschyle), la prise de Thèbes par les fils des sept chefs, ou guerre des Epigones (1307), appartiennent à l'histoire, mais peuvent encore inspirer les poëtes. A une époque voisine de la guerre de Troie, Thèbes, comme le reste du pays, fut conquise par les Béotiens, population éolienne chassée de la Phthiotide et de la Thessalie, et les anciennes races disparurent. Vers l'an 1126, les Thébains abolirent la royauté et adoptèrent la forme républicaine. Thèbes devint la cité dominante de la fédération béotienne. Mais elle révolta ses alliés par son profond égoïsme et sa tyrannie (*V.* Platée, Thespies, R. 11). Par haine pour les Athéniens, elle s'allia aux Perses, et devint l'ennemie de la liberté grecque; mais vaincue avec les Perses à la bataille de Platée (479), et affaiblie par ses guerres avec Athènes et Sparte, elle ne put, après la bataille de Coronée (447), conserver le premier rang dans la fédération. Les Spartiates, d'accord avec l'aristocratie thébaine, s'emparèrent de la Cadmée (382), et pendant trois ans firent peser sur Thèbes un joug tyrannique. Mais en 379, Pélopidas, un des proscrits, rentra dans la ville sous un déguisement, massacra les tyrans, et expulsa la garnison lacédémonienne.

Dès lors une nouvelle ère commence pour Thèbes: Epaminondas anéantit l'armée spartiate à Leuctres (371), envahit quatre fois le Péloponèse, et détruit la prééminence de Sparte par la création de la ligue arcadienne et le rétablissement de Messène. Grâce à son génie, les Thébains arrivent à l'apogée de leur gloire, et dirigent pendant dix ans les affaires de la Grèce. La mort d'Épaminondas, après la bataille de Mantinée (362), met un terme à leur puissance, et, comme dit Justin, « Thèbes n'est plus célèbre que par ses malheurs. »

Les Thébains entreprirent la guerre sacrée contre les Phocéens, et, grâce à l'appui intéressé de Philippe, rétablirent leur domination sur Orchomène et quelques autres villes. L'éloquence de Démosthène put enfin réunir Thèbes et Athènes contre l'ennemi commun; mais le roi de Macédoine écrasa les deux armées dans les champs de Chéronée (338), et se rendit maître de Thèbes. En 335 ses habitants se révoltèrent. Alexandre la reprit et la détruisit de fond en comble, n'épargnant que la Cadmée et la maison de Pindare. Rebâtie vingt ans après par Cassandre, elle ne retrouva jamais son ancienne splendeur: du temps de Pausanias (174 ans après J.-C.), l'Acropole seule était habitée. Au XIIe siècle, Thèbes acquit une certaine importance, et fut renommée pour ses fabriques de soie. Les seigneurs francs en firent une place de guerre. Sous les Turcs, elle se réduisit à quelques misérables maisons bâties sur la Cadmée. Aujourd'hui, le v. occupe la même position; mais il s'est agrandi et amélioré. C'est le chef-lieu d'une éparchie.

Topographie.—Thèbes est bâtie sur la Cadmée, colline élevée d'envion 50 mètres et complète-

ment séparée des hauteurs environnantes: sa forme est celle d'une ellipse dont le grand axe se dirige du N. au S. La ville actuelle se compose d'une grande rue, qui traverse la Cadmée dans le sens de sa longueur, et de quelques ruelles latérales. Elle possède un khani médiocre, un assez bon café, et plusieurs maisons où l'on peut trouver un logis confortable.

La ville antique était bornée à l'E. par l'Ismène, qui jaillit de la fontaine St-Jean (l'antique Mélia), et à l'O. par la Dircé, qu'alimentent plusieurs sources, dont la principale est la fontaine Paraporti (Dircé), située au pied de la Cadmée. Ces deux rivières, encaissées dans des ravins assez profonds servant de défense à la ville, se rejoignent au N. dans la plaine. Le ruisseau Strophia coule entre la Dircé et l'Ismène, et sépare la Cadmée des hauteurs Isménus et Amphion. L'Acropole occupait la Cadmée, mais la position de la ville est problématique. Forchhammer la place sur les hauteurs Isménus et Amphion, à droite de la Strophia; Leake suppose au contraire qu'elle était située dans la petite vallée comprise entre la Cadmée et le Teumessus, où l'on voit encore les ruines d'un aqueduc; mais aucun reste de monuments ne vient confirmer ces hypothèses. On peut suivre la ligne des murailles franques qui entouraient la Cadmée. Au N., près d'une grande tour carrée, on voit quatre ou cinq assises de construction cyclopéenne : ce mur, épais de 8 mèt. 40, faisait peut-être partie de celui que la tradition attribue à Amphion. Quant aux sept portes, qui avaient valu à la ville son surnom poétique, il n'en reste aucun vestige, et l'examen attentif des lieux permet seul de déterminer approximativement la position de trois d'entre elles. La première, Proetidès, était située au N.-E., dans la direction du v. de St-Théodore, et probablement au point où la route de Chalcis traverse le lit de l'Ismène; la seconde, Electræ, au S., entre la Cadmée et le mont Isménus, sur la route de Platée; la troisième, Neitæ, au N.-O., près de la Dircé et sur la route de Delphes.

Des fouilles, faites il y a peu de temps sur la Cadmée ont mis à découvert des soubassements antiques, qui semblent avoir appartenu à un temple. Sur la colline Isménus, les ruines de l'église St-Luc marquent l'emplacement du temple d'Apollon. Le pavé antique se retrouve presque en entier hors de l'église, à 16 cent. env. au-dessous du sol. Près du chœur de cette église on remarque un tombeau de marbre qui passe pour celui de saint Luc. Un peu de ce marbre réduit en poudre opère, selon la croyance populaire, des guérisons miraculeuses. Ce monument n'est pas antérieur au IIIe siècle, et deux inscriptions grecques à moitié effacées nous apprennent qu'il a servi de sépulture à un dignitaire romain.

De Thèbes à Chalcis, Routes 9 et 10,— à Platée, Leuctres, Thespies, Coronée, R. 11, — à Haliarte et Livadie, R. 12,— à Orchomène, R. 12 et 16, — à Athènes, R. 7 et 8,—à Tanagre, R. 9 et 6,—à Kokkino et au lac Copaïs, R. 10.

ROUTE 9.

DE THÈBES A CHALCIS.

(6 h. 20 pour les chevaux de bagages; mais la route est bonne et peut être parcourue en 4 h.)

On sort de Thèbes du côté N.-E., et franchissant la Strophia et le lit de l'Ismène, on traverse le v. de St-Théodore, où l'on remarque une jolie fontaine dont l'eau s'écoule par douze bouches. Laissant à gauche (6 m.) le chemin de Kokkino et de Martini (*V.* R. 10), on longe la base du Teumessus, qui sépare la plaine de Thèbes de la vallée de l'Asopus. Son sommet le plus élevé, le mont Soros, est couronné de quelques ruines hel-

léniques. Continuant à travers une grande et triste plaine, mal cultivée, sans arbres, et entrecoupée de tourbières, on rencontre (35 m.) des traces de fondations antiques, connues dans le pays sous le nom de *Portes*. Plus loin (50 m.) un monticule isolé (Misso-Vouni) marque l'emplacement du v. de Teumessus, où l'on voyait du temps de Pausanias un temple de Minerve Telchinia.

Une route qui s'ouvre à droite conduit par Spaïdès, Dritsa et Bratsi, à (4 h.) Tanagre et à (7 h.) Oropos. (*V.* R. 6 et 7.)

On remarque à gauche (1 h.) le couvent de St-Jean et le mont Sagmata (Hypatus), sur lequel s'élève le couvent de la Transfiguration, fondé par Alexis Comnène. Une fontaine (35 m.) au pied du Lyko-Vouni indique la position de l'antique Harma. La route se resserre entre des rochers couverts de broussailles et d'arbres rabougris, et, traversant un torrent (1 h. 10 m.), laisse à droite une fontaine, et à gauche l'emplacement de l'antique Mycalessus. C'est là que, selon la légende, la génisse qui conduisait Cadmus avait mugi (ἐμυκήσατο). Cette ville fut entièrement détruite par les Thraces l'an 413 av. J.-C. Du temps de Pausanias elle n'existait déjà plus. On gravit ensuite le Klepto-Vouni (montagne des Voleurs), qui se rattache au mont Ktypa (Messapius), que l'on aperçoit sur la gauche, et l'on passe entre deux hauteurs, surmontées de ruines helléniques. Du sommet du col (45 m.) on découvre une belle vue sur le pont et la ville de Chalcis, le canal de l'Euripe et les montagnes boisées de l'Eubée. On descend (45 m.) dans une plaine parsemée de rochers, et l'on contourne la baie circulaire de Vourco. Enfin, laissant à droite (12 m.) la route de Vathy et d'Oropos (*V.* R. 5) et à gauche (12 m.) celle de Martini et d'Atalanti (*V.* R. 11), ainsi que la hauteur couronnée par le fort de Kara-Baba, on traverse le pont de l'Euripe, et l'on arrive (10 m.) à Chalcis (*V.* R. 18).

ROUTE 10.

DE THÈBES A CHALCIS

PAR KOKKINO ET LARYMNA.

Deux jours (18 à 20 h.) par des chemins difficiles; ne pas se charger de bagages. — On couche à Kokkino ou à Martini.

On sort de Thèbes au N.-E. par le chemin direct de Chalcis (*V.* R. 9), qu'on quitte bientôt pour prendre à gauche (12 m.) le chemin de Martini; puis on traverse la plaine d'Aonie, mal cultivée, et présentant à peine quelques prairies le long des ruisseaux Kénavari et Ismène. A l'O. est le mont Sphingius (Phaga) (*V.* R. 12), et à l'E. le mont Hypate (Sagmata). On quitte la route pour (1 h. 15) aller sur la gauche visiter (45 m.) le *lac de Hylica* (Likéri), dont le bassin, entrecoupé de rochers, se divise en apparence en plusieurs lacs. L'antique Hylæ, qui lui donnait son nom et qui a passé pour la patrie de Pindare, était située près de l'angle S.-O. du lac. Sur la rive N., on observe un assez grand nombre de ruines helléniques. Enfin, M. Buchon a signalé le long de la rive O. les vestiges d'une voie antique. On rejoint (1 h. 15) la route de Martini et l'on arrive aux bords du *lac de Paralimni*, dont le nom ancien est très-incertain (Harma?). C'est un bassin de forme ovale, long de 7 kilom., à égale distance entre le lac Hylica et le rivage d'Anthédon. Les deux petits lacs présentent dans leur aspect une grande ressemblance. « Ils sont, dit M. Burnouf[1], étroits et contenus dans des bassins dont les pentes sont abruptes et stériles. Les eaux s'y conservent comme dans des vases profonds sur lesquels l'évaporation a peu de prise : il ne

[1] *Le lac Copaïs*, in *Archives des missions scientifiques et littéraires*, 1850, p. 135.

s'y forme aucune alluvion, vu leur profondeur et la solidité des roches qui les entourent : aussi leurs eaux restent-elles toujours limpides. Leur température est très-élevée, et leur atmosphère chargée de vapeur. Ces deux lacs nourrissent d'excellents poissons qui, avec ceux de Chalcis, approvisionnent le marché de Thèbes. » Leur niveau est de beaucoup inférieur à celui du lac Copaïs (98 mèt.) et de la plaine de Thèbes (50 mèt.), car le lac Hylica n'est qu'à 58 mèt. au-dessus du niveau de la mer, et le lac Paralimni seulement à 30 mèt. On a supposé que ces trois lacs communiquaient entre eux et se déversaient dans la mer par ces conduits naturels appelés *Katavothra*, dont nous avons déjà parlé p. 22. La communication du lac Copaïs avec le lac Hylica n'est pas douteuse (*V.* ci-dessous); mais rien ne prouve que celui-ci communique avec le lac de Paralimni, et M. Burnouf nie formellement que ce dernier communique avec le rivage d'Anthédon ; l'inclinaison des couches de rochers du mont Ptoüs s'y oppose.

Après avoir laissé à droite (30 m.) une ruine hellénique, et à gauche le v. de Houngara, l'on gravit (45 m.) un col escarpé d'où l'on découvre une belle vue sur le lac Copaïs, l'Hélicon et le Parnasse.

De ce col, on peut descendre par un sentier plus facile et bien ombragé vers la gorge de Perdiko-Vrysi (fontaine des perdrix), et, laissant à gauche le v. de Karditza, gagner (1 h. 30) Kokkino (6 h. de Thèbes).

Si l'on ne craint pas d'allonger la route de 2 à 3 h., on peut descendre dans la plaine, rejoindre le lac Hylica, visiter au-dessous de Sengena la fontaine intermittente, qui sert d'issue au katavothron S. du lac Copaïs, remonter vers le N. pour visiter ce katavothron et plusieurs puisards semblables à ceux que nous trouverons dans la direction de Larymna (*V.* ci-dessous), suivre (1 h. 45) une baie du lac Copaïs, à l'entrée de laquelle on remarquera une chaussée antique, reliant le pied du mont Ptoüs avec celui du mont Sphingius, gagner les ruines d'Acræphium et (45 m.) le v. albanais de Karditza.

Les ruines d'**Acræphium** consistent dans une acropole avec une enceinte hellénique assez bien conservée, et des vestiges de maisons et de rues. L'église Saint-George, située un peu au-dessus, est bâtie sur l'emplacement et avec les matériaux d'un temple ; on y remarque beaucoup d'inscriptions grecques. L'enceinte du téménos, très-bien conservée, forme la clôture de l'église et de son cimetière. Acræphium était une des anciennes villes de la confédération béotienne : elle devint le refuge des Thébains, après la destruction de leur ville par Alexandre. Sur la montagne qui fait face aux ruines d'Acræphium, s'élevait le sanctuaire d'Apollon Ptoüs, dont l'oracle fut consulté par Mardonius.

Dans le trajet de Karditza à Kokkino, on découvre de belles vues sur le lac Copaïs, sur la petite île de Gla, couronnée d'une ruine hellénique. Sur la rive N., on aperçoit Topolias, l'antique *Copæ*, ancienne ville béotienne qui n'a joué aucun rôle dans l'histoire.

Kokkino n'est qu'un v. de cinquante maisons entièrement peuplé d'Albanais. On peut y trouver un gîte pour la nuit.

Le lac Copaïs occupe à peu près le centre de la plaine de la Béotie. « Sa figure, dit M. Burnouf, est celle d'un carré, avec deux baies vers l'O., et deux autres baies du côté de l'E., dont les plus septentrionales sont celles qui s'avancent le plus dans les terres. Au N. et à l'E., les eaux du Copaïs sont arrêtées par les flancs abruptes de grands rochers calcaires. La partie la plus profonde est au pied de l'antique Copæ. Vers le S.-O., au contraire, les alluvions entraînées des pentes douces de l'Héli-

con ont diminué la profondeur.— Le lac Copaïs reçoit toutes les eaux de la Béotie occidentale par trois rivières principales : l'Hercyne, le Céphise et le Mélas. Dans ses basses eaux, il couvre une superficie de 150 kil. carrés ; les hautes crues en couvrent 230. La différence du niveau près de l'antique Copæ est de 6 mèt. au-dessus du lit du Mélas ; dans les grandes inondations, elle va jusqu'à 7 mèt. 40. » M. Burnouf évalue le volume des eaux du lac à 690 millions de mètres cubes à la fin de l'hiver, et à 337 millions à la fin de l'été : dans les grandes inondations, il s'élèverait à 740 millions de mètres cubes au-dessus des basses eaux. C'est en janvier et février qu'ont lieu ces crues maximum, par suite de la fonte des neiges.

Les eaux du lac Copaïs se perdent de deux manières, par l'évaporation et par les katavothra. Les trois principaux sont ceux où se précipitent l'Hercyne, le Céphise et le Mélas. Il ne faut pas croire que la plus grande partie des eaux du lac s'écoule par ces katavothra ; ils sont fort petits, et, étant placés au-dessus du niveau du fond du lac, ils agissent à la manière d'un trop-plein dans les grandes inondations. Ils cessent d'ailleurs d'être en activité à partir du mois d'avril : le lac diminue alors par l'évaporation. Mais il n'en est plus de même quand ils se bouchent dans la saison des pluies. C'est sans doute à leur oblitération qu'il faut attribuer le déluge d'*Ogygès*, dont les traditions grecques nous ont gardé le souvenir. A différentes époques, les inondations ravagèrent les villes voisines du lac, et il paraît qu'à certaines époques les anciens entreprirent des travaux au lac Copaïs, soit pour se garantir des crues extraordinaires, soit pour acquérir, aux dépens du lac, des terres cultivables. Sous Alexandre, un certain Cratès fut chargé de nettoyer les digues, probablement les katavothra, du lac Copaïs. Les travaux furent interrompus par suite d'une révolte des Béotiens. Peut-être est-ce à lui qu'il faut attribuer les grands puisards que l'on trouve aux deux cols qui séparent le Copaïs de la baie de Larymna et du lac Hylica [1]. Il y en a jusqu'à seize. Malheureusement, ils ne sont ni les uns ni les autres dans la direction des katavothra : mais peut-être s'agissait-il de creuser un canal artificiel pour jeter les eaux du lac à la mer.—Ce projet, qu'on a remis en avant dans les temps modernes, et qui donnerait à la culture un vaste terrain marécageux et insalubre, aurait, selon M. Burnouf, l'inconvénient de tarir le plus grand et presque le seul réservoir d'eau de la Grèce orientale.

L'aspect du Copaïs varie beaucoup, suivant les saisons. « Au mois de mars, c'est un vaste étang coupé çà et là de longues bandes de terres hautes, dont la couleur jaune ou brunâtre tranche sur le bleu des eaux plus profondes. A la fin du printemps, la chaleur du soleil et les pertes qui ont lieu par les katavothra ont réduit le volume et l'étendue des eaux : une riche végétation donne alors au lac l'aspect d'une prairie fertile. Dès le milieu de l'été toute cette décoration a disparu : ces prairies apparentes sont devenues un marais insalubre. » (Burnouf.)

On descend la colline de Kokkino pour regagner la route de Martini, qui conduit par une petite plaine aux bords (1 h.) de la baie N.-O. du lac Copaïs. On peut visiter (5 m.), au pied d'une paroi perpendiculaire de 25 mèt. de haut, une grande caverne de plus de 100 mèt. de profondeur, que les hautes eaux envahissent souvent, et qui communique avec l'entrée du katavothron S.-E. Ce katavothron présente aussi l'aspect d'une caverne creusée dans une paroi verticale : le cours d'eau qui s'y engouffre a 9 mèt. de largeur et 8 de profondeur. A une petite

1 V. Sauvage, *Ann. des mines*, 4e série, t. X.

distance on en trouve deux autres, dont l'ouverture est plus petite.— On rejoint (45 m.) la route qui traverse le vallon de Larma, où l'on observe les puisards dont nous avons parlé. Aucun d'eux n'est achevé, en ce sens qu'ils n'aboutissent à aucun conduit souterrain, et que le plus profond n'a que 35 mèt.— Quittant (25 m.) la route de Martini, on franchit un petit col à droite, et l'on arrive à (15 m.) l'issue des katavothra : l'eau s'échappe au pied d'une paroi de 10 mèt., et forme plusieurs petits ruisseaux bientôt réunis en un torrent d'environ 15 mèt. de largeur et de 1 mèt. de profondeur, qui s'écoule avec rapidité vers la mer. On suit ce torrent, et, passant près d'une vieille église et des moulins de Larymna, on arrive (45 m.) au bord de l'Euripe, où se précipite l'eau du lac.

Les ruines de **Larymna**, situées à 10 minutes sur le rivage, au lieu nommé *Kastri*, consistent en une enceinte, les restes d'une acropole, d'un môle et d'un port, de quelques substructions d'édifices inconnus, et, en dehors de l'enceinte, d'un tombeau et d'un édifice oblong. Une petite source salée coule tout auprès.

Les ruines de Larymna sont à 2 h. de Martini, gros village où l'on trouvera un gîte. De Martini on peut en 2 jours (72 k.), par Atalanti. Livanatœs, Palæo-Khori et Kœnourio-Khori, gagner les Thermopyles en suivant presque constamment le rivage.

On revient à (1 h. 10) l'issue des katavothra; mais, au lieu de retourner vers le lac Copaïs, on prend vers le S.-E. un sentier étroit et difficile, qui conduit à (2 h.) la baie de Skroponéri, où l'on trouve une autre issue des katavothra, une ruine hellénique et un métokhi, et au (2 h. 30) rivage d'Anthédon, où l'on observe les ruines d'une acropole, d'une enceinte, des citernes, d'un môle, et les fondations d'un édifice de 34 mèt. de long, bâti dans la mer. C'est à ce rivage que l'on rattachait la légende du dieu marin Glaucus. A 2 kil. d'Anthédon, au v. de Loukisi, on trouve aussi quelques pierres helléniques. Le chemin, qui suit le rivage au pied du mont Messapius (aujourd'hui *Ktypa*) et en face de la petite île Gaïdouro-Nisi, présente des traces de roues de char. On arrive (1 h. 45) à l'emplacement de l'antique Salganeus, et à la plaine de Chalia, où l'on découvre (30 m.), près d'une église ruinée, quelques fragments qui peuvent avoir appartenu au temple de Cérès Mycalessia. Enfin on rejoint (30 m.) la route de Thèbes à **Chalcis** (*V.* R. 9 et 18) (8 h. 45 de Larymna).

ROUTE 11.

DE THÈBES A LIVADIE

PAR PLATÉE, LEUCTRES ET L'HÉLICON.

(Un jour et demi (14 h. — On couche à Thespies.)

On sort de Thèbes, du côté du S., et, suivant un chemin presque parallèle à la route carrossable du Cithæron, on traverse la grande plaine où coule l'Asope, aujourd'hui *Platana*, et qui n'offre rien à mentionner jusqu'aux ruines de (2 h.)

Platée. — *Histoire.*— La ville de Platée est déjà mentionnée par Homère. En 519 avant J.-C., pour échapper à la domination thébaine, elle contracta avec Athènes une alliance qui subsista jusqu'à sa ruine. Les Platéens prirent une part glorieuse à la bataille de Marathon et aux combats de l'Artémisium; mais forcés de fuir devant l'invasion des Perses, ils ne purent assister à la bataille de Salamine. Les Perses, vaincus sur mer, se vengèrent en incendiant Platée. L'année suivante (479 av. J.-C.), Mardonius, étant sorti de l'Attique par le passage de Décélie (*V.* R. 5), vint camper près de Platée, sur les rives de l'Asope, et y établit un

camp retranché de 10 stades (1800 mèt.) carrés. L'armée des Grecs alliés vint l'y attaquer par le passage du Cithæron, et remporta l'immortelle victoire qui mit fin à la seconde guerre médique. Platée se releva de ses ruines, grâce aux dons de la confédération grecque. Elle reçut la mission de garder les monuments funéraires élevés aux héros morts sur le champ de bataille, et de célébrer tous les cinq ans les fêtes commémoratives. Le territoire de Platée fut déclaré neutre et inviolable. Cependant, au commencement de la guerre du Péloponèse, l'an 431 avant J.-C., trois cents Thébains essayèrent de s'emparer de la ville par surprise; mais cent quatre-vingts d'entre eux payèrent de leur vie cette tentative. En 429, l'armée lacédémonienne, commandée par Archidamus, vint mettre le siége devant Platée. Thucydide a raconté longuement ce siége mémorable, qui dura deux ans. Les derniers défenseurs furent mis à mort, et tous les édifices privés furent rasés par les Thébains. Les Platéens survivants trouvèrent un refuge chez les Athéniens. En 387, la paix d'Antalcidas rendit aux cités grecques leur autonomie; Sparte, jalouse de Thèbes, releva la ville de Platée, mais les Thébains la détruisirent encore en 372. Après la bataille de Chéronée (338), Platée fut reconstruite par Philippe et par Alexandre. Pausanias nous en a laissé une description. Au VIe siècle, l'empereur Justinien répara ses murailles.

État actuel.—Les ruines de Platée sont situées au pied du Cithæron, près du petit v. de Kokla. On retrouve les restes d'une enceinte d'env. 4 kil. de circonférence, qui n'est certainement pas antérieure à Philippe, et d'une Acropole, ou plutôt d'une citadelle, dont les murailles paraissent bâties avec les restes d'édifices plus anciens. Ces murailles nous présentent un mélange des deux constructions polygonale et rectangulaire. Les gros blocs sont taillés à facettes, comme dans l'appareil en bossage. On y distingue des restes de tours à quatre côtés, tandis que les tours de la grande enceinte n'en ont que trois, et sont ouvertes en dedans. On remarque, au milieu de cette citadelle, une église byzantine, construite avec des fragments antiques, et aujourd'hui ruinée. Leake a signalé, à l'angle S. de l'enceinte, au point le plus élevé et le plus rapproché des rochers du Cithæron, une autre enceinte d'une construction plus ancienne : c'est la seule partie qui pourrait remonter à l'époque de la guerre médique.—Sur la pente à l'O. de la citadelle, on observe plusieurs grands sarcophages de pierre extrêmement simples. On s'en sert aujourd'hui comme de pressoirs pour le vin; on a pratiqué pour cela sur l'un des côtés un trou auquel on a adapté une espèce d'entonnoir. Un peu plus loin est une fontaine antique : l'eau sort par trois bouches percées dans un mur de marbre, surmonté d'une frise sculptée.

Le champ de bataille est un peu plus au N., sur les rives des ruisseaux qui forment l'Œroë. Suivant le récit d'Hérodote, Mardonius avait établi son camp retranché à 4 ou 5 kil. de là, sur la rive gauche de l'Asope, probablement à l'E. de la route moderne de Thèbes (*V.* R. 8). Les Grecs occupèrent d'abord les pentes du Cithæron, entre Hysiæ et Erythræ (vers les v. actuels de Boubouka et de Katzoula). Encouragé par le succès d'un premier combat, Pausanias descendit dans la plaine, et étendit son camp le long de la rive droite de l'Asopus, en face de celui des Perses : les deux armées restèrent en présence pendant quelques jours. Les flèches des Perses tenaient les Grecs éloignés de la rivière, et la cavalerie de Mardonius, repoussant les Spartiates, parvint à boucher la fontaine Gargaphia, d'où les Grecs tiraient leur eau potable. La posi-

tion n'étant plus tenable, Pausanias reporta son camp à 10 stades (1800 mèt.) en arrière, sur le terrain appelé l'*Ile* (νῆσος), c'est-à-dire le plateau compris entre les deux sources principales de l'Œroë, en avant de Platée. C'est là que les Perses vinrent l'attaquer : leur choc fut soutenu presque exclusivement par les Spartiates et les Tégéates, pendant qu'à l'aile gauche les Athéniens repoussaient les Thébains, alliés des Perses. Ceux-ci furent bientôt mis en déroute complète et poursuivis à outrance par les Spartiates, tandis que les Thébains se retiraient en bon ordre, et taillaient en pièces 600 Corinthiens et Mégariens qui s'étaient avancés en désordre. A la fin de la journée, les Spartiates et les Athéniens réunis enlevèrent le camp retranché des Perses, et en firent un horrible carnage. De cette armée de 300 000 h., il n'échappa pas plus de 3000 h., si ce n'est un corps de 40 000 h., qui fit sa retraite sous le commandement d'Artabaze.

En quittant les ruines de Platée. et laissant à gauche le v. de Kokla, on suit quelque temps la rive gauche de l'Œroë, petite rivière qui coule de l'O. à l'E., entre le Cithæron et le Korombele, et va se jeter dans la baie de Livadostro : on franchit cette rivière sur un pont (45 m.), et se dirigeant au N.-O., on atteint bientôt (35 m.) la plaine aride et (30 m.) le tumulus de

Leuctres.—Le v. de Leuctres, dépendance de Thespies, n'avait jamais eu aucune importance, et n'existait déjà plus au temps de Strabon. Cet emplacement ne doit sa célébrité qu'à la victoire remportée, en 371 av. J.-C., par Épaminondas sur Cléombrote, roi de Sparte. Ce tumulus, soutenu par quelques restes de muraille, a probablement servi de sépulture aux 1000 Lacédémoniens morts dans la bataille. On y jouit d'une belle vue, à l'O. sur la chaîne de l'Hélicon, au S.-O. sur la vallée qui s'étend entre le Korombele et l'Hélicon, jusqu'au golfe de Corinthe (baie de Dombréna) ; au N.-O. sur les hauteurs de Thespies : la chaîne du Parnasse se montre au-dessus des derniers chaînons de l'Hélicon. Il est probable que la bataille de Leuctres fut livrée dans la vallée au N. du tumulus. En face de celui-ci, on trouve une fontaine antique.

Un chemin qui se dirige au N.-E. conduit à Thèbes en 2 h. 30 m.

De Leuctres, en continuant sa route vers le N.-O., on atteint en 1 h. 15 m.

Thespies (2 h. 45 m. de Platée).—*Histoire.*—Thespies, une des plus anciennes villes de la Béotie, fut comme Platée la rivale de Thèbes, et refusa de s'allier aux Perses. 700 Thespiens combattirent et moururent aux Thermopyles avec Léonidas; Xerxès brûla leur ville, et les habitants se réfugièrent dans le Péloponèse. 1800 Thespiens combattirent à Platée, et purent après la victoire rebâtir leur ville. A la bataille de Délium (424), les Thespiens combattirent avec les Thébains contre les Athéniens. Les Thébains les en récompensèrent l'année suivante en renversant leurs remparts. A plusieurs reprises, au temps de leur grandeur, ils ruinèrent la ville et chassèrent les habitants. Cependant Thespies se releva : elle existait lors de l'invasion romaine : du temps de Strabon, c'était avec Tanagre la seule localité qui méritât le nom de ville en Béotie. Elle est encore mentionnée par Pline, Ptolémée, Pausanias, et par Hiéroclès au VI[e] siècle après J.-C.

Thespies rendait un culte particulier à Éros (l'Amour), dont elle possédait une image sculptée par Praxitèle, et aux Muses, dont on célébrait la fête sur l'Hélicon tous les quatre ans. La célèbre Phryné était de Thespies.

État actuel.—L'emplacement de Thespies est au lieu nommé *Lefka*, au pied de la colline d'Erimo-

Kastro, auprès d'une source abondante qui coule par cinq bouches et forme le ruisseau de Kanavari. Leake a trouvé les fondations d'une enceinte oblongue et ovale, d'une construction solide et régulière, d'env. 800 mèt. de circonférence; de plus, toute la région S.-E. est couverte de ruines et de pierres helléniques, qui semblent les restes de maisons particulières bâties hors de la ville. L'emplacement des anciens temples est sans doute marqué par les églises, qui contiennent quelques fragments de colonnes et d'architraves.

Le v. d'Érimo-Kastro, situé sur la hauteur, offre un aspect assez riant. On peut y trouver un gîte pour la nuit.

Le chemin le plus direct de Thespies à Livadie s'élève sur une série de collines, d'où l'on jouit d'assez beaux aspects sur les lacs de la Béotie, passe près du village de Mavromati (1 h.), s'engage dans la petite vallée du Képhalari, traverse à gué ce ruisseau près des moulins de Mazi (1 h.), et rejoint (15 m.) la grande route de Thèbes à Livadie, auprès d'Haliarte. (V. Route 12). Par cette route on compte 5 h. de Thespies à Livadie.

La route de Thespies à Livadie par l'Hélicon (8 h. 30 m.) est beaucoup plus pittoresque. On gagne les pentes de la montagne, et, passant par Palæo-Panaghia, on atteint (1 h. 15) le monastère supprimé de *Saint-Nicolas*, dans un joli vallon solitaire en forme d'amphithéâtre. Une ruine hellénique, couronnant une hauteur au N.-O., répond à l'antique **Ascra**, qui fut la résidence d'Hésiode, et dont au temps de Pausanias il ne restait déjà plus qu'une tour. Au-dessus d'Ascra, on monte au fameux Hiéron, ou sanctuaire des Muses. Une inscription trouvée par Leake dans l'église St-Nicolas ne laisse aucun doute sur l'identité du vallon. On rencontre d'abord, à gauche de la route, la fontaine Aganippe, dont les eaux inspiraient les poëtes. Cette fontaine est placée près de la petite église Hagia-Paraskeui, à 45 m. au delà de St-Nicolas. Le vallon sacré, au-dessus de la fontaine Aganippe, était orné d'un grand nombre de statues, qui furent emportées à Constantinople par l'empereur Constantin.

Le sentier, étroit et difficile, gravit ensuite les hauteurs qui dominent Zagara, et d'où l'on a une belle vue sur le Cithæron et sur le Parnès au S.-E., sur la plaine de Béotie et sur les montagnes de l'Eubée à l'E. et au N.—À l'O. et au S., la vue est arrêtée par les hauteurs de l'Hélicon; deux brèches laissent voir cependant la plaine de Livadie. Une descente très-roide conduit aux deux v. de *Zagara* (2 h. de St-Nicolas), séparés par un torrent, et situés dans une profonde vallée. Sur une hauteur, au N., et dans une situation pittoresque, on remarque le monastère Evangelistra. La vallée de Zagara est comprise entre le mont Libéthrien au N., et le mont Zagara au S. C'est sur les hauteurs de celui-ci, et un peu vers l'O., à la fontaine Keraiza, que la carte de l'état-major français place la fontaine Hippocrène, qui, selon Pausanias et Strabon, était à 30 stades (5400 mèt.) du vallon des Muses. Leake la place au contraire à la fontaine de Makariotissa, sur l'Hélicon proprement dit, au S.-E. de la fontaine Aganippe. Les 30 stades de Pausanias seraient insuffisants dans les deux cas, à moins de les compter à vol d'oiseau.

Au delà de Zagara, le paysage prend un aspect plus sévère. On s'élève sur (1 h. 20) un col d'où l'on découvre toute la Béotie septentrionale : les plaines et les acropoles d'Orchomène au N., de Chéronée et de Livadie au N.-O., et au fond du tableau toute la chaîne du Parnasse.—De ce col, on descend à (40 m.) *Koutoumoula*, v. dans une situation pittoresque, puis aux ruines de (1 h. 15 m.)

Coronée (3 h. 15 m. de Zagara), situées sur une colline, à l'entrée

de la vallée du Phalarus, et au-dessus d'une petite plaine qui s'étend jusqu'aux marais du lac Copaïs. On y remarque les restes d'un théâtre, d'une agora et d'un temple de Junon. Coronée n'est célèbre dans l'histoire que par les batailles qui s'y sont livrées. En 447 avant J.-C., les Béotiens y vainquirent les Athéniens commandés par Tolmidès. En 394, Agésilas y remporta une victoire sanglante sur les Thébains. Dans la guerre sacrée, Coronée fut prise deux fois par les Phocéens d'Onomarque: Philippe de Macédoine la donna aux Thébains. Dans les guerres contre les Romains, Coronée embrassa la cause des rois Philippe et Persée.

De la colline de Coronée, on descend dans la plaine, au pied du mont Granitza (Laphistium), et l'on rejoint aux (45 m.) moulins de Kalamaki la grande route de Thèbes à (1 h. 15) Livadie (*V.* R.12).

ROUTE 12.

DE THÈBES A LIVADIE

PAR LA ROUTE DIRECTE.

(7 h. 35 m.).

La grande route de Livadie sort de Thèbes du côté du N.-O., franchit un bras de l'Ismène, laisse à droite le v. de Pyri, longe les hauteurs qui séparent la plaine de Thèbes de celle de Leuctres et de Platée, franchit (50 m.) le Kanavari, qui prend sa source à Thespies, et s'engage dans la *plaine Ténérique*, comprise entre les derniers contreforts de l'Hélicon et le mont Sphingius, ou Phœnicius (aujourd'hui Phaga), auquel se rattache la légende du Sphinx. A l'extrémité de la plaine, on trouve de vastes marécages, et sur le dernier contrefort du mont Sphingius (2 h.), quelques pierres helléniques marquant la position d'Oncheste, qui possédait un temple célèbre de Neptune. On côtoie alors les rives marécageuses du lac Copaïs (*V.* R. 10), au pied de la chaîne de l'Hélicon; on laisse à gauche une tour, à droite une source, et plus loin le v. de Moulki; on franchit (50 m.) le ruisseau Képhalari, puis on atteint l'emplacement de (10 m.)

Haliarte, une des villes de l'ancienne confédération béotienne; elle fut détruite par Xerxès, mais elle se releva, et au temps de la guerre du Péloponèse elle comptait parmi les villes principales de la Béotie. Elle est surtout célèbre par la victoire que les Thébains y remportèrent en 195 avant J.-C. sur Lysandre, qui périt dans la bataille. En 371, Haliarte fut encore détruite par le préteur romain Lucrétius: du temps de Strabon et de Pausanias, elle ne présentait déjà plus que des ruines.

La ville couvrait une colline, qui n'est pas élevée de plus de 17 mèt. au-dessus du lac Copaïs. On remarque au sommet les restes d'une muraille de construction polygonale: quelques grottes sépulcrales sont creusées dans les rochers; une source s'échappe du côté du N. et va se jeter dans les marais. Les limites extérieures de la ville sont marquées seulement par les deux cours d'eau de l'E. et de l'O. Celui de l'E., ou Képhalari, vient de l'Hélicon (*V.* R. 11), et représente, selon Leake, le Permesse et l'Olmius réunis, et, selon l'état-major français, le *Lophis*, ou *Hoplites*, dans lequel Lysandre se noya. On trouve sur ses bords quelques restes d'un v. turc, avec quelques fragments antiques. Selon Leake, le Lophis est au contraire le ruisseau de l'O., qui sort au pied des hauteurs de Mazi. Près de là, à 1200 mèt. à l'O. de l'Acropole d'Haliarte, s'élève un tumulus, qu'on suppose être celui de Lysandre.

Au delà d'Haliarte, la route est dans un état de dégradation complet; on rencontre (55 m.) le khani de Siakho, avec un poste de gendarmerie, et plus loin (1 h.) on

laisse à gauche les ruines de Coronée (*V.* R. 11); à droite, vers le N., on aperçoit Orchomène et son château, puis à travers une petite plaine où coule le ruisseau Phalarus, on gagne (50 m.) les moulins de Kalamaki, avec un petit aqueduc moderne. On longe alors le pied du mont Laphistium, ayant à droite de vastes terrains marécageux, et l'on aperçoit bientôt la plaine fertile et la ville de (1 h.)

Livadie (Λεβάδεια). — *Histoire.* — Cette ville, bâtie, suivant Pausanias, par l'Athénien Lébadus, audessous de la vieille cité homérique de Mideia, n'est connue dans l'antiquité que pour avoir possédé le célèbre oracle de Trophonius, consulté par Crésus et Mardonius, et qui était encore en honneur au temps de Plutarque et de Pausanias. Lébadeia fut pillée par Lysandre. Dans la guerre contre Persée, elle se prononça en faveur des Romains; et plus tard elle fut prise par Archélaüs, général de Mithridate. Sous la domination turque, Livadie était devenue la ville la plus importante de la Grèce propre, à laquelle elle donnait son nom. Elle a souffert beaucoup pendant la guerre de l'indépendance; mais elle commence à se relever de ses ruines.

État actuel. — Livadie est bâtie dans une situation pittoresque, à l'entrée d'une gorge sauvage d'où sort l'Hercyne, et au pied d'un rocher couronné d'une ruine franque. L'Hercyne est un torrent qui descend du mont Hélicon, et que les pluies et la fonte des neiges grossissent considérablement; mais il est entretenu constamment par deux sources permanentes, qu'on trouve à l'extrémité S. de la ville, au dessus du dernier pont, et qui répondent peut-être aux deux sources de Mnémosyne et de Léthé, c'est-à-dire de la Mémoire et de l'Oubli, décrites par Pausanias. La source de la rive droite est chaude, et son eau sulfureuse laisse un dépôt blanchâtre sur les rochers: les Grecs modernes l'appellent *Chlià* (chaude), ou *Glyphà-Nerà*. La fontaine de la rive gauche, froide et limpide, est nommée *Krya* (fraîche). Aucune de ces deux sources ne sort d'une caverne, et par conséquent ne répond complétement à la description de Pausanias. Mais la caverne peut avoir été détruite depuis Pausanias, en même temps que le sanctuaire de Trophonius. La position de l'antre sacré est douteuse: selon Leake, il aurait été situé sur la rive droite ou orientale; selon Ulrichs, le sanctuaire était sur la rive gauche ou occidentale, et la ville sur la rive opposée. Près de la fontaine Krya, on remarque une chambre creusée dans les rochers de la rive gauche, et entourée de plusieurs niches, destinées sans doute à des *ex-voto*. La chambre est de forme cubique; elle mesure env. 3 mèt. dans chaque dimension. Le plafond est légèrement arrondi en voûte; sur deux côtés règnent des bancs taillés dans le roc. Cette grotte répond peut-être au temple du *bon Dæmon* et de la *bonne Fortune*, décrits par Pausanias. Près de là s'ouvre une caverne, profonde de 8 mèt., où l'on trouvait une petite source. Cette caverne est aujourd'hui complétement remplie de pierres. On la regarde communément comme l'antre de Trophonius; mais, selon le témoignage de Pausanias et de Philostrate, on doit chercher cet antre sur la montagne (ἐπὶ τοῦ ὄρους), probablement au pied du château franc. Cette question douteuse appelle de nouvelles recherches de la part des archéologues. Pausanias nous a laissé le récit de sa visite à l'oracle de Trophonius, et des épreuves auxquelles on devait se soumettre pour pénétrer dans le sanctuaire.

Le château ruiné qui domine la ville est un spécimen assez curieux de l'architecture du moyen âge: on y découvre un vaste panorama. Dans la ville même, sur la rive gauche, on remarque une mosquée transformée en église, où l'on a

trouvé trois inscriptions relatives à l'oracle de Trophonius. Des fouilles commencées en 1856 avaient fait découvrir quelques débris de colonnes et de chapiteaux, et un bas-relief de style gréco-égyptien, représentant un homme assis.

Livadie, avec ses vieux ponts, ses édifices ruinés, mêlés aux constructions modernes, est une petite ville d'un aspect pittoresque. Elle possède quelques moulins à foulon, et son marché présente de l'animation : on peut y voir de jolis costumes grecs.

De Livadie à Chéronée et Delphes. V. R. 13. — A Orchomène. V. R. 16. — A Thespies et Leuctres. V. R. 11. — A Haliarte et Platée. V. R. 12. — A Boudonitsa et aux Thermopyles. V. R. 17.

ROUTE 13.

DE LIVADIE A CHÉRONÉE, DELPHES ET SCALA DI SALONA.

(13 à 14 h. — On couche à Delphes.)

On sort de Livadie du côté du N., et laissant à gauche le chemin direct de Distomo et d'Amphissa, on traverse une plaine fertile, mais souvent inondée par les eaux du lac Copaïs, dont la baie S.-O. n'est éloignée que de 5 kil. On passe à gué (20 m.) un ruisseau, affluent de l'Hercyne ; on traverse (25 m.) un pont sur un ravin desséché, et l'on gravit un monticule, au sommet duquel (8 m.) on a une belle vue sur la plaine et la ville de Livadie. On chemine sur des hauteurs couvertes de bruyères, et (20 m.) on redescend dans (15 m.) la plaine de Chéronée. On rencontre à gauche de la route, et au fond d'un fossé (20 m.) les débris du fameux *lion de marbre* (*V.* ci-dessous), et l'on atteint (10 m.) le v. de Kapurna, bâti sur l'emplacement de l'antique

Chéronée (Χαιρώνεια) (2 h. de Livadie). — *Histoire.* — Cette ville, qui est peut-être aussi l'antique Arné d'Homère, n'a jamais eu une grande importance par elle-même ; mais sa position dans une plaine, à l'entrée de la Béotie, l'a rendue le théâtre de plusieurs batailles importantes. En 447 av. J.-C., les Athéniens y furent vaincus par les Béotiens. Dans la guerre sacrée, Chéronée sut résister à Onomarque ; mais elle fut prise plus tard par Phalœcus, son fils. En 338, Philippe de Macédoine y remporta sur les Béotiens et les Athéniens cette grande victoire qui décida de l'asservissement de la Grèce. Enfin, en 86, Sylla y gagna sur les généraux de Mithridate une bataille longuement racontée par Plutarque. Ce grand écrivain était né à Chéronée, vers l'an 48 après J.-C. ; il y vécut et mourut dans un âge très-avancé.

État actuel. — On montre à Chéronée, dans la petite église de la Panagia, quelques inscriptions et un siége de marbre, dit le *trône de Plutarque.* Sur le flanc de la montagne, qui répond, selon Leake, au mont Thurium ou Orthophagium de Plutarque, on voit des restes du *théâtre,* avec plusieurs rangs de gradins creusés dans le rocher, et dans un bon état de conservation. Au-dessus du théâtre était l'*Acropole ;* il reste des fragments considérables de murailles, mélange des deux constructions polygonale et régulière. Près du théâtre est un aqueduc, qui alimente une belle fontaine antique à cinq bouches, à peu de distance de laquelle on observe les restes d'un petit temple. Sur la droite de l'aqueduc, près du théâtre, s'ouvre un passage souterrain de 4 mèt. de profondeur, dont l'ouverture ressemble à celle d'un puits, et qui servait sans doute à la conduite des eaux.

Mais l'objet le plus intéressant de Chéronée, est le *lion de marbre* qui surmontait le tombeau des Béotiens, morts dans la bataille contre Philippe. Ce monument d'une glorieuse défaite, qui se

trouve au bord de la route, à 10 min. à l'E. du v., et dont les dimensions égalaient celles du lion de Thorwaldsen, à Lucerne, s'était conservé jusqu'à une époque rapprochée de nous : c'est pendant la guerre de l'indépendance que le célèbre chef Ulysse, s'imaginant que ce colosse renfermait un trésor, le fit sauter avec de la poudre. Du temps de Leake, Dodwell et Gell, tout était enseveli sous le sable. Ce n'est que plus tard que les fragments en furent découverts; ils gisent actuellement dans un fossé rempli de plantes marécageuses. La tête, qui est heureusement intacte, est du plus beau travail. Les fragments des membres et du corps sont dispersés alentour : rien ne serait plus facile que de les rassembler, et de relever ce chef-d'œuvre des temps antiques : aucun exemple ne prouve mieux le peu de soin qu'apportent les Grecs à la conservation de leurs monuments.

Au N. chemin pour Krévassara, Drakhmani et Boudonitsa. (V. Route 17).

Au delà de Chéronée, on remonte dans la direction du N.-O., en se dirigeant sur le Parnasse. La vue s'étend à une grande distance sur la vallée du Céphise, à l'E. jusqu'au lac Copaïs, et au N., à travers un défilé étroit, sur la montagne d'Elatée. Suivant le côté S. de la vallée, on arrive bientôt dans un vaste bassin, arrosé par plusieurs ruisseaux affluents du Céphise, et dominé par la masse imposante du Parnasse; on traverse (45 m.) le v. de Hagios Blasios, au-dessus duquel se trouvent quelques vestiges des murs de l'antique *Panopeus* (Πανοπεύς), qui appartenait à la Phocide. Son roi Schedius prit part à la guerre de Troie. Panopeus fut détruite trois fois : par Xerxès, par Philippe de Macédoine à la fin de la guerre sacrée, et par Sylla.

On se dirige vers le S.-O., et laissant au S. une vallée et le chemin ordinaire de Distomo et de Delphes, on monte au (1 h.) bourg de

Davlia, l'antique *Daulis*, située sur les pentes E. du Parnasse. C'était une ancienne ville de Phocide, à laquelle on rattachait la fable de Procné, de Philomèle et de Térée. Daulis fut détruite par Xerxès, puis par Philippe, au commencement de la guerre sacrée; mais elle se rebâtit, et sa forteresse passait pour imprenable. Les restes de cette acropole se voient encore sur la colline qui se dresse au S. du v. moderne de Davlia. C'est une muraille flanquée de tours de construction polygonale. A l'intérieur de l'enceinte, on trouve une ancienne église de St-Théodore, où Leake et Bœckh ont relevé quelques inscriptions. Il faut compter 1 h. au moins, aller et retour, pour visiter cette acropole.

Au-dessus de Davlia, on s'élève dans les vallons boisés du Parnasse; on rencontre (35 m.) quelques moulins à foulon, où se fabriquent ces épais manteaux que portent les Grecs; et laissant à 45 m. sur la droite le *couvent de Jérusalem*, et l'un des sentiers du Parnasse (V. R. 14), on continue vers le S. Un chemin en corniche (10 m.) conduit dans une (10 m.) gorge horizontale, qu'il faut traverser pour atteindre (25 m.) une espèce de col, d'où l'on descend entre des rochers schisteux, dans une vallée, au fond de laquelle, au S., on aperçoit le golfe de Corinthe et les montagnes de la Morée. On rejoint (35 m.) la route directe de Livadie à Delphes, au carrefour nommé σχιστὴ ὁδός (route divisée), ou τρίοδος (triple route) d'Œdipe. C'est en cet endroit, consacré par la légende, et bien décrit par Pausanias, à la rencontre des trois routes de Daulis, d'Ambrysos (Distomo) et de Delphes, qu'Œdipe rencontra Laïus monté sur un char, et le mit à mort à la suite d'une dispute.

A 1 h. vers le S. la ville de Distomo

marque l'emplacement de l'ancien Ambrysos, ville de Phocide, détruite par Philippe et prise par les Romains l'an 198. Elle était renommée par la culture du kermès employé pour la teinture écarlate. A 1 h. 30 plus au S. on trouve le golfe et la ville d'Aspra-Spitia, l'antique Anticyra, célèbre par la culture de l'ellébore. Ces deux villes ne présentent aucun reste intéressant de l'antiquité.

On laisse à gauche la route qui conduit en 4 h. à Livadie, et l'on monte vers l'O., dans une vallée comprise entre le Parnasse au N., et le Cirphis (*Xéro-Vouni*) au S.; on atteint le (40 m.) khani de Ziméno, et bientôt (30 m.) le col, ou sommet du passage, d'où le regard plonge sur la vallée étroite et encaissée de Delphes, jusqu'à son débouché dans la grande et fertile vallée d'Amphissa. Les sommités sauvages du Parnasse au N., les pentes du Xéro-Vouni, couvertes de belles forêts de sapins, présentent un aspect plein de grandeur. Une ruine hellénique, à droite du chemin, marque l'emplacement de l'antique Cyparissus. On quitte bientôt le chemin direct de Khrisso et d'Amphissa, pour prendre à droite (15 m.) un sentier qui longe en écharpe les pentes du Parnasse, et conduit (30 m.) sur un contrefort escarpé, d'où l'on découvre les montagnes de la Morée. Un peu plus loin (10 m), on aperçoit le golfe de Corinthe, et, en se retournant vers l'E., la Béotie et le lac Copaïs. On atteint (15 m.) le gros v. d'**Arakhova**, célèbre par ses vins.

A droite, sentier pour l'ascension du Parnasse. (*V.* Route 14.)

On longe en écharpe les contreforts du Parnasse ; la vue s'étend de plus en plus sur la vallée de Salona, le golfe de Corinthe et la Morée. On remarque à gauche de la route (2 h.) les ruines d'une tour hellénique, et, quelques pas plus loin, quelques grottes sépulcrales; bientôt on aperçoit Delphes, bâti en amphithéâtre sur la montagne ; on laisse à droite (15 m.) la gorge profonde de Castalie, et l'on arrive (6 m.) à :

Delphes, aujourd'hui *Kastri* (8 h. 30 m. de Chéronée). On y trouve des logements assez convenables. —*Histoire.*—Delphes doit sa célébrité à l'oracle d'Apollon Pythien. Les origines de l'oracle, les étymologies des noms de Pytho, Delphes et Crissa sont expliquées par des légendes trop contradictoires pour que nous puissions les reproduire ici. On connaît d'ailleurs les fables du serpent Python, des marins crétois conduits par Apollon, sous la figure d'un dauphin, et qui devinrent les fondateurs de Crissa et les gardiens de l'oracle. Ce qui paraît acquis à l'histoire, c'est que le sanctuaire de Delphes, nommé d'abord *Pytho*, fut longtemps une dépendance de Crissa, située sur les rochers qui dominent la plaine d'Amphissa (*V.* ci-dessous), même après l'époque où le conseil des Amphictyons tint sa première assemblée dans le temple et s'en déclara le gardien. Une ville s'éleva peu à peu autour du sanctuaire de Pytho, et en même temps Cirrha, port sur le golfe Crisséen (aujourd'hui de Salona), s'accrût aux dépens de Crissa, et cette dernière ville perdit toute importance. Cirrha frappait d'un lourd impôt les pèlerins qui se rendaient à Delphes. Ces vexations en étant arrivées aux derniers outrages, le conseil des Amphictyons déclara la guerre sacrée en 595 av. J.-C. : Cirrha fut détruite, et son territoire, le champ Cirrhéen, consacré à Apollon. Les dépouilles de Cirrha furent employées à fonder les Jeux pythiens, qui se célébraient tous les quatre ans, à partir de l'année 586. Delphes fut dès lors une ville indépendante : ses habitants semblent avoir appartenu à un rameau dorien, descendu de Lycoreia (Lyakoura ?), et étranger à la population générale de la Phocide. Cette diversité de races, et l'envie que devaient exciter les richesses

des Delphiens, expliquent les invasions et les attaques qu'ils eurent souvent à subir de la part des Phocéens. Le gouvernement de Delphes était aristocratique, et surtout théocratique. Le temple possédait la plus grande partie du territoire, et le faisait cultiver par ses esclaves. Les offrandes des étrangers entretenaient encore les Delphiens dans la mollesse. Ésope paya de sa vie les épigrammes qu'il leur avait lancées.

On connait l'importance du rôle que l'oracle de Delphes joua dans l'histoire : aucun des États de la Grèce, aucune des colonies grecques de l'Italie ou de l'Asie Mineure, ne commençait une entreprise sans avoir interrogé la Pythie : Gygès, Crésus et le dernier roi de Rome firent aussi consulter l'oracle. En un mot, si cette ville n'était pas, comme se le figuraient les Grecs, le centre, l'ombilic de la terre, c'était certainement la métropole spirituelle du paganisme. En 548, le temple fut détruit par un incendie. Il fut reconstruit avec plus de magnificence, grâce aux contributions de toute la Grèce. La dépense s'éleva à 300 talents (2 875 000 fr.), et les travaux furent conduits par Spintharos, architecte corinthien. L'an 480, Xerxès envoya, pour piller le temple, un détachement qui pénétra par le Triodos. Des phénomènes effrayants se manifestèrent : deux énormes rochers roulèrent du haut de la montagne et écrasèrent un grand nombre de soldats : le reste s'enfuit frappé, d'une terreur panique. En 357, les Phocéens, condamnés par les Amphictyons pour avoir labouré le champ Cirrhéen, se soulevèrent sous la conduite de Philomèle, et pillèrent le temple de Delphes. Ce fut l'origine de la guerre sacrée, terminée en 346 par l'intervention de Philippe. En 279, les Gaulois marchèrent sur Delphes ; mais ils furent dispersés comme les Perses par des phénomènes surnaturels. Le temple fut pillé par Sylla, et du temps de Strabon il avait perdu ses richesses. Néron lui enleva cinq cents statues de bronze, partagea le champ Cirrhéen entre ses soldats, et abolit l'oracle. Adrien et les Antonins lui rendirent sa splendeur : c'est à cette époque qu'il fut décrit par Pausanias. Constantin emporta une partie de ses statues pour orner sa capitale. L'oracle fut encore consulté par Julien, puis enfin aboli par Théodose.

Description et topographie ancienne. — Delphes s'élève sur un plateau verdoyant, au-dessus de la vallée profonde du Pleistos, et au pied des grandes murailles verticales formées par les rochers Phædriades. Le v. de Kastri occupe certainement l'emplacement de la ville antique et du temple d'Apollon. Mais c'est précisément pour cela que nous ne possédons que des notions incertaines sur la disposition de ses monuments. « Les maisons modernes de Kastri, dit M. Guigniaut (*Arch. des Missions*, t. IV. p. 409), ne s'étendent, en se multipliant, qu'aux dépens des restes de l'antiquité, qui en fournissent trop souvent les matériaux, et qu'on retrouve à chaque pas encastrés dans les murs de ces maisons. Les accidents du sol, si multipliés, si fortement caractérisés, et qui ont persisté, par la puissance de la nature, quand tout changeait autour d'eux de ce qu'avaient fait les hommes, sont encore ici nos meilleurs guides.» On constate aujourd'hui la disparition d'un certain nombre des plus précieux débris qu'avaient relevés les antiquaires. A peine reconnaît-on les constructions importantes, comme le mur de marbre qui soutenait le temple au S., et qui était couvert de longues inscriptions remontant jusqu'au IIIe siècle av. J.-C., et relatives à des affranchissements d'esclaves. Ces inscriptions ont été heureusement copiées par O. Müller, Curtius, et par M. Lebas en 1844. Sur un niveau un peu inférieur, on trouve les restes d'une

muraille puissante, remarquable par sa belle construction. Ces murs semblent avoir formé des terrasses superposées, que la déclivité du terrain avait rendues nécessaires pour établir l'enceinte sacrée. On n'a plus aucun fragment authentique du temple lui-même, ni d'aucun des monuments décrits par Pausanias. A moins de nouvelles fouilles, on ne peut plus que faire des conjectures sur la position de l'*adytum*, ou sanctuaire, ainsi que de la fissure sur laquelle se plaçait le trépied sacré, et d'où s'échappaient ces vapeurs enivrantes, qui jetaient la Pythie dans l'extase prophétique. Ulrichs a reconnu dans la petite fontaine de St-Nicolas l'ancienne source *Cassotis*, qui s'écoulait dans l'intérieur de l'enceinte sacrée et de l'adytum. Le même antiquaire a reconnu, un peu à l'O. de cette fontaine, des restes du théâtre et de la *Leschè*, lieu de réunion des Delphiens. Un peu plus haut, vers l'O., la fontaine *Kerna* répond sans doute à la fontaine Delphousa, qui fournissait d'eau Delphes et le faubourg Pylæa, où se tenait le conseil amphictyonique, et dont on trouve quelques vestiges sur la route de Crissa. Au-dessus et à l'O. de la fontaine Kerna, on trouve les restes du stade, dont on peut tracer le contour. On a reconnu quelques siéges creusés dans le rocher, mais il n'y a aucun débris du marbre dont Hérode Atticus l'avait revêtu. Un peu plus à l'O, on observe des vestiges des murs dirigés du S. au N., et appartenant sans doute à l'enceinte dont Philomèle avait entouré la ville.

Mais la partie la plus authentique de l'ancienne Delphes est la *fontaine de Castalie*, située à l'entrée de la gorge étroite et profonde qui sépare les rochers Phædriades. L'eau s'échappe d'abord par plusieurs filets imperceptibles entre les rochers, pour former bientôt un ruisseau, qui descend vers le monastère de la Panagia-Kimisis, et va se jeter dans le Pleistos. La source se déverse dans un bassin quadrangulaire creusé dans le roc, et où l'on descend par trois ou quatre marches. La paroi de la montagne est taillée verticalement et présente plusieurs niches; la plus grande a été convertie en chapelle. On trouve aussi un canal étroit creusé dans le rocher, qui communique à sa partie supérieure avec le lit du torrent, et par sa partie inférieure disparaît de nouveau pour aboutir plus bas. Le bassin quadrangulaire a été nommé vulgairement le *Bain de la Pythie*, et le canal creusé dans le rocher a été regardé comme un passage par lequel la prêtresse pouvait paraître et disparaître. Par suite de la même erreur, on avait supposé que l'antre prophétique et le trépied sacré étaient placés un peu plus haut dans la gorge des rochers Phædriades ; quelques degrés qu'on voit encore dans le rocher semblaient confirmer cette supposition : mais il suffit de réfléchir que dans la saison des pluies et à la fonte des neiges cette grotte devient un torrent impétueux, et que d'ailleurs l'*adytum* et le trépied étaient dans l'enceinte même du temple, c'est-à-dire au milieu du village actuel. Aucun texte ancien n'autorise non plus à penser que la Pythie eût l'habitude de se baigner dans la fontaine de Castalie. Cette fontaine fournissait l'eau sacrée du temple de Delphes ; tous les pèlerins devaient s'y purifier et laver leur chevelure, avant de se présenter devant l'oracle ; et le bassin quadrangulaire est considéré par Ulrichs comme le *Bain des Pèlerins*. Les *rochers Phædriades* (resplendissants), qui dominent la fontaine de Castalie, ont été souvent décrits à tort par les poëtes comme le double sommet du Parnasse, dont le pic principal s'élève à une hauteur bien autrement considérable. Ces rochers réfléchissent la lumière du soleil pendant la plus grande partie du jour. C'est du haut de leurs parois verticales

qu'on précipitait les criminels. Le rocher Flembouko, qui s'élève à l'E. de la fontaine de Castalie, répond à l'Hyampeia, d'où Ésope fut précipité. Par la suite, ce fut le rocher de l'O. qui fut consacré à cet usage. Pendant la guerre de l'indépendance, les Grecs firent périr de la même manière plusieurs prisonniers turcs.

Le *monastère de la Panayia-Kimisis*, que l'on voit à droite de la route d'Arakhova, sur un petit plateau couvert de vieux oliviers et de mûriers, indique l'emplacement de l'ancien Gymnase. On remarque dans le jardin une belle muraille hellénique, et dans la cour du couvent plusieurs fragments de sculpture, dont les plus importants sont deux grands bas-reliefs, dont l'un représente un torse d'homme, et l'autre un quadrige : les chevaux sont bien conservés, mais le char est en partie détruit, et il ne reste plus qu'une jambe du personnage qui le montait. Devant les chevaux, on voit un autel qui porte des traces manifestes de peinture. M. Ulrichs a cru reconnaître près de cette église les gros blocs qui du haut des rochers Phædriades roulèrent sur les Perses, et que l'on montrait du temps d'Hérodote.

Un peu plus loin, et sur la droite de la route, une plate-forme, avec quelques débris, marque l'emplacement des quatre temples décrits par Pausanias, et dont le plus important était celui de *Minerve Pronoea*.

En quittant Delphes, pour suivre la route de Khrisso, on laisse à droite le stade, à gauche les restes du faubourg de Pylæa, un peu plus loin, à droite, deux belles grottes sépulcrales, et l'on atteint (10 m.) l'angle du contre-fort, d'où l'on découvre le golfe de Salona et la ville de Galaxidi.

A dr. sentier pour le Parnasse. *V.* r. 14.

On remarque (5 m.) les traces d'une voie antique, et les restes d'un édifice carré ; et descendant sur la gauche, on atteint (1 h.) le v. de *Khrisso*, qui occupe à peu près l'emplacement de l'antique Crissa, dont nous avons esquissé l'histoire en même temps que celle de Delphes. On trouve encore quelques débris de murs polygonaux autour de l'église des Quarante Saints.— De Khrisso, on descend au S. vers le golfe et dans la vallée grandiose d'Amphissa, ou de Salona : la ville de ce nom se voit au N. On atteint (25 m.) le fond de la vallée, et l'on s'engage (5 m.) dans un bois de vieux oliviers, planté sur une partie de l'ancien champ Cirrhéen, ou Crisséen, dédié à Apollon. Au sortir de ce bois, on rejoint (30 m.) la route d'Amphissa : le commerce de la Thessalie arrive directement par cette route au golfe de Corinthe, et il n'est pas rare d'y rencontrer des caravanes de chameaux. On arrive (30 m.) à :

Scala di Salona (2 h. 45 de Delphes), petit port sur le golfe du même nom, et qui n'est formé que d'une douane, d'un cabaret et de quelques maisons.

Le bateau du Lloyd autrichien, allant de Patras à Loutraki, y touche vers midi, le jeudi, et celui de Loutraki à Patras, le vendredi dans l'après-midi.

A 30 m. à l'O. de Scala, sur le bord de la mer, le hameau de Magoula et quelques débris antiques marquent l'emplacement de l'antique Cirrha, l'ancien port de Crissa, dont nous avons aussi raconté l'histoire.

De Scala di Salona à Amphissa et aux Thermopyles. (*V.* R. 15.) — A Galaxidi, Lépante et Missolonghi. (*V.* R. 22.)

ROUTE 14.

ASCENSION DU PARNASSE.

On part de Delphes ou de Arakhova, mais dans ce dernier village on trouve plus facilement des guides et de bons

mulets. Pour visiter la grotte corycienne, gravir le Parnasse et redescendre à Davlia, il faut de 10 à 12 h. Un guide et un mulet pour cette excursion se payent de 6 à 7 fr. tout compris. Les voyageurs trop pressés par le temps pour faire l'ascension complète pourront monter de Delphes à la grotte et redescendre à Arakhova, *et vice versâ*. Cette petite ascension de 5 h. permet à la rigueur de se rendre un compte suffisant des beautés et de la grandeur de la montagne. On doit se munir d'une torche pour la grotte corycienne.

A.—En partant de Delphes, on monte par un chemin en zigzag, fort abrupt, qui commence au-dessous du stade. On voit à droite des traces de l'antique sentier qui gravissait presque perpendiculairement le flanc de la montagne par un grand nombre de marches taillées dans le roc. On arrive (1 h.) sur le grand plateau du Parnasse. Au-dessus des deux pics qui surplombent la source Castalie, la route se dirige à droite et atteint (1 h.) le pied de la hauteur où se trouve la grotte Corycienne. On rejoint ici le chemin qui vient d'Arakhova (*V.* ci après *C.*).

B.—En partant de Arakhova, on laisse à gauche (12 m.) la route de Delphes, et l'on gravit le flanc du Parnasse par un sentier âpre et rocailleux qui serpente au milieu des vignes. A mesure que l'on s'élève, la vue s'étend à gauche sur le mont Cirphis et le golfe de Corinthe. On commence (30 m.) à franchir les hautes parois des roches Phædriades. Après avoir (30 m.) tourné quelques gros rochers, et escaladé une rampe escarpée, on est surpris de se trouver tout à coup sur un vaste plateau fertile et bien cultivé. De vertes prairies encadrent deux jolis petits lacs, que l'on regarde comme les réservoirs de la fontaine de Castalie. Cette plaine formait la partie la plus importante du territoire de Delphes. Aujourd'hui, elle fournit de blé les habitants de Kastri et de Arakhova, et offre de gras pâturages à leurs troupeaux. Au N.-E. s'élèvent les cimes neigeuses du Lykéri et du Gérontovrakhos, les plus hautes sommités du Parnasse. Leurs flancs arides et fauves contrastent avec le plateau verdoyant et les hauteurs boisées qui les bornent à l'O. et au N. La vue s'étend librement au S. sur le sommet plat du Cirphis, le golfe de Corinthe, et les montagnes du Péloponèse, qui se perdent à l'horizon.

C.—Pour visiter la **grotte Corycienne**, on cotoie le bord O. du grand lac, et l'on atteint (45 m.) le pied d'une pente escarpée, couverte de buissons épineux, de pierres glissantes et de roches pointues. Là on laisse les mulets, et, après une ascension pénible d'une demi-heure, on arrive à une ouverture triangulaire et étroite, cachée derrière les rochers. On pénètre par cette ouverture en se baissant, et l'on se trouve tout à coup dans une grande salle d'environ 90 mèt. de long, 60 mèt. de large et 12 mèt. de haut. D'immenses stalactites descendent majestueusement de la voûte. Au fond de la grotte, un passage étroit et humide conduit dans une seconde salle d'env. 30 mèt. de long. Elle est remplie de belles stalagmites, qui, à la lumière vacillante d'une torche, affectent les formes les plus bizarres et les plus étranges. La grotte Corycienne était consacrée au dieu Pan et aux nymphes. Elle est connue dans le pays sous le nom de *Saranda-Avli* (les 40 salles). Depuis les temps les plus anciens jusqu'à la domination turque, elle a souvent servi de refuge aux habitants de Delphes. De nos jours, elle offre une retraite pittoresque aux brigands du Parnasse.

D.—Pour faire l'ascension des sommités du Parnasse, on redescend de la grotte Corycienne, on traverse la plaine déjà décrite, et l'on arrive (45 m.) aux kalyvia de Arakhova.

Une route descend au N.-O. à (3 h.)

Agoriani et aux (1 h.) sources du Céphise et aux ruines de Lilæa (2 h.), d'où l'on peut gagner en 2 h. le khani de Gravia. (V. R. 15).—Une autre au N.-E. conduit (4 h. 15 m.) à Dadi. (V. R. 17.)

On contourne les pics qui bornent le plateau à l'E., et on fait l'ascension de la montagne par le revers N.-E. Au sortir des bois de sapins (1 h.), on gravit un sentier abrupt, au milieu d'immenses rochers arides et brûlés. A mesure que l'on monte, les flaques de neige deviennent plus nombreuses, et la vue plonge sur les escarpements boisés qui dominent la plaine de Livadie.

On atteint (2 h. 30) le sommet du *Gérontovrakhos* ; tout à côté, et à l'E., se dresse le *Lykéri*, qui ne surpasse le Gérontovrakhos que de 24 mèt.; mais il est souvent difficile, pour ne pas dire impossible, d'en faire l'ascension, à cause des neiges et de la glace qui le couvrent. Le voyageur est largement dédommagé de ses fatigues par un des plus beaux panoramas de la Grèce. Au N. et au N.-E., le regard, glissant par-dessus les chaînes de l'Œta et de l'Othrys, s'arrête sur le Pinde et ses ramifications, sur les sommets neigeux de l'Olympe, le Pélion, l'Ossa, et sur le mont Athos, qui se dessine vaguement au delà du golfe de Salonique. A l'E., se déroulent les verdoyantes plaines de la Béotie, le lac Copaïs, et la mer Egée, parsemée d'îles. Au S., se dresse la chaîne de l'Hélicon ; le golfe de Corinthe se réduit aux proportions d'un petit lac, et les ondulations des montagnes de la Morée s'étendent à perte de vue. A l'O., le regard embrasse les montagnes de l'Etolie et de l'Acarnanie, et se repose à l'horizon sur la mer Ionienne. Mille détails gracieux, qu'il serait impossible d'énumérer, viennent compléter ce magique tableau, dont nous n'avons indiqué que les traits principaux.

E.—La descente a lieu par le revers S.-E. de la montagne. Il faut env. 1 h. 30 m. pour atteindre le col par lequel on monte de la plaine de Livadie au grand plateau du Parnasse. A partir de ce point, un sentier roide et rocailleux serpente au fond d'une gorge resserrée entre de hauts escarpements couverts de forêts. A chaque instant on a de charmants points de vue sur la plaine de Livadie et les prairies qu'arrose le Céphise. On atteint (1 h. 30) le *couvent de Jérusalem*, dans une situation pittoresque, sur les bords d'un torrent et au milieu d'une magnifique forêt de pins séculaires. On descend par des pentes plus douces et gracieusement boisées jusqu'à (1 h. 30) Davlia (*V.* R. 18).

ROUTE 16.

DE SCALA DI SALONA A ZEITOUN (LAMIA).

PAR GRAVIA.

(12 à 13 h.—On couche au khani de Gravia ou à celui d'Alamana.)

En quittant Scala di Salona, on traverse au N. la fertile plaine de Crissa, et l'on aperçoit à droite la gorge du Pleistos, le v. de Khrisso et les roches Phædriades (*V.* R. 13).

Près de (1 h.) Anémo-Vrakhos, la plaine tourne vers le N.-O., se resserre entre le Parnasse et le mont Elatos, et se termine brusquement au pied des contre-forts de cette dernière montagne, au-dessous de Salona. La route s'engage dans cette jolie vallée, laisse à gauche (40 m.) Sergouni et (15 m.) St-Georges, à droite (10 m.), deux routes venant de Delphes, l'une par Khrisso, l'autre par la montagne, et atteint (15 m.) :

Amphissa (aujourd'hui *Salona*) (2 h. 20 de Scala).—Ce v., dominé par un vieux château en ruines, s'étage gracieusement sur une colline boisée. Amphissa, ville principale des Locriens Ozoles, fut détruite par Philippe, chargé d'exécuter l'arrêt des Amphic-

tyons. Elle se releva cependant de ses ruines, et put envoyer 400 hoplites contre Brennus. Les Romains s'en rendirent maîtres 190 av. J.-C. Le château s'élève sur les fondations de l'Acropole, dont on retrouve des portions considérables : l'enceinte, partout assez bien conservée, offre des échantillons des deux constructions polygonale et hellénique. A l'intérieur, on remarque une porte antique formée de trois grandes pierres, les ruines de deux églises franque et byzantine, et une petite église souterraine d'une forme inusitée. En descendant du château, on passe devant une fort belle fontaine turque à arcades. — On peut encore suivre la trace des murailles helléniques d'Amphissa, le long de la rivière et au pied de Salona. — En face du v. se trouve une grotte antique taillée dans le roc, et renfermant, selon la tradition du pays, le tombeau de l'Egyptien Phocas, qui a donné son nom à la Phocide.

Au sortir de Salona, on suit un torrent, que l'on traverse (45 m.) pour monter à travers des collines sablonneuses, des rochers et des pierres éboulées. Le paysage prend un aspect grandiose et sauvage : à droite, s'élèvent les flancs ravinés et tourmentés du Parnasse, couvert de sombres forêts, et à gauche les pentes rocheuses et boisées du mont Elatos. Arrivé (2 h.) au point culminant, on aperçoit au N.-O. les sommités du mont Œta. La route descend et, laissant à gauche le sentier de Seiditza, — le long duquel on trouve quelques restes helléniques,—et à droite une fontaine suit la petite rivière de Gravia, passe (4 h. 15) près du v. de Khlomo, et atteint (25 m.) le *khani de Gravia* (3 h. 25 d'Amphissa). On se dirige alors vers le N.; on franchit la rivière Charadra, en laissant à gauche des ruines helléniques, et l'on traverse ensuite, dans sa partie supérieure, le bassin fertile de la Doride, compris entre le Parnasse, l'Œta et le Callidrome. De nombreux torrents descendent de cet amphithéâtre de montagnes et alimentent le Céphise, qui serpente en bas dans la plaine. La route s'élève (1 h.) par une pente douce et boisée de l'Œta, laisse à droite (45 m.) la route de Livadie, et franchit un contre-fort. On descend (15 m.) au fond d'un ravin transversal, qui se dirige de l'E. à l'O., et va rejoindre, au delà du v. de Elefthérokhori, la gorge profonde de l'Asopus, ouverte au N. sur la plaine Maliaque. Au delà du ravin, on s'élève (15 m.) sur les hauteurs qui unissent l'Œta au Callidrome. — On peut ici se rendre compte de la direction du sentier de l'Anopée suivi par les Perses (*V.* THERMOPYLES, R. 17). Il commençait à la gorge de l'Asopus, passait devant Elefthérokhori, traversait le col, se dirigeait vers Drako-Spilia, situé à l'E. sur le sommet du Callidrome, et descendait, au-dessous de Boudonitsa, par le ravin de Palæo-Joannis. A l'O., un plateau cultivé s'étend jusqu'aux sombres forêts du mont Katavothra, le plus haut sommet de l'Œta, où la tradition place le bûcher d'Hercule. — On laisse à gauche (15 m.) un torrent qui tombe dans l'Asopus, et à droite (15 m.) le monastère de Panagia. Du rebord (15 m.) des hautes roches Trachiniennes, qui s'élèvent à pic au-dessus de la plaine, l'œil plonge dans la gorge profonde de l'Asopus, et découvre les ruines de l'Acropole d'Héraclée (*V.* R. 17). A mesure que l'on descend, la vue s'étend sur la plaine Maliaque, la chaîne de l'Othrys, le golfe de Lamia, l'île d'Eubée, la mer Egée, l'île de Skiatos, etc. Laissant à droite (25 m.) le v. de Damasta, entouré de vignobles, on arrive (15 m.) en plaine, et l'on atteint (30 m.) le khani d'Alamana (4 h. de Gravia).

D'Alamana à Zeitoun (2 h.), et d'Alamana aux Thermopyles (*V.* R. 17).

ROUTE 16.

DE LIVADIE AUX THERMOPYLES

PAR ORCHOMÈNE, ABAE, ÉLATEA, THRONIUM.

(15 h. — On couche à Drakhmani.)

La route sort de Livadie du côté N., traverse (15 m.) l'Hercyne, laisse à gauche le chemin de Chéronée, et se dirige à l'E., entre la base rocheuse du mont Thurium et la rivière qui (35 m.) incline à droite vers le S.-E. Dépassant (15 m.) le dernier contre-fort de la montagne, on s'engage dans les belles prairies de la plaine de Skripou. Le terrain, de plus en plus marécageux, présente de nombreuses fondrières ; aussi n'est-il pas prudent de s'éloigner de la route battue. On rencontre (25 m.) une source, (30 m.) le v. de Arapokhori ; puis traversant (30 m.) le Céphise sur un pont de bois, on arrive à :

Orchomène (aujourd'hui *Skripoù*) (2 h. 30 de Livadie).

Historique.—Orchomène fut dans les temps héroïques une des villes les plus riches et les plus puissantes de la Grèce, et elle étendit sa domination sur toute la Béotie. L'invasion éolienne (*V.* p.135) lui fit perdre sa prépondérance. En 395 et 394, elle combattit avec les Spartiates à Haliarte et à Coronée. Après la bataille de Leuctres, les Thébains ne l'épargnèrent qu'à la prière d'Epaminondas; mais, en 368, ils la détruisirent de fond en comble. Relevée un instant pendant la guerre sacrée par les Phocéens, elle fut détruite une seconde fois par les Thébains, en 366. Alexandre la rebâtit, mais elle ne joua plus aucun rôle dans l'histoire. Sylla remporta sous ses murs, en 87, une grande victoire sur Archélaüs, général de Mithridate.

Orchomène vénérait particulièrement les Grâces, et célébrait en leur honneur des fêtes, auxquelles concouraient tous les poëtes et musiciens de la Grèce. Elle était renommée pour les flûtes que l'on fabriquait avec les roseaux du lac Copaïs.

Description et topographie. — La ville, située près du lac, et baignée au S. par le Céphise, occupait le versant triangulaire et escarpé du mont Hypantheium, au bas duquel s'échelonnent les misérables maisons de Skripou. Au point culminant de la colline S.-O., et en face du mont Acontium, se trouvent les ruines d'une forteresse hellénique. Un mur flanqué de tours, dont on distingue encore les traces, partait de la forteresse et entourait la ville, en suivant les contours de l'Hypantheium. On remarque au N. les restes d'une tour et un fossé creusé dans le roc. Au S., on voit des portions de la muraille qui défendait la ville basse, les ruines d'une des portes, et, à côté, plusieurs immenses blocs appartenant à quelque édifice antique. Les murailles sont en général helléniques, mais elles offrent cependant quelques spécimens de construction pélasgique.

Au temps de sa prospérité, Orchomène était plus grande que ne l'indiquent les fortifications de l'Hypantheium. Selon Strabon, la ville s'étendait du côté du lac et sur les bords du Céphise, mais les inondations forcèrent les habitants à se retirer vers le mont Acontium. Des vestiges de monuments antiques, situés hors de l'enceinte actuelle, et qui faisaient certainement partie d'Orchomène, viennent corroborer le témoignage du géographe ancien.

Ainsi, le monastère de Théotokos occupe l'emplacement d'un temple, (selon toute probabilité celui des Grâces.) En y faisant des excavations, on a découvert un trépied dédié aux Grâces, et dans ces dernières années on a mis au jour une grande quantité de fûts de colonnes, de chapiteaux, de corniches, de bas-reliefs brisés et de fragments de marbre blanc

de toute espèce. Les moines ont enchâssé tous ces débris dans les murs avec si peu d'intelligence et de goût, que l'on serait tenté de croire qu'ils les ont simplement utilisés comme matériaux.

On remarque dans la cour du couvent un puits antique, qui peut être celui dont parle Pausanias.

A quelques pas du monastère, et dans la partie S.-E. de la colline, se trouve l'excavation du Trésor de Minyas. Toute la maçonnerie a été enlevée, à l'exception de la porte, qui est enfoncée dans le sol jusqu'au linteau.

D'Orchomène on peut, par la vallée du Céphise, rejoindre en 3 h. Chéronée. (*V.* R. 13.)

Au delà d'Orchomène, la route longe la base N.-E. de l'Acontium, et laisse à droite les deux sources du Mélas (Mavro-Potamo), qui va se perdre au milieu des roseaux. « Le Mélas, dit M. Burnouf, ne se mêle pas aussitôt aux eaux du Copaïs, car il s'est formé lui-même un lit d'alluvion plus élevé que le fond du lac, et sur lequel il poursuit son cours. On peut suivre ses eaux sombres et transparentes à travers les eaux blanches du lac jusqu'aux rochers de la rive orientale. » (*V.* p.139.) On quitte (1 h. 30) la route, et franchissant au N.-O. le Mavro-Vouno, on atteint (1 h. 30):

Abæ.—L'oracle d'Apollon Abæus jouissait d'une grande célébrité, et fut consulté par Crésus et Mardonius. Selon Aristote, les Abantes de l'Eubée étaient originaires de cette ville; elle fut détruite pendant la guerre sacrée, 346 av. J.-C. On voit, sur le versant S.-O. d'une colline, deux beaux murs polygonaux, et plusieurs portes, dont une, très-évasée par le bas, n'a qu'environ 1 mèt. 30 de haut. — On peut visiter (30 m.) au N., près du v. de Bogdanos, des vestiges de murailles helléniques, et une citerne antique, qui marque l'emplacement de :

Hyampolis.—Cette ville n'avait d'important que sa position à l'entrée de la vallée qui conduisait de la Locride en Phocide. Elle fut détruite par Philippe et rebâtie par Adrien.

Au-delà d'Abæ, on longe la base S. du Palæa-Ora; on rencontre (1 h. 45) Khoumbavos, (25 m.) Mérali sur la rivière Kinéta, à gauche (5 m.) une route qui conduit (15 m.) au pont de Krévassara, et l'on atteint (1 h. 30) *Drakhmani*, où l'on trouve un bon khani. A 30 m. au N.-E., près du v. de Elephta, quelques débris helléniques indiquent la position de :

Élatea.—La situation de cette ville, près des deux passages du Callidrome, lui donnait une grande importance militaire, et la faisait regarder comme la clef de la Grèce. Elle fut prise par Xerxès, et ensuite par Philippe, qui la fortifia (338). Elle tomba également au pouvoir de Philippe, fils de Démétrius, et des Romains, qui lui rendirent son indépendance, pour la courageuse résistance qu'elle opposa à Taxile, général de Mithridate. On trouve sur une colline escarpée, à 45 m. N.-E. d'Elephta, des traces du temple de Minerve Craneia.

En quittant Elatea, on gravit le Cnémis par une très-mauvaise route. Arrivé (1 h. 30) au point culminant, on a une belle vue sur l'Eubée, le golfe Maliaque, la chaîne de l'Othrys et la plaine de Lamia. On aperçoit à gauche les hauts sommets du Callidrome, auquel se rattache le Cnémis. Descendant ensuite au N., on entre dans une très-jolie vallée, arrosée par le Boagrius, qui, comme au temps d'Homère, précipite ses eaux rapides vers la mer. La route laisse (1 h. 15) à gauche le v. de Rhigéni, traverse (40 m.) le Boagrius, et atteint (1 h.) :

Thronium, ville principale de la Locride Epicnémide, détruite pendant la guerre sacrée par le général phocéen Onomarque. On voit sur une colline des traces d'un mur hellénique, les soubassements d'un

temple, et une colonne cannelée en marbre blanc. On descend dans une plaine marécageuse, et l'on arrive (30 m.) au v. de Kénourion, où l'on voyait, il y a quelques années, une sucrerie française. La route suit les bords du golfe Maliaque et la base du Callidrome, atteint (1 h. 30) le v. de Molos et (1 h.30) le moulin des Thermopyles (*V*. R. 17).

ROUTE 17.

DE LIVADIE AUX THERMOPYLES ET A LAMIA

PAR BOUDONITSA.

(17 h.— On couche à Dernitsa ou à Boudonitsa.)

De Livadie à Chéronée. (2 h.) (*V*. R. 13.) — En quittant Chéronée, on se dirige au N.-O., et on laisse (25 m.) à gauche une fontaine et la route de Davlia (*V*. R. 15). La plaine est coupée (30 m.) par un grand nombre de canaux d'irrigation. Les deux plus considérables, alimentés par la rivière Platania, sont quelquefois difficiles à traverser, à cause de leur profondeur. On laisse à gauche (20 m.) un autre chemin de Davlia, et l'on suit la rive droite du Céphise, entre le mont Parori à l'E., et le mont Hédylium à l'O., sur lequel s'élevait l'antique Paropotamia, qui, détruite par Xerxès et par Philippe, ne présentait déjà plus du temps de Sylla qu'une acropole ruinée. On traverse (25 m.) un ruisseau, et laissant à droite (25 m.) le pont de Krévassara, on atteint (15m.) le v. du même nom. La vue s'étend sur la belle et verdoyante vallée de la Doride, resserrée entre les flancs abrupts et arides du Parnasse, et les pentes boisées du Saromata. On élève dans les environs une grande quantité de chevaux, et surtout de dindons, que l'on voit errer par milliers dans les prairies. On rencontre (1 h. 15) les kalyvia de *Vélitza;* on aperçoit à gauche le v. de Vélitza, situé (1 h.) au S.-O., à la base du Parnasse, sur l'emplacement de l'antique **Tithorea**, qui s'était élevée elle-même sur les ruines de Néon, détruit par les Perses. On y trouve quelques vestiges de murailles cyclopéennes. La grotte d'Ulysse, au-dessus de Vélitza, a servi de refuge aux Phocéens lors de l'invasion des Perses, et aux Grecs pendant la guerre de l'indépendance.

On croise (15 m.) à droite un sentier pour Drakhmani et Elatée (*V*. R. 16). Suivant toujours la rive du Céphise, on laisse à gauche (1 h. 15) un chemin conduisant à Dadi (**Amphicleia**), où l'on voit une tour et quelques ruines de murailles cyclopéennes. Cette ville, détruite par les Perses, était, au temps de Pausanias, célèbre par le culte de Jupiter. La route franchit (1 h. 15) le Céphise, et atteint (1 h. 15) le v. de Dernitsa, situé sur un des versants du Saromata. Cette montagne, appelée par les anciens *Callidrome* (montagne aux beaux chemins), est couverte d'une végétation luxuriante, et contraste avec les sommets chauves et brûlés du Parnasse. La route monte à travers des pentes de gazon et de charmants bosquets de lentisques et de chênes verts. Arrivé (1 h.) au sommet du col, on découvre, à travers une ouverture étroite entre deux pics élevés, un magnifique tableau. On voit se dérouler à ses pieds la verdoyante vallée de Boudonitsa, avec le v. du même nom, et son vieux château franc. Plus loin, le regard se porte sur le golfe Maliaque, les belles montagnes de l'Eubée, les côtes de la Thessalie, le mont Othrys et la mer Egée, au milieu de laquelle surgissent Skiatos, Scopelos et Skyros. On descend à (30 m.) :

Boudonitsa (9 h. 30 de Chéronée), ancien marquisat français. Le château franc qui le domine contient des débris de murailles et une porte hellénique ; mais on ne sait à quelle ville antique ils se rapportent. — On peut trouver un logis confortable chez le papas.

En quittant Boudonitsa, on laisse à droite (15 m.) un torrent qui réunit les eaux du versant N.-E. du Callidrome et se rend au golfe Maliaque. Un ravin, à gauche (30 m.), offre un accès facile au sommet de la montagne. Leake y fait passer l'Anopée, chemin suivi par les Perses pour tourner la position des Thermopyles ; mais un sentier à gauche (30 m.), qui serpente dans un ravin et conduit à Damasta par le couvent de Palæo-Joannis, répond mieux à la description d'Hérodote. (Comparez p. 154.) On dépasse une fontaine, et, descendant toujours au milieu de bosquets de myrtes et de lentisques, on atteint (15 m.) les vestiges d'un mur hellénique, probablement celui de Justinien. A gauche, les rochers se transforment en véritables murailles, qui s'étendent à l'O., tandis qu'à droite les versants boisés de la montagne s'abaissent et vont mourir dans la plaine.

On distingue de ce côté un monticule, surmonté d'un tumulus et d'un mur circulaire, qui marquerait, selon Leake, l'emplacement de **Nicæas**, que la carte d'état-major français place au contraire à l'O., près du couvent de Palæo-Joannis. La prise de cette ville (346) rendit Philippe maître des Thermopyles, et mit fin à la guerre sacrée; elle fut détruite par les Phocéens.

On trouve (30 m.) à droite et à quelques pas de la route un moulin situé au milieu des bois, près d'un ruisseau. Il indique, suivant Leake, la position de l'antique **Alpènes**, ville frontière de la Locride, qui du temps d'Hérodote était située près de la mer, et fut chargée de fournir des vivres aux défenseurs des Thermopyles.

On rejoint en plaine (15 m.) la route de Chalcis par Atalanti (*V.* R. 10), puis l'on marche sur un terrain blanc, résonnant sous les pieds comme une voûte, et sillonné de filets d'eau thermale. A gauche (6 m.) s'élève une colline conique, le mont du Derveni, probablement l'antique rocher Mélampyge. Ici, l'eau thermale remplit l'air de ses vapeurs et de son odeur sulfureuse; elle s'écoule avec rapidité dans un canal, couvrant ses bords d'un dépôt épais de carbonate de chaux mêlé de soufre. Quelques pas plus loin, on rencontre une petite mare, et une seconde colline, que Leake regarde avec raison, ce nous semble, comme la hauteur sur laquelle les Spartiates se retirèrent pour mourir, et où l'on éleva un lion de marbre en l'honneur de Léonidas.

On cotoie quelques instants un lac, à l'extrémité duquel est un moulin mû par l'eau thermale, qui s'échappe avec fracas en répandant un nuage de vapeur. Le Callidrome, abrupt et couvert de forêts, étend ses contre-forts jusqu'au bord de la route, et dresse une muraille infranchissable derrière les deux collines coniques. A l'O., il se relie par des pentes plus douces à l'Œta. Entre cette montagne et la chaîne de l'Othrys au N., se déroule la vallée du Sperchius, plaine immense dont les vertes prairies et les bois touffus forment autour du golfe Maliaque un gracieux encadrement. Le Sperchius la traverse, et serpente à quelque distance du moulin, au milieu d'un terrain marécageux, qui s'étend dans un rayon de plusieurs kilomètres sur la côte S.-O. du golfe.

En présence de ce paysage gracieux, qui ne présente plus ni passage resserré, ni fortifications naturelles, le voyageur apprend toujours avec étonnement qu'il est arrivé au défilé des :

Thermopyles (Θερμοπύλαι, les portes chaudes).—Ce passage avait une grande importance, car il était le seul par lequel une armée put pénétrer de la Thessalie dans la Grèce propre, et de plus il présentait une facile défense. « Le passage le plus étroit du pays, dit Hérodote, est devant et derrière les Thermopyles; car derrière, près d'Alpènes, il ne peut passer qu'une voiture de front, et devant,

près de la rivière Phœnix et de la ville d'Anthéla, il n'y a de place aussi que pour une voiture. A l'O. des Thermopyles est une montagne inaccessible, escarpée, qui s'étend jusqu'à l'Œta ; le côté du chemin à l'E. est borné par la mer, des marais, etc. » La configuration des lieux a beaucoup changé ; mais il est facile, d'après la longue et minutieuse description d'Hérodote, de rétablir l'ancienne topographie.

Les deux collines coniques marquent l'entrée du défilé. Les dépôts des eaux minérales ont exhaussé le sol du passage, et les terrains d'alluvion apportés par le Sperchius et les rivières du Callidrome ont reculé de plusieurs kilomètres les eaux du golfe Maliaque, qui venaient jusqu'au pied des deux collines coniques, et ne laissaient que l'étroite chaussée dont parle Hérodote. Le cours des rivières a changé. Le Sperchius, qui se jette dans le golfe, près de Molos, avait son embouchure beaucoup plus à l'O. Le Dryas, le Mélas et l'Asopus, qui se rendaient directement à la mer, portent maintenant leurs eaux au Sperchius. Enfin, le Phœnix, qui se joignait à l'Asopus, près d'Anthéla, se jette maintenant dans le Sperchius.

A 300 mèt. env. à l'O. de la colline conique, on trouve la source thermale qui fait tourner le moulin. Un peu plus loin, on voit au pied des hautes parois calcaires une autre source, dont les eaux sont moins chaudes que celles de la première (40° cent.). On a creusé quelques trous pour recevoir les eaux sulfureuses, et servir de baignoires aux malades : une petite hutte en branches d'arbre complète cet établissement thermal un peu trop primitif. Les *chytres*, ou bains antiques, occupaient sans doute le même emplacement. On admirera, comme Pausanias, la magnifique couleur bleue de ces sources, qui étaient consacrées à Hercule.

Les Phocéens, pour se mettre à l'abri des incursions des Thessaliens, avaient construit un mur aux Thermopyles; de plus, au dire d'Hérodote, ils se servaient des eaux thermales pour inonder le passage.

Un peu au delà de la seconde source, le Callidrome fait un angle rentrant, occupé par une petite plaine triangulaire, sablonneuse et couverte de buissons. On y voyait la ville d'**Anthéla**, où se tenait l'assemblée annuelle des Amphictyons. De l'autre côté de la plaine (20 m.), on rencontre un cours d'eau salée et froide ; et plus loin un ruisseau d'eau thermale, laissant un dépôt rougeâtre. C'est évidemment l'ancien Phœnix, qui sans doute devait son nom à la couleur de ses rives (φοῖνιξ, rouge). Un contre-fort avancé de la montagne devait former ici le second passage dont parle Hérodote. On trouve (5 m.) une seconde source du Phœnix ; à gauche (20 m.), un poste de gendarmes et un mauvais sentier conduisant à Damasta ; puis (10 m.) la route de Salona à Zeitoun (*V.* R. 19). On arrive (15 m.) au pied des hautes parois de l'Œta, roches trachiniennes, d'où l'Asopus s'échappe par un étroit ravin. On remarque sur un rocher élevé les restes d'une forteresse hellénique et des tombeaux creusés dans le roc, marquant l'emplacement de l'antique :

Trachis (Τραχίς) qui tirait son nom des hautes parois de rochers qui la dominaient, et avait une assez grande importance militaire par sa position à l'entrée des Thermopyles. Les Trachiniens, sans cesse attaqués par les montagnards de l'Œta, appelèrent à leur secours les Lacédémoniens (426). Ceux-ci colonisèrent la ville et lui donnèrent le nom d'**Héraclée** [1] ; elle devint par la suite le quartier gé-

[1] Strabon dit que Héraclée était à 6 stades de Trachis, mais il est hors de doute qu'il s'agit de la citadelle, et que les deux villes occupaient le même emplacement.

néral de leur puissance dans la Grèce du N. En 395, les Thébains, sous le commandement d'Ismène, expulsèrent les Spartiates et rendirent la ville aux Trachiniens, qui ne purent la conserver longtemps. Jason, tyran de Phères, rasa ses murailles, et plus tard la ville tomba au pouvoir des Étoliens. Après la défaite d'Antiochus aux Thermopyles (191), elle fut assiégée et prise par le consul romain Acilius Glabrio.

Bataille des Thermopyles. Cette bataille mémorable est trop connue pour qu'il soit nécessaire de la raconter; il suffira de donner quelques détails relatifs surtout à la topographie.

Tous les efforts des Perses n'avaient pu ébranler les 300 Spartiates de Léonidas, lorsqu'un traître Grec, Ephialtès, vint indiquer à Xerxès un sentier de montagne pour tourner le défilé. Ce sentier, appelé *Anopée*, commençait à la gorge de l'Asopus, suivait les hauteurs du Callidrome, ou Anopée (*V.* p. 154 et 158), et aboutissait près d'Alpènes. Léonidas n'avait eu connaissance de l'Anopée qu'à son arrivée aux Thermopyles, et, ne s'attendant pas à être attaqué de ce côté, il s'était borné à y placer un corps de 1000 Phocéens. Ceux-ci, à l'approche des Perses, n'opposèrent aucune résistance, et s'enfuirent sur les hauteurs du Callidrome. Les Spartiates, entraînés par l'ardeur de la victoire, s'étaient avancés dans la partie la plus large du défilé : c'est là que périt Léonidas. Un combat acharné s'engagea autour de son corps. Avertis de l'arrivée des Perses du côté d'Alpènes, les Grecs se retirèrent derrière la muraille, et se réfugièrent sur une des collines coniques, où, bientôt entourés de tous côtés et accablés par le nombre, ils furent tous exterminés.

Les Thermopyles n'ont jamais été forcées directement, mais la manœuvre des Perses réussit encore dans trois occasions. En 279, le Gaulois Brenn tourna le défilé de la même manière par l'Anopée. En 207, les Etoliens, alliés des Romains, ne purent arrêter Philippe III de Macédoine. Enfin, l'an 181 av. J.-C., Antiochus s'établit aux Thermopyles, et les fortifia au moyen d'un double mur et d'un fossé. Pour empêcher les Romains de suivre l'Anopée, il plaça 2000 hommes sur les hauteurs Callidrome, Teichius et Rhoduntia. Le consul Acilius fit enlever les trois positions et attaquer en même temps dans le défilé l'armée d'Antiochus, qui fut ainsi contraint à prendre la fuite.

On revient sur ses pas pour franchir le Sperchius au (15 m.) pont d'Alamana, près duquel on trouve un khani et un poste de soldats. Une mauvaise chaussée conduit à travers les marais dans la direction de Lamia. A mesure que l'on avance, le terrain s'améliore, et bientôt l'on traverse de magnifiques prairies, remplies de bétail et de chevaux. On aperçoit à gauche le mont Katavothra (Œta), dont les formidables parois se dressent au-dessus de la ville d'Hypate. Le sommet le plus élevé de cette montagne est désigné par la légende comme le théâtre de la mort d'Hercule. Dans la même direction, la belle vallée du Sperchius, patrie de Philoctète, s'enfonce et disparaît entre les chaînes de l'Œta et de l'Othrys. On laisse à gauche (20 m.) la jonction de l'Asopus et du Sperchius; à droite (40 m.), un sentier conduisant à Omer-Bey, et l'on atteint (1 h. 10) :

Lamia, ou *Zeitoun*, située au pied de l'Othrys.—Cette ville frontière, avec ses mosquées, son bazar et ses maisons, revêtues extérieurement de peintures, a conservé une apparence tout à fait turque. Lamia possède une place publique, entourée de jolies constructions, un mauvais khani, un restaurant, et un café, où l'on trouve des journaux français. La garnison est toujours assez forte, à cause des brigands qui infestent le pays.

Lamia est célèbre par la dé-

faite qu'Antipater essuya de la part des Grecs (323 av. J.-C.), quand ceux-ci tentèrent de secouer le joug macédonien après la mort d'Alexandre. La ville était située sur une hauteur, et avait une grande importance militaire. On retrouve des vestiges des anciennes murailles au pied de la colline, et l'on voit quelques assises helléniques dans les murs de la citadelle qui a remplacé l'Acropole.

Une route excellente conduit à (3 h.):

Stylida, l'ancien port de Lamia. On y trouve un bon khani et quelques jolies maisons. Les voyageurs qui veulent revenir par l'Eubée devront s'embarquer à Stylida. La traversée de ce port à Lithada se fait en quelques heures.

ROUTE 18.

L'EUBÉE.

CHALCIS.—L'EURIPE.

L'Eubée (Εὔβοια), nommée dans les temps modernes **Égripo**, ou **Nègrepont**[1], est, après la Crète, la plus grande des îles de la mer Égée: elle s'étend du N.-O. au S.-O., depuis le golfe de Lamia jusqu'au canal d'Oro, en face du cap Sunium et de l'île d'Andros. Un canal étroit la sépare des côtes orientales de la Grèce du N., dont elle a été arrachée par un tremblement de terre, suivant l'opinion des anciens. Sa longueur est de 36 lieues, et sa plus grande largeur de 12 l. Au centre de l'île, et près de Chalcis, s'élève la montagne la plus haute, le Delphi (1743 mèt.). Au S., une chaîne resserrée des deux côtés par la mer rejoint l'Ocha, montagne volcanique qui se dresse à l'extrémité méridionale de l'Eubée. Au N., la chaîne élevée du Kandili domine la côte occidentale, se prolonge pour former la presqu'île de Lithada, et envoie vers le N.-E. des ramifications jusqu'au cap Artémisium. L'Eubée est aussi remarquable de nos jours que dans l'antiquité par son étonnante fertilité et la variété de ses productions. Nous avons déjà cité, p. 46, les mines de Koumi et de Karysto, malheureusement trop négligées. Nulle part en Grèce on ne trouve une végétation plus belle et plus puissante que dans la partie septentrionale de l'île. De nombreux propriétaires français et anglais, plus heureux que dans le reste de la Grèce, ont vu prospérer leurs établissements. Leur exemple a donné à l'agriculture une impulsion favorable et augmenté le bien-être des habitants. L'Eubée n'a guère à montrer aux étrangers que ses beautés pittoresques, car elle manque presque entièrement de ruines antiques, et ne rappelle pas de grands souvenirs historiques.

Histoire.—L'Eubée a été de tout temps envahie par les peuples voisins et asservie par les différents conquérants de la Grèce. De misérables rivalités de villes, les luttes de partis toujours prêts à appeler l'étranger, l'ont constamment empêchée de résister à ses ennemis et de maintenir son indépendance. La première population, les Abantes, d'origine phénicienne, fut remplacée de bonne heure par des colonies ioniennes de l'Attique. L'île était divisée en plusieurs petits Etats indépendants, dont l'histoire, peu connue d'ailleurs, se résume dans celle des deux plus importants, Erétrie, et surtout Chalcis, qui a été de tout temps la ville principale et la clef de l'île.

Dès les temps héroïques, mais surtout au VIIIe siècle, Chalcis et Erétrie, riches et puissantes par leur commerce, fondèrent de nombreuses colonies en Macédoine, en Sicile et en Italie. Elles se disputèrent avec acharnement pendant de longues années la possession de la plaine de Lélante, et finirent par s'allier avec les Béotiens contre Athènes. Celle-ci

1 *V.* Girard, *Mémoire sur l'Eubée*, Archives des missions, tom. II.

triompha et s'empara du territoire de Chalcis, qu'elle partagea entre 4000 colons athéniens, l'an 506 av. J.-C. Erétrie fut épargnée ; mais, en 494, les Perses la détruisirent pour se venger de l'appui qu'elle avait donné aux Ioniens de l'Asie. Après les guerres médiques, les Athéniens s'emparèrent de toute l'Eubée. Ils conservèrent leur conquête, malgré deux révoltes formidables (445-411) et une occupation passagère des Lacédémoniens. L'Eubée, incorporée plus tard dans le royaume de Macédoine, fut en 194 conquise par les Romains, qui lui rendirent une partie de son antique indépendance. Elle passa sous la domination des Vénitiens en 1351, et sous celle des Turcs en 1470.

Chalcis. (On trouve près du port un très-bon hôtel, avec table d'hôte.) — La ville, bâtie sur un promontoire, s'avance dans les eaux bleues du golfe, vers la côte béotienne, et communique avec elle par un pont. A l'extrémité de ce pont, la forteresse massive et pittoresque de Chalcis étend à droite et à gauche ses murailles crénelées et délabrées. Plus loin, les mosquées dessinent sur le ciel leurs blancs minarets, contrastant avec la toiture pointue et les sombres tours d'une vieille église franque. La baie profonde de Hagios Minias, qui sert de port, est encombrée de barques grecques, aux formes élégantes : sur le quai, qui rappelle celui de Syra, une population criarde et bigarrée se presse autour du café et du bazar.

Chalcis, moins agréable à l'intérieur, se compose de rues sales et tortueuses, bordées de misérables habitations. Cependant, le faubourg fait une légère exception, et l'on y construit depuis quelques années de jolies maisons.

Les mosquées sont transformées en magasins et en casernes ; une seule est réservée aux Turcs qui habitent encore la ville. On montre dans la forteresse un énorme canon, pareil à ceux des Dardanelles ; et, sous la Porte des Juifs, un tibia et un soulier gigantesques, suspendus à la voûte. Ces deux objets ont été trouvés dans un tombeau, il y a quelques années : aucune légende ne s'y rattache.

De la Chalcis antique, qui avait trois lieues de tour et renfermait un grand nombre de beaux édifices, il ne reste aujourd'hui que quelques débris de marbre blanc enchâssés dans les murs des églises.

Pont et canal de l'Euripe.—L'Euripe est la partie la plus resserrée du golfe d'Eubée, entre le pied de la colline de Karababa et la forteresse de Chalcis. Un îlot, surmonté d'un petit fort, la divise en deux parties égales, et communique avec la ville par un pont tournant en bois de 10 mèt., et avec la côte béotienne par un pont de pierre, long d'env. 30 mèt. Vers 410 avant J.-C., les Eubéens, pour couper aux Athéniens leurs communications maritimes avec la Thessalie, réunirent l'îlot à la terre ferme par une chaussée, et établirent un pont sur le bras le plus étroit de l'Euripe. Ils le fortifièrent au temps d'Alexandre, et, afin d'en mieux défendre l'accès, enfermèrent le Canéthus (probabablement Karababa) dans l'enceinte de leur ville. Le pont, à moitié détruit sous Justinien, fut rétabli par les Vénitiens. Il a été reconstruit tout récemment et les navires pourront franchir ce canal étroit. C'est sous le pont tournant que l'on remarque le curieux phénomène du flux et du reflux de l'Euripe. Le courant, avec une vitesse de trois lieues à l'heure, se dirige pendant un certain temps du N. au S.; puis, après quelques minutes d'immobilité, se précipite en sens inverse, du S. au N., avec la même rapidité. Ces changements de courant se répètent jusqu'à quatorze fois dans les vingt-quatre heures. Aristote s'est, dit-on, noyé de désespoir de n'avoir pu trouver la cause de ce phénomène, que la science moderne ne peut encore expliquer. Au S. du pont, le golfe d'Eubée semble se

terminer à la grande baie circulaire de Vourco ; car son issue méridionale, formant un canal aussi étroit que celui de l'Euripe, ne se voit pas de Chalcis. Cette baie est peu profonde, et n'offre une navigation facile que pour les barques.

ROUTE 19.

EUBÉE DU SUD.

DE CHALCIS A KARYSTO.

(2 j. 1/2. — On couche à Bélousia ou à Stoura.)

On sort de Chalcis du côté S.-E., et l'on suit une chaussée turque ruinée, entre la mer et une petite montagne où l'on remarque quelques tombeaux taillés dans le roc, et deux sources (15 m.), que la carte d'état-major français identifie avec la fontaine Aréthuse. On traverse ensuite une plaine plantée de vignes et arrosée par un cours d'eau, près de l'embouchure duquel s'élève le fort Bourzi. Cette plaine est probablement celle de Lélante, dont les Chalcidiens et les Erétriens se disputèrent si longtemps la possession. La route laisse à gauche (1 h.) le v. de Vasiliko, où l'on remarque une tour franque ; se resserre (35 m.) entre les pentes du mont Olymbos et la mer ; traverse (35 m.) un torrent, et atteint (50 m.) :

Érétrie (3 h. 15 de Chalcis).—Le gouvernement grec a voulu ressusciter l'antique rivale de Chalchis et en faire une grande ville ; mais les fièvres, produites par un marais qu'il a négligé de dessécher, ont arrêté le développement de la nouvelle fondation.

L'antique Acropole occupait un rocher escarpé qui se détache de la montagne et domine Erétrie : le mur d'enceinte, avec ses tours carrées, existe en grande partie ; on peut en suivre les traces sur la pente E. de la hauteur. On trouve au pied de l'Acropole, à l'E., à l'O. et au S., des débris de constructions antiques. On voit dans une colline artificielle, à l'O., l'excavation d'un théâtre dont il ne reste que quelques vestiges. Malgré un texte contradictoire de Strabon[1], il est évident, d'après l'inspection des lieux, que la nouvelle Erétrie occupait à peu près le même emplacement que l'antique Erétrie, détruite par les Perses.

On continue le long du rivage de la mer. A gauche s'étend une plaine triangulaire et inculte, renfermée entre deux ramifications du Delphi. On atteint (2 h.), au-dessous du v. de Vathy, une colline couverte de débris de marbre et de pierres helléniques, et qui serait, selon M. Girard, l'emplacement du Porthmos, détruit par Philippe, et dont il est souvent question dans Démosthène. On franchit le passage de Kaki-Scala, et l'on arrive au gros v. de :

Aliveri, sur une hauteur au-dessus d'une plaine marécageuse. Des ruines de tours carrées, situées le long du torrent et près de la mer, marquent l'emplacement de Tamynes, où Phocion battit Callias (364).

On passe ensuite (25 m.) devant le petit port d'Aliveri, près duquel se voient les ruines d'un fort vénitien. La route quitte alors la côte, et, se dirigeant à l'E., rencontre (40 m.) le v. de *Bélousia*, et atteint (1 h.) le lac de Dystos. Il faut presque en faire le tour pour visiter sur la rive droite orientale (1 h. 30) les ruines et le v. de :

Dystos. — L'Acropole occupait une petite hauteur conique, qui s'avance dans le lac. On peut encore suivre jusqu'à la plaine un mur de construction polygonale, flanqué de tours. La porte, à peu

1. Strabon dit que l'ancienne Érétrie était en face d'Oropos, et le canal large de 60 stades, que la nouvelle Érétrie était en face de Delphinium (Skala de Oropo) et le canal large de 40 stades. Thucydides compte 60 stades entre Oropos et la nouvelle Érétrie. Ces témoignages, en apparence contradictoires, s'expliquent très-bien; si l'on se reporte à ce que nous avons dit d'Oropo et de Scala (route 6), les distances sont exactes.

près complète, est évasée par le bas et bâtie de gros blocs; tout à côté se trouvent des ruines fort curieuses de maisons antiques. L'ensemble de ces constructions est antérieur au VIe siècle av. J.-C.

La route de Dystos à Stoura traverse des montagnes arides et ne peut être parcourue en moins de 6 ou 7 h. On ne rencontre dans ce trajet que les deux v. de Armyropotamos et de Potamounia.

Stoura occupe l'emplacement de l'antique Styra. Il reste encore une des tours de l'Acropole. Le v., composé de plusieurs *makhalas*, ou hameaux, est entouré de jolis jardins.

Derrière Stoura se trouvent des ruines connues sous le nom de *Maison du Dragon.* C'est un ensemble de trois monuments adossés à la montagne : deux d'entre eux sont des copies grossières du temple de l'Ocha (*V.* ci-dessous); le troisième est une rotonde construite d'après les mêmes principes. Les tuiles de la toiture, disposées en rayons, et plus larges à la base qu'au sommet, montent vers un centre commun, qui devait être rempli par une pierre circulaire. Cette construction présente une certaine analogie avec celle du Trésor d'Atrée (*V.* MYCÈNES).

La route qui serpente au milieu de rochers sans végétation, rencontre (2 h. 30) la fontaine du Pacha. A partir de ce point, le pays devient plus riant, la montagne se couvre de bois de chênes et de châtaigniers, et de nombreux v. s'échelonnent sur les hauteurs à gauche. On arrive (2 h. 30) à :

Karysto, chef-lieu d'éparchie et capitale de l'Eubée du S. La ville est dans une situation gracieuse, au fond d'une jolie baie, et au pied du mont Ocha, qui élève ses flancs abrupts et ravinés à la hauteur de 1400 mèt. Le Palæo-Kastron, bâti d'une pierre rougeâtre, qui justifie son nom vénitien de Castel-Rosso, occupe un mamelon escarpé et domine la plaine. L'enceinte fortifiée est presque abandonnée aujourd'hui, et la population habite des faubourgs, ou makhalas. On voit encore dans le quartier de Palæo-Khora, au-dessous de la forteresse, quelques débris de la ville antique : deux culées d'un pont, un petit autel circulaire, quelques inscriptions enclavées dans les murs, et des fondations antiques près du port. Karysto était célèbre dans l'antiquité pour son amiante et son marbre cipolin vert; on en trouve encore des carrières près d'Aétos, où l'on voit d'énormes colonnes déjà détachées et à moitié dégrossies. Le miel de Karysto est encore renommé.

Temple de l'Ocha.—Les ruines les plus curieuses de l'Eubée se trouvent sur une plate-forme du plus haut et du plus méridional des deux sommets de l'Ocha, d'où l'on découvre un magnifique panorama l'Eubée, de l'Attique et des Cyclades. Il faut 3 h. pour y monter de Karysto. Le temple est un édifice carré d'env. 13 mèt. de long sur 7 mèt. de large. Les murs ont à peu près 3 mèt. de haut et 1 mèt. d'épaisseur. « La construction, dit M. Girard, remonte à une haute antiquité, quoiqu'elle ne réponde pas à ce qu'on entend généralement par construction polygonale. Des masses de rochers, beaucoup plus hautes que longues, sont irrégulièrement superposées. Leur surface extérieure est à peine taillée, et les angles n'ont été l'objet d'aucun soin particulier. La porte est au milieu de la longue façade qui est tournée vers le S. Deux grandes pierres minces et larges de toute l'épaisseur du mur se dressent de chaque côté et servent de chambranles; elles supportent un linteau, dont l'élévation au-dessus du sol est de 2 mèt. au plus; la largeur moyenne de la porte, qui est plus étroite en haut qu'en bas, peut être de 1 mèt. 16. Toutes ces parties sont régulièrement taillées ; on distingue même une petite moulure sur le côté ex-

térieur de l'épaisseur des chambranles. Le toit, dont une partie existe encore, est formé de grandes plaques de rochers, qui, s'appuyant sur chacun des quatre murs, se superposent et montent en pente douce. Celles qui partent des angles des murs prennent une forme et une direction concentriques, et tendent à se réunir à une arête centrale. » Ce temple est une œuvre grossière et primitive, à laquelle il est difficile d'assigner une date; mais son antiquité le rend curieux pour l'histoire de l'art.

Pour éviter de revenir par terre jusqu'à Chalcis, on pourra trouver au port de Karysto quelque barque pour gagner le rivage de l'Attique, soit à Porto-Raphti, soit à Porto-Mandri (p. 125 et 126). Au port de Stoura, on trouvera sans doute une barque pour passer à Rhamnunte (V. p. 119); mais il est rare que ces barques soient assez grandes pour transporter les chevaux.

ROUTE 20.

EUBÉE DU NORD.

DE CHALCIS A OREÏ.

(3 j. 1/2. — On couche à Achmet-Aga et à Kokkino-Milia. On trouve rarement à Oreï des barques assez grandes pour le transport des chevaux à Stylida. Il est préférable de faire l'excursion en sens inverse, et de débarquer à Oreï ou à Lithada en venant de Stylida V. R. 17.).

On sort de Chalcis du côté N., et l'on suit le bord de la mer : à droite, une grande plaine assez bien cultivée s'étend jusqu'au pied du Delphi. On franchit (3 h. 30) un ruisseau, et on laisse à droite les v. de Kastéla et de Psakhna; à gauche, un chemin conduit à Politika et à d'autres v., sur le versant du Kandili, dont les hautes parois s'élèvent à pic au-dessus de la mer. La route traverse une région boisée, gravit les flancs d'une montagne rocheuse, couverte de beaux pins, atteint (2 h. 30) une fontaine et (40 m.) le sommet d'un col d'où l'on découvre une fort belle vue. Ici commence cette luxuriante végétation qui fait la célébrité de l'Eubée, et qui contraste avec les rochers arides et brûlés du S. de l'île. On descend au milieu de bosquets de lauriers-roses, de lentisques et de chênes verts, et l'on arrive (2 h. 30) à :

Achmet-Aga (9 h. de Chalcis).— Ce v. occupe une position gracieuse au fond d'une vallée fertile, entourée de montagnes boisées. M. Noël, qui y possède une belle propriété, offre à tous les étrangers une hospitalité généreuse. On trouve à l'entrée du v. un assez bon khani. On laisse à droite la route de Matoudion, et l'on atteint (1 h. 30) le v. de Spathare, puis (1 h.) les bords d'une jolie petite rivière, que l'on cotoie à travers une forêt de platanes majestueux.

Un chemin, à gauche, descend vers la mer et conduit à (1 h. 20) Limni, à (2 h. 30) Rhoviès, et à (5 h. 30) Ædipsos (V. R. 21).

On laisse à gauche (1 h.) le v. de Madianika, et, franchissant (1 h.) le col du Xéron-Oros, un des points les plus pittoresques de l'île, on atteint (2 h. 30) le v. de :

Kokkino-Milia (7 h. d'Achmet-Aga). On découvre une magnifique vue sur la verdoyante plaine de Oreï, le canal de Trikeri, la côte de Thessalie et les hauts sommets de l'Othrys, du Pélion, de l'Ossa et de l'Olympe.

Une route à droite conduit (5 h.) au cap Artémisium, célèbre par la défaite de la flotte de Xerxès, 480 av. J.-C.

On laisse à gauche (30 m.) le chemin venant de Lithada et d'Ædipsos, puis à droite les v. de (15 m.) Mésionda et de (30 m.) Vonitas. On suit à travers de charmants bosquets le cours du Xéria-Potamos, et l'on arrive (2 h.) à :

Xirokhori.— Cette ville est la plus importante de l'Eubée après Chalcis et Karysto; mais elle n'a

rien de remarquable. La route traverse ensuite la fertile plaine de Xirokhori, qui produit encore de beaux raisins comme au temps d'Homère. Les terres sont bien cultivées, et les paysans se servent pour le labourage de buffles de la Thessalie. On aperçoit sur la gauche une très-belle propriété, aptenant à un Français, M. Lemont. On atteint (2 h.) le petit port de

Oreï. Au N. du v., on voit sur un monticule un palæo-kastron et des blocs helléniques, qui marquent l'emplacement de l'antique Oreï, ou Histiæ.

ROUTE 21.

DE LITHADA A KOKKINO-MILIA

(12 h. 20 m.)

En arrivant de Stylida, on débarque près de l'embouchure d'une petite rivière, à l'extrémité de la presqu'île de Lithada (promontoire Cæneum). Il est quelquefois difficile d'aborder, à cause des courants et du peu de profondeur de l'eau. La presqu'île doit probablement son nom moderne à ses montagnes rocheuses et arides, qui contrastent avec les sommets boisés du reste de l'Eubée. Selon la fable, Hercule offrait un sacrifice à Jupiter Cænéen, quand il reçut de Déjanire la fatale tunique de Nessus. On se dirige à l'E., et l'on arrive (40 m.) à :

Lithada, joli petit v. gracieusement entouré de plantations de grenadiers. La route longe la base rocailleuse du mont Lithada (677 m.), et atteint (1 h.) le v. de Palæo-Khori et (2 h.) celui de Hagia-Loutra. On contourne ensuite la baie d'Ædipsos, qui s'avance profondément dans les terres : l'isthme qui unit le promontoire Cæneum à l'île, n'a pas plus de 1 kil. de large. De l'autre côté du golfe, on aperçoit Ædipsos, à 6 kil. de distance. On suit une plage sablonneuse, et l'on rencontre (1 h.) quelques huttes de bergers près d'une source. A mesure que l'on avance, le pays devient plus riant, et les rochers se cachent sous les broussailles et les sapins. On longe la base du Bastardo-Vouni, qui forme l'isthme et masque la vue du canal d'Oreï et de la côte thessalienne. On atteint (1 h.) une source et (1 h.) le gros v. de :

Ædipsos (6 h. de Lithada), dont la rue principale est ombragée par une allée de beaux arbres. On y trouve un assez bon khani et quelques maisons confortables. La ville antique était sans doute sur une colline au S.-E., couverte de débris helléniques. Les sources thermales, auxquelles Ædipsos doit sa célébrité, sont à 1 h. du v.; elles jaillissent d'une montagne près du rivage, et se précipitent dans la mer au milieu d'un nuage de vapeur. Elle étaient consacrées à Hercule et furent visitées par Sylla.

Laissant à droite une route qui conduit à Achmet-Aga par Limni (*V.* R. 20), on atteint (45 m.) Hagios et (1 h. 20) St-Jean. Une route qui s'ouvre à gauche mène (1 h. 20) à Oreï. La vue s'étend sur la riante plaine d'Oreï, le canal de Trikéri, la côte de Thessalie et l'entrée du golfe de Volo. Longeant ensuite la base du mont Galtzadès, on traverse la partie de l'Eubée la plus remarquable par la beauté pittoresque des montagnes et l'étonnante richesse de la végétation. On arrive (20 m.) à St-Théodore et à (45 m.) Kastaniotissa. On aperçoit, au bout d'une jolie allée de mûriers, une belle propriété appartenant à un Anglais. Traversant alors d'immenses forêts de pins, on atteint (20 m.) Galtzadès, (1 h. 30) Simia et (2 h.) Kokkino-Milia (*V.* R. 20).

ROUTE 22.

DE SCALA DI SALONA A MISSOLONGHI.

(2 j.—On couche à Naupacte.)

La route, jusqu'à (4 h.) Galaxidi, est pénible et peu intéressante.

On fera bien d'envoyer les chevaux par cette voie, et de s'embarquer sur un des nombreux bateaux qui font en 1 ou 2 h. le trajet de Scala di Salona à :

Galaxidi.—Cette ville, située à l'extrémité d'un promontoire rocheux, possède deux bons ports, des chantiers de construction et un assez grand nombre de navires marchands.

Galaxidi, détruite en 1821 par les Turcs, s'est bientôt relevée de ses ruines. On suppose qu'elle occupe l'emplacement de l'antique Evantha.

Au sortir de Galaxidi, on gravit un sentier abrupt au milieu de beaux noyers et de plantations de vignes. Arrivé (45 m.) sur un plateau, on découvre, en se retournant, une belle vue sur Galaxidi, la baie de Salona, les cimes du Parnasse, le fond du golfe de Corinthe, l'isthme du même nom, l'Acro-Corinthe, et les montagnes de la Morée, au milieu desquelles brille le sommet conique et blanc du mont Avgo. Descendant le revers de la montagne, et franchissant un torrent, on passe un col entre le mont Koutsoros et le mont Didavisto, et l'on atteint (1 h. 30) *Kisseli*. On trouve (25 m.) un excellent khani près d'une baie servant de port au gros v. de :

Vitrinitsa (6 h. 30 de Scala di Salona), que l'on aperçoit sur la droite, à l'extrémité d'une plaine fertile et coupée de jardins. On suit une belle plage sablonneuse, et l'on commence (25 m.) à gravir les contreforts des montagnes arides et brûlées qui dominent la côte. La route est tellement rocailleuse et abrupte en plusieurs endroits, qu'on est forcé de descendre de cheval. Arrivé (45 m.) au point culminant du promontoire rocheux de Psoromyti, on aperçoit à l'O. Naupacte et le château de Roumélie, près duquel le golfe semble se fermer. Sur la côte opposée, les blanches maisons de Vostitsa brillent au milieu de la verdure. On atteint (1 h. 45) un khani ruiné servant d'écurie ; en face et à 500 mèt. du rivage, on voit l'île de *Trissonia*, qui renferme un petit v. et quelques ruines helléniques. On rencontre (3 h.) le v. de Messino, (1 h.) une source, et, quittant la montagne, on franchit (35 m.) le Morno, dont les alluvions s'étendent au loin vers le S. On traverse ensuite une plaine verdoyante et boisée, arrosée par cette rivière et plusieurs ruisseaux descendant du revers E. du mont Rigani, et l'on arrive (1 h.) au faubourg, et, quelques minutes après, à la ville de :

Naupacte (les khanis sont mauvais et les habitants peu hospitaliers ; on loge ordinairement dans le faubourg). — Naupacte (Ναύπακτος, nommée *Epakto* par les Grecs modernes, et *Lépante* par les Italiens) était une des principales villes des Locriens Ozoles, et son port passait dans l'antiquité pour le meilleur de la côte N. du golfe.

L'an 455 av. J.-C., les Athéniens, maîtres de Naupacte, y établirent les Messéniens, expulsés de leur pays par les Spartiates. Cette ville leur servit de quartier-général pendant la guerre du Péloponèse. Après la bataille d'Ægos-Potamos, les Locriens chassèrent les Messéniens et reprirent la ville. Naupacte tomba au pouvoir des Achéens et ensuite d'Epaminondas. Philippe la donna aux Etoliens, qui la défendirent courageusement pendant deux mois contre les Romains (191). Elle fut détruite par un tremblement de terre, sous le règne de Justinien. La célèbre bataille navale à laquelle Lépante a donné son nom n'eut pas lieu dans le golfe, mais près des îles Kourzolaires, à l'embouchure de l'Achéloüs (*V.* R. 24).

L'aspect de Naupacte est des plus pittoresques. Ses vieilles murailles vénitiennes, crénelées et délabrées, s'élèvent jusqu'au sommet d'une haute colline, détachée du mont Rigani, pour rejoindre une forteresse qui domine la ville. La colline, qui par une pente très-

escarpée descend jusqu'à la mer, est coupée par des murs transversaux en plusieurs enceintes qui communiquent entre elles. La ville, renfermée dans l'enceinte inférieure, s'étend modestement au pied de la colline, et semble disparaître au milieu de ce luxe de fortifications.

Un mur crénelé et à moitié détruit par les vagues défend Naupacte du côté de la mer. Le port est petit et de forme circulaire, avec une entrée assez étroite, flanquée de deux tourelles: le peu de profondeur de l'eau ne le rend accessible qu'à des barques de petites dimensions.

La ville, encombrée de ruines de mosquées et de maisons turques, renferme cependant un certain nombre d'habitations propres et élégantes. Les seuls vestiges de la ville antique se trouvent dans les fortifications, qui reposent en plusieurs endroits sur des fondations helléniques.

En sortant de Naupacte, la route suit une belle plage sablonneuse et atteint (1 h. 35) le **château de Roumélie.** Cette vieille forteresse vénitienne, située à l'extrémité du promontoire Anti-Rhium, n'est séparée du château de Morée sur la côte opposée que par un détroit large de 2 kilom. Elle n'a plus d'importance militaire, et n'est occupée que par quelques soldats oisifs. On trouve tout auprès un misérable hameau et un bon khani avec une jolie petite tonnelle.

Au delà du château de Roumélie; on longe le rivage jusqu'à (1 h.) la *Kaki-Scala*, ou chemin en corniche taillé dans les escarpements du mont Klokova. La difficulté du chemin est rachetée par une belle vue du golfe de Patras et des montagnes de la Morée jusqu'au triple sommet du mont Olonos. On redescend (1 h. 15) par un sentier bordé de plantes épineuses, à droite duquel on observe trois tumuli; on entre bientôt dans (45 m.) la petite vallée de Gavro-Limni, ombragée de chênes, d'oliviers, de myrtes et de platanes. Un khani, fort mal approvisionné, forme la seule station qu'on trouve à plusieurs lieues à la ronde. On contourne, à travers des taillis épais, les pentes N. du mont Varassova, et l'on arrive dans (1 h.) la vallée de l'Evénus (auj. *Fidaris*), dont on suit la rive gauche jusque près de (1 h. 15) *Mavromati*, et que l'on traverse bientôt à gué (15 m.) Le fleuve est ici divisé en plusieurs cours d'eau, et la plaine est couverte de rizières et remplie de fondrières.

A droite, sur une des dernières collines du mont Zygos, au lieu dit *Kurt-Aga*, Leake a signalé des ruines qu'il considère comme les restes de l'antique **Calydon**, la ville la plus célèbre de l'Etolie aux temps héroïques. La chasse du sanglier de Calydon fut une des premières occasions qui réunirent les chefs de la Grèce. On connaît l'histoire de Méléagre, de la chasseresse Atalante, de Déjanire, de Tydée, père de Diomède. Les Calydoniens prirent part à la guerre de Troie, mais leur ville est à peine mentionnée dans les temps historiques. De 391 à 371 les Achéens, aidés des Spartiates, et les Acarnaniens s'en disputèrent la possession. Elle paraît avoir eu quelque importance au temps de César et de Pompée, mais Auguste transporta ses habitants à Nicopolis (*V.* R. 23). Les ruines de Kurt-Aga consistent dans une enceinte de 3 à 4 kil. de circuit: l'Acropole est du côté de l'E. et domine le cours de l'Evénus. Du côté du N. les murailles rejoignent les pentes du mont Zygos. En dehors de cette enceinte, Leake a signalé les restes d'un édifice oblong, construit de pierres quadrangulaires, et qu'il considère comme le soubassement du temple d'Artémis Laphria, décrit par Strabon. C'est un peu au N. de Calydon, que la tradition mythologique plaçait le point où le centaure Nessus avait franchi l'Evénus avec Déjanire.

Du gué de l'Evénus, on gagne à travers une plaine marécageuse (2 h.) la ville de

Missolonghi (9 h. de Naupacte). —*Histoire.* La guerre de l'indépendance de la Grèce a immortalisé le nom de Missolonghi, auparavant inconnu dans l'histoire. Cette ville fut assiégée une première fois, en 1822, par le pacha Omar-ben-Vrioni, qui commandait une armée de 14,000 hommes. Elle n'était alors protégée que par une mauvaise enceinte sans bastions, avec un fossé de 7 pieds de large sur 4 de profondeur. Ses défenseurs, sous les ordres de Mavrocordato, étaient au nombre de 500 hommes; ils n'avaient que 14 vieux canons, et manquaient de munitions et de vivres. Ils soutinrent pourtant la lutte pendant deux mois, et les Turcs se virent forcés de lever le siége. Cette glorieuse défense releva le courage des Grecs dans les districts voisins, et les fortifications de la ville furent réparées et augmentées. Au mois d'avril 1825, Reschid Pacha vint mettre une seconde fois le siége devant Missolonghi avec une armée de 14,000 hommes, tandis que le Capitan-Pacha la bloquait par mer avec son escadre. Au mois de janvier 1826, Ibrahim-Pacha, lui-même, vint joindre Reschid-Pacha avec une armée de 20,000 Egyptiens : toutes les forces de l'empire ottoman semblaient concentrées sur cette petite ville, qui comptait au plus 5,000 défenseurs. Pendant dix mois, les héros grecs supportèrent les fatigues de la défense et les horreurs de la famine, sans espoir de secours. La ville n'était plus qu'un monceau de ruines. La garnison était réduite à 3,000 h. et la population de la ville à 6,000 âmes, comprenant surtout des femmes et des enfants. Le 22 avril, ils tentèrent de s'échapper pendant la nuit, plaçant au milieu d'eux les femmes habillées en hommes et armées. Mais Ibrahim prévint leur dessein ; 2,000 Grecs seulement purent se faire jour à travers les Ottomans et gagner les montagnes. Les autres se préparèrent alors à mourir : après avoir défendu la ville pied à pied, ils attirèrent les Ottomans jusque sur la poudrière, dont l'explosion ensevelit vainqueurs et vaincus sous une ruine commune.

C'est près de Missolonghi, qu'en 1823, mourut le héros souliote Marco Botzaris, à la suite de cette entreprise audacieuse dans laquelle, avec 300 palicares, il pénétra la nuit jusqu'à la tente de Moustapha-Pacha, au milieu d'un camp de 14,000 hommes.

C'est aussi à Missolonghi que mourut, en 1824, lord Byron, épuisé par les fatigues, les privations et l'influence délétère de ce pays marécageux.

Missolonghi n'est actuellement qu'une ville insignifiante, entourée d'une enceinte de remparts assez vaste. Tout ce qui existe aujourd'hui est moderne. — Près de la porte occidentale, on montre trois tombeaux célèbres, le tumulus élevé aux défenseurs de Missolonghi, le tombeau où fut enfermé le cœur de lord Byron, et le tombeau de Marco Botzaris, surmonté d'une statue de marbre blanc, donnée en 1835 par notre grand statuaire David d'Angers. La statue représente une jeune fille déchiffrant sur le sol le nom de Botzaris : les Grecs l'ont odieusement mutilée en montant sur le piédestal. Les murs baignent dans un bras de mer, ou plutôt dans une lagune sans profondeur, qui n'est navigable que pour des barques ; aussi les navires du *Lloyd* ne peuvent pas dépasser l'îlot de Hagios Sosti, où touchent : le mercredi, le bateau venant de Corfou, et le samedi, le bateau venant de Patras.

De Missolonghi à Thermos, Stratos, Vonitsa, Actium et Prévesa (*V*. R. 23). — A Ætoliko, Œnia, Dragomeston, etc. (*V*. R. 24).

ROUTE 23.

DE MISSOLONGHI A VONITSA ET PREVESA.

PAR VRAKHORI.

4 à 5 j.— On couche à Vrakhori, à Lépénou où à Makhalas, à Karavasara et à Vonitsa.)

Au sortir de Missolonghi, on se dirige du côté du N. et l'on chemine sur une chaussée étroite, entre de vastes marécages et les pentes boisées du mont Aracynthos (*Zygos*). On rencontre bientôt, à l'extrémité de la plaine, au lieu dit *Gyfto-Kastron* (1 h.), des ruines helléniques qui, selon Leake, marquent l'emplacement de l'antique **Pleuron**, rivale de Calydon dans les temps héroïques. Ses habitants, sous le commandement de Thoas, prirent part à la guerre de Troie. Elle fut détruite par Démétrius II (239-229 av. J.-C.), et remplacée par une nouvelle Pleuron, qui fut une des villes importantes de la ligue Achéenne. C'est à cette seconde ville que répondent, selon Leake, les ruines situées un peu plus haut sur un des contre-forts du mont Zygos, et connues dans le pays sous le nom de τὸ Κάστρον τῆς Κυρίας Εἰρήνης (le château de la dame Irène, sans doute d'après le nom d'une princesse byzantine). Ces ruines comprennent une enceinte de 2 à 3 kil. de circuit, au milieu de laquelle on remarque un théâtre de 30 mèt. de diamètre, et au-dessus une citerne creusée dans le roc, qui n'a pas moins de 30 mèt. de long, sur 21 mèt. de largeur et 2 mèt. 15 de profondeur. Quelques fûts de colonnes doriques semblent avoir appartenu à un temple. — Au delà de Pleuron, on chemine sur les hauteurs du mont Zygos, couvertes de belles forêts de chênes et de châtaigniers, et l'on atteint (2 h. 45) le v. de

Kérassovo, situé sur un plateau couvert de vignobles et de jardins. Un peu plus loin, au N., on découvre la plaine et les lacs de Vrakhori. Le plus oriental et le plus considérable de ces lacs, nommé lac *Trichonis* dans l'antiquité, et aujourd'hui lac de *Vrakhori* ou d'*Apokyro*, forme une belle nappe d'eau, entourée de montagnes couvertes de superbes forêts. Le second, nommé lac d'*Angélo-Kastron*, et anciennement lac d'*Hyria*, est beaucoup moins considérable et touche à la plaine marécageuse de Vrakhori : enfin à l'extrémité O. de cette plaine et au delà de l'Achéloüs, on voit un troisième lac nommé lac *Ozéros*.

Après être descendu des hauteurs du mont Zygos, à travers de belles forêts jusqu'au (1 h. 45) Khani de **Lefka**, (auquel aboutit aussi le chemin d'Ætoliko par la route du défilé (Klisoura); on traverse sur une chaussée pavée les terrains marécageux qui séparent les deux lacs; l'on franchit (1 h. 15) la rivière Erimitza et l'on arrive à (1 h. 30)

Vrakhori (8 h. de Missolonghi, l'ancienne **Agrinion**, qui, en 314, s'unit aux Acarnaniens et à Cassandre contre les Etoliens. Ceux-ci vinrent ensuite assiéger Agrinion et massacrèrent la plus grande partie de la population. La ville turque de Vrakhori, prise et reprise plusieurs fois pendant la guerre de l'indépendance, a eu beaucoup à souffrir et ne présente rien de remarquable.

Excursion aux ruines de Thermos et au mont Panætolicon. — On revient vers l'E., dans la direction du lac Trachonis, et l'on franchit (45 m.) l'Erimitsa; puis (10 m.) on tourne à gauche et l'on s'élève au N.-E. sur des pentes escarpées, couvertes d'un bois épais de chênes, d'yeuses et de houx, jusqu'au hameau de (1 h. 15) *Vlokhos*, où se trouvent les ruines de **Thermon** ou **Thermos**, ancienne capitale de l'Etolie, où se tenait l'assemblée générale de la ligue étolienne. Cette ville fut surprise et pillée en 218 av. J.-C. par Philippe V de Macédoine, qui la

détruisit un peu plus tard, vers l'an 206. Les ruines de la ville s'étendent entre le hameau de Vlokho et le couvent. L'enceinte présentait un développement de 3 à 4 kil. Sa forme est celle d'un triangle dont l'Acropole occupe le sommet. De chaque côté la colline est isolée par un ravin profond. C'est du côté de l'O. que les murs sont le mieux conservés. On voit au milieu de l'enceinte les restes d'un édifice public, qui ne forment plus qu'une pyramide carrée de pierres informes. L'emplacement de l'Acropole est de forme ovale. A l'E., au delà du ravin, s'étendent les pentes du mont Panætolicon (mont Viéna ou Kyria Eugénia). On peut redescendre le long du ravin, par un sentier très-roide jusqu'au (1 h. 15) v. de Kénourio, d'où l'on va visiter, près du (30 m.) v. de Kouvélo, les ruines d'un palæokastron hellénique sur une des dernières collines du mont Panætolicon. A 1 h. 30 plus loin, au bord du lac, on trouve encore d'autres ruines. Les montagnes s'élèvent à pic au-dessus de l'extrémité S.-E. du lac. On revient directement de Kouvélo à Vrakhori en 2 h.

En quittant Vrakhori, on reprend la chaussée pavée dans la direction du N.-O., on passe par (45 m.) *Zapandi*, ancien village turc presque abandonné, puis, traversant des makis épais, on arrive (1 h. 30) aux bords de l'Achéloüs, divisé en trois branches que l'on passe à gué, non loin des ruines de (15 m.)

Stratos, ancienne capitale de l'Acarnanie, bâtie sur une colline, qui domine au N. la grande plaine où serpente l'Achéloüs. Stratos fut l'alliée d'Athènes pendant la guerre du Péloponèse, et repoussa, en 429, une attaque des Ambraciotes unis aux Péloponésiens. Elle tomba plus tard au pouvoir des Etoliens, qui surent la défendre contre Philippe V et Persée. Mais les Romains la leur enlevèrent et la rendirent à l'Acarnanie.

Les ruines de Stratos forment une enceinte de 3 à 4 kil. de circuit. Le côté E. longe la rive du fleuve; à l'angle S.-E. on remarque une petite porte; à 30 mèt. au-dessous on trouve les fondations d'un temple ou d'un port. A moitié chemin entre la porte et le sommet de l'enceinte, Leake a reconnu dans un creux les restes d'un théâtre de 30 mèt. de diamètre, qui semble avoir eu trente rangées de gradins. Le sommet N.-O. paraît avoir porté une petite citadelle, peu élevée et dominée par les hauteurs environnantes.

On peut trouver un gîte au v. de *Lépénou* que l'on aperçoit sur la colline en face, à 45 m. de Stratos, ou bien, continuant à suivre la chaussée dans la plaine, au pied des collines, gagner (2 h.) le défilé de Makhalas et la fontaine Kouvara, et passer la nuit au v. de ***Makhalas***, situé à 45 m. sur la hauteur à l'O.

Au delà du défilé de Makhalas, on traverse une petite plaine, et l'on arrive au bord du *lac de Valto*, qui porte aussi le nom de lac Rios dans sa partie S., et de lac d'Ambrakia dans sa partie N. On suit pendant 3 h. la rive O. Le v. d'Ambrakia (qu'il ne faut pas confondre avec l'antique Ambracie ou Arta), s'élevait sur une colline escarpée de la rive O. du petit lac; ce village est aujourd'hui complétement abandonné pour le petit port de (1 h.)

Karavasara (8 h. 30 de Vrakhori), (par corruption du turc Karavanseraï), bâti sur une baie profonde, qui forme l'angle S.-E. du golfe d'Arta. Cette petite ville marque, selon l'état-major français, l'emplacement de l'antique ***Amphilokhikon-Argos***, fondée par l'Argien Amphilochus, fils d'Amphiaraüs, à son retour de Troie : c'était la seule ville du district qui fût considérée comme grecque. Les Acarnaniens et les Ambraciotes s'en disputèrent la possession, appe-

lant à leur aide, les premiers les Athéniens, les seconds les Spartiates. En 426, le général athénien Démosthène battit les Spartiates près d'Olpæ, surprit les Ambraciotes dans un étroit défilé et en fit un grand carnage. Il aurait pu après ce succès s'emparer d'Ambracie, mais les Acarnaniens, se défiant déjà des Athéniens, refusèrent de le suivre et se hâtèrent de conclure la paix avec leurs ennemis.— Sous les successeurs d'Alexandre, cette ville tomba aux mains des Etoliens, et fut plus tard occupée par le général romain Fulvius. Après la bataille d'Actium, Auguste transporta les habitants d'Argos dans sa nouvelle ville de Nicopolis.

Leake place Argos à 2 h. plus au N. sur la route de Karavasara à Arta, dans la plaine de Vlika, au v. moderne de Neokhori. Arapis représente Olpæ, et le défilé de Macrinoro serait celui où Démosthène surprit les Ambraciotes. Karavasara serait au contraire l'antique *Limnæ*, mentionnée dans l'expédition que Philippe V de Macédoine entreprit contre les Etoliens, en 218. Les ruines helléniques qu'on trouve au S.-E. de Karavasara et à Néokhori ne suffisent pas pour résoudre la question.

De Karavasara, on peut se rendre en 12 h. à Arta par le défilé de Makrinoro. — De Karavasara, on peut aussi, en 3 ou 4 jours, par de mauvais chemins de montagnes, rejoindre les Thermopyles, en passant par Hagios Vlasis, Karpénision, et Patradjik (Hypate). Cette route n'offre pas d'antiquités intéressantes, et elle est peu sûre.

Au delà de Karavasara, on se dirige vers l'O. et l'on gravit les montagnes du Xiromeros. Puis on redescend sur la baie et au (2 h. 15) v. de *Loutraki*, que M. Wolfe considère comme l'antique Limnæa. Loutraki est un hameau de quelques maisons ombragées de beaux platanes. On continue à suivre une route bien boisée, qui court à une certaine élévation le long du golfe d'Arta, sur lequel on a souvent de charmants aperçus ; on laisse à droite les caps Paléonisi, Valéry et Gélada. Des hauteurs de ce dernier, on découvre la baie et la ville de (5 h.) :

Vonitsa. Cette ville, que l'état-major français considère à tort comme l'antique *Anactorion*, a longtemps appartenu aux Vénitiens; elle fut cédée aux Français par le traité de Campo-Formio, et occupée par eux en 1797 ; Ali-Pacha la leur enleva; elle est aujourd'hui le chef-lieu de l'Acarnanie. A l'entrée de la ville, on voit les restes d'une redoute construite par les Français. La citadelle, bâtie sur une colline élevée, est un vieux château vénitien qui tombe en ruines : on y jouit d'une belle vue sur le golfe d'Ambracie. La ville était divisée par les Vénitiens en trois quartiers : *Recinto*, au S.-O., compris entre deux murailles qui descendent de la citadelle vers des marécages ; *Borgo*, à l'O. de la citadelle, et *Boccale*, séparé de Borgo par des jardins, et s'étendant vers l'E. sur les bords du golfe. Au N. est le faubourg abandonné de Myrtari avec les ruines d'un monastère. Les maisons de Vonitsa sont entourées de jardins. La baie est profonde et sûre.

De Vonitsa on peut, en 5 ou 6 h., se rendre dans l'île et à la ville de Sainte-Maure (*V.* ch. IV), séparée du continent par un canal fort étroit.

Excursion à Actium et à Prévésa. (3 à 4 h. pour aller).—On sort de Vonitsa du côté de l'O, et l'on arrive (1 h. 30) au bord de la baie de Prevesa, comprise entre le cap Panagia ou cap Madonna et le cap de la Punta. C'est sur cette baie que s'élevait l'antique *Anactorion*. On entre (45 m.) sur le promontoire de la *Punta*, où cesse le territoire grec : les traités ont conservé à la Turquie cette langue de terre pour lui assurer l'entrée du golfe d'Arta. On atteint bientôt

(30 m.) le célèbre rivage d'**Actium**, qui s'étend en face de la côte d'Épire et de la ville de Prevesa. On trouve sur ce rivage deux forts, une église, un moulin et quelques ruines. Il n'y eut jamais à proprement parler de ville d'Actium, mais un temple d'Apollon Ἄκτιος ou Ἀκτιακός (Apollon du rivage). Le détroit, qui forme l'entrée du golfe d'Arta, n'a pas plus d'un kilomètre de large. C'est là qu'eut lieu la grande bataille navale gagnée par Octave sur Antoine et Cléopatre, le 2 septembre de l'an 31 av. J.-C. La flotte d'Antoine occupait la baie de Prevesa : en essayant d'en sortir, sur les instances de Cléopâtre; Antoine rencontra la flotte d'Octave et fut forcé d'accepter la bataille. La reine d'Égypte parvint à s'échapper au milieu de l'action, Antoine la suivit, abandonnant la victoire et l'empire du monde à son rival, qui fit élever sur la rive de l'Épire la ville de Nicopolis, à 5 kil. au N. de Prevesa. (Pour Prevesa et Nicopolis, v. TURQUIE D'EUROPE.)

ROUTE 24.

DE MISSOLONGHI A VONITSA

PAR ÆTOLICO ET DRAGOMESTON.

(3 j. On couche à Dragomeston et Katouna.)

De Missolonghi, on peut se rendre en 2 h., en barque, par les lagunes, et en 2 h. 30 par terre, à la petite ville de **Ætoliko** ou **Anatoliko**, bâtie sur une île à l'entrée du golfe du même nom (ancien lac Cynia ?), qui communique avec les lagunes de Missolonghi. La petite ville occupe toute l'île; elle est réunie à la terre ferme par une chaussée et un pont de bois : comme Missolonghi, elle a beaucoup souffert pendant la guerre de l'indépendance. Ses habitants font un commerce assez actif, et cultivent les deux rives du canal.

D'Ætoliko, on se rend au v. de (1h. 25) *Néokhori* ; on traverse l'Achéloüs (*Aspro-Potamo*), et l'on arrive à (30 m.) :

Katokhi, v. de cent familles, situé sur la pente de la chaîne de collines qui surgit au milieu des terrains d'alluvion de l'Achéloüs. La fable d'Achéloüs luttant contre Hercule et de la corne d'abondance se rapportait sans doute aux travaux entrepris pour régler son cours. On voit à Katokhi une ancienne église de St-Pandeleimon, qu'on attribue à Théodora, femme de l'empereur Justinien. Une tour bâtie sur un roc, au milieu du rivage, paraît remonter à la même époque.

A l'O. de Katokhi, on trouve sur une colline isolée les ruines de (1 h.)

Œnia, ou **Œniadæ** (aujourd'hui *Trikardo-Kastron*), une des villes importantes de l'Acarnanie, fondée par le héros étolien Œneus. En 455, les Messéniens de Naupacte et les Acarnaniens s'en disputèrent la possession. Œnia sut repousser en 454 une attaque de Périclès. Dans la guerre du Péloponèse, ce fut la seule ville d'Acarnanie qui se prononça contre Athènes : en 424, le général Démosthène la fit rentrer dans l'alliance avec les autres Acarnaniens. Prise par les Etoliens au temps d'Alexandre le Grand, par Philippe V de Macédoine en 219, Œnia fut occupée en 211 par le général romain Valérius Lævinus. En 189, elle fut rendue à l'Acarnanie, et cessa d'être mentionnée dans l'histoire.

Les ruines d'Œnia occupent le sommet d'une colline isolée de toutes parts, au milieu des alluvions de l'Achéloüs et des marécages qui représentent l'ancien lac Lezini. L'enceinte a 3 ou 4 kil. de tour; ses murs, dans un excellent état de conservation, sont un des plus beaux exemples de construction polygonale. Les portes sont surtout remarquables, et montrent comment on arrivait à faire les voûtes dans ce système de construction. Un large passage voûté, creusé obliquement dans la mu-

raille, descendait au N., vers le port, situé sur un canal, ou crique profonde, qui s'ouvrait dans la mer, en face de l'île de Pétala. Du côté de l'O., on signale une vaste citerne, qui paraît creusée par la nature. Au milieu de l'enceinte, Leake a reconnu les restes d'un théâtre.

De la colline d'Œnia, on jouit d'une vue fort étendue sur la mer et les terrains environnants, au milieu desquels surgissent comme des îles, au S. le mont Koutzolari, à l'O. le mont Kounouvina, et au N. la colline qui porte le monastère de Lezini. Au N.-O. s'élève le mont Khalkitsa, qui sépare la plaine de Lezini de celle de Dragomeston. En mer, au N., sont semées les îles Kourzolaires et Dragonera, autrefois îles *Échinades*, souvent mentionnées par Homère, Hérodote, Strabon et Pausanias. Le groupe du S. portait plus spécialement le nom de *Oxeiæ*, ou *Strofès*. Le nom de *Kourzolaires* leur a été donné par les Vénitiens. C'est entre ces îles et la côte qu'eût lieu la grande bataille navale dite de *Lépante*, remportée en 1571 sur les Turcs par don Juan d'Autriche.

De Trikardo-Kastron, on descend à l'O., dans la plaine, et, près (30 m.) d'un moulin, on peut s'embarquer sur un bras de l'Achéloüs, qui débouche (1 h.) dans la mer, en face de l'île Pétala, fertile et giboyeuse. Une navigation de 4 l., entre les îles Dragonéra et la côte, conduit au fond de la baie de Dragomeston. A moitié chemin, on rencontre le petit port de **Platiali**, qui représente pour Leake l'ancien port de Pandeleimona. L'état-major français place au contraire ce port un peu plus loin, dans une petite baie étroite, au fond de laquelle s'élève une colline couronnée de ruines, que Leake considère comme l'antique Astakos. L'état-major français place Astakos au fond même de la baie de Dragomeston, et Kiépert aux ruines de St-Elias, sur les pentes du mont Véloutzi, entre la baie et le v. de Dragomeston, situé à 1 h. 15 dans les terres.—Pour se rendre par terre d'Œnia à Dragomeston, il faudrait revenir à Katokhi, remonter l'Achéloüs jusqu'à Gouria et Podolovitsa, et traverser les montagnes du Xiromeros (environ 9 h. de route).

Dragomeston est le plus gros v. de la vallée. De là par *Vasilopoulo* et *Makkairas* on gagne (4 h.) *Skirtou*, v. près duquel on trouve sur une colline le Palæo-Kastron de *Porta*, vaste enceinte de ruines hélléniques, et le monastère de Lykovisa. Au delà de Skyrtou, on se dirige vers le N., à travers une large vallée; près de (1 h 30) la chapelle Hagios Georgios, on laisse à droite quelques ruines helléniques, et à gauche la vallée d'*Aëtos*.

Du (45 m.) village abandonné d'Aëtos, où l'on ne voit qu'un château moyen-âge, un chemin de montagne conduit (2 h.) dans la plaine et sur la petite baie de (1 h.) **Mitika**. A 1 h. au N. de la petite ville, des ruines fort anciennes, de construction cyclopéenne et hellénique, nommées aujourd'hui le Palæokastron de *Kandili*, marquent l'emplacement de l'antique *Alyzea*. La baie d'Alyzea fut, en 374 av. J.-C., le théâtre de la victoire navale remportée par l'Athénien Timothée sur les Lacédémoniens.

Continuant à se diriger vers le N., on arrive à (3 h.) :

Katouna, gros v. où l'on peut trouver un gîte, et d'où, longeant un petit lac, puis, traversant une région montagneuse, on rejoint (3 h.) la baie de Loutraki.— De Loutraki à Vonitsa (5 h.) *V*. R. 23.

ROUTE 25.

D'ATHÈNES A CORINTHE

PAR MÉGARES ET LES ROCHES SCIRONIENNES

(2 j., 17 à 18 h.—On couche à Mégares.)

1° D'Athènes à Eleusis (v. Route 4, 6°) 4 h. de route. — On passe au N.

au pied des hauteurs calcaires qui portaient l'Acropole d'Eleusis. On voit à droite et à gauche quelques débris helléniques, qui ressemblent à des tombeaux. Puis, laissant à droite (30 m.) la route du Cithæron, on se dirige au S. en contournant l'extrémité des hauteurs d'Eleusis, pour traverser une petite plaine marécageuse qui les sépare du mont Trikéri ou Kératà, sur lequel la route s'élève bientôt en pente douce. Le rivage devient de plus en plus étroit; le sentier, qui présente les traces d'une voie antique, monte et descend, s'enfonce dans les bois ou se rapproche du bord de la mer, offrant à tout moment de beaux aspects sur le canal de Salamine. Après une descente rapide on entre dans la plaine de Mégares, couverte d'oliviers. La plaine n'a point de cours d'eau, mais la terre est bonne et argileuse. Vers l'O., une chaîne de collines la sépare de la baie de Livadostro; au N. elle est protégée par un chaînon du Cithæron sur lequel on découvre entre deux rochers magnifiques le défilé de Kandili, où passe un sentier qui mène de Mégares à Eleuthères. Une petite chaîne de collines au S. dérobe bientôt la vue de la mer, et l'on ne tarde pas à apercevoir les deux hauteurs occupées par l'ancienne ville de

Mégares (τὰ Μέγαρα) (4 h. d'Eleusis).—*Histoire*: les traditions relatives à la fondation de Mégares sont très-confuses et controversées. Les noms de Car, fils de Phoronée, de Nisus, fils de Pandion, et de Mégaréus, fils de Neptune, se retrouvent dans le nom de la ville elle-même et dans ceux des deux acropoles Caria et Alcathoüs, et du port de Nisée. Minos, roi de Crète, s'en empara, grâce à la trahison de Scilla, fille de Nisus. Hypérion, fils d'Agamemnon, fut le dernier roi de Mégares qui adopta après lui le gouvernement populaire. Le premier événement positif dans les temps historiques est la conquête de Mégares par les Doriens du Péloponèse. Repoussés de l'Attique après le dévouement de Codrus, les Doriens conservèrent cependant Mégares, qui resta pendant longtemps soumise à la suprématie de Corinthe. Ce ne fut qu'après de longues luttes qu'elle parvint à conquérir son indépendance, et dès lors, sa position intermédiaire entre le Péloponèse et la Grèce propre lui donna une importance de plus en plus grande. Au VIIe siècle av. J. C. c'était une des villes les plus florissantes de la Grèce, et elle comptait de riches colonies. Elle avait fondé, en 728, Mégares Hybléenne et Sélinonte en Sicile, en 712, Astacus en Bythinie, en 675, Cyzique dans la Propontide, en 676 et en 657, Chalcédoine et Byzance à l'entrée du Bosphore. La démocratie se substitua bientôt à l'oligarchie des conquérants Doriens. Théagène, chef populaire qui devint tyran de 630-600, embellit la ville et construisit l'aqueduc, qui existait encore au temps de Pausanias. Après lui, les partis aristocratique et démocratique se disputèrent le pouvoir. Mégares eut de fréquents démêlés avec Athènes, surtout au sujet de Salamine. On sait par quel stratagème Solon enleva cette île aux Mégariens. (*V.* p. 127.) Ceux-ci prirent une part assez glorieuse aux guerres médiques, ils combattirent à l'Artemisium, à Salamine et repoussèrent les Perses de leur territoire. 3000 Mégariens assistaient l'année suivante à la bataille de Platée. Une querelle avec Corinthe décida Mégares à recevoir une garnison athénienne : alors furent construits les longs murs qui joignaient la ville au port de Nisée. Mais, dix ans plus tard, les Mégariens, aidés par les Péloponésiens, chassaient les Athéniens : ceux-ci, pour se venger, établirent une espèce de blocus qui ruinait Mégares, et devint une des causes principales de la guerre du Péloponèse. Cette guerre détruisit pour longtemps la prospérité de Mé-

gares. Son territoire fut ravagé tous les ans, son port bloqué par les flottes athéniennes, qui établirent en 427 une station permanente dans l'île de Minoa, située en face de Nisée. En 424, le parti démocratique livra aux Athéniens les longs murs et Nisée, mais la ville de Mégares fut sauvée par Brasidas, général spartiate, qui rétablit le parti aristocratique dans la ville. Quelques mois après, les Mégariens enlevèrent aux Athéniens les longs murs qu'ils rasèrent de fond en comble. Les Athéniens conservèrent Nisée et Minoa, qu'ils réunirent par une chaussée construite dans la mer. — A partir de cette époque, Mégares est rarement nommée dans l'histoire. Elle se soumet à Philippe après la bataille de Chéronée. Après la mort d'Alexandre, elle reconnaît successivement l'autorité de Cassandre, de Démétrius Poliorcète et des rois de Macédoine. Aratus l'associe à la ligue achéenne, et Métellus la prend sans coup férir. Elle est mentionnée par Strabon, décrite par Pausanias et embellie par Adrien. Au v[e] siècle, ses fortifications sont réparées par Diogène, général de l'empereur Anastase, mais à partir de cette époque elle tombe en décadence.

Mégares a donné naissance au poëte élégiaque Théognis et au philosophe Euclide, disciple de Socrate, qui fut le chef de l'école mégarique, renommée surtout pour l'étude de la dialectique. Les Mégariens étaient célèbres par leur gaieté (*megarensis risus*) ; c'est chez eux, dit-on, que la comédie a pris naissance. Leur caractère a été souvent tourné en ridicule et peut-être calomnié par les poëtes athéniens.

État actuel. — « Les deux collines appelées Karia et Alcathoüs, dit M. Burnouf, sont faciles à reconnaître d'après les donnés de Pausanias et de plusieurs autres auteurs, mais on ne sait comment leur distribuer leurs noms. La ville moderne occupe la plus occidentale des deux collines, qui est aussi la plus haute, et s'étend principalement sur son flanc méridional. Cette hauteur est très-régulière et les maisons de Mégares, construites sans toit, s'élèvent en étages jusqu'à son sommet. Derrière elle dominent les monts Géraniens auxquels elle se rattache par des éminences non interrompues, comprises entre deux grands et profonds ravins. La ville moderne était fort étendue naguère ; aujourd'hui le plus grand nombre de ses maisons sont ruinées, et celles que les Mégariens ont rétablies sont jetées comme au hasard parmi les décombres. Cependant ses habitants passent pour riches ; c'est une population grecque et peut-être dorienne. » On cite les Mégariennes pour la beauté de leur type.

Des temples décrits par Pausanias, et de l'aqueduc de Théagènes, il ne reste aucun vestige : la fontaine des nymphes Sithnides, qui alimentait la ville, était sans doute la grande fontaine au N. de la ville, où les filles de Mégares vont encore à présent puiser l'eau dans des cruches de terre d'une forme antique. On voit encore « les restes d'une enceinte pélasgique que l'on suit aisément à travers les ruines modernes et dont il subsiste encore de grands morceaux ; quelques tronçons de colonnes dispersés çà et là dans les rues et à la porte des églises; quelques fondations d'édifices dans la partie basse de la ville; enfin, et surtout, les restes des grands murs et quelques parties du fort de Nisée. Trois statues sont conservées à la Mairie, une quatrième est couchée sur le sable près de la mer; aucune d'elles n'offre un grand intérêt. »

On n'est pas exactement fixé sur la position exacte du port de Nisée et surtout de l'île de Minoa. Les lieux ne répondent plus à la description des auteurs anciens. En effet il n'y a pas d'île en face du rivage, à moins que ce ne soit celles qu'on aperçoit en face du promontoire rocheux de Tikho. Mais

celles-ci sont séparées du rivage par un bras de mer trop large et trop profond, pour qu'on ait jamais pu y jeter un pont. Il est donc très-probable, comme l'a établi M. Spratt, que l'île de Minoa n'est autre que la colline rocheuse, qui s'élève sur le rivage au S. de Mégares, et qui sans doute a été réunie à la terre ferme par les alluvions. Cette colline est couronnée d'une vaste ruine hellénique; à l'E. quelques restes de colonnes et des fondations indiquent l'emplacement de Nisée. M. Spratt croit même avoir retrouvé des restes de l'ancienne chaussée, qui l'unissait à l'île de Minoa. (V. Smith, *Dict. of Gr. and Rom. geogr.*)

Il faut environ une demi-heure pour se rendre de la ville à la mer en suivant les longs murs.

On peut, en prenant une barque, aller visiter, sur le promontoire le plus voisin de l'île de Salamine, le célèbre couvent de Phanéromeni. (*V.* p. 76.)

En sortant de Mégares, on s'avance vers la montagne qu'on aborde par le N. E., on traverse (10 m.) un ravin profond et rempli d'arbres, au delà duquel commence une montée très-rude, qui aboutit à (15 m.) une crête d'où l'on découvre la mer; puis on redescend à travers des rochers accidentés. Le sentier incline fortement vers la droite, et garde jusqu'à l'isthme une direction parallèle au rivage. Il est taillé en corniche sur le flanc de la montagne, et présente quelques mauvais pas, surtout aux endroits où les torrents l'ont emportés en partie. Il est alors prudent de descendre de cheval. D'un côté on est dominé par les grands rochers verticaux du mont Géranien, de l'autre on aperçoit la mer sous ses pieds à une grande profondeur, à travers les arbres résineux qui bordent la route. C'est là le fameux passage de la *Kaki-Scala* ou des **Roches Scironides**, d'où le brigand Sciron précipitait les voyageurs dans les flots : mais on a singulièrement exagéré ses difficultés. « La route dure ainsi pendant plus de deux heures, dit M. Burnouf, tantôt s'élevant très-haut sur le flanc de la montagne (200 mèt.), tantôt descendant jusqu'au sable du rivage. Elle n'est réellement dangereuse en aucun endroit, elle est belle partout. » On construit d'ailleurs une nouvelle route, qui sera praticable aux voitures. On atteint enfin (2 h. 35)

« **Kinéta**, v. ruiné et poste de gendarmerie, situé dans une petite plaine au bord de la mer. Continuant à suivre une plage assez bien boisée, on rencontre (1 h. 45) la chapelle d'*Hagios Théodoros*, qui occupe sans doute la position de l'ancien port de **Krommyon**. Il n'y a pas de ruines remarquables ni aucun reste de port, et le rivage semble avoir éprouvé, depuis les temps anciens, une de ces élévations de niveau, signalées par la commission scientifique de Morée. On traverse (1 h.) une plaine assez profonde; on rencontre près d'un hameau ruiné (50 m.) l'emplacement de l'antique **Sidus**, et l'on arrive à (20 m.)

Kalamaki (7 h. de Mégares). Ce hameau, qui répond sans doute à l'antique *Schœnus*, un des trois ports de Corinthe, a pris quelque importance depuis que le Lloyd autrichien y a établi une relâche pour ses bateaux à vapeur; le lieu est insalubre, et le mouillage peu sûr. Le Lloyd a construit un bâtiment en pierre contenant une salle d'attente et des magasins.

Le paquebot venant du Pirée touche à Kalamaki le vendredi vers 10 heures du matin. Un service de voitures transporte voyageurs et bagages à Loutraki, sur le golfe de Corinthe, où les attend le paquebot de Patras. A 1 h. après midi, le premier paquebot repart pour le Pirée (traversée en 2 à 3 h.). Le bateau-poste grec, venant du Pirée, touche aussi à Kalamaki le jeudi, et correspond avec le bateau grec du golfe de Corinthe.

En quittant la plage de Kalamaki, on s'élève par une pente douce sur l'isthme de Corinthe, d'où l'on découvre une belle vue sur le golfe et l'île d'Egine à l'E., et sur l'Acro-Corinthe, au S.-O.; on laisse à droite (10 m.) la route de Loutraki, et l'on rencontre (10 m.) les anciennes murailles de l'isthme, élevées sur les bords d'une sorte de ravin, qui n'est autre chose que le canal commencé par Néron. M. Beulé (*Etudes sur le Péloponèse*, Paris, 1855, p. 473) établit que, pendant presque toute l'antiquité, on n'éleva sur l'isthme que des fortifications provisoires au jour du danger, « quand les Doriens, quand les Perses, quand les Béotiens menaçaient le Péloponèse. » L'empereur Valérien construisit la première muraille, qui fut réparée par Justinien. « Il est difficile d'attribuer à une époque plus reculée les ruines que l'on voit aujourd'hui. Détruits plusieurs fois par les barbares, ces murs furent reconstruits à différentes époques, notamment par l'empereur Emmanuel en 1413, et par les Vénitiens au XVe et au XVIIe siècles. Quant au percement de l'isthme, ce projet tant de fois rêvé dans l'antiquité, Néron fut le seul qui tenta de le réaliser; lui-même voulut donner le premier coup de pioche, mais une conspiration le rappela à Rome et interrompit les travaux. Aux beaux temps de la Grèce, on avait établi sur l'isthme un chemin glissant nommé *Diolcos*, par lequel les vaisseaux étaient tirés à bras et transportés d'une mer à l'autre. A droite de la route, on trouve des vestiges importants de la ville de l'isthme; une enceinte fortifiée, une petite église qui répond, selon Leake, au temple de Palémon, et un assez grand nombre de débris de colonnes ioniques et doriques, qui sont surtout abondantes à l'angle N.-E. de l'enceinte. Les fûts de colonnes les plus petits, monolithes et d'ordre dorique, semblent à M. Burnouf avoir appartenu au temple de Palémon. Des débris beaucoup plus grands semblent au contraire se rapporter au temple de Neptune. Ce sont des tambours, des fûts de colonnes doriques et ioniques d'un style fort ancien, « qui paraît se rapporter plutôt au sicilien qu'à l'attique et à l'éginétique. » M. Burnouf signale encore, à l'angle S.-O. et à l'angle N.-E, deux espèces de citernes circulaires d'environ 3 mèt. de diamètre. Un peu plus loin à l'E., à gauche de la route, on reconnaît (10 m.) l'emplacement du stade où se célébraient les jeux isthmiques, et un peu plus loin vers l'O. celui du théâtre. Il ne reste aucune trace de gradins, ni de construction. Contre l'usage des anciens théâtres grecs, on n'y jouissait pas d'une belle vue; aussi M. Beulé n'hésite-t-il pas à attribuer ce théâtre aux Romains. C'est dans le stade de l'isthme que le proconsul romain Titus-Quinctius-Flaminius fit proclamer solennellement le décret d'indépendance qui, rendant aux Grecs une liberté trompeuse, allait réveiller leurs discordes, et les livrer sans retour à la puissance romaine.

On traverse une région boisée, et (25 m.) on passe entre deux carrières profondes qui s'étendent parallèlement à la route pendant plus d'une demi-lieue; ces carrières, après avoir fourni les matériaux des monuments de Corinthe, étaient devenues de vastes nécropoles, ou l'on a trouvé longtemps des vases funéraires, des médailles, qui déjà du temps des Césars étaient l'objet d'un commerce important. Plus loin (8 m.), on rencontre quelques tombeaux romains, et l'on découvre à la fois (15 m.) le golfe de Corinthe et le golfe Saronique. Continuant à suivre les carrières, on laisse à gauche (15 m.) un bâtiment ruiné, d'époque romaine, à en juger par sa construction en losange (*opus reticulatum*) et qui semble le reste d'anciens bains. On aperçoit bientôt (25 m.) à droite de la route

l'emplacement d'un amphithéâtre assez vaste, mais mal conservé, et l'on atteint (15 m. 2 h. 30 de Kalamaki.) Corinthe. (V. R. 27.)

ROUTE 26.

DE MÉGARES A CORINTHE

PAR LE GRAND DERVEN DU MONT GERANIEN.

(11 h. de route.)

Sortant de Mégares du côté de la fontaine des nymphes Sithnides, on descend (10 m.) dans un ravin, et on tourne à gauche (10 m.) pour se rapprocher du mont Géranien. Après avoir rencontré plusieurs *tumuli* helléniques, on chemine sur la crête d'un chaînon qui s'allonge entre les deux grands torrents de Mégares. Au delà de (2 h. 10.) quelques maisons ruinées qui répondent à l'antique *Tripodiscos*, on s'élève par l'ancienne route turque, âpre et couverte de cailloux pointus, mais heureusement ombragée par deux haies d'arbousiers et de pins. On est dédommagé des fatigues de la montée par de beaux aperçus sur le golfe Saronique et la baie de Livadostro, ou mer des Alcyons. Enfin on atteint (2 h. 25.) un passage resserré entre les deux sommets du mont Géranien, où l'on trouve les restes d'anciennes murailles turques et d'une douane. C'est ce lieu qu'on appelle proprement le Grand-Derven. De là on découvre une vue fort étendue sur les deux flancs de la montagne, les deux mers, au S. le Péloponèse et les îles, au N. la chaîne du Cithæron, le Parnès et l'Hymette.

De la crête du mont Géranien, on redescend alors par une pente rapide, au pied de grands rochers calcaires gris et jaunâtres, et l'on traverse une exploitation de pins, que les montagnards font rouler sur les pentes de la montagne jusqu'à la mer près de Kinéta. Le pays a été désolé par l'incendie des forêts. Arrivé ensuite (55 m.) sur un terrain coupé de torrents, où il est assez difficile de reconnaître les vestiges de la route turque, on s'engage dans une petite vallée fourrée de myrtes, de grenadiers et de lianes, et l'on arrive (30 m.) au Khani ruiné de *Mygais*. On y trouve une source et un grand platane, au pied duquel on peut faire une station. Le chemin devient alors moins difficile, et présente encore de beaux points de vue sur les deux golfes. Après avoir laissé (25 m.) une fontaine à droite, on descend un dernier contre-fort, au pied duquel on atteint (1 h. 30.) la plaine de l'isthme, non loin de

Loutraki, l'antique *Thermæ*, ainsi nommée d'une source thermale qui sort du pied des rochers près des dernières maisons. C'est un petit port qui, comme Kalamaki, ne doit son importance qu'au transit des paquebots du Lloyd. La compagnie autrichienne y a construit un quai, des magasins, un bâtiment d'attente. Les navires y sont assez bien abrités contre les vents du N. et de l'E. par les rochers des monts Œniens (auj. Perakhora), mais ils ne sont pas suffisamment protégés contre le vent d'Ouest.

Le bateau du Lloyd venant de Patras touche à Loutraki, chaque jeudi soir; il en repart le vendredi vers midi après avoir reçu la correspondance du bateau venant du Pirée. Tous les 15 jours, le bateau grec, qui vient de faire le tour de la Morée, touche à Loutraki le mercredi, et en repart le lendemain.

Le voyageur qui descend du mont Géranien peut continuer à travers la plaine sans visiter Loutraki, et rejoindre sur le rivage la route de Loutraki à Corinthe. Cette route, d'env. 2 h. 30, n'a rien d'intéressant; à moitié chemin, on rencontre l'extrémité O. des anciens murs de l'isthme; on chemine au pied de quelques dunes et l'on arrive à Corinthe (V. R. 27).

CHAPITRE TROISIÈME.

MORÉE.

ROUTE 27.

CORINTHE, — L'ACRO-CORINTHE.

LÉCHÉE. — CENCHRÉE.

Corinthe (Ἡ Κόρινθος) — (on y trouve un petit hôtel assez misérable) a conservé son beau nom, mais ce n'est plus qu'un pauvre petit bourg[1] bâti sur l'emplacement de la ville antique, au pied de la montagne escarpée, qui portait l'Acropole, à 2 kil. environ de la baie, et du golfe auquel elle a donné son nom.

Historique.—Corinthe fut fondée vers l'an 1900 av. J.-C. par Ephyre, fille de l'argien Phoronée. La ville porta d'abord le nom pélasgique d'Ephyre, ainsi que celui d'Héliopolis. La première population paraît avoir été de race éolienne. Cinq générations avant la guerre de Troie, Sisyphe était, non pas le roi, mais un des premiers habitants d'Ephyre. Son petit-fils fut le héros Bellérophon. Corinthe resta soumise aux rois d'Argos jusqu'après la guerre de Troie. La conquête dorienne en fit un royaume indépendant. Aletès fut le premier prince héraclide vers 1160, et fit à Athènes cette guerre que termina le dévouement de Codrus. Après les Héraclides, la puissante famille des Bacchiades renversa la royauté en 747, et établit à Corinthe une oligarchie, régie par des magistrats annuels nommés prytanes. Ils frappèrent de droits considérables les marchandises qui traversaient l'isthme, fondèrent Corcyre et Syracuse à l'occident, et Potidée en Macédoine. En 657, Cypsélus, chef populaire, abattit cette aristocratie exclusive, et s'empara du pouvoir suprême. Sa conduite fut sage et modérée, et il transmit son autorité à son fils Périandre, un des sept sages de la Grèce, qui régna 40 ans. Psamméticus, petit-fils de Périandre, ne régna que 3 ans. Après lui la monarchie fut abolie de nouveau, et remplacée par une république, que gouverna une oligarchie modérée, dont les rangs étaient ouverts aux hommes nouveaux. Le peuple nommait encore le sénat, les magistrats, les généraux. Corinthe s'enrichit par le commerce et devint célèbre par son amour du luxe et des plaisirs : mais elle n'eut pas d'école artistique proprement dite, bien qu'elle revendiquât la découverte de la peinture, et qu'elle eût produit Euphranor et Callimaque. Elle ne connut pas non plus la gloire des armes ; elle prit à peine part aux guerres médiques. « Quand la Grèce, dit M. Beulé, se confiait en son droit, en sa valeur, en son désespoir, Corinthe envoyait ses courtisanes demander à Vénus la victoire et la liberté. Une preuve de sa mollesse, c'est le dédain qu'avaient pour elle ses colonies. Aucune ville n'en a fondé de plus florissantes, ni de plus ingrates. Corcyre se révoltait contre elle et battait ses flottes, Potidée se donnait aux Athéniens ; les autres, Epidamne, Syracuse, ne se souvenaient de leur lien de parenté que dans le danger. » Ce fut la guerre de Corcyre, en 434, qui devint l'oc-

1. Au moment de mettre sous presse (28 février 1858), nous apprenons que Corinthe vient d'être entièrement détruite par un tremblement de terre, et qu'on songe à la rebâtir sur le bord même du golfe. La destruction du village de Corinthe ne doit pas inspirer de grands regrets, car le temple a été épargné, sauf une colonne renversée.

casion de la guerre du Péloponèse (431). Corinthe fut toujours du parti de Sparte contre Athènes: cependant, en 395, elle se déclara contre Sparte avec les Grecs coalisés, ce qui amena la guerre de Corinthe 395-387. Plus tard, elle se soumit à Philippe et reçut une garnison macédonienne (335). En 224, Aratus la délivra et la rallia à la ligue achéenne. Elle devint le siége des assemblées de cette confédération, mais, trop faible pour se défendre contre les Romains, dont ses richesses avaient allumé la cupidité, Corinthe fut prise et saccagée par Mummius (146). Plus tard Jules César la fit relever, et elle redevint florissante pendant trois siècles. Elle fut ravagée en 261 après J.-C. par les Hérules; en 395 par Alaric, et Stilicon, libérateur plus funeste que les barbares; au VIIIe siècle par les Slaves; en 1205 par les Latins; en 1458 par les Turcs; en 1612 par les chevaliers de Malte; en 1682 par les Vénitiens; puis en 1715 par les Turcs, qui la gardèrent jusqu'en 1821. L'indépendance de la Grèce ne lui a pas rendu son importance.

Antiquités.—La seule ruine intéressante est le **Temple**, d'ordre dorique, situé à l'O. et un peu vers le S. de la ville moderne, et heureusement assez bien isolé de toutes parts. 7 colonnes sont encore debout, dont 5 regardent l'O. et 3 le S. (la colonne d'angle deux fois comptée). Une seule a perdu son chapiteau, 5 portent encore une architrave massive qui formait un des angles de l'édifice. Il ne reste plus trace de la cella. Les 5 colonnes de l'O. appartenaient sans doute à la façade postérieure du temple. « Les colonnes, ont à peine 4 diamètres de hauteur, aussi paraissent-elles courtes, écrasées, on est cependant frappé par le caractère de force et de solidité imposante qu'elles présentent... Elles sont d'une pierre dure, extraite des montagnes voisines, et recouvertes de stuc. Deux blocs les composent : le plus considérable est à la base et finit à plus de trois diamètres de hauteur. » L'emploi de ces fûts monolithes, leurs proportions massives et puissantes assignent évidemment à ce monument une date fort ancienne : il est antérieur au temple d'Égine, à celui de Thésée à Athènes; il se rapproche plutôt des temples les plus anciens de la Sicile. On ignore à quelle divinité il était consacré, peut-être à la Fortune selon M. Beulé. Près de là, on voit les ruines d'un grand édifice en briques à demi enseveli sous les décombres. Sa forme et les chambres voûtées qui le partagent indiquent des *bains romains*. Un peu plus au N., sur un niveau plus bas et près des ruines de l'ancien palais de Kiamyl-Bey, on visitera la source nommée les *bains de Vénus*. Un escalier turc, qui subsiste encore, conduisait à la source, au pied de rochers qui surplombent. Dans ces rochers on observe çà et là des *conduits souterrains*, creusés de main d'homme, et qui s'enfoncent à une grande distance dans la direction de l'Acropole.

Tels sont, avec l'Amphithéâtre et les anciens bains, situés sur la route de Kalamaki (V. p. 178), les seules restes d'édifices antiques qu'on trouve à Corinthe. Signalons encore quelque débris épars çà et là dans la plaine et quelques fragment sculptés encastrés dans une fontaine turque au-dessus du bazar.

L'**Acro-Corinthe** est ce beau rocher qui se dresse à 575 mèt. au-dessus de la ville au S. On y monte en 1 h. 30 par un chemin sinueux qui serpente dans le grand ravin du côté de l'O. L'enceinte, qui couvre le sommet du rocher, est formée de murailles helléniques surmontées de nouvelles constructions franques, vénitiennes et turques. En arrivant à la première porte, gardée par quelques invalides, on est frappé de ce chaos de fortifications, de masures, d'églises grecques, de mosquées turques et de citernes. Au de là des rui-

nes de la ville turque, on franchit une seconde enceinte, et l'on arrive sur le grand plateau de l'Acropole. Sur un plateau plus petit, à l'angle S. E. de l'enceinte, on voit encore la célèbre *fontaine Pirène*, si connue dans la fable. C'est là que le héros Bellérophon saisit le cheval Pégase au moment où il venait se désaltérer. L'origine de la source elle-même est expliquée par une autre tradition : Jupiter avait enlevé Égine, fille du fleuve Asopus ; Sisyphe, témoin du rapt, ne consentit à révéler le nom du ravisseur que lorsque le fleuve lui eût fait venir de l'eau sur l'Acro-Corinthe. « Pirène, dit M. Beulé, n'a rien perdu du volume et de la fraîcheur de ses eaux. Elle tombe dans un bassin souterrain, qui communique sans doute avec des conduits et des réservoirs antiques, » Selon Strabon, Pirène communiquait par des ruines souterraines avec une source située au bas de la montagne vers la ville.—La présence d'une source à cette hauteur s'explique difficilement par un effet de siphon. La Commission de Morée lui attribue une origine volcanique. M. Burnouf croit qu'elle reçoit simplement les eaux du mamelon supérieur de l'Acro-Corinthe.

Au sommet de la montagne, on remarque les fondations du *temple de Vénus ;* il était très-petit, conformément à la description de Strabon.

Ce qui attire surtout aujourd'hui le voyageur sur l'Acro-Corinthe, c'est le magnifique panorama qu'on y découvre. Au N. c'est le golfe de Corinthe, et, derrière la presqu'île formée par les monts Œniens, la mer des Alcyons. Au delà, c'est la grande chaîne de la Grèce continentale, le Cithæron, l'Hélicon, le Parnasse, jusqu'aux montagnes de l'Étolie, extrémité méridionale du Pinde; à l'O. et au S la plaine de Sicyone, le défilé de Némée, le mont Cyllène, le Ménale, l'Érymanthe ; au S. la plaine de Cléones et les montagnes de l'Argolide ; à l'E. le golfe Saronique, semé d'îles, Égine, la presqu'île de Méthana, l'Attique, le cap Sunium, l'Hymette, le Pentélique, Salamine et au N. E. les monts Géraniens.

Léchée. — C'était le port de Corinthe sur le golfe de ce nom. Il en reste encore la trace sur le rivage à 2 ou 3 kil. au-dessous de la ville. La plage unie et ensablée n'a jamais pu former un port important.

Cenchrée. — C'était le port de Corinthe sur le golfe d'Égine, à 11 kil. à l'E. de Corinthe. Il répond au hameau de *Kekhriæs*, où l'on trouve les restes d'un quai, les uns sur le rivage, les autres sous les eaux, quelques tronçons de colonnes, la tour du fanal, formée de débris antiques, etc. « La baie de Cenchrée est beaucoup mieux protégée que celle de Kalamaki, dit M. Burnouf; *les bains et la source chaude d'Hélène* sont à droite, le long du rivage, à 20 m. de Cenchrée ; cette source semble d'origine volcanique, elle est dans la ligne de Loutraki à Méthana et Santorin. »

De Corinthe à Sicyone. V. R. 49.—A Cléones, Némée, Mycènes, Tirynthe et Nauplie. V. R. 28.—A Mégares et Athènes. V. R. 25 et 26.

ROUTE 28.

DE CORINTHE A NAUPLIE

PAR CLÉONES, NÉMÉE, MYCÈNES ET TIRYNTHE.

(9 h. 30 de route, mais il faut beaucoup de temps pour voir Mycènes et Tirynthe, aussi couche-t-on à Kharvati.)

On sort de Corinthe du côté de l'O., et, laissant à droite (5 m.) la route de Sicyone et de Patras (V. R. 49), on suit la base de l'Acro-Corinthe, et l'on traverse (25 m.) un torrent près d'un bois d'oliviers. La route franchit (30 m.) une colline, et remonte le cours du Longo-Potamo au fond d'un ravin resserré entre le mont

Phouka à droite, et l'Acro-Corinthe et le mont Skona à gauche. On débouche (1 h. 30 m.) dans une petite plaine ; à gauche se trouvent quelques hameaux et un mauvais sentier qui mène en 2 h. à l'Acro-Corinthe. On passe (15 m.) un pont jeté sur un torrent, et la route se bifurque. Le chemin de gauche conduit au (25 m.) Khani de Kourtésa, puis aux (25 m.) carrières de Cléones et au (45 m.) Khani du Dervénaki, où le voyageur enverra d'avance son bagage. Il prendra lui-même à droite pour visiter Cléones et Némée. C'est à 15 m., au sommet d'une petite colline buissonneuse, que l'on trouve les ruines de

Cléones. Cette ville devait son importance aux jeux néméens qui se célébraient sur son territoire ; elle fut toujours l'alliée des Argiens, elle les aida à détruire Mycènes et combattit avec eux à Mantinée. On distingue encore, au milieu des broussailles, plusieurs murs cyclopéens qui s'élèvent en terrasse les uns au-dessus des autres.

On chemine ensuite sur des hauteurs couvertes de bruyères, et, tout à coup (45 m.), on voit à ses pieds la petite plaine pierreuse de

Némée. Cette vallée, encaissée de toutes parts, et dominée au N.-E. par le sommet tronqué du mont Phouka (Apésas), mesure environ 4 k. de longueur sur 2 de large. Elle est parcourue du N. au S. par la petite rivière de Koutzomati (Nemea), qui va se jeter dans le golfe de Corinthe. Elle a été le théâtre de la victoire d'Hercule sur le lion de Némée ; tous les deux ans on y célébrait les jeux en mémoire de cet exploit. Némée n'était point une ville, mais un bois sacré ou hiéron, renfermant un stade, un théâtre et un temple consacré à Jupiter Néméen.

On voit quelques traces du stade, des fondations helléniques, et quelques débris de colonnes près d'une fontaine entourée de verdure que l'on rencontre (15 m.) à droite en descendant. Plus bas on atteint (15 m.) les ruines du **temple**. Trois colonnes doriques, hautes d'environ 10 mèt., sont encore debout. Deux d'entre elles, appartenant au pronaos, sont surmontées de l'architrave et de la frise dans laquelle on distingue encore un triglyphe. « Elles sont aussi légères que des colonnes ioniques, dit Leake, et diffèrent tellement des anciens modèles doriques qu'il faut assigner à la construction du temple une date postérieure aux guerres médiques. » Une petite église en ruines contient aussi quelques fragments d'ordre dorique.

Une route à l'O. conduit au (1 h.) village de Hagios Georgios, près duquel se trouvent les ruines de Phlius, et au (4 h.) lac Stymphale (*V.* R. 47.)

Pour rejoindre la route de Corinthe à Nauplie, on pénètre dans la petite gorge au S. du temple, pour remonter le cours de la rivière jusqu'à (30 m.) sa source, et on contourne une montagne dont le flanc renferme de nombreuses cavernes où l'imagination des guides ne manquera pas de reconnaître le repaire du lion de Némée. Descendant ensuite par une pente assez rapide couverte de lentisques et de chênes verts, on arrive (30 m.) au

Khani du Dervénaki, bâti dans un site gracieux, au bord d'un ruisseau, et entouré de mûriers, de peupliers et de cyprès. Ordinairement on fait halte dans le jardin sous un figuier colossal.

Suivant les bords du ruisseau, qui se cache sous d'épais massifs de lauriers-roses, on pénètre dans un défilé, resserré entre deux murailles de rochers, qui ne laissent en plusieurs endroits qu'un passage de 3 ou 4 mèt. de large. Cette route, rocailleuse et à peine praticable aujourd'hui, était très-fréquentée par les chars du temps de Pausanias. Elle s'appelait Tretum (Τρητός, troué) à cause des nombreuses grottes que présente la

montagne. En 1822 elle fut le théâtre de la défaite sanglante que Nikitias fit éprouver à l'armée turque. A son extrémité s'ouvre (45 m.) une petite plaine, dominée à l'E. par les escarpements arides du mont *Martis* qui s'élève au-dessus de Mycènes. Cette plaine traversée, on franchit un petit défilé et l'on débouche (25 m.) sur la grande plaine d'Argos qui s'étend jusqu'à la mer. Au S. se montrent la citadelle d'Argos qui s'avance comme un promontoire dans la plaine, et plus loin l'immense rocher Palamède que couronne la forteresse de Nauplie. Il faut ici quitter la route et couper à travers champs dans la direction de l'E. Gravissant ensuite une pente abrupte et rocailleuse, on atteint (15 m.) les ruines de

Mycènes.—*Histoire.*—Cette ville fut fondée par Persée vers 1468. Elle joua un grand rôle dans les âges héroïques comme résidence d'Agamemnon et capitale de ses domaines. Elle perdit son importance après le retour des Héraclides et l'établissement des Doriens à Argos qui devint alors la ville la plus puissante de la plaine. Les Argiens s'emparèrent de Mycènes vers 468 et en chassèrent les habitants. Depuis cette époque elle est toujours restée déserte. Mycènes est célèbre par les crimes dont elle a été le théâtre et qui ont inspiré tant de poëtes tragiques. Il suffit de rappeler le massacre des enfants de Thyeste, l'assassinat d'Agamemnon par Égisthe et Clytemnestre, la vengeance d'Oreste, etc., etc.

Description.—Mycènes, par l'antiquité de ses remparts, ses sculptures et ses monuments funéraires, mérite d'arrêter longtemps l'attention du voyageur. Placée comme un nid d'aigle au milieu de sombres montagnes, elle offre, après 3000 ans d'existence, le type le plus curieux et le mieux conservé d'une place forte aux temps héroïques.

Sa position, au point de vue militaire, était très-importante. Elle commandait la plaine d'Argos, et les routes de Phlius, Némée et Cléones, qui passaient sous ses murs. La ville s'étageait sur le versant S.-O. d'un mamelon escarpé qui se détache du mont Martis. Ce mamelon est dominé au N. et à l'E. par deux immenses parois de rochers. Au S. il est complétement à pic au-dessus d'un ravin profond où coule un torrent. L'antique acropole, qui le couronne, a la forme d'un triangle, dont la base serait au S.-O., et le sommet à l'E. Le rempart existe en entier, excepté sur une petite étendue au S., où sans doute il n'y en a jamais eu, car la hauteur des rochers en cet endroit était une défense suffisante. Les **murailles**, hautes de 4 à 6 mèt., sont cyclopéennes et pélasgiques. On admirera surtout à Mycènes ce second genre de construction. Les polygones sont parfaitement rapportés sans le secours de petites pierres, et soigneusement taillés de manière à offrir une surface unie. On remarque, près de la porte des Lions, un troisième genre de construction. Les blocs, presque quadrangulaires, sont rangés par assises horizontales, mais leurs joints ne sont pas encore verticaux comme dans l'appareil hellénique (*V.* p. 31), et présentent des lignes plus ou moins obliques.

Porte des Lions. Cette célèbre porte est située à l'angle N.-O. de l'acropole. On y arrive par une avenue d'environ 15 mèt. de long sur 9 mèt. de large, comprise entre deux gros murs. Cette disposition forçait l'ennemi à présenter le côté droit, qui n'était pas protégé par le bouclier. La porte, fort évasée par le bas, est formée de trois grosses pierres; celle du linteau a 4 mèt. 50 de longueur. Au-dessus de ce linteau, on a enchâssé un bloc triangulaire dont la base est longue de 3 mèt. et le sommet haut de 2 mèt. 90. Sur ce bloc sont sculptés deux lions qui

rampent face à face, les pattes de devant appuyées sur la base d'une colonne qui les sépare. Les têtes des deux lions et une partie du chapiteau de la colonne n'existent plus. Cette espèce d'écusson était le symbole d'Apollon Agyieus, le gardien des portes. C'est un curieux spécimen de l'art aux temps héroïques. Les lions sont remarquables par la solidité et la largeur de leur exécution, qui n'exclut pas une certaine élégance. On y retrouve à peine cette roideur qui caractérise la sculpture primitive. La pierre de ce bas-relief est un calcaire gris fort dur que l'on trouve en Messénie. Le temps et l'humidité lui ont donné une teinte verdâtre.

Près de la porte des Lions, on distingue encore des vestiges du mur qui entourait la ville basse. Dans la même direction, et à droite du chemin qui mène au v. de Kharvati, on remarque le tombeau d'Agamemnon ou plutôt le

Trésor des Atrides. Cette construction souterraine, parfaitement conservée, est un des restes les plus curieux de l'architecture primitive de la Grèce. On y arrive par une avenue en ruines. La porte, formée de trois gros blocs, est surtout remarquable par son linteau, monolithe de 8 m. 15 de longueur, 6 m. 50 de profondeur et 1 m. 22 de hauteur; on a calculé qu'il devait peser 168,864 kilog. Au-dessus de ce linteau colossal on remarque un vide triangulaire, qui servait d'évent, s'il n'était rempli par un bas-relief comme celui de la porte des Lions. De chaque côté de la porte se trouvaient deux colonnes dont les bases et les chapiteaux ressemblent à ce qui fut plus tard l'ordre toscan. Les fûts ornés de dessins en zigzag ont quelques rapports avec les monuments de Persépolis.

On pénètre dans une grande salle circulaire, dont la voûte présente une forme parabolique. Elle a environ 12 m. de haut sur 15 m. de diamètre. Ce monument, qui semble construit d'hier et qui a pourtant traversé tant de siècles, frappe vivement par son caractère de force et de grandeur. Le mode de construction de la voûte est surtout remarquable. Des assises annulaires horizontales ont été posées les unes sur les autres en encorbellement de manière à observer la courbe que l'on voulait obtenir; les arêtes inférieures ont ensuite été abattues au ciseau. Comme ces espèces de voussoirs n'étaient pas taillés en coins, il restait entre eux des intervalles triangulaires. Ces intervalles ont été remplis de petites pierres introduites par force, ce qui donne à chaque rang d'assise horizontale la solidité que l'on obtient ordinairement par un joint concentrique dans toute sa longueur. Le sommet de la voûte s'ouvre à la partie supérieure de la colline dans laquelle le monument est creusé. La muraille se découvre à fleur de terre, et c'est en cet endroit qu'on peut le mieux se rendre compte des détails de sa construction. La pierre du sommet, qui a été enlevée, n'était pas une clef de voûte, mais seulement un couvercle, un bouchon, s'il est permis de s'exprimer ainsi. Les traces de clous en cuivre que l'on remarque à l'intérieur, semblent indiquer que les murs étaient recouverts de plaques de métal, comme l'était à Argos la salle d'Airain décrite par Pausanias. A droite de la grande salle on en trouve une seconde de forme carrée, et simplement taillée dans le roc, qui parait avoir servi de sépulcre. La grande salle renfermait probablement les armes, les bijoux et les ornements précieux que les Grecs avaient l'habitude de déposer dans leurs monuments funéraires, et qui sans doute ont valu à ceux-ci le nom de *Trésors*.

On voit encore près de là trois tombeaux construits comme celui d'Agamemnon, mais ils sont beaucoup plus petits et complètement en ruines. Sur le côté N. de l'Acropole, on remarque aussi une

porte antique, dont l'approche est défendue par une avenue, comme à la porte des Lions.

On descend par le versant S. O. de la colline, et, laissant à gauche une fontaine et à droite quelques ruines, on atteint (10 m.) le v. de

Kharvati (6 h. de Corinthe).—Ce village est petit et sale; on y trouve difficilement un logement passable. Le Khani de Kharvati, situé à 15 m. au S. dans la plaine, n'offre guères plus de ressources.

Sur une éminence à 30 min. de Kharvati, à droite de la route d'Argos, se trouvent les ruines du Héræum ou **Temple de Junon**, divinité protectrice des Argiens. L'ancien Héræum, détruit en 425 par un incendie, fut rebâti sur les mêmes fondations. Les ruines, situées sur une plateforme irrégulière divisée en trois terrasses superposées, présentent en effet des substructions cyclopéennes surmontées de murs helléniques.

On rejoint à travers la plaine une route excellente qui se dirige vers Nauplie, dont la forteresse s'élève à l'horizon, fièrement assise au sommet du rocher Palamède. La plaine d'Argos est couverte de champs de blé, de coton, de vignes et surtout de tabac d'une qualité supérieure. On rencontre (50 m.) deux églises ruinées à peu de distance l'une de l'autre Elles renferment quelques colonnes doriques. On voit (10 m.) au v. de *Phonika* quelques fragments doriques auprès d'un puits. On traverse (20 m.) le v. d'*Aniphi* entouré d'oliviers, et par (10 m.) *Platini* et (30 m.) *Coutsi* on joint la grande route de Nauplie à Argos près des ruines de (25 m.)

Tirynthe. — *Histoire.* — Prœtus fonda cette ville vers 1397, et, selon la fable, la fit entourer de murs par les Cyclopes. Parmi ses rois on compte Persée, Amphitryon et Hercule. Les Argiens, pour établir leur domination sur toute la plaine d'Argos, détruisirent Tirynthe à peu près à la même époque que Mycènes. S'il faut en croire Théophraste, les Tirynthiens étaient les gens les plus gais de la Grèce et leur hilarité constante les empêchait de s'occuper d'affaires sérieuses.

Description et topographie. — Tirynthe était située près d'un de ces rochers peu élevés, qui surgissent comme des îles dans la partie S. E. de la plaine d'Argos. Ce rocher, haut de 10 à 15 mèt., a environ 227 mèt. de long sur 36 à 72 m. de large. Il est entièrement occupé par l'antique acropole, divisée en deux forts d'inégale hauteur. L'enceinte est bien conservée; ses **murailles cyclopéennes**, hautes d'environ 12 m. et épaisses de 15 m., sont remarquables par la grosseur des blocs dont elles sont construites. Elles ont excité l'admiration de tous les siècles. Pausanias les trouvait aussi étonnantes que les pyramides d'Égypte.

L'Acropole avait trois portes; la plus importante était située au S. On y arrivait par une rampe en maçonnerie. Cette porte donnait accès au fort supérieur, et, près du mur de l'E., communiquait avec un passage conduisant au fort inférieur. On distingue encore des traces de la muraille qui séparait les deux forts.

Les célèbres **Galeries de Tirynthe** se trouvent de chaque côté de l'entrée principale. Elles sont pratiquées dans l'épaisseur des murailles de l'E. et du S. Leur voûte ogivale est formée d'assises horizontales disposées en encorbellement et liées ensemble à la partie supérieure par d'autres pierres placées horizontalement. Ces galeries communiquaient sans doute avec des constructions qui ont disparu. Dans la galerie extérieure du mur de l'E. on remarque six entrées ogivales.

En quittant Tirynthe, on suit la grande route de Nauplie bordée d'arbres chétifs. Quelques véhicules impossibles circulent tant bien que mal au milieu des ornières et de la poussière et donnent au pays une animation que l'on n'est pas accoutumé à rencontrer en Grèce.

On traverse, au pied du mont Palamède, une petite plaine qui sert de champ de manœuvres, et l'on arrive (35 m.) au faubourg de *Pronia*. On a sculpté sur un rocher près de Pronia un lion colossal en l'honneur des Bavarois morts en Grèce. On suit une route resserrée entre le rocher Palamède et le port, et, franchissant un pont-levis, on passe sous une grande porte, surmontée des armes de Venise pour entrer (5 m.) à

Nauplie. (3 h. 20 de Kharvati.) Les portes de la ville se ferment à 7 h. On trouve sur la place des platanes un hôtel avec table d'hôte, un restaurant et des cafés. Pour visiter le fort Palamède, il est nécessaire de faire demander une permission au commandant. On peut se procurer à Nauplie d'affreux cabriolets qui vont à Argos et à Mycènes.—Paquebot grec pour le Pirée, une semaine le samedi, et la semaine suivante le vendredi.—Pour le tour de la Morée (V. R. 50), tous les 15 jours le samedi.

Histoire. — Cette ville eut pour fondateur Nauplius, père de l'infortuné Palamède, victime de la vengeance et des accusations artificieuses d'Ulysse. Nauplie, d'abord indépendante, tomba au pouvoir des Argiens et devint le port d'Argos. Elle était déjà déserte au temps de Pausanias. Pendant les Croisades, elle acquit une certaine importance qu'elle a conservée jusqu'à nos jours. Elle fut prise par les Français et les Vénitiens en 1205, et devint la capitale d'un duché appartenant aux Villehardouin. Les Vénitiens et les Turcs s'en disputèrent longtemps la possession, mais elle resta définitivement à ces derniers en 1715. De 1829 à 1834 Nauplie fut le siége du gouvernement grec; pendant cette période la ville s'agrandit rapidement, mais depuis elle a beaucoup perdu.

Description.— Nauplie est située à l'E. du golfe d'Argos sur une presqu'île rocheuse, qui se dirige du S. E. au N. O. La ville, étagée sur le versant N. de la presqu'île, fait face à la plaine d'Argos et n'a pas de vue sur la mer. Elle est dominée au S. E. par la citadelle de Palamède et au S. par le fort Itskalé, bâti sur l'emplacement de l'antique Acropole dont on voit encore quelques restes. Des fortifications assez bien entretenues l'entourent ; au point de vue militaire, c'est la ville la plus importante du royaume. Le port, resserré entre la presqu'île de Nauplie et la plaine d'Argos, est profond et bien abrité. A son entrée se trouve, sur un rocher à fleur d'eau, le fort Bourzi qui sert de prison. Du temps des Vénitiens il se rattachait à la ville par une jetée et s'appelait le fort du passage.

Nauplie est après Athènes et Patras la plus jolie ville de la Grèce. Ses rues sont pavées et ses maisons ont en général assez bonne apparence. On aperçoit çà et là quelques vieilles masures turques, peintes extérieurement et dont le second étage fait saillie sur le premier. La ville est coupée en deux parties égales par la rue principale qui relie entre elles deux places, plantées d'arbres, dont la plus grande est celle des platanes. Nauplie ne renferme aucun monument remarquable. On montre aux étrangers l'église de Saint-Spiridion où Capo d'Istria fut assassiné et la maison qu'il habitait, devenue plus tard le palais provisoire du roi.

Fort Palamède. Le mont Palamède, que l'on aperçoit de tous les points de la plaine d'Argos, s'élève à pic au-dessus de la mer et de la ville de Nauplie à une hauteur de 216 mèt. On a fait sauter, il y a quelques années, les rochers qui le rattachaient à une petite chaîne de collines vers l'E. Le Palamède, maintenant isolé, n'est accessible que du côté de la ville. On arrive au fort par un escalier d'un millier de marches, taillé en zigzag dans le flanc du rocher.

Le premier château fut construit

par les Francs. Les Vénitiens y ajoutèrent des fortifications redoutables que l'on voit encore aujourd'hui. La citadelle actuelle a la forme d'un pentagone, et renferme sept forts séparés. On remarque dans le fort Thémistocle plusieurs beaux canons portant le lion de saint Marc et le millésime 1687. Le fort Miltiade sert de prison. La citadelle est regardée comme imprenable; c'est seulement par la famine que les Grecs purent s'en rendre maîtres lors de la guerre de l'Indépendance. Des rigoles, habilement disposées, recueillent l'eau de pluie et la conduisent dans d'immenses citernes qui peuvent en contenir une quantité suffisante pour plusieurs années.

Du haut de la citadelle on découvre un magnifique panorama. On aperçoit à ses pieds la ville et le port de Nauplie; au S. le regard plonge sur les escarpements du Palamède couverts de cactus et baignés par la mer. Plus loin se déroulent le golfe d'Argos avec l'île de Spetzia à l'horizon, les montagnes de la Laconie et de l'Arcadie, et la verdoyante plaine d'Argos que terminent au N. les âpres rochers de Mycènes.

ROUTE 29.

DU PIRÉE A NAUPLIE

PAR ÉGINE ET ÉPIDAURE.

Par un temps favorable on peut se rendre en 2 ou 3 heures du Pirée à Égine, et en 1 ou 2 heures d'Égine à Épidaure. A cause du vent du N. qui règne presque constamment, il est plus facile d'aller du Pirée à Égine que d'Egine au Pirée. Le temple de Minerve est situé sur la côte E. à 30 m. du port de Hagia Marina. On fera bien de débarquer dans ce petit port et de visiter le temple avant de se rendre à la ville d'Égine.—D'Épidaure à Nauplie on compte 9 h. 30 m.

L'île d'Égine [1], située à l'entrée du golfe Saronique, se trouvait à peu de distance des villes les plus florissantes de la Grèce : le Pirée, Eleusis, Mégares, Corinthe, Épidaure, Trézène. Égine a la forme d'un triangle; sa longueur est d'environ trois lieues et sa superficie de 83 kil. carrés. Un grand tiers de l'île au S. E. est occupé par des roches volcaniques. Au S. se dresse le mont *Saint-Élie*, dont le sommet conique (531 mèt.) se voit de tous les points du golfe. A l'E., de hautes parois de rochers dominent la côte et la rendent inaccessible par le mauvais temps, excepté dans la petite anse de *Hagia Marina*. Cette île, si petite et si peu fertile, renfermait, s'il faut en croire Aristote, 600 000 hab., ou au moins 200 000 selon les calculs plus probables de M. Wallon (Hist. de l'esclavage, tom. I, p. 281). De nos jours on en compte à peine 9000.

Histoire. — Les commencements de l'histoire d'Égine appartiennent à la fable. Appelée d'abord *Œnone*, elle prit ensuite le nom de la nymphe Égine, qui donna le jour à Eaque, premier roi de l'île et père de la belliqueuse lignée des Éacides. L'invasion d'Égine par les Hellènes (Myrmidons) est probablement l'origine de la fable des fourmis transformées en hommes pour peupler le royaume d'Éaque. Égine fut soumise par les Doriens d'Épidaure et passa avec cette ville sous la domination de Phidon, tyran d'Argos, que l'on regarde comme l'inventeur de la monnaie. C'est à Égine que furent frappées vers 895 les plus anciennes médailles grecques que nous connaissions. Égine recouvra son indépendance, et donna bientôt un grand développement à sa puissance maritime. Les Eginètes fondèrent des colonies en Crète et en Italie, et possédèrent le port de Naucratès en Egypte. Les plus

[1] V. Ed. About, *Mém. sur Égine, arch. des missions scientif. et litt.*, tom. III.— Ch. Garnier, *l'île d'Égine. Rev. de l'Orient*, mai 1857.

riches marchands de l'île favorisèrent les beaux arts, qui déjà au sixième siècle atteignirent une grande perfection. Égine fut pendant un certain temps le centre de l'art grec et donna son nom à une école, dans laquelle on remarque Callon, Anaxagoras, Glaucus, Simon, et Onatas. En 505, les Éginètes à l'apogée de leur puissance, s'allièrent aux Thébains contre Athènes. Ils ravagèrent avec leur flotte les côtes de l'Attique. L'oracle de Delphes ordonna aux Athéniens de suspendre les représailles pendant 30 ans. L'invasion des Perses réconcilia les deux républiques rivales. Les Éginètes envoyèrent trente vaisseaux à Salamine et se signalèrent par leur bravoure. En 460 ils furent vaincus par les Athéniens dans une grande bataille navale. Ceux-ci s'emparèrent de leur ville et les forcèrent à détruire leurs fortifications, à livrer leurs vaisseaux de guerre et à payer un tribut. Mais Athènes ne se trouvait pas assez vengée de la gloire de sa rivale. Au commencement de la guerre du Péloponèse, elle expulsa tous les habitants de l'île et les remplaça par des colons athéniens. Les Éginètes reçurent des Lacédémoniens un asyle à Thyréa. Après la bataille d'Ægos-Potamos, Lysandre les ramena dans leur patrie. Mais Égine ne recouvra jamais son antique splendeur.

En 1828, Capo d'Istria établit à Égine le siége du gouvernement hellénique, mais cette capitale provisoire a dû encore céder la prépondérance à Athènes, son heureuse rivale.

La ville d'Égine, qui occupe l'emplacement de la ville antique, s'étage avec grâce sur une pente douce au bord de la mer. Elle ne renferme rien de remarquable; les quelques édifices qui se sont élevés pendant la présidence de Capo d'Istria tombent aujourd'hui en ruines. Les antiquités du Musée ont été transportées à Athènes et la Bibliothèque ne possède aucun livre curieux.

On voit encore aujourd'hui les immenses travaux exécutés par les anciens Éginètes pour défendre leurs vaisseaux contre la mer et contre les ennemis. Au N. d'un petit promontoire où s'élève une colonne, s'étend une rade protégée du côté du N. par un brise-lames qui semble avoir porté un mur, prolongement des fortifications de la ville. Au S. du promontoire et en face du lazaret, on voit un port ovale, abrité par deux môles antiques. Un peu plus loin, et toujours au S., se trouve un autre port ovale deux fois plus grand que le précédent. Le *port secret*, qui était réservé aux vaisseaux de guerre, répondrait selon Leake au premier et selon M. About au second et au plus grand des deux ports. Mais aucune donnée positive ne vient confirmer l'une ou l'autre de ces opinions. On voit près du port quelques vestiges du *temple de Vénus*, consistant en une colonne et une assise de belles pierres appartenant au soubassement. Le reste a été employé par Capo d'Istria pour la construction du quai. Les murs de la ville que Leake a vus et décrits n'existent plus; il est même difficile d'en découvrir des traces; les Grecs, qui se prétendent si jaloux de conserver leurs monuments, les ont utilisés comme matériaux.

A en juger par la quantité de débris épars sur la plaine qui s'étend autour de la ville, il paraît évident qu'Égine s'étendait au delà des anciens murs vers le N. O. Dans la même direction et près de l'angle N. O. de l'île, à 15 m. de la ville, se trouve un tumulus semblable à ceux de la plaine de Troie. Il est connu sous le nom de *tombeau de Phocus*. Au pied de ce tumulus on remarque une enceinte taillée dans le roc qui mesure environ 100 m. de long sur une de ses faces. Cette enceinte marque sans doute l'emplacement de l'*Éaceum* ou tombeau d'Éaque, que Pausanias cite comme un monument remarquable.

Palæa-Égine n'a d'antique que le nom. Cette ville, située sur un rocher élevé à l'E. de la plaine, est complétement abandonnée et en ruines. Elle a servi de retraite aux Grecs aux temps de la domination turque.

Le temple de Minerve (connu dans le pays sous le nom de ταῖς κολόνναις) a été longtemps regardé comme celui de Jupiter Panhellénien. De longues discussions ont eu lieu à ce sujet, mais depuis quelques années la question se décide en faveur de Minerve. Jupiter n'aurait eu qu'un autel sur le mont Saint-Elie.

Ce temple est situé sur la côte E. à 2 h. 30. m. d'Égine et à 30 m. du petit port de Hagia Marina. Il est placé sur une hauteur et présente l'aspect le plus pittoresque. 22 colonnes doriques avec leur architrave sont encore debout. Le temple était hexastyle et bâti de pierre d'Égine recouverte de stuc. Comme le Parthénon et les temples de Pæstum, il contenait à l'intérieur deux colonnades superposées Les sculptures qui ornaient les frontons ont été retrouvées en 1811 et sont maintenant conservées au musée de Munich. Celles du fronton oriental représentaient l'expédition des héros Éginètes sous la conduite de Minerve, et celles du fronton occidental le combat des Grecs et des Troyens sur le corps de Patrocle. On remarque au S. E. du temple les soubassements d'une habitation antique.

Du plateau où s'élève le temple, on découvre l'Attique depuis le cap Sunium jusqu'à Salamine. Athènes et le Parthénon se détachent en blanc sur le Pentélique qui forme le fond de ce magnifique tableau.

Le Panhellénium, selon l'opinion de Stackelberg qui est généralement adoptée, était situé sur le sommet du mont Saint-Élie : on y monte en 3 h. par un chemin pénible et escarpé. On remarque encore près de la petite chapelle qui couronne le pic Saint-Élie quelques traces des murs qui formaient le péribole du temple, ou plutôt de l'autel. On découvre de cet endroit un magnifique panorama. La vue s'étend sur l'Acropole d'Athènes, les rochers de Salamine, Éleusis, Mégares, l'Acro-Corinthe, la montagne de Méthana et les premières îles de l'Archipel.

On remarque au pied de la montagne et près de l'église Τοῦ ἁγίου σώματος des ruines connues sous le nom de ναός. Ce sont probablement celles du *Hiéron* d'*Aphæa* que Pindare a célébrée dans un hymne. On voit encore quatre murs cyclopéens formant une terrasse sur laquelle se trouvait le téménos. Quelques-uns des blocs ont 2 m. 50 de long. A l'angle N. O. le mur cyclopéen a été remplacé par un beau mur hellénique.

En quittant le port d'Égine on rencontre la petite île de Platia ou Métopi. On range ensuite à gauche l'île d'Angistri (Pityonésus) où l'on remarque un monastère. Plus loin à droite, se montre l'île de Kyra (Cécryphalus), près de laquelle les Éginètes furent vaincus par les Corinthiens en 458. A gauche, se dresse la presqu'île volcanique de Méthana. Bientôt on pénètre dans une baie étroite et l'on débarque à *Néa-Épidavros* ou *Pidavro* qui remplace l'antique

Épidaure.—*Histoire.*—Cette ville fut élevée par une colonie d'Ioniens et occupée plus tard par les Doriens d'Argos. Elle devait une grande partie de son importance au *Hiéron* d'*Esculape* qui se trouvait sur son territoire. Située sur la grande route de l'Argolide et à peu de distance du Pirée et des îles du golfe Saronique, Épidaure devint, grâce à sa position géographique, une des villes les plus commerçantes du Péloponèse. Elle envoya des colonies dans les îles d'Égine, de Cos, de Calydnus et de Nisyrus. Après avoir chassé ses tyrans et adopté un gouvernement oligarchique, elle se sépara de sa métropole, Argos, dont les institutions étaient démocratiques, et se lia étroitement avec Sparte.

Les Éginètes, en secouant le joug d'Épidaure, lui enlevèrent son importance et son commerce. Du temps des Romains elle n'était plus que le port du Hiéron d'Esculape. Depuis, elle a donné son nom à une constitution promulguée en 1822 par un congrès général des députés de la Grèce.

Description. — Le v. de Pidavro se déploie au fond d'une baie étroite, resserrée entre une presqu'île rocheuse au S., et des montagnes à pic au N. A moitié caché sous des massifs d'arbres, il est dominé par un rocher sur lequel on remarque une petite église. Au S. de Pidavro, une plaine étroite se déroule entre la mer et de hautes montagnes.

L'antique Épidaure était située sur la presqu'île et avait, selon Strabon, 15 stades de tour. La ville basse, ou faubourg, s'étendait dans la plaine jusqu'au petit promontoire de Saint-Nicolas, près de Pidavro. Il ne reste plus d'Épidaure que quelques vestiges de murailles situés sur la presqu'île et sur l'isthme qui la joint à la plaine.

On peut faire une charmante excursion jusqu'au (1 h 30 m.) v. de *Piada*, situé au N. d'Épidaure. C'est dans ce village que s'est tenu le congrès général des députés grecs en 1822. La fertile vallée de Piada approvisionne le marché d'Athènes de fruits et de légumes.

On sort de Pidavro du côté S.-O. par la route de Trézène, et l'on traverse la plaine fertile et cultivée d'Épidaure. Le chemin tourne vers l'O. (10 m.), pour remonter le cours d'une petite rivière et conduit bientôt dans une gorge profonde délicieusement boisée. On remarque à droite (45 m.) de Kalyvia, près d'un ruisseau, des champs cultivés sur le versant de la montagne et quelques beaux oliviers. On quitte (45 m.) la rivière et le grand ravin pour s'enfoncer dans une charmante allée à gauche, qui devient de plus en plus pittoresque, à mesure que l'on avance. Laissant (45 m.) le bagage suivre la route directe de Ligourio, on pénètre à gauche dans un ravin boisé, qui contourne la base du mont Vélonidia (Tithion) et débouche (40 m.) sur une belle plaine onduleuse, entourée de hautes montagnes et traversée par un torrent et un ruisseau. C'est dans cette plaine que se trouvait le :

Hiéron d'Esculape. Ce célèbre sanctuaire était fréquenté par les malades de toutes les parties de la Grèce, qui venaient y chercher la santé et des distractions. On vantait sa sainteté, ses richesses, et la splendeur des offrandes dont il était orné. Tous les quatre ans on y célébrait des fêtes en l'honneur d'Esculape. Le sanctuaire placé à une des extrémités de la plaine avait environ 1500 mèt. de tour. Il était fermé de deux côtés par des collines escarpées, et des deux autres par des murs, dont on voit encore des vestiges. Le terrain est aujourd'hui jonché de débris informes, et, à l'exception du théâtre, on peut tout au plus déterminer l'emplacement d'un petit nombre des monuments dont parle Pausanias. On remarque l'extrémité d'un stade et quelques gradins, et tout auprès les ruines de deux citernes et d'un bain de construction romaine. On voit encore des vestiges du Tholus, ou rotonde en marbre blanc, bâtie par Polyclète, et contenant les tableaux de Pausias ; il avait environ 18 mèt. de circonférence.

On trouve un peu plus loin des soubassements, peut-être ceux du célèbre temple d'Esculape orné par Thrasymène d'une statue chryséléphantine. Au-delà du torrent sont les ruines du théâtre, taillé dans le flanc d'une colline. C'est le mieux conservé des édifices de ce genre que l'on puisse admirer en Grèce. On distingue encore, au milieu des arbres et des broussailles, cinquante-quatre gradins en beau marbre blanc. Ce théâtre, œuvre de Polyclète, avait un diamètre d'environ 110 mèt., et pouvait contenir 12,000 personnes.

Pour gagner Ligourio on se dirige à l'O., et, traversant un ruisseau, on pénètre (20 m.) dans un petit défilé anciennement dominé par deux tours. On atteint (10 m.) le v. de Koroni, dont le nom rappelle celui de Coronis, mère d'Esculape ; (6 m.) le v. de Péri, et (10 m.)

Ligourio, v. situé au pied de la colline sur laquelle se trouvait l'antique Lessa, dont il reste encore des ruines. On remarque des vestiges de murailles, des colonnes ioniques dans l'église d'Hagia-Marina et les débris d'une pyramide (comparez R. 30).

Au sortir du v., la route traverse la plaine de Ligourio, qui produit un tabac très-estimé en Grèce, puis se dirige sur des plateaux stériles, couverts de maigres bruyères ; à droite se dressent les hauts escarpements du mont Arna (Arachnæum), qui séparait les territoires de Corinthe et d'Épidaure. Laissant (1 m. 15) un chemin à droite, on traverse (15 m.) un torrent, et après une montée pénible dans un bois d'oliviers, on entre dans un défilé dominé par une forteresse hellénique, connue dans le pays sous le nom de *Xéro-Castelli*. Son mur d'enceinte, haut de 4 à 5 m., est de construction cyclopéenne : il est flanqué de plusieurs tours de l'époque byzantine. On y remarque une porte pyramidale à laquelle l'ennemi ne pouvait arriver qu'en présentant le flanc droit. Signalons aussi dans l'intérieur de la forteresse un vaste souterrain de construction hellénique.

Après avoir franchi (1 h. 20) un ruisseau, l'on aperçoit, à 2 kil. sur la gauche, une autre forteresse hellénique à l'entrée d'une vallée pierreuse. On gravit une pente aride parsemée de débris de poterie, puis (15 m.) laissant à droite le couvent de Hagios-Dimitrios, on descend par une gorge boisée, dans une petite vallée (45 m.) qui s'ouvre sur la plaine d'Argos. A gauche (30 m.) une forteresse hellénique se montre sur un roc escarpé. Leake, dont l'opinion est en contradiction avec Pausanias, veut y reconnaître l'antique Mideia, que la carte de l'état-major français place à Dendra, non loin de Mycènes. Près de (20 m.) Katsingri, et au détour d'un promontoire de rochers, apparaît soudain le mont Palamède, sur lequel s'élève la citadelle de Nauplie. Au-delà du v. d'Aria (35 m.), jaillit près de la route une belle source dont l'eau est amenée à Nauplie par un aqueduc. On traverse (25 m.) le faubourg de Pronia, et quelques minutes après on entre à Nauplie. (*V*. R. 28).

ROUTE 30.

DE NAUPLIE A TRIPOLITSA,

PAR ARGOS, TSIPIANA ET MANTINÉE.

(11 h.—On couche à Tsipiana.)

Sortant de Nauplie du côté N., par la route carrossable d'Argos, on atteint (50 m.) les ruines de Tirynthe (*V*. R. 28), et (35 m.) le v. de Dalamanara. On franchit ensuite (20 m.) le lit de l'Inachus, et (10 m.) celui du Charadrus, pour gagner (10 m.)

Argos. (Les Khanis sont mauvais, mais il y a quelques maisons où l'on peut trouver un logis confortable.)

Histoire. Cette ville, regardée comme la plus ancienne de la Grèce, a joué un grand rôle dans les âges héroïques. Elle était renommée pour les honneurs qu'elle rendait à Junon, et l'on vantait ses musiciens et ses sculpteurs ; c'était une des villes les plus belles et les plus grandes de la Grèce ; sa population, selon Lysias, égalait celle d'Athènes.

Argos eut pour fondateur le chef pélasge Phoronée, dont les descendants occupèrent le trône pendant neuf générations. L'Égyptien Danaüs chassa cette dynastie, et donna son nom (Danaï), aux Argiens et aux Grecs en général. Le

royaume d'Argos fut démembré par la fondation de Tirynthe et de Mycènes. Cette dernière devint, sous Agamemnon, la ville la plus importante de la plaine. Mais Oreste rendit à Argos son antique puissance; il étendit sa domination sur toute l'Argolide et sur la Laconie. Ces commencements d'Argos ont fourni la matière d'une foule de légendes célèbres, trop connues pour qu'il soit nécessaire de les rappeler.

L'histoire d'Argos devient plus positive après l'invasion Dorienne et le retour des Héraclides (1190 av. J.-C.). Nous voyons les Argiens à la tête d'une confédération de plusieurs villes doriennes : Cléones, Phlius, Sicyone, Épidaure, Trézène, Hermione et Égine. Sous le tyran Phidon, 770, Argos arrive à l'apogée de sa gloire et soumet à ses lois la plus grande partie du Péloponèse. Mais, après la mort de Phidon, sa puissance décline; Sparte, sa rivale, se place au premier rang par le célèbre combat de Cynurie (547) et surtout par la victoire de Tirynthe, qui coûta la vie à 6,000 Argiens. La ville d'Argos aurait été prise, sans le courage de Télésilla, qui se mit à la tête des femmes argiennes, et parvint à repousser l'ennemi. Plus tard cependant, Argos se releva et augmenta sa puissance par la destruction de Mycènes et de Tirynthe, les fidèles alliées de Sparte. Vers cette époque, elle abolit la royauté et adopta la forme républicaine. Après la paix de Nicias (421), Argos se ligua contre Sparte, avec les Mantinéens, les Corinthiens, les Eléens et les Athéniens; mais la fortune favorisa les Spartiates, qui écrasèrent les confédérés dans les champs de Mantinée. Le parti aristocratique d'Argos profita de l'occasion et fit alliance avec Sparte pour renverser le gouvernement démocratique. Mais son triomphe fut de courte durée : le peuple, justement indigné de sa conduite et exaspéré par sa tyrannie, l'expulsa de la ville. Dès lors, la haine d'Argos contre Sparte, qui n'était plus sa rivale, mais la puissance prépondérante du Péloponèse, fut portée à son comble. Aussi les Argiens se liguèrent constamment, mais sans succès, avec les ennemis de Sparte.

A partir de cette époque, Argos n'a plus d'histoire pour ainsi dire, Elle fut assiégée en vain par Pyrrhus, qui trouva la mort sous ses murs. Elle se joignit à la ligue achéenne, dont elle fit partie jusqu'à la conquête romaine. Lors du partage de l'empire grec, elle échut aux Villehardouin, qui la donnèrent plus tard aux ducs d'Athènes. Argos devint, en 1686, la capitale des possessions vénitiennes en Grèce. En 1822, Démétrius Hypsilanti la défendit courageusement pendant plusieurs jours contre toute l'armée turque.

État actuel. — Argos est un gros v. de 4 ou 5 000 hab., entrecoupé de jardins et renfermant quelques maisons bien bâties. Il s'étale au pied d'une colline conique, qui se détache du mont Lycone et s'avance dans la plaine comme un promontoire. Cette colline, haute de 289 mèt., est celle de *Larissa* (Λάρισσα, citadelle, en langue pélasgique), l'acropole d'Argos : elle est surmontée d'un vieux château délabré et pittoresque. Au N. du v., le petit col de *Deiras* relie à la colline de Larisse un monticule que devait occuper la seconde forteresse d'Argos, nommée *Aspis*. C'était au pied du Deiras que se trouvait la salle d'airain dans laquelle Acrisius enferma sa fille Danaé.

Argos a été si souvent détruite, qu'il reste bien peu de débris de la ville antique, qui, selon Pausanias, renfermait tant de monuments remarquables. On voit seulement quelques fragments de marbre antiques enchâssés dans les murs des maisons d'Argos.

Le **théâtre**, situé au-dessus du v., est taillé dans le flanc de la colline de Larisse. Il avait 137 mèt.

de diamètre, et pouvait contenir env. 20 000 personnes. On voit encore 67 gradins assez bien conservés. Tout auprès se trouvent les ruines d'une construction romaine en briques.

Le *château Franc*, auquel on parvient au bout d'une heure de montée pénible, est d'un aspect imposant; il occupe l'emplacement de l'antique Acropole, dont on voit des vestiges cyclopéens et pélasgiques. Des colonnes antiques ont été utilisées comme matériaux et encastrées dans les murailles franques. Dans l'intérieur du château, on montre quatre belles citernes antiques recouvertes de ciment. — La colline de Larisse faisait partie de la ville; on distingue encore, sur le revers S.-O., des vestiges des murs d'enceinte.

Sortant d'Argos du côté N.-O., on contourne la base de la colline de Larisse. On traverse (30 m.) un torrent, et l'on suit (15 m.) le lit du Charadrus au fond d'une gorge aride. La route monte et serpente au milieu de rochers éboulés et de maigres broussailles. A gauche se dressent les flancs abrupts et brûlés des monts Lycone et Chaon. Se dirigeant (2 h.) au N., on s'élève, en contournant la base du mont Malévo (Artémisius), jusque sur (1 h.) un plateau cultivé. On traverse ensuite (30 m.) un torrent, et l'on arrive, par une montée rapide, à (15 m.) *Karya*. Ce v., situé au pied du mont Artémisius au S., et du Xéro-Vouni au N., est entouré de plantations d'oliviers et de figuiers. Plusieurs torrents qui descendent de la montagne entretiennent une verdure qui contraste agréablement avec les rochers brûlés que l'on voit de tous côtés. Près de Karya, et non loin du sommet de l'Artémisius, couvert de groseillers sauvages, se trouvent des débris cyclopéens, qui marquent peut-être l'emplacement du Hiéron de Diane.

En quittant Karya, on gravit (30 m.) le col qui joint l'Artémisius au Xéro-Vouni. Au point culminant, la vue s'étend sur une partie de la plaine de Tripolitsa et sur les montagnes qui la bordent à l'O. Le chemin, roide et escarpé, descend au milieu de rochers arides et brûlés. On aperçoit (2 h.) à ses pieds la petite plaine d'Argos, et, par un sentier presque à pic, on arrive (15 m.) à :

Tsipiana. (7 h. 15 m. d'Argos. On peut y trouver un logis confortable.) Ce v. occupe peut-être l'emplacement de *Mélangia*. On distingue encore quelques assises de l'antique Acropole et des vestiges d'un aqueduc. Au N. du v. s'étend la plaine d'Argos, complétement enfermée par les montagnes, excepté du côté S.-O., où elle communique, par une vallée étroite, avec la plaine de Tripolitsa. La plaine d'Argos est constamment inondée par les eaux qui descendent de la montagne et n'ont d'autre issue qu'un katavothron ouvert près du v. On remarque au S. de Tsipiana un monastère du même nom, dans une position pittoresque, sur le versant de la montagne.

En sortant de Tsipiana, on laisse à gauche la vallée dont nous avons parlé, et qui s'appelait *Khoros-Mairas* (le lieu de danse de Mairas). Cette vallée est resserrée au N.-O. par le mont Alesius, espèce de promontoire qui sépare la plaine d'Argos de celle de Mantinée. Laissant à gauche (15 m.) les ruines d'une tour, la route commence à franchir la base du mont Alésius, et atteint (20 m.) la fontaine de Philippe; à gauche s'élève un monticule qui marque peut-être l'emplacement de l'antique *Nestane*. On passe près de (20 m.) la fontaine d'Arné, et l'on descend dans la plaine de Mantinée; puis, contournant la base du mont Alésius pour se diriger au N., on laisse à droite (30 m.) les restes d'un stade, et l'on arrive (20 m.) aux ruines de :

Mantinée (aujourd'hui *Palæopoli*). *Histoire.*—Cette ville, qu'Homère appelle l'Aimable (Ἐρατεινή), était

une des plus anciennes et des plus puissantes de l'Arcadie. Ses institutions démocratiques, citées dans l'antiquité comme des modèles, lui attirèrent la haine de Sparte et de Tégée, dont le gouvernement était oligarchique. Les Mantinéens, et leurs alliés les Argiens et les Athéniens, furent écrasés par les Spartiates, en 421. En 418, Agésipolis, roi de Lacédémone, s'empara de Mantinée en détournant les eaux de la rivière Ophis, qui délayèrent les murs de la ville, construits en briques non cuites. Lors de l'abaissement de Sparte, après la bataille de Leuctres, les Mantinéens rebâtirent leur ville et travaillèrent activement à la formation de la ligue arcadienne et à la fondation de Mégalopolis (*V.* R. 43). Plus tard, leurs différends avec le gouvernement suprême de l'Arcadie les rapprochèrent de leurs anciens ennemis les Spartiates. Épaminondas marcha contre eux et les défit à la célèbre journée de Mantinée (363). Devenus membres de la ligue achéenne, les Mantinéens la quittèrent pour s'allier de nouveau avec Sparte : ce fut la cause de la guerre dite de *Cléomène*. Aratus se rendit maître de la ville en 226. Elle fut prise une seconde fois, en 224, par Antigone Doson, qui la livra au pillage et vendit ses habitants comme esclaves. Elle s'appela *Antigonie*, jusqu'au temps d'Adrien. Cet empereur lui rendit son ancien nom et y établit des jeux en honneur de son favori Antinoüs, qui descendait des Mantinéens.

Description.—État actuel.—Mantinée n'était point située, comme les autres villes grecques, sur une hauteur ou sur le flanc d'une colline ; elle était bâtie en plaine et traversée par la rivière Ophis. Ses ruines sont entourées maintenant, de tous côtés, de terrains marécageux. Le mur d'enceinte existe encore et mesure environ 3,250 mèt. de circonférence ; mais, comme il est partout de même hauteur et qu'il ne présente que trois ou quatre assises de pierres, on peut supposer que la partie supérieure était bâtie de briques non cuites. Ce mur, qui offre de beaux exemples de construction polygonale, était flanqué de 120 tours ; dix portes, dont sept sont encore apparentes, donnaient accès dans la ville. Autour de Mantinée régnait un fossé profond, qui recevait les eaux de l'Ophis. De tous les monuments décrits par Pausanias, il ne reste plus que des ruines informes. On distingue cependant quelques vestiges du théâtre qui était situé au milieu de la ville. Le tumulus, que les guides montrent comme le tombeau d'Épaminondas, n'a aucun rapport avec ce héros (*V.* ci-dessous le Scopé).

Les environs de Mantinée ne répondent pas à la description de Pausanias. Les forêts et la belle végétation ont disparu ; il ne reste plus qu'une plaine nue et marécageuse, entourée de montagnes rocheuses et arides.

En quittant Mantinée du côté S., on aperçoit à droite (25 m.) un katavothron, dans lequel l'Ophis s'engouffre aujourd'hui. On longe la rivière et on la traverse (45 m.) sur un pont. En cet endroit, la plaine n'a pas plus d'un kilomètre de large. Elle est resserrée à l'E. par un contre-fort du mont Artémisius, et à l'O. par une colline qui se détache d'un contre-fort du mont Mænalius. Cette colline est le *Scopé* (Myrtikas), sur laquelle Épaminondas mourant se fit transporter pour assister à la déroute des Spartiates. Le tombeau que l'on éleva à cet endroit en l'honneur du héros, se voyait encore au temps de Pausanias. Cette partie resserrée de la plaine séparait les territoires de Mantinée et de Tégée. Quand on a dépassé le mont Scopé, on découvre une belle vue sur la plaine de Tripolitsa, fertile et bien cultivée, et renfermée dans un vaste amphithéâtre de montagnes. A droite et à gauche de la route s'étendent de

magnifiques vignobles, séparés par des haies de buissons.

On franchit deux torrents, et, longeant la base du Mænalius, on arrive (1 h. 15 m.) à Tripolitsa. (V. R. 31.)

ROUTE 31.

DE NAUPLIE A TRIPOLITSA,

PAR ARGOS, LERNE ET AKHLADO-KAMBOS.

(12 h. — Cette route, dite carrossable, est impraticable pour les voitures au-delà d'Argos. Les voyageurs qui auraient déjà visité cette ville peuvent gagner deux heures en prenant au sortir de Nauplie un chemin qui suit les bords du golfe et rejoint (2 h.) à Myli (Lerne) la route d'Argos à Tripolitsa.

De Nauplie à Argos, 1 h. 20 m. (V. R. 30.) — On sort d'Argos du côté S., et, passant devant le théâtre, on longe la base du mont Lycone pour atteindre (45 m.) le pied du mont Chaon et les bords de l'*Érasinus*. Cette rivière jaillit d'une grotte de forme ogivale et fait tourner un grand nombre de moulins (myli). Selon les anciens, l'Érasinus serait formé par les eaux du lac Stymphale, qui s'engouffrent sous le mont Apélaurion en Arcadie, et reparaissent ici, après un cours souterrain de 200 stades (V. R. 47).

En s'éloignant de la route, dans la direction du S.-O., on atteint (25 m.) les ruines d'une pyramide, situées sur une petite hauteur rocheuse qui se détache du mont Chaon. Cette pyramide est sans doute le monument funéraire (*πολυανδρεῖα*) dont parle Pausanias, et qui fut élevé en l'honneur des Argiens tués à Hysiæ. Sa construction indique un art intermédiaire entre le cyclopéen et le pélasgique. Elle est composée de gros blocs à peu près quadrangulaires, formant des assises horizontales, dont les interstices sont remplis de petites pierres. La pyramide n'est pas symétrique; à l'un des angles on remarque un enfoncement avec une porte. Au-dessus du linteau se trouve un évent triangulaire, formé par des assises de pierres, qui s'étagent et se dépassent les unes les autres à mesure qu'elles se rapprochent du sommet du triangle. Cette porte s'ouvre sur un passage qui conduit dans une salle où l'on remarque des trous de scellement destinés probablement à recevoir des solives. Cette pyramide et celle de Ligourio (V. p. 192) sont les seuls exemples de ce genre de construction que l'on trouve en Grèce. Pausanias en mentionne une troisième, entre Argos et Tirynthe, dont on n'a pas retrouvé de vestiges. Ces monuments, particuliers à l'Argolide, se rattacheraient-ils à la colonie égyptienne que, selon la tradition, Danaüs y avait amenée?

En rejoignant la route, on traverse (10 m.) un torrent, près duquel des débris helléniques marquent peut-être l'emplacement de l'antique *Cenchræ*. On laisse à droite le v. de Skaphidaki, et l'on rejoint les bords du golfe à (50 m.):

Lerne, aujourd'hui *Myli* (les Moulins).—Ce hameau, situé près de la mer et à la base du mont *Pontinus*, est dominé par une colline sur laquelle se dressent les ruines imposantes d'un vieux château Franc. Trois sources jaillissent du pied du mont Pontinus, et forment un petit lac, recouvert de plantes aquatiques et entouré de hautes herbes. C'est le célèbre *marais de Lerne*, ou *lac Alcyonien*. Au dire des anciens, il était sans fond, et l'empereur Néron essaya vainement de le sonder. De toutes les légendes qui se rattachent à Lerne, la plus célèbre est celle de l'Hydre tuée par Hercule. Cette fable doit sans doute son origine aux travaux que les habitants devaient sans cesse renouveler pour dessécher les marais formés par les nombreuses sources qui jaillissent près du Pontinus. La colline où l'on voit aujourd'hui le château Franc, portait, au temps de Pausanias, un temple de Minerve Saïtis et les fondations de la maison d'Hippomédon, un des sept chefs argiens.

En quittant Myli, on laisse à gauche (5 m.) la route d'Astros, et (20 m.) un chemin qui conduit à Sparte par Hagios Pétros et Arakhova. La route s'élève ensuite sur les flancs d'une montagne aride et brûlée et traverse (50 m.) des plateaux stériles, où il n'y a d'autre végétation que de maigres bruyères. Au (1 h. 10) khani de *Daouli*, situé au débouché d'un sentier venant directement d'Argos, on découvre une belle vue sur le golfe de Nauplie. On chemine toujours sur des plateaux élevés, et l'on rencontre (45 m.) des ruines helléniques placées sur un rocher qui domine la plaine d'Akhlado-Kambos. Elles marquent l'emplacement de l'antique **Hysiæ**, près de laquelle les Argiens écrasèrent les Spartiates en 669, et qui fut détruite en 417.

En atteignant (15 m.) le khani de *Dousa*, on aperçoit à droite le v. d'*Akhlado-Kambos* (6 h. 50 m. de Nauplie), bâti en amphithéâtre sur les versants de deux montagnes. La route descend alors (15 m.) dans la plaine.

On laisse à gauche un chemin direct pour Tripolitsa, nommé *Scala tou Bey*. Ce chemin, taillé par les Turcs dans les flancs du mont Parthénius, que l'on aperçoit à l'O., est très-pittoresque, mais il est si mauvais qu'il doit être en grande partie parcouru à pied.

Remontant la plaine dans la direction du N.-O., on s'engage dans une gorge ouverte entre le mont Kténia et le Parthénius. Sur un rocher qui se détache de cette dernière montagne, se montrent (1 h.) les ruines de *Palæo-Moukli*. Cette ville, très-importante au moyen âge, pouvait renfermer 20,000 hab. On y remarque une église byzantine assez bien conservée, et un château franc, qui repose sur des soubassements antiques.

La route fait un coude (15 m.), et, se dirigeant au S., rejoint (1 h. 15 m.) la *Scala tou Bey*, à son débouché dans une large vallée qui s'ouvre sur la plaine de Tripolitsa. Près de Hagiorgitika (15 m.), on rencontre la rivière Saranda-Potamos qui va s'engouffrer, à une distance de 4 kil., dans un katavothron au pied du Parthénius. On remonte le cours de cette rivière (30 m.) jusqu'au v. de Sténo, et, traversant une plaine bien cultivée et couverte de beaux vignobles, on arrive (1 h. 35 m.) à :

Tripolitsa (on y trouve plusieurs bons khanis). Cette ville, située à la partie la plus élevée de la plaine, à 659 mèt. au-dessus du niveau de la mer, a été formée des débris des trois antiques cités de *Pallantium*, *Tégée* et *Mantinée*. Elle fut fondée vers 1770 et devint sous les Turcs la capitale de la Morée. Elle tomba au pouvoir des Grecs en 1820, mais elle fut reprise par Ibrahim-Pacha, qui la rasa jusqu'en ses fondements. Ce n'est aujourd'hui qu'un amas de ruines au milieu desquelles on voit se dessiner quelques rues et surgir des constructions nouvelles. Le bazar de Tripolitsa est bien approvisionné.

De Tripolitsa à Léondari. *V.* R. 32,—à Phonia, par Mantinée et Orchomène. *V.* R. 33,—à Sparte, par Tégée. *V.* R. 34.

ROUTE 32.

DE TRIPOLITSA A LÉONDARI.

(7 h. 45 m.)

Sortant de Tripolitsa du côté S.-O., et laissant à droite les ruines d'un aqueduc, on suit la base du mont Mænalius. On trouve (20 m.) à gauche, sur les collines de Thana, une chapelle construite sur les soubassements en marbre noir d'un sacellum. On débouche (30 m.) dans une petite plaine aride et pierreuse et l'on atteint (10 m.) le khani de Makri. A 10 min. au S.-E. se trouvent les ruines de :

Pallantium, une des villes les plus anciennes de l'Arcadie. Elle est célèbre pour avoir donné nais-

sance à Évandre qui fonda une colonie sur les bords du Tibre. Virgile a chanté l'entrevue d'Énée et d'Évandre. C'est en mémoire de cette parenté qu'Antonin le Pieux rebâtit et repeupla Pallantium devenue déserte depuis que ses habitants avaient été obligés d'aller grossir la population de Mégalopolis.

L'emplacement de Pallantium a été déterminé par l'état-major français. La ville était située dans la plaine, et l'acropole occupait une colline qui dépend du mont Kravari. Toutes les pierres de Pallantium ont été enlevées pour la construction de Tripolitsa, aussi quelques rares débris marquent seuls la position de la ville. Le terrain est jonché de fragments de poteries et de marbre blanc. Près d'une fontaine, on remarque les soubassements d'un temple.

Dans la partie S.-E. de la plaine et à 20 m. de Pallantium, on trouve les débris du Choma et le lac Taki. Le choma (χῶμα, digue) séparait les territoires de Tégée et de Pallantium et protégeait la plaine de cette dernière ville contre les inondations du lac Taki. Ce lac reçoit toutes les eaux de la partie S. de la plaine de Tripolitsa et communique probablement par un katavothron avec la fontaine des Francs (voy. ci-après). Le Saranda-Potamos, qui, selon les anciens, n'est autre que l'Alphée, se jetait auparavant dans le lac Taki, au lieu de s'engouffrer, comme il le fait maintenant, sous le mont Parthénius.

En quittant Pallantium, on franchit un contrefort du mont Kravari (Boreium), pour descendre (1 h.) dans une petite vallée entourée de montagnes arides, où coule (25 m.) la *franco-vrysi* (fontaine des Francs) que l'on regarde comme la source de l'Alphée. Des débris helléniques, placés sur une petite hauteur à droite (15 m.), marquent l'emplacement de **Asea**. Cette ville était située sur les frontières de l'Arcadie et de la Laconie. Elle contribua à la fondation de Mégalopolis, et la plus grande partie de ses habitants y émigrèrent; au temps de Pausanias elle était en ruines.

Au delà d'Asea, on débouche (30 m.) dans la plaine de Franco-vrysi; au S. on aperçoit le v. de Koutrouboukhia, près duquel se trouve une des sources principales de l'Eurotas. A l'O. de la plaine et au-dessous du v. de Marmaria, l'Alphée se précipite (1 h.) dans un katavothron ouvert au pied du mont Tsimbérou. On commence (30 m.) à gravir cette montagne au sommet de laquelle (30 m.) on découvre une belle vue sur l'Alphée supérieur, la ville de Léondari entourée de bois de yeuse, et l'extrémité N. du Taygète. En descendant le versant opposé, on rencontre à gauche du chemin (30 m.) ce qu'on appelle les *sources de l'Alphée*. Ce sont les eaux engouffrées dans le katavothron de Marmaria qui reparaissent ici en bouillonnant au milieu des rochers que des platanes gigantesques couvrent de leur ombrage. On descend par une pente boisée au bord de l'Alphée, (30 m.) et traversant (30 m.) ce fleuve ainsi que l'un de ses affluents, le Thius (10 m.), on arrive (45 m.) à **Léondari** (*V.* R. 35).

ROUTE 33.

DE TRIPOLITSA A PHONIA,

PAR MANTINÉE ET ORCHOMÈNE.

(9 h. 50 m).

De Tripolitsa à Mantinée, 2 h. 15 m. (*V.* R. 30). — En quittant Mantinée, on traverse dans la direction du N. la plaine inculte et marécageuse de Milias. Laissant à droite (15 m.) la petite colline isolée de Gurtzuli, couverte d'arbres et surmontée d'une chapelle en ruines, on côtoie un grand marais et l'on aperçoit à gauche (35 m.), à travers un petit défilé, la plaine d'Alcimédon, et le v. de

Kardara. Au de là du Khani ruiné de Bilai, (20 m.) le chemin s'élève sur le mont Anchisia. et redescend dans la plaine d'Orchomène (30 m.) La chapelle de Panagia, à gauche, marque peut-être l'emplacement du temple de Diane Hymnia, qui séparait les territoires de Mantinée et d'Orchomène. Dans la même direction se montre le gros village de Levidi. On traverse ensuite la plaine pour arriver (45 m.) à *Kalpaki*, bâti sur l'emplacement de l'antique :

Orchomène (d'Arcadie). Cette ville, très-puissante aux temps héroïques, étendit sa domination sur toute l'Arcadie. Rivale acharnée de Mantinée, elle ne voulut point se joindre à la confédération Arcadienne. Elle fut prise par Cassandre (313) et plus tard par Antigone Doson, qui y plaça une garnison macédonienne.

La position d'Orchomène, au point de vue militaire, était très-forte. Elle occupait une colline élevée (946 mèt.) et commandait deux plaines et la gorge étroite et profonde qui les unit. La ville *basse* était située sur l'emplacement du v. actuel de Kalpaki où l'on voit des débris de colonnes en marbre blanc. La colline présente encore quelques vestiges des murailles de l'Acropole.

En quittant Kalpaki, on suit la gorge creusée entre la montagne d'Orchomène et le mont Trachys ainsi nommé de ses flancs tourmentés et ravinés. Les eaux de la plaine au S. de Kalpaki, se déversent par cette gorge pour former dans la plaine du N. le lac d'Orchomène, qu'on laisse à gauche (30 m.) pour se diriger vers le N. On voit à droite (10 m.) les sources antiques de Ténées et une route qui conduit au lac Stymphale ; à gauche (35 m.) s'élève le monastère de Hagia Triada. Un sentier abrupt et difficile monte dans une gorge rocailleuse et remplie de buissons, pour redescendre dans une gorge admirablement boisée et resserrée entre les hauts escarpements du mont *Orexis* à droite, et du mont *Sciatis* à gauche. Cette gorge est le défilé de Pharangx (φάραγξ) dont parle Pausanias. On atteint (35 m.) le v. de Guioza et (15 m.) l'extrémité S. du lac de Phonia, dont on suit la côte E. Laissant à gauche (30 m.) le katavothron du mont Orexis, et à droite (45 m.) la route de Phonia au lac Stymphale on suit la base du mont Gérontium, par-dessus lequel on aperçoit à droite le mont Ziria (Cyllène) dont le sommet domine fièrement toutes les autres montagnes. Au-delà du v. de Mésano (1 h.), on traverse une petite plaine, et franchissant la rivière *Aroanius*, on arrive (45 m.) au v. de *Phonia*. (*V*. R. 47.)

ROUTE 34.

DE TRIPOLITSA A SPARTE,

PAR TÉGÉE, KRYA-VRYSIS ET KRAVATA.

(11 h. 40 m.—On peut coucher au khani de Kravata (8 h. 30 m. de Tripolitsa).

Sortant de Tripolitsa du côté S.-E., on laisse à gauche (50 m.), sur une petite colline, l'église de Hagios Sostis, bâtie de fragments de marbre antiques. On traverse ensuite (12 m.) un ruisseau, pour atteindre (10 m.) le v. de *Palæo-Épiscopi* situé sur l'emplacement de l'antique

Tégée. *Histoire*. Cette ville fut célèbre aux âges héroïques et s'opposa victorieusement pendant plusieurs siècles à l'envahissement de l'Arcadie par les Spartiates. Mais vers 560, elle fut obligée, tout en conservant son indépendance, de reconnaître leur suprématie. Lors de l'invasion des Perses, elle était regardée comme la seconde puissance militaire de la Grèce méridionale. Sa haine pour Mantinée, dont elle fut toujours la rivale acharnée, et sa sympathie pour les gouvernements despotiques, la poussèrent à s'allier avec Sparte pendant la guerre du Péloponèse. Mais plus tard elle fit partie de la

confédération arcadienne et combattit avec Épaminondas à Mantinée. Une nouvelle alliance contre les Achéens l'unit à Orchomène et à ses anciens ennemis, les Spartiates et les Mantinéens. Tégée fut prise par Antigone Doson, 222, et incorporée dans la ligue achéenne. Au temps de Strabon, elle était la seule ville de l'Arcadie qui fut habitée. Pausanias en parle comme d'une ville importante et donne une liste détaillée de ses monuments. Elle fut complétement détruite au IVe siècle par Alaric. C'est sur ses ruines que s'élèva la ville de *Nicli* dont il est souvent fait mention dans la chronique grecque de la conquête de la Morée par les Francs.

État actuel et topographie. — On voit encore les murs d'enceinte et plusieurs églises de la ville franque de Nicli. Quant à la ville antique, il est difficile d'en retrouver des traces. Elle était située dans la partie la plus basse de la plaine et a été souvent inondée et recouverte de terrains d'alluvion. A en juger par les fragments de marbre et de fondations antiques que les paysans mettent souvent au jour, il est probable que la ville avait environ 6 kil. de tour. Elle occupait sans doute l'emplacement des v. de *Ibrahim-Effendi, Piali, Palæo-Épiscopi* et s'étendait jusqu'à la colline de *Hagios Sostis*, qui paraît être celle que Polybe appelle l'Acropole (ἄκρα) et Pausanias la hauteur du Guet (λόφος φυλακτρίς). On remarque à Palæo-Episcopi une vieille église grecque dont les murs sont formés de fragments de bas-reliefs, de débris de colonnes et de grandes pierres helléniques. Elle est construite sur des soubassements antiques qui, d'après Ross, seraient ceux du théâtre. D'autres soubassements antiques et des débris de colonnes en marbre que l'on voit près de l'église de *Piali*, marquent, selon Leake, l'emplacement du célèbre temple de Minerve Aléa. Ce temple, construit par Scopas, réunissait les trois ordres d'architecture; c'était, au dire de Pausanias, le temple le plus beau et le plus grand qu'il y eût dans le Péloponèse.

Après avoir traversé la plaine de Tégée dans la direction du S., on atteint (50 m.) le *Saranda-Potamos*, dont on remonte le cours au fond d'une gorge resserrée entre le mont Crésius et le Marmaro-Vouni. Le large lit du Saranda-Potamos, ordinairement à sec, est rempli de pierres énormes roulées par les eaux, et ombragé de beaux platanes qui, pendant la saison des pluies, surgissent au milieu de la rivière comme des îles verdoyantes. On rejoint (1 h.) une route venant directement de Tripolitsa, et l'on croise (1 h. 25 m.) la route d'Argos à Messène, quelques minutes avant d'arriver au khani de

Krya-vrysis (eau froide). La fontaine, qui a donné son nom au khani, est bâtie de blocs de marbre antiques. Leake la considère comme la source de l'Alphée, qui, d'après Pausanias, était située dans le dème de Phylace, sur les frontières de Sparte et de Tégée. Les nombreux ruisseaux qui se jettent dans l'Alphée (Saranda-Potamos) un peu au-dessous de Krya-Vrysis ont valu à cet endroit le nom de *Symbola* (σύμβολα, confluent). On remarque en face du khani les ruines d'une forteresse du moyen-âge.

Une route au S. E. conduit à Sparte par Arakhova et la vallée de l'Œnus. Elle est remarquable par sa végétation et ses beautés pittoresques, mais elle est beaucoup plus longue que la route ordinaire.

En quittant Krya-Vrysis, on arrive (15 m.) dans la plaine étroite d'Arakhova bornée à l'O. par le mont Rouso, et à l'E. par le mont Tsoka (1227 mèt.) et une chaîne de collines coniques. Cette plaine fertile et bien cultivée est entrecoupée de prairies marécageuses. On pénètre (1 h.) dans le *défilé* (klisoura) qui débouche (30 m.) sur

une autre plaine fort étroite. La route, s'abaissant insensiblement, serpente au milieu de bosquets de térébinthes et de lentisques. On traverse (45 m.) des hauteurs boisées, pour descendre (45 m.) le long d'un torrent dans la direction de l'E. On atteint (35 m.) la route d'Argos par Arakhova, la rivière Œnus et (15 m.) le khani de

Kravata (8 h. 30 m. de Tripolitsa). De ce khani, situé sur une hauteur, on aperçoit à ses pieds et dans la direction du S. une petite plaine qui peut avoir 400 mèt. de long sur 200 mèt. de large. Elle est traversée par l'Œnus qui s'échappe à travers une étroite ouverture dans les rochers au S. Sur la rive gauche s'élève le mont *Olympe* qui se rattache au mont Vresthéna; et sur la rive droite, le mont *Éva* (Turlès). On remarque au S. de cette montagne le torrent *Gorgylus* qui se jette dans l'Œnus, et quelques débris helléniques qui marquent sans doute l'emplacement de l'antique

Sellasie.—Ce fut près de cette ville, que se livra la bataille de Sellasie, (222) qui anéantit la puissance des Spartiates et mit fin à l'indépendance grecque. L'armée de Sparte, avec le roi Cléomène, s'était retranché sur les monts Olympe et Éva. Antigone attaqua cette dernière position du côté du torrent Gorgylus, et réussit à l'enlever. Les Spartiates descendirent alors dans la plaine, où un rude combat s'engagea; mais le courage lacédémonien ne put résister à la tactique des phalanges macédoniennes.

En quittant Kravata, on chemine sur des plateaux élevés, jusqu'au khani de *Vourlia*, situé (50 m.) sur un col, d'où l'on découvre tout à coup un magnifique panorama. La vue s'étend sur la fertile et verdoyante plaine de Sparte, au milieu de laquelle brille l'Eurotas; sur la chaîne imposante du Taygète, qui dresse ses formidables escarpements, labourés de ravins profonds et couronnés de cimes aigues. Au pied de quelques collines vertes, apparaissent les blanches maisons de la nouvelle Sparte; et, plus loin, les ruines de Mistra, perchée comme un nid d'aigle sur un contre-fort du Taygète.

Un chemin escarpé et pierreux descend (1 h. 10) dans une gorge très-pittoresque, jusqu'aux bords de l'*Eurotas*, que l'on traverse sur un pont turc d'une seule arche et d'une hauteur remarquable, nommé pont de Kopano-Géphyri. On laisse à droite la route de Mégalopolis, et l'on suit à gauche un chemin resserré entre la rivière et une chaîne de rochers peu élevés. La plaine est bien cultivée, et couverte (30 m.) de beaux champs de maïs, entrecoupés dans toutes les directions par des canaux d'irrigation. On laisse (25 m.) à droite les ruines d'un aqueduc et la route de Mistra, puis traversant de jolis bois de mûriers et d'oliviers, et, passant devant les ruines d'un théâtre, on arrive (15 m.) à la Sparte moderne.

SPARTE

Les khanis sont mauvais; il vaut mieux loger dans une maison particulière. Nous recommandons celle de M. Théodore Soggaras, ancien juge, qui parle bien le français.

Histoire. Sparte, fondée vers l'an 1910 av. J.-C., obéit pendant sept siècles à des rois Lélèges, Achéens et Pélopides. Le premier fait important de son histoire est l'invasion de la vallée de l'Eurotas par les Doriens et les Héraclides (1190). Les Doriens, sous le nom de *Spartiates*, habitèrent seuls la ville de Sparte, et se réservèrent tous les privilèges. Ils imposèrent aux *Laconiens* le payement d'un tribut et l'obligation du service militaire. Ceux qui osèrent leur résister furent réduits en esclavage, comme les *Hilotes* (*V*. R. 37). Le gouvernement était entre les mains d'une minorité aristocratique, et deux dynasties royales, qui descendaient de Proclès et

d'Eurysthène, fils du chef Héraclide Aristodème, régnaient simultanément et exerçaient une autorité despotique. Pendant trois siècles, des dissensions intestines arrêtèrent le développement de la puissance de Sparte et l'accroissement de son territoire. Il était réservé à Lycurgue (845) de fonder la grandeur de cette ville, en lui donnant des lois, trop connues pour qu'il soit besoin d'en rappeler les détails.

Tout en accordant une plus large part à la démocratie, et en limitant le pouvoir royal, Lycurgue fit de Sparte l'idéal d'une cité guerrière. Cette puissante organisation militaire appelait les Spartiates à étendre leur domination sur la plus grande partie de la Grèce. On a condamné avec raison, dans le code de Lycurgue, des lois tyranniques, qui blessent la morale et étouffent les sentiments les plus nobles de l'homme. Néanmoins, ce code était l'expression du génie dorien, et ne faisait que formuler, d'une manière quelquefois exagérée, les mœurs et les traditions primitives de cette nation remarquable. Outre les penchants aristocratiques et la prédominance de l'influence sacerdotale, « on peut remarquer, dit M. Ampère, que la société, selon les idées et les mœurs doriennes, n'était pas une collection d'individus indépendants et isolés, mais une agglomération compacte de citoyens serrés en un faisceau par un lien religieux, nul n'ayant d'existence personnelle, chacun vivant de la vie de tous, et se perdant, pour ainsi dire, dans l'Etat. » M. Beulé, dans son beau livre sur le Péloponèse, montre, d'une manière convaincante, que Sparte ne mérita pas les reproches qu'on lui adresse, et qu'elle cultiva les beaux-arts et la littérature, tout en les soumettant au contrôle d'une morale rigide.

Sparte, resserrée jusqu'à Lycurgue dans la vallée de l'Eurotas, se sentit bientôt à l'étroit et résolut d'augmenter son territoire. Elle s'empara, après deux guerres sanglantes (*V.* R. 40), des plaines fertiles de la Messénie (744-668). Plus tard, ses victoires sur les Argiens lui assurèrent la possession de la Cynurie (544) et la prépondérance dans le Péloponèse.

Après les guerres médiques, dans lesquelles Sparte joua un rôle moins brillant qu'Athènes, la jalousie des deux rivales fit éclater la guerre du Péloponèse (431-404). Le génie dorien et le génie ionien luttèrent vingt-sept ans : la Sparte de Lycurgue l'emporta sur l'Athènes de Solon. Mais cette victoire contenait un germe de mort pour Sparte. Lysandre introduisit dans la république, avec les dépouilles des vaincus, l'amour des richesses et du luxe. L'austérité spartiate se relâcha, les lois de Lycurgue furent mises de côté, et dès lors la république marcha lentement vers sa ruine.

Après l'abaissement d'Athènes, Sparte arrive à l'apogée de sa gloire et de sa puissance ; mais elle excite une haine générale par ses violences et sa tyrannie.

Après la fatale bataille de Leuctres (372), Sparte voit Épaminondas à ses portes et sa prépondérance détruite par la formation de la ligne arcadienne, la fondation de Mégalopolis et le rétablissement de la Messénie. Sparte, corrompue et affaiblie, ne peut conserver que son indépendance.

Cléomène parvint à faire revivre un instant les institutions de Lycurgue, et rendit à la république son antique vigueur. Il déclara la guerre à Aratus, afin d'assurer à Sparte le premier rang dans la ligne achéenne. Mais il fut vaincu à Sellasie (222) par Antigone Doson, qu'Aratus avait appelé à son secours, et Sparte dut subir le joug macédonien. Si elle se releva un instant sous Nabis, elle fut définitivement soumise par les Romains (146).

Sparte fut prise au IVe siècle après J.-C. par Alaric ; elle tomba

en 1460, au pouvoir de Mahomet II, et fut détruite par Sigismond Malatesta, en 1463. Pendant la domination franque, Lacédémonia, ou Sparte, s'éleva sur les ruines de la ville antique.

La Sparte des Villehardouin (Mistra) (*V.* R. 38) fut construite sur un mamelon escarpé, qui se détache du Taygète.

La Sparte moderne, située près de l'emplacement de la Sparte antique, ne date que de quelques années.

La Sparte moderne s'élève sur la plus méridionale des éminences de la plaine de Mistra, et s'étend au S. jusqu'à la petite rivière de *Magoula*, l'antique *Tiase*. Cette ville nouvelle a pris un développement rapide, au détriment de Mistra, maintenant abandonnée. De blanches maisons, entourées de jardins, commencent à surgir de tous les côtés. La rue principale est fort large ; on y remarque quelques jolies constructions, le bazar, et la pharmacie, qui est en même temps le premier café de la ville. Les habitants jouissent tous d'une certaine aisance, grâce à la fertilité de la vallée de l'Eurotas. La seule curiosité de la ville est une assez belle magnanerie, qui intéressera le voyageur, en lui montrant le spécimen encore trop rare d'une fabrique grecque.

Ruines de Sparte. — Quelques débris informes, pour la plupart de l'époque romaine, marquent seuls l'emplacement de la cité de Lycurgue. La ville qui renfermait, selon Pausanias, un si grand nombre de monuments remarquables, a complétement disparu. A l'exception du théâtre, les ruines sont à ras de terre, et le plus souvent cachées sous l'herbe. On comprend que l'emplacement de Sparte ait été longtemps ignoré.

Sparte occupait les petites collines qui s'élèvent sur la rive droite de l'Eurotas et au N. de la ville moderne. Elle s'éparpillait également dans la plaine, et n'était point resserrée dans des murs. Les formidables chaînes du Taygète et du Parnon qui la ceignent de toutes parts, lui servaient de défense. Les premières murailles furent élevées par Nabis, en 195. Les restes de fortifications que l'on aperçoit encore sont de l'époque romaine.

La tournée que nous allons décrire permettra au voyageur d'explorer toutes les ruines en quelques heures. Il importe de se faire accompagner par un paysan, car il est facile de s'égarer au milieu des champs de maïs et des canaux d'irrigations qui coupent le terrain dans toutes les directions.

En sortant de Sparte, du côté N., on voit à l'entrée de la ville une colonne de granit; puis, traversant un bois de mûriers, on remarque à gauche, au milieu d'un jardin, les ruines d'un monument quadrangulaire connu dans le pays sous le nom de *tombeau de Léonidas:* mais la tradition populaire est en contradiction avec un texte positif de Pausanias, qui place ce tombeau en face du théâtre. Le monument dont il s'agit ici, et qui paraît un héroum, est d'une simplicité toute dorienne et d'un aspect majestueux. Il se compose de gros blocs quadrangulaires et mesure env. 14 mèt. de long sur 7 de large.

Continuant à marcher vers le N., on voit dans toutes les directions des débris de marbre, des pierres helléniques et des traces de soubassements antiques. Le **théâtre** (15 m.) est situé sur la partie S.-O. de la colline la plus importante. Cet édifice mesure env. 137 mèt. de diamètre. La partie centrale est creusée dans le flanc de la colline; mais les ailes de la cavea sont artificielles, et se composent de pierres quadrangulaires non cimentées. Tous les gradins ont été enlevés par les habitants de Mistra, auquel il a servi de carrière. On remarque entre les deux ailes une construction romaine en briques, qui semble avoir appartenu à la scène. Celle-ci n'existait pas dans l'origine, et le théâtre était destiné seulement

aux exercices du corps et aux assemblées publiques, car on sait que les lois de Lycurgue proscrivaient la tragédie et la comédie. La colline du théâtre était le point culminant de Sparte et la partie centrale de la ville. L'Acropole occupait probablement une plateforme au N.-E. L'Agora se trouvait sur le plateau qui forme le sommet de la colline et s'étend à l'E. Ce plateau est couvert de ruines byzantines de toute espèce, qui marquent l'emplacement de la *Lacédémonia* du moyen âge. Du côté de l'Eurotas, où la colline est coupée à pic, on remarque sur la crète du plateau un mur hellénique, qui sert presque partout de base à une muraille byzantine bien conservée. C'est probablement celui que le proconsul Appius fit élever pour remplacer les fortifications détruites par les Achéens.

Deux collines, dépendant de celle que nous venons de décrire, se dirigent à l'E. vers l'Eurotas. Sur la plus méridionale, on remarque une grande ruine romaine en briques. C'est un cirque de forme rectangulaire, construit probablement sous les derniers empereurs. On trouve tout auprès deux portes helléniques à moitié enfouies sous le sol.

Revenant au théâtre, et descendant le versant N. de la colline, où l'on remarque une partie des murailles byzantines de Lacédémonia, on rejoint la route de Mistra, au fond d'un ravin, qui sépare la colline du théâtre, au N., d'un contrefort avancé du Taygète et d'une hauteur fort escarpée (mont Issorium) au S. Suivant cette route du côté de l'E., on arrive bientôt au bord de l'Eurotas, près d'une île verdoyante, couverte de lauriers-roses. En cet endroit se trouvent les ruines du **pont Babyx**, sur lequel passait la route de Tegée, et qui mettait Sparte en communication avec un faubourg situé sur la rive gauche. Ce pont a été rebâti à plusieurs époques, et il n'y reste plus de pierres helléniques. Les arches, dont une partie est encore debout, sont de construction byzantine et romaine.

On remarque, près du pont, les fondations d'une digue ou d'une chaussée hellénique, destinée à arrêter le débordement des eaux. Elle est surmontée d'une belle maçonnerie en briques, ouvrage des Romains.

En se dirigeant au S.-O., on arrive bientôt près de la colline qui portait le cirque romain. A sa base, s'étend le **Dromos**, où les jeunes gens s'exerçaient à la course, et où se tenaient quelquefois les assemblées publiques. Son esplanade allongée se reconnaît encore.

Continuant à longer la rivière, et laissant à gauche des terrains marécageux, et à droite le v. de Psykhiko, on franchit un canal, qui, avec l'Eurotas et son affluent le Magoula, intercepte une espèce d'île triangulaire ou de delta, c'est le *Plataniste*. « De hautes herbes, dit M. Beulé, des massifs d'arbres, des fleurs de mille couleurs, font de cette petite île un délicieux jardin. D'élégants peupliers empêchent de regretter les platanes qui lui ont donné son nom. On ne se doute guère, en voyant cette riche et douce verdure, que le Plataniste était autrefois le théâtre de combats sanglants et sauvages. C'est là que les jeunes gens de Sparte, divisés en deux bandes, se rencontraient comme sur un champ de bataille.»

Les modernes Spartiates sont plus pacifiques, et se contentent d'aller au Plataniste pour prendre le frais.

De l'autre côté de l'Eurotas se dressent les flancs escarpés et rouges du mont *Ménélaius*, où s'élevait le temple qui renfermait les tombeaux de Ménélas et d'Hélène. Les soubassements du temple furent découverts par Ross en 1834. Il trouva un grand nombre d'ex-votos en terre cuite.

On retourne à Sparte en remon-

tant le cours de la *Magoula*, qui coule au S. de la ville, entre de beaux ombrages. En quittant le Plataniste on remarquera, sur un tertre, les fragments d'un tombeau en marbre blanc.

De Sparte à Messène par Léondari, R. 35.—*Idem*, par le Magne, R. 36. — *Idem*, par le Taygète, R. 38.

ROUTE 35.

DE SPARTE A MESSÈNE,

PAR LÉONDARI.

(12 h. On couche à Léondari.)

De Sparte au pont de Kopano-Géphyri (1 h. 15 m.) (V. R. 34.). La route longe ensuite les belles rives de l'Eurotas, sur lesquelles se pressent à l'envi les lauriers-roses, les figuiers et les platanes. A mesure que l'on avance, les contre-forts du Taygète resserrent la vallée au point de ne laisser qu'un étroit passage pour la rivière. On voit, à gauche (30 m.), les ruines d'un aqueduc, et, à droite, les escarpements du mont Vourlia, qui s'élèvent à pic au-dessus de l'Eurotas. La route s'éloigne (1 h.) de la rivière et franchit plusieurs contre-forts du Taygète qui barrent la vallée. On rencontre (1 h. 30) ce qu'on appelle la *source de l'Eurotas*. L'eau jaillit au pied d'un rocher sur lequel passe la route; tout auprès se trouvent des arbres et quelques ruines helléniques. Loin d'être la source unique du fleuve, cette fontaine n'est pas même la plus importante de toutes celles qui contribuent à le former. (V. R. 32.) Après avoir franchi le plateau élevé d'Agrapido-Kambos et traversé (1 h. 15) la rivière de Longaniko, on atteint (15 m.) le pied du mont *Khélmos*. Les ruines helléniques qui couronnent cette montagne conique marquent, selon Leake, l'emplacement de *Bélémina*. Cette ville et son territoire ont eu le triste privilége d'être un objet continuel de dispute entre les Spartiates et les Arcadiens. Plus loin (1 h. 30), et du côté opposé de la vallée, se montre la chapelle de Bouraikos, perchée sur un sommet conique du Taygète. Le bassin de l'Alphée et la plaine de Mégalopolis commencent à se découvrir au N., lorsqu'un brusque détour de la route (1 h.) vous amène à (3 m.):

Léondari (8 h. 20 m. de Sparte. — On y trouve un bon khani.)—Cette ville présente un aspect vraiment pittoresque avec son vieux château en ruines. Elle est située à l'extrémité N. du Taygète et domine, du haut d'une colline, le défilé qui mène de l'Arcadie en Messénie. L'église de Léondari est une des plus jolies et des plus curieuses que l'on trouve en Grèce.

De Léondari à Tripolitsa. (*V.* R. 32.) —De Léondari à Mégalopolis, Karytæna et Andritsèna. (*V.* R. 43.)

On sort de Léondari du côté O. et l'on traverse (15 m.) la Xérilla (Carnion), un des affluents de l'Alphée, qui coule au fond d'une charmante vallée. A gauche se montre le sommet élevé du mont Hellénitsa (1,297 m.). La route s'engage dans des montagnes arides et conduit (1 h. 45) au khani de *Makriplagi*, puis au (1 h.) khani de *Sakona*, d'où la vue s'étend sur le bassin fertile de la Messénie, sur le mont *Vourkano* (mont Ithôme) et le golfe de Coron, qui brille à l'horizon, du côté du S.

Traversant la plaine jusqu'au (1 h. 30) v. de Méligala, on franchit (20 m.) le pont triple de Mavrozouména. Il est formé de trois branches qui partent d'un point central pour traverser l'Amphitus à l'E, le Mavrozouména à l'O. et un marais au N. Les piles de ce pont sont de construction hellénique. On contourne ensuite le mont Vourkano, et passant (1 h. 30) sous la célèbre porte de Messène, on arrive (30 m.) à *Mavromati*.

ROUTE 36.

DE SPARTE A KALAMATA,

PAR LE MAGNE.

(22 h.—*On couche à Lévetsova ou à Marathonisi et à Tsimova.*

On sort de Sparte du côté S. Après avoir franchi la Magoula et (20 m.) la Pendeilemona, on traverse des champs de maïs et de magnifiques plantations d'oliviers et de mûriers jusqu'au v. de *Slavo-Khorio* (1 h.), situé sur l'emplacement de l'antique

Amyclæ. — Cette ville, une des plus anciennes du Péloponèse, sut résister aux armes spartiates jusqu'à la première guerre de Messénie. Elle possédait une statue en bronze d'Apollon, haute de 15 mèt. Les Spartiates firent offrande à Apollon Amycléen du célèbre trône en or et en ivoire sculpté par Bathyclès (*V.* Beulé, *Etudes sur le Péloponèse*), et qui servit plus tard de modèle à celui du Jupiter Olympien.

Il ne reste d'Amyclæ que quelques fragments de colonnes et les soubassements d'un temple.

On peut aller visiter dans le v. de Vaphio (l'antique Pharæ), situé sur les bords de l'Eurotas, à 45 m. S. E. de Slavo-Khorio, les ruines d'une chambre souterraine semblable à celle de Mycènes.

La route continue à travers des bois de mûriers jusqu'à (1 h. 20) Hagios Vasilios.

A droite, dans la direction du v. Arksadès et à 45 m. au milieu des bois, se trouve près du v. de Xéro-Kambi un pont hellénique d'une seule arche jeté sur un torrent pittoresque qui sort d'une gorge sauvage au pied du Taygète.

Traversant (45 m.) la rivière Rasina, on commence à gravir les contre-forts du Taygète appelés Lyko-Vouni, qui ferment la plaine de Sparte au S. et masquent la vue de la mer. Près du v. de **Lévetsova** (2 h. 15 — 4 h. 55 de Sparte), on découvre un beau panorama, embrassant la plaine de Hélos (*V.* R. 37), le golfe de Laconie qui se déroule entre les deux immenses caps Malia et Matapan, l'île de Cythère à l'horizon et enfin les montagnes stériles et brûlées du Magne.

La route franchit (35 m.) un petit col pour descendre rapidement dans la direction de Marathonisi, qui se montre au S.-O., sur les bords du golfe. Après avoir traversé (1 h.) un torrent et laissé (30 m.) à gauche le fort ruiné de Kaki-Scala, elle atteint, au bout d'une petite plaine, une source jaillissante, et bientôt (40 m.) les ruines de :

Gythium. — Cette ville devint le port de Sparte après la conquête dorienne. Aussi, dès le commencement de la guerre du Péloponèse, fut-elle attaquée par l'amiral athénien Tolmidas, qui réussit à la détruire (455). Épaminondas arriva jusqu'à Gythium et l'assiégea en vain pendant trois jours. Tite-Live nous apprend qu'elle possédait des fortifications remarquables lorsqu'elle fut prise par les Romains. Elle acquit une certaine importance sous leur domination, à en juger par les nombreuses ruines qu'elle présente.

Gythium était situé au bord de la mer et sur le versant d'une colline qui portait son acropole. On y remarque encore les ruines d'un théâtre bâti de marbre blanc et dont le diamètre est d'environ 45 mèt. Au S., et à gauche de la route, il existe une inscription qu'on n'a pas encore pu déchiffrer. Tout auprès se trouve un siége taillé dans le roc comme ceux du Pnyx à Athènes. C'est peut-être le λεύς καππώτας (pierre qui repose) qui calma les fureurs d'Oreste.

A 15 m. S. de Gythium s'élève :

Marathonisi, qu'on commence à appeler *Gythium* (8 h. de Sparte). — Cette ville toute moderne est assez misérable et ne renferme rien de bien intéressant. Elle oc-

cupe l'emplacement de Migonium. Le mont Larysium (Kumaro), qui domine la ville, était consacré à Jupiter. C'est dans la petite île de *Cranaë*, située en face de Marathonisi, que Pâris se retira après avoir enlevé Hélène. On y remarque une chapelle construite sur les soubassements d'un temple antique.

Bateau-poste grec tous les 15 jours, le vendredi soir pour Kalamata, et le mardi soir pour Nauplie.

Une route taillée en corniche au-dessus de la mer conduit (25 m.) au v. de Mavrovouni. On descend (15m.) dans une plaine à l'extrémité de laquelle on traverse (40 m.) la rivière Bordounia.

Une route à gauche conduit à Skoutari, à Porto-Quaglio et jusqu'à l'extrémité du cap Matapan.

On se dirige à l'O. pour franchir le Taygète par la large brèche que l'on aperçoit du côté de la colline Passava. Cette colline est surmontée d'une forteresse franque, bâtie sur des fondations helléniques qui marqueraient, selon Leake, l'emplacement de **Las**, antique ville de Laconie mentionnée par Homère. La route, traversant des montagnes brûlées et arides, n'offre point de beautés pittoresques. Après avoir dépassé (1 h. 10) le v. de Karioupolis, on arrive (2 h. 15) au hameau de *Liméni* (4 h. 45 de Marathonisi) situé sur le golfe de Messénie, et port du gros v. de *Tsimova*, que l'on aperçoit à 15 m. au S. On fera bien de prendre une barque pour se rendre de Liméni à Kalamata, la route de terre entre ces deux endroits étant fort mauvaise et n'offrant rien de bien intéressant. Nous nous bornerons à l'indiquer : elle se dirige au N., et conduit (45 m.) au v. de Vitylo, qui remplace l'antique *Œtylus*, mentionné par Homère. Cette ville appartint aux Éleuthéro-Lacons et conserva ses éphores jusqu'au troisième siècle de l'ère chrétienne. On remarque dans quelques maisons des vestiges de murailles helléniques et dans l'église une belle colonne ionienne et plusieurs chapiteaux. Ces derniers débris appartiennent sans doute au temple de Sérapis décrit par Pausanias. Suivant toujours la côte, on atteint (1 h. 25) Polyana, (1 h. 25) Platsa, (2 h. 15) Skardamouta. On traverse (2 h.) le Saranda, puis, descendant dans la plaine, on arrive (45 m.) à **Kalamata**. (*V.* R. 38.)

ROUTE 37.

DE SPARTE A MONEMVASIE.

(17 h. 2 jours.—On couche à Birniko, ou mieux à Skala, éloigné seulement de 30 m. de la route.

De Sparte à Slavo-Khorio (1 h.20). (*V.* Route 36.)—En quittant Slavo-Khorio on rejoint l'Eurotas et l'on passe (2 h. 15) sur la rive gauche. Plus loin (2 h. 30) le fleuve disparaît entre deux rochers et pénètre dans une gorge étroite : c'est la *longue vallée* de Strabon, creusée dans le Lyko-Youni, qui ferme au S. la vallée de Sparte. En gravissant les rochers sous lesquels gronde l'Eurotas, on distingue, au N.-E., le gros v. de *Géraki*, l'antique **Géronthræ**, dont les habitants, vaincus par les Spartiates, allèrent fonder une colonie en Italie. On atteint (45 m.) le v. de *Gramisa*. (A 1 h. de ce v., l'Eurotas forme une jolie cascade digne d'être visitée.) De la hauteur qui domine Gramisa on jouit d'une belle vue sur la plaine de Hélos et le golfe de Laconie.

La route descend vers le S.-E. jusqu'à (45 m.) Philisi ; à 30 m. au S. de ce village se trouve *Skala*, petit port sur la rive droite de l'Eurotas, où l'on peut trouver un logement convenable. Le chemin direct descend dans la plaine par (45 m.) Tsasi, traverse (20 m.) une rivière, le Mario-Rhevma, et conduit (30 m.) au v. de *Birniko* (9 h.

de Sparte). A 45 m. S.-O. de ce v. quelques débris helléniques, près d'un ruisseau, marquent l'emplacement de l'antique :

Hélos (prononcez *Hilos*). — Aux âges héroïques, cette ville était la plus importante de la côte. Elle ne put résister aux Spartiates, qui réduisirent ses habitants à l'esclavage le plus cruel. Le sort des Hilotes est resté proverbial. Hélos n'était plus qu'un village au temps de Strabon et un amas de ruines lorsque Pausanias le visita. Son territoire, quoique marécageux, était, selon Polybe, la partie la plus fertile de la Laconie.

Au-delà d'Hélos, on s'élève sur le mont Kourkoula par un chemin en corniche au-dessus de la mer. La tour *Kokinia* (1 h.), à droite, marque l'emplacement de l'antique **Acriæ**. Du point culminant de la montagne, on descend au (1 h. 15) v. de Pakia. La route traverse la grande plaine de Leucæ, à l'extrémité S.-O. de laquelle se trouvent la presqu'île rocheuse de Xyli et l'emplacement de l'antique Asopus, dépasse le v. de Sykia, (1 h. 45) et s'engage entre des montagnes arides pour déboucher sur la mer près des ruines de (2 h.) :

Épidaure-Liméri ou Palæo-Monemvasie (6 h. 45 de Birniko). — Cette ville, fondée par une colonie argienne, n'a jamais joué un rôle important. Les Athéniens ravagèrent son territoire pendant la guerre du Péloponèse. Au moyen-âge, ses habitants l'abandonnèrent pour en fonder une nouvelle sur la presqu'île de *Minoa*.

Épidaure était située au fond d'une baie profonde formée par le cap Limendria au N. et le promontoire de Monemvasie au S. Elle s'étageait, en amphithéâtre, sur le versant S. de la colline et descendait jusqu'à la mer. Un mur transversal la divisait en ville haute et ville basse. L'enceinte de la ville, flanquée de tours, existe encore en partie. Les ruines de l'acropole offrent de beaux spécimens de construction pélasgique. On remarque, dans la ville basse, deux murs en terrasse qui soutenaient probablement des temples. Un peu au N. d'Épidaure se trouve un joli étang d'eau fraîche, qui est évidemment l'étang d'*Ino*, mentionné par Pausanias.

Au S. d'Épidaure, le chemin suit constamment le rivage jusqu'à (1 h.) :

Monemvasie. — Cette ville, fondée au moyen-âge, devint une des plus importantes du Péloponèse. Elle produisait un vin exquis qu'on nomma *Malvoisie*, par corruption du nom de Monemvasie. De nos jours, il n'existe plus de vignes dans les environs. Monemvasie fut prise, après trois ans de siége, par le prince Guillaume de Villehardouin. Elle appartint ensuite successivement à Thomas Paléologue, au pape, aux Vénitiens et aux Turcs, qui la conservèrent jusqu'au mois d'août 1822. Elle est aujourd'hui peu considérable et encombrée de ruines. Il n'est pas probable qu'on la rebâtisse, car elle n'a pas de port, et les terres qui l'environnent sont arides et mauvaises.

Monemvasie est bâtie sur l'ancien promontoire de *Minoa*, dont on a fait une île. Elle monte jusqu'au sommet de la montagne et présente un aspect pittoresque au milieu de la mer. Un pont long de 150 mèt., et défendu par une tour vénitienne, la relie à la terre.

On remarque, dans l'intérieur de la ville, une église Franque surmontée des armes des Villehardouin. Elle renferme deux colonnes antiques, l'une en marbre blanc, l'autre en marbre noir.

ROUTE 38.

DE SPARTE A KALAMATA.

PAR MISTRA ET LA TAYGÈTE.

(De 11 h. à 13 h. on couche à Trypi.)

Cette route, si remarquable par ses beautés pittoresques, est souvent difficile : par le mauvais temps elle est im-

praticable. Les chevaux traversent avec peine le Taygète; on est obligé de prendre des mulets. Un mulet et son guide, de Sparte à Kalamata, se payent 7 fr. tout compris. En couchant à Trypi (2 h. de Sparte) on pourra franchir la montagne sans trop de fatigue en un seul jour. On doit emporter avec soi des provisions pour la journée.

On sort de Sparte du côté O., et, franchissant la Magoula, on traverse des champs de maïs et de belles plantations de mûriers, d'oliviers et d'orangers pour atteindre (40 m.) le v. de *Parori*.

Ce village, de fondation récente, s'est formé après la destruction de Mistra ; il occupe une position gracieuse au pied du Taygète et renferme quelques jolies maisons. Dans la direction du S. jaillit une belle fontaine à plusieurs bouches, construite de fragments antiques. Elle est située près d'une gorge étroite et pittoresque. La montagne semble avoir été fendue dans toute sa hauteur par un tremblement de terre, et les rochers, en s'écartant, ont formé un ravin sauvage au fond duquel coule un torrent. C'est ce qu'on appelle, en grec moderne, une *langada*. Il y en a trois aux environs de Sparte. A l'entrée de la langada de Parori se trouve un grand rocher perpendiculaire que l'on indique comme le rocher des *Apothètes*, d'où les Spartiates précipitaient les enfants contrefaits. C'est dans la même gorge qu'il faut sans doute placer le *Céadas* ou précipice dans lequel on lançait les prisonniers de guerre. On se rappelle à ce sujet l'aventure d'Aristomène, roi de Messénie. Arrivé sain et sauf au fond de l'abîme, il aperçut un renard qui dévorait les cadavres, et, suivant les traces de l'animal, il put trouver une issue et regagner son pays.

En se dirigeant au N. de Parori on remarque (15 m.) à gauche l'imposante langada de Mistra et la fontaine de Pandéleimona, ornée d'une sculpture antique assez grossière qui représente trois nymphes dansant avec des guirlandes. Après avoir franchi un torrent, on arrive au pied de la colline de :

Mistra. — Cette ville fut fondée, en 1207, par Guillaume de Villehardouin, après la destruction de Lacédémonia, la Sparte byzantine. Grâce à sa position, elle devint une place importante et fut souvent appelée Sparte ; aussi crut-on pendant longtemps qu'elle occupait l'emplacement de la ville antique. Elle a été presqu'entièrement détruite par les Turcs pendant la guerre de l'Indépendance ; sa population est allée grossir celle de la nouvelle Sparte.

Mistra est située sur une colline conique très-élevée et fort abrupte qui se détache du Taygète. Les maisons s'étagent les unes sur les autres jusqu'au sommet de la colline, qui est couronnée par la citadelle. Rien ne peut rendre l'aspect de cette ville de 25,000 habitants, maintenant déserte et abandonnée ; de quelque côté qu'on se tourne, on ne voit que des ruines de maisons, de palais et de mosquées, au milieu desquelles surgissent encore quelques églises chancelantes et les murailles ébranlées d'un vieux château franc. On remarque, à une certaine hauteur dans la ville, les ruines du monastère de Zôodokou-Pigi (Ζωοδόχου πήγη), qui renferme plusieurs tombeaux francs. Non loin de là se trouve l'église de *Pantanasie*, la seule qui soit encore assez bien conservée ; son plan est celui d'une basilique latine. Au-dessus du portique règne une colonnade ouverte, à l'extrémité de laquelle s'élève une tour byzantine. Dans l'intérieur de l'église, on signale quelques chapiteaux corinthiens d'un travail grossier. En continuant à gravir les rues escarpées et tortueuses de Mistra, on parvient à un château franc, avec tours et créneaux, que les Grecs indiquent comme

la résidence des Villehardouin. Il faut encore 30 m. pour monter de ce palais à la citadelle Franque, située sur le sommet de la colline. Les fortifications de cette citadelle se composaient de plusieurs lignes de murailles flanquées de tours. Du haut d'une de ces tours, on jouit d'une vue magnifique. Au S. s'étend la verdoyante plaine de Sparte, resserrée entre les flancs abrupts du Taygète et les escarpements rouges du mont Ménélaius. « On suit de l'œil les nombreux détours de l'Eurotas jusqu'au moment où il se perd au milieu des collines qui ferment de ce côté la Laconie et la séparent de la mer. Vers le N., une multitude de collines servent de limites à l'Arcadie. La vallée de Sparte, ainsi défendue de tous côtés par des remparts naturels, ressemble à un camp retranché [1]. » Derrière le château s'élèvent les plus hautes cimes du Taygète, les monts Saint-Elie et Paximadi.

Les rochers de Mistra nourrissent un grand nombre de pigeons sauvages; il n'en faut pas davantage pour engager Leake à placer en cet endroit l'antique *Messe*, à laquelle Homère donne l'épithète de Πολυτρήρων (abondante en pigeons).

Au bas de la colline de Mistra, on remarque des carrières de grés pour les meules. Ce sont les seules qui existent en Laconie. M. Mézières croit que l'on pourrait chercher ici le bourg d'*Alesicé*, où Mylès inventa la meule. Les débris d'une enceinte polygonale que l'on voit encore marqueraient peut-être l'emplacement du tombeau de Lacédémon, qui se trouvait, selon Pausanias, dans le bourg d'Alesicé.

En quittant Mistra, on gravit les contre-forts du Taygète au milieu d'une riche végétation, et l'on atteint (1 h.) le v. de *Trypi*, caché sous la verdure et entouré de hauts cyprès. De tous les côtés, des sources abondantes entretiennent une fraîcheur délicieuse.

Au-delà de Trypi, on suit quelques instants un canal où l'eau court avec rapidité, puis un chemin bordé d'aubépines. Tournant ensuite à gauche, on pénètre dans la vaste langada de Trypi, au fond de laquelle coule la Magoula (Tiase). Le paysage change alors d'aspect, et l'on a devant soi une gorge sauvage, resserrée entre d'immenses escarpements de rochers nus et déchirés. Arrivée à un point culminant (15 m.), la route descend jusqu'au torrent sur d'immenses assises de marbre glissantes. On est obligé, en cet endroit, non-seulement de mettre pied à terre, mais encore de tenir les chevaux par la bride et par la queue pour les empêcher de rouler dans l'abîme. On remonte ensuite (30 m.) par un chemin abrupt, qui gravit le côté droit du ravin, et l'on arrive (1 h.) dans la partie la plus grandiose et la plus sauvage de la langada. Le chemin, taillé en corniche dans une muraille de rocher qui surplombe le ravin, monte et descend sur des plaques, des blocs et des couches de marbre poli et glissant. De temps en temps s'ouvrent sur la langada, des gorges latérales où l'œil s'égare au milieu des rochers qui s'étagent les uns sur les autres, et des hauts sommets qui se dressent dans l'azur du ciel.

La route suit (1 h.) le lit du torrent, qui se remplit d'eau à mesure que l'on se rapproche de sa source. Des platanes, aux proportions colossales, commencent à se presser le long de ses bords. Enfin, on gravit (1 h.), par une montée abrupte et pierreuse, un mamelon élevé, qui termine la langada. Arrivé (1 h.) au sommet, on découvre la plaine fertile de la Messénie, cachée en partie par une arête de montagnes. A droite et à gauche, la vue s'étend sur les cimes élevées du Taygète, cou-

[1] Mézières, voyage dans le Péloponèse, *Archiv. des missions*, t. III.

vertes de sombres forêts de sapins. En se retournant du côté de l'E., on voit à ses pieds la profonde cavité qui forme la vallée de Sparte et sépare le Parnon du Taygète.

Il faut descendre ensuite le revers O. du Taygète par une route abrupte et pénible. On rencontre (35 m.) une jolie source entourée de gazon et bien ombragée, et on arrive (1 h.) au v. de *Lada-Koutsava*, situé à l'embranchement de plusieurs ravins, sur une pente si rapide qu'il faut descendre de cheval. Ce v. est entouré d'une végétation luxuriante, grâce aux nombreuses sources qui transforment ses rues en lits de torrents.

Traversant un ravin très-profond, mais cultivé et planté d'oliviers, on gagne (30 m.) le v. de *Koutsava-Karvéli*, situé sur la hauteur opposée, et l'on parcourt ensuite une région montagneuse sans caractère jusqu'à (3 h.) :

Kalamata. Le Khani, placé près du bazar, est detestable. L'agent consulaire français, un des riches négociants de la ville, offre aux étrangers une aimable hospitalité. Le frère de l'agent est médecin et parle bien le français.

Histoire. — La ville de Kalamata occupe l'emplacement de l'antique *Phéræ*, qui fut la principale ville maritime de la Messénie du S., mais ne joua aucun rôle saillant dans l'histoire. Il en est souvent fait mention dans Homère. C'est à Phéræ que Télémaque s'arrêta en se rendant de Pylos à Sparte.— Après les Croisades, Kalamata devint la résidence de plusieurs princes Francs, et vit naître Guillaume de Villehardouin II. En 1685, les Vénitiens s'en emparèrent et l'agrandirent. Elle prit part à l'insurrection de 1770, et à la guerre de l'Indépendance, en 1821. Mais elle tomba au pouvoir d'Ibrahim-Pacha, qui lui fit subir toutes les horreurs de la guerre. De nos jours, elle est la ville la plus importante de la Messénie.

Description. — Kalamata occupe une petite colline surmontée d'un château Franc, et s'allonge sur la rive gauche de la rivière Nédon. Depuis quelques années, elle tend à se rapprocher de la mer, dont elle n'est éloignée que de 1,500 mèt.

La ville, grâce à son commerce, jouit d'une certaine aisance, et présente un mouvement et une activité que l'on rencontre rarement en Grèce. Son bazar, très-bien approvisionné, offre un coup d'œil original, surtout le soir.

Une rue fort large, construite par les Français, se dirige de l'E. à l'O., et conduit du bazar à la rivière. On y remarque la maison de l'agent consulaire français, les habitations des riches négociants, plusieurs estaminets, et même des cafés-concerts. A son extrémité un pont de bois traverse la rivière, assez large en cet endroit, et met la ville en communication avec un misérable faubourg, où se trouvent l'abattoir et le marché à la viande. Les ruines imposantes du château de Villehardouin méritent d'être visitées. Du sommet de la grosse tour, on jouit d'une vue pittoresque sur la ville et sur le golfe de Messénie, compris entre les caps Gallo et Matapan. Les jardins de Kalamata sont très-renommés. Elle fait un grand commerce d'huile, de figues et de cocons, et renferme une magnanerie remarquable dirigée par un Français.

Kalamata ne possède pas de port, mais une mauvaise rade à l'embouchure du Nédon. En hiver, et par le mauvais temps, les vaisseaux sont obligés de s'abriter dans le port d'*Armyros*, sur la côte O. du Magne, à une distance de 6 kilom.

Le bateau-poste grec touche à Kalamata tous les 15 jours, le samedi en allant du Pirée à Patras, et le mardi en revenant vers le Pirée.

De Kalamata à Navarin par mer. (*V.* R. 50.)—De Kalamata à Messène. (*V* R. 40.)—De Kalamata à Navarin par Coron et Modon. (*V.* R. 39.)

ROUTE 39.

DE KALAMATA A NAVARIN

PAR CORON ET MODON.

(2 jours).—On couche à Coron.

Après avoir franchi le pont de Kalamata, on traverse, dans la direction de l'O., la grande plaine marécageuse de Nisi. Pendant la saison des pluies, elle est impraticable; il faut alors faire un grand détour par le v. de *Fourtsala*. Laissant (45 m.) le v. de *Asprokhoma*, on traverse (1 h. 10 m.) le *Pamisus* (Pirnatsa), sur un mauvais pont de bois pour atteindre (5 m.)

Nisi. C'est dans ce village qu'en 1770 Mavro-Michelis résista pendant trois jours, avec vingt-deux hommes seulement, aux efforts d'un corps considérable de Turcs, et réussit ainsi à protéger la fuite du comte Orloff. Les Français occupèrent Nisi en 1828.

Une route au N. conduit à (2 h. 15 m.) **Androusa**, bâtie sur une plateforme élevée qui domine la vallée de *Sténicléros* et la plaine de Nisi. Cette ville fut entièrement détruite pendant la guerre de l'Indépendance; elle a été en partie reconstruite. D'Androusa on se rend à (1 h. 45 m.) Mavromati (Messène.) A moitié chemin on rencontre la charmante église de Siamari (*V.* R. 41).

En quittant Nisi, on continue à travers la plaine et l'on franchit (1 h. 15) sur un pont la rivière Bias.

Une route pittoresque (15 m.) et qui traverse pendant plusieurs heures une magnifique forêt de chênes (*V.* R. 41), conduit au (1 h. 45 m.) Khani de Miska, puis au (2 h. 15 m.) Khani de Koumbès et à (2 h.) Navarin.

Au-delà d'un nouveau cours d'eau (30 m.) on atteint une belle plage sablonneuse sur laquelle les Français débarquèrent en 1828, sous les ordres du général Maison, et l'on franchit successivement la Vélitza, le Scarius, la Djané, et quelques ruisseaux sans nom, jusqu'au port de *Pétalidi* (1 h. 15), qui occupe l'emplacement de l'antique

Corone. Cette ville, fondée par Épaminondas, remplaça la cité homérique d'Æpeia; son histoire ne présente rien de saillant. En 1828, la ville fut occupée par l'armée française. Dans ces dernières années, on a établi à Corone une colonie de Maïnotes qui est en voie de prospérité.

La ville antique, située au pied du mont Lykodimo, s'étendait depuis la plage jusque sur le versant d'une colline dont l'acropole couronnait le sommet. On remarque encore des restes considérables du môle antique qui servait à protéger le port. Les murs de l'acropole subsistent dans presque tout leur périmètre, mais dépassent à peine le niveau du sol. On remarque à l'intérieur de l'enceinte les soubassements de plusieurs temples et une statue en pierre rouge fort mutilée. Des fouilles récentes ont fait découvrir deux sarcophages bien conservés; on remarque sur l'un d'eux un beau bas-relief représentant une série de combats contre les Centaures.

Au-delà de Corone, la route suit encore le bord de la mer, et franchit successivement plusieurs contre-forts arides et brûlés du volcanique Lykodimo, pour atteindre (3 h.) le v. de *Kastélia*, entouré de superbes plantations d'oliviers. Quelques débris helléniques, que l'on remarque sur la hauteur *Saint-Élie*, à gauche du v., marquent peut-être l'emplacement du temple d'Apollon Corynthus qui appartenait à Corone.

Une route aride et monotone, toujours en vue de la mer, conduit (1 h. 45) à

Coron (9 h. 45 m. de Kalamata). Cette ville semble occuper l'emplacement de l'antique Coronis, fondée probablement par les habitants de Corone. Les seuls vestiges antiques que l'on y retrouve sont les restes d'un môle qui protégeait le port.

Coron fut pris en 1205 par les Francs. Guillaume de Villehardouin le céda en 1248 aux Vénitiens. En 1622, cette ville tomba un instant au pouvoir des Espagnols. Prise et reprise plusieurs fois par les Vénitiens et les Turcs, elle resta définitivement à ces derniers en 1718. Coron fut assiégé sans succès par les Russes en 1770, et occupé par les troupes françaises en 1828.

La ville est bâtie sur un promontoire rocheux, et s'étage sur une hauteur dominée par un vieux château vénitien. Elle présente un aspect pittoresque avec ses vastes fortifications et ses murailles crénelées, mais elle ne renferme de remarquable que quelques vieilles maisons turques de belle apparence.

En quittant Coron, on se dirige à l'O. pour traverser le cap Gallo (Acritas) dans sa largeur. Après avoir gravi les contre-forts noirs et arides du mont Hagios Dimitrios, on descend (3 h.) dans une petite plaine au bord de la mer. Au S.O. se montrent les îles Oenusses (Cabréra et Sapienza). Laissant à gauche des ruines byzantines, on parvient (45 m.) sur un plateau élevé et fertile d'où l'on découvre une belle vue sur Modon et la mer ionienne. On remarque (1 h.) à droite les ruines d'une redoute dite d'Ibrahim, puis descendant (15 m.) en plaine et laissant à droite un cimetière, on arrive (15 m.) à :

Modon.—*Histoire.* Cette ville s'élève sur les ruines de l'antique *Méthone*, qui avait elle-même remplacé la cité homérique de *Pédasus*. A la fin de la deuxième guerre de Messénie, Méthone fut donnée par les Spartiates aux Naupliens, et resta en leur pouvoir, même après que la Messénie eut été reconstituée par Epaminondas. Les Athéniens assiégèrent Méthone en 431, mais ils furent repoussés par Brasidas. Après la bataille d'Actium, elle tomba au pouvoir d'Agrippa. Dans les temps modernes, Modon eut toujours une certaine importance, et fut pris et repris plusieurs fois par les Francs, les Vénitiens et les Turcs. Les Français l'occupèrent en 1828.

Description. La ville est située sur un promontoire rocheux qui s'avance vers l'île de Sapienza. Elle communique par un pont avec un petit îlot surmonté d'une tour, qui se trouve à l'entrée du port. La citadelle et les fortifications de Modon sont importantes ; elles ont été réparées et augmentées par les Français.

En entrant dans la ville, on remarque une place publique assez belle, qui date des Vénitiens. Au milieu se dresse une colonne antique en granit oriental, couronnée d'un chapiteau byzantin, sur lequel on distingue une inscription latine à moitié effacée, en l'honneur des Vénitiens et du doge Morosini.

On sort de Modon du côté N., et l'on suit en plaine la route pavée construite par les Français. Cette route est encore assez bien conservée, malgré la négligence du gouvernement grec. Cependant, lorsque l'on gravit (1 h. 15) la base du mont San Nicolo, elle devient impraticable, et il est nécessaire de prendre les sentiers à droite et à gauche. Arrivé (30 m.) sur un col, on découvre une belle vue sur la citadelle et la rade de Navarin, fermée de tous les côtés par des montagnes et semblable à un grand lac. A gauche se dresse le mont San Nicolo, sur le sommet duquel s'élève une petite église. La route descend rapidement par un ravin, laisse à droite un aqueduc, à gauche la citadelle, et, traversant un faubourg, atteint (40 m.) Navarin ou Néokastro (8 h. 40 de Coron. V. R. 41).

ROUTE 40.

DE KALAMATA A MESSÈNE

PAR THURIA ET LE COUVENT DE VOURKANO.

(6 h. 15 m.) On fera bien de coucher dans couvent de Vourkano, car on ne trouve pas de logis convenable à Mavromati.

Après avoir traversé le pont de bois de Kalamata et le petit bourg où se tient le marché à la viande, on arrive (45 m.) au v. d'Asprokhoma.

La route serpente au pied des monts Makriplagi, à travers des bois d'oliviers et des champs cultivés, jusqu'au (2 h.) v. de *Pharmisi*. A gauche, dans la plaine, les ruines romaines de Palæo-Loutra se détachent au milieu des mûriers et des figuiers. Sur la colline à droite se trouvent des vestiges de l'antique

Thuria. C'est dans cette ville que commença la troisième guerre de Messénie. Thuria, rebâtie par Épaminondas, occupe la colline élevée de Palæo-Kastro, séparée des monts Makriplagi par un ravin profond. On voit encore des restes considérables du mur d'enceinte, une citerne creusée dans le roc, et les ruines d'un petit temple dorien.

Il faut ensuite franchir une colline dans la direction du N.-O., pour descendre à (1 h.) Kortsogli et à (15 m.) Gliata. Le chemin se perd souvent au milieu des bosquets, des ruisseaux et des terrains marécageux avant de traverser le *Pamisus* pour monter jusqu'au (1 h.) v. de *Lézi*. Ce village est situé sur le revers S. du mont Évan, ou saint Basile, qui se relie au mont Ithôme, dont le sommet hardi se dresse vers le N.

On gravit ensuite un chemin roide et pénible jusqu'au (45 m.)

Couvent de Vourkano (5 h. 45 de Kalamata), placé dans une situation pittoresque, sur le flanc du mont Evan, au milieu d'un bois de cyprès et d'orangers. En passant sous la grande porte, on remarque deux pieds antiques en marbre et d'un fort beau travail. La grande cour intérieure est entourée d'une double galerie sur laquelle donnent les chambres des caloyers et des voyageurs. Au milieu s'élève une église byzantine, qu'une profusion d'ornements n'a pas pu rendre belle.

En quittant le couvent, on gravit par un chemin escarpé la crête qui joint le mont Évan au mont Ithôme, et l'on atteint (15 m.) près de la porte de Laconie, l'enceinte de Messène.

Messène. *Histoire.*—On ne peut s'empêcher d'éprouver une vive sympathie pour les Messéniens, qui luttèrent avec tant d'héroïsme et de constance contre les Spartiates pour défendre leur indépendance. Après avoir soutenu trois guerres acharnées et trois siéges prolongés sur les monts Ira et Ithôme, les malheureux habitants de la Messénie furent obligés de s'expatrier ou de subir l'esclavage le plus cruel.

Le rétablissement de la Messénie fut le coup le plus sensible qu'Épaminondas porta à la puissance de Sparte. Avant la bataille de Leuctres aucune ville n'avait porté le nom de Messène. Épaminondas, en choisissant l'emplacement de la nouvelle ville, se montra aussi bon général qu'habile politique. Le mont Ithôme, outre l'avantage de sa position militaire, était sacré aux yeux des Messéniens par le culte de Jupiter, qu'on y célébrait depuis la plus haute antiquité, et par le souvenir des luttes héroïques de leurs ancêtres.

Messène, par son alliance avec les Thébains et les Arcadiens, n'eut plus rien à craindre de Sparte. Après la chute de Thèbes, elle favorisa les plans de Philippe de Macédoine et ne prit aucune part à la bataille de Chéronée. Les Messéniens devinrent plus tard membres de la ligue achéenne et combattirent avec Antigone Doson à Sellasie (222), où ils eurent la satisfaction d'écraser leurs cruels persécuteurs, les Spartiates. Messène fut assiégée par Démétrius Pharus, qui trouva la mort sous ses murs, et par Nabis, tyran de Sparte, qui dut se retirer devant Philopœmen, accouru de Mégalopolis. Plus tard, Messène, ayant déclaré la guerre à la ligue achéenne, réussit à s'emparer de Philopœmen et n'eut pas honte de con-

damner à mort son libérateur (183). Mais elle fut prise et châtiée sévèrement par Lycortas, successeur de ce héros.

Auguste, pour punir Messène d'avoir soutenu le parti d'Antoine, donna à Sparte une partie de son territoire. Cette condamnation fut révoquée sous Tibère. Au temps de Pausanias, Messène était encore une ville importante.

Description. — Des ruines de la Porte de Laconie, où nous sommes arrivés, la vue s'étend sur l'emplacement de l'antique cité et le v. de *Mavromati*, qui en occupe la partie centrale. L'acropole de Messène couronnait le sommet du mont Ithôme ; la ville était située sur le revers S. O. qui se creuse en forme de coquille, et présente plusieurs petites éminences. Cette vaste assiette de terrain est bornée au N.-E. par l'Ithôme, au S.-E. par le mont Évan, à l'O. par les escarpements du mont Psoriari, enfin, au N. et au S. par des collines peu élevées, qui, de ce dernier côté, ne masquent pas la vue de la mer.

Il eut été difficile de trouver une position plus agréable pour une grande ville, et plus forte au point de vue militaire.

A en juger par son enceinte, Messène était la place la plus importante de la Grèce. Le mur descendait du sommet de l'Ithôme à la Porte de Laconie, puis, tournant à angle droit, s'abaissait de l'E. à l'O. sur le revers de la montagne. Près du v. de Simissa, qui brille au S.-E., au milieu de la verdure, le mur changeait de direction et se prolongeait pendant 2 kil. parallèlement au cours d'une petite rivière qui suit la base du Psoriari. Formant ensuite un nouvel angle droit, il remontait de l'O. à l'E. jusqu'au sommet de l'Ithôme, pour rejoindre l'acropole.

La ville d'Épaminondas a disparu et n'a laissé que quelques ruines dispersées au milieu des champs fertiles et des bois d'oliviers et de chênes qui couvrent cette vaste enceinte.

En suivant la tournée que nous allons indiquer, le voyageur pourra voir en quelques heures tout ce que Messène renferme de curieux.

On part de la Porte de Laconie, ainsi appelée de sa position sur la route de ce nom ; ce n'est plus qu'un amas de pierres helléniques, avec quelques soubassements de tours, comme celles que nous décrirons plus loin. Laissant à gauche un chemin pour (15 m.) Mavromati, on gravit au N. le flanc du *mont Ithôme* par un sentier fort escarpé, qui décrit de larges zigzags. Dépassant (1 h.) à gauche des soubassements de tours antiques, et un sentier par lequel on redescendra à Mavromati, on parvient (1 h.) sur un plateau peu étendu, qui forme le sommet de la montagne. Le vieux monastère ruiné de Vourkano, qui l'occupe, est bâti sur l'emplacement de l'antique temple de Jupiter Ithomate. Tout à côté, et au S., était le temple des grandes Déesses. Au S.-E. du plateau, où la montagne est à pic, on remarque des ruines du mur d'enceinte, des soubassements de tours et quelques débris d'une maçonnerie antérieure à l'époque d'Épaminondas. Du sommet de l'Ithôme, on aperçoit à ses pieds l'emplacement de Messène et en face le mont Évan. La vue s'étend plus loin sur le Pamisus, le golfe de Coron, le Taygète, la plaine d'Arkadia et la mer Ionienne.

Il faut revenir sur ses pas et prendre le sentier à l'O. que nous avons indiqué, pour descendre (1 h.) à *Mavromati*. Ce v., dans une position gracieuse, ne renferme que quelques habitations sales et misérables. On y remarque la fontaine *Clepsydre*, entourée d'un mur antique à moitié caché sous une végétation luxuriante. Cette fontaine est celle où, selon la fable, les nymphes Ithôme et Néda lavèrent l'enfant Jupiter que les Curètes avaient soustrait à Saturne, et dont l'eau servait au temple de Jupiter Ithomate.

On se dirige ensuite au N. par la route qui serpente au pied de l'Ithôme, à travers un bois d'oliviers, de chênes et de lauriers, jusqu'à (1 h.) la muraille du N., où se trouve la *Porte de Mégalopolis ou d'Arcadie.* Cette porte, avec le mur et les tours qui s'y rattachent, forme la partie la mieux conservée de l'enceinte, et donne une idée complète des fortifications de Messène. Ces murailles, solidement implantées dans le sol, qui ont résisté aux ravages du temps et des hommes, tombent bloc par bloc sous les efforts des lauriers, dont les jeunes pousses s'introduisent dans les interstices et déchaussent, en se développant, les assises les plus massives. Quelque pittoresque que soit la chevelure de lauriers qui revêt les murailles, il serait cependant à désirer que l'on extirpât l'arbre classique, qui, dans un temps peu éloigné, aura achevé son œuvre de destruction. La porte de Mégalopolis se compose de deux entrées, séparées par une cour de 60 mèt. de circonférence. On remarque encore l'énorme linteau de la première entrée, qui avait 5 m. 73 de long, 1 m. 16 de large, et 1 m. 12 de haut. Il est brisé en deux morceaux, dont l'un est à terre, et l'autre appuyé sur le montant de la porte. Près du seuil se trouvent les vestiges de la route antique, pavée de grandes dalles. La cour, de construction hellénique comme le reste de l'enceinte, se fait admirer par sa belle maçonnerie. Les deux assises inférieures du mur circulaire sont formées de blocs énormes. On y voit de chaque côté deux niches consacrées aux dieux protecteurs. Une inscription à moitié effacée, sous celle de gauche, indique que des restaurations ont été faites par Quintus Plotius Euphémion. La seconde entrée, donnant sur la campagne, était flanquée de deux grandes tours carrées, dont on voit encore les soubassements. A l'E., la belle muraille qui grimpe le versant de l'Ithôme se présente de la manière la plus pittoresque au milieu des arbres, et semble lutter de force avec les rochers qui l'entourent. Elle est construite de magnifiques blocs quadrangulaires, admirablement taillés et assemblés sans mortier; son épaisseur est d'env. 2 mèt. Les tours, dont elle est flanquée à des intervalles très-rapprochés, sont carrées et percées de fenêtres et de meurtrières. On remarquera surtout une grande tour encore presque intacte, bien que toutes ses assises aient été disjointes par un tremblement de terre. Des marches en pierre conduisent au premier étage, mais il n'y a aucune trace d'escalier pour arriver au second; il est probable que l'on se servait d'une échelle.

En suivant les murs du côté de l'O., on remarque encore une tour ronde et une poterne à l'angle N.-O. de l'enceinte.

On revient à Mavromati, et longeant le petit ruisseau qui s'échappe de la fontaine Clepsydre et fuit vers le S., on va visiter à droite, au sortir du v., les ruines informes d'un petit théâtre qui n'avait que 20 mèt. de diamètre. Près de là se trouvait la fontaine *Arsinoë* alimentée par les eaux de la Clepsydre qui étaient amenées autrefois par un canal souterrain. Tout à côté se voient les soubassements du plus grand temple de Messène. Quelques instants après, on atteint les ruines du stade, traversé dans sa longueur par le ruisseau de Mavromati. On voit encore un des côtés et l'extrémité supérieure de son enceinte avec seize gradins de pierre disposés en hémicycle. Tout autour du stade régnait une colonnade qui formait près du pourtour un double portique à trois rangs de colonnes. A terre gisent un grand nombre des fûts doriques et cannelés dont presque toutes les bases sont encore en place. A l'extrémité S. du stade et toujours près du ruisseau, on trouve les murailles de la ville et les débris d'un petit temple.

En coupant à travers champs dans la direction de l'E., on rencontre des vestiges de tombeaux antiques près de la route de Simissa; on revient en quelques instants de ce v. à Mavromati par la porte de Messénie, qui n'offre plus qu'un amas de ruines.

De Messène à Navarin, R. 41; — à Kalamata, R. 40.—Une route au N. conduit au (1 h. 45 m.) pont triple du Mavrozumena, à (1 h. 45 m.) Konstantinous, et à (3 h. 30 m.) Phigalée.

ROUTE 41.

DE MESSÈNE A NAVARIN

PAR SIAMARI ET LA FORÊT DE KOUMBÈS.

(10 h. 25 m.) — On doit prendre un guide pour se rendre de Mavromati à Logi par Siamari, car il n'y a pas de route, et il est facile de s'égarer au milieu des bois.

Sortant de Mavromati du côté S. on gagne, par la *Porte de Messénie*, (75 m.) le v. de Simissa.

On longe ensuite l'extrémité S. du mont Psoriari jusqu'au (45 m.) v. de *Siamari*, situé sur un coteau sablonneux, au milieu d'un bois de lentisques.

Dans un petit vallon à l'O., près du village, s'élève une charmante *église grecque* fort ancienne, que sa position retirée a sauvée de la destruction. Elle est surtout remarquable par l'élégance de son portique et la beauté de sa construction. On voit à l'intérieur des peintures à fresque et des colonnes en marbre blanc qui soutiennent le dôme. Près de l'église se trouvent plusieurs fûts de colonnes provenant sans doute de quelque monument antique.

On se dirige ensuite au S.-O. à travers une série de petites collines sablonneuses couvertes de lentisques, de myrtes, de chênes verts, et séparées les unes des autres par des ravins qui, en hiver, deviennent autant de torrents.

Au (2 h.) v. de *Logi* on rencontre la route d'Androusa à Navarin. Le pays, où l'on ne voit pas trace de culture, conserve le même aspect jusqu'à (2 h.) la rivière *Skarias* qui va se jeter dans le golfe de Coron. On gravit alors le flanc du *Khadzo-Vouni*, dont les pentes gazonneuses sont parsemées de gros rochers et de bouquets de chênes rabougris. A mesure que l'on monte, la vue s'étend à droite et à gauche sur la merIonienne et le golfe de Coron. Dépassant deux ou trois beaux caroubiers (45 m.) qui couronnent la crête du Khadzo-Vouni, l'on arrive sur un grand plateau où commence la magnifique forêt de Koumbès. Au delà du (20 m.) hameau de Arnaoutali, et non loin de Kroustési on rejoint (30 m.) la route de Nisi à Navarin (*V.* R. 39). On continue à traverser la forêt, dont les chênes atteignent des proportions colossales, jusqu'au (1 h. 30) khani de *Koumbès*. A gauche s'élève le pic du même nom; à droite se trouve la prise d'eau de l'aqueduc de Navarin construit par les Vénitiens. A mesure que l'on avance, la vue s'étend peu à peu sur la mer Ionienne, les rochers de Sphactérie et le port de Navarin. La route s'abaisse par une pente insensible et longe en écharpe le flanc d'une montagne (2 h.); enfin une descente brusque et rapide conduit à (15 m.)

Navarin (*Néo-Kastro* ou *Néo-Avarinos*, par contraction Navarin); (10 h. 25 de Messène. Khani médiocre. On reçoit les voyageurs dans une maison à droite en entrant dans la ville).

Cette ville, fondée au moyen âge par les seigneurs francs, remplaça *Palæo-Avarinos* ou le Vieux-Navarin, situé au N. de la rade (voyez plus loin). Elle fut prise par les Turcs, en 1500, et plus tard par les Vénitiens, qui la conservèrent jusqu'en 1715. Navarin est surtout célèbre par le débarquement des troupes égyptiennes sous la conduite d'Ibrahim-Pacha, en 1825, et par la bataille navale de 1828. Les escadres anglaise, française et russe, commandées par les ami-

raux Codrington, de Rigny et de Heiden, et fortes chacune de trois vaisseaux de ligne et d'un nombre proportionnel de frégates, s'étaient présentées devant la rade de Navarin et avaient imposé à Ibrahim-Pacha un armistice qu'il n'avait pas observé; ses navires avaient essayé à deux reprises de forcer le blocus, et ses troupes de terre avaient recommencé à ravager impitoyablement la Morée. Les trois amiraux résolurent d'entrer dans la rade même de Navarin, espérant « par la seule présence imposante des escadres amener Ibrahim, *sans hostilité et sans effusion de sang,* » à la stricte observation de l'armistice. Le mouvement fut exécuté avec une rare précision. Les batteries turques laissèrent silencieusement la flotte alliée franchir la passe, et tout semblait éloigner l'apparence même du plus léger conflit. Un coup de feu isolé, tiré d'un brûlot turc, changea brusquement ces dispositions pacifiques et devint le signal d'une conflagration générale. Le courage aveugle des Turcs devait céder devant la discipline et la supériorité de l'artillerie européenne. Au bout de trois heures et demie, la flotte ottomane était réduite en cendres; le sultan avait perdu 6000 hommes tués, 3 vaisseaux de ligne, 16 frégates, 26 corvettes, 12 bricks et 5 brûlots. La flotte coalisée ne perdit pas une seule chaloupe et ne compta que 140 morts et 300 blessés. Cette victoire imprévue sauvait la Grèce expirante, mais elle pouvait causer la ruine de la Turquie. Aussi, après le premier cri de triomphe, la bataille de Navarin fut-elle jugée sévèrement par tous les hommes politiques jaloux de maintenir l'équilibre européen.—La même année, Navarin fut occupé par le corps expéditionnaire français.

Description. Navarin est bâti sur un promontoire rocheux peu élevé, au S. du golfe du même nom, et dominé au S.-O. par un contre-fort du mont San Nicolo, qui porte la citadelle. La ville a été reconstruite et agrandie par les Français; elle renferme quelques jolis édifices et une belle place publique, mais elle est aujourd'hui triste et silencieuse et n'a pu conserver la gaieté et l'animation que la présence de notre armée lui avait données pendant deux ans.

La citadelle est très-forte; elle a été construite par les Français sur les ruines d'un vieux château vénitien; le gouvernement actuel y a établi une prison et une grande caserne.

Le port de Navarin a une lieue dans tous les sens. Il est compris entre le promontoire de Coryphasium au N. et celui de Navarin au S.; l'île de Sphactérie (Sphagia) forme une longue jetée naturelle qui le protége du côté de l'O. et masque la vue de la mer avec ses immenses rochers dentelés. Deux passes donnent accès dans la rade. La première, au S. et sous le feu de la citadelle, n'a que 500 mèt. de large et se trouve encore resserrée par une petite chaîne de rochers à pic. La seconde passe, nommée *Sikia,* s'ouvre au N. entre Sphactérie et le promontoire de Coryphasium, et n'a que 200 mèt. de largeur. Son peu de profondeur la rend inaccessible aux grandes embarcations.

Excursion dans la rade, jusqu'à Pylos.—On prend une barque à Navarin et l'on traverse la passe du S., par laquelle les flottes alliées pénétrèrent pour aller se ranger devant la flotte ottomane embossée au N. du port, près du promontoire de Coryphasium. A l'extrémité (15 m.) de l'île de Sphactérie et en vue de la haute mer se trouve le tombeau d'un officier français, du capitaine Mallet. Ce monument fut renversé par les paysans grecs pour extraire le plomb qui avait servi à en sceller les pierres. On longe ensuite, vers le N., les rochers nus et escarpés de Sphactérie jusqu'à (30 m.) la grotte pit-

toresque au fond de laquelle on trouve le tombeau du comte Santa-Rosa, une des premières victimes de la guerre de l'Indépendance. A droite, le rocher blanc de *Koulonisi* brille au milieu de la rade. En se dirigeant toujours au N., on aperçoit au fond de l'eau plusieurs carcasses de frégates turques, tristes débris du combat de Navarin. On double ensuite la pointe et les rochers de Turlori, près desquels l'eau n'a plus tout à coup que 1 mèt. de profondeur. Puis, traversant la passe de Sikia, on débarque près des restes d'un môle antique, au pied du rocher Coryphasium, sur lequel s'élevait l'antique

Pylos (*vieux-Navarin*).—*Histoire.* Les commencements de la capitale du vieux Nestor sont peu connus. A la fin de la deuxième guerre de Messénie, cette cité fut une des dernières qui opposèrent une résistance énergique aux Spartiates. Environ trois siècles plus tard, elle devint le théâtre d'un des épisodes les plus intéressants de la guerre du Péloponèse. Le général athénien Démosthène rebâtit la ville ou plutôt construisit une forteresse sur l'emplacement de Pylos. Brasidas, à la tête des Spartiates, vint l'y attaquer; mais les Athéniens le repoussèrent, détruisirent une partie de sa flotte et s'emparèrent de l'autre. 430 Spartiates, avec un nombre double d'hoplites, parvinrent à se réfugier dans l'île de Sphactérie, où Démosthène les enferma quelque temps sans oser les attaquer. Le démagogue Cléon, renommé pour sa lâcheté et sa forfanterie, critiqua la pusillanimité de Démosthène et se vanta de ramener les Spartiates prisonniers dans l'espace de vingt jours. Nommé général au milieu des rires du peuple d'Athènes, il partit pour Pylos, et, favorisé par un heureux hasard, réussit en effet à surprendre les Lacédémoniens. Malgré les stipulations de la paix de Nicias (421), les Athéniens gardèrent Pylos encore quinze ans.—Cette ville, rebâtie par Epaminondas, fut longtemps un objet de dispute entre les Messéniens et les Achéens. Elle devint plus tard membre de la ligue achéenne et s'appela *Coryphasium*. Au VIe siècle de notre ère, elle apparaît dans l'histoire sous le nom de *Avarinos*, qu'elle dut sans doute à la colonie d'*Avares* qui s'y établit. Vers 1278, un seigneur franc, Nicolas de Saint-Omer, construisit le château d'Avarinos. Plus tard, la ville fut abandonnée par ses descendants, qui fondèrent le Navarin actuel.

Description. Le rocher Coryphasium, que couronnaient l'antique Pylos et l'Avarinos du moyen âge, est borné à l'O. par la mer Ionienne, au N. par la baie circulaire de Voïdo-Kilia (βοϊδοκοιλία, ventre de bœuf), à l'E. par l'étang d'Osman-Aga, situé au milieu d'une plaine sablonneuse, et au S. par la passe de Sikia. Ce rocher est coupé de tous les côtés par des escarpements abrupts, excepté au S.-E., où il s'abaisse vers la mer par une pente rapide.

En partant des débris du môle antique, on monte par un vieux chemin vénitien fort escarpé, qui laisse à droite et à gauche des débris cyclopéens et helléniques. On pénètre à travers les murailles franques (30 m.) dans l'enceinte d'Avarinos. Le sommet de la montagne où était bâtie la ville forme un grand plateau, qui se relève vers le N., et dont la partie la plus haute est occupée par les ruines du château franc. Ses murailles reposent en plusieurs endroits sur des fondations helléniques qui appartenaient sans doute à l'antique acropole. En descendant l'escarpement N. de la montagne par un sentier, bon tout au plus pour les chèvres, au milieu de buissons d'érables et de figuiers sauvages, on atteint *la grotte de Nestor*. Elle a environ 20 mèt. de haut sur 12 de large; sa voute arrondie en cône est percée d'une ouverture qui communique avec le château et permet d'apercevoir le jour. C'est

dans cette grotte, mentionnée par Pausanias, que Mercure conduisit les vaches qu'il avait enlevées à Apollon.

En descendant toujours vers le N., on aperçoit des vestiges de murs antiques et des traces d'un escalier taillé dans le roc qui domine le port de Voïdo-Kilia. On peut revenir au môle, qui a servi de point de départ, en suivant une route vénitienne resserrée entre l'escarpement du mont Coryphasium et l'étang d'Osman-Aga.

De Navarin à Modon, Coron et Kalamata, R. 39; — à Arkadia, Phigalée et Andritséna, R. 42.

ROUTE 42.

DE NAVARIN A ANDRITSÉNA

PAR ARKADIA, PHIGALÉE ET BASSÆ.

2 jours (17 h. 35 m.) — On couche le premier jour à Arkadia. En s'arrêtant le second jour à Phigalée, on aura plus de temps pour visiter les ruines de cette ville et le beau temple de Bassæ. On trouve du reste des logis confortables dans tous les villages que l'on traverse.

Sortant de Navarin du côté du N., on laisse à droite (15 m.) la route de Nisi et de Messène, et l'on suit les bords de la rade. Au delà de la rivière Pésili (25 m.), et en face de l'îlot de Koulonisi, le rivage du golfe devient bas et marécageux. A droite s'étendent de vastes rizières. La route franchit (30 m.) une petite rivière et se dirige au N. à travers la plaine sablonneuse de Coryphasium. A l'O. la vue s'étend sur la passe de Sikia, l'acropole de Pylos et l'étang d'Osman-Aga. Laissant à gauche (45 m.) la route de Levkos et de Pylos, on gravit (30 m.) des collines boisées d'où l'on découvre la petite île de Prodano (Proté), et plus loin l'île de Zante, qui se dessine vaguement à l'horizon. On descend (1 h. 15) dans une plaine étroite qui s'étend jusqu'à Arkadia sur une longueur de 6 lieues, entre la mer et les contre-forts des monts Malia. Cette plaine, une des plus fertiles et des mieux cultivées de la Grèce, est couverte de plantations de raisins de Corinthe et de magnifiques bois d'oliviers.

Après avoir laissé à droite (45 m.) le v. de *Gargaliano* situé sur une hauteur, et (30 m.) le *Baroutou-Spilia* (grotte à salpêtre), on traverse plusieurs lits de torrents profondément encaissés, pour gagner (1 h. 45)

Philiatra. Ce gros v., qui fait un commerce considérable de raisins de Corinthe, est complétement caché au milieu d'oliviers et de citronniers d'une grandeur colossale.

A partir de Philiatra, les oliviers forment le long de la côte une véritable forêt jusqu'à (3 h.)

Arkadia (9 h. de Navarin. Le khani est médiocre. On trouve dans le haut de la ville quelques bonnes maisons où l'on peut loger). Cette ville occupe l'emplacement de l'antique *Cyparissia*, qui était le port de Messène et la cité la plus importante de la côte entre Pylos et Élis. Sous la domination franque, Arkadia devint l'une des douze places fortes de la Morée. Elle fut à moitié détruite en 1825 par Ibrahim-Pacha.

Arkadia n'a de remarquable que sa position pittoresque au milieu d'une végétation luxuriante. La ville fait face à la mer, dont elle est éloignée d'env. 2 kil., et s'étage sur le versant rapide d'un contrefort du mont Psykhro. Son vieux château en ruines couronne au S. un rocher assez élevé; il occupe l'emplacement de l'antique acropole, dont on voit encore quelques assises. Au dessous du château et près de l'église Saint-Georges, on remarque quelques débris de colonnes antiques. Un peu plus loin, à l'entrée de la ville, se trouve une belle source, mentionnée par Pausanias. Près de la mer, et à 20 m. de la ville, on distingue encore quelques traces du môle qui protégeait le port dans l'antiquité.

En sortant d'Arkadia, on quitte le rivage de la mer pour s'enfoncer au N.-E. dans un pays montagneux. La route, âpre et difficile, longe en écharpe la base N. du mont Psykbro, et, laissant à droite (1 h.) un chemin qui conduit à Messène en 6 h., traverse (30 m.) un pont jeté sur une petite rivière. On gravit une montagne couverte de chênes, puis franchissant un torrent (20 m.), on monte par une rampe escarpée à (1 h. 10) *Sidéro-Kastro*. Le v. est dominé à l'O. par les ruines d'une forteresse byzantine, construite en pierres sèches.

La route s'élève toujours et remonte le cours d'un torrent. Avant d'arriver (1 h. 45) au point culminant, on aperçoit à gauche, entre deux sommets, un pic nu et pierreux, qui porte le v. de Kara-Moustapha. Ce serait, suivant quelques auteurs (Leake, Beulé, etc.), le *mont Ira*, sur lequel Aristomène et ses compagnons résistèrent pendant onze ans aux armes des Spartiates. La carte de l'état-major français place cette montagne plus à l'E. près du v. de Kakolétri et au dessous du mont Tétragi. (*V. ci-après.*)

Arrivé (5 m.) au sommet du passage et au point de partage des eaux, on laisse à droite le mont St-Élie, pour descendre vers le N. par une gorge sauvage, ombragée de beaux chênes, au fond de laquelle coule un torrent profondément encaissé. Il faut traverser le torrent et franchir un contre-fort par un mauvais sentier en zigzag pour atteindre (1 h.) un pont d'une seule arche, jeté sur la Néda. Cette rivière, qui séparait la Messénie, l'Arcadie et la Triphylie, roule ses eaux entre deux rives escarpées, couvertes de chênes et de platanes, et s'engage dans une gorge inaccessible, pour former plus loin des cascades célèbres dans l'antiquité et dignes d'être visitées.

Traversant le pont pittoresque dont nous venons de parler, on gagne (5 m.) le v. inférieur de Paulitsa (Kato-Rouga), placé près de la Néda, au pied de la montagne de Phigalée. Il faut ensuite gravir un sentier très-roide jusqu'au (25 m.) v. supérieur de Paulitsa (Ano-Rouga), bâti sur l'emplacement de l'antique

Phigalée. (6 h. 15 d'Arkadia.) Cette ville, une des plus anciennes et des plus importantes de l'Arcadie, fut prise en 659 avant J.-C. par les Spartiates, et resta plusieurs années sous leur domination. Les Étoliens, pendant leurs luttes contre les Achéens, établirent leur quartier général à Phigalée, d'où ils furent chassés par Philippe III de Macédoine. Au temps de Pausanias, Phigalée avait encore de l'importance.

Phigalée est située sur une montagne haute et abrupte, bornée au S. par la Néda, à l'E. par un ravin, au N. et à l'O. par un torrent qui coule dans une gorge profonde. Le sommet de la montagne, occupé par la ville, forme un grand plateau de hauteur inégale.

Les **Murailles** de Phigalée sont avec celles de Messène le spécimen le plus considérable et le plus parfait de l'architecture militaire des anciens Grecs. Le mur d'enceinte, qui a environ une lieue de tour et deux mètres d'épaisseur, est de construction polygonale. Il suit la crête du plateau et domine en plusieurs endroits des précipices profonds. La partie la mieux conservée de l'enceinte, du côté de l'E., est flanquée de plusieurs tours rondes et percée d'une porte pyramidale. Au N.-E., à l'endroit le plus élevé du plateau, là où se trouvait probablement l'acropole, on voit deux chapelles et les ruines d'une forteresse moderne surmontée d'une tour ronde. On remarque dans la muraille de l'O. deux tours et une porte, et dans celle du S., qui domine la Néda, les ruines d'une porte pyramidale. Enfin, près du v. de Paulitsa, qui occupe la partie la plus basse de la ville et le S. du plateau, se trouvent trois chapelles renfermant des débris antiques.

De Phigalée on a une vue magnifique sur l'île de Zante, le golfe d'Arkadia, les ruines de Lepreum (Strovitsi), le cours de la Néda, le mont Ithôme et le mont *Cotylium* sur lequel s'élève le temple de Bassæ.

Revenu à Paulitsa au pied de la montagne de Phigalée, on se dirige au N. vers le (45 m.) v. de Boïka, d'où l'on peut envoyer le bagage directement à Andritséna, tandis qu'on ira visiter Bassæ. On traverse un ravin, et, dépassant (15 m.) le v. de *Dragogi*, entouré de champs cultivés, on gravit au milieu d'une forêt de chênes les flancs abrupts du mont Cotylium. Au delà (30 m.) d'une source mentionnée par Pausanias, on arrive (10 m.) au

Temple de Bassæ (connu dans le pays sous le nom de *σἱτοῦς στύλους*, les colonnes). Ce temple fut élevé par les Phigaliens en l'honneur d'Apollon Épicurus (secourable), qui les avait préservés d'une épidémie pendant la guerre du Péloponèse. Ictinus, architecte du Parthénon, fut chargé de sa construction. La Grèce n'a pas de temple qui se présente sous un aspect plus poétique et plus pittoresque que celui de Bassæ. La beauté de l'édifice est encore relevée par sa position isolée sur une montagne sauvage, au milieu de sombres rochers et de chênes séculaires.

L'édifice, bâti d'un calcaire jaune fort dur, est situé dans un creux, d'où son non de Bassæ (*βῆσσαι, ravin*). Il diffère par son orientation de tous les temples connus, car la porte principale fait face au N. au lieu d'être dirigée vers l'E. C'était un hexastyle périptère et d'ordre dorique avec 15 colonnes de chaque côté et 6 à chaque fronton, avec 2 colonnes au pronaos et 2 au posticum. A l'intérieur, on remarquait de chaque côté 5 colonnes engagées, d'ordre ionique et cannelées. Une colonne corinthienne était placée devant la statue d'Apollon. C'était le plus ancien et peut-être le premier exemple de cet ordre.

Ce temple qui, selon Stackelberg, a été renversé en partie avant l'introduction du christianisme, est encore un des mieux conservés que l'on trouve en Grèce. 36 colonnes surmontées de leur architrave sont encore debout. La partie inférieure de la cella et les bases des colonnes engagées sont intactes : une de ces colonnes est encore entière. Le terrain tout autour est jonché de débris qu'il serait facile de remettre en place, comme on l'a fait pour le temple de la Victoire à Athènes. Des fouilles, entreprises en 1818 par une société d'artistes anglais et allemands, mirent au jour le chapiteau et le fût de la colonne corinthienne, et la frise qui ornait l'intérieur de la cella. Elle se composait de 23 plaques de marbre sculptées qui sont maintenant à Londres. Les bas-reliefs représentent la guerre des Centaures et des Lapithes et celle des Grecs et des Amazones.

De l'esplanade du temple, la vue s'étend sur le mont Lycée, le Taygète, la plaine de Messénie, le mont Ithôme et les golfes de Coron et d'Arkadia. Au S.-E. on aperçoit le mont Tétragi, et, à côté, la montagne qui domine Kakolétri et qui, selon l'état-major français, n'est autre que le mont Ira.

Sur la hauteur au N. du temple, (10 m.) on trouve quelques traces d'un sanctuaire de Vénus.

Laissant à droite cette hauteur, on descend dans la direction du S. une pente escarpée et pierreuse pour rejoindre (45 m.) la route d'Andritséna, près d'un joli khani bâti en 1856. On traverse ensuite une série de collines dont les maigres buissons contrastent avec la riche végétation du mont Cotylium et des bords de la Néda, puis l'on débouche tout à coup dans une charmante vallée, entourée de montagnes boisées, où s'élève (45 m.) le v. de

Andritséna (3 h. 20 m. de Phigalée, et 9 h. 35 m. d'Arkadia). Ce gracieux v. se compose de plu-

sieurs hameaux éparpillés sur une pente escarpée au milieu de la verdure, et domine une vallée fertile arrosée par plusieurs cours d'eau. Toutes les maisons, remarquables par leur propreté et leur confort, offriront au voyageur un contraste agréable avec les logis qu'il trouve habituellement. Andritséna possède un bazar assez bien approvisionné.

D'Andritséna à Léondari, R. 43; — à Patras par l'Élide, R. 44; — à Ægium par Kalavryta, R. 45.

ROUTE 43.

DE LÉONDARI A ANDRITSÉNA

PAR MÉGALOPOLIS ET KARYTÆNA.

1 jour (9 h. 40 m.)

On sort de Léondari du côté N.-E., et, laissant à droite (45 m.) la route de Tripolitsa (*V*. R. 32) et la jonction du Thius et de l'Alphée, on franchit (20 m.) cette dernière rivière pour gagner, à travers une plaine couverte de chênes, le v. de (1 h. 10 m.)

Sinano, dont l'église renferme différents débris de marbre provenant de Mégalopolis, savoir: un petit monument tumulaire, un pied d'autel et un chapiteau antique.

On se dirige ensuite au N. à travers des champs cultivés, et, près d'une fontaine (15 m.), on franchit un fossé qui faisait partie de l'enceinte de

Mégalopolis (2 h. 30 m. de Léondari).—*Histoire*. La formation de la ligue arcadienne et la fondation de Mégalopolis sont une des créations qui font le plus d'honneur au génie d'Épaminondas. Elle permit aux petits Etats de l'Arcadie de contrebalancer la puissance des Spartiates qui les avaient opprimés jusqu'alors en exploitant leurs dissensions. Oubliant un instant leurs rivalités, les Arcadiens travaillèrent activement à fonder la nouvelle capitale, Mégalopolis, qui fut achevée dans l'espace de trois années.

Le pouvoir suprême de la confédération résidait dans l'*assemblée des dix mille* (οἱ μύριοι), formée de députés de toutes les villes de l'Arcadie. Cette assemblée avait sous ses ordres 5000 hommes de troupes nommées Epariti (ἐπάριτοι). Cependant Mégalopolis ne répondit pas complétement aux espérances de ses fondateurs, et des révoltes fréquentes signalèrent l'affaiblissement de son autorité sur les Etats arcadiens. Après la chute de Thèbes, elle sut pourtant résister victorieusement aux attaques réitérées des Spartiates. Elle s'unit étroitement à Philippe et resta toujours fidèle à la cause macédonienne. Mégalopolis fut rasée, en 222, par Cléomène, et réédifiée peu de temps après, lorsque ses habitants revinrent avec Philopœmen de la Messénie, où ils avaient cherché un refuge. La nouvelle ville, malgré ses vastes proportions, renfermait un si petit nombre d'habitants, qu'un poëte comique cité par Strabon l'appelle un « grand désert. »

Mégalopolis a vu naître Philopœmen et l'historien Polybe.

Description. — A l'époque de la fondation de Mégalopolis et de Mantinée, l'architecture militaire était assez savante pour remplacer les moyens de défense naturels par des murailles et des tours. Aussi ces villes sont-elles situées en plaine et sur des rivières, au lieu d'occuper des hauteurs escarpées, comme les anciennes cités grecques. L'enceinte de Mégalopolis avait 50 stades (9247 mèt.) de tour. On peut supposer que le mur de fortification était bâti de briques non cuites, comme celui de Mantinée, car il n'en reste pas de traces. La rivière Hélisson, qui coule de l'E. à l'O., divisait la ville en deux parties égales. Celle de gauche s'appelait *Orestia* et renfermait le théâtre, le stade et le Thersilium, où l'assemblée des *dix mille* tenait ses séances. Sur la rive op-

posée, on voyait l'agora, et, plus au N., les temples de Minerve Polias et de Junon-Téléia, qui couronnaient deux collines peu élevées.

L'enceinte de Mégalopolis est aujourd'hui couverte de champs de blé, aucune ruine importante ne sort de terre, et l'on a peine à croire que l'on foule le sol d'une grande ville.

Après avoir franchi le fossé dont nous avons parlé, on reconnaît à gauche, sur le versant N. d'une colline, la forme du **Théâtre**, immense hémicycle de verdure dont tous les gradins ont été enlevés. Au dire de Pausanias, c'était le plus grand théâtre qu'il y eût en Grèce : son diamètre était d'environ 144 mèt. Aux deux extrémités de la cavea, on distingue encore quelques vestiges de murs antiques destinés à soutenir les terres. Devant le théâtre, on voit des traces de murs et des débris de colonnes. Se dirigeant au N. vers les rives de l'Hélisson, on remarque, au confluent d'un petit ruisseau, les traces d'un pont antique. En descendant le cours de la rivière sur la rive droite, on rencontre bientôt des soubassements de temples, des ruines de constructions antiques et des bases de colonnes en place qui marquent la position de l'Agora. Les fouilles faites en cet endroit par l'expédition française de Morée et par Ross, en 1834, n'ont amené aucune découverte intéressante. Sur l'une des deux collines, à 15 min. au N. de l'Agora, on voit encore des fragments de colonnes et les restes d'une cella remarquable par le choix des matériaux. Ces débris indiquent l'emplacement du temple de Minerve ou de celui de Junon.

Toutes les ruines de Mégalopolis sont d'un beau calcaire jaune très-dur. Les seuls fragments de marbre que l'on ait trouvés sont ceux que nous avons signalés dans l'église de Sinano.

En quittant le théâtre de Mégalopolis, on se dirige à l'O. à travers une plaine couverte de chênes. On laisse à droite le v. de Kasimi pour franchir (1 h.) l'Alphée en face du v. de Déli-Hassan et rejoindre (10 m.) la route directe de Léondari à Karytæna.

A 45 m. à l'O. de la route, près de la chapelle Saint-Georges située sur le revers du mont Tétragi, quelques ruines helléniques marquent l'emplacement de *Lycosure*, qui était, selon Pausanias, la ville la plus ancienne du Péloponèse.

On longe ensuite la base du mont Lycée (Diaphorti) et le fleuve Alphée, que l'on traverse (2 h. 15 m.) sur un pont de plusieurs arches, pour gagner par une montée rapide (15 m.)

Karytæna (6 h. 10 de Léondari). Cette ville remplace probablement l'antique Brenthe, dont il ne reste pas de trace. Au moyen âge, elle acquit une certaine célébrité par les luttes de ses barons avec les Villehardouin. Pendant la guerre de l'Indépendance, Ibrahim-Pacha n'osa pas attaquer Colocotroni, qui s'était réfugié dans la forteresse de Karytæna. La ville, étagée sur les deux versants d'une colline, présente l'aspect le plus pittoresque avec son imposant château féodal qui couronne un rocher élevé.

Sur le sommet du mont Lycée (2 h. 30 m. de Karytæna), on retrouve des traces de l'enceinte sacrée de Jupiter et des monuments qu'elle renfermait.

Au sortir de Karytæna, on repasse le pont de l'Alphée, et l'on contourne la base du mont Lycée par un chemin âpre et difficile qui monte et descend sur des contreforts arides. On arrive (2 h.) au pied d'une hauteur que couronnent les restes considérables d'une ville antique, connue dans le pays sous le nom de *Kastro de Sainte-Hélène*. Selon Leake, ce serait l'antique *Thésoa*, dont les habitants furent obligés d'aller grossir la population de Mégalopolis. Le mur d'en-

ceinte, encore bien conservé, est flanqué de plusieurs tours rondes et carrées. A l'intérieur, on remarque les soubassements d'un temple et des débris de colonnes cannelées.

Une route pittoresque et boisée conduit ensuite à (1 h. 30 m.) Andritséna (*V.* R. 42).

ROUTE 44.

D'ANDRITSÉNA A PATRAS

PAR OLYMPIE ET ÉLIS.

3 jours (32 h.) — On couche à Pyrgos et à Kalpeleti. La route par l'Élide étant longue et peu intéressante, il est préférable de se rendre à Patras par Tripotamo (V. R. 45).

On sort d'Andritséna par la route d'Épéum et de Pyrgos, que l'on quitte (1 h.) près du v. de Makhalas pour franchir plusieurs collines boisées dans la direction du N. Après avoir traversé (1 h.) la rivière Livadi et laissé à gauche le v. de Tsakha, on descend par de belles pentes de gazon entrecoupées de torrents et couvertes de nombreux troupeaux de bétail et de chevaux. Du hameau de Némésa (1 h.) construit de branches d'arbres et de boue, la vue s'étend à l'E. et à l'O. sur la vallée de l'Alphée, au N. sur la gorge boisée du Ladon, et au N.-E. sur la colline de Hagios-Joannis, où se trouvent quelques débris helléniques de l'antique

Hérœa. Cette ville, une des plus considérables de l'Arcadie dans le bassin inférieur de l'Alphée, avait encore de l'importance au temps de Pausanias.

Il faut ensuite descendre par une berge escarpée dans le large lit de l'Alphée, ombragé de beaux platanes et couvert de grosses pierres roulées par les eaux.

Après avoir franchi cette rivière ainsi que le Ladon, à quelques mètres en amont de leur jonction, on descend la riante vallée de l'Alphée. Les montagnes peu élevées qui la resserrent sont admirablement boisées et dessinent sur le ciel des lignes simples et harmonieuses. Les bords de l'Alphée sont coupés de canaux d'irrigation et couverts de champs de maïs, au milieu desquels la route se perd à chaque instant. Quand on a franchi (30 m.) l'Érymanthe et laissé à droite (1 h.) une route menant à Aspraspitia, on s'élève par un chemin très-roide, à travers une forêt inextricable de pins, de chênes verts, de lentisques et de vignes sauvages, sur un contre-fort qui domine la rivière. On remarque (2 h.) sur la rive opposée le v. de Palæo-Phanaro, près duquel on traverse la rivière dans un *monoxylon*, ou canot formé d'un tronc de platane. La route descend (30 m.) dans une petite plaine triangulaire et sablonneuse, puis se trouve resserrée entre l'Alphée et une colline surmontée par le v. de Miraka, avant de déboucher (30 m.) dans une autre plaine couverte de champs de maïs. Au delà d'un contre-fort conique (mont *Kronius*) qui s'avance comme un promontoire, on aperçoit au N. la charmante vallée de Lala (*V.* R. 45), arrosée par le Cladéus, un des affluents de l'Alphée. Après avoir laissé à droite la route de Lala, on tourne à gauche, et, traversant un champ de maïs, on arrive près d'une excavation, au fond de laquelle plusieurs bases de colonnes marquent l'emplacement de l'antique

Olympie (7 h. 30 d'Andritséna). Ce n'était pas une ville, mais un bois sacré comme ceux de Némée et d'Épidaure. Il était consacré à Jupiter sous le nom d'**Altis**, mot ancien pour ἄλσος (bois sacré). C'est dans ce sanctuaire que se célébraient tous les quatre ans les jeux olympiques, auxquels tous les peuples de la Grèce étaient convoqués. A cette époque, les hostilités étaient suspendues partout, et les ennemis les plus acharnés venaient prendre part à des luttes pacifiques sur le terrain neutre et sacré d'Olympie. Au point de vue de la civilisation, ces jeux étaient une des institu-

tions les plus remarquables de l'antiquité. Leur origine remontait à une époque très-reculée ; cependant ils ne furent établis d'une manière permanente que vers 884 par Iphitus et Lycurgue, et ce n'est que de l'année 776, marquée par la victoire de Corœbus, que date l'ère des Olympiades.

L'Altis était situé dans la plaine, entre l'Alphée, le Cladéus, le mont Kronius et la colline de Miraka. Il renfermait des milliers de statues, des autels et des temples pour tous les dieux, un stade, un théâtre, un hippodrome et une foule d'autres édifices mentionnés par Pausanias.

De tous ces chefs-d'œuvre il ne reste que quelques colonnes et l'emplacement de l'Altis, recouvert de 3 mèt. de limon.

Temple de Jupiter olympien. C'est à l'expédition française de Morée que revient l'honneur d'avoir reconnu dans les colonnes et les soubassements qui existent encore les restes du temple de Jupiter Olympien.

Le temple était hexastyle et périptère, et mesurait 70 mèt. de long sur 29 de large. Ses immenses colonnes doriques et cannelées avaient un diamètre de 2 mèt. 25. La commission française a pu recueillir assez de fragments pour faire une restauration du temple conforme à la description de Pausanias. Les métopes du portique et du posticum représentaient les travaux d'Hercule. Le plus remarquable représente Hercule terrassant un taureau. Tous ces précieux débris se trouvent au musée du Louvre. C'est dans le temple d'Olympie qu'on admirait la statue colossale de Jupiter en or et en ivoire, le chef-d'œuvre de Phidias, et l'une des sept merveilles du monde.

Au fond de l'excavation produite par les fouilles de l'expédition de Morée, et qui se comble tous les jours, on voit çà et là plusieurs tambours de colonnes dont les bases sont encore en place.

On remarque près du mont Kronius un piédestal de statue haut d'un mètre, sur lequel on distingue la marque des pieds de la statue et des crampons qui avaient servi à la fixer. On y lit trois inscriptions qui ont fourni à M. Beulé (*Études sur le Péloponèse*) le sujet d'un mémoire intéressant sur les sacrificateurs et sur toute l'ancienne administration du sanctuaire.

De l'autre côté de l'Alphée on aperçoit un pic pierreux qui contraste avec la verdure des collines environnantes. C'est peut-être le *Typæus*, d'où l'on précipitait les femmes qui osaient passer l'Alphée et assister aux jeux olympiques.

En quittant Olympie, on passe le Cladéus pour descendre la vallée de l'Alphée, à travers de gras pâturages, couverts de troupeaux de chevaux. Du haut d'un contrefort qui barre la vallée (2 h.), on découvre tout à coup la grande plaine de l'Élide, le lac de Mouria, la mer Ionienne et l'île de Zante. On descend ensuite dans la plaine pour gagner (2 h.)

Pyrgos (11 h. 10 d'Andritséna). Cette ville assez considérable est bâtie de briques non cuites et située au milieu de plantations de citronniers, de mûriers et d'oliviers. Elle ne renferme rien de remarquable.

Le port de Pyrgos est situé à deux heures de distance près du cap *Katakolo*. Le paquebot-poste grec y touche tous les quinze jours, le dimanche dans l'après-midi, en venant vers Patras, et le dimanche suivant à son retour vers le Pirée.

Traversant la plaine dans la direction du N., on laisse à gauche (1 h. 30) la route de Gastouni et de (6 h.) Cyllène (*V.* R 50) pour franchir les contre-forts du mont Phloé et redescendre (1 h.) dans la grande plaine sablonneuse et inculte de Gastouni. C'est à peine si quelques arbres et quelques vignes autour des villages vien-

nent interrompre l'aridité de ce désert. La route toujours en plaine atteint (1 h.) le v. de Kalitsa et (3 h.) quelques débris helléniques qui marquent l'emplacement de :

Élis (6 h. 30 de Pyrgos). Cette ville était la seule qui fût fortifiée en Élide, dont le territoire était regardé comme sacré. Elle était située sur les rives du Pénée et occupait une montagne appelée *Belvedere* par les Vénitiens et Beauvoir par les Français.

Au delà d'Élis, on franchit le Pénée et l'on se dirige au N. à travers la plaine, laissant (4 h.) à gauche le cap Glarentza et le port de Cyllène, le lac Kotiki, et à droite le v. de *Kapéléti* (10 h. 30 de Pyrgos), où l'on peut passer la nuit. On pénètre ensuite dans la magnifique forêt de chênes d'Ali-Tchélébi, où l'on chemine pendant 5 h. jusqu'au v. de Kato-Akhaïa, laissant au loin sur la gauche les caps Kalogria et Papa, qui représentent l'ancien promontoire Araxe. La route longe dès lors le golfe de Patras, d'abord sur une plage resserrée entre la mer et les montagnes, puis (3 h.) sur une plaine à l'extrémité de laquelle on atteint (2 h. 15)

Patras (en italien *Patrasso*, en grec Πάτραι).

On trouve deux hôtels près du port. L'hôtel Britannique est le meilleur, et possède une table d'hôte.

Bateaux à vapeur : *Lloyd autrichien*, pour Missolonghi, Zante, Céphalonie, Sainte-Maure et Corfou, tous les samedis ;—pour Lépante, Vostitsa, Amphissa et Loutraki, tous les jeudis.—*Paquebots-poste grecs*, tous les quinze jours, le mercredi pour Loutraki ; le samedi pour Missolonghi, Cyllène, Zante, et toutes les échelles de Morée jusqu'au Piree.

Histoire.—Patras fut la seule des douze villes de l'Achaïe qui soutint les Athéniens pendant la guerre du Péloponèse. Après la mort d'Alexandre, elle tomba au pouvoir de Cassandre, qui ne put la défendre contre Aristodème, général d'Antigone. Patras et Dymes furent les premières à chasser les Macédoniens et à renouveler la ligne achéenne (*V.* **R. 48**). Auguste rebâtit la ville à moitié détruite pendant la guerre avec les Romains et y plaça une colonie militaire. Au temps de Pausanias, elle était renommée pour ses étoffes de lin (byssus). Sous les empereurs byzantins, Patras forma un duché. Successivement prise et reprise par les Vénitiens et les Turcs, elle resta définitivement à ces derniers jusqu'en 1821. Elle fut alors la première ville qui se souleva en faveur de l'indépendance grecque.

Description.—Patras était située à 500 mèt. de la mer sur une colline dépendant du mont Panachaïcon (Voïdia). L'acropole occupait l'emplacement de la forteresse actuelle, et la ville était reliée au port par de longs murs semblables à ceux d'Athènes. Elle fut détruite au VIe siècle par un tremblement de terre et incendiée, en 1821, par les Turcs. On voit encore des vestiges de l'acropole près de la forteresse et quelques soubassements du temple de Cérès dans l'église de Saint-André.

La ville moderne, la plus belle et la plus commerçante de la Grèce continentale, est bâtie entre la mer et l'emplacement de la cité antique. On a tracé pour Patras le plan d'une ville de 100 000 habitants. Ses rues larges se coupent à angle droit et sont bordées de jolies maisons à arcades. Malheureusement, la promenade publique, située près du port, est encombrée de magasins et d'affreuses masures qui masquent la vue de la mer. Le port n'est qu'une rade ouverte, mais il sera considérablement amélioré par l'achèvement d'un môle actuellement en construction.

De Patras à Kalavryta, R. 48 ; — à Sicyone, R. 49 ; — à Missolonghi, Lépante, Loutraki par mer, R. 50.

ROUTE 45.

D'ANDRITSÉNA A KALAVRYTA

PAR OLYMPIE, LALA ET TRIPOTAMO.

2 jours (20 h. 45 m.).—On couche à Lala.

D'Andritséna à Olympie (6 h. 30) (*V.* R. 44).—En quittant Olympie, on se dirige au N. pour remonter la vallée fertile et pittoresque de Lala. Les montagnes qui la resserrent sont couvertes de magnifiques forêts de pins aux longues houppes soyeuses. Au milieu de cette verdure luxuriante s'élèvent des pics jaunâtres et sablonneux qui affectent la forme de pyramides tronquées. La route serpente à travers des champs de maïs, des plantations d'oliviers et de raisin de Corinthe, jusqu'au (1 h. 15) joli v. de Stavro-Képhali, situé près du Cladéus. On monte ensuite par une gorge sauvage dans une magnifique forêt de pins. La route, de plus en plus abrupte (1 h. 15), parvient tout à coup (15 m.) sur un grand plateau où se trouve (15 m.) le v. de *Lala* (9 h. 30 m. d'Andritséna).

Traversant ensuite, dans la direction du N., la plaine de Lala couverte de fougères, on monte (45 m.) par une pente rapide jusque sur (15 m.) le plateau le plus élevé du mont Pholoé. On chemine alors dans une belle forêt de chênes, et laissant (1 h. 30 m.) à gauche les sources du Ladon (d'Élide) et la route d'Élis, on descend par un sentier en zigzag dans la gorge de l'Érymanthe. La route monte et descend, à travers des forêts épaisses, le long des escarpements qui dominent la rive droite de la rivière. En quelques endroits elle est fort mauvaise et coupée par des ravins profondément encaissés.

Le khani de Tripotamo (trois rivières) (2 h. 30) est placé dans une position sauvage et pittoresque à la jonction de deux torrents avec l'Érymanthe. A quelques minutes du khani se trouvent les ruines de l'antique

Psophis ou Érymanthe. C'est à cette vallée que se rattache la fable du sanglier terrible tué par Hercule. Aux temps historiques, la ville fut assiégée et prise par Philippe. Psophis occupait une position très-forte sur une colline, défendue au N. par une haute montagne et bornée à l'O. par un torrent, et à l'E. par l'Érymanthe. On retrouve encore des traces considérables du mur d'enceinte, et des soubassements de temples antiques.

On continue à remonter la vallée de l'Érymanthe jusqu'au joli v. d'*Anastasova* (1 h. 45), étagé sur le flanc du mont Zembi, au milieu de noyers séculaires.

Le sentier, abrupt et rocailleux, franchit ensuite un col pour descendre (1 h. 15 m.) dans une étroite vallée arrosée par le Kalavryta (Buraïcus). Cette vallée s'élargit à mesure que l'on avance et tourne (2 h. 30 m.) à angle droit dans la direction de l'E. Laissant à gauche un pont de pierre, on traverse des champs cultivés jusqu'à (45 m.)

Kalavryta (11 h. 15 m. de Lala) (on peut loger chez le parèdre, qui possède une maison à trois étages meublée à l'européenne). Ce village est situé près de la rivière du même nom sur une pente douce au pied du mont Vélia. C'est à Kalavryta qu'en 1821 l'archevêque de Patras, Germanos, réfugié au couvent de Hagia-Lavra, leva le premier drapeau de l'insurrection et appela les Grecs aux armes. Plus tard, les Turcs incendièrent le village. Aujourd'hui, de jolies maisons surgissent au milieu des décombres. Kalavryta possède un bazar bien approvisionné. On remarque près du village les ruines de deux châteaux francs.

De Kalavryta à Mégaspilion; Vostitsa et Patras, R. 48; — au Styx, à Phonia, Stymphale, Cléones et Corinthe, R. 47.

ROUTE 46.

DE TRIPOTAMO A KALAVRYTA

PAR LE LAC PHONIA ET LA CHUTE DU STYX.

(16 h. 45 m., et 2 h. en sus le second jour pour voir la chute du Styx. On couche à Phonia.

En quittant Tripotamo, on se dirige à l'E. dans une vallée charmante ombragée de chênes, et arrosée par un torrent dont la source (1 h. 30) se trouve près du v. de *Dékhouni*. Plus loin (1 h. 15), des ruines helléniques, situées sur une hauteur à gauche près d'une belle fontaine, marquent l'emplacement de l'antique **Paüs**, dépendance de Clitor.

Une route, qui s'ouvre 15 m. plus loin vers le N., conduit aux ruines de l'antique **Clitor** (Κλείτωρ). C'était une des villes les plus importantes de l'Arcadie ; elle résista aux Spartiates, lutta contre Orchomene, et repoussa victorieusement les attaques des Étoliens. L'assemblée de la ligue achéenne s'y réunissait quelquefois.

La ville était située sur une colline peu élevée entre deux ruisseaux. On peut encore suivre les traces du mur d'enceinte epais de 5 mèt. et flanqué de tours.

Au delà de Paüs, on descend le long d'un torrent qui va se jeter dans le Ladon, et l'on atteint (2 h. 30) un khani situé près de cette rivière. La vallée du Ladon est la plus fraîche, la plus verte de l'Arcadie, la seule peut-être qui réponde bien aux descriptions que nous a laissées de ce pays la poésie pastorale. La tradition y plaçait la fable de Daphné.

La route remonte le cours du Ladon et traverse (1 h.) un de ses affluents, l'Aroanius, qui vient de Clitor. Laissant ensuite sur la droite (30 m.) les sources du Ladon, alimentées par les eaux du lac de Phonia, on gravit les flancs escarpés du Sciathis (aujourd'hui *Saïta*) jusqu'au (1 h.) v. de *Lykouria*, caché dans un pli de la montagne. Le sentier s'élève alors à travers une sombre forêt de sapins jusque sur le plateau supérieur, d'où le lac de Phonia s'offre tout à coup à la vue du voyageur : « Le spectacle que l'on découvre du Sciathis, dit M. Beulé (*Études sur le Pélop.*), est imposant et grandiose. Sept montagnes, dont la hauteur varie de cinq à sept mille pieds, forment un cercle immense autour du lac de Phénée : au N. le mont Crathis, un des pics aroaniens ; à l'O. le Sciathis; à l'E. l'Orexis, le Gérontium, le Sépia, et le Cyllène (Ziria), le plus élevé de tous. Leurs flancs descendent à pic jusqu'aux eaux qu'ils resserrent comme dans un entonnoir. Une seule ouverture, l'étroite vallée de l'*Olbius* et de l'*Aroanius*, apparaît un instant au N., et bientôt, en tournant derrière le Cyllène, elle laisse un bras du Crathis fermer l'horizon. »

Du Sciathis on descend par une pente rapide à (1 h. 30)

Phonia (l'antique **Phénée**) (9 h. 15 de Tripotamo). Cette ville ne joua aucun rôle dans l'histoire, mais elle est célèbre dans la tradition des temps héroïques. C'est à Phénée que se réfugia Hercule, chassé de Tirynthe ; c'est là qu'Évandre conduisit Anchise lorsqu'il visita l'Arcadie à la suite de Priam. C'est encore là qu'Ulysse retrouva ses chevaux perdus. Au temps de Pausanias, la ville était complétement en ruines.

L'acropole de Phénée s'élevait sans doute sur un promontoire qui s'avance dans les eaux au S. de Phonia. La ville était située dans la plaine, maintenant envahie par le lac.

Le lac de Phonia a 9 kilom. d'étendue du N. au S., et 7 kilom. de l'E. à l'O.; il est élevé de 753 mèt. au-dessus du niveau de la mer et forme un vaste bassin qui, avec les eaux de toutes les montagnes environnantes, reçoit près de Phonia deux rivières, l'Olbius et l'Aroanius (Phoniatiko). Elles s'écoulent par deux katavothra, ouverts au S., l'un au pied de l'Orexis, l'autre au pied du Scia-

this. Le lac n'existait pas dans l'antiquité; à sa place il y avait une plaine fertile dont le fond était marécageux. L'obstruction des katavothra occasionna à plusieurs reprises de terribles inondations et forma enfin le lac de Phénée. A ces phénomènes naturels se rattachait la fable du rapt de Proserpine par Pluton.

De Phonia au lac Stymphale (*V*. R. 47).

En quittant Phonia, on remonte au N. la plaine étroite de l'Aroanius. Bientôt on tourne à gauche (40 m.) pour gravir, par une montée pénible au milieu des sapins, les flancs du Crathis. Après (1 h. 15) une descente précipitée, on suit un ravin, où le fleuve Crathis roule impétueusement ses eaux, jusqu'aux v. de (30 m.) Zaroukhla et de (30 m.) Hagia-Varvara; tout à coup s'offre sur la gauche (30 m.) un petit torrent connu dans le pays sous le nom de Mavro-Néro (l'eau noire), ou Drako-Néro (eau du Dragon). Ce torrent, c'est le **Styx** ou le Cocyte, dont l'antiquité avait fait le fleuve sacré des Enfers.

Pour visiter la source du Styx, on trouvera un guide au v. de **Solos**, qui s'élève à 25 min. à l'O. près de l'emplacement de l'antique Nonacris. En remontant le torrent, tout est désert, nu, désolé; les premiers plans de la montagne, formés de schistes noirs, verts et violets, ont une teinte sombre et étrange. A 1 heure de Solos apparaît enfin la cascade du Styx. Deux minces filets d'eau descendent des neiges qui couronnent le double sommet de la montagne et glissent pendant 60 mèt. sur un rocher perpendiculaire et uni comme une muraille. Quel que soit le caractère sauvage des montagnes qui entourent le Styx, le site ne répond nullement à l'attente du voyageur et aux souvenirs classiques que le fleuve infernal a évoqués dans son esprit (*V*. Beulé).

De retour à Solos, on gravit (40 m.) à l'O. un escarpement du mont Khelmos (mont Aroanien), puis, traversant un plateau élevé, on redescend, par une vallée creusée au pied du mont Vélia, à (3 h.) Kalavryta (*V*. R. 45).

ROUTE 47.

DE KALAVRYTA A CORINTHE

PAR LE STYX, PHONIA, STYMPHALE, PHLIUS ET CLÉONES.

(21 h.) — On couche à Phonia et à Hagios-Géorgios.

De Kalavryta à Phonia (7 h. 30, 2 h. en sus pour voir la chute du Styx) (*V*. R. 46).—En sortant de Phonia, on traverse la plaine et la rivière d'Aroanius pour suivre la rive E. du lac, au pied des monts Sépia et Gérontium. La route tourne ensuite à l'E. (1 h. 30), franchit un col qui s'ouvre entre cette dernière montagne et le mont Orexis, et laisse à gauche les sources Tricrènes mentionnées par Pausanias : ce sont trois petits filets d'eau qui descendent des roches nues et schisteuses du Gérontium. Au delà d'un khani solitaire (40 m.), on chemine dans la direction de l'E. sur des plateaux stériles et désolés jusqu'au (1 h. 15) village de *Khionia*. A 10 m. au S., sur les bords du lac, se trouvent les restes de

Stymphale. Cette ville ne joua aucun rôle dans l'histoire. Quoique d'origine arcadienne, elle fut toujours l'alliée des Argiens. Sa position sur la route d'Argos et de Corinthe lui donnait une certaine importance. Elle est surtout connue par les oiseaux fabuleux dont Hercule délivra la vallée.

L'acropole occupait un promontoire peu élevé, qui présente des traces innombrables de rues, d'escaliers taillés dans le roc, et des restes de temples et de murs polygonaux épars, sans plan et sans liaison.

La ville s'étendait au pied de l'acropole dans la plaine souvent

recouverte par le lac. Vers l'E. on a retrouvé les restes d'un temple à antes.

Le lac Stymphale, dont l'origine est semblable à celle du lac de Phonia, est situé dans une plaine aride et désolée, bornée au N. par le mont Cyllène et au S. par le mont Apélaure. Un seul katavothron lui sert d'issue, et ce sont ses eaux qui, selon les anciens, vont alimenter près de Lerne la belle source de l'Erasinus (*V*. R. 51). Ce katavothron, placé au pied du mont Apélaure, forme une vaste cavité dans laquelle les eaux tombent verticalement en tournant sur elles-mêmes avec fracas et rejetant au dehors les vapeurs méphitiques dont les réservoirs souterrains sont remplis et qui proviennent des détritus végétaux entraînés par les eaux. Le lac se vide presque complétement à la fin de l'été. La rive N.-E. présente les vestiges d'une chaussée antique.

En quittant Stymphale, on laisse (25 m.) à gauche la route de *Zaraka* pour suivre le côté N. E. du lac, et gravir ensuite (40 m.) le mont Plata. Le chemin descend à travers une région montagneuse et débouche (2 h. 15) près du v. de *Botsika* dans la plaine de *Hagios-Géorgios*, à l'extrémité de laquelle se trouvent (1 h. 15) les ruines de

Phlius. Cette ville indépendante prit part aux guerres médiques et fut toujours la fidèle alliée de Sparte pendant la guerre du Péloponèse et la guerre contre les Argiens, les Arcadiens et les Thébains. Plus tard, elle entra dans la ligue achéenne. Elle avait donné le jour à Pratinas, inventeur du drame satirique.

Phlius occupait un des contreforts du mont Tricaranum, sur la rive droite de l'Asopus. Les ruines de la ville antique ont une étendue considérable, mais elles ne s'élèvent pas hors de terre. L'église de Notre-Dame de la colline (Παναγία Ραχιώτισσα) est située sans doute sur l'emplacement du temple d'Esculape. On remarque tout auprès des débris de colonnes doriques.

En suivant le cours de l'Asopus, qui descend au N. par une gorge sauvage et boisée jusqu'au golfe de Corinthe, on peut se rendre en 5 h. aux ruines de Sicyone, V. R. 49.

De Phlius, il faut gagner (45 m.) le gros v. de *Hagios-Géorgios*, situé au S. de la plaine, sur la dernière pente du mont Tricaranum. Traversant ensuite un petit col, on débouche (30 m.) dans la plaine de Némée pour atteindre (25 m.) les ruines du temple de Jupiter.— De Némée à Corinthe (4 h. 15), (*V*. R. 28).

ROUTE 48.

DE KALAVRYTA A PATRAS.

PAR MÉGASPILION.

(16 h.). — On couche à Ægium.

En quittant Kalavryta, on descend une vallée nue et monotone, arrosée par le Buraïcus. Arrivé (2 h.) au v. de Zakhlorou, on traverse la rivière sur un pont pour gravir à l'E. un chemin en zigzag très-abrupt qui conduit au (30 m.)

Couvent de Mégaspilion (grande grotte). Ce couvent fut fondé au XIIIe siècle par l'impératrice Euphrosyne, et achevé par Constantin Paléologue. Par suite de legs et de donations pieuses, Mégaspilion possède, surtout en Élide, d'immenses propriétés qui rapporteraient un revenu fabuleux si elles étaient bien cultivées : leur produit s'élève, dit-on, actuellement à 2 400 000 francs. Les moines sont au nombre de 300, mais un certain nombre d'entre eux habitent les métokhis ou fermes qu'ils possèdent aux environs. Ils ne se piquent pas d'ascétisme et réalisent le type le plus parfait du moine paresseux, sensuel et ignorant; on ne saurait du moins les accuser d'hypocrisie : leur naïve franchise

égale leur insouciante indolence. « Ils ne relèvent de fait que de Mégaspilion. Ils choisissent eux-mêmes leur supérieur, qui est confirmé par le saint synode ; la charge est à vie, mais le synode a droit de destitution en cas de fautes graves. Chaque moine conserve la propriété et la direction de sa fortune ; chacun doit apporter son propre vêtement. Le couvent fournit le pain, le vin, l'huile, le laitage, les légumes frais et secs. »

Une grande porte extérieure garnie de meurtrières donne accès sur une magnifique terrasse ombragée de vieux arbres. Elle domine la vallée du Buraïcus, la route et les jardins des moines qui descendent jusqu'à la rivière. Le couvent lui-même n'est qu'une vaste grotte, haute de 30 mèt. et large de 60 mèt., creusée dans une grande paroi à pic de 100 mèt. de hauteur. L'entrée de la grotte est fermée par un mur percé de fenêtres sur lequel viennent s'appuyer des galeries, des escaliers, des pavillons de toutes les formes et de toutes les couleurs, suspendus comme des nids d'hirondelles. Ces constructions en planches, toutes sales et misérables qu'elles sont, produisent pourtant de loin un effet pittoresque et original.

Le voyageur ne peut pénétrer dans le couvent avant d'avoir déposé ses armes entre les mains d'un moine préposé *ad hoc*. Il est d'abord conduit dans la chambre d'honneur, qui fut celle de l'évêque *Germanos*, située au cinquième étage. On ne lui fait visiter le couvent qu'après lui avoir présenté la pipe, le café et le glyko. Les moines offrent au voyageur le couvert, le pain et le vin, mais il doit apporter et faire préparer lui-même ses provisions. En outre, il est d'usage de donner 5 francs par personne et par jour au caloyer chargé de recevoir les étrangers.

L'intérieur du couvent est un dédale de chambres, de corridors et d'escaliers délabrés et malpropres. Les cellules, garnies de tapis, et ornées de fusils et de poignards, reçoivent chacune quatre ou cinq moines ; ils y prennent leurs repas qu'ils font apprêter à leur gré.

On montre dans l'église un portrait de la Vierge attribué à saint Luc, misérable bas-relief en cire du VIIIe ou du IXe siècle, très-vénéré en Grèce. Cette image a parlé et pleuré plusieurs fois pendant la guerre de l'Indépendance. On voit aussi sur le pavé de la nef une mosaïque représentant le soleil, la lune et un aigle à deux têtes, en l'honneur des empereurs qui dotèrent le couvent. Dans la cave se trouvent plusieurs tonneaux énormes, dignes émules du foudre d'Heidelberg. Les moines se soucient moins de montrer leur bibliothèque, car elle ne contient que quelques livres sans valeur, entassés pêle-mêle dans quatre ou cinq armoires, et dont ils connaissent à peine les titres. Ils savent en général mieux manier le fusil que lire leurs manuscrits, et ils en donnèrent une preuve en 1826, quand Ibrahim tenta de s'emparer du couvent ; aidés de quelques Pallicares, ils élevèrent des batteries, placèrent des canons aux endroits les plus exposés, et se défendirent si bien que le pacha fut obligé de se retirer après avoir perdu plusieurs centaines d'hommes.

On sort de Mégaspilion par une route escarpée qui descend au N., traverse (25 m.) le Buraïcus et gravit le flanc abrupt du mont Rouskio pour atteindre (1 h.) un plateau gazonné, d'où la vue s'étend sur le golfe de Lépante et les montagnes de l'Achaïe. Laissant ensuite à droite (1 h. 15) un piton, où quelques ruines informes marquent seules l'emplacement de **Bura**, qui fut anéantie en 373 av. J.-C. par un tremblement de terre, on descend par une gorge profonde et sauvage jusque (45 m.) dans le lit du Cérynites, qui débouche (15 m.) dans une plaine

fertile et couverte d'oliviers. En face, sur le rivage, entre l'embouchure du Cérynites et celle du Sélinus, s'élevait **Hélicé**, une des douze villes de l'Achaïe, qui fut détruite en même temps que Bura et engloutie sous les flots du golfe. Le chemin se dirige à l'O., passe près des v. de *Rhizomylo* et de *Zevgolatio*, franchit (1 h.) la rivière Sélinus et conduit à travers de belles plantations de raisin de Corinthe à (1 h.)

Ægium (autrefois **Vostitsa**). (On y trouve un bon khani.) Cette ville, mentionnée par Homère, était une des douze cités de l'antique ligue achéenne. Agamemnon y avait réuni les chefs grecs avant la guerre de Troie. Après la destruction d'Hélicé, Ægium hérita de son territoire et devint la capitale de l'Achaïe. Le gouvernement de la ligue était cité comme le modèle d'une démocratie modérée et renommée par la sagesse de son administration. Les Achéens ne prirent aucune part aux guerres médiques; ils restèrent neutres dans la guerre du Péloponèse et n'intervinrent que comme arbitres dans la lutte entre Thèbes et Sparte. Grâce à cette politique égoïste mais prudente, l'Achaïe se trouva encore jeune et puissante à la dernière heure de la liberté grecque. Les Macédoniens, en détruisant l'ancienne ligue, réveillèrent l'énergie des Achéens; une nouvelle constitution, toute militaire, remplaça leurs magistrats pacifiques par des chefs de guerre ou stratéges. Ægium continua d'être le chef-lieu de la ligue jusqu'au temps de Philopœmen, qui réunit alternativement les députés dans chacune des autres villes. Sous la domination romaine, l'assemblée des Achéens se tint de nouveau à Ægium, mais les colonies romaines de Patras et de Corinthe lui ôtèrent son importance. Ægium prit le nom de Vostitsa dans la période byzantine. Les Turcs s'en emparèrent en 1458. La ville moderne, détruite par un tremblement de terre en 1819, a été bâtie sur un plan plus large et plus commode.

Ægium s'élève entre deux promontoires, sur un plateau coupé à pic à la hauteur de 15 mèt., au-dessus d'une plage étroite qui le sépare de la mer. Sur ce terrain, coulent plusieurs sources abondantes, dont la principale s'échappe d'un mur antique par quatorze robinets, à l'ombre d'un platane gigantesque, qui compte plusieurs siècles d'existence. Le tronc, qui n'a pas moins de 13 mèt. de circonférence, est creux et contient une chambre. Les branches couvraient une circonférence de 45 mèt., mais la plupart ont été brisées. Près du rivage s'étendent des magasins, des khanis et quelques maisons nouvelles. Le port est au-dessous des sources; une pointe basse, formée par les alluvions du fleuve *Méganites*, le protége du côté de l'O. Depuis quelques années, il a pris une grande activité, et des négociants étrangers sont venus s'y établir. Une rue escarpée conduit du port à la ville.

Il ne reste de l'antique Ægium que de rares débris des anciens murs sur le coteau qui domine le port, quelques soubassements du temple et un souterrain antique près d'une des églises nouvelles.

Ægium compte environ 4 000 habitants.

D'Ægium à Sicyone et Corinthe, R. 49.—Bateaux à vapeur pour Salona et Loutraki, tous les 8 j., le jeudi (Lloyd) et tous les 15 j., le mercredi (paquebot grec) — pour Lépante, Patras, Missolonghi, Zante et Corfou, tous les 8 j., le samedi (Lloyd) — pour Lépante, Patras, Missolonghi et le tour de la Morée, tous les 15 j., le mercredi (paquebot grec.)

Au delà d'Ægium, la route longe le pied des hauteurs et franchit successivement (1 h.) le Tholo, près des ruines de **Rhypes**, (35 m.) la rivière de Salméniko (ancien Phœnix) et quelques ruisseaux sans importance. Bientôt (25 m.)

la mer ne laisse plus au pied des hauteurs que le passage de la route, jusqu'au (2 h.) khani de Xantho-Pyrgos. De l'autre côté du golfe se montrent les montagnes de la Locride et la ville de Naupacte. On laisse sur la droite (2 h. 15) le **château de Morée**, vieille forteresse du moyen âge, bâtie sur le cap Rhium, à l'entrée du golfe de Corinthe, en regard du cap Anti-Rhium et du château de Roumélie. En 1829, les soldats d'Ibrahim-Pacha ne voulurent pas rendre le fort aux Français sans un simulacre de résistance.

On trouve au château de Morée des barques pour franchir le détroit : une barque assez grande pour transporter des voyageurs avec cinq ou six chevaux se paye 20 fr.

La route traverse ensuite des prairies marécageuses et ne présente plus rien de remarquable jusqu'à (1 h. 30) Patras (*V*. R. 45).

ROUTE 49.

DE PATRAS A CORINTHE.

PAR SICYONE.

(26 h.). — On couche à Ægium et au khani de Zakholi ou à celui d'Akhouria.

De Patras à Ægium et au fleuve Cérynites (9 h.) (*V*. R. 48).—Au delà du Cérynites, on longe les hautes parois de la montagne de Bura jusqu'à (45 m.) la rivière Buraïcus (Kalavryta), qui sort d'une gorge sauvage et grandiose.

En grimpant au milieu des rochers et des buissons sur le revers N.-E. de la montagne de Bura, on trouve, au milieu d'un bois de sapin, la grotte d'*Hercule Buraïcus*, siege d'un oracle célèbre. La grotte est taillée au ciseau, et présente plusieurs niches pour les offrandes et les ex-voto. Elle est precédee d'une terrasse soutenue par une muraille.

Après avoir traversé le Buraïcus et dépassé les Kalyvia de Diakopto, on suit une plage étroite entre la mer et des rochers escarpés, à l'extrémité de laquelle on gravit (1 h.) le chemin de Kakiscala, taillé en corniche à une hauteur de 30 mèt. au-dessus de la mer. Les rochers à pic qui se dressent sur la gauche sont creusés d'un grand nombre de niches et de grottes. On descend (1 h. 30) au khani d'Akrata, à l'embouchure du fleuve Crathis, *qui ne tarit jamais*, (Ἀέναος), et dont les eaux impétueuses, mêlées à celles du Styx (*V*. R. 46), emportent souvent les ponts et coupent la route. Au bout d'une plaine fertile où débouchent les rivières Tholo et Crius (1 h.), quelques pierres éparses au fond de l'eau, appelées par les habitants *Mavra Litharia* (les pierres noires) (15 m.), marquent l'emplacement du port de l'antique **Ægira.** La ville elle-même, qui n'a laissé que peu de traces dans l'histoire, s'élevait à gauche sur un contrefort escarpé et presque inaccessible du mont Évrostina; quelques débris indiquent encore sa position.

La route suit alors une plage étroite, au pied de hautes parois de rochers, jusqu'au (1 h. 30) khani de *Zakholi*, situé à l'entrée d'une gorge sauvage et boisée. Au N. se montrent le promontoire d'Andromaki, la baie de Salona, la plaine de Crissa et les cimes imposantes du Parnasse. Après avoir traversé (1 h.) la plaine d'Akhouria (khani), on longe la base du mont Avgo, dont le cône blanc se voit de tous les points du golfe. Franchissant ensuite (1 h. 45 m.) sur un pont une petite rivière qui descend de la montagne où s'élevait l'antique Pellène, on remarque près du v. de Kamari (15 m.) quelques arches d'un aqueduc ruiné. A droite, une chapelle nommée *Panagia tis Koryphis* couronne une montagne conique fort élevée. Après avoir traversé (1 h.), près de Xylo-Kastron, la rivière Sys, qui séparait le territoire de l'Achaïe de celui de Sicyone, le chemin suit toujours le rivage à travers une plaine

couverte de raisins de Corinthe jusqu'au (3 h.) v. de Kiato, situé sur la rive droite de l'Élisson. De Kiato, on gagne (45 m.), au S. de la plaine et près du hameau Vasilika, les ruines de

Sicyone. — *Histoire.* — « Sicyone porta d'abord le nom de *Mécone* et fut habitée par les *Telchines.* Ægialée, fils d'Inachus, les remplaça et donna son nom à la ville. L'origine du nom de Sicyone est incertaine, et rien n'est plus obscur que l'histoire de ces premiers temps. Agamemnon en fit la conquête, et les Sicyoniens figurent sous ses ordres au siége de Troie. L'Héraclide Phalcès s'empara de Sicyone, mais on ignore l'histoire de ses successeurs. Le gouvernement démocratique, établi temporairement, fut remplacé par une royauté de cent ans, commençant à Orthagoras et finissant à Clisthène, que choisirent les Amphictyons pour commander les Grecs dans la guerre contre Cirrha. Après Clisthène, Sicyone revint au gouvernement républicain, qui fut pour elle une source de discordes continuelles. Cette ville ne joua jamais un rôle militaire important; elle n'envoya qu'un faible contingent contre les Perses. Alliée de Corinthe et de Sparte dans la guerre du Péloponèse, elle vit son territoire ravagé par Périclès et par Iphicrate. Plus tard, elle se rendit sans résistance à Epaminondas et aux successeurs d'Alexandre. Démétrius-Poliorcète la détruisit en 303 et la rebâtit aussitôt. Aratus, né à Sicyone, sut relever sa patrie et la fit entrer dans la ligue achéenne. Elle eut à souffrir des invasions de Cléomènes (233) et des Étoliens. La conquête romaine la favorisa d'abord aux dépens de Corinthe, mais bientôt elle déclina, et un tremblement de terre acheva sa ruine. Elle est cependant encore mentionnée au VIe siècle de l'ère chrétienne.

« Sicyone, si peu importante au point de vue politique, brille d'un vif éclat dans l'histoire de l'art. Son école de peinture était la plus ancienne et la plus renommée de la Grèce : Téléphane et Craton fixèrent les premières règles du dessin; Eupompe, Pamphile et Mélanthe portèrent l'art à sa perfection et furent les maîtres d'Apelle. Sicyone reçut l'art de la sculpture des Crétois Dipœnus et Scyllis, vers 560; Aristoclès, Cléœlas et Canachus en furent les maîtres les plus célèbres avant l'illustre Lysippe. » (*V.* Beulé, *Études sur le Péloponèse.*)

Description. — L'ancienne ville s'étendait entre les fleuves Élisson et Asopus, depuis le plateau de Vasilika jusqu'à la mer; Démétrius, après l'avoir ruinée, la rebâtit sur le plateau supérieur qui n'avait servi jusque-là que d'acropole. On y monte par un chemin taillé dans le roc et bordé çà et là de pierres helléniques, qui représente, selon M. Beulé, l'ancienne *voie des tombeaux* et la porte de Corinthe. Le plateau est aussi fertile que la plaine d'en bas, et recouvert par la culture. « On distingue cependant sur la droite, à plusieurs centaines de pas de Vasilika, les ruines d'un petit temple dorique dont le nom est incertain. Une ouverture de rocher, régularisée jadis par la main des hommes, descend obliquement vers la plaine et répond à la porte sacrée qui conduit à la ville basse. » Au centre du plateau sont les restes d'un grand édifice romain qui ressemble à des bains. « A l'extrémité O., on trouve le théâtre adossé aux collines qui forment le sommet du plateau; des restes de mur à droite et à gauche indiquent qu'il était enclavé dans le mur d'enceinte. » On peut compter quarante rangs de gradins taillés dans le roc : sur les ailes, ils sont formés par des constructions en pierre, avec deux escaliers et deux passages voûtés qui appartiennent sans doute à l'époque romaine. Un peu plus haut que le théâtre et à l'O. est situé le stade, dont l'extrémité est soutenue par une muraille polygo-

nale. Selon M. Beulé, le théâtre et le stade paraissent avoir appartenu à la ville primitive et sont antérieurs à Démétrius.

En quittant Sicyone, on franchit (15 m.) l'Asopus sur un beau pont, et traversant une plaine fertile et couverte de villages, on rencontre successivement (1 h. 15) la *Néméa*, qui servait de limite au territoire de Corinthe, (45 m.) le Longo-Potamo, le bois d'oliviers et (30 m.) le chemin décrit R. 28 qui ramène à (20 m.) Corinthe (*V.* R. 27).

ROUTE 50.

TOUR DE LA MORÉE PAR MER.

Cette route est parcourue, tous les 15 jours, par les paquebots-poste grecs (*V.* p. 71 pour les jours de départ); le prix de la tournée complète est de 108, 72 et 36 drachmes en 1re, 2e et 3e classe.

Pour la sortie du Pirée et la traversée du golfe Saronique, *V.* R. 70.—On laisse sur la droite l'île d'Égine (*V.* R. 29), la presqu'île volcanique de Méthana, dont le sommet (mont Khélana) s'élève à 741 mèt. au-dessus du niveau de la mer, puis on pénètre par un canal étroit dans la rade de Poros, vaste bassin de 5 à 6 kil. de longueur sur 1 000 à 1 200 mèt. de large et bien abrité par les montagnes de l'Argolide et les hauteurs de l'île de Poros.

La ville de **Poros** (4 h. de traversée, 1 h. de relâche) s'étage sur une petite péninsule volcanique, rattachée à l'île principale par un isthme très-bas et très-étroit et qui formait sans doute autrefois une île distincte nommée Sphæria. Sa population est de 7 000 hab., d'origine albanaise. On y a établi l'arsenal de la marine militaire du royaume de Grèce. Poros a été le siége des conférences tenues, en 1828, entre les plénipotentiaires anglais, français et russes. En 1831, les chefs du parti constitutionnel, alarmés des tendances de Capo d'Istria, s'étaient réfugiés à Poros. Miaoulis s'empara de la frégate grecque Hellas et la livra aux flammes plutôt que de la rendre à l'amiral russe Ricord.

On visitera dans l'île de Poros ou **Calaurie** le monastère de Poros situé dans un ravin pittoresque, et surtout les ruines du célèbre temple de Neptune, que l'on trouve au centre de l'île sur un plateau élevé appelé Palati (45 m.). On y remarque les substructions d'un édifice carré, quelques fragments de marbre, un chapiteau dorique en trachite et quelques débris de maisons particulières, de poteries, etc. C'est dans le temple de Calaurie que l'illustre Démosthène se donna la mort par le poison pour échapper aux soldats d'Antipater.

Excursion aux ruines de Trœzène.—Ces ruines sont situées sur le continent à 1 h. 30 de Poros, près du v. de *Damala*, où se tint, en 1827, l'assemblée nationale grecque, qui conféra la présidence à Capo d'Istria.

Trœzène (Τροιζήν) était une des cités les plus anciennes de la Grèce. Parmi ses premiers rois, on remarque Pitheus, qui fut le grand-père maternel du héros Thésée; aussi y eut-il une étroite union entre Athènes et Trœzène, où dominait la race ionienne. Ce fut à Trœzène que se passa l'histoire tragique de Phèdre et d'Hippolyte. Au temps de la guerre de Troie, Trœzène était soumise à Argos. Cependant elle conserva une certaine importance et fonda les colonies d'Halicarnasse et de Myndus en Carie. Trœzène prit une part active aux guerres médiques, donna asile aux Athéniens obligés de se retirer devant Xerxès, et demeura leur alliée fidèle. Toutefois, dans la guerre du Péloponèse, on la vit prendre parti pour Sparte. Elle subit ensuite le joug macédonien dont elle fut affranchie à différentes reprises par Démétrius-Poliorcète (303), par le Spartiate Cléonyme (278), et enfin par Aratus, qui la rattacha à la ligue achéenne. Cléomène s'en

empara en 223; ensuite elle n'est plus mentionnée dans l'histoire.

Quelques églises ruinées marquent probablement l'emplacement des anciens temples. On croit avoir retrouvé les traces de celui d'Aphrodite-Calascopia, d'où Phèdre allait admirer Hippolyte dans ses exercices, près d'une cavité qu'à sa forme on reconnaît pour le stade. On voit encore, au pied et sur la pente de la colline escarpée qui portait l'acropole, les restes d'une enceinte, où la brique romaine se mêle à l'ancienne construction hellénique. Du sommet de la colline, la vue s'étend au loin sur le golfe Saronique et sur l'Attique. Le ruisseau qui baigne les ruines de Trœzène est l'ancien Taurius ou Hyllicus, dont le bras principal traversait la ville elle-même et ne tarissait jamais.

On sort de la rade de Poros par la passe étroite de l'E. dont l'entrée est défendue par un îlot fortifié, et, longeant la côte riante de l'Argolide, couverte d'orangers et de citronniers, on double bientôt le cap *Skyli* (ancien promontoire Scyllée), puis on aborde dans l'île et dans le port de

Hydra (1 h. 30 de navigation, 1 h. de relâche). Cette île, arête de rochers de 18 kil. de long sur 4 à 5 de large, est à peine mentionnée deux ou trois fois dans les auteurs anciens, et ne commence à avoir d'histoire qu'à la fin du XVIIIe siècle. A cette époque, quelques pêcheurs et paysans, fuyant la tyrannie des Turcs, s'établissent sur ce rocher et reçoivent bientôt les débris des insurgés de 1770, après la tentative infructueuse des Russes sur la Morée. Les Hydriotes, jouissant d'une indépendance presque complète, se signalent bientôt parmi les plus hardis marins de l'Archipel, et, profitant de la guerre de l'Angleterre et de la France, s'emparent du commerce du Levant, de la mer Noire, et étendent leurs relations jusqu'en Angleterre et dans la Baltique. Au moment de l'insurrection de 1821, Hydra était l'île la plus riche de l'Archipel; sa population était estimée à 40 000 habitants, et sa marine comptait 150 navires. Les Hydriotes embrassèrent avec ardeur la cause de l'Indépendance et équipèrent à leurs frais cette flottille qui allait tenir en échec et bientôt attaquer et brûler les gros vaisseaux de la Turquie. Les deux frères Condouriotis donnèrent à eux seuls 1 500 000 francs, d'autres familles 500 000, 400 000, etc., de contribution volontaire; Hydra fournit à la flotte ses chefs les plus intrépides, Jacob Tombazis, Tzamados et André Miaoulis, qui, avec l'Ipsariote Canaris, firent une heureuse diversion aux succès d'Ibrahim en poussant leurs brûlots contre la flotte égyptienne dans la rade de Modon et jusque dans le port d'Alexandrie. Après l'intervention des flottes alliées et l'expédition française, Hydra se retire de la lutte, mais elle résiste aux tendances russes de Capo d'Istria et brûle sa flotte plutôt que de la rendre à l'amiral russe (1831). Les intrépides Hydriotes, ruinés par la guerre de l'Indépendance, n'ont pas reçu sous le régime actuel le dédommagement de leurs sacrifices : la population de l'île est réduite à 20 000 hab., et sa prospérité commerciale, ébranlée par la rivalité de Syra, a peu de chances de se rétablir.

La ville d'Hydra, dont les blanches maisons s'élèvent en amphithéâtre sur un roc escarpé, présente de loin un aspect pittoresque et riant. Les rues inégales et roides sont d'une grande propreté. Le quai est couvert de magasins et de boutiques, restes de la grandeur commerciale d'Hydra. Les maisons sont bâties à l'européenne. Le port d'Hydra est très-petit et n'est nullement protégé du côté de N.-O., si ce n'est par la présence des hautes montagnes de l'Argolide. L'île présente à l'E. et à l'O. deux autres petites criques, Port Panagia et Port Molo,

qui abritaient les vaisseaux de guerre pendant l'hiver.

En quittant Hydra, le navire se dirige vers le S.-O., laissant à droite le golfe de Kastri, où s'élevait l'antique Hermione, et l'île Doko. Passant ensuite entre l'îlot de Trikéria, à gauche, et le cap Mykonas à droite, on mouille bientôt (2 h.) devant

Spetzia (en grec moderne Σπέτζας, anciennement Typarenus) (2 h. de traversée, 1 h. de relâche). L'histoire de cette île est la même que celle d'Hydra. Inconnue comme elle avant la guerre de l'Indépendance, elle a montré le même dévouement, le même héroïsme dans la lutte. L'île est un peu plus fertile qu'Hydra. La ville s'élève sur la côte E. et compte environ 4 000 hab.; les maisons sont aussi propres et aussi soignées que celles d'Hydra; les rues sont moins escarpées. Le port est bon et sûr.

Au delà de Spetzia, le navire se dirige au N.-O. et entre dans le golfe d'Argos. On remarque successivement à droite : l'entrée du port Kelli, qui répond probablement à l'ancien port *Mases*, la baie et les salines de Vervéronda, les caps Koraka et Palæo-Tsini, la baie et le petit port Kiladia, le mont Avgo et la baie de Vourlia, les îlots Hypsili (Éphyra), Platia (Pityousa), le port Kaidari et le port Tolon, l'îlot Daskalia (Haliousa) et le promontoire élevé formé par les monts Khakali et Palamède. Doublant une dernière pointe, on mouille entre le fort Bourzi et la ville de **Nauplie** (*V*. R. 28) (4 h. de traversée, 5 h. 30 de relâche).

Au sortir du port de Nauplie, on jettera un regard sur la plaine verdoyante d'Argos, sur la côte basse et marécageuse de Lerne (*V*. R. 31), puis sur les pentes escarpées du mont Zavitsa, et l'on découvrira bientôt le petit promontoire et le v. d'**Astros**, où se réunit, en 1823, la seconde assemblée des représentants de la nation, sous la présidence de Mavromichélis.

Au delà d'Astros, on longe une côte montagneuse, découpée de petites criques et hérissée de petits promontoires où se montrent à peine quelques villages. Après le cap Sabbatiki s'ouvre la baie de Léonidi; du cap Tourkovigla aux caps Hiéraka et Liménaria, on longe une côte à pic et entièrement déserte. On rencontre alors la baie et la ville de Monemvasie (*V*. R. 37). Le navire ne tarde pas à doubler le cap Malée (*V*. p 69 et 70), et, rangeant à droite la baie de Vatika et l'île Élaphonisi ou *de Cervi* (ancienne presqu'île Onugnathus), pénètre dans le golfe de Laconie qu'il traverse dans la direction du N.-O.; on remarque seulement à droite la presqu'île rocheuse de Xyli, puis le mont Kourkoula (*V*. R. 37) et la côte basse et marécageuse qui marque l'embouchure de l'Eurotas.

On mouille à **Marathonisi** ou **Gythium** (*V*. R. 36) (14 h. de traversée, 9 h. de relâche).

Reprenant sa route vers le S., le navire côtoie le long promontoire du Magne, formé par la chaîne du Taygète. Les baies de Skoutari, de Kolokyntha, et les trois petits ports Quaglio, Vathy et Kisternès, sont les seules particularités qu'on ait à noter avant d'atteindre l'extrémité du cap Matapan (cap Ténare, Ταίναρον), où l'on voyait le *temple de Neptune* et une caverne dont la croyance populaire faisait une entrée des enfers.

Le cap Matapan dépassé, on laisse à droite le port Marinari, puis le cap Grosso (Thyrides), et l'on remonte la côte occidentale du Magne découpée d'une quantité de petits ports (*V*. R. 36), trop peu importants pour être énumérés. Au delà du promontoire de Képhali, le navire jette l'ancre devant l'embouchure du Nédon et la ville de **Kalamata** (*V*. R. 38) (9 h. de navigation de Gythium, 2 h. de relâche).

Laissant ensuite à droite Corone (Pétalidi) et Coron (*V*. R. 39), on double le cap Gallo (Akritas), ran-

geant à gauche l'île Vénético (Theganusa), puis les îles Œnusses (Cabréra, l'île Verte et Sapienza), dont l'Angleterre a réclamé la possession en 1850. Le navire, sans toucher au port de Modon (*V*. R. 38), entre dans la mer Ionienne et remonte la côte escarpée jusqu'à **Navarin** ou **Pylos** (*V*. R. 38) (7 h. 30 de navigation depuis Kalamata, 8 h. 30 de relâche).

En sortant de Navarin, on longe la côte décrite R. 42. Au delà de l'île de Prodano, et du rivage fertile de Philiatra, on gagne le large, laissant à droite le golfe profond d'Arkadia, pour mouiller, après 7 h. de navigation, sous le cap rocheux et dans le petit port de **Katakolo** (*V*. R. 44) (3 h. de relâche).

De Katakolo, on se dirige sur l'île de **Zante** (*V*. R. 52), que l'on atteint en 3 h. et demie, et où l'on relâche pendant 13 h.

De Zante, on regagne la côte de Morée, et, doublant le cap Glarentza, couronné d'un vieux château vénitien, on aborde (2 h. 30) à Cyllène, l'ancien port d'Élis, qui, grâce à la station des bateaux à vapeur, reprendra bientôt quelque importance. (1 h. de relâche.) De Cyllène, on se dirige au N.-N.-E., longeant la côte basse de l'Élide jusqu'au cap Kalogria, et croisant l'entrée du golfe de Patras, on relâche à (3 h. 30) l'îlot d'*Hagios-Sosti*, d'où l'on gagne en barque la ville de Missolonghi (*V*. R. 22). — A partir de ce point, l'itinéraire devient commun aux paquebots-poste grecs et aux navires du Lloyd autrichien, qui desservent le golfe de Corinthe. On traverse en 2 h. le golfe de Patras, dont la rive N. est décrite R. 22, et la rive S., R. 44, ainsi que la ville de **Patras** (38 h. de relâche pour les paquebots grecs, 10 h. de relâche pour les paquebots du Lloyd).

Au delà de Patras, on se dirige vers le N. et l'on pénètre dans le golfe de Lépante par le détroit compris entre les promontoires de Rhium et d'Antirhium avec les vieux châteaux de Morée et de Roumélie (*V*. p. 234 et p. 168). En 1 h. 30, on atteint **Naupacte** ou **Lépante** (*V*. p. 167) (1 h. de relâche). On regagne ensuite la côte S. (*V*, R. 48), pour toucher (2 h.) à **Vostitsa** ou **Ægium** (*V*. p. 233) (1 h. de relâche). De Vostitsa, on rejoint la côte N. (*V*. R. 22), et l'on mouille (3 h.) dans la baie et au petit port de Salona (*V*. p. 151) (1 h. de relâche).

En quittant Salona, le navire reprend sa route vers le S.-E., double le cap Hagios-Paskalos et laisse à gauche la baie d'Aspra-Spitia (*V*. p. 148), au fond de laquelle se dressent les sommets majestueux du Parnasse. Bientôt on reconnaît sur la côte N. la chaîne de l'Hélicon, et, au fond de la baie de Livadostro, les cimes du Cithæron et du mont Géranien. La côte S. (décrite R. 49) ne présente rien d'intéressant que le sommet blanchâtre du mont Avgo. On atteint (4 h.) le cap Hagios-Nikolaos, qui portait dans l'antiquité le temple de Junon-Acræa, et au bout de 1 h. on débarque à

Loutraki (*V*. p. 179). On traverse (2 h.) l'isthme jusqu'à Kalamaki (*V*. p. 177). De Kalamaki au Pirée, la navigation dure environ 4 h. On laisse à droite la baie de Kékhriès (*V*. p. 182), la côte d'Argolide, la presqu'île de Méthana et l'île d'Égine, à gauche les roches Scironides (*V*. p. 177), l'entrée O. du golfe d'Éleusis, et contournant l'île de Salamine (*V*. p. 76), on entre au Pirée (*V*. p. 70 et suivantes).

CHAPITRE QUATRIÈME.

LES ILES[1].

Section I.—Iles Ioniennes.

On nomme îles Ioniennes un groupe d'îles étendu irrégulièrement du N. au S. le long de la côte occidentale de la Grèce. Elles sont au nombre de sept îles principales, Corfou, Paxo, Sainte-Maure, Thiaki, Céphalonie, Zante et Cérigo. Il faut y joindre un certain nombre d'îlots sans importance, Merlera, Fano, Samothraki, Antipaxo, Méganisi, Cérigotto, etc., et les îles Strophades ou Strivali, plus éloignées de la côte vers l'O. et qui ne sont connues que par la fable des Harpies, chantées par les poëtes. Les îles Ioniennes, séparées et indépendantes dans l'antiquité, n'ont d'histoire commune qu'à partir de la domination vénitienne ; nous indiquerons à l'article consacré à chacune d'elles le rôle qu'elle a joué dans les temps anciens. Tombées aux mains des Romains, comme le reste de la Grèce, négligées et presque constamment abandonnées sous le Bas-Empire aux incursions de tous les corsaires, de tous les aventuriers, les îles Ioniennes se placèrent d'elles-mêmes, à partir de 1386, sous la souveraineté de la République de Venise et prirent une part glorieuse aux luttes soutenues contre les Turcs. Dans cette période de guerre, Venise chercha à se concilier l'affection de ses nouveaux sujets par une sage administration, laissant le pouvoir municipal aux mains de la noblesse du pays. Mais à partir de la paix de Passarowitz (1718), les îles Ioniennes, abandonnées à toutes les exactions des provéditeurs vénitiens, tombèrent au dernier degré de la misère et de la démoralisation : les principales ressources des insulaires étaient la contrebande et la piraterie. Vers la fin du XVIIIe siècle, la Russie sut s'en faire d'utiles auxiliaires dans sa lutte contre les Turcs. Lorsque Venise tomba, en 1797, la traité de Campo-Formio donna à la France les îles Ioniennes, qui furent occupées par le général Gentilly. Mais pendant les désastres de 1799, une flotte turco-russe s'en empara, et les garnisons françaises durent capituler. Une convention signée à Constantinople le 21 mars 1800 fit des îles une république tributaire de l'empire ottoman. La paix d'Amiens les déclara indépendantes sous le protectorat de la Russie. Le comte Capo d'Istria fut chargé de les organiser, et une constitution fut promulguée le 6 décembre 1803. La paix de Tilsit rendit les îles Ioniennes à la France, qui les garda jusqu'en 1814. Les traités de 1815 placèrent la *République des îles Ioniennes* sous le *Protectorat de l'Angleterre*. Occupées d'abord par le général Campbell, les îles reçurent bientôt pour gouverneur, avec le titre de *Lord haut Commissaire*, sir Thomas Maitland, qui leur fit sentir durement cé qu'était le protectorat anglais. Ses succes-

[1] Nous avons déjà décrit dans les chapitres précédents plusieurs des îles de la Grèce, l'Eubée, Salamine, Égine, etc. Le présent chapitre contient les îles Ioniennes et les Cyclades, auxquelles nous joindrons Candie. Les Sporades seront décrites avec la côte de l'Asie Mineure (IVe partie).

seurs montrèrent heureusement plus de modération et introduisirent peu à peu des améliorations matérielles et administratives qui ne suffirent pas cependant à ramener l'affection des Ioniens et à les consoler de la perte de leur indépendance. En 1848, les Ioniens firent une tentative qui fut comprimée par des mesures rigoureuses. Mais, après avoir raffermi son autorité, l'Angleterre a senti la nécessité d'entrer dans une voie plus libérale et leur a fait d'importantes concessions. Aujourd'hui, le gouvernement des îles Ioniennes est constitué ainsi : le Lord Haut Commissaire (Ἁρμοστής), un sénat (Γερουσία) et une assemblée (Βουλή). Le Lord Haut Commissaire représente le souverain protecteur; il a le droit de véto sur tous les actes du sénat et de l'assemblée; il a la direction des affaires extérieures, de la police et de la santé. Il réside à Corfou, et il est représenté dans les six autres îles par un fonctionnaire anglais nommé résident. Le sénat représente à la fois la chambre haute et un conseil d'État exécutif. Il se compose d'un président, nommé pour cinq ans par le souverain, et de cinq membres, nommés par le Lord Haut Commissaire. Trois d'entre eux doivent être choisis parmi les membres de l'assemblée. Celle-ci se compose de quarante-deux députés, qui s'assemblent tous les deux ans, le 1er mars, à Corfou. Ils votent le budget, qui s'élève annuellement à 160 000 liv. st., dont 25 000 sont assurées au commissariat de Corfou, comme contribution militaire pour les dépenses de la garnison, et 13 000 pour les appointements du Lord Haut Commissaire et des principaux fonctionnaires. La législature dure ordinairement cinq ans. Outre le gouvernement central, chaque île possède un conseil municipal, élu par le peuple et présidé par le résident.—Depuis 1851, la langue grecque a remplacé l'italien dans les actes administratifs et parlementaires. Le pouvoir judiciaire est exercé par une cour d'appel siégeant à Corfou, et par des tribunaux civils, criminels et correctionnels, établis dans toutes les îles. La législation est en grande partie empruntée au Code Napoléon. L'Église grecque domine dans les îles Ioniennes ; elle compte sept évêques, élus par le clergé, sous l'approbation du Lord Haut Commissaire et du patriarche de Constantinople. Les évêques de Corfou, Céphalonie, Zante et Leucade, portent le titre de métropolitains et ont la prééminence sur ceux des petites îles. Chacun des quatre premiers exerce à tour de rôle pendant cinq ans les fonctions d'exarque. Il y a un évêque catholique à Corfou, bien que le nombre des latins dans les îles Ioniennes s'élève à peine à quelques milliers.

ROUTE 51.

DE TRIESTE A CORFOU

PAR LES PAQUEBOTS DU LLOYD AUTRICHIEN.

Navigation de 46 à 50 h. par les paquebots directs d'Égypte et de Constantinople, et de 4 jours par la voie indirecte d'Ancône et de Brindisi (ligne gréco-orientale).

Les paquebots qui font le trajet direct entre Trieste et Corfou tiennent constamment le milieu de l'Adriatique, et ce n'est que par exception qu'on peut apercevoir les îles de la Dalmatie et les montagnes du Monténégro. La sortie de Trieste et l'arrivée à Corfou sont décrites ci-dessous avec l'itinéraire de la voie indirecte.

Après avoir quitté Trieste, dominée par *le Château* et par le *fort San Vito*, et sa rade autour de laquelle s'élève un amphithéâtre de gracieuses collines couvertes de blanches villas, on double la pointe de Saint-André, puis on se dirige vers le S.-O., rangeant à gauche la petite rade et la pointe de *Muja*, la baie de *Capo d'Istria*, la petite ville d'*Isola*, la pointe et

la ville de *Pirano*. Il fait nuit ordinairement quand le navire double la pointe de *Salvore* et met le cap directement au S. On navigue assez longtemps dans une direction presque parallèle à la côte d'Istrie, et l'on gagne le large peu à peu. Le lendemain, les sommets des Apennins annoncent la côte d'Italie, et après 16 h. environ de navigation, on jette l'ancre dans le port pittoresque de

Ancône (hôtels : *Albergo Reale*, *la Pace*, *la Gran Bretagna*), bâtie en amphithéâtre sur le penchant d'une colline qui s'avance dans la mer entre les deux promontoires de Monte Ciriaco et de Monte Comero ou Guasco. Elle présente un beau coup d'œil, vue de la mer, mais l'intérieur n'offre rien. d'agréable; ses rues sont étroites, irrégulières, et ses maisons peu considérables. Elle compte 35 000 h., dont 5 000 juifs. On visitera à Ancône : le *port*, de forme circulaire et défendu par deux môles; l'*arc de triomphe* élevé en l'honneur de Trajan, sur la jetée du port; un autre arc moderne élevé par *Vanvitelli* en l'honneur du pape Clément XII; la citadelle; la cathédrale, dont la façade est du XIIIe siècle; les églises de S. Agostino, S. Domenico, S. Francisco, Sa. Pelagia et Sa. Maria della Piazza, qui renferment quelques bons tableaux; la Loggia dei Mercanti, avec une façade gothique et quelques fresques estimées; le Palazzo del Governo, qui contient une petite galerie de tableaux; les palais Feretti et Nanciforte. (*V.* l'*Itinéraire de l'Italie* par M. Du Pays.)

En quittant Ancône, le navire se dirige au S.-E. et gagne assez rapidement le large. On distingue de fort loin la chaîne des Apennins. Le petit archipel de Tremiti précède le cap et le mont Gargano, qui se voit à une grande distance. Au delà du mont Gargano, on laisse à droite le golfe profond de Manfredonia, les villes de Bari et de Mola, et, après 36 h. de navigation, on entre dans une petite baie étroite et dans le port de

Brindisi (7 000 habitants). L'antique *Brundusium*, où les Romains s'embarquaient pour la Grèce, et qui vit naître Pacuvius et mourir Virgile, n'est plus aujourd'hui qu'une ville d'un aspect misérable, sans aucune importance.

Au sortir de Brindisi, le navire s'éloigne de la côte d'Italie et s'engage dans le canal d'Otrante. Les monts Acrocérauniens et le cap Linguetta annoncent la côte d'Albanie. C'est « une suite de pics sauvages, sombres, qui semblent sillonnés et déchirés par la foudre, comme leur nom l'indique. La côte d'Albanie conserve ce caractère sauvage et désolé, mais pittoresque; » pendant longtemps on n'aperçoit pas trace d'habitations : enfin on voit quelques misérables villages perchés de loin en loin sur des rochers escarpés, mais sans apparence de culture et de végétation. Rangeant à droite les îles Merlera, Fano et Samothraki, on se rapproche de Corfou, dont les côtes gracieuses, et couvertes d'une végétation luxuriante, forment un contraste délicieux avec les rochers abrupts de l'Albanie. Dans l'intérieur de l'île s'élève le sommet du mont Pantocrator; on aperçoit sur la côte les ruines de la forteresse moyen-âge de Cassopo, bâtie sur l'emplacement de l'antique Cassiopé. Le navire entre bientôt dans le canal étroit qui sépare Corfou de la terre ferme. Ici tout prend un aspect riant et enchanteur. Sur la côte d'Albanie, à gauche, s'ouvre la plaine de Butrinto, l'antique Butrotum, où Virgile place l'entrevue d'Énée et d'Hélénus. Le canal s'élargit et forme un golfe arrondi en amphithéâtre d'une richesse et d'une variété infinies, au centre duquel se montrent la citadelle et la ville de Corfou. La petite île de Vido, couronnée de bastions, sert de brise-lames devant le port. Der-

rière elle. la ville s'étage sur un promontoire terminé à l'E. par un grand rocher isolé dont le sommet se divise en deux pics élevés, où l'on veut reconnaître les *aeriæ Phæacum arces* de Virgile. Ce rocher, qui porte la citadelle, est entouré de forts et de batteries; à sa base se groupent une quantité de petites maisons et de baraques. Le navire jette l'ancre dans le port, entre la petite île de Vido et la ville.

CORFOU.

I. Renseignements généraux.

Les formalités de débarquement ne sont pas sévères. La monnaie en usage est la monnaie anglaise, comme à Malte. (v. p. 6) Les monnaies de cuivre, frappées spécialement pour les îles Ioniennes, portent d'un côté le lion ailé de Saint-Marc, et de l'autre la figure de la Grande-Bretagne.

Hôtels. — *The Club, la Bella Venezia, il Cavallo Bianco.* — M. Taylor, sur l'Esplanade, procure des logements garnis et des guides ou courriers pour voyager sur le continent grec.

Les chevaux de selle se louent une piastre (5 fr. 35 c.) par jour. On peut les prendre au mois ou à la semaine à meilleur marché : mêmes conventions pour les voitures.

Bateaux à vapeur.—*Lloyd autrichien.*

Ligne d'Égypte : pour Alexandrie, le 12 et le 29 de chaque mois; pour Trieste, vers le 8 et le 24 (dépendant de l'arrivée de la malle de l'Inde).

Ligne accélérée du Levant : pour Syra et Constantinople, tous les lundis; pour Trieste, tous les mardis.

Ligne gréco-orientale : pour le Pirée et Smyrne, tous les dimanches, touchant une semaine à Ithaque et Zante, et la semaine suivante à Zante et Cérigo; – pour Brindisi, Ancône et Trieste, tous les mercredis.

Ligne de Messine et Malte : tous les 15 jours le lundi.

Ligne du golfe de Lépante : pour Paxo, Sainte-Maure, Céphalonie, Zante, Missolonghi, Patras, Lépante, Vostitsa, Salona, Loutraki, et, par l'isthme de Corinthe, au Pirée; tous les mardis.

Ligne d'Albanie, tous les 15 jours, pour Prevesa, le lundi, retour à Corfou le mardi; pour Prévésa, Valona, Durazzo, Antivari et Mégline, le jeudi.

Paquebots-poste anglais. — (Her Majesty's mail steam packets) pour Céphalonie, Patras, Zante et Malte, tous les 15 jours.

Un paquebot, appartenant au gouvernement Ionien, se rend tous les 15 jours à Paxo, Sainte-Maure, et Ithaque; il va jusqu'à Cérigo une fois tous les trois mois.

On peut trouver à Corfou de petits bâtiments légers pour toutes les directions. Pour les précautions à prendre, V. p. 64 et R. 55.

II. Histoire.

L'île de Corfou, appelée dans les temps fabuleux *Drépanum, Schéria,* prit enfin le nom de *Corcyre,* qu'elle conserva pendant toute l'antiquité. Le nom de Corfou paraît une corruption italienne du mot byzantin Κορυφώ, appliqué au double rocher sur lequel est bâtie la citadelle. Selon la fable, Corcyre fut soumise à un fils de Neptune, Phéace, qui donna son nom aux Phéaciens, anciens habitants de l'île. Phéace accueillit Jason et Médée à leur retour de la Colchide. Après la guerre de Troie, Ulysse, jeté par la tempête dans l'île des Phéaciens, reçut l'hospitalité du roi Alcinoüs et de sa fille Nausicaa. L'histoire ne commence pour Corcyre qu'à l'établissement d'une colonie corinthienne, conduite par Chersicratès, qui y fonda, vers 708 av. J.-C., une ville nommée Chrysopolis. Les Corcyréens, navigateurs intrépides, fondèrent eux-mêmes les colonies d'Épidamne et d'Apollonia sur la côte d'Illyrie, et bientôt aussi puissants que leur métropole, ils battirent la flotte corinthienne. Quand ils eurent perdu leur roi Lycophron, ils adoptèrent le gouvernement républicain à l'époque où les Athéniens chassaient les Pisistratides.

Lors de la seconde guerre médique, ils armèrent 60 vaisseaux pour la cause des Grecs; mais, dans leur prudence intéressée, ils ne dépassèrent pas Pylos et ne prirent pas part à la victoire de Salamine. Cette conduite indigna la Grèce et suscita particulièrement contre eux les rancunes du Péloponèse. La guerre éclata bientôt entre Corinthe et Corcyre, au sujet de la colonie d'Épidamne, dont les Corinthiens revendiquaient la possession. Les Corcyréens battirent les Corinthiens; mais, menacés d'une nouvelle expédition, ils implorèrent le secours des Athéniens, et Périclès leur envoya une flotte qui n'arriva qu'après une nouvelle victoire des Corcyréens. De leur côté, les Corinthiens appelèrent à leur aide les Lacédémoniens et Perdiccas, roi de Macédoine, et la guerre du Péloponèse éclata. De 427 à 425 des dissensions intestines désolent Corcyre: les partis aristocratique et démocratique, appelant tour à tour les Lacédémoniens et les Athéniens, se déchirent sans pitié. La paix d'Antalcidas lui rendit la tranquillité. Corcyre fut prise en 317 par Agathocle, tyran de Syracuse, et vers 280 par Pyrrhus, roi d'Épire. Les incursions continuelles des pirates Illyriens déterminèrent les Corcyréens à invoquer le secours des Romains. Teuta, reine des Illyriens, fit assassiner l'ambassadeur romain, et s'empara d'Épidamne et de Corcyre; mais le général Aulus Posthumius envahit l'Illyrie, la réduisit en province romaine et rendit à Corcyre une sorte d'autonomie sous le protectorat romain (229). Les Corcyréens furent les alliés fidèles de Rome contre Philippe de Macédoine et Persée, puis contre les Grecs eux-mêmes. Plus tard, ils embrassèrent la cause de Pompée; mais César, vainqueur, leur pardonna. Alliés de Brutus et Cassius, ils durent se soumettre à Antoine et à Octave; enfin, ayant pris parti pour Antoine dans sa lutte contre Octave (31), ils furent cruellement punis par le vainqueur. Sous les empereurs romains, l'histoire de Corcyre offre peu d'intérêt; Caligula lui rendit une partie de ses priviléges, et le christianisme s'introduisit dans l'île: aussi les persécutions de Dioclétien s'y firent sentir malgré les services que les Corcyréens venaient de rendre en repoussant les Goths de l'Épire. Plus tard, Constantin couvrit de sa protection la chrétienne Corcyre. A sa mort (336), cette île, rattachée à l'empire d'Orient, fut son alliée fidèle contre les Barbares; dans les guerres des Goths et des Vandales, dans les expéditions de Bélisaire (535) et de Narsès (541) en Italie, dans la guerre contre les Lombards (610), le nom des Corcyréens est cité avec éloges. Grâce à sa marine, elle lutte avec courage contre les Sarrasins, et défend l'empire d'Orient contre les Francs et les Bulgares (705-820-912). Elle aide à chasser les Sarrasins de la Sicile (1025) et se défend avec succès des attaques des Normands. Conquise un instant (1143) par Roger II de Sicile, elle est délivrée par Emmanuel Comnène, et réunie au duché d'Épire et d'Étolie. En 1204, elle reçoit la flotte de la quatrième croisade, et, lorsque Constantinople est prise par les Latins, elle reste l'alliée des princes grecs et soutient leurs tentatives pour recouvrer l'empire. Enfin, Louis d'Anjou s'empara de Corfou au nom de son frère Charles, roi de Naples (1264). Les Corfiotes demeurèrent plus d'un siècle sous la domination des Napolitains; mais, exaspérés par leurs vexations, ils les chassèrent et se donnèrent à la république de Venise (1386). En 1537, Soliman fit attaquer Corfou par son lieutenant Barberousse: le siége fut long et terrible, mais les Turcs furent obligés de se retirer après avoir ravagé l'île d'une manière impitoyable. En 1617, la peste vint à son tour désoler Cor-

fou. En 1716, Achmet III, conquérant de la Morée, tourna ses armes contre Corfou; la flotte turque força le canal et jeta 30 000 hom. dans l'île. Maîtres des hauteurs Abraham et Saint-Sauveur, les Turcs resserrèrent étroitement la ville et renouvelèrent les horreurs du siége de Barberousse. Mais Corfou était défendu par le comte de Schulembourg, officier de fortune, qui avait servi sous le prince Eugène et lutté avec talent contre Charles XII. Pendant vingt jours, il sut repousser les assauts des Turcs, et par un effort suprême les forcer à se rembarquer, en laissant 15 000 morts sous les murs de la place. A partir de cette époque, l'histoire de cette île est celle de tout l'archipel Ionien (V. ci-dessus).

III. Ville de Corfou.

Nous avons décrit ci-dessus l'aspect général que la ville présente du côté de la mer : on débarque habituellement au môle du bureau de la santé, et l'on arrive tout d'abord sur l'*Esplanade* (la Spianata) qui, s'étendant entre la ville et la citadelle, forme une vaste place d'armes, animée tous les jours par la revue de la garnison anglaise. Sur les côtés règnent des allées d'arbres. Le **Palais du Gouvernement** s'élève du côté N. C'est un vaste édifice en pierre blanche de Malte, orné sur sa façade d'une colonnade, et flanqué de deux belles portes qui portent les noms de Saint-Michel et Saint-Georges. Ce palais, bâti sous l'administration de sir Thomas Maitland, est la résidence de.ville du Lord Haut Commissaire; il contient de beaux appartements de réception et la salle du sénat. Devant le palais, on a érigé une statue à sir Frédéric Adam.

L'extrémité S. de l'esplanade forme une terrasse qui domine la mer, et sur laquelle on a élevé un petit temple circulaire à la mémoire de sir Thomas Maitland, et un obélisque en l'honneur de sir Howard-Douglas. Le côté O., qui regarde la ville, est bordé d'une rangée de hautes maisons avec une galerie en arcades. Du côté de l'E. on voit la **citadelle**, séparée de l'esplanade par un fossé profond. Devant le pont-levis on remarque la statue du maréchal Schulembourg. La citadelle mérite d'être visitée : de son sommet se déroule le magnifique panorama de la ville, de l'île et du canal de Corfou, qui ressemble à un grand lac, car on n'aperçoit pas ses deux issues. Les hautes montagnes de l'Albanie se dressent au fond du paysage. La citadelle comprend la résidence du commandant de place et des principaux officiers, les poudrières, l'hôpital militaire, divers magasins, l'église de la garnison, etc. Les fortifications sont de différentes époques, quelques-unes remontent à l'année 1550. A l'autre extrémité de la ville, c'est-à-dire à l'O., s'élève une autre forteresse, nommée le **Fort-Neuf** (la fortezza nuova), bâtie par les Vénitiens à la fin du XVIe siècle sur une colline moins élevée que le rocher de la citadelle. Les deux forteresses forment avec les fortifications de l'île de Vido un système formidable de défense du côté de la mer. Les remparts du côté de la terre, élevés par les Vénitiens, ont dû être démolis en grande partie, parce qu'ils présentaient un trop grand développement : on les reconstruit sur un plan moins vaste. « La ville, dit le docteur Wordsworth (La *Grèce pittoresque et hist.*, trad. française de M. Regnault, 1 vol. in-8°, Paris, 1841), n'est dans son aspect ni grecque, ni italienne, mais représente les deux caractères. On pourrait l'appeler une mosaïque géographique. Ainsi les rues sont italiennes, au moins par leur aspect, leurs noms et les arcades dont elles sont flanquées ; le lion ailé de Saint-Marc est sculpté sur les vieux bastions vénitiens ; audessous l'on rencontre des canons rouillés, sur lesquels les mots li-

berté et *égalité* rappellent le temps où l'île appartenait aux Français : tout cela forme un résumé assez exact de l'histoire de l'île. » En suivant la Strada Reale, qui s'ouvre à l'O. de l'esplanade jusqu'au marché, on entendra la langue italienne parlée par la bourgeoisie, le grec par les paysans, l'anglais par la garnison, l'arabe par les portefaix maltais, etc. La ville, trop resserrée dans ses fortifications, et formée d'un dédale de rues étroites, a pourtant reçu d'importantes améliorations depuis trente ans : des rues ont été élargies et percées, des marchés construits, la police organisée, des eaux ont été amenées par un aqueduc d'une distance de 7 milles. Au S. s'étend le faubourg de Kastradès, où l'on arrive par la rue nouvelle *Strada Marina*, qui forme une promenade charmante le long de la baie. A l'O., est le faubourg de Manduchio.

La ville avec ses deux faubourgs contient une population de 20 000 hab., dont 4 000 catholiques et 5 000 juifs; le reste appartient à la religion grecque. La **cathédrale**, dédiée à Notre-Dame de la Caverne (Ἡ παναγία Σπηλιώτισσα), est située près du Fort-Neuf. Il y a un grand nombre d'autres églises, dont la plus révérée est celle de **Saint-Spiridion**, évêque de Chypre, et membre du concile de Nicée, en 325, qui est devenu, on ne sait trop comment, le patron de Corfou. Ses reliques, conservées dans une châsse magnifique, sont promenées trois fois par an en procession solennelle autour de la ville et de l'esplanade. Cet usage remonte à la peste de 1617, dont les ravages cessèrent à la suite de l'exposition publique des reliques de saint Spiridion.

Corfou possède un théâtre, où l'on joue l'opéra italien en hiver, et des comédies en d'autres saisons. La *bibliothèque de la garnison* est bien fournie de journaux et de livres; les étrangers peuvent y être admis sur la présentation d'un membre du club auquel elle appartient.

C'est à Corfou que l'on trouve les principaux établissements publics, le pénitencier, l'asile des aliénés, l'infirmerie civile, l'hospice des enfants trouvés, l'hospice des pauvres, l'Université et le séminaire.

Topographie ancienne. — L'**Antique Corcyre**, décrite par Thucydide, occupait la péninsule comprise entre le canal de Corfou et la lagune qu'on appelle aujourd'hui *lac Kalikhiopoulo*, sur les bords duquel les Anglais ont établi un champ de course. Des fouilles entreprises sur cette péninsule y ont fait découvrir beaucoup de débris de sculpture, des tombeaux, et, sur un rocher qui domine la mer, derrière le casino, les restes d'un petit temple dorique, au-dessous duquel coule la source de Cardachio. Il semble résulter d'un récit de Thucydide (III, *p.* 72) que le lac Kalikhiopoulo répond à l'ancien port *Hyllaique*, et le port de Kastradès à l'ancien port *Épiros*. Comme on sait d'ailleurs que Corcyre possédait trois ports, il est probable que le port actuel formait le troisième. L'île de Vido peut bien être l'île Ptychia de Thucydide; suivant certains antiquaires, cette île serait le rocher situé à l'entrée du lac Kalikhiopoulo, et selon d'autres auteurs, ce serait le rocher même de la citadelle actuelle.

La *promenade* la plus fréquentée de Corfou est située à 4 kilom. S. de la ville, au delà de l'embouchure du lac Kalikhiopoulo. On la nomme en italien *il Cannone*, et en anglais *The One-gun-Battery* (la batterie d'une pièce), à cause d'un canon qui y avait été placé autrefois. De cette charmante promenade, où se croisent le soir les voitures et les cavaliers, on jouit d'une vue superbe sur le canal. A la petite île qui s'élève en face, et sur laquelle on a bâti une petite chapelle, se rapporterait peut-être la légende homérique du *vaisseau*

d'Ulysse. La galère des Phéaciens, qui avait ramené ce héros à Ithaque, fut à son retour changée en rocher à la vue du port par le courroux de Neptune. Un autre rocher, au N.-O. de l'île (*V.* ci-dessous), dispute à celui-ci l'honneur de cette origine fabuleuse.

Le témoignage de Thucydide nous autorise à identifier Corcyre avec la Schéria, ou la Phéacia d'Homère; mais « il n'est pas aisé, dit le docteur Wordsworth, de tracer une carte de la Phéacia homérique, qui puisse dans ses détails concorder avec les localités de Corfou, ni de découvrir les objets physiques qui, dans l'Odyssée, sont placés autour de la ville d'Alcinoüs. Où sont les deux sources qui coulaient sous ses murs? où est le fleuve Dieu qu'Ulysse se concilie par ses prières? faut-il l'aller chercher près de Potamo, ou non loin du cap Sidéri, pour s'accorder avec l'hypothèse qui fait débarquer Ulysse à l'extrémité N.-O. de l'île, parce qu'il y est poussé par un vent du N., et qui place la ville d'Alcinoüs à Aphiona? » Faut-il, avec une vieille tradition populaire, placer à la *fontaine de Cressida*, à 5 kilom. au S.-O. de la ville actuelle, la scène de la rencontre d'Ulysse et de Nausicaa? On ne peut, on le comprend, faire à ce sujet que des suppositions.

IV. Excursions dans l'île.

L'île de Corfou, de forme à peu près triangulaire, mesure environ 65 lieues de tour : sa longueur du N. au S. est d'environ 20 lieues, sa largeur de 10 lieues. Elle compte environ 70 000 hab. Sauf la capitale, elle ne contient que des villages. Elle produit du marbre, du soufre et du charbon de terre assez médiocre. On y cultive surtout la vigne, le blé, l'olivier, l'oranger et le citronnier. L'île présente les plus ravissants paysages : la vue de la mer s'y marie partout avec celle d'une campagne fertile, à laquelle l'absence de toute clôture donne un charme et un caractère agreste tout particuliers. Les routes sont excellentes et partout carrossables jusqu'aux principaux villages ; mais c'est à cheval et dans les petits sentiers qu'il faut parcourir Corfou, pour en connaître les beautés.

Il y a trois excursions principales à faire :

1° A **Palæocastrizza**, à 26 kilom. de la capitale. La route traverse le centre de l'île, longe la baie de Govino, qui conserve les ruines d'un port vénitien, puis gagne par une forêt de vieux oliviers la colline verdoyante où s'élève le couvent de Palæocastrizza, bâti sur les ruines d'une forteresse antique. On y jouit d'une vue superbe sur l'Adriatique. Beaucoup d'Anglais viennent y chercher la fraîcheur pendant l'été; les moines sont fort hospitaliers. Non loin de là sont les ruines pittoresques d'un château du moyen âge, nommé château Saint-Ange.

2° Au col de **Saint-Pantaléon** (21 kilom.). C'est le point culminant de la route qui traverse la chaîne du mont Pantocrator. On y découvre une vue superbe sur le district N. de Corfou, la mer avec les îles Merlera, Samotraki et Fano, que quelques auteurs regardent comme l'île de Calypso, ainsi que sur un rocher bizarrement découpé, qui ressemble à un vaisseau à pleines voiles : c'est ce rocher que l'on désigne aussi comme le *vaisseau d'Ulysse* (*V.* ci-dessus). On peut faire halte sous un grand chêne, situé à 5 kilom. plus au N.

3° Au col de **Garouna** (13 kilom.). Ce passage, moins élevé que le précédent, offre une belle vue sur la partie S. de l'île.

On cite encore, comme but d'excursion, Benizze (11 kilom.), Pelleka (11 kilom.), Santa Decca (13 kilom.) et Leftimo (42 kilom).

On peut aussi faire l'ascension du mont **Pantocrator**, en italien San Salvador, l'ancien Istone, et

la plus haute montagne de l'île (1000 mèt. env.). On se rend en barque au v. d'Ipsa, où l'on trouve des guides, des chevaux et des mulets. Le sentier s'élève d'abord par un bois d'oliviers, puis sur la pente aride de la montagne jusqu'au petit v. de *Signies*, près duquel on trouve plusieurs puits profonds. Une montée pénible conduit enfin au couvent, qui n'est plus habité. Par les temps clairs, on aperçoit au N.-O. la côte d'Italie; au S. on domine le canal, la ville et toute l'île de Corfou; plus loin se montrent Paxo et Sainte-Maure; à l'E., la vue erre sur les sommités des monts Acrocérauniens, et les vallées de l'Albanie; on distingue particulièrement en face et de l'autre côté du canal le château et la plaine de Butrinto avec deux lacs, une petite rivière et plusieurs hameaux pittoresques perchés sur les collines d'alentour.

On peut enfin aller visiter la côte d'Albanie, mais on s'expose ainsi à subir au retour la quarantaine, qui est presque constamment mise sur les provenances de la Turquie.

ROUTE 52.

DE CORFOU A CÉRIGO.

VISITE AUX DIFFÉRENTES ILES.

Cette route est desservie principalement par les navires du Lloyd (ligne du golfe de Lepante). Pour les autres communications, voyez Corfou.

« La partie S. du canal de Corfou est d'un aspect moins sévère que la partie N.; les montagnes sont plus basses, et les côtes de l'île et du continent sont mieux cultivées. » On navigue d'abord dans un vaste bassin ovale, limité au N. par le promontoire de Corfou et le cap Stylo, et au S. par le cap Kalama et le cap de Lefkimo. Au delà du cap Kalama et de l'ilot de Brasoudi à gauche, s'étend le golfe de Gomenitsa, dont les Vénitiens avaient fait un poste avancé. On double à gauche le cap Sarouna et les îlots Syvota (συβότα, îles des pourceaux), rochers inhabités, près desquels s'est livrée la grande bataille entre les flottes de Corcyre et de Corinthe avant la guerre du Péloponèse. En cet endroit le canal n'a pas plus de 8 kil. de largeur. Laissant à droite le cap *Bianco* (cap Blanc), extrémité S. de Corfou, on entre dans la mer Ionienne, et l'on aborde à l'île de

Paxo.—L'histoire de cette île se confond avec celle de Corcyre, dont elle a toujours dépendu. Elle a absolument le même terroir et les mêmes produits. Paxo, qui n'a pas plus de 8 kilom. de long sur 3 de large, nourrit une population de 5 000 hab. et forme un des gouvernements des sept îles. Sa capitale ou plutôt son village principal est le *Porto Gajo*, sur la côte E., dans une crique fermée par un petit îlot.

Au S. de Paxo se dresse l'îlot d'**Antipaxo**, rocher aride à peine habité par quelques pêcheurs.

En face de Paxo, sur la côte d'Albanie, on aperçoit la ville de **Parga**, si célèbre par ses malheurs dans la guerre de l'Indépendance. Un peu plus loin, au S., s'ouvre le port Phanari (le Γλυκὺς λιμὴν des anciens), qui reçoit les eaux du fleuve Achéron, et au fond duquel, par les temps clairs, on peut apercevoir dans le lointain, sur le sommet d'un roc escarpé, les blanches murailles de la fameuse forteresse de *Souli*. Plus loin, on laisse à gauche le cap Papalaka, la baie de Gomaros, les ruines de Nicopolis, la pointe de Prévésa et le promontoire d'Actium avec l'entrée du golfe d'Ambracie ou d'Arta (*V.* p. 173), et l'on arrive à l'île de

Sainte-Maure ou **Leucade.** — *Histoire.* — C'était primitivement une presqu'île, qui porta d'abord les noms de Néritis et de Leucade. Les habitants sont mentionnés dans le dénombrement d'Homère, et Virgile y fait aborder Énée (*Énéide,* l. III, v. 274.). La presqu'île, habitée originairement par

les Téléboens et les Lélèges, reçut, dans le VIIe siècle av. J.-C., une colonie corinthienne, qui fonda une ville nommée *Leucas*. Ce sont eux, dit-on, qui changèrent la péninsule en île, en creusant le canal qui la sépare du continent. Ce canal, bientôt encombré par les sables, n'était plus praticable pour les navires ni au temps de la guerre du Péloponèse et de la guerre des Grecs contre Philippe III de Macédoine (218), ni à l'époque de la prise de Leucas par les Romains (197). Sous Auguste le canal fut recreusé, et un pont de pierre construit entre l'île et le continent. Sous l'empire d'Orient, Leucade resta abandonnée à toutes les incursions des Barbares. En 1229, elle fut prise par le comte de Tochis, aventurier qui, s'étant emparé de Janina et de plusieurs îles, se créa une souveraineté reconnue par l'empereur d'Orient. Le sultan Amurat détruisit ce petit État (1479). Sainte Maure, vivement disputée entre les Vénitiens et les Turcs, fut définitivement prise par Morosini en 1684. Elle partagea dès lors le sort des autres îles Ioniennes.

Description. — L'île de Leucade est formée par une chaîne de montagnes calcaires qui s'étendent du cap Zuana, au N.-O., jusqu'au cap Ducato (par corruption de Leucade), au S.-O. La partie S. est plus cultivée que la partie N., et les collines qui font face à la côte d'Acarnanie sont coupées de vallées pittoresques. A l'extrémité N.-O. l'île se termine par une longue pointe de sable, en forme d'S, que l'on compare au *Lido* de Venise, et qui n'est séparée de la côte d'Acarnanie que par une lagune de 1200 mèt. de largeur et d'un mètre ou deux de profondeur. C'est sur cette languette que s'élève le fort *Sainte-Maure*, construit au moyen âge par un seigneur franc, et qui, rebâti par les Turcs et les Vénitiens, a fini par donner son nom à l'île. Ce fort était joint à l'île par un aqueduc, ouvrage des Turcs, long d'env. 1200 mèt. et composé de 260 arches. Cet aqueduc, qui servait en même temps de pont, a été ruiné en 1825 par un tremblement de terre et n'a pas été réparé. Le gouvernement anglo-ionien a établi un port avec un môle et un phare en dedans du fort de Sainte-Maure.

La capitale de l'île, nommée *Amaxiki*, est bâtie sur l'île, de l'autre côté de la lagune et en face du fort. Sa position est fort insalubre et son aspect assez misérable; sa population n'est que de 4000 hab. La seule promenade est un bois de vieux oliviers qui s'étend derrière la ville jusqu'au pied de la montagne.

La lagune de Sainte-Maure n'est praticable que pour les petits bateaux. Un canal pour les barques a été creusé dans la lagune entre la ville et le fort de Sainte-Maure. On a commencé également un canal pour les vaisseaux, qui aurait 5 mèt. de profondeur et s'étendrait depuis le fort jusqu'à la passe S., près du fort Alexandre.

L'ancienne ville de *Leucas* s'élevait, selon l'opinion très-probable d'O. Müller, à 3 kilom. S. d'Amaxikhi, sur le promontoire qui réunissait autrefois l'île et le continent. Le canal compris entre le fort Alexandre dans l'île et le v. de Palæokhalia sur le continent, et qui n'a pas plus de 100 mèt. de large, est bien le canal artificiel creusé par les Corinthiens et où devait s'élever le pont romain. On trouve, en effet, sur le rivage, des restes de murailles cyclopéennes et polygonales qui couvrent plusieurs éminences rocheuses; les plus anciennes, appartennant peut-être à l'antique acropole de Nericos, couronnent les hauteurs qui dominent l'isthme. Les plus récentes, plus rapprochées du rivage, représentent sans doute le Leucas des Corinthiens. Au pied de ces hauteurs coule une source abondante, dont les eaux sont conduites à la ville par un aqueduc construit par les Turcs. Autour de

la fontaine on a trouvé un grand nombre de monuments sépulcraux. Les deux forts Alexandre et Constantin ont été bâtis par les Russes pendant leur protectorat. Le v. de Palæokhalia, sur le continent, a servi de refuge, en juin 1847, au chef de partisans, Théodore Grivas, qui s'était révolté contre le roi Othon.

Il y a deux excursions à faire dans l'île de Sainte-Maure, l'une au *mont Karus*, l'autre au *saut de Leucade*.

Le *mont Karus* est situé à l'extrémité S.-O. du canal qui sépare l'île de la côte d'Acarnanie : d'Amaxikhi, on peut y monter à cheval en 4 h., à travers une forêt de vieux chênes et par des sentiers de montagne. Du sommet, on plane sur l'île entière et la sauvage Acarnanie ; la vue s'étend au S. sur Ithaque, Céphalonie, jusqu'à l'entrée du golfe de Lépante, l'île de Zante et les montagnes de la Morée ; au N., jusqu'à l'entrée du golfe d'Arta, le promontoire d'Actium, celui de Prévésa et de Nicopolis, le pic du Pantocrator à Corfou, les montagnes de l'Épire et la chaîne du Pinde.

L'excursion du *saut de Leucade* demande deux jours (18 à 20 h. de route, aller et retour. On couche au v. d'Attani (6 h.). Au sortir d'Amaxikhi et de son bois d'oliviers, on gravit une hauteur escarpée, et l'on se trouve dans une région sauvage et montagneuse, tantôt sur la rive O. de l'île, tantôt plus près de la base des monts Mégan-Oros (1036 mèt.) et Stavrotas (1180 mèt.). Le promontoire de Leucade est une falaise blanche qui, d'un côté, se dresse à plus de 60 mèt. au-dessus de la mer, et de l'autre côté, s'abaissant par une pente graduelle, se prolonge dans la mer jusqu'à ce que les rochers blanchâtres se confondent avec la surface de l'eau. Sur le sommet, on trouve quelques substructions qui peuvent avoir appartenu au temple d'Apollon, et beaucoup de débris de poterie, de verre et de pierres taillées. « Le rocher, dit le docteur Wordsworth, était consacré à la fois à la religion et à la justice criminelle ; on y faisait des sacrifices expiatoires en précipitant de son sommet des esclaves, des criminels. » Il semble avoir aussi servi à une espèce de *jugement de Dieu* : celui qui devait subir cette épreuve était entouré d'ailes et de plumes d'oiseaux, destinées à amortir sa chute, et des barques le recueillaient s'il arrivait à l'eau sain et sauf. Les prêtres d'Apollon savaient exécuter eux-mêmes sans danger ce saut périlleux. Les amants malheureux y cherchaient l'oubli de leur peine ; Sapho fut, dit-on, la première qui tenta cette épreuve.

A l'E. de l'île de Sainte-Maure se trouvent les îles appelées autrefois Taphies et Téléboïdes, et aujourd'hui *Méganisi*, *Kalamo* et les *Formighe*.

Après avoir rangé la côte O. de l'île Sainte-Maure et dépassé le cap Ducato, les navires, selon leur itinéraire et selon l'état du temps, passent tantôt à l'O. de Céphalonie, tantôt par le canal Viscardo, entre Céphalonie et Ithaque, tantôt à l'E. de cette île quand ils doivent toucher au port de Vathy.

Ithaque, aujourd'hui **Thiaki** (par corruption de Ἰθάκη), n'a pour ainsi dire pas d'histoire, dit M. Louis Lacroix (Iles de la Grèce, *Univers pittoresque*, t. XXXVIII) ; « elle a partagé la fortune de Céphalonie, sa puissante voisine. Le nom d'Ulysse l'a seule illustrée. C'est dans l'île d'Ithaque que régna le fils de Laerte ; c'est là que vécut Pénélope ; c'est là que le héros revint châtier les débauches et l'insolence des prétendants. »

On a contesté l'identité de la moderne Thiaki avec l'Ithaque d'Homère (Völker, *Geographia homerica*) ; mais cette opinion nous semble parfaitement réfutée par le docteur Wordsworth (ouvrage

cité), auquel nous renvoyons pour toute cette discussion.

L'île d'Ithaque a 27 kilom. de longueur du N. au S., et 6 kilom. 1/2 dans sa plus grande largeur. C'est une simple arète de rochers calcaires, dont le plus haut sommet, l'Anogi (Ἀνωγή), dominant de 807 mèt. la rive N. du grand port, répond au Νήριτον εἰνοσίφυλλον d'Homère (*Odyssée*, IX, 21), et au *Neritos ardua saxis* de Virgile (*Æn.*, III, v. 271); mais les forêts qui le couvraient ont disparu, et avec elle l'abondance des eaux. Le golfe de Molo, qui entame profondément la côte orientale, divise l'île en deux parties presque égales, réunies par un golfe étroit. L'aspect général d'Ithaque est aride et sauvage; cependant les lignes brisées des montagnes, les criques profondes (λιμένες πάνορμοι, *Od.*, XIII, 193) dont la côte est creusée, fournissent de charmants points de vue. La population s'élève à environ 10 000 hab. Les produits principaux de l'île sont : l'huile, le vin et le raisin de Corinthe.

Le chef-lieu actuel, **Vathy**, situé sur la rive orientale, compte 2500 hab. et s'étend le long d'une baie en fer à cheval, au milieu de laquelle surgit un petit îlot dépendant du golfe de Molo. Les rochers qui la dominent de tous côtés donnent à cette ville un aspect sévère et triste.

Sur le rivage méridional du golfe de Molo est une petite crique, nommée *Dexia*, qui semble représenter le port *Phorcys* d'Homère, et près de là, s'ouvre dans la paroi du mont Saint-Étienne, la caverne où Ulysse endormi fut porté par les Phéaciens (*Od.*, XIII, 116). Cette caverne répond parfaitement à la description d'Homère. « La seule entrée est au N.-O. A l'extrémité méridionale, il y a encore une ouverture, mais tellement resserrée qu'elle est impénétrable. L'entrée au N. est assez étroite et n'admet que peu de lumière; l'intérieur, et surtout la voûte du souterrain, offre des teintes bleuâtres d'une grande finesse, qui rappellent la *grotte d'Azur* dans l'île de Caprée. La voûte est parsemée de nombreuses stalactites, dont quelques-unes forment, en se ramifiant, ce qu'Homère appelle des tissus de pierre, dont les filaments bleus comme la mer semblaient travaillés par les mains des nymphes. » (*Od.*, XIII, 108.) (Wordsworth.) D'autres détails de *l'Odyssée* montrent que le poëte connaissait parfaitement les lieux qu'il décrit.

Il y a trois excursions à faire dans Ithaque :

1° Au *palais d'Ulysse*. On nomme ainsi des ruines situées sur le sommet rocheux de l'Aétos, élevé de 122 mèt. au-dessus de la mer, sur l'isthme étroit qui joint les deux moitiés de l'île. Ce sont les restes d'une enceinte cyclopéenne. Le docteur Wordsworth fait remarquer que nulle part dans l'Odyssée il n'est parlé de constructions en pierre, mais seulement de palissades, que par conséquent ces ruines ne sauraient remonter au temps d'Ulysse. A la base du palais on trouve beaucoup de traces de monuments funéraires.

2° A la *fontaine d'Aréthuse*. On croit la reconnaître près de l'extrémité S.-E. de l'île, au pied d'un beau rocher blanc qui fait face à la mer et porte encore le nom de *Korax* (rocher des Corbeaux). La présence de cet oiseau dans les rochers voisins confirme cette donnée. La petite plaine serait celle où paissaient les pourceaux d'Eumée, et les campements actuels des bergers répondent à la description de la demeure d'Eumée, entourée de palissades et défendue par des chiens furieux.

3° A *l'école d'Homère*, située dans la partie N. de l'île, près du v. *Exogi*. On s'y rend, en prenant une barque, depuis Vathy jusqu'à *Frikès*, d'où l'on gagne en peu de temps à pied l'école d'Homère. Ce sont des substructions d'anciens édifices, des degrés et des niches creusées dans le rocher. Tout autour règne une végétation riante,

Près de là, le village de Levca marquerait l'emplacement du jardin de Laerte (*Od.*, XXIV, 204). De ce village on gagne en une demi-heure celui de *Stavros* (où l'on peut envoyer des chevaux d'avance), et au-dessous duquel le petit port de *Polis*, sur la côte N.-O., semble répondre exactement à la capitale homérique. « Vis-à-vis est l'îlot de Dascalio; c'est le seul rocher qui se rencontre dans le détroit de Céphalonie, et par conséquent ce doit être *Astéris*, où se cachèrent les prétendants pour surprendre Télémaque à son retour de Pylos. On trouve sur la montagne boisée, qui s'élève au N. de Polis, des ruines d'un style bien plus ancien que celles d'Aetos. Les pierres sont brutes, non taillées et mal jointes ensemble. Les principaux débris se trouvent sur le côté occidental du sommet, entassés sur un rocher escarpé. » (Wordsworth.) (Voyez pour de plus amples détails sur Ithaque : Bowen, *Ithaca in* 1850; — Gell, *The geography and antiquities of Ithaca*, London, 1807, in-4°; — Gandar, *Ulyssis Ithaca*, Paris, 1854.)

On peut revenir de Stavros à Vathy en 3 h., à cheval, par une route en corniche au flanc du mont Néritos, d'où l'on découvre tout le canal de Céphalonie; on franchit ensuite l'isthme central de l'île et l'on rejoint la baie de Vathy.

Une barque fait le service, entre Vathy et le petit port de Samos, dans l'île de

Céphalonie, ou Céphallénie. — *Histoire.* — Les premiers habitants de cette île furent les Téléboens, peuple dont il est difficile de déterminer l'origine. Selon Pausanias, le nom de Céphalonie vient de l'Athénien Céphale, qui, banni d'Athènes pour avoir tué sa femme, fit, pour le compte de Thèbes, la conquête de cette île. Les descendants de Céphale régnèrent à Céphalonie pendant dix générations; après eux s'établit une république fédérative, qui développa rapidement sa puissance maritime. Les Céphaloniens parurent au siége de Troie sous les ordres d'Ulysse. Dans la guerre de Corcyre contre Corinthe, Céphalonie prit d'abord parti pour Corinthe; mais, quand Athènes se fut prononcée pour Corcyre, elle se rallia à leur cause et resta l'alliée fidèle d'Athènes. Elle ne tomba au pouvoir des Romains qu'après une résistance honorable : elle repoussa d'abord Quintus Flaminius, et Marcus Fulvius dût faire pendant quatre mois le siége de Samos, sa capitale. Sous l'empire romain, comme sous l'empire d'Orient, Céphalonie est à peine mentionnée. En 1125, elle fut prise par les Vénitiens, et donnée, en 1207, par l'empereur Baudouin au prince de Tarente, Galus. Celui-ci reconnut la suprématie de la république de Venise. Tombée, en 1229, au pouvoir de comte de Tochis, elle resta dans la possession de sa famille jusqu'à la conquête turque. Au XVIe siècle, les Vénitiens s'emparèrent définitivement de Céphalonie.

Description.—L'île de Céphalonie est la plus grande des îles Ioniennes : elle mesure 190 kilom. de circonférence; sa plus grande longueur est de 50 kil. Sa largeur est très-variable. Elle est parcourue du N.-O. au S.-E. par une chaîne de montagnes, dont le plus haut sommet, le *Monte-Nero*, l'ancien Ænos, s'élève à 1620 mèt. au-dessus de la mer. L'île est fertile, sans présenter un aspect aussi riant que Corfou ou Zante, mais elle manque d'eau.

Argostoli (on y trouve un petit hôtel), le chef-lieu actuel de l'île, est situé sur la côte occidentale, dans une baie dépendant d'un golfe profond, qui s'étend du S. au N., bien avant dans l'intérieur de l'île. Le port est sûr et bien fermé, mais il manque de profondeur; on le traverse sur une chaussée d'environ 700 mèt. de longueur. La ville ne se voit pas de la haute mer; elle forme le long du

port un quai d'environ 1600 mèt. de longueur. La plupart des bâtiments publics sont de date récente. La population monte à 8 000 hab. La ville est dominée par une chaîne de collines fertiles qui la séparent de la côte S. La station du télégraphe commande une vue très-étendue. Les deux promenades principales suivent le rivage de la mer et s'appellent *Il grande*, et *Il piccolo giro* (le grand et le petit tour).

A 2 kilom. 1/2 d'Argostoli, près de l'entrée du port, on voit un katavothron remarquable où s'engouffrent les eaux de la mer : le courant est assez fort pour faire tourner un moulin.

A 8 kilom. à l'E. d'Argostoli, on peut visiter sur une colline isolée le vieux château vénitien de Saint-George.

L'antique ville de Cranii était située sur les hauteurs escarpées qui dominent le port à l'opposé d'Argostoli. On y observe les restes d'une enceinte hellénique d'environ 5 kilom. de circonférence.

Sur la rive O. du grand golfe est bâtie la ville de **Lixouri** (5000 h.), la plus importante de l'île après Argostoli. A la distance d'environ 2 kilom. au N. de Lixouri, on trouve quelques débris de l'ancienne ville de Palé.

Samos, la capitale antique, s'élevait sur la côte N.-E., dans une large baie semi-circulaire qui s'ouvre sur le canal Viscardo, en regard d'Ithaque. Le port de Samos était excellent, et sa position, sur la voie la plus directe de l'Adriatique au golfe de Lépante, était bien préférable à celle d'Argostoli. Une barque fait le service entre le village moderne et Ithaque. La ville antique semble avoir occupé l'espace compris entre le rivage et deux collines escarpées qui se dressent au S. à l'entrée d'une riche vallée. Ces deux collines, séparées par un ravin profond, portaient l'acropole et une autre citadelle qui paraît être la Cyathis de Tite-Live. Elles sont couronnées par des murailles massives de construction cyclopéenne et polygonale. Les débris trouvés dans la plaine semblent au contraire appartenir à l'époque romaine.

Les ruines de **Proni**, ou **Pronesus**, se trouvent sur la côte orientale de l'île, à l'entrée de la belle vallée de *Rakli* (par corruption de Héraclea). Le cap *Scala*, au S. de l'île, présente aussi quelques vestiges d'une ville antique mal connue. On peut voir aussi sur une presqu'île qui se détache de la côte N.-O. le vieux château moyen âge d'*Assos*, bâti probablement sur l'emplacement d'une forteresse antique. Les environs d'Assos sont les plus pittoresques de l'île. Le port de *Viscardo*, sur le canal du même nom, représente sans doute l'ancien Panormos. Le nom moderne est une corruption de celui de Robert Guiscard, le hardi Normand qui conquit la Sicile, et trouva à Céphalonie une mort prématurée en 1085.

Enfin on peut faire l'ascension du Monte-Nero, l'ancien Ænos, au sommet duquel on voyait encore, en 1813, quelques restes d'un temple de Jupiter. On se rend en voiture légère d'Argostoli au couvent de Saint-Gérasimos (10 kilom.) et au passage de San-Liberale. Le sentier est encore praticable pour les chevaux pendant 3 kilom.; mais au delà il ne semble plus accessible que pour les chèvres. On atteint pourtant le sommet, dont le magnifique panorama dédommage le voyageur de ses fatigues. Le Monte-Nero doit son nom moderne aux sombres forêts de pins dont il est couvert.

Une navigation de quelques heures conduit de Céphalonie à Zante; dans ce trajet, on double le cap Scala, on laisse à gauche l'entrée du golfe de Patras, les caps Glarentza et Tornese qui appartiennent à la Morée; à droite on longe la côte N.-E. de

Zante, ou Zacynthe. — *Histoire.* — Cette île, peuplée d'abord par les Achéens, devait, dit-on, son nom au héros Zacynthus, fils du Troyen Dardanus. Zacynthe aurait elle-même fondé en Espagne la ville de Sagonte. Les Zacynthiens combattent au siége de Troie sous les ordres d'Ulysse. L'histoire ne commence pour Zacynthe qu'avec la guerre du Péloponèse. Cette île cherche vainement à garder la neutralité : entraînée dans l'alliance d'Athènes par Tolmidas, elle se révolte contre les excès de pouvoir de Timothée et appelle les Lacédémoniens; puis elle revient à l'alliance d'Athènes et repousse l'invasion du Spartiate Cnémus. Plus tard, nous voyons les Zacynthiens aider l'exilé Dion dans son entreprise contre Denys de Syracuse. En 214, l'île est soumise par le Romain Lœvinus; reprise par Philippe de Macédoine (200) et donnée par lui à Aminander, roi des Athamanes, puis à Hiéroclès d'Agrigente, elle est rendue aux Romains en 196, mais elle ne leur est définitivement soumise qu'en 146. Dès lors Zacynthe ne joue plus aucun rôle à part; comme les îles voisines, elle appartient à l'empire d'Orient; elle est ravagée par les barbares, conquise par les comtes de Tochis, puis par les Turcs, et enfin vendue aux Vénitiens. En 1564, le grand anatomiste Vésale, persécuté à cause des études auxquelles il se livrait, et condamné par l'inquisition à entreprendre le pélerinage de Jérusalem, périt dans un naufrage sur les côtes de Zante.

Description.—La ville de Zante (il y a un petit hôtel) est dans une ravissante situation, au centre d'une large baie semi-circulaire. Elle est dominée par deux montagnes : l'une porte le château, l'autre est le mont Scopos, qui semble l'Elatus des anciens. La ville s'étend le long de la baie sur une longueur de 2 kilom. environ, mais elle n'a pas 300 mèt. de large, si ce n'est près du quartier qui s'étend vers le château. L'intérieur de la ville offre peu d'intérêt. Les rues ont des noms vénitiens, avec des arcades basses et obscures ; un certain nombre de maisons portent encore des fenêtres grillagées comme dans les pays musulmans.

Le port est moins sûr que ceux des autres îles; cependant il a été l'objet de beaucoup d'améliorations dans ces dernières années. Un grand môle a été construit; à la jonction de ce môle avec la terre, est une sorte d'esplanade qui sert de promenade, et où l'on a placé un buste colossal de sir Thomas Maitland.

L'église principale est celle de Saint-Denis-de-Zacynthe, mort en 1624, et qu'il ne faut pas confondre avec trois autres saints du même nom.

La ville ancienne occupait le même emplacement que la ville moderne : aussi ses débris ont-ils complétement disparu.

Le château de Zante mérite d'être visité; il s'élève à une hauteur d'environ 110 mèt. au-dessus de la mer. On y monte par une excellente route, et on obtient facilement la permission d'y entrer. Les murailles, qui datent des Vénitiens, n'ont pas d'importance. La colline est couverte de bosquets, de jardins et de maisons, entremêlés dans le désordre le plus pittoresque; mais tout le côté E. s'est éboulé depuis plusieurs siècles par suite d'un tremblement de terre. De l'esplanade du château on jouit d'une fort belle vue, inférieure toutefois à celle du mont Skopos.

Le *Skopos*, l'ancien Élatus (mont des Pins), ne porte plus les forêts vantées par Homère et Virgile, mais il est encore couvert d'oliviers et d'orangers. On peut monter à cheval jusqu'au couvent qui en couronne le sommet (396 mèt.). On y découvre une vue superbe sur l'île de Zante et sur toute la côte de Grèce, depuis les

montagnes de l'Acarnanie et de l'Étolie jusqu'à celles de l'Arcadie et de la Messénie; on distingue particulièrement le cap Glarenza avec son vieux château du moyen âge (V. R. 44) et le cap Tornese. Au N., la vue s'arrête sur le Monte-Nero de Céphalonie.

Du côté de la baie opposé au mont Skopos, s'élève une rangée de collines escarpées et boisées, couvertes de villas, de jardins et de vignes, qu'on nomme les Akrotéria.

Le district le plus riche de l'île est une vaste plaine qui s'étend d'une mer à l'autre, sur une largeur de 10 à 12 kilom., entre les hauteurs du château, du mont Skopos et les Akrotéria à l'E., et une chaîne de collines plus douces qui court parallèlement à la côte occidentale. On y cultive l'olivier, la vigne et surtout le raisin de Corinthe.

On visitera dans la baie de *Khiéri*, à 20 kilom. env. de la ville, les deux *puits de poix minérale* ou *bitume* dont Hérodote a fait, il y a 2300 ans, une description qui serait exacte encore aujourd'hui. La principale source est entourée d'une petite muraille : à la profondeur de 33 cent. au-dessous du niveau de l'eau claire, on voit la poix sortir de terre en bulles semblables à des poires de caoutchouc, qui éclatent et retombent au fond. Elle peut produire trois barils par jour. La seconde est beaucoup moins importante. La poix qu'on retire de ces deux bassins est d'ailleurs inférieure à la poix végétale, et leur exploitation est très-restreinte. Ces sources sont d'origine volcanique. Zante a le triste privilége d'être constamment désolée par des tremblements de terre. Ceux de 1820 et 1840 ont été désastreux.

De Zante à Cérigo, *V*. R. 50.

Cérigo ou **Cythère**, n'a pour ainsi dire pas d'histoire. Occupée d'abord par les Phéniciens, elle fut peuplée plus tard par les Lacédémoniens. Les Athéniens s'en emparèrent au début de la guerre du Péloponèse et y établirent une station inquiétante pour la Laconie, mais l'île revint en 421 à ses anciens maîtres et suivit le sort de Sparte. Elle doit surtout sa célébrité au culte de Vénus, qui semble y avoir été importé par les Phéniciens; c'est sans doute ce qu'Hésiode a voulu exprimer, quand il raconte que Vénus, au sortir des eaux, fut portée à Cythère sur un char de coquillage. Cette légende était, dit-on, représentée dans le temple de la Déesse. La belle Hélène y était aussi honorée.

L'île de Cythère n'est plus aujourd'hui qu'un rocher aride, aux côtes abruptes, mesurant env. 32 kilom. de longueur du N. au S., et 20 kilom. dans sa plus grande largeur. L'île ne peut pas nourrir ses habitants, qui vont pour la plupart chercher fortune en Grèce ou en Asie Mineure. Les navires du Lloyd touchent au port San-Nicolo, sur la côte E., qui répond sans doute à l'ancien port de Scandea; mais le meilleur mouillage est au S., au port de *Kapsati*, chef-lieu actuel de l'île, bâti sur une colline étroite, longue de 500 mèt. et terminée au S.-E. par un rocher abrupt qui porte un vieux château du moyen âge.

L'ancienne capitale était en face du cap Malée à 1 800 mèt. dans l'intérieur des terres. L'ancien port Phœnicus de Xénophon répond peut-être à la rade d'Avlémona. A Palæopolis, à 5 kilom. de la côte, on trouve quelques ruines d'une haute antiquité dont on ignore l'origine. On n'a aucune donnée positive sur l'emplacement de l'ancien temple de Vénus. On montre à Cérigo deux belles cavernes à stalactites, celle de Sainte-Sophie et celle de Mylopotamos.

De Cérigo dépendent plusieurs petits îlots, dont le plus important est Cerigotto, situé à 32 kil. au S.-E., à moitié chemin de l'île de Crète, et qui nourrit une quarantaine de familles.

Section II.—Les Cyclades.

Nous comprendrons sous ce nom le groupe central des îles de l'Archipel, compris entre 21°40' et 24°20' de longit. E., et entre 35°40' et 38° de latit. N. Leur nom générique (κύκλος, cercle) n'est pas exact, car ces îles figurent non pas un cercle, mais trois bandes parallèles répondant aux chaînes de montagnes de la Grèce propre (*V*. p. 20 à 22). Leur aspect général est loin de répondre aux descriptions des poëtes anciens : depuis longtemps elles ont perdu leurs forêts et ne montrent aux yeux des voyageurs que des rochers pelés, secs et arides, souvent taillés à pic. Toutefois la transparence de l'air, le ciel lumineux de la Grèce, leur donnent encore un aspect poétique, surtout au lever ou au coucher du soleil.

Les Cyclades ont été peuplées originairement par la race pélasgique ; les Phéniciens, les Crétois et les Cariens y étendirent leur domination. Vers 1130, presque tout l'Archipel fut occupé par l'immense émigration ionienne, qui fuyait devant l'invasion dorienne. Cette parenté avec Athènes influa sur toute leur histoire. Les Cyclades formèrent une fédération dont Délos était le centre; elles se soumirent à la première expédition des Perses, mais, dans la seconde guerre médique, la plupart firent défection et passèrent aux Grecs. Thémistocle châtia sévèrement celles dont la conduite avait été douteuse. En 477, Aristide réunit toutes les îles sous l'hégémonie d'Athènes, dont elles restèrent les alliées jusqu'à la bataille d'Ægos-Potamos (405). Les insulaires furent les premiers à favoriser les efforts de Conon, d'Iphicrate, etc., pour relever leur patrie. Les îles passent ensuite successivement sous le joug macédonien, sous celui des Lagides, des rois de Syrie, de Pergame, des Rhodiens et enfin des Romains, qui leur rendent une partie de leurs franchises. Conquises un instant par Mithridate (88), elles rentrent bientôt sous la domination romaine, et sous l'empire d'Orient, elles sont abandonnées à toutes les incursions des Barbares et des Sarrasins. Après la prise de Constantinople par les Francs, elles échurent à la république de Venise : celle-ci les donna en fief à plusieurs aventuriers hardis, qui y fondèrent plusieurs duchés, dont le plus important, le duché de *Naxos* ou des *Douze-Iles*, resta trois siècles entre les mains des familles Sanudo et Crispo, et ne fut détruit qu'en 1566 par le sultan Sélim II. Les Turcs traitèrent les Cyclades avec douceur et leur laissèrent une sorte d'indépendance relative. Elles prêtèrent toutefois la main aux tentatives des Russes, 1770-1774 ; mais, pendant la guerre de l'Indépendance (1821-1827), elles ne montrèrent pas toutes le même dévouement qu'Hydra, Spetzia et Psara. La rivalité des chrétiens grecs et des catholiques latins fut en partie cause de cette tiédeur. Les puissances protectrices les rattachèrent au nouveau royaume de Grèce.

ROUTE 53.

DE MALTE A SYRA.

(181 l. marines ou 995 kil. — 60 h. de navig.)

De Malte au cap Matapan, 48 h. de navigation en pleine mer. — L'aspect des caps Matapan et Malée, et de l'île de Cérigo, a été décrit p. 69 et 70.—Après avoir doublé le cap Malée, le navire se dirige au N.-E., et, laissant à gauche (3 h.) les rochers de Karavi et Belo-Poulo, puis (1 h.) l'îlot de Falconera, range à droite (1 h. 30) le dôme volcanique d'Antimilo, derrière lequel apparaît Milo, avec ses deux montagnes coniques (*V*. p. 262), puis (2 h.) l'île de Ki-

molos ou l'Argentière. On passe (2 h.) entre les îles arides de Siphnos et de Sériphos. Au N. de cette dernière on aperçoit les rochers Sénipho-Poulo et Pipéri, et plus loin l'île de Thermia ; à droite, vers le S., se découvrent successivement Antiparos, Paros et Naxos, tandis que se montre en avant, au N.-E., l'île de Syros, dont on double (2 h.) le promontoire méridional. A l'E., s'élèvent les îles de Délos, Mykonos et Tinos (pour toutes ces îles, *V.* R. 55). Le navire contourne l'île de Syros, laissant à droite l'îlot d'Aspro et celui de Gaïdouro, sur lequel s'élève le phare, et mouille (1 h. 30) dans le port de

SYRA

Débarquement.—Hôtel.—On paye ordinairement 1 drachme pour le débarquement ou l'embarquement, le bagage compris. Il y a à Syra un hôtel passable, l'*Hôtel d'Angleterre* (chambre 2 drachmes; on y mange à la carte, les prix sont très-modérés). — Lorsqu'on vient de Turquie, il faut faire à Syra, même avec patente nette, une quarantaine de vingt-quatre heures *à partir du moment de l'arrivée*. Le séjour à bord compte dans la quarantaine. Si celle-ci devait se prolonger, il faudrait faire prier le maître de l'hôtel d'Angleterre d'envoyer au lazaret un lit et des vivres.

Bateaux à vapeur. — *Messageries impériales françaises.*—Ligne du Levant : pour Smyrne, la côte de Syrie et l'Égypte, *sans transbordement*, tous les 15 jours, le samedi.— Correspondance à Smyrne avec la ligne d'Anatolie jusqu'à Constantinople (transbordement). — Pour Malte et Marseille, tous les 15 jours, le mardi.

Ligne de l'Archipel : pour Smyrne, Métélin, les Dardanelles, Gallipoli et Constantinople, tous les 15 j., le dimanche. —Pour le Pirée, tous les 15 j., le mercredi.

Lloyd autrichien.—Pour le Pirée et Corfou par la ligne du golfe de Corinthe, tous les mercredis.

Ligne accélérée du levant, pour Constantinople (trajet direct en 33 h.), tous les mercredis.— Pour Corfou et Trieste (trajet direct en 4 jours), tous les dimanches.

Ligne gréco-orientale, pour Chio et Smyrne, tous les mercredis (correspondance à Smyrne, tous les vendredis, avec la ligne d'Anatolie jusqu'à Constantinople; tous les 15 jours, le vendredi, avec la ligne de Syrie et Caramanie, et tous les 15 jours, le lundi, avec la ligne directe d'Égypte. *V.* Smyrne).—Pour le Pirée, Zante, Corfou, Brindes, Ancône et Trieste, tous les dimanches. Dans ce voyage le paquebot touche en outre une semaine à Cerigo, et l'autre semaine à Ithaque.

Pour l'île de Candie, tous les 8 jours.

Bateaux-poste grecs.—Pour le Pirée et Nauplie, tous les mardis, correspondant tous les 15 j. avec la ligne des côtes de Morée.—Pour Cythnos (Thermia), le Pirée, l'Eubée et Stylida, tous les 15 jours, le jeudi.—Pour Tinos et Andros, le samedi (retour le jour même).—Pour Mykonos, Naxos, Paros, Ios et Santorin (Thira), tous les 15 j., le lundi (retour de Santorin, le mercredi.).

L'île de Syros (qu'il ne faut pas confondre avec Scyros, où Achille fut caché parmi les filles de Lycomède), est située par 37° 22′ de latitude et 22° 35′ de longitude E. du méridien de Paris ; sa longueur, du N. O. au S. E., est d'environ 23 kil., et sa largeur, de l'O. à l'E., d'environ 9 kil. Elle est mentionnée et décrite par Homère comme la patrie d'Eumée, le fidèle serviteur d'Ulysse. Mais elle ne joua aucun rôle aux temps historiques. Elle a vu naître le philosophe Phérécyde, maître de Pythagore.

La ville antique occupait l'emplacement de la ville moderne ; le peu de fragments qui en restaient ont disparu dans les constructions nouvelles. Au moyen âge, les habitants se retirèrent sur la colline escarpée qui domine la rade, et y fondèrent ce qu'on appelle aujourd'hui le *Vieux Syra*. L'île de Syros était restée la plus catholique

des Cyclades, et a joui longtemps à ce titre de la protection de la France. Pendant la guerre de l'Indépendance, elle sut se tenir à l'écart et conserver une neutralité habile entre les Turcs et les Grecs. Elle reçut une partie des populations fugitives de Psara et de Chio. C'est de cette époque que date la ville moderne, qui, grâce à sa position centrale au milieu des Cyclades, ne tarda pas à devenir l'entrepôt général de l'Archipel, et le point de croisement de toutes les lignes de paquebots à vapeur.

Le port et la ville de Syra, bâtis en amphithéâtre, et dominés par la haute pyramide du Vieux Syra, présentent un aspect fort pittoresque quand on y arrive par mer. Les dimensions de la ville paraissent doublées. Le soir, et surtout lorsqu'il y a quelque fête, les lumières de Syra offrent une illumination fort remarquable. Une grande activité règne dans le port; les navires à vapeur, les bâtiments de toute grandeur, jusqu'aux légers caïqs, qui semblent courir sur la vague comme des mouettes, l'adresse des marins qui les montent, la diversité des costumes, tout cela frappe et séduit le voyageur : le peuple grec se montre là sous son aspect le plus favorable. Le port de Syra offre un excellent mouillage aux navires, mais il est petit, encombré, et sa jetée est insuffisante pour le protéger entièrement contre le vent du N. et le vent d'E. La construction des vaisseaux y a pris un assez grand développement, mais le manque d'eau potable sera un obstacle à sa prospérité. Quoiqu'il en soit, Syra est aujourd'hui la seconde ville, on pourrait presque dire la capitale réelle de la Grèce, et sa population s'élève à environ 25000 hab., dont 6000 catholiques, concentrés dans le vieux Syra.

Au sud du port, on aperçoit le *Lazaret*, édifice régulier, isolé sur un rocher aride, et qui a tout l'air d'une prison. Du côté diamétralement opposé, et à la base de la jetée, on débarque à côté de la douane, sur un petit quai où se trouvent les agences des *Messageries françaises* et du *Lloyd autrichien*, ainsi que le café le plus fréquenté de Syra (ἡ Ἑλλάς).

La Ville moderne, qui porte le nom d'**Hermoupolis**, a deux rues principales : la *rue des Marchands*, parallèle au quai et ornée de boutiques assez animées, et la rue d'*Éole*, perpendiculaire au port et aboutissant à la *place d'Othon*, vaste rectangle où l'on a planté quelques arbres rabougris, qui ne peuvent le protéger contre le soleil.

Du côté du N., s'élève en amphithéâtre, sur les falaises, un quartier neuf, qui contient les maisons les mieux bâties, les demeures des consuls étrangers. On y construit la nouvelle cathédrale grecque, surmontée d'un dôme et précédée d'un narthex, formé de colonnes ioniques. Au delà de ce quartier, on arrive sur une falaise couverte de moulins très-pittoresques.

Dans la partie S. de la ville, le long de la Marine, se trouvent les chantiers de construction pour les navires, et la source qui fournit l'eau douce à toute la ville et au port : hommes, femmes, sont occupés à remplir de vastes amphores, dont ils chargent leurs bêtes de somme.

Vers l'angle S.-O. de la place d'Othon, s'élève l'ancienne cathédrale, derrière laquelle on trouve une rue assez régulièrement bâtie et bien dallée, qui monte jusqu'aux dernières maisons de la ville nouvelle. Cette rue se continue avec une chaussée assez régulière sur l'espace nu qui sépare Hermoupolis du

Vieux Syra. On franchit un grand ravin sur un pont de pierre, et immédiatement commence un large escalier, brûlé par le soleil, auquel succèdent une rue à pic, puis un dédale de rues en zigzag, qui finissent toutes par aboutir à l'église Saint-Georges. On traverse

des passages voûtés, on monte d'escalier en escalier et de terrasse en terrasse, sur des pierres polies et glissantes, qui sont surtout dangereuses à la descente.

Parvenu au sommet de la colline, sur la plate-forme de l'église Saint-Georges (la cathédrale latine), on est amplement dédommagé de ses fatigues par le magnifique panorama des Cyclades : c'est, au N.-E., l'île de Tinos, cachée en partie par les hauteurs de Syra, et à l'E., Mykonos, séparée de Tinos par un large canal, au delà duquel on aperçoit, par les temps clairs, les îles de Nicaria et de Samos. Un peu plus au S.-E. et en ligne directe de l'îlot qui porte le phare, sont la grande et la petite Délos, dont les hautes montagnes empiètent sur les terres basses de Mykonos. Au S.-E. et à une grande distance, se montrent Naxos, Paros et Antiparos. Au S., la vue est arrêtée par les montagnes de l'île de Syros, mais une brèche laisse apercevoir Siphnos, et, un peu plus à l'O., Milo, reconnaissable à ses deux pics coniques.

Du côté du S.-O., la plate-forme de Saint-Georges est suspendue au-dessus d'un ravin profond. Du côté de l'O., sur un niveau un peu inférieur à celui de l'église, s'étend un plateau couvert de moulins ; on y trouve un sentier bien tracé, qui conduit (30 m.) sur un col d'où se découvre la côte occidentale de l'île. Un peu plus loin (15 m.) s'élève une chapelle, d'où la vue s'étend, du N. au S., sur les îles d'Andros, d'Eubée, de Chio, de Zéa, de Thermia, sur les rochers de Pipéri et de Sérípho-Poulo, et les îles de Sériphos et Siphnos. De ce point, on descend en 1 h. au petit port de *Poseidôn*, ou *la Bella Grazia*, qui n'abrite plus aujourd'hui que de petites barques. On y voit quelques maisons, entourées de jardins verdoyants, avec quelques palmiers, dont l'aspect réjouit le regard au milieu des rochers nus de Syros. De ce petit port, on peut revenir à Syra en 1 h. 30, par un vallon qui s'ouvre vers l'E. et conduit sur une hauteur, où se trouve une vaste exploitation de marbre micacé. Quelques minutes après, on atteint un col d'où se déroule une fort belle vue sur la ville, et notamment sur le vieux Syra et l'église Saint-Georges. Un sentier mal tracé ramène à la nouvelle ville.

ROUTE 54.

DE SYRA AU PIRÉE.

(30 l. marines. 165 kil.—Navig. de 10 à 12 h.)

En sortant du port, le navire se dirige d'abord vers le N., contourne la côte septentrionale de Syros, et cingle ensuite directement à l'O., laissant au N. les îles de Tinos et d'Andros, aux montagnes élevées (*V.* 260 p.), et le rocher aride de Ghioura (V. p. 261). Au delà de Ghioura la masse puissante du mont Ocha (*V.* p. 164) signale l'extrémité S. de l'Eubée, séparée d'Andros par le canal d'Oro. Le navire passe bientôt entre les îles de Thermia et de Zéa (*V.* p. 261), et, après avoir doublé la pointe S. de cette dernière, met le cap au N.-O., laissant, à gauche, l'îlot de Saint-Georges-d'Arbora, à droite, le canal de Zéa, l'île d'Hélène et le canal de Mandri (*V.* p. 126). Le cap Sunium ou cap Colonnes (sur lequel on distingue les ruines du temple de Minerve (*V.* p. 126), annonce l'Attique et l'entrée du golfe d'Athènes. On dépasse (30 m.) l'*île de Patrocle* (*V.* p. 127), et, longeant la côte d'assez près, on range successivement la petite baie de Saint-Nicolas, le promontoire d'Astypalæa (*V.* p. 127), l'îlot d'Éléoussa ou d'Arsida, la côte déserte entre Olympos et la baie de Vari (*V.* p. 126); on passe (1 h.) entre l'îlot de Phléva, et les trois promontoires du cap Zoster (*V.* p. 129) au-dessus duquel se dresse l'Hymette-Anhydros. Après l'îlot de Praso-Nisi, et les petites pointes Haliki, Hagios Cosmas et Trispyrghi (*V.* p. 129), on voit au

fond de la baie de Phalère se dresser l'Acropole d'Athènes et la colline de Musée. On double la péninsule piréique, puis, laissant à gauche l'île et le canal de Salamine, on entre (1 h.) dans le port du Pirée (*V*. p. 70).

ROUTE 55.

TOURNÉE DES CYCLADES.

Syra est le centre naturel d'une tournée dans les Cyclades. Nous avons donné p. 257 l'itinéraire des bateaux à vapeur, au moyen desquels on pourra faire une course rapide dans l'Archipel. Si l'on veut en prendre une connaissance plus approfondie, c'est encore à Syra qu'on trouvera les occasions les plus nombreuses pour accomplir ce voyage (*V*. aussi p. 64).

Un caïq, monté de trois ou quatre marins, et pouvant porter deux ou trois voyageurs, se paye en moyenne 3 colonnades (16 francs) par jour, à moins qu'on ne le prenne pour un temps assez long. Il est important pour le choix de l'embarcation de s'adresser au consul de son pays, et de n'accepter qu'un patron de bateau présentant des garanties suffisantes. Il est d'usage de rédiger un contrat écrit, qui spécifie exactement le temps, le prix pour lequel le bâtiment est engagé, les points où l'on relâchera; le voyageur devra bien se réserver le droit absolu d'aller et de revenir à sa guise, et de ne relâcher que là où bon lui semblera. Le contrat devra également exiger que le bâtiment soit convenablement tenu et approvisionné : un tendelet, ou tente de dunette, doit être préféré en été à une cabine fermée. On renouvellera ses vivres dans les principaux ports. Dans tout l'Archipel, on ne trouve à se loger que dans des maisons particulières.

Nous ne pouvons, pour un pareil voyage, tracer de route fixe au voyageur, et nous nous bornerons à donner successivement un court aperçu de chacune des Cyclades, renvoyant pour plus de détails à l'ouvrage de M. Louis Lacroix, *Les Iles de la Grèce*, 1 vol. in-8, *Univers pittoresque*, t. XXXVIII.

I.—**Andros**. — Cette île, la plus septentrionale des Cyclades, située en regard de l'île d'Eubée, dont elle est séparée par le canal d'Oro, mesure 155 kil. de tour, 34 de long et 13 de large. Sa population est d'environ 16 000 hab. Elle renferme des plaines et des vallées fertiles ; la culture des vignes, des arbres à fruits et la récolte de la soie sont sa principale richesse. Le petit port de Gavrion, sur la côte S.-O., occupe l'emplacement de l'ancienne capitale de l'île. Un peu plus au S., à l'endroit nommé Palæopolis, on trouve quelques restes de murailles antiques. Andros, la capitale moderne, est située sur la côte N.-E., et s'élève sur une petite pointe rocheuse.

Andros doit son nom à un général crétois. Alliée des Perses dans les guerres médiques, elle eut à subir de cruelles représailles de la part de Thémistocle. Dans la guerre du Péloponèse, elle fut l'alliée des Spartiates.

II. **Tinos**. L'île de Ténos ou Tinos (Τῆνος), située au S.-E. d'Andros, dont elle n'est séparée que par un canal étroit, praticable seulement pour les petites embarcations, mesure 96 kilom. de tour. Elle est entièrement montagneuse, mais bien cultivée; les eaux y sont abondantes. On y compte une soixantaine de villages: la population s'élève à environ 20 000 hab., dont 8000 catholiques établis pour la plupart dans la partie septentrionale de l'île. La culture de la vigne, la soie, les marbres taillés forment leurs industries principales. « Le bourg de Tinos ou San-Nicolo, capitale actuelle de l'île, est bâti sur les ruines de l'ancienne ville, sur la côte S. Au lieu de port, il n'a qu'une méchante plage. A 10 m. au N. du bourg, s'élève la cathédrale grecque, la Panagia de *l'Évangelistria*. On y révère une madone trouvée miraculeusement en 1824, et qui est devenue l'objet d'un pèlerinage assidu.

« A 10 kilom. du bourg est l'an-

cienne forteresse vénitienne (*Exoborgo*), située sur le sommet le plus élevé de l'île, et d'où l'on découvre une très-belle vue. Un peu avant d'arriver au château, on traverse un village qui est abandonné; quelques maisons en ruines portent encore les écussons armoriés de leurs anciens propriétaires. » Tinos possède un bon port sur sa côte N.-E., c'est le Porto-Panormo. Le mont Cycnias (Zikina), qui se dresse sur la côte E., est creusé de grottes profondes qui étaient regardées, dans la fable, comme la demeure d'Éole.

Dans l'antiquité, Ténos est connue par l'épisode de la bataille de Salamine, où la trirème des Téniens, forcée de marcher avec les Perses, passa du côté des Grecs. Au moyen âge, elle se signala par sa fidélité aux Vénitiens et son courage contre les Turcs. Elle prit aussi une part active à la guerre de l'Indépendance.

III. **Ghioura**, anciennement **Gyaros**, située entre Andros, Céos et Syra, n'est qu'un rocher aride et abandonné. Tibère lui-même la trouva trop affreuse pour en faire un lieu de déportation.

IV. **Céos** (Κέως), auj. **Zéa**, située à l'O. de la précédente, au S. de l'Eubée, et à 21 kil. S.-E. du cap Sunium, est de forme ovale et mesure 22 kil. de long du N. au S., et 16 de large de l'E. à l'O. Le mont Élie en occupe le centre et s'élève à 568 mèt. L'île, fertile et bien cultivée, compte environ 4000 hab. La vallonée, le vin, le miel et les fruits sont ses meilleurs produits. L'abondance de ses eaux l'avait fait nommer *Hydroussa:* la légende en faisait le séjour du demi-dieu pastoral Aristée. Céos a vu naître les poëtes Simonide (556-467 avant J.-C.) et Bacchylide (472), le médecin Érasistrate (300-280), et le philosophe Ariston (IIIe siècle avant J.-C.). Son histoire est celle de toutes les Cyclades. Céos contenait dans l'antiquité 4 villes, dont M. Bronstedt (*De l'île de Céos*, Paris, 1826) a déterminé la position. Le port de San-Nicolo, un des meilleurs de l'Archipel, a remplacé l'antique *Coressia*. La ville de *Zéa*, située à une lieue du port, s'élève sur les ruines de l'antique *Ioulis*. Elle compte environ 550 maisons et 3000 hab. Son aspect rappelle le vieux Syra. A un quart de lieue de la ville est un lion colossal, taillé sur place dans le rocher, et qui se rapporte sans doute à une vieille légende de Céos, suivant laquelle les nymphes de l'île, effrayées par un lion, s'étaient réfugiées à Carysto. Le lion est couché sur le flanc gauche et redresse la tête. Il n'a pas moins de 9 mètres de long. Dans la cour du couvent de Hagia-Marina, s'élève une tour carrée, de construction hellénique. « Elle est divisée en trois étages, et l'ancien escalier existe encore en partie. C'est la plus belle tour antique qui existe actuellement en Grèce. » Au S. de l'île, au lieu nommé *Tais-Polais*, on trouve les vestiges d'un temple d'Apollon, qui appartenait à l'antique Carthæa. Les restes de Pœessa peuvent se voir à Condouro, au S.-O. de l'île.

V.—**Kythnos**, aujourd'hui **Thermia**, au S. de la précédente, n'est pas escarpée comme la plupart des îles de l'Archipel : elle est fertile et bien cultivée. C'est auprès du port de Sainte-Irène, sur la côte N.-E., que se trouvent les trois sources thermales auxquelles l'île doit son nom moderne. Les eaux sont salines et ferrugineuses; leur température est très-élevée : la source la plus froide est seule réservée aux malades, grecs et turcs, dont le nombre s'élève actuellement à quatre ou cinq cents chaque été. L'établissement thermal est encore fort mal disposé.

La ville actuelle de Thermia ou Kythnos est située à 6 kilom. environ du port Sainte-Irène : elle compte 2000 hab.

« Kythnos renferme les ruines de deux anciennes villes: Hévréocastro, au S.-O., sur le bord de la

mer, et Palæocastro, dans la partie S. de l'île. » Nous mentionnerons encore une belle grotte à stalactites, près du village de Sillaca.

VI. **Sériphos** *(Serpho)* et **Siphnos** *(Siphanto)*, au S.-E. de Thermia, ne présentent rien d'intéressant au point de vue historique ou archéologique. Sériphos est une longue arête de rochers arides, qui ne contient qu'un misérable village; la tradition y plaçait la légende de Danaé et de Persée. Siphnos est plus fertile.

Kimolos ou l'*Argentière*, au S.-O. de Siphnos, doit ce dernier nom à des mines d'argent qu'on y exploita jadis. Ce n'est aussi qu'un pauvre rocher, où l'on ne trouve que de l'eau de citerne. On y recueille une argile blanche et grasse, la *terre cimolée*, employée avec avantage par les foulons.

VII.—**Mélos** ou **Milo**, au S.-O. de Kimolos, est entièrement volcanique. Elle a la forme d'une demi-lune et représente un vaste cratère. Elle est dominée par deux pics : le mont Saint-Élie et le mont Kalamo. Son port, ouvert du côté N.-O., est très-vaste et très-sûr : « L'ancienne ville de Mélos était située au fond du port à l'E., sur les hauteurs qui le dominent. Les restes d'antiquités qu'on y remarque sont, au S. de la ville actuelle, une enceinte de construction polygonale ; sur une petite montagne conique, les gradins d'un théâtre et quelques fragments de marbre ; près de là des tombeaux creusés dans le roc, et, tout à fait au bord de la mer, quelques vestiges du port antique. » C'est près de l'amphithéâtre qu'un paysan trouva la statue connue sous le nom de *Vénus de Milo*, aujourd'hui au musée du Louvre. Cette précieuse statue, séparée en plusieurs morceaux, était ensevelie au milieu de décombres informes. C'est à M. de Marcellus que revient le mérite d'en avoir fait l'acquisition et de l'avoir transportée en France après mille vicissitudes.

L'île de Milo, fertile et florissante au milieu du siècle dernier, a été désolée et ruinée par des phénomènes volcaniques et des émanations délétères, qui ont dispersé sa population.

Son histoire offre cette particularité qu'elle avait été colonisée par les Doriens, et non par les Ioniens ; aussi fut-elle l'alliée fidèle de Sparte, jusqu'au jour où les Athéniens s'en emparèrent et massacrèrent ses habitants (416 av. J.-C.). En 1677 un nommé Jean Capsi s'y rendit pendant trois ans indépendant des Turcs, mais il fut pris et mis à mort.

Autour de Milo se groupent plusieurs îlots également volcaniques, dont les plus considérables sont à l'O., *Antimilo* ou *Érimo-Milo*, et à l'E. *Poliægos (Polino)*.

VIII.—**Délos** et **Rhénée**, la petite et la grande Délos, que les Grecs modernes appellent toutes deux *Dili*, ne sont plus que deux îlots tout à fait abandonnés. M. Ch. Benoît, membre de l'école d'Athènes, a donné une description remarquable des ruines que présentent ces deux îles, (V. *Fragment d'un voyage dans l'Archipel grec*, *Archives des Missions scientifiques et littéraires*, t. II.) La *Petite Délos* était l'île sacrée d'Apollon, celle que, selon la fable, Neptune avait fait sortir des eaux pour servir d'asile à Latone, et qui, après avoir longtemps flotté sur la mer, s'était enfin fixée au centre de l'Archipel. Le temple de Délos était, dès les temps les plus anciens, un des lieux de pèlerinage les plus fréquentés de la Grèce. Les Perses le respectèrent. Après les guerres médiques, les Athéniens en firent le centre de leur confédération maritime ; c'est là que fut déposé le trésor des contributions de la Grèce, jusqu'au jour où Périclès osa le transporter dans le Parthénon, sous prétexte de le mettre en sûreté. Ravagée par Mithridate, dans sa guerre contre les Romains, Délos ne se releva jamais de sa ruine. Tout y porte l'empreinte de la dévastation

la plus ancienne : il y a plus de mille ans que les gens de Mykonos, de Syros et de Tinos viennent y chercher des matériaux pour bâtir. Les marbres et les statues ont été calcinés pour faire de la chaux. La curiosité des amateurs d'antiquités ne leur a pas été moins funeste. « Le *temple d'Apollon* s'élevait aux bords du canal qui sépare Délos de Rhénée, vis-à-vis de l'écueil qu'on appelle aujourd'hui la grande Rhematia, et qui était autrefois consacré à Hécate. Les fragments du marbre le plus blanc de Paros, dont le sol est au loin couvert, indiquent encore quelles furent les proportions de cet édifice immense, construit à la même époque que les grands temples de l'Acropole d'Athènes : quelques chapiteaux doriques mutilés, des tronçons de colonne de plus d'un mètre de diamètre, permettent même de le restaurer en partie. Avec les débris de ce temple se confondent presque les ruines de l'immense *portique*, que Philippe III, de Macédoine, avait consacré à Apollon, et qui s'étendait du côté du S. le long du rivage sur un espace de 150 pas environ.» On remarque un fragment énorme de la statue colossale d'Apollon, consacrée par les Naxiens. C'est un torse qui mesure 2 mèt. 20 d'une épaule à l'autre. Un gros bloc carré, qui paraît bien avoir appartenu au piédestal de ce colosse, porte encore l'inscription ΝΑΞΙΟΙ ΑΠΟΛΛΩΝΙ. «Quand on quitte ce lieu des sanctuaires pour remonter le canal vers le N., on marche au milieu des ruines de la ville même de Délos, ville jadis magnifique (à en juger encore par ses débris), qui, descendant des pentes du mont Cynthos, s'étendait le long de la plage septentrionale. » On y voit des aires de maisons, des tronçons de colonnes encore debout, des citernes recouvertes d'une voûte. On ne retrouve plus le ruisseau de l'*Inopos*, dont Strabon faisait une vraie rivière, à moins qu'il ne faille le reconnaître dans la source profonde qui jaillit à la pointe N.-E. de l'île. Sur la côte nord on remarquera aussi les restes d'un amphithéâtre ovale, d'une courbe irrégulière, entouré d'un petit mur d'un mètre environ de hauteur. D'après M. Benoît, cet amphithéâtre aurait été construit dans l'antiquité sur le bassin desséché de ce petit lac circulaire. au bord duquel, selon la fable, Latone avait mis ses deux enfants au monde. Sur la côte orientale qui regarde Mykonos, on trouve les restes d'un gymnase complet avec son stade et son portique ; les débris de cet édifice sont d'une époque de décadence; on l'attribue au roi Mithridate Évergète, père du grand Mithridate.

Le mont *Cynthos*, dont la hauteur est d'environ 150 mèt., se dresse presque au centre de l'île. Dans ses flancs, vis-à-vis de Rhénée et un peu vers le S.-O., était creusé le *Théâtre*, qui ressemble maintenant à une vieille carrière abandonnée. Au pied de la colline, au S., s'étendent de vastes carrières, et, du côté du N.-O., s'élève encore une *porte de pierre*, où Leake veut voir l'entrée d'un trésor, et M. Benoît, celle d'un *Adyton*. Enfin, au sommet de la colline, on trouve les débris d'un temple d'ordre ionique, mêlés à ceux d'un château du moyen âge. De cette plate-forme, on découvre une vue superbe sur les Cyclades.

Rhénée, ou la Grande Délos, séparée de la Petite Délos par un canal d'un demi-mille de large, était devenue, dans l'antiquité, la nécropole de l'île sacrée. On y remarquera une longue suite de chambres souterraines, et un assez grand nombre de pierres tumulaires. Toutes les sépultures ont été violées.

IX. **Mykonos**, au N.-E. de Délos, dont elle est séparée par un canal de 4 à 5 kil. de largeur, a 58 kil. de tour. Les deux montagnes les plus considérables, nommées toutes deux Saint-Élie, sont.

peu élevées. L'île est aride et manque de bois et d'eau, mais elle produit pourtant de l'orge, des fruits et nourrit beaucoup de gibier. La ville, située du côté de l'O., compte env. 3000 hab. Son port est très-ouvert, mais présente un excellent mouillage. L'île a encore deux petites criques : le port Panormo, sur la côte N., et le port Hagia-Anna, sur la côte S.-E. Elle est couverte d'églises grecques et de monastères, mais on n'y trouve aucun reste d'antiquités.

Mykonos a pris une part glorieuse à la guerre de l'Indépendance et donné asile en 1824 à une partie des habitants de Psara.

X. **Naxos**, aujourd'hui **Naxia**, située à 7 ou 8 lieues au S. de Délos et de Mykonos, est la plus grande des Cyclades, car elle mesure 29 kil. de longueur sur 19 de largeur. C'est une des îles les plus fertiles de l'Archipel; les céréales, les arbres à fruits et la vigne y viennent bien. Son commerce consiste en émeri, coton, soie, vins, huiles, bestiaux, poissons, etc.; mais elle n'a qu'un port médiocre, celui des Salines. La population s'élève au plus à 12 000 hab. appartenant presque tous à l'Église grecque. La capitale occupe l'emplacement de l'ancienne ville sur la côte N.-O. ; vue de la mer, elle offre un aspect assez riant. Au milieu de la ville se trouve une tour carrée, seul reste du palais des anciens ducs, qui fut détruit par Barberousse. On remarque encore les restes d'une chaussée qui allait rejoindre le petit écueil de Palati, séparé de l'île par un canal d'env. 50 mèt. de large. Cet écueil porte les débris d'un temple de Bacchus. Il reste une belle porte de marbre d'une construction fort ancienne. Le peu d'antiquités qu'on a trouvées dans l'île se rapportent à la même divinité. Des deux montagnes les plus hautes de l'île, l'une porte le nom de Coroni, de la nymphe Coronis, nourrice de Bacchus; l'autre le nom de Zia, de Jupiter auquel elle était consacrée. Une fontaine voisine de la ville porte le nom d'Ariadne.

Naxos paraît avoir été colonisée d'abord par des Thraces et surtout par des Crétois. C'est là que Thésée abandonna Ariadne, qui fut consolée par Bacchus. Une expédition des Perses contre Naxos, en 504, précéda la révolte de l'Ionie, et les guerres médiques auxquelles Naxos prit une part glorieuse. Soumise ensuite aux Athéniens, aux Romains, aux Byzantins, cette île devint, en 1207 après J.-C., la capitale du *duché de l'Archipel*.

Naxos est entourée, surtout au S.-E., d'un grand nombre d'îlots connus sous le nom général d'îles *Kouphonisia*.

XI. **Paros**, située à l'O. de Naxos, dont elle est séparée par un canal de 11 à 12 kil. de large, a env. 58 kil. de circonférence. Elle fut d'abord colonisée par des Crétois et porta le nom de Minoa. Plus tard, un Arcadien, nommé Paros, lui donna son nom. Au VIII[e] siècle av. J.-C., Paros était assez puissante pour envoyer une colonie dans l'île de Thasos. Au temps des guerres médiques, elle combattit avec les Perses; Miltiade, qui vint pour la châtier quand il eut battu les Perses à Marathon, échoua dans son entreprise. Mais Thémistocle la soumit après la bataille de Salamine. A la suite de la chute d'Athènes, elle fonda une colonie dans l'île de Pharos, dans l'Adriatique. Elle a beaucoup souffert de l'occupation des Russes pendant la guerre de 1770; mais elle a pris sa part à l'insurrection de 1821. Paros a donné le jour au poëte satirique Archiloque, au poëte élégiaque Événus, aux sculpteurs Scopas et Agoracrite, élèves de Phidias, aux peintres Arcésilas et Nicanor, contemporains de Polygnote.

L'île de Paros est fertile et bien cultivée; elle possède plusieurs ports excellents: Parikia (Παροικία), capitale actuelle, bâtie à l'O. sur

l'emplacement de l'antique Paros; Naousa, sur la côte N.; Drio, sur la côte O.; Sainte-Marie est le meilleur port de l'île. La population de l'île ne dépasse pas 6000 âmes.

Paros ne contient pas d'antiquités remarquables. L'église de la Panagia-des-Cent-Portes, à Parikia, a été, dit-on, bâtie par l'impératrice Hélène; mentionnons encore les ruines du château et celles d'une église nommée la Panagia-tou-Stavrou. Ce qu'on visitera avec le plus d'intérêt, ce sont les carrières de marbre qui ont donné à l'île une si grande célébrité. Les premières, qui fournissaient du marbre à l'architecture, sont situées sur le mont Marpèse, au S. de la ville de Naousa et seulement à 30 m. au N. de Parikia. Elles étaient exploitées à ciel ouvert. A une demi-heure plus loin se trouvent les carrières qui fournissaient le marbre statuaire. Les trois plus précieuses sont à 10 m. au N. du monastère de Saint-Mynas, dans une gorge profonde, parcourue en hiver par un torrent furieux. Deux de ces carrières sont percées dans le mamelon qui porte un moulin, la troisième s'ouvre de l'autre côté du torrent. C'est celle qui produit le marbre le plus blanc et du grain le plus fin. On y voit une galerie antique, dont l'exploitation a été à peine commencée : on y a trouvé beaucoup de lampes de mineurs, et on y lit plusieurs inscriptions du temps des Romains.

C'est à Paros qu'ont été découverts, en 1627, les célèbres *marbres d'Arundel* ou *d'Oxford*, ou *Chronique de Paros*, dont les inscriptions donnent la chronologie grecque depuis Cécrops jusqu'au temps d'Alexandre.

XII. **Antiparos**, ou **Oliandros**. Cette île, dédaignée des anciens, doit uniquement sa célébrité à la magnifique grotte à stalactites qu'on y a découverte dans les temps modernes, et qui a été visitée, en 1673, par M. de Nointel, ambassadeur de Louis XIV, par Tournefort et par Choiseul-Gouffier. L'entrée de la grotte est à 6 kil. du village, à env. 2 kil. S. de la mer, en vue des îles de Ios, de Sikino et de Policandro. Il faut pour la visiter se munir de cordes et de torches. Après une descente qui offre bien quelques pas difficiles, mais pas un seul danger réel, on entre dans la salle qui termine ce souterrain. On a singulièrement exagéré les beautés comme les dangers de cette grotte. Toutefois, les stalactites sont extrêmement remarquables par leurs formes fantastiques, leur blancheur et quelquefois leur transparence. De belles stalagmites couvrent le sol et vont souvent rejoindre les stalactites. On admire surtout une grande stalagmite haute de 8 mèt. et dont la base a env. 7 mèt. de diamètre; on l'a surnommée l'*Autel*, parce que M. de Nointel y fit célébrer la messe. Cette salle est à environ 80 mèt. de profondeur perpendiculaire, mais on dit qu'elle n'est pas encore l'extrémité de ce vaste souterrain.

La grotte d'Antiparos appartient aujourd'hui à notre compatriote M. Piscatory; elle lui a été donnée pendant le temps de sa mission en Grèce.

XIII. — **Ios** ou **Nio** possède un assez beau port sur la côte S.-O. Le bourg, qui occupe probablement l'emplacement de l'ancienne ville, présente un aspect assez agréable.

Ios passe pour avoir servi de sépulture à Homère. En 1773 un officier hollandais au service des Russes, le comte Pusch van Krienen, prétendit avoir retrouvé son tombeau.

XIV.—**Sikino** n'a rien à montrer que les restes d'un temple d'Apollon, placé au bord de la mer.

Pholégandros ou **Polycandro** n'a absolument rien d'intéressant.

XV.—**Santorin** ou **Thira** (*Θήρα* et quelquefois *Φήρα*, avec l'altération éolienne). Cette île volcani-

que, la plus méridionale des Cyclades, fut originairement peuplée par des Phéniciens, et nommée par eux la Belle (Καλλίστη) ou la Ronde (Στρογγύλη). Plus tard, elle reçut une colonie dorienne, sous la conduite de Théras. En 631 avant J.-C. elle était assez florissante pour fonder la ville de Cyrène en Libye. Elle ne résista pas aux Perses, et fut l'alliée fidèle de Sparte. Au IIIe siècle après J.-C., elle prit le nom de Sainte-Irène, dont est dérivé le nom de Santorin.

Santorin est surtout intéressante par les révolutions géologiques dont elle a été le théâtre. Il est impossible de ne pas y reconnaître un immense cratère dont la mer a envahi le centre. Cette île figure, en effet, une vaste demi-lune, dont les falaises abruptes et sombres rappellent l'aspect de la *Somma* du Vésuve. Les îlots de Thérasia et d'Aspro-Nisi, qui complètent le circuit, se trouvaient autrefois unis à l'île principale, comme nous l'indique son ancien nom de Strongyle, et comme le démontre surtout la concordance des couches horizontales de diverses couleurs, qui se correspondent à une même hauteur et dans un ordre semblable. Pline rapporte que la séparation de Thérasia et de Théra ou Santorin eut lieu l'an 236 avant J.-C., à la suite d'un violent tremblement de terre. Ce fut alors sans doute que la partie centrale de l'île s'abîma sous la mer, par un de ces effondrements subits, qui ne sont pas rares dans l'histoire des volcans. Plus tard, et à des époques successives, apparurent au milieu du golfe de nouveaux cônes volcaniques qui ont formé les îlots que l'on voit aujourd'hui. On sait d'après Strabon que l'an 197 avant J.-C. donna naissance à l'île de Hiéra, appelée aussi *Palæa-Kaïmeni* (Παλαιὰ καυμένη ou καιομένη, l'ancienne île brûlée). L'an 46 après J.-C. apparut une nouvelle île trachytique, la *Micra-Kaïmeni*. En 726 et en 1457, Palæa-Kaïmeni s'agrandit; en 1570 un abaissement subit du S. de l'île submergea les ruines d'Éleusis; en 1573, une courte éruption agrandit le cône S. de la Micra-Kaïmeni. Les deux éruptions les plus formidables dans les temps modernes furent celles de 1650 et de 1707. La première se manifesta à 5 kil. en dehors du golfe ; elle ne donna naissance à aucune île, mais elle éleva considérablement le niveau de la mer. Cette éruption dura trois mois, et les flots qu'elle souleva allèrent porter leurs ravages jusqu'à Ios et à Sikino. En 1707 un nouveau cratère s'ouvrit entre Palæa et Micra-Kaïmeni, vomit pendant plus d'un an de la lave, des cendres, des flammes et de la fumée, et donna naissance à deux îlots, l'un formé de ponce blanche, l'autre de trachyte noir, qui de 1711 à 1712, furent réunis en un cône de 100 mèt. de hauteur au-dessus du niveau de la mer : c'est la nouvelle ou la grande *Kaïmeni* (*Néa* ou *Mégali-Kaïmeni*). On remarqua après l'éruption que l'île entière de Santorin s'était affaisée ; c'est à cette époque que Milo commença à être désolée par les vapeurs délétères dont nous avons parlé. Enfin, de nos jours, on a constaté dans le golfe un plateau trachytique qui monte d'année en année : le fond n'était plus qu'à 8 mèt. de profondeur en 1830, et qu'à 5 mèt. en 1834. Depuis ce temps le soulèvement semble s'être ralenti. « On remarque aussi au S.-E. de la Mégali-Kaïmeni une grande tache jaunâtre à la surface de la mer : c'est une source ferrugineuse très-puissante. » Ses eaux très-acides ont la propriété de nettoyer en peu de temps le doublage des navires qui viennent mouiller dans le voisinage. Lorsque cette source cesse de donner, les insulaires s'attendent à un tremblement de terre. Pour ce qui concerne la structure géologique de l'île, et le mode probable dont s'est opéré l'effondrement du centre du cratère, nous

renverrons aux ouvrages spéciaux (Lyell, *Principes de géologie*, t. III, p. 250. —Virlet, *Bulletin de la soc. géol. de France*, t. III, p. 103.)

« La capitale actuelle, nommée *Thira*, dit M. Benoît (mémoire cité), est située au centre intérieur du croissant, au bord de la falaise. De petites maisons blanches et bâties en dômes ou terrasses semblent se soutenir en étage les unes sur les autres, et courent le long de la crête avec une effroyable hardiesse.... Les bâtiments ne peuvent mouiller auprès de cette falaise, car au pied du roc où l'on débarque commence une mer sans fond. On n'y arrive qu'en canot. Au bas de ce mur de rocher, on ne trouve qu'un quai étroit de béton et quelques huttes voûtées qui s'enfoncent sous les excavations de la montagne. Une rampe étroite monte en zigzag jusqu'à la ville. » La surface riante de l'île présente un contraste extraordinaire avec le sombre golfe de Santorin. Des champs de vigne s'étendent en pente douce sur un espace de plusieurs kilomètres jusqu'à l'autre rivage. Du mont Saint-Élie, qui s'élève au S. de l'île, à environ 700 mèt. de hauteur, on jouit d'une vue magnifique. Les ruines de l'antique Théra se trouvent sur le Mésa-Vouno, au S. de l'île; mais presque toutes les sculptures précieuses ont été enlevées au siècle dernier, notamment par les Russes en 1770. La nécropole de Théra présente de beaux tombeaux creusés dans le roc. Les anciennes villes d'Œa et d'Éleusis ont été submergées par la mer. On trouve encore dans la plaine de Périssa et sur le cap Couloumbo les ruines de trois villes antiques.

L'île de Santorin a environ 58 kilom. de circonférence. Son sol, entièrement volcanique, est d'une grande fertilité. La vigne y réussit admirablement, mais elle a exclu presque entièrement toute autre culture. Il faut tout faire venir des îles voisines, même l'eau potable.

La population de Santorin s'élève à 13 000 habitants, sur lesquels on ne compte que 683 catholiques. La nouvelle cathédrale latine date de 1825. On visitera avec intérêt l'école des missionnaires lazaristes et celle des sœurs de la charité, établies en 1841; l'une et l'autre rendent de grands services en donnant l'instruction sans distinction de communion, exemple de tolérance qu'on voudrait voir plus généralement suivi.

XVI. —**Anapoli, Amorgos** et **Astypalée** *(Stampalia)* les dernières îles des Cyclades, au S.-E., ne présentent rien d'intéressant. Les deux premières sont fort pauvres. La troisième, plus fertile, appartient à la Turquie. C'est près de cette île qu'en 1828 périt l'héroïque Bisson, qui aima mieux faire sauter son bâtiment que de se rendre aux pirates, dont le nombre allait l'accabler.

Section III. La Crète ou Candie.

I. Situation, configuration, etc.

L'île de **Crète**, appelée par les Vénitiens Candie, par les Grecs modernes *Criti*, et par les Turcs *Gérid*, est la plus grande des îles de l'Archipel. Elle est située par 34° à 35° de latitude N. et 21° à 24° de longitude E. Sa longueur est d'environ 140 kilom. du cap Buso (Corycos) à l'O., jusqu'au cap Sidéro à l'E. Sa plus grande largeur du promontoire Dium (capo Sassoso) au promontoire Métallum (punta Matala) n'est que de 40 kilom., et sa largeur la plus faible, entre Istrona et Girapetra, de 10 kilom. seulement. « Elle est baignée au S. par la mer de Libye, au N. par la mer de Crète (aujourd'hui canal de Cérigo et mer de Candie) qui la sépare de Cérigo et des Cyclades, et la mer Carpathienne, qui la sépare des îles de Casos (Cazo) et de Scarpan-

to. Située presque à égale distance de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique, la Crète était comme le point de contact de ces trois continents, et le centre de l'ancien monde. (L. Lacroix).» On la rattache cependant à l'Europe. Nous la décrivons ici avec les îles de la Grèce, bien qu'elle appartienne de fait à la Turquie.

Cette île présente un contour fort irrégulier, surtout la côte N. creusée de golfes profonds, dont les principaux sont, de l'E. à l'O., ceux de Kisamos, de la Canée, de la Sude, de l'Armyro, de Miradel et de Sitia, et hérissée d'un grand nombre de promontoires,de caps, dont les principaux sont les caps Buso (Corycos), Spada, Méléca ou Akrotiri, Drapano, Rétimo, Sassoso (Dium), Saint-Zuane et Sidéro. La côte S. ne présente qu'un golfe profond, celui de Messara; et trois caps principaux, les caps Crio, Matala (Metallum) et Langada. — La Crète est traversée de l'O. à l'E. par une haute chaîne de montagnes, composée de trois groupes distincts qui ont formé de tout temps les grandes divisions naturelles ou politiques de l'île: ce sont, à l'O., les Monts-Blancs (Leuka, aujourd'hui Asprovouna. ou monts Sphakiottiki), au centre le mont Ida, énorme massif qui s'élève à 2338 mèt. au-dessus du niveau de la mer, enfin à l'E. le mont Dicté (aujourd'hui Lassiti ou Citiia), le moins élevé des trois. —La Crète n'est arrosée par aucun aucun fleuve important.

II. Histoire.

Les habitants primitifs de la Crète, les Étéoorètes et les Cydoniens, qui se disaient autochthones, reçurent successivement des colonies de Pélasges, d'Hellènes, de Doriens, de Phrygiens et de Phéniciens. Les Phrygiens, sous le nom de Dactyles-Idéens et de Curètes, apportèrent dans l'île les arts et les idées religieuses de l'Asie Mineure. A l'arrivée des Phéniciens se rattachent le mythe de l'enlèvement d'Europe et celui de l'Hercule Tyrien délivrant l'île de ses animaux nuisibles et la prenant pour point de départ de son expédition en Libye et en Ibérie. L'histoire de la Crète avant Minos se confond avec la fable; les noms de ses premiers rois et reines: Jupiter, Saturne, Ammon, Rhéa, Bacchus, sont ceux des plus grands dieux de la mythologie grecque, et il est fort difficile de mettre d'accord les traditions confuses et contradictoires qui s'y rapportent. Europe donne naissance à Minos, Rhadamante et Sarpédon. L'existence même de deux rois du nom de Minos est très-douteuse et semble une invention des généalogistes grecs.—« Qu'il y ait eu un ou deux Minos, une chose est hors de doute, c'est que, dans les deux siècles qui précédèrent la guerre de Troie (1400-1200), ce nom domine toute l'histoire de la Crète et se trouve souvent mêlé à celle de la Grèce elle-même... Comme la période à laquelle il appartient est la seule époque glorieuse de l'histoire des Crétois, on a rapporté à son règne tout ce que ce peuple a fait de grand pendant ces deux siècles. (L. Lacroix.) »

Jamais la Crète n'approcha autant de l'unité. Minos régna sur le centre de l'île, la région de l'Ida et du Dicté, et Cnossos fut sa capitale; mais la région O. de l'île (Cydonia) paraît lui être restée étrangère. Minos, auquel on attribue la plus ancienne des législations grecques, développa surtout la puissance maritime de la Crète, devint le maître de l'Archipel, réprima les pirates cariens et léléges, dont il se fit des auxiliaires dociles, fonda des colonies sur la côte d'Asie, dans les Cyclades et jusqu'en Sicile, où il périt dans une expédition contre Agrigente. Au règne de Minos se rattache l'histoire de Dédale, la personnification de l'art grec primitif, et la légende de Pasiphaé et du Minotaure, d'Ariane et de Thésée, etc.

Après ce règne glorieux, la Crète commence à décliner. Ses princes, Idoménée et Mérion, prennent part à la guerre de Troie; à cette époque, les Crétois fondent les colonies de Salente, Lapiæ, etc., en Italie, et de Vienne, en Gaule.— En 1049, les Doriens envahissent la Crète et en font une île entièrement grecque. Mais, morcelée en une quantité de petits États, elle ne prend part ni aux guerres médiques ni à la guerre du Péloponèse; elle se contente de fournir des mercenaires à ceux qui les payent le plus cher, et ses archers acquièrent une grande renommée en ce genre. D'autre part, les discordes intestines et les guerres civiles font échouer toutes les tentatives d'unité qui avaient essayé de se produire sous le nom de *syncrétisme*. La Crète, divisée, offrit aux Romains une proie facile. Les mercenaires qu'elle avait fournis à Persée (170), les excès de ses pirates, enfin son alliance avec Mithridate et Sertorius fournirent le prétexte. En 77, le préteur Marcus Antonius, père du triumvir, conduisit une flotte contre la Crète, mais il se laissa battre. Q. Cæcilius Métellus fut envoyé en 69 avec une nouvelle expédition, battit les Crétois près de Cydonie, et, par la soumission de l'île entière (66 av. J. C.), mérita le nom de *Creticus*.

Sous la domination romaine, aucun événement important ne se passa en Crète. Le christianisme y pénètre de bonne heure; saint Paul, se rendant à Rome, aborde en Crète et y laisse son disciple Titus. Sous Décius ou Dioclétien, l'évêque Cyrille est mis à mort. La Crète est rattachée à l'empire d'Orient. De 673 à 715, elle commence à être envahie par les Sarrasins : elle est entièrement conquise par Abouhafs-Omar en 825, et, pendant 135 ans, reste aux mains des musulmans, malgré les tentatives de l'empereur Michel II, de l'impératrice Théodora et de Constantin VII pour la reconquérir. Les Sarrasins fondent Kandak (Candie) et poussent leurs incursions dans l'Archipel, dans la Thrace et jusque devant Constantinople. Sous le règne de Romain II, le général Nicéphore Phocas, depuis empereur, conduit en Crète une expédition victorieuse, s'empare de Candie après un siége de dix mois, et bientôt de tout le reste de l'île (961).

A l'époque de la quatrième croisade, la Crète est donnée à Boniface, marquis de Montferrat, qui l'échange en 1204 avec les Vénitiens. A peine maîtres de l'île, ceux-ci sont obligés de la défendre contre les Génois et Marc Sanudo, duc de Naxos, et, pour s'en assurer la possession, ils y envoient une colonie de 540 familles vénitiennes. Candie devient une des possessions les plus importantes de Venise. En 1645, elle est attaquée par les Turcs, qui s'emparent de la Canée, après un siége de cinquante-sept jours. La guerre continue les années suivantes, et les Vénitiens essayent d'y faire diversion par des tentatives hardies sur les côtes d'Asie, et jusque dans les Dardanelles. De 1648 à 1669, a lieu le fameux siége de Candie (*V.* p. 272), à la suite duquel les Vénitiens conservent quelque temps les trois ports des Grabuses, de la Sude et de Spina-Longa, qu'ils perdent successivement à la fin du XVIIe et au commencement du XVIIIe siècle. Aucun événement important ne signale la domination turque : le joug le plus rigoureux pèse sur les chrétiens; un grand nombre sont obligés d'embrasser l'islamisme. Les montagnards sphakiotes conservent seuls un reste d'indépendance ; aussi se soulèvent-ils les premiers en 1821, et bientôt les musulmans, menacés, se voient enfermés dans les villes. Kourmoulis et Mélidone sont les héros de cette lutte : mais bientôt la discorde se met parmi les Grecs, et l'arrivée des Égyptiens (1823) rend l'avantage aux musulmans. Ismaël Gibraltar, général de Méhémet-Ali, soumet l'île entière

en 1824. Le sultan la céda au pacha d'Égypte, et les conférences européennes confirmèrent cet accord (1832). La révolte de 1833 fut réprimée avec une sévérité extrême par le gouverneur Moustapha-Pacha, qui, d'ailleurs, introduisit dans l'île une partie des améliorations matérielles que Méhémet-Ali avait fait prévaloir en Égypte. En 1840, la Crète fut rendue à l'autorité du sultan. Le mouvement séditieux de 1841 échoua comme les précédents. Enfin, en 1858, la Crète a été le siége de nouvelles luttes entre les Grecs et les musulmans.

III. Administration, statistique.

La Crète est aujourd'hui gouvernée par un pacha et divisée en trois provinces, dont la Canée, Rétimo et Candie sont les chefs-lieux : ces provinces sont elles-mêmes subdivisées en vingt districts. Le revenu annuel de l'île est évalué à env. 2 000 000 de francs; les rayas payent la capitation et différents impôts directs et indirects. La population s'élève à env. 2 000 000 d'hab., dont un quart au plus sont musulmans. On trouve quelques juifs et quelques catholiques romains dans les villes, mais la majorité appartient à l'Église grecque. L'île forme huit évêchés, avec un métropolitain résidant à Candie et relevant du patriarche de Constantinople. Elle contient trente monastères. La garnison est d'env. 4500 hommes, arabes et albanais. L'agriculture est encore peu avancée en Crète : les paysans sont en général propriétaires du sol qu'ils cultivent; sinon ils prennent à ferme les propriétés des agas. Les Sphakiotes sont une population de bergers et de pêcheurs. Les produits principaux de l'île sont l'huile d'olive, les vins, le savon, les fruits de diverses espèces, les fromages de sphakia, le miel, etc.

En Crète comme en Grèce, on ne peut voyager qu'à cheval et à dos de mulet. Les meilleures occasions se trouvent à la Canée.

IV. La Canée.

La Canée (en italien *Canea*, en grec τὰ Χάνια, en turc *Hania*) paraît occuper à peu près l'emplacement de l'antique Cydonia. La ville moderne, fondée par les Vénitiens en 1252, est aujourd'hui le port principal de l'île de Crète, la capitale commerciale et la résidence des consuls étrangers. Elle occupe, sur la côte N., le fond d'une baie profonde, comprise entre les promontoires Rhodopou et Akrotiri. Sa population est d'env. 8000 hab., dont 5000 musulmans et 1000 étrangers, surtout Grecs et Ioniens. La ville et le port se trouvent compris dans une enceinte quadrangulaire et bastionnée, dont la construction remonte à l'époque de la domination des Vénitiens. Le port est fermé par un môle d'env. 400 mèt. de long, sur l'extrémité duquel s'élève un fanal. En face du fanal, à l'angle N.-O. de l'enceinte, un château commande l'entrée du port; enfin, au fond du port, et sur un promontoire en saillie, règne une espèce de citadelle, qui contenait autrefois l'arsenal, les bassins, etc. On voit sur le port les voûtes qui abritaient les galères vénitiennes; des armoiries sont sculptées sur les portes des principales maisons; le lion de Saint-Marc décore les murailles de l'hôpital militaire. Beaucoup d'églises grecques et latines ont été converties en mosquées. La chapelle de Saint-Roch porte encore la date de sa fondation (1630). La Canée présente un assez bel aspect, vue de la mer. Autour de la ville s'étend une riche plaine, dominée au S. par les derniers contre-forts des monts Sphakiotiki ou montagnes Blanches, dont les sommets restent couverts de neige une partie de l'année.

On peut faire autour de la Canée plusieurs excursions intéressan-

tes : 1° au v. de *Marnies* (à 5 kil. au S.) et au *couvent de Saint-Éleuthérios*, où l'on verra quelques peintures byzantines et un crucifix de fer avec un christ en haut relief; 2° à la presqu'île d'*Akrotiri*, au N.-E.; cette excursion demande une grande journée. On devra emporter des provisions. La route passe par (30 m.) le v. pittoresque de *Kalépa*, d'où l'on découvre une vue fort étendue; puis, par les couvents de la Sainte-Trinité (2 h.) et de Saint-Jean (1 h.), et la grotte de l'Ours (30 m.), on atteint le monastère *Katholico* (30 m.), situé dans un lieu sauvage entièrement isolé du monde. On y voit une belle grotte à stalactites, où l'on descend par un escalier de 140 marches. A l'entrée de la grotte, une petite église et des cellules de cénobites ont été creusées dans le rocher.

V. Excursions dans l'île de Crète.[1]

ROUTE 56.

DE LA CANÉE A RÉTIMO ET A CANDIE.

(3 à 4 j. — On couche au khani de Babali, à Rétimo et à Axos.)

Sortant de la Canée du côté du S., la route incline bientôt à l'E., traverse la plaine et atteint (1 h.) les bords du golfe de la Sude, près des vastes salines et des ruines nommées Palæokastron (Minoa?). On côtoie d'abord le rivage, au milieu de terrains marécageux, sur les restes d'une vieille chaussée vénitienne; au milieu du golfe s'élève la forteresse de **La Sude**, construite au XVIe siècle par les Vénitiens, sur un rocher qui servait depuis longtemps de repaire aux pirates. On s'éloigne ensuite de la mer (1 h.) pour franchir une chaîne de collines et descendre (1 h.) dans la plaine d'Ampicorna ou Apokórona, qui s'étend au N.-E. jusqu'au cap Drépanum, et au S. jusqu'au pied du chaînon E. des montagnes Blanches. A gauche se trouvent (15 m.) deux tombeaux, et à droite (15 m.) des ruines nommées Palæokastron, au milieu desquelles s'élève un petit couvent, et qui répondent, selon MM. Dumas, Gauthier et Lapie, à l'antique Hippocoronium, et, selon M. Pashley à la ville d'**Aptera**, célèbre par la victoire poétique des Muses sur les sirènes. Ces ruines comprennent une enceinte fort ancienne, les restes de plusieurs grands édifices, avec des fragments de colonnes au S., au S.-O., et à l'E. du couvent, et ceux d'un théâtre en maçonnerie. L'enceinte présente, vers le N.-E., des murailles polygonales aussi massives que celles de Tirynthe.

La route traverse la plaine dans la direction du S., dépasse la fontaine des *Eaux blanches* (1 h. 15), le khani de *Babali*, franchit le *Pont hellénique* jeté sur la rivière Armyro, dont elle longe ensuite la rive droite jusqu'au fort du même nom (1 h. 15), qui a été détruit par les Grecs au commencement de la guerre de l'Indépendance. Près de cet endroit devait se trouver l'antique Amphimalla. D'Armyro, on se rend en 2 h. 30 à Rétimo (8 h. 30 de la Canée), en suivant toujours le rivage.

Un chemin plus long (7 h. d'Armyro), mais plus intéressant, conduit, par le v. de Mourni (45 m.), le petit lac de *Kourna* et les v. de (1 h.) Dramia (Hydramon?) et d'Épiskopi, à *Polis* ou *Gaïdouropolis* (l'antique Lappa?), près de laquelle on remarque les restes de plusieurs grands édifices qui paraissent de l'époque romaine, une grande citerne antique et quelques ruines vénitiennes. De Polis, il faut 2 h. pour gagner Hagios-Constantinos. La route dépasse ensuite (20 m.) le v. de *Roustika* et le couvent du Prophète-Élie, franchit un petit ruisseau qui coule dans un frais vallon et traverse une grande plaine. Au delà du v. de *Priné* (1 h. 30) et d'*Alitsopoulo*, on rencontre un pont romain composé de deux rangs d'arcades su-

perposées, puis on atteint (1 h. 15) **Rétimo**, l'antique **Rhithymna.** C'est maintenant la troisième ville de l'île et la résidence d'un pacha. Sa population, qui se monte à 3 000 âmes, compte à peine quatre-vingts familles chrétiennes. La ville offre un aspect entièrement turc. Ses bazars et ses rues sont mieux tenus que ceux de la Canée. La citadelle, à l'O. du port, tombe en ruines. Le port est ensablé.

De Rétimo on se rend—par (45 m.) Pigi (les sources), et par (1 h.) Bagalokhori—au petit couvent d'*Arsani* (30 m.), d'où l'on gagne par-dessus quelques hauteurs (2 h.) la plaine fertile de Mylopotamo, couverte de villages et de plantations d'oliviers, et au fond de laquelle se dresse la montagne conique de Mélidoni. Au delà du (30 m.) v. ruiné de *Pérama*, on quitte la route pour aller visiter à gauche, au-dessus du v. de Mélidoni, une vaste caverne à stalactites qui rivalise avec celle d'Antiparos. Cette caverne était dédiée dans l'antiquité à Hermès Talléen. Dans la guerre de l'Indépendance, 800 chrétiens, qui s'y étaient réfugiés, y furent enfumés et étouffés par les Turcs.

Cette excursion terminée, on rejoint la grande route, et, par (1 h.) le v. de *Daphnides*, (45 m.) le khani ruiné de *Papativrysi* et le v. de *Gharaso*, on monte à (1 h. 30) **Axos**, près duquel on remarque des tombeaux creusés dans le roc, une muraille de construction polygonale qui paraît être l'enceinte d'une acropole antique, les restes d'un château moyen âge et le couvent dévasté de Saint-Jean, dont les murs sont couverts de fresques grossières et dont le pavé présente des restes de mosaïque.

En quittant Axos, on traverse un torrent pour parcourir une région montagneuse. Au delà du hameau de *Gonies*, le chemin suit le cours d'une rivière et s'élève sur de hautes montagnes (3 h.), d'où l'on découvre tout à coup la plaine et la ville de Candie. Une descente ennuyeuse conduit à *Tylissos*, puis à la fontaine pittoresque de *Selvili* (1 h. 30), d'où l'on gagne à travers la plaine (1 h. 20)

Candie (en italien **Candia, en** arabe *Kandak*, en grec *Mégalo-Kastron*), située à l'embouchure du Géofiro, sur l'emplacement de l'antique Héracléion. Cette ville fut fondée au IXe siècle par les Sarrasins, qui en firent leur lieu de débarquement et leur base d'opérations pour la conquête de l'île. Elle fut prise en 961 par Nicéphore Phocas, et donnée plus tard aux Vénitiens. Elle est surtout célèbre par le siége qu'elle soutint contre les Turcs de 1648 à 1669. Le grand vizir Keuprulu vint l'attaquer à la tête de 70 000 hommes. Morosini, son héroïque défenseur, n'avait que 12 000 hommes avec quelques volontaires français, dont la valeur téméraire fut plus compromettante qu'utile. Du 22 mai au 18 novembre, il y eut vingt-deux assauts, dix-sept sorties, et de part et d'autre la mine joua six cent dix-huit fois. Au commencement de 1669, Louis XIV envoya 6 000 hommes sous la conduite du duc de Beaufort, qui perdit 500 hommes et périt lui-même dans une sortie imprudente ; le reste des auxiliaires se rembarqua à la suite de cet échec, et Morosini capitula le 29 septembre.

Candie est une ville entièrement turque par ses maisons, ses mosquées, ses minarets, ses bazars bien approvisionnés des produits brillants de l'Orient. Elle est entourée d'une enceinte bastionnée à peu près triangulaire ; les restes d'une ancienne enceinte séparent à l'intérieur la nouvelle ville de la vieille ville, qui est la plus rapprochée du port. Les fortifications datent des Vénitiens. Le port est protégé par deux môles, mais tellement ensablé qu'il ne peut plus recevoir que de petits navires. On voit encore les voûtes qui abritaient les galères vénitiennes. Près du vieux quartier juif est une fontaine vénitienne avec une inscrip-

tion latine en l'honneur de son fondateur. La vieille cathédrale latine, dédiée à saint Titus, est presque entièrement ruinée. L'église de Sainte-Catherine a été convertie en mosquée tout en conservant son nom (*Hagia-Katerina-Djami*). La population de Candie s'élève à env. 12 000 h., dont 10 000 musulmans.

Excursion aux ruines de Cnossos. —A 1 h. au S.-E. de Candie, au lieu nommé *Makritikhos*, se trouvent les ruines de **Cnossos**, l'antique capitale de la Crète, dont la fondation était attribuée à Minos. Le territoire de Cnossos était consacré à Jupiter : c'est là qu'il était né, qu'il avait épousé Junon; c'est là même qu'on montrait son tombeau (*V.* ci-dessous), car les Crétois, pour se mieux approprier le dieu, en faisaient un homme. C'était près de Cnossos que se plaçait aussi la légende du Labyrinthe construit par Dédale et du Minotaure. Cnossos, colonisée par les Doriens, devint avec Gortyne la ville principale de l'île. Elle reçut plus tard une colonie romaine et fut la résidence des gouverneurs de l'île.

Cnossos avait vu naître Chersiphron ou Ctésiphon et son fils Métagène, architectes; le philosophe Ænésidème et l'athlète Ergotèles, chanté par Pindare.

Les seuls vestiges d'antiquité qu'on peut voir à Cnossos sont des fragments de murailles massives en brique de l'époque romaine, qui semblent les restes du long mur (μακρὸν τεῖχος), d'où le nom moderne. Les cavernes naturelles et les grottes sépulcrales qu'on trouve aux environs, ont peut-être donné lieu à la légende du Labyrinthe (*V.* ci-dessous Gortyne).

Excursion au mont Iouktas (10 h. aller et retour).—On traverse dans la direction du S.-E. la plaine fertile de Candie. Après 1 h. 30 m. de marche, on commence à s'élever sur les pentes pierreuses du flanc E. du mont Iouktas, jusqu'au (2 h.) v. de Arkhanès, situé sur un coteau riant et entouré d'oliviers et de cyprès. D'*Arkhanès*, on monte en 1 h. au sommet du mont Iouktas, où se trouvent les fondations massives d'un bâtiment qui avait environ 25 mèt. de long. Dans cette enceinte, on remarque l'ouverture d'un souterrain, qui mesure à présent tout au plus 3 mèt. de diamètre, et où l'on ne peut se tenir debout. Ce souterrain semble être l'ancien *tombeau de Jupiter*, que montraient les Crétois (*V.* ci-dessus). A 100 pas vers l'E., sont des restes d'anciennes murailles. Du sommet du mont Iouktas la vue s'étend sur toute la plaine de Candie et sur la mer bien au delà de l'île de Standia.

Pour revenir à Candie, on monte au sortir d'Arkhanès pendant 40 m., puis on redescend par le versant S. du mont Iouktas, d'où le regard embrasse les montagnes élevées qui bornent à l'O. la plaine de Candie. Le v. de *Khani-Kastelli*, situé à 2 h. d'Arkhanès, doit son nom aux ruines d'une forteresse moyen âge, qui couronnent une colline rocheuse à double sommet; le sommet le plus élevé, nommé *Rhoka*, est entouré d'une enceinte intérieure; il répond probablement au *Castello Téménos* qui avait été fondé en 961 par Nicéphore Phocas, et qui servit plutôt de refuge à Marco Sanudo, duc de Naxos, révolté contre les Vénitiens.—De Khani-Kastelli, on revient à Candie en 3 h., en suivant le cours de la rivière *Géofiro* ou *Diofiro*.

ROUTE 57.

DE CANDIE A GORTYNE ET A RÉTIMO.

(19 h.—On couche à Hagioi Déka et au couvent d'Asomatos.)

La route sort de Candie du côté de l'O., se dirige d'abord au S., puis, franchissant à l'O. les rivières de Géofiro (25 m.) et de Gazi ou Iosir (30 m.), remonte le cours de cette dernière et débouche sur un

large plateau dominé à l'O. par les sommités de l'Ida, pour atteindre (1 h. 30) le v. de Hagia-Barbara, d'où l'on descend, en contournant un des derniers contre-forts du mont Ida, au v. de *Hagioi-Déka* (1 h. 30) situé près de l'emplacement de l'antique.

Gortyne (Γορτύν ou Γόρτυνα), appelée auparavant Larissa et Cremmia. Cette ville, d'origine pélasgique, devint bientôt, avec Cnossos, la ville la plus importante de la Crète; elle avait 50 stades de tour. Ptolémée Philopator l'entoura d'une nouvelle enceinte, qui ne fut pas terminée. Elle était située dans une plaine arrosée par le fleuve Léthé, et qui, selon la tradition mythologique, aurait été le théâtre des amours d'Europe et de Jupiter, à 90 stades (16 kilom.) de la mer de Libye, sur laquelle elle possédait deux ports : Metallum (Castra-Matala), qui regardait à l'O., et Lebena (Mitropoli), qui regardait au S. Ses ruines ont été décrites d'une manière assez confuse par Belon, Tournefort, Pocock, Savary; et, comme elles ont disparu, on n'a que des données incertaines sur la position précise de la ville.

A l'O. de Hagioi-Déka, et au-dessus du v. d'Ampeloussa, on monte par un chemin escarpé à (1 h.) la grotte célèbre qu'on a nommée le *Labyrinthe*. Belon et Pocock ne voient là que d'anciennes carrières. Tournefort et Savary (*Lettres sur la Grèce*, p. 215, Paris. 1788) s'efforcent de démontrer que ce labyrinthe est bien l'ancien séjour du Minotaure, ou du fils adultérin de Pasiphaé, que ses cruautés avaient fait passer pour un monstre. Les auteurs les plus anciens, Homère, Hésiode, Hérodote, gardent le silence à ce sujet, et ceux qui, plus tard, ont parlé du Minotaure et du Labyrinthe, Diodore de Sicile, Pausanias, Plutarque, Philostrate et Tzetzès, le placent à Cnossos; Claudien (*Sext. Cons. Hon.*, 634) est le seul qui fasse du labyrinthe de Gortyne la demeure du Minotaure. Aussi Savary suppose qu'il y eut en Crète deux labyrinthes : celui de Cnossos, édifice bâti par Dédale, et qui avait déjà disparu, au temps de Diodore de Sicile, et celui de Gortyne, sombre caverne qui aurait été l'asile du Minotaure. Quoi qu'il en soit, c'est ce dernier dont Savary nous a laissé une description détaillée, et dont le plan est annexé à la grande carte de Crète de Dumas, Gauthier et Lapie. On y pénètre par une galerie fort étroite, et si basse qu'on n'y marche qu'en rampant. Il faut se munir de torches et d'une longue corde pour en parcourir les détours. Le labyrinthe comprend un grand nombre de salles, auxquelles on a donné des noms de fantaisie, et de galeries sinueuses qui pénètrent à plus de 400 mètres dans l'intérieur de la terre. Les détours qu'on est obligé de faire représentent une distance bien plus considérable.

Redescendant à Ampeloussa, on se dirige à l'O., à travers la plaine, en longeant le pied de la montagne jusqu'au (2 h.) v. de *Dibaki*, en vue du golfe de Messara. La route tourne alors au N.-O., franchit un ruisseau, et commence à gravir les derniers chaînons boisés de l'Ida pour entrer dans la province d'Abadia, habitée principalement par des musulmans. On traverse les v. de *Sahta* et de (3 h.) *Apodoulo*, et, laissant à droite Nithavri bâti sur le flanc de l'Ida, on franchit un torrent pour remonter sur une hauteur qui domine la fertile vallée d'Asomatos. Dans tout ce trajet, la route parcourt des montagnes admirablement boisées et de fraîches vallées, au-dessus desquelles s'élève le sommet glorieux de l'Ida. Au couvent d'*Asomatos* (3 h.) on peut trouver un gîte pour la nuit, si l'on ne veut pas pousser jusqu'au couvent d'*Arkadi* (1 h. 20), situé dans une petite plaine entourée de belles forêts de pins. Le monastère d'*Amnatos* est le plus grand et le plus

riche de l'île de Crète. Le chemin descend ensuite au (1 h.) v. d'Amnatos, signalé de loin par ses blancs minarets, et renfermant encore plusieurs maisons bâties par les Vénitiens; puis, après avoir traversé des bois d'oliviers sauvages et le le v. turc de *Loutra*, rejoint (1 h. 30) la route de Candie à Rétimo, à 1 h. de cette dernière ville. (*V*. R. 56.)

Les autres parties de l'île de Crète sont moins intéressantes au point de vue des souvenirs antiques, car elles ne présentent que des vestiges douteux de villes qui, elles-mêmes, n'ont pas d'histoire. Le défaut d'espace ne nous permet pas d'en donner une description détaillée, pour laquelle nous renverrons à l'excellent ouvrage de M. Pashley (*Travels in Creta*, 2 vol., Londres, 1837). Nous nous bornerons à indiquer les deux excursions suivantes : 1° *dans la partie orientale de la Crète :* de Candie à Gournès, Khersonesos, Palæopolis (le port de Lyttos, dont les ruines se trouvent à 46 kil. dans l'intérieur), Spina-Longa, Mirabello, et les emplacements d'Arsinoë, Arcadia et Minoa; Basiliki, Episcopi et Girapétra (Hierapytna), sur la côte S., à 20 h. environ de Candie. On revient le long de la côte S. et par le v. de Myrtos, le tombeau du Géant, les v. de Sykologo, Pevkos, Saint-Basile, Arvi, Kastel-Kératon, Bianos; puis, remontant le fleuve Sudsuro, on entre dans la plaine de Messara, et par les v. de Loutra, Castel-Belveder, Philippo, Rhotès, Mésokhorio, Pyrgo, Théodoraki, Karaka, Saint-Photin et Tarvès, on rejoint (2 j) Hagioi-Déka. (V. R. 57. —De là à Candie, 6 h.;—à Rétimo, 13 h.)

2° *Excursion dans la partie occidentale et le district de Sphakié.* — De la Canée à Platania, Térami, le couvent de Gonia, Agribiliana, Nokia, Nopia, église Saint-Georges (ancien Méthymna), Drapania, Kisamo-Castelli (l'antique Kisamos), Palæocastron (Polyrrhenia, ruines assez étendues), Mésagia, Koutri (Phalasarna, une acropole et des grottes sépulcrales), Sphinari, Kamposelorakhos, Kounoni, Skhavopoulo, Pélékanas, Tzaliana, Sélino-Kastelli, célèbre par une révolte contre les Vénitiens en 1332, Saint-Kyriakos (Lissos?, anciens tombeaux), Suia, Livada, Moné-Rodovani (Elyros?), Mazo, Téménia (Hyrtakina), Khadros, Spaniako, Vlithias, Ergasteri, Sainte-Irène, Laki, Meskla, Drakona, Pémonia, Fré, Askyfo, où commence le canton de Sphakié, et d'où l'on peut aller visiter Franko-Kastello, le port Loutron (ancien Phœnix), Aradena, Lividiana, Saint-Rouméli et Samaria, d'où l'on revient à la Canée par Sainte-Irène et Meskla. Cette tournée, dont les beautés pittoresques du pays et les mœurs primitives des Sphakiotes font le principal intérêt, ne demande guère moins de trois semaines.

TROISIÈME PARTIE.

TURQUIE D'EUROPE.

CHAPITRE PREMIER.

GÉNÉRALITÉS.

Ire section : Géographie.

§ I. Situation, limites, étendue et divisions.—La TURQUIE D'EUROPE par laquelle nous commencerons notre description de l'Empire Ottoman[1], est située entre 13° et 28° de longit. E., et entre 39° et 48° de lat. N. Elle est bornée au N. par l'empire de Russie et l'empire d'Autriche, à l'O. par l'Autriche et la mer Adriatique ; au S., par le royaume de Grèce, l'Archipel, la mer de Marmara ; à l'E., par la mer Noire, le Bosphore, les Dardanelles et l'Archipel. Elle comprend la Thrace, la Macédoine, l'Illyrie, la Dacie, l'Épire et la Thessalie des anciens. Les Européens la divisent ordinairement en plusieurs provinces : la Bulgarie, la Bosnie, l'Herzégovine, le Monténégro, la Croatie, la Roumélie, l'Albanie, la Macédoine et la Thessalie, auxquelles il faut ajouter les trois principautés tributaires : la Servie, la Valachie et la Moldavie. Mais les Turcs ne connaissent pas ces divisions, et partagent la Turquie d'Europe en 15 eyalets ou gouvernements, en y comprenant les îles turques de l'Archipel. La superficie de la Turquie d'Europe est évaluée à 9541 milles géographiques carrés. Les promontoires et golfes principaux sont : dans la mer Noire, le cap Koléra-Bournou ou Gulgrad, le cap Éminéh et le golfe de Bourgaz ; dans l'Archipel, la Chersonèse de Thrace ou presqu'île de Gallipoli, qui s'étend entre le détroit des Dardanelles et le golfe de Saros, la péninsule chalcidique comprise entre les golfes de Contessa et de Salonique, et terminée par les trois promontoires de Monte-Santo ou Hagion-Oros (Athos), Longos et Kassandra, séparés entre eux par les golfes d'Hagion-Oros et de Kassandra ; la presqu'île de Magnésie, qui

1 Tous les pays qui nous restent à décrire dans la suite de cet ouvrage appartiennent à l'Empire Ottoman, et tout ce qui s'y rapporte aurait pu être compris dans un titre général. Mais les grandes divisions de ce vaste empire diffèrent assez entre elles sous les rapports politique, historique, ethnologique ou pittoresque, pour demander chacune un chapitre de généralités qui sera mieux placé ailleurs. Ce chapitre traite donc surtout de la Turquie d'Europe ; cependant quelques-uns de ses paragraphes, histoire, gouvernement, religion, statistique, etc., s'appliquent à la totalité de l'empire, et nous y renverrons souvent dans la suite.



Dressé ... Gravé par F. Lefèvre. Écrit par Langevin.

embrasse le golfe de Volo; dans la mer Ionienne, la pointe de Prévésa, qui ferme le golfe d'Arta, et dans l'Adriatique, le cap Linguetta.

§ II. Configuration du sol. Montagnes, lacs, fleuves, etc.—L'ossature de la Turquie est assez compliquée[1]. Des régions de la haute Macédoine, comme d'un point central, partent plusieurs chaînes principales : l'une court au N., entre la haute Mœsie, la Servie et la Bulgarie, atteint les rivages du Danube, près d'Orschova, et se joint par une branche des montagnes de la Transylvanie au système général des monts Carpathes; la seconde court à peu près directement à l'E. jusqu'à la mer Noire, sépare la Bulgarie de la Thrace, et envoie une branche de collines vers Constantinople, c'est l'antique **Hémus** ou le **Balkan**; la troisième court au S.-E. vers les Dardanelles, c'est le **Rhodope** ou *Despoto-Dagh*; enfin, dans la partie occidentale, en Bosnie et en Albanie, on trouve un système de rides presque parallèles, dirigées du N.-O. au S.-E., qu'on doit considérer comme le prolongement de la branche méridionale des Alpes centrales, qui, dans la Carniole et la Croatie, forme des montagnes peu élevées et ne se relève que dans la Croatie turque et surtout en Bosnie.

Le nœud de la chaîne occidentale et ses sommets les plus élevés se trouvent entre le Monténégro et le bassin de Novi-Bazar, où l'on remarque le mont Loukavitza (1300 mèt. env.), le Lovtschin (1324 mèt.), le Dormitor (2400 à 2600 mèt.), le Kom (2700 à 2900 mèt.), le Koutschi-Kom (2200 mèt. env.) et le Glieb (1983 mèt.). Ce nœud de montagnes, que M. Boué compare au Saint-Gothard des Alpes suisses, donne naissance à un grand nombre de cours d'eau qui vont grossir, d'une part, le Bojana et le Drin d'Albanie, qui se jettent dans l'Adriatique, et, d'autre part, la Morava serbe et la Drina, affluents du Danube et de la Save.

Au N. du Monténégro, les montagnes de l'Herzégovine atteignent de 1 000 à 2 000 mèt., et envoient à l'Adriatique le fleuve Narenta.

Au S. du Monténégro, les montagnes de l'Albanie forment plusieurs systèmes de rides parallèles, dont la direction est, en général, du N.-O. au S.-E., et dont les sommets ne dépassent pas en moyenne 1000 mèt. Elles envoient à la mer Adriatique le Drin, le Scoumbi, le Loum, le Voïoutza; à la mer Ionienne, l'Arta et l'Aspropotamo. C'est dans cette contrée qu'on rencontre tous les lacs profonds et considérables de la Turquie, savoir : ceux de Scutari, d'Ochrida, de Janina, de Prespa, de Drenovo et de Castoria. Ces montagnes se relèvent à plus de 2000 mèt. pour constituer la chaîne du Pinde, dont le nœud principal est le mont Zygo. Nous avons énuméré p. 20 les cours d'eau qui descendent de cette montagne à l'E. et à l'O. Les chaînons du Schar (*Scardus* des Romains) et du Kosiak, par lesquels le système occidental se relie au Balkan et au Rhodope, atteignent 2000 à 2600 mèt. et envoient au golfe de Salonique le Vardar et l'Indjé-Karasou. Entre ces montagnes se trouvent, tantôt des plateaux élevés, tantôt des bassins profonds ou des vallées longitudinales qui ne communiquent les unes avec les autres que par des cols élevés ou des brèches étroites. Les katavothra,

[1] V. A. Boué. *La Turquie d'Europe*, t. Ier. Paris 1840. — Viquesnel, *Voy. dans la Turquie d'Europe*, 1855.

dont nous avons si souvent parlé dans la description de la Grèce, jouent aussi un grand rôle dans l'écoulement des eaux de ces pays.

Le Rhodope présente une structure bien moins compliquée : quatre chaînons parallèles courent de l'O.-N.-O. au S.-S.-E. Les pics les plus élevés sont dans la haute Macédoine, et atteignent 2600 mèt. pour s'abaisser rapidement vers l'E. et cesser brusquement avant d'atteindre la Maritza. Le Rhodope ne se prolonge donc pas jusqu'aux Dardanelles comme on le figure souvent. C'est une petite chaîne de collines, le Tékir-Dagh, qui s'étend entre celles-ci et la Maritza. Le Rhodope envoie à la mer Égée le Strymon (Karasou-Strouma), le Nœstus (Karasou) et la Maritza (Hebrus), qui emprunte également ses eaux au Balkan.

La chaîne du Balkan est peut-être encore plus simple que celle du Rhodope. La partie O., la plus rapprochée du bassin de Sophia, s'appelle le Haut-Balkan (en turc *Kodja-Balkan,* vieux Balkan) et ne dépasse pas 1600 mèt. de hauteur; aucun pic ne porte de nom particulier; les sommités forment une crête assez uniforme, s'abaissant de l'O. à l'E. jusqu'à l'Éminéh-Dagh, qui se dresse à 833 mèt. au-dessus de la mer Noire. Le Balkan s'élève assez brusquement du côté de la Roumélie (Thrace), où il ne présente qu'un seul contre-fort parallèle à l'arête centrale; il offre, au contraire, du côté de la Bulgarie, plusieurs chaînons ou contre-forts parallèles, interceptant une série de vallées longitudinales fertiles et de plateaux qui s'abaissent de plus en plus jusqu'au Danube. Il projette, au S., le long de la mer Noire, une chaîne côtière qui s'étend jusqu'au Bosphore, et dont les sommets les plus hauts, entre Fakhi et Tirnovo, n'atteignent pas 1000 mèt. tandis qu'ils s'abaissent à 200 mèt. sur le Bosphore; c'est l'extrémité E. de cette chaîne qui fournit à Constantinople son eau potable. Enfin il envoie au Danube, par son versant N., des affluents assez nombreux, mais sans importance; ses derniers contre-forts forment sur la rive S. du grand fleuve une série de collines pittoresques, tandis que sur la rive N. la plaine basse de la Valachie n'offre aucun accident de terrain. Les hauteurs ne commencent dans la plaine valaque qu'assez loin du fleuve, vers Bukarest, et vont rejoindre le vaste amphithéâtre de montagnes qui séparent la Valachie de la Transylvanie et du Banat.

Cette dernière chaîne, dont la hauteur moyenne est de 1500 mèt., s'élève jusqu'à 2300 mèt. au-dessus du bassin de l'Aluta. Sur la frontière E. de la Transylvanie, elle décrit un coude remarquable pour se diriger en Moldavie du S.-E. au N.-O., en formant des crêtes parallèles qui s'avancent jusque vers Jassy. Ces montagnes envoient au Danube plusieurs affluents importants : le Schyl, l'Aluta (qui s'échappe de la Transylvanie par une échancrure profonde, appelée le passage de Rothenthurm ou de la Tour-Rouge), l'Argisch, le Sereth et le Prouth. A l'extrémité E. des plaines de la Valachie et de la Bulgarie, se dresse, entre Babadagh et Matschin, une petite crête isolée, qui rejette vers le N. le cours du Danube et sépare de la Bulgarie les plaines marécageuses de la *Dobroutscha.*

La Turquie d'Europe ne contient pas de *volcans actuels.* Les dépôts de roches volcaniques que l'on y trouve sont antérieurs aux temps historiques. Les *tremblements de terre* y sont assez fréquents, surtout

dans l'Albanie et sur les bords de l'Adriatique, ainsi que dans la Thrace. En 1808, la Valachie a été désolée par un tremblement de terre violent.

§ III. Produits du sol.—On trouvera dans l'ouvrage de M. Boué (tome Ier) de nombreux renseignements sur l'histoire naturelle de la Turquie. Nous ne pouvons ici qu'en indiquer les traits principaux.

Minéraux. Les amas métallifères ne manquent pas en Turquie. On a signalé, surtout dans la Bosnie, la Servie, le Schar, la haute Mœsie et la Macédoine, des gisements de fer oxydulé, de cuivre pyriteux ou carbonaté, de plomb argentifère, de sel gemme, des sables aurifères, etc.; aucune de ces richesses n'est devenue l'objet d'une exploitation importante. « Les Turcs et la plupart des habitants n'en veulent rien savoir, dit M. Boué ; les premiers par insouciance et ignorance, et les autres parce qu'ils craignent toujours que la découverte de minerais ne soit pour eux une nouvelle source de vexations et de travaux obligatoires. »

Les sources minérales les plus connues sont thermales et hydrosulfureuses; ce sont les seules auxquelles les Turcs fassent attention, parce qu'ils les emploient pour leurs bains : les principales se trouvent à Novi-Bazar, à Sophia, à Kostendil, à Aidos, à Vasilika et dans la Samothrace ; on connaît quelques sources acidules froides, analogues aux eaux de Seltz, dans la Servie et la Bosnie, à Hassan-Pacha-Palanka, à Verbnitza, Kiséliak, Lépénitza et Bania-Louka. Il existe aussi dans la Bosnie quelques sources ferrugineuses, et dans l'Albanie des sources salées. Elles sont à peine exploitées.

Végétaux. La flore de la Turquie d'Europe ne diffère pas sensiblement de celle de l'Europe. Dans les régions basses, on cultive les céréales, les vignobles, les arbres fruitiers. Les régions hautes sont analogues aux régions alpines et subalpines. Les forêts occupent encore une place considérable dans les montagnes turques, notamment dans la Servie, la Bosnie, le Balkan, la chaîne côtière de la mer Noire, la haute Albanie ; mais la Thrace, la Thessalie, le Tékir-Dagh, le Rhodope, la Macédoine sont presque entièrement déboisés, et cela par la main des hommes. Les essences principales des forêts encore existantes sont le chêne, le pin, le sapin, le buis, le hêtre, le bouleau, le peuplier, le platane, l'arbre de Judée, le laurier, le myrte et le laurier-rose ; dans la Turquie méridionale, le cyprès, qui décore tous les cimetières, etc. Les arbres à fruit sont surtout les pruniers, les amandiers ; les citronniers et les orangers dans la Thessalie et sur les bords de l'Adriatique ; les grenadiers, les oliviers, qui ne dépassent pas la Macédoine et ne s'éloignent guère de la mer ; les figuiers, les mûriers, les caroubiers, les châtaigniers, les noisetiers, etc. Les vignobles se trouvent dans la Turquie méridionale, la Macédoine, et dans la Bosnie jusque sur les bords de la Save. Le maïs se cultive dans toute la Turquie méridionale et à des élévations d'au moins 500 mèt. Le seigle, l'orge, les rizières, le coton, le lin, le chanvre, le sorgho, les cucurbitacées, les aubergines ne se trouvent que dans les plaines et les vallées basses.

Animaux. Les mollusques, les coquillages d'eau douce et salée ne

sont pas utilisés. Les sangsues donnent lieu à un commerce assez actif, surtout dans la Servie, dans la Moldo-Valachie, la Thessalie et l'Albanie. Les insectes sont les mêmes en Turquie qu'en Autriche ou en France. Dans les districts marécageux, on souffre beaucoup des moustiques; dans les vallées chaudes, on est souvent étourdi par les cigales, les sauterelles, les mouches, etc. Les scorpions se trouvent dans la Turquie méridionale; les puceset les punaises partout. Les vers à soie et surtout les abeilles sont élevés avec soin en beaucoup de localités. Dans l'Épire, on récolte une espèce de cochenille. Parmi les crustacés, les écrevisses et les crabes ne sont mangés que dans la Turquie grecque. Les poissons d'eau douce sont peu recherchés; la pêche fluviatile ou lacustre se fait au moyen de filets, mais elle occupe fort peu les habitants de la Turquie, si ce n'est dans le bassin de Scutari, du lac d'Ochri, et sur le Danube. La tortue est abondante, mais elle est un objet de dégoût. Sauf quelques vipères, il n'y a pas de serpents dangereux. Parmi les oiseaux de proie, l'aigle ne se montre que dans les hautes montagnes; les vautours, les faucons, les buses, les milans et les éperviers sont plus communs, souvent attirés par les cadavres d'animaux que l'on n'enterre jamais en Turquie. Les échassiers et les palmipèdes offrent de très-belles espèces. Le gibier (perdrix, cailles, coqs de bruyère, vanneaux, tourterelles, etc.) est encore en quelques localités chassé au faucon ou à l'épervier. La chasse au chien courant ou au chien d'arrêt est peu répandue. Les oiseaux domestiques sont surtout les poules, les pigeons, les dindes et les oies. Parmi les mammifères, nous citerons le sanglier, le chamois, le daim et le chevreuil. L'ours habite l'Albanie, la Macédoine, quelques points du Rhodope et du Balkan; le loup est commun partout. Le chacal n'existe guère que sur le Bosphore, dans l'Épire, la Grèce. Parmi les animaux domestiques, le cochon est élevé en troupeaux nombreux, surtout en Servie et en Valachie; il est à demi-sauvage et se rapproche beaucoup du sanglier. Les moutons sont répandus partout et constituent la nourriture principale des Turcs. Les troupeaux de chèvres sont aussi très-nombreux. Le bœuf, la vache et le buffle sont élevés surtout en Valachie, en Servie et en Bosnie; ils sont souvent ferrés comme les chevaux. Les chiens et les chevaux jouent dans les mœurs turques un rôle important. (*V.* Section IV, § 15.)

§ IV. Climats, vents, etc. — « Le climat de la Turquie, dit M. Boué, est en général moins doux qu'on ne pourrait le supposer d'après la latitude, parce qu'elle est entrecoupée de montagnes et ouverte dans la partie orientale aux courants d'air venant de la Russie : si cette cause doit contribuer à rendre les hivers plus rudes, ces vents N.-E. glacent de temps à autre les habitants au milieu des grandes chaleurs de l'été; or, leurs effets ne se bornent pas à la Valachie, à la Bulgarie et la Thrace, mais ils s'étendent par la Mœsie supérieure jusqu'à travers les parties basses des montagnes qui coupent le milieu de la Macédoine, et même jusque dans les vallées du Pinde et de l'Épire. Les rivages seuls de l'Albanie en sont préservés, les montagnes formant écran.... Ces vents ne règnent, en général, que deux ou trois jours, et sont suivis de vents plus doux du N. ou par des vents du S. amenant

la pluie. » Les climats sont, du reste, très-variables, suivant la différence des hauteurs et des expositions. L'été est d'une chaleur insupportable dans l'Albanie maritime, et la température s'élève de 36° à 38° centigr. à l'ombre : en novembre et décembre viennent les pluies et les inondations; la neige et le froid durent jusqu'au milieu de mars. « Dans la plaine de la Thessalie, la Macédoine méridionale, la plaine orientale de la Thrace, la neige est une grande rareté et ne tient jamais, tandis qu'elle s'amoncelle plus ou moins dans les montagnes et couvre en hiver une bonne partie de la Bulgarie, de la Valachie, de la Servie et de la Bosnie. La neige ne disparaît dans la plupart des montagnes un peu élevées qu'en juin ou juillet. Elle ne reste amoncelée toute l'année que dans les cimes, entre 2500 à 3000 mèt., ou plutôt dans les gorges de ces dernières (Monténégro, région d'Ipek, du Schar, du Pinde, etc.). La Valachie et la Moldavie sont les plaines les plus froides de la Turquie, car le thermomètre y descend quelquefois à 15°, 20° et même 26° sous zéro, et les hivers y sont rudes et persistants. Le traînage dure quatre mois, et le Danube se couvre de glaçons. Le printemps commence en avril et la fonte des neiges s'achève en juin. La chaleur de l'été est très-grande, mais les nuits sont très-fraîches et nécessitent l'usage des manteaux. Les neiges reviennent en novembre.

« Sur le Bosphore, le voisinage des mers et l'absence des montagnes entretient en hiver une température presque aussi douce, mais un peu plus humide que dans la Macédoine méridionale ou la Thessalie, ce qui est prouvé par l'absence de cheminées. Le climat de Constantinople est très-variable, à cause des changements perpétuels dans les courants d'air. Le canal du Bosphore est garanti surtout des côtés O. et N.-O., mais il est exposé au vent froid de la Russie et au vent du Midi. De plus, le mouvement des eaux fait qu'il y règne toujours du vent. Les vents N. soufflent en été régulièrement depuis 10 h. du matin jusqu'au coucher du soleil. Le vent du S. est prédominant en hiver et amène de l'humidité. Le vent d'E. est fort, froid, et plus sensible en Europe qu'en Asie. » Février est souvent beau; mais il y a un retour d'hiver en mars. Mai, juin et la première quinzaine de juillet sont la partie la plus agréable de l'année. A la fin d'août, à l'équinoxe de septembre, il y a des ouragans; cependant octobre est souvent beau. Novembre et décembre sont brumeux et pluvieux. L'hiver véritable commence en janvier; la température descend rarement au-dessous de 3° à 6° de froid. Le Bosphore ne se couvre de glaçons que dans des hivers tout à fait exceptionnels; on ne cite que les années 401, 763, 934, 1232 et 1621. Il a été entièrement gelé, dit-on, sous Constantin Copronyme, et la mer Noire a été prise en partie sous Arcadius, événement qui s'était déjà produit en 1068 av. J.-C.

Les montagnes du centre rassemblent ordinairement les nuages et les brumes de la mer Égée. Le ciel reste nébuleux en été et ne présente pas la même sérénité qu'en Grèce. Les *orages* se déchargent en général dans les montagnes. La Turquie méridionale est quelquefois dévastée par des *ouragans* et des *trombes*. Enfin, le scirocco se fait quelquefois sentir jusque dans la Macédoine.

IIe section : Histoire.

L'histoire des pays qui composent la Turquie d'Europe est presque inconnue avant la domination macédonienne. Les faits principaux de cette époque se confondent avec l'histoire grecque (*V.* p. 26-28). La conquête romaine réunit, sous sa puissante unité, tous les peuples de ces contrées; leur importance politique ne commence réellement qu'avec l'empire d'Orient. L'histoire de cet empire ne présente elle-même que des faits sans grandeur, des luttes sans gloire et des empereurs connus surtout par leurs crimes ou leurs folies. Nous nous bornerons donc à rappeler dans la table suivante les noms principaux et les faits les plus importants.

EMPIRE D'ORIENT. 364-1453.

Première période, 364-565.

364.—Première division de l'empire romain entre Valentinien et Valens.

395.—Division définitive entre Arcadius et Honorius, fils de Théodose. Commencement du moyen âge.

La même année, invasion des Wisigoths sous Alaric.

453.—Fin de la dynastie théodosienne. Elle a fourni cinq empereurs.—Histoire sans intérêt.

453-491.—Dynastie de Thrace, six empereurs.—Le dernier, Anastase, mérite seul une mention.—Abolition des combats du cirque. — Querelles religieuses. — Guerres contre les barbares.

518-602.—Dynastie de Justinien commencée par Justin, son oncle.

•Le règne de Justinien, illustré par les travaux des jurisconsultes, par les victoires des généraux plus que par le mérite personnel de l'empereur, est la période éclatante de l'histoire du Bas-Empire.

532.—Guerre contre les Perses (Khosroës) terminée par un traité. — Guerre civile occasionnée par les rivalités du cirque.

533.—Expédition de Bélisaire en Afrique, défaite des Vandales, captivité de leur roi Gélimer.

535-554.—Expédition en Italie, défaites successives des Ostrogoths.—Bélisaire est remplacé par l'eunuque Narsès qui achève leur destruction, et fait éprouver le même sort à deux armées franques.

562.—Guerre contre les Perses heureusement terminée par Bélisaire.

565.—Invasion des Awars, danger de Constantinople, victoire de Bélisaire, son exil, sa mort.—Mort de Justinien.

(A l'intérieur, travaux de jurisprudence dirigés par Tribonien. — *Code*, *Digeste* (533), *Institutes* (533), *Novelles et Authentiques* (534). — Construction de Sainte-Sophie. — Introduction en Europe des vers à soie).

Deuxième période, 565-717.

574.—Victoires des Perses et des Awars. Justin II, empereur, tombe en démence. —Tibère hérite du trône, et arrête le succès de ces invasions.

582-602. — Maurice empereur. — Ses succès contre les Perses, puis contre Baïan, khan des Awars. — Insurrection militaire et troubles soulevés par les factions du cirque.—Maurice quitte Constantinople.

602.—Il est déposé, puis mis à mort par Phocas.—Barbaries de cet empereur.

610.—Il est renversé par Héraclius, exarque d'Afrique, chef de la quatrième dynastie.

611-619.—Guerre avec les Perses, perte de la Syrie, de la Palestine, de l'Égypte, de la Cyrénaïque. — Pendant dix ans Constantinople voit à ses portes, sur la rive opposée du Bosphore, le camp d'une armée persane. Invasion simultanée des Awars.—Projet de transférer l'empire à Carthage.

622.—Commencement d'une période de

prospérité, les Awars sont repoussés, les provinces conquises par les Perses sont arrachées à leur empire, destiné à périr bientôt (652) sous les premiers efforts de l'islamisme.

626-641.—Héraclius s'occupe uniquement de discussions religieuses (hérésie des *monothélites*).—Les Arabes lui enlèvent Damas (632), Jérusalem et la Palestine (637), et successivement la Mésopotamie et la Syrie.

641.—Il meurt.—Constant, son quatrième successeur, envoie une expédition contre les Lombards en Italie.—Il est assassiné en Sicile après vingt-six ans de règne.

668.—Constantin Pogonat poursuit l'hérésie des monothélites, perd l'Afrique, défend Constantinople contre les Arabes en employant pour la première fois le feu grégeois.—Expéditions heureuses, et paix avec les Arabes.

Après lui, cinq empereurs parmi lesquels Justinien II (685-705) se fait seul remarquer par ses crimes et ses folies.

716.—Fin de la quatrième dynastie avec Théodose III.

Troisième période, 717-864.

La cinquième dynastie, dite *Isaurienne*, commence avec Léon III.—Proscription du culte des images, hérésie des *iconoclastes*. — L'empereur essaye d'imposer cette doctrine au pape Grégoire II; cette agression donne naissance à la puissance temporelle des papes.

741.—Il meurt.—Ses successeurs immédiats, Constantin Copronyme et Léon IV, protégent l'hérésie.

780.—Irène, veuve de Léon IV, et régente pendant la minorité de son fils, le détrône et lui fait crever les yeux.

787.—Concile de Nicée qui rétablit le culte des images.—Paix avec le khalife Haroun-ar-Raschid.—Proposition faite à Charlemagne d'unir par un mariage l'empire d'Orient et celui d'Occident.

802.—Irène est renversée et exilée à Lesbos.

802-829.—Six empereurs soutiennent les iconoclastes. — Progrès des Sarrasins et des Bulgares.

829.—Théodora, régente, leur résiste avec succès.—Elle est chassée par son fils Michel III, *l'Ivrogne*.

857.—*Grand schisme d'Orient* proclamé par le patriarche Photius.

867.—Michel III assassiné par Basile Ier.

Quatrième période, 867-1056.

Basile Ier fonde la sixième dynastie dite *Macédonienne*.—Sous Léon VI (le Philosophe), guerre avec les Hongrois et les Bulgares. Conquête de l'Italie méridionale, perdue quatre ans après.

904-941.—Première apparition dans le Bosphore des flottes russes du prince Igor.

963.—Nicéphore Phocas reprend la Crète, la Cilicie, Chypre et la Syrie.—Zimiscès, son meurtrier, bat les Russes et les Sarrasins.

Parmi les six empereurs suivants, Basile II mérite seul d'être mentionné pour ses succès contre les Bulgares.

Cinquième période, 1056-1280.

1057.—Isaac Comnène, précurseur de sa dynastie.—Son second successeur Romain Diogène, après quelques succès contre les Turcs Seldjoukides, est vaincu et pris (1071).—Invasions des Tartars, des Slavons et des Croates en Europe, des Turcs en Asie.—Déprédations des gouverneurs; soulèvement des provinces.

1078.—Nicéphore Botoniate, proclamé empereur, s'empare de Constantinople.

1081.—Il est renversé par Alexis Comnène, fondateur réel de la septième dynastie.—Succès contre les Scythes, les Turcs, et les Normands de Robert Guiscard.

1097.—La première croisade traverse Constantinople; Alexis reçoit le serment des chefs croisés et leur promet son concours.—Une fois passés en Asie, il les abandonne.

1118.—Il meurt.

1147.—La seconde croisade se dirige encore vers l'Orient par Constantinople. —Trahie par Manuel, petit-fils d'Alexis, l'armée croisée est détruite par les Turcs.

1183.—La dynastie des Comnène finit avec Andronic.

1185.—Dynastie des *Ange*.

1195.—Isaac l'Ange, renversé du trône par son frère Alexis, implore le secours des Vénitiens chargés de transporter sur leurs vaisseaux les troupes de la quatrième croisade.

1202.—Prise de Constantinople par le doge Dandolo et Baudouin.—Les croisés rétablissent Alexis le Jeune, fils d'Isaac l'Ange, mais il est assassiné par Ducas Murzuphle.

1204.—Les croisés s'emparent une seconde fois de Constantinople.—Démembrement de l'empire : royaume latin de Thessalonique, principauté d'Achaïe, duché d'Athènes, duché de Naxie, aux Latins. — Despotat d'Épire, empire de Nicée et de Trébizonde aux Grecs.

L'empire latin compte six empereurs.

1261.— Il est détruit par Michel VIII Paléologue, cinquième empereur de Nicée, qui reprend Constantinople par surprise.

Sixième période, 1261-1453.

1261.—Michel Paléologue commence la neuvième dynastie, dans laquelle s'intercalent deux princes de la famille Cantacuzène.—Vains efforts de l'empereur et de son fils Andronic II pour réunir à l'empire les parties indépendantes : Trébizonde, la Servie, la Bulgarie, la Bosnie. —Les provinces de l'Asie Mineure conquises par les Turcs Seldjoukides passent aux Ottomans.— L'empire s'épuise en vaines dissensions religieuses, tandis que les Ottomans lui enlèvent pièce à pièce toutes ses provinces (*V.* ci-dessous) et le réduisent presque à sa capitale.

1402.—Menacée par Baïezid (Bajazet Ier), Constantinople est sauvée par l'invasion de Timour-Lenk (Tamerlan) en Asie.

1453.—Elle est prise enfin sous les efforts de Mahomet II, malgré la résistance héroïque de Constantin Dracosès, dernier empereur grec, qui meurt du moins avec gloire sur la brèche.

EMPIRE TURC. 1288-1855.

La race turque, originaire de l'Altaï et des pays désignés d'une manière générale sous le nom de Turkestan, apparaît pour la première fois dans l'histoire vers l'an 830. Appelés en qualité d'auxiliaires par les khalifes arabes de Bagdad, les Turcs les remplacèrent bientôt sous les noms de Ghaznévides Seldjoukides, et se divisèrent leur empire. Ces tribus sont celles qui résistèrent aux croisés. D'autres tribus appartenant à la même race, et qui n'avaient pas suivi les premières migrations, vinrent, poussées par Genghis-Khan, et, sous la conduite de Suleïman, se fixer en Arménie. A la mort de ce chef, elles se divisèrent : la plus grande partie regagna le Turkestan; le reste, sous la conduite d'Erthogroul, vint s'établir sur les terres du sultan d'Iconium qui récompensa, par la donation du fief d'Eski-Schèhr (Dorylée), l'appui qu'il en avait reçu contre les Grecs et les Tartars. Ce fief est le berceau de la puissance ottomane.

1288.—Osman, fils d'Erthogroul, continue ses succès.

1299.—Élevé à la dignité princière, il fonde l'empire ottoman.

1325.—Prise de Brousse qui devient la capitale de l'empire.

1326.—Orkhan. Fondation du grand vézirat en faveur de son frère.—Création des yeni-tchéri (janissaires) et des spahis. — Fondation de colléges et d'hôpitaux.

1353. — Il prend Nicomédie et Nicée.

1356.—Prise de Gallipoli, première conquête en Europe.

1360.—Murad Ier (Amurat Ier), fils du précédent.—Prise d'Andrinople qui devient capitale de l'empire.—Conquêtes en Europe.

1389.—Victoire de Kossova contre les Krals de Bosnie, Servie, Bulgarie et Albanie.—Ce sultan est assassiné après la bataille.

1389. — Baïezid Ildirim (Bajazet Ier.) ordonne la mort de son frère Yaqoub, exemple de cruauté longtemps imité par ses successeurs.—Conquête de la Thessalie, de la Macédoine, de la Bulgarie.

1396.—L'Europe se coalise contre lui. L'armée chrétienne commandée par Jean de Nevers (Jean sans Peur) est battue à Nicopolis.

1402.—Progrès de Timour-Lenk (Tamerlan) en Asie.—Baïezid battu et pris à Angora (Ancyre).

1403-1413.—Interrègne de onze ans.—Guerres civiles entre les trois fils de Baiezid, Suleïman, Mouça et Mohammed.

1413.—Victoire de ce dernier.—Pacification des troubles soulevés par les derviches qui avaient battu deux armées chargées de les combattre.—Aucune conquête.

1421.—Murad II (Amurat II) battu par Jean Hunyade, souscrit une trêve de dix ans et abdique. La trêve rompue par les chretiens, Murad II remonte sur le trône.

1444.—Victoire de Varna contre Ladislas VI.—Seconde abdication, révolte des janissaires, la guerre recommence.—Murad reprend le pouvoir.

1448.—Victoire de Kossova contre Hunyade.—Siége infructueux de Constantinople.—Prise de Thessalonique.—Les princes grecs de la Morée sont soumis au tribut; Scanderberg (Iskender Bey) résiste seul pendant toute la durée de ce règne.

1451.—Mohammed-el-Ghazy (Mahomed II le Conquérant).

1453.—Prise de Constantinople, fin de l'empire d'Orient.—Conquête de la Thrace et de la Macédoine, résistance de Scanderberg.

1456.—Bataille de Belgrade, défaite des Ottomans.

1463.—Conquête de la Morée et de Trébizonde.—Destruction de l'empire grec des Comnènes, dont cette ville était la capitale.

1464.—Lesbos, la Valachie, la Bosnie et la Caramanie soumises.

1470.—Prise de Négrepont.

1475.—La Georgie et la Circassie tributaires; la Moldavie, l'Albanie, le Frioul, les îles de l'Adriatique conquises.

1479.—Paix avec les Vénitiens.

1480.—Prise d'Otrante.—Siége infructueux de Rhodes.

1481. — Mort de Mahomet II. (Les progrès des lettres et de la législation s'ajoutent à la gloire militaire pour faire, de ce règne, un des plus remarquables de l'histoire ottomane.)

1481.—Baiezid II (Bajazet II).—Guerre contre son frère Djem (Zizim), qui vaincu se réfugie à Rome auprès d'Alexandre VI. Le pape l'empoisonne, dit-on, sur la demande du sultan.—Soulèvement des janissaires.—Expéditions malheureuses contre les mamelucks d'Égypte et contre la Bosnie et la Croatie.

1512.—Les intrigues de son fils Sélim l'obligent à abdiquer.

Sélim Ier justement surnommé le Féroce, fait mettre à mort ses neveux et ses frères.

1514.—Guerre heureuse contre la Perse—Massacre de quarante mille individus soupçonnés de partager l'hérésie musulmane des Chiites.—Projet d'extermination des chrétiens de l'empire.

1516.—Conquête du Kurdistan, de la Mésopotamie, de la Syrie.

1517.—Conquête de l'Égypte.

1520.— Mort de Sélim.

1520.—Suleïman Ier prend Belgrade.

1522.—Rhodes enlevée aux Hospitaliers.

1526.—Invasion de la Hongrie, victoire de Mohacz.—Prise de Péterwardein et de Bude.

1529.—Siége de Vienne par une nombreuse armée turque que repoussent seize mille Allemands.—Tébriz et Bagdad prises aux Perses.—La Morée et les îles de l'Archipel enlevées aux Vénitiens.

1565.—Kheïr Eddin (Barberousse), son lieutenant, soumet Tunis et Alger et vient sans succès assiéger Malte (V. p. 10).—Constructions nombreuses de ponts, fortifications, mosquées.—Réformes administratives et politiques qui justifient le nom de Kanouni (législateur). (Suleïman Ier est l'homme le plus remarquable de la dynastie.—La fameuse sultane Roxelane vécut sous ce règne).

1566.—Sélim II l'Ivrogne.

1570.—Conquête de Chypre et de l'Yémen.—Déclaration de guerre à l'Espagne.

1571.—La flotte turque est battue à Lépante par don Juan d'Autriche.

1574.—Murad III (Amurat III) ordonne la mort de ses cinq frères.—Sous ce prince livré aux plaisirs du harem et à l'ivrognerie, le gouvernement est abandonné aux vézirs.—Symptômes de décadence malgré quelques conquêtes.

1595.—Mohammed III tue ses dix-neuf frères.—Révoltes continuelles.—Exécutions sanglantes dans l'une desquelles est compris l'un des fils du sultan.—Réclusion dans le sérail de l'héritier présomptif,

1608.—Ahmed Ier perd une partie de la Perse. — Il construit à Constantinople la mosquée qui porte son nom.—Les Turcs adoptent l'usage du tabac.

1617.—Mustapha Ier, prince imbécile.

1622.—Il abdique.—Osman II règne peu de jours.—Il est massacré par les janissaires.—Mustapha Ier remonte sur le trône.

1623.—Il est déposé pour la deuxième fois.—Perte sous ces deux règnes de la Géorgie, de l'Érivan, Bagdad et Basra.

1623.—Murad IV (El Ghazi). Ses travaux de législation militaire, sa fermeté et quelques campagnes heureuses arrêtent la décadence.—Cruautés atroces.—Massacre de cent mille personnes.

1640.—Ibrahim Ier. Conquête de Candie et de Rétimo.—Faible et indolent, Ibrahim Ier est déposé, puis étranglé.

1648.—Mohammed IV. Administration des deux célèbres grands vézirs Méhémet et Ahmed Keuprulu (Kupruli). Cruautés du premier.—Le second s'empare de l'île de Candie, de la Podolie, de l'Ukraine et de la Volhynie.—Guerre de Hongrie.

1663.—Bataille de Saint-Gothard contre Montecuculli, défaite des Ottomans.

1664.—Paix honorable à Témesvar.

1673.—Guerre contre les Polonais.—Défaite de Choczim.—Mort de Ahmed Keuprulu.—Guerre contre l'empereur; plusieurs combats heureux.

1683.—Siége de Vienne défendue par Jean Sobieski.

1686.—Perte de Bude. Les Vénitiens prennent la Dalmatie, le Péloponèse et l'Afrique.

1687.—Le sultan est déposé et remplacé par son frère Suleïman II.—Administration de Mustapha Keuprulu, grand vézir, frère d'Ahmed.

1691.—Mort de Suleïman II.

Ahmed II.—Guerre contre les Hongrois.

1691.—Après quelques succès, défaite décisive de Salankemen. Le vézir Mustapha y est tué.

1695.—Mustapha II. Chio pris par les Vénitiens.

1697.—Victoire de Lugos, défaite de Zenta contre le prince Eugène.—Paix de Carlowitz. Clauses : cession à l'empereur du pays entre le Danube et la Theiss ; à Venise, de la Dalmatie et de la Morée, à la Pologne, de la Podolie et de l'Ukraine; au tzar de la ville d'Azof.—Administration réparatrice de Keuprulu-Husein.—Sous le vézir qui lui succède, une sédition militaire emporte le sultan.

1703.—Ahmed III. La Morée reprise aux Vénitiens, la ville d'Azof aux Russes.

1709.—Réception à Bender du roi de Suède Charles XII, battu à Pultawa.

1711.—Campagne des Russes sur le Pruth. Danger de Pierre le Grand.—Le vézir le laisse échapper, et conclut la paix.

1717.—Guerre avec l'empire.—Batailles de Péterwardein et de Belgrade perdues contre le prince Eugène.

Tentative de réformes et d'administration régulière.

1730.—Le sultan est renversé.

1730.—Mahmoud Ier. Quelques victoires.—Période d'éclat de la diplomatie ottomane dirigée par le fameux Ahmed-Pacha (comte de Bonneval.)

1754.—Osman III frère du précédent. —Paix intérieure et extérieure.

1757.—Mustapha III. Ramène l'ordre dans les finances.—Contemporain de Catherine II de Russie, qui lui enlève la Moldavie et la Valachie.

1770.—Incendie de la flotte turque à Tchesmé par les Russes et les Anglais.—Perte de la Crimée.—Soulèvements nombreux, l'empire paraît près de se disloquer.—Héraclius en Géorgie, Mahmoud en Albanie, Ali de Tépélen en Épire, Ahmed à Bagdad, Dhaher-Cheik en Palestine, Mohammed-Bey en Égypte, se rendent à peu près indépendants.

1774.—Abdul-Hamid. Suppression des libéralités d'avénement payées aux janissaires comme jadis aux prétoriens de Rome.

1774.—Défaite de Varna, paix de Kutchuk-Kaïnardji. Clauses : aux Russes le pays entre le Bug et le Dnieper, aux Turcs la Moldavie, la Valachie, la Bessarabie.—La guerre recommence, heureuse contre les Autrichiens, malheureuse contre les Russes.

1788.—Destruction de la flotte ottomane par ces derniers devant Kilbouroun.—Avénement de Sélim III.

1791.—L'Autriche, préoccupée par la révolution française, signe la paix à Sistov.

1792.—Paix désastreuse qui abandonne aux Russes les pays au delà du Dniester.

1798.—Les Français occupent l'Egypte.—Vains efforts pour les en chasser.

1799.—Les Turcs battus à Aboukir.

1802.—Paix avec la France.

1806.—Les Anglais forçent les passes des Dardanelles et menacent Constantinople d'un bombardement.—Énergique résistance de la population dirigée par l'ambassadeur français Sebastiani.—Tentatives de réformes.—Séditions militaires encouragées par le mufti.

1807.—Sélim III déposé et enfermé au sérai.—Mustapha IV, fils d'Abdul-Hamid. Soulèvement de Baïractar, pacha de Roustchouk, et des partisans de Sélim.—Assiégé dans le sérai, Mustapha ne livre que le cadavre de Sélim, mais il est renversé et remplacée par Mahmoud II.

1808.—Mahmoud II commence à exécuter les projets de réformes conçus au séraï pendant sa réclusion avec l'infortuné Sélim.—Des séditions, dont l'une renverse et met à mort le vezir Baïractar, l'obligent à s'arrêter dans cette voie.—Guerre avec l'Angleterre et la Russie.—Paix avec la première dans le but de reporter ses forces contre l'autre.—Désastres successifs.

1812.—Paix de Bukarest au moment ou Napoléon envahit la Russie.

1821.—Révolte et longue résistance d'Ali de Tépelen, pacha de Janina, et insurrection de la Grèce.—Introduction dans l'armée turque de la tactique européenne.

1826.—Insurrections militaires domptées par le massacre des janissaires.

1827.—Intervention de l'Europe dans les affaires de la Grèce.—Bataille de Navarin.—Guerre avec la Russie.

1828.—Expédition française en Morée. Résistance obstinée de Mahmoud.—Défaites successives en Europe et en Asie.

1829.—Invasion de la Thrace.—Traité d'Andrinople. Clauses : limite du Prouth pour la Turquie et la Russie.—Protectorat par cette puissance, sous la suzeraineté du sultan, de la Moldavie et de la Valachie.—Ouverture des Dardanelles à toutes les nations.—Reconnaissance de l'indépendance grecque.—Suite des réformes.—Fondation du *Moniteur*, adoption de mesures sanitaires, création de lazarets.

Méhémet-Ali, pacha d'Égypte, se rend indépendant.

1832.—Il prend Saint-Jean-d'Acre.—Bat à Konièh les troupes du sultan.—Intervention de la Russie sollicitée par Mahmoud.

1833.—Traité d'Unkiar-Skélessi. Clause principale : le Bosphore interdit à toute puissance en guerre avec la Russie.—Méhémet-Ali s'arrête.

Mahmoud reprend le cours de ses réformes.—Création d'une école militaire.—D'une école de médecine.—Des quarantaines.—Établissement d'ambassades permanentes à l'étranger.

1835.—Soumission de la régence de Tripoli et (1837) des Kurdes.

1839.—Nouvelle révolte de Méhémet-Ali.—Victoire d'Ibrahim-Pacha, son fils, à Nézib.—La nouvelle en arrive après la mort de Mahmoud.

1839.—Abdul-Medjid, son fils, sultan régnant.—Hatti-schérif de Gul-Hané qui contient en germe le tanzimat ou organisation (*V.* section IV).

Marche menaçante d'Ibrahim-Pacha.—Opérations des Anglais en Syrie, bombardement de Beyrout. — Guerre générale imminente.—Traités du 15 juillet 1840 et du 13 juillet 1841.—L'Égypte accordée à Méhémet-Ali et à ses descendants sous la suzeraineté de la Porte.

1841-1853.—Suite des réformes administratives.

1853.—Agression de la Russie.—Intervention armée de la France, de l'Angleterre, de la Sardaigne.

1854-1855. Siége et prise de Sébastopol.

IIIe section : Architecture byzantine et musulmane[1].

§ I. — **Origine et caractères du style byzantin.** — La Grèce avait transmis à l'Italie les principes de l'art le plus pur ; Rome, en se les appropriant et les modifiant suivant son génie particulier, couvrit à son tour la Grèce et l'Orient de ses constructions. Il n'entre pas dans notre plan de faire ici l'histoire de l'art romain : car, sauf quelques ponts, quelques restes d'aqueducs, de citernes, de routes pavées, de murailles, ou d'inscriptions, on ne trouve plus en Turquie de monuments importants de l'époque romaine. Qu'il nous suffise de dire en peu de mots comment l'art grec modifié par les Romains donna naissance au style byzantin. Aux anciennes constructions monolithes, aux grands blocs réguliers des belles murailles helléniques, les Romains substituèrent peu à peu des matériaux plus petits et plus légers, liés par des ciments susceptibles d'acquérir beaucoup de dureté. Les constructions en briques prirent un développement de plus en plus grand, et les faces des murailles furent revêtues d'enduits, de stucs ou de plaques de marbre. « Leur architecture, dit M. Bâtissier (ouvrage cité, p. 209), a tiré son principal caractère de l'emploi de la voûte et des arcades introduites par eux dans toutes les constructions monumentales. Cette découverte eut d'immenses résultats. Avec l'arc, on pouvait unir des piliers très-éloignés, qui auraient exigé, pour être rattachés les uns aux autres, des pierres énormes d'un poids prodigieux, d'un transport difficile. Ils multiplièrent souvent les arcs en séries qui semblent interminables. Ici, ils ont couronné un mur cylindrique par des arcs concentriques formant une coupole; là, à l'extrémité d'un plan carré, ici autour d'un plan circulaire, ils ont couvert des demi-cercles par des demi-dômes (voûtes en cul-de-four) ; quelquefois ils ont renfermé de plus petits arcs dans de plus grands, ou, donnant à chacun d'eux une direction différente, ils les ont coupés et croisés par d'autres ; il existe même des exemples de coupoles polygones.... partout, cependant, ils ont laissé à chaque courbe décrite un demi-cercle complet (plein-cintre). Par là ils ont conservé cette solidité qui semble le but principal de leurs constructions publiques. L'introduction de l'arc dans l'architecture modifia profondément le style grec. On conçoit que la roideur inflexible de l'architrave et la courbure de l'arcade, l'angle aigu du toit en pente et la convexité de la coupole, ne pouvaient exister ensemble. Dès lors toute l'ornementation particulière aux divers ordres grecs fut altérée.... La recherche dans les sujets de décoration, la profusion des ornements, la fausse application des meilleurs principes, dont l'intervention de l'ordre composite avait été le résumé, hâtèrent la décadence de l'art. Les profils perdirent chaque jour quelque chose de leur pureté ; les proportions furent altérées et les règles les plus sages méconnues. C'est ainsi que l'architecture, après avoir brillé d'un vif éclat sous la domination d'Auguste, des Flaviens et des Antonins, alla en dégénérant de plus en

[1] Nous renverrons encore pour ce paragraphe à l'ouvrage déjà cité de M. Bâtissier, *Hist. de l'art monumental*.

plus jusqu'au règne de Constantin.... La plus grande entreprise de son règne est la fondation de Constantinople; mais la plupart des monuments qu'on y éleva furent exécutés avec une telle hâte, qu'ils eurent une courte existence et durent être réédifiés par ses successeurs. Un des caractères qui distinguent les constructions de ces temps de décadence, c'est qu'elles offrent des matériaux enlevés à des bâtiments plus anciens, et ajustés sans goût et sans art. »

Les grands édifices religieux du style byzantin ou néo-grec procèdent plus particulièrement de deux espèces de constructions romaines : 1° les basiliques, vastes bâtiments quadrangulaires, où originairement on rendait la justice, où s'assemblèrent ensuite les négociants, jusqu'au moment où le christianisme, mettant à l'intérieur du temple les fidèles que le paganisme laissait en dehors, en fit le type primitif de ses églises ; 2° les rotondes, originairement consacrées à des temples très-petits ou à des monuments funéraires (mausolées d'Auguste, d'Adrien, de Cecilia Metella, à Rome), et qui devinrent, au temps de Constantin, des baptistères, des églises (Sainte-Constance à Rome, l'église du Saint-Sépulcre à Jérusalem). « Les constructions de forme circulaire, dit M. Bâtissier (*ibidem*, p. 382), couronnées par une couverture hémisphérique rappelant cette voûte de l'univers au sommet de laquelle est placé le trône de Dieu, furent surtout imitées par les chrétiens d'Orient ; mais elles ne présentaient pas une disposition hiératique qui les distinguât des rotondes païennes ; en conséquence les architectes byzantins, en adoptant la coupole, l'inscrivirent au centre d'un carré divisé en deux nefs principales se coupant à angles droits par le milieu, de manière à ce que l'intérieur du monument ressemblât à une croix grecque, c'est-à-dire une croix dont les quatre branches sont égales. » Ils perfectionnèrent encore la construction de ces dômes : au lieu de les faire reposer, comme la coupole du Panthéon à Rome, ou celle du Saint-Sépulcre à Jérusalem, sur un vaste cylindre placé entre elles et le sol, ils les élevèrent au-dessus de *quatre grands arcs* soutenus par quatre piliers disposés sur un plan carré (*V.* le plan de Ste-Sophie, annexé au plan de Constantinople). « On comprend qu'en adaptant un périmètre circulaire à un périmètre quadrangulaire, on avait en surplus quatre angles. Chacun de ces angles fut alors racheté par une petite voûte en encorbellement, dont la surface est égale à un quart de sphère et qu'on ne peut mieux comparer qu'à une niche. Les dômes ainsi disposés sont dits *en pendentifs*. » « Pour que la coupole, dit M. Hope (*Hist. de l'archit.*, Paris, 1839), réunît autant que possible la légèreté et la solidité avec le plus grand développement, elle était construite avec des tubes cylindriques de terre agencés l'un dans l'autre. Des demi-coupoles fermaient les arcs sur lesquels s'appuyait le dôme central et couronnaient les quatre nefs ou bras de la croix ; l'une de ces nefs, terminée par l'entrée principale, était précédée d'un portique ou *narthex*, la nef opposée formait le sanctuaire, tandis que les deux branches latérales étaient coupées dans leur hauteur par une galerie destinée aux femmes; souvent encore il s'en échappait de petites absides couronnées de demi-dômes, ou des chapelles surmontées de petites coupoles ; enfin l'on perça des fenêtres à la

base des coupoles et des demi-coupoles qui couronnaient toutes les parties des églises grecques. » L'église était précédée d'un *atrium* ou cour carrée, entourée d'un portique quadrilatéral.

En même temps que dans le plan général les courbes se substituaient partout aux surfaces rectilignes et angulaires de l'ancienne architecture grecque, les ornements subirent eux-mêmes des modifications sensibles. Les ordres antiques furent presque entièrement abandonnés. Le chapiteau des colonnes, de circulaire qu'il était, devint cubique, ou plutôt prit la forme d'un tronc de pyramide renversé, souvent surmonté d'un énorme tailloir de même forme qui semble un second chapiteau. L'ancienne feuille d'acanthe fut remplacée par d'autres feuillages peu saillants, minces, aigus et souvent enlacés. La base des colonnes reste souvent semblable à la base attique (*V.* p. 34). « Les faces des moulures sont rehaussées aussi de feuillages sculptés dans le même goût, de méandres et de losanges, d'entre-lacs et de diverses combinaisons de lignes qui semblent empruntées, les unes aux plus anciens monuments helléniques, les autres aux tapis persans. » (Bâtissier). Les plaques de marbre et de métal, les peintures sur fond d'or et les mosaïques formaient le caractère de la décoration intérieure des édifices byzantins, dont Sainte-Sophie a été le modèle le plus magnifique. « Nous devons consigner encore ici, ajoute M. Bâtissier, d'autres innovations qui appartiennent aux Byzantins. C'est en Grèce et chez les Arabes que l'on trouve les plus anciens exemples de colonnes engagées dans les pieds-droits qui supportent le cintre des arcades. L'arc outre-passé ou en fer à cheval paraît appartenir aux Byzantins, auxquels les Arabes l'auraient emprunté. Il en est de même de l'appareil en matériaux de diverses couleurs. Plusieurs anciens édifices néo-grecs présentent des archivoltes et des corniches en pierre alternativement blanche et noire, ou blanche et rouge. Dans une même arcade, on voit encore des voussoirs de pierre et des voussoirs en briques disposés symétriquement. Enfin l'invention des escaliers à vis remonte aux Grecs du Bas-Empire. »

Les églises byzantines de la première période (du IVe au VIIIe siècle) ne présentaient qu'un seul dôme de forme écrasée, élevé sur un plan carré. « La façade offrait une masse carrée, terminée à son sommet par une corniche horizontale, sans fronton qui indiquât la forme du comble, car la charpente, alors comme plus tard, ne fut jamais employée par les Grecs pour couvrir les édifices; on se servait seulement de terrasses et de dômes. Une ou plusieurs portes rectangulaires donnaient accès dans les églises; elles étaient généralement ornées de moulures très-refouillées, et leur linteau soulagé par un arc en décharge. Les façades latérales différaient peu des façades principales. Les absides, souvent au nombre de trois, étaient plus généralement demi-circulaires que polygonales. A l'intérieur, les nefs étaient toujours précédées d'un vestibule; les femmes avaient leur place réservée dans des tribunes régnant au-dessus des bas côtés, et s'arrêtant auprès du sanctuaire. Cette tribune prenait jour extérieurement par des fenêtres percées au-dessus de la porte principale et encore dans les façades latérales. » A cette époque appartiennent la grande et la

petite Sainte-Sophie, et Sainte-Irène à Constantinople, Saint-Vital de Ravenne, etc. Nous avons indiqué (p. 41) les modifications subies par les églises grecques aux époques postérieures. Nous ne pouvons ici suivre l'art byzantin dans tous les monuments qu'il a élevés en Sicile, en Italie, sur les bords de la mer Noire et en Russie; mais nous allons le retrouver servant de modèle à l'architecture musulmane. Auparavant nous devons dire quelques mots de l'état des églises chrétiennes dans la Turquie d'Europe.

En général les églises n'ont pas de clocher, et, sauf certains couvents et certains lieux privilégiés, elles n'auraient pas le droit d'avoir des cloches non plus que des croix extérieures. Les églises grecques de Constantinople ne sont que des édifices massifs sans dômes, sans clochers, entièrement nues à l'extérieur, et qui semblent se dérober aux regards. Actuellement encore, dans plusieurs lieux, les églises sont cachées dans des lieux écartés et entourés de touffes d'arbres, ce qui prouve que les Turcs n'ont pas toujours été aussi tolérants que le disent aujourd'hui certains publicistes. Tous les ornements sont réservés pour l'intérieur, où l'on trouve souvent des marbres sculptés, des autels surchargés d'offrandes et de peintures. L'intérieur est toujours divisé en trois parties, vestibule, église et sanctuaire. Ce dernier est séparé de l'église plus complétement que le chœur chez les catholiques. Il y a encore des églises catholiques dans quelques parties de l'Albanie, en Bosnie, à Constantinople et à Salonique. Dans ces dernières années, les chrétiens ont obtenu une plus grande tolérance pour l'exercice extérieur de leur culte; des églises ont été bâties; mais l'usage des cloches, bien qu'autorisé en principe, choque encore les préjugés musulmans, pour lesquels elles ont été longtemps un signal de rassemblements séditieux, si ce n'est d'insurrection.

§ II.—Architecture musulmane, mosquées, turbés, bains, bazars, khâns, fontaines, etc.—Les Arabes ne paraissent pas avoir eu d'architecture propre avant Mahomet. A l'époque du Prophète, la Kaaba de la Mecque fut réédifiée par deux architectes étrangers. Sous les premiers khalifes, après la conquête de la Syrie, de l'Égypte et d'une partie de l'Asie Mineure, les Arabes convertirent en mosquées un grand nombre d'églises byzantines; les monuments qu'ils élevèrent par eux-mêmes furent édifiés par des architectes grecs. « Le témoignage des écrivains nationaux, dit M. Batissier, ne permet pas de douter que ce soit à l'école byzantine que les Arabes aient emprunté les principaux éléments de leur système architectonique. Il est certain cependant qu'ils ont dû aussi s'inspirer des constructions persanes bâties sous la dynastie des Arsacides et des Sassanides. Dire dans quel style étaient conçus ces monuments et quelles formes les Arabes leur ont empruntées est un problème qu'il ne nous est pas donné de résoudre; nous croyons pourtant que c'est aux Persans que les Arabes empruntèrent cette profusion d'ornements, cette pompe et cette magnificence que déployaient à leur cour les souverains des empires de l'Orient.... Les plus anciennes mosquées sont bâties avec des matériaux enlevés à des édifices antiques. Presque toutes les colonnes qui en soutiennent les plafonds et les dômes appartenaient à des monuments grecs ou ro-

mains. Les chapiteaux nous offrent aussi une imitation plus ou moins dégénérée de la corbeille corinthienne. Toutes ces mosquées présentent une voûte en cul-de-four ou des coupoles en pendentifs suivant le mode byzantin. Quant aux ornements, ils se composent d'inscriptions en caractères arabes d'une forme plus ou moins ancienne. Aucune nation ne multiplia d'une manière plus variée et plus ingénieuse les combinaisons de figures géométriques, associées à des fleurs et à des fleurons, pour engendrer des formes applicables à la décoration des édifices. Les Arabes suppléèrent par ces différents enlacements de lignes et de plantes à la représentation des êtres animés, qui leur était interdite par la loi mahométane. Tous ces ornements sont rehaussés de couleurs éclatantes. Les mosaïques byzantines, en verre émaillé, occupent aussi une place importante dans le système décoratif de l'ancienne architecture arabe. Plus tard, elles furent remplacées par des revêtements de briques émaillées de diverses couleurs, que l'on fabriquait en Perse depuis la plus haute antiquité. On taillait ces pièces en polygones variés, de manière à en former toutes sortes de dessins. Un autre élément architectonique, que l'on retrouve dans presque tous les monuments arabes, consiste en une série de petites coupoles en pendentifs, de petites niches superposées les unes au-dessus des autres, que l'on a comparées avec raison à des *stalactites*, et remplissant non-seulement le vide des angles rentrants que présentent les constructions, mais encore formant quelquefois l'entablement supérieur des édifices. » L'arc en ogive, dont l'origine n'est pas bien connue, mais que l'on remarque déjà dans certains sarcophages antiques de la Lycie, dans certains édifices byzantins (Sainte-Irène à Constantinople, la mosquée d'El-Aksa bâtie par Justinien à Jérusalem) fut employé dans les plus anciennes mosquées du Caire, et devint d'un usage général dans les constructions élevées par les Turcs Ottomans à Brousse, à Andrinople, et enfin à Constantinople.

Les *mosquées* de Constantinople n'ont pas été bâties sur le plan des premières mosquées de l'islamisme, comme celle de l'Égypte ou de la Syrie. Celles-ci sont de grandes cours à ciel ouvert avec des colonnades ou portiques à jour ; les mosquées de Constantinople sont des bâtiments fermés. Presque toutes ont imité Sainte-Sophie, et l'on s'étonnera quelquefois, à l'Ahmedièh, à la Mohammedièh par exemple, de voir l'intérieur de ces mosquées figurer une croix grecque par la disposition de leurs piliers.

Dans toute mosquée, on trouve au fond et dans l'orientation de la Mecque, le *Mihrab*, qui est à la mosquée ce que le maître autel est à l'église catholique ; le mihrab est une espèce de baie ou de niche pratiquée dans la muraille, et ornée ordinairement de colonnettes et de marbres précieux, mais ne contenant ni images, ni rien de semblable à un autel. A côté du mihrab est le *menbèr* ou chaire à prêcher, surmontée d'un clocheton pyramidal ou conique qui sert d'abat-voix; on y monte par un escalier en pente rapide, à balustrade élégamment ornementée, De l'autre côté du mihrab se trouve la tribune réservée au sultan, désignée sous le nom de *maksoura*. En avant du mihrab, il y a souvent une autre tribune, *khoutbah*, où l'iman prononce la prière, et

une plate-forme carrée et élevée, *mastabah*, sur laquelle les crieurs répètent l'appel à la prière.

La mosquée est précédée d'une cour à portiques ou *harem*, au milieu de laquelle coule la fontaine aux ablutions. Sur les flancs de la mosquée, on remarque aussi un grand nombre de petits robinets destinés au même usage. Les *minarets* sont aux mosquées ce que sont les clochers aux églises chrétiennes. Leur nombre est variable. Il n'y a que les mosquées de fondation impériale qui puissent en avoir quatre ; les autres n'en ont qu'un ou deux. Ce sont de hautes tours avec deux ou trois étages de galeries circulaires, où le muezzin monte quatre fois par jour pour appeler les fidèles à la prière. Ils sont surmontés en Turquie d'un cône de couleur noire, qui les fait ressembler quelquefois à des chandeliers coiffés d'un éteignoir. Les grandes mosquées sont de plus entourées d'une vaste enceinte plantée d'arbres, où sont annexés des établissements divers, des khâns pour les voyageurs, des *médressés* ou colléges, des *imarets* ou asiles pour les pauvres, des bibliothèques, des bains, des fontaines, le *turbé* ou tombeau du fondateur, et souvent un petit cimetière. Ces établissements sont entretenus au moyen de riches dotations faites aux mosquées. Ce sont donc non-seulement des lieux de prière, mais des lieux d'asile, de secours, d'étude : on y dépose aussi des trésors appartenant aux voyageurs, aux orphelins mineurs; on remarquera souvent des quantités de malles, de ballots de cette nature, amoncelés dans les mosquées, sans autre garde que la sainteté du lieu.

Outre les grandes mosquées, appelées *djami*, mot qui veut dire lieu de réunion, on en compte un grand nombre de petites nommées *mesdjid* (lieu de prière). C'est ce dernier nom qui, changé par les Espagnols en *mesquida*, est devenu l'origine du mot français mosquée.

Les *turbés*, ou tombeaux des sultans ou des princes, ne sont pas toujours annexés aux mosquées : ils forment dans la ville des édifices pieux dont le service est assuré par des dotations particulières. On trouve dans ces turbés le catafalque du sultan recouvert d'étoffes précieuses ; du côté de la tête est un turban, et du côté des pieds un énorme cierge. A côté de ce catafalque, on en voit souvent d'autres moins importants, renfermant les dépouilles des frères, des fils du sultan qui n'ont pas régné, quelquefois celles de quelques sultanes favorites.— « On trouve encore dans les provinces une foule de tombeaux élevés en l'honneur des scheiks, ou des saints, qui sont un objet de vénération et un but de pèlerinage. Ces petits édifices, appelés *santons*, sont ronds, carrés ou octogones et couronnés par une coupole. »

Bains.—Les Orientaux ont construit partout des bains, qui ont conservé à peu près la disposition des thermes antiques. Ils se composent de plusieurs salles avec des fontaines ou bassins entretenus à des températures différentes au moyen d'un hypocauste, et de tuyaux de chaleur disposés dans l'épaisseur des murailles. Ces salles sont souvent recouvertes de coupoles élégantes, éclairées par le haut au moyen de nombreux verres ronds enclavés dans la coupole. Nous décrirons plus loin (sect. V, § 15) les diverses opérations du bain turc.

Khâns, Caravansérais. — Ces établissements, espèces d'hôtelleries situées dans les villes et sur les routes, sont de vastes édifices, quelquefois fortifiés à l'extérieur, et présentant à l'intérieur une cour à portique entourée de salles, de magasins, où les voyageurs ou marchands trouvent un abri moyennant une légère rétribution. Ces établissements n'offrent en général rien de remarquable sous le rapport architectural que leurs grandes dimensions. Ceux de Constantinople sont de vastes entrepôts pour le commerce étranger. Chaque nation a le sien.

Les *bazars* (tchartché) ne sont que de longues galeries voûtées, des rues en arcades, ou quelquefois même seulement garnies de petites échoppes dont nous aurons à décrire plus tard l'aspect pittoresque (sect. V, § 15, et R. 58), mais sans mérite au point de vue de l'architecture. Il en est tout autrement des *fontaines* (sébil) et *abreuvoirs publics* (houz) placés aux angles des rues, ou isolés sur quelques grandes places : ce sont des constructions semi-circulaires ou polygonales couvertes d'un dôme ou d'un toit chinois, et souvent décorées de marbres finement sculptés, d'arabesques, d'inscriptions peintes ou dorées, et d'ornements en bronze. Les bassins se trouvent à l'abri du soleil sous une vaste arcade. Plusieurs de ces édifices légers comptent parmi les monuments les plus remarquables de Constantinople. Les aqueducs ou les citernes souterraines de cette capitale remontent à l'époque romaine ou byzantine, les Turcs n'ont fait que les conserver.

Maisons.—Palais. — Les maisons particulières de Constantinople ou de la Turquie d'Europe sont en général d'une grande simplicité : construites en bois, et peintes à l'extérieur en rouge, en jaune, en vert pour les musulmans, de couleur sombre pour les chrétiens ou les juifs, elles ont toutes à peu près la même hauteur, pour qu'on ne puisse pas voir de l'une dans l'autre. Elles sont divisées à l'intérieur en deux parties, l'une pour le maître du logis, l'autre pour les femmes et la famille. Les fenêtres du harem sont garnies de grillages en bois nommés *moucharabis*. Les palais des pachas ou du sultan renferment dans leur enceinte des cours, des jardins avec des kiosques, des eaux jaillissantes, mais l'aspect extérieur est toujours très-simple. Les kiosques les plus élégants du sérail, ou des rives du Bosphore à Constantinople, ont en général adopté le toit recourbé en forme de pagode chinoise. Ajoutons que dans ces dernières années les Turcs ont construit, notamment dans la capitale, des édifices à l'européenne, d'un goût bizarre, d'un aspect généralement lourd et disgracieux, et qui font un contraste désagréable avec l'architecture orientale. Ces constructions n'appartiennent à aucun style, ou plutôt tous les styles y sont confondus ; nous n'avons donc pas à nous en occuper ici. (*V.* Constantinople, palais de Dolma-Baghtchè, université, casernes, etc.)

IVe section : Turquie moderne.

§ I. Gouvernement. Maison impériale.— « Le gouvernement de la Turquie, dit M. Ubicini (*Lettres sur la Turquie*, Paris, 1851), est une

monarchie, absolue dans la forme, mais tempérée dans la réalité, d'abord par les institutions et les conditions mêmes de la souveraineté, ensuite par les mœurs qui, là plus que partout ailleurs, modifient ou limitent même jusqu'à un certain point l'action du pouvoir. Dépositaire de la loi, le sultan ou *padischah* la fait exécuter et la modifie par l'intermédiaire du *vézir*, chef suprême de l'administration, et par celui du *mufti* ou *scheik-ul-islam* (l'ancien de l'islam), dont l'interprétation de la loi constitue la principale obligation. Chef du corps judiciaire et religieux des *ulémas*, le mufti sanctionne et rend exécutoire par son *fetva* toute ordonnance émanée de l'autorité suprême. » Les conditions que l'autorité suprême s'est faite à elle-même se trouvent résumées dans le *hatti-chérif de Gul-Hanè*, promulgué le 3 novembre 1839, quatre mois après l'avénement d'Abd-ul-Medjid, et qui porte sur trois points principaux : 1° garanties propres à assurer à tous les sujets de l'empire une entière sécurité, quant à leur vie, leur honneur et leur fortune : 2° assiette et levée des impôts ; 3° levée des soldats et durée du service. Ce ne sont là que des principes abstraits ; le *tanzimat* ou organisation les a développés et convertis en loi. Il se divise en quatre parties : 1° conseils du gouvernement ; 2° division administrative et financière ; 3° offices judiciaires ; 4° emplois de l'épée. Il serait exagéré de nier les heureux résultats déjà donnés par le tanzimat ; mais la vérité oblige à dire que ses principes ont trouvé dans les mœurs une résistance dont ils n'ont pas encore triomphé.

Les ministres d'État, décorés du titre de *muchir*, ont des attributions à peu près analogues à celles des ministres dans les autres États de l'Europe. Assistés de deux fonctionnaires du premier rang, ils composent avec le scheik-ul-islam, et sous la présidence du vézir, le conseil privé, qui délibère sur toutes les questions d'intérêt général et de politique extérieure. Dix *conseils* supérieurs complètent cette organisation ; ce sont : 1° le conseil d'État ; 2° celui de l'instruction publique ; 3° de la guerre ; 4° de l'artillerie ; 5° de l'amirauté ; 6° des comptes ; 7° de l'agriculture ; 8° des mines ; 9° de la police ; 10° des fabriques militaires. Le *divan* ou chancellerie d'État comprend la généralité des emplois qualifiés emplois de plume.

Le sultan avait autrefois son trésor particulier (*hazné*), dont les ressources annuelles dépassaient celles de l'impôt. Il reçoit maintenant une liste civile, fixée, pour l'année, à 75 millions de piastres (17 250 000 fr.), avec laquelle il pourvoit à l'entretien de sa maison. La modicité relative de cette somme fait pressentir combien doit avoir perdu de son éclat le luxe, jadis proverbial, des sultans.

Les officiers qui composent la maison impériale, sont : 1° le *kizlar-agassi* (chef des eunuques noirs), grand maréchal du palais ; il a rang de muchir ; 2° deux imans ; 3° le grand chambellan et quatre chambellans ; 4° un premier secrétaire et quatre secrétaires ; 5° un premier aide de camp, secrétaire des commandements, et sept aides de camp ; 6° un trésorier de la couronne et un trésorier particulier ; 8° le chef des eunuques blancs ; 9° le grand écuyer ; 10° le grand maître de la cour ; 11° le maître de la garde-robe ; 12° le premier page ; 13° le chef des pages (*itchoglans*) ; 14° le chef du garde-reliques (l'étendard, le

sabre et le manteau du Prophète); 15° deux référendaires; 16° le chef des huissiers.

Une liste civile spéciale (8 400 000 piastres) est allouée à la sultane Validé (mère) et aux sœurs du sultan, mariées à des pachas.

§ II. Divisions administratives.—Le territoire de l'empire ottoman est divisé en gouvernements généraux *(eyalets)*, dont l'administrateur prend le titre de *vali* (vice-roi) ou *mutesarrif* (gouverneur général), suivant l'importance de la circonscription. Chaque eyalet se subdivise en *livas* (province), administrées par un *kaïmakam* (lieutenant gouverneur), qui, dans certaines localités, prend le titre de *mohassil* (préfet); les livas sont à leur tour subdivisées en *kazas* (districts), gouvernés par un *mudir* (sous-préfet), et les cazas en *nahiyès* (communes), administrés par un *kodja-bachi* ou *mouhtar* (magistrat électif correspondant au maire). La Turquie d'Europe comprend 15 eyalets, 42 livas, 376 cazas.

Le vali réunit, dans l'eyalet, toutes les attributions du pouvoir exécutif. Dans le cercle du liva, le kaïmakam dirige l'ensemble de l'administration, préside le *medjlis* (conseil de la province) et veille à l'assiette de l'impôt. Disons en passant que les populations grecque, arménienne et juive, sont représentées dans ce conseil par leurs évêques ou rabbins, et qu'à côté d'eux se trouvent des *vudjouhs* (députés), dont le nombre est proportionnel à la population. Le caractère libéral de cette institution est frappant : sa création remonte au hatti-schérif de Gul-Hanè.

Les provinces de la Turquie d'Europe, dites *tributaires*, jouissent d'une organisation particulière. La *Servie*, qui, de 1801 à 1813, avait secoué le joug ottoman, a obtenu en 1815 la sanction de son individualité politique : un prince héréditaire administre sous la suzeraineté de la Turquie et paye, chaque année, à la Porte un tribut de 2 000 000 de piastres (460 000 fr.). Le prince gouverne avec une diète élective et un conseil d'État. Dans les circonstances graves, on convoque le *skoupschtina* ou états généraux de la nation. Le *Monténégro* jouit d'une indépendance aussi complète et d'une organisation analogue.

Les principautés *Roumanes* ou *Moldo-Valachie*, dont l'organisation a subi tant de vicissitudes et donné lieu à de si graves complications dans la politique européenne, vient enfin de recevoir du congrès de Paris (1858) une constitution, qui, sans satisfaire complétement les vœux des populations, réalisera cependant pour elles une amélioration considérable, si elle ne reste pas une lettre morte. Les principautés de Moldo-Valachie, constituées sous le nom de Provinces-Unies, sont maintenues sous la suzeraineté du sultan; le pouvoir exécutif sera exercé, dans chacune des provinces, par un *hospodar* élu à vie; le pouvoir législatif par deux assemblées siégeant à Bukarest et à Jassy, et par un comité central siégeant à Fokshani et composé de neuf membres valaques et de neuf membres moldaves, élus par les deux assemblées. Ce comité central fera les lois d'intérêt général, qui seront communes aux deux principautés. Le budget sera voté par les assemblées. L'armée n'aura qu'un même drapeau pour les deux provinces. Une cour suprême de cassation assurera l'unité judiciaire;

des lois organiques établiront l'union douanière, monétaire, postale et télégraphique.

§ III. Religion.—Le sultan ou padischah a été jusqu'ici considéré comme chef des pouvoirs temporel et spirituel. Les récentes et curieuses études de M. Ubicini (ouvrage cité, *passim*) ont démontré, au moyen de textes et de rapprochements historiques, que la loi religieuse n'a pas constitué de hiérarahie sacerdotale, que les ulémas n'eurent, dans le principe, d'autre suprématie que celle de la science et de l'étude; que, fréquemment consultés, ils devinrent sous des khalifes indolents un corps redoutable et constituèrent enfin, au mépris des textes, une corporation religieuse toute-puissante. Ajoutons, pour préciser ces notions sommaires, que les sultans de Constantinople ne devinrent héritiers de la dignité khalifale, déjà depuis longtemps dépouillée de l'autorité religieuse exercée par les successeurs immédiats du Prophète, qu'en 1517, lors de la conquête de l'Égypte sur Mohamed XII, dernier abbasside, par Sélim Ier. La législation politique, qui remonte presqu'en entier à Suleïman Ier, prend le nom de *kanoun;* l'ensemble de la législation civile et religieuse est désignée sous celui de *cheriat*, et se compose de quatre parties : 1° le *Koran;* 2° la *Sunna ;* 3° l'*Idjma-y-Ummet* (accord de la nation); 4° le *Kyass*. Le corps des ulémas en est le dépositaire, et, pour faire face aux exigences diverses indiquées par son double caractère, s'est divisé en *imans* (prêtres) et *caxis* (juges).

Avant d'indiquer le rôle de ce corps dans la société musulmane, quelques mots sur la loi elle-même sont nécessaires.

Le Koran (livre), recueilli et publié en langue arabe en 635, deux ans après la mort du Prophète, est un mélange des doctrines juive et chrétienne et des traditions orientales. La partie dogmatique y tient fort peu de place, et les préceptes de cette nature, condensés en cinquante-huit articles dans l'Abrégé d'*Omer-Nésséfi,* lequel est employé comme catéchisme, peuvent se résumer dans les deux suivants : Dieu est un et éternel; il n'a point d'égal, il n'a point enfanté. En outre, les musulmans croient à la mission du Prophète ; de là vient la formule employée par les *muezzins* (crieurs) : « Il n'y a de Dieu que Dieu, et Mahomet est le prophète de Dieu (*la Ilah il Allah vè Mohammed reçoul Allah*). » Les musulmans repoussent tout symbole et d'une manière à peu près absolue les mystères, ou du moins la croyance en certaines dispositions mystiques de la loi ne constitue pas une obligation rigoureuse. L'ensemble de la loi religieuse est le résultat de l'inspiration, laquelle peut rationnellement se justifier, et, sous ce rapport encore, s'éloigne des religions dont le dogme s'impose par l'autorité de la foi. De ces notions sommaires, il est aisé de conclure que la doctrine de l'islamisme aboutit en réalité au déisme. En politique, le Koran contient le germe de toutes les institutions libérales, de tous les grands devoirs sociaux : l'égalité, l'assistance mutuelle, le respect des faibles, la soumission à la loi, qui, de la religion, est passée dans les mœurs. La société musulmane ne trouve dans aucun de ces principes un obstacle au progrès. Ces obstacles résident, selon certains observateurs, dans trois faits, conséquences

de l'islamisme, ou mieux encore des mœurs orientales, et qui sont : la polygamie, l'intolérance et le fatalisme. Limitée par la difficulté de réunir les conditions auxquelles le Koran en a subordonné l'exercice, la polygamie est à peu près inconnue dans le peuple et devient de plus en plus rare dans la classe la plus instruite et la plus riche. Le contact journalier des Ottomans avec les chrétiens leur a donné des habitudes de tolérance qui n'excluent peut-être pas le mépris, mais qui sont assez puissantes pour que les manifestations publiques, même extérieures, du culte ne fassent naître aucune difficulté. Si la loi contient, d'ailleurs, le principe écrit du prosélytisme, elle renferme aussi, dans un texte opposé, celui de la tolérance. La doctrine de la prédestination n'a reçu ni de Mohammed, ni de ses commentateurs, l'extension qui lui a été donnée; mais quelle qu'en soit l'origine, quelque opposition que manifestent contre elle les scheik-ul-islam et l'interprétation religieuse, son influence sur les Osmanlis est incontestable.

La Sunna (tradition) contient les conseils, les lois et décisions orales du Prophète, et un historique minutieux de sa vie et de ses habitudes, dont l'exemple est proposé aux musulmans. L'Idjma-y-Ummet contient les décisions sur certains points de droit ou de religion rendues par les quatre premiers khalifes. Le Kyass, enfin, est un immense recueil de décisions de jurisprudence et de fetvas, sorte de consultation abstraite dont nous indiquerons plus tard le caractère.

Les *imans*, nom générique des fonctionnaires qui s'occupent ou de l'instruction religieuse ou des pratiques matérielles du culte, acquièrent, par un long séjour dans les *médressés* (colléges), l'instruction religieuse, scientifique et littéraire; le caractère sacerdotal ne leur est conféré par aucune ordination. Ils se divisent en cinq classes : 1° les *scheiks* (docteurs), qui ont pour unique devoir la prédication; 2° les *khatibs*, chargés de faire le vendredi la prière officielle; 3° les *imans*, préposés au service de la mosquée, et qui accomplissent les cérémonies relatives aux mariages et aux enterrements; 4° les *muessins*, chargés d'annoncer cinq fois par jour la prière; 5° les *kaïms*, auxquels sont dévolus les soins d'ordre intérieur et de propreté de la mosquée. Les trois dernières catégories ne font point partie du corps de l'uléma. A cette sorte de clergé régulier se joignent les diverses espèces de *derviches*, qui sont à la religion musulmane ce que les ordres monastiques sont au catholicisme. On en distingue plusieurs variétés, désignées soit par le nom de leur fondateur, soit par l'exercice de dévotion auquel ils sont plus particulièrement adonnés. Les plus connus, depuis la disparition des *bektachis*, détruits en 1826 avec les janissaires, sont les derviches hurleurs et derviches tourneurs, réunis dans des *tékiés* (couvents) (voir Section V, § 16). Les diverses corporations de derviches sont imbues du vieil esprit turc; par l'influence qu'elles exercent sur le peuple et sur le gouvernement lui-même, impuissant à leur résister, elles restent l'obstacle le plus sérieux qui s'oppose à l'introduction de réformes déjà plusieurs fois tentées.

Outre la religion musulmane, religion d'État, quatre communions importantes se partagent les populations de l'empire; ce sont : la reli-

gion grecque, l'arménienne catholique, l'arménienne schismatique, enfin le culte hébraïque.

1° *Église grecque.* Le schisme qui la sépara de l'Église romaine date de 857. Il consiste à nier que le Saint-Esprit procède du Fils et à rejeter l'autorité du pape. Cette Église est divisée en trois fractions : 1° Église orthodoxe ; 2° Église monophysite ou eutychéenne ; 3° Église nestorienne. L'ensemble de l'Église grecque est partagé en quatre patriarcats : 1° celui de Constantinople, subdivisé en 108 diocèses ou éparchies ; 2° celui d'Alexandrie, qui en compte 4 seulement ; 3° celui d'Antioche, 20 ; 4° celui de Jérusalem, 16. Au point de vue de la hiérarchie religieuse, ces quatre patriarches sont indépendants les uns des autres; celui de Constantinople n'a sur ses collègues d'autre autorité que celle qui dérive de son titre de chef de la communauté civile. La suprématie qu'il lui confère est bornée par le pouvoir législatif qu'exerce le synode, dont les décisions en matière de foi sont seules souveraines. Le synode, composé de dix-huit membres, dont douze évêques, administre les dépenses de la communauté, auxquelles pourvoient la vente des prélatures et les contributions fournies par les évêques, en raison du nombre de leurs administrés. Les patriarches sont désignés par le synode et reçoivent l'investiture de la Porte. Les évêques et métropolitains sont directement nommés, par le synode ; dès leur entrée en fonctions, ils doivent verser entre les mains du patriarche une somme qui varie entre 80000 et 15000 piastres, et, à défaut d'argent comptant, s'engager pour pareille somme. Les revenus de l'évêché, la vénalité de tous les sacrements, le produit des ordinations, l'impôt prélevé sur chaque famille, leur en fournissent aisément les moyens.

Les *papas* qui composent le clergé inférieur peuvent être mariés avant leur entrée dans les ordres, mais ils doivent rester célibataires s'ils le sont au moment de leur ordination. La paroisse, administrée civilement par un éphore, donne au papas un faible traitement, à l'insuffisance duquel ne peut même pas suppléer le produit du casuel : aussi pour pouvoir subvenir à tous ses besoins il est obligé d'exercer une profession manuelle. Les papas achètent leur cure au métropolitain. Un nombre infini de moines existent à côté de ce clergé séculier. Nous n'avons rien à ajouter au portrait que nous en avons tracé pages 49 et 240.

2° *Église arménienne.* — Sa doctrine s'éloigne de celle de Rome sous bien des rapports. Elle nie : 1° la primauté du siége de Rome ; 2° la légitimité du concile de Chalcédoine ; 3° la double nature de Jésus-Christ ; 4° le purgatoire ; 5° la validité des indulgences ; 6° la procession du Saint-Esprit *ex patre*. Enfin elle a conservé certaines coutumes du paganisme, telles que le sacrifice des animaux. Son patriarche, élu comme celui des Grecs, réside en Arménie, mais ses pouvoirs sont provisoirement délégués au primat de Constantinople. Il est assisté par un conseil de quinze membres, dont deux laïques. Le nombre des évêques dépendant du siége de Constantinople varie souvent : il est actuellement de trente-six. Ils sont élus par le suffrage universel. Le clergé inférieur se compose de deux ordres : prêtres (*der-*

der) et docteurs (*vartabied*). Ces derniers se distinguent souvent par une sérieuse instruction, mais les premiers ne sont pas sous ce rapport aussi bien partagés. Comme l'Église grecque, cette communion compte un très-grand nombre de moines disséminés dans divers monastères, qui partagent leur vie entre des pratiques d'austérité, et la lecture de livres de liturgie, la seule qui leur soit permise. Le prêtre n'est tenu à aucune redevance au moment de son installation. Les cérémonies, baptême, mariage, enterrement, lui donnent droit à une rétribution dont la quotité est fixée d'avance. L'Église arménienne échappe, comme on le voit, à la simonie qui déshonore l'Église grecque ; ses revenus se composent en grande partie des produits de *vakoufs*, semblables à ceux qui alimentent les dépenses du culte de l'islam.

3° *Les Arméniens unis ou catholiques.*—Ils reconnaissent la suprématie du pape et ne sont séparés de la communauté latine que par des différences de détail qui n'intéressent pas le dogme. Dans les provinces, l'administration civile et religieuse est réunie entre les mains des évêques. A Constantinople, la première est exercée par le patriarche entouré d'un conseil de douze membres séculiers, et la seconde par l'archevêque primat. Ce dernier ne reçoit aucun traitement de la nation, il est entretenu par la Propagande de Rome. Outre le patriarche et l'archevêque primat, la communauté arménienne compte des évêques, un clergé séculier et un clergé régulier. Pour les évêques, bornons-nous à dire que leur nomination par le saint-siége ou par le suffrage universel a soulevé des difficultés qui ne sont pas encore résolues. Le clergé séculier se compose de prêtres de la Propagande, qui occupent les hautes dignités, et de prêtres ordinaires fournis par les trois séminaires de Constantinople. Le casuel forme leur seule rétribution. Ils vivent généralement dans le célibat, quoique pour eux, comme pour les prêtres des Églises reconnues, il ne soit pas d'obligation absolue. Le clergé régulier se compose de Pères Méchitaristes et de Pères Antonins. Ces moines sont généralement considérés comme ayant une instruction étendue et des mœurs pures.

4° *Église latine.* — On comprend sous ce titre tous les sujets catholiques du sultan. L'administration civile est confiée en entier à un *vékil* désigné par la Porte, et qui les représente auprès d'elle. L'administration religieuse est exercée par les évêques placés à la tête de chacune des communautés comprenant ensemble la nation latine et qui sont : 1° les Latins proprement dits ; 2° les Grecs unis et Melkites; 3° les Chaldéens ; 4° les Syriens unis ; 5° les Maronites.

Les Latins n'ont d'autres charges que celles qui leur sont imposées par la nécessité de pourvoir aux frais de chancellerie du vékil. Ils n'ont en propre ni églises, ni écoles, ni hôpitaux, ils profitent de tous les établissements de ce genre créés en grand nombre par les Pères Lazaristes.

5° *Protestants.* — Malgré les efforts de la Société biblique, le nombre en est resté infiniment petit. Il s'élève à peine à 2000 pour tout l'empire ottoman. Il suffit de considérer, d'une part, les formes abstraites et sévères de cette religion, et de l'autre, la nature des esprits auxquels s'adressaient en Orient les missionnaires envoyés par

la Société biblique, pour comprendre le peu de succès de leurs efforts.

6° *Israélites.* — Ils sont originaires d'Espagne, d'où les persécutions les chassèrent dans le cours du xv° siècle. Ils se divisent en deux fractions, les Talmudistes et les Karaïtes. Ils sont administrés civilement et religieusement par des rabbins. Celui de Constantinople, bien que n'exerçant aucune autorité sur ses confrères de province, prend le nom de Grand Rabbin (*Khakham-Bachi*). Il est assisté d'un conseil de six membres, dont trois rabbins et trois laïques. Institué comme les patriarches, il jouit des mêmes priviléges. La justice est rendue par un tribunal, *Bet-din*, composé de trois membres. Un magistrat spécial (*regidor*) est chargé de la police municipale. Dans les provinces, les rabbins sont au nombre de huit, ayant sous leur juridiction neuf sous-rabbins. La nation pourvoit à leur traitement, elle se charge de payer le *haradj* des pauvres et d'entretenir les synagogues. La communauté israélite est la mieux administrée.

Les divers cultes, organisés dans l'empire ottoman, comme nous venons de le montrer, s'exercent en pratique avec une entière liberté. Pour ce qui concerne la religion grecque, l'histoire contemporaine en fournit une preuve qui sert aussi à la justification de l'administration ottomane. On avait généralement pensé et, avec toute apparence de raison, qu'après la déclaration d'indépendance de la Grèce, un mouvement d'immigration vers ce pays devait se produire, et l'on a constaté que bien au contraire une émigration sensible avait eu lieu.

§ IV.—Justice.—L'organisation judiciaire comprend : 1° une haute cour (*Arz Odassi*) divisée en deux présidences, l'une en Europe, l'autre en Asie, dirigées chacune par un *cazi-asker*, sorte de grand juge qui prend rang immédiatement après les scheik-ul-islam;

2° Vingt-deux *mevleviets* (offices de mollahs), et dont chacun embrasse un ou plusieurs eyalets;

3° Cent seize *kazas*, tribunaux ordinaires, dont le nombre est à peu près égal à celui des livas ;

4° Enfin des tribunaux inférieurs. Tous ces tribunaux sont désignés sous le nom commun de *Mehkémé*.

Les deux villes saintes (la Mecque et Médine), ainsi que Constantinople, sont administrées par des juges spéciaux.

Chacun des cazi-askers est assisté, celui d'Europe par dix, celui d'Asie par sept grands juges ou assesseurs. Dans l'étendue de sa circonscription, et sous la sanction du scheik-ul-islam, chacun de ces deux magistrats nomme aux emplois vacants.

Le tribunal civil, mevleviet ou kaza, se compose : 1° du *mollah* ou *cazi;* 2° du *mufti;* 3° d'un *naïb* (juge suppléant); 4° d'un *ayak-naïb* (lieutenant civil); 5° d'un *bach-kiatib* (greffier).

1° Le juge, *mollah* ou *cazi*, prononce le jugement, qui, toujours, et quel que soit le nombre des membres du tribunal, est considéré comme son œuvre personnelle ; 2° le *mufti* délivre à chacune des parties, avant l'examen judiciaire de la cause, une sorte de consultation (*fetva*) sur le point de droit, qui peut souvent donner raison aux deux parties adverses et que, dans ce cas, le juge modifie en permettant aux plaideurs eux-mêmes d'exposer le fait de vive voix ; 3° le *naïb*

et l'*Ayak-Naïb* sont de simples assesseurs; 4° enfin les fonctions du *bach-kiatib* sont indiquées par son titre.

La justice correctionnelle et criminelle est attribuée au tribunal civil de chaque province, qui s'adjoint dans ce cas le gouverneur et les membres du conseil provincial (*medjlis*) dont nous avons indiqué la composition.

Des tribunaux mixtes complètent cette organisation; ils sont de quatre sortes: 1° les tribunaux présidés par le patriarche grec ou le rabbin. Ils jugent les procès survenus entre les sujets ottomans des religions grecque ou juive, si les parties ne préfèrent s'en rapporter à la justice turque; 2° le tribunal mixte de commerce, qui connaît des contestations survenues entre étrangers et sujets ottomans; 3° le conseil de police, chargé de poursuivre les crimes et délits commis par les indigènes contre les étrangers et réciproquement; 4° le tribunal mixte maritime, jugeant les différends survenus, en matière de commerce maritime, entre indigènes et étrangers.

Des juges spéciaux (*mufettich*) jugent tous les procès relatifs aux *vakoufs*, biens des mosquées libres d'impôts, et qui constituent la dotation de l'uléma.

Les tribunaux désignés sous le nom commun de mehkémé connaissent de toutes les affaires civiles. Les questions de compétence ne sont jamais soulevées. Jusqu'en 1840 ils n'ont eu d'autre guide que le code *Multéka*, rédigé vers 1530, révisé en 1824, et dont les vingt-six chapitres forment une compilation semblable à celle des lois romaines (Digeste). En 1840 parut le code pénal, qui ne comprend que quatorze articles. Une sorte de code administratif, recueil de règlements de police et d'instructions générales, promulgué en 1847, combla quelques-unes des lacunes laissées par la concision exagérée du code pénal. La même année, fut promulgué le code de commerce.

Toutes les charges de magistrature sont révocables et annuelles. Les magistrats non renommés reprennent le rang qu'ils ont dans l'uléma; les biens des mosquées pourvoient à leurs besoins.

Les fonctions judiciaires ne sont point rétribuées par l'État. Les émoluments se composent d'un quarantième prélevé sur la valeur des biens en litige. Les deux cazi-askers prélèvent en outre une fraction égale sur les héritages. Cette double contribution leur rapporte environ 140 000 francs par an. Les abus qui résultent d'un pareil état de choses sont assez saillants pour rendre tout commentaire inutile. Remarquons en terminant qu'ils donnent à la portion de l'uléma, qui se consacre à l'administration de la justice, une influence réelle dont la pauvreté prive ceux qui se sont voués à la prédication religieuse.

§ V. Finances.—Les revenus ordinaires de la Turquie varient entre 150 et 170 millions de francs; la perception en est confiée à des fermiers qui étaient primitivement désignés pour une seule année, mais qui reçoivent maintenant et dans l'intérêt même du contribuable un mandat viager.

Ces revenus s'alimentent par les impôts suivants: 1° la *dîme* que l'État, censé propriétaire du sol, prélève sur les productions de la terre et sur les animaux dont l'élève se rattache à l'économie rurale;

2° le *vergu* ou impôt foncier, qui consiste en une taxe de 10 à 25 0/0 sur la fortune mobilière, immobilière ou commerciale de tous les particuliers ; 3° la *capitation* (haradj), à laquelle sont soumis tous les adultes mâles non musulmans. Elle est considérée comme compensation de l'impôt du sang ; sa quotité varie entre deux et quatre journées de travail ; enfin elle est perçue par les chefs religieux des communautés juive et chrétienne qui servent d'intermédiaire entre le contribuable et l'État ; 4° les douanes, qui prélèvent sur toutes les marchandises sans distinction importées en Turquie un droit de 8 p. 0/0, et un droit de 12 p. 0/0 sur les marchandises exportées ; 5° les impôts indirects autres que les douanes, et qui sont les droits de patente, de timbre, d'octroi, de péages divers, le revenu des mines et celui des postes ; 6° les tributs de l'Égypte, de la Valachie, de la Moldavie et de la Servie.

Le montant de ces divers impôts est tout à fait insuffisant pour permettre de penser aux améliorations matérielles que réclamerait l'état de la Turquie. Dans les années moyennes, lorsque l'impôt, qui se perçoit le plus souvent en nature, peut être aisément converti en argent, ou lorsque les circonstances politiques ne nécessitent pas des dépenses extraordinaires, l'équilibre est à peu près obtenu. Lorsqu'au contraire l'État se voit obligé à des dépenses imprévues, il y pourvoit par des emprunts onéreux ou par l'émission d'un papier-monnaie (*kaïmé*, V. § 11), généralement déprécié.

Dans ce total de 168 millions, les divers services de l'armée (personnel, matériel, artillerie, places), figurent pour 75 millions ; ceux de la marine pour 8 ; les travaux publics pour 2 300 000, le service de la dette pour 2 millions, le traitement des employés civils pour la somme énorme de 44 millions. Ce dernier chiffre, hors de toute proportion avec ceux qui le précèdent, est produit par les traitements exorbitants alloués aux grands fonctionnaires civils. Malgré ce système de rétributions exagérées, la corruption existe partout dans l'administration ottomane. Elle tient à des habitudes invétérées, et aux conditions mêmes de l'existence luxueuse que se font les hauts fonctionnaires. Aussi les exhortations et les exemples donnés par les sultans réformateurs sont-ils demeurés sans résultat. Tout au plus est-on parvenu, par la division des fonctions dont l'ensemble était autrefois réuni entre les mains des pachas, par l'intervention des conseils (*medjlis*) dans la répartition et la rentrée de l'impôt, enfin par la création d'agents spéciaux, opérant pour le compte des fermiers, mais sous la surveillance de l'administration, à rendre la perception de l'impôt moins vexatoire pour le contribuable. Mais les revenus du Trésor n'ont profité en rien de ces améliorations.

L'administration des finances est confiée dans chaque eyalet à un *defterdar* correspondant à nos receveurs généraux ; dans chaque liva à un *mal-mudiri*, receveur particulier, lequel a aussi dans ses attributions la surveillance et la centralisation des recettes spéciales, douanes, postes, péages, droits de quarantaine, passe-ports, salines, pêcheries, etc.

§ VI. Armée. — Marine. — Avant le règne de Mahmoud, les forces

de la Turquie se composaient des janissaires et de troupes féodales fournies par les possesseurs de fiefs désignés d'après leur étendue sous les noms divers de *Timar Zaimé* ou *Beylik*. Les contingents amenés par ces feudataires composaient la cavalerie de l'armée, dont les janissaires formaient l'infanterie; le service militaire était leur seule obligation, ils percevaient d'ailleurs à leur profit les impôts de leurs fiefs, qu'ils étaient parvenus à rendre héréditaires. Le nombre de ces troupes à cheval s'éleva pendant le règne de Suleïman jusqu'à 200 000 hommes ; au temps de Sélim il était encore de 140 000 environ. Les janissaires, dont la création remonte à l'origine même de la puissance ottomane, se recrutaient au moyen de contingents d'enfants fournis par les provinces tributaires, et qui, avant leur incorporation, étaient élevés dans les principes de l'islamisme. Ces troupes se divisaient en *ortas*, bataillons, subdivisés en *odas*, chambrées, dont chacune entretenait ses vétérans, ses retraités et ses enfants de troupe. Leurs officiers portaient des titres empruntés à diverses fonctions domestiques, tels que *achdji* (cuisinier), *sakka* (porteur d'eau), etc. Ils étaient commandés en chef par un *agha* qui ne relevait que du sultan. Ils ne dépassaient pas au moment de leur création le nombre de 6000 hommes ; on en compta plus tard (1776) jusqu'à 113 000. Les excès et l'insubordination de cette troupe remplissent une partie de l'histoire des Ottomans, et ces griefs, ajoutés à son insuffisance démontrée en présence des armées régulières de l'Europe, firent naître les premières idées de réforme. Ces idées se manifestèrent pour la première fois sous Mustapha III. Les noms du baron de Tott, du célèbre Ahmed-Pacha (comte de Bonneval), de MM. de Villeneuve et de Vergenne, ambassadeurs, sont attachés à ces essais. En 1797, l'ambassadeur de la République française, Aubert du Bayet, reprit, malgré de vives oppositions, la suite de ces projets, et obtint, à titre d'essai, la création d'un bataillon qui se fit remarquer au siége de Saint-Jean-d'Acre. Sélim III organisa le premier, en 1801, un corps de quelque importance auquel il donna le nom de *Nizam-Djédid* (nouvelle ordonnance), et qui disparut avec lui en 1807.

L'organisation actuelle, qui pourrait paraître dater de la destruction des janissaires (14 juin 1826), ne remonte en réalité qu'à l'année 1843, époque à laquelle l'ordonnance constitutive de l'armée fut rendue sous le séraskiérat de Riza-Pacha. Ses dispositions, en ce qui concerne l'infanterie, la cavalerie et le génie, sont empruntées à la France, et, pour le service de l'artillerie, à la Prusse.

L'armée ottomane se compose de 74 régiments, dont 36 d'infanterie, 24 de cavalerie, 10 d'artillerie, 2 du génie et 8 de corps détachés; sa force s'élève nominalement à 200 000 hommes, et en réalité à 170 000; elle se recrute par voie d'engagement volontaire et de tirage au sort entre les musulmans seuls. Elle est divisée en six corps d'armée (*ordou*), dont un formé par la garde impériale, et qui ont leurs quartiers généraux dans les principales villes de l'empire. Chacun de ces corps est commandé par un *muchir* (maréchal), qui a sous ses ordres deux ou trois *fériks* (généraux de division) et un nombre proportionnel de *livas* (généraux de brigade).

Après l'expiration des six années pendant lesquelles dure le service actif, les soldats, bien que congédiés, sont maintenus sept ans encore dans la réserve (*rédif*); ils sont, durant cette période, astreints à des exercices et à des réunions fréquentes pendant la durée desquels ils reçoivent une solde et des vivres en nature.

En cas de nécessité, l'armée se grossit d'un nombre indéfini de volontaires irréguliers, désignés sous le nom de *bachi-bosouks*, dont la turbulence et l'insubordination ont fait plus de mal qu'ils n'ont rendu de services.

La solde, à laquelle s'ajoute le *taïn* (ration), atteint pour les officiers généraux des chiffres énormes, et reste pour les officiers inférieurs au-dessous de leurs besoins. Ainsi, tandis que la solde et les rations d'un muchir dépassent 17 000 fr. par mois, celles d'un liva 2 000 fr., le *iuz-bachi* (capitaine) et le *mulazim* (lieutenant) reçoivent, outre quelques effets d'habillement, une solde qui monte à peine à 80 fr. pour le premier, et à 50 fr. pour le second. Aussi la tenue de ces officiers laisse-t-elle beaucoup à désirer.

Les grades sont distingués par des décorations qu'il ne faut pas confondre avec celles qui sont accordées au mérite des officiers et qui prennent le nom générique de *nicham*.

Le costume du nizam, consistant en un pantalon étriqué, une veste ou une tunique avec le fez pour coiffure, manque de grâce; l'ensemble de ce costume est antipathique au climat et aux habitudes orientales; la réforme qui s'est introduite dans l'armée turque aurait pu se dispenser de ce plagiat malheureux de l'uniforme européen.

Marine. Avant l'incendie de la flotte ottomane à Tchesmé (1770), les navires turcs étaient ou des lourds vaisseaux, ou des caravelles que leur construction grossière rendait difficiles à manœuvrer. Depuis 1770 jusqu'en 1789, la Turquie resta à peu près dépourvue de marine. A cette époque, Sélim demanda des ingénieurs français et suédois. Secondés par l'activité de Hussein, capitan-pacha, ils construisirent en six ans une flotte nombreuse qui fut en grande partie détruite à Navarin. Mais l'habile et énergique administration du capitan-pacha Tahir reconstitua en dix années la flotte qui existe aujourd'hui. Elle compte trois vaisseaux de 130 à 120 canons; quatre, de 90 à 74; six frégates, de 61 à 40; dix corvettes, de 26 à 22; quatorze bricks, de 20 à 12; six frégates à vapeur et vingt-huit bâtiments inférieurs. En établissant cette énumération, on n'a tenu compte ni des pertes éprouvées à Sinope en 1854, ni des constructions qui, depuis cette époque, ont dû les réparer.

Cette flotte est commandée par un grand amiral (*capitan-pacha*), cinq amiraux, trois vice-amiraux, huit contre-amiraux. Elle possède 4000 bouches à feu et est montée par 15 000 hommes d'équipage, organisés et commandés comme les régiments d'infanterie, et dont les uns sont exclusivement affectés à la manœuvre, les autres au service de l'artillerie.

§ VII. État de la propriété. Agriculture.—L'état de l'agriculture a des rapports trop intimes avec le régime de la propriété pour que

nous puissions nous dispenser de toucher à ce dernier point. Nous avons déjà parlé des fiefs militaires (voir § VI). Mahmoud les réunit au domaine de l'État en détruisant l'ancienne organisation de l'armée. L'audace lui manqua pour réaliser une réforme bien autrement importante par l'étendue des propriétés qu'elle aurait atteintes, en annexant au domaine de l'État les *vakoufs*, biens des mosquées, dont il a déjà été question. Ces biens équivalent aux deux tiers de la propriété foncière; ils sont exempts d'impôts et confiés à des tenanciers qui payent à la mosquée une rente consacrée à la dotation de l'uléma et à l'entretien des bâtiments. Il n'entre pas dans notre cadre de rechercher si l'État ou la mosquée aurait profité de cette mesure; bornons-nous à mentionner qu'à certains points de vue elle eût pu être utile à l'un et à l'autre, et qu'en tout état de cause elle aurait eu une heureuse influence sur l'état de l'agriculture, en substituant l'individu à la communauté et le propriétaire au tenancier. Il est permis d'espérer les plus heureux effets du *hatti-humaïoun* de 1856, qui a reconnu les Européens aptes à devenir propriétaires. Avant la promulgation de ce hatti-humaïoun, ceux-ci ne possédaient qu'à titre précaire et sous le nom de leurs femmes, mères ou sœurs, censées sujettes de la Porte.

Malgré les conditions exceptionnelles de fertilité dans lesquelles se trouve la Turquie, malgré la facilité qu'elle aurait à cultiver les produits de l'ancien et du nouveau monde, et les débouchés que lui donnent ses onze cents lieues de côtes, l'agriculture est à peu près nulle en Turquie. L'explication de ce phénomène ne peut se trouver ni dans une disposition particulière de la race ottomane, dont le caractère est avant tout guerrier et pasteur, mais aussi agriculteur, ni dans les prescriptions du Koran, qui honorent au contraire l'agriculture. Il faut la chercher dans des causes nombreuses, en tête desquelles on doit placer l'état déjà signalé de la propriété, et ensuite le défaut de connaissances pratiques, le manque de bras et de capitaux, l'absence de voies de communication. Une observation de M. Tchihatchef, voyageur digne de foi, donne une mesure exacte de ce délaissement : un espace de 600 milles carrés qui s'étend de Caraman au Singarius et au lac salé Tustehly offre à peine 50 milles carrés de culture. Aussi la production en blé, évaluée en totalité à 75 millions, et dont un quart est exportée, n'est-elle que le dixième de ce qu'elle pourrait être. Les productions spontanées du sol sont à peine utilisées et les forêts sont livrées à la première demande, à charge de payer 3 0/0 du montant de la vente. Cet état déporable a fixé l'attention du sultan et de ses conseillers; des études ont été faites, mais les embarras du Trésor ont obligé d'ajourner les réformes dont elles ont prouvé la nécessité.

§ VIII. Industrie.—La Turquie possédait encore pendant les premières années de ce siècle des centres industriels et manufacturiers fort importants : Diarbékir et Brousse, renommés pour leurs velours et leurs satins; Bagdad, qui avait porté à un degré de perfection assez avancé la fabrication des toiles peintes, la tannerie, la corroierie, la poterie et l'orfévrerie; Alep, qui entretenait 40 000 métiers à tisser la

soie et les fils d'or, ou la soie mêlée au coton, ou le coton seul. En Europe, les villes de Scutari et de Tournovo possédaient 2000 métiers de mousseline. Ces villes produisent à peine le dixième de ce qu'elles fabriquaient. Les forges de Samakov et de Fognitza, les manufactures d'armes de Mostar et de Travnik, la manufacture de toiles peintes de San-Stefano, les fabriques impériales de draps et de soieries à Ismid (Nicomédie), enfin une papeterie à Smyrne, sont les seuls établissements qui aient conservé quelque activité. La fabrication des tissus communs, des tapis et des objets de sellerie à Angora, Chio, Salonique et Smyrne, n'a pas encore succombé sous la concurrence étrangère ou l'apathie nationale. Des dépenses considérables ont été faites pour créer et entretenir des établissements industriels, une fonderie et ses hauts-fourneaux à Constantinople, et une tuilerie à Buyuk-déré. Malgré les conditions exceptionnelles dans lesquelles ils se trouvaient, malgré leur voisinage de Constantinople et la proximité du lieu dont ils tiraient les matières premières, minerai, charbon, etc., ces établissements n'ont pu lutter contre les produits de l'industrie européenne. Les causes de ce dépérissement sont celles que nous avons déjà signalées à propos de l'agriculture; il faut y ajouter la réforme du costume, qui a porté un coup mortel aux manufactures en faisant abandonner l'usage des tissus spéciaux dont il se composait.

§ IX. Commerce. Voies de communication. Postes.—L'absence de tout document officiel rend impossible une évaluation même approximative du commerce intérieur de la Turquie. La valeur des échanges entre la Turquie et les provinces tributaires, Égypte, Valachie, Moldavie, Servie, est en chiffres ronds de 86 millions en importation et de 28 en exportation. Le commerce extérieur est de 236 millions en importation et de 217 en exportation. Jusque vers la fin du dernier siècle, la France, protégée par les faveurs spéciales que les sultans accordaient à son pavillon, approvisionna la Turquie de tissus de laine et de coton, et occupa ainsi le premier rang, dans lequel elle a été depuis supplantée par l'Angleterre. Elle n'occupe aujourd'hui que le second rang, où elle est suivie de près par l'Autriche. L'importation française atteint à peu près 25 millions, sur lesquels 10 seulement sont applicables aux tissus de laine et coton; l'importation anglaise, au contraire, sans y comprendre le transit pour la Perse, s'élève à près de 60 millions.

Le commerce extérieur se fait au moyen de navires à vapeur, de navires à voiles et de caravanes.

Les navires à vapeur appartiennent à plusieurs compagnies, entre lesquelles nous citons : 1° la Compagnie ottomane ; 2° la Compagnie des Messageries impériales françaises; 3° la Compagnie anglaise péninsulaire et orientale ; 4° celle du Lloyd autrichien.

Le nombre des navires à voiles qui, chaque année, fréquentent les mers du Levant, est très-considérable, mais il serait difficile d'en donner une idée, car il varie chaque année suivant les circonstances politiques et l'abondance des récoltes dans l'Europe occidentale.

Les caravanes, qui sont exclusivement chargées du commerce de

transit, sont les seuls moyens de transport dont dispose le commerce intérieur. Les deux plus renommées de tout l'Orient sont celles qui partent chaque année de Damas et du Caire pour se rendre à la Mecque. Leur but est à la fois religieux et commercial. La première se grossit avant son départ des pèlerins partis de Constantinople et qui lui arrivent après quatre-vingts jours de marche. Elle est rendue à la Mecque quarante jours après. Le nombre des pèlerins qui la composent varie de 60 à 70 000. Celle qui part du Caire est moins importante. Ajoutons que pendant toute l'année de nombreuses caravanes sillonnent l'empire dans tous les sens.

Voies de communication. Postes. Des routes ordinaires, praticables seulement pour les chevaux et munies de relais de poste, sont les seules voies de communication dont jouisse la Turquie. Ces routes sont parcourues à époques fixes par des Tartares. courriers à cheval, chargés du service postal. Ce service, dont l'organisation est due à Reschid-Pacha, est organisé sur quinze lignes, dont huit en Europe et sept en Asie. Sept partent de Constantinople pour Salonique et Janina, Andrinople, Smyrne, Alaïé, Damas, Césarée de Cappadoce et Diarbékir; trois d'Andrinople pour Galatz, Widin et Monastir; une de Philoppoli pour Belgrade; une de Quomanova, en Bosnie; une de Monastir pour Scutari d'Europe; une de Diarbékir pour Bagdad; une, enfin, de Trébizonde pour Erzeroum. Sur les côtes, le service postal est fait, en outre, par les diverses compagnies de navigation à vapeur désignées plus haut. Faute d'une administration des postes régulièrement organisée, la Turquie abandonne cette source de revenus aux compagnies étrangères dont elle n'exige aucune redevance.

§ X. Instruction publique. — 1° *Établissements musulmans.* L'instruction primaire est gratuite et obligatoire. L'instituteur reçoit un traitement fixe fourni par le revenu des *Mektebs* (donations spéciales). Cette instruction comprend la lecture, les éléments de l'orthographe, le calcul, et surtout la morale et la religion. L'instruction secondaire, à laquelle participent huit à neuf cents élèves, est donnée dans six établissements désignés sous le nom de *Mektebi-Ruchdiè* (écoles de l'adolescence.) On y enseigne les langues persane et arabe, la composition et le style, l'histoire, la géographie, l'arithmétique, les éléments de géométrie. L'organisation de l'instruction supérieure et de l'Académie des sciences et belles lettres, décidée en principe, est demeurée à l'état de projet. Plusieurs écoles spéciales ont été formées, et elles ont adopté les méthodes françaises; ce sont: l'École d'administration, fondée en 1850 par la mère du sultan; l'École militaire, l'École d'artillerie et du génie, l'École de marine, l'École d'agriculture, et enfin l'École de médecine. Cette dernière admet seule des élèves de toute religion; les professeurs sont tous européens; l'enseignement s'y fait en français; une de ses divisions est affectée à l'étude de la pharmacie. La *Société impériale de Médecine* de Constantinople, formée pendant la dernière guerre, et patronnée depuis par le sultan, a déjà publié quelques mémoires intéressants.

2° *Établissements grecs.* L'école primaire est ordinairement confiée à un clerc, pourvu du diaconat, et quelquefois à un laïque, quelquefois au

papas. L'enseignement se borne à la lecture. L'instruction secondaire est fournie par des établissements particuliers, mal dirigés, pourvus de professeurs qui ne présentent pas des garanties de science suffisantes ; ils disparaissent généralement après quelques années d'existence et sont remplacés par des établissements analogues destinés au même sort. Quelques institutions, débris des grandes écoles grecques, existent à Janina, Andrinople, Salonique; mais les revenus destinés à les soutenir sont détournés de leur destination, et l'enseignement que l'on y reçoit est tout au plus élémentaire.—L'instruction supérieure compte deux établissements, dont l'un, le séminaire de Khalki, fournit au clergé ses membres les moins ignorants et les moins corrompus; l'autre, l'école du patriarcat au Phanar, forme des professeurs pour toutes les écoles grecques de l'empire. Ce dernier établissement est le seul dont les résultats soient à peu près satisfaisants.

3° *Écoles slaves, bulgares, albanaises.* Dans la Bosnie et l'Herzégovine, on compte à peine, suivant M. Boué, une école par cent villages; dirigées par les moines et les prêtres, ces écoles enseignent seulement la lecture, l'écriture et le calcul.

4° *Écoles arméniennes.* Chaque paroisse arménienne possède une école primaire; les frais d'entretien sont supportés par des associations libres composées des principaux habitants. Deux écoles secondaires donnent à sept ou huit cents élèves des notions sommaires sur l'histoire, les mathématiques, la géographie. L'instruction des enfants riches est généralement confiée à des précepteurs étrangers. Malgré l'état déplorable de ces institutions, on trouve en Turquie un assez grand nombre de savants et de littérateurs arméniens d'un mérite réel.

5° *Écoles arméniennes unies.* Cette communion entretient à Constantinople sept écoles primaires et deux pensions de jeunes filles. L'un de ces établissements, dirigé par une dame française, compte cinquante élèves. La communauté a ouvert et administre à Péra un hôpital pour les pauvres et une maison d'aliénés, annexée à l'église de Saint-Jean-Chrysostome.

6° *Écoles israélites.* Elles sont dirigées dans les provinces par les sous-rabbins. L'instruction y est purement élémentaire. Les enfants qui se destinent au sacerdoce reçoivent seuls une instruction plus complète dans des institutions annexées aux bibliothèques, et dont les frais sont supportés par les revenus de donations particulières. Les juifs sont, en Turquie, la partie la plus ignorante et la plus misérable de la population. Les personnages riches ou savants de cette religion appartiennent à la colonie européenne.

7° *Écoles européennes.* Nous ne devons pas omettre de mentionner ici des établissements dirigés par des lazaristes, des sœurs de charité, des frères de la doctrine chrétienne qui, sous le rapport de l'organisation et de l'instruction qu'ils répandent, occupent le premier rang en Turquie. Les sœurs de charité ont ouvert dans leur maison centrale de Galata une école gratuite qui donne l'instruction primaire à trois cents petites filles. Un établissement analogue, annexé à l'hôpital français de Péra, en reçoit deux cent cinquante. L'instruction secondaire y est aussi donnée à quatre-vingt-cinq jeunes personnes. Les

frères de la doctrine chrétienne reçoivent dans leurs écoles gratuites de Péra et de Galata six cents jeunes garçons. Enfin les pères lazaristes ont fondé à Bébek un établissement analogue à nos lycées et qui compte quatre-vingts élèves. D'autres écoles semblables ont été établies à Smyrne, à Angora, à Antoura et à Damas. Le succès de ces établissements va toujours croissant. Il est favorisé par l'influence que vaut à leurs fondateurs la direction intelligente et dévouée imprimée aux établissements charitables qu'ils ont créés, et parmi lesquels on remarque un hôpital, des crèches, des orphelinats et des dispensaires qui, dans l'année 1853, ont donné plus de cent mille consultations.

8° *Bibliothèques, littérature, journaux.* Constantinople renferme environ quarante bibliothèques, dont sept, les plus importantes, ont été cataloguées. Elles contiennent 40 000 volumes. En évaluant à 80 000 le nombre des volumes contenus dans les autres bibliothèques, sans compter les livres et manuscrits dispersés, on reste évidemment au-dessous de la vérité. Les sujets traités dans les livres catalogués se divisent en cinq branches. La branche la plus considérable, relative à la religion, comprend : 1° la scolastique ; 2° les commentaires ; 3° les traditions orales ou *hadis*. Viennent ensuite les livres de jurisprudence divisés : 1° en jurisprudence théorique, dont l'ouvrage le plus ancien remonte à l'an 580 de l'hégire ; 2° en jurisprudence pratique, qui est une collection de *fetvas*. Les livres de philosophie et de science occupent le troisième rang. Au quatrième, se place la poésie. Elle manque chez les Turcs de caractère original. Bien différente de la poésie mystique des Persans et des productions épiques des Arabes, elle est surtout sentencieuse et porte l'empreinte d'une philosophie douce et résignée. L'histoire est le sujet d'un assez grand nombre de livres et de manuscrits. Elle se borne à une simple chronique, l'appréciation des faits n'y tient aucune place. L'état de la science chez les ottomans ne leur a permis aucun succès dans ce genre d'études. N'omettons pas enfin de citer comme caractéristique l'existence d'un certain nombre de compositions, vouées en Occident au discrédit et au ridicule, et qui jouissent chez les ottomans d'une certaine faveur : ce sont des livres relatifs aux devoirs de civilité et aux bienséances. Cette faveur peut au surplus s'expliquer par l'importance que les Turcs, essentiellement formalistes, attachent à l'observation des lois de l'étiquette et des formules qu'elle a consacrées.

De nos jours, le mouvement intellectuel et littéraire en Orient est presque en entier représenté par le journalisme, qui a créé sur toute l'étendue de l'empire trente et un journaux, dont treize à Constantinople. Sur ce nombre, deux sont écrits en langue turque, quatre en français, quatre en italien, un en grec, un en arménien, un en langue bulgare. — La plupart de ces journaux reçoivent du gouvernement une subvention de 30 000 fr.

§ XI. Poids et mesures, monnaies, calendrier, division du temps. — *Poids.* Les poids vulgairement employés n'ont pas entre eux des rapports précis, mathématiques, comme ceux que fournit le système métrique. Ce sont : 1° le *dirhem*, qui équivaut à 3 gr. 22 centigr. environ ; l'*okka*, valant 400 dirhems et 1 k. 282 à 1 k. 285 grammes. D'autres me-

-ures, telles que le *tcheki*, ont, suivant la nature des objets dont elles représentent le poids, des valeurs toutes différentes. Appliqué au bois et la pierre, le tcheki vaut 186 okkas, et à l'opium 250, dirhems seulement. Le poids de la soie s'exprime en *tefehs* (210 dirhems), celui de l'huile de rose en *meskal* (1/2 dirhem).

Mesures itinéraires. — La lieue ottomane est une mesure arbitraire représentant à peu près la distance qu'un cheval de charge parcourt en une heure au pas ordinaire. Aussi a-t-on pris l'habitude de compter par heure; mais en adoptant cette base, il faut tenir compte de la nature des localités et des difficultés que peut présenter le parcours.

Mesures de longueur.—La mesure généralement adoptée est le *pic* ou *archine*, dont la longueur varie entre 66 et 70 centimètres. D'autres mesures, énumérées dans les nomenclatures spéciales, telles que l'*indazè* (64 centimètres), et le *pied* (35 centimètres) ne sont que rarement employées.

Mesure agraire.—Elle prend le nom de *denun*, elle est représentée par un carré dont le côté est de quarante pas, ou, suivant M. Boué, de quarante pics ou archines. D'après la valeur moyenne exprimée plus haut, le denun représente donc environ dix ares.

Mesures de capacité pour les matières sèches. — Les grains sont ordinairement évalués en *kilès*. Le rapport de cette mesure avec l'okka varie entre 10 et 18 okkas, suivant les localités ou la matière dont elle exprime le poids. L'évaluation adoptée par les étrangers dans leurs transactions commerciales est de 20 okkas. Quelques localités en Syrie mesurent par *erdebs* l'orge, le maïs et le blé; ils lui attribuent pour l'orge un poids de 95 okkas, de 100 pour le maïs et de 110 pour le blé.

Mesure de capacité pour les liquides. — Elle prend le nom d'*okka* et représente en poids 400 dirhems, d'où il suit que sa capacité varie suivant le poids spécifique du liquide mesuré.

Monnaies. — L'unité de monnaie est la piastre (*ghourouch*). La pièce de monnaie désignée par ce nom au commencement du XVIe siècle avait une valeur de 7 fr. 90 c. En 1800, la piastre équivalait à 1 fr. 37 c. Le titre et la valeur des monnaies furent fréquemment altérés par les sultans, et notamment trente-cinq fois pendant le règne de Mahmoud II. Les monnaies actuellement émises ont un titre invariable. La piastre a maintenant une valeur nominale de 22 centimes, mais les fluctuations du change la font tomber à 19 et même à 16 c. La piastre se divise en 40 *paras*. La pièce de 10 paras correspond à un sou français. Le système monétaire ottoman comporte même une division du para en trois *aspres* (aqtché), monnaie dont la valeur est si faible que son inutilité est évidente.

Les monnaies d'argent multiples de la piastre sont le *béchlik* qui vaut 5 piastres et l'écu turc (*medjidié* ou *talari*) de 20 piastres qui, devenu très-rare à Constantinople, se prend dans les provinces pour 22 et 24 piastres, selon le change. Les monnaies d'or comprennent la livre turque (*iuzlik*), pièce de 100 piastres (valeur intrinsèque, 23 fr. 55), et la demi-livre (*ellilik*) de 50 piastres (valeur intrinsèque, 11 fr. 63). Ces pièces, bien frappées et assez semblables aux guinées anglaises, se prennent

dans le commerce pour 108 et 54 piastres environ, selon le change.

Toutes les monnaies européennes d'or et d'argent sont dans la circulation; leur valeur suit les variations du change. Le napoléon d'or vaut 93 et 96 piastres; la pièce de 5 fr., 24 piastres; le franc, 4 piastres et 24 paras. La colonnade d'Espagne, le zwanzig autrichien, sont en grande faveur. Constantinople a été inondé dans ces dernières années de *creuzers* autrichiens, que le manque de monnaie de cuivre a fait accepter pour 10 paras, bien que leur valeur soit bien inférieure. Le gouvernement turc a pallié les crises financières qu'il a subies, et supporté les situations souvent difficiles que lui faisaient les événements politiques, en émettant du papier-monnaie (*kaïmé*) qui, dès son émission, a presque constamment subi une dépréciation plus forte encore que celle de la piastre. Pour parer à ces difficultés et à celle que la variation de son numéraire lui créait, le gouvernement ottoman avait provoqué la création d'une banque qui s'engageait pour quinze ans, moyennant une subvention, à maintenir la valeur réelle de la piastre à 22 centimes et à retirer de la circulation, à son échéance, le papier-monnaie, que le gouvernement devait rembourser sans intérêts. Après avoir donné, pendant sa courte existence, des résultats satisfaisants, la banque a cessé ses opérations, et les variations qu'elle devait prévenir ont recommencé avec une nouvelle énergie. Le kaïmé est à peu près la seule monnaie courante à Constantinople. Les billets les plus usités sont encore de 10 et de 20 piastres. Il faut apprendre à reconnaître le chiffre turc qui indique leur valeur (voir p. 333, note). Le voyageur a besoin de savoir que le kaïmé n'a pas cours dans les provinces: aussi devra-t-il s'en défaire avant de quitter Constantinople. Il devra également être toujours pourvu de petites monnaies, surtout dans les provinces, soit pour ses menues emplettes, soit pour satisfaire aux demandes de *Baghchich* (gratification, pour-boire), qui lui seront partout et incessamment adressées.

Calendrier. — Division du temps. — Les Ottomans ont adopté l'année lunaire, divisée en 12 mois composés alternativement de 30 et de 29 jours et qui ont reçu les noms suivants : Moharrèm, 30 jours ; Safer, 29 j.; Réby-ul-Ewel; 30 j.; Réby-ul-Akhir, 29 j.; Djémazi-ul-Ewel, 30 j.; Djémazi-ul-Akhir, 29 j.; Rèdjèb, 30 j.; Chaabân, 29 j.; Ramazân, 30 j.; Chewal, 29 j.; Zil-Qadèh, 30 j.; Zil-Hidjèh, 29 j. Cette année lunaire se compose, on le voit, de 354 jours ; les Turcs n'ont adopté aucun système de jours complémentaires pour faire concorder leur calendrier avec l'ordre naturel des saisons. Aussi l'année commence-t-elle tantôt au printemps, tantôt en été, en automne et en hiver. D'après cela, pour comparer une date musulmane à une date déterminée d'après l'ère chrétienne, il ne suffit pas de retrancher de cette dernière le nombre 622 date de l'hégire, ère des musulmans ; il faut, pour obtenir un chiffre exact, déduire autant de fois 11 jours qu'il y a d'années solaires communes et autant de fois 12 jours qu'il y a d'années bissextiles. La division des heures du jour se compte à partir du lever du soleil, apprécié par à peu près, et par conséquent de manières diverses. Une montre marquant l'heure à la turque doit chaque jour être mise à l'heure à compte nouveau.

§ XII. — Statistique. — Population.— La population disséminée sur toute la surface de l'Empire Ottoman s'élève à 36 millions d'habitants, dont 15 millions en Europe, 16 millions en Asie et 5 millions en Afrique. Les 15 millions d'habitants de la Turquie d'Europe se divisent comme il suit, d'après leurs religions :

Musulmans, 4 180 000	Ottomans et Tatars	2 100 000
	Tchinganès	140 000
	Albanais	1 250 000
	Serbes	15 000
	Bosniaques Herzégoviniens	600 000
	Croates	15 000
	Bulgares	60 000
	Total	4 180 000
Catholiques latins, 614 300	Arméniens	18 000
	Grecs	15 000
	Albanais	100 000
	Moldaves et Valaques	106 300
	Bosniaques Herzégoviniens	150 000
	Croates	185 000
	Bulgares	40 000
	Total	614 300
	Arméniens (Eutychéens)	381 000
	Grecs	960 000

Église grecque, 10 108 100	Albanais	50 000
	Valaques	2 808 000
	Moldaves	1 362 500
	Zingares	200 000
	Serbes	1 287 600
	Bosniaques-Herzégoviniens	550 000
	Monténégrins	100 000
	Bulgares	2 900 000
	Cosaques de la Dobroutscha	9 000
	Total	10 108 100
Protestants Arméniens		1 000
Judaïsme.	Juifs des provinces immédiates	70 000
—	Valaques	80 000
—	Moldaves	55 200
—	Serbes	1 400
	Total	206 600
Idolâtrie.	Tchinganes	74 000

Au point de vue de leur origine, toutes ces populations se divisent en six races et dans la proportion suivante :

1. Race Turque. 2 088 000	Ottomans	2 080 000
	Tartares de la Dobroutcha	8 000
2. Race Arménienne. 400 000	Arméniens	400 000
3. Race Sémitique. 70 000	Juifs	70 000
4. Race Slavone. 5 913 000	Serbes de la principauté	1 004 000
	Serbes de la Bulgarie et de l'Albanie	300 000
	Bosniaques Herzégoviniens	1 300 000
	Croates Monténégrins	300 000
	Bulgares	3 000 000
	Cosaques	9 000
5. Race Gréco Latine. 6 487 000	Grecs	975 000
	Valaques de la principauté	2 450 000
	Moldaves de la principauté	1 462 000
	Zinzares, Valaques de l'Épire	200 000
	Albanais	1 400 000
6. Race indienne.	Tchinganes.	214 000

Malgré leurs antipathies mutuelles, les populations qui couvrent le sol de la Turquie se sont fréquemment mêlées. Aussi est-il difficile de déterminer d'une manière nette les caractères physiques qui distinguent chacune d'elles. Nous allons essayer toutefois d'esquisser quelques physionomies typiques.

1° *Race turque.* — Le Turc est généralement de taille moyenne; le nez aquilin, la proéminence des os maxillaires et des pommettes sont d'ordinaire les traits caractéristiques de la race. L'habitude que les Turcs contractent de bonne heure de s'asseoir les jambes repliées sous eux leur arque les jambes, sorte d'infirmité qui, ajoutée à la coutume qu'ils ont de porter toujours un système de doubles chaussures, donne à leur démarche une lourdeur facile à remarquer. A côté du type dont nous venons de tracer les principaux traits, on trouve fréquemment dans le peuple, surtout parmi les hommes de peine, des individus dont la taille présente les plus belles proportions, et auxquels l'exercice continuel a donné un développement de force musculaire vraiment prodigieux. On trouve enfin et souvent dans la partie la plus riche de la population des individus qui, encore adolescents, sont déjà parvenus à un embonpoint extraordinaire. On a tout lieu de croire que cette disposition particulière provient des mélanges successifs du sang ottoman et du sang géorgien, et des modifications que fait subir à ce dernier l'existence spéciale à laquelle sont assujetties les femmes en Turquie.

La manière dont les femmes sont vêtues, et leur habitude du voile, empêchent le voyageur de se former une idée exacte de leur taille et de la beauté de leurs formes. Leur seul caractère remarquable pour un étranger est l'éclat de leurs yeux, presque toujours bruns ou noirs, et dont la vivacité frappe d'autant plus que le voile blanc la fait encore ressortir.

L'orgueil de race est excessif chez les Turcs, et l'habitude de la domination sur les races soumises n'a pu que le développer. Les récentes leçons de l'expérience auront, il est permis de l'espérer, fait rentrer ce sentiment dans de justes limites sans changer d'ailleurs les autres traits de leur nature, probité, politesse, bonne foi, observation minutieuse des lois et des convenances de l'hospitalité.

2° *Race. — Les Arméniens.* — Nous ne saurions mieux faire que de reproduire ici le portrait qu'en a tracé M. de Lamartine. « Les Arméniens sont une race d'hommes superbes, vêtus noblement et simplement d'une longue robe bleue nouée au corps par un châle de cachemire blanc. Leurs formes sont athlétiques, leurs physionomies intelligentes, mais communes, le teint coloré, l'œil bleu, la barbe blonde; ce sont les Suisses de l'Orient. Laborieux, paisibles, réguliers comme eux, mais comme eux calculateurs et cupides, ils mettent leur génie trafiquant aux gages du sultan ou des Turcs; rien d'héroïque ni de belliqueux dans cette race d'hommes; le commerce est leur génie, ils le feront sous tous les maîtres. Ce sont les chrétiens qui sympathisent le mieux avec les Turcs. Leurs femmes, dont les traits aussi purs, mais plus délicats, rappellent la beauté calme des Anglaises ou des paysannes des montagnes de l'Helvétie, sont admirables. » Cette description est

d'une exactitude complète pour les Arméniens du littoral ou des grands centres de population où leur rapacité dépasse celle des juifs; mais, dans le pays d'où leur race est sortie, les Arméniens ont toutes les qualités solides, tous les instincts indépendants que les habitudes commerciales ont fait perdre à leurs compatriotes.

3° *Race sémitique.* — *Les Juifs.* Cette race a conservé, dans l'Orient comme partout, des caractères moraux et physiques indélébiles; le commerce, et surtout celui de détail, les absorbe entièrement. Ils laissent aux Turcs et aux Grecs toutes les professions qui exigent un déploiement de force physique ; mais, en Orient plus que partout, ils sont arrivés à un état de dégradation et de misère qu'on ne saurait décrire ; la précocité des mariages, la saleté effroyable dans laquelle ils croupissent, ont amené l'abâtardissement de cette race.

4° *Race slavone.* — *Les Serbes et les Bosniaques.* — « Ils ont, en général, dit M. Boué (*Turquie d'Europe*, vol. II), le front très-bombé et carré, signe de bienveillance et de bonté réunies au courage, à la fermeté, à la prévoyance, à la générosité. S'ils tiennent à économiser et à s'amasser un petit pécule, ils ont moins d'ambition personnelle que les Grecs, et s'ils tiennent à leur pays et à leur nationalité, ils n'en fatiguent pas les oreilles de l'étranger, évitent en général le mensonge et l'exagération. et sont assez modestes pour ne pas se vanter de leurs hauts faits; ils ne demandent que la paix et le repos, et désirent qu'aucun étranger ne se mêle de leurs affaires. »

Bien que chez les Serbes les femmes ne soient pas soumises aux travaux auxquels les assujettissent certains peuples de la Turquie et qui flétrissent leur beauté avant l'âge, elles arrivent de bonne heure à la décrépitude. Dans la fleur de leur beauté, quelques femmes, parmi la population aisée, présentent quelquefois une régularité de traits et une harmonie de formes assez agréable, mais qui est loin d'approcher de la beauté des Grecques.

Les Bulgares. — Ils sont, suivant M. Boué, plutôt de taille moyenne que grands, à l'exception des montagnards et surtout dans la Macédoine. Leur tête est moins carrée et souvent moins volumineuse que celle des Serbes, leur figure un peu plus allongée et leur nez souvent aquilin, mais leur type tartare a cédé en général la place au slave. Les Bulgares, maintenant si tranquilles, étaient représentés au moyen âge comme des hordes guerrières et très-féroces. Les femmes bulgares sont en général d'un caractère jovial et gracieux, mais presque toujours elles sont petites et dépourvues de beauté. M. Boué affirme que, dans certains cantons de la Macédoine et des Balkans, on peut à peine trouver une figure passable, et que d'ailleurs elles ont des jambes massives, de gros pieds, des gorges volumineuses, des figures basanées sans effet; elles ressemblent sous leurs cheveux noirs aux femmes de maint village de la Bohême ou des Carpathes.

Les Monténégrins. — Bien qu'appartenant à la race slave, ils ressemblent, sous beaucoup de rapports, aux Albanais leurs voisins, et cette ressemblance physique et morale atteste de fréquents mélanges. Les femmes sont, chez ces deux peuples, exclusivement chargées des travaux de peine.

5° *Race gréco-latine. — Les Grecs.* — Malgré les mélanges que leur race a pu subir, les Grecs se distinguent encore, au physique et au moral, par tous les traits que l'histoire leur attribue. Nous n'ajouterons rien au portrait que nous en avons donné, p. 50 et suivantes.

Les Valaques. — Les hommes et les femmes ont de belles formes et des cheveux noirs, dit M. Boué. On trouve même avec surprise des figures majestueuses, véritablement romaines, et telles qu'on les voit encore sur les arcs de triomphe laissés par le sanciens maîtres du monde. Cependant ces caractères sont loin d'être généraux et l'on retrouve fréquemment le caractère des anciens Daces. Le Valaque est léger et remuant ; il s'adonne quelquefois à un vice rare en Orient, l'ivrognerie. On leur attribue un caractère vindicatif et on leur reproche d'employer, pour satisfaire leurs ressentiments, le poison plutôt que les armes, auxquelles recourent toutes les autres populations de la Turquie pour venger leurs offenses. L'instruction se rencontre chez quelques personnes en Valachie, même à un degré éminent.

Les Zingares, fraction de la famille valaque, habitant le Pinde, ne se distinguent du reste de leur race que par les traits particuliers qu'ils doivent à leurs habitudes souvent nomades.

Les Albanais. — « Ils sont peut-être, dit M. Boué, la plus belle race de la Turquie ; ils se rapprochent plus des Grecs que des Slaves, et rappellent les plus beaux types des montagnards suisses par leurs figures ovales, leurs nez longs et minces, leurs corps plutôt maigres que gras et leurs formes élancées. Les habitants, surtout ceux de la haute Albanie, présentent des profils qui sont identiques avec ceux des soldats romains figurés sur certains arcs de triomphe des premiers empereurs. Physiquement semblables aux Suisses, ils leur ressemblent aussi par leur ardeur à servir pour de l'argent sous tous les drapeaux. Malgré les quelques exemples qui pourraient prouver le contraire, on les considère comme pillards et cruels. Les Albanais sont vifs, intelligents, spirituels, et surtout aventureux. L'hospitalité est devenue pour eux une religion ; mais trop souvent le brigandage, qui a désolé les provinces de la Turquie et le nord de la Grèce, a eu chez eux son quartier général. — Les femmes albanaises, soumises aux travaux les plus pénibles et à tous les mauvais traitements, sont de bonne heure flétries et ridées. Leur beauté dans les familles aisées montre que, si elles menaient une vie moins dure, les femmes du peuple seraient aussi belles que les hommes, auxquels elles sont actuellement inférieures. L'usage du voile et de la séparation des femmes est observé avec rigueur chez les Albanais même chrétiens. »

6° *Race indienne. Les Tchinganes.*—Ils appartiennent à cette race dont on voit en Occident quelques fractions nomades, connues sous le nom de Bohémiens en France, et en Angleterre sous celui de Gipsies. Ils sont généralement petits, ont les formes grêles, le teint olivâtre ; mais leurs physionomies intelligentes et animées par des yeux vifs ne sont pas sans agrément. Les femmes ont à peu près les mêmes caractères, et pendant la première jeunesse elles sont d'un extérieur agréable. Cette race nomade a partout les mêmes habitudes, elle exerce la même industrie, chiromancie, vente de médicaments pour les hommes et les

bestiaux, et enfin, comme en Europe et trop fréquemment, le vol de denrées dans la campagne.

§ XIII. La société en Turquie. Polygamie, famille, esclavage, domesticité.—L'organisation sociale de la Turquie a pour base l'égalité, en ce sens du moins qu'elle ne présente aucune aristocratie héréditairement constituée, et que la transmissibilité du nom, qui est le caractère extérieur de l'aristocratie héréditaire, y est inconnue. La hiérarchie des fonctions, essentiellement révocables et viagères, y est seule admise; l'honneur qu'elles peuvent donner à celui qui en est investi ne passe point à son fils.

Les descendants d'un homme illustre ne portent que leur nom personnel, un prénom, pour ainsi dire, tiré de l'antiquité biblique ou de l'histoire nationale, et auquel on ajoute, pour éviter la confusion, un qualificatif tiré de sa conformation physique, de ses qualités ou de ses défauts. Ce principe a souffert deux ou trois exceptions; outre la dynastie impériale, quelques familles ont essayé de perpétuer leur nom : mais ces tentatives, rarement heureuses, sont toujours demeurées des exceptions.

La *polygamie*, consacrée par le Koran, est dans les mœurs de presque toutes les races orientales. Nous avons dit plus haut que les musulmans profitent rarement de la faculté que la loi leur donne à cet égard; ajoutons qu'ils y renoncent, soit à cause du chiffre des dépenses auxquelles les oblige la pluralité des femmes, qui toutes avant la célébration du mariage doivent recevoir une dot; soit à cause du désir de se rapprocher, sous ce rapport, des mœurs de l'Occident.

La situation de la femme dans la société musulmane a été déterminée par le Koran, qui leur consacre un chapitre entier. Ses prescriptions ont été reprises et précisées par le code *Multéka*, dont nous avons déjà parlé et qui s'occupe pour ce qui les concerne : 1° des conditions du mariage et des degrés de prohibition. Les prescriptions posées à cet égard sont à peu près les mêmes que celles formulées dans nos codes; 2° de l'égalité de traitement du mari envers ses femmes légitimes. Chacune d'elles, quels que soient sa religion, sa fortune, sa naissance, son âge, a droit au même traitement sous les rapports du logement et de la nourriture. La loi musulmane a même formulé à cet égard des dispositions minutieuses destinées à régler certains détails intimes, et que les Européens sont surpris de rencontrer dans un recueil de législation; 3° devoir du mari envers ses femmes relativement à leur entretien. Il est obligé d'y pourvoir suivant son état, son rang et ses facultés. Il doit leur fournir tous les mois la somme nécessaire à l'entretien de leur harem. Il ne peut obliger l'une d'elles à recevoir dans l'appartement qui lui est réservé un enfant d'un autre lit; 4° de la puissance maritale. Le mari peut défendre à la femme de sortir, il peut la loger dans le quartier qui lui convient, il peut même l'empêcher de voir certains membres de sa famille, mais il n'a pas le droit de la conduire, sans son consentement, dans une autre ville, et il ne peut l'empêcher de voir au moins une fois par semaine ses père et mère, et une fois par mois ses autres parents les plus proches; 5° de la répudiation et du divorce, qui ne sont pas identiques. La première peut être demandée

par le mari seul ; elle n'est ordinairement requise que dans le cas de stérilité; elle n'est définitive qu'après trois mois. Le mari est obligé de rendre la dot, s'il en a reçu une, ou d'assurer l'entretien de la femme répudiée. Le divorce peut être demandé par les deux parties. Les motifs qui le justifient légalement sont le consentement mutuel, l'insuffisance de l'entretien, l'éloignement volontaire du mari, son apostasie ou son impuissance.

Ces dispositions consacrent, on le voit, l'infériorité sociale et civile de la femme, mais elles lui assurent à certains égards une somme de droits qui n'est guère inférieure à celle dont les femmes jouissent dans les sociétés occidentales. Si la séparation des femmes ne leur donne pas dans la société la puissance qu'elles ont chez nous, elles peuvent acquérir néanmoins une certaine autorité sur l'esprit de leurs maris, et l'histoire offre des exemples de l'influence que les femmes, bien que reléguées dans leur harem, ont exercée sur leur époque. Leurs devoirs se bornent, en général, à l'observation de certaines coutumes que l'usage a converties en lois, et qui les obligent, par exemple, à ne sortir de chez elles que voilées et escortées de domestiques ou d'esclaves, pour les femmes riches, ou bien escortées d'enfants ou de quelques-unes de leurs compagnes, pour les femmes de condition inférieure.

L'amour de la famille est très-développé chez tous les peuples de la Turquie, et spécialement chez les musulmans, peut-être à cause du manque de distractions extérieures, et de l'impossibilité de trouver d'autres plaisirs que ceux de la famille. Avoir un grand nombre d'enfants leur semble le bonheur le plus désirable, et ils ne conçoivent pas que l'on puisse s'en séparer. Malgré ces vertus domestiques, on a beaucoup attaqué, non sans raison, les mœurs dissolues des Turcs. Si les attentats commis sur les musulmanes sont sévèrement punis, il est juste de reconnaître que ceux qui sont commis sur les filles des raïas trouvent plus d'indulgence chez les juges turcs. Nous devons également ajouter quelques mots sur un vice, dont des observations, faites un peu légèrement, ont attribué la pratique aux Ottomans seuls. La flétrissante passion dont nous entendons parler a été dès la plus haute antiquité[1] répandue parmi les races orientales. On ne se trompe guère, d'ailleurs, en supposant qu'elle a fait de rapides progrès parmi les musulmans. Le funeste développement de ce goût honteux tient à certaines habitudes, à certaines conditions de la société musulmane sur lesquelles nous devons dire quelques mots. La prostitution, si commune en Occident, où son exercice a dû être soumis à une réglementation sévère, est dans la société ottomane un fait exceptionnel. Déterminer si le fait social que nous constatons est une cause ou un effet

[1] Pour édifier le lecteur sur la valeur de cette assertion, nous transcrirons ici les vers d'Ovide (*Métamorphoses*, Liv. X, vers 79-85), qui en prouvent la légitimité :

> .... Omnemque refugerat Orpheus
> Femineam venerem............
> Ille etiam Thracum populis fuit auctor amorem
> In teneros transferre mares, citraque juventam
> Ætatis breve ver, et primos carpere flores.

des passions dont nous avons indiqué plus haut le développement, dire dans quelle proportion chacun de ces deux goûts a pu réagir sur l'autre, pourrait être une étude intéressante au point de vue physiologique et moral ; mais nous ne voulons ni ne pouvons l'entreprendre ici.

Esclavage. L'esclavage est aboli en principe dans l'empire ottoman, et les grands bazars d'esclaves ont été fermés. Si cet odieux trafic se continue encore plus ou moins ouvertement, c'est à titre de disposition transitoire. Cependant, malgré les édits du sultan, on verra encore sur les marchés publics en quelques localités, notamment à Constantinople, quelques esclaves noirs tirés du Soudan, de l'Égypte et de l'Éthiopie. Le commerce des femmes blanches (Circassiennes et Géorgiennes) se continue encore clandestinement à Constantinople dans le quartier de Top-Hanè. Les croisières organisées par les Russes, ou par les puissances occidentales, n'ont pas encore pu empêcher les populations du Caucase de venir vendre leurs filles dans la capitale, et les autorités turques ferment les yeux sur ce coupable commerce, où se recrute encore le harem des pachas. Les travaux des esclaves, les conditions de leur existence, de leur affranchissement, sont minutieusement réglés par la loi religieuse, dont le caractère est du reste bienveillant[1]; et l'on doit rendre aux musulmans cette justice, que l'institution de l'esclavage n'a pas été souillée chez eux par les actes de barbarie qui ont trop souvent déshonoré les colons européens en Amérique.

Domesticité. Le nombre des domestiques est excessif; il est à Constantinople de quarante mille, c'est-à-dire un tiers environ de la population musulmane. Il est surtout exagéré dans les maisons dont le chef a plusieurs femmes, parce qu'alors chacune doit avoir ses serviteurs particuliers. Chaque domestique, étant renfermé dans une spécialité dont on ne le fait jamais sortir, reste inoccupé pendant la plus grande partie de la journée. Leur entretien est ordinairement évalué au quart du revenu d'une maison turque, pour laquelle ce luxe exagéré devient une cause constante de ruine.

§ XIV. Habitations, costumes, nourriture, mœurs, etc.—Toute maison turque est divisée en deux parties distinctes : l'appartement des hommes, *sélamlik,* celui des femmes, *odalik.* C'est dans la première seule que le musulman reçoit ses visites; seul, il entre dans la seconde, et n'y pénètre même pas lorsque des femmes étrangères s'y trouvent. La partie réservée aux hommes est séparée de celle des femmes par un long corridor. La première n'est meublée que de quelques divans bas placés à demeure le long des murs; la seconde réunit seule tout le luxe de la maison. La curiosité du voyageur, que surexcite si fortement le mystère dans lequel est enveloppé la vie des femmes, ne peut au surplus être satisfaite que par quelques descriptions dues à des Européennes admises à visiter les harems. M. Théophile Gautier a recueilli une de ces relations; nous ne pouvons mieux faire que de la

[1] Voyez le *Code de l'esclavage,* dans l'ouvrage du général Daumas, *le Grand Désert.* Paris, 1857, in-8.

transcrire ici. « L'appartement était aussi élégant que riche et contrastait avec la sévère nudité du sélamlik; une rangée de fenêtres en occupait les trois pans extérieurs de manière à admettre le plus de jour et de lumière... un magnifique tapis de Smyrne couvrait moelleusement le plancher, des arabesques et des entrelacs peints et dorés décoraient le plafond; un long divan de satin jaune et bleu régnait sur les deux faces de la muraille, un autre petit divan très-bas s'étalait dans une entre-deux de croisée; des carreaux de damas bleu jonchaient çà et là le tapis. Dans un angle scintillait, placée sur un plateau de même matière, une grande aiguière de verre de Bohême ramagée de dessins d'or, dans l'autre était placé un coffre de cuir gaufré, historié, piqué et doré, d'un goût charmant. Malheureusement ce luxe oriental était entremêlé d'une commode en acajou sur le marbre de laquelle pyramidait une pendule recouverte de son globe, entre deux vases de fleurs artificielles sous verre, ni plus ni moins que sur la cheminée d'un honnête rentier du Marais. »

Cette dernière observation mérite d'être généralisée. En modifiant la vie orientale, la civilisation européenne lui a ôté une grande partie de sa couleur et de son relief pittoresque.

Costume.—On retrouve encore parmi les vieux musulmans, et surtout dans le peuple, des traces de l'ancien costume, large culotte flottante, veste non boutonnée, aux manches larges et évasées, et, par-dessus le tout, un cafetan; tous ces vêtements sont généralement de couleurs éclatantes. Le costume moderne décrété par Mahmoud fait tous les jours des progrès : c'est, à quelques détails près, la reproduction exacte du costume européen, sauf la coiffure, qui se compose d'un fez rouge sous lequel on porte habituellement une petite calotte de coton blanc appelée *taki*.

Le costume des femmes musulmanes se compose : de longues chemises qui remontent jusqu'au bas du cou et se ferment sur le sein, et qui, chez les gens riches, sont faites de soie de Brousse ou même de gaze; de caleçons longs et larges; et enfin d'un pantalon dont l'extrémité inférieure se serre autour des jambes et le haut s'attache à une petite veste de dessous nommée *ielek*. Les tortures et les mensonges du corset leur sont inconnus. Pour sortir elles recouvrent ce costume d'un large manteau sans manches (*féredjé*), qui les entoure depuis la racine du cou jusqu'aux pieds et dissimule complétement leurs formes; enfin, elles s'enveloppent le cou et la tête d'un mouchoir blanc (*Iaschmak*) disposé de façon à ne laisser apercevoir que les yeux. Ces voiles étaient autrefois plus épais et plus impénétrables au regard qu'ils ne le sont maintenant; on y ajoutait même quelquefois, et cette habitude règne encore dans certaines localités, une sorte de masque fait en forme de garde-vue, dont l'ombre supplée à la transparence du iaschmak; actuellement, les traits et les détails de la physionomie peuvent être aisément aperçus; au bout de quelques jours, le voyageur saura les distinguer à travers les voiles et satisfaire sa curiosité; mais nous lui conseillerons, dans l'intérêt même de ce sentiment, d'apporter à cet examen la plus grande réserve. Si les femmes qui en sont l'objet se bornent à lui opposer une série

d'invectives dont l'épithète de *ghiaour* (infidèle) est invariablement le fonds; si l'on parvient quelquefois à distinguer, sous cette irritation, le sourire de la vanité satisfaite, les hommes qui peuvent se trouver dans l'escorte sont beaucoup moins tolérants; les injures, les menaces et même des inconvénients plus graves pourraient être la conséquence d'une curiosité persistante et mal dissimulée. Disons, pour compléter la description du costume des musulmanes, qu'elles portent de larges bottes jaunes, dont l'usage leur est réservé, à l'exclusion des femmes de l'Orient appartenant à d'autres religions. Ces bottes, par leur lourdeur ou leur confection vicieuse, donnent aux allures des femmes un air nonchalant et gêné, et les privent de cette grâce de la démarche si généralement appréciée en Occident.

Cette séparation des hommes et des femmes, cette surveillance continuelle et réciproque, cette vie presque commune avec leurs esclaves ou leurs servantes, dans lesquelles les musulmanes trouvent des surveillantes aussi bien que des compagnes, sont tout autant d'obstacles presque insurmontables aux intrigues ou même à la simple galanterie. Aussi le mot et le fait sont absolument inconnus à la Turquie. La chronique de Constantinople a pu citer quelques exemples de femmes qui, par des combinaisons adroites, étaient parvenues à tromper la surveillance de leurs maris, ou celle que tout musulman se croit en droit d'exercer sur les femmes de sa race; mais ces exemples sont extrêmement rares, et peut-être serait-il imprudent d'affirmer que de semblables fautes ne seraient pas encore aujourd'hui punies des châtiments prononcés par les anciennes lois musulmanes.

Nourriture.—La cuisine turque associe fréquemment des substances hétérogènes et que l'art culinaire en Europe n'a jamais confondues. Le miel, le lait caillé, sont souvent mêlés à la soupe que les Turcs préparent de manières très-variées. Cette cuisine ne se recommande ni par la science des mélanges, ni par celle des préparations; elle emploie trop souvent à haute dose les excitants, et il n'est pas rare de voir certaines mixtures rouges ou noires du poivre dont on les assaisonne. On en combat les effets par l'usage du *iaourt*, lait caillé. — Les rôtis sont cuits sans discernement; ils restent toujours dans les extrêmes de la crudité presque complète ou de la cuisson exagérée. Ce dernier défaut est le plus habituel. Le mouton et le poulet font la base du rôti. Le premier de ces animaux est souvent cuit en entier, après avoir été garni d'oignons ou d'autres plantes de haut goût. Le poulet, découpé par morceaux et entouré de riz, constitue le *pilau*, le plat favori des Turcs. Le bœuf n'est pas commun en Turquie, parce que sa multiplication est en quelque sorte parallèle à la production agricole: le veau ne s'y rencontre qu'exceptionnellement. Tout le monde sait que le porc sous toutes ses formes est banni des tables musulmanes; et l'horreur en est poussée si loin, que ceux de ces animaux qui sont consommés dans les grandes villes, et notamment à Constantinople par les Grecs ou les Bulgares, n'y entrent que morts: encore cette entrée a-t-elle besoin d'être autorisée par un *firman*. Le dindon, le canard, le gibier, ne font guère partie de l'alimentation: les deux premiers, parce qu'ils sont réputés immondes; le gibier, parce qu'il

n'est pas bien saigné, malgré l'habitude du chasseur musulman de couper la tête de sa victime dès qu'il l'a abattue.

Les salades paraissent en grand nombre sur les tables turques ; elles se composent de toutes les plantes vulgairement cultivées pour cet usage dans nos jardins d'Europe, et surtout de concombres. L'abus de ce dernier produit et des cucurbitacées, mangées avant leur parfaite maturité, réagit d'une manière fâcheuse sur la santé publique. Des tables de mortalité dressées avec soin prouvent les désastreux effets de ce mode d'alimentation.

La confection des sucreries est peut-être celle de toutes les sciences gastronomiques qui a fait le plus de progrès. Les nougats, les pâtes transparentes, dont la plus exquise est le *raht-lokoum*, les pralines et dragées de toute espèce, en sont les produits les plus estimés. Signalons toutefois, en constatant l'état florissant de cette industrie, l'abus des parfums et surtout de l'essence de roses.

La seule boisson adoptée généralement est l'eau. Cependant on soupçonne avec raison un grand nombre de musulmans d'avoir éludé, par une interprétation subtile, les préceptes du Koran relatifs à l'interdiction du vin. Le *raki*, sorte d'eau-de-vie, le rhum, le mastic (*V.* p. 54), et d'autres liqueurs auxquelles les croyants se plaisent à attribuer, en cas d'indisposition, des vertus curatives, sont quelquefois copieusement employés.

Si la science culinaire est étrangère aux Turcs, la science du festin leur est encore plus inconnue. La table consiste en un plateau de cuivre toujours très-poli et très-propre, posé sur un pied très-bas, et autour duquel trois ou quatre convives assis à l'orientale, qui sur une partie du divan, qui sur des carreaux, peuvent prendre place. L'usage des fourchettes et des cuillers est inconnu. Chaque convive porte la main au plat, dissèque délicatement avec ses ongles les articulations, et, que les viandes soient bouillies ou rôties, le partage s'en fait aisément, chacun acquérant par l'habitude une grande habileté dans ce genre d'exercice. De pareils usages sont au premier abord très-antipathiques à l'idée que nous nous faisons de la propreté : l'usage d'une petite serviette, à peu près semblable à celle dont on se sert pour le thé, et une ablution consciencieuse à la fin du repas, satisfont à cet égard tous les scrupules des Osmanlis.

Le père de famille mange ordinairement seul, servi par ses femmes et ses filles, s'il dîne dans son harem, par ses domestiques, s'il mange dans son appartement. Les femmes mangent toujours dans l'odalik. Enfin, dans les familles riches, et probablement à l'imitation de ce qui se pratique dans la famille impériale, les fils, éloignés par le respect, mangent également à part.

§ XV. Usages divers, bains, cafés, bazars, promenades, spectacles, etc.—La loi religieuse a fait aux musulmans un devoir de la purification matérielle. Elle l'a divisée en trois degrés, la lotion, l'ablution, le lavage, et a minutieusement énuméré les souillures physiques ou morales après lesquelles l'un de ces actes de purification devenait nécessaire. Il serait fastidieux de détailler ici les cas nombreux, inconnus en Occident aux personnes les plus propres, où la

purification devient un devoir. Ils se rattachent d'ailleurs aux détails les plus intimes et les plus secrets de la toilette, et ne sont connus du voyageur que par induction. lorsqu'une circonstance particulière, un voyage en mer, par exemple, fait de la vie commune une inévitable nécessité. Bornons-nous à parler des bains.

Les *bains* deviennent un centre de réunion et de conversation. Certains jours, ou certaines heures de la journée (l'après-midi) y sont réservés aux femmes. Ces établissements sont ordinairement composés de trois pièces. La première, appelée *muchéllah*, sert de vestiaire. Après s'être déshabillé, le baigneur, la tête entourée d'une sorte de turban de coton, couvert depuis la ceinture d'une pièce de cotonnade serrée à la taille, hissé sur des patins dont la semelle repose sur deux planchettes de six à huit centimèt. de hauteur, soutenu par le garçon qui doit le servir, est conduit dans une seconde salle. Là, l'air est déjà saturé de vapeur d'eau à un degré élevé, et, dès cette première épreuve, quelques Européens éprouvent de la difficulté à respirer. Un séjour de quelques minutes habitue à cette température, et l'on est bientôt après conduit dans la troisième salle. La difficulté déjà éprouvée se présente ici plus forte; mais, comme précédemment, les premiers instants donnnent seuls quelque inquiétude. On est conduit progressivement dans la partie la plus chaude de la pièce, auprès du fourneau ménagé au centre du local, mais au-dessous du sol, et au moyen duquel l'eau se vaporise. Dans cette atmosphère, une transpiration abondante ne tarde pas à se déterminer. Le garçon vous plonge à plusieurs reprises le corps et même la tête dans un bassin d'eau brûlante. C'est à cette période que commence le massage. Ce n'est pas sans angoisse ni sans douleur que le baigneur inexpérimenté sent craquer, sous l'effort du masseur, les articulations de ses épaules et de ses bras, et enfin de ses vertèbres. Mais on se rassure bientôt, et la transpiration croissant, la friction commence. Elle se fait avec un gantelet de poil de chameau, et ne tarde pas à produire ces rouleaux longs et grisâtres que nous nommerons, après M. Théophile Gautier, des « copeaux balnéatoires. » Des immersions d'eau tiède et un lavage au savon suivent cette opération, après laquelle, traversant en sens contraire les transitions de température déjà décrites, on revient à la place où l'on a déposé ses vêtements. Là, entouré de chaudes couvertures, moelleusement allongé sur un lit, ranimé par la limonade glacée, le café, le tchibouck, on éprouve cet état particulier auquel les Orientaux ont donné le nom de *kief*, sorte de rêverie somnolente, de jouissance négative, dont l'expérience seule peut faire apprécier les charmes.

Cafés.—L'usage du café est général en Orient, surtout chez les musulmans : offrir le café et la pipe est l'acte le plus élémentaire de la civilité. On en consomme ainsi des quantités qui seraient excessives en Occident, mais qui sont sans danger en Turquie, grâce à la manière spéciale dont on le prépare. Le café, réduit en poudre impalpable, pur ou mêlé avec le sucre en poudre, est mis avec l'eau dans une petite bouilloire en métal, que l'on chauffe rapidement jusqu'à l'ébullition. Cette simple décoction est immédiatement versée chaude dans une tasse très-petite, avec le marc, que l'on avale en même

temps. Ainsi fait, le café n'a pas le goût empyreumatique et la force du café préparé à l'européenne. La poudre, qui reste mêlée au liquide, répugne d'abord aux Occidentaux, mais on s'y fait rapidement, et on apprécie bientôt ce qu'elle ajoute de fin et de réconfortant à la saveur de cette boisson. Les petites tasses rondes en porcelaine, dans lesquelles on sert le café, n'ont pas de pied et ne sauraient se tenir en équilibre; on les pose sur une sorte de godet ou de coquetier (*zarf*), qui le plus ordinairement est en cuivre, et, chez les riches, en filigrane d'argent.

Les cafés sont très-nombreux en Orient : l'acquisition du matériel est à la portée des industriels les moins riches. Ce matériel se compose presque uniquement d'un fourneau, de quelques cafetières en cuivre dans lesquelles se confectionne le café, de quelques tasses, enfin de pipes. Quelques tabourets en paille fort bas, ou un divan circulaire, composent l'ameublement. Le local dans lequel ils sont installés est ordinairement ouvert à tous les vents; les consommateurs se tiennent souvent à l'extérieur. Le café sert en même temps de boutique de barbier ; c'est là qu'on voit le plus souvent les Turcs se faire épiler ou raser la tête ou le menton.

La consommation du café et celle du tabac sont presque toujours simultanées : aussi croyons-nous devoir dire quelques mots sur ce dernier produit et sur la manière dont on le consomme. Ce tabac est de plusieurs espèces. L'expérience apprendra mieux que nous ne pourrions le faire les mérites divers de chaque qualité. Il est d'ordinaire débité par des Grecs, qui le reçoivent de Thessalie, ou par des Arméniens, qui le tirent des provinces septentrionales de l'Asie Mineure. Il se consomme le plus généralement dans des *tchibouks*, pipes dont le tuyau est composé d'un long bâton, dont le fourneau (*lulé*) est en terre rouge, et dont l'embouchure est en verre, en ivoire ou en ambre, suivant la fortune de leurs propriétaires. Chez les personnes riches, les tuyaux sont de jasmin ou de cerisier, et la monture d'or est quelquefois enrichie de pierres précieuses ou même de diamants.

Le *narghilé* est aussi très-communément employé. Cet appareil se compose d'une carafe, d'une monture en cuivre sur laquelle repose le fourneau, enfin d'un long serpenteau en cuir serré par du fil d'archal, et terminé par l'embouchure. Cette manière de fumer a un charme particulier, mais l'excès peut avoir des inconvénients que nous jugerons utile de signaler. Le tabac spécial qui se fume dans le narghilé, le *tombéki*, bien que lavé deux ou trois fois immédiatement avant son emploi, conserve encore des propriétés très-actives dues aux principes qui le composent, et notamment à la belladone qu'on y ajoute en proportion notable. L'aspiration forcée à laquelle oblige l'usage des narghilés peut en outre déterminer une fatigue que nous conseillons d'éviter en se bornant à fumer deux narghilés ou trois au plus dans la journée.

Contrairement à l'opinion généralement admise, le hachisch, préparation enivrante tirée du chanvre, est à peu près inconnu dans la Turquie d'Europe; son usage se retrouve chez les Asiatiques et en Égypte. Les fumeurs d'opium ont aussi à peu près complétement dis-

paru de Constantinople, depuis qu'on a fait fermer les cafés spéciaux où ils se réunissaient, autour de la mosquée de Soliman.

Bazars.—Le luxe des boutiques est absolument inconnu en Turquie; elles sont réunies dans des galeries voûtées, où chaque nature de produits a son quartier spécial. Chaque magasin se compose d'une petite loge, dont la partie la plus avancée est garnie d'une sorte d'établi en planches, où le marchand est assis et d'où il peut aisément atteindre les marchandises disposées dans des rayons à ses côtés et derrière lui. Les marchés se font fréquemment sans entrer dans la boutique, où l'espace et le jour manqueraient également. Toutefois cette habitude est loin d'être générale ; mais elle est absolue pour les femmes turques, qui sans cette obligation rigoureuse pourraient échapper à la surveillance dont elles sont constamment entourées. Tous les magasins, même ceux des chrétiens, sont au bazar exclusivement tenus par des hommes. La rigidité musulmane ne supporterait pas dans une boutique la présence d'une femme ; elle avait même cru devoir, à une certaine époque, y interdire celle des jeunes garçons.

Toutes les industries sont représentées dans les bazars des grandes villes, depuis le vulgaire épicier jusqu'à l'horloger et au marchand de diamants. Il faut un œil exercé pour aller chercher dans l'ombre où elles sont reléguées les richesses de ce dernier genre que renferme tout bazar de grande ville. La fermeture des magasins a lieu de très-bonne heure; elle se pratique au moyen d'un volet, qui, relevé le matin à l'aide d'une perche et accroché au-dessus de la boutique, est baissé le soir et fermé de ferrures et de cadenas. L'enceinte du bazar elle-même est fermée le soir avec des portes massives.

Promenades.—La plupart des grandes villes de l'Orient ont comme celles de l'Europe, dans leur voisinage, des localités où les populations vont passer leurs jours de fête, le vendredi pour les musulmans, le dimanche pour les chrétiens. Plusieurs promenades de ce genre se trouvent aux environs de Constantinople (eaux douces d'Europe et d'Asie), mais la partie de la population que le temps des affaires empêche d'aller à la campagne se promène dans les cimetières. La religion musulmane n'a pas entouré la mort de tout l'appareil d'images lugubres dont le christianisme l'a enveloppée, et le Français qui frémirait peut-être à l'idée de se trouver à minuit dans un cimetière de son pays, se familiarise avec cette habitude, et se promène bientôt sans émotion jusqu'à une heure fort avancée de la soirée dans les champs des morts musulmans. Les indigènes s'assoient sur le marbre des tombes, se livrent aux douceurs de la conversation, du café et de la pipe, sans que tous ces actes en pareil lieu révèlent la moindre pensée de profanation. Des cyprès d'une venue magnifique ombragent les tombes, qui ne se recommandent à l'œil par aucun de ces efforts de sculpture destinés en Occident à traduire les regrets. Une pierre et un cippe en font tous les frais : la pierre qui forme ce dernier est taillée en pointe quand il surmonte la tombe d'une femme; il se termine, pour les hommes, par une boule en forme de turban ou de fez. Il serait certainement à désirer que les cimetières fussent

mieux gardés, que les chiens et les bêtes de somme ne vinssent pas y établir leur quartier. Tel est l'aspect général des cimetières; nous donnerons plus loin quelques détails relatifs aux inhumations et aux cérémonies du culte qui les accompagnent.

Il est souvent difficile de se promener la nuit dans les villes turques. Les différents quartiers sont séparés par des portes qu'on ne fait quelquefois ouvrir qu'à grand'peine. Les règlements de police obligent à ne sortir alors qu'avec une lanterne, sous peine d'arrestation ; c'est une mesure utile, au point de vue de la sûreté des rues, et d'ailleurs indispensable, car elles seraient impraticables dans l'obscurité.

Chiens, chevaux, voitures, etc.—Les musulmans traitent les animaux avec une grande douceur. Dans toutes les villes, et surtout à Constantinople, un nombre énorme de chiens errants vivent et dorment sur la voie publique et pullulent sans que personne songe à leur faire du mal. Ces animaux vivent en famille, et un chien étranger est infailliblement dévoré s'il pénètre dans un quartier qui n'est pas le sien. Ils s'entr'aident pour se défendre contre leurs ennemis communs. Ils font l'office des balayeurs des rues en dévorant tout ce qui est mangeable dans les immondices, les résidus de boucheries, les cadavres d'animaux, que les Turcs abandonnent sur la voie publique. Au reste ils sont d'une grande douceur et n'attaquent jamais les hommes, bien qu'ils aboient quelquefois d'une manière menaçante. La vue d'un fouet ou d'une pierre les met soudain en fuite. Il n'est pas vrai que les Turcs se trouvent offensés quand on frappe ces animaux. La rage est, sinon complétement inconnue, au moins fort rare en Turquie.

Les chevaux jouent un grand rôle dans l'existence des Turcs. « Le cheval turc ou valaque, dit M. Boué, est en général de moyenne taille, plutôt petit que grand, et à coup sûr assez court. En général on les gâte en s'en servant trop tôt. Du reste, les Ottomans sont reconnus pour d'excellents cavaliers, et leurs manéges dans des cours étroites, habituent les chevaux à tourner plus aisément que les nôtres, et à s'arrêter instantanément au milieu du plus fort galop. » Leur pied est extrêmement sûr, ils montent lestement les plus mauvaises pentes de rochers. Ils passent la plus grande partie de leur vie à l'air. On ne les desselle jamais, même à l'écurie. Les chevaux des kiradjis ou muletiers turcs passent ordinairement la nuit à la belle étoile. On les nourrit en général avec de l'orge et de la paille hachée, et on ne leur donne à manger que deux fois par jour, le matin et le soir.

Les harnais sont pittoresques et brillants, mais l'Européen se fait difficilement à leurs selles étroites et dures, comprises entre deux proéminences antérieure et postérieure ; les étriers sont de vastes plaques quadrangulaires de fer battu, sur lesquelles on peut poser tout le pied ; leur angle postérieur sert en même temps d'éperon. Les voitures légères des Turcs portent le nom de *talikas*, et sont des espèces de calèches, recouvertes extérieurement de peintures brillantes; ceux des femmes de pachas sont fort élégants. On nomme *arabas* des chariots massifs, souvent traînés par des bœufs, qui portent les familles

des Turcs moins fortunés. La carrosserie européenne commence à paraître à Constantinople.

Les jeux ou amusements des Turcs sont fort peu nombreux, sans parler de l'habitude d'égrener le chapelet (*V*. p. 53, l. 8); leurs jeux sont pour la plupart des exercices gymnastiques, la joute, la lutte, le tir à la cible, le jeu de paume, le disque, le jeu du *djerid* ou du javelot, qui s'exécute à cheval, etc. La *musique* est à l'état d'enfance en Turquie; sauf la musique du sultan, organisée par M. Donizetti, frère de l'illustre compositeur, sauf la présence de quelques artistes étrangers, la musique populaire est encore à l'état primitif. Les musiciens ambulants qu'on entend sur les promenades où dans les cafés sont au nombre de trois ou quatre, jouant de divers instruments à vent, flûtes de roseaux, daraboukas (espèces de bassons), accompagnés du tambour de basque. Leurs mélodies sont monotones ou glapissantes, leurs chants nasillards. La *danse* est exécutée par les femmes dans les harems, ou par des danseurs ou danseuses de profession qui sont surtout Zingares ou Grecs. Les musulmans dédaignent de s'y livrer : les populations grecques et slaves ont au contraire des danses en commun, qui paraissent une réminiscence des danses à caractère de l'antiquité.

Spectacles.—Les rares établissements consacrés à l'art théâtral qui se trouvent dans quelques grandes villes (Constantinople, Smyrne), doivent leur naissance à des entreprises européennes. On y joue de temps à autre des opéras italiens, ou des comédies empruntées ordinairement à la littérature française.

La Turquie ne présente qu'un seul genre de représentation qui lui appartienne en propre, c'est celui des marionnettes, où le même personnage, *Karagheuz*, joue invariablement le premier rôle. Il nous serait impossible de donner ici une description du spectacle qui attend le voyageur; son ignorance de la langue l'empêchera de saisir les allusions, les calembours, les conversations dont nos pièces les plus libres ne peuvent pas donner une idée, mais la pantomime l'édifiera suffisamment sur le caractère de Karagheuz, qui semble la personnification turque du Dieu adoré jadis à Lampsaque.

§ XVI. Mariages, naissances, enterrements, fêtes et cérémonies religieuses, derviches tourneurs et hurleurs.—Bien que les Turcs n'épousent généralement que des femmes de leur religion et de leur race, on les voit s'allier quelquefois à des femmes zingares, grecques et slaves : le changement de religion de la femme est la conséquence ordinaire de ces mariages mixtes; mais il n'en est pas une condition nécessaire. La séparation des femmes et des hommes, le soin avec lequel elles sont soustraites aux regards, font que le plus souvent ils se concluent par l'intermédiaire de tierces personnes. Quelquefois, cependant, les Turcs parviennent à éluder la surveillance, et connaissent, avant le mariage, le visage de leurs femmes. La cérémonie est ordinairement précédée d'un contrat enregistré par le juge (*mollah, casi* ou *naïb*), faisant fonctions d'officier ministériel, et par lequel le futur époux s'oblige à donner à sa femme un ameublement complet, une batterie de cuisine, des habillements de toute espèce et le linge de corps. Une prière particulière dite par un iman est également essen-

tielle à la validité du mariage. La célébration en est souvent accompagnée de fêtes dont le caractère varie suivant les provinces, et qui, chez les personnes riches, durent quelquefois quinze jours. L'âge légal du mariage commence pour les musulmans à leur dixième année.

Naissance, circoncision.—La prise de nom d'un enfant chez les Turcs n'est accompagnée d'aucune cérémonie religieuse. Elle a lieu le septième jour après la naissance ; elle est accompagnée de fêtes dans la famille.

L'âge auquel les jeunes Turcs sont soumis à la circoncision n'a rien de fixe. Les jeunes gens appartenant à des familles riches ne la subissent guère avant quatorze ou quinze ans, les autres avant sept ou huit. Lorsqu'un certain nombre d'enfants subissent en même temps la circoncision, des fêtes et des réjouissances la suivent ; les patients reçoivent à cette occasion des cadeaux et des vêtements neufs. Les barbiers, dont l'adresse est renommée, sont exclusivement chargés de pratiquer cette opération au moyen du rasoir.

Enterrements.—Lorsqu'un musulman est sur le point de rendre le dernier soupir, on veille à ce qu'aucune femme n'approche de son lit. On a grand soin de lui tenir les jambes étendues, de lui fermer les yeux et de lui tenir la bouche close. La mort est suivie d'ablutions faites par un iman. L'embaumement et l'autopsie sont défendus en Turquie, excepté dans un cas particulier, celui de la mort d'une femme enceinte, lorsque l'enfant donne signe de vie.

L'inhumation a lieu vingt-quatre heures après le décès. Les musulmans qui rencontrent le convoi s'y joignent pour accomplir une pratique recommandée par leur religion. Les inhumations étaient autrefois pratiquées avec une déplorable négligence ; les morts étaient souvent enterrés sans bière, à la profondeur de quatre pieds seulement. Un usage généralement suivi recommandait en outre de ne pas fermer hermétiquement la tombe. Cette incurie était la cause des maladies épidémiques et contagieuses qui de l'Orient s'étendaient souvent sur l'Europe. L'établissement des intendances sanitaires, leur vigilance, l'autorité qu'ont acquise par leur science et leur dévouement les médecins français préposés à la surveillance de l'état sanitaire, ont amené d'heureux résultats. Les enterrements sont faits actuellement à la profondeur convenable. La disparition des maladies contagieuses en a été l'heureuse conséquence.

Cérémonies.—Les deux *Baïram*, dont l'un termine le jeûne du *Ramazan*, et le *mevloud*, sont les cérémonies du culte qui attirent le plus l'attention. Ces fêtes et surtout les deux premières sont célébrées avec une pompe qui emprunte une partie de son éclat à l'appareil militaire, aux illuminations, feux d'artifice, etc.

Nous devons indiquer ici, comme se rattachant aux cérémonies religieuses, les exercices des derviches tourneurs et hurleurs, dont nous emprunterons la description à M. Théophile Gautier.

Derviches tourneurs.—« Les derviches tourneurs ou *mévlévis* ont des monastères ou *tékiés* dans un grand nombre de villes de l'empire ottoman. Contrairement aux autres mahométans qui empêchent les ghiaours d'assister en curieux aux cérémonies du culte, et les chasse-

raient outrageusement des mosquées s'ils tentaient de s'y introduire aux heures de la prière, les derviches laissent pénétrer les Européens dans leurs tékiés, à la seule condition de déposer leurs chaussures à la porte, ou d'entrer pieds nus ou en pantoufles.

« La façade du tékié, fort simple, se compose d'une porte surmontée d'un cartouche historié d'une inscription turque, d'un mur percé de fenêtres à grillages, et d'une fontaine encastrée et treillissée, garnie de spatules de fer pendues à des chaînes pour que les pauvres puissent boire commodément. Tout cela n'a rien de monumental, mais ne manque pas de caractère.

« L'intérieur ressemble à toute autre habitation mahométane. Pas de ces longs cloîtres en arcade, de ces corridors interminables sur lesquels s'ouvrent des cellules, de ces cours silencieuses où l'herbe pousse. Rien de l'aspect froid, triste et sépulcral du couvent comme il est compris dans les pays catholiques; mais de gais logements, peints de couleurs riantes et éclairés de soleil.

« La salle où s'exécutent les valses religieuses des tourneurs rappelle à la fois la salle de danse et la salle de spectacle. Un parquet uni et ciré, entouré d'une balustrade, en occupe le centre. De sveltes colonnes supportent une galerie contenant la loge du sultan et celle des femmes : l'orchestre fait face à cette tribune.

« Après une attente assez longue, les derviches parurent, défilèrent lentement deux à deux devant leur chef assis, et en le saluant avec les marques du plus profond respect. La coiffure de ces moines musulmans consiste en un bonnet de feutre épais d'un pouce, de couleur roussâtre ou brune, et que je ne saurais mieux comparer qu'à un pot à fleurs renversé. Un gilet et une veste d'étoffe blanche, une immense jupe plissée de même couleur, des caleçons étroits et blancs aussi, composent ce costume.

« Les prières commencèrent, et avec elles les génuflexions, les prosternations, les simagrées ordinaires du culte musulman, qui seraient aisément risibles sans la conviction et la gravité des fidèles. Aux psalmodies du Koran se joignit bientôt un accompagnement de flutes et de darboukas : les darboukas marquant le rhythme, les flûtes exécutant à l'unisson un chant d'une tonalité élevée et d'une douceur infinie. Immobiles au milieu de l'enceinte, les derviches semblaient s'enivrer de cette musique si délicatement barbare. Enfin, l'un d'eux ouvrit les bras, les éleva, les déploya et commença à tourner lentement sur lui-même ; un second, puis un troisième l'imitèrent, et enfin toute la bande, gagnée par un vertige irrésistible. L'iman se promenait au milieu des groupes, frappant des mains, soit pour presser ou ralentir le rhythme, soit pour encourager les valseurs et applaudir à leur zèle pieux.

« Les valses s'arrêtèrent un instant. Bientôt, les darboukas se mirent à gronder sur une mesure plus pressée, le chant des flûtes devint plus vif et les derviches reprirent leur danse avec un redoublement d'activité, qui cependant n'avait rien de fiévreux. Parfois un derviche s'arrêtait, se précipitait à genoux, la face contre terre, et un frère servant venait le recouvrir d'un manteau. Au bout de quelque temps, tous

étaient tombés terrassés par l'extase. Ils se relevèrent bientôt, firent une ou deux fois leur promenade circulaire, et ressortirent de la salle comme ils y étaient entrés... »

Derviches hurleurs.—« La salle des derviches hurleurs de Scutari est un parallélogramme dénué de tout caractère architectural. Aux murailles nues sont suspendus des tambours de basque et des écriteaux paraphés de versets du Koran. Du côté du *Mihrab*, au-dessus du tapis où s'asseyent l'iman et ses acolytes, le mur présente un genre de décoration féroce qui fait songer à l'atelier d'un tortionnaire ou d'un inquisiteur; ce sont des espèces de dards terminés par un cœur de plomb d'où pendent des chaînettes, des lardoires affilées, des masses d'armes, etc. En face de l'iman étaient rangés les derviches, répétant à l'unisson une espèce de litanie. A chaque verset, ils balançaient leur tête d'avant en arrière et d'arrière en avant, avec ce mouvement de poussah ou de magot qui finit par donner un vertige sympathique. Quelquefois un des spectateurs musulmans, étourdi par cette oscillation irrésistible, quittait sa place en chancelant, se mêlait aux derviches, se prosternait et commençait à s'agiter comme un ours en cage.

« Bientôt tout le monde fut debout; les derviches formèrent une chaîne, en se mettant les bras sur les épaules, et commencèrent à justifier leur nom en tirant du fond de leur poitrine un hurlement rauque et prolongé, *la Ilah il allah!* qui ne semble pas appartenir à la voix humaine.

« Toute la bande, rendue solidaire du mouvement, recule d'un pas, se jette en avant avec un élan simultané, et hurle d'un ton sourd, enroué, qui ressemble au grommellement d'une ménagerie de mauvaise humeur.

« Les hurlements étaient devenus des rugissements ; toute la troupe se jetait en arrière d'un seul bloc, puis se lançait en avant, comme une ligne de soldats ivres, en hurlant un suprême *Allah hou!*

« L'exaltation était au comble ; l'iman se tenait debout devant le Mihrab, encourageant la frénésie grandissante du geste et de la voix. Un jeune garçon se détacha du groupe et s'avança vers le vieillard ; des acolytes détachèrent de son clou une lardoire exclusivement aigüe, et la remirent à l'iman, qui traversa de part en part les joues du jeune dévot avec ce fer effilé, sans que celui-ci donnât la moindre marque de douleur.

« Deux autres fanatiques se lancèrent au milieu de la salle, nus jusqu'à la ceinture; on leur remit deux de ces dards aigus, terminés par un cœur de plomb et des chaînettes de fer; ils se mirent à exécuter une sorte de danse de poignards, désordonnée, violente. Seulement, au lieu d'éviter les pointes des dards, ils se précipitaient dessus, afin de se piquer et de se blesser.

« Une jolie petite fille de huit ans s'avança seule vers l'iman. Le vieillard l'accueillit d'une façon amicale et paternelle. La petite fille s'étendit sur une peau de mouton déroulée à terre, et l'iman, les pieds chaussés de larges babouches et soutenu par deux acolytes, monta sur ce frêle corps et s'y tint debout pendant quelques minutes; puis il des-

cendit de ce piédestal vivant, et la petite fille se releva toute joyeuse. Des femmes apportèrent des enfants de trois ou quatre ans, qui furent successivement couchés sur la peau de mouton, et délicatement foulés aux pieds par l'iman. » Cette imposition des pieds guérit, dit-on, toutes les maladies.

Section V.—Langue.

§ 1. Formation, constitution et prononciation de la langue turque. —Parmi les idiomes si divers de l'Orient musulman, la langue turque occupe une place importante, et l'histoire de son origine, de ses développements et de sa formation définitive n'offrirait pas moins d'intérêt que le récit des conquêtes réalisées par les intrépides successeurs d'Osman. Si une étude de ce genre ne peut entrer dans le cadre modeste de cet ouvrage, il n'est peut-être pas inutile de placer ici quelques considérations rapides sur l'état actuel du turc osmanli.

Sans avoir perdu sa marque d'origine, cet idiome a subi la transformation que le Koran a imposée à tous les dialectes asiatiques. Comme le persan ou l'indoustani, il présente le singulier phénomène d'un vocabulaire étranger enté sur une grammaire essentiellement indigène. Dès le lendemain de la prise de Brousse par le sultan Orkhan, les plus savants docteurs venaient en foule de l'Iraq ou du Khoraçan interpréter le livre sacré ou enseigner la grammaire arabe dans les mosquées de cette capitale provisoire. La culture intellectuelle qui suivit l'établissement des Turcs à Constantinople ne put se réaliser sans de nombreux emprunts aux nations voisines et d'une civilisation plus ancienne. Pauvre et simple à son origine, comme tous les dialectes tartares, le turc dut puiser dans la langue arabe toute la technologie de l'école de Basrah, de Baghdad ou de Rey, et les termes de droit canonique, de philosophie et de sciences, eurent droit de cité à Constantinople. Le persan, riche de son propre fonds et de son alliance avec l'idiome du Hedjaz, vint offrir aux poëtes de Stamboul ses épithètes harmonieuses, ses riches métaphores et tous les raffinements d'un art consommé. De cette fusion entre le bégayement des conquérants et les deux plus belles langues de la famille sémite et indo-européenne, sortit cet immense répertoire de mots dont les Turcs se montrent si fiers, et une littérature qui n'aurait pas de rivale au monde, si la fécondité était le seul mérite des productions de l'esprit. Mais ce riche butin resta le domaine exclusif de la science et des *divans*, ou du moins le peuple ne garda pour lui qu'un nombre assez restreint de termes inconnus aux nomades de la mer Caspienne.

Si donc la langue littéraire, par ses inépuisables ressources et le peu de fixité de ses règles, offre de sérieuses difficultés aux Orientaux eux-mêmes, il n'en est pas ainsi du turc vulgaire, que son mécanisme clair et facile rend très-accessible aux Européens.

Sa grammaire est d'une extrême simplicité : l'article et les genres n'existent pas.—Les noms se forment régulièrement au moyen de cinq cas et par l'addition d'une syllabe au pluriel. Ex. : *Ev*, la maison ; *evin*, de la maison ; *evèh*, à la maison ; *evi*, la maison (domum) ; *evden*, de la maison (domo).—Pluriel, *evler ;* génitif, *evlerin ;* datif, *evlerèh*, etc.

L'adjectif est indéclinable et se place toujours avant le nom. Ex.: Un beau jardin, « *bir guzel bostân*. »

L'impératif est le thème de la conjugaison. De *baq*, « regarde, » on forme le verbe *baqmaq*, « regarder, » et tous les temps, dans lesquels le verbe substantif s'ajoute à un radical invariable.

Un des plus ingénieux procédés du langage est celui qui en turc préside à la formation des verbes dérivés dans toutes leurs variétés : c'est l'addition d'une ou de plusieurs lettres caractéristiques entre le radical et la terminaison. En voici quelques exemples : de *sevmek*, aimer, dont la racine est *sev*, on forme le négatif *sevmèmek*, ne pas aimer; *sevehmèmek*, ne pouvoir pas aimer; *sevichmek*, s'entr'aimer; *sevilmek*, être aimé, etc. Toutes ces formes composées s'admettent entre elles, et donnent à un seul verbe toutes les nuances qui ne peuvent se traduire dans d'autres langues que par de longues périphrases. Tel est le mot : *Sevischtirèmèmek*, « ne pouvoir pas se faire aimer réciproquement. »

Dans l'agencement du discours, les adverbes, les circonstances accessoires de lieu ou de temps commencent la phrase, puis vient le sujet, le régime et enfin le verbe. Ex. :

Bou gun ben sana bir at verdum.
« Aujourd'hui moi à toi un cheval j'ai donné. »

Si quelque intrépide voyageur se sent le courage de s'initier aux secrets d'une langue si différente de la nôtre, il trouvera une exposition lucide de ses principes dans les excellents Eléments de la *Grammaire turque*, par M. Dubeux (Paris, chez Duprat, 1856) [1]. C'est à ce savant orientaliste qu'appartient aussi l'honneur d'avoir éclairci le système jusqu'alors méconnu des lois euphoniques qui régissent les idiomes tartares. Ce système a été suivi dans la transcription figurée qu'on trouvera ci-après.

Quelques observations sont encore nécessaires pour donner à la prononciation adoptée ici le plus de régularité possible. Faute d'équivalents dans notre alphabet, il a fallu se contenter de la transcription en usage chez les Orientalistes. *Kh* doit se prononcer du gosier, avec une aspiration un peu moins rude que celle de la *jota* espagnole. Le *gh* doit être légèrement grasseyé comme le γ des Grecs modernes (Voir page 56). Le *sch* répond à notre *ch* dans château. La lettre *q*, avant une voyelle, doit être prononcée durement comme dans notre mot *que*. Enfin, toutes les fois qu'on trouvera dans un mot la lettre *i* en italique, on devra donner à cette lettre un son intermédiaire entre *i* et *eu*.

Un séjour de quelques semaines dans Constantinople ou les Échelles suffira pour indiquer au voyageur la vraie prononciation, et les quelques phrases du vocabulaire suivant lui permettront de se former par lui-même un répertoire plus riche et plus varié.

(BARBIER DE MEYNARD.)

[1] On pourra consulter aussi la *Grammaire raisonnée* de Redhouse, en anglais, celle de Davids (Londres, 1832), et enfin, mais avec plus de reserve, la *Grammaire turque-française* de Jaubert et le *Guide de la conversation* de M. Bianchi. Ce dernier ouvrage, consacré plutôt aux Ottomans qui etudient le français, offre trop souvent le souvenir du génie de notre langue et de nos idiotismes.

§ 3. — Vocabulaire Français-Turc.

FRANÇAIS.	PRONONCIATION TURQUE FIGURÉE.
Oui—non.	Evvet—yoq, khaïr (plus poli).
Certainement—sans doute.	Elbettè—chubhè yoq.
C'est bien—c'est mal—je veux—je ne veux pas.	Eyi dir—féna dir—isteïorim—istèmèm.
Merci—je vous suis obligé.	Eïwallâh—memnoun im.
Noms de nombre [1].	*Esami adad.*
Un—deux—trois—quatre—cinq.	Bir—iki—utch—deurt—bèch.
Six—sept—huit—neuf—dix.	Alti—yedi—sekiz—dokouz—ôn.
Onze—douze—treize—quatorze.	On bir—ôn-iki—ôn utch—ôn deurt.
Quinze—seize—dix-sept.	On bèch—ôn alti—ôn yedi.
Dix-huit—dix-neuf—vingt.	On sekiz—ôn dokouz—yiyrmi.
Trente—quarante—cinquante.	Otouz—kirk—elli.
Soixante—soixante et dix.	Altmich—yetmich.
Quatre-vingts—quatre-vingt-dix.	Seksen—doksan.
Cent—deux cents—mille—deux mille.	Yuz—iki yuz—bin—iki bin.
Cent mille—un million.	Yuz bin—bir milioun.
Premier—second—troisième [2].	Birindji—ikindji—utchundju.
Un à un—deux à deux—trois à trois.	Birer—ikicher—utcher.
Moitié—quart—tiers, etc.	Yarim—butchuk—utchdè bir.
Pour acheter et payer.	*Satoun almaq itchin.*
Combien cela coûte-t-il?	Bouni qatcha verersin?
Dix piastres—vingt paras.	On gourouch—iirmi para.
Cinq piastres et demie.	Bech boutchouq gourouch.
C'est trop cher.	Pahalli dir.
C'est bon marché.	Oudjouz dir.
Je ne donnerai pas davantage.	Ziadèh verèmèm.
Pour demander à manger ou à boire.	*Ieïoup itchemek uzrèh.*
J'ai faim—j'ai soif.	Ichtaham var—sousiz im.
Où y a-t-il de l'eau?	Sou neredè dir?
Avez-vous à manger?	Yeiėdjek bir cheï var mi?
Aliments.	*Yeïèdjèk.*
Du pain—de l'eau—du vin.	Ekmèk—sou—charab.
Bouillon—rôti—poisson.	El souiou—kèbâb—baliq.
Lait—beurre—miel.	Sud—tèrè yaghi—bâl.
Fromage—salade—œufs.	Penir—salatha—youmourta.
Sel—poivre—huile—vinaigre.	Touz—bibèr—yâgh—sirkèh.

[1] Voici les chiffres communs aux Turcs, aux Arabes et aux Persans; leur système de numération est semblable au nôtre :

1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	20	30	100	1000
١	٢	٣	٤	٥	٦	٧	٨	٩	١٠	٢٠	٣٠	١٠٠	١٠٠٠

[2] On forme successivement tous les nombres ordinaux en ajoutant aux nombres cardinaux la terminaison *indji* ou *undju*.

Dans un restaurant.	*Bir loqandadah boulounour iken.*
Garçon, viens ici.	Oghlân guèl bouraïa.
Monsieur, que désirez-vous?	Efendum, emriniz nè dir?
Je veux dîner—qu'avez-vous?	Taam etmek isterim—Nèniz var?
Donne-moi la carte.	Boulounan iemeklerin qaïmesini vèr bana.
La voici—choisissez.	Ichtè efendum—beïenup emr edéniz.
Voulez-vous du pilau? Il est tout prêt.	Pilav istersiniz? hazér dir.
Je n'aime pas le pilau.—Apporte du mouton rôti.	Pilafdèn haz etmèm—kébab guétur.
Nous n'en avons pas de préparé.	Chimdilik hazir kebabmiz ioq.
Si vous voulez attendre, nous le préparerons.	Eïer beklerseniz bir âz hazir èdè im.
Je n'ai pas le temps d'attendre.	Bekleïèdjèk vaqtim yoq.
Donne-moi une omelette—une salade.	Bir qaïghana—bir salatha vèr bana.
Apporte du bon vin et fais-le rafraîchir.	Eyi charab guétur vè soutmagha qou.
Mets vite la table.	Tiz sofraïi qouroun.
Apporte les assiettes.	Tepsilèri guétur.
Les cuillers—les fourchettes.	Qachiqléri—tchalallèri.
Les couteaux—les verres.	Bitchaqlèri—qadèhlèri (guétur).
Y a-t-il des fruits?	Mivèniz var mi?
Oui, monsieur. —Quelle sorte de fruit voulez-vous?	Var efendum—nè djins istersiniz?
Du raisin—des poires—des pommes,	Ouzoum—emroud—elma.
Des oranges—des citrons—des grenades.	Portouqal—limounèh—enar.
Un melon—une pastèque.	Qaoun—qarpouz.
Des amandes—des dattes.	Badâm—khorma.
Des pêches—des prunes—des abricots.	Cheftalu—érék—qaïsi.
As-tu de la bière?	Arpa souioun var mi?
Cette bière n'est pas bonne—elle est chaude—elle est amère.	Bou arpa soulou eyi deïl—sidjak dir—adji dir.
Cette viande n'est pas cuite.	Bou et eyi pichmamich.
C'est que vous n'avez pas voulu attendre.	Bir az beklemediniz anun itchin dir.
C'est bien, que devons-nous?	Eyi dir bordjemuz nè qadar dir?
Donnez ce qu'il vous plaira.	Istediiniz vèrun.
Non, dis-le moi, je suis étranger.	Kheir seuilèh, musafir oldooumden.
Je ne connais pas les prix.	Bouranun pahalarin bilmèm.
Monsieur, donnez-moi vingt-cinq piastres.	Yirmi bèch gourouch vèrun efendum.
C'est trop—voici vingt piastres.	Tchoq dir—ichtè yirmi gourouch.
Merci—avec le bonheur (formule d'adieu).	Memnoun oldoum—séadètlèn.

Dans un café.	*Bir qahvèdè bouloundouqièh mukialèmè.*
Entrons dans ce café.—Garçon!	Bou qahvèiè guirèlum.—Oghlan!
Que voulez-vous, monsieur?	Bouiouroun efendum.
Donne-moi une limonade.	Bir limonata vèr bana.
Une tasse de café.	Bir findjân qahvè.
Une glace—Un verre de punch,	Bir dondurma—bir qadèh pountch.
Du thé—du chocolat.	Tchai—tchoqola.
Garçon, un tchibouk!—un narguilèh.	Oghlan bir tchibouq doldour—bir narguilèh.
Du feu—des allumettes.	Atèch—kibrit.
As-tu du tabac?	Tutun var mi?
Vas en chercher chez le marchand.	Guit, tutundjudèn satoun al.
Le voulez-vous fort ou faible?	Hafif ya sertmi istersiniz?
La qualité moyenne.—Va vite.	Orta.—Tchapouk ol.
Je viens, monsieur.	Gueliorum, efendum.

Nettoie cette tasse, ce verre.	Bou findjan, bou qadèh temizlèh.
Très-bien, monsieur	Pek eyi efendum.
Voulez-vous du café avec ou sans sucre ?	Qahveyi chekerlu, yahod chekersiz istersiniz ?
Je le préfère sucré.	Chekerlusini daha eyi severim.
Donne-moi un cigare.	Bir tchigarèh ver bana.
Combien dois-je ?—Deux piastres.	Bordjumuz nè qadar ?—iki gourouch.
Garçon, prends ce pourboire.—Merci.	Oghlan, al sana bir bagchich—eï wallah.

Dans un hôtel.	*Qonaqlah.*
Pouvons-nous loger ici ?	Bourda qona bilurmi iz ?
Avez-vous de bonnes chambres ?	Eyi odalariniz var mi.
Avez-vous de bons lits ?	Eyi duchekleriniz var mi ?
Donnez-nous des draps propres.	Bizè temiz tcharchaflar vèr.
Une couverture—un tapis.	Bir yourghan—bir qali.
Une table—une chaise.	Bir sofra—bir iskemlé.
Où sont les lieux ?	Kènèf nerèdèh dir ?
Faites du feu dans ma chambre.	Odamda atèchi yaq.
Faites mener nos chevaux à l'écurie.	Atlarimuzi akhorè tchikdir.
Faites venir une blanchisseuse.	Bir tchamatchurdji guit guelsoun.
Quand m'apporterez-vous mon linge ?	Nè vaqit esvabimi gueturedjeksen ?
Cette chemise n'est pas propre.	Bou gumlek temiz déil.
Donnez-m'en une autre.	Bachqasini vèr.
Garçon, nettoie mes chaussures.	Oghlan, qondouralerimi temizlè.
Fais chauffer de l'eau.	Bir az sou isit.
Où sont mes vêtements ?	Esvabum neredè dirler ?
Appelle un barbier.	Berberi tchaghir.
Rase-moi vite, car je suis très-occupé aujourd'hui.	Tchapouk beni trach et Zira tchoq ichum var bou gun.
Brosse ma redingote, mon pantalon.	Sitrimi, pantalonymi fourtcha.
Demain réveille-moi de bonne heure.	Yarin beni erken ouiandir.
A quelle heure ?—A six heures.	Qatch saatta—saat altidèh.

Pour demander l'heure.	*Saat babindè.*
Quelle heure est-il ?	Saat qatchtè ?
Il est une heure—deux heures.	Saat birdè dir—saat ikidè dir.
Il est trois heures un quart.	Utch saat bir tcheïrek dir.
Il est quatre heures et demie.	Deurt boutchouq saat dir.
Il est midi.	Euïleh dir.
Il est minuit.	Guédjè iarisi dir.
Il est tard—de bonne heure.	Guètch dir—erkèn dir.

Le temps.—Les jours de la semaine.	*Vaqit babindè.—Hafta gunleri.*
Aujourd'hui—ce matin—ce soir.	Bou gun—bou sabah—bou ahcham.
Demain—demain matin de bonne heure.	Iarin—iarin sabah erken.
Hier—hier soir—il y a trois jours.	Dun—dun ahcham—bounden utch gun evvel.
Dans quatre jours.	Bounden deurt gun itchindèh.
Dimanche—lundi—mardi.	Bazar guni—bazar irtèsi—sali guni.
Mercredi—jeudi.	Tchèhar schèmbèh—pendj schèmbèh.
Vendredi—samedi.	Djumaah—djumaah irtèsi.
Un an—un mois—une semaine.	Bir sènèh—bir ai—bir heftèh.
Une heure—une demi-heure.	Bir saat—bir iarim saat.
Un quart-d'heure—midi.	Bir tcheïrek—euïlèh.
Le soir—le matin.	Ahcham—sabah.

Mois solaires [1].	*Chuhouri chemsyiè.*
Janvier—février—mars.	Kanoun sani—chèbat—mart.
Avril—mai—juin.	Nisân—aiar—hazirân.
Juillet—août—septembre—octobre.	Témouz—âb—eiloul—téchrin evvel.
Novembre—décembre.	Téchrin sani—kanoun evvel.
Au bain (turc).	*Hammam uzrèh mukialèmèh.*
Il fait très-chaud aujourd'hui, allons au bain.	Bou gun hava pèk sidjaq, hammamè guidèlim.
Volontiers, car je suis aussi très-fatigué.	Bach ustunè, ben dèh pèk hastè im.
Nous voici arrivés.—Otez mes bottes.	Ichtè guelduk—papouchlerimi tchiqar.
Où mettrai-je mes effets?	Esvabimi nérèïèh qouia im?
Baigneur, je te confie ma montre, prends garde qu'elle ne s'égare.	Hammamdji, saatimi sana teslim édérim, saqoun, ah! gaïb olmasoun.
Ce bain jouit d'une bonne réputation.	Bou hammamun ismi mechhour dir.
Mettez ces sandales pour que les dalles ne vous brûlent pas les pieds.	Naalin gueyin kih mèrmèrlèr aïaghinizi iaqmasoun.
Mettez ce pagne autour de vos reins.	Chou pechtumali belinizè toutoun.
Donnez-moi votre main.	Èlinizi vèrin.
Masse-moi un peu.	Bir âz aouchdir beni.
C'est assez—ce n'est pas assez.	Iètichir—iètichmèz.
Savonne-moi la tête.	Bachimi sabounlèh.
C'est trop—arrête-toi.	Tchoq dir—dour.
Ouvre le robinet d'eau chaude.	Sidjaq sou mousliini âtch.
Il fait trop chaud ici, sortons.	Bourasi pèk sidjaq, tchiqalum.
Enveloppez-vous la tête de ces serviettes.	Chou pechgirlèri bachinizè sarin.
Prépare-moi un bon lit (de repos).	Bir eyi iataq hazirlèh.
Viens m'habiller.	Guel bèni gueïdir.
Très-bien; voici le prix du bain.	Pèk eyi, ichtè hammam parasi.
N'oubliez pas le garçon.	Khizmetim itchin bir cheï kèrèm èdin.
Tiens.	Al.
Pour voyager.	*Sefer uzrèh.*
Moyens de transport, armes, etc.	*Iolin esbâbi.*
Un cheval—un mulet—un âne.	Bir at—bir qatir—bir èchèk.
Un chameau—un cheval de somme.	Bir dèvèh—bir bargir.
La selle—la bride—l'étrier.	Eïer—dizguin—rikiab.
Une housse—le frein—une malle—une valise.	Bir zinpouch.—gueum.—bir sandouq—bir kutchuk sandouq.
Une voiture—une barque—un vaisseau—un paquebot à vapeur.	Karotza—bir qaïq—bir guémi. bir vapour guémisi.
Un muletier—un portefaix.	Bir qatirdji—bir hammal.
Un courrier—un interprète.	Bir tatar—bir tèrdjumân.
Quand partons-nous?	Nè vaqit guidèdjeïz?
Bientôt—aujourd'hui—demain.	Tchapouq—bou gun—iarin.
Partons tout de suite.— Où allons-nous?	Chimdi guidélim.—Nerèiè guideriz.
A quelle heure arriverons-nous au Khan?	Nè saatta khana vaçil oladja iz?
Arrêtons-nous un moment.	Bir lahzè douralim.

[1] Les noms de ces mois, empruntés à la langue syriaque, sont surtout en usage parmi les sectes chrétiennes. Les mois lunaires, d'origine arabe, sont plus particulièrement adoptés par les musulmans. Nous avons donné leurs noms page 312.

Allons plus vite—doucement.	Bounden tchapouq guidelim—iavasch.
Pour demander le chemin.	*Iolini sormaq itchin.*
Est-ce là le chemin de Constantinople?	Istambolun ioli mi dir bou?
Est-ce à droite—à gauche?	Sagha mi—sola mi guitmélu?
Toujours tout droit.	Doghrou doghroulè.
Vous n'êtes pas dans le bon chemin.	Doghrou ioldè deïl siniz.
Je vais à Smyrne.	Ezmirè guidiorim.
Je viens d'Andrinople.	Edrènèden gueliorim.
Combien y a-t-il d'heures d'ici à...?	Bounden..... qadar qatch saat var?
Pourrons-nous arriver aujourd'hui à Brousse?	Bou gun Broussaïa guirèh bilur mi iz?
Le chemin est-il bon?	Iol qolaï mi dir?
Y a-t-il des rivières à passer?	Soular var mi guetchèdjèk?
Y a-t-il du danger en chemin?	Iollerdè qorqou var mi?
Non, c'est le grand chemin.	Kheir oulou iol dir.
Il est très-fréquenté.	Oradèn daïma adem guètchèr.
Y a-t-il des voleurs dans ces parages?	Bou taraflarda khirsiz boulounour mi?
Allons, montons à cheval.	Haïdè, binèlim.
Le continent—la mer.	Qarah—deniz.
Une île—un isthme.	Ata—boghaz.
Un promontoire—une presqu'île.	Dagh bournou—nim djezirèh.
Une montagne—un vallon—un rocher.	Dagh—dèrèh—qaïa.
Une plaine—une forêt—un arbre.	Qir—ormân—aghadj.
Une ville—un village.	Chèhr—keuï.
Maison—hôtel—khan.	Ev—loqanda—khân.
Une rue—un marché—un bazar.	Soqaq—tcharchou.
Un pont—un palais—une mosquée.	Keupri—sèraï—djâmi.
Un vieux château—des ruines.	Eski seraï—asari qadimèh.
La douane—la poste—une boutique.	Gumruk—posta—dukkiân.
Un lac—une rivière—un ruisseau.	Gueul—tchaï—irmadjik.
Un fleuve—un torrent—une fontaine.	Irmak—seïl—tchèchmè—qoïou.
La France—un Français.	Frantcha vilayeti-bir frantchalu.
L'Angleterre—un Anglais.	Ingliz vilayeti-bir ingliz.
La Russie—un Russe.	Rous vilayeti-bir mosqov.
L'Autriche—un Autrichien.	Nemtchè vilayeti—bir nemtchèlu.
La Turquie—l'Europe.	Memaliki osmaniè—Europa.
Nord—est—sud—ouest.	Yildiz—gun doghousi—qiblèh—bâti.
Du temps.	*Hava uzrèh mukialemèh.*
Quel temps fait-il?	Hava naail.
Il fait beau—il fait mauvais temps.	Hava guzèl—hava fèna dir.
Il pleut—il a plu hier.	Iaghmour iaghieur—dun iaghdi.
Il pleuvra demain.	Iarîn iaghmour iaghadjaq.
Il fait chaud—il fait froid.	Hava sidjaq—hava soouq dir.
Il fait un grand vent.	Pèk rouziguiar dir.
Tempête—neige—tonnerre.	Fortouna—qar—gueuk.
Locutions familières.	*Mustaamèl olan istilahat.*
Je vous souhaite le bonjour.	Sabahlar khèïr olsoun.
Je vous souhaite le bonsoir.	Guédjeniz khèir ola.
Comment vous portez-vous?	Keïfiniz eyi mi?

Adieu.—Soyez heureux.	Allaah ésmarladuq—seadetlè.
Eh !—dis-donc !—Eh là-bas !	Bana baq—baq sana.
Eh un tel !—Quel est ton nom?	Ia fulan !—adiu nè dir?
Viens ici.—Va-t'en !	Guel bouraia—guit !
Prends garde !—Gare !	Saqoun ha ! savoucheneuz !
Bravo ! c'est parfait !	Afèrin !—ma schallah !
S'il plaît à Dieu.—Patience.	Inschallah !—baqalum.
Tais-toi !—Quel dommage.	Sous ol !—yaziq.
Tant mieux !—Dieu soit loué !	Barèk allah !—subhan allah !
Chez un marchand.	*Satoun almaq uzrèh.*
Montrez-moi ce que vous avez de mieux.	Pèk aalasenden gueustèr, baqalum.
Voici qui vous plaira.	Ichtè bou sizè gueurèh dir.
Cela ne me convient pas.	Bouni beienmèdim; olmaz.
Montre-moi autre chose.	Bachqasini gueustèr.
Combien cela vaut-il ?	Bounoun pahasi qatcha?
Pas tant de paroles, mon ami.	Dostum, ouzoun laqirdi istèmèm.
Voici un bechlik.	Ichtè sana bir bechlik.
C'est peu, monsieur, ajoutez une piastre.	Az dir, efendum, bir gourouch daha vèrin.
Je ne donnerai pas un para de plus.	Bèn bir para ziadèh vermèm.
Avec le médecin.	*Hèkimlè mukialèmèh.*
Je suis malade.	Hasta im.
Appelez un médecin.	Bir hèkim tchaghir.
J'ai la fièvre—j'ai mal à la tête.	Isitmam var—bachim aghrior.
J'ai mal au ventre—à la gorge.	Qarnum aghrior—boghazim aghrior.
J'ai la diarrhée.	Ishalim var.
Y a-t-il un pharmacien ?	Bou ierdè bir ezadji var mi ?
Un purgatif—un vomitif.	Dévaï mushil.—Dévaï mouqayi.
Un fébrifuge—un cataplasme.	Dévaï dafi el houmma—bir lapa.
Un emplâtre—de la charpie.	Bir merhèm—teftik.
Substantifs.	*Esamii mevsoufèh.*
L'homme—le mari—la femme—l'épouse.	Er—qodja—qari—zevdjèt.
Le père—la mère—l'enfant.	Baba—ana—oglou.
Le garçon—la fille.	Oghlan—qiz.
Le frère—la sœur—le corps—la tête.	Qarindach—qiz qarindach—tèn—bach.
Le bras—la main—la jambe—le pied.	Qol—èl—badjaq—ayaq.
Professions.	*Esamii sanaat.*
Douanier—gendarme—soldat—médecin.	Gumruktchi—qavvas—askeri—hékim.
Tailleur—cordonnier—marchand—épicier	Terzi—qoudouradji—bazirguian—baqqal.
Barbier—blanchisseuse.	Berber—tchamatchirdji.
Habillements.	*Esbabi qyafèt.*
Bonnet—habit—pantalon.	Qalpaq—rouba—pantaloun.
Manteau—souliers.	Qaboud—qondoura.
Chemise—les bas—ceinture.	Gueumlek—tchorab—qouchaq.
Sabre—couteau—fusil—pistolet.	Qylidj—bitchaq—tufeng—tapandja.
Adjectifs.	*Ismi sifat.*
Bon—beau—mauvais—laid.	Eyi—guzèl—fena—pis.
Grand—petit—léger—lourd.	Buyuk—kutchuk—hafif—aghir.
Froid—chaud—étroit—large.	Soouq—sidjak—dar—énlu.

Couleurs.	*Elvan.*
Blanc—noir—brun—gris—rouge.	Aq—qara—esmer—qyr rengui—qirmiz.
Jaune—bleu—vert.	Sari—mavi—iechil.
Adverbes.	*Neati hal.*
Là (où je suis)—de là—en haut—en bas.	Orada—oraden—ioqarda—achagda.
En dedans—en dehors—autour—auprès.	Itcherdèh—dicharda—atrafta—ianinda.
En face—derrière—en avant—en arrière.	Qarchou—ard—ilèrudè—guirudè.
Un peu—beaucoup—trop—pas du tout.	Bir az—pek—tchoq—hitch.
Combien?—comment?—tout de suite.	Qatch—nè védjilè—der hàl.
Tôt—tard.	Erken—guetch.
Prépositions.	
A Constantinople (aller à)—de Smyrne (venir de)	Istambolah—Ezmirden.
Dans—hors de—sur—sous.	Itchindè—dicharu—ustundè—altindè.
Avec—sans—pour—contre.	Ilèh—siz—itchin—uzerinèh.
Pendant—après.	Vaqtindè—sonra.

EXPRESSIONS GÉOGRAPHIQUES [1].

Ada—île.
Bounar—fontaine.
Bournou—cap.
Dagh—montagne.
Deniz—mer.
Déré—vallée.
Derbend—défilé.
Djick ou Tchik (diminutif).
Eski—ancien.
Gueul—lac.
Hissar—forteresse.
Kapou—porte.
Kale ou qalè—fort.
Keui—village.
Keupru—pont.
Hanè—maison.
Kourou ou qourou—sec.
Limàn—port.
Lu — terminaison d'origine.
Nev (persan)—nouveau.
Schèhr—ville.
Sou— { petite rivière. cours d'eau.
Souq (arabe)—marché.
Tach—pierre.
Tchaï—rivière.
Tchechmè—fontaine.
Tchiflik.—ferme.
Tèpè—butte, tertre.
Yéni—nouveau.

Section VI.—Manière de voyager, hôtels, saison favorable, etc.

§ 1. Communications maritimes, etc.—On se rend ordinairement à Constantinople et dans la Turquie d'Europe par Marseille, par Trieste (Voir INTRODUCTION GÉNÉRALE), ou par le Danube et la mer Noire. La compagnie des *Messageries impériales françaises* a établi un service direct de Marseille à Constantinople en 7 jours, par Messine et le Pirée, et un service indirect, par Malte, Syra et Smyrne, en 12 jours. Le *Lloyd autrichien* a un service direct de Trieste à Constantinople en 6 jours, par Corfou et Syra, et des services indirects touchant en Grèce et sur la côte d'Asie Mineure (Voir INTRODUCTION GÉNÉRALE). La troisième route est celle du Danube et de la mer Noire. On se rend directement, par les chemins de fer, à Vienne et à Pesth, ou même, à travers la Hongrie, jusqu'à Basiasch, petite ville située sur le Danube, entre Belgrade et Orsowa. De là, on descend le Danube avec les bateaux à vapeur de la *Compagnie impériale et royale autrichienne*, jusqu'à Galatz, où l'on trouve les paquebots de la mer Noire

[1] Voyez ci-dessus les substantifs et adjectifs qui entrent aussi dans la composition des noms géographiques.

des compagnies du *Lloyd autrichien* et des *Messageries impériales françaises*, qui vont à Varna et à Constantinople. Pour la navigation du Danube, on a le choix entre les services directs et indirects. Les premiers marchent jour et nuit, et peuvent mener en 7 jours de Pesth à Constantinople (10 jours pour le voyage en sens inverse). Les seconds, s'arrêtant partout où il y a des marchandises à prendre ou à déposer, mettent un temps infiniment plus long et très-variable. Mais, en revanche, ce dernier mode est infiniment plus économique. A Drenkova, on change de bateaux jusqu'à Orsova, à cause des *rapides* du Danube; et d'Orsova à Kladova on fait le trajet en chars (*carroussa*). Les points d'arrêt les plus importants au-dessous de Pesth, sont Belgrade, Widdin, Roustchouk, Giurgevo, Ibraïla et Galatz.

Les bateaux de la *Compagnie autrichienne* sont parfaitement organisés. On y trouve des lits convenables, une table d'hôte très-bien tenue et tout le confort désirable.

On se rend dans la Macédoine et la Thessalie par des services du *Lloyd* et des *Messageries françaises*, qui partent de Constantinople et du Pirée. Pour l'Albanie et le Monténégro, le service se fait par les paquebots autrichiens de la mer Adriatique.

On annonce l'établissement d'une grande compagnie de paquebots russes, qui desservira la mer Noire et la plus grande partie de la Méditerranée.

§ 2. **Hôtels. Caravansérails. Hospitalité. Couvents.**—On ne trouve d'hôtels qu'à Constantinople et dans quelques grandes villes de la Turquie et de la Moldo-Valachie.—Ces hôtels, bien que tenus par des Européens, laissent généralement beaucoup à désirer. Mais en Turquie il faut renoncer d'une manière absolue au luxe et au confortable des hôtels d'Europe. — Là où il n'y a pas d'hôtels, les autres gîtes sont de deux ordres. C'est d'abord le khân ou le caravansérail, grande salle aux murailles nues, où il faut apporter ses provisions si l'on veut manger, ses tapis et ses matelas si l'on veut s'étendre; en second lieu, l'hospitalité chez les particuliers, rarement volontaire dans les basses classes, où l'on n'est reçu qu'avec la plus extrême défiance, très-riche au contraire dans les classes supérieures. (Pachas, Isprawnicks, etc.)— Dans les montagnes, on peut avoir recours à l'hospitalité des couvents, qui y sont en grand nombre, principalement en Moldo-Valachie. — Ces établissements, la plupart sous la dépendance du couvent du mont Athos, reçoivent des legs considérables des particuliers, legs destinés à les mettre à même d'être toujours pourvus de provisions pour recevoir les visiteurs, les voyageurs, et même les mendiants. Cependant l'hospitalité n'y est pas gratuite, quoi que l'on n'en réclame pas le prix ostensiblement (Voir page 65).

Bien que l'on trouve des hôtels ou de mauvaises auberges dans la plupart des villes et villages des principautés danubiennes, il est souvent préférable d'avoir recours à l'hospitalité du capitaine de la poste (inspecteur qui surveille les relais). On est toujours sûr d'y trouver du café, du thé et quelques provisions indispensables; ce que l'on pourrait avoir de la peine à se procurer à n'importe quel prix dans un certain nombre d'auberges.

§ 3. Chevaux. Poste. Correspondance.—Les communications entre les principaux points de la Turquie sont des plus difficiles. A peine de temps à autre trouve-t-on quelque tronçon de route, quelque chemin passable. Le plus souvent, on voyage en quelque sorte à travers champs.

Quant aux moyens de voyager, il faut distinguer la Turquie proprement dite (Bulgarie, Bosnie, etc.), des Principautés danubiennes. Ces dernières sont infiniment plus avancées en civilisation. Bien qu'elles ne présentent que quelques rares tronçons de routes macadamisées, d'ailleurs fort mal entretenues, les moyens de communication sont plus faciles.—On a le choix entre trois manières habituelles de voyager dans la Moldo-Valachie.—1° *La poste aux chevaux.* Une petite carriole sans ressorts (*carrouzza*) attelée de deux petits chevaux, voilà pour le matériel. Encore ne trouve-t-on souvent à la poste ni chevaux, ni charrette; ce qui peut occasionner des retards considérables. Les frais s'élèvent en moyenne à 5 fr. par relais.—2° *La diligence*, mode long et peu sûr. Il est bien rare que quelque accident survenu à la voiture ou à l'attelage ne vienne pas retarder indéfiniment le voyage. Cependant il existe des services à peu près réguliers entre les principaux points : d'Iassy à Galatz, de Bukarest à Giurgevo. — 3° *Les voitures de Juifs*, très-semblables aux *Vetturini* italiens, qui voyagent à petites journées et à des prix très-modiques. Ces voitures, qui parcourent les distances les plus grandes toujours avec les mêmes chevaux, ne deviennent une ressource qu'autant que l'on veut s'éloigner du chemin de la poste. Leur bon marché et leur commodité les rendent assez utiles aux voyageurs, surtout quand ils peuvent les prendre à frais communs.

Dans la Turquie proprement dite, les difficultés sont encore plus grandes. On ne trouve plus ni voitures de poste, ni diligences. Ici, comme en Grèce (Voir p. 65), il faut voyager à cheval avec ses provisions, sa cantine, etc. Il faut avoir soin d'avoir sa selle; car, outre qu'il serait impossible de s'en procurer une hors des villes, les selles turques sont intolérables pour les Européens. On peut voyager soit avec un guide, qui s'engage à vous fournir les chevaux, le gîte, etc. (les meilleurs se trouvent à Corfou, Athènes, ou Constantinople), soit avec le Tatar.—Le Tatar est le messager chargé du service des dépêches. Il doit aller en un temps très-limité d'un point à un autre. Aussi galope-t-il toujours, ce que ne peut faire un voyageur qui n'est pas habitué à un exercice aussi fatigant. Mais, avec cette manière de voyager, on est assuré de trouver des chevaux aux points désignés; car il y en a toujours en réserve pour le Tatar. — Enfin on peut voyager en *Arabas*, sorte de charrette remplaçant désavantageusement les voitures de Juifs, et attelée soit avec des chevaux, soit le plus souvent avec des bœufs.

§ 4. Saison favorable. Hygiène. Impression générale du voyage. —La saison la plus favorable pour voyager en Turquie est le printemps et l'automne. Les mois d'avril et de mai, les mois d'octobre et de novembre, sont généralement beaux et médiocrement chauds. Les mois d'été, au contraire, sont insupportables par leur température tropicale et par la poussière des chemins, un des fléaux les plus pénibles

pour le voyageur, et dont on ne peut se faire idée dans nos pays à routes carrossables. L'hiver offre aussi de grandes difficultés, soit par la rigueur du froid, soit parce qu'à la suite des pluies, du dégel et de la fonte des neiges, les transports sont devenus impraticables. et que les ponts rudimentaires que l'on trouve sur chaque rivière ou torrent sont emportés. Ces ponts consistent simplement en une série de troncs d'arbres, rapprochés les uns des autres, et jetés sans aucune espèce de lien de réunion sur deux autres troncs, qui leur sont perpendiculaires et qui tiennent lieu d'arches. Aussi, du moins dans les Principautés danubiennes, deux serviteurs se tiennent debout auprès de chaque pont, et, moyennant une très-légère rétribution, soutiennent la voiture à droite et à gauche, précaution, au reste, assez utile.

Parmi les règles hygiéniques indiquées dans notre Introduction générale, on devra surtout observer dans la Turquie d'Europe celles qui sont relatives aux refroidissements, à l'humidité et aux marécages.

D'après ce que nous venons de dire, il est facile de tirer cette conséquence, qu'il faut être doué d'une grande dose d'énergie et de courage pour voyager dans l'intérieur de la Turquie d'Europe. On doit être disposé à braver la faim, la soif, la fatigue, et même le danger des voleurs et des assassins, surtout sur les frontières de la Grèce. Du reste, l'intérêt archéologique est presque nul. Pas de monuments à visiter, pas de grandes ruines. Le voyageur doit même mettre une grande circonspection dans ce genre d'exploration : prendre des notes ou des croquis, c'est éveiller quelquefois des soupçons étranges dans l'esprit de ces populations ignorantes. Sauf dans les pays de montagnes, les beautés pittoresques manquent généralement dans les provinces turques. L'agriculture y est à peu près nulle, et se borne à quelques champs de blé, de maïs et de riz venus presque sans travail. Aussi, est-ce avec l'impression la plus triste que l'on revient de ces plaines si fertiles, et cependant si désertes et si incultes. Les voyageurs qui ont pour but des recherches scientifiques peuvent seuls y trouver un attrait. Quant au touriste, il y renonce bientôt. L'aspect de ces amas de maisons qui ne sont ni villes ni villages, la solitude et l'abandon qui règnent partout, la misère des habitants, et les cohortes de chiens errants, de corbeaux dévorants, se disputant les charognes abandonnées sur les chemins, ne laissent qu'une impression de fatigue et de dégoût sans aucune espèce de dédommagement. Constantinople, avec ses monuments, ses grands souvenirs et sa population pittoresque, le Bosphore, avec ses rives enchantées, présentent au contraire des beautés d'un ordre exceptionnel, et comptent parmi les localités les plus remarquables qu'il soit donné à l'homme d'admirer.

CHAPITRE DEUXIÈME.

CONSTANTINOPLE ET SES ENVIRONS.

ROUTE 58.

DE MARSEILLE A CONSTANTINOPLE

PAR LA VOIE DIRECTE DU DÉTROIT DE MESSINE ET DU PIRÉE.

(7 à 8 jours de navigation).

De Marseille au Pirée (5 jours 1/2). *V*. R. 3, p. 59 et 70.— Du Pirée au cap Colonnes (2 h. 30 m.). *V*. R. 54, p. 259 (Lisez à rebours).—Au delà du cap Colonnes, le navire, se dirigeant au N.-E., remonte le canal de Zéa, compris entre l'île de ce nom (*V*. p. 261), et l'île d'Hélène (*V*. p. 126), puis le canal d'Oro, resserré entre les hautes montagnes de l'Eubée (*V*. p. 164) et de l'île d'Andros (*V*. p. 260). Après environ huit heures de navigation au large, on laisse à l'E. la petite île de **Psara**, ou **Ipsara**, qui, comme Hydra et Spetzia, brilla au premier rang pendant la guerre de l'Indépendance, et fut la patrie de l'intrépide Canaris. Mais, plus malheureuse que ces îles, elle fut impitoyablement ravagée, en 1824, par Topal-Pacha; ceux de ses habitants qui échappèrent au massacre grossirent la population de Syra et de Mykonos. Psara ne s'est jamais relevée de ce désastre; elle appartient à la Turquie. Plus à l'E., on aperçoit l'île de Chio, et, après avoir dépassé Psara, on distingue même à l'E. de Chio le cap Kara-Bournou, qui appartient au continent de l'Asie mineure (*V*. IVe partie). Deux heures plus tard, on range à l'E. la côte de **Métélin**, l'antique **Lesbos** (*V*. IVe partie), et l'on se rapproche de la côte d'Asie (1 h.), non loin du cap *Baba* (en turc, Baba-Bournou). Directement au N. se montre l'île de *Ténédos*, et au N.-O. *Lemnos*, reconnaissable à son double sommet volcanique, et dans laquelle la mythologie plaçait les forges de Vulcain. La côte d'Asie, qu'on longe pendant deux heures avant d'entrer dans le canal de Ténédos, est dominée par une chaîne de collines bien boisées, au dessus de laquelle se montrent les sombres crêtes de la chaîne de l'Ida jusqu'au sommet neigeux du mont Gargarus. Le rivage ne présente, à cette distance, aucun détail intéressant; à peine peut-on reconnaître le petit port ensablé de l'antique **Alexandria-Troas** (*V*. IVe partie), au S. de la petite pointe *Tousfalik-Bournou*. Au delà de Troas le rivage s'abaisse un peu, et le regard peut parcourir une terre assez plate. Cette terre, c'est **la Troade**,

Campos ubi Troja fuit...

« Le sol même de la poésie épique, dit Théophile Gautier; le théâtre des immortelles épopées; le lieu sacré deux fois par le génie grec et par le génie latin, par Homère et par Virgile. C'est une impression étrange de se trouver ainsi en plein poëme et en pleine mythologie. Comme Énée, racontant son histoire à Didon du haut de son lit élevé, je puis dire du haut du tillac :

Est in conspectu Tenedos....

car voilà l'île d'où se sont élancés les serpents qui ont noué dans leurs replis l'infortuné Laocoon et ses fils, et fourni le sujet d'un des chefs-d'œuvre de la statuaire; Ténédos, sur laquelle régnait Phœbus Apollon, le dieu à l'arc d'argent invoqué par Chrysès. » Mais l'œil curieux du voyageur cherche en vain quelque objet remarquable sur cette plaine aride que nous

décrirons plus tard (*V.* IVe partie). La baie qui s'arrondit entre la pointe Tousfalik-Bournou et celle de Koum-Bournou présente un intérêt plus récent : c'est là cette baie de Bésika, où se réunirent et stationnèrent, en 1853, les flottes de l'Angleterre et de la France avant de franchir les Dardanelles.

Le petit port de **Ténédos** présente un aspect assez pittoresque. La ville est adossée à un coteau que domine une forteresse triangulaire. Elle est entourée d'une forte muraille flanquée de tours. Sa population s'élève à environ 3000 hab., moitié grecs, moitié turcs; aussi a-t-elle une mosquée et une église : c'est le seul endroit de l'île qui soit habité. Au S. on voit une rangée de moulins à vent et un petit fort. Le port de Ténédos paraît mériter encore le jugement sévère de Virgile : *Statio malefida carinis*. Les paquebots du Lloyd y font escale, mais la plupart des navires retenus par les vents à l'entrée des Dardanelles préfèrent mouiller dans la baie de Besika. L'île de Ténédos produit un vin muscat assez estimé. Elle est séparée du continent par un canal de 7 kilom. de largeur. Sa forme est à peu près triangulaire, avec une pointe allongée vers le S.-O.; ses rivages sont garnis de rochers qui la rendent presque inabordable. Il serait difficile de trouver l'endroit où la flotte des Grecs se cacha après ce départ simulé qui trompa les Troyens.

Ce n'est pas seulement dans la guerre de Troie qu'il est fait mention de Ténédos :

Insula dives opum, Priami dum regna [manebant.

Sa position à l'entrée des Dardanelles lui a toujours donné une certaine importance. Colonisée probablement par des Phéniciens ou des Crétois, ravagée par les Grecs pendant la guerre de Troie, elle fut repeuplée, en 1210, par une colonie éolienne; soumise aux Perses pendant les guerres médiques, elle fit ensuite partie de l'empire maritime des Athéniens, et resta leur alliée jusqu'au règne d'Alexandre. Après la domination des Macédoniens, elle subit celle des Romains, fut dilapidée par Verrès, et réunie à l'empire sous Vespasien. L'empereur Justinien y fit construire un entrepôt. Sous le bas-empire, sa possession fut vivement disputée entre les Paléologues et les Cantacuzènes, les Génois et les Vénitiens. Mahomet II l'enleva à ces derniers, qui parvinrent à la reprendre en 1656, pour la reperdre définitivement en 1657. Ses habitants n'ont joué aucun rôle dans la guerre de l'Indépendance, mais la flotte turque y fut incendiée en 1820 par les brûlots de Canaris.

Au delà de Ténédos, on range à l'O. un petit groupe d'îles basses appelées, par les anciens, *Calydnes* ou *Lagusses*, et, par les Turcs, *Taochan-Adasi*, ou îles des Lapins. Plus loin, vers le N.-O., se montre l'île d'**Imbros**, au-dessus de laquelle se dressent les sommités de l'île de Samothrace (*V.* R. 59); à l'E., la côte de la Troade présente une falaise aride et escarpée. Un petit promontoire, surmonté d'un tumulus que les marins nomment *cap de Troie*, et qui s'avance en face des îles des Lapins, répond, selon Choiseul Gouffier (*Voyage pitt. de la Grèce*, II, p. 332), à l'antique **Agamia**. Cette ville, dont le nom veut dire la *non mariée*, la vierge, aurait été bâtie en mémoire d'Hésione, fille de Laomédon, et des jeunes filles de Troie, exposées sur le rivage à la fureur d'un monstre marin suscité par la vengeance de Neptune. Hercule parut à temps pour tuer le monstre et délivrer Hésione. Selon le même auteur, ce monstre n'était autre qu'un pirate nommé Céton, auquel les Troyens abandonnaient leurs filles. Une coupure, que l'on observe un peu plus loin, répondrait au *Propugnaculum Herculis*, retranchement élevé par Hercule et les Troyens pour combattre le pirate. Au delà de cette

coupure, on observe un tumulus, et l'on range de près la falaise escarpée, couronnée de moulins jusqu'au cap et au village de **Iéni-Schéhr** (nouvelle ville), anciennement **Sigée**, qui marque l'entrée de l'Hellespont ou du détroit des Dardanelles. C'est à Sigée qu'abordèrent Hercule avec les Argonautes, les Grecs sous la conduite d'Agamemnon, et plus tard Alexandre le Grand. Quand on a doublé le promontoire de Sigée, on aperçoit sur le rivage trois tumulus, dans lesquels on croit reconnaître les tombeaux d'Achille, de Patrocle et de Festus (*V*. IVe partie), et, un peu plus loin, le château de **Koum-Kalessi** (château du Sable), bâti sur une plage basse à l'embouchure du Simoïs, au-devant d'une petite ville de 2000 hab. La plage, comprise entre le promontoire de Sigée à l'O. et le promontoire de Rhœteum (cap Top-Tachi) à l'E., présentait, dans les temps anciens, une baie, comblée depuis longtemps par les alluvions du Simoïs. C'est au fond de cette baie que les Grecs avaient tiré leur flotte sur le rivage, et tracé le camp qui menaçait la ville de Priam. En face, sur la rive d'Europe, à l'extrémité de la Chersonèse de Thrace, s'élève un autre château appelé *Sétil* ou **Sedd-ul-bahar-Kalessi** (château digue de la mer), élevé par le baron de Tott. Des batteries rasantes ont été construites plus récemment et croisent leur feu avec celles de Koum-Kalessi. La plus courte distance entre les deux forts est d'environ 4 kil. (1288 mèt., selon Choiseul-Gouffier). Près du château d'Europe s'élève le phare qui annonce la Chersonèse de Thrace. Un hameau et un petit cimetière complètent le paysage. Un tumulus, que l'on trouve sur ce cap avancé, semble répondre, conformément au texte de Strabon, au *tombeau de Protésilas*, le premier des héros grecs qui mit le pied sur la terre de Priam, et le premier qui périt de la main d'un Troyen. Alexandre le Grand fit un sacrifice sur sa tombe. Un peu plus au N., derrière une fortification grossière, à larges embrasures, nommée *Eski-Hissarlik*, qui couronne la crête de la falaise, quelques débris informent marquent l'emplacement de l'antique **Éléonte**, colonie d'Athènes, où Miltiade s'embarqua lors de son expédition contre Lemnos, et dont le nom est souvent cité dans la guerre du Péloponèse et dans les harangues de Démosthène contre Philippe. C'est à Éléonte qu'Alexandre s'embarqua pour la Troade.

La rive d'Europe, que l'on rase de plus près, ne présente que des falaises arides et sans intérêt. La côte d'Asie, qui s'arrondit en un golfe assez profond depuis le promontoire Rhæteum jusqu'au cap des Barbiers (Kepos-Bournou) offre un aspect beaucoup plus riant et beaucoup plus pittoresque. Des plaines fertiles et des collines boisées bordent le rivage, sur lequel on distingue les villages d'*It-Guelmez-Keui* (Rhæteum) et d'*Érin-Keui* (Ophrynium). A la hauteur du cap des Barbiers, l'Hellespont se rétrécit beaucoup et ressemble plutôt à l'embouchure d'un grand fleuve qu'à une mer véritable. On aperçoit en même temps (3 h. 30) les fameux châteaux des **Dardanelles**, qui ont donné leur nom au détroit. Le château d'Asie, appelé **Kélid-ul-Bahar** (la clef de la mer), composé d'une vieille tour et de fortifications plus modernes, avec un village à l'entour, est bâti sur la pointe que les anciens nommaient *Cynosséma* (le tombeau de la chienne), en souvenir d'Hécube, qui, suivant la fable, avait été changée en chienne, par allusion aux imprécations que cette malheureuse reine avait lancées aux Grecs qui l'emmenaient prisonnière. Une bataille navale entre les Athéniens et les Spartiates fut livrée devant ce cap à la fin de la guerre du Péloponèse. En face du Cynosséma, on voit sur la rive d'Asie l'embouchure de la rivière

des Dardanelles, qui descend de l'Ida, et répond, selon Strabon, à l'ancien Rhodius d'Homère. Le château d'Asie, que les Turcs nomment **Sultanié Kalessi** ou **Boghaz-Hissar**, s'élève à l'embouchure de cette rivière. Il se compose d'un château massif et de batteries rasantes modernes; à côté s'étend le gros village de **Khanak-Kalessi**, que les Européens appellent Dardanelles. Ses minarets, ses maisons rouges, jaunes, vertes et brunes, les habitations des consuls, surmontées de leurs drapeaux, donnent un avant-goût du Bosphore. Khanak est principalement habité par des juifs, qui font le commerce des vins et vendent leurs services aux navires de toutes les nations qui sont forcés d'y relâcher pour montrer leurs firmans. Les navires des Messageries impériales françaises et du Lloyd autrichien y font une courte escale. En cet endroit le détroit n'a que 1950 mèt. de largeur. Le courant des eaux, coulant sans cesse de la mer Noire vers la Méditerranée, est d'une grande rapidité et impossible à vaincre sans un vent favorable du Sud ou la puissance de la vapeur. « Du cap des Barbiers jusqu'à Sestos et Abydos, dit M. Thiers (*Hist. du Consulat et de l'Empire*. t. VII, p. 444), le canal se redresse au N. jusqu'à la pointe de Nagara et devient si étroit dans cette partie qu'il est extrêmement dangereux d'en braver les feux croisés. Puis il se détourne de nouveau à l'E., et présente un coude duquel partent des feux redoutables. Ces feux prennent les vaisseaux dans leur longueur, de façon qu'une escadre assez audacieuse pour forcer le passage, canonnée de droite et de gauche par les batteries d'Europe et d'Asie, l'est encore en tête par les batteries de Sestos pendant un trajet de plus d'une lieue. » C'est ce passage qui fut, le 19 février 1807, forcé par la flotte anglaise, commandée par l'amiral Duckworth et forte de sept vaisseaux, deux frégates et plusieurs corvettes bombardes. « L'escadre anglaise n'eut pas de grands périls à braver. Pas un seul de ses mâts ne fut abattu. Elle en fut quitte pour quelques voiles déchirées et pour une soixantaine d'hommes morts ou blessés. » Il n'en fut pas de même au retour : on sait qu'après avoir détruit une division turque, l'escadre anglaise parut devant Constantinople et perdit en sommations et en négociations onze jours, pendant lequels l'ambassadeur français Sébastiani sut relever le courage du sultan et hérisser de canons la pointe du sérail et les passes des Dardanelles. La flotte anglaise, se sentant menacée dans sa retraite, se hâta de lever l'ancre et de repasser le canal. « Le petit nombre d'officiers français qu'on avait pu envoyer au détroit y avaient réveillé le zèle des Turcs. Les batteries étaient réparées et mieux servies. Malheureusement l'artillerie lourde, montée sur de mauvais affûts, se trouvait aux mains de pointeurs peu adroits. On lança néanmoins sur l'escadre un certain nombre de gros boulets de marbre, ayant plus de deux pieds de diamètre et qui, bien dirigés, auraient pu être fort dangereux. Les Anglais n'employèrent qu'une heure et demie à franchir la partie étroite du canal depuis le cap Nagara jusqu'au cap des Barbiers, grâce à des vents du N. très favorables à leur marche. Ils se comportèrent avec la vaillance ordinaire à leur marine, mais ils essuyèrent cette fois de graves avaries. Plusieurs de leurs vaisseaux furent percés par ces gros projectiles. La plupart des bâtiments de l'escadre, en sortant du détroit, étaient dans un état qui demandait de promptes réparations. Ce second passage coûta aux Anglais plus de deux cents hommes en morts ou blessés. (Thiers). » Les nouvelles batteries rasantes dont le détroit a été garni rendraient aujourd'hui le passage encore plus difficile.

Au delà du château d'Europe, la

côte de la Chersonèse se creuse pour former le golfe de *Maïto* (l'antique Madytos), village peuplé de Grecs et présentant à peine quelques vestiges de l'ancienne acropole, et un peu plus loin la rade de Kilia (l'antique Κοῖλα ou Κοίλη), aujourd'hui déserte.

La pointe de Nagara, sur la côte d'Asie, marque exactement l'emplacement d'**Abydos**, au point le plus étroit du canal. La largeur du détroit était de sept stades (1255 mèt.), selon Hérodote, Pline et Strabon; mais elle est d'aujourd'hui d'environ 1960 mèt., selon la carte de Kauffer. Le détroit semble donc avoir été élargi par les courants. C'est en cet endroit que Xerxès fit construire un pont pour le passage de son armée. Abydos, bâtie par une colonie de Lesbiens, brûlée plus tard par Darius, était rétablie au temps de Xerxès. Elle est mentionnée plusieurs fois dans la guerre du Péloponèse. Fortifiée par Antiochus en 190 av. J.-C., elle fut assiégée, en 189, par l'amiral romain Livius. Il ne reste plus rien de l'ancienne ville. Le port, dont Choiseul-Gouffier a vu quelques débris, était contenu dans la courbe formée par la longue pointe sablonneuse de Nagara, sur laquelle on a élevé un fort. C'est encore aujourd'hui un bon mouillage. Ce n'est qu'après avoir doublé cette pointe qu'on aperçoit sur la côte d'Europe l'emplacement de **Sestos**, marqué par la petite baie de *Ak-Bachi-Liman*. Sestos n'était donc pas en face d'Abydos, mais plus au N. Le pont de Xerxès paraît avoir été jeté entre ces deux villes, au S.-O. de Sestos et au N.-E. d'Abydos. Le château de Zéménik, bâti sur la colline qui domine Sestos, est le premier endroit de l'Europe où le drapeau des Ottomans ait été planté par Soliman Ier. C'est le même endroit qu'a immortalisé la touchante tradition des amours de Héro et de Léandre. On sait que lord Byron tint à honneur de renouveler la prouesse de Léandre. Il mit 1 h. 10 min. à faire cette traversée, et avoue, dans des vers charmants, qu'il n'en recueillit qu'une extrême fatigue et la fièvre.

Au delà de Sestos et d'Abydos, le canal s'élargit de nouveau; des deux côtés s'ouvrent des plaines fertiles, mais peu pittoresques, arrosées par plusieurs petites rivières. Après les châteaux de *Kaziler-Iskelessi* et *Ouelger-Iskelessi*, la côte d'Europe nous présente l'embouchure du *Kara-ova-sou*, l'antique **Ægos-Potamos**, immortalisé par la victoire que Lysandre remporta sur les Athéniens, et qui mit fin à la guerre du Péloponèse. Un peu plus loin, sur la côte d'Asie, on remarquera la petite ville de *Lampsaki*, l'antique **Lampsaque**, que Xerxès avait donnée à Thémistocle pour lui fournir sa provision de vin. Lampsaque était célèbre par le culte de Priape et les mœurs licencieuses de ses habitants. Il n'y reste aucun vestige d'antiquité. Lampsaki compte à peine deux cents maisons, mais elle renferme une jolie mosquée. Son territoire est fertile et planté de vignes et d'oliviers. Un peu plus loin, on aperçoit le village de Tchardak, qui possède aussi une jolie mosquée. En face de Lampsaque et de Tchardak s'élève, sur la côte d'Europe, la ville de

Gallipoli, l'antique *Callipolis*, bâtie sur une péninsule peu élevée, avec deux petits ports au **N.** et au S. C'est la première ville d'Europe qui tomba entre les mains des Turcs (1357), environ cent ans avant la prise de Constantinople. Pour s'en consoler, l'empereur Jean Paléologue dit qu'il n'avait perdu qu'une jarre de vin et une étable à pourceaux, faisant allusion aux magasins et aux celliers que Justinien y avait fait bâtir. Mais les sultans comprirent mieux l'importance de cette position, et Bajazet Ier fit réparer son port, ses murailles, et construire une grosse tour, qui est peut-être celle que l'on voit encore de la mer. La ville, dont la population s'élève à près

de 80 000 hab., présente un aspect assez misérable. Les minarets sont peu nombreux et peu élevés; toutes les maisons sont en bois, à l'exception de quelques constructions neuves situées sur le port. La présence de l'armée anglo-française (1854-1856) y a cependant apporté de grandes améliorations. Le phare, bâti sur une falaise qui s'éboule par larges blocs, présente un bel aspect en arrivant des Dardanelles. La rade est très peu protégée du côté du S.; le port, très-petit, manque de profondeur; mais il offre une assez grande animation : on y remarquera beaucoup de costumes de Turcs et d'Arnautes. Les bazars sont grands et bien fournis. Gallipoli n'a rien de curieux que les débris de ses fortifications et quelques fragments de sculpture et d'architecture épars dans la ville; un peu plus au N., au fond d'une crique, se trouve un petit édifice hexagonal, dont l'origine n'est pas bien connue. Au S. de la ville s'élèvent aussi quelques *tumuli*, qui passent pour les tombeaux des anciens rois thraces.

Les paquebots des *Messageries françaises* et du *Lloyd autrichien* touchent à Gallipoli plusieurs fois par semaine : en allant vers Constantinople, le mercredi et le jeudi (Messageries françaises), le samedi et le mercredi (Lloyd); en allant à Smyrne, le samedi et le vendredi (Messageries françaises) et le jeudi et le dimanche (Lloyd).

Au delà de Gallipoli, le canal s'élargit et l'on entre dans la mer de **Marmara** (en turc *Mermer Denizi*), l'ancienne **Propontide**. La côte d'Europe est aride et nue; la côte d'Asie forme un golfe d'un aspect riant, au fond duquel se dressent les derniers sommets de l'Ida. Plus loin, on range à l'E. un groupe d'îles, dont la plus considérable, l'île de **Marmara**, se dresse, au N. des autres, comme une masse de rochers escarpés.

Cette île, nommée anciennement **Proconnèse**, fut habitée par une colonie milésienne au VII[e] siècle avant J.-C.; les Athéniens l'occupèrent ensuite; elle fut prise et brûlée par les Phéniciens après la révolte des Ioniens; elle fit partie de l'empire des Athéniens après les guerres médiques, et elle a pris le nom de Marmara ou Marmora pendant le moyen âge. On a pensé que ce nom lui avait été donné à cause de ses carrières de marbre; d'autres ont supposé qu'il lui venait de Georges Marmora, qui avait été fait souverain de Proconnèse par Emmanuel Comnène, son parent (1224). Le chef-lieu, nommé Marmara, n'est présentement qu'un gros bourg avec un bon port; il possédait autrefois plusieurs couvents importants. L'île est assez fertile, mais peu habitée. Ses marbres, qui ont fourni des matériaux à tous les monuments de Constantinople, sont encore aujourd'hui l'objet d'une exploitation assez considérable.

Les autres îles, Avésia (Afsia), Koulali, Aloni (Halone de Pline) et Gadaro, sont peu peuplées, quoique assez fertiles.

Derrière elles se dresse la presqu'île de Cyzique.

La traversée de la mer de Marmara se fait toujours de nuit. Au lever du jour, le navire se trouve en vue de Constantinople et des îles des Princes. A l'E., s'ouvre le golfe d'Ismid; au S. la côte de Bithynie étale aux regards du voyageur les sommités neigeuses du mont Olympe. Tandis que l'on cherche des yeux la ville orientale de Constantinople, on est d'abord assez désagréablement surpris de voir sur le rivage de grandes fabriques à l'aspect européen, avec de hautes cheminées de briques, ni plus ni moins qu'aux abords de Londres, de Paris ou de Lyon. Mais, au delà de ce faubourg manufacturier apparaissent bientôt les coupoles et les minarets élancés; on range le château des Sept-Tours et les vieilles murailles crénelées de la ville, au-dessus de la-

quelle on distingue successivement la mosquée de la porte d'Andrinople, celle de Mahomet II à une très grande distance; celles de Schahzadèh et de Laléli, plus rapprochées de la mer; l'immense Suleïmanyèh et la tour du Séraskiérat)· les mosquées de Bayézid, de Nouri-Osmanièh, et enfin la mosquée d'Ahmed, avec ses six minarets, et le grand bâtiment moderne de l'Université, qui masque Sainte-Sophie. Le navire rase alors la pointe du sérail. « C'est, dit Th. Gautier, une suite de longues murailles blanchies à la chaux, découpant leurs crénelures sur des rideaux de térébinthes et de cyprès; de cabinets aux fenêtres treillissées; de kiosques aux toits en saillie sans symétrie aucune. » Par-dessus les arbres on distingue les coupoles multiples et la tour carrée du sérail. En face, sur la côte d'Asie, se développe l'immense caserne de Scutari; plus à l'E. apparaît Kadi-Keui, l'antique Chalcédoine. Doublant enfin la pointe du sérail, le navire pénètre dans le Bosphore, et, à l'entrée de la Corne-d'Or, « un panorama merveilleux se déroule aux yeux comme une décoration d'opéra. La Corne-d'Or est un golfe dont le sérail et l'Échelle de Top-Hanè forment les deux caps, et qui s'enfonce à travers la ville bâtie en amphithéâtre sur ses deux rives; sur la rive N., Top-Hanè s'avance avec son débarcadère, sa fonderie de canons et sa mosquée au dôme hardi, aux sveltes minarets, bâtie par Mahmoud. » Au-dessus s'élève en étage le faubourg de Péra, avec les bâtiments des grandes ambassades, Galata, avec sa haute tour ronde. Sur la rive S. s'étend Stamboul, la ville de Constantinople proprement dite. « Jamais ligne plus magnifiquement accidentée n'ondula entre le ciel et l'eau. Le sol s'élève à partir de la mer, et les constructions se présentent en amphithéâtre; les mosquées, dépassant cet océan de verdure et de maisons de toutes couleurs, arrondissent leurs coupoles bleuâtres, et dardent leurs minarets blancs entourés de balcons et terminés par une pointe aigüe dans le ciel clair du matin, et donnent à la ville une physionomie orientale et féerique, à laquelle contribue beaucoup la lueur argentée qui baigne leurs contours vaporeux... Il n'y a pas de quais à Constantinople, et la ville plonge partout ses pieds dans la mer; les navires de toutes nations s'approchent des maisons sans être tenus à distance par un quai de granit. Au milieu de la Corne-d'Or et au large stationnent des flottilles de bateaux à vapeur anglais, français, autrichiens, turcs : omnibus d'eau, watermen du Bosphore, cette Tamise de Constantinople, où se concentrent tout le mouvement et toute l'activité de la ville; des myriades de canots et de caïqs sillonnent comme des poissons l'eau azurée du golfe et se dirigent vers le navire, qui mouille ordinairement entre la douane et l'échelle de Top-Hanè. (Théoph. Gautier). » Malheureusement, après ce spectacle si saisissant vu à distance, on tombe en débarquant dans la triste réalité des villes turques; on pénètre dans un labyrinthe de ruelles humides, obscures, boueuses, où croupissent des ordures de tout genre, où le balai n'a jamais passé, où l'on marche à chaque pas sur des charognes que se disputent des chiens affamés. Les échelles de Galata et de Top-Hanè, où le voyageur débarque ordinairement, sont justement au nombre des plus sales de Constantinople.

CONSTANTINOPLE.

I. Renseignements généraux.

Débarquement.—Les formalités de débarquement sont presque nulles. Un officier du paquebot emporte à terre les passeports, qu'on fait reprendre le lendemain à la police. A peine l'entrée est-elle accordée, que le pont du navire est envahi par une quantité de drogmans, de domes-

tiques de place et de bateliers venant offrir leurs services. L'étranger qui ne sait pas le turc, ou tout au moins le grec, doit prendre un de ces interprètes : la langue italienne, que l'on entend dans presque tous les ports de la Méditerranée, serait ici d'un secours insuffisant. L'interprète se chargera de faire prix avec les bateliers, les porteurs, et de conduire l'étranger à l'hôtel qu'il aura désigné : mais l'étranger qui aura fait choix d'un hôtel ne devra pas se laisser influencer par le drogman qui voudra souvent le conduire à un autre; il devra également payer lui-même, autant que possible, le batelier et les porteurs, car il peut-être assuré que le drogman lui réclamerait plus du double de ce qu'il aurait payé. Un drogman, qui ne fait que vous aider au débarquement et vous conduire à l'hôtel, est très-largement payé avec 10 piastres turques. On donnerait un peu plus s'il s'était chargé de trouver un logement dans une maison particulière. Le voyageur dont le bagage est lourd ne devra pas descendre dans un *caïq*, qui chavire trop facilement, mais prendre une des barques plus pesantes qui accostent le navire. Pour débarquer, il faut aborder à la douane et subir la visite de ses effets, mais le voyageur qui a peu de bagage peut se rendre directement à terre, à l'échelle de débarquement la plus voisine; le douanier turc qu'il rencontrera se contentera d'une visite très-superficielle, on le rendra plus accommodant moyennant un *baghchich* (gratification) qui variera de 2 à 10 piastres, selon la quantité du bagage que l'on emporte. C'est ordinairement à Top-Hanè que l'on débarque pour se rendre aux hôtels de Péra. On y trouve au besoin des chevaux pour monter dans les hauts quartiers.

Hôtels.—Tous les hôtels des Européens se trouvent encore à Péra ou à Galata. Ils sont en général très-chers et traitent le voyageur comme une proie qui ne saurait leur échapper. On paye ordinairement *tant par jour* pour le logement et la nourriture : le voyageur qui passe sa journée dans les quartiers éloignés de Constantinople, à Scutari ou sur le Bosphore, paye ainsi les repas qu'il n'a pas pris, même s'il prévient d'avance. Il serait à désirer qu'on établit à Stamboul même, dans le quartier de l'Hippodrome, des hôtels dans une maison turque, comme il y en a maintenant à Damas, pour faire concurrence à la rapacité des Européens de Péra : les mœurs turques sont assez adoucies maintenant pour que la chose soit possible. On éviterait aussi de cette manière la perte de temps occasionnée chaque jour par la nécessité de descendre de Péra et d'y remonter et de traverser la Corne-d'Or.

Hôtels—d'Angleterre, tenu par Misseri, rue de Péra, au coin de la rue de la Poste-Militaire, 17 francs par jour pour la chambre, le déjeuner et le dîner, plus 1 franc de service.—La bougie se paye 1 franc, le thé 1 franc, le dîner à table d'hôte pour les invités, 7 francs, le déjeuner 5 francs.—On ne sert pas de repas dans les chambres ; il est défendu de fumer, crainte d'incendie. — Les portes de l'hôtel se ferment à minuit, et ne sont plus ouvertes à qui que ce soit. — Si l'on s'en absente quelques jours, on paye, comme si on y était, 18 francs par jour.—Cet extrait du règlement de l'hôtel d'Angleterre montre comment les propriétaires de ces établissements entendent traiter les voyageurs auxquels ils veulent bien accorder l'hospitalité : les règlements des autres hôtels sont malheureusement les mêmes.

Hôtel de Bellevue, rue de Péra, près de l'ambassade de France, mêmes prix qu'à l'hôtel d'Angleterre, très-belle vue sur la Corne-d'Or et l'entrée du Bosphore.

Hôtel de l'Europe, rue de la Poste-Militaire, au point dit *les quatre rues*, tenu par Destuniano, 12 à 15 francs par jour.—Table d'hôte, 6 francs.

Hôtel de Péra, rue du Quartier-Général.—12 francs par jour, table d'hôte, 5 francs.—Déjeuner, 3 francs.—Café ou thé simple, 1 franc.—*Idem* avec pain, beurre et œufs, 2 francs : service, 1 franc.—Bougie, 1 franc.

Hôtel des Ambassadeurs, *Hôtel du Globe*, rue de Pera, prix comme à l'hôtel de Péra.—*Hôtel de France*, *Hôtel de Lyon*

de France, tous deux sur le *Petit Champ des Morts*, avec une très-belle vue. Prix : 10 à 12 francs par jour,—Les autres hôtels de Péra ou de Galata ne sont que des bouges indignes des touristes.

Pensions, logements particuliers. — Pour échapper aux exigences des hôtels et conserver la liberté de leurs excursions, beaucoup de voyageurs préfèrent se loger dans des maisons particulières. Au moment du débarquement, on vous remet habituellement un grand nombre d'adresses ; au besoin les drogmans vous en procurent. La mention de *maison bâtie en pierre* n'est pas à dédaigner dans ce pays où les incendies sont si fréquents et si désastreux. Dans quelques-unes de ces maisons, le voyageur pourra faire un arrangement pour sa nourriture, s'il ne préfère prendre ses repas dehors, soit aux tables d'hôte des hôtels, soit aux restaurants ci-dessous :

Restaurants.—Du *Casin* (recommandé), rue de Péra, près de l'hôtel de Bellevue. —Table d'hôte à 5 francs et à 3 francs.

Restaurant du *Palais des Fleurs* (à la carte ou à prix fixe, 3 et 4 francs), rue de Péra, au delà du théâtre Naum.

Restaurant du *Passage oriental* (en face ce passage, dans la rue qui aboutit en face l'hôtel d'Angleterre.)—A la carte.

Restaurant de *la Ville de Paris* (au bout de la rue de Péra, en descendant vers Galata), près de l'ancien couvent des Derviches-Tourneurs. Dîner : 2 francs 50 c.—Déjeuner à la fourchette, 2 francs.

Restaurant *du Danube*, près du précédent, dans une petite rue qui rejoint le Petit Champ des Morts.

Cafés.— Il y a Péra deux cafés à l'européenne, où l'on trouve les journaux : le café *de Saint-Pétersbourg*, rue de Péra, en face l'ambassade de Russie, et le café *de France*, au bout de la rue du Quartier-Général, sur le Petit Champ des Morts. Quant aux cafés turcs, il y en a des centaines dans tous les quartiers de Constantinople. Le prix d'une tasse de café noir y est de 20 paras (10 centimes environ.)

Cabinet de lecture, rue de Péra, près de l'hôtel d'Angleterre.

Vues et costumes de Constantinople, chez Preziosi, à Péra, rue du Quartier-Général, 14.

Théâtre Naum, rue de Péra, en allant vers le Grand Champ des Morts; c'est le seul théâtre de Constantinople : on y joue l'opéra italien trois fois par semaine.

Le Palais des fleurs est un café chantant ouvert tous les soirs (rue de Péra, au delà du théâtre Naum).

Poste aux lettres. — Sauf une poste turque pour Andrinople, que l'on trouve dans l'enceinte de la *Yéni-Djami*, au bout du premier pont, la poste à Constantinople est entre les mains des étrangers.

La poste française se trouve à Péra, *rue de la Poste civile*, un peu au-dessous de la chancellerie française. La poste autrichienne se trouve juste en face, annexée à la chancellerie autrichienne.

Drogmans, Ciceroni.—Les meilleurs se trouvent à la porte des grands hôtels. On les paye 5 à 6 francs par jour, mais il ne faut pas s'attendre à trouver en eux des *ciceroni* instruits comme ceux de l'Italie; ils sont fort ignorants et leur emploi se borne à peu près à vous conduire aux endroits que vous leur désignez, et à vous servir d'interprètes. Toutefois, leur secours est indispensable les premiers jours, pour ne pas s'égarer dans le dédale des rues de Constantinople. Lorsque vous faites un achat par leur entremise, vous pouvez être sûr qu'ils prélèvent sur vous un fort bénéfice. Il faut surtout se defier des drogmans juifs ou arméniens que l'on rencontre autour du bazar.

Caïqs.—Le caïq est à Constantinople ce que la gondole est à Venise, peut-être surpasse-t-il la gondole en élégance; mais à coup sûr il est beaucoup plus léger et plus susceptible de chavirer. Il faut les premiers jours montrer une grande prudence pour s'embarquer, et se laisser guider par les *caïqdji* : on s'assied au fond de la barque sur un coussin, les jambes pliées à la turque, et il faut se garder de tout mouvement brusque qui dérangerait l'équilibre de la frêle embarcation. On trouve des milliers de caïqs tant sur la Corne-d'Or que sur le Bosphore. Le prix des caïqs varie suivant le nombre des rameurs, suivant la distance à parcourir,

et surtout selon qu'on prend le caïq pour soi seul, ou qu'on y monte à plusieurs; dans ce dernier cas, on peut traverser la Corne-d'Or ou se rendre à bord d'un navire pour une demi-piastre ou une piastre : pour deux piastres, on ira de Top-Hanè à Scutari. Si l'on est seul, au contraire, on ne payera pas moins de quatre ou cinq piastres pour une course dans le port, et de dix piastres pour Scutari ; pour les distances plus considérables, il faut faire un arrangement avec les *caïq-dji:* un caïq à deux ou trois paires de rames pour la tournée du Bosphore jusqu'à Buyuk-Déré, coûte de 80 à 180 piastres (de 16 à 20 francs) pour toute la journée. — Il y a encore de gros caïqs omnibus pour le Bosphore, mais les bateaux à vapeur les ont presque entièrement supplantés.

Porteurs ou Hammals. — Ils sont remarquables par leur costume pittoresque, le coussinet de cuir fixé sur le dos qui leur sert de hotte, leur vigueur et leur adresse extraordinaires pour porter d'énormes fardeaux au moyen d'une corde ou d'un grand bâton. Il faut se tenir constamment en garde contre eux, et se ranger quand on entend leur cris (*varda!*), car ils marchent avec une grande rapidité et ne se font pas faute de heurter les passants. Un hammal, pour porter le bagage d'un voyageur de Top-Hanè à Péra, se paye 5 piastres.

Chevaux. — On trouve à l'échelle de Top-Hanè, au bout du pont de la Validé-Sultane, au bout du pont de Mahmoud, etc., des chevaux de louage pour monter dans les hauts quartiers ou parcourir la ville; le prix en est modéré : de Top-Hanè à Péra, on paye 2 piastres; les autres courses en proportion. On trouve aussi à Péra des chevaux de louage pour de plus longues promenades.

Firmans, visite de mosquées, etc. — Pour visiter *complétement* les bâtiments du séraï et les mosquées principales, il faut solliciter, par l'entremise des ambassades, un *firman* dont le prix est de 800 piastres (200 francs environ); mais, comme il est valable pour un grand nombre de personnes, on le fait habituellement savoir dans les hôtels, et les frais partagés entre les visiteurs sont peu considérables. Toutefois, depuis le séjour de l'armée anglo-française, on peut pénétrer sans firman dans Sainte-Sophie et dans les principales mosquées, moyennant un *baghchich* donné à l'iman ; la seule condition est d'ôter ses chaussures : mais, pour voir Sainte-Irène et le musée des costumes des janissaires, il faut demander un permis au pacha de Top-Hanè.

Le vendredi de chaque semaine, le sultan se rend en cérémonie à l'une des mosquées impériales pour y faire sa prière : c'est le moment que l'on doit choisir pour voir à coup sûr le souverain et son cortége : on sait le matin dans les hôtels quelle est la mosquée désignée, et quel sera l'itinéraire, soit par terre à cheval, soit par eau en caïq.

Les *derviches tourneurs* donnent tous les dimanches leur séance publique à leur couvent nouveau de *Kassém-Pacha.*

Les *derviches hurleurs* se voient tous les jeudis à *Scutari.*

Les musulmans se réunissent le vendredi dans l'après-midi, aux promenades des eaux douces d'Europe et d'Asie ; les chrétiens s'y rendent le dimanche.

La nuit tombée, on ne peut circuler dans Constantinople qu'avec une lanterne, sous peine d'être arrêté par la police : l'inégalité du terrain et l'obscurité absolue des rues rend d'ailleurs cette précaution indispensable. On a cependant établi l'éclairage au gaz à Péra, et l'on parle de l'établir également à Stamboul.

Bateaux à vapeur. — 1° **Bateaux omnibus** *pour Scutari*, partant du pont de la Corne-d'Or de demi-heure en demi-heure, de 7 heures à 10 heures du matin, et de 1 heure après-midi jusqu'à 5 heures. — Trajet en 15 minutes. Prix : 1 piastre. — Il n'y a pas de classes différentes, la place est au premier occupant, l'arrière du bâtiment est réservé aux femmes.

Pour le Bosphore, touchant à toutes les échelles de débarquement jusqu'à *Buyuk-Déré.* — Prix : 6 piastres. — Plusieurs départs par jour, selon la saison. Le premier départ a lieu le matin vers 8 heures, et le le dernier à 4 ou 5 heures du soir. — Il y

a également plusieurs départs de *Buyuk-Déré* à Constantinople, le premier le matin de bonne heure, et un second vers 1 heure après-midi.

Pour les îles des Princes, tous les soirs vers 5 heures. Le bateau repartant le lendemain de grand matin des îles pour Constantinople, on est obligé d'y séjourner un jour et deux nuits. Le dimanche seulement le bateau part le matin de Constantinople, et y revient le soir.

Pour Brousse.—Tous les samedis.—Retour le lendemain matin.

Pour Nicomédie.—Tous les samedis.—Retour le lendemain matin.

2° Paquebots à vapeur :

Messageries impériales françaises. — (Bureau à Galata.)—Ligne de Marseille : pour les Dardanelles, le Pirée, Messine et Marseille, trajet acceléré en 7 jours, départ de Constantinople tous les mercredis.

—Ligne de l'Archipel : pour Gallipoli, les Dardanelles, Métélin, Smyrne, Syra et le Pirée, tous les 15 jours, le vendredi. (Trajet en 6 jours.)—Deux jours d'arrêt à Smyrne, et correspondance avec la ligne de Syrie et d'Égypte. (Trajet de Constantinople à Alexandrie en 15 à 16 jours.)

Ligne d'Anatolie, pour Gallipoli, les Dardanelles, Métélin et Smyrne, tous les 14 jours, le vendredi, trajet en 48 heures. Correspondance à Smyrne avec la ligne de Marseille, par Syra et Malte. (Trajet en 11 jours.)

Ligne de Thessalie : pour Gallipoli, les Dardanelles, Salonique et Volo, tous les jeudis. (Trajet en 3 ou 4 jours.)

Ligne du Danube : pour Varna, Sulina, Tulscha, Galatz et Ibraïla, tous les lundis. (Trajet en 4 jours.)

Ligne de Trébizonde : touchant à Inéboli, Sinope, Samsoun et Kérasunte, tous les lundis. (Trajet en 3 jours.)

Lloyd autrichien. (Bureau à Galata) : pour les Dardanelles, Ténédos, Capo-Baba, Métélin et Smyrne, tous les sam. (Trajet en 2 jours.)

Pour la Thessalie : Salonique et Volo, tous les samedis. (Trajet en 4 jours.)

Pour les Dardanelles : Smyrne, Syra, Corfou, Brindes, Ancône et Trieste, tous les samedis. (Trajet en 11 jours.)—Il y a un transbordement à Smyrne.—Correspondance à Syra avec la ligne du Piree et de l'isthme de Corinthe.

Pour Syra, Corfou et Trieste, tous les vendredis. (Trajet direct en 7 jours.)

Pour les Dardanelles : Smyrne, Rhodes, Chypre, Beyrout et Jaffa, tous les 15 j., le mercredi. (Trajet en 10 jours.)—Correspondance à Chypre avec la ligne de Caramanie, Mersina, Alexandrette et Lattaquié. — A Jaffa, correspondance avec Alexandrie d'Égypte, seulement à l'époque du pèlerinage.

Pour les Dardanelles : Smyrne, Rhodes et Alexandrie, tous les 15 jours, le samedi. (Trajet direct en 7 jours.)

Ligne de la mer Noire : pour Inéboli, Sinope, Samsoun et Trébizonde, tous les lundis. (Trajet en 3 et 4 jours.)

Pour Bourgas et Varna, tous les samedis. (Trajet en 22 heures.)

Pour Varna, Soulina, Tulscha, Galatz et Ibraïla, tous les mardis pendant la belle saison. (Trajet en 4 jours.)—Correspondance à Ibraïla avec les vapeurs du Danube pour Giurgevo, Orsova, Semlin, Pesth et Vienne. (Trajet en 8 j. environ.) — Correspondance à Galatz pour Odessa, tous les samedis.—Ces services sont suspendus en hiver.

Vapeurs turcs pour Syra et Candie.

On annonce l'établissement prochain d'une puissante compagnie russe qui desservira toutes les côtes de la mer Noire et les principales lignes de la Méditerranée.

Télégraphe électrique. — Un câble sous-marin vient d'être établi entre Constantinople et les Dardanelles, il doit être prolongé jusqu'à la Crète.—La télégraphie continentale est reliée par les lignes autrichiennes avec le reste de l'Europe.

II. Topographie générale.

Constantinople, anciennement Byzance, capitale de l'empire ottoman, est nommée par les Turcs *Stamboul* ou *Istamboul* par corruption des mots grecs εἰς τὴν πόλιν, qu'ils entendaient prononcer aux Grecs à l'époque de la conquête. Elle est située par 41° 0' 16"

de latitude N., et 26° 38' 50" de longitude orientale, sur la mer de Marmara, à l'entrée du Bosphore de Thrace, qui sépare l'Europe de l'Asie. Par sa position, qui passe à juste titre pour une des plus magnifiques qui soient au monde, par l'importance et la sécurité de son port, elle commande le commerce de la mer Noire et de la Méditerranée. Sa population est évaluée à 600 000 habitants, y compris les faubourgs.

L'étranger qui voudra se rendre compte le plus rapidement possible de la topographie de Constantinople, fera bien de monter tout d'abord sur la tour de Galata, ou mieux sur celle du Séraskiérat (voir ci-dessous), d'où l'on embrasse toute la ville et ses environs à une grande distance.

Il faut distinguer dans Constantinople deux parties, l'une en deçà, l'autre au delà du port. Ce port est formé par un golfe profond que le Bosphore fait dans la rive européenne, et qui de toute antiquité s'est appelé la *Corne-d'Or* (Chrysokéras), sans doute à cause de sa forme et de la richesse de ses rives. Le golfe, en se terminant au N.-O., reçoit les eaux des rivières Cydaris et Barbyzès, qui débouchent d'une vallée verdoyante dans laquelle se trouve la promenade des Eaux-Douces d'Europe. La ville proprement dite, ou Stamboul, est située dans cette péninsule, qui s'avance en pointe sur le Bosphore : elle forme une espèce de triangle, dont la base vers l'occident regarde les campagnes de la Thrace ou Roumélie; le côté du midi est baigné par la mer de Marmara, et le côté du nord s'étend le long de la Corne-d'Or, en se recourbant en demi-arc à ses deux extrémités. L'angle oriental est formé par la pointe de la péninsule, qu'on nomme Pointe du Séraï, qui fait face à la ville asiatique de Scutari. On voit sur l'angle méridional le château des Sept-Tours ; l'angle septentrional est à la mosquée d'Eyoub.

La partie située au delà du port, à l'E. et au N.-E. comprend les faubourgs; le plus important est *Galata*, bâti en partie sur une colline, en partie dans la plaine que forment au pied de la colline deux vallées, l'une orientale, l'autre occidentale. Ce faubourg figure à peu près une colline conique, dont la haute tour de Galata forme le sommet. Au-dessus de Galata est *Péra*, autre faubourg, qui s'étend assez loin au N.-E. sur le sommet des collines, et au pied duquel se trouvent, du côté du Bosphore, *Top-Hanè*, avec ses jolies mosquées, la fonderie de canons et les établissements de l'artillerie, puis le quartier turc de *Foundouklu*, puis le nouveau palais de *Dolma-Baghtché* et celui de *Béchik-Tach*. A l'O. de Galata, se trouve le faubourg de *Kassém-Pacha*, puis *Ters-Hanè*, avec l'arsenal maritime, et les quartiers de *Divan-Hanè*, *Hass-Keuï* et *Sulidzé*, au-dessus desquels s'étend la plaine de l'Ok-Meïdan.

Trois ponts de bateaux traversent la Corne-d'Or et relient ces faubourgs à Stamboul. Le plus ancien, le Vieux-Pont, ou pont de Mahmoud, construit en 1837, s'étend de l'extrémité la plus occidentale de Galata à la porte Oun-Kapou. Le plus rapproché du Bosphore, ou pont de la Validé-Sultane (mère d'Abdul-Medjid), s'étend de la pointe la plus avancée de Galata à la porte *Balouk-Bazar-Kapoussi*, en face de la grande mosquée Yéni-Djami. On paye 5 paras par personne sur ce pont : le produit de ce péage est consacré aux pauvres. Enfin un troisième pont a été construit récemment au fond du port, entre la porte d'Eyoub et Hass-Keuï. Le passage est gratuit sur ce pont comme sur celui de Mahmoud.

La ville proprement dite, ou Stamboul, se divise, comme Rome, en sept collines. Six de ces collines s'élèvent le long du côté septentrional de la ville, séparées par cinq vallées, dont la

troisième et la cinquième sont les seules qui traversent entièrement le promontoire. Ces inégalités du sol se reconnaissent bien de la tour de Galata, ou de l'Ok-Meïdan, au lever et au coucher du soleil, à cause des ombres qui s'étendent alors sur les vallées. La septième colline, comprenant le quartier le plus méridional de la ville avec le château des Sept-Tours, est séparée des six autres par une vallée beaucoup plus vaste que les précédentes et qui s'étend de l'O. à l'E. depuis le milieu des murs du côté de la terre jusqu'au port de Koum-Kapou sur la mer de Marmara. Cette vallée est encore occupée en grande partie par des jardins, et parcourue par le ruisseau Lycus, qui se jette dans la mer à l'ancien port de Théodose, près de Daoud-Pacha-Kapoussi.

La colline la plus orientale porte le Séraï, Sainte-Sophie (4 minarets), l'Hippodrome et la mosquée d'Ahmed (6 minarets) ; la première vallée est occupée par les murs d'enceinte du Séraï du côté de la terre, et par les bâtiments de la *Sublime-Porte*. La seconde colline présente la colonne de porphyre dite colonne Brûlée et la mosquée de Nouri Osmanièh (2 minarets). La seconde vallée, qui commence à la porte de Balouk-Bazar, au bout du premier pont, contient la Yéni-Djami, ou mosquée de la Validé-Sultane (2 minarets) bâtie tout au bord de la Corne-d'Or, les bazars et plusieurs khâns. Elle est dominée par la mosquée de Bajazet (2 minarets) bâtie sur la hauteur qui relie la seconde à la troisième colline. Cette colline porte l'ancien Séraï (*Eski Séraï*), actuellement le Séraskiérat, avec son énorme tour, et l'immense mosquée de Soliman le Magnifique, avec 4 minarets et une profusion de petites coupoles. —La troisième vallée, qui traverse tout le promontoire, présente l'aqueduc de Valens, et l'At-Bazar (bazar des chevaux).—La quatrième colline porte la grande mosquée de Mahomet le Conquérant (2 minarets) et la colonne de Marcien.—La cinquième colline porte la mosquée de Sélim (2 minarets) : c'est au pied de cette colline, sur les bords de la Corne-d'Or, que se trouve le Phanar, ou quartier grec, avec l'église patriarcale et la mosquée des Roses (*Gul-Djamissi*).—La sixième colline comprend l'ancien quartier de l'Hebdomon, avec les ruines du Tékir-Seraï, ancien palais de Constantin ; à ses pieds est le quartier de Balata, ou quartier des juifs, et l'ancien faubourg des Blaquernes (Βλαχερναί). Au delà des murailles de la ville, et au fond de la Corne-d'Or, on aperçoit le faubourg d'Eyoub, avec sa jolie mosquée à deux minarets, et le beau cimetière qui le domine.

Enfin de l'autre côté du Bosphore, sur la côte d'Asie, est la ville de *Scutari*, qui n'est guère qu'un faubourg de Constantinople; il faut la voir, du pont de la Validé-Sultane, au moment du coucher du soleil; rien n'égale l'éclat de cette chaude lumière sur les maisons coloriées, les fenêtres vitrées, et les blancs minarets des mosquées, se détachant sur le fond sombre de l'immense forêt de cyprès qui forme le cimetière de Scutari.—Au milieu du Bosphore, mais plus près de la rive asiatique, se trouve un rocher surmonté d'une tour carrée, nommée la *tour de Léandre*, ou la *tour de la Fille* (Kiz-Koulessi). Enfin, vers le N.-E. court le Bosphore, semblable à un fleuve immense, dont les rives sont couvertes de villages et de palais; tandis qu'au S. de Stamboul s'étend la mer de Marmara, avec les îles des Princes sur le premier plan, et les sommités neigeuses de l'Olympe de Bithynie au fond du tableau.

Tel est l'aspect général que cette vaste capitale offre aux regards enchantés du voyageur moderne. La topographie ancienne de Constantinople, sa division en treize

régions sous les empereurs du Bas-Empire, sont des questions que notre cadre restreint ne nous permet pas d'aborder. Les monuments qui servaient de points de repère pour déterminer ces régions ont presque tous disparu sans laisser de trace, de sorte que la restauration du plan de l'ancienne ville n'est plus qu'un objet de pure curiosité historique, sur lequel les savants peuvent difficilement se mettre d'accord. Nous renverrons le petit nombre de nos lecteurs, que cette question pourrait intéresser, aux ouvrages spéciaux de Hammer (*Constantinopel und die Bosporus*); — Ducange (*Constantinopolis christiana*); — Dallaway (*Constantinople ancient and modern*); — Andréossy (*Constantinople et le Bosphore*);—Choiseul-Gouffier (*Voy. pitt. de la Grèce*, tom. II);—Smith (*Dict. of Greek and Roman Geography*). On trouvera d'ailleurs dans les paragraphes suivants (Séraï, Sainte-Sophie, antiquités, etc.), les indications topographiques des monuments qui ont laissé sur le terrain des restes appréciables.

Comme complément de cet aperçu général, nous donnerons au voyageur pressé par le temps un modèle d'excursions pour visiter Constantinople de la manière la plus rapide, chacun restant libre de varier à sa fantaisie les promenades que nous indiquons.

CONSTANTINOPLE, en 7 jours.

1re *journée*. — S'embarquer à l'échelle de Top-Hanè, traverser la Corne-d'Or jusqu'à l'angle de l'enceinte du Séraï, près de Yali-Kiosk, longer le quai et débarquer à Baghtché-Kapoussi. — Imaret et Médressé de Sultan Abdul-Hamid, tombeau d'Abdul-Hamid.—Suivre la rue du Divan, palais de la Sublime-Porte (Pacha-Kapoussi). Enceinte du Séraï, Alaï-Kiosk, porte de Sôouk-Tchechmé, tour des jardins du Séraï jusqu'à Gulhané. — Bab-Humaïoun, Sainte-Irène, la Monnaie, Orta-Kapoussi, Bab-Séadet, appartements du Séraï. — Fontaine d'Ahmed.— Sainte-Sophie, citerne Basileia (Yérè-Batan-Séraï). — Palais de l'Université.— Hippodrome (obélisque, colonne serpentine et pyramide murée), turbé et mosquée de sultan Ahmed, petite Sainte-Sophie. —Citerne des Mille et une colonnes (Bin-bir-Dérek). — Turbé de Mahmoud. — Ancienne Sublime-Porte. — Retour par le pont de la Validé-Sultane et Galata. (Cette journée devra souvent être dédoublée, si l'on a besoin d'attendre les permissions nécessaires pour visiter complétement l'intérieur du Séraï, de Sainte-Sophie, etc.)

2e *journée*.—Galata, pont et mosquée de la Validé-Sultane, bazar des drogues, Yéni-Khân et Validèh-Khân, grand bazar, mosquée de Nouri-Osmanièh, Vézir-Khân, Colonne brûlée, mosquées d'Ali-Pacha et de Bajazet. — Séraskiérat. — Taouk-Bazar.—Mosquée de Laléli, de Ragib-Pacha, Tchoukour-Tchechmé, ancienne caserne des janissaires, mosquées de Schahzadé, de Soliman le Magnifique, bains et mosquées de Mahomet le Conquérant, Colonne de Marcien, Et-Meïdan, aqueduc de Valens, At-Bazar (bazar des chevaux, des selliers, etc.), tombeau d'Irène, rue des Moulins, Oun-Kapou, pont de Mahmoud, Arab-Djami, Petit Champ des Morts, Péra.

3e *journée*.—Tour des murs.—S'embarquer à Top-Hanè, doubler la pointe du Séraï en examinant tous les kiosques et toutes les portes.—Débarquer à Koum-Kapou, visiter les églises de Hagia-Kyriaki et de Panagia-Elpidos. —Se rembarquer jusqu'à Yéni-Kapou (quartier arménien), port de Théodose, Daoud-Pacha-Kapoussi, débarquer à Psamathia (église arménienne de Soulou-Monastir, églises grecques, colonne d'Arcadius).— Se rembarquer jusqu'à Narli-Kapou (visite à la mosquée de l'Écuyer.)—Se rembarquer jusqu'à la tour de Marmara.—Suivre à pied ou à cheval (envoyer d'avance un cheval aux Sept-Tours), les anciens murs de Constantinople jusqu'à Sélim-Kapoussi; visite au monastère de Balouklu. — Rejoindre les murailles et les suivre jusqu'à la porte d'Andrinople, visiter la mosquée

de Rouchènèk, de là par les cimetières au faubourg d'Eyoub, (mosquées et cimetières), retour à Haïvan-Hissari-Kapoussi, quartier de Balata et des Blaquernes, Tékir-Séraï, église arménienne de Palæo-Tarxiarchis, quartier du Phanar et église patriarcale, mosquées de Sélim et des Roses, retour par le pont de Mahmoud.

4e *journée*.—(Un jeudi.) En bateau à vapeur ou en caïq à Scutari, tour de la Fille, mosquées, ascension du mont Boulgourlou, derviches hurleurs, grand cimetière, plaine de Haïdar-Pacha. — Kadi-Keui.

5e *journée*.—(Le vendredi.) Top-Hanè, Foundouklu, Dolma-Baghtché.—Visite du sultan à la mosquée.—Employer le reste du jour à une petite excursion qui dépendra du quartier où le sultan se sera rendu. — Promenade aux Eaux-Douces d'Europe.

6e *journée*.—Le Bosphore, suivre alternativement les deux rives, visite au platane de Buyuk-Déré, au mont du Géant, aux Eaux-Douces d'Asie. — Pour faire l'excursion à la forêt de Belgrade, il est nécessaire de coucher à Buyuk-Déré.

7e *journée*.—(Dimanche.) Les derviches tourneurs à Kassèm-Pacha. — Visite à Ters-Hanè, Hass-Keui, l'Ok-Meïdan, Pialé-Pacha, Saint-Dimitri, le grand Champ, Pera.

III.—Histoire.

La fondation de Byzance remonte à l'an 667 avant J.-C. Elle est généralement attribuée aux Mégariens et, à cause de certaines analogies de culte, aux Argiens. Cette ville était située au sommet du triangle faisant face aux rives d'Asie (pointe du Séraï), position, dit-on, déterminée par un oracle d'Apollon qui recommandait aux Mégariens de construire la ville projetée vis-à-vis de la terre des Aveugles (il appelait ainsi les fondateurs de Chalcédoine, qui, soixante-dix ans auparavant, avaient méconnu l'emplacement beaucoup plus avantageux que Byzance occupa plus tard). Jamais la Pythie n'avait été mieux inspirée, car la situation de la nouvelle ville, à la jonction des eaux de la Propontide, du Bosphore de Thrace, et de la rivière Lycus, au milieu d'une nature aussi riche que splendide, assurait à ses habitants les produits d'un sol privilégié, d'une pêche abondante et des péages nombreux supportés par les navires qui, dès cette époque, allaient chercher les blés sur les côtes du Pont-Euxin.

Pêcheurs et commerçants, mais sans aucun caractère guerrier, les Byzantins subirent les diverses dominations qui s'imposèrent successivement à la Grèce. Soumis par Darius, fils d'Hystaspe, roi des Mèdes, ils se révoltèrent en même temps que les villes d'Ionie; mais, à l'approche de la flotte phénicienne alliée du grand roi, ils s'enfuirent à Mésembria. Après la bataille de Platée (479), Pausanias, général lacédémonien, reprit Byzance sur les Perses. C'est pour ce fait que l'historien Justin lui donne le nom de fondateur de Byzance. Les Athéniens, sous le commandement de Cimon, s'en emparèrent sept ans plus tard, et, après avoir comprimé plusieurs révoltes, furent enfin chassés par une insurrection victorieuse. Alcibiade vint l'assiéger de nouveau en 408; la ville, défendue par une garnison lacédémonienne, ne se rendit qu'à la suite d'un long blocus, après avoir subi les horreurs de la famine.

Byzance resta aux Athéniens jusqu'à la bataille d'Ægos-Potamos (405), à la suite de laquelle elle tomba aux mains du Spartiate Lysandre. C'est vers ce temps qu'elle reçut les dix-mille, et faillit être détruite par ces soldats qu'avaient exaspérés les trahisons d'Anaxibius, gouverneur lacédémonien; l'éloquence de Xénophon la sauva. En 390, Thrasybule la fit rentrer dans l'alliance athénienne, à laquelle elle resta généralement fidèle; elle se soumit cependant à Épaminondas (363), et se rattacha en 356 à la ligue de Rhodes, Chio, Cos et du roi de Carie, Mausole.

Philippe, roi de Macédoine en fit le siége (340); l'énergie et l'éloquence de Démosthène déterminèrent les Athéniens à entreprendre un armement si considérable, que Philippe fut obligé de lever le siége. C'est pendant cette attaque, au milieu d'une nuit obscure, et au moment où les assiégeants allaient donner l'assaut, qu'une lumière éclatante parut dans le ciel et révéla aux Byzantins la présence de l'ennemi. On croit généralement, et avec toute apparence de raison, que le croissant dont on retrouve l'image sur les anciennes monnaies byzantines, et que les Turcs ont adopté comme emblème après leur entrée à Constantinople, était destiné à perpétuer le souvenir de ce prodige.

Pendant une période assez longue, l'histoire de Byzance n'offre d'autre événement digne d'une mention que des incursions des Barbares et surtout des Gaulois, qui font payer leur retraite un tribut annuel de 3000, 5000, puis 10000 pièces d'or, et enfin de 80 talents. L'élévation des droits de péage que nécessita le payement de cette somme fit éclater la guerre avec quelques États voisins ; la puissance de Byzance fut sérieusement menacée : mais un traité conclu en 219, grâce à l'intervention des Gallo-Grecs, la sauva d'une ruine complète. Dans les guerres que les Romains eurent à soutenir contre Antiochus, Mithridate et l'imposteur Philippe, les Byzantins prirent parti contre ces derniers. Rome récompensa ce concours en déclarant Byzance ville libre et alliée. Les priviléges qui résultaient de cette déclaration ne furent rigoureusement observés ni sous la république, ni sous l'empire; et, après des vicissitudes sans intérêt, Byzance fut réduite par Vespasien à l'état de province romaine. Dans la lutte qui s'éleva entre Sévère et Pescennius Niger, compétiteurs à l'empire, elle embrassa la cause de ce dernier. Sévère victorieux détruisit ses fortifications (196 après J.-C.) et fit mettre à mort les magistrats et les soldats qui l'avaient défendue. Ces rigueurs s'apaisèrent, et, peu de temps après, Sévère se plut à orner de bains, de portiques et de plusieurs monuments la ville qu'il avait ravagée. Il n'eut pas le temps, toutefois, de réparer le mal qu'il avait fait à l'empire tout entier, autant qu'à la ville elle-même, en détruisant ses fortifications, dernier boulevard contre les incursions des Barbares. La population de Byzance fut décimée par les soldats de Gallien. Sous Claude II, elle reprit une partie de ses droits et combattit courageusement contre les Goths. Pendant les guerres civiles qui suivirent l'abdication de Dioclétien, les fortifications de la ville furent réparées. Elles servirent de refuge à Licinius, battu sous Andrinople par Constantin. Mais ce dernier vint mettre le siége devant Byzance, éleva des remparts et des tours d'une hauteur égale à ceux de la ville, et la réduisit à capituler.

Constantin fit de Byzance la capitale de l'empire, et l'appela la *Nouvelle Rome*, mais la postérité a changé ce nom en celui de Constantinople. L'empereur voulut asseoir la ville sur les sept collines du triangle compris entre la mer de Marmara et la Corne-d'Or. Lui-même, à pied et suivi d'un nombreux cortége, en traça avec une lance le nouveau contour à 15 stades des anciennes fortifications, prétendant suivre un guide divin, invisible à ses courtisans. Ce fut le 11 mai 330 que la nouvelle capitale fut inaugurée par des fêtes et des cérémonies moitié chrétiennes et moitié païennes, qui durèrent quarante jours.

Constantin établit sur la seconde colline le *forum principal* orné d'arcs de triomphe, de portiques, de statues. La *colonne brûlée*, encore existante (*V.* IV, § VIII), en faisait partie. Un second forum, placé à côté du premier, contenait le milliaire d'or. Constantin construisit

aussi l'hippodrome (*V.* § VIII) qu'il entoura de palais, de portiques, de statues enlevées à toutes les parties de la Grèce. On lui doit également la citerne des Mille et une colonnes, et la citerne Basileia (*V.* § VIII). Cet empereur avait construit, près de Sainte-Sophie, les bains de Xantippe, un immense escalier de marbre conduisant au palais, et la première église de Sainte-Sophie (*V.* § V.) La ville ne fut achevée cependant que sous le règne de Constance (337-361). Valens (364-378) construisit un aqueduc encore existant. Théodose le Grand bâtit la *porte Dorée,* et érigea la colonne qui porte son nom. En 395, Constantinople devint la capitale de l'empire d'Orient. En 401, un tremblement de terre renversa ses murailles, qui furent aussitôt relevées par Arcadius, auquel on attribue aussi la base d'une colonne monumentale encore existante (*V.* § VIII). Sa veuve, Eudoxie, construisit un palais et des bains. En 413, sous la minorité de Théodose II, Anthénius, préfet du prétoire, rasa ses fortifications pour construire une nouvelle enceinte. Théodose II encouragea les arts et bâtit des thermes, un forum et deux palais qui ont disparu. En 447, l'enceinte de la ville fut de nouveau détruite par un tremblement de terre, et rebâtie en trois mois par le préfet Cyrus. C'est celle qui existe encore du côté de la terre ferme, entre la mer de Marmara et la Corne-d'Or. Marcien construisit des aqueducs et éleva la colonne qui porte son nom. Nous ne pouvons raconter ici toutes les vicissitudes par lesquelles passa Constantinople pendant toute la durée du Bas-Empire; ce serait recommencer une histoire que nous n'avons pu qu'ébaucher, p. 282 à 284, triste histoire d'ailleurs, longue suite de misères, de hontes et de crimes, pendant lesquels la grande ville fut dans chaque siècle la proie de quelque fléau, la peste, les famines, les incendies, les guerres civiles et les attaques des Barbares. Nous renverrons le lecteur pour une étude plus approfondie à l'admirable ouvrage de Gibbon (*Grandeur et décadence de l'Empire Romain*); à ceux de Lebeau (*Histoire du Bas-Empire*), et de Schlosser (*Geschichte der Bilderstürmenden - Kaiser, Histoire des Empereurs Iconoclastes*), et nous mentionnerons surtout les événements qui ont laissé une trace dans les monuments encore existants.

Justinien (527-595) peut être considéré comme le second fondateur de Constantinople. Après la terrible sédition du cirque, qui réduisit la ville en cendres, et aurait détrôné l'empereur sans la fermeté de Théodora, de courtisane devenue impératrice, Justinien rebâtit sa capitale avec encore plus de magnificence; on lui doit la grande et la petite Sainte-Sophie (*V.* ci-après § V) qui subsistent encore, mais son palais magnifique, orné de marbres et de mosaïques représentant les victoires de son règne, a disparu avec les vingt-cinq églises qu'il avait bâties. Sa statue équestre, élevée sur une colonne en face de Sainte-Sophie, subsista jusqu'au XVIe siècle, où les Turcs la fondirent pour en faire un canon. Il embellit beaucoup le quartier des Figuiers (Sycæ) au delà du port, dont il fit la treizième région de la ville (Galata). Héraclius enferma dans l'enceinte le quartier des Blaquernes. A partir du règne de cet empereur, la splendeur de Constantinople disparaît peu à peu comme sa prospérité et sa puissance. A peine, de loin en loin, un empereur fait-il réparer les monuments laissés par ses prédécesseurs. En 668 et 675, les Arabes paraissent pour la première fois sous les murs de la ville, mais ils sont repoussés par le feu grégeois et perdent 30 000 hommes (*V.* Eyoub, § XI). De nouvelles attaques sont repoussées de 716 à 718. En 865, 904, 941 et 1043, Constantinople doit se défendre contre les Russes. Constantin Porphyrogénète (912 à 959) bâtit un palais superbe, dont

il ne reste plus de traces, et éleva sur l'hippodrome la pyramide qui porte son nom. La prise de Constantinople par les Croisés ne laissa pas pierre sur pierre de la ville de Constantin et de Justinien, sauf le peu de monuments que nous avons cités. Toutes les statues des Grecs furent détruites, à l'exception des chevaux de bronze de Lysippe, transportés à Venise. Le rétablissement de l'Empire Grec, en 1261, n'eut, pour ainsi dire, aucun résultat; le temps des grandes constructions était passé.

En 1422, Murad II assiégea Constantinople sans succès. Le 6 mai 1453, Mahomet II l'assiégea à son tour. La principale attaque fut dirigée du côté de la terre ferme. De part et d'autre on fit grand usage de l'artillerie. Les Grecs et les Turcs ne possédaient, en général, que des pièces de petit calibre; toutefois ces derniers avaient deux ou trois énornes pièces, dont les dimensions dépassaient celles de nos canons actuels. Un blocus étroit fut établi par mer comme par terre. Cependant quatre vaisseaux génois et un grec, partis de Chio, parvinrent à franchir l'Hellespont et la Propontide, et, traversant victorieusement la flotte turque, pénétrèrent dans le port de Constantinople, apportant des soldats, des matelots et des vivres. Mais ce fut tout le secours que la ville assiégée reçut de la chrétienté. Mahomet, ne pouvant forcer l'entrée de la Corne-d'Or, barrée par une chaîne qui s'étendait de la pointe du Séraï au rivage de Galata, conçut le hardi projet de transporter par terre ses galères du Bosphore au fond de la Corne-d'Or, où l'eau n'était pas assez profonde pour que les vaisseaux grecs, plus lourds que les siens, vinssent les y combattre. Ce projet fut exécuté avec promptitude et mystère; les galères, tirées à terre, furent poussées sur de longues glissoires en planches, et les Grecs se virent avec terreur attaqués des deux côtés à la fois : ils essayèrent sans succès de brûler les galères turques. Le siége durait depuis quarante jours. Constantin Dracosès en était réduit à dépouiller les églises pour payer ses troupes. L'assaut définitif eut lieu le 29 mai. Les Turcs se précipitèrent avec un farouche enthousiasme, les Grecs les reçurent avec le courage du désespoir. La valeur des janissaires décida la victoire. La retraite du Génois Justiniani, blessé à la main au milieu de l'action, découragea d'abord les assiégés; bientôt l'empereur, lui-même, fut tué sur la brèche (près de Top-Kapou), et les Grecs lâchèrent pied. Au même moment la ville était forcée du côté de la mer : Sainte-Sophie, où la population s'était réfugiée, fut bientôt envahie par le vainqueur (*V*. § V); dès lors ce ne fut plus qu'un horrible massacre, pendant trois jours la ville fut abandonnée au pillage : trois millé soldats grecs furent égorgés, les vieillards, les femmes, les enfants réduits en esclavage; les trois jours expirés, Mahomet fit cesser le pillage et le massacre, promit sa protection à ceux qui voudraient habiter librement sa nouvelle conquête, et assura aux chrétiens l'exercice de leur culte. Il entreprit bientôt de vastes constructions. Il bâtit le château des Sept-Tours, l'ancien Séraï (*Eski-Séraï*) et le nouveau Séraï sur la pointe des Jardins; il transforma en mosquées huit églises, dont Sainte-Sophie, il éleva les mosquées d'Eyoub, de Scheik Bokhari, des Janissaires, de Kassèm-Pacha, et enfin la grande Mohammediѐh. Ses successeurs érigèrent aussi des monuments importants. Bayézid II éleva la Bayézidiѐh (1498), et la mosquée de Schemseddin-Bokhari. Soliman le Magnifique employa l'architecte Sinan à construire la Suleïmaniѐh, la mosquée et le tombeau de son fils Mohammed à Galata, celle de Djihangir au-dessus de Top-Hanѐ, celle de Mirmah à Scutari, et celle de la sultane Rouchѐnѐk (Roxelane)

à la porte d'Andrinople. Sélim II éleva la Sélimièh (1556), et soutint par deux contre-forts la coupole de Sainte-Sophie. Ahmed Ier bâtit l'Ahmédièh (1610). Le premier, Osman envoya des artistes en Occident avant d'entreprendre la construction de l'Osmanièh. A partir de cette époque, le style musulman s'altéra, et l'on ne bâtit plus d'édifices importants.

Parmi les événements dont Constantinople a été le théâtre dans les temps modernes, nous mentionnerons surtout la menace de la flotte anglaise en 1807; l'attitude énergique du sultan et de la population, dirigés par l'ambassadeur français Sebastiani, qui couvrit en quelques jours de 300 canons la pointe du Séraï, força les Anglais à la retraite (*V.* Dardanelles, p. 346). En 1826, Mahmoud fit massacrer les janissaires, dont la turbulence s'opposait à ses réformes civilisatrices. En 1854, Constantinople reçut l'armée anglo-française, qui venait la défendre contre les Russes.

IV. Stamboul.

I. Palais et établissements publics.

Le Sérail ou Séraï. Ce nom veut dire palais, et ne doit pas être confondu avec celui de l'appartement des femmes, qui s'appelle *harem* (sacré). Le Séraï occupe la pointe la plus orientale de Stamboul, ou pointe des Jardins, appelée aussi *Chrysokéras* par les anciens. C'était là qu'étaient situées l'antique Byzance et l'Acropole. C'était là que furent plustard le palais de l'impératrice Placidie, et, à l'E., sur le rivage de la Propontide, les thermes d'Arcadius. Justinien fit construire sur la pointe des Jardins une résidence magnifique, qui fut cependant abandonnée plus tard par les empereurs grecs pour le palais de l'Hebdomon. Les bâtiment du Séraï actuel furent élevés par Mahomet II. Toutefois le conquérant habita d'abord le vieux sérail, *Eski-Séraï*, qui s'élevait à l'endroit occupé aujourd'hui par le Séraskiérat. Quand les sultans habitèrent le séraï des Jardins, l'Eski-Séraï fut affecté à la résidence des femmes du sultan qui venait de mourir. Aujourd'hui que le sultan Abdul-Medjid a transporté sa résidence au nouveau palais de Dolma-Baghtchè, on désigne depuis peu le séraï des Jardins sous le nom d'*Eski-Séraï*, et ce palais est devenu à son tour la résidence des vieilles sultanes.

Le Séraï est entouré de toutes parts d'une muraille crénelée flanquée de tours carrées. Du côté de la mer, ce sont les murailles mêmes de la ville, le long desquelles règne une berge dallée. Plusieurs kiosques élégants, et divers bâtiments, sont adossés à la muraille ; nous les décrirons plus tard en conduisant le voyageur autour des murs de la ville.

Du côté de la terre règne une muraille crénelée, qui s'étend de Yali-Kiosk-Kapoussi à Akhor-Kapoussi, et sépare la pointe du Séraï du reste de la ville. Cette vaste enceinte comprend de grands jardins, plantés principalement de cyprès et de platanes gigantesques, au milieu desquels surgissent sans ordre divers bâtiments ou kiosques, qui sont en général d'une architecture élégante, mais simple. Les bâtiments principaux occupent le sommet même de la colline ; on y distingue du dehors une tour carrée assez élevée, et un assez grand nombre de petits dômes. « Le caractère général de cette magnifique demeure, dit M. de Lamartine, n'est ni la grandeur, ni la commodité, ni la magnificence ; ce sont des tentes de bois doré et percé à jour. Le caractère de ces palais, c'est le caractère du peuple turc : l'intelligence et l'amour de la nature. Cet instinct des beaux sites, des mers éclatantes, des ombrages, des sources, des horizons immenses encadrés par les cimes de

neige des montagnes, est l'instinct prédominant de ce peuple. On y sent le souvenir d'un peuple pasteur et cultivateur qui aime à se rappeler son origine, et dont tous les goûts sont simples et instinctifs. Ce peuple a placé le palais de ses maîtres, la capitale de sa ville impériale, sur le penchant de la plus belle colline qu'il y ait dans son empire, et peut-être dans le monde entier. Ce palais n'a ni le luxe intérieur ni les mystérieuses voluptés d'un palais d'Europe; il n'a que de vastes jardins, où les arbres croissent libres et éternels comme dans une forêt vierge, où les eaux murmurent, où les colombes roucoulent; des chambres percées de fenêtres nombreuses toujours ouvertes; des terrasses, planant sur les jardins et sur la mer, et des kiosques grillés où les sultans, assis derrière leurs persiennes, pouvaient jouir à la fois de la solitude et de l'aspect enchanté du Bosphore. »

Dans la dernière guerre, des casernes et des hôpitaux pour les soldats français ont été établis dans l'enceinte du Séraï; depuis ce temps on pénètre facilement, et sans permission, dans les jardins: le firman est nécessaire pour visiter quelques salles du Séraï, le musée des costumes des janissaires, et Sainte-Irène.

Pour visiter le Séraï, on débarque habituellement auprès de *Yali-Kiosk*, le dernier kiosque du Séraï du côté de la Corne-d'Or; il est de couleur verte. A côté s'élève un petit bâtiment construit récemment par l'armée anglaise, et qui servait de forge. On longe ensuite la muraille du Séraï jusqu'au *Alaï-Kiosk*, qui fait l'angle de la muraille juste en face de la *Sublime-Porte* (*Bab-Ali*), ou ministère des affaires étrangères, *V.* p. 365. A côté d'Alaï-Kiosk, en suivant la muraille vers l'E., on voit un bâtiment de construction récente, très-simple: c'est l'établissement du télégraphe électrique. Immédiatement après se trouve la porte de *Sóouk-Tchèchmè* (fontaine d'eau froide), ainsi nommée à cause de la petite fontaine voisine. Pénètrant dans les jardins, et laissant d'abord à droite la Monnaie et l'ancienne église de Sainte-Irène, on suit vers le N. une grande allée, où l'on trouve à gauche le *musée de cire*, ou des *costumes des janissaires*. Ce musée est très-intéressant à visiter, aujourd'hui que les anciens costumes turcs ont fait place à l'uniforme étriqué du nizam. On y voit des mannequins figurant les principaux fonctionnaires de la maison du sultan, les officiers des janissaires et les principaux costumes de cette milice célèbre, qui n'était pas astreinte à l'uniforme.

Au delà de ce musée, on longe les murs du Séraï dominés par la grande tour, qui ressemble beaucoup à la tour de Galata, si ce n'est qu'elle est carrée, et que celle-ci est ronde; puis, au bas d'une rampe, on rencontre à droite le pavillon des eunuques noirs, et, un peu plus loin à gauche, la caserne des bostandjis, et une porte très-simple avec un petit perron, où le sultan monte à cheval pour se rendre en ville. Plus bas on aperçoit la porte par où sortent les caravanes de la Mecque. Tout près de là est la muraille du jardin des Fleurs, que l'on ne peut visiter; sur la droite est l'écurie du sultan. Elle ne répond pas à l'idée qu'on pourrait s'en faire, et ne contient qu'une trentaine de chevaux fort ordinaires. Une autre écurie beaucoup plus vaste se trouve à l'autre extrémité du Séraï vers Akhor-Kapoussi. Sur une plate-forme, au-dessus de cette écurie, s'élève:

La colonne de Théodose.—Cette colonne, en granit gris très-altéré à la surface, est haute d'environ 15 mèt. et supporte un chapiteau corinthien. Sur le côté oriental du piédestal, on lisait l'inscription latine: *Fortunæ reduci ob devictos Gothos*; on ne distingue plus que ces deux derniers mots. Cette plate-forme est dominée par des

kiosques élégants appartenant au harem. Au-dessous, sur les bords du Bosphore, sont plusieurs kiosques que l'on ne visite pas (Mermer-Kiosk, Top-Kapoussi, Indjélu-Kiosk). Continuant à faire le tour des grands bâtiments du Séraï, on arrive sur une esplanade plantée de superbes platanes, entre lesquels on a d'admirables vues sur le Bosphore. On remarquera de ce côté du Séraï la construction singulière des cuisines, formées d'une quantité de petits dômes surmontés de hautes cheminées en forme de colonnes. On arrive bientôt sur l'esplanade ou champ de manœuvres de *Gul-Hanè*, avec le pavillon, qui porte le même nom. C'est là que fut, en 1839, proclamé le Hatti-Schérif de Gul-Hanè, constitution nouvelle de l'empire accordée par le sultan Abdul-Medjid. Cette esplanade présente de beaux bouquets de pins d'Italie, à l'ombrage desquels se trouve un petit kiosque avec un bassin de marbre, entouré de gazons. En dehors de la muraille crénelée qui domine la mer, est une terrasse en pierre, soutenue par une colonnade datant des Grecs. Près de l'esplanade de *Gul-Hanè* s'élève un hôpital militaire que l'on peut visiter. Achevant le tour du Séraï, on aboutit à la cour comprise entre la porte Orta-Kapoussi, et la porte la plus extérieure appelée *Bab-Humaïoun*, qu'il faut franchir pour l'examiner en dehors.

Bab-Humaïoun (la *Porte Auguste*), est un haute porte en marbre blanc et noir, avec deux petites colonnes de vert antique enchâssées dans la muraille. Un cartouche de marbre placé au-dessus porte une inscription en lettres d'or. Le tout est surmonté d'un corps de logis avec huit fenêtres. De chaque côté de la porte s'ouvre une niche ogivale, et l'on montre sur la muraille quelques-uns des clous qui servaient à suspendre les têtes des pachas décapités par ordre du Grand-Seigneur. On attribue la construction de Bab-Humaïoun à Mahomet II.

En face de cette porte s'élève la *fontaine d'Ahmed III*, un des plus ravissants spécimens de l'art turc. Cette fontaine, toute en marbre blanc, est de forme carrée, mais les angles sont occupés par de petits kiosques grillés ; sur chaque face latérale est un bec surmonté d'une ogive et flanqué de chaque côté d'une niche élégante. Le tout est orné de peintures, de dorures formant de charmantes arabesques, et d'inscriptions turques, qui sont, à ce qu'il paraît, des vers composés par le sultan Ahmed. Le toit est coquettement retroussé, comme celui d'une pagode chinoise, et surmonté de plusieurs petites coupoles. Les minarets élevés et la coupole immense de Sainte-Sophie complètent la vue qui s'offre à la porte de Bab-Humaïoun.

Franchissant de nouveau cette porte, on rentre dans une vaste cour, qui comprend les bâtiments de la Monnaie, l'ancienne église de Sainte-Irène, le fameux platane des janissaires, et se termine à la seconde porte du Séraï, nommée Orta-Kapoussi. La Monnaie (*Zarb-Hanè*) n'offre rien de remarquable.

L'ancienne église de *Sainte-Irène*, construite par Constantin le Grand et aujourd'hui transformée en arsenal, est surmontée d'une jolie coupole; près de la porte, ont été déposées quelques antiquités, savoir : un sarcophage en marbre blanc, apporté de Salonique, et trois grands sarcophages en porphyre rouge, trouvés dans le Séraï. L'intérieur, où l'on ne peut pénétrer sans firman, est tapissé d'armes modernes, disposées avec symétrie, et qui n'offrent rien de curieux pour un Européen. Mais au fond de l'abside, dans une tribune métamorphosée en galerie, se trouve une collection d'armes historiques : le sabre de Mahomet II, un brassard de Tamerlan,

l'épée de Scanderberg, les clefs de plusieurs villes conquises. Sous le vestibule sont entassés les timbales et les marmites des janissaires, des faisceaux de vieilles hallebardes, d'anciens canons et des coulevrines de forme singulière. Dans la cour attenant à l'église, on a rassemblé quelques objets antiques: débris de statues, bas-reliefs, vases de terre, un casque antique, etc., etc., et deux sarcophages en porphyre, moins beaux, toutefois, que ceux dont nous avons parlé.

Vers le nord de la grande cour, et près de la porte Orta-Kapoussi, se trouve le *Platane des Janissaires*, arbre énorme dont dix ou quinze hommes embrasseraient à peine le tronc, creusé par les feux des janissaires. A l'angle de la place, presque en face de ce platane, on montre deux tronçons de colonne fichés en terre, qui servaient à décapiter les visirs coupables.

Orta-Kapoussi, grande porte d'entrée de la seconde cour du Séraï, est ornée de colonnes et flanquée de deux tours. Cette cour, dans laquelle on ne peut pénétrer sans firman, est couverte de gazon, plantée de quelques arbres, et entourée d'une galerie basse couverte de plomb, soutenue par une colonnade de marbre. Au milieu et au fond de cette cour est la troisième porte, nommée *Bab-Séadet* (porte du bonheur), gardée par les eunuques blancs, qui conduit à la salle du trône où le sultan recevait jadis les ambassadeurs. Cette porte est couverte d'un toit en saillie soutenu par des colonnes de marbre.

Les appartements qu'on peut visiter avec le firman sont d'abord une salle circulaire, entourée d'un divan et ornée d'arabesques noires et de dorures; une seconde salle peinte de grisailles en détrempe; une troisième décorée de paysages, et une quatrième ornée de sentences tracées de la main même du sultan Mahmoud II. Une petite pièce, qui vient ensuite, renferme deux paysages au pastel de Michel Bouquet, peintre français, et une armoire qui contient une riche collection d'objets précieux légués par les sultans : la plupart ont donné des armes, Mahmoud II a fait don de son écritoire en or enrichi de diamants. On remarque aussi une cheminée avec cet ornement en stalactite propre aux Arabes. On traverse ensuite un jardin rempli de fleurs, et des cours entourées de colonnades ogivales, où sont les logements et classes des *itchoglans* (pages), et l'on monte à la bibliothèque par un perron à rampe de marbre finement sculptée. La porte de bronze de la bibliothèque est d'une grande richesse d'ornementation. A l'intérieur, on montre les manuscrits arabes rangés dans des casiers de cèdre, et un grand rouleau de parchemin, sur lequel a été tracé une espèce d'arbre généalogique, qui supporte dans des médaillons ovales les portraits de tousles sultans. Après la bibliothèque, on visite la salle du trône ou divan, où le sultan recevait jadis les ambassadeurs, et où le grand visir rendait la justice. Cette salle est décorée avec un grand luxe; la plus grande partie est occupée par un trône en forme de divan ou de lit, avec un baldaquin soutenu par des colonnettes de cuivre doré orné de pierres précieuses, et portant aux quatre coins de grosses boules d'or, surmontées d'un croissant et ornées de longues queues de cheval. Le plafond est orné d'arabesques dorées, et les murs de carreaux de faïence formant des figures symétriques comme dans les monuments arabes. On remarque encore, dans cette salle, une cheminée en forme de niche, surmontée d'un petit dôme de cuivre finement découpé et incrusté de nielles élégantes, et la fenêtre grillée par où le sultan écoutait les ambassadeurs.

Il faut tâcher de voir le Séraï au moment des fêtes du Baïram. Il

quitte alors son aspect désert, pour étaler les splendeurs de l'ancien luxe oriental. Le sultan se rend, dès le lever du soleil, à la mosquée de Sainte-Sophie, à cheval, suivi d'un brillant cortége, et revient sur une estrade élevée à Bab-Séadet, recevoir l'hommage de tous les grands fonctionnaires de l'empire, qui baisent respectueusement ses pieds, ou le pan de son vêtement, selon leur importance. Des places sont réservées pour les ambassades, et les étrangers peuvent obtenir de se glisser parmi leur personnel.

L'Université. — Ce bâtiment, de construction récente, est situé près du jardin du Séraï et de l'église de Sainte-Sophie. Son architecture, de style tout à fait moderne, ne manque pas de grandeur, mais elle jure avec les bâtiments environnants; son plus grave inconvénient est de masquer la vue de Sainte-Sophie du côté de la mer de Marmara.

La Sublime-Porte (*Bab-Ali*), ou Porte du Pacha (*Pacha-Kapoussi*), est, comme son nom l'indique, le palais du grand visir et le ministère des affaires étrangères. Il est situé dans le vallon qui sépare la première de la seconde colline de Stamboul, entre les murs du Séraï, du côté de la ville, et la Yéni-Djami. Vu de la Corne-d'Or, ce palais présente un ensemble assez imposant. L'entrée principale est en face d'Alaï-Kiosk, à l'angle occidental des jardins du Séraï; la porte est ornée de pilastres de marbre couronnés de chapiteaux ioniques, et surmontée d'une inscription turque et d'emblèmes militaires. Un toit en saillie lui donne un caractère oriental; une fontaine règne de chaque côté. La cour est vaste, et les bâtiments, plusieurs fois reconstruits à la suite d'incendies, sont dans le style italien. Du perron, qui leur sert d'entrée, on jouit d'une belle vue sur les murs et le jardin du Séraï, la Corne-d'Or, le Bosphore, Péra, Top-Hanè et Galata. A l'autre extrémité de la cour, on sort par une porte beaucoup plus simple que la première.

L'ancienne Sublime-Porte, aujourd'hui ministère du commerce, est située derrière la précédente, un peu plus haut vers Sainte-Sophie. Elle n'offre rien d'intéressant que sa porte extérieure, plus ornementée que celle de la Sublime-Porte actuelle, et surmontée d'un toit élégant retroussé à la chinoise. Le bâtiment intérieur est vieux, peint en rouge foncé et d'un aspect fort triste.

Le Séraskiérat (ministère de la guerre) est situé sur la troisième colline de Stamboul, sur l'emplacement de l'*Eski-Séraï*, ancien sérail, habité d'abord par Mahomet II après la conquête de Constantinople, et devenu ensuite la résidence des vieilles sultanes. Le Séraskiérat occupe une vaste enceinte dans laquelle on pénètre par deux portes : l'une, du côté du Nord, s'ouvre sur une rue qui descend vers la mosquée Yéni-Djami et le pont de la Validé; l'autre s'ouvre sur la place de Bajazet, en face de la mosquée du même nom. Une loge grillée est ménagée à côté de cette porte : le sultan s'y place pendant les fêtes qui terminent le Rhamazan. Ces deux portes conduisent dans une vaste cour, où s'élèvent, sans plans réguliers, les bâtiments du Séraskiérat, édifices nouveaux et sans intérêt. Vers le centre se dresse la haute *tour du Séraskiérat*, qui est le point le plus élevé de Constantinople. Des vigies sont continuellement de garde à son sommet pour signaler les incendies. Les étrangers peuvent y monter moyennant un léger baghchich. On trouve, au sommet de la tour, une galerie vitrée circulaire, dans laquelle les gardiens ont établi un petit café, et d'où l'on peut parcourir à l'aise l'immense panorama qui se déroule sous les yeux. C'est la station la plus favorable pour prendre une idée exacte de la topographie

générale de Constantinople (voir ci-dessus le détail des collines); la vue s'étend au loin sur la mer de Marmara, avec les sommités neigeuses de l'Olympe à l'arrière-plan, sur la Corne-d'Or et la vallée des Eaux-Douces d'Europe, sur les campagnes de la Roumélie dans la direction d'Andrinople, sur le Bosphore, sur Scutari, etc.

Les établissements de l'artillerie à Top-Hanè, et de la marine à Ters-Hanè, seront décrits avec ces faubourgs.

II. Monuments religieux musulmans.

Il y a, à Constantinople, plus de cent grandes mosquées, ou *Djami*, mot qui veut dire *lieu de réunion*, et un nombre plus grand encore de *mesdjid* (*lieu de prières*). Les mosquées impériales sont au nombre de treize, tant à Constantinople que dans les faubourgs et à Scutari; ce sont : Sainte-Sophie, l'Ahmedièh, la Suleïmanièh, l'Osmanièh, la Mohammedièh, la Bayezidièh, la Sélimièh, la Yéni-Djami ou mosquée de la Validé sultane, la mosquée de Laléli, la mosquée du Schah-Zadé, la Mahmoudièh à Top-Hanè, la mosquée d'Eyoub et celle d'Abdul-Hamid à Scutari.

Sainte-Sophie (en turc, *Aya-Sophia*). — *Historique.* C'est en l'année 325, la vingtième de son règne, que Constantin éleva la première basilique consacrée, non pas à une sainte du nom de Sophie, mais à la sagesse divine *τῇ ἁγίᾳ σοφίᾳ.* Son fils Constance la fit agrandir; mais en 404, sous l'empereur Arcadius, elle fut brûlée en partie dans une émeute excitée par l'exil de saint Jean Chrysostome. Rebâtie en 415 par Théodose II, la basilique fut brûlée une seconde fois en 532, lors de la grande insurrection soulevée par les rivalités du Cirque, la cinquième année du règne de Justinien. C'est à cet empereur que nous devons l'édifice qui existe encore aujourd'hui. Il voulut que ce temple fût le monument le plus magnifique que l'on eût vu depuis la création : aussi fit-il recueillir dans toutes les parties de l'empire les matériaux précieux, les marbres, les colonnes, les sculptures des temples les plus renommés. C'est ainsi qu'il reçut d'Éphèse huit colonnes de brèche verte, provenant probablement du célèbre temple de Diane; de Rome, huit colonnes, enlevées autrefois par l'empereur Aurélien au temple du Soleil à Héliopolis (Baalbek). Les temples d'Athènes, de Délos, de Cyzique, d'Isis, d'Osiris en Égypte, furent aussi mis à contribution. Deux architectes grecs, Anthemius de Tralles et Isidore de Milet, furent chargés de la direction des travaux; mais on prétendait que l'empereur lui-même avait reçu d'un ange le plan de l'édifice et l'argent nécessaire à sa construction. Justinien voulut jeter lui-même les premiers fondements. Une vaste esplanade recouverte d'une espèce de béton, formant une couche de vingt pieds d'épaisseur et qui finit par acquérir la dureté du fer, servit d'assise à l'édifice. « Les murs furent construits en briques, mais on bâtit les piliers en grandes pierres calcaires, qui furent reliées par des crampons de fer, ainsi que les tables de marbre dont tous les murs intérieurs furent décorés. » (Bâtissier, ouv. cit.). Dix mille ouvriers, conduits par cent maîtres maçons, étaient employés à la fois. A toute heure, l'empereur venait surveiller les travaux et récompenser les plus zélés. Pour la construction du dôme, il fit confectionner à Rhodes des briques d'une terre si légère, que douze d'entre elles ne pesaient pas plus qu'une brique ordinaire; elles portaient l'inscription suivante : « C'est Dieu qui l'a fondée, Dieu lui portera secours. » On les disposa par assises régulières; de douze en douze assises on mettait des reliques, et les prêtres disaient des prières. Le temple terminé fut décoré avec

magnificence. « Les parois des murs étaient revêtus de marbre précieux; les chapiteaux et les corniches furent dorés, les voûtes des bas côtés peintes à l'encaustique, la coupole rehaussée d'une mosaïque dorée et coloriée. En général, toutes les peintures étaient sur fond d'or. » Il y avait, d'ailleurs, une énorme profusion de vases précieux, de candélabres, de croix, le tout en or massif, avec vingt-quatre grands Évangiles, dont chacun pesait deux quintaux, etc.; l'autel, ἁγία τράπεζα, fut fait d'un mélange d'or et d'argent, de fer et de platine, de perles et de diamants, que l'on fit fondre ensemble. Il fut ensuite incrusté des pierres les plus rares. La table reposait sur quatre colonnes d'or. Au-dessous s'élevait le *ciborium*, où l'on conservait la sainte hostie. Ce ciborium était formé de quatre colonnes et quatre arcs d'argent, portant une coupole d'or surmontée d'un bloc d'or pesant 118 livres, et d'une croix d'or de 80 livres. L'enceinte du sanctuaire, l'ambon, le trône du patriarche, les siéges des sept prêtres, etc., etc., ne présentaient pas une moindre magnificence. On conçoit que ce monument dut coûter à l'empereur des sommes immenses. Il y employa les revenus des provinces de l'empire, les tributs des barbares; mais tout cela fut insuffisant, et il se vit réduit aux expédients les plus coupables pour se procurer de l'argent. « Les dépenses s'élevaient déjà à 452 quintaux d'or quand les murs ne s'élevaient encore qu'à 1 mèt. au-dessus du sol. Enfin, le monument fut achevé l'an 548, seize ans après avoir été commencé. L'empereur en fit la dédicace avec magnificence. Après une marche triomphale sur l'Hippodrome et d'immenses distributions faites au peuple, il se rendit au temple et s'écria : « Gloire à Dieu, qui m'a jugé digne d'accomplir cet ouvrage; je t'ai vaincu, Salomon! » Les prières, les holocaustes, les festins publics et les distributions d'argent durèrent quatorze jours. La coupole, bâtie avec trop de hardiesse, s'écroula en 559 par l'effet d'un tremblement de terre : Isidore le Jeune fut chargé de la reconstruire; il diminua son diamètre, renforça les piliers en leur accolant extérieurement de fortes murailles. En 987, sous les empereurs Basile II et Constantin IX, une nouvelle restauration fut nécessaire; en 1371, un tremblement de terre renversa la croix. En 1453, lors de la prise de Constantinople par les Turcs, une foule de prêtres, de femmes, de fugitifs de toutes les classes, se pressaient dans la basilique de Sainte-Sophie; le conquérant pénétra à cheval dans l'église jusqu'au maître autel, et, sautant de cheval, s'écria : « Il n'y a de Dieu que Dieu, et Mahomet est son prophète! » Ce fut le signal du massacre et du pillage. Au moment de l'entrée des Turcs, dit une légende que les Grecs se plaisaient à répéter, un prêtre célébrait la messe; il quitta l'autel, emportant le calice sacré, et disparut par une porte pratiquée dans une des galeries. Immédiatement la porte se trouva fermée par un mur de pierre. Mais, ajoute la légende, quand Sainte-Sophie sera rendue au culte chrétien, cette porte se rouvrira et le prêtre reviendra achever sa messe interrompue [1]. Mahomet le Conquérant consacra Sainte-Sophie au culte musulman, et construisit un minaret et les deux contre-forts qui soutiennent l'édifice au S.-E. Sélim II éleva le second minaret; Murad III éleva les deux autres minarets du côté du N.-E., et fit placer au sommet de la coupole un croissant de bronze d'un diamètre considérable, dont la dorure seule coûta 50 000 ducats. Il fit aussi des réparations à l'inté-

[1] Cette porte a été retrouvée et ouverte par M. Fossati, pendant les travaux de restauration dont il a été chargé. Elle n'a laissé voir qu'une étroite chapelle et un escalier encombré de débris.

rieur, et fit apporter de l'île de Marmara deux énormes urnes d'albâtre, qui provenaient, dit-on, de Pergame. Sous le sultan régnant (1847-1849), une restauration générale de Sainte-Sophie a été confiée à M. Fossati, architecte tessinois, qui sut consolider par des armatures en fer, et reprendre en sous-œuvre par des masses de maçonnerie habilement dissimulées, les arcades et les murailles qui menaçaient de tomber en ruine. A la fin des travaux (13 juillet 1849), le sultan Abdul-Medjid a inauguré la mosquée par une cérémonie solennelle.

Etat actuel. — Aujourd'hui, il est fort difficile de reconnaître extérieurement le plan primitif de la basilique convertie en mosquée. Des contre-forts massifs, élevés par Murad III pour soutenir les murailles ébranlées par les tremblements de terre, et une foule de constructions postérieures, des bains, des *médressés,* des tombeaux et des maisons particulières, masquent les formes de l'édifice. Entre quatre minarets, très-hauts, mais simples et un peu massifs, s'élève la grande coupole soutenue sur des murs aux assises alternativement blanches et roses, entourée à sa base d'une couronne de fenêtres à jour, et flanquée, à l'E. et à l'O., de deux demi-coupoles. Du côté de l'E., on remarque une porte carrée d'un beau style, ornée de six colonnes de porphyre et de marbre, et dont le niveau est au-dessous de celui de la rue. Du côté du S. sont plusieurs *turbés*, la fontaine des ablutions et l'entrée principale du grand péristyle; on distingue confusément, sur la façade occidentale de la basilique, des colonnes ioniques qui appartenaient à l'*atrium*, ou cour qui précédait la basilique. Pour ne pas scandaliser les musulmans, on n'entre pas par cette porte, mais par une ruelle au N., qui est moins exposée aux regards.

On pénètre par une porte en bronze, décorée de méandres, de feuilles de vigne, et d'une inscription en lettres d'argent incrustées, dans le grand péristyle (*Esonarthex*) qui donne accès dans la mosquée par neuf portes. Ce péristyle, dirigé du S. au N., et long de 60 mèt. sur 10 de large, est encore étincelant de mosaïques anciennes. Du côté de l'O., on remarque au milieu une magnifique porte en bronze, la plus grande des cinq portes qui s'ouvraient autrefois sur l'*exonarthex*, et de là sur l'*atrium*. Elles sont aujourd'hui fermées. Du côté de l'E., neuf portes donnent accès dans le temple : celles du milieu vous conduisent tout de suite dans la nef centrale, dont l'aspect général est plus saisissant et plus grandiose que celui de Saint-Pierre de Rome. En entrant on remarque de chaque côté les deux énormes urnes ovoïdes en albâtre, apportées de Marmara par Murad III : elles peuvent contenir chacune 1250 litres d'eau, et servent aux ablutions des musulmans.

« L'église, dit M. Texier, est bâtie sur un plan carré de 81 mèt. de long sur 60 de large; au centre de ce carré s'élève la coupole, dont le diamètre de 35 mèt. détermine la largeur de la nef; la coupole est supportée par quatre grands arcs, qui forment quatre pendentifs; sur les deux arcs perpendiculaires à l'axe de la nef, s'appuient deux voûtes hémisphériques, qui donnent au plan de la nef une forme ovoïde; chacun de ces deux hémisphères est lui-même pénétré par deux hémisphères plus petits, qui sont soutenus par des colonnes. Cette superposition de coupoles, dont les points d'appui ne sont pas apparents, donne à toute la fabrique un aspect de légèreté inimaginable. » La hauteur de la coupole est de 67 mèt. au-dessus du sol: elle est percée de quarante-quatre fenêtres cintrées.

Les arcs de la grande coupole sont supportés par quatre piliers

énormes, qui présentent un de leurs angles au centre de l'église. Entre ces piliers se trouvent, à droite et à gauche, quatre magnifiques colonnes de brèche verte, qui passent pour être celles du temple d'Éphèse. Derrière, dans les bas côtés, se trouvent d'autres colonnes plus petites. « Ces colonnes, dit M. Bâtissier, supportent des arcs plein-cintre, dont les archivoltes sont décorées de feuillage. Leurs chapiteaux cubiques et bombés n'appartiennent à aucun ordre et offrent également des feuillages découpés. Les bas côtés sont divisés dans le sens de leur longueur en trois parties, communiquant entre elles par de grands arcs : au-dessus d'eux, règne une tribune qui se continue, du côté de l'occident, au-dessus du péristyle : cette tribune était le *gynécée* ou la galerie des femmes; la voûte de cette partie de l'église repose sur 67 colonnes. Les bas côtés sont éclairés par des fenêtres cintrées fermées au moyen de vitraux retenus dans des encadrements en stuc. Les fenêtres du gynécée sont plus grandes, closes inférieurement avec de la pierre spéculaire, et en haut par des pièces de verre.» Enfin, les quatre petits segments de coupole qui règnent aux quatre angles de la grande nef sont soutenus chacun par deux colonnes en porphyre. L'abside se termine supérieurement par une voûte en cul-de-four. Elle est percée de trois fenêtres, en l'honneur des trois personnes de la Trinité. Un ange, selon la tradition, en aurait donné l'ordre aux architectes de Sainte-Sophie.

Les mosaïques, à fond d'or, qui décoraient Sainte-Sophie et représentaient des sujets bibliques, ont été recouvertes d'un badigeon, partout où l'on voyait des figures humaines, dont la reproduction est interdite par le culte musulman. C'est ce qui est arrivé pour toute la voûte de la grande nef : on a conservé les ailes des quatre chérubins représentés dans les pendentifs de la coupole, mais leur face a été masquée par une espèce de grosse étoile dorée. Les mosaïques des bas côtés, et surtout celles de la galerie supérieure, sont encore dans un bon état de conservation, et suffisent à donner une idée de la magnificence de l'ancienne basilique. Pendant le cours des restaurations entreprises il y a quelques années par M. Fossati, cet architecte a fait découvrir les mosaïques de la coupole, et a pu en prendre copie, avant de les recouvrir : ses dessins ont été gravés, et ont paru à Berlin. Au fond de l'abside, on distingue, à travers le badigeon, une figure colossale, les bras étendus.

Le mihrab, qui indique la direction de la Mecque, ne se trouve pas au centre de l'édifice, Sainte-Sophie, ancienne église chrétienne, n'étant pas orientée régulièrement vers les lieux saints de l'islamisme : c'est pour la même raison que les nattes, ou les tapis, qui recouvrent les dalles de marbre du temple, sont disposés obliquement, et offrent un coup d'œil discordant avec les lignes architecturales.

Sur un grand pilastre à droite du mihrab est suspendu un vieux tapis, vénéré des musulmans, comme étant un des quatre sur lesquels Mahomet se plaçait pour faire sa prière. Le *menbèr* (chaire) est adossé à un des piliers à droite de l'abside. Le clocheton aigu qui le surmonte, et les balustrades de l'escalier, sont remarquables par la délicatesse de leur découpure. Le vendredi, le *khatib* y monte pour lire le Koran, tenant à la main un sabre nu, Sainte-Sophie étant mosquée conquise. En face est la loge du sultan avec une grille en bois doré. D'autres estrades, ou *mastaba*, servent aux lecteurs du Koran. D'immenses disques verts, portant des versets du Koran en lettres d'or, sont appendus aux murailles. Au sommet de la coupole, on lit le célèbre verset : « Dieu est la lumière du ciel et de la terre. »

Ces inscriptions sont l'ouvrage d'un célèbre calligraphe nommé Bitchakjisadèh Mustapha Tchélébi, qui vivait sous Murad IV. Quelques-unes des lettres ont jusqu'à 9 mèt. de longueur. De longs cordons descendus des voûtes soutiennent des lustres de bronze, des œufs d'autruche, des houppes de soie, qui complètent la décoration actuelle de la mosquée.

Il faut monter sur les galeries des bas côtés pour achever de voir sous tous ses aspects l'intérieur de la basilique : on y parvient par un escalier, où plutôt une rampe en pente douce, dont la porte se trouve à l'entrée N. du grand péristyle. A l'heure de la prière, on ne peut visiter que ces galeries supérieures.

Les principales curiosités signalées dans Sainte-Sophie par les traditions musulmanes sont : un bloc de marbre rouge creusé, qui passe pour la crèche de Jésus-Christ (Sidi Yssa), qui aurait été apportée de Béthléem avec une espèce de vase, où l'enfant aurait été lavé par Marie. La *colonne qui sue*, à gauche en entrant par la porte du N.; elle est revêtue de bronze, mais une petite ouverture permet de toucher du doigt le marbre toujours humide. La *fenêtre froide*, près du mihrab, du côté du N., où souffle continuellement un vent frais. La *pierre resplendissante*, dans la galerie supérieure, du côté de l'O. ; c'est une fenêtre avec une plaque de marbre transparent, qui devient étincelante quand elle reçoit les rayons du soleil.

Sainte-Sophie est illuminée de la manière la plus brillante pendant les fêtes de nuit du Ramazan et du Baïram. Le revenu de la mosquée s'élève à deux millions de piastres.

Mosquée d'Ahmed.—(*Ahmedièh*). Située sur l'Atmeïdan. Cette belle mosquée, bâtie en 1610 par Achmet ou Ahmed Ier, est entourée d'une vaste enceinte plantée d'arbres, et dominée par 6 minarets à 3 galeries élégamment découpées. Jusqu'au moment de sa construction, la Kaaba de la Mecque était le seul édifice musulman qui eût 6 minarets, et l'on raconte que le sultan Ahmed, pour imposer silence aux réclamations de l'iman de la Mecque, fut obligé de faire construire un septième minaret à la kaaba. Du côté N., on pénètre par une porte arabe élégante dans une cour ou harem entourée d'un portique, formé de quarante petits dômes soutenus par des colonnes de granit égyptien. Au centre de cette cour est une fontaine, entourée de six colonnes et de six arcades en ogive. Cette cour est la grande entrée de la mosquée. Sur le côté oriental de la mosquée, on remarque un petit portique à ogives en marbre blanc et noir avec un grand nombre de petites fontaines, et la porte, le plan incliné et la galerie par où le sultan peut monter à cheval, jusqu'à sa loge dans l'intérieur de la mosquée.

L'intérieur de l'Ahmedièh est simple, mais très-grandiose : le dôme principal est soutenu par quatre énormes piliers circulaires cannelés en dehors, de manière à simuler un faisceau de colonnes ; leur circonférence est de 36 mèt. Ils sont entourés à mi-hauteur d'une bande plane couverte d'inscriptions pieuses ; leurs chapiteaux sont taillés en stalactite. Quatre demi-coupoles latérales donnent à l'édifice la forme d'une croix grecque, les quatre angles étant beaucoup plus bas, et ne comptant pas dans l'immensité de l'édifice. Chacun de ces quatre angles est surmonté d'un petit dôme entier, de sorte qu'en dehors la mosquée présente en tout neuf coupoles. Outre les quatre grands piliers déjà décrits, on admire encore de nombreuses colonnes en granit et en marbre, qui soutiennent de beaux arcs en ogive. Le *menbèr*, en pierre sculptée sur le modèle de celui de la Mecque, est coiffé d'un abat-voix portant une couronne dorée surmonté d'un croissant

doré. La loge du sultan, les *mastabas* ne présentent rien de particulier. Le *mihrab* est incrusté de pierres dures; il s'y trouve, dit-on, enchâssé un morceau de la pierre noire de la Kaaba. Des deux côtés du mihrab, on voit deux candélabres avec d'énormes cierges, gros comme des mâts de navires. La décoration de la mosquée est du reste fort simple : des inscriptions turques autour des corniches, des lustres, des œufs d'autruches, en font le principal ornement.

L'Ahmedièh est, après Sainte-Sophie, la principale mosquée de Constantinople; on y célèbre avec une grande pompe les fêtes du Baïram, celle du *Mevloud* (naissance du prophète), celle du départ des caravanes de la Mecque. Le revenu de la mosquée est de 200 000 piastres.

Près de l'Ahmedièh, au N. de l'At-Meïdan, est le **turbé de sultan Ahmed** et de son frère Osman, élégante coupole, qui contient de magnifiques catafalques, couverts de cachemires et de dentelles, et d'énormes cierges.

Petite Sainte-Sophie. (*Kutchuk aya Sophia.*)— C'est encore une église bâtie par Justinien. Elle est située au S. de l'Hippodrome, près de la mer. On entre d'abord sous un portail ogival soutenu par six colonnes. La fontaine de la cour est très-simple. Le minaret est bâti sur une espèce de pilône byzantin à colonnettes soutenant des pleins-cintres. L'église, étant encore moins régulièrement orientée vers la Mecque que la grande Sainte-Sophie, présente à l'intérieur la disposition la plus bizarre; le mihrab, le menbèr, le mastabé et la direction des nattes font tout d'abord perdre de vue le plan de l'édifice. La petite église était octogone, et surmontée d'un dôme avec une abside du côté du N.-E. Entre les huit massifs carrés, qui soutiennent la coupole, sont deux colonnes de marbre avec des chapiteaux byzantins, dont un badigeon blanc empêche de reconnaître la nature. Au premier étage ces colonnes soutiennent des arceaux en plein-cintre. Entre le premier et le second étage règne une frise finement sculptée où l'on distingue une inscription grecque. L'intérieur est du reste tout recouvert d'un badigeon blanc, avec quelques arabesques grossières, qui cachent les mosaïques anciennes.

Turbé de sultan Mahmoud.— Situé à l'O. de l'At-Meïdan. Ce monument est d'un style moderne, et décoré de pilastres ioniques; son sarcophage, recouvert de magnifiques cachemires, porte au lieu du turban le fez de la réforme, orné d'une aigrette de héron, et d'une grosse boucle de diamants. Autour de ce catafalque règne une riche balustrade plaquée de nacre de perles, et l'on montre deux cassettes précieuses, l'une en argent, l'autre en nacre. Le même monument renferme le cercueil de la Validé-Sultane (mère d'Abdul-Medjid, et de ses enfants).

Mosquée de Nouri-Osmanièh, (*La lumière d'Osman*), située sur la seconde colline, à côté du bazar. On remarque dans son enceinte un grand sarcophage en porphyre rouge, transporté là de la rue qui allait de Sainte-Sophie à la porte d'Andrinople ; il passe pour le *tombeau de Constantin*. On trouve encore ici du côté N. de l'enceinte un plan incliné pour l'entrée du sultan, de petits portiques en marbre avec des fontaines et une porte fort élégante. Deux minarets à deux étages, un dôme unique sans coupoles secondaires, caractérisent cette mosquée. Du côté de l'O., la grande entrée est précédée d'une cour demi-circulaire, entourée d'un portique en plein-cintre soutenu par de belles colonnes de granit. L'intérieur de la mosquée est un carré parfait; quelques arabesques, des versets du Koran en font toute la décoration.

Mosquée de Bajazet, (*Bayézi-*

dièh), située sur la grande place de Bajazet, derrière le bazar, et en face du Séraskiérat. Cette mosquée passe pour la plus élégante de Constantinople. Elle est flanquée de deux minarets à une seule galerie. On remarque près de la mosquée une loge semblable à celle de la porte du Séraskiérat, d'où le sultan vient assister aux solennités du Baïram sur la place Bajazet. La première cour sert de bazar; la seconde est entourée d'un portique ogival en marbre blanc et rouge, soutenu par des colonnes de porphyre, brèche verte, etc. La cour contient de beaux cyprès et une fontaine octogone pour les ablutions, formée d'un jet d'eau qui retombe dans un grand bassin. La grande porte de la mosquée est en marbre sculpté en stalactites. L'intérieur se compose d'une nef principale et de deux nefs latérales de petites dimensions : aux piliers qui soutiennent la coupole sont accolées quatre colonnes de granit. La tribune du sultan repose sur de jolies colonnes de vert antique et de jaspe. Dans la cour, et tout autour de la mosquée, voltigent un grand nombre de pigeons. Ils proviennent, dit-on, de deux ramiers que Bajazet acheta un jour à un pauvre qui lui demandait l'aumône, et dont il fit don à la mosquée. Une dotation spéciale est affectée à la nourriture de ces oiseaux.

A l'autre extrémité de la grande place est le **turbé de Bajazet**. On a placé sous la tête du sultan une brique faite avec la poussière recueillie sur ses habits et ses chaussures pendant sa vie.

Mosquée de Laléli (*M. des Tulipes*). — C'est un dôme élégant, bâti sur une plate-forme élevée d'où l'on découvre une belle vue sur la mer. Elle est flanquée de deux minarets; l'intérieur est petit, mais il contient de belles colonnes en marbre. — Près de là se trouve le beau **Turbé des sultans Murad III et Mahomet III.**

Mosquée du Schah-Zadé (*M. du fils du Sultan*). — C'est une coupole flanquée de quatre demi-coupoles, dont chacune se divise en trois petites: l'intérieur est très-simple et figure une croix grecque. Les deux minarets sont ornés chacun de deux galeries très-élégantes.

Mosquée de Soliman le Magnifique (*Suleïmanièh*). — Cette mosquée, bâtie de 1550 à 1566, avec les matériaux de l'église Sainte-Euphémie de Chalcédoine, par Sinan, le plus célèbre des architectes turcs, occupe avec le Séraskiérat presque tout le sommet de la troisième colline. La Suleïmanièh possède quatre minarets, deux grands à trois galeries, et deux plus petits à deux galeries. Le grand dôme est accompagné de deux demi-dômes, et de dix petits. La mosquée est précédée d'une cour ou *harem*, dont un des côtés est circulaire, et qui est entourée par une galerie formée de vingt-quatre colonnes soutenant autant de coupoles. La porte du vestibule est décorée dans le goût arabe, et présente un grand nombre d'ornements en stalactites.

L'intérieur est divisé en trois nefs; au centre s'élève la grande coupole soutenue par quatre massifs carrés entre lesquels se dressent de chaque côté deux énormes colonnes en granit égyptien, qui n'ont pas moins de 4 mèt. de circonférence à la base, et qui paraissent provenir du palais et de l'Augustéon de Justinien. La coupole a le même diamètre que celle de Sainte-Sophie, et elle est même plus haute de 5 mèt. Au fond est une abside avec quatre fenêtres ornées de vitraux. Le *mihrab* et les chaires sont d'un beau travail, les voûtes sont peintes pour imiter le marbre. Dans les bas côtés sont un grand nombre de malles, de ballots contenant des trésors confiés à la garde de la mosquée.

La Suleimanièh est construite sur une vaste esplanade plantée de cyprès et de platanes; du côté

du N. est une terrasse d'où l'on jouit d'une vue superbe sur la Corne-d'Or et le Bosphore, et qui domine une quantité de petits dômes, qui servent de logements aux prêtres. Autour de ces logements, on remarque un grand nombre d'ateliers de forgerons et d'ouvriers en cuivre. Du côté de l'E., près d'un cimetière, s'élève le **turbé de sultan Soliman**, édifice octogone avec un portique extérieur de même forme. Il contient trois grands cercueils et un petit plan en relief de la Mecque : les murs sont ornés de terres cuites et de peintures d'une grande richesse; de la voûte pendent des œufs d'autruche, lustres, etc. A côté est le **turbé de la sultane Rouchènek** (la célèbre Roxelane) ; cet édifice, également octogone, est plus simple à l'intérieur; il est cependant décoré de terres cuites et d'ornements en stalactites.

L'enceinte de la Suleimanièh mesure mille pas de tour dans son périmètre; elle a dix portes extérieures. Elle contient un grand nombre d'établissements charitables : imarets, hôpital, bains, khân, écoles, bibliothèques, etc. Le revenu de la mosquée est de 300 000 piastres.

Dans la rue qui longe le côté N. de cette enceinte, on montre un grand nombre de petits cafés, qui étaient autrefois le rendez-vous des mangeurs d'opium.

Mosquée de Mahomet le Conquérant (*Mohammedièh*), située sur la quatrième colline. Elle a été bâtie, en 1471, par l'architecte grec Christodoulos, sur les ruines de l'ancienne église des Saints-Apôtres, fondée par Théodora, épouse de Justinien. Renversée par un tremblement terre en 1768, elle a été rebâtie par Mustapha III. Cette immense mosquée se reconnait de loin à ses deux minarets à deux étages, et à son vaste dôme flanqué de quatre demi-coupoles, et d'un nombre considérable de petits dômes secondaires. Son enceinte immense contient un grand nombre d'établissements : imarets, médressés, etc.; ainsi que le **turbé de Mahomet**, petit dôme octogone très-simple à l'extérieur et à l'intérieur; le conquérant repose dans un grand catafalque surmonté d'un énorme turban. Du côté de l'O. est la cour ou harem, entourée d'un magnifique portique ogival, soutenu par des colonnes de granit. La porte de la mosquée est de style arabe et fort élégante. La fontaine des ablutions est très-simple.

L'intérieur de la mosquée frappe par ses grandes dimensions. Elle est divisée en trois nefs ; la coupole soutenue par quatre gros massifs, de sorte que les demi-coupoles des côtés figurent une croix grecque, comme à l'Ahmedièh. Il n'y a de colonnes que dans les nefs latérales, dont deux très-massives au bout de chaque transept. Tout cet édifice est très-simple, badigeonné en blanc, mais l'ensemble est fort imposant.

Hors de l'enceinte, vers l'E., sont les **bains de Mahomet**, édifice carré surmonté d'un dôme en briques, que l'on prendrait pour un édifice antique. A côté est le *bazar des esclaves noirs* (v. p. 377). On remarque, près de là, un turbé assez élégant, mais de style tout à fait moderne, construit par la mère de Mahmoud. Il renferme des cercueils surmontés du fez au lieu du turban.

Mosquée de Sélim Ier (*Sélimièh*), située sur la cinquième colline, et reconnaissable à ses deux minarets à un seul étage, et à sa coupole unique. Les portiques sont ornés de belles colonnes. Cette mosquée est moins remarquable que les précédentes. On y jouit d'une belle vue sur la Corne-d'Or. Près d'elle sont des citernes antiques à ciel ouvert, aujourd'hui converties en jardins.

Mosquée nouvelle ou de la **Validé Sultane** (*Yéni-Djami*), située sur le bord de la Corne-d'Or, à l'extrémité du premier port. Elle fut bâtie par la sultane, mère de Mahomet IV, qui fonda aussi le

grand khân de la Validé, et une mosquée à Scutari. Elle se reconnaît à ses deux minarets cannelés, qui portent trois galeries élégantes, et à son dôme flanqué de quatre demi-coupoles et de plusieurs petits dômes secondaires. La cour ou harem est formée d'un beau portique à ogives en marbre. La mosquée est entourée d'une vaste enceinte, plantée de beaux platanes, et contenant des fontaines, des *imarets* et *médressés*, le turbé de la fondatrice; cette enceinte est un véritable bazar, occupé par les marchands de chapelets, de tuyaux de pipe, etc.

A l'E. de cette mosquée se trouve l'*imaret du sultan Abdul-Hamid*, et un peu plus loin le *turbé* de ce sultan, qui contient aussi le cercueil de Moustapha IV, meurtrier de Sélim III.

Telles sont les principales mosquées de Constantinople; un grand nombre d'autres sont encore dignes d'attention, mais elles se ressemblent toutes. La mosquée sainte d'Eyoub, celles de Top-Hanè et de Scutari, seront décrites avec ces faubourgs. Pour les couvents ou tekiés des derviches tourneurs et hurleurs, voyez plus loin Kassèm-Pacha et Scutari.

III. Khâns, bazars, bazars d'esclaves.

Les **khâns ou caravansérails** sont de vastes édifices destinés aux voyageurs, aux marchands étrangers. On n'y trouve, du reste, que des chambres et de l'eau, les Orientaux ayant l'habitude d'emporter avec eux leurs nattes et leurs matelas. Ils y sont admis pour une faible rétribution, eux et leurs marchandises. Les khans sont de grands centres d'affaires, et on y voit établis beaucoup de comptoirs. Les principaux sont le *Validé-Khân* et le *Yéni-Khân*, situés tous deux derrière la Yéni-Djami, dans une rue qui monte vers le grand bazar. Ils peuvent contenir plusieurs milliers de voyageurs, et sont occupés surtout par des Persans. Nous citerons encore le *Vézir-Khân*, situé près de la mosquée Nouri-Osmanièh.

Les **bains** sont en grand nombre à Constantinople. Nous avons vu que les principales mosquées en étaient pourvues. Mais il y en a beaucoup d'autres indépendants. Les principaux sont dans les environs du bazar. Nous avons décrit, p. 323, les opérations du bain turc. Dans l'après-midi, ces bains sont réservés pour les femmes.

Bazars (en turc, *Tcharehé*). — Parmi tous les voyageurs pittoresques qui ont décrit les bazars de Constantinople, aucun ne l'a fait avec plus de verve et de vérité que Théophile Gautier; aussi ne pouvons-nous mieux faire que de reproduire en partie sa description :

Bazar d'Égypte ou Bazar des drogues (en turc, *Misir-Tcharché*). Situé près du pont de la Validé-Sultane. (En débouchant du pont, vers la Yéni-Djami, prendre à droite, puis la première rue à gauche.) « C'est, dit Théophile Gautier, une grande halle que traverse d'une porte à l'autre une ruelle destinée à la circulation des marchandises et des acheteurs. Une odeur pénétrante, composée des aromes de tous ces produits exotiques, vous monte aux narines et vous enivre. Là sont exposés par tas, ou dans des sacs ouverts, le henné, le santal, l'antimoine, les poudres colorantes, les dattes, la cannelle, le benjoin, les pistaches, l'ambre gris, le mastic, le gingembre, la noix muscade, l'opium, le hachich, sous la garde de marchands aux jambes croisées, à l'attitude nonchalante. »

Prenant la rue qui fait suite au bazar d'Égypte, on atteint bientôt :

« **Le Grand Bazar**, qui couvre un immense espace de terrain, et forme comme une ville dans la ville, avec ses rues, ses ruelles, ses passages, ses carrefours, ses places, ses fontaines, inextricable labyrinthe où

l'on a de la peine à se retrouver, même après plusieurs visites. Ce vaste espace est voûté, et le jour y tombe d'une quantité de petites coupoles qui mamelonnent le toit plat de l'édifice, jour doux, vague et louche, plus favorable au marchand qu'à l'acheteur. On entre par une arcade sans caractère architectural, l'on se trouve dans une ruelle particulièrement affectée aux parfumeurs : c'est là que se débitent les essences de bergamote et de jasmin, l'eau de rose, les pâtes épilatoires, les pastilles du sérail gaufrées de caractères turcs, les sachets de musc, les chapelets de jade, d'ambre, de coco, d'ivoire, de noyaux de fruit, de bois de rose et de santal, les miroirs persans encadrés de fines peintures, les peignes carrés aux larges dents, tout l'ensemble de la coquetterie turque. Derrière ces étalages, il y a des arrière-boutiques auxquelles on monte par deux ou trois degrés, et où des objets plus précieux sont serrés dans des coffres et des armoires qui ne s'ouvrent que pour des acheteurs sérieux. Là se trouvent les belles écharpes rayées de Tunis, les tapis et les châles de Perse, les miroirs de nacre de perle, les tabourets incrustés et découpés pour poser les plateaux de sorbets, les pupitres à lire le Coran, les brûle-parfums en filigrane d'or ou d'argent, en cuivre émaillé et guilloché, les petites mains d'ivoire ou d'écaille pour se gratter le dos, les cloches de narghiléh en acier du Korassan, les tasses de Chine ou du Japon, tout le curieux bric-à-brac de l'Orient.

« La principale rue du bazar est surmontée d'arcades aux pierres alternativement noires et blanches, et la voûte offre des arabesques en grisaille, à demi effacées, dans le goût turc-rococo. Elle aboutit à un carrefour où s'élève une fontaine historiée et peinturlurée, dont l'eau sert aux ablutions, car les Turcs n'oublient jamais leurs devoirs religieux, même au milieu d'un marché. Chaque rue du bazar est affectée à une spécialité. Voici les vendeurs de babouches, de pantoufles et de bottines; rien n'est plus curieux que ces étalages encombrés de chaussures extravagantes à bouts retroussés en toits chinois, à quartiers rabattus, en cuir, en maroquin, en velours, en brocart, piquées, pailletées, passementées; les souliers des femmes et des enfants sont l'objet des plus charmants caprices de forme et d'ornementation. Voilà les marchands de cafetans, de gandouras et de robes de chambres en soie de Brousse. Ces costumes coûtent un prix très-modique, quoique les couleurs en soient d'un ton charmant et les tissus d'une souplesse extrême. Ces marchands vendent aussi des étoffes de Brousse, moitié soie et moitié fil, pour robes, gilets et pantalons à la mode européenne, très-fraîches, très-légères et très-coquettes. Les drapiers étalent des draps anglais aux couleurs criardes, dont les lisières sont chamarrées de grosses lettres d'or et d'armoiries en paillon de cuivre, pour flatter le goût oriental. On y reconnaît la perfection bête de la mécanique et la fausseté de ton naturelle à la Grande-Bretagne. On remarque surtout l'étalage des vêtements d'enfants : ce ne sont que mignonnes vestes brodées d'or et d'argent, gentils pantalons bouffants de soie, petits cafetans à soutaches, tarbouchs puérils ornés de croissants; un Orient en miniature, le plus joli et le plus coquet du monde. Puis viennent, dans une ruelle spéciale, les trayeurs d'or, ceux qui font ces fils argentés et dorés dont on brode les blagues, les pantoufles, les mouchoirs, les gilets, les dolmans, les vestes; derrière les vitres des montres étincellent sur leurs bobines ces fils brillants qui, plus tard, seront des fleurs, des feuillages, des arabesques. Là se font aussi ces cor-

donnets, ces nœuds si gracieux, si coquettement enchevêtrés, et que notre passementerie ne saurait imiter. Les Turcs les fabriquent à la main, en se servant de l'orteil de leur pied nu comme point d'attache. Il y a là des joailliers dont les pierreries sont enfermées dans des coffres qu'ils ne quittent pas de l'œil, ou sous des vitrines placées hors de la portée des filous; dans ces obscures boutiques, assez semblables à des échoppes de savetier, abondent des richesses incroyables, car les Turcs ont beaucoup de pierreries, non-seulement comme luxe, mais comme valeurs. Ces pierres sont, en général, des cabochons, car les Orientaux ne taillent ni le diamant ni le rubis; les montures sont assez lourdes et d'un goût génois ou rococo. Ces joyaux consistent principalement en colliers, boucles d'oreilles, ornements de tête, étoiles, fleurs, croissants, bracelets, anneaux de jambe, manches de sabre et de poignard. » Le centre du tcharché forme une enceinte particulière que l'on nomme le *Bézestein* (marché à la toile). C'est dans le Bézestein qu'on trouve le *Bazar des armes*. Ce bazar peut être considéré comme le cœur même de l'Islam. Aucune des idées nouvelles n'a franchi son seuil. « Là se retrouvent les grands turbans évasés, les dolmans bordés de fourrure, les larges pantalons à la mameluk, les hautes ceintures et le pur costume classique. Les richesses entassées dans le bazar des armes sont incalculables : là se gardent ces lames de damas, historiées de lettres arabes, avec lesquelles le sultan Saladin coupait des oreillers de plume au vol, et qui portent sur le dos autant de crans qu'elles ont abattu de têtes; ces kandjars, dont l'acier terne et bleuâtre perce les cuirasses comme des feuilles de papier, et qui ont pour manche un écrin de pierreries; ces vieux fusils à rouet et à mèche, merveilles de ciselure et d'incrustation; ces haches d'armes qui ont peut-être servi à Timour, à Gengiskan, à Scanderberg, tout l'arsenal féroce et pittoresque de l'antique Islam. Là rayonnent, scintillent et papillotent, sous un rayon de soleil tombé de la haute voûte, les selles et les housses brodées d'argent et d'or, constellées de soleils et de pierreries. Ce bazar est considéré comme si précieux, qu'il n'est pas permis d'y fumer; ce mot dit tout, car le Turc fataliste allumerait sa pipe sur une poudrière. — Le bazar des armes se ferme à midi.—Une des boutiques les plus fréquentées des étrangers est celle de Ludovic, marchand arménien qui parle français et vous laisse, avec une patience parfaite, mettre sens dessus dessous son curieux magasin.—Pour donner un repoussoir à ces magnificences, parlons un peu du bazar des Poux. C'est la morgue, le charnier, l'équarrissoir où vont finir toutes ces belles choses, après avoir subi les diverses phases de la décadence. C'est un incroyable fouillis de loques, de guenilles, de haillons, où tout ce qui n'est pas trou est tache; tout cela pendille flasquement, sinistrement, à des clous rouillés, avec cette vague apparence humaine que conservent les habits longtemps portés, et grouille, remué vaguement par la vermine. »

Le grand bazar ferme tous les soirs avant le coucher du soleil, et ne s'ouvre que le matin vers neuf heures. Les vendredis et les dimanches, jours de repos des musulmans et des chrétiens, une grande partie des boutiques sont fermées.

Par extension, on appelle aussi bazars les rues découvertes qui sont l'objet d'un commerce spécial; ainsi près de là est le bazar des tchibouks (tuyaux de pipe), le bazar des bouquins d'ambre, le bazar des confiseurs. D'autres bazars sont plus éloignés; ainsi le bazar des selliers, des emballeurs, est situé près du *at-bazar* (marché aux chevaux); le bazar des papiers,

des libraires, des copistes de manuscrits, est au *Taouk-Bazar*, près de la place de Bajazet.

Les bazars d'esclaves n'existent plus bien ostensiblement, surtout depuis la dernière guerre (v. p. 319). Le grand *Yessir-Bazar*, situé près de Vézir-Khân et de la mosquée de Nouri-Osmanièh, est fermé. Près de la mosquée de Mahomet II, on verra encore un bazar d'esclaves noirs, contenant un petit nombre d'enfants des deux sexes parqués dans des espèces de stalles d'écurie. Quant au bazar des esclaves blanches, il n'existe plus, mais le commerce existe toujours chez les Circassiens établis autour de Top-Hanè. Les filles amenées dans ce but à Constantinople y viennent, dit-on, volontiers. Celles qui appartiennent aux meilleures familles sont destinées à devenir les femmes des Turcs, les autres à devenir leurs servantes. Les Européens ne sont pas admis à les visiter.

IV. Monuments religieux chrétiens.

On ne trouve à Stamboul, comme monuments chrétiens, que des églises grecques ou arméniennes. Aucune ne peut avoir de cloches.

L'église patriarcale grecque, située au Phanar, est la moins insignifiante de ces églises. L'extérieur présente des murailles grises d'une nudité absolue. L'intérieur est divisé en trois nefs, séparées par des colonnes de bois qui portent la galerie supérieure destinée aux femmes. Le maître autel est précédé d'une galerie en bois richement sculpté et doré, avec des peintures byzantines. On remarquera surtout le siége patriarcal, avec un dais soutenu par des colonnettes élégantes, et tout couvert d'incrustations bien travaillées. La chaire, suspendue à une colonne, présente un travail semblable. Beaucoup de lustres sont suspendus au plafond. On fait remonter cette église au temps des empereurs grecs.

Palæos-Taxiarchis, près de Balat-Kapoussi, est une église arménienne dont la décoration consiste en un grand nombre de lampes et de lustres.

Hagios-Kyriaki, église grecque située près du petit port de Koum-Kapou, présente quelques peintures byzantines, une chaire dorée, la balustrade de l'autel couverte de dorures et de peintures.

Panagia-Elpidos, près de la précédente, est plus élégante à l'extérieur et plus ancienne. On remarquera la chaire, le siége patriarchal, et la balustrade de l'autel, ornée de dorures et de peintures.

On peut citer encore l'église d'*Exi-Marmara*, près d'Avret-Bazar, *Hagia-Paraskevi* (l'église du vendredi saint), *Hagios-Nicolaos* et *Hagios-Polycarpios*, dans le quartier des Sept-Tours; *Soulou-Monastir*, église arménienne dans le même quartier.

Les églises catholiques se trouvent à Péra et à Galata.

V. Antiquités.

Les antiquités sont peu nombreuses à Constantinople, si l'on pense aux immenses travaux qu'y avaient exécutés les empereurs romains et grecs, et pour lesquels on avait dépouillé toutes les provinces de l'empire et Rome elle-même.

Outre la grande et la petite Sainte-Sophie, nous avons déjà mentionné la colonne de Théodose dans le jardin du Séraï. Nous allons passer en revue les fragments disséminés dans Constantinople.

L'**Hippodrome** (en turc, *At-Meïdan*, place des chevaux), est cette grande place rectangulaire, longue de 250 pas et large de 150, située au S.-E. de Sainte-Sophie, et dont la mosquée d'Achmet occupe un des côtés. L'Hippodrome fut fondé par Septime Sévère et terminé par Constantin sur le modèle du grand cirque de Rome. Il était entouré de deux rangs de

colonnes élevées l'une sur l'autre, et décoré d'un nombre infini de statues de marbre, de bronze, entre autres des quatre fameux chevaux de Lysippe, qui sont actuellement sur la basilique Saint-Marc à Venise. Tous ces monuments ont disparu successivement dans les émeutes du Cirque, et surtout à la prise de Constantinople par les croisés; sous Soliman le Grand, un visir nommé Ibrahim enleva les dernières colonnes et les derniers gradins de marbre. Il ne reste aujourd'hui que l'obélisque qui indiquait le milieu de l'arène, la colonne torse et la pyramide murée. Ces trois monuments, placés sur une ligne qui indique l'axe du cirque, ont été récemment déblayés des décombres qui cachaient leurs bases, et entourés d'une grille.

L'Obélisque de Théodose est un monolithe de granit rose de Syène, haut d'environ 30 mèt. et large de 2 à sa base. Sur ses quatre faces sont gravés des hiéroglyphes bien conservés. Il repose, par les quatre angles de sa base, sur quatre socles en bronze, portant eux-mêmes sur un piédestal en marbre sculpté des bas-reliefs assez grossiers, qui représentent l'empereur Théodose entouré de ses courtisans; d'autres, plus près du sol, représentent les machines qui ont servi à l'érection de l'obélisque. Des inscriptions grecque et latine racontent qu'il a été érigé à cette place par Proclus, préfet du Prétoire, sous le règne de Théodose. Il est probable que cet obélisque avait été apporté à Constantinople par Constantin, et placé d'abord en quelque autre endroit.

La **Colonne Serpentine**, en bronze, haute d'environ 5 mèt., et formée de trois serpents enroulés, dont les têtes ont été brisées. On croit que cette colonne est celle qui, au temple de Delphes, portait le trépied d'Apollon, consacré par les Grecs après leur victoire sur les Perses.

La Pyramide murée, de Constantin Porphyrogénète, a été depuis longtemps dépouillée des plaques de bronze doré qui la revêtaient. Aujourd'hui, les pierres qui la composent se disjoignent incessamment, et elle est menacée d'une ruine imminente.

La grande place de l'At-Meïdan, avec ses monuments antiques, les beaux arbres dont elle est plantée et la vue des mosquées d'Ahmed et de Sainte-Sophie, est un des points les plus intéressants de Constantinople. C'était là qu'avant la réforme de Mahmoud les *itchoglans* ou pages du Séraï venaient s'exercer à lancer le *djérid* (javelot). C'est sur cette place, si souvent le théâtre des révoltes des janissaires, que commença la terrible exécution ordonnée par Mahmoud.

Colonne brûlée (située près de l'At-Meïdan). — Cette colonne de porphyre, aujourd'hui noircie par les incendies, fut, dit-on, apportée de Rome par Constantin. Elle était surmontée d'une statue d'Apollon en bronze; mais, voulant que ce monument lui fût personnel, Constantin décréta qu'on eût à tenir cette figure pour la sienne, et, pour se donner en même temps les traits du Christ, il substitua les clous de la Passion aux rayons du soleil. Constantin fut remplacé par Julien, et celui-ci par Théodose. Sous le règne d'Alexis Comnène, la foudre renversa la statue et la partie supérieure de la colonne. On distingue fort bien aujourd'hui la partie de la colonne qui a été restaurée pour porter une croix et le nom de Manuel Comnène, qui présida à ce travail, ainsi que la trace des couronnes de laurier qui cerclaient la garniture des tambours. On ne sait pas ce qu'est devenue la statue. Le Palladium était, dit-on, enfoui sous cette colonne.

Colonne de Marcien (située entre la mosquée de Mahomet et l'Et-Meïdan, dans un jardin particulier). — Cette colonne en granit, haute de 12 à 15 mèt., porte un chapiteau corinthien surmonté

d'un cippe de marbre, dont les quatre angles sont ornés d'aigles sculptés encore bien conservés. On pense qu'autrefois cette colonne portait les cendres de l'empereur Marcien.

Tout près d'elle est l'*Et-Meïdan*, ancien quartier des janissaires; c'est là que s'était réfugiée et que fut définitivement détruite cette milice redoutable. Le vaste espace qu'il occupait dans la vallée centrale de Constantinople, se recouvre actuellement de constructions nouvelles.

Colonne d'Arcadius.—(Située sur la septième colline, près du lieu dit *Avret-Bazar*, et entourée d'échoppes.) De ce beau monument, élevé en l'honneur d'Arcadius et d'Eudoxie, il ne reste plus qu'un piédestal, haut d'environ 6 mèt., et le commencement du fût de la colonne. Les incendies l'ont complétement calcinée et réduite à l'état de bloc informe; mais on peut pénétrer dans l'intérieur par la boutique d'un charron. On y trouve d'abord en bas une chambre avec une niche sépulcrale, et dont le plafond présente quelques sculptures, puis un escalier assez bien conservé, à angles droits dans la partie inférieure, et devenant circulaire dans la colonne. Du haut de ce débris, on a une belle vue sur la mer de Marmara, et sur toute la ville de Constantinople qu'on voit à rebours des perspectives habituelles.

Tombeau d'Irène.—On nomme ainsi un sarcophage antique en brèche verte que les Turcs ont converti en fontaine, et placé devant la mosquée de Steirek-Djamissi. Il ne porte pas d'inscription, mais on voit des croix sur ses quatre faces.

Aqueduc de Valens (*Bosjohan-Kéméri.*)—On voit encore une portion considérable de cet aqueduc entre la troisième et la quatrième colline, près du At-Bazar. Cet aqueduc a été, dit-on, rebâti par Soliman, et il sert encore au même usage, bien que très-dégradé: au-dessus du At-Bazar, on trouve une petite citerne alimentée par les eaux de cet aqueduc.

Citerne Basileia (*Yerè batan Séraï*, le palais de dessous terre), située près de Sainte-Sophie. Cette citerne, bâtie par Constantin le Grand, sert encore aujourd'hui de réservoir d'eau. C'est dans un enclos particulier que l'on trouve un escalier pour descendre dans ce vaste souterrain. Les voûtes sont des cintres en briques soutenus par un grand nombre de colonnes d'ordres différents. Cette citerne s'étend au loin sous le quartier, jusque vers la façade méridionale de Sainte-Sophie, près d'une fontaine située dans une dépression de terrain, et reconnaissable à ses cinq robinets surmontés de cinq voûtes ogivales.

Citerne des Mille et une colonnes (*Bin-Bir-Dèrèk*), située près de l'At-Meidan. Elle ne compte en réalité que deux cents vingt-quatre colonnes, à chapiteaux de marbre assez grossièrement sculptés. La citerne est aujourd'hui à sec, et occupée par des cordiers.

Près de là, se trouvent les restes d'une muraille grecque, et une autre citerne, également à sec, où l'on compte vingt-huit colonnes corinthiennes plus belles que celles de la citerne aux Mille et une colonnes.

Les empereurs grecs avaient fait creuser un grand nombre de ces citernes; on en trouve encore en différents endroits de la ville; notamment au S. de la mosquée de Laléli, est une citerne avec quatre-vingts colonnes, qu'on suppose être l'ancienne citerne d'Asparis. Au N.-O. de la même mosquée, est une vaste fontaine (*tchoukour-tchechmé*) où l'on descend par un grand escalier à ciel ouvert. Une autre citerne, située entre Tékir-Séraï et la porte d'Andrinople, serait l'ancienne citerne Mocisia. Il y en a une autre près de la mosquée de Sélim, une près de la mosquée d'*Emir-Akhor* (mosquée de

l'Ecuyer), et une nommée *Tchoukour-Bostan*, près de la mosquée d'Exi-Marmara.

Les autres antiquités de Constantinople sont comprises dans le :

VI. Tour des murs.

C'est une des promenades les plus intéressantes que l'on puisse faire à Constantinople : il faut longer d'abord en caïque les murs depuis la pointe du Séraï jusqu'au Sept-Tours, puis à pied ou à cheval les murs du côté de la terre depuis les Sept-Tours jusqu'à Eyoub, et depuis Eyoub jusqu'au premier pont en longeant la Corne-d'Or.

Au point où les murs du Séraï rejoignent la Corne-d'Or, on trouve d'abord *Yali-Kiosk* et le kiosque des *Sépedjiler*, d'où le sultan donnait au capitan pacha son audience de congé. On rencontre ensuite une batterie de canons destinée à saluer le sultan, Mermer-Kiosk, élégant pavillon chinois, et Top-Kapoussi (la porte des Canons), porte flanquée de deux guérites, et les hangars où se trouvent les canons destinés à annoncer le commencement du baïram et la naissance des enfants du sultan, puis la petite porte de Fer (*Démir-Kapou*), l'hôpital de Mahmoud enclavé dans le mur, et la glissoire en bois, par où les sultanes coupables étaient jetées à la mer, enfermées dans un sac. Puis la terrasse de Gulhané portée sur deux arcades en ogives; au pied d'un des piliers se trouve une petite fontaine; c'est la fontaine du Sauveur (Aïasma tou Sôtiros); là étaient autrefois les thermes d'Arcadius. On aperçoit dans les jardins l'hôpital de Gulhané, et plus loin Sainte-Sophie et l'université. On passe le phare, et on arrive à *Akhor-Kapoussi* (la porte de l'Écurie), ainsi nommée à cause des grandes écuries du sultan, qui sont à côté. Au delà d'un second phare, on rencontre une partie considérable des murailles antiques élevées sur de belles assises de marbre, et où l'on remarque trois portes anciennes, des colonnes enchâssées dans la muraille, une autre porte plein-cintre sur l'eau, au-dessus de laquelle on voit, en haut de la muraille, un monument en marbre, formé de trois arcades, et que l'on nomme le *monument de Marcellus Leo*. Puis Tschadladèh-Kapou, avec quelques maisons turques et une petite mosquée en dehors des murs, par-dessus lesquels on aperçoit le dôme en briques et le minaret de la petite Aya Sophia. On remarque encore une porte ancienne flanquée de deux colonnes, mais actuellement bouchée, et l'on arrive au promontoire et au petit port de *Koum-Kapou*, près de laquelle s'étend le quartier grec de Kondoscalé, avec les églises *Hagia-Kyriaki* et *Panagia-Elpidos*. Au delà, on remarquera le singulier aspect des murailles, construites de fragments rapportés, de chapiteaux, de tronçons de colonnes.

On arrive à *Yéni-Kapou* (porte Neuve) avec deux vieilles tours carrées entre lesquelles a été bâtie la muraille nouvelle, puis à *Daoud-Pacha-Kapoussi*, avec un petit port actuellement comblé, qui n'est autre que l'*ancien port de Théodose*. Près de cette porte est le *Vlanga-bostan* avec trois fontaines, dont l'une est consacrée à Saint-Phocas, et un quartier arménien. Puis on arrive à Psammatia-Kapoussi, où se trouve un petit port extérieur aux murailles. Le quartier grec de Psammatia contient l'église arménienne de *Soulou-Monastir*, les églises *Hagios Nicolaos* et *Hagios Polycarpos*, et près de là, la mosquée de *Khodja-Mustapha* (ancienne église de Hagia-Paraskevi), l'église de Belgrade dans le jardin d'Ismaël-Pacha, l'église et la mosquée d'*Exi-Marmara*, les mosquées d'*Hakim-Aly-Pacha*, de *Djérab-Pacha*, et la citerne du *Tchoukour-Bostan*. Continuant le long des murailles, on arrive à *Narli-Kapou*, près de laquelle est la mosquée de

l'Écuyer (*Émir-Akhor-Djamissi*), bâtie sur les ruines de l'église de Saint-Jean-Studius, fondée par Léon le Philosophe, et dont le vestibule présente encore quatre colonnes corinthiennes en marbre blanc, supportant un entablement richement orné. L'intérieur est divisé en trois nefs, séparées par deux doubles rangs de douze colonnes chaque; toutes étaient autrefois de vert antique, mais il n'existe plus que celle du rang inférieur de gauche. Tout autour de cette mosquée, on trouve des fragments antiques, et près de là une citerne avec vingt-quatre colonnes; non loin de là, s'ouvre un grand passage souterrain, dont on ne connaît pas la fin.

Au delà de Narli-Kapou, les murailles présentent de grandes brèches, qui laissent apercevoir des jardins. On arrive bientôt à la *tour de Marmara*, qui, par son bon état de conservation et ses belles assises en marbre, contraste heureusement avec les murailles et la tour la plus voisine, qui est dans un état de ruine presque complète. Au sommet de la tour, on lit une inscription grecque.

On débarque à l'échelle des Sept-Tours, et l'on suit l'extérieur des murailles, qui se dirigent vers le N. Les murailles présentent à cet endroit une triple enceinte, dont les fossés sont plantés de jardins. A gauche est un cimetière avec de beaux cyprès; puis on montre une porte actuellement bouchée, porte flanquée de deux colonnes corinthiennes en marbre. On veut y reconnaître la **Porte-Dorée**, qu'avait élevée l'empereur Théodose, et par laquelle Michel Paléologue rentra dans Constantinople, lorsqu'il reprit cette ville sur les Latins. Mais cette assimilation est erronée: la Porte-Dorée, porte principale de Constantinople, avait de bien autres dimensions, et l'on n'a pu la retrouver. Quoi qu'il en soit de celle qui nous occupe, une prophétie turque annonce que les futurs conquérants de Constantinople pénétreront par là. Derrière la prétendue Porte Dorée s'élèvent deux grosses tours carrées massives, qui appartiennent au:

Château des Sept-Tours (nommé par les grecs *Heptapurgon*, et par les turcs *Yédi-Koulé*). Cette forteresse fut bâtie par Mahomet II, en 1468, sur l'ancien Cyclobium des Grecs. Elle est de forme pentagone et entourée de murs très-élevés et très-épais. Il y avait autrefois cinq tours, il n'y en a plus que quatre; la sixième et la septième tours étaient celles qui dominent la Porte-Dorée. Le château des Sept-Tours sert de prison d'État, et a été témoin de bien des exécutions mystérieuses: c'est là que les sultans envoyaient autrefois les ambassadeurs étrangers, quand ils déclaraient la guerre à une puissance européenne.

La porte des Sept-Tours, ouverte dans les murs de la ville, est formée de deux enceintes; en dedans de la porte intérieure, on remarque un aigle sculpté en marbre. L'entrée du château des Sept-Tours est près de là sur la droite. Revenant en dehors des murs, on arrive en 20 m. à

Sélivri-Kapoussi, porte basse d'un aspect massif, formée par des dalles de marbre transversales, surmontées d'une ogive, le tout flanqué de deux grosses tours octogones. On y arrive par un pont de trois arches à plein-cintre, auxquelles le temps a donné une belle teinte jaune dorée. En face de cette porte s'étend un vaste cimetière, à l'entrée duquel on montre le *tombeau d'Ali de Tébélen*, pacha de Janina, et de sa famille. Ce tombeau n'offre, du reste, rien de remarquable, que le souvenir du pacha, dont la révolte fut le signal de l'insurrection grecque.

A un quart d'heure de là, dans le cimetière, se trouve le **monastère de Balouklu**, où l'on montre, dans une chapelle souterraine, le bassin qui contient les poissons miraculeux de la légende grecque, que Théophile Gautier raconte en

ces termes : « Pendant l'assaut suprême donné à Constantinople, un caloyer occupé à faire frire des poissons, répondit incrédulement à l'annonce du triomphe des Turcs : « Bah! je croirais plutôt « que ces poissons vont ressusciter, « sortir de l'huile bouillante et na- « ger sur le plancher. » Prodige qui eut lieu en effet et dut convaincre l'obstiné moine. La descendance de ces poissons miraculeux frétille dans la citerne du monastère de Balouklu. Ils sont rouges d'un côté, et bruns de l'autre, en mémoire du tour de poêle qu'avaient supporté leurs aïeux à moitié cuits; un pauvre diable de prêtre les montre encore aux étrangers. » Revenant aux murailles, on atteint (15 min.) *Mavlana-Kapoussi* (ou Yéni-Kapoussi), porte basse où sont scellées quatre colonnes de marbre ; en dedans est une seconde porte, flanquée de deux tours carrées, remarquables par leur construction régulière et les inscriptions grecques qu'on y lit. (15 min.) **Top-Kapou** (porte du canon), ancienne porte Saint-Romain. C'est là que périt en brave Constantin Dragocès, le dernier des empereurs grecs. En dehors de cette porte s'étend la plaine de *Daoud-Pacha*, avec la grande caserne qui servit de campement à l'armée française en 1855. C'est dans la même plaine que Mahomet II avait établi son quartier général pendant le siége de 1453.

Entre Top-Kapou et *Édernè-Kapou*, l'on rencontre le vallon du Lycus, qui se continue avec la grande vallée centrale de Constantinople. Les murailles sont, à cet endroit, plus ruinées qu'en tout autre endroit, et percées de larges brèches. Au plus profond du vallon est la fontaine de Beylerbey, ombragée par un vieux saule, et en face une porte antique actuellement bouchée, entre deux tours dont la ruine est imminente. Un aqueduc pénètre dans la ville au même endroit. On remonte pour arriver à (20 min.) **Édernè-Kapoussi** (porte d'Andrinople), porte carrée surmontée d'un grand pleincintre ; la seconde enceinte est flanquée de deux tours octogones. On a incrusté trois boulets de marbre au-dessus de la seconde porte. Près de là se trouve à l'intérieur, dans la ville, la jolie *mosquée de la sultane Rouchènèk* (Roxelane). Les Tchinganes nomades font de cet endroit un de leurs campements les plus habituels. En dehors se trouve le plus vaste cimetière de Constantinople ; une jolie fontaine est placée dans le carrefour des trois routes qui le traversent. La route de droite mène directement à Eyoub.

En suivant la muraille entre Édernè-Kapoussi et Égri-Kapoussi, on remarque sur la muraille un édifice en ruine nommé **Tékir-Séraï** (le palais du Rouget), qu'on croit être les restes du palais bâti par Constantin dans le faubourg de l'*Hebdomon*, qui ne fut réuni à la ville que sous Héraclius.

Égri-Kapoussi est l'entrée du quartier des *Blaquernes*, dans lequel on trouve l'église Notre-Dame des Blaquernes et une source sainte (Agiasma) qui marque l'emplacement de l'ancienne église des Blaquernes, construite par l'impératrice Pulchérie. On rejoint enfin la Corne-d'Or, près de la (20 min.)

Porte d'Eyoub ou *Haïvan-Séraï-Kapoussi* (Porte de la ménagérie). On revient alors en longeant la Corne-d'Or, on laisse à gauche le pont de Kazi-Keui, le troisième de la Corne-d'Or, et l'on arrive à

Balata, le quartier juif, sale et misérable. Au delà de Balata-Kapoussi commence le

Phanar, quartier grec, ainsi nommé parce qu'il fut, pendant un siége, fortifié à la lueur des flambeaux (phanarium). Dans ce quartier se trouvent l'église patriarchale et plusieurs autres églises, avec les demeures des familles grecques les plus riches et les plus

puissantes, qui ont fourni bien des hommes d'Etat au gouvernement des sultans. La rue principale du Phanar est propre et bien bâtie; les fenêtres vitrées ne sont plus garnies de *moucharabis*, comme dans les quartiers musulmans.

Au delà de *Phanar-Kapou*, on rencontre les portes de *Yéni-Kapou*, *Aïa-Kapou* (la Porte-Sainte), près de laquelle est la **Mosquée des Roses** (*Gul-Djamissi*), bâtie sur l'ancienne église grecque du Rosaire, puis *Djoubatli-Kapou*, et le quartier du Djoubatli, où recommencent les marchés musulmans, *Oun-Kapani-Kapoussi* (porte du magasin aux farines), d'où part le pont de Mahmoud, qui aboutit au petit champ des morts à l'entrée de Galata. Il ne reste plus que les portes *Odoun-Kapou* (Porte du Bois) et *Zindan-Kapou* (Porte des Prisons), jusqu'au pont de la Validé, où aboutissent trois portes très-rapprochées : *Balouk-bazar-Kapou* (la Porte du Marché aux Poissons), *Tchifout-Kapou* (la porte des Juifs)[1], et *Baghtchè-Kapoussi* (la Porte des Jardins) la dernière avant les murs du Séraï.

V. Faubourgs.

Eyoub. — Ce pittoresque faubourg est situé au fond de la Corne-d'Or ; il tire son nom de Eyoub, porte-étendard et compagnon de Mahomet, qui périt à la première attaque de Constantinople par les Musulmans en 668, et dont le corps fut miraculeusement retrouvé par Mahomet II. Le conquérant lui fit élever une mosquée, qui passe pour la plus sainte de Constantinople ; c'est là que les sultans viennent ceindre le sabre d'Othman, à l'inauguration de leur règne ; aucun chrétien n'y peut pénétrer, même avec un firman.

La mosquée d'Eyoub est d'une architecture élégante et bâtie en marbre blanc : c'est une jolie coupole avec un grand nombre de coupoles plus petites et de demi-coupoles ; du beau bouquet d'arbres qui l'entoure surgissent deux minarets avec deux galeries élégamment ornées. On aperçoit dans l'enceinte sacrée un énorme platane ; du côté de l'ouest, dans une cour où sont plantés trois beaux arbres, on remarque le tombeau du compagnon du Prophète : c'est un kiosque autour duquel brûlent constamment un grand nombre de lampes. — Du côté du N., est le turbé de la Validé-Sultane, mère de Sélim III, et tout à côté le tombeau de Hussein-Pacha. Près de là, est un médessré et un *taby-khân* (hospice), et tout autour de la mosquée, se pressent les tombeaux des grands employés du palais, monuments d'une grande richesse de marbres et de dorures. — Non loin de là, vers le sud-est, est le turbé des Scheikh-ul-Islam, chefs du clergé musulman. C'est un édifice rectangulaire, surmonté d'un petit dôme dodécagone à colonnes. L'intérieur en est très-simple ; les catafalques sont noirs, surmontés d'un grand turban blanc très-élevé.

Eyoub est entouré de cimetières de tous côtés, si ce n'est du côté de la porte d'Haïvan Séraï : c'est, avec le cimetière de Scutari, le lieu de sépulture le plus recherché des Turcs. Derrière la mosquée, le cimetière s'étend sur une colline du sommet de laquelle on a une vue superbe sur la Corne-d'Or, la vallée des Eaux-Douces d'Europe, tout Constantinople, Scutari, le mont Boulgourlou, etc.

On remarque encore à Eyoub le palais de Méhémet-Ali-Pacha et la fabrique de fez, où se font maintenant les coiffures de l'armée.

Top-Hané (*maison des canons*) tire son nom de la fonderie de canons et des établissements de l'artillerie qui s'y trouvent. Ce petit faubourg est un des points les plus pittoresques et les plus remarquables de Constantinople, à cause du nombre des caïqs qui se pressent à son échelle (*iskelè*),

des hammals, des marchands de toute nature qu'on y trouve, des cafés turcs, du marché voisin; on remarquera d'abord :

La **mosquée de Kilidj-Ali-Pacha**. C'est un dôme un peu lourd, avec plusieurs petites coupoles secondaires et un seul minaret. Elle est précédée d'un péristyle ogival à deux rangs de colonnes; dans son enceinte se tiennent un grand nombre d'écrivains publics. — En face, on admirera :

La **fontaine de Top-Hané**, un des plus gracieux spécimens de l'art turc. Les quatre faces, délicatement sculptées, sont couvertes de versets du Coran, de vers turcs et d'arabesques, autrefois peintes et dorées. Elle a perdu le toit qui la recouvrait jadis, comme la fontaine d'Ahmed (voir p. 363).

Au N. de la fontaine, s'élève :
La **fonderie de canons**, édifice rectangulaire surmonté de cinq coupoles; ses fenêtres ogivales sont percées d'une quantité de trous en quinconce, noircis par la fumée. — En face est :

L'**arsenal**, vaste esplanade couverte de canons. Près du rivage, s'élève une petite tour coquette surmontée d'un mât, où l'on arbore le drapeau impérial. — La **mosquée de Mahmoud**, comprise dans cette enceinte, est d'un style nouveau, qui s'éloigne du type des grandes mosquées de Stamboul; ses deux minarets cannelés sont un peu grêles. Parmi les autres bâtiments de l'arsenal, on voit, près de la grille qui sépare l'esplanade de la rue, un pavillon de goût moderne, qui sert de résidence au pacha. En face, de l'autre côté de la rue, se trouvent deux jolis kiosques grillés, à toit de pagode : l'un est une fontaine où l'on distribue des verres d'eau; l'autre, se nomme le **pavillon de l'heure** ; on y voit un grand nombre d'horloges, dont les unes sont réglées à l'européenne, les autres à la turque.

Top-Hanè est la résidence des Circassiens, qui font le commerce des belles esclaves blanches.

Foundouklu, l'ancien *Aïanteion*, où l'on voyait un autel consacré à Ajax, fils de Télamon, et un temple à Ptolémée Philadelphe, est aujourd'hui un quartier turc sans intérêt, qui s'étend le long de la mer, jusqu'au

Palais de Dolma-Baghtchè, nouvelle résidence du sultan Abdul-Medjid, bâtie sur la rive du Bosphore.

Ce palais présente extérieurement un mélange de tous les styles, et une profusion d'ornements qu'on peut critiquer, mais dont l'effet général ne déplaît pas, à côté de la riche nature du Bosphore. L'intérieur en a été décoré dans le goût moderne par M. Séchan; sur la même esplanade, s'élèvent la **mosquée d'Abdul-Medjid**, de style moderne comme celle de Mahmoud, et une caserne d'artillerie. Sur la hauteur, on remarque plusieurs bâtiments analogues. Celui qui est surmonté d'une tour carrée a servi d'hôpital à l'armée française; il n'a pas encore reçu de destination nouvelle.

C'est aux portes du palais de Dolma-Baghtchè, qu'il faut se rendre le vendredi pour voir le sultan sortir avec son cortége, pour aller faire publiquement sa prière dans une des mosquées de la ville. C'est un vieil usage auquel le souverain ne manque jamais de se conformer. On sait d'avance dans les hôtels la mosquée où le sultan doit se rendre, tantôt par eau, en caïq, tantôt par terre, à cheval. « Bien des fois, dit M. Adalbert de Beaumont, j'ai vu sortir le sultan et sa suite dans ses magnifiques barques, aussi élégantes de forme que riches d'étoffes, de sculptures et de dorures. Elles sont entièrement blanc et or. Le kiosque sous lequel s'asseoit le sultan est placé à l'arrière et couvert en velours rouge étoilé d'or; quatre

boules d'argent ciselé et un soleil d'or le surmontent; il est entouré d'une balustrade d'argent, et soutenu par quatre colonnettes d'un élégant travail. Des rideaux de velours rouge, doublés de satin blanc, retenus par des cordes d'or, drapent l'intérieur. Le sultan est assis sur son trône, ayant à ses pieds les grands dignitaires de l'État; des soldats de la garde restent debout à l'entrée. Vingt-six rameurs, les plus forts et les plus beaux, à demi nus, sous des chemises de soie ouvertes et transparentes, font voler comme la flèche ces barques, longues de près de cent pieds. Deux, entièrement pareilles, et quelquefois trois, se suivent chaque fois que le maître sort; puis, viennent les caïqs à sept paires de rames des grands pachas. Aussitôt que de la rive on aperçoit le cortége, les batteries du Bosphore, des navires et de la ville, tonnent en même temps. »

Lorsque le sultan sort à cheval, plusieurs bataillons de soldats font la haie sur le chemin qu'il doit parcourir. Le cortége est ouvert par la musique impériale, dirigée par M. Donizetti, frère du célèbre compositeur. Ensuite, viennent quelques corps de troupe, puis le souverain, entouré des grands officiers du palais et des principaux personnages de l'Etat : « Son costume très-simple, dit M. Théophile Gautier, se compose d'une espèce de paletot sac en drap bleu foncé, d'un pantalon de moire blanche, de bottes vernies, et d'un fez où l'aigrette impériale de plumes de héron est fixée par un bouton d'énormes diamants; par l'interstice de son paletot, on voit briller quelques dorures sur sa poitrine. Son cheval, richement caparaçonné, est tenu en bride par deux saïs. » Dès que le sultan paraît, l'étiquette interdit d'ouvrir un parasol, emblème réservé au pouvoir suprême; de parler à voix haute, de se moucher, de cracher; une de ces inconvenances aurait pu autrefois attirer quelque bourrade brutale de la part des gens de sa suite; mais cette rigueur s'est bien relâchée aujourd'hui.

Au delà de Dolma-Baghtchè, on trouve le faubourg de **Beschick-Tasch** (*la pierre du berceau*), et le palais du même nom, qui fait immédiatement suite à celui de Dolma-Baghtché. Du côté de la terre, on ne voit que de hautes murailles qui arrêtent les regards curieux. Ce palais, élevé en 1679, pour servir de résidence d'été aux sultans, a marqué une ère nouvelle dans l'histoire de l'empire ottoman. Mahmoud en fit sa résidence favorite; il s'y trouvait plus éloigné de la turbulente milice des janissaires, qu'à l'ancien séraï de la Pointe des Jardins.

Le faubourg de Beschik-Tasch répond à l'antique *petra thermastis*. Près de là, se trouvait le *Jasonion*, que la tradition rattachait à l'expédition des Argonautes, et qui, sous le Bas-Empire, porta le nom de *Diplokion* (la double colonne). Le mouillage de Beschik-Tasch répond au *Pentacoricon*, ou ancrage des vaisseaux à 50 rames, en mémoire de la flotte du scythe Taurus, qui y avait stationné dans son expédition contre la Crète. C'est aussi là qu'aborda la flotte vénitienne commandée par le doge Dandolo. Le faubourg de Beschik-Tasch est un quartier turc plein d'animation. On y voit une échelle d'embarquement (*iskélè*) où se pressent les caïqs. Un café, bâti sur pilotis au-dessus de l'eau, présente l'aspect le plus pittoresque. On y remarque aussi le *turbé de Khaireddin* (le célèbre Barberousse), pierre sans inscription, couverte de mousse et de lierre, entourée de quelques platanes. Ce monument est peu connu et assez difficile à trouver. Mentionnons aussi le couvent des derviches Mevlévites, près de la mer, et le tombeau de Iahia-Efendi, saint personnage musulman. Le vallon, qui remonte de

Beschik-Tasch vers Péra, répond sans doute au vallon des lauriers d'Étienne de Byzance. C'est par là, et non par le vallon de Balta-Liman, que Mahomet II transporta sa flotte au fond de la Corne-d'Or (voir p. 360), ce qui résulte, d'un passage de Ducas, où il est dit que le sultan fit faire une route par les vallées qui sont derrière Galata, et, après avoir nivelé le terrain autant que possible, fit traîner ses galères sur des rouleaux. — Une bonne route vous ramène par cette vallée à

Péra. — Le faubourg de Péra occupe les hauteurs qui dominent Foundouklu, Top-Hanè et Galata. C'est là que l'on trouve les palais des ambassades, les consulats, les principaux hôtels et les négociants européens. Son nom vient du mot grec πέρα, au delà ou en face, soit parce que les gens de Galata répondaient à ceux qui venaient de Constantinople et s'informaient de ce quartier : *Au delà, plus loin;* soit à cause de la position même du quartier, situé *en face* de la ville proprement dite, et au delà du port. Les Turcs désignent Péra sous le nom de Bey-Oghlou (*le fils du Prince*), en souvenir du séjour qu'y fit Alexis Commène, après la chute du premier empire grec.

C'est en 1535, à la suite d'un traité entre le roi de France François Ier et le sultan Soliman, que le faubourg de Péra fut désigné pour servir de résidence à l'ambassadeur de France, et aux Francs qui s'y établirent sous sa protection. Depuis cette époque, il s'est constamment agrandi, et sa population s'élève actuellement à environ 3000 hab. de toutes les nations de l'Europe. On y parle toutes les langues ; cependant le français et l'italien y dominent. Un incendie terrible détruisit en 1831 le palais d'Angleterre, avec Galata-Séraï, collége pour l'éducation des Itchoglans, et plus de 20 000 maisons. Mais le quartier a été reconstruit avec plus de régularité. En 1853, un nouvel incendie a détruit le charmant *tékié* des derviches tourneurs, où se trouvait le tombeau du célèbre comte de Bonneval, qui, ayant embrassé l'islamisme, devint, sous le nom de Ahmed-Pacha, un des hommes d'État les plus distingués de la Turquie. La présence de l'armée française en 1854-55, a amené de nouvelles améliorations : les rues de Péra ont reçu des noms, tandis que toutes les rues de Constantinople sont encore privées de désignation. L'éclairage au gaz y a été introduit en 1857.

Le faubourg de Péra, élevé de 110 mèt. au-dessus du niveau du Bosphore, est dépourvu de tout caractère oriental, et ne présente ni originalité ni beauté. Il est enclavé entre deux cimetières; le *Grand-Champ des morts*, qui couronne la hauteur au-dessus de Fondouklu, et le *Petit-Champ des morts*, qui descend vers Kassèm-Pacha. Ces deux cimetières, dont l'aspect n'a rien de lugubre, sont la promenade favorite des Pérotes : on y jouit du reste de très-belles vues. Depuis longtemps, on n'enterre plus au Petit-Champ, mais le Grand-Champ sert encore aujourd'hui de lieu de sépulture. Au nord du Grand-Champ, se trouvent les cimetières des Arméniens, des Grecs et des Francs, une vaste caserne d'artillerie, et le grand bâtiment de l'hôpital français. Cette vaste esplanade est le rendez-vous des cavaliers et des voitures européennes. Au bout de la grande rue qui forme l'axe de Péra, on remarque une fontaine ombragée par un bouquet de platanes, sous lequel stationnent des marchands de toute espèce et des bateleurs. C'est près de là qu'on trouve le théâtre de Karagheuz. En revenant par la grande rue de Péra, on trouve à droite le château des fleurs, le *théâtre Naum*, puis à gauche, la porte et l'esplanade de Galata-Séraï, collége des Itchoglans, incendié en 1831, servant aujour-

d'hui de caserne, et à droite, la rue qui mène au palais d'Angleterre. Après un carrefour bordé d'une quantité de gargottes, commence le quartier des principales boutiques, où l'on remarque la légation de Suède, l'hôtel de Bellevue, l'ambassade de France, les hôtels du Globe et des Ambassadeurs, la petite rue de la Poste civile, qui descend aux postes française et autrichienne, et aux chancelleries de ces deux pays. On rencontre ensuite l'ambassade russe, la rue de la Poste-Militaire, qui descend à Top-Hanè, et l'hôtel d'Angleterre, puis on arrive au carrefour où se trouvait l'ancien couvent des derviches tourneurs, incendié en 1853, avec un petit cimetière qui rejoint le Petit-Champ des morts. Celui-ci, « que par abréviation on appelle le Petit-Champ, dit M. Théoph. Gautier, occupe le revers d'une colline qui monte de la rive de la Corne-d'Or à la crête de Péra, marquée par une terrasse bordée de hautes maisons et de cafés. Un soleil éclatant brûle de lumière cette pente hérissée de cyprès au noir feuillage, au tronc grisâtre, sous lesquels se dresse une armée de pieux de marbre coiffés de turbans coloriés. Ces pieux, penchés les uns à droite, les autres à gauche, ceux-ci en avant, ceux-là en arrière, selon que le terrain a cédé sous leur poids, simulent vaguement une forme humaine. En plusieurs endroits, les marbres historiés de versets du Coran, négligemment scellés dans un sol friable, se sont renversés ou brisés en morceaux. Aucune symétrie n'est observée dans ce cimetière diffus; deux ou trois chemins pavés, et revêtus de soutènements faits de débris de monuments funèbres, le traversent diagonalement. Çà et là, s'élèvent des espèces de terre-pleins, quelquefois entourés de petits murs ou de balustrades, formant la sépulture réservée de quelque famille puissante ou riche...., De ces hauteurs, un spectacle admirable se déroulait devant mes yeux : le premier plan était formé par le Petit-Champ et ses déclivités plantées de cyprès et de tombes; le second, par les toits de tuiles brunes et les maisons rougeâtres du quartier de Kassèm-Pacha; le troisième, par les eaux bleues du golfe qui s'étend de Séraï-Bournou aux Eaux douces d'Europe, et le quatrième, par la ligne de collines onduleuses sur le revers desquelles Constantinople se déroule en amphithéâtre. Les dômes bleuâtres des bazars, les minarets blancs des mosquées, les arcs du vieil aqueduc de Valens se découpant sur le ciel en dentelle noire, les touffes de cyprès et de platanes, les angles des toits, variaient cette magnifique ligne d'horizon prolongée depuis les Sept-Tours jusqu'aux hauteurs d'Eyoub : tout cela argenté par une lumière blanche où flottait, comme une gaze transparente, la fumée des bateaux à vapeur du Bosphore, et d'une légèreté de ton formant le plus heureux contraste avec la fermeté crue et chaude des devants. » Le Petit-Champ s'étend au N. jusqu'au faubourg de Kassèm-Pacha, à l'E. jusqu'à Ters-Hanè et à la Corne-d'Or. Au S., il est borné par une vieille muraille crénelée à laquelle s'adossent une quantité de maisons noires, véritables bouges occupés par des charbonniers et des forgerons. Cette muraille est l'ancienne fortification élevée par les Génois autour de

Galata. — Ce faubourg, qui occupe toute la pointe N. de la Corne-d'Or la plus rapprochée de Stamboul, portait le nom de *Syke* (les figuiers) sous les premiers empereurs grecs; il fut embelli considérablement par Justinien et rattaché à la ville. En 1216, il fut occupé par une colonie de Génois, qui surent s'y rendre indépendants des empereurs de Byzance, et menacer quelquefois leur autorité. On les accuse d'avoir pactisé avec

Mahomet II pendant le dernier siége de Constantinople, dans l'espoir d'obtenir la conservation de leur indépendance et de leurs priviléges. En tout cas, ils furent trompés dans leur attente: le vainqueur détruisit cette colonie latine. Toutefois Galata resta le séjour des Francs.

Les anciens murs forment un circuit de 6 kil.; mais en un grand nombre d'endroits ils ont été englobés dans les maisons. Le faubourg s'élève en étage sur la colline conique, depuis les eaux de la Corne-d'Or jusqu'aux premières maisons de Péra, avec lesquelles il n'y a pas de séparation bien distincte. Au point le plus élevé se dresse la **tour de Galata**, bâtie par les Génois au XIIIe siècle. C'est une haute tour ronde, percée à sa partie supérieure d'une espèce de lanterne vitrée, et plus haut d'une galerie de fenêtres à jour; le tout est surmonté d'un toitconique en bronze, terminé par une pointe dorée. On la trouve en descendant de Péra, à 5 min. au-dessous de l'ancien tékié des Derviches tourneurs, en se dirigeant à droite, et franchissant une porte de la muraille génoise. L'entrée de la tour-même est au S. Un escalier de 141 marches, divisé en 8 étages, conduit à la galerie vitrée circulaire, où l'on a établi un café comme à la tour du Séraskiérat. 41 marches mènent sur une seconde galerie formée de fenêtres à jour. Toute la partie supérieure comprise sous le cône de bronze forme un immense pigeonnier. Du haut de la tour de Galata, on jouit du panorama de Constantinople, comme de la tour du Séraskiérat, mais la vue est un peu moins étendue vers la mer de Marmara.

Au-dessous de la tour de Galata, on trouve une jolie fontaine turque, et le couvent et l'église des Franciscains. De ce point, la Suleïmaniéh présente un magnifique aspect. — La rue qui fait suite à la grande rue de Péra descend directement vers le pont de la Validé. Sur les côtés s'ouvrent des rues latérales, où de mauvaises constructions en pierre signalent les comptoirs des principaux négociants ou banquiers européens, les agences des messageries françaises et du Lloyd, etc. Au bas de la colline, une rue parallèle au port, c'est-à-dire demi-circulaire, contient une énorme quantité de cafés, de tavernes pour les matelots, d'auberges infimes. Une population, qui semble formée de l'écume de toutes les nations, grouille dans ce cloaque, qui n'a peut-être son pareil en aucun point de Constantinople. Non loin du pont de la Validé, et du côté de Top-Hané, est la *douane*, tandis qu'à l'autre extrémité de Galata, près du pont de Mahmoud, on trouve une charmante *fontaine*, à toit retroussé, couverte de fleurs sculptées, de dorures et d'arabesques, et digne en tout de rivaliser avec la fontaine d'Ahmed, ou celle de Top-Hané. **L'Arab-Djamissi**, *la mosquée du noir*, située près de là, est un édifice en bois, de forme carrée, qui n'offre rien de remarquable, et ressemble plutôt à une église chrétienne qu'à une mosquée. — Citons aussi l'*église des Lazaristes*, bâtie par les Génois et surmontée d'un dôme couvert en plomb, privilége rare obtenu par l'amitié d'un Scheikh-ul-Islam. L'escalier principal est porté par des colonnes de granit. Le clocher est bizarre. A l'église sont annexées des écoles dirigées avec zèle et intelligence.

Au N. et à l'O. du Petit-Champ se trouve le faubourg de

Kassèm-Pacha, quartier turc sans intérêt, bâti sur les rives d'un ruisseau fétide, qui va se jeter dans la Corne-d'Or. Le seul édifice que nous ayons à y mentionner est le nouveau *tékié des Derviches tourneurs*, grand bâtiment de bois, peint en vert sombre, et reconnaissable à un beau pin d'Italie qui croît dans le jardin. C'est là que, le dimanche, on ira assister

aux exercices extatiques décrits p. 330. Au N. de Kassèm-Pacha, on aperçoit le village grec de *Saint-Dimitri*, où s'élève une assez belle église de style byzantin, qui portera le nom de Saint-Athanase.

Ters-Hanè (*arsenal maritime*), qui s'étend sur les bords de la Corne-d'Or, au delà de Kassèm-Pacha, contient les divers établissements de la marine, la maison du capitan-pacha, édifice en bois avec un fronton dorique, l'hôpital de la marine, vastes bâtiments modernes, imitant le style européen, le bagne, les chantiers de construction. Cet arsenal a rendu des services réels aux flottes anglo-françaises dans la dernière guerre. L'eau est assez profonde pour que les navires du plus fort tonnage puissent accoster le quai. C'est devant Ters-Hanè que l'on voit à l'ancre les gros vaisseaux de ligne de l'empire ottoman, dont un compte jusqu'à 140 canons de gros calibre, et 2000 hommes d'équipage.

Les quartiers de Piri-Pacha, de Hass-Keui, de Halidji-Oghli et de Sudludjé, n'ont rien d'intéressant que les casernes des mineurs (*Laghoumdjis*), et des bombardiers (*Koumbaradjis*). Dans cette dernière, on a installé l'École de médecine.

Au-dessus de ces quartiers s'étendent le *cimetière juif*, plaine aride, couverte de pierres plates ou cubiques portant à peine quelques inscriptions, et la belle plaine de l'**Ok-Meïdan**, où jadis les sultans s'exerçaient à lancer le djérid (javelot); un kiosque élégant avec une espèce de tribune, qui domine la plaine, servait de station pour lancer le djérid vers la plaine. Celle-ci est semée d'une quantité de petites colonnes de marbre, petits monuments destinés à conserver la mémoire des coups extraordinaires et à en mesurer la portée. De la plaine de l'Ok-Meïdan, on jouit d'une vue superbe sur Stamboul, Eyoub et la Corne-d'Or. A 15 min. vers le N., on peut descendre dans le joli vallon de **Pialé-Pacha**, où l'on trouve la belle mosquée du même nom, entourée de platanes et de cyprès magnifiques. L'édifice, précédé d'un péristyle ogival, soutenu par un grand nombre de petites colonnes, est surmonté de six coupoles gracieuses. L'intérieur est très-simple et décoré seulement de terres cuites. De l'Ok-Meïdan, on peut se rendre en 45 min. aux Eaux-Douces d'Europe.

VI. Environs de Constantinople.

1° Les Eaux-Douces d'Europe.

On nomme Eaux-Douces d'Europes (*Kiahat-Hané*, *maison du papier*) la charmante vallée de la rivière *Barbyzès*, qui vient, avec le Cydaris, se jeter au fond de la Corne-d'Or. Elle devient un but de promenade, pour les Musulmans le vendredi, et pour les chrétiens le dimanche. On peut s'y rendre soit en caïq, en remontant la Corne-d'Or, et la rivière Barbyzès (*Sou-Kiahat-Hané*), soit à cheval par Kassèm-Pacha, Pialé-Pacha et l'Ok-Meïdan, soit par Saint-Dimitri. Le sultan possède aux Eaux-Douces un kiosque avec des eaux et des cascades artificielles, bâti, dit-on, par Mahmoud pour une sultane adorée, mais aujourd'hui abandonné et dans un état presque complet de dégradation.—Sur une étendue de près de 4 kil., la vallée présente une succession de fraîches prairies, de beaux bouquets d'arbres, entre lesquels serpente le Barbyzès. De jolis ponts de bois, de forme chinoise, franchissent la paisible rivière, sur les rives de laquelle ont été élevés d'élégantes villas (*tchifliks*). On trouve dans les prairies des Eaux-Douces un grand nombre de petits cafés, des musiciens ambulants, des bateleurs; on y voit croiser les cavaliers européens avec les arabas pesants, et les talikas élégants qui portent les sultanes et les femmes des pachas en toilette

recherchée. La promenade des Eaux-Douces d'Europe, le vendredi, est un lieu favorable pour voir des costumes, et étudier les détails de mœurs turques que nous avons donnés dans nos généralités.

II. Le Bosphore.

Le détroit de Constantinople, qui sépare l'Europe de l'Asie, et par lequel les eaux de la mer Noire (l'antique Pont-Euxin) s'écoulent vers la mer de Marmara (la Propontide), a porté depuis l'antiquité la plus reculée le nom de Bosphore (Βόσπορος, de βοῦς, bœuf, et de πόρος, passage), parce que, suivant la mythologie grecque, la vache Io l'avait traversé à la nage. C'était une opinion reçue chez les anciens, que le Pont-Euxin avait été originairement distinct de la Méditerranée, et que les deux détroits du Bosphore et des Dardanelles avaient été ouverts simultanément par un tremblement de terre, ou un grand cataclysme, répondant à l'époque du déluge de Deucalion. L'examen géologique des rives du Bosphore, les roches volcaniques que l'on trouve des deux côtés du détroit, à son embouchure sur la mer Noire, confirment cette ancienne tradition. Le Bosphore, par ses détours, forme sept bassins successifs, indiqués sur chaque rive par sept promontoires, qui répondent chacun alternativement à sept baies creusées dans la rive opposée. A chaque tournant du canal, le courant est rejeté d'une rive vers l'autre, phénomène déjà signalé par Polybe; de sorte que les eaux, entraînées avec violence au fond d'une baie, s'échappent dans une direction opposée pour entrer dans le bassin suivant. Le dernier courant qui vient frapper la pointe du Séraï, envoie une faible partie de ses eaux dans la Corne-d'Or, tandis que le reste s'écoule dans la mer de Marmara, dans la direction de Chalcédoine. La longueur du Bosphore est d'environ 27 kil.; la rive d'Europe, avec ses détours, est longue de 31 kil.; la rive d'Asie, de 38. La largeur du canal, au point le plus étroit, entre les châteaux d'Europe et d'Asie, est d'environ 550 mèt.; plus loin, elle varie de 600 à 1000, 1200 ou 2000 mèt. Devant la pointe du Séraï, elle est évaluée à 1500 mèt. Dans les golfes de Bey-koz et de Buyuk-Déré, elle atteint 2500 et 3200 mèt. Les sondages ont donné partout une grande profondeur.

Le Bosphore est célèbre dans l'antiquité par l'expédition des Argonautes, et celle de Darius contre les Scythes. Plus tard, il fut franchi par les Goths, les Croisés et les Turcs. Ses rives sont vantées justement comme un des pays les plus enchanteurs que l'on puisse admirer au monde.

Pour décrire le Bosphore, nous suivrons d'abord à partir de Top-Hanè la rive européenne jusqu'à la mer Noire, puis la rive d'Asie depuis la mer Noire jusqu'à Scutari et Chalcédoine.

Rive d'Europe. — Partant de l'échelle de Top-Hanè, on longera successivement Foundouklu, le palais de Dolma-Baghtchè, et le petit port pittoresque de Beschik-Tasch, que nous avons déjà décrits. Au delà de l'échelle de Beschik-Tasch se présente le *palais de Tchéragan*, vaste édifice en bois, construit par Mahmoud, présentant une colonnade sur la mer, avec un fronton corinthien au centre. Ce palais, d'un goût médiocre, n'a de remarquable que ses grandes dimensions; l'escalier, qui descend jusqu'à la mer, fait pourtant un bel effet. Derrière, on aperçoit de beaux jardins; à l'extrémité s'élève une petite tour analogue à celle de Top-Hanè. « D'un village à l'autre, dit Théophile Gauthier, règne comme un quai non interrompu de palais et de résidences d'été. La sultane Validé, les sœurs du sultan, les vizirs, les ministres, les pachas, les grands personnages, se sont tous construit

là des habitations charmantes avec une entente parfaite du confortable oriental. Ces palais sont de bois et de planches, à l'exception des colonnes, taillées ordinairement dans un seul bloc de marbre de Marmara, et prises à des débris d'anciennes constructions. Mais ils n'en sont pas moins élégants dans leur grâce passagère, avec leurs étages en surplomb, leurs saillies et leurs retraites, leurs kiosques à toits chinois, leurs pavillons à treilles, leurs terrasses ornées de vases, et leurs frais coloriages renouvelés sans cesse. Au milieu des grillages en baguettes de bois de cèdre, qui se croisent sous les fenêtres des appartements réservés aux femmes, s'ouvrent des trous ronds pareils à ceux pratiqués dans les rideaux de théâtre, et par lesquels les acteurs inspectent la salle et les spectateurs; c'est par là qu'assises sur des carreaux, les belles nonchalantes regardent passer, sans être vues, les vaisseaux, les bateaux à vapeur et les caïqs. Un étroit quai de granit, formant chemin de halage, sépare ces jolies habitations de la mer. »

Orta-Keui (*le village du milieu*), est la première station des bateaux à vapeur. Gros village peuplé de chrétiens et de Juifs; on y remarque le palais de Riza-Pacha, la mosquée de la sultane Validé (mère du sultan régnant), construite dans le style moderne des mosquées de Top-Hanè et de Dolma-Baghtchè : c'est un édifice carré surmonté d'une coupole unique, et décoré de colonnes cannelées, d'ordre corinthien.

On double ensuite le promontoire du Defterdar (*Defterdar Bournou*), où l'on remarque entre plusieurs belles villas, au pied d'une colline bien boisée, le palais de Méhémet-Ali-Pacha (beau-frère du sultan), ayant appartenu autrefois à Esman Sultane, sœur de Mahmoud. **Kourou-Tchechmé** (*fontaine sèche*), l'antique Hestiæ, ou Anaplus, vient ensuite avec son petit port. Médée y aurait abordé avec Jason, à son retour de la Colchide. Constantin y avait élevé une église en l'honneur de l'archange saint Michel. Au v[e] siècle, Anaplus fut habité par Siméon et Daniel *les Stylites*, ces singuliers anachorètes qui vécurent sur le haut d'une colonne élevée.

Arnaout-Keui (le village des Albanais) est habité par des Grecs; les fenêtres n'y sont pas garnies de moucharabis. Il possède un petit port pour les navires, et les vapeurs y font escale. Le courant est si violent en cet endroit que les caïqs sont obligés de se faire remorquer au cordeau. Au delà du cap *Akindi-Bournou* (cap du courant), on remarque le palais d'Ahmed-Fethy-Pacha (autre beau-frère du sultan), qui a été reconstruit après un incendie.

Bébek (l'antique Chelæ, qui possédait un temple d'Artémis Dictynna), au fond d'une des plus jolies baies du Bosphore. Le rivage forme un amphithéâtre couvert d'une riche végétation; le port est animé et rempli de navires et de petits vapeurs; le village remonte dans un étroit vallon. On remarque à Bébek un pavillon du sultan, avec des bains et une mosquée ombragés de beaux bouquets de platanes; le kiosque des conférences, où s'assemble le divan; la manufacture des biscuits pour la flotte; l'école française des Lazaristes; une école protestante américaine. Les maisons situées sur le rivage possèdent pour la plupart des portes d'eau, par lesquelles les caïqs sont tirés sur des glissoires et remisés sous des hangars souterrains. « A certains endroits du courant sont juchées, sur un échafaudage de perches, des espèces de cages à poules d'une construction bizarre et pittoresque, dans lesquelles les pêcheurs se tiennent pour guetter le passage des bancs de poissons et avertir du moment propice à jeter ou relever le filet. Ces guérites, semblables à des nids d'oiseaux

aquatiques, semblent construites exprès pour fournir des premiers plans aux peintres. »(Théoph. Gautier.)

Au delà de Bébek, la ligne, jusqu'ici non interrompue, des villages et des kiosques, est coupée par un cimetière pittoresque. Au-dessus de ce sombre rideau de pins et de cyprès apparaissent les murailles massives de Roumili-Hissar. Cest l'endroit le plus étroit du canal, celui où le courant acquiert le plus de violence ; il a reçu des Grecs pour cette raison le nom de μέγα ῥεῦμα (le grand courant), et des Turcs celui de *Cheïtan Akindisi* (courant de Satan).

Roumili Hissar (le château d'Europe), bâti par Mahomet II en 1451, deux ans avant la prise de Constantinople. En vain l'empereur Constantin réclama en invoquant les stipulations de la paix. Mahomet renvoya les ambassadeurs en menaçant de les faire écorcher vifs. Il employa à la construction de ce château mille maçons et mille chaufourniers. Tous les édifices de la côte d'Asie lui fournirent des matériaux. Par une idée bizarre, il voulut que les fortifications de la citadelle nouvelle figurassent en caractères arabes le nom de Mahomet; chaque tour représente la lettre M (Mim), qui est de forme circulaire. Il faut être prévenu d'avance, et versé dans la connaissance de l'écriture arabe, pour comprendre ce rébus architectural, selon l'expression de Théoph. Gautier. Le château fut achevé en trois mois, les murailles ayant 10 mèt. d'épaisseur et une hauteur proportionnelle. Les tours furent armées de pièces de canon massives qui lançaient d'énormes boulets de marbre, de manière à dominer entièrement le Bosphore. C'est pour cette raison qu'il lui donna le nom de *Boghaz-Keçen* (coupe-gorge ou détroit). C'est à peu près à l'endroit compris entre Roumili et Anadouli-Hissar, probablement un peu au-dessus, là où le courant est moins rapide, qu'avait été jeté le pont sur lequel Darius avait fait passer l'armée de 700 000 hommes qu'il conduisait contre les Scythes. Mandroclès de Samos, qui l'avait construit, éleva deux colonnes de pierre destinées à perpétuer le nom des peuples qui prenaient part à l'expédition. Darius assistait au défilé, sur un trône taillé dans le roc du mont Hermæon, qui porte aujourd'hui le château de Roumili-Hissar. C'est au même endroit sans doute que le Bosphore fut traversé plus tard par les Dix Mille à leur retour d'Asie, par les Croisés, et enfin par les Turcs. C'est aussi là que s'élevaient sous l'empire grec ces anciennes prisons d'Etat qui avaient reçu le nom de Tours du Léthé, c'est-à-dire les tours de l'oubli, qui furent détruites par Mahomet II.

Le château de Roumili-Hissar se compose de trois grosses tours principales, d'une muraille crénelée et de quelques tours plus petites ; toutes ces murailles à demi ruinées présentent un aspect très-pittoresque. Le village turc qui l'accompagne n'offre rien de particulier à noter.

Balta-Liman (le port de la Hache, appelé dans l'antiquité Γυναικόπολις, la ville des femmes) se montre ensuite avec un petit port assez profond, où vient se jeter une petite rivière. On y remarquera l'ancien palais de Reschid-Pacha, appartenant aujourd'hui à son fils Ethem-Pacha, gendre du sultan. C'est là qu'ont été signés le traité de commerce de 1838, le traité des cinq puissances en 1841, et la convention de 1849, relative aux principautés danubiennes. —Nous signalerons ensuite *Emirgum oglou Baghtchè*, dans une petite baie plantée de cyprès, et qui possède une fontaine révérée des Grecs. Sur le rivage se dresse une mosquée surmontée d'un globe tout hérissé de rayons en bois doré.

Sténia, au fond d'une crique qui forme le port le plus naturel et le plus profond des rives du Bos-

phore, est un village presque entièrement chrétien. Il portait dans l'antiquité les noms de *Sténos*, de *Leosthènes* et de *Sosthenius*. Ce dernier nom provenait du temple et de la statue que les Argonautes y avaient élevés en l'honneur du génie sauveur qui les avait secourus dans leur lutte contre Amycus, roi des Bébryces, temple et statue que Constantin le Grand consacra plus tard à l'archange saint Michel. Le port de Sténia reçut souvent les flottes des Barbares, qui menacèrent l'empire grec, celle des Bulgares, en 712 et en 921, et en 941, celle des Russes, qui détruisirent de fond en comble la petite ville. — La vallée qui s'ouvre derrière le village conduit à *Maschlak*, où l'armée française entretint un camp et un dépôt pendant la dernière guerre. On peut y faire aussi de jolies promenades jusqu'à Balta-Liman, par les terres et les bois de Khosref-Pacha, et jusqu'à Thérapia, par les vignes du logothète Aristarchi.

Yéni-Keui (l'antique *Cantes Bacchia*) est un gros village grec et arménien, situé sur le promontoire, en face duquel la baie de Beykoz étale son magnifique amphithéâtre. Les environs de Yéni-Keui, plantés de vignes et de bois de pins, offrent de jolies promenades. Après avoir doublé le promontoire de Yéni-Keui, où l'on a construit une batterie rasante, on longe la gracieuse baie de *Kalender*, qui sert de promenade aux habitants de

Thérapia. Le nom grec de *Thérapia* (guérison) a remplacé par euphonie l'ancien nom de *Pharmakia* (poisons, breuvages), dont l'origine remonte à la légende de Médée. Le nom moderne est du reste justifié par la salubrité du lieu, sans cesse rafraîchi par la brise de la mer Noire. Aussi Thérapia est-il devenu la résidence favorite des Grecs et des diplomates. Les ambassadeurs de France et d'Angleterre y ont leur palais d'été. Le sultan y possède un kiosque. Les étrangers qui voudront y résider au mois de mai et de juin, trouveront à l'*hôtel d'Angleterre* un confort suffisant, au prix de 10 fr. par jour. Le port, protégé par une batterie rasante de date récente, est formé par une crique naturelle; un peu plus petite que celle de Sténia, et où débouche la petite vallée de Krio-Néro (eau fraîche). Il a été témoin de plusieurs combats entre les Vénitiens et les Génois. Son quai est bordé de cafés décorés avec un certain luxe, d'auberges, de maisons de plaisance et de jardins. La population est de 3000 habitants, presque tous grecs.

Le *palais d'Angleterre* est une maison de bois peinte en gris avec des volets verts, et un soleil d'or entouré d'une inscription turque.

Le *palais de France*, qui appartenait autrefois à la famille Ypsilanti, a été confisqué par le sultan Sélim III, et donné à la France par ce sultan pendant l'ambassade du maréchal Sébastiani, à la suite de l'affaire des Dardanelles. « C'est, dit Théoph. Gautier, un grand bâtiment à la turque, tout en bois et en pisé, sans aucun mérite architectural, mais vaste, aéré, commode, d'une fraîcheur à l'abri des plus violentes ardeurs de l'été et dans la plus admirable situation du monde. Derrière le palais, se développent des jardins en terrasse, plantés d'arbres centenaires d'une hauteur prodigieuse, incessamment agités par les brises de la mer Noire. Arrivé au remblai supérieur, on jouit d'une perspective merveilleuse. La rive d'Asie étale devant vous les frais ombrages des eaux de la Sultane ; plus loin bleuit le mont du Géant. Sur la rive d'Europe, Buyuk-Déré arrondit sa courbe gracieuse, et le Bosphore, au delà de Roumili-Kavak et d'Anadouli-Kavak, s'évase jusqu'aux îles Cyanées, et se perd dans la mer Noire. Des voiles blanches vont et viennent comme

des oiseaux marins, et la pensée s'égare dans un rêve infini. » Le courant du Bosphore porte directement depuis la mer Noire jusque sur le palais de France à Thérapia, et, plus d'une fois, les navires, lancés avec trop de vitesse, sont venus effleurer ses murailles de leur mât de beaupré, par-dessus le quai étroit qui règne devant sa façade.

Laissant à gauche le petit promontoire calcaire de Kiretch-Bournou, où l'on trouve un agiasma (source sainte) consacré à sainte Euphémie, puis le golfe profond (βαθύκολπος) de Buyuk-Déré, avec le petit port de *Kéfeli-Keui*, et les belles prairies de la grande vallée à laquelle Buyuk-Déré doit son nom, et où se dresse le platane de Godefroy de Bouillon, et plus loin l'aqueduc de Mahmoud Ier, l'on aborde à

Buyuk-Déré (la grande vallée), dernière escale des bateaux à vapeur du Bosphore (départ pour Constantinople le matin à 8 heures, et plusieurs fois dans la journée, sans heure fixe. — *Hôtel du Croissant*. — Café restaurant *de la Montagne-Verte*). « Buyuk-Déré, dit Théoph. Gautier, est un des plus charmants villages de plaisance qui existent au monde. Le rivage se creuse à cet endroit et décrit un arc où les flots viennent mourir par molles ondulations. Des habitations élégantes, parmi lesquelles on remarque le *palais d'été de l'ambassade de Russie*, s'élèvent sur le bord de la mer, au pied des dernières croupes de collines qui forment le lit du Bosphore, sur un fond de jardins verdoyants; les riches négociants de Constantinople possèdent là des maisons de campagne où, chaque soir, le bateau à vapeur les amène, leurs affaires finies, et d'où ils repartent le matin. — Sur la plage de Buyuk-Déré, se promènent, après le coucher du soleil, de belles dames arméniennes et grecques en grande toilette. Les lumières des cafés et des maisons se mêlent dans l'eau à la traînée d'argent de la lune et aux reflets des étoiles; une brise saturée de parfums et de fraîcheur souffle doucement, et fait de l'air comme un éventail manié par la main invisible de la nuit. »

La promenade la plus fréquentée de Buyuk-Déré est la grande prairie avec le bouquet de platanes séculaires que nous avons déjà mentionnés. Ces arbres sont au nombre de sept, et portent le nom des sept frères (*Yédi-Karindasch*). Le plus ancien, connu sous le nom de *platane de Godefroy de Bouillon*, semble composé d'une agglomération de sept ou huit troncs soudés ensemble. « D'énormes racines, pareilles à des serpents boas à moitié cachés dans leurs repaires, s'accrochent au sol; les rameaux qui s'y implantent ont plutôt l'air d'arbres horizontaux que de simples branches. » La tradition, qui fait camper en cet endroit l'armée de la première croisade en 1096, n'est appuyée sur aucun témoignage historique : elle a même contre elle un passage d'Anne Comnène, où il est dit que Godefroy, avant de s'embarquer pour Chalcédoine, campa entre le pont Kosmidion et Saint-Phocas, aux environs de la Propontide. Il n'est nullement improbable cependant qu'un détachement de l'armée des Croisés ait pu, à un certain moment, camper à Buyuk-Déré.

La *vallée des Roses* et le Kastanié-Sou (ruisseau des châtaigniers) forment une jolie promenade au N. de Buyuk-Déré, derrière les jardins du palais de Russie.

Buyuk-Déré est la station la plus favorable pour le voyageur qui voudra bien connaître le Bosphore et les environs de Constantinople. Il est charmant de s'y installer une semaine pendant la belle saison : on y trouve des caïqs pour visiter la rive d'Asie, le mont du Géant, le golfe de Beikoz, Hounkiar-Iskélessi, etc., et des

chevaux pour pousser ses excursions vers la mer Noire ou vers la forêt de Belgrade. Tout voyageur devra consacrer au moins un jour à cette dernière excursion.

Excursion à Baghtchè-Keui et à Belgrade; aqueducs et forêt. — Baghtchè-Keui est situé sur le sommet de la chaîne de collines qui enserrent au N. la longue vallée de Buyuk-Déré, à 5 kil. environ de la mer. On y arrive à travers de beaux massifs de platanes et de cyprès, disposés comme un vaste jardin anglais. En passant sous la grande arcade de l'aqueduc de Mahmoud Ier, on découvre une vue magnifique, sur la vallée luxuriante de Buyuk-Déré, sur le Bosphore toujours sillonné de navires. L'aqueduc bâti par le sultan Mahmoud Ier, en 1732, fournit d'eau les faubourgs de Péra, Galata et Beschik-Tasch. Ce bel ouvrage hydraulique est dû entièrement à l'initiative du sultan Mahmoud, tandis que Soliman le Grand n'avait fait que restaurer les aqueducs des anciens empereurs de Byzance.

L'aqueduc prend son origine dans deux *bend*, espèces d'étangs ou de réservoirs disposés pour recevoir les eaux. L'un se nomme le *Bend de Mahmoud*, l'autre le *Bend de la Validé*, ou de la sultane mère de ce souverain. Les ouvrages d'art qui en dépendent sont l'aqueduc en maçonnerie de 21 arches; deux *taksim*, ou réservoirs pour diviser l'eau à l'entrée de Péra et des cimetières, enfin une série de pyramides hydrauliques (*Soutérazous*), érigées le long de la route de Péra à Buyuk-Déré, pour augmenter l'impulsion de l'eau. Le plus grand nombre de ces pyramides se voit près de Buyuk-Livend-Tchiftlik, à moitié chemin entre Péra et Buyuk-Déré.

Belgrade est situé à 5 kil. au delà de Baghtché-Keui, au milieu d'une forêt qui n'a pas moins de 28 kil. de circonférence, et qui couvre les pentes de la petite chaîne de montagnes que le Balkan projette jusqu'au Bosphore. C'est la seule forêt qu'on trouve dans la Thrace, aux environs de Constantinople. De sa conservation dépend l'alimentation du grand réservoir d'eau de la capitale, et des gardes spéciaux veillent à la fois sur la forêt et sur les travaux d'art des aqueducs. Le village de Belgrade, qui s'appelait *Petra* du temps des Byzantins, est situé dans un vallon entre les deux réservoirs appelés le *grand Bend* et le *petit Bend*. Deux réservoirs plus petits, construits par Andronic Comnène, se trouvent de chaque côté du grand Bend; l'un d'eux se voit sur la route de Pacha-Déré. — De ces quatre réservoirs, les eaux se rendent jusqu'au Pacha-houz, ou grande citerne de Pyrgos, bâtie également par Andronic Comnène, et réparée par Osman II. A l'O. de Belgrade et au N. de Pacha-Déré, dans la vallée de Emad eddin, se trouve un autre *bend*, celui de *Aivat*, bâti en 1760 par Mustapha III; ses eaux vont par deux aqueducs dont l'un se nomme le *long aqueduc*, rejoindre la grande citerne de Pyrgos. Toutes ces eaux réunies dans cette citerne coulent alors vers la capitale et franchissent deux vallées par deux aqueducs dont l'un porte le nom de grand *aqueduc de Justinien*.

En outre de ces beaux ouvrages hydrauliques, la forêt de Belgrade présente les promenades les plus charmantes et les sites les plus pittoresques. Sa végétation, qui rappelle les forêts du Nord, comprend des essences très-diverses, le hêtre, le bouleau, le chêne, le platane, l'yeuse, le pin, l'orme et le peuplier. Les villages de Baghtchè-Keui et de Belgrade sont dans les mois de printemps la résidence favorite des Francs, des Grecs et des Arméniens de Constantinople; mais, dans le courant de l'été, la forêt devient moins salubre, et il vaut mieux

séjourner sur les rives du Bosphore.

Au N. de Belgrade, on peut franchir la chaîne des montagnes et pousser jusqu'à Domouz-Déré, d'où l'on découvre la mer Noire sur une vaste étendue.

Revenons à Buyuk-Déré pour achever de décrire la rive du Bosphore. Le *Mézar-Bournou* (cap des tombeaux), qui ferme au N.-E. le golfe de Buyuk-Déré, porte, comme son nom l'indique, le cimetière du village de Sari-Ier (le sol jaune), célèbre par ses jardins. C'est là que vient aboutir la petite vallée du Kastanié-Sou, déjà mentionnée. Le Mézar-Bournou n'est autre que l'antique promontoire *Simas*, où s'élevait un temple de Vénus Meretricia, très-honoré des navigateurs. On aperçoit ensuite le village de Iéni-Mahallé, puis le fort de *Téli-Tabia*, un peu plus loin le château de *Roumili-Kavak*, qui croisent leurs feux avec les forts de Ioucha et d'Anadouli-Kavak sur la rive opposée. A partir de ce point jusqu'à l'embouchure de la mer Noire, le Bosphore ne présente plus qu'un canal droit et évasé, dont les rives escarpées et nues offrent un aspect plus sévère que celles que nous avons longées jusqu'à présent. Téli-Tabia a été construit en 1794 par l'ingénieur français Monnier, et Roumili-Kavak par sultan Murad IV. C'est en cet endroit que Jason avait élevé un autel à Cybèle. C'est aussi là que s'élevait le *Sérapeion*, ou temple de Sérapis, élevé par les Byzantins. Au XIVe siècle, les Génois, établis à Galata, et bravant l'autorité vacillante des empereurs, élevèrent sur les deux rives deux châteaux forts, qui leur assuraient la possession du détroit; une forte chaîne était tendue en travers du canal. Les ruines du château génois d'Europe sont beaucoup moins bien conservées que celles du château d'Asie (v. ci-après). A quelque distance de là se trouvent, sur les hauteurs, les restes du monastère de *Mavro-Molos*, et ceux d'une tour ronde (*turris Timæa*) qui servait de phare dans les temps anciens.

Buyuk-Liman, l'ancien port des Éphésiens, est le premier mouillage que rencontrent sur cette côte les navires venant de la mer Noire. Il est protégé par la masse rocheuse du promontoire de *Karibtché*, antique Gypopolis, ou ville du Vautour, à laquelle se rattachait la fable du roi Phinée, tourmenté par les Harpies; une forteresse couronne le sommet de *Karibtché-Bournou;* au delà de ce point, le Bosphore s'élargit considérablement jusqu'au

Roumili-Fener ou **Fanaraki** (le fanal d'Europe, le petit fanal), qui en marque la limite. Les trois pointes qui terminent de ce côté la côte d'Europe portent des batteries assez importantes. En face de ces trois promontoires, on aperçoit les **Roches Cyanées** ou **Symplégades** (en turc *Euréké-Tachi*). Selon la fable, les roches Symplégades étaient mobiles, et s'écartaient pour se heurter ensuite avec violence. On sait avec quelle hardiesse Jason franchit ce terrible passage avec le navire Argo. Ce sont des îlots rocailleux reliés au continent par une espèce d'isthme, que les eaux de la mer laissent souvent à découvert, de sorte que les îlots sont alors unis entre eux et avec le continent. Dans les hautes eaux, les rochers sont au contraire séparés, phénomènes naturels, qui ont donné naissance à la fable antique. On voit sur l'un de ces rochers un piédestal avec une colonne brisée, que l'on nomme sans aucune raison colonne de Pompée, et qui paraît le débris d'un autel romain.

Pour achever cette excursion, on fera bien de pousser sur la côte de la mer Noire jusqu'aux villages de Demirdji-Keui, Zékéré-Keui et Domouz-Déré, où l'on observe un gisement de lignite, et d'où l'on peut revenir à Buyuk-Déré par Belgrade. Le fort de *Kila* près

du promontoire **Eski-Fanaraki** est destiné à protéger les ouvrages de la mer Noire contre un débarquement qui les prendrait à revers. Au delà du village de Derkos, à une grande journée de Constantinople, s'étendait la muraille d'Anastase, destinée à arrêter les incursions des Barbares.

Rive d'Asie. — La forteresse de **Riva** sur la côte d'Asie, à l'entrée d'une charmante vallée, est construite dans le même but que celle de Kila sur la côte d'Europe, celui de protéger les ouvrages de défense du Bosphore. On rencontre ensuite sur la côte le rocher de *Colone* ou *Kromion*, maintenant uni à la terre ferme par l'accumulation des sables, puis le cap *Koum-Bournou*, l'ancien promontoire d'Ancyræum, d'où les Argonautes levèrent définitivement l'ancre pour se rendre aux bords du Phase. Après Koum-Bournou s'ouvre la baie de Kabakos, où l'on peut visiter deux grottes assez vastes. Cette baie présentait autrefois des îlots, qu'on appelait les *Cyanées d'Asie*, et qui ne sont plus que des écueils sous-marins.

Anadouli-Fénéri, ou Fanaraki (le fanal d'Asie), marque l'entrée du Bosphore. **Poiraz** (par corruption de Boreas), qui vient ensuite, est un fort qui répond à celui de Karibtché sur la côte d'Europe. **Fil-Bournou**, qui vient ensuite, est également fortifié. La côte présente une baie irrégulièrement découpée, dominée par une espèce de haute falaise à pic, jusqu'au promontoire de **Hiéron**, qui porte à son sommet le *château génois*, ruiné, et à son pied, le fort moderne et le village de

Anadouli-Kavak. Le promontoire Hiéron (sacré) devait son nom antique au *Temple des douze dieux*, consacré par l'Argien Phrygos, et doté par Jason à son retour de la Colchide. Près de là s'élevait aussi le *Temple de Jupiter favorable* (Ζεὺς οὔριος), élevé par les Chalcédoniens, et que Justinien convertit plus tard en une église dédiée à l'archange saint Michel. Ce promontoire, le dernier contre-fort jeté par les montagnes de la Bithynie, en face du dernier chaînon de l'Hémus sur la rive d'Europe, intercepte un détroit qui a toujours été considéré comme la première barrière du Bosphore contre les invasions du N.; il a été fortifié depuis les temps les plus anciens, et a servi à la fois de défense et de bureau de péage pour les navires qui franchissaient le détroit. Prusias, roi de Bithynie, enleva Hiéron aux Byzantins. Cet endroit fut bien souvent le théâtre des combats livrés contre les barbares, les Hérules en 248, puis les Goths, les Russes en 865 et 941. Au XIV[e] siècle, les Génois, s'emparant du détroit (*V.* p. 396), y bâtirent sur la rive d'Asie le château dont on voit aujourd'hui les ruines pittoresques. Les murailles, d'une étendue assez considérable, portent encore les armes de Gênes et de Byzance. Du reste, cette possession fut disputée vivement aux Génois par les Vénitiens (1350) et par les Byzantins eux-mêmes. C'est encore en cet endroit que ces derniers résistèrent aux premières attaques des Turcs. — Le fort d'*Anadouli-Kavak* a été bâti par Murad IV.

Un peu plus loin, au pied du Mont du Géant, on rencontre la batterie de *Ioucha-Tabia*, qui croise ses feux avec celle de Téli-Tabia (*V.* p. 396), et la petite échelle de *Sudlidjé*, quelques maisons avec un café, ombragées par un beau bouquet d'arbres, où l'on débarque pour monter en 20 min., par un sentier bien tracé, au sommet du

Mont du Géant, en turc *Ioucha-Dagh* (le mont de Josué), la plus haute montagne des rives du Bosphore, élevée de 180 mèt. au-dessus de la mer. Le pied du Mont du Géant forme deux promontoires: le Madgiar-Bournou (cap des Hongrois), au N., et le Selvé-Bournou au S., séparés par la petite baie d'*Umour-Iéri*, qui fait face au golfe de Buyuk-Déré. Le nom

de Mont du Géant provient d'une légende classique. Amycus, roi des Bébryces, tué par Pollux au combat du ceste (*V.* Bey-Koz), fut enterré sur cette montagne. Selon une tradition musulmane, qui n'a pas même pour elle l'apparence d'une raison, le géant n'était autre que Josué (Ioucha), le juge des Hébreux. On trouve sur la montagne, au-dessus des ruines de l'*église de Saint-Pantaléon* bâtie par Justinien, le tombeau du géant, qui a été aussi nommé pendant longtemps le *lit d'Hercule.* C'est une fosse longue de 6 mèt. et large de 1 mèt. 50 cent., entourée d'un enclos de pierres planté de fleurs et d'arbustes. Deux derviches gardent le tombeau du prétendu Josué, et les musulmans viennent y suspendre les débris de leurs vêtements déchirés, sorte d'offrande qui doit les préserver de la maladie.—Du sommet du Mont du Géant, on découvre un panorama magnifique qui s'étend au N. jusqu'à la mer Noire, et au S. jusqu'au long promontoire Bouz-Bournou, au fond de la mer de Marmara. A l'E., on plane sur une région montagneuse et pittoresque, où le regard s'égare dans de fraîches vallées entre des collines bien boisées. A l'O., c'est le Bosphore et la côte d'Europe, déjà décrite. Constantinople est caché par un pli du terrain, mais le golfe de Buyuk-Déré, Thérapia, la baie de Balta-Liman et Roumili-Hissar, se montrent sous l'aspect le plus enchanteur. La côte d'Asie présente vers le S. Hounkiar-Iskélessi, le golfe de Bey-Koz, la pointe de Kandlidjé, puis celle de Kandilli, en face de Roumili-Hissar, et la baie de Tchenghel-Keui, dominée par le mont Boulgourlou.

Du Mont du Géant on peut redescendre par de bons sentiers dans la jolie vallée de Tokat, ou vers le le kiosque de Hounkiar Iskélessi, à travers de belles prairies.

Un sentier qui descend du Mont du Géant vers le S.-O., nous ramène au petit port de *Umour-Iéri*, ou *Kiradjilar*, ombragé d'un beau bouquet de platanes, où l'on se rembarque pour suivre les rives du Bosphore.

« La côte d'Asie, dit M. de Lamartine, ne doit presque rien à l'homme; la nature y a tant fait! Il n'y a plus là ni Buyuk-Déré, ni Thérapia, ni palais d'ambassadeurs, ni villas d'Arméniens ou de Francs; il n'y a que des montagnes, des gorges qui les séparent, de petits vallons tapissés de prairies qui se creusent entre les racines de rochers, des ruisseaux qui y serpentent, des torrents qui les blanchissent de leur écume, des forêts qui se suspendent à leurs flancs, qui glissent dans leurs ravines, qui descendent jusqu'aux bords des golfes nombreux de la côte; une variété de formes et de teintes, et de feuillage, et de verdure, que le pinceau du peintre de paysage ne saurait pas même inventer; quelques maisons isolées de matelots, ou de jardiniers turcs, répandues de loin en loin sur la grève, ou jetées sur la plate-forme d'une colline boisée, ou groupées sur la pointe des rochers où le courant vous porte et se brise en vagues bleues comme le ciel de nuit; quelques voiles blanches de pêcheurs, qui se traînent dans les anses profondes, et qu'on voit glisser d'un platane à l'autre, comme une toile sèche que les laveuses replient; d'innombrables volées d'oiseaux blancs qui s'essuient sur le bord des prés; des aigles qui planent du haut des montagnes sur la mer; les criques les plus mystérieuses, entièrement fermées de rochers et de troncs d'arbres gigantesques, dont les rameaux, chargés de nuages de feuilles, se courbent sur les flots et forment sur la mer des berceaux où les caïqs s'enfoncent, des villages cachés dans l'ombre de ces criques, avec leurs jardins jetés derrière eux sur des pentes vertes, et leurs groupes d'arbres au pied des rochers. »

Après avoir doublé *Selvé-Bour-*

nou, on arrive au petit port et au kiosque de

Hounkiar-Iskélessi (l'échelle de débarquement du tueur d'hommes, c'est-à-dire du sultan), à l'entrée de la vallée la plus verdoyante du Bosphore. Cet endroit a été de tout temps le séjour favori des sultans ; Mahomet II y avait un kiosque, Soliman le Magnifique y bâtit un palais, qui tomba en ruines et ne fut relevé qu'en 1746 par Mahmoud Ier pour disparaître de nouveau. Sélim III construisit dans la vallée une papeterie, dont le luxe est digne d'un palais. En 1833 une armée russe campa dans la vallée, et le 26 juin fut signé le célèbre traité d'Hounkiar-Iskélessi, qui fermait les Dardanelles aux flottes étrangères. Le kiosque actuel a été bâti et offert au sultan par Méhémet-Ali, pacha d'Égypte: il a coûté, dit-on, six millions de francs. Cet édifice, d'un style lourd et prétentieux, est élevé sur des terrasses superposées, dont la masse fait un contraste désagréable avec la gracilité du kiosque, petit bâtiment rectangulaire avec quatre avant-corps ornés de colonnes sur les côtés. Les marbres d'Égypte, les albâtres y ont été prodigués, mais il ferait peu d'effet sans son admirable position. On peut visiter le kiosque et le jardin moyennant un baghchich.—De Hounkiar-Iskélessi, on peut faire une excursion dans la vallée jusqu'aux villages de *Ak-Baba* (2 h.) et de *Zéké-Déré* (30 min. plus loin), le premier célèbre par ses châtaigniers et ses cerisiers, le second par une source ferrugineuse. Plus loin, on atteint le village albanais, *Arnaout-Keui*, d'où l'on peut revenir par un autre chemin dans la vallée et au village de Bey-Koz.

Continuant à suivre la rive du Bosphore, on rencontre *Iali-Keui* et

Bey-Koz, gros village turc, qui a donné son nom au golfe le plus splendide du Bosphore. Ce golfe portait dans l'antiquité le nom de *Baie d'Amycus;* c'est là que le roi des Bébryces avait été tué par Pollux, au retour de l'expédition des Argonautes. Un laurier planté sur le lieu de sa défaite (δάφνη μαινομένη) avait la propriété singulière de rendre insensés ceux qui cueillaient ses rameaux. La baie de Bey-Koz était autrefois renommée pour la pêche de l'espadon, qui a tout à fait disparu du Bosphore. C'est là que les flottes anglo-françaises se sont réunies en 1854, avant d'entrer dans la mer Noire. Au fond du golfe, on remarque le petit village et les beaux ombrages de *Sultanièh*, mais il ne reste plus rien du kiosque charmant qui avait été bâti, sous Murad III, par Usdémir-Oghli-Osman-Pacha, avec les dépouilles des villes qu'il avait conquises sur la Perse.

Continuant à suivre la rive d'Asie, on rencontre successivement :

Indjir-Keui (le village des Figues) qui possède de beaux jardins, et une manufacture avec une haute cheminée.

Tchiboukli, humble hameau entouré de beaux arbres à l'entrée d'une petite baie. Au ve siècle, l'abbé Alexandre y avait fondé le couvent des *Veilleurs* (ἀκοιμήτων), dont les moines priaient et chantaient nuit et jour sans interruption.

Kanlidjé (le village sanglant), élevé sur la pointe du même nom (*Kanlidgé - Bournou*), présente l'aspect le plus riant et le plus pittoresque, avec ses jardins et ses belles villas élevées sur des terrasses superposées, ses minarets qui se détachent sur la teinte sombre des cyprès, et les massifs de pins d'Italie, qui couronnent ce charmant amphithéâtre.

Anadouli - Hissar (le château d'Asie), qui fait face à Roumili-Hissar, a été, comme celui-ci, bâti par Mahomet II, qui le nomma **Guzel-Hissar** (le beau château). Il est aujourd'hui entièrement désarmé, et ne présente plus que quatre tours en ruines. A côté du

village, qu'il entoure, s'ouvre la vallée du Gueuk-Sou (ruisseau céleste), à l'embouchure duquel se trouve la prairie et le kiosque des **Eaux-Douces d'Asie.**—« C'est, dit M. Théoph. Gautier, une vaste pelouse, veloutée d'un frais gazon, encadrée de frênes, de platanes et de sycomores, qui s'encombre, le vendredi, d'arabas et de talikas, et voit s'étendre sur des tapis de Smyrne les beautés paresseuses du harem. Une charmante fontaine en marbre blanc, toute brodée d'arabesques, toute historiée d'inscriptions en lettres d'or, coiffée d'un grand toit à forte projection, et de petits dômes surmontés de croissants, qui s'aperçoit de la mer, et se détache sur un fond d'opulente verdure, désigne au voyageur cette promenade favorite des Osmanlis. » Le kiosque impérial a été bâti par Mahmoud Ier et restauré par Sélim. La Validé-Sultane, mère d'Abdul-Medjid, y a fait construire un kiosque nouveau dans le style du palais de Dolma-Baghtchè. Plus au S. s'ouvre une autre vallée également pittoresque, celle du *Kutchuk-Sou.*

Kandilli (la lanterne), nommé dans l'antiquité *περίῤῥοον*, à cause de la violence du courant qui vient s'y briser directement, est peut-être le plus beau et le mieux situé des villages du Bosphore. Son nom, qui signifie *lanterne*, lui vient de la lanterne qui couronne au-dessus du village la colline de Idjadièh, et où l'on a établi un signal et un canon pour annoncer au loin les incendies. De ce point élevé l'on jouit du panorama le plus complet du Bosphore.

Koulléli montre une petite mosquée et une vaste caserne de cavalerie bâtie le long du rivage. Sur la hauteur qui le domine s'étend *Koullè-Baghtchessi* (le jardin de la tour), avec un kiosque du sultan caché dans un bouquet d'arbres. C'est là que Soliman fut caché pendant trois ans, dans une tour, et dérobé, par le dévouement du Bostandji-Bachi, à la fureur de son père Sélim Ier, qui avait ordonné son trépas, mais qui fut heureux de le retrouver en vie à son retour d'Égypte. Soliman, devenu sultan, remplaça la tour par un jardin magnifique. Ce lieu portait aussi autrefois une église de Saint-Michel archange.

Tchengel-Keui (village du Croc), ainsi nommé à cause de la vieille ancre de fer que Mahomet II y trouva sur le rivage. On voit de jolies villas, et un kiosque impérial qui rappelle le souvenir des sanglantes exécutions ordonnées par Murad IV.

Beylerbey-Keui, gros village avec un grand palais en bois jaune et gris, bâti par Mahmoud II. L'aspect de ce palais, encore plus insignifiant que celui de Tchéragan, est celui d'un grand couvent. Au-dessus de Beylerbey se dresse le sommet du mont Boulgourlou.

Istavros présente une jolie mosquée à deux minarets, qui n'est qu'une ancienne église grecque.

Kouzgoundjouk (le *petit corbeau*) avec le port de Eukuz-Liman, et ses magasins de blé, n'a rien de remarquable, mais c'est le dernier village de la rive asiatique du Bosphore avant Scutari.

Scutari.—Le mont Boulgourlou. Kadi-Keui.

Une journée suffit pour visiter Scutari, le mont Boulgourlou et Kadi-Keui, en se rendant de Scutari au Boulgourlou, 4 kil. environ; du Boulgourlou à Kadi-Keui, 2 kil. 1/2.—Retour à Scutari par le Grand Cimetière, 1 kil. 1/2.

Scutari ou **Ouskoudar.** — *Histoire.* — Cette ville devait son nom antique de Chrysopolis, selon les uns, à Chrysès, fils d'Agamemnon et de Chryséis, selon les autres, à cette circonstance que les Perses y avaient déposé le trésor des contributions levées sur la Propontide. Chrysopolis était une dépendance de Chalcédoine. Polybe la mentionne comme le point d'où l'on

s'embarquait pour franchir le Bosphore, et où, d'après les avis d'Alcibiade, les Athéniens avaient établi un péage pour les navires.

Etat actuel.—Scutari, le plus important des faubourgs de Constantinople, est bâti en amphithéâtre en regard de cette ville. Le débarcadère de Scutari se présente sous l'aspect le plus pittoresque. C'est une sorte de plancher flottant composé de grosses poutres. A gauche est un café, sur un petit môle qui s'avance dans l'eau. Le café est entouré de bancs, toujours garnis d'une foule de fumeurs. Au pied du môle circulent les caïqs, les canots, les embarcations de toute espèce. Un peu en arrière, apparaissent les murailles blanches de **Buyuk - Djami.** Cette mosquée, avec son minaret, sa coupole, ses terrasses mamelonnées de petits dômes en plomb entre lesquels s'élèvent quelques arbres, produit un très-joli effet. Une *fontaine* surmontée d'un toit en auvent, bordée d'arabesques, de rinceaux, bariolée d'inscriptions turques sculptées en relief dans le marbre, occupe le centre de la place, en forme de quai, où vient aboutir la principale rue de la ville. La plupart de ses maisons sont peintes en rouge. La circulation y est très-active. On y voit de nombreux arabas, traînés par des bœufs ou des buffles noirs, monter et descendre incessamment. La largeur de cette voie en fait d'ailleurs un véritable marché. A droite, s'élève

La mosquée de la sultane Validé, flanquée de deux minarets à deux étages chacun. Le *turbé* de la fondatrice, placé auprès de la mosquée, est surmonté par un dôme formé d'une grille à jour.

La grande rue se bifurque alors. La rue à gauche, où l'on pourra visiter une *école turque*, se continue avec la route du mont Boulgourlou (V. ci-dessous). La rue à droite va aboutir au grand cimetière turc et à la plaine d'Haïdar-Pacha. On y rencontre d'abord, à droite, le *palais du pacha gouverneur*; plus loin, à gauche, le *tékié des derviches hurleurs*, dont nous avons décrit plus haut les bizarres pratiques (V. p. 330). C'est une simple maison de bois à deux étages. Au devant, s'étend un petit cimetière ombragé par un grand noyer. En face du tékié, s'élève une petite mosquée avec une enceinte extérieure peinte en vert, et un petit cimetière planté de beaux cyprès. Un peu plus loin, la route atteint,

Le grand cimetière de Scutari, le plus vaste, le mieux situé et le plus peuplé de l'Orient. C'est un immense bois de cyprès couvrant un terrain montueux, coupé de larges allées, qui s'étend sur la longueur de plus d'une lieue. Les cyprès atteignent en cet endroit de magnifiques proportions, et affectent des formes très-variées. Le long des allées, on rencontre des marbriers tranquillement accroupis, qui sculptent les colonnes en marbre de Marmara, dont les tombes sont faites. Quelques turbés aux arcades moresques s'élèvent de distance en distance. Les cyprès sont peuplés de colombes. — Le sol de Scutari est considéré comme une terre sacrée. C'est là qu'a été fondée la dynastie des Ottomans; c'est de là que l'islamisme est parti pour se répandre sur l'Europe. Aussi, beaucoup d'hommes d'une condition illustre ont-ils voulu être enterrés dans le cimetière de Scutari. Au milieu de la foule des tombes, un monument attire particulièrement l'attention des voyageurs. C'est un dôme porté sur six colonnes de marbre, qui indique la place où fut enterré le cheval favori du sultan Mahmoud.

Au sortir du cimetière, la route entre dans la grande plaine appelée **Haïdar-Pacha,** qui s'étend entre Scutari et les énormes casernes voisines de Kadi-Keui, et sert de champ de manœuvres et de lieu de promenade. Sur la droite, au S.-O., s'élèvent

La mosquée de Sélim, avec sa coupole élégante et ses deux mi-

narets à une seule galerie; la grande caserne **Sélimièh**, flanquée de quatre tours à ses quatre angles, et le grand bâtiment rouge, qui a servi d'hôpital à l'armée anglaise. De chaque côté de la route, des murs faits avec de vieilles tombes brisées soutiennent une terrasse élevée de 3 ou 4 pieds, où les élégants et les élégantes de la ville se donnent rendez-vous.

Le mont Boulgourlou. — Il ne faut pas plus d'une heure pour s'y rendre; en prenant à gauche de la mosquée de la Vàlidé-Sultane (V. ci-dessus), on traverse le *quartier sans prières*, qui ne contient ni églises ni mosquées, puis le quartier et bientôt le cimetière arménien. Là, des platanes et des hêtres remplacent les cyprès du cimetière turc, et des tombeaux larges, à peu près carrés, surmontés d'une table aplatie, remplacent les colonnes funéraires que couronnent le turban et le fez. La rue est continuée par une route bordée de riches villas, parmi lesquelles on remarque celle de Riza-Pacha, et celle où mourut Mahmoud II. Des deux côtés, s'étendent des vignobles qui produisent le vin de Tcharisch, le meilleur de Constantinople. La route traverse le village de Boulgourlou-Keui, et, tournant à gauche, se dirige vers la montagne. Des coupés modernes, des arabas et des charrettes traînées par des bœufs vous conduisent jusqu'à mi-côte du Boulgourlou. Là, se trouve un plateau ombragé de platanes, où il faut mettre pied à terre pour continuer l'ascension jusqu'au sommet de la montagne, marqué par un bouquet de thuyas et de hêtres. On y découvre un panorama splendide : au sud, la mer de Marmara; au nord, la côte d'Asie qui se prolonge jusqu'à l'ouverture de la mer Noire; de ce côté, la vue s'arrête sur le mont du Géant, reconnaissable au bouquet d'arbres qui le couronne; à l'est, le golfe de Nicomédie, les montagnes et les plaines de l'Asie. Ce sont les grandes lignes de ce tableau. Au premier plan, on aperçoit le Bosphore, depuis les murailles blanches de Buyuk-Déré jusqu'à Constantinople. Il apparaît comme un grand lac isolé. D'un côté de ce lac, Scutari; de l'autre, la ville de Constantinople tout entière. Du sommet du Boulgourlou, on redescend par le même chemin sur le plateau dont nous avons parlé. A l'ombre des platanes, coule une fontaine dont l'eau est réputée la meilleure de Constantinople; elle est l'objet d'un commerce de l'autre côté du Bosphore, où elle se vend 5 paras le verre. Les chrétiens se réunissent sur ce plateau le dimanche, et les Turcs le vendredi.

Du Boulgourlou on peut se rendre directement à Kadi-Keui. A 20 min. au-dessous du village de Boulgourlou, il faut quitter la route de Scutari et prendre le chemin à gauche, qui passe entre des vignes, longe l'extrémité inférieure du grand cimetière, et traverse l'esplanade de Haïdar-Pacha (V. ci-dessus). Du village de ce nom partent la route de Nicomédie à gauche, et à droite celle de Kadi-Keui.

Kadi-Keui (prononciation vulgaire de *Kasi-Keui*, le village du juge), l'antique **Chalcédoine.**

Histoire. — Cette ville, bâtie par les Mégariens en 676, dix-sept ans avant Byzance, porta d'abord les noms de Prokérastis, de Colpusa, et enfin de ville des Aveugles, parce que ses fondateurs avaient méconnu l'admirable situation de Byzance. Ce nom lui aurait été donné, selon Hérodote, par le satrape Mégabase ; selon Strabon, il aurait été prononcé par la Pythie, dans un oracle donné aux fondateurs de Byzance. (*V.* p. 357.) Cependant, Chalcédoine devint une ville florissante et fut le chef-lieu d'un petit État qui comprenait toute la rive asiatique du Bosphore. Il possédait un temple célèbre consacré à Apollon. Chalcédoine fut prise par Otanus, général des Perses, après l'expédi-

tion de Darius contre les Scythes. Alternativement alliée des Athéniens et des Lacédémoniens, Chalcédoine fit ensuite partie du royaume de Bithynie, et passa aux Romains par le testament de Nicomède (74 av. J.-C.). Mithridate la leur enleva après un siége meurtrier. Sous l'empire, elle jouit des priviléges d'une ville libre, mais abandonnée aux incursions des Barbares sous Valérien et Gallien, elle fut occupée pendant dix ans par le Perse Chosroès (616-626 après J.-C.). Elle fut entièrement détruite par les Turcs, et ses débris fournirent des matériaux pour les principales mosquées de Constantinople. Mais les empereurs grecs en avaient fait autant bien longtemps auparavant. — Chalcédoine a donné le jour au philosophe Xénocrate ; elle est surtout connue par le concile général, qui s'y tint en 451, et qui condamna l'hérésie d'Eutychès.

État actuel. Kadi-Keui est bâti dans une admirable situation, en face de la pointe du séraïl, à l'endroit où la mer de Marmara commence à se resserrer pour former le Bosphore. Vis-à-vis, Constantinople s'étale avec ses dômes, ses minarets et ses bosquets. Cette ville est un but de promenade, les jours de grande fête, pour les habitants de Péra qui n'ont pas de maisons de campagne. Le port est bordé de cafés, incessamment garnis d'une population de fumeurs. Les maisons sont généralement peintes, comme celles de Scutari. Il y en a cependant dans le goût anglais et italien. Les maisons turques ont des cabinets saillants, des étages qui surplombent, des moucharabis à grillages dorés, dont les lignes enchevêtrées donnent à la grande rue de Kadi-Keui un aspect assez pittoresque. Cette rue est d'ailleurs très-animée. La seule curiosité de Kadi-Keui est le *Lycée*, bâti sur l'emplacement de la *basilique de Sainte-Euphémie*, où se tinrent deux conciles. On y montre au voyageur une petite chapelle très-étroite, qui passe, bien à tort, pour le lieu des séances du concile. Son exiguïté ne permet pas d'ajouter foi à une pareille supposition.

La Tour de Léandre, ou de la Vierge (Kız-Koulessi).—En face du port de Scutari, se dresse sur un rocher, à l'entrée du Bosphore, la tour de la Vierge, improprement appelée par les Francs *Tour de Léandre*. En effet, ce n'est pas le Bosphore, mais l'Hellespont que Léandre traversait pour aller rejoindre Héro. (V. p. 347.) Les Turcs ont aussi une légende sur la tour dont il s'agit ici. Une bohémienne avait prédit à Mohammed-Sultan que sa fille mourrait d'une piqûre de serpent. Il fit bâtir, pour y enfermer sa fille, cette tour, où ne pouvait pénétrer aucun reptile. Méhar-Schégid (c'était le nom de la captive) grandit et devint si belle que, sa réputation s'étendant de proche en proche, arriva, on ne sait comment, jusqu'au fils du Shah de Perse, qui en tomba amoureux et trouva moyen de faire parvenir à la jeune princesse un bouquet de fleurs, dont le langage symbolique devait déclarer son amour. Par malheur, il s'était glissé parmi les fleurs un aspic qui mordit la princesse. Elle allait mourir, quand son amant parut soudain et la rendit à la vie en suçant la blessure. Mohammed récompensa son courage en lui donnant sa fille. On a cru à tort que cette tour avait été bâtie par Manuel Comnène, et qu'elle avait servi à soutenir la chaîne qui barrait aux navires l'entrée de la Corne-d'Or. Cette chaîne était étendue de la pointe du Séraï au rivage de Galata.

Iles des Princes.

Les *îles des Princes*, appelées par les anciens *Démonesi*, sont un groupe d'îles situées à l'entrée du Bosphore de Thrace, au S.-E. de Constantinople. On les nommait aussi *Papadanisia*, c'est-à-dire *îles*

des Prêtres, en turc *Papaz-Adassi*, à cause de plusieurs couvents qui s'y trouvaient; *îles des Princesses*, à cause des fondations pieuses faites par les princesses grecques de la famille impériale qui gardaient le célibat; et enfin *îles des Princes*, parce qu'elles servaient de lieu de plaisance aux princes du Bas-Empire. Elles sont au nombre de quatre principales, entourées d'autres petits îlots.

Proti, la première, appelée *Tinaki* par les Turcs, n'est pas cultivée.

Antigoni, formée de rochers, est presque aussi stérile que Proti. A 1 mille plus loin se trouve

Khalki, autrefois *Khalcitis*, appelée ainsi à cause d'une mine de cuivre renommée : elle possède trois grands monastères. L'aspect pittoresque et la douceur du climat en faisaient un délicieux séjour, que les Grecs riches venaient habiter. On y remarquait le tombeau de sir Édouard Barton, le premier ambassadeur anglais envoyé à Constantinople par la reine Élisabeth.

Prinkipo est la plus grande des îles de ce groupe et la plus éloignée vers le golfe de Nicomédie. Elle a 8 milles de tour, et surpasse en hauteur toutes les îles circonvoisines. C'est aussi la plus peuplée et la mieux cultivée. On y voit plusieurs couvents dans une belle situation.

Le bourg de Prinkipo est bâti sur une berge élevée. Des sentiers rapides, bordés de rampes de bois, montent de la mer aux maisons. De tous côtés, le rivage est bordé de cabinets de bain. Le soir, l'espace compris entre les maisons et la berge sert de lieu de réunion aux dames arméniennes et grecques, qui viennent s'y asseoir en grande toilette, en cheveux, et décolletées. Tous les cafés ont des terrasses sur la mer. Prinkipo a deux bons hôtels : ce qui, joint à sa situation, le rend très-propre à servir de point de départ pour les excursions qu'on voudrait faire dans les autres îles.

A une certaine distance du v., vers le S.-O., est un ancien couvent grec consacré à saint Georges, qui sert maintenant d'hôpital pour les fous. La situation de ce couvent est admirable. Il s'élève sur un soubassement de rochers, d'où l'on domine la mer et les collines de l'île.

Les environs, couverts d'une riche végétation de myrtes et de térébinthes, présentent plusieurs sites d'un aspect très-sauvage.

A Prinkipo, comme dans les autres îles de ce groupe, l'air est d'une douceur et d'une pureté extrêmes. Cet avantage, joint à la commodité qu'offre la côte pour prendre des bains, rend le séjour de cette île délicieux. Elle est très-fréquentée par les Français établis à Constantinople. Un serservice régulier de bateaux à vapeur (*V.* p. 353) la met en communication journalière avec la capitale.

De Constantinople à Andrinople. R. 70. — A Belgrade, R. 68. — A Brousse, R. 81. — A Bucharest, R. 68 et 71. — A Choumla, R. 70. — A Kavala, R. 60. — A Jassy, R. 68 et 73. — Au Mont Athos, R. 59 et 62. — A Nicée et Nicomédie, R. 81. — A Nisch, R. 70. — A Philippopolis, R. 70. — A Rodosto, R. 60. — A Routschouk, R. 68. — A Salonique, R. 59 et 60. — A Smyrne, R. 89. — A Sophia, R. 70. — A Trébizonde, R. 85. — A la Troade, R. 80. — A Varna, R. 68.

CHAPITRE TROISIÈME.

THRACE. — MACÉDOINE. — THESSALIE. — ALBANIE. MONTÉNÉGRO. — HERZÉGOVINE.

ROUTE 59.

DE CONSTANTINOPLE A SALONIQUE,

PAR MER. — ILES DE LA THRACE.

De Constantinople à la sortie des Dardanelles, *V.* R. 58 (p. 344 à 349, lisez à rebours). — En sortant du détroit, le navire se dirige à l'O., et, laissant au N. le golfe d'Énos, passe entre les îles de Lemnos, Samothrace et Imbros.

Lemnos, appelée par les modernes **Stalimène** (du grec *εἰς τὰ λιμένα*), est la plus considérable des îles qui occupent le fond de la mer Égée, en face de Ténédos et du mont Athos. Elle mesure environ quinze lieues de longueur de l'E. à l'O., sur cinq à six de large du N. au S. Elle est dominée par deux sommets principaux, dont l'un est le mont Mosychle, ancien volcan mentionné dans les poëtes de l'antiquité. Elle produit du vin, des fruits, des légumes et une terre bolaire rouge, appelée *terre sigillée*, recherchée des Turcs et des Grecs comme médicament astringent.

Histoire. — Les anciens, frappés des phénomènes volcaniques de Lemnos, avaient fait de cette île le séjour de Vulcain. On connaît la légende suivant laquelle les Lemniennes massacrèrent tous leurs maris, et accueillirent plus tard les Argonautes. C'est à Lemnos que Philoctète blessé fut abandonné par les Grecs. — Les premiers renseignements historiques sur Lemnos remontent seulement au XIIe siècle avant J.-C. Habitée d'abord par des colonies pélasgiques, cette île fut, en 510 avant J.-C., conquise par Miltiade, riche Athénien dont la famille régnait dans la Chersonnèse de Thrace. Prise par les Perses, reprise par les Athéniens, Lemnos changea plusieurs fois de maîtres, et resta enfin à la Macédoine, pour passer plus tard aux Romains. Elle fit partie de l'Empire Grec jusqu'à la quatrième croisade. Elle appartient aux Turcs depuis 1657.

La capitale de l'île, appelée **Lemno** ou **Stalimène**, est située sur le penchant d'une colline qui se termine au bord de la mer; on y voit un château qui a été le séjour de la garnison turque et du gouverneur.

Kokkino, l'antique *Héphestia*, possède un bon port avec un ancien château ruiné. La population de Lemnos est de 30 000 hab.

Imbros. Cette île, située à 40 kilom. à l'O. de la Chersonnèse de Thrace, mesure, selon Pline, 116 kilom. de circuit. Elle est haute et montueuse, mais moins élevée que Samothrace : elle est arrosée par un cours d'eau appelé l'Ilissus. Imbros a toujours partagé le sort des îles voisines. Elle contient aujourd'hui 3,000 habitants, cultivateurs et pêcheurs. Le village principal, qui porte le nom de l'île, est situé sur la côte orientale et possède un assez bon port. Non loin de là, on reconnaît les ruines de l'ancienne ville et les vestiges d'un temple.

Samothrace, située au N.-O. d'Imbros, mesure environ 48 kil. de tour. « Cette île, dit M. L. Lacroix (ouvr. cité), n'est à propre-

ment parler que la base de l'immense cône qui la surmonte, et que l'on appelle le Mont Saoce, dont la cime, plus élevée, dit-on, que celle de l'Athos, domine de sa hauteur de 2,000 mètres environ toutes les îles, toutes les mers et toutes les côtes environnantes. »

Histoire.—Samothrace a dû toute sa célébrité, dans l'antiquité, à ses mystères religieux, et au culte des *dieux Cabires*, dont la mythologie grecque faisait les fils de Vulcain, et dans lesquels on retrouve une trace du dogme de la Trinité, venu de l'extrême Orient. Samothrace avait vu naître Dardanus, fondateur de l'empire de Troie, Jason et Harmonie, enfants de Jupiter et d'Électre.

La population primitive de cette île était d'origine pélasgique; plus tard elle appartint aux Ioniens, et suivit toutes les vicissitudes des îles de l'Archipel. Son sol est peu fertile, et l'industrie de ses habitants est nulle.

Beaucoup plus loin au N.-O., à l'entrée du golfe de Kavala, s'élève l'île de

Thasos, située en face des côtes de Thrace, dont elle n'est séparée que par un canal d'environ deux lieues, tout près de l'embouchure du Nestus. Sa longueur, d'orient en occident, est de quinze milles d'Italie, et son circuit de quarante. L'île est petite et compte environ 4 à 5,000 habitants, tous Grecs.

Une colonie phénicienne vint s'y établir au XVIe siècle avant l'ère chrétienne, et tira une grande richesse de l'exploitation de ses mines d'or. Soumise par les Perses en 493, puis par les Athéniens, qui la ruinèrent en 466 à l'occasion d'une révolte, Thasos suivit depuis toutes les vicissitudes des îles grecques. Elle appartient à la Turquie depuis 1462. Elle donna le jour à Polygnote, l'un des plus grands peintres de l'antiquité.

« L'ancienne ville de Thasos était située sur la côte N., sur des collines qui dominent une rade assez vaste, au fond de laquelle était le port des Thasiens. Les ruines s'appellent Palæo-Castro et le port Pyrgo, d'une tour vénitienne construite avec d'antiques pierres de marbre. » On voit encore les restes de l'ancien môle du port et quelques tombeaux ornés de sculptures. La ville proprement dite occupait trois collines séparées par de profonds ravins; ces hauteurs sont couvertes de ruines, celle du nord était l'acropole de la ville. Les Vénitiens réparèrent cette citadelle. Le lion de Saint-Marc est encore sculpté sur une porte. On observera, sur la troisième de ces hauteurs vers le sud, un escalier taillé dans le rocher, de vastes carrières antiques et une porte que l'on peut préférer à la porte de Mycène. Non loin de la ville antique est une statue colossale du dieu Pan, sculptée dans le roc.

Le navire double la *Péninsule-Chalcidique*, avec ses trois promontoires, de monte Santo ou Hagion-Oros (Athos) (R. 62.), de Longos et de Kassandra, séparés entre eux par les golfes de Hagion-Oros et de Kassandra. Au delà du cap Kassandra, on entre dans le golfe de Salonique, dont les beaux aspects sont décrits R. 61 et 62, et doublant enfin la pointe *Kara-Bournou*, on aborde bientôt dans le port de

SALONIQUE.

Renseignements.—On ne trouve à Salonique qu'une mauvaise auberge tenue par un Italien; mais il est facile de se procurer un bon logement dans les maisons grecques.

Bateaux à vapeur. — *Messageries impériales françaises*, tous les 15 jours, pour les Dardanelles, Gallipoli et Constantinople, le mercredi; pour Volo et le Pirée, le mardi.—*Lloyd autrichien*, pour Kavala, les Dardanelles, Gallipoli et Constantinople, tous les mardis.—Pour Volo, tous les lundis.

Salonique, ou Sélanik (Θεσσαλονίκη), fut d'abord appelée *Therma*, à cause des sources thermales qui abondent dans ses environs. Xer-

xès campa dans cette ville, et, apercevant sur la côte opposée du golfe Thermaïque les hauts sommets de l'Olympe et de l'Ossa, il résolut d'explorer le Pénée. — Therma, prise par les Athéniens au début de la guerre du Péloponèse, fut rendue plus tard à Perdiccas, et reprise ensuite par Pausanias.

En 315, Cassandre rebâtit Therma, et lui donna le nom de sa femme Thessalonique, sœur d'Alexandre.

La position de cette ville et son génie commercial l'avaient rendue la place la plus importante de la côte, lorsqu'après la bataille de Pydna elle se soumit aux Romains et devint sous leur domination la capitale de toute la Macédoine. Elle servit de quartier général au sénat et au parti de Pompée. Plus tard elle embrassa la cause d'Octave et d'Antoine contre Brutus et Cassius, et obtint en récompense le titre de cité libre. Pendant les trois premiers siècles de l'ère chrétienne, et même après la fondation de Constantinople, Thessalonique fut la capitale de tout le pays compris entre l'Adriatique et la mer Noire, et sa population s'éleva jusqu'à 220,000 habitants. Au IIIe siècle, elle fut érigée en colonie romaine pour protéger l'empire contre l'invasion des Barbares. On se rappelle l'épouvantable massacre de Thessalonique ordonné par Théodose, et la pénitence publique que saint Ambroise imposa à cet empereur. — Du VIe au VIIIe siècle, Thessalonique soutint plusieurs luttes sanglantes avec les Slaves. En 904, elle fut prise et pillée par les Sarrasins. Les Normands, sous la conduite de Tancrède, s'en emparèrent en 1185, et traitèrent ses habitants avec la plus grande barbarie. Au commencement du XIIIe siècle, elle passa sous la domination des marquis de Montferrat, qui prirent le titre d'empereurs de Thessalonique. Vendue aux Vénitiens par les empereurs de Constantinople, Salonique fut enfin prise en 1430 par les Turcs, au pouvoir desquels elle se trouve encore aujourd'hui.

Saint Paul prêcha le christianisme aux Thessaloniciens (Actes des Apôtres, XVIII) et leur adressa deux épîtres.

Thessalonique, regardée comme la capitale du christianisme en Orient, fut appelée la *ville orthodoxe*. Sous le règne de Léon l'Isaurien, les provinces dépendantes de Salonique furent les premières à rejeter l'autorité de Rome, et donnèrent le signal du grand schisme d'Orient. Eustathius, le célèbre commentateur de l'Iliade et de l'Odyssée, était évêque de Thessalonique en 1185.

Description. Salonique, située au fond du beau golfe du même nom, compris entre les caps Vardar et Karabournou, s'élève en amphithéâtre au-dessus de la mer. Son vieux château qui la domine, ses blanches murailles garnies de tours, ses maisons étagées sur le flanc de la colline, ses élégants minarets et ses sombres plantations de cyprès lui donnent un aspect aussi imposant que pittoresque. Mais l'intérieur ne répond nullement à l'attente du voyageur. Les rues sales, étroites et sinueuses, sont étouffées entre des maisons qui ne sont, pour la plupart, que de misérables constructions en bois. Cependant, grâce à sa belle position, et grâce à la profondeur et à la sécurité de son vaste port, Salonique est l'entrepôt principal du commerce de la Macédoine, et l'une des échelles les plus importantes de l'Orient. Sa population s'élève à environ 70,000 hab.

Salonique renferme plusieurs monuments intéressants :

La Citadelle ou Château des Sept-Tours, occupe, comme nous l'avons dit, la partie supérieure de la ville. C'est une construction vénitienne qui repose sur des soubassements helléniques. A l'intérieur se trouvent des fragments de colonnes en vert antique, appar-

tenant sans doute à un temple de Jupiter, et les débris d'un arc de triomphe. Une inscription nous apprend que ce dernier monument fut élevé sous le règne de Marc-Aurèle en l'honneur d'Antonin le Pieux et de sa fille Faustine.

Les Murailles, qui ont environ 8 kil. de circuit, reposent sur des fondations cyclopéennes; elles datent du moyen âge et se composent de débris antiques de toute espèce. Ces murailles crénelées et garnies de tours forment autour de la ville une ceinture d'une blancheur éblouissante. La ville est encore défendue du côté de l'E. et de l'O. par deux ravines profondes qui descendent de la citadelle jusqu'à la mer.

Salonique est coupé de l'E à l'O. par la grande rue du Bazar. Si l'on en juge par les deux arcs de triomphe dont on voit encore les débris à ses deux extrémités, cette rue suit la même direction que l'antique *Via Egnatia*, qui mettait en communication la Thrace et la Macédoine avec les bords de l'Adriatique.

L'Arc de Constantin, situé près de la porte de Callamarie et à l'extrémité E. de la grande rue, a été élevé en l'honneur de Constantin, après sa victoire sur Licinius ou sur les Sarmates. Cet arc, à moitié ruiné, était bâti en briques et recouvert de plaques de marbre, sur lesquels on distingue quelques bas-reliefs représentant des chameaux.

A l'autre extrémité de la rue et près de la porte Vardar, se trouve un second arc, qui rappelle probablement la victoire d'Octave et d'Antoine à Philippes. Sa base est enfoncée dans le sol; il mesure environ 5 mèt. 60 de haut sur 3 mèt. 60 de large. On y remarque un bas-relief représentant un Romain couvert de sa toge et debout près d'un cheval. Une inscription fort curieuse, que l'on peut encore déchiffrer, donne une liste des politarques ou chefs de la ville.

Près de la rue du Bazar et dans le quartier juif, s'élève le **Sureth-Maleh**, ou Propylées de l'Hippodrome. Ces ruines remarquables se composent de quatre colonnes corinthiennes, dont l'architrave supporte des caryatides. Les juifs croient que ces figures ont été pétrifiées par enchantement et les appellent *las Incantadas*. La **Rotonde**, maintenant convertie en mosquée, était primitivement un temple bâti sous Trajan et consacré au culte des dieux Cabires. Ce monument, comme son nom l'indique, est de forme circulaire et rappelle le Panthéon de Rome. L'extérieur du dôme est revêtu de mosaïques.

La mosquée de Sainte-Sophie, ancienne église chrétienne, représente sur une échelle moins vaste le même plan que Sainte-Sophie de Constantinople. Selon la tradition, elle fut aussi construite sous le règne de Justinien, par l'architecte Anthémius. On y montre au voyageur crédule une chaire en vert antique, dans laquelle saint Paul aurait prêché pendant son séjour à Thessalonique.

La mosquée de Saint-Dimitri, autrefois l'église métropolitaine, est remarquable par son architecture et par une double rangée de colonnes en vert antique.

La mosquée d'Eski-Djumà occupe l'emplacement du temple de Vénus Thermaïque. On y remarque encore six colonnes doriques du Pronaos enclavées dans le mur.

De Salonique à Constantinople, par terre (R. 60). — A Zeitoun (R. 61). — Au mont Athos (R. 62).

ROUTE 60.

DE CONSTANTINOPLE A SALONIQUE.

10 jours (111 heures).

Cette route, longue et pénible, est rarement suivie par les voyageurs. Elle présente pourtant quelques localités intéressantes au point de vue historique, entre Kavala et Salonique. Le trajet de

Kavala à Constantinople doit être fait par mer autant que possible.

On quitte Constantinople par la porte de *Daoud-Pacha*, et longeant la côte de la mer de *Marmara*, on traverse les gros villages de (6 h.) *Buyuk-Tchekmedjé*, (5 h.) *Silivri* et 5 h. *Érégli*.

A l'extrémité d'un promontoire au S.-O., Buyuk Érégli occupe l'emplacement de l'antique *Héraclée* ou *Périnthe*, dont il reste encore quelques traces. Cette ville, habitée par Alcibiade pendant son exil, est célèbre pour la courageuse résistance qu'elle opposa à Philippe.

Après (9 h.) *Rodosto*, grand port de mer de 18 000 hab., la route quitte la côte pour s'enfoncer dans un pays sauvage et montagneux, où l'on rencontre les gros villages de (4 h.) *Aïnedjik*, (10 h.) *Malgara* et (5 h.) *Kéchan*. Franchissant ensuite la grande plaine marécageuse de la *Maritsa* (Hébrus) et (5 h. 30 m.) la rivière du même nom, on atteint (30 m.) *Vira*, qui occupe peut-être l'emplacement de l'antique Dyme. On descend bientôt sur les bords de la mer Egée que l'on suit jusqu'à (8 h.) *Mékri*, par une route pittoresque qui rappelle celle de la Corniche. Remontant ensuite vers le N.-O. à (4 h.) *Kieupék-Keui* et (6 h.) *Gumourdjina*, on passe entre la chaîne du *Rhodope* et l'extrémité N. du grand lac salé de *Bourougueul* (Bisthonis), avant d'atteindre (10 h.) *Iénidjé*. Après avoir traversé la plaine marécageuse du *Kara-Sou* (Nestus) et (4 h.) la rivière du même nom, on gravit un contre-fort du mont *Pangée*, d'où la vue s'étend sur la ville de Kavala, le golfe de Contessa et le mont Athos. Au delà des ruines d'un aqueduc, une route pavée descend jusqu'à (6 h.)

Kavala. Cette ville occupe l'emplacement de l'antique *Néapolis*, le port de Philippes, devant lequel la flotte de Brutus et Cassius stationna pendant la bataille de Philippes, et où saint Paul débarqua en venant de Troas.

Kavala, assise sur un contre-fort du mont Pangée qui s'avance dans la mer, entourée de murailles et dominée par un vieux château, présente un aspect pittoresque. Elle a été considérablement embellie par Méhémet-Ali, auquel elle a donné le jour. Kavala possède deux beaux ports et fait un commerce considérable de céréales, de sésame et de tabac.

On y trouve des barques pour se rendre à l'île de Thasos (R. 59), que l'on aperçoit au S.-E. du golfe. Les navires du Lloyd touchent à Kavala le vendredi, en revenant de Salonique à Constantinople.

Excursion à Philippes.—On quitte Kavala du côté N. par la route de Drama; après avoir franchi une chaîne de montagnes (*Symbolum*) par une gorge étroite, on traverse une plaine immense jusqu'à (2 h. 30 m.) un Khani situé près d'une colline conique qui marque l'emplacement de

Philippes. Cette ville, d'abord appelée *Crénides*, fut rebâtie par Philippe, qui lui donna son nom et en fit une des places les plus fortes de son royaume. Elle fut érigée en colonie romaine. C'est près de cette ville qu'Auguste écrasa les légions républicaines de Brutus et de Cassius. Philippes rappelle plusieurs faits importants de la vie de saint Paul; sa première prédication en Europe, sa flagellation, son emprisonnement, sa délivrance miraculeuse, etc. (Actes des Apôtres, XVI, 9-40.) Le grand Apôtre adressa une épître à l'Église de cette ville.

L'acropole couronnait la colline dont nous avons parlé, et sur laquelle on remarque les ruines d'une forteresse. La ville s'étendait dans la plaine du côté du S.-O., où l'on distingue encore les débris d'un amphithéâtre, des fragment de colonnes et quelques tumulus. Des fouilles entreprises dans les marécages qui couvrent en grande partie l'emplacement de Philippes, donneraient sans doute lieu à des découvertes inté-

ressantes. La bataille de Philippes se livra dans la plaine au S.-O. de la ville. Brutus et Cassius étaient campés près du col du mont Symbolum et pouvaient ainsi communiquer avec leur flotte à Néapolis. Le marais à l'O. de Philippes est celui qu'Auguste dut traverser pour venir attaquer ses adversaires.

De retour à Kavala, on se dirige à l'O. pour atteindre (3 h.) *Pravista*, au pied du mont Pilaf (Pangée), (6 h.) *Rouphani* ou *Orphano* et (1 h.)

Contessa. Les ruines de cette petite ville vénitienne, situées à l'embouchure du *Strouma* (Strymon), marquent l'emplacement de *Eion*, le port d'*Amphipolis*. En remontant le cours de cette rivière classique qui séparait la Thrace de la Macédoine, on arrive (2 h.) au v. de *Néo-Khorio* ou *Yéni-Keui*, qui indique la position de

Amphipolis. L'emplacement de cette ville appelée Ἐννέα ὁδοί (neuf chemins), à cause des nombreuses routes qui s'y croisaient, appartenait aux Édoniens, peuple de la Thrace. Les Athéniens essayèrent à plusieurs reprises d'y établir une colonie; mais ils ne réussirent qu'en 437. Amphipolis, fondée par Agnon, fils de Nicias, devint une des possessions les plus importantes d'Athènes. En 424, elle se rendit sans résistance au général lacédémonien Brasidas. L'historien Thucydide, général de la flotte athénienne, arriva en toute hâte de Thasos, mais il ne put sauver que *Eion*, le port d'Amphipolis; cet échec causa sa disgrâce. Cléon, son successeur, ne fut pas plus heureux, et perdit la vie dans un combat, où périt aussi Brasidas.

A partir de ce moment, Amphipolis resta indépendante d'Athènes; elle sut même lui résister victorieusement en 360, par son alliance avec Olynthe. Philippe l'annexa à ses États en 358. Sous les Romains, elle devint le chef-lieu d'une des quatre provinces de la Macédoine. Amphipolis donna le jour au grammairien Zoïle, et fut visitée par saint Paul. Pendant le moyen âge, elle porta, selon Tafel, le nom de *Popolia*.

Amphipolis, située à 4 kil. de la mer, occupait un contre-fort du mont Pangée, qui se projette sur la rive droite du Strymon, près de sa sortie du lac *Cercine*. Placée sur la *via Egnatia*, la grande voie de communication entre l'Italie et l'Orient, cette ville commandait le seul passage facile pour pénétrer des bords du golfe de Contessa aux plaines de la Macédoine.

Le Strymon décrivait un demi-cercle autour d'elle et la défendait ainsi au N., à l'O. et au S. A l'E., la ville était protégée par un mur qui occupait toute la largeur du col par lequel elle se relie au mont Pangée.

Le v. de Néo-Khorio occupe une partie de l'emplacement de la ville antique au pied de la colline; on ne retrouve que quelques vestiges des fortifications. Une partie du mur qui s'est écroulée dernièrement a obstrué l'entrée du lac Cercine (Takinos). Ce lac, long d'environ 6 lieues, est encore renommé pour ses anguillles, comme il l'était dans l'antiquité.

En sortant de Néo-Khorio, la route descend vers le S. pour traverser le Strymon sur un pont de pierre, atteint (30 m.) le v. de *Kutchuck-Krouchova*, et longe ensuite les bords du golfe jusqu'à (1 h.) *Vastra*, à gauche, se montre le v. de *Stavros*, qui indique probablement la position de l'antique *Stagyre*, patrie d'Aristote.

Après avoir traversé la charmante vallée d'Aréthuse, ombragée de beaux chênes, on laisse à gauche (1 h. 30 m.) un khani et une route pour le mont Athos. Puis, côtoyant la rive N. du lac *Betchlik* (Bolbé), on atteint (2 h.) *Buyuck-Betchik* et (3 h.) *Kilisseli*. On laisse ensuite à droite le petit lac *Langadza* pour arriver (6 h.) à Salonique (R. 59).

ROUTE 61.

DE LAMIA A SALONIQUE.

5 jours (53 h. 15 m.).

Quittant Lamia (*V.* p. 160) du côté N., on laisse à gauche la riante vallée du Sperchius et les hautes parois de l'Œta pour gravir l'Othrys. Du sommet (1 h.) de cette chaîne de montagnes qui marque les frontières de la Grèce et de la Turquie, la vue s'étend sur l'immense plaine de la Thessalie jusqu'aux cimes neigeuses de l'Olympe. La route descend le revers N. de l'Othrys par le défilé de la *Fourka*, et, dépassant (2 h.) un derveni turc, traverse un pays montagneux jusqu'à (3 h.)

Domoko (6 h. de Lamia), (en logeant dans le khani au-dessous du village, on évitera une rude montée de 40 m.).—Domoko occupe l'emplacement de l'antique *Thaumaci*, qui fut assiégée en vain par Philippe (199 avant J.-C.) et prise par le consul Acilius pendant la guerre avec Antiochus (191). La ville, située dans un défilé, s'étageait sur un rocher élevé et abrupt, couronné par l'acropole dont il reste encore quelques traces.

On traverse ensuite un pays ondulé et monotone, jusqu'à (7 h.)

Pharsale. Cette ville est surtout célèbre par la bataille qui se livra sous ses murs et décida le triomphe de César. Située dans une plaine fertile arrosée par l'Énipée, et commandant par sa position l'entrée de la Grèce du N., Pharsale devint une des villes les plus puissantes de la Thessalie. Elle s'étageait à la base du mont Narthacium, sur une montagne conique de craie haute de 110 mèt., coupée à pic de trois côtés et dont le sommet tronqué porte encore des vestiges de murs cyclopéens appartenant à l'acropole, ainsi que les ruines d'une construction souterraine semblable à celle de Mycènes (*V.* p. 185). Le village actuel se compose d'une longue rangée de maisons blanches, au pied de la ville antique.

Au sortir de Pharsale, la route s'engage dans une immense plaine nue et poudreuse, au fond de laquelle le regard va se reposer au N., sur les cimes majestueuses de l'Olympe, et à l'O. sur les hauts sommets du Pélion et surtout de l'Ossa, qui par sa forme disgracieuse se distingue des autres montagnes. Dépassant (1 h. 30 m.) le tombeau d'un scheik entouré de magnifiques cyprès, et (1 h. 30 m.) une fontaine, on se dirige (2 h. 30 m.) vers les blancs minarets de

Larisse (*Yéni-Schèhr*). (18 h. 30 min.) Cette ville, l'ancienne capitale des États d'Achille, fut l'alliée d'Athènes pendant la guerre du Péloponèse. Lors de l'invasion romaine, elle est citée comme une place importante. Chef-lieu de la puissance turque en Europe avant la prise de Constantinople, Larisse est encore de nos jours la ville la plus musulmane de ces contrées. Située sur l'emplacement de la ville antique, elle s'étage en pente douce sur la rive droite du Pénée (Salamvria); ses blancs minarets, ses beaux jardins et son pont pittoresque lui donnent un aspect des plus gracieux. Elle est très-florissante et renferme environ 30,000 hab. Une certaine animation règne dans les rues, où l'on voit circuler d'élégants arabas et de lourds chariots thessaliens dont la forme n'a pas varié depuis l'antiquité. Quelques-unes de ses mosquées sont fort belles et méritent d'être d'être visitées. On retrouve quelques vestiges de la ville antique dans le bazar et parmi les pierres tumulaires du cimetière.

De Larisse à Janina (*V.* R. 63).

Quittant Larisse du côté N., on laisse à droite la grande plaine marécageuse couverte de troupeaux, qui entoure l'extrémité N. du lac *Bœbéis* (Karla). Bientôt la route franchit, sur une chaussée

en pierres, le marais de Kara (*Palus-Nessinis*), qui reçoit le trop-plein du Pénée et alimente le lac Bœbéis. Une avenue d'arbres magnifiques descend ensuite sur les bords gracieux du Pénée, que l'on suit jusqu'à (5 h.)

Baba. Ce charmant v. est situé au pied des escarpements de l'Ossa et en face de la belle vallée de *Déréli,* ouverte dans la chaîne de l'Olympe, dont les cimes majestueuses se dressent de l'autre côté du Pénée. Au-dessous de Baba et sur les flancs de l'Ossa, on remarque *Ambélakia*, entouré de belles plantations de vignes. Ce v. faisait autrefois un grand commerce de soie et étendait ses relations jusqu'en Allemagne. En se rapprochant du Pénée, on atteint le *khani d'Ambélakia,* qui marque l'entrée de la

Vallée de Tempé[1], aujourdhui *Lykostomo* (gueule de loup). La Thessalie était autrefois un vaste lac renfermé dans de hautes montagnes; elle ne fut desséchée que lorsqu'un tremblement de terre, séparant le mont Olympe de l'Ossa, forma par la vallée de Tempé la seule communication entre la mer et la Thessalie du N. Selon la fable, Neptune fendit le roc d'un coup de trident et ouvrit ainsi un passage à l'onde emprisonnée. Cette vallée, dont le nom seul réveille avec nos souvenirs classiques l'idée des plus frais paysages, est un étroit défilé entre deux montagnes gigantesques, déchirées par un tremblement de terre. Mais le cours tranquille du Pénée et la riche végétation qui l'entoure adoucissent la sévérité du spectacle. Le Pénée, à moitié caché sous des platanes immenses, des lauriers-roses et des agnus-castus, roule majestueusement ses flots argentés entre deux gigantesques murailles rouges qui le dominent sans le resserrer, sans le réduire aux proportions d'un torrent, sans rien lui ôter de sa majesté et de sa grâce.

Cette vallée si belle et si poétique était consacrée au culte d'Apollon. Tous les neuf ans, une *théorie* envoyée de Delphes venait cueillir des lauriers de Tempé pour couronner les vainqueurs aux jeux pythiens. Lors de l'invasion de Xerxès, les Grecs envoyèrent 10,000 hommes à Tempé pour arrêter les Perses; mais, ayant appris que l'on pouvait arriver en Thessalie par un passage à travers l'Olympe et descendre dans la vallée de Déréli, ils se retirèrent aux Thermopyles. Pour les Romains, la vallée de Tempé était un poste militaire; elle eut une grande importance pendant leurs luttes avec les rois de Macédoine et leurs guerres civiles. Tite-Live parle des quatre forteresses qui la défendaient. La route actuelle, où l'on voit encore des traces de chars antiques, suit la rive droite du Pénée. Sur le bord opposé, la rivière serre de si près la montagne, qu'en quelques endroits c'est à peine si un homme pourrait se frayer un passage. Bientôt la vallée se rétrécit, et les contre-forts de l'Ossa et de l'Olympe plongent leurs pieds dans le Pénée, qui n'a pas plus d'une trentaine de mètres de large. La route grimpe sur les rocs qui dominent la rivière. Bientôt s'ouvre dans les flancs de l'Ossa la sauvage langada d'*Anémou-Trypa* (trou des vents). A l'entrée de la langada, et au pied d'un énorme rocher qui semble barrer le passage, on remarque des débris antiques qui marquent l'emplacement d'une des quatre forteresses mentionnées par Tite-Live. Sur le sommet du rocher se trouvent les débris du château de la Belle, *Castro tis Horaias,* qui date du moyen âge. Un peu au delà de la forteresse, au moment où le sentier s'élève sur les flancs de l'Ossa, le rocher a été taillé à droite de la route, et porte l'inscription suivante : L. CASSIVS

[1] V. l'intéressant travail de M. Mézières sur le Pélion et l'Ossa; *Arch. des Missions scient.*, IIIe vol. 1852.

LONGINVS PRO. COS. TEMPE MVNIVIT, qui rappelle les travaux exécutés par les Romains pour faciliter les communications par la vallée du Tempé.

Au débouché de la vallée (2 h.), la vue s'étend tout à coup sur le magnifique panorama du golfe Thermaïque, du mont Olympe, de l'Athos et des Sporades. On traverse le Pénée sur un bac près d'un khani, et en amont du pont et du v. de *Bakrina*. A une courte distance et sur les flancs de l'Ossa, se trouve le couvent de Saint-Dimitri, avec une église byzantine antérieure à Justinien. La route, en vue de la mer, traverse au N. une riche plaine jusqu'à (2 h.)

Platamona (9 h. de Larisse). Le fort et le khani qui couronnent un rocher fort élevé au-dessus de la mer, marquent l'emplacement de l'antique *Héraclée*, dont on voit encore quelques ruines.

On trouve ordinairement à Platamona des barques qui viennent charger les bois et les charbons de l'Olympe. Il vaut mieux se rendre par mer de cet endroit à Salonique que de suivre la route de terre qui est peu intéressante, et souvent pénible.

En s'écartant de la route directe pour gravir un chemin sur les flancs de l'Olympe, on atteint (2 h.) le v. de *Leftokarya*. Plus loin le v. de (1 h.) *Lithokhorio* domine une sauvage langada à travers laquelle se déroule une belle vue sur le mont Olympe, qui se présente ici dans toute sa majesté.

On descend (2 h.) à **Malathria**, qui marque l'emplacement de *Dium*, ville importante de la Macédoine, détruite par les Étoliens pendant la guerre sociale, et érigée plus tard en colonie romaine. On trouve encore quelques restes d'un théâtre et d'un stade. Quelques débris placés non loin des sources indiquent sans doute la position du temple de Jupiter, près duquel Archélaüs institua des jeux olympiques. La route, toujours en plaine et en vue de la mer, suit les bases de l'Olympe, et dépassant (2 h. 15 m.) *Katérina* atteint (3 h.)

Kidros (10 h. 15 de Platamona), joli village grec, qui occupe peut-être l'emplacement de l'antique **Pydna**, où Scipion Nasica remporta sur Persée une victoire qui donna la Macédoine aux Romains.

On longe ensuite l'extrémité N. du golfe Thermaïque, et, traversant (3 h. 30) le v. de *Libanovo*, on franchit les rivières (2 h.) *Vistritza* (Haliacmon), (3 h.) *Mavronéro* (Loudias), et (3 h.) *Vardar* (Axius), pour atteindre (4 h.) Salonique (15 h. 30 de Kidros) (R. 59).

ROUTE 62.

DE SALONIQUE AU MONT ATHOS.

Route directe; 2 j. (24 h.), — par Olynthe et Potidée, 3 j. (31 h.).

En quittant Salonique par la *porte de Callamarie*, on pénètre dans la grande péninsule *chalcidique*, ainsi nommée des nombreuses colonies de Chalcis en Eubée, qui vinrent s'y établir.

La route directe pour le mont Athos coupe la péninsule dans la direction du S.-E. et traverse une grande plaine ondulée et aride; mais après (7 h.) *Galatzista*, de fraîches vallées, de jolies collines et d'épaisses forêts viennent rompre la monotonie du paysage jusqu'à (6 h.) **Larégovi**, gros v. grec où l'on passe ordinairement la nuit, dépassant ensuite (5 h.) *Nisovoro*, qui renferme quelques débris helléniques, on se dirige au S. par une route pittoresque, en vue du golfe de Contessa, pour atteindre (6 h.)

Érisso ou **Hiérisso** (17 h. de Galatzista). Ce v. marque l'emplacement d'**Acanthe**, ville importante, fondée par une colonie d'Andros; Xerxès s'y arrêta pendant son expédition contre la Grèce. Prise en 424 par Brasidas et annexée plus tard à la Macé-

doine, elle fut saccagée par la flotte romaine pendant la guerre avec Philippe (200). — Érisso est situé au fond du golfe de *Stellaria* et sur l'isthme étroit qui unit le promontoire du mont Athos à la péninsule chalcidique. Le v., bâti sur la pente d'une colline, est dominé par une forteresse du moyen âge, reposant sur des soubassements helléniques en granit. On voit encore, près du port, quelques restes d'un môle antique. Érisso est le seul point abordable de la côte E. du Monte Santo; on y trouve de petites barques pour Thasos et Kavala (*V*. R. 59 et 60).

Au sortir d'Érisso on franchit une chaîne de collines pour descendre dans la petite plaine de *Pravlika*, la partie la plus étroite de l'isthme du mont Athos. C'est cette langue de terre, large tout au plus de 2 kilom., que Xerxès fit couper pour éviter de doubler le promontoire d'Acté, autrefois si fatal à la flotte de Darius. Plusieurs auteurs, anciens et modernes, ont regardé cette entreprise de Xerxès comme une fable sortie de l'imagination des historiens grecs [1], mais des découvertes récentes ont donné raison aux assertions d'Hérodote et de Thucydide. On retrouve encore des excavations, des terrassements et des fondations qui indiquent la direction du canal de Xerxès. L'exécution du travail était facile, grâce à la nature du terrain; on comprend d'ailleurs ses avantages à une époque où la navigation était peu avancée, car, même de nos jours, les marins grecs hésitent à doubler le mont Athos pendant les mois d'hiver.

Après avoir traversé la plaine boisée et cultivée de Pravlika, où les couvents possèdent un grand nombre de fermes, il faut gravir, par un sentier en zigzags, une chaîne de montagnes qui ferme complétement l'entrée du promontoire du mont Athos. On arrive bientôt à un *Dervéni* occupé par une garde de soldats chrétiens, entretenus par les couvents pour fermer le passage aux voleurs, aux femmes et aux animaux femelles de toute espèce.

Le mont Athos (Monte Santo ou Hagion Oros) est un promontoire rocheux et coupé de ravins, long d'environ 40 kilom. et large au plus de 6 kilom., qui s'étend du N. au S., entre le golfe de Contessa et le golfe Singitique. Il est terminé au S. par le mont Athos proprement dit, immense cône de calcaire blanc qui s'élève à une hauteur d'environ 2,000 mètres.

Ce promontoire était connu dans l'antiquité sous le nom d'Athos ou d'Acté. Selon Homère, Junon s'y arrêta dans sa fuite de l'Olympe à Lemnos. Les Hellènes y fondèrent les cinq villes de Dium, Cléones, Thyssus, Olophyxus et Acrothoum, dont l'histoire n'a conservé que les noms. S'il faut en croire la tradition, les premiers couvents de l'Athos remontent à l'impératrice Hélène, mère de Constantin. Plus tard, grâce au zèle des empereurs, le promontoire se couvrit de monastères. Chacune des nations du culte grec voulut avoir son couvent au mont Athos, qui devint ainsi un but de pèlerinage et une sorte de terre sainte. — Lors de l'invasion turque, les moines du Monte Santo se soumirent à Mahomet II, avant la prise de Constantinople. Par cette conduite habile, ils obtinrent le maintien de tous leurs priviléges et le droit de former une espèce de république qui existe encore de nos jours. Cependant, en 1821, les moines, s'étant déclarés en faveur de l'insurrection grecque, virent un grand nombre de leurs couvents pillés, et durent héberger jusqu'en 1830 un corps de 3,000 soldats. De plus, les terres qu'ils possédaient dans le Péloponèse furent confisquées sous le gouvernement de Capo d'Istria. Depuis ce temps, grâce à la munificence de la Russie, les couvents se sont relevés,

[1] Velificatus Athos et quidquid Græcia mendax
Audet in historiâ. (JUVÉNAL.)

mais ils n'ont pas recouvré leur ancienne splendeur.

Le mont Athos compte une vingtaine de couvents et de nombreux ermitages renfermant environ 3,000 moines. Les intérêts généraux des couvents sont réglés par le saint synode de Karyæ (*V.* plus loin). Cette assemblée est formée de vingt députés nommés chaque année par les moines, et de quatre présidents chargés du pouvoir exécutif. Un des présidents a le pas sur les trois autres et se nomme le *premier homme d'Athos*. Le synode a sous ses ordres une cinquantaine de soldats chrétiens; il ne se mêle que des intérêts temporels et généraux, car chaque couvent est indépendant et possède son administration particulière. Les couvents sont de deux classes : les *cénobites* et les *idiorhythmiques*. Dans les premiers, les moines sont soumis à une vie commune et obéissent à un abbé. Dans les seconds, ils vivent à leur guise; le couvent ne fournit que le pain et le vin. La communauté est dirigée par deux ou trois pères élus chaque année. Les moines, comme tous les Orientaux, sont fort sobres et mangent rarement de la viande; ils ont, dans l'Église grecque, une grande réputation de sainteté. Mais il est permis de douter que leur abstinence et leurs pratiques superstitieuses suffisent à entretenir une grande pureté de mœurs, si l'on se rappelle cette loi, regardée comme indispensable, qui interdit l'entrée de la péninsule sacrée, non-seulement aux femmes, mais encore aux femelles des animaux. Si le touriste ne visite pas le mont Athos avec le zèle religieux des milliers de pèlerins grecs qui y affluent de tous les points de l'Orient, s'il a peine à retenir un sourire à l'aspect singulier de cette religion pétrifiée, qui a conservé en plein XIX[e] siècle les superstitions du moyen âge et les pratiques minutieuses du Bas-Empire, il rendra souvent justice à la naïve piété de ces pauvres religieux; il pourra d'ailleurs faire dans ces couvents des études du plus haut intérêt. Il y trouvera une mine inépuisable de monuments byzantins, de sceaux, de chartes, de manuscrits enluminés, de reliquaires curieusement fouillés. Il visitera avec intérêt les bibliothèques qui reposent en paix sous une épaisse couche de poussière. Les manuscrits sont au nombre de 13,000 et se rapportent presque tous à la théologie; mais il reste peut être des découvertes à faire, car autrefois les bibliothèques, soigneusement rassemblées, étaient riches en chefs-d'œuvre classiques. Quant aux moines actuels et aux séminaristes du mont Athos, qui passent pour les plus savants de l'Orient, ils connaissent à peine les titres de quelques-uns de leurs livres. C'est, du reste, une excursion unique dans son genre, que de parcourir ce pays sauvage et pittoresque, couvert de vieux couvents byzantins, de chapelles, d'ermitages, et uniquement peuplé de moines et d'anachorètes.

Tournée des couvents de l'Athos. Parmi les vingt couvents de l'Athos, quelques-uns seulement méritent d'être visités : ce sont surtout ceux de Lavra et de Zographou. La tournée complète demanderait quinze jours; mais, en une semaine, on a largement le temps d'explorer tout ce qu'il y a de vraiment curieux. On doit se munir à *Karyæ* d'une lettre de recommandation circulaire. On trouvera aussi, dans ce village, des mulets qui sont indispensables pour faire le voyage, car les chevaux ne peuvent passer dans les sentiers de montagnes.

Les couvents sont placés en vue de la mer, sur la côte E. et O.; nous les indiquerons successivement en partant d'*Érisso* et en faisant la tournée complète.

En quittant le Dervéni, à l'entrée du promontoire, on suit la côte E. par une route pittoresque où l'on rencontre les couvents de *Khiliandarion*, de *Sphigmenou* et

de *Vatopædion*. On laisse ensuite sur la gauche les couvents de *Pantokrator* et de *Stavronikitès* pour atteindre (4 h.)

Karyæ. Cette petite ville, située au centre du promontoire, est la capitale de Monte Santo et le siége du saint synode. Sa population, exclusivement mâle, est de 4 à 500 âmes. Un officier turc y réside et sert d'intermédiaire avec le sultan; c'est le seul musulman qui y soit toléré. Le bazar est assez bien approvisionné, mais on n'y trouve, en fait d'animaux, que des chevaux, des bœufs, des béliers, des boucs et des coqs.

La principale église de Karyæ, qui passe pour la plus ancienne du mont Athos, mérite d'être visitée.

En quittant la capitale, un sentier détestable, taillé en corniche au-dessus de la mer, suit la côte dans la direction du S. A mesure que l'on avance, les montagnes s'élèvent et deviennent plus sauvages, et de sombres forêts de pins grimpent sur leurs flancs escarpés. A chaque instant, au milieu de ces imposantes solitudes, se montrent des chapelles, des grottes consacrées et des cénobites. On rencontre successivement les couvents de (2 h.) *Iviron* (Ibéron), de *Philothéus*, de *Karakalo* et de (5 h.)

Lavra. Ce dernier, qui remonte au xᵉ siècle, est regardé comme le premier du mont Athos. C'est, en effet, le plus grand et le plus remarquable. Cet édifice solitaire et imposant est situé au pied du mont Athos et sur un plateau qui domine le cap Smyrna. Les vagues viennent se briser contre les sombres rochers sur lesquelles il s'élève. Comme les autres couvents, Lavra ressemble à un village fortifié; on y arrive par un long passage voûté, fermé par plusieurs portes en fer massif. Lavra renferme deux églises dont les dalles sont incrustées de marbre; sa bibliothèque est la plus riche et la plus considérable du Monte Santo. Au pied du couvent se trouve un petit port défendu par une tour, où les moines ont quelques bateaux. On peut, quand le temps est beau, s'y embarquer pour se rendre au couvent de *Saint-Paul* en doublant le Monte Santo.

Ascension du mont Athos. — (De Lavra au sommet et retour, 1 jour.) Cette montagne s'élève brusquement au-dessus du couvent. On suit d'abord un sentier abrupt, à travers une forêt de chênes et de pins, qui gravit le flanc N.-E. de l'Athos. On monte ensuite dans une gorge remplie de pins jusqu'à la *Chapelle de la Vierge*, située au-dessous de la région des bois et au pied de l'immense cône de calcaire blanc qui forme le sommet de la montagne. A partir de ce point, le sentier devient impraticable pour les mulets. Une montée pénible conduit à la chapelle de la *Transfiguration* qui couronne le mont Athos. Un magnifique panorama se déroule alors devant les yeux du voyageur : le regard, arrêté tout d'abord par le haut sommet de Samothrace, va se perdre ensuite au milieu des îles innombrables de la mer Égée. Au N.-E., la côte de la Thrace se découpe sur les eaux bleues des golfes de Contessa et de Kavala. Au delà des promontoires de Longos et de Cassandra, qui se projettent à l'E. de l'Athos, l'Olympe élève majestueusement ses cimes neigeuses à l'horizon; plus au S., on aperçoit le vague profil de la côte de Thessalie et les hauts sommets de l'Ossa et du Pélion.

Redescendu à *Lavra*, on se dirige à l'O. par un sentier taillé en corniche dans la falaise qui surplombe la mer pour atteindre *Sainte-Anne*, lieu de retraite ascétique appartenant au couvent de Lavra, et où est conservée précieusement une relique de sainte Anne : son pied desséché, que les moines permettent au voyageur de baiser, après avoir revêtu leurs habits sacerdotaux et allumé les cierges.

Le couvent de Saint-Paul (10 h.

de Lavra), situé au S.-O. du Monte Santo, dans une position pittoresque, doit son nom à un fils de l'empereur Maurice qui fut son fondateur. Presque tous les moines sont céphaloniens et sous la protection du consul anglais de Salonique.

En remontant la côte S. par un mauvais sentier, on rencontre successivement les monastères de *Saint-Denis*, *Saint-Grégoire*, *Simopetra*, *Xéropotamou*, *Roussikon*, *Saint-Xénophon*, *Dokhéiaréion*, *Kastamonitou* et (10 h.) *Zographou*. Ce dernier couvent, placé dans une position des plus pittoresques, à quelque distance de la mer et au milieu d'un bois de chênes et de marronniers, fut fondé au IXᵉ siècle, sous le règne de Léon le Philosophe. Il possède un tableau bien remarquable, s'il fallait en croire les moines, car il aurait été peint, non par un homme, mais par la main divine; la naïveté de l'exécution, pour ne pas dire plus, n'ébranle pas la foi des fidèles!

En quittant le couvent, on se dirige au N.-E. pour rejoindre le *Dervéni* à l'entrée du promontoire, la vallée de Pravlika, le canal de Xerxès et (7 h.) *Érisso*, point de départ de cette excursion, d'où le voyageur peut retourner directement à Salonique, ou, suivant une route plus longue que nous allons décrire, explorer la péninsule chalcidique.

En quittant Érisso on contourne le golfe du Monte Santo (ancien golfe Singitique) pour traverser le v. de *Pyrgardikia* et atteindre (8 h.) *Hagios Nicolaos*, petit port situé sur le promontoire de Sithonia, qui projette au S. ses belles montagnes boisées. Traversant ce promontoire jusqu'à *Derna*, et côtoyant le golfe de Cassandre, qui ressemble à un grand lac, tellement les promontoires de Sithonia et de Cassandre se rapprochent au S., on atteint (8 h.) *Hagios Mamas* (16 h. de Érisso), qui occupe l'emplacement de

Olynthe. C'était une ancienne ville de Macédoine, qui passa aux Grecs de Chalcis, vers l'époque des guerres médiques. Prise et saccagée par Artabaze, elle se releva sous le roi de Macédoine Perdiccas, dut à l'expédition de Brasidas sa complète indépendance, et devint le centre d'une confédération puissante vers 392. — Attaquée par les Spartiates en 383, elle leur résista jusqu'en 379. Sa chute privait la Grèce de son boulevard contre les Macédoniens. Olynthe abaissée sut cependant résister à Philippe, et l'éloquence de Démosthène lui valut les secours des Athéniens : elle succomba pourtant par la trahison et fut détruite de fond en comble par Philippe. — Olynthe était située sur le promontoire de Pallène (Cassandra) et en vue des golfes de Cassandre et de Salonique. Il ne reste plus de cette ville puissante que quelques fragments de colonnes et des soubassements de temples en granit. Les ruines laissées par Philippe ont servi de carrière aux moines du mont Athos pour la construction de leurs couvents.

A une heure au S. d'Olynthe et dans le promontoire de Pallène, on trouve le village de *Pinaka*, qui marque l'emplacement de l'antique

Potidée. Cette ville, fondée par une colonie de Corinthe, se soumit d'abord aux Perses, qu'elle repoussa victorieusement après la bataille de Salamine. Devenue tributaire des Athéniens, elle s'efforça de secouer leur joug et soutint avec courage, mais sans succès, un siége obstiné de deux ans. Assiégée, prise et reprise plus tard par Brasidas, les Olynthiens et les Athéniens, elle tomba finalement au pouvoir de Philippe, qui fit vendre ou massacrer tous ses habitants. Cassandre rebâtit Potidée et lui donna le nom de *Cassandréia*. Elle devint dès lors une des villes les plus puissantes et les plus riches de la Macédoine. Son importance fut encore aug-

mentée par la création d'un arsenal maritime, sous le règne de Philippe, fils de Démétrius. Pendant la guerre avec Persée (169), elle put repousser la flotte romaine soutenue par Eumène. Érigée plus tard en colonie romaine par Auguste, elle fut entièrement détruite par les Huns.

Potidée était située au fond du golfe Coronaïque, (Cassandra) et sur l'isthme du promontoire de Pallène. On voit encore les traces d'une muraille qui traversait l'isthme, et plusieurs blocs helléniques. L'antique port n'est plus qu'un vaste marais.

En 1821, les habitants du promontoire de Cassandre se déclarèrent en faveur de l'insurrection grecque; le pacha de Salonique les fit passer au fil de l'épée et détruisit tous leurs villages. Depuis quelques années seulement, le pays s'est repeuplé; il est très-fertile et produit les légumes et les fruits pour la consommation de Salonique.

De retour à *Hagios Mamas*, il faut traverser un pays ondulé et aride; la monotonie de la route est cependant compensée par la belle vue que l'on a sur le golfe de Salonique, la côte de Thessalie, le Pélion, l'Ossa et l'Olympe.

Après avoir dépassé les v. de (5 h.) *Kardia*, de (4 h.) *Batès*, on laisse à gauche le cap *Kara-Bournou* pour atteindre (4 h.) Salonique (*V*. R. 59).

ROUTE 63.

DE LARISSE A JANINA.

4 jours (40 h. 30 m.)

Au sortir de Larisse, la route traverse dans la direction de l'O. l'immense plaine sablonneuse de la Thessalie, et franchit, près du v. de *Thoumai*, une chaîne de collines, et le fleuve Pénée, dont on suit ensuite la rive gauche, laissant à droite (6 h.) le v. de *Zarko*, pour déboucher dans la plaine fertile de *Trikala*, sillonnée d'innombrables ruisseaux qui descendent de la belle chaîne du Pinde, et viennent se réunir au Pénée pour porter leurs eaux dans le golfe Thermaïque, par la vallée de Tempé (*V*. R. 61).

Trikala (6 h.—12 h. de Larisse) est l'antique **Tricca**, mentionnée dans Homère comme la ville de Machaon et Podalyre, fils d'Esculape. Tricca possédait un temple de ce dieu, aussi renommé que celui d'Épidaure. Cette ville n'a joué aucun rôle dans l'histoire, et ne présente que des vestiges insignifiants de murailles antiques. C'est une des plus grandes villes de Thessalie. — Continuant à remonter le fleuve, on atteint (4 h.)

Kalabaka ou *Stagus* (16 h. de Larisse). Ce v. indique peut-être l'emplacement de l'antique *Eginum*, dont César fit occuper les forteresses pendant son expédition contre Pompée. Une ancienne inscription, qui se trouve sur le mur oriental de l'église de Saint-Jean, vient confirmer cette supposition — A quelques pas du village se trouvent les couvents des **Météores** (hauts lieux), qui, grâce à leur position singulière, présentent un aspect aussi pittoresque qu'étrange. Ces couvents occupent les sommets d'un groupe de rochers isolés au milieu de la plaine, qui s'élèvent à plus de 100 mètres, comme autant de gigantesques piliers complétement séparés les uns des autres. C'est là que les moines, assez semblables aux Stylites dont nous avons parlé p. 391, vivent retirés du monde à une hauteur considérable au-dessus de la plaine. Des vingt couvents qui existaient autrefois, il n'en reste plus aujourd'hui que dix; ils ne renferment d'ailleurs rien de bien remarquable. On peut se contenter de visiter le plus considérable, appelé *Météore*. D'une corniche du rocher vertical qui porte le couvent, le voyageur voit descendre une corde et un large filet; il doit s'envelopper dans ce filet et se

livrer ensuite aveuglément aux moines, qui lui font faire ainsi, tant bien que mal, une excursion aérienne de cent mètres. L'*église* est très-ancienne et mérite une visite; elle renferme le tombeau de l'empereur Cantacuzène, qui vint y échanger la pourpre contre le froc de saint Basile. On trouve dans la bibliothèque une nombreuse collection d'auteurs ecclésiastiques et des manuscrits de saint Basile et de saint Chrysostôme. Du haut du couvent on jouit d'un magnifique panorama sur les Météores, l'imposante chaîne du Pinde et la belle plaine de la Thessalie.

En quittant Stagus, on se dirige au N. par une route pittoresque qui remonte le cours du Pénée, entre deux lignes parallèles de montagnes boisées. A gauche s'élève la chaîne du Pinde, que l'on a appelée avec raison l'épine dorsale de la Grèce du N. Au pied de cette montagne on atteint (7 h.) le Khani de *Malakassi*, situé près de deux ruisseaux qui forment la source du Pénée. Il faut ensuite gravir le Pinde par un sentier pénible pour atteindre (2 h.) le col du mont Zygos. De ce point, la vue s'étend librement à l'E. sur la Thessalie, le Pélion, l'Ossa et l'Olympe. A gauche du col se dresse le mont *Zygos* (ancien Lacmon), le pic le plus élevé du Pinde; c'est à sa base que les cinq plus grandes rivières de la Grèce prennent leur source (*V*. p. 20, l. 43).

Une descente rapide conduit dans la vallée où se trouve (2 h.)

Metzovo (11 h. de Kalabaka). Ce gros v. domine le passage le plus important du Pinde. Il s'étage sur le flanc de la montagne, en face du Zygos, dont il est séparé par un immense ravin au fond duquel coule l'Arta. — Metzovo renferme une population d'environ 7,000 hab ; c'est une des principales stations des marchands qui font le commerce entre la Grèce occidentale et Salonique ou Constantinople.

La route, qui est très-mauvaise, descend dans le ravin de l'Arta pour suivre le cours tourmenté de cette rivière jusqu'au (8 h.) *Khani de Baldumna*. La délicieuse vallée du même nom, au milieu duquel il se trouve, court du N. au S., entre la chaîne du Pinde et le mont *Drisko*. On franchit cette dernière montagne, du sommet de laquelle la vue s'étend sur la ville de Janina, avec ses dômes, ses minarets éclatants, et son château aux blanches murailles qui s'élève du sein du lac. Après une petite descente, on côtoie le lac de Janina jusqu'à (3 h. 30) *Kastritsa*, où des ruines helléniques, situées sur une petite colline, indiquent, selon quelques auteurs, l'emplacement de l'antique **Dodone**, berceau des anciens Hellènes. De ce v. une route agréable sur la rive O. du lac conduit en 2 h. à

Janina ou Joannina (18 h. 30 de Metzovo). C'est la ville la plus importante de l'Albanie (ancienne Épire); sa situation est admirable. Au pied de la haute montagne de Metzikéli, le premier et le plus bas des gradins du Pinde, et le long de sa base, s'étend un lac de huit lieues de long sur deux de large. Du côté de la montagne, une petite île s'élève audessus des eaux; en face de l'île, un promontoire étroit s'avance dans le lac: c'est là qu'est bâtie Janina. Cette ville n'a pas d'histoire avant la fin du siècle dernier, et il est probable que son existence ne date pas de très-loin. Il ne paraît même pas qu'il y ait eu plus anciennement une ville bâtie sur cet emplacement. Janina a eu, au commencement de ce siècle, 50,000 habitants, une nombreuse garnison, 16 mosquées, 8 églises grecques, 2 colléges, des fortifications en bon état. C'était au temps d'Ali-pacha. Depuis, Janina a déchu; elle n'a plus maintenant que 20,000 habitants, ses fortifications sont démantelées, et le reste est à l'avenant, quoiqu'elle serve toujours de résidence à un pacha.

Voici l'histoire succincte de l'homme à qui Janina doit ses principaux monuments et, on peut le dire, la popularité de son nom en Europe.

Ali naquit à Tépélen, en 1741. Il commença par faire mettre à mort son beau-père, le pacha de Delvino, contre lequel le sultan avait rendu une sentence capitale. Il fut, en récompense de cet exploit, nommé d'abord lieutenant du pacha de Roumélie, puis pacha de Trikala. Il s'empara par la force du pachalich de Janina en 1788. Reconnu par la Porte, il étendit peu à peu son empire autour de Janina, et finit par se rendre maître de toute l'Albanie et de la Grèce proprement dite. Aidé de ses fils, et riche d'un immense trésor amassé par toutes sortes de moyens, il ne se contenta pas de se rendre complétement indépendant du sultan. Il menaça les autres provinces de la Porte, qui hésita longtemps à l'attaquer. En 1819, une dernière offense décida le sultan, qui lança contre lui une sentence de mort. Le difficile était de la mettre à exécution. Ali appela les Grecs à la révolte. Il se défendit longtemps dans sa forteresse de Janina, et peut-être fût-il resté victorieux, si l'on n'eût employé contre lui que la force. Kourschid-Pacha, qui l'assiégeait, lui proposa une conférence qu'Ali accepta, et dans laquelle il fut assassiné, le 5 février 1822.

Le pacha actuel habite une *forteresse* appuyée au lac et défendue du côté de terre par un fossé. On y parvient en traversant des ruines. Dans l'enceinte de la citadelle, s'élève le *palais*, vaste construction irrégulière dont l'aspect est néanmoins saisissant. Derrière, apparaissent les restes informes du séraï et les forteresses de Coulia et de Litharitza.—La première de ces constructions est gravement endommagée.—Un canal, qui n'existe plus, la mettait, au temps d'Ali, en communication avec le lac. La forteresse de Litharitza, la première qu'Ali ait construite, lui manqua au moment suprême. Les Albanais s'y enfermèrent et refusèrent d'y recevoir leur maître, parce qu'ils voulaient traiter pour eux-mêmes et à ses dépens avec les troupes turques. Ali se réfugia dans la petite île en face. La chambre où il fut tué, et qui porte encore des traces de balles, fait partie d'un petit couvent situé dans cette île. Son corps est enterré sous une massive construction en pierre, dans la citadelle dont nous venons de parler.

ROUTE 84.

DE JANINA A PRÉVÉSA,

PAR SOULI ET NICOPOLIS.

4 jours (32 h.).

Le chemin se dirige vers le S.-O. jusqu'à Dramisius (4 h.), village situé sur le flanc de la montagne d'Olytzika. Auprès de Dramisius se trouvent quelques ruines grecques, parmi lesquelles un théâtre très-bien conservé. Elles appartiennent à un ancien sanctuaire de Molosses appelé Passaron.—De Dramisius à Paramythia, 3 heures.—De Paramythia au hameau de Ramanates, situé sur la pente orientale de la montagne de Souli, 10 heures.—De Ramanates au château de Souli, on monte pendant cinq ou six heures. La montagne de Souli est placée entre deux larges vallées; le voyageur, en montant par un chemin très-rude et parfois dangereux, découvre, en compensation, de merveilleux paysages, et il trouve en haut les ruines du principal village des Souliotes, ruines immortalisées par l'héroïsme de ses anciens habitants. En redescendant, le voyageur traverse la rivière de Souli (l'ancien Achéron), rencontre sur sa route le monastère de *Zalongo*, auprès duquel eut lieu le sanglant épisode du suicide des femmes souliotes, puis les ruines de Cassope, Tamarina et Louro. Au delà de ce dernier vil-

lage, il entre dans un pays moins accidenté et très-bien cultivé, et arrive (3 h. de Louro) aux ruines de

Nicopolis, bâtie par Auguste, en mémoire de la victoire navale d'Actium. Le fait principal de son histoire est la prédication de saint Paul, qui y fonda une église.—Déjà à moitié ruinée, Nicopolis tomba entièrement et devint déserte à la fondation de la ville de Prévésa. Les ruines de Nicopolis sont placées au milieu d'un paysage marqué d'un caractère assez semblable à celui de la campagne de Rome. Les constructions qui jonchent le sol, composées principalement de briques romaines, complètent la ressemblance. Parmi cet amas de décombres, les ruines les plus remarquables sont celles d'un aqueduc, d'un palais, d'un château, d'un stade et de deux théâtres.

Aqueduc. Nicopolis avait des sources assez abondantes pour suffire à la consommation de ses habitants; néanmoins on construisit, pour amener dans la ville l'eau d'une source lointaine, un aqueduc qui avait plus de 50 kil. de long; ce qui en reste offre le même genre de beauté que le pont du Gard.

Le *palais* est à l'extrémité sud de l'aqueduc. Il en reste un certain nombre d'appartements avec des niches à placer des statues, et un pavé en pierre. Des arbrisseaux et des fleurs croissent en foule sur cette ruine.

Le *château* ou paléocastron est une vaste clôture de forme irrégulière, sur le côté occidental. Le mur d'enceinte, mieux conservé, est flanqué de tours. Là aussi est la porte principale. Une petite porte, surmontée d'une croix, indique les réparations faites à ce monument du temps de Justinien.

Le *stade* avait environ 600 pieds de long. Ce n'est plus qu'une masse de ruines, dont il est facile cependant de déterminer les premières proportions.

Théâtres. Le plus petit est placé près du palais, l'autre s'élève sur le flanc d'une colline, à 500 pas du stade. Une partie de ce théâtre est creusée dans les flancs de la montagne; le reste est construit en briques romaines avec des parements de pierre. Les pierres ont roulé çà et là, et les briques elles-mêmes sont en beaucoup d'endroits dispersées. Néanmoins c'est un des édifices de ce genre les mieux conservés; c'est dans ce théâtre et dans le stade qu'on célébrait les jeux actiaques, institués par Auguste en souvenir de sa victoire.

Prévésa (1 h.) est une ville de 3 à 4,000 habitants mahométans et chrétiens; elle ne possède aucun monument ancien.

Service du Lloyd autrichien pour Corfou, tous les 15 jours, le mardi.

ROUTE 65.

DE JANINA A PARGA.

4 jours (34 h.).

De Janina à Souli (22 h.), *V.* R., 64,—de Souli à Parga (10 ou 12 h.). La route est pénible et périlleuse, il faut souvent descendre de cheval et marcher à pied. On traverse les plus profonds et les plus sombres vallons de la Grèce, entre autres la gorge de l'**Achéron**, dont les tragiques beautés expliquent parfaitement le rôle mythologique.

En sortant des montagnes, le voyageur traverse la plaine appelée jadis *palus Acherusia*, où s'élèvent les ruines du village de Glyky, puis la rivière Vouvo, qui est le **Cocyte** des anciens. Cette rivière se réunit à l'Achéron à une lieue environ de son embouchure. La plaine se prolonge jusqu'à

Parga. Cette ville s'élève au milieu de bosquets d'oliviers; elle n'offre, en fait d'antiquités, que le château vénitien, relativement moderne. Les Vénitiens ont possédé Parga jusqu'en 1797. Assiégés par Ali-Pacha en 1814, puis

abandonnés par les Anglais, dont ils avaient imploré le secours, ses habitants émigrèrent en 1819, plutôt que de se soumettre.

Parga a aujourd'hui 4 à 5,000 hab. On y est très-bien reçu et logé chez les particuliers chrétiens : la situation de la ville est admirable.

ROUTE 66.

DE CORFOU A ANTIVARI, SCUTARI ET GUSINJE.

Pour visiter la haute Albanie et les contrées voisines, le voyageur a la ressource des vapeurs du Lloyd, qui partent de Corfou chaque quinzaine, le mercredi, et arrivent deux jours après à Antivari, en faisant escale à Avlona et à Durazzo.

Le navire remonte vers le N. le canal de Corfou, et longe la côte d'Albanie (V. R. 51, p. 242-243, lisez à rebours) jusqu'au cap Linguetta (en grec Glossa) qu'il double pour entrer dans la baie d'Avlona, rangeant à gauche l'île de Saseno.

Avlona (en alb. *Vljorès*), l'antique (Αὐλών), est bâti au fond de la baie, à 2 kil. environ de la baie. Sur le rivage est un quai de débarquement avec un mauvais fort tombant en ruines. La ville elle-même, construite sur une espèce d'amphithéâtre de rochers, a plutôt un aspect italien que turc, malgré ses huit ou dix minarets. Elle est entourée de jardins et de collines bien boisées. La baie, fermée au S. et à l'O. par les monts Acrocérauniens et l'île de Saseno, a l'aspect d'un grand lac. Avlona est le point de départ des voyageurs curieux de visiter les monts Acrocérauniens, excursion romantique mais difficile, pour laquelle un bon guide est nécessaire.

D'Avlona, le navire longe une côte basse et marécageuse, où l'on remarque seulement l'embouchure de trois fleuves : du Voïoutza, du Loum et du Scoumbi, jusqu'à

Durazzo (en turc *Drasch*, en albanais *Duraessi*), l'ancienne *Épidamne*, colonie corinthienne, dont la possession fut une des causes principales de la guerre de Corcyre, en 436 avant J.-C. Colonisée plus tard par les Romains, sous le nom de *Dyrrachium*, elle était le passage le plus fréquenté pour se rendre d'Italie en Grèce en partant de Brundusium (Brindes).

En 1081 après J.-C., Robert Guiscard y défit l'empereur Alexis Comnène. Par la suite, Durazzo devint un duché qui fut possédé par plusieurs princes de la maison d'Anjou.

La ville actuelle est bâtie sur une péninsule rocheuse, dont l'extrémité est occupée par un château moyen âge, réparé par les Turcs. Elle possède un port naturel, que quelques travaux d'art rendraient excellent, mais elle est presque réduite à une seule rue. Quelques tronçons de colonnes et des débris de marbre encastrés dans les murailles, et dispersés dans le cimetière, sont tout ce qui reste de la ville antique.—A partir de Durazzo, la côte se creuse, et le navire tient le large jusqu'au promontoire de Dulcigno, d'où l'on atteint bientôt l'escale de

Antivari, située au fond d'une jolie baie et composée seulement de deux habitations : un *khân* albanais où l'on mange assez confortablement à la turque et qui sert en même temps de douane, et la maison de l'agent consulaire d'Autriche, pour lequel les voyageurs européens de toute nationalité feront bien de se munir de lettres de recommandation. On traite en ce lieu avec un *kiradji* (loueur de chevaux), pour le voyage assez pénible de ce point à Scutari (de 9 à 10 heures).

En partant de l'escale, on laisse à une lieue sur la gauche, dans une position pittoresque et hardie, Antivari et ses fortifications vénitiennes; on atteint le fond du cirque formé par les montagnes, on remonte un torrent à travers des hauteurs bien cultivées, et, après une grande heure d'une ascension pénible, où il faut deux fois descendre de cheval, on atteint un

petit plateau avec une mosquée d'où l'on jouit d'une vue charmante sur l'Adriatique. Trois heures plus loin, on se repose à peu près à moitié route, au *khân* de Koderkol, où l'on a l'habitude de faire halte et de dîner. Après ce point, on descend insensiblement dans la plaine où coule la Boïana, rivière de décharge du lac Scutari, et on aperçoit au fond le massif isolé où s'élève la citadelle. Une demi-heure après, on tourne le pied du mont Tiroboch, on traverse un pont de bois et on entre à Scutari par le quartier du Bazar, qui contient plusieurs *khâns* à l'orientale et une locande à l'italienne pour les Européens.

Scutari (*alb. Schkodra*, *Scodra* des anciens) semble tirer son nom du mot albanais *Kodra*, la colline, qui est le nom spécial d'une haute colline voisine de la butte du château. Cette ville, de 4,500 maisons et de 23,000 hab. (dont les trois quarts sont musulmans), occupe une surface énorme, ses diverses parties étant de véritables villes isolées, en guerre les unes avec les autres il n'y a pas bien longtemps. Le quartier le plus ancien et le plus animé est celui du Commerce ou du Bazar, au pied de la citadelle, avec un vaste bazar couvert. La ville orientale semble plutôt une ville de propriétaires aisés et oisifs : c'est une agglomération confuse de maisons entourées de jardins, toutes ceintes de murs élevés et percés de meurtrières. Treize places ayant au centre des cimetières, des mosquées, des platanes ou d'autres grands arbres, représentent assez bien des squares un peu primitifs, et servent de points de repère aux touristes. C'est la partie la plus saine de Scutari, et celle qu'habitent les consuls de France, d'Angleterre, de Russie et d'Autriche. La partie voisine du fleuve est sujette aux fièvres paludéennes.

Des excursions intéressantes autour de Scutari s'offrent au voyageur : telle est la visite des ruines romaines de *Drivasto*, à 2 heures à l'E.-N.-E., sur le Kiri : telle est encore une excursion au lac de Plava, et aux villes de *Plava* et *Gusinje*, qui avoisinent ses rives (18 heures de Scutari). Les fatigues de ce voyage seraient amplement compensées par les beautés naturelles de ce pays, sillonné de lits de torrents d'une profondeur effrayante, notamment le *Pronè Saad* (rivière sèche), qu'on remonte jusqu'à sa source. Après avoir fait deux lieues dans une plaine latérale au lac, pierreuse comme la Crau d'Arles, on s'engage dans les montagnes près Zagora, et on passe successivement à Dedaj (Dedanje), à Skriel et à Boga (9 heures de Scutari), où l'on passe la nuit. Le lendemain matin on passe les périlleuses crêtes du mont Schialla, et on descend par des montagnes étagées dans le ravissant bassin au fond duquel apparaît le lac de Plava, alimenté par plusieurs petites rivières aux eaux verdâtres.

Gusinje (prononcez *Gouzinié*), à une grande heure du lac, est la métropole administrative de toute la contrée : c'est un gros bourg de 800 maisons albanaises et de 100 maisons serbes, avec un khân médiocre et un café. Le voyageur qui s'arrêterait à Gusinje pour pousser des excursions le long du lac et de la vallée du Lim, y verrait des sites qui rivalisent avec les plus beaux de l'Oberland ou de la Savoie, et pourrait étudier avec profit le caractère original et héroïque des tribus albanaises, dont les mœurs ne semblent pas avoir changé depuis vingt-deux siècles.

ROUTE 67.

DE SCUTARI A RAGUSE

PAR LE MONTÉNÉGRO ET L'HERZÉGOVINE.

Pour visiter le Monténégro, il convient de se munir à Scutari d'une lettre de recommandation d'un des consuls pour le prince, et d'une passe de l'autorité ottomane, puis on loue une barque albanaise (*londra*) pour la traversée du lac, estimée 10 heures (dont 3 employées à remonter

la rivière Tsernovitza jusqu'au débarcadère de Rjcha). Une *londra* à six rameurs se loue un prix fort variable, de 20 à 50 fr. Le touriste fera sagement de bien débattre les conditions.

On s'embarque au pied de la douane, et on remonte le lac en ayant constamment à sa gauche les hauteurs abruptes de la Kraïna (frontière), dont le pied supporte quelques villages albanais catholiques : à droite s'étend la plaine pierreuse dont nous avons déjà parlé. Peu à peu, les masses grisâtres et crayeuses du **Monténégro** (*Tsernagora* des Slaves, *Mali-Sis* des Albanais, *Kara-dagh* des Turcs : tous ces noms signifient Montagne noire) se détachent du brouillard. On passe entre deux îlots enlevés par les Turcs aux Monténégrins en 1846, *Vranina* et *Lesendra* : cette dernière est fortifiée avec soin. On laisse à droite l'embouchure de la *Moratscha*, commandée par la citadelle turque de *Jabliak*, berceau de la principauté monténégrine, enlevée en 1853 par un brillant coup de main et rendue depuis à la Turquie. On remonte le cours sinueux de la Tsernovitza, et on débarque au pied du couvent de **Rjéka**, d'illustration ancienne. Les princes-évêques du Monténégro, expulsés par les Turcs au XVI[e] siècle, se réfugièrent dans ce couvent et en firent leur capitale : ce rang fut plus tard enlevé au couvent de Rjéka par celui de Cettigne, moins exposé aux invasions. Rjéka possédait à la fin du XV[e] siècle une imprimerie slave, et on conserve à l'évêché de Cettigne un rituel sorti de ses presses.

A **Rjéka**, on trouve une auberge avec des lits à l'européenne, mais il est prudent d'avoir des provisions à l'avance. Le voyageur peut y louer un cheval pour les trois heures de chemin qui le séparent de Cettigne. La route est plus praticable qu'on ne pourrait le supposer à voir les effroyables montagnes calcaires aux tranchantes aspérités qui forment tout le Monténégro. Si on a du loisir, on pourra visiter, à 1 h. 30 de Rjéka, la caverne d'où la rivière Tsernovitza sort d'un seul jet, à Obod, sur la gauche de la route directe. Celle-ci passe au gros bourg de *Dobersko-Selo*, à mi-chemin. Une heure plus loin, au tournant d'une haute montagne, on découvre un beau bassin d'une demi-lieue de large sur une lieue et demie de long, séparé en deux parties inégales par une pointe de rochers au pied desquels s'étendent les 15 ou 20 habitations qui forment

Cettigne ou **Zettigne** (prononcez Tsettinié). A l'entrée de cette petite ville, sur l'unique place où aboutissent ses deux rues qui forment un T, est une locande bâtie à l'européenne, où le voyageur trouve à des prix très-modérés un confortable inattendu, comme nourriture et logement.

Les édifices remarquables de cette bourgade princière sont : le *monastère*, à la fois cathédrale, palais épiscopal et prison (notons comme trait de mœurs que les condamnés y sont consignés, mais nullement enfermés) : — le *Palais*, longue habitation moderne, bâtie par Danilo I[er], avec une cour où sont rangés les canons turcs pris à la bataille de Grahovo, en 1858 : l'*arsenal*, renfermant une partie des trophées de la même bataille (notamment le baïrak ou drapeau de Silistrie, les décorations des officiers supérieurs turcs, le révolver et le nécessaire du brave Karid Pacha, 1,200 carabines Minié, etc.) : enfin la *Tour-aux-Têtes*, dominant le monastère, et où l'on exposait les têtes des ennemis tués. La princesse Darinka, femme du souverain actuel, a obtenu la suppression de cet usage, souvenir de l'antique barbarie.

Le touriste qui veut pousser une pointe vers les montagnes pittoresques de l'Herzégovine doit louer un cheval à Cettigne et se diriger par une route de 12 heures environ, pénible au début, vers Grahovo, au N.-N.-E. A deux heures de Cettigne, des hauteurs qui

dominent le village de *Donji Kraj*, on jouit d'une vue splendide, embrassant la moitié du Monténégro jusqu'au delà du lac, premier dédommagement des fatigues du chemin.

Après douze heures de voyage dans des vallées sans eau, occupées par les tribus Tseklitz et Tzutze, on franchit une chaîne nue et on descend dans un joli bassin couvert de cultures et d'habitations, arrosé par une rivière qui se perd dans les rochers, et dominée par le petit fortin d'Umatz. C'est la plaine de **Grahovo**, théâtre de la fameuse victoire remportée par Mirko Petrovich et ses 4,500 Monténégrins sur 7,000 Turcs formant un corps d'invasion sous les ordres de Hussein Pacha (13 mai 1858). Cette victoire assura au Monténégro les cantons en litige, comme Grahovo, la Joupa, etc. Une route sinueuse et moins pénible que la précédente mène en 6 heures à la forteresse turque de **Klobouk** (bonnet), hardiment posée sur le sommet d'un pic flanqué d'énormes ravins. Près de là, la jolie rivière Trébinsnitza sort des rochers, et la route descend cette pittoresque vallée pendant 4 heures, jusqu'à *Trébigné*, où s'ouvre une belle plaine de trois lieues de large sur huit à dix de longueur.

Trébigné est une ville ceinte de vieilles fortifications qui paraissent dater des rois serbes, et les eaux limpides de la rivière qui les baigne ajoutent encore à leur effet curieux. C'est la *Terbunia* du Bas-Empire, et au moyen âge le siége d'une principauté assez renommée. Le voyageur fera bien de descendre la rivière pour visiter quatre heures plus bas, près du village de *Gallich*, un lac temporaire qui rappelle celui de Czirnitz en Autriche, et se remplit en septembre d'une grande abondance de poissons appelés *govitza*, qui paraissent spéciaux à la localité. La rivière elle-même se décharge dans l'Adriatique par divers canaux souterrains qui paraissent déboucher aux lieux si pittoresques appelés Val de Malfi, do Breno et d'Ombla, tous situés dans le rayon de Raguse.

De Trébigné à cette dernière ville, il y a une distance de sept heures, et une route a été commencée en 1858 sous l'impulsion d'un administrateur énergique, Kemal-Effendi. A la fin de cette année, elle était en très-bon état sur un parcours d'environ 6 kil. à partir de chacune de ses extrémités. A mi-chemin, est un poste de douane où le voyageur repose un instant : au fort turc de *Tzarina* commence la frontière, à une demi-lieue plus loin est le bourg de *Bergato*, et vingt minutes après, on jouit d'un admirable panorama sur l'Adriatique et la ville de

Raguse (1 h. de Bergato) (hôtel du Borgo-Pillé). Cette ville, chef-lieu d'un district de la Dalmatie, appartient à l'Empire d'Autriche et n'entre pas dans notre cadre. Du reste, quoiqu'elle ait une physionomie extrêmement tranchée, elle rappelle peu par ses monuments le temps où elle méritait le nom de la *Venise Slave*. Un tremblement de terre la ruina presque entièrement au XVIIe siècle, ce qui paraît avoir déterminé la construction massive de toutes ses habitations actuelles. Les deux principales églises, la *cathédrale*, fondée en 1192, et la collégiale Sainte-Blaise, fondée en 1349, ont été ruinées en 1667 et 1706. — On visitera le palais des doges, la bibliothèque des Franciscains, l'hôpital, de belles églises, des promenades intéressantes : Gravosa, qui est le port militaire à 3 kil., les bords de l'Ombla et la source du même nom, énorme masse d'eau qui sort d'un bassin au pied des monts Vlastitza, et que Pouqueville appelle « le roi des fleuves souterrains. » C'est l'antique **Arion**.

Service du Lloyd pour Trieste, le mardi en été, le mercredi en hiver.—Pour Cattaro, le lundi en été et le mardi en hiver

CHAPITRE QUATRIÈME.

SERBIE, BULGARIE.

ROUTE 68.

DE BELGRADE A CONSTANTINOPLE

PAR LE DANUBE ET LA MER NOIRE.

Le service de la navigation du Danube, depuis Pesth jusqu'à la mer Noire, est fait par les paquebots du Lloyd autrichien qui partent de Pesth tous les lundis, à 9 heures du matin; ce sont les vapeurs *accélérés*, qui font escale à un petit nombre de stations, tandis que les vapeurs ordinaires, un peu moins coûteux, s'arrêtent plus fréquemment et prennent un temps presque double. De Pesth à Giurgevo, le prix du passage nourriture comprise) à bord des accélérés est de 70 florins (1re chambre) (128 fr.) et de 45 florins (2e chambre) (117 fr.); ces chiffres suffisent pour se faire une idée des prix pour un trajet plus ou moins court que celui que nous indiquons.

Le voyageur qui veut arriver le plus rapidement possible à Bucharest ou à Constantinople, et qui ne tient pas à visiter la Serbie, peut prendre le chemin de fer de Hongrie (Pesth-Basiasch), qui le mène par Temesvar à Basiasch, bourg situé sur le Danube, tout près des fameuses *Portes de fer*, et de la frontière austro-serbo-valaque qu'on atteint à Orsova.

Pour visiter Belgrade, où les vapeurs du Lloyd ne s'arrêtent pas, il faut débarquer à la station autrichienne de **Semlin** (serbe *Zemun*). C'est une petite ville sans histoire et sans monuments, avec deux hôtels confortables (de *Venise* et du *Lion*). Il faut y faire viser son passe-port chez le commandant de place, après quoi on peut s'embarquer à bord du vapeur qui fait le service quotidien entre les deux rives. Une demi-heure au plus suffit pour débarquer sur le quai de Belgrade.

Belgrade (en serbe *Beograd* ou la ville blanche; *Uj Fejervar*, *Alba-Julia* des Hongrois). La ville a deux hôtels, dont le plus confortable est celui de la *Couronne Serbe*, un café à l'européenne et un cercle fort bien approvisionné de journaux serbes et étrangers.

Histoire. — Belgrade, qui paraît être le *Singidunum* des Romains, ou le *Singedon* mentionné par Procope, n'a acquis de célébrité qu'à partir de la conquête turque. Sa position au confluent de la Save et du Danube, sur la limite des possessions turques et de l'Europe chrétienne, lui donnait une grande importance militaire; aussi fut-elle prise et reprise plusieurs fois en 1522 par Suleïman le magnifique, en 1688 par le duc de Bavière pour les Autrichiens, en 1690 par les Turcs, en 1717 par le prince Eugène: le traité de Passarowitz la donna à l'Autriche, qui la reperdit en 1739; prise en 1789 par Laudon, général autrichien, elle fut rendue aux Turcs en 1791. Czerni Georges, le chef populaire des Serbiens, s'en empara en 1806, mais elle retomba au pouvoir des Turcs en 1812. Depuis 1820, ceux-ci ont augmenté considérablement ses fortifications.

État actuel. — La population de Belgrade est d'environ 30,000 hab.; son industrie consiste surtout dans la fabrication des tapis, des étoffes de soie, de coton, des cuirs, des armes, et le transit du Danube lui donne une certaine activité. Elle est presque indépendante comme toute la Servie, mais la Porte s'est réservé, par le hatti-chérif de 1834, le droit d'entretenir dans la citadelle une garnison de 4,000 hommes, formant un gouvernement militaire spécial.

Belgrade présente un aspect fort pittoresque du côté du fleuve, avec sa citadelle et ses hauts quartiers où l'on remarque côte à côte les minarets turcs et les flèches des églises grecques, chose assez rare dans cette partie de l'Orient. On distingue à première vue trois parties bien tranchées: au sommet d'un plateau un peu escarpé du côté du nord, la *citadelle* occupée par la garnison turque; la *vieille ville*, entourée d'un mauvais mur, est divisée en quartiers serbe, israélite et turc; ce dernier

s'étend au pied même de la forteresse et compte 860 maisons avec moins de 6,000 âmes, il a l'aspect original et délabré de toutes les villes turques de l'intérieur; enfin, la *ville nouvelle*, bâtie dans la plaine de Vratschar, ou plutôt sur le versant S. du plateau. C'est là que sont les établissements civils et militaires (palais du prince, ministères, casernes, consulat de France, école militaire); mais les terrains marécageux qui s'étendent dans la partie inférieure empêchent les nouveaux quartiers de se développer autant que l'importance politique et commerciale de Belgrade permet de le désirer.

Pour reprendre le paquebot de Constantinople, il est indispensable de se munir du visa de son consul et de la police serbe, puis de retourner à Semlin où l'on prend de nouveau le visa du commandant de place; de Semlin, le vapeur descend droit à *Orsova*, excepté à l'époque des basses eaux, où le passage des *Portes de fer* nécessite deux ou trois transbordements assez gênants. On passe successivement devant **Grotska**, célèbre par la bataille de 1739 entre les Turcs et les Impériaux : **Smédérévo** (*Sémendria*), avec une vieille citadelle délabrée occupée par les Turcs : **Pojarévatz** (*Passarowitz* des Allemands), véritable bourgade d'Orient, de quelques centaines de maisons entourées d'enclos palissadés. Pojarévatz a été illustré par la victoire du margrave de Bade sur les Turcs en 1689 et par le traité de 1718 (paix de Passarowitz). En 1815, Miloch y triompha de la défense obstinée des Turcs retranchés dans l'église. On rencontre ensuite le château de Rama (riv. dr.), et le village de Palanka (riv. g.), situés sur un coude du Danube, où aboutit la rivière Néra. Immédiatement après se présente **Basiach** (riv. g.), dernière station des chemins de fer autrichiens, où viennent directement les voyageurs pressés de descendre le Danube.

Rien de plus beau, d'ailleurs, que le coup d'œil offert par les montagnes boisées de la Serbie qui bordent la rive droite, et auxquelles viennent répondre, depuis Goloubatz (r. dr.), les crêtes non moins sauvages du Banat. Le château de *Goloubatz* est un très-curieux spécimen de l'architecture féodale des anciens Serbes. Sur la rive gauche et en face, est la fameuse caverne des moucherons, (en allemand *Muckenhöhle*), d'où sortent ces essaims de moustiques (*similium reptans golubatsense*) qui déciment si cruellement le bétail des bords du Danube et étendent leurs ravages jusqu'au delà de Vidin. On a muré sans succès l'entrée du Mückenhöhle, ce qui a fait reconnaître que cet insecte n'existe pas seulement dans cette grotte.

Après Drankova, on passe les premières des fameuses **Portes de fer** (*Demir Kapou* des Turcs), qui sont deux rapides plutôt gênants que dangereux; cependant les navires à vapeur s'arrêtent à Drenkova, et le trajet jusqu'à Orsova se fait dans des bateaux à rames, ou par terre en voiture. La petite place de *Poretsch*, située dans une île du fleuve, a eu quelque célébrité dans la guerre de l'indépendance serbe : elle fut prise en 1813 après une héroïque résistance dirigée par Hadji-Nikolos, qui fut décapité par les vainqueurs. Tout près s'élève *Milanovatz*, ville toute moderne, bâtie par Miloch qui lui a donné le nom de son fils Milan. On y prépare l'*ikre* ou *caviar*, aliment fort usité en Orient.

La presqu'île que forme le Danube après Milanovatz se nomme en serbe *Kraïna* (la frontière) : c'est le plus beau massif de montagnes de toute la Serbie. La route de terre, qui n'est guère que l'ancienne voie romaine, coupe cette presqu'île à la gorge et va gagner *Kladova* en tirant droit à l'E., pendant que le fleuve tourne au N.-E., vers *Orsova*, où se trouve, comme nous l'avons dit, la triple frontière.

Les ruines romaines ne sont pas rares dans les environs : on peut citer la **Table Trajane**, près *Ogradina* (riv. g.); c'est une roche formant une espèce de table supportée par deux figures en bas-relief, représentant des génies, dont les ailes entourent l'aigle romaine placée elle-même au milieu et supportée par un dauphin. L'inscription, où l'on lit encore IMP. CÆS. D. NERVÆ FILIUS. NERVA. TRAJANUS. GERM. PONT. MAXIMUS., était destinée à rappeler la première campagne de Trajan contre les Daces en 103. Près de là on voit encore différents tronçons curieux de voie romaine, également taillés dans le roc.

L'**Orsova** autrichien (*Alt-Orsova*, l'ancien Orsova, prononcez Orchova), où se trouve un poste de douane, avec un assez bon hôtel (l'*Empereur romain*), est un joli village généralement peuplé de valaques du Banat; il est voisin de l'île basse où se trouvent la forteresse turque **Ada-Kalessi** (château de l'île) et *Neu-Orsova* (le nouvel Orsova). La Tserna (ou *noire*) est une petite rivière qui débouche sur ce point et n'a d'importance que comme ruisseau frontière entre la Hongrie et la Valachie: on peut, en la remontant, visiter les curieux *bains d'Hercule*, à *Méhadia*, sur le territoire autrichien.

A deux kilom. au-dessous d'Orsova, commence la **Porte de fer inférieure** (*Dolni-Demir-Kapou*), détroit semé d'écueils où le niveau du Danube s'abaisse de trois mèt. et demi, sur un espace de deux kilom. La navigation à vapeur ne reprend qu'à *Skéla-Kladova*.

A partir d'Orsova, le fleuve s'élargit, les montagnes riveraines s'abaissent, les paysages pittoresques deviennent plus rares, pour disparaître complétement après **Tchernetz**. Cette petite ville valaque a pour port *Turnul-Séverin* (la Tour de Séverin), si fameuse par les ruines du *pont de Trajan*, jeté sur le fleuve par le conquérant de la Dacie: cette œuvre hardie est un des épisodes immortalisés par la Colonne Trajane, à Rome. Les ruines, qui ne consistent plus qu'en 11 culées dans le fleuve et en une tour sur la rive serbe, étaient bien autrement belles au temps de Marsigli, témoins les plans et les vues que nous en a conservés ce savant dans son *Danubius*.

Quelques heures plus bas, on passe entre *Kalafat* et *Vidin*, la première valaque, la seconde turque, situées le long du fleuve dans des terrains bas, argileux et marécageux. En mai 1854, Kalafat a été illustrée par un engagement meurtrier entre les Turcs et les Russes, qui furent culbutés dans les marais.

Vidin (*Bodun* des Hongrois, probablement la *Bononia* des itinéraires) est une grande ville dominée par une citadelle, et comptant 20,000 âmes: elle a une vingtaine de minarets. Les paquebots y font escale. Elle fut prise par les Autrichiens en 1689, et sut repousser les Russes en 1828.

Le reste du trajet, jusqu'à Silistrie, est assez monotone et sans intérêt: on ne voit sur la rive gauche que les immenses plaines alluviales de la Valachie, avec quelques villages, et, sur la droite, les petits coteaux tertiaires de la Bulgarie. Ces coteaux supportent quelques villes, comme *Lom* et *Zibru-Palanka*, *Rahova*, place assez commerçante, **Nicopolis** (*Nebol*, *Nigheblu* des Turcs), qui n'est pas, quoi qu'en aient dit quelques savants, le *Nicopolis ad Istrum* des anciens (*Nicopolistro* des itinéraires), mais qui paraît avoir hérité du nom et de l'importance de cette ville, dont on trouve les belles ruines à *Eski-Nikup* (le vieux Nikup), village turc, à trois heures de Tirnova, dans la Bulgarie centrale. Nicopolis fut prise en 1370 par Bayézid, qui remporta près de là deux victoires sanglantes, l'une sur Sigismond, empereur d'Allemagne, l'autre sur les chevaliers français conduits

par Jean-sans-Peur et par Philippe d'Artois. Les Russes s'en emparèrent en 1828.

Ensuite viennent **Sistov**, ville commerçante, au pied d'un château ruiné, et les deux villes jumelles de *Routschouk* et *Giurgévo*, la première turque et la seconde valaque. En général, les villes des deux rives sont accouplées depuis Nicopolis (Nicopolis-Turnul, Sistov-Zimnitza. Routschouk-Giurgévo, Turtukaï-Olténitza, Silistrie-Kalarasch, Matschin-Ibraïla).

Routschouk (r. dr.) a 30,000 âmes et une quinzaine de mosquées : c'est le chef-lieu d'un pachalik dont relève le *Kaïmakanlik* de Tirnova. La Prusse y a un vice-consul qui remplit officieusement les mêmes fonctions pour les voyageurs français. Elle est sans monuments, comme la plupart des villes turques, mais on peut visiter dans les environs diverses choses curieuses : à deux lieues sur le Lom (rivière qui coule au milieu d'escarpements calcaires de l'effet le plus pittoresque), à *Bassaraba*, une église byzantine taillée dans le roc ; auprès de Pyrgos, les rochers appelés *Dikilitach* (pyramide), masses désagrégées d'un effet bizarre, que des voyageurs ont prises pour des ruines antiques. A Tzerkvéna-Voda (eau rouge) il existe, dit-on, des ruines que le peuple appellerait le *vieux-Routschouk*.

Giurgévo (r. g.) (hôtels à l'européenne ou locande, de Vienne, de Pesth, de l'Espérance (ἐλπίς), hôtel grec) est une station des vapeurs du Lloyd, sur la rive nord du Danube, et le port de Bucharest, soit qu'on descende, soit qu'on remonte le fleuve. C'est une jolie ville de 15 000 âmes, chef-lieu de la préfecture de Vlaschka, avec de belles rues régulières aboutissant à une place centrale au milieu de laquelle s'élève la tour de l'Horloge.

Giurgévo n'a rien qui puisse arrêter le voyageur. Elle n'a pas de monuments, ce qui tient à la fragilité des constructions dans toute la Valachie : mais elle a une histoire. Son nom de Giurgévo (*Giorgiù* en valaque, *Dschur[illegible]cha* en russe), lui vient, dit-on, de saint Georges, à qui elle était consacrée. Les Turcs s'en emparèrent et en firent leur tête de pont vers la Valachie. A la fin du siècle dernier, les Autrichiens y essuyèrent un échec très-grave : en 1854, les Russes furent obligés de l'abandonner à la suite d'une attaque heureuse d'Omer-Pacha. En 1857, les Turcs l'ont quittée et ont emporté l'artillerie dont ils avaient garni la place et l'île voisine de Slobodzie.

Le port de Giurgévo n'a d'importance que comme escale des vapeurs du Danube. Aux basses eaux, ces vapeurs, ne pouvant remonter le canal qui sépare la ville de Slobodzie, stationnent à deux kilomètres au-dessous.

Olténitza (r. g.) est une bourgade toute neuve, séparée par des terrains marécageux du Danube, qui y subit un étranglement au pied des hauteurs de Turtukaï. En 1853, les Turcs profitèrent de cette disposition de terrain pour faire passer un corps d'armée sur la rive valaque, et les troupes russes, ayant attaqué sous le feu des batteries de Turtukaï, furent repoussées avec perte.

Silistrie (r. dr.) (*Dorostolus* des anciens, *Drista* au moyen âge) est une place de guerre turque, triste et malpropre comme Routschouk et Varna : elle n'est connue que par ses deux siéges de 1829 et 1854, très-vigoureusement soutenus contre les Russes. Un peu plus bas est **Rassova**, petite station principalement peuplée de Valaques, assez commerçante, et près de laquelle commence la route tracée et exécutée par des ingénieurs français en 1854 ; cette route, qui suit le rempart de Trajan et sépare la Dobroudja proprement dite du reste de la Bulgarie, va finir à Kustendje. Elle passe à un lieu nommé *Karasou* (eau noire), où les cartographes s'obstinaient à indiquer une grande ville, bien qu'en 1850 M. Ionesco

qui la visita n'y trouvât plus une seule habitation : la steppe qui l'environne est cependant restée le théâtre d'une foire importante pour la basse Bulgarie. Depuis trois ans, Karasou renaît sous un nouveau nom, celui de **Medjidié**, grâce aux efforts d'un pacha qui y a colonisé les Tartares de Crimée compromis par leurs sympathies pour les armées alliées. Medjidié compte environ 5,000 habitants.

Après *Hirsova* et *Matschin*, villes de guerre turques, **Ibraïla** et **Galatz**, places de commerce moldo-valaques(V. R.70), on laisse à droite et à gauche les îles marécageuses de St-Georges et de Léti, qui forment avec une trentaine d'autres le delta du Danube. Le fleuve se sépare au-dessous d'**Isatcha** en trois branches, celles de *Kilia*, de la *Soulina* et de *St-Georges*. La Soulina, que parcourent les vapeurs du Lloyd, est à la fois la plus courte, la plus navigable et la plus ennuyeuse des trois branches : on y serpente sans cesse entre d'immenses forêts de roseaux, où apparaissent de loin en loin les huttes et les pêcheries de quelques paysans valaques et cosaques réfugiés. La ville de **Soulina**, à l'embouchure du fleuve, est toute moderne : elle avait avant la guerre de 1854 environ 800 habitants, elle en possède aujourd'hui plus de 4,000, grecs pour la plupart, et est sous l'autorité d'un pacha ottoman. Un peu au delà de la bouche de Soulina s'élève en mer la petite *île des Serpents*, dont la possession a donné lieu à d'assez grandes difficultés dans les conférences de Paris (1856). De la Soulina au Bosphore, le paquebot ne fait escale qu'à *Varna;* aussi ne citerons-nous que pour mémoire les divers points de la côte de Bulgarie, *Mangalia*, le cap *Gulgrad*, *Kavarna*, *Baltschik*.

Varna, ville de 20,000 âmes, située entre des coteaux boisés, des marais et la mer, a des fortifications assez médiocres. C'est l'ancienne *Odessus*, ou, pour parler plus exactement, la ville grecque d'Odessus en était très-voisine, car les historiens byzantins parlent de *Barné* (Varni) et d'*Odessus* comme de deux villes distinctes. On a trouvé des antiquités assez nombreuses aux environs de Varna, jusque près de Baltschik. Le voyageur peut visiter, auprès du village d'Aladin, le théâtre de la funeste bataille du 10 novembre 1444, où les forces coalisées de la chrétienté furent écrasées par les Turcs.

Paquebots à vapeur des messageries françaises et du Lloyd. — Pour Constantinople, tous les mardis (messageries françaises et Lloyd) et tous les dimanches (Lloyd)—pour Soulina, Toulscha, Galatz, et Ibraïla (*en été seulement*), tous les mardis (messageries françaises), et tous les mercredis (Lloyd).

Après Varna, on laisse à l'O. le cap Éminèh, dernier contre-fort du Balkan, les villes de Missivriah, Ahiolou, Bourgaz, Sizéboli, Iniada, Midiâh. Le navire se rapproche enfin de la côte et de l'entrée septentrionale du Bosphore (*V.* p. 396) qu'il traverse dans toute sa longueur pour mouiller dans le port de Constantinople (*V.* p. 349).

ROUTE 69.

DE ROUTSCHOUK A VARNA.

Cette route est fort ennuyeuse pendant les quatre premières heures, c'est-à-dire jusqu'au passage du Lom blanc, après lequel apparaît le gros bourg turc de Tourlak. « De petits bois de chênes couvrent par-ci par-là les hauteurs des villages bulgares, avec des pruniers où des vignobles sont placés sur leurs pentes vers le Lom. Iousentcha, Dranovitza et Maschanlar sont les noms de trois de ces villages.

« **Rasgrad** (12 heures) est une ville ouverte, qui a des rues larges et contient plus de 15,000 âmes. On n'y compte que 80 familles bulgares. Il y a sept mosquées à mi-

narets, dont deux sont fort grandes et ont plusieurs coupoles : l'une n'a qu'un haut minaret et l'autre deux. Il y a une horloge, mais pas de bazar couvert. » (Boué.)

A une heure de Rasgrad, on arrive à un misérable hameau albanais, *Arnaout-Keui*, reste d'un gros bourg détruit assez récemment à la suite d'une révolte de l'ayan ou chef de l'endroit. Après avoir passé quelques villages turcs dispersés au milieu de hauteurs plus nombreuses qu'escarpées, on arrive au plateau qui précède le bourg de Véteschlar, d'où on a déjà une belle vue sur l'amphithéâtre de collines qui supporte (8 h.)

Choumla. Cette ville est placée dans une cavité cratériforme qui s'ouvre vers l'E. Elle est peu attrayante à parcourir, bien qu'elle fasse de loin un fort bel effet avec ses 50 minarets, ses grandes mosquées et ses casernes spacieuses. Le grand mouvement des voyageurs, suite nécessaire de sa position à l'entre-croisement de cinq ou six routes très-importantes, expose les touristes qui voyagent avec des chevaux de poste à manquer de montures. Ce qui fait le principal intérêt de Choumla, c'est sa formidable position militaire, qui a si longtemps arrêté les Russes dans la guerre de 1828-29. Le plateau que domine Choumla n'est pas d'une très-grande élévation (100 à 130 mètres au-dessus des terrains environnants): mais plusieurs vallons qui bordent ses pieds lui forment des fossés naturels, et cette position ardue permet à une armée, même médiocre, pourvue d'une bonne artillerie, de repousser l'attaque de troupes bien supérieures en nombre.

Après Choumla, la route serpente à travers une sorte de plaine onduleuse où l'on remarque de ces innombrables *tumuli* que les Turcs nomment *Tépé* et qu'on trouve dans toutes les plaines de la Bulgarie et de la Bessarabie. A la plaine succèdent les collines et les bois, et à la sortie de ces derniers, on traverse un plateau nu, et laissant à droite le village de *Kirtchena*, on descend brusquement dans la vallée de la Pra, à la ville ancienne de **Pravadi** (7 heures), que nous croyons être l'antique *Marcianopolis*, et où nous ne connaissons d'ailleurs rien d'intéressant, sauf des environs extrêmement pittoresques, surtout à l'E. et au N.-E.—Pour jouir de ces beaux paysages, le voyageur peut remonter la vallée de Déré-Keui ou d'Oga-Keui, qui le mène par une sorte de col au bord de la Devna, et se diriger sur Varna par le *Grand* et le *Petit Aladin*, de manière à avoir toujours à sa gauche les dernières ramifications nord des Balkan, et à sa droite les beaux lacs de Devna. A Aladin, on peut visiter le tépé qui perpétue le souvenir de la bataille de 1444 (*V*. p. 480). Des souvenirs plus modernes se rattachent à ce lieu : ce sont ceux de 1854, époque où l'armée anglaise y établit ses quartiers, pendant que les Français établissaient les leurs au village de Franka, qu'on laisse sur la droite, à plus d'une lieue, en entrant par la porte du N.-O., à (9 heures) Varna (V. p. 430).

ROUTE 70.

DE BELGRADE A CONSTANTINOPLE

VOIE DE TERRE PAR NISCH, SOPHIA ET ANDRINOPLE.

On peut, pour cette route, traiter avec un *kiradji* (équivalent des *agoyates* de la Grèce), ou prendre les chevaux de la poste turque : toutefois, le mieux serait encore de voyager avec son propre cheval et de requérir de district en district, moyennant un prix toujours fort modéré, un pandour (gendarme serbe) ou un zaptié turc, qui sert à la fois de guide et d'escorte.

On sort de Belgrade par la route du S.-E. et on quitte à *Grotska* le chemin latéral au Danube. A mesure qu'on s'avance dans les terres, on entre dans des montagnes couvertes de forêts : ces dernières sont la richesse des paysans serbes,

qui élèvent de nombreux troupeaux de porcs auxquels les forêts fournissent la glandée. La vallée large, très-marécageuse et très-peuplée de la Morava, grande artère fluviale de la Serbie, fait une grande percée dans ces montagnes, et la route la remonte jusqu'à (27 heures) *Jagodina*, bourg de 7 à 800 maisons, après lequel on passe la Morava, au pont de (2 heures) *Tchoupria*. Cette petite ville est presque entièrement moderne, comme *Paratchin* qui en est à 2 heures environ; après ce dernier point, on quitte les bords de la rivière à cause de ses sinuosités et de ses escarpements, et on se dirige droit sur *Rajan* et (10 heures) *Alexinatz*, par un pays très-ondulé, mais où les khâns sont nombreux. A 2 heures de Rajan on passe à côté d'une position fameuse dans l'histoire de la guerre de l'indépendance serbe, le *Déligrad* (fort de ceux qui se dévouent). En effet, les défenseurs de ce camp retranché, écrasés par des forces très-supérieures, s'ensevelirent sous ses ruines. A 2 lieues après Alexinatz on trouve la frontière turque au *Karaoul* (corps de garde) de Dragévatz. Les montagnes s'abaissent ensuite, et, après *Topolnitza*, on parcourt une lande aride, au bout de laquelle (5 heures) est la citadelle de *Nisch*, sur la rivière qui lui doit son nom, la Nischava, et que l'on passe sur un pont de bois pour entrer dans la ville.

Nisch (*Naïssus* ancien, *Nissa* des Bulgares) « est une ville bulgare populeuse; on y compte 16,000 habitants, dont 6,000 env. sont musulmans. Il y a onze mosquées à minarets, une ou deux églises grecques, une tour à horloge, un grand bazar bien fourni de boutiques et de grands khâns. Le bazar a une toiture en planches et des rues si larges qu'on peut y passer à cheval et en voiture. Les khâns, tenus par des Bulgares, ont un étage et offrent plusieurs chambres pour les voyageurs. » A ces renseignements de M. Boué, nous pouvons ajouter que cette ville, peu intéressante en elle-même, à cause de son absence de monuments et de sa malpropreté rebutante, a des environs fort curieux à parcourir, et de fort beaux sites, principalement vers le S., sur la route de Constantinople, au S.-E. et à l'O. vers le confluent de la Morava et de la Nischava. Le voyageur curieux de visiter un pays jusqu'ici fermé aux Européens peut faire une pointe vers *Pristina* au S.-O., en traversant en droite ligne le pays des Arnautes de la Morava, devenu accessible depuis la guerre d'Orient: les stations de cette route peuvent être le Kourvinhan, Leskovatz, Istrina ou Médoka, Novo-Brdo. L'anglais Brown, vers 1670, a traversé cette contrée en venant du N.-O. C'est postérieurement à cette date que ce pays (ancienne Dardanie), abandonné par les Serbes, a été colonisé par des Albanais musulmans que le gouvernement turc a fini par soumettre aux lois qui régissent les populations voisines.

En sortant de Nisch pour gagner Pirot, on passe à côté d'un hideux monument, l'ossuaire construit par les Turcs avec les têtes des Serbes tués dans la bataille de 1809, au nombre d'environ 2,500. Les chrétiens du pays font tous les jours disparaître quelques fragments de ce trophée barbare et impolitique. — Les eaux thermales de *Banja*, non loin de là, sont moins intéressantes par leur vertu curative que par les sites admirables qui les avoisinent. Le voyageur peut, s'il en a le loisir, s'en écarter un peu pour visiter un *Karaoul* turc en ruines, où il y a des sculptures bizarres, probablement antiques, confusément décrites par M. Boué (*Itinéraires*, I, 240). La route remonte le bassin de la Nischava, mais sans longer le lit de la rivière qui est très-encaissée: elle est couverte de khâns bulgares, très-peuplés et on ne peut plus pittoresques: les innombrables villages chrétiens de cette région

sont situés dans de petites vallées, un peu à l'écart. Après *Moussa-Pacha-Palanka*, position militaire plus que médiocre, qui relie Nisch à Sophia, on atteint (12 h.)

Pirot (en turc *Schar-keui*), *V.* de 6 à 7000 âmes, domaine particulier de la sœur du sultan, et renommée pour ses fabriques de tapis turcs. Entre Pirot et Chalkali, le chemin est aussi fatigant qu'admirable pour les touristes : il serpente à travers les arêtes latérales qui rejoignent les massifs calcaires formant le second étage du Grand Balkan. Les plus beaux points de vue sont ceux qu'on trouve sur la gauche de la route, en déviant un peu vers Vratza et d'autres petites villes des environs : les gorges effroyables où coulent l'Isker et quelques autres affluents du Danube peuvent soutenir la comparaison avec les plus belles horreurs de la Suisse et de la Savoie.

A *Chalkali*, gros village turc, on descend dans le bassin d'un ancien lac écoulé qui forme la plaine magnifique de (15 heures)

Sophia. Cette métropole historique de la Bulgarie n'est aujourd'hui qu'une ville de 20 000 âmes environ, qui n'offre guère que des décombres et un amas de ruelles étroites, malsaines et fétides. Parmi ses monuments, on peut citer l'ancien konak du *Rouméli Valissi* (gouverneur général de la Roumélie) resté en ruine depuis son incendie, et la mosquée qui était l'église métropolitaine au temps des rois bulgares. La situation excentrique de cet édifice a fait conjecturer avec raison à M. Boué que Sophia était jadis beaucoup plus vaste qu'aujourd'hui. Le *Konak* actuel des pachas est vaste et confortable, mais sans caractère, comme tous les bâtiments de ce genre en Turquie.

Après Sophia, on voyage en plaine jusqu'au village musulman d'*Yéni-Khân*, jolie bourgade dans une ravissante situation. Vient ensuite un col avec divers *Karaouls*, qui mène dans un autre lac desséché, formant le bassin supérieur du Vid : c'est une plaine verdoyante, dont la population s'enrichit de l'élève des chevaux, et qui est commandée par (11 heures) *Iktiman*, V. de plus de 4000 âmes et en partie musulmane, comme le montrent ses mosquées. 2 heures plus loin, était la fameuse *porte Trajane* (Kapoulou-Dervent), démolie vers 1836 par un pacha inepte, mais dont on peut voir une représentation dans l'ouvrage de Marsigli. Après ce monument, on descend rapidement dans la vallée de la Maritza (ancien Hèbre), et on entre dans une immense plaine triangulaire, la plaine de la Ghioptsa ou de Philippopolis. Plusieurs petites rivières, affluant presque au même point dans le fleuve, inondent les terrains d'alentour où l'on a établi des rizières : à l'entrée de ces rizières s'élèvent (10 heures) **Tatar-Bazardjik**, V. de 7 à 8000 âmes, principalement musulmane (antique *Bessapara*). A la sortie de la ville, on franchit les rizières sur plusieurs petits ponts et on atteint en moins de 2 heures une plaine nue assez peuplée et très-monotone, avec laquelle contraste heureusement la masse imposante du Rhodope qui se dresse continuellement à droite; on arrive enfin à un long faubourg, puis à un pont sous lequel mugit l'impétueuse Maritza, puis on entre à (6 heures)

Philippopolis (On y trouve quelques Khâns fort confortables pour le pays, parmi lesquels le Yéni-Khân (Khân neuf) est le plus digne d'être cité). Philippopolis (*Plovdi* des Bulgares, *Filibèh* des Turcs) est une V. de 45 000 âmes environ, bâtie le long de la Maritza et adossée à trois collines syénitiques, qui lui ont valu son nom latin de *Trimontium*. L'ancienne cité grecque et byzantine occupait les hauteurs, et les remparts existent encore sur quelques points : la partie proéminente a conservé le nom de butte du château (*Hissar Tépessi*), bien qu'elle ne supporte

plus de forteresse : c'est à peu près le centre du quartier turc. Le quartier israélite (*Marach*) est le plus occidental : ceux des Grecs, des Bulgares orthodoxes et des Arméniens occupent à peu près le milieu de la ville, celui des *Pavlikans* (Bulgares catholiques) est à l'extrémité S.-E., enfin le *Tsiganka-Mahalé* (quartier des Bohémiens) est à l'E. et au pied des escarpements du Hissar.

Le négoce et la banque, industries principales des Grecs, des Juifs, des Arméniens et d'une notable portion des Bulgares, donnent à cette ville une importance énorme, sans parler du commerce de transit : car Philippopolis occupe l'intersection des routes de Constantinople à Belgrade, du Danube à Salonique, de la mer Noire à l'Adriatique. Aussi les principales puissances de l'Europe y ont-elles des consulats. La ville relevait directement, il y a 20 ans, de la sœur du sultan, qui la faisait gouverner par un ayan ou sous-préfet : nous ignorons si cet état de choses a changé depuis. Le *konak* du pacha occupe l'angle de la grande rue et de la Maritza, auprès du pont : tout près et sur le fleuve, est un grand café à la grecque d'où l'on jouit d'une perspective moins étendue, mais bien plus douce à l'œil que le vert panorama qu'on embrasse du haut de la butte de *Bounardjik*. Le nom de cette butte vient d'une fontaine (*bounar*) qui est l'objet d'un pèlerinage local, comme les fontaines miraculeuses de la Bretagne. De son sommet, la vue embrasse une portion de la plaine nue de Philippopolis, les rizières qui entourent la ville, le cours de la Maritza sur une longueur de 3 à 4 lieues, les escarpements du Rhodope et la faille étroite et pittoresque où s'abrite la colonie grecque de *Stanimako*, à 4 heures au sud.

Les antiquités de Philippopolis sont assez nombreuses : elles consistent en diverses inscriptions, la plupart de l'époque romaine ; presque toutes sont grecques. La plus mystérieuse est une inscription informe, creusée dans le roc vif, au sommet de la butte Bounardjik, et que les hellénistes parviendront peut-être à déchiffrer : nous y avons lu le nom d'Hercule.

Comme monuments modernes, nous ne pouvons guère citer que la Banque (Saraf-Hanè), assez analogue au *Gostinoïdvor* de Moscou.

De Philippolis à Andrinople, la route n'est guère remarquable que par sa monotonie. A une demi-heure de la ville, auprès du pont de Kémer-Keupri, est un Khân agréablement situé. Au delà de *Papasli* (à 4 heures de la ville), on a une vue fort riante, celle de la colline de *Doandja*, couverte de jardins et d'habitations : puis on quitte les bords du fleuve pour entrer dans un pays accidenté, où l'on remarque le gros bourg d'*Ouzoundjova* ; c'est là que se tient la foire la plus importante de la Turquie européenne. La route tombe ensuite dans la vallée fort pittoresque d'Oglou-Tchaï, d'où elle rejoint la Maritza à *Harmanli*, pour la passer à Moustapha-Pacha sur un pont en pierre de 19 arches, et arriver, par une plaine cultivée et populeuse, à (35 heures)

Andrinople (en turc ***Édrénèh***). On y trouve un grand Khân malpropre, où l'on peut cependant se procurer une chambre moyennant un baghchich offert au Khandji. —Un hôtel à l'européenne qui a été ouvert dans ces dernières années est à peine préférable à l'ancien Khân.

Histoire.—Andrinople (*Ἀδριανούπολις*) fut fondée par l'empereur Adrien (117-138 après J.-C.) sur l'emplacement d'une ancienne ville nommée Uscudama. Sa position au confluent des trois rivières, l'Hèbre, la Tondja et l'Arda, répondait aussi à l'antique Orestea, élevée sur le lieu où, selon la légende, Oreste s'était purifié du meurtre de mère. Sous Adrien, elle atteignit un haut degré de pros-

périté et devint la capitale de la province *Hæmi mons*; plus tard, elle fut la seconde ville de l'empire d'Orient. Deux batailles importantes se sont livrées sous ses murs : en 323, Constantin y défit Licinius ; en 378 Valens y fut battu par les Goths ; en 813, le roi bulgare Krum y vainquit les Grecs. Prise par le sultan Murad Ier, en 1360, elle devint la capitale européenne de l'empire ottoman et la résidence des sultans de 1360 à 1453. Après la prise de Constantinople, elle fut encore le séjour favori de quelques sultans, Ahmed III, Mohammed IV et Mustapha, et resta toujours le chef-lieu d'un grand pachalik. En 1829, le général russe Diebitsch, avec une armée réduite à 13 000 hommes par la maladie, sut contraindre le sultan Mahmoud II à y signer le *traité d'Andrinople*, par lequel la Turquie cédait à la Russie les bouches du Danube, le pachalik d'Akaltsik en Asie, et reconnaissait l'indépendance de la Grèce, et les constitutions particulières de la Moldo-Valachie et de la Bosnie.

État actuel.—Andrinople est encore aujourd'hui la seconde capitale de la Turquie européenne. Elle compte environ 15 000 âmes, et, à l'exception d'un grand quartier rebâti il y a 25 ans, à la suite d'un violent incendie, elle peut passer pour le plus beau spécimen d'une grande ville ottomane. Les Turcs y sont en majorité, mais les Grecs et les Bulgares y ont des quartiers distincts. La situation de cette ville, au milieu d'une plaine admirable, au confluent de trois grandes rivières (la Maritza, la Tondja et l'Arda), explique son énorme accroissement : ce mouvement, stationnaire depuis des siècles, est destiné à reprendre lors de la construction des chemins de fer projetés et de l'achèvement des travaux commencés pour la navigabilité du cours de l'Hèbre depuis Enos; mais, pour le moment, elle paraît déserte et l'herbe pousse dans les rues.

Andrinople renferme de beaux monuments, parmi lesquels nous citerons en première ligne, la

Mosquée de Sélim II, dont le dôme immense est plus élevé d'un mètre que celui de Ste-Sophie de Constantinople. La mosquée est précédée d'une cour, ou harem, pavée de larges dalles de marbre, et entourée d'un portique soutenu par des colonnes antiques rapportées, d'ordres et de dimensions différents, mais formées des matériaux les plus précieux (vert antique, cipolin, granit de Syène). Quatre grands minarets cannelés à trois galeries flanquent la mosquée. On arrive à chaque galerie par un escalier particulier; les trois escaliers montent en spirale dans le minaret sans se confondre : il faut pour parvenir à la galerie la plus élevée gravir 377 marches. L'intérieur de la mosquée est grandiose et, comme les édifices de ce genre à Constantinople, décoré de lampes, d'œufs d'autruches, de tapis, de versets du Coran, et éclairé par 999 fenêtres; au centre est une fontaine circulaire. La coupole est soutenue par quatre énormes colonnes de porphyre. Le *menbèr* est très-élevé et fort élégant.

La **Mosquée de Bayézid II**, avec une belle coupole et deux grands minarets, est située, au point le plus élevé de la ville ; la **Mosquée de Murad IV**, avec quatre minarets et neuf coupoles, en occupe le centre.

Eski-Séraï, l'ancien palais des Sultans, situé hors de la ville, est complétement abandonné et presque ruiné. On y remarque encore une belle tour octogone.

Le **Bazar d'Ali-Pacha** est un grand bâtiment, comprenant plusieurs galeries voûtées, formées d'arcs en briques alternativement rouges et blanches. La galerie principale est longue d'environ 300 pas, avec une porte à chaque extrémité et quatre portes latérales. Son aspect est plus remarquable que celui d'aucune des galeries du grand bazar de Constantinople.

Le *Palais du gouvernement*, édifice moderne bâti en 1828, a été détruit par un incendie le 20 février 1858.

Andrinople renferme encore quelques antiquités romaines complétement dégradées, un grand nombre de mosquées, de khâns, des bains, un aqueduc, cinq ponts en pierre, un arsenal et une fonderie; les fortifications ont été réparées depuis 1829. Elle est le siége d'un archevêché grec, et d'un grand office de mollah. Son industrie consiste surtout en étoffes de soie, laine et coton, tapis, tannerie, maroquins, et enfin dans la distillerie d'essence de roses, fleurs que l'on récolte abondamment dans les jardins qui entourent la ville.

D'Andrinople à Lulé-Bourgaz, on voyage dans une plaine peu ondulée, très-fertile, coupée par de longues vallées parallèles dont plusieurs sont à sec en été: cette plaine a une grande analogie d'aspect avec la Beauce. On traverse successivement *Hafsa*, bourg important qui forme à peu près la limite entre les Grecs et les Bulgares; *Eski-Baba*, où les Janissaires insurgés battirent les réguliers du sultan (1806); puis (15 heures) **Lulé-Bourgaz** (ancien *Bergulæ*) qui a dû la moitié de son nom à son importante fabrication de fourneaux de pipes turques (*lulé*) : ce bourg paraît avoir de 4 à 5000 âmes.

Après avoir franchi l'Erghénè (ancien Agrianes) sur un pont de sept arches, on atteint (10 heures) **Tchorlou** (*Tzurullos* des Byzantins), ville de 4000 âmes environ, fréquemment citée dans les annales du Bas-Empire, connue notamment par un concile important. Tchorlou est à la source de la petite rivière de Tchéprovdjé, sans doute le *Xérogypsus* de Simocatta, qui le fait, par une erreur inexplicable, sortir des environs du Bourgaz actuel.

De Tchorlou, la route tire droit à l'E. S. E. vers le ruisseau de Tschoda-déré, à travers un pays nu, fatigant et monotone, où l'on peut se reposer au Khân de *Kinikli*, dans un petit vallon qui se dirige vers la mer de Marmara. On atteint à la fois cette mer et la route de Constantinople à Salonique, au pont du *Tschoda-déré*, deux petites lieues avant (9 heures) *Silivri*. En remontant le petit plateau qui suit le pont, on a une très-belle vue sur le bassin de la Propontide et sur le massif des montagnes de Marmara et de Cyzique. On passe un ruisseau et on rencontre un autre plateau, où subsistent quelques faibles vestiges du fameux *mur d'Athanase*, construit pour arrêter les barbares : tout se réduit aujourd'hui à quelques briques et à quelques pierres.

« La vue sur Silivri et son port, rappelle certaines vues italiennes. Les ruines du château dominent un amphithéâtre de maisons, et tout cela, placé sur un fond de vignobles, est d'un joli effet, surtout pour celui qui ailleurs ne voit rien autour de lui qu'une nature aride ou brûlée. » (Boué, Itin. 1, 45). On descend par un chemin sablonneux dans la baie, où se trouve un pont antique de 52 arches. A la porte de **Silivri** il y a un khân passable, avec une cour intérieure et un *tchardak* (galerie ou veranda) qui sert de salle à manger et de dortoir. Silivri n'a qu'une rue spacieuse, les autres serpentent dans un massif de maisons resserrées entre la colline et la mer: cette colline a environ 90 m. de hauteur absolue, et est couronnée, comme nous l'avons dit, des ruines massives du château, où est parquée la population juive. Les Grecs paraissent être en majorité à Silivri, ainsi que dans les nombreux villages du district de ce nom.

De Silivri à Constantinople (11 heures), *V*. R. 60.

CHAPITRE CINQUIÈME.

PRINCIPAUTÉS UNIES : MOLDAVIE ET VALACHIE.

ROUTE 71.

DE GIURGÉVO A BUCHAREST.

15 h. de cheval, 6 de carroutza. On peut coucher à Kalougaréni.

Les étrangers doivent faire viser leurs passe-ports à la police et à la douane de Giurgévo, et faire marché avec un des loueurs de voitures qui abondent dans les hôtels, s'ils ne peuvent trouver place à la diligence de Bucharest qui part de l'hôtel de Vienne, et dont le prix des places est de 18 zwanzigs d'Autriche ou 16 fr.—Ce service est fort mal fait dans les principautés à cause de l'usage où sont les boyards de ne voyager qu'en poste.—La langue parlée par les classes instruites (en dehors de la langue nationale) est le français: beaucoup de personnes savent l'allemand, surtout dans la bourgeoisie : le russe et le grec moderne sont parlés par beaucoup de commerçants, et tous les Israélites parlent ou comprennent l'espagnol. Mais la très-grande majorité du peuple moldo-valaque ne parle que sa langue propre, le *roumain*, langue sortie du latin avec un alliage slave que la renaissance littéraire actuelle tend à en écarter de plus en plus. Voici quelques mots usuels dont le voyageur fera bien de se munir : *la stinga*, à gauche; *la dreapta*, à droite; *drept*, tout droit; *a casa*, à la maison; *tirgù*, ville; *satu*, village; *padure*, forêt; *apa*, eau; *da mi*, donnez-moi; *pâine*, du pain; *avetzi camera*, avez-vous une chambre? *brinza*, du fromage; *lapte*, du lait; *birja*, un fiacre; *cal*, cheval; *cine acolò?—Om bun*, qui vive?—Ami; *vino inquà*, viens ici : *merjem*, allons; *kâte parale*, combien coûte... *unde este*, où est? *unde chade domnul* X? Où demeure M. X? Noms de nombre : *un*, *doi*, *tre*, *patru*, *cinci*, *chase*, *chapte*, *opt*, *noe*, *zetce*.

L'*u* se prononce toujours *ou* ; *j*, se prononce *dj* ; *ă*, *eu*; *c*, comme en italien (*tch* devant *e*, *i*, et *k* devant *a*, *o*, *u*) ; nous sommes obligés de transcrire par les lettres *ch*, l'*s* avec une cédille, qui n'existe pas dans notre alphabet.

En quittant Giurgévo (*V.* p. 429) la route traverse une plaine très-unie jusqu'à la station de poste de *Daja* (12 kil.) où l'on gravit un plateau qui mène par *Podima* (10 kil.) à la troisième poste, *Kalougaréni* (13 kil. environ). En descendant dans cette vallée sauvage et riche à la fois, et dont le fond n'est qu'un immense marais coupé par une chaussée d'une longueur de près d'un mille, on passe près d'un petit oratoire circulaire qui rappelle le plus brillant fait d'armes de l'histoire valaque, la bataille livrée par Michel le Brave et ses 12 000 hommes à 140 000 Turcs (août 1595). Michel, qui ne combattait que pour couvrir sa capitale, n'avait d'autre but que de retarder l'ennemi, et effectivement il l'arrêta tout un jour, lui tua beaucoup de monde et se retira sans être entamé. On peut faire halte au khân de Kalougaréni, et y dîner confortablement à l'européenne.

De là à Bucharest (30 kil.) on passe par *Mogureni*, en traversant de grands villages et des steppes d'une monotonie mortelle. On voit briller à droite les vastes constructions de l'abbaye de Vakaresti, et après avoir échangé son passe-port contre un permis d'entrée à la barrière Scherban-Voda, on arrive au bord du plateau d'où se développe le magique panorama de

Bucharest. — Hôtels: *de France* rue Mogochoï; *de Vienne*, *national* (ou Khân Karakatch) près la rue Lipskani; *de Londres*, *d'Athènes*, rue Tirgu-d'Afare, etc. Le plus confortable de ces hôtels nous a

paru être celui de Londres; dans presque tous, on parle français. Sur la place du théâtre est le café Fialkovski, rendez-vous de la jeunesse élégante.

Bucharest, capitale moderne de la Valachie, paraît tirer son nom du mot *Boukourea* (plaisir); mais une légende consacrée par l'érection d'une vieille petite église au S.-O. de la Dîmbovitza, attribue l'origine de cette ville, relativement moderne, au berger Boukhor. Kimpulungù et Tirgovist avaient été, avant Bucharest, les capitales de la Valachie.

Bucharest est une ville tout orientale, malgré certains aspects modernes. Les 127 églises (que le proverbe valaque porte par exagération au nombre de 365) sont pour la plupart le centre de quartiers distincts, bâtis sans régularité et composés de maisons particulières entourées de vergers et de jardins qui donnent à la ville, vue des hauteurs de la métropole, l'aspect d'un décor vraiment magique. On nomme ces quartiers *mahalas*; il y en a plus de quatre-vingts.

Le centre de la ville modifie désagréablement cette première impression. C'est un amas de rues sinueuses, étroites, boueuses, sans trottoirs: une boue profonde en hiver, une poussière suffocante en été, rendent la circulation très-pénible aux piétons. Il est vrai qu'on a la ressource des *birjas*, fiacres à environ 1 fr. 70 c. la course, et analogues aux drochkis russes. Les blanches constructions des palais des boyards tranchent vivement sur l'aspect mesquin de la plupart des habitations. Après les établissements officiels qui sont le *palais du prince*, la *métropole* (fondée par saint Spiridion, évêque d'Érivan), l'école militaire, la police, la vornikchie (ministère de l'intérieur), l'hôpital Koltzi, l'hôpital Brankovano, le théâtre et les consulats, on doit citer les palais Stirbey (rue Mogochoï), Bibesco, Ghika, Soutzo, Otetelechano, Brankovano, etc., la tour Koltzi, bâtie par les Suédois de Charles XII internés à Bucharest, la bibliothèque publique, qui a des manuscrits précieux et a été achetée du voyageur Sonnini: l'ancien palais des princes, vers le milieu de la ville, l'école de chirurgie, fondation récente, principalement due au docteur Davila, le collége Saint-Sava, et hors de la ville, le magnifique palais-couvent de Kotroutscheni, au prince Stirbey, et Kolentina, à la famille Ghika. Mais les merveilles de Bucharest, pour un étranger, sont les deux admirables jardins publics appelés *Tschismedjiù* et la *Chaussée Mogochoï*, cette dernière traversée par la route de Transylvanie: elles peuvent rivaliser avec les plus belles promenades des capitales européennes.

Le Tchismedjiù, création du prince Bibesco, n'était il y a quelques années qu'un bas-fond marécageux, comme l'indique son nom. La ville est coupée en deux par la Dîmbovitza, rivière célèbre en Valachie à cause de ce proverbe:

Dîmbovitza, apa dulce
Cine be nu mai se duce.
« Dîmbovitza, eau douce!
Qui en boit ne s'en va plus. »

Ce proverbe s'applique moins à la rivière elle-même, trouble et bourbeuse, qu'à Bucharest, ville justement renommée par le charme exquis, la sociabilité de ses habitants, qualités surtout appréciables à des voyageurs français, qui peuvent s'étonner de trouver dans les salons d'une ville d'Orient la langue, les usages et l'éducation de la meilleure société de Paris. Ceci s'applique à la boyarie et à une minorité très-cultivée de la bourgeoisie, car la grande majorité de cette dernière a gardé la plupart des habitudes de l'Orient, et l'éloignement des Valaques pour le commerce fait que la très-grande partie du tiers état de Bucharest est étrangère, comme l'atteste l'énumération des rues *nemtzeaska* (allemande), *ovreaska* (juive), française, arménienne, etc.

ROUTE 72.

DE BUCHAREST A HERMANSTADT.

On sort de Bucharest par la porte *Mogochoï*, au delà de laquelle s'étend le beau jardin public de *la Chaussée*, coupé en deux par la route, qu'aucune barrière n'en sépare. Les quatre premières stations ne sont que de misérables villages valaques situés le long de l'*Ardjisch*, dans une grande plaine d'alluvion : la cinquième, **Pitesti**, (26 l. de Bucharest), chef-lieu de la préfecture de l'Ardjisch, est une des villes importantes de la principauté, et on peut s'y arrêter et dîner confortablement.

Deux stations plus loin (7 l.), on arrive à **Curte-d'Ardjisch**, siége d'un évêché et plus important encore par son magnifique *monastère*, achevé il y a trois siècles et demi par le prince Bassaraba; l'église renferme les tombeaux et les portraits de ce prince et de sa famille. Le voyageur ne peut se dispenser de visiter en détail ce chef-d'œuvre de l'architecture byzantine, auquel se rattache l'émouvante légende que voici : — Bassaraba avait fixé aux constructeurs de l'édifice un terme au delà duquel, si le temple n'était pas terminé, ils seraient pendus. Ils se mirent à l'œuvre avec ardeur, et remarquèrent avec stupeur que chaque nuit, un génie malfaisant renversait tout ce qu'ils avaient élevé. Pour rompre le charme, ils se concertèrent, et, sur la proposition de leur chef, l'illustre Manoli, ils jurèrent de murer vive dans leur construction la première femme qui viendrait à passer. La victime fut précisément la femme même de Manoli, la belle Mariuça, qui fut saisie et murée dans les fondations sous les yeux de son mari[1].

Le touriste qui stationnera à Curte-d'Adjisch, pourra tourner à droite et prendre le chemin très-ardu qui mène à **Kimpolung**; il y arrivera en six heures, à travers des montagnes de l'effet le plus pittoresque. C'est l'étage inférieur de la chaîne des Carpathes, et, au milieu de ce fouillis de hauteurs couvertes de forêts séculaires, s'ouvre le gracieux bassin de Kimpolung (en valaque *Campùlungù*, la longue plaine), ancienne capitale de la principauté, et qui formait au moyen âge une commune célèbre dont l'histoire a été publiée ces dernières années par Aritchesco[2].

En revenant à Curte-d'Ardjisch et en poursuivant sa route vers la Transylvanie, le voyageur atteint, à la troisième poste, le village de *Kinéni*, dernière station valaque. Après Kinéni, on s'engage dans une faille colossale des Carpathes, par laquelle la rivière Oltù (Aluta) descend du plateau transylvain dans la grande plaine de Valachie. C'est le fameux défilé de la **Tour-Rouge** (*Rothenthurm* des Allemands, *Voros Torony* des Hongrois), (18 l. de Curte-d'Ardjisch), le site le plus sauvage et le plus splendide à la fois de la chaîne carpathique, qui présente du reste tout entière l'aspect le plus pittoresque. Une petite hauteur, qui domine la route, est surmontée d'un bâtiment servant jadis de lazaret : la route, étroite et sinueuse, n'est séparée de l'abîme que par un parapet. Une inscription indique le lieu où la voiture d'un général russe a été précipitée dans la rivière. A la Tour-Rouge commencent le territoire autrichien et la *Karolinenstrasse*, belle et confortable chaussée d'environ 8 lieues de long, et qui est due, comme l'indique son nom, à l'empereur Charles IV. Les Romains avaient fortifié cette passe redoutable à l'aide d'un camp retranché établi à la sortie méridionale de la gorge, et de là lui vint au moyen

1 Cette superstition de la *femme murée* se retrouve sur plusieurs points de l'Orient, comme à Scutari, au Monténégro, etc.

2 Deux volumes (le premier seul a paru).

âge le nom de *Porta Trajana*. Plus tard, elle conserva la même importance lors de la lutte entre les Hongrois, les Turcs et les Valaques. Les premiers y battirent deux fois (1442 et 1493) les armées ottomanes. En 1821, Ipsilanti vaincu et fugitif y fut arrêté au moment où il se sauvait en Autriche. En 1849, l'armée russe du général Luders, battue par Bem et et chassée d'Hermanstadt, fut refoulée vers la Tour-Rouge qu'elle dut franchir en toute hâte, au cœur de l'hiver et par une nuit terrible : nécessité d'autant plus désastreuse pour cette armée, qu'elle était embarrassée dans sa marche par une foule de familles d'Hermanstadt qui fuyaient les représailles des Hongrois victorieux.

Le premier village qu'on rencontre sur la route Caroline est **Boitza**, moitié valaque et moitié saxon, avec une église catholique et une église grecque : c'est le premier exemple de cette juxtaposition de races qu'il faut s'attendre à rencontrer à chaque pas dans la Transylvanie. A mesure qu'on s'éloigne de la chaîne faîtière des Carpathes et de la région des grands bois, le paysage devient plus doux, la population allemande prédomine, et avec elle les villages mieux bâtis et les cultures plus variées. On descend doucement dans la vallée du Sibin en tournant un petit coteau, et on débouche sur une jolie ville bâtie près de la rivière, flanquée de remparts qui sont eux-mêmes entourés de cultures magnifiques. C'est **Hermanstadt** (*Cibiu* des Valaques), cité de 17 000 âmes, capitale de la Transylvanie et des colonies saxonnes en particulier. Peu remarquable par elle-même, à peu près sans monuments, cette ville possède des environs du pittoresque le plus varié, et le voyageur, ou le peintre en quête de sites d'une originalité vigoureuse, doivent la prendre pour centre de leurs excursions dans la haute Transylvanie, à moins qu'ils ne préfèrent se rendre à **Kronstadt** (*Brassov* des Valaques), dans le bassin supérieur de l'Aluta. Les beautés naturelles de ce dernier rayon sont peut-être plus splendides que celles d'Hermanstadt, mais elles offrent moins de contrastes tranchés. Du reste, l'étranger trouvera chez les libraires de ces deux villes des indicateurs de tout genre, ressource qui manque à Bucharest, et même un peu à Jassy.

ROUTE 73.

DE BUCHAREST A JASSY,

PAR IBRAÏLA ET GALATZ.

Nous passons par les villages suivants : Ursitchéni, Kikinetz, Odaïa Vizirului (la ferme du vizir). C'est, jusqu'à Ibraïla, une route de 40 lieues, l'une des plus ennuyeuses des principautés. Après le poste d'Ursitchéni, on entre dans d'immenses steppes coupées par une seule rivière, la Kalmatzoui : le désert diminue à mesure qu'on approche du Danube, et on arrive à la ville de

Ibraïla, port assez important, sur un bras du Danube large de 500 mèt. C'est aujourd'hui une ville régulièrement bâtie, avec de beaux boulevards, et bien peuplée : du reste, une de ces villes où l'on fait escale, mais où le touriste ne s'arrête pas, à moins que ce ne soit pour admirer sur l'autre rive les hauteurs pittoresques et boisées de la Dobroudja près de Matschin.

Bateaux à vapeur des messageries françaises et du Lloyd, pour Galatz, Varna et Constantinople, le samedi et le vendredi.

D'Ibraïla on se rend à Galatz, éloigné de 20 kilom. seulement. Le premier est le grand port de la Valachie, et le second celui de la Moldavie. Sur ce parcours, on passe le Sereth en bac, près de son confluent avec le Danube, et on laisse sur la gauche, dans une situation pittoresque, les ruines an-

tiques de *Gertschina*, où lès antiquaires moldaves veulent à tort voir l'ancien *Caput bovis*, qui existait bien plus haut, entre Orsova et Vidin, ce qui ressort formellement du témoignage de Procope. Une heure après le passage du Sereth, on arrive à

Galatz (Hôtels : de *Moldavie*, de *Saint-Pétersbourg*, de *Vienne*).

Topographie, commerce. — Cette grande cité se compose de deux villes d'aspect assez divers : la première, qui est l'ancienne cité, voisine du fleuve, est inégale, malpropre, avec des rues tortueuses et ces pavés de bois appelés *ponts* (podu) en valaque. La ville moderne est étagée sur les hauteurs qui dominent le Danube au N.-O.; elle est mieux percée, plus confortable, et renferme la plupart des bâtiments publics. Galatz a environ 60 000 âmes, réparties entre la plupart des nationalités d'Orient. Les Grecs forment l'élément le plus nombreux de la population commerciale. Il en est de même pour sa navigation; sur les 700 navires qui fréquentent annuellement ce port, la Grèce libre en fournit plus de 300, les sept îles et Samos 50, la Grèce turque près de 100. Après la marine grecque, celles qui fréquentent le plus Galatz sont celles de Piémont, de Russie et d'Autriche. La valeur annuelle des exportations, ainsi que celle des importations, atteignait, il y a 15 ans, 16 millions.

Galatz est un port franc, mais seulement pour les marchandises consommées dans la ville même, et nullement pour celles qui sont à destination de l'intérieur de la principauté ou des pays étrangers.

Le voyageur n'a guère à visiter à Galatz et dans les environs que les ruines précitées de Gertschina, et le beau lac Bratich, qui fournit 3000 quintaux de poisson par an à l'exportation par terre en Transylvanie. Ce qui mérite quelque intérêt et appellerait des fouilles intelligentes, ce sont les nombreux *tumuli* éparpillés sur les plateaux voisins et qui abondent dans la basse Moldavie, les steppes de la Jalomitza et la Bessarabie inférieure. Il est probable qu'en les fouillant on y trouverait des sépultures gétiques ou scythiques, résultat obtenu en creusant les *tumuli* de la Crimée et de la Russie méridionale.

Bateaux à vapeur (suspendus en hiver) des *Messageries françaises* et du *Lloyd*, pour Toulcha, Soulina, Varna et Constantinople, tous les samedis. — *Compagnie autrichienne*, pour Pesth, tous les samedis, pour Odessa, tous les mercredis.

Pour aller de Galatz à Jassy, on passe par les postes suivantes :

Peneu, Fundéni, Turchesti, Tékoutch, Berket, Paraskive, Berlad Strinctura, Dokolina, Babari, Vasloui, Teleschna, Vachesti, Stéritza, Bordé et Jassy.

« Pendant toute la première poste, on voyage au milieu de petites collines, puis après on trouve de beaux pâturages avec de nombreux troupeaux. Les villages sont mieux bâtis » (Cochelet). **Tékoutch**, qui est la quatrième poste, est une petite ville tout orientale d'aspect, sur une rivière sinueuse et entourée de quelques jolies habitations parmi lesquelles nous citerons celles de *Tsiganeschti*, à une heure au N. de la ville, appartenant à l'ex-kaïmakan Vogoridès. Trois postes plus loin, se présente une ville antique, **Berlad**, qui passe pour l'ancienne *Paloda* de Ptolémée. C'était, à l'origine de la principauté de Moldavie, une république communale comme Hotin (*Choczim*) et Cetatea Alba (Bielgorod). Aujourd'hui sa splendeur est bien déchue, mais ses foires sont toujours renommées. De cette ville, on se rend en suivant la rivière Berlad à **Vasloui**, petite ville assez gracieuse, située sur une colline; puis on traverse des hameaux sans intérêt jusqu'à *Bordé*, d'où l'on descend sur Jassy en passant par *Sokola*. Ce dernier point n'est pas seulement remarquable à cause de son couvent, ré-

comment transformé en séminaire, du palais Stourdza et de la maison de santé; il intéresse surtout le voyageur, parce qu'il offre la plus belle perspective sur la ville de Jassy, qui apparaît au regard gracieusement étagée sur la croupe de la colline de Kopo.

Jassy (en moldave *Jaschii Iesch* ou *Esch.*) (hôt. : de *Rechenberg*.)

Histoire.—Cette ville est reconnue pour l'ancienne métropole des Daces *Jassii*, le *Jassiorum municipium* de l'époque romaine. Le sceau de la ville porte même ce nom antique en légende. Il ne paraît pas qu'on y ait retrouvé d'antiquités, et on ne sait comment cette ville subsista à travers les temps orageux des invasions hunniques, slaves, cumanes et patzinaces. Longtemps simple capitale de district, lorsque Soutchava était métropole, elle dut à sa position centrale et peut-être à ses souvenirs romains de succéder à sa rivale, place forte dont l'importance diminua quand la Moldavie cessa d'être une puissance militaire.

État actuel.—Jassy est une ville régulièrement construite, de forme à peu près ovale, traversée par une grande artère appelée *Grande-Rue* (ulitza mare), sur laquelle s'embranche la rue Saint-Spiridion, principale rue du vieux Jassy. Les monuments et édifices les plus remarquables sur cette double ligne sont, à commencer par l'O., le *jardin public* ou *Kopo*, promenade fort belle, mais inférieure à celle de Bucharest et ornée d'un monument élevé en mémoire du trop fameux *règlement organique*, imposé par la Russie après le traité d'Andrinople ; le consulat de France, le Théâtre, les palais *Ghika*, *Vogoridès* et *Stourdza*, l'église et le monastère *Saint-Spiridion*, le musée, la métropole, la ravissante église de *Tre Iérarchi*, et enfin le palais du gouvernement (*okourmouirea*) sur la place du même nom, vaste bâtiment renfermant les divers services ministériels. Nous n'avons rien à citer dans la ville basse, qui s'étend dans une plaine marécageuse souvent inondée par la rivière Bahloui : cette plaine est bornée au S. par des hauteurs plus abruptes que les collines qui supportent la ville, et couronnées par un édifice qui tient du monastère et du palais féodal : c'est *Tchetatzouia*, illustre dans les annales moldaves.

ROUTE 74.

DE JASSY A BOLGRAD

ISMAÏL ET KILIA.

(BESSARABIE MOLDAVE.)

Cette route, peu fréquentée avant la guerre d'Orient et le traité de Paris, qui a donné à la Moldavie la partie inférieure de la Bessarabie, est peut-être pourtant la plus intéressante des principautés. On peut aller de Jassy au Prouth par deux voies : celle de Vasloui et de Faltchi, plus belle et plus pittoresque, mais que nous supposons connue du voyageur qui est venu à Jassy par Galatz ; et celle que nous proposons, parallèle et en partie latérale au Prouth. **Houch** (68 kil.) est un petit chef-lieu de district, fondé, disent les historiens moldaves, par des émigrés hussites, il y a 400 ans. Après Houch, la route suit le Prouth, limite occidentale de la Nouvelle-Moldavie ; c'est une large rivière, navigable, et qui peut le devenir encore davantage quand on aura rectifié son cours très-sinueux. Une zone de marais, large d'une ou deux lieues, longe son lit jusqu'à son embouchure dans le Danube près de Réni. On passe le fleuve à *Leova*, petite ville où commence le *val de Trajan supérieur*, qui va finir près de Bender. On continue à suivre le cours du fleuve jusqu'à (93 kil. de Houch) *Kagoul*, appelé en moldave Frumosa ou la belle : c'est une ville presque russe, capitale de district, et qui a pris son nom d'une petite rivière fort obscure par elle-même, mais illustrée par une glorieuse

victoire du comte Pierre Romanzoff sur les Turcs, sous le règne de Catherine II. Le général russe, avec 17 000 hommes de bonnes troupes, y dispersa une armée de 150 000 hommes dont la majeure partie, il est vrai, étaient des Tartares de Crimée armés d'arcs et de flèches (1770).

A ce point, la route quitte le Prouth et se dirige obliquement vers le lac Ialpuk. On passe le Kagoul à *Volkonesti*, et en sortant de ce bourg, on voit au sommet d'une colline où passe la route un monument fort simple, commémoratif de la bataille de 1770 livrée en ce lieu. Il se compose d'un piédestal supportant un obélisque surmonté d'une croix qui domine un croissant, et porte deux inscriptions russes. *Volkonesti* est une colonie albanaise guègue, curieuse à visiter, bien qu'elle tende à se fondre avec la masse qui l'environne et qui forme les *colonies bulgares*. Le territoire de ces colonies a été coupé en deux par le traité de Paris qui en a donné la majeure partie à la Moldavie. Il a été peuplé, à la suite du traité d'Andrinople (1829), par des paysans bulgares qui se trouvaient compromis par leurs sympathies pour la Russie, ou qui ne voulaient pas demeurer sous la domination musulmane. Le gouvernement russe, qui avait en Bessarabie des terres vacantes par suite de l'expulsion des Tartares Nogaïs, les affecta aux nouveaux colons, leur accorda certaines immunités, et, sous la main de ces habiles et laborieux agriculteurs, de beaux villages s'élevèrent et s'entourèrent de riches cultures et même de vignobles. Les noms de quelques-uns de ces villages rappellent la patrie, comme *Vaïsal*, *Eski-Polos* : mais la plupart sont tartares (*Karakourt, Taschbounar*, etc.).

Le *val de Trajan inférieur*, qui commence au gué d'Isaac (Vadul lui Isacù) sur le Prouth, limite les colonies bulgares au nord jusqu'au Ialpuk, et à partir du Ialpuk, il forme pendant quelques lieues la nouvelle frontière pour fléchir ensuite au S.-E., se relever au N.-E. et finir au v. de Vieux-Trajan sur le lac Sasyk. C'est un simple retranchement avec fossés, comme tous les *murs de Trajan* compris entre Bender et Kustendjé (et on en compte jusqu'à sept): nous ne lui connaissons pas d'ouvrages complémentaires (camps retranchés, etc.) comme au mur de Trajan de la Dobroudja. La route, après le passage de la rivière Ialpuk, laisse à gauche le joli bourg bulgare de Tabak et entre à (50 kil. de Kagoul)

Bolgrad, élevée en amphithéâtre sur le coteau qui domine le Ialpuk au levant. Bolgrad est bâtie sur un plan régulier et uniforme, comme la plupart des villes russes; son nom vient de *Bolgar-Grad* (ville des Bulgares), parce qu'il a été fondé pour servir de capitale aux colonies de ce nom. C'est du reste une ville de charmante apparence, élevée comme par magie au milieu des Steppes des Tartares Boudjacks. Au centre est une place spacieuse, avec une église qu'entoure un boulevard planté de deux rangs d'arbres. L'église n'a pas de caractère bien original : on y voit, contre l'usage des églises grecques, des copies de Raphaël et d'autres maîtres italiens. Les constructions qui entourent la place sont toutes affectées aux services publics (l'intendance, le clergé, la police, l'école et les maisons des professeurs, etc.). Le Jardin public est vaste, et rappelle de loin par son ornementation et ses beautés somptueuses ceux de Jassy et de Bucharest ; on y jouit d'une fort belle vue sur le lac, masse d'eau aussi vaste, mais moins pittoresque, que le lac de Zurich : il communique avec le Danube par une rivière de décharge, et Bolgrad doit à cette circonstance d'être un port d'exportation pour les produits de l'agriculture bulgare. Bolgrad est une ville tellement moderne, qu'en 1856 les plénipotentiaires signataires du traité de Paris ne la trou-

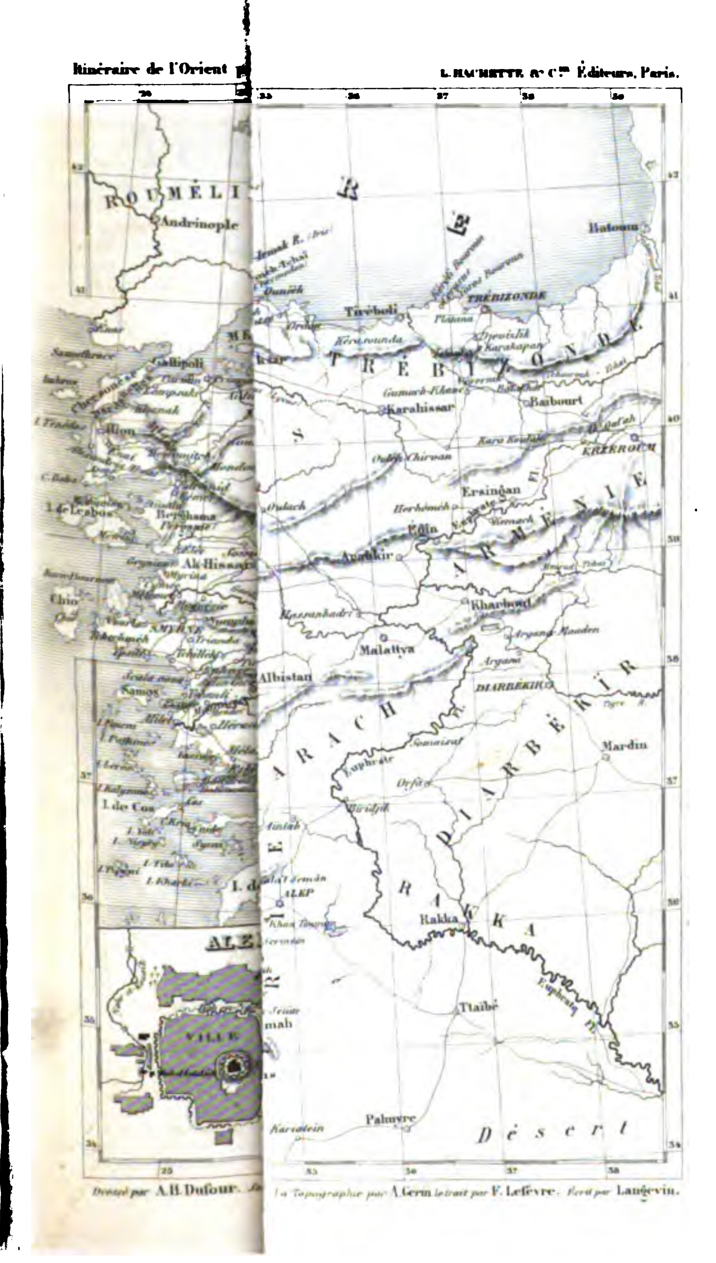
vant point portée sur la carte du général Schubert (1837), la confondirent avec Tabak et commirent une erreur fort grave qui nécessita la convention supplémentaire de janvier 1857.

De Bolgrad le voyageur peut, à volonté, se diriger sur Ismaïl, Kilia, les bouches du Danube ou les salines de Touzla, près du lac Bourna-sola.

Ismaïl (48 kil.) se compose de deux villes: l'*ancienne cité* ou la *citadelle*, prise par Souvarof à la suite d'un assaut très-sanglant, et démantelée par les Russes lorsqu'ils l'ont évacuée en 1856; et la nouvelle ville, que les Russes avaient nommé *Tutschkof*, nom du gouverneur qui l'avait en quelque sorte fondée. Elle est bâtie très-régulièrement, un peu en arrière des escarpements qui surplombent le Danube.

Kilia (72 kil. par terre, 51 par eau) se compose également d'une citadelle démantelée et d'une ville moderne, régulière, un peu écartée du fleuve : en face, dans l'île Léti et par conséquent dans le delta danubien, sont les ruines du vieux moldave commandait le Danube *Kilia*, qui au xve siècle et qu'Étienne le Grand fortifia vers 1473.

De Kilia, le voyageur a le choix entre plusieurs excursions, à commencer par celle des riches salines domaniales de *Touzli* (16 heures), comprenant les lacs de Tchagani et d'Ali-bey. Séparés de la mer Noire par un banc de sable qui laisse filtrer leurs eaux, ils baissent de niveau en été et reçoivent alors les eaux de la mer, dont le sel finit par s'y déposer et par y cristalliser. Dans une autre direction, on peut visiter le Delta du Danube, sur lequel la guerre d'Orient et le traité de Paris ont appelé l'attention. Il se compose de trois îles d'inégale étendue (Tchétal, Léti, Saint-Georges) et de seize plus petites, toutes cédées à la Turquie. Ces îles ne sont guères qu'un immense marais dont l'aspect morne et solitaire ne manque pas d'une certaine poésie sauvage. Quelques parties moins exposées aux inondations sont couvertes d'épaisses forêts que les Tartares appellaient significativement Kara-Orman (forêt noire), et où se sont réfugiés de tout temps les vagabonds ou les proscrits des contrées riveraines. La Russie avait tenté sur l'île Saint-George l'établissement cosaque de Kara-Orman, sur la lisière E. de la forêt de ce nom ; cette colonie ne paraît pas avoir prospéré. Sur l'île Léti, on peut visiter les ruines du Vieux-Kilia, et sur Saint-George, le port de Soulina, cité plus haut (*V.* p. 430).



Dressé par A.H. Dufour. La Topographie par A. Gérin le trait par F. Lefèvre. Écrit par Langevin.

QUATRIÈME PARTIE.

TURQUIE D'ASIE

CHAPITRE PREMIER.

GÉNÉRALITÉS.

Ire section : Géographie.

§ Ier. — Situations, limites, étendue et divisions. — La Turquie d'Asie est située entre 24° et 46° de longitude E. et entre 30° et 42° de latitude N. Elle est bornée au N. par le détroit des Dardanelles, la mer de Marmara, le Bosphore et la mer Noire, à l'E. par les possessions transcaucasiennes de la Russie et l'Empire Persan, au S. par le golfe Persique, le désert Arabique et l'Égypte, à l'O. par la Méditerranée; elle comprend les anciennes provinces ou anciens royaumes de Mysie, de Bithynie, de Paphlagonie, de Pont, d'Arménie majeure et mineure, de Cappadoce, de Gordyène, de Commagène, de Galatie, de Phrygie, de Lydie, d'Ionie, de Carie, de Pisidie, de Doride, de Lycie, de Pamphylie, d'Isaurie, de Lycaonie, de Cilicie, dans la presqu'île dite d'Asie Mineure; et ceux de Mésopotamie, Assyrie, Syrie et Judée, dans sa partie continentale. Pour les Européens modernes, la Turquie d'Asie ne renferme guère que sept grandes divisions : l'Anatolie, l'Arménie, le Kurdistan, l'Al-Djésirèh, l'Irak-Arabi, la Syrie [1], la Karamanie. Administrativement elle est divisée en 18 eyalets, 100 livas et 1099 kazas. Au nombre de ces 18 eyalets, on compte l'eyalet formé par les Sporades, qu'on rattache à la Turquie d'Asie; la superficie de ces 18 eyalets est évaluée à 1 259 843 kilomètres carrés; leur population à 16 050 000 habitants. La Turquie d'Asie a des côtes très-sinueuses, qui forment nombre de golfes et de promontoires, surtout dans la Méditerranée. Ce sont sur la côte S.: le golfe d'Alexandrette ou d'Iskendéroun, celui d'Adalie, celui de Makri; les caps de Cavaliere, d'Anamour et celui de Chélidonie dans la Karamanie; sur la côte occidentale, le cap Crio entre le golfe d'Arineh et celui de Dochowa, le golfe de Mendéliah, le cap Sancta-Maria qui s'avance vers l'île de Samos, le golfe de Scala-Nova; le cap Koraka, celui de Karabournou, en face de Chio, cap qui abrite le golfe de Smyrne; le golfe d'Édrémid qui se termine au cap Baba, le point le plus occidental de cette côte. Au nord, dans la mer de Marmara, la presqu'île de Cyzique qui fait

[1] Nous avons consacré à la Syrie une des grandes divisions de cet ouvrage (Voy. Ve partie), bien qu'elle fasse administrativement partie de la Turquie d'Asie. L'intérêt spécial qui s'attache à cette contrée, les facilités nouvelles qu'elle offre au touriste pour son exploration, nous ont engagés à cette division arbitraire.

cap entre le golfe d'Artaki et celui de Moudania; le golfe étroit et profond d'Izmid; dans la mer Noire les caps Kirpèh, Kérembèh, Indjèh, Kouréli, petites langues de terre qui s'avancent à peine dans la mer; le point le plus septentrional de cette côte est Indjèh.

§ II.—**Configuration du sol, montagnes, lacs, fleuves**, etc.—La configuration de la Turquie d'Asie, ou du moins de la péninsule d'Asie, est extrêmement compliquée : ses chaînes de montagnes se coupant, se joignant, se longeant l'une l'autre à des distances parfois très-rapprochées, eu égard à leur élévation, forment un réseau presque inextricable. Cependant on y distingue la chaîne du Taurus et celle de l'Anti-Taurus, qui, se détachant toutes deux du plateau de l'Arménie, se prolongent, celle-ci directement à l'O., en suivant les contours de la côte septentrionale non loin de la mer Noire; celle-là inclinant au S.-O. jusqu'au golfe d'Alexandrette, où elle suit de très-près le littoral de la Méditerranée dans la direction de l'O. A la hauteur du golfe d'Alexandrette, deux chaînes se détachent du Taurus dans des directions opposées; celle du mont Argée, inclinant au N.-E., va rejoindre l'Anti-Taurus. La chaîne du mont Amanus s'allonge au S. dans la Syrie. Le triangle formé par le Taurus, l'Anti-Taurus et l'Argée, est occupé en grande partie par le plateau de la Cappadoce. Au delà de son point de jonction avec l'Argée, le Taurus se prolonge à l'O. et pousse ses derniers contre-forts jusque dans la mer en face des Sporades. Au N. l'Anti-Taurus va joindre la chaîne de l'Olympe. Celle-ci partant du mont Olympe, à la hauteur du golfe de Moudania, se divise en deux branches allant, l'une de l'O. à l'E., et c'est celle que rencontre l'Anti-Taurus, l'autre du N. au S. jusqu'au milieu de la péninsule. Là commence une nouvelle chaîne qui, courant du N.-O. au S.-E., va joindre le Taurus; et de cette chaîne, comme d'une base commune, partent vers l'O. plusieurs chaînes moins importantes, qui s'allongent parallèlement et poussent leurs dernières ramifications jusqu'au bord de la mer Égée; on peut les considérer comme des arcs-boutants qui soutiennent le plateau central de la Phrygie et la Galatie.

Tous les rameaux que nous venons d'énumérer, et principalement le Taurus, portent des dénominations turques très-nombreuses. Chacune de ces dénominations ne s'appliquant qu'à une portion assez restreinte de leur étendue, nous nous bornerons à donner ici les noms des sommets remarquables par leur hauteur ou par des souvenirs historiques.

Ce sont : le mont Ararat (*Agri Dagh*), 5300 mèt., le *Késchisch-Dagh* (l'Olympe de Bithynie) qui a 2600 mèt. et domine Brousse; le *Kas-Dagh* (l'Ida), qui domine l'ancienne Troade, 1650 mèt.; le *Manisa-Dagh* (le Sipylus), qui domine Smyrne et la plaine de Phrygie, 2600 mèt.; le *Nif-Dagh* (l'Olympe de Phrygie); le *Boz-Dagh* (le Tmolus), au pied duquel était Sardes, 1333; le *Zboum-Dagh* (le Messogis), le *Baba-Dagh* (le Cadmus), principal pilier de la chaîne centrale, l'*Ak-Dagh* (le Massicytus), dans la Lycie, 3333 mèt.; le *Tachtalu-Dagh* (le Phaselis ou mont Chimæra) dans la Lycie au bord de la mer, et d'où s'exhalent des gaz inflammables qui ont donné naissance au mythe de la Chimère; l'*Erschisi-Dagh* (le mont Argée), 3962 mèt.; l'*Allah-Tépessi*, qui appar-

tient à la chaîne de l'Argée, 3333 mèt.; l'*Apischkar-Dagh* 3666 mèt.; le *Guzel-Dagh*, 2000 mèt.; le *Giaour-Dagh*, 3338 mèt. L'*Apischkar* appartient à l'Argée, les deux suivants à l'Amanus. Les montagnes les plus élevées après l'Ararat sont, comme on voit, dans la Cilicie et la Lycie, au point de réunion du Taurus et de l'Argée; elles sont couvertes de neige la plus grande partie de l'année. En toute saison, les communications de Cilicie en Cappadoce ne peuvent s'effectuer que par un petit nombre de passages presque infranchissables pour des troupes pourvues d'un matériel de campagne. Au midi, l'Amanus ne laisse que deux portes ouvertes, l'une vers la Syrie, l'autre vers l'Euphrate; des deux côtés du golfe d'Alexandrette, le Taurus et l'Amanus prolongent leurs contre-forts jusqu'à la mer, qu'ils dominent en beaucoup d'endroits par de majestueux rochers. L'Argée est un volcan éteint qui a couvert la campagne d'épanchements volcaniques jusqu'au fleuve Halys, lequel coule entre des rochers basaltiques. Le mont Olympe, de Brousse à Kioutahia, offre des rochers de marbre blanc, le Sipylus des trachytes rouges et bleus, le Tmolus des masses de granit; le Sipylus est, comme l'Argée, un volcan éteint.

La constitution physique de la péninsule ne se prête pas à l'existence de grands cours d'eau, elle ne leur permet pas non plus de suivre des routes bien directes. Le caractère général de tous les fleuves de ce pays, c'est de dessiner, de leur source à la mer, de nombreux et de brusques méandres. Les plus considérables de ces fleuves sont : le *Kisil-Irmak*, ancien Halys, qui prend sa source sur le plateau de Cappadoce, non loin du point de jonction de l'Argée et de l'Anti-Taurus, à 2000 mètres au-dessus du niveau de la mer Noire qu'il doit atteindre. Il coule d'abord du N. au S., puis remonte au N., et enfin se détourne à l'E. Ce n'est que très-près de son embouchure qu'il entre en plaine; son cours resserré tantôt entre les montagnes de l'Argée, tantôt entre celles de l'Olympe, qui lui offrent à peine un passage, n'a jamais plus de 50 mètres de largeur. De sa source à son embouchure, il n'y a guère que 230 kilom. de ligne droite, et son cours réel mesure pourtant 1000 kil. Il n'est pas navigable. Le *Sakaria* (Sangarius) qui naît sur le plateau de la Galatie, descend à la mer Noire par de très-nombreux détours. Il serpente de défilés en défilés avec de brusques changements de niveau, et débouche non loin de Bender-Ékli. D'autres fleuves moins importants, mais qui méritent d'être cités pour les souvenirs historiques attachés à leur nom, sont le Ieschil-Irmak (l'Iris), le Termèh-Tchaï (le Thermodon), le Moualitch-Tchaï (le Rhyndacus), le plus considérable des fleuves qui se jettent dans la mer de Marmara; le Kodja-Tchaï (le Granique), le Mendéré-Tchaï (Scamandre), qui débouchent, le premier dans la mer de Marmara, le second dans les Dardanelles; le Guédiz-Tchaï (l'Hermus) le Kutschuk-Mender-Tchaï (Caystre); le Buyuk-Mender-Tchaï (Méandre), qui débouchent tous trois dans l'Archipel; le Kodja-Tchaï (Xanthus), le Keupru-Sou (Eurymédon) le Gueuk-Sou (Calycadnus), le Tersous-Tchaï Cydnus), le Seikhoun-Tchaï (Sarus), le Djéhan-Tchaï (Pyramus), qui se jettent dans la Méditerranée.

La partie centrale de la péninsule est un vaste plateau dont les eaux

n'atteignent aucune mer. Ses rivières, quand elles ne se perdent pas dans des katavothras, forment des lacs parfois très-considérables, dont quelques-uns sont salés. L'Égerdir, le Bouldour, l'Adji-Touz, sont les plus grands lacs de la Phrygie, la province où les lacs sont les plus nombreux. L'Ionie, la Lycaonie, l'Isaurie, la Bithynie renferment de vastes amas d'eau, par exemple l'Akis, tout près de l'embouchure du Méandre; le Touz-Tscholli, en Lycaonie; le Kéréli, en Isaurie; l'Isnik, entre le Sangarius et le golfe de Moudania; le Manijas, près de Cyzique. Le plus grand lac de la Turquie, le lac de Van, est pourtant hors de la péninsule et appartient à l'Arménie. Outre les fleuves et les rivières, la péninsule est sillonnée par une multitude de torrents complétement à sec pendant les trois quarts de l'année.

Nous n'avons parlé jusqu'ici que de la péninsule, parce qu'elle offre une constitution physique exceptionnelle, qu'il était nécessaire de décrire à part. En dehors de ce pays, à l'E., l'Arménie et les provinces comprises dans la double vallée de l'Euphrate et du Tigre présentent une surface moins compliquée.

Des deux fleuves qui arrosent celle-ci, le plus considérable, l'Euphrate, est formé par la jonction de deux rivières, le Mourad-Tchaï et le Frat : l'une prend sa source près d'Erzeroum, l'autre près de Bayazid. Elles se réunissent sur un plateau assez élevé, et l'Euphrate, qui est le produit de leur jonction, coule encore pendant longtemps dans des hautes plaines que portent les derniers contre-forts du Taurus.

Un rameau de la chaîne du Taurus se prolonge entre l'Euphrate et le Tigre. Ce fleuve, qui naît tout près des bords de l'Euphrate, s'en éloigne d'abord en courant vers l'E., puis revient vers l'O., et les deux fleuves sont près de se joindre. Ils s'éloignent de nouveau l'un de l'autre pour revenir se confondre beaucoup plus bas, tout près du golfe Persique. Le long du Tigre, à l'E., courent les monts Gordyens, le djébel-Dagh (l'ancien Zagros). Ce sont ces montagnes qui ferment l'immense plaine qui s'étend de leurs pieds jusqu'à l'Anti-Liban; l'Euphrate et le Tigre y coulent, au moins dans une grande partie de leurs cours, au milieu de marais et de prairies.

§ III. Produits du sol.—*Minéraux.* La péninsule d'Asie possède des mines assez abondantes; mines de cuivre principalement. Les plus riches sont celles qu'on exploite près de Trébizonde, non loin d'un amas considérable de plomb argentifère, qui est aussi en voie d'exploitation. On trouve d'autres mines de cuivre près de Tokat, et dans l'eyalet de Kastamouni. Il y a des gisements de fer dans les montagnes de la Karamanie, de plomb à Tozanglou, de houille dans les environs d'Héraclée. Dans l'Al-Djézireh, les mines de Maaden (Diarbékir) fournissent de l'or, de l'argent en petites quantités, mais beaucoup de cuivre. Le long du Tigre coulent des sources de bitume et de naphte, que les indigènes emploient l'un pour l'éclairage, l'autre comme spécifique contre plusieurs maladies. Une grande partie du produit de ces sources se perd néanmoins dans le fleuve et y surnage. Allumées quelquefois par les navigateurs, ces substances leur procurent un des plus curieux spectacles qu'on puisse voir : celui d'une rivière enflammée.

Végétaux. Les côtes de la péninsule offrent les mêmes productions que la Grèce méridionale, oliviers, orangers, lentisques, tamariniers, etc. La vigne sauvage y grimpe jusqu'aux sommets des arbres les plus élevés. Le platane y acquiert un développement magnifique. Sur la côte méridionale, croissent plusieurs arbres à gomme, le styrax, par exemple, qui produit une résine estimée. Partout sur les côtes et à l'intérieur, du Bosphore à la Syrie et de l'Archipel à l'Euphrate, on rencontre le chêne qui produit la noix de galle des teinturiers; les hauteurs du Taurus portent des bois de cyprès, de genévriers, de saviniers. Les vastes plaines de l'intérieur, pour toute végétation, se couvrent d'absinthe et de sauge, ou de deux espèces de genêts, le spartium junceum et le spinosum. Les bords de la mer Noire offrent les essences propres aux pays septentrionaux. Les forêts y sont, en majeure partie, composées de chênes et de sapins. Cette côte très-fertile est le verger de Constantinople et de la Crimée. Il y a des bois de noisetiers, d'abricotiers, de pruniers, de cerisiers surtout. Dans les plaines de l'Halys et du Sangarius s'étendent de vastes pâturages. La récolte des céréales n'est pourtant pas suffisante à nourrir les habitants. On y supplée par le riz cultivé au bord de toutes les rivières. La vigne produit plusieurs espèces de vins excellents, mais qui ne peuvent pas se conserver. Le chanvre, le lin, le tabac, la garance, l'indigo, le safran, le coton herbacé donnent de beaux produits, les melons sont délicieux, les figues exquises.

Le Kurdistan est un pays boisé; les montagnes portent de belles forêts de chênes de galles. D'autres forêts s'étendent le long du Tigre. Cependant les versants des montagnes sont généralement stériles et nus. Dans les plaines, on cultive le lin, le coton, le sésame. Le canton d'Amadièh produit beaucoup de fruits, entre autres d'excellents raisins. Partout il y a de beaux pâturages arrosés par de nombreux cours d'eau.—L'Arménie, qui n'a que trois mois d'été, produit cependant du blé en abondance. Ses forêts se composent de chênes et de noyers. Dans l'Al-Djézirèh, les arbres deviennent plus rares. Il n'y a pas là de forêts; mais les rivages de l'Euphrate se couronnent de lilas, de jasmins, de vignes. Un canton, celui d'Anah à Balès, est couvert de mûriers. Plus bas, dans l'Irak-Arabi, on ne voit plus dans les campagnes que des palmiers à dattes, isolés ou semés par bouquets. Près du golfe Persique, on retrouve enfin de belles forêts de palmiers. Les pâturages ne manquent pas. Le terrain est naturellement fertile; mais, grâce à un mauvais système d'irrigation, les cultures d'orge et de riz, qui produisaient autrefois deux cents pour un, ne rendent plus que vingt. Le tabac et le coton sont les meilleures récoltes du pays. Les melons et les pastèques acquièrent parfois des dimensions monstrueuses. On en voit souvent qui pèsent 50 kilogrammes.

Animaux. Le bœuf est rare dans la péninsule; comme bête de travail. et comme viande de boucherie, il est remplacé par le buffle. Le mouton est incomparablement plus commun que tous les autres animaux domestiques. Sa laine n'est pas belle. Un seul canton, celui d'Angora, produit des animaux remarquables sous ce rapport; moutons, chèvres et lapins. L'Anatolie possède une belle race de chevaux ro-

bustes et légers. Presque partout dans la péninsule, on peut voir des mulets et des ânes, grands, forts et de belles proportions. Les chameaux sont nombreux. On élève beaucoup de vers à soie, qui donnent de bons résultats. Une source de profits assez considérable est la vente du miel et de la cire. Les essaims d'abeilles sont très-nombreux dans la péninsule et dans l'Al-Djézirèh. Le mont Taurus a des moutons sauvages. Les bords de l'Hellespont abondent en gibier de toute sorte, mais surtout en perdrix rouges. Les cygnes se rencontrent en assez grande quantité sur les bords du Caystre. Les animaux carnassiers sont le chacal, l'hyène, le loup et l'ours.

Le Kurdistan, l'Al-Djézirèh, l'Irak-Arabi, produisent des quantités considérables de cire, de miel, de soie, de laine et de maroquin, grâce à la qualité de leurs pâturages émaillés de fleurs, qui fait l'excellence de toutes leurs espèces d'animaux. Le Diarbékir possède plusieurs manufactures de maroquin et de soieries. Mossoul a en outre une manufacture de tissus de coton, qui sont connus dans le monde entier sous le nom de mousselines. L'Al-Djézirèh a souvent à déplorer l'invasion des sauterelles. Le pays d'Hillah, où sont les ruines de Babylone, est le seul canton de la Turquie qui ait des tigres et des lions.

§ IV. Climats, vents, etc. — Hippocrate, parlant du climat de la péninsule d'Asie, a dit : « On ne connaît guère ici de différence de chaleur et de froid; les deux températures se fondent l'une dans l'autre. » Beaucoup de voyageurs, tant anciens que modernes, se sont exprimés sur ce point comme Hippocrate. En effet, la rigueur de l'hiver est sensiblement adoucie par l'influence des trois mers qui entourent ce pays. Pendant l'été, les brises des montagnes rafraîchissent l'air brûlant des plaines. Le climat des côtes est moins tempéré que celui des plateaux intérieurs. La côte N. a parfois à souffrir des brumes qui se développent sur le Pont-Euxin. La côte S., dans la partie qui fait face à la Syrie, est exposée pendant quelques jours de l'été à une température tellement élevée, que les habitants se retirent dans les montagnes. La côte O. offrirait un séjour plus agréable, si le souffle aride du sirocco n'y venait pas quelquefois enflammer l'air et rendre la chaleur intolérable. Le jugement d'Hippocrate n'en reste pas moins vrai, appliqué à la climature générale de ce pays. La côte O. est la moins salubre; la peste y exerce souvent ses ravages. Souvent aussi des tremblements de terre ont bouleversé la surface de la péninsule; en 1855, les cantons de Smyrne et de Brousse ont été le théâtre d'un tremblement de terre qui causa d'épouvantables malheurs.

La Turquie à l'E. de la péninsule offre, au point de vue de la climatologie, des contrastes saisissants. Les montagnes de l'Arménie, que couvrent des neiges éternelles, ne sont séparées que par une dizaine de degrés de latitude de Bagdad, un des pays les plus chauds du globe. A Erzeroum, il tombe parfois de la neige au mois de juin. Le Kurdistan jouit d'un climat tempéré comparativement à celui de l'Arménie et à celui de l'Al-Djézirèh, excessifs tous deux, dans des sens divers. Mossoul a des hivers très-froids; en automne, la fièvre y règne et fait de nombreuses victimes. L'Al-Djézirèh et l'Irak-Arabi partagent

à peu près les mêmes vicissitudes atmosphériques. L'hiver y est froid; mais le saison rigoureuse est l'été. Des vents étouffants brûlent les pâturages de la plaine, et dessèchent les sources. Le manque d'eau engendre bien des souffrances et des maladies; comme en Syrie, les vents apportent des nuées dévastatrices de sauterelles. L'air en tout temps est peu salubre, à cause des nombreux marécages qui coupent la plaine.

IIe section : Histoire.

Ire période. De 2680 à 548 avant J.-C.

EMPIRE D'ASSYRIE.

2680 à 759. — Assur fonde la ville de Ninive sur le Tigre. — Nemrod fonde Babylone sur l'Euphrate. — Bélus, roi de Ninive, reprend Babylone sur les Arabes pasteurs, et fonde par la réunion de Ninive et de Babylone le premier empire assyrien. Il reconstruit Ninive.

Sémiramis fortifie et embellit Babylone.

Du règne de Ninyas à celui de Sardanapale, l'Assyrie est gouvernée par une suite de rois, remarquables seulement par leur fainéantise et leur mollesse.

759.—Révolte de Babylone. Les Babyloniens unis aux Mèdes assiégent et prennent Ninive.—Sardanapale est détrôné.

759-606.—Ninive et Babylone, qui s'est rendue indépendante, forment deux États séparés.—Phul, Téglat-Phalazar, Salmanazar, Sennachérib, Assarhaddon, rois de Ninive, se signalent par des victoires remportées sur les rois de Syrie, ceux de Jérusalem et ceux de Juda. — Salmanazar détruit Israël. — Assarhaddon emmène en captivité Manassès, roi de Juda.—Il replace Babylone dans la dépendance de Ninive.

Nabonassar, un des rois de Babylone, donne son nom à une ère nouvelle (747).

Défaite des Assyriens, commandés par Holopherne, en Judée (667).

606.—Les Mèdes, avec l'aide de Nabopolassar, gouverneur de Babylone, s'emparent de Ninive. — Le roi régnant, Sarac, périt comme Sardanapale dans l'incendie de son palais.—Ninive est détruite. — Nabopolassar, par l'annexion des provinces riveraines du Tigre, à Babylone, fonde le second empire assyrien.

604.—Nabuchodonosor.—Il s'empare de Jérusalem et détruit le royaume de Juda. — Il fait construire les jardins suspendus de Babylone. — Après lui, Évilmérodach, Nériglissor, Laborosoarchod se succèdent et se ressemblent par l'insignifiance de leurs règnes.

538.—Cyrus, roi des Médo-Perses, assiége le roi Balthazar dans Babylone.—La ville est prise.—Le second empire assyrien périt avec Balthazar.

EMPIRE DES LYDIENS.

De 1579 à 548, la Lydie est gouvernée par trois dynasties de rois, les Atyades, les Héraclides, les Mermnades. L'histoire de ces rois est presque entièrement fabuleuse. Les plus connus d'entre eux sont les rois Candaule et Crésus.

Ce dernier est détrôné en 548 par Cyrus; avec lui finit l'empire de Lydie, qui avait pour capitale la ville de Sardes.

Les colonies grecques de l'Asie Mineure se multiplièrent très-rapidement après la chute du royaume pélasgique de Troie, qui donna aux Grecs le signal des émigrations. Troie, assiégée en 1193, fut prise en 1184. En 1124 l'émigration éolienne, partie du port d'Aulis, occupe la Mysie et les îles de Lesbos, Ténédos, Hécatonnèse. — En 1044, les Ioniens fondent les villes de Chio, de Samos, dans les îles de ce nom, Milet, Myonte, Priène, Éphèse, Téos, Érythrées, Clazomène; pendant que les Doriens occupent l'île de Mélos, la Crète, Cos, Rhodes et toute la côte S.-O. de l'Asie Mineure.

IIe Période. — DOMINATION DES PERSES.

546.—Cyrus, fondateur de l'empire des Perses, permet aux Juifs de rebâtir leur temple.

529.—Cambyse, successeur de Cyrus, conquiert l'Égypte.

521.—Darius monte sur le trône.—Il accable les Mèdes révoltés.

517.—Il assiége et prend Babylone, qui avait participé à la rébellion.

501.—Révolte des Grecs d'Ionie soutenus par les Athéniens. — Commencement des guerres dites *Guerres Médiques*, qui se continuent sous le règne de Xerxès (485) jusqu'à la paix de Cimon (449). (*V.* Grèce.)

471-405.—Artaxerxès longue-main, Xerxès II, Sogdien, Darius II, Artaxerxès II, font la guerre aux Grecs, ou prennent parti dans leurs dissensions, tantôt pour Athènes, tantôt pour Lacédémone.

401.—Cyrus dispute l'empire à son frère Artaxerxès-Mnémon II. — Bataille de Cunaxa. — Victoire des Grecs mercenaires. — Mort de Cyrus, leur chef. — Retraite des dix mille Grecs sous la conduite de Cléarque et de Xénophon.

396.—Agésilas, roi de Sparte, tente la conquête de la Perse. — Le satrape Tissapherne est défait près de Sardes.

334.—Alexandre le Grand envahit l'Asie Mineure.—Il gagne sur Darius Codoman (Darius III) la bataille du Granique.

333.—Conquête de la Syrie et de la Phénicie.—Bataille d'Issus.

331.—Alexandre envahit l'Assyrie et bat l'armée de Darius à Arbelles.—Mort de Darius.

323.—Alexandre meurt à Babylone.

IIIe période.—DOMINATION GRECQUE.

301.—Bataille d'Ipsus entre Cassandre, Ptolémée, Lysimaque, Séleucus et Antigone, pour le partage de l'empire d'Alexandre.—Antigone est tué.—Trois royaumes nouveaux se forment, les royaumes de Syrie, d'Égypte et de Macédoine.

Royaume de Syrie sous les Séleucides, de 312 à 64.

307.—Séleucus Nicator fonde les villes de Séleucie et d'Antioche.

190.—Intervention des Romains dans les affaires de l'Asie Mineure. — Lucius Scipion défait, près de Magnésie, Antiochus le Grand, qui lui cède l'Asie en deçà du Taurus.

164.—Révolte des Machabées contre Antiochus IV Épiphane.

63.—Pompée conquiert la Syrie, qui devient romaine.

Royaumes de Pergame, de Bithynie, de Pont, etc.

283-129.—Eumène, Attale, pour se maintenir contre les Séleucides, appellent les Romains à leur secours et les introduisent en Asie.

129.—Les Romains s'emparent du royaume de Pergame.

La Bithynie, très-ancien royaume, successivement soumis aux Perses, aux Macédoniens, puis indépendant, eut pour dernier roi Nicomède III, qui mourut léguant le pays aux Romains (75).

Le royaume de Pont, fondé en 120, par un satrape qui l'affranchit de la domination des Séleucides, n'a eu qu'un roi remarquable, le dernier, Mithridate VII, qui fit la guerre aux Romains.—Défait par Lucullus en Bithynie (73), il recommence peu après les hostilités.—Il est vaincu et le Pont déclaré province romaine en 63.—La domination romaine s'étend jusqu'aux sources de l'Euphrate.

Les Galates, peuplade gauloise, envahissent l'Asie en 278.—Vaincus plusieurs fois par les Romains à diverses époques, ils sont définitivement soumis à la domination romaine (25).

La Cappadoce, d'abord indépendante, puis soumise aux Perses, aux Macédoniens, aux Séleucides, à Mithridate, au protectorat romain, fut réduite en province romaine, par Tibère, 18 ans ap. J.-C.

IVe période.—DOMINATION ROMAINE.

55 apr. J.-C.—Prédication de l'apôtre saint Paul dans l'Asie Mineure.

105-117.—Expédition de Trajan contre les Perses. — Il conquiert le pays jusqu'au Tigre. — Après sa mort, la vallée du Tigre échappe à la domination romaine.

226.—Guerre entre Alexandre-Sévère et Artaxerxès, premier roi de la dynastie des Sassanides, dont il fonda le pouvoir sur les ruines de l'empire parthe des Arsacides.

258.—Valérien marche contre Sapor, roi des Perses, qui s'était emparé d'Antioche.—Il est vaincu et fait prisonnier dans une bataille livrée près d'Édesse en 260.

297.—Campagne de Galérius contre Narsès, roi des Perses. Narsès vaincu lui cède la Mésopotamie avec cinq provinces au delà du Tigre.

325.—Concile œcuménique tenu à Nicée, qui condamne l'hérésie d'Arius.

363. — Expédition de Julien contre les Perses. Il franchit le Tigre, mais bientôt il est obligé de battre en retraite.—Il périt dans un combat.—Jovien, successeur de Julien, restitue aux Perses les provinces transtigritanes qui, malgré la mort de Julien, étaient restées au pouvoir des Romains.

528-562. —Les Perses attaquent obstinément les frontières de l'empire romain. — Repoussés, ils reviennent sans se lasser.—Leur tactique change.—Leurs armées, plus régulières, avancent lentement, mais sûrement. On fait des traités de paix, mais ces traités ne sont dans l'esprit des deux ennemis que des trêves plus ou moins longues employées à réparer les pertes et à assembler les forces nécessaires pour la continuation de la guerre. Après une de ces trêves, Kobad, roi des Perses, recommence les hostilités.—Bélisaire, général de Justinien, lui tient tête.—Les Perses sont défaits.—Bélisaire est rappelé à Constantinople. —Khosroès Nouschirwan succède à Kobad.—Il conclut la paix avec l'Empire en 533.—En 540, Khosroès reprend les armes; il ravage la Syrie, s'empare d'Antioche. Justinien lui oppose Bélisaire, vainqueur des Goths d'Italie.—Bélisaire arrête les progrès de Khosroès et le force à demander la paix.

562.—Traité de paix qui garantit aux chrétiens de la Perse la liberté de conscience.

574. — Victoires des Perses qui battent les armées de Justin II.

611.—Khosroès II profite d'une invasion des Awars qui ravagent les provinces septentrionales de l'Empire, pour attaquer la Syrie.—Il dévaste la Syrie, la Palestine, et vient planter son camp en face de Constantinople, à Chalcédoine, où l'armée persane reste pendant dix ans.

622.—L'empereur Héraclius attaque l'Asie Mineure par le sud.—Il gagne une bataille à Issus, et soumet les provinces septentrionales.—Il pousse de Trébizonde à Oroumiah, la ville où naquit Zoroastre. Cette diversion rappelle les armées persanes derrière l'Euphrate.

627.—Héraclius attaque à son tour la Perse.—Il gagne la bataille de Mossoul et pousse jusqu'à Ctésiphon.—Khosroès est assassiné par son fils Siroès qui lui succède.

Ve période.—DOMINATION ARABE.

632-638.—Conquête de la Syrie par les Arabes.—Bataille d'Aiznadin, où l'armée d'Héraclius est vaincue, 634.—Prise de Damas.—Khaled détruit l'armée grecque fugitive.—Prise d'Alep.—Prise d'Antioche. — Héraclius abandonne la Syrie aux conquérants, 638.—Bataille de Cadésiah qui dure 3 jours; les Perses sont vaincus par les Arabes. —Conquête de la Perse.

637.—Les Arabes fondent les villes de Bassorah et de Koufah, sur les bords du Chat-el-Arab.

661.—Moawiah, premier khalife de la dynastie des Ommiades, après l'assassinat d'Ali, choisit Damas pour capitale de l'empire arabe.

717.—Le khalife Soliman conduit une armée de 120 000 hommes sur les bords du Bosphore, en face de Constantinople que sa flotte assiége.—L'attaque des Arabes est repoussée, grâce au feu grégeois.

752.—Destruction de l'empire des khalifes Ommiades d'Asie.—Les Abbassides les remplacent.

762.—Abou-Djafar-Almansour, khalife abbasside, fonde la ville de Bagdad, qui devient la capitale des khalifes de cette dynastie.

786-809.—Haroun-ar-Raschid règne à Bagdad.— Il encourage les sciences, et vulgarise chez les Arabes les arts de Constantinople. — Son fils Al-Mamoun fonde une académie, et de nombreuses écoles. Après lui règnent une suite de khalifes, qui ne sont plus que des despotes cruels et fainéants. La plupart périssent de mort violente.—Les milices turques enrôlées au service des khalifes se rendent indépendantes sur divers points de l'empire. Elles se choisissent des chefs qui imposent la loi aux khalifes au lieu de la recevoir d'eux. Ceux-ci, à partir de Kayim, n'ont plus qu'un pouvoir nominal.

VIe période.—DOMINATION TURQUE.

995.—Une dynastie de souverains turcs s'élève dans la province de Gaznah, d'où elle tire son nom de famille des Gaznévides. Mahmoud, deuxième souverain de cette race, prend le titre de sultan. Il fait la conquête du Khorassan; mais Seldjouk, un esclave, soulève et entraîne la tribu des Turcomans, que Mahmoud avait appelée et établie en Perse.—Il renverse la famille des Gaznévides. — Seldjouk est le fondateur de la dynastie des Seldjoukides.

1058.—Togrul-Bey, petit-fils de Seldjouk, reçoit l'empire des mains de Kayim, khalife de Bagdad. Kayim remonte sur le trône, mais il ne lègue à ses successeurs qu'une vaine autorité sur la province de Bagdad.

1093.—Mélik-Shah, sultan seldjoukide du Khorassan, meurt, et son empire se divise.—La Perse, la Syrie forment des royaumes distincts; un membre de la famille des Seldjoukides fonde la sultanie d'Iconium ou de Roum.

1097.—Les premiers croisés débarquent en Asie Mineure.— Ils mettent le siége devant Nicée.—L'empereur Alexis couvre la ville de son pavillon.—Les croisés s'éloignent et s'enfoncent dans l'intérieur de l'Asie.—Ils battent Kilidj-Arslan à Dorylée, 1097. — Baudoin s'empare d'Édesse, le reste de l'armée chrétienne va prendre Antioche. — Bohémond est proclamé prince d'Antioche. — Kerboga, lieutenant du khalife de Bagdad, vient assiéger Antioche. — Les croisés font une sortie et repoussent le Turcs.

1144 —Noureddin, sultan de Syrie, reprend Édesse, dont la population chrétienne est passée au fil de l'épée. Cet événement provoque la seconde croisade.

1147. —Seconde croisade conduite par Louis VII.—Elle n'aboutit qu'à des résultats désastreux.

1189. —Saladin, sultan d'Égypte et de Syrie, reprend Jérusalem.—Frédéric Barberousse, empereur d'Allemagne, Philippe Auguste et Richard Cœur-de-Lion prennent la croix. Aucun de ces trois souverains ne réussit à reprendre Jérusalem. — Richard Cœur-de-Lion s'empare de Chypre, et la remet aux mains de Guy de Lusignan.

1204.—Les Comnènes, chassés de Constantinople par l'armée des croisés, fondent le royaume de Trébizonde et celui de Nicée, dont le cinquième empereur Michel Paléologue reconquiert Constantinople en 1261.

1300.—Osman, chef des turcomans du Kharierm.

1288.—Il fonde l'empire Ottoman sur les ruines de celui des Seldjoukides,— il conquiert une partie de la Paphlagonie, et prend le titre de sultan.

1326-1360.—Orkhan-el-Ghazi fait la conquête de Brousse, qui devient le siége de l'empire.

1389-1402. — Bajazet Ier assiége Constantinople.—Invasion de Tamerlan qui dévaste l'Asie Mineure. — Bajazet est vaincu par Tamerlan, et fait prisonnier.—Il meurt au pouvoir de son vainqueur.—Interrègne de 11 ans.

1453-1460.—Destruction de l'empire grec. Destruction de l'empire de Trébizonde. Mahomet II règne à Constantinople.

(Pour la suite des événements dont l'Asie Mineure a été le théâtre, voir l'histoire de la Turquie d'Europe, pages 285-287).

IIIe section : Architecture.

Les principes de l'architecture grecque ont été exposés, p. 30 à 41, et ceux de l'architecture romaine, byzantine et musulmane, p. 288 à 294; nous ne reviendrons pas sur ces généralités. Parmi les monuments les plus remarquables que renferme l'Asie Mineure, les uns, appartenant à la période turque, sont dans un état de conservation à peu près parfait; les autres, ceux qui appartiennent à l'architecture grecque ou byzantine, n'offrent à la curiosité des voyageurs que des ruines, mais elles suffisent pour la plupart à révéler l'état primitif des édifices. Quelques ponts bâtis sous la domination romaine ou byzantine servent seuls encore à l'usage pour lequel ils furent construits (pont de Sophon sur le Sangarius, — de Tchok-Gueuz sur l'Halys). En parcourant l'Asie Mineure, à partir du N.-O., on trouve auprès de Nicomédie (Ismid) la citerne d'Imbaher, qui date des derniers temps de l'empire Byzantin, et des égouts romains d'une remarquable architecture; à Isnik, les murs de fortifications de l'ancienne ville de Nicée, lesquels nous donnent un exemple remarquable de l'architecture militaire romaine au IVe siècle. Dans ces deux villes, mais surtout à Brousse, de belles mosquées (Oulou-Djami, mosquée verte, etc.), des turbés, des bains élevés par les premiers sultans ottomans. A Cyzique, les restes d'un amphithéâtre. Les plus belles ruines grecques et romaines (temples, stades, ponts, thermes) se trouvent à Æzani sur le Rhyndacus, à Berghama, à Assos, à Pessinunte, à Ancyre, à Milet, à Iassus. Les théâtres les plus beaux et les mieux conservés, qui surpassent même tous ceux de l'Italie, se trouvent dans la Lycie, à Telmissus, à Patare, à Aspendus. Les anciennes églises chrétiennes se voient à Hiérapolis, près du Méandre; à Ancyre; dans la vallée de Kassaba, et à Myra dans la Lycie. Les édifices funèbres sont extrêmement répandus dans l'Asie, la plupart remontent à une haute antiquité : ce sont d'abord les tumulus circulaires de la Troade (tombeaux d'Achille, d'Ajax, d'Ilus, etc.), le *tombeau de Tantale* près de Smyrne, le tombeau d'Alyatte près de Sardes; aux environs de Nacoléia, le monument funéraire appelé *Tombeau du roi Midas*, et plusieurs autres édifices du même genre, qui présentent en général une simple façade surmontée d'un fronton peu saillant. Tout le pays environnant est semé de grottes sépulcrales. La Lycie possède deux espèce de monuments funéraires d'un style particulier à ce pays, et tout différent du style hellénique. Ce sont d'abord des tombeaux en forme de chambres creusées dans les rochers, et dont les ornements présentent une imitation évidente des constructions en bois (*V.* Telmissus, Antiphellus, Myra). Le toit repose sur des rondins, et l'édifice est divisé en plusieurs compartiments par des montants et des traverses ressemblant à des solives. Les éléments de ce genre d'architecture se retrouvent encore dans les maisons actuelles de la Lycie. L'intérieur des chambres présente souvent de grandes figures en bas-relief, d'un fort beau travail. Les autres tombeaux sont en forme de *sarcophages isolés* sur un soubassement en forme de dé. Le tombeau proprement dit ressemble à un petit édifice en bois pourvu

d'une porte à deux battants ; il est couvert d'un toit aigu, en forme de barque renversée, dont les deux versants sont convexes et arrondis, de sorte que les pignons présentent un arc ogival. C'est l'exemple le plus ancien que l'on possède de l'ogive, il paraît antérieur à l'art grec : — la vallée d'Argoli (Cappadoce) contient aussi des chapelles et d'innombrables tombeaux creusés dans le roc. — Parmi les monuments antérieurs à l'art grec, nous citerons encore le *monument de Sésostris*, à Nymphi près de Smyrne; les murs de l'acropole de Sipylum, près de Smyrne; le camp retranché des Lélèges à Iassus, au S. de Milet; un aqueduc pélasgique à Patare ; à Tarse, le monument dit tombeau de Sardanapale ; à Boghaz-Keui, près de l'Halys et de la ville de Youzgat, les ruines d'une ville, dont le nom est encore inconnu (Pterium, Tavia?), offrent les vestiges de plusieurs temples, acropoles et palais, et une enceinte creusée dans le roc et décorée de sculptures, qui appartiennent à l'architecture persépolitaine. — Enfin à Kaisarièh, à Nigdèh, mais surtout à Konyèh, les monuments de l'art seldjoukide (palais, mosquées, médressé, tombeaux), mélange du style byzantin avec l'art musulman primitif. — Nous donnerons une description détaillée de ces monuments à mesure que nous les rencontrerons sur notre route.

IVe section : Statistique. Population.

Tout ce qui touche le gouvernement, l'administration, la religion, l'agriculture, l'industrie, etc., de la Turquie d'Asie, se trouve dans le chapitre consacré aux généralités sur la Turquie d'Europe (p. 276-331). Nous n'ajouterons ici que quelques renseignements statistiques sur la population de cette vaste contrée.

La population de la Turquie d'Asie, en y comprenant la Syrie, la Mésopotamie, le Kurdistan et la Judée, s'élève à 16 050 000 habitants qui, distribués par races, donnent lieu aux évaluations suivantes :

Ottomans, 10 260 000 ; — Grecs, 1 000 000 ; — Arméniens, 2 000 000 ; — Juifs, 80 000 ; — Syriens et Chaldéens, 279 000 ; — Druses, 32 000 ; — Kurdes, 1 000 000 ; — Arabes, 900 000 ; — Tchinganes, 200 000 ; — diverses, 299 000.

Le classement de cette population, suivant les différentes religions qu'elle pratique, donne les résultats suivants : Musulmans, 12 568 000 ; — chrétiens Grecs 3 036 000, en comprenant sous ce chiffre les Arméniens qui appartiennent au schisme grec d'Eutychès ; — catholiques, 265 000 : — protestants, 1000 ; — juifs, 80 000 ; — idolâtres, 100 000.

Les catholiques se subdivisent en :

1° Latins ou catholiques suivant la liturgie romaine. Ils ont un patriarche à Jérusalem depuis 1847.

2° Grecs unis ou Melkites qui ont un patriarche résidant à Damas, et huit siéges suffragants ;

3° Les Arméniens unis, dont le patriarche, résidant à Bézoummar, dans le Mont-Liban, a avec lui sept archevêques *in partibus*, et pour suffragants les évêques d'Alep, de Mardin et Amasia-Tekar ;

4° Les Syriens et Chaldéens unis, qui ont deux patriarches, l'un à Alep, l'autre à Mossoul, et quinze suffragants.

5° Les Maronites, qui ont un patriarche à Canobin, dans le Liban, et sept évêques suffragants.

Nous avons déjà esquissé (p. 314-330) ce qui se rapporte au caractère et aux mœurs de la plupart de ces populations : nous reviendrons dans notre Ve partie (Syrie-Palestine) sur quelques-unes d'entre elles, Syriens, Maronites, Bédouins nomades, etc.

La langue parlée le plus généralement dans l'Asie Mineure est la langue turque (V. p. 331-339); après elle, les langues arménienne et grecque sont les plus répandues. La langue arabe commence en Syrie. (Voy. Ve partie.)

Ve section : Manière de voyager, chevaux, khâns, saison favorable.

On se rend dans la Turquie d'Asie par les paquebots à vapeur de la Méditerranée, Messageries impériales françaises, Lloyd autrichien, qui vont directement à Smyrne tous les huit jours, et desservent la côte d'Asie Mineure de quinzaine en quinzaine. Les mêmes Compagnies desservent les côtes de la mer Noire jusqu'à Trébizonde.

Pour voyager dans l'intérieur du pays, on prendra pour point de départ Smyrne, Trébizonde, Mersina, ou même Constantinople, en franchissant le Bosphore.

Un voyage dans l'intérieur de l'Asie Mineure exige de la part de ceux qui le tentent certaines qualités physiques et morales, telles qu'une bonne santé, l'habitude de la fatigue, de la résolution, et surtout une dose convenable de mépris pour les aises et le confortable de la vie. Il faut savoir trouver dans l'exercice même de son énergie et le développement de ses forces un certain plaisir intrinsèque. Car le plaisir de voir de nouveaux peuples, des mœurs étranges, et une succession de paysages très-variés sans doute et souvent très-beaux, suffirait à peine à compenser les ennuis, les travaux ou les dangers d'une pareille expédition.

Il y a trois manières de voyager en Asie : la première et la plus vulgaire consiste à louer un ou deux Grecs, parlant français, auxquels on laisse le soin de vous conduire, de vous loger et de vous approvisionner. On payera ainsi chaque chose dix fois ce qu'elle vaut, on sera rançonné chaque jour, on finira par n'être plus que l'esclave de ses conducteurs, et, ce qui met le comble aux inconvénients de cette détestable méthode, on n'apprendra rien des peuples que l'on aura visités.

La seconde manière, la plus agréable et la plus commode, est d'emmener avec soi quelques domestiques indigènes ; il faut alors plusieurs tentes et des chevaux que l'on loue, ou mieux que l'on achète pour les revendre plus tard avec une faible perte. On va lentement, au train des caravanes, faisant environ 30 à 40 kil. par jour. Le soir, on plante sa tente auprès d'un ruisseau ou sur quelque verte colline. On dîne avec les provisions qu'on a eu soin d'emporter du dernier campement. Cette manière de voyager est relativement bon marché; elle nécessite, il est vrai, quelque connais-

sance du langage et des coutumes du pays qu'on traverse, mais elle offre à la fois plus de sécurité, plus d'agrément, et permet aux voyageurs d'observer et d'apprendre, ce qui est en définitive le but qu'on se propose.

La troisième manière, la meilleure pour les gens dont les ressources sont restreintes, consiste à acheter deux chevaux, un de selle et l'autre pour porter les bagages, lesquels, réduits au moindre volume possible, seront placés devant un domestique indigène monté sur ce cheval. Le voyageur marche ainsi de village en village, tantôt seul, tantôt en compagnie des caravanes qu'il rencontre, suivant son goût ou la sécurité du pays. Chaque cheval coûte de 2 à 300 francs. A la fin du voyage, on le revend pour la moitié ou les deux tiers du prix d'achat. La dépense de chaque jour est de 2 fr. 50 ou 3 fr. 75 c. Cette méthode oblige à de fréquents rapports avec les indigènes. On apprend bien vite assez de leur langue pour demander des renseignements sur son chemin, et à la fin du voyage, on est en état d'avoir avec eux une conversation un peu plus suivie. Là où il y a des chevaux de louage, on peut s'en procurer à raison de deux piastres et demie par cheval, et pour chaque heure. Le *surudji* ou postillon se paye en sus, de 2 piastres et demie à 5, suivant la longueur de l'étape. Le palefrenier qui soigne les chevaux a droit aussi à une petite gratification. Dans les contrées où il n'y a pas de *menzil*, c'est-à-dire de système régulier de postes, on trouve à louer des chevaux chez les *kiradjis* ou voituriers qui habitent les villes ou les grands villages. Dans les villes où réside un pacha, on peut aller le voir, et, s'il se peut, obtenir de lui un ordre (*tezkérèh*) qui règle le prix des choses nécessaires aux voyageurs pour cette journée, qui enjoint au maître de poste de leur fournir de bons chevaux, et spécialement de les conduire avec une certaine rapidité; et aux chrétiens de chaque ville ou village de les recevoir dans leurs maisons. On voit que c'est une espèce de billet de logement.

Il y a généralement des khâns ou auberges établis sur la route à des distances de deux ou trois heures les uns des autres. Ces établissements n'offrent aux voyageurs qu'un abri parfois assez désagréable, où abonde la vermine. Il faut y apporter ou aller chercher aux environs tout ce dont on a besoin. C'est une demeure bonne pour une ou deux nuits; pour un séjour plus long, mieux vaut élire domicile dans une maison particulière; on obtient facilement une chambre en retour d'un présent (baghchich) de médiocre valeur, quand on n'est pas muni d'ailleurs du billet dont nous avons parlé. Dans les villages qui n'ont ni khâns ni auberges, on a la ressource d'aller demander l'hospitalité aux couvents, aux papas, ou à la maison du gouverneur. Les dames sont difficilement admises dans les couvents.

Aussitôt qu'on arrive dans un khân, on vous délivre la clef de la chambre nue et sans meubles qui vous est assignée. La porte de ces khâns est fermée au coucher du soleil; passée cette heure, il est quelquefois difficile de se faire ouvrir ; il faut donc tâcher d'arriver avant. Il faut avoir soin, en prenant possession de sa chambre, de la bien nettoyer et d'en laver le parquet à grande eau. Il y a toujours,

comme on sait, une fontaine dans la cour du khân. L'hospitalité du khân est entièrement gratuite. Il est d'usage cependant de laisser en partant un petit présent au khandji ou garde du khân.

A défaut de khâns, ou d'odas, chambres publiques réservées aux voyageurs dans les villages, quand on traverse les hautes plaines de l'Asie occupées par les tribus nomades, on peut demander l'hospitalité à ces peuples qui ne vous la refusent jamais, mais, au contraire, vous offrent gratuitement les vivres qu'ils ont à leur disposition. Ils vous font place sous leurs tentes, ou vous en prêtent une pour vous établir au milieu d'eux, quand vous n'en avez pas. Mais il est à peu près impossible de se passer d'une tente à soi; outre qu'on est exposé à traverser des pays déserts où une tente est indispensable, il est toujours prudent, même dans le voisinage des villes, d'être muni d'un pareil abri. Dans le cas d'une épidémie régnante, on peut, par ce moyen, s'isoler et se garantir jusqu'à un certain point de la contagion. En tous cas, la possession d'une tente garantit complétement au voyageur son indépendance et sa liberté d'action.

Le voyageur se procurera donc d'abord une tente, un matelas, des tapis, une cantine contenant des ustensiles de cuisine, de table et de toilette (*V.* Introduction générale, *équipement*).

Des armes apparentes sont indispensables, dans un pays où tout le monde porte des armes. — On fera dans les points de départ, et dans les grands centres, provision de quelques denrées, de thé, de chocolat. On trouvera de bon café à Smyrne, et à peu près partout du sucre égytien, qui est d'une qualité inférieure, mais peu coûteux. Le vin est généralement bon sur les côtes: on peut en acheter dans toutes les grandes villes.

Dans tout l'empire ottoman, le voyageur rencontre des espèces de cafés appelés *kahvè-hané*, où il peut se procurer de la volaille, du mouton, des pigeons, du riz, etc. Dans les villes, c'est à midi et au coucher du soleil qu'on pourra le plus facilement se faire servir des viandes froides ou rôties.

C'est en Asie que le voyageur devra commencer à s'astreindre scrupuleusement aux règles d'hygiène que nous avons posées dans notre Introduction générale. Les règles les plus importantes à observer sont celles du repos pendant les heures chaudes du jour, de l'alimentation légère et de l'abstention des alcooliques le matin et dans le jour, suivies, au contraire, d'une alimentation réparatrice et tonique le soir; de la recherche d'un bon campement sur les hauteurs ou dans les vallées fertiles, à l'abri de rideaux d'arbres, en évitant avec soin les lieux bas et le voisinage des marécages, toutes règles faciles à suivre, parce qu'il suffit d'imiter la vie des habitants du pays ou des Européens déjà depuis longtemps acclimatés.

La saison la plus convenable pour entreprendre le tour de l'Asie Mineure est le commencement du printemps. On visitera d'abord le S., et on s'avancera vers le N. à mesure que la saison deviendra plus chaude. — A défaut du printemps, le mois de septembre et l'automne seront encore très-convenables, mais en se dirigeant alors du N. au S., de manière à arriver en Syrie vers la fin de novembre.

CHAPITRE DEUXIÈME.

ANATOLIE.

ROUTE 75.

DE SYRA A SMYRNE.

(52 lieues marines. = 286 kil.—17 heures de navigation.)

En sortant du port de Syra, le navire se dirige vers l'E.-N.-E., laisse à droite l'îlot de Gaïdouro, puis la grande et la petite Délos (*V.* p. 262), et passant entre les îles de Myconos (*V.* p. 263), de Tinos (*V.* p. 260), s'engage dans une mer plus ouverte, et appuie davantage au N.-E., laissant à une assez grande distance à l'E. les îles de Nicaria et de Samos (*V.* R. 90) et le golfe profond de Scala Nova. On double bientôt l'îlot de Venetico et le cap Mastico ou Thimino, la pointe la plus méridionale de la grande île de Chio, pour s'engager dans le large canal qui sépare cette île du continent, canal semé d'un assez grand nombre de petites îles. Ce sont d'abord, dans la partie la plus resserrée du canal et à la hauteur du cap Blanc (Aspro Kavo), qui appartient à l'Asie, et du cap Hagia Héléni (Posidium), qui appartient à l'île de Chio, de petits îlots portant le nom si commun de Gaïdouro-Nisi (îles de l'Ane); ensuite s'ouvre à l'E. la rade de Thechmèh (Cyssus), célèbre par deux batailles navales, la destruction de la flotte d'Antiochus le Grand par les Romains, l'an 193 avant J.-C., et celle de la flotte turque par l'amiral russe Alexis Orloff et l'Anglais Elphinstone, l'an 1770 après J.-C. Au delà de la capitale de **Chio** (*V.* R. 90), se dressent au N.-O. d'une baie profonde, creusée dans la côte d'Asie, les îlots déserts de *Goni* (anciennement Hippi), et de *Spalmadores* (anciennement Œnussæ). A l'O. l'île de Chio étale ses belles montagnes et ses côtes fertiles. Remontant ensuite vers le N. le canal d'Egri-Limani, compris entre les îles Spalmadores et le continent, le navire range des falaises escarpées, et doublant le **Kara-Bournou** (cap Noir, anciennement cap Melæna), formé de rochers abrupts d'un aspect pittoresque, se dirige au S.-E. pour pénétrer dans le vaste golfe de Smyrne, qui ne compte pas moins de 53 kil. de longueur et de 8 à 24 kil. de largeur; sur la gauche, à l'E., le continent projette en avant le promontoire de *Karadja-Fokia*, où s'élevait l'antique **Phocée**, dont les hardis navigateurs vinrent fonder notre Marseille. Au delà de ce promontoire s'étend une lagune peu profonde, dont les grèves sablonneuses sont couvertes de salines : tout le long du rivage se dressent de petites buttes blanches, formées du produit de cette exploitation. A droite, à l'O., on range l'île de *Makronisi* ou de *Dourlak*, plusieurs petits îlots et la presqu'île montagneuse où s'élevait **Clazomène**. Le navire se dirige alors directement à l'E., longeant d'assez près le rivage méridional du golfe, pour éviter les atterrissements que présente la côte N. à l'embouchure du Guédiz-Tchaï, l'antique Hermus, sur la vallée duquel le regard plonge à une grande distance. On pénètre ainsi dans l'arrière-golfe de Smyrne, admirable bassin, qui pourrait contenir les plus puissantes escadres, et qu'enserrent de tous côtés des montagnes aux formes nobles et douces, que la chaude lumière du ciel d'Ionie fait resplendir des couleurs les plus vives et les plus harmonieuses. Bientôt apparaît Smyrne, qui présente de loin l'aspect oriental le

plus saisissant : ses blanches maisons, ses minarets élevés se détachent sur les sombres cyprès du cimetière; derrière, se dresse le mont Pagus, couronné par les ruines de la citadelle génoise. Autour de la ville s'étend une large vallée, riche de végétation, qui rappelle par sa configuration la *Conca d'Oro* de Palerme. Les montagnes qui l'entourent présentent au N. les lignes les plus douces, et cette coloration bleue, pure et transparente, que nos peintres vont maintenant chercher avec tant d'ardeur en Orient. Les montagnes du S., mieux boisées, sont d'un caractère plus sévère; les deux pics principaux, appelés les *Deux Frères* ou les *Mamelles*, présentent un aspect plein de grandeur. On laisse à droite la forteresse turque de Sandjak-Kalèh, bâtie sur une pointe sablonneuse, à une lieue environ de la ville, puis, en s'approchant davantage, on distingue d'abord les bâtiments du Lazaret, puis une vaste caserne, défendue du côté de la mer par une batterie rasante; le *Konak*, ou palais du pacha; les restes des fortifications génoises, et enfin les coupoles et les minarets des mosquées principales. De près, la ville est loin de répondre à l'aspect grandiose que lui donnait de loin son admirable position. Le port, sans animation, est entouré d'un quai bâti sur pilotis, formé de petits cafés et de maisons d'assez pauvre apparence, où l'on distingue cependant les hôtels principaux, et les demeures des consuls, reconnaissables aux mâts élevés sur lesquels flottent les pavillons de leurs nations.

SMYRNE.

I. Renseignements.

Débarquement.—Les formalités de débarquement, en ce qui concerne la police et la douane, sont presque nulles, et facilitées au besoin par le baghchich. Les autorités sanitaires ne sont sévères que pour les provenances d'Égypte et de Syrie. Pour tout ce qui concerne les barques, les drogmans, portefaix, on peut se reporter à ce que nous en avons dit à l'article Constantinople, p. 349 et 350.

Les monnaies sont les mêmes que dans la capitale, mais le kaïmé ou papier n'a plus cours.

Hôtels, pensions, cafés. — Hôt. naval de Salvo, hôtel des Deux-Augustes, hôt. d'Orient; la pension suisse de Marco, la pension de Mme Maracini, de Rosa, etc. Le prix, dans tous ces hôtels, est de 8 à 10 fr. par jour, tout compris. Un repas séparé, pendant une relâche, coûte proportionnellement plus cher : le déjeuner, 4 fr., le dîner, 6 fr. Il y a le long de la Marine plusieurs cafés à l'européenne, et partout, dans la ville, des cafés à la turque.

Lazaret.—Le Lazaret de Smyrne est vaste et convenable. Le prix d'une chambre est de 115 piastres (23 francs) pour cinq jours de quarantaine, mais chacune peut contenir jusqu'à dix personnes, et la dépense peut se partager. Un maître d'hôtel de la ville se charge de l'ameublement des chambres et de la nourriture des voyageurs, au prix de 56 piastres (11 fr. 50) par personne. Le transport par eau, du Lazaret à la ville, est de 10 piastres par voyageur, bagage compris.

Bazar, commerce, etc. — On trouve au bazar des boutiques assez bien fournies des produits de l'Orient et de l'Europe. Smyrne possède un cabinet de lecture, des casinos, un petit théâtre, où joue souvent une troupe italienne.

Chevaux de selle, ânes. — On trouve partout, et notamment en face des hôtels du port, à louer des chevaux de selle ou des ânes pour parcourir Smyrne et ses environs. Les ânes commencent déjà, à Smyrne, à devenir la monture la plus usitée pour les courses ordinaires. Par leur allure vive et sémillante, ces animaux ne ressemblent en rien à ceux de nos pays. Le voyageur pressé par le temps fera bien de louer immédiatement une de ces montures pour aller d'abord, par la *rue des Roses*, visiter le pont des Caravanes, le mont Pagus, et, rentrant par le quartier juif, parcourir le Bazar, les mosquées, etc.

Bateaux à vapeur. — 1° *Bateau omnibus*. Un petit bateau à vapeur fait le service des environs de Smyrne jusqu'à Bournabât.

2o **Paquebots à vapeur.**—1° *Messageries françaises.*—Pour Métélin, les Dardanelles et Constantinople, tous les mardis.— Pour Syra et le Pirée, tous les 15 j., le mardi. — Pour Syra, Malte et Marseille, tous les 15 j., le mardi.

Pour les Échelles de Syrie et d'Égypte, tous les 15 j., le lundi.

Lloyd autrichien.— Ligne d'Anatolie, pour Métélin, Capo-Baba, Ténédos, Dardanelles, Gallipoli et Constantinople, tous les vendredis et tous les mardis. (Trajet en 36 h. — Correspondance à Dardanelles, avec la ligne de Salonique et Volo.)

Ligne gréco-orientale, pour Chio, Syra, le Pirée, Zante, Corfou, Brindisi, Ancône et Trieste, tous les vendredis.

Ligne de Syrie-Caramanie, pour Rhodes, Chypre et Beyrout, tous les 15 j., le vendredi (trajet en 5 j.). A partir du 15 mai, à l'époque du pèlerinage, le navire continue jusqu'à Jaffa et Alexandrie.—Correspondance à Chypre avec la ligne de Mersine, Alexandrette, Latakièh et Beyrout.

Ligne d'Égypte, pour Rhodes, Alexandrie directement (trajet en 4 j.), tous les 15 j. le lundi.

Chemin de fer. — Une compagnie anglaise construit en ce moment un chemin de fer de Smyrne à Aïdin-Guzel-Hissar. Sa longueur sera d'environ 70 milles anglais ou 118 kil. La première section ira de Smyrne aux montagnes qui séparent les vallées du Méandre et du Caystre; puis un tunnel les joindra à la seconde section, qui courra le long de la vallée du Méandre jusqu'à Aïdin. Il se fait entre les deux points extrêmes un grand commerce surtout en tabac et en fruits, dont le transport a lieu à dos de chameau. Ce mode dispendieux, qui revient actuellement à près de 5 fr. par tonne, sera, dit-on, réduit à 40 centimes, lorsque le chemin de fer sera terminé. On évalue les frais de construction de la ligne à 10 à 12 000 liv. sterling par mille, soit environ 20 millions de fr. pour la ligne entière.

II. Histoire.

Smyrne (en grec Σμύρνα, en turc *Ismir*), fut, dit-on, selon d'anciennes traditions, fondée par une amazone du même nom, qui avait auparavant conquis Éphèse; aussi Smyrne passait-elle pour une colonie des Éphésiens. Ceux-ci, chassés par les Éoliens, reprirent plus tard la ville avec l'aide des Colophoniens. Selon Hérodote, Smyrne était d'origine éolienne, et les Colophoniens s'en emparèrent par surprise. Quoi qu'il en soit, Smyrne cessa d'appartenir à la confédération éolienne vers 688 avant J.-C. pour entrer dans la confédération ionienne. Elle sut repousser les attaques du roi de Lydie Gygès ; mais prise et détruite par Alyatte en 627, elle ne présenta, pendant quatre cents ans, qu'un monceau de ruines. Alexandre le Grand forma, dit-on, le projet de la rebâtir, mais cette œuvre ne fut commencée que par Antigone et terminée par Lysimaque. La nouvelle ville, bâtie à 20 stades de l'ancienne, devint la cité la plus riche et la plus splendide de l'Asie Mineure, tandis que son commerce la mettait à la tête des villes de l'Éolie. Pendant les guerres de Mithridate, Smyrne, fidèle aux Romains, en reçut toute sorte de bienfaits. Mais plus tard, ayant donné asile à Trébonius, un des meurtriers de César, elle fut assiégée et prise par Dolabella. Sous Tibère, Smyrne obtint le privilége équivoque d'élever un temple à l'empereur. En 178 et 180 après J.-C., la ville, désolée par des tremblements de terre, put se relever, grâce à la munificence de Marc-Aurèle.

Smyrne était, on le sait, une des villes qui se glorifiaient d'avoir donné naissance à Homère : ses habitants avaient construit en l'honneur du divin vieillard un temple nommé l'*Homereïon* (Ὁμήρειον), avec la statue du poëte. On montrait aussi au bord du Mélès une grotte où Homère avait, dit-

on, composé ses poésies. Smyrne n'était pas seulement une grande ville de commerce, elle possédait aussi une école de rhétorique et de philosophie très-renommée. Le christianisme s'y introduisit de bonne heure, et Polycarpe, son premier évêque, souffrit le martyre au milieu du stade, en l'année 166. Sous la domination byzantine, la ville eut à souffrir bien des vicissitudes. Vers la fin du XI[e] siècle, étant tombée entre les mains d'un chef turc nommé Tzakhas, elle fut presque détruite par la flotte grecque, commandée par Jean Ducas (1097). Relevée par l'empereur Jean-Ange Comnène, elle fut saccagée en 1402 par Tamerlan. Peu après, en 1424, elle fut conquise définitivement par le sultan Murad II. Les Turcs l'ont gardée jusqu'à nos jours. En 1841, un incendie terrible l'a détruite en partie.

III. Smyrne moderne.

Sans la beauté du golfe où Smyrne baigne ses pieds, sans la nature splendide de ses campagnes, sans la douceur de son climat et l'éclat de son ciel lumineux, la ville moderne répondrait difficilement aux épithètes qu'on lui a données de tout temps : *Smyrne l'Aimable*, la *Couronne de l'Ionie*, la *Perle de l'Orient*, l'*Œil d'Anatolie*.

On y reconnaîtrait à peine les descriptions enthousiastes qu'en faisaient les voyageurs du commencement de ce siècle, tant elle a perdu, depuis trente ans, de cette richesse et de cette activité commerciale qui en avaient fait la reine de l'Asie Mineure. Aujourd'hui son port est sans animation, son bazar sans activité; les rues du quartier franc sont mornes, sans que la ville turque ait gagné ce qu'a perdu la population étrangère autrefois maîtresse de la ville. Plusieurs causes peuvent être attribuées à cette décadence : l'incurie de l'administration turque, le système des monopoles qui, sous le règne de Mahmoud, ont tué son industrie [1], et surtout l'extension de la navigation à vapeur, qui a déplacé le mouvement commercial. Smyrne était autrefois l'entrepôt central de l'Asie Mineure : de tous les points de la Péninsule, des profondeurs de l'Arménie et des frontières de la Perse, comme des cités opulentes de la Syrie, des caravanes sans nombre apportaient à Smyrne les productions du sol et de l'industrie asiatique, pour y être échangées avec les marchandises européennes. La navigation à vapeur a changé tout cela; les Échelles de Syrie, desservies régulièrement par les paquebots, n'ont plus besoin d'envoyer leurs marchandises à Smyrne; Trébizonde et les Échelles de la mer Noire ont également arrêté les caravanes qui venaient de l'Arménie et de la Perse. Smyrne s'est donc trouvée réduite à n'être plus que l'entrepôt de la partie occidentale de la Péninsule, en même temps que son industrie locale, les fabriques de soie, de châles, etc., étaient tuées par la concurrence des produits manufacturés de l'Europe et les causes diverses que nous avons signalées p. 807. Aujourd'hui Smyrne fabrique encore des tissus communs, des tapis de qualité supérieure, de la cire, de la soie; elle exporte de la cire, de la vallonée, mais surtout des fruits secs, du raisin et des figues. On peut espérer de voir renaître la prospérité de Smyrne, si les réformes dans l'administration n'étouffent plus son industrie, si l'amélioration des routes et la construction des chemins de fer rétablissent en sa faveur la facilité des communications; l'excellence de son port, sa proximité de l'Europe lui rendront alors ce qu'elle a perdu.

Smyrne compte aujourd'hui environ 150 000 hab., dont 80 000 Turcs, 40 000 Grecs, 15 000 Juifs, 10 000 Arméniens et 5 800 Franks

1 Voyez A. de Vallon, *Une Année dans le Levant*, t. II, p. 64 à 84.

ou Européens vivant sous la protection de leurs consuls; aussi les turcs l'appellent-ils *Giaour Izmir*, Smyrne l'infidèle. Comprise dans l'Éyalet d'Aïdin, Smyrne est cependant le chef-lieu d'un gouvernement particulier, régi par un pacha. C'est le siége d'un archevêché grec, d'un arménien et d'un mollah de première classe.

La ville est de forme elliptique et présente le long du golfe un développement d'environ 3 kilomètres. Du côté de la terre, elle s'élève sur les pentes du Kizil-dag ou mont Pagus. Elle compte à peu près autant de quartiers distincts que de cultes. Les Franks et les Grecs demeurent le long de la mer et dans la partie N. Le quartier arménien est plus rapproché des hauteurs. Les Turcs occupent toute la ville haute et la partie O. de la ville. Le quartier juif est placé entre le quartier arménien et le quartier turc. Les maisons ne s'élèvent jamais jusqu'à deux étages; la plupart sont construites en bois, avec un toit brun et sans cheminées, si ce n'est dans le quartier franc. Celui-ci comprend les hôtels, les cafés bâtis sur pilotis, les habitations des négociants et les demeures consulaires qui n'ont rien de monumental. La rue principale, parallèle au port, s'étend au S. vers le Bazar, et se continue au N., à partir du Casino ou club de Smyrne avec le *quai anglais*, promenade agréable, mais malheureusement trop restreinte, seul endroit de la ville où les maisons ne baignent pas leur pied dans la mer et d'où l'on puisse admirer le golfe. Dans ce quartier, les maisons sont blanches, propres et souvent construites en pierre. C'est surtout dans la *rue des Roses* que l'on verra les plus belles habitations. Ces maisons, fort simples à l'extérieur, laissent apercevoir par la porte principale une cour pavée d'un fin cailloutis imitant la mosaïque, avec une gracieuse fontaine au centre, et entourée d'un élégant portique soutenu par des colonnes en marbre avec des soffites décorés d'arabesques ou d'ornements en stuc. Derrière la cour s'ouvre ordinairement un frais jardin. Tout respire le confortable dans ces maisons de la classe opulente. Le petit nombre de fenêtres qui donnent à l'extérieur sont librement ouvertes et non garnies de moucharabis; les toits surplombent et tendent à se rejoindre souvent d'un côté de la rue à l'autre. Les établissements européens que l'on pourra visiter avec intérêt sont: l'*église latine*, la maison des *Lazaristes* et celle des *Sœurs de charité*, qui se livrent à l'éducation des enfants indigènes avec un succès justifié par leur esprit de tolérance et par les soins charitables qu'ils donnent aux malades de toute croyance. L'église grecque *Hagia Photini*, semblable à toutes les églises de ce genre, et décorée à l'intérieur de fresques plus que médiocres, possède un beau clocher tout neuf, et présente dans son cloître extérieur une plaque consacrée à la mémoire d'un de nos compatriotes, Clément Boulanger, peintre de talent, mort, il y a quelques années, dans une excursion à Éphèse. L'*Église Saint-Georges* est de fondation récente. Dans le quartier turc, à l'O. de la ville, nous mentionnerons le *konak* ou résidence du pacha, édifice en bois, qui n'a rien de remarquable que ses grandes dimensions; la *nouvelle caserne*, vaste bâtiment avec de grandes galeries ouvertes sur la mer: elle peut contenir plus de 3000 h., et l'intérieur en est tenu avec beaucoup d'ordre et de propreté.

Les mosquées de Smyrne peuvent être accessibles aux chrétiens, avec la précaution d'ôter ses chaussures et d'y garder un maintien respectueux. La principale mosquée, **Essar-Djami**, se reconnaît à ses nombreuses coupoles et à ses minarets, où s'enroulent de larges spirales de couleur rouge. L'intérieur est tapis-

sé de nattes et de tapis et décoré d'une quantité de lampes, d'œufs d'autruche, de queues de cheval, etc., qui pendent de la voûte. La **mosquée** du **Bézestein**, située près du grand Bazar, mérite aussi une visite. La fontaine des ablutions est recouverte d'une rotonde à chapiteaux corinthiens, d'une ornementation assez riche. A peu de distance, on admirera une autre fontaine encastrée dans le mur et délicatement incrustée de fleurs, de feuillages et d'inscriptions arabes.

Le **Bézestein** de Smyrne est vaste et bien fourni de marchandises de toute sorte. Il occupe à peu près le centre de la ville, à la jonction des quartiers turc, grec et juif, et se compose d'un grand nombre de rues couvertes, garnies de boutiques. L'aspect pittoresque de ce bazar et de la population qui s'y presse intéressera vivement l'étranger qui commencerait par Smyrne sa tournée d'Orient; mais pour éviter les redites, nous renverrons le lecteur à nos généralités, p. 294, 325, et au Bazar de Constantinople, p. 374 à 377. Nous renverrons aux mêmes chapitres pour ce qui concerne le **Bazar d'esclaves**, cour entourée d'arcades en ruines, aujourd'hui abandonné, et au **khân** du grand vézir, vaste entrepôt occupé surtout par des Persans.

Le **Pont des Caravanes** est la première excursion que font les étrangers qui débarquent à Smyrne. On y arrive en 30 min. en suivant la *rue des Roses*. Ce pont est formé d'une seule arcade et construit de gros blocs de pierre, auxquels le temps a donné une belle couleur dorée; une grille moderne en fer fait un contraste choquant avec son air de vétusté. Sous ce pont coule un ruisseau de 10 mètres de large au plus et à moitié desséché : c'est le Mélès, sur les bords duquel naquit, dit-on, le divin Homère, souvent surnommé pour cela le *vieillard mélésigène*. Sur les deux rives, de beaux cyprès ombragent un cimetière turc; sur la rive droite du ruisseau et à la tête du pont, s'élève une espèce de corps de garde avec un café et une esplanade qui sert de lieu de rendez-vous. Sur le même rivage, à la gauche du pont, on montre un lion de pierre, aux trois quarts enterré dans le limon de la rivière. Le Pont des Caravanes n'est pas seulement un charmant motif de paysage; c'est aussi le lieu d'arrivée des caravanes qui viennent de l'intérieur de l'Asie, et le voyageur n'y fera pas une longue station sans voir arriver d'interminables files de chameaux; le conducteur marche en avant, monté sur un petit âne, les chameaux viennent ensuite, attachés les uns derrière les autres par groupes de cinq ou six; chaque groupe est conduit par un chamelier à pied. Le chameau, dont le chargement pesant et volumineux encombre toute la largeur du chemin, « s'avance processionnellement, dit Théophile Gautier, avec ce pas d'amble si singulier qu'ont aussi l'éléphant et la girafe, arrondissant son dos, faisant onduler son long col d'autruche. » La silhouette étrange de cet animal difforme, qui semble fait pour une nature spéciale, surprend et dépayse au dernier point. Quand on rencontre en liberté, de ces bêtes curieuses qu'on montre chez nous dans les ménageries, on se sent décidément loin du boulevard de Gand, et l'Orient commence à se dessiner d'une manière irrécusable. » Le Pont des Caravanes est un lieu de rendez-vous pour les Turcs le vendredi, et pour les chrétiens le dimanche. Le voyageur y pourra voir les costumes les plus variés et y faire les études de mœurs les plus intéressantes.

Le terrain situé au delà du Pont des Caravanes, et occupé actuellement par quelques villas, semble avoir appartenu à la ville ancienne. On visite avec intérêt un monticule situé sur la gauche à 20 min.

du pont, planté de cyprès et couvert des débris d'une villa turque. On y jouit d'un coup d'œil superbe sur cette belle campagne de Smyrne, cette riante et molle Ionie, à laquelle les ravages de l'homme n'ont pu enlever son aspect enchanteur; sur la partie N.-E. du golfe du côté de la Pointe des Moulins et du village de Bournabat, sur le mont Pagus, sur Smyrne, et la montagne des Deux-Frères ou des Mamelles, qui se dresse au-dessus des sombres cyprès du cimetière.

Revenant au Pont des Caravanes et remontant la rive droite du **Mélès**, on gagne le pied du

Mont Pagus (*Kizil-Dagh*), dont on gravit facilement le sommet (30 min.) par des sentiers pierreux qui tracent de nombreux zigzags sur la pente de la montagne jusqu'à l'ancienne citadelle génoise. On pénètre dans l'enceinte déserte des fortifications par une large porte. Au centre est une mosquée ruinée, qui occupe, dit-on, l'emplacement de la première église chrétienne de Smyrne. On remarquera aussi de vastes citernes, des voûtes et des souterrains, qui communiquaient, dit-on, autrefois avec le pied de la montagne. Au point le plus élevé règne une seconde enceinte : c'est la forteresse proprement dite, bâtie sur les ruines de l'ancienne acropole grecque. Au pied des murs génois formés de blocs mal taillés et mal cimentés, la muraille hellénique se reconnaît, en dehors comme en dedans, à la régularité de sa construction et à la beauté des blocs de pierre qui la composent. Les hautes tours génoises sont encore en bon état : à l'intérieur, des escaliers assez bien conservés permettent de monter jusqu'au sommet, d'où l'œil embrasse un magnifique panorama. Au premier plan, c'est Smyrne avec son cimetière, ses coupoles, ses minarets, sa grande caserne, ses quartiers juif, grec, franc et turc; puis c'est le golfe tout entier jusqu'au promontoire **Kara-Bournou** au N.-O.; au S.-O., la côte riche de végétation que domine la double sommité du mont des Deux-Frères; au N.-E., la plaine de **Bournabat** et d'**Hadjilar**; à l'E., les v. de **Boudjah**, et au S.-E., celui de Sédi-Keui. Tout au pied de la montagne, au fond d'un ravin aride et brûlé, d'un grand caractère, serpente le **Mélès**, le ruisseau homérique, dont on suit le cours jusqu'à un vaste et majestueux aqueduc (*V.* R. 76); un autre aqueduc plus rapproché est en partie caché par un pli du terrain.—Le mont Pagus est entièrement volcanique, et formé de belles roches trachitiques grises et roses, semées de beaux cristaux de feldspath orthose. En redescendant du mont Pagus du côté du S.-O., on trouve au pied de la forteresse quelques fragments de murailles antiques, et l'emplacement du *théâtre grec;* plus au S., il existe encore quelques restes de murailles et le *stade*, reconnaissable à sa forme oblongue. Sur le côté N. du stade, on remarque des voûtes et les restes d'un vaste édifice, qui passe pour l'*église de Saint-Polycarpe.*—Tout auprès un petit cimetière turc avec un seul cyprès marque l'endroit où, selon la tradition, le saint a souffert le martyre. Des pentes du mont Pagus, on rentre à Smyrne en traversant le quartier juif; M. de Rothschild y a fondé un asile pour les Israélites pauvres.

Telles sont à peu près les seules curiosités que Smyrne offre à l'étranger. La plupart des antiquités qu'on y a trouvées ont été disséminées et ont servi à la construction de la ville nouvelle. On peut en revanche faire à cheval, autour de la ville, plusieurs excursions intéressantes, savoir :

1° Vers l'E., aux v. de **Boudjah** (2 h.) et de **Sédi-Keui** (2 h. 30), séjour favori des négociants anglais qui y ont de belles villas.

2° Du côté du N.-E., à la Pointe des Moulins, où s'élève maintenant une fabrique avec une haute che-

minée, qui fait un effet désagréable au milieu de ce site si véritablement oriental, de là au v. de **Bournabat** (2 h. de Smyrne), résidence d'été des Européens et plus spécialement des Français. Ce v. paraît avoir été dans les temps anciens au bord même du golfe, dont les eaux se sont retirées lentement par suite des atterrissements du Mélès. Selon MM. Cousineri, Fauvel et Ch. Texier, Bournabat marquerait à peu près la position de **Smyrne antique**, des Éoliens, détruite en 627 avant J.-C. Hamilton et Kiepert placent au contraire cette ville à 1 h. 30 min. à l'O. de Bournabat, sur une colline qui s'élève au bord du golfe, et porte les débris d'une acropole de construction cyclopéenne, avec plusieurs tombeaux fort anciens. M. Ch. Texier (*Description de l'Asie mineure*, tome II, p. 249), regarde au contraire ces ruines comme celles de l'antique **Sipylum**, capitale du roi Tantale, père de Pélops, détruite, selon Pline et Strabon, par un tremblement de terre, qui fit surgir un lac à sa place. En gravissant dans la direction du N., à partir d'un petit ruisseau et d'un *tchiflick*, la colline qui domine la rive N. du golfe, M. Texier a relevé successivement 14 tumulus à base circulaire, presque à ras de terre, les uns sur des soubassements de maçonnerie, les autres sur le roc vif. Le plus considérable, situé sur un plateau à 3 kil. environ du point de départ, et à moitié de la hauteur de la montagne, ne serait autre que le fameux **tombeau de Tantale**, mentionné par Pausanias, dont les indications concordent bien avec la localité. Ce tombeau mesure 35 mèt. 60 de diamèt.; sa base est un cercle parfait, construit en pierre sèche; la partie supérieure était conique, et la hauteur totale était de 27 mèt., 60 centim. Au centre était une chambre rectangulaire, et un peu au-dessus se trouve un petit lac de 100 mètres de diamètre que M. Texier croit être l'étang Saloé, mentionné par Strabon et Pline. A partir du tombeau de Tantale, on retrouve les restes d'une enceinte, qui s'étend vers l'O. jusqu'à une *Acropole*, située sur un rocher à peu près au tiers de la hauteur totale de la montagne. On y pénètre par une porte en pylône de 2 mèt. 25 centim. de hauteur, surmontée d'un linteau monolithe de 2 mèt. 20 centim. de long; le rempart n'a que 3 mèt. d'épaisseur. On s'élève ensuite par un couloir oblique rempli d'éboulis sur une esplanade de rochers, qui mesure environ 50 mèt. en tout sens. On y voit les soubassements d'un temple (temple de Cybèle?), et quelques traces de maisons, dont l'aspect rappelle les murs de Mycènes, ou plutôt les monuments de Crendi et de Gozzo (*V.* p. 17 et 18). A 1 h. 30 min. à l'E. de Bournabat, est le v. pittoresque d'**Hadjilar**; en continuant dans cette direction, et franchissant le col qui sépare la vallée de Bournabat du bassin de l'Hermus et joint les derniers contre-forts du Manisa-dagh (Sipyle) au N., avec ceux du Nif-Dagh (chaîne du Tmolus), on atteint (3 h. 30 min.) le v. pittoresque de **Nymphi**, l'antique *Nymphæum*, séjour des empereurs grecs, où l'on remarque les restes d'un château byzantin, placé à l'entrée du village, et un beau sarcophage incrusté dans la maison de l'agha. A l'E. de Nymphi, on arrive à (1 h.) l'embouchure d'un défilé nommé *Kara-bell*, dirigé du N. au S., et où coule un petit torrent affluent du Nif-Tchaï. Dans cette vallée bien boisée, on aperçoit sur une grande muraille de rocher, nommée *Tasch-Tépé*, à 40 ou 50 mèt. au-dessus du ruisseau, un grand bas-relief taillé dans le roc, qu'on appelle le **monument** ou **trophée de Sésostris**, qu'il est difficile, à cause de l'épaisseur des taillis, de trouver sans un bon guide. C'est une figure haute de 2 mètres 50 centimètres, sculptée en relief et enfoncée dans une baie creusée dans la surface plate

du rocher. Elle représente un personnage armé, de profil, regardant vers l'E., avec quelques emblèmes hiéroglyphiques à la hauteur de la tête. Cette figure répond exactement à la description du monument mentionné par Hérodote (l. II, c. CVI), et qui représentait le conquérant Sésostris, si ce n'est que l'arc est dans la main droite et la lance dans la main gauche, tandis que, selon l'historien grec, l'un était dans la main gauche, et l'autre dans la main droite. Mais la position du personnage explique parfaitement l'erreur; et l'on a lu dans les hiéroglyphes le nom de Rhamsès. En tout cas, ce colosse est [illegible] plus anciens monuments [illegible] doit remonter au xve si[illegible] us-Christ.

3° Du c[illegible] fort de *Sandjak-Kal*[illegible] **urla**. Ce village, ou plut[illegible] ite île située en face de Vourl[illegible] Skala, répond assez exactement à la situation de l'antique **Clazomène**, telle que la donne Strabon. Cette ville, fondée par une colonie ionienne et faisant partie de la confédération ionienne, fut prise par le Perse Otanès au début de la guerre médique, et suivit ensuite en général la fortune d'Athènes. Alexandre le Grand réunit Clazomène au continent par une chaussée que Chandler croit avoir retrouvée, avec quelques restes des murailles et du théâtre. Clazomène passa sous le protectorat romain en 188 avant J.-C. Au temps de Mithridate (84) elle fut saccagée par les pirates de la mer Égée; elle fit ensuite partie de la province romaine d'Asie. Cette ville avait donné le jour aux philosophes Anaxagore et Hermotime. Chandler a signalé sur la route de Vourla à Smyrne une source chaude qui répondrait à celle qui, selon Strabon, existait près du temple d'Apollon.

De Smyrne à Éphèse, R. 76; — à Sardes, Philadelphie, Hiérapolis, Aïdin et Milet, R. 77; — à Magnésie et à Thyatire, R. 78; — à Berghama, Edrémyt et à la Troade, R. 79; — à Mételin, R. 89; — à Chio, Samos et Rhodes, R. 90.

ROUTE 76.

DE SMYRNE A ÉPHÈSE.

15 h. — 4 jours aller et retour. — On couche à Trianda et à Ayaslouk.

La route sort de Smyrne du côté du S. et traverse le vieux cimetière de la ville, qui s'étend sur le versant oriental du mont Pagus. La campagne est à peu près inculte. Aux portes de la ville on passe sur un pont (45 min. de la douane) qui traverse un des affluents du Mélès. Une large vallée appelée vallée de Sainte-Anne sépare la route d'une plaine où s'élève le v. de *Boudja* (*V.* p. 467). Un aqueduc du moyen âge traverse la vallée de Sainte-Anne. Les eaux que cet aqueduc conduit à Smyrne sont très-chargées de sels calcaires et ont formé de chaque côté de l'aqueduc de grosses masses de stalactites, ce qui lui donne un aspect assez singulier. Deux chemins se présentent : celui de gauche, que le voyageur doit prendre, traverse un cours d'eau, le remonte (pendant 1 h.), puis franchit quelques petites collines (18 kil. de Smyrne) et un premier défilé. Un second défilé (4 kil.) très-resserré se présente bientôt : on l'appelle le chemin du sang. Il s'y est en effet commis un assez grand nombre d'assassinats. La route entre dans une vaste plaine et traverse le Tachtalu-Sou, puis un cours d'eau (8 kil.), un autre encore (4 kil.), et peu après arrive au village de

Trianda (6 h. de Smyrne). On y trouve un corps de garde et quelques khâns. — Le chemin se dirige au S.-S.-E., laissant à sa gauche deux autres chemins et le village de *Fortouna*, et longe d'assez près la rivière qui coule entre des buissons touffus. Il traverse (4 kil.) un cours d'eau appelé Bounar-Sou, au

bord duquel est un café, puis (6 kil.) un autre cours d'eau. Un ancien cimetière et des débris d'un monument dorique se présentent ensuite. On retraverse le Bounar-Sou. La route quitte la plaine marécageuse et suit le revers des montagnes en se dirigeant toujours droit au S.-E. Des ruines (16 kil.) s'élèvent à droite, ruines qu'on attribue à l'ancienne ville de *Métropolis*. On arrive à

Yéni-Keui (4 h. de Trianda). Ici la route tourne à l'E. et s'infléchit longeant en écharpe la ligne des montagnes. Au-dessous, dans la plaine, coule le Bounar-Sou. Le château ruiné de Kiz-Kalessi (le château de la Fille) s'élève à droite (12 kil.), sur une des pointes les plus escarpées de la montagne. On entre dans la vallée du Kutchuk-Mender-Tchaï (ancien Caystre), laquelle a environ 2 kil. de largeur. La route tourne à l'O., suivant une ligne parallèle au cours de ce fleuve. Les montagnes qui entourent Éphèse apparaissent dans le lointain. Plus près, sur la droite, une construction adossée à la montagne avec les ruines d'un aqueduc semble avoir appartenu à un nymphée. Le voyageur arrive à un pont construit avec des débris romains, mais dont les arches sont en ogive. Il franchit le fleuve sur ce pont (12 kil.) et continue à en descendre le cours sur l'autre rive. A mesure qu'on avance le fleuve s'élargit. La route court dans la plaine d'Éphèse. Bientôt le fleuve se divise en deux branches. Le village et le château d'Ayaslouk (6 kil.) s'élèvent à gauche sur un rocher isolé. La route oblique au N.-O. et atteint (1 kil.)

Éphèse.—*Histoire.*—Cette ville célèbre a été plusieurs fois rebâtie et à des places différentes. La première Éphèse, qui s'appelait Smyrne, était placée sur la pente du mont Prion, dans un endroit nommé Tracheia. Une seconde ville fut fondée par Androclus, près du temple actuel de Minerve et de la fontaine d'Hypelnée. La troisième ville fut construite près du temple de Diane dans la plaine, non loin du Caystre, à l'époque de la domination des rois de Lydie. Depuis, la ville fut encore déplacée quatre fois. Le temps de sa plus grande prospérité fut le règne de Lysimaque, général d'Alexandre, qui l'embellit et l'entoura de murs. Néanmoins depuis longtemps déjà Éphèse était célèbre dans tout le monde ancien par la magnificence et la richesse de ses édifices, parmi lesquels le temple de Diane était cité comme une des sept merveilles du monde. Ce temple, comme chacun sait, fut brûlé par Érostrate, la nuit même où Alexandre le Grand vint au monde. Le christianisme fut prêché à Ephèse par saint Paul; saint Jean y résida, et c'est là probablement qu'il mourut.

État actuel. Éphèse, si souvent rebâtie et déplacée, couvre de ses ruines une immense étendue de terrain, qui demande au moins 4 heures pour être traversée. Ce vaste amas de ruines, parmi lesquelles il est assez difficile de se conduire, est répandu dans une plaine bordée au N. par le mont Galessus, au S. par le Coressus, à l'O. par la mer, et traversée par le Caystre. Sur la rive droite du Caystre s'étendent des marécages; la rive gauche est couverte de ruines. Deux montagnes isolées s'élèvent dans la plaine: au N.-E. la montagne sur laquelle Ayaslouk est bâti; à l'O. le mont Prion, qui occupe le centre de la ville. Il est bon de se diriger tout d'abord vers le Coressus, qui ferme la plaine au S. De cette position élevée, le voyageur pourra prendre une idée générale des lieux et marcher ensuite avec moins de difficultés au milieu des ruines dont il aura d'avance reconnu la direction. Sur la crête du Coressus même, s'étendent, sur une longueur de plus de 1200 mèt., les murailles de Lysimaque, flanquées de distance en distance de tours carrées et de poternes, et bâties tantôt en assises

régulières, tantôt en blocs irréguliers. Un chemin de ceinture taillé dans le roc et bordé de nombreux monuments funéraires suit le pied de ces murailles. De là le voyageur aperçoit devant lui, dans la partie S.-O. de la ville, un édifice carré, appelé prison de Saint-Paul. C'est en réalité, ou un *poste avancé de Lélèges*, ou une de ces vedettes que les Perses avaient coutume d'élever sur les montagnes. Au centre des ruines, comme nous l'avons déjà dit, s'élève le mont Prion, dans les flancs duquel est taillé le *théâtre*, édifice assez bien conservé. A côté s'étend le *stade*, qui par son côté gauche s'appuie sur la montagne et par son côté droit porte sur des substructions. Son intérieur n'offre rien de remarquable. Le stade et le théâtre étaient autrefois entourés de portiques qui conduisaient aux Thermes et à l'Agora, dont les ruines sont voisines. Il ne reste de l'Agora qu'un grand fronton à demi ruiné, fronton qui a été souvent reproduit par le dessin et qui appartenait à un temple prostyle et tétrastyle placé au milieu de l'Agora. Des *thermes*, il reste de grandes salles qui n'ont plus de couverture. —Les autres ruines n'ont plus aucune figure. Le temple de Diane, détruit par Érostrate, fut rebâti sur de plus grandes proportions. On mit 220 ans à le refaire. Cet édifice magnifique, si souvent mentionné dans les Actes des Apôtres, fut détruit une seconde fois quand les empereurs chrétiens firent abattre les temples du paganisme. On en a cherché vainement les traces, qui ont peut-être été recouvertes par les dépôts du Caystre; la place qu'il occupait était probablement au bord de ce fleuve, au fond du port.

C'est au printemps qu'il faut faire cette excursion. A cette époque l'eau abonde dans les ruisseaux, et les ruines disparaissent presque sous la verdure des lianes. En été le voisinage des marais du Caystre rend le séjour dangereux.

Des ruines d'Éphèse on revient à **Ayaslouk**, qui, parmi ses ruines informes, offre une belle **mosquée**, bâtie à la fin du XVe siècle; c'est un grand rectangle coupé en deux portions égales, dont l'une est la cour (harem) et l'autre le lieu de prière (Djami). La façade de cette mosquée est en marbre blanc. Deux portes donnent accès dans l'intérieur. La porte du S., précédée d'un perron de dix marches, est ornée d'arabesques, d'inscriptions, et couronnée de créneaux découpés dans le genre de ceux des mosquées du Caire. Au-dessus s'élève un minaret en briques. La porte du N. n'a rien de remarquable. La cour, au milieu de laquelle se trouve la fontaine aux ablutions, était autrefois entourée de colonnes de granit. Au fond de cette cour, la porte de la nef s'ouvre suivant un axe perpendiculaire à l'axe des deux autres portes. C'est une triple arcade mauresque portée sur des colonnettes. Des fenêtres carrées mettent la nef en communication avec le dehors. Elles sont surmontées d'inscriptions et surchargées d'ornements d'une correction admirable, comme tous les détails de cette mosquée. Tout près de ce monument s'élève une autre mosquée plus petite et à demi ruinée. A l'E. les restes d'un *aqueduc* s'étendent dans la direction de l'O. Les piles en sont faites avec des marbres blancs enlevés à Éphèse et couverts d'inscriptions.

On doit retourner d'Ayaslouk à Smyrne par le même chemin, à moins que l'on ne veuille continuer jusqu'à Milet, et prendre à rebours l'itinéraire suivi dans notre route 77.

ROUTE 77.

DE SMYRNE A SARDES, PHILADELPHIE, LAODICÉE, MILET ET ÉPHÈSE.

25 à 30 jours.—On couche à Trianda, Baïndir, à Démisch, Tékó, Sardes, Ala-Schèhr,

Inèh-Gueul, Boulladan, Hiérapolis, Denizlu, Gaïra, Aschaga-Naslu, Aïdin, Aïnèh-Bazar, Samsoun, Hiéronda, Palatia, Ayaslouk et Trianda.

De Smyrne à Trianda, 6 heures (*V*. R. 76).—De Trianda la route se dirige à l'E.-S.-E., à travers une plaine inculte, de 5 lieues de large environ; on traverse un ruisseau à la hauteur de Fourtouna (4 kil.), puis un second (8 kil.), on croise (8 kil.) la route qui va à Nymphi, et l'on franchit encore un troisième (2 kil.) et (6 kil.) un quatrième ruisseau. De distance en distance on rencontre de petits corps de garde en feuillage, occupés par des Zeibeks. Le chemin tourne au N.-E. (12 kil.) et atteint (7 kil.)

Baïndir (12 h. de Smyrne). C'est une ville entièrement moderne, bâtie sur le versant d'un des derniers contre-forts du Tmolus. Le coton est la principale culture du pays.

La plaine recommence au delà de Baïndir; on traverse successivement deux ruisseaux (2 kil.—4 kil.), laissant à gauche, sur la pente de la montagne, le v. de Iaki-Keui, et plus loin, du même côté, celui de Bourgaz (4 kil.). Au delà d'un troisième ruisseau (6 kil.) apparaît le Caystre, couvert de roseaux, et coulant au milieu de la plaine fertile appelée chez les anciens *plaine Cilbiane*. Les ruines d'une église en forme de basilique et d'un monastère byzantin s'élèvent au bord de la route. Le chemin incline légèrement au N., parallèlement au cours du Caystre; il traverse un ruisseau (7 kil.), franchit un des petits cratères du Tmolus, puis rencontre (4 kil.) un café au confluent de deux ruisseaux et, tournant au N. (3 kil.), arrive (7 kil.) à

Démisch ou **Eudémich** (6 h. de Baïndir), ville assez considérable. Un grand torrent qui descend du Tmolus la traverse et sert à l'irrigation des rues. Démisch possède une église grecque toute neuve, d'assez belle apparence et bâtie en partie avec des matériaux tirés des ruines d'Hypæpa. D'autres monuments, qui ont la même origine, offrent quantité d'inscriptions de toutes les époques. Une statue de Vénus, prise encore à Hypæpa, sert à soutenir l'escalier de l'école grecque de Démisch. Cette Vénus appartient à la plus belle époque de l'art grec. Par sa pose, par ses admirables draperies, elle a une grande ressemblance avec la Vénus de Milo.

Pour visiter Hypæpa (5 ou 6 h. aller et retour), il faut se diriger vers le N.-O., s'engager dans les montagnes, s'élever sur un plateau, puis redescendre pour traverser un cours d'eau et remonter (10 kil.) vers l'antique **Hypæpa**, en grec moderne *Hypipa*, en turc **Tépé**, bâti sur un des versants du Tmolus. Ce village est coupé en deux par un ravin profond rempli d'eau seulement pendant une partie de l'année. Cinq ponts joignaient autrefois les deux bords, il n'en reste plus que trois. Le mieux construit et le plus large, situé au milieu du village, est muni d'un parapet en marbre blanc. Tout près on voit l'ouverture d'un souterrain qui conduisait jadis hors des murs. En remontant le ravin, on arrive auprès du second pont, dans un vaste champ d'oliviers énormes, qui renferme une construction d'un style assez rare. C'est une double galerie souterraine qui paraît avoir appartenu à un grand temple. Entre les deux galeries règne une rangée de fûts de colonnes en granit, fûts bruts, espacés de 4 mèt. en 4 mèt., reliés par un mur fait de petits moellons, avec des arcs de décharge, en forme de niche. Ces colonnes sont profondément engagées par en bas dans le sol et, par en haut, dans l'épaisseur des voûtes. M. Charles Texier pense que ce pourrait bien être le temple fondé par Artaxerxès, dont Pausanias a fait mention. De l'autre côté du pont et sur une colline, est le *théâtre*, édifice fort petit, dont il ne reste que le mur de soutènement des gradins. Au

bas de la colonne, on voit le soubassement d'un temple sur lequel quelques colonnes cannelées en spirale sont restées debout.

On revient à Démisch.

De Démisch, la route monte vers le N. et court en écharpe sur le versant des montagnes, au-dessus du torrent qui traverse Démisch, et franchissant un ravin et un ruisseau, parvient enfin à (16 kil.)

Birgui (6 h. de Démisch). Ce village contient dans ses constructions modernes des débris antiques enlevés aux ruines d'Hypæpa, ce qui a porté certains voyageurs à placer ici cette ville même.

La route de Birgui à Sardes est peu fréquentée et présente quelques dangers; il est bon de prendre une escorte à Birgui. Le chemin monte dans des montagnes plantées de noyers et de châtaigniers, puis tourne à droite dans un vallon où d'abondantes fontaines coulent de tous côtés. Il passe (1 h. 30) au pied d'un énorme platane sous lequel on peut faire halte. Le tronc, à hauteur d'homme, a 12 mèt. de circonférence, et l'élévation totale de l'arbre est en proportion. Près d'un café abandonné (1 h.) on découvre vers le S. la plaine du Caystre, et vers le N. une partie de celle de Sardes. La route, qui monte toujours, parvient (1 h.) sur un petit plateau où s'élève le v. de *Téké*; et où le Pactole prend sa source. Il est bientôt assez abondant pour faire tourner un nombre considérable de moulins : à droite se dresse le sommet du Tmolus (aujourd'hui *Bous-Dagh*, montagne de glace) qui s'élève à 1330 mèt. au-dessus du niveau de la mer. Le chemin et le fleuve se côtoient et traversent le plateau du S. au N. Bientôt le Pactole se précipite en cascades sur des blocs de granit et s'enfonce dans un ravin étroit et profond; tandis que la route quitte le basfond pour s'élever sur les flancs de la montagne. Les deux côtés de la vallée portent parmi les rochers quelques chênes clair-semés, seuls restes des belles forêts qui l'ombrageaient autrefois. Le voyageur passe auprès du lac *Gaza-Cleu*, puis il descend pour traverser un affluent du Pactole, et laisse de côté un chemin creux conduisant au v. d'Alectiane, placé à 1000 mèt. au-dessus de Sardes, au milieu d'un paysage frais, verdoyant, qui rappelle la Suisse. On franchit une chaîne de montagnes parallèle au Tmolus et on descend vers Sardes. Un dernier sommet, isolé du reste de la chaîne, porte des constructions antiques qui appartenaient à la citadelle de Sardes. Leur nom est *Kis-Koulèssi* (la tour de la Fille). La route tourne à l'E. et rejoint le Pactole près de

Sardes (*Sart*) (6 à 7 h. de Birgui), fondée à une époque très-reculée, et qui, devenue capitale de l'empire des Lydiens, fut sous le roi Crésus une des villes les plus riches et les plus magnifiques du monde ancien. L'empire des Lydiens fut détruit et la capitale prise en 545 avant Jésus-Christ, par Cyrus. Sardes fit alors partie de l'empire des Perses jusqu'à l'époque de l'expédition d'Alexandre le Grand, entre les mains de qui elle tomba après la bataille du Granique. Elle passa plus tard au pouvoir des rois de Syrie, puis à celui des Romains, quand Pompée eut réduit la Syrie en province romaine, en 69. Arrachée à l'empire grec par les Turcs, elle fut détruite par Tamerlan, qui acheva ainsi l'œuvre à moitié accomplie par les tremblements de terre. La religion chrétienne fut prêchée à Sardes par saint Paul, qui y fonda une Église. Un évêché y fut érigé, et plusieurs conciles généraux s'y sont réunis.

Aujourd'hui, l'emplacement de Sardes n'est plus même occupé par un village. Des bergers nomades viennent s'établir chaque année dans ses ruines pour y passer quelques mois d'automne. Un moulin mû par le Pactole et habité par un chrétien est la seule habitation moderne de cette plaine, pourtant si belle et si fertile.

Des murs très-considérables, mais trop ruinés pour indiquer la disposition des édifices auxquels ils appartenaient, marquent l'étendue de l'ancienne ville. A l'E. de son enceinte est le *théâtre*, adossé à la montagne. Il n'en reste que des vestiges du pourtour extérieur et le mur de soutènement des gradins. Tout auprès, parallèlement à la façade du théâtre, s'étend le *stade;* en avant dans la plaine, se dressent les ruines d'une vaste construction qui paraît avoir été le *gymnase* et qu'on a prise quelquefois pour le palais de Crésus. Parmi les autres ruines, on peut reconnaître les débris de deux églises, l'une dédiée à la Panagia, l'autre à saint Jean. En arrière de la ville, à 2 kil. environ dans la direction du Tmolus et au delà du Pactole, sont les ruines du grand *temple de Cybèle.* Il n'en reste que trois colonnes debout et quelques autres couchées à terre ou en morceaux.

La nécropole de Sardes est à 13 kil. au N. Le chemin qui y conduit coupe celui de Philadelphie (2 kil.), traverse le v. de Karaghalu (3 kil.), et courant toujours en plaine atteint et franchit l'Hermus (*Guédiz-Tchaï*), puis tourne au N.-O., à travers une plaine marécageuse ; gravissant alors (6 kil.) des collines crayeuses, il arrive (2 kil.) au lieu dit

Bin-Tépé (*les mille tertres*). Soixante tumulus de forme conique, ce qui est l'indice d'une haute antiquité, se dressent sur une colline. Leur hauteur varie de 15 à 20 mèt. Celui qui est désigné comme étant le **tombeau d'Alyattes** en a 80. Hérodote et Strabon ont donné une description fidèle de ces lieux, qui n'ont pas changé depuis trois mille ans. Le volume du tombeau d'Alyattes a été évalué à 2 650 800 mèt. cubes, et le prix qu'il a dû coûter à 10 603 000 fr. Il fut bâti aux frais des marchands, des artisans et des courtisanes. Cinq termes placés en haut portaient des inscriptions marquant la part qu'avait payée chacune de ces trois classes. On ne voit plus aujourd'hui sur le haut du monument qu'une fondation de 6 mèt. carrés qui porte une pierre énorme en forme de phallus, de 3 mèt. de diamètre, mais sans inscription. Les tumulus en maçonnerie sont recouverts de gazon.

On revient vers Sardes, et l'on prend (11 kil.) la route de Philadelphie, que l'on avait laissée sur la droite pour aller à Bin-Tépé.

Cette route se dirige à l'E., à travers une plaine sans culture, où l'on ne rencontre que les v. de Saléili et de Déré-Keui; on traverse successivement trois cours d'eau (7 kil.—8 kil.—6 kil.). Plus loin, elle tourne vers le S.; les collines se succèdent sans changer d'aspect. On en franchit quelques-unes qui s'avancent davantage dans la plaine. Une suite de cours d'eau se présentent (7 kil.—4 kil. —5 kil.—8 kil.). La rivière qui les reçoit tous dans la plaine n'est plus l'Hermus, mais un de ses affluents, le *Cogamus* (aujourd'hui *Kouzou-Tchaï*) ; on arrive enfin à (13 kil.)

Ala-Schèhr ou **Philadelphie** (11 h. de Sardes). Cette ville fut fondée par Attale Philadelphe frère d'Eumène, roi de Pergame. Son histoire est peu connue. C'est une des sept églises de saint Paul. La ville actuelle d'Ala-Schèhr est située, partie dans la plaine, partie sur une colline assez élevée. La ville basse est traversée par un ruisseau qui va se jeter dans le Cogamus. Ala-Schèhr contient trois mille maisons, deux cent cinquante appartenant à des chrétiens et le reste aux Turcs, plusieurs mosquées, des bazars, des bains et un khân. Elle sert de résidence à un évêque du rite grec et d'étape pour les caravanes qui vont de Smyrne à Alep.

Les anciens murs de la ville subsistent encore, mais en très-mauvais état. Ils forment un carré à peu près parfait. Une seule des portes antiques est debout. Au milieu de la ville sont les ruines

d'un grand édifice qui passe pour une ancienne église chrétienne, mais qui offre tous les caractères d'un temple païen; peut-être a-t-il été consacré au culte chrétien longtemps après sa fondation. Dans la partie supérieure de la ville, on voit une enceinte carrée indépendante des murs, et qui a dû être le Castrum.

La route suit le Cogamus à une certaine distance, elle court dans la plaine vers le S.-O. au pied des montagnes et traverse trois cours d'eau (7 kil.—8 kil.—10 kil.) dont le dernier précède immédiatement

Inèh-Gueul (4 h. de Philadelphie). Gros bourg servant de résidence au Muteseilim, qui commande le district environnant, lequel comprend 23 villages.

En quittant ce bourg, on suit la plaine dans sa longueur pendant 1 h. 30 min. puis on s'engage dans un ravin dans lequel on marche environ 2 h. 30 min., et l'on arrive à *Dervent*, d'où partent deux routes, dont l'une conduit à Séraï-Keui et à Denizlu, l'autre, que nous suivrons, à

Boulladan (8 h. d'Inèh-Gueul), v. traversé par un torrent et bâti en amphithéâtre sur un des versants du Messagis. On descend vers le S.-E. et on traverse une plaine coupée par des chaînes de petites collines jusqu'à (12 kil.)

Iénidjèh, v. au S.-E. duquel s'élèvent les ruines de **Tripolis**, qui n'est guère connue dans l'histoire que pour avoir été le théâtre du martyre de saint Philippe. Elle fut pendant longtemps le siége d'un évêché. Les murs de l'ancienne ville ont laissé assez de vestiges pour qu'on puisse déterminer sa situation. Elle s'étendait sur un plateau compris tout entier dans l'enceinte de ses murailles. Sur le bord occidental de ce plateau, on reconnaît les ruines du *théâtre*; une partie du proscenium, de la cavea et des gradins sont encore debout. Au milieu des arbres apparaît un autre édifice qui a pu être le *gymnase*.

Au delà d'Iénidjèh, la route descend vers le S.-E., traverse le Méandre (3 kil.), et plus loin (7 kil.) franchit un petit ruisseau pour gagner à travers une plaine marécageuse (14 kil.)

Hiérapolis aujourd'hui **Pambouk-Kalessi** (pron. *Pammouk*) (7 h. de Boulladan). Cette ville faisait partie de la Phrygie. Son histoire particulière, peu connue, n'offre aucun intérêt. Elle était pourtant célèbre dans l'antiquité à cause de ses eaux chaudes minérales; Hiérapolis est la patrie d'Épictète.

Les ruines de l'ancienne ville s'étendent sur le haut d'un rocher qui forme un plateau de 3 kil. de circonférence adossé à des montagnes. En face, s'ouvre la belle vallée que le voyageur vient de traverser. Ce rocher offre un curieux phénomène aux yeux de celui qui arrive. Il semble qu'une cascade s'échappe des ruines dont il est couronné et se précipite dans la vallée; mais il n'y a point de cascade, et cet effet est produit par des sédiments de matière calcaire parfaitement blanche, déposée par des sources qui filtrent parmi les ruines et ont formé en divers endroits de curieuses stalactites. Ces dépôts ont même exhaussé le sol du plateau aride et sans arbres qui offre l'aspect d'une plaine couverte de neige. Au milieu, jaillit la source principale, dont la température s'élève à plus de 80° centigrades.—Les monuments anciens eux-mêmes sont enterrés à la profondeur de 2 mèt. Quelques restes des anciens murs d'enceinte règnent encore autour du plateau. On entre par une porte antique : à gauche se présente d'abord un vaste monument qui n'est autre chose qu'un établissement de bains composé d'une salle assez large, où se réunissaient jadis les baigneurs, et d'une suite de petites pièces. La grande salle conduit à une avant-cour, aux deux extrémités de laquelle on aperçoit deux hémicycles, et dans l'intervalle deux rangs de pilastres

avec des chapiteaux corinthiens. A côté est le *théâtre*, qui n'offre rien de remarquable. Entre le théâtre et l'arc de triomphe s'étend un large espace dans lequel s'élèvent çà et là des fûts de colonne. L'*arc* ou plutôt la *porte triomphale* est percé de trois arcades et flanqué de deux tourelles rondes. Il se rattachait autrefois à une muraille qui formait une vaste enceinte dans l'intérieur même de la ville. En se dirigeant au N. vers les murs, on rencontre un grand édifice quadrangulaire adossé à ces murs : c'est une *église* des premiers temps du christianisme. La nef est une voûte à plein-cintre dont les retombées portent sur trois arcs latéraux, dans les enfoncements desquels étaient dressées des chapelles. Le fond se termine en hémicycle. Derrière l'église sont des tombeaux d'époques très-diverses.

Après Hiérapolis, la route descend au S., traverse une plaine marécageuse et arrive au Tchorouk-Sou (ancien *Lycus*) qu'elle franchit sur un pont (8 kil.), puis elle oblique au S. E. et passe un ruisseau (2 kil.). Il faut alors la quitter et remonter le cours de ce ruisseau. Les restes massifs d'un pont à trois arches (1 kil.) annoncent

Laodicée, fondée par Laodicé, sœur d'Antiochus Théos, roi de Syrie. Cette ville fut célèbre dans l'antiquité par l'étendue de son commerce et la finesse de ses laines ; renversée par un tremblement de terre l'an 65 de Jésus-Christ et rétablie plus tard, elle fut définitivement ruinée par Tamerlan en 1402. Le pont dont nous avons parlé donne accès dans l'ancienne enceinte. Deux théâtres s'élèvent sur le flanc d'une colline. Le plus beau est celui qui regarde l'E. Ses siéges bien conservés sont tous en marbre et supportés par des pattes de lion. Les autres ruines sont peu remarquables. On peut y distinguer cependant l'enceinte extérieure de plusieurs églises.

En traversant la ville ancienne du N.-O. au S.-O., on regagne la route au v. d'**Eski-Hissar**.—En sortant de ce village, le voyageur monte vers le S. les premières rampes du mont Cadmus, aujourd'hui Baba-Dagh, et arrive à (8 kil.) **Denizlu** (4 h. de Hiérapolis), ville considérable bâtie au pied du colossal Baba-Dagh et chef-lieu d'un liva. On n'y verra pas d'antiquités mais seulement quelques tékiés de derviches.

Après Denizlu, la route se dirige à l'O., à travers les montagnes, franchit un ruisseau aux portes mêmes de la ville, et trois autres successivement (2 kil.—3 kil.—4 kil.). Plus loin elle s'élève sur un plateau et arrive (7 kil.) au v. de Sambu-Keui, pour descendre dans un vallon où coule un ruisseau (4 kil.). Elle remonte sur un plateau et atteint (8 kil.) le v. de Djérélu-Keui, situé dans un vallon auprès de la source d'un ruisseau. On redescend pour franchir un cours d'eau (4 kil.), puis on remonte sur un plateau qu'on traverse du N.-E. au S.-O. En descendant une longue rampe, le voyageur arrive au v. de *Ipsili-Hissar* (15 kil.) qu'on croit bâti sur l'emplacement de l'ancienne ville d'**Attuda**. Ipsili-Hissar est placé au fond d'un vallon, sur un cours d'eau affluent du Méandre. La route se dirige alors au S. et monte sur un plateau qu'elle traverse pour descendre (11 kil.) dans la vallée du Kara-Sou, et franchit cette rivière (3 kil.) avant d'arriver à

Gaïra (11 h. de Denizlu) situé sur l'emplacement de l'ancienne ville d'**Aphrodisias**. Les ruines enveloppent le village actuel. Le temple de Vénus, qui fut plus tard consacré au culte chrétien, est de la plus belle époque de l'art grec. Il se présente sous l'aspect de deux rangées parallèles de dix-huit colonnes, distantes de 18 mèt. Seize de ces colonnes sont entières. Devant la façade s'élève un rang de petites colonnes corinthiennes, au pied desquelles s'alignent de

petits piédestaux. A droite et à gauche on voit s'élever deux grandes vasques de marbre blanc de 4 mèt. de diamètre, et plus en avant encore un lion couché. Des débris de toute espèce en marbre blanc sont semés autour de cet édifice. Tout près de là s'élève la façade d'un monument corinthien, composé de quatre colonnes sur piédestaux, qui soutiennent un fronton. La frise est entourée de rinceaux, de figures d'enfant et de génies soutenant des guirlandes. Le fût des colonnes est cannelé en spirale, genre d'ornements assez rare dans les monuments antiques. A gauche du temple s'étend une grande place entourée d'une colonnade ionique, aujourd'hui coupée par des murs, des fossés et des haies. La colonnade se compose d'environ quarante et une colonnes. Dans la partie N.-O. de la ville est le *stade*, très-bien conservé. L'arène a 227 mèt. de longueur. Vingt-six rangs de gradins en garnissent tout le pourtour.

En quittant ces ruines, le voyageur se dirige vers le N.-O. et longe en écharpe une montagne qui domine le Kara-Sou, montant et redescendant pour franchir successivement deux affluents de cette rivière (13 kil. — 15 kil.). On marche alors en plaine jusqu'au (6 kil.) v. de *Iénidjèh*, dominé par un vieux château. Au delà de ce village on côtoie le Kara-Sou, laissant à droite, dans la plaine et de l'autre côté de la rivière, les ruines peu intéressantes d'*Antioche*, et l'on arrive à un carrefour où aboutissent trois autres routes. Il faut prendre celle du N.-O. qui, suivant toujours le Kara-Sou, aboutit (7 kil.) au **Méandre** (aujourd'hui *Buyuk-Mender-Tchaï*). Quelques buttes s'élèvent au bord du fleuve qu'on franchit pour arriver (5 kil.) au v. de *Andalu*. Là le chemin tourne vers l'O., traverse en plaine trois cours d'eau (2 kil.—3 kil.—3 kil.) et aboutit (1 kil.) à

Aschagha - Nazillu (10 h. de Gaïra), grand village moderne. A 3 lieues au N. dans la montagne est l'emplacement de l'ancienne ville de *Mastaura*. Aux portes d'Aschagha-Nazillu, à l'O., coule un ruisseau que la route traverse, puis un second (7 kil.), après lequel on rencontre (5 kil.) un petit hameau. On atteint ensuite (1 kil.) le v. de Aktchèh-Bazar et, laissant à droite la route directe de Tralles, on monte à (5 kil.)

Sultan-Hissar, v. avec une forteresse moderne. Il est bâti sur le versant de la montagne. Au-dessus et un peu à l'O. s'étendent les ruines de l'ancienne ville de **Nysa**, ruines peu intéressantes. On y voit des vestiges d'un théâtre, d'un amphithéâtre et d'un pont sur le petit ruisseau au bord duquel s'élève le village moderne.

La route descend au S.-O., traverse un ruisseau (3 kil.) et débouche sur le grand chemin qui va à Aïdin-Guzel-Hissar (1 kil.). On se dirige à l'O., en se rapprochant du Méandre, puis remontant un peu vers le N., on traverse un ruisseau et on arrive au (12 kil. v. de Kieuchk. Le chemin redescend vers le S., rencontre une route avec laquelle il se confond auprès d'un ruisseau (6 kil.) qu'il faut franchir, passe (5 kil.) encore un ruisseau, de riches vergers, des champs de figuiers, et enfin (5 kil.) un troisième cours d'eau. On aperçoit déjà depuis quelque temps les ruines de Tralles sur une montagne à l'O. Il faut ensuite remonter un peu vers le N., pour arriver (6 kil.) à

Aïdin-Guzel-Hissar (11 h. de Aschagha-Nazillu), situé sur le penchant du Messagis, et traversé par une rivière qui descend des montagnes. Au-dessus de la ville moderne, les sommets sont couronnés par les ruines de l'antique **Tralles**. Cette ville fut fondée, suivant Strabon, par des Argiens, qui lui donnèrent le nom de l'une de leurs tribus. Mais elle a porté divers autres noms. Sa situation, qui ressemble à celle de Magnésie

du Méandre, l'a souvent fait prendre pour cette dernière.

La ville moderne de Aïdin est la plus importante de la contrée après Smyrne; elle n'en est pas moins entièrement construite en bois, à l'exception des monuments publics Elle compte environ 30 000 habitants, dont les deux tiers sont Turcs et le reste chrétien ou juif. Elle sert de résidence à un pacha, renferme quelques belles mosquées, des églises chrétiennes, des synagogues juives et des bazars entourés d'arbres. Son commerce est considérable. On y fabrique des maroquins teints en jaune au moyen de la graine de Perse, qui sont fort estimés. Les environs sont fertiles. De beaux jardins et de grands vergers entourent la ville et s'étendent à ses pieds dans la plaine.

Pour aller aux ruines, au N.-O., on traverse quelques champs d'oliviers. Les débris d'un théâtre se présentent d'abord. Ils se composent de trois grandes arcades, attenantes à des salles encore ornées de quelques peintures. Au milieu du théâtre, des chapiteaux d'ordre corinthien, et dans la partie occidentale quelques belles sculptures jonchent le sol. Les environs sont parsemés de débris de colonnes, de fragments de granit, de chapiteaux. Les mosquées modernes d'Aïdin ont été en partie construites avec des pierres enlevées à ces ruines.

Après Aïdin, la route suit, au pied d'une série de collines qui sont les derniers sommets du Messagis, le bord septentrional de la plaine du Méandre. Elle rencontre (2 kil.) un ruisseau, (1 kil.) une route qui va à Milet, (1 kil.) un second ruisseau, (5 kil.) la rivière de *Ekis-Déré* et le v. de Karabounar. Puis elle laisse à droite un des chemins d'Éphèse pour franchir (4 kil.) un ruisseau, et traverser (4 kil.) le v. de Boklu. On coupe une autre route d'Éphèse (3 kil.) et on descend vers le S.-O. Presque aussitôt après, il faut franchir une rivière, couper (2 kil.) la route de Milet qui va vers le S., et remontant vers l'O., traverser une seconde rivière qui est l'ancien Lethæus (8 kil.) pour atteindre

Aïnèh-Bazar (prononciation locale *Aïna-basar*) (6 kil. d'Aïdin), v. moderne au N.-O. duquel s'élèvent les ruines de

Magnésie du Méandre. Cette ville faisait partie de la province de Lydie; elle fut fondée à une époque très-reculée par une colonie éolienne, suivant Strabon, et suivant Pline, par des Magnésiens de Thessalie. Elle acquit bientôt une puissance assez considérable pour lutter avec Éphèse. Plus tard elle devint le siége d'un évêché. Les Turcs la détruisirent lors de leur invasion en Lydie. M. Hamilton, d'après les indications de Barbié du Bocage, a le premier reconnu l'emplacement de cette ville, qu'on avait jusque-là confondu avec celui de Tralles.

Magnésie est placée en partie dans la plaine du Letheus, en partie sur le versant du mont Thorax, aujourd'hui Gumusch-Dagh. Les anciennes murailles de la ville, auxquelles on arrive en sortant d'Aïnèh-Bazar du côté du N., et en remontant le Lethæus, sont encore debout en grande partie, et presque intactes à l'endroit où on les rencontre. Elles sont défendues de distance en distance par des tours carrées. Le voyageur qui entre dans l'ancienne enceinte et la traverse de l'E. à l'O. dans la direction de la montagne, rencontre d'abord les ruines du temple de Diane Leucophryne, le plus célèbre des monuments de Magnésie, cité par Vitruve comme le modèle des temples pseudodiptères (v. p. 36). Ce temple a été ruiné par un tremblement de terre. Il est placé dans une enceinte quadrangulaire toute en marbre blanc. Il mesure 30 mèt. de largeur sur 60 de longueur. La plus belle partie de ce temple (une frise de 75 mèt. contenant deux cents figures d'hommes et de

chevaux, en très-bon état) a été transportée à Paris et est aujourd'hui au musée du Louvre.—Auprès du temple s'étend le *gymnase*, vaste édifice très-bien conservé, qui se compose d'une grande salle entourée de plusieurs salles plus petites, et présente tous les caractères d'une construction romaine. A l'O. du temple, dans un lieu marécageux et couvert de joncs, s'élèvent les ruines d'un petit édifice de l'époque romaine; et sur un tertre voisin, une mosquée bâtie au siècle dernier par les aghas de Gumusch, pour l'usage des caravanes qui se rendent des villages de l'intérieur aux grands marchés de Nazillu et de Aïdin. Un cimetière situé derrière cette mosquée reçoit les morts des villages voisins.

En montant plus haut vers l'O., on rencontre d'autres ruines, mais sans aucune physionomie. Arrivé au coin S.-O. de l'enceinte, le regard embrasse d'un côté toute la plaine du Lethæus avec ses ruines, et de l'autre celle du Méandre. Le sommet, sur lequel le voyageur est alors parvenu, porte les ruines de l'*hippodrome*, dont le pourtour et les siéges sont passablement conservés. Au N.-O., le mont Thorax, qui domine le paysage, apparaît tout couvert de bois.

D'Aïnèh-Bazar la route se dirige au S.-S.-O. en longeant le pied du Thorax et passe (4 kil.) un ruisseau. La plaine du Méandre s'élargit, on franchit un second ruisseau et on entre (4 kil.) au v. de Giaour-Keui. La route traverse deux ruisseaux (6 kil.—3 kil.) et le v. de Sou-Keui, passe (3 kil.) un autre petit cours d'eau, remonte légèrement la montagne de Mycale, aujourd'hui Samsoun-Dagh, et arrive à (3 kil.) Gumènes. Elle aboutit en longeant le pied de la montagne et redescendant vers le S. à (5 kil.) la route de Priène. Celle-ci se dirige directement vers l'O. et arrive à (4 kil.)

Samsoun, l'antique **Priène**. Le v. moderne de Samsoun (6 h. d'Aïnèh-Bazar) est bâti sur le penchant d'une montagne, au milieu des rochers, dans une situation qui domine la plaine du Méandre. Les ruines de Priène s'élèvent (1 kil.) au N.-O. de Samsoun, au pied du mont Mycale (Samsoun-Dagh). Ces ruines peu intéressantes se composent d'un grand nombre de murs qui couvrent une grande surface de terrain sur le flanc d'une colline. Au-dessus, se dresse un rocher perpendiculaire comme un mur, qui porte quelques vestiges de l'acropole.

Au delà de Samsoun, la route se dirige au S., traverse (1 kil.) une rivière non loin de sa source, et court dans une plaine très-peu accidentée, qui plus loin (7 kil.) devient marécageuse. On franchit le Méandre (7 kil.) pour atteindre (1 kil.)

Palatia (3 h. de Samsoun), village malsain, composé de quatre ou cinq cabanes, mais qui, d'après quelques voyageurs, occupe l'emplacement de Milet.

Milet, fondée d'abord par des Crétois, puis renouvelée et agrandie par des Ioniens, occupa bientôt le premier rang dans la confédération ionienne, par le génie industriel et commercial et la richesse de ses habitants. Elle fonda près de trois cents colonies et tint sur pied jusqu'à cent navires de guerre. L'époque de sa plus haute prospérité est le ve siècle avant J.-C. Elle exportait dans tout le monde ancien des laines estimées et des étoffes de pourpre. Milet donna son nom à un premier essai du roman que les littérateurs anciens appelaient des compositions milésiaques; ce qui indique que les lettres n'y étaient pas moins cultivées que le commerce. Les Milésiens adoraient Apollon Didyméen, qui avait aux environs un oracle très-célèbre.—D'autres voyageurs placent les ruines de Milet un peu plus bas, auprès du village de Hiéronda.

Les ruines de Palatia se composent d'un immense *théâtre*, des

restes d'un *aqueduc*, de quelques murs et d'une église chrétienne, dont les matériaux ont primitivement appartenu à un temple païen.

De Palatia la route se dirige vers le S. et court sur le sommet d'une chaîne de collines jusqu'au (6 kil.) v. d'*Ak-Keui*. Au-dessous s'étend une plaine arrosée par un des bras du Méandre. A Ak-Keui la route se bifurque. On prend à gauche et l'on descend dans une petite plaine qu'on traverse pour s'engager de nouveau dans les montagnes jusqu'à (10 kil.) Urada, d'où l'on redescend dans une plaine au milieu de laquelle s'élève (3 kil.)

Hiéronda (4 h. de Palatia). Les ruines qui s'étendent au S. du v. de Palatia appartiennent, suivant M. Charles Texier, au temple d'Apollon Didyme. A côté d'énormes blocs de marbre entassés, trois colonnes sont encore debout, dont deux cannelées et d'ordre ionique sont unies par leur architecture; la troisième est isolée et inachevée. Le temple avait 48 mèt. de largeur : le chapiteau ionique employé dans cette construction passait pour le modèle et la perfection du genre. Dans la partie occidentale de ces ruines, on voit un fragment représentant un génie, sans bras, avec de grandes ailes ouvertes. C'est un des chefs-d'œuvre de la sculpture monumentale des Grecs.

On revient à (4 h.) Palatia et à (3 h.) Samsoun par le même chemin. (*V.* ci-dessus.)

Une route directe conduit en 2 h. à Tschanly par la montagne.

Une route plus longue (12 h.), mais plus intéressante, se dirige vers l'O. et suit le pied du mont Mycale, ayant à sa droite la plaine qui se termine au marais de Milet. Au delà du v. de Tomatia (11 kil.) la plaine se resserre à mesure qu'on avance. On marche sur une étroite bande de terre, entre les rochers et la mer, et bientôt (10 kil.) sur une route en corniche à pic au-dessus de la mer, jusqu'à (17 kil.) l'extrémité du cap Santa-Maria (ancien Trogilium), en face de Samos; à ce point, le chemin tourne à droite et se dirige vers l'E.-N.-E., toujours à pic au-dessus de la mer et en vue de l'île de Samos, arrive (22 kil.) au v. de *Giaour-Tschanly*, après lequel il franchit quelques sommités plus escarpées, puis descend vers un ruisseau et se dirige vers l'E., pour arriver dans un étroit vallon où se trouve (8 kil.) le v. de

Tschanly (12 h. de Samsoun). On se dirige ensuite au N. et, franchissant un plateau étroit au bas duquel est (5 kil.) le v. de *Karaman*, on traverse une petite plaine, serrée entre les montagnes et la mer, pour arriver à (5 kil.) Arnea. Au sortir de ce v., le chemin franchit un ruisseau, puis monte sur un plateau bientôt dépassé, et redescend (8 kil.) vers

Scalanova (3 h. de Tschanly), qui a donné son nom au vaste golfe d'Éphèse. Cette petite ville n'a rien de remarquable, mais on peut s'y reposer et y renouveler en partie ses provisions.

On sort de Scalanova par le N.-E. La route est très-accidentée. Après avoir traversé une plaine élevée, elle atteint (7 kil.) le v. d'Arvista, puis serpente à travers des vallons étroits, dans des gorges resserrées, ou sur des rampes plus ou moins rapides, jusqu'à ce qu'elle débouche dans la plaine d'Ayaslouk (6 kil.). Peu après on arrive (12 kil.) au v. d'Ayaslouk (3 h. de Scalanova).—D'Ayaslouk à Smyrne (15 h.), *V.* R. 76, p. 468-470, lisez à rebours.

ROUTE 79.

DE SMYRNE A BERGHAMA

PAR MAGNÉSIE ET THYATIRE.

4 jours. —On couche à Magnésie, Thyatire et Somah.— Cette route doit être considérée comme une variante par laquelle on peut commencer la route 77 ou la route 79.

On sort de Smyrne par le pont des Caravanes et par la route

de Bournabat (2 h., *V.* p. 467). De là, on se rend (2 h.) au v. de *Yaka-keui*, d'où l'on s'élève sur la montagne jusqu'au sommet du passage (1 h.) entre le Yamanlar-Dagh et le Manisa-Dagh (Sipyle) ; on redescend (1 h.) en contournant la base de ce dernier, pour gagner (2 h.)

Magnésie du Sipyle, aujourd'hui **Manisa** (9 h. de Smyrne). On y trouve un khân très-vaste, très-bien bâti et surtout très-propre. — Cette ville est construite au pied du mont Sipyle et sur la rive gauche de l'Hermus. On ignore quand et par qui elle a été fondée, mais on suppose qu'elle doit son origine à une colonie partie de Magnésie de Thessalie. Elle est surtout célèbre par la victoire que les deux Scipions y remportèrent en 190 av. J.-C. sur Antiochus le Grand et qui donna l'Asie-Mineure aux Romains : ses habitants résistèrent à Mithridate ; sous Tibère, la ville fut détruite par un tremblement de terre, puis relevée par les libéralités de l'empereur. Elle florissait encore sous la domination byzantine et sous la domination turque ; elle a servi un instant de résidence au sultan. — Manisa possède deux *mosquées*, dont l'une contient le tombeau d'un sultan, une église convertie en mosquée et le turbé du sultan Murad. On n'y trouve plus de restes d'antiquités, mais la base du mont Sipyle est creusée d'un grand nombre de grottes sépulcrales.

En sortant de Magnésie, on franchit l'Hermus sur un pont, et son affluent l'Hyllus dans un bac. On remonte ensuite le cours de cette dernière rivière, dans la direction du N.-E., à travers la vaste plaine hyrcanienne; à 6 h. de Magnésie, on laisse à gauche de la route quelques ruines qui répondent peut-être à l'antique **Apollonie,** fondée par la veuve d'Attale Ier. Plus loin on traverse successivement deux affluents de l'Hyllus (1 h. 30 min.—3 h.); la plaine devient marécageuse en approchant de (1 h. 30 min.)

Thyatira, aujourd'hui **Ak-Hissar** (12 h. de Magnésie). — Cette ville était une des sept Églises fondées par saint Paul. On y trouve encore les restes d'une cité magnifique, bien qu'aucun édifice n'ait subsisté. Mais les pavés des rues, les murailles des maisons, les tombes du cimetière, montrent un nombre considérable de marbres sculptés, de fûts de colonnes. Tous les puits des environs ont des margelles formées de débris antiques.

De Ak-Hissar on peut en un jour rejoindre la route 77 à Bin-Tépé et à Sardes (10½ h.), en passant par (3 h.) Gueunesch, (3 h.) Merméréh, (1 h.) Dédévrer et (1 h.) le lac de Merméréh.

Au sortir de Ak-Hissar, on se dirige au N.-O. dans une vallée riche et bien cultivée, on traverse le hameau de Médès et trois ruisseaux pour monter (4 h. 30) au bourg de *Bakyr* et à (1 h. 30) la petite ville de *Kirk-Aghatch,* d'où l'on descend dans la vallée de l'Ak-Sou (affluent du Caïque) et, contournant le pied du Darchala-Dagh, on atteint (3 h.)

Somah, l'antique **Germe** (9 h. de Ak-Hissar), dominée par les ruines d'un château byzantin, perchée sur un roc à pic, entourée de montagnes admirablement boisées.

De Somah, on se dirige à l'O., sur la rive gauche du Caïque (Bakyr-Tchaï) et, franchissant plusieurs de ses affluents on entre dans la plaine de Berghama, dont l'acropole se voit de fort loin; laissant de côté quelques fontaines avec des inscriptions grecques, on traverse (5 h.) un pont jeté sur le Caïque, pour gagner (1 h. 30 min.) la ville de Berghama (*V.* R. 79).

ROUTE 79.

DE SMYRNE A LA TROADE.

5 jours. On couche à Guzel-Hissar, à Berghama, à Édrémit, à Béiram, à Eski-Stamboul.

La route, en partant de Smyrne, se dirige d'abord vers l'E., tourne

bientôt pour monter vers le N. sans s'éloigner de la mer, et s'infléchit suivant la ligne même des côtes qui forment le golfe de Smyrne; à gauche s'étend le rivage; à droite la base du *Yamanlar-Dagh,* l'ancien *Sipylus*. On passe près des ruines de l'antique Sipylum (*V.* p. 467). Le paysage, que la route traverse, est un des plus splendides qu'on puisse voir: la chaîne de montagnes, dont on longe sans cesse le pied, ne présente que des sommets volcaniques et des pentes arides, mais qui par là contrastent avec la richesse du littoral. Arrivée à la hauteur du v. de Tchirli (18 kil.), la route fait un coude, et, s'éloignant de la mer, monte vers le N., dans la vallée du *Guédiz-Tchaï* (ancien Hermus), entre ce fleuve qui coule au S. et le mont Sipylus dont la chaîne se dirige vers le N., jusqu'au (14 kil.) v. de *Mélémen* (5 h. de Smyrne). De Mélémen au Guédiz-Tchaï (3 kil.), elle oblique au N.-E., et, après avoir passé ce fleuve, se prolonge dans la même direction à travers une plaine très-fertile où elle rencontre plusieurs villages: (3 kil.) Bouroundjik, (4 kil.) Helvadji-Keui. La plaine est coupée à son milieu par une montagne trachytique, que le voyageur doit franchir. Puis, à la rencontre de trois chemins, il prend celui qui se dirige le plus à gauche; et, rentrant dans la plaine, il arrive bientôt, au bord de la mer, sur l'emplacement de (8 kil.)

Cymée, fondée par deux chefs éoliens à une époque très-reculée, et l'une des villes les plus importantes parmi celles que le même peuple fonda en assez grand nombre sur le littoral de l'Asie-Mineure. Au temps où les colonies grecques jouissaient de leur liberté, Cymée prospéra et eut une existence brillante. Plus tard elle appartint aux rois de Pergame, et enfin aux Romains. Un tremblement de terre la détruisit en grande partie sous le règne de Tibère. Il n'en reste aujourd'hui que quelques pierres portant des inscriptions, et qui sont semées çà et là dans les champs.

Au delà de Cymée, la route se dirige vers le N.-E. et traverse un cours d'eau qui, selon M. Ch. Texier, est l'ancien Xanthus, pour arriver à l'emplacement de (7 kil.)

Myrina, fondée par l'amazone Myrina, qui lui donna son nom. Elle fut soumise successivement à la domination macédonienne et à la domination romaine. A cette époque elle disparaît de la scène historique, effacée par des villes d'une fondation plus récente, telles que Phocée.

De Myrina, on se dirige à l'E., suivant le cours du Xanthus, ou *Koundoura-Tchaï*, qu'on traverse (4 kil.), pour se tourner vers le S. et monter au v. de (3 kil.)

Guzel-Hissar (9 h. de Mélémen), situé sur le sommet d'une colline. Il offre à la curiosité des voyageurs de très-belles fontaines dans un lieu appelé Mirhab. Du haut de ce plateau, la vue s'étend jusqu'à la mer et embrasse toute la plaine de Mélémen. Suivant M. E. Texier, Guzel-Hissar pourrait bien être bâti sur l'emplacement de l'ancienne ville de **Temnos**, que d'autres voyageurs placent dans les montagnes du Sipylus.

De Guzel-Hissar à la position supposée de l'antique **Grynium** (9 kil.) le voyageur se dirige en ligne droite vers le N. et traverse de nouveau le Xanthus, et de Grynium à l'emplacement d'**Elée** (12 kil.) il longe le bord de la mer (golfe élaïtique).

Élée, située dans une petite anse et un peu au S. de l'embouchure du Caïque, fut fondée par Mnesthée qui avait conduit au siége de Troie les guerriers athéniens. Le rivage où fut Élée est aujourd'hui désert. Il n'y a sur l'emplacement de l'ancienne ville qu'une ferme habitée par 3 ou 4 hommes. On aperçoit de distance en distance quelques pans de vieux murs, séparés par des fondrières. Il faut aller chercher les ruines au milieu

des marécages qui coupent le rivage. Une statue colossale de marbre blanc est couchée parmi les roseaux, qui la cachent en partie et ne laissent voir qu'un torse de la plus grande beauté.

D'Élée à Pergame s'étend une plaine très-fertile, de 2 lieues environ d'ouverture. C'est la vallée du *Bakyr-Tchaï* (ancien Caïque). Elle est si unie qu'on découvre le château de Pergame d'une distance de plus de 5 lieues. Les montagnes qui bornent la vallée à gauche sont des montagnes trachytiques; celles de droite sont formées de calcaire marbre. La route d'Élée à Pergame se dirige vers le N.-E. Le premier village qui se présente (5 kil.) est *Kilisseh-Keui*. Au delà (4 kil.), la route passe près d'un cimetière turc qui renferme quelques fragments d'ancienne architecture, traverse (4 kil.) le Caïque et, suivant la rive gauche de ce fleuve, arrive à (10 kil.)

Pergame, aujourd'hui **Berghama** (9 h. de Guzel-Hissar). — *Histoire.* Fondée par Pergamus, fils d'Andromaque, conquise par Alexandre, cette ville échut après sa mort à Lysimaque. Celui-ci en confia le gouvernement à Philétère de Thyane qui se rendit indépendant et gouverna la ville en son propre nom. En mourant il la légua à son neveu Eumène. Ce prince remporta, près de Sardes, sur Antiochus Soter, roi de Syrie, une victoire qui assura l'indépendance du nouveau royaume dont Pergame était la capitale. —Eumène II, fils d'Attale, un des derniers rois de ce royaume, illustra son nom par la fondation d'une bibliothèque qui ne comptait pas moins de deux cent mille volumes et inventa le parchemin *(pergamena carta)*. Attale Philométor fut le dernier roi de Pergame. Il légua son royaume aux Romains. Aristonic, son fils, qui voulut le leur disputer, fut vaincu et étranglé dans sa prison.—Pergame est une des premières villes qui aient embrassé le christianisme. On la range au nombre des sept Églises établies et fondées par saint Paul. Elle devint le siége d'un évêché. Longtemps possédée par les empereurs de Constantinople, elle tomba au pouvoir des Arabes en 1336. Les Turcs s'en emparèrent en 1360.

État actuel. — Berghama, située sur l'emplacement de Pergame, entre la rivière appelée Berghama-Tchaï (l'ancien *Ceteus*) et le cours d'eau qui est l'ancien *Selinus*, fait encore aujourd'hui un grand commerce de maroquins. Les bords du Selinus sont couverts de tanneries et de mégisseries.

A l'E. et au-dessus de Berghama s'élève une éminence dont le sommet est couronné par un double mur, reste de l'ancienne **Acropole** de Pergame. Ce mur appartient à la plus belle époque de l'art grec. L'acropole, qui d'abord contenait toute la ville grecque, était défendue au N. par un rocher infranchissable, à l'O. et à l'E. par deux ruisseaux tortueux; elle n'était abordable que par le côté du S. C'est encore par ce côté qu'il faut monter. On rencontre d'abord un très-grand édifice d'architecture romaine, construit en petits moellons, sans ornements, qui semble avoir été un *palais*. De là jusqu'à un château moyen âge, bâti dans l'enceinte de l'acropole, s'étend, sur un espace de 600 mèt., un large chemin, qui traversait la citadelle. Il est encore pavé de grandes dalles de lave. Des deux côtés se montrent les soubassements des édifices qui jadis bordaient la voie.—Le château moyen âge s'élève au centre du plateau. Au côté S.-O. et sur le point culminant de ce même plateau, se trouvent les ruines du *palais de Lysimaque*, dont on voit encore toutes les fondations et des murs de soutènement d'une admirable construction. Le mur du S.-O., bâti à grand bossage, formait le soubassement d'un grand temple qui s'élevait au milieu d'une area magnifique, dominant toute la vallée du Caïque. Il était soutenu par des colonnes

d'ordre corinthien, en marbre blanc, qui avaient 1 mèt. 42 cent. de diamètre. Au-dessous et du même côté apparaissent d'autres murs de soutènement d'une très-belle architecture. Quelques-uns de ces murs sont curieux parce qu'on a mêlé dans leur construction la pierre et le marbre. Ils appartiennent tous à l'art romain, de même que les citernes vastes et bien conservées et les grandes voûtes bâties en pierre de taille qu'on aperçoit sur le flanc S.-O. de la montagne. Ces dernières constructions ont servi à niveler un quartier de l'ancienne ville. Elles portaient sur leur extrados des rues qui étaient ainsi exhaussées au-dessus d'un sol naturellement trop bas, et mises de plain-pied avec le reste de la ville.

Le Selinus traverse la ville moderne entre des quais d'une construction remarquable. Cinq ponts unissent les deux rives. Le voyageur qui descend de l'acropole et arrive au bord du Selinus, rencontre d'abord une *basilique*. C'est l'église de Saint-Jean (Hagios-Théologos), qu'on désigne aujourd'hui sous le nom de *Kizil-Avly* (la cour rouge), parce qu'elle est bâtie en briques. Elle a la forme d'un rectangle, long de 56 mèt. et large de 26. A droite et à gauche de la porte d'entrée, s'ouvrent des niches très-grandes. A l'intérieur, la nef est divisée en deux parties dans le sens de la longueur et se termine au fond par un hémicycle de 10 mèt. de diamètre. A droite et à gauche, on voit un corps d'escaliers qui conduisaient dans les galeries supérieures.—Au fond de l'hémicycle ou de l'abside est un massif qui a dû servir à porter une tribune.

A droite et à gauche de l'abside, hors de l'édifice, sont deux édifices circulaires de 11 mèt. 72 c. de diamètre et couverts par des coupoles. Les portes sont voûtées en anse de panier. La rotonde voisine du Selinus a une salle souterraine soutenue par des pilastres et qui est au niveau de l'eau. On y arrive par un passage souterrain. La disposition de ces derniers édifices ne permet pas de croire qu'ils aient servi au culte chrétien. L'église a été ruinée par les Turcs.

Un peu au-dessus, en remontant la rive gauche du Selinus, on rencontre une construction singulière. Une double voûte est jetée sur la rivière dont elle unit les deux bords. Ces deux voûtes forment, en se prolongeant, deux canaux ou plutôt deux tunnels sous lesquels s'écoule l'eau du Selinus. L'extrados de ces voûtes porte tout un quartier, dans lequel, au milieu de maisons modernes, s'élèvent les ruines d'un monument antique dont la destination est jusqu'ici restée douteuse. Ce quartier s'appelle *Nei ierda nei gueuvda*, plus correctement *Néierdeh u négeukteh*, c'est-à-dire *ni sur terre ni dans le ciel*. Le nom du double tunnel est **Mouslouck**. Il n'a pas moins de 196 mèt. de long sur 23 ou 24 mèt. de largeur. Le nom de Mouslouck, qui était d'abord celui du double tunnel, a été étendu à un pont jeté sur la rivière un peu en amont. Les fondations du pont sont grecques; le reste appartient à l'architecture romaine. La rive gauche, en face du pont et du tunnel, est occupée par les maisons des maroquiniers. Au-dessus du pont du Mouslouck, il y a encore deux autres ponts d'architecture romaine. Entre les deux s'élève la basilique de **Sainte-Sophie**, aujourd'hui convertie en mosquée. Elle n'en a pas moins conservé son nom primitif et se compose d'une nef couverte par deux coupoles, que sépare un grand arc-doubleau. Cette basilique fut construite antérieurement au règne de Justinien. C'est le dernier monument qu'il y ait à voir sur la rive gauche.

Il faut franchir la rivière sur le pont en amont et se diriger vers l'O., hors de l'enceinte de la ville actuelle, pour se rendre à **l'am-**

phithéâtre. Son nom moderne est *Gun - Guelmez*. Sa position est remarquable. Il est coupé à son milieu par un ravin profond dans lequel coule un petit ruisseau, affluent du Selinus. Des rochers couronnent de chaque côté ce ravin, sur lequel on jetait sans doute un plancher mobile quand on voulait unir les deux parties de l'amphithéâtre. Un barrage placé en travers arrêtait les eaux qui remplissaient le ravin et formaient au besoin un bassin suffisant pour les joutes nautiques. Le grand axe de l'arène a 51 mèt. de long, et le petit axe 37 mèt.—Le *théâtre* est situé au midi de l'amphithéâtre et non loin du ravin dont nous avons parlé. Il n'offre rien de remarquable en lui-même; mais la vue dont on y jouit embrasse la ville de Berghama et la longue plaine que l'on vient de traverser. Au S.-E. du théâtre, sur le chemin qui ramène le voyageur au Selinus, se trouvent le *khân* et l'établissement de *bains*, et, plus loin, dans la même direction, à la hauteur du pont du Mouslouck, les ruines d'un très - grand *palais byzantin*. La façade de cet édifice percée de fenêtres, décorée de pilastres de marbres incrustés dans la maçonnerie, occupe tout un côté de la rue. Les corniches et un petit entablement dorique sont encore en place.

La route de Pergame à Édrémit, se dirigeant vers le N.-O., traverse d'abord le Selinus et bientôt, gravissant le Gaïkli-Dagh, s'engage dans une contrée accidentée. Elle court à travers des montagnes couvertes de pins, de platanes ou de taillis de chênes nains. Le rivage de la mer, qui s'étend à la gauche du voyageur sur une ligne à peu près parallèle à la route, portait autrefois des cités florissantes : Atarné, Attalia, Cystornium ou Héracleia qui s'appelle aujourd'hui Aïvalu et en grec *Kidoniæ*, etc., mais il ne reste de toutes ces villes aucune ruine un peu considérable. Des hauteurs du Gaïkli-Dagh, on descend dans une vallée où se trouve la petite ville de (10 h.) *Kosak;* puis, franchissant un nouveau plateau, on descend pour traverser un cours d'eau, qui est l'ancien Evenus (25 kil.), et atteindre le v. de

Karaverlu, placé sur une montagne et comprenant au plus une douzaine de huttes. Tout auprès s'élèvent quelques ruines remarquables.

De Karaverlu à Kémer (6 h.) la route continue à traverser un pays montagneux et boisé, où l'on ne rencontre que les hameaux de Badenilu et de Beschid.

Kémer est situé dans une plaine fertile et bien cultivée. En fait d'antiquités, Kémer offre quelques colonnes et des pans de mur d'une époque relativement moderne. De ce village à Édrémid (12 kil.), la route suit en plaine une ligne presque droite jusqu'à (2 h.)

Édrémit (18 h. de Berghama) occupe la place de l'ancien **Adramyttium**, dont la fondation remonte à une époque très-reculée. Adramyttium fut embelli par les rois de Lydie. Il resta quelque temps soumis au gouvernement d'Athènes. D'abord rival de Pergame, il fut bientôt éclipsé par celle-ci. Les guerres de Mithridate le ruinèrent en partie, mais jamais ses habitants ne l'abandonnèrent tout à fait. Il n'a pas cessé d'être occupé jusqu'à nos jours. C'est pour cela qu'aucune de ses anciennes constructions n'est restée debout. Adramyttium embrassa le christianisme au passage de l'apôtre saint Paul.

D'Édrémit, on se dirige à l'O. vers la mer par un chemin qui traverse une campagne cultivée comme un jardin. Des bois d'oliviers, coupés par des prairies qu'entourent des haies de lauriers, bordent la route sur un espace de 18 kil., jusqu'au v. de

Kavaklu, qui occupe l'emplacement de l'ancienne ville d'**Antandros**. La route continue à suivre les bords du golfe d'Édrémit à

travers de beaux bois et des taillis formés par le laurier et le myrte. Celui-ci s'élève parfois jusqu'à la hauteur de 6 à 7 mèt. On laisse à droite les v. de Avdjilar, Sapaslu, avant ceux de *Narlu* et de (24 kil.) *Tschébni* (8 h. d'Edrémit), que la route traverse. Ce dernier est bâti au bord d'une ravine qui s'ouvre sur la mer. Si le voyageur veut s'arrêter à Tschébni, il doit aller demander l'hospitalité au gouverneur qui y réside, car le village n'a pas de khân.

Au sortir de Tschébni, le chemin passe sur une suite de petites collines que couronnent des arbres verts jusqu'à (25 kil.) **Béiram** et à Assos, dont on aperçoit les ruines d'assez loin.

Assos (5 h. d'Édrémit), fondée par des habitants de Méthymne, devint la place la plus importante de la Troade, quand la Mysie fut soumise aux rois de Lydie. Après avoir fait partie de l'empire des Perses, elle fut quelque temps elle-même la capitale d'un petit empire. Un Grec du nom d'Eubulus, s'étant emparé de la ville d'Atarné, s'y rendit indépendant des rois de Perse. Il fit au dehors quelques conquêtes, entre autres celle d'Assos. Eubulus en mourant laissa ses États à un de ses esclaves nommé Hermias, qui régna quelque temps d'abord dans Atarné, puis à Assos. Hermias avait suivi les leçons d'Aristote. Ce philosophe vint même se fixer quelque temps auprès de son ancien disciple. Peu de temps après, Artaxerxès-Ochus, roi de Perse, exigea d'Hermias un tribut que celui-ci lui refusa. Artaxerxès le fit prendre et mettre à mort. Ainsi finit le royaume d'Assos. Aristote a célébré les vertus d'Hermias dans un hymne admirable qui nous a été conservé. Assos, successivement possédé par Alexandre, par Lysimaque et par les rois de Pergame, tomba enfin aux mains des Romains après la mort d'Attale III.—Saint Paul et saint Luc vinrent à Assos prêcher le christianisme. Assos se convertit de bonne heure à la nouvelle religion et devint un évêché.

Les restes de l'ancienne ville s'élèvent au S. du v. de Béiram, sur une montagne formée par des laves de diverse nature. Cette montagne aux flancs dénudés, couronnée par d'imposantes ruines, offre de loin un spectacle grandiose. Le voyageur qui désire se rendre un compte exact des dispositions de l'ancienne ville, doit, arrivant de l'E., descendre vers la mer, faire le tour de la montagne en se dirigeant vers l'O. et prendre la voie appelée le Chemin du port. Ce chemin par lequel on monte vers le N. est tracé au milieu de blocs de trachyte. Il aboutit à une large voie antique qui tourne autour des murailles. Celles-ci sont dans un état de conservation remarquable, et leurs lignes se profilent avec une parfaite netteté. Elles sont faites avec de grands blocs de trachyte sans mortier ni ciment. A l'angle N., auquel conduit la voie antique, se présente un petit édifice carré d'une construction différente. Il est bâti en partie par joints irréguliers, en partie par assises régulières, mais en gros blocs à bossage, et offre l'aspect d'une bâtisse cyclopéenne. Tout près s'élève une tour demi-circulaire, d'architecture romaine, dont l'entrée est formée par une arcade en plein-cintre. Les autres tours qui s'élèvent de distance en distance sont carrées. A partir de l'angle dont nous venons de parler, les murs, d'abord dirigés au N., reviennent vers l'E. et, suivant l'inégalité du terrain, forment une courbe rentrante. Un chemin bordé de tombeaux dans le style grec s'étend de l'O. à l'E. et va aboutir à la grande porte de la ville. Cette porte se compose de deux tours carrées, entre lesquelles s'ouvre la baie de la porte, qui est aussi de forme carrée. Des deux côtés, les murs font saillie au-dessus de cette ouverture. Du côté de la campagne, la saillie se termine

par un arc brisé, et du côté de la ville, par une arcade en plein-cintre. Auprès de la porte le mur est percé d'une poterne couronnée par une pierre de 3 mèt. de long. Cette bâtisse présente les caractères de la plus haute antiquité. Telle était l'enceinte extérieure. A l'intérieur, la ville d'Assos était construite sur trois terrasses ou trois plans de plus en plus élevés. Après avoir franchi la grande porte, le voyageur se trouve sur le plan inférieur. D'abord se présente un vaste *théâtre*, dont les siéges sont encore en place. Il était creusé dans le roc vif, sur 30 mèt. de diamètre. Cette construction est évidemment romaine. Près du théâtre, au milieu de la première terrasse, s'étendent les ruines de l'*agora*. En montant vers le N., on rencontre sur le bord de la seconde terrasse, un petit édifice placé au milieu d'une cour carrée, et qui se compose de quatre arcades avec des pilastres. Une conduite d'eau, voisine de cet édifice, indique que c'était un *nymphæum*. En montant du nymphæum vers l'acropole, le voyageur aperçoit d'abord un *temple* bâti sur le versant S. du rocher qui portait celle-ci. Ce temple a été renversé de fond en comble. Un fait rare, sinon unique, signale ces ruines à l'attention des archéologues. Les bas-reliefs qu'elles présentent appartenaient aux architraves. Ce fait ne s'explique que par la haute antiquité du monument, qui doit remonter à la première période de l'art grec. La hauteur des colonnes est de 40 mèt. 70 cent. Le reste du terrain jadis occupé par l'acropole est couvert aujourd'hui par des constructions militaires et une petite église byzantine qui a été convertie en mosquée. Du côté de l'E., on aperçoit des restes de tours ; du côté du N. et de l'O., des rochers qui s'élèvent verticalement à plus de 40 mèt. de hauteur forment une défense naturelle. Les interstices des rochers sont bouchés par des constructions de divers styles. Les murs d'enceinte ont un fortin à l'angle N.-E., un autre plus grand à la pointe S. et une troisième porte du côté de l'E. De l'acropole on descend au village de Béiram situé, comme nous l'avons déjà dit, au N. de la ville ancienne.

D'Assos à Alexandria-Troas, la route n'offre rien de remarquable à voir en fait de ruines, mais le paysage est constamment agréable et animé par la vue de la mer. La direction reste la même (de l'E. à l'O.) jusqu'à l'extrémité du promontoire de Baba-Bournou (28 kil.), ancien promontoire de Lectum, (*V*. R. 89). Là le chemin se dirige directement vers le N. en traversant (8 kil.) le v. de *Koulakli*, (7 kil.) le fleuve Satnioeis (*Touzla-tchaï*), près duquel s'étendaient les anciennes *salines Tragasées*, et trois autres petits cours d'eau, jusqu'à (15 kil.) **Alexandria-Troas**, en turc *Eski-Stamboul*, (*V*. R. 80) (9 h. d'Assos).

ROUTE 80.

LA TROADE.

En cinq jours.

L'excursion de la Troade, peut se faire en partant de Smyrne, soit à la suite de la route 79, soit en se rendant par mer au cap Baba, ou à Ténédos, où relâchent les paquebots du Lloyd. En partant de Constantinople, on peut débarquer, soit aux Dardanelles, à Khanak, prenant à rebours l'excursion qui va suivre, soit à Ténédos, d'où l'on prendra une barque pour descendre à Alexandria-Troas; mais, dans ce dernier cas, on aura de la difficulté à trouver des chevaux. L'excursion complète de la Troade, telle que nous la traçons, demande 5 ou 6 jours. Le voyageur qui renoncerait à visiter les sources du Simoïs et le Gargare, et se bornerait à la plaine de Troie, peut la réduire à 2 ou 3 jours. On pourrait même visiter sommairement la plaine de Troie en un jour, en se rendant directement d'Alexandria-Troas à Bounar-Bachi, et descendant de là vers Ilium-Recens, et les tumulus du

LA TROADE

Itinéraire de l'Orient, par AD. JOANNE et EM. ISAMBERT.

L. HACHETTE & Cie Éditeurs, Paris.

ENTRÉE DE L'HELLESPONT

ARCHIPEL OU MER ÉGÉE

ILIUM RECENS (vieux Kalafatli)

ILIUM VETUS

KARA-DAGH

ALEXANDRIA TROAS (Eski-Istamboul)

BAIE DE BÉSIKA ou de Ténédos

TÉNÉDOS

Dressé par A. H. Dufour, d'après M. de Choiseul Gouffier. Gravé par F. Lefèvre. Écrit par Langevin.

Mètres

0 1000 2000 4000 6000 8000

cap Sigée et du cap Rhétée. — Les journées que nous avons indiquées sont toutes un peu fortes, mais il faut remarquer qu'en bien des endroits on peut faire trotter les chevaux, et gagner sur les heures indiquées, qui ont été calculées sur la vitesse moyenne de 5 kil. — On enverra d'avance les chevaux de bagage aux stations où l'on doit s'arrêter, pour conserver plus de liberté dans les allées et venues que l'on fera en plaine. Le voyageur qui pourrait séjourner quelques jours de plus dans la Troade, trouvera des logis convenables à Énaï et à Beïramitch.

Première journée.

D'ALEXANDRIA-TROAS À ILION ET A ÉNAÏ.

12 h. env. On couche à Bounar-Bachi ou à Énaï.

Alexandria-Troas ou *Eski-Stamboul.*—*Histoire.*—Cette ville est située à l'extrémité orientale de la plaine de Troie, presque en face de l'île de Ténédos. Alexandre en choisit l'emplacement; Antigone en continua la construction. Elle s'appela d'abord Antigonie, puis après la mort d'Alexandre, elle reçut le nom d'Alexandrie; enfin elle s'est appelée depuis l'antiquité jusqu'à nos jours Alexandria-Troas, parce qu'on l'a prise de très-bonne heure pour la ville de Priam. Alexandrie fut peuplée par des Cébréniens et des Scepsiens. Ses murailles avaient 11 kil. 600 mèt. de circonférence; elles étaient d'une remarquable épaisseur, et portaient de distance en distance de grandes tours, dont on voit encore aujourd'hui des restes.

État actuel.—La colline qui portait l'ancienne ville est aujourd'hui couverte par des bois de chênes, par un village composé de huit ou dix maisons, dont deux seulement sont habitées et reçoivent les voyageurs, et par des ruines qui occupent une étendue de plusieurs kilomèt. Les premières ruines qu'on aperçoit en arrivant et qui se découvrent d'assez loin en mer, ont été appelées à tort *Palais de Priam* : elles appartiennent aux anciens *thermes*. Elles se composent de trois arcades, dont la médiane, très-belle, est surmontée d'énormes blocs de marbre qui forment corniche. On entrait autrefois sous cette arcade par des degrés. Tout autour gisent les ruines d'autres arcades qui révèlent le plan de l'édifice. Il devait être carré. Les murs en étaient recouverts de plaques de marbre attachées par des clous de métal, comme l'indiquent des trous encore visibles. Ces murs étaient portés sur les arcades dont nous venons de parler. Les Turcs appellent ces ruines *Balli Séraï* (palais de miel), à cause de la nature poreuse de la pierre. Au S. sont les restes d'un *temple* dorique; plus près de la mer le soubassement d'un autre *temple;* entre les deux un *théâtre* dont une partie des gradins est encore visible; à l'O. une vaste plate-forme appuyée sur des arches puissantes a peut-être servi à porter un temple. Hors de l'ancienne enceinte, au S.-E., s'élèvent les ruines d'un *aqueduc* qui s'étendait à plusieurs kil. dans la direction de l'Hellespont. Elles consistent en une file de forts piliers qui contenaient des arcades. Tout près on voit les restes d'une construction voûtée, en appareil réticulaire, qui était probablement une des portes de la ville. Sur le port, on voit deux bassins avec les vestiges de deux môles. Sur le rivage gisent deux énormes colonnes dont le fût n'avait pas moins de 10 mèt. de long. L'une a été brisée en trois morceaux, lorsque Mahomet IV tenta de les emporter pour décorer la mosquée de la Validé, à Constantinople. Le long du chemin qui va d'Alexandria à Kaploudjè-Hammam sont quelques tombeaux antiques qui sembleraient indiquer l'emplacement de la nécropole d'Alexandria. Auprès de toutes ces ruines, ou sur l'aire qu'elles circonscrivent, on voit des débris de colonnes, de statues, etc.

En sortant d'Alexandria-Troas

il faut se diriger vers le N. par le chemin qui longe, à une certaine distance, le rivage de la baie de Bésika, en regard de l'île de Ténédos (*V*. p. 344). Ce chemin traverse d'abord (1 kil.) le v. de Talian-Keui, puis passe (2 kil.) auprès d'un tumulus qui n'a pas de nom, franchit à gué (5 kil.) un ruisseau nommé Sudlu-Sou, et bientôt après (4 kil.) un second cours d'eau plus petit. Non loin de là (3 kil.) une fontaine se présente, au bord du chemin; puis encore deux petits ruisseaux, et enfin (2 kil.) le canal qui unit le Scamandre à la mer. Un pont de pierre est jeté sur ce canal. Au delà du pont, un moulin, des bains et un puits, construits avec des pierres apportées d'Alexandria-Troas, bordent la voie. Laissant à gauche, près de la mer, l'emplacement de l'ancienne ville d'Agamia et les rochers d'Hésione (*V*. p. 344), on traverse (4 kil.) le v. d'Yéni-Keui, et un peu plus loin (2 kil.) la coupure appelée le *retranchement d'Hercule* (*V*. p. 344), au delà de laquelle s'élèvent l'église de Saint-Athanase et un tumulus ovale, sans nom déterminé, et bientôt la chapelle de Saint-Dimitri, et l'on continue sur une haute falaise qui offre constamment un très-beau panorama jusqu'à (4 kil.)

Yéni-Schèhr, l'antique **Sigée** (4 h. 30 min. d'Alexandria-Troas). Elle occupait une haute colline qui forme le promontoire du même nom, à l'entrée de l'Hellespont. Homère n'a pas parlé de cette ville qui fut bâtie après sa mort, on ne sait à quelle époque, et en grande partie avec les pierres d'Ilion. Le v. qui la remplace aujourd'hui porte le nom de *Giaour-Keui* (village des infidèles) ou de Yéni-Schèhr (nouvelle ville), travesti par les pilotes en village des janissaires (Yéni-Tchéri). Une église est bâtie sur la place même d'un temple de Minerve, dont il reste quelques marbres épars aux environs. Des moulins occupent celle de l'ancienne citadelle de Sigée.

Au sortir de Sigée, le chemin se dirige à l'E. vers trois tumuli appelés *tombeaux d'Antiloque*, de *Patrocle* et d'*Achille*. Celui de gauche presque entièrement détruit ne présente plus qu'une légère élévation, dans un terrain qui servait tout récemment de cimetière. Selon M. de Choiseul-Gouffier, qui a fait fouiller ce tumulus, on devrait y reconnaître le tombeau élevé par Caracalla à la mémoire de Festus, un de ses favoris. A droite on voit le tumulus dit **tombeau de Patrocle**. C'est un monticule recouvert de gazon, que les hommes ont respecté, mais qui a été détérioré par le vent et la pluie. A 240 mèt. plus loin, presque sur le bord du Scamandre, se trouve (2 kil. de Sigée) le **tombeau d'Achille**; il n'en reste que la base circulaire, qui sert de cimetière aux musulmans. Un temple avait été élevé aux mânes d'Achille en cet endroit; on n'en voit plus aucun vestige. Que ces deux tombeaux aient renfermé les cendres des deux illustres amis chantés par Homère, rien ne l'indique d'une manière indubitable. Ce qui est sûr, c'est qu'ils ont été vénérés à ce titre par les hommes de l'antiquité et des temps modernes. Près du tumulus d'Achille, le chemin qui tourne à gauche conduit en peu d'instants (15 min.) au v. et au château de **Koum-Kalessi** (*V*. p. 345).—En face du tombeau d'Achille, à la distance de quelques centaines de pas, un pont de bois franchit le Mendéré-Sou (Simoïs). Arrivé là, le voyageur aperçoit devant lui à l'O. le cap Rhétée (C. *Top-Tachi*), à sa gauche l'embouchure du Mendéré-Sou. Les marais qui entourent cette embouchure, et la surface stérile qui prolonge les marais à l'intérieur, indiquent l'étendue du golfe où s'abritèrent jadis les vaisseaux des Grecs et qui depuis a été comblé par les sables. Il faut donc traverser le *Mendéré-Sou* sur le pont de

bois dont nous venons de parler, et remonter un moment la rive gauche du fleuve pour se placer au point où les vaisseaux grecs durent être tirés sur le rivage et le camp établi. Du côté du fleuve étaient campées les troupes d'Achille; au pied du cap Rhétée, celles d'Ajax; entre les deux, au milieu de la plaine, Agamemnon et Ulysse.

Le Mendéré-Sou répond, avons-nous dit, au Simoïs d'Homère. Ce fait méconnu par Strabon, qui n'avait pas vu la Troade, et par tous les voyageurs ou géographes qui se sont occupés après lui de ce pays, jusqu'à la fin du siècle dernier, a été reconnu dans l'année 1811 par un voyageur français Lechevallier, et démontré par M. de Choiseul-Gouffier, ambassadeur de France près la Porte ottomane, qui, guidés par cette découverte, ont déterminé les premiers avec certitude l'emplacement de Troie.—Au temps d'Homère, le Simoïs et le Scamandre se réunissaient non loin de Troie et, confondus, allaient se jeter dans la mer. Les anciens étendaient le nom de Scamandre à la réunion de ces deux fleuves. M. de Choiseul-Gouffier a constaté d'abord que depuis Homère, les dépôts du Simoïs, torrent très-dévastateur pendant l'hiver, avaient changé la surface de la plaine; qu'ils avaient comblé le petit golfe où abordèrent les Grecs, et qu'en outre ils s'étaient amassés au confluent du véritable Scamandre avec le Simoïs, en assez grande quantité pour empêcher désormais les eaux du premier fleuve de se réunir à celles du second. Le Scamandre a répandu ses eaux sans issue dans une partie de la plaine, à l'O., où il a formé des marais qui filtrent, par quelques petites canaux difficiles à reconnaître, dans le lit du Simoïs. Dès lors le Simoïs demeura seul en possession du lit qui lui était auparavant commun avec le Scamandre, et l'on s'habitua à prolonger sur la totalité de son cours le nom d'abord affecté à la partie inférieure au confluent; le Simoïs perdit entièrement son nom pour recevoir celui du Scamandre. Les voyageurs qui, depuis cette révolution, ont visité la plaine de Troie, partant de la mer, ne rencontrant plus qu'un fleuve, qu'ils appelaient suivant la tradition homérique le Scamandre, et, laissant le véritable Scamandre à droite, se lançaient à la recherche de Troie, qu'ils devaient, toujours suivant Homère, trouver un peu au-dessus des sources de ce fleuve. Ils arrivaient ainsi à Énaï, qui a été prise plusieurs fois pour Troie. Ceux d'entre eux qui étaient assez pénétrés des descriptions d'Homère pour reconnaître qu'Énaï était trop loin de la mer et n'offrait aucun des traits du tableau formé par le poëte, désorientés, ne savaient plus où chercher l'antique Ilion. Aussi cette ville est-elle placée tantôt à Énaï, tantôt à Ilium-Recens, d'autres fois et plus souvent à Alexandria-Troas. Les dangers qu'offrait naguère encore une excursion dans l'intérieur du pays compliquaient la difficulté.—Le Scamandre une fois retrouvé, M. de Choiseul-Gouffier n'a eu qu'à le suivre pour voir se retracer devant lui, les uns après les autres, tous les traits de la description d'Homère, qui s'est trouvé être un géographe aussi fidèle qu'il était poëte sublime.—Nous avons déjà dit que l'Ilion d'Homère était placée sur une colline élevée, *battue des vents*, qui dominait les deux sources du Scamandre. « L'une, dit le poëte, verse ses eaux tièdes d'où s'élève une fumée semblable à celle d'un feu brillant; l'autre, pendant l'été, roule des flots aussi froids que la grêle, la neige ou le cristal des eaux. » C'est Lechevallier qui a retrouvé les deux sources (*V.* ci-dessous) et par suite l'emplacement d'Ilion elle-même, et une fois ce premier point admis, rien de plus facile que de faire exécuter dans ces lieux tous les mouvements que le poëte imagina certainement

sur les ruines mêmes de Troie.

Le voyageur qui veut embrasser d'un seul coup d'œil le théâtre entier de l'Iliade, n'a rien de mieux à faire que de suivre l'itinéraire tracé par M. de Choiseul-Gouffier (*Voyage pittoresque de la Grèce*, tome II, p. 213). Il se dirigera donc immédiatement vers l'autre extrémité du champ de bataille, vers la colline qui portait Ilion; pour cela il doit revenir au tombeau d'Achille, remonter sur la rive droite le cours du Mendéré-Sou jusqu'à ce qu'il se trouve (4 kil.) en face d'un pont antique ruiné, près duquel est un petit tumulus. Le chemin s'engage dans un terrain marécageux, franchit à gué deux petits bras de l'antique Scamandre, à des distances très-rapprochées, puis, inclinant à droite, repasse à gué (4 kil.) le bras principal du Scamandre, et sur un pont le canal qui fut creusé au siècle dernier pour essayer de jeter les eaux dans la mer. Le voyageur se trouve alors au pied du plateau appelé par Homère le Throsmos, où s'élève (2 kil). le v. d'Erkessi-Keui qui n'offre rien de remarquable.

Le **Throsmos** est une des dernières ramifications de l'Ida. Il a une forme demi-circulaire et ferme de ce côté la plaine de Troie.—Un chemin, qui se dirige au S. d'Erkessi-Keui vers un autre v. appelé *Udjuk-Kéui*, conduit (2 kil.) au tumulus dit **tombeau d'Ilus** (*Udjuk-Tépé* en turc). Ilus, fils de Tros et de Callirhoé, fille du Scamandre, fut le fondateur d'Ilion. Le feu ayant pris au temple de Minerve, Ilus y courut et sauva le Palladium, mais il y perdit la vie. Les dieux, pour récompenser son courage, le ranimèrent et le replacèrent sur son trône, où il régna encore longtemps. Le tombeau qui porte le nom de ce héros plus fabuleux qu'historique, a 20 mèt. de hauteur et c'est le plus élevé des tumuli de cette région. Il est placé sur un tertre naturel. C'est sur le Throsmos que l'armée troyenne campa la nuit avant de recommencer l'attaque du camp (*Iliade*, liv. X, v. 160).

Sources du Scamandre. — Du tombeau d'Ilus, on redescend au S.-E., vers le Scamandre. La route côtoie le fleuve et aboutit directement à ses sources. La première qu'on rencontre (6 kil.) s'échappe par plusieurs jets abondants, à travers les ruines d'une ancienne construction. La seconde (1 kil. plus loin) se compose de plusieurs jets espacés; leurs eaux se réunissaient dans un bassin carré, dont les bords sont soutenus par de longues pièces de granit; confondues ainsi en un seul ruisseau, elles vont se joindre au cours d'eau qui sort de la première fontaine, pour former le Scamandre par leur réunion. Ce sont là, selon M. de Choiseul-Gouffier, les deux sources chaude et froide chantées par Homère. Il résulte des informations qu'il a recueillies que la dernière de ces sources possède une chaleur de 27° centigr. qui semble augmenter vers le mois de mars, et exhale, en hiver, mais en hiver seulement, par la condensation de ses vapeurs, une fumée très-sensible, tandis que l'autre fontaine conserve une fraîcheur assez grande pendant l'été (10° centigrades). Le fait a été contesté depuis; mais, outre qu'il s'agit ici d'un phénomène intermittent et qui peut très-bien s'être modifié dans la suite des temps, le doute à cet égard ne change rien à la solution de la question, car le reste des descriptions homériques s'accorde parfaitement avec les vues topographiques de M. de Choiseul-Gouffier (ouvr. cité, t. II, p. 269). Au-dessus de la seconde source s'élève une éminence qui porte un cimetière musulman établi sur l'emplacement du tumulus dit *tombeau de Myrine*. On ne sait pas si ce tombeau était celui de Myrine, fille de Teucer et femme de Dardanus, ou d'une autre Myrine, amazone fameuse, qui aurait vécu dans des temps plus reculés.

Du bas-fond où jaillissent les

les sources, le chemin s'élève, en faisant un léger détour, jusqu'au haut de la colline qui porte (1 kil.) **Bounar-Bachi-Keui** (3 h. 30 min. de Yéni-Schèhr); puis, traversant ce village, il gravit une pente assez roide qui aboutit à un plateau élevé (1 kil.). C'est là que fut

Troie ou **Ilion** (*Ilium vetus*). — En dépouillant l'histoire de cette ville de toutes les fables dont l'ont revêtue les poëtes grecs et latins, il reste à peu près constant que son territoire fut peuplé par des Pélasges qui reconnaissaient pour chefs Scamandre (1614 avant J.-C.), Teucer (1590), Dardanus (1568), Érichthonius (1537). La ville elle-même fut fondée par Tros vers 1462. Il eut pour successeurs Ilus (1402) et Laomédon (1347), sous lequel elle fut entourée de murailles dont la fable attribuait la construction à Neptune et à Apollon. Peu après Hercule, irrité de la perfidie de Laomédon, prit la ville, et le mit à mort, pour donner son trône à Priam (1314).—Tout le monde connaît l'histoire de la guerre de Troie, qui fut prise en 1270, d'après la chronique d'Hérodote, en 1209 selon les marbres de Paros, en 1184 selon Ératosthène.

État actuel.—L'emplacement de Troie n'offre aucune ruine. Seulement le sol est couvert par une épaisse couche de décombres très-divisés. Le temps avait réduit les ruines en poussière dès le temps de César.

... Etiam periere ruinæ.
(LUCAIN, Phars., liv. IX, v. 969.)

De cette hauteur, on découvre un magnifique panorama sur la plaine de Troie, la mer, les îles de Ténédos, d'Imbros, et la Chersonèse de Thrace. Le plateau se termine à l'E. par (1 kil.) une éminence qui le domine. Là s'élevait **Pergama,** la citadelle ou acropole de Troie; il n'en reste que les fondations à peine visibles de quelques murs, une citerne profonde, et *trois tombeaux,* formés de pierres amoncelées, et qui ne sont pas même entiers : leurs cônes ont disparu, et on n'en voit plus que les bases circulaires. Une des trois, la plus grande, offre un plateau de 30 mèt. de diamètre. On a supposé sans raison suffisante que c'était le tombeau d'Hector. Pergame se termine du côté de l'E. par un rocher coupé à pic au-dessus de la vallée où coule le Simoïs, et qui de cette hauteur paraît être un gouffre. En face de Pergame, sur l'autre extrémité du plateau de Troie, vers le S.-O. (2 kil.), est une autre éminence presque aussi souvent mentionnée par Homère que Pergame : c'est celle qu'il appelle l'*Erinéos*, et qui se termine par un sommet escarpé nommé le **Scopiè** (σκοπιή). Pendant le siége de Troie, les assiégés en avaient fait une espèce d'observatoire, où ils montaient à chaque instant pour avoir des nouvelles du champ de bataille. En effet, de ce point la vue s'étend jusqu'à la mer. Le Scopiè porte un tumulus conique, recouvert de gazon, mais on ne sait à quel héros l'attribuer. Au-dessous de l'Érinéos, sur le chemin qui revient à Bounar-Bachi, se trouvaient sans doute les portes Scées (Σκαιαὶ πύλαι); mais on n'a pu jusqu'ici en reconnaître la place précise. Les antiquaires n'ont pour se guider dans cette recherche qu'un renseignement assez vague. On sait seulement qu'un chemin partant de cette porte allait aboutir à la mer, en passant auprès des sources les plus hautes du Scamandre; c'est ce chemin que suivit Priam pour se rendre au camp des Grecs.—C'est autour du champ compris entre les portes Scées et les sources du Scamandre qu'Achille et Hector tournèrent trois fois avant de combattre, et non autour de la ville, comme on le croit généralement. (*Voir* Choiseul-Gouffier, tome II, page 253.)

Du Scopiè, on descend vers le S., et laissant à dr. le v. d'Arabler-Keui et contournant vers l'E. la base de la montagne, on rejoint (2 kil.) la vallée du Simoïs, dont on remonte

le cours en suivant toujours la rive gauche du fleuve; la vallée, d'abord étroite et sauvage, s'ouvre peu à peu et aboutit enfin dans une large plaine, où s'élève (10 kil.)

Énaï (2 h. 30 min. d'Ilion), grand village composé de 200 maisons, dont 150 sont habitées par des Turcs et 50 par des Grecs. La plaine qu'il commande est très-peuplée et assez bien cultivée, Énaï possède des bains et un caravanséraï très-convenable. La seule curiosité du lieu est un tumulus qui s'élève hors de l'enceinte du village, au S., et qu'on appelle *Énaï-Tépé* ou *Sovran-Tépé,* et qu'une fausse analogie dans les noms a fait prendre pour le tombeau d'Énée; les Turcs en ont fait un cimetière. Le v. d'Énaï semble répondre à l'ancienne ville des Néandriens, la *Scamandria,* mentionnée par Pline, dont les habitants allèrent peupler Alexandria-Troas.—En remontant le cours de la rivière d'Énaï (Énaï-Tchaï), on trouve le v. d'*Eski-Skuptchu,* qui possédait des mines d'argent encore exploitées au siècle dernier, et sur les hauteurs, à l'O., les ruines d'un château, nommé *Kiz-Kalessi* (château de la Fille), qui semble répondre à l'antique Astytzium, où Théodore Lascaris enfermait ses trésors; plus loin, sur le Kirli-Dagh (2 h.), sont d'autres ruines (Tchigry), qui répondent à l'antique Cenchrée, forteresse byzantine, prise et détruite par les Turcs Seldjoukides en 1306.

Deuxième journée.

D'ÉNAÏ AUX SOURCES DU SIMOÏS.

D'Énaï à Beïramitch, le chemin suit la rive gauche du Simoïs, dans une plaine largement ouverte et bien cultivée. Des deux côtés de la vallée, de nombreux villages s'élèvent sur les derniers contre-forts des montagnes. On franchit (10 kil.) un pont antique jeté sur un affluent du Simoïs, on traverse (4 kil.) le v. de Turkmanli et l'on rencontre (2 kil.), près du hameau de Bounar-Bachi, une source chaude qui va rejoindre un autre affluent du Simoïs et qui descend du v. d'*Aghatché-Keui.* On peut visiter près de ce village (4 kil.) *deux tumulus* que l'on regarde sans motifs suffisants pour les tombeaux de Pâris et d'Œnone, sa première femme, qui ne voulut pas survivre à son infidèle époux. —De la source chaude de Bounar-Bachi, on atteint (3 kil.)

Béïramitch (4 h. d'Énaï).—Cette petite ville, chef-lieu actuel de toute la contrée et résidence d'été du pacha gouverneur, est placée sur un coteau et sur la rive gauche du Simoïs dans une charmante situation. De Beïramitch, on suit le cours du Simoïs vers l'E., puis on franchit (6 kil.) un affluent nommé *Kaz-Daghi-Tchaï,* sur la rive droite duquel s'élève une colline nommée *Kourchounlu-Tépé* (colline du plomb, parce qu'on y exploitait autrefois une mine de ce métal), et qui porte quelques ruines étudiées par le docteur Clarke (*Travels in various countries,* tome II, p. 130 et 169, in-4°, Londres, 1812), qui en a rapporté plusieurs fragments au collége de Cambridge.

A mi-côte s'élève une bâtisse qui a 30 mèt. de long sur 18 de large. Sur son côté N. une partie du mur d'enceinte est assez bien conservée. La destination de cet édifice, qui paraît appartenir à l'architecture romaine, est jusqu'ici restée douteuse. A l'O. de cette ruine, on en trouve une autre dont le caractère a été parfaitement reconnu : ce sont les restes d'un établissement de *bains.* Des pans de murs recouverts de stuc sont encore debout; on voit tout près quelques tombeaux et une belle arcade. Des colonnes jonchent un sol couvert de fragments d'amphores, de débris de marbre, de granit et de jaspe. Non loin de là, s'élève un immense entablement d'ordre dorique. Un large chemin monte de ces ruines au sommet de la montagne en décri-

vant plusieurs courbes, et passant près d'un temple ruiné, aboutit à un monument très-curieux, qui offre les caractères de la plus haute antiquité. Les murs de clôture de ce monument sont faits de pierres énormes et abruptes comme celles de Tirynthe. Un bois de chênes majestueux les enveloppe. Sur les côtés, à l'E. et à l'O, se dressent deux cercles de pierres semblables aux cromlechs druidiques. Quelques voyageurs ont voulu y voir les autels élevés à Jupiter sur le mont Ida, bien que ceux-ci fussent sur le sommet du Gargare. M de Choiseul-Gouffier attribue ces ruines à l'ancienne ville de **Cébrène,** dont l'origine remontait au temps de Priam.

En redescendant de Kourchoun-lu-Tépé, on suit quelque temps un contre-fort transversal, que l'on franchit pour redescendre sur (3 kil.) **Avdjilar-Keui** (le village des chasseurs, 3 h. de Beïramitch), misérable village formant la dernière station des voyageurs qui veulent visiter les sources du Simoïs ou faire l'ascension du Gargare.

Pour se rendre aux sources du Simoïs, on remonte, en se dirigeant vers le S., le torrent d'Avdjilar, et l'on atteint (1 h. 30 min.) une chapelle située à la limite inférieure des forêts. On a en vue dans ce trajet les sommets de l'Ida, toujours enveloppés de quelques vapeurs, ou recouverts de neige. Sur le premier plan s'étendent d'épaisses forêts coupées par de verts pâturages; c'est dans ces bois que sont cachées les sources du Simoïs. Après une montée assez difficile on atteint (1 h.) un plateau qui forme un bel amphithéâtre naturel, et où l'on trouve les premières sources appelées **cascades du Mégara.** — De tous côtés un grand nombre de petits ruisseaux tombent de hauteurs assez considérables. Ces groupes de cascades forment un ensemble des plus gracieux. Toutes ces eaux se réunissent pour se précipiter dans un gouffre sur lequel plane un nuage de vapeur. Des arbres gigantesques entourent ce paysage dominé de loin par la masse du Gargare. L'origine commune de ces cascades est située plus haut (30 min.). C'est une source unique, qui sort d'une caverne et se répand à peu de distance dans une sorte de bassin dont le trop-plein forme les cascades inférieures. De ce point l'Ida présente nettement ses quatre sommets : le Cotylus (Kaz-Dagh), le Pytna, l'Alexandria et le Gargare (Γάργαρον), le plus élevé. Ces quatre sommets portaient autrefois le nom collectif d'Olympe. C'est là, suivant Homère, que Jupiter venait s'asseoir pour surveiller les mouvements des armées grecque et troyenne. C'est à ces lieux que s'applique une des plus gracieuses fictions du prince des poëtes, quand il nous peint Junon quittant le cap Lectum (Baba) et remontant dans un nuage pourpre tous les degrés de l'Ida jusque sur le sommet de cette montagne, pour séduire son mari Jupiter (*Iliade*, liv. VIII, v. 48). — Des sources du Simoïs on redescend à Avdgilar par le même chemin.

Troisième journée.

ASCENSION DU GARGARE.

10 à 12 h. aller et retour. On revient coucher à Avdjilar.

C'est également d'Avdjilar qu'il faut partir pour faire l'ascension du mont Gargare (environ 6 h. de montée). Comme l'Etna, cette montagne peut être divisée en trois régions : la région cultivée, la région des forêts et la région aride et neigeuse. Les deux tiers au moins de l'ascension peuvent être faits à cheval; les neiges et les glaces qui persistent assez longtemps dans l'été se fondent souvent entièrement vers la fin de la saison chaude.

En sortant d'Avdjilar, on remonte le cours de la rivière et l'on rencontre (1 h.) les ruines de plusieurs chapelles grecques, la plu-

part dans des situations pittoresques, qui, selon Clarke, rappellent les paysages de Salvator Rosa. Puis on entre dans la région des forêts; la traversée est rude et ennuyeuse. Au sortir des bois, on arrive sur des pentes nues, arides, couvertes de neige et de glace la plus grande partie de l'année. L'ascension présente alors quelques dangers, surtout à cause de l'inexpérience et du mauvais vouloir des guides qu'on a trouvés à Avdjilar. On longe un précipice escarpé pour se rapprocher des quatre sommets, qui se présentent par ordre de hauteur, en commençant par le plus bas. On se dirige vers le troisième; quand on l'a atteint, on gagne la base du second, qui est le plus difficile à gravir, par une arête comprise entre deux précipices de plus de 300 mèt. Du deuxième sommet on passe sur une autre crête, pour gagner sans trop de difficultés le premier et le plus élevé (1 550 mèt.; 4 à 5 h. depuis la région cultivée). On voit alors à ses pieds la vallée d'Avdjilar, Kourchounlu-Tépé, la plaine de Beïramitch, toute la plaine de Troie avec ses moindres détails, Bounar-Bachi, le tumulus d'Æsyétès. Sur un plan plus éloigné la mer Égée avec les îles de Ténédos, Imbros, Samothrace, Lemnos, le mont Athos, les côtes de la Thrace et de la Chersonèse, les Dardanelles, la mer de Marmara jusqu'à Constantinople; au S.-O. l'Archipel jusqu'à l'Eubée; vers le S. le golfe de Smyrne, la Mysie la Lydie, l'Ionie; à l'E. la Bithynie, avec la chaîne du mont Olympe. Tels sont les grands traits de cet immense panorama. (*V.* Clarke, *Travels*, tome II, p. 135.)

On redescend à Avdjilar par le même chemin.

Quatrième journée.

D'AVDJILAR A ÉNAÏ ET BOUNAR-BACHI.

9 h. 30 m.

On revient par le chemin déjà décrit d'Avdjilar à Beïramitch (3 h.) et de Beïramitch à Énaï (4 h.), en profitant de la facilité de la route pour gagner du terrain.— D'Énaï à Bounar-Bachi, on peut revenir par la rive droite du Simoïs, en franchissant un pont de pierre, situé à 2 kil. au-dessous d'Énaï. En face du v. d'Ak-Keui la vallée du Simoïs devient de plus en plus étroite. Ce fleuve l'emplit tout entière au temps de la fonte des neiges. En été, au contraire, le torrent est presque entièrement desséché. Des deux côtés, des rochers escarpés la dominent et lui donnent un caractère sauvage et grandiose. L'endroit le plus intéressant est (10 kil.) la gorge profonde qui contourne le pied de la citadelle de Pergame, dont le point culminant est élevé de 136 mèt. au-dessus du Simoïs. Au sortir de cette gorge (3 kil.), on débouche sur une plaine fertile et l'on trouve bientôt à gauche (1 kil.) un gué pour passer le Simoïs et rentrer à (2 kil.) Bounar-Bachi.

Cinquième journée.

DE BOUNAR-BACHI A KHANAK (DARDANELLES.)

11 à 12 heures.

En quittant Bounar-Bachi, on revient au N.-E. par le chemin d'Aktché-Keui et l'on passe à gué (2 kil.) le Simoïs, puis (1 kil.) une petite rivière qui descend de l'Ida par une vallée où M. de Choiseul-Gouffier croit reconnaître la vallée de Thymbré. Selon le même auteur, c'est à 2 kil. sur la gauche, au confluent de cette rivière avec le Simoïs, que devait être placé le temple d'*Apollon Thymbréen*, où Achille fut frappé par la flèche de Pâris, au moment où il venait traiter des conditions de son mariage avec la belle Polyxène. Il ne reste d'ailleurs aucun vestige de ce temple. Continuant à s'avancer au N.-E., dans la direction du v. ruiné d'Aktché-Keui, on passe (1 kil.) entre deux tumuli. Le plus grand forme un cône tronqué qui mesure 10 mèt. de hauteur et

30 mèt. de diamètre à la base, et porte le nom de *Khana-Tépé;* il passe pour être le tombeau de Troïle, fils Priam; le second, nommé *Asarlak-Tépé*, passe pour celui de Rhétus, roi de Thrace, qui vint porter secours aux Troyens, la dernière année du siége, et fut tué la nuit même de son arrivée par Diomède. On traverse immédiatement après le v. ruiné *d'Aktché-Keui*, entièrement abandonné. La hauteur sur laquelle il s'élève est généralement reconnue pour la Callicoloné (Καλλικολώνη, la belle élévation). C'est sur cette éminence que, dans l'Iliade, les dieux protecteurs de Troie, Mars et Apollon, venaient s'asseoir pour assister à la bataille, tandis que les divinités protectrices des Grecs, Minerve et Neptune, se plaçaient sur les hauteurs du côté de la mer Égée.

D'Aktché-Keui, on descend pour traverser une rivière nommée le Kémer-Sou, et, laissant à gauche un tumulus appelé *Mal-Tépé*, qui est peut-être le tombeau de Pandarus, chef des Lyciens, l'on remonte au v. abandonné (3 kil.) d'*Eski-Aktché-Keui*, qui renferme au milieu des ruines des maisons modernes un assez grand nombre de fragments antiques, entre autres les restes d'une arcade formée de grands blocs de marbre sculptés. Ce village semble répondre à l'ancienne *Polium*, petite ville fondée dans la Troade par les Éoliens. Le Kémer-Sou, qui coule au-dessous, répond au Simoïs de Strabon. En remontant cette rivière vers l'E., on trouve à 4 kil. au-dessus d'Eski-Aktché-Keui les ruines d'un aqueduc très-curieux, lequel a donné son nom à la rivière (Kémer-Sou signifie eau de l'arcade). L'arcade principale de l'ancien aqueduc, qui seule est restée debout, étonne par sa hardiesse. Elle a 11 mèt. de largeur, et sa hauteur dépasse le niveau des collines voisines. Entre ses pieds se réunissent dix ou douze petits ruisseaux descendus des montagnes, dont les eaux se confondent pour donner naissance à la rivière.

D'Eski-Aktché-Keui, où l'on revient par le même chemin, on regagne à travers champs, vers l'O. (2 kil.), le chemin d'Aktché-Keui à Kalafatli, et l'on franchit une colline allongée, au pied de laquelle, vers le confluent du Kémer-Sou et du Simoïs, il faut chercher, d'après les données de Strabon, l'emplacement du **bourg des Iliens** (*Iliensium pagus*), que quelques auteurs ont pris, avec Démétrius de Scepsis, pour l'antique Ilion, sans se rappeler cette citadelle *élevée, battue par les vents,* si bien décrite par Homère. Descendant ensuite dans un vallon arrosé par un petit ruisseau, dont les pentes N. sont couvertes de vignes, on marche vers l'O. jusqu'à (3 kil.) la rencontre d'un chemin qui se dirige au N. vers Tchiblak. A la jonction des deux chemins, on trouve sur la droite les ruines d'un *temple* qui était peut-être celui de Vénus, consistant en quelques colonnes à moitié enterrées et quelques restes de murailles. La colline qui domine ces ruines vers l'E. est regardée à tort par M. de Choiseul-Gouffier comme la Callicolonè, que nous avons vue répondre à Aktché-Keui. — Continuant à se diriger vers le N., on laissera un instant (2 kil.) le chemin de Tchiblak, pour visiter sur la gauche le cimetière turc, où l'on reconnaît beaucoup de fragments antiques, et au delà de ce cimetière, un tumulus ovale, élevé d'environ 7 mèt., et qui domine toute la plaine jusqu'à l'embouchure du Simoïs. Les indications de Strabon ne permettent pas de douter que ce ne soit le **tombeau d'Æsyétès** (prince troyen, père d'Anténor et d'Ucalégon). Ce tombeau est célèbre dans l'Iliade par les exploits de Politès, fils de Priam, qui venait s'y placer pour découvrir les mouvements des Grecs dans leurs retranchements. Son agilité merveilleuse

part dans des situations pittoresques, qui, selon Clarke, rappellent les paysages de Salvator Rosa. Puis on entre dans la région des forêts; la traversée est rude et ennuyeuse. Au sortir des bois, on arrive sur des pentes nues, arides, couvertes de neige et de glace la plus grande partie de l'année. L'ascension présente alors quelques dangers, surtout à cause de l'inexpérience et du mauvais vouloir des guides qu'on a trouvés à Avdjilar. On longe un précipice escarpé pour se rapprocher des quatre sommets, qui se présentent par ordre de hauteur, en commençant par le plus bas. On se dirige vers le troisième; quand on l'a atteint, on gagne la base du second, qui est le plus difficile à gravir, par une arête comprise entre deux précipices de plus de 300 mèt. Du deuxième sommet on passe sur une autre crête, pour gagner sans trop de difficultés le premier et le plus élevé (1 550 mèt.; 4 à 5 h. depuis la région cultivée). On voit alors à ses pieds la vallée d'Avdjilar, Kourchounlu-Tépé, la plaine de Beïramitch, toute la plaine de Troie avec ses moindres détails, Bounar-Bachi, le tumulus d'Æsyétès. Sur un plan plus éloigné la mer Égée avec les îles de Ténédos, Imbros, Samothrace, Lemnos, le mont Athos, les côtes de la Thrace et de la Chersonèse, les Dardanelles, la mer de Marmara jusqu'à Constantinople; au S.-O. l'Archipel jusqu'à l'Eubée; vers le S. le golfe de Smyrne, la Mysie la Lydie, l'Ionie; à l'E. la Bithynie, avec la chaîne du mont Olympe. Tels sont les grands traits de cet immense panorama. (*V.* Clarke, *Travels*, tome II, p. 135.)

On redescend à Avdjilar par le même chemin.

Quatrième journée.

D'AVDJILAR A ÉNAÏ ET BOUNAR-BACHI.

9 h. 30 m.

On revient par le chemin déjà décrit d'Avdjilar à Beïramitch (3 h.) et de Beïramitch à Énaï (4 h.), en profitant de la facilité de la route pour gagner du terrain.— D'Énaï à Bounar-Bachi, on peut revenir par la rive droite du Simoïs, en franchissant un pont de pierre, situé à 2 kil. au-dessous d'Énaï. En face du v. d'Ak-Keui la vallée du Simoïs devient de plus en plus étroite. Ce fleuve l'emplit tout entière au temps de la fonte des neiges. En été, au contraire, le torrent est presque entièrement desséché. Des deux côtés, des rochers escarpés la dominent et lui donnent un caractère sauvage et grandiose. L'endroit le plus intéressant est (10 kil.) la gorge profonde qui contourne le pied de la citadelle de Pergame, dont le point culminant est élevé de 126 mèt. au-dessus du Simoïs. Au sortir de cette gorge (3 kil.), on débouche sur une plaine fertile et l'on trouve bientôt à gauche (1 kil.) un gué pour passer le Simoïs et rentrer à (2 kil.) Bounar-Bachi.

Cinquième journée.

DE BOUNAR-BACHI A KHANAK (DARDANELLES.)

11 à 12 heures.

En quittant Bounar-Bachi, on revient au N.-E. par le chemin d'Aktché-Keui et l'on passe à gué (2 kil.) le Simoïs, puis (1 kil.) une petite rivière qui descend de l'Ida par une vallée où M. de Choiseul-Gouffier croit reconnaître la vallée de Thymbré. Selon le même auteur, c'est à 2 kil. sur la gauche, au confluent de cette rivière avec le Simoïs, que devait être placé le temple d'*Apollon Thymbréen*, où Achille fut frappé par la flèche de Pâris, au moment où il venait traiter des conditions de son mariage avec la belle Polyxène. Il ne reste d'ailleurs aucun vestige de ce temple. Continuant à s'avancer au N.-E., dans la direction du v. ruiné d'Aktché-Keui, on passe (1 kil.) entre deux tumuli. Le plus grand forme un cône tronqué qui mesure 10 mèt. de hauteur et

30 mèt. de diamètre à la base, et porte le nom de *Khana-Tépé;* il passe pour être le tombeau de Troïle, fils Priam; le second, nommé *Asarlak-Tépé*, passe pour celui de Rhétus, roi de Thrace, qui vint porter secours aux Troyens, la dernière année du siége, et fut tué la nuit même de son arrivée par Diomède. On traverse immédiatement après le v. ruiné *d'Aktché-Keui*, entièrement abandonné. La hauteur sur laquelle il s'élève est généralement reconnue pour la Callicoloné (Καλλικολώνη, la belle élévation). C'est sur cette éminence que, dans l'Iliade, les dieux protecteurs de Troie, Mars et Apollon, venaient s'asseoir pour assister à la bataille, tandis que les divinités protectrices des Grecs, Minerve et Neptune, se plaçaient sur les hauteurs du côté de la mer Égée.

D'Aktché-Keui, on descend pour traverser une rivière nommée le Kémer-Sou, et, laissant à gauche un tumulus appelé *Mal-Tépé*, qui est peut-être le tombeau de Pandarus, chef des Lyciens, l'on remonte au v. abandonné (3 kil.) d'*Eski-Aktché-Keui*, qui renferme au milieu des ruines des maisons modernes un assez grand nombre de fragments antiques, entre autres les restes d'une arcade formée de grands blocs de marbre sculptés. Ce village semble répondre à l'ancienne *Polium*, petite ville fondée dans la Troade par les Éoliens. Le Kémer-Sou, qui coule au-dessous, répond au Simoïs de Strabon. En remontant cette rivière vers l'E., on trouve à 4 kil. au-dessus d'Eski-Aktché-Keui les ruines d'un aqueduc très-curieux, lequel a donné son nom à la rivière (Kémer-Sou signifie eau de l'arcade). L'arcade principale de l'ancien aqueduc, qui seule est restée debout, étonne par sa hardiesse. Elle a 11 mèt. de largeur, et sa hauteur dépasse le niveau des collines voisines. Entre ses pieds se réunissent dix ou douze petits ruisseaux descendus des montagnes, dont les eaux se confondent pour donner naissance à la rivière.

D'Eski-Aktché-Keui, où l'on revient par le même chemin, on regagne à travers champs, vers l'O. (2 kil.), le chemin d'Aktché-Keui à Kalafatli, et l'on franchit une colline allongée, au pied de laquelle, vers le confluent du Kémer-Sou et du Simoïs, il faut chercher, d'après les données de Strabon, l'emplacement du **bourg des Iliens** (*Iliensium pagus*), que quelques auteurs ont pris, avec Démétrius de Scepsis, pour l'antique Ilion, sans se rappeler cette citadelle *élevée, battue par les vents,* si bien décrite par Homère. Descendant ensuite dans un vallon arrosé par un petit ruisseau, dont les pentes N. sont couvertes de vignes, on marche vers l'O. jusqu'à (3 kil.) la rencontre d'un chemin qui se dirige au N. vers Tchiblak. A la jonction des deux chemins, on trouve sur la droite les ruines d'un *temple* qui était peut-être celui de Vénus, consistant en quelques colonnes à moitié enterrées et quelques restes de murailles. La colline qui domine ces ruines vers l'E. est regardée à tort par M. de Choiseul-Gouffier comme la Callicolonè, que nous avons vue répondre à Aktché-Keui. — Continuant à se diriger vers le N., on laissera un instant (2 kil.) le chemin de Tchiblak, pour visiter sur la gauche le cimetière turc, où l'on reconnaît beaucoup de fragments antiques, et au delà de ce cimetière, un tumulus ovale, élevé d'environ 7 mèt., et qui domine toute la plaine jusqu'à l'embouchure du Simoïs. Les indications de Strabon ne permettent pas de douter que ce ne soit le **tombeau d'Æsyétès** (prince troyen, père d'Anténor et d'Ucalégon). Ce tombeau est célèbre dans l'Iliade par les exploits de Politès, fils de Priam, qui venait s'y placer pour découvrir les mouvements des Grecs dans leurs retranchements. Son agilité merveilleuse

part dans des situations pittoresques, qui, selon Clarke, rappellent les paysages de Salvator Rosa. Puis on entre dans la région des forêts; la traversée est rude et ennuyeuse. Au sortir des bois, on arrive sur des pentes nues, arides, couvertes de neige et de glace la plus grande partie de l'année. L'ascension présente alors quelques dangers, surtout à cause de l'inexpérience et du mauvais vouloir des guides qu'on a trouvés à Avdjilar. On longe un précipice escarpé pour se rapprocher des quatre sommets, qui se présentent par ordre de hauteur, en commençant par le plus bas. On se dirige vers le troisième; quand on l'a atteint, on gagne la base du second, qui est le plus difficile à gravir, par une arête comprise entre deux précipices de plus de 300 mèt. Du deuxième sommet on passe sur une autre crête, pour gagner sans trop de difficultés le premier et le plus élevé (1 550 mèt.; 4 à 5 h. depuis la région cultivée). On voit alors à ses pieds la vallée d'Avdjilar, Kourchounlu-Tépé, la plaine de Beïramitch, toute la plaine de Troie avec ses moindres détails, Bounar-Bachi, le tumulus d'Æsyétès. Sur un plan plus éloigné la mer Égée avec les îles de Ténédos, Imbros, Samothrace, Lemnos, le mont Athos, les côtes de la Thrace et de la Chersonèse, les Dardanelles, la mer de Marmara jusqu'à Constantinople; au S.-O. l'Archipel jusqu'à l'Eubée; vers le S. le golfe de Smyrne, la Mysie la Lydie, l'Ionie; à l'E. la Bithynie, avec la chaîne du mont Olympe. Tels sont les grands traits de cet immense panorama. (*V.* Clarke, *Travels*, tome II, p. 135.)

On redescend à Avdjilar par le même chemin.

Quatrième journée.

D'AVDJILAR A ÉNAÏ ET BOUNAR-BACHI.

9 h. 30 m.

On revient par le chemin déjà décrit d'Avdjilar à Beïramitch (3 h.) et de Beïramitch à Énaï (4 h.), en profitant de la facilité de la route pour gagner du terrain.— D'Énaï à Bounar-Bachi, on peut revenir par la rive droite du Simoïs, en franchissant un pont de pierre, situé à 2 kil. au-dessous d'Énaï. En face du v. d'Ak-Keui la vallée du Simoïs devient de plus en plus étroite. Ce fleuve l'emplit tout entière au temps de la fonte des neiges. En été, au contraire, le torrent est presque entièrement desséché. Des deux côtés, des rochers escarpés la dominent et lui donnent un caractère sauvage et grandiose. L'endroit le plus intéressant est (10 kil.) la gorge profonde qui contourne le pied de la citadelle de Pergame, dont le point culminant est élevé de 126 mèt. au-dessus du Simoïs. Au sortir de cette gorge (3 kil.), on débouche sur une plaine fertile et l'on trouve bientôt à gauche (1 kil.) un gué pour passer le Simoïs et rentrer à (2 kil.) Bounar-Bachi.

Cinquième journée.

DE BOUNAR-BACHI A KHANAK (DARDANELLES.)

11 à 12 heures.

En quittant Bounar-Bachi, on revient au N.-E. par le chemin d'Aktché-Keui et l'on passe à gué (2 kil.) le Simoïs, puis (1 kil.) une petite rivière qui descend de l'Ida par une vallée où M. de Choiseul-Gouffier croit reconnaître la vallée de Thymbré. Selon le même auteur, c'est à 2 kil. sur la gauche, au confluent de cette rivière avec le Simoïs, que devait être placé le temple d'*Apollon Thymbréen*, où Achille fut frappé par la flèche de Pâris, au moment où il venait traiter des conditions de son mariage avec la belle Polyxène. Il ne reste d'ailleurs aucun vestige de ce temple. Continuant à s'avancer au N.-E., dans la direction du v. ruiné d'Aktché-Keui, on passe (1 kil.) entre deux tumuli. Le plus grand forme un cône tronqué qui mesure 10 mèt. de hauteur et

30 mèt. de diamètre à la base, et porte le nom de *Khana-Tépé;* il passe pour être le tombeau de Troïle, fils Priam; le second, nommé *Asarlak-Tépé*, passe pour celui de Rhétus, roi de Thrace, qui vint porter secours aux Troyens, la dernière année du siége, et fut tué la nuit même de son arrivée par Diomède. On traverse immédiatement après le v. ruiné *d'Aktché-Keui*, entièrement abandonné. La hauteur sur laquelle il s'élève est généralement reconnue pour la Callicoloné (Καλλικολώνη, la belle élévation). C'est sur cette éminence que, dans l'Iliade, les dieux protecteurs de Troie, Mars et Apollon, venaient s'asseoir pour assister à la bataille, tandis que les divinités protectrices des Grecs, Minerve et Neptune, se plaçaient sur les hauteurs du côté de la mer Égée.

D'Aktché-Keui, on descend pour traverser une rivière nommée le Kémer-Sou, et, laissant à gauche un tumulus appelé *Mal-Tépé*, qui est peut-être le tombeau de Pandarus, chef des Lyciens, l'on remonte au v. abandonné (3 kil.) d'*Eski-Aktché-Keui*, qui renferme au milieu des ruines des maisons modernes un assez grand nombre de fragments antiques, entre autres les restes d'une arcade formée de grands blocs de marbre sculptés. Ce village semble répondre à l'ancienne *Polium*, petite ville fondée dans la Troade par les Éoliens. Le Kémer-Sou, qui coule au-dessous, répond au Simoïs de Strabon. En remontant cette rivière vers l'E., on trouve à 4 kil. au-dessus d'Eski-Aktché-Keui les ruines d'un aqueduc très-curieux, lequel a donné son nom à la rivière (Kémer-Sou signifie eau de l'arcade). L'arcade principale de l'ancien aqueduc, qui seule est restée debout, étonne par sa hardiesse. Elle a 11 mèt. de largeur, et sa hauteur dépasse le niveau des collines voisines. Entre ses pieds se réunissent dix ou douze petits ruisseaux descendus des montagnes, dont les eaux se confondent pour donner naissance à la rivière.

D'Eski-Aktché-Keui, où l'on revient par le même chemin, on regagne à travers champs, vers l'O. (2 kil.), le chemin d'Aktché-Keui à Kalafatli, et l'on franchit une colline allongée, au pied de laquelle, vers le confluent du Kémer-Sou et du Simoïs, il faut chercher, d'après les données de Strabon, l'emplacement du **bourg des Iliens** (*Iliensium pagus*), que quelques auteurs ont pris, avec Démétrius de Scepsis, pour l'antique Ilion, sans se rappeler cette citadelle *élevée, battue par les vents,* si bien décrite par Homère. Descendant ensuite dans un vallon arrosé par un petit ruisseau, dont les pentes N. sont couvertes de vignes, on marche vers l'O. jusqu'à (3 kil.) la rencontre d'un chemin qui se dirige au N. vers Tchiblak. A la jonction des deux chemins, on trouve sur la droite les ruines d'un *temple* qui était peut-être celui de Vénus, consistant en quelques colonnes à moitié enterrées et quelques restes de murailles. La colline qui domine ces ruines vers l'E. est regardée à tort par M. de Choiseul-Gouffier comme la Callicoloné, que nous avons vue répondre à Aktché-Keui. — Continuant à se diriger vers le N., on laissera un instant (2 kil.) le chemin de Tchiblak, pour visiter sur la gauche le cimetière turc, où l'on reconnaît beaucoup de fragments antiques, et au delà de ce cimetière, un tumulus ovale, élevé d'environ 7 mèt., et qui domine toute la plaine jusqu'à l'embouchure du Simoïs. Les indications de Strabon ne permettent pas de douter que ce ne soit le **tombeau d'Æsyétès** (prince troyen, père d'Anténor et d'Ucalégon). Ce tombeau est célèbre dans l'Iliade par les exploits de Politès, fils de Priam, qui venait s'y placer pour découvrir les mouvements des Grecs dans leurs retranchements. Son agilité merveilleuse

part dans des situations pittoresques, qui, selon Clarke, rappellent les paysages de Salvator Rosa. Puis on entre dans la région des forêts; la traversée est rude et ennuyeuse. Au sortir des bois, on arrive sur des pentes nues, arides, couvertes de neige et de glace la plus grande partie de l'année. L'ascension présente alors quelques dangers, surtout à cause de l'inexpérience et du mauvais vouloir des guides qu'on a trouvés à Avdjilar. On longe un précipice escarpé pour se rapprocher des quatre sommets, qui se présentent par ordre de hauteur, en commençant par le plus bas. On se dirige vers le troisième; quand on l'a atteint, on gagne la base du second, qui est le plus difficile à gravir, par une arête comprise entre deux précipices de plus de 300 mèt. Du deuxième sommet on passe sur une autre crête, pour gagner sans trop de difficultés le premier et le plus élevé (1 550 mèt.; 4 à 5 h. depuis la région cultivée). On voit alors à ses pieds la vallée d'Avdjilar, Kourchounlu-Tépé, la plaine de Beïramitch, toute la plaine de Troie avec ses moindres détails, Bounar-Bachi, le tumulus d'Æsyétès. Sur un plan plus éloigné la mer Égée avec les îles de Ténédos, Imbros, Samothrace, Lemnos, le mont Athos, les côtes de la Thrace et de la Chersonèse, les Dardanelles, la mer de Marmara jusqu'à Constantinople; au S.-O. l'Archipel jusqu'à l'Eubée; vers le S. le golfe de Smyrne, la Mysie la Lydie, l'Ionie; à l'E. la Bithynie, avec la chaîne du mont Olympe. Tels sont les grands traits de cet immense panorama. (*V.* Clarke, *Travels*, tome II, p. 135.)

On redescend à Avdjilar par le même chemin.

Quatrième journée.

D'AVDJILAR A ÉNAÏ ET BOUNAR-BACHI.

9 h. 30 m.

On revient par le chemin déjà décrit d'Avdjilar à Beïramitch (3 h.) et de Beïramitch à Énaï (4 h.), en profitant de la facilité de la route pour gagner du terrain.— D'Énaï à Bounar-Bachi, on peut revenir par la rive droite du Simoïs, en franchissant un pont de pierre, situé à 2 kil. au-dessous d'Énaï. En face du v. d'Ak-Keui la vallée du Simoïs devient de plus en plus étroite. Ce fleuve l'emplit tout entière au temps de la fonte des neiges. En été, au contraire, le torrent est presque entièrement desséché. Des deux côtés, des rochers escarpés la dominent et lui donnent un caractère sauvage et grandiose. L'endroit le plus intéressant est (10 kil.) la gorge profonde qui contourne le pied de la citadelle de Pergame, dont le point culminant est élevé de 126 mèt. au-dessus du Simoïs. Au sortir de cette gorge (3 kil.), on débouche sur une plaine fertile et l'on trouve bientôt à gauche (1 kil.) un gué pour passer le Simoïs et rentrer à (2 kil.) Bounar-Bachi.

Cinquième journée.

DE BOUNAR-BACHI A KHANAK (DARDANELLES.)

11 à 12 heures.

En quittant Bounar-Bachi, on revient au N.-E. par le chemin d'Aktché-Keui et l'on passe à gué (2 kil.) le Simoïs, puis (1 kil.) une petite rivière qui descend de l'Ida par une vallée où M. de Choiseul-Gouffier croit reconnaître la vallée de Thymbré. Selon le même auteur, c'est à 2 kil. sur la gauche, au confluent de cette rivière avec le Simoïs, que devait être placé le temple d'*Apollon Thymbréen*, où Achille fut frappé par la flèche de Pâris, au moment où il venait traiter des conditions de son mariage avec la belle Polyxène. Il ne reste d'ailleurs aucun vestige de ce temple. Continuant à s'avancer au N.-E., dans la direction du v. ruiné d'Aktché-Keui, on passe (1 kil.) entre deux tumuli. Le plus grand forme un cône tronqué qui mesure 10 mèt. de hauteur et

30 mèt. de diamètre à la base, et porte le nom de *Khana-Tépé;* il passe pour être le tombeau de Troïle, fils Priam; le second, nommé *Asarlak-Tépé*, passe pour celui de Rhétus, roi de Thrace, qui vint porter secours aux Troyens, la dernière année du siége, et fut tué la nuit même de son arrivée par Diomède. On traverse immédiatement après le v. ruiné *d'Aktché-Keui*, entièrement abandonné. La hauteur sur laquelle il s'élève est généralement reconnue pour la Callicoloné (Καλλικολώνη, la belle élévation). C'est sur cette éminence que, dans l'Iliade, les dieux protecteurs de Troie, Mars et Apollon, venaient s'asseoir pour assister à la bataille, tandis que les divinités protectrices des Grecs, Minerve et Neptune, se plaçaient sur les hauteurs du côté de la mer Égée.

D'Aktché-Keui, on descend pour traverser une rivière nommée le Kémer-Sou, et, laissant à gauche un tumulus appelé *Mal-Tépé*, qui est peut-être le tombeau de Pandarus, chef des Lyciens, l'on remonte au v. abandonné (3 kil.) d'*Eski-Aktché-Keui*, qui renferme au milieu des ruines des maisons modernes un assez grand nombre de fragments antiques, entre autres les restes d'une arcade formée de grands blocs de marbre sculptés. Ce village semble répondre à l'ancienne *Polium*, petite ville fondée dans la Troade par les Éoliens. Le Kémer-Sou, qui coule au-dessous, répond au Simoïs de Strabon. En remontant cette rivière vers l'E., on trouve à 4 kil. au-dessus d'Eski-Aktché-Keui les ruines d'un aqueduc très-curieux, lequel a donné son nom à la rivière (Kémer-Sou signifie eau de l'arcade). L'arcade principale de l'ancien aqueduc, qui seule est restée debout, étonne par sa hardiesse. Elle a 11 mèt. de largeur, et sa hauteur dépasse le niveau des collines voisines. Entre ses pieds se réunissent dix ou douze petits ruisseaux descendus des montagnes, dont les eaux se confondent pour donner naissance à la rivière.

D'Eski-Aktché-Keui, où l'on revient par le même chemin, on regagne à travers champs, vers l'O. (2 kil.), le chemin d'Aktché-Keui à Kalafatli, et l'on franchit une colline allongée, au pied de laquelle, vers le confluent du Kémer-Sou et du Simoïs, il faut chercher, d'après les données de Strabon, l'emplacement du **bourg des Iliens** (*Iliensium pagus*), que quelques auteurs ont pris, avec Démétrius de Scepsis, pour l'antique Ilion, sans se rappeler cette citadelle *élevée, battue par les vents,* si bien décrite par Homère. Descendant ensuite dans un vallon arrosé par un petit ruisseau, dont les pentes N. sont couvertes de vignes, on marche vers l'O. jusqu'à (3 kil.) la rencontre d'un chemin qui se dirige au N. vers Tchiblak. A la jonction des deux chemins, on trouve sur la droite les ruines d'un *temple* qui était peut-être celui de Vénus, consistant en quelques colonnes à moitié enterrées et quelques restes de murailles. La colline qui domine ces ruines vers l'E. est regardée à tort par M. de Choiseul-Gouffier comme la Callicolonè, que nous avons vue répondre à Aktché-Keui. — Continuant à se diriger vers le N., on laissera un instant (2 kil.) le chemin de Tchiblak, pour visiter sur la gauche le cimetière turc, où l'on reconnaît beaucoup de fragments antiques, et au delà de ce cimetière, un tumulus ovale, élevé d'environ 7 mèt., et qui domine toute la plaine jusqu'à l'embouchure du Simoïs. Les indications de Strabon ne permettent pas de douter que ce ne soit le **tombeau d'Æsyétès** (prince troyen, père d'Anténor et d'Ucalégon). Ce tombeau est célèbre dans l'Iliade par les exploits de Politès, fils de Priam, qui venait s'y placer pour découvrir les mouvements des Grecs dans leurs retranchements. Son agilité merveilleuse

lui permettait de regagner Ilion sans craindre d'être coupé dans sa retraite.

Du tombeau d'Æsyétès, on revient (2 kil. aller et retour) au v. de **Tchiblak**, où l'on trouve encastrés dans les murailles un grand nombre de débris antiques rapportés, appartenant pour la plupart à une époque de décadence. De Tchiblak, on se dirige à l'O. pour gagner (2 kil.) les ruines de

Ilium-Recens, la nouvelle Ilion, fondée par une colonie éolienne, six siècles après la guerre de Troie. Ses habitants, qui se prétendaient descendants des anciens Troyens, purent capter, à ce titre, les faveurs des rois de Perse et de leurs satrapes; mais ils furent surtout comblés de bienfaits par Alexandre le Grand, admirateur passionné des héros d'Homère, et par les successeurs de ce prince. Elle trouva bientôt de nouveaux protecteurs dans les Romains, qui se croyaient issus des Troyens. Les Césars, qui avaient la prétention de descendre d'Iulus, fils d'Énée, accordèrent à Ilium-Recens de nombreux priviléges, et se plurent à confondre la ville nouvelle avec l'antique Ilion, confusion qui a contribué longtemps à tromper la postérité. Cette faveur diminua cependant chez les derniers empereurs, qui l'abandonnèrent aux incursions des Barbares. Constantin le Grand lui enleva son *Palladium* pour le porter à Constantinople, et la chute du paganisme acheva de lui enlever les visiteurs qui l'enrichissaient. Sous la domination byzantine, elle continua à dépérir; il paraît cependant qu'elle présentait encore de beaux édifices en 1357, quand Soliman s'y arrêta avant de franchir l'Hellespont.

Ilium-Recens était bâtie sur une colline escarpée, qui se dresse à plus de 20 mèt. au-dessus des marécages formés par les eaux réunies du Tumbruk-tchaï au N., et du Kémer-sou au S., à l'endroit nommé par les Turcs *Hissardjik*, ou *Eski-Kalafatli*. On voit encore quelques restes des murs d'enceinte. Un mamelon isolé au N.-O. paraît avoir porté la citadelle et le temple de Minerve. Des débris de marbre sont semés çà et là. Plusieurs voyageurs y ont trouvé de très-belles médailles. Tous les villages des environs ont emprunté des matériaux à ces ruines.

De la colline d'Ilium, on redescend dans le vallon du Kalafat-Osmak, ruisseau qui coule vers Kalafatli-Keui; mais au lieu de le suivre, on tourne au pied de la colline d'Ilium, et se dirigeant au N.-O., à travers la plaine marécageuse, on atteint au delà d'un *fossé à sec* (3 kil.) le **Tombeau commun des Grecs**, un peu en avant du cimetière et du v. de *Koum-Keui*. Ce tombeau fut élevé après le premier engagement auquel Achille ne prit point part. Les deux armées, qui avaient fait des pertes considérables, conclurent un armistice pour enterrer leurs morts. En même temps que ce tombeau, les Grecs, par le conseil de Nestor, élevèrent un retranchement muni de hautes tours.

De **Koum-Keui**, village insignifiant, bâti sur les atterrissements formés par le Mendéré-Sou, on se dirige au N.-E., et traversant (1 kil.) un pont bâti sur l'Haliléli-tchaï, ou Tumbruk-tchaï, on gravit l'extrémité du promontoire de **Rhétée**, où s'élève (2 kil.) le tumulus conique nommé **Tombeau d'Ajax** (*Aïant-tépé*). Ce monument, dont l'authenticité est démontrée par un grand nombre de textes anciens, offre aujourd'hui, au tiers de sa hauteur, une ouverture par laquelle on pénètre dans un double caveau. Chacun des compartiments de ce caveau est voûté. Le premier, plus spacieux, est sans doute celui qui a contenu la dépouille du héros. Le sommet du tumulus porte quelques vestiges de ruines, d'époque romaine. On les attribue à une bâtisse qui au-

rait été primitivement circulaire comme l'éminence sur laquelle elle reposait, et qui aurait formé l'enceinte de l'*Aïanteïon* ou temple d'Ajax, bien des fois restauré dans l'antiquité.

En quittant le tombeau d'Ajax (6 h. de Bounar-Bachi), où finit réellement l'excursion de la Troade, on cheminera sur l'arête du Dervent-Dagh, d'où l'œil plane sur la vallée pittoresque et fertile d'Haliléli ou de Tumbruk, qu'une fausse analogie de nom avait fait confondre avec celle de Thymbra (*V.* ci-dessus), et laissant à droite *Haliléli-Keui*, dans les murs et dans le cimetière duquel on peut reconnaître beaucoup de fragments antiques, on gagne (5 kil.) les ruines de l'antique **Rhœteum**, qui forme le Palæokastron du v. d'*It-Guelmèz-Keui* (1 kil.) Laissant à dr. sur la hauteur le v. *Érin-Keui*, bâti sur l'emplacement de l'antique **Ophrynium**, qui possédait un bois consacré à Hector, on longe le rivage de la mer, rencontrant successivement (15 kil.) le cap de Dervend-Tchechmessi (4 kil.), le contre-fort où s'élevait l'antique **Dardanus** (2 kil.), *le cap des Barbiers*, pour atteindre (8 kil.) Boghaz-Hissar et Khanak (5 h. du tombeau d'Ajax, *V.* p. 345 et 346), où l'on peut s'embarquer sur les paquebots français et autrichiens, qui y font escale plusieurs fois par semaine.

ROUTE 81.

DE CONSTANTINOPLE A BROUSSE.

1° PAR MER.

On se rend de Constantinople à Moudania par des bateaux à vapeur turcs, qui partent de Constantinople chaque mardi matin, et repartent de Moudania le lundi soir. Prix : 80 piastres aux premières places, 40 aux secondes ou pont. Trajet en 5 h. La traversée peut être faite en 10 h. dans un bateau à rames s'il n'y a pas de vent; en 6 h. avec une barque à voile par un vent favorable. On paye environ 100 piastres pour ce trajet; mais, quand les barques sont peu nombreuses, les bateliers grecs sont plus exigeants.

En sortant du Bosphore, on range à gauche les îles des Princes (*V.* p. 403-404), puis on pousse au large, laissant à g. le golfe de Nicomédie; on double le promontoire montagneux de Bouz-Bournou (anciennement Posidium), et pénétrant dans le golfe de Moudania (*Indjir-liman*, autrefois golfe de Cius), on aborde bientôt à

Moudania, gros v. grec, qui s'étend le long du rivage. Ses environs sont beaux et bien cultivés.

De Moudania à Brousse, on compte 6 h. de route. On se dirige au S.-E.; gravissant un plateau en vue de la mer et laissant à droite (1 h.) le v. de Missopoli, on redescend (1 h.) dans une vallée large et fertile où serpente l'Ulfer-tchaï (ancien Odryses), affluent du Rhyndacus; cette rivière franchie, et à partir du v. de Bostar, la route s'élève sur un large plateau, pour redescendre (1 h. 30) dans la vallée de l'Ulfer, puis traversant deux cours d'eau et laissant à dr. (1 h 30) le v. de *Tchékirdjèh*, atteint enfin (1 h.) la ville de Brousse (*V.* ci-dessous).

2° PAR IZMID ET IZNIK.

3 à 4 jours.

La route de terre sort de Scutari par le grand cimetière et la plaine d'Haïdar-Pacha (*V.* p. 401), longe tout le temps le rivage de la mer, passant par les v. de (3 h.) Mal-Tépé, (1 h.) Kartal, (1 h.) Pendik, et (4 h.) Guéhisèh, où l'on passera la nuit, puis, longeant à distance le golfe plus étroit d'Izmid, rencontre les v. de (2 h. 30) Taouchandjik, (1 h.) Iskélé, (1 h. 30) Iarimdjèh, et (2 h. 30) Degirmen-keui, qu'on laisse assez loin sur la gauche, pour se rapprocher du rivage et atteindre (1 h. 30)

Izmid ou **Iznikmid**, l'ancienne **Nicomédie** (18 heures de Scutari). — *Histoire.* — Cette V. fut fondée par Nicomède au fond du golfe Astacénus, sur une double colline, et, dit-on, sur l'emplacement d'une

ancienne ville appelée Astacus, fondée par Astacus, fils de Neptune, et détruite par Lysimaque. Les rois de Nicomédie eurent de fréquents démêlés avec les rois de Syrie, contre lesquels ils appelèrent les Gaulois. Ils établirent ces mercenaires dans une de leurs provinces, qui de leur nom s'appela Galatie. Plus tard ils firent la guerre à Mithridate, qui deux fois les chassa de leur capitale. Le dernier roi de Nicomédie, Nicomède III, rétabli par les Romains et soutenu par eux contre Mithridate, légua en mourant son royaume à ses défenseurs. C'est à Nicomédie que Dioclétien fut élevé à l'empire. Il embellit la ville et en fit sa résidence habituelle. Les Goths la prirent et la saccagèrent. Un tremblement de terre arrivé en 358 acheva de la ruiner. Tout ce qu'il y avait de monuments anciens disparut à cette époque. Au ve siècle, sous le règne de Justinien, et grâce à la protection de cet empereur, Nicomédie se releva. Les Turcs s'en emparèrent en 1326; ils convertirent les églises en mosquées: néanmoins Nicomédie a jusqu'à nos jours conservé son évêché.

État actuel. — Izmid est aujourd'hui encore une des villes les plus importantes de l'Asie-Mineure; on y fait un grand commerce de bois et de sel. De nombreux chantiers, dans lesquels on contruit des bâtiments de guerre, avoisinent le port. La ville a environ 3000 maisons réparties en 23 quartiers, 19 pour les Turcs, 3 pour les Chrétiens, 1 pour les Juifs. Elle sert de résidence à un pacha. Sur le sommet de la colline qui porte la ville moderne, on voit encore une suite de murs et de tours qui appartenaient à l'acropole de la ville bithenienne. D'autres murs anciens, mais d'une époque postérieure, se prolongent dans l'intérieur même de la ville. Au bas de la partie la plus occidentale, dans les quartiers qui avoisinent l'arsenal et non loin du port, s'élève un de ces murs. Il est bâti en briques, soutenu de trois en trois mètres par de grands contre-forts en pierre, à bossage, et sert à porter la masse des terrains supérieurs. Entre les contre-forts, sous des arcades très-allongées, s'ouvrent des égouts qui conduisaient au port les eaux de la ville. L'un de ces conduits est vertical, carré, et fermé dans sa partie moyenne par une espèce de diaphragme de pierre. Ces conduits sont, à leur partie supérieure, bouchés par la terre des jardins, de sorte qu'il est impossible de reconnaître le lieu où ils allaient aboutir. Ils portent tous d'ailleurs les caractères de la plus belle époque de l'art romain.

La Citerne d'Imbaher est située auprès de l'enceinte actuelle d'Izmid, à l'E. et au delà du quartier appelé Zeitoun-Mahallé, au milieu des terrains qui servent de cimetière aux Juifs. Cette construction date des derniers temps de l'Empire byzantin.

A 1 jour 1/2 de marche (46 kil.) à l'O. d'Izmid, on peut aller visiter un des monuments les plus curieux et les mieux conservés de l'art byzantin, le pont de Sophon, bâti par l'empereur Justinien sur le fleuve Sangarius, et qui faisait partie de la grande voie romaine qui parcourait le nord de la Péninsule asiatique. On s'y rend à travers une large plaine par les villages de Kessé-Keui, de Kurd-Keui, et de (33 kilom.) *Sabandja* (l'antique Sophon). Ces deux derniers sont bâtis au bord d'un lac, qui mesure 3 lieues 1/2 dans sa plus grande longueur de l'O. à l'E. De Sabandja, on longe la rive S. du lac, puis le versant N. d'une chaîne de collines pour gagner à travers une vaste plaine le cours du Sangarius (auj. *Sakaria*), près du v. d'Ada-Keui.

Le pont de Sophon (14 kil de Sabandja), a 8 arches de 23 mèt. d'ouverture et 430 mèt. de longueur totale. La largeur des piles est de 6 mèt. 50. Outre les 8 arches, il y a des deux côtés de petites arcades qui servent lors des crues du fleuve. La construction est en grand blocs calcaires.

A l'extrémité occidentale s'ouvre une porte cintrée de 6 mètres d'ouverture et de 10 mèt. 37 de hauteur. Un pilier renferme un escalier dont l'hélice forme la vis de saint Gilles, que l'on croyait avoir été inventée chez nous plusieurs siècles plus tard. On voit aussi une grande niche qui semble destinée à abriter les voyageurs en temps de pluie.

La route qui sort d'Izmid par la porte de l'E. change bientôt de direction et tourne au S. (1 kil.) suivant une ligne parallèle à la côte et en vue de la mer. Peu après elle traverse un petit fleuve appelé *Kirès-Sou*, et (8 kil.) un autre cours d'eau moins important. Arrivée à ce point, elle s'engage dans un pays montagneux et gravit un plateau sur lequel elle rencontre (4 kil.) le village de *Dermen-Keui*. Après Dermen-Keui, il faut franchir les divers étages de montagnes qui forment l'*Ouzoun-Tschaïr-Dagh*, après quoi (22 kil.) on redescend sur un plateau où s'élève (12 kil.) le v. de *Kirmislu*, d'où, se dirigeant directement au S., on descend vers (10 kil.) le v. d'*Elbaïlu*. Peu après (3 kil.) on arrive à

Iznik, l'antique **Nicée** (12 h. d'Izmid.)—*Histoire.*—Cette ville fut fondée par Antigone, après la mort d'Alexandre, sur l'emplacement de l'antique Ancore ou Hélicore, colonie béotienne. Elle fut appelée d'abord Antigonie, du nom de son fondateur. Lysimaque l'agrandit et, en l'honneur de sa femme, appela sa nouvelle conquête Nicée, nom célèbre dans les annales de l'Église. Le second concile œcuménique, rassemblé par Constantin, y tint ses séances en 325. On y dressa le fameux Symbole des apôtres, dit Symbole de Nicée, et on y condamna Arius. Le même Concile détermina le jour où la Pâque devait être célébrée. La même année, Nicée fut en partie détruite par un tremblement de terre. L'empereur Valens releva en 368 les ruines produites par ce désastreux événement. En 787, un second concile œcuménique, convoqué par Constantin V et sa mère, l'impératrice Irène, siégea à Nicée. On y condamna les iconoclastes. Nicée fut prise en 1076 par Soliman, qui en fit la capitale de la sultanie de Konièh, et enlevée à Soliman en 1097 par les croisés, après sept semaines de siége. Elle passa plus tard entre les mains de Théodore Lascaris Ier, qui, ne pouvant reprendre Constantinople aux empereurs latins, fit de Nicée la capitale d'un nouvel Empire d'Asie-Mineure. Quand Constantinople fut reconquise par les empereurs grecs, Nicée dut céder à cette ville son titre de capitale. Les Turcs s'en emparèrent définitivement en 1333.

État actuel.—La moderne Nicée, Iznik, n'est plus qu'un misérable v. turc de 100 maisons à peu près, mais sa situation est merveilleuse; car il est placé au bord du lac d'Iznik (lac Ascanius), qui a environ 34 kil. de long sur 13 ou 14 de large, et s'étend devant le village, tandis que, par derrière, une suite de collines couvertes de chênes et d'arbres verts, se prolongent en s'étageant jusqu'à l'Olympe, dont on aperçoit nettement les sommets neigeux. Tout autour du village d'Iznik, parmi les chênes et les arbres verts, apparaît le **mur d'enceinte** de la vieille ville, avec ses portes majestueuses et ses tours. Ces constructions sont dans un état de conservation remarquable. On rencontre d'abord une première enceinte flanquée de tours demi-circulaires (c'était le *mœnium* ou rempart des Latins), puis en avant, à une distance de 16 mèt., règne une deuxième enceinte, flanquée aussi de tours disposées en échiquier par rapport à celles du rempart (c'était l'*agger*, lequel défendait les abords du fossé). Les tours de cette deuxième enceinte sont moins élevées que celles du *mœnium*. Les deux murs ressemblent, quant à leur mode de construction, à ceux de Con-

stantinople, dont ils sont d'ailleurs contemporains. Ils se composent de rangs de briques alternant avec des assises de larges pierres carrées; le tout est relié par un ciment très-épais. L'aire comprise dans cette enceinte mesure à peu près 20 à 24 kil. de long sur 6 de large. Le *mœnium* a 108 tours, l'agger 130. Les créneaux sont encore intacts. Dans quelques endroits de la bâtisse, ont été insérés des colonnes et des fragments de murs appartenant à des constructions plus anciennes. Quatre **grandes portes** sont percées dans cette enceinte: celle de Constantinople (*Stamboul-Kapoussi*), au N.-N.-O.; celle de Lefké (*Lefké-Kapoussi*), à l'E.; celle de Yéni-Schèhr (*Yéni-Schèhr-Kapoussi*), au S.-E., et celle du Lac, (*Gueul-Kapoussi*) au S.-O. Chacune de ces portes est flanquée à dr. et à g. d'une tour massive construite en briques. La porte de Lefké présente une première ouverture peu apparente dans le mur de l'agger, laquelle donne accès dans une petite cour. Un *arc de triomphe* en marbre, surmonté d'une massive construction en briques, s'élève au fond de la cour, entre deux tours, et la sépare d'une seconde porte byzantine qui s'ouvre sur la ville. L'arc de triomphe est une grande arcade de 4 mèt. 23 c. d'ouverture. Des deux côtés de l'arcade, s'ouvre une petite porte carrée pour les piétons. Au-dessus de ces portes, deux niches ont été creusées dans un plan circulaire. Ce monument fut élevé par l'empereur Adrien en l'an 120 de J.-C. Derrière la porte de Constantinople, en dedans de la double clôture, il y a un troisième mur d'enceinte, ouvert sur la ville par trois portes à demi ruinées, garnies de pilastres de marbre et de quelques sculptures sur leur face extérieure. La porte du Lac n'a rien de remarquable. — La porte de Yéni-Schèhr est fortifiée d'une manière toute particulière. Deux énormes tours, rattachées à un avant-corps quadrangulaire, s'élèvent obliquement en avant du *mœnium*. Elles ont 10 mèt. de diamètre, et sont séparées par un intervalle de 11 mèt. 65 c. C'est par cette porte qu'Orkhan, vainqueur de Nicée, entra en triomphateur dans la ville.

Entre les murs d'enceinte et la v. moderne, placé à peu près au milieu de l'aire de l'ancienne ville, s'élèvent des ruines de mosquées, de bains, et des maisons dispersées dans les jardins ou dans les champs, qui prouvent qu'Iznik resta quelque temps une ville considérable dans la première période de la domination des Turcs. Le voyageur qui entre à Nicée par la porte de Constantinople, traverse d'abord l'espace couvert de champs et de jardins qui sépare le mur d'enceinte du v. actuel. Arrivé au v., il se dirige vers l'E., en prenant une des rues qui s'ouvrent à sa gauche. D'abord s'offre à lui, sur sa droite, une *mosquée* qui n'a rien de remarquable. Un peu plus haut, à gauche, ce sont d'*anciens bains* ruinés; à quelques centaines de pas plus loin, à dr., c'est

La mosquée verte (*Iéchil-Djami*), bâtie par le sultan Khaïr-ed-din, seul spécimen qui nous reste des arts seldjoukides dans cette partie de l'Asie-Mineure. Le bâtiment est quadrangulaire, et a 26. mèt. de long sur 12 mèt. de large. En avant règne un porche de marbre blanc, composé sur sa façade de 3 arcades ogivales portées par deux colonnes de granit rouge, et en retour de deux arcades séparées par une colonne de marbre grand antique. Les colonnes de granit rouge sont surmontées de chapiteaux dans le style arabe. Les deux arcades latérales sont formées par des barrières de marbre découpées à jour avec une extrême délicatesse. Au milieu du porche s'élève une coupole terminée par une lanterne. La façade est en marbre blanc, mais les Turcs l'ont peinte de voussoirs noirs et blancs. L'inté-

rieur de l'édifice est éclairé par 9 fenêtres et divisé en deux parties par un porche supportant une tribune, sur laquelle s'appuie en partie la coupole dont l'édifice est couvert. Les murs de clôture sont en marbre blanc. Dans un de ces murs, à gauche de la chaire (menbèr), est pratiqué l'escalier qui conduit au minaret. Celui-ci est bâti en briques et revêtu de faïences émaillées. Cette ornementation se compose de bandes ondulées, alternativement bleues, rouges et vertes. De la prédominance de cette dernière couleur dérive le nom de la mosquée. L'édifice que nous venons de décrire est enveloppé d'un portique de colonnes en granit gris, dont les chapiteaux et les abaques sont d'un style original qui rappelle jusqu'à un certain point l'art égyptien; deux fenêtres ouvertes sur le portique portent des inscriptions koufiques, entourées d'un dessin très-compliqué et d'entrelacs très-remarquables.

En partant de cette mosquée, on n'a que des champs à traverser presque en ligne droite pour aller à la porte de Lefké. Pour se rendre de cette porte à l'église de Nicée (Aya Sophia), il faut revenir de l'E. à l'O. comme si on voulait sortir de la ville par la porte du lac, longer le quartier grec qui s'étend sur la gauche, et passer près d'une mosquée peu remarquable pour atteindre

L'**église d'Aya-Sophia**, dont la construction date du XIIe siècle. Elle est précédée d'un portique ou narthex qui offre quelques tableaux en mosaïques. La porte principale est surmontée d'une vierge en manteau bleu peinte sur fond d'or. A l'intérieur la nef est couverte par une coupole autrefois décorée de mosaïques, dont il ne reste plus que quelques vestiges. La demi-coupole qui couvre l'hémicycle au fond de la nef présente encore sa décoration primitive de peintures très-bien conservée. On montre aussi dans cette église un sarcophage en pierre spéculaire, dont la face antérieure ornée dans le goût byzantin décèle l'antiquité, et qui doit remonter au IVe siècle. Quand on introduit une bougie allumée dans l'intérieur de ce sarcophage, une lumière douce traverse ses parois, et, sur ce fond éclairé, les ornements se découpent en noir.

En quittant Aya Sophia, on oblique au S., on laisse à droite un vieux khân, et l'on se dirige vers la porte du lac. A moitié chemin s'élève le *kiosque* du Mutésellim de Nicée, lequel relève du pacha de Brousse.—Auprès du kiosque et dans la direction du S.-E., on aperçoit sur un tertre quelques arcades qui appartiennent à un *théâtre*, dont les ruines sont presque entièrement enfouies dans le sol. Plus loin, sur la même ligne, on rencontre une fontaine sacrée (*aïasma*), et plus loin encore la porte de Yéni-Schèhr, déjà décrite.

Le voyageur qui se dirige vers Brousse sort par cette porte et suit la rive méridionale du lac (4 kil.). Là il rencontre l'ancienne voie romaine qui, venant des côtes de la Propontide et se prolongeant d'abord vers le S.-O., descendait directement vers le S., à partir de Nicée, pour gagner la Pisidie; c'était naguère encore la voie la plus fréquentée par les caravanes qui venaient de Bagdad ou de la Syrie. La direction de la route de Brousse est différente. Elle oblique au S.-O., franchit (1 kil.) un petit cours d'eau, laisse à sa droite (1 kil.) un chemin qui suit les bords du lac et s'enfonce dans la montagne pour monter (5 kil.) sur un plateau coupé par un vallon, au fond duquel on aperçoit (2 kil.) le v. de *Dervend*, situé près de la source d'un ruisseau qui va se jeter dans le lac de Nicée. A l'extrémité méridionale du plateau, on laisse à dr. (5 kil.) le v. de Bardschin, après lequel on commence à descendre jusqu'à (3 kil.)

Yéni-Schèhr (4 h. de Nicée), le village le plus considérable qu'il y

ait entre Nicée et Brousse. Il est placé près d'une rivière qui, sortant d'un lac voisin, va se jeter dans le Sangarius (Sakaria). A partir de ce village, la route court vers l'O. et suit, au pied d'une série de montagnes, le bord septentrional du lac dont nous venons de parler, à une certaine distance néanmoins du rivage. On franchit (7 kil.) un petit cours d'eau, sur lequel est placé le v. de Tchardaklu, puis (5 kil.) un autre ruisseau, et coupant les dernières pentes d'une montagne qui domine la rivière de Yéni-Schèhr, on traverse cette rivière elle-même (5 kil.), non loin d'un second lac nommé Kouch-Gueul, moins important que le premier. Le chemin court en écharpe sur une suite de hauteurs qui dominent ce petit lac, pour redescendre en plaine et traverser (10 kil.) la rivière Ulfer-Tchaï (Odryses). On franchit un des derniers contre-forts de l'Olympe, et dès lors, marchant en plaine au pied des montagnes, on passe successivement trois affluents de l'Ulfer-Tchaï (6 kil.—5 kil.—5 kil.), et enfin (5 kil.) un dernier ruisseau très-petit, peu d'instants avant d'arriver à (2 kil.)

Brousse, l'ancienne **Pruse** (10 h. d'Yéni-Schèhr). On y trouve un hôtel excellent, l'*hôtel de l'Olympe*, tenu par un Allemand, et dont les prix sont assez modérés.

Histoire.—Cette ville fut fondée par Prusias II, roi de Bithynie, et, dit-on, d'après les conseils d'Annibal, réfugié à sa cour. Pruse a été regardée par les auteurs anciens comme une place de peu d'importance. C'est pourquoi nous avons peu de détails sur l'histoire de cette ville. Elle partagea le sort de la province de Bithynie à laquelle elle appartenait. Après la mort d'Alexandre, la Bithynie fut gouvernée par des rois indépendants jusqu'en l'an 75, où Nicomède III légua son royaume aux Romains. Entrepôt commercial de Constantinople sous les empereurs byzantins, la ville de Pruse s'accrut considérablement et dépassa les limites de l'ancienne cité, qui n'occupait que l'espace appelé aujourd'hui le château. L'Empire, bientôt menacé par les Osmanlis, transporta en Asie sa ligne de défense et fit de Brousse un des points stratégiques les plus importants de la contrée. Seifer-Devlet, prince de la famille d'Hamadan, s'empara de Brousse en 924 et la fit démanteler. Un des résultats des croisades fut de remettre cette place aux mains des empereurs de Constantinople. Les musulmans la reprirent au XIVe siècle. Orkhan, fils d'Osman, s'en empara en 1325. Elle fut un moment occupée par les Mongols de Tamerlan, après la bataille d'Angora, dans laquelle Bayézid Ier fut fait prisonnier. Ceux-ci la ruinèrent en partie. Mohammed Ier la releva. Elle fut encore prise et pillée par Karaman, sultan d'Iconium, en 1413, et depuis elle a été à diverses époques ravagée par des incendies (1801-1802), et dernièrement encore, en 1856, renversée en partie par un tremblement de terre.

État actuel.—Brousse est aujourd'hui la place principale de l'Éyalet de Khoudavendkiar, qui comprend la Bithynie méridionale et une partie de la Mysie. Le recensement de la population fait en 1852 a donné le chiffre de 73 000 hab., dont 11 000 Arméniens et 600 Grecs. La population juive, autrefois assez considérable, est aujourd'hui réduite à un nombre insignifiant.

La ville est bâtie sur le revers d'une montagne qui commande une plaine de 35 kil. de long sur 6 ou 7 de large. Derrière Brousse, s'élève l'Olympe, qui dresse sur un fond boisé et verdoyant ses rochers dénudés et ses cimes couvertes de neige. Les maisons sont pour la plupart en bois; elles reçoivent toutes les eaux des sources de l'Olympe; les rues sont généralement très-étroites, mais propres. Les environs offrent des solitudes pittoresques. On y cul-

tive le mûrier sur un grande échelle. La soie récoltée à Brousse, et qu'on manufacture dans la ville même, jouit d'une réputation très-méritée. Le nombre des ouvriers occupés à l'élève des vers à soie, ou au tissage de la soie, s'élève, dit-on, à 30 000.

Brousse est, avons-nous dit, sur le revers d'une montagne, ou plutôt sur un rocher qui se termine en pente douce vers le S. et se relève du côté du N. De ce côté, les flancs de la montagne sont abrupts et inaccessibles. La surface du rocher est comme une espèce d'aire qui porte la ville et qui est entourée de murailles revêtues de marbre blanc et percées de portes en briques également revêtues de marbre blanc. Ces murailles ont été élevées au XIII[e] siècle par Théodore Lascaris; mais quelques parties sont plus anciennes. Du côté de l'O., par exemple, le soubassement des murs, construit en gros blocs de travertin, appartient à la période grecque. Du côté du S., où la ville était très-accessible, s'élève un système complet de fortifications avec sa muraille, son agger, son double fossé et sa garniture de tours. Celles-ci, dont la base mesure 20 mèt. carrés, sont construites en travertin et en blocs de marbre provenant de monuments plus anciens. Des plantations de mûriers occupent aujourd'hui le fond des fossés. Du même côté s'ouvrent trois portes dans le style du moyen âge. Auprès de celle du milieu, une vieille prison offre à la curiosité du voyageur un puits d'une largeur et d'une profondeur considérable, par lequel on descendait les prisonniers au moyen d'une corde.

Brousse possède 174 djamis à minarets et 24 mesdjids sans minarets, 20 caravansérails publics et plusieurs bazars où se vendent les soieries fabriquées dans la ville.

L'Oulou-Djami, le plus grand et le plus curieux des édifices religieux de la ville, domine par sa masse toutes les constructions de Brousse et attire les yeux par les nombreuses coupoles qui forment sa toiture. Sa forme est un vaste carré dont les côtés sont divisés en cinq parties, ce qui produit à l'intérieur vingt-cinq compartiments soutenus par des pilastres et couverts par vingt-quatre coupoles sur pendentifs. La salle centrale est couverte par une coupole hypèthre, c'est-à-dire percée à jour à son centre et fermée par un simple grillage. La pluie pénètre directement dans l'édifice; elle est reçue en bas par un bassin, dont l'eau est soigneusement renouvelée et où l'on nourrit des poissons. Des fenêtres placées entre chaque travée éclairent le reste de l'édifice. Il était autrefois décoré avec une grande magnificence; les seuls ornements de peinture qui décorent maintenant les murs sont de grands chiffres monogrammatiques peints en noir. Le reste a disparu sous un épais badigeon; cette mosquée est précédée, selon l'usage, d'une petite cour fermée ou harem, au milieu de laquelle s'élève la fontaine aux ablutions. Les deux minarets placés à chacun des angles de l'édifice annoncent au loin une mosquée impériale. Autrefois ces minarets étaient revêtus de faïences vertes, et l'une d'eux avait sur une de ses galeries supérieures une fontaine jaillissante, tant la source qui fournissait l'eau était élevée dans l'Olympe. Cette fontaine ne coule plus, faute d'un entretien suffisant.

L'Oulou-Djami, commencée par Murad I[er], continuée par Bayézid I[er], a été achevée par Mohammed I[er]. Elle est bâtie en briques et en pierres de taille.

Près de l'Oulou-Djami, dans la partie O. de la ville, on visitera dans l'ancienne chapelle du château appelée aujourd'hui **Daoud-Monastir** (le monastère de David), qui date de la dernière période de l'empire byzantin, le **tombeau d'Orkhan**, qui prit Brousse

en 1326. La petite église, très-simple, se compose d'une nef avec deux bas côtés, et une coupole centrale soutenue par quatre colonnes. L'édifice a beaucoup souffert de deux incendies en 1490 et en 1804. Dans la chapelle attenante au monastère, on voit plusieurs tombeaux de princes ottomans remontant à l'origine de la dynastie.

Près de Daoud-Monastir s'étendent les **jardins de Murad Ier**, où l'on voit quelques vestiges de son *palais*; et la **mosquée de Murad Ier**, qui contient le *tombeau* très-simple de ce sultan, avec son casque et son turban. Dans le voisinage, s'élève le *Médressé*, édifice bâti en briques, précédé d'un portique à cinq arcades, et surmonté de deux coupoles placées sur le même axe. A l'intérieur est une cour à portiques, entourée de chambres pour les *softas* (docteurs), avec une grande salle de fond pour les jeunes garçons.

Parmi les autres monuments religieux, les plus curieux après celui-ci sont la mosquée de **Bayézid Ier**, et celle de **Mohammed Ier**, dite *Yéchili-Djami* (mosquée verte) avec le *turbé* de ce sultan. Ces derniers édifices sont situés dans la partie E. de la ville, au delà du *Gueuk-Sou*, torrent qui la traverse en entier, et sépare du quartier supérieur le quartier arménien, et plus bas, le quartier Ildérim (quartier turc des mosquées); le quartier grec est situé dans la partie basse.

Citons encore, dans le faubourg de Tchékirguèh, une autre **mosquée de Murad Ier** (*Ghazy Hounkiar-Djamissi*).

Les **Bains** de Brousse, célèbres dans tout l'Orient et fréquentés déjà par les anciens, se trouvent à 3 kil. de la ville, sur le penchant N. de l'Olympe et dans la plaine. On rencontre en chemin la colline qui porte le quartier juif. Les anciens Thermes ont disparu; les bains actuels sont au nombre sept, tous alimentés par des sources chaudes (60° centigr.) et sulfureuses, fournies par les contreforts inférieurs de l'Olympe. Les plus nombreuses sont au N. de Tchékirguèh. Leur disposition est celle des bains turcs en général (*V.* p. 293 et 323); mais ils manquent d'étuves. Les plus remarquables, au point de vue architectural, sont ceux de *Yéni-Kaplidja*, construits par Roustem-Pacha, gendre de Soliman II. L'intérieur est revêtu de marbre; au centre de la grande salle, règne un bassin de 14 mèt. de diamètre. L'édifice est surmonté de coupoles en pendentifs revêtues de lames de plomb et percées de trous en forme d'étoiles et de polygones variés, bouchés par des globes de verre. D'autres sources vont, par des conduits, alimenter une foule de bains publics et particuliers dans tous les environs.

Ascension du mont Olympe (*Késchich Dagh*).—C'est ordinairement de Brousse qu'on part pour faire l'ascension, qui ne présente pas de difficulté. On loue pour cela à Brousse des chevaux au prix de 25 piastres par jour et de 15 pour la demi-journée. L'heure la plus favorable est l'après-midi. Après 4 ou 5 h. de montée, on met pied à terre pour gravir à pied (1 h.) le dernier sommet. On fera bien de passer la nuit auprès du sommet, pour voir le lendemain le lever du soleil. On est facilement revenu à Brousse dans l'après-midi. — Si l'état du temps ne permettait pas d'atteindre jusqu'au sommet, on tâchera toujours de monter aux deux tiers de la route, sur une pointe rocheuse, d'où l'on jouit d'une vue admirable et fort étendue. Le panorama de l'Olympe est assez semblable à celui du Gargare; la vue s'étend au N. sur la mer de Marmara avec les golfes de Moudania et d'Ismid, sur Constantinople et la mer Noire; sur un plan plus rapproché, on domine au N.-E. les lacs d'Isnik et de Yéni-Schèhr et le cours du Sanga-

rius (Sakaria); à l'O., les lacs d'Apollonia (Aboulliont), le cours du Rhyndacus (Moualitch-Tchaï) et le lac de Milétopolis (Moualitch), la péninsule de Cyzique et la chaîne de l'Ida qui masque la Troade : au S. et à l'E., la vue s'étend au loin sur les vastes plaines de la Mysie et de la Bithynie.

ROUTE 82.

DE BROUSSE A ÆZANI, KIOUTAHIA, AFIOUN-KARA-HISSAR,

RETOUR A BROUSSE PAR SEID-EL-GHAZY, ESKI-SCHÈHR ET AÏNÈH-GUEUL.

18 à 20 jours.—On couche à Hassan-Agha-Keui, à Kirmaslu, à Adranas, à Harmandjik, à Kutayé, à Yénidjé-Djami, à Afioun-Kara-Hissar, à Eski-Kara-Hissar, à Khosrev-Pacha-Khân, à Séid-el-Ghazy, à Eski-Schèhr, à In Eughi, à Seugud, à Vézir-Khân, à Erméni-Bazar et à Aïnèh-Gueul.

La route sort de Brousse du côté de l'O.-N.-O. et court dans la plaine jusqu'au (4 kil.) v. de Tchékirjèh. Là elle se sépare de la route de Moudania pour se diriger vers l'O. et, traversant deux petits cours d'eau, s'élève sur un plateau pour redescendre auprès du v. de *Bodra* (8 kil.), bâti dans une petite vallée où coulent deux ruisseaux. On remonte vers (6 kil.) le v. de Tachtalu, pour redescendre encore une fois à (8 kil.) Hassan-Agha-Keui (6 h. de Brousse), village où l'on couche, bien qu'il n'offre aucune commodité au voyageur.

On continue à marcher dans la direction du S.-O., dans une plaine qui se déploie entre le pied des derniers contre-forts de l'Olympe et le lac d'Apollonia (auj. *Aboulliont*), semé de petites îles qui portent quelques ruines helléniques. Le v. d'Aboulliont s'élève à l'extrémité d'une longue presqu'île qui se détache de la rive N. On y trouve quelques restes des murailles, d'un théâtre, et quelques tombeaux. En traversant deux ruisseaux, puis (8 kil.) le v. de Faderli, et laissant à droite celui d'Aktché-Bounar, on longe le rivage jusqu'au (20 kil.) v. de Kara-Oghlan-Keui, après lequel on s'élève en écharpe sur un large contre-fort jusqu'à la vallée du Rhyndacus, qui porte à cet endroit le nom d'*Adranas-Tchaï*. Il faut le traverser (12 kil.) pour entrer à

Kirmaslu-Kassabassi (8 h. d'Hassan-Agha-Keui), gros village sans intérêt, mais au N.-O. duquel se trouvent dans la plaine (6 kil.) les ruines de *Hammamlu*, composées de quelques murs solidement bâtis et de nombreux fragments de poteries et de tuiles.

On sort de Kirmaslu du côté du S.-E., et l'on suit la rive droite du Rhyndacus, longeant le pied des montagnes jusqu'à (15 kil.)

Kestelek, petit v. situé au bord du Rhyndacus et dominé par les ruines d'un château byzantin, bâti sans doute au moyen âge pour défendre les passages de l'Olympe contre les Turcs.

La route se dirige alors vers l'E., franchit (2 kil.) le Rhyndacus et court en écharpe sur des collines boisées et coupées de plusieurs ravins, jusqu'au (20 kil.) vallon de Dunelar-Keui, arrosé par un affluent du Rhyndacus. On franchit encore un contre-fort pour atteindre (7 kil.) le v. de Bourma; puis, contournant la hauteur qui porte le v. de Kayadjik, on franchit un ruisseau pour entrer (6 kil.) dans la vallée d'*Adranas* (10 h. de Kirmaslu), au S.-E. de laquelle on trouve au pied d'une colline calcaire (7 kil.) les ruines de

Adriani. On y remarque surtout un grand bâtiment carré, construit avec d'énormes pierres sans ciment. Cette construction, qui semble avoir été un gymnase, a 88 pas de long sur 65 de large, et 35 pieds de hauteur. Près de là, deux monceaux de pierres sculptées semblent indiquer la place de deux temples. Les murs qui soutiennent les champs environnants contiennent encore un grand nombre de colonnes ou de parties de colonnes

La route s'élève un moment et redescend (5 kil.) au v. de **Beidjik.** Les huttes de ce village offrent

encastrées dans leurs murs des pierres portant des inscriptions grecques. On continue à monter et à descendre dans un pays très-accidenté et boisé jusqu'à (12 kil.)

Aghatch-Hissar, v. situé dans une gorge étroite qui s'ouvre sur le Rhyndacus et que domine, au milieu de rochers pittoresques, un château byzantin. On traverse le Rhyndacus pour gagner (4 kil.)

Haïdar (5 h. d'Adranas), v. sans intérêt, mais dont les habitants sont très-hospitaliers. La route se dirige vers le S.-E. et (6 kil.) repasse sur la rive gauche du Rhyndacus, puis franchit (5 kil.) un ruisseau pour monter à (2 kil.)

Harmandjik (3 h. de Haïdar), gros v. où l'on peut se procurer des vivres et des chevaux de rechange. On continue sur un large plateau, d'abord dans la direction de l'E, puis vers le S., jusqu'au (10 kil.) v. d'Eschen-Keui, dont les maisons sont bâties avec des solives de bois et couvertes avec des copeaux de sapins. On traverse une belle forêt qui couvre les collines au-dessus de la vallée du Rhyndacus. On passe (3 h. 1/2 d'Harmandjik) auprès de rochers dans lesquels sont creusées des chambres sépulcrales dans le style phrygien, et qui faisaient sans doute partie de la nécropole d'une ville dont on n'a retrouvé ni les traces, ni le nom. Après avoir croisé deux vallons à peu de distance l'un de l'autre, on redescend dans la vallée du Rhyndacus, qu'on franchit (20 kil.) pour entrer dans Mohimoul et gagner (4 kil) **Taouchanlu** (8 h. d'Harmandjik), gros v. bâti au pied d'un contre-fort de l'Olympe.

De là, la route passe de nouveau le Rhyndacus et suit la rive gauche du fleuve au pied des montagnes, coupe successivement trois ruisseaux (2 kil.—6 kil.—8 kil.) jusqu'au (3 kil.) v. de Tchakmak, bâti sur un cours d'eau un peu plus considérable, et d'où, suivant toujours vers le S. la rive g. du Rhyndacus, on gagne (13 kil.) un cinquième ruisseau, et (7 kil.)

Æzani ou **Azani** (Αἰζανοί ou Ἀζανοί, en turc *Tchavdir-Hissar*, Château du Seigle) (8 h. de Taouchanlu). —Æzani, fondée par Aizen, fils de Tantale, et peuplée d'habitants originaires d'Arcadie, devint la métropole d'une contrée nommée Æzanite. Son histoire est très-peu connue. Elle fut comprise parmi les évêchés de la Phrygie Pacatienne, au cinquième concile de Constantinople. Le village moderne de Tchavdir-Hissar se compose de quelques huttes. Il n'offre rien de remarquable. Mais le plateau, que ce village et les ruines occupent, est couvert d'une épaisse couche végétale qui produit des grains en abondance. De là le nom du village.

Les ruines d'Æzani furent découvertes en 1825 par lord Saint-Asaph. L'édifice qui attire d'abord les regards est un **Temple de Jupiter** en marbre blanc, placé sur une vaste terrasse. On y parvient en se frayant un chemin au milieu des débris accumulés. La partie antérieure est décorée de vingt-deux arcades, qui étaient originairement revêtues de marbre blanc. Au milieu, un escalier de 30 mèt. de large conduit sur la terrasse. Elle a 146 mèt. de large et 162 de long. Le temple était jadis établi sur un soubassement de 37 mèt. de long sur 22 de large. Il n'en reste plus que dix-huit colonnes d'ordre ionique. Chaque colonne, faite d'une pièce de marbre et cannelée en demi-cercle, est haute de 9 mèt. 504 mill. avec le chapiteau. Le fût a 8 mèt. 52 centim. de hauteur et 977 mill. de diamètre à 1 mèt. au-dessus du sol.

Au-dessous de la terrasse ou cella, est un grand souterrain voûté à plein-cintre et éclairé par des soupiraux. Ce temple faisait partie de l'acropolis.

Au pied de ce temple, en redescendant vers le Rhyndacus, on voit quelques colonnes qui ont appartenu à un temple, et plus loin, dans la même direction, une

autre colonne isolée. De l'autre côté du temple de Jupiter, au N., on voit un édifice carré qui a dû être une basilique ou une agora. Sur le côté N.-E. de cet édifice passe un chemin qui conduit à Brousse, et au delà de ce chemin s'étend sur la pente de la colline le cimetière moderne.

En descendant du cimetière vers l'E. on rencontre **l'Hippodrome** ou le *stade*. Il a conservé une partie de ses gradins. A égale distance de ses gradins et sur les côtés s'élèvent deux grands pavillons. La façade du *pulvinar* ou loge consulaire, encore debout, se compose de sept arcades de 2 mèt. 60 centim. de large. La longueur totale du stade est de 221 mèt., et sa largeur de 46. Quand l'édifice était entier et muni de tous ses gradins, il pouvait contenir, suivant le calcul de M. Ch. Texier, 12 760 spectateurs.

A côté du stade se trouve le **Théâtre**, creusé en partie dans une colline. Son grand diamètre a 56 mèt. Le mur qui contient les gradins est en marbre blanc. Dans les deux salles extrêmes du postscénium on trouve deux escaliers qui conduisent aux étages supérieurs.

La nécropole s'étend derrière le théâtre, dans la direction de l'E. Revenant au Rhyndacus, on remarquera sur la rive droite du fleuve un *quai* soutenu par un mur antique, construit en grande partie avec des pierres sculptées, et deux *ponts de marbre* qui ont chacun cinq arches voûtées à plein-cintre.

Au sortir d'Æzani, la route traverse le Rhyndacus sur le pont le plus septentrional et se dirige à l'E. jusqu'au (9 kil.) v. de Tchaï-Keui, et s'élevant sur un plateau supérieur à celui d'Æzani, rencontre les v. de (5 kil.) Souseuz-Keui et de (6 kil.) Tatar-Bazardjik, au delà desquels elle s'engage dans un pays boisé, couvert de chênes-nains et de genévriers. On s'élève sur un col qui dépend de la chaîne de l'Olympe, pour redescendre à travers une gorge sauvage et monotone jusqu'à (30 kil.)

Kutayé, ou **Kioutahia** (10 h. d'Æzani), capitale de l'éyalet de ce nom et résidence du gouverneur général. Elle est bâtie sur l'emplacement de l'ancienne **Cotyaium**, au pied d'une colline, sur la pointe extrême de laquelle s'élève un ancien château. La ville est traversée par un ruisseau, qui va se jeter, de l'autre côté d'une large plaine, dans le Poursak-Tchaï (ancien Thymbrès), affluent du Sangarius.

La route se dirige au S.-S.-E.; elle monte et descend sur les dernières pentes du Moualar-Dagh, franchit (15 kil.) le Thymbrès, remonte sur un large plateau, où elle rencontre (10 kil.) le v. de Yénidjèh-Djami, et laisse à droite (10 kil.) celui de Douvarlar pour passer entre deux sommets isolés, après lesquels elle laisse à dr. les v. de Semlèh et de Tchakyr-Sas, et à g. celui de Tatar-Méhémet, pour atteindre (20 kil.) *Osman-Keui*. A partir de ce dernier, elle s'engage dans un étroit vallon jusqu'au (8 kil.) v. d'Eiret, puis chemine sur un plateau et descend (10 kil.) dans la vallée de l'Akkar-Sou, qu'elle franchit deux fois avant d'arriver (8 kil.) au v. de Kutchuk-Tschobanlar, d'où, passant encore une fois la rivière, on gagne (5 kil.)

Afioun-Kara-Hissar (16 h. de Kioutahia), situé sur le penchant d'une haute montagne trachytique, dominant une plaine de 15 lieues de large environ. On y cultive l'opium (afioun), d'où le nom de la ville. Kara-Hissar a longtemps passé pour être bâtie sur l'emplacement de l'ancienne ville de Synnada.

D'Afioun-Kara-Hissar à Konièh et à Tarse, R. 95.

D'Afioun-Kara-Hissar, on peut en 5 ou 6 jours se rendre à Dénizlu (V. p. 475), d'où l'on regagnerait Smyrne, suivant l'un ou l'autre sens de la route 76. Les

étapes d'Afioun-Kara-Hissar à Dénizlu, sont : (6 h.) Sytchanly, (6 h.) Sandykly, (10 h.) Dinaïr (ruines d'Apamée et de Celænæ, sources du Méandre), (10 h.) Tchardak (par le lac d'Ascania, Adji-Touz-Gueul) et (12 h.) Dénizlu par Kaklik, et Chonas. Dans le cas où il voudrait suivre cette route, le voyageur aura dû préalablement se rendre de Kutayé à Afioun, par Séid-el-Ghazy, Béyad et Eski-Kara-Hissar, prenant à rebours la route qui va suivre. — Le voyageur pressé reviendrait à Smyrne plus directement par (18 h.) Ouschak (Trajanopolis), (18 h.) Koula région volcanique intéressante, (8 h.) Tourassili, (8 h.) Hammatli, (4 h.) Kassaba et (12 h.) Smyrne.

On peut aussi d'Afioun-Kara-Hissar se rendre à Adalia en 6 à 7 jours. Les étapes de cette route sont d'abord, comme ci-dessus, Sytchanly, Sandykli et Dinaïr (22 h.), puis (4 h.) Ketchi-Bourlou (lac de Bouldour), (7 h.) Isbarta, (3 h.) Aghlasan (ruines de Sagalassus), (4 h.) Girmèh (belles ruines de Cremna), (3 h.) Boudjak, (2 h.) Karabounar-Keui, (4 h.) Padem-Aghatch (ruines de Crétopolis), (5 h.) Bidjiklu, (5 h.) Adalia (V. R. 90).

La route se dirige au N.-E., traverse de nouveau la plaine et l'Akkar-Sou, s'engageant dans les montagnes, monte sur un premier plateau à (14 kil.) Souseuz-Keui, d'où, s'élevant sur un plateau supérieur, elle atteint (10 kil.)

Eski-Kara-Hissar (15 h. d'Afioun-Kara-Hissar), village de peu d'importance, situé sur le penchant d'une colline volcanique. Il domine une vallée étroite, où coule une rivière assez considérable. M. Charles Texier a le premier reconnu dans ce village la position de l'ancienne ville de **Synnada**, fondée par Acamas qui, après la guerre de Troie, vint s'établir en Phrygie. Elle s'appela d'abord Synnaia et fut célèbre par ses carrières de marbre; dès que celles-ci cessèrent d'être exploitées, Synnada tomba dans l'oubli, et l'on ne sait plus rien de son histoire. Les environs du village sont semés de débris de toute sorte, de morceaux de sculptures ébauchées et de blocs portant des inscriptions.

On descend dans la vallée qui s'ouvre du N. au S. au-dessous d'Eski-Kara-Hissar, et l'on passe sur un pont jeté sur la rivière, dont on suit le cours, longeant en écharpe une chaîne de collines volcaniques jusqu'au débouché d'une autre petite vallée où coule un ruisseau affluent de la rivière de Synnada. Au delà de ce ruisseau, sur le flanc opposé de la vallée (7 kil.), apparaissent les carrières. Leurs masses blanches et brillantes, entourées de laves noires, semblent, suivant l'expression de M. Texier, un îlot de marbre au milieu des volcans. La plus considérable de ces carrières a 20 mèt. de large et plus de 100 mèt. de profondeur. Les parties apparentes de la roche sont de marbre blanc ; mais l'intérieur de la montagne renferme des marbres veinés de bleu, de lilas, de violet foncé; ces marbres ont joui dans l'antiquité d'une réputation presque sans égale, et les Romains en ont transporté à Rome des quantités considérables. Le transport se faisait par blocs énormes, de façon à pouvoir tirer de chacun de ces blocs une colonnne d'une seule pièce. On sait qu'ils arrivaient à la mer par le Méandre, mais on ignore par quel chemin ils arrivaient à ce fleuve. L'exploitation de ces carrières, très-active au temps des Romains, s'est prolongée, mais en se ralentissant, sous les empereurs byzantins.

Retour au pont de Synnada (7 kil.).

La route monte ensuite vers le N.-E., traverse une petite plaine supérieure et redescend dans le vallon très-étroit, qu'on a déjà traversé plus au S. en se rendant aux carrières, et sur le bord opposé duquel s'élève (8 kil.) **Saïdeler**. Les habitants de ce village sont presque tous logés dans d'anciennes chambres sépulcrales creusées dans les rochers. Un de ces rochers, d'une

masse très-considérable, a été tellement percé de ces cellules qu'une partie s'est écroulée et a couvert les environs de ses débris. On trouve à Saïdeler des fragments sculptés de toute sorte de style, et des pierres portant des inscriptions qui sont sans doute des marques faites par les inspecteurs des carrières.

La route atteint à l'extrémité du plateau (5 kil.) le lieu dit

Kirk-In (les quarante grottes). Une longue suite de rochers, formés par un tuf volcanique d'un blanc jaunâtre, sont percés d'une infinité d'excavations, soit des cellules isolées, soit des chambres communiquant les unes avec les autres et situées à différents étages. Quelques-unes de ces chambres sont inaccessibles par leur élévation, les autres servent en hiver de demeure aux gourouks (turcs nomades). Une partie de ces cellules ont servi de tombeaux, mais la plupart ont été habitées ou destinées à l'être.

La route croise deux vallons très-petits et redescend bientôt (8 kil.) dans une vallée sur le flanc opposé de laquelle on trouve, au pied d'une montagne abrupte (8 k.)

Béyad, château moyen âge, qui tombe en ruines. Des cellules creusées dans les rochers servent de demeure aux naturels du pays pendant l'hiver. Ils ont dans le haut de cette vallée d'autres habitations où ils passent l'été. On revient un peu en arrière vers la rivière, dont on suit encore le cours dans la direction du N.-N.-E., au milieu des roches de toutes formes percées de tous côtés pour servir de tombeaux ou d'habitations. Bientôt (6 kil.) la route tourne au N.-O., traverse la vallée, la rivière et un petit affluent de celle-ci, pour s'engager (7 kil.) dans un col étroit et boisé qui aboutit dans une autre vallée, plus large, où s'élève (12 kil.)

Khosrev-Pacha-Khân (12 h. de Eski-Kara-Hissar), placé au milieu d'un bassin verdoyant et bien cultivé, au point de jonction de cinq routes. Il n'est habité que pendant l'été. Dans les environs sont des tombeaux creusés dans le roc et parfaitement conservés, qu'on appelle *tombeaux des rois de Phrygie.*

La route se dirige au N.-N.-O., monte (4 kil.) sur un plateau peu accidenté, d'où on descend (12 kil.) dans une petite vallée qui s'ouvre du côté du N., et où l'on rencontre (4 kil.)

Pichmisch-Kalessi. Le colonel Leake pensait que le château de Pichmisch-Kalessi et les ruines qui l'environnent occupaient l'emplacement de l'ancienne ville de Nacoleia, qui répond plutôt à Séid-el-Ghazy (*V.* ci-dessous).

La route suit ensuite le fond de la vallée, qui s'élargit bientôt. Sur le penchant opposé à la route (5 kil.), et de l'autre côté du ruisseau, au-dessus du v. de Koumbed, on ira visiter le monument appelé *Yazili-Kaya* (pierre écrite), que le colonel Leake croit être le **tombeau de Midas**, opinion assez vraisemblable. Ce tombeau, creusé et sculpté dans un rocher isolé, présente une surface de 400 mèt. carrés. Des méandres sculptés en relief entourent une niche d'une forme assez singulière. A droite et à gauche de cette niche, deux pilastres d'un peu plus de 1 mèt. de large supportent une sorte de frise couronnée par un fronton. Le tout est orné de losanges en creux et de petits quadrilatères. Deux longues inscriptions se développent sur le pourtour du monument.

Revenant à la route sur la rive droite du ruisseau, on débouche dans une autre vallée plus large, et tournant au pied de la montagne dans la direction de l'O.-N.-O., le long d'une rivière appelée Bathys par les anciens, on arrive (12 kil.) à

Séid-el-Ghazy, l'ancienne **Nacoleia** (7 h. de Khosrev-Pacha-Khân). Nacoleia n'a pas joué de rôle important dans l'antiquité. Son histoire est peu connue. Elle fut le

siége d'un évêché. Un de ses évêques prit part au concile de Chalcédoine tenu en 451, et un autre au concile de Constantinople tenu en 870. L'importance de Nacoleia s'accrut pendant la période byzantine. Le bourg actuel doit son nom arabe au tombeau du célèbre Sidi-el-Battal, le Cid des Arabes. Il possède en outre quelques tombeaux antiques, un, entre autres, qui porte le nom de Nacoleia. Au sommet de la colline sur laquelle le village est placé, près du couvent ou tekié de Sidi-el-Battal, quelques débris de murailles indiquent la place probable de l'ancienne acropole. Les rochers de la vallée sont percés d'innombrables excavations, servant d'habitations ou de tombeaux.

De Séid-el-Ghazy, on peut en 2 jours retourner à Kutayé, en remontant la vallée du Bathys, et gravissant à un plateau où s'élève (9 h.) Doughan-Aslan, d'où l'on redescend dans la vallée du Poursak-Tchaï, que l'on traverse près d'Arra-Keuï, pour rentrer à (6 h. 30 min.) Kutayé.

De Séid-el-Ghazy, on se dirige au N.-O., et l'on s'élève sur un vaste plateau, désert, où l'on ne rencontre aucun village, jusqu'à (40 kil.)

Eski-Schèhr, l'antique **Dorylaion** (9 h. de Séid-el-Ghazy), situé dans une large vallée arrosée par le Thymbrès. La plaine de Dorylée, mentionnée dans la guerre de Lysimaque contre Antigone et dans un plaidoyer de Cicéron, a souvent, sous le Bas-Empire, servi de place d'armes pour les armées byzantines. Le bourg d'Eski-Schèhr est renommé depuis les temps anciens pour les eaux thermales qu'il possède. Il ne contient aucune antiquité.

La route franchit ensuite le Thymbrès, et par les hameaux de Aschagha, Yokara, **Kavak** (10 kil.), s'élève sur une montagne, où l'on remarque à gauche quelques ruines grecques. Tout ce massif (appelé le Besch-Kardach-Dagh) est volcanique et rempli de cavernes et de chaussées basaltiques. Après 3 h. de montée, on redescend sur

In Eughi (lieu de cavernes) (6 h. d'Eski-Schèhr), bourg bâti au fond d'un amphithéâtre dominé de tous côtés par d'immenses rochers à pic. Les maisons contiennent quelques fragments de colonnes antiques; mais les basaltes des environs, les laves et les scories ont joué le plus grand rôle dans leur construction. Les environs présentent un grand nombre de cavernes naturelles et de grottes sépulcrales servant aujourd'hui de repaire aux aigles, qui planent en grand nombre sur la montagne. La plus considérable, fermée par une muraille crénelée et garnie de tours, semble avoir formé autrefois la citadelle de la ville.

En sortant (5 kil.) du vallon d'In Eughi, on marche vers le N.-E., sur un long plateau désert, jusqu'à (25 kil.)

Seugud ou **Seuïud** (6 h. d'In Eughi), première ville donnée par le sultan de Konièh à Erthogrul, père d'Osman, fondateur de la dynastie ottomane, et première capitale de cet empire : Seuïud ne contient pas plus de 900 maisons. Une colline voisine couverte de cyprès et de chênes verts porte, dit-on, le véritable tombeau d'Osman et d'Erthogrul; le monument est semblable aux plus anciennes tombes des cimetières de Constantinople. Le sépulcre d'Osman que l'on montre à Brousse ne serait qu'un cénotaphe.

De Seuïud, on se dirige au N.-O., sur le même plateau, où l'on ne rencontre que deux *Dervend* (25 kil.), et l'on descend dans la vallée de Tcheltulyk-Déré jusqu'à (15 kil.)

Vézir-Khân (8 h. de Seugud), gros bourg bâti sur un affluent du Sangarius dont la vallée se déroule, à une faible distance au N.-E.

De Vézir-Khân, on peut en 4 h. gagner **Lefkè**, ville nouvelle bâtie en briques crues, sur les bords du Sangarius (Sakaria), au milieu d'un pays parfaitement cultivé. De

Lefkè, une route de montagnes conduit en 6 h. à Isnik (*V*. R. 81), d'où l'on regagne Ismid et Constantinople; ou bien, remontant la rivière de Yéni-Schèhr, atteint (10 h.) cette ville, et de là (10 h.) Brousse (*V*. R. 81).

Une autre route, depuis Vézir-Khân, consiste à remonter le Tcheltulyk-Déré, par (4 h.) Béledjik, jusqu'au plateau de (7 h.) Erméni-Bazar, d'où, par (1 h. 30 min.) le v. de Karchounlu, on redescend dans la riche vallée du Gallus, où l'on rencontre (2 h.) Délasch, (2 h. 30 min.) Alibei-Keui, et enfin (1 h.)

Aïnèh-Gueul (18 h. de Vézir-khân), gros bourg bâti en vue du lac du même nom, dans une large et fertile vallée, dominée par les sommités de l'Olympe *(Késchich-Dagh)*. — D'Aïnèh-Gueul, on se dirige au N.-O. pour gagner (2 h.) près du v. d'Agazar le pied des contre-forts boisés de l'Olympe, sur lesquels on chemine jusqu'à (2 h. 30 min.) **Ak-Sou**, situé au pied de l'Olympe dans un pays pittoresque, bien peuplé et bien cultivé. D'Ak-Sou, on longe en écharpe les contre-forts de l'Olympe, et l'on traverse sept à huit grands ravins, pour rentrer à (6 h.) Brousse (*V*. p. 502).

ROUTE 83.

DE BROUSSE AUX DARDANELLES,

PAR CYZIQUE.

(63 heures, 8 jours. — On couche à Yénidjé-Keui, à Moualitch, à Panormo, à Aïdindjik, à Démotika, à Kamares et à Lampsaki.)

De Brousse à Bodra (3 h.) (*V*. R. 82).—De Bodra on laisse à g. la route d'Hassan-Agha-Keui, pour se diriger directement à l'O., franchir un plateau allongé, et redescendre au (4 h.) v. de Yénidjé-Keui, situé sur la rive N. du lac d'Apollonia, près de la presqu'île qui porte le v. d'*Aboulliont* et les ruines d'Apollonia, que l'on peut aller visiter (3 h. aller et retour). On continue vers l'O. (*V*. R. 82) le long de la rive N. du lac, par Karagatch, Kyz-Khân et (5 h.)

Ouloubad (l'antique Loupadium), où l'on remarquera les ruines des murailles et d'une grande forteresse. La ville est misérable et insalubre, coupée de jardins et de vignes. On peut être reçu dans le couvent grec.

On franchit sur un fragile pont de bois le Rhyndacus à sa sortie du lac d'Apollonia; c'est alors un fleuve profond et bourbeux, qui sort souvent de son lit à la fonte des neiges, et couvre toutes les campagnes environnantes. Le chemin quitte le lac, et gagne à travers une large plaine la ville de (2 h.)

Moualitch, l'antique **Milétopolis,** bâtie près du confluent du Macestus (Sousourlu-Tchaï) avec le Rhyndacus (Moualitch-Thaï). C'est aujourd'hui une grande ville bien peuplée, contenant trois ou quatre khâns et neuf mosquées. Plus de la moitié de la population est composée de Grecs et d'Arméniens.

En sortant de Moualitch, du côté du N.-O., on traverse le Macestus, puis (1 h.), devant le v. de Kara-Keui, le Tarsius (*Kara-Déré-Sou*), qui vient du lac Milétopolitis (aujourd'hui *Maniya-Gueul*), situé à 4 h. vers l'O. De Kara-Keui on gagne à travers la plaine (2 h. 30) *Kadi-Keui*, puis, s'élevant sur un plateau où se trouvent les v. d'Omar-Keui et de Kayadjik, en vue de la mer de Marmara, on redescend sur (6 h.) le petit port de **Panormo**, et, suivant le rivage au pied des collines, on traverse (1 h.) le v. de *Mahmoud-Keui* pour atteindre (1 h.) le bourg de **Aïdindjik**, où l'on remarque encastrées dans les maisons modernes un grand nombre de fragments antiques; c'est de ce bourg que l'on part pour aller visiter (1 h. vers le N.) les ruines et la presqu'île de

Cyzique.—*Histoire.*—Cette péninsule était autrefois une île de la même formation géologique que l'île de Marmara. Le détroit

qui la séparait du continent a d'abord été assez considérable; mais peu à peu les terres charriées des montagnes l'ont rétréci de manière que les anciens ont pu y jeter un pont, qui plus tard s'est changé en un isthme, qui mesure env. 1500 mèt. de long sur 800 mèt. de large.—Cyzique, peuplée d'abord par les Dolions, de race pélasgique, puis par des colonies de Thessalie et de Milet, visitée par les Argonautes, appartint ensuite successivement aux Perses, aux Athéniens, aux Lacédémoniens. Après la bataille du Granique Alexandre s'en empara, et joignit l'île à la terre ferme par deux ponts. Sous ses successeurs elle garda son autonomie, tout en reconnaissant la souveraineté des rois de Pergame. L'événement le plus important de son histoire est le siége mémorable qu'elle soutint contre Mithridate. Secourue par Lucullus, elle sut repousser l'attaque de 15000 hommes et forcer le roi de Pont à lever le siége. La protection de Rome lui fut dès lors acquise, et les empereurs, sauf Tibère, continuèrent comme la république à la combler de faveurs. Adrien et Marc-Aurèle furent ses bienfaiteurs. Elle fut pillée sous Gallien par les Hérules, plus tard par les Scythes et les Goths; Constantin dépouilla ses édifices pour orner sa nouvelle capitale; en 943 Cyzique fut détruite par un tremblement de terre; en 1515 elle fournit des matériaux nombreux à la construction de la mosquée Suleimanièh à Constantinople. Fréquemment visitée par les antiquaires dès le siècle dernier, Cyzique a fourni des inscriptions et des monuments à tous les cabinets de l'Europe.

État actuel.—« Les ruines de Cyzique, dit M. Texier, sont aujourd'hui complétement inhabitées. Au delà des murailles et sur la hauteur, il existe un village d'une douzaine de maisons, appelé Hammamlu, qui possède en communal la totalité de l'enceinte de la ville. On peut suivre le pourtour des murailles depuis la grande tour octogone, située à l'angle S.-O., jusqu'à l'extrémité E. qui est très-voisine de l'isthme. » Elles étaient bâties en gros blocs de granit taillés à bossage : aucune partie n'est entièrement conservée, mais la plupart des soubassements sont intacts, et l'on remarque, à la distance de 30 à 50 mèt. l'une de l'autre, des tours carrées de 10 mèt. de front sur 4 mèt. d'épaisseur. C'est le mur qui a résisté à Mithridate. Les travaux d'Alexandre ont disparu. Il ne paraît pas que les murailles se soient jamais étendues le long de l'isthme. Au moins n'en trouve-t-on aucun vestige. La grande tour, que les Turcs nomment *Bal-Kiz-Séraï* (le palais de la fille de miel, ou plutôt de *Balkis*, la reine de Saba), paraît avoir commandé la tête d'un des ponts jetés sur le canal de Cyzique. Un grand mur, qui se rattache à la tour, se dirige à angle droit vers l'E. Près de là on reconnaît les restes d'une porte.—La ville était assise en partie dans la plaine, en partie sur la pente de la montagne. Une petite rivière, qui descend du mont Dindymon, forme à l'O. une vallée assez profonde sur laquelle est placé l'*amphithéâtre*, qui s'appuie sur les deux mamelons inférieurs. Le ruisseau paraît avoir passé sous l'arène, comme à l'amphithéâtre de Pergame. Trente-deux vomitoires donnaient accès sur les gradins; la plupart de ceux du rez-de-chaussée sont conservés. Leur construction en blocs de granit à bossage accuse une époque de décadence, probablement celle de l'empereur Gallien.—Un peu plus bas, dans le même vallon, se trouvent les restes d'un *théâtre* datant de la même époque, et perdus au milieu d'un massif inextricable de lauriers et de térébinthes. Deux ou trois gradins

de marbre sont encore en place : ils s'appuyaient sur le penchant de la colline, sans aucun mur de soutènement; le proscenium, qui mesurait 100 mèt. de diamètre, a disparu. Ce théâtre paraît avoir fait partie d'un grand ensemble d'édifices comprenant l'Agora, un portique et un temple, orienté N.-S., dont on retrouve le soubassement, avec des débris de dalles du pavement, de fûts de colonnes et de corniches d'époque romaine, en marbre précieux de diverses couleurs. Seraient-ce les restes du temple d'Adrien? Entre ces ruines et la tour de Bal-Kiz s'étend une plaine coupée de haies et de fossés où l'on trouve des souterrains fort étendus, qui paraissent avoir été les substructions d'un grand palais.

A l'O. des ruines de Cyzique s'élève (1 h.) le petit port d'**Artaki** (en turc *Erdek*), sur un petit cap, en face d'un îlot du même nom. C'était une ville très-ancienne mentionnée par Hérodote, et que les Phéniciens brûlèrent dans la guerre des Perses. Elle n'existait plus au temps de Pline. Elle fut relevée par les empereurs grecs. On y voit encore des fortifications byzantines ou génoises, faites avec des débris rapportés de Cyzique. Une vigne qui domine la ville, renferme un mur en blocs de marbre blanc, peut-être antérieur à l'invasion des Phéniciens.

Retour à Aïdindjik (2 h.). A partir d'Aïdindjik le chemin suit le rivage dans la direction de l'O., rencontre les v. d'*Avoutch-Keui* et de *Moussatch-Keui*, et franchit près de son embouchure (4 h. 30) le fleuve Æsepus (*Satal-Déré-Sou*) qui descend du versant E. de l'Ida, et sur le cours duquel il faudrait chercher le Memnonium, tumulus cité par Strabon. On marche ensuite directement vers l'O., entre le pied des montagnes et deux étangs salés, après lesquels on perd de vue la mer jusqu'au (5 h. 30) v. de ***Démétoka*** ou ***Démotika***, bâti sur les bords de la rivière du même nom, que quelques voyageurs regardent comme l'ancien Granique, célèbre par la victoire remportée par Alexandre sur les Perses en 334 avant Jésus-Christ, et par celle de Lucullus sur Mithridate. Selon d'autres géographes, le Granique répond au *Khodja-Tchaï*, que l'on franchit (1 h. plus loin) sur un pont antique. Aucun indice n'a permis de déterminer en quel endroit se seraient livrées les deux batailles. A 1 h. 30, au S.-O. de Demotika, la petite Ville de **Bigha** a été témoin d'une victoire remportée par le sultan Seldjoukide-Ala-Eddin sur une armée tartare. A partir du Khodja-Tchaï, la route directe gagne Lampsaque, en 10 h., à travers une région montagneuse où l'on rencontre les v. de (1 h. 30) Pekmeslu, (3 h. 30) Kirdjalar et (2 h.) Khodja-Bachlar. Une autre route, plus longue de 7 h., se dirige au N. de Démotika, franchit sur un autre pont (1 h.) le Khodja-Tchaï, et (1 h.) borde ses affluents pour atteindre (1 h.) le v. de Karabogha, qui répond à l'antique

Priapos, colonie de Milet, qui possédait un beau port, aujourd'hui abandonné; elle était célèbre par le culte du dieu Priape, qui s'étendit de là à Lampsaque, et par ses vignobles, qui avaient été donnés en usufruit à Thémistocle. Les vignobles existent encore sur toute la côte, mais ils sont mal exploités par les Grecs et les Juifs qui les possèdent.—De Priapos le chemin conduit à travers un vallon étroit, puis le long du rivage au (5 h.) v. de *Kamares*, l'antique **Parium,** qui, selon Pline, représentait l'Adrastée d'Homère. Parium avait reçu des colonies de Milet, d'Érythrée et de Paros. Agrandie par les rois de Pergame, elle reçut la population de sa voisine Priapos; Marc-Aurèle l'embellit à son tour. On y voit encore des restes d'aqueduc et de ci-

ternes, et des murs construits en blocs de marbre sans mortier.— De Parium, un chemin qui longe en écharpe les contre-forts inférieurs du Goulyen-Dagh, toujours en vue de la mer, conduit (3 h.) au v. de Gouredjèh, et puis redescend au N. sur le rivage, franchit (3 h.) le Beïram-Déré-Sou, et rejoint l'entrée des Dardanelles, en face de Gallipoli, au (1 h. 30 m.) v. de Tchardak, qui possède une jolie mosquée, et d'où l'on gagne (1 h.) **Lampsaque** (*V*. p. 347). La route longe les Dardanelles, sans rencontrer sur cette rive rien qui soit digne d'intérêt, jusqu'à Abydos et (6 h.) Khanak (*V*. p. 346 et 347).

ROUTE 84.

DE BROUSSE A KAISARIÈH,

PAR ANGORA ET YOUSGAT.

(55 jours au moins, mais il faut compter de 40 à 50 jours pour faire le voyage agréablement et avec fruit. On ne peut indiquer d'étapes fixes dans un voyage de cette nature. Le voyageur s'arrête à sa guise dans les localités qui l'intéressent, ou dans les sites qui lui plaisent le plus.)

De Brousse à Séid-el-Ghazy (*V*. R. 82). — 10 j. par Æzani, Kutayé, Afioun-Kara-Hissar et Eski-Kara-Hissar, ou 7 j. seulement en allant de Kutayé à Séid-el-Ghazy directement (*V*. p. 510), ou bien 7 j. par Aïnèh-Gueul, Vézir-Khân, In-Eughi et Eski-Schèhr (R. 82, p. 510 et 511, lisez à rebours).

Les 44 heures de la route de Séid-el-Ghazy à Angora se répartissent ainsi : 15 jusqu'à Sivri-Hissar, 11 de cette ville au fleuve Sakaria, 18 de ce dernier point à Angora. La première partie de cette route se fait dans un pays accidenté, que l'on coupe en ligne presque droite de l'O. à l'E., et qui est semé de ruines antiques, notamment à (5 h.) *Koumardja-Adassi*, station sur les bords d'un affluent du Sakaria : à (2 h.) un vallon dont le nom nous est inconnu, où coule une rivière qui répond à l'ancien Alander; enfin, à (3 h.) *Kaïmak* (10 h. de Séid-el-Ghazy), qu'on suppose être l'antique **Tricomia**. On descend alors dans une belle plaine, dominée par une ville fortifiée qui s'étend sur un des flancs du Gunesch-Dagh : c'est (5 h.)

Sivri-Hissar, où le voyageur pourra stationner quelques jours afin d'en explorer les environs. Sa première visite est due au village de (3 h. 30 min.) *Bala-Hissar*, situé au delà de la montagne, au S., et bâti sur l'emplacement de la célèbre **Pessinunte**. Il y a là de fort belles ruines, et notamment celles d'une acropole, d'un théâtre, d'un hippodrome, et d'un temple que M. Texier croit pouvoir affirmer être le temple de la Mère des Dieux, si renommé dans toute l'antiquité. Voici ce qu'il dit des ruines de ce temple, soutenues au S. par un soubassement en marbre blanc : « Il est construit en assises réglées, et l'appareil est formé par des blocs posés alternativement de front et en boutisse, genre de construction tout à fait hellénique. L'intérieur de l'édifice présente une série de fûts de colonnes cannelées et rompues, qui appartenaient sans doute au portique du péribole. » Le même voyageur voit dans cet édifice, non le temple primitif, mais celui qui fut reconstruit par les Attales. Quant à la situation même de la ville, elle est mise hors de doute par diverses inscriptions dont la plus curieuse mentionne les Tolistoboïes Pessinuntins, l'un des trois peuples gaulois qui fondèrent le petit État de Galatie. Les ruines se développent à l'E. et à l'O. du village qui occupe un pli de terrain; la croupe d'un coteau qui le domine est sillonnée de voies en ligne droite qui semblent avoir été les rues de l'ancienne cité.

Le reste de la route n'offre guère qu'un seul intérêt, celui des beautés naturelles, mais il suffit à compenser le reste. Les premières heures sont les moins attrayantes ; mais, dès qu'on arrive (11 h.) au Sakaria, après avoir traversé quatre ou cinq villages turcs

(Ortou, Moulk, etc.), où l'on peut stationner quelques instants, les beaux sites se succèdent sans interruption jusqu'à Angora. On franchit le fleuve déjà considérable, à 2 h. environ de son confluent avec l'Engouri-Sou (rivière d'Angora), et laissant sur la gauche une montagne isolée, au pied de laquelle les deux rivières se réunissent, on gagne le bord de la dernière pour ne plus la quitter. La route suit pendant 7 ou 8 h. une plaine fertile et couverte de villages, dominée au N. par des collines assez élevées, et au S. par les pittoresques escarpements du Germesch-Dagh ; à *Kara-Koyounli*, ou village du mouton noir (8 h. du Sakaria), on peut se reposer un instant, avant de s'engager dans la montagne pour éviter un grand coude que la vallée fait en cet endroit; puis on descend à (4 h.)

Istanos, gros bourg arménien, situé à la gorge d'une autre belle coulée qui vient déboucher dans la vallée principale. Ce bourg, resserré entre le coteau et la rive dr. du ruisseau, n'est guère qu'une longue rue pavée et bordée d'habitations dont l'aspect annonce l'aisance. La partie inférieure est dominée par un rocher isolé, couvert de ruines antiques et percé de crevasses qui semblent avoir servi à diverses époques de refuge aux populations; elles sont intéressantes à visiter. Les environs d'Istanos offrent au voyageur des beautés de premier ordre, et il fera bien de s'arrêter quelques jours pour faire les excursions suivantes : au N., la plaine de Mourta, prolongement supérieur de celle d'Istanos ; à l'O., l'ascension du Gueuk-Dagh avec ses glaciers et sa caverne renommée ; au S.-O. enfin, (2 h.) les ruines d'une forteresse romaine qui couvrent la pointe orientale du Germesch.

Après Istanos, les villages deviennent encore plus fréquents, et la population plus dense annonce l'approche d'une grande ville.

Angora (6 h. d'Istanos). C'est une cité de 28 000 âmes, où le voyageur trouvera plusieurs Khâns pourvus de tout le confortable relatif de l'Orient.

Histoire. — Angora, l'ancienne **Ancyre**, a été fondée par les Phrygiens, vers l'an 650 avant notre ère. La ville primitive, qui occupait le sommet de la butte volcanique au pied de laquelle passe le *Tchibouk-Sou* (ruisseau de la pipe), devint la capitale des Galates-Tectosages, et aux derniers temps de l'empire romain, la métropole de la Galatie salutaire. Sous Héraclius, les Perses s'en emparèrent, et les Arabes la conquirent momentanément ; les Turcs Seldjoukides la gardèrent plus longtemps, si ce n'est que pendant la première croisade, les Latins la possédèrent 18 ans. Le 20 juillet 1402, Bajazet perdit devant ses murs la mémorable bataille qui le fit tomber aux mains de Timour ; c'est le dernier fait saillant de son histoire.

État actuel. — La ville moderne est d'un aspect plus triste et plus délabré que ne le ferait supposer l'aisance bien connue de ses habitants. Elle a peu de monuments; mais, en revanche, ses ruines gréco-romaines sont du plus grand intérêt. La plus saillante est celle de l'*Augusteum*, temple consacré par les princes galates « à Auguste et à la déesse Rome » ; on peut encore en visiter un beau débris échappé au vandalisme des Turcs et à demi enterré sous des décombres et des constructions misérables, qui masquent en partie le fameux *monument d'Ancyre*, copie du testament d'Auguste, inscrit à Rome sur deux tables de bronze. C'est peut-être la plus belle antiquité de l'Asie Mineure. Il ne reste aujourd'hui de l'Augusteum, que les deux murs parallèles formant le grand côté de la cella, le pronaos et les antes. La cella avait une largeur de 10 mètres 34. C'est dans le pronaos, à droite, que se trouve l'inscription latine, en six colonnes égales. Il faut aussi ad-

mirer la porte du temple, bien que le marbre en ait été corrodé par l'action du temps. On peut enfin visiter l'*église de saint Clément d'Ancyre,* un peu postérieure à Justinien. Parmi les excursions intéressantes à faire dans les environs, nous citerons l'ascension du *Tchal-Dagh* (2 h. S.), d'où la vue embrasse un admirable panorama sur tout le bassin de Lycaonie jusqu'au mont Hassan-Dagh, à plus de 50 lieues S.-S.-E.; et à 3 h. au N.-E., la plaine de *Tchibouk-Abad*, théâtre de la bataille de 1402, et antérieurement de la victoire de Pompée sur Mithridate.

La route directe d'Angora à Kaisarièh tire constamment au S.-E. et va gagner Sughur en passant l'Halys, le roi des fleuves de l'Asie mineure, au pont de *Kapou-Keui* (village de la Porte), à côté de l'emplacement de l'antique **Aliassus.** Mais le touriste intelligent ne peut se dispenser d'aller voir, en allongeant sa route de 15 h. au plus, les superbes ruines persépolitaines de Boghaz-Keui, près de la ville de Yousgat. Pour cela, il faut sortir d'Angora par la route de l'E., qui remonte le torrent et la jolie vallée de Kisildja jusqu'à (9 h.) *Kilidji-Keui*, franchit un petit plateau et vient tomber sur l'Halys (Kizil-Irmak) à (2 h. 30 min.) *Ak-Séraï* (le palais blanc). Cette route, peu connue, doit fourmiller d'antiquités; après Ak-Séraï, elle remonte une coulée, passe près de *Baltchik* une crête basse, descend une autre vallée, franchit à Indrakli-Keuï (15 h.) le Delidjé-Irmak (*déli*, impétueux?), et aboutit à une plaine couverte de riches villages; on passe ordinairement par les suivants : Kadi-Bounar (la fontaine du juge), Arslandjali, Suleïman-Keui, Osman-Keui, Mouça-bey, Topagatch, et on arrive à (13 h.)

Yousgat. C'est une ville peu curieuse en elle-même ; le voyageur devra cependant y visiter les ruines du château, où le dernier de ses seigneurs féodaux (dérébeys), Chaswan-Oglou, enveloppé dans la catastrophe des Janissaires, se fit tuer au seuil de sa maison en flammes. Mais en général, on ne doit aller à Yousgat que pour y faire halte avant de s'engager dans les montagnes ardues et boisées qui dominent la ville au N.-O., et d'où sortent deux torrents qui se réunissent à (6 h. 30 min.)

Boghaz-Keui (village du défilé). Les ruines d'une grande ville et de plusieurs acropoles couronnent les hauteurs qui dominent le village à l'E. et au S.-S.-E. La ruine la plus remarquable des environs immédiats du village est celle d'un temple situé à l'E. au delà du ruisseau : c'est un monceau de décombres, d'environ 46 mètres sur 65. Trois portes sont encore reconnaissables. Un sentier mène au N. à *Iazili-Kaya* (la roche écrite), que M. Texier décrit ainsi : « C'est une enceinte de rochers naturels, aplanis par l'art, couverts de sculptures du temps des Perses, et certainement antérieures à Hérodote. On y voit représentée l'entrée du roi des Perses et d'un roi que je crois être de Paphlagonie. Cette scène se compose de soixante figures dont quelques-unes sont colossales. Le roi des Perses est monté sur un lion et entouré de toute la pompe asiatique ; l'autre roi est armé d'une massue, il est barbu et coiffé d'un bonnet conique très-élevé. Toute sa suite, qui se compose de figures également vêtues, est disposée ainsi : un corps de soldats, trois généraux, trois princes, une suite de doryphores précédés chacun d'un soldat, la marine représentée par deux hommes qui portent une barque, un monarque qui paraît un roi vaincu, des dorophores.... ; le roi des Perses est suivi d'un guerrier de sa nation, monté également sur un lion, de princes montés sur un aigle à deux têtes, et d'un cortége de trente figures. » D'autres

personnages ont pour bras des têtes de lion, pour jambes des monstres marins. Une femme mitrée (reine ou déesse) est montée sur un lion; M. Texier pense que c'est la déesse Anaïtis, dont le culte régnait dans cette partie de l'Orient: d'après les costumes des personnages, il y voit une procession de Saces, et regarde enfin la ville comme l'antique **Ptérium**, détruite par Crésus, tandis que d'autres l'identifient avec **Tavia**. Quoique musulmans, les habitants de Boghaz-Keui voient sans défiance et même avec une bienveillance hospitalière les voyageurs qui viennent visiter leurs magnifiques ruines. — Retour à Yousgat (6 h. 50 min.)

De Yousgat, une route directe mène à Kaïsarièh, mais elle passe par des steppes si nus et si pénibles à parcourir que le plus prudent est de retourner sur ses pas jusqu'à (13 h.) Indrakli, et de là, de remonter la vallée qui conduit à la plaine de Tchapat-Ovassi. On rejoint la route ordinaire à **Denek-Maden** (11 h. d'Indrakli), remarquable par ses mines de galène argentifère. Puis on descend une jolie vallée qui mène à (6 h.) *Merdan-Ali*, après quoi on s'engage dans un col du mont Karagueuz (œil noir); couronné de ruines peu intéressantes, mais d'où l'œil embrasse une vaste étendue de pays. On débouche ensuite dans la plaine marécageuse de (6 h. 30 min.) **Sughur**, dont les eaux se rendent à l'Halys par une vallée fort pittoresque, où l'on rencontre les v. de *Tasch-Kasmah* et de (2 h. 30 m.) *Djémalah*, avec les ruines d'une forteresse curieuse, moitié antique, moitié turque du moyen âge. Plusieurs des villages que l'on traverse sont habités par des Turkomans pasteurs; on laisse sur la g. le Bozouk-Dagh, au pied duquel sont les ruines d'*Utch-Aïak* (3 h. de Djémalah), qui méritent une excursion, pour gagner par une gorge étroite (3 h. 30 min.)

Kir-Schèhr, jolie ville de 3000 âmes, exploitée par des bandes de derviches dont les exactions la menacent d'une ruine entière.

La route s'engage ensuite dans un fouillis de montagnes et gagne (5 h.)

Moudjour, V. de 3500 âmes, avec peu de ruines, bien qu'on y veuille trouver l'antique **Mocissus**. On passe par un village, ou agglomération de Troglodytes, pour arriver à (5 h.)

Hadji-Bektach, ainsi appelé du nom d'un santon célèbre, dont la tombe est l'objet d'un grand pèlerinage. Les habitants doivent à cette circonstance le privilége de ne payer d'impôt que pour les réparations du tombeau. On voit en ce lieu une enceinte antique appelée *Kara-Kaouk* (le bonnet noir): Rennell y voit la ville de *Gadasena*, qu'Ainsworth place à Utch-Aïak, cité plus haut. De ce point à Kaïsarièh, la route est toujours pittoresque, mais elle ne contient plus de localités historiques. On descend dans une fort belle vallée, celle de Kalèh-Keui, d'où un petit col mène à celle de Beïram; toutes deux sont dominées par les deux chaînes parallèles du mont Hirkah au S.-O. et d'Ismaël-Sivrissi au N.-E. On passe l'Halys à (11 h.) *Boghaz-Keupri* (le pont du défilé), où le fleuve reçoit dans un étranglement de la montagne le Mélas (moderne *Kara-Sou*; le nom turc a le même sens que le nom grec: *eau noire*). De ce pont, on atteint Kaïsarièh en 7 h., par la route directe qui longe la rive dr. du Mélas; sur la rive g. est le marais de Saslik, qui exige un détour par le bourg *Séraïdjik*; mais à 1 h. N.-O. de ce village, on peut visiter, au pied du Souvermes, les ruines appelées *Viran-Schèhr*. De Séraïdjik, un chemin qui tourne le pied du pittoresque Djilanli-Dagh, contre-fort avancé du gigantesque mont Argée, conduit à (4 h.) Kaïsarièh (V. R. 91).

CHAPITRE TROISIÈME.

TRÉBIZONDE-ARMÉNIE.

ROUTE 85.

DE CONSTANTINOPLE A TRÉBIZONDE,

PAR MER.

(184 lieues marines.=1012 kil.—3 jours de navigation.)

De Constantinople à la sortie du Bosphore, V. R. 58, p. 390 à 400. En sortant du Bosphore, le paquebot se dirige à l'E.-N.-E. La sinuosité profonde que décrit la côte entre la sortie du Bosphore et Inéboli, premier point de relâche des lignes française et autrichienne, oblige à s'en éloigner plus qu'on ne le fait d'habitude dans les navigations côtières. On passe donc ordinairement hors de vue d'**Érekli**, l'ancienne **Héraclée**, que nous mentionnons ici pour ce seul motif que des mines de charbon assez abondantes y ont été découvertes et sont exploitées sous la direction d'ingénieurs européens. On ne se rapproche de la côte à petite distance que pour reconnaître le cap Kérembé, à 18 milles environs avant

Inéboli, l'antique **Abonou-Teichos** (Ἀβώνου Τεῖχος) (80 lieues marines de Constantinople). Rien d'important dans l'histoire de cette ville, si ce n'est qu'elle donna naissance au fameux imposteur Alexandre, dont Lucien nous a transmis l'histoire, et qui demanda à l'empereur (probablement Antonin le Pieux) de donner à sa ville natale le nom d'Ionopolis, dont la corruption a fait le nom moderne.—La ville actuelle, bâtie sur une petite baie, près de l'embouchure du Daourikan-Irmak, et dominée par les hauteurs, n'a rien d'intéressant par elle-même. A 15 ou 16 lieues vers le S. s'élève la ville de **Kastamouni** (l'antique **Castamon**), V. de 12 000 âmes, avec une vieille forteresse du temps des Comnènes.

D'Inéboli, le navire reprend sa course vers l'E.-N.-E., longeant d'un peu plus près la côte, qui n'offre du reste rien à noter jusqu'au cap Syrias (Συριάς ou ἄκρα λεπτή) aujourd'hui *Indjé-Bournou*, la pointe de l'Asie Mineure la plus avancée au N. dans la mer Noire. On double ce promontoire, et, se dirigeant au S.-S.-E., on entre bientôt (25 l. marines d'Inéboli) dans la rade et dans le port de

Sinope (Σινώπη, en turc *Sinap*). —*Histoire et topographie ancienne.*— Sinope, la plus importante de toutes les colonies grecques du Pont-Euxin, était située dans l'ancienne Paphlagonie. Sa fondation était attribuée aux Argonautes et à Sinope, fille d'Asopus ; mais les Sinopéens honoraient, comme le fondateur de leur ville, Autolycus, l'un des compagnons d'Hercule et l'un des Argonautes. Successivement occupée par des colons de Milet, par les Éphésiens, les Cimmériens, et, à l'époque de la guerre du Péloponèse, par les Athéniens, Sinope s'éleva à un haut degré de prospérité. Elle fournit aux Dix-Mille, dirigés par Xénophon, les navires qui les transportèrent à Héraclée. — Sa richesse excita la cupidité des rois

de Pont. Mithridate IV, bisaïeul du grand Mithridate, l'attaqua le premier. Polybe nous en donne à cette occasion la description suivante : « Elle est bâtie sur une péninsule qui s'avance vers la haute mer. L'isthme qui la relie au continent n'a pas plus de deux stades de largeur. La péninsule, du côté de la ville, est d'un accès facile; du côté de la mer, elle est à pic, dangereuse pour les navires, et présente peu de facilités à un débarquement. » « La ville était, selon Strabon, bâtie sur le col de la péninsule, laquelle était entourée de rochers creusés en forme de bassins, qui dans les hautes marées se remplissaient et rendaient le rivage inaccessible. » Aidée par les Rhodiens, Sinope obligea Mithridate à lever le siége. Pharnace, son successeur, fut plus heureux ; il parvint à s'en emparer (183 avant J.-C.). A partir de ce moment, elle devint la capitale des rois de Pont. Mithridate-Évergète, père du grand Mithridate, y fut assassiné ; ce dernier prince y naquit et enrichit sa ville natale d'un port de chaque côté de l'isthme, d'arsenaux maritimes et d'admirables réservoirs pour les pêcheries.

Après sa défaite à Cyzique, il confia la défense de Sinope à Bacchides, son lieutenant. Lucullus la prit, après une résistance honorable, et lui rendit son ancienne indépendance. Après la défaite de Pharnace à Zéla, César prit Sinope sous sa protection et y transporta des colonies romaines. Au temps de Strabon, Sinope était encore une grande et belle ville très-fortifiée. A dater de ce moment, le commerce de Sinope dépérit, mais ses pêcheries la maintinrent dans une certaine prospérité. Pline, préposé au gouvernement de la province, obtint pour elle de l'empereur Trajan la construction d'un aqueduc de seize milles de longueur. Au moyen âge, Sinope appartint à l'empire de Trébizonde. Mahomet II s'en empara, en 1470. Diogène le Cynique, Baton, historien de la Perse, et Diphilus, poëte comique naquirent à Sinope.

C'est dans ce port même que le 30 novembre 1853 une flottille turque, surprise par la flotte russe, fut détruite et perdit 3000 hommes, événement qui décida l'intervention de la France et de l'Angleterre en faveur de la Turquie.

État actuel.—Sinope est une ville de 8000 hab. De tous les monuments, dont nous avons plus haut signalé l'existence, il ne reste que des débris informes, des fûts de colonnes, quelques inscriptions et même quelques statues qui sont entrées comme matériaux dans les murs de construction byzantine. Le fort, entouré de trois murs et d'un fossé, remonte à l'époque du Bas-Empire ; on remarque aussi quelques vestiges des fortifications élevées par les Français, en 1808, enfin, des chantiers de construction que les forêts voisines approvisionnent abondamment.

La petite île que l'on voit près de Sinope était anciennement appelée Scopelus (le rocher); les bâtiments d'un faible tonnage pouvaient passer entre l'île et la côte, et éviter ainsi un parcours de 40 stades.

Paquebots à vapeur pour Constantinople, *Messageries françaises*, et *Lloyd* tous les lundis.

Après un parcours de 23 l. marines, pendant lequel on rase de près le promontoire formé par les atterrissements du fleuve Halys (*Kizil-Irmak*), puis l'embouchure du *Termèh-Tchaï*, l'antique Thermodon, le fleuve des Amazones, on atteint le port de

Samsoun, bâti à un quart de mille environ de l'ancienne **Amysus**. On retrouve encore quelques traces de son môle, du port et de son acropole bâtie sur les hauteurs qui la dominent. Dans l'antiquité, l'histoire d'Amysus n'offre rien de notable. Samsoun possède

actuellement un assez bon port, c'est le plus important de la côte après Trébizonde. Samsoun est le point de départ le plus habituel pour plusieurs villes de l'intérieur, et entre autres celles de Tokat et de Diarbékir.

En longeant la côte vers l'E., on aperçoit successivement les bouches du fleuve Iris (*Yéschil-Irmak*), qui ont formé un vaste delta, puis la ville d'*Ounièh*. A 6 kil. environ dans les terres est un château, construit sur un rocher perpendiculaire, et une grotte curieuse avec une façade en forme de temple, sculptée dans le roc. Le navire range ensuite un petit golfe où se trouvent *Fatsa*, l'antique *Phatisana*, et les ruines de *Polemonium*, puis il double le cap Jasonium (*Iasoun-Bournou*), dans lequel on remarque quelques restes d'une église byzantine, passe en vue d'*Ordou* (Cotyora) et, après un parcours d'environ 30 l. marines, arrive à

Kérasounda, bâtie sur une petite presqu'île. Cette ville, nommée dans l'antiquité **Pharnacia**, eut, selon toute probabilité, pour fondateur Pharnace, grand-père de Mithridate le Grand. Pendant la guerre qu'il soutint contre les Romains, ce dernier roi y envoya ses femmes. Sous la domination romaine, cette ville atteignit par son industrie et son commerce maritime un haut degré de prospérité. Les produits des forges voisines des Chalybes formaient un des principaux articles de son commerce. A la place même, où s'éleva depuis la ville, s'était antérieurement fixée une colonie grecque nommée Choerades. C'est à la ressemblance éloignée de ce nom avec celui de Cérasus, qu'il faut sans doute attribuer l'erreur d'Arrien, qui pense que Cérasus était sur le même emplacement que Pharnacia. Il est avéré maintenant que Cérasus se trouvait 150 stades plus à l'E. C'est à cette erreur, propagée pendant le moyen âge, que la ville actuelle doit son nom. On y trouve encore des restes considérables des anciennes murailles helléniques, surmontées par les fortifications génoises et turques.

En partant de Kérasounda, on range une petite île, appelée Kérasoun-Ada, qui répond, selon M. Hamilton, à l'île Arétias, célèbre par un temple de Mars bâti par les reines des Amazones, puis, un peu avant le cap Zéfrèh (Zéphyrium), un îlot qui serait celui de Philyreis des Argonautes. Au delà du cap Zéfrèh et de la baie de Kaïk-Liman (Zéphirium), on aperçoit

Tiréboli, l'antique **Tripolis**, bâtie près de l'embouchure du Kharschout-Tchaï, sur les rives duquel étaient les mines d'argent d'Argyria; il en existe encore d'autres à Gumisch-Khanèh, vers la source du fleuve. Tiréboli n'a rien d'intéressant.

De Tiréboli, on rase de près la côte, couverte d'une végétation luxuriante, laissant entre les caps Kéréli-Bouroun et Yoros-Bouroun, l'emplacement de l'antique *Cérasus*, puis la baie de *Platana*, on mouille bientôt (environ 25 l. marines de Kérasounda) devant

Trébizonde (en turc *Trabizandé*).

Renseignements.—Rien de particulier pour le débarquement. On ne trouve dans cette ville que des khâns à la turque et une locanda tenue par un Gênois nommé Antonio.—Paquebots pour Constantinople *Messageries françaises* et *Lloyd autrichien*, tous les dimanches.

Quarantaine. Tout voyageur provenant de l'Asie, doit, avant de se rembarquer du centre pour Constantinople, subir une quarantaine de 8 jours. Le lazaret est une grande cour entourée de petites chambres à la manière des caravansérais. Le prix est d'environ 200 piastres, tout compris.

Histoire.—Trébizonde, nommée dans l'antiquité **Trapezus**, était une colonie de Sinope. Cette ville devait probablement son nom à sa position sur une plate-forme élevée comme une table au-dessus de la mer. Peut-être aussi ne dut-

elle ce nom qu'à sa parenté avec la ville de Trapezus en Arcadie. Quoi qu'il en soit, elle était déjà florissante lorsque Xénophon y arriva avec les Dix-Mille ; mais sa grandeur réelle ne paraît avoir commencé qu'avec les Romains. Sous le règne d'Adrien, lorsque l'historien Arrien la visita, Trapezus était la ville la plus importante de la côte S. de l'Euxin ; Trajan en avait déjà fait la capitale du Pont-Cappadocique, et en avait amélioré le port. A partir de cette époque, ce fut une grande ville de commerce très-fortifiée. Sa position était si forte que, saccagée par les Goths sous Gallien, elle ne demanda jusqu'au règne de Justinien que des réparations insignifiantes pour être en bon état de défense. Au moyen âge, une branche de la maison de Comnène s'y déclara indépendante de l'empire grec, et fit de Trapezus la capitale d'une principauté qui survécut à la chute de Constantinople et ne succomba qu'en 1460, sous les coups de Mahomet II.

État actuel. — La ville de Trébizonde est encore une des villes les plus commerçantes de l'Asie Mineure. Depuis que la mer Noire a été ouverte au commerce, et depuis l'établissement de la navigation à vapeur, elle est devenue l'entrepôt principal du commerce de la Perse, mais elle ne renferme aucun vestige de son ancienne splendeur. Les constructions antérieures à la conquête turque datent des dernières années du Bas-Empire et n'offrent aucun intérêt.

Le port de l'antique Trapezus, appelé Daphnus, était formé par un banc de rochers qui s'avançait dans la mer et sur lequel était construite la citadelle.

Le port actuel n'offre aucune sécurité aux navires, et en hiver, il faut chercher un ancrage à Platana, à 10 kil. à l'ouest.

Vue de la mer, Trébizonde offre un coup d'œil des plus agréables, avec ses quatre étages le long de hautes collines boisées qui l'encadrent admirablement. On la divise en ville turque et ville grecque. La première, beaucoup moins misérable que ne le sont les villes turques en général, est resserrée dans l'enceinte des murs, séparée des faubourgs par des ponts élevés et étroits, soigneusement fortifiés. Le quartier grec s'étend plus librement dans la campagne, et les jardins, mêlés aux habitations, y ajoutent un charme que n'a pas la ville intérieure : la végétation y est si belle qu'elle masque complétement les habitations aux yeux du voyageur. Malgré les dix-huit mosquées et les dix à quinze églises qui la décorent, la ville n'a pas, à proprement parler, de monuments, sauf *Sainte-Sophie*, située à 1 kil. 1/2 environ à l'O. de la ville. C'est une ancienne église grecque, de forme circulaire, avec un pavé de mosaïque et un dôme supporté par quatre colonnes de marbre veiné de rouge. Sainte-Sophie est aujourd'hui une mosquée. A l'E. de la ville, se voit une *chapelle*, qui a été jadis, dit-on, un temple d'Apollon : elle est de forme octogone, et avait des peintures qui ont disparu sous les coups des puritains musulmans. Tout près coule le Kerkout, sur lequel campèrent les Dix-Mille. On admirera encore des *bains* dignes de leur renommée, de construction généralement antique, à la fois somptueuse et élégante. La population, évaluée à 30 000 âmes, est surtout musulmane : les Grecs et les Arméniens forment une minorité dont le *Tanzimat* n'a guère amélioré la situation précaire vis-à-vis de leurs dominateurs.

ROUTE 86.

DE TRÉBIZONDE A ERZEROUM.

(62 heures. 8 à 10 jours.)

De Trébizonde à Erzeroum, on suit l'ancienne route génoise, c'est-à-dire la route dont les Génois avaient obtenu l'usage des

rois d'Arménie, pour les besoins de leur commerce avec l'Asie centrale : ils y avaient élevé, de distance en distance, des forteresses spacieuses, renfermant de grands entrepôts. Le premier de ces postes était Baïbourt, le second Erzeroum.

On sort de la ville en gravissant un terrain ondulé, après lequel on descend dans la vallée du *Djevislik-sou*, qui tire son nom d'un village où l'on arrive au bout de 8 h. On couche en cet endroit, d'où 4 h. de montée mènent au khân de *Karakapan*, à travers une région abrupte d'une grande beauté pittoresque, couverte de forêts, avec quelques habitations clair-semées. Puis la route tourne au S.-E., s'enfonce dans un pays non moins beau et encore plus sauvage; ce sont les gorges du Koulabad-Boghazi, d'où l'on débouche sur la vallée du Balakhor-sou : on passe cette rivière au Tach-Keupri (pont de pierre), et le premier village qu'on rencontre est (7 h. de Karakapan) Vésernik, après quoi viennent Djennaza, Kaderna, Iskila : ces quatre hameaux sont séparés les uns des autres par un intervalle d'une grande heure. Deux autres étapes de 2 heures chacune mènent à Chadrak et à *Balakhor*. Entre ce point et Baïbourt, on franchit des montagnes où vit une population de Lazes troglodytes aussi sauvages que du temps de Xénophon.

Baïbourt (prononciation locale *Baïbout*) (5 h. de Balakhor), ville de 6000 âmes, avec de belles antiquités grecques et une citadelle délabrée, est le point où on atteint la vallée tortueuse du Tchourouq-sou (eau puante), l'ancien Lycus. On la remonte pendant une dixaine d'heures, on passe par les villages insignifiants de Marsal et de Gurula, et un col assez bas mène dans une vaste et fertile plaine où l'on passe presque à sa source l'Euphrate occidental (Kara-sou), près du village d'Ilidja, dont le nom indique des eaux thermales sulfureuses qui y existent en effet. Deux grandes heures plus loin, à l'extrémité de la plaine, est (30 h. de Baïbourt),

Erzeroum, capitale de l'Arménie ottomane. C'est une grande ville, peuplée d'environ 45 000 âmes, mais qui a dû en renfermer 130 000 autrefois. Il y a plusieurs khâns dépourvus de tout confortable, et la plupart des habitations particulières sont de vraies huttes à la circassienne, au milieu desquelles on fait du feu, la cheminée étant remplacée par une ouverture au plafond. Quelques maisons de riches négociants arméniens font une heureuse exception, que le voyageur pourra apprécier, s'il a eu la précaution de se munir à Constantinople ou à Trébizonde de lettres de recommandation.

Histoire. — La ville actuelle a succédé à la cité arménienne de **Garin** (nom grécisé en **Caranitis**.) Un général romain fit fortifier cette place en 415, et elle changea son nom en **Théodosiopolis**, en l'honneur de Théodose le jeune. Au x[e] siècle, les Seldjoukides ayant saccagé la ville voisine d'Arzen, les habitants se réfugièrent à Théodosiopolis, que les Turcs appelèrent depuis Arzen-Roum (Arzen des Grecs) ou Erzeroum. Après avoir été en quelque sorte la métropole des Osmanlis orientaux, elle fut prise par les Russes en 1828, et n'est plus qu'une ombre de ce qu'elle était jadis, depuis que les Russes, en se retirant, ont fait émigrer avec eux 6000 familles arméniennes, les plus riches et les plus industrieuses de la ville. En l'année 1859, elle a été en grande partie détruite par un tremblement de terre.

État actuel. Topographie. Monuments. — L'aspect de la ville, assez imposant à distance, est misérable et presque repoussant à l'intérieur. Le quartier chrétien, hors de l'enceinte de la cité, est le plus habitable, et c'est là que sont les consulats européens. La ville a de

vieilles fortifications crénelées, encore couvertes de croix et de caractères grecs. Les monuments se réduisent à un *hissar* ou château en ruines et à deux mosquées, dont la principale, *Oulou-Djami*, a pour dépendance l'hospice de *Tchiflé minaret*, curieux produit d'un art byzantin-sarrasin. « Le plan de l'édifice est celui d'une nef d'église latine, au fond de laquelle est élevé le tombeau du fondateur. De part et d'autre, des colonnes de pierre soutiennent des arcs en ogive qui forment un portique à deux étages... La porte, qui était d'albâtre, a été enlevée par les Russes et emportée à Érivan. La façade se compose d'une grande arcade, qui encadre la porte formée d'un arceau surbaissé. Le tympan, en forme de niche, qui surmonte la porte, est orné d'un ajustement de polygones dont la description donnerait difficilement une idée. » (Ch. Texier.) Ce curieux édifice est aujourd'hui en ruines et converti en poudrière. L'autre mosquée paraît remonter à la même époque; il n'en reste plus qu'une porte et un minaret de briques, orné à l'extérieur d'ajustements en émail vert et bleu : on la nomme *Mourgo sérai*, le palais de Mourgo, vaillant chef yézidi, converti à l'islamisme, disent les indigènes, à la suite d'une vision, et assassiné par ses compatriotes irrités de sa défection.

D'Erzeroum à Bayézid, au mont Ararat et au lac de Van, R. 87; — à Kaïs, R. 88.

ROUTE 87.

D'ERZEROUM A BAYÉZID ET AU MONT ARARAT.

RETOUR PAR LE LAC DE VAN.

On sort d'Erzeroum par la route de Perse, et, à quelques minutes des dernières maisons de la ville, on passe à côté d'un café et d'une belle fontaine, où les caravanes qui viennent de l'O. ne manquent pas de s'arrêter. On franchit une petite chaîne de 250 mèt. de haut, appelée le col du Chameau (*Dévèh Boïnou*), et on descend le cours d'un ruisseau appelé Hassan-Kalèh-sou, qui est un des deux bras dont se forme l'Araxe, et que l'on traverse pour atteindre

Hassan-Kalèh (7 h. d'Erzeroum), capitale du canton du Haut-Pasin, l'une des stations génoises dont nous avons déjà parlé. Cette ville n'a d'autre antiquité remarquable que sa citadelle gênoise, amas de ruines informes, de même que les doubles remparts qui cernent la ville; mais on peut visiter quelques-unes des nombreuses sources thermales du voisinage, dont plusieurs sont bitumineuses. La plus haute température y est de 41° centig.

Plus loin, en descendant la vallée, on arrive (2 h. 30) à un pont en ruines appelé *Tchoban Keupri* (le pont du Berger), où a lieu la jonction des deux bras dont nous avons parlé. A ce point, l'Araxe est déjà une rivière considérable, et que l'on ne peut passer à gué en toute saison. La route continue vers l'E. dans une direction parallèle à l'Araxe et longe le pied du mont Gedik, en passant par les villages d'Emrakoum (2 h.), Mendiven (2 h.), Kamatzor (1 h.), Iuzveren (1 h.), et *Déli-Baba* (3 h.). C'est un village arménien de trente-cinq maisons, remarquable par une tombe de santon, où les pieux musulmans ne manquent pas de faire une prière : du reste, depuis l'émigration de 1828, la population arménienne est plus clair-semée dans ce pays, jadis si riche et si peuplé. Les Turcs et les Kurdes l'y ont remplacée, et leurs instincts bien connus sont mal refrénés par les garnisons voisines : aussi la passe de *Chat-Déressi* (5 h. de Déli-Baba) a été le théâtre de plus d'un guet-apens. Cette portion de la route présente un caractère de beauté sauvage des plus saisissants, mais elle est parfaitement imprati-

cable pour des voitures, même pour les *arabas* turcs : les meilleures montures sont les petits poneys kurdes qui abondent dans cette région. Après la passe, on débouche dans un bassin spacieux, où se trouve (8 h.) *Toprak-Kalèh* (le château de terre), Vagarschakert des Arméniens, résidence du bey, mi-peuplée d'Arméniens et de musulmans. Elle commande la magnifique plaine d'Arischkerd, qui s'étend de Tchalkani à Daï-eddin, sur une longueur de 27 lieues et sur une largeur qui varie de deux à cinq : on y compte trente villages, dont trois seulement chrétiens. On traverse ceux de Kiahiabeg (2 h. 1/2), Keschichkeui, Karschur, Navak, Biluk, Kara-kilissé ; ces villages ne sont séparés les uns des autres que par des intervalles d'une heure. C'est un peu avant Kara-kilissé (l'église noire), qu'on atteint le bord du Mourad-tchaï (Euphrate oriental), et on le remonte jusqu'au coude qu'il forme à Daï-eddin. Sur cette route, il n'y a guère à visiter que le monastère arménien d'*Utch-kilissé*, ou les trois églises (8 h. de Kara-kilissé), dont la fondation remonte à l'an 306 et dont la construction est attribuée à l'architecte qui a bâti les églises renommées d'Echmiadzin et de Changhari. C'est un monument imposant, mais délabré et souvent pillé par les Kurdes. La bibliothèque comprend une centaine de volumes, dont quelques manuscrits. 5 h. plus loin, à **Daï-Eddin** (prononciation locale *Diyadin*), on quitte l'Euphrate, et on laisse, à 6 h. au S., la source de ce fleuve célèbre. Ce grand village kurde-arménien possède des fortifications ruinées, qui rappellent le temps où il était une des stations gênoises de cette route ; Bayézid était la dernière, et entre ces deux points, il n'y a à signaler qu'un pont en pierre, sur la limpide et gracieuse rivière de *Gernaouk*, 2 h. avant la ville.

Bayézid (7 h.) n'a d'autre importance que sa magnifique position, sur une hauteur qui est presque sa seule défense : car, malgré sa situation de place frontière, ses fortifications sont médiocres. On n'y stationne guère que pour aller visiter, à 5 heures au N.-E., l'historique et majestueux Ararat, dont les deux pics dominent la belle plaine intermédiaire.

Ascension du mont Ararat.—L'Ararat est une masse volcanique isolée, et le sommet principal n'est autre chose qu'un beau cratère de soulèvement, d'où partent des coulées de laves dont les aspérités rendent l'ascension du mont très-difficile. La première ascension connue est celle de Parrot, en 1829 : mais depuis celle d'Abich, en 1844, plusieurs autres ont eu lieu. L'endroit le plus favorable pour tenter cette curieuse excursion est la source de *Serdar-Boulak*, dans le repli formé entre les deux montagnes, à 2350 mèt. De ce point on peut encore monter à cheval jusqu'à une hauteur de 3170 mèt., après quoi on monte sur une sorte de promontoire trachytique, pour éviter les bords tranchants de la lave. On arrive successivement à une seconde et à une troisième station, celle-ci formant la limite des neiges éternelles (4080 mèt.). On marche ensuite en pleine lave noire jusqu'à la cinquième station (4830 mèt.), point atteint en 1850 par l'expédition du colonel Chodzko, qui y fit planter une grande croix. Arrivé à ce point, on se trouve en face d'une arête de trachyte porphyroïde gris formant muraille, et c'est avec un redoublement de fatigues que l'on atteint, à 500 mèt. plus haut, le sommet même, formant un plateau doucement bombé. Du reste, toutes les fatigues sont vite oubliées devant la splendeur du panorama dont on jouit alors.—Un guide est nécessaire pour cette ascension, surtout à cause des orages subits qui se

forment autour de cette célèbre montagne, dont le nom turc est fort discuté, soit qu'il faille l'appeler Agri-Dagh (mont recourbé), ou Egri-Dagh (mont ardu). Le voyageur qui a du loisir pourra visiter, entre autres détails, les deux glaciers, au-dessus de la vallée de Saint-Jacques, le cône latéral d'éruption, appelé par les indigènes Karin-yarilik (ventre crevé), curieux par sa ressemblance avec celui du Vésuve, et enfin les ruines du riche et beau village d'Argouri, à l'entrée de la vallée Saint-Jacques, le plus ancien des lieux habités sur l'Ararat même : le 19 juin 1840, au coucher du soleil, un tremblement de terre et les éboulements qui en furent la suite l'anéantirent en écrasant 1100 hab., et les vignobles florissants qui l'avoisinaient disparurent sous les éruptions des volcans de boue et les débris des roches et des glaciers. Un fait curieux à constater, c'est que la légende de l'arche de Noé est parfaitement inconnue des chrétiens indigènes dans tout le rayon immédiat de l'Ararat : quant aux Turcs, on sait qu'ils appliquent cette légende à une montagne voisine d'Amasiah (Anatolie.) Le détail le plus important de cette tradition (celui de la colombe et de la branche d'olivier) n'a pu évidemment prendre naissance dans cette région, où la température n'a point permis à l'olivier de s'acclimater.

Pour aller de Bayézid à Van, on peut reprendre la route d'Erzeroum jusqu'à Daï-eddin, d'où l'on tourne au midi, en remontant le Mourad-tchaï (Euphrate) pendant 3 heures, et laissant sur la droite le sommet neigeux de l'Ala-Dagh (3300 mèt.). On quitte l'Euphrate au point où il reçoit le petit ruisseau de Zélan-déré ; mais le touriste qui a du loisir fera bien de suivre le fleuve jusqu'à sa source (2 h.) : il peut ensuite revenir au Zélan, gravir un petit col et déboucher dans une vallée romantique, assez sauvage, qu'il suivra jusqu'à la petite ville de

Ardjisch (12 h. du col, 15 de Daï-eddin.) C'est une kassaba ou ville close, avec des murs et une forteresse en ruines, et une centaine de familles, presque toutes musulmanes : mais sa situation pittoresque sur le lac de Van lui donne un certain attrait.

Le lac est une belle masse d'eau formant un triangle irrégulier de 30 lieues de base environ sur 25 de hauteur : ses eaux sont salées, mais beaucoup plus au S. qu'au N., ce qui provient de l'abondance des eaux qu'il reçoit de cette dernière direction.

A partir d'Ardjisch, une route assez fréquentée mène à Van, en longeant la rive N.-E. et E. du lac, et, pendant les deux tiers de son parcours, elle tourne autour d'un cul-de-sac à rives marécageuses, mais d'un bel effet, bordé de villages kurdes et arméniens, et joint au lac par une gorge tellement resserrée, que presque partout ce cul-de-sac semble former un lac bien distinct et bien circonscrit par les lignes fièrement découpées des montagnes voisines. Le panorama est dominé par le massif neigeux du formidable Sipan-Dagh (3300 mèt.), qui s'élève à l'O. Sur cette route, on voit successivement (6 h. 30) *Arnis*, avec un château et 280 maisons, ville en ruines, mais d'un superbe effet au point de vue du pittoresque : les monastères arméniens de (5 h.) Merek et (2 h.) de Khijis, dont le premier, dédié à la Vierge, est un lieu de pèlerinage en renom ; puis, après 4 h. de route, pendant lesquelles on perd de vue le lac, qui reste à 4 lieues sur la droite, *Ala-keui*, bourg entouré de beaux vignobles et jouissant d'une prospérité relative : enfin (3 h. 30)

Van (l'ancienne **Vastanna**) est une ville de 30 000 âmes, qui a beaucoup gagné en bien-être depuis quelques années. Les habitants de toutes races émigrent à Constantinople, où ils se font

porte-faix, etc., et reviennent acheter une petite propriété dans leur ville natale. On y voit maintenant de beaux bazars, des cafés élégants et probablement des khâns confortables. La *citadelle*, qui a résisté à plusieurs attaques des troupes d'Abbas II, couronne un rocher conique d'un aspect saisissant, parfaitement isolé de tous côtés. Les nombreux jardins qui encadrent la ville lui donnent le plus gracieux aspect. Il y a quelques ruines antiques et de l'époque arménienne, mais sans intérêt. La ville possède un hôpital et des écoles.

Pour éviter les fatigues d'un voyage le long de la côte S. du lac, le voyageur fera bien de louer un des rares bateaux qui font habituellement un service de transport de marchandises entre Van et Taghvan, qui est en quelque sorte l'échelle de Bitlis. On jouit ainsi des magnifiques points de vue qui se déroulent successivement, et dont voici les détails les plus saillants : *Artémid*, avec son aqueduc, attribué par les indigènes à Sémiramis et appelé Sémiramsou, que quelques géographes ont assez plaisamment pris pour une rivière ; *Vastan*, avec un château et une jolie plaine ; *Khandjaik*, monastère arménien situé dans une île, et résidence d'un évêque ; *Narnigas*, *Gueulli*, *Garzit*, *Sarach*, *Almali* et beaucoup d'autres villages, avec une population mêlée de Kurdes et d'Arméniens ; enfin **Tadvan**, petit port peuplé de quarante familles arméniennes, avec un fortin sur une pointe qui s'avance dans le lac. On reprend en ce lieu le voyage par terre, et une courte étape de 4 h. mène à

Bitlis, capitale commerciale de l'Arménie. (On y trouve deux khâns pourvus d'un confort satisfaisant.) C'est une ville d'au moins 15 000 âmes, dont un tiers de chrétiens, bâtie dans une plaine, autour d'un rocher escarpé de près de 18 mèt., supportant les ruines de l'ancien *château* des beys, qui y régnaient en seigneurs féodaux : elle a trois mosquées, une douzaine de *Tékiés* de derviches hurleurs, un *bazar* important, des habitations spacieuses bâties en pierre, et un *konak* ou palais de belle apparence. Bien qu'ancienne, elle n'a guère d'histoire, et les érudits arméniens disent qu'elle s'appelait jadis *Salamsur*, et qu'elle fut fondée par un roi païen nommé Alexandre. Ses teintureries sont renommées jusqu'en Syrie : la matière colorante vient du district de Chirvan. Voici maintenant, à partir de Bitlis, les stations et les accidents notables de la route : *Kafir* (4 h.) : on s'engage dans une gorge resserrée, entre le Kerku-Dagh, à g., et le Nimroud-Dagh (mont de Nemrod), à dr., pour déboucher sur (4 h.) *Muschakgir*, vers la source du Kara-sou (Arsanios.) On descend cette jolie rivière jusqu'à (5 h.) *Irichidir*, après quoi on va, à travers la plaine, gagner (4 h. 30)

Mouch. C'est une ville curieusement bâtie autour d'une butte conique, au milieu d'une fort belle plaine, où se voient une centaine de villages : mais la ville elle-même est d'aspect misérable, bien qu'enrichie par un commerce actif en grains, en chevaux, en bétail, et surtout en excellent tabac.

En quittant Mouch, on passe le Karasou à gué, passage assez inquiétant en certaines saisons, et on atteint (2 h. 30) *Sutek*, près duquel on passe l'Euphrate sur un pont de quatorze arches : on remonte ce fleuve pendant 2 heures et on arrive à *Sikahouah*, bourg arménien, au pied d'une colline conique qui domine le fleuve : on continue à longer celui-ci jusqu'à son confluent avec le grand affluent appelé Boukhour-Tchaï, qu'on remonte aussi jusqu'à un petit pont de pierre ; au delà de ce pont, on traverse les v. de (5 h.) *Goumgoum*, (5 h.) *Bachkend* ; un petit trajet à travers le Bin-Gueul-Dagh mène à la petite ville arménienne (4 h. 30) de *Khinir*, suivie de (2 h.) *Barmek*, (1 h. 30)

Aghvéran, et d'un long défilé au pied du mont Kara-Kaïa (la Roche-Noire). On est dans un pays montagneux, d'où la vue découvre le pic neigeux du colossal Sipan-Dagh, pourtant éloigné de près de 20 lieues. Après le défilé, on passe à gué l'Araxe, appelé en cet endroit Bin-Gueul-Sou (le fleuve des mille étangs), on arrive à (3 h. 30) Keui-lu, d'où, gravissant un plateau couvert de neige jusqu'en juin, et d'où se déroule une superbe vue de la plaine d'Erzeroum, on peut descendre directement sur cette ville (11 h.), à moins qu'on ne préfère rejoindre (9 h. 30) à Hassan-Kalèh la route déjà décrite (*V*. p. 523), d'où l'on rentre à (7 h.) Erzeroum (*V*. p 522).

ROUTE 88.

D'ERZEROUM A KARS ET A BATOUM

Cette route se détache de la précédente au (9 h. 30) *Tchoban-Keupri*, et suit à une faible distance la rive gauche de l'Araxe jusqu'à (6 h.) la petite ville de *Khorasan*. A ce point on quitte la grande vallée pour se jeter dans une gorge resserrée entre des coteaux d'un fort bel effet, et où coule le Kara-Urghan-Sou. Le village du même nom (5 h. 30) est le seul qu'on rencontre dans cette vallée. Plus loin, on passe (2 h.) au pied d'une hauteur couronnée par des ruines que les gens du pays appellent *Kouroglou-Kalessi*, le château de Kouroglou (le héros de la poésie légendaire des Turcs orientaux). On s'enfonce ensuite dans un pays complétement désert, pour gagner (6 h.) le col du Soghanli-Dagh, montée ardue, dans un pays boisé et d'un pittoresque incomparable. La descente est beaucoup plus douce et se fait sur la plaine de Kars, couverte de villages et de troupeaux innombrables. Tous les villages de cette plaine sont turcs, sauf un seul qui est arménien. Du col à la ville, il y a 13 heures et on passe par Kizil, Kilissèh, Kéliach, Kotanli, Mesched, Ouzoun-Kilissèh : deux heures après ce dernier endroit, on franchit le Kars-Tchai et on entre dans la ville de

Kars, bâtie dans un repli de la rivière, et dominée par une citadelle du temps d'Amurat III. Les Russes la prirent dans la guerre de 1828-29, et ruinèrent ses fortifications, relevées plus tard et mises en état de défense par le général anglais Williams, quand les Russes l'assiégèrent en 1855, sous les ordres de Muravief. Après un assaut nocturne et infructueux, où les Russes perdirent près de 6000 hommes, la garnison décimée par la famine se rendit prisonnière. La ville n'a guère plus de 10 000 âmes, le tiers ou le quart de son ancienne population.

De Kars à Batoum, le voyageur a le choix entre deux routes de longueur à peu près égale, celle d'Ardahan et celle d'Artwin. La seconde est la plus suivie, et longe sur une portion de son parcours le Tchourouk-Sou. La première a sur l'autre un très-grand avantage pour un touriste : elle se tient à une plus grande hauteur et offre à l'œil des vues bien autrement belles : c'est donc celle que nous croyons devoir adopter.

A partir de Kars, on voyage pendant trois heures dans une plaine populeuse et fertile, et on passe par les villages de Tchakmak et de Tchalgaver. Après ce dernier endroit commence une sorte de plateau inégal, peu cultivé, quoiqu'on y trouve beaucoup de bons pâturages, et d'où l'on descend sur (14 h. de Kars)

Ardahan, ville historique, en ruines depuis l'occupation russe de 1829 : on y trouve 70 maisons, une forteresse démantelée par les Russes, et l'habitation du Bey, un peu moins délabrée que les autres maisons de riches habitants, seules bâties en pierre.

La route d'Ardahan à Digwir suit un plateau à peu près sem-

blable au précédent, et on y trouve les villages de Dikan, Panidak, Suromal et Zurzkab, séparés l'un de l'autre par des intervalles de deux heures environ. *Digwir* (8 h.) est le chef-lieu du district et de la jolie plaine de Paschor. C'est un territoire fertile, couvert de bétail et de villages, dont la plupart ont malheureusement été ruinés par la dernière invasion russe : le langage et le type plus énergique des habitants montre que l'on est sorti de l'Arménie, et qu'on entre dans la Géorgie. C'est effectivement le pays de Meskh ou des anciens *Moschi*. Un col peu élevé mène à (6 h.) *Danesvorola*, à travers un massif montagneux, couvert de neige pendant 8 à 9 mois de l'année, et portant à son sommet de larges pâturages, pendant que les flancs sont ombragés de forêts d'un fort bel effet. Puis on passe successivement à (1 h.) *Reschid*, chef-lieu d'un petit district, à (2 h. 1/2) *Koula*, petite ville de 60 maisons avec un bazar d'une vingtaine de boutiques, centre d'un territoire fertile avec quelques vignobles à (2 h.) *Alma*, au confluent de l'Aschara et de la Dchuwana, dans une situation extrêmement pittoresque, comme le sont, du reste, tous les lieux que nous avons cités depuis Digwir ; à (4 h.) *Acho*, joli village de 60 familles, qui vivent dans une aisance remarquable pour le pays, et possèdent de nombreux troupeaux qui ont la faculté, moyennant un droit de 90 cent. par tête, de passer l'été dans les pâturages de Géorgie.— D'Acho, deux routes se présentent encore au choix du voyageur : l'une qui descend l'Aschara jusqu'à son confluent avec le Tchourouk-Sou, et ce dernier jusqu'à la hauteur de Batoum, qui est à 1 heure de son embouchure. C'est une route de 16 heures, et un décor perpétuel, très-beau, mais très-peu varié, vu l'encaissement de la route entre deux chaînes de montagnes. Pour cette raison, le voyageur fera peut-être mieux d'aller droit d'Acho à la mer, en coupant le magnifique Kolova-Dagh, et en traversant (7 h.) *Didewaghi*, village de 18 maisons, *Zérehbozel* et (5 h.) *Jaghat*, habités par une population mingrélienne, peu agricole, physiquement très-belle, mais assez sauvage de physionomie et d'habitudes. Ce sont des habitants de la frontière turco-russe, qui longe précisément la crête au pied de laquelle sont bâtis ces hameaux : ils ne marchent qu'armés du fusil et du kama, auxquels ils ajoutent une corde aujourd'hui inoffensive, mais qui leur servait jadis à lier les captifs dans leurs razzias en Géorgie. Depuis Didewaghi, on descend sans interruption la vallée boisée de Kino, que M. J. Brand, consul anglais à Erzeroum, déclare être « le plus magnifique coup d'œil qu'on puisse concevoir. » On atteint les bords de la mer (4 h.) au petit *Tchourouk-Sou*, qui porte l'empreinte d'une ville déchue, avec un bazar important, à 6 heures de Batoum. On fait ce dernier trajet en suivant les bords de la mer; on traverse trois ou quatre petites rivières qui descendent des hautes montagnes qu'on laisse sur la gauche, et après avoir tourné une jolie baie, qui est le Βαθὺς des anciens, on atteint

Batoum, ville agréable et qui s'agrandit tous les jours à mesure que grandit l'importance de son port. On y trouve plusieurs khâns et cafés, bâtis en bois. Le voyageur pourra s'y remettre un peu de ses fatigues, mais sans y séjourner longtemps, à cause des fièvres qu'occasionnent les eaux stagnantes de la plaine voisine : pour les fuir, la population déserte ses boutiques pendant la saison dangereuse. On n'y manquera pas d'occasions pour regagner Trébizonde par mer.

CHAPITRE QUATRIÈME.

LES SPORADES.

ROUTE 89.

DE CONSTANTINOPLE A SMYRNE,

PAR MER.

100 lieues marines. 550 kil. 45 h. de navigation.

De Constantinople au cap Baba, V. R. 58, p. 343 à 349 (lisez à rebours).

Le Cap Baba (en turc *Baba-Bournou*), l'ancien promontoire **Lectum**, mentionné par Homère, et sur lequel on montrait au temps de Strabon un autel consacré aux douze grands dieux, dont la construction était attribuée à Agamemnon, est le dernier contre-fort de la chaîne de l'Ida, au S.-O. Il porte aujourd'hui la petite forteresse turque de *Baba-Kalessi*, surmontée d'un village bâti en amphithéâtre, et de plusieurs moulins dominés eux-mêmes par une montagne escarpée. Le petit port ne peut recevoir que des barques. Les navires du Lloyd y relâchent un instant sous vapeur.

Après avoir doublé le cap Baba, le navire se dirige à l'E.-S.-E., dans le canal compris entre le Continent et la côte N. de la grande île de **Lesbos**, appelée aujourd'hui **Mytilini** par les Grecs (en turc *Midullu-Adassi*). Un promontoire avancé à l'O. porte la petite ville de **Molivo**, l'antique **Méthymne**; on longe d'assez près la côte de l'île, bordée de montagnes vivement découpées, et bientôt, laissant à g. le golfe profond d'Edrémit, et le petit archipel des îles **Hecatonnesi** (*Pyrgonisi*, ou *Musconisia*), on se dirige vers le S.-E. dans le canal, longeant la côte de l'île qui ne présente rien de remarquable que son aspect fertile et riant, jusqu'à la rade de **Métélin**, protégée au N. par un promontoire qui porte à son extrémité une petite forteresse, et au S. par une belle montagne.

MÉTÉLIN OU LESBOS.

I. Renseignements.

Les paquebots des *Messageries françaises* et du *Lloyd* y touchent le dimanche et le jeudi, en se rendant de Constantinople à Smyrne, et le mardi et le vendredi en se rendant de Smyrne à Constantinople. — Le port du nord est complétement ensablé, et celui du midi ne reçoit que de petits navires; les bateaux à vapeur sont obligés de mouiller au dehors, et même, quand la mer est houleuse, ils doivent passer sans s'arrêter devant cette côte que les nécessités du voyage les forcent toujours à visiter la nuit. — On loge dans un *khani* ou café au pied de la citadelle.

II. Histoire.

Lesbos ne joua jamais le rôle important des États libres de la Grèce : grecque par sa population, elle dut à sa position géographique, selon la juste remarque de M. Boutan[1], de suivre toujours les destinées de l'Asie Mineure, et d'appartenir successivement à tous ses dominateurs. Lesbos fut peuplée originairement par des Pélasges. Après le déluge de Deucalion, Macare, l'un des Héliades,

[1] BOUTAN, *Topogr. et hist. de Lesbos*, *Archiv. des Missions*, tome V.

la conquit avec les îles voisines, Chio, Samos, Cos, Rhodes; son sage gouvernement leur fit donner le nom d'îles Fortunées; son gendre, Lesbos, lui succéda, et l'île prit de lui le nom qui lui est resté; mais elle reconnut bientôt la suprématie des souverains de l'Asie, et fit partie de l'empire de Priam. Aussi fut-elle ravagée par Ulysse et par Achille, qui s'empara de Méthymne après une lutte acharnée.—130 ans plus tard, Lesbos appartint à la confédération éolienne. Elle fut en proie aux discordes civiles jusqu'à la tyrannie de Pittacus, qui, après avoir pacifié sa patrie par une sage administration, se hâta de rentrer dans la vie privée. Tour à tour en guerre avec les Athéniens qui leur enlevèrent Sigée, avec les Samiens qui les battirent sur mer, les Lesbiens se soumirent au grand Cyrus, firent partie de l'armée de Cambyse, lorsqu'il envahit l'Égypte, suivirent Darius dans son expédition contre les Scythes (513), et marchèrent avec Xerxès contre la Grèce. Après Mycale et Platée, ils passèrent sous la domination des Athéniens; Mitylène se révolta contre eux, en 428; mais elle fut prise et rasée, malgré les secours tardifs envoyés par les Spartiates. Les Lesbiens essayèrent encore de secouer le joug d'Athènes, à la suite du désastre de Sicile (416), mais cette tentative et celles qui la suivirent furent sévèrement comprimées. Ce fut devant Lesbos que s'accomplirent les péripéties de la lutte qui se termina par la bataille des Arginuses. Après la bataille d'Ægos-Potamos, Lysandre soumit Lesbos. Mais bientôt Mitylène rentra dans l'alliance d'Athènes, et, en 390, Thrasybule soumit le reste de l'île. Le traité d'Antalcidas rendit à Lesbos une autonomie trompeuse; elle passa ensuite aux Macédoniens. Mitylène, assiégée, en 334, par Memnon le Rhodien, qui trouva la mort devant ses murs, fut obligée cependant de se soumettre aux Perses; elle fut reprise, en 334, par Hégélochus, amiral d'Alexandre. Plus tard, les Lesbiens furent les alliés de Persée et de Mithridate contre les Romains. Après la défaite de ce dernier, Mitylène fut prise et saccagée par Minucius Thermus. Elle servit de refuge à l'épouse et au fils de Pompée pendant la bataille de Pharsale, et plus tard au même Sextus, quand il fut vaincu par Agrippa; ce dernier, disgracié par Auguste, s'y retira également et combla les habitants de bienfaits. Cette île n'est le siége d'aucun événement important sous la domination des Romains. Dans l'antiquité, Lesbos donna naissance aux poëtes Terpandre, Arion, Leschès, Alcée, à la fameuse Sapho, au musicien Phrynis, aux historiens Hellanicus, Myrsile, Théophane, aux philosophes Pittacus, Théophraste, et au sculpteur Lesbothémis.

Sous l'empire d'Orient, elle eut à souffrir les invasions des Scythes, en 376, des Esclavons, en 769, des Sarrasins d'Espagne et d'Afrique, en 821, 881, 1035, des Russes, en 864, 1027, et fut de 802 à 1042 un lieu d'exil pour les princes dépossédés et les favoris disgraciés.

A la fin du XI[e] siècle, elle fut prise par l'aventurier Tzakhas (V. Smyrne et Chio), et reprise par Ducas, général de l'empereur Alexis Comnène, en 1089. Ravagée, en 1128, par les Vénitiens, Lesbos échut aux Français en 1204, lors du partage de l'empire grec. Après diverses vicissitudes qui la donnèrent aux Latins, aux empereurs grecs, et à divers aventuriers, elle fut donnée en dot, en 1355, par Jean Paléologue au Génois François Gateluzio; mais bientôt les Ottomans allaient menacer ce petit État. Sous Orkhan, sous Murad I[er], sous Bajazet, l'île fut ravagée à diverses reprises. Les Gateluzi, obligés de se soumettre à Tamerlan, puis au sultan Mahomet II, ne purent, malgré leur doci-

lité, désarmer le conquérant, qui les vainquit définitivement, en 1462. Les chrétiens firent d'inutiles efforts pour reconquérir Lesbos.— Au milieu des guerres suscitées par les pachas en révolte, elle devint un repaire de pirates; en 1755, la ville de Métélin fut presque anéantie par des tremblements de terre; elle fut en partie détruite par le feu au commencement du xixe siècle. En 1821, Métélin devint la station favorite de la flotte turque; cependant un des premiers exploits des Hydriotes contre les Turcs se passa sur la côte de Métélin; en 1823, les Grecs se rendirent maîtres du N. de l'île, mais ils furent battus. Depuis ce temps, l'île est restée à la Turquie.

III. Ville de Métélin.

La ville de Métélin, l'antique **Mitylène**, que les habitants du pays nomment *Kastro*, c'est-à-dire le château, la ville forte, est une ville d'environ 4000 maisons et de 12 à 14000 habitants. Les maisons, construites en bois, présentent un aspect d'élégance qui témoigne de l'aisance de ses habitants. Vers le port du N. se trouvent le quartier turc et le Konak du Pacha. Entre ce quartier et la citadelle s'étendent les cimetières des deux religions, où l'on peut reconnaître quelques marbres antiques. La citadelle turque s'élève sur l'emplacement de l'ancienne acropole, et domine à la fois Métélin et l'ancien port militaire. On retrouve encastrés dans ses murailles, du côté du N. et du S.-O., des fragments helléniques, l'architrave d'un temple dorique, etc., et sur la face O. d'une tour qui a jadis servi de clocher, des fragments romains (bas-reliefs, représentant des combats de gladiateurs); enfin, au-dessus d'une porte inférieure, une inscription en l'honneur de Gateluzio, qui fonda la citadelle actuelle et dont les armes s'étalent dans une rue voisine.

Ces murs, qui arrêtèrent Mahomet II pendant deux mois, ne résisteraient plus au feu d'une escadre; mais ils suffisent pour maintenir la ville dans l'ordre. L'enceinte de la citadelle contient une petite ville turque, où les raïas ne peuvent pénétrer, et que les voyageurs ne peuvent visiter qu'avec une permission du pacha. On y trouve beaucoup de fragments grecs, romains, byzantins et vénitiens.—Le port du N., qui s'étend au pied de l'acropole, est aujourd'hui ensablé et ne peut recevoir que des barques: c'est pourtant là, selon M. Boutan, le grand port antique qui contenait des flottes entières; on distingue sur une étendue de 200 mèt. une digue hellénique, de 7 mèt. 69 d'épaisseur, qui fait face à la côte d'Asie, et brisait les vagues venant de l'E. Du côté du N. s'étendait une autre digue, de 8 mèt. 50 d'épaisseur, maintenant complétement à fleur d'eau.—Le port du midi ne présente plus que les deux bases des phares actuels; encore sont-elles d'une époque fort contestable. Ce port était relié au précédent par un canal, dont l'emplacement est occupé aujourd'hui par la rue du *Bazar*.

La cour de l'*Archevêché grec* contient des dalles bien conservées, qui semblent avoir appartenu au pavement d'un grand édifice, et un siége de marbre qui provient sans doute du théâtre, dont M. Boutan croit reconnaître les traces au midi de l'acropole, sur le bord de la mer.—Près du port du midi et non loin des ruines d'un *aqueduc romain*, on trouve la petite église de *Hagios Thérapios* (saint Guérisseur), qui marque sans doute l'emplacement du temple d'Apollon; la cour de l'église et celles des maisons environnantes sont en effet pleines de débris de chapiteaux, de tronçons de colonnes, mutilés comme à plaisir. On a essayé de réunir les meilleurs fragments dans une espèce de musée, situé à 50 pas de là.

—

IV. Excursions dans l'île.

L'île de Lesbos, qui a emprunté à son ancienne capitale son nom moderne de Métélin, est de forme irrégulièrement triangulaire ; elle est creusée de deux golfes profonds, ceux de Hiéro et de Kalloni, qui y forment, au milieu des terres, d'immenses bassins, ouverts seulement sur la côte S. par des canaux étroits. De l'E. à l'O. et du N. au S., l'île est parcourue par deux chaînes de montagnes, qui sont : à l'E., le mont Lepethymnus, qui projette en face du golfe d'Edrémit le cap Argennum; à l'O., l'Ordymnus, qui s'étend jusqu'au cap Sigrium (*Sigri*), la pointe la plus O. ; au milieu le mont Créon, et au S. l'Olympus, entre les deux golfes de Kalloni et de Hiéro. Une languette de terre, comprise entre ce dernier et le canal qui sépare l'île de l'Asie, se termine au S.-E. par le cap Malée (Hagia Maria), le troisième angle du triangle.—Métélin appartient à l'éyalet de l'archipel. Elle est administrée par un gouverneur, et un mollah de première classe ; mais cette île si riche dans l'antiquité, et même sous la domination grecque, n'est plus aujourd'hui qu'une province oubliée; la population générale de l'île est à peine de 60 000 habitants, dont les Turcs forment la majorité; les Grecs, répandus dans l'île, y vivent dans la misère; le sol y est cependant fertile, le bétail abonde à Lesbos, les forêts y sont pleines de gazelles, de cerfs et de chevaux sauvages; le blé et les raisins y sont excellents. Le commerce y a peu d'activité.

Les principales excursions que l'on peut faire autour de la capitale, sont les suivantes :

1° A **Thermies** (6 à 7 h. aller et retour). On sort de Métélin, du côté du port du N., et l'on rencontre d'abord, dans une petite gorge, un reste d'*aqueduc romain*. puis une jolie fontaine turque, et le beau v. de *Moréa*, bâti en amphithéâtre sur la gauche. A 500 mèt. de là, vers l'O., s'étendent, au fond d'une riante vallée, les restes majestueux d'un *aqueduc romain* qui fait l'effet d'un immense arc de triomphe. De Moréa, on regagne, par le v. de Bafla, le bord de la mer et la scala de Thermies, petit port insignifiant avec deux khanis. Entre la scala et l'établissement des eaux thermales, on trouve un champ, entouré de murs et semé de débris de marbres antiques, que M. Boutan regarde comme les vestiges de l'antique Θέρμη, probablement embellie par Agrippa. L'établissement des *eaux thermales*, qui ont été fréquentées depuis l'antiquité, présente aussi un grand nombre de fragments antiques. On revient à Métélin en 2 h. 30 min., en suivant le bord de la mer.

2° **Tour de l'Ile.**—Nous n'indiquerons que très-sommairement, d'après M. Boutan, cette excursion circulaire qui demande environ une semaine : car, à part les beautés pittoresques du pays, l'île ne présente pas d'antiquités remarquables, et les villes que M. Boutan a recherchées avec beaucoup de sagacité n'ont guère d'autre intérêt que d'avoir été mentionnées par Strabon.

De Métélin, on se dirige au N.-O., on franchit (1 h.) la petite chaîne qui sépare la capitale du golfe d'Hiéro, d'où l'on descend, près d'une source thermale non exploitée, dans une plaine fertile et bien cultivée, au delà de laquelle on gagne, par une vallée pittoresque (4 h.), le bourg d'**Aya-Sou**, le plus considérable de l'île après Métélin. Il possède une église byzantine avec une madone miraculeuse très-vénérée des Grecs ; un château gênois le domine. — D'Aya-Sou, on se rend, par une contrée montagneuse, à (3 h.) **Hiéro,** formée de 5 hameaux distincts, qui ont conservé le nom collectif de la ville antique, laquelle avait donné son nom au golfe voisin. Quelques blocs de marbre

anciens, placés près d'une fontaine, sont tout ce qui reste de la ville antique ; l'acropole a été remplacée par un château gênois. —De Hiéro, une route accidentée conduit à (3 h.)

Potamos, v. moderne, au bord de la mer, d'où l'on peut en 2 h., avec un bon vent, gagner par mer la scala de Vryssia, à l'entrée du golfe de Kalloni ; la route de terre (5 h.) n'offre aucun intérêt. Le cap Vurkos, à 20 min. de la scala, présente une chapelle que M. Boutan croit bâtie sur l'emplacement d'un temple d'Apollon, appartenant à l'antique Tiaræ (?). — Vrissia (1 h. 15 min. du cap Vurkos) n'est qu'un misérable v. grec.

Suivant alors les rives du golfe de Kalloni, trop peu profond pour recevoir de grands navires, on gagne (4 h.) un poste de douane, avec un khani passable, situé à 200 pas des ruines de *Pyrrha* (une acropole avec quelques restes de murailles). Un peu plus loin au N.-E., près du v. de *Mésa* (Métaon ?) (1 h. 30 min.), M. Boutan a signalé une église avec des débris de colonnes antiques. — 2 h. de marche à travers la plaine conduisent à *Achérona*, le plus considérable de six villages qui ont conservé, comme à Hiéro, le nom collectif de *Kalloni* (Καλλώνη), appliqué plus spécialement à un monastère assez riche. D'Achérona, on va visiter, près du v. de *Parakéli* ou *Parakhyla* (2 h.), l'acropole de l'antique *Ægiros* (aujourd'hui *Xéro-Kastro*), qui présente deux enceintes avec le soubassement d'un temple. De Parakhyla, on s'engage dans une région montagneuse, aride et déserte, pour gagner (2 h.) *Macara* (beau débris d'une enceinte pélasgique), et (45 min.) dans une petite vallée verte, sur la colline de *Koudicha*, les restes d'un temple dont l'origine est inconnue. De là, par Agra et par (2 h.) Mezzotopo, et à travers des gorges désertes, on gagne (2 h.) *Érisso*, dont l'église présente quelques inscriptions antiques. L'antique Érissos était à 1 h. de là, sur le rivage ; on y reconnaît les vestiges d'une enceinte, ceux d'une acropole et de trois temples. D'Érissos, on gagne (2 h.) *Sigri* (Antysoa ?), le point le plus O. de l'île, avec un petit port assez bon, défendu par un petit fort en assez bon état, et (3 h.) le monastère de Saint-Jean, situé sur le sommet du mont Ordymnos, d'où l'on jouit d'un panorama admirable, pour descendre à (1 h.) *Télonia*, pauvre v. sans intérêt archéologique. Un promontoire, enserré entre deux baies, porte (3 h.) une forteresse isolée, fort curieuse, dont les murs moyen âge se mêlent aux substructions antiques; cinq tours helléniques subsistent encore. On arrive ensuite (2 h.) au v. de *Kalokhori*, où l'on retrouve un peu de végétation. Le plateau d'Apésa, situé un peu plus à l'O., porte les restes d'une nécropole antique. De Kalokhori, on se dirige vers (2 h.) *Phyla*, et (1 h. 30 min.) *Pétra*, v. de 200 maisons, dont la population grecque doit une certaine aisance à la culture des vignes qui, dans l'antiquité, produisaient le vin de Lesbos, célébré par Aristote et Virgile comme le meilleur des vins. De Pétra, on suit le rivage jusqu'à (1 h. 30 min.) *Môlivo*, l'antique **Méthymne**, qui disputa si longtemps à Mitylène la suprématie de l'île. C'est aujourd'hui une ville d'environ 1000 maisons, bâtie en amphithéâtre sur une colline adossée à la mer, et qui domine une plaine fertile. Le sommet est occupé par une citadelle byzantine, restaurée par les Gênois et les Turcs, et qui a remplacé l'antique acropole. Sur le revers opposé à la ville, on trouve quelques tronçons de colonnes et des bains en ruine. De Méthymne, on fait en 4 h. l'ascension du mont Lepethymnus (*Hagios Ilias*), d'où l'on jouit d'une vue magnifique sur l'île et le canal de Lesbos, la Troade, Ténédos, et l'entrée des Dardanelles. On redescend à (3 h.) Kapi (Νάπη ?), d'où l'on revient par

(1 h.) le gros bourg de Mantamados, et (4 h.) Thermi (*V.* ci-dessus), à (2 h. 30 min.) Métélin.

En quittant Métélin, le navire reprend sa route vers le S.-S.-E. et sort du canal de Lesbos à la hauteur du cap Malée (Hagia-Maria). La nuit, pendant laquelle on effectue toujours ce trajet, ne permet pas d'apercevoir à l'E. le golfe Élaïtique (golfe de *Tchandarlik*), ni l'entrée du golfe de Smyrne (*V.* p. 460). On mouille dans le port, au point du jour.

ROUTE 90.

DE SMYRNE A RHODES,

PAR MER.

(CHIO, SAMOS, COS, HALICARNASSE, ETC.)

(82 lieues marines. 451 kil. 48 h. de navigation.)

Cette route est parcourue tous les 15 j. par les paquebots des *Messageries françaises* et du *Lloyd* autrichien qui se rendent directement à Rhodes, et continuent pour la Syrie et l'Égypte. La ligne gréco-orientale du *Lloyd* relâche un instant à Chio en se rendant à Syra; pour visiter les autres îles, il est indispensable de fréter un petit bâtiment. (*V.* p. 260 pour les précautions à prendre.)— Dans toutes les Sporades, on ne trouvera pour se loger que des khanis à la grecque, ou l'hospitalité des particuliers.

De Smyrne à Chio, *V.* R. 75, p. 461 et 462. (Lisez à rebours.)

Chio.—*Histoire.*—L'île de Chio paraît avoir été colonisée par des Pélasges et par des Crétois du XVIe au XIVe siècle avant Jésus-Christ. Les Ioniens s'y établirent vers 1130, et Chio fit partie de la confédération ionienne. Elle devint assez puissante pour s'emparer de Leuconia et de Copæ dans la Béotie, et pour secourir, au VIe siècle, les Milésiens attaqués par les rois de Lydie. Les forces maritimes des Chiotes les mirent à l'abri des attaques des Perses; mais adonnés surtout au commerce, ils surent ménager ces redoutables voisins. Lors de la révolte de l'Ionie (510), les Chiotes firent d'héroïques efforts en faveur de la liberté, notamment en allant au secours de Milet, assiégée par les Perses (498). Après la prise de Milet, les Chiotes durent se soumettre aux Perses; mais ils combattirent avec les Grecs à la bataille de Mycale (479), et donnèrent un appui efficace à Cimon dans son expédition sur les côtes de l'Asie Mineure: aussi l'indépendance de Chio fut-elle assurée par le traité de Cimon (449). De 449 à 413, les Chiotes furent les alliés des Athéniens contre les Spartiates; ils comprimèrent la révolte de Samos sous le commandement de Périclès (441), ils participèrent à l'expédition de Sicile (415); mais par suite du mauvais succès de cette entreprise et sous l'influence du parti aristocratique, ils rompirent leur traité avec Athènes pour s'allier aux Spartiates. La flotte athénienne vint mettre le siége devant Chio. Secourus par les Péloponésiens, les Chiotes forcèrent les Athéniens à abandonner le siége (412). Ceux-ci reprirent Delphinium en 407; mais ils en furent chassés par Callicratidas, qui occupa l'île tout entière et la fit rentrer dans l'alliance des Spartiates. Les Chiotes combattirent avec eux à Ægos-Potamos; mais plus tard, révoltés par leur tyranie, ils se soulevèrent avec presque tous les Grecs de l'Asie Mineure, chassèrent la garnison lacédémonienne (394), et rentrèrent dans l'alliance d'Athènes. En 366, Épaminondas les rattacha momentanément à la puissance de Thèbes (366). Après la mort de ce grand homme, Chio, Cos, Rhodes et Byzance furent de nouveau soumises à la domination d'Athènes; mais fatiguées de la tyrannie qui pesait sur elles, ces villes s'unirent pour défendre leur indépendance. Attaqués par Charès et Chabrias, les Chiotes résistèrent vigoureusement, sau-

vèrent leur ville et purent, à leur tour, ravager Imbros, Lemnos, assiéger Samos et voler au secours de Byzance, attaquée par Charès; enfin, par l'entremise d'Ochus, roi de Perse, ils forcèrent Athènes à reconnaître définitivement leur indépendance (356). Plus tard, alarmés des progrès de Philippe, roi de Macédoine, ils concoururent à la défense de Byzance (340). En 338, le parti aristocratique, au lieu de se donner à Alexandre, livra l'île au satrape Pharnabase; mais après la bataille d'Issus, elle reçut une garnison macédonienne. Pendant un siècle, elle eut le sort de toutes les colonies grecques de l'Asie Mineure, que les successeurs d'Alexandre se donnaient et s'enlevaient tour à tour. Quand les Romains se présentèrent en Asie comme les protecteurs des cités grecques, les habitants de Chio embrassèrent leur parti; menacés par Philippe, roi de Macédoine, ils se liguèrent avec Attale et les Rhodiens, et prirent part à la bataille navale que ce prince perdit près de leur île en 205. Chio servit d'entrepôt aux Romains pendant la guerre contre Antiochus, en 190; mais bientôt exaspérée par les désordres des soldats romains, elle se jeta dans le parti de Mithridate; sous un prétexte futile, ce prince s'empara de l'île et transporta les habitants sur les bords du Pont (86). L'année suivante, Sylla les renvoya dans leur patrie et fit reconnaître leur indépendance. Leurs privilèges furent respectés jusqu'au règne de Vespasien. Chio fut alors comprise dans la province des îles, dont elle fit partie jusqu'à la nouvelle division de l'Empire sous Constantin. A partir de cette époque, Chio n'eut plus d'existence politique, et l'histoire la perd de vue pendant plusieurs siècles; on ignore comment le christianisme s'y établit. Au VIIIe siècle, Chio eut à souffrir des incursions des pirates sarrasins, et plus tard des Turcs. En 1089, le pirate Tzakhas s'en rendit maître et battit deux flottes envoyées par l'empereur Alexis Comnène; mais, effrayé par un nouvel armement, il abandonna l'île aux Byzantins. Les Vénitiens vinrent bientôt la leur disputer (1172) et la gardèrent à la suite de la quatrième croisade (1204). Reprise un instant par le Grec Vatace, puis par les Turcs, Chio tomba bientôt aux mains d'aventuriers gênois qui y établirent, en 1346, une république aristocratique gouvernée par les familles des Mahons. Chio leur dut une grande prospérité jusqu'à l'arrivée des Turcs Ottomans. Les Mahons achetèrent la paix de Mahomet II et conservèrent leur colonie jusqu'en 1556, où elle fut conquise par l'amiral Piali-Pacha, qui voulait se faire pardonner l'échec qu'il venait d'essuyer devant Malte; elle fut prise momentanément par les Toscans en 1595, et par les Vénitiens en 1694; Chio resta soumise aux Ottomans pendant le XVIIIe siècle et le commencement du XIXe.—Lorsque la guerre de l'Indépendance éclata, les Chiotes ne prirent aucune part à la lutte; le gouverneur turc maintint l'île par une occupation militaire impitoyable. Les tentatives des Grecs sur Chio amenèrent la ruine de cette île malheureuse. Le 22 mars 1822, une flotte de Samiens débarqua dans l'île, souleva ses habitants pour les abandonner bientôt à la vengeance des Turcs, qui, revenus en force, massacrèrent sans pitié les malheureux insulaires. Trente mille Chiotes au moins périrent ou furent faits esclaves; vingt mille d'entre eux, sauvés par les Psariotes ou par les consuls européens, se dispersèrent dans toutes les parties du monde; il n'en resta à Chio qu'environ dix mille. L'île ne s'est pas encore relevée complétement de ce désastre.

État actuel. — La masse nue et bien accusée des montagnes de Chio se détache vigoureusement

sur le fond bleu de l'Asie Mineure. C'est une île longue d'environ 50 kil. du N. au S., et ne dépassait pas 30 kil. dans sa plus grande largeur, qui se réduit en certains points à 14 ou 15. Malgré sa nature pelée et montagneuse, c'est une des reines de l'Archipel, grâce à ses beautés naturelles, à la douceur et à la salubrité de son climat, à ses productions, qui sont principalement le blé, le vin, les oliviers, les orangers et surtout le mastic, qui fait en grande partie la renommée de l'île. On sait que le mastic est une gomme que l'on récolte en incisant le lentisque et en recueillant la séve qui en découle : 20 villages au moins vivent de cette industrie, qui a valu à l'île de nombreux priviléges et son nom turc (*Saki-Adassi*, l'île au mastic). Les femmes de Chio sont renommées pour leur beauté et leur grâce enjouée; les hommes, pour leur esprit hardi, aventureux et mobile. Un proverbe de l'Archipel dit : « Un Chiote sage est aussi rare qu'un cheval vert.»

Chio ou **Kastro**, capitale de l'île, est située à l'E. et dominée par un vieux château gênois. « La ville et ses environs dit M. G. Lang, représentent Gênes en miniature. »Il ne reste guère d'autres vestiges de la ville antique que des marbres et des bas-reliefs engagés dans les constructions modernes, qui datent en grande partie des Génois et des Vénitiens.

Le port avait jadis une grande importance ; mais, grâce à l'incurie turque, il s'ensable de jour en jour.

Paquebots du *Lloyd* pour Syra tous les samedis; pour Smyrne tous les jeudis.

Dans les environs de la ville, on peut recommander au touriste l'*École d'Homère*, rocher situé au N., près de la mer, et où les Chiotes placent le lieu de naissance du grand Rhapsode. On y voit sculptée dans la pierre une figure assez grossière, flanquée de deux autres. Chandler y a vu une Cybèle entre deux lions, et Pococke un Homère entre deux Muses ;

Delphino, l'antique *Delphinium*, citée par Thucydide et Xénophon, avec des forts et des fortifications disparues aujourd'hui ;

Sklavia, à 2 lieues S., source renommée, dans un site ravissant et où, selon les Chiotes, Hélène venait se baigner quand elle habitait l'île.

En quittant Chio, et sortant du canal décrit p. 459, les navires s'engagent dans une mer plus ouverte. Les paquebots à vapeur se dirigent au S.-S.-E., laissant à l'E. le golfe profond de Scala Nova ou d'Éphèse, pour passer entre les îles de Nikaria et de Samos. Les voyageurs désireux de visiter cette dernière île devront au contraire se diriger au S.-E., longer la presqu'île montagneuse de Vourla, croiser le golfe d'Ephèse, et, se rapprochant de la côte N. de Samos, débarquer à Vathy, son port principal, situé au fond d'une baie qui se projette assez avant dans les terres (25 lieues de Chio).

Samos.—*Histoire.*—Cette île fut peuplée tardivement par des Pélasges venant de Lesbos. Elle appartint également à l'État des îles fortunées de Macare (*V.* Lesbos). Ancée, venu de Samos dans l'île de Céphallénie, lui donna le nom de sa patrie, nom qui lui est resté dans l'histoire. Un peu plus tard, Samos fut soumise à la domination des Cariens; elle n'est pas mentionnée à l'époque de la guerre de Troie. Vers 1138 avant J.-C., elle reçut une colonie d'Ioniens, conduite par Proclès, qui fondèrent une confédération de douze ou treize villes. La discorde se mit bientôt entre les alliés : Léogoras, fils de Proclès, fut vaincu et chassé par Androclès, chef des Éphésiens, et les Samiens, dispersés, allèrent fonder la colonie de Samothrace. Léogoras, réfugié sur le continent, parvint, au bout de dix ans, à rentrer en possession de la conquête de son père. Des guerres continuelles

eurent lieu entre les Priéniens et les Samiens au sujet des limites du territoire que ceux-ci prétendaient s'attribuer sur le continent. Les Samiens furent un des premiers peuples qui se rendirent redoutables sur mer. Amphicrate, qui régnait en 680, fit de continuelles incursions dans l'Archipel. Ce fut le dernier roi de Samos. Cette île se déclara libre et se donna des magistrats appelés Géomares. Cette liberté fut bientôt renversée par Polycrate, qui, après Pythagore, fut la plus grande illustration de Samos dans les temps anciens (566). Il attaqua et vainquit les Milésiens et sut repousser les Spartiates. Il fit fleurir les arts et donna à sa patrie un haut degré de prospérité, mais il périt par trahison (524). Après quelques tyrannies éphémères, Samos fut reconstituée en démocratie ; elle prit une part active à la révolte de l'Ionie. Dans les guerres médiques, elle se divisa en deux partis : les citoyens riches tinrent pour les Perses et combattirent pour eux à Salamine, tandis que le peuple voulut favoriser la cause de la Grèce. Bientôt les Grecs l'emportèrent, et les Samiens prirent part aux succès de Cimon ; le traité de 449 assura leur autonomie. Dès ce moment, cette île devint riche et puissante. Une querelle s'engagea avec les Milésiens. Athènes vint au secours de ceux-ci, et Périclès assiégea Samos, sans succès d'abord ; mais il revint avec des machines et des forces nouvelles, et les soumit après neuf mois de résistance. Les Samiens accompagnèrent les Athéniens comme sujets dans la guerre de Sicile ; ils prirent part à la bataille des Arginuses (406) et à celle d'Ægos-Potamos. Le parti des nobles de Samos appela alors Lysandre et les Lacédémoniens (403), qui établirent le parti oligarchique, bientôt renversé par Conon. La paix d'Antalcidas rejeta Samos sous la domination des Perses (387). Les Athéniens Chabrias et Iphicrate la reprirent et la colonisèrent. Un décret d'Alexandre, qui rappelait les exilés dans leurs diverses villes, fit rentrer les Samiens dans leurs possessions. En l'année 200, Samos s'allia à Rome ; prise par Philippe V en 197, elle recouvra un peu de liberté après la victoire de Flaminius. Le port de Samos fut le centre des opérations de la guerre entre les Romains et Antiochus ; elle resta sous le patronage des Romains, et Auguste lui rendit sa liberté, qui fut respectée par ses successeurs ; mais en 70 elle fut réduite en province romaine. Au IVe siècle de l'ère chrétienne, Samos eut beaucoup à souffrir de la famine, de la peste, de plusieurs tremblements de terre et des ravages des pirates. Les Sarrasins, qui l'avaient dévastée en 888, la reprirent en 911, et la gouvernèrent jusqu'en 1125, époque à laquelle elle fut saccagée par les Vénitiens ; elle devint en 1204 le partage des Francs. En 1223, Jean Ducas la rendit aux empereurs byzantins. Les Turcs s'en emparèrent en 1553, et après l'avoir ravagée, ils l'abandonnèrent ; elle resta déserte pendant un siècle. Repeuplée vers 1450 par l'amiral Kilidj-Ali, elle devint, en 1587, le domaine du sultan. Elle prit une part active à la guerre de l'Indépendance et ne craignit pas d'attaquer les Turcs souvent avec succès. Le sultan Mahmoud voulut tenter une répression énergique ; il fut complétement battu (1822). Les Samiens essayèrent alors de s'emparer de Chio (V. p. 535) ; mais ils furent obligés de fuir : ils surent du moins défendre leur île en brûlant le vaisseau amiral du capitan-pacha. Les Samiens saccagèrent toutes les côtes de l'Asie Mineure pendant les années 1822 et 1823, et repoussèrent victorieusement plusieurs attaques de la flotte turque (1824). Après la bataille de Navarin (1827), Samos fut rendue à la Porte ; on lui donna un gouverneur choisi parmi les chrétiens du rit grec ; en 1830,

cette île était assez tranquille : depuis vingt ans, sa situation est restée la même ; elle forme une province à part.

État actuel. — Samos, en turc *Sousam adassi*, est une île montagneuse, aux lignes sévères, mais fertile et pittoresque au plus haut degré. Elle a 56 kil. de long sur une largeur de 20. Son point culminant, le Kerki (ancien Cerceteus), presque toujours couvert de neige, a 1570 mèt. de haut. Les pentes de plusieurs montagnes sont couvertes de pins, de cyprès, de thuyas et de chênes. Dans la zone cultivée, on remarque le myrte, l'olivier, le figuier, le lentisque, le mûrier, et surtout la vigne. L'hiver de 1849 a détruit les orangers, les grenadiers, qu'on voyait jadis à Samos. Du reste, rien de plus varié et de plus fécond en contrastes charmants que les points de vue offerts par cette île. Ici, « le mont Kerki, dont les horribles pentes et les immenses précipices semblent faire croire que l'île n'est qu'un prodigieux chaos de rochers entassés ; » là, « des ravins profonds, dont les uns, privés de verdure, ressemblent à des canaux taillés à pic entre deux murs de rocher, et les autres bordés d'arbres qui s'entrelacent, et semés de lauriers-roses et d'agnus-castus, sont comme autant de fraîches oasis qui invitent le voyageur à s'arrêter.... » (V. Guérin.)

Vathy, où l'on débarque ordinairement, se compose de deux villes : *Vathy ano* (le haut), qui compte 1100 maisons, et *Vathy kato* (le bas), qui n'en a que 400 : mais, grâce à son port, c'est la ville des consuls et du commerce. Le port est très-beau comme situation, et le serait davantage si une jetée l'abritait contre les vents du S.-O.; il a 2 kil. d'ouverture et 5 de longueur : sa profondeur varie de 18 à 30 brasses. Tout près est le monastère de *Zoodoki Pighi*, où il faut monter pour embrasser d'un coup d'œil le splendide panorama du golfe d'Éphèse.

Pour aller à Chora, la capitale actuelle de l'île, on gravit un sentier fort difficile, qui mène à une chaîne faîtière de 450 mèt. de haut : au delà, par une mauvaise route pavée, on arrive à (6 kil.)

Mitylini, gros village fondé il y a 280 ans par une colonie de Lesbiens, près de la ravissante vallée de *Mitylinous*, que dominent les escarpements boisés du Rakivouno. L'ascension de cette montagne, qui n'a que 326 mèt. de haut, offre un beau coup d'œil sur la mer et le massif du mont Mycale : on y distingue des ruines cyclopéennes, et, en descendant à l'O., on traverse une forêt de beaux oliviers, de lentisques et de pins, pour arriver à une fontaine placée dans un site romantique, non loin d'un monastère délabré appelé *Hagia Paraskevi*. En ce dernier lieu, on voit, à l'extrémité d'une salle, une hypogée antique assez curieuse.

Chora (4 kil. de Mitylini) est un gros village de 335 maisons, toutes modernes. Il n'y a absolument rien à y visiter. Le gouverneur demeure dans une maison un peu plus belle que les autres ; le Sénat siége à l'ancien évêché, et l'assemblée des Samiens se tient dans une église. Il faut visiter dans les environs :

Les *ruines de l'ancienne Samos*, couronnant la hauteur de Kastro, à 2 kil. E. de Chora. La description de Strabon peut éclairer le voyageur : « La ville et le port regardent le midi; le mouillage est sûr. La plus grande partie de la cité s'étend dans la plaine et est baignée par la mer : une autre partie monte le long de la montagne qui la domine. » Les ruines subsistant encore sont : la grande enceinte, de 8 kil. de circuit, flanquée de tours carrées de distance en distance : l'acropole, beau spécimen d'architecture militaire hellénique : la petite acropole, à l'E., flanquée de fortes tours : les restes sous-marins de la jetée de 2 stades de long, qui abritait le port, et une autre jetée plus

petite, de 180 mètres, coupant le port en deux; à l'extrémité de cette jetée, on voit un amas de blocs renversés, qui semblent à M. Guérin les ruines d'un phare. Des ruines de temples, celles d'un théâtre, mesurant environ cent pas de diamètre, celles d'un aqueduc romain à l'O., et de l'Héroon, près du torrent Daphnia, complètent cet ensemble.

En dehors du rayon de la capitale, le voyageur, s'il a du loisir, fera bien de visiter le massif du mont Kerki, à la pointe O. de l'île. Il y trouvera des beautés naturelles qui compensent bien la fatigue d'un voyage d'environ 6 heures. Auprès de la chapelle Saint-Jean, il faut voir le puits de Panareto : c'est un abîme des plus sinistres, cavité naturelle dont les bords sont taillés de main d'homme : il a 13 mètres de tour et une profondeur vertigineuse, dont on peut juger en y jetant des pierres qui rebondissent longtemps le long des parois. Le nom de Panareto est celui d'un habitant de Platanos qui voulut y descendre il y a 100 ans, et qui y périt par imprudence. Aux environs de ce puits, il faut voir l'ermitage d'Hadgi Manoli, le ravin romantique justement nommé *kakoperata* (mauvais passage), escalader la cime du Kerki, d'où la vue embrasse sans obstacle la carte à vol d'oiseau de l'île entière, et descendre au N. au Port-du-Diable (Scheïtan), dont le nom dit assez la valeur.

En quitant Samos, le voyageur reprend l'itinéraire des paquebots à vapeur. Le petit groupe des îles **Fourni** et de **Nikaria**, île effilée, montueuse et presque déserte, ne doivent guère l'arrêter : la pauvreté de ces îles était la principale cause qui jetait jadis la population dans les hasards de la piraterie.

Pathmos, située au sud des précédentes, mérite une visite. Cet îlot, de 15 kil. sur 10, est un rocher stérile, avec un port nommé *Scala*, où vivent 140 familles. Le souvenir de l'apôtre saint Jean y a effacé tous les autres. Exilé par Domitien, il aborda, dit la tradition, au lieu dit Phora, sanctifia par ses miracles tous les points de l'île, et alla mourir à Éphèse, après avoir composé son Évangile au village de Katabafsis, qui n'existe plus, et l'Apocalypse dans la grotte de ce nom, où l'on se rend par une chaussée mal pavée de 1 kil. au plus de longueur. La grotte est renfermée dans une chapelle dédiée à sainte Anne : elle a treize pas sur quatre, et des piliers grossiers la divisent en trois compartiments; sa hauteur maximum est de 4 mètres. Les moines montrent dans la voûte une fente triangulaire, figurant, suivant eux, la Trinité, et par laquelle les voix divines arrivaient à l'Apôtre. Près de la grotte, est une école grecque, et dans une salle de l'école, une belle et longue inscription postérieure au règne d'Alexandre et relative à des jeux publics.

Le *monastère Saint-Jean*, fondé en 1088 par saint Christodule, ressemble par ses murs crénelés à une forteresse : sa bibliothèque renommée comprenait jadis 600 manuscrits; elle en contient encore 239, mais dans un état déplorable : les archives renferment aussi diverses chrysobulles, dont la plus curieuse est relative à la fondation du sanctuaire.

La capitale de l'île s'étend autour du monastère : le noyau en a été formé par les ouvriers amenés par Christodule, augmentés en 1453 et 1669 de colonies de Byzantins et de Crétois fugitifs. Elle compte aujourd'hui 4000 hab., régis par un dimarque et quatre sénateurs élus annuellement. L'île entière paye à la Porte le faible impôt de 16 000 piastres (3800 fr. environ), dont le monastère, propriétaire d'une grande partie de l'île, paye libéralement la moitié.

Au sortir de Pathmos, on rejoindra l'itinéraire des paquebots, qui parcourt un large canal dirigé

du N.-N.-O. au S.-S.-E., et compris entre les îles Gaïdouro-Nisi, Pharmaco et le continent à l'E., et une série d'îlots abrupts et arides très-rapprochés, dont les principaux portent les noms d'Arki, Lipso, Léros et Kalymnos.

Le voyageur qui voudra visiter les ruines les plus célèbres du S.-O. de la Carie devra, à la hauteur de l'île *Léros*, se diriger sur le golfe de Mendéliah et débarquer au fond de la petite baie d'*Assin*, au village du même nom, bâti près de l'emplacement de l'antique

Iassos. Cette ville grecque, fondée à une date inconnue, s'enrichit par le commerce et la pêche, et fut détruite par les Lacédémoniens lors de la guerre du Péloponèse : rebâtie plus tard, elle fut assiégée par Philippe V de Macédoine. Son temple de Vesta était renommé. Les ruines de cette ville couvrent un îlot escarpé, réuni par un isthme bas au continent : elles consistent en une belle *enceinte* et un *théâtre*. Mais l'antiquité la plus curieuse de Iassos est un long mur cyclopéen, qui a paru à M. Texier un **camp retranché des Léléges**, et qui couronne une colline à peu de distance de la mer. On y remarque plusieurs soubresauts suivant les sinuosités du terrain, des meurtrières, des tours espacés de 90 ou 100 mètres, près de vingt poternes, le tout tourné vers la mer et protégeant, non la ville, mais un terrain rocailleux où il n'existe pas une trace d'habitation. On ne se rend pas compte de ce qu'a pu être cette construction bizarre.

De l'autre côté de la baie, à 2 h. S., se voient sur une petite rade les ruines de *Bargylia*, ville grecque que les Romains en guerre [illegible]ec Philippe III déclarèrent ville [illegible]re. Après ce point, il faut faire [illegible]our de la pointe montagneuse [illegible]bien boisée de Boudroun, et [illegible]ser devant les ports de Ca[illegible]nda (*Pacha-Liman*) et de Myndus (Gumischlu), pour rentrer dans un labyrinthe de petits îlots déchiquetés (îlots Karabaghlar), compris entre le continent et l'île de Kalymnos, aux montagnes sévères et bien découpées. L'île de Cos semble boucher complétement le passage vers le S.; ses belles montagnes, ses plages bien boisées font un contraste charmant avec les îlots arides que l'on vient de dépasser. Un rocher isolé au milieu du canal porte une espèce de tour, construite par Ibrahim-Pacha. Enfin, laissant à droite l'île Kappari, on se dirige vers l'E. pour contourner la pointe de l'île de Cos, dont on aperçoit bientôt la riante capitale.

Cos. — *Histoire.* — Cette île fut primitivement peuplée par des Pélasges, sous la conduite de Mérops, qui lui donna son nom (Méropia), puis par des Éoliens. Les Héraclides y régnaient au moment de la guerre de Troie; après eux vinrent les Asclépiades, colonie d'Épidaure, qui introduisirent dans l'île le culte d'Esculape et l'étude de la médecine. Les derniers colons qui s'y établirent furent des Doriens venus à la suite d'Althémène, qui la rattachèrent à la Pentapole dorienne, dont le centre était au cap Triopas. Cos reconnut plus tard la suprématie d'Athènes et reçut d'Alcibiade ses premières fortifications. Devenue riche et puissante, elle s'unit à Chio, à Rhodes et à Byzance pour s'affranchir du joug d'Athènes; elle reconnut la domination d'Alexandre le Grand, entra ensuite dans le parti d'Antigone, et fut livrée au roi d'Égypte par Ptolémée, neveu d'Antigone. Plus tard, les habitants de Cos se mirent sous la protection des Romains et leur rendirent de grands services dans leurs guerres maritimes. Sous l'Empire, cette île devint tributaire, mais elle conserva ses droits de cité jusque sous Vespasien; un tremblement de terre l'ayant détruite sous Antonin, l'empereur la fit reconstruire à ses frais. Cos a vu naître Hippocrate, père de la

médecine ; **Apelle**, le plus grand peintre de cette époque ; Philétas, poëte et grammairien, et Ariston le philosophe.—Elle vécut en paix jusqu'à la décadence de l'Empire romain, époque à laquelle les Sarrasins lui firent éprouver de grands dommages. Au xive siècle, elle appartint, sous le nom de Lango, aux chevaliers de Rhodes, qui surent la défendre de 1454 à 1464 contre les attaques des Turcs. Elle se soumit et fit partie de l'Empire ottoman après la prise de Rhodes, et reçut le nom de Stanco. En 1821, elle ne prit aucune part à la guerre de l'Indépendance.

État actuel. — La population de l'île est de 20 000 âmes, moitié Turcs, moitié Grecs. Le sol, assez bien cultivé, produit des raisins secs, des oranges et des citrons, du vin, de la soie et des grains. La capitale, **Cos**, située au pied d'un coteau bien boisé et au bord de la mer, surprend par la blancheur de ses maisons et son air de propreté. Elle est fort ancienne et s'appelait primitivement *Astypalæa*; elle fut transférée, à une date inconnue, là où elle est aujourd'hui. Strabon la peint comme une ville de médiocre étendue, mais peuplée et renommée par ses vins et ses tissus. On peut juger de ces derniers par un costume de femme figuré sur un bas-relief d'un autel dessiné par M. Texier; on dirait la gaze la plus diaphane. Détruite par un tremblement de terre, la ville fut rétablie par Antonin.

Il ne reste rien du temple d'Esculape, qui l'illustrait jadis, mais toute l'île est pleine du souvenir d'Hippocrate qui y est né; son nom a été donné à un énorme platane de près de 10 mètres de tour. A deux heures de la ville, est une montagne où les insulaires montrent la *fontaine d'Hippocrate*, qui est bien certainement une source minérale antique, car une inscription votive qui est voisine ne laisse aucun doute à ce sujet. La source, qui sort d'une roche crayeuse, a été dégagée par un travail de mine, et la galerie se termine à sa partie inférieure par un canal en maçonnerie.—Le fort de Cos est relativement moderne, il date des chevaliers de Saint-Jean.

De Cos, le voyageur fera bien de remonter au N., visiter sur le continent le village de *Boudroun*, où sont les belles ruines de

Halicarnasse, l'une des six villes de l'ancienne confédération dorienne. Soumise par les Perses, elle devint la proie du tyran Hygdamis, dont la famille y régna sous la suzeraineté de la Perse. Artémise, veuve de Hygdamis, combattit contre les Grecs à Salamine. Artémise II, veuve de Mausole, est plus connue dans l'histoire par la fondation du monument destiné à rappeler sa douleur conjugale. Alexandre prit Halicarnasse après un siége opiniâtre et l'incendia, mais il ne put prendre l'acropole ; appelée Salmacis. La ville fut rebâtie, mais rentra dans l'obscurité : cependant, du temps de Pline, le mausolée continuait à l'illustrer et à attirer les voyageurs.

Le plan de l'ancienne cité est encore facile à suivre sur le terrain. Elle se développait autour du port, qui était fermé par deux pointes dont la plus saillante (celle de l'E.), supportait le palais des anciens rois. Un peu à l'E. du palais commençait l'enceinte, qui tirait au N., suivait les soubresauts du terrain, et formait un angle très-excentrique au N.-E. pour revenir se relier à l'acropole : de là elle se dirigeait au S.-O. jusqu'à un angle où était la porte de Myndus, puis elle venait au S.-S.-E. rejoindre la mer en ligne brisée. Les principaux édifices à l'intérieur étaient, au pied de l'Acropole, le théâtre à l'O. et le Mausolée à l'E. : il paraît que les chevaliers de Saint-Jean en élevant en 1402 le château actuel de Boudroun sur l'emplacement de ce célèbre monument, lui portèrent le

dernier coup. Du moins les murs du château portent une foule de sculptures pris aux monuments antiques d'Halicarnasse.

Reprenant sa route vers le S. et laissant à l'E. le golfe profond de Cos, ou golfe Céramique, au fond duquel se dressent les sommités neigeuses du Taurus, le voyageur abordera ensuite dans le petit port de *Tadjir-Limani*, protégé par le cap *Krio*, ancien promontoire de Triopas. En cet endroit, s'élevait la ville de

Cnide. — *Histoire.* — Fondée par les Spartiates, Cnide devint une ville riche par le commerce, et fonda Lipara près de la Sicile. Harpagus, général persan, la soumit : dans la guerre du Péloponèse, elle passa du parti d'Athènes dans celui de Sparte, et les Athéniens tentèrent inutilement de s'en emparer. Lors des guerres des Romains contre Antiochus, Cnide prit parti pour les premiers et dut à cette conduite le titre de *ville libre* après la conquête de l'Asie. Elle fut prise par les pirates avant l'époque de leur destruction par Pompée en l'an 67.

État actuel. — On reconnaît sur le terrain l'exactitude de la description de Strabon : « Cnide a deux ports dont l'un peut être fermé, et a une station pour 20 navires : en face de la ville, est une île d'environ 7 stades de tour, basse, en forme de théâtre, jointe à la terre ferme par une chaussée ; la plus grande partie de la ville est sur l'île, qui couvre les deux havres. » Cette île, aujourd'hui *Cap Krio*, tient à la terre par une langue de sable qui n'existait pas anciennement, puisque Pausanias en fait un détroit qu'il appelle Euripe et où il place un pont, sur lequel passait sans doute la chaussée dont parle Strabon. Les deux ports existent toujours, fermés chacun par deux belles digues. Celles du petit port (port des Trirèmes), sont bien conservées, de même que celle qui est à droite quand on sort du grand port : elle plonge dans la mer à une profondeur de 100 pieds. Celle de gauche est détruite et ne se voit que sous les eaux. L'entrée peut avoir 20 mèt. de large et 17 brasses de fond. A l'entrée du petit port, est une tour ronde à bossage, qui est une des œuvres les plus parfaites de l'art antique en ce genre. Parmi les ruines de la ville, il faut remarquer : divers ouvrages cyclopéens, comme un quai, des tombeaux, les vieux remparts, deux théâtres, dont l'un a 120 mèt. de diamètre, un portique dorien et diverses autres constructions. Grâce aux fréquentes visites des vaisseaux européens, le temple de Vénus a presque disparu, on en distingue à peine le plan. Cette fameuse Vénus cnidienne, œuvre de Praxitèle, attirait à Cnide les visiteurs du monde connu : Théodose la fit transporter à Constantinople, au palais de Lausus, et elle périt dans l'incendie de ce palais en 475.

De Cnide et du cap Krio, le navire reprend sa course vers le S.-E. On voit à l'O. la côte S. de l'île de Cos, qui, de ce côté, est aride et sauvage : puis les îles sans intérêt de *Yali*, *Nisyro*, *Tilo*, *Kharki*, qui continuent la chaîne entre Cos et Rhodes. « La population de toutes ces îles, depuis celle de Chio, est exclusivement grecque. *Symi*, entre Rhodes et la presqu'île de Cnide, n'a de remarquable que l'habileté de ses plongeurs, qui vont, hommes et femmes, chercher à de grandes profondeurs le corail et les éponges dont leurs côtes abondent. » (V. Saint-Martin). Rhodes se présente par le travers, occupant une vaste étendue de l'horizon. En arrière, on voit au fond du golfe de Symi la silhouette de la longue presqu'île de Cnide. Après avoir doublé le cap le plus méridional de Symi, avec l'îlot de Kiskillæs, on se dirige vers la pointe N.-E. de Rhodes : au loin, à l'E., apparaissent les cimes nei-

geuses du Taurus. A mesure qu'on approche de Rhodes, on distingue ses plages couvertes d'une belle végétation et de riants villages. On contourne bientôt une pointe sablonneuse couverte de moulins à vent, par-dessus laquelle se montrent déjà les tours de la capitale, et, dès qu'on l'a doublée, on mouille devant le port.

RHODES.

I. Renseignements.

Les formalités de débarquement sont les mêmes qu'à Smyrne; mais au coucher du soleil le port et la ville sont fermés, et l'on ne peut avoir la pratique.

Paquebots à vapeur. *Messageries françaises* tous les 15 j. pour Mersina, les échelles de Syrie, l'Égypte et Marseille le mercredi; pour Smyrne, Syra, Malte et Marseille le vendredi (correspondance avec les lignes de Constantinople. et de l'Archipel).—*Lloyd autrichien* tous les 15 j. pour Chypre et les échelles de Syrie, le dimanche; pour Alexandrie d'Égypte, trajet direct le mercredi; pour Smyrne tous les 15 j. le dimanche et le mercredi (correspondance avec les lignes de Constantinople, de Grèce et de Trieste). Rhodes est la station la plus favorable pour parcourir la côte de Caramanie avec un petit bâtiment léger. (*V.* R. 92.)

II. Situation, Configuration, Statistique.

Rhodes, située par 26° de long. E. et 36° de lat. N., en regard de l'angle S.-O. de l'Asie Mineure, présente à peu près la forme d'une barque à proue effilée vers le N.-E. La longueur de l'île est de 10 lieues, sa largeur de 5, et sa distance de la terre ferme, de 3 au plus. Pline a très-bien évalué sa circonférence à 125 000 pas (un peu plus de 46 lieues). Elle a, en quelque sorte, pour épine dorsale une chaîne de montagnes qui la traverse tout entière et dont le point culminant est le *Taïros* (1500 mèt.), superbe masse qui est l'ancien *Atabyron* (ce nom rappelle singulièrement l'*Atabyrius*, nom classique du Thabor phénicien, et l'*Atabara* sanscrit). Célèbre en tout temps par son admirable climat, par cette pureté de son ciel qui lui a valu chez une foule de poëtes l'épithète de *Clara Rhodos*, cette île frappe de loin par les lignes sévères et heurtées de ses montagnes, que domine le Taïros, souvent couvert de neige : de près, elle charme le regard par la végétation multiple de ses vallées et ses mille ravins, où l'eau coule sous un épais rideau de lauriers-roses. Les essences d'arbres dominantes à Rhodes sont les mêmes qu'à Chio et à Samos : le pin, l'olivier et le figuier sont surtout nombreux. Les vignobles de Rhodes, célébrés par Virgile, n'ont pas trop dégénéré. Du reste, l'agriculture est en souffrance dans cette île, si richement douée par la nature, ce qui tient sans doute au chiffre restreint de sa population rurale (16 000 âmes). Administrativement, Rhodes est un liva de l'éyalet des *Iles*, lequel liva comprend les Sporades. Le pacha des îles réside à Rhodes, où il dispose d'une trentaine de kavas et de 380 hommes de garnison : tous les pouvoirs sont centralisés dans sa main.

III. Histoire.

Selon les plus anciennes traditions, Rhodes, sortie du sein des eaux, aurait été d'abord habitée par les Telchines, d'origine phénicienne. L'île elle-même paraît devoir son nom à Rhodes, fille de Neptune et d'Halia, sœur des Telchines. Rhodes, aimée par le Soleil (Hélios), en eut sept fils, les Héliades, nom de la première dynastie qui régna sur l'île. Une autre étymologie plus naturelle attribue le nom de Rhodes aux roses (Ῥόδον), ou plutôt aux grenadiers (Ῥοιά), dont l'île était semée, et qu'on retrouve sur d'anciennes médailles. Rhodes donna successivement asile à Danaüs, chassé de l'Égypte avec ses filles; à Cadmus et à ses Phéniciens, à plusieurs colonies de Pélasges, de

Crétois et d'Argiens; Tlépolème, un de ces derniers, figure dans la guerre de Troie. Le Dorien Althémène l'attacha définitivement à la confédération connue sous le nom d'Hexapole dorique.

Rhodes resta pendant des siècles riche et indépendante; elle devint, par son commerce et sa marine, la plus puissante de toutes les îles grecques, et envoya des colonies dans l'Archipel, sur la côte d'Asie, et jusqu'en Sicile, en Italie et en Espagne. A la fin du VIe siècle, Rhodes fut forcée de se soumettre aux Perses; elle fut ensuite ralliée à la confédération athénienne. En 412, après la défaite de Syracuse, les Rhodiens s'engagèrent dans le parti des Lacédémoniens; les Athéniens firent d'inutiles efforts pour reconquérir cette possession. Alcibiade mit Rhodes au pillage (408), mais son lieutenant Antiochus fut vaincu par Lysandre sur les côtes de l'Ionie. C'est à cette époque que remonte la fondation de la ville de Rhodes, capitale de l'île.

Alliés successivement des Athéniens, des Lacédémoniens et des Thébains, les Rhodiens prirent une grande part à la guerre sociale. Mausole, roi de Carie, qui les avait aidés à s'affranchir du joug d'Athènes, leur imposa son autorité, que sa veuve Artémise sut conserver après sa mort (354), grâce à l'appui des Perses. Les Rhodiens essayèrent de les renverser et de s'emparer de la Carie; mais Artémise les battit et prit leur ville par surprise.

L'aide d'Athènes (351) et la mort d'Artémise leur rendit la liberté. En 336, Rhodes se soumit avec empressement à Alexandre le Grand; mais à sa mort, en 323, elle proclama son indépendance. Antigone la fit attaquer par son fils Démétrius Poliorcète (305-304). Les Rhodiens surent résister pendant plus d'un an, grâce aux secours de Ptolémée. De guerre lasse, Démétrius fit la paix; Rhodes conserva son indépendance et fut plus puissante que jamais. Renversée en 222 par un tremblement de terre, elle se releva avec l'aide des cités grecques et retrouva sa magnificence. Victorieuse des Byzantins en 220, elle s'allia avec Attale et les Romains pour combattre et vaincre Philippe V, roi de Macédoine, et Antiochus le Grand. Les Rhodiens éloignèrent d'eux les Romains par leur conduite équivoque quand éclata la guerre contre Persée (172); mais ils regagnèrent peu à peu la faveur du peuple romain et obtinrent son intervention dans leur guerre contre les Crétois (154). Rhodes sut résister avec succès à Mithridate; mais, plus tard, ayant pris parti pour Dolabella, elle fut pillée et occupée par Cassius; Antoine la délivra et lui laissa ses anciens droits, qui lui furent enlevés sous le règne de Claude et rendus par Néron. Enfin Vespasien la plaça définitivement sous l'administration impériale. En 155 après J.-C., elle fut détruite de nouveau par un tremblement de terre.

Rhodes fut la patrie de Memnon, qui, à la tête des troupes de Darius, résista avec talent à Alexandre le Grand: ses artistes, ses philosophes et ses poëtes étaient également renommés; le peintre Protogène, les sculpteurs Charès de Lindos, les philosophes stoïciens Cléobule et Panétius étaient Rhodiens. L'orateur Eschine et le poëte Apollonius avaient obtenu droit de cité à Rhodes.

Le christianisme s'établit de bonne heure à Rhodes; sous l'empire d'Orient, elle eut à souffrir des incursions des Sarrasins et des Perses. Vers le milieu du VIIe siècle, sous le calife Omar, Moawiah s'en empara, mais elle rentra bientôt sous l'autorité de l'empereur, et appartint successivement aux Grecs, aux Latins, à Jean Ducas Vatace. Les Arabes, les Génois, les Turcs l'attaquèrent successivement. Foulques de Villaret, grand maître de l'ordre de Saint-Jean de

Jérusalem, s'en rendit maître en 1309 et y installa définitivement son ordre, qui devint pendant plus de deux siècles le boulevard de la chrétienté contre les envahissements des musulmans. Toujours au premier rang pour l'attaque, les chevaliers prirent Smyrne, Alexandrie, Patras, et partout, sur terre et sur mer, firent trembler les soudans d'Égypte et de Syrie et les premiers sultans ottomans; mais bientôt l'ordre, abandonné par la chrétienté, allait être réduit à la défensive : en 1444, les Égyptiens vinrent attaquer Rhodes et furent repoussés par le grand maître Jean de Lastic, après un siége de quarante-deux jours. Mahomet II, maître de Constantinople, voulut exiger un hommage et un tribut de Rhodes; mais le grand maître Jean de Lastic s'y refusa avec noblesse et commença aussitôt ses préparatifs de défense. Les premières tentatives, dirigées par Hamza-bey, n'eurent aucun succès, et Mahomet consentit à un armistice de deux ans (1461). Mais enfin une déclaration de guerre à outrance fut envoyée à Rhodes par le sultan (1471): les chrétiens gagnèrent du temps et agrandirent leurs moyens de défense. Ce fut en 1480, sous la maîtrise de Pierre d'Aubusson, que la flotte ottomane parut devant Rhodes. Après trois mois de siége, les Turcs tentèrent un assaut général, qui fut repoussé victorieusement par l'héroïque Pierre d'Aubusson. La mort seule de Mahomet II empêcha le fier sultan de tirer vengeance de cet échec, et pendant les règnes de Bayézid et de Sélim, aucune tentative sérieuse ne fut faite contre lui. Mais en 1522, sous la maîtrise de Villiers de l'Ile-Adam, Soliman le Magnifique, après avoir conquis Belgrade, résolut de s'emparer de Rhodes, qui tenait en échec la puissance musulmane; une flotte de trois cents voiles et une armée de cent mille hommes, commandée par Soliman lui-même, fut dirigée sur l'île; le grand maître, se voyant abandonné des princes chrétiens, n'avait pu réunir que 4500 soldats et 600 chevaliers; il avait fait incendier les villages environnants et rentrer les habitants dans la place. Le siége commença le 1er août; il ne dura pas moins de cinq mois, pendant lesquels des prodiges de valeur furent accomplis de part et d'autre. Il y eut trois assauts partiels avant l'attaque générale du 24 septembre, dans laquelle les Turcs furent repoussés avec une perte de 15 600 hommes. Le sultan songeait à lever le siége, lorsqu'un transfuge l'informa de la détresse des chevaliers et l'engagea à persévérer. Quatre assauts nouveaux furent tentés sans résultat, et les Turcs se bornèrent à un blocus rigoureux. Les chevaliers, abandonnés par la population grecque effrayée et mécontente, se virent dans l'impossibilité de prolonger la résistance. Villiers de l'Ile-Adam demanda une capitulation qui fut aussi honorable que pouvaient l'espérer les vaincus; elle portait que les églises ne seraient point profanées, que l'exercice de la religion chrétienne serait libre, que tous ceux qui voudraient sortir de l'île en auraient la permission, que les chevaliers pourraient emporter tout ce qui leur appartenait, meubles, reliques, vases sacrés, armes, et les canons de leurs galères. A peine signée, cette capitulation fut violée par les janissaires. Le grand maître demanda une entrevue au sultan, qui, plein d'admiration pour sa grandeur d'âme, lui assura que la capitulation serait strictement exécutée. Le 1er janvier 1523, Villiers de l'Ile-Adam et les débris de l'ordre dirent un dernier adieu à cette île de Rhodes immortalisée par leur héroïsme : plus de 4000 habitants de l'île les accompagnèrent. Après une navigation aventureuse, ils entrèrent dans les États de l'Église; ce ne fut qu'en

1530 que Charles Quint les établit dans l'île de Malte (*V.* p. 10). Quant à l'île de Rhodes, son histoire ne présente plus aucun fait saillant depuis son annexion à l'Empire ottoman.

IV. Le port et la ville de Rhodes.

La ville de Rhodes présente, vue de la mer, un fort beau développement de fortifications. A l'entrée du port, à droite, c'est-à-dire vers le N.-O., s'élève la *Tour Saint-Michel*, très-belle construction carrée, haute d'environ 30 mèt., flanquée à sa partie supérieure de petites tourelles rondes, et surmontée d'une espèce de belvéder octogone. Ce précieux monument a été assez fortement ébranlé et lézardé par le tremblement de terre d'octobre 1856. De l'autre côté du port, vers le S.-E., est une grosse *tour ronde* dont la construction grossière paraît devoir être attribuée aux Turcs. Le port est compris entre ces deux tours; toute sa circonférence est dominée par une muraille crénelée avec une porte flanquée de deux grosses tours; sur la droite, est un petit arrière-port ou bassin pour les barques, avec un quai couvert de baraques et de cafés. Par-dessus ces murailles, on aperçoit la ville qui s'élève en amphithéâtre, avec ses minarets, jusqu'à une espèce de citadelle à forme massive. Le port de Rhodes ne manque pas de profondeur, mais il n'est pas protégé contre le vent du N.-E.; aussi les navires préfèrent-ils mouiller en rade, par 20 brasses de profondeur, pour pouvoir gagner le large au besoin.

Au N. du port actuel de Rhodes, il en existe un autre, bien protégé de tous côtés, mais que les Turcs ont laissé ensabler; c'est l'ancien port des galères : il est séparé du port actuel par une longue jetée de rochers où l'on retrouve encore des vestiges de vieux murs. Cette jetée, sur laquelle ont été bâtis trois moulins à vent, part du cimetière, situé en dehors de la tour Saint-Michel, et aboutit à un fort plus moderne, surmonté d'une tour ronde et d'un phare bâti sur les ruines de l'ancien fort Saint-Nicolas; il faut en faire le tour pour pénétrer dans l'ancien bassin, qui ne peut plus recevoir que de petits bateaux. C'est à l'entrée de ce petit port, à droite, que se trouvait le fameux *Colosse de Rhodes*, qui était, comme on sait, une statue d'airain d'Apollon Rhodien, dont les matériaux avaient été fournis par les machines de guerre abandonnées par le Poliorcète. Cette statue était l'œuvre de Charès de Lindos, élève de Lysippe. Renversée par un tremblement de terre en 224, c'est-à-dire 56 ans seulement après son érection, elle resta 923 ans étendue sur le sol, jusqu'au moment où le khalife Moawiah Ier (672 ans après J.-C.) vendit ses débris à un juif d'Émèse, qui en chargea 900 chameaux. Les marins rhodiens montrent encore sous les eaux deux rochers formant assise, et qui supportaient, disent-ils, cette merveille du monde. Quant à l'idée fort répandue que le colosse fermait l'entrée du port et que les navires passaient à pleines voiles entre ses jambes, c'est un conte absurde, qui date du Bas-Empire, et qu'ont accrédité des *illustrations* à effet. Le port a aujourd'hui une ouverture de 50 mèt. et rien, dans l'histoire, ou dans l'état actuel des substructions antiques, ne fait admettre l'existence de môles qui auraient abrégé cette distance : or l'hypothèse d'un écartement de 50 mèt., pour les jambes d'une statue ayant 78 mèt. de hauteur totale ne supporte pas un moment d'examen. Les murs de la ville s'étendent vers le N., le long du port des galères, et s'élèvent vers l'O. jusqu'à de grosses constructions, qui constituaient une espèce de citadelle : c'est à ce point de la ville que se trouvaient l'église Saint-Jean et l'ancien palais du grand maître, auquel on

arrivait par la célèbre rue des Chevaliers. Toute cette partie de la ville, qui constituait la cité des chevaliers, et, dans ces derniers temps, le quartier turc, a presque disparu, le 6 novembre 1856, dans l'explosion de la poudrière, explosion déterminée par la foudre, et qui emporta l'arsenal, le konak du gouverneur, la mosquée principale (ancienne cathédrale Saint-Jean), et tout le quartier environnant, jusqu'aux murailles qui le séparent de la campagne. Les pierres furent projetées dans toute la ville, et dans la mer jusqu'au delà de la tour Saint-Michel. Tout le clergé de la mosquée, la maison du gouverneur et 600 habitants environ périrent dans ce désastre. On peut cependant voir encore, en pénétrant dans la ville par une poterne au fond du port à droite, l'ancien *hôpital des chevaliers*, aujourd'hui transformé en magasin, et qui présente à l'intérieur une jolie porte ogivale, surmontée de trois fenêtres bien ornées, et à l'intérieur quelques grandes salles. Une église transformée en mosquée, qui s'élevait à côté de l'hôpital, a été aussi presque entièrement détruite par l'explosion. Au N. de cet édifice, s'ouvre la belle *rue des Chevaliers*, dirigée de l'E. à l'O., pavée d'un fin cailloutis retenu par des dalles longitudinales et transversales, et bordée d'un double trottoir de marbre dont quelques dalles portent des inscriptions. On y remarque les différents prieurés de l'ordre, distingués par leurs écussons nationaux, par leurs portes ogivales ou en plein-cintre, par leurs fenêtres finement sculptées, mais malheureusement obstruées par les moucharabis turcs. Nous ignorons quels sont ceux de ces édifices qui subsistent encore : celui de France, reconstruit par d'Aubusson après le siége de 1480 où il avait été presque détruit, portait l'inscription *Montjoie, Saint-Denis*, et la date de 1495. Deux arceaux traversent encore la rue des Chevaliers ; au delà du second, qui présente une belle ogive sculptée, tout a été détruit, et de toutes les décombres qu'il nous a été donné de parcourir le lendemain même de l'explosion, la tour carrée de l'église Saint-Jean restait seule debout, et son horloge, brusquement arrêtée, indiquait l'heure de la catastrophe.

Dans la cité proprement dite, dont la plupart des maisons datent de l'époque des chevaliers, on remarque la mosquée de Soliman (ancienne église des saints Apôtres), celle de Mustapha, la mosquée de Fer (chapelle Saint-Augustin), un hammam ou bain public, qui était une chapelle de Franciscains, et près de laquelle on voit, transformé aujourd'hui en réservoir, le tombeau du grand maître Robert de Juliac, mort en 1377. On y lit son épitaphe, accompagnée de ses armoiries et de celles de l'ordre. Les bazars sont insignifiants; mais dans le quartier juif, qui, contrairement à la plupart des villes d'Orient, contient aujourd'hui les plus belles rues, il faut visiter la *Châtellenie* et l'*Amirauté* de l'ordre, ornées de cordons sculptés, de belles moulures et de sculptures sur plaques de marbre blanc; les ruines de l'église Saint-Marc, et surtout les neuf arceaux gothiques, seuls restes de Sainte-Marie de la Victoire, bâtie par d'Aubusson, en commémoration du siége de 1480.

Autour de la ville, s'étendent des faubourgs (varousia) formés de jolies villas, de jardins plantés de palmiers. *Néomaras*, le faubourg principal, est la résidence des consuls et des négociants européens.

V. Excursion dans l'île.

Presque tous les villages de Rhodes mériteraient une visite : mais pour le voyageur obligé de se restreindre, nous indiquerons une excursion circulaire de Rhodes à Aphandou, retour par Kala-

mona et Villanova. En voici les détails : 1/2 kil. de la ville, *Kato-Maras*, avec un beau pont antique et une nécropole considérable ; *Asgourou* (5 kil.), jolie plaine et village turc de 100 maisons. On peut le laisser sur la droite et aller droit aux ruines du monastère *Saint-Élie*. Le mont Koskinou projette en cet endroit, vers la mer, une pointe hardie qui finit par un cap à qui sa forme a valu le nom de *Vodi* (bœuf) : ce passage est fatigant, mais offre des sites d'une suprême beauté. On peut faire halte au riche village de *Koskinou* (7 kil. de Kato-Maras), habité par 280 familles de Grecs industrieux. De très-beaux sites se succèdent jusqu'à un petit monastère appelé *Panagia Éléousa* (Vierge miséricordieuse), entouré de magnifiques chênes velanèdes, et un peu plus loin, dans une riche campagne, le village de *Kalithiæs*, ou le Bien-situé (8 kil. de Koskinou). En descendant pendant 1 heure le torrent de Kalithiæs, on voit, près de son embouchure et sur la gauche, une belle *citadelle cyclopéenne*, appelée le Château désert (*Erimokastron*), à grand appareil polygonal, couronnant fièrement une grande montagne qui s'abaisse presque à pic vers la mer. Un fourré de chênes verts remplit l'intérieur de cette acropole de 450 pas de pourtour. On passe le torrent, et, longeant le pied de la montagne pendant 3/4 d'heure, on arrive à *Aphandou* (l'Invisible), dans une vallée ravissante et au milieu de ruines de toute époque. Une course de 2 heures, un peu fatigante, mène, à travers les ravins, au village de *Psitos*, à l'O.-N.-O., où se voit un kastro ou ruine carrée. Il faut ensuite franchir une montagne d'où se déroule un point de vue admirable sur les deux mers, et l'on tombe droit sur (1 h. 30) *Kato-Kalamona*. De ce village turc, on peut faire un détour sur la droite pour aller voir, à 3 kil., *Théologos* et les deux belles inscriptions qu'on y a trouvées. Puis viennent *Dalmatia* (4 kil.), *Villanova* (2 kil. et 1/2), avec les ruines très-imposantes d'un château attribué au grand maître Hélion de Villeneuve. On y distingue encore de longues salles, la maison du gouverneur, avec de beaux encadrements d'armoiries, enfin une jolie chapelle gothique appelée Sainte-Catherine. Un autre château, où l'on distingue les armoiries du grand-maître Caretti, se voit à (3 kil.) *Kremastos*, et à 2 kil. plus loin, sur les pentes du mont Philérémos, les ruines de l'antique *Ialisos*, dans le lieu appelé par les habitants le vieux Rhodes (παλαιὰ Ῥόδος), et qui est semé d'antiquités. L'acropole d'Ialisos couronnait la montagne et se nommait *Ochyroma* : à la place se voient aujourd'hui les vestiges du monastère latin de N.-D. de Toutes-Grâces, et dans une petite chapelle souterraine, à 100 pas au S., quelques vestiges de fresques attribuées au frère Sébastien de Florence, élève de Cimabuë.

Au pied du Philérémos est la superbe vallée de *Trianda*, semée de villas du temps des chevaliers et d'habitations modernes. Près de la pointe Trianda, les légendes locales placent le théâtre du combat fameux du chevalier Jozon et du dragon. De là on suit une étroite lisière entre la mer et les hauteurs abruptes des monts Nerdjan et Saint-Étienne, défilé très-romantique au bout duquel on rentre à Rhodes, 3 heures après Trianda.

ROUTE 91.

CHYPRE.

I. Renseignements.

Les paquebots du *Lloyd autrichien* sont les seuls qui desservent l'île de Chypre. Les bateaux qui, tous les 15 jours, partent de Rhodes et de Beyrout le dimanche, touchent tous deux à Larnaca le mardi. Un service spécial fait en outre le voyage de Larnaca à Mersina, Lattakièh, Alexandrette et Beyrout tous les 15 j. le

mercredi, et revient de Beyrout à Larnaca par Lattakièh, Alexandrette et Mersina le jeudi.—Les provenances de Smyrne, Rhodes et Mersina sont admises en libre pratique; celles de Beyrout et de la Syrie sont soumises à la quarantaine.

II. Situation, Configuration, Statistique.

Chypre, l'antique Cypre, qu'on peut regarder après la Sicile comme la perle de la Méditerranée, est une grande et belle arête montagneuse de 232 kil. de long sur 88 de large, présentant au S.-O. une croupe arrondie, et à la baie d'Alexandrette une pointe très-effilée, qui est le cap Saint-André. Sa superficie est d'env. 1 million d'hectares, dont un quinzième seulement est cultivé. Le nœud des montagnes de Chypre est le majestueux Olympe (aujourd'hui mont de la Croix), haut de 2010 mèt., et d'où rayonnent une foule de contre-forts disposés en éventail vers l'O. et le S., tandis que deux branches se dirigent le long du rivage, l'une vers le cap Saint-André, et l'autre vers le cap Saint-Georges, enfermant entre leurs lignes la plaine de Messaria, qui est le jardin de l'île. D'autres plaines, bien moins importantes, s'ouvrent vers Larnaca et Limassol.

Les productions de Chypre sont très-variées, bien qu'elles soient fort au-dessous de ce que pourrait faire préjuger sa fertilité. En voici les principaux articles : Les *vins*, depuis longtemps renommés; il y en a cinq espèces : le vin de la Commanderie, qui se récolte à l'ancienne commanderie de Kolossi : il passe du topaze au grenat, et devient presque noir après la quarantième année; le muscat, le morocanella, vins doux, et deux espèces inférieures qui ne s'exportent pas en Europe;—les *céréales*, principalement le froment, représentant une valeur annuelle de 4 200 000 fr.; —les *huiles*, dont la fabrication est très-imparfaite;—la *garance*, cultivée dans les terres humides ou livadia;—les *cotons*, *tabacs*, *caroubes*, *soies*, etc.;—le *sel*, fourni par les salines fameuses de Larnaca et de Limassol; — les *animaux* (qui, sur pied ou abattus, fournissent à l'exportation une valeur de près d'un million, sans compter le lait, le beurre et le fromage, évalués 500 000 fr.) complètent ce tableau. L'industrie paraît avoir baissé sous la domination turque : les principaux articles sont le maroquin, qui s'exporte en Asie, la broderie, les mousselines, les indiennes, la poterie commune, l'eau-de-vie de Chypre, les eaux de senteur.

De toutes ces industries vivent env. 130 000 âmes, réparties dans 610 villes et villages : les Grecs en forment les deux tiers, les Turcs le tiers restant : il y a de plus 6 villages maronites. L'île entière dépend de l'*éyalet des îles* (chef-lieu, Rhodes) : l'administration était presque entièrement grecque avant 1823, époque où une révolution sanglante la fit passer aux mains des pachas.

III. Histoire.

Les premiers habitants de l'île de Cypre furent des Phéniciens; mais elle reçut un grand nombre de colonies ciliciennes et phrygiennes : les castes des Corybantes, des Dactyles et des Telchines, qu'on y trouvait, prouvent assez l'influence de ces dernières. Le premier établissement grec fut celui de Teucer, fils de Télamon, qui y fonda la V. de Salamine. Cypre vécut libre de toute domination étrangère du XIIe au VIIe siècle avant J.-C. Elle se divisait alors en neuf royaumes. Paphos et Amathonte, et Citium dans la partie S., avaient conservé le caractère phénicien; les sept autres villes, dans la partie N., étaient grecques. Cypre devint une puissance maritime de premier ordre; mais son indépendance fut menacée par les rois assyriens et chaldéens. Apriès, roi

d'Égypte, vainquit les Cypriens, et Amasis, son successeur, se rendit maître de l'île vers 550. Lassés, de la domination égyptienne, les Cypriens se donnèrent aux Perses en 525. Ils en furent détachés par la révolte de l'Ionie; mais cette velléité de liberté fut bientôt comprimée par leur défaite près de Salamine, et la prise de cette ville. Les Cypriens durent fournir 150 vaisseaux à Xerxès; ils furent affranchis par Pausanias, mais surtout par Cimon, vainqueur des Perses devant Cypre et à l'Eurymédon (470). Malgré cela les Perses conservèrent quelques places dans l'île, et c'est dans une seconde expédition contre eux que Cimon périt devant Citium (450). Les Athéniens se retirèrent alors, et les Perses purent se raffermir dans l'île. En 410, un Grec de Cypre, nommé Évagoras, parvint à affranchir Salamine. Ami de Conon, il aida celui-ci à relever la puissance d'Athènes; et, rêvant la conquête de Cypre toute entière, il s'empara de presque toutes les villes, excepté Amathonte, Soli et Citium, et sut balancer pendant dix ans la puissance d'Artaxerxès, qui, après l'avoir fait assiéger sans succès dans Salamine, le reconnut comme roi de cette ville. Mais la division de ses successeurs rendit l'île au grand roi. Cypre se donna une des premières à Alexandre le Grand. Les successeurs du conquérant s'en disputèrent la possession : Ptolémée, auquel elle était échue en 311, se la vit enlever par Démétrius Poliorcète à la suite d'une bataille sanglante (306), et ne put la reconquérir qu'en 295, cinq ans après la bataille d'Ipsus. L'île redevint alors une province de la monarchie des Lagides, et l'apanage des frères ou des fils des rois égyptiens; elle resta paisible pendant près d'un siècle sous la domination des Ptolémées, bien qu'Antiochus le Grand eût tenté un instant de la leur enlever (222). La décadence de la famille des Ptolémées la livra aux Romains vers l'an 59. Caton fut chargé d'en prendre possession. Plus tard elle eut pour gouverneurs Lentulus et Cicéron. César la rendit un instant aux derniers Ptolémées, et Antoine à la reine Cléopatre; mais Auguste (30 ans avant J.-C.) la rattacha définitivement à l'empire.

Cypre fut renommée dans toute l'antiquité par les honneurs qu'elle rendait à Vénus, ou Aphrodite, dont le culte paraît avoir été emprunté à celui de l'Astarté phénicienne, gracieusement embelli par la mythologie grecque. On connaît les sanctuaires fameux de Paphos et d'Amathonte, et la nature du culte que l'on y rendait à la déesse. L'île de Cypre fut cependant une des premières contrées où s'établit le christianisme : saint Paul et saint Barnabé y prêchèrent l'Évangile, et frappèrent Élymas d'aveuglement devant le proconsul Sergius Paulus. — On voit dans le récit des Actes des Apôtres (ch. XIII, v. 4-12) que les Juifs formaient alors une grande partie de la population de l'île. Sous le règne de Trajan ils s'insurgèrent, et massacrèrent, dit-on, 240 000 Grecs. Sous la domination romaine et sous l'empire d'Orient, Cypre jouit d'une grande tranquillité jusqu'au VIIe siècle. Elle fut alors prise par Moawiah, lieutenant du khalife Othman, qui détruisit Salamine. Les empereurs grecs s'y rétablirent peu de temps après; mais en 705, en 744, en 867, l'île tomba en partie ou en totalité au pouvoir des Arabes. Nicéphore Phocas sut pourtant la rattacher à l'empire; ce furent alors ses gouverneurs qui tentèrent de s'y rendre indépendants. Isaac Comnène y était parvenu en 1184; mais, pendant la troisième croisade, il eut l'imprudence de repousser les vaisseaux anglais battus par la tempête, et de braver la vengeance de Richard Cœur de Lion. Celui-ci s'empara de

Cypre en quelques jours (1191), et la donna d'abord aux Templiers, puis à Guy de Lusignan, roi de Jérusalem. Pendant trois siècles Chypre forma sous la dynastie des Lusignans un royaume florissant qui sut lutter avec une certaine gloire contre les Arabes et les Turcs; mais les discordes intestines la livrèrent à l'ambition des Génois, qui en 1373 s'emparèrent de Famagouste, et exercèrent pendant quatre-vingt-dix ans une suprématie qui ne fut ressaisie que par Jacques II, dit le **Bâtard**, avec l'aide des Égyptiens. Ce prince chercha son appui dans l'alliance des Vénitiens, et épousa Catherine Cornaro en 1471. Il mourut deux ans après, laissant sa femme enceinte d'un fils qui mourut à la fin de sa deuxième année; les Vénitiens s'emparèrent alors du pouvoir, et l'île passa sous leur domination par l'abdication de Catherine Cornaro (1485). Venise conserva pendant quatre-vingts ans la paisible possession de Chypre; mais elle lui fut enlevée par le sultan Sélim, qui prit Nicosie et Famagouste après une résistance héroïque, et souilla sa victoire par le supplice de ses héroïques défenseurs (1571). A partir de cette époque, Chypre resta un pachalik de l'empire ottoman. En 1764 les Chypriotes essayèrent de se soulever, mais ce mouvement fut promptement comprimé. Une autre tentative en 1823 fut l'occasion d'un affreux massacre de la population grecque.

IV. Larnaca.

Larnaca, l'antique **Cittium**, où naquit Zénon le stoïcien, et où mourut Cimon l'Athénien, est la capitale maritime de l'île et la résidence des consuls; elle compte 6000 âmes env., et se compose de deux quartiers, la *ville* proprement dite, à 10 min. de la mer, et la *marine* ou quartier commerçant, qui se déploie le long de la plage, et présente, vue de la mer, un coup d'œil agréable avec ses maisons en terrasses, dominées par les aiguilles des mosquées et de beaux bouquets de palmiers : on remarque à g., vers l'O., un petit fortin, au centre une petite citadelle rectangulaire avec un minaret; sur la dr., vers l'E., et par le travers du lazaret, on aperçoit la cité, le tout encadré par les lignes adoucies des montagnes du dernier plan. On n'a pour débarquer qu'une petite escale en bois, élevée le long d'un quai étroit : les bâtiments mouillent au large. Les rues sont complétement couvertes par les toits qui surplombent, et par des nattes qui remplissent l'intervalle. Elles forment une espèce de bazar assez bien approvisionné, dont la population est principalement grecque. En 1856, la marine a été en partie détruite par l'explosion d'une poudrière. A 10 min. au N. de la *marine*, est la *ville*, qui n'a d'ailleurs rien d'antique ou de monumental. On y voit les demeures des consuls, une assez grande église latine avec un dôme, celle des *Bernardins*, achevée en 1848; —une église grecque avec un clocher singulier, portant au sommet un renflement carré et bizarrement sculpté. Les maisons sont bâties en cailloux et en terre, avec très-peu de fenêtres à l'extérieur; elles présentent à l'intérieur de petits portiques assez élégants avec des pavages en cailloutis, rappelant assez bien les maisons de Smyrne. Le monument le plus curieux de Larnaca est l'*église grecque de Saint-Lazare*, de style byzantin, et datant du xᵉ au xiᵉ siècle. Les piliers présentent une disposition curieuse : ils sont percés en forme d'arcs de triomphe par quatre portes.

—Les environs de Larnaca engageraient peu le voyageur à faire une excursion dans l'intérieur de l'île : c'est la partie la plus aride et la plus poudreuse de Chypre. Le touriste qui ne désire point tenter l'exploration complète de

l'île, entreprise longue et pénible, devra se borner à une sorte de promenade circulaire de Larnaca à Nicosie et à Famagouste; retour en partie le long du littoral. Il est facile de trouver des kiradjis ou agoyates à des prix modérés; la plupart sont d'*Athiéno*, v. que nous citerons plus loin sur la route de Nicosie.

V. Nicosie, Salamine, Famagouste.

L'intérieur de l'île n'est pas assez connu pour que nous puissions donner des itinéraires bien détaillés. Le caractère général des villages qu'on traverse, c'est l'aisance et l'activité agricole : un grand nombre possèdent des ruines et des antiquités, principalement du moyen âge, et du temps des Lusignans. On passe ainsi successivement à (1 h.) *Aradipo*, v. industrieux, à (5 h.) *Athiéno*, à (1 h. 30) *Piroghi*, et après avoir franchi quelques petits défilés où se trouve (4 h.) le v. d'*Aglani*, on débouche sur

Nicosie (1h. 30), capitale politique de l'île : le voyageur peut y trouver un accueil fort hospitalier au couvent Latin. La ville n'est guère plus ancienne que le IVe siècle de notre ère : Hiéroclès la désigne le premier sous le nom de *Leukosia*, qui est son nom grec actuel (pron. *Lefkosia*). Elle avait jadis un périmètre de 3 l., que le célèbre ingénieur vénitien Savorniani réduisit des deux tiers, quand on eut à craindre une attaque des Turcs. Ceux-ci parurent devant la place le 26 juillet 1570, la prirent en quarante-cinq jours, et passèrent par les armes 20 000 hab. : elle ne s'est jamais relevée de ce désastre.

Il faut visiter à Nicosie :—La *grande mosquée* (ancienne cathédrale *Sainte-Sophie*), où étaient couronnés les rois de Chypre, et où l'on voit encore les tombeaux de quelques-uns d'entre eux, mais mutilés par les musulmans : c'est un beau monument gothique bien conservé, à l'exception des tours, qui ont été remplacées par deux petits minarets. On peut y monter pour jouir d'un très-beau panorama de la ville et de la plaine : la même observation s'applique aux minarets des autres mosquées. —L'église *arménienne*, qui contient plusieurs tombeaux de croisés illustres, la jolie *chapelle Saint-Nicolas*, aujourd'hui transformée en magasin à blé.—La petite *mosquée* voisine de la porte de Paphos, où est enseveli le *baraïktar* (porte-étendard) qui planta le premier drapeau turc sur les remparts, lors de l'assaut de 1570.

Le *séraï* ou *konak* du pacha est l'ancien palais des gouverneurs vénitiens : il porte encore à l'entrée les armes de la république; mais comme tous les konaks turcs, il tombe en ruine. C'est aussi une belle construction gothique.

Enfin, les *bazars*, qui présentent un coup d'œil pittoresque et animé, dû surtout à l'industrie principale des femmes de Nicosie, la broderie soie et or, les filoches de soie, etc. La population masculine a aussi son industrie, le tannage des peaux pour l'intérieur et pour l'exportation. Nicosie livre annuellement env. 8000 cuirs maroquins aux divers pays du Levant.

A partir de Nicosie, on se dirige droit à l'E., et on voit successivement :

Citrea (2 h.), dans le site le plus romantique : c'est l'antique **Chytra**, l'une des neuf capitales de l'île :—*Saint-Élie* (9 h.), couvent maronite ;—*Cantara* (2 h.), ruines d'un château et d'un couvent détruits par les Vénitiens ;—*Saint-Barnabé* (5 h.), célèbre couvent grec, près duquel il faut visiter la grotte où l'on découvrit, dit-on, en 475, le corps de cet apôtre et le manuscrit autographe de l'Évangile de saint Matthieu. Ce fait a valu de très-grands priviléges aux évêques de Chypre, qui ont toujours été depuis *autocéphales* (presque indépendants du patriarche). On montre aussi, près

du même couvent, les ruines de la prison où sainte Catherine fut enfermée avant d'être envoyée en Égypte. *Eski-Mouça* (8 h.), qui n'est pas même un hameau, mais où il faut visiter les ruines de

Salamine (de Chypre). Cette V. attribuait sa fondation à Teucer : elle fut après la conquête persane la capitale d'un petit royaume dont les souverains les plus connus sont Évelthon et son descendant Gorgus, qui refusa d'entrer dans l'insurrection ionienne. Le parti national, commandé par son propre frère Omophilus, le chassa de la ville; mais Omophilus périt en combattant vaillamment, et les Perses vainqueurs rétablirent Gorgus. La domination persane fut pour Salamine une époque de grande prospérité matérielle; mais l'esprit grec s'y éteignit peu à peu sous l'influence des Phéniciens, et plus tard des Juifs. La ferme des Salines accordée à Hérode fut peut-être ce qui y attira ces derniers, qui, à l'époque de l'insurrection de Barcochebas, firent un massacre affreux des Grecs dans toute l'île. Ces guerres et un tremblement de terre ayant détruit la ville, un empereur la rebâtit et l'appela *Constantia;* mais elle ne se releva pas, sans doute par suite de la prospérité de Famagouste, sa voisine.

Les ruines actuelles sont situées entre la mer et la chapelle grecque de Sainte-Catherine. On y reconnaît un mur d'enceinte entourant une colline semée de débris, et sur la g., en venant du large, un port fermé par deux jetées en ruine; au pied de celle du S. il y a quatre brasses et demie d'eau. Au S. de la ville est un marais traversé par les débris d'une chaussée, et un ruisseau qui est l'ancien Pediœus. Un aqueduc venant de l'E. aboutit à l'enceinte.

A 1 h., au S., on trouve

Famagouste, V. entièrement turque avec un rempart en rectangle. On en attribue la fondation à Ptolémée Philadelphe : son ancien nom grec (Ἀμμόχωστος), qui paraît tiré de sa position au milieu des sables, a formé par corruption le nom actuel. Importante sous les Lusignans et les Génois, elle reçut des Vénitiens les formidables défenses qu'elle possède aujourd'hui. Le 1er août 1571, elle tomba au pouvoir des Turcs, après un siége de quatre mois soutenu par le vaillant Bragadino. Le vainqueur, au mépris de la capitulation jurée, fit écorcher vif Bragadino, et sa peau remplie de paille fut hissée à la corne d'une galère. Après les fortifications et l'ancienne citadelle, qui sert aujourd'hui de prison, il faut visiter la cathédrale *Saint-Nicolas*, rivale en beauté de Sainte-Sophie de Nicosie : c'est là que les Lusignans étaient couronnés rois de Jérusalem, et que fut enseveli Jacques le Bâtard. Des arcades soutenues par des colonnes de granit portant les armes de plusieurs familles patriciennes de Gênes et de Venise, rappellent les noms de divers gouverneurs de Chypre : les ruines de leur palais se voient derrière ces arcades. Les églises *Sainte-Croix* et *Saint-Pierre* et *Saint-Paul*, converties en mosquées, et aujourd'hui en ruine : la seconde a été fondée par un simple marchand, Simon Nostran, avec les profits d'un seul voyage en Syrie.

De Famagouste à Larnaca il y a 9 h. de chemin par les sites les plus variés, mais aucun lieu n'est digne d'être signalé.

VI. De Larnaca à Limassol, Amathonte et Paphos.

(Par terre ou par mer, à volonté, 26 h.)

Le voyageur qui a quelque loisir ne peut guère se dispenser de faire une visite aux ruines des villes célèbres de l'antique Chypre, toutes situées le long de la côte S. et S.-O. Cette excursion, si elle se fait par terre, sera assez pénible, vu la nature du sol et les contre-forts du mont Olympe, qui viennent finir à la côte : par la

même raison, rien de plus pittoresque et de plus varié. On peut tout concilier en traitant à Larnaca avec un patron de barque pour une excursion le long des côtes de l'île, en touchant à *Kiti*, *Limassol*, *Épiskopi*, *Kuklia*, *Baffo*.

Kiti (2 h.), que son nom a fait assimiler à l'antique **Cittium**, Cettine des Hébreux, colonie phénicienne; mais cette assimilation est plus que douteuse. C'est un village assez vaste, avec quelques ruines.

Limassol (10 h.) est un petit port qui vit surtout de l'exportation des vins de l'île et des caroubes. La population est hospitalière. C'est à Limassol que les Turcs abordèrent en 1571, quand ils vinrent conquérir l'île. De là il faut aller, à 6 kil. au N., visiter les ruines d'**Amathonte**, célèbre dans l'antiquité comme capitale d'un des royaumes cypriotes, par ses mines de cuivre, et surtout par son temple de Vénus. La ville fut détruite pendant les croisades par Richard Cœur de Lion, et Limassol hérita de ses ruines.

Kolossi (1 h.) n'est pas au bord de la mer; mais on a pour s'orienter *la Commanderie*, tour bâtie par les Templiers, passée après eux aux chevaliers de Rhodes. On voit à l'intérieur les armes de ces deux ordres : c'est un beau monument gothique, dont l'intérieur surtout est curieux. Du sommet de la tour on jouit d'une vue admirable. C'est de là que vient, comme nous l'avons dit, le fameux vin de la Commanderie.

Épiscopi (3 h.), joli v. dans le site le plus romantique : c'est l'antique *Curium*, une des neuf capitales de l'île. En continuant au N.-O., on a sous les yeux un jardin perpétuel, le v. de *Pissouri* (4 h.), au sommet d'une colline, et le v. turc d'*Ardimon*, sur l'emplacement d'une ville antique (2 h.), mais où il n'y a rien à voir.

Kouklia (3 h.), qui est l'ancienne **Paphos** proprement dite (*Palæo-Paphos*), séjour favori de Vénus : on y voit une grande forteresse carrée tombant en ruine, et quelques grottes intéressantes. On attribue la fondation de Paphos au phénicien Cinyras, dont les descendants, les Cinyrades, y perpétuèrent un gouvernement théocratique limité. Ruinée par un tremblement de terre, la ville fut rebâtie par Vespasien. Les ruines du fameux temple de Vénus existent toujours à quelque distance de la mer : avec elles et à l'aide des médailles, l'antiquaire danois Hentsch a pu rétablir le plan de ce monument fameux. On traverse une fort belle plaine, et on arrive à (1 h.) *Iéroskypos* ou jardin sacré, où la tradition place le bain et le jardin de Vénus. Le souvenir de cette déesse vit sur toute cette côte, de Kiti à Baffo.

Baffo (2 h.), appelé **Néo-Paphos** : on y chercherait en vain les vestiges certains du fameux temple de Vénus; mais des ruines qui couvrent le sol attestent l'importance de cette ville, détruite, a-t-on supposé, par un tremblement de terre. Trois *tumulus* artificiels supportent les ruines d'autant de temples. On voit dans les environs des grottes nombreuses qui passent pour avoir servi de refuge aux premiers chrétiens.

CHAPITRE CINQUIÈME.

KARAMANIE [1].

(Lycie, Pamphylie, Cilicie, Pisidie, Lycaonie.)

ROUTE 92.

DE TELMISSUS A ADALIA.

Le voyageur qui n'aura pas traversé par terre toute la péninsule partira de Rhodes sur un caïq ou un petit bâtiment léger qu'il fera bien de louer pour toute l'excursion, et avec lequel il gagnera en peu de temps la côte de Lycie (15 à 20 lieues), débarquant aux points intéressants et faisant quelques excursions dans les terres. La plus grande difficulté sera de se procurer des chevaux pour ces excursions dans les petites localités où l'on débarquera. En suivant la marche que nous indiquons, le voyageur éprouvera peu d'embarras.

Le golfe de **Makri**, où nous commencerons notre exploration des côtes de Lycie, répond à l'ancien golfe Glaucus. Ses rives sinueuses, les îles dont il est semé, les montagnes qui l'entourent, lui donnent l'aspect le plus pittoresque. Le petit port de **Makri**, où l'on débarquera, est une station favorable pour entreprendre une tournée aux localités intéressantes de Pinara, Tlos, Xanthus, etc. Pendant ce temps on enverra le caïq attendre à l'embouchure du Xanthus (Khodja Tchaï) et, en face de la plage de Patara, ou plutôt dans la petite baie de Kalamaki (Bazergian - Keui), qui en est voisine, la plage de Patara étant exposée aux vents. Makri, bâti à l'embouchure du Méis, possède deux mosquées; les maisons sont couvertes en terrasse. Des palmiers et des touffes de lauriers et d'arbrisseaux vigoureux l'entourent d'un véritable jardin. Tout autour de Makri se trouvent les ruines de l'antique **Telmissus** (Τελμησσός), une des villes principales de l'ancienne confédération Lycienne. Ses ruines sont disséminées sur une assez grande surface, ce qui montre que Telmissus dépassait de beaucoup les limites de Makri; à l'O., au bas d'un ravin, on voit les restes d'un *théâtre* parfaitement conservé, avec 28 rangs de gradins. L'ancienne *acropole*. réparée par les chevaliers de Rhodes, occupait un mamelon isolé à l'E. de la ville; enfin du côté du N.-E. s'étend une vaste *nécropole*. Les monuments lyciens (sarcophages en ogive et grottes sépulcrales, imitant les constructions en bois (v. p. 455), sont un peu en avant de l'acropole. Les monuments grecs sont dans la partie E. de la montagne, les tombeaux romains sont répandus dans la plaine. Deux tombeaux grecs, dont l'un porte le nom d'*Amyntas*, attirent surtout l'attention : ils sont en forme de temple, avec un fronton d'ordre ionique, et creusés dans la paroi d'un rocher vertical. De Makri, on se dirige au S.-E., et gravissant une chaîne de collines, on entre (1 h.) dans un défilé compris entre deux montagnes élevées, le Khodja-Dagh au N. (2030 mèt.), et le Mendouz-Dagh (2180 mèt.) au S., puis on longe en écharpe les pentes de ce dernier, jusqu'au pied d'un contre-fort avancé du mont Cragus, qui porte (3 h.) les ruines de

Pinara. — Cette ville, dont l'his-

[1] En désignant sous le nom de Karamanie la côte sud de la Péninsule, nous n'ignorons pas que cette province ne comprenait qu'une partie de cette côte, et s'étendait surtout dans l'intérieur sur le territoire des anciennes provinces de Phrygie, de Galatie et de Cappadoce, et que la Lycie est comprise dans l'Anatolie. Nous avons cependant préféré le nom général de Karamanie, usuel parmi les Levantins, aux noms moins connus des éyalets de l'administration turque moderne, d'autant plus que ceux-ci ont souvent changé de circonscription.

toire est inconnue, a laissé des ruines considérables : un *théâtre* très-bien conservé, et dont tous les gradins sont intacts, des *murs* de construction cyclopéenne, avec des *portes* massives, formées de trois immenses pierres. Au milieu de l'ancienne cité se dresse un grand rocher littéralement criblé de grottes sépulcrales. Les tombeaux, dont le nombre est immense, sont couverts d'inscriptions en caractères lyciens et grecs, et ornés quelquefois de jolies sculptures. Des ruines de Pinara, on redescend vers l'E. au (1 h.) v. de *Minara*, d'où, se dirigeant au N.-E., et traversant (1 h. 30) le fleuve Xanthus (Khodja-Tchaï), près du v. de *Kieusk*, on atteint (1 h.) le v. de *Douvar*, au-dessus duquel se trouvent, sur un plateau assez large (2 h.), les ruines de

Tlos (Τλώς), une des six villes principales de la confédération lycienne. On y voit des bâtiments considérables, qui semblent avoir été des palais de l'époque romaine, bien qu'aucune inscription ne le prouve, et que le style d'architecture n'appartienne pas à cette nation ; de puissantes fortifications, dans lesquelles sont encastrés des fragments de sculpture d'une époque antérieure ; le *théâtre*, très-vaste, est le mieux conservé qu'on puisse voir ; les siéges sont en marbre poli, et ornés d'une corniche soutenue par des pattes de lion. Mais ce qu'il y a de plus intéressant, c'est l'*Acropole*, dont les flancs creusés de tombeaux présentent l'apparence d'une ruche. Ces tombeaux sont sculptés dans le roc, et ornés avec beaucoup de goût. Leur forme est généralement triangulaire.

De Tlos, on redescend en plaine vers le S., puis, laissant (45 m.) à gauche la chemin direct de Gunik (Xanthus), et inclinant au S.-O., on franchit (1 h.) le Khodja-Tchaï, dont on suit la rive droite jusqu'au (1 h.) v. de *Démélin*. Après avoir passé (20 m.) un petit ruisseau, on se dirige à l'O. vers (40 m.) le v. de *Kestep*, remontant le cours d'un second ruisseau, qu'on franchit (1 h. 15) en face de *Déré-Keui*, pour gagner à travers une étroite vallée (45 m.) le v. de *Dourdourkar*, au S. duquel se trouve, sur les pentes du mont Cragus, l'emplacement de

Sidyma, ville qui n'a laissé que des ruines fort petites (un théâtre, une agora, des temples), mais dans un bon état de conservation. On y verra surtout des tombeaux d'une construction remarquable et couverts d'inscriptions grecques.

De Sidyma, on redescend vers le S.-E., longeant le pied du mont Cragus, et traversant un défilé étroit jusqu'au (2 h.) v. de *Yoloudji*, d'où, se dirigeant à l'E., à travers la plaine, on passe (1 h.) le fleuve Xanthus, pour atteindre (30 m.) le v. de *Gunik*, autour duquel sont semées les ruines de

Xanthus (Ξάνθος), la ville la plus importante de la Lycie, bâtie sur la rive gauche du fleuve du même nom, à 70 stades de son embouchure. Elle fut prise d'assaut deux fois : la première par Harpagus, général de Cyrus le Grand ; la seconde par Brutus, le meurtrier de César. Dans ces deux occasions, après une lutte acharnée, ses habitants s'ensevelirent sous les ruines de leur ville. Celle-ci ne se releva jamais de la seconde catastrophe. On y révérait particulièrement le héros Sarpédon.

Les ruines de Xanthus, découvertes par sir C. Fellow, comprennent les restes d'un théâtre, de temples, de tombeaux, d'arcs de triomphe, de murailles couvrant de belles collines qui commandent la rivière. La ville ne paraît pas avoir été très-grande, mais la beauté des fragments donne une haute idée de la civilisation à laquelle était arrivé le peuple lycien. Les marbres avec une riche collection d'inscriptions lyciennes ont été transportés, en 1842-43, à Londres, où ils enrichissent le *British Museum* (*V.* Fellow's *Excursion in Asia*

minor, p. 225. — *Lycia*, p. 164. — Spratt et Forbes, *Travels in Lycia*, vol. I et II).

De Xanthus, on marche directement au S. à travers la large vallée du Xanthus, dont on laisse à droite l'embouchure, pour gagner (2 h.) l'emplacement de

Patara (Πάταρα), ville commerçante, qui possédait un oracle d'Apollon très-renommé; fondée probablement par des Phéniciens, elle reçut de la Crète une colonie dorienne, et fut plus tard agrandie par Ptolémée Philadelphe. Elle est mentionnée dans les auteurs latins et dans l'histoire ecclésiastique. Ses ruines portent encore aujourd'hui le même nom. Elles sont situées au bord de la mer. C'est d'abord un *théâtre*, creusé dans le flanc N. d'une colline. Il mesure environ 80 mèt. de diamètre et compte 31 rangées de gradins; le proscénium est parfaitement conservé; une inscription apprend qu'il a été dédié par Vélia Procla à l'empereur Antonin-Auguste, fils d'Adrien. Près de là se trouve un *temple* romain dont il ne reste que la cella, un *temple funèbre* lycien et une *porte triomphale*, qui conduit à la nécropole. Les murailles flanquées de tours embrassaient une aire assez considérable, et sont faciles à tracer; un château dominait la ville et le port. Celui-ci se reconnaît encore, mais ce n'est plus qu'un marais comblé par les sables et les broussailles. (V. Beaufort, *Karamania*, p. 2 et 6.)

A quelques lieues de Patara, entre deux collines, au fond de la baie de **Kalamaki** (*Bazergian-Keui*), on trouve un *aqueduc pélasgique*, à 3 arcades, d'une époque très-ancienne (Ch. Texier). C'est dans cette baie ou devant la plage de Patara, qu'on se rembarquera pour gagner, en 5 ou 6 h.,

l'**Andiphil**. Ce v., bâti au S.-O. de l'ancien port d'Antiphellus, sur une langue de terre qui s'avance dans la mer, est peu considérable, mais il s'accroît chaque jour, grâce à un commerce actif des habitants de l'île de Castel-Rosso, qui font d'Andiphil une sorte d'entrepôt. Poste de douane, pas de ville, un café avec quelques provisions.

Les ruines de l'ancienne ville d'**Antiphellus** sont de l'autre côté de l'ancien port, sur la partie de la petite langue de terre qui s'unit au continent. En venant d'Andiphil, par le bord de la mer, on rencontre d'abord, à l'entrée et sur le côté E. du port, l'ancienne *Nécropole*. Les tombes s'étagent sur le flanc d'une colline dont la mer baigne le pied. Elles sont creusées dans le rocher et généralement munies de couvercles en forme de chaloupe renversée. Quelques-unes ont conservé les couleurs dont elles furent peintes primitivement. Une d'elles, plus ornée que les autres, les domine toutes. Elle est portée sur un stylobate et sur un socle, qui font corps avec un soubassement, et dans cette masse de pierre s'ouvre la chambre sépulcrale. La ville ancienne, bâtie en amphithéâtre et adossée à des montagnes du côté du N., s'étend dans la direction de l'E. à l'O., en face de la mer. En quittant la Nécropole et marchant vers l'O., on rencontre d'anciens *murs d'enceinte* fondés sur le rocher; puis un édifice rectangulaire avec un vestibule, et sans fenêtres, dont la destination est encore inconnue. Derrière cet édifice était située l'*agora*, dont on voit encore les murs d'enceinte, avec un piédestal rectangulaire au centre. La partie S. de la ville est soutenue par des murs et forme terrasse. Attenant à ces murs et sur un niveau inférieur est une église byzantine. Au delà de l'agora, vers l'O., sur la pente de la montagne, on aperçoit le *théâtre*, qui présente 26 rangs de gradins bien conservés. Du théâtre on monte à l'esplanade de l'acropole, dont il reste peu de chose. Du côté du N., au-dessous de l'Acropolis, et

le long de ses murs, dans une vallée ouverte de l'E. à l'O., s'étend une autre nécropole semblable à la première. La montagne qui fait face aux murs, de l'autre côté de la vallée, a été creusée en plusieurs endroits et renferme des chambres sépulcrales d'un autre style.

Avant d'entreprendre dans l'intérieur la course intéressante de Kassaba, Arnæa et Myra, on enverra la barque attendre au port d'Andraki, où on la reprendra le troisième jour.

On sort d'Andiphil du côté N.-E. La route traverse d'abord le village d'Agli, monte (1 h. 30) sur un plateau occupé par le village de *Tchoukour-Baï* ou *Orta-Keui*, qui est divisé en 5 hameaux, puis elle court sur la cime de la montagne et aboutit aux ruines de (1 h.)

Phellus qui s'étendent dans la direction du N. au S., sur la crête d'une montagne très-élevée, appelée Fellerdagh. Les pentes de la montagne sont parsemées de constructions gigantesques, qui ont servi de murs de soutènement. La nécropole de Phellus présente seule quelque intérêt. On y voit une enceinte carrée taillée dans le roc, avec deux édifices monolithes taillés aussi dans les rochers. L'un d'eux a 3 portes. Son entablement ressemble à des charpentes posées de front. Sur les faces latérales, d'énormes solives recourbées représentent des becs d'ancre. L'autre, plus petit, se compose de plusieurs chambres. De cette nécropole, on redescend vers le N. de l'autre côté de la montagne, plantée d'arbres d'espèces très-diverses. De ce côté les murailles de la ville, faites de pierres énormes, qui cubent chacune plusieurs mètres, présentent l'aspect des constructions pélasgiques. A mi-côtée on aperçoit un tombeau de plus de 75 mètr. cubes, qui a roulé du haut de la montagne. Plus bas la route traverse un ravin profond, à moitié comblé par des tombes et des sarcophages, atteint le village de *Bounar-Bachi* (1 h.), et suivant toujours le sommet des montagnes, arrive (45 m.) sur le bord d'un plateau, d'où l'on découvre un vaste panorama sur la vallée de Kassaba, comprise entre deux hautes chaînes parallèles et arrosée par le Kassaba-Tchaï. On descend dans cette plaine, et traversant le Kassaba-Tchaï, on entre (6 kil) dans

Kassaba, gros v. construit sur un affluent du Kassaba-Tchaï, et qui n'a de remarquable que son admirable situation au milieu de bois et de jardins bien arrosés. Il renferme une mosquée avec un minaret, un bazar et des maisons bien bâties, et sert de résidence à l'agha de Dembré ou Myra.

On sort de Kassaba du côté de l'E. La route traverse, presque au sortir du village, un affluent du Kassaba-Tchaï, puis (4 kil.) un second, et atteint (2 kil). le pied d'une colline, placée au confluent du Kassaba-Tchaï et du Démir-Déré-sou (Andriacus), sur le haut de laquelle s'élève une enceinte fortifiée, dont on ne connaît pas le nom antique. On longe le pied de cette colline, et, traversant l'Andriacus, on remonte le cours de cette rivière, sur la rive gauche, au pied des montagnes ; la vallée se rétrécit rapidement et se couvre de bois. On passe d'abord auprès d'une superbe *église byzantine*, très-bien conservée. Hors du vaisseau principal, à droite et à gauche, s'elèvent deux baptistères d'une architecture remarquable. A mesure qu'on avance, la forêt devient plus épaisse et le paysage plus triste. La route traverse un cours d'eau affluent de l'Andriacus, (2 h.) à la hauteur du v. de *Karadagh*, qu'elle laisse à droite, et elle aboutit (2 h.) à une bifurcation du fleuve. Il faut passer la rivière et gravir à l'O. une montagne, dont l'ascension est assez fatigante. Sur le sommet s'étendent les restes d'une ville grecque, qui semble répondre à

Arnæa, mentionnée par Étienne de Byzance. On y voit encore des murailles garnies de tours, bâties par assises régulières à bossage, et dont quelques parties ont été restaurées par les empereurs byzantins. Une vaste basilique s'élève au milieu d'un grand nombre de monuments du Bas-Empire.

Des ruines d'Arnæa, on redescend en 20 à 30 m. au v. d'Irnési, où l'on peut passer la nuit.

D'Irnési, le voyageur revient sur ses pas (4 h.) jusqu'au confluent de l'Andriacus et du Kassaba-Tchaï; à ce point, il doit tourner à l'E. dans l'étroite vallée de Démir-Déressi, suivant la rive de l'Andriacus, que bientôt (2 h.) il doit franchir sept fois dans l'espace de 2 h., pour atteindre (30 m.)

Dembré, l'antique **Myra**, où saint Paul débarqua (Actes, XXVII, 5), et qui devint capitale de la Lycie, au temps de l'empereur Théodose II. Parmi les ruines de la ville antique, on remarquera d'abord une vaste enceinte carrée, remplie par des bouquets de palmiers sauvages. Cet édifice, dont il est difficile de préciser la destination, appartient à la période classique, comme le théâtre qui en est voisin. Ce **Théâtre**, par ses corridors spacieux, ses doubles galeries, la grandeur et la beauté de son appareil, rappelle les plus beaux monuments que l'Italie présente en ce genre. La scène était jadis décorée de colonnes de granit : il n'en reste plus qu'une debout, les autres gisent à terre. Les portes, d'un très-beau travail, sont dans un assez bon état. Dans la salle des mimes sont accumulés des chapiteaux, des masques, des ornements de toute espèce, et, entre autres fragments, des bas-reliefs représentant des animaux sauvages jouant dans des feuillages. En arrière du mur qui sépare les deux étages des gradins, on a sculpté la Fortune de la cité, tenant d'une main une corne d'abondance, et de l'autre un gouvernail. Une porte, qui s'ouvre à l'angle E. et S. du proscenium, présente une tête de Méduse très-bien travaillée. Ce monument, construit avec une pierre calcaire blanche presque aussi belle que le marbre, mesure 120 mètr. de diamètre. A côté du théâtre, est l'ancienne maison de l'agha, aujourd'hui déserte : elle offre un curieux spécimen de la décoration employée autrefois par les Turcs dans leurs édifices privés. Des peintures et des sculptures remarquables ornent les cheminées et les lambris.

Au-dessus, on remarque une trentaine de tombeaux creusés dans le rocher, et qui sont couverts d'inscriptions grecques et de bas-reliefs représentant des scènes funéraires. Le plus remarquable porte le nom d'Arsace.

De l'autre côté de la vallée, et au delà du bras le plus oriental ou Démir-Déré-Sou, existe une autre nécropole. Les tombeaux dont elle se compose sont creusés dans un rocher vertical dont ils occupent presque toute la surface. Le plus considérable de ces tombeaux est muni d'un fronton rempli par un bas-relief représentant le combat d'un lion et d'un taureau. Le style de ce monument dénote une grande antiquité. Au N., à une grande élévation sur le rocher, se dresse un autre monument du même genre, décoré sur ses côtés d'une série de statues de grandeur naturelle.

En quittant Dembré, on se dirige au S., et, franchissant un bras de l'Andriacus, on gagne, à travers une large plaine bien cultivée, le **couvent de Saint-Nicolas** (*Hagios Nikolaos*), grand édifice carré, sans fenêtres à l'extérieur, desservi par de pauvres caloyers. L'église passe pour être celle que Théodose II fit élever sous le nom d'*église de Syon*. Le corps de saint Nicolas, auquel elle a été depuis consacrée, y est resté enseveli jusqu'au XIe siècle, époque à laquelle ses reliques furent transportées à Bari (Italie.) Du monastère, on revient par le chemin qui

va du v. de Koum-Tépé à Andraki, on traverse de nouveau (2 kil.) le bras le plus O. de l'Andriacus, entretenu par des sources considérables d'une eau sulfureuse froide et un peu salée, qui sortent des rochers à 3 kil. de la mer. A 2 kil. à l'O. de la rivière, se trouvent les ruines de l'ancienne ville de **Sura**.

Descendant le cours de l'Andriacus, on atteint au bord de la mer (3 kil.) le v. de **Andraki**, signalé de loin par une tour carrée, qui s'élève au fond de la baie du même nom. Sur le rivage à l'E., sont les ruines d'un édifice dit le *Grenier d'Adrien*. D'Andraki, on se rembarquera pour

Kékoba, v. turc inhabité et presque en ruine, au fond d'un port qui, quoique petit, est le plus beau et le plus spacieux de la Karamanie. Au port de Kékoba confine celui de Tristomo. En faisant le tour de ce dernier, on trouve des ruines considérables qui appartiennent au moyen âge : ce sont de vastes églises, des bains, des citernes, le tout d'une construction grossière. A l'E. de ces ruines, s'étend une nécropole sur laquelle, au moyen âge, on avait bâti des maisons. Les tombeaux qu'elle renferme sont les uns des sarcophages, les autres des chambres taillées dans le roc. Cette nécropole appartenait, d'après les inscriptions, à l'antique **Cyaneæ**, mentionnée par Pline, mais dont l'histoire est inconnue. Deux autres localités, Ghiouristan (5. kil. plus loin) et Toussa (5 h. dans les terres), présentent des tombeaux avec des inscriptions qui portent le même nom.

De Kékoba, on se rembarque pour Cacamo.

Cacamo, misérable village de 5 à 6 maisons bâties sur une colline, domine la baie de Hassar et occupe l'emplacement de l'ancienne **Aperlæ** ou **Aperrhæ**. On voit encore les murailles presque entières de l'*acropole* et des restes des *anciens murs* de la ville, qui servent aujourd'hui de soubassement au *château turc* moderne. Celui-ci renferme dans son enceinte une maison antique et un petit *odéon* creusés dans le rocher, ainsi qu'un *tombeau* dans le style lycien. En dehors et au S. du château, une *mosquée* a éte bâtie dans l'enceinte d'une ruine très-curieuse, et qui était jadis un petit temple orné d'un portique. La mosaïque de ce portique forme aujourd'hui l'area de la mosquée. La nécropole d'Aperlæ est à l'E. En descendant vers la mer, on rencontre un certain nombre de maisons pélasgiques, avec des escaliers taillés dans le roc, et dont le travail grossier et abrupt porte le caractère de la plus haute antiquité.

De Cacamo, on se rembarque, et cinglant vers l'E., on longe le golfe de Phinéka, au fond duquel on pourrait débarquer pour visiter, à une petite distance dans l'intérieur des terres, plusieurs localités : **Gagæ** (*Hass-Keui*) **Corydallus** (*Hadji-Verler*), **Limyra** (*Bounar-Bachi*), et **Arycanda** (à 5 h. de la mer, sur la rivière Phinéka-Sou), où l'on verra des restes d'enceinte, les ruines d'un aqueduc, de plusieurs théâtres, cent tombeaux remarquables, sculptés dans le roc, ruines moins intéressantes toutefois que celles des villes que nous avons décrites ci-dessus. On doublera le cap sacré (*Kavo Chélidonia*), et tournant le cap au N., on laissera, au delà du cap Sidéros et au fond d'une petite baie, les ruines d'Olympus, près du v. de Tchiraly, pour débarquer à

Tékirova, l'antique **Phaselis**, bâtie au pied du mont Chimæra (Tachtalu-Dagh), qui dresse son sommet à 2600 mèt. au-dessus de la mer, et auquel se rattachait la fable de la Chimère. Phaselis était une colonie dorienne, et forma un petit État indépendant jusqu'à la conquête romaine. Elle était célèbre pour la fabrication des essences de roses et pour la construction des barques légères qui

portaient son nom (phaseli). On y voit encore l'emplacement de son port principal, du côté O. de la Péninsule, un théâtre creusé dans la montagne, et les restes de plusieurs grands édifices et de beaux sarcophages. Dans le voisinage, est un petit lac insalubre.

Depuis Phaselis, on continue à suivre la côte dominée par la chaîne du Solyma, qui paraît représenter l'ancien mont Climax, limite de la Lycie et de la Pamphylie. On laisse, sur cette côte, les ruines peu intéressantes de *Lyrnatea* et d'*Olbia*, pour jeter l'ancre devant

Adalia, l'ancienne **Attalia**, fondée par Attale II, roi de Pergame, et d'où saint Paul s'embarqua pour se rendre à Antioche. Cette ville est bâtie sur un rocher qui s'élève à 60 ou 80 pieds au-dessus de la mer. Il n'y a pas de rivage. Les montagnes qui forment la côte baignent leur pied dans l'eau. Les barques abordent dans des anfractuosités ou de petites baies ouvertes dans les rochers. La ville est entourée de bois d'orangers, de citronniers, de figuiers, de vignes et de mûriers, et enfermée dans une triple muraille du moyen âge. Elle offre à la curiosité du voyageur des fragments d'architecture, des colonnes, des statues, des pierres couvertes d'inscriptions, le tout de l'époque romaine.

D'Adalia, on enverra le caïq attendre au petit port d'*Eski-Adalia*, pendant qu'on se rendra par terre à Pergé et à Aspendus. Au sortir d'Adalia, en se dirigeant vers l'E.-N.-E., on traverse un pays marécageux, arrosé par les quatre branches du *Douden-Sou*. On franchit (3 kil.) la première à gué, et la seconde (2 kil.), qui est la plus importante, sur un pont de cinq arches; la troisième n'a pas plus de 7 mèt. de large; la quatrième, que l'on rencontre (7 kil.) au bout d'une plaine inculte et rocailleuse remplie de grès concrétionné, était appelée par les anciens *catarrhactes*. Elle va se jeter à la mer près du v. de **Laara**, en formant plusieurs petites cascades qui paraissent avoir eu plus d'importance dans l'antiquité. Au delà du pont, le voyageur se dirige vers le N., dans une large plaine plus élevée que celle d'Adalia, et qui sépare le bassin du Douden de celui du Cestrus, s'engage (44 kil.) dans une vallée large et profonde, et descend par un chemin pavé au v. de *Mourtana*, au N. duquel se trouvent les ruines de

Pergé, mentionnée dans l'expédition d'Alexandre le Grand, et où saint Paul prêcha l'Évangile. Ces ruines couvrent un large espace de terrain et sont dominées par une colline qui formait l'*acropole* et portait le *temple* de Diane Pergæa, dont il reste encore six colonnes de granit gris. Le *Théâtre* de Pergé, qui remonte au règne de Trajan ou d'Adrien, est encore à peu près entier. C'est une magnifique construction placée hors de l'enceinte de l'ancienne ville, assise en partie sur le flanc de la montagne, en partie soutenue par d'épaisses murailles bâties en gros blocs de pierre. Le mur de la façade du proscénium est orné de cinq grandes niches de 10 à 12 mèt. de hauteur. Au-dessus, règne une galerie communiquant avec les parties supérieures de la scène, et à laquelle donnent accès des escaliers placés aux extrémités du bâtiment. Trois portes conduisent dans l'intérieur; les deux latérales donnent sur un vestibule attenant aux salles des mimes, qui sont divisées en trois parties, couvertes chacune d'une voûte à plein-cintre. La porte du milieu communique avec les trois portes principales de la scène; les deux murs de face, sur lesquels s'appuient les précinctions des gradins, sont en pierres de taille recouvertes de marbre. Le grand mur circulaire qui soutient les gradins est en grosses pierres à bossage. On voit encore sur ce mur les vestiges des arcs qui portaient la toi-

ture d'une galerie pratiquée au niveau de la montagne, et dans laquelle on pénètre par trois grandes portes carrées, ornées de moulures grecques. Les gradins, au nombre de 40 (20 par chaque précinction), sont d'un marbre grossier et taillés en forme de console.

Le *stade*, encore mieux conservé que le théâtre, se présente sur la gauche. L'arène est entourée de dix-sept rangs de gradins placés sur des voûtes rampantes. Au N. du stade, s'ouvre la *voie des tombeaux*, bâtie en grosses pierres de taille. Au S., s'étendent les murs d'enceinte de la ville, construits en pierres à bossage et percés d'une porte à laquelle conduit un sentier tracé au milieu des glaïeuls. Adossé à cette muraille, se présente d'abord un vaste édifice, qui s'ouvre sur une rue large de 11 mèt., tirée au cordeau et bordée des deux côtés d'un beau portique en granit, dont les innombrables colonnes gisent à terre. Plusieurs portes d'anciennes maisons ruinées sont encore debout. Plus loin, un aqueduc, soutenu par deux arches, passe au-dessus de la rue; à l'extrémité de celle-ci, on aperçoit encore un palais considérable, et, sur le côté, un vaste édifice, composé de plusieurs chambres qui ne communiquent pas entre elles et dont la destination est inconnue. Un autre édifice, qui était sans doute une basilique, s'étend perpendiculairement à cette rue; il se compose d'une longue nef, terminée par un hémicycle et flanquée à l'extérieur par deux grosses tours de chaque côté. Au centre de la ville, s'élève encore un monument d'un aspect singulier et d'une destination douteuse : c'est un bâtiment circulaire, flanqué de deux grandes tours construites avec un soin extrême. Au dedans, s'ouvre une grande salle au-devant de laquelle de grands pieds-droits en marbre blanc soutiennent une porte semblable à un arc de triomphe. Cet édifice est rattaché par des portiques à la grande rue et à la basilique. Le reste de la ville contient quelques tours et des monuments qui n'ont rien de curieux et dont l'accès est très-difficile. Dans l'axe du monument circulaire décrit ci-dessus, à une distance de 300 mèt., s'ouvre une des portes de la ville, donnant accès sur une place extérieure, qui était sans doute l'Agora; elle est entourée de portiques et sa forme est oblongue. Au milieu règne un bassin de marbre où coulait jadis un ruisseau.

La ville, considérée dans son ensemble, est à peu près carrée, et orientée de l'E. à l'O.

En quittant Pergé, la route coupe des marais, puis (2 kil.) une petite rivière, appelée aujourd'hui Ak-Sou (eau blanche), qui va se jeter dans le Cestrus, et se dirige dans la plaine vers le N.-E. On traverse dans un bac (10 kil.) le fleuve *Cestrus*, et plus loin (4 kil.) on s'engage dans une forêt qui s'étend à une grande distance au N. et au S. Au milieu de la forêt (3 kil.) s'élève un monticule d'où la vue plane sur tout le pays environnant. On continue à marcher à travers les bois jusqu'à (4 kil.) **Assar-Keui**, situé au pied d'une montagne dont les pentes sont couvertes de constructions antiques que l'on croit appartenir à l'antique Sylleum. D'Assar-Keui à Aspendus, l'aspect du pays ne change pas, c'est toujours la forêt. Arrivé à la lisière (23 kil.), le voyageur monte sur une éminence d'où il découvre d'abord l'immense aqueduc d'Aspendus. Il faut encore tourner un marais considérable pour arriver à *Balkésu*, petit village moderne au N. duquel était situé

Aspendus. Thrasybule perdit la vie devant ses murs; plus tard, Aspendus se rendit à Alexandre le Grand sans résistance: lors de la conquête romaine, elle paya tribut au consul Cn. Manlius. Une partie de ses ruines couronne une colline qui se dresse sur les bords

du Keupru-Sou (ancien Eurymédon). La majeure partie s'étend dans la plaine. Sauf le village de Balkésu, le pays environnant est désert. Au milieu des ruines, *Bal-Kis-Séraï*, c'est-à-dire le palais de la reine de Saba, attire d'abord l'attention. Ce prétendu palais est un théâtre romain, le plus beau et le mieux conservé qui soit au monde, et dont la construction est due à l'empereur Zénon. Sa façade a 24 mèt. de hauteur jusqu'aux consoles qui couronnent l'attique et soutenaient les bois du velarium. Les fenêtres du premier étage sont cintrées, les autres sont carrées. A droite et à gauche, se développent deux ailes qui correspondent aux galeries latérales. Les grandes portes sont surmontées d'inscriptions. La grande salle des mimes, dans laquelle on entre d'abord, s'étend dans toute la longueur de la scène. Aux deux extrémités de cette salle, des escaliers conduisent au sommet de l'édifice. La scène est décorée de deux ordres, composés de colonnes accouplées, portées sur des piédestaux en saillie. La frise de l'ordre inférieur, décorée de têtes de victimes, est ionique, tandis que l'ordre supérieur est corinthien. Au milieu de la scène, se dresse un grand fronton de marbre, au centre duquel est un bas-relief représentant la Vérité. La salle compte 21 rangs de gradins à la première précinction et 18 à la seconde. Le portique supérieur est composé de 43 arcades. Tous les gradins, les vomitoires et le portique sont intacts. Il ne manque à ce théâtre que la couverture de la salle des mimes, les plafonds et quelques colonnes qui gisent à terre. Tous les terrains depuis Pergé étant des poudingues agglomérés par un ciment siliceux, c'est cette roche qui a servi à bâtir l'édifice. A côté du théâtre, s'étendent les ruines d'une *basilique*, d'une *agora* et d'un immense *aqueduc*, construit en pierres de taille à bossage, le plus grand de tous ceux qui nous ont été conservés, sans en excepter le pont du Gard.

Au delà de Balkésu, on franchit un pont jeté sur l'Eurymédon, et se dirigeant au S.-E. à travers une vaste plaine, où l'on ne rencontre que les v. de Tascha-Schèhr et de Leïlek-Keui, on atteint, au bord de la mer (6 h.), les ruines de

Side, aujourd'hui *Eski-Adalia*. Cette ville, fondée par une colonie de Cumes, fut prise par Alexandre, et vit plus tard la victoire des Rhodiens sur la flotte d'Antiochus le Grand, commandée par Annibal. Jusqu'à la domination romaine, elle fut un repaire de pirates. — La ville était située sur une petite péninsule, et entourée de murs d'une excellente construction, dont on voit de beaux restes du côté de la terre. On reconnaît facilement les ruines d'un *temple*, et d'un *portique* qui faisait partie de l'Agora. Au centre de la ville apparaît le *théâtre*, un des plus grands et des mieux conservés de l'Asie. Le port était protégé par deux petits môles ; à l'extrémité de la péninsule étaient deux ports artificiels, aujourd'hui comblés par les sables.

On se rembarque pour Adalia.

ROUTE 93.

DE RHODES A MERSINA,

PAR MER.

(115 lieues marines ou 632 kil. 1/2.—48 h. de navigation).

En quittant Rhodes, le navire se dirige vers l'E.-S.-E. Rhodes reste longtemps en vue, tandis que la côte de Lycie, dominée par les sommités neigeuses du Taurus, grandit à tout instant, et déroule le magnifique panorama de ses montagnes. On voit, de loin seulement, la côte décrite R. 92, que l'on perd de vue après le cap Chélidonia, derrière lequel s'ouvre le golfe profond d'Adalia. On cingle alors en droite ligne sur le cap Anamour, dominé également par de magnifiques montagnes. A partir du cap Anamour, on

longe d'un peu plus près la côte de Cilicie, rangeant successivement les caps Kiz-Liman (Posidium), Cavaliere (Zéphyrium), Lissan el-Cab (Sarpédon), l'embouchure du Gueuk-Sou (Calycadnus), celles du Lamas-Sou et du Sarkand-Déré-Sou, pour atteindre au fond d'un golfe profond le mouillage de

Mersina, en turc *Mersa*, petit port à l'embouchure du Guzel-Teurrèh, qui a acquis quelque importance depuis que les steamers français et autrichiens l'ont pris pour leur escale sur la côte de Karamanie. Quelques maisons et quelques ruines environnent le port, mais les unes n'offrent au voyageur aucune commodité, les autres aucun intérêt.

Paquebots à vapeur.—*Messageries françaises*, tous les 15 jours, le vendredi pour Alexandrette, les échelles de Syrie et de l'Égypte ; le mercredi pour Rhodes, Smyrne, correspondance avec Constantinople, etc. — *Lloyd autrichien* tous les 15 j. le lundi pour Chypre ; le jeudi pour Alexandrette, Lattakièh et Beyrout.

Débarqué à Mersina, on se dirige vers l'E., à travers une plaine étroite, reserrée entre la mer et une rangée de collines peu élevées. La route franchit (8 kil.) un ruisseau, laisse à dr. les v. de Karadouvar, Kazanli et Yéni-Keui, incline légèrement vers le N., à mesure que la plaine s'élargit, et conduit (22 kil.) au bord du lit desséché ou marécageux du Tarsous-Tchaï (ancien Cydnus), dont elle remonte le cours en se dirigeant vers le N. Ce fleuve était autrefois navigable jusqu'au-dessus de Tarse, et se jetait dans une lagune nommée Rhegma, qui servait de port à cette opulente cité. On aperçoit bientôt Tarsous, entouré de grands et de magnifiques jardins, qui lui donnent plutôt l'aspect d'un parc que celui d'une ville. C'est à travers des champs fertiles et bien cultivés que l'on arrive (8 kil.) à

Tarse (en turc *Tarsous*), l'ancienne **Tarse** (4 h. de Mersina).

Histoire.—La fondation de Tarse est attribuée à Sardanapale, mais elle reçut de bonne heure une colonie d'Argiens. Elle fut prise et pillée par Cyrus le Jeune, qui conclut un traité d'alliance avec son gouverneur Syennesis, espèce de satrape indépendant qui prenait le titre de roi. Alexandre le Grand s'en empara sans coup férir; c'est là que le conquérant faillit mourir d'une fièvre grave, contractée à la suite d'un bain froid dans le Cydnus. Tarse appartint ensuite aux Séleucides, et transitoirement aux Ptolémées. Pompée la réduisit en province romaine ; mais dans la guerre civile, elle embrassa le parti de César, qui l'honora d'une visite et lui donna le nom de Juliopolis. Plus tard Cassius lui fit payer ce dévouement en la mettant au pillage; mais bientôt Marc-Antoine lui rendit ses priviléges. Il y donna des fêtes splendides à la reine Cléopatre, qui se promena sur le fleuve, en costume d'Aphrodite, sur une galère magnifique. Auguste et les empereurs comblèrent aussi cette ville de bienfaits; elle devint leur base d'opérations contre les Parthes et les Perses. C'est là qne moururent l'empereur Tacite, son père Florian, Maximin et Julien, qui y fut enterré. Prise par les Sarrasins, elle fut reconquise, à la fin du xe siècle, par Nicéphore, pour retomber bientôt définitivement sous la domination musulmane.—Tarse, enrichie par le commerce, était connue aussi par ses philosophes et ses littérateurs. Elle donna le jour au grand apôtre saint Paul.

État actuel.—Tarsous est bâtie dans la plaine entre le Cydnus et une rangée de montagnes peu élevées. La ville antique occupait une surface de terrain quatre fois plus étendue que la ville moderne, car le Cydnus traversait ses murs, tandis qu'il coule maintenant dans la plaine, à 1 kil. environ des faubourgs. Les maisons sont pour

la plupart couvertes en terrasse ; quelques-unes des plus grandes et des plus considérables sont bâties avec des pierres empruntées aux ruines de l'ancienne Tarse. Une partie de la ville est entourée d'un mur dont on attribue la construction au khalife Haroun-ar-Reschid. La population de Tarsous varie avec les saisons. En hiver elle s'élève jusqu'au chiffre de 12 000 hab., dont la plupart sont des Turcs et des Turcomans, qui remontent dans les montagnes en été pour éviter la chaleur accablante et les pernicieuses influences de l'air de la côte. Il ne reste alors dans Tarsous que 200 familles arméniennes et 100 familles grecques environ, qui composent toute la population fixe et permanente de la ville. Tarsous est suffisamment riche et commerçante ; elle sert d'entrepôt pour le sucre qu'on importe de Damiette, le café qu'on tire de l'Yémen, le sucre et le café qui viennent de Malte. D'ailleurs le pays environnant produit en abondance toutes sortes de grains.

Tarsous renferme de beaux monuments, soit de l'antiquité, soit du moyen âge : un *château*, qu'on attribue au Sultan Bajazet, domine la ville. Dans la partie O. s'élève un monument de la même époque, bien conservé, qui était une sorte de poste établi pour la surveillance de la route, et qui, en effet, domine la place et le cours du Cydnus. A 200 pas environ de cet édifice, au S.-O., et sur une éminence s'étendent les ruines d'un grand *monument circulaire* dont la destination primitive est restée jusqu'ici inconnue. A l'E., sur les bords du Cydnus, on aperçoit d'autres ruines qui appartiennent à un *théâtre* ; mais l'édifice le plus curieux de l'ancienne Tarsous est le **Deunuk-Tach** (pierre tournante) situé, au S.-E. de la ville, au milieu d'un jardin d'arbres fruitiers qui en masquent la vue, et sur la rive dr. du Cydnus. C'est un vaste parallélogramme de 87 mèt. de longueur, 42 mèt. de largeur, 7 mèt. 60 centimèt. de hauteur, construit en poudingue (mélange de petits cailloux, de chaux et de sable liés par un ciment). Dans l'intérieur de ce parallélogramme et aux deux extrémités s'élèvent deux blocs de forme cubique. La base et le pourtour du parallélogramme, ainsi que les constructions qu'il renferme, sont garnis d'un grand nombre de pièces de marbre blanc de la plus grande beauté. Ce même marbre réduit en fragments ou en poussière couvre la partie supérieure des murs d'enceinte ; ceux-ci présentent, à une certaine hauteur, des cavités symétriques qui recevaient évidemment des plaques de marbre, aujourd'hui disparues. En 1836, M. Gillet, consul de France à Tarsous, fit pratiquer des fouilles dans l'intérieur de ce monument, afin d'en découvrir la destination. Ces tentatives n'eurent aucun résultat sérieux. On ne trouva que des débris de marbre, des fragments de poterie rouge, et un doigt en marbre blanc qui paraissait avoir appartenu à une statue colossale placée jadis dans l'édifice. Sa destination est restée jusqu'ici l'objet d'opinions diverses entre les savants. Cependant le plus grand nombre s'accorde à considérer le Deunuk-Tach comme un monument funéraire ; et quelques-uns croient pouvoir affirmer que les deux cubes tout au moins sont des tombeaux ; M. Victor Langlois pense que ce pourrait bien être le tombeau de Sardanapale Ier. Quoi qu'il en soit, le Deunuk-Tach remonte à une très-haute antiquité ; c'est un produit de l'art asiatique, mais un produit légèrement modifié par des restaurations faites à l'époque de la domination grecque.

De Tarse à Adana, Baya et Alexandrette, R. 94 ; — à Afioun-Kara-Hissar, R. 95; — à Alexandrette par mer, R. 98; — à Kaïsarièh, R. 96; — à Konièh, R. 95.

ROUTE 94.

DE TARSE A ALEXANDRETTE,

PAR ISSUS ET BAYA.

(33 heures.)

En partant de Tarse, on traverse une plaine sans intérêt que baigne le Sarus (*Seikhoun-Tchaï*), et on arrive à (7 h.) **Adana**, V. fort grande, dont la population s'élève à 40 000 âmes. Les jardins mêlés aux habitations donnent à la ville une certaine physionomie champêtre. Pline, Ptolémée, Dion Cassius et autres anciens parlent d'Adana; les princes turcs Reschid et son fils Mohammed en ont été les modernes reconstructeurs.

On sort d'Adana par un pont fortifié, attribué à Justinien; on franchit une plaine à peu près semblable à la précédente, on passe un gros ruisseau et on atteint (6 h.)

Missis, l'antique **Mopsuestia**, qui n'est qu'une vaste ruine avec 30 familles à peine. Le Djéhan-Tchaï (Pyramos) la coupe en deux: le quartier de la rive gauche se nomme Kéferbina. Sous les empereurs romains, Mopsueste porta les titres de « Hadriana, Sacra, Libera et Asylos; » elle avait ses lois, et s'intitulait alliée et fédérée de Rome.

En sortant de Missis, on gravit un col de la magnifique montagne *En-Nour* (de la lumière), on arrive au v. de (6 h.) *Kourd-Koulak* (oreille de Loup), et on débouche sur le golfe d'Alexandrette (2 h. 30 min.) par le *Démir-Kapou* (porte de Fer), défilé romantique, qui est la plus occidentale des deux anciennes **portes** ou **pyles amaniques**. On passe à côté de ruines qui sont celles de l'antique *Castabalum*, et l'on atteint (2 h.) un village dont le double nom, *Kara-kaïa* (roche noir) et *Tell-Arakli*, indique la transition du pays turc au pays arabe. On franchit (1 h.) un grand ruisseau, et on s'engage dans le défilé qui mène à la vallée d'une microscopique rivière appelée *Déli-Tchaï* (rivière furieuse), l'ancien Pinarus (2 h.); on est alors sur le champ de bataille d'**Issus**. L'emplacement de la ville de ce nom est marqué par des ruines, à une petite heure au S.-E. de la rivière. A travers les récits contradictoires des historiens, voici les détails géographiques qui paraissent établis : Alexandre était à Mallus (mont Karatach ou pierre noire, à l'entrée du golfe), quand il apprit que Darius était arrivé à Sochi, en Syrie; il marcha vers les Pyles syriennes (Démir-Kapou) qu'il passa le second jour, et arriva à Myriandros. Darius passa à son tour les Portes amaniques (dans l'Akma-Dagh, 6 h. N.-E. d'Issus), et se plaça sur les derrières d'Alexandre; il atteignit Issus, et continua la poursuite de son ennemi, qui se retourna alors et marcha vers les Pyles; l'armée, rangée en colonne tant qu'elle resta dans le défilé, se déploya en ligne dans la plaine (vers Kuretur), attaqua les Perses massés sur la rive N. du Pinarus, et les mit en déroute. Le nom de **Nicopolis** perpétua ce fait mémorable, soit que ce fût une ville nouvelle distincte d'Issus, comme le veulent Strabon et Plotémée, ou la même, comme le prétend Étienne de Byzance. La plaine ne contient que les ruines d'une seule ville, tout près du village de *Keui-Tchaï*, et sur la rive N. du ruisseau de ce nom. La plaine d'Issus a deux grandes lieues de longueur, depuis les ruines jusqu'au ruisseau de Payasse, où sont les vestiges de l'antique **Baya, à 1500** mèt. du village de *Kuretur*.

La petite ville de **Payas**, à 1 h. 30 du ruisseau, est un port avec un bazar, où Ibrahim-Pacha essaya d'attirer le commerce de cette région montagneuse. On s'engage ensuite dans le défilé des Portes syriennes jusqu'à la baie d'Alexandrette, et, 3 h. après Payas, on entre dans cette ville (*V.* R. 98).

—

ROUTE 95.

D'AFIOUN-KARA-HISSAR A KONIÈH ET A TARSE,

PAR LES PORTES CILICIENNES (107 lieues.)

De Kara-Hissar à Ak-Schèhr, la route reste constamment dans la large vallée de l'Akkar-Sou, en suivant indistinctement l'une ou l'autre des deux rives, semées de nombreux villages, parmi lesquels nous nommerons, au N., Surménèh (ruines), Suleymanièh, Buyuk-Tchobanlar (les grand bergers), Férélu ; au S., Kerbalu et Bardaklu, entre lesquels s'étend la fameuse plaine d'**Ipsus**, où se livra, en l'an 301, la bataille qui décida du sort de l'empire macédonien partagé par les successeurs d'Alexandre.

Bulvouden (10 h.), l'antique **Polybotus**, est une ville peuplée de 3000 musulmans, et où s'embranche la route de Constantinople, venant de Seïd-el-Ghazi ; c'est une station où le voyageur peut trouver plusieurs khâns et des provisions. Ce lieu offre des ruines nombreuses, de même que le village voisin de *Karaman*, à 1 h. E.-N.-E.

La plaine devient marécageuse après Bulvouden et aux approches du lac d'Éber (*Éber-Gueul*). On passe l'*Akkar-Sou* sur une chaussée élevée, de plus de 6 kil. de long, et, longeant le pied du pittoresque Sultan-Dagh, haut de 12 à 1300 mèt. au-dessus de la mer et seulement d'environ 400 mèt. au-dessus de la plaine, on rencontre (5 h. 30) *Isaklu*, puis on franchit une zone de terrains fertiles et bien cultivés, large de 2 kil. et arrosée par plusieurs ruisseaux qui descendent de la montagne, notamment celui de *Déré-Keui* ; c'est vers ce dernier point qu'était l'antique **Thymbrium**, théâtre de la victoire célèbre qui fit passer l'Asie mineure des Lydiens aux Perses. Viennent ensuite deux autres villages, *Yasian* et *Nyrdyr*, et enfin (3 h. 30 min.)

Ak-Schèhr, ou la ville blanche, est une jolie petite ville arménienne, située à moins de 2 h. du grand lac qui porte le même nom, sur le flanc d'un coteau où ses maisons s'étagent gracieusement.

On continue à marcher au S.-E. et, après avoir passé le village de *Karyat*, on entre dans une plaine bien ombragée d'arbres, avec des villages et des champs cultivés. On passe de cette plaine dans celle d'*Ilgun* (9 h.), remarquable par ses deux lacs et par la petite ville qui lui donne son nom. Un chemin fort difficile, dans un pays de montagnes peu élevées, mène (5 h.) au lieu nommé Khadun-Khân ou le Khân-de-la-Dame, puis à (4 h.)

Yurghan-Ladik, par abréviation de *Yuruk-Khân Ladik*, Ladik-des-Vagabonds (Turkomans), l'ancienne **Laodicea-Combusta**, où le touriste doit s'arrêter pour visiter les nombreuses ruines gréco-byzantines. Nommée d'abord Séleucie et fondée par Séleucus, elle paraît n'avoir pris le nom de Laodicée qu'après avoir été brûlée et rebâtie. L'assertion de Strabon, qui veut tirer le surnom de *Combusta* de la nature volcanique du pays, est contredite par Hamilton, au point de vue géologique. La vallée où s'élève Laodicée est une sorte de cul-de-sac dominé par de petites hauteurs intéressantes à étudier pour le géologue : la plus saillante est un rocher appelé *Kiz-Kaïassi* (le rocher de la jeune fille), sans doute en mémoire d'une jeune fille qui se serait précipitée du haut de ce pic pour échapper aux derniers outrages. Le nom et l'histoire se retrouvent à chaque instant dans la Turquie d'Europe et d'Asie.

Une route de 9 h. fort accidentée, mais agréable au point de vue pittoresque, conduit à Konièh : cette route est ancienne, et son importance depuis la conquête turque est attestée par les khâns et les villages, tous ruinés aujourd'hui, qu'on rencontre à peu près de 2 en 2 heures.

Konièh, l'antique **Iconium** (47 h. d'Afioun - Kara-Hissar), dont Strabon vante la belle construction (εὖ συνῳκισμένον), que Pline appelle « la très-célèbre. » métropole provinciale sous le Bas-Empire, devint à partir de l'an 1074 le siége de l'empire Turk-Seldjoukide ou Koniarite en Asie-Mineure. La splendeur de Konièh, sous ces nouveaux maîtres, est attestée par les ruines de plus de 20 *médressés* ou colléges (le même chiffre que Bagdad même), et par ses autres monuments, dont les trois plus importants sont la *Mosquée-d'Or* (Schérif-Altoun-Djami), celle de Sultan-Ala-Eddin et celle de Sultan-Sélim; les *tombeaux* de plusieurs saints personnages, dont le plus célèbre est le poëte derviche Djélaleddin, auteur du beau poëme persan *Mesnevi*. En 1532, Soliman le Grand s'arrêtait à Konièh pour visiter ce monument: mais aujourd'hui l'état de ruine de tous ces tombeaux sacrés prouverait peu en faveur de la ferveur musulmane, bien qu'ils soient le but d'un grand concours de pèlerins.

La merveille de Konièh est la ruine qui a été le **palais des Seldjoukides** et dont des pachas ineptes ont imaginé de faire une carrière: aussi peut-on à peine, aujourd'hui, y reconnaître le plan primitif: mais on peut s'en faire une idée par ce qui reste de la salle principale, et notamment par des pendentifs et par un plafond d'une ornementation brillante et assez compliquée. Ce qui est mieux conservé, ce sont deux monuments attribués tous deux au sultan Ala-Eddin: la mosquée qui porte son nom et la médressé bleue. La **Mosquée d'Ala-Eddin** est décrite en ces termes par M. Texier, qui la regarde comme le type de l'architecture seldjoukide: « La porte est située au fond d'une niche décorée d'un encorbellement en pendentif. Les méandres qui l'encadrent sont en marbre noir, incrusté dans la pierre calcaire. Une longue inscription, extraite du Coran, forme la bordure extérieure. La porte est flanquée de deux minarets: les deux colonnes sont en briques, incrustées de croix en faïence bleue; leur plan est composé d'un faisceau de colonnettes alternativement anguleuses et demi-circulaires. Tout l'encadrement du soubassement est en marbre noir, et les 2 niches ouvertes que l'on voit à droite et à gauche communiquent à deux cellules. »

La Médressé-Bleue a aussi beaucoup souffert; mais la grande salle du centre est bien conservée, avec ses mille ornements et ses faïences émaillées, dont les arabesques sont des caractères entrelacés, formant des fragments du Koran. On prétend même que le texte entier du livre sacré pouvait se lire sur les murs du monument à l'époque de sa splendeur. La couleur qui domine dans cette ornementation variée a valu à cette médressé le nom sous lequel elle est connue.

Dans les environs immédiats de la ville, le touriste pourra visiter le théâtre de la victoire des Égyptiens sur les Turcs, en 1834.

A partir de Konièh, on voyage pendant 18 heures dans une immense plaine couverte d'efflorescences salines qui donnent à la végétation un caractère tout particulier. Au bout de 6 heures, se trouve le village de *Khakoun*, au milieu d'un terrain marécageux, à la sortie duquel on atteint (3 h. 30) *Ismil*, grand village avec des ruines antiques; 4 heures après Ismil, une fontaine où l'on stationne quelques instants; à peu de distance s'élève le v. de Geiweh avec des ruines, et plus loin (10 h. d'Ismil)

Karabounar, à l'entrée d'une cavité occupée par un lac salé. Cette petite ville est surtout habitée par des Turcomans qui y hivernent et passent l'été dans la plaine de Sultan-Khân. Sultan-Sélim y a fait construire une *mosquée* qui tombe en ruine: tout

près est un beau khân, avec une toiture en plomb, dont la plus grande partie a été fondue pour faire des balles.

On laisse ensuite sur la gauche (15 m.) quelques ruines, et, plus loin (1 h. 15), un ancien cratère fort curieux. Ses bords de lave noire basanitique entourent un cône central, composé de cendres noires, et d'une hauteur de plus de 30 mètres. L'espace entre ce cône et les bords est rempli d'eau et contient par endroits d'excellentes pâtures. En sortant de tout ce massif volcanique, on descend dans une plaine dont le fond est occupé par un lac marécageux, appelé *Ak-Gueul* (lac blanc). On rencontre sucessivement Aïrat, Harchan, Bektik (5 h. 30). La route est supportable jusqu'à ce point, mais ensuite elle traverse des ruisseaux et des marais qui ne finissent qu'à (2 h. 30)

Érekli, petite ville de 850 maisons, agréablement située, mais dont les habitants passent pour inhospitaliers. C'est peut-être l'ancienne *Cybistra*.

La plaine d'Éregli finit à (5 h.) *Tchagan*, où l'on commence à s'engager dans le massif du Bulghar-Dagh. Après une ascension de 1 h. 30 min., on arrive aux sources d'un ruisseau qui s'ouvre une passe étroite parmi les basaltes et qui finit par déboucher sur (4 h.) *Oulou-Kischlak*, beau village turcoman, dans la plaine de ce nom, avec un khân et une station de poste. On suit la vallée et on traverse un pays bien peuplé et bien cultivé, avec jardins et vignobles : on laisse sur la droite une vallée d'un fort bel aspect, nommée *Alaguga*, au delà de laquelle commencent les fameuses **Portes ciliciennes.** On passe au pied de plusieurs fortins et redoutes élevés par les Turcs et les Égyptiens, à l'époque de la guerre de Syrie, en 1838. Le pays, très-beau jusque-là, devient admirable par la succession de panoramas d'un effet grandiose et varié ; et, bien qu'on voyage continuellement dans une vallée profonde et dominée par des hauteurs gigantesques, de très-nombreuses coulées latérales laissent apercevoir des lointains magnifiques. Pour le géologue, cette excursion est d'un intérêt puissant, à cause de la variété des roches et des substances minérales qu'il rencontre. Le calcaire domine dans le massif de Bulghar-Dagh, mais les terrains volcaniques s'y rencontrent à chaque pas. On débouche enfin sur la Cilicie, près d'un pont jeté par les Égyptiens pendant leur occupation sur un torrent appelé Scheker-Bounar (la source de sucre). Un peu plus bas se voient les ouvrages construits à la même date par l'armée d'Ibrahim-Pacha, et où l'on trouve une entente de l'art des fortifications bien supérieure à ce qu'on peut s'attendre à voir en Orient. La route descend rapidement, franchit un petit contre-fort, et arrive (12 h.) à la formidable passe de *Kulek-Boghazi*, qui semble être plus spécialement les *Pylæ* des anciens, si l'on en juge par les vestiges de travaux, de forteresses et d'inscriptions qu'on rencontre dans les environs. Ce passage fut franchi dans trois occasions mémorables par Cyrus le jeune, par Alexandre le Grand et par Septime-Sévère.

On doit s'arrêter à la sortie de la passe pour se reposer un peu, et, si l'on en a le loisir, faire un détour de 2 heures pour visiter, à l'O., les mines de *Gueulek-Maden*. On revient ensuite sur la route et on s'arrête (1 h. 20) à un *khân* où s'embranchent les deux routes de Tarse et d'Adana : la première, tirant presque au S. et suivant à quelque distance la vallée du *Tarsous-Tchaï* (Cydnus). On rencontre successivement *Bostanlu Keui* (village des jardins), qui passe pour être l'antique Mopsuerene, le khân *de Mizarlik*, et divers villages turcomans, et on descend en passant un pont sur le Cydnus à (7 h.) Tarse (v. R. 93).

—

ROUTE 96.

KAISARIÈH ET SES ENVIRONS.

Kaïsarièh, l'ancienne **Césarée** (Καισάρεια), est une ville fort antique et antérieure à la période gréco-romaine. Sous le nom indigène de Mazaca, elle était la capitale de la Cappadoce, et fut prise par Tigrane, allié de Mithridate. Les premiers Césars ajoutèrent à ce nom celui de Cæsarea, qui peu à peu supplanta l'autre et s'est conservé dans le nom turc. Sans croire qu'au temps de Sapor (qui la prit en 268 et passa la population par les armes) elle eût 400 000 habitants, on peut inférer de cette exagération même son importance première.

M. Texier pense que la ville actuelle est située à 1/2 kilomètre à l'E. de la ville ancienne, dont les ruines seraient celles que les habitants appellent *Eski-Kaisarièh*. « Le *château*, formant une kassabah entourée de murs, est assez vaste pour offrir un asile à un grand nombre de familles. Tous les bazars, les khâns et les tékiés sont groupés à l'entour : c'est le centre de la ville musulmane. Les bazars et les boutiques sont bâtis en moellons de lave réunis par un mortier d'argile : le tout est couvert en terrasse d'argile battue. Le *palais du pacha* est une grande cour entourée de portiques donnant accès aux différents bureaux et à la salle de réception. » Non loin de là sont les chapelles sépulcrales des saints et des personnages célèbres; elles sont de forme octogone et d'un style arménien.

La **grande mosquée** est du XIVe siècle, et consacrée à la mémoire du saint derviche Houen : le style en est d'une simplicité qui contraste vivement avec l'ornementation éclatante du *turbé* (tombeau) octogone du derviche.

Ascension du mont Argée. — Le voyageur pourra tenter, accompagné d'un guide intelligent, une ascension pénible, mais fort belle, celle du mont Argée (Ardjich-Dagh), massif volcanique au triple sommet neigeux, de près de 4000 mètres de haut, et des flancs septentrionaux duquel l'œil embrasse un immense et pittoresque horizon, composé surtout d'une multitude de vallées qui, de cette hauteur, semblent ne former qu'une plaine sans fin. Une demi-ascension serait même un préliminaire indispensable au voyageur pour se guider dans le choix de ses excursions dans les environs, excursions qui exigeraient une dixaine de jours.

Les lieux les plus importants à visiter dans les environs de Césarée sont : le **monastère arménien de Saint-Jean** (*Sourp-Garabed*) et le **monastère grec de Taxiarchi,** dont l'évêque porte le titre d'évêque de Nazianze : mais la célèbre patrie de saint Grégoire est loin de là, et n'est plus qu'une ruine connue par la tradition seule des indigènes.

La **vallée d'Urgub** (14 h. O.) est plus éloignée : le touriste pourra ne la visiter qu'en passant à portée d'*Indjé-Sou*, station nommée plus bas sur la route de Tarse et sur celle de Konièh (v. p. 571). D'Indjé-Sou, on s'enfonce dans un pays très-ondulé et déchiré par les bouleversements volcaniques : on trouve un ravin qui s'élargit peu à peu et forme, à sa jonction avec un autre ravin venant du S.-O., une plaine d'un caractère probablement unique : c'est le bassin où s'élève la ville d'*Urgub*. La plaine, aussi bien que la déclivité des coteaux qui l'entourent, est semée d'innombrables cônes aigus et ponceux; les plus hauts sont précisément ceux des terrains bas. C'est par l'action érosive des eaux que la géologie explique ces aiguilles si étranges. Dans la ville même, elles sont si nombreuses qu'elles gênent la circulation ; plusieurs de ces dernières ont été travaillées de main d'homme. Un très-grand nombre

de ces cônes ont été creusés et utilisés comme sépulture depuis les Cappadociens jusqu'aux habitants modernes de la vallée : les plus curieux de ces caveaux sont grecs ou byzantins. Plusieurs voyageurs, notamment Hamilton et Texier, ont donné des descriptions détaillées de cette gigantesque nécropole ; mais le premier explorateur qui en a parlé en France, au siècle dernier, avait trouvé dans le monde savant une complète incrédulité. Quelques monuments et vestiges de la bonne époque de l'art grec se voient aussi dans la vallée.

ROUTE 97.

DE KAISARIÈH A TARSE,

PAR LES PORTES CILICIENNES.

Cette route se confond avec la précédente depuis la ville jusqu'à *Indjé-Sou*, d'où l'on se dirige au S. à travers une plaine de plus de 1000 m. de hauteur, avec deux lacs qu'on laisse sur la gauche, après avoir quitté un terrain volcanique utilisé par les chrétiens du pays pour la culture de la graine d'Avignon (Rhamnus infectorius). On ne trouve que des ruines jusqu'à **Kara-Hissar** (château noir). — Le château qui domine cette ville et qui s'appelle *Zindjibar* est une construction curieuse et hardie qui couronne un cône volcanique et qu'on croit être l'antique forteresse de **Nora,** où Eumène soutint son fameux siége. Ainsworth, qui a pris le plan de cette position, constate que la description de Plutarque s'y adapte exactement ; en tout cas ce lieu, qui commandait l'embranchement des routes de Césarée à Iconium et à Tarse, a dû être très-anciennement fortifié.

La route s'engage ensuite dans un défilé fort étroit, d'un effet pittoresque et varié, surtout au débouché, où se voit un khân (4 h.) : viennent ensuite (2 h. 15) Misli, (3 h.) Téna-Keui, (2 h.) *Eski-Andavel*, dont le nom seul suffirait pour rappeler l'antique Andabilis. Après ce village, on franchit un gros ruisseau qui coule à l'O., puis un col long et bas qui sépare les anciennes provinces de Garsauritis et de Tyanitis, et l'on entre à (3 h. 30)

Nigdèh, une ville relativement moderne, qui paraît avoir hérité de l'importance de Tyane. En 1460, une sorte de chef féodal de Nigdèh, Ishak-Pacha, fortifia la ville, dans des velléités d'indépendance qui furent vite comprimées. Le **tombeau de Fatma-Khadun,** princesse qui mourut à Nigdèh, en 1620, dans un pèlerinage à la Mecque, est le seul monument du lieu ; c'est une œuvre de la bonne époque de l'art persan. Le monument consiste en une construction octogone, avec une colonnette engagée à chaque angle ; le tout est surmonté d'une pyramide également octogone de 8 m. de haut. Parmi les ornements élégants et variés qui enrichissent les portes, on remarque des oiseaux à figure humaine et qui semblent figurer l'*Anka*, oiseau fabuleux des légendes musulmanes. De Nigdèh à *Bor* (2 h.) on rencontre diverses ruines : mais les plus curieuses sont à (1 h. 30) *Kilissés-Hishar*, qui est l'antique **Tyane,** patrie du célèbre Apollonius. Un superbe aqueduc, dont 50 arcades seules sont encore debout, est à peu près tout ce qui reste de la ville antique.

Après Tyane, on se dirige à l'O.-S.-O., en laissant à égale distance la ligne de marais du Beklik-Sou, à droite, et les derniers coteaux du Bulghar-Dagh, à gauche. On traverse une plaine peu habitée, sillonnée de torrents et de gros ruisseaux qu'on franchit l'un après l'autre, et enfin une agglomération de tumuli fort curieux annonce le voisinage d'Éregli, où l'on arrive au bout de 13 h. — D'Éregli à Tarse (31 h.), v. R. 95.

CINQUIÈME PARTIE.

SYRIE—PALESTINE.

CHAPITRE PREMIER.

GÉNÉRALITÉS.

Ire section : Géographie.

§ Ier—Situation, limites, étendue et divisions.—La Syrie, que les Arabes appellent *Barr-ach-Cham*, le pays de la gauche, par opposition à l'*Yémen*, le pays de la droite (en prenant pour centre de l'Asie la sainte Kaaba), la Syrie est située entre les 31° et 37° de latitude N. et entre les 32° et 37° de longitude E. Elle a pour limites, au N., l'Asie mineure (Karamanie, ancienne Cilicie deuxième), à l'O., la mer Méditerranée, au S., l'Égypte, à l'E., l'Al-Djézirèh (ancienne Mésopotamie) et le désert de Damas (Barriet-ech-Cham), et renferme les neuf contrées anciennes connues sous le nom de Syrie première, Syrie deuxième, Syrie Euphratésienne, Palmyrène, Phénicie maritime et libanique, Palestine. La superficie de la Syrie est évaluée, avec celle de l'Yrak-Arabi, à 385 088 kil. carrés. Administrativement, la Syrie se divise aujourd'hui en 3 éyalets, subdivisés en 14 livas, savoir : l'éyalet d'Alep, comprenant Alep, Antioche, Raka et Aïntab; celui de Saïda, comprenant Saïda Lattakièh, Taraboulous (Tripoli), le pays des Druses, celui de Nazareth, St-Jean-d'Acre, Naplouse et Jérusalem; enfin, l'éyalet de Cham (Syrie), comprenant Damas, Hama, Homs et Tadmor.

La côte de Syrie, bien que très-accidentée, ne présente qu'un véritable golfe : celui d'Alexandrette, qui s'ouvre entre la Syrie et l'Asie mineure, et une foule de baies séparées entre elles par des pointes qui ne méritent guère le nom de caps. Les promontoires et golfes principaux sont, en allant du N. au S. : la pointe de Ras-el-Khinzir, qui s'étend entre le golfe d'Alexandrette et la baie de Suédiè, ancienne Séleucie : les caps de Possidi (*Ras-el-Bouseit*), *Ziaret*, *Hesn*, *Ouedy*, les Ras-Ibn-el-Hany, Ras-el-Mina, Ras-el-Poudjé, le Ras-Beyrout, le cap Blanc ou Ras-el-Abiad, le Ras-el-Mecherfé, le cap Carmel; les baies de Tripoli, de Beyrout, de Saint-Jean-d'Acre.

§ II. Configuration du sol, montagnes, lacs, rivières.—L'ossature de la Syrie, beaucoup plus simple que celle de la Turquie d'Asie, se compose de quatre chaînes principales. Un rameau du Taurus, scindé en deux branches, le Giaour-Dagh et le Kulek-Dagh qui s'*ajoutent* presque bout à bout de l'E. à l'O., couvre la frontière septentrionale.

SYRIE. PALESTINE.

Itinéraire de l'Orient par AD. JOANNE et EM. ISAMBERT.

L. HACHETTE & Cie Éditeurs, Paris.

PLAN DE BA'LBEK.

1 Entrée actuelle.
2 Temple de Jupiter.
3 Édifice arabe (Eglise)
4 Temple du Soleil
5 Cour rectangulaire.
6.6.6.6 Édifices semi-circulaires
7.7.7 Chambres carrées.
8 Cour Hexagonale.
9 Propylées.
10.10 Ailes des propylées.
11 Traces d'une rue
12 Constructions arabes.
13.13 Murailles cyclopéennes.
14.14 Entrée des souterrains.

PLAN DE PALMYRE

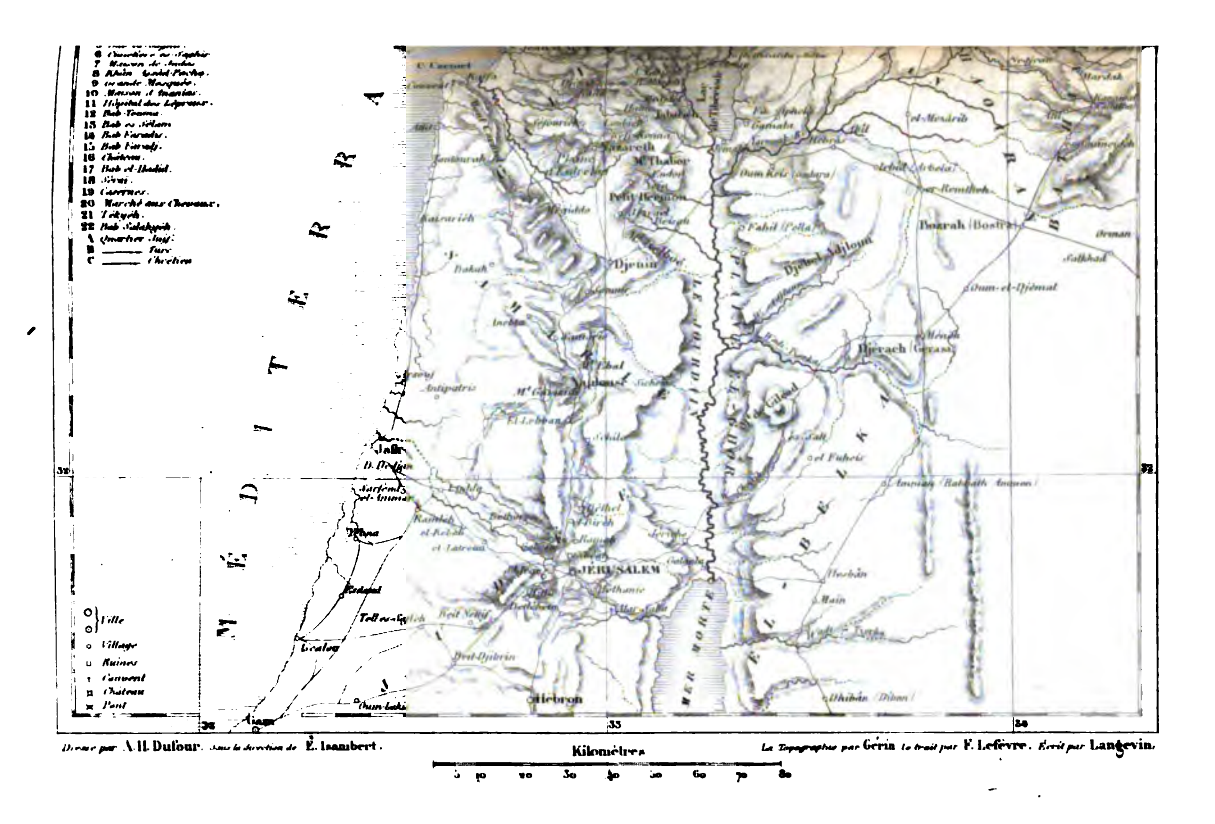
1 Temple du Soleil.
2 Arc de Triomphe.
3 Colonnes de granit rouge.
4 Quatre piliers.
5 Grand Tombeau.
6 Petit Tombeau.
7 Temple
8 Eglise en ruines.
9 Colonnes debout.
10 Temple.
11 Colonne monumentale.
12 Mosquée.
13 Débris du mur d'enceinte.
14 Colonnes du Forum.
15 Deux petits Temples.
16 Fontaine.
17 Tombeaux de la Vallée.
18 Aqueduc.
19 Tombeau ou Temple de Dioclétien.

PLAN DE DAMAS

Faubourg Salahiyéh
Faubourg el-Meidan

1 Bab-Kisân.
2 Tombeau de St Georges.

Tripoli
Ras el-Mina
Ras ech-Chak'ah
el-Batroun
Djebail
Djouniéh
BEYROUT
Nebi-Younas
N. el-Aouali
Saïda
Zahléh
BA'LBEK
DAMAS
Hasbeya
Ribla
Kateiféh
Ras el-Abiad



Dressé par A.H. Dufour, sous la direction de É. Isambert. La Topographie par Gérin, le trait par F. Lefèvre. Écrit par Langevin.

La chaîne de l'Amanus (Guzel-Dagh et Akma-Dagh), se détachant du Giaour-Dagh, s'allonge vers le S.-O., court d'abord tout près de la mer, et atteint sa plus grande élévation en face du golfe d'Alexandrette, où elle pousse directement vers l'O. une de ses branches, le Pierius ou Tolos (Djébel-Késérik), dont les sommets dominent immédiatement la mer. Elle se prolonge par le Djébel-Mouça, et le Casius (Djébel-Okra), haut de 1500 mètres, et par la chaîne du Djébel-Ansarièh, l'ancien Bargylus, qui court directement au S. pour se terminer en face d'une grande coupure située entre Tortose et Tripoli, et par laquelle la grande vallée de Hama communique avec la mer. De l'autre côté de cette coupure, commence la chaîne du Liban (Djébel-Loubnan), qui se dirige vers le S.-E. en se rapprochant de la mer, et sur plusieurs points, notamment entre Tripoli et Beyrout, pousse ses derniers contre-forts jusque dans les flots. Ses sommets principaux portent les noms de Djébel-Makmel, Djébel-Sunnin, Djébel-er-Râhân, Djébel-el-Garb, Djébel-èch-Choukif, et atteignent une hauteur de plus de 3000 mètres. Parallèlement au Liban, court une chaîne moins élevée : c'est l'Anti-Liban (Djébel-ech-Scharki), qui se termine au S. par le massif du grand Hermon (Djébel-ech-Scheik), et pousse du côté de l'E. ses derniers rameaux au delà de Damas, dans la direction de Palmyre. Entre le Liban et l'Anti-Liban s'étend, sur une longeur de 112 kil., la vallée de la Cœlésyrie, élevée d'environ 670 mètres au-dessus du niveau de la mer. La chaîne du Liban proprement dit s'abaisse en descendant vers Sour (l'ancienne Tyr), et le Léontès (Nahr-el-Léytani). De l'autre côté de ce fleuve, deux branches parties, l'une du cap Blanc, l'autre du cap Carmel, se dirigent cette fois de l'O. à l'E., des bords de la mer dans l'intérieur des terres, laissant entre elles la vaste plaine d'Esdrelon. Les sommets les plus remarquables de la chaîne la plus septentrionale sont : le Djébel-Safed, le Thabor (Djébel-el-Toûr), le Carmel (Djébel-mâr-Elias), le petit Hermon (Djébel ed-Doub), les monts Gelboë (Djébel-Foknah). Ceux de la chaîne la plus méridionale sont les monts Ébal et Garizim dans la Samarie, les monts d'Éphraïm et de Juda, le mont des Oliviers. Les plus hauts sommets de cette chaîne ne dépassent pas 8 à 900 mètres. A l'O. de ces montagnes s'étend jusqu'à la mer, de Kaisarièh à Jafa, la plaine de Saron, et, près de Gaza et d'Ascalon, la plaine de Falastine, d'où est dérivé le nom de Palestine: c'est l'ancien pays des Philistins.

La Syrie n'a que deux fleuves, lesquels sont peu considérables, une vingtaine de petites rivières et un grand nombre de torrents, à sec la plus grande partie de l'année. Le Nahr-el-Assy (ancien Oronte), le seul fleuve qui appartienne à la Syrie proprement dite, prend sa source dans l'Anti-Liban, non loin de Balbek, et, se dirigeant vers le N., arrive d'abord dans un bas-fond où il étale ses eaux et forme le lac Kadès. Il en sort pour aller arroser Homs, Hama et Apaméa, parcourant une longue et étroite vallée séparée du littoral par le Djébel-Ansarièh, et de la plaine d'Alep par le Djébel-el-Ala et d'autres montagnes. Il reçoit par un canal étroit les eaux du lac d'Antioche ou Ak-Deniz, puis, tournant à l'O., il va baigner les murs d'Antioche et la base du mont Casius, avant de se jeter dans la mer,

où il arrive après avoir fourni un cours de 60 lieues environ. Les deux lacs dont nous venons de parler occupent le fond d'une plaine marécageuse, entourée et presque fermée par les monts de Baylan, l'Amanus et les derniers contre-forts du Taurus. A l'E., la plaine d'Alep, séparée de celle-ci par une chaîne de montagnes d'une importance secondaire, s'élève au N. dans la direction de l'Euphrate et s'abaisse vers le pied des montagnes, en sorte que le Nahr-Kouaïk (ancien Chalus), qui passe à Alep, venant du N.-E., ne peut avoir d'issue et se perd dans la terre. La côte à l'O. est arrosée par une petite rivière, le Nahr-el-Kébir, qui traverse Lattakièh, et coupée par une multitude de torrents, qui n'ont d'eau que dans la saison des pluies. Au bout de la vallée de l'Assy, s'ouvre une autre vallée qui semble la continuer, mais dont la pente est dirigée en sens inverse vers le S. Celle-ci est arrosée par le Léontès, Nahr-el-Léytani, qui s'échappe par une gorge étroite entre le grand Hermon et le Djébel-ech-Choukif, et tombe dans la mer auprès de Sour, où il prend le nom de Nahr-Kasimiyèh. De l'autre côté de l'Anti-Liban s'étend la plaine, ou plutôt le plateau de Damas. Les environs de cette ville sont traversés par de nombreux cours d'eau dont le plus important est le *Barada*, le Chrysorrhoes des Grecs, et l'Abana de la Bible, lequel descend de l'Anti-Liban et se répand, près de Damas, en un grand nombre de canaux qui, après avoir arrosé une admirable oasis, se réunissent dans un bas-fond et forment le lac de Bahr-el-Merdj.

Entre les chaînes du Djébel-ech-Cheikh, qui termine au S. l'Anti-Liban, et du Djébel-Kedès, dernier sommet du Liban, s'ouvre la vallée du *Jourdain*, lequel, se dirigeant au S., tombe dans le lac Mérom (Bahrel-Houlé), et peu après, dans le lac de Tibériade ou mer de Galilée (Bahr-Tabarié). Ce lac, la plus belle nappe d'eau de la Syrie, a 19 kil. de long sur 10 kil. de large. Le Jourdain en sort vers le S. pour continuer sa route à travers une large vallée déserte nommée El-Ghor, et se perdre dans la mer Morte ou lac Asphaltite après un cours de 97 kil. à vol d'oiseau, mais en réalité de plus de 300 kil., à cause des méandres sans nombre qu'il trace dans la vallée. Ce fleuve n'a guère que 20 mètres de largeur en moyenne, mais la profondeur de ses eaux est relativement considérable. Le fait le plus remarquable au point de vue géologique présenté par toute la Syrie, est la dépression de la vallée du Jourdain à un niveau considérable au-dessus de la mer. Ce fait n'a été scientifiquement constaté que dans ces derniers temps. Les opérations faites par divers voyageurs pour calculer cette dépression ont produit des chiffres un peu différents. Suivant M. Bertou, ce point culminant du Jourdain serait élevé de 183 mèt. au-dessus du niveau de la Méditerranée, et la mer Morte, où ce fleuve vient se perdre, serait de 419 mèt. au-dessous. Depuis la source du Jourdain jusqu'au lac de Bahr-el-Houlé, la vallée aurait une pente de 189 mèt., de 224 entre ce lac et celui de Tibériade, enfin de 195 entre le lac de Tibériade et la mer Morte. Suivant M. Delcros, la dépression totale serait de 426 mèt.; suivant M. Symonds, de 427, et de 436, d'après les calculs du lieutenant Lynch.

La mer Morte est un lac sans écoulement, qui perd par l'évapora-

tion une quantité d'eau à peu près égale à celle qu'il reçoit de ses affluents. L'hiver rompt un moment l'équilibre; à cette époque, la mer s'étend dans la vallée et occupe un espace plus considérable. La mer Morte paraît un vaste cratère d'effondrement formé par un grand cataclysme, avant lequel le Jourdain continuait probablement sa route jusqu'au golfe d'Akabah, division la plus orientale de la mer Rouge. La grande vallée qui s'étend dans cette direction au S. de la mer Morte, est la continuation évidente de la vallée El-Ghor, et porte aussi ce nom, comme entre le lac de Tibériade et la mer Morte.

A l'E. du Jourdain, s'étend une région peu explorée (Hauran, Trachonitide, Ledja), vaste plateau qui, à cause de son élévation au-dessus de la vallée du Jourdain, présente l'apparence d'une chaîne de montagnes, connue dans l'antiquité sous le nom de monts de Giléad, d'Abarim, de Moab et d'Édom.

A l'O., à la hauteur du lac de Tibériade, s'étendent les plaines et les vallées de l'ancienne Galilée, où l'on reconnaît facilement encore la région fertile décrite par Flavius Josèphe, et plus au S., l'ancienne Samarie, et la Judée proprement dite, aussi arides, aussi désolées l'une que l'autre. Le littoral étroit qui correspond à ces trois provinces est l'ancienne Phénicie; quelques ruisseaux peu importants l'arrosent et se jettent dans la mer.

Cavernes.—Il y a, près de Damas, d'immenses cavernes dont l'une peut contenir 4000 hommes. Les montagnes de la Palestine sont également creusées de cavernes très-nombreuses, parmi lesquelles il en est aussi de très-considérables, notamment près du lac de Tibériade.

Tremblements de terre.—Le bassin du Jourdain présente des traces d'anciens volcans; le lac Asphaltite laisse parfois échapper des tourbillons de fumée et montre sur ses rivages des crevasses de formation récente. Tout cela prouve que cette vallée a été le siége d'un feu qui est à peine éteint. Strabon, se conformant à la tradition des habitants du pays, dit que la vallée du lac était peuplée de treize villes florissantes, et qu'elles furent englouties par un tremblement de terre; Ératosthène attribuait cette catastrophe à un simple affaissement du terrain. Les éruptions ont cessé depuis longtemps; mais les tremblements de terre qui se sont succédé à des intervalles divers, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, menacent encore les populations de ces pays, et en particulier celles de la côte. En 1759, il en est arrivé un qui tua, dit-on, plus de 20 000 personnes dans la vallée de Balbek; un autre, en 1778, ruina Alep; d'autres, en 1783, 1819, 1822, ont étendu leurs ravages sur des surfaces de pays plus ou moins considérables. On a observé qu'ils n'arrivent jamais que dans l'hiver, après les pluies de l'automne.

§ III. **Produits du sol. Agriculture.**—Le sol de l'Éyalet d'Alep, généralement gras et argileux, produit principalement du froment, de l'orge et du coton. Les coteaux voisins de la mer sont consacrés à la culture du tabac; les montagnes de l'intérieur, à celle de la vigne, des mûriers, des oliviers et des figuiers. Les environs d'Alep sont couverts de pistachiers. Le Liva de Tripoli présente les mêmes cultures que l'éyalet d'Alep. Le tabac qu'on récolte sur le territoire

de Latakièh (*Djébeli*), connu dans le monde entier, est l'objet d'un commerce considérable avec l'Égypte. Le pays qu'on appelle plus particulièrement le Liban et le territoire de Kesraouan portent des bois de sapins, des plantations de mûriers blancs, et fournissent au commerce une quantité considérable de soie; mais cette soie, assez rude, n'est guère employée qu'à faire des galons. Quant aux cèdres du Liban, ils ont été trop vantés, ou il faut admettre que cette essence, qui tend à disparaître, a dégénéré. Sept ou huit de ces arbres, vraiment beaux, s'élèvent dans une admirable position, sur un haut plateau, près du village d'Ebcharrèh; mais c'est à quoi se réduit cette merveille de végétation. Le reste des cèdres qu'on rencontre, loin d'être extraordinaires, n'égalent pas les dimensions ordinaires des platanes qui croissent partout dans ces montagnes. L'éyalet de Saida (Sidon) renferme les plaines d'Acre, d'Esdrelon, de Sour, de Haoulé, dont on vante avec raison la fertilité. Le blé, l'orge, le maïs, le coton, le sésame y rendent, malgré l'imperfection de la culture, vingt et vingt-cinq pour un. Le pays de Kaïsarièh possède une forêt de chênes, la seule de la Syrie. Les cotons de Safed sont aussi blancs que ceux de Chypre le tabac de Sour; (le sourié), aussi savoureux et aussi parfumé que celui de Latakièh. L'éyalet de Damas offre un sol et des produits très-variés; les plaines du Hauran, celles de l'Oronte, grasses et fertiles, donnent du froment, de l'orge, du doura, du sésame et du coton. Le pays de Damas, terrain graveleux et maigre, est plus propre à la culture des fruits et du tabac qu'à celle des grains; aussi Damas est-il entouré de beaux jardins où l'on trouve tous les arbres fruitiers de l'Europe, qui donnent des produits d'une excellente qualité. La vallée du Jourdain est, en général, abondante en pâturages, surtout dans la partie supérieure. Le territoire de Rihha (ancienne Jéricho) produit deux espèces de baume, l'une l'amyris opobalsamum, baume de la Mecque ou de Judée, déjà célèbre dans l'antiquité; l'autre, appelée dans le pays *Zaqqoûm* (Elæagnus angustifolius), fournit une amande, dont l'huile employée comme vulnéraire est l'objet du seul commerce qui se fasse à Rihha; ses branches épineuses ont formé, dit-on, la couronne du Christ. Mentionnons aussi la rose de Jéricho (Anastatica hierochuntica), arbuste dont les fleurs, closes quand elles sont desséchées, se rouvre et reprennent leur couleur, même après de longues années, quand on les imbibe de quelques gouttes d'eau. Les pèlerins le rapportaient comme une fleur miraculeuse. La Judée proprement dite, très-montueuse et généralement stérile, a cependant des cantons qui donnent de bonnes récoltes, surtout en vins; celui de Béthlem, par exemple, produit d'excellent vin blanc. Le nopal à cochenilles, l'indigo croissent naturellement sur quelques points de la vallée du Jourdain. La plaine de Falastine, présente un sol noir et gras, mais absolument privé d'eaux courantes, et rend, à proportion de l'abondance des pluies hivernales, de l'orge, du sésame, des pastèques et des fèves. Le palmier, qu'on trouve déjà sous une latitude beaucoup plus élevée vers le N., commence seulement à Jafa à porter de bons fruits. Les oliviers acquièrent, dans la même région, un développement considérable.

Gaza offre des paysages qui annoncent déjà l'Égypte avec ses plaines roses, ombragées de quelques rares dattiers. Pour terminer la revue des productions végétales de la Syrie, ajoutons que, depuis la fin du siècle dernier, on a acclimaté la canne à sucre à Beyrout et le café à Latakièh.

Animaux.—La Syrie possède tous les animaux domestiques de l'Europe, plus le chameau, qu'on rencontre partout, de beaux chevaux, une magnifique race de moutons, le mouton à large queue. Le buffle habite plus particulièrement les marais de Famié, l'ancienne Apamée, sur l'Oronte. Les gazelles abondent aux environs de Damas. Les rives du Jourdain, couvertes d'une épaisse végétation de roseaux, de saules et d'autres arbustes, servent de repaire à une foule de sangliers, d'onces, de chacals, de lièvres et d'oiseaux; mais le seul animal que les Syriens aient à redouter sérieusement est la sauterelle. Quand l'hiver a été relativement chaud, on les voit venir du désert, de l'E., par épaisses nuées; l'air en est obscurci et la terre entièrement couverte, là où elles s'abattent. En peu d'heures, elles dévorent les moissons des plus vastes plaines et rongent jusqu'à l'écorce des arbres. Rien ne peut préserver le pays de leurs ravages. L'oiseau *samarmar*, qui par la taille et la couleur ressemble quelque peu à notre loriot, détruit rapidement une grande quantité de ces insectes; mais c'est encore une trop faible ressource : il n'y a qu'une seule chance sérieuse de salut: c'est que le vent d'E. s'élève avec violence avant que l'essaim destructeur ne s'abaisse, et qu'il le pousse dans la mer.

Minéraux.—La charpente de toutes les montagnes de la Syrie est formée d'un seul et même élément, d'une pierre calcaire dure, blanchâtre, analogue au calcaire lithographique et qui sonne comme le grès. Partout les habitants l'utilisent pour faire de la chaux et construire leurs maisons. Le pays est pauvre en minéraux proprement dits; le fer seul abonde dans les montagnes du Kesraouan et dans celles des Druzes. On en trouve encore dans quelques cantons de la Judée. Il y a à Antabès, au N. d'Alep, une mine de cuivre, mais elle n'est point exploitée.

§ IV. Climat. Vents.—A raison de la division naturelle du terrain, en pays plat et pays de montagnes, on peut dire que la Syrie a deux climats, l'un très-chaud, celui de la côte et des plaines intérieures, telles que celles de Ba'lbek, Antioche, Tripoli, Acre, Gaza, Hauran, etc.; l'autre tempéré et presque semblable au nôtre, lequel règne dans les montagnes. Sous ce climat, l'ordre des saisons est presque le même qu'au milieu de la France : l'hiver, qui dure de novembre à mars, est vif et rigoureux, et ne se passe point sans neige, et souvent celle-ci couvre la terre de plus d'un mètre. Le printemps et l'automne y sont très-doux et l'été n'y a que des chaleurs très-supportables. Dans le pays plat, l'hiver est si tempéré, que les orangers, les dattiers, les bananiers croissent en pleine terre. Mais dès le milieu d'avril, on passe subitement à des chaleurs accablantes, qui ne finissent qu'avec le mois d'octobre. Les régions du N. et celles qui sont à l'E. du Liban, les plaines d'Antioche, d'Alep, de Damas, ont des hivers un peu plus rigoureux, pendant lesquels il gèle et il tombe de la neige, sans que

toutefois les étés y soient moins chauds. Sur les montagnes et dans toute la plaine élevée qui s'étend à l'E., l'air est léger, pur et sec, salubre pour les poitrines bien constituées, mais dangereux pour les personnes prédisposées à la phthisie pulmonaire, qui n'est pas rare dans la région de Damas. L'air de la côte est, au contraire, favorable sous ce rapport; mais, en revanche, il engendre des maladies d'un autre genre, des fièvres intermittentes et putrides et des ophthalmies. Sur quelques points, à Tripoli, à Acre, mais surtout à Alexandrette, le voisinage de marais considérables rend le séjour de mai à septembre assez dangereux; il y règne endémiquement des fièvres intermittentes passant facilement au type pernicieux et qui s'accompagnent d'engorgements de la rate, et se terminent par des hydropisies.

Les eaux des montagnes sont légères et de bonne qualité, mais dans les plaines, soit à l'E. soit à l'O., les sources sont rares et la plupart sont saumâtres.

Pendant la moitié de l'année, le ciel, surtout dans le désert et sur la côte, est presque constamment pur et découvert. Les pluies commencent à la fin d'octobre, mais elles ne deviennent longues et abondantes qu'au mois de décembre et continuent à l'être pendant le mois de janvier. Il pleut encore quelque peu en mars et en avril. Ce terme passé, on voit peu de nuages et encore moins de pluie : à partir de l'équinoxe de septembre, le vent dominant est le vent du N.-O., qui dure jusqu'en novembre et souffle le plus souvent pendant trois jours consécutifs, au bout desquels il est un moment remplacé par le vent d'E. A partir de novembre, les vents du S.-O., de l'O. et du N.-O. règnent alternativement jusqu'en février, pendant toute la saison des fortes pluies. En mars, les vents du S. commencent à souffler par intervalles de un à trois jours. Les vents d'E. les remplacent en juin, époque où le vent du N. devient dominant. De juin à septembre, il arrive souvent que le vent fait en un jour le tour de l'horizon, passant avec le soleil de l'E. au S. et du S. à l'O. pour revenir enfin au N.

IIe Section : Histoire.

Ire PÉRIODE.

De 1920 à 975 av. J.-C.

1920.—Abraham vient habiter la terre de Chanaan et se fixe à Sichem.

1897.—Abraham se fixe à Mamré.

1896.—Naissance d'Isaac. Ismaël est chassé de la tente d'Abraham.

1836.—Naissance d'Ésaü et de Jacob, fils d'Isaac.

1760.—Jacob obtient par surprise le droit d'aînesse.—Il quitte la maison paternelle pour éviter la colère de son frère Ésaü.

1739.—Jacob revient dans la terre de Chanaan et s'établit à Salem.

1728.—Joseph, fils de Jacob, est vendu par ses frères.

1706.—Jacob et sa famille s'établissent en Égypte, auprès de Joseph.

1571.—Naissance de Moïse.

1491.—Les Hébreux quittent l'Égypte et passent la mer Rouge.

1451.—Mort de Moïse.

1450.—Les Hébreux sous la conduite de Josué traversent le Jourdain.—Conquête de la partie méridionale de la Palestine.

1450-1444.—Conquête du nord de la Palestine.—Partage des terres.—Le tabernacle est établi à Silo.

1405.—Othoniel, le premier juge, gouverne Israël.

1205.—Gédéon, le cinquième juge, défait les Madianites.
1187.—Jephté, le huitième juge, triomphe des Ammonites.
1116.—Samson, le douzième juge, périt à Gaza.
1095.—Saül est élu roi par le peuple.
1048.—David commence à régner.
1045.—Il prend Jérusalem sur les Jébuséens et en fait sa capitale.
1015.—David meurt et Salomon lui succède.
1011.—Construction du temple.
975.—Salomon meurt.—Le royaume se divise.—Royaume de Juda.

IIe PÉRIODE.

De 975 à J.-C.

957.—Mort de Roboam, premier roi de Juda.
914-901.—Règne de Josaphat.
884-878.—Règne d'Athalie.
878.—Meurtre d'Athalie.—Couronnement de Joas.—Royaume d'Israël.
958.—Mort de Jéroboam, premier roi d'Israël.
920.—Amri, cinquième roi d'Israël, fonde la ville de Samarie et en fait la capitale de son royaume
918-897.—Règne d'Achab, sixième roi d'Israël.—Achab et sa femme Jésabel persécutent le prophète Élie.—Vocation d'Élisée.—Prophéties de Michée.
884.—Révolte de Jéhu.—Meurtre du roi Joram.—Jéhu règne à sa place.
726-698.—Règne d'Ézéchias.—Invasion de Sennachérib, roi d'Assyrie.—Destruction de son armée.
676-643.—Invasion du roi d'Assyrie Assar-Addon.—Le roi Manassès est emmené captif à Babylone.—Siége de Béthulie par Holopherne, général du roi d'Assyrie.—Dévouement de Judith.
825-773.—Règne de Jéroboam II.—Prophéties d'Amos.—Prédication de Jonas.—Prophéties d'Osée.
772.—Le roi des Assyriens, Phul, ravage le nord de la Palestine.
760.—Invasion de Téglat-Phalasar.—Prophéties d'Isaïe.
81.—Invasion de Salmanazar, roi d'Assyrie, et destruction du royaume d'Israël.—Les Juifs sont emmenés captifs en Assyrie.—Manassès rentre dans son royaume.
606.—Nabuchodonosor, roi de Babylone, s'empare de Jérusalem. — Un grand nombre d'Hébreux sont emmenés en captivité.—Lamentation de Jérémie.—Prédictions d'Habacuc.
588.—Nabuchodonosor envahit de nouveau la Judée.—Incendie de Jérusalem et du temple.
606-536.— Captivité. — Ministère d'Ézéchiel.— Daniel.— Épisode de Suzanne.
536.— Cyrus permet aux Juifs de rentrer dans leur patrie.
534.—On commence à bâtir le second temple.
445.—Néhémie, vice-roi des Juifs, relève les murailles de Jérusalem.
408.—Les Samaritains bâtissent un temple sur le mont Garizim.—Le prophète Malachie.
333. — Bataille d'Issus. — La Syrie est conquise par Alexandre le Grand.
332.—Alexandre entre à Jérusalem.
323.—Il meurt à Babylone.
312.—Commencement de la dynastie des Séleucides.
300-203.—La Syrie et la Palestine sont divisées entre les Séleucides et les Ptolémées.
203.—Conquête de la Judée, de la Phénicie et de la Cœlésyrie, par Antiochus.
167.—Révolte des Juifs, sujets des rois de Syrie. — Matathias, chef des révoltés, fonde une dynastie de princes juifs.
166-160.—Règne de Judas Macchabée, fils de Matathias.
114. — Le royaume de Syrie subit un nouveau démembrement. — Antiochus de Cyzique fonde le royaume de Damas.
65. — Le royaume des Séleucides est détruit par les Romains.—Pompée s'empare de Damas.
62.—Il entre à Jérusalem, détrône Aristobule, prince de la race des Macchabées, et met Hyrcan à sa place.
40.—Les Parthes ravagent la Syrie et la Palestine. — Ils détrônent Hyrcan et couronnent Antigone.
37. — Hérode s'empare de Jérusalem et règne sur la Judée, sous la protection des Romains.

30.—Mort de Cléopatre, dernier souverain de la race des Ptolémée.

IIIme PÉRIODE.

De J.-C. à 1841 (ap. J.-C.).

6.—La Judée est gouvernée par un procurateur romain.

70.—Jérusalem est détruite par Vespasien et Titus.

266.—Zénobie règne à Palmyre.

272. — Aurélien détruit le royaume de Palmyre.

611.—Chosroès II, roi des Perses, envahit la Syrie.

634—Les arabes envahissent la Syrie et s'emparent de Damas.

637-638.—Ils prennent Jérusalem et Antioche.

661.—Moawiah Ier s'établit à Damas et fonde la dynastie des Khalifes Ommiades.

750.—La dynastie des Khalifes Ommiades est détruite.

969.— La Syrie et la Palestine passent sous la domination des Khalifes fatimites d'Égypte.

1098. — Prise d'Antioche par les Croisés.

1099.—Prise de Jérusalem par les Croisés. —Godefroy de Bouillon est élu roi. — Création des marquisats de Ptolemaïs et de Joppé, des comtés de Bethléem et de Nazareth, de la principauté d'Antioche.—Les Croisés remportent la victoire d'Ascalon.

1102.—Beaudouin, successeur de Godefroy, perd la bataille de Ramla.

1109. — Bertrand, comte de Toulouse, s'empare de Tripoli, qu'il érige en principauté.

1104-1118. — Création des ordres militaires du Temple et de Saint-Jean de Jérusalem.

1148.—Louis VII débarque à Antioche.—Expédition malheureuse contre Damas.

1174-1193.—Saladin règne à Damas.

1187.—Il profite des dissensions qui s'élèvent entre le roi de Jérusalem Guy de Lusignan, et le comte de Tripoli, pour recommencer la guerre contre les Chrétiens. — Ceux-ci sont battus et presque exterminés à Hattin, non loin de Tabarièh.— Guy de Lusignan est fait prisonnier, Jérusalem tombe au pouvoir de Saladin.

1191.—Siége et prise d'Acre, par Richard Cœur-de-Lion et Philippe-Auguste.

1228.—Jérusalem est rendue aux chrétiens par un traité conclu entre Malek-Kamel et Frédéric II.

1241. — Les Tartares prennent et ruinent cette ville.

1291.—Les Croisés perdent Acre, leur dernière possession en Orient.

1400. — Timour fait la conquête de la Syrie.—Destruction de Damas.

1518. — La Syrie et la Palestine tombent au pouvoir de Sélim Ier, sultan de Constantinople.—La Syrie dévastée de plus en plus par les exactions des pachas.

1832.— Conquête de la Syrie et de la Palestine par Ibrahim-Pacha. — Influence civilisatrice de son gouvernement.

1841.—La Syrie et la Palestine sont rendues au sultan.

IIIe section : Architecture.

Il est difficile d'affirmer d'une manière précise si les Juifs ont eu une architecture originale et assez nettement caractérisée pour constituer un art national comme l'art égyptien et l'art grec. La Judée n'offre, en effet, qu'un petit nombre de ruines peu considérables, quelques tombeaux monolithes, des sépulcres taillés dans le roc, des souterrains et des réservoirs, sur l'âge desquels les savants ne sont nullement d'accord, ou qui n'ont rien d'assez saillant dans leur construction pour motiver une théorie sur l'architecture juive. Une discussion approfondie de cette intéressante question nous entraînerait trop loin ; nous nous contenterons d'indiquer sommairement les résultats scientifiques le plus généralement admis ; pour de plus amples détails, nous renvoyons à la description particulière des ruines, donnée dans les routes qui suivront.

Les ruines qui semblent dater de Salomon ou de ses plus proches successeurs sont peu considérables et se bornent, en général, à des pans de murailles. Nous signalerons, avec Robinson et d'autres savants, l'enceinte du temple des Hébreux, la tour dite de David, certaines parties du mur d'enceinte du temple de Jérusalem, les souterrains dits de Salomon, les vestiges du pont du Tyropæon, les débris du mont Garizim. Toutes ces constructions sont remarquables par la grande dimension des matériaux; ainsi, l'on remarque dans le mur d'enceinte du temple d'Hébron et dans celui du temple de Jérusalem des pierres qui ont 7, 8 et même 9 mèt. de long. Ces blocs énormes sont *taillés en bossage* et joints sans ciment. Ce genre de construction, qu'on appelle l'*appareil Salomonien*, ne suffit pas pour constituer une architecture nationale.

M. de Saulcy, qui s'est fait le champion de l'art juif, a cependant donné les traits distinctifs de cette architecture, mais en faisant remonter aux rois de Juda des constructions qui, selon tous les savants, ne sont que des produits de l'art grec en décadence.

Résumons en quelques mots les opinions de M. de Saulcy. Il existe, sur le mont Garizim, sur les collines qui bordent au N. la plaine d'Ard el-Houlèh, non loin de l'Aïn el-Belathat, et en divers autres lieux, des ruines qui remontent à une époque très-reculée. Ces ruines sont formées d'énormes blocs bruts, reliés entre eux par de petits blocs également bruts, s'encastrant dans les vides irréguliers que les aspérités des grosses masses laissent entre elles. Elles offrent l'aspect des murailles cyclopéennes qu'on rencontre en Grèce et dans l'Asie Mineure. Ce seraient là les produits de l'architecture hébraïque à son premier âge. Nous discuterons plus loin cette question. (*V.* Hazor et Naplouse.)

Comme produits des périodes postérieures du même art, M. de Saulcy signale les ruines que nous avons énumérées, à l'exception cependant du temple d'Hébron, qu'il n'a pas eu le temps de visiter. Il ajoute encore, et ici il est en contradiction avec presque tous les savants, le monument appelé *Tombeau d'Absalon*, lequel mériterait parfaitement cette appellation ; le *Tombeau des Rois*, qui serait précisément, comme son nom l'indique, le tombeau de David et des rois ses successeurs, les tombeaux dits de Zacharie, de saint Jacques, des Juges, des prophètes, situés tous non loin de Jérusalem, et qui, sans être aussi justement dénommés que les précédents, appartiendraient néanmoins à l'art hébraïque et à un temps où régnaient les rois de Juda. De l'examen de ces monuments il résulterait un certain nombre de procédés ou de pratiques constantes qui seraient comme les caractères constitutifs de l'architecture juive : — 1° l'emploi de matériaux de très-grande dimension et le bossage, caractère essentiel d'apparat de l'époque juive primitive. (Époque de David). — 2° L'usage de la voûte. Les Hébreux l'ont peut-être reçue des Assyriens, qui la connaissaient sept cents ans avant J.-C., comme le témoignent les monuments de Khorsabad; ou bien ils en ont trouvé eux-mêmes la formule. Quoi qu'il en soit, deux monuments attestent qu'ils la pratiquaient : un balcon à encorbellement qui se voit aux murs du

Haram ech-Chérif, et les trois rangs de voussoirs, restes du pont du Tyropæon. — 3° La pratique du style dorique et du style ionique. Le premier leur aurait été enseigné par les Égyptiens, le second par les Assyriens. Ces deux styles sont le plus souvent mêlés dans les constructions de l'art hébraïque. — 4° Le rejet systématique de la symétrie et l'emploi exclusif des ornements végétaux : tels seraient les caractères propres de la décoration dans l'art hébraïque. Nous aurons occasion de revenir sur ces assertions de M. de Saulcy, dont plusieurs sont parfaitement insoutenables.

L'art grec et l'art romain ont laissé en Judée et en Syrie des monuments moins nombreux et moins remarquables qu'en Grèce ou en Asie , si on fait abstraction des ruines de Ba'lbek et de celles de Palmyre, qui se présentent, au contraire, avec des proportions gigantesques qu'on ne retrouve nulle part ailleurs. Les grands temples de Palmyre et de Ba'lbek appartiennent à l'art romain. Les ruines de Ba'lbek présentent en outre des restes d'une époque beaucoup plus reculée : ce sont des soubassements de murs d'enceinte , formés de matériaux gigantesques qui paraissent devoir être attribués aux anciens Phéniciens.

Un grand nombre de mosquées de la Syrie sont construites dans les principes de l'art arabe primitif, qui, par leurs vastes enceintes à ciel ouvert, leurs minarets carrés, présentent à peu près le même aspect que celles de l'Égypte. La mosquée d'Omar, à Jérusalem, est un spécimen très-remarquable de cette architecture, bien que sa coupole montre déjà l'influence de l'art byzantin.

La Syrie offre aussi quelques monuments attribués par quelques personnes à l'architecture égyptienne, et par d'autres à l'architecture assyrienne, comme ceux du Nahr el-Kelb, près de Beyrout. Ces monuments sont trop peu nombreux et trop peu importants pour mériter une description générale; nous renvoyons à la description particulière qui en sera faite ci-après.

IVe Section : Population, races, religions, mœurs.

Il n'est guère possible d'évaluer d'une manière satisfaisante les diverses populations de la Syrie. En voici cependant le tableau comparatif au point de vue religieux, tel qu'il résulte des ouvrages de MM. Ubicini et Viquesnel : Musulmans, 1 200 000; Maronites et catholiques, 400 000; Grecs, 400 000; Israélites, 200 000; Druses, 350 000. Mètoualis, Jezidis, Ansarièh, 150 000 Total, 270 0000.

Les chiffres que nous venons de donner représentent des populations sédentaires, qui n'occupent pas seules le territoire de la Syrie. Il y a à côté d'elles des peuplades nomades, telles que les Kurdes, les Turkomans, les Arabes du désert ou Bédouins, dont il est impossible, même approximativement, d'évaluer le nombre.

La Syrie a subi de nombreuses révolutions qui ont mélangé sur un même sol des hommes de contrées très-diverses : des Assyriens de Ninive, des Chaldéens de Babylone, des Perses, des Arabes, etc.; néanmoins on peut ramener tous ses habitants à trois races principales : la race turque, la race arabe ou syrienne, la race arménienne;

quant à la race grecque, elle n'entre que comme un très-faible élément dans la composition des populations urbaines de la côte, et ne se trouve que là; aussi pourrait-on presque dire que le turc et l'arabe sont les deux seules langues parlées en Syrie.

1° **Race turque**. Les *Turcs Ottomans* n'habitent que les villes où ils exercent les emplois de guerre, de magistrature et les arts. Les *Turkomans*, qui appartiennent à une autre famille de la même race, sont des peuples nomades, vivant du produit de leurs troupeaux, chameaux, buffles, chèvres, surtout moutons. On ne les trouve guère que dans l'éyalet d'Alep et celui de Damas, qu'ils quittent pendant l'été pour l'Arménie et la Caramanie. Ces Turkomans professent l'islamisme, et ils en portent généralement le signe principal, la circoncision; mais les préoccupations religieuses tiennent peu de place dans leur existence.

Les Turkomans et les Turcs Ottomans parlent le turc, à l'exclusion de tous les autres habitants de la Syrie, qui, même pour le besoin de leurs affaires, se décident bien rarement à apprendre cette langue. Le peuple la parle cependant à Antioche et à Alexandrette; il est vrai qu'on peut considérer ces villes comme frontières de la Caramanie où elle est l'idiome vulgaire.

2° **Race arabe**.—Les *Arabes* ou *Syriens* composent presque entièrement la population rurale et le bas peuple des villes.

Les Syriens se font remarquer, parmi les peuples de l'Orient, par l'animation de leur physionomie; ils ont les traits expressifs, mobiles, une figure très-caractérisée. Ils mettent dans leur démarche et dans tous leurs mouvements une dignité, dans leur abord et dans leur conversation une politesse encore plus frappante que leurs voisins d'Asie Mineure ou d'Égypte. Sauf les exceptions que nous mentionnerons, ils pratiquent largement l'hospitalité. Ils sont extrêmement ignorants de tout ce qui se passe en Europe; mais le peu qu'ils savent ou qu'ils ont vu des merveilles de l'industrie moderne les a vivement frappés. La curiosité qu'ils témoignent à cet égard prouve qu'ils sont moins hostiles qu'on ne le croit généralement aux idées nouvelles et aux pratiques des peuples civilisés. L'ignorance et la routine où ils vivent doivent être attribuées bien plus aux vices du gouvernement qui les régit, qu'aux défauts de leur esprit, lequel est naturellement prompt et ouvert. Ce sont les traits généraux de la race, qui offre, suivant les lieux, des différences assez marquées. Si les habitants d'Alep sont d'un commerce agréable et facile, en revanche, ceux de Damas ont une réputation très-méritée d'intolérance et même de férocité. On dit proverbialement des premiers *Halébi*, *tchélébi*, l'Alépin, petit-maître, et des seconds, *Chami*, *choumi*, habitant de Damas, grossier. Les paysans de la Judée accueillent les étrangers avec une bienveillance sincère, et tout à côté, les Arabes de Samarie se montrent à leur égard d'une insolence menaçante. Les Métoualis qui habitent le canton de Ba'lbek, aussi fanatiques que les gens de Damas, quoique d'une secte différente, traitent les chrétiens avec un mépris marqué.

Le costume le plus généralement porté en Syrie se compose pour

les hommes : d'un turban vert ou blanc, qui tend de plus en plus à faire place au *tarbouch* ou calotte rouge, ou tout simplement d'une espèce de grand mouchoir à couleurs vives (*kouffièh*), qui s'attache autour de la tête avec une corde en poil de chameau, et dont les extrémités flottent sur le cou et sur les épaules; d'une longue chemise de toile grise ou de laine blanche, serrée à la taille par une ceinture de cuir ou de corde, qui sert à porter leurs armes, pistolets et khandjars; d'un large pantalon flottant, d'une veste courte, le tout recouvert, pour la pluie et le froid, d'un grand burnous en poil de chameau de couleur unie ou plus souvent à larges raies. Les femmes sont vêtues d'une longue robe de toile, le plus souvent bleue, que les femmes mariées portent ouverte sur la poitrine, et les jeunes filles complétement fermée. Elles tressent leurs cheveux noirs et abondants en les entremêlant de sequins ou d'autres pièces de monnaie. Plus rigoureusement voilées qu'à Constantinople dans les grandes villes et en certains cantons, où elles portent une espèce de masque noir opaque avec deux trous seulement pour les yeux, elles se montrent dans d'autres presque entièrement à découvert. L'usage de se teindre les ongles en rouge avec les grains du *Henné*, et de prolonger les sourcils et la fente des paupières avec le *Keuheul* (sulfure d'antimoine) est presque général chez les femmes arabes.

Les Arabes *bédaoui* (Arabes nomades) ou *bédouins* sont aux autres Arabes ce que les Turkomans sont aux Turcs, la variété nomade d'une même race. Ils vivent dans une misère et une famine continuelles, et supportent avec résignation un état de frugalité excessif à peine croyable. La somme ordinaire des aliments de la plupart d'entre eux ne passe pas, dit-on, six onces par jour.

Ils sont divisés par tribus, subdivisées d'ordinaire en plusieurs camps et occupant chacune une étendue convenue de terrain qu'elle garde avec une jalousie passionnée. Le moindre empiétement d'une tribu sur une autre amène infailliblement une guerre qui s'étend de proche en proche, par l'effet des liens de parenté ou des traités d'alliance qui unissent toutes les tribus entre elles. Ces guerres finissent rapidement, se renouvellent souvent et amènent à leur suite une série de vendettas qui ne prend fin parfois qu'à la troisième ou quatrième génération. Les lois de l'honneur, chez les Arabes, veulent que tout meurtre soit vengé par le plus proche parent du mort, et celui-ci est déshonoré, s'il néglige de prendre son *thâr* ou talion, c'est-à-dire la vie du meurtrier. Ce dernier vient-il à périr par des causes étrangères, c'est sur la tête de son plus proche parent que passe et reste suspendue la menace de la vendetta. Il faut dire cependant que l'offenseur peut en arrêter les effets en offrant à la famille offensée une rançon ou une composition qui varie suivant le rang et l'importance des intéressés.

Chaque tribu est composée d'une ou de plusieurs familles principales, dont les membres portent le titre de cheikh ou seigneur. L'un de ces cheikhs commande en chef à toute la tribu; mais son autorité est juste en raison de l'énergie de son caractère. C'est à lui qu'incombe la charge de défrayer les allants et venants. C'est lui qui reçoit les visites des alliés et de tous ceux qui ont des affaires avec la tribu.

Sa tente est placée la première du côté de l'occident, car c'est de là qu'on attend et c'est de là qu'arrivent généralement les visiteurs. La fortune du cheikh, comme celle des simples Bédouins d'ailleurs, se compose de ses troupeaux, de ses chameaux, d'un très-mince mobilier, des produits du pillage et des péages des chemins. En effet, les Arabes bédouins volent autant qu'ils le peuvent les Arabes ou les Grecs sédentaires à côté desquels ils vivent. On les rencontre sur toute la frontière de la Syrie adjacente au désert, et dans quelques plaines de l'intérieur, telles que celles de la Palestine, de Bekâ'a et de Galilée. Les tribus qui se trouvent sur la route suivie par les caravanes se font payer le passage et un droit de guide.

Les Bédouins professent nominalement l'islamisme; mais en fait leur dévotion est si relâchée, qu'ils passent, aux yeux des habitants d'Alep ou de Damas, pour des infidèles sans loi ni prophète; ils n'ont ni prêtres, ni temples, ni culte régulier.

Physiquement, ils sont petits, maigres, hâlés, mais fort bien faits, en dépit de leur chétive apparence. Leur tête est longue et leur figure très-caractérisée. Une vivacité extrême anime leur physionomie, et leurs yeux noirs sont admirables d'expression. Ils ont la barbe rare et courte, des dents éclatantes de blancheur. Leur costume se compose d'une légère calotte de coton, sur laquelle ils posent un mouchoir nommé *kouffièh*, mouchoir jaune ou vert, qu'une corde de poils de chameau serre autour de la tête; d'un caleçon blanc, d'une robe grise, appelée *kombas*, à manches longues et larges, serrée à la taille par une corde; d'une peau de mouton, ou d'un manteau de laine rayé, qu'ils portent par-dessus la robe. Ils vont la poitrine découverte et les pieds nus. Les femmes portent une robe de coton brune, bleue ou noire, serrée à la taille par une corde; un mouchoir, noir pour les femmes, rouge pour les jeunes filles, dont elles se couvrent la tête et se voilent en même temps le visage. Leurs cheveux flottent, entremêlés de petites pièces d'or ou d'argent, qui sonnent sur leurs épaules quand elles se meuvent rapidement. Elles ont, dans la démarche et le maintien, une étonnante noblesse. Le caractère de ce peuple est un singulier mélange de rapacité et de générosité. Les Bédouins considèrent tout homme qui n'appartient pas à leur tribu ou à leur ligue, comme un ennemi bon à piller, à rançonner, à voler de toute manière; mais que ce même voyageur, en qui ils ne voyaient d'abord qu'une proie, entre chez eux et s'asseye à leur foyer, il devient un hôte respectable et respecté, une personne sacrée, envers qui le moindre larcin serait un véritable crime. Ils s'empressent de mettre à sa disposition tout ce que leur pauvre tente peut contenir, et seraient grièvement offensés si on leur offrait la moindre rémunération. On peut compter sur l'exécution consciencieuse des traités que l'on fait avec eux, soit pour en obtenir des moyens de transport, soit pour s'assurer leur protection auprès des tribus de même race. La plupart des cheikhs, en pareil cas, se regardent comme responsables des vols et des violences commis par une des tribus dont ils ont garanti la neutralité, et ils ne négligent aucun moyen de faire réparer le dommage.

Les *Metoualis* ou *Motoualis* habitent, à l'orient du pays des Druses, la vallée profonde qui sépare le Liban des montagnes de Damas. Ils appartiennent, comme les Persans, à la secte d'Ali. Ils n'ont de remarquable que leur intolérance et leur mépris pour les chrétiens. Contre l'usage général du Levant, ils ne boivent ni ne mangent dans le vase qui a servi à une personne étrangère à leur secte, ils refusent de s'asseoir à la même table, et se considèrent comme souillés par le moindre contact avec elle.

Les *Juifs* qui habitent la Syrie ne s'élèvent guère qu'au chiffre de 15 000 âmes. On les rencontre principalement à Jérusalem, à Hébron, à Tibériade et à Safet. Ils ne sont point originaires du pays, mais venus de tous les points du globe, pour des motifs de curiosité ou de piété, ils y font parfois d'assez longs séjours. Il y en a d'autres dont les familles sont établies à Damas et à Alep depuis un temps immémorial; mais ceux-ci ressemblent, par les mœurs, les costumes et la langue, aux Arabes, dont rien ne les distingue extérieurement.

Les *Ansarièhs* ou *Nassariens* occupent un canton montagneux, qui s'étend depuis Antakièh jusqu'au ruisseau de Nahr el-Kébir (la grande rivière). On les considère comme une secte musulmane fondée au IXe siècle par un certain Nasser, dont les innovations religieuses ne sont pas bien connues. Aujourd'hui les Ansarièhs sont loin d'avoir une croyance uniforme. Les uns professent la métempsycose; les autres rejettent l'immortalité de l'âme; la plupart adorent un dieu en cinq personnes; quelques-uns enfin sont soupçonnés de pratiquer un culte obscène.

Les *Maronites* forment un corps de nation qui occupe presque exclusivement tout le pays compris entre le Nahr el-Kelb (rivière du chien) et le Nahr el-Bared (rivière froide), depuis le sommet des montagnes à l'orient jusqu'à la Méditerranée à l'occident.

Les Maronites appartiennent à la communion catholique, et, depuis l'an 1215, reconnaissent l'autorité du pape, bien qu'ils aient quelques pratiques différentes de celles du reste des catholiques. L'origine de cette espèce de secte date de la fin du VIIe siècle, où un moine du couvent de Hama, Jean le Maronite, appela autour de lui et réunit dans le Liban tous les partisans du pape. Ce petit peuple, grâce à sa position dans les montagnes, s'est maintenu jusqu'à nos jours à peu près indépendant de la Porte et de ses pachas, Il paye seulement et a toujours payé un tribut qui a varié aux diverses époques, suivant les forces militaires dont il pouvait disposer.

Voici les points principaux par lesquels le culte maronite diffère du culte catholique ordinaire : les maronites ont coutume d'élire un chef religieux qui a le titre de Batraq ou patriarche d'Antioche. Leurs prêtres se marient comme aux premiers temps de l'Église, mais leur femme doit être une vierge et ne peut être une veuve; il leur est défendu de convoler à de secondes noces. Ils célèbrent la messe en syriaque dont ils n'entendent pas un mot; la communion a lieu sous les deux espèces. Ces prêtres vivent du produit de leurs messes, des dons des fidèles et du travail de leurs mains. Du reste, ce petit pays compte autant d'évêques que les grandes nations catholiques de

l'Europe. Ces prélats vivent dans les couvents, où ils sont vêtus et nourris comme les simples moines. Ils ont toujours commencé par l'être, ainsi que les prêtres; c'est l'élection de leurs compagnons qui les élève les uns et les autres aux fonctions séculières.

Les couvents, fort nombreux, dépassent peut-être le chiffre de deux cents. On trouve presque toujours un couvent de femmes à côté d'un couvent d'hommes. Leur règle est celle de saint Antoine, et ils la suivent rigoureusement. Généralement les moines sont peu instruits, et le clergé séculier ne l'est guère davantage. La masse des laïques est partagée en deux classes, le peuple et les cheikhs. Par ces derniers, il faut entendre les plus notables des habitants, ceux qui se distinguent de la foule par leur fortune ou l'ancienneté de leur famille. L'influence dont ils jouissent, l'action politique qu'ils exercent sur leurs compatriotes n'est soumise à aucune règle fixe et n'a pas de limites déterminées. D'ailleurs ils vivent comme le commun du peuple, en faisant valoir de leurs mains le petit domaine qu'ils possèdent ou qu'ils tiennent à ferme. La nation entière est pauvre, et cependant il n'y a que peu ou point de mendiants. Elle pratique l'hospitalité comme la race arabe, avec moins de générosité et de grandeur toutefois. Comme les Arabes, les maronites font de la vengeance un devoir de famille et une loi de l'honneur : ils marchent constamment armés, et dans le cas d'une attaque, tous les hommes valides sont forcés de concourir à la défense du pays.

Conformément aux principes du christianisme, ils n'ont qu'une femme, qu'ils épousaient naguère encore sans l'avoir préalablement fréquentée et souvent sans l'avoir vue. Dans ces derniers temps, les mœurs ont changé sur ce point, et les femmes maronites vivent aujourd'hui dans une liberté à peu près entière.

Les *Druses* habitent la région montagneuse qui s'étend depuis le Nahr el-Kelb jusque près de Sour, entre la vallée de Bekâ'a et la mer. Pour le genre de vie, la forme du gouvernement, la langue et les usages, ils ressemblent beaucoup aux maronites; mais leur religion est bien différente. Longtemps elle a été pour les occidentaux ou un mystère ou un thème aux conjectures les plus diverses. L'opinion est aujourd'hui fixée au moins sur les dogmes principaux.

Les Druses ne reconnaissent qu'un seul Dieu ; mais ce Dieu, comme Bouddha, a souvent revêtu la forme humaine ; il s'est incarné dix fois, en divers temps, en divers pays. Dans sa dernière incarnation ou *station*, le dieu avait nom parmi les hommes, Hakem-Biamr-Illah ; il régna en Égypte vers l'an 1000 après J.-C., comme troisième khalife de la race des Fatimites. Hakem de son nom céleste s'appelle Albar. Il a sous ses ordres huit ministres, émanation directe de sa divinité, dont chacun représente une vertu spéciale. Ces ministres ont eu, comme le dieu suprême, des incarnations plus ou moins nombreuses ; comme lui, avec leur appellation de puissances célestes, ils portent une foule de noms qui correspondent à des personnages historiques. Le principal ministre, Hamza ou Gabriel, dans ses deux dernières stations, a produit les révolutions que les hommes appellent le christianisme et l'islamisme. C'est lui qui, sous le nom d'Éléazar, et sous

les modestes dehors d'un disciple, inspira Jésus-Christ; c'est lui qui, sous le nom de Selman el-Faresi, produisit dans le monde la doctrine dont on a fait honneur à Mahomet; à ces ministres qu'on pourrait appeler les bons génies, la volonté insondable de Dieu oppose de mauvais génies qui revêtent aussi des formes humaines. Ces éternels ennemis se cherchent sous le masque humain, et leur combat, où ils entraînent le reste des créatures, fait le fond de l'histoire du monde. Chaque fois que les hommes tombent trop profondément dans l'oubli de leurs devoirs, tous les bons génies et Dieu lui-même s'incarnent et prennent parti, pour ainsi dire. Ces époques sont ce que les Druses appellent des révolutions; ils en comptent généralement sept, qui sont comme autant d'actes d'un même drame grandiose. Il n'y a pour les hommes ni enfer, ni paradis, ni péché originel, ni rédemption, ou plutôt, dans la religion druse, les idées que ces mots représentent se réalisent sur la terre même et dans les conditions de la vie humaine. Chaque homme ne meurt que pour revivre aussitôt, ne dépouille une personnalité que pour en revêtir immédiatement une autre. L'humanité d'aujourd'hui est celle d'hier et de tous les temps; chacun de ses membres se fait à lui-même sa destinée. Outre les avantages sociaux que la pratique de la vertu lui mérite, à chaque renaissance, il est doué d'un pouvoir sans bornes pour agir sur lui-même et perfectionner son être. Il peut arriver à un tel point de puissance spirituelle, qu'il ait conscience de ses migrations passées, et perçoive nettement le secret des destinées du monde comme celui des destinées particulières. C'est le bonheur réservé aux akkals ou spirituels; bien entendu que la nation druse est seule appelée à produire des akkals. Leur Messie doit reparaître sur la terre encore une fois; ce sera la dernière révolution qui mettra les fidèles du vraï Dieu en possession de toutes les royautés, de tous les gouvernements et de toutes les richesses de la terre. Les autres peuples, réduits à l'état de valets, d'ouvriers, ou relégués dans les conditions subalternes, pourront encore, en tant qu'individualités, s'élever jusqu'aux degrés secondaires de la clairvoyance et du progrès spirituel.

Au point de vue religieux, la population druse est divisée en deux classes:, celle des 'akkals et celle des djahels, c'est-à-dire ignorants. De la seconde on peut entrer dans la première, en subissant une série d'épreuves qui constituent une initiation à plusieurs degrés. C'est comme une espèce de franc-maçonnerie, ouverte à tous, et dans le sein de laquelle les riches, les cheikhs eux-mêmes traitent sur un pied d'égalité avec tous les initiés du même degré, quelle que soit d'ailleurs leur condition sociale.

Ce que nous avons dit de l'organisation politique des Maronites convient également aux Druses. Nous ajouterons ici, à propos de ces derniers, quelques traits qui compléteront le tableau du gouvernement commun aux deux peuples. Autrefois ils avaient un même chef, appelé hakem (gouverneur), ou émir (prince). Aujourd'hui, les Druses ont un kaïmakam particulier, comme les Maronites ont le leur. Les kaïmakams sont nommés comme l'était autrefois l'émir, et ils remplissent les mêmes fonctions. Un changement plus grave s'est opéré dans

les mœurs, ou plutôt dans les relations réciproques des deux peuples; autrefois amis, ils sont aujourd'hui presque en querelle continuelle. Les motifs, bons ou mauvais, ne sauraient manquer à leur animosité mutuelle, car, sur quelques points, les deux races habitent pour ainsi dire porte à porte. La grande force des Maronites est dans la province du Kesrouan, derrière Djébaïl et Tripoli, comme aussi la plus forte population des Druses habite les provinces qui s'étendent de Beyrout à Saint-Jean d'Acre. Des deux côtés, chacun est chez soi; mais le pays de Beyrout à Djébaïl, autour d'Antoura, est occupé par des villages mixtes de Druses et de Maronites. C'est naturellement sur ce point que naissent tous les conflits, que malheureusement certaines puissances européennes ont cru avoir intérêt à envenimer. Nous emprunterons à M. Gérard de Nerval (*Voyage en Orient*, tome II, page 30), quelques lignes qui nous paraissent bien caractériser ces luttes auxquelles il avait assisté dans le Liban, et dont on a voulu faire parfois en Europe de grosses affaires : « Au fond, ces deux peuples s'estiment entre eux plus qu'on ne croit, et ne peuvent oublier les liens qui les unissaient jadis..... Il faut dire que, si l'on peut citer des assassinats isolés, les querelles générales sont rarement sanglantes. C'est un peu alors comme les combats des Espagnols, où l'on se poursuit dans les monts sans se rencontrer, parce que l'un des partis se cache toujours quand l'autre est en force. On crie beaucoup, on brûle des maisons, on coupe des arbres, et les bulletins rédigés par des intéressés donnent seuls le compte des morts. »

En France, l'opinion publique, prévenue en faveur des Maronites, a longtemps attribué tous les torts à leurs ennemis; elle est aujourd'hui un peu revenue sur le compte des premiers. Force a été de reconnaître que les moines maronites, qu'on a parfois représentés comme des victimes ou des martyrs, sont fort tracassiers; qu'ils font des moindres affaires, où souvent les premiers torts sont de leur côté, de grosses questions dignes, suivant eux, d'occuper l'attention de toutes les nations chrétiennes d'Europe. Espérons que le jour n'est pas loin où les puissances européennes chercheront à baser exclusivement leur influence dans ce pays sur les bienfaits de la civilisation qu'elles auront contribué à y répandre, et non sur l'appui donné à telle ou telle race, ou à telle secte religieuse, car le progrès véritable n'a rien à gagner à ces discordes.

Les Druses font la guerre avec plus d'énergie, de promptitude dans les mouvements, plus de courage et aussi plus de férocité, il faut l'avouer, que leurs voisins et ennemis, les Maronites; mais hors le cas de guerre, dans l'état habituel, quand rien ne les force à déployer l'extrême énergie dont leur race est douée, ils sont d'un commerce tout aussi facile que ces derniers. Ils pratiquent l'hospitalité beaucoup mieux qu'eux. Les hommes sont beaux, bien faits, forts et agiles. Leur costume ne se fait remarquer, parmi ceux des autres populations de la Syrie, que par les dimensions exagérées de leur turban. Ils marchent constamment armés, le fusil en bandoulière et la ceinture garnie de lourds pistolets à très-longs manches, ciselés ou incrustés de métaux précieux. « Les traits de la population druse, dit M. Gé-

rard de Nerval (tome II, p. 2), ont quelque rapport avec ceux de la race persane. L'air vivifiant de la montagne et l'habitude du travail colorent fortement les lèvres et les joues. Le fard des Turcs est donc inutile à leurs femmes; cependant, comme chez les premières, la teinture ombre leurs paupières et prolonge l'arc de leurs sourcils. » Quant à leur costume, il est à peu près pareil à celui que nous avons décrit, p. 584. « Les femmes mariées, dit M. de Lamartine, complètent ce costume par une corne d'argent d'environ un pied, et quelquefois d'un pied et demi de longueur, qu'elles fixent sur leurs cheveux tressés, et qui s'élève au-dessus du front un peu obliquement. Cette corne, sculptée et ciselée, est recouverte par l'extrémité d'un voile en mousseline qu'elles y suspendent et dont elles se couvrent quelquefois le visage; elles ne quittent jamais cette corne, même pour dormir.

Les Druses n'ont qu'une femme, mais ils divorcent avec une extrême facilité. L'opinion s'oppose à ce qu'un mari puisse reprendre la femme qu'il a une fois répudiée. La contrainte qui pèse sur les femmes dans presque tout l'Orient est ici fort relâchée, sans cesser complétement. Elles sortent, vont, viennent, parlent à qui leur plaît. Le voile dont elles se couvrent le visage flotte au gré de leurs mouvements et ne cache leurs traits qu'à moitié. Le caractère excessivement ombrageux des hommes rend cette demi-liberté aussi peu dangereuse que possible. La moindre hardiesse, la plus légère inconvenance serait certainement punie de coups de khandjar ou de coups de fusil. D'ailleurs, cette susceptibilité extrême, ils la portent dans toutes leurs relations, et elle a introduit dans les manières et le propos une réserve, une politesse qu'on est surpris de trouver jusque chez les paysans. La circonspection est nécessaire à tous par les conséquences redoutables du talion, c'est-à-dire du devoir rigoureux que l'honneur fait au Druse de venger la plus légère insulte par le meurtre de l'offenseur.

Ve Section : Langue.

§ Ier. Origine de la langue arabe ;—influence du Coran ;—coup d'œil sur la littérature orientale.

Nous n'entrerons pas dans le détail des preuves qui attestent la haute antiquité de la langue arabe, le rameau le plus riche de l'arbre sémitique, et le seul qui ait conservé aujourd'hui sa vie et sa fécondité. Les recherches de la philologie comparée s'appuyant sur les découvertes des voyageurs contemporains, et en particulier sur la lecture des inscriptions sinaïtiques, ont démontré que l'arabe s'est détaché de bonne heure de l'hébreu et de l'araméen, et que déjà il était constitué dans ses parties organiques. Il reste d'ailleurs peu de monuments de la civilisation de l'Arabie avant la naissance de Mahomet; les documents qui auraient pu éclairer la critique moderne ont péri avec le culte des idoles de *Lat* et de *Monat*, et le fanatisme musulman a altéré ces précieuses traditions de famille, qui, à défaut d'archives écrites, renfermaient toute l'histoire du passé. Toutefois, il est hors de doute qu'un siècle avant la prédication de l'Islam, c'est-

à-dire au VIe siècle de notre ère, la langue parlée par les nomades du Hedjaz et du Nedjd était parvenue à ce point de perfection et de délicatesse raffinée que le grand mouvement littéraire du IIIe et du IVe siècle de l'hégire n'a jamais pu atteindre. Ce n'est pas sans étonnement qu'on voit naître en plein désert, et sous la tente grossière du Bédouin, ces chants héroïques, ces poëmes couronnés au concours poétique de la Mecque, et suspendus autour de son temple, poëmes pleins du souffle ardent qui a inspiré le livre de Job et les cantiques d'Israël. En ce sens, du moins, on peut dire que l'Orient est *le pays des merveilles.*

Une tradition généralement admise par les écrivains musulmans atteste que, parmi toutes les tribus de la Péninsule, celle de Koreïch, c'est-à-dire la famille même du Prophète, se signala par l'atticisme de son langage et par le soin qu'elle mit à fonder l'unité de la langue en extirpant les locutions provinciales ou les barbarismes étrangers. C'est dans l'idiome koreïchite que fut écrit le Coran, œuvre divine aux yeux des croyants autant par l'inspiration que par la magie du style, et qu'il n'est pas donné à l'homme d'imiter. On sait comment fut recueilli ce code universel de l'islamisme. Il n'a pas été rédigé tout d'une pièce par le Prophète lui-même ou par ses disciples ; chacun des versets ou des chapitres qu'il renferme a pris naissance au milieu des orages de sa mission prophétique. Révélés à Mahomet par l'ange Gabriel selon que les circonstances l'exigeaient, ils étaient aussitôt recueillis par quelques-uns de ses adeptes, et transcrits à la hâte sur des peaux de mouton, des omoplates de chameau ou des feuilles de palmier. Ils se transmettaient plus encore par le secours de la mémoire que par l'écriture, art fort négligé chez ces peuplades guerrières, et resté le domaine presque exclusif des juifs ou des chrétiens établis parmi elles. Après la mort du Prophète, Abou-Bekr, son successeur, et quelques années plus tard le khalife Omar, craignant de voir le texte sacré s'altérer dans la bouche du peuple, le réunirent en un corps d'ouvrage au moyen de l'ancienne écriture nommée *Koufique*, parce qu'elle fut, dit-on, inventée à Koufah. Cette copie, due aux soins des secrétaires mêmes du Prophète, coupa court aux variantes qui menaçaient l'orthodoxie autant que la pureté du langage, et il est permis de croire que le Coran est parvenu jusqu'à nous sans avoir éprouvé de modifications sensibles. A dater du VIIIe siècle de l'ère chrétienne, l'arabe s'enrichit de son ingénieux système de signes et de points diacritiques indispensables au maintien d'une langue dans laquelle les voyelles ne sont pas représentées ; bientôt naquirent les deux grandes écoles grammaticales de Koufah et de Bassrah, dont la mission fut d'analyser avec toute la patience du génie oriental les hardiesses de l'idiome sacré, et de donner aux archaïsmes et aux irrégularités du Coran la consécration d'une déduction rigoureuse. L'arabe devint alors l'unique représentant de la famille sémitique ; la conquête musulmane en fondant l'unité religieuse absorba tous les idiomes congénères, et les plus brillantes productions de l'Orient furent enfantées dans cette langue désormais universelle en Asie. Abdiquant le rôle de conquérants pour celui de civilisateurs, les Arabes se livrèrent à l'étude des sciences sous

l'impulsion éclairée des khalifes abbassides. Tandis que les ténèbres de l'ignorance et de la superstition couvraient l'Europe, la grande école de Bagdad recevait de la main des Grecs le flambeau de la science, et travaillait sans le savoir à la régénération de l'Occident. Plusieurs textes grecs dont les originaux sont perdus nous furent transmis par cette voie. Les travaux d'Aristote, d'Hippocrate, d'Euclide, d'Apollonius, etc., furent traduits ou commentés par cette fervente génération de savants qui fut la gloire du règne d'Haroun-er-Rechid et de Mamoun. Les sciences mathématiques s'enrichirent de découvertes nouvelles. L'Égypte, l'Espagne, l'Afrique occidentale se réveillèrent à leur tour, et les différentes dynasties qui se partagèrent la dépouille de la maison d'Abbas ne répudièrent pas la glorieuse protection que cette famille avait accordée aux travaux de l'esprit humain.

Il faut pourtant reconnaître qu'au sein de cette grande civilisation orientale, la littérature arabe proprement dite ne put reprendre l'essor que lui avaient imprimé les poëtes-maraudeurs du désert. Ce n'est pas que la langue ne se fût considérablement enrichie des trésors de la philosophie grecque et alexandrine ; elle avait été analysée jusque dans ses moindres détails ; l'étude de l'éloquence était presque aussi honorée qu'à Athènes ou à Rome ; les poëtes, les panégyristes, les chroniqueurs célébraient à l'envi les exploits de Mahmoud le *Gaznévide* ou de Salah-ed-Din. Mais l'inspiration poétique s'était éteinte avec la ferveur des premiers âges ; l'esprit grandiose autant que simple qui avait dicté les sublimes chants de guerre du Bédouin avait été étouffé par les froides combinaisons de la rhétorique. Avant même l'établissement du khalifat à Bagdad, l'abus du parallélisme, de l'allitération, du jeu de mots, dépare les écrits des auteurs les plus en renom. La recherche de l'antithèse et du faux, le choix des tournures affectées ou obscures, l'absence complète de mesure ou de *goût*, caractérisent désormais cette bizarre littérature que l'on a flétrie chez nous, non sans raison, du nom *de style oriental.*

Il est difficile de méconnaître dans cette décadence littéraire une sorte de réaction du génie indo-européen et surtout persan contre l'usurpation musulmane. La Perse, froissée par la conquête dans ses croyances religieuses comme dans ses légendes nationales, a introduit dans le domaine intellectuel du vainqueur un germe de corruption ; et, en adoptant l'alphabet et le dictionnaire arabes, elle a étouffé par ses vaines aspirations vers un passé détruit les dernières lueurs de ce génie qui enfanta la Bible et les poëmes de la Mecque. Aussi l'érudition européenne a fait preuve de sagacité et de goût *en* délaissant depuis quelques années tout le clinquant de la poésie orientale, pour étudier avec ardeur les annales de la vieille Asie, les lois qui régissent ces innombrables idiomes, et pour arracher aux muets débris de Persépolis et de Ninive, le secret des grandes civilisations déchues. C'est en persévérant dans cette voie si féconde que les écoles orientales en France comme en Allemagne peuvent noblement contribuer aux conquêtes scientifiques de notre siècle.

§ II. Distinction entre l'arabe littéral et l'arabe vulgaire. — Il n'y a à proprement parler qu'une seule langue arabe, et les dif-

férences qui séparent les langues néo-latines des idiomes générateurs n'existent pas dans la famille sémitique. L'arabe *littéral* ou des monuments écrits ne se distingue de l'arabe vulgaire que par de simples infractions aux lois de la grammaire, et ces nuances sont si légères, que plusieurs savants ont pu avec une apparente raison nier l'existence de l'idiome littéral. On ne peut douter, en effet, que l'arabe vulgaire ne soit plus voisin du type qui caractérise les vieux idiomes sémitiques, tels que l'hébreu et le chaldéen. En présence des subtilités et des procédés si délicats de la grammaire arabe, il est même permis de se demander si jamais cette langue a été parlée dans l'état où on la trouve écrite. La vérité est que les grammairiens n'ont rien ajouté d'essentiel au type consacré par l'usage; ils ont cherché seulement à donner l'explication d'une foule d'irrégularités provinciales, et à ramener à l'unité cette perpétuelle fluctuation de voyelles due à l'imperfection de leur alphabet. La distinction entre l'arabe littéral et le vulgaire porte seulement sur ces deux points : 1° Les inflexions finales, qui dans l'arabe écrit marquent les cas des noms et les modes des verbes, sont omises; 2° un certain nombre de mots d'origine étrangère, et pour la plupart turcs, sont employés dans le langage usuel.—Ces variétés ou, si l'on veut, ces infractions à la grammaire sont universellement admises dans le style familier, et l'on ne saurait s'en affranchir sans être taxé de pédantisme; mais en dehors de ces limites, l'écrivain ou l'orateur retrouvent toute liberté d'action; les trésors de la langue littérale leur sont accessibles, et ils se font encore une gloire de parler le langage des bons siècles de la littérature arabe. Nous empruntons du reste au beau travail de M. E. Renan sur les langues sémitiques le passage suivant, où le rôle des deux idiomes se trouve parfaitement caractérisé : « Sans attribuer aux grammairiens l'invention des mécanismes de l'arabe littéral, nous reconnaissons qu'il y a dans ces mécanismes une part de convention, en ce sens que de procédés flottants, indécis ou ne convenant qu'à de certains mots, les puristes ont fait des procédés fixes et réguliers. Pour le dictionnaire, de même, ils ont sanctionné l'intrusion d'une foule de mots de toute provenance que le peuple n'employa jamais, et qui firent de l'arabe une sorte de langue artificielle dans le genre de l'italien académique du XVIIe et du XVIIIe siècle. » La distinction de l'arabe littéral et de l'arabe vulgaire n'a pas d'autre origine... « L'arabe littéral n'est pas, comme le veulent quelques philologues, un idiome factice; l'arabe vulgaire, d'un autre côté, n'est pas, comme d'autres l'ont prétendu, né de la corruption de l'idiome littéral; mais il a existé une langue ancienne, plus riche et plus synthétique que l'idiome vulgaire, moins réglée que l'idiome savant, et dont les deux idiomes sont sortis par des voies opposées. On peut comparer l'arabe primitif à ce que devait être la langue latine avant le travail grammatical qui la régularisa vers l'époque des Scipions; l'arabe littéral, à la langue latine telle que nous la trouvons dans les monuments du siècle d'Auguste; l'arabe vulgaire, au latin simplifié que l'on parlait vers le VIe siècle, et qui, à bien des égards, ressemblait plus au latin archaïque qu'à celui de Virgile ou de Cicéron. »

Les principaux dialectes arabes sont ceux d'Arabie, de Syrie, d'Égypte et de Barbarie. Les trois premiers ne diffèrent que par l'emploi de quelques idiotismes facilement compris dans les pays voisins. L'arabe parlé en Afrique présente des différences plus caractérisées non-seulement dans sa grammaire, mais par suite de l'adoption de plusieurs mots berbères, etc.; cependant ces différences ne vont pas jusqu'à le rendre inintelligible à Damas ou au Caire. Nous n'avons pas à nous arrêter ici sur le dialecte *mapoule* usité dans le Malabar, sur le *mosarabe* qui se conserve encore dans les montagnes de Grenade, ni sur le patois *maltais*, le plus altéré de tous. La situation géographique et l'histoire de ces trois contrées suffisent pour expliquer la corruption de leurs dialectes.

§ III. Règles de prononciation.

La Syrie étant le but ordinaire des excursions du voyageur en Orient, nous avons cru devoir adopter de préférence l'arabe de Syrie dans le petit vocabulaire et les phrases ci-dessous. Comme l'alphabet arabe renferme plusieurs lettres dont l'équivalent manque dans le nôtre, et qu'un gosier européen ne peut prononcer qu'avec une extrême difficulté, nous avons employé faute de mieux des lettres doubles ou des accents pour rendre ces sons aspirés ou gutturaux. L'usage et la fréquentation des gens du pays suppléeront à ce que cette transcription peut avoir de défectueux.

1° La lettre arabe *dj*, que nous rendons ici par *j*, se prononce *g* dur ou *gu* en Égypte. Ainsi, *djebel*, montagne, est prononcé *guebel* par les Égyptiens. Les Syriens prononcent *jebel*.

2° La lettre *h* commençant les mots indique une aspiration plus forte que celle que nous lui donnons en français. A la fin des mots cette aspiration est encore plus marquée. Ainsi, *rouh*, l'âme, doit se prononcer à peu près comme si l'on écrivait *roueh*.

3° Le *kh* répond au χ des Grecs, ou au *ch* des Allemands dans les mots *nacht*, *noch*, avec un plus grand effort du gosier.

4° Le *ss* indique la prononciation forte et emphatique de notre lettre *s*.

5° Le signe (') précédant une voyelle doit être prononcé du gosier aussi rudement que possible. « Cette articulation absolument inconnue aux peuples de l'Europe, dit S. de Sacy, se produit en retirant l'air extérieur vers le gosier, et ce mouvement me paraît avoir quelque rapport avec celui que l'on fait pour la déglutition quand on avale avec peine. » C'est en Orient seulement qu'on peut apprécier et imiter ce son et celui du *kh*.

6° Les mots commençant par la lettre *g*, comme *gamar*, la lune, reçoivent en Égypte une aspiration forte et rude, *aamar*.

7° Le *w* a ici la valeur que lui donnent les Anglais dans *well*, *with*, etc.; le *th*, la valeur du th anglais dans *the*, ou du θ grec.

8° Le *gh* doit être légèrement grasseyé, comme le γ grec ou l'r des Provençaux.

BARBIER DE MEYNARD.

§ IV.—Vocabulaire.

FRANÇAIS.	ARABE.
Oui—non.	aïwa *ou* n'am—la.
C'est bien—c'est mal.	taïb—mouch taïb.
Verbes [1].	*fi'l.*
Je veux—veux-tu?	ana berid—terid entè?
Nous voulons—voulez-vous?	nerid—teridoun?
Je peux—peux-tu?	ana okdir—tokdir entè?
Nous pouvons—pouvez-vous?	nokdir—tokdiroun?
Je vais—tu vas.	ana raïh—entè raïh.
Nous allons—j'irai.	nahna rahïn—ana berouh.
Autres Verbes.	*fi'al okhra.*
Apprendre—arriver.	ta'allam—waçal.
Boire—courir.	charab—rakad.
Comprendre—connaître.	fèhèm—'araf.
Croire—descendre.	za'am—nazal.
Dormir—entendre.	nawm—sama'.
Fumer—marcher.	charab doukhân—macha.
Monter (à cheval)—nager.	rakab—'am.
Partir—penser.	safar—dann.
Parler—se reposer.	tèkèllem—istrah
Revenir—savoir.	reja'—'araf.
Sentir—se souvenir.	chemm—khatar.
Voir—vois-tu?	chaf—entè chouft?
Je sais l'arabe.	ana 'arèf bil'arabi.
Parlez-vous français?	tehki bil fransawi.
Parlez lentement.	tehki chouiè chouiè.
Substantifs.	*esami mawsoufeh.*
Homme—femme.	rejol—merat.
Époux—épouse.	jouz—jouzè.
Père—mère.	abou—oumm.
Enfant—vieillard.	walad—cheïkh.
Garçon—fille.	ssabi—bint.
Frère—sœur.	akh—okht.
Corps—tête.	jeçed—râs.
Bras—main.	dra'—yed.
Jambe—pied.	ssak—gadem.
Professions.	*fissana'at.*
Douanier—gendarme.	goumrouktchi—gawas.
Soldat—médecin.	askeri—hékim.
Marchand—courtier.	tajir—dellal.
Prêtre—moine.	ksis—rahéb.
Tailleur—cordonnier.	khayat—sarmati.
Épicier—portefaix.	bakkal—hammal.
Barbier—droguiste.	hallak—'attar.

1 Le verbe *avoir* n'existe pas en arabe; on le remplace par une circonlocution; ainsi, *j'ai un cheval* se rend par l'équivalent *chez moi un cheval* 'indi hoçan. Le verbe *être* se sous-entend ordinairement, exemple : je suis content, *ana ferhân*, c'est-à-dire moi content.

Libraire—blanchisseuse.	koutbi—ghassala.
Habillements.	*fil elbiseh.*
Chapeau—bonnet.	bornita—tarbouch.
Habit—pantalon.	tawb—serwal.
Gilet—souliers.	sadriè—na'al.
Jupe—robe.	jubbè—foustàn.
Manteau—chemise.	bornous—gamis.
Bas—ceinture.	tchorab—zonnar.
Mouchoir—serviette.	mahrama—mendil.
Harnachements, etc.	*esbab rukoub,* etc.
Selle—bride.	serj—lajjam.
Mors—étrier.	fekk—rikiab.
Cravache.	kourbach.
Sangle—courroie.	chariha—habl.
Cheval (en général).	kheïl.
Cheval de caravane.	gidich.
Mulet—âne.	bagl—himar.
Lanterne.	fanous.
Armes.	*fil eslihè.*
Fusil—pistolet.	tufeng—tabantcha.
Sabre—couteau.	seïf—sikkin.
Lance—poignard.	mezrag—khandjar.
Adjectifs.	*Sifat.*
Bon—meilleur, très-bon.	taïb—ahsan.
Mauvais—méchant.	redi—cherir.
Grand—petit.	kebir—saghir.
Éloigné—rapproché.	ba'id—garib.
Mouillé—sec.	nediàn—yabis.
Propre—sale.	nedif—waçékh.
Cher—bon marché.	ghali—roukhiss.
Chaud—froid.	harr—baréd.
Fort—faible.	gawi—d'aïf.
Malade—bien portant.	'alil—mabsout.
Honnête—voleur.	saleh—harami.
Poli—impoli.	adib—galil edeb.
Nécessaire—inutile.	lazem—ghaïr lazem.
Fidèle—trompeur.	emin—khaïn.
Laborieux—paresseux.	chaghil—keslàn.
Couleurs.	*fil elwàn.*
Blanc—noir.	abiad—aswad.
Brun—gris.	asmer—sendjabi.
Rouge—jaune.	ahmar—assfar.
Bleu—vert.	azrak—akhdar.
Adverbes.	*durouf.*
Ici—là.	hône—honik.
De là—vers là.	min hône—ila hône.
En haut—en bas.	fog—taht.
Autour—auprès.	hawl—djeunb.
En face—derrière.	gibal—wara.
En avant—en arrière.	koddam—ila wara.

A droite—à gauche.	yeminân—chimalân
Jamais—toujours.	aslân—ebedân.
Longtemps—autrefois.	zeman tawil—fil gadem.
Dernièrement—tout de suite.	anifân—fil hal.
Tôt—tard.	gawam—wakhra.
Un peu—beaucoup.	chouïè—ktir.
Trop—pas assez.	ziad—ma ikfi.
Pas du tout.	la cheï aslân.
Combien? — comment?	gaddech—keïf?
Prépositions.	*hourouf jerr.*
A (vers)—de (en).	Ila—min.
Dans—hors de.	fi—'an.
Avec—sans.	ma'—ghaïr.
Pour—contre.	min chân—khilaf.
Noms de nombre.	*esami el-'aded.*
Un—une.	wahed—wahdè.
Deux—trois—quatre.	etnein—tlatè—arba'.
Cinq—six—sept.	khamsè—sittè—seba',
Huit—neuf—dix.	tmaniè—tisa'—'achra.
Onze—douze—treize.	hidach—tnach—tlittach.
Quatorze—quinze—seize.	arba'tach—khamsatach—sittach.
Dix-sept—dix-huit.	sbatach—tmantach.
Dix-neuf—vingt.	tisa'tach—'echrine.
Vingt et un—trente.	wahed ou 'echrine—tlatine.
Quarante—cinquante.	arba'ïne—khamsine.
Soixante—soixante-dix.	sittine—seb'ine.
Quatre-vingt.	tmanine.
Quatre-vingt-dix.	tis'ine.
Cent—deux cents.	miè—miètein.
Mille—deux mille.	elf—elfeïn.
Dix mille—cent mille.	achrat élaf—miet elf.
Premier—second.	awal—tani.
Troisième—quatrième.	talit—rabi'.
Moitié—tiers—quart.	nusf—tult—roub'.
Double—triple.	mda'ef—tlat edaf.
Locutions usuelles.	*Ba'dh istilahat.*
Pour acheter ou payer.	*fil beï' oul ichtira.*
Combien cela coûte-t-il?	kem iswa?
Une piastre—cinq piastres.	ghourch wahad—bechlik.
Un medjidi (22 piastres).	medjidi.
C'est cher—trop cher.	ghali—ghali ktir.
C'est bon marché.	roukhiss—mouch ghali.
Je ne veux payer que...	bidfa' ada fakât...
Pour demander à boire ou à manger.	*fil cherb wal akl.*
J'ai faim—j'ai soif.	ana djou'ân—ana âtchân.
Où y a-t-il de l'eau?	weïn moodjoud moïèh?
Avez-vous à manger?	'andak cheï lilakl?
Dans un café.	*fil kahwa.*
Garçon!	ia walad!
Donnez-moi une limonade.	a'tini limounada.

Un orgeat—une glace.	bzourat—dondurma.
Du café—du thé.	kahwa—tchaï.
Une pipe—du tabac.	tchibouk—tutune.
Un narguilè.	narguilè.
Du sucre—du halwa.	sukkar—halawa.
De l'eau-de-vie.	'aragi.
Un journal.	gazetta.
Qu'avez-vous à manger ?	eïch' andak lilakl ?
Qu'est-ce qui sera le plus tôt prêt ?	maza ioujed hadeur lil akl ?

Le déjeuner.—Le dîner.	ghada—'acha.
Fourchette—cuiller.	fourtak—malla'ka.
Couteau—serviette.	sikkin—fouta.
Assiette—verre.	sahne—kibbayi.
Sel—poivre.	mèlèh—feulfeul.
Huile—vinaigre.	zeït—khall.
Soupe—bouillon.	tchorba—maraga.
Pain—vin.	khoubz—charab.
Viande bouillie.	lahm masloukh.
Viande rôtie.	lahm mechwi.
Bœuf—veau.	bagar—ajel.
Mouton—poulet.	ghanem—djadj.
Poisson.	sèmèk.
OEufs à la coque.	baïd-baïd broucht.
OEufs sur le plat.	baïd mou'lli.
Omelette.	ioumourtalik.
Légumes—salade.	khodar—salata.
Dessert—fruits.	noukl—tmar.

Dans un hôtel.	*fil lokanda.*
Avez-vous une chambre ?	andak awda ?
Un bon lit ?	takht taïb ?
Les draps sont-ils propres ?	cherchef nadif ?
Un matelas.	ferch lil nawm.
Une couverture de laine.	ihram lil gata.
Un vase de nuit—les lieux.	ibrik—kenef.
Savon—eau à laver.	saboun—moiè nadifé.
Serviette—lumière.	menachif—daou.
Table—chaise.	tawlè—kursi.
Tapis—natte.	sidjadè—hassir.
Mon linge est sale.	hawayi moassakh.
Faites venir une blanchisseuse.	jib el ghoussalè.
Quand aurai-je mon linge ?	aï wakt ta'tini el ghassil ?
Je veux aller dormir tout de suite.	berid anam del wakt.
Éveillez-moi demain de bonne heure.	wa'ïni boukra bakır.

Pour demander l'heure.	*soual 'an el wakt.*
Quelle heure est-il ?	Eï sa'a el ân ?
Minuit—midi.	nusf oul leïl—ed dour.
Une heure—deux heures.	sa'a—sa'a tenteïn.
Trois heures et demie.	sa'a tlatè ou nousf.
Quatre heures un quart.	arba' ou roub'a.
Six heures moins un quart.	sitté illa roub'a.

Le temps.—Jours de la semaine.	*wakt—eyam ej juma'.*
Aujourd'hui.	eliawm.
Ce matin—ce soir.	es subh—el meça.
Demain—demain matin.	boukra—boukra bakir.
Hier—hier soir.	ems—ems el meça.
Il y a trois jours.	fi tlat eyam.
Dans dix jours.	ba'd sitté eyam.
Dimanche—lundi.	el ahad—el etneïn.
Mardi—mercredi.	el talata—el arba'.
Jeudi—vendredi.	el khamis—el juma'.
Samedi—une fête.	es sebt—'yd.
L'année—les mois [1].	sèné—echhour.

Pour voyager et moyens de transport.	*fis sefer wel echia bimatkhoçou.*
Un cheval—un âne.	hoçân—himar.
Un chameau.	jemel.
Une valise—une malle.	khourdj—sandouk.
Une charrette.	'araba.
Un bateau—barque à voiles.	flouka—flouka bikola'.
Vaisseau—à vapeur.	aba'—merkeb nar.
Un courrier—un coureur.	postaji—sa'yi.
Un interprète—un cuisinier.	terdjumân—âchi.

Pour partir ou s'arrêter.	*lis sefer wel nuzoul.*
Quand partons-nous?	eï wakt nsafir.
Je veux partir tout de suite.	berid asafir gawam.
Jusqu'où allons-nous aujourd'hui?	lahad weïn nerouh eliawm?
A quelle heure arrivons-nous au Khan?	eï sa'a nouçal ilal khân?
Où peut-on passer la nuit?	eïn nokdir nenam elleïl?
Marchons plus vite.	nemchi fil 'ajel.
Vous allez trop vite.	temchi ktir.

Pour demander son chemin.	*soual an el-tarik.*
Est-ce là le chemin de...?	min hône edderb ila?...
Toujours tout droit.	doghri doghri.
Est-ce à droite—à gauche?	fil yemin—fil chimal.
Revenez en arrière.	eurja' 'ala khalf.
Vous vous êtes trompé de route.	goulout 'an edderb.
Je vais à Saïda.	ana jaïh ila Saïda.
Je viens de Jérusalem.	ana raïh min Qouds.
Par-dessus la montagne.	foog el jebel.
Le long de la rivière.	bi hadd en-nahr.
Sur le bord de la mer.	fi chatt el bahr.
En descendant la vallée.	bil nuzoul ilal wadi.
Quelle distance y a-t-il jusqu'à...?	kem sa'a ioujad lahad.....?
Le chemin est-il bon?	edderb taïb?
C'est une grande route.	derb machour.
C'est un mauvais sentier.	derb ma'kouss.
Voulez-vous m'y conduire?	terid tedilni?
Y a-t-il des voleurs?	youjad serrakine.
Ville—village.	beled—da'ya.

[1] Voyez pour les mois le calendrier turc, p. 312.

Khan—maison.	hara—beït.
Cabane—tente.	khaïmè—siwan.
Église—chapelle.	kéniça—(id.).
Couvent—mosquée.	deir—jami.
Ruine—antiquités.	kharab—ebnièh gadimèh.
Vieux château.	gasr gadim.
Tour—moulin.	bordj—tahoun.
La mer—une île.	el bahr—jezireh.
Un lac—un marais.	bohaïrè—ghadir.
Une rivière.	nahr.
Ruisseau—citerne.	sagi—birkè.
Fontaine—puits.	naba—bir.
Montagne—défilé.	jebel—salikh.
Plaine—vallée.	sahl—wadi.
Rocher—bois.	ssakhr—heurd.
Quel est cet arbre?	chou ada chadjar?
Nord—sud.	chimal—goubl.
Ouest—est.	maghreb—machrek.
Arabe—Turc.	arabi—tourki (osmanli).
Français—Anglais.	frensiz—ingliz.
Italien—Russe.	italian—moskow.
Grec—Arménien.	roumi—èrmèn.
Juif—tributaire.	yahoud—ra'ya.
Il pleut.	fi chita.
Il pleuvra.	sa ichatti.
Il a plu hier.	sar chita embarih.
Il fait un grand vent.	fi hawa ktir.
Une tempête—un orage.	zaou—ma'a.

Pour appeler. — *lil istida'.*

Eh l'homme!—la femme!	ia rejol!—ia heurma!
Eh le garçon!—Eh la fille!	ia walad!—ia bint!
Comment t'appelles-tu?	chou ismak?
Viens ici—Va-t'en.	ta'al—rouh-emchi.
Prends garde—gare.	wa'a—dahrak.
Bonjour—bonsoir.	sabah el kheïr—meça el kheïr.
Adieu.	khatrak.
Vous êtes un brave homme.	entè rejol taïb.
Je suis malade.	ana sakhin.
Allez chercher un médecin.	jib el hekim.
Je tousse—j'ai la fièvre.	ana mnazzal—fi tkhoum.
J'ai la diarrhée—la migraine.	fi jirian—raçi bioujani.
Y a-t-il un pharmacien?	ioujad ijazi?
Un purgatif—un vomitif.	mushil—mougayi.
Un fébrifuge.	qat' el himma.
Un cataplasme.	lazaka.
Un vésicatoire.	araka.
De la charpie.	kittan.

La poste. — *fil bosta.*

A quelle heure arrive le courrier?	ei wakt ioussal es sayi?
Avez-vous une lettre pour moi?	andak mektoub min chani?
Combien paye-t-elle?	kaddech el hijra?

Au bain.	*Fil hammam.*
Il fait très-chaud aujourd'hui, allons au bain.	el harr schedid el iawm, nerouh ilal hammam.
Volontiers, car je suis très-fatigué.	taïb, ana ktir ta'ban.
Nous voici arrivés. — Otez mes bottes.	wousoulna—aqla' djizmeti.
Où mettrai-je mes effets ?	feïn nehot esbabna ?
Baigneur, je te confie ma montre; prends garde qu'elle ne s'égare.	dellak, awda' andak saati; dir balek aleïha.
Ce bain jouit d'une bonne réputation.	adal hammam mechhour bil imaneh.
Mettez ces sandales pour que les dalles ne vous brûlent pas les pieds.	hott adal na'leïn hatta la ioudja' ridjlak 'alal belata.
Mettez ce pagne autour de vos reins.	schedd adal mendil 'ala dahrak.
Allons, masse-moi un peu.	iallah ! keyisni schouiè.
Frotte-moi avec la brosse.	dallakni bil kaffah.
C'est assez.— Ce n'est pas assez.	bikeffi—la ikeffi.
Savonne-moi la tête.	aghsil raçi bis saboun.
C'est trop.— Arrête-toi.	ziad—bes.
Verse-moi de l'eau chaude.	eskini moyeh sakhouneh.
Il fait trop chaud ici, sortons.	el harr ktir hôn—nerouh barra.
Enveloppez-vous la tête de ces serviettes.	leff el fouta 'ala raçek.
Prépare-moi un bon lit (de repos).	ahdarni ferach taïb, nedif.
Viens m'habiller.	taal, 'atini esvabi.
Voici le prix du bain.	khod kirayeh el hammam.
N'oubliez pas le garçon.	baghchich min chan el dellak.
Prends !	khod.

Expressions géographiques.

Ard—terre.
Aïn—source.
Bab—porte.
Bahr—mer, quelquefois, lac.
Bir—puits.
Beït—maison.
Bohaïreh—lac.
Bordj—tour.
Dar—maison (en Égypte).
Deïr—couvent.
Djébel—montagne.
Djedid—nouveau.
Djezireh—île.
Djoun—golfe.
Djissr—pont.
Djunoub—sud.
Gharb—ouest.
Hadjar—pierre.
Hissar—forteresse.
Kadim—ancien.
Karieh—bourg et village.
Kamar—lune.
Kantarah—pont.
Kala'h—forteresse.
Kassr—château.
Kefer (hébreu)—village.
Kherbèh—ruine.
Khoraïbèh—petite ruine.
Koubour—tombeau.
Mar (syriaque)—saint.
Mediah—défilé.
Medîneh—ville.
Mersa—port.
Mina—hâvre.
Nahr—fleuve et rivière.
Ras—cap, promontoire.
Nebi—prophète.
Neba'—source.
Nokb—défilé, gorge de montagne.
Scharq—est.
Schimal—nord.
Sébil—fontaine bâtie.
Souq—marché.
Tell—colline, tertre.
Wadi—vallée, torrent.

A ces mots se joignent, dans la composition des noms géographiques, beaucoup de mots usuels, par exemple, ceux de *Abou*, père; *Oum*, mère; *Ibn*, fils, pluriel *béni*.

bint, fille, pluriel *benât*; *Cheïkh*, vieillard, chef. On intercale très-souvent l'article *el*, ou l'une de ses formes euphoniques *ed*, *en*, *er*, *es*, *ech*, *et*, qui ne sont que l'article lui-même, absorbé par la lettre initiale du mot qui le suit, ainsi: *ed-Deïr*, le couvent, au lieu de *el-Deïr*; *ech-Cheïkh*, au lieu de *el-Cheïkh*. Nous devons prévenir que les noms propres qu'on rencontrera dans la suite de cet ouvrage présenteront quelquefois une orthographe différente de celle que nous leur avons donnée dans ce vocabulaire; la nécessité de conserver la prononciation locale nous a fait passer, dans ce cas, sur ce qu'exigerait l'étymologie ou l'orthographe correcte.

Section IV. — Manière de voyager, saison, itinéraires, etc.

§ 1. Communications maritimes et postales. — Douane. — Passeports. — Monnaies. — Papier de crédit. — Le service qui dessert le plus régulièrement les côtes de Syrie est celui des *Messageries Françaises*. De quinzaine en quinzaine, deux paquebots longent la côte en touchant à toutes les échelles, l'un venant directement de Marseille par Alexandrie d'Égypte et remontant vers Smyrne, l'autre venant de Marseille par Syra et Smyrne et redescendant vers l'Égypte. Les paquebots du Lloyd desservent aussi la côte de Syrie jusqu'à Beyrout, venant de Rhodes et de Chypre, mais ils ne correspondent avec Jafa et l'Égypte que pendant certains mois d'hiver, à l'époque dite du pèlerinage. C'est par ces deux voies que doivent être adressées toutes les correspondances. Il existe à Jérusalem une agence des *Messageries françaises* qui reçoit les dépêches de Jafa. Des courriers payés par les consulats se rendent, de quinzaine en quinzaine, de Beyrout à Damas, et réciproquement; enfin un service de dromadaires établi entre Damas et Bagdad, aux frais du consulat anglais, franchit le désert en huit à dix jours. En dehors de ces communications établies par les Européens, et les seules qui puissent inspirer de la confiance, il existe aussi des courriers ottomans entre Beyrout et Jérusalem, une fois par mois, en quatre à cinq jours, entre Beyrout et Damas tous les quinze jours, trajet en vingt-quatre heures, et tous les huit jours entre Damas, Homs, Hama, Alep et Constantinople. En général, les Européens devront toujours s'adresser à leurs consulats pour transmettre ou recevoir leurs correspondances, si ce n'est dans les ports où existent des bureaux des deux paquebots français et autrichiens. Les formalités de douane et de passe-port sont presque nulles et sont toujours aplanies moyennant un léger *baghchich*.

Les *poids*, *mesures* et *monnaies* sont comme dans le reste de la Turquie. (Voir p. 310-312.) L'unité monétaire est toujours la piastre (en arabe *gherch*, au pluriel *ghrouch*), divisée en 40 paras (en arabe *misaryè*, pluriel *misâreh*). Les monnaies d'or sont la livre et la demi-livre turques (de 108 et de 54 piastres), le ghazi et le demi-ghazi (de 22 et de 11 piastres); les monnaies d'argent sont le medjidié ou talari (de 22 piastres), le demi-medjidié et le quart de medjidié; enfin les monnaies d'alliage sont le bechlick (de 5 piastres), le demi-bechlick, la piastre et la demi-piastre (kamary). Presque toutes les monnaies étrangères ont cours et se prennent, sauf les variations du change: la guinée anglaise pour 117 piastres 20 paras, le napoléon d'or pour

93 p. 20, la pièce de 5 fr. pour 23 p. 20, la colonnade espagnole pour 26 p. Le papier-monnaie n'a pas cours en Syrie. Pour voyager hors des grandes villes, le voyageur devra toujours se pourvoir d'un sac de petite monnaie. On devra se munir de lettres de crédit, surtout sur les banquiers européens de Beyrout, qui vous adresseront au besoin à leurs correspondants des autres villes.

§ 2. **Drogmans, équipages pour voyager, cheikhs, rançons, escortes, etc.** — Nous pourrions répéter ici ce que nous avons dit sur ce sujet, p. 457-459. Nous devons ajouter, toutefois, que dans la Syrie proprement dite et la Palestine, pays beaucoup plus fréquentés par les Européens que l'Asie-Mineure, la plupart des voyageurs se contentent de faire prix avec un drogman, qui leur sert à la fois d'interprète et de guide, et se charge de tout fournir : équipements de voyage, montures, nourriture et logement, pour un prix qui varie de 20 à 40 fr. par jour et par personne, selon le traitement que l'on demande et selon le nombre des voyageurs. Le matériel que le drogman devra fournir consiste en deux tentes, une pour les maîtres, une pour les serviteurs; cantine, batterie de cuisine et vaisselle proportionnée au nombre des voyageurs, linge de table et de toilette, matelas, couvertures et draps de lit, tables et siéges pliants, etc. On comprend que pour transporter tout ce bagage il faut, outre les chevaux de selle nécessaires aux étrangers et au drogman, un certain nombre de chevaux de charge, ou mieux de mulets, accompagnés de leurs *moukres* ou conducteurs, dont le nombre est toujours d'au moins un par deux ou trois bêtes de somme. Ajoutez-y un cuisinier, homme indispensable, et la petite caravane présente tout de suite un nombre assez imposant. Les *moukres* emmènent ordinairement en sus un ou plusieurs ânes, qui leur servent de monture, et dont le voyageur n'a pas à payer le prix. Les drogmans de la Syrie sont sinon plus honnêtes et plus intelligents, au moins plus habitués aux Européens et mieux surveillés par les consulats que dans le reste de l'empire ottoman. Les meilleurs se trouvent à Beyrout et à Jérusalem, mais il ne faut nullement attendre d'eux les connaissances d'un cicerone italien ou de quelques courriers de la Grèce, pour vous signaler les localités intéressantes, ou pour obtenir quelques renseignements historiques. Leur ignorance à cet égard est complète. Le voyageur doit faire lui-même son itinéraire d'après ses livres, ses cartes, et abandonner tout au plus au drogman le soin de régler les étapes. Si l'on ne veut devenir son esclave, il ne faut prendre un drogman que sous la recommandation de quelque personne de confiance, un banquier, un consul (ne s'en rapporter nullement à celle d'un maître d'hôtel), lui faire signer devant la chancellerie consulaire un contrat détaillé, spécifiant bien tout ce que l'on attend de lui, quant au matériel à emporter : tentes, lits, linge de table, cantine, nourriture ; quant au nombre des bêtes de somme et à leur qualité; spécifier aussi que tous les *bayhchich*, frais de guides, de gardes, seront à leur charge, que les jours où l'on ne marchera pas, ou pendant le séjour dans les grandes villes ou les couvents, le prix sera réduit de moitié. Le voyageur devra surtout bien établir qu'il

le cheikh qui vous conduit et d'autres cheikhs qui prétendent l'empêcher de passer ou fournir de force leurs chameaux ou leurs hommes d'escorte. L'Européen doit rester étranger à cette querelle et tout mettre sous la responsabilité de celui avec qui il a traité. Après beaucoup de cris et de menaces sans effet, ces querelles finissent toujours par une transaction entre les Arabes et par une demande de *baghchich*, que l'Européen pourra réduire en persistant avec fermeté dans son refus, jusqu'à ce qu'elle soit devenue raisonnable. Un léger présent termine alors toute difficulté.

§ 3. **Hôtels, Khâns, Hospitalité, Couvents, Campement.** — Les villes principales de la côte, et surtout Beyrout, possèdent des hôtels tenus à l'européenne, où l'on trouve assez de confortable à des prix relativement modérés, mais qui s'élèvent toujours de 8 à 12 fr. par jour. A Damas, à Jérusalem, on trouve maintenant des hôtels où l'on est également bien traité aux mêmes conditions. Dans l'intérieur du pays, quand on ne voudra pas camper sous la tente, on aura la ressource des khâns ou de l'hospitalité des particuliers, chrétiens ou musulmans. Depuis la maison du cheik maronite jusqu'au gourbi de terre du fellah, tout s'ouvre devant le baghchich promis par le drogman. En beaucoup de localités on peut s'adresser à l'hospitalité des couvents. C'était autrefois à peu près la seule ressource du pays ; aujourd'hui il est plus avantageux de les éviter. L'hospitalité est loin d'y être gratuite, bien qu'on n'en réclame pas ouvertement le prix. Tout voyageur aisé y laisse, à titre de don, une somme au moins égale à celle qu'il aurait dépensée dans un hôtel, et si le don était insuffisant, on saurait le lui faire comprendre. Le drogman seul en profite, car on lui paye toujours sa journée : pour lui l'hospitalité du couvent est gratuite ; les libéralités que son maître *veut bien* faire ne le concernent pas. On payerait donc à la fois l'hospitalité du couvent et la nourriture et le logis que le drogman ne vous aurait pas fournis. Le seul moyen d'éviter ce surcroît de dépense est de stipuler d'avance que les jours où on logera dans les couvents, son salaire sera réduit de moitié. Ceci posé, il serait injuste de méconnaître que dans les couvents on est en général bien traité ; que plusieurs d'entre eux, comme les couvents du Carmel, de Nazareth, sont par eux-mêmes intéressants à visiter, et qu'enfin quelques-uns, perdus dans le désert, comme ceux de Mâr-Saba et du Sinaï, sont le seul abri que rencontre le voyageur fatigué de la vie nomade. Il faut être prévenu que les couvents grecs du désert ne s'ouvrent que sur la présentation d'une lettre de recommandation, dont il faudra se munir dans les grandes villes.

§ 4. **Équipements, Chevaux, Moukres, Campements, Chameaux et Dromadaires, etc.**—Nous n'ajouterons rien à ce que nous avons dit dans notre Introduction générale sur l'équipement des voyageurs : restreindre son bagage autant que possible, laisser les malles et les caisses dans les villes, pour ne garder que le strict nécessaire, est le précepte le plus important dans un voyage de cette nature. Une selle à l'européenne est indispensable pour une femme ; les *hommes* s'habituent assez vite à la selle arabe. Beaucoup de voyageurs croient

devoir adopter le costume des indigènes, ou au moins porter le tarbouch (bonnet rouge). C'est là une fantaisie qui non-seulement n'a aucun avantage, mais qui a même ses inconvénients. Aujourd'hui le costume européen est un porte-respect en Syrie, et rien n'est au contraire moins respecté que les sujets du Grand-Seigneur. Les consuls voient d'assez mauvais œil ces déguisements assez innocents. Sauf de très-rares exceptions, un Européen ne peut se flatter de passer pour un Arabe, même après de longues années de séjour dans le pays.

Les chevaux de la Syrie, qui payent peu d'apparence, l'emportent sur les chevaux turcs pour la patience et la sobriété. Habitués comme eux (p. 326) à camper à la belle étoile sans quitter leurs harnais, à ne manger un peu d'orge que le matin et le soir, on les voit marcher tout le jour, par les chemins les plus rocailleux, et, si le soir ils rencontrent un bout de plaine, d'eux-mêmes ils partent au galop avec une ardeur inconcevable. Pousser quelques cris gutturaux en forme d'encouragement, étendre les deux bras au-dessus de leurs oreilles, et surtout tirer un ou deux coups de feu, porte leur joie à leur comble. Il devient difficile de les arrêter. En peu de jours le voyageur devient assez cavalier pour se permettre ces petites *fantasias* et y trouver un grand divertissement.

Les *moukres*, qui accompagnent à pied les chevaux de bagage, sont bien autrement pittoresques que les agoyates de la Grèce. Coiffés d'énormes turbans, couverts de vêtements bizarrément bariolés, armés de vieux pistolets dans leurs larges ceintures de cuir, pieds nus et le visage basané, ils marchent gaiement du matin au soir, poussant chevaux et mulets, les tenant en bride dans les passages difficiles, les relevant et les rechargeant quand ils tombent; ils montent de temps à autre et à tour de rôle sur un âne pour se reposer quelque temps; le soir, ils dressent la tente et ils se couchent les derniers, souvent à la belle étoile, et sans reposer pour veiller sur les chevaux; ils sont les premiers sur pied pour seller les chevaux et replier bagage. Pour ce rude métier il ne leur est rien dû, ou plutôt leurs gages sont compris dans le loyer de leurs chevaux (25 piastres ou 6 fr. 25 c. par jour) : la gratification qu'il est d'usage de leur donner est d'environ 5 francs au bout de huit jours de voyage. Leur docilité est à toute épreuve, et leur mauvaise volonté, alléguée quelquefois par le drogman, est toujours le fait de ce dernier. Leur seul défaut est leur lenteur ; le premier jour surtout, l'établissement des tentes le soir, l'opération inverse le matin, sont interminables. Le voyageur doit se lever lui-même à 4 heures et les presser continuellement, s'il veut partir à 6 heures : le temps de plier la tente, de déjeuner, de resserrer la vaisselle dans la cantine, de recharger les chevaux, demande deux grandes heures, qu'on parvient à peine a raccourcir les jours suivants. On marche 4 ou 5 heures. A 11 h., on fait halte jusqu'à 2 ou 3 h., et l'on repart jusqu'au soir. Quand on rencontre un village, on renouvelle ses provisions, les œufs, l'invariable poulet, et l'orge pour les chevaux. Lorsque le coucher du soleil approche, il faut absolument s'arrêter : les Arabes ont horreur de marcher dans l'obscurité, et la promesse d'un baghchich peut seule

les y décider. Une fois le campement choisi, la première chose est d'installer le cuisinier, toujours fort long dans ses opérations. En même temps on balaye la place, on déploie la tente, on étend les nattes, les tapis, puis les lits, on dresse la table, les siéges; puis viennent le souper et la veillée, qui se prolongent longtemps sous la tente des serviteurs, alors que les maîtres dorment depuis longtemps. Rien n'égale le charme de cette existence errante, le sentiment d'indépendance absolue qu'éprouve sous sa tente le voyageur dégagé de tous les besoins factices de la vie civilisée.

L'âne est une monture sémillante et commode, dont on appréciera l'avantage dans les grandes villes.

C'est en Syrie, pour les excursions à Palmyre, à Gérasa, à Pétra, que le voyageur commencera à user du dromadaire (*Hédjine*) et du chameau (*Djémel*). Ces deux noms ne désignent qu'un seul animal: « Ce qui distingue le chameau du dromadaire, dit Mme de Gasparin, ce n'est ni l'espèce ni la bosse, il n'y a qu'une espèce et il n'y a qu'une bosse, c'est l'allure : le chameau est le cheval de trait, le dromadaire est le cheval de selle; le chameau porte les lourds fardeaux et marche au pas; le dromadaire porte l'homme et trotte. » Le chameau à deux bosses ne vit que dans les régions plus froides de la haute Asie.

Quelques mots d'instruction sur l'art de monter ce singulier animal ne seront pas inutiles au voyageur : la première difficulté qui se présente est d'enfourcher sa monture; le dromadaire, debout, avec sa selle, n'a guère moins de dix pieds de haut; à un sifflement particulier du chamelier, il plie les genoux et se couche ventre contre terre : il est encore aussi élevé qu'un cheval ordinaire. On monte dessus comme on monterait sur un cheval. Dès qu'il sent l'homme sur son dos, le dromadaire se relève des pieds de derrière ; il faut prévoir ce mouvement et se pencher en avant, en se tenant solidement au pommeau de la selle : presque aussitôt il se relève des pieds de devant, et le voyageur doit s'incliner rapidement en arrière, sans quoi, il lui arriverait ce que M. Alexandre Dumas a si spirituellement raconté dans une page devenue classique sur la matière (*Quinze jours au Sinaï*). « Je résolus de faire, avant que les autres arrivassent, et en présence de mon ami Béchara, un essai sans importance apparente, mais dont le résultat devait être de me familiariser avec l'animal. En conséquence, comme si j'avais l'esprit parfaitement libre, je m'accrochai en fredonnant au pommeau de la selle et aux cordages qui en pendaient, et après les trois élans classiques, j'enjambai le monticule et me trouvai à cheval; mais à peine étais-je affermi, que ma bête, qui savait sa profession de dromadaire aussi bien que moi mon métier de cavalier, releva brutalement tout le train de derrière, ce qui me mit immédiatement le nez à huit pouces plus bas que les genoux, et me valut dans la poitrine un coup atroce du trusquin de la selle, qui est relevé de près d'un pied et terminé par une boule de bois ornée de cuivre. Au même instant, le train de devant se releva avec la même spontanéité que j'avais remarquée dans son prédécesseur, son train de derrière, et je sen-

tis que le dossier de la selle me rendait avec usure dans les reins le coup que le pommeau m'avait donné dans la poitrine. Béchara, qui ne m'avait pas perdu un instant de vue pendant mes exercices de voltige, me fit remarquer l'excellente combinaison de ces deux proéminences, sans le secours desquelles je serais inévitablement tombé en avant ou en arrière. Béchara m'avait fait cette judicieuse remarque, le visage riant, comme s'il eût voulu me prouver que j'étais ingrat envers ma selle; mais, comprenant son inconvenance, il m'invita, pour se raccommoder avec moi, à profiter de ma situation pour regarder le paysage. En effet, du point élevé où j'étais parvenu, j'embrassais un horizon immense. »

Il faut user, pour descendre du chameau, des mêmes précautions que pour y monter, et exécuter les mêmes mouvements dans un ordre inverse. Le dromadaire n'a qu'un simple licou, plus ou moins orné de coquillages, au moyen duquel on le dirige : la selle est une selle arabe, étroite et haute, qu'on exhausse sur le dos de l'animal avec des coussins, des tapis, afin qu'elle ne le blesse pas durant les longues marches. « On obtient difficilement, dit Mme de Gasparin, que la selle soit deux jours de suite accommodée de la même manière: tantôt elle penche à droite, tantôt à gauche; tantôt le tapis et les coussins vous jettent en avant, tantôt en arrière. De là viennent les trois quarts de la fatigue. » Une fois installé au haut de son dromadaire, le voyageur a le choix entre cinq ou six positions. Il peut s'y tenir comme il le ferait sur un cheval, ou de côté, comme une amazone, ou encore prendre entre les deux positions un terme moyen. En tous cas, il faut suivre les mouvements de l'animal au moyen d'un coup de reins très-fatigant au début.

L'allure du dromadaire cause à quelques personnes des souffrances qui ressemblent à celles du mal de mer; mais c'est là un fait exceptionnel. Beaucoup de voyageurs déclarent que, quoique très-sujets à ce dernier mal, ils ont fait de très-longues courses à dromadaire sans rien ressentir de semblable.

Les dromadaires marchent ou trottent; ils galopent rarement, et dans ce cas désarçonnent infailliblement leur cavalier au bout de très-peu de temps. Ils font, en marchant au pas, une lieue par heure, et trois ou quatre, en trottant. Ils peuvent soutenir cette allure pendant une journée entière, et faire trente lieues d'une traite. Ils supportent admirablement la soif, et on en a vu rester vingt-cinq jours sans boire, tout en exécutant des marches forcées. Leur nourriture quotidienne se réduit à une boulette de pâte qu'on leur fait manger le matin, et à une poignée de fèveroles le soir. Il faut dire cependant qu'ils ne sauraient passer auprès d'un buisson épineux, d'une tige de chardon, sans essayer d'y mordre; aussi, quand les marges de la route en offrent en abondance, il y a de quoi épuiser la plus longue patience. Ils tirent sur leur licou et font éprouver au bras qui les conduit des secousses de chaque instant. « C'est, dit Mme de Gasparin, la bête la plus patiente et la plus impatientante qui existe..... Vingt arrêts par minute devant la moindre épine, invincible opiniâtreté, manger solennel et bruyant, lèvres sensuelles qui ruminent avec volupté,

brisement de nos pauvres corps, résultat de ce *broutement* perpétuel, tout cela nous a poussés jusqu'aux dernières limites de la patience. » A ce tableau il manque un trait qui n'est pas le moins déplaisant : un grognement rauque et désagréable qu'il fait entendre continuellement, et souvent une odeur infecte difficile à supporter.

Nous avons parlé du chameau coureur; quant au chameau porteur, quelques mots suffiront. Nous les empruntons à Mme de Gasparin : « Les Arabes leur mettent à tous un bât, dont la concavité embrasse la bosse. Sur ce bât, on place un filet de grosses cordes, qui traîne à terre des deux côtés ; les malles, les sacs de nuit et les cantines s'entassent dans ces filets, dont on relève et fixe les bouts sur le dos de l'animal : les chameaux de charge marchent ordinairement la tête et le cou libres de toute entrave. »

La provision d'eau est portée dans de vastes outres aplaties, qui pendent le long des flancs de l'animal. Le chameau peut porter en moyenne 200 à 300 kil. Pendant tout le temps qu'on le charge, il fait entendre son grognement, espèce de protestation contre l'excès du fardeau. Si alors on lui enlève une fraction minime de la charge, il se tait et obéit avec docilité. Le chamelier marche à pied, à côté de sa bête; de temps à autre, s'il veut arranger quelque chose au chargement ou se reposer, on le voit escalader l'animal avec une dextérité prodigieuse, et, sautant sur son genou de devant, se penchant à son cou, s'accrochant aux cordes du bât, parvenir jusqu'au sommet de la bosse sans arrêter la marche de la bête. Le chameau, animal assez maussade, connaît son conducteur et lui rend souvent les plus affectueuses caresses. Le soir, au campement, rien n'est plus pittoresque que l'aspect de ces animaux, acroupis en cercle autour du feu allumé par leurs maîtres.

§ 5. Saison favorable, hygiène.—Les saisons les plus favorables pour parcourir la Syrie sont le printemps, de la fin de mars au mois de juin, pour le voyageur qui vient de l'Égypte et de la presqu'île Sinaïtique; et l'automne, du mois de septembre à la fin de novembre, pour celui qui vient de la Grèce ou de la Turquie d'Asie. En décembre commencent ordinairement les pluies dans les plaines, et la neige sur les montagnes, et il devient alors presque impossible de camper sous la tente, à cause de la boue et de l'humidité. En été, les chaleurs sont tellement fortes, qu'on ne pourrait voyager dans la journée ; tout le pays est brûlé et désolé. Le printemps est la saison où la Syrie présente l'aspect le plus riant par la fraîcheur de la végétation ; mais les torrents des montagnes sont quelquefois gênants et le beau temps est moins constant qu'en automne : en revanche, celui-ci se ressent encore de la sécheresse de l'été.

Quant aux précautions hygiéniques à observer, nous n'avons ici rien à ajouter à ce que nous avons dit dans notre introduction générale et à la p. 459 (Turquie d'Asie). Dans la saison chaude, il faudra suivre l'hygiène de l'Égypte, se garer avec soin des coups de soleil en se couvrant la tête d'un chapeau à large bord, avec un grand voile ou la kouffièh des Arabes, pour protéger la face, le cou et les épaules, porter de la flanelle, etc.

Quant à l'impression du voyage, nous n'avons à faire ici aucune des restrictions que nous avions dû faire pour la Grèce et la Turquie : grands souvenirs, grandes ruines, nature admirable, populations pittoresques, tout cela, joint au charme de la vie errante, ferait déjà de la Syrie un des pays les plus intéressants et les plus agréables à parcourir, quand même les souvenirs bibliques et les grandes idées religieuses qu'elle réveille ne lui donneraient pas le caractère sacré qu'elle a pour tout voyageur chrétien.

§ 6. Modèles d'itinéraires. — De tout ce que nous avons dit précédemment sur la manière de voyager en Syrie, il résulte qu'il est impossible de tracer d'avance un voyage par étapes fixes, mille circonstances pouvant faire varier les lieux où l'on campera, le temps plus ou moins long que chaque voyageur accordera à telle ou telle localité, selon ses goûts, la nature de ses études, etc. Les modèles que nous allons donner ne sont que des plans approximatifs destinés aux voyageurs pressés, à ceux, par exemple, qui ne pourraient consacrer à la Syrie que l'intervalle compris entre le passage de deux paquebots (17 jours, y compris les 2 jours de relâche à Beyrout) ou un mois à six semaines. Chacun pourra les varier suivant sa fantaisie.

Tournées de 15 jours (Deux jours en sus à Beyrout pour séjour et préparatifs).

1° De Beyrout a Ba'lbek et Damas, retour directement.

Beyrout à Djébaïl	1 j.
Djébaïl à Tripoli	1
Tripoli à Ehden	1
Ehden, les Cèdres, Déïr el-Akhmar	1
Deïr el-Akhmar, Ba'lbek	1
Ba'lbek, Sourgaya	1
Sourgaya, Aïn Fidjèh	1
Ain Fidjèh, Damas (le matin)	1
Damas (séjour)	3
Damas, Dimas	1
Dimas, Chalcis, Mekhsé	1
Mekhsé, Beyrout	1
Beyrout (départ par mer)	1
Total	15 j.

2° De Beyrout a Ba'lbek, Damas, retour par Saida.

Beyrout à Ghazir	1 j.
Ghazir au Nahr el-Asfour	1
Nahr el-Asfour à Ebcharrèh	1
Ebcharrèh, les Cèdres, Ba'lbek	1
Ba'lbék (séjour)	1
Ba'lbek, Zebdani	1
Zebdani, Damas (le soir)	1
Damas (séjour)	2
Damas à Dimas	1 j.
Dimas à Djébel-Djennin	1
Djé'bel-Djennin à Déir el-Kamar	1
Déir el-Kamar à Saïda (Sidon)	1
Saïda à Beyrout	1
Beyrout	1
Total	15 j.

3° Beyrout a Ba'lbek, Damas, retour par Tyr.

Beyrout à Reifoun	1 j.
Reifoun à Akourah	1
Akourah à Ebcharrèh	1
Ebcharrèh, les Cèdres, Ba'lbek	1
Ba'lbek (séjour)	1
Ba'lbek, Souk Wadi-Barada	1
Souk Wadi-Barada, Damas (à midi)	1
Damas (séjour)	1
Damas (départ l'après-midi), Katana	1
Katana à Racheya	1
Racheya à Kala't ech-Chakif	1
Kala't ech-Chakif, Sour (Tyr)	1
Sour, Saïda	1
Saïda, Beyrout	1
Beyrout (départ)	1
Total	15 j.

4° Beyrout, Jérusalem (direct).

Beyrout, Saïda (Sidon)........	1 j.
Saïda, Sour (Tyr)..............	1
Sour, Saint-Jean d'Acre........	1
Saint-Jean d'Acre, Nazareth.....	1
Nazareth, Djénin...............	1
Djénin, Samarie, Naplouse (Sichem)......................	1
Naplouse, El-Birèh.............	1
El-Birèh, Jérusalem (le matin)..	1 j.
Jérusalem (séjour).............	2
Jérusalem, Bethléem, Mâr Saba.	1
Mâr Saba, mer Morte, le Jourdain, Jéricho.....................	1
Jéricho, Béthanie, Jérusalem....	1
Jérusalem, Ramlèh..............	1
Ramlèh, Jafa (départ)..........	1
Total.......	15 j.

Tournées de 30 jours.

5° Beyrout, Nazareth, Tibériade, Jérusalem, Jafa.

Beyrout (séjour,—préparatifs)...	2 j.
Beyrout à Nazareth (comme 4°)..	4
Nazareth, Kefr Kana, Tibériade.	1
Tibériade (retour à Nazareth par le Thabor)...................	1
Nazareth, Carmel...............	1
Carmel, Megiddo, Djénin.......	1
Djénin à Jérusalem (comme 4°).	3
Jérusalem (séjour, promenades).	8
Jérusalem, Bethléem, Jéricho (comme 4°).................	3
Jérusalem, Hébron..............	1
Hébron, Beït-Djibrin...........	1
Beït-Djibrin, Gaza....	4
Gaza, Ascalon..................	1
Ascalon, Ramlèh...............	1
Ramlèh, Lydda, Jafa............	1
Total........	30 j.

6° Beyrout, Ba'lbek, Damas, sources du Jourdain, Tibériade, Nazareth, Jérusalem (*Recommandée*).

Beyrout à Damas (*ut supra*, 2° et 3°).......................	7 j.
Damas (séjour)................	2
Damas à Dimas................	1
Dimas, Racheya................	1
Racheya, le mont Hermon, Hasbeya.......................	1
Hasbeya, Banias...............	1
Banias, Safed.................	1
Safed, Tibériade...............	1
Tibériade, Kefr Kana, Nazareth.	1
Nazareth, Caïfa. Carmel........	1
Saint-Jean d'Acre, Jotapata, Kana, Sephoris, Nazareth........	1
Nazareth, Djénin...............	1
Djénin à Jérusalem et séjour (*ut supra*, 4°)..................	5
Jérusalem, Hébron.............	1
Hébron, Bethléem, Mâr-Saba...	1
Mâr-Saba, à Jafa (*ut supra*, 4°).	4
Total........	30 j.

7° Tournée complète.

D'Alexandrette à Antioche.......	2 j.
D'Antioche à Alep..............	2
Alep (séjour)..................	2
Alep à Hamah..................	3
Hamah à Palmyre (retour à Homs)	7
Homs à Tripoli.................	4
Tripoli à Damas (comme 1°).....	6
Damas à Banias (directement)..	2
Banias à Hasbeya..............	1
Hasbeya, mont Hermon, Racheya.	1
Racheya, Chalcis (*Néba Andjar*).	1
Chalcis, Beyrout...............	1
Beyrout (séjour, excursions).....	3
Beyrout à Nazareth (Comme 4°).	5 j.
Nazareth à Tibériade...........	1
Tibériade......................	1
Le Thabor, Nazareth...........	1
Nazareth, Caïfa, Carmel........	1
Carmel, Césarée...............	1
Césarée, Anebta...............	1
Anebta, Samarie, Naplouse......	1
Naplouse, Jérusalem (comme 4°).	2
Jérusalem à Jafa (comme 5°)...	17
Total........	66 j.

CHAPITRE DEUXIÈME.

SYRIE SEPTENTRIONALE

ROUTE 98.

DE MERSINA A BEYROUT,

PAR LES ÉCHELLES DE SYRIE.

249 milles ou 83 l. marines. = 450 kil. — Trajet en 84 h. y compris les temps de relâche.

En quittant Mersina, le navire se dirige à l'E.-S.-E. parallèlement à la côte jusqu'au cap Kara-tach (ancien cap Mégarsus), qui limite au N.-O. le grand golfe d'Alexandrette ; et, après avoir doublé ce cap (30 milles), cingle presque directement à l'E. pour mouiller devant le petit port de

Alexandrette, en turc *Iskendéroun*, l'antique Ἀλεξάνδρεια κατ' Ἴσσον, (63 milles,— 21 l. marines ou 85 kil. de Mersina). Iskendéroun est située sur la partie sud du golfe. Quelques historiens pensent que c'est précisément là que se trouvait l'ancienne Myriandrus de Xénophon et d'Arrien; d'autres, au contraire, croient que cette dernière ville était à 10 kil. plus à l'O., au lieu actuellement appelé Puits de Jacob. Ces deux assertions sont également dénuées de preuves. Quoiqu'il en soit, Alexandrette paraît devoir son nom à Alexandre le Grand; elle n'a marqué dans l'antiquité par aucun événement. Elle est située dans une petite plaine basse et marécageuse, bornée de tous côtés par des hauteurs abruptes, couvertes d'arbres nains, et se compose d'une trentaine de cabanes et de quelques maisons habitées par les agents consulaires européens.

Au point de vue sanitaire, Alexandrette est un séjour dangereux, les eaux n'y ont pas d'écoulement et les fièvres paludéennes y sont à craindre. C'est pour éviter cet inconvénient que les Européens, obligés par leurs affaires de venir à Alexandrette, résident ordinairement à **Baïlan**, charmant village à 2 h. 30 d'Alexandrette, aussi salubre que cette dernière l'est peu. Baïlan est située à 2 h. environ de cette gorge de l'Amanus que les anciens appelaient **Pylæ - Syriæ** (Portes de la Syrie). C'est en effet l'unique passage qui puisse donner accès en Syrie, quand on y vient par le Nord. C'est par là que pénétrèrent Alexandre le Grand et les bandes de la première croisade. On y trouve une mosquée construite par le sultan Sélim, un khân élevé par Soliman le Magnifique, les ruines d'une église, celles d'un aqueduc et les traces encore visibles d'une voie romaine.

Paquebots à vapeur de quinzaine en quinzaine. *Messageries françaises* pour Lattakièh, Tripoli, Beyrout, Jaffa et l'Égypte le samedi; — pour Mersina, Rhodes et Smyrne le mardi. — *Lloyd autrichien* pour Lattakièh et Beyrout le vendredi, — pour Mersina et Chypre le samedi.

En continuant vers le S. et longeant le golfe d'Alexandrette, on aperçoit quelques ruines, ce sont celles d'**Arsus**, l'antique **Rhosus** de Strabon. Ce point dépassé et à 36 milles environ d'Alexandrette, le navire double le cap Ras-el-Khinzir (la tête du porc), l'ancien rocher de Rhosus (σκόπελος), qui forme l'extrémité S. du golfe d'Alexandrette. Ce cap, élevé de 1 600 mètres à pic au-dessus du niveau de la mer, termine brusquement

la chaîne de l'Amanus. Une autre branche de ce système de montagnes, le Djébel-Mouça, l'antique Pierius, se dirige vers le S. parallèlement à la côte; à ses pieds s'élevait l'antique **Séleucie** (V. p. 619) dont l'emplacement se trouvait non loin du v. de Sueidiyèh et des bouches de l'Oronte (Nahr el-Aci), que l'on aperçoit à une petite distance. Le Djébel-Akra, l'antique mont Casius, qui dresse son sommet conique à 1900 mètres au-dessus de la mer, et que l'on aperçoit après avoir dépassé les bouches de l'Oronte, rappelle une superstition qui avait cours dans l'antiquité. Du haut de cette montagne, on pouvait, disait-on, en tournant les yeux successivement des deux côtés opposés de l'horizon, voir le jour et la nuit. L'Empereur Adrien voulut en faire l'expérience et en fut empêché par une tempête affreuse. Les villes de Nymphæum, Poséïdion, Heraclea, existèrent jadis, dans l'ordre où nous les citons, sur les parties de la côte comprise entre les bouches de l'Oronte et Lattakièh ; la première était probablement au N.-O. du mont Casius, Poséïdion répondait sans doute au v. d'El-Bouçeït, près du cap du même nom, et Heraclea au v. de Mina el-Bouri, bâti près du promontoire Ras Ibn el-Hani. — Une lieue et demie au delà du Ras Ibn el-Hani se montre (75 milles marins d'Alexandrette)

Lattakièh. Cette ville, connue dans l'antiquité sous le nom de **Laodicée**, doit sa fondation à Séleucus Nicator. Elle est bâtie sur une langue de terre qui s'avance à une demi-lieue environ dans la mer. Elle possédait jadis un port d'une certaine importance, mais qui n'offre aujourd'hui, comme tous ceux de la côte, qu'un abri peu sûr. On remarquera en arrivant plusieurs ouvrages, et entre autres un phare construit avec des débris de monuments anciens et surtout des fûts de colonnes. Bien que Lattakièh ait été plusieurs fois ruinée par des tremblements de terre, que les débris qu'on y rencontre n'y offrent, en général, que peu d'intérêt, les inscriptions elles-mêmes ne présentant que des vestiges indéchiffrables, on pourra voir, à l'angle S.-E. de la ville, un *arc de triomphe* élevé probablement en l'honneur de Livius et de Septime Sévère, et qui est dans un bon état de conservation. Plusieurs de ses détails sont remarquables: entre autres un trophée composé de casques, boucliers, javelots, etc. Des massifs de maçonnerie remplissent l'intervalle des colonnes et l'ont converti en maison. Des colonnes encore debout signalent aussi l'existence d'un monument dont l'étendue et la destination sont également inconnues.

Les environs de Lattakièh étaient autrefois d'une fertilité proverbiale, qu'ils reprendraient sans doute dans des mains moins indolentes que celles des Turcs. Les vignes de Lattakièh s'étendaient jadis presque jusqu'à Apamée et produisaient un vin renommé. Cette culture est aujourd'hui presque complétement abandonnée, elle est remplacée par celle du tabac. Ce produit jouit d'une grande réputation ; il la doit en partie aux procédés adoptés pour sa manutention, il devient très-capiteux à la suite de la fermentation qu'il subit.

Lattakièh possède aujourd'hui 5 000 habitants environ, elle est le port d'Alep au S., comme Alexandrette l'est au N.

Paquebots à vapeur de quinzaine en quinzaine. *Messageries françaises* pour Tripoli, Beyrouth, Jaffa et Alexandrie le dimanche;—pour Alexandrette, Mersina, Rhodes et Smyrne le lundi. — *Lloyd autrichien* pour Beyrouth le dimanche; — pour Alexandrette, Mersina et Chypre le vendredi.

A une petite distance de Lattakièh on aperçoit l'embouchure du Nahr el-Kébir (grande rivière). On longe ensuite une côte presque déserte, dominée au loin par la

chaîne du **Djébel en-Nosairiyèh**, l'antique Bargylus, et où l'on aperçoit seulement les villages en ruines de *Djébelé* (**Gabala**), *Merkeb* (l'ancien castrum Merghaticum), et *Tartous* (l'antique **Tortosa**). Mieux que les deux premières, cette dernière localité mérite une mention à cause d'un château qui remonte au temps des croisades, et d'une église d'un beau caractère qui paraît remonter au VIe siècle et dont on a fait une étable. Presque en face on aperçoit la petite île de **Rouad** (anciennement **Aradus**), presque déserte aujourd'hui, mais autrefois le siége d'un petit État gouverné par des rois indépendants. Cette colonie phénicienne était parvenue à un degré de puissance maritime assez important. Elle subit successivement ainsi la domination persane et macédonienne. Prise par Moawyah, lieutenant d'Omar, à l'époque de l'invasion arabe, elle fut détruite et ne s'est jamais relevée de ses ruines. Les auteurs anciens décrivent avec complaisance un appareil au moyen duquel les habitants étaient parvenus à utiliser une source d'eau douce sous-marine. On trouve encore à Rouad quelques inscriptions grecques et quelques colonnes de basalte noir.

A partir de Rouad la côte se creuse pour former un golfe où viennent se jeter plusieurs cours d'eau, dont le plus important porte encore le nom de *Nahr el-Kébir*, et répond à l'ancien Éleutherus, qui marquait, selon Ptolémée, la limite N. de la Phénicie. Le navire mouille enfin (63 milles de Lattakièh) devant la pointe sablonneuse d'El-Mina, prolongée vers le N.-O. par une série d'écueils qui ferment, comme d'une espèce de digue, la rade de

Tripoli, l'antique *Tripolis*, auj. **Taraboulous**, pron. vulg. *Trablos*.

Histoire.—Tripoli était, dans l'antiquité, une sorte de comptoir où trois villes voisines confédérées, Tyr, Sidon et Aradus, avaient chacune un quartier séparé, entouré d'une enceinte. Le premier était sur une colline à l'E, le deuxième dans la ville actuelle, le troisième enfin sur l'emplacement où est à présent la marine. Comme toutes les colonies phéniciennes, Tripoli eut, dans l'antiquité, un commerce assez étendu; la période la plus intéressante de son histoire remonte aux temps des croisades. Raymond, comte de Toulouse, fit construire sur la montagne des Pèlerins un château qui subsiste encore. Prise par Baudouin II avec l'aide de la flotte génoise, elle devint le chef-lieu d'un comté qui fut donné au fils de Raymond. Assiégée successivement par Saladin en 1188, par Bibars en 1268, elle fut prise en 1289 par Kelaoun, qui y massacra 7000 chrétiens.

État actuel. — Comme toutes les villes du Levant, Tripoli se compose de deux quartiers, la ville proprement dite, située à 2 kil. dans les terres, et la marine. Cette dernière partie n'offre rien de remarquable; l'autre, à laquelle le voyageur se rendra sur un des ânes qui lui seront offerts, a beaucoup plus de caractère. Ses maisons construites en pierre, ses rues, dont quelques-unes sont bordées d'arcades, lui donnent un air d'importance que n'ont pas les villes de la côte que nous venons de décrire. Deux monuments, une *église* et une *mosquée*, méritent une mention, ainsi que les anciennes fortifications construites par les croisés et dont il subsiste encore des vestiges importants, et entre autres 7 tours qui sont aujourd'hui sans emploi. On visitera aussi avec intérêt sur la rive S. de la rivière, les ruines du château de Raymond, comte de Toulouse, et sur la rive N. le tombeau du cheikh Abou Nassr.

Le bazar jouit d'une certaine réputation, il est largement approvisionné de cette passementerie orientale, bourses, ceintures, etc., dont les voyageurs sont souvent curieux. Tripoli possédait encore récemment un bazar pour la vente

des esclaves noirs; on est aisément admis à le visiter. La ville est arrosée par la rivière Kadissât; son territoire est d'une extrême fertilité; il produit le nopal, le mûrier blanc, le citronnier, le grenadier; le sol est profondément humide à cause des irrigations faites pour favoriser ces cultures; aussi les fièvres malignes et paludéennes y sont-elles fréquentes.

La population de Tripoli est de 13 000 âmes environ, dont 10 000 sont musulmans et les autres chrétiens de diverses sectes. Le commerce de la ville, diminué par le voisinage de Beyrout, se borne à quelques balles de soie et d'éponges.

On visitera, à 1 kil. environ au-dessus de la ville, un ancien couvent de derviches, en ruines, dans une très-belle situation à l'entrée du Wadi-Kadissât; plus loin on aperçoit un aqueduc.

Messageries françaises de quinzaine en quinzaine pour Beyrout, Jaffa, Alexandrie et Marseille le dimanche; — pour Lattakièh, Alexandrette, Mersina, Rhodes et Smyrne le lundi.

Au delà de Tripoli la côte incline au S.-O. jusqu'au promontoire de Théoprosopon, aujourd'hui cap Poudjé, et au delà duquel on voit la petite ville de **Batroun**. Jusqu'à Beyrout la côte est dominée par la partie la plus élevée et la plus pittoresque de la chaîne du Liban. La petite ville de Djébaïl, la jolie baie de Djounié, les embouchures du Nahr-Ibrahim (Adonis) et du Nahr el-Kelb (Lycus), sont les points les plus saillants de cette côte, qui sera décrite en détail R. 106 et que les paquebots parcourent toujours de nuit. Bien avant le jour le navire mouille (48 milles de Tripoli) dans la rade de Beyrout (V. R. 105).

De Tripoli à Beyrout, R. 106. — Aux Cèdres et à Ba'lbek, R. 107 et 110. — A Homs et Hamah, R. 104.

—

ROUTE 99.

D'ALEXANDRETTE A ANTIOCHE.

(11 heures.)

Après avoir dépassé (2 h.) le v. de Baïlan et après (2 h.) les *Pylæ Syriæ* (v. p. 613), on sort des gorges de l'Amanus et on longe, en les laissant sur la gauche, les prolongements de cette montagne. Les ruines d'une ancienne forteresse (2 h. 30), qui couronnent une colline au-dessus de la route, répondent sans doute à la *Mansio Pangrios* des anciens itinéraires.

Bientôt on commence à apercevoir le lac d'Antioche (Bahr-Antakièh), ou mer Blanche (en arabe *Bahr el-Abyad* en turc *Ak-Deniz*). On trouve sur la route des vestiges très-apparents d'une voie romaine et des ponts établis pour ménager le passage des eaux descendant de la chaîne du Djebel-Mouça, qui s'élève sur la droite tandis qu'on laisse sur la gauche le lac d'Antioche et la rivière Kara Sou, par lequel il se déverse dans l'Oronte. On franchit (4 h. 30) l'Oronte sur un pont de quatre arches, et on entre enfin (30 m.) dans la ville par la porte du pont (Bab Djissr) construite avec les débris de l'ancienne porte qui se trouvait au même endroit.

Antioche, en turc *Antakièh*, anciennement Ἀντιόχεια, et quelquefois *Épidaphné*, à cause du voisinage d'un bois consacré à Apollon.—*Histoire et Topographie ancienne.*—Antioche, située dans une plaine arrosée par l'Oronte, d'où l'on aperçoit au S.-O. le pic abrupt du Djébel-Akra (mont Casius) haut de 1900 mètres, et au N. la chaîne de l'Amanus, fut une des villes les plus florissantes de l'antiquité. Sa fondation ne remonte pas, comme l'ont avancé à tort quelques commentateurs de l'ancien Testament, aux premiers temps du monde, mais seulement à l'époque macédonienne. Séleucus Nicator la construisit en l'an 301 avant J.-C. et lui donna le nom de son père, ou peut-être celui de

son fils. Les plans et les descriptions qui nous ont été fournis par les historiens de l'antiquité nous apprennent qu'une partie de la ville était bâtie sur une île ; soit que cette île fût formée par un bras de l'Oronte, ou plus probablement par un canal, on n'en aperçoit aujourd'hui aucune trace. Ce qui subsiste actuellement de la ville ancienne nous fait connaître qu'elle était en partie dans la plaine et en partie sur les hauteurs du mont Silpius qui la dominent au S.

Les rois Séleucides prirent plaisir à l'orner de monuments qui en firent la première ville de l'Orient, et dont les historiens nous ont donné de pompeuses descriptions. Tigrane, roi d'Arménie, l'enleva aux Séleucides en 83; mais Lucullus, intervenant le premier au nom de Rome dans les affaires de Syrie, la rendit à Antiochus Philopator. Cette intervention n'était que le prélude d'une assimilation prochaine; en 64, Pompée réduisit la Syrie en province romaine, mais il accorda à Antioche le privilége de se gouverner elle-même. La ville, comblée des bienfaits de César et d'Auguste, les reconnut en adoptant pour point de départ de sa chronologie la date de la bataille d'Actium. Antioche conserva l'autonomie qu'elle devait à Pompée jusqu'à l'époque d'Antonin le Pieux, où elle devint une colonie romaine. A l'exemple des rois Séleucides, Caligula, Trajan et Adrien dotèrent la ville de splendides monuments qui, comme ceux de la période précédente, n'ont laissé aucune trace. Les tremblements de terre fréquents que cette ville subit expliquent cette complète destruction. La plus connue de ces catastrophes est celle qui eut lieu sous Trajan en l'an 115 : 260 000 personnes y périrent; l'Empereur, qui se trouvait dans la ville, y courut les plus grands dangers. Sapor, roi des Perses, s'empara d'Antioche, en 268, pendant que les habitants étaient au théâtre.

Le nom d'Antioche occupe une grande place dans l'histoire des premiers temps de l'Église. Elle fut le siége d'un patriarcat fondé et occupé par saint Pierre. C'est à Antioche que saint Barnabé et saint Paul se réunirent (Actes des Apôtres XI, 19-30) et que les disciples prirent pour la première fois le nom de chrétiens ; c'est de là que Paul et Barnabé partirent pour répandre chez les gentils la parole de l'Évangile (*ibid.*, XIII, 1-4) ; qu'à leur retour (XIV, XV) eurent lieu les divisions entre les partisans des traditions juives et ceux de la liberté nouvelle, les discussions entre Paul et Pierre, et Paul et Barnabé.— De 252 à 380, Antioche fut le siége de dix conciles. Son évêque Ignace souffrit le martyre sous Trajan. C'est là enfin que naquit saint Jean Chrysostome.

Avec la période Byzantine, une ère nouvelle commence pour Antioche. Son importance absolue décroît à partir de la fondation de Constantinople, mais elle devient, avec les progrès du christianisme, une sorte de métropole religieuse. La fondation de Constantinople ne détourna pas complétement d'Antioche l'attention des empereurs. Constantin et son fils construisirent une basilique remarquable qui fut le théâtre des premières prédications de Chrysostome. Constance, Julien malgré son retour au paganisme, et Valens favorisèrent successivement Antioche. Sous Théodose le Grand les habitants de cette ville, connus de tout temps pour leur propension à la révolte, se soulevèrent et brisèrent les statues de l'Empereur. Théodose tira de cet affront une vengeance sanglante, dont il dut faire pénitence publique devant saint Ambroise.

Après Léon le Grand, l'histoire d'Antioche offre une longue suite de calamités, massacres des Juifs, tremblements de terre, guerres intestines, querelles du Cirque, guerres contre les Perses. Sous

Justin (525), et surtout sous Justinien (583), elle fut si complétement renversée par des tremblements de terre que les survivants ne pouvaient reconnaître leurs demeures. En 635, sous le règne d'Héraclius, Antioche tomba aux mains des musulmans; elle ne fut reprise qu'au xe siècle par Nicéphore Phocas, et reperdue de nouveau par les Commènes dans leurs guerres contre les Seldjoukides. Ces conquérants en furent à leur tour dépossédés par les armées de la première croisade en 1097. C'est par l'E., le N.-E. et le N. que les Croisés investirent la ville, Bohémond et Tancrède à l'E., les Italiens au S.-E., près des cryptes que l'on voit encore; à leur droite, les deux Robert, Étienne et Hugues avec les Normands, les Flamands et les Bretons, puis Raymond de Toulouse et ses Provençaux, puis enfin Godefroi de Bouillon dont les lignes s'étendaient jusqu'à l'endroit où l'Oronte baigne les remparts d'Antioche. Les incidents de ce siége et les longues souffrances des armées croisées sont trop connus pour que nous les rapportions ici en détail. A peine prise, Antioche dût être défendue par ses nouveaux possesseurs contre les armées de Kerboga. C'est le 28 juin 1098 que se livra la bataille où les chefs croisés firent des prodiges de valeur et taillèrent en pièces les troupes ennemies. Godefroi de Bouillon fit d'Antioche le siége d'une principauté qui fut donnée à Bohémond, prince de Tarente. La ville resta aux chrétiens jusqu'en 1268, où elle fut prise par Bibars Bondoukdar. A partir de cette époque jusqu'aux premières années de ce siècle les chrétiens furent presque absolument exclus de cette ville.

État actuel.— Antioche n'est aujourd'hui qu'une ville de 6000 habitants environ, aux maisons basses et pauvres; ses rues sales et tortueuses se changent, à l'époque des pluies, en véritables torrents.

Des traces importantes des travaux de l'antiquité existent encore à Antioche; ce sont des fortifications qui sont un des plus beaux spécimens de la perfection à laquelle les Romains étaient parvenus dans ce genre de travail. Elles se composent d'une muraille qui, dans certains endroits, n'a pas moins de 70 pieds de hauteur, entourée d'un fossé et flanquée de 130 tours, dont plus de 50 subsistent encore. Ces tours, les unes carrées, les autres rondes, font une saillie de 10 mètres environ de chaque côté du mur. La partie la plus remarquable de cette muraille est celle qui réunit les deux pics du mont Silpius et au-dessous de laquelle on avait ménagé, pour l'écoulement des eaux, une sorte d'arche à laquelle les Arabes ont donné le nom de Bab el-hadid (porte de fer).

Quelques-unes des portes de la ville subsistent encore, ce sont : la *porte de Médine*, la porte des Oliviers, la porte Saint-Paul (Bab Boulous) qui est dans un assez bel état de conservation, enfin la porte du Pont (Bab-Djissr), située en face d'un pont de quatre arches, le seul qui soit construit sur l'Oronte.

Les environs d'Antioche seraient propres à toutes les cultures, mais ils sont complétement délaissés. Les parties montagneuses seules, abritées par leur position contre les ravages des Kurdes, sont couvertes d'arbres fruitiers.

ENVIRONS D'ANTIOCHE.

On peut faire autour d'Antioche plusieurs excursions intéressantes :

1° à **Beit el-Ma**, l'ancienne **Daphné**; la route qui y conduit (1 h. 30) longe un ancien aqueduc et présente les points de vue les plus pittoresques sur Antioche, ses fortifications et ses jardins. Elle s'engage ensuite dans un vallon sauvage, rempli de lauriers-roses et arrosé par des ruisseaux qui y

répandent une fraîcheur délicieuse. Beit el-Ma (la maison de l'eau) ne présente que quelques moulins ruinés. C'était une localité célèbre dans l'antiquité par la légende de Daphné et par le culte d'Apollon, auquel on avait élevé un temple magnifique avec un oracle renommé. Les fêtes du sanctuaire avaient rapidement dégénéré en orgies qui durèrent jusqu'au triomphe du christianisme ; les derniers souvenirs du paganisme remontent à l'époque de Julien, qui fit d'inutiles efforts pour remettre en honneur le culte de ce Dieu.

2° Aux ruines d'**Antigonie**, aujourd'hui *Zeghaïb ;* plus rapprochée d'Antioche et au N.-E. de Beit el-Ma. **Antigonie** fut fondée peu de temps après Antioche pour être la rivale de cette ville, mais elle n'atteignit jamais à sa prospérité.

3° Aux ruines de **Séleucie** (*Sueidiyèh*), près des bouches de l'Oronte. — Le chemin direct (6 h. 30) suit la rive droite de l'Oronte, gravissant des rochers escarpés, et descendant dans des ravins profonds remplis de myrtes et de lauriers-roses ; à droite court la chaîne rocheuse du Pierius ; à gauche, l'Oronte tortueux et rapide. On peut s'y rendre en 1 heure de plus par Beit el-Ma ; de ce village un chemin escarpé descend au bord de l'Oronte que l'on franchit dans un bac pour regagner la rive droite et le chemin direct. — Le v. de Sueidiyèh s'élève dans une plaine fertile au N. de l'embouchure de l'Oronte et présente un aspect enchanteur avec ses habitations gracieuses et ses jardins délicieux. C'est à un Anglais, M. Barker, qu'il doit cet air de prospérité. Les ruines de Séleucie se trouvent à 1 h. au N.-O.

Séleucie du Pierius (Seleucia Pieria), fondée par Séleucus Nicator qui y fut enterré, était autrefois le port d'Antioche et une des quatre villes de la tétrapole séleucide. Pompée en fit une ville libre pour la récompenser d'avoir résisté à Tigrane. C'est là que saint Paul et saint Barnabé s'embarquèrent pour aller prêcher l'Evangile à Chypre.

Outre les ruines d'une porte occupant l'angle S.-E. d'une enceinte qui mesurait environ 6 kil. de circuit, on voit encore à 500 mèt. de la mer un vaste bassin ovale de 450 mèt. de long sur 350 de large, communiquant avec la mer par un canal en partie creusé dans le roc, en partie construit en maçonnerie. Ce canal, qui n'a pas moins de 500 mèt. de long, présente, à son entrée sur la mer, les restes de deux jetées. Mais le travail le plus remarquable est une sorte de canal creusé dans le roc, partie à ciel ouvert, partie en forme de tunnel, et qui mettait la ville en communication avec la mer. Bien conservé dans sa plus grande partie, ce travail n'est ruiné que dans la partie voisine de la mer, et probablement parce que l'on fut obligé d'employer la maçonnerie au lieu de creuser dans le rocher. Sa largeur moyenne est de 7 mèt., sa longueur totale de 958 mèt. Il servait probablement à conduire à la mer les eaux de la montagne et à protéger la ville et le port. — Le chemin de fer de l'Euphrate destiné à ouvrir la route de l'Inde par le golfe persique, dont les Anglais ont fait faire les études, exigerait le rétablissement du port de Séleucie (V. Chesney. — *Expedition for the survey of the Euphrates*).

D'Antioche à Alep, R. 101.

ROUTE 100.

D'ALEXANDRETTE A ALEP.

(3 jours.—Environ 32 h.)

D'Alexandrette à Baïlan (2 h. 30) (v. p.613), la route se dirige ensuite au N.-E., en suivant les contours d'une vallée formée par deux chaînes parallèles de l'Amanus vers un cours d'eau (4 h.) nommé Soouk-Sou, qui se jette dans le lac d'Antioche. Le voyageur contourne ce

lac, traverse une plaine, et, laissant sur sa gauche un petit village arabe, Bayezid-bostan-kala', traverse (2 h.) un petit cours d'eau le Kara-Sou. Arrivée à ce point la route incline vers le S., laissant sur sa gauche les derniers prolongements du Giaour-Dagh, montagne dont les pentes sont couvertes de nombreux villages arméniens. Le voyageur traversera successivement deux cours d'eau, (3 h.) l'Ala-Sou et (1 h.) l'Adji-Sou, ce dernier sur un pont qui porte le nom de Murad-Pacha. La route contourne les dernières croupes du Djébel ech-Chih, montagne habitée par les Kurdes, et conduit (1 h.) aux bords du *Nahr-Hammam*, ruisseau alimenté par une source minérale chaude et qui se perd sans aboutir au lac d'Antioche, comme les autres cours d'eau placés aux environs. 1 heure après avoir dépassé le Nahr-Hammam, le voyageur pourra apercevoir, à gauche de la route, quelques ruines, qui paraissent être celles d'une ancienne forteresse. Les Arabes leur ont donné le nom de *Rawendan*. On remonte ensuite (1 h.) le Nahr-Afrin. Dès ce moment on commence à côtoyer les hauteurs du Djébel el-Ala, et l'on passe près de (3 h.) *Tissin ;* on suit alors une vallée comprise entre les hauteurs de cette montagne à gauche, et celles du Djébel el-Chalaka à droite, jusqu'en un point où l'on côtoie un cours d'eau nommé l'Amgouli. Non loin de là, sur la droite, se trouvent (3 h.) les ruines d'un ancien château, aujourd'hui nommé Kizlar-Kalassi. Après un assez court trajet, on gravit les pentes du Djébel el-Chalka, d'où l'on redescend dans une plaine où, après les villages arabes de Téraschan et de Hazré, on atteint (14 h.) **Dana** (Imma), puis successivement dans les villages de Réhab et (3 h.) *Aïndjara*, d'où l'on arrive à (4 h. 15) Alep.

La route que nous venons de tracer est celle qui est généralement adoptée. Les touristes en dévient souvent pour visiter, au pied du Djébel-Semân, les ruines de Katoura et de Kala'at-Semân. Dans ce cas, après avoir dépassé le Nahr-Hammam, on se dirige à l'E. gravissant quelques hauteurs jusqu'à (4 h.) *Djindaris* (l'antique Gindarus), où l'on voit quelques ruines d'une acropole, et d'où l'on franchit (1 h. 30) le Nahr-Afrin, pour s'élever sur les pentes de l'Amgouli-Dagh, jusqu'à (4 h.) *Katoura*. On y trouve des ruines très-bien conservées, mais absolument abandonnées; leur caractère général, à en juger par la manière grossière dont les pierres sont taillées et par le peu d'élévation des colonnes, est celui de l'architecture de l'Occident. Une autre localité du même nom, qui se trouve plus loin, possède une construction dont il est difficile de déterminer la destination, mais qui paraît avoir été un couvent. On y remarque une longue série d'arceaux qui reposent sur des piliers bas et massifs. On trouve à (10 m.) **Kala'at-Semân**, sur un roc dont la main de l'homme a fait une plate-forme de 600 pas de longueur et 170 de large, les restes d'une enceinte, ceux d'un palais, relié par un cloître à une église dans un assez bon état de conservation. Celle-ci forme un vaisseau de 77 mèt. de longueur sur 23 de largeur, sans compter les transepts. Le centre de la croix forme un octogone sur lequel s'élève un dôme sur huit pendentifs portés par seize colonnes corinthiennes. Les piliers de l'édifice, les sculptures de la frise complètent l'ornementation de l'édifice. On ignore l'histoire de cette église, mais la tradition y rattache la prodigieuse mortification de Simon ou Siméon le Stylite, né en 388, qui passa trente-sept ans sur le sommet d'une colonne de 16 mèt. de hauteur.

Le Djébel-Semân est éloigné de 1 heure seulement ; sur son versant oriental se trouvent les restes

de l'ancienne **Artésia** (*Ertesi*), où l'on remarque encore des colonnes semblables à celles de Kala'at-Semân. De ce point, 5 h. de marche, par un pays sauvage et désolé, peuvent conduire à Aïn-Djara (v. p. 620), d'où l'on gagne (4 h. 15)

ALEP.

Histoire. — **Alep**, anciennement **Berœa**, est actuellement appelée *Haleb* par les Arabes. On a longtemps pensé que cette ville était l'ancienne *Chalybon*, de Strabon et de Ptolémée, ou même le *Helbon* de l'Écriture. On est maintenant revenu de cette erreur et l'on sait, à n'en pas douter, que ces villes étaient dans le voisinage de Damas. L'histoire de l'antiquité ne nous apprend rien sur Berœa, jusqu'à l'époque de Julien l'apostat, qui s'y arrêta en partant pour une expédition contre les Perses. Prise au VIIe siècle par les musulmans, elle fut de nouveau incorporée à l'Empire grec par Jean Zimiscès, au Xe siècle. Alep fut inutilement assiégée, en 1124, par les Croisés; détruite par un tremblement de terre, en 1170; reconstruite, et saccagée par les Mogols au commencement du XVe siècle, Alep sortit encore une fois de ses ruines et devint vers la fin du XVIe l'entrepôt du commerce européen avec les Indes. La découverte du cap de Bonne-Espérance diminua cette prospérité et, depuis, Alep ne fut plus que ce qu'elle est encore aujourd'hui : l'entrepôt de l'Arménie et du Diarbékir, et une des étapes des caravanes qui se dirigent sur la Perse, l'Arabie et l'Egypte. Un tremblement de terre l'a détruite en partie, en 1822, et elle ne s'est pas encore relevée de ce désastre.

État actuel. — Telle qu'elle est encore aujourd'hui, la ville d'Alep est la seconde de la Syrie et la quatrième de l'Empire ottoman. Constantinople, le Caire et Damas occupent les trois premiers rangs.

Après avoir possédé dans l'antiquité, suivant certaines relations probablement exagérées, jusqu'à 250000 habitants, Alep n'en possède guère, aujourd'hui, que 70 000, dont 15 000 chrétiens et 4000 juifs.

Alep est située dans la plaine mamelonnée qui s'étend de l'Oronte à l'Euphrate. La ville et ses environs immédiats sont dans une oasis traversée du N. au S. par la Kouaïk, qui, descendant des montagnes d'Aïntab, va se perdre dans les sables et former un immense marais, à 6 lieues environ au-dessous d'Alep. De quelque côté que l'on y arrive, on est frappé de la multitude de ses minarets et de ses dômes blanchâtres. Ses rues sont étroites, mais propres pour une ville arabe; quelques-unes sont pavées, d'autres sont complétement couvertes de voûtes dans lesquelles des jours sont ménagés. Il en résulte qu'on y marche comme dans une ville souterraine, et que pour pouvoir se rendre compte de sa topographie, il faut monter sur la citadelle ou sur quelque maison : on plane alors sur une immense étendue de terrasses d'où surgissent les minarets et les coupoles des mosquées. Les maisons qui bordent les rues sont généralement construites en pierre et n'offrent extérieurement qu'une apparence de misère. Tout le luxe est pour l'intérieur. Quelques-unes sont pavées de marbre, ornées de jets d'eau, de fleurs, et surmontées de terrasses où s'écoulent, le soir, les plus douces heures de la vie orientale.

Les bazars d'Alep sont abondamment approvisionnés des produits de l'Europe et de ceux de l'Asie.

La ville proprement dite, de forme à peu près carrée, et mesurant à peu près 5 kil. de circonférence, est entourée d'une muraille sarrazine en ruines, et même interrompue dans une grande étendue, surtout à l'E. et au S. Cette enceinte est percée de neuf portes. La ville est divisée en 24 quartiers.

A peu près au centre, et un peu vers l'E. de la ville, s'élève une forteresse (*El-Kala'h*) placée sur une sorte de colline factice, haute d'environ 60 mèt., et qui put seule résister lorsque la ville fût prise par les Arabes. Elle a été ruinée par le tremblement de terre de 1822. Aujourd'hui sa force est nulle; elle est le plus souvent dépourvue de garnison et d'armement.

En dehors de la ville proprement dite, et au delà d'une espèce de glacis assez large, s'étendent de vastes faubourgs entrecoupés de jardins où se cultivent tous les fruits de l'Europe et de l'Asie, mais dont la fertilité n'égale pas celle des jardins de Damas. Les chrétiens habitent surtout le faubourg de Kitâb au S.-O.

Alep ne possède pas d'antiquités. Nous citerons cependant auprès de la porte d'Antioche, à l'O., une sorte d'arcade couverte d'une inscription koufique; et, au N., près de la porte Bab en-Nassr, une pierre qui est, de la part des Aleppins de toute classe et de toute religion, l'objet d'une vénération dont on ne connaît pas les causes.

Les environs d'Alep sont plus riches que la ville elle-même en débris de monuments anciens. Dans un rayon de dix lieues autour de la ville on trouve fréquemment des blocs énormes rappelant ceux de Ba'lbek ou d'Alexandria Troas, des fragments de murs soutenant des voûtes qui ont dû faire partie de temples ou de prétoires, des restes d'aqueducs ou de voies antiques. Tous ces débris annoncent que la ville et ses environs eurent, dans l'antiquité, une très-haute importance, et que Berœa fut sans doute l'entrepôt de commerce de l'Europe avec l'Inde.

Le climat d'Alep est généralement sain; tout le monde cependant, indigènes et étrangers, y est soumis à une affection cutanée particulière que l'on appelle le bouton d'Alep. Cette affection qui attaque ordinairement le visage, se présente, au début, sous la forme d'un bouton ordinaire, et, après des modifications successives, qui durent généralement un an, disparaît en laissant une cicatrice indélébile. Les indigènes sont généralement attaqués dès l'enfance, les étrangers après un laps de temps variable. On cite comme particularités des personnes qui ont eu le bouton d'Alep longtemps après avoir quitté la ville. Cette affection, dont les chats et les chiens eux-mêmes sont atteints, est attribuée à la nature des eaux et s'observe surtout sur le bord du Kouaïk. On la retrouve du reste à Bagdad, et dans plusieurs localités de la Syrie.

D'Alep à Apamée, R. 103.—A Antioche, R. 101.—A Hamah et à Tripoli, R. 103 et 104.—A Lattakièh. R. 102.

ROUTE 101.

D'ANTIOCHE A ALEP.

(20 heures ou 2 jours).

Au sortir d'Antioche *on remonte* la rive gauche de l'Oronte, longeant le pied du Djébel el-Kossaïr jusqu'à (4 h) Djissr el-*Hadîd* (le pont de fer), pont de quatre arches avec un petit village. Franchissant le fleuve on se *dirige* à l'E.-S.-E., à travers une grande plaine marécageuse et coupée de nombreux ruisseaux, nommée *el*-Oumk, qui s'étend au N. jusqu'au lac d'Antioche, et est peuplée de Turcomans nomades. On atteint (3 h.) Kal'at-Hârim, ancien château arabe, fortifié par les Croisés, et entouré d'une verte oasis couverte de peupliers et d'arbres fruitiers. De Kal'at-Hârim on gagne (1 h. 25) le *Séraï el-Bourak*, château élevé par un chef turcoman, près d'une fontaine donnant naissance à un large ruisseau qui coule à l'O. On s'élève ensuite sur les hauteurs de Djébel el-Chalaka, et l'on rejoint (1 h. 30) la route 100 près de l'Amgouli, pour se *diriger* par (3 h.) Dana, vers (3 h.) Aïn-Djara, ou bien remontant au N.-E. par (5 h.) Katoura, Kal'at-*Semân*, revenir à (5 h.) Aïn-Djara, d'où l'on

arrive à (4 h. 15) Alep. (V. R. 100.)

ROUTE 102.

DE LATTAKIÈH A ALEP.

(33 h.)

Cette route, sans intérêt pour le touriste, se dirige au N.-E., passe par (6 h.) Behlouliyèh, franchit le Nahr el-Kébir, et suit le cours de cette rivière pendant plus d'une heure, puis, s'engageant dans une région montagneuse presque déserte, où l'on rencontre à peine quelques misérables hameaux, redescend dans la vallée de l'Oronte, sur (11 h.) le bourg de *Djissr ech Choughr*. On traverse l'Oronte pour passer par-dessus une chaîne de collines dans le Wady Roudjèh, et franchissant les contre-forts du Djébel el-Ala, on redescend sur la petite ville de

Edlib, peuplée de 8000 habitants, dont 500 chrétiens, et située dans une plaine vaste et fertile, couverte de superbes baies d'oliviers, dont l'huile est employée à faire du savon. Le pays environnant est semé de nombreux villages. On gagne par *Maarret-en-Nesrin* et *Mertavân* le v. de *Térab*, dans les environs duquel on reconnaît les vestiges d'une voie romaine et d'un ancien cirque, nommé *El-Houté*, puis par Khân el-Açel, on arrive à (16 h.) Alep. (V. p. 621.)

ROUTE 103.

D'ALEP A HAMAH.

(37 h.)

Cette route est loin d'être toujours praticable, à cause des déprédations des Bédouins. Une escorte armée est indispensable, et elle serait souvent d'un secours insuffisant. Ce n'est donc que sur des renseignements précis pris auprès des consuls européens sur l'état du pays, que le voyageur pourra se mettre en route; sinon il devra visiter Hamah et Homs en partant de Tripoli. (V. R. 104.)

En sortant d'Alep, on se dirige au S.-O., vers (3 h. 10) *Khân Toumân*, situé près de la rivière Kouaïk : le Khân est actuellement ruiné. Une route à travers la plaine déserte conduirait à Tefténas et Serméin ; mais elle est presque toujours impraticable à cause des Bédouins, et il vaut mieux gagner à l'O. (4 h. 20) Ma'arra, gros v. situé à l'E. de la plaine d'Edlib (*V.* R. 102), et d'où, par une plaine superbe couverte de villages, et où l'on cultive les céréales, le coton et le ricin, on atteint (3 h. 45) **Serméin**, ancienne ville aujourd'hui presque déserte, où l'on trouve beaucoup de citernes et de cavernes creusées dans les rochers environnants et servant d'habitation. La plus remarquable est divisée en plusieurs salles, où l'on voit des colonnes grossièrement sculptées.—De Serméin, on se rend en 3 h. à **Riha**, Ville de 3000 h., dans une situation pittoresque au pied du Djébel Arbaïn, entourée de jardins et de bois d'oliviers. On trouve aussi, dans les environs, des grottes sépulcrales et des ruines d'anciens édifices, surtout à 1 h. à l'E, près du v. de *Kefr Lata*, qui possède une immense nécropole rappelant celles de la Lycie, et, près de la source d'un petit ruisseau, un édifice voûté, porté par quatre colonnes, où l'on distingue les restes d'une inscription grecque. De la hauteur de Kefr Lata, on aperçoit à 15 kil. au S.-E., *Ma'arrat es-Seman*, probablement l'antique Arra, ville située sur l'ancienne route d'Alep à Damas, et qui possède une belle mosquée, mais que l'on ne peut visiter qu'avec une escorte considérable ou avec de fortes caravanes.

De Riha, en longeant les coteaux fertiles du Djébel-Riha, couverts de vignes, d'oliviers et d'arbres fruitiers, et semés de villages et de ruines pittoresques, on atteint (2 h. 45) **Ramah**, petit v. qui possède quelques restes d'édifices anciens, notamment un tombeau creusé dans le roc avec un petit portique. La route conduit à

travers quelques villages ruinés, à (2 h. 30)

El-Barah, misérable hameau à 400 mèt. d'un vaste amas de ruines qui, par leur belle conservation, rappellent celles de Pompéï. Elles occupent une aire de plus de 4 kil. de circonférence, dans une jolie vallée, au pied du Djébel Riha. En arrivant par le N., la ville ruinée apparaît tout d'un coup. On remarque d'abord un *château* d'architecture sarrasine, entouré de quelques arceaux isolés; une *église* de 50 mèt. de long sur 30 mèt. de large: une nécropole avec des tombeaux très-remarquables, où l'on peut reconnaître quelques inscriptions grecques, des croix, des insignes épiscopaux; trois tombeaux carrés, de 8 mèt. de côté et de 5 de hauteur, surmontés d'une pyramide et contenant une chambre intérieure avec des sarcophages. Mais ce qu'il y a de plus remarquable, ce sont plusieurs *maisons particulières*, admirablement conservées, avec leurs toits, leurs antichambres, chambres, fenêtres, jardins et dépendances. Dans l'une d'elles, on reconnaît un *pressoir* qui semble encore prêt à recevoir le raisin. Ces édifices donnent une idée parfaite de la vie intime de leurs anciens habitants. Pourtant, on ignore complétement l'histoire et même le nom de cette ville, dont les restes paraissent remonter du vᵉ au xᵉ siècle.—Les environs sont du reste semés d'une quantité de ruines à peine connues, encore moins décrites, à cause de leur accès difficile.

D'El-Barah, on rejoint, par une région montagneuse à peine habitée, la vallée de l'Oronte, où l'on descend (3 h.) par un défilé roide et tortueux, qui dure 1 h. 15. La vallée de l'Oronte porte en cet endroit le nom de El-Ghâb, et court du S. au N. au pied du Djébel Nosairiyèh. Pendant 45 kil. environ, sur une largeur de 8 kil., le sol est riche, et, avec un peu de culture, donnerait d'admirables produits. L'hiver, les inondations de l'Oronte en font un grand lac. Après (30 min.) le v. de *Hawâch*, on reconnaît (30 min.) les vestiges d'une voie romaine, avec ses pierres milliaires encore en place. Après un petit lac poissonneux, on atteint:

Kal'at el-moudîk, l'antique **Apamée**, fondée ou au moins agrandie par Séleucus Nicator, qui en fit une sorte d'entrepôt de la vallée de l'Oronte, où l'on gardait ses éléphants et ses chevaux. Plus tard elle fut prise par Tryphon Diodote, compétiteur des Séleucides. Dans la révolte de la Syrie sous Cæcilius Bassus, elle tint pendant trois ans, et ne se rendit qu'à Cassius (46 ans avant J.-C.). Au temps des Croisades, elle portait le nom de *Fâmièh*, et fut prise par Tancrède. Aujourd'hui cette ville florissante n'est plus représentée que par la petite forteresse de Kal'at el-moudik, dont les murs remontent au temps des Croisades, et qui contient dans son enceinte un petit village, et par de vastes ruines au N.-E. de celui-ci, qui couvrent un large plateau élevé de 100 mèt. au-dessus de l'Oronte. On y voit les restes d'une enceinte presque entièrement détruite, sauf la porte du N., la rue principale de la ville, dirigée du N. au S., longue d'environ 1500 mèt. et bordée de chaque côté d'une colonnade corinthienne, dont les débris couchés à terre présentent cependant un bon état de conservation. Les fûts offrent une grande variété: les uns sont pleins, les autres cannelés, les autres ciselés en spirale: le tout, avec l'entablement et le piédestal, mesurait environ 10 mèt. de hauteur. De distance en distance, la colonnade *formait une* petite cour rectangulaire. On retrouve, vers le milieu de cette avenue, une statue de *Bacchus* assez remarquable. Des deux côtés, on observe les emplacements de grands *bâtiments ruinés* et des rues qui coupaient

la première perpendiculairement.

D'Apamée, on continue à suivre la vallée de l'Oronte, dont les malheureux habitants sont sans cesse en butte aux incursions et aux rapines de leurs sauvages voisins des montagnes, les Ansarièh. On se dirige d'abord droit au S., puis on incline à l'E. pendant 3 h., et l'on revient vers l'Oronte, que l'on franchit sur un pont de treize arches pour monter à (1 h. 20) **Kala'at es-Séiiar** (4 h. 20 de Kala'at el-moudik), l'antique **Larissa**, bâtie par Séleucus Nicator, et qui fut le siége d'un évêché. La ville était située sur un plateau triangulaire, qui domine le cours de l'Oronte et la basse vallée de El-Ghâb. L'Oronte gronde à l'E., au fond d'une gorge rocheuse; à l'O. et au N. sont des précipices coupés à pic. Quelques fortifications défendaient, du côté du S., cette forteresse naturelle. On entre, du côté du N.-E., par une jolie porte d'architecture sarrasine. Un pauvre village est contenu dans l'ancienne enceinte ruinée; quelques fragments romains se mêlent çà et là aux débris des constructions arabes.

Après Kala'at es-Séiiar, on voyage à travers une région élevée et montagneuses, puis on traverse une plaine fertile et cultivée pour atteindre (4 h.) Hamah (*V.* R. 104).

ROUTE 104.

DE TRIPOLI A HAMAH ET HOMS.

Voyage circulaire de 10 à 12 jours comprenant la route de Tripoli à Hama, celle de Homs à Homs et celle de Homs à Tripoli. 3 à 4 jours pour aller. On campe le premier jour, suivant l'heure de départ, au Nahr el-Bared (3 h.), au Nahr el-Kébir (7 h.). Le deuxième jour, on campe sur la limite du Chara et de la Békaia (10 h. de Tripoli), ou au château de Kal'at-Housn, où l'on reste quelque temps pour visiter ce monument. Le troisième jour à Tell-Gordon ou à Tell-Dan. Le quatrième jour on arrive à Hama. D'Hama à Homs (9 h.) pas de campement si l'on part le matin, ou campement à Rastan si l'on part le soir. De Homs à Tripoli (4 j.), 1er campement près du lac, à 3 h. de Homs; 2e campement dans la vallée de Wadi el-Kelb; 3e campement dans le Chara, près du Nahr el-Kébir; 4e jour on arrive Tripoli. On peut profiter de ce voyage pour aller visiter Palmyre (5 à 6 jours en sus).

On trouve à Tripoli des moukres ou loueurs de chevaux qui, moyennant un contrat et au prix de 15 à 20 piastres (3 fr. 50 c. à 4 30 c.) par jour et par bête, vous transportent et vous servent de guides dans l'intérieur. Il faut compter trois chevaux par voyageur, un cheval de selle et deux pour les tentes et les provisions. Si l'on veut voyager un peu confortablement, il ne faut pas compter sur les ressources du pays qui sont des plus restreintes. Les routes sont toujours sûres et faciles, et souvent agréables.

Au sortir de Tripoli, la route passe au pied des derniers contreforts du Liban; à gauche s'étendent les riches jardins de la ville, et au delà la mer; à droite est le Djébel-Torbol, corruption de Tripoli, gros mamelon arrondi en dôme, aux couches bizarrement contournées, qui s'aperçoit de loin en mer et signale Tripoli.

A 45 min. de la ville on passe auprès de la petite mosquée de *Bedawi*, où de grands et beaux arbres et d'abondantes eaux vives vous invitent à vous reposer. Ce lieu est surtout remarquable par un vaste bassin peu profond dans lequel s'agitent des milliers de poissons considérés comme sacrés par les dévots musulmans, qui leur apportent chaque jour une nourriture abondante.

Un peu au delà de *Bedawi* la route côtoie la mer. Après 2 h, 30 min. de marche depuis Tripoli, on arrive à l'embouchure du Nahr el-Bared (le fleuve froid), qu'on traverse sur un pont. Il y a sur la rive gauche un café arabe et sur la rive droite un vieux khân en mauvais état où les caravanes stationnent assez ordinairement; c'est un lieu de campement commode pour les voyageurs partis tard de Tripoli.

A partir du Nahr el-Bared on traverse la vaste plaine d'Akkar, bornée à droite par des montagnes. A une heure environ de Bared on voit à droite la colline d'**Arca**, célèbre dans l'histoire des croisades par sa citadelle, qui fut

assiégée par Raymond, et connue dans l'antiquité même sous le nom de **Cæsarea Libani.**

A la hauteur d'Arca, on laisse à gauche le fort ruiné de *Kalaïat*, dont on ne connaît ni l'origine ni l'histoire.

Après avoir marché cinq heures dans la plaine et traversé plusieurs ruisseaux qui l'arrosent, on arrive à un santon musulman appelé Cheikh-Ayach. On est à 7 h. de Tripoli. Là est un grand khân où les caravanes stationnent. Cette localité est déserte et sans intérêt. A 1 h. au delà de ce khân se trouve le Nahr el-Kébir (la grande rivière), qu'on traverse sur un pont, et où le voyageur muni de sa tente trouve un campement plus agréable qu'à Cheikh-Ayach.

Le Nahr el-Kébir, l'Eleuthérus des anciens, est un des trois grands fleuves de la Syrie; les autres sont l'Oronte et le Leïtani ou Kacèmyèh. Il roule toute l'année un volume d'eau assez considérable.

A partir du Nahr el-Kébir, dont les rives sont couvertes de magnifiques lauriers-roses, le pays change d'aspect: à la plaine nue et monotone d'Akkar, succède presque tout à coup une contrée montagneuse, le Chàra, couverte de magnifiques bois de chênes à noix de galle. Après 45 min. de marche depuis le Nahr el-Kébir, la route se divise en deux; l'une à l'E. conduit à Homs, l'autre au N.-E. à Hamah. Nous prendrons cette dernière pour aller directement à Hamah et revenir ensuite par la première de Homs à Tripoli. Au milieu du Chàra on trouve le village ansariéh de *Aïn el-Haramié* (source des voleurs), auprès duquel on peut camper. On est à 10 h. de Tripoli, à 16 h. de Hama.

A mesure que l'on s'avance dans le Chàra, le terrain va sans cesse en s'élevant; mais les pentes sont douces et faciles. On a à droite les montagnes d'Akkar, à gauche celles des Ansarièh ou de Saffita et des Nofsen. On arrive bientôt à une dernière éminence au pied de laquelle s'étend une grande plaine entourée de toutes parts par des collines boisées, et coupée par plusieurs petits ruisseaux. A cette éminence finit le pays de Chàra. On descend et l'on entre dans la plaine de la Bekaïat (petite Bek-a'a). Il faut 1 h. 30 min. pour la traverser et arriver dans le district de Nofsen.

Mais avant de quitter la Bekaïat, on aperçoit à gauche, sur le sommet d'une haute montagne, une énorme construction dont l'aspect frappe l'imagination: c'est une forteresse que les Arabes nomment **Kal'at-el-Heusn** (le beau château). Du point où on la voit pour la première fois sur la limite du Chàra et de la Bekaïat, il faut à peine 2 h. pour y arriver.

Le voyageur ne peut passer au pied de ce monument sans le visiter. L'ascension est un peu laborieuse, il est vrai, mais on est largement dédommagé par la satisfaction que l'on éprouve en visitant l'intérieur de cette magnifique forteresse, une des plus belles ruines qui existent en Syrie. Cette forteresse a été longtemps occupée par les chevaliers du Temple, ainsi que le prouvent suffisamment la tradition, et mieux encore une charmante église gothique et une inscription latine en lettres du XIIe siècle, qui commence par ces mots: *Sit tibi copia, — sit tibi sapientia*, etc. Du reste, les dernières constructions de cette forteresse rappellent celles du moyen âge. On dirait un château normand transporté en Syrie.

Nous reprenons la route où nous l'avons laissée. Au sortir de la Bekaïat, la route traverse un pays de collines arides. Le premier village qu'on y rencontre est le *Tell-Gordon*, habité par les Ansariéh; il est à 10 min. de la route et masqué par une éminence. On peut y camper. Il est à 7 ou 8 h. de Cheikh-Ayach, à 14 ou 15 h. de Tripoli, et par conséquent à moitié chemin de cette ville à Hamah.

Il faut 4 h. pour traverser ces

collines ; mais, quoique rocailleux, les chemins sont faciles. On entre ensuite dans une immense plaine qui s'étend vers l'E. à perte de vue : c'est la région du désert qui commence. Cependant cette plaine est cultivée ; elle est couverte au printemps de blé et d'orge.

Après 6 h. de marche à partir de Tell Gordon, on arrive à un gros village musulman, le *Tell-Dan*, qui est sur la route même. On peut camper au Tell-Dan. Après 6 h. de route et après avoir traversé plusieurs villages, on arrive à *Kefar-ban*, gros bourg chrétien. On n'est plus qu'à 2 h. de

Hamah. La ville ne s'aperçoit pas, elle est bâtie en grande partie sur les pentes rapides de la rive gauche de l'Oronte, et elle est annoncée par deux petits monticules en pain de sucre qui s'élèvent au loin à l'horizon et que les moukres vous signalent. On ne voit la ville qu'en y entrant.

Il n'y a dans Hamah ni hôtels, ni lieux commodes pour placer les tentes ; mais on peut facilement obtenir de camper dans un des délicieux jardins de la ville. Hamah est une ville de 40 à 50 000 âmes. C'est l'ancienne **Hamath** des livres saints, souvent mentionnée parmi les États frontières de la terre promise au N. (Nombres, XIII, 21 ; Josué, XIII, 5 ; Isaïe, XXXVII, 12 ; 2e Rois, XVIII, 34, etc., etc.) Au temps des Séleucides elle prit le nom grec d'**Épiphaneia,** en l'honneur d'Antiochus Épiphane ; mais son nom arabe actuel est un retour à son ancien nom. Hamah appartint aux Eyoubites, descendants de Saladin, et le célèbre cosmographe arabe Aboulféda (1273-1331) en fut gouverneur et prince.

La ville actuelle s'étend sur les bords de l'Oronte, dont l'eau, élevée par d'immenses *noria*, arrose des jardins couverts d'arbres et de fleurs. Rien de plus curieux que ce système de noria. Ce sont de grandes roues, dont quelques-unes ont jusqu'à 12 à 15 mètres de diamètre, que le courant du fleuve met en mouvement et qui tournent avec un bruit bizarre auquel on a quelque peine à s'habituer.

On peut visiter à Hamah le *palais des Adin*, illustre famille musulmane syrienne qui a joué un rôle important dans ces derniers temps. Ce palais, dont l'aspect extérieur n'a rien de remarquable, présente à l'intérieur une richesse d'ornementation qui en font un des modèles les plus parfaits de l'art arabe. —Plusieurs autres maisons de la ville sont aussi remarquables. Au centre de la ville s'élève une colline qui portait autrefois une forteresse dont il ne reste plus de traces.

De Hamah à Apamée et Alep, R. 103. —A Palmyre. *V.* ci-dessous Homs.

La distance de Hamah à Homs est de 9 h. La route est facile ; elle traverse une plaine cultivée, interrompue à mi-chemin des deux villas par l'Oronte, que l'on traverse sur un pont. (4 h. 30 min.) **Rastan,** l'ancienne **Arethusa,** place forte importante, remplacée aujourd'hui par un vaste khân, où l'on peut camper, si l'on est parti d'Hamah trop tard pour faire la route d'un seul trait. Le v. de *Zifroun* (1 h. plus loin) répond probablement à l'antique Ziphron de l'Écriture. (Nombres, XXXIV, 9.)

Homs s'annonce au loin par sa forteresse qui domine la plaine. Le meilleur campement est à l'O. de la ville, sous de grands caroubiers. C'est l'ancienne **Emèse** des Grecs, célèbre par un temple splendide du Soleil, dont les grands prêtres formaient une aristocratie puissante, qui fut la souche des empereurs romains de la famille syrienne. Héliogabale et Alexandre Sévère se glorifiaient de cette origine. C'est à Emèse que périt Odeinathus, l'époux de Zénobie, et que cette reine célèbre fut vaincue quelques années après. Cette ville donna le jour au philosophe Longin et à l'évêque martyr Silvanus. Prise en 636 par les Sarrasins, elle reprit son vieux

nom de Homs, mais elle dut, en 1099, se soumettre aux croisés. Elle a su, du reste, échapper aux vicissitudes qui ont, depuis, ruiné tant de villes voisines.

Homs est située dans une plaine, à 45 min. de l'Oronte, sur la rive droite de ce fleuve. Son aspect est désagréable ; bâtie en pierre noire, sèche, aride, poudreuse, Homs est cependant curieuse à voir, à cause de la physionomie toute particulière que lui donnent les nombreux bédouins qui se pressent dans ses rues et dans ses bazars. C'est la véritable ville arabe. Elle compte environ 20 000 habitants, dont 17 000 chrétiens grecs. On peut y visiter la forteresse, qui couronne une colline élevée au S. de la ville, et dont les murailles massives tombent en ruine. On y a élevé une petite mosquée moderne, avec une coupole blanche. Citons encore les ruines d'un petit monument assez intéressant, que l'on croit être le tombeau d'un empereur romain. Les environs de la ville sont semés de débris antiques, fragments de colonnes, pierres taillées, où l'on peut lire quelques inscriptions grecques.

Homs et Hamah sont les deux villes les plus favorablement placées pour aller à Palmyre. On y trouve toujours facilement quelque chef de la tribu arabe des Anezèh qui s'engage moyennant une rétribution, qui varie de 300 à 1000 piastres (120 à 240) par personne, à vous y conduire sans danger. Palmyre (V. R. 116) est située à 24 heures de Hamah et à 34 heures de Homs. On peut faire facilement ce trajet en deux jours. On campe au milieu du désert suivant les indications du cheikh, qui vous conduit; il choisit ordinairement le lieu où son autorité est reconnue. La distance de Homs ou de Hamah à Palmyre est la même. On peut aller par l'une et revenir par l'autre. C'est un voyage de 5 à 6 jours en restant 1 ou 2 jours à Palmyre. Un chemin plus long, mais plus intéressant, conduit de Homs à Palmyre par les étapes suivantes : (6 h.) *Hasya*, espèce de forteresse isolée, résidence d'un agha chargé de la police du désert, (6 h.) *Sadad*, l'antique *Zedad*, chef-lieu des chrétiens Jacobites de Syrie, (3 h.) *El-Haouarin*, (3 h.) *Karyetein*, (10 h.) Kasar el-wardan, (6 h.) Wadi el-nahr, (1 h. 30) Palmyre. Ce voyage est facile et sans grand danger. On doit de préférence l'entreprendre au printemps, parce que dans cette saison on trouve de l'eau sur toute la route.

De Homs à Ba'lbek, R. 111.

Pour revenir de Homs à Tripoli on compte 21 heures de cheval. En quittant Homs par la route des caravanes, on traverse de magnifiques jardins et l'on franchit l'Oronte sur un pont, à 45 min. de la ville. Rejoignant alors les collines arides et rocailleuses dont nous avons parlé, on rentre dans la Békaïat pour arriver ensuite au Nahr el-Kébir, que l'on passe une première fois à gué et une seconde fois sur un pont. A partir de ce pont, on entre dans le Châra et l'on prend la route unique de Tripoli que nous avons décrite ci-dessus.

Si en partant de Homs on veut visiter le lac qui se trouve dans le S. O. à 2 h. de la ville (*Bohairet-Homs*), il faut se détourner de la route et marcher 2 h. de plus. On arrive alors auprès d'un magnifique lac, l'ancienne mer de Kédis ou Gardés, qui est traversé par l'Oronte.

Ce lac a 1600 mèt. de largeur, sur 4800 mèt. de longueur. Il est très-profond. Ses bords sont nus, mais admirablement encadrés par des collines arides. On peut y camper dans un petit village qui se trouve sur la route, à son extrémité E. En quittant le lac on traverse une plaine nue et rocailleuse, et, après 4 à 5 h. de marche, on entre dans la riche et fertile vallée de Wadi-Kaleb, arrosée par le Nahr el-Kébir. Au sortir de cette vallée, on rejoint la première route de Homs à Tripoli, qui nous est déjà connue.

CHAPITRE TROISIÈME.

SYRIE PROPREMENT DITE, OU SYRIE MOYENNE.

ROUTE 105.

BEYROUT ET SES ENVIRONS.

I. Renseignements.

Débarquement. — Comme sur toute la côte de Syrie, les frais d'embarquement et de débarquement sont de 4 à 5 piastres. — Rien de particulier pour la douane ou la santé.

Hôtels, en ville : *Hôtel de Bellevue*, voisin du port et des consulats, tenu par un Grec nommé André. — *Hôtel d'Europe* (restaurant français) sur le port près des vieilles tours, très-inférieur au précédent. — Au Ras-Beyrout, à 10 min. de la ville, *hôtel de Bellevue*, tenu par Turkino, auparavant par Kara-Dimitri. Cet hôtel, bien situé au bord de la mer, est le plus agréable pour les voyageurs de plaisir qui n'ont pas affaire en ville. Le prix est de 50 piastres (12 fr. 50) par jour dans les deux hôtels principaux. Le service y est bon et confortable.

Banquiers. — Beyrout est de toutes les villes de Syrie celle où il est le plus facile de se faire envoyer de l'argent. Elle possède une succursale de la Banque ottomane, et plusieurs banquiers européens, parmi lesquels M. Truilhier de Rostand, banquier français ; MM. Medawar frères, banquiers syriens, parlant parfaitement le français, ont des relations avec toutes les villes de l'intérieur.

Médecin. — M. le docteur Suquet, médecin sanitaire de France.

Drogmans. — C'est à Beyrout qu'on trouvera le plus de facilités pour entreprendre un voyage de Syrie, en tout ce qui touche l'équipement, le choix des montures et des moukres et enfin celui de drogmans. Parmi ceux-ci, il en est peu que nous oserions recommander en particulier, si ce n'est peut-être le vieux Kara-Dimitri, qui a cessé pendant plusieurs années d'exercer cette profession pour se faire maître d'hôtel. On devra s'adresser au Consulat Général de France, ou à quelque étranger notable pour recevoir de bons renseignements à cet égard.

Paquebots a vapeur, de quinzaine en quinzaine : *Messageries françaises* pour Jafa, l'Égypte et Marseille le jeudi ; — pour Tripoli, Lattakièh, etc., jusqu'à Smyrne, Syra et Marseille, le samedi. — *Lloyd autrichien*, pour Chypre, Rhodes et Smyrne le dimanche, — pour Lattakièh, Alexandrette, Mersina et Chypre le jeudi. — Éventuellement pour Kaïfa, Jafa et l'Égypte le jeudi.

II. Histoire.

Beyrout (et non pas Beyrouth) est l'ancienne **Berytus**, située dans la Phénicie. Quelques écrivains l'ont confondue avec le **Berotha** ou **Berothai** de l'Écriture ; il paraît maintenant plus probable que la ville désignée sous ce nom était dans l'intérieur des terres. Son histoire dans l'antiquité phénicienne n'offre rien qui mérite d'être mentionné. Sous le règne de Démétrius Nicator, elle fut détruite par Tryphon, usurpateur du trône de Syrie, en l'an 140 avant J.-C. A l'époque romaine, elle fut prise par Agrippa, qui y établit les 5e et 8e légions et l'embellit de plusieurs monuments. La ville prit dès ce moment le nom de *Colonia Julia Augusta Felix Berytus* et fut mise en possession des droits de cité romaine. Beryte fut, sous la pé-

riode romaine, le siége d'écoles dont la célébrité s'étendit dans toute la Syrie.

Beyrout joue un rôle d'une certaine importance dans l'histoire des croisades; les historiens de cette époque la désignent quelquefois sous le nom de *Baurim*. Deux siéges méritent d'être cités: celui qui la mit en 1110 aux mains de Baudouin Ier, et qui fut remarquable par l'obstination héroïque des deux armées; et celui de 1187, entrepris par Saladin, et qui la fit rentrer sous la domination musulmane.

Depuis cette époque, Beyrout fut presque constamment sous la domination des émirs druses, auxquels l'impuissance du gouvernement ottoman laissait une indépendance presque complète. C'est à l'un d'eux, Fakhr ed-Din (dont on a fait en français Fakardin), que Beyrout doit les fortifications qui l'entourent et qui se composaient de murailles et de tours carrées. Ces fortifications n'empêchèrent pas Beyrout d'être aisément conquise par Ibrahim-Pacha en 1840. C'est à la suite de cette expédition, si menaçante pour l'empire ottoman, et qui faillit amener en Europe une guerre générale, que Beyrout fut bombardée par les Anglais. Les fortications de la ville, du côté de la mer, portent encore les traces de cette exécution militaire. Depuis ce temps la ville s'est relevée rapidement de ses ruines et a repris sa prospérité.

III. État actuel.

Beyrout est située sur une langue de terre triangulaire dont la base s'appuie au pied du Liban, tandis que la pointe se projette d'environ 4 à 5 kil. dans la mer. Vers le S., elle présente des grèves sablonneuses; vers le N., des rochers déchiquetés, qui plongent dans une mer profonde. C'est sur le côté N. que s'élève, sur le milieu du promontoire, la ville actuelle, resserrée dans une étroite enceinte de murailles et présentant, comme la plupart des villes de l'Orient, un dédale de ruelles en pente plus ou moins roide. En dehors de la ville proprement dite s'étend, sur un charmant amphithéâtre de collines, une riche ceinture de villas riantes et bien bâties, avec de vastes jardins dont la végétation est des plus énergiques, mais dont l'étendue a été, à une certaine époque, sérieusement menacée par l'invasion des sables. Un système de plantation de pins, dû à l'émir Fakhr ed-Din, a eu l'heureux effet de l'arrêter.

Du côté de la mer, Beyrout est moins favorisée; son port, protégé par une jetée insuffisante, n'offre, par certains temps, qu'une sécurité très-imparfaite. Les mouvements de la mer s'y font sentir d'une manière assez forte pour que la communication entre les navires et la terre soit fréquemment impossible. Le mouillage est plus sûr vers le fond de la baie, dans les environs du Nahr-Beyrout. La plaine que ce fleuve traverse est couverte de vestiges qui prouvent que l'ancienne ville devait être très-étendue de ce côté. La ville proprement dite ne contient pas de monuments, ni d'antiquités. Quelques colonnes formant les fondations du quai, trois colonnes situées en dedans de la porte du Sud-Est, et en dehors de la même porte quelques fragments de mosaïques qui paraissent avoir appartenu à des bains, quelques sarcophages que l'on trouve sur la route de Tripoli et sur celle de Saïda (voir R. 106 et 129) et ceux d'un aqueduc du côté E. (voir ci-dessous) sont les seuls restes de l'antiquité. L'époque des croisades nous a laissé quelques monuments. C'est d'abord une sorte de fort ou *tour carrée*, sans ornements caractéristiques à l'extérieur, destinée sans doute à servir de défense à la ville du côté de la mer, et qui eut particulièrement à souffrir du feu des Anglais en 1840. C'est ensuite une *église*, bâtie

par les croisés, qui est maintenant la principale mosquée de la ville; la porte, actuellement obstruée de constructions privées et percée d'une baie ogivale repose sur des colonnettes. A l'intérieur le monument est divisé en trois nefs par deux séries d'arcades appuyées sur des chapiteaux romans : la nef centrale est voûtée en berceau, trois absides terminent les nefs, un clocher quatrangulaire isolé s'élève devant la porte E.

On trouve en dehors de la ville, à l'E. sur la route de Tripoli, une mosquée en briques dont on fait remonter la reconstruction à la même époque, et près de laquelle la tradition place le combat de saint Georges et du dragon. Citons encore un édifice de forme quadrangulaire, terminé par une sorte d'abside circulaire et qui s'appuie intérieurement contre les parois des murailles. On y retrouve encore aujourd'hui les restes d'une mosaïque grossière et qui formait le sol du bâtiment. On pense, avec une certaine apparence de raison, que cette construction était un lieu de réunion pour les marchands. Il est difficile de lui assigner une époque précise. Nous citerons enfin les restes du sérail de l'émir Fakhr ed-Din, situés du côté de la porte Orientale.

En dehors de la ville, on peut mentionner l'*école des sœurs de charité*, qui se livrent à l'enseignement conjointement avec les pères lazaristes, et au traitement des malades sous la direction du médecin sanitaire de France.

Une *caserne*, située dans la partie haute, n'est remarquable que par ses dimensions. Le charme véritable de Beyrout, ce sont ses villas élégantes, construites sur de riants coteaux, en vue de la mer et du Liban; on n'y parvient malheureusement que par des chemins poudreux en été et fangeux en hiver.

Le bazar de Beyrout est assez bien fourni. Les rues et le petit quai du port présentent beaucoup d'activité; le voyageur y trouve beaucoup de détails de mœurs ou d'objets pittoresques à observer. Toutefois, à Beyrout, c'est l'activité européenne qui prédomine; c'est la présence des négociants étrangers, c'est le passage régulier des paquebots qui ont fait sa prospérité.

Beyrout compte, selon certains recensements, une population de 45 000 âmes, dont un tiers seulement de mahométans, les autres étant chrétiens ou étrangers. Elle est aujourd'hui l'entrepôt de tout le commerce de la Syrie et le port de Damas. Malheureusement le manque de routes arrête encore son essor. Une compagnie française s'est cependant chargée de construire une route carrossable de Beyrout à Damas. Son exportation porte principalement sur les soies grèges du Liban. Les mûriers blancs et les vers à soie sont cultivés avec succès tout autour de Beyrout. La culture du nopal, et même de la canne à sucre, a été tentée avec de bons résultats. Au nombre des produits les plus estimés de son territoire, il faut citer le fameux vin d'or, dont la réputation en Orient est égale à celle qu'ont acquise chez nous les crus les plus fameux.

IV. Excursions autour de Beyrout.

1° Au *Ras-Beyrout*, à 15 m. de la ville, promenade au bord de la mer, jolies villas, belle vue sur le golfe et l'amphithéâtre de montagnes qui domine la ville.

2° Aux *Pins*, au S. de la ville, au delà de la première enceinte de collines. On s'y rend à cheval ou à âne en 30 min. C'est une belle plantation de pins d'Italie, due à l'émir Fakhr ed-Din, percée de larges allées sablées, où les cavaliers se donnent rendez-vous. On y a des vues ravissantes sur la vallée du Nahr-Beyrouth et sur la chaîne du Liban.

3° Aux antiquités du *Nahr el-*

Kelb, sur la route de Tripoli, à 2 h. 45 min. de Beyrout, 6 à 7 h. aller et retour; on peut s'y rendre en barque ou par terre avec un ânier. Pour la route et la description des antiquités, voyez R. 106.

4° A *Deïr el-Kal'ah* (à cheval en 2 ou 3 h., 6 h. aller et retour). La route qui y conduit se dirige à l'E. de Beyrout et passe, dans la première partie de son tracé, entre la gorge profonde de la rivière et les premières pentes de la montagne. Elle peut être citée au nombre des plus mauvaises que le voyageur rencontre dans le Liban. L'attention du voyageur, dès qu'il pourra examiner de près les premières croupes de la chaîne libanique, sera éveillée par la physionomie que la main de l'homme leur a donnée. Les pentes abruptes, sur lesquelles la culture eut été impossible, soit parce que la terre végétale aurait été entraînée, soit encore parce que l'accès en eût été difficile, ont été changées en terrasses dont le sommet offre une surface plane et se prête aisément à la culture. Les populations ont ainsi gagné des espaces assez considérables, qui, autrement, eussent été improductifs. Ce travail témoigne de leur industrieuse énergie.

On longe, sur la droite, la gorge dans laquelle coule la rivière, et « on remarque sur la rive méridionale, dit Robinson, les restes d'un aqueduc qui amenait autrefois à Beyrout les eaux d'une fontaine abondante. Il paraît avéré que cet aqueduc était considérable; pour arriver à Beyrout, il traversait une branche du golfe, et était composée d'une rangée d'arcades double suivant certains écrivains, triple selon d'autres. Il se continuait à travers une masse rocheuse dans laquelle on lui avait creusé une voûte, et arrivait enfin à la ville par la plaine. On en trouve des vestiges jusqu'à Beyrout. »

Le couvent, but de cette excursion, est situé sur une des crêtes du Liban, laquelle se termine par les pentes à pic de la gorge où coule le Nahr-Beyrout; il est à une hauteur de 700 mètres environ au-dessus du niveau de la mer. De cette position élevée on jouit d'un panorama magnifique qui embrasse d'un côté les masses sombres et sévères du Liban, et qui, du côté de la mer, peut, par un temps clair, s'étendre même jusqu'à l'île de Chypre. On trouve à Deïr el-Kal'ah des ruines considérables, qui sont, selon toute apparence, celles d'un ancien temple phénicien; elles s'étendent sur une longueur de 30 mètres environ et sur une largeur de 15. La disposition des ruines permet de distinguer un portique dont la profondeur approximative était de 8 mètres. Il était appuyé sur deux rangées de quatre colonnes chacune, lesquelles mesurent près de 2 mètres de diamètre. Examinées au point de vue des études épigraphiques, ces ruines offrent un certain intérêt. On n'y trouve pas moins de dix inscriptions grecques ou latines, dont quelques-unes sont tronquées d'une manière regrettable, mais d'autres sont lisibles. Nous recommandons spécialement celle qui se trouve dans l'endroit où est actuellement la cuisine, et qui porte le nom de Baal. (Βαλμαρκως κοιρανε κωμων δεσποτα.) L'église du couvent est bâtie sur la partie N.-O. des ruines. Du sommet de l'édifice, on jouit d'une vue fort étendue.

5° A *Deïr-el-Kamar* (à 5 h. de Beyrout). Il faudra coucher à Deïr-el-Kamar, où l'on trouvera de bons logements chez les particuliers. La route la plus facile, sinon la plus courte, est celle qui, en longeant la côte, se dirige vers Saïda. On l'abandonne ensuite (1 h. 30 min. environ) pour se diriger à gauche sur le village d'Aramôn. Le voyageur, en se détournant quelques pas de sa route, pourra examiner de nombreux sarcophages, qui méritent quelque attention à cause de leurs dimensions

et des procédés employés pour leur construction. *Aramôn* est un petit village bâti sur le flanc d'une hauteur dont le pied est arrosé par un petit cours d'eau.

Aïn-Kessr, que l'on rencontre après, est situé sur un lit de roche nue qui se dirige en pente douce d'un côté et se termine brusquement de l'autre par un précipice. Sur ce plateau on remarque encore quelques sarcophages.

La route contourne le point de naissance d'une vallée dont les flancs sont coupés en terrasses étagées, pour atteindre *Abeïh*, village situé à 700 mètres environ au-dessus du niveau de la mer, sur une des croupes occidentales du Liban. On y jouit d'une vue des plus étendues. Sur le point le plus élevé du plateau qui porte ce village, on trouve les ruines d'une chapelle druse.

Quelques heures de route conduisent à **Deïr el-Kamar** (couvent de la Lune). Cette ville, ou plutôt ce bourg, est la capitale du pays des Druses. La tradition populaire explique son nom en disant qu'un couvent en l'honneur de la Vierge fut autrefois élevé en cet endroit. La Vierge étant généralement représentée jadis, dans l'Orient, avec un croissant sous ses pieds, la dénomination du village est expliquée par celle de l'attribut de la statue qui s'y trouvait autrefois.

Deïr el-Kamar est dans une position des plus pittoresques ; ses maisons blanches, bâties sur des pentes à pic, sont surplombées par des roches énormes que l'on croirait sur le point de se détacher pour écraser le village.

Malgré cette position, Deïr el-Kamar est remarquable par ses jardins construits en terrasses, véritables prodiges d'industrie et de patience. Elle s'est enrichie surtout par la fabrication des *aba* ou *abayèh*, robes de soie brodées d'or et qui composent la tenue d'apparat des grands cheikhs druses. La population compte 8 000 habitants, presque tous chrétiens. C'est en face de cette capitale, et de l'autre côté d'un profond ravin que s'élève, sur un rocher escarpé, le palais *Beit ed-dinou Bteddin* où résidait le fameux émir Beschir, qui fut pendant plus de trente ans le roi presque indépendant du Liban. Allié forcé d'Ibrahim-Pacha, il tomba par suite de l'intervention des Anglais en Syrie, et finit misérablement ses jours à Constantinople. Ce palais est un des monuments les plus remarquables du style moresque. Ses arcades légères, ses galeries superposées, ses dômes et ses colonnettes, ses tours carrées et crénelées, dont l'effet est rehaussé par celui des masses de verdure qui s'y mêlent et l'entourent, réalisaient toutes les féeries de l'architecture orientale. L'édifice, aujourd'hui malheureusement ruiné, a été transformé en caserne, ainsi que deux petits palais situés plus haut sur la montagne.

L'émir Beschir n'est pas le seul personnage remarquable qui, dans les temps modernes, ait habité les pentes du Liban. Après les aventures les plus romanesques, lady Esther Stanhope, nièce du grand Pitt, se retira sur un de ses sommets les plus inaccessibles, au village de Édjoun et dans le couvent de Mâr-Élias, et mourut en 1840, dans l'abandon, après avoir essayé d'y jouer le rôle de prophétesse. M. de Lamartine a consacré à cette femme extraordinaire et à l'émir Beschir plusieurs de ses chapitres les plus intéressants.

De Beyrout à Afka, R. 107. — A Ba'lbek. R. 112. — Aux Cèdres. R. 108, R. 109, ou bien R. 106 et 107.—A Damas, R. 115.—A Saïda, Sour (Tyr) et St-Jean-d'Acre. R. 132.—A Tripoli. R. 106.

ROUTE 106.

DE BEYROUT A TRIPOLI.

(16 h. 2 j.— On couche à Tripoli.)

On sort de Beyrout par la porte E. et l'on s'achemine entre les villas entourées de beaux jardins

plantés de dattiers, de caroubiers et de pins d'Italie. Derrière ce premier plan, si riche et si riant, se dresse le magnifique amphithéâtre du Liban. A droite du chemin (30 m.) gît un sarcophage antique en marbre blanc, couvert de figures sculptées assez grossières. Près de là, s'élève le vieux bâtiment en briques auquel se rattache la légende de Saint-Georges et du Dragon. On atteint ensuite (15 m.) le *Nahr-Beirout*, qui répond, selon Robinson, à l'ancien fleuve Magoras, mentionné par Pline. Ce petit fleuve, presque à sec en été, débouche d'une riante vallée, et forme plusieurs bras que l'on franchit successivement, le premier sur un vieux pont de cinq arches et sans parapet, attribué à l'émir Fakhr ed-Din, bien qu'il accuse une plus grande antiquité; les autres sur des ponts plus petits et à gué. On arrive ainsi (22 m.) au bord de la mer, et l'on chemine sur la grève; on découvre une vue superbe sur le Liban, le pic du Djébel Sannin (2607 mèt.). Sur les pentes de la montagne se montre le beau couvent maronite de Deïr el-Kal'ah. Suivant toujours la courbe du rivage, on passe (35 m.) le Nahr Ent-Élias, et, laissant à g. le v. du même nom, on atteint (35 m.) un *Dukkân* (espèce de boutique) à partir duquel commence un terrain pierreux, auquel succède (10 m.) un sentier antique, qui s'élève en corniche sur l'angle d'un promontoire à pic, à plus de 30 mèt. au-dessus de la mer, pour redescendre vers la gorge du *Nahr el-Kelb* (rivière du chien). Le rocher a été partout aplani ou creusé profondément pour donner une largeur de 2 mèt. au sentier; les grandes dalles qui servaient à le paver sont disjointes et gênent la marche des bêtes de somme. Du côté de Beyrout, le flanc de la montagne est creusé d'un assez grand nombre d'excavations, ressemblant à des portes et à des niches sépulcrales. Au point le plus élevé du passage (10 mèt.) on trouve une colonne renversée, avec une inscription latine illisible, qui semble n'être qu'une colonne milliaire, et un piédestal grossier, qui portait autrefois, dit-on, l'image sculptée d'un chien, laquelle aurait été précipitée dans la mer, au pied du rocher. En redescendant dans la gorge du Nahr el-Kelb, vers un pont moderne (10 mèt.) jeté sur cette rivière, on observe sur les rochers, à main droite, un certain nombre de cadres et de sculptures qui ont exercé la sagacité de bien des archéologues, et que nous demanderons la permission de décrire en sens inverse pour passer du simple au composé. Près du pont, on lit d'abord une belle inscription latine en l'honneur de l'empereur Marc Aurèle, qui fit réparer la route probablement vers l'an 175 après J.-C., comme on peut le supposer d'après l'épithète de Germanicus, qu'il ne prit qu'en 172, huit ans avant sa mort. Ensuite commence la série des cadres et des bas-reliefs, que nous allons énumérer en détail : 1° Tout près de la rivière, au-dessus et à quelques mètres du Khân, est un premier cadre, ciselé dans le roc, avec corniche et moulures latérales; 2° A 5 mèt. à droite, sur une surface en forme de stèle taillée dans le roc, 2 mèt. de haut et 50 de large, une figure de roi assyrien, coiffé du bonnet persan, très-fruste; 3° A 2 mèt. plus loin, autre stèle contenant une figure assyrienne dont la tête seule est reconnaissable; 4° A 20 mèt. plus loin et à 10 mèt. au-dessus du chemin, est une stèle en meilleur état, encadrée dans une plate-bande assez large formant archivolte; 5° A 30 mèt. plus loin et à 10 mèt. plus haut que la précédente, se voit une nouvelle stèle de plus de 2 mèt. de haut, à côté d'un encadrement surmonté d'une corniche et évidemment destiné à recevoir un texte assyrien; 6° Sur le même

rocher, à quelques centimètres seulement du précédent, un cadre vide ; 7° A 15 mèt. à droite, autre stèle assyrien de 2 mèt. 30 de haut, portant une grande figure de roi assyrien assez bien conservée, mais sans trace d'inscription ; 8° A 30 mèt. plus loin et à 15 mèt. au-dessus, est un beau cadre de 1 mèt. 90 de haut et de 1 mèt. 25 de large ; 9° A droite, une stèle plus petite, contenant une figure de roi assyrien mieux conservée que les autres. Il tient une masse d'armes de la main gauche, et au-dessus de la droite, élevée en signe de commandement, se voient divers symboles : une étoile, un disque rond, un disque ailé, un sceptre, deux baguettes parallèles, un globe avec trois rayons divergents : les caractères cunéiformes de cette stèle sont à présent méconnaissables en grande partie.

Quant aux prétendus bas-reliefs égyptiens et aux hiéroglyphes que l'on a figurés dans les encadrements vides mentionnés plus haut, leur existence est très-contestée. M. de Saulcy les traite d'imposture archéologique ; Robinson déclare qu'il n'a pu rien distinguer en plein midi, mais qu'avec moins de clarté et dans d'autres conditions de lumière et d'ombre, on pourrait peut-être voir quelque chose. M. Porter, au contraire (*Handbook for Syria and Palestine*, p. 408), affirme avoir vu des figures, par une lumière oblique, à 10 h. du matin. On conçoit difficilement que, sur des signes aussi douteux, Lepsius ait pu lire le nom de Rhamsès II, la date de son règne et le nom de deux divinités égyptiennes. Quant aux figures assyriennes, que M. Layard attribue toutes à Sennachérib, Robinson se demande si elles ne répondraient pas aux cinq invasions différentes mentionnées par l'Écriture, et qui eurent lieu sous les rois Phul, Téglath-Phalazar, Salmanazar, Sargon et Sennachérib. Quoi qu'il en soit, ces monuments remontent au moins au VIII[e] siècle avant J.-C., et les cadres effacés, s'ils étaient dus réellement à Rhamsès II, remonteraient au XIV[e] siècle.

Le *Nahr el-Kelb*, que l'on traverse ensuite (2 h. 45 de Beyrout) répond à l'ancien Lycus. Le nom grec de *loup* et le nom arabe de *chien* se rattachent à quelque vieille légende, et trouvent leur explication dans l'espèce de rugissement produit par les vagues qui brisent sur les rochers.

La vallée du Nahr el-Kelb, profondément encaissée entre de grands rochers, et remplie d'une épaisse végétation, conduit au cœur même du Liban. V. R. 109. Un sentier escarpé mène au grand couvent d'**Antoura**, fondé par les jésuites avant la révolution française. Le gouvernement français y a établi un collége de pères lazaristes. On voit aussi dans cette gorge les restes pittoresques d'un ancien aqueduc.

Au delà du Nahr el-Kelb, on rejoint la grève (10 m.) sur laquelle on continue à marcher. A droite, sur la hauteur, se montrent les v. de Zouk-Mesbak et de Zouk-Mikaïl. Un chemin en corniche (40 m.) conduit dans la belle rade et au petit port de *Djounié*, v. bâti à l'entrée d'un joli vallon rempli d'une riante végétation. La rade s'arrondit en un majestueux amphithéâtre, dominé par les pentes abruptes et ravinées du Liban. Suivant toujours le rivage, on laisse à dr. (25 m.) quatre colonnes milliaires romaines ; au-dessous du v. de *Ghazir*, bâti sur la hauteur, on traverse un torrent sur un pont d'une seule arche, qui, par la régularité de sa construction en plein-cintre et par la belle teinte dorée de ses pierres, dénote son origine romaine. On suit alors un chemin en corniche, d'où l'on découvre le golfe. A la pointe de Beyrout, et laissant à gauche une vieille tour bâtie sur des rochers creusés de cavernes, on s'élève (20 m.) par une petite

gorge sur le sommet d'un promontoire, d'où l'on descend au (20 m.) petit port de *Barjah*, v. chrétien, où l'on peut camper (4 h. 15 de Beyrout) si l'on est parti trop tard pour gagner Djébaïl. Nous n'avons à noter sur le rivage que (20 m.) un puits au fond d'une profonde excavation, (12 m.) un petit couvent sur la droite, et, (10 m.) un dukkan avec un petit hameau, avant d'atteindre (10 m.) le *Nahr-Ibrahim*, l'ancien Adonis, auquel se rapporte la fable de l'Adonis grec ou du Tammouz phénicien. Le sable rouge roulé par les eaux du fleuve leur communique une coloration que l'imagination poétique des Grecs attribuait au sang d'Adonis. On franchit la rivière à gué ou sur un pont d'une seule arche. Le rivage ne présente plus que (50 m.) une tour appelée Bordj Meheich, située près d'un ravin (5 m.) avant d'arriver à (35 m.) Djébaïl.

Djébaïl (6 h. 30 de Beyrout), V. de Phénicie, célèbre par le culte d'Adonis, qui y était né, est le **Gébal** de l'Écriture (Josué, XIII, 5.—Rois, I, V, 18. —Ezéchiel, XXVII, 9;) et le **Byblos** des Grecs; elle fut, d'après Appien, prise par Alexandre le Grand, et plus tard délivrée par Pompée du joug d'un petit tyran. Elle fut, sous le nom de Giblah, le siége d'un évêché, et tomba enfin aux mains des musulmans.—Cette petite ville est entourée de vieilles fortifications de 2 kil. de circonférence, qui semblent remonter au temps des Croisades; on y a trouvé les restes d'un théâtre. Tout autour de la ville, des colonnes de granit, sont couchées dans les champs, ou le long des devantures des maisons; quelques-unes ont été relevées par les habitants, d'autres sont encastrées dans les murailles, surtout dans les corridors d'un grand khân situé hors des murs. Au point le plus élevé, se voient les ruines d'une *citadelle* bien bâtie, avec une vieille tour carrée percée d'une ogive. Les substructions présentent des pierres massives, qui n'ont pas moins de 5 mèt. de long sur 2 d'épaisseur, et qui paraissent d'origine phénicienne. La petite ville contient une population moitié chrétienne, moitié musulmane: on peut y mentionner une église maronite, bâtie par les Croisés, avec un baptistère séparé. Le port est ensablé et ne peut plus recevoir que des barques. Une tour ruinée, qui s'avançait dans la mer, présente aussi beaucoup de tronçons de colonnes encastrées dans ses soubassements; d'autres fragments couvrent la grève.—En sortant de la ville, on longe la mer le long de la falaise, on franchit (15 m.) le lit desséché d'un torrent qui descend du Wadi-Fartouch, et laissant à droite le v. d'*Amchît*, situé sur une colline à l'E., où l'on peut voir les ruines d'un couvent, deux églises, une chapelle souterraine, et beaucoup de grottes sépulcrales, on continue à longer un rivage monotone, où l'on rencontre successivement (55 m.) plusieurs boutiques, (35 m.) plusieurs puits, et, près d'une tour ruinée nommée Bordj er-Rihhané, six pierres milliaires antiques. Au delà du pont *Djisr el-Matfoun* (45 m.), jeté sur un ravin profond, on voit encore deux pierres milliaires, (25 m.) deux boutiques, (15 m.) un puits, et l'on arrive à (15 m.)

El-Batroun (3 h. 30 de Djébaïl), l'antique **Botrys**, fondé par Ithobal, roi de Tyr (Josèphe, Antiq. VIII, 3, 52), et qui n'était qu'un repaire de pirates lorsqu'il fut pris par Antiochus le Grand. C'est une petite ville actuellement sans intérêt et sans antiquités, contenant une population d'environ 3000 hab., chrétiens maronites ou grecs. Au N. s'avance le cap *Poudjé*, l'ancien promontoire Theoprosopon, mentionné par Strabon, qui porte un couvent de maronites. Pour éviter ce promontoire escarpé, il faut tourner le dos à la mer et s'engager (30 min.) dans la vallée du Nahr el-Djoz, dont le fond ver-

doyant contraste heureusement avec les pentes arides du promontoire qui cache la mer. On franchit (15 min.) un ravin desséché, et (15 min.) le Nahr-el-Djoz sur deux ponts, dont le second est tout près de s'écrouler. De l'autre côté de la rivière se dresse, au milieu de la vallée, un rocher solitaire couronné par le petit fort nommé *Kal'at Moseilihah*, ancien repaire de brigands métoualis, qui n'est plus aujourd'hui qu'une ruine pittoresque. A l'E., au fond de la vallée, se dressent les sommités arides du Liban. Traversant (20 min.) une large fissure du sol, on gravit vers le N.-E. un contre-fort escarpé, d'un terrain blanc et savonneux, pour arriver (20 min.) sur un col d'où l'on découvre la mer et la côte de Syrie, jusque bien au delà de Tripoli, que l'on distingue parfaitement au débouché d'une vallée splendide.

A droite, chemin direct pour Ebcharrèh et les Cèdres. V. R. 108.

De ce col (1 h. 30 de Batroun) on descend vers le rivage, que l'on atteint au pied de la paroi escarpée du promontoire Théoprosopon, qui porte du côté N. le nom de *Ras ech-Cheuk'ah*. Sur le haut du rocher se dresse le couvent maronite *Deïr Saïdet en-Nouriet*. On longe ensuite la côte à quelque distance du rivage, à travers une plaine fertile où l'on cultive le mûrier, la vigne et le coton. On franchit successivement le Nahr el-Asfour et trois ruisseaux. Quelques ruines au delà du village de *Zékroun* marquent la place de l'antique Trierès. Laissant à gauche, au bord de la mer, une tour nommée Bordj-Enfé, et le couvent de Deïr en-Natour, entouré d'un massif d'arbres, et à droite, sur la hauteur, le couvent *Deïr Mâr-Yakoub*, on franchit deux ravins pour atteindre (3 h.) *El-Kalmoun*, l'antique Calamos, aujourd'hui riant village entouré de riches jardins et de grands arbres, d'où l'on gagne, en suivant une plage sablonneuse au pied des collines, (1 h. 15), Tripoli (voyez p. 615).

ROUTE 107.

DE TRIPOLI AUX CÈDRES.

(10 h.—On couche à Éhden.)

En sortant de Tripoli, on remonte la rive droite du ravin profond où coule le Nahr-Kadissât (que dans sa partie inférieure on nomme Nahr-Abou-Ali), pour s'élever sur les pentes du Djébel-Tourboul. On redescend dans une vallée fertile arrosée par le Nahr-Racha'ïn, au delà duquel (1 h. 30) on atteint le village de *Zgarta*. Marchant à travers une plaine onduleuse on arrive (1 h.) au pied des premiers contre-forts du Liban. Un sentier difficile et raboteux s'élève en zigzags le long des parois à pic et à travers les rochers éboulés, croisant trois ou quatre ravins creusés par les torrents d'hiver, au-dessus desquels sont suspendus sur d'étroites terrasses, des villages, des couvents semblables à des châteaux forts. Du côté du N.-O., la vue s'étend sur la verdoyante vallée de Tripoli, les coupoles blanches de la ville et la mer aux ondes bleues. Une dernière rampe en zigzag conduit enfin sur un large plateau où s'élève (4 h. 30 m.)

Éhden, beau village maronite qu'on a voulu identifier avec l'Éden de l'Écriture (Ezéchiel, XXXI, 10, 16 et 18). Il est dominé par une haute paroi de rochers qui porte une chapelle en ruine, et entouré de toutes parts de vieux noyers, de vignes et de vergers, arrosés par des ruisseaux limpides qui tombent en gracieuses cascades ; un joli petit château moresque, aux fenêtres ogivales et aux terrasses crénelées, occupe la partie plus haute. On peut demander l'hospitalité au cheikh, protégé du consulat français.

Le plateau d'Éhden, élevé de 1500 mètres au-dessus de la mer, domine la vallée supérieure du

Nahr el-Kadissât, qui a reçu le nom de *Vallée des Saints*, à cause du grand nombre de couvents et d'ermitages dont elle est remplie. Cette vallée, dont M. de Lamartine a donné une description un peu trop fantastique, est remarquable par son caractère alpestre et la grandeur de ses lignes. A partir du plateau d'Ehden jusqu'au col qui le termine au S.-E., elle s'arrondit en un vaste amphithéâtre dominé par de grands pins aux flancs rougeâtres, qui conservent toute l'année une partie des neiges de l'hiver. Le fond de la vallée, où gronde le Nahr el-Kadissât, présente une large fissure comprise entre deux immenses murailles à pic. C'est au pied de ces murailles, dans un vallon revêtu d'un frais tapis de verdure, que se trouvent les sanctuaires adossés à la paroi des rochers. Tel est le couvent de **Kanobîn**, qui paraît suspendu dans les airs. C'est le plus considérable des sanctuaires de la vallée; c'est là que réside le patriarche des Maronites. La chapelle principale, dédiée à la Vierge et creusée dans le roc, reçoit les offrandes de tous les paysans des environs. D'Éhden on peut descendre en 2 h., par des sentiers escarpés, où l'on aura l'occasion d'admirer l'industrieuse patience des montagnards maroronites, qui trouvent le moyen de cultiver de véritables jardins suspendus, sur des terrains ou des corniches étroites, qui paraissent inaccessibles. Les villages eux-mêmes sont perchés sur les rochers comme des nids d'oiseaux. Les moines prennent part aux travaux agricoles de cette population; ils possèdent une imprimerie d'où sortent des traités élémentaires pour le peuple. Du couvent de Kanobîn on peut, en remontant la vallée, se rendre en 2 h. 45 au couvent de Mâr-Serkis et au village d'Ebcharrèh, d'où il ne faut plus que 1 h. 30 pour gagner les cèdres. (Voyez R. 108.)

On se rend d'Éhden aux cèdres directement (3 h.) par des sentiers taillés aux flancs des contre-forts escarpés, d'où la vue plonge dans les profondeurs de la vallée, et, se relevant vers les sommités opposées, plane sur les villages d'Hasroun, de Bez'oun et de Hadath, et les cols qui conduisent dans la vallée d'Akoura (voyez R. 109); arrivé au-dessus d'Ebcharrèh (2 h. 30), on longe en écharpe les contre-forts sablonneux qui dominent ce village pour déboucher (20 min.) sur l'amphithéâtre supérieur de la vallée, vaste plateau de 2 à 3 lieues de large, dominé au N.-E. par le Djébel-Makmel, le plus haut sommet du Liban (3063 mèt.), et au centre duquel se dresse, sur un petit mamelon conique isolé de toutes parts (25 min.), le fameux bois des cèdres.

« Ces arbres, dit M. de Lamartine (*Voyage en Orient*), sont les monuments naturels les plus célèbres de l'univers. La religion, la poésie et l'histoire les ont également consacrés; l'Écriture sainte les célèbre en plusieurs endroits. Ils sont une des images que les prophètes emploient de prédilection [1]. Salomon voulut les consacrer à l'ornement du temple qu'il éleva le premier au Dieu unique, sans doute à cause de la renommée de magnificence et de sainteté que ces prodiges de végétation avaient à cette époque [2]. Ce sont bien ceux-là, car Ezéchiel parle des cèdres d'Éhden comme des plus beaux du Liban. Les Arabes de toutes les sectes ont une vénération traditionnelle pour ces arbres. Ils croissent dans ce seul site des groupes du Liban; ils prennent racine bien au-dessus de la région où toute grande végétation expire..... Tout cela frappe d'étonnement l'imagination du peuple d'Orient, et je ne sais si la science n'en serait pas étonnée elle-même. Hélas! cependant, Basan languit, le Carmel et la fleur du Liban se

[1] *Psaumes*, *XXIX*, 4-5.—*XC*, 13.—*CIV*, 16. — *Isaïe*, *II*, 13, et *XXXVII*, 24. — *Amos*, *II*, 9.—*Ezéch.*, *XXXI*, 3-18.

[2] *I Rois*, V et VI.—*Esdras*, *III*, 7.

fanent. Ces arbres diminuent chaque siècle. Les voyageurs en comptèrent jadis trente à quarante; plus tard dix-sept; plus tard encore une douzaine.—Il n'y en a plus que sept, que leur masse peut faire présumer contemporains des temps bibliques. Autour de ces vieux témoins des âges écoulés, qui savent l'histoire de la terre mieux que l'histoire elle-même, qui nous raconteraient, s'ils pouvaient parler, tant d'empires, de religions, de races humaines évanouies, il reste encore une petite forêt de cèdres plus jeunes, qui paraissent former un groupe de quatre à cinq cents arbres ou arbustes. Chaque année, au mois de juin, les populations de Ebcharrèh, d'Ehden, de Kanobîn et de tous les villages des contrées voisines, montent aux cèdres et font célébrer une messe à leurs pieds.»

Les cèdres sont en effet au nombre de trois à quatre cents; les plus vieux occupent le centre. On peut compter une quarantaine de beaux arbres; il n'y en a qu'une douzaine de véritablement séculaires; les quatre plus anciens mesurent jusqu'à 13 mètres de circonférence. Aucun d'eux n'est à comparer, pour la beauté du feuillage, avec celui que nous possédons à Paris, au Jardin des Plantes. Mutilés, défigurés par les injures du temps et des hommes, ils produisent cependant un grand effet par la grosseur de leurs troncs dénudés. Leur écorce tailladée, sculptée de mille manières par le couteau des touristes, porte des milliers de noms, parmi lesquels nous avons cherché vainement les noms célèbres qu'on dit y avoir été gravés. Plusieurs portent la trace des feux qu'on ne craint pas d'allumer, lors des fêtes annuelles, au milieu de ces arbres respectables à tant de titres. La chapelle, qu'ils recouvrent de leur ombrage, est une cahute carrée fort insignifiante, dont la pierre tendre a reçu également l'empreinte d'une quantité de noms écrits avec tous les caractères européens ou orientaux. Est-il vrai que ce bouquet de cèdres soit maintenant le seul qui existe en Syrie? Beaucoup de voyageurs l'affirment; cependant Ehrenberg en a retrouvé un grand nombre sur la partie de la montagne située au N. de la route de Ba'lbek à Tripoli. Nous-mêmes en avons vu quelques-uns en descendant du col du Liban sur Deïr-el-Akmar, mais ce n'étaient que des nains. On sait d'ailleurs que M. de Tchihatcheff en a signalé de belles forêts dans l'Asie Mineure.

Des Cèdres à Ba'lbek, R. 110; — à Batroun, R. 108; — à Beyrout, par Afka, R. 109.

ROUTE 108.

DE BEYROUT AUX CÈDRES,

PAR BATROUN, HASROUN ET EBCHARRÈH.

(21 h. 5 j. — On couche à Djébaïl, près du Nahr el-Asfour et à Ebcharrèh.)

De Beyrout à Batroun (10 h. 30) et de Batroun au col d'où l'on découvre Tripoli (1 h. 30). Voyez R. 105.)—Laissant à gauche la route qui descend sur Tripoli, on s'élève dans la direction de l'E. sur un large plateau qui offre de beaux points de vue sur la mer et sur la grande chaîne du Liban. On y trouve (1 h.) plusieurs villages maronites (Kefr-Hata, Kafroun, Kasenbach?) près desquels on peut camper. On redescend pour franchir (1 h.) le Nahr el-Asfour, en face d'un village perché sur un contrefort escarpé où l'on remarque (40 min.) une église assez régulièrement bâtie. Redescendant vers des citernes (10 m.), on se dirige à gauche vers le N., dans une vallée large et bien cultivée, arrosée par un petit cours d'eau. Un sentier à droite (50 min.) mène sur un contre-fort peu élevé (25 min.) et redescend jusqu'à (15 min.) une jolie source, au fond d'un vallon, qu'on longe en écharpe jusque sur (25 min.) un col d'où l'on aperçoit la mer et la ville de Tripoli. Sur la montagne en face se dresse le couvent grec de Saint-Georges. On

aborde alors les premiers contreforts de la grande chaîne, suivant un sentier en écharpe au-dessus de la vallée profonde du Nahr-Abou-Ali ; celle-ci se bifurque bientôt : la branche N. va vers Ehden, la branche S. est la vallée du Nahr-Kadissât proprement dit. Après plusieurs mauvais pas, on rencontre une fontaine qui jaillit au pied d'un vieil olivier, lieu favorable pour faire une halte ; un peu plus haut on observe, dans la paroi des rochers, à main droite, une grande ouverture taillée en ogive, qui donne dans une caverne. Au delà d'un petit torrent (30 min.) commence une montée sur un terrain basaltique, conduisant sur le revers d'une autre vallée, qui descend à droite vers le S.-O. On admirera de belles coupes de terrains dont les couches se relèvent toutes vers le centre de la chaîne. Continuant à monter à gauche, à travers les basaltes et les cendres noires, on atteint (35 min.) un col qui ramène sur la vallée du Kadissât. Vers l'E. la vue s'étend jusqu'au Djébel-Makmel et au large amphithéâtre au centre duquel on distingue le massif verdoyant des cèdres. Au-dessus, vers le S.-E., s'ouvre le col qui conduit à Ba'lbek. Au fond de la vallée, au pied d'une haute muraille escarpée, se montre le couvent de Kanobîn, et en face, vers le N., le large plateau où l'on aperçoit, au pied d'une haute paroi de grès bigarré, le v. d'Ehden entouré d'arbres.

De ce col, on descend (15 m.) sur le v. et l'église de Haded ed-Djoubbé, à partir duquel on va, jusqu'à Ebcharrèh, longer en écharpe tous les ravins secondaires de la vallée. Après deux torrents (15 m. —7 m.) près desquels on voit de belles roches de grès bigarré, on arrive (20 m.) au bord d'un grand ravin plongeant vers le fond de la vallée, où l'on distingue le couvent de Saint-Antoine. Franchissant (35 m.) trois cours d'eau, dont le dernier (10 m.) tombe en gracieuse cascade et fait tourner un moulin, on laisse à gauche le v. de *Hasroun*, perché au-dessus du grand ravin, et à droite, au delà d'un ruisseau, (20 m.) deux autres villages, au-dessus de de la route. On descend de plus en plus dans la grande vallée, dont on atteint le fond (30 m.) en face du couvent de Mâr Serkis, pour franchir le torrent principal (10 m.) sur une étroite passerelle, au delà de laquelle s'étend une belle pelouse où l'on peut camper. Le v. d'**Ebcharrèh** se dresse, à 15 m. à gauche, sur un mamelon coupé de vergers, où l'on cultive avec succès la vigne, le froment, les mûriers et les vers à soie.

D'Ebcharrèh aux cèdres, il n'y a plus que 1 h. 30. Laissant à gauche le village, on gravit à droite un contre-fort sablonneux, on passe et repasse un torrent, pour aboutir (50 m.) dans un couloir aride qui débouche (20 m.) sur l'amphithéâtre supérieur. On longe un instant des précipices à pic, et se dirigeant vers le centre du plateau, on arrive (25 m.) aux cèdres (V. R. 107).

ROUTE 109.

DES CÈDRES A BEYROUT,

PAR AFKA.

27 h.—On peut coucher à Akoûrah et à Mesraah. En revenant de Beyrout on coucherait à Reifoûn, à Akoûrah et à Ebcharrèh.

Des cèdres à Ebcharrèh et à Hasroun (2 h. 30) (V. R. 107).—Laissant en arrière les beaux v. de Hasroun et de Bez'oun, perchés sur des pitons verdoyants au-dessus de la vallée du Kadissât, on se dirige au S., remontant les arêtes qui descendent vers la mer de la crête du Liban. Pendant 6 h. de montées et de descentes continuelles, on longe en écharpe cette haute crête, qui dresse vers le ciel ses sommets dénudés et couverts de neige la plus grande partie de

l'année. On aperçoit enfin sous ses pieds la vallée d'Akourah, dominée au S. par la masse majestueuse du Sannin. Une longue descente de 1 h. 20 amène au v. d'*Akourah*, situé au pied d'une muraille de rochers de plus de 300 mèt. de haut. Une large fissuré dans ce rocher donne passage à un chemin qui conduit à Ba'lbek. — Traversant le torrent sur un pont naturel, et contournant un contre-fort qui se dresse sur la gauche, on descend vers l'O., dans la vallée de **Afka**, l'ancienne **Apheca**, jusqu'à (2 h. 15) la grande fontaine du même nom, principale source du Nahr Ibrahim, ou rivière d'Adonis, qui sort d'une sombre caverne, en formant plusieurs cascades, et à laquelle se rattache la fable de la Mort d'Adonis. Nous avons mentionné, p. 636, la tradition relative à la coloration des eaux de ce torrent. Près de là se trouvent, sur une hauteur, une énorme colonne en granit et les ruines d'un temple qui paraît être celui de Vénus. Le vallon d'Afka a été pendant longtemps le siége d'un culte si licencieux que Constantin fit détruire le temple. Le petit village situé près de là contient une autre colonne. D'Afka, on s'élève de nouveau en écharpe sur les pentes du Sannin, d'où l'on domine tout le cours du Nahr Ibrahim, et l'on atteint (4 h.) Neba' el-Açel (la fontaine de miel), une des sources du Nahr el-Kelb. On gagne ensuite (30 m.) une fissure profonde, et où coule Neba' el-Lében (la fontaine de lait), autre source de la même rivière. On la traverse (15 m.) sur un pont naturel, nommé Djissr el-Hadjr (le pont de pierre), qui ne mesure pas moins de 50 mèt. d'ouverture et 20 mèt. de hauteur. L'épaisseur de l'arche est de 10 mèt., et la largeur du passage est de 40 à 50 mèt. A l'O. de ce pont se trouvent (25 m.) les ruines appelées **Kal'at el-Fakhra**, disséminées sur une pente rocheuse : on rencontre d'abord une tour carrée, d'une construction grossière, où l'on voit les restes de deux inscriptions dont on ne peut plus lire qu'une date (355). Plus loin, au S., sont les ruines d'un temple, situées au milieu d'un labyrinthe de rochers et précédées d'une cour rectangulaire creusée dans le roc ; l'édifice avait 30 mèt. de long sur 16 mèt. de large, il présentait un portique de 6 colonnes corinthiennes de 1 mèt. de diamètre. Les rochers environnants présentent un assez grand nombre de grottes sépulcrales.—Tournant du côté de l'O., on gagne par (1 h.) le v. de *Mezraah*, et par une descente pénible (1 h. 30), un pont jeté sur le Nahr es-Salib, une des branches du Nahr el-Kelb, encaissée entre de hautes parois de rochers. On suit la rive dr. de ce torrent jusqu'à (1 h. 25) Reifoûn, et par (35 m.) Adjeiltoun et (1 h. 10) Bellonné ; on rejoint (1 h. 35) le pont à l'embouchure du Nahr el-Kelb ; de ce pont à Beyrout (2 h. 45) (*V*. R. 106).

ROUTE 110.

DES CÈDRES A BA'LBEK,

PAR LE COL DU LIBAN.

8 h. — Les voyageurs qui parcourraient cette route en sens inverse feraient bien de coucher à Aïn-Ata plutôt que de s'engager la nuit dans les pentes du Liban.

En quittant le monticule des Cèdres on traverse, dans la direction du S.-E., le grand amphithéâtre qui termine la vallée du Nahr-Kadissât, où restent amoncelées, une partie de l'année, les neiges de l'hiver, et l'on s'élève, par un étroit sentier qui décrit de grands zigzags (1 h. 20), sur le col du Djébel el-Arz (montagne des Cèdres), à 2286 mèt. au-dessus du niveau de la mer. Du col on jette un dernier regard sur la vallée profonde du Nahr-Kadissât, sur la plaine de Tripoli et la Méditerranée, merveilleusement encadrées par les contre-forts du Liban. Du côté du S.-E. on voit se dérouler la chaîne de l'Anti-Liban,

parallèle à celle du Liban, dont elle est séparée par une large vallée découverte et sablonneuse, l'antique Cœlésyrie, appelée aujourd'hui *Bekâ'a*. Immédiatement au-dessous du col, le Liban s'abaisse brusquement, et, au-dessous de ses contre-forts arides, aux formes puissantes mais arrondies, aux teintes chaudes et ocreuses, l'œil s'arrête sur un large plateau boisé qui s'étend au S.-O. jusqu'au petit lac alpestre nommé *Birket-el-Yamounèh*. On descend par une pente très-roide, mais dont les guides exagèrent singulièrement les dangers, car le sentier est bon partout, sur (1 h. 10) un premier plateau où l'on remarquera quelques cèdres rabougris et au-dessus duquel on verra souvent planer des aigles. On rencontre un peu au-dessous (10 min.) une source abondante sortant d'une voûte de rochers, mais dont les eaux limpides et fraîches sont prises immédiatement par un aqueduc qui les distribue à tout le vallon. Cette fontaine, nommée *Aïn-Ata*, a donné son nom à un pauvre hameau que l'on trouve un peu plus loin (15 min.) perché sur une muraille de rochers, à l'entrée d'un vallon verdoyant qui s'étend vers le S. jusqu'au Birket el-Yamounèh. C'est un lieu favorable pour faire une halte (2 h. 55 des cèdres, 1 h. 35 du col). On traverse ensuite un plateau d'où l'on jouit, en se retournant, d'une belle vue sur les pentes ravinées du Liban, puis (30 min.) on recommence à descendre dans la direction de l'E. sur (25 min.) un grand plateau couvert de chênes verts, au delà duquel (45 min.) on redescend directement vers le S. par un vallon étroit qui (15 min.) tourne à l'E., auprès d'un puits profond et de deux masures. On aperçoit alors la plaine de la Cœlésyrie et l'on distingue déjà, au pied de l'Anti-Liban, les ruines de Ba'lbek; enfin (35 min.) on atteint la plaine et

Deïr el-Akhmar (2 h. 15 d'Aïn-Ata), dernier village maronite du Liban, aujourd'hui presque abandonné. On se dirige alors droit au S.-E. à travers la plaine, où les amateurs d'équitation peuvent se donner carrière. Les ruines de Ba'lbek, qui servent de point de direction, paraissent assez rapprochées; il ne faut pas cependant moins de trois heures pour les atteindre. La plaine de Bekâ'a, aux lignes larges et grandes, présente les plus beaux points de vue sur les deux chaînes de montagnes qui la dominent. Son sol gras et ocreux paraît susceptible d'une grande fertilité, s'il y avait la moindre culture; mais de Deïr el-Akhmar à Ba'lbek la plaine n'est qu'une vaste solitude, au milieu de laquelle se dresse (1 h.) une colonne isolée d'ordre corinthien, d'environ 20 mèt. de hauteur et de 1 mèt. 50 cent. de diamètre. Elle porte les traces d'une inscription effacée. On ne rencontre plus que (1 h. 30 min.) le hameau insignifiant de *Eyat*, avant d'atteindre (30 min.) **Ba'lbek**, où l'on entre en longeant les murailles de l'espèce d'acropole fortifiée où s'étalent les merveilleuses ruines d'Héliopolis.

BA'LBEK OU HÉLIOPOLIS.

On loge dans le khân, ou mieux chez l'évêque, « qui héberge les voyageurs, dit M. de Saulcy, comme un simple hôtelier. » Il est encore préférable de planter sa tente au milieu de la cour du grand temple, mais il est assez difficile de faire monter les bêtes de charge à travers les décombres.

Histoire. — Les deux noms de **Ba'lbek** ou d'**Héliopolis**, dont le premier est syriaque, signifient également la *ville du soleil*. Le second fut imposé par les Séleucides et adopté par les Romains. L'histoire ne nous a transmis que peu de détails sur cette ville remarquable. L'époque de sa fondation est complétement inconnue. Une tradition du pays, qui ne repose sur aucune base solide, l'attribue à Salomon, comme Palmyre.

Selon Macrobe, elle doit son origine à une colonie de prêtres de l'Égypte ou de l'Assyrie. Grâce à sa position entre Tyr et Palmyre et aux avantages qu'elle offrait comme entrepôt commercial, elle se développa rapidement et devint une des villes les plus importantes de la Syrie. Jules César la réduisit en colonie romaine; Antonin le Pieux répara et agrandit le grand temple, qui présente aussi deux inscriptions en l'honneur de Caracalla et de sa mère.

Sous les empereurs byzantins, le nom d'Héliopolis n'est guère cité que pour rappeler quelques-uns de ses martyrs et de ses évêques.

Si cette ville prospéra sous les Romains, elle eut, en revanche, à souffrir beaucoup sous la domination des Arabes et des Turcs. Ils transformèrent Héliopolis en carrière et détruisirent en grande partie le grand temple pour construire un affreux turbé sur la route de Damas et pour extraire les crampons de fer des colonnes. Un tremblement de terre en 1759, l'absence de tout commerce et les guerres continuelles entre les Turcs et les montagnards du Liban ont achevé la destruction d'Héliopolis. En 1751, elle comptait encore 5000 hab.

État actuel. — Ba'lbek n'est qu'une misérable bourgade d'une centaine de maisons, située vers le milieu de la plaine de la Cœlésyrie, et adossée au pied de l'antique Liban. Elle est entourée d'une vieille muraille crénelée de 3 kil. de circuit et flanquée de tours qui, du côté S.-O., présentent un aspect assez pittoresque. Un ruisseau, qui provient d'une source à l'E., arrose la ville, et s'échappe vers les ruines des grands temples, pour aller rejoindre le Leontès. On trouve encore en certains points de son cours des arcs de petits ponts antiques et de belles assises de pierre qui avaient servi à le canaliser. Des maisons insignifiantes reliées par des ruelles tortueuses et fangeuses, un khân qui tombe en ruines, une mosquée également ruinée, avec quelques colonnes antiques au N. du village, voilà Ba'lbek moderne.

En revanche, les ruines gigantesques qui ont fait sa célébrité ont donné lieu aux descriptions les plus poétiques, où toutes les formules de l'admiration ont été prodiguées. Nous ne chercherons pas à les imiter; les ruines de Ba'lbek parlent assez haut pour qu'il soit inutile de réchauffer l'enthousiasme de celui qui les visitera. Notre rôle se bornera à en donner une description aussi claire, aussi méthodique, aussi complète que possible, et le voyageur qui voudra bien nous suivre pas à pas est sûr de ne rien omettre d'important.

Les antiquités de Ba'lbek sont contenues en majeure partie dans une enceinte entourée de hautes murailles, et que nous ne pouvons mieux faire que de comparer, pour sa disposition générale, à l'acropole d'Athènes, bien qu'elle n'occupe pas comme celle-ci le sommet d'une colline, mais qu'elle soit au contraire sur un sol plus bas que le village. Nous commencerons notre description par cette acropole et nous passerons ensuite en revue les autres antiquités disséminées autour de la ville. Aucune précaution n'est nécessaire pour faire cette exploration, si ce n'est de se munir d'une lanterne pour visiter les souterrains.

L'ACROPOLE.

L'acropole de Ba'lbek est située à l'O. du village, vers la plaine. On s'y rend en descendant le cours du ruisseau qui serpente entre les maisons, et laissant de côté le temple circulaire, sur lequel nous reviendrons par la suite, on se trouve sur une plate-forme, au pied de la façade orientale de l'acropole. Celle-ci forme une vaste enceinte de murailles orientée de l'E. à l'O., et présente, comme on peut s'en convaincre

en jetant les yeux sur le petit plan annexé à notre carte de Syrie, une assez grande analogie de disposition avec l'acropole d'Athènes : de larges propylées encore encombrées aujourd'hui par des constructions arabes; deux vastes cours, l'une hexagonale, l'autre rectangulaire, aboutissant aux ruines du grand temple du Soleil, à peu près comme les propylées d'Athènes conduisaient au Parthénon; puis, vers le S., le temple de Jupiter, placé à peu près comme l'Erechthéion, le tout entouré d'une enceinte de murailles que les Arabes ont convertie en forteresse par des constructions ultérieures, et entourée sur deux de ses faces d'un fossé aujourd'hui transformé en jardin. L'acropole de Ba'lbek n'a pas eu, comme celle d'Athènes, la bonne fortune d'être déblayée par le zèle intelligent de nos archéologues. L'escalier des propylées a disparu; l'entrée est bouchée par un mur formé de fragments rapportés, et il faut, pour pénétrer dans l'enceinte, en suivre le côté S. jusqu'à une large brèche ouverte à l'angle S.-O., derrière le temple de Jupiter. Il nous faut donc commencer notre description à rebours, pour suivre l'ordre dans lequel les objets se présentent au voyageur. Une fois dans l'enceinte, il lui sera facile, au moyen de notre plan, de se rendre parfaitement compte de la disposition générale de l'acropole.

Le **Temple de Jupiter**, que l'on appelle aussi le **Petit Temple**, malgré ses proportions gigantesques, est le premier édifice que nous rencontrons. Il domine de toute sa hauteur l'enceinte et le fossé du côté du S. C'était un temple périptère, orienté de l'E. à l'O., avec 15 colonnes de côté sur 8 de front (les colonnes d'angle deux fois comptées), en tout 42 colonnes à chapiteaux corinthiens, mais non cannelées. Le pronaos, du côté de l'E., contenait, de plus, sur un second rang, 6 colonnes cannelées, et sur un troisième, 2 colonnes également cannelées répondant aux autres qui terminaient les murs latéraux de la cella, en tout 46 colonnes. L'édifice entier mesurait 227 mèt. de longueur et 117 de largeur. La cella, qui subsiste encore entièrement, était du style corinthien le plus riche. Le diamètre des colonnes était de 1 mèt. 90; la hauteur totale, avec la base et le chapiteau, de 19 mèt. 81.

Voyons maintenant ce qui reste de cet admirable monument : la face latérale S., qui domine l'enceinte extérieure et le fossé, la première que l'on aperçoive en arrivant, est celle qui a le plus souffert. Il ne reste plus que quatre colonnes du péristyle; le reste a été renversé, et l'on admire leurs débris gigantesques au fond du fossé. Une colonne est pourtant restée obliquement appuyée contre le mur de la cella, dans une position précaire qui attire tout d'abord l'attention sur elle. On observera les bases massives des colonnes écroulées et les murs de la cella, remarquable par la puissance et la régularité de sa construction, ainsi que par la belle frise sculptée qui occupe la partie supérieure. La muraille de l'enceinte, qui forme de ce côté le soubassement du temple, est également remarquable par la régularité de sa construction et la grandeur des matériaux. Vers l'E. on aperçoit, derrière les colonnes frustes du péristyle, les colonnes cannelées du pronaos, sur lesquelles nous reviendrons tout à l'heure. Les colonnes conservées à l'angle S.-E. supportent encore une partie du plafond sculpté du péristyle, plafond que nous allons retrouver presque entier sur la place N.

Pénétrant alors dans l'acropole par l'angle S.-O., en escaladant d'énormes débris de colonnes, de frise et de corniche, on se trouve sur la façade O. du temple, c'est-à-dire sur la face postérieure de la cella. Cette façade présente encore deux colonnes entières.

debout supportant une belle frise, et trois tronçons obliques et ébranlés.

On remarquera aussi, de ce côté, la belle construction du mur de la cella, ornée de deux pilastres corinthiens aux deux angles, et d'une belle frise, continuation de celle qui fait tout le tour du temple. « Rien de si parfait, dit Volney (*État politique de la Syrie*, chap. VIII), que la coupe de ces pierres; elles ne sont jointes par aucun ciment, et cependant la lame d'un couteau n'entre pas dans leurs interstices. » D'immenses tronçons monolithes des colonnes, des fragments énormes de l'architrave de la frise, de la corniche et du plafond sculpté du péristyle, gisent au pied du temple; sur un des fragments du plafond on reconnaît un buste de femme ou de déesse dont la figure a été mutilée. Un fragment de fût monolithe que nous avons mesuré n'avait pas moins de 6 mèt. 70 cent. de long sur 1 mèt. 78 cent. de diamètre. Le fût tout entier était formé de trois pièces jointes ensemble par une pièce de fer carrée fichée en creux dans leur centre et scellée avec du plomb. « Ces axes remplissent si bien leur objet, dit Volney (*loco citato*), que plusieurs colonnes ne se sont pas déjointes dans leur chute. » Ces fragments à terre sont si gigantesques qu'on a peine à se figurer qu'ils aient appartenu à la colonnade du temple. Il faut mesurer le diamètre des colonnes encore debout pour s'assurer qu'il est le même que celui de ces fragments: c'est une illusion qu'on retrouve assez souvent dans les ruines des grands édifices. Ce qui est triste à penser, c'est que ces colonnes n'ont pas toutes été renversées par les tremblements de terre; mais plusieurs l'ont été par la stupide avidité des Arabes, dans le but d'en extraire le fer ou le plomb qui avaient servi à les sceller. La colonne d'angle de la face O. est encore toute noircie par l'explosion d'un fourneau de mine qu'un commandant turc inepte, Tadmour-Pacha, y a creusé il y a quelques années pour recueillir pour environ 25 fr. de plomb.

La façade N. est la mieux conservée; elle présente encore neuf colonnes debout, non cannelées, à chapiteaux corinthiens, supportant une frise et une corniche de la plus grande richesse. Le plafond qui reliait la colonnade à la Cella est encore presque entièrement conservé; il est admirablement sculpté, et divisé en caissons de forme alternativement losangique et hexagonale, contenant des figures en haut relief, qui toutes ont été mutilées. On y reconnaît cependant des têtes d'empereurs et de divinités.

Du côté de la face E. était le pronaos; il en reste deux colonnes cannelées, qui, avec les colonnes non cannelées du péristyle de la face S., soutiennent une belle frise, un fragment de plafond sculpté, semblable à celui de la face N., et une tour crénelée, élevée par les Arabes. A l'angle opposé, c'est-à-dire à l'angle N.-E. du pronaos, on voit encore debout une moitié de colonne cannelée. Entre les deux beaux pilastres qui formaient de ce côté l'extrémité des murailles de la cella, s'élève une muraille construite par les Arabes au moment où ils ont converti le temple en forteresse. Cette muraille, toute en blocs rapportés, masque complétement l'entrée du temple. Cependant sur la droite, et derrière d'énormes fragments de colonnes et de chapiteaux, on trouve une petite porte basse, ou plutôt un trou par lequel on pénètre presque en rampant. On se trouve alors dans la seconde partie du pronaos, à moitié comblée par de la terre et des blocs écroulés, et l'on est face à face avec la *grande porte* du temple. Cette porte, de forme rectangulaire, est d'un grandiose qui saisit; sa largeur est de 6 m. 25 c. Sa hauteur véri-

table ne peut être mesurée à cause des blocs de pierre dont les Arabes ont obstrué sa partie inférieure, mais elle devait être d'au moins 12 à 15 mèt.; les montants qui la soutenaient sont monolithes. L'ornementation est du style corinthien le plus riche; tout autour règne une bordure de 1 mèt. 20 cent. de large, remplie de fruits, de fleurs et de feuilles de vigne. La face antérieure du linteau forme une frise sculptée, avec des figures tenant à la main des raisins. L'énorme bloc, qui forme la clef de voûte, a glissé par suite du tremblement de terre de 1759[1]; mais étant taillé en forme de coin, il s'est arrêté entre les deux gros blocs latéraux, et il est resté suspendu dans une position menaçante. Quelque inquiétude que l'on puisse en concevoir pour la solidité de la porte, on ne peut nier que cet accident ait ajouté beaucoup à son effet pittoresque. A la face inférieure de cette pierre suspendue, on voit un aigle, les ailes déployées, tenant dans ses serres un caducée, et dans son bec une guirlande de fleurs, qui s'étend des deux côtés. Sur le bloc de gauche, elle est complétement effacée; mais sur le bloc de droite elle est bien conservée, et l'extrémité en est soutenue par un génie ailé de la forme la plus gracieuse; la figure et le corps ont été mutilés comme à coups de marteau, mais la silhouette en est encore parfaitement nette et pure; la tête de l'aigle est aussi mutilée. Volney a remarqué que ce n'était point la figure de l'aigle romain, mais celle de l'aigle oriental, que l'on retrouve à Palmyre et qui était consacré au soleil.

L'intérieur du temple surprend par la grandeur de ses dimensions (49 mèt. de long sur 26 de large), la beauté de sa construction, la régularité des blocs qui forment la muraille, et surtout par la richesse de son ornementation. En effet, de chaque côté, on compte 7 colonnes engagées et 3 pilastres, tous cannelés et à chapiteaux corinthiens, surmontés d'une frise de guirlandes soutenues par des têtes de satire, de cheval, de taureau, etc. L'entre-colonnement est partagé en deux étages par une frise à mi-hauteur. L'étage inférieur présente des niches à voûtes cintrées, dont le cintre est formé d'un seul bloc, et l'étage supérieur d'autres niches surmontées d'un fronton triangulaire. Ces niches sont toutes richement ornées, mais presque tous leurs soutiens sont tombés. Tout ce luxe d'ornements n'est peut-être pas d'un goût très-pur, mais l'effet général en est magnifique. La hauteur du mur latéral était de 10 mèt. 23 cent. Le fond de la cella, à l'O., est beaucoup plus simple, et ne présente qu'une grande muraille, avec deux pilastres corinthiens et la continuation de la frise intérieure. Cette partie de la cella formait un sanctuaire séparé de la grande enceinte du naos par des colonnes et des arceaux dont on voit encore quelques restes du côté du S. C'est à ce sanctuaire que répondent les pilastres que nous avons mentionnés sur les faces latérales. Son niveau était plus élevé que celui du naos, et l'on trouve au-dessous des chambres voûtées où l'on descend par un escalier sur les parois duquel on lit une inscription coufique. Le milieu de l'enceinte est encombré de terre et de fragments magnifiques éboulés de la voûte ou de la frise, et qui masquent la base des colonnes engagées, surtout du côté N. On distingue encore

[1] On le voit encore en place sur les dessins de Wood et Dawkins, *Ruins of Balbek*, atlas in-folio, Londres, 1757. A l'époque où ces voyageurs ont visité Balbek (1751), le petit temple présentait encore 20 colonnes debout, et le grand temple 9. Volney en 1784 n'en a plus trouvé que 20 au petit temple (3 de plus qu'aujourd'hui) et 6 au grand. La pierre de la porte n'était descendue que de 22 centimètres; aujourd'hui elle est descendue de près de 2 mètres.

dans l'enceinte du naos les soubassements de deux murailles parallèles à l'axe du temple, et partant des deux côtés de la grande porte, de manière à diviser cette partie de l'édifice en trois nefs.

Revenant à la porte d'entrée, nous signalerons de chaque côté deux gros pylônes à chapiteaux palmés, contenant des escaliers qui mènent sur le sommet du temple. L'escalier du N. est intact, mais on ne peut en trouver l'entrée. Du côté du S., on peut monter dans l'escalier; mais il est si dégradé, qu'on ne peut atteindre le sommet.

Édifice arabe (**Église**). — En sortant du temple de Jupiter, on voit, en face de son pronaos, un bâtiment carré d'une construction massive, avec une porte élégamment sculptée à la manière arabe. En franchissant cette porte, on trouve un escalier à moitié éboulé, qui conduit à la partie inférieure de la tour. Un autre escalier, un peu moins délabré, conduit à la partie supérieure. Dans cet escalier, s'ouvre à droite une porte, qui mène dans une grande salle, divisée en quatre bras en forme de croix grecque par quatre grandes ogives, au fond desquelles deux ogives plus petites circonscrivent des fenêtres étroites en forme de meurtrières. Au plafond on remarque une ouverture hexagonale. Cet édifice paraît avoir été une église chrétienne.

En sortant de ce bâtiment et se tournant vers le N., on voit la muraille extérieure de la *cour rectangulaire*, et à l'angle S.-O. de cette muraille, on trouve une porte carrée, aux trois quarts enterrée, qui est l'ouverture intérieure d'un des deux *passages souterrains* qui passent sous la cour rectangulaire, et que nous décrirons plus tard.

Cour rectangulaire.—On y pénètre en escaladant la muraille dont nous venons de parler. Cette cour, d'un niveau supérieur à celui du petit temple, mesure 134 mètres de long sur 113 de large. Elle est circonscrite au S. et au N. par des édifices très-richement ornés; « ils forment, dit Volney, une espèce de galerie distribuée par chambres, dont on compte sept sur chacune des grandes ailes, savoir : deux en demi-cercle et cinq en carré long. » Les chambres semi-circulaires sont formées par de petits édifices composés de pilastres corinthiens et de deux étages de niches. Les chambres rectangulaires présentent des séries de niches richement ornées, qui devaient contenir des statues : les frontons subsistent encore, mais les colonnettes et les pilastres sont tombés. Aux angles S.-E. et N.-E. de la cour, on trouve encore d'autres chambres en retour sur la face E., qui appartenaient peut-être aux prêtres du grand temple. Au centre de la cour, on remarque une élévation de niveau, qui paraît le reste d'une esplanade portant un autel. Ce terrain est jonché de débris de colonnes en granit rouge, provenant sans doute des portiques latéraux. Au centre de la façade E. se trouve une grande porte flanquée de niches et de pilastres, par où l'on pénètre dans la cour hexagonale.

Cour hexagonale. — Cette cour formait un hexagone régulier de 60 mèt. de diamètre, encadrée par des constructions symétriques, dont il ne reste plus que les murailles et les dispositions générales. On reconnaît cependant qu'elle était circonscrite par des chambres analogues à celles de la cour rectangulaire, avec lesquelles elles communiquent d'ailleurs. Le côté S. est le mieux conservé : o distingue des traces de niches alternativement cintrées et à fronton. Elles ont perdu leurs colonnes, dont les fûts de granit rouge jonchent la terre; mais le fond des niches est encore richement sculpté, et le haut est en forme de coquille. Au-dessus des niches règnent une frise et

une corniche, ornées de guirlandes de fleurs et de fruits. Du côté de l'E. était une grande porte, aujourd'hui bouchée, flanquée de deux portes latérales; celle du S. est encore ouverte. Elle est décorée de niches et présente un escalier qui montait aux parties supérieures de l'édifice. Franchissant cette porte, on sort de la cour hexagonale, et l'on arrive sur une plate-forme, que nous appellerons

Les Propylées. — Cette plateforme est maintenant encombrée de blocs de pierre et bouchée du côté de l'E. par une grosse muraille faite de pierres rapportées à l'époque où les Arabes convertirent l'acropole de Ba'lbek en forteresse. C'est évidemment de ce côté qu'était l'entrée de l'acropole, où l'on montait par un escalier qui a disparu entièrement, mais dont la largeur est indiquée par deux piédestaux engagés dans la crête du mur moderne, et sur lesquels M. de Saulcy a pu lire du dehors des inscriptions du temps de Septime Sévère (ouvr. cité, tome II, p. 625). Volney a distingué sur le bord de cette espèce de terrasse les bases de 12 colonnes qui en faisaient un portique, comme aux propylées d'Athènes. Des deux côtés s'élèvent deux ailes, en forme de tours carrées, ornées extérieurement de pilastres corinthiens et surmontées après coup d'une construction crénelée. A l'intérieur elles renferment chacune une grande chambre de 9 mètres 45 cent. de long sur 11 mèt. 58 cent. de large, richement ornée de pilastres, frises et niches sculptées. On ne saurait mieux comparer ces ailes latérales qu'à la pinacothèque d'Athènes. La place de la porte principale entre les deux ailes se reconnaît aux vestiges de deux gros pilastres auxquels aboutit une frise partant des deux ailes latérales. Sur les côtés sont deux portes secondaires, dont une seule est encore ouverte, c'est celle du S., par laquelle nous sommes entrés.

Rentrant dans la cour hexagonale, puis dans la cour rectangulaire, nous comprendrons maintenant parfaitement la disposition et la magnificence de toutes ces entrées du temple du Soleil. C'est dans l'axe principal des propylées, de la cour hexagonale et de la cour rectangulaire, sur la face O. de cette dernière, que s'ouvrait la porte qui menait au grand temple. Cette porte était flanquée de deux pylônes élevés et précédée d'une baie semi-circulaire plus petite. L'épaisseur de la muraille est d'environ 4 mèt. En dehors, elle présente de chaque côté les bases de deux énormes colonnes. Franchissant cette porte, on se trouve face à face avec l'emplacement du

Temple du Soleil ou **Grand Temple.**—Il n'en reste plus que des substructions et six colonnes immenses encore debout sur une muraille puissante, qui appartenait au côté latéral S. de l'édifice. Ces colonnes ne sont pas cannelées, mais elles portent sur leurs chapiteaux corinthiens un entablement avec frise et corniche richement sculptée. Elles mesurent, selon M. Maxime Ducamp, cité par M. de Saulcy, 12 mèt. 34 de hauteur, 7 m. 04 de circonférence, et 23 mèt. 06 de hauteur totale, entablement compris. Celui-ci n'a pas moins de 4 mèt. 26 de hauteur. L'entre-colonnement est de 2 mèt. 54. Quatre fûts engagés dans la muraille N. de l'acropole et reposant encore sur leurs bases indiquent l'emplacement de la face latérale N. du temple. On voit aussi de ce côté une rangée de massifs de pierre qui indiquent peut-être une galerie intérieure. Un massif déblayé à l'E. dans l'axe des six grandes colonnes debout marque à peu près la place du pronaos. Il ne reste rien de la cella : le fond du temple à l'O. présente des traces de marches transversales, qui prouvent que le fond du temple

était surélevé pour former un sanctuaire. Voilà tout ce qui reste du temple du Soleil, mais les colonnes encore debout, avec leur admirable entablement, montrent assez ce que devait être ce magnifique édifice. Sa longueur était de 89 mèt. sur 48. 6 de large, et l'on a pu reconnaître qu'il comptait 10 colonnes de front et 19 de côté, en tout 54 colonnes (en défalquant les colonnes d'angle).

Entre le grand temple, le temple de Jupiter et l'enceinte de l'acropole, vers le S.-O., on ne trouve plus qu'un terrain d'un niveau inférieur à celui du grand temple, et couvert des restes confus des temples antiques, ainsi que de constructions ogivales. A l'angle S.-O. s'élevait la maison du commandant arabe de la forteresse. Une espèce de rue, tracée parmi ces décombres, va rejoindre obliquement la cour rectangulaire.

Vue extérieure de l'enceinte. —Il nous reste, pour bien comprendre l'acropole, à faire extérieurement le tour de son enceinte et à visiter les passages souterrains qui existent sous la cour rectangulaire. L'enceinte nous présente trois espèces de constructions différentes : 1° des assises cyclopéennes, probablement phéniciennes, que nous allons décrire en détail ; 2° des murailles qui, par leur construction régulière et leur ornementation, semblent romaines ; et enfin 3° des tours surajoutées et des ouvrages crénelés, formés de blocs rapportés, irrégulièrement disposés, qui ne datent évidemment que du moyen âge et de la domination arabe.

Commençant le tour des murailles à la brèche de l'angle S.-O., par laquelle nous étions entrés, nous trouvons d'abord des substructions et une tour évidemment surajoutée.—On contourne cette tour, et on longe la face O., où l'on trouve les murs anciens. Ce qui frappe tout d'abord, c'est la **muraille cyclopéenne** ou **phénicienne**, composée de blocs énormes. On en compte trois principaux, monstres auprès desquels les autres ne sont rien. Ils mesurent environ 20 mèt. de long sur 4 ou 5 de haut, et autant d'épaisseur. Ils occupent la base de la muraille et supportent 6 autres blocs de moindres dimensions. Au-dessus, la muraille est évidemment d'une époque postérieure, et formée de fragments rapportés : bases de colonnes, morceaux de frises, etc., mais le tout en pierres qui paraîtraient de grandes dimensions, si elles n'étaient à côté des monolithes de la base.

Du côté N., on trouve un autre mur phénicien aussi puissant, mais qui n'a guère plus de 6 mèt. de haut. Ici la base est formée de blocs plus petits, les blocs monstres sont superposés : ceux-ci mesurent 3 mèt. 69 de hauteur. La muraille qui a été élevée postérieurement n'a pas été, comme du côté O., construite sur les blocs cyclopéens, mais derrière eux, de manière à laisser entre ces deux constructions un espace libre dans lequel on pénètre par une petite porte creusée dans la muraille cyclopéenne. On trouve dans cette espèce de boyau quelques gros fûts de colonnes éboulés, provenant de la colonnade extérieure du temple du Soleil. L'enceinte intérieure, formée de beaux blocs réguliers, paraît romaine, mais la partie supérieure est évidemment arabe.

L'angle N.-E. de la cour rectangulaire forme sur cette face de l'enceinte une saillie de 6 mèt. environ, à la base de laquelle on remarque une haute porte, qui n'est que l'ouverture O. d'un des *passages souterrains* que nous allons décrire ci-après. Au-dessus de cette porte, on en voit une plus petite, encadrée de deux pilastres corinthiens et d'une frise, et qui a été bouchée avec des pierres rapportées. La muraille N. de la cour rectangulaire est

une corniche, ornées de guirlandes de fleurs et de fruits. Du côté de l'E. était une grande porte, aujourd'hui bouchée, flanquée de deux portes latérales; celle du S. est encore ouverte. Elle est décorée de niches et présente un escalier qui montait aux parties supérieures de l'édifice. Franchissant cette porte, on sort de la cour hexagonale, et l'on arrive sur une plate-forme, que nous appellerons

Les Propylées. — Cette plateforme est maintenant encombrée de blocs de pierre et bouchée du côté de l'E. par une grosse muraille faite de pierres rapportées à l'époque où les Arabes convertirent l'acropole de Ba'lbek en forteresse. C'est évidemment de ce côté qu'était l'entrée de l'acropole, où l'on montait par un escalier qui a disparu entièrement, mais dont la largeur est indiquée par deux piédestaux engagés dans la crête du mur moderne, et sur lesquels M. de Saulcy a pu lire du dehors des inscriptions du temps de Septime Sévère (ouvr. cité, tome II, p. 625). Volney a distingué sur le bord de cette espèce de terrasse les bases de 12 colonnes qui en faisaient un portique, comme aux propylées d'Athènes. Des deux côtés s'élèvent deux ailes, en forme de tours carrées, ornées extérieurement de pilastres corinthiens et surmontées après coup d'une construction crénelée. A l'intérieur elles renferment chacune une grande chambre de 9 mètres 45 cent. de long sur 11 mèt. 58 cent. de large, richement ornée de pilastres, frises et niches sculptées. On ne saurait mieux comparer ces ailes latérales qu'à la pinacothèque d'Athènes. La place de la porte principale entre les deux ailes se reconnaît aux vestiges de deux gros pilastres auxquels aboutit une frise partant des deux ailes latérales. Sur les côtés sont deux portes secondaires, dont une seule est encore ouverte, c'est celle du S., par laquelle nous sommes entrés.

Rentrant dans la cour hexagonale, puis dans la cour rectangulaire, nous comprendrons maintenant parfaitement la disposition et la magnificence de toutes ces entrées du temple du Soleil. C'est dans l'axe principal des propylées, de la cour hexagonale et de la cour rectangulaire, sur la face O. de cette dernière, que s'ouvrait la porte qui menait au grand temple. Cette porte était flanquée de deux pylônes élevés et précédée d'une baie semi-circulaire plus petite. L'épaisseur de la muraille est d'environ 4 mèt. En dehors, elle présente de chaque côté les bases de deux énormes colonnes. Franchissant cette porte, on se trouve face à face avec l'emplacement du

Temple du Soleil ou **Grand Temple.**—Il n'en reste plus que des substructions et six colonnes immenses encore debout sur une muraille puissante, qui appartenait au côté latéral S. de l'édifice. Ces colonnes ne sont pas cannelées, mais elles portent sur leurs chapiteaux corinthiens un entablement avec frise et corniche richement sculptée. Elles mesurent, selon M. Maxime Ducamp, cité par M. de Saulcy, 12 mèt. 34 de hauteur, 7 m. 04 de circonférence, et 23 mèt. 06 de hauteur totale, entablement compris. Celui-ci n'a pas moins de 4 mèt. 26 de hauteur. L'entre-colonnement est de 2 mèt. 54. Quatre fûts engagés dans la muraille N. de l'acropole et reposant encore sur leurs bases indiquent l'emplacement de la face latérale N. du temple. On voit aussi de ce côté une rangée de massifs de pierre qui indiquent peut-être une galerie intérieure. Un massif déblayé à l'E. dans l'axe des six grandes colonnes debout marque à peu près la place du pronaos. Il ne reste rien de la cella : le fond du temple à l'O. présente des traces de marches transversales, qui prouvent que le fond du temple

était surélevé pour former un sanctuaire. Voilà tout ce qui reste du temple du Soleil, mais les colonnes encore debout, avec leur admirable entablement, montrent assez ce que devait être ce magnifique édifice. Sa longueur était de 89 mèt. sur 48. 6 de large, et l'on a pu reconnaître qu'il comptait 10 colonnes de front et 19 de côté, en tout 54 colonnes (en défalquant les colonnes d'angle).

Entre le grand temple, le temple de Jupiter et l'enceinte de l'acropole, vers le S.-O., on ne trouve plus qu'un terrain d'un niveau inférieur à celui du grand temple, et couvert des restes confus des temples antiques, ainsi que de constructions ogivales. A l'angle S.-O. s'élevait la maison du commandant arabe de la forteresse. Une espèce de rue, tracée parmi ces décombres, va rejoindre obliquement la cour rectangulaire.

Vue extérieure de l'enceinte. —Il nous reste, pour bien comprendre l'acropole, à faire extérieurement le tour de son enceinte et à visiter les passages souterrains qui existent sous la cour rectangulaire. L'enceinte nous présente trois espèces de constructions différentes : 1° des assises cyclopéennes, probablement phéniciennes, que nous allons décrire en détail ; 2° des murailles qui, par leur construction régulière et leur ornementation, semblent romaines; et enfin 3° des tours surajoutées et des ouvrages crénelés, formés de blocs rapportés, irrégulièrement disposés, qui ne datent évidemment que du moyen âge et de la domination arabe.

Commençant le tour des murailles à la brèche de l'angle S.-O., par laquelle nous étions entrés, nous trouvons d'abord des substructions et une tour évidemment surajoutée.—On contourne cette tour, et on longe la face O., où l'on trouve les murs anciens. Ce qui frappe tout d'abord, c'est la **muraille cyclopéenne ou phénicienne,** composée de blocs énormes. On en compte trois principaux, monstres auprès desquels les autres ne sont rien. Ils mesurent environ 20 mèt. de long sur 4 ou 5 de haut, et autant d'épaisseur. Ils occupent la base de la muraille et supportent 6 autres blocs de moindres dimensions. Au-dessus, la muraille est évidemment d'une époque postérieure, et formée de fragments rapportés : bases de colonnes, morceaux de frises, etc., mais le tout en pierres qui paraîtraient de grandes dimensions, si elles n'étaient à côté des monolithes de la base.

Du côté N., on trouve un autre mur phénicien aussi puissant, mais qui n'a guère plus de 6 mèt. de haut. Ici la base est formée de blocs plus petits, les blocs monstres sont superposés : ceux-ci mesurent 3 mèt. 69 de hauteur. La muraille qui a été élevée postérieurement n'a pas été, comme du côté O., construite sur les blocs cyclopéens, mais derrière eux, de manière à laisser entre ces deux constructions un espace libre dans lequel on pénètre par une petite porte creusée dans la muraille cyclopéenne. On trouve dans cette espèce de boyau quelques gros fûts de colonnes éboulés, provenant de la colonnade extérieure du temple du Soleil. L'enceinte intérieure, formée de beaux blocs réguliers, paraît romaine, mais la partie supérieure est évidemment arabe.

L'angle N.-E. de la cour rectangulaire forme sur cette face de l'enceinte une saillie de 6 mèt. environ, à la base de laquelle on remarque une haute porte, qui n'est que l'ouverture O. d'un des *passages souterrains* que nous allons décrire ci-après. Au-dessus de cette porte, on en voit une plus petite, encadrée de deux pilastres corinthiens et d'une frise, et qui a été bouchée avec des pierres rapportées. La muraille N. de la cour rectangulaire est

très-régulièrement bâtie et formée de blocs de grandes dimensions. Vers le milieu, on remarque une grande porte oblitérée. A l'angle N.-E., on trouve une large brèche, par où l'on peut voir des chambres et des portes sculptées qui répondent à celles que nous avons décrites dans la cour rectangulaire.

L'angle en retour de cette cour qui regarde à l'E. présente l'autre porte du grand passage souterrain, porte large et élevée, surmontée de deux portes et de deux fenêtres sculptées plus petites.

Passages souterrains. — On pénètre facilement sous la voûte, qui surprend par sa belle construction, où l'on reconnaît l'appareil romain, et où M. de Saulcy a pu lire quelques inscriptions latines. Le même voyageur a reconnu sous ces voûtes les traces d'une construction antérieure, remontant probablement à l'époque des murailles cyclopéennes mentionnées plus haut. La base des murailles est formée de matériaux gigantesques, et la voûte elle-même présente des parties qui, par la couleur de la pierre et la courbe des voussoirs, diffèrent de l'appareil romain des autres parties. Entrant sous la voûte du passage N., on trouve d'abord à gauche une porte qui s'ouvre dans une grande chambre carrée, puis une longue voûte transversale qui communique avec le souterrain du S., dans lequel on trouve aussi des portes bouchées. On peut, en escaladant une fenêtre en face de la voûte transversale, pénétrer dans une grande chambre décorée de niches sculptées. Rappelons que l'ouverture O. du souterrain du S. conduit dans l'intérieur de l'acropole.

Ressortant du souterrain du S. par sa porte E., on se retrouve au pied de la tour qui forme l'angle S.-E. de la cour rectangulaire, ornée extérieurement de pilastres, et en dehors de la cour hexagonale; on longe cette cour jusqu'à l'aile des propylées, qui fait saillie de ce côté, et qui est décorée en dehors de pilastres corinthiens et surmontée d'une tour crénelée arabe.—En revenant sur la façade E. des propylées, entre les deux pavillons carrés qui en forment les ailes, on reconnaît la place que devait occuper l'escalier et l'entrée principale de l'acropole. Les piédestaux signalés par M. de Saulcy sont placés trop haut pour que, d'en bas, on puisse lire les inscriptions sans une échelle ou sans un télescope. Achevant le tour de l'enceinte vers le S., on reviendrait au temple de Jupiter.

AUTRES ANTIQUITÉS DE BA'LBEK.

Temple circulaire.—Il est situé à l'E. et à environ 300 mèt. de l'acropole, et entouré de quelques maisons arabes. Ce temple n'était pas exactement circulaire, la porte du côté de l'O. formant un segment coupé sur la circonférence de la cella. La colonnade extérieure présente le même segment coupé. La porte principale était flanquée de deux colonnes corinthiennes, reliées par l'architrave avec les deux colonnes les plus extrêmes de la colonnade extérieure. La porte avait 4 à 5 mèt. de haut, elle était rectangulaire. La colonne de gauche est à peu près intacte, celle de droite est penchée et presque renversée; l'architrave et la frise de ce côté se sont écroulées. Il reste encore près des deux tiers de la cella, bien qu'elle se soit écroulée du côté du S. A l'intérieur on distingue en bas une espèce de corniche ressemblant à un siége circulaire. A 4 mèt. de hauteur, règne une corniche sculptée, au-dessus de laquelle étaient cinq niches à frontons alternativement plein-cintre et triangulaires. Il en reste encore trois, dont deux à plein-cintre. Une partie du quatrième fronton existe encore. Entre les frontons et ces niches étaient des colonnettes, dont deux sont encore en place avec leur architrave, frise

et corniche. Les niches étaient surmontées d'une frise très-simple, et dont une partie même n'a pas été achevée, et d'une corniche très-riche d'ornementation. Au-dessus, une couronne de pierre en surplomb indique que le bâtiment était couvert d'une coupole.

Extérieurement la cella présentait quatre niches de style corinthien, formées d'une voûte cintrée soutenue par deux pilastres à palme : il reste trois de ces niches. Dans l'une est sculpté un aigle, dans les autres des espèces de coquilles. Les niches sont séparées l'une de l'autre par un pilastre corinthien qui répond à une des colonnes du péristyle. Au-dessus des niches règne une frise représentant des guirlandes sculptées, puis la corniche très-riche qui relie les colonnes du péristyle. Cette corniche ne forme pas une bande circulaire, comme aux temples de Vesta et de la Sibylle à Rome et à Tivoli, mais elle forme des arcs de cercle rentrants, avec une colonne à chaque brisure. Cette disposition présenterait certainement une grande élégance et ferait du temple de Ba'lbek un modèle unique, si la lourdeur de l'édifice et la profusion des ornements ne prêtaient beaucoup à la critique. Il ne reste plus que quatre des cinq colonnes du péristyle. L'édifice perd de plus en plus son aplomb et menace d'une ruine assez prochaine. Il a été converti autrefois en église chrétienne.

A côté du temple circulaire, on voit une petite tour octogone arabe, espèce de mosquée, dans le pavement de laquelle a été enclavé un bénitier chrétien.

Murailles de la ville, Nécropole, etc.—Nous avons déjà mentionné le canal qui encaisse le ruisseau de Ba'lbek, et la muraille d'enceinte crénelée et flanquée de tours, qui s'élève sur la colline. La nécropole est construite en gros blocs empruntés aux ruines d'Héliopolis, au milieu desquels Burckhardt et M. de Saulcy ont pu lire plusieurs inscriptions intéressantes. (*Voyage autour de la mer Morte*, tome II, p. 613-617.) La nécropole, située au sommet de la colline, qui fait face à l'O., contient aussi beaucoup de fragments curieux. Toutes les roches sont percées de grottes sépulcrales, analogues à celles d'Abila. (*V.* p. 656.)

Sur le sommet de la colline, au S.-O. de la ville, est un immense chapiteau dorique, de 92 centim. de hauteur, avec des moulures assez compliquées ; à 50 mèt. de là, gisent les tambours disjoints de la colonne qui portait ce chapiteau et de la base formée de deux dés superposés. Wood a vu la colonne encore debout en 1751. Le tout surmontait un caveau sépulcral, ouvert il y a quelques années par M. Montefiore ; le chapiteau et la colonne sont creusés d'une rainure, qui servait peut-être, selon M. de Saulcy, à conduire les eaux pluviales. Un peu plus loin est une vaste pierre, avec un écusson sculpté, un quadruple fronton, laquelle paraît avoir recouvert une tombe.

En sortant de Ba'lbek, vers le S.-O., on passe près d'un turbé ombragé d'un vieux cyprès, et l'on arrive (15 min.) aux **anciennes Carrières**, d'où ont été tirés les matériaux gigantesques de l'acropole. On trouve encore en place un des gros blocs monolithes de la muraille cyclopéenne, que les Arabes nomment *hadjer-el-kiblah* (la pierre du midi). Ses dimensions sont : largeur, 4 mètres 10 cent.; hauteur, 4 mèt. 50 cent.; longueur, 23 mèt. 42. Il est parfaitement taillé et attend depuis des siècles la puissance qui devait le transporter à l'enceinte de l'acropole. M. de Saulcy a calculé qu'il avait 500 mèt. cubes, et que, vu la densité de la pierre, il devait représenter un poids de 1 million 500 000 kil., c'est-à-dire qu'il faudrait une machine de la force de 20 000 chevaux ou les efforts réunis de 40 000 hommes pour le mettre en mouvement. Nous n'avons aucune idée des moyens employés pour

transporter de pareilles masses; quels rouleaux pouvaient, sans s'écraser, être employés à les faire glisser? Les carrières s'étendent assez loin vers le S., au pied de l'Anti-Liban.

Enfin, dans la plaine au S.-O., à 40 min. sur la route de Zahlèh, on trouve un petit édifice octogone, nommé *Koubbet-Douris* (la coupole de Douris). Il est formé de huit colonnes de granit supportant une architrave octogone grossièrement bâtie ; ce ne sont que des blocs reposant horizontalement et sans ciment sur le sommet des colonnes: ce n'est pas là un temple antique, c'est quelque santon arabe bâti avec des matériaux anciens. Un sarcophage en pierre est placé tout debout entre deux des colonnes, sans doute pour servir de Mihrab.

ROUTE 111.

DE BA'LBEK A HOMS.

(19 h. ou 2 j. 1/2.— On couche à Lébouèh et à Riblah.)

En quittant Ba'lbek, on traverse un plateau stérile entrecoupé de ravins que dominent les derniers contre-forts de l'Anti-liban jusqu'à (1 h. 20)

Nahlèh, village au milieu duquel sont des ruines d'un ancien temple, construit sur une plateforme en maçonnerie, dont deux rangs de pierres énormes forment la fondation. Une colline à l'E. du village porte les restes d'une ville primitive, et quelques tombeaux.

Après Nahlèh, on traverse un ruisseau sur un pont de pierre d'une seule arche, on laisse à droite (1 h. 10) *Younin*, petit village à l'entrée d'une vallée profonde arrosée par une petite rivière. A l'O. on aperçoit Deïr el-Akhmar, la colonne isolée au milieu de la plaine, et la chaîne du Liban (*V.* R. 110).

Continuant à cheminer sur un terrain montueux dont l'inclinaison générale est du N.-E. au S.-E., et laissant à gauche (1 h. 10) le petit v. de Resm el-Hadid, on arrive (50 m.) au point de partage des eaux du Léontès et de l'Oronte. De ce point élevé la vue s'étend au loin sur les pentes orientales du Liban, et déjà, vers le N.-O., apparaît le monument d'Hermel, dont il sera question plus loin. On commence alors à descendre sur (1 h. 10) **Néba el-Lébouèh**, belle fontaine auprès de laquelle se trouvent le misérable village du même nom et quelques ruines qui sont probablement celles d'un temple. Les historiens arabes mentionnent Lébouèh comme une ville fortifiée. En 1170, un parti, commandé par le chef des hospitaliers, y fut taillé en pièces par les Turcs. Lébouèh paraît être le *Libo* des anciens itinéraires.

Au delà de Lébouèh, on laisse sur la droite (30 m.) le v. de Nébi-Othman pour gagner (20 m.) celui d'*El-Aïn*, qui possède plusieurs fontaines et quelques ruines sans intérêt. Le chemin nous conduit par un terrain fortement accidenté (20 min.) sur les bords d'un ravin profond, dans la gorge duquel se montre (50 min.) *El-Fikèh*, v. à la hauteur duquel il faut traverser le ravin pour en longer (20 m.) le côté N. où la route offre moins de difficultés, puis, inclinant légèrement au N.-E., atteindre (30 m.)

Er-Ras ou **Ras-Ba'lbek**, où l'on observera les ruines de deux églises, l'une au milieu du v., l'autre au dehors, à l'O. Cette dernière mesurait environ 30 mèt. de long sur 15 de large. Plus loin, sont encore quelques ruines complètement défigurées; on peut aussi reconnaître les restes d'un aqueduc. Selon Robinson, Ras-Ba'lbek répond à la *Conna* des anciens itinéraires et au *Chonochora* mentionné dans les actes du Concile de Chalcédoine.

A partir de Ras-Ba'lbek, le chemin le plus court se dirige tout droit sur Riblah; mais il convient de se détourner pour visiter (2 h. 40)

Deir-Mâr-Maron, où l'on trouve des sources (néba el-Aci) qui, réunies aux eaux venues de Lébouèh, forment le fleuve Oronte (Nahr el-Aci). On y voit aussi une caverne nommée Megharet er-Rahib (caverne du Moine), qui servit, dit-on, de retraite à Maron, le père des Maronites. — De cet endroit on gagne (1 h.) le monument de

Kamou'at el-Hermel; il repose sur un piédestal de trois marches de basalte noire, et se compose de deux masses superposées, formant en quelque sorte deux étages, dont le premier est surmonté d'une corniche en guise d'ornement, et le second d'une pyramide. Dans le haut de la masse inférieure on distingue des sculptures représentant des scènes de chasse complétement défigurées. La destination de ce monument est tout à fait inconnue.

De Kamou'at el-Hermel on jouit d'une vue étendue sur les dernières pentes du Liban, sur l'Anti-Liban, qui s'étend au loin au N.-E. à partir du village d'Er-Ras, sur la grande plaine de l'Oronte, sur le v. d'Hermel, au delà de la rivière, et même, par un temps clair, sur le château de Homs.

De Kamou'at, une route peu intéressante, qui traverse plusieurs cours d'eau, conduit à (2 h. 45)

Riblah, pauvre village de 40 à 50 maisons, ne possédant, en fait d'antiquités, qu'un monument quadrangulaire, qui passe, aux yeux des indigènes, pour une ancienne église. Riblah est évidemment la ville du même nom mentionnée dans l'ancien Testament.

De Riblah, on se dirige, en suivant le cours de l'Oronte, vers *Tell Nébi-Mindau*, situé dans un angle formé par l'Oronte et l'un de ses affluents de gauche. Des ruines informes et le texte des anciens itinéraires autorisent à placer dans cet endroit **Laodicea ad Libanum**, qui fut dans l'antiquité la capitale d'un district appelé la Laodicène. De cet endroit, passant près du v. d'*Ardjoun*, et côtoyant toujours le bord de l'Oronte, on gagne les rives du lac Kédès (*Bohairet-Homs*) (*V*. p. 628) d'où, par les routes de Kefr Adi, Schaumeriyèh et Kocé, on atteint (4 h. 30 de Riblah) Homs (*V*. p. 627).

ROUTE 112.

DE BA'LBEK A BEYROUT.

(16 h. — On couche à Zahléh.)

En quittant Ba'lbek, on s'avance au S.-O., vers le petit édifice circulaire (*Koubbet Douris*), décrit p. 652, que l'on dépasse (30 m.) pour traverser obliquement la large plaine de Beka'a, qui paraît de plus en plus riche et fertile, malgré le manque de bras et de culture. Le hameau de *Talyé* (2 h.) est le seul que l'on rencontre avant de franchir (1 h.) le Leïtani (Leontès). Au hameau de *Temnin el-Tahhta* (50 m), on arrive au pied du Liban. A dr., sur la hauteur, à 3 kil. env. de la route, on aperçoit le v. de *Kacerneba*, où l'on peut visiter les ruines d'un temple. Un peu plus au S., au-dessus du v. de *Nîhha*, se trouve un autre temple plus remarquable, appelé *Kala't el-Heussn*. Le v. de Nîhha lui-même contient aussi des restes défigurés d'un temple. La route, depuis Temnin el-Tahhta, continue au pied de la montagne, jusqu'à (1 h. 15) *Nébi Nouhh*, ou *Kérak Nouhh* (le tombeau de Noé), édifice qui mesure 21 mèt. de long, et qui paraît un ancien aqueduc. Le v. de Ma'allaka (5 m.), bâti à l'entrée d'une belle vallée, et entouré de noyers et de peupliers, annonce la V. industrieuse de (20 m.)

Zahléh (6 h. de Ba'lbek. On loge chez l'évêque grec). C'est une V. nouvelle, bâtie en étage, sur les pentes rapides de deux coteaux séparés par un torrent qui débouche d'une gorge sauvage, encaissée entre de hauts rochers verticaux. « Un pont unique va d'un quartier à l'autre. Quelques maisons assez élégantes brillent entre

la verdure des peupliers et des hautes vignes, au-dessus des chutes du fleuve. Celui-ci, après avoir traversé les maisons de la ville, qui sont groupées et suspendues de la manière la plus bizarre sur ses hautes rives, et pendantes sur son lit, va arroser des terres ou des prairies étroites où l'industrie des habitants distribue ses eaux en mille ruisseaux » (Lamartine.) La V. compte environ 8 à 10,000 hab., presque tous chrétiens, syriaques ou grecs, dont l'esprit turbulent et querelleur fait peu d'honneur à la foi qu'ils professent. Ils ont au moins le mérite d'être industrieux et travailleurs. La ville est remplie de couvents, d'églises, de prêtres et de moines.

De Zahlèh, on commence à s'élever sur les contre-forts du Liban; on passe (1 h. 15) près du v. de *El-Djédidé*, où l'on signale une ruine avec une inscription votive en latin. On continue à s'élever pour rejoindre (20 m.) la route de Damas, au-dessus du v. de Mekhsé. De là à Beyrout (8 h.) (*V.* R. 115).

Une route, plus intéressante que celle des caravanes par ses beautés alpestres, conduit de Zahlèh à Beyrout, en rejoignant par les sommités du Liban la vallée du Nahr el-Kelb. On s'élève par les vignes au-dessus de Zahlèh (1 h. 45) sur un col compris entre le Djébel Sannin et le Djébel Kenicèh, d'où l'on découvre la mer. On descend vers une gorge profonde appelé le Wadi Tarchich, dont on longe quelque temps la rive droite, puis on chemine sur des hauteurs plantées de pins, qui séparent le Wadi Tarchich au S. du Wadi Biskinta au N. Les flancs de la montagne sont disposés en terrasses, et l'on y cultive la vigne et le mûrier. On gagne (3 h. 30) le v. de Méroudj, puis (1 h.) Bekfeya, gros v. pittoresque suspendu au-dessus de la gorge du Nahr el-Kelb, où l'on voit les restes du palais d'un ancien émir du Liban. De Bekfeya à l'embouchure du Nahr el-Kelb, 2 h; de là à Beyrout, 2 h. 30. (*V.* R. 106.)

ROUTE 113.

DE BA'LBEK A DAMAS.

(17 à 18 h.—On couche à Zebdani ou à Souk Wadi-Barada. En allant de Damas à Ba'lbek, on coucherait à Aïn-Fidjèh, et le second jour à Sourghâya, pour arriver le troisième à Ba'lbek.)

On sort de Ba'lbek par la porte du S., et, arrivé près d'un turbé bâti à l'ombre d'un grand cyprès, on prend un chemin qui passe au-dessus des carrières, pour suivre la base de l'Anti-Liban. A partir du hameau de (30 min.) *Aïn-Barada* on s'engage dans un vallon qui se dirige vers le S. entre deux rives parallèles formant les bases de la chaîne, et qui laisse voir continuellement de beaux aperçus sur la plaine de la Beka'a et la grande chaîne du Liban. Les roches de l'Anti-Liban sont de la même nature que celles du Liban, mais les montagnes atteignent à peine la moitié de la hauteur de celui-ci. Dépassant les hameaux de Et-Tayibèh et de Bereitân, on atteint (1 h. 30 min.) le v. de *Nébi-Chît*, qui contient le tombeau du prophète Seth, dont il porte le nom. On passe (30 min.) un ravin à sec, laissant un village sur la droite, puis on rencontre (25 min.) un puits sur une hauteur, d'où l'on découvre toute la plaine de la Cœlésyrie, depuis Ba'lbek jusqu'à Zahlèh, que l'on aperçoit en face, au pied du Sannin. Laissant alors les moukres et les chevaux de bagages suivre le grand chemin, on gravit sur la gauche (45 min.) un col d'où l'on redescend au S. dans la vallée du Wadi-Yahfoufèh, où l'on rejoint (15 min.) la route des moukres. On remonte alors, vers l'E., le cours du Nahr-Yahfoufèh, affluent du Nahr-el-Léïtani, que l'on traverse à gué (19 min.) pour suivre la r. gauche, à travers une vallée fraîche et bien cultivée, dont l'aspect rappelle les vallées de nos climats. Les platanes, les sycomores, les chênes, les peupliers, les saules se pressent le long des prairies où serpente la rivière. Les

montagnes qui la dominent sont d'un beau caractère. La vallée devient bientôt plus aride (40 m.), on s'élève sur les pentes à droite, et bientôt (20 m.) on tourne vers le S. Une branche de la vallée se dirige vers le N. A ce point de bifurcation, on trouve un pont romain. La route romaine de Damas à Ba'lbek, plus directe que la route actuelle, remontait la vallée du N., où coule la branche principale du Nahr Yahfoufèh, et croisait le Wadi Chabât, où l'on trouve encore de nombreux vestiges de l'ancienne voie.

Continuant notre route vers le S., nous passons (15 m.) à gué un petit affluent du Nahr Yahfoufèh, pour gagner (16 m.) le v. de

Sourghaya (5 h. de Ba'lbek), situé dans un frais vallon.—Au delà de Sourghaya, on remonte un plateau en pente douce, large et bien cultivé, où l'on atteint (50 m.) la ligne de partage des eaux; au N., les eaux coulent vers le Nahr Yahfoufèh, le Leontès et la Méditerranée; au S., vers le Nahr Barada et les lacs situés à l'E., au delà de l'oasis de Damas. La route serpente sur un plateau coupé de petits ravins, avant de descendre (30 m.) par une pente assez roide dans un vallon verdoyant, arrosé par le ruisseau de Aïn Hawar, dont on suit le cours jusqu'à (45 m.)

Zebdâni (2 h. de Sourghaya), gros v. bâti au pied de collines fertiles, et entouré de beaux arbres, qui rappellent la végétation de la France. Zebdâni, élevé de 1067 mèt. au-dessus de la mer, contient une population d'environ 3000 hab., moitié chrétienne, moitié musulmane. Une tradition du pays place en ce lieu le tombeau d'Adam, et, sur les montagnes voisines, le point où s'arrêta l'arche de Noé.—On passe pendant quelque temps entre des enclos cultivés, pour déboucher (35 m.) dans une grande plaine labourée dans presque toute son étendue. Cette plaine, longue de 12 kil. sur 4 à 5 de large, est le point le plus central, et la vallée la plus riche et la plus pittoresque de l'Anti-Liban. Elle est dominée à l'O. par des montagnes d'environ 2000 mèt., aux pentes nues et escarpées. A l'E. se dresse à 2250 mèt. la sommité la plus haute de l'Anti-Liban, dont les contre-forts sont plus fertiles. C'est sur ses pentes, à plus de 300 mèt. au-dessus de Zebdâni, que se trouve le gracieux village de *Bloudân*, tout entouré de vignes et de jardins, et où le consul d'Angleterre à Damas, la mission protestante et plusieurs négociants ont leur résidence d'été. Au S. on aperçoit le sommet neigeux du grand Hermon (Djébel ech-Cheikh). Le Nahr Barada, auquel Damas doit sa prospérité, prend naissance dans cette vallée, et descend d'un petit lac situé dans les montagnes de l'O., à 350 mèt. au-dessus de Damas.

On atteint (2 h.) l'extrémité de la plaine, où la vallée se resserre. En cet endroit, on peut voir les ruines de deux ponts romains, au-dessous desquels le Nahr Barada fait une chute de 6 mètres. La vallée tourne brusquement à l'E. et n'est bientôt plus qu'une gorge étroite. Le sentier serpente entre des roches poudreuses. Le paysage devient encore plus sévère et plus grandiose en approchant du (40 m.) Djissr el-Barada, d'où l'on gagne (10 m.)

Souk-Wadi-Barada (3 h. 25 de Zebdâni), petit v. qui n'offre de curieux que sa construction en terrasses superposées au-dessus des profondeurs où mugit le Barada; et sa situation pittoresque dans une gorge dominée par de hautes murailles de rochers qui ne laissent entrevoir aucune issue. Ce village marque la position de l'antique **Abila**, qui, 40 ans avant J.-C., devint la capitale du petit État de Lysanias, fils de Menæus, roi de Chalcis; Lysanias fut assassiné par ordre de Cléopatre. Abila fut successive-

ment gouvernée par Philippe le Tétrarque, Agrippa, et, en dernier lieu, par Hérode Agrippa. Plus tard elle fut le siége d'un évêché, et tomba, en 634, entre les mains des Sarrasins, qui s'en emparèrent par surprise au moment où se tenait la *foire de la vallée du Barada* (Souk Wadi Barada), nom qu'elle a conservé en mémoire de cet événement.

Dans le village même, on ne trouve que quelques pierres taillées, et quelques fragments de colonnes. Les ruines principales se trouvent sur la rive opposée. Pour les visiter, on remonte (10 m.) au pont de Barada *Djissr el-Barada*, puis on gravit la montagne en face en montant entre les rochers; parvenu en haut d'une paroi escarpée, on trouve les restes d'une ancienne voie romaine, arrêtée brusquement au bord du précipice, qu'elle paraît avoir franchi autrefois sur un viaduc dont on voit encore quelques traces disséminées sur le flanc de la montagne. Cette route s'étend sur une longueur d'environ 180 mèt. et sur une largeur d'environ 4 mèt. en quelques endroits; elle est creusée dans le roc à la profondeur de 5 à 6 mèt. On lit encore sur ces parois deux inscriptions latines, qui nous apprennent que la route fut réparée sous le règne de Marc-Aurèle. Immédiatement au-dessous de la route se trouve un aqueduc, tantôt à ciel ouvert, tantôt creusé en tunnel, qui se continue assez loin sur la pente de la montagne. On peut s'en servir comme d'un sentier pour aller visiter les *grottes sépulcrales*, qui se trouvent plus loin suspendues au-dessus du précipice. Ces tombeaux sont de simples chambres, qui étaient fermées par des portes en pierre, dont une a été retrouvée sur les bords du torrent. A l'intérieur elles présentent des niches en forme de fours pour recevoir des cercueils. Au-dessus de ces tombes, la paroi de la montagne est creusée de vastes carrières, auxquelles on peut arriver par un chemin très-roide. Sur une colline élevée qui domine le village, se trouve un monument d'environ 10 mèt. de long, que les Musulmans révèrent sous le nom de *Kobr Habil* (le Tombeau d'Abel), légende qui repose vraisemblablement sur la ressemblance du nom d'Abel avec celui de l'antique Abila. Un peu plus loin vers le S., et sur le sommet de la colline, se trouvent les ruines d'un petit temple, dont il ne reste que quelques murailles renversées, les colonnes ayant roulé au bas de la montagne. Un peu plus à l'E., se trouve encore une grotte sépulcrale.

De Souk-Wadi-Barada, on suit la rive dr. de la rivière jusqu'au (30 m.) v. de *Kefr el-Awamid*, au-dessus duquel on remarque les ruines d'un ancien temple. De ce point, on peut en 3 h. 30 gagner Dammar par une route qui, s'éloignant du Nahr-Barada, s'élève à droite sur (20 m.) un plateau aride, au delà duquel (1 h.) elle croise (15 m.) un vallon secondaire pour redescendre (35 m.) dans un autre vallon plus verdoyant, qui rejoint (35 m.) la vallée du Nahr-Barada. En cet endroit la vallée est large, fraîche et plantée de beaux arbres; on franchit (20 m.) la rivière sur deux ponts en pierre, près desquels on voit un dukhan et une petite chapelle turque, et l'on atteint (10 m.) *Dammar*.

Mais le voyageur qui ne craindra pas d'allonger sa route d'une heure, devra, en dépit de tout ce que pourra objecter le drogman, franchir le Nahr-Barada à Kefr el-Awamid, et, par les v. de Kefr ez-Zeit, Deïr Mekkarin, gagner (1 h. 20).

Aïn-Fidjèh (la fontaine de Fidjèh), localité très-favorable à un campement, près du village de même nom. Cette source, entourée d'arbres fruitiers et de beaux jardins en terrasses, est une des plus grandes et des plus remarquables de la Syrie; elle

fournit un large ruisseau qui, à 60 mèt. de là, se jette dans le Barada, dont il forme l'affluent principal. Au-dessus de la fontaine se trouvent une petite plate-forme en maçonnerie et les ruines d'un temple. De l'autre côté de la source, on remarque un édifice singulier de 12 mèt. de long sur 9 de large, construit de pierres massives et remontant à une haute antiquité, mais dont on ignore l'histoire et la destination.

De Aïn-Fidjèh, on gagne (5 m.) le v. de Fidjèh, pauvre hameau d'une trentaine de maisons, et traversant une petite prairie, on descend dans un vallon sauvage par un sentier taillé en corniche, au-dessus d'une gorge sauvage et profonde où gronde le Barada. Le sentier présente bien quelques mauvais pas, mais on en est dédommagé par les beautés pittoresques du paysage. Un peu avant d'atteindre le v. de Bessima, on remarque les restes d'un ancien aqueduc taillé dans le flanc du rocher, et dont la construction remonterait à Zénobie. Suivant une opinion fort peu croyable, cet aqueduc conduisait autrefois les eaux de Aïn-Fidjèh jusqu'à Palmyre.

Bessîma est un v. perché sur un contre-fort à pic au-dessus du torrent. La paroi de rocher qui le domine à gauche présente plusieurs grottes sépulcrales. On continue au pied d'une muraille de rochers élevée de plus de 600 mèt. pour descendre (1 h.) entre des jardins en terrasse dans la plaine pierreuse de Sahra, au delà de laquelle (1 h.) on longe plusieurs collines crayeuses jusqu'à (45 m.)

Dammar, où l'on rejoint la route décrite ci-dessus près d'un joli khân, peint extérieurement de grandes raies tricolores, et couvert de dessins représentant grossièrement cet objet nouveau qui a tant frappé l'imagination des Arabes, le bateau à vapeur, avec ses roues et sa cheminée fumante.

Laissant de côté le v. insignifiant de Dammar, et montant sur une pente aride et poudreuse, au pied de laquelle le Barada va se perdre sur la droite entre des falaises élevées, on arrive (20 m.) sur une hauteur d'où l'on a une première vue de l'oasis de Damas. Mais ce n'est qu'après avoir franchi (20 m.) un passage étroit, creusé dans la roche crayeuse et dominé par un santon arabe en forme de coupole, que l'on voit se dérouler dans toute sa magnificence le **panorama** général de Damas, de son oasis et du désert qui l'entoure. Peu de villes au monde présentent un aspect plus féerique que cette grande cité, apparaissant tout à coup avec ses coupoles et ses minarets innombrables; le vaisseau immense de la grande mosquée domine les masses confuses de ses maisons en terrasses ; de vastes jardins, de grandes prairies, de beaux massifs d'arbres entourent d'une ceinture de verdure cette ville inondée de lumière. Cette fraîche végétation fait un contraste merveilleux avec les teintes chaudes et rougeâtres du désert aride qui s'étend tout autour à perte de vue. Du point élevé où l'on est placé, on voit à gauche les sommets de l'Anti-Liban s'abaisser en collines arrondies vers l'E. pour aller mourir dans le désert de Palmyre : vers l'O., la chaîne s'élève au contraire jusqu'au sommet neigeux du grand Hermon; en face, au delà de la plaine de Damas, se dressent au-dessus l'un de l'autre le Djébel el-Aswad et le Djébel Mâni'a, et, au fond du tableau, les cimes bleues du Djébel-Haouran. Plus à l'E., se dressent les collines coniques du Telloul, qui se détachent sur la grande ligne formée par l'horizon de la plaine.

On descend alors par un sentier escarpé le faubourg de Salahiyèh, dont les murailles présentent un grand nombre de tombeaux, avec de gracieuses coupoles mauresques, qui malheureusement tom-

bent en ruines. A l'entrée du faubourg (25 m.), des douaniers turcs viennent vous importuner pour obtenir un baghchich, on traverse plusieurs rues entre de beaux vergers, dont les murailles en terre gâchée avec du chaume rappellent celles de certaines provinces de la France, notamment de la Beauce, et, suivant un cours d'eau rapide qui fait tourner plusieurs moulins, on atteint (20 m.) la porte de Damas (*V*. R. 115).

ROUTE 114.

DE BA'LBEK A TYR,

PAR LA VALLÉE DU LEONTÈS.

(30 h. environ. — On couche à Néba-Andjar, à Nabi Safa et à Kala't ech-Chakîf.)

De Ba'lbek, on se rend à Néba Andjar, soit par Zahlèh et Mekhsé (*V*. R. 112 et R. 115) (9 h. 30), soit en longeant le côté E. de la plaine de Beka'a, au pied des dernières collines de l'Anti-Liban, ou en suivant la route de Ba'lbek à Damas (*V*. p. 654), que l'on quitte (2 h.) au-dessous de Nébi Schît, pour gagner, en franchissant le Nahr Yahfoûfèh, les v. de **Mâsi** (4 h. 15 de Ba'lbek) et de *Raith*. Au-dessus de (50 m.) **Deïr el-Ghazal** (le couvent de la Gazelle), qui s'élève sur la montagne à l'E., on trouve les restes d'un temple (des fondations massives et quelques colonnes brisées). La route conduit par (30 m.) Kouseiyèh, el-Aïn, Kefr-Zebad, et la fontaine de Chemsîn, à Néba Andjar (8 h. de Ba'lbek) et aux ruines de Chalcis (*V*.R. 115).— De Néba-Andjar et de Medjdel, on s'engage dans une verte vallée, parallèle à la Bekaa, et qui se continue avec la grande vallée de Wadi et-Teim, où sont les sources du Jourdain supérieur. On laisse successivement en arrière Hammârah, Soultân Yakoub, Aïn-Faloudj, el-Bîrèh, el-Méheidithèh, Kawkab, el-Kefr, Miskèh, pour atteindre, après un trajet monotone (7 h.),

Nebi Safa ou Thelthatha, v. situé sur les hauteurs O. du Wadi et-Teim, à peu près en face de Racheya. On y voit les restes d'un temple corinthien, de 22 mèt. de long sur 11 de large; l'angle N.-E. de l'édifice est la seule partie bien conservée.

De Nebi-Safa à Racheya (V. R. 117.) en 2 à 3 h. en passant au-dessous de Aïn el-Lébouèh.

De Nebi-Safa, on monte (30 m.) au petit v. de Lebbeya, d'où l'on découvre le large et riche Wadi et-Teim, pour gagner, à travers une région montagneuse, mais fertile (1 h. 15), le v. de **Yahmar**, au-dessous duquel s'ouvre la gorge sauvage où gronde le Leontès, à plus de 300 mèt. de profondeur. A 30 min. au N.-E. de Youhmour, se trouve le **pont naturel de Kouwèh**, dont Robinson a donné la description que nous reproduirons en l'abrégeant. « L'aspect de la gorge est sauvage, pittoresque et grandiose. En descendant, on voit au-dessous, dans les profondeurs de la gorge, les parois des rochers opposés, creusées d'immenses cavernes, et des voûtes dont les plus hautes paraissent en partie artificielles, et passent pour avoir servi autrefois de repaires aux voleurs. Le pont naturel a été formé par des rochers éboulés, que le temps a recouverts d'une couche de terre. Sa largeur est de 3 mèt., son ouverture de 7 mèt., et sa hauteur au-dessus de l'eau de 32 mèt. Les parois de la gorge élèvent au-dessus du pont des murailles perpendiculaires d'environ 160 mèt. La gorge est remplie d'une épaisse végétation d'arbres et d'arbustes qui cachent en partie le fleuve, dont les chutes impétueuses produisent l'effet le plus pittoresque. Il est très-difficile d'atteindre le niveau de l'eau au-dessous du pont. On peut, en se cramponnant aux rochers de la rive O., gagner une large caverne, au-dessous de laquelle le canal n'a plus que 4 à 5 mèt. de large. Un rocher éboulé dans le torrent

ne laisse plus à l'eau qu'un passage d'un mèt., et forme un autre pont naturel. » (*Lat. bib. res.* p. 421.)

Revenant à Yahmar, on reprend sa route vers le S. en longeant la gorge du Leïtani. Le fleuve est tellement encaissé, qu'on n'en soupçonnerait pas la présence. On rencontre successivement les v. de *Kilya* et de (1 h. 15) *Bourghaz*, près duquel on trouve un pont, donnant passage à une route qui, d'une part, conduit à Djezzin et Deïr el-Kamar, et de l'autre, rejoint le Wadi et-Teim à *Djissr es-Souk*. En ce point, le Leïtani n'est séparé du Jourdain supérieur que par une distance de 4 à 5 kil.

Chemin à l'E. pour Hasbeya en 2 h. env.

De Bourghaz un chemin difficile conduit à (1 h. 15) *Belât*, où le Leïtani plonge dans une nouvelle gorge de 600 mèt. de profondeur, qui, plus loin, n'a pas plus de 1 à 2 mèt. de largeur. On rejoint à 20 m.) *Dibbîn* la grande route de Damas à Tyr.

A 1 h. au S. est un monticule nommé **Tell Dibbîn**, qui présente des ruines que Robinson (*Lat. bib. res.* p. 374) identifie avec celles d'**Ijôn**, qui fut pris par Ben-hadad, puis par Teglath-Shalazar (1. Rois XV, 20.—2. Rois XV, 29), et dont le nom se trouve altéré dans le nom actuel de la vallée *Merdj-Ayoûn*.

Franchissant le fleuve (1 h. 45 m.) au pont de el-Khardela, où l'on croise la route de Banias à Saïda, on monte par le hameau d'Arnoûn à (1 h.)

Kala't ech-Chakif. Cette forteresse, qui date probablement d'une haute antiquité, est mentionnée au XII[e] siècle par Guillaume de Tyr, sous le nom franc de *Belfort*. Elle servit de refuge aux chrétiens chassés de Banias par Saladin. En 1189, deux ans après la bataille de Hattin, elle fut assiégée par Saladin, qui ne put s'en emparer qu'au bout d'un an de siége. Achetée en 1260 par les Templiers, elle leur fut arrachée par Bibars en 1268, et fut abandonnée depuis cette époque.—Ce château occupe le sommet d'un rocher aride, qui s'élève à pic à plus de 500 mèt. au-dessus du Leïtani et à 700 mèt. au-dessus de la mer. Il domine toute la contrée environnante : le Merdj Ayoûn, le Wadi et-Teim et le château de Banias (*V.* p. 683). Plus loin, on voit à l'E. le grand Hermou, au N.-E. la Beka'a, et au N. les pentes orientales du Liban. L'édifice mesure environ 260 mèt. de long sur 40 à 100 de large. Les tours et les murailles ont jusqu'à 25 mèt. de hauteur. Elles sont construites en pierres taillées à bossages avec des soubassements obliques, comme au château de Banias. A l'angle S.-O. se dresse une magnifique tour circulaire, près de laquelle s'ouvre sur la muraille de l'E. une poterne surmontée d'une voûte construite en bossage. Les murs sont presque partout à pic sur l'angle du rocher. Il n'y a d'accès que du côté S., où le terrain a été nivelé pour former une esplanade. A l'intérieur, on trouve au milieu d'une cour les restes d'une chapelle avec un portail gothique.

De Kala't ech-Chakif, on suit la rive N. du Leontès, qui prend ici le nom de Nahr el-Kacemyèh, et par une région montagneuse, on gagne (6 h. 30) le bord de la mer, près de l'embouchure du fleuve, d'où l'on suit la côte jusqu'à (1 h. 45) Tyr (*V.* R. 132).

ROUTE 115.

DE BEYROUT A DAMAS

DIRECTEMENT.

(24 h. environ. — On couche à Khân el-Mudeiredj ou à Mekhsé, à Medjel ou à Dima-Route sans intérêt et qui ne convient qu'au voyageur pressé.)

En quittant Beyrout, la route se dirige au S.-E. d'abord entre des jardins, qui étalent toute la splendeur de la végétation orientale; puis, à travers les avenues sablonneuses de la promenade des pins

on gagne une plaine plus basse, plantée de mûriers, d'oliviers et de hauts palmiers, pour atteindre (1 h.) le pied des premières pentes du Liban. On s'élève sur un contre-fort, qui domine au N. la vallée du Nahr-Beyrout, et au S. à droite la vallée pittoresque de Chahrour, qui descend à l'O. vers la Méditerranée, et dont les parois abruptes sont couvertes de hameaux suspendus en terrasse au-dessus des ravins. Au delà de *Khân el-Djambour* (1 h. 15), le chemin s'élève en zigzag sur un contre-fort de grès rouge, et conduit à (1 h. 30) *Khân Hussein*. Laissant à droite (20 m.) le v. de *Bhamdoun*, perché sur un piton escarpé et entouré de beaux vignobles, on rencontre *Khân Raweisât* et l'on continue à monter par un chemin qui présente à tout instant des aspects nouveaux sur les ravins de droite et de gauche, jusqu'au (2 h.) *Khân el-Madeïredj* (le Khan de l'escalier), situé dans une gorge sauvage et où l'on peut passer la nuit, si l'on est parti trop tard de Beyrout pour franchir le Liban.

De Khân el-Madeïredj, un sentier horriblement escarpé et raboteux conduit (40 m.) au sommet du Liban (1800 m. au dessus de la mer). On est alors sur un vaste plateau qui domine le Wadi-Hammana, dont la partie supérieure forme un vaste amphithéâtre couvert de belles forêts de pins, et au fond duquel on aperçoit le v. de *Hammana*, entouré de plantations de mûriers, où Lamartine se réfugia à la suite d'une tourmente qu'il avait essuyée sur le col du Liban. (*Voyage en Orient*, retour de Ba'lbek.) Plus loin la vallée se resserre et laisse apercevoir, à travers une fente étroite, Beyrout et la Méditerranée. Il faut encore 50 min. pour gagner le point de partage des eaux.

On descend alors vers Khân-Murad, et, par un chemin tellement dégradé qu'il est prudent de mettre pied à terre, on débouche sur la grande vallée de Bekâ'a pour atteindre (2 h.)

Mekhsé (8 à 9 h. de Beyrout), misérable village au pied du Liban. A droite vers le S. on aperçoit *Kabb-Elias*, entouré de beaux peupliers, et les ruines d'un château bâti par un émir des Druses.

A gauche route pour **Zahlèh** et **Ba'lbeck**. V. R. 112.

De Mekhsé, on descend dans la plaine, et se dirigeant au S.-E. on franchit un pont moderne jeté sur le Leïtani pour gagner (1 h. 30) *el-Merdj*, gros v. avec un Khân, qui n'a rien qui puisse arrêter le voyageur; el-Merdj est à 860 mèt. au-dessus de la mer. La route franchit ensuite (1 h.) le pont du Nahr-Andjar, affluent du Leïtani, et, à travers une plaine fertile en céréales, conduit à (1 h.)

Medjdel-Andjar, bâti au revers d'une colline parallèle aux premiers contre-forts de l'Anti-Liban. Sur une colline voisine, on voit les ruines d'un *temple*, qu'on ne doit pas manquer de visiter. La colonnade du péristyle est écroulée, et ses débris jonchent la terre, mais la cella est presque entière. On remarquera les blocs gigantesques, qui forment la base des murailles. Au-dessus, la construction présente l'appareil à bossage. La porte presque détruite présente encore debout deux énormes montants monolithes. L'intérieur était orné de colonnes engagées à chapiteaux ioniques avec une grande corniche et des niches dans l'entre-colonnement, comme aux temples de Ba'lbek et de Palmyre. Le style indique du reste une époque antérieure à ceux-ci, probablement celle des Hérodes. — De ce temple, on découvre une vue superbe sur la large plaine de Bekâ'a qui s'étend au N.-O. à perte de vue, et se resserre au S. pour aboutir à la gorge étroite du Leïtani. Au S. se dresse le sommet neigeux du grand Hermon.

A 40 min. au N.-E. de Medjdel, à quelques centaines de mètres de la fontaine *Neba-Andjar*, on ira visiter au pied de la montagne

l'emplacement de **Chalcis**, ancienne capitale d'un État qui s'étendait de la Cœlésyrie à l'Iturée. Elle appartint, selon Strabon, à Ptolémée, fils de Mennée, à Lysanias, son fils, qui transporta le siége de son gouvernement à Abila (V. R. 113), et à Zénodore, meurtrier de celui-ci. Sous l'empereur Claude, Chalcis fut donnée à Hérode, petit-fils d'Hérode le Grand. Elle passa ensuite aux mains d'Hérode Agrippa et d'Aristobule, puis fut annexée à l'empire romain.—Il ne reste plus aujourd'hui de la ville qu'une enceinte rectangulaire, de 1 à 2 kil. carrés, avec quelques tours, quelques débris de colonnes, et des monceaux de décombres avec quelques misérables chaumières.

A Medjdel on croise la route directe de Ba'lbek à Tyr. V. R. 114.

Revenant à Medjdel, on reprendra la route de Damas, qui s'engage dans les vallées de l'Anti-Liban. Le Wadi-Harîr aboutit après de long détours sur (2 h.) la petite plaine aride de *Sahil el-Djedidèh* (1200 mèt. au-dessus de la mer). On entre ensuite (1 h.) dans la gorge désolée longue de 1 à 5 kil., que l'on appelle *Wadi el-Karn* (la vallée de la corne), tristement célèbre par les déprédations des Druzes. Ceux-ci s'attaquent du reste rarement aux Européens. On chemine presque dans le lit d'un torrent qui va rejoindre le Nahr-Barada un peu au-dessus d'Abila (*V*. R. 113). La route de Damas quitte ce vallon (1 h.) pour franchir les hauteurs à droite et redescendre sur (1 h.) *Khan Meïtheloun*, édifice ruiné situé près d'une fontaine. Laissant à droite un chemin pour Racheya (*V*. R. 118), on s'engage dans une gorge ravinée, qui conduit sur un plateau monotone où s'élève sur une pente aride et poudreuse (1 h.)

Dimas (6 h. de Medjdel), où les moukres ont l'habitude de passer la nuit. Au delà de Dimas, on s'élève sur le plateau désolé de Sahra, un des déserts les plus horribles que l'on puisse voir. Une heure après Dimas, la route se bifurque ; le chemin de droite, qui conduit à Damas par Mezzèh, est on ne peut plus fastidieux, il doit être évité à tout prix en dépit des moukres (Porter) ; celui de gauche, qu'on devra prendre, ramène dans (1 h.) un vallon verdoyant, qui rejoint (1 h.) le Nahr-Barada au *Khan de Dammar*, d'où par le chemin décrit R. 113 (V. p. 657) on atteint (1 h. 30) Damas.

DAMAS [1].

I. Renseignements.

Hôtels. La *Locanda* ou *Hôtel de Palmyre*, situé dans la rue droite, tenue par Germanos. — Le nouvel hôtel, *Locanda el-Djédid* ou *Locanda Mellouk*, est beaucoup meilleur. Il occupe une maison remarquable par son architecture arabe, ayant appartenu à Aly-Agha, secrétaire des finances d'Ibrahim-Pacha.

Poste. Le courrier turc pour Beyrout quitte Damas les lundis et jeudis, et arrive de Beyrout les mardis et vendredis.

Bazars. Le voyageur y trouvera les produits les plus rares et les plus beaux de l'Orient. Il fera bien de se méfier des prétendues lames de Damas, qui viennent pour la plupart de Belgique, car on n'en fabrique plus à Damas depuis des siècles. Le fumeur n'oubliera pas les *Chicheh* de Damas et le *tombaki* de Perse. Il vaut mieux faire les achats dans les bazars que chez les marchands juifs, qui viennent relancer les voyageurs jusque dans leurs hôtels.

Ciceroni. Drogmans. Pour visiter la ville, on peut employer Abou Ibrahim. Quant aux drogmans pour Palmyre, le Haouran ou la Palestine, on fera mieux de s'adresser au consul de France que de se fier aux recommandations intéressées des propriétaires d'hôtels.

1 Voyez pour plus de détails l'excellent ouvrage de M. Porter, *Five years in Damascus*, 2 vol. in-8, Londres, 1855, auquel nous avons fait de nombreux emprunts.

Damas est aussi la résidence d'un médecin sanitaire français.

II. Histoire.

Grâce à sa position magnifique sur la route suivie de tout temps par les caravanes de l'Asie, Damas a toujours été une ville riche et florissante et la plus importante de la Syrie ; dans l'antiquité, Antioche seule lui disputait le premier rang. Josèphe en fait remonter la fondation à un fils de Sem. Nous la voyons citée dans la Bible au temps d'Abraham (Gen. XIV, 15, XV, 2). Pendant la monarchie juive, elle fut la capitale de la Syrie (Isaïe VII, 8), dont le chef est appelé roi de Damas (2 Chron. XXIV, 14). Tombée à plusieurs reprises au pouvoir des Juifs (2 Sam. VIII, 6. 1 chron. XVIII, 6. 1 rois, XX, 34. 2 rois XIV, 28), Damas succomba en 740 sous les armes de Téglath-Phalazar et subit dès lors les mêmes vicissitudes que le royaume d'Assyrie. Vers l'an 111 avant J.-C., Damas devint la capitale du roi Antiochus de Cyzique. Cette ville fut prise en 64 av. J.-C. par Pompée ; quoique soumise aux Romains, elle continua à être gouvernée par ses rois particuliers. Damas, si souvent citée dans l'Ancien Testament, est également célèbre dans les annales du christianisme par la conversion et les premières prédications de Saint-Paul (2 Cor. XI, 32. Actes, IX). Cette ville devint plus tard le siége d'un évêché et fit partie de l'empire d'Orient. Elle passa en 633 sous le joug des Arabes ; les Ommiades, qui y établirent leur résidence jusqu'en 752, l'embellirent d'un grand nombre de monuments magnifiques.

Les croisés sous Baudouin attaquèrent Damas, mais furent honteusement repoussés; malgré tous leurs efforts, la croix ne remplaça jamais le croissant.

Cette ville, qui avait vu tant d'armées se disputer sa possession, n'eut jamais tant à souffrir que sous les Mongols. Timour (1401) livra Damas aux flammes et passa au fil de l'épée tous les habitants, excepté quelques armuriers et une famille qui avait recueilli les cendres d'Ali.

C'est à cette époque que Damas perdit ses célèbres fabriques de lames. Cependant, grâce aux avantages qu'elle offrait au commerce, cette ville se releva rapidement de ses ruines. Tombée au pouvoir des Mamelouks, elle fut prise en 1516 par Selim Ier qui l'incorpora à l'empire turc, dont elle fait encore partie. Ibrahim-Pacha avait réussi à s'en emparer en 1832; mais, huit ans après, son père Méhémet-Ali fut obligé de la restituer au sultan.

III. Situation, Statistique.

Damas est appelée *Dumuchk* par les Turcs; les Arabes l'appellent *El-Cham*, la Syrie, selon leur habitude de donner le nom d'un pays à sa capitale. Ils l'ont aussi surnommée le Paradis du monde. La tradition qui place l'Éden à Damas est tellement enracinée dans l'esprit du peuple que l'on montre encore les lieux précis où se sont passées les premières scènes de la Genèse.

Damas est située dans une vaste plaine ouverte au S. et à l'E., du côté du désert, et serrée au N. et l'O. par des montagnes qui bornent d'assez près la vue. Grâce au Barada qui s'échappe d'une gorge de l'Anti-Liban, la plaine de Damas est la mieux arrosée et la plus délicieuse de la Syrie. Les eaux du Barada divisées en d'innombrables canaux vont porter partout la fertilité et la fraîcheur. Des règlements de date immémoriale et d'une minutie incroyable régissent la répartition des eaux entre les différents propriétaires et les maisons de la ville, qui ont chacune une fontaine. Les poëtes arabes n'ont rien exagéré en vantant la verdure et la fraîcheur des vergers, l'abondance et la variété des fruits, la

quantité des courants d'eaux vives et la limpidité des sources.

Damas est la capitale de la Syrie et la ville la plus considérable de la Turquie d'Asie. Le pacha de Damas est un des premiers de l'empire en sa qualité de conducteur de la caravane sacrée de la Mecque, *Emir-el-Hadj*. Elle a de plus une certaine importance militaire comme résidence du Séraskier ou commandant en chef de l'armée de Syrie.

Cette ville fait un commerce considérable avec les Arabes du désert. Elle sert d'entrepôt pour tous les produits de la Perse et des Indes qui arrivent par les caravanes de Bagdad. Elle est célèbre par ses fabriques de soie et d'étoffes pour les *abayèh* ou manteaux. Ses soieries, qui sont d'une qualité très-supérieure, sont expédiées dans toutes les parties de l'empire et jusqu'en Perse.

La population est d'environ 150 000 habitants. Nous donnons ici le tableau du dernier recensement. Comme ce recensement a été fait pour la levée des impôts, le nombre des musulmans est loin d'être exact.

Musulmans.	74 464
Druses.	500
Chrétiens grecs.	5945
— grecs catholiques	6195
— syriens.	260
— syriens catholiques.	405
— arméniens et chaldéens.	405
— arméniens catholiques.	235
— maronites.	406
— latins.	110
— protestants.	70
Etrangers, soldats, esclaves.	15 000
Juifs.	4680
Total.	108 599

Le peuple damasquin a assez mauvais caractère, s'il faut en croire le proverbe arabe : *Châmi Choumi* (Damasquin coquin). Au commencement de ce siècle on ne pouvait aller à Damas vêtu à l'européenne. Jusqu'au moment de l'occupation égyptienne, les étrangers étaient soumis à des formalités humiliantes ; avant de franchir les portes, ils devaient descendre de cheval et déposer leurs armes.

Aujourd'hui on peut circuler en sécurité, sans craindre la moindre insulte, dans la ville et dans les bazars.

On doit cependant conseiller aux voyageurs d'être prudents et de se rappeler qu'il y a encore beaucoup plus de fanatisme à Damas qu'à Stamboul ou au Caire. Ainsi en 1856 un voyageur français faillit être assommé pour avoir voulu pénétrer dans la grande mosquée.

Les chrétiens de Damas ressemblent à tous ceux de l'empire ottoman, ce qui n'est malheureusement pas un éloge. Les grecs catholiques et les grecs schismatiques y sont les plus nombreux. Les latins et les protestants, qui sont en petite minorité, sont sans contredit très-supérieurs par leur piété et leurs lumières. Les *sœurs de Charité* établies depuis plusieurs années à Damas ont eu un succès bien étonnant dans cette ville renommée pour son fanatisme. Elles ont ouvert, sous la direction du médecin sanitaire français, un dispensaire où plus de cent malades reçoivent chaque jour des consultations et des médicaments. Trois sœurs sont continuellement de garde, les autres vont en ville visiter les malades. Touchés de leur noble dévouement, les musulmans ont fait en leur faveur une singulière exception en leur permettant l'entrée de la grande mosquée. Le tact avec lequel elles se sont livrées à l'enseignement primaire des petites filles, près desquelles elles ont prudemment évité de faire de la propagande religieuse, a achevé de leur concilier la confiance des musulmans. Une sœur née à Beyrout tient la classe arabe ; quelques-unes des enfants commencent à apprendre le français, toutes apprennent la broderie et les soins du ménage, si étrangers aux femmes musulmanes. Chose

étrange! la principale opposition qu'elles aient trouvée leur est venue des chrétiens, qui, jaloux de leur voir prodiguer leurs soins et leurs leçons à tous sans distinction de culte, n'ont pas rougi de les poursuivre de leurs injures et de leurs calomnies.

Les *Lazaristes* ont également une école pour les garçons, qui se distingue par le même esprit de tolérance. Leur bibliothèque est assez bien fournie.

Les protestants ont aussi une mission à Damas, qui, depuis quelques années, a obtenu de bons résultats. Leurs écoles, où l'on peut recevoir une instruction assez avancée, sont fréquentées par un assez grand nombre d'élèves. Le service divin se célèbre le dimanche en anglais et en arabe.

Il y a à Damas plus de trois cents mosquées, dont quelques-unes sont fort belles. Dans les écoles musulmanes qui leur sont annexées, on ne fait que des études élémentaires. Quelques-unes de ces écoles possèdent des bibliothèques renfermant des ouvrages rares et précieux, mais il est très-difficile de les visiter. On a établi ces dernières années une école militaire, dont presque tous les professeurs sont Européens.

IV. Aspect général. Description.

Comme toutes les villes de l'Orient, Damas ne tient pas ce qu'elle semble promettre. Le voyageur qui l'a vue se dérouler à ses pieds dans toute sa magnificence, au milieu de sa fraiche oasis (voir p. 657), éprouve une grande déception, lorsqu'il a franchi les portes de la ville. Les rues sales, obscures et tortueuses, sont bordées de maisons délabrées et déhanchées, aux murailles bâties de boue et de paille hachée. La plupart des rues sont couvertes de nattes ou de toits en planches; on croit marcher dans une ville souterraine.

Point de larges promenades, de grandes places, de beaux points de vue, comme ceux du Caire et du Stamboul.

Malgré cette infériorité, Damas présente un attrait particulier. Par son éloignement du mouvement européen et son peu de contact avec les étrangers, elle a conservé au plus haut degré un caractère oriental qui frappera le voyageur dès les premiers pas. Elle a quelque chose de la grandeur sauvage et mystérieuse du désert de l'Arabie, qui, de ses portes, s'étend à l'infini. La population belle et fière se distingue par la beauté de ses traits, la noblesse de ses formes et la pureté de son sang Arabe. Elle n'offre pas, comme à Constantinople, cette variété de types, résultat d'un immense mélange des races. Le costume européen et l'affreux uniforme des Turcs de la réforme ne se voient que rarement. Les rues sont remplies d'une foule pitoresque et bigarrée, au millieu de laquelle glissent, comme des fantômes, les femmes couvertes de leurs longs manteaux blancs et le visage caché par un voile noir percé de deux trous pour les yeux.

Damas l'emporte sur toutes les autres villes par la beauté de l'architecture arabe. Dans la ville, bouges et palais ont la même apparence extérieure. Mais derrière ces murs misérables se cachent des habitations élégantes, où l'imagination arabe a déployé ses plus gracieuses fantaisies. La partie la plus originale de ces maisons est une cour intérieure qui communique avec la rue par un corridor étroit et voûté. Au milieu s'élève un bassin dont les parois extérieures sont revêtues de plaques de marbre disposées en mosaïques capricieuses. L'eau y flue par quatre siphons de formes diverses. Sur la corniche, sont placés des vases de fleurs; le tout est gracieusement ombragé par un saule pleureur, par des orangers ou des citronniers entremêlés de massifs de roses et de myrtes touffus. Les murs sont peints

de larges raies jaunes et blanches disposées parallèlement. Sur une des faces de la cour s'ouvre une grande baie ogivale (*Leidan*), qui forme une espèce de portique entouré d'un divan. Les appartements intérieurs ne sont pas indignes de cette gracieuse entrée. Le pavé des salons est formé ordinairement de deux plans d'inégale hauteur; la première partie renferme un bassin octogone avec un jet d'eau. Le second plan, auquel on arrive par trois marches, est couvert de nattes d'Égypte ou de tapis de Perse, et entouré d'un large divan. Les parois des murs sont revêtues, selon la richesse du propriétaire, de boiseries, ou de plaques de marbre découpées en arabesques légères, peintes de couleurs brillantes et rehaussées de moulures d'or. Le plafond de bois peint, est orné d'une rosace qui renferme dans ses replis de petits miroirs. Souvent une niche en forme d'ogive sculptée avec soin est pratiquée dans l'épaisseur du mur. Là sont réunis les narghilés, les caillouns, les tasses à café, les flacons d'eau de rose et les cassolettes aux formes élégantes pour brûler les parfums.

Il est impossible de pénétrer dans les demeures musulmanes, mais on obtient facilement la permission de visiter quelques-unes des maisons chrétiennes ou juives, qui sont souvent fort belles. Outre celle du Consul de France, mentionnons les maisons de MM. Freije, Anton Shamy, Liobony et Farlky. En visitant les maisons juives le samedi, le voyageur aura le plaisir de voir leurs gracieuses habitantes revêtues de leurs plus beaux atours.

Damas, placée, comme nous l'avons dit, dans une plaine fertile et verdoyante, est située sur la rive droite du Barada. La ville de forme ovale est entourée d'une vieille muraille délabrée et flanquée de tours. Elle est coupée de l'E. à l'O. dans sa plus grande longueur par la *rue droite*, qui va du *Bab-Charki* au Bab el-Djabyah. La ville a franchi son enceinte au N., à l'O. et au S., pour former trois immenses faubourgs. Le plus important est celui du S., le Meïdan; nous aurons occasion d'en parler plus loin.

La rue droite occupe le même emplacement que la *Via recta* des Romains (Act. des Apôtres IX, 11). Elle était autrefois ornée de colonnades comme les rues de Palmyre et de Djérach. On découvre souvent, en creusant des fondations, des fûts de colonnes corinthiennes encore en place. La Via recta avait environ 1600 mèt. de long sur 30 de large. Cette rue connue des Musulmans sous le nom de *Es-Soultani* coupe la ville, comme nous l'avons dit, dans sa plus grande longueur de l'E. à l'O. Le quartier juif s'étend au S. de cette rue, le quartier chrétien au N.-E. et le quartier turc au N.-O. Ce dernier, qui est le plus animé et le plus important de toute la ville, renferme les bazars, la grande mosquée, le château, etc., etc.

Pour mettre plus de clarté dans notre description et faciliter les recherches du voyageur, nous explorerons d'abord la partie S. de Damas, puis la partie N. Nous décrirons les curiosités ou les édifices à mesure qu'ils se présenteront.

I. Partie sud de Damas.

Comme le quartier juif ne présente rien d'intéressant, on fera bien de visiter tout de suite les curiosités qui se trouvent hors des murailles.

Bab ech-Charki, (la porte de l'E.). Cette porte, une des plus remarquables de la ville, est située à l'extrémité E. de la rue droite. Bab ech-Charki est de construction romaine et présente un aspect imposant. Elle avait trois entrées : celle du côté N. est seule employée, les deux autres sont murées. Il faut sortir de la ville pour la voir en-

tièrement. La porte centrale, qui est en plein-cintre, a environ 6 mèt. de large sur 12 de haut. En sortant de la ville par Bab ech-Charki, on remarque à gauche une grosse tour crénelée de construction arabe. Elle est surmontée d'un minaret du sommet duquel le voyageur pourra jouir d'un magnifique panorama sur Damas.

En face de la porte se trouve une colline formée de décombres et d'ordures de toute espèce; des fouilles récentes ont fait découvrir qu'il y avait en cet endroit des fours pour la fabrication des célèbres poteries émaillées de Damas. En suivant la muraille de la ville vers le S., on arrive bientôt à un angle saillant où l'on voit encore les fondations d'une *tour;* les pierres taillées en bossage, dont elle se composent, prouvent qu'elles sont de beaucoup antérieures à la période romaine.

L'enceinte de la ville se dirige alors brusquement à droite. Ces vieilles fortifications crénélées, délabrées et flanquées de grosses tours, présentent un aspect des plus pittoresques. On remarquera que les premières assises seulement des murs et des tours sont romaines, tout le reste est de construction musulmane. Près de la porte murée de **Kisân**, on montre une ouverture ogivale dans la muraille qui serait celle par laquelle on fit descendre saint Paul dans un panier lors de sa fuite de Damas (2 Cor. XI, 33). En face de cette porte, une petite coupole ombragée par quelques noyers est désignée comme la *Tombe de saint Georges*, qui aurait aidé saint Paul à s'échapper. Un peu plus loin, on montre, au milieu du cimetière chrétien, un rocher de forme allongée qui marque l'endroit où eut lieu *la conversion de saint Paul* (Actes, IX). Depuis les croisades, la tradition a changé l'endroit pour la commodité des voyageurs; à cette époque on le plaçait à 4 kil. de Damas, près du village de *Kawkaba*) (V. p. 684) ce qui est bien conforme au texte de l'Écriture. Revenant au Bab-Kisan pour se diriger toujours à l'O., on abandonne bientôt la muraille, qui disparaît au milieu des maisons, et l'on pénètre dans le

Faubourg El-Meïdan. C'est un des plus grands et des plus beaux; il est coupé par une rue pittoresque très-longue qui va aboutir à la **Bawabet Allah**, porte de Dieu, par laquelle sort et revient la caravane sacrée de la Mecque.

En tournant à droite au moment de pénétrer dans le Meïdan, on arrive au **Bab es-Saghir**, qui est de construction romaine; on remarque en cet endroit le double mur qui entourait autrefois la ville. En face de cette porte et du côté S. une rue conduit au cimetière de *Es-Saghir*. On y remarque plusieurs tombes de personnages illustres, celles de Moawiah, fondateur de la Dynastie des Ommiades, de trois des femmes de Mahomet et de sa petite fille Fatimé.

Revenant sur nos pas jusqu'à la grande rue du *Meïdan*, nous la suivons quelques instants, puis traversant un bazar, nous arrivons près de la belle mosquée de

Djamia es-Senaniyèh (Mosquée de Senân-Pacha). L'élégant minaret de cet édifice couvert de tuiles vertes se voit de plusieurs points de la ville. — L'intérieur de cette mosquée est richement orné de colonnes de marbre et de fontaines en mosaïque.

A quelques pas de Djamia es-Senaniyèh, le Bab el-Djabyah s'élève à l'extrémité O. de la *rue droite*. Il paraît que cette porte ressemblait au Bab ech Charki qui se trouve à l'autre extrémité de la rue. Une seule des entrées latérales existe encore.

Rentrant alors dans la ville, on descend pendant quelques minutes la rue droite, qui est transformée en un sombre bazar occupé par des ferblantiers. Dans une petite ruelle à droite on montre au voyageur la *maison de Judas* où Saint Paul reçut l'hospitalité. (Act. IX, 11.)

II. Partie nord de Damas.

QUARTIERS TURC ET CHRÉTIEN.

En quittant la maison de Judas, on descend un instant la rue droite, puis, tournant à gauche, on traverse le *Biyariyèh* ou bazar des grains, pour arriver à un des plus beaux monuments de Damas.

Khân Assâd-Pacha. C'est à la fois une hôtellerie et une bourse où se réunissent les riches marchands. La porte de l'édifice, en marbre blanc et noir, est d'un travail léger et gracieux; c'est un chef-d'œuvre d'architecture arabe.

Le monument est surmonté de huit petits dômes que domine un dôme plus grand soutenu par quatre pilrers de marbre blanc et noir. Les murs sont garnis de plaques de marbre de même couleur, disposées symétriquement comme les cases d'un damier. Au milieu du Khân est placé un large bassin plein d'eau, près duquel sont entravés les chevaux. Tout autour de la salle, les voyageurs vêtus de leurs costumes variés discutent avec les acheteurs, ou fument tranquillement leur narghilè sur des estrades en bois recouvertes de tapis.

Nous sommes arrivés maintenant dans la partie animée et commerçante de la ville. D'immenses bazars s'étendent dans toutes les directions et se groupent surtout autour de la grande mosquée. Les bazars sont moins beaux, mais beaucoup plus pittoresques que ceux de Constantinople. Il faut visiter les bazars des Grecs, *Souk el-Arwam*, des selliers, des fabricants de narghilés et des orfèvres.

Quittant le khân d'Assâd-Pacha, il faut, après avoir parcouru une ruelle, traverser le bazar des marchands de tabac, au sortir duquel on tourne à g. pour traverser celui des passementiers; laissant alors à g. la *douane* et à dr. le *marché aux esclaves*, on arrive bientôt à l'entrée *du bazar des livres*. En face et à gauche on peut traverser la halle aux vieux habits et le bazar des selliers pour arriver au château (v. plus loin, p. 670).

Arc-de-Triomphe. A l'entrée du bazar des livres, on remarque quatre énormes colonnes, et à chaque extrémité un pilier carré orné d'un pilastre. Les fûts seuls sont visibles, les chapiteaux s'élevant au-dessus de la toiture. Avec un léger baghchich, on obtient facilement la permission de monter sur le toit du bazar. On voit alors de près une des plus belles ruines de Damas : ces colonnes ornées de ravissants chapiteaux corinthiens supportaient un magnifique arc, dont il reste encore une portion considérable. La frise et la corniche, encore bien conservées, sont finement sculptées. Ce monument avait environ 25 mèt. de large sur 20 mèt. de hauteur. Cet arc était l'entrée O. de l'ancien temple dont la grande mosquée occupe l'emplacement. Il s'y rattachait par une double colonnade d'environ 60 mèt. de longueur.

Passant sous cet arc, on descend quelques marches pour entrer dans le bazar des livres. On aperçoit dans les murs de ce bazar des débris de la colonnade dont nous avons parlé. A 60 mèt. de là, se trouve *Bab el-Bérid*, une des portes de la

Grande Mosquée (*Djami'a el-Amwi*, mosquée des Ommiades). *Histoire*. Ce monument occupe évidemment l'emplacement d'un ancien temple qui, comme celui de Palmyre, était entouré de magnifiques colonnades, dont une partie se voit dans la cour actuelle de la mosquée, et dont l'autre partie, incrustée dans les constructions modernes, se retrouve dans le bazar des cordonniers et celui des orfèvres. A l'E. et à l'O, s'élevaient deux entrées triomphales, celle que nous avons décrite et une autre correspondante, dont nous retrouverons les restes du côté de l'E. Ce temple, autant qu'il est possible d'en juger

approximativement, avait 365 mèt. de long sur 250 mèt. de large. Nous n'avons aucun détail historique à son sujet, mais ses débris existants ne semblent pas remonter au delà de la période romaine. Il fut transformé en église chrétienne on ne sait au juste à quelle époque. Une inscription grecque, trouvée il y a une quarantaine d'années près du *Bab-Djeiroun*, nous apprend que « l'église du bienheureux saint Jean-Baptiste fut restaurée par Arcadius, fils de Théodose. » Lors de la prise de la ville par les Sarrazins, l'église fut partagée entre les chrétiens et les musulmans. Ces derniers s'en emparèrent totalement en 705, sous le règne du Khalife Walid.

État actuel. — L'entrée de la Grande-Mosquée est formellement interdite aux étrangers, mais on leur permet de s'arrêter près des portes pour regarder à l'intérieur. On peut aussi l'examiner des terrasses des maisons voisines, où l'on pourra monter moyennant un baghchich.

La grande mosquée située au centre de la ville est complétement enclavée dans les nombreux bazars qui l'entourent. Elle occupe avec ses dépendances un espace rectangulaire de 160 mèt. de long sur 105 de large, clos d'un mur en belle maçonnerie. Elle se compose, comme les mosquées de l'Égypte, d'une grande cour rectangulaire à portiques, dont le côté S. est occupé par la *mosquée proprement dite*. Celle-ci, formée évidemment par l'ancienne église chrétienne, dont l'orientation a été changée, mesure environ 140 mèt. de long. sur 40 de large. Elle est divisée en trois nefs parallèles au grand axe de l'édifice, recouvertes par trois toits à fronton triangulaire, et soutenues à l'intérieur par une double colonnade d'ordre corinthien. Ces colonnes hautes de 7 mèt. sont surmontées d'arcs en plein-cintre qui supportent une triple toiture. L'édifice est coupé en deux parties égales par un transsept à fronton triangulaire que supportent intérieurement 8 immenses piliers ayant environ 3 mèt. de base. Du centre du transsept s'élève une belle coupole de 15 mèt. de diamètre et de 35 mèt. de hauteur, reposant sur quatre des piliers.

L'intérieur de la mosquée est pavé de dalles de marbre, recouvertes de nattes et de tapis. Les murs du transsept et les piliers sont revêtus de magnifiques plaques de marbre. On remarque dans plusieurs parties de l'édifice des fragments d'une belle mosaïque, représentant des palmiers et des palais. Près du transsept, on admire un gracieux monument en bois sculpté, surmonté d'une jolie coupole; il est placé au-dessus d'une cave où se trouve, dit-on, la *tête de saint Jean-Baptiste* conservée dans une cassette en or.

En face de ce monument s'élève entre deux colonnes l'*estrade du muezzin*, portée par quatre colonnettes et recouverte d'un dais. Le member est entre les deux piliers qui supportent la coupole au S. Trois mihrabs, appartenant à trois sectes différentes, sont adossés à la muraille du S. La muraille du N. est formée d'une rangée de piliers arabes carrés, dont les intervalles ont été remplis de maçonnerie.

Au N. de la mosquée proprement dite s'étend la cour. Elle est entourée d'uue galerie couverte, supportée par de magnifiques colonnes corinthiennes en marbre et en granit. Au centre s'élève une jolie fontaine ornée de gracieuses colonnettes et surmontée d'une coupole octogone. De chaque côté, vers l'E. et vers l'O., s'élève une autre petite coupole octogone; l'une est nommée *Koubbet es-Saah*, et l'autre *Koubbet-el-Kitab*.

« La grande mosquée a trois minarets : le *Médinet el-Arous* (minaret de la Fiancée) est situé au N. de la cour. C'est le plus ancien de la mosquée et l'un des plus anciens minarets du monde, car il a

été érigé par le khalife Walid» (Porter). Le *Médinet 'Ysa* (minaret de Jésus), qui a environ 80 mèt. de haut, s'élève sur l'angle E. de la mosquée. Ces deux minarets, de forme carrée, surmontés d'une terrasse et d'une petite flèche, sont assez semblables à des clochers chrétiens. Le troisième minaret, le *Medinet el-Gharbiyèh* (minaret de l'O.), placé à l'angle O., est de forme octogone, et le plus remarquable par l'élégance et la finesse de son architecture.

Tel est le premier aperçu général que le voyageur peut prendre de l'édifice; il pourra encore, en faisant le tour de l'enceinte, saisir quelques détails intéressants. En quittant le Bab el-Bérid, il faut se diriger au S. par le bazar des cordonniers. On remarque dans les murs à droite des portions de colonnes, quelquefois même de gracieux chapiteaux corinthiens, se dégageant en partie de la maçonnerie qui les masque. Tournant bientôt à g., près d'une des portes de la mosquée appelée *Bab ez-Ziâdèh*, on entre dans le bazar enfumé et bruyant des orfévres. Il faut obtenir de monter sur des terrasses pour voir de près la muraille S. de la mosquée: c'est une des faces latérales de l'ancienne église chrétienne. Elle est d'une belle maçonnerie et percée de fenêtres en plein-cintre; cette partie de l'édifice est évidemment antérieure à l'époque musulmane. On remarque, près du minaret S.-O., des fragments d'un appareil encore plus ancien. Un peu à l'E. du transsept, on admirera le sommet d'une porte à trois entrées richement sculptées. Au-dessus de la porte du milieu, on distingue une croix et une inscription grecque dont voici la traduction : « Ton royaume, ô Christ, est un royaume éternel, et ton règne dure à travers toutes les générations. »

Redescendant dans le bazar des orfévres, on traverse celui des charpentiers, pour tourner bientôt à g. et arriver au *Bab Djeiroun*, l'entrée orientale de la mosquée. On admirera les deux belles portes en bronze, ornées de calices en reliefs surmontés d'une croix. Ces portes appartenaient évidemment à l'ancienne église chrétieene. Cette entrée était précédée d'un portique du bas Empire, qui s'est écroulé en 1858.

En face de Bab-Djeiroun, en descendant quelques marches, on rencontre une fontaine autour de laquelle se trouve un café.

Continuant à suivre la ruelle en face du Bab-Djeiroun, dans la direction de l'E, on trouve, à une distance d'environ 120 mèt., une colonne de 1 mèt. 50 de diamètre. Deux autres colonnes semblables se trouvent encastrées dans les maisons voisines; elles appartenaient à un arc de triomphe, qui formait l'entrée E. de l'ancien temple, comme celui que nous avons décrit à l'O. En descendant, à partir de cet arc triomphal, la ruelle à g. qui se dirige vers le N., on remarque une rangée de colonnes encastrées dans les murailles des maisons. Elles faisaient sans doute partie d'un immense palais mentionné par les auteurs arabes, et qui s'élevait du côté de la porte orientale. On tourne bientôt à g. pour suivre le côté N. de la grande mosquée. Après avoir dépassé le *Bab el-Amâra*, qui s'ouvre sur la cour de la mosquée, et le *tombeau de Saladin*, que l'on ne peut malheureusement pas visiter, parce qu'il est enclavé dans des constructions inaccessibles, on arrive au *Tombeau de Mélek ed-Dhaher Bibars*, joli édifice sarrasin, élevé en 676 par Melek es-Saïd. fils de ce sultan. L'intérieur, que l'on peut apercevoir par les fenêtres, est décoré de beaux marbres, de mosaïques et d'arabesques, avec une quantité d'armes et de bannières. En face, on voit le tombeau et la mosquée de Melek es-Saïd.

Nous sommes alors revenus à l'extrémité du bazar des merciers, que nous avons déjà dé-

crit, et que nous traverserons pour regagner la *rue droite* ou *bazar des ferblantiers*. En quittant le bazar pour suivre la *rue droite*, on remarque les débris d'une arcade de construction romaine. Avant d'arriver au Bab ech-Charki, on descendra une ruelle à g. pour visiter la prétendue

Maison d'Ananias. C'est un souterrain où les Latins ont établi une chapelle. Le couvent arménien, les églises syrienne et grecque catholiques, sont au S. de la rue droite, près Bab ech-Charki. Non loin de cette maison et au centre du quartier chrétien, se trouve le *couvent des Lazaristes* et *l'école des sœurs de Charité*, dont nous avons déjà parlé.

MURAILLES ET FAUBOURGS.

En quittant Bab-Charki, on laisse bientôt à dr. l'*hôpital des lépreux*, qui occupe, selon la tradition, l'emplacement de la maison de Naaman (2 Rois, v). Dans le cimetière que traverse la route, on trouve la tombe du cheikh Arslin, célèbre poëte arabe du temps des Nourredins. La muraille de la ville, très-bien conservée en cet endroit, est surmontée de maisons selon la vieille habitude orientale (Josué, II, 15.—2 Rois, IV, 10, 2.— Cor. II, 33). L'enceinte de la ville, après avoir tourné brusquement à gauche, court parallalèlement au Barada. On arrive bientôt au **Bab Toûma** (Porte de Thomas), vieille porte sarrasine de laquelle part la route d'Alep et de Palmyre.

A partir du Bab Toûma, la route est ravissante; elle côtoie un canal, au delà duquel on admire de frais jardins qui s'étendent jusqu'au Barada.

Le **Bab Es-Sélam** est situé près de la rivière qui, en cet endroit, présente un aspect pittoresque. Sur ses rives, ombragées de massifs de peupliers et de saules pleureurs, s'élèvent de nombreux cafés, dont les terrasses sont suspendues sur les eaux écumantes. Au delà du pont, s'étend un vaste faubourg habité par les Turcs. On y remarque une belle mosquée qui tombe en ruines.

Après Bab es-Selam, on suit le *Bein es-Surein*, rue située, comme son nom l'indique, entre les deux murs de l'ancienne enceinte, jusqu'au **Bab el-Faradis** (Porte des jardins), construction cintrée, très-massive, de l'époque romaine. On remarque en face, dans la seconde muraille extérieure, une porte arabe. Une rue, bordée de jolies maisons, avec des étages en encorbellement, nous amène en quelques minutes à la porte suivante, **Bab Faradj**. Au N. de cette porte, s'étend le vaste faubourg de Salahyèh, dont nous avons décrit l'aspect (p. 657 — R. de Ba'lbek). Rentrant en ville par Bab el-Faradj, on arrive au

Château. Cette forteresse, située dans l'angle N.-O. de la muraille de la ville, est un vaste bâtiment rectangulaire de 280 mèt. de long sur 200 de large; les murailles, encore bien conservées, sont flanquées de grosses tours massives. On remarque dans les murs beaucoup de pierres antiques; les fondations semblent remonter à la période romaine. Cette forteresse, malgré son aspect formidable, n'a aucune importance militaire. On remarquera, à l'angle N.-E. du château, un café pittoresque bâti en pilotis sur le Barada. Traversant un bazar de cordonniers, puis tournant à gauche, on côtoie une ruelle dominée par les hautes murailles du château pour arriver près d'un platane gigantesque, une des curiosités de Damas. Le tronc a environ 22 mèt. de circonférence; on se dirige ensuite au S., pour traverser le bazar des Grecs, *Souk el-Arwam*, un des plus curieux de la ville. Il est surtout remarquable par sa magnifique collection de vieilles armes.

A l'extrémité du bazar, et en face du *Bab el-Hadid*, s'élève le **palais du séraskier**, ou commandant en chef de l'armée de Syrie.

L'entrée est une petite porte ogivale, peinte de grandes bandes blanches, rouges et bleues, et laissant voir une grande cour. A l'O., s'étend un beau faubourg, où l'on fera bien d'aller visiter le *marché aux chevaux*, ombragé de trembles et de magnifiques platanes; l'*École militaire* et le

Tékyèh (hôpital). Ce beau monument fut fondé en 1516 par Sélim I, pour les pauvres pèlerins se rendant à la Mecque. Au centre du Tékyèh se trouve une magnifique cour entourée d'une galerie couverte que soutiennent des colonnes antiques. Dans la partie S. de cette cour, s'élève une des plus belles mosquées de Damas; sa grande coupole, ornée de deux élégants minarets, se voit de tous les points de la ville.

Revenant à la porte Bab el-Hadid, on suit l'avenue de platanes qui se dirige au S., on laisse à droite une petite mosquée tricolore, puis une autre mosquée, beaucoup plus belle, revêtue de marbres blancs et colorés formant de beaux dessins et ornés d'incrustations, et l'on arrive bientôt à la mosquée *Djami'a es-Senaniyèh* et à la porte *Djabyah*, qui ont été déjà décrites.

V. Excursions autour de Damas.

Toutes les excursions autour de Damas sont agréables. De quelque côté que l'on se dirige, le sentier serpente au milieu de magnifiques plantations d'oliviers ; de noyers et de figuiers, on suit à travers de belles prairies un des innombrables ruisseaux du Barada, ombragé de saules pleureurs.

Nous nous contenterons d'indiquer les excursions à Djôbar, Saïdnâya et Helbon, et aux lacs de l'E.

1o *Djobar*, petit hameau au N.-E. de Damas, renferme une synagogue très-vénérée par les Juifs. On y montre une caverne qui servit, dit-on, de refuge à Élie lorsqu'on le persécutait, et l'endroit où ce prophète oignit Hazaël comme roi de Syrie (I Rois, XIX, 15). Une tradition identifie ce village avec *Hobah*, où Abraham poursuivit les rois orientaux (Gen., XIV, 15).

2o A *Saïdnaya* et *Halboun*. Cette excursion demande deux jours. On peut très-bien passer la nuit dans le couvent de Saïdnaya. Sortant par la porte Toumâ, on se dirige au N. jusqu'à (1 h.) *Barzèh*. Au pied d'un rocher à pic, près de ce village, se trouve un wéli fameux, le *makam Ibrahim*, sanctuaire d'Abraham. En quittant Barzèh, on pénètre dans une gorge profonde de l'Anti-Liban. On chemine ensuite (30 min.) sur des collines crayeuses, pour arriver (30 m.) au pied d'une haute falaise qui porte le v. pittoresque de *Ma'raba*, au point de jonction de deux wadis ; l'un à l'O., conduit à Habbon, et l'autre à l'E., que nous suivrons, conduit à *Ménin*. C'est une charmante vallée couverte d'arbres fruitiers, où s'élève (30 m.) sur une colline le v. de *Et-Tell*, autour duquel on trouve beaucoup de fragments de colonnes, de pierres taillées, et des grottes sépulcrales appartenant à quelque V. antique non déterminée ; au delà, la vallée se resserre considérablement jusqu'à ce qu'on débouche sur un bassin arrondi au milieu duquel s'élève *Ménin*, v. qui présente quelques fragments antiques encastrés dans ses murailles. Sur le sommet d'un rocher à pic, au N. du village, sont plusieurs temples creusés dans le roc qui méritent d'être visités. Sur les pentes qui y conduisent, on trouve déjà des débris de colonnes et de pierres taillées. Au sommet, se dresse une colonne, derrière laquelle s'ouvre à l'O. une chambre creusée dans le roc, de 8 mèt. de long sur 5 de large et 7 de haut, terminée par une niche carrée. L'entrée était décorée d'un portique taillé dans le roc, dont on voit encore les débris. Un peu plus au N. est une autre chambre, dont l'entrée con-

serve encore une bordure richement ornée. En face de ces grottes, se trouvent, à 15 mèt. environ, les fondations d'un grand bâtiment également creusées dans le roc, avec les restes d'un portique. On ne sait pas au juste ce que furent ces ruines.

De Ménin, on monte par une gorge étroite sur un plateau rocheux, où l'on trouve (1 h. 30) :

Saïdanaya (l'antique **Danaba** de Ptolémée?), misérable hameau, au-dessus duquel s'élève, au sommet d'un immense rocher, un *vieux couvent* qui remonte, dit-on, à Justinien, et qui possède une image miraculeuse de la Vierge. Tous les rochers des environs sont creusés de grottes sépulcrales. Signalons encore un monument dont l'origine et la nature sont inconnues : c'est un cube de maçonnerie élevé sur un soubassement et renfermant une chambre voûtée.

On revient à Ménin, et l'on se dirige à l'O., pour gagner Wadi Halboun, longeant le pied d'une haute falaise, creusée également de plusieurs chambres sépulcrales avec des inscriptions grecques. On tourne ensuite au N.-O. pour pénétrer dans la vallée supérieure de Halboun, par un passage étroit compris entre des rochers à pic de plus de 300 mèt. de haut, qui figurent des murailles crénelées. On atteint (45 m.) le v. de

Halboun, probablement l'antique **Helbon**, mentionné par Ézéchiel (XXVII, 18). Les vignobles, qui font aujourd'hui sa célébrité, ont fait supposer qu'il répondait au **Chalybon** de Strabon et de Ptolémée. On voit dans les murailles beaucoup de fragments antiques, et au-dessous du village, on reconnaît l'emplacement d'un temple.

On revient à Damas par Ma'raba en 3 h. 30.

3° *Aux lacs des prairies* (*Bahr el-merdj*). Ces lacs marécageux sont au nombre de trois, dont les limites sont du reste mal déterminées; on les nomme, du N. au S., Bohairet ech-Charkyèh (lac de l'E.), Bohairet el-Kibliyèh (lac du S.) et Bohairet Hidjanèh. On se rend en 5 h. environ de Damas au v. de *Harran el-Awamid* (Harran des colonnes), au bord du Bohairet el-Kibliyèh, où se dressent encore trois colonnes ioniques en basalte noir, de 13 m. de hauteur.

Le v. de *Maksourah*, au N. du Bohairet ech-Charkiyèh et à l'extrémité N.-E. de la plaine, renferme un temple antique assez bien conservé, avec un fronton porté sur des pilastres à chaque extrémité, et une corniche sculptée tout autour de la cella. L'intérieur est également décoré de pilastres. Une inscription nous apprend qu'il fut élevé en 246 après J.-C. On suppose que Maksourah répond à l'antique **Thelsea** des Tables antonines.

De Damas à Abyla, à Ba'lbek, R. 113; — à Banias, R. 120 ou R. 117 et 119; — à Bosra et Gerasa, R. 122 et 125; — à Hasbeya, R. 117 et 119; — au mont Hermon, R. 117 et 118; — à Koneïtirah, R. 121; — à Palmyre, R. 116; — à Racheya, R. 117; — à Tibériade, R. 121 ou R. 117, 119 et 127; — à Tyr, R. 115 et 114.

ROUTE 116.

DE DAMAS A PALMYRE (TADMOR).

(40 h. — On couche à Djéroud et à Karyéteïn. De cette dernière station il faut partir la nuit et se rendre en une seule marche à Palmyre, à cause du manque d'eau et du danger des Bédouins.)

Il faut 8 à 10 jours aller et retour. Nous avons déjà parlé (voir p. 605) des précautions à prendre pour traiter avec les cheikhs arabes. Celui qui doit inspirer le plus de confiance pour l'excursion de Damas à Palmyre est le cheikh Mijoël, assez connu d'ailleurs par son mariage avec une Anglaise, dont tous les voyageurs ont entendu raconter les aventures romanesques. Le prix qu'il réclame est très-élevé; pour plusieurs personnes, il demande 500 à 600 fr. par voyageur; mais ceux qui ne seront pas exigeants sous le rapport du matériel à emporter et du nombre des

dromadaires, pourront, au bout de quelques jours de négociations, rabattre ses prétentions à 250 ou 300 fr. par tête. La nourriture n'est pas comprise et reste aux frais des voyageurs. Il faut de plus donner 50 piastres (12 fr. 50) par personne au cheikh de Tadmor. On n'emmène avec soi que son drogman et son cuisinier, qui ne comptent pas dans le nombre des voyageurs. Il faut bien se garder de négocier avec le cheikh par l'entremise de son drogman; celui-ci aurait soin de se faire sa part.

Quittant Damas par le *Bab Touma*, on suit une route pavée qui traverse dans la direction du N.-E. des plantations d'oliviers et de beaux vergers, pour arriver (3 h.) au v. de *Douma*. Laissant à droite (1 h.) le v. de *Adhra*, on se dirige un peu au N. pour gravir le flanc des collines à g. et contourner le *Djébel Tiniyèh*. A partir des ruines d'un Khân (1 h.), la route descend par une pente douce à (1 h.)

Kateifèh (6 h. de Damas). — On remarque dans ce v. une mosquée et un grand Khân, bâti il y a plus de trois siècles par Senan Pacha pour les caravanes de Homs, de Hamah et d'Alep. Laissant à gauche la route d'Alep que l'on a suivie jusqu'à Kateifèh, on se dirige au N.-E. par le v. de Ma'addamiyèh pour arriver (2 h. 25) à:

Djéroud. — Ce joli v. est le chef-lieu d'une province et la résidence d'un agha, qui a environ 150 cavaliers sous ses ordres. Après avoir dépassé (1 h.) *'Atny*, on quitte les terres cultivées pour entrer dans le désert. La route suit un grand Wadi sablonneux et aride, encaissé entre deux chaînes de collines tristes et nues. De temps à autre on voit des traces d'une ancienne route, et des ruines de Khâns.

Karyeteïn (11 h. de Djéroud). Ce gros v., habité par des musulmans et des chrétiens, est entouré d'une végétation luxuriante, grâce à une magnifique source qui jaillit de la montagne. Karyeteïn occupe peut-être l'emplacement de *Hazar-Enan* (v. des fontaines) (Ézéchiel, XLVII, 17.—XLVIII, 1.—Nomb. XXIV, 9, 10) et de *Koradæ*, ancienne ville épiscopale.

De Karyeteïn à Palmyre, on ne trouve pas de source, aussi faut-il faire une provision d'eau. La route suit toujours le grand et triste Wadi que nous avons décrit. On rencontre (8 h.) une tour en ruines avec une porte sculptée. Tout auprès se trouvent les débris d'un aqueduc et un réservoir.

La chaîne de collines à dr. tourne (11 h.) rapidement vers le N.-E. et ferme la vallée. Au centre de cette chaîne s'ouvre une gorge étroite dans laquelle on pénètre. A dr. et à g. on remarque des tombeaux, en forme de tours, perchés sur les hauteurs. A g. le regard est attiré par une forteresse qui couronne le sommet élevé de la montagne. Laissant derrière soi les débris d'un aqueduc, on tourne à dr. pour gravir une petite élévation de terrain. Tout à coup le voyageur voit se dérouler devant lui le magnifique ensemble des ruines de :

PALMYRE OU TADMOR.

Histoire. — Il est impossible de préciser la date de la fondation de cette ville célèbre. Nous lisons dans la Bible (1 Rois, IX, 18.— II Chron., VIII, 4) que Salomon bâtit Tadmor. On peut cependant croire qu'elle existait avant ce prince. Josèphe nous apprend, en effet, (Antiq. Jud., lib. VIII, chap. 6.) « qu'il y construisit de bonnes murailles pour s'en assurer la possession et qu'il l'appela Tadmor, qui signifie lieu des palmiers. » De tout temps Palmyre a été un entrepôt naturel pour les marchandises qui venaient de l'Inde par le golfe Persique, et qui, remontant de là par l'Euphrate, ou par le désert, allaient se répandre dans la Phénicie et l'Asie Mineure. Ce commerce dut y fixer dès les âges les plus reculés un commen-

cement de population et en faire une place importante. Les sources d'eau douce de Palmyre durent surtout être un puissant motif d'établissement dans cet immense désert sec et aride partout ailleurs. Pendant plus de mille ans l'histoire ne cite même pas le nom de Palmyre. Appien est le premier auteur qui nous en parle. Il nous apprend que Marc Antoine marcha contre elle dans l'intention de la piller; mais ses projets furent déjoués par les habitants, qui transportèrent tous leurs trésors au delà de l'Euphrate. Palmyre conserva son indépendance sous les premiers empereurs romains. Sa position sur les frontières des empires romain et persan l'exposait à des dangers sans cesse renouvelés pendant les guerres de ses deux puissants voisins. Elle fut réduite en colonie romaine par Adrien, qui lui donna le nom d'*Adrianopolis*. Cet empereur contribua beaucoup à l'embellissement de Palmyre, et à partir de ce moment cette ville se développa rapidement. Quoique soumise à Rome, Palmyre conservait cependant son autonomie. Plusieurs monuments de cette époque furent élevés, comme nous l'apprennent des inscriptions, par le sénat et le peuple de Palmyre. Odeinathus, un de ses citoyens, vint noblement au secours des Romains ; il s'empara de la Mésopotamie et poursuivit Sapor, le roi de Perse, jusque sous les murs de Ctésiphon (260). En récompense de ses brillants services, Gallien donna à Odeinathus le titre d'auguste, et l'associa au gouvernement de l'empire. Il ne jouit pas longtemps de sa gloire, son neveu l'assassina trois ans après dans un banquet à Emèse. Sa veuve Zénobie monta sur le trône. On connaît l'histoire de cette femme célèbre, dont le nom est intimement lié à celui de Palmyre. Dévorée d'ambition, elle voulut justifier son titre de *Reine de l'Orient* et ajouta l'Égypte à ses possessions de Syrie, de Mésopotamie et d'Asie Mineure. Rome inquiète des triomphes de Zénobie tourna ses armes contre elle. Successivement vaincue à Antioche et à Émèse par Aurélien, l'infortunée Zénobie tomba au pouvoir de ses ennemis sur les bords de l'Euphrate. Aurélien déshonora sa victoire en mettant à mort le célèbre Longin, conseiller de Zénobie, et en traînant dans les chaînes cette malheureuse reine à la suite de son char de triomphe. La garnison qu'Aurélien avait laissée à Palmyre ayant été massacrée, cet empereur détruisit en partie la ville et passa presque tous ses habitants au fil de l'épée (273). A partir de ce moment Palmyre perdit toute son importance et ne se releva jamais. Nous savons par une inscription que Dioclétien répara quelques-uns de ses édifices, et Procope nous apprend que l'empereur Justinien l'entoura de fortifications. Palmyre, depuis cette époque, n'exista plus qu'à l'état de souvenir. On finit même par l'oublier. En 1678 les négociants anglais d'Alep, tentés par les descriptions que les Arabes leur faisaient de magnifiques ruines situées dans le désert, résolurent d'aller les explorer. Leur première expédition échoua, mais ils furent plus heureux en 1691. Leur relation, publiée dans les *Transactions philosophiques*, nous dit Volney, trouva beaucoup de contradicteurs; on ne pouvait concevoir ni se persuader comment, dans un lieu si écarté de la terre habitable, il avait pu subsister une ville aussi magnifique que leurs dessins l'attestaient. Les beaux plans de Dawkins, qui visita Palmyre en 1753, levèrent tous les doutes. De nos jours Palmyre a été visitée par de nombreux voyageurs. De la célèbre ville des Palmiers, il ne reste que d'imposantes ruines et un misérable petit village caché dans la cour du grand temple.

État actuel. — Palmyre est située à la base d'une chaîne de collines crayeuses qui court du S.-O. au

N.-E. Le plateau peu élevé, qui occupait la ville antique, descend en pente douce de ces collines et s'ouvre au S. et à l'E. sur le désert qui se confond avec l'horizon. Ce plateau domine au S. l'entrée de la vallée par laquelle le voyageur est arrivé, et un petit wadi au fond duquel coule un ruisseau dans la direction du S.-E.

Palmyre, à en juger par les débris de son enceinte, avait la forme d'un ovale irrégulier dont le diamètre, assez bien représenté par la grande colonnade, serait à peu près dirigé de l'E. à l'O. L'extrémité O. de la ville était adossée aux collines, à l'entrée de la grande vallée. La partie orientale se terminait par les imposantes constructions *du temple du Soleil.*

Pour mettre plus de clarté dans notre description, nous décrirons d'abord le grand temple du Soleil, puis la grande colonnade qui s'étend du temple dans la direction des collines, et coupe la ville en deux sections à peu près égales, celle du N. et celle du S., que nous décrirons successivement en examinant les ruines dispersées sur leur superficie.

Temple du Soleil. La cour carrée qui entoure le temple est formée par une muraille de 30 mèt. de hauteur, ornée extérieurement de pilastres qui supportent une corniche. On entre par une triple porte qui était précédée d'un portique orné de 10 colonnes, complétement ruiné.

L'entrée centrale avait 10 mèt. de haut sur 5 mèt. de large. Les montants et le linteau étaient richement sculptés et ornés de fruits et de fleurs comme la grande porte du temple de Ba'lbek. La cour dans laquelle on arrive est carrée, elle mesure environ 245 mèt. sur chacune de ses faces.

Tout autour régnait une double colonnade. Une centaine de colonnes sont encore debout, quelques-unes même sont surmontées de leurs architraves.

Le temple sélève au milieu de la cour. Il avait environ 40 mèt. de long sur 15 mèt. de large. Les colonnes ioniques et cannelées étaient surmontées de chapiteaux en bronze. Le péristyle avait 12 colonnes comme celui de Ba'lbek. L'entrée principale, contrairement à l'usage habituel, est tournée du côté S. La soffite de la porte est ornée d'un aigle aux ailes étendues. La partie extérieure de la cella est ornée de pilastres ioniques; l'intérieur du temple est tout à fait dégradé, les Turcs y ont beaucoup contribué en transformant le temple en mosquée. A chaque extrémité du temple on trouve une petite chambre; dans celle du N. on remarque un plafond monolithe sur lequel les signes du Zodiaque sont encore visibles.

Grande colonnade. A environ 300 mèt. de l'angle N.-O. de l'enceinte du temple, on rencontre les débris d'un *arc de triomphe* qui marque le commencement de la colonnade. Elle s'étendait sur une longueur de 1200 mèt. et avait quatre rangées de colonnes. Ces colonnes au nombre d'environ 1500 étaient d'ordre corinthien; elles avaient 18 mèt. de haut en comptant la base et le chapiteau. Aujourd'hui il n'y en a guère plus de 150 debout. Vers le milieu de cette splendide promenade et jusqu'au centre de la ville, la colonnade fait un coude; on remarque en cet endroit quatre piliers qui semblent indiquer que la colonnade était coupée par une rue transversale. Au S. on remarque des colonnes disposées en forme de cirque, dont nous parlerons plus loin. — A l'extrémité O. de la colonnade s'élève un très-beau tombeau; le portique est orné de 6 colonnes monolithes; l'intérieur est percé de niches sépulcrales que séparent des pilastres surmontés d'une corniche richement sculptée.

Partie nord. Au N. de la colonnade, et à peu de distance du monument que nous venons

de décrire, se trouve un autre tombeau également remarquable. Il ne reste plus que deux colonnes du portique; à l'intérieur on admire un beau sarcophage orné de sculptures représentant des satyres, des fleurs et des fruits. A l'O. de ce monument on voit encore des traces de l'ancienne muraille de Justinien, qui décrit une grande courbe et va rejoindre à l'E. le temple du Soleil. Au delà du mur d'enceinte et au pied des collines, s'étend un vaste cimetière où l'on remarque des tombeaux et des monuments funéraires en forme de tours, comme ceux qui s'élèvent dans la grande vallée (Voy. plus loin). Au-dessus du cimetière la *forteresse* couronne le sommet le plus élevé de la chaîne. De ce point on a une vue magnifique sur les ruines de Palmyre. La forteresse n'offre en elle-même rien de remarquable; on ne peut lui assigner une date antérieure à Tamerlan.

En traversant vers l'E. la partie de Palmyre comprise entre la muraille et la grande colonnade, on rencontre successivement les ruines d'un *temple*, puis d'une *église chrétienne;* plus loin se trouvent des colonnes debout et les débris d'un autre *temple*. On arrive bientôt à une colonne monumentale d'ordre corinthien, haute de 20 mèt.; une inscription sur sa base apprend qu'elle fut élevée en l'honneur d'un certain Alilamos par le peuple et le sénat, en l'an 450 (138 J.-C). En suivant un petit ruisseau qui jaillit près de cette colonne, on traverse plusieurs jardins pour revenir au *temple du Soleil*.

Partie Sud. Se dirigeant, au sortir du temple, dans la direction de l'O., on laisse à droite une *mosquée* en ruines. On trouve bientôt des traces de la muraille du S. qui, partant du temple, suivait la crête du plateau au-dessus du petit wadi pour aller rejoindre à l'O. la muraille du N. à l'entrée de la grande vallée. Tout auprès, on remarque deux petits *temples* en ruines; au N. se trouvent ces colonnes disposées en cirque, dont nous avons déjà parlé, et qui marquent peut-être l'emplacement du Forum.

Il faut ensuite descendre dans le petit wadi et remonter le ruisseau qui s'y trouve; on arrive bientôt à la **source** principale de Palmyre.

Elle jaillit avec abondance d'une large ouverture qui semble se prolonger assez loin sous la colline. L'eau est tiède et légèrement sulfureuse; à une petite distance de la source elle devient très-potable. Tout près de l'ouverture, on trouve une pierre en forme d'autel, avec une inscription à moitié effacée.

Au S. de la fontaine s'étend un *ancien cimetière;* on remarque plusieurs tombes en forme de tours, comme celles que nous décrirons (Voy. ci-dessous). Elles portent une grande quantité d'inscriptions. Dans l'une d'elle on remarque deux statues d'une assez bonne exécution, mais très-mutilées. On trouve aussi plusieurs tombes souterraines qu'il serait curieux de pouvoir explorer; l'une d'elles est ouverte, elle a la forme d'une croix creusée dans le calcaire; sur les côtés se trouvent des fours à cercueils. Le sépulcre était recouvert d'une voûte et fermé par des plaques de pierre.

En quittant le cimetière, il faut repasser devant la fontaine, puis tourner un contre-fort pour arriver dans la grande vallée. On y remarque les débris d'un très-bel aqueduc, qui amenait l'eau probablement de Djébel el-Abiad. A droite et à gauche de la vallée, on remarque d'innombrables tours carrées, ce sont des *tombeaux*. Cette forme paraît particulière aux habitants de Palmyre. Il nous suffira de décrire l'un des plus remarquables, situé près de la route.

Ce *tombeau* a la forme d'une tour carrée haute d'environ 25 mèt. et divisée en quatre étages ou chambres sépulcrales superpo-

sées. On pénètre dans la chambre inférieure par une porte richement sculptée et surmontée d'une fenêtre en plein-cintre. Cette chambre a environ 6 mèt. de haut sur 8 mèt. de long et 5 de large. Elle est ornée de pilastres entre lesquels se trouvent des fours à cercueils, et d'un enfoncement circulaire garni de cinq bustes. Le plafond, formé de grosses pierres, est sculpté en panneaux et peint; on y remarque des fleurs et des bustes se détachant sur un fond bleu; près de la porte se trouve un escalier conduisant aux chambres supérieures, qui sont la répétition de celles que nous venons de décrire. Au-dessous de l'escalier on voit 5 bustes sur deux rangées: au-dessous de ces bustes et de ceux de l'enfoncement circulaire, on distingue encore des inscriptions en langue palmyrène. Il est très-probable que les Palmyriens embaumaient leurs morts. On trouve en effet dans les tombes des débris de bandelettes de momies.

Il faut maintenant rebrousser chemin pour gagner l'extrémité S.-O. de l'enceinte, qui est la partie la plus élevée du plateau. On trouve d'abord les ruines d'un *petit temple*; plus loin les débris de plusieurs monuments jonchent le terrain. On arrive bientôt à un édifice remarquable, dont il est difficile de déterminer l'usage. On ne peut dire si c'était un *temple* ou un *tombeau*. Le fronton avait quatre colonnes, de chaque côté régnaient des espèces de portiques ou d'ailes ayant 5 rangées de 4 colonnes chacune, au fond se trouvait un enfoncement demi-circulaire; on admirera la richesse de la frise et la fine sculpture des colonnes corinthiennes. Sur une architrave brisée on lit une inscription latine dans laquelle se trouvent les noms de Dioclétien, de Constance et de Maximien. Un peu au N. le voyageur retrouve l'extrémité de la colonnade que nous avons déjà décrite.

Nous avons indiqué les principaux monuments de Palmyre, mais il y aurait encore beaucoup de recherches et de découvertes à faire. Il faudrait surtout relever les inscriptions et explorer les tombeaux, dont un grand nombre n'ont pas encore été ouverts.

De Palmyre à Homs et Hamah, R. 104, **V. page 628, le passage en petit-texte.**

ROUTE 117.

DE DAMAS A RACHEYA.

1° PAR KATANA.

(9 h.—On couche à Katana.)

Sortant de Damas par la porte de l'O. (Bab el-Djabyah), on suit une belle route, entre de beaux jardins le long d'un canal aux eaux limpides, jusqu'au (35 m.) hameau de *Mazi*. On sort alors des bois de Damas, et laissant à droite, au N.-O. la vallée de Barada, on se dirige au S.-O., à travers une grande plaine cultivée au pied de l'Anti-Liban. A gauche, ou à l'extrémité de l'oasis de Damas, se montre (40 m.) *Deïraya*. La plaine s'étend de ce côté jusqu'aux collines arides du Djébel el-Aswad, parallèle à la direction de l'Anti-Liban. On laisse successivement à gauche (25 m.) un bois d'oliviers, au milieu duquel s'élève *Ma'addamiyèh*, (35 m.), le v. et le bois de *Djédidèh*, et (30 m.) *Artouz*, bâti au pied de quelques collines. La chaîne de l'Anti-Liban, à droite, conserve toujours le même caractère d'aridité. On s'en rapproche de plus en plus pour atteindre (50 min.)

Katana (3 h. 35 de Damas), gros v. musulman entouré de beaux vergers et bois de noyers, au débouché d'une vallée de l'Anti-Liban. On y passe la nuit quand on part de Damas dans l'après-midi.—De Katana, on se dirige au N.-O. pour s'engager dans la montagne, laissant derrière soi la grande plaine de Damas. Au delà d'un hameau et d'un petit bois (50 m.) le chemin commence à gra-

vir les premières pentes, et rencontre (45 min.) un puits, plus haut (45 m.) il laisse à droite une grande plaine déserte et s'engage dans une gorge étroite, qui se dirige vers l'O. et monte jusque sur un petit col (35 m.) pour redescendre dans un vallon cultivé, au bout duquel (15 m.) on trouve une ruine dont il est assez difficile de déterminer la nature ou l'époque. Ce sont des blocs régulièrement taillés: trois ou quatre seulement sont en place, les autres sont épars tout autour. On traverse une région pierreuse pour monter jusqu'à (45 m.) une nouvelle ruine plus distincte que la précédente (un fût de colonne debout et quelques grandes pierres). De là on s'élève (40 m.) sur un col où se fait le partage des eaux, mais il faut encore monter à travers plusieurs monticules rocailleux jusqu'à (30 m.) un second col, d'où l'on descend par une vallée étroite, mais assez bien boisée, au (1 h.) v. de **Aïha**, où l'on trouve aussi quelques pierres qui paraissent les restes d'un temple. Aïha domine au N. un beau bassin cultivé, semblable à un ancien lac. Un chemin au S.-E. longe la montagne en écharpe jusqu'à (40 m.) Racheya.

2° PAR DIMAS ET RAKHLÈH.

(30 h.— On couche au besoin à Dimas.)

De Damas à Dimas et Khân-Meitheloun (6 h.) *V.* R. 115.—De Khân Meitheloun (jolie fontaine et khân ruiné), on se dirige au S.-O. pour gagner (1 h.) le v. de **Déir el-Achâyir**, où l'on voit les ruines d'un magnifique temple, qui s'élevait sur une plate-forme en maçonnerie de 40 mèt. de long sur 22 de large, ornée de belles moulures sur ses faces latérales; le terrain environnant est semé de débris de colonnes et de pierres sculptées.

De Déir el-Achayir, on s'élève par une vallée étroite, d'où l'on découvre toute la plaine de Zebdani (*V.* R. 113), sur (1 h.) un contre-fort rocheux, d'où l'on redescend (30 m.) à

Rakhlèh, v. situé dans une gorge sauvage, habité par quelques familles druses. On y trouve aussi, du côté N.-O., les ruines d'un grand temple, qui mesurait 32 mèt. de long sur 57 mèt. de large. Les colonnes, dont la hauteur était de 7 mèt., sont presque entièrement renversées. Sur le linteau de la grande porte on voit un aigle, les ailes étendues, comme ceux de Ba'lbek et de Palmyre. Du côté O., régnait une abside, d'où partaient deux rangées de colonnes, dirigées vers l'entrée, divisant l'édifice en trois nefs. Le mur du S. présente une grande figure sculptée en médaillon, sans doute celle de Baal. —Une petite colline au N.-E. du village porte encore les ruines du petit temple; les rochers des environs sont creusés d'un grand nombre de grottes sépulcrales, et dans un petit ravin au S. se voient les ruines d'un autre édifice.

A 5 kil. S.-E. de Rakhlèh, on peut visiter au v. de **Bourkouch** des ruines situées sur une immense plate-forme taillée dans le roc, et qui semblent celles d'un château fort. A l'E. des restes de ce château, sont ceux d'un temple semblable à celui de Rakhlèh.

De Rakhlèh, on s'élève sur les contre-forts de l'Hermon, laissant à droite le beau vallon ovale et le v. de Kefr-Kouk, jusqu'au v. de (2 h.) Aïha (*V.* ci-dessus) et à (30 m.

Racheya, grand v. de 3000 h., situé sur le penchant d'une colline, au milieu de vignobles et d'oliviers, et dominé par le château crénelé des gouverneurs, espèce de princes héréditaires de la famille de Chehab. Racheya domine la haute vallée de Wadi et-Teim, dont les eaux, réunies à la source d'Hasbeya (*V.* p. 681), constituent le Jourdain supérieur.

De Racheya à Hasbeya, R. 119.—Id. par le mont Hermont, R. 118.—Id. par Nebi-Safa et la gorge du Leontès, 9 h. On descend de Racheya dans le Wadi et-Teim pour remonter à (3 h.) Nebi Safa on suit la R. 114 jusqu'à Djissr Bourghaz, d'où l'on rejoint (2 h.) Hasbeya.— On se rend egalement par Nebi Safa à Neba Andjar, Ba'lbek et Beyrout. R. 114 et 113.

ROUTE 118.

ASCENSION DU GRAND HERMON.

Cette ascension peut se faire en partant de Racheya ou d'Hasbeya. Elle demande environ 6 h. de montée, et 3 à 4 h. de descente. On peut en partant d'un de ces villages redescendre sur l'autre en une journée d'environ 10 h. On peut atteindre le sommet à dos de mulet ou de cheval. On peut également redescendre en 4 h. sur le village de Kala't-Djendal, du côté de la plaine de Damas, et regagner cette ville en un jour.

De Racheya à Hasbeya, par la route directe 6 h. R. 119. — *Idem*, par le mont Hermon, R. 118.—*Idem*, par Nebi-Safa et la gorge du Leontès, 9 h. On descend de Racheya dans le Wadi-et-Teim pour remonter à (3 h.) Nebi-Safa, et l'on suit la R. 114 jusqu'à Djissr-Bourghaz, d'où l'on rejoint (2 h.) Hasbeya. On se rend également par Nebi-Safa a Neba-Andjar, Ba'lbek et Beyrout. R. 114 et 113.

La route de Racheya, au sommet de l'Hermon, a été décrite ainsi par M. Porter (*five years in Damascus*, I, p. 281). « En sortant de Racheya, on descend la vallée quelques instants, puis, tournant à gauche, on suit un petit vallon, planté de figuiers et de vignes, jusqu'à (40 m.) un petit bassin d'eau claire, à l'entrée d'une plaine, à l'extrémité de laquelle (20 m.) on pénètre dans une gorge sauvage pour commencer l'ascension véritable du mont Hermon. La montée est partout difficile et pénible, parce qu'il n'y a pas de sentier tracé; tantôt on suit le lit d'un torrent, tantôt on grimpe en zigzag des pentes escarpées, sur lesquelles il faut craindre l'éboulis des rochers. On atteint (2 h.) une immense grotte, à partir de laquelle on tourne vers le S.-O. pour suivre le flanc de la montagne, et, laissant à gauche une de ses sommités, on arrive (20 m.) près d'une petite fontaine près de laquelle on peut camper, car on ne trouvera pas d'eau plus haut. De là, on gagne en (1 h.) le sommet le plus élevé de l'Hermon. Cette montagne a trois sommets : le plus élevé est au N. et domine la plaine de Beka'a et les chaînes du Liban et de l'Anti-Liban; le second, à 300 mèt. environ au S. du premier, domine la plaine de Damas et surplombe l'entonnoir profond où se trouve la source du Pharphar; le troisième, à 400 mèt. à l'O. du second, est le moins élevé et domine la vallée du Jourdain. La hauteur du grand Hermon n'a jamais été mesurée exactement, mais on l'évalue à environ 3300 mèt: c'est la seconde montagne de la Syrie, elle vient immédiatement après le Djébel Makmel, la plus haute sommité du Liban. Le pic principal de l'Hermon, immense cône tronqué, s'élève à environ 1000 mèt. au-dessus du reste de la montagne, et surpasse au moins de cette hauteur le plus haut sommet de l'Anti-Liban, au-dessus de Zebdani. »

Du sommet de la montagne, la vue s'étend au N. sur la Cœlésyrie, les chaînes du Liban et de l'Anti-Liban, la vallée de Zebdani, à l'E., sur le grand désert de Syrie et les montagnes du Hauran, au S., sur la vallée du Jourdain, les lacs de Houlé et de Tibériade, et à perte de vue, au S.-O., sur la Galilée et la Samarie, jusqu'au Carmel; à l'O., on aperçoit la Méditerranée, du cap Carmel au promontoire de Tyr; au N.-O. la vue est arrêtée par la chaîne du Liban.

On trouve sur le second sommet des ruines intéressantes : elles se composent d'un mur circulaire, qui couronne le sommet

du rocher, et dans l'enceinte duquel se voient plusieurs monceaux de pierres taillées en bossage : un peu plus au N., sont les ruines d'un petit temple, et plus loin, les débris d'une colonne. Ces ruines, d'une haute antiquité, paraissent celles d'anciens autels, probablement élevés à Baal, désigné dans l'Écriture sous le nom de Baal-Hermon (1 Chroniques, v, 23). Le grand Hermon, dont le nom semble provenir de sa forme conique, était désigné par les Amoréens et par les Sidoniens sous les noms de *Chénir* et de *Sirion*, qui signifient tous deux cuirasse, à cause de la splendeur de ses neiges ; on l'appelait encore *Sion*, élevé (Deutéronome, IV, 8. —Psaume CXXXIII, 3). Les Arabes l'appellent Djébel ech-Cheikh, la montagne principale, et Djébel eth-Theldj, la montagne neigeuse. Les Hébreux l'ont regardé comme leur frontière septentrionale. C'est sur le grand Hermon qu'on pourrait placer la scène de la Transfiguration. C'est, en effet, à Banias, ou Césarée de Philippe, que se trouvait Jésus-Christ (Ev. Saint-Matthieu, XVI, 13; — Ev. Saint-Marc, VIII, 27), lorsqu'il emmena ses disciples, Pierre, Jacques et Jean, sur une haute montagne, et se transfigura devant eux (Saint-Matthieu, XVII, 2; — Saint-Marc, IX, 2) [1].

Pour redescendre sur Hasbeya, on descend le flanc O. de la montagne par un sentier escarpé et dangereux, jusqu'à (1 h. 15 m.) la fontaine *Aïn el-Louz*, d'où l'on arrive (35 m.) dans la vallée profonde qui part de Racheya et suit la base de l'Hermon. Traversant cette vallée, on monte sur une petite chaîne de collines basse, mais pittoresque, d'où, à travers un joli vallon boisé, on aperçoit le Wadi et-Teim. On gagne, au fond de ce vallon, le v. de Châit, d'où l'on rejoint (1 h.), au v. de Koféïr, la route de Racheya à Hasbeya (*V*. R. 119).

[1] La tradition commune désigne le Thabor; la raison en est dans le mot *à part* qui termine le verset de saint Matthieu, et qui a fait chercher une montagne séparée ou isolée. Le verset de saint Marc montre au contraire que le mot s'applique aux disciples qu'il prit *seuls à part*.

ROUTE 119.

DE RACHEYA A BANIAS.

(13 h. 2 j.—On couche à Hasbeya).

On suit un mauvais chemin en écharpe, qui domine le grand Wadi et-Teim jusqu'aux hameaux de (1 h.) Beitkifa, et de (35 m.) Beitlaya; on s'éloigne alors de la grande vallée, et (20 m.) on se rapproche des montagnes à l'E. pour s'enfoncer (20 m.) dans un vallon à g., et laissant à g. (25 m.) le v. de es-Sefinèh, on s'élève sur la montagne de droite jusqu'à (25 m.) un col d'où l'on aperçoit de nouveau le Wadi et-Teim. Le chemin appuie à gauche et longe la montagne en écharpe jusqu'à un nouveau col (40 m.) pour redescendre (20 m.) au v. de *Koféïr*. On gagne ensuite (45 m.) le v. de *Mimis*. Traversant un grand ravin, on remonte (40 m.) un contre-fort, qui conduit (20 m.) près d'un bouquet d'arbres, sur un col d'où l'on aperçoit tout à coup Hasbeya. Le sentier serpente à travers un coteau planté d'oliviers, et franchit un pont pour entrer dans (15 m.)

Hasbeya (6 h. de Racheya), petite ville bâtie en amphithéâtre, au fond d'un vallon secondaire du Wadi et-Teim, arrosé par un petit torrent et planté de beaux oliviers et de vignes. Elle compte environ 5000 hab., dont 4000 chrétiens et 1000 Druses. Elle possède une mission protestante anglaise en voie de prospérité, une église catholique, et une mosquée druse. Hasbeya est gouvernée, comme Racheya, par un émir de la famille Chéhab, relevant du pacha de Damas.—A l'entrée de la ville, près du pont, on remarque de gros massifs de bâtiments, formant une espèce de citadelle, avec un minaret et une grosse

tour carrée, perchée sur les rochers, c'est là demeure de l'émir. M. Lynch a donné la latitude de cette ville à 33° 25' 13''. Elle ne répond, du reste, à aucune ville antique.

On peut visiter sur les hauteurs, au-dessus d'Hasbeya, un groupe de chapelles druses, saccagées en 1838 par les troupes d'Ibrahim-Pacha.

En descendant la gorge d'Hasbeya, on trouve, à l'endroit où elle débouche dans le Wadi et-Teim (30 m.). la **source de Hasbani**, dont les eaux, retenues par une écluse, forment une espèce d'étang. Cette fontaine est considérée comme une des sources principales du Jourdain supérieur. C'est au moins la dernière source permanente; au-dessus, on ne trouve plus que les torrents du Wadi et-Teim, qui sont desséchés une grande partie de l'année.

A 15 m. à l'O. de la source, on trouve au pied des hauteurs plusieurs *puits de bitume* intéressants pour le géologue.

De Hasbeya on peut se rendre en 2 h. au pont de Bourghaz, visiter la gorge du Leïtani (V. R. 114), et revenir près de Djisr es-Souk reprendre la route de Banias par le Wadi et-Teim. Cette excursion intéressante complète bien la journée un peu courte d'Hasbeya à Banias.

Le grand chemin d'Hasbeya à Banias descend à la fontaine de l'Hasbani et suit le Wadi et-Teim. Il est moins intéressant que celui que nous allons indiquer et qui rejoint, du reste, le premier à el-Khoreïbèh.

En sortant d'Hasbeya, on repasse le pont et l'on descend le long du torrent, cheminant presque dans son lit et passant alternativement d'une rive à l'autre, à travers les oliviers. Au lieu de descendre jusqu'au Wadi et-Teim, on tourne à gauche, vers le S. (25 m.), pour entrer dans un vallon séparé par quelques monticules de la grande vallée. Bientôt (10 m.) on revoit celle-ci, et l'on distingue, un peu en arrière à droite, sur l'autre versant, le v. de *Kawkaba*, dominant une vallée bien cultivée et couverte de beaux arbres, et près de là, un bâtiment avec une voûte assez large, nommé *es-Souk* (le marché), où débouche le chemin de Saïda à Banias (*V.* R. 114.) On franchit bientôt (15 m.) le Nahr ech-Chibé'h, qui vient d'une belle vallée, dominée par les hautes sommités de l'Hermon.

En remontant cette vallée, on atteint (20 m.) le v. de *Hibbâryèh*, près duquel on trouve dans un champ les *ruines d'un temple* semblable à celui de Medjdel Andjar. L'édifice fait face à Hermon et mesure 18 mèt. de long sur 10 de large. C'est un temple à *antes* (*V.* p. 36), c'est-à-dire que la façade principale à l'E. présente deux colonnes rondes au milieu et deux antes ou pilastres ioniques terminant les murs latéraux. Ces pilastres sont répétés aux angles O. de l'édifice. Les murs de la cella sont debout, excepté du côté N. Leur épaisseur est de 2 mèt., et les pierres qui les composent sont de grandes dimensions et en partie taillées en bossage. Chaque extrémité portant un fronton, les côtés du pronaos sont ornés de niches, le soubassement est bordé d'une moulure ornée, et le bord du toit d'une double corniche. — De Hibbâryèh, un chemin escarpé conduit sur un plateau sauvage, où s'élève (1 h.) *Racheyet el-Fakhar*, connu par ses poteries. De cette hauteur, on découvre soudain une vue d'une étendue immense, qui embrasse tout le Wadi et-Teim, la plaine marécageuse et le lac de Houlèh, au bout duquel une montagne bizarrement échancrée indique le passage du Jourdain. A l'O., le Wadi et-Teim se resserre beaucoup et ne laisse au Nahr-el-Hasbani qu'une gorge profonde.

On redescend de Racheyet el-Fakhar dans un large vallon planté d'oliviers et bien cultivé, le *Wadi*

Khordîbèh, où l'on rejoint (30 m.), au-dessous du v. du même nom, le grand chemin d'Hasbeya à Banias. On remonte ensuite sur un petit col, d'où l'on jouit encore d'une belle vue sur la plaine de Houlèh (Ard el-Houlèh), et sur la chaîne du Djébel Hounin, qui la domine à l'O. Les collines voisines sont charmantes, et contrastent heureusement avec les pentes escarpées du grand Hermon et les grandes lignes de l'horizon au S. On descend dans un vallon verdoyant, pour franchir (15 m.) un pont jeté sur un ruisseau, et l'on remonte (15 m.) sur un beau plateau, planté de chênes verts, qui s'étend au pied des derniers contre-forts de l'Hermon, et domine à dr. la vallée du Nahr-Hasbani. On descend (35 m.) sur la grande plaine où aboutissent la vallée d'Hasbeya et celle de Banias. Au-dessus de la fontaine *Aïn Khirwanèh*, se dresse, au sommet d'un pic élevé de plus de 300 mèt., une ruine appelée *Kala't-Boustra*, qu'on peut atteindre en 45 m.; c'est un groupe de temples semblables à ces anciens temples de Baal que nous avons déjà signalés autour de l'Hermon. On tourne à l'E. (30 m.) en contournant le pied de la montagne, laissant au S. Tell el-Kadi et la source du Jourdain, où nous reviendrons plus tard (*V.* R. 127); on commence (20 m.) à apercevoir le château de Banias (Kala't Sobaïbèh), mais on le perd bientôt de vue en entrant dans une région boisée et bien cultivée, au sortir de laquelle (25 m.) on joint le Nahr el-Banias pour entrer à (10 m.).

Banias, l'antique **Césarée Paneas**, ou Césarée de Philippe (7 h. d'Hasbeya).

Histoire.—On ne sait pas si l'emplacement de Banias fut occupé par une ville antique. Il pourrait, selon Robinson, répondre à Baal-Gad, qui formait la limite N. de la Palestine au temps de Josué. Hérode le Grand fit bâtir près de l'endroit appelé *Panium* (grotte consacrée à Pan), un temple superbe en l'honneur de César Auguste. Plus tard, Philippe, tétrarque d'Iturée, fonda ou au moins rebâtit et agrandit la ville, qu'il nomma Césarée en l'honneur de Tibère. Elle est souvent mentionnée dans l'Évangile ; Jésus-Christ s'y trouvait quelques jours avant sa transfiguration (*V.* p. 680). Après la prise de Jérusalem, Titus y fit célébrer des jeux sanglants. En 1130, elle fut prise par les Croisés, ainsi que le château qui la domine. Les chrétiens et les musulmans se la disputèrent jusqu'en 1465, époque où le khalife de Damas la reprit définitivement.

État actuel.—Banias n'est qu'un misérable village d'une quarantaine de maisons, bâti sur l'emplacement de la ville antique. Quelques débris de colonnes et de pierres taillées, disséminées sur des propriétés particulières, sont à peu près les seuls restes de la ville. La citadelle, dont on voit encore une portion considérable, occupait le sommet d'un triangle compris entre deux torrents; l'un, formé par la grande source que nous décrirons ci-dessous, la baignait au N. et à l'O.; l'autre, qui coule dans le Wadi Za'arèh, la baignait du côté du S. Les murs, très-délabrés, ont encore de 4 à 6 mèt. de hauteur. Du côté du S., on voit encore deux tours massives et un pont jeté sur le Wadi Za'arèh. Les fondations sont formées de grandes pierres taillées en bossage, qui dénotent une haute antiquité. La partie supérieure est, au contraire, de l'époque sarrasine, comme on le voit à la forme ogivale des portes et des voûtes, à la construction des murs formés de blocs rapportés et de tronçons de colonnes, et comme l'apprend, du reste, une inscription arabe gravée au-dessus de la porte. On trouve encore un grand nombre de fragments, qui indiquent que la ville s'étendait de ce côté. De cette rive on jouit d'une vue pittoresque sur Banias, les

débris de la citadelle, le mont Hermon et le château de Sobaïbèh.

Traversant de nouveau le v., on ira visiter à 10 m. au N. la *grande source*, qui fait la curiosité de la localité. Cette source, qui est considérée, avec celles d'Hasbeya et de Tell el-Kadi, comme une des trois sources principales du Jourdain, sort au pied d'une haute paroi de rochers calcaires, où l'on remarque plusieurs chambres et niches sculptées avec des inscriptions grecques peu lisibles, et une vaste caverne naturelle, dont l'entrée est obstruée par des quartiers de rocs éboulés et des débris d'ancienes constructions. C'était sans doute la grotte consacrée à Pan, ou Paneion, qui donna son nom à la ville. La source forme un beau bassin semi-circulaire d'une grande limpidité, d'où s'échappe avec impétuosité un gros ruisseau de 4 à 6 mèt. de large, qui serpente dans le village, entre des fûts de colonnes, avant de se précipiter dans le ravin profond qui baigne les murs de la citadelle.

Le **château de Banias** (*Kala't Banias*), ou plus proprement *Kala't es-Sobaïbèh*, est situé sur le sommet d'une haute montagne au N., à plus de 300 mèt. au-dessus du v. Il faut une heure pour y monter, et aucun voyageur ne doit négliger de le faire, car c'est une des plus belles ruines de la Syrie. Complétement à pic de trois côtés, il n'a d'accès que du côté de l'E., où l'on arrive par un sentier en zigzag. Le château occupe une plate-forme de 33 mèt. de long sur 65 mèt. de large. Le plan général figure assez bien un 8, étroit au centre et renflé aux deux extrémités. La partie E. se trouve sur un niveau supérieur, et formait une citadelle à part, séparée des ouvrages inférieurs par un fossé creusé dans le roc et par une muraille élevée. De tous les autres côtés, elle est au bord même du rocher à pic. Les murailles, par les dimensions et par la forme de leurs pierres taillées en bossage, paraissent remonter au moins au temps des Hérodes. Du côté S. la base des remparts présente des fondations obliques, semblables à celles de la tour Hippicus à Jérusalem. On trouve à l'intérieur d'énormes citernes. Du sommet, on découvre une vue magnifique, à l'O., sur Banias, l'Hermon, l'Ard el-Houlèh et sur le Liban; et de l'autre côté de la vallée du Jourdain, sur le Liban, jusqu'au Kala't ech-Chakif (*V.* p. 659) Cette forteresse, qui commandait la route de Damas, a eu de tout temps une grande importance; elle a cependant été prise et reprise plusieurs fois au temps des Croisades. Elle est complétement abandonnée depuis le XVIIe siècle.

On fera bien de rester un jour à Banias pour faire les excursions du lac Phialé (R. 120) et des sources du Jourdain au-dessous de Tell el-Kadi (R. 127).

De Banias à Damas, R. 120; — à Safed, R. 128; — à Tabaryèh, R 127 et 128; — à Tyr, R. 119 et 114.

ROUTE 120.

DE BANIAS A DAMAS

DIRECTEMENT.

(12 h. — On couche à Beit-Djenn ou à Kefr-Haouar.)

On sort de Banias par le pont antique, et l'on tourne à l'E. en remontant le Wadi Za'areh, pour gagner (1 h.) le pied de la montagne qui porte le Kal'at es-Sobaïbèh (*V.* R. 119). On monte ensuite vers la source d'Aïn el-Hazouri, et laissant à dr. le v. de Djebbata, on arrive sur la plaine verdoyante de Merdj el-Yafourèh. On aperçoit au S.-E. un petit lac nommé *Birket er-Rân*, que l'on identifie avec le **lac Phialé**, mentionné par Josèphe. Ce lac entretenait une communication souterraine avec la source du Jourdain, ce qui fut vérifié par Philippe le Tétrarque, qui y jeta des objets que l'on retrouva flottant dans le Jourdain En attendant qu'on

zen, Burckhardt, Buckingham, et, dans ces derniers temps, le révérend J. L. Porter, M. G. Rey, et surtout deux explorateurs éminents, M. C. Graham et le consul prussien G. Wetzstein, ont, parmi beaucoup d'autres, décrit ou signalé de magnifiques restes d'architecture romaine, surtout à Djérâch (*Gerasa*), à Bozra (*Bostra*), à Oum-Keïs (*Gadara*) et à 'Ammân (*Philadelphia*), outre les innombrables sites bibliques qu'ils ont reconnus à leurs noms antiques. Ces contrées transjordaniennes, qu'un gouvernement fort et régulier comme celui des Séleucides ou des Romains pourrait rendre à leur antique splendeur, bien qu'elles ne renferment plus que des ruines et à peine çà et là un village habité, offrent donc un vif et constant intérêt au voyageur qui ne craint pas de s'engager au milieu des tribus turbulentes et avides qui en sont aujourd'hui les seuls habitants. Les Anazèh, la plus puissante des tribus nomades du désert oriental, viennent chaque année, depuis le milieu d'avril jusqu'en automne, dresser leurs tentes noires et faire paître leurs troupeaux dans tout le pays qui s'étend de la rive gauche du Jourdain jusqu'à Damas.

Tel est, à grands traits, le pays que nous allons décrire dans les routes suivantes.

ROUTE 121.

DE DAMAS A TIBÉRIADE,

PAR DJISSR-BENAT-YACOUB.

(18 h.)

Cette route ne fait guère qu'effleurer la limite des tribus nomades. Elle traverse l'Iturée (Djédour) et touche à l'extrémité N. de la Gaulanitide. Ce que l'on voit de cette dernière province surtout justifie pleinement ce que disent les lives saints de l'aspect et de la fertilité des territoires que choisirent pour leur partage les tribus de Ruben et de Gad, et la demi-tribu de Manassé. Mais un petit nombre de villages, principalement occupés par des Arabes cultivateurs de la tribu d'Es-Sedhl, sont les seuls lieux habités qu'on y rencontre.

Au sortir de Damas, on suit à rebours la route 120 (p. 684) jusqu'à (2 h. 30 min.) *Kawkaba*. La direction générale de la route est au S.-O. On longe bientôt, à peu de distance, la rive gauche du Nahr es-Sabirâni, qui se forme un peu plus haut de la réunion du Nahr el-Arni et du Nahr el-Djennâni (R. 120), et qui elle-même prend plus loin le nom de *Nahr-Awâdj*, le **Pharpar** de l'Écriture. La route présente encore de fréquents vestiges de construction romaine.

Sa'sa (3 h. 45 min. de Kawkaba) est un petit village avec deux grands khâns. Les maisons sont sur la pente d'une éminence dont le sommet creux a l'apparence d'un ancien cratère. Le Djennâni, qui coule à ses pieds, est traversé par un pont en pierre. On passe (2 h.) le *Nahr el-Moughannyèh*, on laisse à dr. (1 h. 25 min.) quelques ruines qui portent le nom d'*El-Khoraïbèh*, et l'on arrive (2 h. 35 min.) à

Koneïtirah, village en ruine d'une centaine de maisons, où il y a un khân également dilapidé. Ce lieu est à la limite extrême du plateau ; c'est là que commence la descente échelonnée qui, en 6 h., conduit au fond du Ghôr et au pont de Jacob. Les seuls points à noter dans cet intervalle sont (1 h. 40) le Tell-el-Khinzîr (la butte du Porc), et (2 h. 30 min.) le site ruiné de *Nawarân*, dont les restes, en pierres grossièrement taillées, ont tous les caractères d'une haute antiquité. Le *Djissr-Benât-Yacoub*, c'est-à-dire le *pont des filles de Jacob*, le seul qui existe sur le Jourdain, est une construction en pierre, composée de trois arches ogivales et sans parapet. C'est un ouvrage évidemment arabe. Il doit son nom à une tradition rabbinique. Un peu au-dessus du pont, sur la rive orientale, il y a un grand

khân à demi ruiné. Au point où le pont est jeté (à 20 min. au-dessous du lac Houlèh) le Jourdain, jusque-là paisible entre des rives verdoyantes, se précipite avec impétuosité dans une gorge rocailleuse qui n'a pas plus de 25 mèt. de large. Du pont de Jacob, on s'avance sur le plateau d'Ard el-Kaïth et l'on rejoint à (3 h.) *Khân-Djoubb-Yousouf* la route 128, qui conduit à (3 h. 30 min.) Tibériade.

On peut aussi, au lieu de franchir le pont, suivre la rive gauche du Jourdain jusqu'à (2 h.) *Et-Tell* ou Bethsaïde (V. R. 129) et de là, franchissant à gué le Jourdain, rejoindre par *Tell-Houm* et (2 h. 10) *Tabigah* la R. 128, qui conduit en 3 h. à Tibériade en suivant toujours les bords du lac. Cette route est infiniment plus intéressante, et dispense de faire plus tard le tour du lac.

ROUTE 122.

DE DAMAS A BOSRA,

PAR L'OUEST DU LEDJAH.

35 h. les stations principales sont Nedjha, Brâk, Cha'arah, Dâma, Ahiri, Hit, Bathanyèh, Chékka, Chouhba, Kanawat, Atil, Soweida et Chi'ari. C'est la route que suivent habituellement les caravanes druses et chrétiennes du pays. Une escorte druse est indispensable. On l'obtient aisement par l'intermédiaire des consuls à Damas, ou en se rendant directement à Deïr Ali, à 4 h. S de Damas, avec une lettre de son consul.—Pour le traite avec les cheikhs, V. p. 605.

La direction générale de cette route est du N. au S., et les pays que l'on traverse, ou dont on touche les confins, sont le Djédour (l'Iturée), le Ledjah (la Trakhonitide), le Haourân et la Pérée propre. Cette grande contrée, dont nous avons indiqué ci-dessus le caractère général (V. p. 685-686) possède une population sédentaire et agricole composée en grande partie de Druses, en partie d'Arabes musulmans et de quelques chrétiens. Deux tribus arabes prédominent dans le Haourân: les *Fouhaïlt* et les *Serdyèh*. L'intérieur du Ledjah est occupé par quelques tribus de Bédouins sauvages. Toutes ces contrées sont envahies chaque année, à des époques fixes, par les troupeaux des Anazèh.

Laissant à droite, en sortant de Damas, la route 121, on prend sa direction au S.-E. On touche au village de *Kabr es-Sit* (1 h.), avant d'atteindre (1 h.) le village de **Nedjha** et le *Nahr-Awadj*, dont les eaux rapides et profondes vont se perdre à 4 h. de là dans le Bohairet el-Hidjânèh (V. p. 672). Nedjha est, de ce côté, le dernier village habité de la plaine de Damas. L'Awadj traversé, on est entré dans ce qu'on appelle le désert, « non un désert de sable, a dit un explorateur, non un désert de pierres, non un désert stérile, mais des campagnes inhabitées, un désert fait par l'homme. » Le premier site, après une marche de 5 h. au S., est

Brâk ou **Berâk**, à l'extrémité N. du Ledjah. A en juger par son étendue, ce lieu doit avoir été autrefois une ville assez considérable; elle est aujourd'hui tout à fait déserte, quoique les maisons semblent bâties d'hier, tant elles sont parfaitement conservées. Cette conservation s'explique par la nature même de la construction. Les murailles sont en grands blocs carrés de basalte, d'une extrême dureté; le toit est plat, et formé de longues plaques de la même pierre, proprement taillées et bien ajustées. Les portes, quelquefois épaisses d'un pied, sont également en basalte, aussi bien bien que les fermetures des fenêtres; elles tournent sur des pivots ménagés dans le bloç, et qui portent, du haut et du bas, dans des mortaises artistement creusées. Toutes les habitations anciennes du Ledjah et du Haourân sont, sans exception, construites de même. Plus anciennes que Moïse, contemporaines peut-être d'Abraham, sinon plus anciennes, elles ont traversé les siècles, tandis que la race inconnue qui les a élevées depuis longtemps a disparu. Comme beau-

coup d'autres lieux anciens de ces cantons, Brâk n'avait d'eau que celle qu'elle recueillait dans ses citernes. On voit cependant ici les restes d'un aqueduc, sans doute de construction romaine, qui allait chercher l'eau du Wadi el-Liwâ, grand torrent hivernal qui enveloppe à l'E. toute la longueur du Ledjah.

La barbarie des habitants ne permettant guère de traverser ce dernier pays, il faut en longer, pour arriver à Bostra, soit le pourtour oriental en suivant le cours du Liwâ, soit le côté occidental. Les deux routes sont également semées de ruines; nous prenons ici la seconde. De Brâk on tourne à l'O. jusqu'à (2 h.)

El-Mesmeyèh, lieu désert, sauf quelques familles qui y transportent parfois leur habitation temporaire. L'étendue des ruines est considérable, et on y trouve des restes remarquables d'édifices de l'époque romaine. Une inscription grecque qu'on y a lue a fait connaître que ce fut autrefois la capitale de la Trakhonitide, μετροκώμη τοῦ Τραχῶνος, et que son nom ancien était **Phæno**. Des hauteurs qui bordent cette extrémité du Ledjah, on peut embrasser au S. la vue du pays et sa singulière configuration, que tous les voyageurs s'accordent à comparer à une mer de lave liquide, saisie tout à coup et pétrifiée au milieu de son agitation. Les champs de lave qui entourent la base du Vésuve n'en peuvent donner qu'une faible idée. Après Mesmeyèh. on arrive à (1 h. 30 min.) *Cha'arah*, puis à (2 h.) *Khebah*, à (1 h.) *Ez-Zébirèh*, à (1 h. 30 min.) *Djédâl* et à (1 h. 50 min.)

Dâma ou **Dâmet el-'Adjâ**. Toujours des villes en basalte, abandonnées plutôt que ruinées, sauf çà et là quelques familles druses. Dâma est regardée comme la capitale du Ledjâh. Les habitants sont des Bédouins, qui campent sous leurs tentes, à côté des maisons désertes de Dâma à 'Ahiri (2 h.); puis, tournant au N.-E., on gagne (1 h. 30 min.) *Oum ez-Zeïtoun*, très-grand village occupé par une quarantaine de familles druses, ruines assez remarquables, inscriptions grecques très-nombreuses.

Hit (2 h.), un des principaux villages du Djébel-Haourân, résidence d'un des cheikhs druses les plus respectés du pays. Ruines étendues; un millier d'habitants; nombreuses inscriptions grecques.

Bathanyèh (1 h.), ville abandonnée, l'ancienne **Batanæa**, capitale d'un pays du même nom. Le territoire environnant est encore appelé par les Arabes *Ard el-Bathanyèh*.

Revenant alors au S.-O., on atteint : (1 h. 10) **Chakka**, ruines considérables, parmi lesquelles une grande église, construite en l'an 369 d'après une inscription; quelques centaines de druses et de chrétiens; *Chouhba* (1 h. 45 m.), ville autrefois assez importante, de construction toute romaine, à ce qu'il semble, aujourd'hui complétement ruinée et bouleversée, résidence d'un cheikh druse très-influent; **Mardak** (40 m.), village ruiné, dont le nom grec est **Mardokho** dans une inscription; *Seleïm*, (50 m.), grand site ruiné, temple, inscriptions, dont une donne *Néapolis* comme l'ancien nom de la ville.

Kanawât (1 h.), la **Kenath** de la Bible, la **Canatha** de la période gréco-romaine; ruines importantes. Temple d'Astaroth, déesse lunaire des Cananéens (Astarté), quelques familles druses.

Atil, village druse, belles ruines (35 m.), **Soweïda** (1 h.), un des sites ruinés les plus considérables du pays après Bozra. On la regarde encore comme la capitale du district montagneux de Djébel-Haourân. Les ruines couvrent un espace de plus de 1 hectare de circuit, mais elles sont dans un état de dilapidation complète. Encore habitée par environ 500 Druses et quelques familles chrétiennes. *Ari* ou *Irèh* (1 h. 45 m.),

un des villages les plus importants du Haourân, résidence d'un puissant cheïkh druse. De là, 2 h. 15 m. jusqu'à

Bozrâ, la **Bostra** des Romains, la *Bozrah* moabite des Prophètes, pour la distinguer de la Bozrah d'Édom (R. 151). Quoique très-ancienne, cette ville n'a pris rang dans l'histoire qu'à dater des Romains. Élevée, sous le règne de Trajan, au rang de métropole de la nouvelle province d'Arabie, elle prit le nom de *Nova Trajana Bostra*, qu'on lit sur les médailles de cette époque (106 av. J.-C.), date d'une ère propre à la ville, et qu'on trouve fréquemment employée dans les inscriptions de la province. L'empereur Philippe, qui monta sur le trône en 244, était né à Bostra, d'un cheikh arabe (d'un chef de voleurs, comme dit Zonaras). Sans doute il ajouta aux embellissements de sa ville natale. Elle fut plus tard la résidence d'un évêque et la capitale d'une province ecclésiastique. Sa décadence date de la conquête musulmane, et sa ruine complète de la domination turque.

Vue de loin, Bozra présente un aspect imposant. Le grand château, les mosquées, les minarets, les vieux remparts, les masses considérables de bâtiments, semblent annoncer une population active; mais de près l'illusion se dissipe. La plaine environnante est inculte, les murailles écroulées, les mosquées sans toit, les maisons ruinées jusqu'aux fondements, et il faut chevaucher longtemps à travers des monceaux de décombres avant d'arriver jusqu'aux cinq ou six familles qui sont toute la population actuelle de Bozra.

De ses anciens monuments la ville garde encore une enceinte rectangulaire avec quelques portes bien conservées. Deux grandes rues la traversaient dans les deux sens et se croisaient à angle droit; c'est à leur point d'intersection que se trouvaient les principaux édifices, savoir : un *temple*, avec un fragment de la cella décorée de mitres, et 2 colonnes de péristyle encore debout, un *arc de triomphe* presque intact; *Beit el-Yahoudi* (la maison du Juif) qui rappelle un trait de justice du khalife Omar; la *grande mosquée*, attribuée au khalife Omar, cour carrée entourée d'une colonnade, comme les mosquées des premiers temps de l'Islam. Non loin, au S.-E., sont les restes de la *grande église* et d'une autre plus petite, portant toutes deux le nom du moine Boheira, qui fut, dit-on, le premier maître du prophète Mahomet; un *arc romain* et les débris d'un palais; le *château*, édifice massif qui rappelle celui de Damas, et dans l'enceinte duquel se trouvaient le *théâtre*, dont les gradins supérieurs sont parfaitement conservés, et surmontés d'une colonnade dorique, tandis que les parties inférieures ont été encombrées de constructions arabes, à l'exception des vomitoires à l'O. la rue principale aboutit à une porte romaine parfaitement conservée, que les Arabes appellent *Bab el-Hawa*, la porte du vent.

Outre les localités que nous avons mentionnées, il y en a bien d'autres à voir dans ces parties orientales du Haourân. Parmi les localités des environs de Bozra, qui se recommandent à l'intérêt du voyageur, on peut citer *Hébrân*, *El-Kefr*, *Sâlâ*, *Bousân*, *El-Moukhennef*, et, plus au S., *Ormân* (dans laquelle une inscription a fait retrouver la *Philippopolis* fondée par l'empereur Philippe que nous citions tout à l'heure), *Salkhât*, à 4 h. E. de Bozra, et enfin *Keréyèh*, entre Bozra et Salkhât. Deux explorateurs savants, MM. Graham et Wetzstein, ont fait récemment des excursions du plus haut intérêt physique et archéologique à l'E. du Ledjah, dans des cantons volcaniques appelés *el-Harra* et *es-Safâ*. Il reste là beaucoup à étudier et à découvrir pour les voyageurs qui pourront marcher sur leurs traces.

ROUTE 123.

DE DAMAS A BOZRA,

PAR LA ROUTE DES PÈLERINS.

(26 h. 35 m.)

Kesouèh, à 3 h. 30 m. de Damas au S., sur le Nahr el-Awadj. est un village musulman de 500 hab. De là, on se rend (5 h. 30) à

Sanameïn (Aëre de l'itinéraire antonin), petite ville habitée par des musulmans fanatiques. Ici l'on quitte la route dite des Pèlerins pour suivre un embranchement plus oriental.

Edhr'aa (4 h.), dans une situation remarquable, sur un rocher qui domine la plaine comme un promontoire, est, selon toute probabilité, l'**Edreï** de Moïse, l'une des résidences d'Og, roi de Basçan, et plus tard l'*Adraa* des listes épiscopales. On y voit encore les restes de plusieurs églises.

Nedjrân (4 h.), site considérable; ruines d'une grande église, résidence d'un cheïkh druse, assez bien peuplée encore de druses et de chrétiens. De Nedjrân, on rejoint en 4 h. la route précédente à Kanawât (5 h. 35 m. de Bozra).

ROUTE 124.

DE BOZRA A OUM-KEIS.

(13 h.)

La direction générale de cette route est O.-N.-O. On coupe (6 h.) la route des Pèlerins à *er-Remthèh*, d'où l'on arrive (2 h. 20 m.) à **Irbid**, capitale d'un district, sur le site de l'**Arbela** de la Pérée, puis à (2 h.) *Hébras*, gros village, où demeurent encore quelques familles chrétiennes. A 1 h. au N. d'Hébras, le village **d'Abil** est l'ancienne **Abila** de la Décapole.

En partant d'Hébras, directement à l'O., on arrive, en 3 h., à **Oum-Keis**, ou *Mkés*, que sa position, un peu au S. du Yarmouk inférieur (*Hieromax*), et surtout la proximité des trois sources chaudes d'Amatha, a fait reconnaître avec certitude pour le site de **Gadara**, autrefois une des places les plus importantes de la Pérée. Elle fut conquise, en 218 avant J. C., par Antiochus le Grand, reprise, en 198, par Alexandre Jannæus, réparée par Pompée et détruite par Vespasien dans la guerre des Juifs. Plus tard elle fut le siége d'un évêché. C'est sur le territoire de Gadara (Marc v, 1-19, Luc. VIII, 26-39) que Jésus-Christ guérit le démoniaque Légion. — Les ruines de Gadara occupent le sommet d'une colline élevée, où l'on trouve les restes d'une enceinte et beaucoup de pierres taillées. Sur le flanc N. de la colline sont les restes d'un grand *théâtre*, et, non loin, une porte de la ville où commençait une longue *rue droite* avec une double colonnade, maintenant écroulée, et des dalles qui portent des empreintes de roues. A l'O. de la colline est un autre *théâtre* mieux conservé : la ville s'étendait principalement de ce côté; on y trouve, sur le trajet de la rue droite, les substructions d'une *église chrétienne*. Du côté de l'E. et du N.-E., la colline est creusée d'un grand nombre de *tombeaux*, avec des portes massives et quelques sarcophages. Quelques-uns servent d'habitation.

A 1 h. du N. de Gadara, on arrive au bord du *Chérî'at el-Mandhour*, le Hiéromax des Grecs, et le Yarmouk des Hébreux, sur l'autre rive duquel sont les **sources d'Amatha**, eaux sulfureuses très-chaudes, en grand renom chez les Arabes, comme elles l'avaient été chez les Romains, qui avaient élevé alentour des bains dont on voit encore des restes considérables. Descendant ensuite la vallée déserte, on atteint (45 m.) le Ghor ou la vallée du Jourdain, et l'on franchit ce fleuve au gué (1 h.) de *Djissr es-Semakh*, pour gagner (1 h. 30) Tibériade (V. R. 129).

Un tour qui n'a été fait encore par aucun voyageur, que nous sachions, et qui pourrait conduire à plus d'une observation, est celui d'Oum-Keïs à Jéricho, par le côté gauche ou oriental du Ghôr. C'est

une marche de 24 heures environ. Ce serait une occasion de voir (6 h. S. d'Oum-Keïs) le site de

Pella *(Fâhil)*, cité la plus méridionale de la Décapole, et, sous les Romains, la métropole de la Pérée. C'est à Pella que se réfugièrent les chrétiens lors de la destruction de Jérusalem par les Romains. Cette ville occupe une espèce de terrasse élevée de 300 mèt. au-dessus de la vallée du Jourdain. Les ruines couvrent une grande étendue, mais sont peu intéressantes. Les restes d'un *temple*, beaucoup de *substructions* de maisons bâties en terrasses superposées, des *tombeaux*, et deux *colonnes* debout près d'une fontaine mentionnée par Pline, au pied de la colline au S.-E., sont tout ce qu'on peut citer. — A 2 h. au S. de Pella, s'ouvre le Wadi Yabis, dans lequel Robinson croit reconnaître **Jabès de Galaad** (Juges, XXI, 8; I Samuel, XI; et XXXI, 11).

ROUTE 125.

DE BOZRA A JÉRICHO,

PAR DJÉRACH.

(25 h.)

La direction générale de cette ligne, qui conduit à une des plus belles et des plus curieuses ruines de la Syrie orientale, et qui traverse, de Djérach au Jourdain, un pays d'une beauté admirable, est au S.-O. On rencontre, à 6 h. de Bozra, un site ruiné extrêmement remarquable, et qui a été très-peu visité, *Oum el-Djémal*, et à 3 h. de là on coupe, au village de *Ménèh*, la route des Pèlerins. Ce point n'est plus qu'à 3 h. de Djérach, qui se trouve à l'Ouest.

Djérach, l'antique **Gerasa**, fut une des principales villes de la Décapole; son importance historique date seulement de l'époque romaine, et les inscriptions qu'on y a pu relever montrent qu'une partie au moins de ses monuments est du temps des Antonins, c'est-à-dire du IIe siècle de notre ère. Elle est aujourd'hui absolument déserte.

État actuel.—Djérach est située dans une plaine fertile et assez unie, qui autrefois a dû être très-riche. Un joli ruisseau, affluent du Wâdi-Tzerka, coule à travers la ville. Les murailles, dont on reconnaît encore le circuit tout entier, n'ont pas moins de 4 à 5 kil. d'étendue. Elles étaient entièrement construites, de même que les édifices de la ville, en beau calcaire marmoriforme, qui est la pierre commune du pays. Plusieurs tours et trois portes sont encore bien conservées. L'espace que cette enceinte renferme, forme un carré irrégulier d'environ 1500 mètres de côté. Il présente une surface inégale, qui s'incline vers la petite rivière. Aucune maison particulière ne s'est conservée, mais on retrouve encore nombre d'édifices publics. Sans avoir, comme on l'a dit souvent, la splendeur de Palmyre et de Ba'lbek, ces constructions sont certainement d'un très-noble aspect, et la ville, aux temps où elle florissait, devait offrir un coup d'œil des plus imposants.

En se dirigeant du S. au N. sur la rive O. de la rivière, on rencontre d'abord un *arc de triomphe*, orné de colonnes et de riches sculptures, puis, à g., une *arène* qui pouvait se transformer en naumachie. On arrive ensuite à la *porte* S. de la ville, qui présente une triple entrée. Un monticule à g. porte le *temple du Sud*, entièrement écroulé, à l'exception d'une colonne et d'une partie du mur de la cella. A 40 mèt. plus loin, vers l'O., est le *grand théâtre*, avec 28 rangs de gradins faisant face à la ville, et un proscenium richement décoré. Mais ce qui frappe surtout, c'est une longue *rue droite*, formant angle avec une autre, comme à Palmyre, Apamée, etc., et dont chaque côté est bordé d'une rangée de colonnes, pour la plupart corinthiennes, mais de dimensions différentes. A son extrémité S., cette rue aboutit à une *place semi-circulaire*, entourée de colonnades d'ordre ionique : 67 colonnes sont encore debout, mais il y en avait

plus de 100. Là où les deux rues se croisent, chacun des quatre angles offre un piédestal de grande dimension, et ces piédestaux durent être autrefois surmontés de statues. Une partie du pavé, formé de dalles carrées, existe encore. On a compté dans cette longue colonnade plus de 200 colonnes encore debout et en partie surmontées de leur entablement; le nombre des colonnes renversées est infiniment plus grand. On remarque, à g. de la rue droite, un édifice ruiné, avec 3 colonnes, des niches et un piédestal portant le nom de Marc-Aurèle. Plus loin sont d'autres bâtiments, dont il serait difficile de déterminer l'usage. A dr. et vers le centre de la ville, au bout d'une avenue de colonnes perpendiculaire à la rue droite, s'ouvre une vaste enceinte de ruines qui paraissent celles d'un *palais*. Le *Temple du Soleil*, situé à l'opposé et de l'autre côté de la rue droite, était précédé de *propylées*, richement ornés de pilastres et de niches. Le temple, auquel on parvient en escaladant les blocs éboulés, présente encore 11 colonnes debout, dont 9 appartenant au portique. Le péristyle est écroulé, la cella est ornée de niches sur les côtés et d'une abside au fond. Le tout était entouré d'une cour à portiques, comme à Palmyre. Revenant à la rue droite, on trouve à 200 mèt. plus loin une rotonde, qui marque l'entre-croisement d'une autre rue perpendiculaire; à gauche, quelques colonnes encore debout forment le portique du *petit théâtre*, qui ne contient que 16 rangs de gradins; le proscenium s'est écroulé, mais ses substructions montrent qu'il était plus vaste que celui du grand théâtre; à droite de la rotonde, le tronçon E. de la rue conduit à des ruines considérables qui sont évidemment des *bains*. L'extrémité N. de la rue droite présente des dalles bien conservées, et aboutit à une *porte* massive. Descendant alors à l'E., on franchit le ruisseau pour aller visiter les ruines d'une *église chrétienne* dont une porte seule est encore debout. Revenant par la rive E. du ruisseau, on rencontre encore quelques ruines autour d'une fraîche fontaine, un *pont*, près duquel on voit à l'E. des restes de *bains*, et un second pont à trois arches, que l'on traverse pour revenir, en gravissant quelques marches, à la première des rues perpendiculaires à la rue droite.

On continue, après Djérach, d'avancer dans la direction S.-O., à travers un pays d'un aspect magnifique. On franchit (4 h.) la vallée de la *Tzerka*, probablement le *Yabbok* de la Bible (Jos., XII; — Genèse, XXXII et XXXIII), dont le profond déchirement et le caractère sauvage présentent un contraste saisissant avec la beauté du plateau; un chemin à travers la région admirablement boisée et arrosée qui s'étend à la base du mont *Galaad*, célèbre dans l'histoire d'Abraham, de Jacob et de David, conduit à (3 h. 30 m.)

Es-Salt, qui paraît répondre à *Ramoth Galaad*, où les rois Achab et Joram furent successivement battus par les Syriens (I Rois, XXII;—II Rois. IX). Es-Salt est une V. de 3000 hab., située dans une position élevée. La citadelle, qui domine la ville, est moderne, mais ses substructions, assises sur le roc, taillé en forme de fossé, remontent à une époque antérieure aux Arabes. Les environs sont d'une grande fertilité. On peut de Es-Salt faire l'ascension du *Djébel Och'a*, ainsi nommé du prophète Osée, dont le tombeau, révéré des Musulmans, couvre le sommet. On y jouit d'une vue magnifique. Cette montagne répond peut-être au Ramath-Mirpeh de Josué (XIII, 26) et de Jephthé, (Juges, XI).

En quittant Es-Salt, on descend, en suivant le cours du Wadi-Choaïb, dans la grande plaine el-Ghor, et l'on atteint (6 h.) le gué habituel du Jourdain, à 3 h. E. de Jéricho (R. 145).

ROUTE 126.

DE BOZRA A KÉRAK.

(25 à 26 h.)

On suit la première partie de la R. précédente jusqu'à la route des Pèlerins (9 h.); puis jusqu'à Kérak il faut garder cette dernière route, où l'on reconnait, sur beaucoup de points, des indices de constructions romaines. C'était la grande voie commerciale de Damas à *Aïla*, à la tête de la mer Rouge (R. 155). Les grandes stations de cette ligne, qu'il suffit d'indiquer, sont:

Ammân (9 h. de Ménèh), la **Rabbath-Ammon** de la Bible, assiégée par Joab, général de David, et prise par ce roi lui-même (II Samuel xi, et xii, 26-31), la **Philadelphia** des Ptolémées et des Romains.

Sans avoir, à beaucoup près, la beauté des ruines de Gerasa, celles-ci ont encore beaucoup d'intérêt. On y retrouve un vaste et magnifique *théâtre*, de 40 mèt. de diamètre, avec 43 rangs de gradins, très-bien conservés, et un péristyle de colonnes corinthiennes sans piédestaux; un *odéon*, dont il ne reste plus qu'une porte à trois arceaux; un *temple* avec un grand nombre de colonnes; les ruines d'une grande *église;* sur le sommet de la montagne, les restes de l'*acropole*, et, dans son enceinte, un second *temple*, entouré de colonnes d'une hauteur extraordinaire; enfin les vestiges de l'*ancienne enceinte*, et nombre d'autres constructions.

Hesbân (4 h.), l'**Hesbon** de l'Écriture. C'était, au temps de Moïse, la ville royale des Amorites. On y trouve quelques restes d'édifices romains, et même des traces de constructions sarrasines; mais le lieu est maintenant tout à fait abandonné. A 40 minutes au N., un site, appelé *el-Al* par les Arabes, indique l'emplacement de l'*Eléalèg* de Moïse.

Après Hesbân, on rencontre d'abord (40 min.) **Maïn**, éminence couronnée de ruines qui représente **Baal-Méon** (Nombres, xxii, 41) où Balak, roi de Moab, conduisit le prophète Balaam pour lui montrer le peuple d'Israël assemblé. C'est dans cette chaîne, le *Mont-Abarim* des Nombres (xxxiii, 47), qu'il conviendrait de chercher le **Mont-Nébo**, d'où Moïse put apercevoir toute la terre promise avant de mourir (Deutér., xxxiv). On atteint ensuite le *Wâdi Tzerka* (2 h. 40 m.), qui descend à la mer Morte à travers des encaissements sauvages; le *Wâdi Wâlèh* (2 h. 30 m.), avec un pont ruiné de construction romaine; *Dhibân* (1 h. 45 m.), le **Dibon** de l'itinéraire des Israélites (Nombres, xxxiii, 45); **Araïr** (50 m.), site ruiné de l'**Aroer** de la Bible (Deut., ii, 36; iv, 48; Jos., xiii, 9.), qui domine au N. le profond ravin du *Wadi el-Môdjéb*, qui est l'*Arnon* biblique. L'Arnon formait au S. la limite extrême de la Pérée, comme il marque encore aujourd'hui la limite du Belka, du côté du pays de Kérak. Sur les deux versants du ravin, on trouve des vestiges de la voie romaine. Après l'Arnon, qu'on franchit sur un pont d'une arche, on trouve (2 h.) *Beït-Kourm* (la maison des Vignes), site ruiné, avec les restes d'un temple romain; **Rabba** (1 h. 30 m.), restes d'**Ar-Môab**, appelée aussi **Rabbath-Môab**, capitale des Moabites (Nombres, xxi, 28; Jérémie, xlviii, 45; Isaïe, xv, 1), qui reçut des grecs le nom d'*Areopolis*, et devint, au temps des Romains, la métropole de la Palestina tertia et le siége d'un évêché. Le site, entièrement abandonné, présente quelques ruines d'un médiocre intérêt couvrant, sur une colline en forme de demi-lune, un espace de 2 kil. de circonférence. De Rabba on arrive en 2 h. à **Kérak** où l'on rejoint la R. 151, soit pour remonter à Jérusalem par le pourtour S. de la mer Morte, soit pour pousser jusqu'à Pétra.

CHAPITRE CINQUIÈME.

PALESTINE PROPREMENT DITE.

Galilée.—Phénicie.—Samarie.—Judée.

ROUTE 127.

DE BANIAS A TIBÉRIADE,

PAR DAN ET L'ARD EL-HOULÈH.

(15 h. On campe à Ain el-Mellahah ou à El-Moughar.)

En quittant Banias, on revient vers l'O., par le chemin décrit R. 119, marchant à travers le bois de chênes verts jusqu'à (30 m.) l'endroit où la route se bifurque. Laissant à dr. le chemin d'Hasbeya, on prend à g. pour descendre sur la plaine directement à l'O., et l'on rencontre bientôt (30 m.) le monticule de

Tell el-Kadi, que l'on s'accorde à regarder comme l'emplacement de l'antique **Dan.**

Histoire.—La Bible cite cet endroit (Genèse, XIV, 14, 25), comme celui où Abraham poursuivit et surprit les rois qui avaient envahi Sodome. La fondation de la ville de Dan est racontée aux livres de Josué (XIX, 47) et des Juges (XVIII, 2, 7-10, 27-29). 600 guerriers de la tribu de Dan, mécontents du territoire qui leur était échu, envoyèrent des espions pour explorer le pays: ceux-ci leur signalèrent *Lesem* ou *Laïsa*, petite colonie de Sidoniens paisibles et enrichis par l'agriculture. Les Danites surprirent cette population pacifique, trop éloignée de Sidon pour recevoir du secours, la passèrent au fil de l'épée et construisirent une ville qu'ils appelèrent Dan, du nom de leur père. Ils y établirent l'idole qu'ils avaient enlevée à Mica d'Éphraïm (*Ibid.*, 18-20-30). Plus tard, Jéroboam y plaça un des veaux d'or qu'il fit adorer au peuple d'Israël (I Rois, XII, 28, 29). Dan était la frontière N. du peuple israélite; l'expression: *de Dan à Bersabée* pour désigner la Judée était proverbiale (Juges, XX, 1; Sam., III, 20, XVII, 11.) Plus tard, Dan dut sa déchéance à la fondation de Panéas. Deux villes de quelque importance ne pouvaient pas subsister si près l'une de l'autre (F. A. Isambert, *Bull. Soc. Géog.*, 1854, p. 39).

L'identification de Dan avec Tell el-Kadi ne paraît pas douteuse. Eusèbe (Onomasticon, V. Dan et Laïsa) place cette ville à 4 milles romains (6 kil.) de Paneas, sur la route de Tyr. Josèphe la place non loin du Liban, et dans la grande plaine de Sidon, à 1 jour de cette ville (*Archéol.*, v. 3, 1). C'est là que se trouve, selon lui, la source du petit Jourdain (*Ibid.*, VIII, 8, 41; 10, 1. *Guerre des Juifs*, IV, I, 1). Ajoutons que Dan avait la même signification que el-Kadi (le juge) (Porter, *Handbook*, p. 436).

État actuel. — Le monticule de Tell el-Kadi, situé à 2 ou 3 kil. de l'angle S.-O. de la base de l'Hermon, est de forme irrégulièrement quadrangulaire; sa plus grande longueur est de l'E. à l'O. Il repose sur deux étages inégaux de la plaine, de sorte que sa face N. n'était élevée que de 10 à 12 mèt.; sa face S. domine la plaine d'une hauteur d'environ 30 mèt., son altitude au-dessus de la mer est de 216 mèt., son sommet se relève un peu vers l'E. Il est en partie cul-

tivé, mais la plus grande partie de la colline est couverte de hautes herbes, de chardons et de broussailles si épaisses, qu'il est difficile de l'examiner en détail (V. Robinson, *Later Bibl. Res.* p. 390). Du côté de l'O., l'eau s'échappe avec abondance de plusieurs sources pour former au milieu de la prairie un large bassin circulaire, entouré de quelques arbres, d'où s'échappe, vers le S., un large ruisseau dont le murmure s'entend à distance. Robinson nous paraît cependant exagérer sa largeur, quand il l'évalue à quatre fois celle de l'Hasbani, même après tous les affluents que reçoit ce dernier. Le Tell fournit encore un autre ruisseau qui s'échappe par une brèche vers l'angle S.-O. de la colline, et va rejoindre le premier un peu plus loin pour prendre le nom commun de *Neba' el-Leddan* (Leddan, probablement par corruption de ed-Dan, ou Dan, selon Smith cité par Robinson, ouvr. cité p. 392, note 2). Près de la brèche par où s'échappe ce second ruisseau, s'élève un chêne magnifique, sous lequel le voyageur peut faire une halte. Malheureusement on a construit en cet endroit le tombeau de quelque saint musulman, parallélogramme de pierres grossièrement rassemblées, et, suivant un usage déjà mentionné, p. 398, les Musulmans suspendent aux branches les débris de leurs vêtements déchirés.

On voit peu de ruines sur le Tell; les plus apparentes sont du côté du S.: ce sont des monceaux de pierres taillées, la plupart de nature volcanique, comme la colline elle-même; d'autres sont des blocs calcaires de grandes dimensions. Si l'on pouvait déblayer le Tell de ses broussailles, on en trouverait sans doute davantage. Le Tell est composé de roches volcaniques, mais rien ne prouve que ce soit un cratère, selon le géologue Anderson, attaché à l'expédition américaine de Lynch (*Official Report*, p. 108).

Des sources du Jourdain et de leur jonction. — Il est impossible de méconnaître, dans les ruisseaux que nous venons de décrire, celles qui ont été mentionnées par Flavius Josèphe : « Des sources qui, nourrissant ce qu'on appelle le petit Jourdain, au-dessous du temple de la Vache d'or, le poussent dans le grand Jourdain. » (*Guerre des Juifs*, IV, I, 1.— Voy. aussi du même auteur, *Archéol.*, VIII, 8, 4.) Il est intéressant de suivre ces cours d'eau, pour voir comment ils se réunissent à la rivière de Banias et à l'Hasbani, pour constituer définitivement le grand Jourdain. C'est ce qu'a fait Robinson (ouvr. cité p. 393-396). C'est une excursion de 3 h. 30 min., aller et retour. Au S. du Tell el-Kadi, on descend sur un terrain calcaire et ferme sous le pied, malgré son apparence marécageuse; on rencontre (25 min.), à côté d'un bouquet d'arbres, un amas de pierres taillées et de broussailles, nommé *Difnèh*, où Robinson reconnaît le *Daphné* de Fl. Josèphe (*Guerre des J.*, IV, I, 1) que la plupart des auteurs regardent au contraire comme le nom grécisé de Dan. Continuant par des champs de blé, on atteint *el-Mansouri*, station des Arabes Ghawarinèh qui cultivent cette plaine, et (20 min.) les bords du Nahr Banias, coulant dans un canal encaissé de 5 à 6 mèt. de profondeur et caché par les buissons et les cannes. Sur la rive droite s'élève (15 min.) le weli de Cheikh Hozaïb, entouré de quelques arbres et d'un campement de Ghawarinèh. Le Nahr Banias rejoint (5 min.) le el-Leddan, qu'il faut franchir à gué, les chevaux ayant de l'eau jusqu'au ventre. On traverse encore (10 min.) un ruisseau nommé el-Boreïdj, qui vient aussi du Tell, et enfin (10 min.) on atteint le point de jonction de l'Hasbani avec les précédents. On est à environ 7 kil. 1/2 au S. de Tell el-Kadi et à 1 kil. 1/2 de Tell Cheikh-Youssouf, le plus méridional des tells de cette plaine. Le Nahr Banias a deux fois la largeur de l'Hasbani; le Leddân, uni au Boreïdj, est deux ou trois fois plus large que le Nahr Banias: celui-ci a les eaux les plus limpides.

L'Hasbani est au contraire la plus trouble, et ses eaux jaunes restent quelque temps distinctes le long de la rive droite, formant environ 1/6 de la largeur de la rivière. Quant au Derderah, qui vient du Merdj Ayoùn (*V.* R. 114), Robinson n'a pas pu déterminer son point de jonction, mais il pense qu'il se jette dans l'Hasbani, au-dessus du confluent dont nous parlons. Le Jourdain, ainsi formé définitivement, est à peu près aussi large qu'il l'est au Djissr Benat-Yacoub et à la sortie du lac de Houlèh (V. R. 122). Il coule au S. d'un canal encaissé de 6 mèt. au-dessous du sol et traverse la plaine pour se jeter dans le lac, environ à 7 kil. à l'O. du Jourdain. Les marais de Houlèh remontent au N. plus haut que le confluent; à l'E., au contraire, les terres cultivées se rapprochent beaucoup plus du lac.

Reprenant sa route à partir de Tell el-Kadi, le voyageur traversera un terrain cultivé, semé çà et là de blocs basaltiques noirs, franchira à gué (25 m.) un petit cours d'eau, affluent du Nahr el-Leddan, selon Robinson, et qui est sans route le *Aïn el-Dfila* de M. de Bertou, pour atteindre (25 m.) le *Nahr-Hasbani* au

Djissr el-Ghadjar, vieux pont arabe avec trois arches en ogive et sans parapet, qui emprunte son nom à un village situé à 1 h. plus au N. L'Hasbani présente en cet endroit l'aspect d'un torrent sauvage encaissé au fond d'un ravin profond. La route décrit ici plusieurs lacets pour descendre jusqu'au pont et remonter sur le plateau opposé.

Peu après avoir passé Djissr el-Ghadjar, on laisse à droite la route de Saïda pour se diriger au S.-O., longeant le pied d'une colline rocheuse : à gauche s'étend le marais marécageux de l'Ard el-Houlèh, occupé habituellement (45 min.) par plusieurs hameaux de Bédouins Ghawarinèh, composés de huttes et de tentes de l'aspect le plus pittoresque. La demeure du cheikh est annoncée de loin par de longues lances plantées en terre. Un de ces hameaux est sans doute le *ez-Zouk* de M. de Bertou et de la carte de Zimmermann. C'est en face de ces hameaux, sur un plateau couvert de roches volcaniques amoncelées, que M. de Saulcy a cru retrouver les ruines d'une immense ville cyclopéenne, qu'il identifie avec l'*Hatzor* de l'Écriture, dont il sera question plus loin. Mais la description qu'en donne ce voyageur (ouvr. cité, p. 533-536) n'est pas de nature à enchaîner la conviction du monde savant, qui ne l'a accueillie qu'avec une complète incrédulité. (V. Robinson, ouvr. cité p. 390, note.) M. de Saulcy décrit au milieu de ces rochers un bâtiment carré, d'environ 60 mèt. de côté avec des espèces d'avant-corps aux quatre angles, que les Arabes du voisinage désigneraient sous le nom de el-Khân. Il compare cet édifice au temple du mont Garizim (V. R. 138) et n'hésite pas un seul instant, suivant son expression favorite, à le regarder comme un édifice religieux de l'antiquité la plus reculée. De nouvelles explorations seraient nécessaires pour faire admettre l'existence de ces ruines.

On franchit à gué plusieurs ruisseaux : le principal, nommé le Nahr-Derdarah, débouche près d'un hameau ruiné, petite vallée qui a son origine au Merdj-Ayoun (R. 114). Après l'avoir franchi, (15 min.) on se dirige directement au S., ayant à main gauche les prairies marécageuses de l'Ard el-Houlèh, où l'on aperçoit de temps en temps au milieu des hautes herbes quelques figures sinistres d'Arabes. Ce sont cependant des populations inoffensives, occupées d'agriculture, de chasse et de pêche, espèces de fellahs, regardés avec mépris par les Bédouins du désert. Les troupeaux de buffles montrent leurs noirs museaux à la surface des marécages. Mille oiseaux pêcheurs d'espèces diverses animent aussi la scène. A droite, près d'un turbè moderne, M. de

Saulcy signale encore des ruines qu'il appelle Kharbet el-Aamoudyèh. Bientôt on longe (1 h.) tout à fait le pied des montagnes de droite. On laisse sur la hauteur le hameau de *Besamoun* ou *Basimoun*, près duquel M. de Bertou a signalé des ruines considérables à 1460 mèt. de l'Aïn el-Belâtah. Le marais se rapproche tellement (1 h. 15) qu'il faut monter à droite sur de grandes pierres pour éviter les fondrières. C'est là que se trouve sans doute la source Aïn el-Belâtah (source des grandes pierres), avec quelques débris antiques indéterminés. Après ce passage étroit, on entre dans une plaine plus ouverte, et en avant et sur la gauche on commence à apercevoir la nappe d'eau du Bahr el-Houlèh. Après avoir doublé (40 min.) un contre-fort avancé, on atteint (20 min.)

Aïn el-Mellâhah (6 h. de Banias), source qui forme un joli bassin naturel entouré de joncs, d'où s'échappe un ruisseau, qui va se jeter dans le lac à son angle N.-O. A côté de la source s'élève un moulin près duquel les moukres ont l'habitude de camper. C'est cependant un terrain insalubre et fiévreux, et le voyageur fera mieux de chercher son campement 2 ou 3 h. plus loin, à Kebâ'a ou à El-Moughar par exemple.—Derrière Aïn el-Mellahah, s'ouvre à l'O. un vallon au fond duquel s'élève le *Tell-Khoraïbeh*, où Robinson propose de placer l'antique *Hatzor* (R. 128).

En quittant Aïn el-Mellâhah, on atteint (1 h.) le ravin du Nahr-Hendâdj, petit torrent sauvage sur la rive droite duquel on signale, à 30 min. à l'O. de la route, quelques ruines qui portent le nom de *Kasyoun*, dont on a voulu faire aussi l'emplacement de Hatzor. Ce sont des débris de colonnes et de corniche et une espèce d'autel avec une inscription grecque et deux réservoirs vides. Ces restes paraissent à Robinson (ouvr. cité, p. 363) ceux d'une synagogue juive.

Au delà du Nahr-Hendâdj, on s'élève sur un large plateau d'où la vue embrasse tout le lac.

Le lac de Houlèh (Bahr el-Houlèh), lac **Semechonitis** de Flavius Josèphe, **mer de Mérom** du livre de Josué (XI, 6-10), a la forme d'un triangle irrégulier dont la pointe est au S. et donne issue au Jourdain, qu'il a reçu par son côté N.: sa largeur est d'environ 5 kil. 1/2 et sa longueur de 6 kil. Au reste ses limites ne sont pas bien déterminées, car il est entouré presque de tous côtés de marécages, qui s'étendent vers le N. jusqu'auprès de Tell el-Kadi, comme le dit Fl. Josèphe (*G. des Juifs*, IV, I, 1). Tout le territoire qui l'entoure (Ard el-Houlèh) est fertile et cultivé par les Bédouins Ghawarinèh et par les cheikhs druses du Liban.

Ce beau bassin de verdure repose l'œil fatigué des montagnes arides de la Palestine. Au N.-N.-E., le Grand-Hermon dresse son sommet neigeux.

C'est sur les bords de ce lac, probablement vers le plateau d'où nous le considérons, ou plus loin vers les plaines d'Aïn el-Mellâhah, que Josué défit Jabin, roi de Hatzor, et tous les rois confédérés qu'il poursuivit à l'O et à l'E., pour revenir ensuite prendre la ville d'Hatzor et tuer Jabin de sa propre main (Jos., XXI, 7-10).

On se rapproche de la montagne dans les flancs de laquelle Robinson (*ibid.*) signale plusieurs grottes sépulcrales, et l'on marche sur un plateau nommé *Ard el-Khaït*, lequel est coupé de quelques ravins, dont les principaux sont : (1 h.) le *Wadi'-Amoukah*, (20 min.) *Wadi-Lauz*, au delà duquel on atteint (10 min.) la fontaine, et (10 min.) le v. de *Kebâ'a*, perché sur un contre-fort entre deux Wadis, puis (10 min.) la fontaine, et (15 min.) le v. d'*El-Moughar* (3 h. d'Aïn el-Mellâhah). Plus loin, on croise (45 min.) le Wadi-Firim.

Un sentier s'élève à droite dans cette gorge étroite et aride, et conduit (1 h

20 min.) à **Safed** (V. R. 128), d'où l'on peut en 2 heures rejoindre notre route à Khan Djoubb-Yoûssouf.

Continuant sur le plateau d'Ard el-Khaït on atteint bientôt (25 min.) le v. de *Dja'aunèh*, où Robinson (*ibid.*, p. 302) signale une colonne et un chapiteau, reste de quelque synagogue, et d'où l'on découvre à la fois le lac de Houlèh et le lac de Tibériade; la distance qui sépare ces deux lacs est d'environ 16 kil., et leur différence de niveau d'environ 200 mèt. Vers le N.-E., on aperçoit un monticule appelé *El-Mantar*, où campent ordinairement des turkomans nomades. Plus loin (7 ou 8 kil.) se trouve le Djissr-Benât-Yacoub et la gorge du Jourdain. Au N. on aperçoit les sommités neigeuses du mont Hermon et du Djébel-Sannin.

Après le point de partage des eaux, on descend (1 h. 15) au

Khân-Djoubb-Youssouf (Khân du puits de Joseph) où l'on rejoint la route qui descend de Safed (R. 128) et la route qui vient directement de Damas par Djissr-Benat-Yacoub (R. 121). Ce khân possède un puits auquel on rattache la légende de Joseph vendu par ses frères, erreur provenant de la fausse identification de Safed avec Béthulie. L'édifice est relativement moderne et sert de bergerie. On rejoint ici, ou un peu plus bas vers Aïn Tabigah, la R. 128, qui conduit à (3 h. 30 min.) Tibériade.

ROUTE 128.

DE BANIAS A TIBÉRIADE,

PAR HOUNIN, KÉDÈS ET SAFED.

16 h. en ligne directe. On peut pousser en un jour jusqu'à Safed, mais l'étape est très-longue; avec toutes les excursions latérales, il faut compter trois jours pour faire la route à son aise; pour peu que l'on s'arrête au Tell el-Kadi ou à Hounin, on ne pourra guère, le premier jour, dépasser Meis el-Djèbel ou Kédès, où l'on trouve d'ailleurs de bons gîtes. Le second, on couchera à Safed, après avoir visité Meiroun et Giscala; le troisième, on atteindra Tibériade. Outre l'intérêt des localités qu'elle parcourt, cette route est encore préférable à la route 127, dans la saison chaude, pour éviter l'atmosphère étouffante du Bahr el-Houlèh.

De Banias à Djissr el-Ghadjar et au ruisseau de Derdârah, 3 h. (*V.* R. 123.)

On laisse à dr. au N. la vallée de Derdârah, dans laquelle on aperçoit du sommet d'une colline le v. d'**Abil**, où Robinson (ouvr. cité, p. 372) reconnaît l'**Abel** ou **Abel-Maim**, ou **Abel-Bethmaachab** de l'Écriture (I Rois, XV, 16, 20; I Chron., XVI, 4), qui partagea le sort d'Ijon (*V.* R. 114). On se dirige alors à l'O. vers le château de Hounin, et l'on gravit la montagne en face par un sentier oblique, qui décrit bientôt de nombreux zigzags au milieu des rochers déchiquetés et entre des chênes rabougris, jusqu'à (45 min.)

Hounin, pauvre v. au pied d'une vieille forteresse située dans une coupure de la montagne qui court du S.-E. au N.-O. et va rejoindre la vallée du Leïtani. La forteresse occupe un large monticule; elle présente une masse confuse de ruines où l'on retrouve des spécimens de l'architecture de toutes les races, depuis les Phéniciens jusqu'aux Métoualis modernes, le mur en bossage des Phéniciens, l'arc romain, le portail sarrazin, les remaniements arabes et les parcs pour les chèvres d'aujourd'hui. Un fossé creusé dans le roc entoure la citadelle; le fond, planté de tabac, répand une charmante verdure au milieu des ruines (Porter, *Handbook*, p. 444).—L'histoire de cette vieille forteresse est inconnue; Robinson suppose qu'elle répond à **Beth-Rehob**, qui est mentionnée comme dominant la vallée de Laïsa ou de Dan. (Jug. XVIII, 28; — Nombr. XIII, 21.)

Après Hounin, on monte par une pente escarpée, où l'on trouve les vestiges d'une route antique

sur (30 m.) l'arête d'un contre-fort d'où l'on a une vue superbe sur tout l'Ard el-Houlèh jusqu'au grand Hermon, au N.-E., et sur le wadi et-Teim, jusqu'au Djébel Sannin au N. Le chemin descend alors au S.-O. dans une vallée fertile. La vue s'étend sur une contrée montagneuse, couverte de bois de chênes et de villages. Bientôt on aperçoit au loin, vers l'O. sur le sommet d'un pic élevé, **Tibnin**, le *Toronum* de Guillaume de Tyr, vieille forteresse du temps des croisés et démantelée depuis le XIIIe siècle. On croise plus loin (25 m.) l'entrée de deux wadis, et l'on atteint le bassin verdoyant où s'élève (20 m.)

Meis el-Djébel (5 h. de Banias), grand v. habité par des Arabes métoualis très-hospitaliers et adonnés à la culture. Continuant vers le S., la route (35 m.) recommence à descendre, laisse à dr. (10 m.) le v. de *Baleida*, pour gagner (55 m.)

Kédès (6 h. 15 de Banias), l'antique **Kédech-Nephthali**, conquise par Josué sur les anciens rois de Canaan (Jos., XII, 22; XIX, 37), et consacrée comme ville de refuge (*ib.*, XX, 7). Elle fut la patrie de Barak, qui, sous la conduite de Déborah, battit Sisera, chef de l'armée de Jabin, près du Kison (Jug. IV, 6-16). C'est également près de Kédech, (*ib.*, 11 et 17-22) que Sisera fut tué par Jahel, femme d'Héber, chef nomade campé sur le territoire de Nephthali. Plus tard, Kédès fut pris par Teglath-Phalazar, et ses habitants emmenés en captivité (II Rois, XV, 29). Josèphe la mentionne sous le nom de Cydœssa comme une place forte des Tyriens (*Guerre des Juifs*, IV, 2, 3).

Kédès, qui a conservé son nom biblique, est situé sur un monticule qui domine à l'O. une verte vallée entourée de collines boisées. On voit encore une grande colonne au milieu du village moderne, et deux autres gisent à côté. La colline est aussi semée de fragments de colonnes, mais les principaux restes sont dans la plaine au-dessous du village. On y trouve, autour d'une fontaine, plusieurs sarcophages qui servent d'auges, et près de là, les ruines de deux grands édifices. Le premier qu'on rencontre est un bâtiment carré, d'environ 8 mèt. de côté, avec un grand portique du côté S.; l'intérieur est composé de deux chambres, qui se coupent à angle droit de manière à former une croix. Le style en est simple et massif; mais tandis que Robinson (*Lat. Res.*, p. 368) croit y reconnaître une synagogue juive, M. Porter (*Handb.*, p. 443) y voit un édifice romain. Un peu plus à l'E., on trouve, sur une plate-forme de maçonnerie massive, plusieurs sarcophages remarquables, autrefois enrichis de sculptures aujourd'hui méconnaissables. M. Porter doute d'après cela que ces tombeaux puissent être attribués aux Juifs, comme le pense Robinson.

A 100 mèt. plus loin, à l'E., au milieu d'un fourré de ronces et d'épines, est un autre édifice carré, plus considérable que le précédent, avec un grand portail sur la face E., et deux petits portails latéraux, ornés de riches sculptures. Il n'y a plus de colonnes, mais les chapiteaux qu'on trouve à l'entour sont corinthiens. La construction des murailles est d'un très-bon style. Robinson compare cet édifice à ceux de Kefr Bir'im et de Meiroun (*V.* ci-dessous), et le considère aussi comme une synagogue juive.

De la fontaine de Kédès, on continue vers le S.-S.-E., sur un plateau élevé, et l'on arrive (45 m.) en face d'un monticule proéminent appelé

Tell Khoraïbèh, au sommet duquel (15 m.) on découvre une belle vue sur le lac de Houlèh et le sauvage wadi Hendâdj. On y trouve de grands blocs de pierre carrés, mais non taillés, qui semblent avoir appartenu à

une muraille cyclopéenne, et deux pressoirs à l'huile. A la base N. de la colline, on voit aussi un rocher creusé en forme de tombeau. Le Tell Khoraïbèh pourrait, selon Robinson (*Lat. Res.*, p. 365), représenter l'antique **Hatzor** de Nephthali ; dont nous avons déjà parlé plus d'une fois. Cette ville, où régnait Jabin, qui fut battu et tué par Josué (Jos., XI, 1, 11), et plus tard un autre Jabin, qui opprima Israël et dont l'armée, commandée par Sisera, fut détruite par Barak (Juges, IV, 7), paraît avoir été rétablie plus tard (peut-être est-ce l'Hézer ou ou Hatzor de Salomon, I Rois, IX, 15), puis détruite encore par Teglat-Phalazar (II Rois, IX, 29), et par Nabuchodonosor (Jérémie, XLIX, 28-33).

Saint Jérôme et Eusèbe (*Onomasticon*) parlent de l'Hatzor de Josué comme d'une ville complétement ruinée. Porter (*Handbook*, p. 442) fait remarquer assez justement que le Tell Khoraïbèh répond assez mal à l'emplacement d'une capitale dont l'armée était forte principalement par ses chariots. Comment ceux-ci auraient-ils pu gravir ces hauteurs? Du reste, Hatzor ne devait pas être loin de là. Josèphe (*Antiq.*, V, 5, 1), dit qu'elle était au-dessus du lac Semechonitis (ὑπέρκειται τῆς Σεμεχωνίτιδος λίμνης), et deux versets de la Bible (Jos. XIX, 35-37; — II Rois, XV, 29), la placent au S. de Kédès. Il semble que l'emplacement de cette ville antique devrait être cherché dans la plaine, à l'O. du lac Houlèh, vers Aïn el-Mellaha, ou Aïn el-Belatha; ce dernier répondrait peut-être au Hen-Hatzor, cité dans les mêmes comme étant au N. de Kédès. Un hameau mentionné sur la carte de Zimmerman, à l'O. de Aïn el-Belatha, porte le nom de Azour.

En descendant du Tell Khoraïbèh, on se dirige au S.-O. vers Wadi Hendadj, coupant obliquement le bord N. du ravin pour éviter une courbe de la vallée, dont on atteint le fond (1 h.) près d'un moulin solitaire, au bord d'un ruisseau ombragé par des bosquets d'oliviers et de lauriers-roses. On remonte sur un plateau cultivé, où s'élève (30 m.) le v. d'Alma. Plus loin (30 m.), on laisse à gauche le v. de Delâta, et traversant un plateau d'où l'on découvre la plus belle vue sur le lac de Houlèh, le grand Hermon et la chaîne du Liban jusqu'au Sannin, on atteint (1 h. 15) l'extrémité d'un wadi profond qui va contourner à l'O. le monticule de Safed, et faisant le tour d'un pic élevé, on aperçoit soudain cette ville, dominée par un vieux château ruiné ; on atteint bientôt (20 m.) les premières maisons de

Safed (4 h. 20 de Kédès,—10 h. 35 m. de Banias). Il y a un assez grand nombre de maisons aisées où l'on pourra trouver un gîte.

Histoire.—On n'a aucune preuve de l'antiquité de Safed. Le nom de Safed, mentionné dans la *Vulgate* (Tobie, I, 1), ne se trouve pas dans les éditions grecques et hébraïques de la Bible. C'est à tort qu'on a voulu l'identifier avec Béthulie (*V.* Sanoûr, R. 138). Peut-être répondrait-elle au Seph, place de *Galilée*, fortifiée par Josèphe, dans la guerre des Juifs contre les Romains (II, 20-6.) C'est encore une des montagnes sur lesquelles on a placé la Transfiguration (*V.* page 680). La première mention qui en soit faite se trouve dans Guillaume de Tyr (XVIII, 14, XXI, 28, XXII, 16). Sa forteresse paraît avoir été élevée vers 1140 par les Croisés; elle fut défendue par les Templiers contre Saladin lui-même, et rendue après cinq semaines de siége. Démolie en 1220 par le sultan Melik el-Moaddhdham, elle fut rendue en 1240 aux Templiers, et réédifiée par les libéralités de Bénédict, évêque de Marseille. Reprise en 1266 par le sultan Bibars, qui massacra ses défenseurs, elle fut toujours occupée depuis par une garnison musulmane, sauf une courte oc-

cupation par les troupes de Bonaparte en 1799. Safed a été, dans les quatre derniers siècles, habitée surtout par une population israélite et est demeurée le siége d'une école israélite renommée, qui a produit au XVIe siècle les illustres rabbins : Moïse de Trani, Joseph Kard, Salomon Alkabaz, Moïse de Cordoue, Samuel Oseida et Moïse Alcheikh. Cette école posséda deux imprimeries, plusieurs synagogues. Elle commença à décliner au XVIIe siècle. Deux tremblements de terre, en 1769 et en 1837, ruinèrent cette malheureuse ville. Le dernier fit périr près de 5000 personnes et détruisit les restes de la célèbre école.

État actuel. — Safed est aujourd'hui une ville de 4000 hab. environ, dont un tiers de juifs, originaires de la Pologne ou de la Russie. Elle est située sur le sommet d'une haute montagne, circonscrite au N. et à l'O. par une profonde vallée, qui porte ses eaux vers le lac de Tibériade, et du côté de l'E. et du S., par un ravin beaucoup moins important, qui rejoint le premier vers l'angle S.-O. de la ville. Un espèce de col aplani le relie à l'angle N.-O. avec la chaîne des montagnes qui dominent l'Ard el-Khaït et le lac de Houlèh. La montagne de Safed présente deux sommités : celle du N. porte l'ancienne citadelle des croisés, celle du S. porte un autre édifice quadrangulaire ressemblant à une forteresse. Entre les deux, s'étend une place, et le quartier musulman, assez proprement bâti en pierre. Du côté de l'O. et sur les pentes de la grande vallée se trouvent le bazar, et le quartier juif, dont les maisons, à cause de la déclivité du terrain, semblent bâties les unes par-dessus les autres. C'est cette disposition qui a été si fatale au quartier juif dans le tremblement de terre de 1837; les maisons s'écroulaient les unes sur les autres; sur 5000 victimes, 4000 appartenaient à la communauté juive. Enfin quelques maisons sont aussi dispersées sur les pentes opposées du ravin. La ville possède plusieurs fontaines et de grands enclos plantés d'oliviers, d'arbres fruitiers et de vignes. L'objet le plus intéressant de Safed est l'*ancienne citadelle*, qui couronne le sommet du N. Cette forteresse était formée d'une vaste enceinte ovale et d'un gros bâtiment central de forme quadrangulaire, sur le sommet duquel on peut encore monter à travers les décombres. Tout a été bouleversé, ébranlé ou lézardé par le tremblement de terre de 1837. Jusque-là, le mutesselim de la contrée y avait fait sa résidence. Ce n'est plus aujourd'hui qu'une ruine pittoresque. On y remarque l'ouverture de souterrains qui paraissent avoir une grande profondeur. Du haut de la citadelle, on découvre un panorama immense, qui mériterait à lui seul d'attirer le voyageur en ce lieu. Au S.-E. on voit se développer à ses pieds la majestueuse nappe d'eau du lac de Tibériade, bleue comme le ciel de l'Orient, dont l'apparition soudaine charme les yeux du voyageur fatigués de l'aspect aride et desséché de la contrée. Au-dessus des rives escarpées qui bordent le lac du côté de l'E., s'étend à perte de vue le vaste plateau du Djaoulan et du Haouran, l'ancien Basçan de l'Écriture, jusqu'aux montagnes du Ledjah, au-dessus desquelles on distingue surtout le pic appelé *el-koleib* (le petit cœur). Selon Porter, on peut, avec une lunette, reconnaître au S. de cette chaîne le pic conique et le château de Salkhad (Salca), qui se trouve au delà de Bozra, et qui marquait la limite E. du Basçan (Jos., XIII, 11.) Au S. du lac s'ouvre la grande vallée du Jourdain, el-Ghor, par-dessus laquelle, au S.-E., la vue s'étend jusqu'aux montagnes d'Adjloûn, au-dessus de el-Heussn et dans la direction de Gérasa. « Au S.-S.-O., à dr. du lac, se montrent le sommet du Thabor, le petit Hermon, une par-

tie de la plaine d'Esdrelon et les montagnes de la Samarie. Au S.-O. et à l'O., la vue est arrêtée par deux sombres chaînes de montagnes en partie boisées. Les montagnes du N. et du S. sont nues. » (Robinson, *Bib. res.*, III, p. 336.)

Excursions à Meiroûn, Kefr Birim et Giscala.—Au N.-O. de Safed se trouvent deux localités particulièrement révérées des Juifs, et qui attirent beaucoup de pèlerins de cette religion; **Meiroûn** (2 h.), où se trouvent les *tombeaux* des grands docteurs Hillel et Chammaï, qui florissaient avant l'ère chrétienne, et du rabbin Siméon Ben Jochaï, l'auteur présumé du livre Zohar, ainsi que les ruines d'une *ancienne synagogue*, dont il ne reste plus que le fronton S., avec un grand portail richement sculpté; et **Kefr Bir'im**, grand v. maronite sur le sommet d'un pic à 2 h. au N.-O., où se voient aussi les restes d'une belle *synagogue*, avec deux rangs de colonnes calcaires, dont les chapiteaux sont formés par des anneaux circulaires qui vont en s'élargissant vers le haut. Trois portes sculptées et quelques restes d'une colonnade intérieure permettent de se rendre compte du plan de l'édifice. A 500 mèt. environ, vers le N.-E., est une autre ruine semblable, mais où l'on ne voit plus qu'une porte avec une inscription hébraïque presque effacée. Ces monuments semblent dater des premiers siècles de l'ère chrétienne, et montrent qu'après sa chute, la nation juive avait conservé dans ces montagnes un degré de civilisation assez avancé. Kefr Bir'im contenait aussi les tombes traditionnelles de Barak, le vainqueur de Sisera, du prophète Obadiah, et même de la reine Esther.—De Kefr Bir'im, on peut revenir en 1 h. environ, vers l'E., à **el-Djich**, l'antique **Giscala**, une des villes de Galilée fortifiées par Josèphe, et la dernière qui tint contre les Romains (*Guerre des Juifs*, II, 20, 6;—IV, I, 1; 2, 1 à 5). Ce village, situé sur une haute colline, a été totalement détruit par le tremblement de terre de 1837. Il contenait aussi des *tombeaux de rabbins* célèbres. De el-Djich, on revient, en traversant (30 m.) un bassin ovale qui n'est qu'un ancien cratère, à (1 h. 40 m.) Safed.

Une route, suivie par Robinson, mène de Safed à Tyr en 14 heures par el-Djich, Bint-Djébaïl, Tibnin et Hâris, à travers le Belâd-Bechârah, pays montagneux et boisé, appartenant autrefois à la tribu de Nephthali, habité aujourd'hui par les Métoualis, population fière et indépendante. La forteresse ruinée de **Tibnin**, bâtie sous le nom de Toron, par Hugues de Saint-Omer en 1107, et prise par Saladin, est à peu près le seul point intéressant de cette route. On y découvre Kal'at ech-Chakif (*V.* R. 114) et le grand Hermon. On signale encore à 2 h. 45 de là, près du v. de **Mesraah**, une grotte avec quelques sculptures assyriennes.

Reprenant à Safed la route de Tibériade, on descendra, en sortant de cette ville, dans le ravin de l'E., dont on suit la rive gauche. Arrivé près de (20 m.) une source, au-dessus de laquelle on remarque quelques cavernes, on remonte vers l'E. par un vallon étroit et pierreux sur (15 m.) un plateau pierreux et aride, d'où l'on a une vue superbe sur le lac. On descend alors vers le S. sur (1 h. 35) un plateau inférieur bien cultivé, d'où, laissant à l'E. la station de Khan Djoubb-Youssouf (*V.* R. 127), on descend (50 m.) à *Aïn el-Tabigah*, où l'on rejoint la route des caravanes d'Égypte à Damas.

Un chemin, qui se détache à l'E. de cette route, à 15 min. au N. de Khan-Djoubb-Youssouf, conduit en trois heures, par un plateau accidenté présentant de beaux points de vue sur le lac, au gué du Jourdain, près de *Et-Tell* ou **Bethsaïde-Julias** (R. 129). Le voyageur qui ne se proposerait pas de faire ultérieurement le tour du lac complet fera bien, en descendant du haut plateau de Safed, de prendre

cette route, laissant les chevaux de bagage suivre le chemin direct de Tibériade. Après avoir visité Et-Tell, il reviendra vers l'embouchure du Jourdain, et, suivant la rive N. du lac (1 h. 30), aux ruines de *Tell-Houm* (**Chorazin**), et à (40 mil.) Aïn et-Tabigah, d'où, avec un bon cheval, on gagne Tibériade en 2 h. Celui qui trouverait cette excursion trop longue (9 à 10 h. en tout de Safed à Tibériade) devra au moins descendre de Khan-Djoubb-Youssouf à Tell-Houm (1 h. 15) pour revenir à (40 min.) Aïn et-Tabigah. Ce n'est plus qu'un détour de 2 h. 30, y compris le temps de visiter les ruines. Toutes ces localités bibliques sont décrites R. 129.

Aïn et-Tabigah, hameau situé dans une petite baie formée en partie par le lac de Tibériade, et au bord d'un ruisseau limpide alimenté par plusieurs grandes sources situées à quelques centaines de mètres au N. au pied de la colline. Les eaux sont thermales, d'une chaleur modérée et d'un goût saumâtre et légèrement sulfureux. La source la plus potable, située à l'E., près du rivage, et qui porte le nom de *Aïn-Eyoub* (la fontaine de Job), est entourée d'un mur circulaire. On voit à et-Tabigah un ancien réservoir octogone, les restes d'un aqueduc et plusieurs moulins, la plupart ruinés, bâtis par le célèbre pacha Dhaher el-Amr.

Robinson (*Lat. res.*, p. 358), a identifié et-Tabigah avec **Bethsaïde** (la maison des pêcheurs), patrie des apôtres Pierre, André et Philippe (saint Jean, I, 44), village situé dans la Galilée (saint Jean, XII, 21), et distinct de Bethsaïde-Julias, situé à l'E. du Jourdain dans la Décapole (Comp., saint Marc, VII, 31, et saint Luc, IX, 10;—Fl. Josèphe, *Antiq.*, XVIII, 2, 1). Bethsaïde de Galilée, comme le fait remarquer Robinson, devait, d'après le récit des Évangiles, être situé près de Capharnaüm, puisque, après le miracle de la multiplication des pains (à Bethsaïde-Julias, *V.* p. 712), les disciples s'embarquent pour se rendre à Bethsaïde, selon saint Marc (VI, 45), et à Capharnaüm, selon saint Jean (VI, 17); surpris par une tempête, ils sont rejoints par Jésus-Christ marchant sur les eaux, et ils abordent là où ils allaient (saint Jean, VI, 21), dans la contrée de Génézareth (Marc, VII, 53;—Matthieu, XIV, 34). Capharnaüm, Bethsaïde et Chorazaïn sont confondues dans les malédictions de Jésus-Christ, à cause de l'incrédulité de leurs habitants (saint Matthieu, XI, 21;—saint Luc, X, 13), et saint Jérôme (*Comment. in Esai.*, IX, 1, et *Onomasticon*, art. Chorazaïn) les mentionne comme à côté l'une de l'autre, sur la rive du lac. Le même rapprochement est fait dans l'*Itinéraire de saint Willibad* au VIIIe siècle (*Early Travels in Palest.* Bohn, p. 16, 17). L'existence de deux Bethsaïde dans le même pays à 2 heures de distance, a été cependant contestée par des arguments sérieux (*V.* F.-A. Isambert, *Bull. Soc. Géogr.*, 4e série, tom. VI, p. 315).

Après Aïn et-Tabigah, on suit un instant une plage sablonneuse pour s'élever sur un petit promontoire, où l'on marche (15 m.) sur un chemin taillé dans le roc et à pic au-dessus du lac. On domine celui-ci dans toute son étendue: au S.-O. se déroule la grande plaine de Génnésareth, limitée au S. par la montagne pittoresque d'Arbela. On descend ensuite (5 m.) à

Aïn et-Tin (la fontaine du figuier), qui marque, avec un vieux bâtiment appelé *Khân Minyèh*, l'emplacement de **Capharnaüm**, où Jésus-Christ vint s'établir après qu'il eut été chassé de Nazareth par ses concitoyens (saint Matthieu, IV, 13), et qui fut appelé sa propre ville (*ib.*, IX, 1). C'est là qu'il passa les trois années les plus importantes de sa vie : c'est en ces lieux qu'il accomplit ses principaux miracles, qu'il fit entendre ses prédications, ses paraboles (Voy. saint Matthieu, IX, XIII, XV, XVII; — saint Marc, I, V, IX,

—saint Luc, VII;—saint Jean, VI). C'est elle qu'il maudit pour son incrédulité (saint Mathieu, XI, 23, 24), et l'on peut s'étonner, avec M. Porter (*Handbook*, p. 430), qu'une localité si importante dans l'histoire évangélique ait pu être si longtemps mise en oubli, alors que tant de légendes insignifiantes ont trouvé leurs localités déterminées dans la Palestine.

Khân Minyèh est un bâtiment carré ruiné, qui a dû être autrefois une grande et belle bâtisse; il est situé juste au pied de la hauteur d'où descend la route de Damas, à 30 ou 40 perches du rivage. Entre le Khân et le rivage se trouve, au pied du rocher, une source abondante, ombragée par un beau figuier, qui lui a donné son nom; l'eau est douce, fraîche et potable; elle se déverse à peu de distance dans le lac qui, dans ses hautes eaux, peut en retour couvrir la fontaine. Près de cette source, il y en a plusieurs autres, qui répandent la fertilité sur le terrain environnant, couvert de hautes herbes et de grands roseaux. Au S. de Khân Minyèh et de Aïn et-Tin, des monceaux de pierres informes, qui s'étendent sur un espace assez considérable le long de la petite baie, dénotent l'existence d'une ancienne ville: on n'y trouve toutefois aucun reste d'édifices publics.

L'identification de ces ruines de Khân Minyèh avec Capharnaüm, proposée par Robinson dans son premier voyage (1838) a été depuis établie par ce savant explorateur des terres bibliques dans son second voyage (*Lat. Bibl. Res.*, p. 347-360), aussi solidement que peut l'être une question d'archéologie sur laquelle on manque presque entièrement de données historiques et topographiques. Les Évangiles sont les seuls livres des Écritures qui mentionnent Capharnaüm (saint Matthieu, IV, 13), sur les bords du lac, aux confins de Zabulon et de Nephthali. Fl. Josèphe ne prononce ce nom qu'une fois (*Guerre des Juifs*, III, 9, 8); encore l'applique-t-il à la source qui fécondait la plaine de Gennésareth, et qu'on supposait communiquer avec le Nil, parce qu'elle produisait un poisson semblable au coracinus, qui se trouve dans les lacs autour d'Alexandrie. Dans un autre passage (*Vie de Josèphe*, § 72,) il parle d'un village de Képharnomé, où il fut transporté après avoir été blessé près de Julias; ce n'est probablement que le nom juif grécisé, mais il n'est cependant pas sûr qu'il s'agisse de la même localité. Robinson tire son argument principal du récit de la tempête où Jésus marcha sur les eaux (*V.* p. 703), qui prouve que Capharnaüm et Bethsaïde étaient deux localités voisines, attenantes à la plaine de Gennésareth (Matthieu, XIV, 34; —Marc, VI, 53;—Jean, VI); il reconnaît dans Aïn et-Tin la fontaine décrite par Josèphe, où les poissons du lac peuvent remonter facilement dans les hautes crues de celui-ci. Il invoque enfin l'autorité des écrivains chrétiens, qui ont mentionné la ville quand elle existait encore, surtout le rapport d'Arculfus qui, à la fin du VIIe siècle, décrit Capharnaüm comme étant située au bord du lac (*maritimam*), sur un espace étroit, étendu de l'O. à l'E., entre la montagne au N. et le lac au S., indications qui s'accordent parfaitement avec la position de Khân Minyèh, et dont on retrouve la confirmation dans plusieurs écrivains jusqu'à Quaresmius qui, en 1620, nomme expressément Khân Minyèh. Ce n'est qu'au XVIIe siècle que la tradition paraît s'être perdue, et la localité de Capharnaüm transportée par Nau, en 1674, aux ruines de Tell-Houm (*V.* p. 712).

Au S. de Khân Minyèh, commence la plaine de **Gennésar**, ou ou **Gennésareth** (appelée aujourd'hui *el-Ghoweir*, le petit Ghor), dont Fl. Josèphe (*Guerre des Juifs*, III, 10, 8,) nous a donné les dimensions exactes, **30 stades** (5 610

mèt.) de long sur 20 (3740) de large, et dont il a tracé un tableau enchanteur. On peut reconnaître que cette description n'avait rien d'exagéré, alors que le pays était un des plus peuplés de la Palestine : la plaine, aujourd'hui déserte, étonne encore par la puissance de sa végétation ; on peut y retrouver la plupart des arbres indiqués par l'historien juif. Grâce à la dépression au-dessous du niveau de la mer, son climat chaud et égal se rapproche de celui de l'Égypte. Elle était arrosée non-seulement par les eaux de Aïn et-Tabigah et de Aïn et-Tîn, qui y étaient distribuées par des conduits dont on a retrouvé les vestiges, mais encore à l'O. par le wadi el-Amoud et le wadi-Rabbadièh. Le premier n'est, il est vrai, qu'un torrent desséché une grande partie de l'année, qui n'atteint le lac que par des canaux mal tracés : le second est un cours d'eau permanent et abondant. Enfin, vers le S. on trouve une source considérable, l'*Aïn el-Medaouwarah*, que nous décrirons ci-dessous. Tout autour de la plaine s'étagent des collines riantes, et vers le S. se dressent les parois abruptes de la montagne d'Irbid (Arbela), au pied desquelles est le v. de *el-Medjdel*, le seul lieu habité de cette région.

Deux chemins conduisent de Khân Minyèh à el-Medjdel et à Tibériade; l'un suit de près le rivage, tantôt sur la grève sablonneuse, tantôt au milieu des hautes herbes, des grands roseaux et des buissons touffus qui couvrent la plaine de Gennésareth : l'œil se repose sur cette fraîche verdure, sur la surface paisible de ce beau lac, sur les collines de l'O. aux teintes chaudes et rougeâtres, comme sur la côte escarpée et bleuâtre qui se dresse majestueusement à l'E. du lac; on franchit un frais et limpide ruisseau venant de la grande source Aïn el-Medaouwarah, que l'on ira visiter; à 15 m. vers l'O. (*V.* ci-dessous), on franchit le wadi el-Hamâm pour atteindre (1 h.) le hameau de el-Medjdel.

L'autre route, plus longue de 30 m., contourne la plaine de Gennésareth, se dirige au S.-O. vers (15 m.) le débouché du Wadi-Amoûn, continuation du Wadi-Tawahin qui vient de Safed; près de là se trouvait en 1838 une colonne renversée, que Robinson n'a pas retrouvée dans son second voyage. On laisse à dr. (10 m.) une hauteur appelée Tell-Zerremân, et le hameau arabe d'*Abou-Chouchèh*, qui ne contient que des masures arabes, selon Robinson, mais où M. de Saulcy décrit une tour carrée et voûtée, en beaux blocs d'appareil hérodien ou romain, qui marquerait, selon ce voyageur, l'emplacement de l'antique **Kenret**, lequel cependant n'était autre, selon saint Jérôme, que Tibériade même. On gagne ensuite (15 m.) l'entrée du *Wadi er-Rabadyèh*, ainsi nommé d'un village situé plus haut, et d'où descend une petite rivière qui fertilise la plaine et faisait tourner quelques moulins aujourd'hui ruinés. Ce wadi porte plus à l'O. le nom de Wadi-Rellamèh. Des moulins de Rabadyèh, on revient vers l'E. à (15 m.) **Aïn el-Medaouwarah** (la fontaine ronde), vaste bassin entouré d'une muraille circulaire, formant un réservoir d'environ 30 mèt. de diamètre, et caché par un épais fourré d'arbres et de broussailles. Cette fontaine répond, sous beaucoup de rapports, à la fontaine de Capharnaüm de Fl. Josèphe (*loco citato*), qui arrosait la plaine de Gennésareth. M. de Saulcy ne doute pas de cette identité et place sur un tertre voisin, qu'il avoue ne pas avoir visité, les ruines de Capharnaüm. Robinson, qui, par deux fois, a exploré ce monticule, dit formellement qu'il n'y existe aucune ruine. Nous avons vu d'ailleurs qu'il croit reconnaître la fontaine de Josèphe dans le Aïn et-Tin, qui peut recevoir du lac

le poisson du Nil qui y existe réellement. La fontaine ronde est trop éloignée du lac pour recevoir ces poissons, et il faudrait savoir si les petits poissons, semblables à des goujons, qu'y a vus M. de Saulcy, ressemblent au *coracinus* du Nil. Il n'est, du reste, dit nulle part que cette fontaine fût immédiatemen t à côté de la ville. De Aïn el-Medaouwarah, on gagne (15 m.) les bords du Wadi el-Hamâm, et (15 m.)

El-Medjdel (Magdala), misérable hameau d'une trentaine de huttes, contenant une population presque nue, seul reste des anciens pêcheurs du lac, et une vieille tour moderne. Les savants, comme la tradition commune, sont à peu près d'accord pour reconnaître dans El-Medjdel le nom altéré de Magdala, la patrie de Marie-Madeleine (Magdalena), (saint Marc, XVI, 9 ; — Saint-Jean, XX, 11-18). On peut opposer à cette manière de voir l'autorité d'Eusèbe et de saint Jérôme (*Onomasticon*), qui placent le Magdala, dont Marie était originaire, dans la tribu de de Juda, près de Jérusalem. Selon les mêmes auteurs, plus rapprochés que nous des traditions évangéliques, *Magdala* de l'Évangile de saint Matthieu (XV, 39), qu'il faudrait lire *Magedan* d'après les manuscrits, était dans la Décapole, sur la rive orientale du lac, avec le Dalmanutha de Saint-Marc (VIII, 10). (*V.* F.-A. Isambert, *Bull. soc. géogr.*, 4e série, t. VI, p. 316-318.) On identifie aussi Medjdel avec le Migdal-el de Josué (XIX, 38); mais ces ressemblances de nom sont fort douteuses, car le mot de El-Medjd (la gloire) se trouve plusieurs fois dans la géographie de la Palestine (V. el-Medjd el-Andjar, etc.)

Le *Wâdi-el-Hamâm* (la vallée des Pigeons), qui s'ouvre à l'O. de el-Medjdel, forme une excursion intéressante. C'est une gorge sauvage, resserrée entre des rochers à pic de 2 à 300 mètres de hauteur, qui, après 2 kilomètres environ, va aboutir au plateau de Hattin. On remarque, dans la paroi méridionale des rochers, de vastes cavernes, auxquelles il est difficile de parvenir. Un peu plus loin, vers le milieu de la gorge, on voit d'autres cavernes plus considerables auxquelles les Arabes durent le nom de **Kal'at-Ibn-Ma'an,** qu'on ne peut atteindre que par une étroite corniche taillée dans le rocher, qui semble avoir été un ancien aqueduc. L'entrée de ces cavernes a été taillée en forme de portes et de fenêtres et présente les vestiges de fortifications en maçonnerie. Ce sont là, sans aucun doute, les *cavernes d'Arbela*, qui furent fortifiées par Josèphe (*Vie de J.*, 37) et qui auparavant, sous le règne d'Hérode le Grand, avaient servi de refuge à des brigands, qui y opposèrent une résistance désespérée aux soldats du roi (*G. des Juifs*, I, 16, 2-4). Antérieurement encore, elles avaient servi de refuge aux habitants d'Arbela fuyant devant Bacchides, général de Démétrius III (*V.* I Macchabées, IX, 2). On continue à suivre le fond du wâdi, en côtoyant un petit ruisseau qui paraît et disparaît entre les rochers, puis (15 min.) s'élevant sur la hauteur à gauche, on va visiter les ruines de **Irbid**, l'antique **Arbela** de Josèphe, le **Beth-Arbel** d'Osée (X, 4), forteresse célèbre dans l'histoire des Juifs. Les ruines d'Irbid consistent principalement dans un portail sculpté avec deux colonnes debout et quelques colonnes corinthiennes renversées, qui paraissent avoir appartenu à une ancienne synagogue.

De El-Medjdel à Tibériade, on suit constamment le rivage; on croise (30 min.) un vallon qui descend du plateau de Hattin, et par où débouche la route des caravanes. A l'entrée de ce vallon se trouve un terrain cultivé avec plusieurs sources, dont la principale, nommée *Aïn el-Barideh* (la source froide), est entourée d'une muraille circulaire en forme de réservoir, comme celle de Aïn el-Medaouwarah, de Aïn et-Tîn, etc.— De là, un chemin rocailleux conduit (40 min.) aux portes de

Tibériade, aujourd'hui **Tabarièh.**—*Histoire.* La ville de Tibériade occupait, d'après l'autorité de saint Jérôme (*Onomastiscon*), l'emplacement de l'ancienne *Kenreth*, qui avait donné son nom au lac; selon les traditions rabbiniques, elle répond aussi au *Rakketh* de Josué (xix, 35). Elle est mentionnée deux fois dans l'Évangile (saint-Jean vi, 1, 23; xx, I), sous le nom de Tibériade, et Fl. Josèphe nous apprend que la ville fut fondée par Hérode Antipas, qui lui donna le nom de l'empereur Tibère, son protecteur, vers l'an 16 avant Jésus-Christ. (*Archéol.*, xviii, 2, 3. — *Guerre des Juifs*, ii, 9, 1.) La ville nouvelle, dotée de priviléges de toute sorte, devint la capitale de la Galilée. Néron la donna à Agrippa le Jeune. Dans la guerre des Juifs contre les Romains, cette ville fut fortifiée par l'historien Josèphe, commandant en chef de la Galilée, qui y vint à plusieurs reprises pour apaiser l'esprit remuant de sa population. (Josèphe, *Vie*, 8, 12, 17, 32, 53, 63.—*Guerre des Juifs*, ii, 20, 6.) Tibériade ouvrit ses portes sans résistance à Vespasien, qui épargna la ville. Après la destruction de Jérusalem, elle devint un des centres de réunion de la nation juive, et dans le second siècle le siége du Sanhédrin présidé alors par le célèbre rabbin Judah Hakkodech, le compilateur de la *Mischna*. De l'école de Tibériade sortit encore la *Gemara*, plus connue sous le nom de *Talmud de Jérusalem*, composée par le rabbin Jochanan, et la *Masorah*, destinée à conserver la tradition des Écritures et la pureté de la prononciation. Saint Jérôme étudia sous la direction d'un de ses docteurs. Elle vit encore fleurir les rabbins Akiba et Maimonides (Robinson, t. III, p. 269). Sous le règne de Constantin, un Juif converti obtint d'y élever une église chrétienne, et l'on voit mentionné quelquefois plus tard un évêque de Tibériade. Justinien rebâtit les remparts de la ville; elle fut prise, en 614, par Chosroes; en 637, par le khalife Omar. Après la première croisade, elle fut donnée en fief à Tancrède, et érigée en évêché; reprise en 1187, par Saladin, puis rendue en 1240 aux chrétiens, elle retourna définitivement aux musulmans en 1247. Dès lors, elle n'est plus mentionnée que rarement dans les écrits des voyageurs ou des auteurs arabes. Au xviiie siècle, le fameux cheikh Dhaher-el-'Amr l'entoura de fortifications. Elle fut occupée un instant par les Français en 1799. Un tremblement de terre la bouleversa de fond en comble en 1759 et en 1837.

État actuel.—Tabarièh est située au N. d'une petite plaine pierreuse ménagée entre le pied des montagnes et le rivage. La ville forme un parallélogramme étroit de plus d'un kil. de long. Du côté de l'E., les maisons baignent leur pied dans le lac; des trois autres côtés, règne une enceinte massive, flanquée de tours, bâtie en gros blocs de basalte. La citadelle occupe l'angle N.-O. Le tremblement de terre de 1837 a ruiné cette enceinte, comme l'aurait fait un siége acharné. Partout d'immenses lézardes, des pans de murs écroulés ou menaçant ruine, de vastes brèches, qui permettent presque partout d'entrer sans passer par la seule porte à peu près intacte, celle du N.-O., qui s'ouvre en face d'une mosquée également ruinée. Tout autour s'étend un quartier couvert uniquement de décombres. A peine un petit nombre de maisons ont-elles été relevées à la hâte depuis la grande catastrophe.

Tibériade n'a plus aujourd'hui qu'une population de 2000 âmes dont 800 Juifs, originaires, les uns de l'Afrique et de l'Espagne, les autres de la Russie, dont ils portent encore le costume. Ce pays dévasté est sacré à leurs yeux, car c'est là que doit venir le Messie, qui établira son trône à Safed. Les tombes des grands rabbins qui entourent la ville sont aussi l'objet

de leur vénération. *Le quartier juif* occupe à peu près le milieu de la ville du côté du lac ; il possède encore quelques synagogues et quelques écoles, restes de l'ancienne splendeur littéraire du lieu. Mais ici, comme à Safed, c'est sur la malheureuse population israélite qu'ont porté les plus grands ravages. Au N. du quartier juif et sur le rivage, est une *petite église catholique* et un petit couvent, habité par un des moines franciscains du couvent de Nazareth, qui y donne l'hospitalité. Cette église, appelée Saint-Pierre, occupe l'emplacement traditionnel de la pêche miraculeuse (saint Jean, XXI). Vers le S., on remarquera le long du rivage de grandes voûtes du moyen âge, dont l'usage est ignoré, mais qui peuvent servir d'abri au nageur désireux de profiter du bain délicieux que lui offrent les eaux fraîches et limpides du lac. Près de là est ordinairement amarée la seule barque que possède aujourd'hui la mer de Galilée, encore était-elle submergée quand nous la vîmes en 1857. Voilà tout ce qu'on peut signaler dans cette ville ruinée, dont la désolation n'offre qu'une compensation au voyageur, la vue du lac paisible et solennel, des hautes falaises orientales, coupées par le Wâdi es-Semak, et vers le N. de la ville de Safed couronnant un pic élevé, tandis qu'au loin le sommet neigeux du Grand-Hermon se dresse éblouissant de clarté dans le ciel sans nuages. On distingue assez bien l'entrée du Jourdain au N.-O., mais son issue au S. est cachée par un promontoire avancé.

La ville ancienne s'étendait beaucoup plus vers le S., comme on peut en juger par un assez grand nombre de pierres taillées, de fondations, de colonnes brisées, que l'on trouve dans la plaine, et quelques *cavernes sépulcrales*, que l'on remarque à droite dans les rochers, un peu avant d'atteindre (30 min.) les

Bains chauds de Hammath ou d'Emmaüs. Ces sources chaudes sont mentionnées par Pline (*Hist. nat*, V, 15) par Josèphe (*Archéol.* XVIII, 2, 3. — *Guer. des J.* II, 21, 6. — IV, 13) et par le Talmud. Vespasien campa près d'elles pendant le siége de Tarichée. On les retrouve mentionnées à l'époque des croisades. On y voit aujourd'hui deux bâtiments couverts d'une coupole : le plus récent est dû à Ibrahim-Pacha, et contient quelques salles élégantes avec des bassins en marbre. L'autre est en ruines, c'est le bain des pauvres. Derrière se trouve le réservoir voûté qui reçoit d'abord les eaux des sources. Celles-ci sont au nombre de quatre. Leur température s'élève jusqu'à 62° centigrades. Leur odeur est sulfureuse, leur saveur très-salée avec un arrière-goût magnésien. Le surplus qui s'écoule vers le lac dépose un sédiment salin et ferrugineux. Ces bains sont assez fréquentés, et passent pour efficaces pour les rhumatisants et les tempéraments affaiblis.

De Tibériade à Banias, R. 127; — à Damas, R. 121; — à Gadara et Bosra R. 124; — à Nazareth, R. 130; — au Thabor, R. 131.

ROUTE 129.

TOUR DU LAC TIBÉRIADE.

13 heures. — Cette excursion peut être faite en bateau, si l'unique barque de Tibériade est disponible, ou à cheval. Une escorte est nécessaire pour parcourir la rive orientale; on peut l'obtenir du gouverneur turc de Tabarièh. Les voyageurs qui ont déjà parcouru la R. 128 peuvent se contenter de pousser jusqu'au Jourdain, au gué de Semakh, course qui ne présente aucun danger et demande au plus 3 h., aller et retour, car les chevaux peuvent galoper tout le temps.

Le **lac de Tibériade, ou mer de Gennésareth, mer de Galilée,** aujourd'hui *Bahr et-Tabarièh*, est situé, d'après les mesures astronomiques du lieutenant Lynch, par

33° 15' 24" de longitude E. (au gué de Semakh), et entre 32° 41' 21" et 32° 53' 37" de latitude N. Sa longueur est donc de 11' 16" ou de 20 kil. 824 mèt.; sa largeur moyenne est de 5 milles géog. ou de 9255 mèt. Ces mesures sont plus fortes que celles que nous a laissées en nombres ronds l'historien Josèphe (100 stades ou 18 500 mèt. de long, sur 40 ou 7400 mèt. de large). Le niveau du lac est, selon M. de Bertou, de 230 mèt. au-dessous de celui de la Méditerranée. C'est à cette dépression que ces rives doivent leur température exceptionnelle, qui annonce déjà celle de la plaine de Jéricho et des bords de la mer Morte. L'hiver y est cependant plus long et plus rigoureux, et la neige n'y est pas inconnue, bien que très-rare. La profondeur du lac dans la partie S. serait de 50 mèt. environ, d'après un renseignement recueilli par Lynch. La forme du lac est un ovale irrégulier. Les montagnes qui l'entourent du côté du S. et de l'E. forment de hautes falaises élevées d'environ 300 mèt., qui portent le plateau élevé du Djaoulan. Elles se dressent encore au-dessus du lac, mais leurs pentes sont arrondies et n'ont pas l'aspect tourmenté de la rive orientale de la mer Morte. Deux wadis, le wadi Ferik en face de Tabarièh, et le wadi es-Semak à peu près en face de el-Medjdel, coupent la falaise orientale. Au N.-O., une plaine alluviale, nommée el-Batyhèh, annonce l'entrée du Jourdain. Le plateau ondulé qui sépare le lac de Tibériade du lac de Houlèh, monte graduellement vers ce dernier, sans atteindre une grande hauteur, et laisse apercevoir le sommet neigeux du Grand-Hermon. Plus à l'O., la montagne de Safed se dresse à environ 8 000 mèt. au-dessus du lac. Du côté de la plaine de Gennésareth, les collines s'abaissent en pentes douces. La côte S.-O. du côté de Tibériade s'élève par plateaux successifs vers les plaines du Thabor. Enfin au S. s'ouvre la grande vallée El-Ghor, par laquelle le Jourdain s'échappe en décrivant mille méandres.

La nature volcanique du bassin du lac est démontrée non-seulement par les sources chaudes de Tibériade et d'Oum-Keis, les sources tièdes de Tabigah, mais encore par la fréquence des tremblements de terre, et la présence des basaltes, qui couvrent les côtes. La masse de celles-ci est cependant de formation calcaire. Les eaux du lac sont en tout temps fraîches et potables, bien qu'on leur ait trouvé un léger goût saumâtre. Elles nourrissent un grand nombre de poissons d'excellente qualité. Hasselquist (*Reise*, p. 181, 389, etc.) y a reconnu plusieurs espèces du Nil, le *silurus*, et le *mugil* (cabillaud). Le lac possède en propre le *sparus galilæus*, qui est une espèce de brème.

La végétation des rives est plus hâtive et plus méridionale que celle de la contrée environnante. Le palmier s'y voit par intervalles, et le laurier-rose y est magnifique. L'indigo, le tabac, le millet, l'orge, le blé, les melons d'excellente qualité, et le raisin, sont ses productions principales. Il est facile de deviner ce que ce beau pays pourrait produire s'il n'était presque absolument désert, et de reconnaître ce qu'il était au temps où le Christ attirait par ses prédications les nombreuses populations de ses rivages. Josèphe nous en a tracé un tableau enchanteur, et tous les incidents militaires qui s'y passèrent dans la guerre des Juifs nous montrent l'importance de ses villes. Vespasien y livra une véritable bataille navale contre les Tarichéens. Aujourd'hui le lac n'a plus qu'une seule barque, souvent hors de service; après Tibériade, el-Medjdel, es-Semak et es-Samrah sont à peu près les seules localités habitées; ailleurs on ne trouve plus que les populations des Ghawarinèh, moitié bédouins, moitié fellahs. La

pêche s'y exercé encore, mais au temps de Burckhardt elle était affermée par le gouvernement au taux de 700 piastres seulement.

Le lac Tibériade, avec ses rives désertes et désolées, n'a pas l'aspect riant et animé des lacs de la Suisse, il n'a pas l'aspect terrible et tourmenté de la mer Morte. On lui reproche un aspect monotone, qui manque de véritable grandeur. Pourquoi diminuer par des comparaisons le charme de ses impressions? quel voyageur n'a été ravi de trouver, après les plaines arides et les montagnes desséchées de la Palestine, cette belle nappe d'eau, si pure et si limpide, inondée de lumière, avec son caractère de calme, de silence et de mystérieuse sainteté?

Quittant Tabariêh du côté du S. on dépasse (30 min.) les bains de Hammath (v. p. 708) et l'on continue le long du rivage, laissant à d. sur la hauteur (30 min.) quelques ruines qui portent le nom de *Kadès*. C'est sans doute sur ces hauteurs qu'il faudrait chercher **Sennabris** où Vespasien campa avant d'entrer à Tibériade. Sennabris, bien qu'éloigné de 30 stades, était parfaitement visible de cette ville. Nous n'avons rien à signaler sur le rivage jusqu'aux ruines de (30 min.)

Tarichée (aujourd'hui *Kérak*). Cette ville joue un assez grand rôle au commencement de la guerre des Juifs. Josèphe en avait fait une de ses places principales. Vespasien, maître de Tibériade, envoya Titus contre Tarichée. Celui-ci, à la suite d'un brillant combat de cavalerie, poussa son cheval dans le lac pour tourner le rempart, et, suivi de ses soldats, pénétra inopinément dans la ville; ceux de ses défenseurs qui échappèrent au carnage se réfugièrent dans des barques au milieu du lac; Vespasien les fit poursuivre avec des radeaux et en fit un grand carnage. L'emplacement de Tarichée est aujourd'hui marqué par un monticule de ruines, et quelques masures inhabitées qui portent le nom de Kérak. Les textes de Josèphe (*G. d. J.* III, 10, 1,—*Vie* 32) et de Pline (*Hist. nat.*, v. 15) ne laissent aucun doute sur cette identité. Ce monticule, d'où l'on découvre une belle vue sur le lac, sur la bouche du Jourdain large de 25 à 30 mèt., sur la grande vallée el-Ghor au S., et sur le grand plateau ondulé, de Ard el-Hammam, qui s'étend à l'O. vers le mont Thabor, forme une péninsule allongée entre le lac et une espèce de golfe marécageux formé par le Jourdain. C'était sans doute le port des Tarichéens. A l'O. de cette péninsule, on reconnaît les restes d'une longue chaussée avec des arches sous lesquelles les eaux du lac peuvent passer dans les hautes crues. Il faut redescendre de ce côté, et faire le tour du marécage pour gagner (10 min.) le bord du Jourdain au passage de

Djissr oum-Kanatir, ou de *Semakh*. Il ne reste du pont que de grandes arches éboulées, de sorte qu'il faut passer à gué. Un peu plus loin au S. (10 min.) on voit les restes d'un autre *pont de construction romaine*, au delà duquel le Jourdain forme une anse arrondie, pour reprendre sa source au S.-E. Le fleuve est en cet endroit assez profondément encaissé: pendant les hautes eaux il forme entre les ponts ruinés des rapides, qui ne furent pas franchis sans difficulté par les barques de l'expédition américaine (V. Lynch, *Narr. of the exped.* p. 173). Ce fleuve limpide, ses rives couvertes d'un frais gazon et de buissons épais, où se jouent mille oiseaux aquatiques, forment un paysage agreste et solitaire, plein de charmes.

Franchissant à gué le passage de Djissr Oum-Kanatir, on se dirige vers (30 min.) *Semakh*, misérable hameau d'une trentaine de huttes. Plus loin (30 min.) une ruine nommée *Khourbet es-Samrah* marque probablement l'emplacement d'**Hippos**, une des villes de

la décapole, chef-lieu de l'Hippène. Au delà de es-Samrah, on remonte la rive orientale vers le N. Ce rivage répond au pays des Géraséniens; c'est là qu'il convient de placer l'histoire du démoniaque de Gadara (saint Matthieu, VIII, 28-34). Toute cette région a été fort peu explorée, et nous n'avons pas encore un tracé exact de la côte. On chemine sur le rivage au pied des hautes falaises qui portent le plateau du Djaoulan. On arrive (1 h. 30) à l'embouchure du *Wadi-Fik*, qui s'ouvre juste en face de Tibériade. Il faut y pénétrer pour visiter un monticule escarpé, qui se dresse au milieu du vallon, et sur lequel se trouve une ruine nommée *Kala't el-Heussn*, qui répond sans doute à l'antique

Gamala, ville de la Gaulanitide, située au-dessus du lac, et en face de Tarichée, dont Josèphe a donné une description topographique sur laquelle il est difficile de se méprendre (*G. des Juifs*; IV, I, 1). C'était une forteresse isolée de trois côtés par des ravins inaccessibles; le côté qui la reliait aux montagnes avait été coupé par des tranchées et des ouvrages de fortifications. Les maisons étaient bâties en terrasses et comme suspendues les unes au-dessus des autres. Cette place forte, prise autrefois par Alexandre Jannæus, fut plus tard fortifiée par Josèphe; Agrippa le jeune l'assiégea sans succès pendant sept mois; Vespasien s'en empara après un siége opiniâtre; dans un premier assaut, les Romains, après avoir forcé l'enceinte, perdirent beaucoup de monde dans les rues étroites de la ville, dont les maisons s'écroulaient sur leur tête. Ils prirent bientôt une terrible revanche, et passèrent toute la garnison au fil de l'épée. On monte au *Kala't el-Heussn* en gravissant le contre-fort qui le relie aux montagnes du S. On y observe des vestiges de fortifications, tandis que dans le N., vers l'O. et vers l'E., ses flancs sont coupés à pic. Le sommet est planté d'arbres et couvert de ruines. Ce sont principalement les restes d'un aqueduc, ceux d'une enceinte avec deux portes massives, l'une à l'O., l'autre à l'E., des débris de colonnes et de pierres polies, un puits, des restes de bains, des sarcophages, et des tombeaux. — C'est du côté du N. et vu des bords du lac, que ce monticule présente l'aspect d'une bosse de chameau qui, selon Josèphe, lui avait valu son nom de Gamala; au fond du Wadi, à 2 kil. de el-Heussn et à 4 où 5 kil. du lac, se trouve le v. de **Fik**, l'antique **Apheca**, mentionné par Eusèbe.

Revenant au lac et continuant à marcher vers le N. sur le rivage étroit qui s'étend à la base des montagnes, on croise (1 h.) le grand *Wadi es-Sémak*, près duquel il conviendrait peut-être de placer le Magedan de l'Évang. de saint Matthieu et le Dalmanutha de saint Marc (*V.* F. Isambert, *Bull. Soc. Géog.* 1853, p. 315). Le rivage s'incline alors légèrement au N.-O., jusqu'à (1 h. 30) l'angle S. de la plaine d'*el-Batyhèh*, qui forme un vaste triangle étendu entre les montagnes, le lac et le Jourdain. Ce terrain plat et d'une grande fertilité est cultivé par les Ghawarinèh. On y rencontre successivement trois v. misérables, Doukah, el-Mas'adyèh, et el-Aghadyèh, avant d'atteindre (1 h.) les bords du Jourdain; c'est en cet endroit un canal trouble et fangeux, large d'environ 25 mèt. Les alluvions du fleuve, et peut-être les sables du lac mis en mouvement par la violence du vent du S., ont formé à son embouchure un banc de sable qui dévie son cours dans la direction de l'O..

Il existe un gué dans cet endroit, mais le voyageur ne peut se dispenser d'aller visiter à 30 min. de là, en remontant la rive g. du fleuve, le monticule et les ruines de

Et-Tell, l'antique **Bethsaïde** ou

Julias. C'était, comme son nom l'indique, un village de pêcheurs. Philippe, tétrarque d'Iturée, l'agrandit et lui donna le nom de Julias, en l'honneur de Julie, fille d'Auguste. C'est là qu'il fut enterré. C'est près de cette ville (à 5 stades seulement), mais sur l'autre rive du Jourdain, que Josèphe livra contre les troupes d'Agrippa le combat où il fut blessé (*Vie*, 71,72). La position de Julias sur la rive g. du Jourdain, et à l'orient du lac, est établie d'une manière incontestable par Pline (*Hist. nat.* v, 15) et par Josèphe (*loco citato*).

Et-Tell forme un monticule très-remarquable à l'extrémité N. de la plaine *el-Batyhèh*, et sur le bord du fleuve à 3 kil. de son embouchure. Il est couvert de broussailles, parmi lesquelles on distingue de grands monceaux de pierres et quelques masures, qui servent de magasins aux Arabes. Des fouilles amèneraient sans doute la découverte de débris importants. C'est près de Bethsaïde qu'il convient de placer (saint-Luc, IX, 10-17) le miracle de la multiplication des cinq pains et des deux poissons, après lequel Jésus-Christ, envoyant ses disciples par le lac à Capharnaüm et vers l'autre Bethsaïde (v. p. 703), se retira sur la montagne pour prier (saint Marc, VI ;— saint Luc, IX, et saint Jean, VI). C'est aussi à ce Bethsaïde qu'il guérit un aveugle (Matth., VIII, 22-26).

De Et-Tell à Djissr-Benat-Yacoub, par la rive gauche du Jourdain, 2 h. R. 121, —à Safed, 3 h. R. 128.

Franchissant le Jourdain à gué, un peu au-dessous de et-Tell, on rejoint la rive du lac, que l'on suit à travers des champs cultivés, et des massifs d'arbrisseaux jusqu'aux ruines de (1 h. 30)

Tell-Houm, enfouies au milieu d'un tel fouillis de broussailles qu'elles sont presque inaccessibles si on ne fait déblayer le terrain par des Arabes munis de faux. Les ruines sont tout à fait au bord de l'eau, et couvrent un espace d'environ 800 mèt. de long sur 400 de large. On y reconnaît des fondations et des murailles renversées, bâties, presque toutes, en pierres non taillées, une espèce de tour de 3 mèt. de haut, formée de débris de colonnes, de chapiteaux et de frises, et à l'E. les restes d'un vaste édifice, bien décrits par Robinson. Ses fondations, qui ne peuvent être bien limitées, mesurent au moins 33 mèt. de long du côté N., sur 26 du côté O. Tout l'espace compris dans cet enclos est semé de débris de colonnes corinthiennes, de frises sculptées, et de piédestaux. On remarque surtout des colonnes doubles, taillées avec leurs bases et leurs chapiteaux dans le même bloc, comme on en voit à la cathédrale de Tyr, et de grandes tables de pierre de 3 mèt. de long sur 1 m. 50 de large, avec des ornements effacés, qui formaient sans doute des panneaux sculptés ou des portes. Tous ces débris sont de grande dimension, et d'un beau calcaire se rapprochant du marbre. Leur style rappelle les synagogues de Kefr Bir'im, de Meïroûn, de Kadès et d'Irbid (*V*. R. 128). Robinson les attribue aux Juifs qui fleurirent dans cette région du IIe au VIe siècle après Jésus-Christ.

Tell-Houm répond, selon lui, à **Chorazin**, qui se trouve mentionné après Capharnaüm et Bethsaïde, dans l'imprécation de Jésus-Christ (saint Matth., XI, 20-22; saint Luc, X, 13, 14), dans saint Jérôme (*Comm. in Esa.*, IX, 1; *et Onomasticon*), ainsi que dans les pèlerins des premiers siècles (saint Willibald, etc). Un petit village situé dans un vallon à 4 kil. au N. porte encore le nom de *Kerazèh*. D'autres auteurs, comme Lynch, ont pris Tell-Houm pour les ruines mêmes de Capharnaüm. Mais cette localité ne possède point de source, et n'est pas adossée à une montagne, comme le veut Arculfe (V. Khân Minyèh, p. 704). Selon

F.-A. Isambert (*loco citato*.), Tell-Houm répondrait bien au Képharnomé de Josèphe, si cette localité est en effet différente de Capharnaüm. Chorazin pourrait être alors reporté à Khan-Youssouf, sans sortir des données de saint Jérôme et des anciens pèlerins.

Au delà de Tell-Houm les hauteurs se rapprochent du rivage, qui devient de plus en plus escarpé, jusqu'à (40 m.) et-Tabigah. De là à Tibériade (3 h.) (V. R. 128).

ROUTE 130.

DE TIBÉRIADE A NAZARETH,

PAR KEFR-KENNA.

(6 h.)

On sort de Tibériade par la porte N.-O., et traversant une plaine pierreuse couverte de fragments de lave et de trachytes, on monte (1 h.) sur un plateau cultivé d'où l'on découvre dans toute son étendue le lac de Tibériade) pour ceux qui, arrivant de Nazareth, verraient le lac pour la première fois, V. R. 129). On remarque au N., la montagne d'Arbela et l'origine du Wâdi-el-Hamâm (V. p. 706), et plus loin la montagne de Safed, au N.-E. le Grand-Hermon, au S.-O. le mont Thabor qui présente la forme d'une bosse de dromadaire; à l'O.-N.-O. se montre la double sommité nommée *Koroun-Hattin* (les cornes de Hattin). Un peu plus loin (10 min.) on montre à droite de la route quelques rochers à fleur de sol, nommés par les Arabes *Hadjar en-Nasrani* (la pierre des chrétiens), et par les Latins *Mensa Christi* (la table du Christ); la tradition y place le miracle de la multiplication des pains et des poissons. Plusieurs croix ont été gravées sur les rochers par la piété des pèlerins. Nous avons vu toutefois (V. p. 712) que le texte de l'Évangile désignerait plutôt les environs de Bethsaïde.

On continue à s'élever vers l'O., laissant à gauche un vaste plateau ondulé, l'*Ard-el-Hamma*, qui s'abaisse dans la direction de Tarichée et du Jourdain; et à droite (30 min.), la hauteur de **Koroun-Hattin**, qu'on fera bien d'aller visiter en se détournant d'environ 15 min. de sa route. C'est une crête élevée de 20 mèt. au plus au-dessus du niveau de la route, et longue d'environ 1 kil., terminée par deux sommets qui sont, à proprement parler, les **Cornes de Hattin**; de là on domine de plus de 100 mèt. la haute plaine du même nom, large plateau élevé au-dessus du lac d'environ 200 mèt., et arrosé par le Nahr el-Hamâm, qui vient des montagnes situées à l'O. de la plaine de Gennésareth, et va rejoindre le lac à el-Medjdel, à travers la gorge étroite d'Arbela (v. p. 706).

Le village de Hattin, bâti au-dessous des cornes de Hattin, paraît la seule localité habitée de cette vaste plaine. La tradition latine, qui n'est pas partagée par l'Église grecque, fait du Tell ou Kouroun-Hattin le *mont des Béatitudes*, où aurait été prononcé le sermon sur la montagne (saint Matthieu, v). L'Évangile ne désigne aucune localité.

Des cornes de Hattin, on se dirige à l'O.-S.-O. sur le v. d'*El-Loubièh*. Le terrain ondulé qui sépare ces deux points a été le théâtre de la funeste **bataille de Hattin**, où Selah-ed-Din (Saladin) écrasa, en 1187, l'armée chrétienne, sous les ordres de Guy de Lusignan. Celui-ci, après avoir rassemblé ses chevaliers à la fontaine de Séfourièh (R. 132), se laissa attirer par son ennemi sur ces hauteurs brûlantes. Après une journée où l'armée avait été épuisée par la chaleur, le manque d'eau et de vivres, et les attaques incessantes d'un ennemi insaisissable, le roi ordonna follement de camper près de Loubièh. La nuit fut terrible: les broussailles enflammées autour du camp, les alertes continuelles données par les cavaliers arabes achevèrent de démoraliser l'armée, qui, au point du jour, se vit entourée de

toutes parts. Le résultat de la bataille n'était pas douteux : les chevaliers, pesamment armés, s'épuisèrent dans des charges inutiles contre leurs agiles ennemis, et bientôt la déroute commença. Le roi, retiré sur le Tell-Hattin avec les chevaliers du Temple et de Saint-Jean, et ses principaux barons, porteurs de la vraie croix, repoussa en vain plusieurs attaques ; il fut bientôt accablé par le nombre et obligé de se rendre. Le roi et son entourage furent épargnés, à l'exception de Reynald de Chatillon, seigneur de Kérak, dont l'insolence avait été l'occasion de la guerre, et que Saladin mit à mort de sa propre main. Les chevaliers du Temple et de Saint-Jean, au nombre de deux cents, furent aussi massacrés de sang-froid ; le roi fut emmené prisonnier à Damas. La vraie croix était tombée entre les mains des musulmans, mais ceux-ci ne paraissent pas avoir attaché d'importance à ce trophée.—La victoire de Hattin mit, en peu de semaines, toutes les places de la Palestine aux mains de Saladin, et Jérusalem elle-même trois mois après.

On regagne (30 m.) la route directe aux grands puits d'**El-Loubièh**, gros village qui s'élève à 10 min. sur la gauche, au sommet d'un monticule planté de jardins et protégé par des haies massives d'énormes cactus; on perd de vue le lac, mais plus loin (20 min.) on aperçoit le Thabor.— Laissant à gauche le chemin de cette montagne (R. 131), on s'engage dans une grande plaine qui court de l'E. à l'O., et rejoint, près de Séfourièh, la grande plaine d'*El-Battouf* (R. 132), vers laquelle elle porte ses eaux. Cette plaine, large de 1 à 2 kilomètres, est comprise entre deux chaînes de collines pittoresques et fertiles. Partout elle porte des traces de culture. Au nord on distingue le gros village de Tour'ân, au S.-O. celui de Kefr-Kenna, et plus loin la colline de Séfourièh et le wéli de Nebi-Ismaïl, qui marque la montagne de Nazareth; en continuant dans la direction de l'O., on se rapproche (1 h.) des collines de gauche, et on laisse un peu au S. le village d'*Ech-Chedjara*, illustré par le brillant fait d'armes connu sous le nom de **combat de Nazareth**, où le général Junot, à la tête de 300 braves, arrêta, le 8 avril 1799, l'avant-garde de la grande armée turque, qui arrivait de Damas au secours de Saint-Jean d'Acre. Junot se replia sur le corps du général Kléber: Un peu plus loin sur la même route, fut livré, le 11 avril, par Kléber lui-même, le **combat de Cana**, qui précéda de quelques jours la bataille du mont Thabor (V. R. 134). On s'élève bientôt sur des pentes pierreuses, pour atteindre (30 min.)

Kefr-Kenna, le **Cana** des traditions grecque et latine; c'est un misérable v. de gourbis, où les moines grecs montrent encore dans leur petite église les urnes qui continrent l'eau changée en vin par le Christ; on verra (R. 133) que Robinson, d'accord avec les plus anciennes traditions, place le véritable Cana à Kana el-Djélil, au N. de Séfourièh. Kefr-Kenna possède une fontaine de belle eau, qui répand à l'entour une certaine fertilité.—Continuant à monter, en se dirigeant vers le S., à travers des sentiers très-rocailleux, on arrive (20 m.) sur un col d'où la vue s'étend sur un grand nombre de sommités. La route descend vers le S. à (30 m.)

Er-Reinèh, v. chrétien situé dans un vallon fertile, puis remonte sur (30 m.) un nouveau col d'où l'on découvre soudain la petite ville de Nazareth, blanche et riante, entourée de jardins et d'oliviers. Au delà, la vue s'étend jusqu'à la vaste plaine d'Esdrelon au S. avec le Thabor à l'E. et la chaîne du Carmel à l'O. Il faut encore descendre par une pente difficile pour les chevaux pour gagner (15 m.) la fontaine de la vierge et l'entrée de la ville (V. R. 133).

ROUTE 131.

DE TIBÉRIADE A NAZARETH,

PAR LE MONT-THABOR.

(7 à 8 h.)

De Tibériade aux puits d'*El-Loubièh* (2 h.—V. R. 130). A partir d'El-Loubièh, on se dirige au S., laissant à droite la plaine de Kefr-Kenna (V. R. 130), et l'on gagne (30 min.) des hauteurs, qui dominent l'Ard-el-Hamma, et d'où l'on aperçoit au S.-E. le v. de Kefr-Sabt; on rejoint la route des caravanes à (45 min.) **Khân et-Toudjar,** (le Khân des marchands bâti) dans un Wâdi fertile par Senan-Pacha, en l'an 1587, pour l'usage des caravanes d'Égypte. A côté est un gros bâtiment carré, qui paraît avoir été un fort. Une belle source se voit à 10 min. au S.; toutes les eaux de ce wâdi vont se rendre au Jourdain.

On prend ensuite la route des caravanes et l'on gagne par une pente peu sensible la ligne de partage des eaux entre le Jourdain et la Méditerranée. Une descente un peu plus prononcée mène (50 min.) au pied du Thabor, près du v. de *Dabourièh*. Dabourièh (Robinson) est peut-être le **Dabarath** de Josué (xix, 12), le *Dabira* d'Eusèbe et de saint Jérôme (*Onom.*) et le *Dabaritta* de Josèphe (*Vie*, 62).

Le **Mont Thabor,** qui porte en arabe le nom très-commun de *Djébel et-Tour*, est une montagne calcaire isolée de toutes parts, qui présente de ce côté la forme d'un cône tronqué. Son ascension dure 1 heure au plus et ne présente aucune difficulté; les chevaux de bagage peuvent même atteindre le sommet, si on veut y camper. Le chemin décrit de nombreux zigzags; en plusieurs endroits il est taillé dans le roc, et paraît antique. Les flancs de la montagne sont couverts de chênes verts, et d'un épais gazon. Le sommet forme un plateau oblong, de 1 kil. 1/2 environ de longueur, sur 6 à 800 mèt. de large, bordé au S.-O. de rochers un peu plus élevés, couverts de ruines et d'arbustes, et au N.-E. par des rochers un peu plus bas; entre les deux extrémités le terrain forme une espèce de bassin couvert de gazon sans ruines, ni arbres. Robinson, auquel nous empruntons cette description (*Bib. res.*, t. III, p. 212), estime que le Thabor n'a pas plus de 330 mèt. (1000 pieds) au-dessus de la plaine d'Esdrelon, qui est elle-même à 150 mèt. environ au-dessus de la mer. Il ne domine aucune des sommités environnantes. Le panorama qui s'y déroule est cependant fort étendu; il embrasse toute la partie O. de la plaine d'Esdrelon, le grand champ de bataille de la Palestine (V. R. 134, 135 et 137), jusqu'au Carmel à l'O., et aux montagnes de Nazareth au N.-O. Ces deux chaînes masquent presque complétement la vue de la mer, dont on n'aperçoit que quelques bandes au N.-O.; vers le N. et le N.-E. se montrent la montagne de Safed et le Grand-Hermon, et sur un plan plus rapproché, le Koroun-Hattin, et le bassin profond du lac de Tibériade, dont on ne peut apercevoir les eaux que sur un point très-restreint. Au S., on voit face à face le Petit-Hermon (*Djébel-ed-Dahy*) avec les villages de Neïn et d'Endor à ses pieds, et sur un de ses contreforts vers l'E. *Kawkab-el-Hawa*, l'ancien château de Belvoir (V. R. 137). Au delà du Petit-Hermon s'élève le mont de Gelboë (*Djébel-Fakouah*), séparé du premier par la vallée de Jezréel et de Beisân, au fond de laquelle on entrevoit la vallée du Jourdain, et les montagnes de Galaad. Les montagnes de la Samarie sont masquées par le Petit-Hermon et le mont de Gelboë.

Les ruines qui couvrent le sommet du Thabor appartiennent à des époques très-différentes. Tout autour on retrouve les débris d'une enceinte formée de grosses pierres taillées en bos-

sage, avec des restes de tours et de bastions qui remontent au moins à l'époque romaine. C'est surtout à l'angle S.-E. que ces restes sont considérables, et annoncent l'existence d'une ancienne forteresse, qui s'étendait à l'O., le long de l'escarpement du S.; on voit de ce côté un portail ogival de style sarrasin, nommé *Bab el-Hawa*, et des meurtrières de l'époque des Croisades. Au S.-E. est une *chapelle voûtée*, où les moines franciscains de Nazareth viennent tous les ans dire une messe en commémoration de la Transfiguration. Les Grecs ont aussi un autel du côté du N., sur lequel ils officient le jour de la fête de la Vierge. Des milliers de pèlerins campent alors en cet endroit. En temps ordinaire on n'y trouve que des sangliers. Plusieurs citernes sont creusées au sommet de la montagne.

Robinson (*loc. cit.*, p. 220), a recueilli toutes les données historiques sur cette montagne : nous ne pouvons mieux faire que d'analyser ce passage. « Le Thabor est mentionné plusieurs fois dans l'ancien Testament (Josué, XIX, 22; Juges, IV, 6, 12, 14), et dans Josèphe (*Antiquités*, V, 1, 22; *ibid.*, 6, 3). C'est le lieu où Deborah et Barak rassemblèrent leurs guerriers; c'est l'objet des comparaisons poétiques du psalmiste et des prophètes (Psaume LXXXIX, 12; Jérém., XLVI, 18; Osée, V, 1). Il paraît que, dès ces anciens temps, une ville couvrait son sommet. Le nouveau Testament ne mentionne pas le Thabor : les écrivains grecs et romains lui donnent le nom d'*Itabyrion* : Antiochus le Grand s'en empara par ruse et le fortifia 218 ans avant J.-C.; (Polybe, V, 70, 6). L'an 53 après J.-C., le proconsul Gabinius y battit les Juifs, commandés par Alexandre, fils d'Aristobule. Plus tard Josèphe fortifie la montagne, dont il donne une bonne description (*Vie*, 37); mais ses défenseurs se laissent attirer en plaine et sont taillés en pièces par Placidus, lieutenant de Vespasien. On n'entend plus parler du Thabor jusqu'au temps d'Eusèbe et de saint Jérôme, qui le mentionnent comme une position bien connue (*Onomasticon*). C'est vers cette époque qu'on commence à y placer le lieu de la Transfiguration. Nous avons vu, p. 680, que, d'après l'Évangile, il faudrait placer ce miracle près de Banias; il est difficile de croire d'ailleurs que le Christ eût choisi une sommité occupée depuis longtemps par une forteresse. Cependant cette tradition a pour elle deux passages de saint Jérôme (Ep. 44; Ep. 36), et le moyen âge tout entier a cru à cette identification. Trois églises y furent élevées en souvenir des trois tentes que voulait dresser saint Pierre : au temps des croisades, Tancrède y éleva une église et y établit un couvent de bénédictins, qui furent tous massacrés par les musulmans en 1113; mais d'autres moines surent s'y défendre en 1183 contre Saladin lui-même, qui prit sa revanche en 1187. En 1212, Melik el-'Adil bâtit une nouvelle forteresse, que les nouveaux croisés assiégèrent en vain en 1217; mais le khalife la détruisit bientôt lui-même. Les églises, si elles avaient échappé à ces vicissitudes, furent certainement rasées en 1263 par le sultan Bibars, et le sommet resta désert jusqu'à nos jours.

On redescend du sommet du Thabor par le même chemin que l'on a suivi à la montée jusqu'au v. de Dabourièh, où l'on n'a à noter que les restes d'une église chrétienne du temps des croisades. On se dirige alors vers l'O. en remontant un petit wadi au milieu d'une forêt de chênes verts assez clair-semés, bientôt (25 m.) on redescend sur (30 m.) un plateau gazonneux, d'où, franchissant (30 m.) les hauteurs qui dominent Nazareth du côté de l'E., l'on atteint (10 m.) l'entrée de la ville. (*V.* R. 133.)

ROUTE 132.

DE BEYROUT A SAINT-JEAN D'ACRE,

PAR SAÏDA (SIDON) ET SOUR (TYR).

(28 h. ou 3 jours. On couche à Saïda et à Sour.)

On sort de Beyrout par la porte qui conduit à Damas et à Saïda; la route se dirige d'abord vers l'E., traverse les plantations de pins qui dominent Beyrout, et bientôt tourne au S., en coupant une plaine sablonneuse dont le parcours est sans intérêt. La monotonie ne se rompt qu'au moment où l'on traverse (1 h.) le *Nahr el-Ghadir*, puis bientôt après un autre petit cours d'eau, le *Nahr el-Yabès*. La route, à partir de ce point, longe la côte et en suit, pour ainsi dire, toutes les sinuosités. Le premier point qu'elle rencontre est (1 h. 50)

Khan el-Khalda, localité qui, d'un accord général entre les géographes, répond à la **Mutatio Heldua** des anciens itinéraires. On y retrouve une grande quantité de sarcophages appartenant à l'époque gréco-romaine.

Passé ce point, on laisse à quelques pas sur la g. le village sans importance de *Deir en-Naïmeh*, et plus loin, dans la même direction, *Deir el-Kamar* (v. p. 633). Après avoir rencontré successivement deux petits cours d'eau et le hameau de *Mahallekat ed-Damour*, la route conduit (1 h. 55) sur les bords du *Nahr ed-Damour*, l'ancien **Tamyras**, que l'on traversait autrefois sur un pont dont on n'aperçoit plus que des ruines; aujourd'hui on franchit la rivière à gué. Cette opération, facilitée par des indigènes qui sondent le terrain en conduisant les chevaux, n'offre aucun danger lorsque la rivière n'est pas grossie par les pluies. La campagne, aux environs, est soigneusement cultivée, et présente un aspect des plus agréables. C'est près de cette rivière qu'il conviendrait de placer **Léontopolis** de Strabon (V. F.-A Isambert, *loc. cit.*, p. 209). On s'écarte du rivage pour longer le pied des hauteurs jusqu'au *Rás Sadiêh*, emplacement de l'ancien **Platanum**, où Antiochus le Grand défit l'armée de Ptolémée, en 218 avant J. C. On trouve sur tout ce trajet les vestiges d'une voie romaine jusqu'à (1 h. 25).

El-Djyêh ou **Khan Nebi-Younès** (le Khân du prophète Jonas). Derrière ce Khân on trouve quelques maisons, et à g. une petite mosquée. Nebi-Younès possède quelques tronçons de colonnes qui prouvent l'existence en ce lieu d'une ville ancienne, laquelle, d'après des identifications faites par Robinson et M. de Saulcy, paraît avoir été **Porphyrion**, ainsi nommée sans doute à cause de la pêche de la pourpre, qui se faisait avec activité sur cette partie de la côté phénicienne. La tradition musulmane place sur ce rivage l'endroit où fut rejeté Jonas après sa réclusion de trois jours dans l'estomac d'un monstre marin, dans son trajet de Joppé à Tarse.

La route continue sur une plage sablonneuse et monotone et se confond de temps à autre près des rochers avec l'ancienne route romaine; on passe le **Ras** Djedrah, on laisse à g. le v. de Roumeïlé, et à g. le Ras du même nom, pour atteindre (2 h. 30) les bords du *Nahr el-Aoualé*, le « gracieux **Bostrenus**, » près duquel le vieux poëte Dionysius Périégètes place « Sidon la fleurie. » De nombreux canaux, dérivés du Nahr el-Aoualé, arrosent les magnifiques jardins qui entourent Sidon. Après avoir franchi ce fleuve, on entre dans les plaines de la Phénicie, et un court trajet le long de la plage conduit à (30 m.)

Saïda, l'antique **Sidon**. *Histoire.* C'était une des villes les plus anciennes et les plus importantes de la Phénicie. Elle remontait, selon Josèphe, à Sidon, fils aîné de Canaan (*Antiq.* 1, 6, 7). Moïse en

parle comme de la frontière N. du pays de Canaan (Genèse, x, 15-19). Dans la bénédiction de Jacob, il est dit de Zabulon qu'il s'étendra jusqu'à Sidon. Lors de l'invasion des Juifs, on l'appelait « la grande, » et ce fut une des sept villes qu'ils ne purent arracher aux habitants de Canaan. Homère parle des Sidoniens comme « habiles en toutes choses. » Sidon fut prise par Salmanasar, en 720 avant J. C., et plus tard (350) par Artaxerxès Ochus, qui la détruisit. Elle se soumit sans résistance à Alexandre et passa, à plusieurs reprises, des Séleucides aux Ptolémées. L'apôtre Paul aborde à Sidon. A partir de l'ère chrétienne, cette ville ne joue plus aucun rôle important. Baudouin s'en empara en 1111, mais les croisés l'abandonnèrent 1291. Dans l'intervalle elle fut prise et reprise quatre fois. Au XVIIe siècle Fakhr ed-Din la rebâtit en partie, et parvint pendant quelque temps à lui redonner une certaine prospérité. Comme il se croyait d'origine française, il accorda sa protection aux chrétiens et surtout aux Français. Le chevalier d'Arvieux, associé d'une maison de Marseille et consul de France à Saïda, réussit à établir des relations commerciales très-importantes entre la Syrie et la France. Leur commerce rapportait chaque année au sultan plus de 10 000 francs. Grâce aux Français, Saïda devint le port de Damas. Djezzar-Pacha les chassa en 1791. Depuis ce temps le commerce, déchu de son importance, n'est plus fait que par les indigènes. Alep et plus tard Beyrout ont succédé à Saïda pour les affaires avec l'Europe.

État actuel.—Le village moderne de Saïda occupe la pente N.-O. d'un promontoire qui s'avance au S.-O. dans la mer. Sur la partie la plus élevée de ce promontoire et du côté du S., se trouvent les ruines d'une vieille tour qui domine la ville et remonte, dit-on, à saint Louis. Du côté de la terre, à l'E., la ville est défendue par un mauvais mur; au N. se trouve l'ancien port formé par une chaîne de rochers qui s'étendent dans la direction du N. parallèlement à la côte. Sur un de ces rochers, les croisés ont élevé une belle *forteresse* qui communique avec la ville par un pont de 9 arches. Du côté de la mer, elle présente un aspect imposant et pittoresque. Le port a été comblé sous le chef druse Fakhr ed-Din.

Saïda renferme environ 5000 hab., dont 3000 musulmans; les autres sont catholiques, maronites et juifs. La ville ressemble, du reste, à toutes les villes de la côte par ses ruelles étroites et ses masures délabrées; on y trouve six grands khâns. Le plus important, situé non loin de la *porte basse* et dans le quartier le plus commerçant, est le *khân français*, bâti par Fakhr ed-Din. C'est un immense bâtiment carré à plusieurs étages, qui était le grand entrepôt du commerce français en Syrie, et qui renferme aujourd'hui un couvent, une église, une école des Frères, une vaste cour, des jardins, des galeries, des écuries, une fontaine. C'est à la fois un bazar, une forteresse, une ville.

Il n'y a que peu d'antiquités à Saïda ou dans les environs, elles se réduisent à quelques colonnes brisées et à de nombreux fragments de pavé en mosaïque. Des fouilles amèneraient des découvertes intéressantes dans les tombes phéniciennes dont sont creusés les flancs de la colline qui avoisine Sidon. On y a trouvé en 1855 un beau sarcophage orné d'une inscription phénicienne; il est actuellement au Louvre. Nous apprenons (1860) que M. l'abbé Lamazou vient d'y découvrir quelques belles médailles et des urnes funéraires.

En quittant Sidon, on traverse les délicieux jardins qui entourent la ville, et où croissent, dans le plus magnifique désordre, les oran-

gers, les citronniers, les pêchers, les grenadiers, les poiriers, les bananiers, etc. Au bout d'une belle allée de tamarins, on rencontre à droite (35 min.) une *colonne milliaire romaine* portant les noms de Septime-Sévère et de Caracalla, et l'on franchit un torrent près de Khân-Sanik. Il n'y a pas de chemin proprement dit; on suit toujours le rivage, aussi près de la mer que possible. Laissant à gauche (30 min.) le village de El-Ghâzièh et (45 min.) un petit wadi, on rencontre (30 min.) une nouvelle *borne milliaire* et les bords du *Nahr-ez-Zahérani*, où l'on voit à gauche un pont moderne en ruines. On atteint ensuite (20 min.) la *forteresse de Barâk*, avec un joli khân, entouré d'orangers et de cotonniers; et, après avoir croisé deux torrents desséchés (25 min.), une autre fontaine nommée *Aïn el-Kantarah* (20 min.). Bientôt se montre sur une autre colline, à gauche (10 min.) le village de *Sarfand*, et à droite, près de la mer, un wéli solitaire dédié à saint Georges (*El-Khidr*). Tout auprès se trouvent quelques débris qui marquent l'emplacement de

Sarepta ou **Zarephath**, célèbre dans l'Écriture par le séjour et les miracles du prophète Élie (I Rois, XVII, 9, 24). C'est à Sarepta que les Sidoniens fabriquaient leur verre. C'est de là que vient sans doute le nom de la ville (Saraph, en hébreu, signifie fondre). Pendant les Croisades, Sarepta était un siége épiscopal dépendant de Tyr. Une chapelle y fut élevée en l'honneur d'Élie. C'est elle qui fut probablement remplacée par le wéli El-Khidr. A partir du XIIIe siècle, l'emplacement de Sarepta, sur le rivage, fut abandonné pour le village actuel de Sarfand.

Une belle plage sablonneuse amène ensuite (1 h. 15 min.) auprès de quelques ruines informes nommées

Adloun. Tout auprès se dressent des rochers, dans lesquels on trouve de nombreux hypogées, et non loin de là, et derrière les rochers, un *petit temple monolithe phénicien.* Les emblèmes qui le recouvrent prouvent qu'il était consacré à Astarté. Les ruines que nous avons signalées sur le rivage sont peut-être celles d'**Ornithopolis**, que Strabon place au N. du Leontes, entre Tyr et Sidon. Cependant Scylax et Pline placent positivement cette ville au N. de Sarepta (V. F.-A. Isambert, *Loco citat.*, p. 213). On serait plus fondé à identifier Adloun avec la *Mutatio ad nonum* de l'*Itinéraire de Bordeaux à Jérusalem*, le nom moderne d'Adloun n'étant qu'une corruption de *Ad nonum*, et les distances concordant bien avec la correction proposée par M. de Saulcy (Ouvr. cité, p. 63). Quant à la nécropole, ses hypogées répondent aussi, peut-être, selon Robinson, aux cavernes mentionnées par Guillaume de Tyr, qui furent fortifiées par les croisés, et aux *méarah* des Sidoniens, citées dans le livre de Josué (XIII, 4).

On franchit (45 min.) le Nahr-Abou-el-Aswad, et l'on continue, à travers la plaine déserte, jusqu'au (1 h.) *Nahr el-Kacemyèh*, que l'on passe sur un beau pont d'une seule arche, bâti par Ibrahim-Pacha, et près duquel s'élève un joli khân: c'est l'antique Leontès, qui porte, plus près de sa source dans la Cœlésyrie, le nom de El-Leïtani. (V. R. 112 et 114.)

Le voyageur s'approche alors de Tyr, qui s'avance au loin dans les eaux bleues de la mer; il rencontre successivement trois bassins de construction antique, la source thermale du *Aïn-Abrian*, et les ruines d'un aqueduc qui se dirige vers le S. On traverse un isthme sablonneux, et, passant sous une porte en ruine, on entre (1 h. 45 min.) à

Tyr (Τύρος, en hébreu **Tsor**, rocher, en arabe **Sour**.)—***Histoire.*** L'origine de cette ville célèbre se perd dans la nuit des temps. Hérodote apprit qu'elle avait été fondée en même temps que le temple

d'Hercule, depuis 2300 ans, ce qui la faisait remonter à 2750 ans avant J. C. Dans tous les cas, Tyr était déjà une place forte du temps de Josué (1450 av. J.-C.). Josué (XIII, 12) l'appelle la *fille de Sidon*, ce qui semblerait donner une plus haute antiquité à cette dernière ville. Néanmoins cette question, déjà discutée par les anciens, est généralement décidée en faveur de Tyr. Pendant un certain temps cependant Sidon joua le premier rôle; mais, un siècle avant la guerre de Troie, elle fut prise par le roi d'Ascalon, et ses habitants se réfugièrent à Tyr, qui devint dès lors la première ville de la Phénicie. Pendant la prépondérance de Sidon, l'histoire de Tyr est complétement fabuleuse. Phœnix, père de Cadmus et d'Europe, n'est qu'une personnification du pays. Bélus, le premier roi, est le Dieu Baal, et Agénor, le fondateur de Tyr et de Sidon, est peut-être un surnom grec d'Hercule.

Hiram monta sur le trône de Tyr peu avant la construction du temple de Salomon (969 av. J.-C.) On connaît les rapports d'amitié de Hiram et de David. Hiram envoya au monarque juif des cèdres et d'habiles ouvriers pour la construction du temple. Salomon resserra encore cette alliance. Un traité de commerce fut signé entre lui et Hiram, par lequel le premier s'engageait à fournir chaque année au roi de Tyr 20 000 cors de blé et la même quantité d'huile, en échange des cèdres du Liban, et d'habiles ouvriers pour tailler les pierres, les métaux et teindre les étoffes. Salomon céda également à Hiram un district de la Galilée renfermant vingt villes (1 Rois, IX, 13). Hiram rendit de grands services à Salomon pour ses transactions commerciales avec Ophir. Il embellit considérablement la ville de l'Ile, et la relia avec une autre île au S. et avec le continent. Après Hiram, l'histoire de Tyr est à peine connue pendant plusieurs siècles Pygmalion occupe le trône 47 ans. Plus tard nous trouvons les Phéniciens en guerre avec Israël. Au commencement du VIIIe siècle, Joël et Amos dénoncent les crimes commis par Tyr et Sidon sur les côtes de la Judée. « Ils enlèvent les jeunes gens et les jeunes filles pour les vendre comme esclaves. » Isaïe, à la fin du même siècle, prophétise la destruction de Tyr. En 720, Salmanazar l'assiége, il s'empare de la ville de terre ferme, *Palæotyros*, mais bloque inutilement l'île pendant cinq ans. Tyr eut à soutenir plus tard un siége de treize ans contre Nabuchodonosor, mais le résultat n'en est pas connu. Il est probable que c'est alors que Palæotyros fut abandonné, et que ses habitants se retirèrent dans l'île, détruisirent la chaussée de Hiram, et fondèrent la nouvelle Tyr, qui s'éleva au milieu des eaux avec une splendeur sans pareille. On assure que ses murailles avaient près de 50 mèt. de hauteur. Elle redevint la reine des mers. On connaît l'admirable description que le prophète Ézéchiel donne de Tyr (Ézéch. XXVII). Le grand événement de l'histoire de Tyr est le siége de sept mois qu'elle soutint contre Alexandre le Grand. Le conquérant utilisa les débris de Palæotyros pour construire une chaussée gigantesque qui réunit l'île au continent ; il parvint de cette manière à arriver sous les murs de la ville nouvelle pour la battre en brèche. Tyr fut à moitié détruite et tous ses habitants massacrés ou emmenés en esclavage. Elle se releva cependant de ses ruines. Strabon nous rapporte que de son temps, elle faisait un grand commerce et possédait deux ports. Au IVe siècle après J.-C. elle recouvra une partie de son ancienne splendeur. Saint Jérôme nous apprend que c'était la plus belle ville de la Phénicie, et qu'elle avait des relations commerciales avec le mon-

de entier. Tyr tomba en 636 sous la domination des Sarrasins. En 1124 la flotte vénitienne étant venue en Palestine, on résolut d'attaquer Tyr, où les habitants de toutes les villes déjà occupées par les chrétiens s'étaient retirés parce qu'ils la croyaient imprenable. Guillaume de Tyr parle avec admiration de sa triple enceinte de murailles, de son port flanqué de forteresses massives. Après un siége de cinq mois et demi, ses formidables défenses s'écroulèrent sous les efforts des croisés.

Tyr jouit alors de quelques années de tranquillité. En 1187, elle repoussa les attaques de Saladin; mais en 1291, elle succomba sous les armes des musulmans pour ne plus se relever. Au commencement du XVIIe siècle, le célèbre chef druse Fakhr-ed-Din essaya sans succès de la relever; en 1766, elle tomba aux mains des Métoualis, et, depuis ce temps, chaque jour ajoute à sa décadence. Djezzar-Pacha transporta ses matériaux à Saint-Jean-d'Acre; les sables en ont recouvert peu à peu le reste et ont presque entièrement comblé son port à jamais abandonné par le commerce.

État actuel.—Tyr est située sur une presqu'île autrefois entièrement détachée du continent, auquel se rattache maintenant un isthme sablonneux. L'île primitive, basse et rocailleuse, était parallèle à la côte et mesurait environ 1609 mèt. de long. Les deux extrémités forment les bras de la croix de chaque côté de l'isthme, et se prolongeant encore par une ligne d'écueils, interceptent deux baies au S. et au N.; c'est la baie du N. qui constitue le port actuel, et la ville est construite de ce côté au point de jonction de l'île et de l'isthme. Elle renferme une population de 3 à 4000 hab., moitié musulmans, métoualis, moitié chrétiens grecs des deux rites ou juifs. Les Grecs catholiques y ont même un évêque. Tout le commerce de Sour se borne à quelques balles de coton et de tabac. Les meules et le charbon de bois sont avec cela toute l'industrie de ses habitants. Elle n'est fournie d'eau potable que par les deux puits, couverts de bâtiments voûtés, qui se trouvent à quelques pas en dehors de la porte du côté N. de l'isthme, et qui communiquent probablement par d'anciens travaux souterrains avec les fontaines de Ras el-Aïn (*V.* p. 723). Les rues sont sales et tortueuses, mais les palmiers et les arbres fruitiers dont le terrain est planté lui donnent un certain charme oriental. Une vieille muraille en ruine l'entoure du côté de l'E. et du S. Il n'y a qu'une porte, mais des brèches monstrueuses permettent d'entrer de tous les côtés. La muraille S. se prolonge à travers l'île entière dans la direction de l'isthme. Le seul monument dont on puisse citer des restes reconnaissables est une *belle église* de style grec, qui doit avoir été un édifice splendide. C'est probablement l'*ancienne cathédrale* qui renfermait les tombeaux d'Origène et de Frédéric Barberousse. Elle mesurait 70 mèt. de long sur 22 de large; elle avait trois nefs et trois absides antiques, séparées du transsept par une travée. La partie centrale est écroulée. Tout le sol de l'édifice est couvert de masures arabes appuyées sur les ruines de ses murailles. On voit par terre de magnifiques colonnes doubles formées de deux fûts monolithes parallèles, réunis par leur base et leur sommet, disposition retrouvée par Robinson dans les ruines de Tell-Houm (*V.* p. 712). « Ce monument, dit M. de Vogüé (*les Églises de Terre sainte*, p. 373) me paraît dater de la deuxième moitié du XIIe siècle; la seule portion conservée est l'extrémité orientale; les trois absides sont enclavées dans le rempart de la ville moderne. »

Le port, du côté du N., protégé par une chaîne de rochers et d'immenses digues qui s'élèvent encore

au-dessus des eaux, présente une espèce de bassin intérieur entouré d'une muraille formée de débris de colonnes et de marbres rapportés. Il n'est plus accessible, à cause de son peu de profondeur, qu'aux petites embarcations.

Toute la côte O. de l'île est déserte et bordée de rochers battus par les vagues, parmi lesquels on reconnaît, quand la mer est calme, des fûts de granit et des pierres taillées. A la pointe N.-O. on trouve encore 40 à 50 colonnes renversées et baignées par les vagues : les roches qui les entourent sont incrustées de débris de pierre, de poteries, de coquilles, confondus dans une espèce de ciment de nouvelle formation. Au S. de la ville s'étend un cimetière musulman et quelques jardins. « Des fouilles récentes, faites dans le but de trouver non des antiquités, mais des matériaux pour les constructions de Beyrout, ont fait découvrir des restes intéressants de maisons, de colonnes, de statues, et une partie des anciennes murailles, avec une galerie voûtée et percée de meurtrières, longue de 46 pas. » (Porter, *Handb.*, p. 392.) Le reste de la Péninsule au S.-O. présente tantôt des amas de décombres, tantôt des puits. Au S., le long du rivage, on retrouve les murs qui formaient le port du S.

Au-devant de ce port, existent, selon M. de Bertou (*Essai sur la topog. de Tyr*) les restes d'une immense digue ou brise-lames, de 12 mèt. d'épaisseur et de plus de 2 kil. de long, travail gigantesque, qui protégeait la ville contre les fureurs de la mer et empêchait le sable de s'accumuler dans le port, comme il l'a fait depuis plusieurs siècles.

On voit, par cette description, qu'il est assez difficile, dans l'état actuel des lieux, de rétablir d'une manière très-précise la topographie de l'ancienne Tyr. Les tremblements de terre, et surtout l'accumulation des sables pendant ces dernières années, ont changé la configuration des lieux, et les données historiques manquent également pour déterminer avec exactitude la position de l'antique reine des mers.

Tyr était double, bâtie en partie sur le continent et en partie sur une île. Palæotyros, la ville de terre ferme, s'étendait sur le rivage, à partir du Leontès jusqu'à la fontaine de Ras el-Aïn. Hiram embellit la ville de l'île et la relia à une autre île, celle qui forme l'extrémité N. de la presqu'île actuelle, et où se trouvait un temple consacré à Hercule. C'est là que s'éleva la nouvelle Tyr, qui résista à Alexandre. Celui-ci ne fit que rétablir la chaussée de Hiram, représentée par l'isthme actuel, qui a été élargi par l'accumulation des sables. Cette dernière ville de Tyr est la seule dont il reste quelques traces. La première a été entièrement détruite et ses débris sont enterrés dans le sable.

Les deux ports de Tyr, au N. et au S., se reconnaissent encore avec une partie des chaussées qui les défendaient. Ils étaient reliés par un canal qui coupait l'ithsme et dont on peut encore tracer la direction. La presqu'île s'est abaissée vers l'O., de sorte qu'une partie de l'antique ville est submergée, comme le montrent les débris qu'on aperçoit sous les eaux. Quant à la position de Palæotyros, on manque encore d'éléments pour déterminer d'une manière précise sa position et ses limites; mais tout semble désigner la position de Ras el-Aïn (V. ci-dessous, p. 723).

De Tyr à Safed, 14 h. V. R. 128, p. 702; — à Ba'lbek et Damas, par Neba-Aadjar, R. 114, 115 et 112.

Excursion au Tombeau de Hiram, situé à 1 h. 30, à l'E. de Tyr. Pour s'y rendre on n'a qu'à suivre les ruines de l'aqueduc, vers la colline de Ma'chouk. On gagne ensuite les hauteurs en suivant la route de Bint-Djébeil et de Safed.

jusqu'au v. de *Hanaweih*. Le **Tombeau de Hiram** (*Kabr-Haïrân*), qui se trouve tout auprès, est un grand sarcophage monolithe d'environ 4 mèt. de long, sur 3 mèt. de large et 2 de haut, avec un couvercle pyramidal de près de 2 mèt. d'épaisseur; le tout est porté sur un piédestal de plus de 3 mèt. de haut, composé de trois assises de grandes pierres.

La tradition qui attribue ce monument à Hiram n'a aucun fondement historique, mais elle remonte à une très-haute antiquité. Volney pense que *Palæotyros* s'élevait sur cette colline, mais aucune donnée historique ne prouve la réalité de cette supposition.

Du tombeau de Hiram, on peut rejoindre (1 h.) au Ras el-Aïn la route de Tyr à Acre, par un sentier qui redescend directement à l'O. et laisse à g. les v. de Béit-Oulia et de Deïr-Kanoun.

En quittant Tyr, il faut se diriger à l'E., croisant obliquement l'isthme sur un terrain de sable mouvant et marécageux. On voit à g. la longue et pittoresque série d'arcades de l'ancien aqueduc en partie ruiné, qui vient aboutir à la colline *El-Ma'chouk* surmontée d'un wéli musulman, et laissant à dr. une grande tour isolée, relativement moderne, on atteint l'angle S.-O. de l'isthme pour tourner au S. le long du rivage. L'aqueduc, après avoir atteint El-Ma'chouk, fait un détour considérable vers l'E. et revient ensuite vers le S. Dans la plus grande partie de son parcours, il est presque au niveau du sol. Les arches se relèvent vers le S. en approchant de deux réservoirs, plus petits et plus modernes que ceux qu'on trouve au (1 h. 35)

Ras El-Aïn (le cap de la source). On nomme ainsi quelques huttes groupées autour des citernes remarquables connues sous le nom de **Puits de Salomon**. Ce sont quatre immenses réservoirs de différentes grandeurs et s'élevant à 5 mèt. au-dessus du sol. Le plus grand, situé à l'O., est de forme octogone et mesure 22 mèt. de diamètre. Le mur qui l'entoure a 3 mèt. d'épaisseur. Il est fait en cailloutage et revêtu intérieurement d'un ciment très-dur; un plan incliné permet d'en atteindre même à cheval la partie supérieure. La profondeur, autant qu'on a pu s'en assurer, est d'environ 10 mèt. Par ces constructions, on est parvenu à exhausser considérablement le niveau de ces sources souterraines, qui jaillissent en bouillonnant avec une grande force. L'eau, qui auparavant était amenée à Tyr par le grand aqueduc, coule directement dans la mer et fait tourner les roues d'un moulin.

Les deux réservoirs situés à l'E. sont contigus et de forme irrégulière. Un escalier permet de monter sur le bord de leurs bassins, qui mesurent, selon Robinson, 4 mèt. 1/2 de profondeur. L'aqueduc, qui part de ces bassins, est évidemment de construction romaine; les infiltrations de l'eau ont revêtu ses arcades de stalactites pittoresques. Le quatrième réservoir est plus petit. Un autre aqueduc d'origine sarrasine s'en détache et se dirige vers le S.

La tradition attribue ces puits à Salomon; ce seraient ceux dont il est parlé dans le *Cantique des Cantiques* (IV, 15). Rien n'autorise ces conjectures; mais dans tous les cas, il est certain que ces remarquables constructions remontent à une haute antiquité.

Peut-être sont-ce là les aqueducs que Salmanazar fit couper pour priver Tyr d'eau potable? Quoi qu'il en soit, Guillaume de Tyr, à la fin du XIIe siècle, a décrit les réservoirs, tels qu'ils existent aujourd'hui : leurs eaux portent encore la fertilité dans les plaines environnantes. C'est au Ras el-Aïn, que l'opinion la plus probable place **Palæotyros**; l'ancienne

ville, selon Strabon, était à 30 stades (5 kil. 1/2) au S. de la ville de l'île. On ne doit pas s'étonner de n'en plus retrouver de vestiges, puisqu'on sait qu'Alexandre en employa les ruines pour construire son môle gigantesque, et que, dans la suite des temps, ses débris ont continué à servir de carrière pour bâtir l'enceinte de la Tyr du moyen âge, et dans les temps modernes, les édifices de Saint-Jean-d'Acre et de Beyrout.

Après avoir dépassé (1 h.) des ruines sans nom et le v. de El-Mansourah qui s'élève près de la petite rivière de Azzyèh, on arrive (15 m.) au pied du **Ras el-Abyad** (cap Blanc), qui ferme la plaine de Tyr au S. C'est le *Promontorium Album* de Pline. Ses rochers à pic se projettent hardiment dans la mer. La route qui le gravit est taillée dans le roc; en quelques endroits, elle est étroite et difficile, et suspendue au-dessus des flots; aussi est-il prudent de descendre de cheval. Au point culminant du passage se trouve une vieille tour en ruines, que les Arabes nomment *Kala't Ech-Chem'a* (le château du Flambeau). La route descend rapidement jusqu'aux (1 h.) ruines de

Iskandèrièh, l'antique **Alexandroschene**. Son nom, qui signifie la *tente d'Alexandre*, se rapporte à quelque tradition qui ne nous est point parvenue. Le lieu n'a aucune renommée historique. Les anciens itinéraires le mentionnent comme une *mutatio*, un simple relais. Les ruines d'Iskanderièh sont celles d'une imposante forteresse qui dominait la mer et commandait le passage du cap Blanc. Tout auprès jaillit une belle source d'eau. A peu de distance du fort, on remarque plusieurs fragments de colonnes ioniques, et quelques fondations d'édifices.

La route traverse une plaine étroite en vue de la mer et franchit (1 h. 10) un torrent sur un pont de construction romaine, près du v. de *Nakourah*, pour arriver (1 h.) au **Ras el-Moucheirifé** appelé aussi **Ras en-Nakourah**, qui formait la limite de la Phénicie et de la Terre promise. La route a été bien nommée dans l'antiquité *Scala Tyriorum*. Ce n'est qu'une suite de marches taillées dans le roc. Du sommet du cap, la vue s'étend sur la plaine de Saint-Jean-d'Acre, et sur cette ville elle-même qui s'avance comme un cap de marbre blanc dans les eaux bleues de la mer. A 1 h. du Ras el-Moucheirifé, on rencontre un monticule surmonté d'un petit groupe de maisons, avec une mosquée et un bouquet de palmiers : c'est le v. de **Ez-Zib**, qui a remplacé l'antique cité phénicienne de **Achzib** (Josué, XIX, 29; Juges, I, 31.). C'est dans cette ville que le grand prêtre Hircan eut les oreilles coupées et que Phazael, frère d'Hérode, se brisa la tête contre un mur (Josèphe, *Antiq.*, XIV, 25). Elle est mentionnée sous le nom de d'**Ecdippa** dans Ptolémée et dans les anciens itinéraires.

Après avoir dépassé (1 h.) **Es-Séminièh**, charmant v. entouré de jardins, où l'ancien pacha d'Acre, Abdallah, avait une villa, on traverse une plaine fertile et bien cultivée où s'étend un aqueduc bâti par Djezzar-Pacha, et qui tombe déjà en ruines. On passe (45 m.) sous l'une de ses arches, et l'on suit sa direction pour atteindre (20 m.) la porte de :

Saint-Jean-d'Acre, en arabe **Akka.**— *Histoire*. Cette ville, l'antique *Accho* des Phéniciens, n'est mentionnée qu'une fois incidemment dans l'ancien Testament (*Jug.*, I, 31). Jamais les Israélites ne purent s'en emparer. Elle prit le nom grec de *Ptolémaïs* à l'époque où les Lagides possédèrent la Syrie. Elle fut visitée par saint Paul (Actes, XXI, 7) dans un voyage à Jérusalem, et devint plus tard le siége d'un évêché. Toutefois ce n'est qu'à l'époque des croisades qu'elle acquit une véritable célébrité. Baudouin I[er] l'assiégea

sans succès en 1103, et s'en empara l'année suivante. Elle devint dès lors la base d'opérations des chrétiens en Syrie, et reçut les flottes des Vénitiens, des Génois et des Pisans. Après la bataille de Hattin (1187), elle tomba au pouvoir de Saladin; mais quatre ans plus tard, elle fut reconquise par Philippe-Auguste et Richard Cœur-de-Lion. C'était, en 1229, le chef-lieu des possessions chrétiennes en Terre sainte, et le quartier général des ordres militaires : celui des hospitaliers, qui prit alors le nom de *Saint-Jean-d'Acre*, a laissé à la ville elle-même le nom qui s'est transmis jusqu'à nos jours. Quand le sultan Mélik el-Achraf Ibn-Kalaoun vint l'assiéger avec toutes ses forces, ce ne fut pas le courage qui manqua à ses défenseurs, mais l'accord et l'unité du commandement. Elle fut enlevée après 33 jours de siége, et une population de 60,000 chrétiens livrée au massacre et à l'esclavage. C'en était fait du pouvoir des Francs en Terre-Sainte. Pendant 500 ans le nom d'Acre n'est plus prononcé dans l'histoire. A la fin du XVIII[e] siècle, Djezzar-Pacha, un des barbares les plus féroces dont l'histoire ait conservé le nom, lui rendit une certaine notoriété, et sut s'y créer une principauté à peu près indépendante, qui s'étendait de Beyrout et de Ba'lbek à Jérusalem. Ce fut sous son gouvernement que Bonaparte vint assiéger Saint-Jean-d'Acre (20 mars 1799). Le brillant conquérant de l'Égypte venait de traverser le désert, et d'enlever presque sans coup férir el-Arich, Gazza et Jaffa. Il espérait enlever de même Saint-Jean-d'Acre par un coup de main. Mais Djezzar-Pacha s'y était enfermé avec une forte garnison. En même temps l'Anglais Sidney Smith, qui venait d'enlever la flottille française chargée de l'artillerie de siége, fournit au pacha des ingénieurs et des canonniers. Bonaparte avait pour toute artillerie une caronade de 32, quatre pièces de 12, huit obusiers, et une trentaine de pièces de 4. Encore manquait-on de boulets, et était-on obligé d'utiliser ceux que Sidney Smith faisait pleuvoir sur la plage. « C'était, dit M. Thiers (*Révol. Franç.*, t. X, p. 404) un grand siége à exécuter avec 13,000 hommes et presque sans artillerie. » Après deux assauts préliminaires infructueux et six jours de travaux d'approche, Bonaparte dut détacher Kléber et courir bientôt lui-même au-devant de la grande armée turque qui débouchait de Damas. Malgré la brillante victoire du Mont-Thabor, ce siége impossible n'avançait pas. Au bout de six semaines, « il arriva dans le port d'Acre un renfort de 12,000 hommes. Bonaparte, calculant qu'ils ne pouvaient pas être débarqués avant six heures, fait sur-le-champ jouer une pièce de 24 sur un pan de mur, et la nuit venue on monte à la brèche... On était presque maître de la place, lorsque les troupes débarquées s'avancent en bataille et repoussent les assaillants. Un dernier assaut infructueux est donné le 10 mai. Il y avait toute une armée gardant la place. Il fallut y renoncer... En s'obstinant davantage, Bonaparte pouvait s'affaiblir au point de ne pouvoir repousser de nouveaux ennemis. Le fond de ses projets était réalisé, puisqu'il avait détruit les rassemblements formés en Syrie, et que de ce côté il avait réduit l'ennemi à l'impuissance d'agir. Quant à la partie brillante de ses projets, quant à ces vagues et merveilleuses espérances de conquêtes en Orient, il fallait y renoncer. Il se décida enfin à lever le siége, le 20 mai; mais son regret fut tel que, malgré sa destinée inouïe, on lui a entendu répéter souvent, en parlant de Sidney Smith : « Cet homme « m'a fait manquer ma fortune. » (Thiers, *ouv. cit.* p. 409). — Les malheurs d'Acre n'étaient pas finis; relevée de ses cendres, elle soutint sous le pacha rebelle Abdallah un siége de neuf mois con-

tre les troupes de la Porte. Ibrahim-Pacha s'en empara en 1832, après un bombardement terrible. Elle eut à supporter en 1840, le poids principal de l'intervention des puissances en faveur de la Porte. Le 3 novembre 1840, la flotte anglaise, sous les ordres des amiraux Stopford et Napier, la bombarda pendant deux heures. Les ruines causées par cette dernière catastrophe ont à peine été réparées.

Etat actuel. — La ville occupe une presqu'île triangulaire, dirigée du N.-E. au S.-O., et qui ferme au N. la grande baie semi-circulaire terminée au S. par le cap Carmel. Du côté de la terre s'élèvent de belles fortifications nouvellement construites. On aperçoit dans la mer les restes des anciennes fortifications détruites par le bombardement de 1840, et du môle qui fermait le petit port aujourd'hui ensablé, et praticable seulement pour les barques. Il n'y a qu'une porte à l'E. du côté de la terre; après l'avoir franchie, on rencontre un bazar assez bien fourni, qui s'étend au S. Les seuls édifices que l'on puisse mentionner dans cette ville si ravagée par la guerre sont: la *mosquée de Djezzar*, en partie détruite par le bombardement; c'est une jolie cour, plantée de palmiers et entourée d'arcades ogivales soutenues par des colonnettes de marbre: les matériaux en ont été empruntés en partie aux ruines de Tyr, de Césarée et d'Ascalon. Le member et les murailles latérales sont bien conservés, mais la voûte a été défoncée. On peut reconnaître encore quelques fragments d'édifices datant des croisés, l'*église de Saint-André*, dont il reste une petite chapelle, près de la mer, l'*Hôtel des chevaliers de Saint-Jean*, transformé en hôpital militaire, et l'*église de Saint-Jean*. A l'extrémité S.-O. de la ville, on trouve une grande forteresse et l'on peut suivre les anciennes murailles encore toutes percées des brèches pratiquées par les canons anglais. De nouvelles fortifications à la moderne ont été construites en dehors des anciennes.

La population d'Acre monte aujourd'hui à environ 5000 âmes dont les trois quarts sont musulmans ou druses, et le reste chrétiens et juifs. La garnison est commandée par un pacha subordonné au pacha de Beyrout. Le commerce d'Acre consiste en quelques balles de coton et quelques sacs de grains. A peu de distance à l'E. de la ville est un monticule allongé et bas, où Bonaparte avait établi ses batteries, et qui répond aussi probablement au *Turon* du temps des croisades, où Guy de Lusignan était campé.

De Saint-Jean d'Acre à Kaïfa et au Carmel, en suivant le rivage circulaire de la baie, 2 h. 30 m. à 3 h. V. R. 136.

ROUTE 133.

DE ST-JEAN-D'ACRE A NAZARETH,

PAR JOTAPATA, KANA ET SEPHORIS.

(7 à 8 h.—Un bon guide est nécessaire pour trouver Djéfât (Jotapata) et Kana el-Djélil. Robinson s'en est procuré un bon à Tamrah.

La route directe d'Acre à Nazareth par Chéfa-Omar et Sephoris ne demande que 6 h., mais elle ne présente d'autre intérêt que l'aspect pittoresque du pays. Un détour d'une à deux heures nous permettra au contraire de visiter deux localités très-intéressantes, et encore assez peu explorées.

En sortant d'Acre, on longe le cimetière, et traversant une plantation de palmiers et de cactus, on dépasse (10 min.) une fontaine avec un grand abreuvoir, pour entrer dans la grande plaine de Ptolémaïs; à gauche court une jolie chaîne de montagnes aux lignes douces et riantes; à droite à l'O. s'étend la Méditerranée, au S.-O. se dresse la chaîne plus sévère du Carmel.

La route la plus courte, par laquelle on enverra les chevaux de bagage, se dirige à l'E.-S.-E., at-

teint (2 h. 30) le pied des collines, puis (30 min.) le gros v. de *Chéfa-Omar* (pron. vulg. *Chfamar*), surmonté d'un gros bâtiment rectangulaire en forme de forteresse (c'est peut-être le *Carpharnecho* fortifié par Josèphe), laisse à gauche au N.-O. le v. d'*Abilin* (peut-être l'*Ibalin* du temps des croisades) et franchissant successivement (30 minutes) deux chaînes de collines, d'où l'on a de beaux points de vue sur Saint-Jean-d'Acre, la mer, et le Carmel, descend dans le Wâdi-Mélik, belle vallée boisée, courant de l'O. à l'E. et séparant les montagnes de Safed de la petite chaîne de Nazareth; franchit (25 min.) le Nahr el-Mélik, pour atteindre (50 min.) Séfouriêh, et (1 h. 30) Nazareth.

La route que nous suivrons se dirige un peu plus au N., à peu près au S.-E., à travers la grande plaine d'Acre jusqu'à *Tell-Kisoun*, monticule isolé qui domine la plaine, et d'où l'on découvre un assez grand nombre de villages perchés sur les sommités environnantes, Abilin et Chéfa-Omar au S. (V. ci-dessus), au N.-E. Tamrah, Dâmoûn, etc. Un monticule isolé dans la plaine au S.-O., le Tell-Kourdani, marque la source du *Nahr-Namân*, l'antique Belus. De Tell-Kisoun, on gagne (1 h.) *Tamrah*, et (1 h. 30) *Kawkab*, par des sentiers de montagnes, où il est impossible de se diriger sans un guide pris dans le pays. Kawkab est bâti sur la crête d'un plateau élevé, d'où la vue s'étend fort loin; à l'E. se dresse la montagne de Djéfât, au S.-E. on distingue le petit wézi, nommé Nebi-Saïd, qui domine Nazareth. On descend de Kawkab dans un vallon fertile, rempli d'oliviers, qui est l'origine du Wâdi-Abilin, et l'on gagne (45 min.)

Tell-Djéfât, l'antique **Jotapata**, célèbre par le siége soutenu par Josèphe contre Vespasien. L'illustre historien a raconté d'une manière saisissante les incidents de ce siége, qui le fit tomber entre les mains du vainqueur (*Guerre des Juifs*, III, 7 à 26). Cette ville, située au N. de Séphoris, à une journée de marche de Ptolémaïs, était presque entièrement bâtie sur un roc escarpé et environné de trois côtés de vallées si profondes que les yeux ne pouvaient sans s'éblouir porter leurs regards jusqu'en bas; le seul côté du N., où l'on avait bâti sur la pente de la montagne, était accessible, mais Josèphe l'avait fait fortifier et enfermer dans la ville; d'autres montagnes qui étaient alentour en cachaient la vue de telle sorte que l'on ne pouvait l'apercevoir que l'on ne fût dedans (*ibid.* 12). « La ville manquait d'eau et n'avait que des citernes; du côté de l'O., il y avait une ravine si profonde que les Romains ne faisaient pas grande garde de ce côté. Josèphe se fit ravitailler par cette voie, qui fut enfin bouchée. Les rues étaient si roides et si étroites, qu'une fois l'enceinte forcée les Juifs ne purent s'y défendre. Une partie se réfugia avec Josèphe lui-même dans des cavernes spacieuses creusées dans les flancs de la montagne, c'est là qu'il finit par être découvert. » C'est à Schultz (*Zeitschrif der Morgenlands Ges.* III; p. 51-61,) que revient l'honneur d'avoir en 1847 retrouvé cette localité complétement perdue et en dehors des routes ordinaires; Robinson (*Lat. res.*, p. 105-107), confirme ce témoignage, et reconnaît que le *Tell-Djéfât* répond de point en point à la description de Josèphe, sauf une légère teinte d'exagération orientale. Le plateau est isolé par deux Wâdis, qui le contournent l'un du côté de l'O. et du S., l'autre du côté de l'E. pour rejoindre le premier: les deux vallées réunies courent au S., puis à l'E.-S.-E. vers la plaine de Battaouf. La communication n'est facile que par le N., où le plateau s'unit par une gorge étroite aux hautes collines qui le séparent de Saknin; on y observe les restes d'une ancienne place avec quelques fragments de

pierres; au S., il est dominé par le plateau de Deidebèh. La surface du Tell-Djéfât est pur roc, avec deux ou trois citernes, mais pas de fontaines. On ne voit pas de trace de forteresse ni d'enceinte, mais Josèphe nous apprend qu'elle fut entièrement rasée. Sur les flancs, on trouve un grand nombre de cavernes artificielles avec des escaliers; elles sont assez grandes pour avoir servi de refuge aux habitants. Le nom grécisé de Jotapata répond sans aucun doute au Gotapata du Talmud et au Jiphthah-el de Josué (XIX, 14, 26, 27), situé sur les confins d'Azer et de Zabulon; la vallée de Jiphtah-el était le Wadi-Abilîn (V. Robinson, *Lat. res.* p. 107).

En quittant Djéfât, on se dirige vers l'E. à travers la vallée, sans chemin tracé, et l'on atteint (40 min.)

Kana el-Djélil ou **Cana de Galilée**, où fut accompli le premier miracle de Jésus-Christ (Saint Jean II, 1-11; IV, 46). Outre l'identité du nom arabe (el-Djélil, signifiant toujours la Galilée, dans la version arabe du Nouveau Testament), le témoignage de tous les pèlerins chrétiens (Antonin le Martyr, saint Willibald, Marinus Sanutus, etc.) s'accorde à placer Cana dans cette localité. C'est vers le XVI[e] siècle que la tradition a changé en faveur de Kefr Kenna (V. Robinson, *Bibl. res.*, III, p. 204 à 208, et *Lat. res.*, p. 108, note, réfutation de M. de Saulcy). Kana el-Djélil est un v. abandonné, sans trace d'antiquités, situé sur le côté gauche de la vallée venant de Djéfât, à son débouché sur la grande plaine d'el-Battaouf. On découvre une belle vue sur toute cette région fertile et sur les collines de Nazareth.

De Kana, on revient vers l'O. jusqu'à (40 min.) **Kefr Menda**, où l'on remarque un grand puits avec trois sarcophages antiques servant d'auges. L'un d'eux porte d'élégantes sculptures. Selon Robinson, ce v. répond à la V. d'**Asochis**, où résida Josèphe (*Vie*, 41); il n'y a pas de donte que la grande plaine el-Battaouf ne soit le μέγα πεδίον de l'historien juif. (*ib*, et *G.*, *d. J.*, IV, 1; *Antiq.*, XIII, 12, 4).

On se dirige ensuite à travers la grande plaine vers la tour de Séfourièh, qui se dresse vers le S. On laisse à g. le *Tell Bédawyèh* avec un khân ruiné, on franchit le ruisseau du même nom, qui prend plus bas le nom de Nahr el-Mélik, pour gagner le pied de la colline où s'élève (1 h. 15.)

Séfourièh, l'antique **Séphoris** ou **Dio-Césarée**. Elle fut prise par Hérode le Grand et brûlée par **Varus**, rebâtie par Hérode Antipas, elle devint la place la plus forte et le chef-lieu de la Galilée: Josèphe la mentionne souvent (*G. des J.*, II, 18, II; III, 2, 4. *Vie*, 9, 45, 63). Il s'en empara, et sut par un stratagème sauver ses habitants de la fureur de ses soldats (*Vie*, 67). Séphoris ouvrit ses portes aux Romains; après la prise de Jérusalem, elle devint le siége du sanhédrin, avant Tibériade. Au temps d'Antonin le Pieux, elle reçut le nom de Dio-Césaræa. Plus tard elle devint un évêché; mais en 339, elle fut détruite par les Romains à la suite d'une révolte des Juifs. Selon Antonin le Martyr (VI[e] siècle), elle possédait une église marquant l'endroit où la vierge Marie avait reçu la salutation de l'ange. Plus tard, une autre légende fait de Séphoris la résidence de Joachim et d'Anne, les parents de la Vierge. Le nom de Séfourièh apparaît dans l'histoire des croisades: elle fut reprise par un lieutenant de Saladin après la bataille de Hattin.

Séfourièh est aujourd'hui un grand village composé de maisons misérables, bâti sur la pente S.-O. d'une colline couronnée par une grosse tour carrée de 16 mèt. de côté, dont les fondations, taillées en bossage, paraissent fort anciennes et peut-être juives, mais le portail du S. et la partie supérieure de la construction sont de

l'époque des croisades. On voit dans le village les ruines d'une église gothique, dont il reste deux arceaux en ogive, et tout autour, des fragments de colonnes, de pierres taillées et de frises sculptées, encastrés dans les murailles de la route, et quelques sarcophages. L'un d'eux est attribué à Dinah, fille de Jacob!

Revenant un peu vers le S.-O., on descend par un joli vallon cultivé, et l'on atteint (25 min.) une *belle source*, célèbre dans l'histoire: c'est là que se réunit l'armée chrétienne avant la fatale bataille de Hattin (v. p. 713); c'est là que Saladin vint camper après sa victoire. On monte ensuite par des pentes pierreuses sur la montagne qui sépare Séfourièh de Nazareth. On atteint (40 min.) le sommet du passage, et l'on descend par des sentiers difficiles pour les chevaux à (20 min.)

Nazareth (en arabe *en-Nâsrah*). On loge ordinairement au couvent latin, où l'on est assez bien traité. — *Histoire.* Le nom de Nazareth n'est prononcé ni dans l'Ancien Testament, ni dans Fl. Josèphe. Les Évangiles la signalent comme le lieu où se passa l'Annonciation (Luc, I, 26-35) et où s'écoula l'existence de Jésus, pauvre, ignoré, soumis à ses parents (Luc, II, 39 et 51-52. Matth., II, 23). Quand commença la vie publique du Christ, les habitants de Nazareth le chassèrent, après avoir voulu le précipiter du haut d'un rocher (Luc, IV, 16-31). Il alla demeurer à Capharnaüm (Matth., IV. 13.); étant revenu à Nazareth, il ne trouva chez ses compatriotes que le mépris et l'incrédulité (Matth., XIII, 54-58; Marc, VI, 1, 5). Ce lieu ne paraît avoir été qu'un village insignifiant dont le nom prononcé avec dédain (Jean, I, 46) fut appliqué plus tard en signe de mépris aux premiers chrétiens (Eusèbe et Jérôme, *Onomast.*). Pour les Arabes, ceux-ci sont encore les nazaréens (*en-Nâçara*). A peine mentionnée dans les premiers pères de l'Église, habitée exclusivement par des Juifs jusqu'au temps de Constantin (Épiphan., *adv. Hær.* I), où fut peut-être construite la première église, Nazareth n'est guère citée comme lieu de pèlerinage qu'au VIIe siècle. Après la prise de Jérusalem par les premiers croisés, toute la contrée fut donnée en fief à Tancrède, qui y transporta le siége de l'évêché de Scythopolis, et y éleva une église. En 1187, elle tomba aux mains de Saladin, fut rendue un instant aux chrétiens, puisque saint Louis, en 1250, y fit un pèlerinage; mais, en 1263, Bibars Bondoukdar, soudan d'Égypte, la ruina totalement. Pendant près de 400 ans, elle paraît abandonnée, ou occupée seulement par des musulmans; ce n'est qu'en 1620 que l'émir Fakhr-ed-Din permit aux franciscains de relever l'église de l'Annonciation, mais ce fut surtout à partir de 1720 que le couvent fut agrandi, et que la population chrétienne augmenta sensiblement jusqu'à nos jours. Elle y est maintenant en majorité: sur 3,120 hab., on comptait dans ces dernières années, d'après les renseignements recueillis par Robinson, 1,040 grecs schismatiques, 520 grecs catholiques, 680 latins, 400 maronites et 680 musulmans. Cette population a encore augmenté depuis. Nazareth a beaucoup souffert des tremblements de terre de 1837.

État actuel. Nazareth s'élève en étages sur un amphithéâtre entouré de collines de toutes parts; sa hauteur est, suivant Schubert (*Reise*, t. III, p. 169,) de 273 mèt. au-dessus de la mer et de plus de 100 m. au-dessus de la plaine d'Esdrelon. Les maisons, bâties presque toutes en pierre et à toits plats, sont entourées de jardins, de plantations de figuiers, d'oliviers et de cactus et de petits champs de blé. Le terrain est fort inégal, et coupé de plusieurs ravins descendant des rochers qui dominent la ville du côté du N. Ses rues sont étroites, escarpées, presque imprati-

cables, et converties pour la plupart en trous à fumier. Malgré cela, Nazareth présente un aspect général d'aisance assez rare dans les villes de la Syrie : on voit que le protectorat européen a passé par là; les chrétiens se sentent là chez eux : les écoles publiques ont donné à la population plus d'instruction, plus de tenue et d'urbanité que dans les autres localités; les filles de Nazareth sont célèbres, à juste titre, pour leur beauté. L'édifice principal de la ville est sans contredit

Le couvent latin, vaste assemblage de constructions réunies sur un plan rectangulaire. Une grande porte y donne accès du côté de l'O., et l'on pénètre dans une grande cour où sont réunis quelques fragments de colonnes antiques en granit de Syène et des débris d'architecture romaine. Sur cette cour s'ouvrent les salles de l'école, la pharmacie, les cellules des moines, la salle de réception du supérieur, entourée d'un divan à la turque. Les terrasses de ces bâtiments offrent de belles vues sur les environs. Une seconde cour plus petite conduit à

L'Église de l'Annonciation, bâtie sur l'emplacement de la basilique dont la tradition reporte l'origine à l'impératrice Hélène, et qui, après avoir reçu quelques embellissements à l'époque des croisades, ainsi que l'attestent les fragments de style roman encore visibles dans la cour du couvent, fut entièrement ruinée en 1263, lors de la destruction de la ville par Bibars Bondoukdar. L'église actuelle fut construite au temps de Fakhr-ed-Din (1620) et encore agrandie vers le milieu du XVIII[e] siècle. Elle est de grandeur médiocre, mais remarquable par ses proportions. Quatre grands arceaux soutiennent la voûte; un escalier de marbre conduit au chœur placé au-dessus de la crypte, puis faisant un retour sur la gauche, descend à la chapelle souterraine, située ainsi au-dessous du maître-autel. Cette crypte est précédée d'une espèce de vestibule qui s'ouvre par une porte basse : en face de l'autel, à gauche, on voit deux colonnes en granit, derrière lesquelles, selon la tradition, se tenait l'ange Gabriel à l'heure de l'Annonciation. L'une de ces colonnes est brisée vers le milieu, et le fragment supérieur reste suspendu au plafond. Le peuple croit qu'elle y tient par miracle. « Loin d'encourager cette croyance, les franciscains, dit l'abbé Mislin (*Les saints lieux*, t. II, p. 402), montrent à qui veut les voir les barres de fer qui attachent ce bout de colonne à la voûte. » L'autel fort simple, orné seulement d'un tableau moderne représentant l'*Annonciation*, est entouré de lampes d'argent, et sur la table de granit qui forme le pavé, on lit les mots : *Verbum caro hic factum est.* A droite de l'autel une petite porte conduit dans une arrière-salle, où l'on trouve un autre autel adossé au précédent, et orné d'un tableau représentant la *fuite en Egypte*; quelques marches descendent dans une petite chambre taillée dans le roc, qui représente la cuisine de la Vierge. On sait que, d'après la légende, la maison de Marie, qui était adossée à cette crypte, fut, dans l'année 1291, transportée par les anges, d'abord à Raunizza, en Dalmatie, puis à Lorette, où elle forme aujourd'hui un des lieux de pèlerinage les plus en renom de toute la catholicité.

En face de la grande porte du couvent, et de l'autre côté de la rue, s'élève *la Foresteria*, c'est-à-dire la maison destinée à recevoir les étrangers. Les chambres et les lits y sont propres et convenables. L'établissement des *sœurs de charité* est attenant à ce bâtiment.

Les autres édifices religieux que l'on montre à Nazareth sont :

L'*atelier de Joseph*, au N.-E. de l'église de l'Annonciation; il ne reste que quelques débris de l'ancienne église élevée sans doute par les croisés sur cet emplacement.

Une chapelle appartenant aux franciscains et nommée *Mensa Christi*, parce qu'elle renferme un quartier de roche, qui, d'après les traditions locales, servit de table au Christ et à ses disciples.

L'*Église moderne des Arméniens*, sur l'emplacement de la synagogue où le Sauveur étonna les docteurs par sa sagesse.

L'*Église de St-Gabriel aux Grecs*, qui renferme dans sa partie septentrionale un puits très-vénéré par les Grecs, parce qu'ils croient que la Vierge y puisait de l'eau au moment où elle fut saluée par l'ange Gabriel.

A côté se voit la *Fontaine de la Vierge*, où les filles de la ville viennent puiser l'eau dans de grandes urnes de forme antique. On y voit souvent de fort beaux types, et le peintre y trouverait plus d'un gracieux motif de tableau rappelant les scènes de la Genèse.

Enfin, à 4 kil. au S. de Nazareth, les ruines d'une autre basilique construite par Hélène sous le vocable de *Notre-Dame de l'Effroi*, un souvenir de la terreur dont Marie fut saisie lorsqu'elle vit qu'on voulait faire mourir son fils. Le *mont de la Précipitation*, désigné par la tradition comme l'endroit d'où les Juifs voulaient précipiter le Christ, est non loin de là, à 20 m. au S. des dernières maisons. Ce rocher n'est pas plus escarpé que bien d'autres sur l'emplacement même de Nazareth, mais on y découvre la plaine d'Esdrelon [1]. En face et de l'autre côté du ravin, s'élève une montagne pointue, bien plus remarquable, qui s'aperçoit à peu près de tous les points de la plaine d'Esdrelon et annonce au voyageur la position du vallon de Nazareth.

1 Cet emplacement ne répond pas bien au texte de saint Luc (IV, 28, 29). Il n'est pas probable que les Juifs furieux aient eu la patience de conduire le Christ aussi loin. On allègue, il est vrai, que l'ancienne Nazareth était placé plus au S. que la ville actuelle; mais alors que deviendrait l'authenticité de la crypte du couvent?

Aucun voyageur ne devra négliger d'aller visiter sur le sommet, au N. de Nazareth, le petit wéli de *Nébi-Ismaïl* (ou selon d'autres, Nébi-Saïd), où l'on découvre une des plus belles vues de la Palestine. On voit au N. Séfourièh, la plaine d'El-Battaouf, Kana-el-Djélil (v. p. 133), les montagnes qui s'étendent d'Acre à Safed, et tout au fond le pic neigeux du grand Hermon. A l'O. la plaine d'Acre, la Méditerranée, la chaîne du Carmel, les villages de Ta'annak et de Leidjoun (Megiddo) (R. 137), la grande plaine d'Esdrelon jusqu'à Djénin (R. 134), et en remontant vers l'E., Jezraël, le mont de Gilboë, le petit Hermon, Endor et Naïn (R. 135) et le Thabor (R. 131).

De Nazareth à Caïfa et au Carmel, R. 136;—à Cana. R. 130;—à Djénin, R. 134; — à Endor, Naïn et Jezréel, R. 135; — à Megiddo, R. 136 et 137; — à Naplouse et Jérusalem, R. 134, 138 et 139; — au Thabor, R. 131;—à Tibériade, R. 130.

ROUTE 134.

DE NAZARETH A DJÉNIN.

DIRECTEMENT.

7 heures pour les moukres, mais un bon cheval fait facilement cette route en 5 à 6 h.

En quittant Nazareth, on se dirige vers le S. entre des collines rocheuses, laissant à gauche le mont de la Précipitation, et, après une descente assez roide sur des rochers difficiles pour les chevaux, on débouche (1 h.) sur la grande plaine d'Esdrelon. On aperçoit à l'E. le mont Thabor, qui de ce côté ressemble à un chapeau de gendarme et fait bien moins d'effet que du côté de Tibériade. Au S.-E. on voit le petit Hermon (*Djébel ed-Dahi*), aux pentes molles et douces ; à l'O. la chaîne du Carmel, qui va s'unir au S. aux montagnes de la Samarie.

La **plaine d'Esdrelon** ou d'Esdraelon (forme grecque du nom de Jezraël), qui porte aujourd'hui

le nom de *Merdj-Ibn'Amir*, est un vaste plateau triangulaire dont le sommet est au N.-O., à la gorge qui sépare le Carmel des monts de Galilée et débouche dans la plaine d'Acre. Du côté E. elle présente trois prolongements: l'un entre le Thabor et le petit Hermon, l'autre entre cette montagne et celle de Gelboë, le troisième entre Gelboë et Djénin. Tout cet immense espace est complétement désert, bien qu'envahi à certaines époques de l'année par des hordes de Bédouins de la Palestine transjordanienne. Le sol est gras et fertile, quoiqu'il n'y ait pas de rivière permanente. Le Kison, qui reçoit toutes les ravines de la plaine, est ordinairement à sec: en temps de pluie, il grossit en quelques heures et porte ses eaux à la baie d'Acre. Il existe entre le Thabor et le petit Hermon, et entre celui-ci et le mont Gelboë, une ligne de partage au delà de laquelle toutes les eaux se portent vers la vallée du Jourdain. La plaine d'Esdrelon, couverte de hautes herbes en hiver et au printemps, n'est plus, à la fin de l'été, qu'un terrain aride et crevassé. Elle est cependant remarquable par la grandeur de ses lignes et la noblesse de ses horizons. Elle nourrit des gazelles et du gibier de toute espèce.

On s'avance dans la plaine directement vers le S., et l'on rencontre bientôt, au pied du petit Hermon (1 h. 30), le puits et le petit hameau ruinés de

El-Afoulèh, l'emplacement précis du brillant fait d'armes connu sous le nom de **bataille du Mont-Thabor**. La grande armée turque, commandée par Abdallah, qui venait au secours de Saint-Jean-d'Acre, ayant été, comme nous l'avons vu, arrêtée sur la route de Nazareth par l'héroïsme de Junot et de Kléber (V. p. 714), était venue camper dans la plaine d'Esdrelon. Kléber la suivit et tenta de surprendre le camp turc pendant la nuit ; mais il était arrivé trop tard. « Le 10 avril au matin il trouva toute l'armée turque en bataille : 15 000 fantassins occupaient le village de El-Afoulèh, plus de 12 000 cavaliers se déployaient dans la plaine. Kléber avait à peine 3 000 fantassins en carré... Bientôt ils eurent formé autour d'eux un rempart d'hommes et de chevaux, et purent résister six heures de suite à la furie de leurs adversaires. Dans ce moment Bonaparte débouchait des hauteurs de Nazareth. Il partagea la division qu'il amenait en deux carrés, qui s'avancèrent en silence, de manière à former un triangle équilatéral avec la division Kléber et à mettre l'ennemi au milieu d'eux. Un coup de canon fut le signal de l'attaque: l'armée turque, surprise par un feu terrible, se mit à fuir en désordre dans toutes les directions. La division Kléber, redoublant d'ardeur à cette vue, enleva le village d'Afoulèh à la baïonnette. En un instant toute cette multitude s'écoula et la plaine ne fut plus couverte que de morts. Six mille Français avaient détruit cette armée que les habitants disaient innombrable comme les étoiles du ciel et les sables de la mer. » (Thiers, *Hist. de la Révol. franç.*, t. X, p. 405-407.)

Un autre hameau, *El-Foulèh* (la Fève), placé sur la hauteur, à peu de distance, présente des débris d'une forteresse, connue au moyen âge sous le nom de **Faba**, où les chevaliers du Temple et de Saint-Jean tenaient garnison en commun.

Un peu au delà d'El-Afoulèh, on aperçoit à l'E., sur les pentes du petit Hermon, le village de **Soulim**, l'antique **Sunam** (V. R. 135), entouré d'arbres et de jardins. Le petit Hermon (Djébel ed-Dahi), qui n'a pas de notoriété historique, porte à son sommet une petite mosquée. On continue à travers la plaine : c'est toujours le même aspect de grandeur et de tristesse. Bientôt on voit s'ouvrir à l'E., entre le petit Hermon et le mont

de Gelboë, la vallée profonde qui va rejoindre Beth-Sçan et la vallée du Jourdain (V. R. 135); au delà de cette dépression considérable du pays se dressent les montagnes de Galaad, dans la Palestine transjordanienne. On laisse sur la gauche (1 h. 15) la hauteur qui porte le village de *Zérain*, l'antique **Jezraël** (V. R. 135), et la montagne de Gelboë (Djebel-Fakouah), au sommet de laquelle se montre le v. de Wezzar. A l'O. on voit s'approcher la chaîne du Carmel, où l'on distingue les villages de Ta'annouk (Taanach) et de Leidjoun (Legio ou Mégiddo) (V. R. 137). Après (1 h.) la citerne et le hameau de *El-Mekeibilèh*, la plaine se resserre de plus en plus jusqu'à (1 h. 15)

Djénin, l'ancien **En-Gannim** (la fontaine des Jardins), ville du territoire d'Issachar, appartenant aux Lévites (Josué, XIX, 21, XXI, 29); et mentionnée par Josèphe sous le nom de **Djinæa**.

Djénin est située sur le penchant d'une colline qui ferme au S. la plaine d'Esdrelon, au milieu d'une jolie oasis de caroubiers, de nopals, d'oliviers, que domine un beau bouquet de palmiers. En arrivant, on passe sous les arcades d'un aqueduc et on voit une source abondante et limpide. Les maisons sont toutes bâties en pierre et ont un aspect de propreté et d'aisance. De leurs terrasses, on découvre toute la plaine d'Esdrelon, le Carmel, la montagne pointue qui marque la position de Nazareth, le Thabor et le sommet neigeux du grand Hermon. La population est de 2 à 3000 habitants, dont un certain nombre de chrétiens, dans les maisons desquels on trouve d'assez bons logements. Djénin est la résidence d'un *agha* qui commande cinquante cavaliers.

Djénin au Carmel, par Mégiddo, R. 137; — à Jérusalem, par Samarie et Naplouse, R. 138 et 139; — à Nazareth, par Jezraël et Endor, R. 135.

ROUTE 135.

DE NAZARETH A DJÉNIN,

PAR ENDOR ET JEZRAEL.

8 h., ou, si l'on passe par le Thabor, 10 h. On peut envoyer les chevaux de bagage par la route directe. Cette route est surtout intéressante par ses souvenirs bibliques; elle se tient plus sur les hauteurs que la précédente, et peut encore lui être préférée à ce titre.

Les voyageurs qui n'auraient pas encore fait l'ascension du Thabor pourront se rendre d'abord au sommet de cette montagne (2 h. 35, V. R. 131, p. 716), redescendre (45 min.) à *Dabourièh*, d'où ils peuvent en une heure gagner Endor. — Ceux qui, connaissant déjà le Thabor, voudront se rendre directement à Endor (2 h. 30), descendront de Nazareth à la plaine (1 h., V. R. 134), puis, se dirigeant à l'E.-S.-E., passeront (30 min.) au-dessous du village d'*Iksâl*, qui répond, selon Robinson, au **Chisloth-Tabor** ou **Cherulloth** de l'Écriture (Josué, XIX, 12, 18), et au **Xaloth** de Josèphe (*Vie*, 44; *G. des Juifs*, III, 3, 1); ils couperont ensuite obliquement la plaine qui sépare le Thabor du petit Hermon pour atteindre (1 h.)

Endor (en arabe *Endour*), mentionné au livre de Josué (XVII, 11), et surtout connu par la visite de Saül à la Pythonisse, avant la bataille de Gelboë (I, Samuël, XXVIII, 7-25). On voit, dans les rochers qui dominent le pauvre hameau d'Endor, plusieurs cavernes où l'on peut, si l'on veut, placer la demeure de la Pythonisse.

On peut d'Endor gagner en 6 h. Beysan, par Toumrah, En-Na'ourah, Koumièh et Beit-Ilfa, à travers un pays fertile et riant. (V. Robinson, *Lat. res.*, p. 336-339.)

D'Endor on revient au S.-O. pour gagner, à la base du petit Hermon (35 min.), le hameau de

Neïn, l'antique **Naïn**, où Jésus-Christ ressuscita le fils de la veuve (saint Luc, VII, 11-15). Ce n'est qu'un pauvre hameau avec quelques murailles ruinées relative-

ment modernes. On y jouit d'une belle vue sur la plaine et les montagnes de Nazareth.

On longe ensuite en écharpe les pentes du petit Hermon, d'où l'on domine la plaine, les hameaux de El-Foulèh et de Afoulèh, et le champ de bataille dit du Mont-Thabor (V. p. 732). En se retournant, on voit se dresser au N. le Thabor, et au loin le sommet neigeux du grand Hermon. On atteint (50 min.)

Soulim, l'antique **Sunam** de la tribu d'Issachar (Josué, XIX, 18), où campèrent les Philistins avant la bataille de Gelboë, (I, Sam., XXVIII, 4). C'était la patrie d'Abisag, concubine du roi David (I, Rois, I, 3.) C'est là qu'Élisée fut reçu par la Sunamite, dont il ressuscita plus tard le fils (II, Rois, IV, 8-37). Soulim est un grand village entouré de jardins et d'arbres verdoyants, mais il n'y a aucun reste d'antiquité.

De Soulim on descend, un peu vers l'E., dans la vallée de Jezraël, dont on atteint le fond (1 h.) à la fontaine *Aïn-Djâloud*. Cette vallée, et les plateaux environnants, ont été témoins de deux combats fameux dans l'histoire des Juifs, la victoire de Gédéon sur les Madianites (Juges, VII) et la défaite de Saül et de Jonathan par les Philistins. (I, Samuël, XXXI.)

De Aïn-Djâloud on remonte au S.-O. jusqu'au (30 min.) village de

Zer'aïn, l'antique **Jezraël**, capitale des États d'Achab et de Jézabel, le lieu de la mort de Naboth (I, Rois, XXI, 1-16), et, plus tard, de celle de Joram et de l'impie Jézabel (I, Rois, IX, 16-37). Bien que Jezraël ne soit plus dans la suite mentionné dans l'histoire, c'était encore, aux premiers siècles de notre ère, un gros bourg dont le nom grécisé d'*Esdraelon* devint celui de toute la plaine.

Le village de Zéra'ïn occupe une hauteur qui se relie aux dernières pentes du mont de Gelboë. Il compte une vingtaine de masures, parmi lesquelles on trouve quelques sarcophages et fragments sculptés, ainsi qu'une grosse tour carrée assez ancienne, transformée en une espèce de khân pour les voyageurs. On a de Zér'aïn une fort belle vue sur la plaine d'Esdrelon, sur les montagnes qui l'entourent, et particulièrement à l'E. sur la vallée profonde qui va rejoindre le Ghor du Jourdain, et dans laquelle on distingue la colline conique qui porte les ruines de Beth-Sçan; tout au fond se dressent les montagnes de Galaad.

Une descente de 2 h. à travers cette vallée conduit à **Beisân**, l'ancienne **Beth-Sçan** ou **Scythopolis**, ville des Cananéens que les Israélites ne purent conquérir (Juges, I, 27). Le corps de Saul fut pendu à ses murailles. (I, Samuel. XXXI, 10; I Chroniq., X, 8-10). Après la captivité, Beth-Sçan devint, sous le nom de *Scythopolis*, le chef-lieu de la décapole et le siége d'un évêché. Elle donna naissance aux Pères de l'Église Basilide et Cyrille. Elle est citée quelquefois au temps des croisades. Le village moderne de Beisân est bâti sur la crête de la vallée du Jourdain, qu'il domine d'une hauteur d'environ 100 mèt. Il est habité par une colonie de 500 Égyptiens, laissés là par Ibrahim-Pacha. Les ruines de l'ancienne ville (pierres taillées, fragments de colonnes) s'étendent autour du village jusqu'à la colline conique qui portait l'acropole. On remarquera surtout, sur la pente au S.-O. de la colline, les murs d'un *temple* avec huit colonnes encore debout, plusieurs autres colonnes dressées çà et là, et principalement le *théâtre*, enfoncé dans les herbes, mais encore bien conservé. Le ravin qui longe le pied de la colline contient une grande arche romaine, avec une arche plus petite de chaque côté. Enfin le sommet porte les restes d'une *acropole*. On y découvre une vue très-étendue sur le Ghor du Jourdain, large en cet endroit de 4 à 5 kil.; le fleuve serpente au milieu d'un épais fourré de roseaux et de bouquets de tamarisques. Une quantité de petits monticules se dressent dans la vallee ver-

doyante. Directement à l'E. on aperçoit la terrasse élevée de Fahûl ou Pella (V. p. 361). Beisan est sur la ligne de l'ancienne route des caravanes de l'Égypte à Damas, par Oum-Keïs (Gadara). On peut la prendre pour gagner Djénin en franchissant le mont de Gelboë.

La route de Zer'aïn à Djénin se dirige au S., en longeant le pied du *Djebel-Fakouah* (mont de Gelboë), au sommet duquel on aperçoit le village de Wezzar. On rentre dans la plaine (1 h.) près de *Djélamèh* et d'*Errané*, et l'on atteint (1 h. 15) Djénin. (V. p. 733.)

ROUTE 138.

DE NAZARETH A KHAIFA ET AU CARMEL.

(7 à 8 heures.)

En quittant Nazareth, on monte vers le N.-O. sur les collines pierreuses qui dominent la ville. On la perd de vue (15 min.), mais le regard plonge au S. dans une autre vallée, plantée d'oliviers et de palmiers. Sur un monticule, au S., se montre le village de *Yafa*, qui semble répondre au **Japhia** de Zabulon (Josué, XIX, 12; *Onomasticon*, art. *Japhiè*). C'est sans doute le même Japhia qui fut fortifié par Josèphe, et puis par Trajan et Titus (Josèphe, *Vie*, 37 et 45; *Guerre des Juifs*, II, 20, 6; III, 7, 31). Une vieille tradition le désigne comme le pays de Zébédée et de ses fils Jacques et Jean. Le village de *Malout*, que l'on voit ensuite un peu plus loin à l'O., sur un plan plus rapproché, répond peut-être au *Maralah* de Josué (XIX, 11). On y a trouvé plusieurs fragments d'antiquités et les restes d'un temple avec une crypte qui sert d'église chrétienne. De loin cette ruine ressemble à une grande cheminée. On atteint (15 min.) un col d'où l'on découvre la mer et la chaîne du Carmel jusqu'à Khaïfa, et, descendant vers l'O. entre de jolies collines, on débouche (55 min.) dans la plaine. C'est l'extrémité N.-O. de la grande plaine d'Esdrelon, qui s'étend au loin à gauche vers le S.-E. et paraît un vaste désert limité par la chaîne du Carmel. Arrivé (30 min.) près d'un puits, on aperçoit à droite le village de **Samounièh**, entouré d'une muraille ruinée et de quelques vieux figuiers; le nom et la position semblent répondre au **Simonias**, où les Romains tentèrent de surprendre Josèphe pendant la nuit (*Vie*, XXIV). A gauche au S.-E., vers la plaine, se montre *Djebata*, qui est peut-être le **Gabatha** de saint Jérôme.

Continuant sa route vers l'O., le voyageur gagnera (1 h.) le misérable hameau de *Djéida*, à 3 kil. au N. duquel s'élève, au milieu d'une forêt de chênes, le village de *Beït-Lahm*, la **Bethléhem** de Zabulon (Josué, XIX, 15), que nous ne mentionnons que pour mémoire, car Robinson n'y a rien trouvé qui mérite de nous détourner de notre route.

Après une petite plaine, on arrive (30 min.) au pied d'une chaîne de collines bien boisées, dernier rameau des montagnes de Nazareth. Sur ces hauteurs planent déjà les aigles qui abondent sur le Carmel. Au sommet de ces collines (10 min.) apparaissent soudain la mer, Khaïfa et le Carmel, admirablement encadrés par les chênes-verts du premier plan. On sort du bois (15 m.) près du hameau El-Artyèh, et l'on descend à travers des champs cultivés dans l'étroite vallée du Kison, qui joint la plaine d'Esdrelon à la plaine et à la baie de Saint-Jean-d'Acre. En face se dresse le Carmel, haute et belle montagne aux lignes grandes et sévères, couverte de superbes forêts. C'est un des paysages les plus riches de la Palestine. Bonaparte y campa le 17 mars 1799. On franchit (10 min.) le lit ordinairement desséché du Kison (*Nahr el-Moukatta*,) encaissé entre des rives de terre crevassées, hautes de 4 à 5 mèt.; lorsqu'il a plu, ce torrent prend en quelques heures un vo-

lume considérable. On se rapproche du pied du Carmel et l'on aperçoit (30 min.), sur la rive droite du Kison, un monticule régulier, surmonté d'un village (El-Harchyèh?) qui a l'air d'un camp retranché. Après le village de *Nedjoun*, entouré de beaux palmiers et de grands cactus, le chemin se dirige vers le N.-O., entre le pied du Carmel et le Kison, traverse un beau bois d'oliviers pour atteindre (15 min.) la fontaine et le village de **Belad ech-Cheikh** ou **Kefr ech-Cheikh** (le pays ou le village du Cheikh), qui doit ce nom à un saint musulman dont il possède le tombeau. Le village est bien bâti, et dans une charmante position sur la pente de la montagne. Le sentier se resserre ensuite entre les contre-forts abrupts de la montagne, et (35 min.) la grande source d'où sort le ruisseau *Es-Sa'âdèh,* qui se répand en marécages jusqu'à la baie de Khaïfa. On longe enfin une belle plantation de palmiers avant d'entrer à (50 min.)

Khaïfa, l'antique **Sycaminum** des Phéniciens, qui au moyen âge fut prise d'assaut par Tancrède (1100). Cette petite ville, située au pied du mont Carmel, en vue du couvent et à l'extrémité S. de la baie de Saint-Jean-d'Acre, possède deux mauvais cafés (*English coffee-hotel* et *caffè del Commercio*), mais on n'y loge pas la nuit; il faut demander l'hospitalité aux particuliers. Elle possède plusieurs agences consulaires. Les paquebots du *Lloyd autrichien* viennent y toucher tous les quinze jours. La population est d'environ 2 000 hab.; les chrétiens sont en majorité. L'intérieur de la ville est sombre et triste ; elle est entourée d'une fortification ruinée avec quelques vieux canons abandonnés; du côté du S. elle est dominée par une vieille tour. Son port est à peine fréquenté ; la rade n'est pas sûre.

De Khaïfa à Saint-Jean-d'Acre, 1 h. 30 en suivant le rivage de la baie; on franchit le Kison au delà des palmiers de Khaïfa; plus loin ce ne sont que des dunes arides; on ne retrouve les palmiers qu'en approchant d'Acre. On franchit l'embouchure du *Nahr en-Namân*, l'antique Bélus, avant d'atteindre la ville. (V. R. 139.)

Un chemin, qui ressemble à un escalier, gravit la montagne obliquement jusqu'au

Couvent du Carmel, en arabe *Deir Mar-Elias*. L'origine du couvent paraît fort ancienne. Les moines du Carmel font remonter leur ordre jusqu'à Élisée, qui reçut d'Élie la possession de sa grotte; les fils du prophète restèrent en possession du sanctuaire jusqu'à la naissance du christianisme, époque à laquelle ils embrassèrent la foi nouvelle. Le témoignage des historiens profanes montre que cet endroit était en effet un sanctuaire. Pythagore le visita, et Tacite (*Hist.*, II, 78), ainsi que Suétone (*Vita Vesp.*, v), racontent que Vespasien sacrifiant sur un *autel* élevé à Dieu sur le Carmel, le prêtre lui prédit sa fortune. Le Carmel paraît avoir été habité de bonne heure par des anachorètes. Un monastère s'éleva plus tard sur la grotte d'Élie; il est mentionné en 1185 par Jean Phocas, comme étant en ruines. En 1209, il était réparé et appartenait à l'ordre des carmélites. Le couvent et l'église paraissent avoir été détruits et rebâtis à différentes reprises. Celui qui avait été construit en 1760 servait, en 1799, d'hôpital à l'armée française pendant le siége de Saint-Jean-d'Acre. Après la retraite des Français, il fut ravagé par les Turcs, et les pauvres blessés furent tous massacrés. En 1821, Abdallah-Pacha, gouverneur de Saint-Jean-d'Acre, le ruina de fond en comble. Un simple moine, frère Jean-Baptiste, obtint de la Porte, par l'intermédiaire de l'ambassadeur français, un firman de reconstruction, parcourut l'Europe pendant quatorze ans pour recueillir des dons pieux qui permirent d'élever l'édifice actuel.

Le couvent occupe, à l'extrémité N.-O. du promontoire ou cap Carmel, une plate-forme qui domine la mer de 200 mèt. Les bâtiments forment un grand carré; les murailles sont épaisses et les fenêtres munies de grilles de fer pour défier les ennemis du dehors. L'église occupe le centre; sa coupole et son clocher dominent les toits plats du monastère. Le maître-autel, dédié à Notre-Dame du mont Carmel, est construit sur la *grotte d'Élie*, où le prophète se cacha pour fuir les persécutions de Jésabel. La grotte mesure un peu plus de 2 mèt. de hauteur, sur 5 mèt. de longueur et de largeur. On y voit un autel consacré à Élie. Le reste des bâtiments contient les cellules des moines et les chambres réservées aux étrangers qui y reçoivent une hospitalité cordiale et confortable, sans distinction de patrie ni de croyance. C'est, à cet égard, le premier établissement hospitalier de la Terre sainte. Devant le couvent est un jardin en terrasses, où l'on remarque une petite pyramide en pierre, élevée à la mémoire des soldats français massacrés en 1799. De cette terrasse, on jouit d'une vue magnifique sur la mer, Saint-Jean-d'Acre, les montagnes de la Galilée, le Liban et le grand Hermon. Une villa, qu'Abdallah-Pacha s'était fait construire avec les débris du couvent, est aujourd'hui réservée aux pèlerins musulmans. Devant ce bâtiment on voit un puits profond et de grandes citernes.

En dehors du couvent, on montre plusieurs grottes occupées autrefois par des anachorètes. La plus célèbre, située sur la pente abrupte de l'Occident, porte le nom d'*école des prophètes;* elle est aujourd'hui gardée par un imam musulman, mais les chrétiens et les juifs y sont admis. C'est une grotte naturelle, agrandie par la main de l'homme, et formant une chambre de 15 mèt. de long sur 7 de large et 6 de hauteur. Une petite cellule, à gauche en entrant, passe pour celle d'Élie. Une autre tradition veut que la vierge Marie s'y soit reposée en quittant Nazareth. Les murailles et les rochers des environs sont couverts d'inscriptions et de noms de pèlerins de toutes les langues. (V. Guérin, *De ora Palestinæ*, etc. Paris, 1856.).

Le **mont Carmel** (*Djébel Mar-Élias*) forme une longue chaîne étendue du S.-E. au N.-O., où il projette dans la mer le promontoire ou cap Carmel. La chaîne du Carmel mesure environ 22 kil. de longueur et 7 de large; la plus grande hauteur qu'elle atteint vers le N. est de 600 mèt. Au S.-E. elle s'abaisse un peu et se relie aux montagnes de la Samarie. Elle est bien boisée, surtout sur son versant oriental. Le chêne-vert, le myrte, le lentisque et le genêt sont les espèces principales. Elle nourrit le chacal, l'hyène, la panthère, le sanglier. L'aigle plane en grand nombre sur ses cimes. La montagne était autrefois cultivée; son nom même signifie *vignoble*. Sa beauté sert souvent de comparaison dans les livres saints (Isaïe, XXXV, 2; Cantiq. des Cantiq., VII, 5, etc.), Les deux épisodes les plus fameux qui se passent sur le Carmel sont celui de la lutte d'Élie contre les prophètes de Baal (I, Rois, XVIII, 21, 40), et celui d'Élisée recevant la Sunamite dont il ressuscita le fils (II, Rois, IV, 22-37). Le lieu traditionnel du sacrifice d'Élie, appelé encore aujourd'hui *El-Mouhrakah* (le sacrifice), se trouve à 5 h. 1/2 du couvent. On se rend, par la crête de la montagne, au village druse d'*El-Esfyèh* (4 h.), où il faut prendre un guide, pour gagner, à travers un plateau onduleux et bien boisé (1 h. 30) la plate-forme d'*El-Mouhrakah*, terrasse naturelle qui domine la plaine d'Esdrelon, et sur laquelle on distingue les ruines d'un édifice quadrangulaire. L'aspect des lieux concorde bien avec le récit biblique.

Du Carmel à Césarée et Jaffa, R. 140; —à Djénin, par Mégiddo, R. 137; —à Naplouse, par Anepta, R. 141.

ROUTE 137.

DU CARMEL A DJÉNIN,

PAR MÉGIDDO.

(8 à 9 heures.)

Cette route est monotone et ne présente qu'un site intéressant, celui de Mégiddo : du Carmel à Khaïfa et à *Nedjoun* (1 h. 40 min.; V. R. 186).—De Nedjoun, on laisse à gauche le chemin de Nazareth et l'on continue de suivre le lit desséché du Kison, qui traverse l'étroit vallon resserré entre le pied du Carmel et les dernières collines de la Galilée. On est au pied de la plate-forme *el-Mouhrakah*, le lieu traditionnel du sacrifice d'Élie (V. p. 737), et l'on peut supposer que c'est en ce lieu que les faux prophètes furent égorgés (I, Rois, XVIII, 40.) A l'endroit (15 min.) où le vallon s'ouvre sur la plaine d'Esdrelon, le Kison s'éloigne vers le N.-E., et l'on gagne (25 min.)

Tell el-Kamoûn, monticule couvert de quelques ruines, qui répond à l'antique **Cammona** d'Eusèbe, peut-être aussi le **Jokneham** de Josué (XII, 22), qui marquait la frontière de Zabulon (Jos., XIX, 11). Au S.-O. de Tell el-Kamoûn s'ouvre le *wadi el-Mélh*, qui sépare le Carmel proprement dit de la chaîne des montagnes de Samarie. C'est par ce vallon que déboucha, en 1799, l'armée française dans sa marche de Ramlèh sur Saint-Jean-d'Acre. On suit pendant 2 heures le pied des montagnes, jusqu'au *Tell el-Mutessellim*, monticule verdoyant qui forme l'extrémité d'un contre-fort détaché de la montagne. De ce monticule on découvre toute la plaine d'Esdrelon. Au S.-E. on voit le monticule de *Taanach*. Entre ces deux points s'étend le champ de bataille de **Mégiddo**, où la grande armée de Sisera fut détruite par Barak (Juges, IV, 4-24; V, 19-21). L'aspect des lieux répond très-bien au texte de l'Écriture. C'est au même endroit que Josias, roi de Juda, ayant voulu arrêter le Pharaon Nécho dans sa marche contre les Assyriens (II, Chroniq., XXXV, 20-24) fut battu et blessé mortellement; quant à Mégiddo lui-même (que l'on écrit aussi Mageddo), Robinson (*Bibl. res.*, t. III, p. 178) l'identifie avec les ruines du **Legio** d'Eusèbe (Legionum au temps des croisades), qui se trouvent à 800 mèt. de là, à **Khân el-Leidjoûn**, dans le petit bassin formé par un retrait de la montagne. Le Khân el-Leidjoûn, aujourd'hui ruiné, est placé au débouché de la route des caravanes qui se rendent d'Egypte à Damas, au bord d'un ruisseau qui forme le principal affluent du Kison. On trouve, sur la rive N. de ce ruisseau, quelques fragments de colonnes et les fondations de quelques édifices, seuls restes de l'antique Legio.

Le chemin suit le pied des montagnes jusqu'à (1 h. 15 m.)

Ta'annak, l'antique **Taanach** des Cananéens (Josué, XII, 21; XVII, 11; XXI, 25), mentionnée dans le cantique de Déborah (Juges, V, 19). C'est un petit village bâti sur un monticule autour duquel on trouve quelques ruines sans intérêt. La route ne présente plus rien à noter jusqu'à (2 h.) Djénin (V. p. 733).

ROUTE 138.

DE DJÉNIN A NAPLOUSE.

(7 heures. 9 h. avec l'excursion à Dothan.)

En sortant de Djénin on se dirige au S.-O., longeant en écharpe la montagne à laquelle la ville est adossée. Arrivé près d'un puits (20 min.), on laisse à gauche un chemin qui se dirige à l'E., et on continue à droite à travers un vallon pierreux et étroit, où (10 min. la vallée se bifurque. La branche de droite se dirige à l'O. et conduit aux hameaux de *Barkin* et de *Kefr-Koud*, ce dernier marquant, sui-

vant Robinson, le **Caparcotia** de la table de Peutinger; on peut de là gagner Dothan. (V. ci-après.) Notre route suit la branche de gauche, qui se dirige vers le S. et monte sur (30 min.) un plateau cultivé et d'un aspect champêtre, au fond duquel s'élève (30 min.) le village de

Kabatyèh, bâti en pierre et d'un aspect assez propre. Ses habitants ont pourtant une mauvaise réputation, à cause de leur caractère sauvage et de leur penchant à la rapine.

Tout explorateur des antiquités bibliques ira visiter, à 30 min. environ à l'O. de Kabatyèh, un peu à droite du chemin qui conduit à *Arrabé*, l'emplacement de **Dothan ou Dothaïn** (les deux puits), où Joseph fut saisi et vendu par ses frères (Gen., XXXVII, 17-28), et où fut accompli plus tard un miracle d'Élisée (II, Rois, VI, 13-23). Dothan est marqué, selon Robinson (*Lat. res.*, p. 122), par un monticule (*Tell*) verdoyant, au pied S.-E. duquel est une fontaine appelée el-Hafirèh. Cette localité porte encore dans le pays le nom de *Dothan*. Elle est située sur la route des caravanes d'Égypte à Galaad (Gen., XXXVII, 25), et juste à 12 milles romains au N. de Samarie, selon l'indication d'Eusèbe et de saint Jérôme (*Onomast.*). On peut, de Dothan, regagner directement à Djéba' la route de Samarie.

Notre route s'élève, à partir de Kabatyèh, sur (30 min.) un col d'où l'on découvre, en se retournant, toute la plaine d'Esdrelon, et d'où l'on descend dans une belle vallée agreste, couverte de champs labourés et de bois d'oliviers. A droite se montre, sur la colline (25 min.), le village de *Djerba;* la vallée tourne au S.-O. et l'on entre dans un bassin cultivé qui porte le nom de *Merdj el-Gharik* (la prairie submergée), parce que les pluies le convertissent en une espèce de lac. A l'O. de ce bassin se dresse une colline isolée, formée de grands rochers calcaires, disposés en assises superposées qui laissent entre elles de nombreuses cavernes, pour la plupart habitées, et dont le sommet porte une forteresse flanquée de tours, nommée

Sanour. Elle appartenait à des cheikhs indépendants et turbulents. Djezzar-Pacha l'assiégea sans succès pendant deux mois, avec une armée de 5000 hommes. Abdallah, son successeur au pachalik d'Acre, l'assiégea de nouveau en 1830; il parvint à s'en emparer avec l'aide de l'émir Béchir et rasa ses murailles. Toutefois, en 1857, M. Porter a vu la population en train de les reconstruire. (*Handbook*, p. 350). Sanour passe généralement, d'après Raumer (*Palest.*, p. 149) et Reland (*Palest.*, p. 658), pour être l'antique **Béthulie** du livre de Judith (IV, 5-6; VII, 3), qui se trouvait au S. de la vallée d'Esdrelon, dans les défilés des montagnes et près de Dothaïn. Ces données répondent assez bien à la position de Sanour; mais il n'y a au pied de la colline aucune fontaine répondant au texte de Judith (VI, 9; VII, 3). Robinson, qui rejette cette identité (*Bibl. res.*, t. III, p. 152, et *Lat. res.*, p. 338), objecte que Sanour serait trop éloignée de la plaine d'Esdrelon, qu'elle ne défend aucun défilé et ne présente aucun reste d'antiquités.

On longe le pied de la colline de Sanour et l'on gagne, vers le S.-O. (30 min.), un vallon pierreux qui tourne au S. et conduit à

Djeba', gros bourg situé à mi-côte, sur une hauteur qui domine à l'O. une vallée verdoyante, couverte d'oliviers et de figuiers. On voit à Djéba' une vieille tour et quelques pierres antiques dans les murailles des maisons. Une fontaine, au pied de la colline, présente une excellente station pour faire une halte.

Au delà de Djeba' on monte vers le S.-O., laissant à gauche la route directe de Naplouse par Beit-Imrin, pour gagner (25 min.) le hameau de *el-Fandekoumièh*, d'où l'on s'élève sur un col où se

déroule un panorama très-vaste. Toutes les hauteurs s'abaissent vers l'O. et toutes les vallées se dirigent vers la Méditerranée, dont l'azur brille à l'horizon. Une descente très-roide, à travers un vallon étroit, conduit à (20 min.)

Borka, grand village situé sur une espèce de terrasse, en face de la colline de Samarie. Il faut encore descendre (20 minutes) au fond de la grande vallée pour remonter vers l'ancienne ville par un sentier qui gravit obliquement la pente. On rencontre d'abord à mi-côte (10 min.) et à droite du chemin *une colonnade* dont il serait difficile de préciser l'usage. Ces colonnes sont situées dans un enfoncement ouvert dans la direction du N.-O., et forment un grand rectangle de 155 mèt. de long sur 51 mèt. de large. On ne compte aujourd'hui que quinze colonnes debout et placées deux à deux, toutes sans chapiteaux; autrefois il y en avait au moins 170. Elles sont profondément enfouies dans le sol des champs cultivés. Il faut encore monter 10 minutes pour atteindre

Samarie, en hébreu *Schomeron*, aujourd'hui **Sébastièh.**

Histoire. — Cette ville fut fondée en 925 avant J.-C., par Homri (I, Rois, XVI, 24), et devint la capitale du royaume d'Israël, qui avait été successivement établie à Sichem, à Tirtzah et à Ramah. Achab, fils d'Homri, épousa la fameuse Jézabel, fille du roi de Sidon, et introduisit à Samarie le culte des divinités phéniciennes. C'est probablement sur le sommet de la colline de Sémer qu'il éleva le temple de Baal (I, Rois, XVI, 31, 32). Sous son règne, les Assyriens attaquèrent Samarie, mais furent honteusement chassés (I, Rois, XX). Benhadad (892) assiégea de nouveau la ville sans succès pendant trois années; elle lui résista, malgré toutes les horreurs d'une famine si grande qu'une mère mangea son enfant (II, Rois, VI, 24-29). En 721, Samarie fut moins heureuse et succomba sous les armes de Salmanasar, qui renversa le royaume d'Israël et emmena tous les habitants en captivité. Il les remplaça par des peuples idolâtres de Babel et de Couth, qui plus tard, sous le nom de Samaritains, jouent un si grand rôle dans l'histoire des luttes politiques et religieuses des Juifs. Samarie ne fut qu'un instant leur capitale; ils transportèrent le siége de leur gouvernement et de leur culte à Sichem. (V. p. 743.) Jean Hircan s'empara de Samarie après une année de siége et la détruisit complétement. Les Juifs l'occupèrent plus tard jusqu'au temps de Pompée. Samarie fut donnée par Auguste à Hérode, qui la rebâtit sous le nom de **Sébasté**. Il la protégea par un mur de 20 stades de long et bâtit au centre de la ville un temple placé dans un *témenos* qui avait 6 stades de tour. Six mille vétérans furent envoyés pour coloniser Sébasté. On leur donna les terres fertiles qui environnaient la ville. A partir de ce moment Sébasté ne joue plus aucun rôle dans l'histoire. On sait que Septime Sévère y envoya une colonie et que Marinus, un de ses évêques, siégea au concile de Nicée (325 ans avant J.-C.). Il paraît que Samarie se releva un instant, du temps des croisades, et devint le siége d'un évêché latin. Elle n'est plus mentionnée depuis.

État actuel. — Samarie est aujourd'hui représentée par le village de Sébastièh, bâti sur un plateau au S.-E. et un peu au-dessous du sommet de la colline de Semer. Ses maisons, au nombre de 60, sont solidement bâties avec des débris antiques de toute espèce. La population se monte au plus à 500 habitants. Le premier édifice qui frappe les yeux en arrivant est l'**ancienne église de Saint-Jean**, aujourd'hui convertie en mosquée. Il est quelquefois nécessaire, pour y pénétrer, de se faire escorter d'un kawas pris à Naplouse ou à Djénin. Un baghchich

de 4 à 5 piastres doit être aussi donné au gardien.

L'église de Saint-Jean fut bâtie par les croisés entre 1150 et 1180, sur les débris d'une basilique qui recouvrait l'emplacement supposé de la sépulture de saint Jean-Baptiste. Elle ne survécut qu'un petit nombre d'années à l'expulsion des armées chrétiennes. M. de Vogüé, à qui appartient l'honneur d'en avoir relevé le plan et rétabli les proportions primitives, n'hésite pas à la considérer comme la plus importante des basiliques chrétiennes de la Palestine après le Saint-Sépulcre, et retrouve dans ses débris la preuve qu'elle est d'origine française. Cette cathédrale offrait d'ailleurs, dans l'ensemble de son plan, les caractères communs au style du XIIe siècle : « Trois nefs d'égale longueur, terminées par trois absides et coupées par un transsept. La nef centrale, plus haute que les deux latérales, était éclairée par une série de fenêtres supérieures. » Les fenêtres sont surmontées d'arcs en plein-cintre, mais, dans l'intérieur de l'église, l'ogive est contamment employée. Les chapiteaux rappellent l'ordre corinthien. Le bâtiment mesure environ 51 mèt. de long sur 25 mèt. de large. « La façade principale est très-simple et contraste par sa pauvreté avec la richesse intérieure. Au centre, elle est percée d'une porte ogivale sans colonnettes, sans sculptures, sans aucun des accompagnements ordinaires des portes romanes..... Au côté septentrional de l'église attenait un grand bâtiment qui faisait saillie sur la façade occidentale et était flanqué de tours carrées. Il servait d'habitation soit à l'évêque de Sébasté, soit aux chevaliers de Saint-Jean, auxquels l'église semble avoir appartenu. » (*Églises de la Terre-Sainte*, p. 360.)

Il ne reste aujourd'hui de ce remarquable édifice que l'abside du S., une partie de la façade occidentale et quelques fûts de colonnes ou des archivoltes brisées. Les musulmans, qui ont un profond respect pour la mémoire de saint Jean, ont construit sur la grotte qui est réputée renfermer ses reliques une petite mosquée surmontée d'une coupole blanchie à la chaux, qu'ils nomment *Nébi-Yahia*. La grotte est une chambre creusée dans le roc, où l'on descend par un escalier de 21 marches. La tradition, qui place en ce lieu la sépulture de saint Jean, a pour elle le témoignage de saint Jérôme, mais « la tradition locale, dit Robinson (*Bibl. res.*, t. III, p. 141) a, par la suite des temps, confondu le sépulcre avec le lieu de l'emprisonnement et de la décollation de saint Jean. » Cependant Josèphe dit expressément que Jean fut décapité dans la forteresse de Machærus, à l'E. de la mer Morte (*Antiq.*, XVIII, 5, 2), et Eusèbe a copié son témoignage (*Onomasticon*, art. *Someron*). Il est connu, d'ailleurs, que les sépultures ont été violées du temps de Julien l'Apostat.

La ville antique s'étendait sur toute la colline ; il n'en reste aujourd'hui que peu de traces. Tous les débris, à peu d'exceptions près, ont été utilisés pour construire les maisons du village ou les terrasses nombreuses qui soutiennent les jardins sur les flancs de la colline.

Au sommet de celle-ci, on trouve une plate-forme avec une quinzaine de colonnes debout, mais profondément enfouies dans le sol. Il est probable que c'est sur cet emplacement que furent élevés les temples de Baal et d'Auguste. Selon quelques écrivains des XIIe et XIIIe siècles, il y avait sur le sommet de la colline de Samarie une église et un monastère grecs. De ce point on a la vue sur les montagnes d'Éphraïm et à l'O. sur une partie de la belle plaine de Saron jusqu'à la Méditerranée.

Revenant au village et sortant dans la direction du S.-O., sur la route de Naplouse, on rencontre

çà et là des colonnes brisées faisant évidemment partie d'une immense *colonnade*, qui avait environ 15 mèt. de large et formait sans doute une *rue droite* comme à Palmyre, Djérach, etc. A mesure que l'on avance dans la direction de l'O., le nombre des colonnes à moitié enfouies sous les champs de blé ou cachées sous les oliviers augmente considérablement. A l'extrémité O. du plateau on arrive (15 min.) près d'une masse informe de ruines qui sont probablement celles d'une *entrée triomphale*. Tout à côté s'élèvent, au milieu d'un champ cultivé, une cinquantaine de colonnes encore debout, mais profondément enfouies dans le sol et privées de leurs chapiteaux, comme celles de la colonnade quadrangulaire que nous avons rencontrée en arrivant à Samarie, du côté du N.

Continuant à suivre la route de Naplouse, on descend (15 min.) dans un beau bois d'oliviers, d'où l'on remonte sur une montagne aride, pierreuse et sans grandeur. On peut, en se retournant, contempler l'aspect général de la montagne de Samarie. Toute cette région est triste et désolée. On laisse à droite le village de en-Nakourah, pour atteindre (40 min.) un col d'où l'on aperçoit au S.-E. Naplouse, dans un vallon verdoyant entre le mont Ébal et le mont Garizim. On rencontre, en descendant, une fraîche fontaine (10 minutes) d'où l'on voit à ses pieds le village de Deïr-Chérèf, et, par des pentes rocailleuses et arides, on atteint (30 min.) le fond d'une grande vallée dont les eaux coulent à l'O., vers la plaine de Saron et la Méditerranée. A mesure que l'on avance, la végétation et la culture sont plus fréquentes, les eaux plus abondantes. La vallée tourne vers l'O.; on laisse à droite et à gauche plusieurs hameaux qui couronnent les sommités, pour pénétrer dans le vallon étroit de Naplouse, dont les bois d'oliviers et les champs cultivés réjouissent le regard fatigué des montagnes arides de la Samarie, et, franchissant enfin une muraille épaisse, on entre à (40 m.)

Naplouse, l'antique **Sichem**. (On peut camper sous les oliviers près de la porte O., ou loger chez quelques-uns des chrétiens, qui ont d'assez belles maisons.)

Histoire. Sichem joue un rôle assez important dans l'histoire des premiers patriarches. Abraham dresse sa tente sous les chênes de Moré, près de Sichem (Gen., XII, 6). Jacob achète un champ dans les environs de la ville (Gen., XXXIII, 20) Simon et Lévi massacrent tous les hommes de Sichem pour venger leur sœur Dinah (Gen., XXXIII, 18, 20). Jacob envoie son fils Joseph au pays de Sichem à la recherche de ses frères (Gen., XXXVII, 12, 14). Quatre siècles plus tard les tribus d'Israël, sous la conduite de Josué, s'assemblent à Sichem et bâtissent sur le mont Ébal un autel où sont inscrites les paroles de la loi (Deut., XI, 29, 30; XXVII, 1, 13; Jos., VII, 30, 35). Sichem, donnée plus tard aux Lévites, fut désignée comme une des trois villes de refuge sur la rive droite du Jourdain (Jos., XX, 7). Abimélech, (1236 av. J.-C.), fils de Gédéon, s'empare du pouvoir et se fait proclamer chef d'Israël à Sichem, après avoir égorgé les 70 fils de Gédéon (Juges, VIII, 31; IX, 1). C'est à cette occasion que Jothâm prononce sur le sommet du mont Garizim sa célèbre fable, la plus ancienne que l'on connaisse (Juges, IX, 8-16). Après la mort de Salomon, Roboam se rend à Sichem pour être nommé roi (I, Rois, X). Son orgueil révolte les Israélites et l'empire de David est dès lors divisé en deux royaumes (975 av. J.-C.) (I, Chron., III, 10; I, Rois, XI, 43; XII, 1; II, Chron., IX, 31; X, 1). Jéroboam, chef d'Éphraïm et de Manassé, qui avait été l'âme de cette révolution, est placé à la tête du nouveau royaume d'Israël, composé de dix tribus révoltées. Jéroboam fortifie et agrandit Sichem, qui fut quelque temps le

siége du nouveau gouvernement. Après la destruction du royaume d'Israël (721 av. J.-C.), Salmanazar emmena tous les habitants en captivité et les remplaça par des populations idolâtres de Babel, de Couth, de Hava, de Hamath et de Sépharvajem.

Ces peuples, qui mêlèrent bientôt le culte de Jéhovah avec celui des faux dieux, prirent le nom de Samaritains. Lors du retour de la captivité de Babylone, ils envoyèrent des députés à Jérusalem demander qu'on les admît à contribuer pour leur part de travail et de dépenses à la reconstruction du temple et des murailles. Les Juifs repoussèrent dédaigneusement leurs offres de services et refusèrent de les reconnaître comme descendants d'Abraham (Esdras, IV). Ce refus fut l'origine de la haine qui a toujours régné entre les deux peuples, haine d'autant plus profonde qu'elle était à la fois politique et religieuse. Manassé, frère du grand prêtre Jaddus, avait épousé la fille de Sanaballète, satrape de Samarie; chassé de Jérusalem par l'orthodoxie de Néhémie, il se retira auprès de son beau-père, qui fit élever sur le mont Garizim un temple en tout semblable à celui de Jérusalem. Josèphe raconte qu'il devint dès lors un lieu d'asile pour les Juifs apostats et relâchés (*Ant. Jud.*, XI, 8, 6). Depuis cette époque, Sichem fut la métropole des Samaritains et garda ce rôle jusqu'à nos jours. L'an 132 avant Jésus, le temple du Garizim est détruit par Jean Hyrcan. Dans la guerre des Juifs contre les Romains, les Samaritains sont cernés sur le mont Garizim et passés au au fil de l'épée par Céréalis, lieutenant de Vespasien (Josèphe, *Guer. des Juifs* III, 8, 32).

L'Évangile renferme des preuves évidentes de la haine profonde qui régnait entre les Juifs et les Samaritains. Ce dernier nom de Samaritain est constamment employé comme un terme de mépris. La Samaritaine s'étonne que Jésus-Christ, qui est Juif, lui demande à boire. Ce mépris explique l'origine du nom de *Sichar* (Jean, IV) donné à Sichem; il est sans doute dérivé de l'hébreu *schakar* (s'enivrer), par allusion à l'ivrognerie que les Juifs reprochaient aux Samaritains (Munk, Reland). Jésus passa quelques jours à Sichem (Jean, IV) et Philippe y prêcha avec succès. Cette ville fut le théâtre des exploits de Simon le Magicien, un des plus dangereux ennemis de l'Église; mais en revanche elle donna le jour à un des pères apologistes les plus remarquables, Justin le Martyr. Du Christ à nos jours, l'histoire de Sichem et des Samaritains est peu connue. Leur culte dut dominer dans cette ville pendant les premiers siècles de l'ère chrétienne, car on voit sur les médailles de cette époque le mont Garizim et le temple figurer comme symbole de la ville de **Néapolis**, nom imposé par les Romains à Sichem, et dont on retrouve la forme dans l'appellation moderne de Naplouse. Plus tard, elle devient le siége d'un évêché, et ses prélats figurent aux conciles d'Ancyre, de Nicée et de Jérusalem. En 487, les Samaritains se soulèvent contre les chrétiens; ces derniers les chassent du mont Garizim et élèvent sur la colline sacrée une église en l'honneur de la Vierge. Justinien, pour protéger cette église contre les attaques des Samaritains exaspérés, la fit entourer d'une forteresse. Les Samaritains se répandirent en Égypte, à Damas et même jusqu'à Rome, où ils avaient une synagogue sous le règne de Théodoric. À partir de ce moment, Sichem est à peine mentionnée dans l'histoire; elle subit le joug des musulmans et passe entre les mains des croisés. Mais la secte des Samaritains continue à subsister dans cette localité. Au XIII[e] siècle Benjamin de Tudèle découvrit avec étonnement quelques centaines de Couthéens à

Sichem. Plus tard l'existence du *Pentateuque* samaritain attira l'attention des théologiens sur eux; on fit des démarches pour en obtenir un exemplaire, et surtout pour connaître quelques détails sur leur culte et leurs croyances. Des savants français, anglais et allemands firent ou laissèrent croire aux Samaritains qu'il y avait en Europe différentes communautés samaritaines. Une correspondance fort curieuse fut commencée par Scaliger, 1671, et continuée par plusieurs savants, entre autres par de Sacy, qui reçut encore au commencement de ce siècle des lettres du pontife de Naplouse. On obtint de cette manière des détails fort curieux sur la religion des anciens Couthéens.

On ne sait à quelle époque ils ont abandonné le culte des faux dieux (II, Rois, XVII). Néanmoins il est probable que c'est peu après la construction du temple du Garizim. Les Samaritains n'admettent que le *Pentateuque,* c'est-à-dire les cinq premiers livres de la Bible attribués à Moïse. Leur acte ressemblait donc à celui des anciens Juifs. Ils ont remplacé les sacrifices par des prières liturgiques. Cette partie du culte a cessé depuis que le tabernacle a disparu. Le sacrifice pascal seul subsiste avec tous ses rites, mais il doit être fait sur le mont Garizim. Au commencement de ce siècle, il fut interrompu pendant 25 ans, parce que les Turcs ne permirent pas aux Samaritains de faire l'ascension de la colline sacrée. Les Samaritains admettent la résurrection, mais seulement pour les justes; ils attendent un prophète qui les délivrera de leurs ennemis et rétablira leur culte sur le mont Garizim; ils l'appellent *Hathab* et s'appuient sur le Deutéronome (XII, 15).

L'histoire des temps modernes nous montre Naplouse en rébellion constante contre les pachas d'Acre et Damas, chargés de l'administrer. Pendant tout le XVIIIe siècle les pèlerins n'osèrent traverser ce district inhospitalier. Djezzar-Pacha lui-même ne put soumettre les Samaritains. Junot, après la bataille du Mont-Thabor, brûla leurs villages, mais ne put s'emparer de Naplouse elle-même. La main de fer d'Ibrahim-Pacha changea tout cela, et une révolte des Naplousiens en 1834 fut réprimée avec promptitude. Depuis le retour du gouvernement turc, l'anarchie a recommencé.

État actuel. — Naplouse est bâtie dans l'étroite vallée de Jacob, au point de partage des eaux. La ville est de forme allongée, et s'étage sur la pente au pied du mont Garizim, qui la domine de ses hautes parois de rochers. De loin elle présente un aspect pittoresque et coquet au milieu du bosquet de verdure qui l'entoure, avec ses minarets, les blanches coupoles qui recouvrent ses maisons, et ses murailles crénelées et blanchies à la chaux. Mais l'intérieur ne répond nullement à ce premier aspect. Sauf deux rues principales, dirigées suivant le grand axe de la ville, on est obligé de grimper au milieu de monceaux de décombres à travers des ruelles étroites, tortueuses et en partie recouvertes de voûtes. Naplouse est néanmoins une des villes les plus florissantes de la Palestine et renferme quelques belles maisons en pierre, hautes de trois ou quatre étages, chose assez rare en Orient.

Elle n'offre aucun monument remarquable, et ses antiquités se réduisent à des fragments de colonnes encastrés dans les murs et à quelques sarcophages transformés en abreuvoirs. On visitera cependant dans l'intérieur de la ville les ruines de l'**Église de la Passion** ou de la **Résurrection**, construite en 1167. La seule partie intacte est le portail, qui offre une certaine analogie avec celui du Saint-Sépulcre. On y remarque trois moulures ogivales surmontées d'ornements en

style roman. On voit encore dans un jardin une autre *Église*, qui est sans doute celle des chevaliers de *Saint-Jean*, avec trois portes ogivales. L'intérieur présente des arceaux semblables, mais il n'y a pas de transsept. Une niche à voûte sculptée, en forme de coquille, répond à la porte du milieu. En face de cette église, on voit un clocher carré à fenêtres romanes. — On ira visiter également à travers un dédale de ruelles :

La synagogue samaritaine, précédée d'une petite cour. L'intérieur, où l'on pénètre moyennant un léger baghchich et à la seule condition d'ôter ses chaussures, est une salle carrée de grandeur médiocre, pouvant contenir au plus 40 à 50 personnes, et dont les murailles sont blanchies à la chaux et le parquet recouvert d'une natte. Quelques lampes en verre de couleur sont suspendues au plafond. En face de la porte se trouve un enfoncement séparé de la salle par une balustrade à hauteur d'appui et un rideau vert : c'est le *lieu saint* où l'on garde le fameux *manuscrit du Pentateuque*, écrit, selon les Samaritains, par Abisçua, fils de Phinéas (I, Chron., VI, 4), et qui aurait ainsi 3500 ans d'existence. Il est inutile de dire que cette assertion ne repose sur aucune preuve historique. On doit cependant reconnaître que ce manuscrit, ou plutôt le texte, remonte à une haute antiquité. S'il n'est pas contemporain du schisme, on peut au moins le faire dater de Manassè, frère de Jaddus (420 ans av. J.-C.).

Ce manuscrit est un véritable volume *(volumen)*, selon l'étymologie du mot, se roulant et se déroulant sur deux baguettes. Ces baguettes sont simplement ornées et n'offrent pas, comme l'ont prétendu certains voyageurs, les images sculptées de deux colombes auxquelles les Samaritains attachaient, disait-on, un sens mystique, et rendaient même un culte. Le texte est écrit en anciens caractères phéniciens ou samaritains, que les Israélites employaient avant la captivité. A leur retour, ils ne se servirent plus que des caractères chaldéens, vulgairement appelés hébraïques. C'est un aspect curieux que celui de ce long parchemin divisé en colonnes, et dont les lettres sont tellement serrées les unes contre les autres, qu'elles semblent ne former qu'un seul mot fantastique qui s'étend à l'infini, et n'est coupé ni par des versets, ni par des signes de ponctuation.

On montre également au voyageur une édition de la Bible polyglotte de Londres, renfermant le texte du *Pentateuque* samaritain, une *Chronique* manuscrite qui s'étend de Moïse à Alexandre Sévère, une collection de prières liturgiques, plusieurs manuscrits de la version *samaritaine*, c'est-à-dire un dialecte qui tient du syriaque et du chaldéen, et un grand nombre d'exemplaires du *Pentateuque*, traduit en arabe, mais écrit en caractères samaritains : c'est celui dont les Samaritains se servent ordinairement. Cette collection n'offre plus le même intérêt qu'à la fin du siècle dernier, car de nos jours on en possède plusieurs copies.

La population de Naplouse est d'environ 8000 habitants, sur lesquels on compte 500 chrétiens grecs, 150 samaritains, 50 juifs et quelques protestants. Les musulmans de Naplouse sont connus pour leur esprit de révolte, leur fanatisme et leur grossièreté envers les étrangers. Le commerce principal de la ville consiste en coton, huile, et surtout savon, dont il s'exporte une grande quantité. En dehors de la ville, le voyageur a plusieurs excursions intéressantes à faire :

1° *Excursion au mont Garizim* (2 heures, aller et retour. La plus grande partie de la montée peut se faire à cheval. On fera bien de prendre un guide samaritain). — En quittant Naplouse par la pente occidentale, on suit quelques instants

la route de Samarie, qui a été déjà décrite, et l'on tourne à gauche pour pénétrer dans un gracieux ravin qui descend du S.-O. et trace sur les flancs dénudés du Garizim un sillon de verdure. Bientôt les vergers disparaissent, la végétation cesse, et le joli sentier que l'on a suivi fait place à une affreuse montée roide et pierreuse, dans une gorge fortement inclinée qui s'élève (15 min.) jusqu'au sommet du Garizim. Le voyageur voit alors devant lui un large plateau accidenté, couvert de broussailles et de monceaux de pierres. Il se dirige ensuite à l'E., vers un wéli arabe placé au sommet d'un monticule qui paraît être le point le plus élevé de la montagne. Au pied de ce monticule et du côté O. les guides montrent une dizaine de grandes pierres : ce seraient celles qu'apportèrent les tribus sous la conduite de Josué (Deutér., XI, XXVII), tradition en contradiction avec la Bible, qui dit positivement et à plusieurs reprises que l'autel fut élevé sur le mont Ébal. Il faut grimper au milieu des broussailles et des monceaux de pierres taillées pour arriver aux ruines imposantes qui couronnent le sommet. Elles se composent de deux vastes enceintes quadrangulaires bâties de gros blocs taillés en bossage. L'enceinte S. est flanquée à ses quatre angles de tours dont celle du côté N.-E. est occupée par le wéli dont nous avons parlé. Au milieu de l'enceinte on remarque les débris d'une construction octogone. Dans l'enceinte N., où se trouve un cimetière musulman, on remarque une belle piscine. Robinson n'y voit que les débris de la forteresse construite par Justinien pour protéger l'église de la Vierge; M. de Saulcy les considère comme celles du temple samaritain construit par Sanaballète, et soutient qu'elles n'ont jamais pu avoir un caractère militaire. Les Samaritains de Naplouse nomment ces ruines *el-Kala'* (la forteresse), et indiquent comme l'emplacement de leur temple une enceinte au pied du monticule et dans la direction du S. C'est leur lieu saint, leur kiblah, et ils n'y marchent que nu-pieds. La question est donc encore pendante; pour la résoudre, il faudrait pouvoir consacrer quelques jours à l'étude de ces ruines, et surtout y faire des fouilles. Jusqu'à présent tous les voyageurs les ont visitées à la hâte. Dans tous les cas, ce n'est qu'une question d'emplacement, car ces ruines, bien que considérables, n'offrent rien de remarquable.

Tout auprès de la kiblah, dont nous avons parlé, on remarque une autre enceinte formée de gros blocs. Au centre se trouve une ouverture circulaire en pierre, destinée à faire rôtir l'agneau pascal, selon les prescriptions mosaïques (Exode, XII, 10); tout à côté une auge sert à brûler les restes du repas. Les Samaritains viennent également chaque année en pèlerinage sur la montagne sacrée, à la fête des Tabernacles, et campent près de l'enceinte, dans des berceaux de feuillages. Du côté S. du monticule et au-dessus de l'escarpement qui domine la plaine de Makhnah, M. de Saulcy a signalé l'existence de plusieurs marches gigantesques faisant probablement partie de l'escalier qui est représenté sur les médailles de Naplouse où figure le temple et dont parle le pèlerin de Bordeaux.

Le versant S. du monticule est jonché de ruines innombrables qui n'ont été encore que peu ou pas examinées. On y voit des débris non équivoques de basiliques byzantines, qu'il serait intéressant d'étudier. M. de Saulcy a voulu voir dans ces ruines l'antique Sichem, qui aurait occupé le sommet de la montagne au lieu d'être située dans la vallée. Son opinion est en contradiction avec la description de la Bible (Juges, IX, 36, 37), et avec les données d'Eusèbe (*Prépar. évang.*, IX, 22).

Du sommet du Garizim on jouit d'un magnifique panorama; à l'E.

et aux pieds du voyageur s'étend la belle plaine de Makhnah; plus loin apparaissent, derrière une chaîne de collines, les hauteurs coupées à pic qui resserront la vallée du Jourdain au N. Au delà des montagnes de la Samarie, se dresse le sommet neigeux du mont Hermon. A l'O. et au S. la vue s'étend sur les montagnes d'Éphraïm, la plaine de Saron et les flots bleus de la Méditerranée.

2° *Au tombeau de Joseph et au puits de Jacob* (1 h. aller et retour). On suit la vallée de Naplouse vers l'E. On traverse d'abord un bois d'oliviers; on remarque à gauche, au pied du mont Ébal, un assez grand nombre de cavernes à entrées sculptées. On atteint enfin à gauche de la route, au pied du mont Ébal, à l'endroit où la vallée de Sichem débouche à l'E. dans la grande plaine el-Makhnah (20 min.), le **tombeau de Joseph**. C'est une enceinte carrée, au milieu de laquelle s'élève un tombeau de pierre en forme de dos d'âne, avec quelques ornements en stuc. Les murailles sont couvertes d'inscriptions hébraïques. Ce tombeau est tenu en grande vénération par les juifs, les samaritains, les musulmans. La tradition, qui désigne cet emplacement comme celui où furent déposées les cendres de Joseph, rapportées d'Égypte, est d'accord avec l'Ancien Testament (Genèse, I, 25; Josué, XXIV, 32).

Le **puits de Jacob**, lié à la même tradition, est à 20 min. vers le S., au bord de la route de Naplouse à Jérusalem, sur un petit monticule qui se rattache au mont Garizim. C'est près de ce puits qu'eut lieu l'entretien de Jésus avec la Samaritaine (saint Jean, IV, 5, etc.). Les preuves de cette identité admise par tout le monde sont développées par Robinson (*Bibl. res.*, t. III, p. 109). Ce puits est placé au milieu d'une salle souterraine dont l'entrée est obstruée par des décombres et des fûts de colonnes en granit gris qui paraissent remonter au IVe siècle; il est creusé dans le roc et très-profond. L'ouverture de ce puits devait être de niveau avec le chœur de l'église construite par les croisés et qui fut détruite en 1187. Les ruines qui se voient à l'entour appartiennent à cette église, mais il est impossible d'en retrouver le plan.

3° *Au mont Ébal*. Cette montagne n'a pas été entièrement explorée, bien que son ascension ne présente aucune difficulté. Le sentier se détache au N. de la ville, près d'un petit wéli. Au sommet se trouve une plate-forme avec quelques ruines insignifiantes. Le panorama qui s'y déroule est assez semblable à celui du mont Garizim, mais plus étendu vers le N.-E., où l'on distingue le grand village de *Tallouzah*, entouré de grands bois d'oliviers, que Robinson identifie avec l'ancien **Tirzah**, une des premières capitales du royaume d'Israël (I, Rois, XIV, 17; XV, 25; XVI, 8-24).

De Naplouse au Carmel, par Anebta et Bakah, R. 141; — à Jérusalem, R. 139

ROUTE 139.

DE NAPLOUSE A JÉRUSALEM.

13 à 14 h. — On couche à Béthe ou à Birèh (9 h. de Naplouse).

En sortant de Naplouse, on remonte la vallée vers l'E., pour déboucher dans la plaine d'el-Makhnah (30 min.) près du puits de Jacob (V. ci-dessus). La vallée décrit en face vers l'E. un large amphithéâtre, occupé par des champs cultivés avec soin. On tourne vers le S., suivant à peu près l'axe de la plaine, laissant sur les sommités, à gauche, les villages de Raudjib, Awartâ et Haudela, et à droite ceux de Bourin (1 h. 30 m.), *Hawara*. Ici la plaine se resserre : à l'O. s'ouvre un wadi, où l'on voit les villages d'Aïn-Abous et de Kouza. Au S.-E. la vallée semble barrée par des collines pierreuses, sur la pente desquelles on trouve (30 m.) une *citerne*; le chemin, de plus en plus roide, conduit sur (5 m.) un pla-

teau aride d'où l'on peut, en se retournant, jeter un dernier regard sur la plaine d'el-Makhna, sur les monts Ébal et Garizim, avant de descendre (15 m.) dans une grande vallée dont les eaux s'écoulent vers l'O. pour rejoindre le Nahr el-Awdjèh et la Méditerranée. On y voit à l'E. les villages de Yetma et de Kabâlan, entourés d'oliviers et de vignes. Du fond de cette vallée (25 m.), on remonte sur un plateau plus élevé, qui se continue près de Khân es-Sâwièh, presque de plain-pied avec une vallée entourée de belles collines. On laisse à droite sur la hauteur (40 m.) le village de

El-Lebben, l'antique **Lebonah**, situé, d'après l'Ancien Testament, entre Béthel et Sichem (Juges, XXI, 19). Il est aujourd'hui abandonné et ressemble à une cité ruinée. Les rochers d'alentour présentent beaucoup de grottes sépulcrales. On gagne de l'autre côté de la vallée (30 m.) le *Khân el-Lebben*, grand bâtiment complétement ruiné, au pied d'une montagne escarpée, mais possédant encore un puits de bonne eau. Le chemin de Jérusalem continue à s'élever par une pente très-roide, sur (25 m.) un col au delà duquel on suit une longue arête au-dessus d'une vallée profonde, pour déboucher sur un vallon cultivé (25 m.), près du village de *Sinedjil*. Mais un détour d'une demi-heure permet d'aller visiter l'intéressante localité de Sçilo.

Pour cela on quitte la route directe à 10 m. au-dessus de Khân el-Lebben, pour s'engager à gauche vers l'E. dans un wadi, qui n'est guère que le lit d'un torrent; on aboutit dans un vallon dont les pentes sont disposées en terrasses et cultivées; gravissant alors vers le S., on arrive à (40 m.)

Seiloûn, l'antique **Schilo** ou **Sçilo**, où le tabernacle fut déposé après la conquête du pays de Chanaan, et où se fit le partage du territoire entre les tribus (Josué, XVIII, 1, 10). Le tabernacle demeura à Sçilo jusqu'à la fin du gouvernement des Juges. C'est pendant une des fêtes annuelles qui s'y célébraient que les Benjamites enlevèrent les jeunes filles qu'on n'osait leur donner pour femmes (Juges, XXI, 19, 23); c'est là que le jeune Samuel fut amené à Héli (I, Sam., I, 24, 28); c'est là que ce grand prêtre mourut subitement en apprenant la défaite de ses fils et la prise de l'arche par les Philistins (I, Sam., IV, 12, 18). Après cet événememnt, Sçilo perd son importance; au temps de Jéroboam, c'est encore la résidence du prophète Ahijah (I, Rois XIV, 2, 4). Sçilo est mentionnée par Jérémie comme un exemple de la justice de Dieu (VII, 12, 14; XXVI, 6). Saint Jérôme dit qu'on y reconnaît à peine un autel. Cette localité fut ensuite tout à fait oubliée; au temps des Croisades, on crut la reconnaître sur la montagne de *Nébi-Samwil* (V. p. 750), bien que le moine Boniface ait paru connaître sa position véritable. Cette position est indiquée avec une précision topographique très-rare dans la Bible, « au N. de Béthel, et à l'E. du chemin qui monte de Béthel à Sichem, et au S. de Lebonah. » (Juges, XXI, 19.) Cette désignation et la conservation du nom de Seiloun (Josèphe écrit Σιλοῦν, *Antiq.*, V, 1, 19, 20), sont les meilleures preuves de l'identité du lieu. Le village actuel occupe un monticule isolé au N. par le wadi, qui va rejoindre Khân el-Lebben, et à l'E. et à l'O. par deux ravins plus petits. Les ruines consistent seulement en quelques fragments de colonnes quelques grandes pierres, et vers le S. un bâtiment carré, qui paraît une ancienne église convertie plus tard en forteresse. Les murs épais de plus d'un mètre sont flanqués d'arcs-boutants ébranlés; l'intérieur, qui mesure au plus 5 mèt. carrés, est jonché de débris de colonnes corinthiennes. Au pied de la colline au S., on voit aussi les restes d'une *mosquée;* et à 15 m. à l'E.

une *fontaine* avec des grottes sépulcrales : à 1 kil. 1/2 au N. de Seiloûn, le village de *Karyout* répond au **Coreæ** de Josèphe.

On redescend de Seiloûn au S.-O., passant à gauche (30 m.) le village de *Tourmes-Aya*, perché sur un monticule, et l'on rejoint (15 m.) le chemin de Jérusalem, au-dessous de *Sinedjil*.

Laissant à droite le vallon cultivé qui, de ce village, descend à l'O. vers la plaine de Saron, on s'engage au S. dans une vallée étroite, aride et monotone, qui prend cependant au printemps un aspect verdoyant et gai ; on voit à droite, sur une hauteur (39 mèt.), le hameau de *Djibia* (le **Geba** d'Eusèbe?), et l'on atteint au fond du vallon (40 min.) *Aïn el-Haramyèh* (la source des Voleurs), dont les eaux fraîches et la verdure inviteraient au repos sans son nom trop significatif et malheureusement assez justifié. On remonte sur un plateau plus aride encore, où le rocher calcaire, mis à nu, constitue presque le sol. Les pauvres habitants de ces montagnes y font pourtant des terrains et des enclos de pierre autour de tous les morceaux de terre végétale qui restent, et parviennent à y cultiver des oliviers, de la vigne et des figuiers. Ce sont là ces monts d'Éphraïm célèbres par leurs vignobles (Deutér., XXXIII, 14, 15). On laisse à droite (15 min.) le village d'Yabroud ; au S.-O. se dresse une ruine pittoresque appelée *Bordj el-Berdawil*, et çà et là, dans le flanc de la montagne, se voient quelques grottes sépulcrales. On arrive sur un plateau, qui semble pavé de grandes dalles de calcaire blanchâtre ; les arbres croissent dans leurs fentes, et au printemps recouvrent de feuillage ce sol singulier. On atteint (1 h.) le village d'*Aïn-Yabroud*, d'où l'on peut prendre trois directions. Le chemin direct conduit à el-Birèh en 1 h. 20. Un autre chemin à l'O. va visiter (20 min.) *Djifna*, le *Gophna* de Josèphe, où Titus campa dans sa marche sur Jérusalem. C'est maintenant un village de 200 habitants, tous chrétiens. On y voit les restes d'un château, qui semble dater des croisades, et ceux d'une église dédiée à saint Georges. De *Djifna* on rejoint el-Birèh en 1 h. 30. — Enfin notre route, qui s'écarte vers l'E., un quart d'heure avant d'atteindre Aïn-Yabroud, conduit à (1 h.)

Bethel, auj. **Beïtin**, sur un rocher escarpé, au-dessus de deux ravins qui aboutissent vers le S. au wadi Sowaïnit; du sommet on aperçoit déjà distinctement le dôme de la mosquée d'Omar.

Béthel, dont le nom revient si souvent dans la Bible, remonte à une haute antiquité. Son nom primitif était **Louz**, à l'époque où Abraham y faisait paître ses troupeaux. Jacob, après y avoir vu en songe une échelle qui unissait le ciel à la terre (Genèse, XXVIII), lui donna le nom de *Beth-èl*, maison de Dieu, et y éleva un autel à Jéhova. Les juges tinrent de fréquentes assemblées dans cette petite ville; elle fut occupée ensuite par les Éphraïmites, bien que, par le sort, elle dût appartenir à la tribu de Benjamin. Lorsque Jéroboam, après le schisme, y bâtit un temple consacré à l'adoration du Veau d'or (Rois, XII, 29-33), les prophètes Osée et Amos changèrent le nom de Bethel en *Beth-aven*, « maison du crime. » Un prophète courageux pénétra dans ce temple, et le maudit au moment où Jéroboam y offrait un sacrifice (I, Rois, XIII). Habitée par les Benjaminites après la captivité, cette ville fut fortifiée à l'époque des Machabées; elle existait encore du temps des Romains, et Vespasien y laissa une garnison. Elle n'était plus qu'une bourgade insignifiante dès les premiers siècles du christianisme, mais ses ruines attestent encore son antique importance.

Elles occupent plus de 1 kil. de superficie, et on y distingue parfaitement de larges assises, le tracé des murailles et les débris d'une

tour quadrangulaire. Au fond de la vallée, à l'O., est une citerne de 10 m. de long sur 6 m. 50 de large en pierres massives, dont la paroi méridionale est seule intacte.

De Béthel, on descend vers (15 m.) un puits d'eau excellente (*Aïn-abou Khachabé* de la carte de Caillé?), puis, à travers une plaine un peu moins pierreuse que celles que nous avons traversées précédemment, on arrive à (40 m.)

Biroth, auj. **Birèh** (le puits), bourg habité par 700 à 800 musulmans et quelques familles chrétiennes. Il faisait partie des villes chananéennes occupées par les Gabaonites, et qui, par une ruse de guerre, échappèrent à la vengeance des Hébreux (Josué, x). Depuis les croisades, on l'a souvent confondu avec le village de **Mekhmas** (Machmas) situé à 2 kil. à l'E.

Outre les ruines de deux citernes placées près d'une fontaine arabe d'une physionomie pittoresque, Birèh offre un souvenir intéressant des croisades : c'est une *église* qui, d'après le cartulaire du Saint-Sépulcre, fut terminée en 1146 avec l'hôpital qui en dépendait. « Elle forme, dit M. de Vogüé, un carré long de 32 m. sur 18, terminé par 3 absides en cul-de-four. Comme à Sainte-Anne de Jérusalem, les arcs-doubleaux reposaient sur des pilastres interrompus avant d'arriver à terre, et étaient reliés aux murs par des consoles. Le mur du N. et les trois absides sont encore debout; on voit en outre une pierre tombale, ornée d'arcatures, qui est du temps de la construction et qui a dû recouvrir les restes de quelque chevalier croisé.»

Au delà d'El-Birèh le chemin traverse un plateau aride et entre (30 min.) dans un vallon nu et triste. A droite de la route, quelques ruines (anciens réservoirs, débris d'arcades et tombeaux) rappellent par leur nom d'*Atara* l'antique **Hataroth**, qui marquait la frontière d'Éphraïm et de Benjamin Josué, vi, 2, 5· xviii, 13). Au débouché du vallon, on entre (25 min.) dans une plaine plus cultivée, ayant à droite le village de *Kalendièh*, et bientôt à gauche, sur une petite hauteur, (10 min.) **Er-Ram**, l'antique **Ramah** de Benjamin (Jos., xviii, 25), placé entre Gabaon et Biroth, à 6 milles romains au N. de Jérusalem, selon Eusèbe. C'est un pauvre hameau, avec quelques pierres antiques, qui ne mérite pas de nous détourner de notre route. On rencontre bientôt (10 min.) un khan ruiné appelé *Khoraïb er-Ram*, puis (20 min.) le point de jonction de la route de Jérusalem à Ramlèh, par el-Djib et le wadi Suleïman. On s'élève ensuite (20 min.) sur un monticule nommé *Toleïl el-Foul* (le monticule des Fèves), où l'on trouve quelques ruines informes et d'où on a une vue assez étendue vers l'E., du côté de la vallée du Jourdain. A l'O. se montrent le village de *Beit-Hanina*, et plus loin, sur le sommet d'une montagne, la mosquée de *Nébi-Samwil*. Le *Toleil el-Foul* marquerait, selon Robinson, la position de **Gabaa** ou **Gibea** de Benjamin, célèbre par l'histoire atroce du lévite d'Éphraïm (Juges, xix, 14-30), et qui fut plus tard la résidence de Saül (I, Sam., x. 26; xi, 4; xv, 34). Josèphe, racontant la marche de Titus sur Jérusalem, place Gabaa à 30 stades au N. de la ville.

Arrivé à (25 min.) *Chafat*, on commence à apercevoir Jérusalem, et bientôt (10 min.) du plateau du *Scopus* on voit se dérouler la ville tout entière avec la haute coupole de la mosquée d'Omar, la tour de David et le dôme du Saint-Sépulcre. Cette première vue est d'un effet saisissant. Un *tell*, situé vers l'E., et qui porte quelques ruines, répondrait, selon M. Porter (*Handbook*, p. 324), à l'emplacement de **Nob**, dont Saül massacra les habitants pour se venger du crime supposé d'Abimélech (I, Rois, xxii). Mais le voyageur a hâte d'arriver à la cité sainte; il laisse à gauche (25 min.) les *tombeaux des*

Rois, et bientôt (15 min.) il entre en ville par la porte de Damas. (V. R. 143.)

ROUTE 140.

DU CARMEL A JAFFA,

PAR CÉSARÉE

(17 à 18 h. — On campera à Tantourah ou à Moukhalid.)

En quittant le couvent du Carmel, on descend à l'extrémité du promontoire, que l'on contourne pour se diriger au S., en suivant le rivage. On rencontre (1 h.) un puits antique, et un peu plus loin, sur un petit monticule, quelques ruines qui portent le nom de *Tell-Kniçèh*, ou *Koneïçèh*, dans lesquelles M. Guérin (*De ora Palestinæ*, p. 26-39) reconnaît le **Capharnaüm** mentionné entre Dora et Caïpha par les historiens des Croisades. C'est par une erreur évidente que Kiepert y a placé la *Mutatio Calamon*, qui était à 3 milles au N. de Sycaminon (Khaïfa). Au delà de Koneïçèh, la route longe le versant oriental d'une petite chaîne de collines qui sépare la plaine de la mer. On franchit ensuite trois petits wadis; après le dernier, nommé wadi Adjal, on trouve à droite (1 h.) un chemin creux qui traverse les collines de l'E. à l'O. Ce chemin, appelé dans les historiens des Croisades *via Stricta*, *Districtum* ou *Petra incisa*, est évidemment creusé de main d'homme sur une longueur de près d'un kilomètre et sur une largeur de 2 à 3 mètres; il a été fortifié par les Templiers. Son extrémité E. présente les vestiges d'une porte et les fondations de deux fortes tours. Ce passage aboutit à

Athlit (2 h. 50 min. du Carmel), l'antique **Magdiel** d'Eusèbe et de saint Jérôme, qui prit au moyen âge le nom de **Castellum peregrinorum**. On ignore l'histoire de cette place forte avant le XIIIe siècle; elle paraît, selon Ritter, répondre à la *Certha* de l'*Itinéraire de Bordeaux à Jérusalem*. En 1218, les Templiers la fortifièrent pour protéger les pèlerins au passage de la Petra-Incisa, où Baudouin Ier lui-même avait été blessé en 1103. La forteresse fut le dernier point de la Palestine occupé par les croisés, puisque les Templiers ne l'abandonnèrent qu'en 1291, quelques semaines après la perte de Saint-Jean-d'Acre.

Athlit occupe un promontoire rocheux, qui paraît avoir été originairement une île véritable, avec une petite baie du côté du S. Ce n'est plus qu'un pauvre village construit au milieu des ruines de la forteresse. On voit à l'E. les restes d'une épaisse muraille, dont la construction excite l'admiration; les beaux blocs réguliers de la base sont antiques, mais les parties supérieures ne remontent qu'aux croisades. Dans cette enceinte, on remarque les ruines d'une belle église à triple nef, dont les murs sont ornés de beaux arceaux gothiques et de figures d'animaux très-mutilées. L'intérieur de la péninsule n'est qu'un monceau de décombres. A l'O., c'est-à-dire près de la mer, sont les restes du *château des Templiers*, qui semble avoir été bâti sur les fondations d'une acropole antique; vers le N. sont quelques fragments de colonnes en granit de Syène; et, près de là, on voit une partie de la muraille avec un grand arc ogival renversé probablement par un tremblement de terre. On vient continuellement y prendre des matériaux pour les constructions des villes voisines. Au S. sont les vestiges de l'ancien port, de forme semi-circulaire. Il est complétement ensablé.

Au delà d'Athlit, le rivage présente un aspect de fertilité et quelques bouquets de palmiers. On voit (50 m.) sur une colline à gauche le village de *Sarfend*, où l'on trouve quelques tombeaux et citernes antiques. Plus loin (20 m.), se montre au sommet des rochers, à gauche, *Kefr el-Ham*, où l'on voit aussi quelques antiquités. La route longe à gauche le pied des col-

lines, où l'on remarque de vastes excavations de carrières, tandis qu'à droite s'étend une plaine fertile, avec des bois d'oliviers. On arrive (30 m.) à

Tantourah, l'antique **Dora**, fondée par les Phéniciens; son roi, allié de Jabirr, fut battu par Josué (XII, 23), et son territoire donné à la tribu de Manassé, qui ne put jamais s'emparer de la ville, et se contenta d'un tribut. Sous Salomon, elle était administrée par Ben-Abinadab (I, Rois, IV, 2). En 217 avant J.-C., elle fut attaquée sans succès par Antiochus le Grand. Antiochus VII y assiégea l'usurpateur Tryphon. Prise par Alexandre Jannæus (103), elle recouvra son autonomie par le bienfait de Pompée (64). Au temps de Pline et de saint Jérôme, elle était déjà détruite.

Les ruines de Dora, situées à environ 300 mèt. au N.-O. de Tantourah, consistent en quelques substructions éparses entre le rivage et la colline, où l'on remarque aussi des carrières, des citernes et des tombeaux creusés dans le roc; près du rivage, et au N. du promontoire qui portait l'antique acropole, sont les restes d'un *grand édifice* bâti de blocs carrés, qui semble d'époque gréco-romaine, et qui paraît avoir servi d'entrepôt pour le débarquement; quelques fragments de colonnes annoncent aussi un ancien portique, un temple. Le sommet du promontoire porte une grande tour ruinée, qui se voit d'une grande distance, seul reste du château des croisés, bâti sur une ancienne acropole. Au S. du promontoire s'étend le port semi-circulaire, protégé à l'O. par quelques îlots rocheux. Le village moderne de Tantourah, situé au S., contient environ 140 familles arabes.

Au delà de Tantourah, on passe (40 m.) le lit presque desséché du *Nahr-Belka* ou *Nahr ed-Defzèh*, et plus loin (40 m.) le *Nahr ez-Zerka*, l'ancien *Crocodilon flumen* de Pline et de Strabon. L'existence de petits crocodiles, du genre appelé *temsah*, est encore confirmée par les Arabes d'aujourd'hui, comme elle l'a été par les anciens et les auteurs des croisades. Ces animaux y auraient été apportés du Nil, dans la ville de *Crocodilon Polis*, dont on voit les ruines sur la rive sud du torrent. La ville n'existait déjà plus du temps de Pline.

Au delà du Nahr ez-Zerka, commence la grande plaine de Saron. Un aqueduc, dont la construction remonte sans doute à Hérode le Grand, et dont les arcs sont presque entièrement enfouis dans le sable, court sur un espace de 3 kilom. jusqu'à (40 m.)

Kaïsaryèh, l'antique **Césarée** de Palestine.

Histoire. Cette ville n'était dans l'antiquité, jusqu'au temps de Strabon, qu'une localité sans importance nommée *la tour de Straton.* Hérode le Grand entreprit de créer un port sur la côte inhospitalière de la Palestine, et y fonda l'an 25 avant J.-C. une ville magnifique, qu'il nomma Césarée, en l'honneur de César-Auguste, son protecteur. Ce port reçut pour la même raison le nom de Sébasté. Josèphe a raconté (*Antiq.*, XV, 9) la magnificence que ce roi déploya pour orner sa nouvelle capitale et y attirer les étrangers. Il y bâtit un théâtre, un cirque, des égouts, des aqueducs, un temple dédié à César, un immense brise-lames pour protéger le port, de grands magasins montés et un grand quai de débarquement, servant aussi de promenade. C'est à Césarée que le roi Agrippa mourut subitement (44 après J.-C.). Les troubles qui éclatèrent dans cette ville entre les Juifs et les Syriens ou les Grecs qu'Hérode y avait attirés, déterminèrent de 57 à 65 plusieurs interventions des Romains; enfin le grand massacre de 20 000 Juifs par les Grecs souleva toute la Palestine, et commença la grande guerre qui devait amener la ruine de la nation juive. Vespasien était à Césarée, quand il apprit, l'an 69, la mort de Galba et

l'élection de Vitellius, qui indigna l'armée de Syrie et l'engagea à proclamer Vespasien. Après la prise de Jésusalem (70), Titus célébra à Césarée des fêtes magnifiques, où plus de 2500 Juifs furent sacrifiés dans les jeux du cirque. Césarée reçut de Vespasien le nom de *Colonia prima Flavia*, et de Titus l'immunité de son sol.

Césarée joue un grand rôle dans l'histoire des apôtres; c'est là que le centurion Corneille fut baptisé (Actes des apôtres, x) et que saint Paul fut supplié de ne pas se rendre à Jérusalem (Ibid., xxi, 8); c'est là qu'il fut ramené prisonnier et embarqué pour Rome (Ib. xxiii, 33 : xxiv, 25; xxvi, 28; xxvii, 1, 2). La ville devint de bonne heure un évêché et fut en 195 le siége d'un concile. Elle donna asile à Origène, et Pamphile y souffrit le martyre. Eusèbe, l'auteur de l'*Histoire ecclésiastique* et de l'*Onomasticon*, que nous citons si souvent, y naquit et occupa le siége épiscopal de 315 à 338. Procope, l'historien de Justinien, était aussi de Césarée.

Abou Obeïda, lieutenant d'Omar, s'empara de la ville en 638. Sous la première croisade, l'émir qui y commandait offrit le tribut à Godefroy de Bouillon. Baudouin Ier s'en empara en 1102, après un siége meurtrier. Reprise par Saladin en 1187, rendue aux croisés en 1190, puis aux musulmans en 1219, elle fut relevée par saint Louis en 1251; ravagée par Bibars Bondoukdar en 1265, elle fut définitivement détruite par le khalife el-Achraf en 1291, et ne présente plus depuis cette époque jusqu'à nos jours qu'une enceinte de ruines complétement abandonnées où les Arabes viennent seulement chercher des matériaux qu'ils transportent par mer à Acre, à Beyrout ou à Jaffa.

État actuel. — Les ruines de Césarée forment un grand parallélogramme de 600 pas de longueur, sur environ 400 de large. Les murailles rebâties par saint Louis existent encore en partie, et, malgré les brèches nombreuses qui y ont été faites, présentent une enceinte complète; la partie supérieure seule s'est écroulée. Les fossés, larges de 12 mèt. et profonds de 6 à 7, sont revêtus de maçonnerie à l'intérieur. Les tours sont presque toutes ruinées; on en comptait 10 sur la face E., 4 au N. et au S., 3 seulement à l'O. Il y avait quatre portes; celle du S. est seule intacte. Du côté du S. une langue de terre rocheuse avance dans la mer et forme deux golfes: celui du N. était le port de la ville; celui du S. baignait les faubourgs. Ce promontoire formait une jetée naturelle qui fut agrandie par Hérode, au moyen de travaux considérables, mais ce port artificiel, élevé à si grands frais, était déjà détruit du temps des croisades. Le promontoire, dont le sommet portait autrefois la tour de Straton, présente encore des ruines massives du temps des croisés et de saint Louis. Ces murailles contiennent une quantité de fûts de colonnes de granit de Syène, placés transversalement à la fois comme moyen de consolidation et comme ornement. Le bras septentrional du port présente aussi, au point où il rejoint la terre, plusieurs chapiteaux du même granit. Les colonnes placées à l'entrée du port par Hérode, et le grand môle fortifié qu'il avait bâti dans la mer, ont disparu, ainsi que les voûtes qui servaient de magasins aux marins et le grand quai qui entourait le port.

L'intérieur de l'enceinte ne présente plus qu'un monceau de décombres enfoui sous une végétation si épaisse qu'il est à peu près impossible d'y pénétrer, si ce n'est à la fin de l'été, quand les broussailles ont perdu leur feuillage. Il est impossible de reconnaître le plan d'aucun des édifices d'Hérode ou des croisés. On distingue cependant les restes d'une vaste *basilique chrétienne*, avec trois absides semi-circulaires et trois grands

arcs-boutants encore debout. Sous l'autel régnait une longue crypte dont les substructions paraissent remonter au temps d'Hérode : ce sont peut-être les fondations du temple d'Auguste, qui ont servi de base à l'église chrétienne, transformée plus tard en mosquée. Près de là on reconnaît aussi les restes d'une autre église plus petite. Le théâtre et l'amphithéâtre ne sont plus reconnaissables qu'à leur position au S. du port. La hauteur à laquelle s'adossait l'amphithéâtre porte les restes d'un château moyen âge (Guérin, ouvr. cité, p. 47-50).

De Kaïsaryèh à Samarie et Naplouse, R. 141.

Au delà de Kaïsaryèh on suit le rivage désert et désolé ; on franchit (30 minutes) le *Nahr el-Akhdar,* qui se répand en marécages, mentionnés dans les historiens des Croisades sous le nom de *flumen mortuum*. Le rivage devient ensuite plus étroit et présente des falaises abruptes. Le chemin est sablonneux et pénible ; il s'élargit un peu à l'embouchure du *Nahr Abou-Zabourah*, le *flumen Salsum* des croisés, appelé par Bohaeddin *Nahr el-Kassab* (fleuve du Roseau), et *Kanah* par le livre de Josué (XVII, 8).

Au delà de ce ruisseau, le rivage se resserre de plus en plus entre la mer et les rochers, et il vaut mieux monter sur la plaine de Saron, où l'on trouve des champs couverts de céréales. On atteint (50 min.)

Moukhalid ou plutôt **Oum-Khalid**, village formé d'un certain nombre de cabanes en terre, qui doit son nom à une sainte musulmane dont il possède le tombeau. La plaine est ensuite semée de monticules verdoyants, restes des forêts de chênes qui couvraient anciennement la plaine de Saron. On rencontre bientôt (1 h.) le *Nahr el-Falek*, autre fleuve marécageux qui nourrit des crocodiles, s'il faut en croire le nom arabe de *Mayet et-Temsah*. Les croisés le nommaient *Rochetailie*. C'est dans la grande plaine au S. de ce fleuve que Richard Cœur-de-Lion remporta, en 1191, sur Saladin, une grande victoire, où 100 000 chrétiens furent engagés contre 300 000 musulmans. Dans le même lieu, vers le hameau de Kakoun, à l'E., eut lieu, le 15 mars 1799, le combat où Bonaparte mit en fuite les hordes syriennes. Le chemin conduit ensuite (50 min.) aux ruines de

Arsouf, l'antique **Apollonia** mentionnée par Josèphe, Pline et Ptolémée, entre Césarée et Joppé, mais dont l'histoire est inconnue, bien qu'elle paraisse avoir été détruite par les Juifs et rebâtie par Gabinius, l'an 57 après J.-C. Au temps des croisades, elle est nommée *Assor*, ou *Assur*, ou *Arzuffum*. Godefroy de Bouillon ne put s'en emparer, mais Baudouin I[er] l'emporta en 1102. Prise par Saladin, reprise par Richard Cœur-de-Lion en 1191, fortifiée par saint Louis en 1251, elle fut prise et rasée par Bibars Bondoukdar. Les ruines d'Arsouf occupent une hauteur près du rivage, où l'on voit quelques débris d'un château. Les restes des murailles et de la ville ont presque tous disparu sous les broussailles. La ville possédait deux petits ports.

Tout près d'Arsouf (6 min.) est le hameau de *el-Haram Ali-Ibn-Aleim*, bâti autour d'une mosquée élevée sur le tombeau d'un santon révéré.

A 2 h. environ à l'E. d'Arsouf et d'El-Haram, on pourra aller visiter l'emplacement d'Antipatris, bâtie par Hérode le Grand sur l'emplacement de l'antique *Caphar-Saba*, et où saint Paul fut conduit prisonnier (Actes des Apôtres, XXIII, 31, Il n'y a plus aujourd'hui qu'un village 32). insignifiant qui a repris l'ancien nom de *Kefr-Saba*.

D'el-Haram on continue par la plaine jusqu'au (45 min.) pont du *Nahr el-Awdjèh*, un des principaux cours d'eau de la Palestine, qui prend sa source dans les monta-

gnes d'Éphraïm et se répand en marécages près de son embouchure. Il répond peut-être au Gaas de la Bible (II, Samuel, XXIII, 30). A partir du fleuve, la route traverse une plaine monotone jusqu'à (1 h. 45) Jaffa (V. R. 142).

ROUTE 141.

DU CARMEL A NAPLOUSE,

PAR CÉSARÉE, BAKAH ET ANEBTA.

(15 à 16 h. — On campera à Kaïsaryèh ou à Bakah. — Une escorte est nécessaire dans la plaine de Saron et aux abords des montagnes de Samarie. Les tribus étant souvent en guerre les unes avec les autres, il faut quelquefois faire un détour par le territoire de quelque tribu neutre. On se fera renseigner à cet égard soit au Carmel, soit à Naplouse, chez le commandant turc, si l'on suit la route en sens inverse.)

Du Carmel à Kaïsaryèh (6 h. 30. V. R. 140).—De Kaïsaryèh on se dirige vers l'O. à travers la grande **plaine de Saron,** qui paraît n'avoir été jamais occupée que par des tribus nomades. Les Israélites descendaient de leurs montagnes pour y faire paître leurs troupeaux, tandis que les Phéniciens occupaient les villes de la côte (I, Chroniq., XXVII, 29; Isaïe, LXV, 10). Sa beauté a été célébrée en maint endroit (Isaie, XXXV, 2; Cant. de Salomon, II, 1); comprise entre la base O. du Carmel et des montagnes de Samarie et d'Éphraïm, et la ligne de dunes qui court parallèlement à la côte, elle forme une vaste surface ondulante couverte de hautes herbes, et parsemée de monticules isolés surmontés de bouquets de chênes-verts qui lui donnent l'air d'un immense parc et présentent à chaque pas des aperçus pittoresques. Elle est arrosée par plusieurs cours d'eau descendus des montagnes, dont les principaux sont le Nahr el-Akhdar, le Nahr el-Felèk et le Nahr el-Awdjèh (V. R. 140). Les Arabes qui cultivent cette plaine n'osent s'y aventurer pour labourer ou moissonner qu'armés jusqu'aux dents, et en plaçant à l'entour des cavaliers en vedette. La moindre troupe cheminant dans la plaine les met en fuite (V. Porter, *Handbook*, p. 282). Tel est le pays qu'il faut traverser sans chemin fixe pour gagner (3 h. 45)

Bakah, gros village au pied des derniers contre-forts des montagnes, entouré de champs couverts de blé et d'orge, dont les habitants ont l'air sauvage et défiant. On se dirige alors vers le S.; franchissant un wadi et gravissant une hauteur, on passe (30 min.) entre les villages de *Zeita* à l'E., et de *Zit* à l'O.; ce dernier couronne une colline régulièrement coupée, qu'à son sommet aplani artificiellement et à quelques débris antiques on peut reconnaître pour une ancienne forteresse dont le nom n'a pas été déterminé. On redescend ensuite dans le wadi Moussin, au fond duquel on aperçoit les villages d'Attil et de Deïr el-Ghousoun, entourés de beaux oliviers. On s'élève alors sur les hauteurs, laissant à droite en plaine le village de *Kakoun*, près duquel Bonaparte, après un brillant combat, dispersa les hordes syriennes, le 15 mars 1799, alors qu'il marchait sur Saint-Jean-d'Acre, longeant le pied des montagnes jusqu'au wadi el-Mélh (V. p. 735). A (1 h.) *Kefr-Sil* on voit des ruines assez considérables, et l'on atteint (15 min.) *Chouweikèh*, gros village florissant, assez près de la plaine pour profiter de sa richesse et assez haut placé pour se défendre contre les Bédouins. On descend alors dans le wadi Ech-Cha'ir (la vallée de l'orge), en vue des grands villages de *Dennâbèh* et de *Toul-Kéram*. On tourne à l'O. (15 min.) pour remonter la vallée. Son aspect est triste et monotone; l'on croirait difficilement, en voyant ces collines arides et déboisées, que l'on entre dans la vallée même de Sichem. On perd de vue la plaine de Saron pour atteindre (1 h. 25)

Anebta, grand et beau village construit au milieu des rochers, sur la rive droite du wadi, et entouré de cavernes et de grottes

taillées qui prouvent son antiquité. La vallée conserve encore son caractère de tristesse; on rencontre cependant quelques oliviers, quelques moulins, et çà et là un champ cultivé. Le long du torrent on trouve des vestiges de l'ancienne voie romaine qui allait de Sébasté à Césarée. On gagne ainsi (50 min.)

Ramin, beau village bâti dans une position élevée, d'où l'on découvre d'une part tout le wadi Cha'ir, et d'autre part tout le bassin de Samarie. Robinson a même distingué, avec une lunette, une partie de la colonnade de Sébastyèh.— On peut de Ramin se rendre en 45 min. à Samarie et de Samarie à Naplouse (2h.40.—V.R.132), ou bien continuer par le wadi Cha'ir, par le village de Dibbarièh, et rejoindre à (1 h. 40) Deïr-Chérèf la route de Samarie à Naplouse, où l'on arrive en 1 h. 30 min. V. R. 138 p. 742).

ROUTE 142.

DE BEYROUT A JAFFA,

PAR MER.

40 lieues marines, ou 220 kil. Trajet en 16 h.)

Cette route est parcourue, pendant la nuit, pour la plus grande partie, par les paquebots des Messageries impériales. On ne pourra donc apercevoir la côte que le soir et le matin, pendant un certain nombre d'heures, selon les saisons. La côte a été décrite en détail (R. 132 et 140). Les points principaux qu'on peut apercevoir dans le trajet par mer sont, à partir du Ras Beyrout: la chaîne du Liban, Saïda et Sour, le Ras el-Abyad et le Ras el-Moucheirifèh, Saint-Jean-d'Acre, et surtout le cap et le couvent du Carmel, avec Khaïfa (V. R. 136). A partir de là, la côte s'abaisse, c'est une longue plage surmontée de dunes, au delà desquelles on aperçoit à l'horizon les montagnes peu élevées de la Judée. On ne voit aucune ville sur le rivage, à part les ruines d'Athlit, la tour de Tantourah et les ruines de Césarée. C'est un immense désert jusqu'à Jaffa, dont on voit au loin briller les blanches coupoles et les maisons superposées en étages.

JAFFA.

Renseignements généraux. — Le débarquement, lorsque la mer est houleuse, présente quelques difficultés. Les paquebots étant forcés de s'arrêter à un mille au moins du rivage, ce sont de mauvaises barques arabes qui servent au transport des passagers et des bagages. Le soi-disant port de Jaffa est un étroit canal à demi ensablé qui a 12 à 15 mèt. de large; ses deux uniques entrées, au N. et à l'O., n'ont pas plus de 3 mèt. de large.

On loge au *Couvent des Franciscains*, situé sur le port, et d'où l'on jouit d'une belle vue, ou à l'*English Hotel*, tenu par un Allemand, M. Blattner (service passable); il y a encore un autre hôtel tenu par un Latin.

On trouvera facilement des chevaux et des *moukres* pour Jérusalem. Un cheval coûte de 7 à 8 fr.; mais pendant les fêtes de Pâques ce prix est doublé. On pourra s'adjoindre un drogman pour 5 ou 6 fr., mais il n'est pas réellement nécessaire.

Paquebots à vapeur.—*Messageries impériales* tous les 15 jours pour Alexandrie et Marseille le vendredi; pour Beyrout, les échelles de Syrie, Rhodes et Smyrne le mercredi.—Le *Lloyd autrichien* ne touche à Jaffa qu'à des époques irrégulières.

Histoire.—Jaffa est nommé **Yafa** par les Arabes et **Joppé** par les Grecs. Son nom dans la Bible est **Yafo** (Jos., XIX, 46). Son origine est si ancienne que Pline la fait remonter avant le déluge. C'est sur un rocher voisin de Joppé que la fable place la délivrance d'Andromède par Persée. Yafo était le seul port de la Palestine qui mit les Hébreux en communication avec la Méditerranée. C'est là que furent débarqués les fameux cèdres du Liban destinés au temple (II, Chroniq., II, 16). Le prophète Jonas s'embarqua de là pour Tarchich (Tarsous) (Jonas, I, 3).

Prise sur les Syriens par Judas

Macchabée, elle tomba ensuite au pouvoir des Romains, qui la brûlèrent. Elle ne tarda pas à être rebâtie par les Juifs, mais Vespasien la renversa de nouveau et la remplaça par une citadelle romaine. Sous Constantin, Jaffa devint le siége d'un évêque. Fortifiée par Baudouin Ier, elle fut reprise par Saladin en 1188. La ville moderne ne compte pas plus d'un siècle et demi d'existence. L'expédition française en Égypte lui a donné une triste célébrité. Le 6 mars 1799, elle fut prise d'assaut par l'armée française et livrée au pillage. Par une de ces cruelles nécessités que les rigueurs de la guerre excusent à peine, 4 000 soldats albanais prisonniers furent sacrifiés, on ne pouvait ni les laisser en arrière, ni les renvoyer en Égypte à travers le désert. Pour la première fois de sa vie, Bonaparte se montra cruel.... l'armée exécuta cet ordre en frémissant (Thiers). En revanche, l'histoire enregistre avec bonheur le dévouement du chirurgien Desgenettes, et le peintre Gros a rendu populaire l'héroïque fermeté du général Bonaparte au milieu des pestiférés de Jaffa. En 1838, une partie de la ville a été renversée par un tremblement de terre.

État actuel.—Jaffa s'élève en amphithéâtre au-dessus de la mer, sur une colline sablonneuse, et présente de loin un ensemble pittoresque, grâce aux vergers et à la riche végétation qui la couvrent à l'O. Elle est entourée d'une enceinte fortifiée et défendue par quelques canons; l'intérieur de la ville est sombre et misérable. Sa population est de 5 000 âmes, et les chrétiens en forment le cinquième. Depuis quelques années, par suite de l'extension du service des *Messageries impériales*, le commerce y a pris un certain développement; les huiles, les grains et les fruits, parmi lesquels il faut citer les savoureuses oranges de Jaffa, sont les principaux objets d'exportation. Quelques fûts de colonnes et de gros blocs encastrés dans l'enceinte moderne sont les seuls témoins de la haute antiquité de cette ville. Ses trois mosquées et les couvents des trois principaux rites n'offrent rien d'intéressant. C'est le couvent arménien qui servit d'hôpital à l'armée française.

Jaffa n'a qu'une seule porte, située au N.-E., toujours encombrée de chameliers et de marchands, qui y tiennent une espèce de marché extérieur au milieu duquel se dresse une fontaine en marbre blanc et rouge assez joliment sculptée. En suivant, vers l'E., une grande allée de cactus, on arrive (10 min.) à une esplanade plantée de sycomores, au milieu desquels s'élève une élégante fontaine moresque qu'on nomme dans le pays *Abou-Nabbout* (le père de la Massue). C'est le champ de foire et le rendez-vous de tous les oisifs de la ville. De charmants jardins s'étendent aux environs.

De Jaffa à Ascalon, R. 139;—à Césarée et au Carmel, R. 141;—à Jérusalem, par Lydda et Ramlèh, R. 143; par Bethoron, R. 150.

ROUTE 143.

DE JAFFA A JÉRUSALEM,

PAR RAMLÈH ET LYDDA.

(12 h. par la route directe; un bon cheval peut facilement la franchir en 9 à 10 h.; ordinairement, on partage le trajet en deux étapes; le soir même du débarquement, on part de Jaffa vers 5 h. pour aller coucher à Ramlèh, et le lendemain de grand matin, on continue pour arriver à Jérusalem vers midi.

En sortant de Jaffa, on repasse par la fontaine d'Abou-Nabbout (V. ci-dessus); puis, se dirigeant à l'E.-S.-E., on franchit une dune peu élevée et une plaine sablonneuse pour gagner (50 min.) le village de

Yasour, bâti sur une petite éminence surmontée d'une chapelle, auprès de laquelle est une fontaine (*sébil*) qui porte le nom de *Aïn-Dalab* (source du Platane). On

perd de vue Jaffa. Plus loin (30 min.) une avenue d'oliviers indique l'emplacement d'une ferme fondée par l'ordre de Colbert. Bonaparte campa sous ces arbres pendant son expédition. A 1 kil. sur la gauche, sur une hauteur assez bien boisée, est le village de

Beit-Dedjan, dont le nom rappelle le **Beth-Dagon**, la maison du dieu Dagon, célèbre dans les guerres contre les Philistins. La plaine de Saron, qui l'entoure, serait d'une merveilleuse fertilité si les bras ne faisaient défaut à la culture.

De Beit-Dedjan, on se rend directement en 1 h. 30 à Ramlèh, passant à moitié chemin près d'une fontaine presque toujours tarie qu'un aqueduc met en communication avec un pauvre village nommé *Sarfend*, bâti, dit la légende, sur la ville de Goliath. C'est sans doute le *Sarifæa*., qui fut brûlé en 756 de J.-C., par les musulmans. On prendra au contraire la route à gauche si l'on veut visiter (1 h. 45)

Lydda ou Diospolis, qui aujourd'hui a presque repris son nom primitif sous la forme *Loudd*. Il est question de cette ville dans l'Écriture, comme une des possessions des Benjaminites (I, Chroniq., VIII, 12). Elle fut donnée à Jonathan Macchabée par Démétrius Soter. Josèphe nous apprend que Cassius, gouverneur romain de la Judée, réduisit ses habitants en esclavage; plus tard elle fut rebâtie sous le nom de Diospolis. Au IVe siècle, elle fut érigée en évêché dépendant de Jérusalem, et les Croisés le rétablirent sous le nom de saint-Georges, qui, dit-on, y était né et avait été enterré en ce lieu. C'est à Lydda que le Nouveau Testament place la guérison du paralytique par saint Pierre (Actes des Apôtres, IX, 32, 39).

Le misérable village actuel présente, comme le remarque Volney, l'aspect d'un lieu où l'ennemi et le feu viennent de passer. On y voit encore, près du village, les ruines de l'*église de Saint-Georges*, bâtie au milieu du XIIe siècle et renversée par Saladin. Une partie des murailles et de l'abside orientale subsiste encore, avec de beaux pilastres et des chapiteaux de marbre. Du côté S. on remarque un grand arc ogival, soutenu par de grandes colonnes engagées à chapiteaux corinthiens.

On revient vers le S.-O. à travers la belle plaine de Saron, couverte en cet endroit de jardins et de vergers entre lesquels la route forme une avenue, et, après avoir passé devant une citerne attribuée à Constantin, et qui, d'après les croyances locales, a la propriété de guérir la fièvre, on arrive à (45 min.—3 h. de Jaffa)

Ramlèh (le sable), dénomination qui est parfaitement justifiée par la nature du terrain. Quelques écrivains des deux derniers siècles ont essayé d'identifier Ramlèh avec Ramat ou Ramathaïm-Tzophim, du livre de Samuël : mais il est reconnu que la résidence habituelle de Samuël était du côté de Bethléem Eusèbe et saint Jérôme la désignent comme l'ancienne Arimathie ; cependant cette opinion, ainsi que la tradition qui place en ce lieu la maison de Nicodème, doit être accueillie avec réserve. L'origine de Ramlèh est musulmane. Le géographe arabe Abou'l-Féda affirme què cette ville fut fondée en 716 de J.-C. par le khalife ommiade Suleïman, fils d'Abd-el-Mélik. Le moine Bernard, qui visita la Palestine en 870, est le premier voyageur qui ait fait mention de Ramlèh. Au XII siècle, son importance commerciale est attestée par deux voyageurs musulmans, El-Edriçi et Ibn-Batoutah. Prise par les Croisés en 1099, cette ville tomba entre les mains de Saladin en 1187, et devint ensuite le quartier général de Richard Cœur-de-Lion Elle resta au pouvoir des chrétiens jusqu'en 1266, où la conquête du sultan Bibars la rendit à la domination musulmane.

Aujourd'hui c'est une petite ville habitée par 2 000 musulmans et 1 000 chrétiens, presque tous du rite grec; elle a conservé quelque importance par le commerce du coton filé et des savons. Le *Couvent latin*, où les voyageurs logent ordinairement, est vaste et bien distribué. Fondé en 1240 par Philippe le Bon, duc de Bourgogne, il fut restauré par les libéralités de Louis XIV. On y montre la chambre où coucha Bonaparte, avant d'aller assiéger Saint-Jean-d'Acre. La principale mosquée, où les chrétiens ne peuvent pénétrer, est nommée *Mesdjid el-Abiad*, « la mosquée Blanche »; c'est une fort belle église bâtie au XIIe siècle par les Croisés.

A 18 min. de la ville, sur la route de Jaffa, on visitera de curieuses ruines qui ont été à tort nommées *église des Templiers* et *citerne de Sainte-Hélène*. La tour qui s'élève à côté de ces arceaux et de ces voûtes ruinées ne mérite pas mieux son nom de *Tour des quarante martyrs*. L'ensemble de la construction, les moulures qui encadrent les fenêtres supérieures, le style de la porte principale, et plus que tout cela, une inscription arabe qui porte la date de 710-1310 de J.-C., attestent assez son origine. L'historien arabe de la Palestine nous apprend aussi que cette tour fut bâtie par le sultan égyptien Mohammed, fils de Kalaoun, et restaurée en 1318. Elle a environ 16 m. de haut, et de la plate-forme on jouit d'un remarquable panorama.

Après Ramlèh, le voyageur reprendra sa marche à travers la plaine, coupée par deux ou trois ruisseaux qui y répandent un peu de fertilité. On laisse sur la droite un hameau nommé *Berrièh*, et sur la pente d'une colline, *Kébab*, autre village habité par une population misérable. On aperçoit de loin, à droite, les ruines d'un village arabe appelé *Emmoas*, que son nom et les données topographiques d'Eusèbe et du pèlerin de Bordeaux permettent d'identifier avec l'ancien Emmaüs, célèbre par la victoire de Judas Macchabée sur les Syriens (I, Macch., IV). On l'a confondu à tort avec un autre bourg d'Emmaüs, à 60 stades (11 kil.) de Jérusalem, où Jésus se montra à deux disciples après sa résurrection.

Latroun (3 h.) est un village abandonné qui n'a d'autre importance que celle des souvenirs. Il paraît tirer son nom de *vicus Latronum, bourg des Voleurs*, et une vieille légende y rattache le souvenir du bon larron qui se convertit sur la croix. On voit sur un tertre, à gauche de la route, les ruines d'un château-fort, sans doute le *Castellum Emmaüs* des croisades, et qui devait commander l'entrée de la vallée. Robinson pense que cette colline est l'ancien **Modein**, résidence et tombeau des Macchabées (I, Macch. II; XIII, 25, 29, XVI, 45).

On s'engage dans la vallée encore assez large qui aboutit au pied des premières montagnes de la Judée. A 30 m. est une fontaine d'eau potable, nommée dans le pays *puits de Job;* près de là sont les ruines d'un vieux couvent.

Aux abords de la montagne, le chemin raboteux et étroit conduit par une pente rapide à l'agreste vallée nommée Wadi-Aly. Ce sombre ravin avait autrefois une mauvaise réputation qu'il ne mérite plus. On y remarque au contraire quelques enclos assez bien cultivés. *Saris*, situé au sommet de ce ravin, est un chétif village entouré de palmiers : à cent pas de la route, à droite, jaillit une source d'excellente eau. On continue à gravir un sentier difficile au bout duquel, sur le flanc de la montagne à droite, est (3 h.) le village de

Abou Gooh, ainsi nommé du nom d'un chef de villageois maraudeurs qui répandait la terreur aux alentours, il y a une vingtaine d'années. Son véritable nom est *Kariet el-'Enab*, le village aux raisins. C'est,

dit-on, l'ancien **Kiryat-Jearim** ou **Kiryat-Baala**, où l'arche fut déposée pendant 20 ans. Il domine une vallée fertile, couverte de figuiers et d'oliviers. A l'entrée du village, près d'une fontaine, est l'église gothique dite *de Saint-Jérémie*, convertie aujourd'hui en écurie, mais bien conservée. Elle se compose de 3 nefs égales, terminées par 3 absides, mais sans transsept ni coupole. Les arcades qui séparent les nefs sont soutenues par des piliers massifs et sans ornement. Les fenêtres ont une physionomie toute romane, les murs portent encore de nombreuses traces de peintures à fresque. Une petite porte pratiquée dans le mur méridional ouvre sur une voûte qui mène à une église souterraine dont les dispositions générales sont celles de l'église supérieure. L'édifice entier remonte aux croisades.

La route descend à mi-côte pendant 2 kil.; on a en face de soi, à l'E., un pic assez élevé qui porte encore le nom de *Kostoul*, corruption du mot *castellum*. Il doit ce nom au château fort que Vespasien y bâtit pour y loger une garnison romaine. Les quelques ruines qu'on y remarque paraissent appartenir à l'église de Saint-Cléophas, bâtie au IVe siècle. Certains auteurs placent sur ce rocher l'**Emmaüs** désigné par saint Luc (XXIV, 13).

On s'engage dans un ravin difficile qui court de l'O. à l'E., et vers le milieu duquel s'élève à gauche (30 m.) le misérable hameau dont le nom actuel, *Koloniéh*, rappelle la colonie romaine qui fut fondée en cet endroit par Adrien. Près de là, des ruines sans nom occupent une étendue assez considérable. Les deux coteaux qui dominent cette étroite vallée sont couverts de vergers et de vignes qui leur donnent un aspect riant. On s'engage dans une seconde vallée plus aride pendant 45 min., on gravit un plateau pierreux et l'on aperçoit d'abord la blanche mosquée qui couronne le mont des Oliviers et enfin les deux dômes et les minarets de Jérusalem. On entre bientôt dans la ville (15 m.) par la porte de Jaffa.

JÉRUSALEM.

I. Renseignements généraux.

Hôtels. Couvents. — Jérusalem possède maintenant trois hôtels passables: *hôtel Siméon*, près de l'église anglaise, sur le mont Sion, tenu par un ancien drogman, 55 piastres (12 fr.) par jour. Les vins, liqueurs, etc., se payent en extra. La cuisine est bonne.—*Mediterranean hotel* ou *hôtel Cristiano*, tenu par Christian Hauser, dans la rue Chrétienne, devant les réservoirs d'Ézéchias (ce qui rend les chambres humides). De ses terrasses on a une belle vue sur la ville, les coupoles du Saint-Sépulcre, les mosquées d'Omar et El-Aksa, et sur le mont des Oliviers. Prix: 60 piastres (13 fr.) par jour, sans les extras, qui se montent très-haut.—*English hotel*, auparavant *Melita hôtel*, tenu par Antonio Zamit, dans la via Dolorosa, même prix que le précédent. On peut citer encore une *pension* (Boarding-house), tenue par Max Ungar, près de l'église du Saint-Sépulcre; prix: 30 piastres (8 fr. 50) par jour, 50 piastres pendant la semaine sainte. On voit que tous ces hôtels sont d'origine anglaise ils laissent encore à désirer sous le rapport du confortable, et M. Porter (*Handbook*, p. 77) reproche à leurs propriétaires les impôts indirects qu'ils prélèvent sur leurs hôtes à toute occasion, de connivence avec les drogmans, moukres, marchands, etc. Toutefois, on y est plus libre que dans les couvents, où on logeait exclusivement autrefois. La *Casa nuova*, dépendance du couvent latin, accorde un mois d'hospitalité à l'orientale (Voy., p. 606, nos remarques sur l'hospitalité des couvents); le *couvent grec* reçoit aussi ses coreligionnaires, et un *hospice* pour les voyageurs pauvres est annexé à l'hôpital prussien. Enfin, pendant la semaine sainte, lorsque tout est encombré de visiteurs et de pèlerins, on est souvent obligé de camper hors de la ville. On n'y perd pas grand'chose, car le service des hôtels est alors très-mauvais.

Consulat. Poste. — Le consulat de France, auquel tout Français doit faire sa visite et présenter son passe-port en arrivant, est situé dans le quartier chrétien, près de la via Dolorosa. — L'*Agence des Messageries impériales françaises* est située près de la porte de Jaffa et reconnaissable à son enseigne; les lettres d'Europe y arrivent par Alexandrie et Jaffa tous les quinze jours, le jeudi, le douzième jour après leur départ de Marseille. Le même jour sont expédiées à Jaffa les lettres à destination d'Europe. Pour Smyrne ou Constantinople, il faut écrire le mardi. Il y a une *poste turque* pour Beyrout tous les mercredis, et arrivant de Beyrout tous les dimanches. L'agence du *Lloyd autrichien* est en face de la rue qui conduit à l'Ecce-Homo.

Drogmans. Cheikhs. Escortes. — On trouvera facilement, dans les hôtels, des drogmans pour parcourir la ville, mais un drogman pour le voyage de la Palestine ou de l'Arabie ne devra être pris que sur la recommandation du consulat; celle des maîtres d'hôtels est trop intéressée pour qu'on puisse s'y fier. La même précaution doit être prise, quand on veut traiter avec les cheikhs pour le voyage de la mer Morte, de Pétra ou du Sinaï. Pour l'excursion à Jéricho et à Mâr-Saba, le gouverneur accorde, depuis ces dernières années, une escorte de quelques cavaliers, moyennant un baghchich d'environ 100 piastres.

Changeurs, Marchands, etc. — Les principaux sont dans la rue Chrétienne, qui remonte vers l'église du Saint-Sépulcre. Tous doivent inspirer une extrême défiance.

Société littéraire. — On peut y être présenté par une recommandation de son consul. Elle possède une bibliothèque, ressource précieuse dans une ville privée de toute espèce de distractions.

Fermeture des portes. — Il est bon d'être prévenu que toutes les portes de Jérusalem sont rigoureusement fermées au coucher du soleil, et que le promeneur attardé hors de la ville coucherait à la belle étoile. La porte de Jaffa reste ouverte une demi-heure de plus, mais plus tard, elle ne s'ouvre que sur un ordre du pacha, et moyennant baghchich.

II. Histoire.

Le silence des historiens sacrés sur l'origine et le nom primitif de Jérusalem a ouvert un champ sans limites aux conjectures des érudits. S'il n'est pas démontré qu'on puisse identifier la capitale de la Judée avec *Salem*, résidence de Melchisedech, il est cependant hors de doute qu'avant David elle porta le nom de *Yebous* à cause des Jébusites, descendants de Chanaan, qui occupaient à cette époque le mont Sion où s'éleva plus tard la *ville supérieure*. Elle paraît aussi avoir reçu, dès une haute antiquité, l'épithète de *Kadischta* ou la sainte, dont on retrouve le souvenir dans le nom de *Kouds* que lui donnent aujourd'hui les musulmans, et, si l'on accepte cette hypothèse, c'est à Jérusalem même qu'il faut appliquer le passage d'Hérodote (liv. II, chap. CXXXIX) où il est fait mention de la conquête de *Cadytis*, grande ville de Syrie, par le roi d'Égypte Nécho. Quant au nom même de Jérusalem (héritage de la paix), il est difficile de dire à quelle époque il fut substitué aux appellations plus anciennes de cette ville. Ce ne fut que dans la septième année du règne de David (vers 1049 av. J.-C.) que ce roi, après avoir entièrement expulsé les Jébusites, se rendit maître de toute la ville et l'entoura d'une enceinte fortifiée. Sous le règne de Salomon son fils, Jérusalem atteignit l'apogée de sa grandeur. La construction du temple et d'autres édifices magnifiques, les rapports commerciaux étendus par ce point jusque dans l'Inde et l'Afrique, d'autres causes encore firent de cette ville le centre de la civilisation dans l'Asie occidentale. Mais cette prospérité fut de courte durée. Épuisée par les folles dilapidations de Jéroboam, Jérusalem eut à subir pendant trois siècles les invasions successives des Égyptiens, des

Philistins et de plusieurs peuplades arabes alliées aux tribus dissidentes d'Israël. En 598, sous le règne de Joachim, elle tomba au pouvoir de Nabuchodonosor qui détrôna ce prince et lui substitua Sedekia ; la révolte de ce dernier ramena l'armée des Assyriens qui saccagea Jérusalem, renversa ses murailles et incendia le temple (587 av. J.-C.). Après un demi-siècle de captivité, les Juifs furent autorisés par Cyrus à relever l'édifice sacré et les fortifications de leur ville; mais, contrariés par les entreprises hostiles des Samaritains, ce ne fut qu'en 385 qu'ils purent terminer leurs travaux et probablement rendre à leur capitale sinon son ancienne splendeur du moins ses limites primitives. Traitée avec humanité par Alexandre le Grand (332 av. J.-C.), qui lui accorda d'heureux priviléges, elle eut le malheur, après la mort du conquérant, de devenir la ligne frontière entre la Syrie et l'Égypte et fut ainsi exposée à toutes les horreurs de la guerre. En 305 av. J.-C. elle tomba au pouvoir de Ptolémée Soter ; elle dut à la protection des Ptolémées et des Séleucides d'Asie une période de calme et semblait prête à reprendre une vie nouvelle, lorsque l'odieuse tyrannie d'Antiochus Épiphane la fit retomber dans de nouveaux troubles (175 av. J.-C.), et le temple ainsi que ses principaux édifices et ses murailles furent renversés. Rendue à l'indépendance par la glorieuse famille des Macchabées, elle fut ensuite gouvernée par les princes asmonéens jusqu'à la conquête de la Palestine par les Romains. Pompée s'en empara (63 av. J.-C.) et respecta la vie et les biens de ses habitants ; vingt ans plus tard, les Parthes, profitant des dissensions de la famille royale, pillèrent Jérusalem. Hérode, devenu maître absolu, la dota de nouveaux édifices dans le goût des Romains et rebâtit le temple avec une magnificence dont on retrouve le témoignage dans l'Évangile (saint Jean, II, 20). A la mort de ce roi, la Judée ayant été annexée à la préfecture de Syrie, Jérusalem fut soumise à des gouverneurs romains qui résidaient ordinairement dans la forteresse Antonia. Le mémorable siége et l'entière destruction de Jérusalem par Titus (70 de J.-C.), sont racontés avec de longs détails par l'historien Josèphe qui joua le rôle de parlementaire entre les deux camps ; nous ne pouvons que les esquisser rapidement. Titus, à la tête de 100 000 hommes commença le siége par le côté N., le seul endroit faible de la place ; il s'empara, au bout de 15 jours et non sans éprouver de grandes pertes, du quartier de Bézétha et de la ville basse (Akra) ; puis il éleva une enceinte qui entourait la ville haute de tous côtés afin de la réduire par la famine. Enfin, après trois mois d'une résistance désespérée, la ville haute fut emportée et les Romains, malgré les ordres formels de Titus, mirent le feu au temple, livrèrent la ville au plus horrible carnage, et, selon le récit de Josèphe, onze cent mille Juifs périrent dans cette terrible catastrophe.

Soixante ans après sa destruction, Jérusalem fut rebâtie par Adrien qui lui donna le nom d'*Ælia*, elle fut surnommée aussi *Capitolina* en l'honneur de Jupiter Capitolin dont le temple s'éleva sur l'emplacement du sanctuaire juif. Sous le règne de ses successeurs, les Juifs obtinrent à prix d'argent le droit de venir pleurer sur les ruines de leur ancienne métropole. En 362 ils essayèrent vainement de reconstruire le temple, tandis que la pieuse sollicitude de Constantin et d'Hélène consacrait par de nombreuses constructions les plus chers souvenirs du christianisme. Érigée en patriarcat par le concile de Chalcédoine, Jérusalem fut bientôt après pillée par l'armée de Chosroès II, qui ne respecta ni le clergé ni le Saint-Sépulcre. En 636, elle fut assiégée par les Arabes, et après une ré-

sistance de quatre mois, elle se rendit par capitulation. Pendant quatre siècles environ, elle obéit aux khalifes de Damas et de Bagdad, qui ne cherchèrent pas à inquiéter les habitants ni ses nombreux pèlerins. Mais elle eut à souffrir de l'inquiète tyrannie des Fathimites, et en particulier du khalife Hakem, par l'ordre duquel l'église du Saint-Sépulcre fut de nouveau incendiée. Les Seldjoukides, qui leur succédèrent au XIe siècle, ne se montrèrent pas plus tolérants, et bientôt la voix éloquente de Pierre l'Hermite appela les Croisés à la conquête de la Terre-Sainte. Ce fut le 7 juin 1099 qu'ils arrivèrent devant Jérusalem, sous la conduite de Godefroy de Bouillon. Ce général et Tancrède établirent leur camp à l'ouest de la ville; Raymond de Saint-Gilles investit le midi; les comtes de Flandres et de Normandie, assiégèrent le côté nord. Pendant un mois, ils se préparèrent à donner l'assaut et souffrirent, sous un ciel ardent, toutes les horreurs de la soif. Le 14 juillet, ils tentèrent une première attaque générale, et furent repoussés avec de grandes pertes. Enfin le lendemain, vendredi 15 juillet, tandis que le clergé marchait en procession autour de la ville, les assaillants revinrent à la charge avec fureur. Après une heure de combat, Lethbolde de Tournay s'élança le premier sur la brèche ouverte à l'orient, il fut suivi par Engelbert et Godefroy et les chrétiens envahirent toute la ville. Ils poursuivirent les troupes musulmanes, jusque dans la mosquée d'Omar qui fut inondée de rang. Après une courte prière devant le Saint-Sépulcre, ils reprirent leur œuvre d'extermination. En moins d'une semaine, 70 000 musulmans furent massacrés et plusieurs milliers de Juifs périrent sous les décombres de leurs synagogues. Maitres de Jérusalem les Croisés rebâtirent à grands frais l'église du Saint-Sépulcre, mais leur royauté éphémère fut brisée par Saladin, qui reprit Jérusalem en 1187 et y rétablit le culte musulman. Vainement fut-elle rendue un instant à l'empereur Frédéric II (1229), elle fut investie deux ans après par l'armée du sultan de Kharezm, et reprise presque aussitôt par le soudan d'Égypte. Cette malheureuse ville fut le théâtre de nouvelles profanations sous les derniers khalifes Eyoubites et durant le règne anarchique des Mamelouks, jusqu'à ce qu'elle passât avec toute la Syrie sous la domination du sultan ottoman Sélim II (1517); elle subit alors toutes les vicissitudes de cet empire. Annexée pendant longtemps au pachalik de Damas, elle forme aujourd'hui un district particulier, gouverné par un pacha subordonné cependant au kaïmakam de Beirout. Aux terribles luttes qui l'ont ensanglantée pendant tant de siècles, a succédé de nos jours une rivalité aussi acharnée, mais moins redoutable, entre les différentes communions chrétiennes qui se disputent la possession, ou pour mieux dire l'entretien des sanctuaires. La vénalité des pachas turcs stimule habilement cette pieuse guerre, dont vainqueurs et vaincus ont toujours à payer les frais. On sait que la Porte, en 1852, en reconnaissant aux Latins la priorité dans la possession de quelques-uns de ces sanctuaires, notamment à Bethléem, leur concéda, à la demande de l'ambassade française, un firman qui est devenu le prétexte de la guerre de Crimée. Quelque vif que soit encore l'acharnement qui divise aujourd'hui les chrétiens d'Orient, il est permis d'espérer que dans un avenir peut-être prochain, Jérusalem, ouverte par le protectorat européen à tous les cultes, ne sera plus qu'un asile inviolable et paisible, où toutes les convictions religieuses viendront confondre leurs prières et leurs espérances.

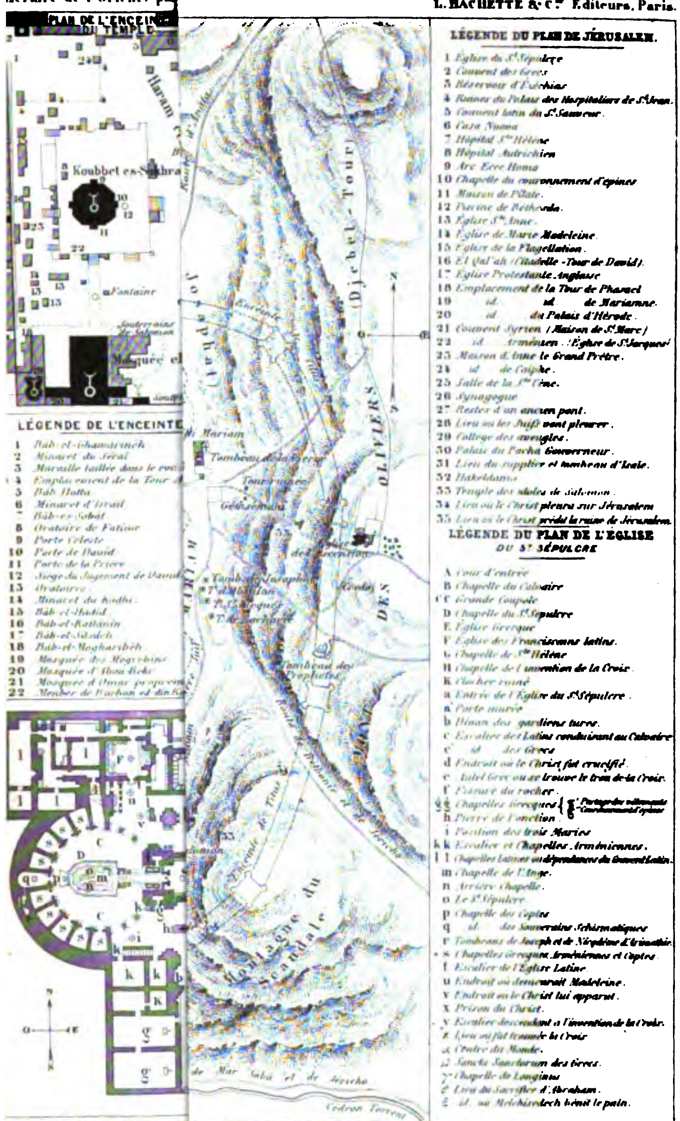
—

III. Topographie moderne, aspect général, climat.

Jérusalem est située sur le point culminant des montagnes de la Judée, par 31° 46' lat. N., et par 33° de long. E. La ville a son assiette principale sur une montagne qui incline sensiblement vers le N., où elle aboutit à une plaine sur le chemin qui conduit à Damas. De tous les autres côtés, elle est entourée de ravins profonds bornés eux-mêmes par de hautes collines qui dominent la ville et ne permettent pas de l'apercevoir de loin. Le ravin de l'E., nommé autrefois *vallée de Kidron* (Cédron) et aujourd'hui *vallée de Josaphat*, a une longueur d'environ 2 kilom., et sépare la ville de la montagne des Oliviers. Tournant vers le S., il rejoint au-dessous de la fontaine de Siloé le ravin qui borne la ville au S. et à l'O., et qui portait le nom de *vallée de Hinnom;* enfin, au N.-O. est un vallon moins profond, qui se nommait *vallée de Gibon*. C'est dans le triangle irrégulier formé par les deux vallées de Josaphat et de Hinnom, que s'élève la ville moderne. Outre les collines ou mamelons qui l'environnent de différents côtés, on remarque dans le voisinage immédiat de Jérusalem trois montagnes principales. La plus élevée est le *mont des Oliviers* à l'E. (793 mèt. ou 2 381 pieds au-dessus de la mer, selon M. Schubert); au N. est le *mont Scopus*, qui ne paraît être que le prolongement du précédent, et au S. le *mont du Mauvais Conseil*, dominant les gorges profondes du ravin de Hinnom. — L'enceinte fortifiée qui entoure Jérusalem fut élevée par le sultan Suleïman, en 1534, et paraît répondre assez exactement aux murailles qui la défendaient à l'époque des croisades. Cette enceinte, qui a 13 mèt. de hauteur et un mèt. environ de largeur, est fortifiée de tours et de bastions, et décrit plusieurs sinuosités, surtout vers la gauche du mont Sion. Le côté de l'enceinte, qui longe la vallée de Josaphat à l'E. suit une ligne régulière jusqu'au côté N.-O., où le mur repose sur des rochers taillés à pic; c'est le point le plus élevé de la ville; à l'O., en se dirigeant vers le S. du côté de la porte de Jaffa, se trouvent les tours massives et les travaux de défense les plus importants; ces ouvrages sont d'ailleurs fort délabrés et résisteraient difficilement au feu d'une batterie européenne.

Portes.—Cette enceinte renferme sept portes dont deux sont condamnées, en voici les noms : 1° au N. la *porte de Damas*, nommée par les Arabes *Bab el-Amoud* ou *Porte de la Colonne;* elle mène à Naplouse, à Nazareth et à Damas ; on y remarque quelques ornements dans le goût musulman et c'est la mieux fortifiée de toutes : 2° en se dirigeant vers l'angle N.-E., on voit la *Porte d'Hérode*, fermée depuis une vingtaine d'années : elle est de grandeur médiocre et surmontée d'une tour; les musulmans lui donnent le nom de *Bab ez-Zaheri* et ne sont pas d'accord sur l'interprétation de ce nom; le sens le plus probable est celui de *Porte fleurie*. En tournant vers la face orientale du mur on rencontre 3° la *porte de Saint-Étienne*, ainsi nommée en souvenir de cet apôtre, qui aurait été lapidé en cet endroit; mais les Arabes la nomment *Bab Sitti Mariam*, ou Porte de Notre-Dame-Marie, parce qu'elle conduit au tombeau de la Vierge; 4° un peu plus loin, en continuant vers le S., la *porte Dorée*, la plus remarquable de toutes par la profusion de ses ornements. Elle est murée depuis longtemps et sans doute à cause d'une légende fort accréditée dans le peuple qui assure que c'est par là que la ville sera conquise ; 5° la *porte des Barbaresques* (*bab el-Moghâribèh*) ou, selon les chrétiens, la *porte des Ordures;* elle est située au-dessus de la fontaine de Siloé, à peu près au centre de l'ancienne vallée de *Tyropœon;* la *porte de Sion*, vers l'angle S.-O. de cette monta-

...néraire de l'Orient. pa...   L. HACHETTE & Cie Éditeurs, Paris.

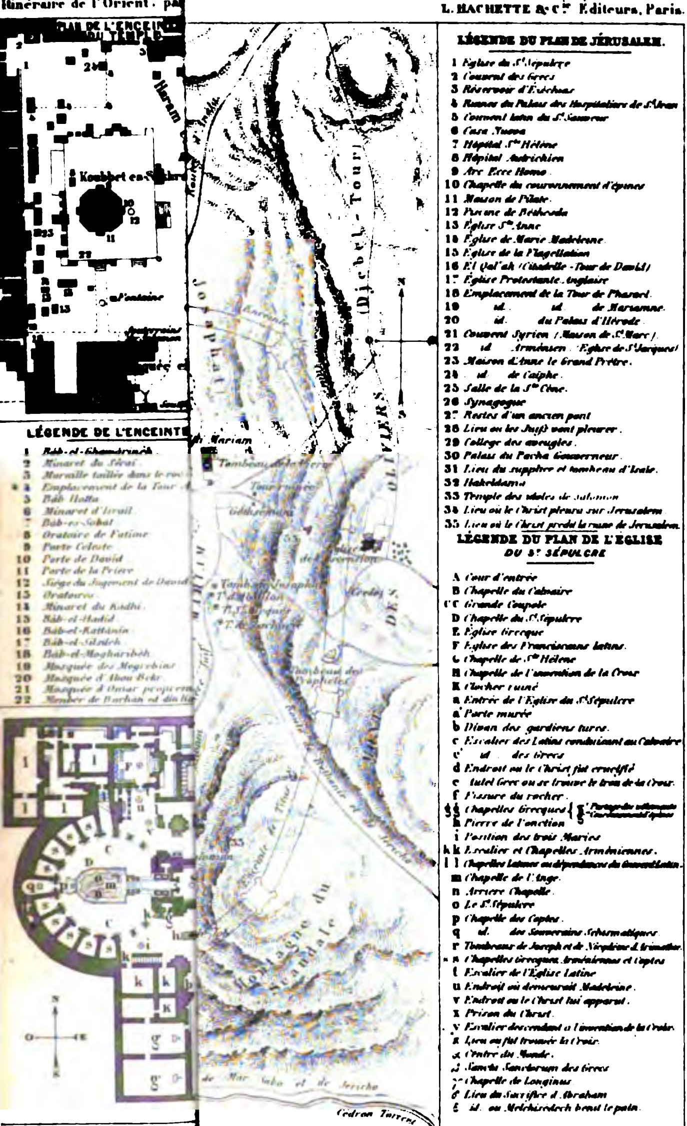


Gravé par A. H. Dufour, ...   Gravé par F. Lefèvre. Écrit par Langevin.

III. Topographie moderne, aspect général, climat.

Jérusalem est située sur le point culminant des montagnes de la Judée, par 31° 46' lat. N., et par 33° de long. E. La ville a son assiette principale sur une montagne qui incline sensiblement vers le N., où elle aboutit à une plaine sur le chemin qui conduit à Damas. De tous les autres côtés, elle est entourée de ravins profonds bornés eux-mêmes par de hautes collines qui dominent la ville et ne permettent pas de l'apercevoir de loin. Le ravin de l'E., nommé autrefois *vallée de Kidron* (Cédron) et aujourd'hui *vallée de Josaphat*, a une longueur d'environ 2 kilom., et sépare la ville de la montagne des Oliviers. Tournant vers le S., il rejoint au-dessous de la fontaine de Siloé le ravin qui borne la ville au S. et à l'O., et qui portait le nom de *vallée de Hinnom;* enfin, au N.-O. est un vallon moins profond, qui se nommait *vallée de Gibon.* C'est dans le triangle irrégulier formé par les deux vallées de Josaphat et de Hinnom, que s'élève la ville moderne. Outre les collines ou mamelons qui l'environnent de différents côtés, on remarque dans le voisinage immédiat de Jérusalem trois montagnes principales. La plus élevée est le *mont des Oliviers* à l'E. (793 mèt. ou 2 381 pieds au-dessus de la mer, selon M. Schubert); au N. est le *mont Scopus*, qui ne paraît être que le prolongement du précédent, et au S. le *mont du Mauvais Conseil*, dominant les gorges profondes du ravin de Hinnom. — L'enceinte fortifiée qui entoure Jérusalem fut élevée par le sultan Suleïman, en 1534, et paraît répondre assez exactement aux murailles qui la défendaient à l'époque des croisades. Cette enceinte, qui a 13 mèt. de hauteur et un mèt. environ de largeur, est fortifiée de tours et de bastions, et décrit plusieurs sinuosités, surtout vers la gauche du mont Sion. Le côté de l'enceinte, qui longe la vallée de Josaphat à l'E. suit une ligne regulière jusqu'au côté N.-O., où le mur repose sur des rochers taillés à pic; c'est le point le plus élevé de la ville; à l'O., en se dirigeant vers le S. du côté de la porte de Jaffa, se trouvent les tours massives et les travaux de défense les plus importants; ces ouvrages sont d'ailleurs fort délabrés et résisteraient difficilement au feu d'une batterie européenne.

Portes.—Cette enceinte renferme sept portes dont deux sont condamnées, en voici les noms : 1° au N. la *porte de Damas*, nommée par les Arabes *Bab el-Amoud* ou *Porte de la Colonne;* elle mène à Naplouse, à Nazareth et à Damas; on y remarque quelques ornements dans le goût musulman et c'est la mieux fortifiée de toutes : 2° en se dirigeant vers l'angle N.-E., on voit la *Porte d'Hérode*, fermée depuis une vingtaine d'années : elle est de grandeur médiocre et surmontée d'une tour; les musulmans lui donnent le nom de *Bab ez-Zaheri* et ne sont pas d'accord sur l'interprétation de ce nom; le sens le plus probable est celui de *Porte fleurie.* En tournant vers la face orientale du mur on rencontre 3° la *porte de Saint-Étienne*, ainsi nommée en souvenir de cet apôtre, qui aurait été lapidé en cet endroit; mais les Arabes la nomment *Bab Sitti Mariam*, ou Porte de Notre-Dame-Marie, parce qu'elle conduit au tombeau de la Vierge; 4° un peu plus loin, en continuant vers le S., la *porte Dorée*, la plus remarquable de toutes par la profusion de ses ornements. Elle est murée depuis longtemps et sans doute à cause d'une légende fort accréditée dans le peuple qui assure que c'est par là que la ville sera conquise; 5° la *porte des Barbaresques* (*bab el-Moghâribèh*) ou, selon les chrétiens, la *porte des Ordures;* elle est située au-dessus de la fontaine de Siloé, à peu près au centre de l'ancienne vallée de *Tyropœon;* la *porte de Sion*, vers l'angle S.-O. de cette monta-


Itinéraire de l'Orient, pa
L. HACHETTE & Cie Éditeurs, Paris.
LÉGENDE DE L'ENCEINTE
1 Bâb-el-Ghawârineh
2 Minaret du Séraï
3 Muraille taillée dans le roc
4 Emplacement de la Tour A
5 Bâb Hotta
6 Minaret d'Israïl
7 Bâb-es-Sobat
8 Oratoire de Fatime
9 Porte Céleste
10 Porte de David
11 Porte de la Prière
12 Siège du Jugement de David
13 Oratoires
14 Minaret du Kadhi
15 Bâb-el-Hadid
16 Bâb-el-Kattânîn
17 Bâb-el-Silsileh
18 Bâb-el-Mogharibeh
19 Mosquée des Mogrebins
20 Mosquée d'Abou Bekr
21 Mosquée d'Omar proprement
22 Member de Burhan ed din
Koubbet es-Sakhra
Haram
Josaphat
Djebel Tour
Mariam
Tombeau de la Vierge
Gethsémané
Tombeau de Josaphat
Tombeau des Prophètes
Montagne du Scandale
Cédron Torrent
de Mar Saba et de Jericho
LÉGENDE DU PLAN DE JÉRUSALEM.
1 Église du St Sépulcre
2 Couvent des Grecs
3 Réservoir d'Ézéchias
4 Ruines du Palais des Hospitaliers de St Jean
5 Couvent latin du St Sauveur
6 Casa Nuova
7 Hôpital Ste Hélène
8 Hôpital Autrichien
9 Arc Ecce Homo
10 Chapelle du couronnement d'épines
11 Maison de Pilate
12 Piscine de Bethesda
13 Église Ste Anne
14 Église de Marie Madeleine
15 Église de la Flagellation
16 El Qal'ah (Citadelle - Tour de David)
17 Église Protestante Anglaise
18 Emplacement de la Tour de Phasaël
19 id. id. de Mariamne
20 id. du Palais d'Hérode
21 Couvent Syrien (Maison de St Marc)
22 id. Arménien (Église de St Jacques)
23 Maison d'Anne le Grand Prêtre
24 id. de Caïphe
25 Salle de la Ste Cène
26 Synagogue
27 Restes d'un ancien pont
28 Lieu où les Juifs vont pleurer
29 Collège des aveugles
30 Palais du Pacha Gouverneur
31 Lieu du supplice et tombeau d'Isaïe
32 Hakeldama
33 Temple des idoles de Salomon
34 Lieu où le Christ pleura sur Jérusalem
35 Lieu où le Christ prédit la ruine de Jérusalem
LÉGENDE DU PLAN DE L'ÉGLISE DU ST SÉPULCRE
A Cour d'entrée
B Chapelle du Calvaire
C C Grande Coupole
D Chapelle du St Sépulcre
E Église Grecque
F Église des Franciscains latins
G Chapelle de Ste Hélène
H Chapelle de l'invention de la Croix
K Clocher ruiné
a Entrée de l'Église du St Sépulcre
a' Porte murée
b Divan des gardiens turcs
c Escalier des Latins conduisant au Calvaire
c' id. des Grecs
d Endroit où le Christ fut crucifié
e Autel Grec où se trouve le trou de la Croix
f Fissure du rocher
g g Chapelles Grecques
h Pierre de l'onction
i Position des trois Maries
k k Escalier et Chapelles Arméniennes
l l Chapelles Latines ou dépendances du Couvent Latin
m Chapelle de l'Ange
n Arrière Chapelle
o Le St Sépulcre
p Chapelle des Coptes
q id. des Souterrains Schismatiques
r Tombeaux de Joseph et de Nicodème d'Arimathie
s s Chapelles Grecques, Arméniennes et Coptes
t Escalier de l'Église Latine
u Endroit où demeurait Madeleine
v Endroit où le Christ lui apparut
x Prison du Christ
y Escalier descendant à l'invention de la Croix
z Lieu où fut trouvée la Croix
α Centre du Monde
β Sancta Sanctorum des Grecs
γ Chapelle de Longinus
δ Lieu du Sacrifice d'Abraham
ε id. où Melchisédech bénit le pain
Dressé par A. H. Dufour
Gravé par F. Lefevre. Écrit par Langevin.

gne; son nom arabe est *Bâb el-Nebi Daoud*, ou porte du prophète David, parce que dans son voisinage est une petite mosquée bâtie sur l'emplacement du tombeau de David (v. p. 810). La face occidentale du mur ne possède qu'une seule porte, c'est 7° la *porte de Jaffa*, ou en arabe *Bab-Khalil*, porte d'Hébron; en effet, cette porte mène à Hébron et à Béthléhem; un peu plus loin sur la droite est le chemin de Jaffa. Près de là est la forteresse el-Kal'ah, l'ancien *château des Pisans*, débris des croisades nommé aussi la tour *de David*.

Aspect intérieur de la ville.—Jérusalem forme une espèce de trapèze irrégulier dont les côtés les plus longs sont au nord et au midi. Elle est coupée par trois artères principales. La première, qui se présente au voyageur qui entre par la porte de Jaffa, se dirige vers l'E., passe devant la citadelle et aboutit à l'une des portes du Haram. Elle était appelée *rue de David*, au temps des croisades. La seconde part de la porte de Damas, passe derrière le Saint-Sépulcre, traverse la ville du N. au S. et se termine à la porte de Sion. La troisième part de la porte de Sitti-Mariam et aboutit au Saint-Sépulcre, c'est sur son parcours que se trouve la *Voie douloureuse*. Citons encore la rue Chrétienne qui s'étend de la rue de David au Saint-Sépulcre.

La ville se divise en quatre quartiers : 1° le quartier des chrétiens ou des Francs, au N.-O., qui renferme les principaux couvents, l'église du Saint-Sépulcre, dont le dôme délabré domine cette partie de la ville, plusieurs consulats et la chapelle anglicane, dont le style gothique fait un contraste désagréable avec l'architecture générale de la ville; 2° le quartier arménien, au S.-O., où l'on remarque le vaste couvent des Arméniens, situé sur un des sommets du mont Sion; 3° le quartier musulman, au N.-E., qui renferme le Séraï, résidence du gouverneur et la célèbre mosquée d'Omar; 4° le quartier juif (S.-E.), sur le penchant du mont Sion et dans l'ancienne vallée appelée par Josèphe *Tyropœon*, ou vallée des fromagers : c'est la partie la plus sombre et la plus fétide de toute la ville. Dans le dédale de mille ruelles infectes vivent de malheureuses familles juives, entassées dans des maisons de boue dont la porte basse et les étroites fenêtres laissent à peine pénétrer un peu d'air et de lumière dans l'intérieur. Le voisinage d'un cloaque où se déversent tous les égouts, les boucheries établies en plein vent, l'aspect misérable de ses habitants, tout contribue à donner à ce quartier une physionomie hideuse, et l'on ne peut, en le traversant, oublier la fatalité qui semble peser sur les enfants d'Israël. C'est cependant au milieu de ces décombres et de cette dégradation qu'on retrouve les types les plus purs de cette idéale beauté qui a inspiré le Cantique des cantiques.

Jérusalem offre d'ailleurs l'aspect de la plupart des villes d'Orient, des rues étroites et irrégulières, fort imparfaitement pavées, des bazars voûtés, qui ne reçoivent le jour que par de minces lucarnes; des maisons où l'argile remplace la pierre et la brique; des portes basses, quelques fenêtres discrètement grillées, des terrasses au-dessus desquelles s'élancent quelques minces minarets, les deux imposantes coupoles du Saint-Sépulcre et de la mosquée d'Omar; partout l'absence de cette vie, de cette activité des populations, qui rachètent en tant d'autres endroits, par leur couleur pittoresque, les misères réelles de la vie orientale; et, pour encadrer ce sombre tableau, de hautes collines, nues, escarpées, arides, vastes nécropoles couvertes de sépulcres blanchis, voilà la glorieuse Sion « brillante de clarté. »

Climat.—La température de Jérusalem n'est pas soumise aux brusques variations qui se re-

marquent dans nos régions occidentales. Depuis le mois d'avril jusqu'à la fin de septembre, le ciel est toujours pur et brillant, la chaleur est excessive pendant le jour à cause des montagnes voisines qui interceptent les courants d'air. Cependant le climat, même pendant cette période, ne serait pas malsain, si l'autorité turque veillait avec plus de soin à l'entretien des rues et des marchés; mais on connaît la négligence des musulmans à cet égard. Les nombreuses citernes ou mares qui se voient dans tous les quartiers, l'insalubrité des maisons, toujours imparfaitement ventilées, peut-être aussi la mauvaise qualité de l'eau qui sert à l'alimentation déterminent pendant l'été et l'automne de violents accès de fièvre qu'on a attribués à tort à de prétendues exhalaisons venues de la mer Morte. Dès le mois d'octobre, la température se rafraîchit et bientôt commencent les pluies, qui durent presque sans interruption jusqu'au mois d'avril. Par suite de la position élevée de la ville, l'hiver y est quelquefois rigoureux et il n'est pas rare d'y voir de la neige et du givre.

JÉRUSALEM ET SES ENVIRONS EN 8 JOURS.

1er jour (Dans la soirée de l'arrivée) visite au consul.
— L'église du Saint-Sépulcre, hôpital de Saint-Jean, la voie Douloureuse. — Sainte-Anne.

2e jour. (De bon matin) — Au mont des Oliviers, vallée de Josaphat, Siloé, vallée de Hinnom, retour par le mont Sion, (v. notre § VII, 1°), — visite au couvent Arménien, au couvent Syrien, Église protestante, tour de David.

3e jour. — Mosquée d'Omar (s'il est possible de visiter l'intérieur), — sinon en faire le tour avec soin, enceinte extérieure, porte dorée, porte du S., restes du pont, muraille où les juifs vont pleurer, mekhémé, les bazars, hôpital de Sainte-Hélène.

4e jour. — Excursion au N de la ville (v. § VII, 20). prendre un guide et se munir de flambeaux pour visiter les carrières, et les tombeaux des rois et des juges.

5e jour. — A Saint-Jean dans le désert, la fontaine de Philippe, Bethléem et Hébron.

6e jour. — Retour d'Hébron à Bethléem, coucher à Mar Saba.

7e jour. — De Mar Saba à la mer Morte, au Jourdain, coucher à Jericho.

8e jour. — Retour à Jérusalem par Béthanie, — repos.

IV. Population et sectes religieuses.

Des calculs exagérés ont porté cette population jusqu'à 30 000 âmes, mais il résulte des évaluations les plus consciencieuses qu'elle ne dépasse pas 14 000 âmes. Dans ce nombre, les juifs entrent pour 6 000, et les musulmans pour 5 000 âmes. Le reste se compose des différentes sectes chrétiennes. Pendant les fêtes de Pâques, on compte annuellement plus de 30 000 pèlerins.

Les principales sectes appartenant au christianisme sont :

1° Les *Latins* ou catholiques romains, au nombre d'environ 1 300, sont disséminés dans la ville et aux environs, notamment à Bethléem, Ramieh, etc., ils sont soumis à un *patriarche* délégué du saint-siége, et au *gardien de Terre sainte*, dont la résidence est le couvent de Saint-Sauveur. Ce dernier a sous sa juridiction les moines italiens ou espagnols de l'ordre mineur de Saint-François, qui font en Syrie l'office de missionnaires. Ses principaux acolytes sont un vicaire, nommé comme lui pour trois ans, et un procureur, qui doit être d'origine espagnole. Cet ordre religieux reçoit de la *Propagande* de Rome un subside qui, selon le rapport de 1844, ne dépasserait guère 25 000 fr. Leurs frais s'élèvent pourtant à plus de 200 000 fr.

Les franciscains ont rendu et rendent encore de véritables services à leur petit troupeau, auquel ils donnent une instruction élémentaire, des moyens d'existence et des soins pendant les époques d'épidémie. Ils sont d'ailleurs admirablement secondés par nos sœurs de Saint-Vincent de Paul, que les musulmans eux-mêmes saluent avec respect.

2° Les *Grecs* (1 500 âmes) sont soumis à un patriarche qui réside dans le couvent voisin du Saint-Sépulcre, et à une cinquantaine de popes venus des îles de la Méditerranée. Ils possèdent, à Jérusalem seulement, huit couvents d'hommes, dont le principal est le grand couvent de Constantin, cinq couvents de femmes, et dans les environs les grands couvents de la Croix, de Bethléem, de Saint-Élie et de Saint-Saba. La protection de la Russie a donné depuis quelques années à cette secte une importance et un crédit que les lumières de ses guides spirituels ne lui auraient sans doute jamais acquis.

3° Les *Arméniens* ou membres de la secte monophysite, décrétée d'hérésie par le concile de Chalcédoine en 491.

Le patriarche de Jérusalem, soumis d'ailleurs au *catholicos* d'Echmiazin, a sous ses ordres la Syrie et Chypre; il réside dans le vaste et riche couvent bâti sur le mont Sion et sa petite communauté ne compte pas plus de 300 fidèles.

4° Les *Coptes* et *Abyssiniens* qui ont une chapelle et un cloître dans le Saint-Sépulcre, et un petit couvent appelé *Déir es-soultan* au N. de l'étang d'Ézéchias.

5° Les *Syriens* protégés par le patriarche arménien; ils vivent au nombre de 150 environ sur le mont Sion et se subdivisent en plusieurs rites[1].

On doit mentionner encore les *protestants* qui, sous les auspices de la Société de Londres *for promoting christianity among the Jews*, se sont établis à Jérusalem depuis 1824. Ceux-ci n'ont aucune prétention à la possession du Saint-Sépulcre, leur but est la conversion des Juifs. Ils ont établi un évêché anglican auquel le roi de Prusse, s'associant aux efforts de la Société, a assuré une allocation de 15 000 fr. par an. Un juif converti en a été le premier titulaire. Une chapelle a été bâtie aux frais de ladite Société, qui a également fondé un hôpital anglais, et plusieurs écoles pour les Juifs. Le second titulaire a été nommé par le roi de Prusse, qui a fondé un hôpital, un hospice, et des écoles dans le but de convertir les catholiques et les grecs.

Les *Juifs* se divisent en trois nations : la première et la plus nombreuse se rattache, par son origine, aux Juifs qui furent chassés d'Espagne, en 1497, par Ferdinand et Isabelle, et leur langage, mêlé de mauvais arabe et d'espagnol, est le seul souvenir qu'ils aient conservé de leur première patrie. Ils obéissent à un grand-rabbin ou *khakham-bachi*, qui est chargé de défendre leurs intérêts au divan local et à la Porte. Malgré cette apparence de privilége, ils sont en butte aux plus cruelles exactions de la part du pouvoir et végètent dans la plus profonde misère. La seconde se compose d'Israélites allemands ou polonais, dont quelques-uns sont attirés à Jérusalem par des motifs religieux, et le plus grand nombre par l'appât des aumônes que leurs coreligionnaires d'Europe répandent sur eux. Ils sont protégés par différents consulats et s'adonnent au commerce ou à des métiers manuels. Enfin les

[1] Tout voyageur chrétien arrivant à Jérusalem sera, selon la croyance à laquelle il appartient, assailli des récriminations les plus passionnées contre les sectes rivales. Nous nous garderons bien d'aborder dans un ouvrage de la nature de celui-ci cette question *des lieux saints*, qui a coûté à l'Europe tant de sang et de sacrifices.

juifs *caraïtes*, qui, rejettant le Talmud, se bornent à l'ancien Testament, sont supérieurs aux autres par leur instruction et leur moralité. MM. de Rothschild et Montefiore ont fait bâtir pour leurs coreligionnaires un hôpital sur le mont Sion, des écoles,et préparent encore de nouvelles fondations.

Les *musulmans* de Jérusalem renchérissent sur le fanatisme qu'on a reproché, en général, à leurs coreligionnaires en Syrie. Cette ville, que le Koran mentionne avec respect, est encore consacrée, à leurs yeux, par la légende, qui y place l'ascension de Mahomet, et par la vue de cette mosquée d'Omar qui jadis remplaça, pour les pèlerins, La Mecque occupée par les Carmathes. La vieille rancune des croisades, le spectacle des pompeuses cérémonies du rite grec et latin, les mystérieuses prédications des derviches, et, plus que tout cela, les scandaleuses querelles dont ils sont les témoins et les arbitres jusque dans le Saint-Sépulcre, tout augmente leur mépris pour les *infidèles* et les encourage à les traiter avec une hauteur et une dureté que retient seule la prépondérance actuelle de l'Europe à Constantinople.

V. Topographie ancienne.

Nous avons décrit § III la situation générale de la ville. Il nous faut maintenant pénétrer un peu plus avant dans cette étude et tâcher de retrouver dans les collines et les dépressions de la ville moderne, les collines dont il est si souvent fait mention dans la Bible et dans l'histoire des Juifs. C'est, le plan à la main, et du haut de quelque point culminant, comme la tour de la citadelle, le minaret du Séraï, la hauteur au-dessus de l'angle N.-O. de la ville, ou surtout le mont des Oliviers, que le voyageur devra lire ce paragraphe. La Bible ne nous est pas d'un très-grand secours pour rétablir l'ancienne topographie de Jérusalem. Les noms des localités qu'elle cite ont pour la plupart entièrement disparu, ou les applications modernes qui en ont été faites sont douteuses. Les positions relatives des lieux sont rarement indiquées; reconstruire d'après ces données la Jérusalem des rois de Juda, ou celle de Néhémie, est une œuvre impossible. Les traditions rabbiniques ne sont qu'un amas confus de dissertations contradictoires. La tradition moderne, mêlée de tous les contes du Bas-Empire et du moyen âge, si souvent en contradiction avec les textes le plus précis de l'Écriture, ne donne aussi que des renseignements douteux, dont il est très-difficile de connaître l'origine ou de contrôler la vérité. Le témoignage des historiens est malheureusement très-peu explicite. Tacite a décrit Jérusalem en quelques mots admirables de concision et d'exactitude, mais il est trop bref pour être d'une grande ressource. Dion Cassius, Strabon donnent aussi quelques détails. Mais le seul auteur qui ait voulu faire une description de la ville, c'est Flavius Josèphe. On a trop répété qu'il écrivait loin de sa ville natale qui n'existait plus, et sur ses seuls souvenirs; qu'il a affirmé, sans crainte d'être démenti, ce qu'il ne savait qu'imparfaitement; ou qu'il a exagéré ce qu'il savait, l'historien, qui, par sa naissance, appartenait aux premières familles sacerdotales, qui fut chargé du commandement de la Galilée contre Vespasien, qui, prisonnier de Titus, assista à tout le siége de Jérusalem et fut envoyé souvent comme parlementaire aux assiégés, qui, dans les *Antiquités juives*, écrit l'histoire de son peuple depuis les temps les plus reculés, et dans la *Guerre des Juifs* retrace avec une douloureuse émotion les moindres incidents de la ruine de sa patrie; cet historien, disons-nous, connaissait assurément son pays, et, tout en faisant la part d'une certaine exagération orientale, on

n'exigeant pas de lui une précision mathématique que les écrivains anciens ont rarement connue, son témoignage reste encore debout, et peut seul, avec les données bibliques, nous guider dans cette difficile étude. C'est donc la Jérusalem des Hérodes, la Jérusalem du temps de Titus que nous allons chercher à reconstruire. Sur ce sol si souvent bouleversé, bien des anneaux de la chaîne ont été brisés, bien des noms ont disparu, dont il est impossible de retrouver la place; nous tâcherons cependant de déterminer les localités principales, celles dont on peut reconnaître sur le terrain une trace appréciable, laissant de côté celles qui ne pourraient être que l'objet de discussions purement critiques.

Collines et Vallées.—Le premier coup d'œil jeté sur Jérusalem nous montre que la ville est bâtie sur deux rangées parallèles de collines séparées par une vallée, qui court du N.-N.-O. au S.-S.-E., depuis la porte de Damas jusqu'à la fontaine de Siloé. De ces deux lignes de collines, la rangée orientale commence plus au N. que l'autre, dont l'extrémité inférieure s'étend plus au midi; la rangée orientale a son point culminant au N., la rangée occidentale a son point culminant au S., au couvent arménien; c'est le mont *Sion*, la ville de David, la *haute ville* de Josèphe. Au N. de cette sommité, il existe des hauteurs, auxquelles nous attribuerons provisoirement avec Robinson le nom d'*Acra*, ou de ville basse de Josèphe, bien qu'au N.-O. leur niveau dépasse celui même du couvent arménien. Quant à la rangée orientale, elle forme trois plateaux diminuant de hauteur, du N. au S., et que nous nommerons *Bézétha*, *Moriah* et *Ophel*. Il faut maintenant justifier ces dénominations; nous commencerons par la rangée orientale qui offre moins de difficultés.

Mont Moriah. — L'identité du mont Moriah ne peut faire l'objet d'aucun doute, c'était la colline du temple de Salomon, dont on reconnaît encore la plate-forme et les substructions dans l'enceinte régulière du Haram-ech-Chérif, qui porte la grande mosquée d'Omar. L'étude que nous en ferons bientôt nous en donnera la démonstration complète; tout le monde d'ailleurs est d'accord à ce sujet. Le nom de Moriah n'est jamais employé ni dans Josèphe, ni dans le récit de la construction du temple (I, Rois, v, 6, etc.), son nom ordinaire était la montagne du Temple ou de l'Éternel. Le nom de Moriah se trouve pour la première fois dans l'histoire du sacrifice d'Abraham, avec son étymologie « Dieu y pourvoira » (Genèse, XXII, 2, 8, 14); c'est sur ce même Moriah que Salomon fait élever le temple de l'Éternel (II, Chron., III, 1). Plus tard une forteresse nommée Antonia, fut élevée au N. de l'enceinte. Moriah est limité à l'E. par la vallée du Cédron; à l'O., par la vallée centrale de la ville; au N., par la colline de Bézétha; au S., par les pentes d'Ophel.

Ophel ou **Ophla** est cette colline triangulaire qui a sa base au côté S. de l'enceinte du temple, et sa pointe au S. vers la fontaine de Siloé. Les deux côtés sont resserrés entre le Cédron et le ravin intérieur de la ville. Plane à sa partie supérieure, elle s'incline rapidement au S. par une série d'étages et se termine à pic au-dessus de Siloé; sa longueur est d'environ 500 mèt., et sa largeur moyenne de 90 mèt. Ophel est déjà compris dans la ville, du temps du roi Jotham (II, Chron., XXVII, 31); Manassé augmenta ses fortifications (II, Chron., XXXIII, 14), qui, au retour de la captivité, furent réparées par Néhémie (III, 21, 27). Son emplacement concorde bien avec les données de Josèphe (*Guerre des Juifs*, v, 4, 2).

Bézétha n'est pas mentionnée dans la Bible; Josèphe nous raconte qu'elle fut comprise dans

la nouvelle enceinte d'Hérode Agrippa. Bézétha, était placée en face d'Antonia et séparée d'elle par un fossé profond qui fut creusé pour rendre plus dificile l'accès de la forteresse. Bézétha signifie la nouvelle ville (en grec καινὴ πόλις) (*Guer. d. J.*, v, 4, 2). Dans un autre passage, il ajoute que Bézétha est la plus élevée de toutes et que seule elle couvre (ἐπισκότει, elle ombrage) le temple du côté du N. (*Ibid.* v, 5, 8.) Ainsi Bézétha était seule au N. du temple, et elle était très-voisine d'Antonia, puisqu'il avait fallu en séparer la forteresse par une tranchée artificielle. Il est impossible de méconnaître, à ces caractères, la colline qui s'élève à l'E. de la porte de Damas, à l'angle N.-E. de la ville actuelle, et qui est couronnée par le *tekié des derviches tourneurs*. En présence d'un texte si clair, il est difficile de comprendre que Schultz, sur son beau plan (que nous avons reproduit en le corrigeant sous ce rapport), ait pu reporter Bézétha tout à fait au N., vers l'origine de la vallée de Cédron, et attribuer à Acra la colline qui se dresse au N. du temple, tout à côté de l'emplacement incontesté de la forteresse Antonia.

Sion. Revenons maintenant aux collines occidentales. Nous ne trouvons aucune difficulté pour reconnaître, dans l'extrémité S., la colline de Sion, l'ancienne citadelle des Jébusites, qui résista longtemps aux Israélites (Josué, xv, 63, Juges, 1, 21), et ne fut conquise que par David (II, Samuël, v, 5-8; II, Chron,, xi, 7), qui en fit sa propre ville, où lui et ses successeurs régnèrent et moururent. C'est évidemment elle que Josèphe appelle la *haute ville* ou *le marché d'en haut*, bien qu'il semble éviter de prononcer le nom de Sion. La vallée profonde de Hinnom et la vallée centrale de la ville forment ses limites naturelles et incontestables au S., à l'O. et à l'E., mais il n'est pas aussi facile de déterminer où était sa limite au N., et où commençait ce que Josèphe appelle Acra, ou la basse ville. Voici comment il les décrit toutes deux : « La ville était bâtie sur deux coteaux opposés, séparés par une vallée intermédiaire (désignée plus loin sous le nom de Tyropœon) dans laquelle les maisons descendaient des deux côtés. De ces deux collines, celle qui portait la ville supérieure est de beaucoup plus élevée et plus droite en longueur ; à cause de sa force, elle fut appelée la citadelle par le roi David ; nous l'appelons le *marché d'en haut.* » Tout ceci est clair et conforme aux données bibliques. Ce qui suit ne l'est pas tant :

Acra et le Tyropœon. « L'autre colline, appelée Acra, qui porte la basse ville, est en croissant (ἀμφίκυρτος). » Le mot grec a plusieurs sens, il veut dire à deux cornes, comme le croissant de la lune, ou bien à deux pentes opposées. Le second sens s'applique à toute colline, il n'aurait rien de spécial; mais le premier paraît plus probable. Cette manière de décrire une montagne, non quant à la forme de son sommet, mais quant à la surface de sa base, ne doit pas nous étonner dans Josèphe ; il vient de décrire Sion de la même manière. » (A. Coquerel, *Top. de Jér.* Thèse, Strasbourg, 1843.) Mais avant de chercher quelle est l'éminence de la ville qui peut présenter cette forme, nous devons d'abord chercher quelle est cette vallée qui sépare Sion d'Acra. Quelques lignes plus loin Josèphe nous l'indique : « La vallée des Tyropœons (des Fromagers), que nous avons dit séparer la colline de la haute ville de celle de la basse ville, s'étend jusqu'à Siloam, c'est ainsi que nous nommons la source, qui est douce et copieuse. » (*Ibid.*) Cette vallée de Tyropœon, qui se termine à la fontaine de Siloam, c'est la vallée centrale de la ville qui sépare Sion de Moriah; aucun doute n'existe sur sa partie sud, et au premier abord, en voyant la dépression si remarquable qui commence déjà au N.-O.

de la porte de Damas, pour se prolonger au S., tout le monde croit reconnaître le Tyropœon, étendu de l'un à l'autre de ces points extrêmes. Mais ici commencent les difficultés : si l'on veut placer Acra de l'autre côté de cette vallée, c'est-à-dire à l'E. de la porte de Damas, comme l'a fait Schultz, on ne rencontre qu'un emplacement, c'est celui qui est au N. du temple et que le texte si clair de Josèphe appelle Bézétha, sans qu'il soit possible de rien interposer entre elle et l'angle N.-O. du temple (V. p. 770).

Ici se place l'explication donnée par Robinson. Le Tyropœon, dirigé du S. au N. dans sa partie inférieure, tournait à l'O. vers la porte de Jaffa, où il avait son origine, et Acra n'est autre chose que la partie de la ville où s'élève l'église du Saint-Sépulcre, et qui est comprise entre la citadelle et la porte de Damas. Selon cet observateur si consciencieux, si attentif aux moindres circonstances topographiques, le Tyropœon a été comblé peu à peu par la suite des temps; mais on remarque, à partir de la porte de Jaffa, une dépression considérable du mont Sion, qui s'étend de l'E. à l'O., suivant l'ancienne rue de David pour rejoindre la vallée centrale. Cette dépression est très-apparente, de plusieurs points de la ville, notamment du palais du gouverneur et de la maison d'Abou-Saoud. Elle est d'ailleurs prouvée par le fait suivant. On a retrouvé dans le couvent grec de Saint-Jean-Baptiste, au coin de la rue Chrétienne et de la rue de David, une chapelle enfouie sous les décombres, dont le sol est à près de 10 mèt. au-dessous de la rue, et les fenêtres dont elle est percée sur les côtés montrent qu'elle n'a pas été une chapelle souterraine. L'existence de la vallée en cet endroit est attestée par Brocardus en 1283; Adrichomius et Villalpandus à la fin du XVIe siècle, en parlent dans les mêmes termes; enfin Reland, d'Anville, Rosenmüller et Raumer, s'accordent à placer Acra au N. de Sion. Acra est le monticule qui porte l'église du Saint-Sépulcre, et on peut reconnaître l'exactitude de ce que Josèphe dit de sa forme, ἀμφικύρτος, puisque sa pente s'incline d'une part vers la porte de Damas, et, d'autre part, quoique plus graduellement vers le mont Sion. Un autre passage de Josèphe montre qu'Acra devait être à la fois au N. de Sion et à l'O. du temple : en décrivant les portes qui s'ouvraient dans le côté O. de l'enceinte du temple, il dit que la dernière (la plus au N.) « conduisait dans l'*autre ville* (ἄλλην πόλιν), au moyen d'escaliers qui descendaient dans la vallée pour remonter de l'autre côté; car la ville s'étendait en face du temple, à la manière d'un théâtre, enclavée par une profonde vallée dans toute la partie S. (*Antiq. juiv.*, XV, 11, 5); » cette autre ville ne peut être qu'Acra, puisqu'elle est mentionnée après le palais de Sion.

Il y avait encore, d'après Josèphe, *une troisième colline*, en face d'Acra, naturellement plus basse qu'Acra, et qui en était autrefois séparée par une autre large vallée. Mais les Asmonéens, désireux de joindre la ville au temple, comblèrent la vallée et rasèrent le sommet d'Acra, afin que le temple le dominât aussi. Cette autre colline, sans nom, était cette vallée que l'on avait comblée (en partie probablement) pour joindre la ville au temple; c'est sans doute le quartier qui s'étend à l'O. du temple jusque vers les pentes de Sion et du Saint-Sépulcre.

Tel est le système très-complet de Robinson (*Lat. res.*, p. 207-210). La conséquence en est de placer la ligne de démarcation de Sion et d'Acra à la citadelle actuelle, qui ne serait autre que la tour Hippicus. Des arguments assez sérieux lui ont été cependant opposés par M. Bonar (*The land of Prom.*, p. 496 et suiv.). Celui-ci se refuse positivement à reconnaître l'existence

d'une vallée partant de la porte de Jaffa. Elle n'est démontrée sur aucun plan (pas même sur celui du docteur Robinson), sur aucun des reliefs qui ont été faits de Jérusalem. Elle n'est pas visible sur les lieux, et l'écoulement des eaux pluviales ne prend pas cette direction : au contraire, il y a à la porte de Damas une vallée évidente pour tous et à quelque endroit qu'on se place. L'hypothèse d'une vallée commençant à la porte de Jaffa lui paraît en grande partie suggérée par le désir d'identifier la tour Hippicus avec la tour de David, identification qui soulève les objections les plus sérieuses (V. p. 797). Pour lui, cette tour doit être reportée bien plus au N.; le quartier chrétien fait partie du mont Sion, et même un passage de Guillaume de Tyr place positivement l'église du Saint-Sépulcre sur le mont Sion, mais sur la pente orientale de celui-ci. La conséquence qu'il en tire est de reporter Acra à l'E. de la porte de Damas, en y joignant hors de la ville la colline de Zahara (au-dessus de la grotte de Jérémie), qui n'en a été séparée que par une tranchée artificielle, et en la faisant revenir au N. du quartier chrétien. Ainsi s'expliquerait l'épithète ἀμφικύρτος, Acra touchant par une de ses extrémités au mont Sion, et par l'autre au Moriah. Quant à Bézétha, pour ne pas la repousser au N., comme Schultz, et la séparer d'Antonia, dont elle ne pouvait être éloignée, il distingue une dépression très-sensible entre la hauteur qui porte le tékié des derviches tourneurs et celle qui porte l'église Sainte-Anne. C'est cette colline, tout à fait à l'angle N.-E., qui serait Bézetha. C'est là le point faible de ce système : cette colline est trop étroite; elle est à peine apparente à côté de la hauteur des Derviches tourneurs. Est-ce d'elle que Josèphe aurait pu dire qu'elle était la *plus haute de toutes*, et que *seule elle couvrait* (ombrageait) le temple du côté du N., lorsque tout à côté il y en aurait eu une plus haute encore; et cette dernière (celle des derviches tourneurs), qui domine tout le Haram, peut-elle être cette Acra dont les Asmonéens avaient fait raser le sommet pour que le temple dominât toute la ville? On s'est évidemment préoccupé, peut-être sans s'en rendre compte, de la signification grecque du mot *acra*, qui signifie ordinairement éminence, acropole. Josèphe, en l'appliquant à la *basse-ville* (v. p. 770), prouve que ce nom n'avait pas cette acception. Il provenait de la forteresse bâtie en ce lieu par Antiochus Épiphane (*Antiq.*, XII, 5, II) et que les Asmonéens avaient rasée. Peut-être aussi n'était-ce que la transcription grecque d'un nom hébreu?

Enfin on pourrait encore chercher autre part le commencement du Tyropœon, car il existe une autre dépression entre la porte de Damas et l'angle N.-O. de la muraille actuelle, dépression qui passe au pied du flanc E. du couvent latin et au chevet de l'église du Saint-Sépulcre. Acra resterait au N. et à l'E. de cette dépression, et la colline des derviches tourneurs resterait Bézétha.

On le voit, la question est loin d'être résolue ; pour rejeter le système de Robinson, qui avait l'avantage de concilier tous les textes, il faudrait bien démontrer, par un nouvel examen des lieux, et surtout par des fouilles, que la vallée de la porte de Jaffa n'a jamais existé.

Nous ne pouvons, pour le moment, pousser plus loin cette étude, et nous n'aborderons la question des enceintes qu'après avoir décrit en détail la ville et les antiquités qui peuvent nous servir de points de repère.

VI. Description de la ville.

I. Monuments religieux chrétiens.

Église du Saint-Sépulcre ou de **la Résurrection**, nommée par les

Arabes *Keniçet el-Kiamet*, et souvent désignée dans les firmans turcs, par une légère modification d'orthographe, sous le titre infamant d'*el-komamah*, l'ordure.

Historique. — Les premiers travaux entrepris par l'ordre de l'empereur Constantin, sur l'emplacement présumé du tombeau de Jésus et du Golgotha, furent commençés en 326 et terminés en 335. Ils se composaient d'une basilique, de portiques et de cours dont Eusèbe, l'historiographe de ce prince, a laissé une description détaillée. Le rocher qui renfermait la chambre sépulcrale fut détaché du flanc de la colline, de manière à former une masse isolée; on l'entoura ensuite d'une chapelle circulaire ou polygone qui reçut le nom d'*anastasis*, résurrection. Une seconde chapelle, nommée *Martyrion*, fut élevée sur le lieu même de la Passion. A l'orient du Sépulcre, s'ouvrait la Basilique proprement dite, qui consistait sans doute en une nef centrale et quatre nefs collatérales. Elle était séparée du dehors par deux cours dont la première, l'*atrium*, était entourée de portiques. L'édifice de Constantin fut complétement ruiné par le roi perse Chosroès II, en 614. Mais grâce à la puissante intervention de la femme du vainqueur, chrétienne et sœur de l'empereur grec Maurice, un moine nommé Modeste, depuis patriarche de Jérusalem, put, en moins de quinze ans, sinon réédifier l'antique église sur ses bases grandioses, du moins recouvrir d'un édifice particulier chacun des sanctuaires alors en vénération. Ces quatre sanctuaires sont décrits par Arculphe, témoin oculaire, sous le nom de 1° Église de la Résurrection; 2° Église du Golgotha; 3° Église de l'invention de la Croix, nommée aussi Martyrium; 4° Église de la Vierge, probablement dans le voisinage du lieu où est aujourd'hui la *Pierre de l'onction*. Grâce à la modération du khalife Omar, l'ensemble de ces monuments fut respecté lors de la prise de Jérusalem par les musulmans (637). Mais après avoir traversé assez heureusement la période agitée qui suivit la mort de Haroun ar-Rachid, le Saint-Sépulcre fut impitoyablement rasé en 1010, sous le règne désastreux du khalife Hakem, le Néron de l'Égypte. Des architectes grecs le relevèrent de ses ruines en 1048, par l'ordre de l'empereur Constantin Monomaque, et conservèrent le plan adopté précédemment par le patriarche Modeste, c'est-à-dire une rotonde et trois églises ou chapelles séparées. Telle était encore la disposition des sanctuaires, lorsque les Croisés, en 1130, entreprirent de les réunir en un seul monument. L'œuvre des Croisés, dans laquelle un juge compétent, M. de Vogüé constate l'alliance du style roman et de l'ogive sarrasine sensiblement modifiée par le goût français, ne reçut aucun changement notable jusqu'à nos jours. Le 12 octobre 1808, un furieux incendie détruisit une partie de la rotonde et du Calvaire, ainsi que différents sanctuaires arméniens. Les réparations lourdes et inintelligentes des Grecs ont achevé sur plusieurs points l'œuvre destructive des flammes, et plusieurs morceaux intéressants de l'art byzantin ou gothique ont disparu pour longtemps sous la truelle des fils dégénérés de Constantin le Grand.

Avant de commencer la description de l'église moderne du Saint-Sépulcre, nous ne pouvons passer sous silence les principales objections qui ont été faites contre l'authenticité de ses deux principaux sanctuaires, le tombeau du Christ et le Calvaire; mais nous laisserons au lecteur le soin d'apprécier la valeur de ces arguments et d'en tirer une conclusion. L'Évangile se borne à nous dire que le Sauveur fut crucifié dans le voisinage de la ville, sur le Golgotha (saint Jean, XIX, 20 et saint Matth., XXVII, 33). L'empla-

cement du Saint-Sépulcre, aujourd'hui contenu dans l'enceinte de la ville, doit donc être reculé hors de la seconde muraille, puisqu'il est hors de doute qu'il fut compris dans la troisième enceinte tracée par Agrippa, onze ans seulement après le supplice du Christ. Mais ici une grave difficulté se présente. Les témoignages historiques, et quelques substructions encore apparentes semblent prouver que la seconde muraille répondait à peu près à l'enceinte actuelle entre la porte de Jaffa et celle de Damas. On devrait donc en conclure qu'il faut chercher ailleurs la place du Calvaire, puisque cette muraille entourait le terrain où fut bâti plus tard le Saint-Sépulcre. Pour répondre à cette objection, on a supposé que la seconde muraille partant d'un point intermédiaire entre le Haram ech-Chérif et la citadelle, se dirigeait au N. (à travers les bazars modernes) jusqu'à la pointe orientale du Saint-Sépulcre, et allait, de là, rejoindre les anciennes fondations près de la porte de Damas. Mais en faisant décrire à cette muraille un angle rentrant aussi considérable, on est forcé de supposer, contrairement aux témoignages contemporains que toute cette partie de la ville d'Hérode était sans défense. En outre, il est difficile de comprendre, en tenant compte des prescriptions rigoureuses de Moïse, comment les Juifs auraient choisi pour l'exécution des criminels un lieu tellement voisin de la ville et déjà si entouré d'habitations que quelques années plus tard Agrippa dut le réunir à la ville. A côté des considérations inspirées par l'étude topographique de l'ancienne Jérusalem, viennent se se placer les objections que l'on peut appeler *historiques*.

Il est difficile de trouver dans les livres saints la preuve d'un sentiment de vénération pour les localités particulières, au moins dans les deux premiers siècles de l'Église. Depuis le terrible siége de Titus, qui força les chrétiens à fuir au delà du Jourdain, les persécutions qui signalèrent toute la durée de la domination romaine en Judée durent singulièrement entraver le culte des saints lieux, et troubler les traditions qui pouvaient s'y rattacher. Aucun document historique ne prouve la transmission de ces traditions, et encore moins l'existence d'un lieu consacré au culte chrétien avant le IVe siècle. Saint Jérôme, il est vrai, affirme que l'empereur Adrien éleva une statue à Vénus sur le mont Calvaire et une statue à Jupiter sur le Saint-Sépulcre. Mais d'autres écrivains contemporains de saint Jérôme, tels que Eusèbe, Socrate et Sozomène ne font aucune mention d'Adrien. Eusèbe va même jusqu'à attribuer aux complots des démons, non-seulement le culte païen qui souillait les lieux témoins de la Passion du Sauveur, mais aussi le voile qui les cachait aux yeux des chrétiens. On a fait remarquer en outre qu'il était contraire aux habitudes religieuses des Romains d'établir un temple dans un lieu souillé par le supplice des criminels, et que si leur but était de détruire les saints lieux, il dut leur être facile de faire disparaître toute trace de la grotte sépulcrale. Enfin les témoignages relatifs à la découverte des lieux saints au IVe siècle sont incertains et contradictoires. D'après la tradition la plus généralement répandue, ce fut un miracle qui révéla, en 326, à Hélène, l'existence des saints lieux. D'autres auteurs attribuent cette révélation à un songe; d'autres, au contraire, affirment que le secret fut arraché à des Juifs qu'on mit à la torture. Le silence d'Eusèbe, l'écrivain officiel de Constantin, sur toutes les circonstances merveilleuses de la découverte de la croix, mérite d'être remarqué. Ce dernier se contente de dire que Constantin, obéissant à une révélation céleste, résolut de glorifier

les souvenirs de la Passion par un superbe édifice. Il fit renverser le temple de Vénus, déblaya le terrain qui couvrait le Sépulcre et jeta les fondations de sa splendide basilique. On peut donc faire remonter jusqu'à l'année 335 l'authenticité des sanctuaires vénérés dans l'église de la Résurrection. Les savantes recherches de M. de Vogüé sur l'âge et le style de ces monuments ne laissent aucun doute à cet égard ; mais au delà on ne rencontre que ténèbres et contradictions. Jusqu'à ce que de nouvelles découvertes viennent éclairer la question tant débattue de la topographie ancienne de Jérusalem, les preuves pour ou contre l'authencité des sanctuaires resteront toujours à l'état de conjectures, et la plus grande réserve devra présider à l'examen de ces délicates questions.

État actuel.—Avant d'arriver sur le parvis de l'église, on traverse une ruelle sombre et étroite où se trouvent à droite la chapelle de Saint-Jacques et l'ancienne chapelle de la Trinité, nommée aujourd'hui *église de l'Onction*. On remarquera aussi le portail assez bien conservé du palais des hospitaliers de Saint-Jean. Tous ces édifices appartiennent à l'époque des Croisades. A gauche sont trois portes qui donnent accès dans les couvents grec et copte. Le parvis, qui a environ vingt mètres carrés de superficie était autrefois précédé d'un vaste portique dont quelques chapiteaux attestent encore la présence.

En face est une petite mosquée où Omar, maître de Jérusalem, fit sa prière au lieu de la réciter dans l'église même, ce qui, d'après un ancien usage musulman, aurait immédiatement entraîné la conversion du temple chrétien en mosquée.

La façade du Saint-Sépulcre porte les caractères évidents du XIIe siècle ; sa disposition est irrégulière, et il est probable que l'idée première de l'architecte était de l'orner de 3 portes encadrées entre deux clochers, idée qui n'a pu être réalisée. Aujourd'hui elle se compose de 2 baies ogivales au rez-de-chaussée et au premier étage de deux fenêtres également ogivales. Les arcades des portes sont formées de 3 archivoltes ornées de tores et de feuillage finement moulés ; elles s'appuient sur 3 colonnes placées dans les angles rentrants qu'offrent les jambages de chaque porte. Le chapiteau de ces colonnes avec leur bouquet de feuillage replié horizontalement est une imitation byzantine du style corinthien. L'entablement qui couronne toute la façade est conforme au goût antique. Les linteaux sont formés de claveaux à coupe oblique. Les bas-reliefs, taillés à leur surface, représentent plusieurs scènes tirées de l'Évangile : la résurrection de Lazare, la fête des Rameaux et la Cène. L'exécution de ces figures est très-soignée et traitée avec plus de naturel que les sculptures du XIIe siècle. Le bas-relief de droite représente une série de rinceaux à enroulements compliqués, chargés de feuilles, de fruits et de fleurs bizarres, au milieu desquels se tordent une foule d'hommes, d'oiseaux et d'animaux fantastiques. A gauche de la façade, dans l'angle N.-O. du parvis se détache un clocher tronqué à base rectangulaire. Sur deux de ses faces on voit 3 fenêtres, et sur ses deux autres faces 2 fenêtres seulement. Un mur en retour d'équerre, sur la droite de la façade, est percé d'une baie ogivale et joint à un second clocher moins élevé, mais bâti dans le même goût que le précédent. Ce clocher a été construit vers 1160 ou 1180. Enfin, outre les deux portes percées dans la façade méridionale, une porte aujourd'hui murée et située à l'occident donnait accès dans la galerie supérieure de la grande rotonde. (V. M. de Vogüé, ouv. cité, p. 198 et suiv. ; Batissier, *Archives des Missions*, 1851, p. 204).

La nécessité de réunir dans un seul édifice tous les lieux consa-

crés par les souvenirs de la Passion a détruit la symétrie et le parallélisme de l'église du Saint-Sépulcre. Le voyageur fera bien de suivre la description que nous donnons ici, sur le plan de l'église annexé à celui de Jérusalem. Nous répéterons dans le texte les lettres de renvoi du plan.

Quand on a franchi la porte d'entrée, on trouve, gravement assis sur un sofa (b), quatre ou cinq Turcs qui réclament de chaque pèlerin quelques piastres comme droit d'entrée : ce sont les *mutewelli* ou gardiens du legs (*wakouf*) du Saint-Sépulcre, dont la jouissance est concédée par le sultan aux communions chrétiennes. Ces gardiens sont, du reste, assez tolérants, et la présence d'un *kawas* du consulat suffit pour faire exempter le voyageur de cette taxe minime.

En avançant, on voit un rectangle de marbre rouge presque au niveau du sol, et mesurant 2 mèt. sur 50 centim. de large : c'est la *pierre de l'Onction* (h), ainsi nommée parce que le corps du Christ y fut déposé après sa mort et oint de parfums par les saintes femmes. La véritable pierre sur laquelle reposait le corps a été recouverte de cette table de marbre, pour être dérobée à la dévotion indiscrète des fidèles. Elle appartient en commun aux Latins, aux Grecs et aux Arméniens. A quelques pas à gauche, une pierre circulaire indique la place où se tenait la Vierge pendant l'embaumement du corps (i). Après être passé devant l'escalier qui conduit aux chapelles arméniennes, on entre dans la *rotonde* (c). Elle a environ 20 mèt. de diamètre; elle est entourée par 18 piliers massifs, qui soutiennent une galerie supérieure composée de 18 arcades. Des niches s'élèvent au-dessus de la frise de la galerie, et le tout est surmonté d'un dôme délabré et percé à jour en plusieurs endroits. Au centre de la rotonde s'élève le *Saint-Sépulcre* (D) proprement dit. Cet édifice, complètement isolé du reste de l'église, a 8 mèt. de long sur 5 mèt. 50 de large; il est de forme pentagonale, revêtu de marbre blanc et jaune, et soutenu par de maigres colonnes surmontées d'un dôme qui a un peu l'apparence d'une couronne: l'ensemble de ce monument est d'un goût détestable. Une porte étroite, à l'orient, donne accès dans une sorte de vestibule nommé *chapelle de l'Ange* (m), parce que, selon la tradition, ce fut là que l'ange annonça la résurrection aux saintes femmes. La pierre carrée, qui est enchâssée au milieu, passe pour avoir recouvert le tombeau primitif. Une seconde porte très-basse conduit dans une chapelle (n) de 2 mèt. carrés, revêtue de marbre ainsi que le saint tombeau (o). Deux tableaux et 42 lampes d'or et d'argent ornent ce sanctuaire. Quelques voyageurs ont cru remarquer, près de la seconde porte, des fragments de roc qu'ils considèrent comme ayant appartenu à l'ancienne chambre sépulcrale.

Après avoir fait le tour de la rotonde et passé devant les humbles chapelles des Coptes, des Abyssins et des Syriens (ss), on trouve, en se dirigeant sur la gauche, la chapelle élevée sur le lieu où le Christ apparut à Madeleine (v); on monte ensuite dans la *chapelle latine de la Vierge* ou de l'Apparition (F). On montre au centre le lieu où le Seigneur apparut à sa mère, après la résurrection; et, un peu plus loin, un fragment de la colonne de la Flagellation.

Quand on a dépassé la nef de gauche, surnommée les *arceaux de la Vierge*, on entre dans la chapelle grecque de *la prison* (x), où Jésus-Christ fut enfermé avant le crucifiement. La sombre voûte circulaire qui ferme le chœur des Grecs renferme la *chapelle de Longinus* (y), le soldat juif qui perça le Christ de sa lance et se retira dans cette grotte après sa conversion. L'abside est terminée par la chapelle (g) où furent partagés les vêtements.

Un escalier de 28 marches descend à la

Chapelle de Sainte-Hélène (G) (aux Arméniens). Elle est en partie taillée dans le roc, et surmontée d'une coupole surbaissée percée de fenêtres en meurtrières. La coupole est soutenue par quatre colonnes massives couronnées d'un chapiteau corinthien, qui peuvent avoir appartenu à la basilique primitive, fondée par Hélène. L'ensemble de cette chapelle est de style byzantin. Elle est décorée de lampes et d'œufs d'autruche suspendus à la voûte. Un des autels est consacré au *bon larron*, l'autre à sainte Hélène ; dans l'angle S.-E. on montre la fenêtre où se tenait sainte Hélène au moment de l'invention de la croix. Treize autres marches descendent dans la *chapelle de l'Invention de la Croix* (aux Latins) (H); c'est une voûte de forme irrégulière et entièrement creusée dans le roc. Le voisinage d'une citerne communique aux murs un suintement perpétuel que l'imagination poétique des pèlerins a transformé en pleurs arrachés aux rochers par la vue de la vraie croix.

En remontant ces deux escaliers et après avoir passé devant la *chapelle grecque des Injures* (gg'), où le Christ fut couronné d'épines et souffleté, on s'engage dans une galerie obscure qui forme la partie S. du transsept et on gravit un escalier de 18 degrés (c') qui conduit au

Calvaire (B). C'est une plate-forme d'environ 15 mèt. carrés, dont le fond repose sur des rochers. Elle est divisée en deux chapelles : celle du *Crucifiement*, aux Grecs (e); le trou où fut plantée la croix est sous l'autel, et la *chapelle de l'Élévation de la Croix*, aux Latins. Un treillage d'argent couvre la fente du rocher (f) qui s'ouvrit jusqu'au centre de la terre, dit la tradition, lorsque Jésus rendit le dernier soupir.

En descendant du Calvaire par le deuxième escalier (c) qui ramène à la porte de l'église, on trouve à droite la *chapelle d'Adam*, étroite et sombre voûte qui mérite cependant de fixer l'attention, puisqu'elle renfermait les tombeaux de Godefroy de Bouillon et de Baudouin son frère. Mais on ne peut montrer aujourd'hui que l'emplacement de ces tombeaux, parce que les Grecs ont, dit-on, profité de l'incendie de 1808 pour détruire cet antique témoignage qui attestait la priorité des droits de leurs rivaux.

Enfin, en rentrant dans l'église et passant devant la pierre de l'Onction et la chapelle du Saint-Sépulcre, on trouve à droite

L'église grecque (E), qui forme la grande nef de tout l'édifice. Elle est remarquable par la régularité de son architecture, mais encombrée d'ornements de mauvais goût, d'une profusion de tableaux byzantins, de candélabres massifs, etc. Le maître-autel s'élève au au centre de l'abside ; tout autour sont le trône du patriarche et les stalles des dignitaires de l'église grecque. A peu de distance un cercle de marbre blanc, au milieu duquel est une petite colonne, indique aux fidèles le *centre du monde* (x).

On pourra terminer la visite par la *tombe de Joseph d'Arimathie* (r), située dans l'épaisseur du mur, à l'O. de la rotonde, ainsi que le *sépulcre de Nicodème* (r), creusé dans le roc. L'antiquité de ces tombes est incontestable, mais la tradition qui les assigne à ces deux disciples ne repose sur aucune preuve historique.

Le voyageur fera bien de visiter le Saint-Sépulcre pendant la semaine sainte. Le nombreux concours de pèlerins de toutes nations que cette solennité y attire offre un spectacle, sinon édifiant, au moins des plus attachants. Une des cérémonies les plus étranges qui sont célébrées à cette époque est celle qui a lieu le Samedi Saint, et qu'on nomme :

Le Feu nouveau. Des milliers de Grecs, de Coptes, d'Abyssins, etc.,

se pressent autour du Tombeau et attendent avec une fiévreuse impatience, l'arrivée de l'évêque grec. Enfin ce dignitaire paraît, et il entre dans la Chapelle de l'Ange dont on ferme hermétiquement la porte. Dès qu'un Ange descendu du ciel a apporté à l'évêque le feu sacré, ce prélat passe, à travers une petite fenêtre pratiquée dans le mur de la Chapelle, un faisceau de cierges allumés. C'est le moment solennel. Aussitôt la foule, ivre d'enthousiasme, se précipite pour allumer des cierges à ce feu céleste. Les cris, les flots agités de cette foule, la lueur de mille torches, les chants et les danses qui accompagnent cette profane cérémonie lui donnent un caractère indescriptible. La milice turque, chargée du maintien de l'ordre, est souvent impuissante contre ces hordes de démons déchaînés, et il est rare qu'on n'ait pas à signaler de graves accidents. En 1834, plus de 400 cadavres jonchèrent le pavé du Saint-Sépulcre à la suite de ces odieuses saturnales.

Hôpital de Saint-Jean. Dans l'étroite ruelle qui aboutit à l'E. sur le parvis du Saint-Sépulcre, est une porte cintrée dont les sculptures sont presque méconnaissables, mais au milieu desquelles on distingue encore l'agneau qui servait d'emblème aux hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem. Après avoir gravi quelques marches, on entre dans une cour en forme de cloître, à gauche est une chapelle ruinée et au fond une grande salle voûtée. Les arcades sont en ogive et reposent sur des pieds-droits. Ces débris, aujourd'hui occupés par une tannerie qui en rend les abords infects, sont tout ce qui reste du vaste hôtel des chevaliers de Saint-Jean, dont Sœwulf fait une pompeuse description. C'est au XIe siècle que des marchands amalfitains obtinrent des musulmans la permission de fonder un lieu d'asile pour les pèlerins dans le voisinage du Saint-Sépulcre. Deux hôpitaux furent bâtis, l'un dédié à Marie-Madeleine, l'autre à saint Jean. Après la conquête de Jérusalem, Godefroy s'enrôla dans l'ordre des hospitaliers et l'enrichit de nombreuses dotations. Le nouvel ordre fut reconnu par le pape et comblé de privilèges. Les chevaliers portaient le costume ecclésiastique et prononçaient des vœux; ils se divisaient en 3 classes, les nobles qui faisaient le service militaire, les prêtres ou aumôniers et les frères servants. Plus tard, leur nombre s'étant accru, ils furent partagés en 7 langues ; la Provence, l'Auvergne, la France, l'Italie, l'Aragon, l'Allemagne et l'Angleterre. Après la chute du royaume franc et la prise d'Acre (1291), ils s'établirent à Chypre puis à Rhodes (V. p. 545) et à Malte (V. p. 10), où pendant plusieurs siècles ils protégèrent la chrétienté contre les entreprises des Ottomans ou des Barbaresques.

Église de Sainte-Marie Majeure. Elle se trouvait à l'E. de l'Hôpital et appartenait à un monastère de religieuses du même ordre soumises au grand-maître. « Tout l'intérieur de l'église a été détruit ainsi que les murs extérieurs à l'exception du portail principal et de la petite abside du S.-E. Ce portail est en plein-cintre, large de 3 mèt. et séparé en deux baies cintrées par un trumeau. Les bas-reliefs du tympan sont très-défigurés. L'ébrasement de la porte est formé par trois archivoltes dont les deux premières sont ornées de tores et de moulures. Les chapiteaux des colonnettes sont à crochets, au-dessus règne une corniche entourée de rinceaux sculptés. Comme sur le portail de plusieurs de nos vieilles églises françaises, les 12 mois de l'année sont figurés par des personnages occupés à des travaux caractéristiques de la saison. » (de Vogüé, p. 257.)

Église de Sainte-Marie latine. On en voit encore les débris au S. du Saint-Sépulcre entre le couvent

des Abyssins et le parvis de l'église. Elle se composait d'une seule nef, terminée par une abside en cul-de-four. Les chapiteaux des pilastres ne sont pas sculptés ; au-dessus d'eux règne une corniche sur laquelle viennent s'appuyer des fenêtres ogivales. Cette église qui attenait à un couvent de bénédictins fut fondée au XII[e] siècle. Dans le voisinage étaient le couvent et l'*église de Sainte-Marie-Madeleine*, ou *Mineure*, dont il ne reste aucun vestige.

Église de Sainte-Anne, dans l'angle N.-E. de la ville, près de la porte Saint-Etienne, sur un vaste terrain abandonné, couvert des ruines informes de l'ancien couvent de bénédictines qui entourait l'église au moyen âge. Elle forme un carré long terminé par trois absides. La façade, fort simple, a une porte à ogive dans le tympan de laquelle se trouve une inscription arabe. Au-dessus de la porte règne une corniche franchement romane, sur laquelle s'appuie une petite fenêtre sans ornements ; au-dessus est une grande fenêtre plus ornée. Le trait principal de la physionomie extérieure est l'absence de pignons et de toits pointus. Les toits des trois nefs et du transsept présentent des surfaces horizontales, au-dessus desquelles s'élève le dôme de la coupole centrale. A part cette singularité, l'apparence extérieure est celle de nos églises. L'intérieur est divisé en trois nefs d'égale longueur aboutissant à un transsept et correspondant aux trois absides. Trois piliers de chaque côté séparent la nef centrale des bas-côtés et forment, à partir du transsept, trois travées. Les absides s'appuient directement sur le transsept : celle du milieu est percée de trois jours, les deux autres d'un seul. La longueur totale de l'édifice, dans œuvre, est de 34 mèt.; sa largeur de 19 mèt. 50; la hauteur de la grande nef est, sous clef, de 9 mèt. La coupole, portée sur pendentifs, était byzantine ; elle a été refaite et rendue légèrement ogivale. Sous le transsept et la première travée de la nef règne une crypte où l'on descend par un escalier ouvert dans le bas-côté méridional ; la crypte, que la tradition considère comme ayant fait partie de la maison de sainte Anne, où naquit la sainte Vierge, se compose d'une première grotte dont les parois présentent deux absidioles et d'une seconde qui semble être une ancienne citerne reliée après coup à la première par un étroit couloir. (V. M. de Vogüé, ouv. cité, p. 235-245.)

D'après son caractère architectural, on doit en reporter la fondation à la première moitié du XII[e] siècle. Bâtie par les croisés en l'honneur de la mère de la Vierge, elle fut convertie en école par Salah-ed-Din (Saladin), qui la surnomma *Salahièh*, comme l'apprend l'inscription arabe gravée sur le tympan de la porte. Elle conserva cette destination jusqu'en 1856, époque à laquelle, sur les instances de notre diplomatie, le sultan l'a restituée à la France. La restauration complète de cette église, entreprise aux frais du gouvernement français, sera bientôt terminée.

Église de la Madeleine, au N.-O. de l'église Sainte-Anne. Bâtie vers le milieu du XII[e] siècle, elle fut transformée en école arabe après la prise de Jérusalem. Le porche, une portion du chœur et les piliers latéraux sont encore intacts. L'absidiole du N., bien conservée, forme une ogive en fer à cheval.

Église de Saint-Pierre, dans le voisinage de la Madeleine. Bâtie au commencement du XIII[e] siècle et dans de petites dimensions, elle a été ensuite convertie en mosquée. Elle se compose de trois nefs d'égale longueur, soutenues par des piliers carrés sans ornements. Les voûtes sont à arêtes vives s'appuyant sur des arcades ogivales ; les trois absides sont semi-circulaires.

Nativité de la Vierge, entre la

précédente et la voie Douloureuse. C'est une chapelle dont la coupole, de 3 mèt. de diamètre, est portée par quatre piliers, avec deux petites nefs latérales et trois absidioles. Elle date du XIIe siècle et sert aujourd'hui d'entrepôt de marchandises.

Saint-Jacques-le-Mineur, petite église de la même époque, située derrière le temple protestant, près de la tour de David. On y voit encore le chœur et une corniche très-simple qui court le long de l'édifice.

Le **Temple protestant**, situé près de la tour de David, et construit aux frais de la société de Londres, est un édifice régulièrement bâti, mais dont le style gothique est tout à fait dépaysé au milieu de Jérusalem.

Couvent du Saint-Sauveur, principal couvent des pères franciscains, au sommet de la colline qui forme l'angle N.-O. de la ville. Il passe pour avoir appartenu d'abord aux Géorgiens; mais il fut acheté et agrandi par les Latins en 1561, lorsqu'ils furent chassés du cénacle. Son église, dédiée à saint Jean, n'offre de remarquable que la richesse de certains objets consacrés au culte. Tout près de là, s'élève la *Casa nuova*, édifice destiné à recevoir les pèlerins.

Couvent arménien, au S.-O., entre la tour de David et la porte de Sion. Son église, dédiée à saint Jacques et bâtie sur le lieu même de son martyre, mérite d'être visitée à cause de la richesse et de la profusion de ses ornements. On y montre la chaire de saint Jacques. Ce couvent est le plus vaste et le mieux bâti de tous; il renferme un séminaire et un local affecté à recevoir 3 000 pèlerins. Il possède en outre un jardin qui est la merveille de Jérusalem, ce qui n'est pas beaucoup dire, et une imprimerie destinée surtout à la publication des livres de liturgie.

Couvent grec, à l'O. du Saint-Sépulcre, auquel il communique par un passage voûté. Quoique vaste et mieux distribué que celui des Latins, il ne renferme rien d'intéressant, si ce n'est une bibliothèque riche en manuscrits grecs et arabes. On pourra, en se munissant d'une autorisation du patriarche grec, visiter le

Couvent syrien, dans une ruelle voisine de l'hôpital anglais. Il est bâti, dit-on, sur l'emplacement de la maison de saint Marc. On y montre les fonts sur lesquels fut baptisée la Vierge, et la porte où l'apôtre Pierre vint frapper après sa délivrance (Actes des Apôtres, XII, 1-15).

Les autres édifices chrétiens seront décrits soit sur le parcours de la voie Douloureuse, soit dans notre excursion autour de la ville.

II. Voie Douloureuse.

On donne ce nom à une série de ruelles étroites, qui de la porte Saint-Étienne aboutissent à l'église de la Résurrection, et dans lesquelles une tradition, qui ne paraît pas remonter au delà du XIVe siècle, place les derniers actes de la vie de Jésus-Christ. Elles sont, comme dans nos églises les *chemins de la croix*, divisées en quatorze stations et pieusement visitées par les pèlerins. En tournant le dos à la porte Saint-Étienne, on longe une rue dans laquelle on montre à droite, au pied d'une voûte, une tourelle moderne avec des soubassements anciens que l'on regarde comme des vestiges de la tour Antonia, et près de là, à gauche, une porte sculptée qui ouvrait sur le prétoire de Pilate et sur la fameuse *Scala sancta* (transportée, comme on sait, à Saint-Jean-de-Latran, à Rome). On passe devant le **couvent latin de la Flagellation.** Ce couvent, donné aux pères de Terre-Sainte par Ibrahim-Pacha, a été construit depuis 1839 par les libéralités du duc Maximilien de Bavière. Il contient la *chapelle de la Flagellation*, édifice roman que les restaurations modernes ont rendu méconnaissable (M. de Vogüé, ouvr. cité, p. 301).

En face du couvent est une *caserne turque* bâtie, selon une tradition fort ancienne, sur l'emplacement du palais de Pilate. La tradition concorde ici assez bien avec les données historiques. En ce lieu se trouvait, du temps du Christ, la tour Antonia, qui servait probablement de résidence au gouverneur romain de Jérusalem. On peut visiter, à l'intérieur de la caserne, la **chapelle du Couronnement d'épines**, petit édifice carré de 5 mèt. de côté, recouvert par une coupole à huit pans supportée par un tambour octogone; cette chapelle est semblable à un santon arabe par son plan. mais roman par son ornementation.

Après le prétoire, on rencontre l'**Arc de l'Ecce-Homo**, appelé au temps des croisés *porte Douloureuse*. C'est un grand arc ogival, dont la partie supérieure, avec la petite construction qui le domine, est moderne, mais dont les pieds-droits et le commencement de l'archivolte sont romains. En faisant des recherches dans le couvent des *filles de Sion*, qui l'avoisine au S., on a trouvé un second arc romain plus petit qui continuait le premier. Il est probable qu'il en existe un autre semblable de l'autre côté du grand, et que l'ensemble formait une porte romaine (De Vogüé, p. 302).

A l'extrémité de la rue, une colonne brisée, à gauche, indique la première chute du Sauveur, et à quelques pas de là, à droite, on remarque les ruines d'une *chapelle gothique*, sur le lieu où la Vierge s'évanouit. On suit la rue à gauche, où l'on indique la maison du *mauvais riche* (aujourd'hui hôpital militaire), reconnaissable à sa construction en pierres rouges, noires et blanches; plus loin, à l'angle de la rue qui s'ouvre à droite, l'endroit où Simon le Cyrénéen se chargea de la croix; puis, en remontant cette rue on trouve, à main gauche, la maison de sainte Véronique, et à main droite celle du Juif errant. Celle-ci est d'invention récente. Une colonne de pierre grise marque l'emplacement de la porte Judiciaire, où Jésus-Christ fit sa seconde chute. A cinquante pas dans la rue de la colonne Judiciaire, nouvelle colonne marquant le lieu où Jésus-Christ dit les paroles : « Filles de Sion... (saint Luc, XXIII, 28). » On revient sur ses pas jusqu'à la porte Judiciaire; on suit un bazar voûté, à l'issue duquel deux autres colonnes, à droite, indique la troisième chute. Une petite ruelle, à droite, mène directement au Saint-Sépulcre, où se terminent les visites aux stations sacrées.

III. Le Temple.

Haram ech-Chérif. — Mosquée d'Omar.

L'ancienne enceinte du temple de Jérusalem, occupée aujourd'hui par la mosquée d'Omar, la mosquée el-Aksa et leurs dépendances, est nommée par les musulmans *el-Haram ech-Chérif* (l'enceinte sacrée); c'est pour eux l'endroit le plus saint de la terre après la Mecque et Médine, son entrée a été jusqu'à nos jours sévèrement interdite aux chrétiens; une garde spéciale de nègres nubiens y veille le sabre à la main, et c'est véritablement au péril de leur vie que plusieurs Européens ont pu y pénétrer sous un audacieux déguisement. A la suite de la guerre d'Orient, le fanatisme musulman s'étant beaucoup relâché de ses rigueurs, le duc et la duchesse de Brabant furent admis à visiter la mosquée, et, après eux, la tolérance du gouverneur de Jérusalem, Kiamil-Pacha, donna la même autorisation à un assez grand nombre de voyageurs, parmi lesquels nous avons eu le bonheur de nous trouver. Plusieurs relations de ces visites ont paru (L. de Castelneau, *Arch. des missions*, t. V; Bonar, *The Land of Promise*, Londres, 1858; Barclay, *The City of the Great King*, Philadelphie, 1858, et, s'il est permis de se citer soi-même, E. Isambert, *Bull. de la Soc. de Géographie*, Paris, 1860). M. Pierrotti, architecte, a pu prendre des plans et des dessins, et M. James Graham, un grand nombre de photographies.

Depuis cette époque Kiamil-Pacha a été rappelé et la mosquée a été de nouveau fermée aux chrétiens. Il est à espérer que cette rigueur ne sera que passagère. Elle dépend de l'influence exercée à Constantinople par les puissances étrangères; hors de cela, il est peu de fonctionnaires ottomans qui ne soient accessibles à l'appât de l'argent. L'imam du Haram en était descendu, en 1856, à se contenter de 25 fr. par visiteur, et l'intervention européenne, rendue indispensable par les derniers événements de la Syrie, rouvrira sans doute la mosquée au grand bénéfice de la science. C'est dans cette espérance que nous décrirons ici l'intérieur du Haram, comme si les voyageurs devaient y avoir accès. Si l'enceinte leur reste fermée, ils devront se contenter de lire cette description du haut du mont des Oliviers, ou des terrasses du Sérai du pacha, de la maison d'Abou-Saoud (v. p. 794), ou de quelques maisons particulières où la protection du consulat pourra les introduire; ils pourront en tout cas faire extérieurement le tour des murailles, ce qui leur permettra encore de se rendre un compte suffisant de cette enceinte si importante à tous les points de vue.

Histoire.—On sait que Salomon fit construire le temple de Jérusalem sur le mont Moriah, que son père David avait acheté d'Aravna (vulgairement Ornan) le Jébuséen; pour 600 sicles d'or (II, Sam., XXIV, 18-25; I, Chroniq. XXI, 18-30). Les travaux, commencés par Salomon l'an 1011 avant J.-C., durèrent sept ans (I, Rois, VI et VII; II, Chroniq., III et IV). C'est ce temple qui dura 423 ans et fut détruit par Nabuchodonosor. Le second temple, commencé au retour de la captivité, en 524 avant J.-C., fut achevé 19 ans plus tard; il eut beaucoup à souffrir, surtout dans les deux derniers siècles avant l'ère chrétienne. Il fut enfin rebâti avec une grande magnificence par Hérode le Grand, les travaux durèrent 46 ans (Saint Jean, II, 20). Josèphe nous donne du temple d'Hérode, en deux passages différents (*Antiq.*, XV, 11, 3-7, *Guer. des J.*, V, 5, 1-6), des descriptions un peu confuses, mais d'où l'on peut cependant tirer ces points fondamentaux: le temple fut bâti sur une éminence rocheuse, qui suffisait à peine pour le sanctuaire et l'autel; les côtés en étaient partout des pentes abruptes. Salomon nivela complétement le côté E. de la montagne, et construisit une colonnade sur le remblai. Des trois autres côtés, le sanctuaire restait exposé. Par la suite des temps, on ajouta constamment au remblai, et la montagne fut nivelée et élargie, et gagna ainsi au N. tout l'espace, qui fut occupé ultérieurement par le circuit du temple: une triple muraille entoura la base de la montagne, et après un travail qui surpassa toute attente, qui exigea de longues années, et pour lequel on épuisa tout le trésor sacré et les tributs offerts à Dieu de toutes les parties du monde, on termina enfin la clôture supérieure et la *cour inférieure* du temple. La partie la plus basse de cette dernière avait été élevée sur une profondeur de 300 coudées et plus en quelques endroits. On y employa des pierres qui mesuraient 40 coudées. Tel fut le zèle du peuple et l'abondance des dons, qu'à force de temps et de persévérance, l'ouvrage fut mené à fin. Sur ces fondations s'élevèrent des portiques dont les colonnades de marbre monolithes avaient jusqu'à 25 coudées de haut. Les portiques avaient 30 coudées de large. La cour ouverte était couverte d'un pavement de dalles. De cette cour, on passait dans une seconde, séparée par une balustrade de pierre élevée de trois coudées. Des inscriptions en grec et en latin prévenaient les étrangers qu'ils ne pouvaient passer ces limites. En dedans de cette barrière, on montait par 14 marches sur une terrasse nivelée, large de 10 coudées, entourant la muraille de la cour intérieure, où l'on montait encore par 5 marches. La grande porte était à l'E., mais il y en avait 3 au N., 3 au S., auxquelles on ajouta 3 autres pour

les femmes. Le premier espace, à l'E., portait le nom de *cour des Femmes*, de là on passait dans la *cour des Hommes*, et enfin les prêtres seuls étaient admis dans la troisième enceinte, ou enceinte sacrée, qui contenait l'autel des holocaustes, le naos et le saint des saints. Tel était le temple au temps d'Hérode et au temps de J.-C.: c'est de l'enceinte extérieure que Jésus chassa les marchands, c'est là qu'il fit l'éloge de la charité de la veuve, etc. Le temple fut entièrement détruit et rasé par Titus; 50 ans plus tard, Adrien y éleva un temple à Jupiter; Justinien la basilique de Sainte-Marie, Omar et les khalifes musulmans mirent l'enceinte à peu près dans l'état où nous là voyons aujourd'hui, car la domination transitoire des croisés n'apporta pas de modifications sensibles aux édifices. Voyons maintenant ce que l'examen attentif du Haram ech-Chérif nous fera retrouver de toutes les constructions élevées par Salomon, ses successeurs, ainsi que de celles d'Hérode et des divers restaurateurs du temple.

État actuel, — Intérieur du Haram ech-Chérif. — C'est ordinairement par les bâtiments du Séraï et la porte *Bab el-Ghawarinèh*, ouvrant à l'angle N. O. de l'enceinte, que les visiteurs ont été introduits. On se trouve tout d'abord sur une vaste plate-forme plantée de cyprès et d'autres arbres et formant une magnifique promenade pour les fidèles. La surface en est parfaitement nivelée et formée en grande partie par le roc même du mont Moriah. Il a fallu un travail considérable pour aplanir les inégalités naturelles du sol. Près de l'angle N.-O. le rocher dominait le niveau actuel de l'enceinte, et notamment au-dessous du *Minaret du Séraï* (*Medénèh-es-Séraï*), et au pied des maisons qui limitent l'enceinte du côté du N., on voit le rocher taillé verticalement à la hauteur de plusieurs mètres au-dessous des constructions qui le couronnent.

On passe rapidement sur ce terrain, et l'on se dirige vers la grande mosquée. Celle-ci repose sur une nouvelle plate-forme rectangulaire comprise dans la première, et plus élevée d'environ 2 mèt. que le reste du Haram ech-Chérif; cette enceinte intérieure, également sculptée dans le roc de la montagne, est entourée d'un mur de soutènement, et d'un grand nombre de petites chapelles ou oratoires, édifices de forme carrée surmontés de petites coupoles surbaissées. De petits escaliers au nombre de deux ou trois, sur chacun des côtés de ce rectangle, conduisent sur la plate-forme consacrée; il faut ici ôter ses chaussures et prendre des babouches, si l'on ne veut aller nu-pieds. Chaque escalier est formé de 8 à 10 marches en marbre blanc, et aboutit à sa partie supérieure à des arcades élégantes, soutenues par de légères colonnes de marbre en nombre variable. Les uns présentent 3 colonnes et 4 arcades, les autres jusqu'à 5 et 7 colonnes, et 6 ou 8 arcades. Les arcs soutenus par les colonnes sont des ogives. Ces constructions légères se voient de très-loin et produisent un effet charmant.

Arrivé sur l'esplanade centrale, on peut à loisir contempler la grande mosquée, que l'on connaît généralement sous le nom de **mosquée d'Omar**, mais dont le nom véritable est **el-Koubbet es-Sakhrah**, c'est-à-dire la Coupole du Rocher. Peu d'édifices allient à un aussi haut degré la légèreté, l'élégance, la richesse et la grandeur. Son plan est entièrement simple. Sur un octogone régulier, s'élève un tambour circulaire qui porte une coupole ogivale surmontée d'un immense croissant doré dont les deux pointes se rejoignent. La coupole est légèrement ogivale à sa partie supérieure; sa base présente un léger étranglement; mais cette disposition est à peine sensible, et ne fait que donner à la coupole quelque chose de plus svelte sans diminuer sa grandeur. La coupole est recouverte en cui-

vre, le tambour est revêtu de terres cuites d'un beau bleu d'azur, couvertes elles-mêmes de versets du Coran qui s'y étalent en capricieuses arabesques. La base octogone est revêtue de marbre blanc jusqu'à la hauteur de 2 mèt.. et dans sa partie supérieure. de tuiles vernissées et de plaques de marbre figurant des dessins élégants. Aux quatre points cardinaux de la mosquée s'ouvrent des portes ogivales, soutenues par des colonnes torses très-légères. L'édifice présente en outre, à une hauteur qui répond à la partie supérieure des portes, un rang de fenêtres ogivales, qui selon M. Barclay figuraient originairement des pleins-cintres dont la forme a été altérée depuis par des remaniements datant seulement du XVIe et du XVIIe siècle. Le tambour qui porte la coupole est également percé d'une rangée de fenêtres rectangulaires.

En face de la pointe orientale, appelée *Porte de David*, s'élève un petit dôme dodécagone entièrement supporté par des colonnes à claire-voie; ce petit édifice s'appelle *Koubbet el-Silsilèh* (le dôme de la Chaîne) ou *Koubbet el-Berarèh* (le dôme du Jugement); selon la tradition musulmane, c'était là l'endroit où le roi David avait son tribunal, ou, selon une autre version, c'est là que sera suspendue la balance du jugement. De larges dalles de marbre poli recouvrent ce sol consacré.

Pénétrant alors dans la grande mosquée par la porte orientale, on est frappé à la fois des belles proportions et de la riche décoration de l'édifice. Le plan en est fort simple: deux enceintes octogones concentriques entourent la partie centrale qui est de formé circulaire.

Au centre de l'édifice s'élève, au-dessus du sol, une calotte de rochers qui occupe presque tout l'espace recouvert par la coupole, et dont la surface nue, inégale, tourmentée, fait un contraste singulier avec la riche décoration de l'église. C'est cette roche *es-Sakhrah* qui a donné son nom à la mosquée et qui est aujourd'hui l'objet de la vénération des Musulmans : c'est de là que Mahomet se serait élevé vers le ciel; de plus, cette roche, qui nous paraît si solidement assise sur le sol, est, selon eux, suspendue dans l'espace par la volonté divine, et recouvre les abîmes des enfers. La roche est recouverte d'un dais de soie et entourée d'une balustrade en bois finement sculpté, revêtue de vives couleurs et de riches dorures. Du côté du N. et de l'O. le rocher est taillé perpendiculairement et aplani. Du côté de l'E., au contraire, la roche présente à sa base une ligne très-irrégulière. On montre de ce côté une dépression qui passe pour l'*empreinte des pas de Sidi Aïsa*, c'est-à-dire de J.-C. que les Musulmans révèrent comme un de leurs prophètes et comme l'esprit de Dieu. Une autre empreinte est attribuée à l'ange Gabriel, d'autres au prophète Énoch, etc. Près de cette empreinte de Gabriel, on montre un petit monument dont nous n'avons pu comprendre l'usage; c'est un bloc de marbre très-finement sculpté avec 2 arcs en plein-cintre, soutenus par deux colonnettes. A l'angle S.-O. du rocher on montre la *pierre de Mahomet*, entourée d'un grillage, et l'*étendard vert du Prophète* enroulé autour de sa lance. Près de là, sur le côté S., on montre aussi la *bannière d'Omar*. A l'angle S.-E.. on trouve une petite porte par laquelle on descend sous le rocher dans une espèce de chambre assez spacieuse, blanchie à la chaux et éclairée par quelques lustres qui pendent de la voûte. Cette chambre souterraine mesure 8 à 10 mèt. de diamètre. L'imam y montre aussi plusieurs objets dignes de respect. ce sont les *Mihrabs* de *David*, celui de *Salomon*, d'*Abraham*, de *saint Georges* (*El-Khidr*). Mais ce que cette chambre souterraine présente de plus remarquable, c'est

une dalle qui, frappée par le bâton de l'imam, ou par le pied du visiteur, donne une sonorité claire, qui révèle l'existence d'une cavité ; ce point résonnant est assez circonscrit et n'a pas plus de 2 mèt. de diamètre ; tout autour le sol ne résonne pas. Cette dalle recouvre en effet un puits profond que les Musulmans appellent *Bîr el-Arwah* (puits des âmes) et sur lequel les légendes ne manquent pas. Mais nous possédons sur la roche *es-Sakhrah* des documents historiques qui la rendent bien autrement intéressante à nos yeux que les traditions musulmanes. Nous résumerons rapidement ce que MM. Robinson, Porter, Bonar et de Vogüé, pour ne citer que les plus récents, ont déduit de la comparaison des données bibliques, des historiens anciens, des historiens arabes, des chroniqueurs des croisades et des traditions des rabbins juifs. La roche es-Sakhrah n'est autre que le sommet du mont Moriah, qui fut respecté et mis en relief dans le travail de nivellement entrepris par Salomon, à cause des traditions sacrées qui s'y rattachaient. Ce rocher était en effet l'aire d'Aravna le Jébuséen, sur laquelle David avait fait un sacrifice expiatoire (II, Samuel xxiv, 16, 25 ; I, Chroniq. xxi, 15, 26), et qui avait été comprise dans l'enceinte du temple élevé par Salomon (II, Chroniq. iii, 1). Tout porte à croire que cette roche, n'était autre que l'autel des holocaustes (I, Chroniq. xxii, 1), et la caverne au-dessous de cette roche le caveau destiné à recevoir le sang des victimes qui s'écoulait dans le torrent de Cédron, au moyen du puits central dont nous avons parlé et dont les traditions rabbiniques font mention sous le nom de *Amah*. A l'O. de l'autel des holocaustes s'ouvrait le naos et le *Saint-des-Saints*, le tout était compris dans l'enceinte intérieure où les prêtres seuls pouvaient entrer. Après la destruction de Jérusalem, Adrien éleva un temple de Jupiter sur l'emplacement du temple du Seigneur, et y érigea sa propre statue : la *roche percée* (lapis pertusus) resta toujours un objet de vénération pour les Juifs et marquait pour eux l'emplacement du Saint-des-Saints. Au ivᵉ siècle, elle est décrite par le pèlerin de Bordeaux (*Itin. Hier.*), avec les deux statues d'Adrien, ou plutôt celle d'Adrien et celle d'Antonin, suivant la remarque de M. de Saulcy (ouvr. cité, t. II, p. 205-207). Plus tard les chrétiens, en signe de mépris pour les Juifs, l'avaient recouverte d'immondices. Le khalife Omar, après la prise de Jérusalem, fut le premier qui, après un si long abandon, rechercha la roche de David et la fit déblayer. Ce ne fut pas lui, toutefois, qui éleva sur la roche sainte, la mosquée dont on lui attribue la fondation. Ce fut le khalife Abd-el-Melik Ibn-Mérouan qui éleva le Koubbet es-Sakhrah de l'an 68 à l'an 71 de l'Hégire, c'est-à-dire de 687 à 690 après J.-C.

Les croisés, devenus maîtres de Jérusalem, adoptèrent les traditions qui leur représentaient cet emplacement comme celui du *Temple du Seigneur*, et la mosquée, transformée en église chrétienne, est décrite sous ce nom dans les historiens des croisades (v. de Vogüé, ouvr. cité p. 281-288). La roche es-Sakhrah, recouverte d'un revêtement de marbre, porta le maître-autel et le chœur. Ce même nom du *Temple* devint aussi celui de l'ordre de chevalerie, établi originairement près de son enceinte. Saladin, vainqueur des chrétiens, purifia de nouveau l'édifice en l'arrosant d'eau de rose et le rendit au culte musulman, auquel il n'a cessé d'être consacré depuis cette époque.

Ainsi la roche es-Sakhrah et la coupole qui la surmonte fixent d'une manière précise l'emplacement du temple de Salomon, ce qui concorde d'ailleurs très-bien avec ce que nous savons de la disposition générale de l'enceinte (v. p 791).

Nous achèverons en peu de mots la description intérieure de la mosquée : La voûte de la coupole est recouverte de dorures. Au-dessus du rang de fenêtres que nous avons déjà signalé à la base du tambour, règne une rangée de niches élégantes. Le tambour est soutenu lui-même par 4 piliers massifs et 12 grandes colonnes (3 entre chaque pilier), dont les chapiteaux se rapprochent de la forme ionique, sans être pourtant de style ionique pur. Le fût des colonnes, qui repose sur une base attique, est formé de marbres précieux, mais les modules en sont différents. Les arcades de la coupole reposent directement sur les chapiteaux. Le tout, piliers et colonnes, forme la circonférence qui circonscrit l'espace occupé par le rocher. Autour de cette enceinte circulaire, règne une première enceinte octogone, soutenue par 8 piliers richement sculptés, et 16 colonnes (2 entre chaque pilier) formées des plus beaux marbres, vert antique, brèche rouge, etc. Toutes ces colonnes, de provenances diverses, reposent sur des bases inégales, qui montrent assez l'époque de décadence à laquelle appartient l'édifice. Les colonnes portent, au-dessus de leurs chapiteaux byzantins ou composites, une espèce d'architrave horizontale, supportant elle-même une série d'arceaux à jour dont la forme est le plein-cintre et qui sont décorés de mosaïques.

L'enceinte octogone extérieure est également soutenue par des pilastres et des colonnes, dont nous n'avons pas pu compter le nombre, mais qui sont d'une grande richesse. Dans l'entre-colonnement s'ouvre une rangée de fenêtres en ogives surbaissées, et ornées de beaux vitraux. Ces vitraux ne représentent pas de figures, comme ceux de nos églises gothiques, mais ils sont remarquables par la vivacité de leurs couleurs. Les plafonds plats, qui relient entre elles les deux enceintes, sont couverts de peintures et de dorures de la plus grande richesse.

En sortant de la mosquée par la porte du S. appelée *porte de la Prière*, on montre en dehors une plaque de marbre, dont les veines symétriques figurent à peu près un papillon : on l'appelle l'*oiseau de Salomon*, suivant une légende musulmane, trop longue à rapporter (V. G. Saintine, *Trois ans en Judée*, p. 156, Paris. 1860).

Dans la partie O. de l'enceinte, on voit plusieurs oratoires et un petit édifice appelé le *Dôme de Salomon*. Avant de descendre de la plate-forme du temple, on aperçoit à côté de la quadruple arcade qui précède l'escalier, du côté du S., un joli *menbèr* ou chaire à prêcher, qui porte le nom de *Borhân ed-Din-Kadhi*. En descendant de la plate-forme, on se trouve sur un terrain planté d'oliviers et de cyprès. Sous leur ombrage, et au centre d'une allée droite qui mène à la mosquée el-Aksa, on rencontre une fontaine, ou plutôt un joli bassin circulaire; du côté de l'O., on aperçoit aussi plusieurs oratoires, un minaret appelé le *minaret du Kadhi*, deux des portes extérieures du temple, et, tout à fait à l'angle S.-O., deux petites mosquées : la *mosquée d'Abou-Bekr* et la mosquée des Mogrebins (*el-Mogharibèh*). M. Barclay y a aussi signalé plusieurs citernes et un réservoir souterrain qui serait alimenté par l'aqueduc venant des réservoirs de Salomon (V. R. 144, III). On arrive alors en face de la grande mosquée

El-Aksa (la mosquée éloignée), l'édifice le plus considérable du Haram-ech-Chérif, après le Koubbet es-Sakhrah. El-Aksa montre tout d'abord son origine chrétienne; c'est en effet la *basilique de Sainte-Marie*, élevée par l'empereur Justinien. Ce n'est que postérieurement qu'on lui a donné le nom d'*Église de la Présentation*. Procope nous a laissé une histoire détaillée de sa construction. (*De Ædif. Justin.*, v, 6.) L'église était

livrée au culte au moment du siége de Jérusalem par les Arabes. Elle ne paraît pas avoir beaucoup souffert de l'invasion des Arabes : on en fit une mosquée. (V. de Vogüé, ouvr. cité, p. 274.) Elle fut embellie par le khalife Abd el-Mélik, et réparée par Abou-Djafar-el-Mansour, puis par El-Mahdi à la suite de tremblements de terre. Les croisés en firent une résidence royale sous le nom de *palais de Salomon*. Une partie de ses dépendances fut donnée aux templiers par Baudouin II. Saladin rendit tout au culte musulman.

El-Aksa est précédée d'un porche à 7 arcades correspondant aux sept nefs de l'église; l'arcade centrale est beaucoup plus grande que les arcades latérales : toutes présentent une ogive assez aiguë, dont le style appartient évidemment à l'époque des croisades.

On pénètre dans la mosquée par la porte centrale, et, sans s'arrêter à regarder une dalle rectangulaire qui recouvre, selon l'imam, *la sépulture des fils d'Aaron*, on s'avance dans l'intérieur de l'édifice, qui présente la disposition bien connue de la basilique chrétienne primitive. La nef centrale est soutenue de chaque côté par six grandes colonnes de marbre très-massives, dont les chapiteaux présentent, dans leur ensemble, la forme de la corbeille corinthienne, mais défigurée par l'abus des détails et des ornements, dont l'a surchargée le mauvais goût byzantin. Ces colonnes massives soutiennent des arcs ogivaux. Au-dessus des arcs règnent deux rangées de fenêtres. Tout l'intérieur de l'église a été couvert, selon l'usage musulman, d'un badigeon blanc à peine relevé de quelques arabesques grossières. Les deux premières nefs latérales sont soutenues par des piliers carrés très-simples; du côté de l'E. ces piliers sont cependant ornés de demi-colonnes, qui font corps avec eux. Quant aux quatre nefs les plus extrêmes des bas-côtés, elles sont beaucoup plus basses, présentent une construction très-différente, et paraissent avoir été surajoutées, à une époque bien postérieure, par les khalifes arabes (probablement par El-Mahdi, 775-785). Cette opinion, formulée par M. Williams (*the Holy City*), a été fort bien développée par M. de Vogüé.

Au S., l'église est terminée par un transsept, séparé de la nef centrale par une grande arcade ogivale, et surmonté au centre de la croisée d'une coupole soutenue par 4 piliers, ornés chacun de deux colonnes de vert antique à chapiteaux corinthiens. La coupole est aussi légèrement étranglée à sa base, comme celle du Koubbet-es-Sakhrah. L'abside a été démolie par les Arabes à la suite d'un tremblement de terre, et remplacée par une muraille à laquelle est adossé le *Mihrab*, orné de jolies colonnettes de marbre : à sa droite se dresse le *Menbèr* en bois sculpté avec une extrême délicatesse, et recouvert de peintures et de dorures.

A la droite du Menbèr on montre encore, dans une niche, l'empreinte d'un *pas du Christ*. Dans le transsept de droite ou de l'O. qui répond aux nefs latérales, on admire de légères colonnes faites des plus beaux marbres. Deux de ces colonnes, appelées les *colonnes d'épreuve*, laissent entre elles un espace étroit à travers lequel l'homme vertueux et loyal peut passer facilement; le menteur ou le vicieux ne peuvent le traverser. Chacun des bras du transsept est coupé dans sa longueur par deux murs percés de baies, espèces d'*écrans* qui paraissent avoir été bâtis par les Arabes en même temps que les bas-côtés extrêmes, sans doute pour dissimuler la forme primitive du monument (de Vogüé, p. 272).

Le bras oriental du transsept présente aussi de jolies colonnes. A son extrémité s'ouvre une fenêtre ornée des vitraux les plus brillants et sur laquelle on lit, en caractères

arabes, ces paroles sacramentelles: « Il n'y a de Dieu que Dieu, et Mahomet est son prophète. » Au-dessous, une petite porte ogivale ramène sur l'esplanade.

Toutefois, avant de sortir de l'église, on va visiter une petite galerie voûtée, espèce de long couloir parallèle au côté sud du transsept oriental, et éclairé par des fenêtres qui donnent sur la campagne. En effet, le chevet de l'église est adossé aux murailles mêmes de l'enceinte, qui de ce côté sont les murailles mêmes de la ville. Ce couloir si simple, et badigeonné à la chaux, est le seul lieu de tout le Haram qui porte réellement le nom de *Mosquée d'Omar*, c'est là l'oratoire traditionnel du khalife; un mihrab très-simple, soutenu par des colonnes torses en marbre, indique l'endroit où il se prosternait. Pourtant le premier mihrab qu'il ait construit se voit dans la mosquée el-Mogharibèh.

Au sortir de la mosquée el-Aksa on revient vers le porche qui la précède du côté du N. et que nous avons décrit. A l'extrémité E. de ce grand portique se trouve l'entrée des

Souterrains et portes du Sud. — Ce sont deux grands couloirs dirigés du N. au S. parallèlement à l'église de Justinien; leur longueur est d'environ 150 pas, leur largeur de 14 à 15 pas. Le niveau s'abaisse à mesure que l'on avance. Les deux couloirs ne sont séparés d'abord que par une muraille, et plus loin par une série d'arcades supportées par des piliers carrés. La voûte a la forme d'un plein-cintre un peu surbaissé. A droite, en entrant, on voit une porte bouchée; elle s'ouvrait, dit-on, sur un souterrain qui passe sous la ville. La construction des voûtes est très-remarquable; les blocs de pierre sont très-beaux, très-volumineux et très-bien taillés, mais ils ne sont pas égaux entre eux, de sorte que la muraille n'a pas l'aspect régulier des constructions romaines. A l'extrémité S. du souterrain, les deux galeries se réunissent en une seule, et la séparation n'est plus marquée que par une grosse colonne libre, monolithe que trois personnes peuvent à peine embrasser, et deux demi-colonnes encastrées dans la muraille. Les chapiteaux sont ornés de belles palmes. Ces colonnes soutiennent les retombées de quatre belles voûtes en forme de calottes sphériques, sculptées sur les angles en forme de coquille. Ces deux galeries s'ouvraient au S. hors des murailles par deux portes dont il est facile de reconnaître l'emplacement. La porte la plus orientale, à laquelle les musulmans ont donné le nom de la *Prophétesse Halda*, est encore marquée par une colonne encastrée dans la muraille. La porte occidentale est située au bout d'une galerie plus étroite, flanquée de deux colonnes à chapiteaux corinthiens; on en voit l'ouverture en dehors des murailles de la ville, où tous les voyageurs ont pu l'étudier (V. p. 792); des plans et des dessins en ont été donnés dans les ouvrages de Fergusson (*Essai on the Topogr. of Jerusalem*, Londres, 1847), et de M. Barclay (ouvr. cité). Un dessin très-exact des voûtes et des colonnes, dû à M. Tipping, se trouve dans la traduction anglaise de Josèphe de Trail.

On a émis des opinions très-différentes sur l'origine de ces galeries souterraines: les uns, se basant sur un passage très-explicite de Procope (*De Ædif. Justin.* V, 6), en attribuent la construction à Justinien et pensent qu'ils ont été bâtis uniquement pour servir de substructions à son église.

D'autres, contestant la véracité de Procope, pensent que l'historiographe officiel de Justinien lui a fait honneur de la construction des voûtes, qu'il n'avait fait que réparer et remanier pour y asseoir son église. Pour ceux-ci, le caractère archaïque de la bâtisse, les grandes dimensions des blocs, le style même des chapiteaux et des

portes, leur paraît accuser une origine bien antérieure à Justinien, et qu'il faudrait faire remonter au moins à Hérode, si ce n'est à Salomon lui-même, ou du moins à ses successeurs. M. Tipping déclare s'être assuré que les blocs de la muraille étaient originairement taillés en bossage, mais que plus tard ils avaient été remaniés, égalisés, et le bossage détruit. Il est d'ailleurs impossible de ne pas reconnaître dans les portes, qui se terminent en souterrains, les portes du milieu (πύλας κατὰ μέσον) que Josèphe mentionne dans la muraille S., et qui sont probablement aussi anciennes que le temple lui-même, bien qu'elles aient pu être remaniées à différentes époques.

En sortant de ces galeries souterraines, on revient par un terrain planté d'oliviers, sur les murailles du côté S. de l'enceinte; c'est là que s'élevait autrefois la *Stoa Basilica*, le magnifique portique élevé par Hérode, d'où le regard s'étendait au loin sur la vallée de Cédron. Toute cette terrasse est artificielle. A peu près à moitié chemin entre el-Aksa et l'angle S.-E. de l'enceinte, on trouve l'ouverture d'autres *souterrains* très-vastes, soutenus par un grand nombre de piliers disposés en rangées parallèles. Ce sont bien là ces substructions par lesquelles Salomon et ses successeurs avaient racheté la déclivité du mont Moriah pour augmenter l'étendue de l'esplanade du temple. L'opinion qui les attribue toutes à Justinien est ici encore moins admissible, car elles étaient le complément nécessaire du nivellement de l'enceinte, et elles doivent avoir été contemporaines des murailles elles-mêmes.

MM. Catherwood et Barclay, qui les ont parcourues et décrites, se sont assurés qu'elles contenaient au moins quinze rangées de piliers carrés, dont la base est construite en bossage, tandis que les parties supérieures, formées d'arcs circulaires, peuvent avoir été réparées. Les piliers diminuent de hauteur vers le N., à mesure que le terrain se relève. Depuis l'angle S.' du haram, ces souterrains s'étendent à plus de 60 mèt. au N. et de 40 mèt. à l'O., jusqu'à 50 mèt. de la face E. de la mosquée El-Aksa. Plus loin les souterrains ont été comblés avec de la terre, ou fermés par des murailles plus modernes. C'est probablement dans ces parties inaccessibles que sont ménagés les réservoirs d'eau mentionnés par la tradition, et par la célèbre phrase de Tacite : *Templum in modum arcis, fons perennis aquæ, cavati sub terræ montes, et piscinæ, cisternæque servandis imbribus* (*Hist.* v, 12). C'est dans ces souterrains que les Juifs trouvèrent un refuge (Josèphe, *Guerre des Juifs*, v, 8, 1); leur communication souterraine avec le mont Sion semble établie par un autre passage (*ibid.*, vii, 2), quand le tyran Simon, s'échappant du mont Sion, apparut soudain à la place où avait été le temple, dans l'espoir de terrifier ses gardiens.

A l'angle S.-E. du Haram, on descend dans une chambre souterraine où l'imam montre le *berceau du Christ* : c'est une niche en pierre dont la partie supérieure était sculptée en coquille, et que l'on a couchée horizontalement et recouverte d'un dais porté par quatre colonnettes en marbre. Dans cette même chambre, on voit aussi deux autres niches très-simples, creusées dans la muraille, et badigeonnées en blanc, sans aucun ornement, auxquelles on a donné le nom de Zacharie et d'Ézéchiel : c'est là que s'ouvre l'escalier qui descend dans les souterrains.

En sortant de cette misérable bâtisse, on longe, dans la direction du N., les murailles du Haram, qui forment terrasse au-dessus de la vallée de Josaphat, en face du mont des Oliviers. C'est de ce côté de l'enceinte que s'élevait le *portique de Salomon*.

Le premier objet que l'on ren-

contre est ce qu'on appelle *la fenêtre du jugement.* C'est une brèche par laquelle passe un fût de colonne couché horizontalement, qui ressemble assez bien à un canon sortant par un créneau. C'est sur cette colonne que Mahomet viendra s'asseoir au jugement dernier, pour appeler à lui les musulmans.

Un peu plus loin, on arrive à la fameuse *porte Dorée*, par laquelle, suivant la tradition des croisades, Jésus-Christ aurait fait son entrée triomphale à Jérusalem. Nous étudierons ci-après (p. 792) son aspect extérieur. Sa façade intérieure, qui doit seule nous occuper ici, présente une entrée formée de deux arceaux plein-cintre soutenus par une colonne centrale et deux gros pilastres latéraux. On pénètre alors sous une voûte soutenue par deux colonnes libres en marbre gris, et une demi-colonne séparant deux nefs distinctes, dont les côtés sont ornés de pilastres surmontées d'une frise richement sculptée. Les deux nefs sont formées chacune de deux calottes sphériques, et d'une petite coupole à jour. L'ouverture extérieure est murée. Cette disposition présente une grande analogie avec la double porte, qui terminait au S. les galeries souterraines d'El-Aksa. Un petit escalier conduit sur le toit de la porte Dorée : c'est une excellente station pour voir, dans son ensemble, tout le Haram ech-Chérif, la vallée de Josaphat, le mont des Oliviers et la ville de Jérusalem tout entière.

De la *porte Dorée* à l'angle N.-E. de l'enceinte, on ne rencontre plus qu'un oratoire turc appelé le *trône de Salomon*, et l'on atteint la petite porte appelée *Bab es-Sobat* par laquelle on aperçoit, en dehors de l'enceinte, la piscine de Béthésda et le vallon qui séparait le mont Moriah de la colline Bézétha. C'est en traversant cette partie de l'enceinte, où l'on n'a, du reste, à noter qu'un oratoire appelé le *Dôme de Salomon*, que le visiteur revient à son point de départ, à la porte du Séraï du pacha.

Cet espace était occupé par la **forteresse Antonia**, dont Josèphe nous a donné la description (*Antiq.*, xv, 11, 4). Dès le temps de Néhémie (II, 8), il est question d'une forteresse annexée au temple, dont le nom de *Birah* fut changé par les Grecs en celui de *Baris*. Elle paraît avoir été rebâtie et agrandie par les princes asmonéens (Judas Macchabée, puis Simon, 164-140 av. J.-C.), mais ce fut Hérode le Grand qui lui donna le nom d'*Antonia* (du nom d'un de ses amis) et augmenta considérablement son étendue. Elle occupait le N. du hiéron (l'enceinte du temple). « Son aspect général était celui d'une tour avec quatre tours à ses quatre angles, dont trois avaient 50 coudées de haut, et la quatrième, à l'angle S.-E. s'élevait à 70 coudées, de sorte que de son sommet on découvrait tout le temple. » (*Guerre des Juifs*, v, 5 8). A la forteresse étaient joints « des appartements de toute nature, des cours à portiques, des bains, et de grands espaces ouverts pour camper, de sorte que, par tout ce qu'on y trouvait, elle semblait une ville, tandis que, par sa magnificence, elle semblait un palais. » (*Ibid.*) Pour retrouver l'espace nécessaire à tant de constructions, il faut admettre, comme Robinson (*Bib. res.*, t. Ier, p. 431-436 ; et *Lat. res.*, p. 230-243), qu'Antonia comprenait toute la partie N. de l'enceinte actuelle du Haram ; il est dit d'ailleurs, dans la description du temple, que celui-ci occupait *un carré* qui avait un stade (185 mèt.) de côté ; et ailleurs, que le circuit du temple, y compris Antonia, mesurait 6 stades (*Antiq.*, xv, 11, 3). Or, l'enceinte actuelle du Haram n'est pas un carré, mais un rectangle de 466 mètres de long sur 282 de large. Pour retrouver avec une exactitude approximative, le carré du temple, il suffit de tirer une ligne trans-

versale au niveau de la porte Dorée : on a alors un rectangle de 310 mèt. de long sur 282 de large ; ce n'est pas un carré mathématique, mais, en langage vulgaire, c'est un carré. La ligne transversale tirée de la porte Dorée passe à environ 50 mèt. au N. de la mosquée es-Sakhra. C'est une preuve de plus de l'identité de la roche avec le temple, puisqu'on sait par le Talmud que c'est celui qui occupait la partie N.-O. de son enceinte. L'emplacement de la porte Dorée elle-même semble répondre à la tour de 70 coudées qui dominait tout le temple. Tout l'espace N. du Haram était consacré à Antonia et à ses dépendances, mais à l'angle N.-O. paraît avoir été la citadelle proprement dite (*Guerre des Juifs*, v, 5, 8), construite sur un rocher haut de 50 coudées, et escarpé de tous côtés. Du côté du N., elle était séparée de la colline Bézétha par un fossé profond, dont nous retrouverons la trace dans la piscine Béthesda (V. ci-contre). Du côté S., Antonia touchait aux portiques N. du temple, et, bien que les deux édifices soient souvent confondus sous une dénomination commune, cependant le récit du siége de Titus prouve que les portiques du temple constituaient une seconde ligne de défense contre laquelle Titus fit retourner les fortifications d'Antonia. Dans ces événements, Antonia fut rasée jusqu'en ses fondements, et c'est probablement à ce nivellement qu'il faut faire remonter l'agrandissement de l'enceinte, qui fut régularisée dans la suite des temps et mise dans l'état où nous la voyons aujourd'hui.

Aspect extérieur de l'enceinte. — Reprenons maintenant, en dehors, l'examen de l'enceinte du Haram ech-Chérif ; c'est celui que les voyageurs ont pu faire à toutes les époques.

Muraille du Nord.—Tout le côté N. de l'enceinte est enclavé dans les constructions du Séraï et de la caserne turque que nous avons décrites sur la voie Douloureuse. En remontant cette rue vers l'E., on laisse à droite deux ruelles conduisant à deux des portes du Haram, Bab ed-Dawâtar et Bab el-Hotta. En arrivant à la porte Saint-Étienne, on entrera dans une ruelle qui conduit vers la porte N.-E. du Haram (celle qu'on appelle *Bab es-Sobat*) pour examiner ce qu'on appelle la

Piscine de Béthesda ou Piscine Probatique. C'est une longue tranchée parallèle à l'enceinte du Haram, et qui mesure 109 mèt. de long sur 40 de large et 23 de profondeur. Il est évident qu'elle était autrefois remplie d'eau, mais elle est aujourd'hui complétement à sec et en grande partie obstruée par les décombres. Le mur méridional est revêtu d'une maçonnerie en petit appareil, sous laquelle on voit apparaître par places les blocs massifs d'une construction antique. A l'extrémité O., on aperçoit deux arcades encombrées d'arbrisseaux et de plantes grimpantes, auxquelles font suite plusieurs autres arcades enfouies sous les maisons voisines, lesquelles ont été vues par d'anciens voyageurs. La construction des deux arcades restantes est de petit appareil. Robinson s'est assuré que la voûte du N. s'étendait à plus de 100 pieds vers l'O., ce qui, joint à la longueur de la piscine, forme déjà la moitié de la face N. du Haram. Une tradition constante depuis l'époque des Croisades a identifié cette longue tranchée avec la piscine de Béthesda, près de laquelle Jésus-Christ guérit un paralytique (saint Jean, v, 2-9). Les deux arcades de l'O. seraient deux des cinq portiques mentionnés dans le verset 2 de saint Jean. M. de Saulcy, commentant ce même verset (ouv. cité, t. II, p. 366), cherche à établir qu'il y avait deux piscines : l'une appelée Béthesda, l'autre *Probatique*, où on lavait les victimes du temple, sans pouvoir déterminer à laquelle des deux répond l'excavation dont il s'agit. Robinson établit, par une savante

discussion (*Bibl. res.*, t. Ier, p. 434), qu'elle faisait partie du grand fossé de la forteresse Antonia, que Josèphe mentionne sous le nom de Strouthion. Toute la partie O. du fossé a été comblée dans les opérations mêmes du siége de Titus, et recouverte postérieurement de constructions nouvelles. Quant à Béthesda, Robinson croit la reconnaître dans la fontaine de la Vierge (V. p. 806). A l'angle S.-O. de la piscine, M. de Saulcy mentionne quatre belles assises de blocs énormes en bossage, faisant retour sur la face N. de l'enceinte sacrée, et marquant l'angle de cette enceinte, qu'il est facile de reconnaître en dehors de la face E.

Muraille de l'Est. — « Sortant par la porte de Saint-Étienne, on tourne à droite, et l'on s'avance à travers le cimetière musulman, qui s'étend sur un plateau étroit tout le long de la muraille E. du Haram, au-dessus de la vallée de Josaphat. A 31 mèt. 50 de la porte Saint-Étienne, la face du mur est recoupée par une longue ligne verticale de construction salomonienne, en retraite de 34 centim. sur la face du mur moderne. C'est le côté E. de l'angle primitif dont nous avons vu le côté N. en visitant la piscine. Onze assises de blocs salomoniens sont restées intactes, et elles s'étendent vers le S. sur la face de la muraille. Quelques-uns de ces blocs ont une saillie considérable en bossage. Quelques-uns ont 5 mèt. 28 et 7 mèt. 25 de long sur 1 mèt. de hauteur. » (De Saulcy, t. II, p. 193.) Cette belle construction paraît cependant au docteur Robinson (*Lat. res.* p. 173) moins ancienne que la muraille où les Juifs vont pleurer. Elle formait sans doute un des angles d'Antonia et ne serait pas plus ancienne que cette forteresse. La muraille, qui s'étend ensuite jusqu'à la porte Dorée sur une longueur de 114 mèt., présente encore de gros blocs dans les soubassements, mais l'irrégularité de la construction accuse de nombreux remaniements.

Sur une nouvelle face, en saillie de 2 mèt. sur la précédente et mesurant 16 mèt. 90 de développement, se voit l'ouverture extérieure de la *porte Dorée*, décrite p. 790. En dehors elle présente une double arcade plein-cintre, soutenue par des pieds-droits de 2 mèt. 10 de largeur; chacune des arcades est large de 3 mèt. 85. Les moulures des archivoltes sont surchargées d'ornements et de feuillages, que Fergusson fait remonter au plus au temps de Constantin, mais que M. de Saulcy attribue à l'époque d'Hérode.

A partir de la porte Dorée, la muraille présente encore un bel appareil sur un espace de 33 mèt., au milieu duquel on remarque une *petite poterne murée*, que M. de Saulcy a prise à tort pour la porte de Josaphat de la Jérusalem des Croisades. Au delà d'un petit édifice sépulcral adossé à la muraille, celle-ci fait une saillie de 66 centim., et, sur une longueur de 194 mèt., la construction est partout mêlée de rhabillage turc. On y remarque plusieurs colonnes encastrées horizontalement ou transversalement. C'est là que se montre la *colonne du Jugement*, mentionnée p. 790. Au delà d'une crevasse, où la muraille semble faire projection, la construction antique, dite salomonienne, reparaît presque sans interruption sur une longueur de 69 mèt., jusqu'à l'angle S.-E. de l'enceinte; à 25 mèt. au N. de l'angle, M. de Saulcy a signalé quelques blocs en saillie, analogues à des voussoirs, où il croit reconnaître les vestiges d'une *fenêtre à balcon* de l'époque salomonienne. Robinson n'y voit que des blocs encastrés dans un travail postérieur (*Lat. res.*, p. 174). En approchant de l'angle, la muraille présente un caractère d'archaïsme incontestable. On compte jusqu'à seize assises superposées de blocs énormes, taillés en bossage et polis sur toute leur surface.

Quelques-uns mesurent 7 mèt. 85 de long sur 1 mètre de haut. Les joints sont parfaits. L'angle de la muraille arrive tout à fait à l'escarpement de la vallée de Josaphat, et Josèphe a raison de dire « qu'on n'aurait pu la pousser plus loin. »

Muraille du Sud. — A partir de l'angle S.-E. jusqu'au mur latéral du jardin de la mosquée el-Aksa, la muraille se développe sur une longueur de 146 mèt. 50 et présente la même construction archaïque, le même nombre d'assises avec les mêmes blocs en bossage de grandes dimensions. C'est le type le plus pur de l'architecture juive. On voit à 31 mèt. de l'angle une porte ogivale murée, et, à 30 mèt. plus loin, trois grandes arcades en plein-cintre, également murées, qui paraissent remonter à l'époque de Justinien, et donnaient sans doute accès dans les souterrains décrits p. 789. Arrivé au-dessous de la mosquée el-Aksa, on trouve l'ouverture extérieure des portes du Sud décrites p. 788. On n'en voit plus qu'une arcade murée, coupée à peu près vers le milieu par le mur du jardin d'el-Aksa, et à moitié enterrée. Une fenêtre grillée est ménagée au-dessous de l'arcade, et l'on peut, en s'élevant jusqu'à elle, distinguer, d'une manière fort imparfaite, l'intérieur de la salle voûtée, décrite p. 788. Le style de cette porte rappelle celui de la porte Dorée, et date probablement de la même époque. L'autre arcade, que nous avons décrite à l'intérieur du souterrain, est enclavée extérieurement dans une bâtisse arabe.

A partir de la bâtisse arabe qui obstrue l'ancienne porte des souterrains, on trouve une belle muraille dirigée du N. au S. puis tournant à angle droit vers l'O., elle semble de construction romaine. A 150 mèt. de l'angle droit, s'élève une tour et commence l'enceinte moderne de la ville, conduisant à Bab el-Mogharibèh. Cette porte étant ordinairement fermée, il faudra gagner la porte En-Nébi-Daoud pour rentrer dans la ville, et pour regagner, à travers un vallon couvert de cactus, l'angle S.-O. de l'enceinte du Haram, où l'on retrouve la construction salomonienne. Cet angle est encore formé d'assises puissantes, en retrait les unes sur les autres, formées de blocs énormes, de 8 à 10 mèt de long sur plus de 1 m. de haut., également taillées en bossage.

Muraille de l'Ouest. — A 12 mèt. au N. de l'angle, on trouve les restes du grand pont qui joignait le temple au mont Sion. On voit encore trois rangs de voussoirs, occupant une largeur de 15 mèt. 50. Toute la maçonnerie, au-dessus de ce qui reste du pont est moderne. Au N. du pont, on voit de nouveau la muraille antique, avec un petit escalier qui monte dans le Haram. Au delà commence un massif de maisons particulières appuyées contre l'enceinte. M. de Saulcy, qui a calculé la courbe de l'arche, évalue que l'arc générateur n'était pas une demi-circonférence entière, et que le pont avait à peine 16 mèt. 70 d'ouverture. » La distance de ce point au point correspondant sur la montagne de Sion est de 107 mèt., ce qui donne la longueur approximative du pont, et montre, qu'en tenant compte de la largeur des piles, il devait avoir cinq arches semblables. C'est à l'illustre auteur des *Biblical researches*, que revient l'honneur d'avoir reconnu et établi, avec une évidence incontestable, l'identité de ces restes avec le pont dont Josèphe fait mention dans cinq passages différents. Dans le siége de Jérusalem, par Pompée, les partisans d'Aristobule se réfugièrent dans le temple et coupèrent le pont qui l'unissait à la ville (*Antiq.* XIV; 4, 2; *Guerre des Juifs*, I, 7, 2). Le pont joignait le mont Sion au *Xystus*, place publique entourée de plusieurs édifices, comme le palais des Macchabées, la Βουλή, etc. Agrippa se

place en cet endroit pour haranguer le peuple (*Guerre des Juifs*, II, 16, 3); plus tard, Titus, maître du temple, se place sur la partie occidentale du temple extérieur pour adresser une dernière sommation aux Juifs qui défendaient la ville haute: « Le pont était entre César et les Tyrans » (*Guerre des Juifs*, VI, 6, 2). Deux tours avaient été bâties aux extrémités du pont, l'une par Simon, du côté de Sion, l'autre par Jean, maître du temple, lorsque ces deux chefs étaient en guerre l'un contre l'autre (*Guerre des Juifs*, VI, 3, 2; VI, 8, 1); tous ces passages ne laissent aucun doute sur l'authenticité du pont. Sa fondation était antérieure à Hérode, puisqu'il avait été coupé du temps de Pompée, et probablement contemporaine de celle des murs du temple, à en juger par l'analogie de la construction. On a prétendu que l'usage de la voûte ne remontait pas si haut, mais cette objection tombe devant les découvertes de l'archéologie moderne, qui a retrouvé des voûtes dans les tombes égyptiennes de Thèbes, et dans les portes assyriennes de Khorsabad (*V.* Robinson, *Lat. res.*, p, 221-230).

Au delà des restes du pont, la muraille disparaît dans un massif de constructions modernes, propriété particulière que l'on nomme *Maison d'Abou-Saoud*, et dont la position à cheval sur la muraille du temple avait induit en erreur les ingénieurs anglais, et fourni à M. Williams des arguments contre l'existence du pont. Robinson, qui, en 1852, a obtenu l'autorisation de visiter cette maison, a pu étudier de ce point la direction de la muraille O. du temple, et de la partie de la muraille S. située à l'O. de la mosquée el-Aksa : ses observations ont montré que l'enceinte était partout en ligne parfaitement droite et sans interruption.

Faisant le tour de la maison d'Abou-Saoud, on gagne, à travers des ruelles tortueuses et étroites, **Le lieu où les juifs vont pleurer.** C'est une petite place carrée, où l'on voit encore la partie la plus incontestée de l'ancienne enceinte ; on la désigne en arabe sous le nom de Haï el-Mogharibèh (la muraille des Magrebins.

« Sur une hauteur de plus de 12 mèt., dit M. de Saulcy, la construction primitive est restée intacte: des assises régulières de belles pierres parfaitement équarries, mais en bossage, sont superposées jusqu'à 2 ou 3 mèt. du faîte de la muraille. C'est évidemment là un échantillon de l'architecture hébraïque. Dans les assises inférieures, les pierres sont assez régulièrement d'une largeur double de leur hauteur; parfois cependant des blocs carrés se trouvent juxtaposés entre les blocs à grande largeur. Les quatre dernières assises sont formées de blocs carrés, sauf l'avant-dernière, qui est composée de blocs trois fois plus longs que hauts; à mesure que les assises s'élèvent au-dessus du sol, les dimensions des blocs diminuent, enfin chaque assise est en retraite de 5 centimètres sur l'assise précédente. La paroi de muraille, qui est laissée comme lieu de prière aux juifs, est comprise entre le mur d'enceinte du *Mehkémèh* (tribunal turc) et le mur d'enceinte d'une maison particulière (celle d'Abou-Saoud). Sa longueur, entre ces deux limites, est de 29 mèt. 70. On aperçoit au delà de ces murs infranchissables, la muraille antique se prolonger en droite ligne de 12 mèt. environ à droite et de 11 mèt. à gauche, c'est-à-dire vers le Mehkémèh. Au delà, les constructions modernes ont masqué la muraille du temple. Enfin le mur primitif est couronné à son sommet par quelques assises régulières, il est vrai, mais de petites pierres de taille, accusant une construction assez récente... Sur la face du mur antique se montrent des entailles considérables, qui ont servi sans doute à appliquer un fronton à ce point de

l'enceinte sacrée. Ces entailles creusées en niche ont des dimensions différentes, peut-être ont-elles été pratiquées par Hérode? » (ouvr. cité, t. II, p. 191.)

C'est surtout le vendredi que les juifs se réunissent en grand nombre, en cet endroit, pour prier, réciter les lamentations de Jérémie, et arroser de leurs larmes les seuls restes de leur antique splendeur qu'il leur soit permis d'approcher. Cette coutume touchante remonte à une haute antiquité. Elle est mentionnée au XII[e] siècle, par Benjamin de Tudèle; les Juifs, chassés de Jérusalem depuis Adrien, n'y furent plus admis qu'au temps de Constantin, et seulement une fois par an, le jour anniversaire de la prise de Jérusalem par Titus.

A l'angle S. de la petite place est un mur peu élevé et facile à escalader, d'où l'on peut redescendre dans une cour déserte, et de là dans une chambre obscure, où le docteur Barclay a signalé une *porte*, bouchée depuis longtemps, qui donnait dans l'intérieur du Haram: c'est celle que notre plan désigne sous le nom de Bab el-Mogharibèh. Josèphe nous apprend (*Antiq.*, XV, 11, 2) que la muraille O. du temple présentait quatre portes, l'une conduisant au palais du roi (sur le mont Sion) en franchissant la vallée, deux donnant sur le faubourg (εἰς τὸ προάστειον), l'autre conduisant dans l'autre ville (εἰς τὴν ἄλλην πόλιν), en descendant dans la vallée par un grand nombre de degrés, et remontant de nouveau de l'autre côté. La première porte correspondait évidemment au pont, les deux suivantes étaient sans doute celles que nous mentionnons ici, et la suivante *Bab es-Silsilèh*, qui s'ouvre de l'autre côté du Mehkémèh, sur le prolongement de la rue de David, qui va de la porte de Jaffa au temple. Le faubourg était sans doute la partie de la ville située dans le Tyropœon, au pied des murailles du temple et de celles de Sion. Bab es-Silsilèh est la principale entrée du temple: elle est double et ornée de colonnes torses. En face, on voit une jolie *fontaine*.

Au delà de Bab es-Silsilèh, l'enceinte est de nouveau cachée par des maisons particulières. Le docteur Barclay, qui a pu, en sa qualité de médecin, en visiter plusieurs, a retrouvé partout des portions de murailles semblables au reste de l'enceinte. Au bout d'un *Bazar couvert* s'ouvre *Bab el-Kattanin* (la porte des marchands de coton), également de style sarrasin; c'est la plus rapprochée de la grande mosquée es-Sakhra, et celle d'où les chrétiens peuvent le mieux considérer le monument. C'est probablement la quatrième des portes mentionnées par Josèphe. Les deux portes précédentes et le reste du pont qui formait la première entrée, sont à égale distance l'une de l'autre, disposition régulière qui prouverait encore mieux leur identité avec les anciennes portes du temple. Bab el-Kattanin répond, selon la tradition, à la *belle porte* (ὡραία πύλη) où les apôtres Jean et Pierre guérirent un impotent (Actes des apôtres, III, 2). Au delà, s'élève un couvent de derviches, puis vient la ruelle qui conduit à *Bab el-Hadid*, puis le couvent des *derviches aveugles*, et Bab en-Nadhir, (la porte de l'inspecteur), où, selon la tradition musulmane, l'ange Gabriel attacha le cheval ailé Borak, la nuit où Mahomet monta au ciel. Enfin on atteint le Séraï, et Bab el-Ghawarinèh, où nous achevons notre tour de l'enceinte.

IV. Édifices divers.

La Citadelle (*el-Kal'ah*) ou **Tour de David.** (Il faut, pour la visiter, une permission du pacha, que l'on obtient facilement par l'entremise du consul de France).—La citadelle située près de la porte de Jaffa, à peu près au milieu de la muraille O. de la ville, est un assemblage irrégulier de tours carrées, entouré d'une muraille peu élevée du côté de la ville, et présentant un fossé

profond du côté de l'O., c'est-à-dire en dehors. Les tours qui s'élèvent au bord du fossé sont protégées de ce côté par un boulevard ou contre-fort oblique, qui s'élève du sol sous un angle d'environ 45°. Cette maçonnerie paraît antique, et peut être attribuée au temps des Romains. La tour N.-E., près de la porte de Jaffa, attire tout d'abord l'attention. C'est celle que les Francs appellent plus spécialement la tour de David, bien que ce nom soit donné souvent à toute la citadelle. La partie supérieure est moderne, mais toute la partie inférieure est construite de gros blocs taillés en bossage, dont quelques-uns mesurent de 3 à 4 mèt. de long, de 1 mèt. 50 à 2 mèt. de large et plus de 1 mèt. de haut. Ces pierres n'ont évidemment jamais été dérangées, ni renversées, ni rapportées, elles rappellent tout d'abord l'aspect des murailles du temple, bien que les blocs soient plus petits et moins fins. La hauteur de la partie antique au-dessus du fond du fossé est de 12 mèt. 19. La base est quadrangulaire, mais ce n'est pas un carré parfait, le côté E. mesurant 17 mèt. 20 et le côté S. 21 m. 40. A ces données de Robinson (*Bib. Res.*, t. 1er, p. 456), M. Porter ajoute que des fouilles récentes ont montré que, jusqu'à une certaine hauteur au-dessus des fondations, *la base de la tour est formée par le rocher lui-même*, taillé en relief, et revêtu de pierres. (*Handb.*, p. 106.)

L'entrée de la tour est actuellement du côté de l'O. à peu près à mi-hauteur dans la muraille moderne. La partie antique ne présente aucune ouverture. Du haut de la tour, on embrasse du regard toute la ville et les collines environnantes. C'est une des meilleures stations pour étudier la topographie de Jérusalem. On voit sur sa plate-forme deux vieux canons qui ne servent plus qu'à tirer des saluts, et un mât élevé où flotte le drapeau rouge avec le croissant blanc.

La citadelle est évidemment la *Tour de David* du temps des croisades; les chroniqueurs de l'époque, l'écrivain arabe Medjr ed-Din décrivent nettement sa position et son aspect. Elle servit probablement de résidence aux rois latins de Jérusalem, et la tour figure sur leurs monnaies. Quand les musulmans renversèrent les fortifications en 1219, ils conservèrent la tour de David, qui garda son nom jusqu'au XVIe siècle, où elle prit celui de *Tour des Pisans*, probablement parce qu'elle avait été réparée par des architectes de cette nation. Mais on peut sans crainte lui attribuer une origine plus ancienne. Sa position vers le N.-O., là où les pentes de Sion sont le moins escarpées, et la ville le plus accessible, près de la porte la plus fréquentée, fait croire facilement qu'en tout temps la citadelle de Jérusalem a été en cet endroit : non-seulement celle qu'Adrien avait fait reconstruire, mais aussi celle des anciens rois juifs, comme l'antiquité de ses substructions et son nom traditionnel l'indiquent.

La plupart des savants (Scholz, E. Robinson, Schultz, de Saulcy, etc.) sont également d'accord pour identifier la Tour de David avec la Tour Hippicus, dont Josèphe parle si souvent. Selon l'historien des Juifs (*Guerre des Juifs*, V, 4, 3), cette tour, qui avait été bâtie par Hérode, en mémoire d'un de ses amis mort en combattant, « était quadrangulaire (τετράγωνος), sa largeur et sa longueur, chacune de 25 coudées, et sa hauteur de 30; elle n'était nullement creuse (οὐδαμοῦ διάκενος). Au-dessus de la partie pleine (τὸ πλῆθος) était un puits haut de 20 coudées destiné à recueillir l'eau de pluie. Au-dessus encore, une maison à deux étages, etc. En beaucoup d'autres épisodes du siége, la tour Hippicus est mentionnée, et quand Titus victorieux donne l'ordre de renverser de fond en comble la ville et le temple (*Guerre des*

Juifs, VII, 1, I), « il fait respecter les tours qui surpassaient toutes les autres en hauteur, c'est-à-dire Phasaël, Hippicus et Mariamme, et la seule partie du mur d'enceinte qui couvrait la ville à l'O.» Josèphe en fait le point de départ de sa description des enceintes (*Guerre des Juifs*, v, 4, 2); comme nous, les savants ont basé sur sa détermination leurs systèmes sur la topographie de Jérusalem.

Cependant, malgré l'accord presque général qui règne sur ce sujet, l'identité de la tour de David avec la tour Hippicus a soulevé des objections sérieuses, que nous devons résumer (*V.* Bonar, *the Land of Promise*, p. 497, Londres, 1858). D'abord, selon Josèphe, la tour Hippicus est un carré parfait, la tour de David est un rectangle dont un côté dépasse l'autre de plus de 4 mèt. La tour Hippicus n'a que 25 coudées (environ 13 m.) de côté, la tour actuelle en a 17 dans un sens et 21 dans l'autre. Robinson accuse trop facilement Josèphe d'avoir écrit de mémoire, d'après des conjectures, avec des chiffres approximatifs. Ici, l'historien juif paraît au contraire très-net dans les mesures qu'il donne des tours Hippicus, Phasaël et Mariamme. En tout cas, son défaut ordinaire n'était pas de diminuer les choses; ici il serait au-dessous des chiffres réels. De plus, la tour n'est nullement creuse à sa base, et M. Bonar dit qu'elle l'est. (Ceci paraît un peu en contradiction avec l'assertion de M. Porter.) Toutes ces raisons prouvent déjà que l'identité entre la tour de David et la tour Hippicus n'est pas très-réelle, mais la tour de David pourrait être une des tours qui étaient voisines d'Hippicus, (Phasaël, par exemple, qui avait 40 coudées (20 mètres) de côté), ce qui ne dérangerait pas beaucoup la position réelle d'Hippicus et la disposition des enceintes. Mais ici viennent s'ajouter des difficultés beaucoup plus grandes: en établissant ses lignes d'attaques, Titus « place son camp à deux stades de la tour Pséphinos, qui occupait l'angle N.-O. de la ville, et l'autre partie de l'armée se fortifie (τειχίζεται), en face de la tour appelée Hippicus, également à deux stades de distance de la ville. » (*G. d. J.*, v, 3. 5). Où prendre ces deux stades? si c'est à l'O. ou au N.-O. de la tour actuelle, cette distance (370 mèt.) place le camp de la seconde moitié de l'armée dans la vallée de Gihon, c'est-à-dire dans un fond; si on les prend vers le S.-O., sur la hauteur, on tombe sur la route de Béthléem, en un point séparé de la place par toute la profondeur de la vallée. Il est peu croyable qu'un général place une armée de ce côté; de plus on attaque ordinairement les saillants, et la tour de David est dans un angle rentrant que la muraille dépasse assez loin vers le N.-O. Le dessein de Titus était de s'emparer d'abord de Bézétha (*Ib.* v, 6, 2): pourquoi attaquer un point aussi éloigné de son attaque principale? Ces arguments nous semblent d'un grand poids; on pourrait peut-être leur répondre toutefois que, pendant tout le siége, la tour Hippicus ne paraît pas avoir été l'objet d'une attaque spéciale, et que cet autre corps d'armée, qui se fortifie (τειχίζεται) en face d'Hippicus, est là seulement en observation pour assurer l'investissement de la place, qu'il faudra même plus tard compléter par un mur de circonvallation génerale. Dans un autre passage (*Ibid*, v, 4, 2), Josèphe dit: « La muraille commençait au N. (κατὰ Βοῤῥᾶν) à la tour Hippicus, et s'étendait vers le Xystus. Il est difficile de considérer la tour de David comme étant au N. de la ville, ou comme étant le point de départ septentrional d'une muraille; on répond, il est vrai, qu'il faut entendre le N. du mont Sion (ce serait l'angle N.-O.), mais c'est là une acception difficile à admettre chez un auteur écrivant au temps de Josèphe, lorsque la ville s'étendait bien loin au N.-O.; de-

plus l'historien mentionne les tours Hippicus et Pséphinus comme très-voisines, en face l'une de l'autre (ἀντικρυς), il ne paraît pas y avoir de tours intermédiaires entre elles. Or, la tour de David est encore fort loin du point que devait occuper la tour Pséphinus, à l'angle N.-O. de la troisième enceinte. Toutes ces raisons sembleraient prouver qu'il faudrait reporter plus au N., c'est-à-dire au moins vers le couvent latin, à l'angle N. O. de l'enceinte actuelle, la position de la tour Hippicus. C'est reporter du même coup de ce côté l'emplacement des tours Phasaël et Mariamme, et du palais d'Hérode, ainsi que l'origine du Tyropœon, que l'on place ordinairement à l'E. de la citadelle, près de l'église protestante. Que devient alors la citadelle? n'est-ce plus qu'une tour du temps des croisades, ou faut-il y reconnaître un reste de l'ancienne citadelle de David? Cette nouvelle manière de voir renverse donc tous les systèmes reçus sur les enceintes; un examen attentif du terrain et de nouvelles recherches peuvent seuls résoudre ces difficultés.

Il nous reste à mentionner rapidement quelques édifices que le touriste visite peu, mais qu'il rencontrera sur son passage dans les tournées diverses qu'il fera à travers la ville.

Tékkyèh el-Khasséki (le couvent de la Favorite), situé à l'E. du Saint-Sépulcre, non loin de la maison du mauvais riche, et près de la rue qui vient de la porte de Damas. Cet édifice, remarquable par ses trois portes en ogives trifoliées, ornées de riches stalactites, est complétement ruiné à l'intérieur; il a été élevé par la fameuse sultane Roxelane. Les chrétiens ont supposé depuis que cette reine charitable ne pouvait être que l'impératrice Hélène, et il est en général connu sous le nom d'**hôpital de Sainte-Hélène** :

Le tékkyèh des Derviches tourneurs, ancienne **église de Saint-Jean Évangéliste**, situé au N. de la voie Douloureuse, au point culminant de la colline de Bézétha. On peut assister à leurs exercices, et, de leur minaret, on jouit d'une belle vue sur le temple.

Le **Mehkéméh**, ou tribunal, que nous avons mentionné au côté O. du Haram ech-Chérif, se distingue par un beau portail moresque.

Nous passerons sous silence l'*hôpital autrichien*, l'*hôpital anglais*, un grand nombre de *couvents grecs*, parce que ces édifices n'ont rien d'intéressant au point de vue architectural ou historique. Quelques voyageurs seront curieux de visiter la *synagogue*, située dans une des ruelles du mont Sion. L'*hôpital de Rothschild* s'élève près de là, à la crête du Tyropœon, en face de l'angle S.-O. du temple.

Les Huttes des lépreux sont situées sur un terrain qui s'étend en dedans des murailles du S., à l'E. de la porte En-Nébi-Daoud. Là, vit parquée une population de malheureux complétement séparés des autres habitants. La maladie dont ils sont atteints n'est pas la lèpre blanche, farineuse, dont parle la Bible, les symptômes qui en sont rapportés sont ceux de l'éléphantiasis. La maladie commence par la face, par le nez ou par les doigts. « La peau prend des teintes violacées et d'un gris rougeâtre; des bourgeons se forment dans le derme, donnant naissance à des abcès dont les cicatrices sont affreuses à voir, peu à peu les extrémités des membres tombent en lambeaux, la voûte du palais se perce, etc. » (Gérardy Saintine.) Les lépreux vivent entre eux, se marient entre eux; les enfants sont, dit-on, sains jusqu'à l'âge de puberté. Ils atteignent l'âge de quarante à cinquante ans. Dans ces dernières années, les médecins de l'hôpital anglais s'occupaient de leur donner des soins.

V. Citernes, aqueducs, etc.

Robinson (*Bibl. Res.*, t. Ier, p. 479

fait remarquer que, bien que Jérusalem soit située dans une région de rochers calcaires, où les puits et les fontaines sont rares, bien qu'on ne connaisse aucune source dans la ville même, et qu'il y ait seulement trois petites fontaines dans la partie basse de la vallée de Josaphat, la ville ne paraît avoir manqué d'eau dans aucun des siéges qu'elle eut à soutenir. Toutes les armées assiégeantes souffrirent au contraire de la soif: celles de Pompée, d'Antiochus le Pieux et des croisés, grâce à l'habitude traditionnelle que les assiégés avaient de *couvrir les fontaines* à l'approche de l'ennemi. Josèphe dit, il est vrai, que Titus ne manquait pas d'eau, mais c'est dans un discours qu'il adresse à ses concitoyens pour les engager à se rendre; il cite le fait comme une preuve que le ciel les a abandonnés, ainsi que cela est déjà arrivé du temps de Nabuchodonosor; d'ailleurs le témoignage de Dio Cassius (LXIV, 4) nous apprend que les Romains souffrirent réellement du manque d'eau. La ville, au contraire, n'en manqua jamais; elle périt par la famine, jamais par la soif; Guillaume de Tyr raconte que l'armée de Godefroy de Bouillon y trouva d'énormes quantités d'eau. C'était donc par des moyens artificiels que l'eau arrivait à Jérusalem, et ces travaux hydrauliques remontent à l'ancienne ville des Jébuséens, puisque David s'écrie au moment de l'attaque: « Quiconque se rendra maître du canal sera chef! » (II, Sam., v, 8). Ces provisions d'eau étaient assurées à Jérusalem par des citernes, des réservoirs et des aqueducs.

Citernes. — C'est à peu près la seule ressource actuelle de Jérusalem; mais toute maison importante a sa citerne, où les eaux de pluie, recueillies sur les terrasses ou dans les cours, sont conduites par des tuyaux. Ces citernes sont bâties en pierre, recouvertes d'une voûte avec une petite ouverture à la partie supérieure. Un grand nombre paraît remonter à une haute antiquité. Les principales sont: celle du couvent copte à l'O. de l'église du Saint-Sépulcre, que l'on peut visiter moyennant un léger baghchich; on lui donne le nom de *citerne d'Hélène;* celle du couvent de la Flagellation, celle qui est en dedans de la porte de Damas, celle du couvent latin. Nous nous rappelons enfin qu'il existe d'immenses réservoirs sous le Haram ech-Chérif, dont parlent toutes les traditions de Jérusalem et que M. Barclay a pu entrevoir. Jérusalem possédait en outre des

Réservoirs découverts nommés aussi *piscines*, ou *étangs*, tels que la piscine dite de Béthesda, près de la porte Sitti-Mariam (V. p. 791), une petite *piscine*, dite *de Bethsabée*, près de la porte de Jaffa, et que, grâce à son voisinage de la tour de David, on a supposé avoir appartenu à la maison d'Urie (II, Sam., XI, 2). D'autres avaient été jusqu'à faire du Birket es-Soultan la piscine de Bethsabée. La belle Juive aurait en vérité bien choisi son endroit pour se baigner! La plus importante est connue sous le nom de

Réservoir d'Ézéchias (en arabe *Birket Hammam el-Bâtrak*, l'étang du Bain du Patriarche); il est situé près de la citadelle, au milieu d'un groupe de maisons, et attenant à l'*Hôtel de Méditerranée*, d'où l'on pourra l'examiner. Sa profondeur n'est pas considérable, mais sa longueur est de 73 mèt. et sa largeur de 44 mèt. Des travaux exécutés dans le couvent copte, qui le borne du côté du N., ont montré qu'il s'étendait encore de 18 mèt. dans ce sens. Les murailles qui l'enserrent sont fort anciennes, selon Robinson. Il reçoit son eau par un conduit souterrain venant du Birket-Mamillah (V. p. 818). Cette circonstance et sa situation à l'O. de la ville correspondent manifestement avec ce que la Bible nous apprend du réservoir et du conduit construit par Ézéchias, pour amener dans l'O. de la ville les

eaux de Gihon (II, Chron., xxxii, 30; II, Rois, xx, 20). M. de Saulcy affirme que ce ne peut être l'étang d'Ézéchias, parce que l'enceinte d'Ezéchias n'embrassait pas cette partie de la ville. Mais il faudrait commencer par démontrer ce dernier point. Nous reconnaissons avec lui que c'est par une erreur évidente que Schultz a essayé d'identifier aussi le Birket el-Hammam avec la piscine *Amygdalon*, mentionnée par Josèphe. Celle-ci était au N. de la ville (κατὰ βορρᾶν) près du monument du Prêtre-Jean (*G. d. J.*, v, 11, 4), et sans doute non loin de la porte de Damas.

Jérusalem possède aussi plusieurs autres piscines extérieures (Birket-Mamillah, Birket es-Soultan); elles seront décrites plus loin (p. 809) ainsi que les fontaines de la Vierge et de Siloé, quand nous conduirons le lecteur autour de la ville.

Aqueducs. — Plusieurs aqueducs ont certainement amené les eaux du dehors dans la Jérusalem antique; nous avons mentionné le conduit de Gihon; Josèphe en parlant « de la porte par laquelle l'eau était amenée à la tour Hippicus; » indique un conduit qui est sans doute le même que celui de Gihon et le conduit actuel du Birket-Mamillah? On pourrait y voir une preuve de l'identité de la citadelle avec la tour Hippicus, puisque ce conduit passe près de la porte de Jaffa. Josèphe ne nous dit pas cependant si cette porte et ce conduit étaient au S. ou au N. de la tour Hippicus. Cet aqueduc s'étendait au palais d'Hérode (*G. d. J.*, ii, 17, 9) et peut-être jusqu'au temple. En creusant, il y a quelques années, les fondations de l'église protestante, on a trouvé des restes d'un aqueduc considérable qu'on a pu suivre vers l'E. sur une longueur de 200 mèt.; n'est-ce pas le même que l'aqueduc d'Ezéchias et celui dont parle Josèphe?

Enfin l'ouvrage hydraulique le plus important de Jérusalem était le grand aqueduc, dont on suit encore le tracé depuis le mont Sion, par-dessus la vallée de Hinnom, sur le mont du Mauvais-Conseil et jusqu'au delà de Bethléem (V. p. 809 et 829). Il pénètre dans la ville le long du Tyropœon, là on perd ses traces, mais les recherches de M. Wolcott et de M. Barclay ont à peu près démontré qu'il passe sous la chaussée qui croise la partie N. du Tyropœon pour pénétrer sous le Haram ech-Chérif, et se terminer dans ses réservoirs souterrains. Aujourd'hui l'aqueduc est sans usage et n'amène plus les eaux à Jérusalem.

VII. Excursions autour de la ville.

I. Côté de l'Est et du Sud. Vallées de Josaphat et de Hinnom. Mont des Oliviers, etc.

Il est utile de se munir de flambeaux, d'une longue pelote de ficelle, et même d'une petite échelle, si l'on se propose de visiter en détail le tombeau des prophètes et les grottes sépulcrales de la vallée de Josaphat.

En sortant par la porte Orientale, nommée par les chrétiens *porte Saint-Étienne*, et par les musulmans *Bab Sitti-Mariam*, on laisse sur la gauche une citerne en ruines qui porte le nom de *Birket-Hammam Sitti-Mariam* (la citerne du bain de Dame Marie), qui n'a aucun intérêt historique; à droite, on montre une plate-forme qui marquerait l'emplacement de l'église Saint-Etienne et le lieu où succomba le premier martyr. La tradition est ici en défaut. M. de Vogüé démontre très-bien, dans son bel ouvrage (p. 331), que le lieu traditionnel du martyr et l'église élevée au ve siècle par l'impératrice Eudoxie étaient au N. de Jérusalem, en dehors de la porte de Damas, appelée alors porte Saint-Étienne. L'église fut rasée en 1187 par les croisés eux-mêmes à l'approche de Saladin. On ne sait pourquoi le nom de saint Étienne

fut transporté plus tard à l'E., à la porte qui, pendant toutes les croisades, avait porté le nom de porte de Josaphat. On descend par un sentier en pente, et, traversant le torrent desséché du Cédron sur un petit pont en pierre, on arrive au pied du mont des Oliviers, au lieu nommé **Gethsémani** (saint Matthieu, xxvi, 30, 36; saint Marc, xiv, 26, 32; saint Jean, xviii, 1), qui porte encore aujourd'hui en arabe le nom de *El-Djesmanyèh*. Avant de visiter le jardin qui porte ce nom, on va, en remontant un peu à gauche vers le N., visiter un joli édifice gothique appelé le

Tombeau de la sainte Vierge. La tradition qui place en Gethsémani le lieu où reposa le corps de la sainte Vierge entre sa mort et son assomption (contrairement à une décision du IIIe concile général tenu à Éphèse en 341, qui place en cette dernière ville le tombeau de la Vierge et de saint Jean), est de la même époque que celle du Saint-Sépulcre lui-même. Comme celui-ci, la petite chambre sépulcrale fut, au ive siècle, séparée de la masse du rocher, de manière à former un édifice cubique, qui fut recouvert d'une église. Celle-ci est mentionnée au ve siècle par saint Jean Damascène, au viie siècle par Arculphe et au viiie par Willibald ; elle fut détruite soit par Hakém, soit pendant le siége de 1099; mais un des premiers soins de Godefroy de Bouillon fut de la relever et d'établir un couvent dans ce lieu. Le couvent fut détruit en 1187 par Saladin, mais l'église fut épargnée, à cause de la vénération que les musulmans professent pour la sainte Vierge (*Sitti Mariam*). Nous la voyons donc encore aujourd'hui telle qu'elle fut construite au commencement du xiie siècle (*V.* de Vogüé, p. 305 à 313). — Elle appartient maintenant aux Grecs et aux Arméniens, et elle est ouverte le matin et les jours de fête.

L'église proprement dite est souterraine. « Le porche extérieur, la seule partie visible du monument, a la forme d'un gros cube de maçonnerie de 8 mèt. environ en tous sens. La façade principale, flanquée de deux contre-forts romans, est vers le S. Elle est percée au centre d'une porte dont l'archivolte est en ogive, fortement ébrasée et sillonnée de nombreuses moulures ; une seconde archivolte, également à nervures multiples, l'encadre à une certaine distance : un tailloir commun reçoit la retombée de ces différents arcs; quatre colonnettes de marbre blanc à chapiteaux foliés sont engagées dans l'angle rentrant des jambages. Un petit mur, percé d'une porte basse, a été élevé en avant de la grande porte. Une corniche couronnait tout l'édifice ; elle a disparu, et il n'en est resté qu'une série de modillons d'une forme purement romane (de Vogüé, p. 311). Un escalier de 40 à 50 marches descend dans l'église proprement dite, formée d'une seule salle d'environ 30 mèt. sur 8, totalement privée de sculptures, et terminée à ses deux extrémités par une abside demi-circulaire au tiers de sa longueur; du côté de l'E. se trouve l'édicule carré qui contient le *tombeau de la Vierge*. A l'intérieur, sur la paroi E., est taillée une sorte de banquette où fut déposé le corps. — En remontant l'escalier, on voit à droite une chapelle, considérée comme le *tombeau de saint Joseph*, et quelques marches plus haut, à droite et à gauche, deux autres chapelles désignées comme les tombeaux des parents de la Vierge, saint Joachim et sainte Anne. M. de Vogüé a démontré que cette attribution est erronée et que ces chapelles ont servi de sépulture à plusieurs personnages de la dynastie latine de Jérusalem (*ibid.*, p. 310). Leur disposition architecturale prouve d'ailleurs qu'elles n'ont aucun rapport avec l'hypogée primitif.

A côté du tombeau de la Vierge

s'ouvre, à la droite du visiteur qui fait face au fronton, un petit couloir avec une porte basse au fond, qui conduit dans la

Grotte de l'Agonie, où, selon la tradition, Jésus passa les heures d'angoisse qui précédèrent son arrestation (saint Matthieu, XXVI, 37 ; XI, 45 ; saint Marc, XIV, 33-41 ; saint Luc, XXII; 41-46). Aucun des évangiles ne parle d'une grotte, mais au moins « le pieux vandalisme qui a défiguré les autres sanctuaires a respecté celui-là et lui a laissé sa nudité et sa physionomie originelle. » (De Vogüé, p. 313.) Le pèlerin peut s'y abandonner à ses impressions. A quelques pas vers le S., on va visiter le

Jardin de Gethsémani (aux Latins ; la porte est du côté de l'E.). C'est un enclos carré, dans lequel on a compris huit des oliviers les plus vieux et les plus vénérables de la montagne. Un vieux moine vous y fait la conduite, et montre le rocher où les apôtres s'endormirent, le lieu où Judas trahit son maître par un baiser. L'authenticité de Gethsémani est incontestable : les textes cités plus haut concordent parfaitement avec l'état des lieux; mais rien n'oblige à le restreindre dans cet enclos ; le terrain environnant est aussi couvert de vieux oliviers. Il faut avouer également que la blancheur des murailles, les allées droites et bien sablées, les plates-bandes semées de fleurs, dont un zèle inintelligent a couvert le terrain, répondent mal aux dispositions religieuses du pèlerin, qui vient y chercher le lieu écarté où Jésus avait l'habitude de se retirer (saint Luc, XXI, 37; XXII, 29).

En sortant de l'enclos de Gethsémani, on s'engage dans le sentier rude et tortueux qui conduit au sommet de la

Montagne des Oliviers (en arabe *Djébel-Tour*), dont les flancs sont couverts d'oliviers chétifs, de tombeaux juifs et de débris d'oratoires où la tradition place quelques-unes des dernières scènes de la vie de Jésus-Christ, le lieu où il enseigna le *Pater noster*, celui où il prédit la *ruine de Jérusalem* (saint Matthieu, XXIV, 3), la grotte où les apôtres composèrent le *Credo* (Les Actes des Apôtres ne font aucune mention de cet événement). Le sommet porte le village de *Zeitoun* ou de *Djébel-Tour* et l'ancienne

Église, aujourd'hui **mosquée de l'Ascension.** La tradition, qui place en cet endroit l'ascension de Jésus-Christ, repose sur un verset mal interprété des Actes des Apôtres (I, 12), mais est en contradiction avec l'Évangile (saint Luc, XXIV, 50, 51), qui place ce dernier miracle à Béthanie. Elle n'en a pas moins été adoptée par Eusèbe et consacrée par l'impératrice Hélène, qui y éleva une église, probablement sur un plan semblable à celui du Saint-Sépulcre. Détruite probablement par les Persans; elle fut rebâtie par Modeste au VIIe siècle; ruinée de nouveau par Hakem, elle fut relevée par les Croisés, sous la forme d'un grand édifice octogone dont M. de Vogüé a retracé les substructions; ce nouvel édifice fut encore renversé en 1187, et remplacé par le monument actuel. Il est toujours resté, depuis, au pouvoir des musulmans, mais les chrétiens ont la permission d'y dire la messe le jour de l'Ascension. On est admis facilement dans l'ancien couvent moyennant un léger baghchich.

La petite mosquée, qui occupe le centre de la cour est une construction octogone de 6 mèt. 60 de diamètre, supportant un tambour cylindrique couronné par une coupole en maçonnerie. Les chapiteaux et les bases des colonnettes sont en marbre blanc et ont le caractère roman bien accusé. Elle paraît appartenir au commencement du XIIIe siècle. On montre au centre l'empreinte du pied de Jésus-Christ.

Au S.-O. de l'église, sous les murs de l'ancien couvent est une grotte qui, selon la tradition, a

servi de retraite et de tombeau à sainte Pélagie.

Du haut du minaret de la mosquée, on jouit d'un panorama splendide, que le voyageur fera bien de venir contempler le matin de bonne heure, dès son arrivée à Jérusalem, pour étudier la topographie générale de la ville (V. p. 764 et 768).

A l'O. le regard plonge tout d'abord sur la vallée de Josaphat ou vallée du Cédron, depuis son origine au N. de la ville, jusqu'à l'endroit où elle reçoit au S. la vallée de Hinnom et le Tyropœon. L'œil s'arrête ensuite sur l'enceinte du temple, avec les grandes mosquées d'Omar et d'el-Aksa et tous les petits édifices, dont on peut étudier assez complétement les détails (V. p. 783-790). On reconnaîtra de ce point élevé les différentes collines de la ville, les deux coupoles du Saint-Sépulcre, la citadelle, le tombeau de David à l'extrémité du mont Sion, etc. Sur un second plan, on voit au N. le mont Scopus, et la montagne de Nébi-Samwil; à l'O., les sommités arides et monotones qui masquent la Méditerranée; au S.-E. le mont du Mauvais-Conseil, la plaine de Réphaïm, le couvent de Mâr-Élias sur une hauteur qui domine la route de Bethléem. Au S. s'élève le mont du Scandale, qui n'est en réalité qu'une des sommités du mont des Oliviers, comme la hauteur appelée *Viri-Galilæi* (Actes, I, 11) forme du côté du N. un sommet indépendant. Mais c'est surtout du côté de l'E. que le pays présente un aspect étrange et saisissant : là s'étend le désert de Judée, jusqu'à la vallée du Jourdain et au bassin brûlé de la mer Morte, que l'on aperçoit en partie; une longue chaîne de montagnes bleuâtres ferme le tableau; au N. ce sont les montagnes de Galaad, au centre, celles des Ammonites, et au S. celles de Moab. On distingue encore mieux cette partie du panorama d'un petit weli, placé à 200 mèt. à l'E. de la mosquée de l'Ascension.

Du sommet du mont des Oliviers, en descendant au S. vers le mont du Scandale, on ira visiter, près d'un gros figuier, à quelques pas du sentier de Béthanie, un monument souterrain, assez difficile à trouver sans guide, et connu sous le nom de :

Tombeau des Prophètes (*Koubour el-Enbia*). On entre dans cette grotte par un trou, dans lequel on ne s'engage qu'en rampant, et l'on descend par un escalier sombre dans une chambre à peu près circulaire de 3 mèt. de haut et de 7 mèt. de diamètre; de cette chambre partent deux galeries parallèles qui s'étendent au S. sur une longueur d'environ 20 mèt, et une autre, qui s'étend au S.-E. à environ 13 mèt. Ces galeries, qui ressemblent aux rayons d'un cercle, sont coupées par deux autres galeries formant des segments de cercle concentriques. La plus extérieure présente 32 niches à cercueil dans sa paroi extérieure, et donne accès dans deux petites chambres sépulcrales. La galerie circulaire la plus rapprochée du centre se prolonge du côté de l'E. en décrivant plusieurs angles et aboutit à plusieurs chambres sépulcrales. Les galeries droites ne contiennent point de tombeaux.

Il a été impossible jusqu'à présent de connaître l'âge et l'histoire de ce prétendu tombeau des prophètes. Schultz a essayé cependant de l'identifier avec le *rocher de Péristéréon* mentionné par Josèphe, (*Guerre des Juifs*, v, 12, 2) et à partir duquel le mur de circonvallation de Titus tournait vers l'O. Le nom de Péristéréon répond, selon lui, au nom latin de *columbarium*, mais il n'y a aucune analogie entre cet hypogée et les sépultures que les Romains appelaient columbarium. De plus, bien que la position du tombeau des Prophètes, près de la colline qui domine la vallée de Siloam, réponde au premier abord à la donnée de Josèphe, le langage de l'historien paraît s'appliquer plutôt à un rocher

proéminent qu'à un hypogée, et celui-ci se trouve trop haut placé sur la colline pour que le mur de circonvallation passât en cet endroit. C'est un reproche général qui s'adresse à tout le tracé de Schultz que nous avons reproduit sur notre plan. Les ingénieurs avaient dû resserrer autant que possible leur ligne, et n'avaient aucun motif pour l'agrandir démésurément en la plaçant vers le sommet des collines. En somme, on ignore complétement ce que c'est que le tombeau des Prophètes; une tradition juive, rapportée par M. de Saulcy, l'attribuerait pourtant au roi Osias le lépreux, et aux impies Ammon et Manassé, qui ne reposaient pas dans la sépulture des rois de Juda

Le mont du Scandale ou de **l'Offense** qui s'élève au S. ne présente rien qui puisse nous y attirer particulièrement : on y jouit d'une vue analogue à celle du mont des Oliviers. — Le nom porté actuellement par ce sommet est dû au souvenir de l'infidélité de Salomon qui bâtit sur les hauts lieux des autels à Moloch, à Astaroth et à toutes les idoles étrangères (I, Rois, XI, 7). Rien ne prouve bien positivement que ce soit sur cette montagne plutôt que sur une autre que les hauts lieux de Salomon furent bâtis, mais sa position au-dessus du *Jardin du Roi*, en face de la ville et à droite du Mont des Oliviers (II, Rois, XXIII, 13) rend cette attribution assez probable. Redescendant dans la vallée de Josaphat, par le sentier de Béthanie, et tournant à gauche vers le S., on atteindra bientôt plusieurs monuments singuliers, dont le premier est nommé :

Tombeau d'Absalon. C'est un monolithe cubique dont chaque côté a 6 mèt. 80. Les colonnes coniques de la base soutiennent une frise dorique, ornée de triglyphes et de patères. Au-dessus de la frise est une corniche égyptienne. Toute cette partie inférieure est taillée dans le roc. Toute la partie supérieure est en maçonnerie: elle se compose d'un dé carré, surmonté d'un cylindre qui se termine par un tore figurant un énorme câble tordu; le tout est surmonté d'une sorte de pyramide évidée en gorge et couronnée d'une touffe de palmes. La hauteur totale du monument est de 16 m. 30. Sa base est à demi enterrée sous les pierres que, depuis des siècles, les Juifs lancent contre cette tombe maudite. La face S. du monument présente une petite porte assez difficile à atteindre, et plusieurs larges brèches sur les autres faces. On peut pénétrer facilement par celle du N. dans une chambre de 2 mèt. 50 carrés, dont les parois du N. et de l'O. renferment des niches sépulcrales comblées par les décombres. La paroi S. présente l'ouverture d'un escalier qui descendait à la partie inférieure.

La date de ce monument, qui ne ressemble en rien au *cippe de marbre* dont parlent Josèphe (*Antiq.* VII, 10, 3) et la Bible (II, Samuel, XVIII, 18) est difficile à déterminer. Les premiers pèlerins le nommaient tombeau d'Ézéchias ou de Josaphat (*Itin. Hier.*; Adamanus). Le docteur Robinson, frappé de la ressemblance que le mélange des styles grec et égyptien lui donne avec les tombeaux de Pétra (V. R. 151), le considère comme contemporain des Hérodes, qui étaient d'origine iduméenne, ou peut-être de l'époque d'Adrien (*Bibl. res.* t. Ier, p. 521).

Tombeau de Josaphat. Dans l'angle N.-E. du vestibule taillé dans le roc qui entoure le tombeau d'Absalon est un riche fronton orné d'acrotères et de rinceaux. C'est ce que les Juifs et les chrétiens désignent comme le tombeau de Josaphat, contrairement au texte sacré qui dit que Josaphat fut enterré avec ses pères, dans la ville de David, son père (I, Rois, XXII, 50). Les premiers pèlerins l'attribuaient tantôt à Siméon le Juste, tantôt à Joseph.

L'entrée en a été obstruée par les Juifs, depuis qu'un missionnaire catholique ayant pénétré, en 1842, dans ce monument y trouva un très-ancien manuscrit du Pentateuque.

A une centaine de pas au S. du monument d'Absalon, est une autre chambre sépulcrale nommée par les chrétiens

Tombeau de Saint-Jacques et par les Arabes, le divan de Pharaon (*Diwan Fir'oun*). Le porche extérieur est soutenu par deux colonnes et deux demi-pilastres d'ordre dorique, reliés par une architrave, au-dessus de laquelle règne une frise dorique ornée de triglyphes et surmontée d'une corniche. Ce porche a 5 mèt. 90 de largeur et 3 mèt. environ de profondeur; dans la paroi du N. une porte et un escalier conduisent sur le rocher, au-dessus du caveau. Dans le mur du fond s'ouvre une autre porte au-dessus de laquelle est une fenêtre de 80 centimèt. sur 31 ; on pénètre dans la principale chambre sépulcrale, carré de 4 mèt. de côté, qui donne accès à 3 chambres plus petites, comprenant des niches à cercueil. Dans la paroi S. du vestibule, une porte carrée de 2 m. 32 ouvre sur un couloir qui vient déboucher dans la cour, au milieu de laquelle s'élève le

Tombeau de Zacharie. C'est un monolithe séparé du rocher, dans lequel il a été taillé, par un passage creusé dans la base du mont des Oliviers. Chaque côté, large de 5 m. 53, est orné de 2 colonnes coniques, au centre, et de deux demi-colonnes engagées dans un pilastre aux angles. Au-dessus, une architrave simple est surmontée d'une corniche égyptienne qui ressemble à celle du tombeau d'Absalon. Le tout est couronné par une pyramide quadrangulaire équilatérale. La hauteur totale de ce monument est de 5 m. 60. Il est très-vénéré des Juifs, qui tiennent à honneur d'être enterrés dans son voisinage, mais son origine est encore controversée. Le pèlerin de Bordeaux le nomme tombeau d'Isaïe, et Benjamin de Tudèle, tombeau d'Osée. Le Zacharie, auquel il est attribué maintenant est-il le grand-prêtre immolé par Joas (II, Chron., XXIV, 21)? D'après son ornementation, le monument paraît contemporain du tombeau des Rois (V. p. 814).

M. de Saulcy a donné une bonne description de ces quatre monuments (ouvr. cité, t. II, p. 288 à 306).

A partir de ces tombeaux, le terrain n'est plus qu'un vaste cimetière juif qui couvre les pentes de la vallée de Josaphat. La vieille superstition juive, adoptée consécutivement par les musulmans et par bon nombre de chrétiens, d'après laquelle le jugement dernier aura lieu dans cette vallée, est basée sur un oracle de Joël (III, 2, 12, 14) mal interprété, car le nom hébreu de Jehosçaphat signifie seulement le jugement de Jéhovah. La Bible ne désigne la vallée que sous le nom de *vallée de Cédron*. Le torrent y est constamment à sec, mais la gorge se creuse de plus en plus en approchant du village de

Siloam (*Kefr-Silwam*). C'est un singulier assemblage de maisons bâties en étages sur un rocher à pic, et de grandes cavernes sépulcrales, qui servent aujourd'hui d'habitations et de magasins. Une population demi-sauvage poursuit l'étranger de ses clameurs et de ses demandes de baghchich. M. de Saulcy y a signalé un *monument monolithe*, formé d'un carré à arêtes légèrement inclinées en dehors, avec une corniche égyptienne. L'intérieur contient deux chambres. M de Saulcy suppose que c'est une chapelle égyptienne élevée par Salomon pour sa femme, la fille de Pharaon. — Du village de Siloam, le regard plonge dans la vallée de Cédron, qui devient de plus en plus étroite, et plus profonde, jusqu'au point où elle reçoit le Tyropœon, et le sombre vallon de Hinnom à l'O. Les pentes du mont Ophel s'élèvent

en étages vers le N. jusqu'au Moriah, couronné par la haute muraille du temple.

Il faut revenir sur ses pas jusqu'à l'extrémité N. du v. de Siloam pour descendre dans la vallée du Cédron. On traverse celle-ci pour aller visiter au pied du mont Ophel, à g. du sentier qui remonte vers le temple,

La Fontaine de la Vierge (en arabe *Aïn Oum ed-Deradj*, la fontaine de la Mère de l'Escalier). La tradition adoptée au moyen âge est que la Vierge venait y laver les langes de son divin fils. Elle répond exactement par sa position à l'*étang de Salomon*, que Josèphe place sur le côté E. du mont Ophel, entre la fontaine de Siloam et le côté S. du temple, et peut-être aussi à l'*étang du Roi* de Néhémie (II, 14-15). Elle a été souvent confondue avec Siloé. La fontaine de la Vierge est placée au fond d'une excavation, taillée dans le rocher, où l'on descend par un escalier de trente marches, divisé en deux par une chambre voûtée en ogive, d'un peu plus de 3 mèt. de large sur autant de hauteur. La grotte inférieure est à environ 8 mèt. de profondeur; l'eau sort dans un bassin d'environ 5 mèt. de long sur 2 mèt. de large et à peu près autant de profondeur, et elle disparaît dans un canal souterrain qui la conduit à la fontaine Siloam. Robinson s'est assuré du fait en s'engageant dans ce canal presque en rampant, et a pu le parcourir dans toute son étendue. Le canal décrit de nombreux zigzags, de sorte que sa longueur totale est de 533 mèt., tandis que la distance en ligne directe n'est que de 335 mèt.; la voûte est de plus en plus élevée à mesure qu'on approche de Siloé. —La fontaine de la Vierge présente des phénomènes d'intermittence très-marqués, et que Robinson a pu constater (*Bibl. Res*, t. Ier, p. 506) : l'eau s'accroît subitement à certaines heures de la journée, une ou deux fois par jour à intervalles irréguliers, et, en été, une fois tous les deux ou trois jours seulement. La superstition populaire attribue le phénomène à un dragon qui vit à la source de la fontaine; elle s'explique naturellement par un effet de siphon. L'opinion générale est que l'eau vient des réservoirs cachés au-dessous du Haram ech-Chérif, et c'est en effet très-probable. Robinson (*Ibid.*, p. 507) croit trouver dans cette intermittence une raison d'identifier la fontaine de la Vierge avec la piscine de Béthesda (saint Jean, v, 4). Le voyageur, peu désireux de s'engager comme Robinson dans le conduit souterrain, remontera l'escalier de la fontaine de la Vierge, et suivra, sur une distance d'environ 300 mèt., la vallée du Cédron, jusqu'à l'angle S. du mont Ophel, où aboutit le vallon du Tyropœon. Là, le terrain est couvert de jardins verdoyants. On remarque les restes d'une digue en maçonnerie très-reconnaissable, qui s'étendait transversalement à l'entrée du Tyropœon pour convertir en étang sa partie inférieure. Au bout de la chaussée, un vieux mûrier marque la place où, selon la tradition, le prophète Isaïe fut scié en deux par ordre de Manassé. En remontant un peu vers le N. on arrive à

L'étang ou la fontaine de Siloé. —C'est un réservoir rectangulaire d'environ 16 mèt. de long sur 6 de large et 6 de profondeur, revêtu intérieurement d'une maçonnerie moderne, dans laquelle sont engagés quelques tronçons de colonnes de granit gris qui proviennent d'une basilique élevée vers le IVe siècle. A l'angle N.-E. du bassin est une arcade avec un escalier ruiné, par lequel on descend dans un très-petit bassin où débouche le canal qui vient de la fontaine de la Vierge (V. ci-dessus). Ce canal présente ici moins de 1 mèt. de large et 5 mèt. environ de hauteur. Cette communication explique comment on a retrouvé

à la fontaine de Siloé la même intermittence qu'à la fontaine de la Vierge, en même temps qu'elle nous donne l'étymologie de son nom : Siloé signifie en hébreu *missio aquæ*, c'est-à-dire aqueduc ou conduit d'eau. Quant au grand réservoir en maçonnerie, il est ordinairement vide ; le ruisseau qui sort du rocher ne fait que le traverser et va arroser les jardins situés au dessous.

La fontaine de Siloé est mentionnée deux fois dans l'Ancien Testament (Isaïe, VIII, 6; Néhémie, III, 15) et une fois dans l'Évangile (saint Jean, IX, 7), lorsque Jésus-Christ guérit l'aveugle-né. Josèphe, qui la nomme plusieurs fois (*Guerre des Juifs*, II, 16, 2 ; VI, 7, 2; V, 4, 1; V, 4, 2), la place au bout du Tyropœon et à l'extrémité S. de la ville. Dès les premiers siècles du christianisme, elle fut recherchée en souvenir de la guérison de l'aveugle-né ; une superstition populaire lui attribuait de merveilleux effets pour la guérison des ophthalmies. Le pèlerin de Bordeaux mentionne la basilique qui y fut construite : *habet quadriporticum et alia piscina grandis foras*. Cette autre piscine, désignée par les derniers mots, est sans doute l'étang formé par la grande digue que nous avons signalée et qui est encore entière, bien que le terrain au-dessus soit comblé de terre et cultivé. Enfin le verset de Néhémie (III, 15) nous apprend que le terrain fertile et les potagers, qui s'étendent au-dessous de Siloé, ne sont autres que le *jardin du Roi* de l'Ancien Testament (II, Rois, XXV, 4 ; Jérémie, XXXIX, 4; LII, 7). C'est à tort que Schultz, dont nous avons reproduit le plan, confond l'étang de Siloé avec l'étang de Salomon (*V.* fontaine de la Vierge).

De la fontaine de Siloé on se dirige vers le S.-E. à travers les jardins qui couvrent la partie élargie de la vallée de Josaphat, et laissant à dr. l'entrée de la vallée de Hinnom, on gagne à environ 100 mèt. plus loin le

Puits de Job (*Bir-Eyoub*), l'ancien **En-Rogel**, connu par les chrétiens sous le nom de *puits de Néhémie*. En-Rogel marquait la limite des tribus de Juda et de Benjamin (Jos., XV, 7, 8 ; XVIII, 16). Il est mentionné dans l'histoire d'Absalon (II, Samuel, XVII, 17), et lorsque Adonijah, fils de David, aspire à supplanter son frère Salomon, il assemble ses partisans à En-Rogel (I, Rois, I, 9) ; Josèphe nous apprend à cette occasion que la source était dans le jardin du Roi (*Antiq.*, VII, 14, 4). Le nom de puits de Néhémie vient d'une tradition, selon laquelle ce prophète y retrouva le feu sacré qui y avait été caché pendant la captivité de Babylone (II, Macchab., I, 19-22).

Bir-Eyoub est un puits caché sous une bâtisse quadrangulaire ouverte à sa face orientale. A droite se trouve un bassin carré où l'eau reste stagnante. Le puits a environ 41 mèt. de profondeur ; sa maçonnerie présente des pierres de grandes dimensions qui paraissent fort anciennes : Medjr ed-Din dit qu'on trouve au fond une cave latérale d'où l'eau sort. Celle-ci reste ordinairement à une profondeur de 80 coudées ; mais, quand l'hiver a été pluvieux, l'eau de ce puits jaillit dès le commencement de janvier, et cet indice certain d'une bonne récolte est célébré par une fête de plusieurs jours autour de Bir-Eyoub. Le coup d'œil que présente alors cette gorge solitaire, momentanément réveillée par le *doumdoum* (tambourin) et les chants de la foule, offre un spectacle des plus curieux et bien rare dans une ville vouée au deuil et à la prière.—Le Cédron devient alors un cours d'eau véritable. A partir du Bir-Eyoub le torrent, s'engage au S. dans une vallée étroite et verdoyante, où se trouve à 3 ou 400 pas une source que M. de Saulcy propose, avec un peu d'hésitation, de considérer

comme le véritable En-Rogel. Les rochers qui dominent cette vallée à l'O. répondent, selon Schultz, à la *pierre de Zohélet*, mentionnée dans l'histoire d'Adonijah (I, Rois, I, 9). Un peu plus loin, la vallée du Cédron tourne à l'E. en prenant le nom de Wadi en-Nâr. Revenant vers Bir-Eyoub, on se dirige au N.-O. vers

La **vallée de Hinnom** (en arabe *Wadi er-Rabab*), en hébreu *Gué-Hinnom* ou *Ben-Hinnom* (la vallée des fils de Hinnom), mentionnée au livre de Josué (XV, 8; XVIII, 16) comme frontière de Juda et de Benjamin, mais connue surtout par le culte sanguinaire de Baal et de Moloch, qui y fut établi par les rois idolâtres (Jérémie, VII, 31-32; XIX, 6-15; II, Rois, XXIII, 10). Tophel était, selon saint Jérôme, la partie inférieure de Hinnom, la plus fertile et la plus rapprochée de Siloam. Ce n'est que plus tard, sans doute en mémoire des sacrifices abominables à Moloch, que le nom de la vallée fut transformé en celui de *Gehenna*, qui signifie l'Enfer en langue syriaque. La vallée de Hinnom contourne la base du mont Sion à l'O. et au S. Les rochers qui se dressent sur le flanc méridional de la vallée, et qui appartiennent au mont du Mauvais-Conseil, sont percés d'un nombre énorme de tombeaux d'une date relativement récente, car à l'époque des rois de Juda le lieu paraissait maudit (Jérém., XIX, 11). Ils n'ont aucun intérêt artistique, ce sont des chambres très-simples, la plupart à portes carrées. Le plus remarquable qui se présente tout d'abord en venant de Bir-Eyoub, est connu sous le nom de

Monument des Apôtres, tombeau de saint Onuphre ou du **grand-prêtre Ananus.** Il est reconnaissable à la frise sculptée qui surmonte le vestibule. « C'est une frise dorique offrant huit métopes portant chacune un ornement différent en guise de patère, et séparées les unes des autres par des triglyphes ou mieux des diglyphes puisqu'ils ne comportent que deux baguettes et deux gouttes seulement; des grappes de raisins, de fleurons et rosaces diverses garnissent les métopes.... Des peintures byzantines se voient encore au plafond du vestibule et dans les chambres qui suivent et qui ont toutes leurs parois entaillées de fours et de couchettes à cercueil.» (De Saulcy, ouvr. cité, t. II, p. 314.) Selon la tradition, les apôtres y auraient cherché un refuge après l'arrestation de Jésus-Christ. Schultz l'a identifié avec assez de vraissemblance avec le *tombeau du grand-prêtre Ananus* (Josèphe, *Guerre des Juifs*, V, 12, 2), près duquel le mur de Titus, après être descendu dans la vallée de la source, s'élevait sur la montagne où Pompée avait placé son camp. Ce tombeau paraît avoir été transformé en ermitage à l'époque des croisades. Près de là, à vingt pas à l'E., on trouve au fond d'une tranchée étroite, à pente rapide, un autre *tombeau* surmonté *d'un fronton triangulaire*; les deux côtés de la porte étaient flanqués de pilastres, dont il ne reste que celui de droite. L'intérieur est composé de dix caveaux en voûte surbaissée. Sur plusieurs de ces tombeaux, on trouve des inscriptions hébraïques qui, par leurs caractères irréguliers, ne paraissent pas devoir remonter plus haut que le VIIIe ou IXe siècle, et des inscriptions grecques fort dégradées où l'on voit souvent répétée la figure d'une croix et les mots τῆς ἁγίας σιων; M. de Saulcy établit (ouvr. cité, p. 320-324) qu'elles furent consacrées à la sépulture des chrétiens de Jérusalem.

En s'élevant sur le mont du Mauvais-Conseil, dans la direction du S., on trouve, à peu près à mi-côte, un bâtiment qui a conservé le nom de **Hakk él-Dama** (le prix du sang). Une tradition, non interrompue depuis saint Jérôme, reconnaît en ce lieu le *champ du Potier*, qui fut acheté

pour servir de tombeau aux étrangers, avec les trente pièces d'argent que Judas avait reçues pour prix de sa trahison, et qu'il rapporta aux sacrificateurs (saint Matthieu, xxvii, 7, 8). A l'époque des croisades, ce terrain s'appelait le *charnier de Chaudemar* et servait à la sépulture des pèlerins morts à Jérusalem. Une superstition populaire attribuait à ce terrain la propriété de consumer les corps en vingt-quatre heures; c'est cette terre dont une grande quantité fut transportée au Campo-Santo de Pise en 1228. Le Hakk-el-Dama est un édifice massif bâti à pic sur le rocher, avec un toit en terrasse et deux ouvertures ou fenêtres. L'intérieur, où l'on ne peut pénétrer, est creusé d'une dizaine de mètres en contre-bas. « Par les fenêtres, on distingue des caveaux funéraires et de très-belles arcades en pierre de taille parfaitement appareillées et d'apparence romaine » (De Saulcy, t. II, p. 319).

Du Hakk-el-Dama, on peut monter au sommet du **mont du Mauvais-Conseil** (en arabe *Djébel-el-Koubour*, le mont des Tombeaux) pour visiter les ruines du v. de **Déir-Kaddis-Modistus**; la tradition y place la *villa de Caïphe*, où les Juifs méditèrent de perdre Jésus-Christ, d'où provient le nom donné à la montagne à partir du xv[e] siècle. On y montre aussi l'arbre où Judas se pendit. C'est sur cette montagne que Pompée campa quand il vint assiéger Jérusalem (Josèphe, *Guerre des Juifs*, v, 12, 2).

Du mont du Mauvais-Conseil, on revient en longeant la vallée de Hinnom, qui tourne vers le N. jusqu'au

Birket es-Soultan, l'étang inférieur (Isaïe, xxii, 9), la plus grande des piscines de Jérusalem, puisqu'elle mesure environ 180 mèt. de long sur 78 de largeur, mais elle est abandonnée et constamment à sec. La chaussée du S. porte un sentier qui remonte sur le mont Sion; à 70 mèt. à peu près de son extrémité N., la vallée est traversée par un petit aqueduc de neuf arches qui porte le nom d'*el-Bourak*. Cet aqueduc, qui vient des réservoirs de Salomon près de Bethléem, contourne, en approchant de Jérusalem, le mont du Mauvais-Conseil, puis franchit la vallée de Gihon pour faire ensuite tout le tour du mont Sion. Nous avons déjà dit où l'on pense qu'il aboutit (V. p. 800).

Cet aqueduc n'est pas mentionné dans la Bible, mais le Talmud en parle souvent, et Williams conclut de deux passages fort peu explicites de Josèphe (*Antiq.*, xviii, 3, 2; *G. d. J.*, ii, 9, 4) qu'il avait été construit par Ponce Pilate. Il est fort douteux qu'il s'agisse du même aqueduc, car Josèphe lui aurait donné 400 stades de longueur, ce qui est plus de 8 fois l'étendue de l'aqueduc actuel. Mais l'antiquité de celui-ci ne peut être contestée. Une inscription arabe, qui se lit sur les arcades au-dessus du Birket es-Soultan nous apprend qu'il a été bâti (c'est-à-dire réparé) par le sultan Mamelouk el-Mélik en-Naser-Mohammed, de l'an 693 à 741 de l'hégire (1294 à 1340.)

A l'O. du Birket es-Soultan, on trouve quelques ruines, appelées Kasr el-Asfour ou el-Ghazal (le château du Moineau ou des Gazelles), et *Abou Waïr*, où Schultz place le **Erebinthôn Oikos** (la maison des Pois-Chiches), mentionné par Josèphe (*Guerre des Juifs*, v, 12, 2) comme le point où passait la muraille de Titus en retournant vers le N. Un peu plus au N. est la petite église grecque de *Saint-Georges*. On peut en quelques minutes rentrer dans la ville par la porte de Jaffa; mais il nous reste, pour achever l'examen de la partie S. de Jérusalem, à revenir vers la porte de Sion.

On gravira donc les pentes du mont Sion au-dessous des murailles appelées *Abradj Ghazzah* (les tours de Gaza), et dépassant l'angle S.-O. des murailles, la nouvelle

école protestante et les cimetières chrétiens, on atteindra bientôt :

Le **tombeau de David** (*Nébi-Daoud*), et le **Cénacle.** Le groupe de bâtiments qui porte ce nom est placé à peu près à l'extrémité S. du mont Sion, et se reconnaît de loin à son minaret élevé. Il occupe l'emplacement de l'ancienne *église des Apôtres*, mentionnée au IVe siècle par saint Cyrille, et, s'il faut en croire Épiphane, une église très-petite aurait déjà existé en ce lieu au temps d'Adrien, dans la seule partie de Sion qui eût échappé à la destruction. La tradition y plaçait la première assemblée des apôtres le jour de la Pentecôte; Antonin de Plaisance au VIe siècle, Arculfe, saint Willibald et Bernard le Sage au VIIe et au IXe parlent de cette église, et ajoutent qu'on y montrait le lieu de la Cène, la colonne où le Christ avait été attaché et flagellé (déjà mentionné par le pèlerin de Bordeaux et par saint Jérôme), la chambre où mourut la vierge Marie, et la place où saint Étienne souffrit le martyre, ou le lieu où il avait été enterré. Plus tard les pèlerins y ajoutent le lieu de l'apparition du Christ aux apôtres, celui où il leur lava les pieds, et autres traditions. Il est probable que l'église fut détruite par le sultan El-Hakem, elle était en ruines à la fin du XIe siècle. Mais on en retrouve des descriptions à l'époque de la domination des Croisés. (*V.* de Vogüé, ouv. cité, p. 324.) Elle paraît avoir subsisté lorsque la ville retomba au pouvoir des musulmans, en 1187. En 1342, elle fut donnée en garde aux franciscains, et un couvent fut élevé aux frais de la reine Sanche de Sicile, à peu près sur le plan des bâtiments qu'on voit aujourd'hui. Les franciscains la conservèrent jusqu'en 1561. Les musulmans s'en emparèrent alors sous prétexte que l'édifice couvrait le tombeau du prophète David, fait qui leur avait été, dit-on, révélé par un juif; et les franciscains furent expulsés du couvent et remplacés par des santons musulmans. Les chrétiens continuèrent cependant à être admis à certaines époques dans la salle du Cénacle, à y célébrer la messe, et à y laver les pieds des pèlerins le Jeudi-Saint.

L'église bâtie par les franciscains n'occupe probablement qu'un des bas-côtés de l'église primitive. Elle est divisée en deux étages. « L'étage inférieur, formé avec les substructions anciennes, est divisé en deux salles : l'une dont la voûte est supportée par deux piliers, est nommée *la salle du lavement des pieds* ; l'autre, plus petite et également voûtée, est le prétendu *tombeau de David*, dont l'entrée est rigoureusement interdite. L'étage supérieur est également partagé en deux compartiments : l'un, situé vers l'E., au-dessus du tombeau de David, et recouvert par une coupole, est inaccessible aux chrétiens. On y plaçait, à l'époque de l'occupation des franciscains, la descente du Saint-Esprit. L'autre, nommé aujourd'hui le *Cénacle* est une salle de 14 mèt. sur 9, en style gothique du XIVe siècle parfaitement caractérisé. Il est évident que cette salle a été construite par les franciscains lors de leur installation en 1342. Deux colonnes la divisent, dans le sens de sa longueur, en deux nefs parallèles. Des demi-colonnes, situées dans leur alignement, sont engagées dans les murs extrêmes. Trois fenêtres s'ouvrent au S. dans le mur latéral. Un escalier, aboutissant à l'extrémité O., descend au rez-de-chaussée. » (*V.* de Vogüé, p. 329.) A l'extrémité E. est une petite niche, où les chrétiens peuvent dire la messe à certaines époques; au sud est un *mihrab* musulman.

Le tombeau de David, malgré le fanatisme ombrageux de ses gardiens, a pu être visité par quelques voyageurs en 1839, par sir Moses Montefiore, et dans ces dernières années par Mlle Barclay, sous un déguisement arabe. La

description qu'elle en a rapportée dans le livre de son père (Dr Barclay, *the City of the Great King*, p. 212, Philadelphie, 1859), répond aux notions qu'on en avait : après avoir passé plusieurs salles, qu'à leur architecture elle jugea être du temps des croisades, elle arriva à une lourde grille de fer qui ferme l'entrée du sanctuaire, et elle pénétra de plain-pied dans le tombeau de David, c'est-à-dire dans une petite pièce voûtée dont les murs sont recouverts de plaques de porcelaine blanche et bleue ; au centre s'élève le grossier catafalque, recouvert d'un tapis de satin vert brodé d'or; un grand voile de soie rayée rouge et vert attaché à la voûte, est tendu au-dessus du monument. Au fond de la salle une petite porte fermée s'ouvre, dit-on, sur un escalier descendant à une cave où serait le tombeau véritable.

L'attribution faite par les musulmans ne prouve évidemment rien en faveur de l'authencité du tombeau de David ; s'il y a réellement une crypte souterraine au-dessous de la salle du XIe ou XIIe siècle qui porte ce nom, il est assez étonnant qu'elle n'ait pas été mentionnée par les écrivains qui ont décrit l'église du temps qu'elle appartenait aux chrétiens. Mais on a beaucoup de raisons de croire que la sépulture de David et des rois de Juda était en effet placée sur cette partie du mont Sion. On lit dans la Bible (I, Rois, II, 10) : « David se coucha avec ses pères et fut enseveli dans la ville de David. » Josèphe dit dans Jérusalem (Ἐν Ἱεροσολύμοις); la même formule est répétée pour Salomon et douze de ses successeurs, qui tous furent ensevelis avec leurs pères dans la ville de David. Le livre de Néhémie (III. 15, 16) fournit de plus une indication du lieu où se trouvait cette sépulture. Parlant des différents chefs qui se partagent la tâche de relever les murs de Jérusalem, il dit que : Sçallum répara « la muraille de l'étang de Scélah (Siloé), tirant vers les jardins du Roi et jusqu'aux degrés qui descendent de la ville de David. Après lui, Néhémie répara *jusqu'à l'endroit des sépulcres de David*, jusqu'à l'étang refait, et jusqu'à la maison des hommes vaillants. » Il est évident que cette partie de la muraille partant du Siloé et du jardin du Roi remonte la pente du mont Sion, et y rencontre les tombeaux de David ; que l'étang refait n'est autre que le Birket es-Soultan, et la maison des hommes vaillants répond peut-être à la citadelle. Le sépulcre de David était un endroit parfaitement connu des Juifs. Josèphe raconte que Salomon y avait enseveli d'immenses trésors dans la tombe de son père, et que plus tard Hyrcan, assiégé par Antiochus le Pieux, ouvrit le tombeau de David et en tira 3 000 talents pour obtenir la levée du siége. Plus tard, Hérode voulut aussi dépouiller le tombeau de David. N'y trouvant pas d'argent monnayé, mais seulement des ornements d'or, il voulut pénétrer plus avant et chercher jusque dans les sarcophages ; mais il perdit deux de ses doryphores, lesquels périrent étouffés par les flammes qui les frappèrent au moment où ils y pénétrèrent. Hérode épouvanté sortit et fit élever à la porte un monument expiatoire. (*Antiq.*, VII, 15, 2 ; XVI, 7, 1). Saint Pierre parle du tombeau de David comme d'un lieu bien connu de tous (Actes, II, 29). Dio Cassius dit que la chute du tombeau de Salomon fut considérée par les Juifs comme un présage de ruine. Enfin saint Jérôme en parle aussi (*Epist.* XLIV), puisqu'il se propose d'aller y prier avec Paula. Or la tradition sur ce lieu connu a conservé une valeur réelle, et la tradition juive n'a pas varié à ce sujet. Benjamin de Tudèle, racontant au XIIe siècle comment le tombeau a été retrouvé sur le mont Sion par deux terrassiers, avec plusieurs circonstances merveilleuses qui rappellent la tentative d'Hérode, ne rapporte sans doute qu'un conte enjolivé par les

rabbins de l'époque, mais qui n'en prouve pas moins que la tradition était constante, comme elle l'est encore parmi les Juifs. En somme, si le tombeau de David n'est pas au Nébi-Daoud, tout porte à croire qu'il n'en est pas loin, et qu'on pourra le retrouver par une exploration plus attentive du mont Sion.

En dehors des édifices de Nébi-Daoud, on montre un peu au N. la maison où la Vierge Marie aurait passé les dernières années de sa vie.

Revenant près de la porte de Sion, on voit à gauche un petit couvent arménien qui passe pour **la Maison de Caïphe**; la tradition qui en fixe l'emplacement sur le mont Sion remonte au IVe siècle. Le couvent actuel paraît avoir été bâti au XIVe siècle. Il n'a aucun mérite architectural. On y montre la *prison du Christ*, le lieu où saint *Pierre renia son maître*, et même la place où le coq a chanté. L'église porte le nom de Saint-Sauveur. On y montre la pierre qui recouvrait le saint sépulcre; les moines arméniens sont accusés de se l'être appropriée d'une façon peu honorable.

A quelques centaines de pas vers l'E., près du sentier qui descend du mont Sion à Siloé, on trouve encore une petite crypte entourée de ruines informes; ce sont les restes de l'église *Saint-Pierre en Gallicante*, détruite depuis le XIIIe siècle. C'est là que Pierre se retira pour pleurer sur son reniement (*V.* de Vogüé, p. 331).

On rentre à Jérusalem par la porte de Nébi-Daoud.

2° Côté du Nord et de l'Ouest.

Tombeaux des rois, des juges, etc.

Il est indispensable ici de se munir de flambeaux pour visiter les hypogées compris dans cette tournée.

On sort par la porte de Damas ou de la colonne (*Bab el-'Amoud*) belle arcade ogivale, flanquée de deux grosses tours avec des créneaux assez pittoresques. On retrouve sur les flancs de cette porte et à la base de la construction, des blocs massifs formant des assises comparables à celles de l'enceinte du temple. On ne peut donc douter que cette porte ne soit antique, et n'ait fait partie de la seconde enceinte de Jérusalem. On s'accorde généralement à l'identifier avec la porte d'Éphraïm. —Escaladant le talus à droite et longeant les murailles vers l'E., on trouve à environ 100 mèt. une grande tranchée creusée dans le roc, que Schultz a notée sous le nom de citerne, et que M. de Saulcy veut identifier avec la fontaine de Gihon. Mais ses arguments sont d'une extrême faiblesse (ouvr. cité, t. II, p. 342, 343) et s'appliquent bien mieux au Birket el-Mamillah (v. p. 818). Il paraît d'ailleurs à peu près démontré que cette tranchée n'était pas une citerne, mais une des entrées des vastes carrières que nous allons décrire, et avec lesquelles elle communiquait par une porte presque enterrée, mais dont on distingue parfaitement la partie supérieure (*V.* Gérardy Saintine, *Trois ans en Judée*, p. 202). C'est à 100 mèt. plus loin, que, par une petite ouverture dans le rocher servant de base à la muraille, on pénètre en rampant dans de

Vastes carrières, appelées en arabe *Megharet el-Kotton*, qui s'étendent au loin sous la colline de Bézétha, et qui répondent très-bien à la *Grotte du lin*, mentionnée par Medjr ed-Din. La découverte de ces carrières ou cavernes est récente; elles ont été bien décrites par M. Bonar (*The land of prom.* p. 313 et suivantes) et par M. Gérardy Saintine (ouvr. cité, p. 197-202) « Des salles immenses, soutenues par des colonnes naturelles laissent s'ouvrir dans leurs parois des percées qui pénètrent dans d'autres chambres non moins grandes. A gauche, c'est un amas confus, désordonné de roches entassées, un chaos d'énormes blocs de calcaire soutenus par d'au-

tres blocs roulés pêle-mêle. D'autres blocs pendent perpendiculairement. » De grandes stalactites bizarres ajoutent à l'effet pittoresque du lieu. La blancheur de la pierre est très-remarquable. Ce sont évidemment des carrières, et M. G. Saintine croit y reconnaître dans la coupe du calcaire le même procédé dont on s'est servi pour creuser la plupart des excavations des vallées de Hinnom et du Cédron, et la mesure du vide laissé par les pierres enlevées coïncide avec la grandeur des gros blocs soi-disant salomoniens des murailles du temple. Le calcaire est le même. En somme, il propose d'y reconnaître les **cavernes royales** (σπήλαια βασίλικα) dont parle Josèphe (*Guerre des Juifs*, v, 4. 2).

En face de ces carrières, s'élève un monticule, séparé de l'escarpement des murailles par une tranchée que M. Bonar regarde comme artificielle (*The land of promise*, t. II, p. 233). Dans cette colline est creusée la

Grotte de Jérémie; c'est actuellement un santon musulman gardé par un vieux derviche, qui vous y admet moyennant un léger baghchich. L'intérieur ne présente rien d'intéressant; on entre par une petite porte dans une vaste chambre qui communique avec un large souterrain, composé de plusieurs autres chambres où sont entassés pêle-mêle d'énormes blocs de calcaire et des piliers taillés dans le roc. Mais tout est recouvert d'un badigeon blanc, et l'on n'y voit aucun vestige de constructions anciennes. A côté, est une autre grotte, qui a servi autrefois de citerne; quelques marches descendent dans deux chambres voûtées. Il n'y a dans tout cela rien de satisfaisant. La tradition vulgaire place dans ces grottes la prison de Jérémie (Jérémie, xxxvii, 16, 21 ; xxviii, 6, 28), et le lieu où il composa ses lamentations. Schultz a voulu y reconnaître le *tombeau d'Alexandre Jannæus*, mentionné par Josèphe comme un point voisin de la tour Antonia. Il est dit en effet, dans la *Guerre des Juifs*, (v, 7, 3) que Titus ayant forcé la première enceinte, les Juifs, pour défendre le second mur se partagèrent en deux parties: « Jean avec les siens combattait du haut d'Antonia, du portique septentrional du temple et devant les monuments du roi Alexandre. » Il est assez difficile que de la tour Antonia, on pût apercevoir le point de la grotte de Jérémie par-dessus toute la colline de Bézétha : il faudrait donc chercher le monument d'Alexandre plus près de l'angle N.-O. du Haram ech-chérif. M. G. Saintine croit l'avoir trouvé dans une cave sépulcrale, découverte en 1856, lorsqu'on creusa les fondements de l'hôpital autrichien.

Au-dessus de la grotte de Jérémie, s'étend un cimetière musulman appelé *Tourbet ez-Zahara*.

On suit les murailles de la ville jusqu'à l'angle oriental, en passant devant une porte murée que l'on nomme *Bab ez-Zahéri* (v. p. 764). De ce point jusqu'à l'angle N.-E. de la ville, la muraille présente peu d'élévation au-dessus du niveau général du terrain, c'est le point faible de la place; c'est là, dit-on, que Godefroy de Bouillon escalada les murailles de la ville. Une citerne sans importance, *Birket el-Hidjah*, se trouve en cet endroit. On atteint bientôt la vallée du Cédron, qui ne présente à cet endroit que très-peu de profondeur, et tournant à gauche, on remonte vers le N. Le sol est cultivé et plus loin, il se couvre de vignes et d'oliviers. Bientôt la vallée tourne à l'O.; ses flancs présentent de nombreuses excavations, anciennes carrières et grottes sépulcrales. On y place arbitrairement plusieurs localités de l'ancienne Jérusalem. Ainsi Williams pense qu'on pourrait y retrouver les *cavernes royales* de Josèphe; Schultz en désigne une, au fond d'un rentrant, sous le nom de *tombeau du Foulon*, en mé-

moire du monument de ce nom que Josèphe place sur le tracé de la troisième enceinte (*Guerre des Juifs*, v, 4, 2). Un peu plus loin, vers le N., une autre grotte sépulcrale est désignée par une vieille tradition juive, comme le *tombeau de Simon le Juste*; les musulmans l'ont fermée par une grille en fer pour prélever un impôt sur la piété juive; l'intérieur n'offre d'ailleurs qu'une petite citerne et quelques fours à cercueil.

On rencontre bientôt la route de Naplouse à Jérusalem. Le voyageur qui n'est pas arrivé par cette route fera bien de la remonter dans la direction du N. pour visiter la hauteur qui domine au N. la partie transversale de la vallée du Cédron et toute la ville de Jérusalem : c'est évidemment le *Scopos* par lequel Titus vint assaillir Jérusalem (*Guerre des Juifs*, v, 2, 3; III, 2). Faut-il y placer aussi, comme M. de Saulcy, le lieu de l'entrevue célèbre d'Alexandre et du grand-prêtre Jaddus (*Antiq.*, XI, 8, 5)? Josèphe parle d'un lieu nommé *Sapha*, d'où l'on découvrait la ville, Sapha répondant au nom grec σκοπὴ, observatoire. M. de Saulcy (t. Ier, p. 113), veut reconnaître ce nom de Sapha dans dans le nom actuel du village de *Châfat*, qui couronne la hauteur. Il est à remarquer que Josèphe se sert ici du mot de σκοπὴ et, dans le siége de Titus, du nom de σκοπός il est donc douteux qu'il s'agisse de la même localité, d'autant plus qu'Alexandre venait de Gaza,(*Ibid.*, 4) ce qui n'est pas la direction.

Reprenant la route vers le S., comme pour revenir à la ville, on traverse de nouveau la vallée du Cédron, et, après une montée de 200 mèt., une petite citerne à gauche prévient qu'on est à la hauteur du tombeau des Rois : quelques pas à travers champs, et on aperçoit l'excavation.

Tombeaux des Rois (en arabe *Koubour el-Moulouk*). Ils sont situés à l'E. de la route de Naplouse, à environ 800 mèt. au N. de la porte de Damas. « Un plan incliné vers l'E., dit M. de Saulcy (ouvr. cité, t. II, p. 229 et suiv.), et placé entre deux murailles de rochers, aboutit à une paroi verticale, dans laquelle est percé un soupirail donnant sur une sorte de citerne. Dans la muraille de gauche est une porte en plein-cintre ornée d'un simple filet creux à l'extérieur. Cette porte, enterrée jusqu'à la naissance du cintre, débouche sur une large cour carrée, à parois verticales taillées dans le roc, et dont le sol est rendu inégal par des accumulations de décombres. Dans la muraille du fond est pratiqué, avec un art très-remarquable, un large vestibule soutenu autrefois par deux colonnes dont il ne reste qu'un seul chapiteau appendu, à droite, au plafond. Au-dessus du vestibule court une longue frise sculptée avec une délicatesse et un goût exquis. Le centre de la frise est occupé par une grappe de raisin, emblème de la Terre promise et type habituel des monnaies asmonéennes. A droite et à gauche sont placées symétriquement une triple palme d'un dessin élégant, une couronne et des triglyphes alternant avec des patères ou boucliers ronds répétés trois fois. Au-dessous règne une guirlande de feuillages et de fruits retombant à angle droit de chaque côté de l'ouverture du vestibule. Au-dessus de la ligne des triglyphes, commence une belle corniche malheureusement très-endommagée (toute la partie gauche de cette frise n'existe plus aujourd'hui). Une fois descendu sur le sol du vestibule on aperçoit, au fond de la paroi de gauche, une petite porte basse par laquelle on ne peut passer qu'en rampant. » On arrive à cette porte, dit M. Gérardy Saintine (ouvr. cité, p. 224), complétant et rectifiant la description de M. de Saulcy, en descendant un reste d'escalier, défiguré aujourd'hui, qui rachetait par cinq ou six marches la différence de

niveau entre le seuil de l'entrée et le sol du vestibule. Le haut de la porte est plus bas que le sol du portique de 1 décimètre environ... Cette entrée était masquée par une grosse pierre que l'on voit encore à gauche de la porte, dans une sorte de couloir étroit qui, par deux angles droits, vient rejoindre souterrainement les marches supérieures. Cette pierre, qui représente un disque circulaire, selon M. de Saulcy, ou un ellipsoïde arrondi à son extrémité et plan sur la tranche, selon M. G. Saintine, roulait, selon le premier, ou glissait, selon le second, dans une rainure pratiquée à gauche, et il était mis en mouvement par un levier dont la pression s'exerçait de droite à gauche pour dégager la porte, et de gauche à droite pour la clore. Afin d'opérer ce double mouvement, il fallait arriver jusqu'au disque par le double couloir souterrain que l'on démasquait en descellant une grande dalle dont on voit parfaitement la place et le point d'appui. Selon M. G. Saintine, la pierre aurait été au contraire soulevée au moyen d'une chaîne avec deux renvois de poulies. Quoi qu'il en soit, quand la pierre était en place, la porte disparaissait; mais cela n'était pas tout. En dedans de cet appareil se trouvait, au fond du corridor, une porte intérieure formée aussi d'un bloc massif roulant sur pivots et pouvant être poussé du dehors, mais retombant par son propre poids, dès qu'il ne subissait plus la pression extérieure, et fermant ainsi toute issue à l'imprudent qui osait en franchir le seuil. Ce corridor est libre aujourd'hui et obstrué de décombres.

Après l'avoir franchi, on pénètre dans une antichambre carrée mesurant de 5 à 6 mèt. en tous sens. « Trois portes se présentent : l'une au milieu de la face O., et les deux autres près des angles de la face. » (Saulcy.) La porte de l'O. ouvrait sur un caveau d'un peu plus de 4 mèt. carrés, qui paraît avoir été la pièce principale de ce palais souterrain; il renferme neuf trous pratiqués dans le rocher pour recevoir les cercueils. Chacune des trois faces autres que la face d'entrée est percée de trois ouvertures; les deux latérales n'ont que la moitié de la hauteur de l'ouverture centrale; les six ouvertures latérales donnent accès dans des tombes simples et les trois centrales dans de petites chambres présentant une couchette à droite et à gauche, et au fond une autre couchette placée transversalement; en tout quinze lits. Deux de ces chambres sont munies, au-dessus de chaque couchette, d'entailles destinées à contenir des lampes sépulcrales. Quant aux tombes simples, on remarque au fond un réduit carré, probablement destiné à cacher des trésors ou objets précieux.

Au fond de la chambre à trois couchettes percée dans la face N., et au dessous de la couchette du fond, est une ouverture qui communique par un plan incliné et voûté dans une dernière chambre, située précisément en face de la porte d'entrée principale, et qui ne paraît avoir contenu qu'un sarcophage. C'est là que M. de Saulcy a trouvé les deux morceaux du beau couvercle de sarcophage qu'on peut admirer aujourd'hui au Louvre. Revenant à l'antichambre et pénérant par la porte à droite, c'est-à-dire à l'O. de la paroi S., on entre dans une chambre carrée, de même grandeur que la précédente, présentant trois tombes sur chacune de ses faces O. et S., et, sur sa face N., l'ouverture d'un escalier de six marches, suivi d'un plan incliné conduisant à une petite chambre où sont encore trois tombes, en tout neuf lits.

Quant à la chambre à gauche de la paroi S. de l'antichambre, elle contient encore six tombes. Il y en a en tout trente et une, et, bien que M. de Saulcy en décrive plusieurs comme inachevées dans les deux dernières chambres, M. Gérardy

Saintine affirme que tous les fours à cercueil ont été terminés (ouv. cité, p. 228). Ajoutons que chacune des trois chambres était munie d'une espèce de banquette sur tout son pourtour et d'une porte dont le mécanisme rappelait celui de la porte principale.

L'origine et la destination de cet hypogée ont fait naître de nombreuses controverses, et la question n'est pas encore définitivement jugée. La thèse de M. de Saulcy, qui cherche à établir que ces tombes étaient celles des rois de Juda, n'est qu'un brillant paradoxe que tout son talent ne pourra faire accepter. Les textes si précis de la Bible concernant le tombeau de David et de ses successeurs, et la tradition, qu'il invoque si souvent comme un témoin irrécusable (ouvr. cité, t. II, p. 219) pour la rejeter quand elle le gêne, s'accordent à placer ces tombeaux sur le mont Sion (*V.* p. 811). Enfin, quand il arrive à vouloir spécifier le nom même du roi qui a reposé dans chaque four à cercueil, il bâtit un véritable roman archéologique : le prétendu accord de nombre entre les quinze rois de Juda, qui ont dû être enterrés dans les tombes royales, et les quinze tombes des Koubour el-Moulouk n'existe en aucune façon, puisqu'à son compte même il y a trente et un tombeaux, et nous avons vu que la distinction qu'il prétend établir pour cinq de ces fours qui ne seraient point terminés, est positivement contredite par un observateur consciencieux.

Un autre système a été présenté par une autorité qu'il est bien rare de trouver en défaut, l'illustre auteur des *Biblical Researches*, le savant Robinson. Pour lui, les tombeaux des rois ne sont autres que le tombeau d'Hélène, reine d'Adiabène, qui, s'étant convertie au judaïsme, était venue se fixer à Jérusalem, et qui avait été enterrée avec son fils Izates dans un tombeau magnifique qu'elle s'était fait construire à 3 stades de la ville (Josèphe, *Antiq.*, xx, 4, 3). Il se reconnaissait à trois pyramides qui existaient encore du temps d'Eusèbe. Ce monument est mentionné plusieurs fois par Josèphe dans le récit des premiers événements du siége de Jérusalem (*Guerre des Juifs*, v, 2, 2; v, 3, 3; v, 4, 2), comme faisant face (ἄντικρυ) à la partie N. (peut-être N.-O.) de l'enceinte d'Hérode Agrippa. Saint Jérôme, racontant le voyage de Paula, qui arrivait de Lydda par Béthoron, Gabaon, Ramah et Gabaah, dit que, « laissant à g. le tombeau d'Hélène, elle entra à Jérusalem.» Enfin Pausanias, mentionnant le tombeau d'Hélène comme un des deux monuments les plus remarquables qu'il ait vus en ce genre, parle de ses portes faites avec le rocher même qui, tous les ans à pareille heure, s'ouvrent par un mécanisme merveilleux, mais qu'en tout autre temps l'on n'aurait pu ouvrir sans les briser. » Ces raisons suffisent-elles pour prouver l'identité du monument? D'abord le témoignage de Pausanias est suspect, à cause de ses circonstances fabuleuses : on peut douter, comme M. de Saulcy, qu'il ait vu lui-même le monument. L'itinéraire de Paula est aussi assez vague ; il ne suit pas forcément la route actuelle de Naplouse à Jérusalem, et M. Bonar (*The Land of promise*, p. 503) fait remarquer qu'il peut passer tout aussi bien à l'E. qu'à l'O. des Koubour el-Moulouk. Enfin le monument paraît être trop près du tracé présumé de la troisième enceinte pour répondre aux 3 stades (540 mèt.) indiqués par Josèphe. D'ailleurs Josèphe, en faisant la description de la troisième muraille de Jérusalem, distingue expressément le monument d'Hélène des *grottes royales*, qui sont, selon toute apparence, les sépulcres en question, ainsi que l'a très-bien remarqué Schultz, qui en tire cependant une conclusion différente. Enfin on peut se demander comment dans le tombeau d'une reine

étrangère et de son fils, on trouverait les trente et une excavations ou lits funèbres que l'on compte dans cette nécropole? Les anciens pèlerins mentionnent plutôt le tombeau d'Hélène comme un monument apparent, et le tombeau des rois comme un hypogée. Le nom traditionnel semble donc devoir être conservé; mais de quels rois s'agit-il? On peut, avec M. de Saulcy (t. II, p. 229), éloigner les rois asmonéens, qui avaient pour la plupart leurs tombes ailleurs. L'opinion qui nous semble la plus probable, celle que Chateaubriand admettait déjà comme irréfutable, celle qu'admet aussi le savant Williams, est que ces sépulcres datent des derniers rois de Judée, successeurs d'Hérode. En effet, on reconnaît sans peine l'influence de l'art grec sur la façade extérieure ; d'ailleurs la magnificence de l'édifice se concilie parfaitement avec ce qu'on sait du règne somptueux de ce chef de la dynastie hérodienne. Enfin on peut leur appliquer le passage où Josèphe dit que Titus, campé au N. de la ville, fit aplanir le terrain compris entre le mont Scopus et les *monuments d'Hérode;* cependant ce passage semble mieux s'appliquer aux monuments situés près de Gihon (*V.* p. 819); Quant à l'opinion de Fergusson qui, toujours à la recherche du paradoxe, affirme que ce monument est postérieur au règne de Constantin, elle ne mérite pas d'être discutée.

Quittant les tombeaux des rois et suivant la vallée du Cédron dans la direction de l'O., on rencontre, à environ 800 mèt., le chemin de Nebi-Samwil, que l'on suit dans la direction du N. jusqu'à une nouvelle distance de 800 mèt.; on trouve alors à 40 pas, à dr. de la route, plusieurs tombeaux creusés dans le rocher, dont le plus remarquable est le

Tombeau des Juges, monument funéraire aussi remarquable à beaucoup d'égards que celui des rois. Le vestibule, situé à l'O., mesure 4 mèt. de large sur 3 de profondeur ; il est couronné extérieurement d'un fronton dont le tympan présente un gracieux cordon de feuillages entremêlés de têtes de pavots, avec une torche au centre et une à chaque extrémité. La porte et le fronton sont encadrés de belles moulures avec deux acrotères en palmettes aux angles du fronton. Une porte, au fond de ce vestibule, présente la même ornementation et donne accès dans une chambre carrée d'environ 6 mèt. 50 de côté et de 2 mèt. 50 de haut. La paroi N. présente deux rangées superposées de tablettes ou niches funéraires assez basses ; 6 en bas, 7 en haut. La paroi S. est percée à son centre d'une porte ouvrant dans une chambre carrée avec 9 tombes ; sa paroi E. présente dans l'axe de la porte d'entrée l'ouverture d'une petite chambre avec deux rangs de tablettes. Enfin à g. de la porte d'entrée est une excavation inachevée. Tel est l'étage supérieur ; mais, à l'angle N.-E. de la chambre d'entrée, on trouve un escalier qui descend encore à deux chambres inférieures avec des niches funéraires. A l'angle S.-O. est un autre escalier qui descend à une chambre sans tombeaux. On compte en tout, de 60 à 70 niches funéraires. Plusieurs de ces niches sont en forme de fours et réunies deux par deux au moyen d'arceaux arrondis.

Le nom vulgaire de cette nécropole ne nous apprend pas grand' chose. On ne peut croire avec Quaresmius que les juges dont il s'agit soient ces chefs d'Israël qui ont précédé les rois ; une opinion plus vraisemblable est qu'il s'agit ici des membres du Sanhédrin, mais cette attribution est encore fort incertaine.

Tout autour de ces tombeaux, les rochers sont entaillés d'excavations sépulcrales. M. Bartlett a signalé à 1 200 mèt. au N.-E. du tombeau des Juges, au milieu des ruines d'un village appelé El-

Mouhsani, une autre sépulture très-remarquable avec des fragments d'énormes colonnes et un porche sculpté en bossage admirablement conservé.

En revenant vers la ville par le chemin de Nébi-Samwil, au lieu de rentrer par la porte de Damas on s'écartera sur la droite pour achever d'examiner le terrain à l'O. de la ville, lequel présente encore beaucoup d'intérêt au point de vue de la topographie des enceintes. Schultz a cru reconnaître le *tombeau d'Hélène* dans un caveau très-dégradé, à environ 300 mèt. au N. de la route de Jaffa, près d'un wéli musulman environné de tombeaux; il a même cru distinguer les bases des trois pyramides, mais les observateurs suivants n'en ont vu aucune trace. D'ailleurs la position est beaucoup trop au S. et ne répond pas aux données de Josèphe ni à l'itinéraire de Paula (V. p. 816). Si l'on ne veut pas placer comme Robinson le tombeau d'Hélène aux Kobour el-Moulouk, ilf aut avouer que la place de ce monument n'est pas encore déterminée. C'est bien en avant de cet endroit qu'il convient de placer le premier camp de Titus, faisant face à l'angle N.-O. de la ville. On trouve sur le terrain élevé qui fait face à cet angle, à environ 250 mèt. de l'enceinte actuelle, des substructions de murailles et de tours, et des arasements où Schultz place avec assez de vraisemblance la **tour Pséphinus**. On voit encore à près de 100 mèt., dans la direction du N.-E. et à 130 mèt. plus loin, près du chemin qui, de la porte de Jaffa, se dirige vers le N., d'autres substructions de murailles qui appartenaient sans doute à la troisième enceinte. C'est en dedans de ce tracé, sur le terrain planté d'oliviers qui s'étend vers l'enceinte actuelle, qu'il convient de placer le *camp des Assyriens*, où Titus établit son quartier général après avoir forcé la première enceinte; on ne sait pourquoi Schultz a cru devoir l'enfermer dans l'enceinte actuelle sur l'emplacement du couvent latin, faisant décrire au mur de circonvallation de Titus, un angle rentrant qui n'est nullement justifiable. C'est vers le même endroit, mais plus près des murs, que semble avoir été le *champ du Foulon* (Isaïe, VII, 3; II, Rois, XVIII, 17). Ce serait probablement un peu à l'E., vers la porte de Damas, mais plus au N., que se placerait le *tombeau du grand-prêtre Jean*, près duquel Titus commença son attaque (*Guerre des Juifs*, V, 6, 2). C'était le point le plus faible de la muraille; il couvrait la partie de la nouvelle ville la moins habitée; il est même dit que ses défenseurs étaient las de coucher loin de la ville (*Ibid.*, V, 7, 2). Un autre passage de Josèphe (*Ibid.*, V, 7, 2), où il est dit qu'après la troisieme enceinte forcée, Simon combattait sur le front N. de la seconde enceinte en face du monument de Jean, montre que ce monument était en dedans de la troisième enceinte.

Il nous reste à aller visiter à l'O. de la ville, à la naissance de la vallée de Gihon, le **Birket-Mamillah**, qu'on s'accorde généralement à identifier avec l'**étang supérieur** (Isaïe, VII, 3; XXXVI, 2) et avec ce haut canal des eaux de Gihon, dont Ézéchias conduisit les eaux dans la partie O. de la ville de David, lorsqu'il fit boucher les sources des fontaines à l'approche de Sennachérib (II, Chron., XXXII, 3, 4, 30). C'est aussi probablement la fontaine du Serpent dont parlent Néhémie (II, 13) et Josèphe (*Guerre des Juifs*, V, 3, 2). Les eaux du Birket-Mamillah viennent par un conduit souterrain à la piscine d'Ézéchias (V. p. 799).

Près du Birket-Mamillah, on voit d'énormes amas de décombres recouvrant des caves sépulcrales que Schultz identifie avec les

Tombeaux des Hérodes; bien qu'il soit assez difficile de reconnaître dans ces caves « d'un tra-

vail plus que médiocre, bien au-dessous du plus vulgaire des caveaux funèbres de la vallée de Hinnom » (de Saulcy, t. II, p. 234) la magnificence ordinaire des Hérodes, il faut reconnaître que cette position se rapporte bien aux indications de Josèphe. Dans un premier passage (*Guerre des Juifs*, v, 3, 2) il est dit que Titus fit niveler le terrain depuis le Scopus jusqu'aux monuments d'Hérode et à l'étang du Serpent. Nous savons, en effet, qu'il attaquait par l'angle N.-O. de la ville. Dans un second passage (*ibid*, v, 12, 2), il est dit que le mur de circonvailation de Titus remontait du S. vers le N., passait près du *Érébinthôn Oikos* (v. p. 809), enveloppant le monument d'Hérode, pour revenir vers l'E. à son point de départ. Faut-il, de ce que Josèphe dit une fois: les monuments (τῶν μνημείων) et l'autre fois: le monument (τὸ μνημεῖον) conclure qu'il s'agit de deux monuments différents, et qu'il y avait deux monuments d'Hérode, l'un à l'O., près de Birket-Mamillah, l'autre au N. au tombeau des rois? C'est ce qu'il est encore très-difficile de décider.

On rentre en 10 m. à Jérusalem par la porte de Jaffa.

VI. Enceintes de l'ancienne ville.

Nous sommes maintenant en mesure d'aborder la question des enceintes de la ville, et de dire notre dernier mot sur la topographie de Jérusalem.

Josèphe est ici notre seul guide (*Guerre des Juifs*, v, 4, 1, 2): « La ville, nous dit-il, était munie de trois murailles, excepté aux côtés où elle était entourée de vallées inaccessibles; là elle n'avait qu'une enceinte. » Il est facile de reconnaître immédiatement que le triple mur était du côté du N., que l'enceinte unique était du côté des grandes vallées de Hinnom et du Cédron. Toute la détermination du tracé de ces enceintes repose sur la position de la tour Hippicus. Nous admettrons provisoirement l'opinion la plus générale, qui identifie cette tour avec la tour de David, et nous verrons ensuite ce qu'il faudrait modifier dans le tracé des murailles, si cette identité devait être abandonnée.

Première Enceinte. « Le plus ancien des trois murs était imprenable, tant à cause des vallées, et de l'escarpement de la colline au-dessus de celles-ci, que par les ouvrages dont David, Salomon et leurs successeurs, l'avaient fortifié, sans y rien épargner. » C'est bien là évidemment le mur d'enceinte du mont Sion, de la cité primitive de David. « Il commençait au N., ajoute Josèphe, à la tour appelée Hippicus, s'étendait jusqu'à l'édifice nommé Xystos, touchait au palais du conseil (βουλή) et aboutissait au portique occidental du temple. » Nous savons déjà que le Xystos était une place entourée de portiques et qui était reliée au temple par le pont du Tyropœon. Nous admettons parfaitement, avec Robinson (*Lat. res.*, p. 226), que la première muraille se reliait au portique occidental du temple, au moyen du pont, et qu'elle ne descendait pas dans la vallée, comme l'ont supposé Williams, Fergusson, etc., qui lui font suivre la chaussée s'étendant aujourd'hui du bazar turc vers le Mehkéméh et la porte du Haram nommée Bab es-Silsilèh. L'histoire des discordes de Simon et de Jean nous montre que c'est bien le pont qu'ils fortifiaient pour se défendre l'un dans Sion, l'autre dans le temple (*V*. p. 791). L'ordre dans lequel l'historien place les bâtiments que le mur rencontre ne peut non plus nous embarrasser sérieusement. Il nomme le Xystos, puis la βουλή, et, puisque nous savons que le pont aboutissait au Xystos, évidemment la βουλή trouvait sa place entre les deux extrémités du Xystos. Entre Hippicus et le Xystos vers le S.-E., le mur suivait évidemment la crête, qui dominait le Tyropœon, c'est là que

s'élevaient, sur l'ancienne muraille, les magnifiques tours de Phasaël et Mariamme, construites par Hérode en l'honneur de son frère et de sa femme (*Guerre des Juifs*, v, 4. 3); elles étaient attenantes au palais d'Hérode lui-même. L'opinion générale est que tous ces édifices occupaient le terrain, qui s'étend à l'E. de la citadelle, et où se sont élevés l'église protestante et ses dépendances, la mission anglicane et l'hôpital anglais; mais il faudrait des fouilles pour le démontrer.

Telle est la première branche de l'ancien mur. La seconde branche est un peu plus difficile à tracer: « De l'autre côté, vers l'Occident (πρὸς δύσιν) et commençant à la même tour, le mur s'étendait à travers le lieu dit Bethso jusqu'à la porte des Esséniens, et retournait ensuite vers le S. jusqu'au-dessus de la fontaine Siloé; de là, il se courbait de nouveau vers l'Orient au-dessus de la piscine de Salomon, continuait jusqu'à un endroit nommé Ophel, et rejoignait le portique oriental du temple » (*Guerre des Juifs*, v, 4. 2). Il s'agit évidemment de la muraille qui contourne le mont Sion du côté de l'O. et du S., et qui, certainement, ne laissait pas en dehors, comme la muraille moderne, la partie extrême de la montagne où s'élève Nébi-Daoud. Le lieu nommé *Bethso* nous est tout à fait inconnu, son étymologie paraît être *immondices*. La porte des *Esséniens* ne nous est pas plus connue. Schultz la place à l'extrémité S. du mont Sion; alors il serait difficile de comprendre comment la muraille pourrait tourner de là vers le S. pour gagner Siloé. Il est plus naturel de la placer dans le Tyropœon, là où la muraille a dû évidemment descendre pour franchir cette vallée et retourner au S. au-dessus de Siloé. Cette partie de la muraille est le mur occidental d'Ophel, qui avait été fortifié par Manassé (II, Chroniq., xxxiii, 14). De là, la muraille incline à l'E., se dirige vers l'*étang de Salomon*, qui répond sans doute à la fontaine de la Vierge, s'étend jusqu'au lieu nommé Ophel (c'est probablement le plateau supérieur, la base du triangle) pour s'unir (συνῆπτε) au portique oriental du temple. Il nous semble très-difficile d'admettre avec Robinson (*Bibl. res.*, t. Ier, p. 460) que le mur ait dû se continuer en bas ou à mi-côte dans la vallée de Josaphat, et nous ne comprenons pas l'interprétation bizarre qu'il donne de cette expression si claire, *s'unissait au portique oriental du temple* : évidemment il s'y unissait à l'angle S.-E. pour se continuer avec lui. Ce serait établir deux lignes de murailles, là où la vallée est le plus escarpée, lorsque Josèphe dit qu'il n'y en avait qu'une seule. Nous adoptons entièrement pour cette partie de la première enceinte le tracé de Schultz, et nous pensons même que l'angle rentrant qu'elle fait dans le Tyropœon devrait être remonté plus haut, jusque vers Bab el-Mogharibèh. On aurait ainsi cette muraille, que Robinson reconnaît nécessaire pour protéger le côté E. de Sion. En effet, Titus, maître du temple, d'Ophel et de tout le N. de la ville, ne sait encore comment prendre Sion (*Guerre des Juifs*, vi, 6, 2, 3; vi, 7, 2), qui aurait pu l'arrêter sans ce mur oriental?

« La première enceinte de Josèphe comprend les constructions de David, de Salomon, d'Hozias (II, Chron., ii, 6, 9) de Jotham, une partie de celle d'Ézéchias (II, Chron. xxxii, 5) celles de Manassé, et d'autres rois peut être. Elle était munie de 60 tours. C'est elle que Tacite désigne par ces mots : *Alia intus mœnia, regiæ circumjecta* » (A. Coquerel, ouvr. cité.)

Deuxième Enceinte. « Le second mur commençait à la porte appelée *Gennath*, qui appartenait au premier mur; il n'entourait que la partie septentrionale et s'étendait jusqu'à Antonia. » (*Guerre des Juifs* v, 4, 2) Cette description est très-vague. L'aboutissant seul nous est

connu, c'est Antonia. Le point de départ est inconnu. Il faut donc tâcher de retrouver la *porte Gennath* (son nom qui signifie *jardin* ne nous apprend rien, si ce n'est qu'elle s'ouvrait probablement hors de la ville). D'autre part, nous savons que la 3e enceinte commençait aussi à la tour Hippicus pour se diriger au N. vers la tour Psephinus. Il en résulte que la porte Gennath, qui faisait partie de la première muraille, devait être placée à l'E. de la tour Hippicus. Mais Robinson a fort bien montré (*Lat. res.*, p. 213-217) qu'elle devait lui être attenante. Repousser la porte Gennath très-loin à l'E. jusqu'au coin des bazars, c'est exclure de la ville une portion considérable d'Acra, que couvrait précisément cette seconde enceinte ; c'est découvrir, sur toute la distance qu'on mettra entre Hippicus et cette porte, la muraille N. de Sion qui ne sera plus défendue que par deux enceintes, au lieu de trois qui lui sont assignées par Josèphe. Or, dans le récit des trois siéges que Jérusalem a eu à subir de la part d'Hérode, de Cestius et de Titus, on voit que l'ennemi n'a jamais pu attaquer l'enceinte de Sion avant d'avoir forcé celle d'Acra. Il résulte des détails du siége de Titus que les trois enceintes avaient un point de départ commun à Hippicus, ou très-près d'Hippicus. Le monument du prêtre Jean, que nous avons vu devoir être placé entre la seconde et la troisième enceinte, est précisément un des points choisis par Titus pour battre la ville supérieure, quand il est maître de la seconde enceinte (*Guerre des Juifs*, v, 9, 2). La porte Gennath était donc placée très-près de la tour Hippicus. Quant au tracé de la muraille elle-même, on lui a souvent fait décrire une ligne droite d'Hippicus à Antonia. Plusieurs raisons prouvent qu'il n'a pas pu en être ainsi : d'abord l'expression de Josèphe, *κυκλούμενον τὸ προσάρκτιον*, montre qu'elle suivait un trajet circulaire ; ensuite les substructions de la porte de Damas prouvent, à n'en pas douter, qu'il y avait là une porte antique, et celle-ci ne pouvait appartenir qu'à la seconde enceinte. Schultz, qui l'a compris, a bien conduit en effet son tracé jusque-là, mais après lui avoir fait subir un angle rentrant considérable, jusqu'à la position présumée de la porte Gennath, en dedans des bazars. Cet angle rentrant donne à la ville une configuration bizarre et dont on ne peut admettre la possibilité. Les prétendus restes d'enceinte qu'on a trouvés en cet endroit n'ont aucun caractère d'antiquité. Enfin ce tracé exclut de la ville, la majeure partie du quartier d'Acra, que cette enceinte était précisément destinée à couvrir ; il laisse en dehors la piscine d'Ézéchias, dont l'authenticité ne paraît pas douteuse, et qui était dans la ville ; il laisse en dehors le point culminant de la colline, et il est impossible de supposer qu'une enceinte militaire ait ainsi laissé en dehors une sommité qui la dominerait immédiatement. Il faut donc admettre que la seconde enceinte suivait à peu près le tracé de l'enceinte actuelle jusqu'à la porte de Damas. Robinson déclare avoir retrouvé les restes d'une muraille antique, avec de gros blocs en bossage, à l'angle de la muraille actuelle, près du couvent latin, et dans la direction de la porte de Damas. Quant à son trajet, à partir de la porte de Damas jusqu'à Antonia, on peut croire que le mur s'y rendait presque en ligne droite. Robinson, d'après un mûr examen du terrain, croit plutôt que la muraille s'élevait vers le point culminant de Bézétha, pour se diriger au S. vers l'angle du temple. Les substructions de l'Ecce-Homo appartiendraient peut-être à cette partie de la muraille.

La seconde enceinte n'avait que 14 tours, tandis que la première en avait 60 et la troisième 90. On manque d'éléments historiques sur la date précise de sa construction ;

mais un passage de la Bible permet de l'attribuer aux travaux qu'Ézéchias fit exécuter à l'approche de Sennachérib (II, Chroniq. XXXII, 5; XXXIII, 14). La seconde ville n'est d'ailleurs mentionnée que dans le récit de faits postérieurs à Ezéchias (II Rois XXII, 14; II, Chroniques, XXXIV, 22).

Que deviennent les tracés de ces deux enceintes, dans le cas où l'identité d'Hippicus et de la tour de David devrait être rejetée? En restant dans les données de Josèphe, le tracé de la première enceinte ne subit de modification que pour sa branche septentrionale : celle-ci longera toujours le Tyropœon pour aboutir au Xystos, et les seules positions à déterminer de nouveau seront les trois tours Hippicus, Phasaël et Mariamme qu'il faudra chercher vers l'angle N.-O. de la ville, près du couvent latin, si ce n'est même un peu plus loin au-dessus de la tour de Goliath. Josèphe dit qu'elles étaient sur la crête (κορυφή) de la colline (*Guerre des Juifs*, v, 4, 4), et ailleurs: que Titus conserva les trois tours et le mur occidental (*Ibid.*, VII, 1, 1), ce qui semblerait montrer qu'elles s'étendaient le long de la muraille de l'O., le long de la vallée de Gihon et non pas de l'O. à l'E. vers le centre de la ville, comme on le pense communément.—La seconde muraille s'explique tout naturellement : on n'a plus besoin de supposer d'angle rentrant, on peut la diriger par la porte de Damas vers Antonia, en lui faisant décrire une courbe plus ou moins saillante vers le N.

Troisième enceinte. — La troisième enceinte, bâtie par Hérode Agrippa, commençait, selon Josèphe, à la tour Hippicus, d'où elle se dirigeait au N. vers la tour Pséphinus. La position de cette tour peut être assez facilement conjecturée. Elle formait l'angle N.-O. de l'enceinte d'Agrippa, devant laquelle Titus plaça son premier camp (*Guerre des Juifs*, v, 4, 5). Cette tour était octogone. Sa hauteur était de 70 coudées, « de sorte que de son sommet, dit Josèphe, on pouvait apercevoir l'Arabie à l'Orient, et les dernières limites des Hébreux jusqu'à la mer (*Ibid.*, v, 4, 3). Ainsi la tour était dans une position dominante, et nous trouvons une position semblable sur le plateau qui s'élève en face de l'angle N.-O. de la ville. Il est à peu près à la hauteur du mont des Oliviers, et une haute tour élevée en ce point ferait peut être voir la Méditerranée à travers la dépression du wadi Beït-Hanina. On retrouve là des arasements qui ne sont pas les fondations de la tour elle-même, car on ne voit plus que le rocher, mais qui peuvent bien avoir servi de base à sa construction.

« A partir de Pséphinus, la muraille s'étendait en face du monument d'Hélène, elle passait au travers des cavernes royales, faisait un coude à la tour angulaire près du monument du Foulon, et, en rejoignant l'ancien mur, elle finissait à la vallée du Cédron. » (*Guerre des Juifs*, v, 4, 2.) Il n'est pas difficile de se figurer d'une manière générale le trajet de cette enceinte, mais il le serait beaucoup plus de le tracer exactement, puisque tous les points de repère, indiqués par Josèphe, sont inconnus ou contestés. Nous avons signalé (p. 818) quelques substructions que l'on retrouve dans une direction à peu près parallèle à l'enceinte septentrionale de la ville. Nous avons vu qu'on était encore loin de s'entendre au sujet du monument d'Hélène (p. 816 et 818). Schultz, plaçant les *cavernes royales* au tombeau des rois, pousse jusque-là le tracé de son enceinte; il croit reconnaître le monument du Foulon dans une caverne au bord de la vallée du Cédron; il ramène ensuite la muraille le long de cette vallée jusqu'à l'angle N.-E. de l'enceinte actuelle. Ce circuit paraît trop considérable. Josèphe ne donne que 33 stades (6 100 mèt. environ) au circuit total de Jéru-

salem; mais c'est sans doute la restreindre beaucoup trop que de placer les *cavernes royales* aux carrières de *Megharet el-Kotton*, qui s'étendent au-dessous de Bézétha, ce qui ferait coïncider la troisième enceinte avec le mur actuel de la ville. Ce qui reste démontré par le récit des divers siéges de Jérusalem, c'est qu'à cette extrémité il n'y avait plus que deux enceintes. Une fois l'enceinte extérieure franchie, l'armée assiégeante arrivait immédiatement sous les murs d'Antonia. C'est sans doute à l'angle N.-E. d'Antonia, que la troisième enceinte rejoignait l'ancienne muraille, c'est-à-dire la muraille E. du temple, car nous ne saurions admettre qu'il y ait eu de ce côté, une muraille autre que celle du temple lui-même (V. p. 820).

Nous avons dit que le circuit total de la ville était de 33 stades (environ 6 100 mèt.), selon Josèphe : cette estimation est probablement plus exacte que celle d'autres historiens qui l'ont portée à 40 et même 50 stades. En tout cas, une ville de si petites dimensions ne pouvait pas contenir l'immense population que Josèphe lui a attribuée. Ce chiffre peut être porté au plus à 100 000 âmes, et en tenant compte des vastes terrains occupés par le temple, il est probable qu'elle ne devait pas dépasser 70 à 80 000 âmes. Mais à l'époque des fêtes une immense population affluait vers la ville, et savait s'y condenser et y camper avec l'aptitude particulière que les Orientaux ont toujours montrée à s'entasser sur un espace très-restreint (V. Porter, *Handb.*, p. 111). C'est précisément ce qui arriva, au moment où Titus vint mettre le siége devant la ville; une population immense s'y était réunie pour les fêtes de la Pâque. Cependant il y a sans doute exagération énorme à porter ce chiffre à 2 700 000 âmes, comme le fait Josèphe, qui estime qu'il périt pendant le siége 1 100 000 personnes par la maladie, la famine ou l'épée. On comprend toutefois que ce désastre fut la ruine totale de la nation juive.

En présence des incertitudes très-grandes qui règnent sur le tracé des enceintes de Jérusalem, nous n'entreprendrons pas de déterminer la position de quelques localités citées dans la Bible, telles que la *tour de Hananéel* (Jérém., XXXI, 38), la *tour de Méah*, celle des *Fours*, etc. On ne pourrait faire à cet égard que des hypothèses. Il est tout à fait aussi impossible de retrouver la position des anciennes portes de la ville, mentionnées au livre de Néhémie (II, 13-15; III, 1-20; XII, 31-40). Il paraît certain que plusieurs de ces portes correspondaient à celles que Josèphe a mentionnées sous d'autres noms et aux portes modernes; il paraît probable que la *porte de la Fontaine* était celle de Siloé (Bab el-Magharibèh), que *celle d'Éphraïm* était la porte de Damas, que la *porte de la Vallée* correspondait à la fontaine du Serpent (de Gihon), et se trouvait du côté de la porte actuelle de Jaffa. La porte *des Ordures* correspondait probablement avec le Bethso de Josèphe, et doit être cherchée sur le mont Sion et non au Bab el-Mogharibèh, où la place la tradition vulgaire. La *porte des Chevaux*, de l'histoire d'Athalie, doit être cherchée entre le temple et le palais, peut-être aussi vers Bab el-Mogharibèh. La *porte des Brebis* est placée à la porte actuelle de Saint-Étienne, par une tradition qui n'est basée sur aucune preuve historique. La porte *de l'angle* paraît assez bien répondre à la porte *ez-Zahéri* (*V.* de Saulcy, t. II, p. 345). Nous renverrons le lecteur qui s'intéresserait à ces questions de pure curiosité biblique aux ouvrages spéciaux de Williams, de Raumer, de Crome, et à une excellente analyse de M. A. Coquerel (*Topogr. de Jérusalem*, Thèse, Strasbourg, 1843).

De Jérusalem à Ascalon, R. 148 et 149; — à Beit-Djibrin (Éleuthéropolis), R.

148;—à Béthanie, R. 145; — à Bethel, R. 139;— à Bethléhem, R. 141;—à Bethoron, R. 150;—à Biroth, R. 139;—à Bittir, R. 144;—à Engaddi, R. 146 et 147; —à Gabaon, R. 150;—à Gaza, R. 148;—à Hébron, R. 146;—à Jaffa, R. 143 et R. 150; — à Jéricho, R. 145;—à Lydda, R. 143 et R. 150;—à la mer Morte, R. 145; —à Mar-Saba, R. 145;—à Nébi-Samwil, R. 150;—à Pétra, R. 146 et 151;—à Ramah, R. 139;—à Ramlèh, R. 143 et R. 150;—à Saint-Jean dans le désert, R. 144.

ROUTE 144.

ENVIRONS DE JÉRUSALEM.

Pour les excursions aux environs immédiats de Jérusalem, le prix de chaque cheval, ou mulet de transport, varie entre 25 et 30 piastres. On peut se procurer aussi, avec un léger supplément de prix, une sorte de chaise ou palanquin, nommé dans le pays taht-rawân. On peut se faire accompagner d'un drogman au prix de 5 francs par jour.

I. BÉTHANIE.

A 45 min. de Jérusalem, en sortant par la porte Sitti-Mariam et coupant obliquement le mont des Oliviers. Cette excursion peut très-bien être faite à pied, mais nous renverrons pour la description à la route 145. On peut revenir par le sentier qui passe au N. du mont des Oliviers.

II. SAINT-JEAN DANS LE DÉSERT, BITTIR ET LA FONTAINE DE SAINT-PHILIPPE.

(6 h. environ, aller et retour.)

Sortant de Jérusalem par la porte de Jaffa, on prend à g. le chemin de Aïn-Kérim, laissant à dr. un cimetière musulman et le Birket-Mamillah. Le chemin assez égal, bien que pierreux, conduit d'abord au (20 min.)

Couvent de Sainte-Croix (en arabe *Deïr el-Mossallabèh*), ainsi nommé parce qu'il contient l'endroit où s'élevait l'arbre qui servit à faire la croix. Sainte Hélène avait consacré cette tradition par une chapelle (Quaresmius, t. II, p. 712). Le couvent appartenait originairement aux Géorgiens, et sa fondation remonte, dit-on, au v[e] siècle. Il appartient aujourd'hui aux Grecs, et c'est un des édifices les plus remarquables en ce genre, grâce à l'or de la Russie. En dehors, c'est un grand bâtiment rectangulaire avec des murailles massives comme une forteresse. L'église mérite d'être visitée. Elle est divisée en trois nefs par quatre gros piliers supportant des arcs ogivaux. Une petite coupole s'élève au-dessus du sanctuaire. Les murs sont décorés de vieilles fresques et le pavé de mosaïques curieuses. Les compartiments du sanctuaire contiennent des peintures curieuses, qui représentent toute l'histoire de l'arbre sacré. Le trou dans lequel il avait cru se voit derrière l'autel. Le reste de l'édifice contient de vastes dortoirs, des réfectoirs, une cuisine admirablement tenue, et les chambres et salles consacrées à l'éducation de quarante jeunes gens. L'aigle de la Russie montre partout sa double tête. Une descente d'une heure, par un sentier assez rapide, conduit au village de *Aïn-Kerim*, plus connu sous le nom de

Saint-Jean-dans-le-Désert. — Ce village, situé sur le contre-fort de la colline dans une position pittoresque, est groupé autour du **couvent de la Nativité de Saint-Jean,** appartenant aux latins. Cet édifice, entouré de hautes murailles, occupe l'emplacement traditionnel de la maison de Zacharie. Il mérite d'être visité ainsi que son église, dont la restauration et les embellissements sont dus à Louis XIV. Une chapelle, placée au-dessous du chœur, indique l'endroit de la naissance de saint Jean. Cinq bas-reliefs en marbre blanc, représentant les principales scènes de sa vie, sont disposés en demi-cercle autour du sanctuaire. Une plaque de marbre au milieu du pavement porte l'inscription : *Hic præcursor Domini natus est.*

En dehors du village, on va visiter la belle fontaine appelée

Aïn-Kérim, qui lui a donné son nom, et que les chrétiens nomment la *fontaine de la Vierge*; et, plus loin (1 kil. 1/2 du couvent), la maison des champs du prêtre Zacharie, où eut lieu la *visitation* de la Vierge à sainte Élisabeth. Une chapelle ruinée, que l'on fait remonter à sainte Hélène, marque ce lieu traditionnel.

Pour se rendre au désert, où le précurseur du Christ passa de longues années dans la méditation, on traverse un pays assez fertile, où la vigne et l'olivier prospèrent, et on arrive (1 h.) près d'une grotte haute de 3 mèt. sur 2 de large; dans le voisinage est une source fraîche et limpide, même au cœur de l'été. C'est là que la légende place le séjour de saint Jean avant sa prédication (saint Luc, I, 80). La vallée, située au-dessous de cette excavation, est le wadi Beït-Hanina, qui prend son origine près de Nébi-Samwill (V. R. 150). Elle a été nommée vallée du *Térébinthe*, sans doute parce qu'elle produisait jadis des pistachiers; il ne faut pas la confondre avec le Térébinthe de Mamré, près d'Hébron.

Un sentier à travers des hauteurs rocailleuses et désolées, qu'il serait assez difficile de parcourir sans guide, rejoint par le v. de *Weledjèh*, par le *wadi el-Werd* (vallée des Roses), et la route de Jérusalem à Gaza, au pied du v. de

Bittir, perché sur un contrefort escarpé à l'entrée du wadi-Bittir. On a cru reconnaître dans son nom l'antique **Bether**, où les Juifs, sous la conduite de Bar-Cochéba, résistèrent si longtemps aux Romains, du temps d'Adrien (135 ans après J.-C.). Robinson (*Lat. res.*, p. 268-270) trouve cette identification douteuse. Une colline conique, qui le domine, porte, il est vrai, le nom de *Kherbet el-Yahoud* (la ruine des Juifs); mais, sauf les restes d'une tour carrée, qui n'a pas un caractère suffisant d'antiquité, on n'y voit que des vestiges douteux de fortifications.

Remontant le wadi el-Werd, dans la direction de Jérusalem, on arrive (40 min.) à la

Fontaine de Saint-Philippe (en arabe *Aïn-Hanyèh*). C'est une source pittoresque à dr. de la route; elle a dû être fort ornée autrefois à en juger par l'espèce de niche semi-circulaire et les fragments de pierres taillées et de colonnes que l'on voit autour d'elle. Dans un champ voisin, il y avait une église. La tradition latine y place le baptême de l'eunuque éthiopien par l'apôtre Philippe (Actes, VIII, 26-40). Eusèbe place cet événement à Beth-Sour, sur la route d'Hébron.

De Aïn-Hanyèh, on revient en 2 h. 40 min. à Jérusalem par Aïn-Djalou, et la vallée des Roses, où l'on cultive en effet cette fleur pour faire des eaux distillées. La vallée est fertile, mais sans caractère.

On peut, de Aïn-Hanyèh remonter le wadi-Ahmed jusqu'à Beït-Djalah et gagner (2 h.) Bethléem, réunissant deux excursions en une seule.

III. Bethléem, réservoirs de Salomon mont des Francs, etc.

Partir de très-bonne heure pour pouvoir rentrer à Jérusalem le soir. Se munir de torches pour visiter les cavernes de Khoreïtoun. Une forte journée, si l'on veut visiter tous les environs de Bethléem.

Sortant de Jérusalem par la porte de Jaffa et tournant aussitôt vers le S.-O., on passe près du Birket es-Soultan, et l'on remonte les pentes de la vallée de Hinnom, parallèlement à l'aqueduc. Laissant à gauche le mont du Mauvais-Conseil et la maison de Caïphe, on s'élève (20 min). sur la **plaine de Réphaïm** ou **des Géants** (Josué, XV, 8), où David battit les Philistins (II, Samuel. V, 18; I, Chroniq., XI, 15: XIV, 9). La plaine est bien cultivée et s'incline doucement à l'O. vers le wadi el-Werd. On laisse à droite une tour nommée la *tour de Saint-Siméon;* un peu

plus loin on atteint le *puits des Trois-Rois* : c'est là que l'étoile apparut de nouveau aux mages pour les conduire à Bethléem (saint Matthieu, II, 10).

Plus loin (40 min.) se montre le couvent grec de **Mâr-Élias**, qui a l'aspect d'une forteresse féodale. L'église ressemble assez à celle de Saint-Jean. On y voit une image bizarre du prophète Élie. A la droite du chemin, les moines montrent un rocher sur lequel le prophète s'est couché lorsqu'il fuyait la colère de Jézabel. Le roc a gardé son empreinte.

Au delà du couvent, on aperçoit Bethléem, sur une colline riante entourée d'oliviers et de vignes; on rencontre bientôt à droite du chemin (30 min.) le

Tombeau de Rachel (*Koubbet-Rahil*). C'est un joli wéli carré surmonté d'un dôme qui date seulement de 1679, avec une allonge à l'E. construite par sir Moses Montefiore. Le tombeau est dans l'intérieur de l'édifice. C'est un monument en forme de double plan incliné, comme un de nos toits, sa hauteur est de 3 à 4 mètres, sa surface est recouverte d'arabesques en stuc. Mais si le monument est moderne, sa position répond parfaitement au texte de la Genèse (XXXV, 16, 20). Le tombeau y est mentionné comme existant au temps de Moïse : 700 ans plus tard, Samuel l'indique à Saül (I, Sam., X, 2); saint Jérôme le cite plusieurs fois; Arculphe le décrit au VIIe siècle, comme surmonté d'une pyramide; Edrisi, géographe arabe du XIIe siècle, dit que : sur ce tombeau sont douze pierres placées debout en mémoire des douze tribus. Ainsi, par suite d'une tradition constante, juifs, chrétiens et musulmans saluent en ce lieu la sépulture de la gracieuse épouse de Jacob.

En avançant vers Bethléem on aperçoit à droite, sur une hauteur, *Beit-Djalah*, qui a pris une certaine importance depuis que le patriarche latin y a fait construire un séminaire destiné à la formation d'un clergé catholique indigène.

On laisse à droite la route d'Hébron pour prendre à gauche le chemin qui contourne le vallon cultivé, au-dessus duquel s'étage (30 min.)

Bethléem (la maison du pain, en arabe *Beït-Lahm*, la maison de la chair.

Histoire. — Cette petite ville fut primitivement nommée *Éphrata* (la fertile), dénomination que son aspect actuel justifie jusqu'à un certain point. C'est là que se placent les touchants épisodes de la mort de Rachel (Gen., XXXV, 16-20), l'églogue de Ruth la glaneuse (Ruth, I, 19, 22; II, etc.); c'est là que Samuel versa l'huile sainte sur le front de David, qui en était originaire (I, Sam. XVI). Voilà pourquoi Bethléem est quelquefois nommée dans la Bible la *cité de David* (saint Luc, II, 11). Occupée pendant quelque temps par les Philistins, elle partagea ensuite les destinées brillantes et les cruels revers de la ville sainte, jusqu'au moment où Jésus-Christ naquit dans une étable de cette petite bourgade (saint Luc, II; saint Matthieu, II). Bethléem devint alors un des sanctuaires les plus vénérés du christianisme naissant. Lorsque Hélène et Constantin bâtirent la magnifique basilique qu'on y admire encore, les pèlerins affluèrent de toutes parts. Saint Jérôme et sa chère Paula y achevèrent leurs jours dans la sublime contemplation des mystères divins. Bethléem, prise par les croisés, avant la conquête de Jérusalem, fut convertie en siége épiscopal par Baudouin II, l'an 1110. En 1834, le quartier musulman, à la suite d'une révolte fomentée par le fanatisme religieux, fut entièrement détruit par Ibrahim-Pacha, et, depuis lors, l'humeur inquiète de cette population, qui s'élève à 3 000 âmes, a souvent alarmé le pacha de Jérusalem.

État actuel. — Bethléem est située

sur le sommet d'une haute colline qui descend par une suite de terrasses couvertes de vignes et d'oliviers jusqu'aux profondes vallées qui l'entourent de trois côtés. On y jouit d'un panorama magnifique. A droite, un pic couronné d'un vieux donjon, qui doit aux souvenirs des croisades le nom de *mont des Francs;* à gauche, les dômes et les minarets de Jérusalem; en face, à l'E., la chaîne bleuâtre des montagnes de Moab. La population de Bethléem, connue de tous temps pour son humeur rebelle et belliqueuse, se compose en grande partie de chrétiens des trois principaux rites. Outre la culture des champs et des vignobles, ils se livrent à la fabrication des chapelets, des croix de nacre croix en calcaire tendre, coupes en pierre noire de la mer Morte, et autres objets de dévotion qui forment le revenu principal de cette bourgade industrieuse. La beauté proverbiale des Bethléémitaines est rehaussée par l'étrangeté de leur costume : une étroite robe de coton bleu, dont le corsage en soie rouge est orné d'un feston jaune; pour coiffure, une sorte de panier renversé, recouvert d'un voile blanc; une profusion d'anneaux d'argent aux bras et aux jambes, tel est l'ensemble de ce costume, qui n'est pas sans quelque analogie avec celui que la tradition et les peintres naïfs de l'ancienne école italienne prêtent à la mère du Christ. A l'extrémité E. du village, au bout d'une esplanade qui domine la vallée, s'élève l'édifice qui le signale au loin à l'œil du pèlerin.

L'église de la Nativité. Elle fut commencée par Hélène et terminée par Constantin, son fils, entre les années 327 et 333 de Jésus-Christ. Quelques auteurs ont essayé d'en attribuer la fondation à Justinien; mais la vue seule de ce monument, qui ne présente aucun des caractères de l'architecture du VIe siècle, suffit pour démontrer l'inexactitude de cette opinion. Il est entouré par les hautes murailles ou les jardins des couvents latin, grec et arménien qui le dérobent à la vue. L'église n'a qu'une entrée à l'O., précédée d'une grande place dallée et couverte de débris. Un vestibule nu et obscur, divisé en trois chambres, ouvre sur la basilique. Nous laissons la parole à M. de Vogüé, qui, dans son bel ouvrage sur les églises de Terre-Sainte, a consacré un long chapitre à l'église de la Nativité, le plus ancien et le plus authentique monument de l'art chrétien:

« On embrasse d'un seul coup d'œil cinq nefs d'une grande longueur, formées par quatre rangs de colonnes corinthiennes monolithes. Ces nefs sont d'une égale longueur; celle du centre est plus large à elle seule que les deux bas-côtés réunis. Elles se composent de onze travées. Le transsept est aussi large que la nef centrale, et forme avec elle la figure d'une croix. Ses deux extrémités, au N. et au S., sont terminées par des absides demi-circulaires qui font saillie sur le mur extérieur de la basilique. De l'autre côté du transsept, séparé du reste de l'église par un mur de clôture élevé par le fanatisme des Grecs, les cinq nefs reparaissent avec d'inégales longueurs et forment le chœur de l'église. Celle du centre se compose de deux travées et d'une abside demi-circulaire, égale à celles qui terminent les bras de la croix. Les deux suivantes, à droite et à gauche, se terminent par un mur droit à la naissance de l'abside... Cette disposition des bas-côtés du chœur s'étageant régulièrement entre les deux absides du transsept et l'abside centrale, est très-heureuse, et relève d'une manière très-symétrique le sommet de la croix avec les branches latérales. » La largeur totale de la grande nef est de 26 mèt. 30. Les colonnes monolithes qui séparent les nefs ont 6 mèt. de hauteur; elles sont corinthiennes, ainsi que le chapiteau qui les surmonte. Le toit de

charpente qui couvre l'édifice est en bois de cèdre et date de la fin du XVIIe siècle; il est remarquable par sa légèreté et son élégance. Des mosaïques sur fond d'or, de riches peintures ornaient autrefois les colonnes et la partie supérieure des deux murs de la nef centrale. Les fragments qui ont survécu présentent les caractères élégants d'une œuvre byzantine. Des scènes empruntées aux livres saints, ou la représentation des conciles, en formaient les principaux sujets. Elles ont été exécutées entre 1150 et 1169. En 1842, les Grecs en ont détruit plusieurs. C'est à la même époque qu'ils ont détruit toute l'harmonie intérieure de la basilique, en séparant par un mur le chœur du reste de l'église, qui n'est plus considérée aujourd'hui que comme un vestibule où les habitants viennent fumer et causer, et, où une foule de marchands sans vergogne, viennent assaillir de leurs cris et de leurs offres importunes le voyageur dégoûté de leur odieuse rapacité. Un double escalier circulaire s'ouvre au-dessous de l'abside centrale et permet de pénétrer dans la

Grotte de la Nativité, qui occupe l'emplacement de l'étable et de la crèche. Elle a à peu près 12 mèt. de long sur 5 de large et 3 de haut. Les parois du rocher sont entièrement revêtues de marbre, ainsi que le pavé de la grotte. La place qu'on donne pour celle de la naissance de Jésus est du côté de l'Orient; elle est indiquée par une étoile d'argent autour de laquelle on lit: *Hic de Virgine Mariâ Jésus Christus natus est*, 1717. A quelques pas de là, au midi, on montre l'endroit où était la crèche (on sait que le saint *Præsepe* a été transporté à Rome, à la basilique de Sainte-Marie-Majeure), et celui où se tenaient les mages. Vingt et une lampes d'argent et deux tableaux, dont l'un est de Maello (1781), ornent ce sanctuaire.

Enfin, en passant par plusieurs corridors souterrains, on visitera: 1° la chapelle de Saint-Joseph, qui est du XVIIe siècle: 2° celle des Saints-Innocents, sur l'emplacement supposé où Hérode fit immoler 20 000 enfants; 3° la chapelle de Saint-Eusèbe de Crémone; 4° l'oratoire et le tombeau de saint Jérôme, surmontés de deux tableaux représentant ce savant docteur; 5° les tombeaux de sainte Paule et de sainte Eustochie, ornés d'une grossière peinture.

Ainsi qu'on l'a dit plus haut, l'église est entourée des couvents appartenant aux trois principaux rites chrétiens; ils ne présentent aucun objet digne d'intérêt. Mais les environs du village sont riches en traditions pieuses. Ce sont d'abord, à environ 500 mèt. au N. du village, trois citernes creusées dans le roc qu'on nomme *puits de David* (biar Daoud); on y rattache l'épisode rapporté au premier livre des Chroniques (XI, 15-19). Dans la même vallée on remarquera les ruines de plusieurs couvents, et au S. la *Grotte du lait*, ainsi nommée parce que la Vierge s'y reposait souvent quand elle nourrissait l'enfant divin. Les gens du pays attribuent la blancheur des parois de la grotte à quelques gouttes du lait de la Vierge qui y seraient tombées; la poussière de cette grotte est envoyée au loin, car on lui attribue de merveilleuses propriétés pour faciliter l'allaitement. En traversant la plaine bien cultivée qui s'étend à l'E, on arrive, après une demi-heure de marche, à la *Grotte des Bergers*. C'est une petite chapelle souterraine ornée de naïves peintures et qui est bâtie, dit-on, sur le lieu où les pasteurs reçurent la bonne nouvelle de la naissance du Christ (saint Luc II, 8,14).

Mais nous avons d'autres excursions un peu plus lointaines à indiquer autour de Béthléem. Le voyageur qui voudra pousser jusqu'à la caverne de Khoreïtoun et à la montagne des Francs devra prendre un guide de la tribu des

Taamirah, non qu'il y ait à craindre quelque danger, mais parce que ces localités sont sur leur territoire et que l'usage arabe le veut ainsi. On peut à la rigueur ne prendre ce guide qu'à Ortas.

On sort de Bethléhem et l'on se dirige au S.-O. pour rejoindre (à 30 min.) la route de Jérusalem à Hébron. On peut alors continuer vers l'O. pour aller visiter dans une vallée voisine (40 min.) le **Couvent de Saint-Georges**, aux Grecs; c'est plutôt un hôpital d'aliénés que les vertus curatives du saint y attirent de tous les coins de l'empire ottoman. Le traitement consiste à attacher ces malheureux à une espèce de câble en fer qui servit à enchaîner le saint martyr. (G. Saintine, ouv. cité, p. 216). Le couvent n'ayant du reste rien de curieux, le voyageur fera mieux de ne pas perdre une grande heure à cette excursion, et de se rendre directement, en suivant vers le S. la route d'Hébron, aux (30 min.)

Réservoirs de Salomon. Ce sont trois vastes bassins creusés dans le roc et cimentés à l'intérieur. Ils sont placés sur une pente; le plus élevé verse son eau dans le second, d'où elle coule dans le bassin inférieur, qui est le plus vaste de tous; selon Robinson, il a 177 mèt. de long, sur 83 de large à une extrémité, et 45 à l'autre extrémité; sa profondeur est de 15 mètres. Le réservoir du milieu, éloigné du premier de 49 mèt., mesure 129 mèt. de long sur 70 mèt. de largeur moyenne, et 12 de profondeur. Enfin l'étang supérieur, éloigné encore de 49 mèt., mesure 116 mèt. de longueur sur 70 de largeur moyenne et 7 mèt. 60 de profondeur. Ce dernier réservoir, le plus élevé de tous, est alimenté par une fontaine située à 150 pas de là, dans le voisinage d'un petit fort que les Arabes nomment Kala't el-Borak (château de l'Éclair), occupé par les gardiens des eaux. Cette source, sur laquelle on a construit une voûte, est nommée la *fontaine scellée*, par allusion à un passage du Cantique des Cantiques (IV, 12). Les Arabes la connaissent ordinairement sous le nom de **Ras el-Aïn**, tête de la source. L'entrée est une ouverture circulaire, comme celle d'un puits, ordinairement couverte d'une large pierre. En soulevant celle-ci, on descend à environ 4 mèt. dans une chambre de 15 pas de longueur sur 8 de large; à côté est une autre petite chambre. L'eau sort par quatre ouvertures; elle est d'abord recueillie dans un bassin, puis s'écoule par un conduit souterrain vers l'angle N.-O. du réservoir supérieur. Là, une partie se déverse dans le bassin, tandis que l'aqueduc continue parallèlement au réservoir, jusqu'au second et au troisième, auxquels il fournit de la même manière, pour aller se continuer avec l'aqueduc de Bethléhem et de Jérusalem. Ce système compliqué avait évidemment pour but d'amener à la ville sainte et au temple l'eau pure de la fontaine, en amassant le surplus dans les réservoirs; ceux-ci alimentaient la ville par l'aqueduc en briques que l'on voit près du réservoir inférieur. Tout délabré qu'il soit (les eaux ne sont plus transportées au delà de Bethléhem), il mérite encore de fixer l'attention de l'archéologue, puisque c'est un des rares monuments voisins de Jérusalem dont l'origine hébraïque soit hors de doute; il en est de même des trois bassins de Salomon, dont la construction accuse une haute antiquité, et qui remontent certainement aux rois de Juda. Il est assez remarquable que ni la Bible, ni Josèphe ne les décrivent explicitement. Mais ce dernier mentionne aux environs de Bethléhem, et à 50 stades de Jérusalem (*Antiq.* VIII, 7, 3), une ville nommée **Étham**, où s'élevait le palais d'été de Salomon, dont les rabbins font une description féerique. C'est à lui que l'on rapporte le célèbre passage de l'Ecclésiaste (II, 4, 5). Du magnifique parc qui l'entourait, il ne reste aujourd'hui qu'une

bande de verdure et quelques potagers cultivés avec soin par une petite colonie qu'entretient M. Meshullam, israélite anglican. Cette oasis, située à 2 kil. à l'E. des étangs, en suivant la vallée, a conservé, en l'honneur de Salomon, le nom de Jardin fermé, *hortus conclusus* (Cantique des Cantiq., IV, 12). Le pauvre hameau de *Ortas*, dont les habitations ne sont guère que des grottes, représente seul l'antique Hétham, que Roboam avait bâti (II, Chron., XI, 6). Josèphe écrit Étham. *(Antiq.*, VIII, 10, 1.) On a supposé que c'était aussi l'*Hétam* où Samson fut saisi par les siens et livré aux Philistins (Juges, XV, 8-12). Les fondations d'une tour et d'une muraille, une espèce de grotte sépulcrale et quelques rochers taillés, sont tout ce qu'on peut y signaler d'antiquités.

Pour se rendre à Khoreïtoun, on remonte le wadi-Ortas : les jardins disparaissent, le ruisseau tarit, et l'on marche entre deux parois de rochers qui deviennent de plus en plus sauvages à mesure qu'on avance. On croise (1 h.) le chemin de Bethléhem à Tékoua, et bientôt après, pour éviter une courbe du wadi-Ortas qui tourne au N., on monte à dr. dans un ravin latéral, et franchissant un contrefort, on redescend vers Khoreïtoun. Le wadi-Ortas présente en cet endroit l'aspect d'une fissure étroite de 150 mèt. de profondeur, remplie de blocs éboulés. *Les ruines de Khoreïtoun* (restes d'une tour carrée avec quelques fondations massives), occupent un léger retrait au sommet de la falaise de droite; à environ 100 mèt. plus bas, on trouve (30 m.) l'entrée de la

Caverne de Khoreïtoun ou **d'Hadullam,** que l'on atteint en suivant une côte étroite et escaladant un gros rocher, qui s'est éboulé juste au milieu du passage. On entre par un passage étroit et bas dans une première chambre irrégulière, où l'on fera bien d'ôter la plus grande partie de ses vêtements pour ne pas étouffer dans l'atmosphère chaude et humide de la caverne. On pénètre alors par une galerie sinueuse, longue de près de 10 mèt., dans une salle immense qui n'a pas moins de 36 mèt. de long. sur 9 à 13 mèt. de largeur moyenne. Le rocher forme, au-dessus de cet espace, une voûte naturelle qui présente, à la lueur des torches, un aspect fantastique; le sol est couvert d'une couche épaisse de poussière. Plusieurs couloirs aboutissent dans cette salle, mais, en général, ils ne vont pas loin. L'un d'eux s'enfonce au contraire à une grande profondeur dans la montagne. Après un trajet de 30 à 40 mèt., il faut se laisser glisser au fond d'une espèce de puits de 3 mèt. de profondeur, où l'on trouve l'entrée d'un autre passage, dans lequel il faut bientôt aller à quatre pattes, puis ramper, pour gagner, à près de 70 mèt., une autre grande chambre où le souterrain paraît se terminer, bien que, suivant les Arabes, il se prolonge jusqu'à Tékoua, et même jusqu'à Hébron.

Cette caverne remarquable a été regardée par une vieille tradition comme la caverne d'Hadullam, où se réfugia David fuyant la colère de Saül (I Sam. XXII, 1, 2). Cette dernière paraît en effet avoir été dans les environs de Bethléhem (Comparer II Sam. XXIII, 13-17; I Chron. VI, 15-19). C'est aussi là que David aurait épargné la vie de son ennemi endormi dans la caverne (I Sam., XXIV). Eusèbe et saint Jérôme indiquent cependant une autre situation.

En sortant de la caverne de Khoreïtoun, on traverse le wadi Ortas pour gravir (30 min.) la

Montagne des Francs, en arabe *Djébel-Foreïdis* (la montagne du Petit-Paradis). C'est une sommité conique élevée d'environ 160 mèt. au-dessus du plateau environnant. Les pentes en sont roides, mais régulières, et semblent porter l'empreinte de la main de l'homme. Un sentier

oblique conduit au sommet, qui présente une surface aplanie de 229 mèt. de circonférence, où l'on voit les restes d'une enceinte avec quatre lourdes tours aux quatre points cardinaux, qui paraissent d'époque romaine. Le centre de l'enceinte paraît avoir été excavé. Au N.-O. les substructions sont plus nombreuses et semblent indiquer une ancienne ville. Le terrain a été nivelé, et l'on voit un réservoir de 61 mèt. carrés, avec une espèce d'îlôt au centre, et qui était sans doute entretenu par un aqueduc, dont les vestiges se trouvent du côté du N.

Cette localité a été identifiée par Robinson avec l'**Hérodium**, forteresse et ville bâties par Hérode le Grand, à environ 60 stades de Jérusalem, près de Tékoa (*Guerre des Juifs*, I, XVI), et où ce souverain fut enseveli. Après la prise de Jérusalem par Titus, l'Hérodium était devenu un repaire de brigands, qui fut pris par Lucilius Bassus (*Guerre des Juifs*, V, 8; VII, 25). On y a placé aussi, sans motifs suffisants, le **Beth-Hakkérem** de Jérémie (VI, 1). Quant au nom de montagne des Francs, il vient d'une tradition fort improbable, suivant laquelle les chevaliers de Saint-Jean seraient restés maîtres de cette montagne, longtemps encore après la prise de Jérusalem. Les ruines du sommet n'offrent rien de semblable à une forteresse du moyen âge. De cette montagne, on embrasse un panorama fort étendu : tout autour s'étend le désert de Juda, si connu par les légendes de David; au S.-E., on aperçoit les rochers d'Engaddi, et, à travers quelques coupures, les profondeurs de la mer Morte. Les montagnes bleues de Moab forment le fond du tableau. A la distance de 3 à 4 kil., au S.-S.-O., on voit au sommet d'une montagne les ruines de

Tékoua, l'antique **Tékoa,** mentionnée dans l'histoire de David et d'Absalon (II Sam., XIV, 1-20); Roboam y éleva une forteresse (II Chron., XI, 6), et le prophète Amos l'a habitée (Amos, I, 1; VII, 14, 15). Au VI[e] siècle, saint Saba y éleva un couvent, et, du temps des croisades, Tékoa était occupée par une population chrétienne qui vint en aide aux croisés; elle fut donnée en fief aux chanoines du Saint-Sépulcre. En 1138, elle fut saccagée par les musulmans et abandonnée depuis ce temps. On voit encore au sommet des ruines assez considérables, des pans de *murs à bossage,* les restes d'une *tour* et d'une *église grecque,* avec des colonnes brisées et un baptistère de travertin rose, des citernes et une source vive, on y découvre une vue analogue à celle de la montagne des Francs.

A 2 h. à l'O. de Tékoua, des ruines nommés *Bereikoût* marquent probablement **la vallée de Berachah** (Bénédiction) où les bandes des ammonites et moabites, etc., furent détruites au temps du roi Josaphat (II Chroniq. XX, 20-30).

On revient de Tékoua à Bethléhem en 2 h. par le chemin direct que nous avons mentionné en remontant le wadi-Ortas. Ceux qui n'auraient pas poussé plus loin que la montagne des Francs reviendront à Bethléhem en 2 h. par Beït-Ta'mar et le wadi er-Rahib. De Bethléhem à Jérusalem on peut galoper tout le temps.

ROUTE 145.

DE JÉRUSALEM A LA MER MORTE

PAR BETHLÉHEM ET MAR-SABA,

RETOUR PAR JÉRICHO ET BÉTHANIE.

Le voyageur fera bien d'adopter l'itinéraire indiqué ici, de préférence à la route plus généralement suivie de Béthanie et Jéricho à la mer Morte. Il y trouvera l'avantage de jouir presque toujours d'un superbe panorama, auquel il tournerait le dos s'il suivait la route ordinaire. De plus, s'il veut prendre le bain obligé dans la mer Morte, il pourra ensuite se rafraîchir par une ablution dans les eaux pures du Jourdain. Cette excursion peut se faire

facilement en deux jours et demi. Pour recevoir l'hospitalité au couvent de Saint-Saba, on devra se munir, par l'intermédiaire du consulat français, d'une lettre d'introduction émanant de l'évêque grec. Les dames n'ont pas accès dans ce couvent. Si l'on a une tente de voyage, on fera bien de l'envoyer d'avance avec des provisions à Jéricho, pour éviter de passer la nuit dans les chambres *trop habitées* de la forteresse ou du village. Quel que soit le nombre des voyageurs, une escorte est considérée comme une garantie morale indispensable; autrefois elle etait fournie par les cheikhs des tribus voisines, et le prix en était fixé depuis longtemps à 100 piastres par voyageur: mais depuis que, pour couper court aux prétentions des tribus rivales, le pacha s'est adjugé le monopole du prix de passage, il est impossible de l'indiquer d'une manière positive. C'est donc au consulat et par l'entremise du chancelier-drogman que les stipulations pécuniaires devront être fixées. Emporter quelques provisions, poulets froids, etc.

— De Jérusalem à Bethléhem, 2 h. (V. R. 114, **III**). — En sortant de Bethléhem, à l'E., on suit par une pente douce des plateaux arides et sans intérêt; à dr. est le petit v. de *Beït-Sahour*, et, à quelques kil., au S., le pic isolé nommé mont des Francs. Après 1 h. 45 min. de marche on aperçoit, pour la première fois, la mer Morte, que les inégalités du terrain déroberont ou montreront aux regards pendant tout le reste du trajet. On atteint bientôt le bord du ravin du Cédron et on a une première vue (30 min.) du couvent dont les deux tours massives, reliées entre elles par une haute muraille, semblent suspendues sur le bord de l'abîme. On descend un contre-fort assez escarpé qui aboutit au chemin de Jérusalem et on arrive (20 min.) devant la petite porte en fer pratiquée dans le mur occidental du couvent. On frappe à cette porte jusqu'à ce qu'un panier suspendu à une corde descende d'une des tours. On y dépose la lettre d'introduction, et, au bout de quelques minutes, la porte s'ouvre.

Couvent de Mar-Saba (2 h. 35 min. de Bethléhem). Après avoir traversé une première cour où sont des écuries pour les chevaux, un escalier abrupt à deux étages conduit sur une plate-forme, au centre de laquelle est une petite chapelle circulaire : c'est le tombeau de saint Saba. De l'autre côté est l'église. Une longue terrasse, ombragée par quelques arbres, domine le ravin. On descend encore quelques marches pour entrer dans une petite chambre très-propre, meublée d'un tapis et d'un double divan; c'est la salle de réception et le dortoir des étrangers. L'hospitalité des solitaires de saint Saba est modeste mais cordiale. Aux tournées ordinaires de *raki* succède un repas toujours maigre, parce que la règle de l'ordre défend d'élever des animaux dans l'intérieur du couvent. On visitera ensuite l'*église* construite en forme de croix grecque et surmontée d'un dôme que soutiennent d'énormes arcs-boutants, disposition qui rappelle celle de Sainte-Sophie. L'intérieur, encombré de peintures grecques et d'ornements modernes, de lampes d'argent et d'œufs d'autruche, n'offre rien d'intéressant. Un véritable labyrinthe d'escaliers tournants, de corridors, etc., met en communication avec l'église les cellules habitées par les moines et creusées dans le roc. On y montre la grotte de saint Jean de Damas, celle de saint Cyrille, et l'antre où saint Saba, le fondateur de l'ordre, après avoir congédié le lion qui l'habitait, passa soixante ans dans la méditation et les austérités. Près de là, est un palmier planté par le saint. Ce pieux personnage, né en Cappadoce vers l'an 439, fonda ce monastère en 483, et fit adopter les règles rigoureuses de son ordre à plusieurs milliers de fidèles. Nommé archimandrite ou abbé des anachorètes de la Palestine, il

se signala par son zèle à détruire l'hérésie des monophysites et mourut en 532. On lui attribue plusieurs miracles et entre autres l'existence de la source qui jaillit du creux d'un rocher, au-dessous des murs extérieurs du couvent. Le monastère fut pillé au VIe siècle par les troupes de Khosroës, et un *ossuaire*, que l'on montre près de l'église à côté du tombeau de saint Saba, renferme les reliques des moines qui périrent lors de cette invasion. Le couvent de Mar-Saba passe aujourd'hui pour un des plus riches de la Palestine. La réputation de sainteté qu'il s'est acquise lui attire d'abondantes aumônes, et la libéralité, avec laquelle les moines distribuent des secours aux Arabes du voisinage, les protége, non moins que leurs murailles crénelées, contre les attaques de ces dangereux voisins. Leur bibliothèque renferme, dit-on, une riche collection de manuscrits liturgiques et des Pères de l'Église grecque. Le nombre des moines ne dépasse pas 30; ils sont presque tous d'origine grecque et obéissent à l'évêque de Pétra.

La gorge profonde, sur le bord occidental de laquelle est suspendu le couvent, est formée d'une roche calcaire blanchâtre, serrée et légèrement ferrugineuse, coupée d'assises régulières de silex noirâtre. On y voit plusieurs cavernes. A part l'humble potager des moines et les herbes sauvages qui naissent auprès de la source du saint, on n'y trouve aucune trace de végétation. Les scorpions pullulent dans les environs.

Un chemin direct conduit de Mar-Saba à (2 h. 30) Jérusalem, par la vallée du Cédron.

En quittant Mar-Saba, on remonte pendant quelque temps le chemin de Jérusalem, en suivant le bord du ravin desséché nommé *wadi en-Nâr* « ravin du Feu », qui n'est que le prolongement du Cédron. Après l'avoir franchi (20 min.), on gravit au N.-E. un rocher escarpé au sommet duquel (10 min.) on revoit, à travers les déchirures du sol, la mer Morte et le désert d'Engaddi On franchit une suite de plateaux décharnés formés d'un calcaire marneux tendre, variant du calcaire lithographique à la marne blanche, et entrecoupé de fortes assises de silex noirâtre. On passe (1 h.) auprès d'un réservoir creusé dans le roc et rempli à moitié d'eau potable. A 1 h. 30 min. de là, on aperçoit, au N., sur une hauteur voisine, à gauche, un tombeau musulman surmonté d'un minaret. C'est le *wéli* d'un dévot, connu sous le nom de *Mouça*, et que la pieuse ignorance des gens du pays confond avec le prophète Moïse, *Nébi-Mouça*. M. de Saulcy a placé dans les environs la montagne de Pisgah, où Balaam fut conduit pour maudire les Hébreux (Nombres XXIII, 14); mais cette localité était dans la Palestine transjordanienne (*V*. p. 693). Le terrain devient plus marneux et plus sablonneux; on aperçoit distinctement au N. de la mer Morte le *wadi-Hesban*, l'ancien emplacement d'Hesban, capitale des rois amorrhéens (*V*. p. 693), et dans le lointain, au S.-E. des montagnes de Moab, la gorge profonde de Zarka.

On descend vers la plaine (30 min.) par un défilé étroit nommé *Nakb-el-Koneitirah* « la percée du Petit-Pont ». A droite et à gauche, des monticules ravinés, en pyramides tronquées, dont le sommet est protégé par quelques pierres plates, rappellent par leur formation les *cheminées des fées*, qu'on voit au mont Prarion (Savoie) et dans quelques points du Valais. On atteint (20 m.) et l'on passe un petit ruisseau, le *Aïn-Djohaïr* (source des pierreries), qui est bordé de buissons épineux et de roseaux. Après 45 min. de marche à travers cette plaine, on met pied à terre sur la petite péninsule que forme l'angle N.-O. de la mer Morte.

Mer Morte (4 h. 30 min. de Mar-Saba). — *Aspect général.* — La mer Morte peut être considérée comme le bas-fond de la grande vallée qui s'étend du mont Hermon au golfe d'Akabah, sur un parcours de 85 kil. Cette vallée, qui s'élargit un peu du côté de Jéricho, est ailleurs toujours uniforme, et les montagnes qui l'encaissent courent du N. au S. sur deux lignes parallèles. D'après M. Lynch, la plus grande profondeur de la mer Morte est d'environ 400 mèt., qui, ajoutés au 400 mèt., mesure de la dépression du bassin, donnent une dépression totale de près de 800 mèt. au-dessous du niveau de la Méditerranée. A l'E., d'énormes roches volcaniques, à l'O., des blocs de marne grise la surplombent à pic. Vers le S.-E., en face du *wadi-Kérek*, un promontoire peu élevé s'avance dans la mer et fait un retour de 800 mèt. vers le N.; les Arabes le nomment *el-Lissan* « la Langue ». La plus grande longueur de la mer Morte est de 64 kil. 360 mèt.; sa largeur varie entre 12 kil. 872 et 8 kil. 050. La partie la plus profonde, résultant des sondages de l'expédition américaine, est au N. du promontoire; elle varie entre 40 et 218 brasses; au S., au contraire, elle ne dépasse jamais 2 ou 3 brasses.

Relevé géologique. — Nous empruntons les observations suivantes au rapport publié par le docteur Anderson, membre de l'expédition américaine, qui explora la mer Morte en 1848. Le bord occidental du lac est formé par une suite de falaises dont le calcaire grossier est analogue à celui des autres montagnes de la Judée, mais plus varié dans ses teintes. A l'angle N.-O. s'étendent des marais salins couverts d'une couche blanchâtre de nitre et de fragments de soufre pur. Outre ces marais, on trouve au S. de *Aïn-Djidi* (Engaddi) des gisements de bitume, de soufre et de ponce lapillaire. A l'angle S.-O. s'élèvent les blocs de sel de *Ousdoum*, qui contribuent puissamment à la salure des eaux du lac. Derrière les marais du Ghor, des monticules de sable se prolongent jusqu'aux rochers des montagnes de Moab. La péninsule nommée *el-Lissan* est formée d'un dépôt de carbonate de chaux et de sable mêlé de soufre et de gypse. A l'embouchure du *wadi-Zarka* sont les sources thermales de **Calirrhoë**, dont il est fait mention dans la Bible sous le nom de *Lâhsa*, et dans lesquelles Hérode le Grand vint inutilement chercher sa guérison (Josèphe, *Guerre des Juifs*, I, 21), elles tombent dans le lac à travers des falaises de sable rougeâtre. Dans le voisinage, on rencontre de nombreux dépôts de lave, de pierre ponce très-poreuse et d'autres produits volcaniques. C'est principalement sur le bord oriental du lac que les dépôts de soufre, de pumite et de bitume révèlent l'existence des agents volcaniques intérieurs. La *Genèse* même parle des puits de bitume de la Pentapole, et, de toute antiquité, cette substance a été recueillie par les Arabes qui en font le commerce. Elle abonde surtout à la suite des tremblements de terre; après celui de 1837, un énorme bloc de bitume surnagea à la surface du lac. La salure et l'extrême causticité de ses eaux tiennent à la nature de ce littoral volcanique entrecoupé de marais, de dépôts salins, etc.

L'analyse chimique, qui en a été faite, a donné les résultats suivants:

Pesanteur spécifique à 60°—1,22742

Chlorure de magnésium	145,8971
— de calcium	31,0746
— de sodium	78,5537
— de potassium	6,5860
Brômure de potassium	1,3741
Sulfate de chaux	0,7012
	264,1867
Eau	735,8133
	1000,0000

Total des matieres solides trouvees par l'expérience, 267,0000.

En d'autres termes, les parties salines qui, dans les autres mers, sont dans la proportion de 4 pour 100, sont de 26 1/4 pour 100 dans les eaux de la mer Morte, et sa pesanteur spécifique dépasse d'un cinquième celle de l'Océan. Aussi est-il impossible de se noyer dans la mer Morte. On sait que Titus y fit autrefois jeter des esclaves enchaînés, qui flottèrent à la surface. Le voyageur qui voudra tenter l'expérience d'un bain, pourra se convaincre par lui-même de l'extrême résistance qu'oppose cette eau aux efforts qu'on ferait pour y plonger. Il doit être prévenu seulement de la vive cuisson que cette eau fait éprouver en pénétrant dans les narines et surtout dans les yeux. Il est très-difficile d'avancer en nageant sur le ventre, parce que les pieds sortent de l'eau en arrière et que le coup de pied ne frappe que l'air. Il faut *faire la planche* pour aller un peu vite. En sortant de cette eau, la peau se couvre d'efflorescences salines; elle reste gluante, et il est impossible de se sécher avant de s'être lavé dans l'eau douce. De quelle puissance thérapeutique une pareille eau, maniée avec prudence, ne serait-elle pas douée, s'il était possible de fonder un établissement thermal sur les bords de la mer Morte! La composition chimique de cette eau explique aussi l'absence complète de poissons et d'êtres animés dans l'intérieur du lac. Des poissons pêchés dans le Jourdain et jetés dans le lac sont morts au bout d'une minute, et l'autopsie a constaté que la mort avait été le résultat de l'asphyxie ou d'un empoisonnement produit par l'absorption directe, puisque les organes digestifs ne présentaient aucune lésion. Cependant Hasselquist et Maundrell ont découvert des coquillages sur le bord. Mais il était absurde de prétendre que l'air empesté de ce lac donnait la mort aux oiseaux qui le traversaient. Il n'est pas rare de voir des bandes de canards sauvages ou d'hirondelles en raser la surface. L'équipage américain a pu d'ailleurs y séjourner pendant près d'un mois sans que la santé générale fut compromise.

Historique.—Avant la catastrophe qui bouleversa Sodome et Gomorrhe, la plaine du Jourdain, dans laquelle il faut comprendre la Pentapole moabitique, est décrite par la *Genèse* comme une vallée fertile, comme un jardin divin « et semblable à l'Égypte pour celui qui arrive à Ségor (Zoar) » (Genèse, xiv, 3). Les rois de Sodome, de Gomorrhe, d'Adama, de Séboïm et de Ségor étaient tributaires de Kedorlaomer, roi d'Élam (Suziane). Après avoir subi le joug pendant treize ans, ils se révoltèrent. Le roi d'Élam les attaqua et les mit en déroute dans la plaine de *Siddim*, où plus tard, par suite d'une éruption volcanique, se forma le lac Asphaltite. Un grand nombre de fugitifs périrent en tombant dans les nombreux puits de bitume que recélait cette plaine. Ce fut alors qu'Abraham, à la tête de 318 esclaves, se mit à la poursuite des vainqueurs, les battit et ramena tous les captifs, parmi lesquels était son neveu Loth. Peu de temps après, les iniquités de ces cinq villes florissantes attirèrent sur elles la vengeance divine. « Alors le Seigneur fit pleuvoir sur Sodome et sur Gomorrhe le soufre et le feu que le Seigneur jetait du ciel. Et il renversa de fond en comble ces villes, tout le pays d'alentour, tous les habitants des villes et toute la végétation de la terre » (Genèse, xiv, 24, 25). Prise à la lettre, la tradition sacrée n'attribue pas la destruction des villes coupables, à l'irruption d'un volcan souterrain, suivie d'une inondation, mais au feu du ciel. Cependant cette interprétation peut se concilier avec les données de la science. Les puits de bitume que la Bible place dans la vallée de Siddim, démontrent l'existence

latente d'éléments volcaniques en fusion. Aujourd'hui encore elle est attestée par les plaques de bitume que le lac rejette sur ses bords. Une terrible explosion volcanique, déterminée, si l'on veut s'en tenir au texte, par la foudre, aura provoqué l'embrasement général de la plaine. Les secousses qui accompagnent ordinairement ce phénomène peuvent avoir donné naissance au profond entonnoir que les eaux du Jourdain ont progressivement rempli. Il reste à déterminer le cours du Jourdain avant la catastrophe. On a longtemps pensé qu'il avait une communication souterraine soit avec la Méditerranée, soit avec la mer Rouge par le golfe d'Akaba. « Mais il faudrait supposer, vu la profondeur considérable du bassin actuel de la mer Morte et la supériorité incontestable du niveau de la Méditerranée, que la dépression eût été de plus de 1,000 pieds, ce qui est énorme. D'ailleurs rien n'appuie cette conjecture, et on peut, à meilleur titre, supposer que le Jourdain et les autres fleuves s'infiltraient dans les pores du terrain, le fertilisaient, et que le surplus s'évaporait, comme il est certain qu'il arrive aujourd'hui, où il n'existe, vu la profondeur de cette mer, aucune communication connue entre elle et les bassins du golfe d'Akaba et de la Méditerranée » (F.-A. Isambert, *Bull. de la Soc. de Géogr.*, t. XIII, p. 138). Lynch, le chef de la mission américaine d'exploration, est arrivé à peu près au même résultat. « Entre le Yabok et la mer Morte, nous avons trouvé tout à coup une interruption dans le lit du Jourdain. Si dans sa course vers le S. de cette mer il présente la même interruption accompagnée de caractères volcaniques, il est difficile de douter que le Ghor entier ne se soit effondré par suite d'une convulsion extraordinaire, précédée très-probablement d'une éruption de feu et d'une conflagration générale du bitume qui abondait dans la plaine.... Incrédules ou sceptiques à notre arrivée, après vingt-deux jours d'un examen rigoureux, nous avons été unanimes à proclamer la vérité du récit biblique sur la destruction des villes de cette plaine » (*Narrative*, etc., London, 1850, p. 379-380).

Après avoir longé pendant quelque temps les bords du lac, on franchit le *Nahr-Rihha* « rivière de Jéricho » et on se dirige vers le N.-E., à travers une plaine nue, le long de monticules analogues à ceux que nous avons déjà décrits (*V.* p. 833). On laisse à droite l'embouchure du Jourdain qui a 163 mèt. de largeur et 1 m. de profondeur; à gauche dans le lointain on aperçoit l'ancien couvent appelé *Kassr-Hadjla*, et la colline de Galgal. Puis on arrive (1 h. 30 m.) sur les bords du **Jourdain**, au *gué des pèlerins*. Le fleuve est large en cet endroit de 24 à 30 mèt. Dans les basses eaux on a pied dans toute la largeur, mais la rapidité du courant ne permet pas de se tenir debout. L'eau, quoique un peu trouble, est fraîche et agréable au goût. Après une immersion dans l'eau salée de la mer Morte, un bain dans le Jourdain paraîtra plus délicieux. La rive sur laquelle s'arrêtent les caravanes est couverte d'une végétation vivace et ombragée de saules et de tamarisques. Les jungles et les roseaux qui bordent la rivière servent quelquefois de repaire aux Arabes maraudeurs et il est prudent de ne pas trop s'écarter du campement.

On a cherché par d'ingénieuses hypothèses à déterminer le lieu où les Israélites passèrent le fleuve, ainsi que l'endroit où Jésus-Christ reçut le baptême des mains de saint Jean-Baptiste, mais l'aspect des deux rives a trop souvent changé depuis 18 siècles pour qu'il soit possible de rien préciser à cet égard. Il est certain cependant que ces deux localités étaient dans le voisinage. Les Is-

raélites venaient des montagnes de Moab, près du Pisgah et campèrent à Habarim (Nombres XXXIII, 48, 49) au pied des montagnes, probablement à l'embouchure du wadi-Hesban (p. 693), de là, ils s'avancèrent vers le Jourdain, en face de Jéricho (Josué, III, 1, 16). L'emplacement du baptême de Jésus-Christ était sur la limite du désert de Juda, en arrivant de la Galilée (saint-Matth. III, 1, 13).

La vallée solitaire du Jourdain présente une fois par an le coup d'œil le plus animé. C'est le lundi de la semaine sainte, que des milliers de pèlerins, attirés à Jérusalem par les cérémonies de Pâques, viennent, à l'exemple des chrétiens de la primitive église, se purifier de leurs souillures dans les eaux salutaires du fleuve. Une troupe de soldats turcs commandés par le pacha lui-même ou par le *bin-bachi* (colonel) maintient l'ordre dans cette foule tumultueuse et la protége contre l'attaque des Bédouins. Le cortége s'avance avec recueillement, et les torches qui éclairent la route donnent à ce tableau une teinte fantastique. Aux premières lueurs du jour et sur un signal donné par le chef de l'escorte, les pèlerins se précipitent dans l'eau, au gué même où nous campons. Le plus grand nombre ne quitte pas le bord, qui n'a pas en cet endroit plus de 3 ou 4 pieds de profondeur. Mais les Coptes, les Abyssins, plus hardis nageurs, plongent en tous sens et se jouent dans le courant rapide, animés par le sauvage concert du *doum* et des trompettes. Au bout de deux heures, le signal du départ est donné; la foule pieuse, ranimée par ce *second baptême*, traverse lentement la plaine qui la sépare des montagnes de la Judée, et le désert rentre dans sa muette immobilité.

Reprenons notre marche à travers la longue et aride plaine qui nous sépare de Jéricho. Le monticule que nous voyons à gauche, à une faible distance, a conservé le nom biblique de *Guilgal* ou **Galgala**. C'est là que les Israélites campèrent après avoir passé le Jourdain. Josué, pendant sa lutte contre les Cananéens, y établit son quartier général, et les Israélites y célébrèrent la première Pâque sur la terre promise (Jos. IV, 19, 20; V, 9, 14): le Tabernacle y fut déposé avant d'être envoyé à Scilo (Josué, XVIII, 1). Samuel y proclama la royauté de Saül (I Sam. XI, 15) et les miracles d'Élisée (II Rois IV, V) illustrèrent cette colline aujourd'hui déserte et oubliée. A droite, on laisse la fontaine *Aïn-Hadjla*, entourée d'un vieux mur, et qui marque peut-être l'emplacement du **Beth-Ogla** de Josué. Après 1 h. 30 m. de marche nous arrivons à

Jéricho, aujourd'hui *Rihha* ou *Erihha* « le parfum. » *L'itinéraire de Jerusalem* nous apprend que la Jéricho du IVe siècle était à la base de la montagne, à 1 m. 1/2 de la fontaine d'Élisée et que la ville primitive était à la fontaine même. Rihha répond donc tout au plus au Jéricho du temps d'Hérode que Jésus-Christ visita (saint Luc XVIII, 35, 43; XIX, 1, 10) Ce n'est plus qu'un groupe de chétives masures couvertes d'un toit en branchage et entourées de quelques tentes en poil de chèvre. La citadelle où, faute de mieux, le voyageur devra chercher un abri pour la nuit, est un bâtiment carré de 9 mètres de large, à moitié ruiné et habité par une douzaine de *bachi-bozouk* déguenillés. Elle occupe, dit-on, l'emplacement du riche Zachée dont parle l'Évangile (saint Luc XVIII, 35, 43) De la plate-forme, le panorama est imposant. La vallée, profondément encaissée entre la chaîne de montagnes qui la bornent à l'E. et à l'O., prolonge son large sillon jusqu'à la mer Morte; à l'O. le mont de la Quarantaine dresse sa cîme dénudée au-dessus des mamelons qui l'entourent. Tel est l'aspect actuel de cette plaine,

la plaine par excellence (*ha-arabah*), dont la fertilité est si vantée par la Bible.

Le voyageur pourvu d'une tente fera mieux d'aller camper à 5 kilom. au-dessus de Rihha, auprès de la **Fontaine d'Élisée** (en arabe *Aïn es-Soultan*, la source du sultan). Cette source donne naissance à un petit ruisseau dont les bords, couverts de tamarisques et de *nabkas* épineux, contrastent par leur riche végétation, avec l'aridité de la plaine du Jourdain. La source est nommée fontaine d'Élisée, parce qu'on croit que le prophète Élisée, touché par les prières des habitants de Jéricho, corrigea l'amertume de ses eaux, en y jetant une poignée de sel (II Rois II, 19, 22). Les ruines informes, les tumulus, les débris de poterie qu'on remarque sur ses bords, les ruines et un très-vaste réservoir, qui s'étendent au S.-O., au pied des montagnes, ainsi que le témoignage historique cité ci-dessus, permettent d'y reconnaître l'emplacement de l'ancienne Jéricho.

Historique. L'origine de Jéricho, nommée aussi la *ville des palmiers*, remonte à une antiquité reculée. Sa possession facilitant la conquête du pays de Chanaan, les Hébreux, sous la conduite de Josué, l'assiégèrent 15 siècles et demi avant l'ère chrétienne. Après six jours de siége, ses murailles s'écroulèrent au son des trompettes que les prêtres faisaient retentir (Josué VI). Herder ne voit dans ce passage du livre de Josué, qu'une métaphore ordinaire au langage poétique de la tradition, et dont le sens réel est que le son des trompettes et les chants de guerre servirent de signal à l'assaut général. Josué fit raser Jéricho et maudit celui qui la rebâtirait (VI, 26), prédiction qui s'accomplit sous le règne d'Achab, lorsque Hiel de Bethel essaya de rétablir les fortifications (I Rois XVI, 34). Jéricho devint ensuite une école de prophètes, parmi lesquels se signalèrent Élie et Élisée (II Rois II, 4, 15). A la suite de l'exil de Babylone, Jéricho fut la ville la plus importante de la Judée après Jérusalem. Jonathan Macchabée la fortifia. Antoine donna à Cléopâtre le revenu de ses jardins. Hérode Ier la dota de riches édifices et y mourut. Détruite pendant le siége de Jérusalem sous Vespasien, elle fut rebâtie par l'empereur Adrien et ne disparut entièrement qu'à l'époque des Croisades.

Le mont de la Quarantaine (en arabe, *Djébel-Kérontoul*) ainsi nommé parce que la tradition l'identifie avec l'endroit où le Christ jeûna pendant 40 jours, s'élève à pic sur les ruines de Jéricho, à 4 kil. environ de Rihha. On ne peut le gravir qu'à pied et non sans fatigue. Un étroit sentier qui serpente au-dessus d'un gouffre béant conduit au sommet de la montagne, sur lequel on remarque les ruines d'une petite chapelle et quelques fragments de fresques byzantines. Tout autour, de nombreuses grottes, semblables à celles de Saint-Saba, attestent que des anachorètes vécurent dans cette inaccessible retraite.

A 1 h. de distance, au pied de la montagne et dans la direction du N.-O., au milieu de champs arrosés par de nombreux ruisseaux et bien cultivés, on trouve une source qui se divise en 2 branches. C'est le *'Aïn-Douk*, dont les eaux étaient autrefois transportées par un aqueduc dans toute la plaine de Jéricho, et près duquel s'élevait la citadelle de **Doch** où Simon Macchabée fut assassiné par son gendre Ptolémée, l'an 135 avant Jésus-Christ (I Macc. XVI, 14, 15).

On quitte de bonne heure le campement de *'Aïn es-Soultan*, pour regagner Jérusalem. La longue plaine qu'on traverse avant d'atteindre les premières montagnes est aride et pierreuse. Les seuls arbustes qu'on y remarque sont le Nabka (en arabe *doum*), un chardon vivace dans lequel on a voulu reconnaître la plante qui

servit à tresser la couronne d'épines (*Spina-Christi*) et enfin l'arbre du Zakkoum ou Baumier (*V.* p. 576). La route s'élève rapidement par un contre-fort escarpé et coupé à pic, comme le ravin du Mar-Saba. On voyage (1 h.) sur une crête entre des collines dont les déchirures laissent entrevoir la mer Morte, en se retournant. Les sombres rochers qui dominent le sentier au N., les précipices qui le bordent à droite et à gauche, donnent à ce site un aspect sinistre qui justifie sa mauvaise réputation. C'est près de la petite *fontaine des Apôtres*, à gauche de la route, que la tradition place l'aventure du bon Samaritain (Luc x, 30, 37). Le ravin profond du wadi el-Kelt que l'on domine à droite répond, dit-on, à la vallée de Hacor, où fut lapidé Hacan (Josué VII, 25) et qui servait de limite à la tribu de Juda (ib. XV, 7). C'est peut-être aussi le torrent de Kérith, où se retira Élie (I Rois XVII, 3, 5). On redescend (1 h. 40) sur un plateau très-inégal et monotone, au delà duquel (1 h. 30) est un contre-fort en zigzag qui a conservé le nom de *mons Adomim* (Jos. XV, 7) « montagne du sang », à cause des crimes qui l'ont rendue célèbre de tout temps. Puis en passant près d'un vieux khân, et près de la petite fontaine *Aïn el-Haoud* qui répond peut-être à l'**En-sçemes** de Josué (XV, 7), on arrive (30 m.) à

Béthanie (4 h. 50 m. de Jéricho), aujourd'hui *El-'Aziriêh*, nom qui rappelle celui de Lazare, dont l'Évangile place la résurrection en ce lieu (saint Jean XI, 1, 40); c'est un village de chétive apparence, composé d'une vingtaine de maisons et entouré de plantations d'oliviers et de figuiers. Toute son importance consiste dans ses souvenirs religieux. C'est là que Lazare demeurait avec ses sœurs Marthe et Marie (saint Jean XI, 1); c'est là que Magdeleine versa de précieux parfums sur les pieds du Christ (saint Matth. XXVI, 6, 9; saint Jean XII, 3). C'est de là qu'il partit pour faire son entrée triomphale à Jérusalem (saint Matthieu XXI, 1, 10), et c'est là qu'il venait se retirer la nuit (ib. 17).

La principale ruine est, au milieu du village, *le tombeau de Lazare*. « Il est précédé d'un vestibule de 3 mèt. de long sur 2 m. de large. Il a été transformé en chapelle sous les croisades; on voit encore à l'orient les trois niches qui servaient de chœur. La voûte d'arête ogivale, qui recouvre toute la pièce, ne laisse aucun doute sur la date de cette transformation. De là, on descend par un étroit escalier de deux marches dans le sépulcre, petite chambre de 2 mèt. en tous sens, dont l'aspect primitif a été détruit pendant les Croisades. Un revêtement de pierres appareillées et une voûte ogivale ont fait disparaître la banquette sépulcrale et caché la surface du rocher. L'ancienne porte est fermée par une mosquée et toute recherche de ce côté est interdite aux chrétiens (*Églises de la Terre-Sainte*, p. 335). On a rejeté l'authenticité du tombeau de Lazare, parce que sa situation actuelle au milieu du village est contraire aux habitudes juives et au texte de l'Évangile (saint Jean XI). Pour détruire cette objection, il faudrait démontrer que le village moderne est situé en dehors de l'enceinte de l'ancienne Béthanie, ce qui est difficile à établir par des preuves positives. A peu de distance du tombeau, un monceau de ruines informes a conservé le nom de *Château de Lazare*. On ne peut y distinguer qu'un fragment de tour carrée dont les matériaux sont antiques, et quelques restes de mosaïques qui permettraient peut-être de reporter l'origine du monument primitif à l'époque juive. Un peu plus loin, vers la gauche, on indique l'emplacement du village de *Bethphagé* (maison du figuier) mentionné dans l'Évangile (saint Marc, XI, 1; saint Luc XIX) comme atte-

nant à Béthanie, mais il n'en reste aucun vestige.

En sortant de Béthanie on aperçoit d'abord (10 m.) le sommet du mont Sion, puis celui du Moriah et les murs du Haram ech-Chérif. Passant entre le village de Zeïtoun et le tombeau des Prophètes, on suit le sentier qui descend obliquement du mont Sion, pour rejoindre (30 m.) le vallon de Gethsémani, et, après avoir traversé le pont du Cédron, on rentre à Jérusalem (5 m.) par la porte de Saint-Étienne.

ROUTE 146.

DE JÉRUSALEM A HÉBRON.

(7 h. pour les chevaux de bagages, mais la route peut être parcourue en 5 h. 30 m.)

De Jérusalem au tombeau de Rachel, 1 h. 30, et de là directement aux réservoirs de Salomon, 1 h. (*V.* R. 144, **III**). En quittant les réservoirs de Salomon, on se dirige au S., à travers les mille replis des torrents et des vallées, qui aboutissent à la mer Morte. Une végétation sauvage, mais vigoureuse, des débris de terrasses et quelques villages en ruine, indiquent encore que ce pays fut autrefois cultivé avec soin. On aperçoit enfin (3 h.) à droite de la route

Beït-Sour, tour ruinée qui s'élève au milieu de débris d'arcades et de tombeaux. Le voisinage de *Halhoul*, petit village situé à 2 kil. de là, a permis d'identifier ces ruines avec le **Beth-Zour** mentionné dans le livre de Josué (XV, 58); à gauche est une fontaine nommée Aïn ed-Dirwèh.

On laisse ensuite à gauche de la route (20 min.) une petite mosquée que les gens du pays nomment *Nébi-Younas* (le prophète Jonas), et bientôt on quitte la route pour gravir à gauche le versant méridional de la haute colline sur laquelle est situé (25 min.)

Ramet el-Khalil, que les Juifs d'Hébron nomment « la maison d'Abraham. » On y remarque deux longs murs en ruine, des fragments de colonnes et de mosaïques dont il est difficile d'expliquer l'origine. Robinson pense que ce sont les ruines de la basilique que Constantin fit élever auprès du célèbre chêne d'Abraham, « dans la chesnaie de Mamré. » (Genèse, XIII, 18; XIV, 13: le texte hébreu porte chêne et non plaine.) On sait que, de tout temps, les Juifs ont eu une grande vénération pour un arbre situé aux environs d'Hébron, mais sur lequel les traditions ne s'accordent pas. Du temps de Josèphe (*Guerre des Juifs*, IV, 9, 1) on montrait, à 6 stades d'Hébron, un térébinthe que l'on disait contemporain de la création. Sous Constantin, d'après saint Jérôme, c'était un chêne à 2 milles de la ville. Ce prince, pour faire cesser les pratiques idolâtres dont cet arbre était l'objet, aurait bâti une église en cet endroit, ce qui paraît confirmer la conjecture du savant américain.

On revient vers le S.-O., par le sentier de *Tékoua*, dans la vallée d'Esçol, où se voient quelques plans de vigne, et on rejoint (10 min.) l'ancienne route entre Jérusalem et Hébron, sur laquelle on a cru reconnaître les vestiges d'une voie romaine. On la suit pendant environ 3 kilom. avant d'atteindre (45 min.)

Hébron, en arabe *el-Khalil* « l'ami de Dieu », surnom que les Orientaux donnent souvent à Abraham.

On ne peut trouver de logement chez les musulmans, qui sont assez fanatiques et ne reçoivent pas les chrétiens; il faut s'adresser aux juifs, qui sont en général fort polis avec les voyageurs. Le mieux est cependant de camper à l'O. de la ville, sur les pentes de gazon des collines.

Historique.—Hébron est une des villes les plus anciennes du monde; elle aurait été bâtie sept ans avant Soan ou Tanis en Égypte. Elle porta d'abord le nom de *Kirjath-Arba*, ou ville d'Arba (Josué. XXI, 11), Abraham séjourna dans

cette vallée, près du bois de Mamré (Gen., xiii, 18; xiv, 13; xxiii, 1), et y fut enterré à côté de Sara, sa femme, dans la caverne de Macpéla, qu'il avait achetée à Héphron le Héthien (Gen., xxiii, xxv, 9, 10). C'est aussi là que furent enterrés Isaac et Rébecca, Lia, et plus tard Jacob lui-même, dont le corps fut rapporté d'Égypte par ses fils (Gen., xlix, 29-31; l, 13). C'est près de Hébron que les espions cueillirent la fameuse grappe (Nomb., xiii, 23, 24). Josué s'empara de la ville, en massacra tous les habitants et la donna à Caleb (Josué, x, 36, 37; xi, 21; xiv, 15: xv, 13). Elle devint bientôt après la possession des Lévites (Jos., xxi, 11) et fut désignée comme une des six villes de refuge (Jos., xx, 75; 21, 11). C'est là que David fut sacré roi et résida plus de sept ans, (II Sam., ii, 1-4, 11; v, 1, 3; I Rois, ii, 11), que Joab assassina Abner (II Sam., iii, 27), et qu'Absalon établit son quartier général lorsqu'il se révolta contre son père (II Sam., xv, 17, 19). Hébron fut une des villes que les Israélites vinrent habiter après leur retour de Babylone (Néhém., xi, 25); mais elle tomba au pouvoir des Iduméens et ne dut sa délivrance qu'à Judas Macchabée (I Macch., v, 65; Josèphe, *Antiq.*, xii, 8, 6). Dans la guerre contre les Romains, elle fut prise et brûlée par Céréalis (*Guerre des Juifs*, iv, 9, 5). Après la prise de Bether (135 ans ap. J.-C.), des milliers de Juifs furent amenés sous le chêne d'Hébron et vendus comme esclaves. Hébron fut prise par les croisés et donnée comme fief, par Godefroy de Bouillon, à Gerhard d'Avesnes (1100). Sæwulf, qui la vit en 1102, raconte qu'à cette époque la ville était en ruine. En 1167, Hébron fut convertie en évêché, sous le nom de Saint-Abraham, et les croisés y bâtirent une église dont les musulmans firent une mosquée (*Meddjid el-Khalil*) quand ils reprirent la ville, en 1187. Les habitants de Hébron s'étant révoltés en 1834, Ibrahim-Pacha marcha contre eux, les défit complétement près des réservoirs de Salomon et détruisit en partie leur ville.

État actuel.—Hébron est située à 850 mèt. au-dessus de la mer, dans une gracieuse et étroite vallée qui court dans la direction du S.-S.-E., entre deux chaînes de collines verdoyantes. La ville s'étage sur la chaîne orientale, mais elle occupe aussi le fond de la vallée et grimpe même un peu sur le versant de la chaîne occidentale. La partie E. est la plus importante et la plus pittoresque. Les maisons s'entassent les unes sur les autres autour d'une imposante mosquée qui occupe le point culminant de la ville. Plus loin, de vertes collines, parsemées de bouquets d'oliviers, se détachent gracieusement sur le ciel. En face d'Hébron, la chaîne occidentale déroule ses belles pentes de gazon entrecoupées de rochers gris, et recouvertes de pierres tumulaires et de petits wélis ornés de dômes. C'est au pied de ces collines et au milieu du cimetière que les voyageurs ont l'habitude de camper. Malgré ses dehors gracieux, Hébron ressemble à la plupart des villes orientales: ruelles sales et tortueuses, maisons hors d'aplomb, etc., etc. Cependant les maisons sont en pierre, et leurs toits plats sont recouverts de petites coupoles comme à Naplouse, à Jérusalem, etc. La ville n'a pas de murailles.

La grande curiosité de Hébron est la

Mosquée d'Abraham (*Mesdjid el-Khalil*), qui occupe, comme nous l'avons dit, le point culminant de la ville, à l'E. L'entrée en est sévèrement interdite aux chrétiens; les gardiens, chose rare en Orient, sont complétement à l'épreuve du baghchich. On permet cependant aux juifs et aux chrétiens de baiser, à travers une ouverture, une des pierres de l'enceinte sacrée. Pour accomplir cette opération, il est nécessaire de s'étendre

tout de son long, car l'ouverture est à fleur de terre.

La tradition, qui regarde cette mosquée comme bâtie au-dessus de la grotte Macpéla, où furent enterrés Abraham, Sarah, et les patriarches, paraît être parfaitement acceptable. En effet, l'enceinte extérieure de la mosquée remonte à une haute antiquité: c'est un parallélogramme bâti de gros blocs, dont quelques-uns ont 7 mèt. 60 de long. Ils sont taillés en bossage et admirablement assemblés. Les murs, qui ont 61 mèt. de long sur 35 mèt. de large et 15 à 18 mèt. de haut, sont ornés de pilastres sans chapiteaux supportant une corniche en haut relief. Les entrées sont aux angles du côté N. Cette construction, qui rappelle la muraille du Haram à Jérusalem, doit être regardée comme un des plus précieux échantillons de l'architecture hébraïque. Il se peut qu'elle remonte jusqu'à Salomon, et il est probable qu'elle fut construite autour du sépulcre d'Abraham, qui a été de tout temps honoré à Hébron. Josèphe (*Guerre des Juifs*, IV, 9, 7), Eusèbe et saint Jérôme parlent des tombeaux d'Abraham comme de monuments parfaitement connus de leur temps, et le pèlerin de Bordeaux (333) décrit un monument carré construit de pierres d'une grosseur énorme : il s'agit évidemment du quadrangle dont nous avons parlé. Antonin le martyr, au VIe siècle, en fait une mention analogue.

A l'intérieur de cette première enceinte, à ciel ouvert, que les musulmans ont surélevée et flanquée de quatre minarets aux quatre angles, se trouve la mosquée qui recouvre la grotte de Macpéla. Cette partie de l'enceinte « est profondément engagée dans le flanc de la montagne, entaillée pour la recevoir. » (De Vogüé, p. 346)

Aly-Bey, le seul européen qui ait pu pénétrer dans l'intérieur de la mosquée, en a laissé une description incomplète et confuse. L'édifice se compose d'une tour avec portique découvert entouré de chambres. La mosquée proprement dite est un vaisseau à trois nefs dont les voûtes et les arceaux ont le caractère ogival particulier aux croisades. Elle est couverte d'un toit en charpente à double versant, comme les églises de Bethléhem et el-Aksa de Jérusalem. Les tombeaux des patriarches paraissent être situés dans une crypte au-dessous de la mosquée, bien que les musulmans les montrent dans de petites salles disposées de chaque côté de la cour. Ceux-ci sont, selon la coutume, couverts de tapis et de riches étoffes de soie.

Dans la partie basse de la ville, et au fond de la vallée, se trouvent *deux réservoirs*, qui rappellent, par leur construction, les réservoirs de Salomon (*V.* p. 829); ils contiennent encore l'eau nécessaire aux besoins de la ville. Le plus grand, au S., est un carré de 40 m. de côté et de 15 m. de profondeur. L'autre, situé au N. du quartier principal, n'a que 26 mèt. de long sur 17 de large et 5 mèt. de profondeur. Ces deux réservoirs remontent sans aucun doute à une haute antiquité, l'un d'eux doit être le « réservoir de Hébron » au-dessus duquel David pendit les assassins de Isç-Bosçeth (II Sam. IV, 12).

Non loin des réservoirs, on pourra visiter le bazar et surtout les fabriques de savon et la verrerie qui jouit d'une grande célébrité. On y fait par milliers des lampes, des narghilés et surtout des bijoux grossiers, tels que bracelets, anneaux, etc. Les produits principaux du sol sont les olives et les raisins. La population d'Hébron est d'environ 10 000 habit., dont 4 à 500 juifs. Ces derniers sont en général supérieurs, au point de vue intellectuel et moral, à leurs coreligionnaires des autres parties de la Palestine. Il n'y a pas de chrétiens. Les musulmans sont renommés pour leur fanatisme.

Les traditions abondent aux alentours de la ville: on y montre le *Tombeau de Jessé*, père de David; celui d'Abner, général de Saül; l'endroit où Caïn tua Abel, la terre rouge avec laquelle Adam fut créé, etc., etc. On montre enfin au voyageur à 30 minutes au N. de Hébron un chêne vert *(Ilex quercus)* qui serait le fameux arbre de Mamré (*V*. p. 840). Ce chêne est magnifique, le tronc a environ 7 m. 06 de circonférence à la base. Quelques-unes de ses branches ont 15 mèt. de long. La tradition concernant l'arbre d'Hébron a eu de singulières vicissitudes. Aux renseignements déjà donnés (p. 840) qui nous ont montré que l'arbre d'Abraham avait disparu du temps de Constantin, nous pouvons ajouter que, suivant Arculphe, l'arbre fut détruit de son temps par les chrétiens qui l'enlevèrent morceau par morceau. Selon le dire de Maundeville, l'arbre d'Abraham se dessécha au moment de la mort du Sauveur. Au XVI[e] siècle, les pèlerins vinrent admirer le *térébinthe* d'Abraham; de nos jours, cet arbre singulier, qui renait si souvent, est redevenu un chêne.

D'Hebron à Beït-Djibrin et Gaza (R. 148);—à Engaddi et Masada (R. 147); à Pétra (R. 151 et 152);—au Sinaï (R. 156).

ROUTE 147.

D'HÉBRON A ENGADDI ET MASADA

(RIVE O. DE LA MER MORTE).

Route très-intéressante pour le géologue ainsi que pour l'explorateur des sites bibliques et des antiquités juives. Comme il faut prendre, pour la parcourir, les mêmes arrangements que pour le voyage d'Arabie, on pourra en faire les premières étapes de la route de Pétra, que l'on rejoindra le troisième jour à Ousdoum (*V*. R. 151). Si l'on n'a pas l'intention de faire ce dernier voyage, la course d'Engaddi pourra être l'objet d'une tournée circulaire à partir d'Hébron, en revenant directement de Ousdoum à cette ville, ou bien en se dirigeant en sens inverse, d'abord vers l'angle S.-O. de la mer Morte, et, remontant la rive occidentale jusqu'à Engaddi pour rejoindre Hébron, soit même jusqu'à Jericho pour revenir à Jérusalem. Une escorte, fournie par les tribus sur le territoire desquelles on passe, est absolument indispensable. Après s'être informé auprès du consul, à Jérusalem, de l'état présent du pays et du nom des cheikhs en lesquels on peut avoir confiance, le plus simple sera de se rendre directement d'Hébron au campement principal des Djéhalins, qui se trouve dans les environs de Karmel et de Maïn, et de traiter avec leur cheikh, le fameux Defâ Allah, plus connu sous le nom d'Abou-Daouk, qui a servi de guide à M. de Saulcy. Pour les précautions à prendre dans le règlement des conditions, *V*. p. 605. Le cheikh devra prendre tout à sa charge. La somme qu'il demandera, pour l'excursion simple de cinq à six jours sur la rive O. de la mer Morte devra être réduite à 1 000 ou 500 piastres (de 250 à 125 francs). Cette négociation ne demandera pas moins d'une demi-journée. Le premier jour il ne faut pas s'attendre à dépasser le campement de Karmel. Ajoutons que l'excursion ne doit être faite que du 15 octobre au 1[er] mai. En été, la mer Morte est une véritable fournaise.

En quittant Hébron, on se dirige au S.-S.-E. en suivant le wadi el-Khalil, jusqu'au moment où il tourne à l'O. On gagne alors sur une colline au S.-E. (1 h. 35), les ruines de **Ziph**, dont les habitants sauvèrent deux fois David des poursuites de Saül (I Sam. XXIII, 19; XXVI, 1). Continuant sa route vers le S., le voyageur atteint (1 h. 25)

Karmel, connu par l'histoire de David, de Nabal et d'Abigaïl (I Sam. XXV); on y trouve encore des ruines étendues dans une vallée qui forme un amphithéâtre de rochers avec un grand réservoir au centre. Les principaux restes sont à l'O. Le château, bâti au milieu du village, est un édifice quadrangulaire de 20 mèt. sur 12 de côté

à la base, et de 9 mèt. de haut. Ses murailles sont fort anciennes et rappellent la citadelle de Jérusalem. L'intérieur a été remanié par les Sarrasins. Près de là, on voit une tour ronde et les ruines de quelques églises, car cette localité parait avoir joué un certain rôle au temps des croisades, quand Saladin envahit le pays en 1172.

En quittant Karmel, on se dirige d'abord au S.-E., on laisse à peu de distance à dr. *Tell et-Tawanèh*, et à g. des ruines nommées *Deïrat*; la vallée se creuse vers le S.-O. pour aller former le wadi-Khabarah. Les terrains cultivés et la verdure cessent bientôt (1 h. 40), et, à mesure que l'on descend, le pays prend l'aspect du désert. Les citernes que l'on rencontre (20 m.) ou les campements de Bédouins en sont les seuls incidents. Plus loin (1 h. 40 m.), toute végétation a disparu, on foule un sol calcaire mêlé de craie et de silex. C'est bien le désert d'Engaddi de la Bible. Après (30 min.) une citerne appelée *Bir-Selhoul*, on descend par un sentier difficile, au fond d'un ravin profond (40 m.) nommé wadi el-Ghâr. Un détour au N.-E. ramène (15 m.) sur le plateau désert, d'où l'on peut, en se retournant (45 m.), apercevoir Karmel. On rejoint bientôt (15 m.) le chemin de Jérusalem à Engaddi, et enfin (15 m.) on arrive au bord d'une falaise à pic d'où l'on voit se dérouler le bassin de la mer Morte jusqu'à son extrémité S. L'extrémité N. est cachée en grande partie par le promontoire élevé du *Ras-Mersed*, qui se dresse à peu de distance à gauche. La rive O. se creuse au S. pour former la baie appelée Birket el-Khalil; plus loin la chaîne basse du *Hadjr Ousdoum*, s'étend jusqu'au Ghor, dont le terrain plat et marécageux semble se confondre avec le lac. En face, la rive E. projette la longue péninsule El-Lissan, derrière laquelle se dresse le rocher escarpé et le château de Kérak (*V*. p. 861). Toute la rive E., à partir de la presqu'île El-Lissan, forme une muraille à pic sur le lac, qui ne paraît pas laisser la place d'un sentier le long du rivage, et ne présente que les deux grandes coupures du wadi el-Modjeb et du wadi-Tzarka. La descente sur Engaddi se fait par un sentier en zigzag nommé *Nabk Aïn-Djidi* (le trou d'Aïn-Djidi), qui est creusé en corniche dans une paroi verticale de calcaire rose, sentier aussi abrupt, mais beaucoup plus mauvais que celui de la Gemmi, dans les Alpes suisses. On atteint enfin (45 min.) le plateau fertilisé par la belle source de

Engaddi (en arabe *Aïn-Djidi*), où l'on dressera sa tente (8 h. de Karmel). L'identité de Aïn-Djidi et d'Engaddi est incontestable. Le nom est resté le même, et signifie en arabe comme en hébreu « la fontaine du Bouc, » elle porta primitivement le nom de Hazezou-Tamar (la cabane des Palmes.) Elle est mentionnée dans la Genèse (XIV, 7), avant la destruction de Sodome, puis par Josué (XV, 62), et enfin dans l'histoire de David poursuivi par Saül (I Sam. XXIV, 1-4). Plus tard les Moabites et les Ammonites s'y réunirent pour marcher contre le roi Josaphat (II Chron. XX, 1, 2, 20). Les vignes d'Engaddi sont chantées dans le Cantique des Cantiques (I; 14); on trouve encore ce nom dans Ezéchiel (XLVII, 10). Josèphe la place sur le lac Asphaltite, à 300 stades de Jérusalem (*Antiq*. IX, 1, 2), et vante ses palmiers et son baume. Pline en parle à peu près dans les mêmes termes (*Hist. nat*., V, 17); Eusèbe et saint Jérôme (*Onomasticon*) nomment un village de ce nom. Mais on n'en trouve plus de mention précise dans les écrivains des croisades, bien que le nom du désert d'Engaddi soit toujours connu. Seetzen a retrouvé cette localité en 1806.

La fontaine d'Aïn-Djidi fertilise un plateau étroit, espèce de terrasse suspendue à plus de 120 mèt. au-dessus du rivage. Le ruisseau

qu'elle fournit descend en cascades et répand la fertilité autour de lui. La température de la source est de 22° C.; l'eau est limpide et d'un goût délicieux. On voit alentour quelques restes d'anciennes constructions, mais la ville était plus bas. La végétation qui entoure ce sol privilégié rappelle celle de l'Égypte, c'est le *Semr* (mimosa unguis cati), le Nabk ou Doum (Rhamnus natea), (*V.* p. 838) un pistachier appelé *Foustouk*, et cette plante curieuse nommée *Ocher* (Asclepias gigantea), qui produit la *pomme de Sodome*, fruit d'une apparence appétissante, qui éclate par la pression, et ne laisse dans la main que des petites graines sèches à panaches soyeux. C'est ce fruit qui a donné lieu à la légende reproduite par Josèphe (*Guerre des Juifs*, IV, 8, 4). On descend de la source au rivage en 25 min. par une pente escarpée qui semble avoir été autrefois disposée en terrasse. Le rivage forme une plaine fertile d'environ 500 mèt. de long, couverte de jardins cultivés par quelques arabes Rachaïdèh. Elle se termine au N. au wadi-Sodéïr, que domine l'immense rocher du *Ras el-Mersed*, et au S. au wadi el-Ghâr, qui orme un vaste delta d'alluvions et de roches roulées. Les ruines de l'ancienne ville sont dispersées sur tout cet espace et sur les parties basses de la montagne : elles n'ont rien de remarquable.

— D'Engaddi à Jéricho, en remontant au N. la rive O. de la mer Morte, on ne compte pas moins de 14 heures, dont 10 h. jusqu'à *Aïn el-Fechkah* par d'affreux chemins de montagnes. Cette route ne présente pas de localités historiques, mais à tout instant la mer Morte et les montagnes de Moab s'y montrent sous les aspects les plus pittoresques et les plus sauvages, et le géologue peut y faire mainte observation intéressante. Il faut d'abord remonter à la fontaine d'Aïn-Djidi, et au sommet de la montagne (1 h. 15) on suit alors le chemin de Tékoua, puis (30 m.) on le quitte pour se diriger à droite vers le N., franchir le wadi es-Sodeïr, puis les hauteurs qui vont à l'E. se terminer au cap Mersed. Un grand plateau désert, nommé el-Hasâsah conduit au *wadi-Dîredjeh* la vallée de l'escalier (4 h. d'Engaddi), passage difficile et dangereux; on croise ensuite le *wadi-Ta'amirah*. Plus loin (30 m.) on a le choix entre la route des hauteurs, la plus facile, et la descente dans la gorge de Nakb-Térabèh, qui descend au bord de la mer Morte à (1 h. 30.) Aïn-Ghoweïr, d'où l'on suit le rivage jusqu'au (1 h. 40) *wadi en-Nâr* (débouché du Cédron) pour remonter le promontoire de *Fechkah*. Cette route ne peut être conseillée qu'au géologue. La route d'en haut, beaucoup plus agréable passe au-dessus des rochers d'Aïn-Ghowêïr (7 h. d'Engaddi) où l'on peut camper, puis croise (2 h. 30) le wadi en-Nâr, entre Mar Saba et la mer Morte, pour remonter (15 min.) le Ras-el-Fechkah, d'où l'on domine la mer Morte à une hauteur d'environ 350 mètres; on redescend (40 m.) par un sentier difficile à travers le wadi Goumran à la source Aïn el-Fechkah, près de laquelle, M. de Saulcy a cru reconnaître dans quelques débris au N. les ruines de **Gomorrhe**. Les autres voyageurs n'y ont vu que des débris de rochers éboulés, et il paraît que M. de Saulcy n'a pas visité des ruines situées en haut du wadi-Goumran, auxquelles les Arabes donnent le nom de *Khirbet-Goumran*, et dont plusieurs photographies, dues à M. James Graham, ont été vues à l'exposition photographique de Paris en 1859.

D'Aïn el-Fechkah, on rejoint (2 h.) l'angle N.-O. de la mer Morte, au point où aboutit le chemin de Mar Saba (v. R. 145).

En quittant Engaddi, on se dirige vers le S. en suivant le rivage, au pied de grandes falaises de 500 mèt. de haut; on franchit l'*Aïn-el-Areidjèh*, au débouché du wadi el-Ghâr; la plage conserve une largeur de 100 à 200 mèt. jusqu'au (1 h. 30)

Birket el-Khalil (l'Étang d'Abraham), situé au débouché du wadi-Khabarah. C'est un terrain maré-

cageux, qui exhale une odeur sulfureuse, déjà sensible depuis 2 ou 3 kilomètres, et couvert d'efflorescences calcaires mêlées de soufre et de bitume. Le rivage n'a plus que quelques mètres de largeur. On atteint ensuite (1 h. 15) *wadi-Seyal*, où le sol est composé de détritus de craie mêlée de gypse, d'argile et de sel.

On remonte ensuite par une sorte de terrasse pour gagner (2 h.) la base du grand rocher de Sebbèh. C'est un piton isolé de 4 à 500 mèt. de haut, relié seulement du côté de l'O. par un contre-fort étroit aux montagnes environnantes. Ce n'est que de ce côté qu'on peut en faire l'ascension, et parvenir au sommet qui porte les ruines de

Masada (4 h. 50 min. d'En gaddi). Cette forteresse avait été élevée par Jonathan Macchabée, dans le IIe siècle avant J.-C., et Hérode le Grand l'avait rendue imprenable pour s'en faire un refuge en cas de danger. Peu de temps avant le siége de Jérusalem, elle tomba entre les mains des *sicaires* (c'est le nom que Josèphe donne aux corps francs qui résistèrent à l'armée de Titus) qui, de cette aire inaccessible, descendaient pour mettre la contrée voisine au pillage. Après la prise de Jérusalem, Flavius Silva vint mettre le siége devant la forteresse, et Josèphe nous a laissé un récit dramatique de l'horrible tragédie qui le termina (*Guerre des Juifs*, VII, 2). Les malheureux assiégés, au nombre de 960, femmes et enfants, se voyant entourés d'une muraille comme l'avait été Jérusalem, et hors d'état de se défendre plus longtemps contre une armée impitoyable, s'entretuèrent jusqu'au dernier pendant la nuit. Deux femmes et cinq enfants échappèrent seuls au massacre, et furent retrouvés le matin par les Romains, qui, en montant à l'assaut, ne rencontrèrent plus que des cadavres. La localité fut complétement abandonnée, son nom fut oublié, et changé en celui de Sebbèh. C'est encore aux savants voyageurs Smith et Robinson que revient l'honneur de l'avoir reconnue du haut des rochers d'Engaddi; mais ils ne la visitèrent pas. MM. Wolcott et Tipping, en 1842, MM. Dale, Anderson et Bodlow, attachés à l'expédition de Lynch, en 1848, enfin M. de Saulcy en 1850, et M. Van de Velde en 1855, ont confirmé cette intéressante découverte.

L'état des lieux répond parfaitement à la description de Josèphe: c'est un rocher très-élevé, à pic, inaccessible. Il y avait un chemin qui venait du lac Asphaltite vers l'orient, et un autre qui partait de l'occident et par lequel on arrivait plus aisément. Le premier se nommait *la couleuvre*, à cause de ses flexuosités. Ce n'était qu'une anfractuosité ouverte dans le flanc du rocher, qui dominait le précipice, revenant souvent sur elle-même. Un faux pas aurait été la mort, car les rochers à pic plongeaient de chaque côté. Le rocher présentait une esplanade à son sommet; c'est là que Jonathas bâtit sa forteresse. Plus tard Hérode l'entoura d'une muraille de 7 stades de développement, flanquée de 37 tours. L'intérieur contenait un sol productif et labourable. Le palais d'Hérode était vers le N. De grandes citernes avaient été creusées; une tour, placée dans un passage étroit, fermait le chemin de l'occident. Quand Silva eut enfermé la place dans une muraille, il dirigea son attaque sur le seul point accessible, sur la tour qui fermait le chemin de l'O. Il occupa un rocher nommé Leuké, inférieur à Masada d'environ 300 coudées, et il y fit accumuler de la terre, puis construire une jetée de 200 coudées de hauteur, qu'on couronna d'une plate-forme faite de rochers énormes, haute et large de 50 coudées. C'est par là qu'on put amener les machines. Des fascines enflammées resserrèrent la place de plus en plus. — On reconnaît encore la crête étroite

du précipice, à l'O., qui servit aux travaux d'approche de Silva, et au N. le sentier de la Couleuvre. On arrive au sommet par une porte ogivale d'un aspect relativement moderne. La maçonnerie de l'enceinte est grossière, les joints des pierres remplis de petits fragments; il est difficile de ne pas y voir un remaniement du moyen-âge, bien qu'on ne sache pas que la localité ait jamais été occupée depuis le temps des Romains. La surface du sommet mesure environ 1 000 mèt. sur 400. On reconnaît encore quatre bâtiments au N. de l'entrée, deux à l'O. de la plate-forme, un au milieu et l'autre au N. Le premier présente à son entrée quelques inscriptions bizarres formées de lettres grecques et de signes semblables aux signes astronomiques. La ruine du milieu présente une abside semi-circulaire, et les restes d'un pavement de mosaïque. Tout à fait au N. est une tour ronde, avec une double enceinte; sur une esplanade, un peu plus bas, est une grande ruine quadrangulaire. On peut encore reconnaître trois grandes citernes et les restes d'une enceinte qui embrassait tout le sommet. Enfin, on peut encore distinguer les circonvallations de Silva tout autour de la montagne, et deux camps retranchés au N. et au S.-O.

Redescendant du rocher de Masada, on reprend sa route vers le S. en suivant le rivage, coupé de temps en temps par quelques wadi descendant des montagnes. M. de Saulcy croit avoir vu à 3 h. de là un vaste courant de lave; le géologue Anderson n'a rien noté de semblable. On atteint ensuite (30m.) des ruines nommées *el-Mabaghghik*, que M. de Saulcy a voulu identifier avec l'antique **Thamara**; ce sont les restes d'une tour carrée et d'un aqueduc placés au débouché d'une gorge profonde, comprise entre des parois de rochers perpendiculaires de plus de 300 mèt. de haut. Plus loin (40 min.), près d'un ravin nommé Nedj, le même voyageur note encore un courant de lave, dont les autres observateurs n'ont pas parlé. On passe (30 m.) au pied d'un pic escarpé que M. de Saulcy et M. Van de Velde regardent comme un ancien cratère, et enfin on atteint le débouché du wadi Zoweirèh, où l'on rejoint la route 151 que l'on suivra à rebours pour retourner à Hébron. On peut, auparavant, pousser jusqu'au Djebel-Ousdoum.

ROUTE 148.

DE JÉRUSALEM A GAZA,

PAR BEÏT-DJIBRIN (ELEUTHÉROPOLIS).

(16 h. ou 20 h. avec les excursions latérales. On couche à Beït-Nettif, ou à Beït-Djibrin.)

Sauf la localité d'Éleuthéropolis, cette route ne présente guère d'autre intérêt que les souvenirs bibliques relatifs aux guerres des Philistins; nous ne ferons que les indiquer rapidement, d'après les données de Robinson et de M. Porter.

De Jérusalem à Beït-Djibrin, on compte 8 h. par la route directe, qui, malgré son nom de es-Soultani, est complétement abandonnée aujourd'hui. Les voyageurs passionnés pour la recherche des localités bibliques l'allongeront de 3 h., afin de voir le pays de Samson et de Goliath.

De Jérusalem à l'entrée du wadi-Bittir, 2 h. 20 (*V*. R.144, II). Au delà, la route court à travers une série de vallons sauvages, de collines recouvertes de verdure au printemps, nues et arides le reste de l'année.

Les villages ne se montrent que de loin en loin au sommet des hauteurs à droite et à gauche; de temps à autre une éclaircie permet d'apercevoir la plaine et la mer à l'horizon. On remarque au S. sur les hauteurs *Djéba*, le **Gibéah** de Josué (XV, 57), et beaucoup plus loin *Djédour*, le **Gédor** de Juda (I Chron. XII, 7). On atteint

(1 h. 40) les villages de *Allar el-Fôka* et *Allar es-Soufla*, dont le dernier possède une vieille église en ruines, puis (20 m.) un khân ruiné, à une petite distance duquel on quittera la route es-Soultani pour prendre à droite le chemin de 1 h. 30).

Beït-Nettif, village situé sur une crête rocheuse, d'où l'on embrasse un panorama très-étendu sur les montagnes de Juda qui s'abaissent par une série de collines fertiles jusqu'à la plaine des Philistins. On aperçoit de ce lieu un grand nombre de localités, dont Robinson a retrouvé les noms bibliques d'après les données d'Eusèbe et de saint Jérôme, mais que le voyageur se contentera sans doute de se faire montrer de loin, car il faudrait consacrer une journée entière à les visiter, et elles ne présentent aucun objet digne d'intérêt. C'est d'abord au N. *Yarmouk*, le *Jarmouth* de Josué (x, 3), puis *Aïn ech-Chems*, l'antique **Bethçémès**, ville sacerdotale de la tribu de Juda (Josué xxi, 16), où l'arche d'alliance fut renvoyée par les Philistins (I Samuel, vi, 12, 19), *Sarah*, le **Zorah** où naquit Samson (Jug. xiii, 2), *Tibnèh*, **Timnath**, où il avait épousé une femme des Philistins et près duquel il accomplit ses plus fameux exploits (Juges xiv, xv); *Zanoua*, le **Zanoah** de Josué (xv, 34); à l'O. le regard plonge dans le *wadi es-Soumt*, la vallée de **Élah** ou du térébinthe (*pistacia terebinthus*), dont le nom moderne n'est que la traduction, et qui vit le combat de David et de Goliath (I Samuel xvii, 2). En face, au S.-O., le village de *Choweikèh* répond à celui de **Sçocho** et le *Tell Zakarya*, plus loin à l'O. répond à l'**Azekah**, mentionnés tous deux dans la même histoire. La position de **Sçoçho** est donnée par saint Jérôme. Azekah est encore nommé à côté de **Makkéda**, où Josué (x, 10, 16, 27) poursuivit et pendit les cinq rois des Amorrhéens. Enfin, plus loin à l'E., un monticule isolé dans la plaine, le *Tell es-Safièh* est identifié par M. Porter (*Handb.* p. 253) avec **Gath**, patrie de Goliath (I Sam. xvii, 4), où plus tard David, fugitif, contrefit la folie (I Sam. xxi, 10-15), mais où il revint ensuite se mettre sous la protection d'Akis (ib. xxvii, 2, 4). L'arche y fut envoyée quelque temps (I Sam. v. Robinson pense que la vallée de Zéphathah, où le roi Asa défit les Éthiopiens (II Chron. xiv, 10), était près de cette localité. Tell es-Safièh est couronné des ruines d'un vieux château des croisades, connu sous le nom de *Blanche-garde*. Saladin et Richard Cœur-de-Lion se le disputèrent de 1191 à 1192. On y découvre une vue très-étendue sur toute la plaine de Gaza et d'Ascalon. La colline et le village présentent aussi quelques restes d'antiquités.

Le voyageur qui ne craint pas d'allonger sa route de 3 heures pourra se rendre de Beït-Nettif à cette localité en 3 h., et de là regagner Beït-Djibrin en 2 h. par le village de *Dikhrin*, où se trouvent des cavernes assez curieuses.

Les voyageurs plus nombreux, qui se contenteront de voir toutes ces localités des hauteurs de Beït-Nettif, redescendront au S. pour rejoindre la route es-Soultani, près de laquelle ils admireront un gigantesque térébinthe, le plus beau de ces arbres que l'on puisse voir en Syrie. On se dirige ensuite au S.-O. jusqu'à (2 h. 30)

Beït-Djibrin, l'antique **Bethogabris** de Ptolémée et de la table de Peutinger, plus connue sous le nom d'**Éleutheropolis**. Cette ville, relativement moderne, est mentionnée parmi celles qui reçurent les bienfaits de Septime-Sévère (202 après J.-C.). Eusèbe la cite comme le chef-lieu d'un grand district et le siége d'un évêché. Elle fut rasée en 796 par les Sarrasins. Elle se releva plus tard, et son nom primitif reparut sous la forme nouvelle de *Beigeberin*. Au xii[e] siècle, les croisés y élevèrent une forteresse et une église.

dont la défense fut confiée aux Hospitaliers de Saint-Jean. En 1187, elle retomba dans les mains des musulmans, pour être reprise par Richard Cœur-de-Lion. Bibars la rasa 50 ans plus tard. Une tradition, qui ne paraît pas remonter au delà du VIIe siècle, y place la victoire que Samson remporta sur les Philistins avec la fameuse mâchoire. Beït-Djibrin est un village bâti en étage, situé dans un étroit vallon, couvert d'une belle végétation. On y trouve des ruines considérables d'une *enceinte irrégulière* formée de gros blocs carrés superposés sans ciment. Le côté de l'O. présente en dedans une série d'arcades arrondies, dont les voûtes sont encore en partie employées comme magasins. Cette enceinte mesurait environ 180 m. carrés. Au milieu s'élèvent les ruines d'une *forteresse*, probablement de la même époque, mais qui a dû être réparée plusieurs fois, notamment en 1551, d'après une inscription arabe que l'on voit sur la porte. La forteresse a environ 60 mèt. carrés. L'intérieur présente aussi des arcades et des voûtes. Du côté du S. on voit les ruines d'une jolie *chapelle*.

A environ 200 mèt. en remontant le ravin, on trouve d'autres *substructions massives* et un beau *puits* qui paraît romain.

Il faudra prendre un guide pour visiter à quelques centaines de mètres du village, sur la paroi O. de la grande vallée qui vient au S. rejoindre celle de Beït-Djibrin, d'immenses **chambres souterraines**, où l'on pénètre par une grande porte sculptée dans le roc avec beaucoup d'art. On entre dans de vastes chambres en voûtes régulières, dont les parois ont été aplanies et ornées d'espèces de corniches sculptées et de niches. Une de ces chambres mesure 30 mèt. de long. Elles sont éclairées par des ouvertures pratiquées à la partie supérieure. De l'autre côté de la vallée, sont d'autres souterrains plus vastes encore, qui occupent toute la profondeur de la montagne. Ce sont de longues rangées de chambres en coupoles, dont quelques-unes mesurent 22 mèt. de diamètre sur 20 de hauteur, reliées par des portails en arcades et des galeries, dont quelques-unes sont éclairées par des ouvertures rondes pratiquées au sommet. Dans les chambres latérales, on remarque des niches semblables à d'anciens tombeaux. Une petite caverne contient une fontaine avec deux inscriptions coufiques; sur une autre voûte, Robinson a vu des figures qui lui ont paru semblables aux caractères sinaïtiques. Une partie de ces chambres s'est écroulée; d'autres présentent de grandes fissures ou des blocs suspendus aux voûtes d'une manière menaçante. Robinson, à propos de ces souterrains uniques dans toute la Syrie, rappelle que cette partie de la Palestine fut, pendant la captivité de Babylone, occupée par les Édomites, populations essentiellement troglodytes, auxquelles on pourrait attribuer ces travaux.

Plus loin, dans cette vallée, à 11 kil. 1/2 de Beït-Djibrin, on voit les ruines pittoresques de l'*église de Sainte-Anne*, près de laquelle sont encore d'immenses cavernes semblables aux précédentes. En face, sur la rive O. du wadi, s'élève un *tell*, en forme de cône tronqué, qui semble avoir été régularisé par la main de l'homme, et au pied duquel on voit des tombeaux creusés dans le roc avec des rangées de niches sépulcrales. La base du *tell* est entourée de fondations de pierres taillées, et toute sa masse est également percée d'immenses cavernes, qui forment un labyrinthe obscur où l'on ne peut s'engager sans une longue ficelle, de peur de s'égarer dans le dédale de chambres voûtées, de galeries et d'escaliers qu'elles renferment. Robinson n'y a trouvé aucune inscription qui put éclairer le mystère de leur construction. Ce sont les excava-

tions les plus remarquables de la Syrie ; elles rivalisent avec les catacombes de Rome et ne sont pas du même style que celles de Pétra. Peut-être répondent-elles à la localité de **Maresça**, fortifiée par Roboam II (II Chron., XI, 8), et près de laquelle Asa défit les Éthiopiens (*Ibid.*, XV, 9-15). Selon Eusèbe, Maresça était à 2 milles d'Éleuthéropolis.

Une route de 6 h. conduit de Beït-Djibrin à Hébron, par (2 h.) *Idhna*, probablement l'antique **Jedna** d'Eusèbe, le pittoresque wadi el-Frandj, et (2 h. 45 min.) *Teffouh*, le **Beth-Tappuah** de Josué (XV, 53); l'on y voit les restes d'une vieille forteresse d'où l'on franchit une haute montagne pour gagner (1 h. 45) Hébron.

Au delà d'Hébron, on franchit une série de basses collines, dans la direction du S.-E.; on laisse à gauche (1 h. 10 min.) le v. d'el-Kobeibèh et (1 h.) l'on atteint la plaine, et (30 min.) le v. désert d'*es-Sakkaryèh*, où l'on voit quelques restes de colonnes de marbre. On ignore à quelle localité ancienne répondent ces ruines. Plus loin (50 min.), une masse de ruines du nom de *Adjlân* rappelle l'**Églon** de Josué (X, 36; XII, 12; XV, 39). On arrive enfin (45 min.) à

Oum-Lakis, que M. Porter (*Handb.*, p. 261) identifie avec l'antique **Lakisç**, pris par Josué (X, 33), fortifié par Roboam (II Chron., XI, 9) et qui fut assiégé par Sennachérib (II Rois XVIII, 14; XIX, 8); c'est aujourd'hui un terrain plat avec quelques pierres taillées, un vieux puits et quelques colonnes vers le S.-O.; on y reconnaîtrait difficilement l'emplacement d'une ville forte. Les données d'Eusèbe ne correspondent pas non plus parfaitement.

On continue à travers la plaine jusqu'à (45 min.) **Boreir**, gros village avec un puits abondant, des jardins et des palmiers. On longe ensuite le wadi-Simsim, que l'on franchit (35 min.) en face du v. de *Simsim*; on laisse à gauche Nidjid, à droite Dimrèh et Déir-Ethnéid pour gagner (55 min.) *Beït-Hanoun*, assemblage de huttes entourées d'une barrière formidable de cactus; le paysage et la population rappellent l'Égypte. Franchissant ensuite des dunes plantées de magnifiques oliviers, on arrive à (1 h. 30 min.)

Gaza, en arabe *Ghazzèh*. — *Histoire*. — C'est une des villes les plus anciennes du monde, elle est déjà mentionnée dans la Genèse (X, 19) avant l'époque d'Abraham. Les Aborigènes, nommés Haviens ou Hivites, furent dépossédés par les Caphtoriens, tribu égyptienne (Deutér., II, 23), et Gaza devint une des cinq villes principales des Philistins et le centre de la race gigantesque des Anakins, que Josué ne parvint pas à détruire entièrement (Josué X, 22, 23). Conquise un instant par la tribu de Juda (Juges, I, 18), Gaza fut bientôt reprise par les Philistins, qui subjuguèrent les Israélites pendant quarante ans. Elle fut témoin des exploits et de la mort de Samson (Juges, XVI, 1-3, 21-30). Dans les temps historiques, cette ville put sous le commandement de Batis soutenir un siége meurtrier contre Alexandre le Grand. Le héros fut même blessé grièvement dans une sortie, et ne put emporter la ville qu'au bout de quatre mois. Gaza, toujours exposée par sa position aux ravages de la guerre dans les rivalités des Lagides et des Séleucides, fut deux fois ruinée dans le premier siècle avant l'ère chrétienne. Elle se releva pourtant et devint de bonne heure le siége d'une église chrétienne, bien que l'idolâtrie y ait persisté jusqu'au Ve siècle. Sous le règne d'Arcadius, les dernières idoles furent détruites et une grande église y fut élevée en 406. En 634 Gaza fut prise par les Arabes et vit naître le célèbre docteur musulman Ech-Chafe'i. Au temps des croisades, elle était ruinée; les Templiers y élevèrent en 1152 une forteresse, qui fut prise à la fin du XIIe siècle par les musul-

mans, auxquels elle est restée depuis ce temps, quoiqu'elle ait été enlevée momentanément en 1799 par Bonaparte, au début de l'expédition de Syrie.

État actuel.—Gaza est maintenant une ville d'environ 15 000 hab., dont 200 ou 300 chrétiens. Elle est comprise entre deux chaînes de dunes: l'une, àl'O., qui la sépare de la mer distante de 4 à 5 kil.; l'autre, à l'E., qui est couronnée par un blanc wéli, nommé *Mékam-el-Montar,* d'où l'on découvre tout le pays environnant. Au S.-E. et au N. s'étendent des jardins fertiles en arbres fruitiers de toute nature et de magnifiques bois d'oliviers. La ville elle-même semble une réunion de villages disparates groupés autour d'une colline à sommet aplani, le *Séraï*, la *grande mosquée,* et plusieurs maisons de pierre appartenant aux habitants les plus considérables. Cette colline semble formée en partie de débris d'anciens édifices, on y trouve beaucoup de fragments d'architecture, surtout du côté O. La grande mosquée, placée à peu près au centre, se reconnaît de loin à son grand minaret octogone. C'est sans doute une ancienne église chrétienne, attribuée par la tradition à l'impératrice Hélène, mais qui date plutôt d'Arcadius et d'Eudoxie. L'intérieur est divisé en trois nefs par deux rangées de colonnes corinthiennes, avec un sanctuaire également supporté par des colonnes. La longueur totale de l'édifice est d'environ 40 mèt. La façade regarde le N.; une aile a été surajoutée postérieurement à la face occidentale.

Gaza n'a plus ni enceinte ni portes, et cependant, dit M. Porter (*Handb.*, p. 263), sa position, à la frontière d'Égypte et à l'entrée du Désert, semble l'ouvrir à toutes les incursions des Bédouins. Mais ses habitants sont eux-mêmes moitié maraudeurs, moitié recéleurs, et les Bédouins ont intérêt à les ménager. La tradition de Samson s'y est conservée, et l'on voit son tombeau dans un santon révéré des musulmans. On montre aussi à l'E. la position des portes que l'Hercule des Israélites emporta sur ses épaules.

Il est à croire que la ville antique avait une étendue plus considérable; Strabon ne la place qu'à 7 stades de la mer, et saint Jérôme dit que la ville avait changé de place. L'invasion des sables a tout recouvert, mais on a trouvé un grand nombre de fragments antiques surtout dans la direction de l'ancien port, tels que les vestiges d'une muraille qui s'étendait au S. vers la mer, avec quatre fontaines encore existantes, trois piédestaux de marbre, etc.; une foule de fragments ont été employés pour les constructions de la ville moderne.

L'ancien port de Gaza portait le nom de **Majuma**; plus tard, ses habitants s'étant convertis au christianisme, Constantin leur accorda l'autonomie, la ville prit le nom de *Constantia,* mais ces priviléges furent révoqués par Julien l'Apostat. Aujourd'hui le port est comblé par les sables et presque inaccessible aux plus petits bateaux.

De Gaza à El-Arich et à Peluse, R. 157;—à Ascalon, à Ramlèh et Jaffa, R. 149.

ROUTE 149.

DE GAZA A ASCALON ET RAMLÈH.

(15 h. — On campe à Medjdel. La route est bonne et on peut galoper. Quoique les Bédouins soient assez inoffensifs, on fera bien de demander au gouverneur de Gaza un cavalier auquel on donnera un écu turc par jour.

On remonte sur la route de Beït-Djibrin, à travers l'avenue d'oliviers, jusqu'au sommet des dunes, qui séparent les plantations de Gaza de la grande plaine, puis on tourne vers le N., longeant à g. la ligne des dunes et à dr. un wadi cultivé. On atteint bientôt (1 h.) les bords d'un torrent desséché qui se jette plus loin dans le wadi-Simsim, que l'on franchit sur un pont moderne pour gagner *Déir-*

Ethneid, v. entouré de vergers et de grandes haies de cactus. On atteint ensuite *Barbarèh*, grand village avec une jolie mosquée et de beaux jardins que les sables menacent malheureusement d'engloutir. Ici, l'on quitte la grande route pour prendre à g. un chemin qui, par le hameau de Nalièh (25 m.), conduit à (30 m.)

Ascalon (en arabe *Askalân*). — *Histoire.*—Cette ville était, comme Gaza, une des cinq villes royales des Philistins. Prise momentanément par la tribu de Juda (Juges, I, 18), elle résista aux Israélites pendant tout le temps de la monarchie juive, et son nom figure souvent dans les imprécations des prophètes (Jérémie, XLVII, 5, 7; Amos, 1, 8; Sophonie, II, 4; Zacharie, IX, 15). Après Alexandre le Grand, elle passa alternativement aux Ptolémées et aux Séleucides. Hérode le Grand l'orna de beaux édifices et la donna à sa sœur Salomé; mais elle souffrit beaucoup dans la guerre des Juifs. Ses habitants, ayant conservé leur haine traditionnelle contre les Juifs, en massacrèrent 25 000. Du IVe au VIIe siècle, Ascalon fut le siége d'un évêché, et, pendant les croisades, Godefroy de Bouillon remporta sous ses murs sa célèbre victoire sur le khalife fatimite d'Égypte. Elle ne fut prise que cinquante ans plus tard par Baudouin III après un siége de quatre mois, dont Guillaume de Tyr raconte les émouvantes péripéties. Saladin la reprit en 1187, mais en 1191 la rasa à l'approche de Richard Cœur-de-Lion. L'armée anglaise releva ses murailles, ce sont celles dont on en voit encore les restes; mais Bibars les détruisit de nouveau en 1270. Elle est aujourd'hui complétement abandonnée.

État actuel. — Les ruines d'Ascalon s'élèvent en amphithéâtre au bord de la Méditerranée. Les hautes falaises du rivage forment en cet endroit, un vaste hémicycle de rochers dont la crête est couronnée par les anciennes murailles. Celles-ci présentent un aspect singulier de désolation et de grandeur déchue. La maçonnerie s'est écroulée de tous côtés par énormes blocs de 3, 4 à 5 mètres d'épaisseur, masses encore compactes par la solidité de leur ciment. A l'E. de l'hémicycle, à la partie culminante, s'ouvre la porte principale par laquelle on pénètre dans l'enceinte, au milieu de monceaux de décombres, entremêlés de fragments de colonnes de granit et de marbre. Sur la gauche sont les restes d'une grande tour, du sommet élevé de laquelle on embrasse toutes les ruines. Au nord de l'enceinte, là où fut Ascalon, s'étendent des jardins séparés en petits enclos, où se cultive encore, au milieu d'autres produits, cette espèce d'ognons (*allium ascalonium*, échalotte), qui doit son nom à celui de la ville. Du côté du S., les sables, qui ont déjà recouvert les murailles, envahissent petit à petit le terrain. Du côté des jardins, entre la porte d'entrée et un wéli en ruines, on reconnaît les traces d'une *rue bordée de colonnes*, celles d'un forum circulaire avec vingt ou trente fûts de granit ou de marbre, plusieurs grands puits à margelles de granit; aucune colonne n'est restée debout, aucun édifice n'est reconnaissable; tous ces débris ont été enlevés peu à peu pour les constructions de Saint-Jean-d'Acre et de Jaffa.

Au N.-E. de l'enceinte, s'étendent encore d'autres jardins, semés de débris sculptés, au milieu desquels s'élève le pauvre hameau d'*El-Djourah*, dont les habitants cultivent le sol d'Ascalon. A 15 mètres on atteint les ruines des barraques d'Ibrahim-Pacha, d'où l'on descend dans une vallée fertile, où des bouquets d'oliviers, de figuiers et de noyers s'élèvent au milieu des champs de blé, pour gagner (25 min.)

Medjdel, grand village entouré de belles plantations qui étonne par

la régularité de sa construction et l'air d'aisance de ses habitants. Les maisons sont en pierre, les matériaux précieux d'Ascalon sont entrés dans leur construction comme dans celle de la mosquée. Le nom et la position de ce village rappellent le **Migdalgad** de Josué (xv, 37), et le **Magdala** d'Hérodote, où Néchao battit les Syriens.

De Medjdel, on reprend la route vers le N., à travers un pays boisé et bien cultivé, qui, après le village de *Hamamèh*, fait place à une plaine sans cesse envahie par les sables. On retrouve bientôt la route directe de Gaza, par laquelle on atteint, près d'un petit lac de 4 à 500 mèt. de circonférence (1 h. 25) le monticule qui porte :

Asçdod (en arabe *Esdoud*), autre ville célèbre des Philistins, connue surtout par le séjour de l'*Arche* dans le temple de Dagon et les calamités qui fondirent sur les Philistins (I Sam., iv, 5). Trois siècles plus tard, Hosias prend Asçdod. On la trouve mentionnée dans les prophètes (Amos, i, 8; Sophon., ii, 4; Zacharie, ix, 6), et dans Néhémie (xiii, 23, 24). Vers 650, elle résiste pendant vingt-cinq ans au roi d'Égypte Psammiticus. Détruite pendant les guerres des Macchabées, rebâtie par ordre de Gabinius, elle fut annexée au royaume d'Hérode le Grand. Elle portait le nom romain d'*Azotus* quand Philippe y prêcha l'Évangile (Actes, viii, 40). Dans les siècles suivants, elle fut le siége d'un évêché, qui fut rétabli temporairement par les croisés.

Le village d'Esdoud est entièrement moderne, mais on trouve quelques restes d'antiquités (une colonne, un sarcophage sculpté, etc.) près d'un vieux khân ruiné et d'un wéli moderne que l'on rencontre en arrivant du côté du S.-O. Le monticule élevé qui porte le village présente aussi, sur sa pente S., une grande quantité de débris d'anciens édifices.

En quittant Esdoud, on voyage à travers une plaine admirable de fertilité jusqu'à (45 min.) *el-Borka*. village entouré d'énormes cactus; on s'élève ensuite sur une pente pierreuse d'où l'on aperçoit dans la plaine, à l'E., plusieurs villages, dont l'un, par son nom de *Yazour*, rappelle l'*Hazor* de Juda mentionné par Eusèbe. Au delà du misérable hameau de *Bouchit* ou *Abou-Chit* (1 h. 10), on atteint les bords du wadi-Sourar qui reçoit les eaux de toutes les montagnes de la Judée, depuis Hébron jusqu'à Béthel, et prend, près de la mer, le nom de Nahr-Roubin. La route continue vers le N. jusqu'à (50 m.) *Yebna*, l'antique **Jabnèh**, démantelé par Hozias (II Chroniq., xxvi, 6), et mentionné plusieurs fois par Josèphe au commencement du Ier siècle, sous le nom de **Iamnia**. C'est aujourd'hui un village moderne où l'on voit les *ruines d'une église* convertie autrefois en mosquée.

De Yebna, on peut gagner Jaffa en 3 h. 30 min. en franchissant le Nahr-Roubin sur un pont romain et en suivant ensuite la côte.

On revient de Yebna, vers l'E., en franchissant une chaîne de collines basses pour gagner (1 h. 20)

Ekron, aujourd'hui **Akir**, la plus septentrionale des villes des Philistins, qui fut conquise par la tribu de Juda et donnée plus tard à celle de Dan (Josué, xxv, 11; xiv, 43). Elle reçut également l'arche, qu'aucune ville des Philistins ne pouvait garder (I Sam., v, 10-12; vi), et la renvoya bien vite à Bethsçemèh (*Aïn ech-Chems*) que l'on aperçoit de là sur les hauteurs (V. p. 848). Akir n'est qu'un pauvre village sans autres antiquités que deux puits, et entouré de quelques arbres rabougris. Son identité paraît certaine, d'après les données d'Eusèbe et de saint Jérôme.

Au N. d'Akir, on franchit une crête peu élevée pour descendre dans la plaine sablonneuse où s'élève (1 h. 25) Ramlèh (V. p. 758).

—

ROUTE 150.

DE JAFFA A JÉRUSALEM,

PAR BETHORON.

(14 à 15 heures.)

De Jaffa à Lydda (3 h.), V. R. 143.—De Lydda, on suit la route des caravanes jusqu'à (45 min.) **Djimzou**, l'antique **Gimzo**, enlevé aux Israélites par les Philistins (II Chron., XXVIII, 18). Au delà de Djimzou, on laisse à droite la route des caravanes par le wadi-Souleiman, pour prendre le chemin qui mène, par les montagnes, aux deux Bethoron. On atteint (2 h.) le puits de *Oum-Rouch*, avec une ruine du même nom, d'où l'on aperçoit au S.-E., sur un monticule isolé, le village de *el-Bordj* (la tour), qui répond probablement, selon Robinson, au **Thamna** mentionné par Josèphe, sur la route de Diospolis à Jérusalem. D'*Oum-Rouch* on franchit un wadi pour remonter (1 h.) au hameau de *Beït-Our et-Tahta*, qu'à son nom et à de larges fondations de pierres massives on reconnaît pour le **Bethoron inférieur**, ville sacerdotale d'Éphraïm, à la frontière de Benjamin. On redescend dans un wadi pour remonter par un chemin en zigzag, offrant des passages taillés dans le roc, qui appartiennent sans doute à l'ancienne voie romaine de Césarée à Jérusalem. On gravit ainsi la longue pente d'un contre-fort allongé entre deux vallées, sur la crête duquel on trouve (30 min.) les substructions de quelque ancien château, et bientôt (30 min.) le village de *Beït-Our el-Fôka*, **Bethoron supérieur**, célèbre par la grande victoire des Israélites sur les Amorrhéens (Josué, X, 10, 11); et plus tard, par celle de Judas Macchabée sur les Syriens (I Macc., III, 16, 24). Cestius, marchant contre les Juifs insurgés, y éprouva aussi une défaite. Les deux Bethoron marquaient la frontière de Benjamin et d'Éphraïm (Josué, XXI, 29). Salomon les reconstruisit et les fortifia (II Chron., VIII, 5). Beït-Our n'est qu'un petit village, mais ses maisons ont un air d'antiquité. De la terrasse de la maison du cheikh, où l'on pourra monter moyennant un léger baghchich, on embrasse un horizon immense. La vue s'étend au loin sur la plaine de Saron et la plaine des Philistins, où l'on distingue parfaitement Ramlèh et Lydda. Au N.-O. le vieux château de *Ras-Keck* est sans doute le Calcalia des croisades. Plus loin, le regard plonge sur cette longue crête qui répond si bien à la *descente de Bethoron*, sur la vallée de Merdj-ibn-Omeïr, au delà de laquelle le village de Yalo rappelle par son nom l'**Ajalon** de Josué (X, 12). Les hauteurs de l'E. cachent Gabaon.

En quittant Beït-Our, on suit l'ancienne voie romaine, dont on retrouve des tronçons très-marqués, en atteignant (25 m.) le plateau supérieur, que l'on franchit (1 h. 45) pour redescendre dans la plaine où s'élève

El-Djib, l'antique **Gabaon**, la grande cité alliée de Josué (IX, 3. X, 2-12) où commença la défaite des Amorrhéens. Gabaon devint ensuite une ville sacerdotale de la tribu de Benjamin. Abner y fut battu par Joab (II Sam. II, 12-17) et Salomon y offrit mille holocaustes pour demander la sagesse à l'Éternel (I Rois III, 4-6).

El-Djib est un village bâti sur une colline isolée, au milieu d'une des plaines les plus fertiles de la Palestine. Ses maisons sont semées irrégulièrement sur le sommet de la colline, où s'étagent des vergers et des vignes. Au centre se dresse, comme une espèce de forteresse, un bâtiment massif, reposant sur des chambres voûtées, d'une construction remarquable. A l'E. on voit une petite fontaine, qui coule dans un grand réservoir souterrain: près de là, est un autre réservoir ouvert, qui rappelle le grand réservoir d'Hébron.

De el-Djib, on peut suivre la route des caravanes qui rejoint

près de *Toleïl el-Foul* (Gabaa) la route de Naplouse à Jérusalem (*V.* R. 139), mais on ne devra pas manquer d'aller visiter, sur la hauteur du S. la mosquée abandonnée de

Nébi Samwil (le prophète Samuel) bâtie sur les ruines d'une église des croisés, et entourée d'une douzaine de maisons, qui paraissent construites de blocs antiques. Il faut monter sur le toit et en haut du minaret de la mosquée, d'où l'on découvre un des plus beaux panoramas de la Palestine. Au S.-E. apparaît Jérusalem avec ses coupoles et ses minarets, à droite la *montagne des Francs*, et Bethléhem, et plus au S., les montagnes de la Judée jusqu'aux environs d'Hébron. A l'O., on voit la plaine de Ramlèh et la mer. Au N. Gabaon, Biroth et Bethel jusqu'à la montagne sombre de Taïybèh. A l'E. apparaissent les monts de Galaad et de Moab. La vallée du Jourdain est trop encaissée pour être visible.

On n'est pas d'accord sur l'identification de Nébi-Samwil, mais il est certain qu'il a dû y avoir une ancienne localité. Les croisés l'avaient pris pour Sçilo (*V.* p. 748). Richard Cœur-de-Lion vint y jeter un regard sur Jérusalem, que ses imprudences chevaleresques, l'avaient mis hors d'état de prendre. Une vieille tradition identifie Nébi-Samwil avec le **Ramathaïm-Zophim** de Samuel; mais Robinson a montré, par la comparaison des textes (I Sam. x, 2), que cette localité ne pouvait être dans cette direction. Il a proposé de l'identifier avec **Mizpah**, où les Juifs s'assemblèrent plusieurs fois avant de combattre les Benjaminites (Juges xx) ou les Philistins (I Sam. vii, 6-12) et pour élire Saül (ib. x, 17-24).

De Nébi-Samwil, on redescend dans le vallon profond de Beït-Hanina, du nom d'un village qu'on aperçoit à gauche au N.; laissant à droite sur les hauteurs les villages de Beït-Iksa et de Lifta, on descend à travers une gorge étroite plantée de vignes et de figuiers au point où l'on rejoint la route romaine; la tradition y place le lieu du combat de David et de Goliath. La vallée du térébinthe, où il eut lieu, est décrite p. 848. Remontant dans un vallon latéral, on atteint les *tombeaux des juges* et (1 h. 45) Jérusalem.

SIXIÈME PARTIE

ARABIE.—SINAÏ

Section I. — D'Hébron au Sinaï.

Aperçu général.

Les parties extrêmes de la Palestine et les contrées arides de l'Arabie Pétrée où nous allons pénétrer en quittant Hébron, n'ont pas, comme les territoires de la Syrie que nous venons de parcourir, des routes ou des chemins tracés qui conduisent de ville en ville, de village en village, et qui rappellent encore au voyageur quelque chose de la civilisation européenne. Ici toute apparence de communications régulières va bientôt disparaître. Plus de villes, à peine de rares villages dans les cantons où des sources permanentes, à défaut de rivières, permettent un peu de culture. C'est le désert dans toute sa nudité, souvent dans toute sa désolation; le désert, domaine éternel d'un petit nombre de tribus pastorales, là où ne règne pas une complète aridité. Et cependant quelques-uns de ces lieux, aujourd'hui si complétement en dehors du monde civilisé, gardent dans les ruines dont ils sont couverts les vestiges d'une période bien différente de leurs destinées historiques. Il fut un temps où le commerce jetait le mouvement et la vie au milieu de ces solitudes. Rome, alors maîtresse de l'Idumée, porta dans ces contrées son génie à la fois grandiose et pratique, qui a laissé sa trace jusque dans les provinces les plus reculées de l'Empire: elle y ouvrit de grandes routes, dont on retrouve encore les vestiges; elle y construisit des villes, ou embellit celles que les indigènes avaient fondées de toute antiquité dans les lieux favorables; et, dans quelques-unes de ces villes, elle éleva des monuments qui excitent encore l'étonnement et quelquefois l'admiration des voyageurs. Ces témoignages de l'ancienne civilisation iduméenne, et au premier rang les ruines de *Pétra*, la merveille du désert, justifieraient seuls la curiosité qui porte le voyageur européen vers ces solitudes, alors même qu'elles ne conduiraient pas au Sinaï, et par le Sinaï en Égypte.

Quand on considère sur une bonne carte la vaste contrée qui sépare le S. de la Palestine de la presqu'île Sinaïtique, on est frappé de la configuration que cette contrée présente. Entre le bassin profondément enfoncé de la mer Morte et la bifurcation orientale de la mer Rouge (cet intervalle est de 34 de nos lieues communes, ou 150 kilomètres), s'étend un large sillon appelé le *wâdi el-Arabah* (littéralement la vallée des Arabes), que deux rangées de hauteurs d'élévation inégale encaissent à dr. et à g. la rangée de l'E. étant beaucoup plus élevée et plus abrupte que l'encaissement de l'O. C'est le trait marquant et caractéristique de toute la région. De chaque côté de l'Arabah, à l'O. vers l'isthme de Suez et la Méditerranée, à l'E. vers les solitudes sans fin de l'Arabie déserte, le pays s'étend en plaines élevées, en plateaux coupés de ravins, accidentés çà et là de groupes de rochers et de chaînes de hauteurs, et présentant dans leur ensemble le caractère d'ari-

dité sablonneuse qui est propre à ces déserts. Dans la partie qui domine immédiatement le wadi el-Arabah, et qui en forme l'escarpement oriental, le plateau de l'E. est couronné d'une chaîne de montagnes granitiques, où l'action des feux volcaniques a laissé des traces nombreuses et que sillonnent d'innombrables ravins descendant vers l'Arabah, gorges sinueuses que la saison des pluies change en fougueux torrents. Outre ces courants temporaires, cette chaîne a des sources en grand nombre, qui entretiennent dans beaucoup de ses vallées une fraîcheur permanente, et y permettent un peu de culture. Cette région fut dans les temps antiques la demeure d'*Édom*, et plus tard, dans la transcription grecque et latine, elle devint *l'Idumée ;* le nom de *Palæstina salutaris*, qui lui fut appliqué au temps du Bas-Empire, exprime bien sa nature par rapport aux déserts environnants. C'est là que s'élevèrent autrefois nombre de villes dont il ne reste plus depuis longtemps que les ruines; c'est au fond d'une des gorges les plus sauvages de la montagne que se trouve Pétra, dans une position défendue par la difficulté de ses abords.

L'escarpement occidental du wadi el-Arabah, et le plateau que termine cet escarpement, ont un caractère tout autre. Ici les formations sont exclusivement calcaires. Ce plateau de l'O., qui va se terminer en pentes adoucies vers les plages de la Méditerranée (entre Gaza et Péluse) et aux bas-fonds de l'isthme de Suez (entre Péluse et la tête de la mer Rouge), forme le prolongement méridional des terrasses de la Judée. Il a pour limite au S. le *Djébel et-Tîh*, qui couvre l'entrée de la presqu'île Sinaïtique. Dans ces limites générales, son étendue est considérable. Du N. au S., depuis Hébron jusqu'au Djébel et-Tîh, l'intervalle est de 2 degrés 1/2 ou plus de 60 lieues ; de l'E. à l'O., sous le 30e parallèle, on mesure en droite ligne une distance à peu près égale entre le wadi el-Arabah et Suez. Enfin, l'isthme compris entre Gaza et la pointe S. de la mer Morte est d'un degré (25 lieues) à vol d'oiseau, ce qui est aussi la largeur de l'isthme de Suez entre la pointe de la mer Rouge et Péluse. En partant d'Hébron, le plateau garde encore la même nature et le même aspect que les hautes terres de la Judée: une succession alternative de vallées fertiles, de cantons verdoyants et de plaines stériles; mais graduellement il se modifie et se transforme. Les oasis, les terres arrosées et productives, deviennent toujours plus rares; les parties arides gagnent au contraire toujours davantage en étendue. L'œil enfin ne voit plus, jusqu'aux dernières limites de l'horizon, que des plaines ondulées absolument nues, plutôt pierreuses que sablonneuses : on est au milieu du désert. Ces tristes solitudes ont reçu des Arabes le nom d'*et-Tîh*, ou Désert de l'Égarement, en souvenir des longues pérégrinations du peuple de Moïse. Deux versants y existent, quoique peu sensibles. L'un présente un système de wadis très étendu, qui tous, dans leur inclinaison générale à l'O. et au N. O., viennent aboutir au *wadi el-Arîch*, et par le wadi el-Arîch à la Méditerranée ; l'autre, incliné au N. E. aboutit à la partie septentrionale du wadi el-Arabah par deux issues principales, le *wadi el-Djérâfèh* et le *wadi el-Fikrèh*. Toutes ces vallées sont absolument à sec durant la plus grande partie de l'année. Mais la saison des pluies, durant les mois d'hiver, les change en torrents ; et dans les années où les pluies sont abondantes, ces torrents roulent un volume d'eau parfois très-considérable. Il arrive aussi, quand les pluies sont fortes et prolongées, que le désert lui-même se couvre d'herbe pendant un certain temps ; et alors, selon l'expression des Arabes, « les pasteurs sont rois. »

Il ne faudrait pas, pour la con-

trée dont nous venons de donner une idée générale, prendre dans un sens trop absolu cette expression *le désert*. Ces vastes solitudes d'et-Tîh, malgré leur aridité et leur aspect de désolation, ne sont pas entièrement inhabitées. L'humidité que les pluies hivernales laissent après elles dans le lit des wadis, et même l'herbe dont elles couvrent parfois, quand elles sont abondantes, certaines parties des plaines, y donnent aux chameaux une nourriture qui suffit pour y attirer les Arabes. Un certain nombre de tribus regardent ces plaines comme leur domaine; bien plus, elles y ont leurs limites déterminées. Sur ce point, on doit à M. Robinson des informations précises et tout à fait neuves que nous ne devons pas omettre.

Quatre tribus principales sont répandues dans l'étendue de ce que communément nous nommons le désert de Tîh, depuis le wadi el-Arabah jusqu'à l'isthme de Suez, et depuis la ceinture du djébel et-Tîh au S. jusqu'aux premiers échelons de la terrasse d'Hébron.

1° Les *Hayouât*, dont le territoire commence au djébel et-Tîh oriental, vers le golfe d'Akabah, et se prolonge au N., l'espace de 25 lieues environ, en longeant l'escarpement occidental du wadi el-Arabah, jusqu'à une chaîne de hauteurs considérables appelée le djébel Araîf, à la hauteur du wadi el-Loussân. Cette tribu occupe ainsi toute la partie supérieure du wadi Djérafèh.

2° Les *Tiyâhah* (les gens du Tîh) occupent, à l'O. des Hayouât, toute la partie centrale du désert, c'est-à-dire tout le bassin supérieur du wadi el-Arîch avec ses affluents, et ils s'avancent au N. beaucoup plus loin que les Hayouât, jusqu'aux environs de Bîr es-Séba'. Les Tiyâhah sont divisés en Beneïyât et en Soukeïrât.

3° Les *Térâbîn* campent à l'O. des Tiyâhah, jusqu'à Gaza et à l'isthme de Suez.

4° Les *Azâzimèh* demeurent au N. du Djébel Araïf et des Hayouât, entre les Tiyâhah et le Ghôr, ou extrémité N. du wadi el-Arabah.

Il y a encore, au-dessus des Azâzimèh en se portant vers Hébron, un certain nombre de tribus moins considérables, notamment les *Saïdîn*, les *Dhallâm*, les *Djéhalîn* et quelques autres; mais celles-là sont en dehors de ce qu'on nomme le désert.

Telle est la physionomie générale de la région comprise entre le S. de la Judée et la presqu'île Sinaïtique. Les voyageurs qui sont allés d'Hébron au Sinaï, ou réciproquement, y ont suivi quatre lignes principales. Il serait superflu, pour des traversées telles que celles-ci, de donner avec un grand détail la description de ces lignes; il suffira d'en relever sommairement les stations, et d'y noter les principaux sujets d'observation. Pour le surplus, c'est aux relations mêmes (dont nous donnerons l'indication) que le voyageur devra recourir.

Les quatre lignes que nous venons de mentionner sont:

1° Celle qui, d'Hébron, descend directement à la pointe S. de la mer Morte, pour remonter à Kérak par le wadi ed-Dera'ah; puis, de Kérak, longeant le pied oriental des montagnes d'Édom, arrive à Pétra, de Pétra au château d'Akaba, et d'Akaba au Sinaï;

2° Celle qui, au lieu de contourner le S. de la mer Morte pour gagner Kérak et ce qu'on pourrait nommer la route d'en-haut, remonte directement le wadi el-Arabah à partir d'Ousdoum, et arrive à Pétra par une des gorges de la chaîne orientale.

3° Celle qui, d'Hébron, va directement à Pétra en coupant à Aïn el-Waïbèh la partie moyenne du wadi el-Arabah;

4° Enfin, la ligne qui va d'Hébron au Sinaï en se portant directement au S. à travers le désert d'et-Tîh.

Sur les dispositions à faire pour ce voyage et les arrangements préliminaires à conclure pour le

guide et l'escorte, nous ne pourrions que répéter les instructions générales qui ont été données précédemment (p. 605) Les conditions du contrat entre M. Robinson et le cheïkh des Djéhâlîn, pour le voyage d'Hébron au wadi-Mouça et retour, furent celles-ci : Pour chaque chameau (M. Robinson en prenait cinq), 240 piastres (60 fr.). L'escorte était composée de cinq hommes, tous armés, l'un desquels devait être, ou le cheïkh lui-même ou un de ses frères. Les provisions à la charge du voyageur. « Ce paraissait être une chose tout à fait indifférente au cheïkh quelle route nous prendrions (il n'était pas question, toutefois, de la route de Kérak) ; il les regardait toutes comme également sans danger, sauf les troupes de pillards que l'on peut également rencontrer, soit par le Ghôr (v. R. 152), soit par l'Arabah (v. R. 153). »

Le voyageur désireux de visiter le Sinaï devra se munir à Jérusalem, chez le patriarche grec, d'une lettre d'introduction pour les moines du couvent Sainte-Catherine.

ROUTE 151.

D'HÉBRON A PÉTRA,

PAR KÉRAK.

(60 heures environ.)

Sortant d'Hébron par la porte du S., on passe (1 h. 30) au pied d'une colline nommée par les Arabes *Da'rat ez-Zif*, où sont des ruines du même nom. La ville de **Zif**, déjà mentionnée par Josué (xv. 55. — I. Sam. xxiii, 19. — xxvi. 1), figure dans l'histoire de David (*V.* R. 147). A 1 h. 40 m. de Zif, on arrive à **Kourmoul**, ruines assez considérables, site de l'ancienne *Karmel* (*V.* R. 147). On trouve plus loin (45 m.) *Maïn*, la **Maon** de Josué et de Samuel; de ce point la vue plonge à l'E. sur les hauteurs rocheuses qui bordent la plage occidentale de la mer Morte, hauteurs que les Arabes désignent sous les noms de Djébel-Zo'ara et de Djébel Qusdoum. Le territoire où l'on est arrivé est celui des Arabes Djéhâlîn; ce sont eux qui fournissent l'escorte dont le voyageur doit se faire accompagner pour pénétrer plus avant dans le S.

Laissant à droite, après Maïn, les sites ruinés de Djenbèh, de *Karyétein* (*Kérioth*) et de Béyoudh, et plus loin dans le S.-O. une autre ruine appelée *Tell'arad*, où M. Robinson croit retrouver le site de l'antique cité chananéenne **d'Arad**, dont les habitants repoussèrent les Israélites lorsque ceux-ci voulurent pénétrer en Palestine par Kadesch-Barnéa, on passe successivement par et-Tayib (2 h.), Ehdeïb (1 h.), el-Mouseïk (35 m.), Roudjeïm-Sélamèh (45 m.) et Soudeïd, (10 m.), tous lieux insignifiants.

Bientôt après Soudeïd, on arrive (1 h. 40 m.) à l'entrée du ravin par lequel on va descendre aux bords de la mer Morte. On voit là quelques restes de fondations assez grossières, marquant l'emplacement d'un ancien village que les Arabes désignent sous le nom de *Zo'ara el-fôka*, ou Zo'ara d'en haut. Le ravin qui commence à ce point est aussi appelé wadi-Zo'ara. Une descente parfois très-rude conduit ensuite à (4 h. 15 m.) *Kala't Zo'ara*. Cet ancien fort, de construction arabe, qui commandait le passage principal conduisant du plateau au Ghor, était situé sur un rocher isolé, au bord du ravin où roulent en hiver les eaux du torrent. Un mur forme autour du rocher une enceinte dans laquelle on pénètre par une porte en ogive formée de pierres bien taillées; il y a là aussi, indépendamment d'une source, des citernes creusées dans le rocher.

Ce nom de Zo'ara, qui remplit en quelque sorte tout ce long escarpement, puisqu'on le trouve appliqué, dans la tradition arabe, aux deux extrémités de la montée et au wadi qui en parcourt toute l'étendue, présente avec la dénomination biblique de *Tzo'ar*, que l'histoire des filles de Loth a rendue

si célèbre, une ressemblance bien faite pour fixer l'attention. Dans une dissertation lue en 1850 au sein de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, il a été établi d'une manière tout à fait évidente, par le rapprochement des textes de toutes les époques qui se rapportent à cette localité antique, que l'emplacement du *Tzo'ar* de la Genèse ne peut en effet se chercher que vers l'extrémité inférieure du wadi Zo'ara, quoique des savants, et l'éminent auteur des *Biblical Researches* lui-même, M. Edward Robinson, aient cru retrouver ce site fameux sur la plage opposée de la mer Morte.

De Kala'at Zo'ara, une dernière descente aboutit (45 m.) à une plaine boisée sur les bords de la mer Morte, 25 min. plus loin, au S.-E., on atteint l'extrémité N. du Djébel-Ousdoum, montagne de sel minéral pur, longue de plus de 3 lieues et haute de 100 mèt. C'est là que M. de Saulcy a cru retrouver les ruines de **Sodome**. Cette découverte n'a été confirmée par aucun des voyageurs qui ont depuis visité le Djébel-Ousdoum. Nous citerons entre autres M. Van de Velde, MM. G. Graham et A. Isaacs, photographes, enfin l'un de nos collaborateurs, M. Coppinger, dont les patientes recherches n'ont pas duré moins d'une journée sous la conduite des guides de M. de Saulcy. Les prétendues ruines de Sodome ne sont, à ce qu'il paraît, que des amas de pierres apportées pendant l'hiver par les torrents qui descendent de deux ravins de la large vallée comprise entre le Djébel-Ousdoum et les falaises de Zo'ara.

A environ 40 m. de l'extrémité du *Djébel-Ousdoum*, et sur la plage de la mer Morte, se trouve ce que M. de Saulcy regarde comme les restes d'un château, d'un poste avancé de la ville antique. C'est un tas peu considérable de pierres roulées, qui indiquent sans aucun doute l'emplacement d'un tombeau. En résumé ce site est peut-être celui de Sodome, mais on n'y remarque pas la plus légère trace de la ville.

Se dirigeant alors au S.-E. on suit la base du Djébel-Ousdoum, dans les flancs duquel se trouve (1 h. 20) une belle grotte, pour contourner bientôt après l'extrémité S. de la mer; la plage présente des dangers après le temps des inondations, qui l'ont détrempée et amollie. C'est ici que débouche le wadi el-Arabah, appelé dans cette partie extrême Ghôr es-Safièh, du nom d'un village situé non loin de la côte, près d'un wadi considérable, (le Korâhi) qui aboutit à l'angle S.-E. de la mer Morte, à 2 h. 30 m. d'Ousdoum. A partir de Safièh, le chemin se porte au N. On continue de longer la côte, franchissant le wadi el-Korâhi, puis le wadi Koneinèh, en laissant à g. une grande péninsule que, d'après sa forme, les Arabes ont nommé *el-Lisân*, (la Langue), et l'on arrive (6 h. d'es-Safièh), au débouché d'une étroite vallée, le *wadi ed-Dera'ah*, qui descend des hauteurs de Kérak. Le village de Mezra'ah est situé non loin du point où la vallée débouche, et à peu de distance du village se trouvent des ruines sans nom qu'on a mal à propos identifiées avec le site de Tzo'ar. Ici, la route qui remonte le wadi tourne de nouveau à l'E. pour atteindre (4 h. 30 m.)

Kérak. Cette place est aujourd'hui, et depuis longtemps, la plus importante de la région élevée qui domine à l'Orient le wadi el-Arabah. Dès le temps des rois d'Israël, c'était, sous le nom de *Kir*, la plus forte place de la terre de Moab. Dans la version chaldaïque d'Isaïe (XV, 1; XVI, 7), le nom est rendu par *Krakâ-Moab*, le château de Moab. Le nom fut également connu des Grecs et des Romains sous la même forme (Χαράκμωβα dans Ptolémée et dans Etienne de Byzance); le livre des Macchabées a seulement *Khâraka*, appellation que l'usage a perpétuée. Au moyen âge, Kérak fut prise

par les Croisés, qui y construisirent une église et en firent le siége d'un évêché dont le titre s'est maintenu dans l'église grecque ; seulement ce titre est celui d'évêque de Pétra (*Petræ deserti*), parce que l'ignorance de l'époque confondit Kérak avec la fameuse Pétra de l'Idumée. La population, selon Burckhardt, est de 5 à 600 familles, dont un tiers au moins se compose encore de chrétiens du rite grec, ce qui n'a pas empêché qu'en plusieurs occasions la population musulmane ne se soit montrée d'un fanatisme brutal vis-à-vis des voyageurs.

Kérak est bâtie au sommet d'une éminence entourée de profonds ravins comme de fossés naturels ; ses murailles, flanquées de tours massives, sont à demi ruinées. La citadelle, qui paraît dater de l'âge des croisades, est au côté O. de la ville, dont elle est séparée par un fossé taillé dans le roc vif. On a entrevu à Kérak des restes intéressants de l'époque romaine.

De Kérak à Hesbon, Amman et Bozrah, R. 126.

La route en sortant de Kérak court droit au S. jusqu'à Pétra, (30 h. environ) ayant à dr. les hauteurs profondément ravinées qui dominent le wadi el-Arabah. Dans un rayon de deux ou trois heures autour de la ville, MM. Irby et Mangles ont relevé de plusieurs points un grand nombre de sites ruinés, qui montrent combien ce canton fut autrefois florissant. Le pays est magnifique, resplendissant de verdure, et annonce une grande fertilité.

La première localité que nous ayons à citer depuis Kérak (12 h.), est Tofilèh, bien que dans l'intervalle on rencontre beaucoup de villages et de ruines. A 2 h. avant Tofilèh, on passe un ravin escarpé, nommé wadi el-Ahsa, qui descend au Ghôr à travers les hauteurs (dans sa partie inférieure c'est le wadi-el-Korâhi), et qui, selon toute probabilité, marqua autrefois la limite entre la terre de **Moab** et la terre d'Édom, comme il sépare aujourd'hui le district de **Kérak** du territoire de Djébal, la *Gebalene* ou *Gebalitis* des Romains et des Grecs. *El-Kerr*, site ruiné, entre el-Ahsa et Tofilèh, rappelle le nom de *Cara*, ancienne ville de ces cantons.

Tofilèh, ville de 600 maisons, est la résidence du cheïkh du Djébal. Les environs renferment un très-grand nombre de sources. C'est, indubitablement, le **Tophel** de Moïse et le **Taphol** de Saint-Jérôme. Une marche de 3 petites heures conduit de là à *Besseïra* (Ipseïra ou Bsaïda d'Irby), pauvre bourgade de cinquante maisons, avec un ancien château qui couronne une éminence, mais qui rappelle l'antique **Bozra**, citée comme la capitale d'Édom, et qui figure dans les listes de Ptolémée sous le nom de *Bostra*. Une voie romaine dont on reconnaît encore beaucoup de vestiges, et sur laquelle MM. Irby et Mangles ont retrouvé plusieurs bornes milliaires, touchait à la plupart de ces lieux; cette voie commencait à Damas et allait aboutir au port d'*Ælana*, à la pointe de la bifurcation orientale de la mer Rouge.

A 3 h. de Besseïra on voit des ruines considérables qui couvrent le penchant d'une colline, et dont le nom de *Gharandèl* rappelle l'**Arindela** des Notices ecclésiastiques, siége d'un évêché.

A la hauteur de Gharandèl, un peu plus à l'O. dans la montagne, un lieu du nom de *Dhana* marque sûrement le site de la **Thoana** de Ptolémée. On traverse une large vallée nommée el-Ghoweïr (le petit Ghôr), qui sépare le Djébal du district plus méridional du Djébel-Chéra, et, après 6 h. de marche depuis Gharandèl, on arrive à

Chôbek, ou Kérak-ech-Chôbek, site ruiné, assis au sommet d'une colline percée de grottes nombreuses. On y a trouvé une inscription latine du temps des Croisades, ainsi que les restes d'une

église. Djébel-Chéra conserve le nom de *Seïr*, que portent dans les livres saints les montagnes d'Édom. 6 autres heures depuis Chôbek conduisent à l'entrée de la gorge par laquelle on pénètre dans la vallée de *wadi-Mouça*, siége de l'antique

PÉTRA.

1° Renseignements.

— « Pour le voyageur, dit M. Porter (*Handbook*, p. 46), le temps est ici un grand trésor. Il ignore s'il ne sera pas forcé, comme beaucoup de ceux qui y sont venus avant lui, de décamper à l'improviste; il ne sait jamais non plus s'il ne va pas rencontrer au premier coin une troupe de vagabonds armés qui lui barrent le passage et qui lui demandent le baghchich du bout de leurs fusils. Règle générale: plus longue est sa visite, plus ceux qui l'entourent, amis et ennemis, deviennent gênants. La nouvelle de son arrivée se répand parmi les tribus voisines; beaucoup accourent dans l'espoir de quelque butin, ou seulement par bravade, et dès lors votre escorte a hâte d'échapper à des difficultés que chaque heure augmente. On fera bien de payer l'imposition de 100 piastres que le représentant du vieux Abou Zeïtoûn se croit en droit d'exiger, ne serait-ce que pour se débarrasser, même un seul jour, d'un ramassis de sauvages affamés et demi-nus qui sans cela s'attachent à vos pas et qu'on retrouve à chaque détour. »

La principale difficulté est l'ascension du mont Hor. « Quelques voyageurs ont réussi à dérober une marche aux rusés gardiens de Pétra, en faisant une visite à la montagne avant d'entrer dans la ville. Cela n'est pas bien difficile, surtout quand on arrive par le wadi el-Arabah (*V.* R. 152), mais au total, bien qu'il puisse en coûter quelques piastres d'extrà, il vaut mieux se soumettre de bonne grâce et faire l'ascension dans les formes, que d'emporter de ces lieux, qu'on va quitter pour jamais, un désappointement et un regret. »

Il y aurait, encore aujourd'hui, des recherches bien importantes à faire au milieu des ruines de Pétra. Un explorateur bien préparé qui pourrait y consacrer non pas quelques jours, ni même quelques semaines, mais deux ou trois mois au moins, en rapporterait indubitablement des résultats d'un haut intérêt pour l'archéologie et pour l'histoire. Nous croyons qu'avec quelque sacrifice d'argent une pareille expédition n'est nullement impossible, et, dans tous les cas, c'est une des plus belles et des plus fructueuses qu'on puisse entreprendre maintenant dans les terres bibliques.

II. Histoire.

Le livre de Moïse nous apprend que les plus anciens habitants des montagnes de Seïr étaient les *Horim* (Gen. XIV, 6. — XXXVI, 20 suiv.), nom qui signifie seulement *habitants des grottes*, et qui répond exactement au grec *Troglodytes*. Les Horites furent expulsés par le peuple d'Édom (Deuteron, II, 12, 22), qui prit aussi pour demeure les grottes naturelles ou artificielles dont ces montagnes sont remplies (Jérém. XLIX, 16, etc.) La ville de *Séla* des Édomites, mentionnée dans la bible (II Rois XIV, 7; Is XVI, 1), et dont le nom en hébreu signifie *rocher*, répond très-probablement à celui de *Pétra*, employé plus tard par les Grecs et par les Romains (V. Josèphe, *Ant. Jud.*, IX, 9, 1). Pétra, cependant, n'était pas la capitale des Édomites; ce rang appartenait à *Bozra* (V. p. 861). Ce n'est qu'à une époque plus rapprochée, un peu plus de 300 ans avant J. C., que nous trouvons Pétra citée comme la place principale des Nabathéens (Diod. XIX, 95), tribu puissante du nord de l'Arabie, que la Genèse (XV, 13) fait descendre de Nabaoth, fils d'Ismaël, et qui se fit de bonne heure l'intermédiaire du commerce entre les ports Arabes de la mer Rouge, la Damascène et le sud de la Syrie. Les Nabathéens s'emparèrent de l'Idumée sur les Édomites, comme ceux-ci s'en étaient emparés autrefois sur les Horites; et déterminés sans doute par la force naturelle du site de

Pétra, ils en firent le centre de leurs possessions et le dépôt de leurs trésors. On ignore l'époque précise de cet événement; ce dut être dans le cours du IVe ou du Ve siècle avant notre ère.

A partir de l'an 300, la ville et le peuple entrent de plus en plus dans les notions des écrivains et dans les événements de l'histoire. Erathosthène, au milieu du IIIe siècle avant J. C., nomme Pétra évidemment comme la principale station de commerce entre l'Égypte et Babylone (dans Strab., lib. XVI, p. 767). Artémidore, 100 ans avant l'ère chrétienne, décrit le pays nabathéen (il faut entendre ici le plateau d'Édom et ses vallées), comme une contrée bien arrosée et abondante en pâturages (*ibid.*, lib. XVI, p. 777). Trente ans plus tard, on voit le roi des Nabathéens, Arétas, prendre une part active aux affaires de la Judée (Joseph, *Antiquit. Jud.*, lib. XIV, c. 1 à 5), et par suite attirer sur lui les armes d'un lieutenant de Pompée, qu'il conjure par une forte contribution. On manque de données sur la date et les circonstances de la soumission des Nabathéens à la souveraineté romaine; elle se place, dans tous les cas, peu après l'expédition d'Aelius Gallus en Arabie (24 avant J. C.), elle pourrait bien se rattacher à cette expédition où le cheïkh nabathéen avait joué un rôle fort équivoque. Ce qui n'est pas douteux, c'est qu'à l'époque où écrivait Strabon, dans le premier quart du siècle qui commence avec l'ère chrétienne, le pays nabathéen et Pétra sa capitale étaient regardés comme des possessions romaines. La description que Strabon donne du site de la ville montre qu'on en avait alors une connaissance très-précise (Strab., lib. XVI, p. 779). Le géographe nous apprend qu'au rapport du philosophe Athénodore, il s'y trouvait beaucoup de Romains et d'autres étrangers. L'objet d'un semblable établissement dans cette ville du désert ne pouvait être que le commerce. On aperçoit là le germe de la transformation, qui dut commencer dès lors à en faire une cité quasi romaine, par les travaux et les constructions dont elle s'embellit. Pline (vers l'année 72), n'en donne pas une idée moins exacte (lib. VI, § 32).

En l'an 105 de notre ère, sous le règne de Trajan, le royaume nabathéen fut définitivement incorporé à l'Empire (Dio Cassius, LXVIII, 14).

Nous ne savons rien absolument des destinées ultérieures de Pétra, ni des causes de sa décadence, ni des circonstances de sa ruine et de l'époque de son abandon. Sauf quelques vagues mentions dans les chroniqueurs des Croisades (chez lesquels le nom de la localité est toujours *Vallis Moysi*, traduction exacte de l'appellation arabe wadi-Mouça, qui, dès lors, avait remplacé le nom oublié de Pétra), et un curieux passage de l'historien arabe Nowaïri, dans sa vie du sultan d'Égypte Bibars (milieu du XIIIe siècle), (*V.* Quatremère, Mém. sur les Nabathéens, *nouv. journ. Asiat.*, 1835), un oubli profond enveloppe le nom de Pétra. On ignorait complétement où elle avait été située, lorsque Burckhardt, en 1812, ayant pu visiter le wadi-Mouça sous son déguisement de pèlerin arabe, signala ces remarquables ruines comme pouvant bien occuper l'emplacement de la métropole nabathéenne. Depuis longtemps toute espèce de doute a cessé à cet égard, mais il resterait encore beaucoup à découvrir, même après les descriptions d'Alexandre de Laborde et des voyageurs qui l'ont suivi dans cette voie : Robinson, Irby et Mangles, etc., etc.

III. Approches de Pétra.—Le Sik.

Pétra, aujourd'hui *Wadi-Mouça*, la vallée de Moïse, occupe au milieu de la montagne une espèce d'amphithéâtre, enveloppé en

partie de hautes murailles de rochers qui lui offrent un rempart naturel. Elle n'est facilement accessible que de deux côtés : à l'E. par une gorge étroite, longue et sinueuse, nommée *es-Sik*, et au S.-O. par un chemin de montagne rude et escarpé, qui monte du wadi el-Arabah, en contournant le flanc S. du mont Hor.

Une fontaine appelée *Aïn-Mouça* (la source de Moïse), située à peu de distance, en dehors de la gorge orientale, donne naissance à un ruisseau qui pénètre dans le défilé, traverse l'emplacement de la ville antique, et en sort par le ravin opposé, où il va se perdre, disent les Arabes, dans une caverne profonde. Sur ce ruisseau, non loin de l'entrée extérieure de la passe orientale où nous conduit la route que nous avons suivie, s'offre d'abord le v. de

Eldji, aujourd'hui le principal lieu habité du canton. Ce village occupe une position pittoresque sur la pente d'une montagne calcaire, à la jonction de deux wadis. Il est entouré d'un mur percé de trois portes, et renferme environ 250 maisons. On y remarque une quantité de grandes pierres taillées qui semblent indiquer que ce village occupe l'emplacement d'une ville antique ou d'un des faubourgs de Pétra. Le *Aïn-Mouça* reçoit au-dessous du village les eaux d'un petit ruisseau, et descend la vallée qui s'enfonce au S.-O. pour arriver à Pétra. Dans la même direction, on aperçoit le sommet du *mont Hor*, sur lequel s'élève le Nébi-Haroun (tombeau d'Aaron). Les environs de Eldji sont fertiles et riants. D'immenses terrasses de construction antique s'étagent sur les flancs des montagnes et soutiennent de frais jardins arrosés par des sources nombreuses.

En quittant le village, on suit le cours du *Aïn-Mouça*, à travers des champs bien cultivés. A dr. s'étendent de vertes prairies où paissent des vaches et des mulets ; à g. de beaux vergers entremêlés de chétifs peupliers.

On rencontre bientôt à droite (5 m.) un *tombeau* précédé d'une cour carrée avec deux petits portiques ornés de colonnes doriques. à l'entrée se trouve la statue très détériorée d'un lion ou d'un sphinx.

A mesure que l'on avance, la vallée se resserre entre des falaises peu élevées de grès gris, percées de nombreuses *grottes sépulcrales*. On voit à droite (5 m.) sur un rocher de grès rouge, *trois grands tombeaux monolithes* de forme cubique et entièrement isolés du rocher dans lequel ils ont été taillés, comme ceux de Jérusalem. Leurs faces latérales, ornées de frises et de pilastres, convergent au sommet comme dans les monuments égyptiens. Un peu plus loin et sur la rive g., on remarque un autre *tombeau orné de six colonnes ioniques*; directement au-dessus de celui-ci, et dans une position des plus pittoresques, se trouve un second *tombeau surmonté de quatre pyramides*, comme l'était celui d'Hélène (*V* .p. 816). On remarquera tout de suite la ressemblance frappante de ces monuments avec ceux de Jérusalem que l'on a voulu donner comme des exemples d'un art national juif.

La vallée se resserre entre des falaises de grès rouges percées de nombreuses *grottes sépulcrales*, et semble, au premier abord (15 m.), se terminer par un amphithéâtre, mais bientôt on remarque à dr. une vallée montant au N.; et au S.-O. une gorge sombre et étroite. A l'entrée de la vallée s'élève un grand *tombeau* monolithe semblable à ceux que nous avons déjà décrits. Il a 3 mèt. 18 de largeur et 5 mèt. 50 de hauteur. Les sculptures qui le couvrent sont effacées, on distingue encore sur la frise des ornements en forme d'escaliers.

La gorge du S.-O., dans laquelle nous allons pénétrer, porte en arabe le nom de

Es-Sik. Il est impossible de con-

cevoir quelque chose de plus imposant et de plus sublime que ce défilé. Sa largeur suffit tout juste au passage de deux cavaliers de front. Les deux côtés se dressent à pic, et ont en quelques endroits une hauteur de 80 à 100 mèt.; à cette élévation ils semblent parfois se rapprocher au point d'intercepter la vue du ciel, et ils ne laissent arriver au fond du ravin qu'une demi-clarté semblable à l'obscurité d'une caverne. A l'entrée du Sik, on aperçoit, à une trentaine de mètres au-dessus du torrent, une arche hardiment jetée d'un côté à l'autre. C'était peut-être un pont ou plutôt un arc de triomphe; il était orné de pilastres et de niches pour dix statues. On trouve à g., du côté du Sud, un peu avant l'entrée du Sik et près d'un tombeau, un passage avec quelques marches qui permettent de s'élever sur la hauteur et d'arriver sur le pont même. Des deux côtés du pont, les rochers de grès rouge, coupés et minés par les eaux de la façon la plus pittoresque, sont creusés de nombreuses tombes qu'il serait très-intéressant d'explorer en détail. On y remarque également de nombreuses rigoles destinées à recueillir les eaux de pluie. Le ravin, sans changer de direction générale, présente tant de coudes et de détours que le regard peut à peine se porter à quelques mètres en avant, et que souvent on ne distingue plus dans quelle direction le passage va s'ouvrir. Le chemin a été autrefois pavé de larges dalles, dont il reste encore des débris où l'on peut distinguer les ornières creusées par les roues des chars. A g., un aqueduc avait été taillé dans le roc pour contenir les eaux du Aïn-Mouça. On avance ainsi pendant trois quarts d'heure au moins, jusqu'à un point où une raie lumineuse apparaît tout à coup entre l'étroite fissure du défilé. C'est une expansion formée par la rencontre de plusieurs gorges étroites. En face se montre tout d'un coup, comme par un effet de diorama, un monument éclairé d'une vive lumière, appelé

Khaznèh-Fir'oun (le Trésor de Pharaon, car tout ce qui est grand ici est rapporté aux anciens rois d'Égypte). C'est un temple tout entier d'ordre corinthien, dont la façade, qui a deux étages d'élévation, est richement ornée de colonnes, de sculptures et de statues. L'édifice est entièrement taillé dans la paroi rosée du rocher. La salle principale de l'intérieur est grande et fort élevée, mais d'un style très-simple; trois portes, l'une au fond et les deux autres sur les côtés, ouvrent sur autant de petites cellules sans ornements. Il y a en outre deux chambres à dr., et à g. de la nef centrale, qui ont leur entrée directe sur le portique. Le centre de l'étage supérieur est une élévation circulaire entourée de colonnes, avec un dôme extérieurement surmonté d'une urne à plus de 30 mèt. du sol. Les Arabes croient que de grandes richesses y sont déposées, et les traces de balles, dont est martelée cette urne inaccessible, montrent qu'elle a été bien souvent prise pour but par ces barbares, qui, ne pouvant y atteindre, cherchent à la briser ou à la renverser. En face du Khaznèh, un escalier taillé dans le roc conduit sur les hauteurs, où l'on pourra visiter de nombreux tombeaux jusqu'à présent inexplorés.

A partir du Trésor de Pharaon, le Sik tourne assez brusquement vers le N.-O. et s'élargit peu à peu. Les hautes murailles de grès rouge qui le resserrent sont remplies d'un nombre infini de niches, de grottes sépulcrales et de tombeaux de toutes les formes et de toutes les dimensions, qui s'étagent les uns au-dessus des autres à une grande hauteur. Quelques-uns des tombeaux sont fort grands et remarquables par la beauté de leurs façades, dont la forme habituelle est une pyramide tronquée flanquée de deux pilastres. Plu-

sieurs de ces monuments sont surmontés d'un fronton en forme d'escalier double. Ce genre d'ornement, qui se reproduit quelquefois dans les frises, semble être particulier à Pétra. L'inscription grecque signalée par Laborde sur une de ces tombes, n'existe plus.

La gorge fait un nouveau détour et se dirige vers le N. Sur la gauche, on aperçoit le :

Théâtre, creusé dans le grès rouge et encore bien conservé. On compte 33 rangs de gradins. L'orchestre avait 35 mèt. de diamètre. La scène était formée par une bâtisse extérieure dont il reste encore quelques substructions et des fûts de colonnes. On remarque dans le rocher au-dessus du théâtre de nombreuses excavations que l'on a regardées comme des loges pour les spectateurs; ce sont plus probablement d'antiques sépultures. Un escalier taillé dans le roc gravit la hauteur à partir du théâtre et conduit à une *tombe en forme de pyramide* (*V*. p. 868). Un peu plus haut, on jouit d'une vue magnifique sur Pétra.

En quittant le théâtre, on suit le Aïn-Mouça, qui se dirige au N., le Sik s'élargit considérablement; à g., les hauteurs disparaissent; à dr., se dresse la *falaise orientale* avec ses magnifiques tombeaux. Au N. le regard se perd dans un grand wadi qui monte vers d'immenses rochers calcaires jaunes. Au delà d'un bouquet de figuiers sauvages, le chemin tourne rapidement à g. avec la rivière, on quitte (5 min.) le Aïn-Mouça pour grimper à g. sur une plate-forme où les voyageurs ont l'habitude de camper. On a alors devant soi l'emplacement de la ville proprement dite.

IV. La ville.

Le bassin occupé par la ville est de médiocre étendue, de chaque côté de l'Aïn-Mouça, qui traverse de l'E. à l'O. toute la longueur de la vallée, se trouve une bande étroite de terrain plan. Plus loin, le terrain monte irrégulièrement au S. et au N. vers les hauteurs.

A l'E. et à l'O. cet amphithéâtre est fermé par d'immenses falaises à pic. Du côté N. les montagnes, coupées de gorges innombrables, s'éloignent à l'horizon, où l'on voit se dresser de grands pics de calcaire jaunâtre. Au S., l'enceinte est bornée par des plans de rochers peu élevés. Ses parois, formées de grès bigarrés qui revêtent toutes les nuances de l'arc-en-ciel, et percées d'une variété infinie d'excavations tumulaires, présentent le spectacle le plus singulier; tandis que leur partie supérieure affecte les formes les plus sauvages et les plus bizarres, leur base, couverte de façades ornées de colonnes et de frontons, est travaillée avec toute la recherche et toute la symétrie de l'art.

Pour décrire la ville avec méthode, nous diviserons l'enceinte en deux parties S. et N., entre lesquelles la rivière sera la ligne de démarcation.

1° PARTIE SUD.

Forum. La plate-forme, où nous sommes arrivés, est le plus grand espace plan que l'on trouve dans cette localité. C'était peut-être le forum, à en juger par les nombreuses ruines de monuments qui l'entourent. Un piédestal et des débris de colonnes semblent indiquer qu'il y avait autrefois une colonnade sur la plate-forme. A l'O et au S., elle est fermée par des rochers d'environ 6 mèt. de hauteur qui ont été aplanis. A l'E., elle est soutenue par un mur de grosse maçonnerie encore bien conservé. Au N., on remarque un mur de soutènement et des débris de marches, par lesquelles on descend sur le quai qui régnait le long de la rivière, et l'on arrive aux ruines d'un large pont jeté sur le Aïn-Mouça, au point où il reçoit les eaux d'un petit ruisseau venant de la vallée du N. En suivant vers l'O. la rive gauche de la rivière, on rencontre bientôt

une douzaine de piédestaux et plusieurs fûts de colonnes qui marquent l'emplacement d'un *temple*. Des monceaux de pierres taillées dans toutes les directions, surtout du côté S., indiquent l'existence de nombreux édifices. Des fouilles amèneraient certainement des découvertes intéressantes.

En continuant à suivre vers l'O. le cours de la rivière, on observe bientôt des débris considérables de voûtes. Il est facile de constater en cet endroit que la rivière était pavée, encaissée par des murs de grosse maçonnerie, et de plus, voûtée sur la plus grande partie de son parcours dans l'enceinte de la ville.

Continuant à suivre le quai, dont on voit de temps en temps les larges dalles, on atteint en quelques minutes :

L'Arc de Triomphe. Ce monument, complétement ruiné, n'offre rien de remarquable comme architecture et date de la décadence. Il était percé de trois portes. Il se reliait par une colonnade, dont on voit encore les traces, au :

Kassr-Fir'oun (château de Pharaon). Ce monument, comme le précédent, est malheureusement plus remarquable par sa grandeur que par la beauté de son style. C'est un vaste édifice carré, dont les murs très-élevés et encore bien conservés ont 2 mèt. 50 d'épaisseur. Du côté de la rivière, il était orné d'un portique dont il reste encore quatre colonnes. Du côté E., on remarque une grande entrée flanquée de pilastres avec des chapiteaux à arabesques. La corniche est assez belle, la frise est ornée de triglyphes et de rosaces. Tous ces ornements d'un dessin assez délicat sont en stuc. L'intérieur n'offre que quatre murailles nues ; des traces de poutres montrent que ce palais était partagé en plusieurs étages.

En suivant toujours la rivière, on atteint en quelques minutes la base d'un immense rocher attenant à la falaise abrupte qui forme l'enceinte du côté O. et derrière lequel le Aïn-Mouça disparaît. Ce rocher est isolé, et entouré au N. et à l'O. par la rivière ; au S. une profonde fissure le sépare de la falaise. Il est percé de nombreuses grottes sépulcrales et paraît difficilement accessible. Laborde a supposé que c'était le rocher de l'**Acropole** ; c'est peut-être le site du château d'Asvit mentionné par Nowaïri dans la vie du sultan Bibars. Il paraît que l'on a distingué quelques ruines sur le sommet; ce serait un point à éclaircir.

Au pied de ce rocher, on remarquera un *tombeau inachevé ;* les chapiteaux seuls sont encore dégagés ; on voit que les façades se commençaient par le haut.

Il serait intéressant de savoir au juste qu'elle est l'issue de l'Aïn-Mouça. Descend-il jusqu'à l'Arabah, ou se perd-il dans un trou immense comme le prétendent les Arabes? Le plus souvent les eaux du Aïn-Mouça ne forment plus que quelques filets au-dessous du château de Pharaon. Derrière l'acropole, il est difficile de savoir au juste la direction du torrent, car dans toutes les directions s'ouvrent de nombreuses gorges obstruées par de véritables forêts de lauriers-roses, qui atteignent 4 à 5 mèt. de hauteur. Ces gorges encore peu ou pas explorées renferment aussi un grand nombre de tombeaux.

Il faut maintenant monter au S. vers la colonne solitaire, la seule qui soit debout à Pétra, qui porte le nom de **Zubb-Fir'oun.** (Hasta virilis Pharaonis). Elle marque l'emplacement d'un temple dont les débris jonchent le sol.

En se dirigeant au S.-E. à partir du Zubb-Fir'oun, on pénètre, au bout de quelques minutes, dans une des nombreuses gorges de la falaise peu élevée qui borne l'enceinte de Pétra du côté S. On remarque à gauche un *tombeau* orné de quatre pilastres surmontés d'un fronton, avec des fenêtres et trois

niches pour des statues dans l'entre-colonnement. En face de ce monument, on remarque plusieurs excavations sans décoration extérieure. L'une d'elles contient une salle fort remarquable, ornée de 14 pilastres doriques cannelés.

En continuant l'ascension de la gorge, on rencontre bientôt une *tombe Dorique*, et l'on arrive au sommet de la hauteur d'où l'on jouit d'un magnifique panoroma de Pétra. Au S., s'étend jusqu'à la base du mont Hor un grand plateau appelé **Soutouh-Haroun**, les terrasses d'Aaron. On remarque en ce lieu, outre de nombreuses grottes sépulcrales, d'immenses réservoirs taillés dans le roc et destinés à recueillir l'eau de pluie. Du côté de l'E., on aperçoit les débris d'une *forteresse*, et, un peu plus bas, un *tombeau en forme de pyramide*. De ce monument on peut redescendre au théâtre par l'escalier déjà décrit (*V.* p. 866), ou regagner le forum en quelques instants par une descente rapide.

2e PARTIE NORD.

En quittant le forum, il faut remonter quelques minutes le Aïn-Mouça, puis le traverser pour aller visiter les tombeaux de la **Falaise Orientale**. Cette partie de la montagne renferme les plus magnifiques monuments funéraires de Pétra. Nous indiquerons seulement quelques-uns des principaux.

Tombeau avec terrasse. Il est situé à l'extrémité S. de la falaise orientale au débouché du Sik. Pour y arriver, il faut grimper au milieu de monceaux de ruines de toute espèce. On remarque encore cinq étages d'arcades de 2 mèt. 40 de diamètre, en pierre de taille et d'un travail massif. Elles servaient à soutenir une plate-forme ou terrasse artificielle devant l'entrée du tombeau, qui est creusé dans le roc vertical de la falaise. La porte de celui-ci est placée dans une baie de 3 mèt. de profondeur, de chaque côté de laquelle règnent des galeries formées de douze colonnes doriques. La porte est ornée de quatre magnifiques colonnes du même ordre, parfaitement conservées, grâce à leur position qui les met à l'abri de la pluie. Au-dessus de cette porte, qui a 2 mèt. 50 de largeur, se trouve une fenêtre, particularité rare dans les tombeaux de Pétra. La salle intérieure a 10 mèt. de hauteur et 15 mèt. de largeur. Au fond et en face de la porte, on remarque trois baies demi-circulaires. Ce tombeau avait été transformé en église chrétienne ; une inscription peinte, qui existait encore du temps de Burckhardt, indiquait la date de sa consécration. — Continuant à suivre la falaise vers le N., et dépassant plusieurs beaux monuments, on trouve à la distance de 5 mèt., une

Tombe corinthienne. Sa façade est une répétition de celle du Khaznèh-Fir'oun, seulement elle est moins richement sculptée, et le pinacle, ainsi que les tours latérales ne sont pas ornées de bas-reliefs.

A côté de ce monument se trouve un magnifique

Tombeau à trois étages de colonnes. Il a quatre portes entre lesquelles se trouvent des pilastres ioniques surmontés de frontons. Les deux rangées de colonnes supérieures sont également ioniques. Quelques-uns des chapiteaux sont inachevés, d'autres sont en stuc. L'intérieur est loin de répondre à la magnificence de la façade. On pénètre dans quatre chambres sans ornements, dont la plus grande n'a que 12 mèt. 72 de largeur.

Tombeau avec inscription latine. Il est situé à peu de distance au N. La porte, précédée d'une terrasse à laquelle on arrive par des escaliers, est ornée de pilastres. Au-dessous de la corniche on lit les mots : *Præfectus Florentinus*.

Dans les nombreuses gorges, qui débouchent dans l'enceinte du côté Nord, on trouve beaucoup

de grottes sépulcrales que l'on fera bien de visiter, mais qu'il serait trop long de décrire. En quittant le tombeau avec l'inscription latine, on suivra le petit torrent dont nous avons déjà parlé (*V.* p. 866), et qui descend de la grande vallée du N. On remarquera en route plusieurs ponts ruinés. Le terrain est jonché, dans toutes les directions, de débris de toute espèce, parmi lesquels on ne trouve que quelques fragments de colonnes. Il est probable que cette partie de la ville ne renfermait que peu de monuments publics. A mesure que l'on avance les ruines se multiplient; on peut, en certains endroits, tracer encore les fondations des maisons particulières. On rejoint enfin le pont ruiné en face du Forum. La rive droite, au-dessus du pont, offre le même aspect que celle que nous venons de parcourir et n'exige pas de description.

V. Ed-Deïr.—Le mont Hor.

Pour terminer notre exploration, de Pétra, il nous reste à conduire le voyageur à deux localités plus éloignées, à Ed-Deïr et sur le mont Hor.

1° A **Ed-Deïr.** Cette construction, une des plus remarquables de Pétra, se trouvant hors de vue de la ville, n'a pas été connue des premiers voyageurs. Une passe étroite, qui s'ouvre à l'angle N.-O. de l'enceinte, y conduit en 45 min. par des sentiers qui n'ont été rendus accessibles qu'au moyen d'une longue suite de marches taillées dans le rocher. Chemin faisant, on remarquera un grand nombre de cavernes qui ont évidemment servi d'habitations à en juger par les fenêtres dont leurs parois ont été percées. **Ed-Deïr** (le Couvent) est un édifice monolithe taillé dans le flanc de la montagne, qui a de l'analogie avec le Khaznèh-Fir'oûn, si ce n'est que les proportions en sont beaucoup plus grandes et l'effet encore plus imposant. Ce remarquable édifice a pu être originairement un temple païen; mais il a, sans aucun doute, été approprié plus tard au culte chrétien. Nombre d'inscriptions semblables à celles que l'on connaît sous le nom de *sinaïtiques* (*V.* p. 884.) se rencontrent aux environs.

En face du Deïr, se dresse une haute falaise creusée à sa partie inférieure de plusieurs chambres et sur laquelle on s'élève, par des degrés taillés dans le roc, sur une plate-forme, où l'on trouve plusieurs soubassements de colonnes, et une chambre avec une niche richement sculptée, qui paraît avoir été le sanctuaire d'un ancien temple. On voit aussi quelques fragments de mosaïque. Le sommet de la falaise, au-dessus de cette plate-forme, présente encore quelques débris de constructions De ce point, on voit se dresser, à quelque distance au S.-O., le mont Hor, et la vue s'étend au loin sur une chaîne de pics grisâtres dans la direction du wadi el-Arabah, et de la Palestine.

2° Le **mont Hor**, qu'une tradition ininterrompue, d'accord avec la Bible (Nombres, xx, 22-29) a signalé de toute antiquité comme le lieu où fut enseveli Aaron, le frère de Moïse, est nommé par les Arabes djébel-Nébi-Haroun (montagne du prophète Aaron). Le lieu n'est pas moins sacré aujourd'hui pour les musulmans qu'il ne le fut pour les anciens Hébreux, et après eux, pour les premiers chrétiens. On s'y rend en 2 h. de Pétra par un chemin qui part de la ville près du Zubb-Fir'oun et se dirige au S.-O. On gagne (30 m.) le pied de la montagne. Les pentes de celle-ci présentent un grand nombre de terrasses, qui ont dû porter autrefois des jardins. Les flancs rouges de la montagne sont profondément ravinés par les pluies. Le sanctuaire qui en occupe le sommet (1 h. 30) n'a de remarquable que les souvenirs qui s'y rattachent et les impressions que ces souvenirs éveillent. Le bâtiment qui abrite le cénotaphe est de construction

certainement musulmane; mais on peut encore vérifier que les matériaux appartiennent, au moins en partie, à une construction antérieure. On y remarque aussi de vastes souterrains soutenus par des constructions voûtées. La vue que l'on embrasse du haut du Djébel-Hor est d'une étendue et d'une magnificence incomparables. Le regard plane sur presque tout le développement des montagnes de Seïr et sur les campagnes contiguës; sur la large vallée du wadi-Arabah, qui se perd aux deux extrémités de l'horizon, dans la double direction de la mer Rouge et de la mer Morte, et, au delà de cette grande vallée, sur le désert sans bornes qui se déploie vers le couchant.

Remarques générales sur Pétra et ses monuments.—L'aspect général des ruines, partout où elles sont accompagnées d'un travail d'ornementation, démontre suffisamment qu'elles sont toutes de l'époque romaine. Les tombeaux, par suite du grain peu compacte de la roche, ne conservent aucune inscription lisible qui puisse en fixer la date; mais tout annonce, dans le style de leur construction et de leurs ornements, qu'aucun d'eux n'est antérieur au temps d'Adrien, et, selon toute apparence, la plupart sont plus modernes. « Le siècle des Antonins, a dit à ce sujet M. Letronne, dont le sentiment sur ces sortes de questions était en général si fin et si sûr, semble être celui qui a vu s'élever la plupart de ces tombeaux, comme presque tous ceux de la décapole de Syrie, et l'on ne se tromperait peut-être pas beaucoup en renfermant l'époque de leur construction dans le même intervalle de temps qui a vu s'élever les temples de Ba'lbek et de Palmyre » (*Journ. des Savants*, 1836, p. 535). Ajoutons, quant à la destination même des excavations, que, bien que la très-grande majorité aient eu certainement une destination sépulcrale, toutes cependant n'ont pas ce caractère. On en a signalé un certain nombre qui, par leur disposition extérieure et intérieure, ont dû servir d'habitation. Et ici nous voulons parler de celles qui présentent un aspect relativement moderne; car il est certain que plus anciennement, dans les temps que l'on peut qualifier de primitifs, et même en descendant jusqu'à l'âge des prophètes, toute cette région des montagnes d'Edom était habitée par des populations troglodytes.

ROUTE 152.

D'HÉBRON A PÊTRA,

PAR LE WADI EL-ARABAH.

(39 h.)

D'Hébron au djébel-Ousdoum (16 h., R. 151): depuis l'angle S.-O. de la mer Morte (au pied du djébel-Ousdoum), on longe, entre le S. et le S.-O., le pied des montagnes de sel, toutes tailladées par les torrents qui les traversent en hiver et qui viennent inonder la plaine du Ghôr. Cette plaine basse, periodiquement noyée, et, par suite, en partie marécageuse, qui borde l'extrémité S. de la mer Morte, porte le même nom que la longue vallée où serpente le Jourdain, entre la mer Morte et le lac de Tibériade. Après avoir dépassé (55 min.) l'extrémité méridionale du djébel-Ousdoum, on arrive (2 h. 55) au wadi el-Fikrèh, qui descend du plateau de l'O. (*V.* p. 857), et dont le lit apporte au Ghôr, durant la saison des pluies, une masse d'eau considérable. De l'autre côté du wadi, commence une chaîne de collines calcaires, de couleur blanchâtre, hautes de 20 à 25 mètres en moyenne, mais par endroits de 40 à 50 mètres, et qui, prenant bientôt leur direction à l'E., forment la ceinture méridionale du *Ghôr*. L'existence de ces collines et la direction de ces wadis, qui tous convergent vers la mer Morte, montrent la fausseté de l'hypothèse suivant laquelle le Jourdain se serait autrefois rendu à la mer Rouge. On longe le pied de cette ceinture de collines entre le S. et le S.-E., jusqu'à (2 h. 10 m.) une large et profonde ouverture qui

débouche dans le Ghôr sous le nom de *wadi el-Djeïb*. Ce wadi est le réceptacle de toutes les eaux qui, au temps des pluies, y affluent des hautes terres de l'O.; le wadi Djérafèh (*V.* p. 857) en est un embranchement supérieur. Le Djeïb présente, même desséché, l'apparence d'un grand fleuve; là où il arrive au Ghôr, ses berges, coupées à pic, n'ont pas moins de 50 mètres d'élévation. On remonte le lit de ce fleuve à sec, où l'on dépasse (2 h. 10 m.) le débouché du wadi-Hasb et quelques autres ravins qui tous affluent du côté de l'O.

Dès qu'on a dépassé, en avançant au S. et en remontant le Djeïb, la ceinture de hauteurs qui ferme le Ghôr, on est entré dans cette large dépression qui sépare le plateau d'Édom des hautes plaines d'et-Tîh, et qu'on nomme le wadi el-Arabah. (*V.* p. 856.)

A mesure qu'on remonte le lit du Djeïb, ses berges, surtout celles de l'E., deviennent de moins en moins élevées; avant d'avoir atteint Aïn-Hafirèh, elles se sont abaissées presque au niveau de l'Arabah[1]. La vue, longtemps confinée par l'encaissement profond du Djeïb, s'étend graduellement et embrasse un plus large horizon. Les montagnes que l'on a à sa gauche ou à l'E., se dessinent comme un massif élevé, presque vertical, en quelque sorte d'un seul bloc, surmonté çà et là de sommets arrondis, et que domine au loin, dans la direction du S., le pic sourcilleux du djébel-Hor. Les montagnes de la droite, ou de l'O., sont moins élevées, d'un aspect plus aride, et beaucoup plus déchirées par les nombreux ravins qui s'y sont frayé leur passage. On est frappé de la différence d'aspect que présentent ces deux chaînes. Celle de l'O., de nature calcaire, garde une teinte blanchâtre qui n'éveille que des idées d'aridité; tandis qu'à l'E., les montagnes granitiques d'Édom réflètent, sous les rayons qui les colorent, toutes les nuances du rose et du pourpre. On ne saurait s'empêcher de rapprocher dans sa pensée cet aspect de la chaîne édomite du nom même d'Édom, qui en hébreu signifie rouge. On arrive enfin (4 h. 15 m.) près d'une source d'eau potable nommée *Aïn el-Hafirèh*, non loin de là, au S., est une autre source plus considérable, l'*Aïn el-Waibèh*, qui est une des stations les plus connues de ce désert.

A partir de Aïn el-Hafirèh, on coupe obliquement la large plaine de l'Arabah en se portant droit au S.-E. sur le djébel-Hor. Une marche de 6 h. conduit au pied des montagnes d'Édom, à l'entrée du *wadi el-Abyad*, un des nombreux ravins qui débouchent sur le wadi el-Arabah. On remonte pendant 1 h. 15 m. le wadi el-Abyad, où l'on trouve une source abondante nommée *Aïn et-Tayibèh;* on coupe un peu plus haut (35 m.) le *wadi Roubaï*, qui débouche, comme le précédent, sur l'Arabah, et, passant au pied du djébel-Hor du côté du S., on entre (2 h. 40 m.) dans l'enceinte du *wadi-Mouça* par son extrémité S.-O. (*V.* R. 151.)

La ligne que nous venons de suivre est la plus habituelle; elle nous a été fournie principalement par les itinéraires de M. de Bertou. M. Robinson, dans son excursion à Pétra par le wadi el-Arabah, a quitté beaucoup plus tôt le lit du Djeïb, et est entré dans la montagne par une passe beaucoup plus septentrionale. Le temps employé a été à peu près le même.

ROUTE 153.

D'HÉBRON A PÉTRA,

PAR LE PLATEAU OCCIDENTAL.

(40 h.)

Les premières marches vont directement au S. On passe (4 h. 15 m.) près du village de **Yatta**

1 M. Schubert définit très-bien la nature et l'aspect de ces lieux, « le bassin desséché d'une petite mer intérieure, où se serait formé le large lit d'un fleuve. »

(très-probablement le *Djouttha* de Josué), avant d'arriver (45 m.) à **Sémou'a,** grand village dans une belle situation, sur une éminence assez élevée. C'est, on peut dire, le dernier lieu habité que l'on doive rencontrer sur cette route. Indépendamment des citernes, qui y sont assez nombreuses, on ne compte pas moins de sept sources dans les environs. D'après une détermination barométrique de M. Schubert, la plaine est à 722 mèt. au-dessus du niveau de la mer, près de 200 mèt. conséquemment, plus bas qu'Hébron. Sémoua est indubitablement l'*Eschtemoa* de Josué.

Après ce lieu, on rencontre successivement *Râfât* (25 m.), *el-Ghouwaïn* (50 m.) et *Mak-hoûl* (1 h. 55 m.) toutes ruines sans intérêt; à 1 h. 50 m. de Mak-hoûl, **el-Milh** a plusieurs puits et des ruines. M. Schubert avait déjà pensé, et M. Robinson a démontré que el-Milh doit être le site de la station de **Malatha** des documents romains et de la **Moladah** de l'Écriture. La vallée voisine porte encore le nom de *wadi Malath.*

On peut aussi venir jusqu'à el-Milh par la route plus orientale de Kourmoul et de Karyéteïn (R. 151), en touchant ensuite, à mi-chemin à peu près de Karyéteïn à el-Milh, au site ruiné de Tell-Ara'ad.

Ici ont disparu les dernières traces de champs cultivés. On est entré dans les solitudes qui précèdent le désert.

Arârah, (2 h. 5 m. d'el-Milh), station qui a plusieurs puits et des restes d'anciennes habitations, doit être l'**Aroër** du livre de Samuel. A 2 h. 5 m. de là se présente une petite chaîne de hauteurs appelée *Koubbèt el-Baoul*, remarquable en ce qu'elle forme le point de partage entre les versants opposés de la mer Morte et de la Méditerranée. Le *wadi el-Faïya*, qui y a son origine du côté de l'E., va se réunir au *wadi es-Zo'ara* (R. 151, p. 860), tandis qu'à l'O. le wadi-Arârah va rejoindre le *wadi es-Séba'*, dont les eaux, en hiver, vont se perdre dans la Méditerranée, au sud de Gaza.

Après le Koubbèt el-Baoul, on coupe (40 m.) le *wadi-Abou-Toraïfèh,* on passe (35 m.) au site ruiné de *Kourneb*, (**Thamara**) et l'on se trouve (10 m.) au haut d'une côte dont la descente (20 m.) est assez facile. M. Schubert a trouvé, par une observation barométrique, 495 mèt. pour la hauteur de la plaine de Kourneb au-dessus du niveau de l'Océan.

On voit que, depuis Hébron, la descente, quoique peu sensible, a été continuelle. Au point où l'on est arrivé, elle va devenir beaucoup plus prononcée.

A 3 h. 10 m. de cette première descente, on arrive au haut d'une autre côte beaucoup plus roide et plus longue. L'altitude de ce point a été trouvée par M. Schubert de 466 mèt. La descente prend environ 1 h. Pour cette descente, on peut suivre trois passes, distantes d'une heure environ l'une de l'autre. La plus orientale est appelée par les Arabes *es-Soufeï*, celle de l'O. *Yémèn*, et celle du centre *es-Safah*. La passe de Yémèn (ou « de la droite ») est la plus fréquentée, parce qu'il y a de l'eau à sa partie supérieure.

A 10 m. du débouché de la passe d'es-Safah, on voit les restes d'un fortin qui fut sûrement destiné autrefois à en garder l'approche. 25 m. de plus conduisent au bord du *wadi el-Fikrèh*, ravin large, mais peu profond, qui vient de loin dans le désert de Tîh, et qui, en hiver, porte au Ghôr, par le S. du djébel-Ousdoum, une masse d'eau très-considérable (R. 152, p. 857). A ce point du wadi, le baromètre de MM. Erdl et Schubert leur accusa 5 pieds *au-dessous* de la mer Rouge, conséquemment 1439 pieds (467 mèt.) plus bas que le sommet de la longue et rapide montée d'es-Safah et 1225 pieds (396 mèt.) au dessus de la mer Morte. Ici commencent à se montrer les premiers mimosas.

A partir du point où l'on a coupé le lit desséché du wadi el-Fikrèh, on passe successivement plusieurs autres wadis, dont chacun marque un gradin de la descente qui va bientôt aboutir à l'Arabah. Ce sont : (2 h. 5 m.) le *wadi es-Sîk*, (40 m.) le *wadi el-Kharâr*, (40 m.) le *wadi-Koufâfîjèh*, (45 m.) le *wadi Abou-Djérradèh*, (2 h. 55) le *wadi el-Mouhallèh*, et enfin (40 m.) le *wadi el-Mirzaba*. On débouche ensuite (35 m.) dans le wadi el-Arabah, et bientôt après on arrive à la station de *Aïn el-Waïbèh*, une des plus importantes de l'Arabah, à cause de ses sources qu'abritent quelques bouquets de palmiers. L'eau, cependant, en est fortement imprégnée d'une saveur sulfureuse. — De Waïbèh au wadi-Mouça, voy. R. 152.

ROUTE 154.

DE PÉTRA AU SINAI,

PAR LE CHATEAU D'AKABAH.

(De 76 à 78 h., dont 28 de wadi-Mouça à El-Akabah, et 50 environ d'Akabah au Sinaï.

On descend de wadi-Mouça à l'Arabah par le *wadi-Kouschaïbèh*, gorge longue, sinueuse et assez difficile, qui contourne au S. le pied du djébel-Hor. Cette descente emploie environ 7 heures. La marche jusqu'au château d'Akabah, en descendant du N. au S. la large vallée du wadi el-Arabah qui a tous les caractères du désert, n'offre à l'observation que peu de points dignes d'intérêt. Sorti du wadi Kouschaïbèh, on coupe (35 m.) le *wadi-Ma'afrah*, et l'on arrive un peu plus loin (1 h. 40 m.) à un point nommé *es-Satèh* (le toit), que M. de Bertou (*Bull. de la Soc. de Géographie*, 1839, t. XI, p. 292, et t. X, p. 28), comme, avant lui, MM. Erdl et Schubert (*Reise in das Morgenland*, t. II, p. 396 et suiv., 1839), croient être le point le plus élevé de l'Arabah (2222 pieds au-dessus de la mer Rouge, suivant le premier, 2046 suivant le second), et qu'ils regardent comme la ligne de partage des deux pentes générales de cette grande vallée, la pente du N. ayant son inclinaison vers la mer Morte, la pente du S. se portant vers la mer Rouge [1].

A 1 h. 35 m. du Satèh sont des ruines appelées *Kassr el-Kâa* (le Château de la plaine). De là au *wadi Daléghèh*, 40 m., et, à 2 h. 40 m. au S. du wadi Daléghèh, le *wadi Gharandèl*. De ce dernier wadi aux sources d'*Aïn el-Ghadhyân*, dont l'eau est fortement imprégnée de soufre, on compte 6 h. 20 m., et d'Aïn el-Ghadhyân, il y a encore 7 h. 40 min. de marche jusqu'à

Akabah. Ce lieu n'est qu'un pauvre village abrité sous des plantations de palmiers, et qui entoure un château quadrangulaire de forme oblongue, flanqué d'une tour à chacun des quatre angles. Ce château, où le vice-roi d'Égypte entretient une petite garnison, n'a d'autre objet que de protéger le pèlerinage de la Mekke, et de servir de dépôt aux provisions pour les pèlerins. Il est situé sur le bord oriental de la bifurcation de la mer Rouge, qui en prend le nom de golfe d'Akabah (*Ælanites sinus*), à 40 min. de la pointe extrême du golfe, où des monceaux de décombres sans nom marquent le site de l'ancienne **Ælana**, l'**Élath** des livres hébreux. L'existence d'Élath est très-ancienne, puisqu'elle est mentionnée dans l'Exode; tout près de là (peut-être sur l'emplacement actuel d'Akabah, où la côte forme un petit havre) était, dès la même époque, le port d'**Éziongabèr**, qui devint si fameux au temps de Salomon comme point de dé-

[1] Ce fait est très-contesté, notamment par Robinson, (t. II. append. note xxxvii). Suivant le docteur Roth (Mittheilungen de Petermann 1858 p. 3 et. p. 158), ce point de partage serait à 11 h. plus au S. aux sources de Ghadhyân, qui ne sont élevées selon lui que de 35 mèt. au-dessus de la mer Rouge. De nouvelles observations seraient nécessaires pour décider cette question, qui intéresse à un si haut point la géographie physique de cette région.

part des flottes qui allaient à Ophir. Aujourd'hui Akabah n'a plus même un simple bateau.

La route de wadi-Mouça au château d'el-Akabah par l'E. des montagnes de Chéra (*Seïr*) n'a été jusqu'à présent suivie par aucun voyageur, si ce n'est par M. Léon de Laborde, en 1828 (*Voyage de l'Arabie Pétrée*). Cette ligne, qui était autrefois la grande voie de communication commerciale des caravanes nabathéennes entre *Pétra* et *Leuce Come*, et où se reconnaissent encore les traces d'une route très-probablement romaine, serait cependant bien digne d'être explorée de nouveau avec quelque détail. M. de Laborde y a signalé des ruines importantes, notamment celles que les Arabes nomment *es-Sabra*, à 2 h. au midi de wadi-Mouça.

Pour la sécurité du voyage d'el-Akabah au Sinaï, il est nécessaire de s'entendre avec un cheikh des Arabes Haouât. Des Américains, qui, au mois de janvier 1857, avaient refusé le tribut de 6 livres sterl. (pour six personnes) exigé par ce dernier, furent attaqués sur la route, et ne rachetèrent leur vie que par une contribution de 100 livres sterl.

Nous ne décrirons pas le détail de cette route. Une succession ininterrompue de montagnes et de vallées sauvages, sans un seul lieu habité dans une étendue de huit journées, n'est guère susceptible d'une description utile, d'autant plus que la ligne suivie par les guides, sans varier essentiellement, n'est pas toujours absolument la même. Il nous suffira d'en signaler les grands traits. Pour plus de détails, nous renverrons le lecteur aux ouvrages de Burckhardt, Rüppell, Schubert, de Laborde et Stanley, mais surtout de Smith et Robinson.

Pendant deux jours, après avoir quitté El-Akabah, on longe la côte du golfe Élanitique (21 h.), ayant à gauche la mer, silencieuse comme le désert, et à droite de hautes montagnes. Une fois par an des barques remontent le golfe, portant à l'Akabah des provisions pour les pèlerins de la Mekke; le reste de l'année, pas un bateau ne sillonne ces eaux jadis si vivantes. Mais si l'homme manque à la scène, la scène elle-même, telle que l'a faite la nature, est un des beaux panoramas de ces contrées. A 4 h. du fond du golfe, on remarque à gauche la petite île de *Kouryèh*, voisine de la côte, avec les restes d'un ancien fort sarrasin. Outre les nombreux wadis qui débouchent à la côte, on trouve, après avoir marché 7 ou 8 heures depuis l'Akabah, une suite de passes qui dominent le littoral sur une étendue de près de 4 heures, véritables thermopyles dont une ou deux sont d'une ascension difficile. C'est la chaîne rocheuse du djébel et-Tîh, dont les escarpements couvrent au N. la presqu'île du Sinaï (p. 857), qui vient appuyer ici ses derniers contreforts. Les deux passes principales qu'on rencontre ensuite sont celles de *Chérafyèh* et d'*Oum-Haïyèh*.

A 12 h. de la passe d'Oum-Haïyèh et à 20 h. d'El-Akabah, on laisse à sa droite le débouché du *wadi-Wétîr* (dont plusieurs voyageurs ont remonté ou coupé la partie supérieure, où il porte le nom de *wadi el-Aïn*). C'est une des plus longues et des plus remarquables vallées de toute cette région. Elle réunit, au temps des pluies, les eaux d'un territoire considérable, et arrive à la mer avec l'abondance d'un grand fleuve et l'impétuosité furieuse d'un torrent.

C'est après avoir dépassé ce wadi, au lieu dit *'Aïn en-Nouwaïbid*, que la caravane, tournant au S.-O., quitte ordinairement la côte pour s'enfoncer dans l'intérieur. Dès lors ce n'est plus qu'un labyrinthe de gorges sauvages, de profonds ravins et de chaînes de rochers où se montre rarement quelque signe de végétation. On est encore à 28 ou 30 h. du couvent de Sainte-Catherine et du mont Sinaï. Quelques vallées, en bien petit nom-

bre, contrastent seules avec ce caractère universel d'aridité. Il faut mentionner, à 9 h. 30 de la côte, une source appelée *Aïn el-Hadhra*, la seule de ces régions qui ne tarisse jamais, et que l'on identifie, non sans beaucoup de probabilité, avec la station de **Hazéroth** où les Israélites, après avoir quitté le Sinaï sous la conduite de Moïse, s'arrêtèrent pendans sept jours (Nombres, XI, 35; XXXIII, 17). Du haut d'une chaîne de hauteurs que l'on franchit à 5 h. 30 d'El-Hadhra, on embrasse, pour la première fois depuis qu'on est entré dans les gorges de la péninsule, un grand et bel horizon. Au S.-O., on voit se dessiner, avec ses pics majestueux, le large massif des montagnes sinaïtiques; au N.-O. et au N., s'étend la chaîne du djébel et-Tîh, aux sommets aplatis; à l'O., on aperçoit au fond de l'horizon la belle chaîne des montagnes d'Arabie qui borde la côte orientale du golfe, et au dernier plan, par delà ces montagnes, une chaîne encore plus élevée à demi-voilée de vapeurs bleuâtres. On entre ensuite (1 h. 30) dans le *wadi-Sayâl*, longue vallée qui dans un endroit s'étend en une large plaine, et qui en hiver, comme le wadi-Wétîr, devient une grande rivière grossie de nombreux affluents, dont les eaux s'écoulent au S.-E. jusqu'à la mer. On remonte le Sayâl pendant 8 heures, pour entrer, 2 h. plus loin, dans le *wadi ech-Cheikh*, près de la source d'Abou-Souweirah.

On y rencontre ensuite (30 min.) une petite chapelle surmontée d'un toit blanc de forme conique, et qui renferme la tombe du cheikh Salèh, dont la vallée a pris son nom. C'est un des lieux de la péninsule les plus vénérés des Arabes. La tombe appartient aux Touâra; eux seuls ont le privilége d'être inhumés dans cette terre sainte. De là, on gagne (2 h.) le pied de la montagne où se trouve le couvent de Sainte-Catherine. On laisse au N.-O., la vaste plaine d'*Er-Rahah*, où la tradition commune, comme le témoignage de beaucoup d'explorateurs bibliques, Robinson, etc., place le campement des Hébreux; et après 25 min. de marche à travers un vallon étroit et rocailleux, on atteint enfin le couvent. (*V*. p. 885.)

ROUTE 155.

D'HÉBRON AU SINAI,

PAR LE DÉSERT DE TIH ET AKABAH.

127 h. environ, dont 77 h. d'Hébron à El-Akabah, et 50 d'Akabah au Sinaï.

C'est la route que MM. Smith et Robinson ont suivie en 1838. M. Robinson, qui hésitait entre cette route et celle du wadi el-Arabah, dit expressément qu'il a choisi la première « parce qu'elle est la plus aisée; » et par le fait, on ne voit pas que ni lui, ni les autres voyageurs qui ont pénétré dans ces solitudes, y aient rencontré ni difficultés ni dangers, sous leur escorte arabe, bien entendu. On voit même par le document romain connu sous le nom de Table de Peutinger, que la ligne qui va de la Palestine méridionale à *Ælana* (à la tête du golfe d'Akabah) était alors la route habituelle des caravanes, et cette circonstance donne à cette ligne un intérêt archéologique particulier; M. Robinson y a retrouvé en effet plusieurs des stations notées sur la Table.

La route, à partir d'Hébron, prend un peu plus à l'O. que celles que l'on suit pour aller au wadi-Mouça (R. 151 et 153). Après avoir touché à plusieurs villages, elle conduit (14 h.) à une station qui possède deux puits profonds avec des ruines, et dont le nom de **Bîr es-Seba'** a été reconnu depuis longtemps comme représentant le **Bersçéba** de l'Écriture. C'est un des sites les plus anciennement illustrés par l'histoire des Patriarches Abraham, Isaac et Jabob (Genèse XXI, XXII et XXVII). C'est de là que

partit Jacob avec ses fils pour descendre en Égypte (Gen. XLVI). Ce lieu est mentionné aussi dans l'histoire de Samuel (I, Sam., VIII) et dans celle d'Élie (I, Rois, XIX); là était la limite de la terre promise, qui s'étendait « de Dan à Bersçéba. » Au temps de saint Jérôme, les Romains y avaient une garnison; plus tard, elle est citée dans les Notices comme une ville épiscopale. Le *wadi es-Seba'*, au bord duquel le lieu est situé, appartient à un embranchement de vallées dont les eaux, en hiver, ont leur écoulement un peu au S. de Gaza.

Les puits de Bir es-Séba, situés au côté N. du wadi, ont un air de grande antiquité, et contiennent toujours de l'eau vive. Le plus grand mesure 3 mèt. 66 de diamètre, et 13 mèt. 40 de profondeur. Les ruines (pierres taillées, fondations, débris de poteries) couvrent un espace de près de 1 kilomètre.

A 6 h. de là vers S.-S.-O., des ruines considérables, connues des Arabes sous le nom de *Khalasah*, signalent, comme l'a bien montré M. Robinson, l'emplacement de la station romaine d'**Elusa** mentionnée dans Ptolémée et sur la Table théodosienne ou Carte de Peutinger.

On atteint ensuite (3 h.) *El-Khoraïbèh;* il y a là quelques ruines avec les restes d'une église. Le lieu n'est qu'à 335 mèt. d'altitude au-dessus de la mer. Cette partie du plateau, dont le sol est alluvial, forme une dépression très-prononcée qui s'étend jusqu'à Gaza.

La station qui suit dans les documents de l'époque romaine, **Eboda** de Ptolémée, **Oboda** de la Table, se retrouve également à **Abdèh** [1], site ruiné à 10 h. S.-S.-O. de Khalasah. On y voit les restes d'une grande église grecque et ceux d'un fort, lequel était situé, de même que l'église, sur une hauteur qui domine au loin la plaine. La forteresse avait des citernes et des puits profonds, revêtus de murs d'un bon travail. Au pied de cette hauteur, du côté du S., on reconnaît encore des restes d'habitations nombreuses, et les champs environnants gardent des traces de culture.

La station suivante, sur la carte romaine, est **Lysa**. On arrive en effet, à 14 heures d'Abdèh, à une vallée dont le nom de *wadi el-Lousân*, correspond bien évidemment à la dénomination ancienne; néanmoins les informations de M. Robinson ne lui révélèrent l'existence d'aucune ruine connue des Arabes dans les environs. Il est probable que l'ancien site était sur un point plus élevé de la vallée, ce qui indiquerait que la ligne de route marquée sur la Table théodosienne prenait une autre direction que la route du voyageur américain. Cette conclusion semblerait d'autant plus probable, que M. Robinson, sur la ligne qu'il a suivie, n'a pu retrouver aucun indice des trois autres stations marquées sur la Table entre *Lysa* et *Aïla* (ou *Ælana*); à savoir, *Cypsaria* (ou *Gypsaria*), *Rasa* (nom qu'il faut lire *Gerasa*), et *Diana*. D'autres investigateurs, qui porteraient leurs recherches plus à l'E. que la ligne de route de M. Robinson, seraient peut-être plus heureux.

Dans l'intervalle d'Abdèh au wadi el-Lousân, et, à ce qu'il semble, au milieu du pays montueux que MM. Smith et Robinson ont laissé à l'E., il doit se trouver, d'après le rapport qu'en a fait un voyageur anglais, M. Rowlands (dans l'Appendice de la Description de Jérusalem de M. G. Williams, *The Holy City, etc.*, Lond., 1845), il doit se trouver, disons-nous, un lieu où une source abondante et pure est connue des Arabes sous le nom de *'Aïn Kadésa*. M. Rowlands a cru retrouver là le site de **Kadesch Barne'a**. Cette localité de Kadesch, dont la détermination a donné et donne encore lieu maintenant

[1] Parmi les Arabes de M. Robinson, les uns nommaient le lieu Abdèh, d'autres 'Aoudjèh. D'après le journal de Seetzen, 'Aoudjèh serait un site distinct d'Abdèh.

à tant de suppositions différentes, est d'une si grande importance pour l'éclaircissement de la géographie de l'Exode, qu'il serait d'un extrême intérêt de vérifier sur les lieux mêmes la découverte de M. Rowlands, et de recueillir sans parti pris les traditions qui peuvent se rattacher à cette localité d'Aïn Kadésa. C'est un point que nous avons cru devoir signaler à l'attention des voyageurs qui se trouveraient pour cela dans des circonstances favorables.

Après, comme avant le wadi-Lousân, on coupe de fréquentes vallées séparées par des mouvements de terrain plus ou moins prononcés; mais on rencontre, à 10 h. 1/2 au S. du wadi el-Lousân, au delà du grand wadi el-Koureïyèh des hauteurs qui, bien que peu remarquables (au moins sur ce point), ont cependant cet intérêt particulier, qu'elles forment la ligne de partage entre le versant E. incliné vers le bassin enfoncé de la mer Morte, et le versant O. qui aboutit au fond de la Méditerranée. Immédiatement au N. de cette ligne de faîte est le petit *wadi el-Haïkibèh*, affluent du *wadi el-Koreïyèh*; au S. de la ligne, la première vallée est le *wadi el-Gahdhâgyth*, embranchement du wadi el-Djérafèh. Ce dernier est le grand affluent du wadi el-Arabah (*V.* p. 857). On en coupe la partie supérieure à 5. h. 45 min. plus loin vers le S.; et de là 13 h. 30 de marche, dans la direction S.-S.-E., conduisent à l'extrémité des plaines, qui viennent aboutir ici à un escarpement considérable, prolongement des hauteurs qui encaissent à l'O. le wadi el-Arabah. Du haut de cet escarpement, la descente, par endroits très-rude, demande plus de 4 heures. Elle aboutit au fond même du golfe d'*Akabah*, à 1 h. 25 du château de ce nom. Cette gorge longue et difficile n'est communément désignée que sous le nom même d'*El-Akabah*, terme qui désigne en arabe une montée, une passe de montagne; et c'est de là que le château qui a remplacé les villes anciennes d'Éziongaber et d'Élath a pris son nom moderne.

ROUTE 156.

DU SINAI A HÉBRON,

PAR LE DÉSERT DE TIH.

(105 h.)

L'apparence d'uniformité qui, à distance, plane sur l'espace tout entier compris entre le wadi el-Arabah et l'isthme de Suez, fait place à une tout autre impression lorsqu'on pénètre dans l'intérieur de ces vastes solitudes. De même que le Sahara africain et les plaines intérieures de l'Arabie, le désert de Tîh n'a qu'un trait qui soit commun à toute son étendue et qui le caractérise, c'est le manque d'eau, au moins le manque d'eaux permanentes; quant à la configuration même de sa surface, elle est aussi variée, aussi accidentée que celle de tout autre pays de plaines. Les nombreux wadis ou vallées sèches qui le sillonnent, les groupes de hauteurs qui surgissent entre ces vallées, et même les chaînes assez considérables qui couvrent plusieurs parties du désert, en diversifient le relief.

La relation de M. Russegger jette une vive clarté sur la configuration générale du désert de Tîh; elle en a modifié notablement la carte, en même temps qu'elle l'a enrichie de nombreux détails. Les observations barométriques faites sur plusieurs points ont fixé les idées sur les grands traits de la configuration du désert, aussi bien que sur ses pentes générales et les inflexions de quelques-unes de ses parties.

La ligne de route de M. Russegger part du mont Sinaï. Elle se porte de là droit au N., et le voyageur arrive en 15 h. et demie, après avoir franchi plusieurs échelons avancés, au pied même de la chaîne appelée *djébel et-Tîh*, qui couvre au N. toute la largeur de la presqu'île. La passe par laquelle on gravit jusqu'au sommet

de l'escarpement est nommée *Nakb oum-Rakhl* (ou, selon la carte de M. Robinson, *Nakb el-Moureïkhi*). C'est une montée de deux heures; le sommet de la passe est à 1415 mèt. au-dessus du niveau de la mer. La pente, beaucoup moins longue et moins rapide que la montée du S., conduit au plateau. La première impression, quand on embrasse du regard les plaines immenses où l'on va s'engager, est celle d'une mer de sable semée de rochers isolés pareils à des îles, et où l'horizon est limité à droite (c'est-à-dire à l'E.) par une chaîne crayeuse d'aspect blanchâtre et d'une assez grande élévation, qui se dirige vers le N. et qu'on nomme le mont *Edjmèh*. Cependant le sol n'est pas précisément sablonneux, et encore moins de sable mobile, comme on se le figure communément; c'est plutôt un terrain graveleux ou pierreux, dur et résonnant sous le pied des chameaux. C'est le même fond que celui qui constitue le désert de l'isthme de Suez. A 3 heures et demie seulement du sommet de la passe, le voyageur trouva, à une altitude de 919 mèt., la tête du *wadi el-Arich*, le grand réceptacle de toutes les eaux hivernales du désert; de ce point où il commence jusqu'à son débouché près du château d'*el-Arich*, dont il prend le nom, le lit du wadi peut avoir un développement de 60 à 70 lieues. En hiver, c'est une véritable rivière, qui justifie bien la dénomination de *Nahal-Mitzraïm*, ou torrent d'Egypte, que lui applique l'Écriture. M. Russegger suivit pendant 18 heures le lit desséché du wadi el-Arich, en se portant constamment au N. ou au N.-N.-O. Une observation barométrique faite à 5 h. de la tête du wadi (à la source de Redjîm), lui accusa une altitude de 809 mèt.; à 10 heures de là, toujours dans le wadi el-Arich, il trouva pour altitude 651 mèt. En quittant le lit du wadi, il inclina un peu sur la droite pour gravir la pente du djébel-Edjmèh, qui est moins une chaîne proprement dite que l'escarpement, le ressaut d'un des mouvements de terrain, pareils à de larges paliers, qui accidentent la surface du plateau. De l'autre côté de la montée du djébel-Edjmèh, le voyageur trouva pour altitude 612 mèt. A 11 h. de là, toujours dans la direction N. en inclinant légèrement à l'E., il coupa la route des pèlerins de la Mekke à une station bien connue, appelée

Khân-Nakhl ou **Kâl'at en-Nakhl** (le khân ou le château des Palmiers). C'est une enceinte en pierre, de forme carrée, dans l'intérieur de laquelle se trouvent une petite mosquée, deux sources, quelques palmiers et des abris pour les pèlerins. Un petit village contigu renferme quelques soldats avec leurs familles, formant la garnison de ce poste. L'altitude de ce point est de 454 mèt.

De cette station, la direction de la ligne de route reste assez régulièrement N.-N.-E. La route coupe ensuite (14 h.) *wadi-Khéréir*, l'embranchement le plus considérable du wadi el-Arich; M. Robinson, qui, plus à l'E., a aussi coupé la même vallée (*V*. p. 877), écrit Koureïyèh. La route du voyageur croise de nombreux wadis, franchit à plusieurs reprises des hauteurs plus ou moins abruptes, et laissant un peu à droite (ou à l'E.) le site ruiné d'Abdèh ou *Eboda*, (*V*. p. 876), atteint (20 h. et demie du wadi Khéreir) le **wadi-Erhèba**, que M. Robinson écrit, sans doute plus correctement, er-Rouhaïbèh. Ici la ligne de route de M. Russegger rejoint celle de M. Robinson, et reste la même jusqu'à Hébron (21 h.). (*V*. R. 155.)

ROUTE 157.

DE GAZA AU CAIRE

PAR PÉLUSE ET SUEZ.

(81 h. 9 jours.)

Cette route est aujourd'hui presque abandonnée depuis que la navigation à vapeur et le chemin de fer permettent

de se rendre de Jaffa au Caire en 41 h. Nous l'indiquerons cependant brièvement parce que quelques voyageurs pourraient désirer voir, en venant de la Palestine, el-Arich, Péluse et le tracé projeté du canal de Suez. On ne peut la parcourir qu'à dos de chameau.

A partir de Gaza, on suit la côte dans la direction du S.-O., on croise (1 h. 30) le wadi-Cheri'ah, pour atteindre (1 h. 30) *Deïr el-Belah* (le couvent des dattes) village entouré de jardins et bien fourni d'eau, qui paraît répondre à la forteresse **Daron** des croisés, peut être aussi au **Darom** d'Eusèbe. Plus loin (3 h.) est *Khân-Younas*, également entouré de jardins, et qui répond peut-être au **Ténisas** d'Hérodote. *Reïfah* (1 h.) l'antique **Raplira**, mentionnée dans les guerres des Ptolémées et des Séleucides, ainsi que dans la marche de Titus sur Jérusalem (Josèphe, *G. d. J.*) ne présente plus que quelques ruines perdues dans les sables près de la mer. Au delà on s'engage dans le désert, et l'on marche le long d'une chaîne de dunes qui cache la mer, jusqu'à (9 h.) **El-Arich**, l'antique **Rhinocolura**, où débouche le grand wadi el-Arich, aboutissant de toutes les eaux du désert de Tih (*V.* p. 857). Il répond probablement au *torrens Egypti* des anciens géographes. Rhinocolura était sous les Pharaons un lieu d'exil pour les criminels. Selon Diodore de Sicile, on leur coupait le nez, et de ce supplice est venu le nom de la ville.—El-Arich est bâti sur une éminence, à 800 mèt. environ de la mer; elle est entourée d'une vieille fortification massive, et l'on y voit quelques débris de colonnes de marbre.

La route des caravanes laisse ensuite sur le rivage, à environ 10 h. à l'O. d'el-Arich, *Straki*, qui paraît être l'**Ostracina** de Pline, et atteint (12 h.) *Katyèh* qui est peut-être l'antique **Pentaschœnon**. De Katyèh, on peut, en se dirigeant au N.-O., atteindre (6 ou 7 h.) *Faramah* et *Tinèh*, qui marquent l'ancien emplacement de Péluse. (*V.* R. 163.)

Section II.—La presqu'île sinaïtique.

1. Aperçu géographique.

Entre les deux golfes étroits que la mer Rouge, en se bifurquant, forme à son extrémité septentriodale, s'étend une grande péninsule appelée la presqu'île de Sinaï, du nom de la montagne consacrée par les souvenirs de la mission de Moïse. Cette presqu'île, dans sa forme triangulaire, a une étendue considérable. En voici les grandes dimensions. Depuis sa pointe australe (le Râs-Mohammed) par 27° 43'24", jusqu'à la partie centrale du djébel et-Tîh, qui couvre la péninsule au N. et la sépare du désert, on ne mesure en droite ligne qu'un degré et demi ou moins de 40 lieues ; mais les côtés, baignés par les deux golfes, présentent un plus long développement. La longueur du golfe d'Akabah, à le prendre du Râs-Mohammed, est de 2 degrés ou 50 lieues: celle du golfe de Suez est de 3 degrés. Enfin, la distance de la tête des deux golfes, mesurée sur la route des Pèlerins de Suez à Kala'at el-Akabah, est de 60 lieues environ. Ainsi que l'a justement remarqué un savant explorateur des terres bibliques, M. A. P. Stanley (*Sinaï and Palestine in connection with their history*. Lond. 1856, *in*-8°), les deux golfes qui enveloppent la presqu'île sinaïtique, en devenant alternativement la route du commerce, de l'Inde, et, par le commerce, le lien des diverses contrées de l'Asie, ont donné à cette région aride de la haute Arabie, non moins que les traditions sacrées du peuple hébreu, une place éminente dans l'histoire du monde. Et combien plus grand encore sera le rôle que prépare au golfe de Suez et à la mer Rouge le canal de communication des deux mers!

Un massif montagneux, qui sur-

git du centre même de la Péninsule, et qui en couvre toute l'étendue, sauf une étroite bande littorale sur le golfe de Suez, et une zone également étroite au N. vers la ceinture du djébel et-Tîh : tel est, dans son aspect le plus général, le caractère de la presqu'île du Sinaï. Dans le détail plus particulier où nous allons entrer sur la conformation intérieure et le relief de cette région, nous suivrons surtout les excellentes notions qu'en a données M. Stanley, ainsi que les relations de M. Lepsius et de M. Edward Robinson.

La chaîne du djébel et-Tîh, qui n'est à bien dire que l'escarpement méridional du large plateau compris entre le wadi el-Arabah, et l'isthme de Suez, forme, nous l'avons dit, la limite naturelle de la presqu'île du côté du N. Au pied de cette chaîne, ou de cet escarpement, s'étend cette zone de sables que nous venons de mentionner, et que les Arabes nomment *Debbet er-Ramlèh*. D'après une observation barométrique de M. Russegger, elle est élevée de 500 mèt. environ au-dessus du niveau de la mer. C'est à peu près le seul terrain véritablement sablonneux que renferme la presqu'île, le seul aussi de cette nature que retrouve le voyageur venant d'Égypte, depuis qu'il a quitté la rive gauche du Nil.

Le Debbet er-Ramlèh sépare le djébel et-Tîh du groupe des montagnes sinaïtiques, groupe que dans son ensemble les Arabes appellent le *Tôr*, appellation primitive qui signifie seulement la Montagne. Le massif le plus élevé du groupe, celui qui renferme le Sinaï et l'Horeb de Moïse, est non pas au centre, mais vers le côté septentrional; c'est de là que descendent à l'E. et à l'O. les wadis ou rivières temporaires qui sillonnent la presqu'île et vont aboutir à ses deux côtes. La zone littorale, particulièrement à l'O., sur le golfe de Suez, où elle a le plus de largeur, est frappée d'une stérilité absolue, et redoutée de tout être vivant. « Les indigènes, dit M. Lepsius, la traversent à la hâte pour gagner ses vallées intérieures, qui renferment souvent quelques maigres pâturages, des dattes et le fruit du *nébek*, puis çà et là de rares filets d'eau, et au moins l'ombre des rochers. Les animaux de toute espèce y sont rares, à l'exception des poules du désert, ces *cailles* de la Bible, qui, en prenant leur volée à la vue du voyageur, troublent seules le silence de ces solitudes. »

Des zones inférieures, on pénètre dans le triangle montagneux dont elles forment les trois *côtés*. On y arrive, en général, par des passes rudes et malaisées. La montée, d'abord graduelle, aboutit ordinairement à des pentes d'une roideur excessive, de véritables escaliers, moins les degrés, que M. Stanley compare aux *puertas* du plateau de l'Andalousie. Ces défilés escarpés et singulièrement pénibles sont désignés par les termes arabes de *nakb* et d'*akabah*.

Le massif se compose de deux formations principales, le calcaire et le granit. De ces deux formations, la première constitue le noyau même et la partie de beaucoup la plus considérable du massif; la seconde est la bordure extérieure, au N. et à l'E. L'une et l'autre, ici comme dans la chaîne des montagnes de l'Idumée, se montrent sous une couleur rouge-foncé que l'on a cru ne pas être sans rapport avec l'origine du nom d'Édom, et qui donne aux paysages de l'Arabie Pétrée une chaleur de tons, une richesse de nuances, inconnues aux montagnes ternes et grises des climats du nord. La partie granitique, noyau de tout le massif, se partage en deux groupes, peut-être trois, chaque groupe avec son pic central. C'est d'abord le groupe N.-O., dont la montagne la plus remarquable, et même, à certains égards, la plus remarquable

de toute la presqu'île, est le *mont Serbâl* (2059 mèt.); c'est, en second lieu, le groupe de l'E. et du centre, dont le point culminant est la montagne *Sainte-Catherine* (2723 mèt.); c'est enfin le groupe S.-E. dont le pic principal est *Oum-Chômèr* (2832 mèt.) le point le plus élevé de tout le système. La montagne Sainte-Catherine a été gravie par beaucoup de voyageurs, ainsi que la plupart des sommets adjacents, le mont Serbâl par un très-petit nombre, et l'Oum-Chômèr par un seul jusqu'à présent, Burckhardt, qui même n'a pas atteint tout à fait le sommet.

Un des traits communs à tout cet ensemble, après la particularité des nuances pourprées que nous avons signalées déjà et qui frappe à première vue, c'est la complication infinie des pics dentelés et des pentes accidentées qui les supportent et les relient. C'est cette complication qui, à mesure qu'on approche, ne permet plus que très-difficilement de rien saisir d'une manière nette et distincte. C'est à cela sans doute qu'il faut imputer les nombreuses méprises des voyageurs sur les points particuliers d'où l'on peut le mieux apercevoir les différents pics. Cet aspect général a été heureusement rendu par M. Frédérick Henniker, bien qu'avec un peu d'exagération peut-être dans l'expression, lorsqu'il a dit que du djébel-Mouça (d'où l'on embrasse l'ensemble mieux que d'aucun autre point) il semble que l'Arabie Pétrée soit un océan de laves qui auraient été saisies et pétrifiées tout à coup au moment où elles se précipitaient en vagues bouillonnantes hautes comme des montagnes. Le même voyageur s'est exprimé d'une manière également frappante, et plus juste encore, quand il a dit de ces montagnes que ce sont les Alpes nues. Ce sont les Alpes de l'Arabie, en effet, mais les Alpes transportées dans le désert et en harmonie avec lui. Le Sinaï, comme les autres montagnes de l'Arabie, manque de verdure parce qu'il manque d'eau, parce qu'on n'y trouve pas un seul courant, pas une seule rivière permanente.

Une autre particularité caractéristique du Sinaï, c'est le calme profond, le silence de mort qui enveloppent ses vallées, et, par suite, la portée prodigieuse qu'y acquiert la voix humaine. C'est probablement à la même cause qu'il faut attribuer ce que l'on rapporte des bruits mystérieux qui de temps à autre se font entendre dans le djébel-Mouça et en d'autres parties de la montagne, bruits qui sont devenus l'origine de plus d'une légende.

L'absence complète d'eaux courantes dans la presqu'île du Sinaï nous amène à parler de ses wadis ou vallées sèches, qui sont une des parties essentielles de sa configuration.

Une appréciation instinctive, mais juste, du principe même de cette configuration, a fait que les Bédouins désignent en général les montagnes non par une dénomination propre, mais par le nom des wadis qui les entourent. Il nous faut conserver le mot arabe, parce que nos langues européennes n'ont pas de terme qui lui réponde exactement. La signification, d'ailleurs, en est maintenant généralement comprise par nos rapports avec les Arabes de l'Algérie. On sait qu'un *wadi* est un ravin, une dépression, une vallée plus ou moins creuse, plus ou moins large, que les eaux envahissent au temps des pluies et changent en torrents pendant quelques semaines, quelquefois pendant plusieurs mois, mais qui restent à sec pendant la plus grande partie de l'année. L'aspect ordinaire des wadis est une nudité absolue; dans quelques-uns seulement, l'inondation passagère qui les a remplis y laisse un principe d'humidité qui développe une faible végétation. Ce n'en est pas moins à ces rivières

sans eau que le désert doit ses limites, sa forme et ses moyens de communication, comme en Europe les rivières et les fleuves séparent les chaînes de hauteurs, déterminent l'aspect des bassins, et servent de limite aux États en même temps que de lien entre les nations. Et de même que dans nos contrées, au milieu d'un réseau de petites rivières, un courant principal, qui les absorbe toutes forme une grande ligne de communication pour toute une contrée, dans le désert une infinité de wadis inférieurs se rattachent à un wadi principal. Le wadi el-'Arich, le wadi Djeïb, le wadi Djérafèh, ces grandes artères du plateau de Tîh, présentent ce caractère dominant; on le retrouve également dans quelques-unes des vallées sèches de la presqu'île du Sinaï. Oum-Chômèr, Sainte-Catherine et Serbâl, ne sont pas d'une manière plus apparente et plus tranchée les sommets culminants des montagnes sinaïtiques, que le wadi Sayâl n'est la reine des vallées du Sinaï. La vaste courbe par laquelle il embrasse toute la partie orientale de la péninsule est aussi claire en réalité que sur la carte. La remarque est de M. Stanley, mais elle est frappante pour tous.

« Si le caractère général des wadis et des montagnes du Sinaï est l'aridité, il y a néanmoins des exceptions dans les deux cas. Le sol est fréquemment couvert d'une mince apparence, on pourrait dire d'une couche transparente de végétation. On rencontre çà et là des coins de verdure qui échappent aisément à la vue, mais que par cette raison même on remarque davantage quand on les a découverts. Chaque groupe d'arbres laisse dans la mémoire un souvenir aussi distinct que les villes et les monuments du monde civilisé. Aussi les vallées reçoivent-elles ordinairement leurs noms de la légère végétation qui les distingue l'une de l'autre; et il en est de même pour les montagnes quand leur nom ne dérive pas directement de celui des vallées. Le plus haut pic de tout le massif n'est connu que par l'appellation triviale d'Oum-Chômèr, *la Mère du fenouil*, sans doute d'après cette plante que Bürckhardt représente comme caractéristique de la péninsule. Le Râs-Safsâfèh, dans lequel M. Robinson voit le Sinaï de Moïse, est la *Tête du saule*, d'après un groupe de deux ou trois saules qui a pris pied dans un enfoncement de la montagne. Il est possible que le Serbâl soit ainsi nommé d'après le *ser* (la myrrhe), qui croît le long de ses flancs jusqu'au sommet. Et si l'on en juge par cette analogie, l'origine la plus probable même de l'antique appellation de Sinaï pourrait bien être le *sénèh* ou acacia que l'on sait y avoir été alors très-abondant. Le wadi Abou-Hamad, *le Père des figuiers*, doit son nom au vieux figuier que l'on y rencontre. Le wadi-Sidri tire le sien de ses buissons d'épine sauvage; le wadi Sayâl, de l'acacia; le wadi-Tayibèh, de sa *bonne* eau et de sa *belle* végétation. »

M. Stanley, à qui nous empruntons ce qui précède, ajoute que les parties du pays où la végétation se développe de la manière la plus marquée ne sont peut-être pas encore tant le lit des torrents d'hiver que le petit nombre de sources vives et pérenniales, qui, précisément à cause de leur rareté, prennent une importance dont nous nous faisons difficilement l'idée dans nos climats humides. Ces sources fournissent parfois aux wadis des filets d'eau courante, qui, bien que trop minces pour mériter même le nom de ruisseaux, n'en deviennent pas moins immédiatement le noyau de ce que le désert produit de végétation. Souvent on en peut suivre le cours, non par l'eau coulant à la surface, mais par une ligne de mousse, par une bordure

de roseaux, plus loin par un palmier solitaire ou un groupe d'acacias, qui tout d'abord indiquent qu'il y a là, quoique invisible, un principe de vie. Partout où l'on trouve de ces sources, on peut être certain que dans tous les temps le lieu a été une station pour les tribus errantes du désert; et on les rencontre à des intervalles assez rapprochés pour qu'en partant de Suez il y en ait une au moins par chaque journée de marche. Dans deux des wadis qui aboutissent au golfe de Suez, le wadi-Gharandel et le wadi Wouçeït, dont le wadi-Tayibèh est la prolongation, cette végétation accidentelle a une véritable luxuriance. Elle en a plus encore dans les différents wadis qui descendent du Sinaï au golfe d'Akabah, dans le wadi el-'Aïn, le wadi Samghi, le wadi-Kid, et d'autres; sur tous ces points, le rapprochement dans un même cadre d'une végétation active et d'un entourage de montagnes arides, découpées en formes fantastiques, produit une combinaison d'un effet extraordinaire, et qui a sa beauté. Dans trois lieux du désert, néanmoins, et dans trois seulement autant qu'on sache, cette végétation est portée à un plus haut développement encore par la disposition topographique du pays. L'agroupement de sources le plus remarquable est, sans comparaison, celui qui fait du djébel-Mouça et des vallées environnantes le point de réunion principal des Bédouins de cette région durant les chaleurs de l'été. Quatre sources abondantes qui existent au-dessus du couvent de Sainte-Catherine doivent en avoir fait dans tous les temps un des points les plus fréquentés du désert. Deux autres endroits sont encore à cet égard d'une grande importance: les palmiers d'el-Wadi, près de Tôr, sur le golfe de Suez, et le wadi-Feïrân, au N. du mont Serbâl. Les eaux qui descendent des vallées environnantes convergent et se réunissent vers ces deux points, et cette concentration d'humidité y a créé une végétation exceptionnelle. Ce sont véritablement les oasis de la presqu'île.

Telles sont, dans leurs traits les plus généraux, la conformation et la nature de la presqu'île Sinaïtique. Il convient de dire aussi quelques mots des tribus qui l'habitent. M. Robinson, qui a réuni à ce sujet les informations les plus étendues, rapporte la population sinaïtique à cinq tribus principales, dont il ne croit pas que le chiffre total dépasse 4 000 âmes, selon l'estimation qu'en avait déjà donnée Burckhardt. Ces cinq tribus sont les suivantes:

Les *Sawâlihah*, la plus nombreuse et la plus importante. Ils se partagent en *Awlad-Saïd*, *Dhoûheïri*, *Saïdyèh*, *Awârimèh*, *Karrâcht* et *Rahamt*. Le plus grand nombre des Sawâlihah campe à l'O. et au N.-O. du couvent;

Les *Aleïkat*, vers la côte O., entre le wadi-Nasb et le wadi-Gharandel;

Les *Mézeïni*, sur le golfe d'el-'Akabah;

Les *Awlad-Souleïmân*, seulement quelques familles, aux environs de Tôr;

Les *Béni-Wâsel*, également peu nombreux, sur la côte orientale, vers la pointe S. de la péninsule.

Il faut ajouter à cette nomenclature les *Djébélyèh* (les montagnards), comme on nomme les vassaux du couvent. Rien ne les distingue des autres Arabes, bien qu'ils forment une classe à part en dehors des cinq tribus. Les Bédouins les qualifient de fellâh et d'esclaves. Ce sont eux qui cultivent les jardins que possède le couvent, et qui dans le couvent même remplissent les fonctions serviles; ce sont eux aussi que le supérieur donne pour guides aux étrangers qui désirent visiter les lieux environnants.

—

II. Aperçu historique.

Moïse a donné au Sinaï une grande place dans les souvenirs de l'humanité. Le passage du peuple hébreu à travers la péninsule, dans sa marche vers la Terre Promise, nous fait remonter à un peu plus de 1300 ans avant l'ère chrétienne, selon les données chronologiques les mieux établies.

Alors, comme aujourd'hui, ces arides solitudes étaient le domaine de quelques tribus pastorales de sang arabe, et depuis bien des siècles déjà ces tribus étaient en rapport avec l'Égypte. Des stèles et des inscriptions égyptiennes, découvertes par Niebuhr, mais qui n'ont été lues et expliquées que de nos jours, constatent que depuis les temps de la troisième dynastie, jusqu'à la fin de la dix-neuvième, c'est-à-dire à partir de 3 700 ans (un peu plus ou moins) avant notre ère jusque vers 1290 (précisément au temps où les Hébreux venaient de franchir le Jourdain après la mort de Moïse), les Pharaons étendirent leur domination, au moins par intervalles, sur les vallées du N.-O. de la presqu'île, et qu'ils y firent exploiter des mines de cuivre (*V.* p. 894, R. 159.) Les grandes montagnes de l'intérieur, dont les pics inaccessibles et les effrayants précipices durent frapper de tout temps l'imagination des enfants du désert, étaient d'ailleurs regardés comme des lieux saints même avant Moïse, comme on le voit dans un passage de l'Exode (III, 5).

Quoique le nom de Moïse, toujours vivant dans les traditions légendaires des Arabes, soit resté attaché à une foule de localités de la presqu'île Sinaïtique, c'est une chose remarquable qu'à une seule exception près (encore est-elle contestée) les noms mentionnés dans le récit biblique de la marche des Hébreux, depuis le passage de la mer Rouge jusqu'aux montagnes d'Édom, ont tous disparu de la tradition locale. Les appellations mêmes de Sinaï et d'Horeb ne sont plus connues des Arabes, et l'application qu'en fait la tradition chrétienne est encore assez douteuse. Cette incertitude, néanmoins, ne s'attache qu'au détail, non au fond même de la tradition. Les lieux où Moïse avait reçu la Loi furent sacrés pour les premiers chrétiens de l'Égypte et de la Syrie, comme ils l'avaient toujours été pour les Juifs. Dès les premiers siècles de l'Église, ils devinrent, comme les déserts de la Thébaïde sur l'autre rive de la mer Rouge, l'asile d'une multitude d'anachorètes. Une lettre de l'empereur Marcien, au milieu du ve siècle, parle des moines du mont Sinaï, « où sont situés des monastères aimés de Dieu et dignes de tout honneur. » Il se forma même, dans le large et beau wadi de Pharan (le wadi Feïrân actuel), qui conduit de la plage occidentale au groupe central des grandes montagnes, une ville qui prit le nom de la vallée, et dont les restes existent encore. Le couvent de Pharan est mentionné comme siège épiscopal dès le commencement du ve siècle. Et non-seulement ces parties de la presqu'île reçurent alors une nombreuse population chrétienne ; mais la multitude des pèlerins qui de bonne heure y afflua chaque année contribua puissamment à donner à ces vallées solitaires une vie que jusqu'alors elles n'avaient pas connue. Les pèlerinages du mont Sinaï se sont perpétués à travers tout le moyen âge, et, maintenant encore, on peut dire que, jusqu'à un certain point, ils n'ont pas discontinué. C'est à ces pèlerinages des premiers siècles que se rattachent les inscriptions en nombre immense qui, dans certaines vallées, couvrent littéralement le flanc des rochers, et que l'on a désignées sous le nom d'*inscriptions sinaïtiques*. Ces inscriptions ne sont que de courtes formules, souvent même de simples noms. Elles sont écrites dans un al-

phabet inconnu ; mais un savant Allemand, M. Beer, a pu avancer assez dans leur déchiffrement pour qu'on ne puisse plus douter de leur origine chrétienne. Elles se trouvent sinon exclusivement, du moins pour la plus-grande partie, sur toutes les routes qui conduisent de l'O. vers les grandes montagnes de l'intérieur, en descendant au S. jusqu'à Tôr. Elles s'étendent jusqu'à la base même du Sinaï dans le wadi-Ledja, au-dessus du couvent d'Arba'în, mais on n'en trouve ni sur le Djébel-Mouça, ni au sommet du Safsafèh, ni sur la montagne Sainte-Catherine, ni dans la vallée du Couvent. Elles ne sont nulle part aussi nombreuses que dans le wadi-Mokatteb, « la vallée écrite, » qui précède à l'O. le wadi-Feïrân, et dans tout le mont Serbâl ; on en trouve jusque dans les parties les plus élevées de cette remarquable montagne, qui dominait au S. la ville de Pharan. Cette distribution des inscriptions sinaïtiques indique clairement quels étaient les lieux visités par les pèlerins ; il est évident que le Serbâl était leur but principal. A l'époque du voyage de M. Robinson (1838), on ne connaissait pas d'inscription à l'orient du Sinaï ; mais depuis, M. Stanley en a rencontré de nombreuses sur le plateau appelé *Hérimet-Hadjadj*, entre le wadi-Sayâl et le wadi el-'Aïn. M. Wilkinson en a vu aussi au djébel-Abou-Derradj, entre le Nil et le golfe Arabique : d'autres ont été trouvées, mais en petit nombre, aux environs de Pétra.

Cependant les religieux du Sinaï avaient souvent à souffrir des attaques des Bédouins ; pour les garantir de leurs déprédations, l'empereur Justinien, dans l'année 527, fit construire le grand couvent actuel de Sainte-Catherine, entouré de hautes murailles semblables à celles d'une forteresse. Sur cet emplacement existait déjà une tour qu'avait fait élever l'impératrice Hélène, mère de Constantin, et qui fut conservée : on la montre encore aujourd'hui. Cette vaste et riche fondation de Justinien, avec l'église qui en fait l'ornement intérieur, amena l'abandon plus ou moins prompt des autres monastères qui s'étaient élevés dans les vallées adjacentes ; ils disparurent successivement, et l'on n'en trouve plus actuellement aucun vestige.

ROUTE 158.

LES LIEUX SAINTS.

1° Couvent de Sainte-Catherine.

Le voyageur aura dû se munir, au Caire ou à Jérusalem, d'une lettre d'introduction pour le supérieur du Sinaï. Pour se mieux assurer contre toute intrusion hostile, les moines ont fait murer depuis longtemps la grande porte du couvent. Les étrangers n'y ont plus maintenant accès que par une ouverture élevée d'une dizaine de mètres au-dessus du sol, et où l'on est hissé au moyen d'une corde et de poulies. La réception est d'ailleurs des plus hospitalières, d'autant plus hospitalière que les visites des Européens sont une branche assez importante des revenus du couvent. Tout est gratuit, sans doute, mais gratuit à l'orientale, c'est-à-dire qu'un présent convenable doit toujours répondre à l'hospitalité qu'on a reçue. (*V*. p. 606.)

Le couvent est situé dans une vallée étroite comprise entre les monts Safsafeh et djébèl-Mouça à l'O., et le djébel ed-Deïr à l'E. L'édifice repose sur la pente même de la montagne, et on y voit flotter la double bannière de l'Agneau et de la Croix. L'ensemble des bâtiments forme un carré irrégulier de 245 pieds de long sur 204 de large, le tout enclos d'une haute muraille en blocs de granit, fortifiée de petites tours sur plusieurs points. Une portion de la muraille fut rebâtie par ordre du général Kléber lors de l'expédition française en Égypte, et les moines en gardent un bon souvenir qui se reporte sur la nation française tout entière.

L'espace renfermé dans l'intérieur des murs est partagé par diverses constructions en un grand nombre de petites cours, véritable labyrinthe de passages étroits et tortueux qui montent et descendent dans toutes les directions. Quelques-unes de ces cours sont ornées d'un cyprès ou de quelque autre arbre, avec des fleurs et divers arbustes; beaucoup de murs sont en outre couverts de vignes grimpantes. Rien n'est régulier, mais tout est propre; tout aussi porte le cachet d'une grande antiquité. Les chambres où sont reçus les hôtes sont petites, mais assez propres. Le plancher est couvert de tapis qui portent les marques du temps; un divan qui règne sur trois côtés de la pièce principale sert de siége pendant le jour et de lit la nuit. Dans la cour, près de la chambre des étrangers, il y a un grand puits; mais l'eau que l'on boit est puisée à la fontaine de Moïse, près de l'église. L'eau de cette source est pure et bonne.

Le **jardin** prolonge le couvent du côté du N. et descend à quelque distance vers la vallée; il est, comme les bâtiments, enclos de hautes murailles. Le jardin, comme le couvent, occupe la pente de la montagne, et a été disposé en terrasses plantées d'arbres à fruits, en très-grand nombre et de toute espèce. On voit là de magnifiques amandiers, des abricotiers, des pommiers, des poiriers, des grenadiers, des figuiers, des cognassiers, des mûriers, des oliviers, des vignes, et toutes sortes d'arbustes, le tout donnant des fruits excellents. Sous ce beau climat, la végétation n'a besoin, pour prendre de magnifiques proportions, que de ne pas manquer d'eau. On voit néanmoins peu de légumes.

La **grande église**, orgueil du couvent, est une construction massive et solide; depuis le temps de Justinien, elle a reçu beaucoup d'additions. Au-dessus du maître-autel est un grand tableau de la Transfiguration exécuté en mosaïque, et qui passe pour être de la même date que l'église; on y voit aussi les portraits de Justinien et de l'impératrice Théodora, sa femme. Les portraits de saints sont en grand nombre; des lampes d'argent sont suspendues partout, particulièrement autour de l'autel. Le parvis est formé de compartiments de marbres de diverses couleurs, et d'un bon effet; c'est un ouvrage relativement moderne. Derrière l'autel on montre une chapelle qui occupe, assurent les moines, l'emplacement même du *Buisson ardent* où Dieu se manifesta à Moïse: ce lieu est regardé comme le plus saint de toute la péninsule. Tous ceux qui en approchent doivent, à l'exemple de Moïse, ôter leur chaussure. La place est couverte en argent, et toute la chapelle décorée de riches tapis. Tout près de là, les moines montrent le puits où Moïse puisait de l'eau pour abreuver les troupeaux de Jéthro. Les religieux gardent aussi avec une grande vénération les reliques de sainte Catherine leur patronne.

Outre la grande église, il y a, en diverses parties du couvent, vingt-quatre chapelles, dont quelques-unes appartenaient anciennement aux Latins, d'autres aux Syriens, aux Arméniens et aux Coptes. Toutes sont actuellement dans les mains des Grecs. Elles ne contiennent du reste rien de remarquable

Il y a aussi, à proximité de l'église, une ancienne mosquée mahométane, assez grande pour contenir 200 personnes; c'est un curieux témoignage de la tolérance ou de la politique des anciens moines. Aujourd'hui très-peu de pèlerins musulmans visitent le couvent.

Les différentes parties de l'édifice communiquent entre elles par une multitude de corridors obscurs et sinueux; les cellules des moines sont disséminées dans

ces corridors. Elles sont petites et très-simples; l'ameublement, si on peut le nommer ainsi, est réduit au plus strict nécessaire. Une natte étendue sur un côté du plancher un peu élevé, en guise de divan, une couverture, peut-être une chaise: c'est tout. Pas de table. On voit çà et là des espèces d'ateliers en plein air, avec des outils grossiers plus vieux que ceux qui s'en servent.

La **bibliothèque** est dans une autre partie des bâtiments. C'est une pièce garnie d'armoires, qui ne s'ouvrent pas souvent. Les livres imprimés sont en grec pour la plupart, et de très-vieille date: un bibliophile trouverait là bon nombre d'*incunabula*, mais très-peu de livres modernes. Le tout peut s'élever à 1500 volumes. Les manuscrits arabes sont au nombre d'environ 700; Burckhardt, qui les examina, n'y trouva rien de grande valeur.

Une des parties les plus singulières de cette retraite cénobitique, c'est leur *chambre des morts*. Cet usage tient à la fois de l'ancienne Égypte et des îles sauvages de l'Océanie. L'endroit est au milieu du jardin. Nous laissons parler M. Robinson: « C'est un pavillon à demi souterrain, composé de deux pièces, ou plutôt de deux cryptes; l'une contient les ossements des prêtres, l'autre celle des frères lais. Le corps des morts est d'abord déposé pendant deux ou trois ans sur une grille en fer, dans un autre caveau; puis le squelette est désarticulé et transporté dans l'une des deux premières cryptes. Les ossements y sont entassés en piles régulières, les tibias, les bras, les côtes, les crânes, etc., chacun dans une pile distincte. Les squelettes des archevêques sont les seuls que l'on garde à part et entiers, recouverts de leurs vêtements pontificaux, dans des espèces de coffres de momies. »

L'archevêque du Sinaï est élu par les moines réunis en conclave. Sa résidence nominale est le couvent, mais sa résidence effective est presque toujours le Caire. C'est un des quatre archevêques indépendants de l'Église grecque. Les trois autres sont ceux de Chypre, de Moscou et d'Okhrida. Son autorité, dans le couvent, est représentée par le supérieur.

Les revenus de la communauté proviennent principalement des fermes (*metokhia*) que le couvent possède en différents lieux, dans les îles de Chypre et de Crète, et ailleurs. Les approvisionnements du couvent arrivent par le Caire et par le fort de Tôr. Le nombre actuel des moines est réduit à une vingtaine, tous grecs.

Terminons par une indication purement géographique. Le couvent, d'après les observations du docteur Rüppell (1826) est par 28° 32' 55" de lat. N., et 31° 37' 54" de long. E. du méridien de Paris. Son altitude au-dessus du niveau de la mer est de 4 725 pieds (1535 mèt.), d'après les observations barométriques de Schubert, et de 5115 d'après celles de Russegger (1661 mèt.). On voit par cette divergence combien les observations d'altitude, même les plus attentives, comportent encore d'incertitude quand elles ne sont pas faites dans des conditions rigoureusement favorables.

2° Les Montagnes Saintes [1].

Les moines du couvent ont le monopole de fournir des guides aux voyageurs, suivant un tarif *ad hoc* (7 piastres par guide). Robinson a consacré deux jours, à ces ascensions. Le premier jour on gravit le djébel-Mouça et l'Horeb, et l'on couche

1 Le nom de Sinaï est ordinairement employé pour désigner l'ensemble du massif, et celui d'Horeb pour désigner le pic où la loi fut donnée. Robinson (t. Ier, p. 177), pense que le nom d'Horeb devrait être plutôt le nom générique, car il est le seul employé dans l'Exode, quand les Hébreux sont encore loin de la montagne; tandis que le nom de Sinaï apparaît à partir de Rephidim et pendant tout le temps qu'ils sont campés au pied de la montagne.

au couvent d'El-Arbaïn, où il faut envoyer d'avance des provisions et des matelas; le second jour, on monte le Djébel-Katharin.

Djébel-Mouça (la montagne de Moïse).—Cette montagne, que les moines regardent comme le *Sinaï* des Livres saints, est précisément au S. du couvent. On sort ordinairement du couvent par le jardin, par un petit bâtiment d'où l'on vous descend au dehors au moyen d'une corde. On s'élève alors par un ravin, qui s'ouvre derrière le couvent. Le sentier est garni par places de grosses pierres en forme de degrés. On atteint d'abord (25 m.) une source fraîche, nommée Ma'yan el-Djébel, puis (40 m.) une chapelle grossière de la Vierge. Le sentier incline alors à l'O. et conduit par une pente assez roide à (15 m.) un portail, bientôt suivi d'un autre, qui conduit sur une petite plate-forme d'où l'on voit à la fois le sommet du djébel-Mouça et celui du djébel-Katharin; on trouve là (10 m.) une source avec un cyprès, près de laquelle on fait halte. C'est à ce point que se séparent les sentiers qui mènent au N.-N.-O. sur l'Horeb, à l'O. au couvent d'El-Arbaïn, et au S. au djébel-Mouça. C'est dans cette dernière direction que l'on trouve la *chapelle* double consacrée à *Élie* et à *Élisée*. Un trou, près de l'autel d'Élie, est montré comme la caverne où se réfugia ce prophète (1, Rois, XIX, 8, 9). Ce point est déjà à 467 mèt. au-dessus du couvent. A partir de cet endroit, la montée devient plus rude, sans être encore difficile. Dans les endroits les plus roides, on a disposé des espèces de degrés au moyen de pierres rapportées. Depuis la chapelle d'Élie, la montée demande moins de 1 h. jusqu'au sommet. C'est un petit plateau de 25 à 30 mèt. de diamètre. A une des extrémités sont les ruines d'une ancienne chapelle, et du côté opposé celles d'une petite mosquée. On voit tracées sur les rochers nombre d'inscriptions en arabe, en grec et en arménien: c'est l'Album des pèlerins. Il n'y a pas trace, nous l'avons déjà dit, non plus que dans les localités immédiatement circonvoisines, d'inscriptions sinaïtiques. Là n'était pas le Sinaï des pèlerins des premiers siècles. Il ne conviendrait pas d'entrer ici dans les discussions topographiques auxquelles ce point de géographie biblique a donné lieu; c'est dans les ouvrages mêmes d'Alexandre de Laborde, de Robinson, de Lepsius, de Stanley, de Kinnear et d'autres, qu'il faut lire ces controverses purement critiques (*V.* p. 893 les objections principales adressées à l'opinion qui identifie le Serbâl avec le Sinaï de Moïse).

Quoique le sommet du djébel-Mouça soit élevé de 2285 mèt. au-dessus du niveau de la mer[1] (plus de 650 mètres au-dessus du couvent), d'après les observations du docteur Rüppell, comparées à des observations correspondantes que l'on relevait à Tôr, la vue que l'on embrasse de ce point est plus bornée et beaucoup moins imposante que de plusieurs autres sommités du groupe, particulièrement du djébel-Katharin, ou pic Sainte-Catherine qui se dresse à peu de distance vers l'O.-S.-O. et qu'il faut se garder de confondre avec la montagne à laquelle s'adosse le couvent. Le djébel-Katharin et le djébel-Tiniah arrêtent le regard à l'O. On ne voit ni le golfe de Suez, ni le Serbâl, ni l'Oum-Chômer au S.-O., mais la vue s'étend assez loin au S.-E. sur le golfe d'Akabah jusqu'à l'île de Tirân. Au N. on voit à peine un dixième de la plaine d'er-Rahah et du wadi ech-Cheikh.

Une autre sommité qui appartient au massif même du djébel-

[1] Les observations de M. Russegger lui ont indiqué seulement 1985 mèt. Nous notons ces différences en vue surtout d'éveiller l'attention des futurs observateurs.

Mouça et qui s'étend au N.-N.-O. un peu au delà du couvent, est désignée par les religieux sous le nom d'**Horeb**, (en arabe *djébel es-Safsâfèh*). Pour s'y rendre, on redescend d'abord (1 h.) à la chapelle d'Élie, et à la fontaine du cyprès, puis on se dirige au N.-N.-O. par un sentier raboteux, qui conduit (15 m.) à la *chapelle de Saint-Jean-Baptiste*, près de laquelle on remarque une citerne et quelques ermitages abandonnés, puis à (30 m.) un bassin circulaire avec une chapelle dédiée à la *Vierge de la ceinture*, et que le pic du Safsâfèh domine de près de 200 mèt.

L'ascension complète de celui-ci est assez difficile. Il faut faire un long circuit vers le N., mais on y découvre parfaitement la plaine d'er-Râhah et le wadi ech-Cheikh. Selon Robinson (*Bib. Res.*, t Ier, p. 158), cette montagne est celle qui répond le mieux au Sinaï de l'Exode (XIX, 9-25). On peut du Safsâfèh descendre directement sur la plaine d'erRahah: « il n'y a pas l'apparence du danger, il n'y a que de la fatigue, » dit une femme, madame de Gasparin (t. III, p. 79).

Au revers O. du djébel-Mouça et du mont Horeb, au milieu d'une vallée qu'on nomme le wadi el-Ledja, on voit l'ancien **Deïr el-Arbaïn** ou le couvent des Quarante (Martyrs). On s'y rend en 1 h. 30 par un sentier qui descend de la chapelle Saint-Élie dans la direction du S.-O. En redescendant du Safsâfèh, on peut prendre à droite un sentier qui passe près de la chapelle Saint-Pantaleimon, et rejoint le précédent un peu plus bas. Le docteur Rüppell a trouvé pour ce point 1743 mèt. au-dessus de la mer, 150 mèt. environ de plus que l'altitude du grand couvent.

Le couvent d'El-Arbaïn est depuis longtemps abandonné, mais on peut y trouver un gîte pour la nuit. Il y a encore un jardin cultivé par les Djébeliyèh.

Djébel-Katharin, pas plus que l'Oum-Chômèr, n'a d'intérêt historique ou biblique; mais on y découvre un magnifique panorama. Il faut partir de grand matin d'el-Arbaïn pour éviter la grande chaleur pendant la matinée, et parce qu'à ce moment l'atmosphère est plus limpide et plus transparente.

En quittant le jardin d'el-Arbaïn, on remonte vers le S.-S.-O. un ravin appelé Chakk-Mouça (la fente de Moïse). Deux rochers portent encore des inscriptions sinaïtiques; ce sont les dernières que l'on rencontre dans cette direction. On s'élève entre des rochers rudes et raboteux qui ne présentent aucune trace de sentier ni de travail humain, jusqu'à (1 h. 15) *Ma'yân ech-chomèr* (la fontaine du fenouil), source limpide et fraîche, qui forme un joli bassin sur la pente du précipice à main gauche, et donne la vie à quelques bouquets d'aubépine: au-dessus commence le passage escarpé appelé proprement Chakk-Mouça, qui conduit (1 h.) à la crête de la montagne principale, d'où le regard commence à plonger dans les vallées de l'O., le wadi-Zoweïtin et le wadi-Karaf, qui vont au N. former le wadi-Talâh. On remonte dans la direction du S.-S.O. la crête du djébel-Katharin, dont les pentes sont couvertes de verdure et de buissons, jusqu'au pied du dernier pic, dont, à travers de gros blocs de granit amoncelés, on atteint (45 m.) le double sommet; le mamelon E. porte une chapelle, celui de l'O. est un peu plus élevé. On est à 900 mèt. au-dessus du couvent d'El-Arbaïn, à 2619 mèt. au-dessus du niveau de la mer suivant le docteur Rüppell, ou 2653 mèt. selon M. Russegger.

On voit de là le djébel-Mouça au N.-E., avec l'apparence d'un pic inférieur (300 mèt. plus bas). Au S.-E. on aperçoit une large échappée du golfe d'Akabah vers lequel se dirige le wadi-Nasb comme une route ouverte entre

les rochers. Au S.-S.-E. court une montagne que les guides de Robinson appelaient Ras-Mohammed comme le cap qui termine la presqu'île. Au S. tirant à l'O., l'*Oum-Chômer* arrête le regard; mais à droite de cette montagne, on voit presque tout le golfe de Suez, « un filet d'argent se détachant sur un désert nu, » et, par delà, les montagnes d'Afrique parmi lesquelles on distingue deux sommets principaux nommés *ez-Zeït* et *djébel-Ghârib*. Vers l'O. et le S.-O., la vue plonge sur la plaine littorale *el-Kâ'a*, comme disent les Arabes, et plus haut, vers l'O.-N.-O., les sommets du mont Serbâl se distinguent parmi beaucoup d'autres pics moins remarquables. Tout à fait au N., bien au delà des montagnes qui entourent ou avoisinent le couvent, on distingue la longue plaine sablonneuse d'er-Ramlèh, jusqu'au Djébel et-Tîh, qu'on voit se diviser en deux chaînes parallèles, courant vers le N. Enfin dans la région de l'E., vers le golfe d'Akabah, l'œil ne voit qu'une mer de montagnes, une confusion de pics noirs, abrupts, nus, déchirés, l'image complète de l'aridité et de la désolation. On peut dire que de ce point le regard embrasse la presqu'île tout entière, et l'on pourrait en saisir tous les détails à l'aide de la carte de Robinson; mais il ne faut compter sur aucun renseignement de la part des guides, qui sont à cet égard d'une ignorance complète.

On revient de Deïr el-Arbaïn au couvent de Sainte-Catherine, sans remonter vers la chapelle d'Élie, en descendant le wadi el-Ledja, et contournant le pied du Safsâfèh. Les moines ont groupé sur cette route tous les objets dont il est fait mention dans les légendes relatives au Sinaï. A 20 min. d'El-Arbaïn, on montre le rocher que Moïse frappa de sa verge pour en faire sortir l'eau. C'est un gros bloc cubique de granit, qui a roulé des montagnes voisines, et sur lequel on remarque une veine de fine texture de 30 à 40 cent. de large, avec une dizaine de fentes horizontales, qui paraissent naturelles. Au-dessous de cet endroit, on commence à trouver des inscriptions sinaïtiques. Bientôt (# min.) on débouche du wadi-el-Ledja dans la plaine d'Er-Râhah et l'on trouve en ce point deux jardins, restes de deux anciens couvents qui portaient les noms de Saint-Pierre et Saint-Paul, et de Sainte-Marie-de-David. Plus loin on montre l'endroit où la terre s'entr'ouvrit pour engloutir Koraé, Dathan et Abiram (événement qui eut lieu à Kédesch, à la frontière S. de la Palestine, Nombres, XVI). Plus loin, au pied du Safsâfèh, on montre un trou dans le rocher, rempli de sable: c'est le moule qui servit à fondre le Veau d'or. Au point de jonction du wadi-ech-Cheikh et du wadi-Cho'aïb (25 min.), est une petite élévation sur laquelle se plaça Aaron pendant que le peuple dansait autour du Veau d'or; plus loin est le rocher où Moïse brisa les Tables de la loi. On atteint (25 min.) le couvent de Sainte-Catherine.

Le **Djébel ed-Deïr,** appelé aussi *montagne de la Croix*, qui s'élève à l'E. du couvent en face du djébel-Mouça, peut aussi être le but d'une promenade. Il est surmonté d'une croix. Une fente de la montagne laisse à une certaine époque passer les rayons du soleil, qui tombent directement dans le couvent sur la chapelle du Buisson-Ardent.

L'**Oum-Chômer** forme une excursion beaucoup plus lointaine, qui demande environ cinq jours. On s'y rend en remontant le wadi-Cho'aïb, et, suivant ensuite pendant 1 h. 1/2 le chemin de Cherm, puis tournant à droite vers l'O. à travers une quantité de gorges désertes jusqu'au (9 h.) couvent d'*Antous*, où commence l'ascension véritable. Burckhardt qui l'a tentée n'a pu atteindre le sommet, qu'il considère comme inaccessible, car on ne trouve plus que

des rochers glissants et perpendiculaires. Il s'est arrêté à 70 mèt. environ au-dessous. La vue est très-étendue du côté de la plaine El-Kâ'a et jusqu'au petit port de **Tôr**. Toute la partie S. de la péninsule est inexplorée.

ROUTE 159.

DU SINAI A SUEZ.

(Environ 67 h.)

Si l'on n'a pas fait à l'Akabah un marché avec ses guides pour le voyage jusqu'à Suez, on prendra ici une nouvelle escorte d'Arabes de Tôr, comme on nomme en général les tribus du N. de la péninsule. Ce sont, le plus habituellement, les Awlad-Saïd (ci-dessus, p. 883). Le prix habituel est de 80 à 100 piastres pour chaque chameau, les autres conditions étant d'ailleurs les mêmes que dans les contrats précédents.

En quittant le couvent pour gagner Suez, on redescend (25 min.), le wadi-Cho'aïb jusqu'au cimetière arabe ; on a alors devant soi deux routes : l'une par le *wadi ech-Cheikh,* qui monte d'abord droit au N. pour se replier plus loin à l'O. et à l'O.-S.-O ; l'autre par le *wadi-Hâwa* et le *wadi-Soldf*, qui se porte au N.-O., puis à l'O. La première est la moins directe, mais la plus unie ; toutes deux se rejoignent à l'entrée du wadi-Feïrân. Cette route du wadi ech-Cheikh, déjà décrite depuis le couvent jusqu'au puits d'Abou-Souweirah (*V.* page 875) serait, selon Robinson, celle par laquelle les Israélites sont arrivés au Sinaï. Si l'on cherchait dans cette direction **Réphidim**, qui selon l'Exode (XVII. 1-6; — XIX. 1, 2.) était à une journée de distance du Sinaï, et où Moïse frappa le rocher pour apaiser les murmures du peuple altéré, il conviendrait peut-être de le placer auprès du défilé étroit décrit par Burckhardt à 5 h. du couvent, par lequel le wadi ech-Cheikh pénètre dans le massif des montagnes centrales. La seule objection à faire à cette hypothèse est que le wadi n'est nulle part privé d'eau. Quant au combat livré aux Israélites par les Amalécites (Exode, XVII, 8-13), il n'est pas nécessaire de chercher une plaine; on peut supposer tout aussi bien que c'est dans un défilé que les Amalécites cherchèrent à défendre les approches de leurs montagnes. Le wadi ech-Cheikh, après s'être dirigé d'abord au N., décrit une vaste courbe vers l'O. et, revenant vers l'O.-S.-O., vient retomber dans le wadi-Feïran (environ 18 h. du couvent).

L'autre route, qui s'ouvre au N.-O., à partir du wadi-Cho'aïb, traverse dans toute sa longueur la grande plaine d'**Er-Rahah**, où Robinson, d'accord avec la tradition commune, place le grand campement des Israélites. Elle mesure en effet une largeur moyenne de 900 mèt., et 2300 mèt., de la base du Safsâfèh au point de partage des eaux, ce qui équivaut à un carré de plus de 1 500 mèt. de côté, auquel on peut ajouter toute l'entrée du wadi ech-Cheikh, et l'élargissement qui se trouve au S.-O., au débouché du wadi el-Ledja. De tous ces points le Safsâfèh est visible ; il s'élève de 4 à 500 mèt. au-dessus de la plaine. C'est surtout du point de partage des eaux (1 h. du couvent) qu'on peut en se retournant juger de son aspect majestueux. De ce point, on peut bien étudier toute la topographie du massif ; à l'E. on voit le djébel ed-Deïr, au delà de l'entrée du wadi-Cho'aïb, et à droite du Sinaï, au fond du wadi el-Ledja, le djébel-Katharin. Vers l'O. se dressent successivement le djébel-Hamr, au-dessus du wadi el-Ledja, puis en revenant vers le N. le djébel el-Ghabchèh, le djébel Soulsoul-Zeït, et le djébel es-Serou. Tout à fait au N. du Sinaï est le vaste plateau du djébel el-Foureia, qui sépare la plaine d'Er-Râha du wadi ech-Cheikh.

Du partage des eaux, on redescend au N.-O. dans un petit wadi,

où l'on trouve, à mesure qu'on avance, un peu de végétation et une bonne source (2 h. du couvent). On remonte un peu pour entrer dans un défilé, où l'on trouve quelques petits palmiers, et quelques inscriptions sinaïtiques sur les rochers. On s'engage ensuite dans le **Nakb-Hâwa** (le passage du vent) que Robinson trouva plus difficile que les passages les plus rudes des Alpes : c'est un ravin compris entre des falaises verticales hautes de 200 à 300 mètres ; les eaux de l'hiver y ont creusé un lit profond, en partie comblé par des rocs éboulés. On descend ainsi en 2 h. dans le wadi-Solaf : c'est la route la plus directe du Sinaï, et, si l'on cherchait dans cette direction l'itinéraire des Hébreux, Mme de Gasparin remarque avec assez de raison, qu'on pourrait placer Réphidim dans le wadi-Solaf, la distance et le manque d'eau concordant assez bien avec le texte de l'Exode. La direction du wadi-Solaf forme un angle droit avec celle du Nakb el-Hawa; après avoir couru 1 h. 1/2 vers le S.-O., le wadi-Solaf tourne de nouveau vers le N.-O. et rejoint en 4 h. 1/2 le wadi-Feïrân à 14 h. du couvent. Pendant ce trajet, on aperçoit la masse imposante du mont Serbâl, et l'on remarque souvent des inscriptions sinaïtiques.

On entre dans le *wadi-Feïrân*, un des plus remarquables de la presqu'île. Au sortir des ravins et des rochers, entremêlés seulement de buissons, et par endroits de plaques de gazon, on se trouve presque subitement dans une vallée où le chemin serpente à travers les frais ombrages de véritables fourrés de tamariscs, (*tamarix mannifera*, en arabe *tarfa*) et bientôt après au milieu d'un bois de palmiers qui s'étend à perte de vue. D'énormes dépôts d'une terre jaunâtre, argileuse, qui s'appuient des deux côtés contre les parois gigantesques de la vallée à une hauteur de 20 à 30 mèt., ont fait penser à M. Lepsius que ce bassin formait jadis un lac, dont les eaux, avant de s'être ouvert un passage, avaient formé ces immenses alluvions. Un ruisseau limpide coule à travers les buissons ; on voit des petites maisons, des champs cultivés et des troupeaux de moutons et de chèvres. On est au milieu d'une véritable oasis, la seule qui dans toute la presqu'île mérite réellement ce nom. Aussi est-ce là que s'était élevée la ville de **Paran** ou **Pharan**, la seule aussi qu'ait jamais eue l'intérieur de la péninsule, et qui existe encore en partie. 2 h. après avoir quitté le wadi ech-Cheïkh, on arrive au site de cette ville. Sur un rocher isolé de plus de 30 mèt. de haut sont les ruines du *monastère de Pharan*, qu'on trouve cité, dès la fin du IVe siècle, comme siége épiscopal (*V*. p. 884), et qui ne perdit ce rang qu'après la construction du grand couvent de Justinien, au milieu du VIe siècle. Au pied du mamelon gisent les débris de l'église. La ville s'étageait sur la pente opposée. Une centaine d'habitations en pierres qui existent encore aujourd'hui servent aux Arabes de hangars et de resserres pour leurs récoltes. Des blocs taillés, des tronçons de colonnes, etc., que l'on peut reconnaître dans la maçonnerie des murailles, prouvent que cette ville, qui est celle des pèlerins des XIIe, XIIIe et XIVe siècles, s'était elle-même formée des débris d'une plus ancienne. Les cultivateurs sédentaires sont des *Djébélyèh* (*V*. p. 883), sur lesquels les Arabes nomades prélèvent un tribut en dattes.

Une petite gorge, le *wadi-Aleyât*, qui débouche en cet endroit dans le côté S. de la vallée, conduit au pied du mont Serbâl. Les rochers du wadi-Aleyât sont couverts d'une quantite innombrable d'inscriptions sinaïtiques.

L'aspect que présente le mont Serbâl est des plus frappants. C'est une longue base surmontée de cinq pics. Burckhardt gravit le pic oriental, qu'il crut être le plus élevé. Dans l'opinion du docteur

Rüppell, cette distinction appartient au pic occidendal, dont il a déterminé la hauteur, par ses observations barométriques, à 2060 mètres au-dessus du golfe de Suez.

On monte au mont Serbâl en 4 heures environ par le wadi-Aleyât et par le ravin de *Abou-Hamd,* le plus considérable de ceux qui séparent les cinq sommités principales. « Le pic le plus élevé est un grand piton de granit; de là le regard embrasse toute la péninsule: à l'O. le golfe de Suez et les montagnes d'Égypte; au S.-O. la plaine El-Kâ'a, le port de Tôr; à l'E., le massif général du Sinaï, où l'on distingue surtout le djébel-Katharin et l'Oum-Chômer; vers l'E.-N.-E., le vaste circuit du wadi ech-Cheikh, et tous les wadis dans la direction du djébel et-Tih. Le sommet du N., qui est le plus bas, porte les restes d'un bâtiment d'une époque inconnue, construit en blocs de granit et portant trois inscriptions sinaïtiques.

L'opinion de M. Lepsius, qui veut voir dans le mont Serbâl le Sinaï de l'Exode et place Réphidim dans cette vallée, soulève de fortes objections que nous résumerons rapidement d'après M. Porter (*Handbook,* p. 21-22). L'argument tiré des inscriptions sinaïtiques a perdu beaucoup de sa valeur, depuis que ces inscriptions ont été retrouvées dans le wadi-Solaf et et dans le wadi-Ledja, sur la base du Safsâfèh, et en plusieurs autres lieux. (*V.* p. 885.) Au reste, il ne suffirait pas de prouver que les premiers chrétiens, à plus de 1500 ans de distance, ont regardé le Serbâl comme le Sinaï, il faut que l'aspect des lieux réponde au texte de l'Exode. « Moïse, qui connaissait d'avance la topographie de la presqu'île, avait dû, dit M. Lepsius, choisir le wadi-Feïrân, parce que c'était la seule vallée fertile du pays. C'est aussi à cause de cette fertilité que les Amalécites vinrent disputer aux Hébreux le seul site qui en valût la peine; dès lors il faut identifier Réphidim avec Feïrân ou avec Hosseyèh, à 3 kil. plus loin. » Nous n'avons pas à rechercher ce qu'ont pu ou dû vouloir Moïse et les Amalécites, mais il est singulier d'identifier Réphidim, où le peuple murmura du manque d'eau et ne put être apaisé que par un miracle (Exode, xvii), avec la vallée précisément la mieux arrosée de la péninsule. Les Amalécites, en venant attaquer les Hébreux à ce même Réphidim si désolé, ne cherchaient pas à disputer un terrain fertile aux Hébreux; et si l'on suppose qu'avant le miracle de Moïse il n'y avait pas d'eau dans cette vallée, elle ne pouvait pas être fertile, et Moïse n'avait plus aucun motif pour la choisir. De plus, si Réphidim est à Hosseyèh, le Serbâl ne peut être le Sinaï sans supprimer une des marches des Israélites: « Étant partis de Réphidim, ils vinrent au désert de Sinaï, et ils campèrent au désert, vis-à-vis de la montagne. » (Exode, xix, 2.) A Feïrân, ils auraient déjà été en vue de la montagne, car le Serbâl se voit d'un grand nombre de points de la vallée et sa base n'est pas à plus de 3 kil. Un campement de 2 millions d'hommes s'étend bien à cette faible distance, et s'ils voulaient se rapprocher de la montagne, il faudrait reporter leur station dans le wadi-Aleyât, trop étroit et trop rocailleux pour contenir une telle foule. Tout s'explique au contraire en laissant le Sinaï à sa place traditionnelle, où l'on arrive soit par la plaine d'Er-Râha, soit par le wadi ech-Cheikh.

Continuant de descendre la riche et belle oasis de Feïrân, on laisse à gauche, après 5 h. de marche depuis Pharan, le wadi-Feïrân qui poursuit son cours vers la plaine littorale; et l'on entre dans le *wadi-Mokatteb* dont la direction est au N.-N.-O. Ici l'on sort des montagnes primitives, et l'on entre dans la région calcaire. Le wadi-Mokatteb (vallée écrite) est couvert d'inscriptions sinaïtiques; c'est de là que lui est venu son nom.

Après avoir suivi pendant 2 h. 1/2 sa direction N.-N.-O., le wadi-Mokatteb tourne à l'O. vers la mer. Au point où il change de direction deux excursions intéressantes appellent l'attention du voyageur:

1° Dans le **wadi-Maghâra,** qui débouche du N.-E. dans le wadi-Mokatteb. M. Lepsius y a trouvé une stèle en granit qui est au nombre

des plus anciens monuments égyptiens connus. Elle remonte à la IVe dynastie manéthonienne, la même qui éleva les grandes pyramides de Gizèh en Égypte, entre 3000 et 3700 ans avant notre ère. Dès cette époque lointaine, des mines de cuivre furent découvertes dans cette région de la péninsule (*V*. p. 884), et une colonie égyptienne y fut envoyée pour les exploiter. M. Lepsius a reconnu dans le wadi-Maghâra (dont le nom signifie *grotte*, *excavation*) les traces de ces anciens travaux. Près de là, le *wadi-Tónèh* et le *wadi-Kénèh* ont aussi des inscriptions pharaoniques des plus anciennes époques.

2° Au **Sarbat el-Khadîm.** Les hauteurs abruptes qui couvrent la tête du wadi-Maghâra empêchent de s'y rendre de là directement; il faut revenir, comme l'a fait M. Lepsius, au wadi-Mokatteb, et le remonter pendant 1 h. pour gagner le débouché du *wadi-Sittérèh* ou *wadi-Sidr*, qui conduit à l'E. et tourne ensuite au N.-O. jusqu'aux monuments. C'est une excursion de 7 ou 8 h. depuis le wadi-Mokatteb. Les monuments de Sarbat el-Khadîm, encore plus remarquables que ceux du wadi-Maghâra, ont été découverts par Niebuhr, mais ils n'ont été expliqués que depuis Champollion. Ils se composent des restes d'un petit temple en partie excavé dans le roc, et d'un grand nombre de stèles ou petites pyramides couvertes d'inscriptions hiéroglyphiques. Le *temple*, selon la description que M. Lepsius en a donnée, couronne une crête de roche sablonneuse, escarpée de toutes parts, excepté du côté de l'O. où elle s'adosse au massif granitique. La partie la plus ancienne du monument est une petite chapelle creusée dans le roc, et dont le plafond est supporté par un seul pilier central. L'intérieur est rempli, ou pour mieux dire encombré de hautes stèles, couvertes d'inscriptions sur les quatre faces comme les obélisques ; d'autres stèles en grand nombre entourent le temple ou se dressent sur les monticules environnants. D'énormes monceaux de scories qui recouvrent le sol indiquent assez qu'en cet endroit étaient établis des *fourneaux* pour la fonte du minerai de cuivre qu'on apportait des vallées voisines, où des recherches qui n'ont pas encore été suffisamment continuées feront sûrement retrouver les mines.

Le pays, dans les inscriptions hiéroglyphiques, est appelé *Mafkat*, la terre du cuivre. Les inscriptions sont analogues à celles de la route de Koçeïr et des autres carrières de l'Égypte; elles sont pour la plupart de la XIIe dynastie, et en particulier du règne d'Aménemha III (que la chronologie de M. Brugsch fait remonter à plus de 2600 ans avant l'ère chrétienne); les plus récentes s'arrêtent au dernier prince de la XIXe dynastie (vers 1290). La divinité à laquelle le temple était consacré était la déesse Hathor. M. Lepsius a aussi trouvé des scories dans le wadi-Nasb, à 4 h. de Sarbat, vers le N.-O.

Revenons, afin de poursuivre notre itinéraire, au point où nous avons quitté le wadi-Mokatteb pour notre excursion du wadi-Maghâra. De l'endroit où débouche cette dernière vallée, le wadi-Mokatteb tourne à l'O. et descend à la plage (3 h.). On remonte la plage au N.-O. en suivant le pied des hauteurs, jusqu'à un cap, le *Râs-Abou-Zélimèh* (5 h.), qui forme un des points remarquables de la côte du golfe de Suez. Quoiqu'il n'y ait plus là aucune trace d'habitation, M. Lepsius ne doute pas qu'au temps des anciens Pharaons, quand les mines de la presqu'île étaient en pleine exploitation, le site d'Abou-Zélimèh n'ait été un lieu de grande importance pour les communications entre la presqu'île et l'Égypte. Il fait remarquer, en premier lieu, que les rou-

tes qui conduisent aux trois vallées principales où étaient les travaux, le wadi-Maghâra, la vallée de Sarbat et le wadi-Nasb, convergent sur ce point de la côte, à leur débouché dans la plaine, et, en second lieu, qu'au dire de ses pilotes, il n'y a pas de meilleur havre sur toute la côte, sans même en excepter celui de Tôr.

Du Râs Abou-Zélimèh, on poursuit sa route au N. et au N.-E. par le *wadi-Taiyibèh* jusqu'au triple point de jonction de cette dernière vallée, du wadi-Homr et du wadi-Chébeïkèh (2 h.).

En récapitulant les heures de marche directe depuis le couvent jusqu'à ce dernier point (sans y comprendre la double excursion du wadi-Maghâra et du Sarbat-el-Khadîm), on trouve un total de 35 à 36 h. Du commencement du wadi-Homr, où l'on est arrivé, jusqu'aux grandes montagnes centrales et au couvent, il y a une autre route qu'on peut appeler la route d'*en haut*, peut-être plus ordinaire, quoique plus longue de 5 à 6 h., mais beaucoup moins intéressante à plusieurs égards (ne serait-ce que parce qu'on laisse de côté le wadi Feïrân); c'est néanmoins celle qu'ont suivie MM. Smith et Robinson. En voici le relevé :

Du couvent au sommet de la passe appelée Nakb el-Hawa 2 h.; — fin de la passe, 2 h. 15; — wadi-Solâf, 1 h.; — wadi ech-Cheïkh, 9 h. 45; — debouché du wadi el-Akhdar, 1 h. 10; — tête du wadi-Berâh, 2 h. 20; — wadi-'Akir, 2 h. 35; — wadi el-Bark (ou Bârak), 3 h. 40; — wadi es-Seïh, 10 min.; — Sarâbit (Sarbat) el-Khâdim, 3 h. 20; — Seïh en-Nasb, 3 h. 30; — wadi-Béda, 1 h. 45; — tête du wadi-Homr, 1 h.; point de jonction du wadi-Homr et du wadi-Chébeïkèh (les deux vallees réunies prennent, jusqu'à la plage, le nom de wadi-Taïyibèh), 7 h. 25 min. — Total, 41 h. 55 min.

Une remarque générale, c'est qu'à mesure qu'on sort des vallées intérieures la végétation devient plus rare, plus chétive, et l'eau moins bonne. Le reste du chemin que l'on a maintenant à faire jusqu'à Suez (environ 31 h.) suit, à une distance plus ou moins grande, la direction (N.-N.-O.) de la côte, et toute cette partie de la route peut recevoir à juste titre la qualification de désert. Plage sablonneuse et nue, hauteurs arides, wadis qui de distance en distance descendent vers la côte, eau détestable, absence à peu près absolue de végétation, parfois les illusions du mirage : voilà quels en sont les traits généraux. Sur sa droite, c'est-à-dire vers l'E., à une distance médiocre, on voit se dresser une chaîne de hauteurs blanchâtres, surmontée çà et là de quelques pics plus élevés, et que les Arabes désignent sous la dénomination générale de *djébel er-Râhah;* cette chaîne n'est à vrai dire qu'une des faces, un des escarpemements du plateau qui se termine au S. par le djébel et-Tîh.

Maintenant il va nous suffire de noter sommairement les principaux incidents topographiques de la route, avec les distances :

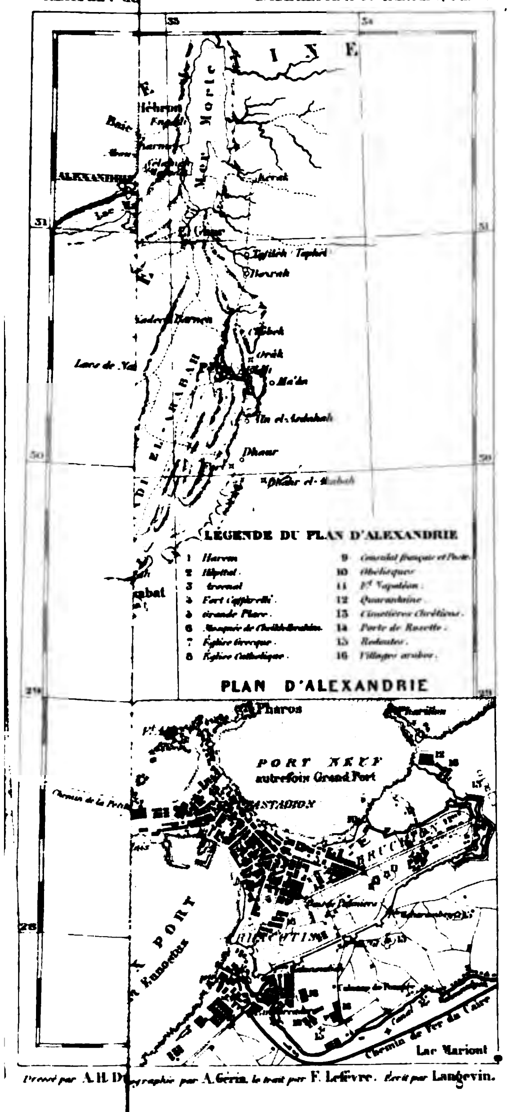
Du point où nous nous sommes arrêtés, à la jonction du wadi-Homr, du wadi-Chébeïkèh et du wadi-Taïyibèh, on arrive (1 h. 30 min.) au *wadi-Thâl.* Ce wadi descend d'une chaîne de hauteurs particulière appelée *djébel-Woutâh,* qui court parallèlement au djébel et-Tîh dont elle est séparée par une assez large vallée, avec un wadi appelé aussi Woutâh. Après le wadi-Thâl, on rencontre successivement (45 min.) le *wadi-Kouweisèh,* (1 h. 15 min.) le *wadi-Wouçeit,* (1 h. 5 min.) le *wadi Oum-Soueilîh,* et enfin (1 h. 10 min.) le *wâdi-Gharandel,* nom commun dans l'Arabie Pétrée. Le wadi-Gharandel mérite plus d'attention que les précédents ; il a des sources, un ruisseau d'eau courante, et par suite, quelques palmiers. Les anciens navigateurs l'avaient assez distingué pour que le haut du golfe de Suez où il débouche en reçût quelquefois le nom de *Sinus Gharandra,* comme on le voit dans

Pline. A 2 h. plus loin, on trouve une source d'eau saumâtre et amère appelée *Aïn-Hawârah*, la plus mauvaise de toute la plage, disent les Arabes. Ce point est communément identifié avec la fontaine amère de **Marah** de l'itinéraire des Israélites (Exode, xv, 23 et suiv.; Nombres, xxxiii, 8), ce qui est contesté par M. Lepsius.

Après Aïn-Hawârah, on coupe (2 h.) le *wadi el-Amârah*, (3 h. 30 min.) le *wadi-Wardân*, (3 h. 15 min.) le *wadi-Sadr*, (3 h. 10 min.) le *wadi el-Atha*, (1 h. 25 min.) le *wadi-Khardiyèh*, et enfin (2 h.) le *wadi-Reiyanèh*. De ce dernier point on gagne (1 h.)

Aïoun-Mouça, les fontaines de Moïse (ou, comme on dit communément, la fontaine de Moïse, *Aïn-Mouça*), un des lieux les plus renommés et les plus connus de toute cette plage. C'est un groupe de sources ombragées d'une vingtaine de palmiers rabougris, à 30 min. de la côte. L'eau en est saumâtre. Quelques vestiges peu remarquables au voisinage des sources indiquent l'emplacement d'un village abandonné.

De Aïn-Mouça à *Suez*, toujours en suivant la côte, 6 h. 30 min.— Pour la description de Suez et la route de Suez au Caire, voy. ci-après, R. 163.



sions.—
depuis
a partie
ɔyennes
ə plaine
en deux
'ec une
est par
sous le
gré, ou
ant les
du Nil
Rouge,
regarde
plaines
ara. Les
l0 lieues
ɔngueur
est de
grande
Péluse,
face eu-
u Caire,
:ouverte
elleronŝ
'Égypte

e par la
ısée des
les plus
ś de dire
ation de
ısi à une
livisions

Pline. A 2
une sourc
amère app
plus mauv
disent les
communén
fontaine a
néraire de
23 et suiv
ce qui est
Après A
(2 h.) le *w*
min.) le
min.) le *w*
le *wadi el*
wadi-Khar
wadi-Reiya
on gagne

SEPTIEME PARTIE.

ÉGYPTE

CHAPITRE PREMIER

GÉNÉRALITÉS.

Section I.—Géographie.

§ 1er.—Vue générale. Situation. Limites. Étendue. Divisions.— L'Egypte, c'est la vallée étroite et sinueuse où coule le Nil, depuis les cataractes d'Assouân jusqu'à la mer. Très-resserrée dans sa partie supérieure (5 kil.), un peu plus spacieuse dans ses parties moyennes (de 20 à 25 kil.), la vallée du Nil ne se développe en une large plaine qu'à son extrémité inférieure, là où le fleuve, se partageant en deux bras principaux, forme ce que, d'après sa ressemblance avec une lettre grecque, on a nommé le Delta. Assouân ou Syène est par 24° 5' 23" de latitude ; la côte du Delta s'étend en moyenne sous le 31e degré 1/2. L'intervalle est de 187 lieues de 25 au degré, ou de 831 kilomètres, distance astronomique ; mais en suivant les contours du fleuve, il y a 318 lieues (1415 kil.). La vallée du Nil est partout entourée de déserts : à l'E., jusqu'à la mer Rouge, ce sont des solitudes pierreuses et accidentées, que l'on regarde comme appartenant elles-mêmes à l'Égypte ; au N.-E., les plaines nues de l'isthme de Suez ; à l'O., le désert sablonneux du Sahara. Les points du Nil les plus rapprochés de la mer Rouge en sont à 30 lieues (125 kil.) ; les plus éloignés, à 50 lieues ou 210 kilomètres. La longueur du Delta, depuis la bifurcation du fleuve jusqu'à la côte, est de 42 lieues en ligne droite, et de 60 en suivant le Nil ; la plus grande largeur de sa base, en la prenant depuis Alexandrie jusqu'à Péluse, est de 60 lieues. On peut évaluer à 3500 lieues carrées la surface entière de l'Égypte, dont 1000 pour la vallée du Nil d'Assouân au Caire, et 2500 pour le Delta ; mais la moitié à peine est aujourd'hui couverte par les inondations. Comme point de comparaison, nous rappellerons que la superficie de la France est de 27 000 lieues carrées. L'Égypte en est donc la huitième partie environ.

La division en *haute* et *basse Égypte* est tellement indiquée par la nature même, qu'elle a dû se présenter dès l'origine à la pensée des habitants. On la trouve en usage dans les inscriptions des plus anciens monuments de l'époque pharaonique. Il est moins aisé de dire où en était la séparation précise, car sûrement la désignation de *basse Égypte* ne s'appliquait pas seulement au Delta, mais aussi à une fraction quelconque de la vallée. Plus tard, le nombre des divisions

est porté à trois ; on a la *basse*, la *moyenne* et la *haute Égypte* ou *Thébaïde*. Cette triple division est celle qu'on trouve dans les auteurs grecs et latins de la période romaine, indépendamment de la subdivision en districts (appelés *nomes* par les Grecs), qui remonte aussi aux plus anciens temps. Le même système de divisions existe encore aujourd'hui. L'Égypte est partagée en trois régions : *Masr el-Bahri* (la basse Égypte), *ed-Doustani* ou Égypte moyenne, et *es-Saïd* ou haute Égypte ; chacune de ces trois régions est subdivisée en provinces qui répondent aux anciens nomes.

§ 2.—**Le Nil.**—Le Nil, avons-nous dit, là où il quitte la Nubie pour entrer en Égypte en franchissant les rochers d'Assouân, coule dans une vallée très-étroite depuis Assouân jusqu'à Esnèh, ce qui est une longueur de 40 lieues ; la double chaîne qui l'enserre à dr. et à g. ne présente qu'un intervalle d'une lieue à une lieue et demie. Dans ce premier parcours, les deux chaînes sont de nature granitique ; au delà, en descendant jusqu'au Caire, elles sont calcaires ou de grès tertiaire. Après Esnèh, la vallée s'élargit sensiblement, mais sans guère dépasser 2 lieues jusqu'à Kénèh et un peu au delà. Une remarque générale, pour ces premières parties de la vallée comme pour les suivantes jusqu'au commencement du Delta, c'est que la chaîne qui borde le Nil à dr. ou à l'E. (la chaîne *arabique*, comme on la nomme), serre le fleuve de beaucoup plus près que celle qui court sur la rive g. ou à l'O. (la chaîne *libyque*). A une dizaine de lieues au-dessus de Kénèh, l'écartement de la chaîne libyque devient beaucoup plus considérable qu'il ne l'a été jusque-là. La vallée prend une largeur de 5 à 6 lieues, qu'elle conserve sans grandes variations jusqu'aux approches du Caire. Cette largeur est presque tout entière sur la gauche du Nil, comme nous venons de le dire. Une dérivation du fleuve, qui commence à Farchoût, à une douzaine de lieues au-dessous de Kénèh, y coule parallèlement au cours principal, et, alimentée par d'autres dérivations successives, se continue ainsi, sur une longueur de plus de 90 lieues, jusque dans le Fayoum. Cette province n'est elle-même qu'une plus large expansion de la vallée du Nil, renfermant un lac d'une douzaine de lieues de longueur (le *Birket el-Kéroûn*), le seul que possède l'Égypte (sauf les lagunes qui bordent la côte). Ce lac a été longtemps confondu avec le Mœris, qui en était tout à fait distinct, et dont les traces ont été reconnues de nos jours par M. Linant (*V*. R. 166). Du Fayoum part une vallée appelée la vallée du fleuve sans eau, *Bahr-bélâ-Mâ*, qui va déboucher à la côte à une quinzaine de lieues à l'O. d'Alexandrie, et qui semble avoir servi d'écoulement au Nil à une époque antérieure à tous les souvenirs historiques. C'est un trait extrêmement remarquable de la conformation physique de cette région.

La tête du Delta était autrefois plus au S. qu'aujourd'hui. Le palais de Choubra, à 5 quarts d'heure au N. du Caire, en marque à peu près l'emplacement. C'était non loin de là, un peu plus bas, que la branche Pélusiaque, la plus orientale de l'ancien Delta, se détachait du corps du fleuve et tournait au N.-N.-E. vers Bubaste. Maintenant le Delta commence à la jonction des branches de Rosette et de Damiette, à

4 lieues au-dessous du Caire. Ces deux branches sont actuellement les seules qui soient comptées dans le Delta ; leur écartement à la côte est de 33 lieues. Les anciens en énuméraient sept principales. C'étaient, en partant de l'O., la branche *Canopique*, qui débouchait à Canope, un peu à l'E. d'Alexandrie ; la *Bolbitique*, qui est la branche actuelle de Rosette ; la *Sébennytique*, dont on reconnaît encore les traces dans le lac de Burlos ; la *Phatnitique*, qui est la branche de Damiette ; et enfin la *Mendésienne*, la *Tanitique* ou *Saïtique*, et la *Pélusiaque*, trois branches dont les faibles vestiges vont se perdre dans le lac Menzalèh. Toutes ces branches prenaient leurs noms des villes principales où elles passaient. La négligence des temps postérieurs ayant laissé se détruire les canaux et les digues, les eaux du fleuve ont abandonné une partie de ces anciennes bouches, et n'ont plus alimenté que les branches de Damiette et de Rosette, qui, du reste, même dans les anciens temps, semblent avoir été les deux plus considérables. Les grandes lagunes qui bordent la côte, depuis Alexandrie jusqu'à Péluse, existaient aussi dans les temps anciens, mais avec moins d'extension qu'elles n'en ont pris depuis que les travaux qui les resserraient ont été négligés. La plus grande de ces lagunes, le lac *Menzalèh*, s'étend sur une longueur de 15 lieues entre Damiette et Péluse.

La largeur du Nil s'évalue à 1200 mètres dans la haute et dans la moyenne Égypte ; elle est moitié moindre dans le Delta. Depuis Syène jusqu'à la mer, il coule paisiblement à travers une plaine unie, recouverte de ses alluvions et légèrement inclinée vers le N. D'après une suite d'observations très-attentives, la pente du fleuve est en moyenne, entre Assouân et le Caire, de 11 centimètres par kilomètre (17 pouces par lieue), et de 4 centim. au plus par kilom. entre le Caire et la mer. Ces nombres se déduisent des chiffres suivants :

Hauteur d'Assouân au-dessus de la Méditerranée.......... 104 mèt.
— de Gizèh, port du Caire, au-dessus de la Méditer. 9 m.

Les berges du fleuve croissent en élévation à mesure qu'on remonte vers le S. Dans les parties inférieures du Delta, elles ne sont guère qu'à 2 mètres au-dessus des basses eaux. A partir du Caire, elles ont 6 à 7 mèt., et leur élévation graduelle arrive à 11 mèt. dans la haute Égypte. Il faut donc que, dans la haute Égypte, le fleuve, au temps des crues, s'élève de 20 à 21 coudées (11 à 12 mèt.), pour que les eaux franchissent les rives, et de 24 coudées au moins (13 mètres), pour qu'on ait une inondation suffisante. Dans l'Égypte moyenne, il faut qu'il marque au mékias du Caire 14 coudées (7 mètres 56), pour qu'il sorte de son lit, et de 16 à 17 coudées (de 8 m. 75 à 9 m. 40), pour donner une bonne inondation. Ces chiffres ne diffèrent pas de ceux qu'indiquait Hérodote il y a 3300 ans. On conçoit que le niveau de l'inondation s'abaisse à mesure que le lit moins resserré ouvre au fleuve une plus large surface, indépendamment de la masse d'eau que les terrains absorbent. Volney avait déjà très-bien expliqué le fait au chapitre III de sa *Relation d'Égypte*, toujours bonne à lire, même après les meilleures du siècle actuel. L'époque où les eaux atteignent la hauteur voulue est une grande fête pour le pays.

Le fleuve croît régulièrement tous les ans vers le 20 juin jusqu'au commencement d'octobre ; il décroît de même d'octobre à janvier. Du commencement de février à la fin de mai, il est rentré dans son lit et à son point le plus bas. Comme en Égypte tout se règle sur ces changements réguliers du niveau du Nil, il suit de là que le pays a trois saisons naturelles.

Un témoin oculaire, M. Lebas, l'ingénieur qui a transporté à Paris et dressé sur la place de la Concorde l'obélisque de Louksor, décrit ainsi l'aspect des crues dans la moyenne Égypte : « L'eau perd d'abord peu à peu sa transparence ; on remarque ensuite de légères oscillations. Quelques jours après (vers le milieu de juin), elle prend une teinte verdâtre et la crue devient sensible. Plus tard, la couleur passe au rouge foncé, la vitesse du courant augmente, et les eaux charrient des masses de mousse. Le mouvement d'ascension a lieu sans trouble, sans agitation, sans produire aucun bouleversement des terres. Avant que les eaux aient atteint leur maximum, on ouvre les canaux de dérivation pour faciliter et étendre l'inondation. Communément tout le terrain de la plaine n'est pas couvert par les eaux ; les parties restées à sec s'humectent par infiltration. »

Le principe de la fécondité du Nil est dû au limon qu'il charrie. Ce limon se dépose partie sur le terrain inondé, partie dans le lit du fleuve ; le reste se précipite dans la mer. Les premiers de ces dépôts, ceux de la vallée qui borde le fleuve, sont visibles et faciles à constater. Le sol qui vient d'être arrosé est couvert d'une couche de terre noire, à laquelle chaque inondation superpose nécessairement une couche nouvelle. C'est un phénomène palpable, que nul ne peut révoquer en doute. Le sol de l'Égypte éprouve donc nécessairement un changement séculaire d'élévation. Et cependant, d'un autre côté, comme nous avons la preuve historique, ainsi qu'on l'a vu tout à l'heure, que depuis Hérodote au moins rien n'est changé dans les conditions extérieures de l'inondation du sol égyptien, il s'ensuit nécessairement que la hauteur des crues restant la même, le lit du fleuve s'exhausse d'une quantité précisément ou à très-peu près égale à l'exhaussement de la vallée. On peut discuter sur le plus ou moins d'épaisseur des dépôts limoneux, et de l'exhaussement qui en résulte : mais le fait en lui-même est hors de discussion.

On peut d'ailleurs le vérifier par l'observation directe. La base d'un grand nombre de monuments, dans toute la longueur de la vallée du Nil, se trouve aujourd'hui à plusieurs mètres au-dessous du niveau du fleuve. Ainsi les socles qui portent les deux colosses de Memnon, dans la plaine de Kournah (*V.* R. 175.), ont presque entièrement disparu sous les couches du limon ; ils se trouvent à 5 mètres au-dessous du sol actuel, qui cependant n'a pas cessé d'être annuellement inondé. M. Lebas a constaté que si l'édifice voisin des obélisques de Louksor était déblayé des décombres modernes qui l'entourent, il serait couvert aujourd'hui par les eaux jusqu'à une hauteur de 5 mètres. Les ingénieurs français de l'expédition d'Égypte ont évalué à 126 millim. (4 pouces 1/2) l'exhaussement séculaire du sol par les dépôts du limon. Sir Gardner Wilkinson, dans un travail spécial sur cette question,

arrive à un résultat presque semblable. Le fait, néanmoins, varie nécessairement selon les localités, et on ne peut guère en tirer une conséquence certaine, absolue. On conçoit qu'il suffit d'un pli de terrain, d'une légère ondulation du sol, pour que tel édifice, construit sur un endroit un peu plus enfoncé, accuse à sa base une épaisseur de dépôt limoneux plus considérable, tandis qu'une autre construction, sur un point un peu plus élevé, en accusera une en apparence beaucoup moindre. Il n'y a en tout ceci que deux choses parfaitement irrécusables : l'une, c'est l'exhaussement graduel du sol de la vallée du Nil et l'exhaussement à la fois simultané et proportionnel du lit du fleuve ; l'autre, c'est l'extrême lenteur de ce double exhaussement.

Quand on creuse le sol de la vallée du Nil, on trouve invariablement une première couche de terre végétale de 7 à 8 mètres d'épaisseur, et sous cette couche un dépôt de sable de mer d'une profondeur indéterminée, descendant probablement jusqu'au roc. Le limon déposé par le Nil est très-compacte et de couleur brune. Il acquiert une dureté qui permet de l'employer dans les constructions au lieu de la pierre et de la brique. L'analyse chimique y a donné, sur 100 parties, 0,48 d'alumine, 0,18 de carbonate de chaux, 0,9 de carbone, 0,4 de carbonate de magnésie, 0,6 d'oxyde de fer, 0,4 de silice, 0,11 d'eau pure.

L'eau du Nil est légère, agréable au goût; pendant les crues, elle contient 4 parties de limon sur 1000 parties d'eau. Elle est excellente pour préparer les aliments, comme pour les arts chimiques.

Le Nil, c'est la vie de l'Égypte, ou plutôt c'est l'Égypte même. S'il pouvait jamais arriver que le fleuve se détournât de son lit actuel, ou seulement qu'il cessât de répandre autour de lui le tribut de ses débordements périodiques, la terre égyptienne redeviendrait aussitôt un désert inhabitable. Aussi Napoléon, dans un morceau très-remarquable dicté à Sainte-Hélène sur la géographie de l'Égypte, a-t-il pu dire, avec une grande et forte raison : « Dans aucun pays l'administration n'a autant d'influence sur la prospérité publique. Si l'administration est bonne, les canaux sont bien creusés, bien entretenus, les règlements pour l'irrigation sont exécutés avec justice, l'inondation est plus étendue. Si l'administration est mauvaise, vicieuse ou faible, les canaux sont obstrués de vase, les digues mal entretenues, les règlements de l'irrigation transgressés, les principes du système d'inondation contrariés par la sédition et les intérêts particuliers des individus ou des localités. Le gouvernement n'a aucune influence sur la pluie ou la neige qui tombe dans la Beauce ou dans la Brie ; mais, en Égypte, le gouvernement a une influence immédiate sur l'étendue de l'inondation qui en tient lieu. C'est ce qui fait la différence de l'Égypte administrée sous les Ptolémées, de l'Égypte déjà en décadence sous les Romains et ruinée sous les Turcs. Pour que la récolte soit bonne, il faut que l'inondation ne soit ni trop basse, ni trop haute. »

« Le roi Mœris[1], poursuit Napoléon, dont les souvenirs se reportent

[1] Le véritable nom du prince qu'Hérodote appelle Mœris, est, d'après les monuments, Aménemha, de la douzième dynastie. Son règne remonte, à plus de 2600 ans avant notre ère. (V. p. 911.)

ici vers Hérodote, le roi Mœris avait remédié à ces grands inconvénients. Le lac qu'il fit construire était un grand réservoir où il faisait écouler le Nil lorsque l'inondation était trop forte. Il ouvrait le lac et venait au secours du Nil dans les années où son inondation était trop faible. Ainsi, tantôt le Nil coulait par le canal Joseph dans le lac Mœris, et tantôt les eaux du lac Mœris coulaient dans le Nil par le même canal. Il ne reste que de légères traces de ce beau et immense système. (*V*. R. 166). On se servait de ce réservoir pour fournir de l'eau, pendant les basses eaux, aux pays qui en avaient besoin, et dans une proportion calculée. »

La nécessité de régler ainsi, pour les besoins des terres, la distribution des eaux du fleuve au temps des crues, dut faire imaginer de bonne heure des échelles nilométriques propres à indiquer, jour par jour, le point exact de son niveau. L'existence des anciens nilomètres est en effet historiquement attestée ; mais le temps les a tous détruits, à l'exception d'une partie de celui d'Éléphantine, près d'Assouân. Le nilomètre actuel de l'île de Roudah, au vieux Caire, connu sous le nom de Mékyas (c'est le seul qui existe maintenant en Égypte), fut originairement construit par le sultan Souleïman, de la dynastie des Ommiades, au commencement du VIIIe siècle de notre ère.

§ 3. Agriculture. Produits du sol.—Nous avons déjà cité le beau morceau de Napoléon sur l'Égypte. Écoutons-le encore nous décrire, de son style ferme et concis, les travaux de l'agriculture et ses produits. Napoléon avait étudié le pays, pendant sa rapide campagne de 98, avec la hauteur et la sûreté de son coup d'œil, en organisateur autant et plus qu'en conquérant, et, à un certain moment, avec des vues d'avenir dont les événements détournèrent l'accomplissement, mais qui n'en ont pas moins gardé toute leur force et leur vérité. (*Campagnes d'Égypte et de Syrie; Mémoires dictés par Napoléon à Sainte-Hélène et publiés par le général Bertrand.* Paris, 1847, 2 vol.) Il y a, dans ces commentaires du moderne César, une page (t. Ier p. 122) qui devrait être gravée en lettres d'or et toujours placée sous les yeux du souverain de l'Égypte. Mais nous revenons à notre agriculture.

« En septembre, octobre et novembre, dit-il, la terre est couverte d'eau : c'est la saison du repos; tout est suspendu. Le peuple a les yeux attachés sur le Nil ; il attend le moment où le fleuve sera rentré dans les canaux pour se livrer aux travaux champêtres. Dans une contrée prédominée par de telles circonstances, le commencement de l'année a dû être fixé au 21 septembre. L'équinoxe d'automne est lè milieu de la saison morte, la limite placée entre les deux années, le point de séparation des deux exercices...

« En Égypte, la terre produit sans engrais, sans pluie, sans charrue. L'inondation du Nil, son limon productif les remplacent. Les terres où l'inondation ne peut arriver, on les couvre de limon, comme en Europe de fumier, et on les arrose par des moyens artificiels. Les bœufs servent à faire mouvoir les machines à roue pour élever les eaux et arroser la terre. On ne pourrait, sans les arrosements artificiels, ni cultiver les champs qui sont au-dessus de l'inondation, ni

se procurer une seconde et une troisième récolte. Les moyens artificiels en usage pour l'arrosement sont de deux espèces. Le premier consiste à élever les eaux par le moyen d'une roue à pots qui est mue par une paire de bœufs. (C'est ce que les Arabes nomment *Sakyèh*. On l'appelle aussi *Naoura*). Une de ces machines suffit pour dix feddans, mais il faut alors dix paires de bœufs. Le second moyen est le *délou* ou *chadouf*. C'est une espèce de grande écoupe, souvent un simple panier, suspendu entre deux cordes comme une espèce de balançoire, que fait mouvoir un homme placé sur le côté. A chaque oscillation, l'écoupe s'emplit en rasant la surface de l'eau, pour se déverser, au plus haut point de sa course, dans une rigole disposée à l'avance). A l'aide de cet appareil si simple, un homme élève l'eau de 2 à 3 mètres. Il faut deux délous pour un feddan de terre (qui équivaut à environ 6/10 d'hectare). Deux hommes sont nécessaires pour maintenir un délou en activité. L'homme qui se repose travaille aux rigoles ou sarcle le champ. Deux délous, l'un sur l'autre, élèvent l'eau à environ 6 mètres; trois à 9 mètres. On pourrait en mettre à l'infini, mais alors la dépense dépasserait le produit. On n'emploie d'ordinaire que deux délous, l'un au-dessus de l'autre.

« Cette terre d'Égypte produit plusieurs récoltes. La première est la principale. Cette première récolte est produite soit par la culture des terres inondées, qui s'appellent *bayady* et aussi *râyi*, soit par la culture des terres arrosées artificiellement, qui s'appellent *nabary* ou *charaki*. On cultive dans les terres inondées, ou le bayady, les blés, l'orge, les fèves, les lentilles, les pois chiches, les pois lupins, les trèfles, le fénu grec, le guilban, le lin, le carthame. Au mois de novembre ou de décembre, aussitôt que les eaux sont rentrées dans les canaux, que la terre est découverte, mais encore à l'état de boue, les cultivateurs sèment. Le poids de la semence la fait enfoncer dans la boue. De cette époque aux mois de février, mars et avril, elle germe, pousse, croît, mûrit, et devient en état d'être récoltée. Le blé se recueille en mars. La terre a conservé suffisamment d'humidité par l'inondation pour n'avoir plus besoin d'arrosement. Les rosées sont d'ailleurs très-abondantes. Un feddan de terre reçoit un demi-*ardeb* de blé (l'ardeb est égal à 180 litres), un ardeb d'orge, un ardeb de fèves, un demi de lentilles, un demi de pois chiches. Un demi-ardeb de lupin produit neuf ou dix fois la semence... Le trèfle se coupe trente jours après la semaille; les deuxième et troisième coupes ont lieu chacune à vingt jours de distance. Le fénu grec s'arrache soixante-dix jours après la semaille, le guilban soixante jours; il sert à la nourriture du bœuf. Le lin s'arrache en mars; on épare la graine, on fait séjourner les gerbes vingt jours dans des fosses carrées de 6 mètres de côté sur 1 de profondeur, pleines d'eau. Un feddan produit 560 rotls de lin (le rotl vaut 445 grammes), et deux ardebs de semence. Le carthame est indigène de l'Égypte; il donne le safranum, qui sert à la teinture. La récolte commence en avril; elle dure un mois. Le feddan rend 3 quintaux de safranum (le quintal, *kantar*, vaut 100 rotls) et trois ardebs de semence. On fait de l'huile avec des graines de lin, de carthame, de colza, de laitue. »

On cultive, dans les terres arrosées artificiellement, le dourah, le maïs, le riz, la canne à sucre, l'indigotier, le cotonnier, le hennèh. Le *dourah* est une sorte de millet; c'est la nourriture du peuple dans la Nubie et dans la haute Égypte. Cette culture se restreint de plus en plus à mesure qu'on s'approche du Caire. Elle donne 240 pour un. La tige s'élève à dix ou douze pieds. Le *riz* est cultivé dans divers districts du Delta et au Fayoum: il rend 18 pour 1. Le *coton* se sème en mai; le plant dure 2 à 4 ans. Le *hennèh* est un arbrisseau originaire de l'Inde; les anciens le connaissaient sous le nom de *cyprus*. Ils l'employaient à la teinture des enveloppes de momies. Des feuilles broyées, ils faisaient une pâte dont ils se teignaient les ongles en rouge orangé: c'est ce que les femmes d'Orient font encore aujourd'hui. Les rosiers se plantent à deux pieds d'intervalle; le plant dure cinq ans. L'eau de rose du Fayoum est très-renommée. Le pavot, dont on extrait l'opium, se récolte en avril. La canne à sucre est cultivée dans une grande partie du Saïd ou haute Égypte. Bien d'autres cultures avantageuses pourraient prospérer, si le cultivateur y pouvait faire les avances qu'elles exigent.

Les premières récoltes sur les terres inondées sont terminées en mars ou en avril. Sur les terres arrosées artificiellement, on obtient, par la continuité des arrosements, une seconde et même une troisième récolte. Les secondes récoltes donnent du dourah, du maïs, etc.; les troisièmes, des concombres, des fourrages, des plantes potagères.

Le *palmier* abonde; il commence à être productif à quatre ans. Sa floraison a lieu en avril. Indépendamment de la valeur du bois, qui est employé aux constructions, la feuille sert à faire des paniers, des coffres. Quand le bois est exposé à l'air, l'intérieur se durcit. La datte est une fort bonne nourriture. En Égypte, le *sycomore* est très-beau, le mûrier prospère, l'acacia est d'une espèce distinguée. Les orangers ne sont pas aussi multipliés qu'ils devraient l'être. Il y a quelques oliviers dans le Fayoum. Hormis le palmier, tous ces arbres sont en petite quantité. « C'est que l'on coupe et que l'on ne plante pas. On étaye des ruines, on ne les répare jamais. » La soie, la cochenille, la vigne pourraient prospérer dans ce beau pays. « On affirme, disait M. Chaix en 1847, que, sur les terres non cultivées de l'Égypte, il serait possible de rendre encore 1 million 400 000 hectares à la culture. Que faudrait-il pour cela? une bonne administration, et surtout des hommes. Dans la fertile province du Fayoum, un cinquième seulement des terres cultivables est actuellement en valeur. »

Animaux domestiques.—Les chevaux, les ânes et les mulets sont d'une belle race. Le cheval ne sert point à la culture; il est exclusivement réservé à la selle. Les Arabes préfèrent les juments aux chevaux, parce qu'elles ne hennissent pas. Les chevaux restent entiers. Ce n'est pas la race arabe pure, mais une race particulière au pays. Ils n'ont que deux allures, le double pas et le galop; jamais le trot. Ils sont mauvais sauteurs, mais ils supportent admirablement la chaleur. Leur nourriture est de l'orge et de la paille hachée. Les mules et les ânes de nos climats ne donnent qu'une bien faible idée de la beauté et de la force de ceux des bords du Nil. L'utilité dont

ils sont pour l'Égypte est incalculable. Le chameau porte de 4 à 6 quintaux. (*V.* p. 609.) Les bœufs sont nombreux et d'une belle espèce. Il y a beaucoup de buffles. Les chiens n'ont pas de maîtres; comme dans tout l'Orient, ils errent par troupes dans les villes et dans les campagnes. Les moutons sont de grande taille et bien fournis de laine; il y a dans le pays une certaine quantité de chèvres et quelques sangliers. Les poules sont innombrables. On a souvent décrit le procédé d'incubation *artificielle* par lequel les Égyptiens font éclore les poulets sans couvaison. On dispose les œufs dans des fours chauffés à 38 ou 40 degrés du thermomètre centigrade. En vingt et un jours, l'éclosion a lieu, c'est-à-dire au bout du même temps que dans l'incubation naturelle. Ces sortes d'établissements sont appelés *ma'amals;* ils sont nombreux, surtout dans la basse Égypte. Le nombre des œufs qui n'éclosent pas est, en moyenne, d'un sur quatre.

Au total, on peut remarquer que les conditions économiques de l'Égypte ont éprouvé, dans le cours des siècles, un grand changement. La vigne, autrefois très-répandue, est maintenant confinée dans le Fayoum. Le papyrus et le lotos ont à peu près disparu. Il n'est pas besoin d'ajouter que l'étendue des terres productives est énormément diminuée. Par contre, l'ancienne Égypte n'avait ni le buffle, ni le chameau; et parmi les plantes qui y ont été naturalisées, on peut citer le tabac, le maïs, le riz et la canne à sucre.

§ 4. Climat. Vents. Maladies.—Il pleut rarement en Égypte, plus dans le bas Delta qu'au Caire, plus au Caire que dans la haute Égypte; mais les rosées sont très-abondantes. En hiver, le thermomètre descend quelquefois, dans la basse Égypte, à 2 ou 3 degrés centigrades au-dessus de zéro, mais communément il se maintient à 10 et 12 degrés. Dans le Saïd on a, en toute saison, une dizaine de degrés de plus. En été, la température monte à 35 et même 38 degrés au Caire, et arrive jusqu'à 45 degrés dans la haute Égypte, le tout à l'ombre. Les eaux croupissantes, les marais du littoral, les eaux détrempées par les inondations, n'ont pas ici, à beaucoup près, les inconvénients qu'ils auraient sous un ciel moins chaud et moins sec; il est cependant indubitable qu'à la suite des inondations le pays n'a pas le même degré de salubrité que dans le reste de l'année. En juin, juillet et août, c'est-à-dire à l'époque de la crue du Nil, il souffle des vents réguliers du N. et du N.-O.; de janvier à mars, ce sont les vents du S.-E. Dans l'intervalle d'avril à mai, on a fréquemment, et quelquefois pendant trois jours consécutifs, un vent du S. extrêmement incommode, même pour les habitants, quoiqu'il n'influe pas sensiblement sur l'état général de la température; et comme on a remarqué que la période pendant laquelle ce vent se fait sentir est de 50 jours, les Arabes l'ont appelé *khamsîn* (cinquante). L'Égypte est sujette aussi, particulièrement au printemps et en été, au vent brûlant appelé en arabe le *Semoum* (le poison), plus suffoquant encore que le khamsîn, mais heureusement de beaucoup plus courte durée. Il se maintient rarement au delà d'un quart d'heure ou de vingt minutes. Il souffle généralement du S.-E. au S.-S.-E., et apporte avec lui des nuages de poussière et de sable. Les fortes chaleurs de l'été sont généralement tempérées

par une brise du N. et par l'extrême sécheresse de l'air. Cette sécheresse a néanmoins son inconvénient : c'est la quantité de poussière qu'elle engendre. C'est une des plaies du pays. Les essaims de mouches pendant le jour, et de moustiques quand vient le soir, en sont une autre, ainsi que les punaises et d'autres insectes.

En général, le climat de la haute Égypte, quoique plus chaud, est d'une salubrité plus égale et plus constante que celui de l'Égypte inférieure. Le ciel y est d'une pureté admirable ; jamais l'atmosphère ne s'y voile du moindre nuage. C'est à cette sérénité constante et à l'extrême sécheresse qui en résulte, que l'Égypte doit la conservation de tant de monuments, avec leurs sculptures et leurs peintures, qui remontent à des époques si reculées. Mais aussi, c'est dans la haute Égypte que les vents du désert se font sentir de la manière la plus pénible. Le khamsîn et le semoum s'annoncent par des signes particuliers, comme chez nous les ouragans. L'air est morne et pesant; les animaux, aussi bien que l'homme, ressentent un malaise, une oppression indéfinissables. Puis tout à coup l'horizon se voile d'un rideau rougeâtre, et des nuages d'une poussière impalpable arrivent avec impétuosité. La peau se dessèche, la respiration s'arrête, on éprouve une irritation nerveuse, puis une prostration et une suffocation telles que l'organisme ne pourrait les supporter longtemps. « Un homme placé à la bouche d'un four, n'aura, dit M. Lebas (*Expédition du Luxor*), qu'une idée imparfaite des sensations excitées par le khamsîn. Cet état douloureux cesse aussitôt que le vent prend une autre direction. Le soleil dévoilé boit, comme disent les Arabes, les particules ignées qui tourbillonnaient dans l'espace, et les sables, en ondes furieuses, se retirent dans le désert. La transpiration se rétablit et les forces vitales reprennent en partie leur énergie... Mais l'influence du climat agit sans cesse, ajoute le narrateur, elle les mine sourdement, et un plus long séjour à Luxor aurait occasionné la mort d'un grand nombre de nos hommes : ils étaient devenus blêmes, faibles et languissants. On ne s'acclimate pas sous ce ciel d'airain ; il faut y être né de parents arabes pour respirer impunément cet air de feu. Le fils d'un Européen et d'une femme du pays y atteint rarement sa dixième année ; les Mamelouks eux-mêmes, qui habitaient et gouvernaient le Saïd, n'y ont pas laissé de descendants. Les enfants de la race pure résistent parfaitement et sans précaution à cet excès de calorique ; on les voit, sous une température de 40 degrés, nus, la tête découverte, jouer, s'ébattre, courir, se précipiter dans le fleuve, reprendre leurs amusements, se rouler sur le sable, sans que leur santé en soit jamais altérée. » Il faut ajouter que ces effets du climat de la haute Égypte, si bien décrits par un observateur attentif, ne se font sérieusement sentir qu'après un assez long temps de séjour, et que le voyageur proprement dit n'en saurait être affecté d'une manière sérieuse. Il n'en est malheureusement pas tout à fait ainsi des maladies les plus graves de la basse Égypte, dont nous donnerons un aperçu.

L'ophthalmie provenant, soit des changements brusques de température, soit des poussières dont l'air est souvent chargé, revêt à son début une marche aiguë assez facile à enrayer, mais passe rapidement à la

forme granuleuse, comme les ophthalmies épidémiques de certaines contrées de l'Europe, celle de l'armée belge par exemple. Un nombre très-considérable des habitants mêmes du pays en éprouvent de terribles conséquences, surtout dans les classes inférieures où elle est aggravée par la malpropreté. A chaque pas, dans les villages, on rencontre des hommes qui ont perdu l'usage d'un œil ou qui sont tout à fait aveugles. La fièvre intermittente, assez rare au Caire, est très-fréquente et très-redoutable à Alexandrie (sans doute à cause du lac Marœotis), où elle revêt souvent le type pernicieux, ainsi que dans une grande partie de l'Égypte, surtout en remontant vers le Soudan. Les simples fièvres rémittentes bilieuses ou gastriques sont communes partout. La fièvre typhoïde, les fièvres éruptives y sont assez rares, à l'exception de la variole, qui est très-curieuse à observer chez les nègres. Les affections du foie, l'hépatite, atteignent surtout les Européens qui ne veulent pas s'astreindre à l'hygiène du pays. La diarrhée simple, passant facilement à l'état chronique, et la dyssenterie y sont très-fréquentes et sévissent sur les Européens (*V. Hygiène*, p. 956 et *Introduct. générale*.) Les affections nerveuses sont rares, comme les maladiès aiguës de l'appareil respiratoire. La phthisie pulmonaire, rare chez les Égyptiens, sévit au Caire sur les nègres du Soudan, qui grelottent sous ce climat où les phthisiques européens retrouvent la santé. L'anémie est très-fréquente chez les fellahs, et surtout dans l'armée, où elle est aggravée par la nostalgie; la mort en est souvent la conséquence par un état de langueur progressive. Contrairement à l'opinion commune, la peste est devenue très-rare en Égypte. Depuis quinze ans, le docteur Burguières n'en a pas vu un cas au Caire. La syphilis, fréquente chez les Égyptiens, garde un caractère assez constant de bénignité. Les affections de la peau sont fréquentes, et on observe des cas intéressants chez les mendiants du Caire : la plus commune est la gale, avec les maladies parasitaires. Parmi celles-ci, on voit souvent le *filaire* ou ver de Médine, qui s'introduit principalement sous la peau des jambes et y constitue un cordon sinueux, dur et douloureux (*V.* Dr Isambert, *Sur la pathologie de l'Égypte, Gazette médicale*, 1857, et Grinzinger, dans les *Archives de Vierort*.)

Pour résumer cet aperçu général de l'Égypte, nous rapporterons un curieux document des premiers temps de la conquête arabe, encore applicable aujourd'hui : c'est la lettre écrite par Amrou au khalife Omar, qui lui avait demandé « une peinture assez exacte et assez vive de l'Egypte pour qu'il pût s'imaginer voir de ses propres yeux cette belle contrée. » Amrou écrit au khalife (vers 642 ou 643) :

« O prince des fidèles! peints-toi un désert aride et une campagne magnifique au milieu de deux montagnes : voilà l'Égypte. Toutes ses productions et toutes ses richesses, depuis Assouân jusqu'à Menchâ, viennent d'un fleuve béni, qui coule avec majesté au milieu du pays. Le moment de la crue et de la retraite de ses eaux est aussi réglé par le cours du soleil et de la lune; il y a une époque fixe dans l'année où toutes les sources de l'univers viennent payer à ce roi des fleuves le tribut auquel la Providence les a soumises envers lui. Alors les eaux augmentent, sortent de son lit et couvrent toute la face de l'Égypte

pour y déposer un limon productif. Il n'y a plus de communication d'un village à l'autre que par le moyen de barques légères, aussi nombreuses que les feuilles de palmier. Lorsque ensuite arrive le moment où ses eaux cessent d'être nécessaires à la fertilité du sol, le fleuve docile rentre dans les bornes que le Destin lui a prescrites, pour laisser recueillir le trésor qu'il a caché dans le sein de la terre.

« Un peuple protégé du Ciel, et qui, comme l'abeille, ne semble destiné qu'à travailler pour les autres sans profiter lui-même du fruit de ses sueurs, ouvre légèrement les entrailles de la terre, et y dépose des semences dont il attend la fécondité du bienfait de Celui qui fait croître et mûrir les moissons. Le germe se développe, la tige s'élève, l'épi se forme par le secours d'une rosée qui supplée aux pluies et qui entretient l'humidité féconde dont le sol est pénétré; puis à la plus abondante récolte succède de nouveau la stérilité.

« C'est ainsi, ô prince des fidèles, que l'Égypte offre tour à tour l'image d'un désert poudreux, d'une plaine liquide et argentée, d'un marécage noir et limoneux, d'une ondoyante et verte prairie, d'un parterre orné de fleurs et d'un guéret couvert de moissons dorées. Béni soit le Créateur de tant de merveilles!

« Trois choses, ô prince des fidèles, contribuent essentiellement à la prospérité de l'Égypte et au bonheur de ses habitants : la première, c'est de ne point adopter légèrement des projets enfantés par l'avidité et tendant à accroître l'impôt; la seconde, d'employer le tiers des revenus à l'entretien des canaux, des ponts et des digues; la troisième, de ne lever l'impôt qu'en nature sur les fruits que la terre produit. Salut. »

Section II.—Histoire.

§ 1. Aperçu général. — L'histoire de l'ancienne Égypte est restée couverte d'une obscurité profonde, elle n'a été pour les savants qu'un champ de stériles controverses, tant qu'on ne l'a connue que par les notions imparfaites que nous en ont laissées les auteurs grecs et latins. Le grand-prêtre égyptien Manéthon, à la demande du second des Ptolémées (Ptolémée Philadelphe), avait écrit, d'après les archives sacrées, une histoire des dynasties pharaoniques; mais nous n'avons de ce précieux ouvrage, sauf les passages qu'en a cités Josèphe dans ses *Antiquités juives*, que les extraits des premiers chronographes chrétiens, et ces extraits se bornent à des listes de règnes dont l'arrangement même et la succession étaient une source de doutes. En retrouvant la clef si longtemps cherchée de la lecture des hiéroglyphes, Champollion a enfin apporté la clarté au milieu de ces ténèbres. On a pu déchiffrer les inscriptions dont les monuments sont couverts, et dans ces inscriptions, on a trouvé, en même temps que la confirmation générale des listes de Manéthon, un guide sûr pour en ressaisir la véritable signification, pour les compléter en beaucoup de points, les rectifier sur une foule de détails, et remonter avec elles jusqu'à l'origine de la monarchie. Les travaux des savants européens qui, depuis Champollion, ont consacré leurs veilles à l'archéologie égyptienne, MM. Birch et Wilkinson en Angleterre, Lepsius et Brugsch

en Allemagne, Charles Lenormant, Mariette et de Rougé en France (pour ne mentionner que les plus illustres), ont élargi et fécondé ce nouveau champ d'études. Des ouvrages importants sur l'ensemble et sur beaucoup de points de détail de l'histoire pharaonique ont été publiés. Tout récemment, M. Brugsch, de Berlin, le compatriote et l'émule du docteur Lepsius, a donné à l'Europe savante une *Histoire de l'Égypte ancienne*[1] qui descend jusqu'à la conquête persane, époque où la terre des Pharaons perdit son indépendance nationale qu'elle n'a jamais recouvrée. Ce qui fait l'importance du livre de M. Brugsch, c'est qu'il est tout entier basé sur les monuments. Depuis les plus anciennes époques jusqu'au temps de Cambyse, la suite et l'histoire des dynasties sont tirées des inscriptions qui se lisent sur les parois des temples et des tombeaux, confrontées avec les listes de Manéthon. Sous ce rapport, on peut regarder ce grand ouvrage comme étant, jusqu'à l'heure actuelle, le dernier mot de la science. Ce point de vue, sous lequel il est conçu, a pour nous d'autant plus d'intérêt, qu'en nous plaçant constamment en regard des monuments de la vallée du Nil, il rappelle à chaque pas au voyageur l'importance et la signification historique de ces monuments. Ce sera notre guide pour les temps pharaoniques du tableau qui va suivre. Nous y donnerons les dates adoptées par M. Brugsch, sans nous préoccuper (ce ne serait pas ici le lieu) des questions de critique que ces dates peuvent soulever pour ces dix-huit premières dynasties, mais en faisant observer qu'il est prudent de les accepter seulement (en ce qui se rapporte à ces anciennes périodes) comme des approximations. Toutefois, les dissidences entre les égyptologues, entre M. Bunsen notamment et M. Lepsius, vis-à-vis des déterminations approximatives de M. Brugsch, vont rarement au delà de deux ou trois siècles pour les dynasties les plus anciennes; or, quand on considère que ces différences portent sur des temps compris entre le XVe et le XLVe siècle avant l'ère chrétienne, on peut n'y attacher qu'une signification très-secondaire. Ce n'est pas là qu'est l'importance de cette grande page historique.

§ II. Tableau chronologique.

PREMIÈRE PÉRIODE. L'ANCIENNE MONARCHIE.

Depuis Ménès jusqu'à l'invasion des Hyksos.

Il y a deux points, longtemps douteux ou controversés, que les observations des explorateurs modernes ont mis hors de discussion. Le premier, c'est que les Égyptiens originaires, tels qu'on les voit représentés sur les monuments, ou mieux encore tels qu'on les retrouve dans les momies, sont une race asiatique et non pas africaine, une race certainement alliée de près aux populations berbères, comme l'indique la Bible. Le second point, aujourd'hui bien constaté, c'est que la civilisation égyptienne a commencé dans le N. et non pas dans le S., qu'elle a remonté et non descendu le Nil, conséquemment qu'elle n'est pas sortie de l'Ethiopie, comme on l'a dit si souvent. A part ces deux points, constatés par la physiologie, par la philologie, par l'ar-

[1] *Histoire d'Égypte*, depuis les premiers temps de son existence jusqu'à nos jours, par le docteur Henri Brugsch. 1re partie, *l'Égypte sous les rois indigènes*. Leipzig, 1859, gr. in-4°.

chéologie et par l'autorité biblique, on ne sait rien des origines historiques, ni des premiers développements de la nation égyptienne. Les traditions manéthoniques, ainsi que les monuments, nous placent sans transition en face d'une première dynastie, dont le chef est Ménès.

1re DYNASTIE. THINITE.

De 4455 à 4202.

Ménès (Ména[1])........... règne	62 ans.
Athotis (Ataoud)...............	47
Kenkénès....................	31
Ouénéphès....................	23
Ousaphaès....................	20
Miébis........................	26
Sémempsés....................	18
Blénékhès.....................	26

La ville de *Thinis* (Téni sur les monuments), d'où était originaire, d'après le surnom donné aux deux premières dynasties, le fondateur de la monarchie égyptienne, paraît avoir eu une grande renommée dans l'ancienne Égypte. Elle est complétement ruinée. Elle était dans l'Égypte moyenne, non loin d'Abydos.

Ménès fonda *Memphis*, sur la rive gauche du fleuve, et il en fit sa capitale.

2e DYNASTIE. THINITE.

De 4202 à 3900.

Boéthos.................. règne	38 ans.
Kaiékhos.....................	39
Binothris.....................	47
Tlas..........................	17
Séthénès.....................	41
Khaïrès.......................	17
Népherkhérès..................	25
Sésokhris.....................	48
Khénérès......................	30

3e DYNASTIE. MEMPHITE.

De 3900 à 3686.

Nékhérophès..................	28
Tosorthros....................	29
Tyris.........................	7
Mésokhris.....................	17
Soyphis.......................	16
Tosertasis....................	19
Akhès.........................	42
Séphouris (Snéfrou ?)..........	30
Kerphérès................ règne	26 ans

4e DYNASTIE. MEMPHITE.

De 3686 à 3402.

Soris (Séra, Serti).............	29.
Souphis (Choufaou, Chnoum-Choufou)....................	63
Souphis II (Chafra)............	66
Menkhérès (Menkara)..........	63
Ratoïsès......................	25
Bikhérès......................	22
Séberkhérès..................	7
Thamphthis....................	9

Dans le cours des quatre premières dynasties, dont la durée est de 800 ans, d'après les chiffres de Manéthon, des villes nombreuses sont fondées dans toute l'étendue de la vallée du Nil.

Des colonies sont envoyées dans la presqu'île sinaïtique pour y exploiter les mines de cuivre. (*V.* p. 894.)

Les trois grandes pyramides de Gizeh sont construites par des princes de la 4e dynastie : la première par Choufou (le Souphis de Manéthon, le Khéops d'Hérodote); la seconde, par Safra (le Kephrèn d'Hérodote); la troisième, par Menkara (le Mykérinos ou Menkhérès d'Hérodote et des autres auteurs grecs).

5e DYNASTIE. MEMPHITE.

De 3402 à 3204.

Ouserkhérès (Ouserkaf).... règne	28 ans
Séphrès (Saboura)..............	13
Nepherkhérès (Néferarkara)....	8
Sisirès (Ousernra).............	7
Khérès........................	20
Rathourès.....................	44
Menkhérès (Menkahor).........	8
Takhérès (Dèd)................	28
Onnos (Ounas).................	30

6e DYNASTIE. MEMPHITE.

De 3204 à 3001.

Othoès (Ati)..................	30
Phios (Téta)..................	53
Méthousophis (Imhotp).........	7
Phiops (Pépi).................	100
Menthésouphis (Mernra)........	1
Nitokris (Nitakèr).............	12
(Néferka).....................	(53)

[1] Les noms inscrits entre parenthèses donnent les noms selon la forme égyptienne, tels qu'on les lit sur les monuments. L'autre forme est la forme grecisée de Manethon.

(Néférès)............ (54)
(Deux autres rois.)

7e DYNASTIE. (70 jours.)

8e DYNASTIE. MEMPHITE.

De 3001 à 2855.

(Néferkara)..........
(Chhrodi)............
et quatorze autres rois.

Deux dynasties collatérales :

La 9e, HÉRACLÉOPOLITE, 100 ans.

La 10e, HÉRACLÉOPOLITE, 185 ans.

11e DYNASTIE. DIOSPOLITE, 43 ans.

12e DYNASTIE. DIOSPOLITE.

De 2812 à 2599.

Amménémès (Aménemha)... règne 9 ans.
Sésonkhis (Ousèrtésèn)........ 46
Ammanémès (Aménemha II).... 38
Sésostris (Ousertésèn II)........ 28
Lamarès (Ousertésèn III)....... 38
Amérès (Aménemha III)........ 42
Aménémès (Aménemha IV)..... 8
Skémiophris (Rasébek-Néfrou).. 4

Sous le premier Ousertésèn, le pays de Kousch (l'Éthiopie des Grecs), est conquis, et, depuis lors, il ne cesse qu'à de rares intervalles d'être une dépendance de l'empire des Pharaons.

Sous le règne d'Aménemha III (environ 2680 avant l'ère chrétienne), fut exécuté le gigantesque réservoir qui fut désigné sous le nom du *Méri* (le lac), mot dont les Grecs firent *Mœris*, ainsi que les canaux qui lui apportaient les eaux du Nil, ou, selon le besoin, les reportaient au fleuve. Une grande pyramide, construite au milieu même du lac, et le labyrinthe, qui en était voisin, furent aussi l'ouvrage de ce prince.

13e DYNASTIE. DIOSPOLITE.

De 2599 à 2246.

Soixante rois (huit princes du nom de Sébek-Hotep).

14e DYNASTIE (COLLATÉRALE). XOÏTE.

De 2599 à 2115.

Sous les premiers rois de la 14e dynastie, des hordes d'Arabes nomades inondent la basse Égypte, s'emparent du pays, contraignent les princes de la dynastie nationale de se réfugier dans le S., et fondent une domination qui, sous deux familles successives, dura 511 ans. Les inscriptions donnent à ce peuple envahisseur le nom de *Sasou*, et les étrangers l'ont connu sous le nom d'*Hyksos* ou rois pasteurs, qui paraît devoir s'appliquer plus spécialement aux chefs des Sasous.

Ce doit être sous un des rois de la première famille des Hyksos qu'*Abraham* descendit en Égypte. Le double épisode de *Joseph* et de *Jacob* se rapporte à la deuxième famille, vers le milieu du XVIIIe siècle (vers 1750).

Les deux familles de rois pasteurs forment la 17e dynastie manéthonienne.

Soixante-seize rois.

15e DYNASTIE. DIOSPOLITE.

De 2146 à 1896.

16e DYNASTIE. DIOSPOLITE.

De 1896 à 1706.

Cinq rois.

17e DYNASTIE. HYKSOS OU ROIS PASTEURS.

De 2115 à 1604.

L'invasion des *Hyksos* marque la fin de ce qu'on a nommé la *vieille monarchie*, après une durée de 2340 ans depuis Ménès.

SECONDE PÉRIODE. LA NOUVELLE MONARCHIE.

Depuis le rétablissement d'une dynastie nationale (la 18e) et l'expulsion des rois pasteurs, jusqu'à l'invasion de Cambyse. Durée, 1179 ans.

18e DYNASTIE. DIOSPOLITE.

De 1706 à 1464.

Amosis (Aahmès).......... règne 25 ans.
Khebrôn (Néfrouari)...........
Aménophis (Amènhotep)...... 13
Amessès (Taoudmès et Aahmès). 21
Méphrès (Taoudmès II)........ 12
Méphramouthosis (Taoudmès III) 48
Thmosis (Amènhotep II)...... } 31
Aménophis (Taoudmès IV).... }
Horus (Amènhotep III)........ 37
Akenkhérès... }
Rathothis..... } 4 rois illégitimes 33
Akenkhérès II. }
Akenkhérès III }

ici vers Hérodote, le roi Mœris avait remédié à ces grands inconvénients. Le lac qu'il fit construire était un grand réservoir où il faisait écouler le Nil lorsque l'inondation était trop forte. Il ouvrait le lac et venait au secours du Nil dans les années où son inondation était trop faible. Ainsi, tantôt le Nil coulait par le canal Joseph dans le lac Mœris, et tantôt les eaux du lac Mœris coulaient dans le Nil par le même canal. Il ne reste que de légères traces de ce beau et immense système. (*V*. R. 166). On se servait de ce réservoir pour fournir de l'eau, pendant les basses eaux, aux pays qui en avaient besoin, et dans une proportion calculée. »

La nécessité de régler ainsi, pour les besoins des terres, la distribution des eaux du fleuve au temps des crues, dut faire imaginer de bonne heure des échelles nilométriques propres à indiquer, jour par jour, le point exact de son niveau. L'existence des anciens nilomètres est en effet historiquement attestée; mais le temps les a tous détruits, à l'exception d'une partie de celui d'Éléphantine, près d'Assouân. Le nilomètre actuel de l'île de Roudah, au vieux Caire, connu sous le nom de Mékyas (c'est le seul qui existe maintenant en Égypte), fut originairement construit par le sultan Souleïman, de la dynastie des Ommiades, au commencement du VIIIe siècle de notre ère.

§ 3. Agriculture. Produits du sol.—Nous avons déjà cité le beau morceau de Napoléon sur l'Égypte. Écoutons-le encore nous décrire, de son style ferme et concis, les travaux de l'agriculture et ses produits. Napoléon avait étudié le pays, pendant sa rapide campagne de 98, avec la hauteur et la sûreté de son coup d'œil, en organisateur autant et plus qu'en conquérant, et, à un certain moment, avec des vues d'avenir dont les événements détournèrent l'accomplissement, mais qui n'en ont pas moins gardé toute leur force et leur vérité. (*Campagnes d'Égypte et de Syrie; Mémoires dictés par Napoléon à Sainte-Hélène et publiés par le général Bertrand*. Paris, 1847, 2 vol.) Il y a, dans ces commentaires du moderne César, une page (t. Ier p. 122) qui devrait être gravée en lettres d'or et toujours placée sous les yeux du souverain de l'Égypte. Mais nous revenons à notre agriculture.

« En septembre, octobre et novembre, dit-il, la terre est couverte d'eau : c'est la saison du repos; tout est suspendu. Le peuple a les yeux attachés sur le Nil; il attend le moment où le fleuve sera rentré dans les canaux pour se livrer aux travaux champêtres. Dans une contrée prédominée par de telles circonstances, le commencement de l'année a dû être fixé au 21 septembre. L'équinoxe d'automne est le milieu de la saison morte, la limite placée entre les deux années, le point de séparation des deux exercices...

« En Égypte, la terre produit sans engrais, sans pluie, sans charrue. L'inondation du Nil, son limon productif les remplacent. Les terres où l'inondation ne peut arriver, on les couvre de limon, comme en Europe de fumier, et on les arrose par des moyens artificiels. Les bœufs servent à faire mouvoir les machines à roue pour élever les eaux et arroser la terre. On ne pourrait, sans les arrosements artificiels, ni cultiver les champs qui sont au-dessus de l'inondation, ni

se procurer une seconde et une troisième récolte. Les moyens artificiels en usage pour l'arrosement sont de deux espèces. Le premier consiste à élever les eaux par le moyen d'une roue à pots qui est mue par une paire de bœufs. (C'est ce que les Arabes nomment *Sakyèh*. On l'appelle aussi *Naoura*). Une de ces machines suffit pour dix feddans, mais il faut alors dix paires de bœufs. Le second moyen est le *délou* ou *chadouf*. C'est une espèce de grande écoupe, souvent un simple panier, suspendu entre deux cordes comme une espèce de balançoire, que fait mouvoir un homme placé sur le côté. A chaque oscillation, l'écoupe s'emplit en rasant la surface de l'eau, pour se déverser, au plus haut point de sa course, dans une rigole disposée à l'avance). A l'aide de cet appareil si simple, un homme élève l'eau de 2 à 3 mètres. Il faut deux délous pour un feddan de terre (qui équivaut à environ 6/10 d'hectare). Deux hommes sont nécessaires pour maintenir un délou en activité. L'homme qui se repose travaille aux rigoles ou sarcle le champ. Deux délous, l'un sur l'autre, élèvent l'eau à environ 6 mètres; trois à 9 mètres. On pourrait en mettre à l'infini, mais alors la dépense dépasserait le produit. On n'emploie d'ordinaire que deux délous, l'un au-dessus de l'autre.

« Cette terre d'Égypte produit plusieurs récoltes. La première est la principale. Cette première récolte est produite soit par la culture des terres inondées, qui s'appellent *bayady* et aussi *râyi*, soit par la culture des terres arrosées artificiellement, qui s'appellent *nabary* ou *charaki*. On cultive dans les terres inondées, ou le bayady, les blés, l'orge, les fèves, les lentilles, les pois chiches, les pois lupins, les trèfles, le fénu grec, le guilban, le lin, le carthame. Au mois de novembre ou de décembre, aussitôt que les eaux sont rentrées dans les canaux, que la terre est découverte, mais encore à l'état de boue, les cultivateurs sèment. Le poids de la semence la fait enfoncer dans la boue. De cette époque aux mois de février, mars et avril, elle germe, pousse, croît, mûrit, et devient en état d'être récoltée. Le blé se recueille en mars. La terre a conservé suffisamment d'humidité par l'inondation pour n'avoir plus besoin d'arrosement. Les rosées sont d'ailleurs très-abondantes. Un feddan de terre reçoit un demi-*ardeb* de blé (l'ardeb est égal à 180 litres), un ardeb d'orge, un ardeb de fèves, un demi de lentilles, un demi de pois chiches. Un demi-ardeb de lupin produit neuf ou dix fois la semence... Le trèfle se coupe trente jours après la semaille; les deuxième et troisième coupes ont lieu chacune à vingt jours de distance. Le fénu grec s'arrache soixante-dix jours après la semaille, le guilban soixante jours; il sert à la nourriture du bœuf. Le lin s'arrache en mars; on épare la graine, on fait séjourner les gerbes vingt jours dans des fosses carrées de 6 mètres de côté sur 1 de profondeur, pleines d'eau. Un feddan produit 560 rotls de lin (le rotl vaut 445 grammes), et deux ardebs de semence. Le carthame est indigène de l'Égypte; il donne le safranum, qui sert à la teinture. La récolte commence en avril; elle dure un mois. Le feddan rend 3 quintaux de safranum (le quintal, *kantar*, vaut 100 rotls) et trois ardebs de semence. On fait de l'huile avec des graines de lin, de carthame, de colza, de laitue. »

ici vers Hérodote, le roi Mœris avait remédié à ces grands inconvénients. Le lac qu'il fit construire était un grand réservoir où il faisait écouler le Nil lorsque l'inondation était trop forte. Il ouvrait le lac et venait au secours du Nil dans les années où son inondation était trop faible. Ainsi, tantôt le Nil coulait par le canal Joseph dans le lac Mœris, et tantôt les eaux du lac Mœris coulaient dans le Nil par le même canal. Il ne reste que de légères traces de ce beau et immense système. (*V.* R. 166). On se servait de ce réservoir pour fournir de l'eau, pendant les basses eaux, aux pays qui en avaient besoin, et dans une proportion calculée. »

La nécessité de régler ainsi, pour les besoins des terres, la distribution des eaux du fleuve au temps des crues, dut faire imaginer de bonne heure des échelles nilométriques propres à indiquer, jour par jour, le point exact de son niveau. L'existence des anciens nilomètres est en effet historiquement attestée ; mais le temps les a tous détruits, à l'exception d'une partie de celui d'Éléphantine, près d'Assouân. Le nilomètre actuel de l'île de Roudah, au vieux Caire, connu sous le nom de Mékyas (c'est le seul qui existe maintenant en Égypte), fut originairement construit par le sultan Souleïman, de la dynastie des Ommiades, au commencement du VIIIe siècle de notre ère.

§ 3. Agriculture. Produits du sol.—Nous avons déjà cité le beau morceau de Napoléon sur l'Égypte. Écoutons-le encore nous décrire, de son style ferme et concis, les travaux de l'agriculture et ses produits. Napoléon avait étudié le pays, pendant sa rapide campagne de 98, avec la hauteur et la sûreté de son coup d'œil, en organisateur autant et plus qu'en conquérant, et, à un certain moment, avec des vues d'avenir dont les événements détournèrent l'accomplissement, mais qui n'en ont pas moins gardé toute leur force et leur vérité. (*Campagnes d'Égypte et de Syrie; Mémoires dictés par Napoléon à Sainte-Hélène et publiés par le général Bertrand.* Paris, 1847, 2 vol.) Il y a, dans ces commentaires du moderne César, une page (t. Ier p. 122) qui devrait être gravée en lettres d'or et toujours placée sous les yeux du souverain de l'Égypte. Mais nous revenons à notre agriculture.

« En septembre, octobre et novembre, dit-il, la terre est couverte d'eau : c'est la saison du repos; tout est suspendu. Le peuple a les yeux attachés sur le Nil; il attend le moment où le fleuve sera rentré dans les canaux pour se livrer aux travaux champêtres. Dans une contrée prédominée par de telles circonstances, le commencement de l'année a dû être fixé au 21 septembre. L'équinoxe d'automne est le milieu de la saison morte, la limite placée entre les deux années, le point de séparation des deux exercices...

« En Égypte, la terre produit sans engrais, sans pluie, sans charrue. L'inondation du Nil, son limon productif les remplacent. Les terres où l'inondation ne peut arriver, on les couvre de limon, comme en Europe de fumier, et on les arrose par des moyens artificiels. Les bœufs servent à faire mouvoir les machines à roue pour élever les eaux et arroser la terre. On ne pourrait, sans les arrosements artificiels, ni cultiver les champs qui sont au-dessus de l'inondation, ni

se procurer une seconde et une troisième récolte. Les moyens artificiels en usage pour l'arrosement sont de deux espèces. Le premier consiste à élever les eaux par le moyen d'une roue à pots qui est mue par une paire de bœufs. (C'est ce que les Arabes nomment *Sakyèh*. On l'appelle aussi *Naoura*). Une de ces machines suffit pour dix feddans, mais il faut alors dix paires de bœufs. Le second moyen est le *délou* ou *chadouf*. C'est une espèce de grande écoupe, souvent un simple panier, suspendu entre deux cordes comme une espèce de balançoire, que fait mouvoir un homme placé sur le côté. A chaque oscillation, l'écoupe s'emplit en rasant la surface de l'eau, pour se déverser, au plus haut point de sa course, dans une rigole disposée à l'avance). A l'aide de cet appareil si simple, un homme élève l'eau de 2 à 3 mètres. Il faut deux délous pour un feddan de terre (qui équivaut à environ 6/10 d'hectare). Deux hommes sont nécessaires pour maintenir un délou en activité. L'homme qui se repose travaille aux rigoles ou sarcle le champ. Deux délous, l'un sur l'autre, élèvent l'eau à environ 6 mètres; trois à 9 mètres. On pourrait en mettre à l'infini, mais alors la dépense dépasserait le produit. On n'emploie d'ordinaire que deux délous, l'un au-dessus de l'autre.

« Cette terre d'Égypte produit plusieurs récoltes. La première est la principale. Cette première récolte est produite soit par la culture des terres inondées, qui s'appellent *bayady* et aussi *râyi*, soit par la culture des terres arrosées artificiellement, qui s'appellent *nabary* ou *charakt*. On cultive dans les terres inondées, ou le bayady, les blés, l'orge, les fèves, les lentilles, les pois chiches, les pois lupins, les trèfles, le fénu grec, le guilban, le lin, le carthame. Au mois de novembre ou de décembre, aussitôt que les eaux sont rentrées dans les canaux, que la terre est découverte, mais encore à l'état de boue, les cultivateurs sèment. Le poids de la semence la fait enfoncer dans la boue. De cette époque aux mois de février, mars et avril, elle germe, pousse, croît, mûrit, et devient en état d'être récoltée. Le blé se recueille en mars. La terre a conservé suffisamment d'humidité par l'inondation pour n'avoir plus besoin d'arrosement. Les rosées sont d'ailleurs très-abondantes. Un feddan de terre reçoit un demi-*ardeb* de blé (l'ardeb est égal à 180 litres), un ardeb d'orge, un ardeb de fèves, un demi de lentilles, un demi de pois chiches. Un demi-ardeb de lupin produit neuf ou dix fois la semence... Le trèfle se coupe trente jours après la semaille; les deuxième et troisième coupes ont lieu chacune à vingt jours de distance. Le fénu grec s'arrache soixante-dix jours après la semaille, le guilban soixante jours; il sert à la nourriture du bœuf. Le lin s'arrache en mars; on en épare la graine, on fait séjourner les gerbes vingt jours dans des fosses carrées de 6 mètres de côté sur 1 de profondeur, pleines d'eau. Un feddan produit 560 rotls de lin (le rotl vaut 445 grammes), et deux ardebs de semence. Le carthame est indigène de l'Égypte; il donne le safranum, qui sert à la teinture. La récolte commence en avril; elle dure un mois. Le feddan rend 3 quintaux de safranum (le quintal, *kantar*, vaut 100 rotls) et trois ardebs de semence. On fait de l'huile avec des graines de lin, de carthame, de colza, de laitue. »

breux. Les six premiers corps s'affaiblirent: bientôt ils ne furent plus en tout que 7 000 hommes, tandis que les Mamelouks seuls étaient plus de 6 000. En 1646, la révolution fut entière; les Turcs furent éloignés des places, et les Mamelouks s'emparèrent de tout. Leur chef prit le nom de *Cheikh el-Béled* (ou seigneur du pays). Le pacha tomba dans le mépris. En 1767, Ali-Bey, Cheikh-el-Béled, se déclara indépendant, battit monnaie à son coin, s'empara de la Mecque, fit la guerre en Syrie, s'allia aux Russes. Alors tous les beys furent, comme ils ont été depuis, des Mamelouks. En 1798, chacun des vingt-quatre beys avait sa maison, plus ou moins nombreuse; les plus faibles avaient 200 Mamelouks: celle de Mourad-Bey était de 1 200. Ces vingt-quatre beys formaient une république soumise aux plus influents: ils se partageaient tous les biens et toutes les places.

« Les Mamelouks naissent chrétiens: ils sont achetés à l'âge de sept ou huit ans, dans la Géorgie, la Mingrélie, le Caucase: des marchands de Constantinople les amènent au Caire et les vendent aux beys. Ils sont blancs et beaux hommes. Des dernières places de la maison, ils s'élevaient progressivement et devenaient moultézims de villages, kiachefs ou gouverneurs de provinces, enfin beys. Leur race ne se perpétuait pas en Égypte; ils se mariaient ordinairement avec des Circassiennes ou des étrangères. Ils n'en avaient pas d'enfants, ou ces enfants mouraient avant d'être arrivés à l'âge viril. De leurs mariages avec les indigènes, ils avaient des enfants qui vieillissaient; mais rarement la race s'en perpétuait jusqu'à la troisième génération, ce qui les obligeait de se recruter par l'achat d'enfants du Caucase. On évalue à 50 000 les Mamelouks (hommes, femmes, enfants), qui existaient en 1798. Ils pouvaient mettre 12 000 hommes à cheval. »

NEUVIÈME PÉRIODE. EXPÉDITION FRANÇAISE.

(4 ans.)

1798. Expédition française sous le commandement de Bonaparte.

— 1er juillet. Débarquement à Alexandrie.

— 21 juillet. Bataille des Pyramides. 7 000 Mamelouks périssent, 3 000 se replient sur la haute Égypte, 1 200 se retirent en Syrie.

23 juillet. Entrée au Caire.

— 1er août. Bataille navale d'Aboukir; la flotte française détruite par Nelson.

— 22 août. Insurrection du Caire, promptement réprimée.

1799. De janvier à mai, nombreux engagements dans la haute Égypte: les débris des Mamelouks refoulés en Nubie; la moyenne et la haute Égypte conquises.

— 25 juillet. Les Turcs, soutenus par les Anglais, ont jeté une armée sur la côte, près d'Alexandrie. La bataille d'Aboukir les détruit ou les oblige à reprendre la mer.

— L'Égypte entière est explorée par la commission scientifique attachée à l'expédition.

— 24 août. Embarquement du général Bonaparte à Alexandrie, pour revenir en Europe; il laisse le commandement de l'armée au général Kléber.

1800. 24 janvier. Le général Kléber signe la convention d'El-Arich pour l'évacuation de l'Égypte. Le ministère anglais, confiant dans l'état de dépérissement de l'armée d'Égypte, donne ordre à l'escadre de la Méditerranée, nonobstant la convention d'El-Arich, d'envelopper les Français pendant leur retour et de les amener prisonniers en Angleterre. L'armistice est rompu. Les Turcs s'avancent vers le Caire, au nombre de 60 000 hommes; le 20 mars, ils sont complètement défaits à *Héliopolis* par une poignée de Français.

— 14 juin. Le général Kléber assassiné au Caire. Le général Menou prend le commandement de l'armée.

1801. 1er mars. Une armée anglaise, sous les ordres du général Abercrombie, débarque dans la rade d'Aboukir.

—29 août. Capitulation du Caire pour l'évacuation de l'Égypte.

—14 septembre. L'armée française se rembarque à Aboukir, au nombre de 24 000 hommes : l'armée, à son départ de Toulon, était de 32 000 combattants.

DIXIÈME PÉRIODE. MOHAMMED-ALI ET SA DYNASTIE.

1801. La retraite des Français remet l'Égypte sous la domination ottomane. Les Mamelouks échappés aux armes françaises reviennent au Caire et y ressaisissent la suprématie. L'Égypte est de nouveau en proie à l'anarchie.

1806. Méhémet-Ali, ou Mohammed-Ali, Rouméliote de naissance, est promu par la Porte au poste de pacha d'Égypte.

1807. Mars. Les Anglais font une tentative sur Alexandrie pour s'établir en Égypte, sous prétexte de couvrir le pays contre une nouvelle invasion française ; ils sont repoussés par Mohammed-Ali.

1811. 1er mars. Les Mamelouks sont exterminés dans le palais même de Mohammed-Ali ; ceux qui se trouvaient dans la haute Égypte s'enfuient en Nubie.

Un corps d'armée est envoyé par le pacha contre les Arabes Wahabis, sous le commandement de son fils Toussoun-Pacha. La guerre se prolonge, avec diverses alternatives, jusqu'en 1815, sans résultat décisif.

1816. Reprise de la guerre contre les Wahabis. Ibrahim-Pacha, autre fils de Mohammed-Ali, a le commande de l'expédition ; elle ne se termine qu'en 1818, par la prise du chef des Wahabis et l'occupation du pays de Nejd.

1820-21. Expédition militaire dans les hauts pays du Nil, jusqu'au Senna'ar. Ces contrées sont annexées à la vice-royauté d'Egypte, sous le titre de Soudan égyptien. Fondation de Khartoum, dont on fait la capitale de ces nouvelles provinces.

Dans le même temps, ou plutôt dès le jour où Mohammed-Ali a vu son autorité bien établie en Égypte, il poursuit sans interruption la pensée qu'il a conçue de régénérer le peuple et le pays. Creuser des canaux, agrandir les cultures, en introduire de nouvelles, créer des manufactures, étendre le commerce, organiser une flotte et une armée régulière, et en même temps acclimater en Égypte la civilisation de l'Europe : tels étaient les vues et les projets auxquels le vice-roi n'a cessé de travailler jusqu'à son dernier jour. Les premiers germes de cette grande réforme ont été portés en Égypte par l'expédition de 1798 ; mais ce sera la gloire de Mohammed-Ali, et ce doit être celle de ses successeurs, d'en avoir repris la pensée et de travailler à sa réalisation.

1823-29. Intervention des Égyptiens en Grèce.

1831-33. Campagne de Syrie et d'Asie Mineure. L'intervention des puissances européennes amène (14 mai) la paix de Kutayèh entre la Porte et le vice-roi.

1839. La guerre éclate de nouveau entre Mohammed-Ali et la Porte. Ibrahim-Pacha, fils du vice-roi, s'avance en Anatolie. Bataille de Nézib. Les Turcs sont défaits et Constantinople menacée. Les puissances européennes interviennent encore une fois et obligent l'armée égyptienne à rétrograder. Le traité qui intervient assure la possession héréditaire de l'Égypte à Mohammed-Ali, et à ses descendants mâles, par droit de primogéniture, le titre de vice-rois, en même temps qu'il conserve la suzeraineté de la Porte sur l'Égypte.

1848. Mohammed-Ali, à l'âge de 78 ans, est atteint d'une maladie mentale. Son fils aîné (par adoption), Ibrahim-Pacha, est reconnu vice-roi par la Porte.

—10 novembre. Ibrahim meurt quatre

mois après son avénement. Abbas-Pacha, son neveu, lui succède.
1849. Mort de Mohammed-Ali.
1854. juillet. Mort d'Abbas-Pacha. Il a pour successeur le vice-roi actuel, Mohammed Saïd-Pacha.

Section III.—Architecture, sculpture et peinture.

§ 1.—Aperçu général de l'architecture égyptienne.—L'architecture tient une place des plus importantes dans l'histoire de la civilisation égyptienne, et elle entre pour une grande part dans l'intérêt qui s'attache à l'Égypte. Les monuments de ce pays ne ressemblent à ceux d'aucune autre contrée du monde. Quand on contemple ces restes prodigieux de constructions antiques qui couvrent la vallée du Nil, et qu'on se reporte par la pensée aux autres pays de l'Asie et de l'ancienne Europe, on sent tout d'abord qu'on est là dans un monde à part, où l'art s'est développé par lui-même, selon le génie propre de la nation à laquelle il appartint, sans rien emprunter ni rien recevoir du dehors. On voudrait remonter à son origine, le suivre dans sa marche graduelle, embrasser d'un coup d'œil la série tout entière de ses développements, depuis les premiers siècles de la monarchie jusqu'au temps des Ptolémées et des Romains. Il y a vingt ans, on n'aurait pu hasarder cette vue générale des phases historiques de l'architecture égyptienne et des arts qui s'y rattachent ; l'état de la science la rend possible aujourd'hui. M. de Rougé, le savant conservateur du Musée égyptien du Louvre, l'a ainsi résumée :

« De longues générations, dont nous ne pouvons préciser les dates, ont vu s'accomplir les diverses phases de l'art égyptien. Nos musées contiennent des échantillons suffisants pour en suivre les principales transformations. Nous ne connaissons pas les commencements de cet art ; nous le trouvons dès les monuments de la IVe dynastie (les premiers auxquels nous puissions assigner un rang certain), extrêmement avancé sous divers rapports. L'architecture montre déjà une perfection inconcevable quant à la taille et à la pose des blocs de grande dimension ; les couloirs de la grande pyramide restent un modèle d'appareillage qui n'a jamais été surpassé. Nous sommes obligés de deviner le style extérieur des temples de cette première époque, et de le restaurer d'après les bas-reliefs des tombeaux ou de la décoration des sarcophages. Ce style était simple et noble au plus haut degré. La ligne droite et le jeu des divers plans faisaient tous les frais de la décoration. Un seul motif d'ornement varie les dispositions ; il se composait de deux feuilles de lotus affrontées.

Le style des figures, tant dans les statues que dans les bas-reliefs des premiers temps, se distingue par un aspect plus large et plus trapu que dans les monuments des âges postérieurs. Ce caractère se maintient jusque vers la fin de la XIIe dynastie ; elles prennent alors des formes plus grêles et plus allongées. L'architecture avait fait de grands pas quant à l'ornementation. On trouve, à la XIIe dynastie, les plus anciennes colonnes qui se soient conservées en Égypte ; épaisses, cannelées, et recouvertes d'un simple dé, elles ressemblent d'une manière frappante aux premières colonnes doriques.

Les bas-reliefs, dénués de toute perspective, sont souvent, dans le

premier empire, d'une extrême finesse ; ils étaient toujours coloriés avec soin. On en connaît où la liberté des attitudes et la vérité des mouvements semblent promettre à l'art égyptien des destinées bien différentes de celles qui lui furent réservées dans les siècles suivants. Les statues de pierre calcaire étaient souvent peintes en entier ; les figures de granit étaient coloriées dans quelques-unes de leurs parties, comme les yeux, les cheveux et les vêtements. Le chef-d'œuvre de l'art du premier empire est une jambe colossale en granit noir, provenant d'une statue du roi Ousèrtésèn ou Sésourtasen Ier (XIIe dynastie); elle appartient au Musée de Berlin. Ce fragment suffit pour prouver que la première école égyptienne était dans une meilleure voie que celle du second empire.

La gravure des inscriptions ne laisse rien à désirer dans ces premiers monuments égyptiens. Elle est en général exécutée en relief jusqu'à la Ve dynastie. Les gravures en creux de la XIIe dynastie n'ont été surpassées à aucune époque. Les obélisques d'Héliopolis et du Fayoum autorisent à supposer aussi des temples d'une grandeur et d'une magnificence en rapport avec ces beaux débris de la XIIe dynastie. L'on sait, en effet, qu'une des merveilles du monde, le labyrinthe du Fayoum, a été construit par un de ses rois.

L'invasion des peuples nomades détruisit tous les temples et tous les palais ; nous ne jugeons plus actuellement l'art primitif d'Égypte que par les tombeaux. L'abaissement des Égyptiens, pendant cette époque, dut amener nécessairement une décadence, quoique les artistes réfugiés dans la Thébaïde et la Nubie eussent conservé les traditions. Amosis, le restaurateur de l'empire (*V.* p. 911), n'eut pas le loisir de faire des constructions ; et l'on remarque sur quelques monuments d'Aménophis Ier, son second successeur, une hésitation et une médiocrité qui s'expliquent facilement. Mais la victoire et la prospérité eurent bientôt donné à l'art égyptien un essor nouveau, et le beau style de la XVIIIe dynastie se marque dès Touthmès (ou Taoudmès) Ier. L'architecture développe toute sa grandeur, l'ornementation s'enrichit, et les carrières de Syène fournissent les obélisques de granit que le ciseau couvre des plus belles gravures. La sculpture se distingue particulièrement dans l'imitation de la figure humaine. L'étude de la nature est bien moins parfaite dans le modelé des membres. Les statues royales du Musée de Turin, les plus belles que l'on connaisse, n'atteignent pas, sous ce rapport, certaines figures de l'époque primitive.

L'art se soutint à peu près à la même hauteur sous le règne de Séti Ier (père du grand Sésostris), au commencement de la XIXe dynastie. Il suffit de citer, à l'honneur de ce roi, la salle hypostyle de Karnak. Mais on commence à trouver bien du mélange dans les œuvres très-nombreuses exécutées sous Ramsès II (Sésostris). Cette décadence se marque d'une manière beaucoup plus sensible dans les monuments des particuliers, et elle devient générale sous Ménephtès, son successeur. Le style égyptien conserve bien alors un certain caractère de grandeur ; mais il est empreint trop souvent d'une rudesse et d'une raideur inouïes, sous les derniers rois de cette famille. Entre cette

époque (XIIIe siècle) et celle de Psammétik (milieu du VIIe), on trouve çà et là quelques ouvrages estimables ; néanmoins on peut dire que l'art ne se releva réellement que sous la dynastie Saïte (la XXVIe), à laquelle Psammétik appartient. Si l'on examine, par exemple, la statue du roi éthiopien Sabaka, que renferme la villa Albani à Rome, on y voit un magnifique morceau de prime d'émeraude, mais dont la sculpture est mauvaise. Les bons artistes manquaient sans doute, dans un temps où l'on confiait une aussi admirable matière à des mains aussi malhabiles. Les grands tableaux de batailles du roi Sasank (XXIIe dynastie) sont d'ailleurs, comme exécution, déjà bien inférieurs à ceux de Ramsès II.

La domination des Saïtes donna une physionomie toute spéciale à l'art égyptien. La gravure des hiéroglyphes prend, à cette époque, une finesse admirable. Les belles statues se multiplient ; on emploie de préférence le basalte noir ou vert, cette roche d'un grain si fin, et dont le sculpteur tire un merveilleux parti lorsque le ciseau triomphe complétement de sa dureté. Sans sortir du type égyptien, les membres des statues acquièrent plus de souplesse et de vérité. Maintenant que nous connaissons mieux les modèles que les Égyptiens purent étudier à Babylone et à Ninive, dans les relations multipliées qui s'établirent à cette époque entre eux et les Assyriens, il nous est peut-être permis de supposer que ces relations eurent quelque part aux nouveaux progrès de l'art des Saïtes ; mais, par compensation, nous reconnaissons bien plus visiblement l'influence égyptienne dans les productions des Phéniciens.

Les monuments égyptiens, sous la domination persane, ne montrent aucune décadence ; le style saïte se continue jusqu'aux Ptolémées. Mais à cette dernière époque le type grec, par sa beauté même, devint funeste à l'art égyptien. Loin de l'améliorer, il ne fit qu'introduire dans les formes une rondeur mal assortie qui ne fut ordinairement que de la mollesse. On reprit l'usage général de la gravure en relief ; mais les formes des caractères devinrent de plus en plus négligées, et ces défauts allèrent en empirant sous la domination romaine.

Une seule partie de l'art égyptien conserve son caractère au milieu de cette décadence. Les architectes d'Esnèh, d'Ombos et de Dendérah ne se laissèrent pas séduire par les lignes merveilleuses des édifices de Corinthe ou d'Athènes, et ils continuèrent à élever des temples dans un ordre purement pharaonique, aussi longtemps qu'ils travaillèrent en l'honneur de leurs dieux nationaux.

§ 2.— Pyramides, Sépultures, Temples.— Les *Pyramides*, ces tombeaux gigantesques, sont les plus anciennes constructions connues de l'Égypte, et l'on peut dire aussi les plus vieilles constructions du monde historique. Les temps où elles nous portent remontent à 3 500 ans au moins avant l'ère chrétienne (*V*. p. 910). Elles étonnent par leur masse, elles supposent l'emploi de forces mécaniques surprenantes, sinon pour l'extraction et le transport, au moins pour le soulèvement et la mise en place, à des hauteurs considérables, des blocs énormes dont elles se composent ; elles témoignent aussi, nous l'avons vu, d'une remarquable habileté dans la taille et l'ajustement de

quelques-uns de leurs détails intérieurs : et cependant on ne peut guère voir, dans ce prodigieux assemblage de pierres amoncelées, autre chose que le premier essai, le premier tâtonnement, si l'on peut dire, de l'art architectural. Elles y forment, dans tous les cas, un chapitre à part, en dehors de tout le reste.

C'est dans d'autres ouvrages qu'il faut étudier le caractère et suivre le développement de l'art égyptien. C'est dans les temples, c'est dans les hypogées servant de sépultures royales, c'est dans les édifices destinés à la demeure des rois, c'est enfin dans les habitations privées.

De ces quatre natures de constructions, les temples des dieux et les sépultures des rois ont seuls traversé les siècles. Toute la vallée du Nil égyptien est pleine encore des somptueux édifices consacrés au culte, et beaucoup sont presque entièrement conservés. C'est là que se déploie de la manière la plus complète le génie du peuple égyptien. L'intérêt des *hypogées royaux* est surtout dans les peintures qui les décorent. Des autres ouvrages de l'architecture antique, peu ont échappé à l'action du temps. A Thèbes séulement, on peut encore reconnaître quelques restes des palais pharaoniques, et en reconstruire la disposition générale. Quant aux habitations privées, il est à peine besoin de dire que tout vestige en a disparu. Mais les peintures des tombeaux et des temples en donnent une idée suffisante.

Il serait prématuré de nous arrêter ici à des détails descriptifs qui auront leur place naturelle dans les routes qui vont suivre ; nous nous bornerons quant à présent à quelques remarques tout à fait générales.

Temples.— On a cru et répété longtemps que les premiers temples égyptiens étaient creusés dans les rochers, et que ces excavations religieuses avaient plus tard servi de modèle aux édifices élevés sur le sol. Cette théorie, de même que bien d'autres idées spéculatives, s'est évanouie devant les faits. Depuis que la découverte de Champollion a permis de lire les inscriptions, on a constaté que le petit nombre de temples souterrains qui se rencontrent en Égypte et en Nubie sont tous de dates beaucoup plus récentes que les temples extérieurs. Les plus anciens parmi ces derniers sont aussi, ce qui est assez naturel, les moins ornés et les plus petits. Ce ne sont guère que de simples chapelles. Ces premières constructions religieuses n'ont pas de soutiens intérieurs, ce que leurs petites dimensions rendaient inutile ; les colonnes ne paraissent que lorsque l'édifice prenant de plus grandes proportions, il fallut en soutenir le plafond au moyen de forts pilastres. Mais ce qui n'était d'abord qu'une condition de solidité devint bientôt un moyen d'ornement. Les premières colonnes ne sont que des piliers de forme carrée, sans soubassement ni chapiteau ; puis on en abat les angles, ce qui produit la colonne polygonale ; on en creuse plus ou moins les faces, ce qui donne la colonne cannelée ; on y ajoute un support bas et large, ébauche du piédestal ; et enfin on ajoute divers ornements à sa partie supérieure, imités soit de la tête du palmier, soit d'un bouquet de feuilles de lotus, ce qui devient l'origine du chapiteau, et, par suite, de l'architrave, de la frise, et

des autres détails de l'entablement. La peinture, la sculpture et la statuaire arrivent ensuite, pour couvrir les parois de l'édifice de tableaux religieux ou de représentations historiques à la gloire du roi constructeur, ou pour en orner les abords de figures colossales. L'emploi de la peinture murale est du reste extrêmement ancien, puisque les tombeaux souterrains ouverts et décrits il y a dix-sept ans par le docteur Lepsius au voisinage des grandes Pyramides, sont couverts intérieurement de tableaux représentant des scènes de la vie publique et de la vie privée à des époques contemporaines des pyramides elles-mêmes. Il faut remarquer qu'outre les tableaux proprement dits, la peinture eut dans les temples, de même que dans les grands édifices, une application très-étendue. Les statues et les bas-reliefs étaient peints, en tout ou en partie. Les frises, les colonnes et d'autres portions du sanctuaire, étaient également relevées de riches couleurs, dans l'emploi desquelles la pratique avait donné une grande habileté aux Égyptiens pour les effets de distribution et d'harmonie. Le plafond du temple était communément peint en bleu et semé d'étoiles à l'imitation de ce beau ciel d'Égypte d'un azur si pur. La couverture des temples, comme de tous les autres édifices, est invariablement plate. ou en terrasse. La voûte n'était pas inconnue aux Égyptiens, puisqu'on la trouve même dans les Pyramides (la voûte angulaire ou en pointe, à la vérité), mais ils ne l'employèrent que dans les constructions de petite dimension, et spécialement dans les monuments tumulaires. Pendant bien des siècles on n'y fit entrer que la brique; les plus anciennes voûtes en pierre que l'on ait rencontrées sont du temps de Psammétik, au VIIe siècle avant notre ère, Celles-ci sont en plein-cintre. Au total, la voûte n'est ici qu'une exception, et c'est à peine si l'on peut dire qu'elle appartient au système architectural de l'Égypte.

Quoique les temples égyptiens, comme nos modernes basiliques, différassent nécessairement de grandeur, d'ornementation et de richesse selon les localités, ils étaient cependant construits sur un plan général qui leur était commun à tous. La différence n'était que dans les proportions et dans les détails. En avant du temple, à une distance plus ou moins considérable, s'élevait une première entrée, une sorte de tour quadrangulaire à pans inclinés, percée d'un large portail, et que l'on nommait le *pylone* (porte), ou *propylone* (avant-porte). Ce pylone donnait accès sur une avenue plus ou moins longue appelée *dromos*, bordée à droite et à gauche (au moins dans les grands temples) d'une double ligne de sphinx en granit. A l'extrémité de l'avenue, dans la longueur de laquelle s'élevait quelquefois un second et un troisième pylone, on arrivait à un large portique couvert (*pronaos* ou avant-temple), et de ce portique on entrait dans le temple proprement dit (*Naos*), dont la partie la plus reculée était le *sékos* ou sanctuaire. Cet ensemble de constructions était ordinairement entouré d'un espace planté d'arbres (le *téménos*), et le tout était environné d'une muraille en briques. Il est à peine besoin d'ajouter que toutes ces dénominations sont celles qu'emploient les écrivains grecs ; mais elles sont consacrées dans la science.

L'ensemble de la construction est massif, et relativement peu élevé. Les parois extérieures sont toujours inclinées en talus, ce qui ajoute à l'aspect de solidité de l'édifice. Les ouvertures étroites et peu nombreuses n'admettent à l'intérieur qu'un demi-jour discrètement ménagé.

Dans cette disposition générale, tout est calculé pour agir sur l'imagination, et frapper l'esprit d'une profonde impression religieuse. Aujourd'hui encore, dans leur état de dégradation, privées de ces avenues imposantes, de ces pylones aux dimensions monumentales qui conduisaient au sanctuaire, ces immenses constructions éveillent dans l'âme du voyageur un sentiment involontaire d'étonnement et d'admiration. Tout est simple et sévère, mais d'une simplicité qui n'exclut ni la grandeur ni l'harmonie. Jamais la ligne architecturale n'est tourmentée ni brisée ; jamais les ornements ne distraient de l'effet d'ensemble. Ce n'est qu'après avoir subi cette impression première qu'on revient, par l'examen et la réflexion, à la froide appréciation de l'art égyptien. Il faut reconnaître que le sentiment du *beau*, tel que l'ont conçu et consacré les Grecs, est étranger à l'Égypte. L'art du dessin ne s'y est jamais élevé jusqu'à la conception des lignes et des plans qui constituent la perspective, défaut qui du reste est commun (ceci est un fait très-remarquable) à toutes les nations de l'Asie sans aucune exception. L'esthétique égyptienne se concentre tout entière dans le grand, dans le gigantesque. La statuaire, comme la peinture, est enchaînée dans des formes de convention, qui en excluent en quelque sorte le mouvement et la vie. Sous tous ces rapports, l'art égyptien n'est jamais sorti de son éternelle enfance. Tel il se montre dans les tombeaux de la plaine de Memphis plus de 3000 ans avant l'ère chrétienne, tel on le retrouve au temps des Ptolémées et des Césars. Les détails secondaires, les procédés, la pratique, le *faire*, ont pu se perfectionner à certaines époques ; la conception première n'a jamais varié. Et avec tout cela il n'en est pas moins vrai que l'effet général des monuments égyptiens est imposant au plus haut degré, et que les tableaux religieux ou historiques qui en décorent les parois, malgré le défaut de dessin et de perspective, contribuent de la manière la plus heureuse à l'ornementation de l'ensemble. Il faut dire aussi que la signification historique de ces vastes compositions, aussi bien que les caractères mystérieux qui les accompagnent et les expliquent, entrent pour beaucoup dans l'impression qu'on en reçoit.

§ 3. Figures décoratives. Notions sur les divinités égyptiennes et leurs attributs.—On voit, d'après ce que nous venons de dire, qu'un tableau général de l'ancienne civilisation égyptienne serait nécessaire au voyageur pour la parfaite intelligence des scènes variées dont les monuments lui offrent de si fréquentes représentations ; mais au lieu d'esquisser ici un sujet qu'il nous faudrait mutiler en l'abrégeant, nous aimons mieux renvoyer aux publications bien connues de sir Gardner Wilkinson, où le tableau est tracé de main de maître et sur de grandes proportions. Il y a deux ouvrages absolument indispensables à tout voyageur qui veut visiter avec fruit la vallée du Nil : ce

sont ceux de M. Wilkinson sur l'Égypte ancienne [1], et de M. Lane sur l'Égypte moderne [2]. La plupart des tableaux de mœurs seront décrits et expliqués dans la suite de nos routes. Nous nous bornerons ici à une courte esquisse de la religion égyptiennne, non-seulement parce que cette notion est la plus nécessaire devant les monuments, mais aussi parce que M. Wilkinson a glissé un peu rapidement sur ce côté important des antiquités pharaoniques. Ce qui suit n'est guère que le résumé des recherches du docteur Lepsius.

La religion des Égyptiens portait sur deux points principaux : le culte du soleil (sous des formes symboliques), et la croyance en une autre vie. Dans le système sacerdotal, qui n'était pas entièrement le même à Memphis et à Thèbes, il y avait deux cycles distincts de divinités, l'un formé des dieux principaux, des *grands dieux*, l'autre des dieux topiques ou locaux, dont le culte était moins répandu.

Pour les colléges de la basse Égypte, *Ptah*, le dieu de la Lumière, était la divinité supérieure. Memphis est qualifiée de ville de Ptah. Venait ensuite le dieu du Soleil, *Ra* ou *Ré* (*Phra*, avec l'article), et ses fils *Ma* et *Tefnèt;* puis le dieu du Ciel, *Sébound*, la déesse *Noutpé*, *Osiris* et *Isis*, *Typhon* (*Sèt*) et *Nepti*, *Horos* et *Hathor*. En tout douze grands dieux.

L'École thébaine mettait à la tête du cycle non plus Ptah, mais *Amoun* (Ammon des Grecs), à la place de Ra les deux divinités solaires de la haute Égypte *Mentou* et *Atmou*, et à ces divinités elle ajoutait le dieu *Savak* à tête de crocodile. Le nombre des grands dieux était de neuf.

Venaient ensuite, dans les deux systèmes, douze petits dieux, douze dieux inférieurs, à la tête desquels était *Thot*, le dieu de l'écriture; puis enfin trente demi-dieux ou génies.

Le culte du dieu du Soleil était le plus ancien et le plus répandu. Ra est représenté sur les monuments la tête surmontée du disque solaire ; son corps est rouge, et il a pour symbole l'épervier. Le dieu est souvent figuré avec une tête d'épervier, ou même par l'épervier seul accompagné du disque solaire. Il est le père des dieux et des rois ; le titre même des *Pharaons* en est probablement dérivé. C'étaient les fils du Soleil. On regardait Phra comme en opposition et en lutte perpétuelle avec la Nuit et les Ténèbres.

Le *Ptah* de l'Égypte inférieure, que les Grecs ont identifié avec leur Hêphaistos (Vulcain), devait être, d'après ce rapprochement, le symbole du Feu aussi bien qu'un dieu de Lumière. Il est nommé dans les inscriptions roi des deux mondes, dominateur du Ciel, seigneur au visage riant et beau, et aussi quelquefois dieu de la Vérité, parce qu'en lui la lumière découvre et montre tout. Et comme chaque jour la lumière semble renaître, il est quelquefois représenté sous l'image

[1] *Manners and Customs of the Ancient Egyptians*. London, Murray, 1847, 5 vol. (3e édit.) ; ou mieux encore, pour l'usage special des voyageurs, *a Popular Account of the Ancient Egyptians, revised and abridged of his larger work, by sir J. G. Wilkinson*. 1854, 2 vol.

[2] *An Account of the Manners and Customs of the Modern Egyptians, written in Egypt during the years*, 1833, 34 *and* 35. *By Edw W. Lane*. London, 1830, 3 vol. in-12 (3e édit.)

d'un enfant nu, et aussi, en tant que dieu immuable, enveloppé de bandelettes comme une momie, et tenant à la main un nilomètre, figuré par une verge surmontée d'un anneau avec deux barres transversales (ce que les antiquaires ont nommé la croix ansée). C'est lui qui a enfanté le Soleil. Une inscription dit : « Ptah, qui roule son œuf dans le ciel. » Sous cette nouvelle conception, la tête de Ptah se voit fréquemment portant le scarabée, et le dieu lui-même est aussi représenté par cet insecte, auquel on attribue l'habitude de rouler devant lui ses œufs. Le taureau était aussi consacré à Ptah ; c'est de là que venait le culte du bœuf Apis à Memphis.

A côté de Ra et de Ptah, plusieurs déesses étaient adorées dans la basse Egypte. *Neith* était la déesse protectrice de Saïs et de son territoire. Sa figure est communément peinte en vert sur les monuments; elle porte la couronne basse et rouge de l'Égypte inférieure, et elle tient d'une main le sceptre de fleurs, quelquefois aussi un arc et des flèches. C'était la mère du Soleil, et vraisemblablement on personnifiait en elle le principe fécondant de la Nature. *Pacht* était une autre déesse de la basse Égypte, mais son culte s'étendait aussi dans l'Égypte supérieure. Elle est représentée avec une tête de lion, quelquefois surmontée du disque solaire, et ayant à la main la croix ansée. La chatte lui était consacrée, à cause de sa fécondité. Pacht était la déesse des naissances, et on la regardait comme la protectrice des enfants. On célébrait chaque année à Bubastis une fête en son honneur, qui était accompagnée de plus d'une sorte d'excès.

D'autres dieux étaient révérés dans la haute Égypte. Le dieu de Thèbes était *Amoun*, « le dieu caché. » Il paraît avoir été originairement un dieu du ciel, car les inscriptions l'appellent le seigneur du ciel, et sa couleur sur les monuments est le bleu. Il est représenté tantôt debout, tantôt assis sur un trône, la tête surmontée de deux hautes plumes droites, et ayant dans les mains les emblêmes de la souveraineté et de la vie. Le dieu Amoun prit surtout une grande importance au temps de la XII[e] dynastie, après la domination des Hyksos. On réunit en lui les attributs du dieu du soleil, Ra, et il devint dès lors le plus grand dieu de toute l'Égypte. Le culte de Ra ne s'était pas étendu auparavant dans la haute Égypte, qui n'avait connu que deux divinités solaires, *Mentou*, le soleil supérieur, celui qui apparaît chaque jour, et *Atmou*, le soleil inférieur, celui qui disparaît chaque soir à l'horizon.

A côté d'Amoun, le dieu principal de la haute Égypte, était *Knepf*, à la tête de bélier. La couleur de Knepf, sur ses monuments, est habituellement verte, et il est nommé dans les inscriptions « le maître des inondations. » Les représentations de ce dieu se montrent plus tard unies à celles d'Amoun, et dans cette union des deux divinités, Amoun prend les cornes ou même la tête du bélier. C'est sous cette forme qu'il était adoré dans l'oasis de Siwah, et ailleurs.

Il y avait en outre un dieu de la guerre, *Onuris*. Ombos avait le dieu *Savak*, auquel le crocodile était consacré, et Khemmis un dieu phallique, *Khèm*, que les Grecs comparent à leur Pan. Parmi les divinités adorées dans cette partie de l'Égypte, on distingue particuliè-

rement la déesse *Mout*, qui se place à côté d'Ameun comme le principe femelle de la fécondité et de l'enfantement. Les monuments nous la montrent portant la haute coiffure royale de l'Égypte supérieure. Comme le vautour lui était consacré, elle paraît souvent la tête surmontée de l'image de cet oiseau, ou sous la forme du vautour même.

Parmi les nombreuses déités d'ordre inférieur, nous noterons le dieu de la lune, *Khonso*, et *Thot*, l'écrivain céleste. Ce dernier paraît souvent avec une tête d'ibis, animal qui lui était consacré : il tient d'une main la tablette, et de l'autre la branche de palmier ou le poinçon à écrire, comme pour inscrire le retour des fêtes et des époques remarquables. C'est aussi le dieu de la justice, et il en porte le symbole sur la tête, deux plumes d'autruche. Comme il inscrit les temps et en est en quelque sorte le régulateur, à ce dernier point de vue il est le dieu de la lune. Et comme enfin il a inscrit et transmis aux hommes la volonté des dieux, de même il prend part à l'examen des morts dans le monde inférieur. Dans ces deux dernières fonctions il n'est pas représenté avec la tête d'ibis, mais avec la tête du cynocéphale.

Le culte d'Osiris et d'Isis est d'une époque plus récente, bien que ce culte ait pris une très-grande extension. Leur mythe, réuni à celui de Typhon, est l'expression symbolique des conditions naturelles de l'Égypte et des saisons qui en partagent l'année. Sous la forme et le nom de *Typhon* (il est nommé *Sed* en égyptien) sont réunies toutes les forces, toutes les énergies nuisibles de la Nature. Il est le Soleil qui brûle et dessèche, il est la Stérilité et les Ténèbres. C'est le dieu de la mer salée et improductive, par opposition aux eaux douces et fécondantes du Nil. Toutes les plantes nuisibles, tous les animaux malfaisants lui appartiennent. C'était aussi, par une extension naturelle, l'auteur et l'image du mal moral. Sa couleur est le rouge foncé; le crocodile, l'hippopotame, l'âne, à cause de sa voix insupportable, lui étaient consacrés : lui-même portait des oreilles d'âne.

Horus (*Har* en égyptien) est communément représenté sous la forme d'un enfant tenant un doigt posé sur ses lèvres, et alors il est désigné comme *Harpékhrouti* (Harpocrate); mais déjà sous cette forme il est appelé le grand Libérateur, le Soutien du monde. Sous la forme d'un homme fait, c'est le fort Horus, *Harouèr*. Comme tel, on le représente avec la tête d'épervier de Ra et avec les symboles de la domination et de la vie.

Près d'Horus est la déesse *Hathor*. Tantôt c'est la déesse de l'Amour (les Grecs la confondent avec Vénus), et on la représente alors tenant à la main les symboles de la joie et du plaisir, le tambourin et d'autres instruments de musique; quelquefois aussi on voit en elle la puissance de l'Enfantement. Sous ce dernier rapport, l'épervier femelle et la vache lui sont consacrés, et une génisse blanche était entretenue dans quelques-uns de ses temples. Elle est aussi représentée soit avec les cornes, soit avec la tête de la vache.

En opposition à Typhon, on avait réuni dans Horus et dans Osiris toutes les attributions bienfaisantes disséminées entre les autres dieux. Les Égyptiens invoquaient Osiris comme le maître de la vie; mais il avait laissé à Horus la souveraineté sur l'Égypte. Son attribution prin-

cipale était la souveraineté du monde inférieur. Parmi les arbres, c'était le tamarisc toujours vert, et parmi les animaux, le héron, qui lui étaient consacrés. Dans Isis, la Grande Déesse, l'Épouse Royale, on retrouve à la fois Mout, Neith, Hathor, toutes les divinités qui présidaient à l'enfantement et à la naissance, dans lesquelles se personnifiaient l'énergie reproductrice. La vache est son symbole, et ses images en portent soit les cornes, soit la tête entière.

Osiris et Isis étaient révérés dans toute l'Égypte; néanmoins leurs principaux temples étaient à Abydos, à This et dans l'île de Philæ. On montrait le tombeau d'Osiris en différents lieux; mais le plus authentique était celui de la ville de Bousiris, dans le Delta.

§ 4. **Écritures hiéroglyphiques, etc.**—Les Égyptiens avaient trois sortes d'écriture : l'écriture *hiéroglyphique*, l'écriture *hiératique* et l'écriture *démotique*. La première était la seule qu'on employât dans les inscriptions; c'était l'écriture monumentale. Elle se compose, on le sait, de figures d'animaux et d'autres objets exprimés d'une manière plus ou moins distincte. C'est une écriture toute symbolique, où chaque figure, d'après certaines règles qui lui sont propres, exprime un son ou une articulation dérivée du nom qu'avait en égyptien l'objet représenté. Les prêtres seuls en avaient la complète intelligence. Lorsqu'on se servait de l'écriture hiéroglyphique pour écrire les volumes de papyrus, on la disposait généralement en colonnes, où la forme des figures, devenue plus cursive, s'altéraitsensiblement.

Une plus grande abréviation des mêmes signes, appropriée à l'usage rapide du calame, produit l'écriture *hiératique* : c'est l'écriture sacerdotale. Elle est disposée d'ordinaire en lignes non plus verticales, mais horizontales, et se lit de droite à gauche, comme l'hébreu et l'arabe. Son intelligence présente une difficulté qui s'ajoute aux difficultés générales du système hiéroglyphique : c'est de reconnaître chacun des signes ainsi abrégés. On s'est servi de cette écriture depuis des temps très-reculés, pour écrire les livres sur le papier indestructible que donnait l'écorce du papyrus.

La troisième écriture, celle que les Grecs ont appelée *démotique* ou vulgaire, est une dernière simplification et une altération de l'écriture hiératique. On la trouve usitée pour les usages civils depuis le VIIe siècle avant notre ère; elle servit à écrire les textes rédigés dans la langue vulgaire, qui déjà s'éloignait beaucoup de la langue antique, et qui a éprouvé de nouvelles altérations en devenant ce qu'on nomme aujourd'hui le *copte*. Dans le précieux monument bilingue connu sous le nom de pierre de Rosette, l'inscription grecque (du temps de Ptolémée Épiphane) est traduite en égyptien, sous la double forme et avec les deux écritures hiéroglyphique et démotique. On sait que cette inscription, découverte à Rosette en 1798 par les Français, et dont les Anglais s'emparèrent lors de l'évacuation de l'Égypte en 1801, fut le point de départ des études par lesquelles Champollion est arrivé à retrouver la clef de l'écriture hiéroglyphique et à en reconstituer tout le système.

§ 5. **Palais.**—Nous ignorons quelle était la disposition des palais de Memphis, où tout a péri, même les ruines; dans la seconde capitale

de l'Égypte, à Thèbes, les demeures royales dont on retrouve encore les restes sont comprises dans l'enceinte des temples. Tel est du moins le palais de Touthmès III, qui fait partie d'un des plus beaux temples et des plus vastes de toute l'Égypte. Les avenues de sphinx, les pylones, les portiques soutenus par des forêts de colonnes, les obélisques, les statues colossales, les riches et spacieux vestibules, les chambres et les salles décorées de tableaux historiques, tout y était d'une étendue et d'une magnificence qui confondent l'imagination. Aussi cet immense édifice, avec son sanctuaire consacré au dieu Amoun, avait-il été l'œuvre des siècles. Une longue suite de générations de rois, depuis le chef de la XIIe dynastie jusqu'aux puissants monarques de la XIXe, y ajoutèrent successivement de nouvelles constructions ou embellissements de constructions antérieures. Ce fut le Louvre des Pharaons.

§ 6.—Demeures privées. Autant les temples des dieux et les palais des rois frappaient l'esprit du peuple par leur étendue et leur richesse, autant les demeures privées étaient simples et nues. C'est le contraste éternel que présente l'Orient. Il y avait néanmoins des gradations. Les habitations des riches se distinguaient surtout par la recherche de leurs jardins, ce vrai luxe des pays chauds. Ces heureux climats sont peu exigeants ; ce qu'on y veut avant tout, c'est de l'air et de l'ombre. Tout est disposé pour ce double objet. Des rues très-étroites, où le soleil ait difficilement accès ; des constructions où l'air circule largement. Les villes actuelles et leurs maisons peuvent donner une idée exacte de ce qu'étaient les maisons et les villes de l'ancienne Égypte ; sauf l'introduction de la mosquée musulmane, rien d'essentiel n'a pu changer dans la disposition et l'aspect des habitations privées, parce que c'est le climat même qui en impose les conditions. Dans les demeures d'une certaine étendue, une galerie ouverte, soutenue par des piliers, courait, comme dans nos anciens cloîtres, autour d'une cour ordinairement plantée d'arbres, et donnait accès aux différentes pièces de l'habitation, qui prenaient jour sur cette cour intérieure. Alors comme aujourd'hui la maison se terminait en terrasse. Tout était construit en briques. Dans les peintures murales où sont représentées des scènes de la vie civile, on voit figurée une grande variété de meubles, quelquefois remarquables par l'élégance des formes aussi bien que par la richesse de la matière et du travail ; et l'on peut d'ailleurs se former une idée de la perfection à laquelle étaient arrivés très-anciennement certains arts de luxe, par les bijoux et les autres objets d'or, d'ivoire et d'autres matières précieuses, que l'on a trouvés dans les tombeaux et qui se conservent dans nos musées. Comme travail d'orfévrerie, de ciselure et d'incrustation, beaucoup de pièces défieraient l'habileté de nos meilleurs artistes. Naturellement les habitations communes et les demeures des pauvres cultivateurs n'avaient plus rien de cette recherche. Quatre murailles en terre, une petite cour intérieure, une ou deux chambres nues et quelques resserres, c'était tout. Nos pauvres paysans, dans des conditions de climat bien plus rudes, en ont-ils davantage ?

§ 7.—Architecture musulmane. La conquête de l'Égypte par les

Arabes musulmans introduisit dans le pays un nouveau style d'architecture, non pour les constructions privées, qui n'ont jamais changé, mais pour les édifices consacrés au culte. C'est au vieux Caire que se trouve la première *mosquée* qui ait jamais été bâtie en Egypte par les Arabes. Elle fut construite par les ordres d'Amrou en l'année 21 de l'hégire (643 de J.-C.), et on peut la considérer comme le type de la mosquée primitive, bâtie sur le plan de celle de la Mekke. C'est une vaste cour quadrangulaire, entourée d'une muraille, et dans l'intérieur de laquelle des rangées de colonnes surmontées d'un plafond forment des galeries couvertes où les assistants trouvaient un abri contre le soleil, et d'où ils pouvaient entendre la voix de leur chef ou celle des docteurs. Au centre de la cour se voit la fontaine aux ablutions, surmontée d'un dôme.

La mosquée proprement dite est une grande salle divisée en plusieurs nefs parallèles par plusieurs rangées de colonnes, c'est la partie du bâtiment qui est tournée vers la Mekke et qui forme un des petits côtés du harem ; une niche ou *Mihrab* surmontée d'une voûte et indiquant la direction de la Kaaba se trouve au centre du mur qui regarde la Mekke, c'est là que l'on conserve les copies du Koran. Près du Mihrab on remarque le *Menbèr*, chaire à prêcher, les différentes *Mastaba* pour les imams et les prieurs (*V*. p. 292). La mosquée de Touloun au Caire présente encore la même disposition.

On trouve une seconde espèce de mosquée, comme celle de *Hassan* au Caire, qui se rapproche davantage des mosquées modernes. C'est un vaste édifice à murailles élevées, présentant aussi à son centre une cour hypèthre, et dont le sanctuaire est placé sous un grand portique ogival, ouvert sur cette même cour. Enfin Mohammed-Ali a élevé au Caire une mosquée en tout semblable à celles de Constantinople.

Quant aux éléments architecturaux, c'est-à-dire arabesques, fleurs, inscriptions, coupoles en stalactites, mêlés aux matériaux empruntés à des édifices antiques, ils ne diffèrent pas de ceux que nous avons décrits, p. 291. Pour l'Égypte, nous devons signaler surtout la disposition des minarets ; « ils se présentent sous la forme de tours étroites et élancées, rondes ou polygones, divisées en plusieurs étages en retraite les uns au-dessus des autres. A chaque étage se trouvent des balcons ou des galeries saillantes, finement sculptées et portées généralement sur des niches en encorbellement. La construction est terminée supérieurement par une petite coupole qui s'ajuste au moyen d'un piédouche avec le reste de l'édifice. » (Batissier, ouvr. cité). Les minarets s'élèvent ordinairement aux angles de la cour ou harem, au-dessus de la porte d'entrée. Par leur construction riche, élégante et originale, ils l'emportent de beaucoup sur les minarets de Constantinople qu'on a comparés avec assez de justesse à des chandeliers recouverts d'un éteignoir. Mentionnons encore la *forme ogivale* qu'on retrouve dans les arcades de la plupart des mosquées antiques du Caire (Touloun, Amrou, El-Azhar, Barkouk). Une autre remarque générale, c'est qu'à l'exception de deux, toutes les mosquées du Caire, sont à toits plats, et que la coupole est réservée aux tombes. Les plus

anciennes coupoles sont en général simples et de forme hémisphérique; les coupoles allongées et ornées sont d'une époque plus moderne, quelques-unes de ces dernières présentent un léger étranglement à la base. Les plus remarquables se voient aux deux nécropoles du Caire, Kaït-Bey et l'Imam Chafeï.

Pour les autres monuments, fontaines (Sébils), Khâns, bains, etc., nous n'avons rien à ajouter à ce que nous avons dit au chapitre *Turquie* (*V*. p. 293-294).

Section IV. — Égypte moderne.

§ 1. — Gouvernement. Rapports avec la Porte. — L'Égypte forme une vice-royauté à peu près indépendante, sous la suzeraineté de la Porte. Les rapports politiques de l'Égypte avec la Porte ont été réglés par les traités de 1840 et 1841, ainsi que par le hatti-chérif du 18 février, et le firman du 1er juin 1841 qui en ont été la conséquence. Le gouvernement général de l'Égypte a été reconnu héréditaire dans la famille de Mohammed-Ali ; il se transmet, non pas au fils du pacha régnant, mais à l'aîné de la famille.

La Porte est suzeraine ; le pacha d'Égypte est pour elle un simple gouverneur général, n'ayant droit qu'à ce titre et aux prérogatives d'étiquette qu'il confère.

Le vice-roi (titre donné au pacha d'Égypte par les gouvernements européens, et nullement reconnu à Constantinople, où il n'est que S. A. le gouverneur général de l'Égypte), le vice-roi reçoit l'investiture du sultan, à son avénement. Il administre l'Égypte, moyennant un tribut de huit millions de francs environ, dont le chiffre a été fixé d'une manière permanente. Il perçoit les impôts et rend la justice au nom du sultan ; il a le droit de battre monnaie, mais seulement à l'effigie du sultan ; enfin, la prière se fait aussi dans les mosquées au nom de l'empereur des Ottomans, et c'est là, dans toutes les monarchies musulmanes, ce qui constate la souveraineté suprême.

Le contingent égyptien est fixé à 18 000 hommes par le firman du 1er juin 1841 ; mais cet acte prévoit les cas dans lesquels une augmentation des forces militaires pourra être autorisée. En réalité, le pacha tient sous les armes le nombre d'hommes qu'il lui plaît, et, comme en 1854 cet état de choses lui a permis d'envoyer au secours de l'empire ottoman plus de 30 000 soldats, la Porte serait mal venue à lui reprocher cette infraction au traité de 1841. La flotte ne peut être augmentée de nouveaux vaisseaux sans autorisation spéciale. Le vice-roi ne peut nommer dans les grades militaires ou civils que jusqu'à celui de colonel (bey) inclusivement. Pour éluder cette prescription, il a créé des beys dits de première classe, auxquels il confère des fonctions de pacha de deuxième classe (généraux de brigade).

Enfin, malgré la faculté qu'il a d'administrer librement l'Égypte, le vice-roi doit en référer à Constantinople pour tous les appels de justice, et demander l'autorisation à la Porte pour les grands travaux publics qui seraient de nature à changer les voies de communication avec l'empire, ou à amener des rapports complétement nouveaux entre l'Égypte et les autres parties de la Turquie.

§ 2. — Constitution du gouvernement. — Administration. — Le gouvernement du vice-roi est absolu dans toute l'acception du mot. Tout ce qui, en fait de gouvernement, entoure Saïd-Pacha, a tout au plus un caractère consultatif. L'organisation fondée par Mohammed-Ali a été dernièrement bouleversée (1860) sous prétexte d'économie et de concentration de pouvoirs. Le grand conseil composé de dignitaires et de princes de la famille vice-royale, qui réunissait les attributions d'un conseil d'État et d'une cour de cassation, a été supprimé. Il ne reste plus qu'un conseil privé (*mayèh*) composé de sept membres, qui accompagnent le vice-roi.

Depuis la mort du dernier ministre de l'intérieur, Ismaïl-Pacha, qui n'a pas été remplacé, il n'y a plus que trois ministères : *affaires étrangères*, *guerre* et *finances*.

Le sol est divisé administrativement en *sept* provinces ou *moudirièh*. Le conseil adjoint à chaque moudirièh vient également d'être supprimé. Le moudir administre, juge et lève les impôts, confondant ainsi tous les pouvoirs. Les moudirs correspondent avec le mayèh, ou au besoin avec le vice-roi. Il y avait autrefois des sous-gouverneurs (*wékils*) avec circonscriptions administratives analogues aux sous-préfectures; ces circonscriptions ont été abolies, et il n'y a plus d'intermédiaire entre les moudirs et les *Cheikh el-Béled*, sortes de maires représentant l'autorité dans chaque localité.

Les titres, en Égypte, sont les mêmes qu'en Turquie pour l'administration et dans les rapports civils (pachas, beys, effendis, aghas, etc., etc.)

§ 3. — Religion. Justice.—La loi religieuse et civile et la hiérarchie religieuse sont les mêmes qu'en Turquie. (*V.* p. 297-298.) La justice est rendue par les *cadis*. Au Caire seulement, elle l'est par un *cheikh-ul-Islam* envoyé directement de Constantinople pour juger au nom du sultan. Tous les appels sont portés à Constantinople.

A Alexandrie et au Caire sont institués des tribunaux de commerce dits *tribunaux mixtes*, pour juger les contestations entre musulmans et chrétiens non raïas. Ils se composent aux deux tiers de mahométans, et pour un tiers d'Européens. Le vice-président est européen.

§ 4.— Finances. — Le revenu de l'Égypte peut être évalué à 110 ou 120 millions. Il se compose du produit de l'impôt foncier; de l'impôt personnel ou *ferdé*, établi dans les villes seulement; du revenu des douanes et des apaltes (fermes) du poisson, du sel, de la soude, du nitre, etc.

Le tribut prélevé par la Porte sur le budget s'élève à la somme de 8 millions, comme nous l'avons dit plus haut; les dépenses administratives et celles de l'armée montaient sous Abbas-Pacha à 55 millions à peu près.

Le reste du revenu de l'Égypte est à la disposition du vice-roi, qui en dispose comme il l'entend, et souvent pour des créations industrielles ou commerciales (compagnie maritime de la Medjidièh, compagnie du remorquage, etc.) et des travaux publics (fortifications, barrage; embellissements d'Alexandrie, etc.).

§ 5. — Armée. — Marine. — Mohammed-Ali a été le premier à créer

en Egypte une armée régulière, à l'imitation des armées européennes. Il en avait porté l'effectif à près de 160 000 hommes, ce qui était hors de toute proportion avec une population de moins de 3 millions d'âmes. L'effectif actuel de l'armée est difficile à connaître : aujourd'hui 34 000 hommes; demain 15 000 à peine. Ce dernier chiffre se rapproche beaucoup du nombre de soldats actuellement sous les armes.

L'uniforme des troupes égyptiennes, contrairement aux prescriptions des firmans cités plus haut, n'est pas le même que celui de l'armée turque; il est beaucoup plus élégant et bien mieux approprié au climat. C'est, à la couleur près, la même coupe que l'uniforme de nos zouaves, sauf le turban. Veste, gilet et pantalon bouffant en toile blanche; tarbouch rouge avec une plaque en cuivre et un gland noir au sommet; des bas blancs, au lieu de jambières jaunes et des bottines lacées.

L'armement est bon; presque toute l'armée est munie de fusils rayés. Les arsenaux du vice-roi sont bien garnis et suffiraient à l'équipement d'une armée bien supérieure à la sienne.

L'*infanterie* compte actuellement 12 000 hommes à peine; la *cavalerie* 1 800. Cette dernière comprend des cuirassiers, des chasseurs et des lanciers. Elle est parfaitement montée. L'artillerie a 24 batteries, dont plusieurs de canons rayés. La batterie égyptienne n'est que de 4 pièces. Les corps spéciaux se composent d'un bataillon du génie et d'un bataillon de pontonniers avec un équipage de ponts.

L'armée se recrute par la conscription. En principe, tout Égyptien doit le service militaire; mais, dans la pratique, on s'exonère souvent moyennant une somme donnée au cheikh chargé du recrutement dans son village.

Il n'y a pas de garnison fixe en Égypte. L'armée suit le vice-roi: elle voyage et campe avec lui.

— *Marine.* Elle est presque nulle. La darse d'Alexandrie renferme trois vieux vaisseaux de ligne, restant de la belle flotte de Mohammed-Ali, et qu'on est en train de dépecer; deux vieilles frégates à voiles de la même époque, qu'on équipe et qu'on arme en ce moment (1860); deux mauvais bricks également à voiles et hors de service; une belle frégate à vapeur de guerre, à aubes, deux ou trois autres vapeurs aussi à roues, et deux transports-écuries. — Comme rien de tout cela ne tient la mer, il en résulte que la flotte n'a en réalité ni état-major ni équipages réguliers.

§ 6. — Instruction publique. — L'organisation donnée à l'instruction publique par Mohammed-Ali a disparu, l'enseignement élémentaire est retourné aux médressés, ou fondations pieuses. Des cheikhs ou chefs religieux tiennent dans les villes et les villages des écoles primaires gratuites. Ils y enseignent le Coran. L'instruction religieuse supérieure se donne au Caire à la mosquée d'El-Azhar (*V.* p. 983.) L'instruction secondaire n'existe plus en Égypte. L'instruction supérieure n'existe que pour l'enseignement spécial. Ainsi, il y a au Caire une école de médecine et de chirurgie en assez bonne voie, fondée par notre compatriote le Docteur Clot-Bey. Le directeur en est actuelle-

ment M. Burguières-bey, médecin sanitaire de France au Caire, qui dirige cet établissement avec beaucoup de zèle et de persévérance. Il y a en outre une école militaire pour la marine et l'armée de terre à Alexandrie; une autre, spécialement pour l'armée de terre à la citadelle du Caire; enfin, une école du génie à Kala't-Saïdièh. (Le Barrage.)

§ 7. — **Agriculture, commerce, industrie.** — Nous avons déjà, en parlant de la géographie de l'Égypte (p. 902), énuméré ses productions principales (céréales, coton, lin, canne à sucre, etc.) et indiqué quelques-unes des raisons pour lesquelles l'agriculture n'est pas aussi prospère qu'elle pourrait l'être. L'obstacle principal est dans l'état même de la propriété.

En vertu du droit public qui régit l'Égypte, le pays tout entier, hommes et choses, est la propriété du souverain. L'idée de la propriété individuelle, au moins en tant qu'elle s'applique au sol, n'existe pas. Chaque fellâh ou cultivateur est tenu de payer un droit de capitation et un impôt proportionné à l'étendue du sol qu'occupe sa maison. Les terres cultivées s'appellent *Hodé*, elles se transmettent dans les familles, quelquefois se cèdent par transaction, et sont toujours sujettes à être reprises par le gouvernement. Le fellâh est soumis, en outre, à des corvées en nature, et obligé de cultiver ainsi un certain nombre de feddans de terre, outre les siennes. Pour ce travail, il reçoit une proportion déterminée de la récolte. D'autres propriétés, connues sous le nom de *Chiflik* ou *Abadyèh*, sont réellement propriétés inaliénables : ce sont les terrains concédés à l'époque de la conquête et libres d'impôts; ils sont pour la plupart entre les mains des grandes familles turques. Enfin, beaucoup de propriétés sont *Wakf*, c'est-à-dire affectées à l'entretien des mosquées, des corporations religieuses, ou des établissements de bienfaisance.

Il est à peu près impossible, dans un pays qui manque de statistique, d'évaluer l'importance du commerce de l'Égypte; le chiffre approximatif des importations est de 35 millions de francs, celui des exportations de 46 millions. La navigation est presque exclusivement entre les mains des étrangers. Le transit de la malle anglaise pour l'Inde donne lieu, tous les quinze jours, à un grand mouvement, mais son importance pour l'Égypte serait bien autrement considérable, si le canal de Suez ramenait de son côté tous les navires qui doublent aujourd'hui le cap de Bonne-Espérance. L'Égypte a cependant beaucoup gagné depuis quelques années pour la facilité des transports. Des bateaux à vapeur, au nombre d'environ 110, appartenant au gouvernement, font le service sur le Nil; malheureusement ils sont depuis quelques années consacrés uniquement au service du vice-roi. Enfin, le chemin de fer, achevé depuis 1855, entre Alexandrie et le Caire, et depuis la fin de 1858 entre le Caire et Suez, a fait une véritable révolution dans le pays. Le chemin de fer appartient au gouvernement. Son usage a été promptement adopté par la population indigène, et c'est un fait curieux à noter, que la plus grande partie du revenu provient du transport des fellâhs. Dans le principe, on ne comptait guère sur d'autres produits sérieux que ceux du transit anglais, voya-

1° *Les Arabes*. Cette première classe forme depuis longtemps, dans l'Égypte en général et dans la basse Égypte en particulier, la partie dominante, et bien souvent exclusive, de la population. Les Arabes d'Égypte sont les descendants de ceux qui s'emparèrent du pays sous la conduite d'Amrou en l'année 640, ou qui y accoururent en foule après la conquête, attirés par la beauté de cette riche contrée, qualifiée par le lieutenant d'Omar de pays béni. Telle fut la multitude des colons musulmans qui se répandirent alors, comme une immense inondation, sur toute la vallée du Nil, que le fonds ancien, le fonds national de la population en fut on peut dire recouvert et submergé. Ce que n'avaient fait auparavant ni la conquête perse, ni l'établissement grec après Alexandre, ni la domination romaine, ni la possession byzantine, fut accompli par l'immixtion musulmane. Il y eut, les résultats le prouvent, une fusion rapide entre la population immigrante et l'immense majorité de la population conquise, entre les Arabes et les Égyptiens. Cette fusion dut être d'autant plus complète, que la très grande partie de la nation conquise adopta, par force ou par persuasion, la religion des conquérants, et que dès lors rien ne s'opposa au mélange du sang des deux races. Dans cette fusion, toutefois, ce fut l'élément nouveau qui resta dominant, puisqu'avec ses institutions, ses mœurs et ses usages, il imposa sa langue aux vaincus, et que s'il ne transforma pas complétement le type égyptien, tel que nous le montrent encore les monuments, il y imprima en général le cachet plus noble du type arabe.

Les Arabes d'Égypte se distinguent eux-mêmes en trois catégories: ce sont les Arabes des villes, les Arabes des campagnes ou cultivateurs (les *Felláhs*, comme on les nomme), et enfin ceux qui ont gardé la vie nomade, les *Bédouins*. Les premiers ont perdu, par l'influence d'une vie plus régulière, et aussi par la fréquente immixtion du sang des esclaves abyssines, ce que le type primordial a de plus âpre et de plus rude ; en même temps que la distinction des tribus s'est effacée parmi eux ou à peu près. C'est du reste ce qui est également arrivé même dans les villes de l'Arabie. On calcule que dans le Caire seul il y a près de 200 000 Arabes de cette classe urbaine. Ils s'y désignent non par la dénomination d'Arabes (qui n'est employée entre eux que pour désigner les Bédouins), mais par la qualification d'*Awlad el-Beled* (enfants de la ville), ou encore d'*Awlad-Mesr* ou d'*El-Mesríyín* (les enfants de Mesr, les Mesraïtes). Chez eux, comme partout, le teint est beaucoup plus clair et l'épiderme plus doux que dans la classe des paysans.

Felláh est, nous l'avons dit, la dénomination générale des Arabes agriculteurs : c'est ce que le mot signifie. Il s'applique cependant aussi aux artisans, au bas peuple des villes. Les Turcs le donnent souvent, comme expression de mépris, aux Égyptiens en général. La forme régulière est au pluriel *Felláhín ; Felláh* est le singulier. M. Lane, d'accord avec Volney et tous les observateurs, représente les Felláh comme une race de taille moyenne, 5 pieds 4 ou 5 pouces en général, mais élancés et musculeux. Les femmes ont une physionomie agréable et vive. La peau devient de plus en plus foncée à mesure que l'on

remonte au S.; jaunâtre ou seulement brunie dans le N., elle est presque noire en approchant de la Nubie. La plupart ont la tête d'un bel ovale (c'est la coupe arabe), le front large et saillant, l'œil noir, enfoncé, brillant, le sourcil noir, comme la barbe, qui est frisée et médiocrement fournie ; le nez droit et assez fort, la bouche bien taillée, les dents belles, les lèvres un peu marquées. Les Arabes des villes, plus mélangés, ont une physionomie moins uniforme ; ceux des villages, qui ne s'allient jamais qu'entre eux, ont des caractères plus constants, plus généraux, en même temps qu'une expression de physionomie plus grossière. Quant au costume, il se borne, chez les hommes, à un simple caleçon et une chemise de coton. Les moins pauvres se couvrent la tête d'un turban ou d'un tarbouch rouge ; les autres, d'une espèce de calotte blanche qu'on nomme *taki*. En public, les femmes des paysans portent aussi un caleçon et une chemise semblable à celle des hommes, et sur la tête une longue pièce de coton rejetée en arrière, et dont les pointes, retenues avec les dents, leur cachent la figure. Les deux sexes sont laissés entièrement nus jusqu'à l'âge de puberté, qui chez eux vient de bonne heure. Les jeunes femmes sont bien conformées, épaules larges, poitrine bien placée, figure régulière et très-expressive, les yeux étincelants, à demi-voilés de longs cils noirs. Elles se peignent les lèvres en bleu foncé : elles se tatouent le dessus du menton et d'autres parties du corps. « Leur démarche est fière, leste, élégante ; il est impossible de porter avec plus de grâce un fardeau sur la tête ou un petit enfant à cheval sur une épaule. » Ce portrait s'applique surtout aux Fellâhines du Saïd.

Au moral, le portrait est moins flatteur. « On ne peut guère représenter les Fellâhs sous un jour très-favorable, dit un excellent observateur des mœurs égyptiennes (Lane, *Modern Egyptians*), quant à la vie domestique et aux habitudes sociales. Ils ressemblent par les plus mauvais côtés aux Bédouins, leurs ancêtres, sans aucune des qualités, si ce n'est à un degré très-inférieur, qui distinguent l'Arabe du désert. Les coutumes même qu'ils ont reçues de leurs ancêtres ont eu souvent une influence funeste sur leur état domestique. » Tel est l'usage déplorable de la loi du sang, qui perpétue souvent des haines héréditaires de famille à famille. Les Fellâhs gardent la lointaine tradition de leurs tribus originaires, dont le nom, ou celui de leurs nombreuses subdivisions, est resté communément attaché aux villages ou à la vallée où se fixa la tribu ; mais comme ils s'y sont mêlés et fondus de bonne heure avec les habitants antérieurs, ils sont tenus en mépris par les *Bédouins*, qui ont seuls gardé sans altération le sang et surtout les mœurs de la race. Un Bédouin prend quelquefois pour femme la fille d'un Fellâh, mais jamais il ne lui donnera la sienne. Les Fellâhs ont du reste conservé toute la susceptibilité arabe à l'endroit de la chasteté de leurs femmes. Si une femme Fellâh est convaincue d'infidélité, le mari ou le frère la jette dans le Nil avec une pierre au cou, ni plus ni moins ; ou bien on lui coupe les membres et on la jette ainsi pièce à pièce dans le fleuve. Il arrive souvent que le père ou le frère infligent le même supplice à une fille ou à une sœur qui s'est rendue cou-

pable d'incontinence. Les parents de la femme sont regardés comme plus déshonorés que le mari lui-même par la faute de la femme, et c'est pour eux une très-mauvaise note de ne pas la punir. Jusqu'à quel point les innovations de Mohammed-Ali, et en particulier la *conscription*, qui fait passer sous les drapeaux une partie de la population Fellâh, modifiera-t-elle ces mœurs natives? c'est ce qu'on ne saurait dire encore.

En ce qui est du régime, l'Arabe consomme peu. Sa nourriture et son habillement lui reviennent peut-être à 50 ou 60 piastres par an c'est-à-dire à une quinzaine de francs. Trois galettes de doura, larges comme la paume de la main, suffisent pour sa journée. Les plus industrieux ou les plus riches y joignent des pastèques, des concombres, de la chicorée, quelques dattes, des oignons, et (ce qui est leur grand régal) des lentilles rouges. Le Fellâh se lève et se couche avec le soleil. Son bonheur suprême, c'est le repos; il ne travaille que contraint par la nécessité absolue. Il est vrai que le grand ressort de l'activité humaine lui manque, le sentiment de la propriété et la certitude de jouir de ses peines. L'indolence, après tout, sera toujours la jouissance, ou, si l'on veut, le vice des climats chauds, de ces heureuses contrées du soleil où l'homme a peu de besoins, et où la nature ne lui impose pas le travail comme une condition de la vie. Au demeurant, malgré les défauts qu'on lui reproche, le Fellâh est en général gai, peu porté à se plaindre de son sort, plus apathique qu'irritable, et cependant causeur et serviable, surtout s'il a en perspective le moindre salaire. Ce que l'on peut conclure de tout ce que rapportent de ces hommes ceux qui ont été le plus à même de les observer et de les connaître, c'est que sous la rudesse qui est le fait de leur ignorance, sous leur apathie, qui provient de la misère et de l'oppression, il y a en eux un germe d'amélioration facile à développer. L'étincelle d'une noble race peut jaillir encore de ces natures abruties.

Il y a peu de chose à dire ici de l'Arabe nomade du désert, soit des tribus qui campent entre le Nil et la mer Rouge, soit de celles qui errent à l'O. du fleuve, vers les Oasis, ou qui se rapprochent de l'isthme de Suez. Ils ne se distinguent en rien d'essentiel des tribus du Sahara ou de celles de l'Arabie et de la Syrie orientale. (*V*. p. 584.) Bien qu'il soit compris dans les limites que la carte donne à l'Égypte, le Bédouin (*Bédawi*) n'appartient pas en réalité à la population égyptienne, pas plus que le désert n'appartient à l'Égypte. *L'Égypte*, a dit un ancien oracle, *c'est le territoire que l'inondation atteint*.

2° *Les Coptes*. Parmi les tribus actuelles de l'Égypte, celle-ci représente le dernier débris de la race égyptienne des anciens temps. Elle en a conservé le nom; car le mot *koubt*, qui est la forme indigène, n'est bien évidemment et ne peut être qu'une contraction arabe d'Αἰγύπτιος. La grande masse des anciens habitants de l'Égypte s'est fondue, on vient de le voir, dans la population conquérante, les Coptes seuls se sont préservés du mélange en gardant leur foi chrétienne vis-à-vis de l'islamisme, et ils ont ainsi perpétué la vieille nationalité pharaonique, en même temps que la langue et le nom de la

race. On évalue à 150 000 le nombre des Coptes actuels; voilà ce qui reste pour représenter dans le monde moderne le peuple de Sésostris et des Ptolémées.

Sur ce nombre de 150 000 individus, qui forme à peine la quatorzième partie de la population de l'Égypte, environ 10 000 habitent le Caire. Dans quelques parties de la haute Égypte, on trouve des villages exclusivement coptes, et la race est surtout très-nombreuse dans le Fayoum. La quantité d'églises et de couvents ruinés qui existent en diverses parties de l'Égypte montre que la population copte, il y a seulement quelques siècles, était encore très-considérable; mais chaque année, beaucoup se sont fait ou se font encore musulmans, et se mêlent par des mariages avec les Arabes, si bien que le nombre des Coptes purs tend toujours à décroître. Ils n'ont pas tout à fait perdu leur ancienne langue, qui se conserve dans la liturgie et dans plusieurs de leurs livres religieux; mais le copte est devenu une langue morte (comme chez nous le latin), et très-peu de personnes le comprennent. L'arabe l'a remplacé dans l'usage commun.

On sait que c'est par le copte que les égyptologues sont parvenus à lire, depuis Champollion, les inscriptions hiéroglyphiques : ce fait seul suffirait pour démontrer, à défaut d'autres preuves, que le peuple qui a gardé tout à la fois la langue et le nom des anciens Égyptiens est bien leur véritable descendant.

Mais on peut se demander si cette descendance est exempte d'altération et de mélange? A cela, on le conçoit, on ne peut répondre qu'en interrogeant les probabilités de l'histoire. Les Égyptiens n'auraient pu, nécessairement, se mêler qu'avec les nations qui les ont conquis. Les premiers sont les Perses. Mais les rois d'Ecbatane et de Babylone tinrent l'Égypte simplement comme une province de leur vaste empire, et n'y envoyèrent jamais de colonies. On ne voit pas non plus que la Grèce ou la Macédoine ait versé sur le Nil une population immigrante durant la domination des Lagides. La colonie grecque de cette grande période était concentrée dans Alexandrie. La politique des Ptolémées fut bien plutôt de se faire Égyptiens aux yeux de leurs sujets, que de gréciser l'Égypte. L'architecture, les inscriptions, la langue, les usages et le culte, tout resta purement égyptien. La langue grecque était en usage dans l'administration, mais concurremment avec l'égyptien, et non pas à son exclusion. La religion égyptienne était une barrière qu'il aurait fallu renverser avant qu'une fusion physique et morale devînt possible entre les deux peuples, et les Ptolémées n'essayèrent jamais d'y porter la main. Ce que nous disons de la période macédonienne, à bien plus forte raison faut-il le dire de la période romaine. La possession de l'Égypte par les Césars et leurs successeurs fut toujours un fait d'administration publique, jamais un fait de colonisation. Les empereurs chrétiens travaillèrent, il est vrai, à détruire l'antique religion d'Osiris, et ils y réussirent; mais cette grande révolution, préparée par la propagation des idées chrétiennes en Égypte dès le Ier siècle de notre ère, s'accomplit tout entière dans le sanctuaire de la conscience humaine. Il n'y eut pas là de population nouvelle qui apportât en Égypte un élément nouveau;

et c'est seulement par l'immixtion physique que les races changent et se renouvellent. Reste enfin la période byzantine. Or, on peut affirmer, en présence de l'histoire, que celle-ci, pas plus que les périodes précédentes, n'eut d'action extérieure et physique sur la population de l'Égypte, bien que l'usage vulgaire de la langue grecque (très-grossière et très-corrompue) se fût répandu dans toute l'Égypte, et même jusqu'en Nubie. Le christianisme, commun aux Égyptiens et aux Grecs d'Orient, fut entre eux plutôt une barrière nouvelle qu'un lien et un rapprochement; car on sait quelles persécutions et quelle haine profonde suscita le schisme d'Eütychès, condamné à Constantinople et conservé par les Égyptiens. Cette haine contre Byzance fut telle qu'elle poussa les Coptes au-devant de la conquête arabe, et ouvrit aux musulmans les portes de l'Égypte.

On voit qu'à toutes les époques, depuis Cambyse jusqu'au temps de Mahomet, la nation égyptienne s'était maintenue intacte vis-à-vis de ses maîtres extérieurs. Elle fut conquise, non entamée. La politique et la religion l'entourèrent d'un double rempart derrière lequel elle conserva son culte, sa langue, ses usages, sa nationalité tout entière. Cette barrière, les Arabes seuls l'ont renversée. Ils l'ont renversée en couvrant le pays de leurs tribus, qui s'y établirent à demeure, qui imposèrent à la grande masse des habitants le culte de leur prophète, qui partout se mêlèrent avec la population indigène des villes et des campagnes, qui, en un mot, traitant le pays en terre conquise, y implantèrent, en même temps que l'islamisme, leurs mœurs, leurs usages et leur langue. C'est ainsi qu'en quelques siècles la nation égyptienne s'est transformée en un peuple arabe, ou, pour parler plus exactement, en un peuple métis qui tient à la fois, au moral aussi bien qu'au physique, de l'Arabe et de l'Égyptien. Les Coptes sont les seuls qui se soient soustraits à cette absorption graduelle en restant chrétiens et en acceptant la position de raïas. La différence des religions, qui interdit le mélange du sang entre les deux races, est la dernière et la seule garantie qui protége le faible reste de ce qui fut autrefois un si grand peuple.

Le précieux ouvrage où M. Lane a décrit les mœurs des Égyptiens modernes renferme un très-bon mémoire sur les Coptes. Nous ne pouvons mieux faire que d'en tirer, en le resserrant, ce qu'il importe de savoir de ce peuple avili et dégradé, mais encore intéressant à tant d'égards.

M. Lane fait observer que les Coptes ont une si grande aversion pour quiconque n'est pas de leur race, et une telle répugnance à nouer des rapports intimes avec les étrangers, qu'il désespéra longtemps de pouvoir se procurer des notions certaines sur leur état religieux et social. Il fut enfin assez heureux pour rencontrer ce qu'il avait fini par croire introuvable, « un Copte d'un esprit libéral et intelligent; » et c'est à lui qu'il a dû la plupart des renseignements contenus dans son mémoire.

Dans la conformation extérieure et la physionomie des Coptes, on est frappé de quelques points de ressemblance avec les anciens Égyptiens, tels que ceux-ci sont figurés dans les représentations des tom-

beaux et des temples, bien qu'on puisse reconnaître aussi de notables différences. « Le peuple, dit M. Lane, qui présente aujourd'hui le plus de ressemblance avec les anciennes figures égyptiennes, ce sont les Noubas[1]. Après ceux-ci, ce sont les Abyssins; les Coptes ne viennent qu'en troisième. Ces derniers diffèrent assez peu, au total, de la généralité des musulmans d'Égypte, lesquels, étant principalement issus d'Arabes et de Coptes convertis à l'islamisme, ont plus ou moins gardé quelque chose du type copte. J'ai parfois eu quelque peine à reconnaître une différence entre un Copte et un musulman d'Égypte, en dehors d'une certaine expression de physionomie sombre et concentrée qui généralement distingue le premier; les musulmans eux-mêmes y sont souvent trompés, quand ils voient un Copte en turban blanc. On trouve chez le Copte les mêmes nuances de teint que chez le musulman, selon les différentes latitudes, nuances qui passent graduellement du jaunâtre pâle[2] au bronze et au brun. Chez le Copte, l'œil, toujours noir, est généralement grand et allongé, l'angle extérieur légèrement relevé; le nez est droit, arrondi à l'extrémité, et les narines dilatées; les lèvres assez fortes, les cheveux noirs et bouclés. La taille est communément au-dessous de la moyenne, ce qui était aussi le cas des anciens Égyptiens, à en juger par les momies. Leurs femmes, celles des hautes classes et des classes moyennes en particulier, se noircissent le bord des paupières avec le keuheul; celles des basses classes se tatouent en bleu le visage, les mains, etc., de la même manière que les autres femmes égyptiennes, sauf qu'elles font généralement entrer la croix parmi ces ornements. La plupart des Coptes font circoncire leurs fils, coutume bien antérieure à l'arrivée des Arabes, comme on le voit par Hérodote.

L'habillement des Coptes est semblable à celui des musulmans d'Égypte, si ce n'est que leur turban est noir ou bleu, ou bien encore d'une couleur grisâtre ou brun clair. Les femmes coptes se voilent la face, non-seulement en public, mais aussi dans leur maison, même en présence de leurs proches parents. Les jeunes filles, et les femmes de la classe inférieure, portent généralement en public le voile blanc; le voile noir n'est porté que par les femmes mariées des classes supérieures. Beaucoup, toutefois, adoptent le voile blanc, par le désir qu'elles ont d'imiter les femmes musulmanes.

A l'exception d'un très-petit nombre, qui professent la communion grecque ou romaine, les Coptes sont chrétiens jacobites, ou, comme on dit encore, eutychiens, monophysites, ou monothélites. On sait que la secte à laquelle Eutychès a donné son nom ne reconnaît dans Jésus-Christ qu'une seule nature, la nature divine. Les Coptes ont de nombreuses écoles, mais pour les garçons seulement. On leur apprend à lire les Psaumes, les Évangiles et les Épîtres en arabe et en copte. On ne leur enseigne pas le copte grammaticalement, aussi est-il très-rare de rencontrer un Copte qui sache écrire ou parler sa

1 Par ce nom, M. Lane entend évidemment désigner les habitants de la vallée du Nil, dans la basse Nubie, entre la première et la seconde cataracte. Ce sont des Barâbra ou Berbers.

2 C'est le ton de peau jaunâtre et fumeux dont parle Volney. L'observation, on le voit, ne s'applique qu'aux Coptes du nord.

langue natale correctement et couramment. Très-peu d'entre eux peuvent faire plus que de réciter ce qu'ils ont appris par cœur des Écritures et de la liturgie. Le copte tomba peu à peu en désuétude après l'envahissement de l'Égypte par les Arabes. Au milieu du IXe siècle, 200 ans après la conquête, c'était encore, à ce qu'il semble, la seule langue que comprît la généralité des Coptes; mais le Xe siècle ne s'était pas écoulé, que la plupart des habitants de la basse Égypte avaient cessé de le parler et de le comprendre. Il se maintint beaucoup plus longtemps comme langue vivante dans le Saïd. Au rapport de Makrizi, les femmes et les enfants des Coptes ne parlaient guère d'autre langue de son temps (c'est-à-dire vers la fin du XIVe siècle et le commencement du XVe) que le copte-saïdi, bien qu'ils fussent aussi familiers avec le grec. Mais bientôt après, on voit la langue copte tomber aussi en désuétude dans la haute Égypte, et l'arabe prendre sa place. Tous les Coptes qui ont été instruits à l'école disent encore leurs prières en copte, et c'est dans cette langue que les prêtres lisent les Écritures à l'église; mais elles sont expliquées en arabe. Beaucoup de livres à l'usage des prêtres et des laïques sont écrits en langue copte, mais en caractères arabes.

Un des traits les plus remarquables du caractère des Coptes est la haine qu'ils portent aux autres sectes chrétiennes; l'aversion des musulmans pour les infidèles n'en donne qu'une faible idée. Ils sont, généralement parlant, d'un caractère sombre, très-avares, dissimulés à un degré incroyable, rampants ou insolents selon la fortune; race très-peu recommandable, au total, et qui donnerait une triste idée du peuple dont ils descendent, si une pareille disposition morale n'était pas l'inévitable résultat d'un régime d'oppression et d'abaissement. Ils ont tous les vices des esclaves : ignorants, fourbes, sans foi ni conscience, n'ayant d'autre pensée que le gain, d'autre jouissance que les plaisirs grossiers. Tel est le portrait que l'informant de M. Lane lui a fait de ses coreligionnaires, et les autres voyageurs n'en ont pas reçu une idée plus favorable. C'est parmi eux que se recrutent communément les hommes d'affaires, les receveurs et les écrivains.

3° *Les Turcs.* L'analogie morale pourrait placer le nom des Juifs après celui des Coptes, et la communauté de croyance appellerait aussi à leur suite les autres chrétiens d'Égypte; mais la suprématie politique doit donner le pas aux Turcs. Depuis le temps de Sélim (1517), ils sont les maîtres du pays, mais ils n'y ont jamais été nombreux. On évalue à 10 ou 12 000 au plus le chiffre de la population turque de l'Égypte; population essentiellement mobile et transitoire. Ils ne se sont jamais mêlés à la masse du peuple, qu'ils méprisent, et dont ils sont détestés; ils sont restés cantonnés dans les emplois civils et militaires; encore ils n'y ont eu depuis longtemps que peu ou point d'influence, supplantés qu'ils avaient été par les Mamelouks avant l'expédition française, et, depuis, tenus à distance par le génie régénérateur de Mohammed-Ali.

4° *Les Levantins.* Sous le nom de Levantins, on désigne communément tous les Arabes chrétiens de l'Égypte, en dehors des Coptes.

Les uns se rattachent à des familles établies de temps immémorial dans le pays, les autres s'y sont établis à des époques plus ou moins récentes. Il y a parmi ces derniers beaucoup de Syriens, d'Arméniens et de Grecs. Ceux-ci ont gardé entre eux l'usage de leur langue nationale; mais les premiers ne parlent que l'arabe, que les autres comprennent et parlent aussi. Ils ont de plus, dans leurs rapports d'affaires avec les Européens, une sorte de jargon mi-partie grec et italien, qu'on appelle *lingua franca*. La plupart des Levantins sont adonnés au commerce ou font la banque; il y a parmi eux de très-riches maisons. Quoique chrétiens, ils se rapprochent beaucoup des musulmans par leurs usages domestiques et toutes les habitudes de la vie intime. Un voyageur instruit et spirituel, M. Bayle-Saint-John, a esquissé, dans un amusant volume, le tableau domestique des Levantins du Caire (*Two year's Residence in a Levantine family*, 1850).

5° *Les Francs*. De tout temps il y a eu des Européens établis à Alexandrie, sous la protection de leurs consulats respectifs, et même une partie de ces familles européennes, commerçantes pour la plupart, étaient souvent comprises dans la classe des Levantins; mais le nombre s'en est beaucoup accru depuis Mohammed-Ali. Leur condition, cela va sans dire, s'y est en même temps singulièrement améliorée. Ce sont aujourd'hui des Européens, des Français surtout, qui occupent la plupart des hautes positions dans les travaux publics et dans l'enseignement ou la direction scientifiques. A cet égard, une révolution complète s'est accomplie. « La conviction de la supériorité européenne, disait il y a vingt ans M. Edward Robinson, le savant auteur des *Biblical Researches*, s'est maintenant répandue parmi le peuple; les préjugés et le mépris que l'ignorance musulmane professait à l'égard des chrétiens se sont (en Égypte du moins) affaiblis en proportion, et tendent à disparaître. Aujourd'hui les Francs peuvent se promener seuls dans les rues du Caire, aussi bien qu'à Constantinople et dans les autres villes de l'Orient, sans avoir à craindre ni insultes ni empêchement; tandis qu'il y a quelques années à peine ils auraient été assaillis d'injures, sinon de pierres. S'ils voyagent dans l'intérieur, ils sont reçus partout avec politesse, et même avec empressement. »

6° *Les Juifs*. On estime qu'il y a en Égypte environ 6 ou 7 000 juifs. Le nom, en arabe, est *Yahoud* au pluriel, au singulier *Yahoudi*. La plupart demeurent au Caire, où ils occupent un quartier sale et misérable. Beaucoup sont riches, cependant. Ici comme partout, le commerce est leur grande affaire. On leur reproche d'être sales et négligés dans leurs vêtements. La couleur de leurs turbans est la même que pour les Coptes. Leurs femmes se voilent le visage, et rien, extérieurement, ne les distingue des femmes coptes ni des levantines. Les juifs ont huit synagogues dans leur quartier du Caire.

7° *Les Barâbra* ou *Berbérins*. Cette classe peu considérable de la population de l'Égypte est exclusivement confinée dans les parties les plu méridionales du Saïd, où elle occupe un certain nombre de villages. Rien ne les distingue de ceux qui forment le fonds principal de la population de la vallée du Nil nubien, immédiatement au-dessus

d'Assouân. On a remarqué qu'ils présentent dans leurs traits, et dans la manière dont ils disposent leurs cheveux, une très-grande ressemblance avec les figures égytiennes des monuments. Beaucoup d'entre-eux, sous la dénomination de *Barâbra* (qui est la forme plurielle du nom) viennent exercer au Caire les métiers de porteurs d'eau, de commissionnaires, etc., et il s'y sont faits une excellente réputation de fidélité.

Le chiffre de la population. Dans un pays où il ne se fait ni statistiques, ni dénombrements, si ce n'est par des procédés très-grossiers, on conçoit qu'il ne faut rien attendre qui ressemble à un relevé tant soit peu sûr du chiffre de la population. Aussi les estimations en sont-elles très-diverses. Napoléon, en 1798, la portait à un peu moins de 2 500 000; M. Lane, en 1835, à 2 000 000 au plus; sir G. Wilkinson, en 1847, à 1 800 000. Cependant les données recueillies vers 1838 par un homme à portée d'être aussi bien renseigné que possible, notre compatriote Clot-Bey, se rapprochent beaucoup plus du chiffre de Napoléon. Nous les consignons ici, sous toute réserve bien entendu.

Fellâhs et autres Arabes d'Égypte	2 600 000	Francs	7 000
Turcs	12 000	Esclaves nègres	20 000
Coptes	150 000	— abyssins	5 000
Barâbra	5 000	— tcherkesses	5 000
Juifs	7 000	Bédouins	70 000
Levantins (Syriens, Grecs, Arméniens, etc.)	10 000	Total approximatif	2 891 000

Sur les Bédouins, inclus ici dans la population égyptienne, nous rappellerons notre remarque précédente (*V.* p. 938), et nous ferons observer en outre que le chiffre attribué aux Européens est maintenant bien au-dessous de la réalité. La grande incertitude, en définitive, porte sur l'estimation des musulmans en général, et en particulier des Fellâhs.

Les esclaves figurent encore dans ce tableau, bien que l'esclavage ait été aboli en droit; mais, en fait, des réserves ayant été faites pour les individus à l'état d'esclavage au moment du décret d'abolition, on continue à vendre sous le couvert de cette exception, mais plus cher et secrètement.

Diodore (1,31) dit que de son temps la population de l'Égypte se montait à 3 millions d'âmes, et qu'elle avait été de 7 millions sous les Ptolémées. Ce dernier chiffre, sans être impossible, paraît bien fort si on le rapproche de la superficie cultivable du pays, même en la mettant au plus haut (*V.* p.897). Le chiffre actuel de 2 900 000 dépasse déjà la proportion moyenne de la population de la France par rapport à l'étendue de son territoire. Il est vrai qu'au temps des Pharaons et des Ptolémées, la surface cultivée de l'Égypte a pu être double au moins de ce qu'elle est aujourd'hui, ce qui conduit, toute proportion gardée, au chiffre de 6 000 000 d'âmes. C'est tout ce qu'on peut dire sur ce sujet.

§ 10. **Langue et Littérature.** — La langue de l'Egypte est l'arabe; les autres idiomes que l'on y parle, même le turc, ne sont que des

exceptions. Sur l'arabe en général et les parties de son vocabulaire les plus nécessaires à un voyageur, nous n'avons rien à ajouter à ce qui en a été dit dans les généralités de la Syrie (p. 591 et suiv.). Nous nous bornerons ici à quelques remarques particulières, en renvoyant pour plus de détails au livre de M. Lane.

La métropole de l'Égypte conserve la réputation qu'elle a eue pendant des siècles, d'être la meilleure école de la littérature arabe en général, et en particulier de la théologie musulmane ainsi que de la jurisprudence. Le niveau des études s'est fort abaissé chez les Arabes, mais moins au Caire qu'ailleurs; aussi la renommée des professeurs de cette grande cité est-elle encore sans rivale, et sa grande mosquée, el-Azhar, continue d'attirer une multitude d'étudiants de toutes les parties du monde musulman. C'est la première Université de l'Orient.

L'arabe que parlent au Caire les hautes classes et les classes moyennes est généralement inférieur, au point de vue de la correction grammaticale et de la prononciation, aux dialectes de l'Arabie, surtout à ceux des Bédawï; mais il est très-supérieur aux dialectes syriens, et plus encore à ceux du Moghreb.

Il y a au Caire beaucoup de grandes bibliothèques; la plupart sont attachées aux mosquées, et elles se composent principalement d'ouvrages de théologie, de jurisprudence et de grammaire. Plusieurs riches marchands, et d'autres personnes ont aussi de bonnes bibliothèques. Nombre de professeurs, sans parler des simples copistes, sont employés à reproduire les manuscrits. Le prix courant pour une main ordinaire est de 4 piastres, un peu plus ou moins (80 centimes), par *karra* ou cahier de vingt pages de format in-4°, chaque page de 25 lignes à peu près. Le prix s'élève si l'écriture est élégante; il est double avec les points-voyelles.

En dehors des classes qui font de la littérature une étude de profession ou une préparation à quelque carrière libérale, l'instruction est faible et très-peu répandue. Dans la classe des négociants, les plus instruits savent lire et écrire, mais c'est à peu près tout; beaucoup se contentent de la lecture et ont des gens à gage pour leurs écritures. Les classes inférieures et les Fellâhs sont hors de question. Le temps ne permet pas encore d'apprécier pleinement ce que pourra faire pour l'instruction générale l'impulsion que lui a donnée le grand réformateur.

§ 11. **Mœurs, usages. Conteurs, danseuses, psylles.** — Presque tout ce que nous avons dit des mœurs turques en général, p. 317 à 331, est applicable à l'Égypte, et ce que celle-ci présente de particulier au point de vue des costumes, des mœurs, etc., a trouvé sa place ci-dessus, dans notre paragraphe 9. A ce que nous avons dit p. 322 à 327, des bains, des cafés, des bazars turcs, des principaux amusements, des derviches tourneurs et hurleurs, il ne nous reste à ajouter que quelques détails sur certaines représentations auxquelles les voyageurs auront sans doute l'occasion d'assister au Caire, ou dans d'autres localités de l'Égypte : nous voulons parler des *conteurs*, des *danseuses*, des *chanteuses* et des *psylles*.

Conteurs. On trouve ordinairement dans les cafés arabes une espèce

d'orateur qui raconte ou chante une histoire merveilleuse ou un roman populaire. Quoique ces récits soient peu variés, ils n'en captivent pas moins toujours l'attention et l'intérêt des auditeurs. La parole des conteurs est animée, leur geste expressif, le ton habituel du récit est une sorte de demi-récitatif. Ils s'accompagnent ou se font accompagner d'un instrument à cordes, comme d'une basse continue sur laquelle la voix se détache avec plus de force et d'éclat. Ces conteurs forment une corporation partagée en plusieurs catégories, à chacune desquelles est attribuée une classe de récits dont le conteur ne doit pas sortir. Trois romans poétiques font principalement les frais de leurs récits: les Aventures d'Abou-Zeïd, le Roman de Zahir et l'histoire d'Antar. Quelquefois le maître du café paye les conteurs pour attirer la foule; mais en général leur rétribution repose sur la générosité des auditeurs.

Danseuses et chanteuses. Un divertissement de plus haut goût et d'une nature plus intime est celui des danseuses (*ghaziyèh*). Elles appartiennent à une tribu particulière appelée Ghawâzi. Les voyageurs les ont souvent confondues avec les chanteuses (*almèh*, plur. *awâlim*), avec lesquelles elles n'ont rien de commun, si ce n'est que les unes et les autres sont également appelées dans l'intérieur des maisons des riches pour y faire montre de leurs talents. A certains égards les danseuses ont une réputation beaucoup plus fâcheuse que les chanteuses; ce sont, à vrai dire, les courtisanes avouées du Caire. Là, comme partout, il y en a de toutes les classes. Celles du premier rang sont très-belles, très-parées, et naturellement les représentations qu'elles vont donner chez les grands ou les étrangers se payent en proportion. Elles dansent par groupes de deux ou de quatre; néanmoins quoiqu'elles mettent une certaine symétrie dans leurs mouvements, il ne faudrait pas s'attendre à les voir former des figures et des tableaux réguliers.

Lorsqu'elles se présentent sur le dourka, elles commencent à faire quelques pas en agitant au-dessus et autour de leur tête de petites cymbales de cuivre, qu'elles tiennent du pouce et du médium de chaque main et dont elles jouent avec beaucoup d'expression. Ce prélude achevé, la danse commence. Alors les jambes demeurent immobiles, de même que la partie supérieure du corps, excepté les bras qu'elles écartent, qu'elles arrondissent, qu'elles baissent ou élèvent, suivant les diverses phases du sentiment lascif qui semble les animer. Agités par une trépidation incessante, que tour à tour elles accélèrent avec une audacieuse énergie ou ralentissent languissamment, les hanches et les reins, assouplis à tous les mouvements, expriment sans retenue toutes les sensations physiques; c'est le *vibrabunt sine fine prurientes lascivos docili tremore lumbos* des filles de Gadès, tel que le décrit Martial. Elles ont du reste plusieurs espèces de danses. L'une, c'est la plus hardie et la plus brutale, est exclusivement empreinte du génie égyptien; une autre, mêlée de quelques pas, paraît combinée avec la danse grecque; une troisième est connue sous le nom de danse des guêpes (*nahlèh*). Les danseuses feignent d'avoir été piquées par l'insecte, et au milieu de leurs mouvements elles le cherchent sur toutes les parties du corps, se dépouillent un à un de leurs légers vêtements, dont elles ne conservent qu'un voile transparent et mal as-

sujetti. Quand la danse est arrivée à son plus haut point d'excitation, il y a des moments de repos pendant lesquels les danseuses viennent agacer les spectateurs. Leurs provocations s'adressent surtout au principal invité. Une manière galante de témoigner sa satisfaction est d'humecter du bout de la langue de petites pièces d'or qu'on leur applique au front, sur la gorge, sur les bras, etc.

Ces danseuses sont de toute antiquité en Égypte, car on les voit représentées sur les monuments des Pharaons.

Psylles. Nous ne dirons rien des diverses sortes de baladins, escamoteurs, théâtres de marionnettes, etc., qu'on peut rencontrer dans les rues du Caire et qui ressemblent beaucoup à ceux de nos villes ; mais une classe d'hommes qui, sans être absolument particulière à l'Égypte, s'y voit maintenant plus habituellement qu'ailleurs, est celle des charmeurs de serpents. En ceci, comme en bien d'autres prodiges, le charlatanisme peut sans doute se mettre souvent de la partie ; néanmoins il reste des cas, et en grand nombre, où toute supercherie a paru impossible, et où les *psylles*, comme les anciens les nommaient, semblent exercer sur les reptiles une fascination véritable. L'industrie de ces hommes est de reconnaître si des serpents sont cachés dans une habitation, de les évoquer, de les attirer à eux, et d'en débarrasser la maison. En apparence, ils semblent n'employer pour cela qu'une simple formule : « Je vous adjure, au nom d'Allah ; que vous soyez au-dessus de nous ou au-dessous, sortez. Je vous adjure par le plus grand des noms. Si vous obéissez, montrez-vous ; si vous n'obéissez pas, mourez ! mourez ! mourez ! » Et alors on voit le serpent sortir, ou du plafond, ou des fissures de la muraille, et se laisser prendre par le charmeur, qui le met dans son panier et l'emporte. Quelque explication qu'on donne du fait, la réalité en a été souvent constatée.

Nous aurions encore bien des détails de mœurs intéressants à signaler au voyageur, tels que les cérémonies des mariages, des enterrements, les *mariages à la copte*, ces singuliers contrats où l'on prend une femme pour un mois, deux mois, et dont quelques Européens ont même profité ; les fêtes religieuses, celle du Khalig ou de l'inondation, celle du Dossèh (piétinement) où le cheikh des derviches saadites passe à cheval sur une foule de fanatiques étendus sur le sol, etc., etc, mais on comprend que de pareils tableaux nous entraîneraient trop loin. Ce sont de ces choses qu'il vaut mieux voir que lire. On trouvera d'ailleurs des détails amusants sur tous ces sujets dans la plupart des ouvrages des voyageurs pittoresques (Gérard de Nerval, Maxime du Camp, Alexandre Dumas, etc. etc.),

Section V.—Manière de voyager, saison favorable, hygiène, etc.

§ 1.—Communications maritimes, chemins de fer, poste.—Trois services réguliers de paquebots à vapeur sont établis entre l'Europe et l'Égypte. Les *Messageries impériales françaises* envoient tous les 15 jours un paquebot direct de Marseille à Alexandrie, touchant à Malte, trajet en 7 à 8 jours, et réciproquement d'Alexandrie à Marseille. La

Compagnie péninsulaire et orientale anglaise envoie également tous les 15 jours un paquebot direct de Marseille à Alexandrie, trajet accéléré en 5 jours seulement, et un paquebot indirect partant de Southampton, touchant à Gibraltar et Malte, trajet en 12 jours. Ces deux paquebots, consacrés au service de la malle de l'Inde, ont rarement de la place pour les voyageurs, qui ne se rendraient pas à cette destination. Ils sont toujours encombrés, manquent du confortable auquel sont habitués les Français, et leur prix est très-élevé, d'autant plus qu'on n'y délivre de secondes classes qu'aux domestiques. Enfin le *Lloyd autrichien* envoie aussi de Trieste à Alexandrie un paquebot accéléré, touchant à Corfou seulement, et qui fait le trajet en 5 à 6 jours. Ce paquebot est également chargé du service de la malle de l'Inde. Mais il est moins encombré, moins cher, et aussi accéléré ; c'est en définitive le mieux fait de tous les services d'Égypte. De Constantinople à Alexandrie, il existe aussi des services réguliers. Les *Messageries françaises* ont une ligne indirecte par la côte de Syrie, trajet en 17 jours, de quinzaine en quinzaine. Le *Lloyd* a une ligne directe de quinzaine en quinzaine, touchant à Dardanelles, Smyrne et Rhodes, trajet en 4 à 5 jours. La ligne des côtes de Syrie ne va jusqu'en Égypte qu'à certaines époques de l'année. Pour les jours et les tarifs, voyez Alexandrie p. 958, et introduction générale.

L'Égypte possède un *chemin de fer* faisant le service journalier entre Alexandrie, le Caire et Suez (*V.* R. 162), avec les embranchements de Benâ'l-Assal à Zaggazig, de Tantah à Samanoud (le point de la ligne le plus rapproché de Damiette) et le tronçon d'Alexandrie à Mariout réservé au vice-roi, et au service de sa résidence à Mariout. Le chemin de fer est aujourd'hui la seule voie de communication en usage dans la basse Égypte, et a fait abandonner les autres routes. Les voyageurs, qui désireraient parcourir les parties du Delta qu'il n'atteint pas encore, trouveront facilement des bateaux pour ces excursions.

Poste.—Les rapports avec l'Europe, la Syrie et la Turquie ont lieu au moyen des paquebots autrichiens, français et anglais ; à l'intérieur, il existe *une poste européenne* sur tout le trajet du chemin de fer d'Alexandrie à Suez : elle a au Caire un bureau, où sont expédiées les lettres arrivées à Alexandrie par les paquebots-poste (elles doivent être affranchies jusqu'à Alexandrie; le prix d'une lettre simple est d'une piastre au tarif), et une *poste indigène* pour toute l'Égypte jusqu'à Khartoum. Une lettre arrive du Caire à Thèbes en 7 jours, à Assouân en 9 jours. Il faut remettre les lettres aux consuls qui les transmettent à l'autorité locale. Dans l'intérieur du pays, il faut retirer ses lettres chez les *Moudirs* ou chez les agents consulaires.

Le télégraphe électrique est à la disposition du public d'Alexandrie, au Caire et à Suez. Le prix d'une dépêche de 25 mots est de 5 francs entre deux de ces points, et de 10 fr. d'Alexandrie à Suez.—Un télégraphe sous-marin est établi de Suez à Aden. On compte le prolonger jusqu'aux Indes, en même temps qu'Alexandrie sera reliée à Malte.

§ 2.—Passe-ports, douane, consuls, papiers de crédit, hôtels.—Les passe-ports européens ne sont demandés qu'à Alexandrie, encore sont-

ils exigés plutôt par les consuls, auprès desquels ils servent de titre d'introduction, que par les autorités égyptiennes. Dans l'intérieur du pays, on n'en a jamais besoin: il est même inutile de se munir de *teskérés* ou de *firmans* du gouvernement indigène, à moins qu'on n'ait en vue quelque but spécial, tel que des fouilles, des découvertes à entreprendre, qui demandent alors l'autorisation et la protection des autorités locales. La douane n'est guère plus sévère, et un léger baghchich donné aux employés les rend encore plus accommodants.

La France a en Égypte un consul général résidant à Alexandrie, et jouissant des prérogatives diplomatiques, un consul au Caire, et plusieurs agents consulaires en différentes localités, à Thèbes, aux ports de la mer Rouge, etc. Ce sont les protecteurs naturels des voyageurs français, et il ne faut jamais craindre de réclamer leurs bons offices pour obtenir les permissions de visiter les mosquées et pour sanctionner les contrats passés avec les drogmans, les reïs (patrons de barque),etc.—Alexandrie et le Caire sont les seules villes sur lesquelles on puisse d'une manière certaine se procurer du papier de crédit. Nous citerons à l'article Alexandrie le nom des banquiers principaux. Quant à la dépense du voyage en Égypte, tout ce qu'on peut ajouter à ce que nous avons dit dans notre introduction générale, c'est qu'une excursion de trois mois en Égypte, aller et retour en Europe, peut revenir, dans les conditions ordinaires, à 3 ou 4 000 francs, si l'on prend les premières classes des chemins de fer et du paquebot, et que cette somme peut se réduire considérablement si l'on prend les secondes classes, et qu'on remonte le Nil en compagnie avec d'autres voyageurs. Le voyage du Nil monte à lui seul à un minimum d'environ 1800 francs, dépense générale qui peut se partager entre plusieurs voyageurs, le nombre de ceux-ci n'apportant guère d'augmentation que sur le prix de la nourriture.

Hôtels.—On trouve à Alexandrie et au Caire des hôtels tenus à l'européenne, avec un confortable suffisant, et à des prix relativement modérés (10 à 12 fr. 50 par jour). Nous indiquerons, à l'article *Caire*, les conditions auxquelles un étranger pourrait s'y installer d'une manière plus durable. Pendant le voyage du Nil, le voyageur habite ordinairement sur sa cange, et si, pendant quelques excursions, il se voit dans la nécessité de chercher un abri chez les habitants, il trouve partout l'hospitalité moyennant un baghchich.

§ 3. **Aniers, dromadaires, drogmans de place, voyage du Nil.**—L'âne est depuis longtemps la monture traditionnelle des Francs en Égypte : bien que le cheval ne leur soit plus interdit comme autrefois, l'âne est presque exclusivement employé pour les courses journalières des grandes villes, ou les excursions dans leurs environs immédiats. Dans toutes les rues principales, sur toutes les places d'Alexandrie et du Caire, on trouve des ânes de louage, que leurs conducteurs vous offrent à l'envi. L'ânier est ordinairement un enfant ou un jeune garçon vêtu d'une mauvaise chemise bleue, coiffé d'un vieux tarbouch presque décoloré, et qui court nu-pieds après sa monture pour l'exciter de la voix et du bâton, pendant que par ses cris, il prévient et fait ranger les passants. Les cris des âniers forment un vocabulaire

qui apprendra au voyageur un grand nombre de mots usuels : *Ia weled! Ia bent* (toi le garçon! toi la fille!) *waa! waa!* (gare!) *reglak!* (tes pieds) *yeminak!* (ta droite!) *chmalak!* (ta gauche!), etc. Certains d'entre eux écorchent quelques mots de français et d'italien, et sont, dans un grand nombre de cas, des drogmans suffisants pour courir les rues. Quant à l'âne, ce n'est pas sans raison qu'on a vanté ses services : l'âne de la haute Égypte surtout, malgré sa petite taille, est remarquable par son ardeur; son trot serré et menu rend son allure infiniment douce, et il faut à peine l'exciter pour le mettre au galop. Son seul défaut est de butter souvent des pieds de devant, aussi doit-on avoir toujours l'œil à ses oreilles et ne pas trop engager ses pieds dans les étriers, pour pouvoir sauter en avant et se retrouver sur ses pieds quand cet accident se produit. Du reste, comme les pieds touchent presque à terre, la chute ne saurait être grave, et n'excite jamais que les rires des assistants ou du cavalier désarçonné.

Bien que l'Égypte soit la terre classique du chameau et du dromadaire, le voyageur a rarement occasion d'en faire usage actuellement sur le sol même de l'Égypte; depuis l'établissement du chemin de fer de Suez, le voyage d'Arabie ne commence qu'à cette dernière ville. C'est au Caire toutefois qu'il faut se munir d'un drogman, de chameliers, d'une escorte, toujours par l'entremise du consulat. En dehors du voyage d'Arabie, ce n'est guère que pour l'excursion aux oasis, ou à Koçéïr, que l'on fera usage du dromadaire. Nous n'avons rien, du reste, à ajouter aux détails que nous avons donnés p. 608 à 610 sur cet animal singulier et sur la manière de le monter.

Les *drogmans de place* sont en Égypte ce qu'ils sont dans le reste de l'Orient. C'est dans les grands hôtels du Caire qu'on trouvera les meilleurs pour le voyage de la haute Egypte ou du Sinaï. Nous ne pouvons que répéter à leur égard les instructions données p. 603 et 604.

Le voyage véritablement spécial à l'Égypte, c'est le voyage sur le Nil. Il ne peut plus être fait que dans une barque particulière. Il y a quelques années, les voyageurs ont pu, pendant quelque temps, se servir des bateaux à vapeur de la compagnie des transits ; c'était une ressource précieuse pour les voyageurs pressés par le temps, puisqu'ils pouvaient ainsi faire en 20 jours le voyage du Caire à Assouân (350 kil.) ; l'économie était aussi considérable, et si l'on voyait la haute Égypte avec moins de détails et moins de loisir que par le mode actuel, bien des voyageurs, qui reculent aujourd'hui devant la dépense de temps et d'argent, pouvaient en prendre un aperçu général, ce qui vaut infiniment mieux que de n'avoir rien vu. Cette ressource, disons-nous, n'existe plus, le gouvernement égyptien ayant eu la faiblesse de céder aux réclamations des bateliers du Nil et de sacrifier l'intérêt général aux clameurs d'une corporation. Espérons qu'à une époque prochaine, on verra se rétablir des services à vapeur pour remonter le Nil.

Aujourd'hui il y a deux arrangements à faire pour ce voyage : la première manière est de s'entendre au Caire avec un drogman, qui se charge de transporter sur un bateau à voile soit le voyageur seul, soit une compagnie, jusqu'à Thèbes et à Syène, et de fournir la nour-

riture pendant le trajet; la seconde est de louer soi-même un bateau et de le pourvoir des approvisionnements nécessaires.

Dans le premier cas, c'est-à-dire si l'on fait un marché à forfait avec un drogman, on passe devant son consul un contrat où les obligations et les droits respectifs sont soigneusement stipulés. Tout doit y être prévu et déterminé, la grandeur du bateau, le nombre de personnes pour lequel il sera approprié, le nombre de repas, et pour chaque repas le nombre des plats et la qualité des vins. Toutes les dépenses accessoires, en ce qui regarde les baghchich, les guides, les ânes et les chevaux pour les excursions aux temples et aux tombeaux, doivent être mises à la charge du drogman. Il faut déterminer de combien de jours on veut disposer pour la visite des ruines et pour les excursions plus éloignées, si l'on en projette, ainsi que le temps où l'on veut être ramené au Caire. Sur la somme convenue, la moitié où les deux tiers sont comptés en passant le contrat, le reste est payé au retour. Voici le modèle d'un contrat de ce genre :

Contrat avec un drogman:

« Nous soussignés N... et N..., sommes convenus aujourd'hui avec le drogman N... de faire avec lui un voyage en remontant le Nil, et nous avons arrêté les conditions suivantes :

1. Le drogman N... s'engage à se pourvoir d'une cange (ou autre sorte de bateau qu'il faut déterminer, voyez ci-après) spacieuse (on peut déterminer la grandeur) et commodément équipée, avec un tendelet et une chaloupe, pourvue en outre de lits, de linge de lit, de tables, de chaises, de vaisselle, de verres, de vases à filtrer, et de tous les autres objets que l'on doit fournir à des passagers de première classe.

2. Le drogman N... s'engage à fournir toutes les provisions de bouche, les vins et les liqueurs, les bougies et les lampes nécessaires pour le voyage, et à donner chaque jour, tant au déjeuner qu'au dîner, autant de services que les soussignés le demanderont (à moins qu'on ne les détermine d'avance, ainsi que la nature des vins et des liqueurs, comme il a été dit).

3. Le drogman N. s'engage à se fournir d'un cuisinier, d'un domestique et d'un aide pour laver le linge et tenir propres les chambres des voyageurs, et à les payer pendant toute la durée du voyage.

4. Le drogman N. s'engage à conduire, dans ces conditions, MM. N... et N..., avec leurs femmes et leurs enfants, jusqu'à Assouân, et à les ramener au Caire; à leur donner quinze jours de séjour à terre pendant le voyage (ou tout autre nombre que l'on voudra stipuler), partout où il leur plaira de s'arrêter, et à leur procurer des guides et des ânes pour visiter tous les endroits qu'ils voudront voir.

5. Pour remplir les obligations déterminées par les paragraphes précédents, le drogman N... reçoit de MM. N... et N. la somme de 5 600 fr. en or, dont moitié payée maintenant, et le surplus quand on sera de retour au Caire.

6. S'il arrivait que MM. N... et N... s'arrêtassent plus longtemps dans leurs diverses stations qu'il n'est stipulé à l'art. 4, MM. N... et N... s'engagent à payer au drogman N... la somme de 90 fr. pour chaque jour qui dépasserait le terme fixé.

7. Si les susdits voyageurs, après leur arrivée à Assouân, avaient le désir d'aller jusqu'à la seconde cataracte, le drogman N... promet de les y conduire dans le même bateau et dans les mêmes conditions. De leur côté, MM. N... et N... lui payeront, pour le voyage de la première à la seconde cataracte, retour compris, voyage pendant lequel il leur sera donné trois journées de séjour en tels lieux qu'il leur plaira de choisir, la somme de 1700 fr. Et s'ils désiraient, pendant ce voyage au-dessus de la pre-

mière cataracte, s'arrêter à terre plus de trois jours, ils s'engagent à lui compter 75 fr. pour chaque jour d'excédant.

8. Il est bien entendu que le drogman N. prend à sa charge tous les présents qu'il pourra y avoir à faire pendant le voyage, aussi bien que toutes dépenses de gardiens, d'équipage supplémentaire pour le service du bateau au passage des rapides d'Assouân et de Philæ, de baghchich à donner aux hommes d'équipage, aux capitaines et aux pilotes, soit dans le cours, soit à la fin du voyage.

9. Le bateau sera complétement équipé et prêt à mettre sous voile dans cinq jours à partir d'aujourd'hui.»

Fait au Caire, le...

Les signatures.

Habituellement six personnes se réunissent pour un voyage de ce genre; dans ce cas, la dépense pour chacun est d'un peu plus de 900 fr. pour le voyage du Caire à Assouân et retour, et de 1200 fr. si l'on pousse jusqu'à la seconde cataracte. Naturellement, si la compagnie est moins nombreuse, la part de chacun devient plus forte. Pour un voyageur seulement, elle serait à peu près doublée.

L'autre méthode, ainsi que nous l'avons dit, est de se rendre à Boulâk en compagnie de son drogman, et là, parmi les barques qui sont à l'ancre (dahabièh, canges ou autres), d'en choisir une, de la prendre en location, de la munir des provisions et autres choses nécessaires pour un voyage de huit semaines ou plus, de se faire, en un mot, le patron temporaire de la barque et de l'équipage pour le temps que doit durer l'excursion. Dans le choix d'une barque, il faut s'assurer avant tout qu'elle est à l'eau depuis peu de temps, et qu'elle a été récemment peinte à l'intérieur. Ces deux conditions sont des garanties essentielles contre l'envahissement des rats et des insectes. On s'assurera également que rien ne manque, ni sur le pont, ni dans les cabines, ni dans la voilure; il est bon aussi de savoir quelle est la réputation du reïs (le patron), et, enfin, si l'embarcation est comptée parmi les bons voiliers. La barque sera munie d'une chaloupe (très-importante dans certains cas pour aller à terre pendant que la cange continue sa route, ou pour ne pas être obligé de se mettre à l'eau dans le limon, où la cange ne pourrait aborder). Toute constatation faite, on se rendra alors au consulat, où le contrat doit être passé et écrit en double, avec le sceau du consul. Le voyageur gardera sa copie avec lui pendant le voyage. Le coût de l'acte et des copies ou traductions qu'on en peut faire est taxé. Voici, comme dans le cas précédent, le modèle d'un de ces contrats :

Contrat avec un reïs.

1. Aujourd'hui (les dates) le reïs N... de Boulâk, loue à M. N... une barque du tonnage de 200 ardebs, pour aller du Caire à Assouân, au prix de 1000 fr. pour tout le voyage de soixante jours, à partir (désignation du jour). Sur ce prix, 600 fr. sont payés actuellement, et le reste à l'heureux retour du voyageur.

2. L'équipage doit se composer de 8 hommes, d'un pilote et d'un reïs, tous sains de corps, robustes, et soumis de tout point aux ordres du voyageur. Nul d'entre eux ne pourra quitter la barque sans l'autorisation de M. N... Si l'un des hommes venait à quitter indûment la barque ou se trouvait hors d'état de travailler à la manœuvre, il serait immédiatement remplacé. Quand M. N... le désirera, le reïs mettra à sa disposition un ou deux matelots pour l'accompagner à terre, dans les

courses qu'il aura à faire (utile pour passer les ruisseaux, porter les armes, le gibier, etc.)

3. On ne lèvera jamais l'ancre qu'à la volonté de M. N... En remontant le fleuve on voyagera jour et nuit quand le vent sera favorable; mais quand il sera contraire ou calme, on tirera la barque à la corde, depuis le lever jusqu'au coucher du soleil (on fait ainsi environ six lieues par jour), et, en ce cas, le reïs devra s'arrêter chaque soir, ne relâcher que près de villages sûrs, et avoir toujours deux hommes de garde.

4. Le reïs s'oblige à laisser à M. N... douze jours pour visiter les endroits où il désirera s'arrêter; M. N..., s'il voulait séjourner plus longtemps, s'oblige à payer au reïs, pour chaque jour de surplus, une somme proportionnée à celle qui est stipulée au présent contrat (20 fr. ou 96 piastres).

5. M. N... s'engage, de son côté, à permettre au reïs de séjourner 24 heures à Siout et à Esnèh, pour y acheter des provisions et y faire cuire du pain.

6. Si, par suite de mauvais temps ou de tout autre motif extraordinaire non causé par le voyageur, le voyage durait plus de soixante jours, y compris les douze jours stipulés à l'art. 4 et les deux jours de l'art. 5, M. N... n'aurait pas à en tenir compte au reïs.

7. Le propriétaire du bateau n'a droit à aucun dédommagement pour les accidents qui pourraient survenir pendant le voyage et les dégâts qui en résulteraient pour le bâtiment.

8. Le reïs ne devra prendre à bord ni marchandises, ni voyageurs.

Signatures.

Les barques qui naviguent sur le Nil varient de forme, de grandeur et de nom. Les plus grandes sont les *djerms*, dont on ne se sert guère que durant l'inondation, ou pour les voyages d'Alexandrie aux ports de la Méditerranée. Elles jaugent depuis 800 jusqu'à 2000 ardebs et plus. Elles ont deux mâts et de grandes voiles latines, comme la généralité des barques du Nil. Le *mâdil*, appelé aussi *kiyâs*, ne diffère de la djerm que par de moindres dimensions. Les barques les plus habituellement usitées pour les voyages du Nil sont le *maasch*, ou *rahlèh*, le *dahabièh* et la cange (*kanghèh*). Ils ne diffèrent que par les dimensions. La cange est la plus petite des trois; le dahabièh, qui tient le milieu, est le plus communément employé.

Le *prix de location* d'une barque se règle sur sa grandeur et son équipement, et aussi sur l'époque de l'année. Une barque très-grande et parfaitement tenue, coûtera de 12 à 15 et jusqu'à 1800 fr. par mois. Un dahabièh de 200 à 250 ardebs, plus simplement équipé, ne coûtera en décembre que de 8 à 900 fr.; mais en octobre et novembre, on ne le payera pas moins de 1000 fr. En janvier, où le nombre des voyageurs est beaucoup moindre, on pourra trouver une barque au prix de 500 fr. par mois. La solde de l'équipage est comprise dans le prix; mais il est d'usage de donner un mouton à Siout et à Esnèh ou à Syène, et d'accorder une légère gratification, que les matelots réclament en arrivant dans toutes les villes. Le baghchich de l'équipage ne devant pas dépasser 30 à 40 fr. en tout, il faudra proportionner à cette somme ce qu'on donnera chaque fois. Il est d'usage d'inviter le reïs à dîner de temps en temps; il est très-sensible à cet honneur. On fait un contrat particulier avec le drogman, en tant que drogman, lui payant une somme convenue pour le voyage (soit 500 fr. pour deux mois) et un salaire prévu pour les jours qui dépasseraient le temps convenu (soit 20 fr. par jour); il s'engage à fournir les meubles, le

linge de table. de toilette et de nuit, et les ustensiles de cuisine.

Reste l'article de l'approvisionnement. Les indications suivantes sont une mesure convenable pour trois personnes et un voyage de huit semaines. Beaucoup de drogmans remplissent en même temps l'office de cuisinier; autrement, il faut en engager un, qui coûtera de 100 à 120 fr. par mois.

Approvisionnement d'une barque

POUR TROIS PERSONNES ET UN VOYAGE DE HUIT SEMAINES.

20 oka de riz.
15 — macaroni et vermicelle.
30 — farine de froment pour le pain.
18 — pommes de terre.
2 — haricots blancs.
2 — lentilles.
6 — ognons.
2 — orge mondé.
2 — gruau.
Poules, œufs, beurre, viande de mouton et de bœuf.—On ne fera ces sortes de provisions que d'une station à une autre.
2 oka de pâte d'abricots.
1 — gros raisin sec.
1 — amandes.
1 — prunes sèches.
300 oranges.
50 citrons.
Chocolat.
4 oka de sucre.
1 flacon de sauce à poisson.
4 boites de conserves de légumes verts.
1 cabillaud sec.
Fromages.
4 oka de biscuits.
8 — café.
1 — thé.
2 livres de sel blanc (dans une boîte de fer-blanc).
Épices, poivre, etc.
2 oka de savon pour le linge.
1 cruche d'huile d'olive.
2 oka d'huile à brûler.
2 bouteilles de vinaigre.
4 boites de sardines.
2 — moutarde.
60 bouteilles de vin.
20 — bière.
8 — eau-de-vie.
8 — rhum.
4 oka de bougies.
6 — tabac djébeli.
Cigares.
Verres.
Tasses à café.
6 tasses à café turques.
Assiettes, plats, soupières, couverts, etc.
Linge de lit, de table et de toilette.
2 flambeaux.
1 lampe.

Ne pas oublier, pour les achats dans les villages, un sac de 500 piastres en petites pièces.

Résumons ces dépenses :

Équipement et provisions, environ	700 f.
Location de la barque pour 60 jours	1000
Salaire du drogman, s'il remplit en même temps l'office de cuisinier	400
Provisions achetées en route	300
Guides, ânes, chevaux, baghchich, etc.	200
Total pour trois personnes.	2600 f.

On peut toutefois réduire cette somme avec quelques exigences de moins quant au nombre de matelots (6 suffisent à la rigueur), au nombre des repas, etc. Trois de nos amis ont pu, d'octobre en décembre, faire en un peu moins de deux mois le voyage d'Assouân aux conditions suivantes : pour le reïs, 825 fr.; pour le drogman, qui n'avait fourni que le linge, les lits et les ustensiles de cuisine, 500 fr.; la nourriture prise en route avait monté à 400 fr.; les provisions emportées du Caire à 200; faux frais et baghchich, 100 fr.; en tout 2 025 fr., ou 680 fr. par personne. Seul on payerait à peu près autant, sauf une légère diffé-

rence sur la nourriture. — Quand on est pressé par le temps, il faut faire prix pour le voyage aller et retour, et non à tant par mois, car alors l'intérêt du reïs serait de perdre du temps.

Il est de règle qu'en remontant le fleuve, les descentes à terre pour visiter les monuments sont subordonnées au vent. Si le vent le permet, ou que rien ne presse le voyageur, on visitera en allant les localités d'un intérêt secondaire, plutôt que Thèbes, qu'il est bon de réserver pour le retour, afin d'y consacrer autant de temps que possible, outre qu'après celles-ci, les autres ruines perdent de leur intérêt, au moins pour le plus grand nombre des voyageurs.

On pourrait étendre beaucoup les recommandations; mais il faut laisser quelque chose à la réflexion et aux circonstances. Maintenir son autorité vis-à-vis de l'équipage, tout à la fois avec fermeté et avec justice, et ne jamais laisser ses hommes se relâcher sur l'article très-essentiel du lavage journalier et de la propreté de la barque, ce sont les deux choses qui importent avant tout.

§ 4. — Saison favorable, hygiène, impression générale. — La meilleure saison pour visiter l'Égypte est l'automne ou l'hiver. On peut visiter la basse Égypte à peu près en toute saison, sauf en été, où les chaleurs sont trop fortes, et où le pays est couvert par l'inondation. En octobre et novembre, les grandes chaleurs sont passées, et l'on aura le spectacle de l'inondation à sa période décroissante. Le voyage de la haute Égypte doit être fait de la fin d'octobre à la fin de mars ou plus tard. Comme la première partie du voyage doit se faire à la voile, en remontant le fleuve, il faut éviter autant que possible l'époque où règnent les vents du sud (mars-juin) qui rendraient le trajet interminable, et surtout les mois de mai et de juin, qui sont les plus exposés au *khamsin* et au *sémoum*. L'époque choisie pour voir l'Égypte doit, du reste, se combiner avec les projets ultérieurs du voyageur. Si, par exemple, il se propose de visiter ensuite le Sinaï et la Syrie, il devra revenir de la haute Égypte à la fin de février, consacrer le mois de mars à la péninsule arabique, pour arriver en avril dans la Palestine méridionale. Réciproquement, le voyageur arrivant de la Palestine ou du Sinaï devra être au Caire vers le milieu de janvier au plus tard, et partir immédiatement pour la haute Égypte. Le moins que l'on puisse donner à l'Égypte, c'est trois mois.

C'est surtout en Égypte que le voyageur devra suivre dans toute sa rigueur les règles d'hygiène posées dans notre introduction générale. Il devra se garder de l'extrême chaleur, en ne s'aventurant pas au soleil pendant les heures chaudes du jour; éviter les *coups de soleil*, qui peuvent être mortels, en se couvrant avec soin la tête d'un épais tarbouch, et même, dans la haute Égypte, de plusieurs tarbouchs superposés, et en ombrageant le front, le cou et les épaules sous les plis d'une épaisse kouffièh ; se prémunir contre l'éclat de la lumière et contre les ophthalmies, en portant des conserves bleues, ou un voile de soie vert ou bleu; porter de la flanelle sur la peau, et surtout une ceinture sur le ventre, pour éviter les refroidissements brusques et la diarrhée; combattre celle-ci dès le début, comme la dyssenterie et la fièvre intermittente. (*V.* Introduction générale.) C'est surtout par

une alimentation modérée, par des vêtements entretenant une température égale et douce qu'on en préviendra l'invasion. Les personnes malades de la poitrine, qui viennent demander au climat chaud et égal de l'Égypte une guérison attestée aujourd'hui par de nombreux succès, devront se diriger comme il suit : arriver en Égypte vers la fin de septembre, et s'installer au Caire jusqu'à la fin d'octobre; les malades, qui n'ont encore qu'une atteinte légère, pourront même, sur l'avis des médecins européens du Caire, se contenter du séjour de cette ville, où l'hiver se marque à peine par deux ou trois semaines de pluie. Mais à un degré plus avancé, le climat du Caire serait insuffisant, à partir de novembre il faut se rendre dans la haute Égypte, passer l'hiver sur une cange confortablement équipée, et s'installer à Louksor, à Assouân, etc. Dès le mois d'avril, il faut être revenu au Caire, et retourner promptement en Europe pour éviter les grandes chaleurs de l'été, qui seraient très-funestes et détruiraient le bénéfice obtenu. Il faut passer l'été sous le climat doux de la Provence ou de l'Italie du N., pour revenir à l'automne en Égypte. Deux hivers au moins sont nécessaires pour assurer la guérison.

De tous les pays que nous avons à décrire dans cet ouvrage, l'Égypte est peut être le plus remarquable, et assurément le plus facile à parcourir. Les paquebots, le chemin de fer, la civilisation européenne, qui a pénétré jusqu'au Caire, la manière douce et confortable de voyager sur le Nil, en font le voyage par excellence pour les femmes et les malades, pour lesquels les excursions dans l'intérieur de la Syrie, de l'Asie Mineure et de la Grèce sont si difficiles et si pénibles. La vue du Delta couvert de prairies verdoyantes à la suite de l'inondation enchante l'homme du nord, qui vient de parcourir les campagnes brûlées de la Syrie, les rochers arides de la Grèce, ou les sables sans fin de l'Arabie. Le Caire, avec son architecture arabe si pure, sa population si pittoresque, mêlée de toutes les races de l'Afrique, frappe et étonne plus encore peut-être que Constantinople; enfin, les pyramides et les temples de la haute Égypte reportent notre pensée dans les profondeurs les plus reculées de l'histoire. La vie un peu monotone que l'on mène sur une cange, en remontant le Nil, est un des meilleurs stimulants à l'étude, et le touriste le plus frivole devient par nécessité un voyageur sérieux. Quelques livres bien choisis deviennent alors une ressource précieuse : il ne faut pas craindre de grossir son bagage de cette manière. Le dessin, la peinture, l'histoire naturelle offriront d'utiles délassements à celui qui craindrait trop les études archéologiques. Tout le monde ne possède pas ces talents ou ces connaissances, mais un des passe-temps qui peuvent rendre le plus fructueux les loisirs de ce long voyage, c'est la photographie, dont les procédés sont à la portée de tout le monde, et qui permet de rapporter une collection de souvenirs aussi précieux pour les savants que pour les gens du monde.

CHAPITRE DEUXIÈME.

LA BASSE ÉGYPTE.

ROUTE 160.

DE MALTE, DE CORFOU OU DE JAFFA A ALEXANDRIE.

De quelque côté qu'on arrive à Alexandrie par mer, on doit perdre longtemps les côtes de vue. De Malte, on a 3 jours et 4 nuits de navigation, pendant lesquels on entrevoit quelquefois un instant les caps Razat et Mellah', qui appartiennent à la côte d'Afrique. En venant de Jaffa (1 jour et 2 nuits) on aperçoit parfois les bouches de Damiette, si le navire dévie un peu vers le S. Les services accélérés du Lloyd venant de Rhodes (8 h.) ou de Corfou (3 jours et 3 nuits) perdent également la terre de vue, à partir des dernières îles de l'Archipel (Scarpanto, Candie). De quelque côté qu'on arrive, la côte d'Égypte ne se voit qu'à une faible distance. C'est une grève basse et sablonneuse, avec des moulins, quelques maigres palmiers et plusieurs forts qui portent les noms de Adjémi, Marabout, el-Kanat, Namousia, etc., un peu plus à l'E. Le premier objet qu'on aperçoive de la pleine mer est, dit-on, la colonne de Pompée : nous avons essayé par deux fois de vérifier cette assertion sans parvenir à reconnaître ce monument, qui nous a paru caché par les navires du port et par le nouveau Phare, grande tour ronde massive, qui frappe au premier abord. A l'E. du phare se montrent les bâtiments du séraï, une partie de la ville turque et enfin le fortin et le petit phare de l'E., qui répond à l'antique Pharos. Les deux monticules qui portent les forts Napoléon et Caffarelli dominent la ville proprement dite.

Les abords du port d'Alexandrie sont difficiles et dangereux: une chaîne d'écueils et de bancs de sable, qui court parallèlement à la côte, ne laisse que des passes étroites et sinueuses; il faut attendre pour les franchir la lumière du jour et l'arrivée d'un pilote du pays. L'intérieur du port est sûr et le mouillage est bon. Un grand nombre de navires s'y pressent, mais celui qui s'attendrait à un spectacle pittoresque éprouverait une grande déception. A part quelques minarets, l'aspect de la ville n'a rien d'oriental, les bâtiments du séraï et de l'arsenal qui se dressent à l'E. sont des édifices modernes sans caractère. Quelques vieilles carcasses de vaisseaux de ligne, débris de la flotte de Navarin, attirent seuls le regard de ce côté. Quand on jette l'ancre, le voyageur n'a donc rien de mieux à faire qu'à songer à son débarquement.

ALEXANDRIE.

I. Renseignements généraux.

Débarquement.— Dès que l'entrée est accordée, des barques vous conduisent à la douane; le prix du débarquement est de 1 fr. à 2 fr., selon la quantité du bagage. La visite de la douane n'est pas sévère ; un léger baghchich, glissé dans la main de l'employé (2 ou 3 piastres, 50 centimes), vous met tout de suite en règle. Des omnibus vous attendent pour vous transporter, avec votre bagage, aux principaux hôtels; le prix en est payé aux maîtres des hôtels. On doit les préférer à tout autre moyen de locomotion pour ce premier trajet.

Hôtels.— L'*hôtel de l'Europe,* tenu par Zeg, sur la place des consuls, le meilleur; prix, par jour : 10 shellings ou 12 fr. 50 c. pour la chambre et la table, sans le vin ; 1 shelling pour la lumière et 1 pour le service *Peninsular and Oriental hotel,* tenu par Zeg, vis-à-vis du précédent; 10 shellings par jour. *Victoria hotel,* près du couvent latin (10 shellings). L'*hôtel du Nord* (français), 10 fr.; l'*hôtel des Indes* (*India family hotel*), 30 piastres par jour, tous deux sur la grande place; *hôtel Abbat,* 10 fr.

Cafés.— *Café de l'Europe* (journaux français), et plusieurs autres dans le quartier franc, sans parler des cafés arabes.

Domestiques et drogmans de place.— 1 talari ou 5 fr. par jour; si on les prend au mois, un domestique européen se paye de 20 à 30 talaris par mois; un maltais, de 12 à 20; un indigène écorchant un peu l'italien, de 3 à 8; s'il ne parle qu'arabe, 55 à 60 piastres, la nourriture toujours à la charge du maître. On ne doit prendre à Alexandrie que des arrangements provisoires et attendre au Caire pour préparer le voyage du Nil.

Aniers, voitures, etc.— Un âne avec son conducteur se paye 1 demi-piastre ou une piastre au plus pour une course dans la ville; 4 piastres pour une excursion de deux ou trois heures à la colonne de Pompée, aux jardins de Moharembey et de Pastré; 6 piastres pour la journée entière. Si on les paye au-dessus de ce tarif d'usage, les âniers se croient en droit de demander davantage.— Les voitures de louage se payent de 40 à 60 piastres par jour.

Chemin de fer pour le Caire, 4 trains de voyageurs par jour : 2 trains-omnibus, à 9 h. du matin et 4 h. 30 du soir (trajet en 7 h.), et 2 trains express, à 2 h. et à minuit 15 (trajet en 5 h. 45).

Paquebots à vapeur. — 1° Pour Marseille. *Messageries françaises*, tous les 15 jours, le mardi (trajet en 7 jours). *Peninsular and Oriental steam-Company* vers le 6 et le 21 de chaque mois (le jour n'est pas fixe, et dépend de l'arrivée du paquebot de l'Inde à Suez. Il y a rarement de la place pour les voyageurs qui ne viennent pas de l'Inde (trajet en 5 jours 1/2). —Prix : 18 livres sterling aux premières, 10 livres sterling aux secondes pour les domestiques.

2° Pour Southampton, touchant à Malte et Gibraltar, *Peninsular and Oriental steam-Company*, trajet en 12 jours, même observation que pour le service précédent.

3° Pour Trieste, *Lloyd autrichien*, tous les 15 jours; le jour dépend également de l'arrivée de la malle de l'Inde. Trajet en 5 à 6 jours. Prix : 16 livres sterling 1re classe et 11 livres sterling 2e classe, nourriture comprise. Plus confortable et moins encombré que les paquebots anglais, c'est le meilleur des services d'Égypte et celui où l'on reste le moins longtemps en mer.

4° Pour Constantinople, *Messageries françaises*, ligne indirecte par Jaffa et les Échelles de Syrie, tous les 15 jours, le lundi (trajet en 17 jours).—*Lloyd autrichien*, trajet direct en 6 à 7 jours, touchant à Rhodes, Smyrne et toutes les Échelles d'Anatolie, tous les 15 jours, le vendredi. Ligne indirecte par les Échelles de Syrie, seulement pendant certains mois d'hiver.

Banquiers et Maisons françaises. — Sinadino, Valentin et Delvalle, Bravay Pastré, Coulomb.

Médecin.— MM. les docteurs Schnepf, médecin sanitaire de France, Funel (français), et Ogliway (anglais).

Amusements, Cercles, etc. — Alexandrie a un petit théâtre où joue de temps à autre une troupe italienne. Les Francs ont formé quelques cercles; il y a aussi une salle de lecture fondée par le commerce, où l'on peut se faire présenter par son consul. On trouve aussi quelques cabinets de lecture dans le quartier franc. Une société scientifique s'est formée dernièrement sous le nom d'*Institut Égyptien*; elle reçoit du vice-roi une subvention annuelle de 6 000 francs.

II. Histoire et topographie ancienne.

On sait qu'Alexandrie fut fondée, 331 ans avant l'ère chrétienne, par le héros dont elle prit le nom. L'emplacement, antérieu-

rement occupé par une obscure bourgade appelée Rhakôtis, était admirablement choisi ; aussi la nouvelle cité devint-elle bientôt la reine du commerce de l'Orient. Les Lagides y établirent le siége de leur empire ; ils la couvrirent de somptueux monuments et y appelèrent de toutes parts les poëtes et les savants. La *Bibliothèque*, fondée par leur munificence, fut en peu de temps la plus riche qui eût existé jusqu'alors. Le *Phare*, construit sous le règne de Ptolémée Soter, à l'extrémité orientale de l'île de Pharos, était regardé comme une des merveilles du monde.

L'aspect et la disposition de la ville d'Alexandrie, telle qu'on la voit aujourd'hui, ne peuvent donner qu'une idée très-incomplète de l'Alexandrie des Ptolémées. (Voyez le plan annexé à la carte de la basse Égypte.) Le terrain même sur lequel repose la partie de la ville actuelle qu'on nomme la ville turque n'existait pas au temps d'Alexandre. L'ancienne cité occupait tout l'espace, de 8 à 10 stades de largeur (environ 1 kilom. 1/2 ou 1/3 de lieue), qui se trouve compris entre le fond des deux rades (appelées maintenant le Port-Neuf et le Vieux-Port) et le lac Maréotis, et elle se déployait ainsi de l'E. à l'O., en bordant la côte sur une longueur de 30 à 40 stades. En avant des deux rades qu'elle protége, et parallèlement à la côte, s'étendait une île étroite et longue : c'était l'île de *Pharos*, dont le nom se trouve déjà dans Homère. Au temps de la fondation d'Alexandrie, cette île était séparée du continent par un intervalle d'un millier de mètres dans sa partie la plus proche ; ce fut un des premiers Lagides, probablement le premier de la dynastie, Ptolémée Soter, qui la réunit à la ville par une jetée qu'on nomma l'*Heptastadion* ou les Sept-Stades, en raison de sa longueur. En même temps cette jetée forma une séparation entre la partie orientale et la partie occidentale de la rade, et elle créa ainsi les deux ports, qu'une double coupure ménagée dans l'heptastade laissait communiquer entre eux. Le port oriental était appelé le *Grand-Port* (aujourd'hui le Port-Neuf) ; le port de l'O. (aujourd'hui le Vieux-Port) avait reçu le nom d'*Eunostos* ou du Bon-Retour, et on y avait creusé un bassin particulier (le *Cibotos*) où venait déboucher un canal navigable, aujourd'hui remplacé par le Mahmoudièh. Ce qui n'était originairement qu'une simple chaussée s'est élargi peu à peu par les atterrissements, et est devenu avec le temps l'isthme d'un demi-kilomètre de large où est maintenant située la ville turque. Mais sous les Ptolémées, et même au temps des Romains, ce n'était encore que la jetée primitive conduisant de la ville au phare.

La ville elle-même était distinguée dans sa longueur en deux quartiers principaux, le *Bruchion* à l'E., bordant le Grand-Port, et qu'une enceinte particulière séparait du reste de la ville, et le *Rhacotis* à l'O. sur les bords de l'Eunostos. C'était surtout dans la partie orientale que se trouvait accumulé le plus grand nombre des palais, des temples, des monuments de toute espèce dont les successeurs d'Alexandre avaient rempli leur capitale. Ce somptueux quartier eut beaucoup à souffrir durant le siége que César y soutint en l'année 48 avant notre ère, lorsqu'après la victoire de Pharsale, poursuivant Pompée jusqu'en Égypte, il fut retenu sept mois à Alexandrie par les séductions de Cléopâtre, et s'y vit attaqué par les partisans de Ptolémée Dionysos qu'il avait évincé du trône.

Strabon, qui visita l'Égypte en l'année 24 avant J.-C., 24 ans après le passage de César, est, de tous les auteurs anciens celui qui nous a laissé les détails les plus circon-

stanciés sur la topographie et les monuments d'Alexandrie. Une rue de plus d'un plèthre de large (de 30 à 35 mèt.) en traversait en droite ligne toute la longueur de l'E. à l'O., depuis la porte de Canope jusqu'à la porte de la Nécropole; cette rue était toute bordée de palais, de temples et de constructions magnifiques. Une seconde rue de même largeur, allant du lac Maréotis à l'Heptastade, coupait la première à angle droit. C'est une disposition commune à la plupart des grandes cités de l'Orient. Sur le lac Maréotis, au point où aboutissait la grande rue transversale, un port intérieur recevait, par les canaux, tous les produits de l'Égypte destinés à l'exportation. Les jardins publics et les palais royaux, qui se succédaient sans interruption dans tout le quartier oriental (le Bruchion), occupaient au moins le quart de la ville. Devant le palais, au fond du grand port, on avait creusé un petit bassin où restaient à l'ancre les galères royales, et en avant de ce bassin une petite île avait reçu le nom d'*Antirhodus*. Dans le quartier occidental, qui se terminait aux environs du Cibotos, on voyait le *Serapeum*, un des temples les plus renommés de l'Égypte, et où était une bibliothèque qui le cédait à peine à celle du Muséum. Le Serapeum était construit sur une éminence, et l'on y arrivait par plus de cent degrés. Pour sa consommation d'eau, Alexandrie avait un très-grand nombre de citernes, outre ce que lui fournissait le canal dérivé de la branche Canopique du Nil, qui venait aboutir au Cibotos. Aux deux extrémités opposées de la ville, de vastes faubourgs la prolongeaient dans une étendue considérable. Celui de l'O. prenait, de la Nécropole où il conduisait, le nom de *Nécropolis;* à l'E., en dehors de la porte Canopique, on passait près de l'Hippodrome pour arriver à *Nicopolis*, qui devait son nom à la victoire définitive qu'Auguste y remporta sur Antoine. Il y avait aussi dans l'île de Pharos, à l'extrémité de l'Heptastade, un gros bourg habité principalement par des pêcheurs, et qui portait, comme l'île, le nom de *Pharos*.

Telle était, sous le règne des Ptolémées et des Césars, cette ville fameuse dont la population n'était pas au-dessous de 5 ou 600 000 âmes; mais à partir du IIIe siècle de notre ère, ce que l'on sait de son histoire n'est plus que le triste tableau de sa décadence. De fréquents soulèvements, tantôt politiques, tantôt religieux, lui attirèrent, au temps des empereurs, de sanglantes répressions et de grands désastres. Sous le règne d'Aurélien, en l'année 273, un de ces soulèvements amena non-seulement la destruction de la citadelle, mais la ruine entière du Bruchion et de ses splendides monuments. En 389, dans la guerre qu'il avait déclarée aux restes du paganisme, Théodose fit démolir le temple de Sérapis. Il est douteux que la bibliothèque du Muséum, qui avait été déjà la proie des flammes à l'époque où César fut assiégé dans le Bruchion, et qu'on avait reformée depuis, eût échappé au désastre de 273; mais celle du Serapeum put être préservée quand Théodose fit abattre le temple, et c'est celle-là qu'Amrou livra à la destruction, lorsqu'en décembre 641, après un siége de 14 mois, il se rendit maître d'Alexandrie. Malgré tout ce que la ville avait souffert depuis quatre siècles, elle avait encore de beaux restes de sa première splendeur. Amrou, écrivant au khalife Omar pour l'informer de sa conquête, lui mandait qu'il avait trouvé dans cette immense cité 4 000 palais, autant de bains publics, 400 cirques ou places pour les divertissements et 12 000 jardins. 40 000 juifs y habitaient un quartier séparé. Mais la grande source de l'opulence d'Alexandrie, c'était le commerce, surtout le commerce

de l'Orient. Déjà bien amoindrie sous les empereurs de Constantinople, cette source de richesse diminua bien plus encore après la conquête arabe; aussi la population y décrut-elle dans une proportion rapide. On peut juger de cette décroissance par ce seul fait, que dans la seconde moitié du IXe siècle, vers 875, Ahmed ibn-Touloun, le fondateur de la dynastie des Toulounides, fit abattre les anciennes murailles, devenues infiniment trop vastes, et construisit une enceinte nouvelle beaucoup plus resserrée. Dans cette période de son existence, Alexandrie eut encore des jours d'une prospérité relative; la découverte du cap de Bonne-Espérance, qui ouvrit une route nouvelle au commerce de l'Inde, et, 20 ans plus tard (1517), la conquête de l'Égypte par les Turcs, en furent le dernier terme. De ce moment, la chute d'Alexandrie fut rapide, et bientôt sa ruine fut complète. Les derniers restes de sa population se dispersèrent; la ville arabe fut abandonnée, comme l'avaient été auparavant les trois quarts de la ville ancienne. C'est alors que se forma dans l'Heptastade, auquel les atterrissements avaient donné, entre les deux ports, la largeur qu'on lui voit aujourd'hui, la misérable bourgade qu'on a nommée la ville *turque*, dernier degré auquel pût descendre Alexandrie. Le voyageur Savary, en 1777, n'estime pas au-dessus de 6 000 âmes la population de l'Alexandrie turque.

L'expédition française a ouvert pour Alexandrie, comme pour toute l'Égypte, une ère de régénération. C'est le 2 juillet 1798 que Bonaparte débarqua sur la plage du Marabout, à 3 heures à l'O. du vieux port, et qu'il s'empara de la ville presque sans coup férir. Le nom d'Alexandrie se rattache à d'autres événements de cette campagne mémorable. Le 23 août 1799, Bonaparte se rembarque à Alexandrie pour revenir en France, où le rappelaient les événements. Le 21 mars 1801, les Anglais, qui venaient de jeter 17 000 hommes sur la plage d'Aboukir, pendant qu'une armée turque débouchait de la Syrie et qu'un corps anglo-indien débarquait à Koçeïr, livrent bataille, près de la ville, à 8000 Français commandés par Menou, et, cette fois, c'est le nombre qui l'emporte. Quelques semaines plus tard, le 13 avril, les Anglais rompent les digues du canal d'Alexandrie, font pénétrer les eaux de la mer dans le lac Maréotis (Birkèt-Mariout), et, par cet acte que la guerre excuse à peine, ruinent une étendue de pays considérable: 150 villages furent submergés et une vaste plaine desséchée fut de nouveau changée en marais. Enfin, dans les premiers jours de septembre, Alexandrie vit se rembarquer l'armée française pour son retour en Europe. L'Égypte conserve aussi le souvenir de la tentative faite par les Anglais, au mois de mars 1807, pour occuper Alexandrie, sous prétexte de prévenir une nouvelle invasion française. Mais dès cette époque, Mohammed-Ali commandait en Égypte. Il attaqua vigoureusement les auxiliaires équivoques qui s'imposaient au pays et les obligea de reprendre la mer. Quelques années plus tard, quand Mohammed-Ali put se livrer tout entier aux grandes idées de rénovation dont l'expédition française avait apporté les germes sur la terre d'Égypte, il tourna sérieusement sa pensée vers Alexandrie, seul point où pouvait se reconstituer une marine. Afin de présider aux grands travaux qu'il méditait, il se fit élever un palais dans l'île de Pharos, et y résida régulièrement plusieurs mois chaque année. Le vieux port (celui de l'O.), mieux abrité que le Port-Neuf, fut choisi pour devenir le centre des nouveaux établissements. C'est là qu'a été construit l'arsenal, sous la direction d'un Français, M. de Cérisy. En même temps, la ville a commencé à s'étendre dans plu-

sieurs directions. Le quartier franc s'est développé au fond du Port-Neuf, dans une portion de l'ancien Bruchion. Les accroissements sont maintenant continuels. Pour en faire apprécier l'importance, il suffit de mettre en regard de sa population de 6 000 âmes, à la fin du dernier siècle, sa population actuelle de 80 000 âmes au moins. Le mouvement commercial et maritime a suivi une progression parallèle. En 1859, il est entré dans le port 1646 voiles, dont 394 vapeurs; la sortie a été de 1 603 voiles, dont 390 vapeurs. Sur ces 394 navires à vapeur, 195 étaient anglais, et 73 seulement français. Les importations déclarées à la douane dans la même année ont été de 240 881 348 piastres, et les exportations de 263 882 191 piastres.

II. État actuel.

Nous avons déjà décrit l'aspect du port et mis le voyageur en garde contre le mécompte qui l'attend à son débarquement dans cette ville, dont le nom réveille de si grands souvenirs. Le quartier turc, qu'il parcourt en se rendant de la douane aux hôtels de la place des Consuls, présente à peine un caractère oriental. Sans les moucharabis des fenêtres, les maisons ressembleraient à celles de l'Italie méridionale et de l'Espagne. Quelques costumes arabes, quelques chameaux annoncent bien qu'on est en pays musulman, mais plus on avance, plus on reconnaît l'influence européenne, qui prédomine aujourd'hui dans cette ville. Sur une petite place qui précède la grande place des Consuls, à l'angle S.-O. de celle-ci, on remarquera la petite mosquée de *Cheikh-Ibrahim*, surmontée d'un minaret, qui est un bon spécimen de l'art arabe; c'est une tour octogone à quatre étages, avec deux galeries portées par des consoles en encorbellement, le tout surmonté d'une tour cylindrique, avec une petite coupole bulbeuse. La mosquée n'est, du reste, qu'une masure carrée, entourée d'échoppes, qui forment une espèce de marché. La porte du N. présentait aussi une décoration assez élégante, mais aujourd'hui tout est délabré.

La **grande place des Consuls** forme aujourd'hui le centre européen d'Alexandrie. Après quelque temps de vie orientale, on y retrouve avec un certain plaisir la civilisation, mais les maisons qui l'entourent n'ont aucun caractère; elles rappellent Livourne et tout autre port de la Méditerranée. On voit là les principaux hôtels, les bureaux des paquebots et des gros banquiers, la demeure de la plupart des consuls: celle du consul de France occupe à peu près le milieu du côté N. C'est une maison spacieuse, qui, outre le consulat, contient aussi la *Poste française*. Vers l'angle N.-E. s'élève la *chapelle protestante anglaise*, édifice assez élégant dont les fenêtres affectent un peu la forme de l'ogive outrepassée; l'intérieur est très-simple. Il y a quelques années la place des Consuls formait une vaste esplanade nue, poudreuse et brûlée par le soleil en été, fangeuse et inondée en hiver. Des travaux récents en ont fait une promenade agréable en tout temps. Aux extrémités, on voit aujourd'hui deux bassins, à gerbes d'eau jaillissantes, entretenus par le vaste système de distribution des eaux, inauguré le 2 juillet 1860. Ce beau travail, dû à un ingénieur français, M. Cordier, fournit à toute la ville de l'eau empruntée au canal Mahmoudièh. Grâce à lui, la grande place a pu recevoir des plantations d'arbres, qui l'ont entièrement transformée.

C'est de la place des Consuls que nous partirons pour parcourir Alexandrie, exploration qui peut être facilement faite en un jour, au moyen des ânes agiles que l'on trouve à chaque pas, si l'on veut suivre l'ordre que nous allons indiquer. Nous chercherons, chemin faisant, à retrouver l'emplacement

des anciens quartiers et des grands monuments des Ptolémées, dont les vestiges ont presque entièrement disparu sur ce sol bouleversé, où depuis 1200 ans Sarrasins et Turcs ont puisé comme à une carrière. Strabon sera notre meilleur guide dans cette recherche.

Nous dirigeant vers l'angle N.-O. de la place, nous retournerons d'abord dans

La ville turque. Elle est bâtie, et c'est là son seul mérite, sur l'isthme (l'*Heptastadion*) qui réunit l'île de Pharos au continent, ayant à l'E. le Port-Neuf et à l'O. le Vieux-Port. Sa longueur, depuis le fort Caffarelli jusqu'à son extrémité septentrionale, est de 13 à 1400 mètres, ce qui n'excède guère les 7 stades (1300 mèt. environ) indiqués par le nom de l'ancienne chaussée; sa largeur moyenne est de moins de 600 mèt. Nous avons déjà esquissé son aspect: les deux rues qui partent du côté O. de la grande place, sont ornées d'abord de boutiques européennes qui font bientôt place aux petites échoppes des marchands indigènes. On trouve encore là quelque activité commerciale et assez de couleur pittoresque pour frapper le voyageur qui commencerait par là sa tournée d'Orient. Les rues étroites, encombrées, sales et tortueuses, peuvent donner une idée de ce qu'est le reste de la ville. Sur quelques points cependant, surtout dans ses parties extrêmes, des habitations indigènes d'un meilleur aspect se sont élevées depuis quarante ans. Mais dans l'intérieur de la ville turque, il n'y a pas un édifice, pas une mosquée, pas un bazar remarquable. A mesure qu'on s'avance, en suivant la rue la plus rapprochée du **Port-Neuf,** le quartier devient désert, et bientôt on suit une espèce de quai le long d'une fortification basse, qui longe dans toute son étendue le fond occidental du Port-Neuf et aboutit au

Phare. Il occupe toujours, à la pointe orientale de l'île de Pharos (qui a depuis longtemps cessé d'être une île), l'emplacement du phare des Ptolémées; mais au lieu de cette tour en marbre blanc à plusieurs étages, qui fit l'admiration des anciens et immortalisa le nom de l'architecte Sostrate de Cnide, ce n'est plus qu'une grande et lourde construction carrée, sans style et sans goût. La pointe du phare forme l'entrée O. du Port-Neuf, comme la pointe **Pharallon** (l'**Acrolochias** des anciens) en marque l'entrée orientale. La distance d'un cap à l'autre est d'environ 1700 mèt. Jusqu'au commencement du siècle actuel, le Port-Neuf ou grand port, entièrement inabrité contre les coups de vent du N., et, par suite, très-peu sûr à certaines époques de l'année, était seul ouvert aux Européens. Il ne reçoit plus guère aujourd'hui que des barques.

Revenant sur nos pas vers le S.-O. et laissant à droite un fort avancé dans la mer, nommé le *fort Ada*, on suit, à travers un quartier désert, l'axe de l'ancienne île de Pharos jusqu'à la presqu'île opposée, où l'on rencontre à gauche l'*arsenal*, à droite l'*hôpital*, et en face

Le **Palais du Vice-Roi**, construit par Mohammed-Ali, à l'extrémité O. de l'île, à 2 kilomètres du phare. Il borde la plage N. du Vieux-Port (l'**Eunostos**). Il faut, pour le visiter, être muni d'une autorisation qu'on obtient aisément. Le grand escalier, en marbre de Carrare, est d'un beau caractère, ainsi que la grande salle d'audience, de forme circulaire. Les bâtiments du *harem* en sont séparés; ils dominent, au N., la côte opposée. Revenant le long de l'*arsenal*, avec ses bassins, où l'on vous montre les restes de la flotte de Navarin, on longera la courbe du Vieux-Port jusqu'à la *douane*, que nous connaissons déjà, et jusqu'au *lazaret*, à 1 demi-quart d'heure au S. de la douane, à l'angle S.-O. de la ville. Au-dessus du lazaret, sur une éminence isolée, le fort Caffarelli garde le nom d'un

des généraux les plus distingués de l'expédition d'Égypte.

Emplacement de la ville arabe. — *L'enceinte.* Près du fort Caffarelli et du lazaret, commence à courir, dans la direction du S., l'ancienne enceinte construite par les sultans toulounides pour isoler et défendre la seule position alors habitée de la vieille cité; c'est là que commençait la ville arabe, qui s'étendait d'un côté sur l'ancien Bruchion, de l'autre sur le Rhacotis. Son étendue, de l'E. à l'O., était de 3 kilom. environ, et sa plus grande largeur d'un kilom. L'Heptastadion n'y était pas compris. La partie de l'enceinte qui allait d'un port à l'autre, en coupant l'extrémité méridionale de l'Heptastade en regard de l'espace où se forma plus tard la ville turque, a été abattue dans ces derniers temps pour donner place aux constructions nouvelles; cette partie des remparts allait de la grande place actuelle du quartier franc au côté N. du fort Caffarelli, et au lazaret. Le reste de l'enceinte a été conservé et constitue la défense de la ville moderne; elle se compose d'une assez forte muraille flanquée de tours et de bastions, avec un large fossé. Elle a été réparée, tant par les Français pendant l'occupation, que depuis leur départ. C'est dans l'espace, encore vide en grande partie, que cette enceinte embrasse, que la ville tend à reprendre son développement; mais les terrains vagues situés au S. et à l'E. du fort Caffarelli sont couverts d'amas de décombres, de grands bois de palmiers, et de *villages arabes*, composés de huttes de roseaux et de boue séchée qui s'appuient aux troncs des grands arbres, et où vit une population de fellâhs demi-nus. C'est là, pour celui qui met le pied pour la première fois en Égypte, ce qu'Alexandrie présente de plus neuf et de plus curieux. Ces mêmes villages, on les retrouvera partout, dans le Delta comme dans la vallée du Nil.

Laissant à gauche les rues régulières de la ville nouvelle, et à droite les villages fellâhs et les palmiers, on ne tarde pas à rencontrer vers l'E. l'extrémité d'une longue rue droite : c'est l'ancienne **Grande rue du Bruchion,** qui traversait la ville dans toute sa longueur (*V.* p. 960) et qui s'étend depuis la porte de Rosette, où elle commence à l'E., jusqu'à la porte Gabari, où elle aboutit à l'O. La trace en est encore aisément reconnaissable, quoique les colonnades et les monuments qui la bordaient dans les temps anciens aient depuis longtemps disparu du sol. Au point où cette rue était coupée par la rue transversale qui venait de l'Heptastadion, s'élève aujourd'hui

Le **couvent latin,** entouré d'un jardin planté de palmiers. L'entrée est au N.-O, sur une grande place triangulaire. L'église présente un fronton de mauvais style italien, et un dôme flanqué d'une tour carrée sans élégance. L'intérieur n'offre rien de remarquable; la construction est assez régulière, et la coupole assez large. Une tradition arabe veut que le corps d'Alexandre repose dans l'endroit même où a été construit le couvent latin, mais cette tradition serait difficile à concilier avec ce que Strabon dit du Sèma. (*V.* p. suiv.) Le couvent appartient aux franciscains de Terre-Sainte. L'*hôpital européen* y est annexé; l'entrée est du côté de l'O. Les sœurs de Saint-Vincent de Paul et les Lazaristes ont aussi à Alexandrie des établissements d'éducation.

A quelques minutes à l'E. du couvent latin, s'élève **le couvent grec,** grand édifice à peine achevé. C'est une église d'un style assez lourd, sans ornements au dehors, avec deux clochetons surmontés d'une petite coupole, et un dôme élevé sur le centre de la croix. L'église est entourée d'une cour à portique.

On revient en quelques minutes à la grande place, qui de ce côté

s'étend sur le terrain de l'ancien Bruchion. On prend, à l'angle N.-E. de la place, une rue qui, passant près du consulat anglais, conduit au rivage du Port-Neuf, où l'on retrouve l'enceinte arabe, qu'on suit jusqu'à l'endroit (10 min.) où se trouvent ce que la tradition populaire a nommé les **Aiguilles de Cléopâtre**. Ce sont deux obélisques de granit rose, qui furent originairement dressés devant un des pylônes du grand temple d'Héliopolis. Un seul des deux est encore debout; sa hauteur est de 21 mèt. Les hiéroglyphes ne sont bien conservés que sur ses deux faces, N.-O. et S.-O. L'autre, couché dans le sable, à 30 pas à l'O. du premier, est tellement enterré qu'on n'en voit plus qu'une surface de 3 mèt. environ à fleur du sol; on le prendrait pour une simple dalle, sans les hiéroglyphes qu'on y distingue. Cet obélisque avait été donné aux Anglais par Mohammed-Ali ; mais ils ont renoncé à l'emporter. Ces deux obélisques portent les cartouches de Touthmès III, de la XVIIIe dynastie (entre 1625-1517 av. J.-C.). Les ruines devant lesquelles se trouvent les deux monolithes doivent être celles du temple de César (*V.* ci-dessous); et comme le temple a dû être élevé par Cléopâtre, en l'honneur du père de son fils Césarion, c'est elle aussi, sans doute, qui y fit transporter les deux obélisques qui en décoraient l'entrée, par où s'explique suffisamment l'origine du nom traditionnel de ces obélisques.

Immédiatement après les obélisques, l'enceinte arabe vient s'appuyer au golfe, par un fortin appelé la *Tour romaine*. De ce point, l'enceinte court au S.-E. l'espace de 400 mèt., et là, faisant un coude non loin d'un couvent grec et de grandes plantations de palmiers, elle prend sa direction à l'E. pendant 1100 mèt., jusqu'au bastion voisin de la porte de Rosette. En revenant à la grande rue du Bruchion, dans cette direction, on laisse à droite une éminence assez considérable, sur laquelle s'élève le **fort Napoléon** ou **fort Crétin** du nom d'un des officiers du génie les plus distingués de l'expédition française. Il est extrêmement probable que cette position dominante était celle de l'*Acropole* ou citadelle, où les rois avaient un palais. Un peu plus loin, vers l'E., on passe près d'un village arabe établi sur une butte appelée *Koum ed-Dik* (la colline du Coq). A gauche de la grande rue se trouvent des ruines considérables qui ont pu appartenir aux dépendances du palais des Ptolémées. Un peu plus loin, sur la rue même, à 500 mèt. en avant de la porte de Rosette, on peut observer d'autres ruines disséminées, avec des restes de colonnes. Ce pourrait être le site du *Gymnase*, d'après l'indication de Strabon.

On arrive enfin à la **Porte de Rosette**; en cet endroit l'enceinte arabe a été fortifiée de cinq bastions modernes. Sortant de la ville par cette porte et tournant à gauche pour se diriger vers la mer, on laisse à droite le *cimetière catholique*, puis les cimetières copte, grec et anglais, qui occupent peut-être l'emplacement de l'ancien *hippodrome*.

Le terrain qui s'étend à partir de cet endroit, au rivage S.-E. du Port-Neuf et qui est compris entre l'enceinte arabe, depuis le bastion d'angle jusqu'à la tour romaine, d'une part, et, le rivage de la mer jusqu'à la langue de terre qui se termine par le Râs-Pharallon, d'autre part, forme un espace de 20 min. (1 kil. 1/3 environ). Ce terrain, la partie la plus riche de l'antique Bruchion, était occupé tout entier par le *Palais des Ptolémées*, avec le *Museum*, où l'on allait entendre les leçons des professeurs les plus renommés dans toutes les sciences, ainsi que la fameuse *Bibliothèque*, et les autres établissements fondés par la munificence des premiers Lagides. Une autre partie du palais, appelée *Sèma*,

renfermait les tombeaux des rois et celui d'Alexandre, qu'y avait fait élever Ptolémée Soter. Près de là, se trouvait aussi le *Théâtre*, le *Posidion* ou temple de Neptune, et le *Timonium*, qu'Antoine, dégoûté des grandeurs après la défaite d'Actium, s'était fait construire à l'extrémité d'une pointe avancée, qui doit être celle que décrit la côte vis-à-vis du fort Mencharyèh; le *gymnase*, avec ses beaux portiques, et enfin le *Paneum*, du haut duquel on découvrait toute la ville. Sur ce terrain qui porta autrefois tant de grandeurs, on ne voit plus aujourd'hui, au milieu des débris qui jonchent le sol, que les deux forts de Mencharyèh et des Juifs (Tabiâ-el-Yahoud), et, à côté de ce dernier, le cimetière des juifs. Un peu plus loin, sans s'écarter de la côte, est le bâtiment de la Quarantaine avec un village arabe, et à 5 min. plus au N., le fort Siksili est construit à l'entrée même de la longue péninsule qui couvre le Grand-Port à l'E. et se termine par le Râs-Pharallon, ancien promontoire Lochias.

Nul vestige ne reste des murs de la cité primitive; mais il est certain qu'ils se trouvaient assez loin au delà de l'enceinte des Arabes. Il y a grande apparence que la porte de Canope, où se terminait à l'E. la grande rue d'Alexandrie, était à l'endroit où se voit aujourd'hui la tour du Télégraphe, à 1100 mèt. au delà de la porte de Rosette.

Revenant à la porte de Rosette, et se dirigeant au S. vers le canal Mahmoudièh, qui borde de ce côté l'emplacement de l'ancienne ville, comme le canal Canopique y bordait Alexandrie, on ne voit plus, sur une grande étendue, qu'un terrain nu d'où les ruines même ont disparu. Il est probable que les jardins se prolongeaient dans cette direction. Plus à l'O., entre le canal et l'enceinte arabe, quelques monticules, dont plusieurs sont couronnés de tours et de redoutes, accidentent la plaine. Dans cette partie, comme dans tout le reste de l'emplacement qu'occupait l'ancienne ville, il existe un très-grand nombre de *citernes* couvertes. Beaucoup de ces citernes ont de très-grandes dimensions, et leur voûte est soutenue par des colonnes. Leur excellente construction les a conservées jusqu'à ce jour, et quelques-unes servent encore. L'eau du canal y est introduite à l'époque de l'inondation. En continuant à se diriger au S. on atteint les bords du canal Mahmoudièh, et l'entrée du

Jardin de Moharembey; c'est une villa appartenant au vice-roi, mais dont l'entrée est publique. Les bâtiments n'ont rien de particulier, mais les jardins sont remarquables par leur belle végétation, et les points de vue variés qu'on y découvre sur la campagne d'Alexandrie et sur le lac Maréotis. Près de la villa de Moharembey se trouve celle de M. Pastré; on obtient facilement la permission de la visiter.

Pour revenir à Alexandrie, on suivra la grande route, qui longe le canal de Mahmoudièh; elle est bordée de jolies villas et de beaux jardins; cette fraîche nature et l'animation que présente le canal en font la promenade favorite des habitants d'Alexandrie.

Le **canal Mahmoudièh**, dont le cours se confond en partie avec l'ancien tracé du canal Canopique, est d'une grande importance pour le commerce intérieur de l'Égypte: c'est par là que les produits destinés à l'exportation arrivent à Alexandrie. Il prend son commencement au village d'Atfèh, au-dessous de Fouah, sur le Nil de Rosette; sa longueur totale est de 78 kil., et sa largeur de 30 mèt. Il a été creusé sous le règne de Mohammed-Ali, de 1819 à 1820, et a coûté 7 500 000 francs. 250 000 ouvriers y furent employés. Du Caire à Alexandrie, par le Nil et le Canal, les barques du pays mettent de 3 jours 1/2 à 5 jours, selon le vent; pour les bateaux à vapeur, c'est une navigation de 42 h.

On continue de suivre le canal pendant 3 kil. à partir de Moharembey jusqu'au moment où l'on arrive en vue d'une redoute appelée Tabiâ el-Euneb. On voit alors s'ouvrir à droite une large route, qui ramène à Alexandrie. En suivant cette route, et dépassant un grand village arabe, on voit sur un monticule, à gauche, se dresser le célèbre monolithe connu sous le nom de

Colonne de Pompée. Cette attribution traditionnelle du monument est sans fondement historique; l'inscription grecque qu'on y peut lire encore prouve que la colonne fut érigée par l'éparque, ou préfet d'Égypte Publius, en l'honneur de l'empereur Dioclétien, sûrement après la victoire remportée en 296 sur Achillée, qui, depuis cinq ans, avait pris en Égypte le titre et les insignes de la dignité impériale. La hauteur totale de la colonne est de 30 mèt., celle du fût de 22 mèt., et sa circonférence de 9. La colonne, d'un beau granit rouge poli, est élégante et d'un bon style, mais le chapiteau et le piédestal sont d'un travail inférieur et n'ont pas été terminés. Si l'on peut ajouter foi à ce que rapportent Makrizi et Abdellatif, que la colonne était originairement dans un portique entouré de 400 colonnes, où se trouvait la bibliothèque qui fut brûlée par ordre d'Omar, il en faudrait conclure qu'elle avait appartenu au Serapéum; ce temple fameux, dont il ne reste plus le moindre vestige apparent, était certainement situé dans la même région que la colonne de Dioclétien, peut-être sur un des monticules qui l'avoisinent.

De la colonne de Pompée, on peut rentrer à Alexandrie par (10 min.) la *porte du Nil* et regagner directement (10 min.) le couvent latin et la Grande Place par une rue droite, répondant vraisemblablement à la rue antique qui s'étendait de l'Heptastadion au lac Maréotis, et coupait à angle droit la grande rue de Bruchion. Mais le voyageur désireux de compléter immédiatement sa tournée, se dirigera à l'O., à travers les terrains vagues qui le ramèneront à la porte Mahmoudièh, où le canal vient toucher après avoir décrit un grand coude, et la *porte Gabari*, la plus rapprochée du port. Près de cette porte, se trouve la *mosquée des mille et une colonnes*, qui occupe, à ce que l'on pense, l'emplacement de l'*église de Saint-Marc*, siége des anciens patriarches d'Alexandrie.

Il ne reste plus qu'à aller visiter la *nécropole*, à 30 min. au plus en dehors de la *porte Gabari*. L'ancienne Alexandrie ne dépassait guère à l'O. les limites de l'enceinte arabe. Au delà, c'était le faubourg qui prenait son nom de la *nécropole* à laquelle il conduisait. A quelques minutes de la *porte Gabari*, on franchit le canal Mahmoudièh, tout près de l'endroit où il aboutit dans le vieux port on passe près de l'embarcadère du chemin de fer; 10 min. plus loin, on laisse à gauche les vastes jardins du palais Gabari, et, à un quart d'heure de là, on arrive à l'entrée des **Catacombes**. L'étendue en est considérable, mais beaucoup de parties en sont obstruées par les éboulements. On se munira de torches, et, si l'on veut pénétrer un peu avant, d'un rouleau de cordes: on visitera facilement et sans guide les premières salles, dont quelques-unes sont à ciel ouvert. La plus intéressante est une salle à voûte circulaire, dans laquelle on entre par une porte à fronton dorique élégamment sculptée. Il y avait deux portes latérales, les piliers qui les séparaient de la porte du milieu sont détruits. La voûte forme une espèce de coupole avec corniche, et trois portes donnent dans trois chambres assez élégamment sculptées. Dans une autre chambre à l'O., on voit l'ouverture d'un souterrain où il est difficile d'avancer. A l'E. sont encore plusieurs chambres sculptées. Au-

cune des tombes n'a d'ailleurs d'intérêt historique.

En revenant des Catacombes, et à peu de distance de leur entrée, on pourra voir ce que l'on a nommé, on ne sait pourquoi, les *Bains de Cléopâtre*. Ce sont de simples excavations dans les rochers de la côte, où pénètre l'eau de la mer. Elles n'ont rien d'autrement curieux. Rentrant en ville par la porte Gabari, on se dirige tout droit sur le fort Caffarelli, et suivant une rue droite du nouveau quartier, on regagne la Grande-Place en une petite heure depuis la nécropole.

D'Alexandrie au Caire, R. 162.— A Damiette R. 164. — A Rosette, R. 161. — A Suez. R. 162 et 163.

ROUTE 161.

D'ALEXANDRIE A ROSETTE.

(13 h.)

En sortant d'Alexandrie par la porte de Rosette, on traverse pendant 10 min. les monticules de décombres qui appartiennent à la cité; puis on franchit le vieux mur, sur lequel furent élevés les retranchements français, et l'on descend dans la plaine. A 50 m. de la porte de Rosette, on trouve l'ancienne station romaine qu'on nomme le *Camp de César*, ou le *Camp romain*. C'est le site de **Nicopolis**, lieu qui fut ainsi nommé par suite de la victoire définitive qu'Auguste y remporta sur les derniers partisans d'Antoine. C'est là qu'eut lieu, le 21 mars 1801, l'engagement meurtrier désigné sous le nom de bataille de Nicopolis, entre l'armée anglaise qui venait de débarquer à Aboukir sous les ordres du général Abercrombie, et un corps de 8 000 Français mal commandés par le général Menou, de triste mémoire. Cette affaire, où le général Abercrombie fut mortellement blessé, prépara le traité d'évacuation de l'Égypte que Menou dut signer cinq mois plus tard à Alexandrie. Le Camp romain est un espace à peu près carré de 300 pas de côté environ, entouré de murs épais en pierres et en briques, flanqué de tours sur les faces et aux angles et environné d'un fossé.

Le château d'**Aboukir**, à 4 h. 30 min. du Camp romain, est situé sur un promontoire qui termine à l'O. la baie du même nom. Cette baie est doublement célèbre par la bataille navale du 1er août 1798, où la flotte française fut détruite par l'amiral Nelson, et par le combat du 25 juillet 1799, où Bonaparte, avec 6 000 hommes, anéantit une armée turque de 18 000 hommes qui venait de débarquer. — La flotte française, qui venait de transporter en Egypte Bonaparte et sa fortune, était mouillée temporairement dans la rade d'Aboukir, le peu de profondeur des passes ne lui ayant pas permis d'entrer dans le port d'Alexandrie. Les treize vaisseaux de haut bord dont elle se composait se déployaient en une ligne semi-circulaire parallèle au fond de la baie. Il était 6 heures du soir: l'amiral Brueys est prévenu que des voiles anglaises sont en vue, se dirigeant vers la baie. C'était l'amiral Nelson qui, après avoir couru toute la Méditerranée à la recherche de la flotte française, arrivait avec son escadre, forte également de 13 vaisseaux de ligne, dans l'intention de nous livrer bataille. Brueys, pris à l'improviste, ne croyait pas à un engagement immédiat; mais l'amiral anglais avait conçu un plan d'attaque dont l'audace même assura la réussite. Six de ses vaisseaux eurent ordre de tourner la gauche de la ligne française, en franchissant, sous l'îlot d'Aboukir, une passe étroite et dangereuse que l'amiral Brueys avait regardée comme inabordable, et d'aller se placer en arrière de notre escadre; le premier bâtiment échoua sur les bas-fonds, mais les cinq autres réussirent à prendre position entre notre ligne d'embossage et la terre. Pendant ce temps Nelson, avec ses sept autres vaisseaux, s'était dé-

ployé sur notre front, de sorte que Brueys se trouva placé entre les deux feux de la double ligne ennemie. La bataille s'engagea; elle fut terrible. L'irrésolution du contre-amiral Villeneuve, qui commandait les cinq vaisseaux de notre droite, et son inaction au fort du combat engagé au centre et à notre gauche la rendit désastreuse. L'amiral Brueys fut tué sur son banc de quart; notre flotte tout entière, après quinze heures d'une lutte acharnée, fut détruite, à l'exception de deux vaisseaux que Villeneuve ramena à Malte. Le combat naval d'Aboukir eut un immense et sinistre retentissement. Cet événement pouvait amener la perte de l'expédition, qu'il privait de toute communication avec la France; le génie de Bonaparte sut tirer parti de cet isolement même et communiquer à ses soldats une force et une énergie nouvelle.

La bataille du 25 juillet 1799 fut une éclatante revanche de ce grand désastre. 18 000 janissaires, les meilleurs soldats de l'armée turque, venaient de débarquer à la pointe d'Aboukir, protégés par une division de la flotte anglaise. Une redoute occupée par une poignée de nos soldats avait été aisément enlevée, et Marmont, qui commandait notre division d'Alexandrie, avait trop peu de monde pour marcher à l'ennemi. Bonaparte, de retour de l'expédition de Syrie depuis deux mois à peine, était au Caire. A la première nouvelle du débarquement, il réunit ce qu'il a sous la main, 6000 hommes environ, et accourt en toute hâte. Les Turcs avaient pris position dans la presqu'île d'Aboukir. 6 à 7000 des leurs, retranchés dans un village et sur deux mamelons, couvraient la presqu'île; le reste, au nombre de 10 à 12 000, occupait le village même d'Aboukir, en arrière de cette première ligne. A peine arrivé sur les lieux, Bonaparte ordonne l'attaque. Le premier village est enlevé, les mamelons déblayés, les Turcs sabrés ou poussés à la mer. Le gros du corps ennemi s'était lancé en avant au bruit de la fusillade; nos soldats, soutenus par la cavalerie de Murat, les rejettent sur Aboukir et les acculent au rivage, où tous périssent jusqu'au dernier, sabrés, fusillés ou noyés. Cette impétueuse exécution n'avait duré que quelques heures.

Les ruines **de Canope** sont près d'Aboukir. L'ancienne Canope, célèbre par le dérèglement de ses fêtes, avait, entre autres édifices religieux, un temple de Sérapis.

Le reste de la route jusqu'à Rosette (8 h.) n'offre aucun objet digne d'attention.

Rosette, en arabe *Rachîd*, a toujours été regardée comme la plus jolie ville de l'Égypte, et la plus agréable à cause de ses jardins et de son climat. Elle est située sur la rive gauche de la branche occidentale du Nil, à 2 h. de la mer par la rivière, à 1 h. seulement par terre; elle marque conséquemment l'angle N.-O. du Delta, comme Damiette l'angle N.-E. Rosette, il y a une trentaine d'années, ne comptait pas moins de 3 600 maisons; aujourd'hui la ville est singulièrement déchue, et un très-grand nombre de ses maisons tombent en ruines. Elle porte le contre-coup de la reprise d'Alexandrie. Elle a plusieurs mosquées, des khâns, des bazars; ses murailles peuvent avoir 1 h. 1/2 de circuit. Ses plus grands jardins sont en dehors de la porte du N. Rosette ne renferme pas de monuments anciens; mais la pierre bilingue que les ingénieurs français ont trouvée dans ses environs en 1799, (*V.* p. 927) et à laquelle son nom reste attaché, lui assure une célébrité archéologique que n'ont pas beaucoup d'autres villes plus riches en antiquités.

ROUTE 162.

D'ALEXANDRIE AU CAIRE.

LE CHEMIN DE FER.

L'embarcadère est à l'extrémité S. O. de la

ville, hors de la porte Gabari, à 35 min. du quartier franc. Quatre trains de voyageurs par jour, Deux trains omnibus à 9 h. du matin et 4 h. 30 m. du soir. Trajet en 7 h. Deux trains express à 2 h. du soir et à minuit 45 m. Trajet en 6 h. Prix des places d'Alexandrie au Caire, 1re cl., 157 piastres (41 francs); 2e cl., 103 piastres (27 fr.); 3e cl., 40 piastres (10 fr. 50.) Les wagons de 1re et 2e cl. sont bons, ceux de 3e cl. sont à peu près exclusivement occupés par les fellahs. Pour le transport d'un cheval, 200 piastres; un chien, 20 piastres. Au-dessous de 10 ans les enfants payent demi-place; ceux qu'on porte sur les genoux ne payent pas.

Depuis la fin de 1855, époque à laquelle le chemin de fer du Caire a été terminé, les anciennes routes, soit par terre, soit par eau, que l'on suivait pour gagner la capitale de l'Égypte, ont été tout à fait abandonnées. Elles offraient d'ailleurs très-peu d'intérêt; maintenant, du moins, la monotonie du pays est sauvée par la rapidité du voyage. « Les ingénieurs qui ont construit le chemin de fer d'Alexandrie au Caire, dit M. Paul Merruau dans son remarquable volume (l'*Égypte contemporaine*, 1858), n'ont pas eu de grandes difficultés à vaincre. Cette partie de l'Égypte offre une surface tellement plane qu'on a été dispensé d'y faire ce qu'on est convenu d'appeler des travaux d'art, tunnels, viaducs, etc. Le chemin traverse, indépendamment d'une multitude de canaux qui forment comme le système veineux de cette terre, deux grandes artères, la branche de Rosette et la branche de Damiette. » En réalité, on n'a eu que des ponts à construire.

Au sortir d'Alexandrie, la voie ferrée court entre le canal Mahmoudièh et le lac Maréotis. A gauche, on reconnaîtra la colonne de Pompée, les villas et les fabriques élégantes, les moulins à forme hollandaise qui bordent le canal et contrastent avec les humbles huttes des fellâhs. A droite s'étend à perte de vue le lac Maréotis. « Ce lac était autrefois rempli d'eau vive et contenait une grande quantité de poissons. Les Anglais, en y introduisant les eaux de la mer, en 1801 (*V.* p. 962), en ont fait un immense marais qui dépose une couche de sel et infecte Alexandrie de ses miasmes pernicieux. Dès le temps de Mohammed-Ali il avait été question de rendre ce immense terrain à la culture. On aurait commencé par l'inonder d'eau douce, qui aurait lavé les terres et y aurait déposé un limon fertile; malheureusement l'exécution de ce projet a dû être ajournée. La première impression du voyageur qui s'éloigne d'Alexandrie est toute de tristesse, à la vue de cette plaine inculte çà et là baignée par une eau stagnante que le vent ride à peine. » Au bout de 15 min., la chaussée est isolée au milieu du lac, et l'on ne voit plus que les rails, ainsi que les poteaux et les fils du télégraphe électrique. Bientôt on sort du lac et l'on traverse des champs cultivés, le long du canal. *Kafr-Daouar* (45 min.), la première station, n'offre rien d'intéressant, et l'aspect du pays est très-monotone. Il a cependant bien gagné, grâce au canal Mahmoudièh, depuis l'époque où l'armée de Bonaparte y faisait ses deux premières étapes sur la terre d'Égypte, et où les plus braves, Lanne et Murat, se livraient à la tristesse et au découragement. On atteint (50 min.)

Damanhour, gros bourg qui s'annonce de loin par de hauts minarets octogones. De près, ce n'est qu'un assemblage informe d'habitations en briques creuses. Un cimetière arabe, avec une petite mosquée en terre et un hameau ombragé d'un beau bouquet de palmiers au S., lui donnent cependant un peu de pittoresque.

Au delà de Damanhour commence un paysage qui rappellerait entièrement la Hollande, sans les palmiers, l'azur inaltérable du ciel et l'aspect de la population. C'est la nature du Delta qui commence. « A une plaine immense où l'horizon n'est fermé par aucune élévation de terrain, succèdent des champs admirablement cultivés et entrecoupés de mille canaux qui

se croisent dans tous les sens, qu'on pourrait comparer aux mailles d'un filet jeté à terre. Ici s'élèvent des villages composés d'une trentaine de huttes, construites avec de la boue; là des villas en pierre, surmontées de minarets et de coupoles, et abritées çà et là par des bouquets de palmiers. La population est laborieuse, active. Point de ces noirs couchés, comme des lézards, le dos au soleil, pendant les heures de travail. Les uns puisent de l'eau pour l'arrosage des terres, les autres lient les gerbes de maïs. Nous n'avons jamais vu d'habitations humaines donner une imitation plus parfaite d'une ruche en travail que tel village, aux rues étroites et sinueuses, où notre œil plongeait du haut des wagons, et où il était impossible de signaler la moindre trace d'oisiveté.... » (Merruau.)

On atteint (1 h. 5 min.) le Nil, ou plutôt la branche de Rosette, près du village de Dahari. Le fleuve est très-large en cet endroit, et le pont qu'on a jeté entre les deux rives est le plus bel ouvrage du chemin de fer. Il a 12 arches, et il est construit tout en fer, même les piles, qui sont formées de tubes métalliques. Il a coûté 10 millions de francs. C'est le dernier qui ait été terminé; longtemps on a été obligé de passer le fleuve à bac. Au bout du pont se trouve la station de

Kafr-Zayad, qui marque la moitié du trajet entre Alexandrie et le Caire. (Buffet confortable, 25 min. d'arrêt).

A 15 milles au S. de Kafr-Zayad, sur la rive droite de la même branche, est l'ancienne **Saïs** la ville des Psammétiks. Le village voisin des ruines garde encore le nom de Sa, qui est la forme égyptienne et hiéroglyphique de l'ancien nom. Les habitants disent *Sa el-Hadjar*. Il ne reste de la ville que les murailles et les ruines abandonnees des maisons.

Au delà de Kafr-Zayad, la locomotive emporte le voyageur à travers le Delta, jusqu'à (30 m.)

Tantah, où l'on distingue une jolie mosquée avec un dôme ogival, et un beau minaret octogone. C'est une ville riche, commerçante, entrepôt de beaucoup de marchandises qui viennent de l'intérieur, lieu de foire où se rendent les spéculateurs et les acheteurs sérieux, les représentants des maisons d'Alexandrie, de Marseille, de Trieste et d'Angleterre.

A Tantah se détache l'embranchement de Damiette, achevé jusqu'à Samanoud.

Au delà de Tantah, le chemin se dirige au S.-E. à travers de riches cultures, coupées d'un nombre énorme de canaux. La station de *Birket es-Sabb* (30 m.) n'offre aucun intérêt. On traverse sur un beau pont en fer la branche de Damiette, pour arriver (35 m.) à la station de

Benâ'l-Assal, où l'on voit un *palais* de style italien, construit par Abbas-Pacha dans une belle situation au bord du fleuve, mais dont les jardins manquent d'arbres. A côté se dresse un de ces énormes monticules de décombres, que l'on voit fréquemment en Égypte. On y a, dit-on, trouvé beaucoup d'antiquités lors de la construction du palais.

De Benâ'l-Assal se détache un embranchement pour **Zaggazig**, ville sans interêt pour le voyageur, pres de laquelle un monticule appele *Tell-Basta*, répond sans doute à l'antique **Bubastis**; là commence aussi le canal du Wadée, qui va rejoindre à l'E. le lac Timsah. (V. R. 163)

De Benâ au Caire, il n'y a plus qu'une distance de 1 h. Le pays perd sa verdure, mais on commence à apercevoir au S.-O. les deux grandes pyramides de Gizèh. A la station insignifiante de *Kalioub*, où les trains express ne s'arrêtent pas, on apercevra vers l'O. les tours de briques du *barrage du Nil* (*V.* p. 996). Bientôt on voit se dessiner, au delà des pyramides, à l'O. la chaîne libyque, tandis qu'à l'E. se dresse la chaîne

arabique, précédée par le mont Mokattam, au pied duquel on voit resplendir les coupoles et les minarets du Caire. Franchissant le canal de *Cherkawi*, on laisse à droite le *palais de Choubra* et sa belle avenue de sycomores, à gauche l'immense palais de l'*Abbasièh* et l'embranchement de Suez, et l'on arrive au débarcadère du Caire, situé devant le terrain dit *le transit*, hors de *Bab el-Hadid* (la porte de fer).

LE CAIRE.

I. Renseignements généraux.

Arrivée.—En sortant de la station, le voyageur aura le choix, pour se rendre à l'hôtel, entre les omnibus et les âniers, qui se disputeront sa personne. Il n'aura, du reste, à rencontrer ni douaniers, ni gendarmes, comme dans nos pays civilisés. Entrant par Bab el-Hadid, on est en quelques minutes à la place de l'Esbékyèh et au Mouski, centre du quartier Franc.

Hôtels.— Les principaux sont sur l'Esbékyèh: *Shepsherd's hotel*, ou *Hôtel Zeg*, le meilleur du Caire, et où descendent les voyageurs de la malle des Indes. Les appartements sont beaux; la table est bonne. 10 shell. (12 fr. 50) par jour, service compris. Le vin est, partout, en dehors.

Hôtel d'Orient, tenu par Coulomb. C'est, pour les Français, ce que le précédent est pour les Anglais. Le service est à peu près le même. 11 fr. par jour, tout compris.

Indian Family hotel, 10 shellings.

Hôtel des Pyramides, à l'entrée de la grande rue du Mouski, tenu par un Allemand. Chambres très-laides, cuisine excellente et copieuse, bon service. 10 fr.

Hôtel Horic, 10 fr.

Hôtel du Nil ou le *Giardino*, dans une petite ruelle attenante à la rue du Mouski, tenu par un Français. 8 fr.

Hôtel Olivier, près du consulat anglais, 5 fr., non compris le service et la bougie.

Hôtel de la Belle Grèce, dans le Mouski, un peu avant la poste européenne, tenu par des Grecs. On y mange à la carte, à très-bon marché.

L'*hôtel Bellevue*, en dehors de la ville, près du vieux Caire, sur les bords du Nil, est dans une position belle et salubre. Recommandé pour les malades. Bonne nourriture. 6 fr.

Logements particuliers. — Les personnes qui veulent, pour raison de santé ou autre, se fixer au Caire pour un certain temps, auront beaucoup plus d'avantages à louer au mois une maison, dans le quartier Copte ou dans le quartier Franc. On n'en trouvera aucune qui soit confortablement disposée, surtout pour l'hiver, selon nos besoins et nos habitudes; mais on peut aisément y faire les appropriations nécessaires. Les prix varient nécessairement selon le quartier et le logement ils sont plus élevés dans le quartier Franc que dans le quartier Copte. 100 piastres (20 fr.) par mois peuvent être regardées comme un bon prix moyen. On peut descendre jusqu'à 50 et monter à 200 et 250. Le salaire mensuel des domestiques est à peu près comme à Alexandrie (*V.* p. 956), plutôt moins que plus.

Cafés.— Il y en a plusieurs sur l'Esbékyèh, tenus par des Grecs ou des Levantins; on peut aussi recommander le *café d'Europe*, dans le Mouski, un peu avant la petite place circulaire. On y trouve les journaux français. Quant aux cafés arabes, ils sont innombrables: leur nombre dépasse peut-être 1200; ils ne diffèrent en rien des cafés de la Turquie (*V.* p. 333), ou du reste de l'Orient. Le maître du café a toujours une quantité de pipes communes pour ceux des consommateurs qui en demandent. Les prix sont extrêmement modiques; dans quelques cafés on vend aussi de l'opium et du hachich. C'est aussi là qu'on entend les *conteurs* (*V.* p. 945) les musiciens ambulants, etc.

Poste.—Le bureau de la poste européenne est dans le Mouski, près de la petite place circulaire. — Pour la poste de la haute Égypte, les lettres doivent être adressées aux consulats qui les envoient chez le gouverneur du Caire, lequel les expédie aux points indiqués moyennant une modique rétribution.

Anes, chevaux, chameaux, etc.—On trouve à tous les points du Caire des ânes de louage avec leurs conducteurs, à si bon marché, qu'on ne fait pour ainsi dire pas

un pas sans enfourcher cette monture commode. (*V*. p. 949) Une course ordinaire se paye 1 piastre ; une heure, 1 p. ½ ; la journée dans l'intérieur du Caire, 6 piastres et quelques paras de baghchich à l'ânier; la journée dans les environs du Caire, 10 à 12 piastres. Le cheval est beaucoup moins employé ; cependant on trouve aussi à en louer pour faire des promenades à Choubra, aux plantations d'Ibrahim-Pacha, etc. Lorsqu'on se sert d'un cheval ou d'une voiture dans l'intérieur de la ville, on doit se faire précéder d'un saïs qui court à pied en avant, pour faire ranger les passants, par ses cris et par les coups de *courbach* (cravache) qu'il administre à droite et a gauche. L'insouciance des Arabes est telle qu'ils se dérangeraient à peine sans ces avertissements énergiques. S'il néglige de se ranger, l'Arabe néglige aussi souvent de crier gare, et lorsqu'on marche à pied dans les rues, il faut avoir la plus grande attention pour n'être pas à chaque instant heurté par les portefaix ou écrasé par les chameaux. Pour ceux-ci, les grandes stations sont en dehors des portes Bab en-Nasr, Bab el-Foutouh, et surtout en dehors de Bab el-Hadid, au lieu appélé le *Transit*. Le chemin de fer a cependant diminué beaucoup l'importance de cette station. Le voyageur qui serait désireux de faire une course sur ses singuliers animaux, serait infailliblement repoussé s'il s'adressait directement aux chameliers. Il faut l'intermédiaire indispensable d'un drogman ou d'une personne du pays.

Drogmans, Ciceroni. — C'est dans les hôtels qu'on indiquera des drogmans pour parcourir le Caire et ses environs. Les âniers, qui écorchent quelques mots de français ou d'italien, sont souvent suffisants ; quant aux drogmans pour le voyage de la haute Égypte, il faut ne les accepter que sur la recommandation du consulat.

Fermeture des portes, Lanternes, etc.—A la nuit tombante, les portes de la ville se ferment, et la plupart des quartiers sont clos eux-mêmes par des portes de bois. On peut cependant se les faire ouvrir en réveillant leur gardien par le mot *boab!* et par un léger baghchich. Une fois la nuit tombée, la lanterne (*fanous*) est obligatoire. On trouve à en acheter partout.

Firmans, visite des mosquées. — On peut visiter sans permission la plupart des édifices du Caire, et même des mosquées. Un firman est cependant nécessaire pour visiter la mosquée d'El-Azhar, le palais de la citadelle, le nilomètre ; on obtient ces firmans par l'intermédiaire des consuls.

Médecins.—MM. les docteurs Burguières-Bey, médecin sanitaire de France, directeur de l'école de médecine, etc. Paterson, médecin anglais, etc.

Sociétés littéraires, Bibliothèques. — Il s'est formé au Caire, depuis une trentaine d'années, deux sociétés savantes auxquelles on doit déjà quelques utiles publications, et qui peuvent rendre de plus grands services encore, maintenant que l'Égypte est entrée dans l'étude sérieuse de ses propres antiquités. Ces sociétés peuvent être aussi très-utiles aux étrangers par les relations qu'elles leur ouvriront ; ils peuvent s'y faire recevoir s'ils le désirent. L'une est la *Société égyptienne*, l'autre l'*Association littéraire d'Égypte* (Egyptian litterary Association). Elles ont chacune une bibliothèque, ouverte non-seulement aux membres, mais aux étrangers.

Le Caire a plusieurs grandes bibliothèques indigènes, la plupart attachées aux mosquées ; elles se composent à peu près exclusivement d'ouvrages de jurisprudence, de théologie et de grammaire. Il y a aussi un certain nombre de libraires arabes et turcs, notamment près du bazar de Khân-Khalil ; mais il est très-rare de rencontrer dans leurs boutiques les ouvrages recherchés en Europe pour leur valeur historique.

Théâtres, Danseuses, etc.—Les Européens ont, il y a quelques années, organisé un théâtre dans le quartier Franc ; mais jusqu'à présent il n'y a pas eu de troupe permanente.

Quant aux soirées de danseuses (*V*. p. 946), c'est chez les Levantins ou chez les Européens auxquels on aura pu être recommandé, qu'on pourra y assister. La difficulté n'est pas d'avoir les danseuses, mais de trouver un local, car les mœurs

musulmanes s'opposent à ce que ce divertissement ait lieu ostensiblement chez les Francs.

Il y a tous les vendredis des représentations de derviches, tantôt de *hurleurs*, plus rarement de *tourneurs* dans le grand couvent au bord du Nil.

II. Histoire.

Gowhèr, général des sultans fatimites du Moghreb, après avoir conquis l'Égypte au nom d'El-Moëz, son souverain, en l'an de l'Hégire 358 (969 de l'ère chrétienne), y fit élever un peu au-dessous de la ville arabe de Fostât, et à une petite distance de l'orient du Nil, une nouvelle cité, qu'en commémoration de sa conquête il nomma *el-Kâhirah*, la Victorieuse, mot dont les Européens ont fait par corruption le Caire. Dès l'année 362 (973) les Fatimites y avaient transporté leur résidence, et elle était reconnue comme la capitale de l'Égypte. Les Arabes lui donnent le nom de l'Egypte même, *Mesr*, ils désignent l'ancienne Fostât sous la dénomination de *Mesr el-Atikah*, le vieux Mesr, ou comme disent les Européens, le vieux Caire. La plus ancienne partie de la ville de Gowhèr, dans laquelle est située la mosquée d'el-Azhar, fut ce que l'on nomme encore *el-Kasreïn*, les deux palais, dont l'un, qui fut au XIIe siècle habité par Saladin, fut plus tard occupé longtemps par la cour du Cadi, à quelque distance d'el-Azhar, vers le N. Cette partie primitive de la ville est aussi désignée sous le nom de *Médinèh*, comme en Europe le nom de cité est souvent resté attaché au quartier le plus ancien d'une grande ville. Aux murailles de briques dont le fondateur l'avait entourée, Salâh-eddin (Saladin) substitua vers 1176 une enceinte en pierre, en même temps qu'il construisit la citadelle et qu'il étendait considérablement la ville du côté du S. L'aqueduc en pierre qui y amène l'eau du Nil fut construit en 1500, sous le règne d'el-Ghouri

C'est aussi sous le règne de Saladin que des marchands chrétiens obtinrent l'autorisation de s'établir au Caire, et donnèrent naissance au quartier Franc, qu'on nommait *el-Mouski*. Aucun fait notable connu ne signale l'histoire de la capitale égyptienne dans les siècles suivants, jusqu'à l'époque de l'expédition française. La bataille des Pyramides nous livra la ville, dont l'armée prit possession le 22 juillet 1798. On sait avec quelle adresse Bonaparte sut captiver les cheikhs, les imams, et s'attacher la population du Caire. L'insurrection qui eut lieu le 21 octobre, par les intrigues des agens de Mourad-Bey, fut réprimée en un instant. On connaît enfin les circonstances de la mort de Kléber. Les événements qui suivirent l'évacuation ne nous laissèrent pas le temps de mettre à exécution les plans d'amélioration et d'assainissement que nos ingénieurs avaient élaborés; quelques-uns ont été réalisés sous le gouvernement réformateur de Méhémet-Ali. Beaucoup de constructions nouvelles se sont élevées depuis un demi-siècle dans les parties du Caire qui avoisinent l'Esbékyèh, et des travaux importants y ont été exécutés qui en ont presque renouvelé l'aspect.

III. Topographie. Aspect général.

Le Caire, capitale de l'Égypte, est situé par 29° de longit. E., et par 30° de lat. N., à 1800 mèt. environ de la rive droite du Nil, à la pente occidentale du mont Mokattam, auquel s'adosse la citadelle. Limitée à l'E. et au S. par les terrains sablonneux qui s'étendent au pied de cette montagne et portent les deux nécropoles de Kaït-Bey et de l'imam-Chafey, et par la plaine couverte de décombres qui la sépare du vieux Caire, la ville touche du côté de l'O. à de vastes plantations de palmiers, à de magnifiques avenues d'acacias et de sycomores, qui s'éten-

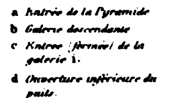
L. HACHETTE & Cie Éditeurs. Paris.

LÉGENDE

1 Bab Cha'ryéh
2 Kantarat Guédidéh
3 Kantarat el-Mouski
4 Kantarat el-Émyr Housseyn
5 Kantarat Bab el-Kharq
6 Kantarat Guédidéh
7 Kantarat Ak Sonqor
8 Kantarat darb el-Gammamyz
9 Kantarat el Omar Schah
10 Kantarat es-Sebaa
11 Bab gheit el-Bacha
12 Bab cheykh Rihan
13 Bab el-Louq
14 Bab el-Elfy
15 Place Ezbékyéh
16 Kantarat ed-Dekka
17 Bab el-Hadid
18 Bab Sidi Seyf
19 Bab Chaa'yeh
20 Bab el-Ghadr
21 Bab el-Foutouh
22 Bab en-Nasr
23 Bab el-Ghorayb
24 Bab darb el-marouhq
25 Bab el-Qaéxyr
26 Place Roumeyléh
27 Nouvelle chaussée de la Citadelle
28 Place Qarameydan
29 Bab el-Qorafah
30 Bab es-Seydéh
31 Bab Touloun
32 Bab Eyoub Bey
33 Bab Seydéh Zeyneb
34 Mosquée et Palais de Méhémet Aly
35 Palais de son harem
36 Palais de Kiamil Pacha
37 Palais d'Ibrahim Pacha
38 Harem d'Ibrahim Pacha
39 Kasr el-Eyny (Hôpital)
40 Salpêtrière
41 Palais de Boulaq
42 Observatoire
43 Fonderie
44 Gam'a Soultan Hassan
45 Gam'a Soultan Qalaoun (Citadelle)
46 Gam'a el-Moeyed et Bab Zoueïleh
47 Gam'a el-Azhar
48 Gam'a el-Ghouryéh
49 Gam'a Soult. Qalaoun (Morostan)

a Entrée de la Pyramide
b Galerie descendante
c Entrée (fermée) de la galerie i.
d Ouverture inférieure du puits.
e Prolongement horizontal de la galerie b.
f Chambre inférieure
g Extrémité de la galerie
h Ouverture pratiquée pour tourner l'entrée bouchée c et pénétrer dans la galerie i.
i Galerie montante
k Bifurcation de la galerie
l Couloir horizontal
m Chambre de la Reine
n Entrée du Puits
o Le Puits
p La grande Galerie
q Vestibule
r Chambre du Sarcophage
s Cinq espaces vides superposés.

COUPE DE LA Gde PYRAMIDE



LÉGENDE
du Plan des Pyramides de Gyzèh

A Grande pyramide ou pyramide de Chéops
a son entrée
B Pyramide de Chéphren
b son entrée
C Pyramide de Mycerinus
D Trois petites pyramides
E.E Temples élevés devant les pyramides
F Pyramide de la fille de Chéops
H Sphynx
I.J Chaussées de pierre du Nord et du Sud
K Palmiers, sycomores et source
1.1 Longs puits pour broyer le mortier
2 Pavé basaltique
3 Fosse quadrangulaire creusée pour recevoir l'angle du revêtement de la pyramide
4.4 Grottes sépulcrales
5 Tombeau des nombres
6 Tombeau de Campbell
7 Tombeau voûté
8.8.8 Puits sépulcraux
9.9 Plate forme taillée dans le roc
10.10 Muraille
11.11 Levées de pierres formant enceintes
12 Souterrain, entrée d'une ancienne pyramide?
13.13 Tombeaux



Dressé par A. H. Dufour. Sous la Direction

Gravé par F. Lefèvre. Écrit par Langevin.

dent du Nil jusqu'au port de Boulak, et se prolongent au N. par de vertes prairies vers les riches campagnes du Delta.

La ville, comme on peut le voir en l'examinant du haut de la citadelle, ou en jetant un coup d'œil sur le plan, a dans son ensemble la forme d'un carré oblong, dont la plus grande étendue du S.-O. au N.-E. est d'environ 4 kilom. sur 2 kil. de large. Un canal, le *khalig*, dérivé du Nil, un peu au-dessous du vieux Caire ou Fostât, la traverse dans toute sa longueur, et une branche du même canal l'enveloppe à l'O. Sa largeur est d'une dizaine de mètres. Il va porter l'eau jusque vers Héliopolis et au delà. Un grand nombre de ponts généralement en pierre traversent ce canal, mais aucun d'eux n'est digne d'attention.

Quatre grandes places peuvent servir de points de repère : L'*Esbékyèh*, au N.-O., que l'on rencontre tout d'abord en arrivant au Caire, est un vaste square qui sert tout à la fois de lieu de promenade et de réunion, c'est le centre de la partie civilisée. Le *Birket el-Fil*, grand espace marécageux, au milieu du quartier arabe, et enfin les places *Roumeïlèh* et *Karameïdan* au S.-E., au pied de la citadelle.

On compte huit rues principales (*Sekkèh*) : trois dans le sens de la longueur, et cinq transversales. La plus large, la plus importante de ces dernières est la rue du *Mouski* ou quartier Franc, qui va de l'Esbékyèh jusqu'à la grande rue longitudinale, étendue du faubourg Hassanyèh et de Bab el-Foutouh à Bab es-Séïdeh ; cette rue touche aux principaux bazars. La rue la plus longue est celle qui longe le khalig depuis Babes-Seïdeh-Zeïneb jusqu'à Bab-Cha'ryèh. Elle n'a pas moins de 5 kilomèt., grâce à ses détours.

A droite et à gauche des grandes voies, rayonnent les ruelles (*derb*) et les impasses (*atfèh*) et s'étendent les différents quartiers. La plupart des petites rues intérieures ont à chaque extrémité une grande porte que l'on ferme chaque soir et qui a son gardien. Ce qu'on nomme un *quartier* (*haret*) se compose d'un certain nombre de ruelles n'ayant qu'une entrée générale, qui se ferme le soir, comme les rues particulières; plusieurs néanmoins sont traversés par une rue ouverte. Le nombre total des quartiers est de 53. Ils prennent leur dénomination soit des édifices qu'ils renferment, soit des classes ou des professions qui les habitent, ainsi : le quartier des chrétiens ou des coptes (*Haret en-Nassara*), au N. de l'Esbékyèh, le quartier des Francs (*Haret el-Freng*) appelé aussi *Mouski*, à l'E. de l'Esbékyèh, le quartier juif (*Haret el-Yahoud*) à l'E. du Khalig et au N. de la rue du Mouski prolongée. Le quartier grec est situé dans la partie E. de la ville, au delà de la grande rue longitudinale. Le *Haret et-Touloun*, à l'extrémité S. de la ville, en est le quartier le plus ancien, puisqu'il appartenait au vieux Caire (Fostât).

Le Caire n'est plus, comme il l'a été autrefois, entièrement entouré d'une enceinte fortifiée ; les agrandissements de la ville dans plusieurs directions, à l'O. notamment et au N., ont dépassé sur beaucoup de points l'enceinte primitive. Là où elle s'est conservée, du côté de l'E et du S., elle présente une muraille épaisse, flanquée de tours rondes ou carrées, et percée de portes munies aussi pour la plupart d'ouvrages de défense. On compte aujourd'hui 71 portes ; plusieurs, par la raison qui vient d'être indiquée, se trouvent maintenant dans l'intérieur. Telle est celle qu'on nomme *Bab ez-Zoueïlèh*, vers le milieu de la grande rue longitudinale, et à côté de la mosquée el-Moeyed. Cette porte marquait au S. la limite de la ville avant Saladin. Celles qu'on cite comme les plus belles sont : *Bâb el-Foutouh* (la porte des Victoires), *Bâb en-Nasr* (la porte de la Con-

quête), situées toutes deux près de l'angle N.-E. de l'enceinte, enfin *Bab et-Touloûn* dans sa partie S. La citadelle, vers l'angle S.-E., domine la ville ; mais elle est elle-même dominée par un mamelon presque contigu, sur lequel Méhémet-Ali a fait élever un fort. Tout cela ne présente pas les éléments d'une défense sérieuse.

Malgré l'énorme mortalité que la peste y porta en 1835, et qui enleva près du tiers des habitants, on évalue la population actuelle du Caire à environ 360 000 âmes, dont 260 000 musulmans, 12 000 Coptes, 9 000 Francs, 4 000 Juifs, 2 000 Grecs et autant d'Arméniens. La ville compte 1 300 *okels* ou *khâns* où les caravanes déposent marchands et marchandises, plus de 300 fontaines ou citernes, 3 à 400 mosquées, 70 bains publics. Les chrétiens des différentes communions y ont une trentaine d'églises ou de chapelles et les juifs 10 synagogues.

Le Caire est, après Constantinople, la plus grande et la plus belle ville de l'Orient musulman. Les plantations magnifiques, les avenues qui rayonnent à partir de l'Esbékyèh forment autour d'elle des promenades de plain-pied, et lui donnent un charme qu'aucune autre ne présente. La civilisation européenne, en pénétrant dans ce pays plus avant qu'elle ne l'a fait dans aucune partie de l'empire ottoman, ne lui a pas enlevé son caractère original. Sauf les maisons à l'italienne, bâties autour de l'Esbékyèh, sauf ces palais et ces établissements nouveaux construits depuis Mohammed-Ali, qui n'appartiennent à aucun style, le Caire est une ville tout orientale, ou pour mieux dire purement sarrasine ; car le style arabe des premiers temps de l'islam y est bien moins mélangé de byzantin et de syrien qu'à Alep, à Damas, et ailleurs. Des maisons élevées à toit plat, des constructions de formes singulières et tout à fait fantastiques, y rappellent à chaque pas les descriptions des *Mille et une Nuits*. Lorsqu'on la voit apparaître à travers les massifs de palmiers et de sycomores en arrivant du Delta ou du Nil, où lorsqu'on la contemple du haut de la citadelle avec ses maisons peintes, ses palais blancs, et ses innombrables minarets aux formes élancées, elle présente un aspect réellement saisissant. Il ne faut pourtant pas s'attendre à retrouver la même splendeur lorsqu'on descend aux détails : l'intérieur de la ville est très-irrégulier. Les rues, ou plutôt les ruelles, sont pour la plupart étroites, sinueuses ; et comme elles ne sont pas pavées, elles sont toujours ou boueuses ou remplies d'une couche épaisse de poussière. Un grand nombre de mosquées et de maisons ont un aspect délabré. Rarement rencontre-t-on une place qui ne soit pas à demi obstruée de décombres ; et comme au-dessus de beaucoup de rues on tend des toiles ou des nattes pour les garantir du soleil, on y marche dans une demi-obscurité. Les rues principales (*sekkèt*) sont généralement bordées d'une double rangée de boutiques ; rien de plus animé que ces grandes rues, de même que les marchés et les bazars, surtout le matin, avant la grande chaleur du jour. Dans la foule bigarrée qui s'y presse, on reconnaît à côté de l'humble fellâh, du Bédouin à la démarche fière, du Copte ou du juif à la mine sombre et concentrée, du Grec actif et éveillé, du kawass arnaoute grave et digne, tous les types des nègres, depuis la couleur d'ébène des habitants du Soudan, jusqu'au teint clair des Berbérins. Les caravanes arrivant de tous les points de l'Afrique et de l'Arabie, les chameaux pesants et solennels, les ânes lestes et sémillants emportant au galop des Lévantins petits-maîtres, ou des femmes enveloppées dans d'immenses voiles de couleur sombre, le pacha qui passe à cheval, étouffant sous la redingote

boutonnée du Nizam, les porteurs d'eau avec leurs outres de cuir visqueuses, les portefaix de toute nature, les saïs criards toujours prêts à frapper de la courbach l'Arabe indolent et jusqu'aux pauvres femmes fellâhines trop lentes à se ranger, tout cela forme un spectacle d'une variété toujours nouvelle dont l'étranger ne peut se lasser.

Les maisons sont entièrement construites à l'orientale. La façade en est quelquefois bariolée de grandes bandes alternativement rouges et blanches, comme le sont aussi les mosquées. L'étage inférieur est en pierre; les étages supérieurs, au nombre de deux ou trois, sont en brique. Les fenêtres grillées sont appelées *rochân*, ou plus communément *méchrébyèh* (Moucharabis). Ces grillages, au lieu des losanges uniformes de Constantinople, forment ici des dessins très-variés. Dans les bonnes maisons, ces fenêtres sont maintenant garnies intérieurement d'un châssis vitré que l'on tient fermé en hiver; car dans cette partie de l'Egypte, on éprouve une vive sensation de froid quand la température descend au-dessous de 15°. On ignore cependant ce que c'est qu'une cheminée; les pièces sont chauffées, quand il est nécessaire, au moyen d'un brasero. Beaucoup de maisons portent au contraire, à leur partie supérieure, comme précaution contre les chaleurs de l'été, un auvent en planches, ouvert du côté du N. et destiné à saisir au passage la moindre brise fraîche qui viendrait à souffler.

Il est peu de maisons dont le plan n'ait un manque absolu de régularité. Les appartements sont de différentes hauteurs, si bien qu'on a presque toujours à monter ou à descendre une ou plusieurs marches pour passer d'une pièce à une autre. Quant à leur disposition intérieure, c'est celle de toutes les habitations musulmanes (*V*. p. 294, 319 et les articles *Constantinople*, *Damas*, etc).

Le Caire a quelques palais nouveaux empruntés à ce faux genre italien dont l'Orient a été inondé. Cette architecture échappe à toute critique : elle n'a pas même le mérite de la solidité, car un grand nombre de ces bâtiments, bien que de construction récente, sont déjà dans un état de délabrement très-marqué.

Il nous reste à indiquer au voyageur pressé par le temps un certain nombre de tournées qui lui permettront de voir le Caire aussi promptement que possible. Généralement, il faudra diviser sa journée en deux promenades, une le matin et une dans la soirée; l'habitude générale au Caire de dîner à midi, et de se tenir renfermé dans le milieu du jour, rend cette manière d'agir à peu près obligatoire. Le matin est l'instant le plus favorable pour visiter les mosquées, pour les courses à distance. Le soir on se dirige plutôt du côté du Nil et des plantations. 6 à 7 jours suffisent pour voir le Caire et ses environs.

LE CAIRE ET SES ENVIRONS EN 9 EXCURSIONS.

1re excurs. (le matin). *Bab-Zoueïlèh*, place Roumeïlèh, la citadelle (*El-Kal'ah*), vue générale de la ville, mosquée et palais de Mohammed-Ali, puits de Joseph; en redescendant, visite à la mosquée de Hassan, place Karameïdan, Bab el-Korafah, nécropole de l'imam-Chafey, tombeau de Mohammed-Ali. Retour par Bab es-Seidèh, mosquée de Touloun, grande rue longitudinale et Mouski.

2e exc. (le soir), Bab el-Hadid, le Transit, avenue et palais de Choubra.

3e exc. (matin), à Héliopolis (*Mataryèh*). Au bout du Mouski, tourner à gauche, sortir par Bab el-Foutouh, faubourg Hassanièh, Abbasièh. A moitié chemin, tombeau d'El Ghouri. — Mataryèh, obélisque, sphinx, sycomore de la Vierge, etc. Retour, rentrer par Bab en-Nasr, mosquée d'El-Hakem.

4e exc. (le soir), Boulak, Embabèh.

5e exc. (le matin), à la forêt pétrifiée sortir par Bab en-Nasr); au retour, tombeau des sultans mamelouks à Kaït-Bey.

6e exc. (le soir ou le matin), au vieux Caire et à l'île de Roudah (de l'Esbékyèh, par les plantations d'Ibrahim-Pacha, le collége des derviches, Kassr-el-Aïni, tête du khalig, aqueduc de la citadelle) vieux Caire, mosquée d'Amrou (*Gam'a-Amr*), port du Nil, île de Roudah, nilomètre (il faut un permis), jardins d'Ismaïl-Pacha (au N. de l'île); retour le long du khalig, par Bab es-Seïdèh-Zeïnèb, mosquée du même nom, mosquées et fontaines, Birket-el-Fil, le Mouski.

7e exc. (le matin ou le soir), mosquée du sultan Kalaoun, Morostan, tombeau de Nasr-Mohammed, de Bibars, bazar Khan-Khalil et tombeau d'El-Eyoub, bazar et tombeau d'El-Ghourî, mosquée d'El-Moeyed.

8e exc. (dans la soirée), aller coucher aux pyramides, lever du soleil au sommet de la grande pyramide, visite des pyramides et des tombeaux, le Sphinx; de là à Aboukir et Sakkarah, (pyramides, Sérapéum, site de Memphis). On peut revenir au Caire le soir même ou bien coucher à Sakkarah.

9e exc. au barrage (profiter du chemin de fer jusqu'à Calioub).

IV. Édifices et lieux remarquables.

I. La Citadelle.

Pour se rendre du quartier Franc à la citadelle, il faut suivre la rue du Mouski jusqu'à son extrémité E., tourner à droite, suivre la grande rue longitudinale jusqu'à la mosquée d'el-Moeyed (à main droite), et à *Bab ez-Zoueïlèh*, porte massive, flanquée de deux tours qui, jusqu'au règne de Saladin, marqua la limite S. du Caire. Au delà de cette porte, on a le choix entre deux chemins : ou bien continuer tout droit, pendant 10 minutes, jusqu'à une rue qui s'ouvre sur la gauche, et longe les hautes murailles de la mosquée du sultan Hassan, pour aboutir à la place Roumeïlèh ; ou bien tourner à g., traverser le bazar des selliers et le bazar des armes, pour rejoindre une rue oblique où l'on voit à g. deux jolies fontaines arabes anciennes, et à dr. l'entrée de la mosquée du sultan Hassan, et déboucher sur

La place Roumeïlèh, vaste espace irrégulièrement quadrangulaire, dominé au N.-O. par la haute mosquée de Hassan, au S.-E. par la citadelle, tandis que les côtés de l'O., du S. et du N. sont occupés par des masures et des échoppes. Au N.-E. est la *vieille mosquée Mahmoudyèh*, qui tombe en ruines, mais dont on admirera la coupole sarrasine, la porte, les fenêtres et le minaret finement sculptés.

La citadelle (*el-Kal'ah*) est accessible par deux entrées ; l'une, nommée *Bab el-Asab*, curieux spécimen d'architecture sarrasine, est une porte en ogive surbaissée, flanquée de deux énormes tours, dont les murailles sont divisées en larges bandes horizontales, peintes alternativement en rouge et en blanc. Un sentier, plus court que la chaussée moderne, conduit de cette porte à la partie haute du château. C'est dans cet étroit et sinueux défilé que s'accomplit, le 1er mars 1811, le drame sanglant du massacre des Mamelouks, acte terrible, mais nécessaire, qui délivra l'Égypte de la domination anarchique des beys et assura le pouvoir entre les mains de Mohammed-Ali. On montre un peu au N. de la porte extérieure, l'endroit où Émin-Bey, le seul des chefs qui échappa à la mort, lança son cheval à travers une brèche de la muraille, si toutefois le récit n'a pas un peu tourné à la légende, car il y a une autre version.

On monte aujourd'hui à la citadelle par une rampe qui contourne les murailles du côté du N.-E., et dont la pente est assez bien ménagée pour donner un accès facile aux voitures. On pénètre par une porte en pierre dans une vaste cour, et laissant à g. l'entrée de bâtiments neufs qui con-

tiennent les *ministères*, on se trouve au centre de l'enceinte.

Le château, qui est lui-même une petite ville, se compose de trois parties distinctes et contiguës, entourées chacune de murailles et de tours crénelées : ces trois enceintes sont celles d'*el-Azab*, qui regarde la place Roumeïlièh, d'*el-Enkichariéh*, qui regarde le N., et la citadelle proprement dite, *el-Kal'ah*, qui est la partie la plus élevée. On peut remarquer que le côté le mieux fortifié et le mieux armé est celui qui regarde la ville ; la plate-forme N.-O., couverte de canons, est formée par une porte flanquée de deux tours.

La citadelle date de la fin du XIIe siècle, c'est l'ouvrage du célèbre Youssouf Salah-Eddîn (Saladin), qui s'y fit aussi construire un palais attenant à une mosquée ; ce palais fut toujours depuis lors la résidence des sultans, et plus tard des pachas turcs; il est aujourd'hui en ruines. Ce que l'intérieur offrait de plus remarquable était une vaste salle carrée, soutenue par 32 colonnes de granit rose enlevées aux anciens temples romains ou grecs, et qu'on avait couronnées d'autant de chapiteaux pharaoniques apportés de Memphis et retouchés dans le goût arabe. Le palais de Saladin a été détruit en 1829 pour faire place à la nouvelle mosquée. La plupart des colonnes furent alors brisées, on en trouve quelques restes au milieu des décombres, et l'on voit sur plusieurs des caractères hiéroglyphiques. La vieille *mosquée de Kalaoun* complétement en ruines, occupe le milieu de la cour; près de là est une petite fontaine sculptée en marbre gris.

La citadelle, avant 1798, était habitée par l'aga des janissaires, général en chef de l'infanterie ; par les chiaoux, courriers ou messagers d'Etat, et par la plupart des grands officiers civils et militaires. Il s'y trouvait de plus quantité d'employés, de marchands. Elle est de même aujourd'hui le siége d'un grand nombre d'administrations. Elle renferme dans son enceinte un hôtel des monnaies, une imprimerie, une fonderie de canons, un arsenal de construction, une manufacture d'armes et divers ateliers d'équipement militaire. L'explosion de la poudrière en 1823 ruina une partie des anciennes constructions; celles que l'on voit aujourd'hui datent de Mohammed-Ali, ainsi que la nouvelle chaussée.

La nouvelle **mosquée de Mohammed-Ali**, commencée par ce prince et terminée seulement il y a quelques années, passe au Caire pour une merveille d'élégance. Les critiques les moins sévères sont loin d'être de cet avis. Au lieu de chercher des modèles parmi les charmants édifices sarrasins du Caire, on a voulu imiter les grandes mosquées de Constantinople. Deux minarets avec l'inévitable couvercle en forme d'éteignoir, élèvent à une hauteur exagérée leurs formes grêles et maigres. La cour, où l'on peut pénétrer par la porte latérale sans qu'il soit même bien nécessaire d'ôter ses chaussures, est entourée d'une colonnade en bel albâtre oriental ; au centre est la fontaine des ablutions, de forme octogone et d'une ornementation assez lourde. La galerie du N.-O. est surmontée d'une tour carrée, noire et or, surmontée d'une espèce de pavillon chinois et portant une horloge, présent fait par le roi Louis-Philippe à Mohammed-Ali. La mosquée elle-même est surmontée d'une grande coupole, flanquée de quatre demi-coupoles, avec quatre petits dômes octogones aux angles : c'est l'ancien plan byzantin, qui conserve toujours sa grandeur et sa beauté, même dans ses plus faibles copies. A l'intérieur, en dedans de la porte d'entrée, règne une galerie soutenue par une rangée de colonnettes; à dr. est le tombeau de Mohammed-Ali. La coupole est soutenue par qua-

tre gros piliers carrés. Les fenêtres sont de forme carrée à l'européenne, la décoration verte et or est de mauvais goût, de vilaines lanternes, un grand lustre européen dépaysé choquent également le regard. Le *menber*, tout doré, n'a rien de remarquable. Le *mihrat*, en albâtre oriental, monte jusqu'à la frise. En somme, l'édifice fait encore un assez bel effet par ses grandes dimensions et par la richesse de ses matériaux, surtout de ce bel albâtre oriental dont la transparence et la teinte ambrée ont les chatoiements de l'opale. Malheureusement la base seule des piliers en est couverte, et la peinture dont sont revêtues les parties hautes a vainement cherché à l'imiter.

Le *palais* du vice-roi, qui a remplacé l'ancien palais de Saladin, est très-simple à l'extérieur, comme le sont d'ailleurs tous les palais d'Orient; l'intérieur est vaste et magnifique, mais de cette fausse magnificence européenne que les Orientaux acceptent si facilement comme de bon aloi. La salle de bain, tout en albâtre, est fort remarquable.

L'attrait principal de la citadelle est l'immense panorama que l'on y découvre. Des deux côtés d'un petit pavillon vert, séparé du reste des bâtiments et qu'affectionnait, dit-on, Mohammed-Ali, on jouit d'une admirable vue. Devant soi, immédiatement à ses pieds, est la place Roumeïlèh, avec la mosquée du sultan Hassan; derrière celle-ci, l'ancien harem d'Abbas-Pacha, un peu plus loin à gauche, est la mosquée de Touloun, reconnaissable à son gros minaret; plus au S., la grande place de Karameïdan, bordée de casernes; au delà de ce premier plan, l'immense ville se déploie toute hérissée de minarets. Au milieu de la masse confuse de ses terrasses, les rues n'apparaissent que comme de sombres fissures. De grands palais blancs se montrent à côté des arbres touffus de l'Esbékyèh, qui semblent toucher à Boulak. Entre les palmiers des plantations d'Ibrahim-Pacha, on aperçoit le palais de ce prince et Kassr el-Aïny. Au delà le Nil coule lentement dans son large lit, bordé d'une ligne de riche verdure, et va se perdre dans les plaines du Delta; puis au dernier plan, tout au fond de l'horizon, la vue rencontre la masse encore imposante, même à cette distance de 4 lieues, des pyramides de Gizèh, d'Abousir et de Sakkarah, qui se détachent sur le fond rougeâtre du désert. En reportant le regard du côté du Mokattam, sur un plan plus rapproché, on verra le vieux Caire, le grand aqueduc, qui vient à la citadelle à travers l'immense champ de décombres de l'ancienne Fostat; la nécropole de l'Imam-Chafey, avec toutes ses coupoles et tous ses minarets; les pentes du Mokattam, avec une autre nécropole; enfin le fortin qui couvre le sommet du Gébel-Giouchi (autre nom du Mokattam), et qui commande la citadelle elle-même.— C'est le matin qu'il faut venir admirer ce panorama; le soir, les brumes couvrent la plaine des pyramides.

Enfin une autre curiosité de la citadelle est le **puits de Joseph**, ainsi appelé sans doute du nom du grand Saladin (Youçouf), quoique la légende populaire le fasse remonter jusqu'à Joseph, fils de Jacob. C'est, en effet, Saladin qui le fit creuser, ou peut-être seulement déblayer du sable dont il était rempli. Le puits, de forme carrée, est creusé dans le rocher; sa profondeur est de 95 mèt. On estime que le fond est au niveau du Nil. Il est divisé en deux étages, séparés par un large palier; la descente est une spirale en pente douce. Un manége, mû par deux bœufs, élève l'eau au niveau du palier, d'où un second manége l'amène à la partie supérieure. C'est, au total, un fort bel ouvrage. La citadelle a en outre plusieurs grandes citernes et l'*aqueduc* ex-

térieur qui y amène directement l'eau du Nil.

II. Mosquées.

Le nombre des mosquées du Caire dépasse 400, dont 250 mosquées à minarets (*gâm'a*), et près de 160 petites mosquées ou chapelles (*zaouièh*). On en compte une cinquantaine de remarquables par la richesse de leur architecture. Beaucoup sont en ruines; néanmoins on ne peut traverser les rues principales sans être frappé de la fréquence de ces édifices religieux. Beaucoup de mosquées ont été fondées par les souverains musulmans de l'Égypte pour abriter et sanctifier tout à la fois leur tombe, de même que les Pharaons des premières dynasties élevèrent, pour y déposer leurs restes mortels, les pyramides qui bordent la gauche du Nil. Les trois plus grandes mosquées et les plus célèbres sont la mosquée de Touloûn, celle du sultan Hassan, et celle d'el-Azhar, appelée la grande mosquée par excellence. Il est à remarquer que les mosquées les plus importantes sont dans la partie orientale de la ville, à l'E. du canal.

La **mosquée de Touloun** (*Gâm'a Touloun*) est à l'extrémité méridionale de la ville, entre la citadelle et le canal. Sa fondation est antérieure de près d'un siècle à celle du Caire, dont les premiers fondements ne furent jetés qu'en l'an 358 de l'hégire (969 de l'ère chrétienne), tandis qu'Ahmed Ibn et-Touloun, le chef de la dynastie des Toulounides, construisit sa mosquée à l'extrémité N.-E. de Fostât, qui s'étendait alors jusque là, en l'an 265 de l'ère musulmane (879 de J.-C.), comme l'attestent deux inscriptions coufiques qui se lisent sur les murailles de la cour. Elle ne fut comprise dans le Caire qu'au temps de Saladin. L'édifice fut construit, dit-on, sur le plan de la Kaaba de la Mekke, et forme avec celle d'Amrou, au vieux Caire, le véritable type de la mosquée primitive.

C'est un grand carré ouvert, d'une centaine de pas de côté, entouré sur trois côtés de deux rangées de colonnes formant une double galerie profonde de 11 m. Sur la quatrième face de la cour, celle de l'E., il y a cinq rangées de colonnes formant quatre nefs transversales, qui constituent la mosquée proprement dite. C'est là qu'on voit, au centre de la muraille de fond, percée dans toute sa longueur de petites fenêtres ogivales finement sculptées, un *mihrab* très-ancien, orné de quatre colonnettes de marbre et de mosaïques très-détériorées. Le *menbèr*, en bois sculpté, qui s'élève en face, est tout vermoulu. Le *mestabé* (chaire des lecteurs) est soutenu par quatre colonnes de marbre très-simples. Les deux piliers qui en sont voisins présentent des sculptures bizarres, celui de gauche une espèce de niche ogivale (sans doute un mihrab), celui de droite une espèce de croix d'honneur suspendue à une chaîne. A gauche du mihrab principal, on voit aussi dans la muraille de fond une autre niche sculptée ou mihrab, semblable à celle du pilier ci-dessus. La porte du côté de la grande cour est ornée de deux pierres noires, portant les inscriptions coufiques dont nous avons parlé.

Mais ce qu'il y a de plus remarquable, ce sont les *arcs ogivaux* qui supportent ces nefs. Ils sont soutenus par des piliers ornés à leurs quatre angles de quatre demi-colonnes engagées avec des chapiteaux arabes. Entre chaque grand arc ogival est pratiquée une petite fenêtre en fer à cheval. Les grandes ogives sont aussi légèrement étranglées à la base de l'archivolte. Le tout est couronné d'une frise ornée d'arabesques légères. Les arceaux qui entouraient la cour sont comblés et convertis en habitations. Au centre de la cour est la fontaine aux

ablutions, recouverte d'un dôme très-détérioré. Un second mur extérieur, à chacun des angles duquel s'élève un minaret, enveloppe cette première enceinte : l'appel à la prière se fait du minaret de l'angle N.-O., grosse tour carrée à la base, puis cylindrique, et enfin octogone. Un escalier tournant l'enveloppe extérieurement. Du haut de ce minaret, on jouit d'une des plus belles vues du Caire. L'édifice est, au total, moins remarquable encore pour sa beauté que par l'intérêt qu'il présente pour l'histoire de l'architecture sarrasine. Le dôme qui surmonte la partie antérieure du quadrilatère est d'une époque beaucoup plus récente. Il porte en caractères arabes la date de l'an 696 de l'hégire (1297 de J.-C.).

La **mosquée du sultan Hassan** (*Gam'a soultan Hassan*) est sur la place Roumeïlèh, au pied occidental de la citadelle. On s'accorde à la regarder comme la plus belle du Caire. C'est un ouvrage du XIVe siècle : elle fut commencée en l'an 757 de l'hégire et terminée en 760 (1356-58 de notre ère), sous le règne du sultan Baharite en-Nâser-Hassan. C'est dans cette mosquée que s'étaient réfugiés les Arabes pendant la révolte du Caire (21 octobre 1799).

A l'extérieur elle se présente sous la forme d'un bâtiment rectangulaire, allongé du N.-O. au S.-E. et dominé du côté de la place Roumeïlèh par une haute coupole ; un immense minaret à trois galeries occupe l'angle S.-O. Un autre plus petit s'élève sur la face E. On est frappé de la hauteur et de la belle construction de ses murailles, percées de longues baies verticales avec deux rangs de fenêtres, et couronnées par une corniche en haut-relief.

L'entrée dans la mosquée est dans la rue du côté de l'E., par une porte de dimension colossale, avec une voûte en encorbellement, décorée de riches stalactites. Sur le pavé, on montre une grande tache noire, tache de sang, disent les Arabes ; quelques marches conduisent ensuite dans un corridor sombre garni de bancs de pierre ; on franchit une chambre où se tiennent les gardiens, qui vous font quitter vos chaussures, et l'on pénètre dans la grande cour intérieure. Son plan est différent de celui des anciennes mosquées ; elle affecte la forme de la croix grecque. A chacun des quatre côtés de la cour est une sorte de salle carrée surmontée d'une arche élevée du plus grand effet ; celle de l'E., plus haute que les autres, mesure 21 mèt. d'ouverture. Tout au fond est un *mihrab* en marbres de diverses couleurs, avec quatre colonnettes fines ; autour sont des ornements de marbre et de porphyre très-dégradés. La tribune des lecteurs (*mastaba*) n'est soutenue que par des colonnettes grossières. Un lustre en bronze oxydé et finement ciselé est pendu au centre. Deux rangées de *vases en verre coloré*, sur lesquels est inscrit le nom du souverain, sont suspendus aux parois ; le tout est surmonté d'une frise ornée d'arabesques légères A droite du *Menbèr*, une porte fermée par un simple loquet conduit à la tombe du fondateur de la mosquée, salle nue et décrépite, surmontée d'un dôme ; sur la tombe même est placé un exemplaire du Coran, écrit en gros et beaux caractères. La fontaine des ablutions, au milieu de la cour, est surmontée d'une large coupole sphérique, soutenue par des colonnes et tombant en ruines. Les pierres qui servirent à édifier ce grand édifice furent tirées des pyramides ; mais le marbre a été prodigué dans les ornements intérieurs, et le carreau est formé de belles mosaïques.

Dans le voisinage de la mosquée d'Hassan, nous pouvons citer, outre la mosquée Mahmoudièh, déjà mentionnée sur la place Roumeïlèh, deux autres mosquées situées au N.-E., celle de **Mardani**, dont le minaret est un modèle de grâce

et de légèreté, et celle d'**Émir-Akhor** (de l'écuyer), qui date des sultans mamelouks des XIVe au XVIe siècle. Sa coupole est tout ce qu'on peut voir de plus coquet.

Le **Gâm'a el-Azhar** est dans la partie orientale de la ville, non loin de la porte Ghôraïb, à 20 min. de l'Esbékyèh. Son nom, qui signifie la mosquée splendide, indique assez le haut rang qu'on lui assigne, et avec raison, parmi les mosquées de la capitale. Elle fut fondée originairement en même temps que le Caire par Gowhèr-el-Kaïd, le général des sultans fatimites de Kaïrouân, en l'année 359 de l'ère musulmane (970 de J.-C.), et terminée en 361, comme l'indique une inscription; mais l'édifice, dans son état actuel, a été reconstruit postérieurement, et fort agrandi. Des inscriptions arabes font connaître les noms des sultans qui y ont fait travailler à diverses époques.

De même que toutes les mosquées primitives, El-Azhar se compose d'une grande cour entourée de portiques. Celui de l'E., qui est le côté de la prière, est formé de neuf travées où plus de 1200 lampes sont suspendues. Plus de 400 colonnes en marbre, en porphyre et en granit, enlevées aux anciens temples égyptiens, sont entrées dans la construction de ce grand édifice, qui eut dès l'origine le double caractère, qu'il a toujours gardé depuis, de maison pour la prière et de lieu d'enseignement. Il acquit de bonne heure une grande célébrité par le concours des savants docteurs qui y enseignaient la théologie et le droit musulman. Les étudiants y affluent de toutes les contrées du monde musulman; El-Azhar est regardé comme l'université non-seulement de l'Égypte, mais de tout l'Orient. Les portiques, de deux côtés de la cour, ont été convertis en salles par des grilles et des cloisons en bois, pour la distribution des étudiants. Chacune de ces salles contient des armoires où sont renfermés les manuscrits, et chaque salle a un ou plusieurs cheikhs pour la direction des élèves. La mosquée sert aussi d'asile aux musulmans pauvres ou étrangers, qui y passent tranquillement la nuit sur des nattes étendues sous les galeries ou dans la cour. Le pourtour est distribué en quartiers (*roudg*) destinés aux étudiants qui arrivent des diverses contrées de l'islam; chaque nation a son quartier, et chaque quartier son nazir ou inspecteur, au-dessus duquel est l'administrateur général. Tous les deux jours, on fait pour les étudiants pauvres une distribution de pain, outre une certaine quantité d'huile pour l'éclairage; et, de plus, ils reçoivent chaque mois une petite somme d'argent pour leurs autres besoins. Aussi les dépenses annuelles de la mosquée se montent-elles à plus de 600 000 piastres. Le gouvernement alloue une partie de la somme; le reste est fourni par le revenu des immeubles légués à la mosquée par de dévots musulmans. Toutes les mosquées possèdent plus ou moins de ces legs pieux (*wâkf*). Un fonds spécial est affecté à l'entretien de 300 aveugles logés dans un bâtiment spécial appelé *Zawiet el-Omidn*, la chapelle des aveugles, située à l'angle oriental de la mosquée. La plupart d'entre eux suivent les cours. Ils se sont fait remarquer de tout temps par leur animosité fanatique contre les infidèles, et un étranger qui s'engagerait inconsidérément au milieu d'eux pourrait courir un danger sérieux.

Deux autres mosquées avoisinent El-Azhar au N.; la plus septentrionale est celle de **Hassaneïn**, dédiée à Hassan et Hossaïn, les deux fils d'Ali, le gendre du prophète. La mosquée conserve leurs reliques, qui lui ont valu une grande réputation de sainteté. Le *mawled* ou jour de la naissance des Hâssaneïn est une des principales fêtes du Caire; et dans le quartier de la mosquée en particulier

sa célébration ne dure pas moins de huit jours, accompagnée de toutes sortes de réjouissances populaires.

Mosquée du sultan El-Hakem, située à l'extrémité N., près de Bab en-Nasr: c'est la plus ancienne mosquée du Caire (la mosquée de Touloun, ainsi qu'on l'a vu, n'y ayant été comprise que longtemps après la fondation de la ville). Elle fut construite, comme on le sait par une inscription coufique au-dessus de la porte O., en l'an 393 de l'hégire (1003 de J.-C.), c'est-à-dire 30 ans après la fondation du Caire par le sultan El-Hakem, le troisième prince de la dynastie fatimite, le même qui établit la religion des Druses. (*V.* p. 587.) La mosquée est maintenant en ruine et abandonnée. Son minaret, dont la base carrée et massive imite assez bien les pylônes égyptiens, a été fortifié autrefois par les Français. La cour intérieure offre un aspect de désolation; les portiques qui l'entouraient ont perdu leur couverture, mais les arcades restent en partie avec leurs jolies ogives en fer à cheval et leurs piliers ornés de colonnettes, comme à la mosquée de Touloun.

La **mosquée El-Moeyed**, située au centre même de la ville orientale, près de Bâb ez-Zoueïlèh, est d'une époque relativement moderne; elle fut construite sous le règne du sultan mamelouk El-Moeyed, qui régna de 818 à 825 de l'hégire (1415-1421). Le plan présente une grande cour carrée entourée de portiques à colonnes surmontées d'arcades à ogives très-légèrement étranglées à la base. Trois de ces portiques sont à double rang; le quatrième en a trois servant de nefs et formant le sanctuaire ou la mosquée proprement dite, à droite et à gauche de laquelle sont des tombeaux. La décoration de la mosquée est d'une grande richesse; les plafonds présentent des compartiments ou caissons peints et relevés de dorures.

La **mosquée du sultan Kalaoûn** est près du bazar de Khân-Khalil, entre le quartier Franc et la mosquée d'El-Azhar. Elle est surtout connue comme étant attachée au *Morostân* ou maison des fous, fondée par le sultan mamelouk Kalaoûn, en l'an de l'hégire 684 (1287 de notre ère), et qui a subsisté jusqu'à ces derniers temps dans cet emplacement. La mosquée se trouve à gauche de l'entrée du Morostân; elle présente des arcades de forme allongée, et un mihrab orné de mosaïques, de nacre de perle et de colonnettes. Le *tombeau de Kalaoûn* est en face de la mosquée, à droite de l'entrée du Morostân: c'est un bel édifice, avec des arcades légèrement en fer à cheval. Le *tombeau de Nasser-Mohammed*, fils du précédent, mort en 1294, fait partie du même groupe de monuments. Il fut élevé sous le règne de Mélek el-Mansour-ed-Dîn, ainsi que le porte l'inscription. Il se fait remarquer par un élégant portail, plus semblable au gothique européen qu'au style sarrazin, et par les ciselures de son minaret, qui rappellent les ornements de l'Alhambra.

La **mosquée d'El-Ghouri**, située à l'extrémité du bazar du même nom, forme, avec le *tombeau*, qui est construit de l'autre côté de la rue, un groupe pittoresque, toujour animé par la population affairée qui se presse dans ce quartier.

El-Ghouri possède encore deux autres tombeaux à son nom, l'un à Kaït-Bey, l'autre sur la route d'Héliopolis. Il fut cependant tué près d'Alep, dans un combat contre le sultan Sélim. On peut citer encore, dans la rue de la Citadelle, la **mosquée d'Ibrahim-Aga**, remarquable par les arabesques de sa coupole et la légèreté de son minaret.

III. Bazars, bains, fontaines.

Bazars.— Les deux bazars principaux du Caire sont ceux de Ghourièh et de Khân-Khalil. Ils sont tous deux au delà du canal, à peu

de distance de l'extrémité du Mouski.

Le bazar *El-Ghourièh* tire son nom du sultan El-Ghouri, dont la mosquée et la tombe sont à une des extrémités de la place. On y tient surtout les étoffes de soie et de coton, des fez et autres articles analogues.

Le bazar *Khân-Khalil*, ou, comme on dit communément, le *Khân-khalièh*, établi depuis 1292 sur l'emplacement qu'occupaient auparavant les tombeaux des khalifes (c'est-à-dire des souverains arabes de l'Égypte, antérieurs aux sultans mamelouks), est pourvu de marchandises de prix de toute sorte : draps, habillements, soieries, étoffes brodées, armes, ustensiles de cuivre, etc. Les jours de marché sont le lundi et le jeudi, de neuf heures du matin à onze. Diverses sortes de marchandises y sont vendues à la criée par des employés spéciaux (*delldls*), qui parcourent les allées du bazar, escortés d'une foule d'oisifs ou d'acheteurs, en annonçant à haute voix le prix demandé ou offert de chaque article. C'est un spectacle animé, curieux à voir une fois.

Le *Hamzawièh*, dans le même quartier et à peu de distance des précédents, est exclusivement occupé par des marchands chrétiens. Ouvert tous les jours, sauf le dimanche. Les étoffes et autres marchandises y sont principalement de fabrique européenne.

Un peu plus loin, en allant vers la porte ou Bâb-Zoueïlèh et la mosquée Moeyed, est le bazar *Akkadîn*, où l'on tient les articles de passementerie, le galon, etc.

Tout à côté, à deux pas de sa mosquée, est le marché de Moeyed, pour le coton, la laine, tous les articles de literie, et en général les étoffes et châles de laine, surtout les articles communs et à bas prix.

De l'autre côté de la porte Zoueïlèh, le *Kassobèt-Ridouân* est le bazar aux cordonniers.

Dans le *Soukérièh*, près de la fontaine de Toussoun-Pacha, sucre, amandes, fruits secs, conserves.

Au bazar de *Soug-es-Sélah*, près de la mosquée du sultan Hassan, armes de tout genre.

Le Caire a en outre plusieurs *marchés* pour les denrées, indépendamment des échoppes de revendeurs analogues à nos fruitiers.

Le *marché aux esclaves* n'existe plus.

Bains. — Les bains sont nombreux au Caire, ainsi que dans toutes les grandes villes de l'Orient ; on en cite une trentaine au premier rang, notamment Hammâm-Yesbak, Hammâm-es-Soultân, Et-Tambalèh (le plus grand de tous, mais non le mieux tenu), El-Moeyed, Es-Sounkôr, El-Margousch, Es-Soukérièh, etc. Ce sont tous des bains chauds ; on n'en connaît pas d'autres. Ils ne diffèrent en rien de ceux de Constantinople. (*V.* p. 293 et 323.)

Par devoir religieux autant que par goût, les habitants fréquentent assidûment ces sortes d'établissements, surtout en hiver. L'été permet au bas peuple de faire ses ablutions dans le fleuve, mais l'hiver le prive de ce moyen économique ; alors quiconque peut disposer de quelques piastres se rend, une fois au moins chaque semaine, aux bains publics, et s'y procure à peu de frais une jouissance dont tout le monde, riche ou pauvre est également avide.

Les riches ont tous des bains chez eux, ce qui ne les empêche pas de se réunir quelquefois aux bains publics comme partie de plaisir : ils retiennent, en ce cas, le bain, pour eux seuls pendant la journée. Une société d'étrangers peut faire de même, en arrêtant d'avance les conditions avec le maître du bain. Le local est le même pour les hommes et pour les femmes. Quelquefois, mais rarement, le local est divisé en deux parties ; de règle, chaque sexe a ses heures. Pendant le tour des femmes, on étend à la porte un

tapis qui avertit de leur présence.

Fontaines.— La plupart des fontaines du Caire (*sébîls*) sont des fondations destinées à procurer de l'eau gratuitement à tout le peuple. Elles sont en grand nombre; ce sont des réservoirs où l'eau est apporté du Nil à dos de chameau. Elles sont en général ornées de colonnes de marbre et de grilles. Les plus élégantes, dans l'ancien style sarrazin, sont les deux qui se trouvent près de la face E. de la mosquée de Hassan. La rue qui va le long du Khalig, vers la porte *Es-Seidèh-Zeineb* en contient aussi plusieurs. Dans ces dernières années, on en a bâti quelques-unes dans le style de Constantinople (294), mais ces essais n'ont généralement pas été heureux. Les mieux réussies sont celles de Toussoun et d'Ismaïl-Pacha.

Ordinairement l'étage supérieur de la fontaine est surmonté d'une *école gratuite*, entretenue par la même fondation que la fontaine, et où l'on enseigne aux enfants du peuple les éléments de la lecture, de l'écriture et de l'arithmétique. Les parents ont tout au plus à payer au maître de l'école une demi-piastre par semaine, et cette légère rétribution est même plus que compensée par ce que chaque enfant reçoit une fois par an sur le fonds commun : une mousseline de tête, 4 ou 5 piks de cotonnade, quelquefois plus, une paire de souliers, et, en argent, une piastre ou une demi-piastre. Il est très-rare que les filles participent à cette instruction.

Une autre sorte d'établissements également entretenus par des fondations charitables sont les *abreuvoirs* pour les animaux (*hôd*). Ils sont, comme les citernes, très-souvent accompagnés d'une école gratuite.

C'est encore à des fondations pieuses que sont dus les *tékkièh* : ce sont des maisons où les voyageurs et les malades reçoivent l'hospitalité.

—

IV. Places publiques, fêtes, etc.

Parmi les places publiques du Caire, la plus digne d'attention c'est l'**Esbékyèh.** C'est par l'Esbékyèh que l'on entre dans le Caire, en venant d'Alexandrie ou de Boulâk. Elle est de forme trapézoïde et mesure environ 700 mèt. sur ses deux côtés les plus longs, à l'O. et au N. C'était autrefois une plaine basse que l'eau du Nil couvrait au temps de l'inondation, et qui était néanmoins, comme aujourd'hui, entourée d'habitations. Mohammed-Ali, en relevant le niveau du sol, par des terres rapportées, et en l'entourant d'un canal extérieur où les eaux se renferment, a fait de cette place une charmante promenade, où se dressent, à l'ombre de magnifiques sycomores, une foule de cafés en plein vent. Des palais et des maisons assez régulières l'environnent de tous les côtés. A l'O. de la place, à l'angle de l'avenue de Boulak, on montre la maison où Napoléon Bonaparte avait établi son état-major général pendant son séjour au Caire, et, un peu plus haut, du même côté, le palais du Defterdar-Bey, où Kléber tomba sous le couteau d'un fanatique. Le côté S. de la place est bordé de grandes habitations qui contrastent avec les maisons coptes du côté N. Le *Mouski*, ou quartier Franc, avec la grande rue qui le traverse, forme le côté oriental où se sont élevés la plupart des établissements européens, notamment les grands hôtels anglais et français. Un hôpital de 700 lits, exclusivement réservé aux femmes et aux jeunes enfants, qui ne sont pas reçus à l'hôpital de Kassr el-Aïn, avec une école d'accouchement pour les sages-femmes, y est aussi une innovation européenne. L'Esbékyèh est le centre d'un mouvement perpétuel de piétons, de cavaliers, d'ânes et de chameaux. C'est aussi le rendez-vous des chanteurs ambulants et des baladins de toute espèce.

La *place de Roumeïlèh* a été dé-

crite précédemment, les monuments qui l'entourent, l'activité qui y règne en font un des endroits les plus pittoresques de la ville.

La place **Karameïdan** (le champ de course), qui n'est séparé de la place Roumeïleh que par une muraille, est un parallélogramme qui mesure un peu plus de 600 mètres de longueur sur 100 mèt. environ de largeur. Il est dominé à l'E. par la citadelle, le côté O. est occupé par des casernes ; à son extrémité S. s'ouvre la porte *Bab el-Korafah*, qui conduit à la nécropole de l'*Imam-Chafey*.

Le **Birket el-Fyl** n'est qu'un terrain marécageux entouré de tous côtés de maisons particulières, et ne présente aucun intérêt.

Le *carrefour en dehors de Bab ez-Zoueilèh* mérite au contraire une mention spéciale. Les grosses tours de la porte, dominées par les minarets élégants de la mosquée, la population active et affairée qui se presse dans les quatre rues attenantes serait un motif plein d'intérêt pour un peintre. Ce carrefour est un des lieux d'exécution pour les criminels. C'est là que l'infortuné Toman-Bey, eut la tête tranchée par ordre du sultan Sélim, en 1517.

Le *transit* en dehors de la porte *Bab el-Hadid*, est le rendez-vous des chameliers; c'était, avant le chemin de fer, le centre du mouvement commercial qui se faisait entre le port de Boulak, Suez et l'Arabie.

La *place en dehors de Bab en-Nasr* est également le point d'arrivée et de départ des caravanes d'Arabie. La porte elle-même est remarquable par sa belle construction. En face on voit une jolie fontaine.

Fêtes publiques. Parmi les choses curieuses qu'un voyageur peut voir au Caire, il faut compter les fêtes publiques, et au premier rang, le *départ annuel de la caravane de la Mekke*, qui a lieu le 25 du mois Chawal. (C'est le mois qui suit le jeûne de Ramadan). L'*ouverture du Khalig*, ou canal du Caire, est une cérémonie à laquelle on attache une grande importance, et dont l'origine est aussi vieille que l'Égypte. Elle a lieu au vieux Caire vers le milieu d'août. Une autre grande fête est celle de la naissance de Mahomet, *Mawled en Nebi*, au commencement du mois Rebi el-Awèl, qui coïncide avec le retour des pèlerins de la Mekke. C'est à cette époque qu'ont lieu les exercices des derviches et l'horrible cérémonie du Dosèh, (piétinement,) où l'imam des derviches Saadyèh passe à cheval sur une foule de fanatiques étendus sur le sol.

V. Tombeaux, nécropoles.

Il y a plusieurs cimetières (*tourab*) dans l'intérieur du Caire, deux notamment au voisinage de l'Esbékyèh, vers l'angle N.-E. ; mais les grands cimetières sont en dehors de la ville, un à l'E., le *Tourab Kaït-Bey*, et deux au S., le *Tourab es-Seidèh* et le *Tourab el-Korafah*, plus connu sous le nom d'*Imam Chafey*. Les cimetières européens sont au vieux Caire, près du Khalig.

Tombeaux des Khalifes et des Mamelouks baharites. On désigne communément sous le nom de tombeaux des khalifes la nécropole de Kaït-Bey, mais cette dénomination est erronée.

Les anciens souverains arabes qui régnèrent sur l'Égypte comme princes indépendants, du IXe au XIIe siècle de notre ère, avec le titre de khalifes, ou du moins ceux de la dynastie eyoubite (1171-1250), avaient leurs tombeaux dans l'enceinte même de la ville, sur l'emplacement maintenant occupé par le bazar de Khân-Khalil (*V.* p. 985). On rapporte que lorsque ce bazar fut construit (en 1292 de notre ère), sous le règne du mamelouk baharite el-Achraf Salah-eddin-Khalil, les ossements des princes qui y avaient été ensevelis furent jetés parmi les amas de décombres déposés hors de la ville. Tous les

anciens tombeaux furent alors détruits, à l'exception de celui d'*es-Salâh-Eyoub*, qui se voit encore dans le bazar. C'était l'avant-dernier prince de la dynastie eyoubite, dont le fils, après quelques mois de règne, fut assassiné par le chef de sa propre garde, le mamelouk el-Moëz, qui forma la souche des Mamelouks baharites.

Les tombes de deux sultans de cette dernière dynastie, le 4e, Bibars ou Bibars Bondoukdar, mort en 1277 et le 9e, Nasser Mohammed ibn-Kalaoun, mort en 1294, se voient également dans l'intérieur du Caire, près de la mosquée du sultan Kalaoun et de l'ancien Morostân (ce dernier a été décrit p. 984); non loin de là, un autre tombeau porte le nom de *Barkouk*, mais il n'a servi qu'à la famille de ce sultan, qui a été enseveli lui-même dans un grand monument situé hors de la ville à la nécropole de Kaït-Bey (*V.* ci-dessous).

Tombeaux de Kaït-Bey. Cette antique nécropole se voit en dehors de la ville, dans une plaine sablonneuse et déserte, à un peu plus de 1 kil. de Bab en-Nasr et de l'angle N.-E. des murailles. Ces monuments improprement nommés *Tombeaux des Khalifes*, comme nous l'avons dit, appartiennent, au moins pour la plupart, à la dernière dynastie des mamelouks d'extraction circassienne, celle des sultans Borghites. Parmi ces monuments, on compte 8 à 10 mosquées, dont les trois principales sont celles d'el-Achraf, d'el-Barkouk et de Kaït-Bey. Ce dernier a même donné son nom au terrain tout entier.

Tous ces édifices, modèles de la plus pure architecture sarrazine, tombent malheureusement en ruines et sont complétement abandonnés; mais au milieu de cette plaine déserte, ils produisent un effet saisissant. La mosquée ou **tombeau d'El-Achraf** est une jolie coupole ogivale légèrement étranglée à la base, avec un minaret nu et dégradé.

La mosquée d'el-Barkouk est une grande cour quadrangulaire entourée de portiques dont les arcs sont partie en ogive, partie en plein-cintre. Le côté O. est dominé par deux grands minarets carrés à deux étages, qui, malgré leur état de dégradation, présentent un aspect plein de grandeur. A l'opposite s'élèvent deux belles coupoles, dont l'une couvre le tombeau de Barkouk (mort en 1399) et l'autre celui de sa famille. On remarque aussi un joli *menber* en pierre finement découpé, et trois *mihrabs*, dont l'un est surmonté d'un petit dôme sculpté.

La mosquée de Kaït-Bey (mort en 1496) ne présente qu'une coupole et un minaret : la coupole est élancée, d'une pureté de lignes irréprochable, et revêtue d'un riche lacis d'arabesques sculptées en relief. Le minaret peut passer pour le modèle du genre. Il ne compte pas moins de trois étages avec des galeries en encorbellement, sans compter le couronnement. Les galeries, les fenêtres, le corps même du minaret sont ornés de sculptures d'un goût exquis.

Les tombeaux des mamelouks ou de l'Imam-Chafey s'étendent aussi dans une plaine déserte, mais à l'autre extrémité de la ville, au delà de la citadelle, au pied du **Mokattam**. On s'y rend en traversant la place de Karameïdan et sortant par Bab el-Korafah, où trouve d'abord un champ couvert de monuments funéraires de toutes les formes et de toutes dimensions, petits dômes en ogives, la plupart un peu étranglés par la base, ornés de cannelures variées; minarets carrés à la base, octogones au milieu, cylindriques vers le haut, surmontés d'un ovoïde orné d'un croissant ou de petites piques divergentes. Les étages sont séparés par des terrasses en relief, les fenêtres ornées de colonnettes, et de balcons sculptés. C'est une mine épuisable pour l'architecte et le dessinateur. Les pentes abruptes du Mokattam, la citadelle et sa haute mosquée encadrent

merveilleusement le paysage. On arrive (15 m.) à la mosquée principale qui porte le nom d'*Imam Chafey;* on fait remonter sa fondation au temps de Saladin. Le dôme est surmonté d'une girouette en forme de bateau. Quelques maisons s'élèvent autour. C'est un singulier mélange d'habitations et de monuments funéraires. Près de là est une enceinte qui contient de charmants mausolées de mamelouks, sarcophages sculptés avec des colonnettes aux pieds et à la, tête. Les plus riches sont recouverts d'un toit soutenu par une colonnade à claire-voie.

Un peu plus à l'O., une cour plantée de jolis arbres renferme les *sépultures de la famille de Mohammed-Ali*; les tombeaux sont très-simples en général, et dans le goût de Constantinople. On y verra avec intérêt la tombe de *Toussoun-Pacha*, fils du vice-roi, mort de la peste à son retour de l'expédition de l'Hedjaz, et surtout celle d'Ibrahim-Pacha, le vainqueur de Nézib.

Non loin de là, sur les pentes du mont Mokattam, on verra une autre mosquée entourée de quelques habitations avec de jolis débris de tombeaux et d'habitations.

Le *Bourg es-Ziffr,* situé au revers de la citadelle vers l'E. contient aussi des sépultures curieuses.

V. Excursions autour du Caire.

I. Le Vieux Caire ou Fostât.

Le vieux Caire est à 5 kil. du quartier Franc et à 2 kil. 1/2 de l'extrémité S.-O. du Caire. On s'y rend soit en prenant, à partir de l'Esbékyèh, l'avenue de Boulak qu'on laisse (10 m.) pour suivre à main gauche la grande avenue des plantations d'Ibrahim-Pacha, soit en traversant la partie occidentale de la ville, le long du Khalig, jusqu'à *Bab es-Seïdèh-Zeïneb*. C'est un quartier entièrement arabe, avec une quantité de petites mosquées et quelques jolies fontaines arabes. On remarque surtout, près d'un carrefour avec une petite porte en pierre, une petite mosquée entourée d'un charmant groupe d'arbres. On passe ensuite près de la mosquée *Es-Seïdèh,* remarquable par les peintures dont la porte est ornée, puis (30 min. du Mouski) *Bab es-Seïdèh-Zeïneb*, au delà de laquelle on longe à droite le *Khalig* et à gauche l'immense champ de décombres qui borde le Caire au S. On atteint (15 min.) la tête de l'aqueduc de la citadelle. Un bâtiment massif et pittoresque contient les *sakyèh,* qui servent à élever l'eau. Près de là est un marabout avec un vieux sycomore, à l'ombre duquel s'abritent constamment les chameliers et les âniers; c'est un des groupes pittoresques du Caire. Une avenue ombragée, où l'on voit à droite le petit *hôtel de Bellevue*, mentionné ci-dessus (p. 892), et le palais de Soliman-Pacha (colonel Selves) amène enfin (15 min.) au

Vieux Caire. La ville fut fondée par Amrou, le général du khalife Omar, à l'époque même de la conquête de l'Égypte (640 de J.-C.). Comme il assiégeait un château appelé *Babylon*, il avait planté sa tente un peu au N. de la place investie, et il voulut qu'en souvenir de l'événement, la ville, dont il fit commencer la construction sur la place même où il avait campé, fût appelée *Fostât,* mot qui en arabe signifie une tente. Ce fut là aussi qu'il fit élever la mosquée encore existante et qui a gardé son nom. Fostât resta la capitale musulmane de l'Égypte jusqu'à l'époque de la fondation du Caire, en 969. C'est depuis lors que Fostât a pris la dénomination assez impropre de Vieux Caire, en arabe *Masr el-Atikah ;* mais dans ces derniers temps l'usage tend à lui rendre, et avec raison, son nom primitif. En 1168, lors de l'irruption des croisés dans la basse Égypte, les Sarrasins livrèrent Fostât aux flammes, dans la crainte qu'elle ne tombât aux mains des chrétiens. A cette époque elle s'étendait au

Nord jusque vers la mosquée de Touloun, dans ce qui est devenu plus tard la partie méridionale du Caire. L'incendie de 1168, qui dura, dit-on, cinquante-quatre jours sans qu'on pût l'éteindre, fut la ruine définitive de Fostât. Elle ne s'en est pas relevée. Les décombres répandus dans la campagne indiquent seuls son ancienne extension. On estime que la population qu'elle a conservée, et qui se compose principalement de Coptes, peut se monter à 3000 âmes.

Le seul monument de quelque intérêt qu'on y trouve est

La **mosquée d'Amrou** (*Gâm'a-Amr*), située à l'E. du village, du côté du champ de décombres. L'entrée est au-dessous du minaret du milieu. C'est une porte en forme de trèfle, surmontée d'une petite fenêtre en ogive surbaissée. Cette mosquée, la première que les Arabes aient bâtie en Égypte, est le véritable type de la mosquée primitive. L'enceinte a la forme d'un carré régulier, l'intérieur n'étant autre chose qu'une cour découverte, entourée de colonnes formant galerie et ayant au milieu une fontaine pour les ablutions, près de laquelle se dresse un beau palmier. La longueur des côtés est de 80 mèt. Le côté occidental n'a qu'une simple rangée de colonnes; les côtés N. et S., qui sont en partie écroulés, en ont chacun trois; le côté oriental, qui est celui du sanctuaire, en a six, et les arcades sont au nombre de vingt et une. Le nombre total des colonnes n'est pas de moins de deux cent trente. Huit colonnes entourent la construction octogone qui abrite au centre de la cour la source saumâtre des ablutions. Quoique toutes ces colonnes, tirées des différents monuments anciens, soient assez disparates, que leur arrangement pèche souvent contre le goût et la symétrie, et qu'en outre toute la construction soit aujourd'hui dans un grand état de délabrement, l'ensemble présente une véritable grandeur. Le côté oriental a trois entrées. Un minaret surmonte la plus méridionale, et un second minaret s'élève à l'angle S.-E. Les arches des galeries sont en plein-cintre, sauf quelques-unes ajoutées postérieurement. Au centre du sanctuaire est un *mihrab* très-simple, un *menber* en bois sculpté, près duquel est la colonne, marquée d'une veine blanche, qui serait l'empreinte de la courbach du khalife Omar, d'après la légende racontée spirituellement par M. du Camp. (*Le Nil*, p. 60.) A l'angle S.-O. est une *source* entourée d'une petite margelle au ras du pavé. Elle communique, selon les musulmans, avec le puits de Zem-Zem de la Mecque. A l'angle S.-E. est le *tombeau d'Amrou* grand rectangle de pierre surmonté d'un toit triangulaire avec quatre colonnettes carrées aux quatre angles. La mosquée est presque abandonnée, à cause de son état de ruine; néanmoins le vice-roi et tout le cortége des croyants y viennent encore implorer le prophète dans quelques occasions solennelles.

Le quartier Copte forme, à l'extrémité de Fostât, une enceinte séparée appelée *Kasr ech-Chemmâ*, ou plus communément *Deïr en-Nasârah*, la maison des chrétiens; il est entouré de hautes murailles et fermé de portes. Les murailles sont de construction romaine; l'enceinte a dû être celle de la forteresse de Babylon. Dans la portion S., une porte d'ordre dorique, flanquée de deux tours rondes et surmontée d'un fronton avec une inscription illisible, est murée et entourée jusqu'au cintre. Une des deux tours (celle de l'O.) a, dans une chambre supérieure, de curieuses sculptures sur bois du temps de Dioclétien. L'église copte est dédiée à saint Georges; on y montre avec grande vénération une chapelle souterraine où la tradition rapporte que la vierge Marie se retira pendant quelques

jours lors de sa fuite en Égypte. Le Deïr en-Nasârah renferme aussi un couvent grec. Le port du vieux Caire présente une grande animation. Le Nil s'y montre dans toute sa majesté, et l'œil peut suivre son cours assez loin vers le S.; sur l'autre rive on aperçoit Gizèh et les beaux bois de palmiers qui couvrent la plaine des Pyramides. A chaque instant de gros bateaux transportent d'une rive à l'autre hommes, femmes, enfants, ânes et chameaux. L'embarquement de ces animaux est un spectacle amusant: le chameau fait entendre un grognement maussade et enjambe maladroitement le bord du bateau, que l'âne franchit au contraire avec légèreté.

Pour quelques paras on se fera passer dans

L'île de Roudah (*Gézîret er-Roudah*), qui s'étend en face du vieux Caire. A la pointe S. se trouve le **Nilomètre**, en arabe *Mékyâs* (mesure), destiné, comme son nom l'indique, à mesurer les crues du fleuve. C'est une sorte de puits carré où l'on descend par un escalier, et au milieu duquel se dresse une colonne graduée. Cette colonne est divisée en coudées dont chacune répond à 54 centimètres, chaque coudée subdivisée en six parties ou doigts de 9 centim. Au temps des crues, des crieurs en proclament le chiffre trois fois par jour dans le Caire. Le point le plus bas où il faut que fleuve monte au mékyâs est 18 coudées. A 22 coudées tous les canaux sont pleins; au-dessus, la crue devient nuisible.

Avant que les Arabes fissent la conquête du pays, le Nilomètre était placé au bourg de Halouân, vis-à-vis de Memphis. L'an 96 de l'hégire (715), Oçâma, gouverneur de l'Égypte, écrivit au khalife Soleïman Abd-el-Mélek que le mékyas d'Halouân avait été renversé. Le khalife lui commanda d'en élever un autre dans l'île située entre Fostât et Gizèh. Il fut obéi. Cent quarante-neuf ans après, ce Nilomètre tomba (245 de l'hégire, 859 de J.-C.), et le khalife El-Motawâkil en fit rétablir un à la même place, qu'on appela le nouveau mékyas: c'est celui qu'on y voit encore actuellement. Ces circonstances sont rapportées par l'historien égyptien Elmacin.

L'île de Roudah était autrefois liée à la rive occidentale par un pont de bateaux qui n'existe plus depuis longtemps. La partie N. était occupée par de beaux jardins plantés vers 1834 par Ibrahim-Pacha, mais qui ont beaucoup perdu depuis sa mort.

On revient du vieux Caire vers la tête de l'aqueduc et vers le Khalig, qu'on passe sur un pont, près de son point de départ. A 10 min. du pont, on trouve à gauche le **Kasr el-Aïni**, où fut originairement installée une des écoles gratuites créées par Méhémet-Ali, et qui est devenue depuis une école de médecine avec un hôpital consacré surtout aux militaires. L'école est sous la direction de M. Burguières-Bey, médecin sanitaire de France, et successeur du docteur Clot-Bey, qui s'efforce d'y introduire les méthodes européennes. L'établissement est vaste, bien aéré et dans d'excellentes conditions de prospérité.

A côté de Kasr el-Aïni est le bâtiment appelé

Collége des Derviches, établissement central de ces corporations religieuses répandues dans tout le monde musulman (*V.* p. 298), et qui se partagent en un grand nombre de sectes. On les reconnaît en général à leur costume, et entre autres à leur bonnet élevé, ainsi qu'à une grande amulette qu'ils portent extérieurement. Les plus nombreux au collége des Derviches sont les *saadyèh*, qui sont charmeurs de serpents (*Psylles*), et accomplissent la cérémonie du dossèh (*V.* p. 987), et les *mevlévis* (tourneurs). Leur *zikr* ou danse, qu'ils exécutent une fois par semaine (le vendredi) dans l'intérieur de leur collége, intéressera

le voyageur qui n'en aurait pas été témoin à Constantinople. (*V*.R. 328-330). Le plus grand couvent de derviches est au Caire, dans la rue appelée Habbanih, au N. de l'Esbékyèh. L'entrée de ces établissements n'est pas interdite aux Européens, surtout le jour de l'accomplissement des rites.

Les **Jardins** et le **Palais d'Ibrahim-Pacha** bordent le Nil sur une longueur de près de 3 kilomètres, entre le Kasr el-Aïni et Boulâk. Le terrain qui s'étend de là jusqu'à l'enceinte occidentale du Caire était couvert, il y a trente ans encore, d'énormes amas de décombres et d'immondices apportés de la ville depuis des siècles. Ces buttes artificielles ont été enlevées, ce qui a été un travail considérable ; le terrain a été déblayé, et le sol nivelé a été couvert de belles plantations. C'est un des travaux qui, depuis le règne de Méhémet-Ali, ont le plus contribué à l'embellissement, ainsi qu'à l'assainissement du pourtour de la ville. Des massifs de superbes dattiers, de sycomores, d'acacias, etc., s'y dressent au milieu de belles prairies, où le promeneur trouve de frais ombrages en toute saison. L'avenue principale des *plantations* rejoint l'avenue de Boulak, non loin de l'Esbékyèh.

II. Boulâk. Embabèh.

On se rend à Boulâk par une large avenue qui se détache à l'O. de l'Esbékyèh, et dont l'embellissement est dû à Méhémet-Ali. Elle est constamment animée par un mouvement considérable de promeneurs, de gens affairés, de portefaix, d'ânes, de chameaux et de voitures. Boulâk est situé sur la rive droite du Nil, à 2 kil. à l'O. de l'entrée du Caire et à 5 kil. 1/2 au N. de Fostât. C'est un des deux ports du Caire. C'est là que s'arrêtent toutes les barques qui remontent le Nil depuis Alexandrie ou le Delta, de même que celles qui descendent de la haute Égypte stationnent au vieux Caire. Boulâk renferme de 4 à 5 000 habitants. C'est un village pittoresque, avec quelques mosquées, mais sans édifices remarquables, sans en excepter le palais, élevé par Ismaïl-Pacha, fils de Méhémet-Ali, grand édifice qui a changé plusieurs fois de destination. Boulâk possède une imprimerie fondée par Méhémet-Ali en 1822, d'où sont sortis déjà un très-grand nombre de volumes en turc et en arabe, dont beaucoup sont des traductions d'ouvrages européens. C'est aussi à Boulâk, sur les bords du Nil, dans un local situé à l'ancien débarcadère du transit, que M. Mariette réunit les éléments du *musée égyptien*, qui n'existe encore qu'à l'état de projet. On peut visiter les antiquités avec une permission spéciale de M. Mariette. Un observatoire, appelé *Beït er-Rassad*, a été aussi établi sur une petite éminence, à l'extrémité N.-E. du bourg. Il y a, dans les environs, beaucoup de jardins et de maisons de plaisance. Une autre avenue, au N.-E., permet de revenir au Caire en passant par la station du chemin de fer et Bab-el-Hadid.

Le port de Boulâk offre de l'animation, mais le fleuve, resserré par l'île basse appelée *Gésiret-Boulaq* ou *Gésiret el-Koratyèh*, ne présente pas un aspect aussi majestueux qu'au vieux Caire. Il faut remonter jusqu'à la partie N. du bourg pour voir le fleuve dans toute sa largeur. Sur la rive opposée s'élève le village d'**Embabèh**, qui vit le dernier acte de ce grand drame militaire connu sous le nom de **bataille des Pyramides**, dont nous résumerons les dispositions d'après l'admirable exposé de M. Thiers (*Hist. de la Révol. franç.*, t. X, p. 117). « Mourad-Bey avait fait de ce village une espèce de camp retranché entouré d'un simple boyau et garni de batteries immobiles, dont les pièces, n'étant pas sur affûts de campagne, ne pouvaient être déplacées. Il y avait

placé ses 24 000 fellâh ou janissaires, pour s'y battre avec l'opiniâtreté accoutumée des Turcs derrière les murailles. Ses mamelouks, au nombre de 10 000 cavaliers, s'étendaient dans la plaine, entre le fleuve et les pyramides. Le 3 thermidor (21 juillet) 1798, l'armée française arriva en vue du Caire et de l'ennemi, et Bonaparte fit ses dispositions. L'armée était partagée en cinq divisions, chaque division formait un carré, chaque carré était sur six rangs, l'artillerie était aux angles, les bagages et les généraux au centre. Ces carrés étaient mouvants. Quand ils étaient en marche, deux côtés marchaient sur le flanc; quand ils étaient chargés, ils devaient s'arrêter pour faire front sur toutes les faces... Bonaparte reconnut, avec une lunette, l'état du camp et des batteries d'Embabèh. Il vit que l'ennemi ne sortirait pas de ses retranchements. Il résolut d'appuyer avec ses divisions sur la droite, c'est-à-dire sur le corps des mamelouks, en circulant hors de la portée des canons d'Embabèk. Mourad-Bey devina sur-le-champ l'intention de son adversaire, et résolut de charger pendant ce mouvement décisif. Il laissa 2 000 mamelouks pour appuyer Embabèh et fondit avec le reste sur les deux carrés de droite (Desaix et Regnier). C'est une masse énorme que celle de 8 000 cavaliers galopant à la fois dans une plaine. Nos braves soldats les attendirent avec calme, et les reçurent à bout portant, avec un feu terrible de mousqueterie et de mitraille. Rejetée d'un carré sur l'autre, cette foule de cavaliers fut bientôt dans une déroute complète. Une partie des fuyards s'échappa vers notre droite, du côté des pyramides; une autre alla se jeter dans Embabèh, où elle porta la confusion. Bonaparte, s'en apercevant, ordonna à ses deux divisions de gauche (Bon et Menou) de s'approcher du camp retranché. Les mamelouks fondirent encore sur nos colonnes d'attaque; mais celles-ci se formant en carré avec une merveilleuse rapidité, les reçurent avec fermeté et en abattirent un grand nombre; les autres se rejetèrent dans Embabèh, ou le désordre devint extrême. Nos colonnes abordèrent vivement le village, s'en emparèrent, et jetèrent dans le Nil la multitude des fellâh et des janissaires. La journée était finie. Mourad-Bey, avec les débris de sa cavalerie, se retira vers la haute Égypte; Ibrahim, qui de l'autre rive contemplait ce désastre, s'enfonça vers Belbeys. Les mamelouks mirent aussitôt le feu aux djermes qui portaient leurs richesses. » La bataille nous avait à peine coûté une centaine de morts ou blessés.

III. Choubra.

Ce lieu de plaisance, créé par Méhémet-Ali, est à 1 h. au N. du Caïre, sur les bords du Nil; le chemin qui y conduit est planté d'acacias et de sycomores, qui forment une ravissante avenue, impénétrable au soleil. Le Nil est à quelque distance sur la gauche; on le rejoint en arrivant au village de Choubra, qui précède le palais. On obtient facilement de visiter celui-ci, moyennant un léger baghchich. Les jardins de Choubra ont été dessinés en allées droites; ils sont remarquables par les fleurs qu'on y a réunies, chose rare en Égypte. Au centre, on voit un beau bassin de marbre de Carrare, de 1 mèt. 1/2 de profondeur au plus, entouré d'une balustrade de marbre et d'une colonnade, avec des kiosques qui s'avancent dans l'eau, et à chaque angle un salon ou divan richement décoré. Tout cela est l'ouvrage d'architectes italiens, qui s'y sont livrés à tous les caprices de ce genre, moitié rococo, moitié oriental, que l'on prend en ce pays pour le progrès de la civilisation. De l'autre côté du jardin, près du palais, s'élève un kiosque que sa position domi-

nante a fait nommer *El-Gébel* (la montagne). On y arrive par un double perron. Sa position au-dessus d'une suite de terrasses toutes couvertes de fleurs et d'arbustes en fait un beau pavillon d'été d'où la vue embrasse à la fois le jardin, le Nil et la campagne. Ce palais lui-même n'a rien de bien remarquable, si ce n'est la vue dont on jouit de ses fenêtres. Il y a une grande et belle volière, mais on n'y voit pas d'oiseaux rares.

IV. Héliopolis (Matarièh).

La distance est d'environ 2 h. On sort du Caire par le Bab en-Nasr, et l'on se dirige au N.-N.-E., croisant la route et le chemin de fer de Suez. On laisse à droite le *Demir-tach* (Dervicherie) et le grand palais *Abbasyèh*, qui a déjà l'air de tomber en ruines. On voit, dans la même direction, au pied des hauteurs, la *mosquée-tombeau* de Mélik-Adel (mort en 1240). La route est agréable et en partie plantée d'arbres; à moitié chemin à peu près on rencontre le *Koubbet el-Ghouri*, coupole assez gracieuse, consacrée à l'avant-dernier sultan des mamelouks, et vide comme les deux autres tombeaux du Caire. (*V*. p. 988.) On traverse une campagne bien cultivée, avec quelques villages entourés de jardins. Un peu avant Matarièh, on montre, dans un champ, quelques pierres amoncelées qui semblent des chapiteaux antiques. Derrière ce village, une espèce de bassin rectangulaire entouré d'arbres, au-dessus duquel se dresse un obélisque, annonce l'emplacement de **Héliopolis**. *Histoire*. — Comme site historique et archéologique, il n'en est pas de plus intéressant dans la basse Égypte que celui d'Héliopolis. Cette ville était renommée par son vaste et beau temple du Soleil, que Strabon a décrit. En avant du temple était une longue avenue de sphinx et plusieurs obélisques érigés par les Pharaons de la première monarchie. D'après la description de Strabon, la ville était située sur un terrain élevé, au bas duquel des étangs ou grands réservoirs recevaient l'eau des canaux du Nil. La ville avait beaucoup souffert lors de l'invasion de Cambyse, et elle ne se releva pas sous les Ptolémées; lorsque Strabon la vit, il ne lui restait que son temple et un très-petit nombre d'habitants. Plusieurs de ses obélisques furent transportés à Alexandrie (*V*. p. 965), et plus tard à Rome. Un seul fut laissé sur place, et il s'y trouve encore.

C'est dans la plaine de Matarièh que l'empereur ottoman *Sélim* remporta, en 1517, la victoire qui renversa la domination des Mamelouks et fit de l'Égypte une province turque. C'est aussi au voisinage d'Héliopolis que Kléber, le 19 mars 1800, mit en déroute, avec 6 000 Français, une armée de 60 000 Turcs, que l'Angleterre avait poussée contre nous après la convention d'El-Arich.

Etat actuel. — « L'enceinte de la ville antique se distingue encore sous les collines de décombres qui la recouvrent. Elle était en briques crues, et s'ouvrait de distance en distance par des portes formées de jambages monolithes en calcaire tendre et couverts d'inscriptions. » (Max. du Camp, *Le Nil*, p. 61.) L'espace qu'elle embrassait était de forme irrégulière, et mesurait environ 1250 mèt. dans un sens sur 9560 dans l'autre. L'obélisque dont nous avons fait mention est tout ce qui reste aujourd'hui de la ville du Soleil. Cet obélisque est debout; mais la partie inférieure (non compris le piédestal) est enfoncée de près de 3 mèt. en terre, et le sol primitif, sur lequel repose le piédestal lui-même, est enterré probablement de 8 à 10 mèt. Ce fait seul, à défaut d'autres preuves, suffirait pour démontrer l'exhaussement séculaire du sol de l'Égypte. (*V*. p. 900.) Les lacs dont parle Strabon ont disparu par la même raison. Il est

surprenant qu'on n'ait pas encore fait sur ce point des fouilles qui conduiraient, selon toute probabilité, à d'intéressantes découvertes, et feraient sûrement retrouver les vestiges inférieurs du temple. L'obélisque a 20 mèt. 75 de hauteur, au-dessus du sommet du piédestal, Sa largeur à la base est 1 mèt. 84 sur les faces N. et S., et 1 mèt. 88 sur les faces E. et O. Ce qui lui donne un intérêt particulier, c'est qu'il est le plus ancien obélisque connu de l'Égypte. Le roi Ousertésèn, dont le nom est inscrit sur le monument, régnait environ 2 700 ans avant l'ère chrétienne. L'inscription de l'obélisque (identiquement répétée sur les quatre faces) est ainsi conçue, selon la traduction de M. Brugsch [1] :

« Le Horus, la Vie de ce qui est né, le roi de la haute et de la basse Égypte, Chépèrka-Ra, le Maître des couronnes, la Vie de ce qui est né, le Fils du Soleil, Ousertésèn, aimé des esprits de la ville (d'Héliopolis), vivant à toujours, l'Épervier d'or, la Vie de ce qui est né, le dieu gracieux Chéperka-Ra (a érigé cet obélisque) au commencement de la fête d'une panégyrie. Il l'a fait, celui qui accorde la vie à toujours. »

Ceci peut être regardé comme un spécimen du style épigraphique des Pharaons.

Dans la direction N.-O. s'étendait l'avenue de sphinx, dont on voit encore quelques débris en se rapprochant de l'ancienne porte N.-O. Du temps de Pococke, on y voyait encore un sphinx de 22 pieds de long et plusieurs grands débris ; on a encore trouvé quelques débris vers le S.-E. et vers l'E.

On montre à Matarièh, dans un jardin appartenant à des Coptes, un *sycomore* énorme, sous lequel, dit la légende locale, Joseph, avec la vierge Marie et l'enfant Jésus, se reposèrent lors de leur voyage en Égypte. L'arbre est fort beau, son écorce est tailladée par la main des pèlerins ou des curieux.

On peut, en revenant d'Héliopolis, traverser le faubourg Hassanièh et rentrer par Bab el-Foutouh, ou au contraire se diriger à l'E., vers le Gébel el-Ahmar (le mont Rouge) et la forêt pétrifiée.

V. La Forêt pétrifiée.

Excursion de 3 h. environ, aller et retour, en partant du Caire.—On peut la faire en même temps que celle d'Héliopolis ou que celle de Kaït-Bey.

On sort du Caire par Bab en-Nasr et l'on se dirige immédiatement à l'E., laissant à droite les tombeaux de Kaït-Bey, et, un peu plus loin à gauche, l'Abbasièh et le tombeau de Mélik-Adel. (*V.* p. 994.) Au bout d'une demi-heure, on est dans un wadi sablonneux compris entre les hauteurs du Gébel el-Ahmar (la montagne Rouge) au N. et le Gébel-Mokattam au S.-O. Plus on avance, plus le paysage prend l'aspect du désert; on se rapproche du Mokattam et l'on gravit un plateau sablonneux au revers oriental de cette montagne. On trouve là, épars sur sur le sol (et peut-être aussi enfouis sous le sable), non une forêt pétrifiée, mais des fragments de troncs d'arbres, quelques-uns d'une grosseur considérable, dont le bois s'est bien réellement transformé en une substance siliceuse. Le même phénomène, ou quelque chose d'analogue, s'est produit en d'autres parties de la vallée du Nil et du grand désert. Les bois fossiles du Gébel-Mokattam sont surtout des palmiers; on y a aussi remarqué une sorte de bambou.

Au reste, c'est moins pour les pétrifications elles-mêmes que pour la vue du désert qu'on doit recommander cette excursion au touriste qui ne ferait pas le voyage de Suez. Du plateau élevé de la forêt pétrifiée, la vue s'étend au loin vers l'E. Il est rare que sur cette route on n'ait pas l'occasion de voir arriver quelque caravane

[1] Cette traduction diffère légèrement de celle de M. Lepsius, dans ses *Anciens monuments*.

ou passer quelques Bédouins sur leurs dromadaires agiles.

VI. Le barrage du Nil.

Le moyen le plus facile de s'y rendre est de prendre le chemin de fer jusqu'à la station de Calioub (départ à 8 h. 30, trajet en 25 min.), d'où il ne faut guère plus d'une heure à âne pour gagner le barrage. On peut, pour revenir, attendre le train qui passe à Calioub à 3 h. 35, ou revenir le long des bords du Nil, environ 4 h. à âne.

Cette construction gigantesque, dont Mohammed-Ali posa la première pierre en 1847 au milieu d'une grande solennité, aurait été le plus grand ouvrage hydraulique du monde si on avait pu le conduire à terme. Un ingénieur français depuis longtemps au service du vice-roi, M. Linant de Bellefonds (aujourd'hui Linant-Bey), en avait tracé les plans et en a dirigé les travaux. Ces travaux sont établis à la tête même du Delta, à 20 kil. au-dessous de Boulâk, sur la pointe intérieure que forment, à leur bifurcation, les branches de Damiette et de Rosette. Leur but était de maintenir les eaux du fleuve pendant les huit mois d'étiage (c'est-à-dire des moyennes et des basses eaux), au niveau même du sol, de manière à pouvoir arroser la basse Égypte comme pendant l'inondation. Comme complément du barrage, tout le système de canalisation du Delta devait être modifié et complété. C'était une grande dépense; mais aussi le résultat devait être d'accroître, dans une proportion énorme, l'étendue des terres actuellement cultivables du Delta, en même temps qu'on rendait inutile l'emploi de 50 000 sakyèh ou machines d'arrosement artificiel, qui exigent un grand nombre de bras. Le revenu agricole de l'Égypte pouvait être immédiatement doublé. Malheureusement des difficultés pratiques sont venues à la traverse de ces magnifiques résultats. Les travaux, qui n'ont été achevés, ou du moins fort avancés, que sur la branche de Damiette, sont interrompus depuis plusieurs années, et, faute d'entretien, sont déjà très-dégradés. On a dit que le barrage serait insuffisant pour résister à la pression du fleuve; on s'est plaint aussi qu'il nuisait beaucoup à la navigation. Quels que soient les motifs, ce prodigieux travail paraît être abandonné. Il n'en mérite pas moins d'être visité, comme une des plus hardies conceptions du génie humain.

VII. Les Pyramides.

Cette excursion est la plus importante de celles que l'on peut faire autour du Caire, et celles dont se dispensent le moins les voyageurs. Qui n'a pas été aux Pyramides n'a pas vu l'Égypte.

Si l'on ne veut voir que les grandes pyramides de Gizèh, l'excursion peut être facilement faite en un jour, mais une exploration un peu complète demande au moins un jour et demi ou deux jours. On peut indifféremment la commencer par Gizèh ou par Sakkarah. Cette dernière localité est à environ 5 h. du Caire; on peut aller y coucher (on y trouve une espèce d'hôtel), revenir de grand matin aux pyramides de Gizèh, et rentrer au Caire vers midi. Pour la marche inverse, on partira du Caire dans l'après-midi, on couchera dans les grottes creusées au pied de la grande pyramide; le lendemain, on verra lever le soleil du haut de celle-ci; on achèvera la visite des autres monuments et l'on se rendra à Sakkara (4 h. environ), où l'on pourra coucher une seconde nuit, si l'on veut explorer attentivement les monuments.

Pour cette excursion, il faut se munir de provisions, de bougies, d'une lanterne, de nattes, de tapis, de matelas et de couvertures; un petit marche-pied pour gravir les degrés de la pyramide n'est pas une chose inutile. Chaque personne qui fait partie de l'expédition a son âne, et chaque âne son conducteur; les deux ensemble coûtent pour la journée de

10 à 12 piastres. Le cheikh qui réside près des pyramides fournira les guides nécessaires pour les escalader et se diriger dans l'intérieur. Ces guides se payent 7 à 8 piastres pour la journée, quoique naturellement ils soient toujours portés à réclamer davantage. L'article des baghchich est surtout un perpétuel sujet d'ennui. Il est également bon de faire prix d'avance avec les âniers ou avec le drogman, si l'on en a un, pour le passage du Nil à Gizèh; les bateliers demandent souvent des prix exorbitants.

Du Caire on descend (1 h.) au Vieux Caire, (*V.* p. 889) où des bateliers vous transportent, sur la rive opposée du fleuve, à

Gizèh, ce village fut autrefois fortifié, et forma avec l'île de Roudah, au temps de la domination des Mameloucks, une ligne de défense en avant du Caire; ce n'est plus aujourd'hui qu'un simple village, avec deux ou trois cafés, des bazars ruinés, et quelques restes difficilement reconnaissables des anciennes maisons de plaisance des Mameloucks et des riches habitants du Caire. Les mosquées et les édifices qui bordaient la rivière, il y a moins d'un siècle encore, n'ont laissé que des décombres. Gizèh a cependant encore une sorte de réputation, qu'il doit à ses fours pour l'éclosion artificielle des poulets, industrie particulière à l'Égypte, et dont les procédés se voient déjà représentés sur les monuments des temps pharaoniques. (*V.* p. 905)

En quittant Gizèh, on s'engage dans une plaine accidentée, semée de magnifiques bois de palmiers, et où s'élèvent çà et là quelques villages arabes, et l'on se dirige droit sur les Pyramides, ayant à droite le champ de bataille de Bonaparte. A mesure que l'on avance, les trois monuments grandissent, et présentent, surtout quand on les entrevoit entre des bouquets de palmiers, l'aspect le plus imposant. Rien de plus splendide que cette vaste plaine verdoyante, avec ses belles forêts, et son arrière-plan, où les trois colosses se détachent sur la lisière fauve du désert inondé de lumière.

En 2 h. 30 m. on atteint le pied d'une chaîne de rochers calcaires qui marque à la fois l'extrémité du terrain cultivé et la limite du plateau sur lequel les pyramides sont assises (18 kil. du Caire). Plusieurs excavations sépulcrales sont creusées dans le flanc de ces rochers, et forment des salles où l'on s'installe pour passer la nuit, quand on n'entreprend pas immédiatement l'ascension.

Il faut ajouter que, si l'excursion aux Pyramides se fait au temps de l'inondation, la plaine est couverte d'eau, et qu'il faut faire un grand détour au S. jusqu'au village de Chébrament, d'où l'on remonte vers les Pyramides par le *Hadjèr* ou lisière du désert.

1° Notions générales sur les Pyramides. On a émis bien de opinions, et quelques-unes assez bizarres, sur la destination originaire, aussi bien que sur l'ancienneté des Pyramides. Aujourd'hui que ces prodigieux monuments ont été explorés et décrits dans leurs moindres détails, qu'on en connaît la structure intérieure, et qu'on a pu tirer des inscriptions égyptiennes quelques indications précises, tous ces points sont fixés et hors de discussion. Les Pyramides ne sont autre chose que des constructions tumulaires, et elles remontent aux premières dynasties pharaoniques. Ce sont les plus anciens monuments connus de l'Égypte (*V.* p. 910 et 920) Hérodote avait recueilli de la bouche des prêtres, sans doute d'après des inscriptions qu'il mentionne et qui ont disparu avec le revêtement extérieur, des renseignements qu'il nous a transmis sur le nom des rois qui firent élever les trois grandes pyramides au voisinage de Memphis; ces renseignements. avec lesquels s'accordent ceux que l'on doit à Manéthon, à Eratosthène et à Diodore, ont été pleinement confirmés de nos jours

par les découvertes des explorateurs égyptologues. Les rois auxquels appartient d'après Hérodote, la construction des trois grandes pyramides, Khéops (Seuphis dans Manéthon), Khéphrèn et Mykérinos (ou Menkhérès), sont nommés dans les inscriptions Choufou, Chafra et Menkara. Tous trois appartiennent à la quatrième dynastie (*V.* p. 910),

Les Pyramides qui existent en Égypte sont toutes dans la partie inférieure de l'Égypte moyenne, sur la gauche ou à l'O., du Nil, entre le Delta et le Fayoum. Le nombre en est considérable, le docteur Lepsius n'en a pas examiné moins de 67, répandues du N. au S. sur un espace d'une dizaine de lieues. Elles varient beaucoup quant à leurs dimensions et à leur état de conservation. Elles forment un certain nombre de groupes plus ou moins espacés, qu'on distingue, d'après les villages actuels qu'ils avoisinent, en pyramides d'*Abouroach*, de *Gizèh*, d'*Abousir*, de *Sakkarah*, de *Dachour*, de *Matanyèh* et de *Meïdoûn*. De tous ces monuments, les plus grands et les plus connus sont les trois pyramides de Gizèh; ce sont aussi (sauf la pyramide ruinée d'Abouroach) les plus septentrionales, et les seules que l'on veut désigner communément quand on prononce le nom de *Pyramides*.

Le docteur Lepsius a pu constater, par l'étude qu'il a faite de l'ensemble des pyramides, que leur construction commençait par le centre et se développait extérieurement à la manière de l'aubier dans les arbres, de telle sorte qu'autour d'une pyramide de moyenne grandeur, formant comme un noyau central, on ajoutait successivement une ou plusieurs couches extérieures épaisses de 5 à 6 mèt., chaque couche augmentant ainsi graduellement la grosseur et l'élévation de la construction primitive. Pour se rendre compte de ce procédé, il faut savoir que chaque prince de l'ancienne monarchie, dès son avénement au trône, faisait commencer la construction de sa pyramide tumulaire, et cela sur de médiocres proportions, afin d'en assurer l'achèvement, dût-il ne régner que peu de temps; mais, à mesure que son règne se prolongeait, il faisait superposer de nouvelles couches si bien que la grandeur de la pyramide était toujours en raison de la durée du règne. C'est ce qui explique pourquoi quelques-unes des pyramides ont de si vastes proportions, tandis que d'autres sont restées à l'état embryonnaire. Grande ou petite, la construction terminée à la mort du roi était revêtue d'une enveloppe de pierres dures et polies qui faisait disparaître les gradins, en même temps qu'elle recouvrait et dissimulait complétement l'orifice de la galerie conduisant à la chambre sépulcrale. Cet exposé du savant archéologue prussien est d'ailleurs justifié par les faits bien connus des temps postérieurs de la monarchie Les nombreux hypogées royaux de la moyenne et de la haute Égypte présentent absolument la même particularité.

Les tombeaux des princes dont le règne fut court n'y ont qu'une ou deux chambres hâtivement décorées, tandis que le sarcophage, des rois qui occupèrent longtemps le trône se trouve déposé au fond d'une longue suite de salles et de galéries, toutes couvertes de peintures et de légendes historiques ou symboliques.

2° Pyramides de Gizèh. Les grandes pyramides occupent une vaste esplanade de rochers, nivelée par la main de l'homme, et couverte d'un assez grand nombre de monuments, que nous allons passer en revue (*V.* le petit plan annexé au plan du Caire.)

La Grande Pyramide, ou Pyramyde de Khéops, est la plus rapprochée du Nord. C'est en général la seule que l'on gravisse et dont on visite l'intérieur; par celle-là on peut se former une idée des autres.

Ascension. — La montée en est plus fatigante que difficile; on y

est d'ailleurs forcément aidé par les Bédouins, dont on ne peut refuser le secours. Un bagchich de 6 piastres pour trois hommes est parfaitement suffisant. Le côté le plus aisé est la face de l'E., celle qui regarde le Caire. C'est un véritable escalier, mais un escalier formé de gradins inégaux et très-élevés qu'on ne pourrait réellement enjamber sans s'aider des mains et des genoux, si l'on n'était à la fois hissé par les bras et poussé par derrière par ses conducteurs. Les Bédouins se font un malin plaisir de vous faire monter en grand hâte pour vous mettre tout hors d'haleine, et faire valoir davantage le service qu'ils vous rendent. Arrivé au sommet, on trouve une plate-forme carrée d'environ 10 mèt. de côté ; cette plate-forme était originairement bien moins grande, avant que les khalifes n'eussent fait enlever la partie supérieure et le revêtement qui couvrait les gradins, pour en employer les matériaux aux constructions du Caire. La vue que l'on embrasse du haut de la pyramide est admirable, à l'heure surtout où le soleil levant vient colorer graduellement de ses premiers feux l'immense panorama qui attire et fascine le regard. Devant soi, le Nil déploie son large cours au milieu d'un vaste tapis de verdure où sont semées comme des taches grisâtres les étroites bourgades de Gizèh, de Fostât et de Boulâk; au delà, les hauts minarets et les dômes du Caire, sa citadelle élevée, et les sommets rougeâtres du Mokattam; à droite, la longue chaîne des Pyramides, et les champs où fut Memphis; à tous les autres points de l'horizon, des sables et le désert. « Il n'est pas dans l'univers, a dit un voyageur, de spectacle plus varié, plus magnifique et plus imposant. Il élève l'âme et la force à la contemplation. » Rien n'est plus saisissant, surtout après l'époque de l'inondation, que le contraste que cette large vallée du Nil, verte comme une plaine de la Hollande, présente avec les teintes chaudes du désert. Celui-ci offre aux regards une immense surface mamelonnée, inégale, semée de collines aux formes indécises, aux couleurs fauves ou rougeâtres, au milieu desquelles la lumière produit en se jouant, les effets les plus puissants et les plus inattendus.

La hauteur verticale du sommet est de 137 mèt. (422 pieds); elle était probablement d'une vingtaine de pieds de plus avant qu'on n'eût enlevé les dernières assises. Voici les autres dimensions, d'après les mesures du colonel Wyse. La largeur actuelle de chacune des quatre faces de la pyramide à sa base est de 227 mèt. 30. La largeur primitive, quand la pyramide avait son revêtement, avait 5 mèt. 47 de plus. On voit encore, à l'angle N.-E. de la pyramide, une excavation pratiquée dans le roc, qui était destinée à recevoir la pierre angulaire du revêtement. La hauteur de la face, mesurée sur le plan incliné, est de 173 mèt. Comme points de comparaison, il est bon de se rappeler que la tour de Strasbourg, la plus haute de l'Europe, a 142 mèt., la coupole de Saint-Pierre de Rome, 132; la flèche des Invalides, 105; la colonne Vendôme, 43. Les quatre faces de la pyramide sont assez régulièrement orientées vers les quatre points cardinaux. L'inclinaison des faces de la pyramide est de 52°. Le roc sur lequel elle repose est à plus de 30 mèt. au-dessus du niveau du Nil.

b. *Intérieur de la grande pyramide.* — Les Bédouins ont l'habitude de presser sans cesse le voyageur, de l'ahurir par de grands cris, et de ne pas le conduire dans tous les couloirs; on ne peut se faire obéir que par ces mots : *Mafich baghchich;* vous n'aurez pas de baghchich. C'est invariablement sur la face N. que se trouve l'entrée de la galerie qui conduit au cœur des pyramides. Nous avons ajouté à notre plan du Caire

une coupe de la grande pyramide qui permet de se rendre compte de sa disposition intérieure.

L'entrée (*a*) de la grande pyramide est à 20 mèt. environ de l'assise inférieure, à égale distance des deux extrémités de la face. La galerie carrée (*b*), où l'on pénètre en se courbant, a 1 mèt. 20 de hauteur sur 1 mèt. 6 de largeur; elle descend en pente douce par une inclinaison de 25 degrés environ. A 24 ou 25 mètres de l'orifice extérieur, on aperçoit l'extrémité d'un bloc de granit (*c*) qui forme l'entrée d'une seconde galerie faisant embranchement avec celle où l'on se trouve. Laissons cette seconde galerie, quoique communément on quitte alors la première pour y pénétrer; nous y reviendrons tout à l'heure. Continuant donc de descendre pendant 69 mèt. la galerie *b*, qui garde toujours la même inclinaison, on arrive à un point *d* où la partie supérieure du passage laisse apercevoir une ouverture bouchée dont on verra bientôt la destination. On avance encore de 8 mèt., et alors la galerie, tout en conservant les mêmes dimensions, devient horizontale (*e*). On y avance de 8 mèt. encore environ, et on arrive à une chambre carrée (*f*) de 6 mèt. de longueur sur 4 de hauteur, mais qui n'a pas été terminée. A sa paroi gauche ou occidentale (car la direction de la galerie, depuis l'orifice *a* jusqu'à cette chambre, est exactement du N. au S.), quelques blocs du rocher se projettent à demi taillés. Cette chambre, dont rien n'indique l'emploi, est à peu de chose près dans le grand axe vertical de la pyramide, mais à 32 mètres au-dessous de sa base, conséquemment au niveau du Nil. Si ce que rapporte Hérodote d'un canal souterrain qui amenait l'eau du fleuve à l'intérieur de la pyramide de Khéops est fondé, c'était là, à ce qu'il semble, que ce canal aurait dû aboutir. On n'en voit nul indice. A l'extrémité de la chambre qui fait face à son entrée s'ouvre une nouvelle galerie horizontale (*g*) qui forme le prolongement de la galerie *e* sur une longueur de 16 mèt.; mais elle n'aboutit à rien et se termine brusquement. Le colonel Wyse y fit creuser, en 1837, un puits de 11 mèt. sans rien découvrir dans le sol inférieur.

Remontons donc à la bifurcation *c*, dont l'entrée, nous l'avons dit, est fermée par un bloc de granit. Ne pouvant déplacer ce bloc, on l'a tourné (à une époque inconnue, probablement dans les premiers siècles de la conquête arabe), en s'ouvrant un passage factice (*h*) dans la masse même de la maçonnerie. On est ainsi arrivé à une galerie supérieure (*i*), qui a, de bas en haut, à peu près la même inclinaison que la galerie *b* de haut en bas. La longueur de ce couloir montant est de 35 mèt.; l'espace alors s'élargit, et l'on arrive (en *k*) à l'entrée d'une galerie beaucoup plus spacieuse. A ce point même (*k*), il se fait une nouvelle bifurcation. Un couloir horizontal (*l*) de 35 mèt. de longueur comme celui que l'on vient de quitter, conduit à un grand caveau (*m*) dont le plafond est formé par des dalles arcs-boutées; cette pièce est appelée la *Chambre de la Reine*. Le rapprochement exact des mesures montre qu'elle est précisément dans le grand axe vertical de la pyramide. On est ici à 22 mèt. au-dessus du niveau du sol, à 54 mèt. au-dessus de la chambre *f*, et à 118 mèt. au-dessous de la plate-forme supérieure. Revenant par la galerie *l* au point de bifurcation *k*, on y voit, au côté occidental, l'ouverture (*n*) d'une descente tantôt verticale, tantôt oblique et irrégulière, qu'on nomme *le Puits*. Cette descente, bouchée depuis quelques années, va aboutir en *d* au couloir inférieur *b*; c'était une galerie de communication; sa longueur est d'environ 60 mètres.

Au point de bifurcation *k* où nous sommes revenus, on se trouve à l'entrée de la *grande galerie* (*p*). La

largeur de cette galerie n'est que de 1 mèt. 59, mais ses parois, dont les assises surplombent légèrement les unes au-dessus des autres, ont 8m,5 de hauteur. Elle continue de monter vers le centre de la pyramide, avec le même degré d'inclinaison que le couloir *i* dont elle forme la continuation. Sa longueur est de 50 mèt.; elle aboutit à une sorte de vestibule (*q*) autrefois fermé au moyen de quatre plaques de granit glissant dans des rainures, et servant à masquer l'entrée de la grande chambre *r*, que le vestibule précède. Cette pièce, de 5m,8 de hauteur, sur 10m,33 de longueur et 5m,34 de large, est la *Chambre du Sarcophage*. C'est là qu'était déposée la momie royale, dans un sarcophage de granit rouge sans ornements ni hiéroglyphes, qui est toujours en place. Le plafond de cette chambre sépulcrale est plat. Le sarcophage est à 21m,50 au-dessus de la Chambre de la Reine, à 43m,50 au-dessus du sol qui forme la base de la pyramide. à 100 mèt.. au-dessous du sommet actuel. On a reconnu qu'au-dessus de la chambre du sarcophage cinq chambres basses (*ss*) avaient été ménagées, s'étageant à intervalles rapprochés les unes au-dessus des autres dans un espace total d'environ 17 mèt., sans autre objet apparent que d'alléger la pression de la maçonnerie supérieure sur le caveau royal. On arrive à ces chambres par un étroit couloir dont l'entrée est à l'extrémité supérieure de la grande galerie. On y a trouvé, tracé sur les pierres, le nom du roi Choufou, le constructeur de la pyramide.

c—Petites pyramides, chaussée, etc. — Un peu en avant de la grande pyramide, du côté de l'E., sont trois pyramides de très-petites dimensions, dont l'une, au rapport d'Hérodote, abritait les restes de la fille de Khéops. Entre ces petites pyramides et la face de la pyramide principale, on remarque trois tranchées, d'assez grandes dimensions, que l'on suppose avoir servi à préparer le mortier.

A peu près à la hauteur de l'angle N.-E. de la grande pyramide, vient aboutir la grande chaussée qui servit à transporter les pierres depuis le Nil. Cette chaussée était elle-même un ouvrage considérable. Sa longueur, d'après la description d'Hérodote (II, 124) était de 5 stades (922 mèt.); sa largeur de 10 orgyas (18m,4), et sa hauteur de 8 (15m). Elle était construite en pierres polies, ornées, dit l'historien, de figures d'animaux. Elle était en pente légèrement inclinée, comme le sol sur lequel elle s'appuyait. On n'en voit plus aujourd'hui qu'une longueur de 460 mèt. environ, la moitié inférieure ayant été graduellement envahie par les dépôts limoneux des inondations. Sa largeur actuelle n'est plus que d'environ 10 mèt., les côtés ayant été dégradés; mais sa hauteur, qui n'a pas moins de 26 mèt., excède de beaucoup celle que l'historien lui attribue.

La seconde pyramide, ou **pyramyde de Khéfren**, un peu au S.-O. de la précédente, est à peu de chose près de la même hauteur, quoique sa largeur soit un peu moindre. Chacune de ses faces actuelles mesure 210 mèt. (5 mèt. de moins que leur longueur primitive, quand elles avaient leur revêtement). La hauteur verticale est de 135 mèt., 2 seulement de moins que la hauteur originaire. Le quart supérieur des faces a encore le revêtement uni qui recouvrait primitivement les assises en gradins, ce qui en rend l'ascension et surtout la descente assez difficile, sinon périlleuse. Comme elle a été moins dégradée à son sommet que la pyramide de Khéops, la plate-forme qui la termine est moins large. Elle fut ouverte en l'année 1200 de notre ère par le sultan El-Aziz-Othman, fils et successeur de Saladin, comme on l'apprend d'une inscription arabe tracée dans la chambre sépulcrale; mais l'entrée en fut refermée immédiatement après. C'est

Belzoni qui le premier, en 1816, a retrouvé et déblayé le couloir qui conduit au caveau central. Il est situé sur la face N., à peu près dans le grand axe vertical, mais au niveau même de la base et creusé dans le roc qui forme le sol. Le sarcophage en granit qu'on y a trouvé ne contenait plus que de la terre.

En avant de la pyramide, du côté du Nil, sont les restes d'une construction qui a dû être *un temple*. Des découvertes importantes y ont été faites par M. Mariette. Tout récemment encore (au mois d'avril 1860), l'habile et persévérant explorateur y a mis à jour sept statues du roi Chafra ou Khéphrèn, le fondateur même de la pyramide. Ces œuvres de la statuaire égyptienne, qui doivent être maintenant déposées au musée du Caire, sont les plus anciennes que l'on connaisse. Mais là ne se borne pas l'importance de cette découverte. Une inscription analogue à la fameuse tablette d'Abydos donne une suite de noms de rois, au nombre de 40, à commencer par les plus anciens; cette liste, dont la chronologie ne peut manquer de tirer un grand parti, s'arrête à la XIXe dynastie, et elle fournit 12 noms nouveaux qu'on n'avait pas lus jusqu'alors sur les monuments.

Une double muraille, en pierres non taillées ou en moellons, et d'une élévation médiocre, règne en avant de la face O. de la pyramide. Entre la pyramide et la plus rapprochée de ces murailles, on remarque une ligne de constructions ruinées en pierre de taille.

e. **La troisième Pyramide** ou **Pyramide de Mycérinus**, à la même distance de la seconde, et dans la même direction que la seconde par rapport à la première, est de beaucoup la moins grande des trois. La longueur de ses faces était à la base, de 107m, 75; sa hauteur verticale de 66m. Ces dimensions ont été diminuées de quelques mètres dans les deux sens par les dégradations. Cette pyramide, comme la seconde, fut ouverte et refermée au temps des khalifes d'Égypte; c'est le colonel Wyse qui en a le premier réexploré l'intérieur en 1837. On y retrouva encore la momie royale du fondateur, Menkara ou Menkérès, qui est maintenant déposée au musée Britannique. La chambre sépulcrale est dans le grand axe vertical de la pyramide, mais creusée dans le roc au-dessous de la base. Ici la pyramide ne renfermait pas le tombeau; elle le recouvrait. *Un temple*, dont il reste des vestiges était devant la pyramide du côté de l'E., à l'extrémité d'une chaussée en pierres semblable à celle que nous avons décrite au N., par laquelle on y arrivait en venant du Nil.

Au S. et tout près de la troisième pyramide, s'élèvent *trois autres pyramides* de dimensions relativement très-petites. Ce sont comme des ébauches, des embryons de pyramides. Ces expressions conviennent tout à fait à la nature des monuments.

Le groupe de monuments formé par la troisième pyramide, le temple de l'E. et les trois petites pyramides du S., sont entourés à quelque distance d'une sorte de muraille peu élevée, semblable aux deux murailles parallèles que nous avons signalées en arrière de la deuxième pyramide.

Les Tombes. Mais une chose d'un bien plus grand intérêt, ce sont les tombes très-nombreuses qui se trouvent au voisinage des trois pyramides, surtout autour de la première, principalement du côté de l'E. près des petites pyramides et du côté de l'O. sur une large esplanade de rocher basaltique. Celle-ci est littéralement criblée de puits sépulcraux qui, sur le milieu, sont disposés sur six rangs de profondeur. Ces tombeaux étaient des constructions quadrangulaires plus ou moins grandes, dont les côtés étaient légèrement en talus comme les pylônes des temples,

et où une porte donnait accès à la chambre sépulcrale. Ces constructions sont très-dégradées, et il ne reste plus guère que leur excavation. Dans plusieurs autres de ces tombes, on arrivait au sarcophage par un puits carré, plus ou moins large et profond, et revêtu de maçonnerie. Quelques-unes avaient été ouvertes et décrites depuis 1816; mais elles ne sont bien connues que depuis l'exploration du Dr Lepsius (1843), qui en a examiné et décrit 130, avec leurs inscriptions et leurs peintures murales. Elles sont du même temps que les pyramides, et elles appartiennent pour la plupart à de hauts fonctionnaires ou à des personnages éminents de la cour des premiers Pharaons. Les peintures qu'on y a copiées sont des matériaux inappréciables pour l'étude des arts et de la vie intérieure de la vieille Égypte, à une époque qui précède de beaucoup l'origine historiquement connue de tous les autres peuples.

Beaucoup de ces tombes ont de fausses entrées, et plusieurs ont des puits dont l'orifice est au sommet de la tombe. Telles sont, notamment, les tombes à l'E. de la grande pyramide. Nous avons déjà mentionné les excavations tumulaires que l'on rencontre dans la chaîne de rochers qui forme l'escarpement oriental du plateau sur lequel reposent les pyramides, et où passent la nuit ceux des voyageurs qui veulent gravir la plus grande pyramide le lendemain de bonne heure pour y jouir du magnifique spectacle du soleil levant. La principale porte le nom de *tombeau des nombres*: Le propriétaire du tombeau avait gravé sur ses parois le nombre de ses troupeaux, 834 bœufs, 760 ânes, etc.; lui-même est figuré appuyé sur son bâton, et avec son chien.

Dans la prolongation S. de la face orientale de la grande pyramide, à peu de distance en arrière du sphinx, un puits tumulaire découvert par le colonel Wyse, est connu sous le nom de *tombe de Campbell*. C'est un monument très-curieux. Il consiste en un grand puits carré taillé dans le roc à la profondeur de 16m, 30. Le côté le plus large du puits, de l'E. à l'O., mesure 9m,30; l'autre face, seulement 8m. Une large tranchée taillée dans le roc autour du puits, forme un quadrilatère de 20m,70 sur 22m.25 de profondeur; et dans l'espace compris entre la tranchée et le puits on a ménagé un passage conduisant de l'un à l'autre. On y a trouvé aussi l'entrée de deux puits plus petits, de l'un desquels on a tiré un sarcophage qui est maintenant au musée britannique. Le grand puits n'est pas précisément au centre, c'est-à-dire à égale distance des quatre côtés de la tranchée; l'espace le plus large est du côté du S. Un sarcophage en pierre renfermant un cercueil en basalte noir est encore en place au fond du grand puits; au-dessus du sarcophage, quand la tombe fut découverte, il y avait une arche en plein cintre du temps de Psammétik Ier, que les Turcs ont démolie pour en emporter les matériaux.

Au N. de la tombe de Campbell, devant l'angle S. E. de la grande pyramide et au long de sa face S., il y a plusieurs puits de moindres dimensions, avec des sarcophages habituellement de basalte noir.

Le Sphinx est en avant ou à l'E. de la deuxième pyramide, à la distance d'environ 500m. C'est comme on sait, la représentation colossale d'un lion à tête humaine accroupi. Le sable accumulé, en cache la partie inférieure. La face mesure 9m depuis le menton jusqu'au sommet du front; la longueur du colosse, depuis l'extrémité des pattes antérieures jusqu'à la naissance de la queue, est de 57m; d'après les inscriptions hiéroglyphiques qu'on y a lues, c'était la représentation symbolique d'un dieu solaire. Devant la poitrine et entre les deux pattes étendues, est une stèle haute de 4m 25, sur la-

quelle est représenté le roi Thouthmès IV (XVIIIe dynastie) offrant au dieu un sacrifice; il y a donc toute apparence que l'exécution du colosse est du règne de ce prince, vers le XVIe siècle avant notre ère. Cette stèle est recouverte par le sable, malgré des déblayements plusieurs fois renouvelés. Le sphinx a été taillé dans un bloc de rocher qui surgissait ici du sol, et, comme on voulut conserver ce bloc dans toute sa dimension, on dut, en certaines parties, en rectifier les irrégularités au moyen d'une maçonnerie rapportée. La face est en partie mutilée; il y manque une portion du nez et des joues. On peut encore reconnaître qu'elle était originairement peinte en rouge.

M. Mariette a reconnu les restes d'un temple en avant du colosse; mais les sables, dont une portion de ce temple a été un moment dégagée, l'ont de nouveau recouvert en partie.

Sur une éminence rocheuse qui domine la plaine au S. du sphinx, il existe une sorte de galerie souterraine, que l'on croit avoir été l'entrée d'une ancienne pyramide (l'entrée en est marquée 12 sur le plan). Au pied de cette éminence, du côté de l'E., non loin d'un beau bouquet de palmiers et de sycomores qui ombragent une source, on voit quelques restes d'une ancienne chaussée semblable à la chaussée du N. dont il a été question plus haut, mais de dimensions un peu moindres.

3° La Pyramide d'Abouroach, à 2 h. au N.-O. des pyramides de Gizéh vers le N.-O., est dans un état de dégradation qui semblerait la reporter à une époque encore plus ancienne; elle était aussi de moindres dimensions. Le colonel Wyse a mesuré à la base 320 p. anglais (97m). Il ne reste du monument que cinq ou six assises, avec une chambre sépulcrale située au-dessous du niveau du sol. — En revenant vers le S. on pourra visiter en appuyant un peu à l'E. vers le v. de Menchié Bacari, deux anciens *ponts de pierre* bâtis par les khalifes Naser Mohammed et el-Achraf. Mais peu de voyageurs sans doute seront disposés à perdre une demi-journée pour ces monuments peu intéressants.

En quittant les pyramides de Gizèh, on se dirige vers le S. longeant la lisière du désert. On a toujours de beaux points de vue sur cette magnifique plaine du Nil, mais il n'y a rien de particulier à noter jusqu'à ce qu'on rencontre à l'angle d'une espèce de promontoire avancé (3 h.)

4° Les pyramides d'Abousir, situées un peu au N.-O. du village d'Abousir, qui donne son nom à ce petit groupe, et à 2 h. à l'O. du Nil. Le groupe se compose de quatre pyramides de grandeur inégale et qui n'ont rien de particulièrement intéressant; la plus grande, qui est celle du S., a 110m de base. Elles sont très-dégradées. —Une autre pyramide isolée est située à environ 900m au N.-O. du groupe. On reconnaît, à l'E. et au S. des pyramides, deux chaussées analogues à celles des pyramides de Gizèh et les restes de plusieurs temples.

Continuant à se diriger vers le S.-E., on atteint bientôt (30 min.) le pied d'un nouveau promontoire, qui porte les

5° Pyramides de Sakkarah. Celles-ci ont plus d'intérêt que les précédentes. Elles sont au nombre de huit ou dix, en général de petites ou de médiocres dimensions.

On peut laisser de côté les premières pour se rendre d'abord (30 m.) au village de Sakkarah, situé à 1 h. 15 du Nil, au milieu de beaux bois de palmiers, qui abondent en sangliers. On peut loger chez *Fernandez*, qui tient quelques chambres sans meubles à la disposition des voyageurs, et fait commerce d'antiquités. C'est une espèce d'hôtel, qui vous donne le toit et les quatre murs, mais où

il faut tout apporter. On trouve à Sakkarah des guides pour visiter la grande pyramide, les tombeaux des Ibis, et le Serapéum. Un baghchich de cinq ou six piastres est suffisant pour cette exploration.

On remonte au N.-E. de Sakkarah à travers les palmiers, et l'on gravit les monticules de sable vers les pyramides. On laisse à gauche, la pyramide la plus méridionale, appelée par les Arabes *Mastabet el-Firou'n* (le trône de Pharaon). Elle ne paraît pas avoir été achevée, et ne présente aujourd'hui qu'une masse de décombres, ayant à peine la forme générale d'une pyramide. Un peu plus loin (20 m.), on atteint la **grande pyramide**, qui mesure 120m sur deux de ses faces et 107 sur les deux autres; car, contrairement à la règle universelle de ces monuments, elle ne forme pas à sa base un carré parfait; sa disposition en gradins étagés, au nombre de cinq, est très-remarquable.

Il existe à la partie centrale de la grande pyramide de Sakkarah une sorte de large puits dont la partie supérieure est au niveau même de la base de la pyramide, et qui descend très-avant dans le sol. De nombreux couloirs, formant un véritable labyrinthe, débouchent dans ce puits. Le sarcophage est déposé tout au fond, dans un caveau formé au moyen d'un bloc de granit. L'âge du monument, ainsi que le nom du roi auquel il servit de tombeau, sont inconnus; la science a, de ce côté, encore bien des découvertes à faire. Dans un des couloirs formant l'entrée d'une chambre, maintenant fermée, on remarque une ligne de hiéroglyphes qui donne le nom d'un ancien roi. C'est la seule inscription de ce genre qu'on ait trouvée dans les pyramides; mais on ne pense pas que celle-ci soit de la même date que le monument.

On ignore également l'époque de la pyramide inachevée que nous avons mentionnée plus haut.

Les environs de Sakkarah renferment aussi des puits nombreux où l'on trouve des momies d'animaux sacrés, de *serpents*, de *bœufs*, de *moutons*, et surtout d'*ibis*, ainsi que des *momies humaines*. Mais il en est peu qui ne soient endommagées par l'humidité, qui, à une certaine profondeur, s'infiltre à travers le sol.

Les puits des momies d'ibis sont au N. de la pyramide. Ils ont jusqu'à 20 et 22 mèt. de profondeur. Les momies sont renfermées dans des vases en terre cuite assez semblable à des formes à pains de sucre. Celles qui sont bien conservées présentent le corps de l'oiseau soigneusement enveloppé de bandelettes de toile fine; le bec, les pieds et quelquefois une partie des plumes sont intacts. Mais la plupart sont réduites en poussière ou carbonisées. Il semble qu'on leur ait fait subir une sorte de dessiccation.

Il y a une vingtaine d'années, on a découvert dans la partie supérieure de la plaine des tombes ornées de sculptures et contenant des noms d'anciens rois. Malheureusement ces tombes ont été dilapidées par les Turcs pour en enlever les pierres.

6° Le **Sérapéum de Memphis** est situé à 10 m. vers l'O. de la grande pyramide, et à 30 m. de Sakkarah.

Histoire. — C'est la première grande découverte de M. Mariette en Égypte, et assurément une des plus glorieuses. Cette découverte remonte à 1850. En parcourant un jour la plaine de Memphis, M. Mariette aperçut, pointant à travers le sable, la partie supérieure d'une tête de sphinx; il fit aussitôt déblayer la place, et mit à jour le morceau entier assis sur sa base. C'était une de ces statues dont étaient formées les avenues des grands temples égyptiens. On lui apprit qu'on en avait souvent trouvé de semblables dans le même endroit, et que beaucoup en avaient été emportées. Le pas-

sage où Strabon parle du temple de Sérapis s'offrit immédiatement à la pensée de M. Mariette et il ne douta pas qu'il fût sur la voie de cet antique monument, un des plus célèbres et des plus révérés de l'Égypte à cause des Apis ou bœufs sacrés qui y avaient leur sépulture. Le temple de Sérapis, dit l'auteur grec, est construit dans un endroit tellement sablonneux, que les vents y amoncellent des amas de sable sous lesquels nous vîmes les sphinx enterrés, les uns à moitié, les autres jusqu'à la tête. » M. Mariette se mit à l'œuvre avec une inexprimable ardeur. Les difficultés étaient grandes. Il fallait creuser et maintenir le sable mobile qui recouvre la plaine à une grande profondeur, et qui menaçait à chaque instant d'envahir la tranchée et d'engloutir les travailleurs. En deux mois (novembre et décembre 1850) l'avenue tout entière fut déblayée sur une longueur de près de 200 mèt., et 141 sphinx furent mis à jour, ainsi que les piédestaux d'un grand nombre d'autres. Il suffit de savoir, pour apprécier la grandeur de ce travail préliminaire, que, depuis l'entrée de l'avenue jusqu'à son extrémité, la profondeur des sables qui ont envahi la plaine va toujours en augmentant, et que, tandis que les premiers sphinx n'ont au-dessus d'eux qu'une couche de 3 à 4 m., c'est à 20 m. et plus de profondeur qu'il avait fallu chercher les derniers.

Au bout de cette immense allée de sphinx, s'est présenté ce qu'on ne serait guère attendu à rencontrer dans un temple égyptien, un hémicycle de statues grecques représentant les philosophes et les écrivains les plus fameux de la Grèce, Pindare, Lycurgue, Solon, Euripide, Pythagore, Platon, Eschyle, Homère, Aristote, tous avec leurs attributs, et quelques-uns ayant leur nom inscrit au bas de la statue; deux autres statues étaient mutilées et méconnaissables. Entre l'hémicycle et les deux derniers sphinx de l'allée, un dromos transversal conduisit sur la gauche, à un temple d'Apis construit par Amyrtée (28e dynastie, 339 avant notre ère), et devant lequel étaient posés deux sphinx de grandes dimensions; sur la droite, le dromos aboutit au premier pylône du Sérapéum. Cette partie droite du dromos, longue de 100 mèt. environ, était bordée de chaque côté par un mur bas et large en forme d'immense piédestal, et vers le milieu il était coupé à gauche par un édicule de style grec, avec deux chapelles de style égyptien, dans l'une desquelles était une belle statue en pierre du bœuf Apis. De chaque côté des deux chapelles, et sur le piédestal courant qui borde l'autre côté du dromos, on voyait de singuliers groupes de style grec représentant soit des enfants à cheval sur différents animaux, soit des animaux réels ou symboliques. En avant du premier pylône, deux piédestaux étaient surmontés de lions accroupis d'un beau travail; ces lions, aujourd'hui déposés au Louvre, sont absolument semblables aux lions en basalte qui se voient au Vatican (ils proviennent aussi du Sérapéum), et dont les moulages en bronze ornent la fontaine de l'Institut, à Paris.

A la profondeur considérable où l'on était parvenu, le travail de déblayement devenait de plus en plus difficile à cause des perpétuels éboulements contre lesquels on avait à se défendre. Néanmoins l'enceinte du Sérapéum fut suivie dans toute son étendue; mais ce travail gigantesque ne demanda pas moins de 8 mois. Quelques parties du mur d'enceinte ont été construites ou réparées par Amyrtée, dont elles portent les inscriptions. En creusant au pied de la muraille, on trouva dans une sorte de niche pratiquée à sa partie inférieure, une collection de 428 figurines en bronze représentant différentes divinités, prin-

cipalement Osiris, Isis, Apis et Phtah.

Aux difficultés que la nature du sol et la profondeur de l'enfouissement opposaient à cette exploration, vinrent alors se joindre des empêchements d'une autre sorte suscités par les rivalités jalouses que ces belles découvertes éveillaient au Caire. A force de courage, d'adresse et de sang-froid, M. Mariette déjoua les secondes comme il avait surmonté les premières, et il garda son terrain au milieu des obstacles de toute sorte où sa vie même fut plus d'une fois menacée. Ces contrariétés ralentissaient, mais n'arrêtaient pas sa marche; et un jour, le 12 novembre 1851, il toucha enfin au but que ses efforts poursuivaient depuis plus de deux ans. Il découvrit l'entrée des vastes hypogées où étaient déposés les Apis après leur mort. Ce qui donne une grande valeur historique à cette découverte, ce sont les inscriptions qui accompagnent chaque tombe, où est relatée la date précise de la mort du bœuf sacré rapportée à l'année courante du prince régnant. On a trouvé là un moyen certain de rectifier et de fixer la chronologie des dernières dynasties pharaoniques, en remontant jusqu'à la 25e, c'est-à-dire jusqu'à l'an 700 avant l'ère chrétienne, les inscriptions fournissant pour cette période une série ininterrompue.

État actuel. — Les sables ont déjà recouvert toutes les approches du Sérapéum. L'hypogée se compose de deux vastes souterrains. Le premier a son entrée au S. et se dirige vers le N. Il se compose d'une galerie sur laquelle s'ouvrent une vingtaine de chambres. La plus ancienne de ces chambres est du temps de Ramsès II (19e dynastie), et la plus moderne de Psammétik Ier (26e dyn.). Cette suite de caveaux renfermait environ 1200 stèles avec des inscriptions; toutes celles dont les hiéroglyphes se sont trouvés encore tant soit peu lisibles sont actuellement déposées au Louvre.

Le second souterrain, celui que l'on visite le plus souvent, a son entrée à l'O. On y pénètre par une porte basse enfouie dans le sol au fond d'une tranchée profonde. Presque à l'entrée, le couloir est obstrué par un grand sarcophage de granit. On se glisse avec peine entre la paroi de ce sarcophage, et celle du couloir; une fois le sarcophage dépassé, on se trouve dans de grandes galeries, où l'on circule librement. A droite et à gauche s'ouvrent des chambres qui contiennent de grands sarcophages et des os de bœufs très-reconnaissables. Ce souterrain fut inauguré dans la 52e année de Psammétik Ier (613 av. J.-C.), et il servit de sépulture aux Apis jusqu'aux premiers temps de la domination romaine. Les sarcophages qu'on y a trouvés, au nombre de 24, sont en beau granit de Syène; ils ont 3 à 4 mèt. de hauteur, sur une longueur de 4 m. 1/2 à 5 mèt. et plus 3 mèt. de largeur. L'épaisseur des parois latérales est de 60 centimètres. On estime que chacun de ces monolithes doit peser de 80 à 100 000 kilos. Les guides vous font escalader celui qui est dans la dernière chambre à droite. Quatre ou cinq personnes pourraient se tenir assises dans l'intérieur. En dehors règne, tout autour du sarcophage, une série de hiéroglyphes représentant des éperviers, des ibis, des serpents, des scarabées, etc., dessinés au trait avec une remarquable perfection.

Dans le voisinage de ce double hypogée, du côté du S., il y a d'autres souterrains beaucoup plus petits où furent ensevelis les Apis morts sous les derniers rois de la 18e dynastie, et sous les premiers rois de la 19e. Il ne paraît pas qu'on ait trouvé jusqu'à présent les sépultures des Apis antérieurs.

Il reste beaucoup à faire pour déblayer le temple et mettre complétement à jour les diverses par-

ties de l'édifice ; c'est une des tâches qu'il appartient à M. Mariette lui-même, aujourd'hui promu au poste éminent d'inspecteur général et de conservateur des monuments de l'Égypte, de reprendre et de terminer dans un court délai.

En retournant à Sakkarah, on pourra visiter, dans les rochers à l'E. de la pyramide, vers la limite du terrain cultivé, une *tombe voûtée* en pierres de taille, du temps de Psammétik II (595-590 av. J.-C).

La voûte était du reste connue bien antérieurement par les anciens Égyptiens, puisqu'on trouve à Thèbes des tombeaux voûtés remontant à la XVIIIe dynastie, de 1490 à 1570 av. J.-C.

6° **Pyramides de Dachour.** Elles suivent immédiatement au S. celles de Sakkarah, et ne forment qu'un seul groupe avec ces dernières. Elles sont au nombre de quatre, dont deux en pierre et les deux autres en briques crues. Une des deux pyramides en pierre présente une forme insolite ; vers le milieu de sa hauteur, ses lignes présentent une brisure qui donne à sa partie supérieure une inclinaison très-surbaissée par comparaison avec la partie inférieure. L'autre pyramide en pierre, dont la forme est régulière, est aussi la plus grande ; chacune de ses faces mesure à la base 213 mèt., et en avait originairement 219. Sa hauteur verticale est de 99 mèt. C'est la plus grande de toutes les pyramides égyptiennes après la grande pyramide de Gizèh. Les pyramides en briques sont très-dégradées.

7° **L'emplacement de Memphis** s'étend à l'E. de Sakkarah, entre le village et le fleuve. Deux pauvres villages, *Mitrahin* (30 min. de Sakkarah) et (30 min. plus loin). *Bédréchein*, se sont élevés sur l'emplacement de la ville de Ménès, et des plantations de palmiers achèvent de couvrir ce sol où se déployèrent autrefois tant de merveilles.

Histoire. On sait que les annales égyptiennes attribuent la fondation de Memphis à Ménès, le premier roi des listes (*V.* p. 910). La tradition rapportait que ce prince avait détourné le Nil vers l'E. au moyen d'une digue, et avait ainsi conquis, au pied des montagnes libyques, l'emplacement de sa future capitale. Elle reçut le nom du *Mennéfer*, qui signifie « la bonne place ; » c'est de là que les Grecs ont fait *Memphis.* La trace de ce nom s'est conservée jusqu'à nos jours dans celui de *Tell-Monf*, que les Arabes donnent à un monticule du S.-O.

La décadence de Memphis date de la fondation d'Alexandrie et du règne des Ptolémées. Quoique la vieille capitale fût toujours regardée comme la métropole religieuse de l'Égypte, et qu'à leur avénement au trône les rois lagides s'y fissent couronner, il est naturel de penser qu'un grand nombre de ses habitants, de ceux-là surtout qui appartenaient aux classes supérieures, l'abandonnèrent pour se rapprocher de la résidence des nouveaux souverains. Strabon, qui voyagea en Egypte quelques années avant le commencement de notre ère, représente encore Memphis comme une ville grande et bien peuplée, « la première après Alexandrie ; » mais il parle en même temps de ses palais abandonnés et en ruines. Memphis, au rapport de Diodore, avait 150 stades de tour (6 l., ou 28 kilom.), ce qui n'a rien d'exagéré, puisque d'autres rapports en parlent comme s'étendant au N. (ses faubourgs sans doute) jusque vis-à-vis de *Troja* (aujourd'hui Torah, sur la rive droite du Nil). Parmi ses temples, quatre surtout étaient renommés par leur sainteté, leur grandeur et leur magnificence : c'étaient ceux de Phtahès, divinité tutélaire de la ville, d'Irai ou Hathor, d'Apis et de Sérapis. Ce dernier temple était le *Sérapéum* que nous venons de décrire. On faisait remonter jusqu'à Ménès

la fondation du temple de Phtah, et de nombreuses générations de rois s'étaient plu à y ajouter des constructions nouvelles. Le grand Sésostris (Ramèssès Meïamoun) y avait fait élever sa statue colossale, dont on voit encore les débris.

Le zèle déployé par Théodose, à la fin du IVe siècle, contre l'idolâtrie et ses temples (*V.* p. 914) dut avoir de tristes conséquences pour les monuments religieux de Memphis, comme la fondation d'Alexandrie pour ses édifices royaux; la ville, toutefois, gardait encore une partie de sa grandeur et de sa magnificence, quand l'Égypte tomba dans les mains des musulmans. C'est de cette époque que date sa chute définitive. Trois siècles et demi plus tard, au temps de la fondation du Caire, on voit les monuments de la vieille métropole dépecés, en quelque sorte, et transportés pièce à pièce au sein de la nouvelle capitale arabe pour en orner les mosquées et les palais. Et cependant, telle avait été la richesse monumentale de Memphis, que même après tant de désastres, et lorsque depuis longtemps sans doute ce n'était plus qu'une place abandonnée, le célèbre Abdallatif put écrire les lignes suivantes dans sa relation de l'Égypte, à la fin du XIIe siècle: « Malgré l'immense étendue de Memphis et sa haute antiquité, malgré les vicissitudes des divers gouvernements dont elle a subi le joug, quelques efforts que différents peuples aient faits pour l'anéantir, pour en faire disparaître jusqu'aux moindres vestiges et en effacer jusqu'aux plus légères traces, en transportant ailleurs les pierres et les matériaux dont elle était construite, en dévastant ses édifices, en mutilant les statues qui en faisaient l'ornement; enfin, malgré ce que 400 ans et plus ont dû ajouter à tant de causes de destruction, ses ruines offrent encore à ceux qui les contemplent une réunion de merveilles qui confond l'intelligence, et que l'homme le plus éloquent entreprendrait inutilement de décrire. Plus on la considère, plus on sent augmenter l'admiration qu'elle inspire; et chaque nouveau coup d'œil que l'on donne à ses ruines est une nouvelle cause de ravissement... » Aboulféda, 150 ans après Abdallatif, représente encore les ruines de Memphis comme occupant une grande étendue; mais depuis cette dernière époque on n'en trouve plus aucune mention dans les écrivains. Sous le règne désastreux des Mamelouks, comme plus tard sous l'administration turque, la profonde incurie des gouvernants laissa sûrement se rompre les digues qui protégeaient autrefois la ville contre le fleuve; si bien que les eaux couvrant chaque année la plaine, comme elles la couvrent encore aujourd'hui pendant l'inondation, les dépôts successifs de sable et de limon, remplissant tous les bas-fonds, nivelèrent le terrain et en firent disparaître jusqu'aux dernières traces de la ville antique. Le souvenir même et le nom de Memphis tombèrent dans un si profond oubli que les voyageurs des trois derniers siècles n'avaient pu en retrouver la trace. C'est seulement depuis le commencement du siècle actuel que des recherches bien dirigées ont fait reconnaître avec certitude l'emplacement de la capitale des Pharaons.

État actuel. — Quelques statues mutilées, quelques monceaux informes de pierres et de décombres au milieu des monticules, voilà tout ce qui reste de Memphis.

La statue colossale de Sésostris, renversée sur le sol et mutilée dans plusieurs de ses parties, se voit encore au pied d'un monticule au S.-E. du village de Mitrahin, et non loin du *Tell-Monf*. La statue mesure 17 mèt. 97 de hauteur. Elle a été taillée dans un bloc de calcaire siliceux, pierre très-dure et susceptible d'un beau poli. Le visage, qui sans doute

nous a transmis l'image fidèle du grand conquérant, est d'un beau type et d'une noble expression. L'inscription en caractères hiéroglyphiques que porte le colosse est ainsi conçue: « Ramsès-Meïamoun, dieu-soleil, gardien de la vérité, approuvé du soleil. » On a aussi trouvé le poignet en granit rose d'une autre statue, qui, d'après les proportions, devait être haute de 18 à 19 mèt. ; c'est l'élévation d'une maison de quatre étages. Le fragment est aujourd'hui au Musée britannique, et la statue est peut-être enfouie sous le sable et les alluvions.

De Memphis ou de Sakkarah, on revient ordinairement à Gizèh (3 h. 45). Peu de voyageurs poussent jusqu'aux derniers groupes de pyramides. Il est, en effet, plus facile de les visiter en se rendant au Fayoûm (*V.* R. 166) ou en remontant le Nil; la pyramide de Meïdoun surtout est digne qu'on fasse une halte de quelques heures à *Rekka el-Kébir*. Nous achèverons ici leur description pour épuiser le sujet.

8° **Pyramides de Matanyèh et de Meïdoun.** Ce sont (sauf celles de Fayoum) les dernières de la vallée du Nil. Les premières sont à 31, la dernière à 44 kilom. de Sakkarah, directement au S. Une des deux pyramides de Matanyèh présente exactement la même particularité de forme que nous avons signalée dans celle de Dachour. La pyramide de Meïdoun est, sous ce rapport, encore plus singulière; c'est moins une pyramide proprement dite que trois tours carrées à pans inclinés construites en retrait les unes au-dessus des autres, la dernière se terminant en pointe, ou plutôt en cône tronqué. Aussi les Fellâh ne la désignent-ils que sous le nom de *Haram el-Kaddab*, la fausse pyramide. On a cru à tort que la partie inférieure de cette pyramide était un rocher naturel que l'on aurait seulement taillé et régularisé ; la pyramide entière est de main d'homme.

ROUTE 163.

DU CAIRE A SUEZ ET A PÉLUSE.

LE CHEMIN DE FER.—LE CANAL.

Chemin de fer du Caire à Suez, distance 120 milles anglais (193 kil.). Un départ par jour pour les voyageurs. Trajet en 5 h.— Les trains express pour le service de la malle de l'Inde mettent ordinairement 3 heures. — Prix : 1re classe, 157 piastres (41 francs). 2e cl. 101 p. (27 francs). 3e cl. 40 p. (10 fr. 50).

Une excursion à Suez est maintenant facile, grâce au chemin de fer commencé en 1855 et terminé en 1858. Le chemin court presque directement de l'O. à l'E., et s'écarte peu du tracé antérieur de la route de poste ; il ne présente que deux stations intermédiaires, Robeki et Wabeid. La curiosité n'a rien perdu à cette accélération d'une traversée qui prenait de 2 à 3 journées ; car le désert aride et montueux qui sépare Suez du Caire n'a rien qui puisse arrêter particulièrement le regard du voyageur. « C'est une surface plate et sablonneuse, mais solidifiée par les pluies et balayée par les vents : elle présente au regard une croûte grise ou noirâtre assez semblable à un immense dallage en bitume. Les lits de torrents desséchés qui rayent cette surface ne sont pas plus profonds que les sillons dessinés par la pluie sur la poussière de nos chemins ; partout, du reste, la stérilité et le silence formidable du néant. De temps à autre quelques chameliers arabes s'arrêtent pour regarder passer avec stupéfaction cette file de 40 wagons emportés vers la mer Rouge par une force invisible. De temps à autre un coup de vent vient soulever le sable. On n'a plus à redouter le formidable *semoum*, et cependant quand il souffle, le sable pénètre par les portières closes, comme si elles étaient ouvertes, les malles, bien fermées en sont remplies, les vêtements en sont tout imprégnés. » (G. Lejean, *Voyage dans l'Afrique Orientale.* Tour du Monde,

1860, n° 33.) La masse noire-violette du Gébel-Attaka, qui se dresse sur la droite, annonce l'approche de Suez et de la mer Rouge; on passe près du *fort d'Agerout*, et un quart d'heure après on débarque sur la grève même en face du transit.

Suez (en arabe *Souweis*).—(*Hôtel de France*, sur la place du marché aux grains;— à l'extérieur, c'est une espèce d'échoppe arabe, mais à l'intérieur l'industrie de l'hôtelier actuel a créé une *locanda* assez confortable;—table satisfaisante, prix modérés.)

La position de Suez à la tête de la bifurcation occidentale de la mer Rouge est bien connue. Son existence ne remonte pas bien haut: mais plus anciennement il y avait près de là un château appelé **Clisma**, qui défendait la sortie du canal de communication du Nil à la mer Rouge.

C'est actuellement un lieu fort insignifiant, de 14 à 1 500 habitants; mais l'avenir que lui présage l'ouverture du canal de communication des deux mers, objet maintenant de tant de difficultés diplomatiques, lui donne un grand intérêt. Sa rade est vaste et sûre; elle a de 5 à 13 mèt. d'eau sur un fond de vase molle d'une excellente tenue, et pourrait contenir 500 bâtiments de toute grandeur.

Malheureusement, elle manque d'eau potable; chaque jour elle en reçoit du Caire, par un train spécial qui se compose de wagons-citernes dont la partie inférieure est remplie d'eau, laissant au-dessus un espace libre, qui, au retour, peut recevoir des marchandises. Ces wagons sont construits en France.

« La ville a une enceinte irrégulière et misérable, quelques habitations modernes confortables, toutes voisines de la gare et du port, notamment l'agence anglaise du transit (*Peninsular Company*), quelques mosquées sans caractère monumental; et deux ou trois places, dont la plus petite et la plus pittoresque est celle du marché aux grains. A l'angle d'une ruelle obscure et sale qui mène au bazar, s'élève une maison d'un riche négociant grec, curieuse par son ancienneté. La dernière curiosité de Suez, c'est la maison qu'habita le général Bonaparte, quand il vint à la mer Rouge. Elle fait face à la mer. » (G. Lejean, ibid.)

On n'a guère d'autres distractions à Suez que de flâner sur la plage. Il faut se rappeler seulement qu'elle présente des bas-fonds assez dangereux, et que la marée montante l'envahit avec une rapidité telle que l'imprudent promeneur peut se trouver submergé en peu d'instants. On se souvient que Bonaparte faillit périr de cette façon.

On aura souvent l'occasion d'y observer les effets du mirage. « Tous les soirs, dit M. Lejean, j'étais certain de trouver le fort d'Agerout reflété dans les eaux d'un lac imaginaire. Un train vient à passer, la ligne noire des wagons, la ligne blanche de la fumée, se réfléchissent également dans la nappe limpide. »

De Suez au Sinaï, *V*. R. 159.

Excursion de Suez à Péluse, aujourd'hui port Saïd.—L'intérêt principal de cette excursion est actuellement de voir le tracé du canal des deux mers et de reconnaître l'état des travaux. Elle demande huit jours pour le moins, aller et retour; la distance directe de Suez à Péluse est à très-peu de chose près la même que de Suez au Caire. On louera des chameaux à Suez et on se munira des provisions nécessaires pour tout le temps de la tournée ainsi que de tentes pour les stations. Comme il n'y a pas là de service organisé, les voyageurs devront tout prévoir.

A 20 min. au Nord de Suez, quelques restes d'anciennes constructions gardent encore le nom de **Tell-Kolzoum**; c'est l'emplacement de *Clisma*. Au bas de la hauteur, la rive du golfe montre des restes de l'ancien quai. A 1 h. de là, on commence à reconnaître

les premiers vestiges de l'ancien canal du Nil à la mer Rouge, dont la conception remonte au temps des Pharaons, mais qui ne fut achevé que sous les Ptolémées et auquel l'empereur Trajan ajouta de nouveaux travaux. Ce canal avait sa prise d'eau à *Babylon* (le vieux Caire) et il décrivait une vaste courbe au N. par la vallée ou plutôt la dépression naturelle qu'on nomme le *wadi-Toumilât*. Il arrivait ainsi au bassin des lacs Amers, à mi-chemin entre Clisma et Péluse, et de là descendait au S.-E. jusqu'à son débouché dans la mer Rouge. Une partie de ce tracé inférieur de l'ancien canal se confondra avec le nouveau canal maritime. — Près de l'endroit où nous reconnaissons ses traces, on a trouvé une sculpture persépolitaine, enfoncée sous le sable et qui doit, selon toute probabilité, appartenir à Darius, car c'est sous le règne de ce prince (500 ans av. J.-C.) que fut ouverte la portion du canal comprise entre les lacs et la mer. L'ancien lit du canal a une largeur considérable, 50 à 60 mèt.; ses berges, avec banquettes, n'ont pas moins de 5 à 6 mèt. de hauteur. La trace du canal ne se perd qu'à la pointe des lacs Amers, à 16 kil. environ au N. de Suez. Le canal était ouvert dans l'intérieur même des lacs; c'est aussi le tracé adopté pour le canal futur.

Le bassin maintenant desséché des lacs, dont le niveau est notablement inférieur à celui de Suez, marque l'ancienne prolongation du golfe jusqu'au centre de l'isthme. L'aspect des lieux, la nature du sol, tout indique cette ancienne extension, par laquelle s'expliquent nombre de textes géographiques autrement obscurs et très-confus.

Longeant à l'O. la pointe S. des lacs Amers, on trouve, à 7 h. de Suez, un second monument persépolitain que l'on croit être sur le site d'une place de **Cambysis** mentionnée par Pline. Ici l'ancien lac s'incline au N.-O., et le chemin que l'on suit en continuant d'en longer le bord occidental prend la même direction. A 7 h. de l'emplacement supposé de Cambysis, vis-à-vis d'un lieu connu sous le nom *d'el-Ambak*, des restes d'anciens travaux indiquent une station importante, et les distances fournies par l'Itinéraire mettent précisément en cet endroit la ville **d'Arsinoë**, que des textes mal interprétés ont fait chercher aux environs de la côte. C'est là que se terminaient les lacs Amers proprement dits. A 1 h. 1/2 plus loin au N., les vestiges d'anciennes constructions marquent l'emplacement du **Sérapéum**, ou temple de Sérapis.

Le phénomène du mirage est très-commun dans ces lieux. M. Barthélemy Saint-Hilaire, dans ses excellentes *Lettres sur l'Egypte*, le décrit ainsi : « De notre station d'el-Ambak, nous voyions, aussi distinct que si c'eût été la réalité, un lac paisible et fort large s'étendre au pied du mont Chébrewet. Nous étions tout près d'aller y abreuver nos chameaux et y remplir nos barils. C'était le mirage et le brouillard du matin qui se combinaient pour produire ce magique tableau.

« D'autres fois nous découvrions à l'horizon des forêts entières, des villes admirablement construites, des murailles gigantesques, des montagnes énormes. En approchant, toute la fantasmagorie tombait pièce à pièce. La forêt devenait un bosquet de tamarisques de 3 pieds de haut; la montagne, un mamelon qui n'en avait guère davantage. C'est que la transparence de l'atmosphère est prodigieuse dans un pays où il ne pleut presque jamais, où le sol est à peu près aussi sec que l'air, où les nuages sont presque aussi rares que la pluie... »

A el-Ambak on voit reparaître les vestiges de l'ancien canal. A droite ou à l'E. de son lit, à l'opposite du Sérapéum, **Chéikh-Ennédek** est une petite construction

en pierre élevée sur le tombeau d'un santon. Le tracé du nouveau canal, un peu à l'E. de l'ancien, passe au pied de ce monument de la dévotion musulmane, pour aller traverser le lac *Timsah* (1 h. de Cheïkh-Ennédek), destiné à devenir un bassin central.

Ce lac est à peu près au milieu de l'isthme, à mi-chemin de Suez à Péluse. Il est habituellement à sec. Il arrive cependant quelquefois qu'il se remplit, lorsque, dans de très-grandes crues, les eaux du Nil remontent jusque-là par le wadi-Toumilât. Les dunes qui bordent le lac ont près de 20 mèt. d'élévation. A l'E. du lac, on voit les restes d'anciennes tranchées qui venaient s'embrancher avec le canal et se portaient dans la direction du N.

El-Gisr, à 2 h. N. du lac Timsah, est le point culminant de l'isthme. De là le tracé du nouveau canal traverse une suite de lagunes, jusqu'à *Tell-el-Hèr* (10 h. d'el-Gisr), lieu remarquable par une grande quantité de poteries brisées, de briques et de monceaux de décombres, tous indices d'un ancien site. On y place le **Magdalum** de l'itinéraire Antonin et le **Magdol** de la Bible. Du haut de l'éminence occupée par ces ruines, l'œil embrasse un horizon étendu.

Les ruines de **Péluse** sont à 2 h. 1/2 au N. d'el-Hèr. C'est là que le tracé des ingénieurs a placé le débouché du canal. La ville de Péluse fut autrefois importante; le prophète Ézéchiel la qualifie de « force de l'Égypte, » et les auteurs de l'époque romaine en parlent dans le même sens. Son nom égyptien, conservé par les Coptes, était *Phéromi*. Ce nom dérivait des terrains marécageux dont la place était entourée; le nom de *Sin* qu'elle porte dans l'Écriture n'en est que la traduction hébraïque, comme *Pélousion* la traduction grecque (de πηλὸς, boue). On sait que c'est près de Péluse, où il venait de débarquer, que Pompée, vaincu à Pharsale, fut lâchement assassiné (48 ans av. J.-C.) par ordre du roi d'Egypte. La ville est entièrement ruinée; quelques débris, quelques colonnes brisées, les fondations d'un fort sur un monticule, en marquent seuls l'emplacement, à 3 000 mèt. de la côte où débouchait la branche Pélusiaque, aujourd'hui comblée par les alluvions. Un lieu contigu, que les Arabes appellent *Farama*, vient évidemment du Phéromi des Égyptiens, de même que le château de Tinèh, qui touche aussi aux ruines de Péluse, rappelle le Sin des Juifs.

La plage qui environne le site de Péluse et qui s'étend à l'O. jusqu'au lac Menzalèh, est une terre formée de limon, que le Nil couvre pendant l'inondation et que la mer envahit dans les grandes tempêtes. C'est ce qu'on nomme la plaine de Péluse. La mer y est basse et le fond s'incline par une pente très-douce; il faut s'avancer à 20 kilom. au large pour trouver un fond de 16 mètres.

On pourra visiter en revenant au Caire, au S.-O. de Péluse, vers le centre de l'isthme, le lieu appelé *Tell el-Masrouta*, sur l'ancien canal des Ptolémées, à 4 h. à l'O. du lac Timsah. Ce lieu, remarquable par d'immenses quantités de poteries brisées, de fragments de granit, etc., répond, d'après les distances de l'itinéraire, à l'emplacement de la ville **d'Héroopolis**, l'antique **Ramessès** construite par les Hébreux dans la terre de Gessen, un peu avant le temps de Moïse. On y a trouvé une statue du grand Sésostris. — On peut de là suivre vers l'O. la direction du wadi-Toumilât, et regagner *Zaggazig* (*V.* p. 971) et le chemin de fer par lequel on reviendra au Caire, si l'on ne préfère suivre l'ancienne route directe des caravanes, qui par (10 h.) les hauteurs d'Oum-Gammal aboutit à Birket el-Hag (7 h.), à Héliopolis et (4 h.) au Caire.

ROUTE 164.

D'ALEXANDRIE OU DU CAIRE A DAMIETTE.

On se rend par le chemin de fer à la station de Tantah (*V.* p. 971), d'où se détache l'embranchement qui doit conduire à Damiette (125 kil.) Il est déjà en activité jusqu'à **Samanhoud** (59 kil.) située sur la rive gauche de la branche de Damiette. C'est un lieu de médiocre grandeur, mais renommé pour ses poteries qu'il envoie au Caire. Samanhoud a succédé à l'ancienne **Sébennytus**, dont elle garde le nom modernisé par les Arabes. Manéthon, l'historien de sa patrie, était né à Sébennytus.

A 1 h. 1/2 au N. de Samanhoud, des restes considérables, mais confus et bouleversés, de murailles et de colonnes brisées, sur une éminence que les gens du pays appellent *Béheït el-Hadjar*, à une demi-heure à l'O. du fleuve, marquent le site de l'ancienne **Iseum** et de son temple d'Isis.

A partir de Samanhoud, il faut continuer le voyage de Damiette en barque.

Mansourah (13 kil.), sur la rive droite de la même branche, ne date que du commencement du XIIIe siècle. Ses manufactures de toile à voiles, de crêpes, d'étoffes de coton et de lin, en ont fait une des places les plus florissantes de l'Egypte. C'est là qu'en 1250 saint Louis fut emprisonné jusqu'au moment de son rachat, après sa désastreuse retraite.

Damiette (53 kil.), ancienne **Tamiathis**, est restée une des villes les plus importantes de l'Egypte par le chiffre de sa population, que l'on évalue à 25 ou 30 000 âmes. Bien que les récents développements d'Alexandrie lui aient fait perdre de son ancien commerce avec la Syrie et la Grèce, elle trouve toujours, dans ses pêcheries et dans ses rizières, une source de relations profitables avec l'intérieur. Damiette joua un grand rôle dans l'histoire des dernières croisades. Elle est sur la rive droite de la branche orientale du Delta, à près de 6 kil. de l'embouchure.

ROUTE 165.

DU CAIRE AU WADI-NATROUN.

LACS, COUVENTS, BAHR-BÉLA-MA.

(De 20 à 22 h.)

On pourrait aller directement du Caire aux lacs Natroun par le chemin du Bahr-el-Farigh (le fleuve vide), embranchement du Bahr-Béla-mâ (le fleuve sans eau), qui débouche au pied de la pyramide ruinée d'Abouroach (*V.* p. 1001), et continue de là vers l'O. N.-O. C'est la voie des Arabes; elle est de 16 h. environ. Mais la route habituelle est celle de Téranèh, qui diminue de 5 à 6 h. la traversée du désert. On se rend à **Téranèh** (10 h.) par le Nil; on voit en passant (4 h.) les travaux inachevés du barrage (*V.* p. 996). Téranèh est un gros village qui a succédé, sur la rive gauche du Nil de Rosette, à l'ancienne ville de **Terenuthis**, dont il garde le nom; les habitants vivent principalement du transport du natron des lacs au Nil. On trouve là des chameaux et des ânes pour le reste du voyage, qui est de 10 à 12 heures. On passe (30 min.) devant des ruines anciennes, que l'on a supposées, avec grande probabilité, être celles de Terenuthis; on n'a plus, à partir de là, que l'aride monotonie du désert. Enfin on voit apparaître et s'étendre la vallée où sont situés les lacs. On s'arrête au village de *Zâkik*, fondé il y a une trentaine d'années dans un lieu appelé auparavant *el-Kasr*, le Château, et qui est habité par les ouvriers et leurs familles. On voit là aussi les vestiges d'une verrerie que l'on croit dater du temps des Romains.

Le wadi-Natroun n'a qu'une très-faible population : 200 âmes environ pour le village, et 80, un peu plus ou moins, pour les quatre monastères. Les lacs groupés

dans la vallée sont au nombre de douze ou quinze; ils sont répandus dans la longueur de la vallée, sur une longueur de 25 kil. Deux ou trois fournissent le natron, qui se recueille aussi dans la plaine. Les deux lacs principaux sous ce rapport sont le Bohaïret el-Gounfédyèh et le Bohaïret el-Hamra. Le Khortâi et le Mellâhat el-Djoun produisent aussi ce sel; mais comme ils sont très-petits, ils en donnent fort peu. Des lacs de la vallée, il y en a huit qui ont de l'eau toute l'année; on les désigne sous le nom de Mellâhat. Le plus grand, qui est aussi le plus méridional, est le Mellâhat oum-Richèh; il ne produit que du sel commun (chlorure de sodium). Il y a aussi quelques étangs (birkèh) qui se dessèchent en été, et d'où l'on tire du natron de qualité médiocre. Dans ceux des lacs qui contiennent à la fois du natron (sous-carbonate de soude) et du sel commun, les deux sels cristallisent séparément; le dernier au-dessus, en une couche d'environ 45 cent., et le natron en dessous, celui-ci variant d'épaisseur selon la forme et la profondeur du lac, mais n'ayant jamais moins de 68 centim. L'eau des lacs varie beaucoup en hauteur, selon les époques de l'année. Leur croissance et leur décroissance sont périodiques comme celles du Nil, mais elles n'ont pas lieu aux mêmes époques. Les lacs commencent à croître vers la fin de décembre, et continuent à monter jusqu'au commencement de mars; ils décroissent alors jusqu'en mai, époque où la plupart se dessèchent. Le travail de l'extraction commence au mois de mars. La différence entre le lit des étangs (birkèh) et celui des lacs (bohaïrèh), c'est que les premiers, après l'évaporation de l'eau, n'ont que de la vase, tandis que les autres laissent une incrustation solide. C'est alors qu'on recueille le natron appelé *soultâni*. Mais la meilleure qualité du natron, appelé le natron *blanc*, est celui qui s'extrait des terrains bas non couverts par l'eau, autour des lacs. Des caravanes régulières viennent prendre le natron et le transportent à Térapèh, d'où on l'expédie par eau soit à Alexandrie pour l'Europe, soit au Caire où on l'emploie à blanchir le lin, ou dans la fabrication du verre. La végétation de la vallée est rare et chétive. La massette à larges feuilles (*Typha latifolia*) est la plante la plus abondante au bord des lacs; on y voit aussi le grand roseau (*Arundo maxima*), le tamarisc (*Tamarix gallica*), l'armoise (*Artemisia maritima*), le jonc épineux (*Juncus spinosus*), et un certain nombre d'autres plantes. Il y a çà et là quelques bouquets de palmiers, mais qui s'élèvent peu et ne portent point de fruits. Les animaux n'y sont pas non plus très-nombreux. La gazelle s'y montre quelquefois. On voit sur les lacs et aux environs la poule d'eau, le canard et la sarcelle.

Quatre couvents, tous coptes, existent dans le Wadi Natroun; le principal est le *Deïr-Souriâni*, qui renferme de trente à quarante moines. Les trois autres sont le *Deïr-Baramous*, l'*Amba-Bichaï*, et le couvent *Saint-Macaire* ou *Abou-Makâr*, qui est le plus méridional de tous.

Du village au Deïr-Souriâni, la distance est de 2 h., en coupant la vallée droit au S.; le Saint-Macaire est à 3 h. à l'E. du Souriâni. Ces quatre couvents sont les derniers restes des monastères qui existèrent autrefois en beaucoup plus grand nombre dans cette partie des déserts d'Egypte, avant la conquête musulmane. Ce sont de grands bâtiments carrés, dont les murs d'enceinte s'élèvent à une quarantaine de pieds, sans ouvertures extérieures autres que des espèces de mâchicoulis au haut des murs, et une porte basse, très-étroite et solidement close, devant laquelle on peut encore, au besoin, ajuster deux blocs de granit qui la murent en quelque sorte extérieurement. Il est à peu près inutile d'ajouter

que ces précautions sont prises contre les Bédouins, qui pourraient avoir de temps à autre la tentation de venir piller le peu que possèdent les moines. Trois des couvents ont à l'intérieur des puits qui ne tarissent pas, et qui donnent le moyen d'entretenir dans chacun un petit jardin abrité d'arbres où viennent quelques légumes. Chacune des quatre communautés est gouvernée par un supérieur (*Gommos*). Quelques-uns des moines sont prêtres, et portent le titre de pères (*Abouna*) ; les autres ne sont que des frères lais. Chaque monastère a son église; Saint-Macaire en a trois, étagées les unes au-dessus des autres. Tout y est d'une simplicité cénobitique ; on ne trouve là ni le déploiement d'architecture, ni les riches ornements de la grande église du Sinaï. Les moines, dans leur pauvreté, n'en font pas moins bon accueil aux visiteurs étrangers; les femmes seules sont rigoureusement exclues par la règle monastique. Deux ou trois des monastères avaient une petite bibliothèque de livres arabes et coptes; un Anglais, M. Tattam, a exploré ces collections en 1842, et s'est fait céder par les moines tout ce qui pouvait présenter un intérêt littéraire. Il ne leur reste plus actuellement que leurs livres liturgiques.

Le **Bahr-béla-mâ** *et ses pétrifications*. A l'O., du *wadi-Natroun* et sur une ligne parallèle, s'étend une autre vallée que le voyageur doit visiter avant de s'éloigner de ce désert. Le nom de *Bahr-béla-mâ* que les Arabes donnent à cette vallée signifie le *fleuve sans eau*; elle se prolonge très-loin dans le S. jusqu'aux oasis de Thèbes, et envoie plusieurs embranchements sur le Nil au-dessous de Gizèh (le Bahr el-Farigh) et vers le Fayoum. C'est un des traits singuliers de la configuration physique du N.-E. de l'Afrique. Une simple crête la sépare du *wadi-Natroun*; c'est une course de 1 h. 30 depuis les couvents. Le Bahr-béla-mâ est encombré de sable; sa largeur est ici de 12 kil. On n'y voit ni végétation, ni sources; mais en revanche on y trouve une grande quantité de ces troncs d'arbres pétrifiés tels qu'on en a déjà rencontré au pied du mont Mokattam (*V.* p. 995), seulement. comme le lieu n'a été que très-peu visité par les Européens, les pétrifications y sont bien autrement nombreuses et de plus grandes dimensions. Quelques troncs changés en pierre ont jusqu'à 8 et 10 mèt. de longueur. On y a observé aussi des empreintes de poissons fossiles, et l'on a remarqué que les galets qu'on y ramasse paraissent appartenir aux montagnes primitives de la haute Égypte. Les pétrifications se trouvent aussi dans le Bahr el-Farigh.

ROUTE 166.

DU CAIRE A MÉDINET EL-FAYOUM.

Le Fayoum mérite à tous les égards une visite particulière. Si l'on ne veut y faire qu'une course rapide, on peut, lorsqu'on remonte le Nil, arrêter sa barque à Bénisouef (*V.* R. 167) et venir l'y reprendre le surlendemain; mais celui qui peut y donner plus de temps fera mieux de partir du Caire et de remonter par terre la partie occidentale de la vallée du fleuve, ce qui lui permettra de visiter, s'il ne les a pas vues, les pyramides de Sakkarah, de Dachour et de Meïdoun. En suivant cette voie, on peut pénétrer dans le Fayoum par le N. ou par l'E.; nous indiquerons les deux lignes.

I. PAR LA VOIE DU NORD.

(102 kil.)

Du Caire à Gizèh et à **Sakkarah** 31 kil. (*V.* p. 997-1004). De **Sakkarah** à Dachour, en longeant le pied de la chaîne Libyque, et le Bahr-Youçef, ou fleuve de Joseph, 8 kil. (*V.* p. 1008). Le canal auquel on donne le nom de Bahr-Youçef, parce que

la tradition copte en attribue la création à Joseph fils de Jacob, n'a pas été creusé de main d'homme; c'est une branche naturelle du Nil. Il se prolonge, sous différents noms, dans toute l'Egypte moyenne, depuis Farchout, entre Kénèh et Girgèh, jusqu'au-dessous de Gizèh.

De Dachour à Tamèh, en continuant de longer le Bahr-Youçef, 13 kil.—A Tamèh, on quitte la vallée du Nil pour entrer dans une ouverture de la chaîne Libyque qui conduit directement à (24 kil.) **Tamyèh**, en suivant une direction S.-O. Immédiatement au-dessus de ce dernier village on passe le lit d'un canal naturel qui va aboutir plus loin à l'O. à l'extrémité supérieure du Birket-Kéroun. Sur ce ravin, qui est large ici d'une centaine de mètres, on a construit une forte digue transversale, afin d'y retenir les eaux qui viennent du S. et d'en tirer parti pour l'arrosement des terres après le temps de la crue du Nil. Le Fayoum a été dans tous les temps l'objet de grands travaux hydrauliques.

De Tamyèh à Senouris, 13 kil. S.-O.—De là à Biahmou, 9 kil. S.—Près de ce dernier endroit sont deux constructions qui semblent avoir été des pyramides, dans lesquelles on a voulu retrouver les deux grandes pyramides qui s'élevaient, au rapport d'Hérodote, au milieu du lac Mœris. C'est un rapprochement plus que douteux. Ces ruines ont une dizaine de mètres de hauteur. De Biahmou on gagne (4 kil. S.)

Médinet el-Fayoum. Cette ville, capitale de la province de Fayoum, est une place d'une certaine importance; son extrémité N. s'appuie à des monticules formés de monceaux de décombres : c'est le site d'**Arsinoë**, plus anciennement appelé **Crocodilopolis** parce qu'on y adorait le crocodile ; c'était la capitale de l'Arsinoïte, nom que portait la province au temps des Ptolémées. Au village d'*Ebghig*, 30 min. S.-O., il y a un obélisque renversé et brisé en deux parties, qui porte le nom du roi Ousertésèn (12e dyn.). La hauteur du monolithe était de 13 mètres.

PAR LA VOIE DE L'EST.

(116 kil.)

Du Caire à Tamèh, comme dans la route précédente, 52 kil. — De Tamèh aux pyramides de Matanyèh (*V*. p. 1110) 9 kil. S.—Le village de Matanyèh, sous le nom duquel on a désigné ces pyramides, sans doute parce que c'est de là qu'on les découvre en remontant le Nil, est sur la rive gauche du fleuve, à 2 h. des pyramides au N.-E.

De là à Meïdoun (*V*. p. 1013), 17 kil. S.

De Meïdoun au pont d'Ellaoun, 29 kil. S.-O. : On continue, dans cette partie de la route, à remonter le cours du Bahr-Youçef. A 2 h. de Meïdoun, on voit la grande **digue de Kochéich**, ouvrage digne d'attention qui sert à retenir toutes les eaux d'écoulement des bassins d'inondation de la haute Égypte. On les laisse s'écouler dans la basse Égypte ou dans le Nil, selon les besoins, au moyen de grands déversoirs pratiqués dans la digue, ce qui procure un complément d'inondation dans les bassins inférieurs, et, dans le niveau du fleuve, un surcroît de hauteur qui va quelquefois jusqu'à un mèt. aux environs du Caire. Cette digue est ancienne; on pourrait penser qu'elle fut construite pour suppléer au lac Mœris, lorsque celui-ci, par l'engorgement de ses canaux ou par toute autre cause, cessa de remplir l'objet pour lequel il avait été creusé. Il y a des travaux semblables sur beaucoup d'autres points de la vallée en remontant au S. Le pont d'Ellaoun traverse une dérivation du Bahr-Youçef au point même où cette dérivation pénètre dans le Fayoum par une dépression de la chaîne Libyque. Il y a là deux

digues destinées à régler l'entrée des eaux dans le Fayoum à l'époque de l'inondation.

A 30 m. du pont, sur la droite du chemin, restes d'une pyramide. — Du pont d'Ellaoun à Médinet el-Fayoum, 9 kil. N.-O.

Le **Fayoum et son lac.** La province de Fayoum présente un double intérêt, par sa nature même et sa configuration, et par le souvenir des grands travaux qui s'y rattachent. Elle est, au-dessus du Delta, la seule partie de l'Égypte qui soit en dehors de la vallée immédiate du Nil. C'est un bassin enveloppé d'une ceinture de hauteurs, et où le Nil envoie une dérivation naturelle dont on tire un merveilleux parti pour l'irrigation des terres. Le bassin, dans le sens de sa plus grande étendue (du N.-E. au S.O.) a une cinquantaine de kilomètres, c'est-à-dire, 12 de nos lieux communes, sur une largeur moyenne de 35 à 40 kil. La géologie, d'accord avec l'observation extérieure, y distingue trois régions de niveaux différents. La région orientale, qui est la plus élevée, se trouve à environ 8 mètres au-dessus de la partie du Nil la plus rapprochée. La seconde région, qui enveloppe celle-ci au N. et à l'O., est de 7 mètres plus basse que la première, et conséquemment presque de niveau avec la partie correspondante de la vallée du Nil, au-dessous du Bénisouef. Ces deux régions sont coupées dans tous les sens d'une multitude de canaux et de rigoles qu'alimente le Bahr-Youçef, et la seconde principalement est d'une fertilité prodigieuse. *Médinet el-Fayoum*, la capitale du pays, est à peu près au centre, sur la limite de la 1re et de la seconde région. La 3e, qui est la plus occidentale du Fayoum, est occupée par un vaste lac, le **Birket-Kéroun**, qui se développe du S.-O. au N.-E. sur une longueur de près de 50 kil., avec 7 ou 8 kil. de largeur moyenne. Cette 3e région présente, par rapport aux deux autres, une dépression considérable. Le niveau du lac est de 26 mèt. au moins au-dessous de la première, et conséquemment de 18 mèt. ou 55 pieds plus bas que le Nil à Bénisouef. Ces déterminations, dues aux études de M. Linant, sont, on va le voir, d'une grande importance pour la géographie historique du pays.

Quand on se rend de Médinet el-Fayoum au Birket-Kéroun, en se dirigeant vers l'O. ou le N.-O., on traverse d'abord les champs bien cultivés de la 2e région; puis on arrive à une pente absolument stérile qui conduit au lac. On rencontre d'assez nombreux villages, mais pas de monuments. Une île qui s'élève vers le milieu du lac, le Géziret el-Kéroun, ou el-Korn, n'a rien qui soit digne d'attention, non plus que des ruines qui sont un peu plus au N. sur la côte occidentale, et que les cartes désignent sous le nom de *Médinet-Nimroud*. A l'extrémité S. du lac, des ruines appelées Kasr-Kéroun ont plus d'intérêt. On y voit les restes d'un temple de l'époque romaine assez bien conservé, mais sans inscriptions. Plus à l'E., en revenant vers Médinet el-Fayoum, il y a quelques autres ruines d'une médiocre importance. Ce n'est pas là qu'est l'intérêt de l'excursion au Fayoum.

Le **lac Mœris** et le **Labyrinthe.** On avait cru jusqu'à ces derniers temps que le Birket el-Kéroun ne différait pas du lac Mœris si fameux dans l'antiquité. On sait que ce lac, creusé de main d'homme, était destiné à recevoir les eaux du fleuve à l'époque des inondations, et à fournir à son tour, au moyen de retenues et d'écluses, une inondation artificielle aux campagnes environnantes jusqu'au delà de Memphis, soit durant la saison sèche, soit quand la crue du Nil était insuffisante. Comme utilité publique et comme travail d'art, l'exécution de ce vaste réservoir, due au roi Aménemha III de la XIIe dynastie, est une œuvre

comparable à ce que les temps modernes ont produit en ce genre de plus grand et de plus beau. Le nom de *Méri*, que lui donnent les inscriptions hiéroglyphiques, signifie le *bassin*, le *lac* par excellence, terme qui se dit en copte *phiom*, « la mer, » d'où est venu le nom de Fayoum qui est resté au pays. Quant à son identification avec le Birket el-Kéroun, les mesures de hauteurs relatives, déterminées par M. Linant, ont démontré qu'elle était impossible. A la profondeur où se trouve le lac, les eaux qu'y aurait versées le Nil pendant les crues n'auraient jamais pu retourner au fleuve, ce qui était précisément la destination du lac Mœris. Mais en même temps que dans ce problème de l'emplacement du Mœris, les études topographiques de M. Linant renversaient l'ancienne solution, elles fournissaient les éléments certains d'une solution nouvelle. L'habile ingénieur a reconnu, au N., au N.-E. et au S. de Médinet el-Fayoum, dans un développement de plus de 50 kilom., des portions encore nombreuses d'une ancienne et très-forte digue qui enveloppait en partie la terrasse la plus élevée du pays; c'est dans l'emplacement circonscrit par ces digues que M. Linant retrouve le bassin du lac Mœris. Biahmou et ses deux pyramides, à 1 h. au N. de Médinet el-Fayoum, en occupent l'angle N.-O. De ce point on peut suivre la digue à l'E. (18 kil.) jusqu'au wadi-Wardân, et au S. (30 kil.) jusqu'au petit lac de Garak.

Ce qui démontre complétement, en dehors de toute autre raison, que telle était bien la circonscription de l'antique réservoir, c'est la position bien constatée du **Labyrinthe**, lequel, au rapport d'Hérodote qui l'avait visité, était situé « un peu au-dessus du lac Mœris, à une petite distance de Crocodilopolis. » Les ingénieurs français de 1798 avaient bien reconnu la position de cet ouvrage fameux de l'antiquité; plus récemment, le docteur Lepsius en a étudié et décrit les restes avec plus de détail et de précision. Ils sont situés, comme l'a dit Hérodote, sur le bord même du bassin du Mœris, au côté oriental; leur distance de Médinet el-Fayoum (*Crocodilopolis*) est de 6 kilom. à l'E.-S.-E. L'historien grec décrit le Labyrinthe comme une vaste enceinte fermée de murailles et comprenant douze cours couvertes, avec deux étages de 1500 chambres chacun, formant une infinité de détours et de fausses sorties. A un des angles de l'édifice s'élevait une *pyramide* où avait été enseveli le roi qui avait fait exécuter ces ouvrages.

Une grande partie de ces chambres existent encore, tant au-dessus qu'au-dessous du sol, ainsi que la pyramide. Trois vastes corps de constructions entourent de trois côtés une grande cour centrale de près de 200 mèt. de long sur 160 m. de large; le quatrième côté de la cour est en partie fermé par la pyramide, dont chaque face est de 100 mèt. environ. C'était dans ce grand espace central que devaient se trouver les douze cours couvertes dont parle l'historien. A une époque moderne, on a creusé un canal, ou plutôt une rigole, qui traverse diagonalement les ruines. Le nom du constructeur, Aménemha, s'est retrouvé plusieurs fois répété dans les inscriptions hiéroglyphiques.

CHAPITRE TROISIÈME.

MOYENNE ET HAUTE ÉGYPTE.

ROUTE 167.

DE BOULAK A ABOU-GIRGÈH.

(189 kilom. — Pour les moyens d'accomplir le voyage du Nil, *V.* chap. I, § 5.)

Après avoir dépassé le vieux Caire et Gizèh, laissant derrière soi les minarets du Caire et les grandes Pyramides, on arrive en vue des villages de (16 kil.) *Torah* et de (4 kilom.) *Mâhsarah*, situés sur la rive orientale du Nil, au pied d'un massif calcaire dont les dernières pentes s'avancent à une demi-heure du fleuve, et qu'une étroite vallée sépare au N. du Gébel-Mokattam. Les deux villages sont renommés pour leurs carrières, dont l'exploitation remonte à une époque immémoriale; c'est de là que furent tirées les pierres qui servirent à élever les Pyramides et à construire Memphis, comme aujourd'hui on en tire encore celles qui entrent dans les constructions du Caire. Les Grecs, par une singulière altération à laquelle ils n'avaient pas manqué de rattacher une légende, avaient fait de Tara, qui était le nom égyptien, **Troja**, et ils appelaient la montagne *Troïkôn oros*. Les carrières, situées à l'E. entre les deux villages, sont d'une grande étendue; on y a trouvé des inscriptions hiéroglyphiques et beaucoup surtout en caractères démotiques. Parmi ces inscriptions égyptiennes, les plus anciennes qui existent actuellement sont du temps d'Amosis, le fondateur de la XVIIIe dynastie, et les plus récentes du règne de Ptolémée Philadelphe.

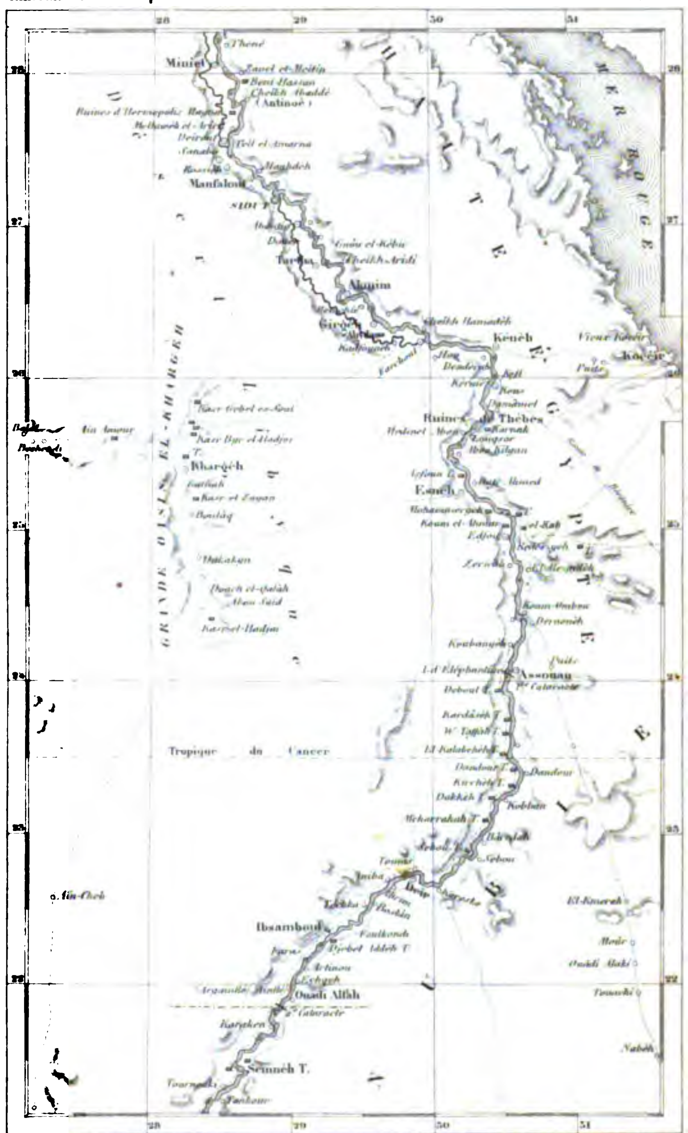
Une heure après avoir dépassé Mâhsarah, on est vis-à-vis de (4 kilom.) *Bédrécheïn* et du site où fut Memphis (*V.* p. 1008). Vis-à-vis de Bédrécheïn, sur la rive opposée (c'est-à-dire sur la rive orientale), on aperçoit le village de

Halwan, auquel se rattache un autre souvenir. C'est là que les Arabes, sous le règne du sultan Abd-el-Mélik, construisirent leur premier *Mékyas*, ou Nilomètre, en l'an 700 de notre ère. Celui de l'île de Roudah, qui subsiste encore (*V.* p. 991), fut construit 16 ans plus tard. Après Memphis, on continue de remonter le Nil pendant plusieurs heures sans qu'aucun nom réveille un souvenir historique. On a à g. l'étroit rivage que serre la chaîne arabique, et à dr. la plaine semée de villages fellâh qui s'étend, sur une largeur moyenne de 8 kilom. ou d'environ 2 h., jusqu'au pied de la chaîne Libyque. Le village d'**el-Mekandé** (25 kilom.), sur la rive occidentale, rappelle par son nom, comme il s'y accorde par sa distance de Memphis, l'ancienne cité d'*Acanthus*. Mékandé est en face de Tamèh, point de départ de la route N. du Fayoum. On rencontre ensuite (1 kil.) *Kafr el-Ayat*, et (4 kil.) *Matanyèh*. Ce dernier village, quoique également situé sur le bord du fleuve, sert à désigner deux Pyramides que l'on distingue à l'horizon, dans la direction du S.-O. (*V.* p. 1013).

Atfièh rive orientale), à 19 kil., environ 5 h. au-dessus de Matanyèh. Des monticules, comme en présentent la plupart des localités anciennes, marquent le site

HAUTE ÉGYPTE. NUBIE.

Itinéraire de l'Orient par AD. JOANNE et EM. ISAMBERT. L. HACHETTE & Cie Éditeurs, Paris.



Dressé par A.H. Dufour. La Topographie par Gerin le trait par F. Lefevre. Écrit par Langevin.

Myriamètres dont un = 10 Kilom.

5 10 15 20 25 30

d'**Aphroditopolis**, ou la ville d'Hathor, la Vénus égyptienne (p. 926). C'était la capitale d'un nôme, et la déesse y était adorée sous l'emblème d'une génisse blanche. Sur la rive opposée s'élève *Rekka el-Kébir*, et plus loin dans les terres, *Meïdoun*, qui est aussi un ancien site ; une pyramide s'élève en arrière du village, à 10 kilom. du fleuve (*V.* p. 1110).

On laisse à g. (23 kil.) d'Aftyèb, un couvent copte, sous l'invocation de *saint Antoine* (rive E.), et à dr. 7 kil. (Rive O.) le village de *Zeïtoun* et la ville de **Bouch** qui en est voisine. Bouch est une ville assez importante, mais où rien ne sollicite la curiosité du voyageur ni l'intérêt de l'antiquaire. Elle renferme un certain nombre de chrétiens coptes. La gorge d'El-laoun, qui conduit au bassin du Fayoum (*V.* p. 1017), est précisément à l'O. de Bouch, à la distance de 18 kilom., mais cachée par des hauteurs. On arrive enfin à (15 kil. Rive O.)

Bénisouèf. C'est une capitale de province; le gouverneur y a son palais. Un marché s'y tient chaque semaine. Vis-à-vis de Bénisouèf, sur la rive E. et très-près du Nil, s'élève le *Gébel Hémour-Chiboul*, au pied duquel, du côté du S., serpente le *wadi-Sennour* qui conduit à des montagnes d'albâtre situées à 12 h. de là dans le désert, à mi-chemin entre le Nil et le golfe de Suez. C'est aussi de Bénisouèf que part une des principales routes du Fayoum.

Ballanka (12 kil.) et *Bibèh*, (7 kil.) sur la rive occidentale, n'ont rien de remarquable.

Fechn (17 kil. Rive O.) est une capitale de province, sans monuments ni antiquités. Mais vis-à-vis, sur l'autre rive, sont les restes d'une ville antique, où M. Brugsch a trouvé des inscriptions de Thouthmosis III (XVIIIe dyn.) Sur une de ces inscriptions on retrouve le nom égyptien de la ville, *Isemcheb*, dont la trace s'est conservée dans le nom de *Hhébé* que garde le village voisin (2 kil. Rive E.). On reconnaît encore, sur la rive du fleuve, les restes d'un quai en pierre.

A 1 h. 1/2 de là, on arrive aux premières pentes du *Gébel-Cheikh-Embârek*, montagne considérable qui serre de près la rive orientale. A l'O. du fleuve, au contraire, la plaine riveraine s'est considérablement agrandie depuis Bénisouèf; sa largeur n'est pas moindre de 20 kil. On atteint enfin (38 kil. Rive O.)

Abou-Girgèh (on dit aussi *Abou-Girg*). C'est une grande ville fellâh, assise en une riche plaine à 3 kil. du Nil. A 11 kil. (2 h 30 m.) dans l'intérieur, en montant vers le N.-O., se trouve une place notable, **Behnesèh**, située sur la rive occidentale du Bahr-Youçef, près des montagnes Libyques. C'est l'ancienne **Oxyrinchus**, dont le Dieu patronymique était l'oxyrinque, poisson du Nil à museau pointu (ce qu'indique son nom grec). Ce fut autrefois une ville considérable. Elle garda son importance jusqu'à une époque relativement récente; aujourd'hui la ville égyptienne, et la ville musulmane n'ont presque laissé que des ruines. A 35 min. de la ville, du côté du N., il y a des grottes, ou plutôt des excavations remplies d'eau, dans l'une desquelles on voit, dit-on, une rangée circulaire de colonnes. Aucun voyageur que nous sachions n'a visité ces grottes.

ROUTE 169.

D'ABOU-GIRGÈH A LA PETITE-OASIS.

(38 h.)

La route la plus courte pour visiter la Petite-Oasis, et aussi la plus habituellement suivie, part d'Abou-Girgèh, en passant par Behnésèh ; les Arabes donnent même communément à l'oasis le nom de cette dernière ville, Wah el-Behnésèh. La route qui part de Médinet el-Fayoum est plus longue de quelques heures. L'oasis est à

l'O. d'Abou-Girgèh en tirant un peu au S.; elle est au S.-O. du Fayoum. Les anciens distinguèrent cette oasis par la dénomination d'*Oasis-Parva*, par opposition à la Grande-Oasis de Thèbes qui est de 10 journées plus méridionale.

On se procure à Béhnésèh les chameaux nécessaires pour la traversée du désert. Ce sont trois fortes journées, à travers des solitudes sablonneuses qui peuvent donner une idée du Sahara. L'Oasis occupe une dépression pareille à une large vallée, que bordent des rochers plus ou moins escarpés. Des sources qui jaillissent du sol ont donné la vie à ce coin du désert. Aussi loin que s'étend l'influence des eaux vives, le sable s'est recouvert de verdure, la terre végétale s'est formée, et des bouquets de palmiers ont ombragé le sol, qu'on a pu livrer à la culture. Partout où il y a eu une source, il s'est formé une oasis. Celle-ci renferme quatre lieux habités, qui se suivent de l'E. à l'O. dans l'espace de 2 h. environ, *Zabou*, *Maryèh*, *el-Kasr* et *Bouïtti*. Maryèh n'est qu'à quelques minutes de Zabou, dont el-Kasr est éloigné d'une heure et demie. Bouïtti est aussi très-près d'el-Kasr. Ce dernier lieu est le plus peuplé des quatre; on y compte 3500 habit. La population totale de l'oasis est d'environ 7000 âmes. Toute cette population est arabe. Une petite ruine près de Zabou, et les restes d'une construction de style romain à el-Kasr, sont les seules antiquités que renferme l'oasis. Elle possède plusieurs sources chaudes, dont la température est de 34° C. De pareilles sources thermales existent dans les diverses oasis de cette région de l'Afrique. On sait ce qu'ont rapporté les anciens des changements diurnes de température que l'on croyait y avoir observés, l'eau, disait-on, étant chaude à minuit, et froide à midi. Des expériences qu'on a faites à un petit bassin formé par la source de Zabou, expliquent ces variations apparentes. Un peu après le lever du soleil, l'air extérieur étant à 10°60 C. (au commencement de février), l'eau a été trouvée à 23°, et tout à fait chaude à la main; à midi, l'air extérieur étant à 19°, l'eau était à 26°, et *froide* à la main; à 9 h. du soir, l'air extérieur étant à 15°40, l'eau était à 25°20, et *chaude* à la main. Ce n'est pas l'eau qui varie, c'est la température extérieure. L'oasis possède la plupart des productions végétales de la vallée du Nil, le riz, le blé, l'orge, le doura, le cotonnier et diverses sortes d'arbres fruitiers; mais ici, comme dans les autres oasis, la principale source de richesse, celle qui fournit uniquement à l'exportation, c'est le dattier. Sous Méhémet-Ali, l'oasis était imposée à 16 000 fr. environ.

A une journée d'e-Kasr vers le S., sur la route de la Grande-Oasis, est la petite vallée d'*el-Haïz*, qui a des sources et quelques cultures. Cette vallée appartient aux gens d'el-Kasr et de Bouïtti, qui vont chaque année y faire la récolte. Quelques restes d'une église, avec une inscription copte, y rappelle l'ancienne population chrétienne.

A 3 journées plus loin, dans la même direction, l'oasis de *Farafrèh*, avec un village du même nom, compte moins de 100 habitants.

L'*Oasis de Siwah*, l'*Ammonium* des anciens, est à 7 ou 8 jours de la Petite-Oasis, dans la direction de l'O., en s'élevant un peu au N.

ROUTE 169.

D'ABOU-GIRGÈH A SIOUT.

(191 kil., 44 h.)

Jusqu'à la station d'Abou-Girgèh, le voyage du Nil n'a présenté qu'un bien faible intérêt; mais on entre maintenant dans la région où les ruines, comme les souvenirs, vont se succéder sans interruption, et où il faudrait s'ar-

rêter en quelque sorte à chaque pas si l'on voulait, ou si l'on pouvait voir tout ce qui est curieux et digne d'intérêt.

Après Abou-Girgèh, on laisse à droite (2 h.) *el-Kaïs*, l'ancienne *Cynopolis*, et à gauche (2 h. 30) les carrières de *Cheikh-Hassan*, 3 h. 1/2 avant d'arriver à

Samaloud, (30 kil. d'Abou-Girgèh), ville insignifiante, mais remarquable par un joli minaret qui s'élance gracieusement à une grande hauteur du milieu d'un bouquet de palmiers. Un peu au-dessus et presque vis-à-vis de Samaloud, non loin du village de *Seraryèh*, il y a un petit temple taillé dans le roc, que le Dr Lepsius a signalé le premier en 1843. Il fut dédié à la déesse Athor par Ménephthès, fils de Ramsès Meïamoun (XIXe dynastie). Dans cette partie de la vallée, en remontant jusqu'à Manfalout, les montagnes de l'E. se terminent sur le fleuve même sans aucun intervalle. Entre Samaloud et Miniéh, elles sont appelées *Gébel et-Taïr*, la montagne de l'Oiseau. On rattache à ce nom une légende assez singulière, dont la trace se trouve déjà dans Elien. Les fellâh racontent que tous les oiseaux du pays se réunissent chaque année sur cette montagne, et qu'après avoir choisi un d'entre eux pour y demeurer jusqu'à l'année suivante, ils prennent leur volée vers l'intérieur de l'Afrique, d'où ils reviennent l'année suivante relever leur camarade de sa faction et en mettre un autre à sa place. Le Gébel et-Taïr, qui s'élève à pic, plonge dans le Nil ses flancs noirs à la base, blanchissants au sommet, et remplis de cavités sans nombre. Sur le haut de cette montagne est perché le couvent de *Deïr el-Adra*, couvent de la vierge, ou *Deïr Bakara* couvent de la poulie. Toutes les fois que les moines aperçoivent une barque de voyageurs, ils descendent le long de la falaise par le moyen d'une corde et viennent à la nage implorer la charité, en criant de toutes leurs forces : *Baghchich christiani Khawadjis*. Ces braves coptes prennent le bateau à l'abordage et se présentent en costume primitif.

A **Tehnèh**, (3 h. 30 de Samaloud, rive E.) il y a des restes d'une ancienne ville que, d'après une inscription grecque du temps de Ptolémée Epiphane, on croit être **Acoris**), et beaucoup de grottes tumulaires, les unes avec des inscriptions grecques, d'autres avec des inscriptions hiéroglyphiques. En remontant un peu la vallée, on trouve d'anciennes carrières égyptiennes, qui ont (comme celles de Torah) cet intérêt particulier, que des travaux poussés à divers degrés y laissent aisément reconnaître la méthode qu'employaient les Egyptiens dans l'extraction des blocs. On voit qu'après avoir égalisé horizontalement la surface du terrain qui recélait la carrière, ils l'entouraient de quatre tranchées profondes formant un parrallélogramme, avec un de ses côtés ouvert pour faciliter l'enlèvement des pierres. Ils creusaient ensuite des tranchées parallèles à 6 ou 7 pieds d'intervalle dans toute la longueur du parallélogramme, puis d'autres tranchées à angle droit avec les premières, de manière à diviser le tout en échiquier. Les tranchées ont à peu près 50 centimètres de largeur, ce qui permettait de les creuser aussi avant qu'on voulait. Pour enlever les blocs, selon l'épaisseur qu'on leur voulait donner, il n'y avait plus qu'à faire une coupure sur la face verticale.

Miniéh ou **Miniét**, selon la prononciation locale, est un *bendèr* ou ville à marché ; en même temps c'est la capitale d'une province et la résidence du pacha, dont le palais est à une petite distance de la ville du côté du N. Le marché se tient le dimanche. La ville a des bains et plusieurs mosquées. Dans une de ces dernières, on a employé des matériaux, notamment des colonnes, provenant d'une

construction de l'époque romaine. Le nom copte de la ville est *Mouné* ou *Tmóné*, mot qui signifie la demeure, et d'où s'est formé l'arabe Minièh ou Minièt, que l'on trouve si fréquemment appliqué à des villages égyptiens.

Le cimetière de Minièh est à 1 h. 1/2 au S. de la ville, sur la rive opposée (rive E.) du fleuve, au lieu appelé *Zawiet el-Meïtîn*. Cet emplacement de la nécropole de l'autre côté du fleuve est un usage qui remonte aux anciens Égytiens.

Koum el-ahmar (la butte rouge), à 15 m. au delà du cimetière sur la même rive, est un ancien site, avec quelques grottes sépulcrales. Mais il vaut mieux se hâter d'atteindre Béni-Hassan que de s'arrêter à ces vestiges d'un intérêt secondaire. Cette localité célèbre est à 6 h. environ (22 kil.) au-dessous de Minièh.

Béni-Hassan a pris, dans les études archéologiques de l'Égypte des Pharaons, un intérêt qui à certains égards le dispute aux monuments de Thèbes. Ce sont des *grottes tumulaires* creusées dans les rochers qui font face au Nil, à 3 kil. au N. du village actuel. Une très-longue inscription hiéroglyphique, qui accompagne une des tombes, date du règne d'Ousertésèn Ier, de la XIIe dynastie, entre 2500 et 3000 ans avant notre ère; aucun monument de Thèbes ne remonte à beaucoup près aussi haut. Le grand intérêt, et en même temps la grande importance de ces tombes, est dans les nombreuses représentations figurées qui les accompagnent. Ces peintures, qui couvrent les parois des grottes, sont une représentation naïve et très-variée de la vie égyptienne, des occupations, et aussi des amusements des différentes classes du peuple à ces époques si prodigieusement reculées. Sous ce rapport, elles complètent les tableaux analogues qui se sont conservés dans les tombes voisines des pyramides de Gizèh. Les colonnes qui décorent l'entrée de quelques-unes des grottes (celles du N.) ont exactement la forme et l'aspect des colonnes doriques; dans les grottes du S., les colonnes se rapportent davantage à ce que l'on est habitué à regarder plus particulièrement comme le style égyptien, bien que d'après leurs inscriptions les deux groupes contigus d'hypogées tumulaires soient de la même date. Les sujets représentés dans les peintures se rapportent aux arts et aux métiers, aux travaux divers de l'agriculture et à l'élève des bestiaux, aux exercices militaires, aux jeux, aux luttes, aux amusements, à la danse, à la musique et au chant, à la navigation du Nil, aux occupations domestiques, etc. On y voit figurés un grand nombre d'animaux, avec leur nom constamment inscrit à côté. Enfin une scène curieuse qui se trouve dans l'avant-dernière grotte vers le N., représente l'arrivée en Égypte, sous le règne d'Ousertésèn, d'une nombreuse famille d'étrangers dont le nom est *Aam* dans l'inscription correspondante, nom qui désignait un peuple nomade de l'ancienne région de Canaan, peut-être les Ammonites de la Bible. On a là sous les yeux une scène patriarcale qui fait songer à Jacob et à ses fils, bien qu'elle ait précédé de plusieurs siècles l'immigration de la famille de Joseph. Ce n'est pas le chameau qui, dans le tableau de Béni-Hassan, accompagne la famille immigrante et sert de bête de charge : c'est l'âne.

Revenant au S. vers le vill. de Béni-Hassan, on ira visiter (à 20 m.) dans une petite vallée qui s'ouvre presque vis-à-vis du village, de belles excavations que les gens du pays appellent *Estabèl-Antar*, et que les archéologues européens désignent sous le nom de **Speos Artémidos** (la grotte de Diane.) C'est un petit temple creusé dans le roc, et dédié à Pacht, une des formes de la déesse lunaire. Il est

précédé d'un portique formé d'un double rang de colonnes carrées, en partie détruites. Le *naos* est un quadrilatère de 4 mètres à peu près dans les deux sens, avec une niche dans le mur du fond, probablement pour l'image de la déesse à tête de lion. Les sculptures les plus remarquables sont celles du mur intérieur du portique. Elles représentent le roi Thoutmès III (xviiie dyn.) offrant un sacrifice à Pacht et à Thoth. Le temple est du règne de ce prince (vers 1600 av. J.-C.), bien qu'on y lise aussi le nom d'Osireï, un de ses successeurs dans la même dynastie, qui y ajouta sans doute quelques ornements.

En revenant du temple vers le village, on rencontre plusieurs grottes tumulaires. L'une d'elles, avec une inscription grecque, est du temps de Ptolémée Lagus, gouverneur d'Alexandre le Grand.

Le lieu appelé *Sakçit-Mouçah* (7 kil. rive O.), à 1 h. 1/2 au-dessus de Béni-Hassan, marque le point de séparation de l'Égypte moyenne, que l'on vient de parcourir, et de la haute Egypte où l'on arrive. Il est remarquable que cette partie du fleuve est aussi le point extrême au-dessous duquel on ne rencontre plus le crocodile.

Antinoë (10 kil. rive E.) Cette ville fut fondée par l'empereur Adrien, vis-à-vis de l'endroit où Antinoüs, son favori, se noya dans le Nil. Au milieu des maisons de limon et sous les magnifiques palmiers du village de *Cheikh-Abaddèh*, s'entassent les ruines d'Antinoë. Il ne reste plus guère que le *théâtre*, près de la porte du S., l'*hippodrome*, à l'E., en dehors des murailles, et quelques vestiges de constructions qui marquent encore la direction de quelques rues. La *rue principale*, qui conduisait au théâtre, près de la porte du S., a près de 1 kil. de longueur en ligne droite. Elle était bordée à droite et à gauche d'une double galerie couverte soutenue par des colonnes. Une autre rue centrale, qui coupe celle-ci à angle droit, allait du quai à la porte orientale. Elle était de même bordée d'arcades et embellie de monuments. Vers l'extrémité E., des restes considérables doivent marquer l'emplacement d'un *temple*. On remarque aussi des coupoles antiques appartenant à des *bains*, un autel votif renversé, et les jambages d'un *arc de triomphe*. Il y a vingt ans on voyait encore un temple, l'arc de triomphe et une partie de la colonnade. Toutes ces ruines ont été malheureusement exploitées par les Turcs depuis le commencement du siècle actuel, pour les convertir en chaux, vandalisme qui a également anéanti, dans toute l'étendue de l'Egypte, une immense quantité de monuments en pierre calcaire. Ibrahim employa ces pierres pour bâtir la manufacture de Roda. Le wadi qui s'ouvre immédiatement au N. des ruines conduit aux *couvents de Saint-Antoine* et de *Saint-Paul*, dans le désert oriental.

Roda, vis-à-vis d'Antinoë, sur la rive opposée, a des monticules qui annoncent un ancien site. Elle possède de nombreuses fabriques fondées par Ibrahim-Pacha. Vers l'O. de ce village, à 2 h. de distance dans l'intérieur, le village d'*Achmouneïn* occupe l'emplacement d'**Hermopolis Magna**, dont le temple et les tombeaux sont à visiter.

A 1 h. 40 min. (8 kil.) de Roda, en remontant la rivière, et un peu après avoir dépassé *Deïr en-Nakhl*, ou le couvent des Palmiers, on laisse à dr. (rive O.), le bourg de *Réramón*, qui possède des raffineries de sucre, et à 30 min. duquel, dans l'intérieur vers le S.-O., est la petite ville de **Mellawi**, chef-lieu de province, où se tient un marché tous les dimanches. Des hauteurs dominent de très-près la rive opposée, et y forment comme un promontoire. Dans l'étroite vallée qui contourne le N. de ces hauteurs, derrière le village d'*El-Berchèh*, se trouvent de très-belles

grottes tumulaires. Parmi les scènes figurées dans les peintures murales, on remarque la représentation d'un colosse transporté sur un radeau. Ce tableau est un de ceux qui font connaître la manière dont les Égyptiens déplaçaient les grandes masses. L'inscription se rapporte au règne d'Osertésèn II, de la douzième dynastie (au moins 2500 ans avant notre ère.)

Quand on a suivi la partie du fleuve qui contourne le promontoire dont il vient d'être question, on arrive. à 2 petites h. (7 kil.) de Mellawî, en vue du tumulus et du village de

Tell el-Amarna. — Les grottes d'El-Amarna, creusées comme toujours dans la pente des rochers qui dominent la vallée, sont doublement intéressantes par la nature et le sujet de leurs peintures, et par les indications qui en ressortent pour l'histoire religieuse de l'Egypte vers la fin de la dix-huitième dynastie.

Ces grottes sont au nombre de douze, sur lesquelles six sont restées à l'état d'ébauche. Une particularité qui a frappé tout d'abord les égyptologues qui en ont examiné les représentations intérieures, c'est qu'aucune des images habituelles qui président aux rites funéraires ne se trouve ici. Une seule divinité s'y présente, et toujours sous la même forme, sous la forme du disque solaire, d'où partent de nombreux rayons terminés par autant de mains ouvertes. Cette main est celle du dieu qui tout à la fois répand ses bienfaits sur le monde et reçoit les offrandes des mortels. Une seule légende, toujours la même, accompagne le disque solaire; elle est ainsi conçue, dans son style hiéroglyphique : *Aténré, dans la montagne du ciel, Aténré, seigneur du ciel, seigneur des célébrations religieuses, Aténré, qui réside dans la montagne solaire.* Le pharaon, ayant près de lui la reine, entouré de sa cour et suivi d'un nombreux cortége, présente des offrandes au dieu. Parmi ces offrandes, les fleurs sont au premier rang. Elles décorent toutes les parties du temple, elles sont dans les mains de tous les membres de la famille du roi. Des hymnes sont adressés au dieu, accompagnés du son des harpes. Dans quelques-uns des tableaux, on voit représentée, comme à vol d'oiseau, l'habitation royale; on en distingue, malgré la dégradation partielle, les portiques et les propylées, les cours, les appartements intérieurs, les jardins, toutes les parties, en un mot, de ces vastes et somptueuses demeures. Le style est d'une belle époque de l'art; la plupart des figures ont une pureté et une finesse de contours très-remarquables. Certaines figures même, par la mollesse et l'abandon des poses, s'éloignent beaucoup de la roideur traditionnelle de l'art égyptien. On remarque surtout, sous ce rapport, une image de la reine assise qui tient à la main droite une coupe que remplit une de ses femmes. Parmi les scènes figurées dans les peintures, il y en a aussi qui se rapportent à des expéditions militaires. Des colonnes de captifs enchaînés sont amenées devant le prince, avec l'énumération des tributs envoyés par les peuples vassaux. Le nom du prince se lit Bakhn, mot qui dans les listes de Manéthon n'a d'analogie qu'avec l'Apakhnas de la 1re dynastie des Hyksos (la XXIIe des listes), et l'on a cru remarquer en outre, dans la physionomie que l'artiste a donnée au roi et à ceux qui l'entourent, quelque chose qui diffère notablement du type égyptien tel qu'il est habituellement exprimé dans les peintures et dans les statues. Ce qu'on regarde du moins comme tout à fait certain, c'est que le Pharaon, sous lequel furent creusées ces grottes, voulut substituer le culte seul du soleil aux cultes multiples de la nation égyptienne, mais que ce grand changement lui survécut peu, et que

par une réaction, qui n'est pas la seule de ce genre dans l'ancienne histoire de l'Egypte, les prêtres effacèrent son nom et celui de ses trois successeurs de la liste des rois consignée aux archives des temples. Un autre point qui paraît également bien établi, c'est que le roi Bakhn, quelles que soient son origine et sa place précise dans la série des Pharaons, vécut à une époque ou voisine ou contemporaine de la dix-huitième dynastie, celle-là même qui expulsa les rois pasteurs environ 1600 ans avant l'ère chrétienne. Les six hypogées terminés de Tell el-Amarna sont les tombeaux de grands fonctionnaires du roi Bakhn (qui prend, dans les cartouches, le nom ou titre honorifique de Chounatèn, « Splendeur du disque solaire »); deux de ces tombes appartiennent à des dames de la maison de la reine. Des puits, des escaliers et des galeries souterraines aboutissent aux caves sépulcrales. Il y a longtemps que ces grottes ont excité l'admiration des visiteurs; car une ancienne inscription grecque tracée par un curieux exprime la surprise que lui cause l'habileté de l'artiste sacré, τέχνην θαυμάζον τῶν ἱερῶν λαοτόμων.

D'autres restes curieux, entre les hauteurs et la rive du fleuve, sont ceux d'une *ancienne ville* d'une étendue considérable, tout près du village de Tell el-Amarna, au S. Les constructions étaient en pierre calcaire, ce qui fait qu'elles ont toutes disparu, sauf quelques débris informes. Plusieurs maisons en briques crues se sont mieux conservées, et on en peut encore reconnaître la distribution originaire. M. Wilkinson, en 1824, y a trouvé une statue portant le cartouche du roi Bakhn. On a supposé, sans raison bien péremptoire, que ce prince avait fait de cette ville sa capitale. On l'a aussi identifiée, en se fondant sur les distances, avec la *Psinaula* de l'Itinéraire romain.

Dans la vallée qui borde au N. les hauteurs de Tell-Amarna, on a trouvé une ancienne carrière d'albâtre.

Sur la rive opposée, le village de *Tanouf*, à 1 h. de la rive et à égale distance au S. de Mellawi, est regardé comme représentant l'ancienne **Tanis superior**, d'où deux dynasties tirèrent leur désignation, la XXIe et la XXIIIe (entre 1110 et 721 avant J.-C.) Cette identification n'a du reste pour base que le rapprochement des noms.

On continue de longer le pied des montagnes arabiques, où se trouvent des excavations et des ruines qui n'ont plus d'intérêt après celles que l'on vient de quitter. Il y a une raison physique qui explique pourquoi les habitants de la vallée de l'O. ont, à toutes les époques, choisi la rive orientale pour y creuser leurs nécropoles : c'est que ce côté de la vallée, par son élévation, est seul à l'abri des débordements du fleuve.

A 4 h. environ au-dessus de Tell-Amarna, on laisse à dr. la prise d'eau principale du Bahr-Youçef, que l'on a rectifiée et consolidée depuis 40 ans par des travaux d'art. La dérivation originaire de ce canal naturel est beaucoup plus haut dans le S. Mais dans cette partie méridionale on lui donne le nom de *Bahr es-Sohag* ou *Sohaghièh*. C'est aussi vers ce point que l'on commence à voir le palmier *doum*, arbre qui devient de plus en plus commun à mesure qu'on avance dans la haute Égypte.

Maabdèh (rive E. 36 kil.). A 1 h. E. de ce village, et derrière la chaîne arabique, on va visiter les curieuses *grottes des crocodiles* qui jusqu'à présent sont peu connues, et qui ont été rarement visitées par les voyageurs.

La véritable entrée de ces nécropoles, réservées exclusivement aux crocodiles, n'a pas encore été découverte. On descend par un puits de 4 mèt. de profondeur dans un labyrinthe de cavernes naturelles où il faut souvent ramper

pendant plusieurs minutes. Elles sont remplies de milliers de crocodiles de toutes les grandeurs, embaumés et enveloppés de bandelettes. Les petits crocodiles sont réunis par paquets de vingt-cinq. Quelques-uns des grands crocodiles mesurent 7 m. de long. On trouve également un grand nombre d'œufs de crocodiles. Un voyageur anglais a découvert il y a quelques années dans ces grottes un fort beau casque de l'époque romaine. — Pour cette excursion, que nous recommandons aux voyageurs, on doit se munir d'une lanterne; il y a quelques années, un voyageur et deux Arabes périrent d'une manière terrible; le flambeau qui les éclairait communiqua le feu aux débris de linge des momies et coupa la retraite à ces malheureux, qui, acculés dans une fissure, furent asphyxiés et complétement carbonisés; on les voit encore. Cette visite est assez fatigante, à cause de la chaleur intolérable qui règne dans ces grottes, et des milliers de chauves-souris qui viennent au-devant de la lumière et se heurtent contre les voyageurs.

Manfalout, à 9 ou 10 h. (40 kil. Rive O.) de Tell-Amarna, est une capitale de province et un bendèr ou ville à marché. Elle est d'une assez grande étendue. On y trouve un bazar et un bain public; le marché se tient tous les dimanches. La résidence du gouverneur est à l'O. de la ville. Manfalout a beaucoup souffert des empiétements du Nil, qui ne cesse pas de la menacer. On trouve à Manfalout un médecin français.

Le village de *Ben-Ali*, à 2 h. de Manfalout vers le S., sur le Sohagh, au pied des montagnes Libyques, est le point de départ habituel pour l'*oasis de Dakhlèh*, quand on s'y rend directement du N. La distance est de 6 journées au S.-O. à travers le désert. (Voy. R. 172.)

Entre Manfalout et Siout, le Nil décrit plusieurs courbes considérables; aussi la route par eau est-elle de 42 kilom., tandis que par terre elle est d'un tiers plus courte. Dans cet intervalle, les escarpements de la chaîne orientale s'éloignent du fleuve, et, par contre, ceux de la chaîne occidentale s'en rapprochent, surtout auprès de

Siout (42 kilom. Rive O.). Cette ville est aujourd'hui la plus importante de toute la haute Égypte. Elle en a été longtemps la capitale; aujourd'hui elle est le chef-lieu d'un des deux gouvernements qu'on a formés du Saïd, et qui comprend les provinces de Mellawî, de Siout, de Tartha, de Sohag et de Girgèh. Siout est à 10 min. de la rivière, où le village d'*El-Hamra* lui sert de port. Elle a plusieurs bazars très-bien fournis, des bains publics, de beaux jardins dans son pourtour dans et ses environs, 15 mosquées, dont l'une attire l'attention par l'élévation de son minaret. La ville est divisée en quartiers fermés, comme le Caire. Le *palais*, bâti par Ibrahim-Pacha, est surtout remarquable par l'étendue et la beauté de ses jardins. Le marché, ici comme partout, se tient le dimanche. On estime la population à 20 000 âmes, dont un millier de Coptes.

Siout a succédé à l'ancienne **Lycopolis**, dont les seuls vestiges, aujourd'hui, sont les monticules sous lesquels sont enfouis ses décombres. Comme les hauteurs de l'O. ne sont qu'à 20 min. de la ville, c'est là que fut placée l'ancienne *nécropole*. Les grottes sont nombreuses; mais elles n'ont rien de particulièrement curieux; leur très-haute antiquité, révélée par quelques noms de rois qui y sont inscrits, fait leur plus grand intérêt. Le cimetière moderne est au pied de la nécropole, du côté du N. Des chaussées, qui rayonnent dans toutes les directions, maintiennent les communications libres entre la ville et ses environs, même pendant l'inondation.

Siout doit surtout sa prospérité

au commerce du Dârfour, dont elle est l'entrepôt. La caravane annuelle du Dârfour, qui apporte principalement de l'ivoire, se compose de plusieurs milliers de chameaux.

C'est souvent de Siout que partent ceux des voyageurs qui vont visiter la Grande-Oasis. (*V.* R. 172).

ROUTE 170.

DE SIOUT A GIRGÈH.

(163 kil. 38 h.)

A 2 h. 1|2 au-dessus de Siout, près d'un couvent copte appelé *Deïr-Bosra*, quelques ruines sur une hauteur annoncent un ancien site ; la tradition locale veut que ce lieu ait été le premier emplacement de Siout. Derrière ces ruines s'ouvre une large vallée, dans laquelle, à 6 h. du Nil, il y a une carrière d'albâtre. A 4 ou 5 h. de Deïr-Bosra, on atteint

Aboutig (30 kilom. de Siout. Rive O.), l'ancienne **Abutis**; il n'y a pas de ruines.

Plus haut (3 h. 30 m.) se montre le bourg de *Selfèh* (14 kilom. Rive O.) et derrière ce bourg dans l'intérieur, à 1 h. de distance, la petite ville de *Doueïr*.

Ici le Nil se porte au S.-E. jusqu'à proximité du gros village de **Gaou el-Kébir** (20 kil. Rive E.) Ce lieu a succédé depuis 37 ans à un autre village du même nom un peu plus près de la rivière, où se voyaient encore quelques restes de l'ancienne **Antæopolis** ; en 1823, ruines et habitations, tout fut emporté par le fleuve. Derrière Gaou el-Kébir, en gravissant au N. la pente des hauteurs, on peut voir quelques *grottes tumulaires* et un petit *temple* taillé dans le rocher, le premier de ce genre que l'on rencontre en montant vers Thèbes.

Méchté (2 h.), *Chabaïkèh* (1 h.) et *Cheikh-Chénédîn* (1 h.), sont d'anciens sites, mais sans ruines; tous sur la rive occidentale. Un peu plus bas (1 h.) se trouve

Tartha (22 kil. de Gaou el-Kébir. Rive O.), ville d'une certaine importance, chef-lieu de province, à 30 m. de la rivière ; le lieu de débarquement se nomme *Sahel*. Sur la rive opposée, la chaîne orientale projette un promontoire élevé qui vient aboutir tout près du fleuve, et qu'on nomme *Gébel-Cheikh-Haridi*. Il y a là quelques ruines et des grottes, qui n'ont rien de particulièrement remarquable.

Fahou (rive E.. 4 h.), ancien site.

Sohag, (rive O. 5 h. 37 kil. de Tartha), petite ville assez bien bâtie, chef-lieu de province, avec plusieurs mosquées. Là se détache du Nil une dérivation (le Bahr-Sohaghièh), qui se porte au N. et qui est le véritable point de départ du Bahr-Youçef. A 3 h. de Sohag, dans l'intérieur, au pied de la chaîne Libyque, près du monastère copte appelé *Deïr-Chénouai*, (le couvent blanc), sont les ruines d'**Athribis**, avec un temple de l'époque romaine. Le lieu garde encore le nom de *Médinet-Athrib*; on le nomme aussi *Médinet-Achaïsch*.

Akhmin ou **Ekhmin** (2 h. 30 m., ou 10 kil. de Sohag. Rive E.) a succédé à **Chemmis** (appelée par les Grecs **Panopolis**), autrefois une des places les plus considérables de la Thébaïde. La ville garde encore de l'importance. Elle a un bazar et un marché chaque mercredi. En dehors de la ville, du côté du N., on retrouve quelques restes de la vieille cité, avec des inscriptions grecques de l'époque romaine.

Menchyèh (2 h. ou 9 kil. d'Ekhmim. Rive E.). Les vestiges de la ville ancienne à laquelle elle a succédé, marqués par les monticules habituels, sont assez étendus. On croit que c'est **Ptolémaïs**, qui était au rapport de Strabon, la plus grande ville de la Thébaïde après Thèbes, et que Ptolémée surnomme *Hermii*.

Dans tout l'intervalle entre Menchyèh et Girgèh, la chaîne Ara-

-bique arrive jusqu'aux bords mêmes du Nil, qu'elle domine comme une falaise.

Girgèh (5 h. ou 20 kil. de Menchyèh. Rive O.) a été avant Siout la ville capitale de la haute Égypte. Elle n'est plus qu'un chef-lieu de province, mais c'est encore une place importante. Il y a en dehors de la ville un *couvent latin*, le plus ancien des quatre ou cinq établissements catholiques romains qui existent en Égypte.

Visite aux ruines d'Abydos.

Les ruines d'Abydos sont un des sites les plus intéressants de la haute Égypte. Elles sont situées dans l'intérieur, immédiatement au pied des montagnes Libyques, à 4 h. S. de Girgèh. Le voyageur peut louer des ânes à Girgèh et envoyer son bateau l'attendre à Bellianèh ou à Samata, où il viendra le rejoindre dans la soiree. De même, s'il visite Abydos à son retour de la haute Égypte, il peut partir de Samata ou de Bellianèh (qui est à 3 h. d'Abydos) et envoyer la cange l'attendre à Girgèh.

En partant de Girgèh, on traverse une plaine d'un bel aspect, entrecoupée de canaux et barrée par des digues revêtues de briques. Ces digues, qui s'appuient sur les pentes de la chaîne Libyque, sont diversement dirigées pour retenir les eaux de l'inondation sur le territoire des différents villages. Après 3 h. 1/2 de marche on arrive au village *d'el-Khirbèh*. C'est là que commencent les ruines. Un chemin creux, entre les monticules, conduit, un quart d'heure plus loin, à un second village appelé *Arabât*, surnommé par les Arabes *el-Madfounèh*, l'enterré, parce qu'en effet, une partie des anciens édifices a été tellement envahie par les sables, que plusieurs d'entre eux en sont entièrement ou presque entièrement couverts. Tel était notamment le cas d'un *temple* que M. Mariette a fait déblayer en 1858 et 1859, non sans un énorme travail, et qui s'est trouvé être un des beaux édifices de l'Égypte. Dans une des chambres dégagées qui porte le cartouche de Séti Ier (XIXe dyn. milieu du XVe siècle avant notre ère), on a trouvé une procession des provinces de l'Égypte, au nombre de 52, défilant devant le roi.

Les **ruines d'Abydos**, qui dans leur ensemble ont plus de 1 lieue 1/2 de périmètre, montrent que la ville s'étendait sur la partie N.-E. d'une grande plaine, qui est dominée de trois côtés par les hauteurs environnantes. Des morceaux de décombres et des restes de murs en briques permettent de reconnaître sur plusieurs points l'emplacement des habitations; une maison isolée a même conservé son enceinte presque intacte. Outre ces restes de la cité, les ruines consistent principalement en deux groupes de temples qui se trouvent dans la partie S.-E. de la plaine. De ces deux groupes, l'un était complétement enfoui sous le sable, notamment le grand et beau temple de Séti dont il a été question tout à l'heure; l'autre groupe qui est au S., à un quart d'heure de distance, se compose de ce que Strabon appelle le Memnonium et le temple d'Osiris.

Le **Memnonium** appartient aussi au roi Séti Ier. Ce qui en reste se compose de plusieurs chambres contiguës, dont le plafond est formé de deux énormes blocs de pierre calcaire portant sur les murailles latérales, qu'elles débordent intérieurement pour se rejoindre au milieu, et qui ont été arrondies après coup de manière à figurer une voûte. Les parois sont couvertes de légendes hiéroglyphiques et de sculptures d'un très-beau style. Le Memnonium était une appellation commune qui se retrouve dans plusieurs des anciennes cités égyptiennes; ce n'étaient pas des temples proprement dits, mais des édifices consacrés aux divinités funéraires. Le mot *Mennou*, en égyptien, désignait un *monument*, une grande et belle construction; c'est de là, selon toute apparence, que se forma le

terme grec. Le Memnonium d'Abydos était dédié à Osiris, le dieu protecteur de la ville, et l'on montrait son tombeau dans l'autre édifice, c'est-à-dire le temple qui lui était particulièrement consacré.

Ce **temple d'Osiris** est un peu au N. du Memnonium. Il devait être d'une grande magnificence, mais il est malheureusement très-dégradé. C'était un des lieux les plus révérés de l'Égypte. C'est sur une de ses parois que fut découverte, en 1818, la fameuse inscription connue sous le nom de Table d'Abydos, qui est maintenant au Musée Britannique. On sait que cette tablette, malheureusement mutilée dans sa partie supérieure, contient la liste des rois qui avaient régné en Égypte avant Ramessès le Grand, sous le règne duquel fut achevé le temple.

La **Nécropole**, qui est au N. de la ville, avait une très-grande étendue; une foule d'Égyptiens, même des provinces éloignées, tenaient à honneur d'être inhumés dans la ville d'Osiris. C'était pour eux une terre sainte par excellence. Dans la même direction, les fouilles de M. Mariette ont mis à jour une enceinte de briques renfermant un édifice de la xii° dynastie. Un beau colosse du roi Ousertésen Ier y a été découvert, ainsi qu'une stèle funéraire portant une longue inscription. Ces objets sont maintenant au musée du Caire.

ROUTE 171.

DE GIRGÈH A KÉNÈH.

(103 kil. environ 23 h.)

Le Nil, au milieu de ses sinuosités, prend a partir de Girgèh, une direction générale à l'E., qu'il garde jusqu'à Kénèh, où il reprendra sa course au S.

On laisse à droite les villages de *Bellianèh* et de *Samata* (Rive O.), et l'on arrive, en 7 heures environ, à la hauteur de *Samhoud* (Rive O.), qui est à droite dans l'intérieur.

2 h. plus loin, on a à sa droite, également à une certaine distance dans l'intérieur, la ville de **Farchout** (40 kil. de Girgèh, rive O.), plus considérable que les lieux précédents, bien qu'elle soit déchue depuis quinze ans.

De Farchout à la grande Oasis, R. 172.

Un peu au-dessous de Farchout, une dérivation naturelle, qui se détache de la gauche du Nil, est la première et véritable origine de ce qu'on nomme plus bas le Bahr-Sohaghièh et le Bahr Youçef.

On voit bientôt après, toujours à sa droite, le village de *Badjoura*, et un peu plus loin, à une petite distance du fleuve, le village de **Hôou**, qui occupe le site de la **Diospolis Parva** des anciens. Ce qui reste de vestiges antiques se trouve à l'extrémité d'une longue digue qui sert de chemin et qui se termine par un pont. On trouve près de là, une enceinte carrée en briques crues, renfermant quelques restes de constructions et d'architecture, et qui sont de l'époque des premiers Ptolémées. Ce qui subsiste des représentations murales se rapporte à des scènes du rite funéraire et aux divinités qui y présidaient.

Kasr es-Saïad, vis-à-vis de Hôou sur la rive opposée du fleuve, garde l'emplacement de l'ancien **Chenoboscium**. Un quai ruiné, sur une pierre duquel on a trouvé une inscription grecque au nom d'Antonin le Pieux, est tout ce qui s'est conservé de l'ancienne ville. Il y a des grottes sépulcrales, intéressantes au moins par leur grande ancienneté, à un 1/4 d'heure du village vers l'entrée de la montagne.

L'île de **Tabenné** (46 kil. de Hôou), à 1 h. environ avant Kénèh, justifie encore son nom, qui, en égyptien, signifiait l'île des Palmiers. L'église copte a consacré le souvenir du monastère que S. Pachôm (ou Pacôme) éleva dans cette île en l'an 356. De ce point du fleuve, les ruines de Dendérah,

et la ville de Kénèh qui en forme l'arrière-plan, encadrées dans une riche végétation de dattiers et de doums, présentent un beau coup d'œil.

Dendérah (4 kilom. — Rive O.). La grande célébrité que l'on a faite à ce nom, depuis l'expédition française de 1798, tient à une erreur archéologique sur la date d'un planisphère sculpté au plafond du temple, et aux spéculations fantastiques de Dupuis et de son école sur cette antiquité prétendue; néanmoins les restes de **Tentyris**, dont le misérable village de Dendérah garde le nom sous son altération arabe, ont par eux-mêmes un réel intérêt, principalement à cause de l'état de conservation du temple.

Mais si ce temple est un des mieux conservés de l'Égypte, il est aussi un des plus récents. Commencé sous les derniers Ptolémées, il ne fut terminé que sous Néron. Les noms les plus anciens qui figurent dans les inscriptions hiéroglyphiques sont ceux de Cléopâtre et de son fils Ptolémée Césarion; le plus récent est celui de Néron. Une inscription grecque qui se lit à la partie supérieure du portique, sur la saillie de la corniche, est au nom de Tibère et datée de la 21e année de son principat. Les empereurs Caligula et Claude contribuèrent aussi aux embellissements de l'édifice. Près de l'inscription hiéroglyphique où se lit le nom de Cléopâtre et du fils qu'elle avait donné à César, à la partie extérieure du mur de derrière du temple, on a sculpté le portrait de cette reine fameuse; ce portrait fait médiocrement honneur au ciseau de l'artiste. Tout le travail sculptural accuse, au surplus, une époque de décadence. Les hiéroglyphes, comme les ornements, sont d'une mauvaise exécution, ainsi que dans bien d'autres monuments des mêmes époques. Mais l'architecture s'était mieux maintenue au milieu de cette corruption de l'art. Ici, notamment, l'effet général, malgré le mauvais goût et la lourdeur des détails, ne manque ni de grandeur ni de majesté, et le temple, même dans son état actuel, produit encore une vive impression sur le voyageur.

Le portique ou pronaos, ouvrage de Tibère, est supporté par 24 colonnes en quatre rangées de 6 colonnes chacune. Un mur d'entre-colonnement à hauteur d'appui, ferme la partie inférieure de la 1re rangée. Le plafond, qui s'y est conservé entier, est décoré du célèbre zodiaque qui a été l'objet de tant de dissertations et d'hypothèses. Au portique, succèdent trois salles de grandeur inégale, la première, ornée de colonnes, les deux autres accompagnées de chambres latérales. Au plafond d'une de ces chambres était fixé un petit planisphère qui est maintenant à Paris. Le naos ou sanctuaire, qui termine cette suite de salles, est isolé par un passage circulaire des six chambres qui l'entourent. La longueur totale du temple est de 81 mètres, et sa largeur de 34. Celle du portique, qui déborde le corps du temple de manière à donner à l'ensemble la forme d'un ⊢, est de 43 m., sur 18 m. d'élévation intérieure. Le temple était précédé de son dromos, s'étendant sur une longueur de 110 pas jusqu'à un pylône isolé qui porte les noms de Domitien et de Trajan.

Le temple était dédié à la déesse Hathor, dont la ville, selon toute apparence, avait pris son nom (*Thanathor*, « habitation d'Hathor »). Dans les inscriptions répandues en diverses parties du temple, la déesse porte entre autres titres celui de reine de Tenathyr (Tentyris).

Tout près du temple, derrière l'angle S.-O., est un *petit sanctuaire*, ce que nous appellerions une chapelle, qui était dédié à *Isis*. La déesse y est représentée sous la forme symbolique d'une vache. Ce petit temple d'Isis avait aussi son pylône, à l'extrémité d'un dromos de 170 pas. Une inscription

grecque nous apprend qu'il fut construit dans la 31e année du gouvernement d'Auguste.

Un autre bâtiment, à 90 pas au N. du grand temple, est connu sous le nom de *Typhonium*, parce que le symbole de Typhon y est figuré. Les inscriptions hiéroglyphiques portent les noms de Trajan, d'Adrien et d'Antonin. Autour de ce grand ensemble de constructions, s'étend un vaste enclos carré en briques crues d'environ 240 pas sur chaque face, avec deux entrées, dont l'une fait face au pylône du grand temple et l'autre au pylône d'Isis.

A 500 pas à l'E. du pylône d'Isis est un autre enclos en briques, avec un portail en pierre, dont les inscriptions portent le nom d'Antonin. Il semble que cette enceinte qui mesure 155 pas sur 265, ait dû renfermer des monuments funéraires. La ville était comprise entre cette enceinte et celle des temples; elle se déployait aussi au pourtour de l'édifice sacré. Il n'en reste aujourd'hui que des fragments enfouis, et quelques débris de maisons en briques. Le grand temple est à 1 h. 1/2 de la partie du Nil qui borde la ville de Kénèh.

Kénèh, sur la rive E. du Nil, n'est séparée du site de Tentyris que par le fleuve. C'est un chef-lieu de province et la résidence d'un pacha. On n'y voit pas de reste d'antiquités, bien qu'elle occupe l'emplacement que les itinéraires assignent à **Cœnopolis**, dont elle a conservé le nom. C'est aujourd'hui l'entrepôt du commerce entre la haute Égypte et l'Arabie, par la voie de Koçeïr.

De Kénèh à Bérénice, R. 174—à Koçeir, R. 173—à Thèbes, R. 175.

ROUTE 172.

DE FARCHOUT A LA GRANDE OASIS ET A L'OASIS DE DAKHLÈH.

(40 h. et 32 h.)

La traversée de Farchout à la Grande-Oasis, à travers les solitudes sablonneuses du désert, occupe 3 fortes journées; la direction est au S.-O. Le premier objet notable que l'on rencontre, vers le milieu de la 3e journée, est un fort en briques, de construction romaine, appelé **Ghanaïm** par les Arabes, et qui fut élevé là, évidemment, pour protéger une source qui est à proximité. Le lieu est connu aussi sous le nom d'*ed-Deïr*, le Couvent, sans doute parce qu'à une époque plus rapprochée, il fut occupé par une communauté chrétienne. Les murailles, très-épaisses, sont élevées d'une quinzaine de mètres, et flanquées de tours à trois de leurs angles. A un demi-quart d'heure du fort, vers le N.-O., il y a une autre ruine avec des chambres voûtées.

El-Khargèh, la capitale de l'oasis, est à 6 h. du fort, vers l'O.-S.-O. La population de la ville est évaluée à 3000 habit. Ce qu'elle offre de plus intéressant au voyageur, ce sont les restes de son *temple*. Ils sont un peu à l'O. de la ville. C'est le plus vaste de tous ceux que les Egyptiens avaient élevés dans leurs oasis. Il était dédié à Ammon, la grande divinité thébaine. Il fut élevé au temps de Darius, dont le cartouche hiéroglyphique est reproduit en nombre d'endroits; des constructions ou des ornements y furent ajoutés sous les Ptolémées et sous les Romains. Une longue inscription grecque, au nom de l'empereur Galba, est gravée sur le pylône extérieur. Plusieurs de ces portes monumentales ou pylônes se succèdent dans la longueur du dromos; en avant du pylône extérieur (celui où est gravée l'inscription) est une construction hypèthre élevée sur une plate-forme à laquelle on arrive par plusieurs degrés. Cette suite de pylônes, conduisant à l'édifice, est d'un bel effet. Le temple lui-même a 44 mètres de longueur et près de 20 mèt. de largeur; sa hauteur intérieure est de 9 mèt. environ. Un mur en pierre formait l'enclos du Téménos.

L'ancienne ville touchait au temple; son nom égyptien était *Hébi*, dont les écrivains grecs ont fait *Ibis*. C'était, comme aujourd'hui Khargèh, la capitale de l'oasis. La *nécropole* est au N. du temple; une église copte y fut construite à l'époque byzantine. D'autres ruines moins importantes existent aux environs de la ville.

L'oasis, dans son ensemble, est une grande vallée qui s'étend du N. au S. sur une longueur de 150 kilom. (environ 34 h.), et qui, de l'O. à l'E., présente une largeur moyenne d'une vingtaine de kil. (de 4 à 5 h.). Son plus grand développement dans ce sens est à la hauteur de Khargèh, vers la partie N. de l'oasis. Les lieux principaux qui se succèdent dans la longueur de la vallée, en partant du N., sont les suivants: Kasr-Gébel es-Sount (sur la route de Khargèh à Siout). — Aïn ech-Chagh, 1 h. — Kasr-Biyâr el-Hagar, 3 h. — Ruines d'un temple, 1 h. — (Ici, en venant du N., on a à g. le Kasr-Ghanaïm et la route de Farchout.) — Khargèh, 3 h. — Gaïnah, 2 h. — Kasr Goaïta, 1 h. — On voit ici un temple qui porte dans ses inscriptions les noms de Ptolémée Évergète, de Ptolémée Philopator et de Ptolémée Lathyre. Il est dédié à Ammon, à Maout et à Khons, la grande triade thébaine. — Kasr Aïn ez-Zayân, 40 min. — Ruines d'un temple dont le portique fut reconstruit dans la 3e année d'Antonin, comme on le voit par une inscription grecque gravée au-dessus de la porte d'entrée. On voit par cette inscription que le nom de la ville était *Tchônemyris*. Le temple était dédié à Aménébis (Amoun-Neph).

Bélâk, 1 h. 1/2. — Tombe d'Émir Khaled Ibn-el-Wélid, 40 min. — Dékakin, 7 h. — Baïris, 2 h. 1/2. — Il y a quelques ruines un peu à l'O. — Douch, 2 h. 1/2. — Ruines d'un temple dont les inscriptions portent les noms de Domitien et d'Adrien, et qui était consacré à Isis et à Sérapis. Le pylône, où se lit une inscription grecque, fut construit dans la 19e année de Trajan. Le nom de la ville, d'après cette inscription, était Cysis. — Kasr el-Hagar, 1 h 1/2.

Les lieux principaux, après el-Khargèh, sont Baïris (600 habit. et Bélâk (environ 400). La population totale de l'Oasis n'est évaluée que de 4 à 5000 âmes. Ses productions principales diffèrent peu de celles de la Petite-Oasis (*V.* R.168).

Isolée comme elle l'est au milieu du désert, l'Oasis de Khargèh a peu figuré dans l'histoire. La première mention qu'on en trouve est dans Hérodote, qui la désigne par le seul nom d'*Oasis*, ou plutôt qui semble appliquer ce nom à la capitale; il qualifie aussi les oasis en général d'*îles des bienheureux*. Une colonie grecque de Samos, chose assez singulière, s'y était établie, peut-être dès le temps de Psammétik. Une armée de Cambyse y pénétra et périt dans les sables après l'avoir dépassée. Les inscriptions des temples montrent que ces lieux écartés, consacrés par la religion, attirèrent l'attention des rois perses qui dominèrent sur l'Égypte, aussi bien que celle des Ptolémées et des Romains. Dans les derniers temps de la domination romaine, la Grande-Oasis devint un lieu d'exil. Nestorius, l'évêque schismatique, y fut relégué en 435. Aujourd'hui, comme dans tous les temps, l'oasis sert de lieu de passage aux caravanes qui arrivent de l'intérieur de l'Afrique par le Darfour, apportant en Égypte de l'ivoire et des esclaves.

Oasis de Dakhlèh. *Wâh el-Dakhlèh* signifie l'Oasis Intérieure; les Arabes la nomment aussi *Wâh el-Gharbi*, l'Oasis Occidentale. Cette oasis, que les géographes de l'époque romaine n'ont pas mentionnée, est à 3 moyennes journées de la précédente (environ 32 h. de chameau); le chemin qui part de Khargèh se porte directement à l'O. En voici l'itinéraire, à partir d'el-Khargèh.

Kasr-Aïn es-Sount, château de la fontaine de l'Acacia, 1 h.—Le temple d'el-Khargèh est à peu près à mi-chemin entre la ville et la source. On laisse la nécropole à droite. La ruine appelée le Kasr paraît être de l'époque romaine.—Ruines romaines. Tour de garde et tombes, 40 min.—(Ici se termine la Grande-Oasis de ce côté). — Aïn-Amou, 13 h. Source. Ruines d'un temple égyptien. — Ténida, village ruiné, 14 h.—Entrée de l'Oasis de Dakhlèh, 3 h.— Ballat. (Près de Ballat, sont les ruines d'une ancienne ville appelée Béchendi. La principale construction paraît avoir été un temple en briques. — Isment el-Kharâb (Isment la ruinée), 2 h. 1/2. A 1/4 d'heure de ces ruines, il y a d'autres ruines nommées Kasr el-Arisèh.

Ismènt, 40 min. Près du village sont des ruines appelées ed-Deïr, le Couvent. A 1/2 h. au S.-O., village de Mâsarah. — Kalamoun, 3 h. 1/2. — El-Kasr, 3 h. (Jusqu'à Kalamoun, la route est à l'O. sans grandes variations, de Kalamoun à el-Kasr, capitale de l'oasis, la route monte au N.).

El-Kasr est le lieu principal de l'oasis; la population est de 12 à 1500 âmes. Les environs, du côté du S. et de l'O., sont couverts de monticules artificiels, qui dénotent que la ville a eu autrefois une beaucoup plus grande extension qu'aujourd'hui. A 1 h. 40 m. de la ville actuelle vers l'O.-S.-O. sont les restes d'un temple égyptien qui était consacré à Ammon; les habitants le désignent sous le nom de *Deïr el-Hagar*, le Couvent de pierre. C'est la ruine la plus intéressante de l'oasis. Les légendes hiéroglyphiques portent le nom de Néron et celui de Titus, qui sans doute firent réparer l'édifice. Le temple est précédé d'un pylône, et l'enceinte est entourée d'un mur en briques. A l'E. du site de l'ancienne ville est une source appelée *Aïn el-Kyâd*. El-Kasr a une source chaude, qui alimente plusieurs bains attachés à la mosquée.

Après el-Kasr, le lieu le plus important de l'oasis est Kalamoun. L'oasis, dans son ensemble, s'étend de l'E. à l'O. sur une longueur de 10 à 12 h. On n'y compte pas moins de 10 villages, outre la capitale, et la population totale est évaluée à près de 7000 âmes. Ce chiffre, et le nombre des lieux habités, annoncent une vallée productive ; sous le rapport du sol, en effet, l'oasis de Dakhlèh l'emporte certainement sur la Petite-Oasis, et même sur la plus grande partie de l'oasis de Khargèh. Les cheikhs d'el-Kasr se glorifient de descendre de la tribu de Koreïch; ceux de Kalamoun, qui sont d'extraction turque, s'attribuent l'honneur d'avoir gouverné les oasis depuis le temps du sultan Sélim.

L'oasis de Dakhlèh est précisément au S., et à la distance de 8 ou 9 journées de la Petite-Oasis (R. 168). L'oasis de Farafrèh (p. 1022) est à moitié chemin.

ROUTE 173.

DE KÉNÈH A KOÇEIR.

Les Arabes connaissent plusieurs routes de Kénèh à Koçeïr; ce sont des déviations d'une seule et même ligne, qui divergent et se rejoignent à différents points, plutôt que des routes réellement différentes. On en compte deux principales, qu'on nomme la *route de Moaïlèh* et la *route de Derb er-Ressafa*. La longueur des deux routes ne diffère pas sensiblement (de 43 à 44 h.); la première paraît être la plus habituelle. Les solitudes montueuses et coupées de ravins que l'on traverse sont occupées par les Ababdèh; ce sont eux qui fournissent les chameaux pour lesquels on fait marché à Kénèh. C'est du reste une route aujourdhui très-peu suivie et peu visitée, bien que ce soit la plus directe et la plus courte entre le Nil et la mer Rouge. Sa direction générale est à l'E. On

peut cependant vouloir visiter, juste à mi-chemin de Kénèh à Koçeïr, les antiques carrières du **wadi-Hammamat**, qui ont fourni la plus grande partie des pierres employées dans les constructions de Thèbes aussi bien que des autres villes de la haute Égypte, et dont l'exploitation, attestée par une longue série d'inscriptions et de cartouches hiéroglyphiques, remonte à des temps extrêmement anciens. La partie de la vallée où se trouvent les carrières est appelée *wadi-Fakhari*, à cause des débris de poteries (Fakhâr) qu'on y trouve.

I. DE KÉNÈH A KOÇEÏR.

I. Par la route de Moaïlèh.

192 kil., environ 43 h.

De Kénèh à Bir-Ambèr, 19 kil. — Bir el-Eghâita, 35 kil. La route de Thèbes à Koçeïr rejoint ici celle de Kénèh. C'est aussi à el-Eghâita que la route dite de Ressafa se sépare de celle de Moaïlèh. — Premiers puits, 62 kil. — Seconds puits, 4 kil. — Puits de Moaïlèh, 6 kil. L'eau de ces différents puits est bonne.—El-Baïda, 48 kil. Près d'el-Baïda est un puits appelé par les Arabes Bir el-Ingliz (le puits de l'Anglais). C'est à Baïda que la route de Ressafa rejoint celle de Moaïlèh.—Sources d'el-Ambaghi, 8 kil. Mauvaise eau. — Koçeïr, 10 kil.

II. DE KÉNÈH A KOÇEÏR

Par la route de Ressafa.

De Kénèh à el-Éghâita (*V.* la R. précéd.), 54 kil. Ici la route se détache de la précédente pour prendre plus au S. — Bir el-Hammamât, 40 kil.— Moïèt Hadji-Souleïman, puits, 53 kil. — el-Baïda et Bir el-Ingliz, 24 kil. Ici l'on rejoint la route précédente. — Koçeïr, 18 kil.

Koçeïr est située sur une anse qui mérite à peine le nom de baie. Partout ailleurs que sur cette côte, la place ne serait qu'un village. Elle est défendue par un petit fort armé de quelques pièces de canon. La place ne vit que par le commerce du blé dont elle est l'intermédiaire entre la haute Egypte et l'Arabie. Elle a une cinquantaine de barques occupées à ce transit. Ce qu'on nomme le **Vieux Koçeïr** est un site ruiné, à 1 h. 1/2 au N., sur une autre crique de la côte. Ce n'est certainement pas le *Philoteras Portus* des anciens, comme on l'a souvent répété, mais bien plutôt l'*Albus Portus*. Une place jadis plus importante comme entrepôt de commerce de l'Inde avec l'Égypte romaine, **Myoshormos**, était plus haut dans le N. à 18 h. de la Koçeïr actuelle, sur la baie d'Abou-Somèr (par 26° 52′ de latit.).

ROUTE 174.

DE KÉNÈH AUX RUINES DE BÉRÉNICE.

(11 journées.)

Cette route, très-importante au temps des Ptolémées, n'a plus qu'un intérêt d'archéologie géographique. Elle part de Kobt, située sur les bords du Nil à 5 h. au S. de Kénèh, et coupe obliquement du N. O. au S. E., sur une étendue de près de 400 kilom., tout le pays des Ababdèh, entre la haute Égypte et la mer Rouge.

Bérénice fut fondée par le second Ptolémée (Philadelphe), qui lui donna le nom de sa mère, environ 275 ans avant notre ère, et elle se maintint pendant 4 ou 500 ans, concurremment avec Myoshormos. Son fondateur n'avait voulu et pu créer sur cette côte inhospitalière qu'une station de commerce; elle dépérit et fut abandonnée quand les relations commerciales de l'Égypte byzantine furent interrompues dans ces parages. La ville, qui n'eut jamais beaucoup d'étendue, était au fond d'un grand golfe que couvre au N. E. une longue péninsule, à très-peu de chose près sous le même parallèle que Syène (mais non pas sous le tropique, comme le croyaient les anciens). Il faut ajouter que la route qui conduisait à Bérénice existait, au moins en partie, bien

longtemps avant les Ptolémées. Elle avait été établie, pour l'exploitation des carrières, par les Pharaons de la XIX[e] ou de la XX[e] dynastie, sinon plus anciennement.

Voici les stations que l'Itinéraire Antonin marque entre Coptos et Bérénice; la plupart ont laissé des vestiges aux distances indiquées. De Coptos à Phænicôn, 27 milles romains — Didyme, 24 m. — Afrodito, 20 m. — Compasi, 22 m. — Jovis, 33 m. — Aristonis, 25 m. — Phalacro. 25 m. — Apollonos, 23 m. — Cabalsi, 27 m. — Caenon Hydreuma. 27, m. — Bérénice, 18 m. — Total 271 milles.

Pline, qui mentionne la même route (avec moins de détails), n'y compte que 258 milles. Peut-être y avait-il deux lignes à travers les vallées, l'une plus directe, l'autre moins. On sait que 3 milles romains équivalent à 1 h. de marche.

Les ruines de Bérénice sont connues des Arabes sous le nom de *Sakait el-Kibla* (la Sakaït du S.), par opposition à un village de mineurs appelé *Sakaït el-Kébir*, qui est au milieu des montagnes d'Émeraude à 1 journée 1/2 du golfe vers le nord. Ces ruines sont peu importantes. La principale est celle d'un *temple*, vers le centre de la ville; on voit, par une inscription grecque qu'on y a trouvée, qu'il était dédié à Sérapis. Les noms de Tibère et de Trajan ont été lus dans les cartouches hiéroglyphiques. Ces restes sont presque entièrement ensevelis sous les décombres. Les maisons étaient construites, comme aujourd'hui celles de Souâkin et de Massouâh, en pierres madréporiques.

Les **mines d'émeraude**, autrefois célèbres, sont dans le wadi-Sakaït, 18 ou 20 h. avant d'arriver à Bérénice; il y a eu aussi des exploitations dans le Gébel-Zabâra, à 5 ou 6 h. de Sakaït vers le N. E. Ces mines furent connues des anciens Égyptiens, aussi bien que des Khalifes et des sultans Mamelouks; Mohammed-Ali voulut en faire reprendre l'exploitation, mais elle fut bientôt abandonnée. Il y a, près de Sakaït, un petit temple creusé dans le roc, avec quelques inscriptions grecques.

ROUTE 175.

DE KENÈH A THÈBES.

(78 kil., environ 18 h.)

Kobt (20 kil. rive E.), ou comme on prononce plus généralement, *Koft*, fut l'ancienne **Coptos**; sous les Ptolémées et sous les premiers empereurs romains, le commerce des mers de l'Inde, dont cette ville était devenue le principal entrepôt par la voie de Bérénice, en avait fait une cité riche et populeuse. Un soulèvement attira sur elle la colère de Dioclétien, dans les dernières années du III[e] siècle; elle fut saccagée par la soldatesque, et ruinée de fond en comble. Elle ne se releva jamais complétement de ce désastre. Sous les dynasties arabes, la ville de Kous l'avait remplacée comme dépôt du commerce de la mer Rouge avec la haute Égypte, comme plus tard Kous à son tour a été supplantée par Kénèh. Les ruines mêmes qu'on voit à Kobt sont pour la plupart de la période musulmane, bien qu'on puisse encore reconnaître la trace de l'*enceinte primitive*, et les restes d'une de ses *portes* du côté oriental de la ville. On a quelquefois voulu en faire venir le nom des Coptes (*V.* p. 938); rien n'est moins fondé. Le nom de cette ville, qui remonte aux temps pharaoniques (il est écrit *Kabta* dans les inscriptions hiéroglyphiques), n'a rien de commun avec celui de l'Égypte.

Ballas, situé vis-à-vis de Kobt, de l'autre côté et à une certaine distance du fleuve, est un village de potiers; ses jarres de terre, employées dans toute l'Egypte pour porter l'eau, lui doivent leur nom de ballâsi. Plus près du fleuve, un

autre village, *Douaïdèh*, représente **Contra-Coptos**.

Kous (9 kil. rive E.) occupe le site d'**Apollinopolis Parva**. Au temps des Khalifes et des sultans Mamelouks, elle était regardée, par suite du commerce actif dont elle était devenue l'entrepôt, comme la ville la plus riche de la haute Égypte. Elle a perdu toute son importance. Elle n'a plus de ruines anciennes, non plus que *Négadèh*, sur l'autre rive du Nil, où il y a plusieurs couvents coptes.

Chenhour, à une petite distance de Kous, sur la rive orientale, annonce par ses monticules artificiels le site d'une ancienne place. Un *temple* de l'époque romaine, dont il reste encore quelques vestiges, a permis de reconnaître, dans ses inscriptions hiéroglyphiques, le nom égyptien de la ville, *Senhôr*.

Entre Chenhour et Thèbes, la rivière fait un détour considérable à l'E. Une heure environ avant d'aborder à Thèbes, on aperçoit à sa gauche, à quelque distance du fleuve, le village de

Médamout (44 kil. rive E.) qui a des ruines anciennes, et, entre autres, un *temple* sur lequel on a lu les noms d'Amenhotep II de la XVIIIe dynastie, et de Ramessès II, de la XIXe, mais qui fut réparé ou agrandi au temps des Ptolémées, comme on le voit aussi par les inscriptions. Le pylône porte le nom de l'empereur Tibère. Le surplus des ruines se compose de maisons en briques. On ne débarque guère pour visiter cette localité; c'est habituellement de Karnak qu'on fait une excursion à Médamout.

Mais bientôt se montrent sur la rive E. les grandes ruines de Karnak, pylônes, colonnades etc.; sur la rive O. les montagnes de Kournah, trouées d'hypogées. Enfin, bientôt on aperçoit sur la rive E. Louksor avec ses pylônes, son obélisque, son minaret, ses palmiers, les huttes des fellâh qui couvrent le temple. On est à Thèbes.

—

THÈBES.

I. Renseignements généraux.

Tous les voyageurs aujourd'hui débarquent à Louksor; c'est là en effet que sont toutes les ressources. C'est là que résident les agents consulaires; la France y est particulièrement bien représentée par un fonctionnaire parisien, homme du monde, dont tous les touristes ont pu apprécier le bienveillant accueil. Il a installé sur l'extrémité même du temple de Louksor une charmante habitation à l'européenne, dont il fait les honneurs avec la plus parfaite affabilité.

C'est à Louksor qu'est la poste; c'est là qu'il est le plus facile de se procurer des provisions, des guides, des montures. Des barques sont là pour vous passer à tout instant d'une rive à l'autre. Un guide coûte pour un jour 10 piastres; un cheval, 10 piastres; un âne, 5 piastres. Il est inutile d'en emmener avec soi sur la rive occidentale, où l'on est assailli à son débarquement par les guides, les conducteurs de chevaux et les âniers accourus des villages voisins. La précaution la plus utile est d'emporter de l'eau potable, surtout pour visiter la gorge brûlante de Bab-el-Molouk, où l'on serait exposé à toutes les ardeurs de la soif.

A Louksor, on devra aussi se tenir en garde contre l'acquisition sans examen des antiquités qui vous sont offertes de tous côtés, scarabées, figurines en verre bleu, colliers de verroteries, cachets, anneaux, etc. Beaucoup de ces objets sont sans doute authentiques, mais il y en a plus encore de fabrique moderne. Il y a d'ailleurs à cela une raison d'économie. A Louksor les curiosités sont hors de prix. Dans les villages de Kournah et de Médinet-Abou, au contraire, on trouve souvent à acheter des simples fellâh, et à des prix modérés, des objets qu'ils recueillent en fouillant incessamment leur inépuisable nécropole. Près de la colline d'Assasif (rive O.), on a extrait des puits des centaines de momies, que l'on voit entassées les unes sur les autres, et que les paysans déroulent pour chercher les bijoux. On n'a qu'à se baisser pour y ramasser des fragments

curieux, des têtes, des pieds momifiés et recouverts de dorures, tandis qu'on les payerait 10 ou 15 fr. à Louksor. En un mot, on ne devra faire ses achats qu'au moment du départ, après avoir exploré par soi-même toutes les localités.

On ne peut rien dire d'absolu quant au temps à consacrer à la visite de Thèbes; chaque voyageur se décidera à cet égard selon les circonstances et ses propres dispositions. Un artiste ou un antiquaire ne verra pas les choses en courant comme un simple curieux. Celui-ci peut à la rigueur voir l'essentiel en trois jours; mais à quiconque n'est pas absolument obligé de compter ses heures, nous conseillerons fortement de donner au moins huit jours à cette partie du voyage, qui est à tous les égards la plus importante et la plus féconde en souvenirs. Il vaut mieux passer rapidement sur d'autres points.

L'ordre dans lequel on devra visiter les nombreuses localités qui composent les ruines de Thèbes n'est pas indifférent; nous pensons, comme M. Wilkinson, que la meilleure manière de visiter ces restes immenses, pour ménager et graduer l'intérêt, est de commencer par Kournah, les tombeaux des rois, Medinet-Abou, les colosses de Memnon, le Ramesséïon et les autres ruines de la rive occidentale, puis de passer à la rive orientale pour y voir Louksor en premier lieu et terminer par les splendeurs de Karnak. C'est l'ordre que nous avons adopté dans notre description; c'est celui qui permet au voyageur pressé de voir tout dans le temps le plus court, chacun restant libre, bien entendu, de fractionner ses excursions, de les diriger à sa guise, suivant le temps dont il pourra disposer.

II. Topographie générale.

Si l'on se place sur un point élevé, tel que la colline d'Abd el-Kournah ou le haut du temple de Louksor, d'où l'on puisse embrasser la plaine tout entière de Thèbes, on se rendra compte, dans une première vue d'ensemble, de la disposition du site, de son étendue et de son état actuel. A ses pieds on voit le Nil, qui coule ici du S.-O. au N.-E., et dont le large lit est partagé en plusieurs canaux, par quatre îles longues et basses. Une double chaîne de hauteurs enveloppe la plaine à droite et à gauche du fleuve, et forme comme un vaste cirque où se déployait l'antique métropole. A l'O., la chaîne Libyque présente des pentes abruptes, qui dominent ce côté de la plaine, et qui se recourbent au-dessus de Bab el-Molouk pour venir se terminer, près de Kournah, à la rive même du fleuve. A l'E., les hauteurs plus adoucies et moins proches descendent en longues pentes vers Louksor et Karnak, et leurs crêtes ne se rapprochent du Nil qu'après Médamout, à 1 h. et plus au-dessous de Karnak. Thèbes occupait, sur les deux rives, une grande partie de cet espace. La cité proprement dite était au côté oriental, où les ruines actuelles de Karnak et de Louksor marquent l'emplacement et nous offrent les magnifiques débris de ses grands monuments; le côté occidental, où se trouvaient aussi de somptueux édifices, mais qui était surtout consacré aux sépultures royales et à la Nécropole, était désigné, au temps des Ptolémées et des Romains, sous les noms de faubourg Libyque et de Memnonium. Les maisons, les habitations particulières, ont disparu depuis des siècles, et leur emplacement même est recouvert par les alluvions du fleuve qui ont élevé le niveau de la plaine (*V.* p. 900); Thèbes n'est représentée pour nous que par ses monuments religieux et ses habitations royales. Ces ruines forment quatre groupes principaux, connus sous les noms de Karnak, de Louksor, de Médinet-Abou et de Kournah, d'après les villages fellâh qui en sont voisins. Karnak et Kournah se font face au N., de même que Louksor et Médinet-Abou au S. De ces quatre villages (celui de Médinet-Abou est maintenant désert), Louksor est le plus considérable; on

peut voir qu'ils marquent les quatre angles d'un quadrilatère dont chaque côté a environ 3 kil. de longueur, et dont le périmètre total est conséquemment d'environ 12 kilomètres. Cette étendue est loin de représenter celle de Thèbes au temps de sa splendeur. Une notion que Diodore a recueillie lui donnait 140 stades de tour, ce qui répond à 26 kil., ou à près de 6 de nos lieues communes. La ville s'étendait donc au loin dans la plaine, et la nature des lieux montre que ce devait être surtout dans la partie orientale, à l'E. et au N. de Louksor et de Karnak.

III. Histoire.

Jusqu'à présent les inscriptions n'ont fourni aucun renseignement précis sur les origines de Thèbes et le temps de sa fondation, et les légendes recueillies par les anciens auteurs, par Diodore principalement, ne sauraient suppléer à ce silence des monuments. Il est seulement certain que l'existence de la ville remonte à des temps très-anciens. Les rois des XIe et XIIe dynasties y fondèrent une domination indépendante de Memphis (entre 2900 et 2500 ans avant l'ère chrétienne), et sous les pharaons de la XIIIe dynastie, Thèbes devint la capitale reconnue de toute l'Égypte. Les plus anciennes tombes royales de Bab-el-Molouk, ainsi que les parties les plus anciennes du grand Temple de Karnak, appartiennent aux princes de ces deux dernières dynasties (la XIIe et la XIIIe). Il est naturel de penser qu'avant d'être ainsi devenue la capitale de l'empire, Thèbes avait déja une certaine prééminence parmi les villes de la haute Égypte. Elle garda ce rang souverain pendant 1700 ans et plus (sauf peut-être quelques intermittences), avant l'invasion des Hyksos et après leur expulsion, jusqu'à la fin de la XXe dynastie, 1110 ans avant notre ère, ce qui explique pourquoi elle est seule nommée dans Homère, tandis que Memphis ne l'est pas. Les premières constructions, le noyau, pour ainsi dire, du grand Temple de Karnak, appartiennent à 1er Ousèrtésèn, de la XIIe dynastie, (vers 2800), et il n'est peut-être pas un de ses successeurs qui n'ait ajouté quelque chose à cet admirable édifice. Consacré à Ammôn-Ra, le dieu tutélaire de l'Égypte, il devint comme un sanctuaire national qu'une longue génération de Pharaons s'attacha à embellir et à agrandir. Ce fut surtout sous la XVIIIe et sous la XIXe dynastie (entre 1700 et 1300), après que l'Égypte fut affranchie du joug des Pasteurs, qui avaient régné à Memphis pendant plus de 500 ans, que Thèbes vit s'élever ses plus nombreux et ses plus riches monuments.

Il paraît qu'après la longue et glorieuse lignée des Ramessides (qui forme les XIXe et XXe dynasties de Manéthon), une nouvelle dynastie (la XXIe) s'éleva dans l'Égypte inférieure; elle résida à Memphis et lui rendit par là son rang de capitale (vers 1110). A partir de cette époque, 600 ans s'écoulent sans que Thèbes figure dans l'histoire; son nom ne reparait qu'à l'époque de l'invasion de Cambyse, en l'année 527 avant J.-C. Le conquérant perse y porta le fer et la flamme, et dépouilla les temples de leurs richesses amoncelées. C'est de là, sans doute, que datent réellement la décadence et la ruine de Thèbes. Une nouvelle catastrophe la frappa au temps des derniers Ptolémées. Elle avait refusé de reconnaître Ptolémée Lathyre, qui avait détrôné son frère Alexandre; ce prince y accourut avec son armée, y entra de force après trois années de siége, et y renouvela les dévastations de Cambyse. Ceci arriva vers l'année 82 avant le commencement de notre ère. Depuis l'avénement des Lagides, les Grecs avaient pris l'habitude de désigner Thèbes sous le nom de **Diospolis**, qui n'est

THEBES.

Itinéraire de l'Orient par AD. JOANNE et EM. ISAMBERT. L. HACHETTE & Cie Éditeurs, Paris.

LÉGENDE

Rive gauche.

1 *Palais de Qournah*
2 *Colosses de Rhamsès*
3 *Avenue de Sphinx*
4 *Daïr el-Bahri*
5 *Enceintes de briques crues*
6 *Daïr el-Médinèh*
7 *Colosses renversés*
8 *Rhamséion*

Rive droite.

a *Port de Louqsor*
b *Maison du Consul Français*
c *Temple et Obélisque*
d *Temple de Philadelphe*
e *Avenue de Sphinx*
f *Avenue de Béliers*
g *Lac*
h *Entrée principale du 6e Temple*
i *Cour*
k *Colonnade*
l *Obélisques*
m *Temple d'Aménophis*
n *Propylées*

Dressé par A. H. Dufour. La Topographie par A. Gérin, le trait par F. Lefèvre, Écrit par Langevin.

500 1.000 2.000 3.000 4.000 Mètres

que la traduction de l'appellation égyptienne *Amouneï*, la demeure d'Amoun ou Ammon, fréquemment usitée dans les légendes hiéroglyphiques; l'autre nom, le nom usuel, Thèbes, se trouve aussi dans les inscriptions sous les formes *ap, apé,* ou avec l'article féminin, *Tapé* (*Thaba* dans le dialecte memphitique), qui se traduit par la Tête, la Capitale. On ajoutait au nom de *Diospolis,* l'épithète de *Mégalè*, la grande, pour la distinguer d'une autre *Diospolis*, au-dessous de Tentyris ou Dendérah.

La première description de Thèbes qu'on trouve chez les anciens est celle que nous a laissée Diodore; car Hérodote, bien qu'il eût résidé dans cette ville et conversé avec les prêtres, n'est entré dans aucun détail (chose assez singulière) sur ses innombrables monuments. Diodore avait aussi visité la haute Égypte, comme il nous l'apprend lui-même, dans la 180e olympiade (entre les années 60-57 avant J.-C.). Sa relation, qu'on voudrait plus détaillée, est donc celle d'un témoin oculaire. Les fondateurs de Thèbes en avaient fait, dit-il, la cité la plus riche et la plus belle non-seulement de l'Égypte, mais du monde entier. Ses temples étaient magnifiques, aussi bien que tous ses autres monuments; et les maisons des particuliers s'élevaient jusqu'à quatre et cinq étages. Rien n'égalait la beauté de ses statues colossales en or, en argent et en ivoire, et de ses obélisques monolithes. Quatre temples se faisaient remarquer parmi tous les autres, et de ces quatre temples, il y en avait un qui n'avait pas moins de 13 stades de pourtour. Il est clair qu'il s'agit du temple de Karnak. Les tombeaux des anciens rois ne le cédaient pas en magnificence aux autres monuments, et l'on admirait surtout, par sa richesse et son étendue, celui du roi Osymandyas, « Ces édifices, ajoute l'historien, ont subsisté (dans leur intégrité et leur splendeur, veut-il dire), jusqu'à une époque assez récente. » Il faut remarquer que la visite de Diodore à Thèbes eut lieu 24 ans seulement après la terrible expédition de Ptolémée Lathyre, et que si la vengeance du roi avait dû s'arrêter devant les temples et les tombeaux, elle s'était sûrement appesantie sur ce que les soldats de Cambyse avaient laissé subsister de la ville proprement dite. La manière dont s'exprime Diodore laisse assez voir que les maisons élevées de plusieurs étages, et sûrement aussi toutes les constructions particulières qui constituent une grande cité, n'existaient plus de son temps. Strabon, en effet, qui voyagea en Égypte 35 ans après Diodore, complète à cet égard le rapport de l'historien. Le géographe dit expressément que Thèbes ne se composait plus que de bourgades séparées, les unes sur la plage arabique du fleuve (c'est-à-dire sur la rive droite ou orientale), ce qui était, ajoute-t-il, le côté de la ville proprement dit; les autres sur la plage libyque (ou occidentale), qui était le côté du Memnonium. Il est clair par ce passage que ce dernier nom s'appliquait à toute la partie de l'ancienne Thèbes située à l'O. du Nil. Quant aux bourgades ou aux villages qui s'étaient formés des débris de Thèbes, c'est précisément ce qu'on voit encore aujourd'hui. Les vestiges qui marquent l'étendue de Thèbes, dit encore Strabon, sont actuellement répandus sur une longueur de près de 80 stades. On y voit nombre d'édifices sacrés, la plupart dégradés par Cambyse. Le narrateur ajoute: « Dans le Memnonium il y a deux colosses monolithes placés près l'un de l'autre. L'un est encore entier; la partie supérieure de l'autre a été brisée au-dessus du siége, et gît sur le sol, par l'effet, dit-on, d'un tremblement de terre. On croit généralement qu'une fois par jour un bruit, comme celui qui résulte

d'un faible coup, sort de la partie de la statue restée sur le siége et sur sa base. Au-dessus du Memnonium sont les tombeaux des rois, au nombre de quarante, creusés dans le roc des cavernes; le travail en est admirable et bien digne d'être vu. On y voit des obélisques sur lesquels sont gravées des inscriptions attestant la richesse des rois de cette époque, l'étendue de leur domination, qui atteignit jusqu'aux confins de la Scythie, de la Bactriane, de l'Inde et de l'Ionie actuelle, la quantité de leurs revenus et le nombre de leurs soldats, qui montait à près d'un million d'hommes. » Diodore, de son côté, dit que les annales des temples mentionnaient 47 tombes royales, mais qu'au temps de Ptolémée Lagus, il n'en restait plus que 17, dont plusieurs, lorsque lui-même les vit, avaient été ouvertes et dégradées.

Strabon, comme Diodore, ne manque pas de citer les vers si connus de l'Iliade, où Thèbes est qualifiée de ville aux cent portes : et Diodore fait observer, à cette occasion, que, selon certains rapports, la ville n'avait jamais eu cent portes, mais qu'elle avait été surnommée ainsi à cause des nombreux propylées de ses temples.

Si complétement déchue et ruinée que fût Thèbes, le respect de sa grandeur passée, et la vénération traditionnelle dont ses temples et ses tombeaux étaient entourés, la maintenaient au rang des villes de la haute Égypte. Ce que l'on continuait de nommer **Diospolis Magna** se composait sûrement d'un amas de chétives habitations principalement groupées autour des deux temples de la rive orientale. Louksor, dans ses proportions réduites, peut en donner l'idée. Diospolis n'en figure pas moins dans les tables de Ptolémée (vers l'an 140 après J.-C.) comme la métropole du nôme thébain. La proscription dont Théodose frappa ce qui restait encore des temples de l'Égypte à la fin du IVe siècle (389), lui porta sans doute le dernier coup (V. p. 914). Depuis cette époque jusqu'à nos jours, les seuls changements qui ont dû s'opérer sur l'emplacement de Thèbes sont l'introduction des noms arabes appliqués aux diverses localités des deux rives, et sans doute aussi la dégradation toujours plus grande de ce qui a résisté au temps et à la main destructive de l'homme.

IV. Description des antiquités.

I. Rive occidentale.

On se fait habituellement conduire en bateau de Louksor, en doublant l'*île basse* (voir le plan), au point directement opposé où aboutit le chemin direct des Colosses et de Médinet-Abou : c'est à ce point de débarquement qu'on trouve le plus de guides et de montures. Toutefois, pour la première visite qui doit être consacrée à Kournah, il vaudra mieux descendre le Nil jusqu'au lieu dit *el-Ghimmaïz*, le Sycomore.

Temple de Kournah (ou **Qournah**). C'est la première ruine que l'on rencontre en montant du Nil vers Bab el-Molouk. Le village est sur une petite éminence, à un peu plus d'un kilom. (1/4 d'h.) du fleuve. L'édifice, comme la plupart des constructions de cette partie occidentale de Thèbes, avait tout à la fois le caractère d'un temple et d'un monument funéraire. Les habitants le désignent sous le nom de *Kasr er-Roubaïk*. Il fut commencé par Ramessès, le 1er roi de la XIXe dyn. (vers 1460 av. J.-C.), et terminé par son fils et son petit-fils Séti et Ramessès II. Les inscriptions le placent sous l'invocation d'Amoun, le grand dieu thébain. Ses dimensions sont médiocres, mais il est intéressant à cause de l'élégante pureté de ses hiéroglyphes et de ses sculptures murales. On y arrive par un pylône en partie détruit, qui porte les noms de Séti et de Ramessès III, et qui marque l'entrée du dromos : une allée de sphinx de 40 mètres de longueur est difficile à recon-

naître au milieu des masures des fellâh. Un second pylône, à l'extrémité de cette allée, conduisait à un autre dromos presque égal au premier, et qui aboutit au péristyle formant la façade du temple.

Trois portes pratiquées sous le vestibule donnent accès à l'intérieur de l'édifice. La salle du milieu a 18 mèt. de profondeur ; elle est soutenue par 6 colonnes. A droite et à gauche sont trois petites chambres, avec une salle latérale, et un passage qui conduit à une cour extérieure. A l'extrémité de la salle du milieu s'ouvrent cinq chambres, dont l'une, celle du centre, conduit à une nouvelle salle soutenue par quatre piliers carrés. Au delà était le sanctuaire ; mais ici la dégradation de l'édifice ne permet plus de reconnaître sûrement la disposition primitive. La partie la plus intéressante de ce temple est la salle latérale de l'O., dédiée par le roi Séti, ainsi que les 3 chambres qui y font suite, à son père Ramessès Ier. Les sculptures qui couvrent l'intérieur et les murs du corridor sont du règne de Ramessès II, ainsi qu'on l'apprend par les inscriptions. La scène sculptée sur le mur de face représente, dans le compartiment inférieur, le roi Ramessès II présenté par Mandou à Amoun-Ré, derrière lequel se tient Ramessès Ier portant les emblèmes d'Osiris. Dans le compartiment supérieur, le roi est présenté à Amoun-Ra par Atmou et par Mandou, le tout accompagné de légendes rappelant les noms des trois constructeurs du temple, et sa dédicace au dieu suprême.

A 160 mèt. environ de l'édifice qu'on vient de parcourir, **deux statues mutilées**, en granit noir, représentent aussi Ramessès II.

Un peu plus loin vers le N., dans la plaine de **Drah Abou-Négah**, à la pente de la colline du même nom et presque à l'entrée de la vallée qui conduit à Bab el-Molouk, les fouilles de M. Mariette ont amené, en 1859, une découverte du plus haut intérêt. L'heureux explorateur avait remarqué sur ce point une bande de terrain toute semée de poteries brisées, et qui ne semblait pas avoir été jamais fouillée. Il y fit appliquer la bêche, et bientôt sa prévision se trouva justifiée. A la profondeur de 5 à 6 mètres, on rencontra, déposées dans le sable même, toute une série de caisses de momies, et entre autres un magnifique cercueil doré, qui s'est trouvé renfermer le corps d'une princesse appelée Aahhotep, que M. Mariette croit être la mère du roi Aamès, ou Amosis, le chef de la xviiie dyn., une partie des objets que renfermait la momie étant marquée au nom de ce prince. Ce sont des bijoux de diverses sortes, tous en or et d'un travail précieux. Ces bijoux, qui témoignent du haut degré de perfection où l'industrie était arrivée à Thèbes plus de 1700 ans avant notre ère, figurent maintenant parmi les trésors du Musée du Caire.

Hypogées de Kournah. Au N. de Kournah, à la distance de 10 à 12 min., on trouve une localité curieuse à voir. C'est une excavation de plus de 100 mèt. d'étendue pratiquée à la pente de la colline, et qui sert d'entrée commune à de nombreuses catacombes précédées d'une sorte de galerie formée par un double et quelquefois un triple rang de piliers carrés ménagés dans la masse du rocher. Ces excavations, au temps des derniers Mamelouks et même de Méhémet-Ali, servaient de refuge habituel aux habitants du village quand venaient les collecteurs de l'impôt, et peut-être n'en ont-ils pas encore tout à fait perdu l'habitude ; on n'en a pas fait jusqu'à présent une exploration exacte, que nous sachions. Peut-être faisaient-elles partie des 47 tombes royales que mentionnaient les annales sacrées de Thèbes.

Tombeaux des Rois. A une centaine de mètres au N. du temple de

Kournah, on trouve un carrefour où 4 chemins se réunissent. L'un de ces chemins, celui de gauche, prend sa direction vers le N.-O. c'est celui de *Biban el-Molouk*, ou les Portes des Rois (au singul. Bab el-Molouk), nom donné par les Arabes à la vallée solitaire que les anciens rois des dynasties thébaines avaient choisie pour y placer leurs tombeaux. Bientôt le sentier s'engage dans une gorge étroite et sinueuse, entre les murailles escarpées des rochers (*V.* le plan); il se replie à l'O. et au S.-O. en contournant la montagne, puis il tourne directement au S. pour pénétrer dans la nécropole royale. A ce point, la vallée se bifurque en deux branches, l'une qui continue au S., l'autre qui se porte à l'O. et au S.-O., et que l'on a distinguée par la dénomination de *Vallée de l'Ouest*.

La première branche, celle que l'on suit d'abord, devient bientôt de plus en plus étroite ; on franchit une courte tranchée (20 à 25 pas) qui paraît avoir été pratiquée de main d'homme, et qui se termine par un passage étranglé semblable à une porte (de là, peut-être, la dénomination arabe de *Bab el-Molouk*) ; on est arrivé au fond de la gorge. — Cette partie extrême est la *vallée des Tombeaux* proprement dite. C'est là que se trouvent les hypogées royaux. La distance, depuis le carrefour de Kournah, est d'environ 3 kilom. 1/2. Rien de plus aride et de plus désolé que toute cette route et la vallée elle-même. Pas le plus léger signe de vie ; pas la moindre trace de végétation : tout est morne et silencieux comme la tombe. Cette longue gorge est le digne vestibule du séjour des morts.

Visiter toutes les tombes et les examiner en détail demanderait autant de semaines que la généralité des voyageurs peut y consacrer d'heures ; elles n'ont pas toutes, d'ailleurs, le même intérêt, ni au point de vue historique ni au point de vue de l'art. Il suffira de voir les principales ; on aura par celles-là une idée des autres. Elles sont toutes disposées sur le même plan ; elles ne diffèrent entre elles que par leur étendue et la richesse de leur décoration. Une porte taillée verticalement dans le rocher, sert d'entrée à une galerie qui pénètre dans l'intérieur de la montagne, et qui descend par un plan plus ou moins incliné. De distance en distance, on rencontre de petites chambres carrées ou des salles oblongues, dont la voûte est soutenue par des piliers, jusqu'à ce que l'on arrive à la pièce principale où était déposé le sarcophage. L'un de ces hypogées, le plus grand, n'a pas moins de 125 mèt. de longueur totale, et dans toute cette étendue il n'est pas une seule partie des parois, aussi bien des galeries que des chambres ou des salles, qui ne soit couverte de peintures ou de bas-reliefs. Une remarque, que l'on doit à Champollion, et que les études ultérieures ont de plus en plus confirmée, c'est que l'étendue des tombes est toujours en rapport avec la longueur des règnes. Chaque roi, dès les premiers temps de son avénement au trône, faisait travailler à l'hypogée où devaient être déposés ses restes. S'il régnait longtemps, les travaux se déployaient sur une large échelle, les chambres et les salles se multipliaient, la chambre, destinée au sarcophage était portée très-avant dans les entrailles de la montagne; les peintures et les sculptures, enfin, étaient exécutées avec tout le fini et la perfection dont étaient capables les artistes égyptiens ; si le règne était court, au contraire, les travaux ne pouvaient avoir que peu de développement, et il arrivait même que les peintures ou les sculptures restaient à l'état d'ébauche. On a vu précédemment (p. 999) que M. Lepsius a fait une remarque analogue sur la dimension différente des Pyramides, qui furent les tombeaux des anciens rois de Memphis, comme le furent les

hypogées de Biban el-Molouk pour les dynasties qui résidèrent à Thèbes.

M. Wilkinson, à l'époque où il visita les tombeaux des rois, peignit au-dessus de l'entrée de chaque tombe un numéro de reconnaissance qui a depuis lors servi à les distinguer. Nous nous servirons de cette indication, qui est brève et claire.

Tombe du grand Sésostris. La renommée qui s'attache à ce nom, aussi bien chez les historiens grecs que dans les documents égyptiens, y porte d'abord notre attention. C'est le nº 17 de Wilkinson; on la désigne aussi sous le nom de *tombe de Belzoni*, parce que la découverte en est due à cet intrépide explorateur. Le nom du roi, dans ses cartouches, est Ramessou-Méramèn, nom que l'historien Josèphe, d'après Manéthon, a reproduit sans trop d'altération, dans sa transcription grecque Ramsès-Meïamoun. L'hypogée est remarquable par la beauté de ses sculptures peintes et par son état de conservation, quoique ces tableaux, dont nous admirons aujourd'hui la fraîcheur et l'éclat, aient été exécutés il y a plus de 3300 ans.

On a d'abord à descendre un escalier très-rapide qui s'enfonce à 7 mèt. 1/2 au-dessous du sol de l'entrée; puis on trouve un passage de 5 mèt. 72 sur 2 mèt. 80 de large, dont les inscriptions et les figures se rapportent à Séti, père de Ramessès. On passe une autre porte et l'on descend un second escalier, au bas duquel un nouveau corridor de 9 mètres conduit à une chambre oblongue de 3 m. 70 sur 4 m. 32. Cette salle, aussi bien que le passage qui précède, sont décorés de scènes allégoriques, représentant le passage du roi dans le monde inférieur, l'Amenti (Émènt signifie en égyptien l'occident, le couchant), et sa réception par différentes divinités. Un puits, que Belzoni a comblé, semblait former ici la limite extrême de la tombe; mais ce puits, qui n'aboutit à rien, n'était destiné qu'à dérouter la recherche de ceux qui auraient voulu trouver la salle où reposait le corps du roi. Belzoni n'y fut pas trompé. En sondant avec soin les murs de la salle, dont la maçonnerie est recouverte d'une couche de stuc ornée de peintures, un son creux sur un certain point lui découvrit le secret. Une ouverture fut bientôt pratiquée, et l'on vit alors recommencer une nouvelle série de salles et de galeries.

La pièce où l'on pénètre d'abord est une salle carrée de 8 m. de côtés, dont la voûte est soutenue par 4 colonnes, décorées, ainsi que les murailles, de belles sculptures recouvertes de couleurs qu'on dirait appliquées d'hier. Un des sujets les plus intéressants est une procession allégorique des quatre races du monde assistant aux funérailles du héros : la race égyptienne appelée *Rotou*, peinte en rouge (comme le sont toujours les Égyptiens sur les monuments); la race d'*Ammon*, de couleur claire, avec des yeux bleus et de longues barbes : ce sont sûrement les peuples du N.; la race noire, les *Nahésou*, qui sont les Nègres du S., enfin, la race des *Tamahou*, peau blanche, yeux bleus, barbe en pointe, plumes dans les cheveux en guise d'ornement, grandes robes flottantes, probablement les peuples de l'O. Sur le mur du fond, dans un tableau remarquable par l'élégance du dessin et la richesse du coloris, le roi est conduit par Horus en présence d'Osiris et d'Athor. Là, s'ouvre la suite de la galerie.

Quelques marches que l'on descend conduisent à une autre salle de dimensions semblables à celle que l'on vient de quitter, mais qui n'est soutenue que par deux colonnes. Les scènes qui devaient en orner les murailles sont esquissées en noir sur le stuc d'un trait ferme et bien arrêté; mais le sculpteur, dont ce tracé devait guider le ciseau, n'a pas eu le temps d'aborder son travail, sans doute interrompu

par la mort du roi. Un double passage conduit de cette salle inachevée à une chambre de 5 m. 25 sur 4 m. 33, dont les peintures se rapportent à des scènes du rituel funéraire. De cette chambre, on pénètre, par une porte du fond, dans une salle carrée plus grande qu'aucune des précédentes (chaque côté a 8 m. 34), et dont le plafond est supporté par 6 colonnes. A droite et à gauche est une petite chambre latérale, et à l'extrémité de la salle s'ouvre un espace transversal de 9 m. 27 de largeur sur une profondeur de 5 m. 88. Le plafond en est arrondi en voûte. Au centre de cette espèce de chapelle funéraire, ornée d'une profusion de sculptures, était un sarcophage en albâtre oriental; mais ce sarcophage était vide. On le voit aujourd'hui au Musée Britannique. A gauche est une autre chambre dont les parois sont chargées de tableaux allégoriques.

Là, ne se termine pas encore cette longue série d'excavations. De même qu'il avait découvert la porte masquée qui conduit à la cham bre du sarcophage, ici encore, à la base même du cénotaphe, Belzoni s'aperçut, au son que rendait le sol, qu'un espace vide devait exister en cet endroit. Cette partie du plancher enlevée mit effectivement à jour l'entrée d'un plan incliné, accompagné d'un double escalier à droite et à gauche, par lequel on descend très-avant dans l'intérieur de la montagne. Des éboulements, survenus à l'extrémité de cette descente, ne permettent plus de s'y avancer que de 46 mètres environ ; on ignore où se termine le souterrain. Il est assez probable qu'il conduit à quelque caveau où repose la momie royale.

Depuis l'entrée extérieure jusqu'à l'endroit du plan incliné où l'on est arrêté par les éboulements, ce vaste hypogée présente un développement en longueur de 145 mèt. Le point extrême du plan incliné est à 56 m. environ de profondeur au-dessous du niveau de la vallée.

Tombeau de Bruce ou des harpistes (n° 11). Celui-ci, dont le voyageur Bruce a parlé le premier, offre un très-grand intérêt par la nature des sujets représentés dans ses peintures. Toute la vie sociale des anciens Égyptiens y est en quelque sorte figurée. Le roi pour lequel la tombe fut creusée est le 3e Ramessès, chef de la xxe dyn. (vers 1260). Le développement total de l'hypogée, moins considérable que le précédent, est de 125 m. en longueur, et sa plus grande profondeur n'est que de 9 à 10 mètres.

La partie la plus intéressante est la suite de petites chambres des deux premiers passages. Dans la première, à gauche en entrant, on voit représentées différentes scènes relatives à la préparation des aliments. Des hommes sont occupés à abattre un bœuf et à en détacher les quartiers, que l'on met dans des chaudrons posés sur un trépied sous lequel brûle un grand feu. D'autres pilent quelque chose dans un mortier, hachent de la chair, font cuire les viandes, la pâtisserie, les légumes, etc.; d'autres, sur la ligne inférieure, transvasent des liquides au moyen de siphons. Tous ces groupes, quoiqu'ils aient souffert, sont parfaitement reconnaissables. Sur le mur du fond, les boulangers pétrissent la pâte et préparent la cuisson du pain dans des fours pareils aux nôtres.

Dans la chambre opposée, on voit diverses sortes de barques richement peintes et très-ornées. Quelques-unes ont des cabines spacieuses, d'autres n'ont qu'un siége près du mât.

La chambre qui vient ensuite, à main droite, nous montre les armes diverses et les instruments de guerre des Egyptiens, coutelas, sabres droits et recourbés, poignards, lances, arcs, flèches et carquois, cottes de mailles, casques, javelots, massues, étendards,

etc. De chaque côté de la porte, est représentée une vache noire avec les ornements de tête d'Hathor; les légendes hiéroglyphiques qui les accompagnent désignent pour l'une le N., pour l'autre le S., comme pour indiquer que les armes sont celles de la haute et de la basse Égypte.

Dans la chambre suivante, on voit représentés des siéges et des couches de formes élégantes couverts de riches draperies et du plus beau travail, ainsi que tous les accessoires d'un somptueux ameublement, vases, bassins, peaux de léopard servant de tapis, etc. Ces représentations, aussi bien que les bijoux trouvés par M. Mariette près de Kournah, suffiraient pour montrer tout à la fois à quel point étaient arrivés chez les Égyptiens de cette époque reculée les arts qui tiennent au luxe et les raffinements de la vie intérieure.

La chambre suivante nous transporte au milieu des scènes agricoles. Le Nil débordé se répand sur les terres à travers les canaux. Ici, on répand la semence, plus loin, on fait la récolte et on rentre les grains.

D'autres chambres sont consacrées à différentes divinités et à leurs emblèmes. Puis viennent des représentations d'oiseaux du ciel et d'oiseaux domestiques, avec les productions des jardins et des vergers. Enfin dans la dernière chambre on voit figurés deux musiciens jouant de la harpe devant une divinité. C'est de là que l'hypogée a reçu le nom de Tombe des Harpistes.

Chacune de ces chambres a un puits, maintenant fermé, où furent probablement enterrés des officiers de la maison du roi. On peut supposer, avec beaucoup de vraisemblance, que la décoration de chacune des chambres avait rapport aux fonctions de chacun de ces officiers.

Cette première galerie, avec ses chambres latérales, a une longueur de 40 mèt. Ici, la proximité de la tombe contiguë a obligé de décrire un coude, après lequel la galerie reprend sa direction première. Les sujets figurés sur les parois de cette seconde galerie se rapportent au passage du défunt dans l'Amenti ou monde inférieur. On y voit aussi, comme dans la tombe de Sésostris, le cortége symbolique des 4 races du monde; seulement les quatre figures qui représentent la race égyptienne sont ici peintes en noir, quoique avec la même dénomination hiéroglyphique, *Rotou*. Après la grande salle du sarcophage, on trouve encore pratiqués trois passages successifs.

Cette tombe est une de celles qui furent ouvertes sous les Ptolémées, il n'est donc pas surprenant que le sarcophage en ait été trouvé vide. Ce sarcophage, qui est en granit rose, est maintenant au musée Britannique.

Tombe de Memnon. La tombe nº 9, connue des Romains sous le nom de tombe de Memnon, est encore au nombre des plus vastes. Son développement en longueur est de 106 mèt. Elle a peu d'inclinaison en profondeur; son point extrême n'est qu'à 7 mèt. 60 au-dessous du sol extérieur. Elle fut creusée pour le 5e Ramessès (xxe dyn.), qui porta, de même que plusieurs autres pharaons, le surnom de Meïamoun. Elle fut ouverte au temps des Ptolémées. Plusieurs de ses peintures ont un certain intérêt astronomique.

La tombe nº 16 appartient au 1er Ramessès, fondateur de la xixe dyn. et aïeul de Ramessès le Grand ou Sésostris (vers 1458). C'est la plus ancienne de toutes les tombes de la vallée des Rois. Le nº 14, dont l'étendue est considérable (112 mèt.), est la tombe du Pharaon Siptah, de la même dynastie (vers 1288). Le nº 6, où il y a des peintures phalliques assez singulières, appartient à Ramessès VII (xxe dyn.) le nº 4, à Ramessès VIII; le nº 1, à Ramessès IX; le nº 18, à Ramessès X,

Toutes ces tombes, et celles que nous croyons inutile de mentionner en particulier, sont, comme on le voit, de la XIXe et de la XXe dyn., c'est-à-dire des deux grandes dynasties des Ramessides. On en reconnaît 15 comme ayant dû être ouvertes au temps des Ptolémées : ce sont les nos 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 14, 15 et 18.

Vallée de l'Ouest. Cette vallée, qu'on laisse à droite lorsqu'on pénètre dans celle que nous venons de parcourir, renferme 4 tombes à son extrémité supérieure. Le voyageur pressé par le temps peut se dispenser de les visiter. Deux seulement ont été ouvertes et explorées; elles appartiennent à deux princes de la XVIIIe dyn., Amènhotep (ou Aménophis) 3e du nom (vers 1570), et son second successeur Armaïs. Elles sont plus anciennes, conséquemment, que les tombes de la vallée orientale. On a remarqué une grande ressemblance de physionomie entre les personnages représentés dans ces tombes de la vallée de l'Ouest et ceux qui figurent dans les tombeaux de Tell el-Amarna (*V.* p. 1026), et on en a conclu qu'ils devaient appartenir à une même famille d'origine étrangère ; ceci est un point qui est loin encore d'être bien éclairci.

Au premier coup d'œil, le fond de la vallée des Rois forme un bassin complétement fermé, dont les parois présentent une enceinte de rochers qui semblent inaccessibles. Il y existe cependant, du côté de l'E., un sentier de chèvres qui permet de franchir directement sur ce point la crête de la chaîne Libyque (voy. le plan), et de redescendre dans la plaine, vis-à-vis du Deïr el-Bâhri, sans reprendre le long détour de la gorge de Kournah. Ce sentier a un autre intérêt : c'est que, du point culminant où il conduit, on voit mieux que de tout autre endroit, se dérouler toute la carte de Thèbes, au S. jusqu'à Médinèt-Abou, au S.-E. jusqu'à Louksor, à l'E. jusqu'à Karnak et à Médamout; sur le sommet de la montagne, on trouve de grandes quantités de coquillages pétrifiés.

Deïr el-Bâhri. Lorsqu'on a redescendu, par le sentier dont il vient d'être question, la pente orientale de la montagne Libyque, on se trouve au fond d'une petite vallée dont l'axe s'étend de l'O. à l'E., et qui va déboucher dans la plaine, entre les collines d'Abd el-Kournah et d'el-Assasif, directement à l'O. et à 1200 mèt. environ (1/4 d'h.) du temple (déjà visité) de Kournah. Un ancien temple ruiné, vers la partie supérieure de cette petite vallée, est désigné par les fellâh sous le nom de *Deïr el-Bahri* (le couvent du N.), sans doute parce qu'il a autrefois servi, comme la plupart des temples de Thèbes, d'église ou de monastère aux chrétiens des premiers siècles. C'est un des plus anciens édifices de la Thèbes pharaonique. Il fut élevé par une reine régente du commencement de la XVIIIe dyn. (la reine Hatasou, vers 1630 ou 1640), après la mort de Touthmès II et avant l'avénement du célèbre Touthmès III, dont elle était la sœur aînée. On y arrive par une avenue de sphinx longue d'un demi-kilom., à l'entrée de laquelle était un pylône dont il ne reste que les fondations, et qui se terminait par deux obélisques, dont l'emplacement n'est plus indiqué que par les piédestaux. On arrive de là à la porte du temple, par une succession de plans inclinés et de perrons conduisant à autant de terrasses, et en traversant deux pylônes en granit chargés de sculptures. Un mur extérieur qui précède le temple, accompagné d'un péristyle de 8 colonnes polygonales formant une galerie couverte, est également couvert de sculptures et d'inscriptions; partout on remarque que le cartouche de la reine a été effacé à dessein (bien qu'on puisse encore le reconnaître), et remplacé par celui de Touthmès III. La partie la plus reculée du temple, *l'adytum*, est

taillée dans le roc, et le plafond y est arrondi en cintre. M. Mariette y a commencé des déblaiements en 1858, et a déjà mis à jour de très-intéressants tableaux historiques.

'**Colline d'Abd el-Kournah. Grottes tumulaires.** L'avenue de sphinx qui conduit au Deïr el-Bâhri commence au voisinage de deux collines, l'une au N., celle d'*Assasif* (à dr. de l'entrée de l'avenue en faisant face au temple), l'autre au S., à gauche, et à très-peu de distance de la précédente, celle d'*Abd el-Kournah*. Les flancs de ces deux collines, et, l'on peut ajouter, de toutes les hauteurs environnantes, sont percés d'une multitude d'hypogées tumulaires, dont quelques-uns au moins méritent d'être visités. Quelques-unes des excavations de la colline d'Abd el-Kournah appartiennent à des rois de la XVIIIe, de la XIXe et de la XXe dynastie. Il y en a deux de particulièrement intéressantes ; ce sont celles que M. Wilkinson a marquées des nos 16 et 35. Le no 16 est du règne d'Amenhotep ou Aménophis III (XVIIIe dyn., vers 1530) ; c'est la tombe du scribe royal de ce prince. Une longue procession représente les obsèques mêmes du défunt, dont le cercueil est transporté sur un radeau traîné par 4 bœufs. Beaucoup d'autres tableaux représentent des scènes diverses, soit de chasse ou de pêche, soit de la vie intérieure du palais. Mais la plus curieuse de toutes ces tombes est le no 35. Celle-ci est du temps de Touthmès III (XVIIIe dyn.), prince fameux dans les Annales de l'Égypte par ses expéditions et ses conquêtes, et auquel appartient un grand nombre de constructions des deux côtés de Thèbes. On voit ici (dans la 1re chambre à g. en entrant) une longue file de nations étrangères apportant au roi leurs tributs. Ces nations se distinguent en 5 groupes. Le premier se compose des envoyés du pays de *Pount* (c'est l'Arabie mérid.), les uns noirs, les autres rouges, qui apportent de l'ivoire, des léopards, des singes, des peaux, des fruits séchés. Ils sont vêtus d'un habillement court. Le second groupe représente un peuple dont la peau est rouge comme celle des Égyptiens, mais dont la coiffure est en partie disposée en touffes relevées sur la tête, et en partie en une tresse qui retombe sur le côté droit. Pas de barbe. L'habillement est une courte tunique serrée aux reins ; la chaussure, des brodequins qui rappellent ceux des Étrusques. Ils apportent des coupes et des vases de forme élégante, couverts de dessins, de fleurs et d'autres ornements. Le nom du peuple est *Kéta*. Les noirs du Midi, appelés *le peuple de Kousch*, forment le troisième groupe. Les chefs portent le costume égyptien : les autres sont en partie vêtus d'une peau de bête sauvage. Leurs offrandes sont des anneaux d'or, des sacs de poudre d'or, des peaux, de l'ivoire, de l'ébène, des œufs d'autruche, des plumes, des singes, des léopards, des chiens ornés de beaux colliers, et un troupeau de bœufs à longues cornes. Le 4e groupe se compose d'hommes à la peau blanche, portant de longs vêtements serrés au cou, les cheveux rouges, la barbe courte. Ils apportent des vases pareils à ceux de Kéfa, un chariot et des chevaux, un ours, un éléphant et de l'ivoire. Leur nom est *Rétennou*. Les Égyptiens marchent en tête du 5e groupe, et ils sont suivis des femmes noires de Kousch et des femmes de Rétennou. D'autres chambres intérieures présentent des tableaux extrêmement variés, où l'on voit, entre autres, des ouvriers de diverses professions livrés à leurs travaux, dont on connaît par là les procédés.

Colline d'Assasif et ses tombes. Les hypogées d'el-Assasif diffèrent par leur aspect extérieur des autres tombes thébaines. La plupart sont creusés dans la plaine même qui borde les hauteurs. Une cour

entourée de murs en briques et ornée de colonnes, avec une entrée de forme monumentale, conduit à l'escalier par lequel on descend dans les souterrains. C'est, selon l'usage, une suite de chambres et de salles reliées par une galerie continue. Parmi ces hypogées d'el-Assasif, il y en a un qui surpasse de beaucoup en étendue toutes les autres tombes de Thèbes, même celle de Sésostris, dans la vallée des Rois. Ses galeries, depuis la porte d'entrée jusqu'à leur extrémité, n'ont pas moins de 266 mèt. de développement, avec un grand nombre de chambres et de salles, toutes couvertes de sculptures et de peintures. Les dimensions de l'entrée, que précède une enceinte extérieure de 32 m. sur 24, répondent à celles des souterrains. L'occupant n'était cependant qu'un des fonctionnaires de la cour du roi, appartenant à l'ordre des prêtres. L'époque où il a vécu est incertaine.

Tombes de la XIe dynastie. Au-dessus de la colline d'el-Assasif, dans la chaîne de rochers qui la domine au N., se trouvent les plus anciennes tombes de toute la plaine de Thèbes; car elles appartiennent à la XIe et à la XIIe dynasties manéthoniennes, qui sont les deux premières dynasties thébaines. On distingue de loin l'entrée de ces tombes à plusieurs centaines de pieds de hauteur dans les rochers, immédiatemant au pied de l'escarpement vertical qui en forme la crête. Une sorte de petit parapet en pierres borde les sentiers qui y conduisent. Cette disposition générale, et l'aspect extérieur des hypogées, rappellent ceux de Béni-Hassan, qui sont du même temps, entre 2600 et 2800 ans avant notre ère. Les grottes sont généralement creusées en plan incliné, et descendent profondément dans l'intérieur de la montagne. Elles n'ont ni décorations, ni peintures; elles n'ont pas non plus d'inscriptions, sauf sur le sarcophage, qui est ordinairement d'un beau calcaire et qui a quelquefois plus de 3 m. de longueur. Ces sarcophages ont été peints tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, et le nom du défunt y est inscrit. L'un d'eux, maintenant à Berlin, porte l'appellation générique de la XIe dyn. royale, Nentef.

Hypogées des hauteurs de Deir el-Médinéh et de Kournah-Murrayi. Toute la suite des hauteurs qui forment la ceinture de cette partie de la plaine, et qui se prolongent vers l'O. et le S.-O. à partir de la colline d'Abd el-Kournah, est remplie d'excavations semblables, mais en général d'époques moins anciennes. Toutes ces hauteurs sont composées d'énormes bancs de dépôts calcaires coupés à pic, et présentant, du côté de la plaine, des parements escarpés et très-élevés. Lorsque d'en bas on porte ses regards vers cette ligne d'escarpements arides, on aperçoit de tous côtés, à toutes les hauteurs, une multitude d'ouvertures semblables à des fenêtres percées dans le rocher, qui en est criblé. Ces tombes faisaient partie sans doute de la nécropole commune. Elles sont généralement petites, et décorées de sculptures intérieures. Quelquefois la nature friable de la roche a obligé d'en revêtir la partie supérieure d'une voûte de briques. Il semble qu'au temps de la XVIIIe dyn. un quartier particulier de ces collines, au voisinage d'Abd el-Kournah et de Kournah-Murrayi, ait été réservé à l'ordre des prêtres. Beaucoup de tombes étaient accompagnées ou recouvertes d'une petite pyramide en briques, dont plusieurs se sont conservées.

Tombeaux des Reines. Un emplacement spécial était attribué, dans ce vaste quartier des morts, aux tombeaux des femmes du sang royal. On y arrive en continuant de s'avancer à l'O., en longeant le pied des rochers depuis la colline d'Abd el-Kournah, l'espace de 30 à 40 minutes. Ces tombes,

que les Arabes connaissent sous les noms de *Biban el-Haghi-Hamed* et de *Biban es-Soultanât*, n'ont d'ailleurs qu'un intérêt purement archéologique. Le feu en a détruit à peu près toutes les peintures, et n'a laissé subsister qu'un certain nombre d'inscriptions hiéroglyphiques. Les hypogées des Reines appartiennent aux trois dernières dynasties thébaines, la XVIIIe, la XIXe et la XXe. Il y en a en tout une vingtaine; le mieux conservé est à l'extrémité S. de la vallée.

Un peu plus loin encore (1/4 d'h. environ) en continuant vers le S. O., on arrive à ce que les Arabes ont nommé *Gabbanèt el-Kéroud*, le **Cimetière des Singes**, d'après le grand nombre de momies de ces animaux qu'on a trouvées dans les ravins de cette partie de la montagne.

Nous avons dû suivre sans interruption toute l'étendue de la Nécropole thébaine; nous allons maintenant rentrer dans la plaine et en visiter les monuments, à partir des ruines d'Abd el-Kournah.

Immédiatement au S. de la colline d'Abd el-Kournah, à la distance de quelques minutes seulement, on rencontre une large *enceinte de briques crues*. Un temple construit en pierres calcaires en occupait autrefois l'intérieur; il en reste à peine quelque trace. Le nom de Touthmès III (XVIIIe dyn.), empreint sur les briques de l'enceinte, en détermine l'époque. — A 6 ou 7 min. de là, dans la direction du S.-O, on se trouve devant une ruine qui a mérité d'être signalée comme appartenant à ce qui fut autrefois un des plus beaux monuments de l'Égypte : c'est le **Ramesseion**, ou palais de Ramessès II. Une confusion qui remonte à Strabon avait fait appliquer le nom de *Memnonium* à cet édifice dans les anciennes relations ; mais la lecture des inscriptions depuis Champollion, en faisant connaître avec certitude quel fut le constructeur de ce magnifique palais, ne permet plus d'hésiter sur sa véritable désignation. Ramessès II, le 3e prince de la XIXe dynastie, est comme on sait, le Sésostris des historiens grecs, si célèbre dans les anciennes traditions par ses lointaines expéditions militaires; les bas-reliefs et les inscriptions de ce palais, de même que bien d'autres monuments de l'Égypte, en retraçaient l'histoire. Nous rappellerons que le long règne de Ramessès II se place entre les années 1407 et 1341 avant l'ère chrétienne. Il y a longtemps d'ailleurs qu'on a reconnu que l'édifice décrit par Diodore sous le nom de *Tombeau d'Osymandias* ne peut être que notre Ramesseïon.

Le palais, dans son ensemble, se composait d'une entrée monumentale, d'une vaste cour ornée d'une double ligne de colonnes formant galerie, de deux grandes salles successives soutenues par de nombreuses colonnes, et enfin d'une suite d'appartements formant l'extrémité de l'édifice. La disposition en était tout-à-fait régulière, et le grand axe sur lequel se succédaient la cour, les salles et les chambres, avait une longueur totale de 167 mèt. environ. Un dromos d'une étendue proportionnée, avec une allée de sphinx selon l'usage égyptien, ajoutait sans doute à l'aspect grandiose du palais, et l'intérieur en était orné à profusion de sculptures, de peintures et de statues colossales. Les statues ont été brisées, les murs et les colonnes en partie renversés, les peintures et les sculptures mutilées ou détruites; et cependant ce qui subsiste encore, tant des constructions primitives que des fondations, permet de se rendre compte de ce que fut le monument dans sa magnificence. Il est plus que problable que sa destruction fut l'œuvre de Cambyse, qui se vengeait sur les temples et les palais des victoires égyptiennes dont ils perpétuaient le souvenir.

Les deux pylônes qui formaient la façade, sur une largeur totale de 68 mèt., et dans l'intervalle desquels était la grande entrée, sont encore debout, quoique très-dégradés. Les bas-reliefs de ces pylônes commençaient la série des tableaux historiques du palais. Il en existe encore quelques parties à la face intérieure, accompagnées de légendes qui en font connaître le sujet. Il s'agit ici d'une double expédition du roi contre les *Khéta*, en l'an 5 et en l'an 8 de son règne. Le nom de Khéta (les Khétim de la Bible), dans la géographie pharaonique comme dans le livre de Josué, se prend pour l'ensemble des peuples de Kanaan. Au-dessus d'un de ces tableaux de batailles, on a figuré une procession de prêtres sur deux files, portant les statues des prédécesseurs thébain du grand Ramessès, au nombre de 13.

La cour, dont le double pylône formait le côté méridional, était de forme à peu près carrée, quoique un peu plus large que profonde (56 mèt. sur 52); les murs de clôture, à droite et à gauche, sont presque entièrement détruits, ainsi que les galeries soutenues par une double rangée de colonnes, dont il n'existe quelque trace qu'au côté gauche. Au fond de la cour, faisant face aux pylônes, et à gauche du portail qui conduisait à la première salle, était une statue colossale de Ramessès en granit rose de Syène, assise et dans l'attitude du repos. La statue a été brisée, et ses débris couvrent tout un côté de la cour; le piédestal, de forme oblongue, est seul resté en place. La statue entière devait avoir, quoique assise, plus de 11 mèt. de haut, près de onze fois la grandeur naturelle. On a calculé que son poids était de plus d'un million de kilos, 4 fois 1/2 ce que pèse l'obélisque de Louksor (229 500 kil.) aujourd'hui dressé sur la place de la Concorde. On reste confondu en présence de telles masses, et des moyens mécaniques par lesquels les Égyptiens pouvaient les transporter et les établir sur leurs piédestaux.

La salle carrée, où l'on pénètre en quittant la cour du colosse, ne présente également qu'un spectacle de destruction. Les dimensions de cette salle étaient un peu moindres que celles de la cour (52 mèt. de largeur sur 43 de profondeur). Une double rangée de colonnes, à droite et à gauche, y formait deux galeries latérales; les deux autres côtés, celui de l'entrée et celui du fond, n'avaient qu'une seule rangée de piliers caryatides. Une partie des caryatides existent encore, plus ou moins mutilées; elles ont 9 m. 50 de hauteur. Ce qui subsiste des murs est couvert de bas-reliefs représentant des scènes guerrières. Trois perrons conduisent de cette première salle à un vestibule orné d'une rangée de colonnes dans toute sa longueur de droite à gauche; de chaque côté du perron central est un buste colossal, l'un en granit noir, l'autre en granit mi-partie noir et rose.

Le vestibule sépare la première salle de la seconde. Celle-ci mesurait 41 m. dans sa largeur de droite à gauche, sur 31 m. de profondeur. On y pénètre par trois portes en granit noir, qui répondent aux trois perrons de la première salle. Les murs latéraux n'existent plus. On y comptait 48 colonnes, disposées sur 8 rangées de 6 de profondeur; 5 rangées entières sont restées debout, et portent encore une partie des plafonds. Le plafond du centre est plus élevé que les deux plafonds latéraux; ces plafonds étaient peints en bleu et semés d'étoiles d'or. Partout où des pans de murs subsistent, on voit reparaître ou les scènes guerrières, ou des représentations et des emblèmes religieux.

Des chambres qui formaient le fond de l'édifice, il ne reste plus qu'une à peu près entière; elle est supportée par 8 colonnes. Un cu-

rieux tableau astronomique décore le plafond. Quatre colonnes de la chambre suivante subsistent encore ; tout le reste est détruit.

Le palais de Ramessès était entouré de constructions en briques d'un genre particulier. On en voit des parties intactes au N. de l'édifice, à la distance d'une cinquantaine de mètres. C'est une double rangée de voûtes accolées les unes contre les autres au nombre de 10 à 12 pour chaque rangée, et surmontées d'une plate-forme ; il est difficile de deviner quelle a pu être la raison d'une pareille construction.

Ruines à l'O. et au S. du Ramesseïon. Parmi d'autres restes de constructions antiques qui avoisinent le Ramesseïon, on remarque, à une petite distance au S., deux statues brisées d'Aménophis III (xviiie dyn.) Leur hauteur totale était d'environ 11 m. Un édifice de ce prince, dont il ne reste que quelques débris de murailles où son nom se lit, est voisin de ces deux colosses.

Deïr el-Médinèh. A 10 m. à l'O. du Ramesseïon au pied de la colline de Kournah-Murrâyi du côté N., est un petit temple élevé par Ptolémée Philopator (vers 50 av. J.-C.) et terminé au temps de César. Parmi les autres ruines dont tout ce terrain est couvert, on peut encore remarquer, à 7 ou 8 min. de Deïr el-Médinèh vers le S., les restes d'un petit temple au milieu d'une enceinte en briques crues. Les peintures, comme celles du temple de Philopator, sont exclusivement religieuses et d'un caractère funéraire. A 5 m. plus à l'E., des restes, connus des Arabes sous le nom de *Koum el-Hettan*, la butte de Grès, marquent l'emplacement d'un temple d'Aménophis III. Cette construction se développait sur de grandes proportions. Il en reste à peine quelques traces : des bases de colonnes, des statues brisées, des débris de sphinx, etc. Un dromos de 340 m. en formait l'entrée. C'est la ruine qui est marquée sur le plan sous le nom de Rhamseïon, (no 8.) Des colosses brisés dont les débris gisent dans la plaine (on en a compté 17) appartenaient probablement à cet édifice.

Colosses de Memnon. Les plus célèbres de ces colosses sont les deux monolithes que, d'après les anciens, on connaît encore sous le nom de statues de Memnon. Ce sont deux figures assises élevées sur un piédestal, à 5 m. du Rhamseïon vers l'E. Les légendes portent le nom d'Aménophis III. Chacune des deux statues fut originairement taillée dans un seul bloc de grès-brèche, conglomérat dont l'extrême dureté défie nos ciseaux les mieux trempés, et que cependant les sculpteurs égyptiens travaillèrent avec une admirable perfection. Leurs proportions, supérieures à celles du colosse de Ramessès, étaient exactement les mêmes, 15 m. 60 depuis le pied jusqu'au sommet de l'ornement (*pchent*) qui surmonte la tête, à quoi il faut ajouter 4 m. 30 pour la hauteur du piédestal, en tout près de 20 m. C'est la hauteur d'une maison de quatre étages. La statue du S. est entière, quoique très-dégradée ; celle du N. a été rompue par le milieu, accident que l'on attribue au tremblement de terre de l'an 27 av. l'ère chrét. dont les monuments de Thèbes eurent beaucoup à souffrir. Cette dernière statue est celle que les Grecs connaissaient sous le nom de *statue vocale de Memnon*, parce que chaque jour, au lever du soleil, elle faisait entendre, disait-on, un son harmonieux. Le bas de la statue est couvert de nombreuses inscriptions grecques et latines tracées par des voyageurs qui rendaient témoignage du phénomène. Les plus anciennes de ces inscriptions sont du temps de Néron (deuxième moitié du Ier siècle) ; les plus récentes sont contemporaines de Septime-Sévère (commencement du IIIe siècle), sous le règne duquel la partie détruite de la statue fut refaite au moyen de blocs de grès

superposés en cinq assises, tels qu'on les voit encore aujourd'hui. Le phénomène de pierres sonores n'est pas rare en Égypte, et la brèche dont la statue d'Aménophis est faite y est particulièrement favorable pour peu que des fissures un peu profondes y pénètrent. Les inondations du Nil, qui atteignent depuis longtemps le pied des statues et y déposent leur limon, ont enterré le bas des piédestaux d'une profondeur de plusieurs pieds. Les Arabes désignent les deux statues sous l'appellation collective de *Sanamât*, les idoles, en les distinguant par les noms particuliers de *Chdma* (qui est la statue du S.) et de *Tâma* (celle du N.).

Temples et palais de Médinet-Abou. Parmi tant de remarquables monuments qui dominaient la plaine occidentale de Thèbes, ceux de Médinet-Abou tenaient une place éminente. Ils sont malheureusement au nombre de ceux où le temps et la main des hommes ont exercé le plus de ravages; néanmoins ce qui en reste suffit pour qu'on en puisse restituer l'ordonnance générale et en apprécier la magnificence.

Nous avons à peine besoin de faire remarquer que le nom de Médinet-Abou est arabe. Il existait sur ce point, à l'époque de la conquête musulmane, un village, ou plutôt une petite ville copte, qui avait approprié au culte chrétien plusieurs des salles du grand temple ; il paraît qu'à l'approche des conquérants, les habitants abandonnèrent leurs demeures pour se retirer à Esnèh. Depuis lors, Médinet-Abou cessa d'être habité, ou du moins ne fut plus qu'un village insignifiant. Les maisons s'étaient élevées sur les monceaux de décombres qui obstruent l'édifice, et qui en ont mis sur quelques points les parties supérieures de niveau avec le sol; si bien que jusqu'à ces derniers temps les masures couvraient en partie les constructions antiques. Mais depuis 1858, l'attention de M. Mariette, le savant directeur du nouveau musée du Caire, s'est tournée de ce côté, et sans doute les voyageurs seront bientôt à même de connaître ces ruines bien plus complétement qu'on ne pouvait le faire jusqu'à présent.

Les constructions anciennes forment trois groupes principaux : le 1er temple, le pavillon de Ramessès et le grand temple ; le tout enveloppé d'une enceinte générale en briques, dont on reconnaît encore plus d'un vestige. Le 1er temple fut élevé par Touthmès Ier (XVIIIe dyn., vers 1660), et terminé par ses successeurs immédiats, Touthmès II et Touthmès III. Le grand temple et le pavillon royal appartiennent à Ramessès III le fondateur de la XXe dynastie (vers 1280). La façade des monuments regardait le Nil, c'est de ce côté qu'il faut les aborder.

Cours extérieures et 1er temple. On entre d'abord dans une cour rectangulaire de 25 m. sur 39, fermée sur trois côtés, par des murs en talus. La porte d'entrée a 5 m. de largeur, et sur les montants, qui sont en saillie, on lit, en hiéroglyphes, les noms de plusieurs empereurs romains, depuis César jusqu'à Antonin. Même en dehors de ces inscriptions, d'autres indices avaient fait reconnaître depuis longtemps ces constructions extérieures comme devant être d'une époque relativement moderne. La cour est fermée au fond par un double pylône qui en occupe toute la largeur, et en avant duquel s'étend une rangée de 8 colonnes qui sont du temps d'Antonin le Pieux, et que relient des murs d'entrecolonnement. Le pylône est des derniers temps des Ptolémées, les montants de la porte centrale sont décorés de bas-reliefs religieux. Cette porte donne accès dans une seconde cour, qui appartient, comme tout ce qui suit, à la construction primitive. Un second pylône, œuvre de l'éthiopien Tâhraka (le dernier prince de la XXVIe dyn., 695-687), et dont les sculp-

tures se rapportent aux victoires du roi fondateur, fait face, à la distance de 15 m. à celui sous lequel on vient de passer.

Le second pylône franchi, on pénètre dans une cour de 19 m. de long, dont la clôture qui subsiste en entier, est une addition du temps des Ptolémées. De chaque côté est une rangée de 9 colonnes. Cette cour est comme un vestibule intérieur, qui précède l'édifice primitif.

Cet édifice est ce que nous avons nommé le 1er temple construit par Touthmès I. Il est entouré de trois côtés par une galerie de piliers carrés, et du 4e côté par un massif de 6 petites chambres. Aux 2 angles de la façade du temple, on remarque, sous la galerie, deux portes qui conduisent à deux chambres remplies d'inscriptions en langue copte, ces pièces sont au nombre de celles qui furent appropriées au culte chrétien dans les premiers siècles.

A une trentaine de mètres vers le N.-O. du temple, on voit les restes d'un bassin carré revêtu en pierres de taille, et dont les côtés ont dû avoir originairement environ 15 m. On a trouvé, non loin de là, les fragments de deux colosses en granit, de 12 m. de hauteur.

Le Pavillon royal de Ramessès III. Cette construction, située au S.-O. de celles que l'on vient de parcourir, était primitivement isolée; le mur qui la rattache aujourd'hui au temple de Touthmès a été élevé plus tard. Deux tours rectangulaires à murs inclinés en forment l'entrée. Après avoir franchi cet intervalle, on arrive à un bâtiment élevé de plusieurs étages; c'est le pavillon proprement dit. Une porte au rez-de-chaussée donnait accès dans l'intérieur.

Des appartements dont le pavillon se composait, quelques-uns seulement subsistent encore: ce qu'ils offrent de plus digne d'attention, ce sont les peintures de leurs murailles, unique échantillon que nous possédions aujourd'hui de la décoration intérieure d'un palais égyptien. Dans une salle du second étage, dont le plafond est orné de losanges et d'un encadrement disposé avec goût, on voit représentées des scènes de harem. Le roi est assis dans un fauteuil de forme élégante. Une femme est debout devant lui et lui présente un fruit; le maître la prend d'une main par le bras, et de l'autre, fait un geste caressant. Dans d'autres groupes, le roi joue aux échecs, ou bien des esclaves agitent un large éventail au-dessus de sa tête. Sur les murs extérieurs du pavillon, les tableaux ont un autre caractère. Ce sont des scènes guerrières. Le roi frappe ses ennemis en présence de son protecteur céleste, Amoun-Ra. Les peuples vaincus sont représentés, comme toujours, sous leurs traits et leur costume caractéristiques, en même temps que leur nom est inscrit dans des cartouches. On voit là des Khéta, des Amari, des Tikouri, des Charoudana, des Touïricha, des Kouschi, des Kibou et d'autres encore, nomenclature qui nous met en présence des peuples asiatiques et africains limitrophes de l'Egypte, au N.-E., au S. et au N.-O. Le cartouche royal porte le nom de Ramessès, avec les titres ou surnoms qui appartiennent au 3e prince de ce nom (le chef de la xxe dyn.). La partie supérieure du pavillon se termine par des créneaux.

Le grand Temple, qui est la partie principale du groupe de constructions de Médinet-Abou, est, comme le pavillon royal, l'œuvre de Ramessès III. Ainsi que le temple de Touthmès, il est dédié au dieu Amoun ou Ammon, la grande divinité solaire de Thèbes.

Un dromos de 83 m. d'étendue le sépare du pavillon, dans la direction du N.-O. On a en face deux tours élevées de forme pyramidale, réunies par un portail intermédiaire, le tout formant comme un seul pylône de 63 m. de largeur et d'une hauteur de 22 m. I

est obstrué de décombres, surtout à ses extrémités, jusqu'à une hauteur considérable. Tous les bas-reliefs représentent des ennemis vaincus que le roi frappe de son glaive, comme un sacrifice agréable à Ammôn.

Quand on a franchi le portail, on se trouve dans une vaste cour (34 m. sur 42 environ), ayant à droite une galerie formée de 7 piliers à caryatides, dont les figures sont d'un beau fini et l'ensemble d'un très-bon effet, et du côté opposé, 8 grosses colonnes circulaires à intervalles inégaux. Les maisons de l'ancien village ont autrefois rempli cette cour, ainsi que tout le pourtour extérieur des constructions, et l'ont laissée encombrée de briques. Un pylône forme le fond de la cour. Une porte qui y est pratiquée à l'extrémité de chacune des deux galeries, donne accès de chaque côté à un escalier qui conduit à la terrasse supérieure du pylône, qu'entoure circulairement une bordure de cynocéphales assis, emblèmes du dieu Thoth. Les parois extérieures du pylône sont décorées de tableaux de guerre, comme toutes les autres constructions de Ramessès III. Des déblaiements, exécutés en 1855 par M. Greene, y ont mis à jour, entre autres sujets nouveaux, tout un calendrier religieux.

Au milieu du pylône est une large porte entourée d'inscriptions hiéroglyphiques. Elle donne accès à une seconde cour, très-supérieure à toutes les précédentes par ses détails d'ornementation et son effet général; c'est certainement un des plus beaux *péristyles* (en prenant le mot dans sa véritable acception qui désigne un espace *environné* de colonnes) que l'on rencontre dans aucun temple d'Égypte. La cour a 38 m. dans un sens et 41 dans l'autre. Les galeries qui l'entourent sont formées à droite par 8 piliers à caryatides, à gauche par 8 autres piliers semblables, et par un pareil nombre de colonnes correspondantes; au S. et au N. par 5 colonnes massives de 7 m. de circonférence et de 3 diamètres de hauteur. Toutes ces colonnes sont peintes et ornées de figures emblématiques. Les plafonds des galeries sont peints en bleu et semés d'étoiles, et les parois en sont couvertes de tableaux en partie historiques, en partie religieux. Le roi Ramessès y figure au milieu d'un cortége triomphal, représentant son couronnement comme souverain des *deux régions* (la haute et la basse Égypte).

La porte centrale de la galerie du N., celle qui est dans le grand axe des constructions, formait l'entrée principale de l'édifice. Quelques chambres du fond sont encore accessibles; mais le plus grand nombre est détruit ou enseveli sous la masse des décombres. Les huttes de l'ancien village copte avaient envahi jusqu'aux terrasses du péristyle.

De ces tristes débris, ce qui est de nature à intéresser aujourd'hui le plus fortement l'archéologue et le voyageur, ce sont les bas-reliefs sculptés et peints sur les murs extérieurs de l'édifice. Sur la muraille qui fait face au N., on peut suivre jusqu'à 10 tableaux distincts, qui retracent, comme en autant de pages, l'histoire d'une suite de campagnes de Ramessès III, durant sept années consécutives. Les dates sont consignées dans les légendes, en même temps que le nom de chaque peuple. Dans le 1er tableau, le Pharaon, entouré de ses troupes, est monté sur un char richement décoré; c'est le départ d'Égypte. Une défaite sanglante des Tamhou (nation du littoral africain, à l'O. de l'Égypte) est le sujet du 2e tableau. Dans le 3e, les prisonniers sont amenés devant le roi, et un scribe inscrit sur son registre le nombre des mains coupées aux captifs, 12 535, et le nombre des émasculations, également 12 535. On voit par là et par d'autres représentations

analogues des monuments, que ce dernier usage, qu'on retrouve encore aujourd'hui chez les Abyssins et chez les Gallas, fut autrefois commun à tous les peuples du bassin du Nil. Le 4e tableau montre le roi entouré des chefs de son armée, qu'il harangue après la campagne des Tamhou. Les 5e, 6e et 7e tableaux se rapportent à une campagne contre les nations maritimes de Zakkaro et de Charoudana. Le 8e représente une grande bataille navale contre ces deux peuples; dans le 9e, on voit le rivage couvert de leurs prisonniers, près d'une place que la légende nomme Magadil (Migdol, à ce qu'il semble, non loin de Péluse); le 10e, enfin, montre le retour du Pharaon dans Thèbes, sa capitale. La fin de cette campagne tombe vers l'an 1279 avant notre ère, ce qui donne en même temps la date approximative de la construction du temple, où le roi fit retracer la représentation figurée de ses campagnes. Dans un hymne de victoire, que l'on peut regarder comme un spécimen du lyrisme égyptien, le roi s'exprime ainsi : « Je suis assis sur le trône d'Horus; la déesse Hourhékaou réside sur ma tête. Semblable au soleil, j'ai protégé de mon bras les pays étrangers et les frontières d'Egypte pour en repousser les Neuf-Peuples. J'ai pris leur pays, et de leurs frontières j'ai fait les miennes. Leurs princes me rendent hommage. J'ai accompli les desseins du seigneur absolu, mon vénérable père divin, le maître des dieux. Poussez des cris de joie, habitants de l'Égypte, jusqu'à la hauteur du ciel. Je suis le roi de la haute et de la basse Égypte sur le trône de Toum, qui m'a donné le sceptre de l'Égypte pour vaincre sur terre et sur mer dans toutes les contrées. »

Quelques autres ruines au voisinage de Médinet-Abou. Quand on a parcouru ces ruines désolées d'un ensemble d'édifices, autrefois si splendides, l'attention fatiguée ne saurait s'arrêter longtemps aux restes moins importants qui existent encore sur quelques points des environs. On peut remarquer, cependant, à 200 m. du pavillon de Ramessès, dans la direction du S.-O , les ruines d'un *petit temple* de l'époque des derniers Ptolémées, dont l'intérieur renferme des légendes hiéroglyphiques utiles pour l'agencement chronologique des derniers princes de la dynastie lagide.

Le Birket-Abou. Vis-à-vis même, et à une petite distance de ce temple, commence une enceinte rectangulaire de 2256 m. de longueur du N.-E. au S.-O., et de 927 m. de largeur. Cette enceinte est marquée par une suite continue de levées de terres en talus, larges de 50 m. à la base, hautes de 13 à 14 m., et coupées, de distance en distance, par des ouvertures à fleur de sol, d'une largeur partout égale. Au premier coup d'œil, ces talus semblent uniquement formés de terre et de sable; mais en les sondant on reconnaît qu'ils ont été construits en briques. Dans quelques endroits on retrouve encore des restes du parement primitif. L'enceinte oblongue que circonscrivent les talus a quelque analogie avec notre champ-de-Mars, si ce n'est qu'en longueur elle en a 2 ou 3 fois l'étendue, car sa longueur, selon Wilkinson, est de 2433 mèt. de long sur 1000 mèt. de large. Il y a diverses opinions sur la destination de cette vaste enceinte. Quelques-uns y croient reconnaître le bassin desséché d'un lac artificiel, d'accord en cela avec le nom de *Birket-Abou* que lui donnent les Arabes. D'autres, avec plus de probabilité à notre avis, y voient seulement un ancien hippodrome.

A 1 kilom. environ de l'angle S.-O. de cette enceinte, on voit encore les restes d'un petit temple égyptien de l'époque romaine, dont les légendes portent les cartouches d'Adrien et d'Antonin le Pieux.

Comme dernière remarque sur l'ensemble des ruines du côté gauche de Thèbes, nous devons ajouter que d'après une indication fournie par quelques papyrus qu'on y a trouvés, il y avait, sous le nom de *Rue Royale*, une communication directe entre le Ramesseïon de Médinet-Abou et le temple méridional de la rive droite, près du Louksor actuel. Cette grande voie commençait, à ce qu'il semble, aux colosses de Memnon.

II. Rive orientale.

Louksor. La petite ville, ou plutôt le village de Louksor, qui marque l'extrémité méridionale de la Thèbes pharaonique à la droite du fleuve, occupe un monticule artificiel de 7 à 800 mèt. de longueur, sur une largeur de 3 à 400 m., monticule en partie formé des débris de la ville antique. Les ruines de l'ancien temple dominent cette butte artificielle, où elles-mêmes sont enterrées de plusieurs mètres à leur partie inférieure ; le village enveloppe la partie septentrionale des ruines, qui ne s'en dégagent que vers le S. De quelque côté que l'on s'approche de Louksor, on voit se détacher de loin la masse imposante des monuments antiques, au milieu desquels se perd et disparaît la chétive excroissance des habitations modernes.

Temple de Louksor. — *Histoire.* Ce temple est l'œuvre de deux souverains puissants et illustres, Aménophis III, de la XVIIIe dyn. et Ramessès II, ou Sésostris le Grand, de la XIXe, qui avaient aussi semé la rive occidentale des splendides monuments que nous venons de décrire (les deux Ramesséïons, les deux colosses).

A Louksor, Aménophis construisit le sanctuaire et le corps principal du temple ; Ramessès, 170 ans plus tard (vers 1360), y ajouta les pylônes qui en forment au N. la partie antérieure, et y fit dresser les deux magnifiques obélisques qui en décoraient l'entrée. Dans cette part inégale des deux princes, la principale revient à Aménophis ; aussi son nom et ses louanges se retrouvent-ils dans les inscriptions sans nombre qui décorent toutes les parties du temple. On y vante les richesses et la grandeur du Pharaon « auquel tous les peuples apportent leurs tributs, leurs enfants, leurs chevaux, et d'immenses quantités d'argent, de fer et d'ivoire. » Les rois et les peuples tributaires venaient de pays si éloignés, qu'avant ce temps où les armes du roi les soumirent « ils ne connaissaient ni la route ni le nom de l'Égypte. » Aménophis est aussi glorifié dans ses inscriptions pour avoir construit des temples à son père céleste, le dieu Amoun, « pour avoir agrandi la ville de Thèbes et avoir remplacé d'anciennes constructions en briques par des édifices en pierre. » Le nom actuel de Louksor est une altération de l'arabe *el-Koussor*, les palais.

Le *dromos* qui précédait l'entrée du temple est aujourd'hui enseveli sous le monticule de décombres et de sable sur lequel est bâti le village de Louksor ; dans l'état actuel des ruines, les premières constructions qui se présentent en quittant le village sont les pylônes de Ramessès, devant lesquels ce prince avait fait dresser ses deux obélisques et ses deux statues colossales. Les deux statues, taillées, de même que les obélisques, dans un seul bloc de granit rouge des carrières de Syène, sont enterrées aux trois quarts en arrière des obélisques, n'ayant au-dessus du sol que le buste et la tête, très-mutilés. Comme toutes les images analogues qui se rencontrent devant les monuments égyptiens, celles-ci sont assises ; leurs proportions sont celles d'une statue de 13 mèt. Les deux obélisques étaient d'une hauteur un peu inégale. Le plus grand, qui est à g., mesure 25 mèt. 6 depuis sa base jusqu'au sommet du pyramidion ;

le second, qui était placé à droite (du côté de la rivière), n'a que 23 mèt. 57. C'est ce dernier, donné à la France par Mohammed-Ali, qui a été transporté à Paris en 1836, et que l'on voit aujourd'hui sur la place de la Concorde. Tous deux sont d'une beauté d'exécution extrêmement remarquable; les hiéroglyphes, gravés en creux sur leurs quatre faces, ont une pureté et une finesse que le temps n'a pas altérées. Les inscriptions n'ont pas, du reste, de caractère historique; elles ne contiennent que les titres de Ramessès, accompagnés de tout le formulaire honorifique du style égyptien.

Le double pylône, devant lequel se dressaient les monolithes, se compose de 2 massifs pyramidaux que réunit un portail de 17 m. de hauteur, surmonté d'une corniche dont il ne reste plus que quelques arrachements; les deux parties du pylône dépassent de 6 mètres la hauteur du portail, et s'étendent à 30 mèt. de part et d'autre. Les scènes qu'on y a sculptées se rapportent à une campagne de Ramessès contre les Kétha et d'autres peuples de la Syrie, dans la 5e année de son règne (1403 av. J.-C.).

Le portail passé, on se trouve dans une cour rectangulaire de 50 mèt. sur 52 environ, entourée d'un double rang de colonnes qui formaient une galerie continue surmontée de larges terrasses. Mais les masures dont cette cour est encombrée permettent à peine d'en reconnaître la disposition. C'est là que les musulmans ont construit leur mosquée.

C'était ce vaste péristyle et le pylône antérieur qui composaient les additions de Ramessès; le reste des constructions, y compris le pylône qui forme le fond de la cour en regard de celui de Ramessès, appartient à l'édifice primitif d'Aménophis.

Après avoir franchi le pylône d'Aménophis, on voit, en se retournant, une grande colonnade qui couvre la façade intérieure de ce pylône, sur une longueur de 53 mèt. Les colonnes, au nombre de 14 sur deux rangs, sont enfouies jusqu'aux deux tiers de leur hauteur, qui est de 15 mèt.; leur diamètre, près du chapiteau, n'est pas de moins de 3 mètres.

A 18 mèt. de cette colonnade, toujours en s'avançant au S., vient un nouvel espace découvert qu'on peut regarder comme une seconde cour ou dromos dont la profondeur est de 48 mèt., sur 52 mèt. de largeur, avec deux galeries latérales de 12 colonnes chacune sur 2 colonnes de largeur, et, au fond, un portique couvert (*pronaos*), soutenu par quatre rangées de 8 colonnes chacune. Le fond de ce portique était fermé par un mur dont quelques arrachements percent encore les décombres.

A la suite de ce mur, ou de l'axe qu'occupe sa base actuellement enfouie, il y a un espace de 15 mèt. qui s'étend de droite à gauche dans toute la largeur de l'édifice, et qui sans doute était occupé par des appartements ayant leur entrée sous le portique. Les sordides constructions des Coptes et des Fellâh, élevées sur les débris de ces parties du temple, en ont tout à fait changé l'aspect. Quelques pièces s'y conservent encore, notamment un vestibule soutenu par 4 colonnes, et, à gauche du vestibule, une chambre décorée de peintures curieuses, entre autres d'une composition représentant la naissance du roi Aménophis mis au monde par la reine Moutémoua sa mère, et reçu par les divinités qui président aux délivrances.

La porte principale du fond du vestibule, située dans le grand axe du temple, donne accès à une grande salle (le *naos*) dans l'intérieur de laquelle s'élève une construction entièrement isolée. Cette construction isolée est le *sécos* ou sanctuaire. (V. p. 922) C'est la seule partie de l'édifice dont les murs soient en granit. Deux portes y sont percées en regard dans le sens du grand axe du temple. Le pla-

fond est revêtu de couleurs où le bleu domine, et les murs sont couverts de scènes religieuses. Le sanctuaire primitif avait été détruit par Cambyse; celui-ci fut reconstruit par Ptolémée Lagus, au temps qu'il n'était encore que gouverneur de l'Égypte, comme on l'apprend d'une inscription dédicatoire en caractères hiéroglyphiques. C'est un témoignage fort remarquable de la politique habile adoptée par les Macédoniens dès les premiers temps de la conquête.

Après le sanctuaire et le couloir qui l'environne, on se trouve dans une galerie transversale de 22 mèt. de longueur sur une profondeur de près de 9 mèt., dont le plafond est soutenu par 12 colonnes sur deux rangées Six portes y sont disposées symétriquement, et donnent accès dans une suite de chambres qui formait la partie extrême du *naos* et de tout l'édifice. Plusieurs de ces chambres existent encore.

Le temple de Louksor longe, à très-peu de distance, le bord du Nil (voy. le plan). Pour le protéger tout à la fois contre les envahissements et les débordements du fleuve, on a construit sur ce point un quai en blocs de grès, sur une longueur de 65 mèt. Cette construction est du temps des derniers Ptolémées ou des Césars; postérieurement encore on l'a prolongée en amont du fleuve par un quai additionnel en briques.

En remontant au-dessus du temple vers le S.-E., à la distance de 3 kilom. 1/2, et à 2 kilom. du fleuve, il y a une enceinte rectangulaire tout à fait semblable à celle que nous avons visitée au S. de Médinet-Abou, (le Birket-Abou), sauf les dimensions qui sont un peu moindres. Celle-ci n'a que 1700 mèt. de longueur, sur 1050 mèt. de largeur. Les talus en briques crues qui l'environnaient ne s'élèvent aujourd'hui au-dessus du sol que de 3 à 4 mèt. au plus; autant au moins est maintenant couvert par les dépôts du Nil, qui depuis l'époque des Ramessides est exhaussé de 4 ou 5 mèt., le niveau de la plaine, (*V.* p. 900).

Karnak. Les ruines de Karnak, les plus vastes et les plus belles non-seulement de Thèbes, mais de toute l'Égypte, sont à 1/2 h. du village de Louksor dans la direction du N.-E. Le village de Karnak, qui leur donne son nom, est à l'extrémité N. des ruines et à un demi-kilom. du Nil, faisant précisément face à Kournah, qui en est éloigné de 3 kil. vers l'O. N.-O.

Grande avenue des Sphinx. Quand on sort de Louksor par le N., on se trouve au milieu d'un chemin bien frayé, que bordent à droite et à gauche, à des intervalles assez rapprochés, des débris de piédestaux et des restes de sphinx. Plus on approche de Karnak, plus ces fragments se multiplient; et à Karnak même on trouve des sphinx entiers, à corps de lion et à tête de femme. Les sphinx tiennent entre leurs pattes antérieures la statue du roi Aménophis III, ce qui indique suffisamment que cette allée de 2 kilom. de longueur, qui devait compter au moins 600 sphinx appartient à ce grand prince de la XVIIIe dynastie. Elle est sûrement du même temps que le corps principal du temple-palais de Louksor, qui est aussi, nous l'avons vu, l'ouvrage d'Aménophis.

Avenue des Béliers. Immédiatement après avoir dépassé le village de Kafr, qui est encore à 10 min. en deçà du grand temple de Karnak, l'allée fait un léger coude sur la gauche et se continue par une avenue plus large (marquée f sur le plan), bordée de sphinx à tête de bélier accroupis sur leurs piédestaux. Au point ou l'allée des béliers se rattache à la grande allée des sphinx, il y avait un carrefour d'où partait sur la droite, se dirigeant à l'E., une troisième avenue de 200 mèt., qui allait aboutir à l'entrée d'une enceinte (d) renfermant un temple aux ruines duquel nous reviendrons

plus tard. Nous allons maintenant poursuivre notre route vers le grand temple par l'avenue des Béliers.

Temples de Ramessès IV et de Ptolémée Évergète. A l'extrémité de cette avenue, dont la longeur est d'environ 300 mèt. à partir du carrefour, on trouve un fort beau propylône, sorte de porte triomphale construite par Ptolémée Évergète, qu'on y voit figurer à côté de Bérénice sa sœur et sa femme. Dans un des bas-reliefs, le roi est représenté en costume grec, ce qui est rare sur les monuments égyptiens mêmes de la période des Ptolémées. Au delà de ce propylône, une nouvelle avenue de sphinx, dont plusieurs subsistent encore, conduit aux restes d'un temple construit par Ramessès III et terminé par Ramessès VIII, tous deux de la xxe dynastie (entre 1288 et 1200), outre quelques additions postérieures. Ses colonnes sont basses et massives. Ce temple, qui est assez bien conservé, était consacré au dieu Khons, l'un des personnages de la triade thébaine (*V.* p. 926). A gauche de ce temple, c'est-à-dire à l'O., un autre édifice de dimensions beaucoup plus petites, une sorte de chapelle dont l'entrée regarde le fleuve, fut consacré à la déesse athor par Ptolémée Évergète II (vers 130 avant J.-C.). Les peintures intérieures, empruntées à des sujets religieux, ont de l'intérêt.

Arrivée au grand temple. Nous arrivons maintenant au grand temple, dont l'entrée principale (*h* sur le plan), est à 5 min. au N. du temple de Ramessès III. Cette entrée regarde l'O., c'est-à-dire du côté du Nil, dont elle est éloignée d'environ 1 kil.; et le grand axe des constructions qui constituent l'ensemble de l'immense édifice, à la fois temple et palais, se dirige de l'O. à l'E. en inclinant au S. Pour faciliter la description, nous répétons ici dans le texte les lettres de renvoi du plan détaillé que nous donnons ci-derrière (p. 1062).

Façade extérieure. Premier pylône. Un énorme pylône (AA) en forme la façade. Les deux massifs dont il se compose à droite et à gauche de la porte centrale, malgré l'absence de leur couronnement qui n'a pas été achevé, présentent une hauteur d'environ 44 mètres, précisément celle de notre colonne de la Place Vendôme. La largeur totale du pylône est de 113 mètres, et sa profondeur de 15. Le massif N. du pylône est à moitié détruit; celui du S. s'est seul conservé entier. Cette entrée véritablement gigantesque donne une première idée des immenses proportions de l'ensemble du temple. Une double rangée de sphinx à tête de bélier précédait la porte centrale, que décoraient deux statues colossales (*aa*) maintenant mutilées et enfouies. On suit la trace de cette avenue de sphinx jusqu'à 60 mèt. en avant du pylône; à cette distance se trouvent les arasements d'une construction de forme carrée qui en était sûrement le point de départ. La construction du pylône, et celle de la vaste cour dont il forme l'entrée, appartiennent aux trois premiers rois de la xxiie dynastie, Sasank ou Sésonchosis (le Sésak de la Bible), Ouasorkân ou Osorthôn, et Tékéloth (entre 980-940). C'est la partie la moins ancienne des grosses constructions de l'édifice. Un escalier droit et très-étroit, pratiqué dans l'épaisseur du pylône, permet d'en atteindre, quoique avec difficulté, la partie la plus élevée. De cette station culminante, on embrasse tout l'ensemble de l'édifice, et on en voit se dérouler comme sur un plan les parties successives, jusqu'à ses dernières extrémités vers l'Est.

1re *cour ou Dromos.* Sous le portail élevé par lequel on traverse le pylône, on remarquera, dans l'enfoncement de droite, une inscription qu'y ont laissée les membres de la commission scientifique de

TEMPLE DE KARNAK.

Légende.

—

A A Premier pylône.
B B Grande cour antérieure.
C C Deuxième pylône.
D Grande salle des Colonnes (ou hypostyle).
E E Troisième pylône.
F F Espace transversal découvert.
G G Quatrième pylône.
H H Cour des Caryatides.
I I Salles de granit renfermant le sanctuaire.
K K Cour postérieure entre le sanctuaire et le palais de Touthmès III.
L L Palais de Touthmès III.
M Enceinte extérieure des parties les plus anciennes du temple.
N Temple d'Ammon, construit par Ramessès III.
a a Piedestaux qui portaient deux statues colossales.
b Colonnade centrale.
c c Double colonnade.
d Partie de la grande cour où sont sculptés des bas-reliefs.
e Bas-reliefs du mur extérieur.
f Construction de Mènephtah II.
g Perron conduisant au portail du second pylône.
h h Piédestaux qui portaient deux colosses monolithes.
i Vestibule.
k Muraille du S. de la salle hypostyle.
l l Avenue centrale de la salle hypostyle.
m m Colonnes de la grande salle hypostyle.
n Muraille du N. de la grande salle.
p Porte du troisième pylône.
q q Obélisques monolithes, dont un est renversé.
r Vestibule du quatrième pylône.
s s Obélisques.
t Portail conduisant au sanctuaire.
u Enceinte découverte précédant le sanctuaire.
v Secos ou sanctuaire.
x Colonnes d'Ousertasèn.
y Piédestaux.
z z' Chambres latérales de l'entrée du sanctuaire.
a Piédestaux en avant du palais de Touthmès.
b b' Restes d'une galerie couverte.
c Couloir.
d Chambres ouvrant sur le couloir.
e Grande salle soutenue par un quinconce de colonnes.
f Chambre des ancêtres.
g Partie postérieure du palais.
h Chapelle.
i Porte de sortie dans le mur oriental.

798. C'est la liste des principales ocalités de la haute Égypte où e trouvent de grandes ruines, ,vec la désignation des latitudes :t des longitudes, déterminées ›ar les membres de la Commis- ;ion.

Le portail franchi, on se trouve lans une cour immense (BB) qui n'a ›as moins de 108 m. de largeur, ;ur une profondeur (dans le sens lu grand axe de l'édifice) de 84 mèt. Cette cour est fermée sur les côtés au N. et au S.), par des colonnades (*cc*) de 15 mèt. de hauteur au-dessus du sol. La galerie du N. celle de gauche) est la plus réguière; elle présente un front de 18 colonnes, toutes debout et d'une très-belle conservation. La largeur de la galerie est de 2 mètres 30. La colonnade du S. est moins régulière, à cause d'une construction (N) encastrée dans le mur d'enceinte et qui se projette sur la cour de près de 12 mèt., en même temps qu'elle se prolonge en dehors de l'enceinte. Cette construction est un temple qui fut élevé par Ramessès III (vers 1270) sous l'invocation d'Ammon, 300 ans avant la construction de la grande cour elle même et de son pylône extérieur. Ce temple, dont les parties antérieures sont très-dégradées, a 52 mèt. de longueur sur une largeur de 25 mèt. Perdu, en quelque sorte, dans l'ensemble des constructions auxquelles il se trouva rattaché, il paraît comparativement peu considérable, et cependant il a les dimensions de beaucoup des grands temples de l'Égypte. Dans l'angle S. E. de la cour (*d*), entre le temple de Ramessès III et le pylône de l'E., on voit, sur diverses parties d'architraves, des bas-reliefs portant les légendes des trois rois sous lesquels fut construite la grande cour avec ses colonnades et son 1er pylône, Sésonchis, Osorchôn et Tékéloth ou Takellothis. A l'angle diamétralement opposé (celui du N.-O.), on peut remarquer les restes enfouis d'un petit édifice (*f*) dont la construction appartient à Méneptàh II (XIXe dynastie, vers 1310), et qui plus tard se trouva englobé, comme la partie antérieure du temple de Ramessès III, dans l'enceinte de la cour.

Au milieu même de la cour, dans le grand axe de l'édifice, sont les restes d'une avenue formée de deux files de 6 colonnes chacune (*b*), qui paraissent avoir porté les diverses images symboliques servant d'enseignes aux Égyptiens, telles que le bélier, l'ibis, l'épervier, le chacal, etc. Leurs sculptures portent les légendes de Taharaka (XXVe dynastie, 695-688) et de Psammétik Ier (XXVIe dynastie, 665-611). On y lit aussi le nom du 4e Ptolémée, Philopator. Les colonnes avaient 21 mèt. de hauteur totale. Une seule est restée sur pied, à l'extrémité de la rangée de droite; toutes les autres sont renversées et brisées.

Deuxième pylône. En avant du pylône (CC) qui forme le fond de la grande cour que l'on vient de parcourir, mais qui n'offre plus qu'un aspect de ruine et de bouleversement, il y a un large perron de 7 marches (*g*) aux deux côtés duquel se dressaient deux colosses monolithes en granit rouge (*hh*), de 7 mèt. de proportion. Un seul, celui de droite ou du S., est encore sur pied, quoique très-mutilé ; le second est abattu et enfoncé sous les décombres. La statue est debout, les jambes séparées : elle porte la légende de Ramessès III, le constructeur du temple latéral que l'on a visité tout à l'heure. Le perron donne entrée dans un vestibule (*i*) de 15 mèt. de large sur une profondeur de 7 mèt. 50., dont les parois, décorées de tableaux religieux, se dressent verticalement à la hauteur de près de 30 mèt. Les sculptures de cet imposant vestibule appartiennent à Ramessès II (Sésostris, 1407-1341).

La porte du fond a 20 m. 60 de hauteur; elle ouvre sur la

Grande salle des Colonnes ou salle Hypostyle. —Cette salle (D), cons-

truite sous le règne de Séti, père et prédécesseur de Ramessès II, est la plus vaste qui existe dans aucun des monuments égyptiens. Elle a 102 mèt. de large sur 53 de profondeur. Cent trente-quatre colonnes (*mm*) de proportions colossales portent le plafond, qui n'a pas moins de 23 mèt. de hauteur dans sa partie centrale. 12 colonnes, plus grosses que les autres, (*ll*) y forment, sur 2 rangées, une avenue centrale ; ces colonnes, de plus de 10 mèt. de circonférence, égalent en grosseur la colonne monumentale de la place Vendôme. A droite et à gauche de l'avenue centrale, les autres colonnes forment un double quinconce, dont les plafonds sont moins élevés de 10 m. que la partie reposant sur l'avenue centrale. Toutes ces colonnes, entièrement couvertes de sculptures, sont restées debout au milieu des ruines qui les entourent. Les bas-reliefs extrêmement remarquables qui décorent la face extérieure (*n*) de la muraille du N. se rapportent aux expéditions de Séti. Sur la paroi extérieure (*k*) de la muraille opposée, celle du S., et sur la partie contiguë (*e*) du pylône qui la précède, le pharaon Sasank (le Sésak de la Bible) fit représenter, longtemps après, ses campagnes contre le royaume de Juda. Les villes et les peuples vaincus, figurés par des captifs enchaînés, sont accompagnés de cartouches où sont inscrits leurs noms.

Troisième pylône, et cour de Touthmès I.— La grande salle des Colonnes était fermée à l'E. par un pylône (EE) à peu près de mêmes dimensions que celui de l'O.; son état de ruine est encore plus complet. La porte centrale (*p*), par laquelle on le traverse, a près de 16 mèt. de hauteur. Elle conduit à un espace découvert (FF) large de 15 mèt. qui longe tout le front du pylône, et au milieu duquel, dans le grand axe de l'édifice, s'élevaient deux obélisques monolithes (*qq*) de près de 23 mèt., en granit rose de Syène. Celui du S. est encore debout sur sa base ; l'autre est à terre et brisé. Les légendes de la face sont de Touthmès Ier. (XVIIIe dyn. vers 1660); les légendes latérales appartiennent à Ramessès II, et sont conséquemment postérieures aux premières de 250 ans. Les autres décorations intérieures de cette petite cour intermédiaire sont de Touthmès IV (quatrième successeur de Touthmès Ier) et d'Aménophis III son fils.

Quatrième pylône, et cour des Cariatides. Un quatrième pylône (GG) moins élevé que les précédents, dont il ne reste guère que des ruines, séparait l'espace découvert que l'on vient de traverser d'une nouvelle cour intérieure (H) d'environ 75 mèt. sur 19. Un vestibule (*r*) de 13 mèt. de longueur sur 4 mèt. de large, occupe le milieu du pylône et formait la communication d'une cour à l'autre. Deux obélisques (*ss*) pareils à ceux qui précédaient l'entrée du vestibule, en décoraient la sortie, et les piliers à caryatides (ou piliers osiriaques, comme on les nomme) qui formaient une galerie continue au pourtour de la cour, devaient être d'un très-grand effet.

Toute cette partie de l'édifice, y compris les deux obélisques, appartient à Touthmès I. De ces deux derniers obélisques, celui de gauche ou du N. est encore debout; les débris de l'autre jonchent le sol. Ils étaient au nombre des plus grands monolithes de ce genre que possédât l'Égypte. Celui qui reste en place a tout près de 30 m., presque autant que l'obélisque de Saint Jean de Latran à Rome, le plus grand que l'on connaisse, et au delà de 6 m. de plus que l'obélisque de la place de la Concorde.

Le côté oriental de la Cour des Caryatides était fermé par un corps de constructions moins profond que le pylône du côté occidental et que l'on traverse sous un portail en granit (*t*) dont le couronnement domine les terrasses du péristyle. Ce portail donne sur un

estibule de 6 mèt. sur 12, d'où l'on énètre dans une petite enceinte écouverte, (u), profonde de 6 mèt. t large de 15, qui précède immé-iatement l'entrée du sanctuaire.)eux portes pratiquées au N. et u S. de cette enceinte donnent ntrée de chaque côté dans une hambre (z z') de 7 mèt. sur 10. On oit encore dans celle du Nord (z) ɜs restes des colonnes à pans oupés dont elle était décorée.

Sanctuaire. — Cette partie du emple a été communément dési-née, par ceux qui ont décrit les uines de Karnak, sous la dénomi-ation *d'appartements de granit* (II). :lle est la plus vieille en date ans l'ordre des constructions; elle st aussi la plus complétement uinée. Ce n'est plus en quelque orte qu'un amas de décombres in-ormes, à travers lesquels une in-estigation persévérante a néan-ioins permis de retrouver les races de la distribution primitive. .u centre, et tout à fait isolé, était ɜ *sécos* ou sanctuaire proprement it (v); tout autour régnaient des orridors ou des galeries, sur les-uels s'ouvraient nombre de salles u de chambres particulières, ri-hement décorées de bas-reliefs istoriques ou religieux. Ces sculp-ures sont toutes du temps de la viiie dynastie. Mais les premières onstructions remontent beaucoup lus haut; car sur des débris de olonnes polygonales, en dehors e l'enceinte orientale des appar-ɜments de granit (voir ci-dessous,), on a trouvé le cartouche du roi)usertésèn, de la xiie dynastie (la e des dynasties thébaines). Parmi ɜs sculptures peintes qui se sont onservées dans quelques-unes es chambres du sanctuaire, les ableaux les plus importants sont eux de la salle de Touthmès III, insi qu'on la désigne. Ce n'est ien moins que l'histoire complète es expéditions militaires de ce rince en Mésopotamie, en Éthio-ie et dans le S.-O. de l'Arabie, lepuis la 22e jusqu'à la 40e année le son règne (entre 1604-1586). Une partie considérable de cette in-scription est aujourd'hui déposée au Musée du Louvre. Les déblaye-ments tout récents de M. Mariette (1858-59) en ont dégagé de nou-velles parties.

La vibration sonore rendue par des blocs de granit au lever du soleil, ce phénomène qui a donné autrefois tant de célébrité à la statue de Memnon, a été remarquée aussi dans les appartements de granit. Voici ce que disent à ce sujet ceux des membres de la Com-mission scientifique de 1798 aux-quels on doit la description de Thèbes: « Il nous est plusieurs fois arrivé, lorsque nous étions occu-pés à mesurer les monuments ou à dessiner les bas-reliefs dont les parois des murs sont couvertes, d'entendre à la même heure, après le lever du soleil, un léger cra-quement sonore qui se répétait plusieurs fois. Le son nous a paru partir des pierres énormes qui couvrent les appartements de gra-nit, et dont quelques-unes mena-cent de s'écrouler. » La cause phy-sique du phénomène est bien connue.

Grande cour postérieure.—En quit-tant les appartements de granit, si l'on continue d'avancer à l'E., dans le sens du grand axe de l'édi-fice, on voit d'abord, à peu de dis-tance des ruines, les restes (x) de colonnes polygonales d'Ouser-tésèn que nous avons déjà men-tionnées. Un peu plus loin, deux énormes blocs (y) ont dû servir de base à des statues colossales ou à des obélisques. Enfin, à la dis-tance d'une cinquantaine de mèt. des appartements de granit, on se trouve de nouveau devant une masse de constructions considé-rables (LL). C'est le

Palais de Touthmès III. La fa-çade, ainsi que la porte d'entrée, en sont complétement ruinées. Deux piédestaux (a) en avant du portail étaient probablement sur-montés d'obélisques. Aux extré-mités de droite et de gauche de la façade, on voit quelques restes de

murs avancés, ou plutôt de trois piliers à caryatides (bb') précédés de colonnes, lesquels probablement faisaient partie d'une galerie couverte qui s'étendait sur tout le front du palais. Des portes latérales conduisaient dans des appartements intérieurs, composés, comme on en peut juger par ce qui en reste sur la droite, d'une ou plusieurs salles d'entrée, et d'un couloir (c) parallèle au mur d'enceinte du S., menant à une suite de chambres (d) adossées à ce mur. Les deux dernières chambres, à l'angle S.-E., ont leurs plafonds soutenus par des piliers.

Au milieu du mur ruiné de la façade, en regard des deux piédestaux vides que nous avons mentionnés, le portail donne entrée dans une grande salle (e) de 44 mèt. de largeur et de 16 à 17 mèt. de profondeur. Cette salle, de forme rectangulaire, a son plafond soutenu par 2 rangées de colonnes dans le sens de sa longueur, outre une rangée de piliers carrés qui y formaient une galerie dans tout son pourtour. Les murs de clôture sont presque entièrement détruits, surtout à l'O., à l'E., et au N. A l'angle S. O., dans la partie la mieux conservée, une porte donne accès à une petite chambre (f) nommée

Chambre des ancêtres, dont la décoration intérieure est un des monuments historiques importants qu'ont fourni les temples de l'Égypte. On y voyait le roi Touthmès faisant des offrandes devant cinquante-sept de ses prédécesseurs au trône de l'Egypte. Ces personnages sont représentés assis sur quatre rangs, et chacun d'eux est accompagné de son cartouche-prénom. Ce précieux bas-relief est aujourd'hui déposé au Musée du Louvre.

Au delà du mur maintenant détruit qui formait le fond de la grande salle dont l'angle de droite est occupé par la Chambre des Ancêtres, est un espace (g) de 29 mèt. sur 16, tellement encombré qu'au premier abord on a peine a en reconnaître la forme. On y trouve néanmoins plusieurs rangées de colonnes, dont quelques-unes à pans coupés, et, tout à fait au fond, les restes d'une suite de chambres, au nombre de six, qui devaient s'adosser à la muraille d'enceinte orientale (M). Au centre, et dans l'axe de la grande porte de la façade, est un petit édifice carré (h) de 4 mèt. dans tous les sens, entièrement isolé comme les sanctuaires. C'était sans doute ce que nous nommerions aujourd'hui la *chapelle* du palais. L'intérieur est orné de sculptures exécutées avec soin, et dont les couleurs ont encore tout leur éclat. Les légendes de Ptolémée Alexandre qu'on y trouve indiquent une restauration comparativement récente. Une porte (i) pratiquée dans le mur d'enceinte, auquel s'adosse ce petit adytum, donnait issue au dehors.

Depuis le grand portail extérieur du premier pylône, à l'O., jusqu'à ce point extrême de l'édifice, à l'E., la longueur totale de ce gigantesque monument de Karnak est de 365 mèt. Sa plus grande largeur est celle du premier pylône, 113 mèt. Le pourtour total est d'environ 950 mètres.

Récapitulation chronologique. Ce vaste ensemble de constructions qu'on désigne sous le nom de temple de Karnak, et qui fut tout à la fois un sanctuaire religieux et une habitation royale, présente deux grandes divisions bien distinctes, dont l'espace découvert (FF) compris entre la grande salle des colonnes et la cour des Caryatides, marque la séparation. La division orientale, qui comprend la cour des Caryatides, les appartements de granit, et le palais de Touthmès III, est la plus ancienne. Elle est tout entière l'ouvrage de la XVIIIe dynastie (entre 1700 et 1500), sauf le sanctuaire ou temple proprement dit, noyau de tout l'édifice, dont la fondation remonte à la XIIe

dynastie. La division occidentale, c'est-à-dire la grande salle des Colonnes, la 1re cour avec sa colonnade centrale, et le grand pylône formant la façade, appartient à la XIXe, à la XXe et à la XXIIe dynastie (entre 1464 et 900), indépendamment des restaurations postérieures qui eurent lieu surtout sous les Ptolémées. On voit par là que pendant plus de 2800 ans les rois d'Égypte ne cessèrent pas de travailler comme à l'envi à l'agrandissement, à l'embellissement et à la conservation de cet immense édifice, qui était en quelque sorte le monument national par excellence. Il n'est pas sans intérêt de réunir ici les dates principales que la lecture des légendes permet d'assigner aux diverses parties de l'édifice.

XIIe DYN.	vers 2800.	Ousertésèn.	Fondation du sanctuaire.
XVIIIe	vers 1655.	Touthmès Ier.	Cour des Caryatides avec ses deux obélisques, obélisques de l'espace découvert qui borde le pylône oriental de la salle des Colonnes.
	entre 1625-1577.	Touthmès III.	Palais de l'extrémité orientale. Chambre des ancêtres. Sculptures historiques des chambres de granit.
	entre 1577-1546.	Touthmès IV.	Sculptures des chambres de granit et de l'espace découvert qui borde le pylône oriental de la salle des Colonnes. Enceinte extérieure des parties orientales.
	entre 1546-1509.	Aménophis III.	Continuation des sculptures de la paroi extérieure du pylône oriental de la salle des Colonnes.
XIXe	entre 1458-1407.	Séti Ier.	Grande salle des Colonnes.
	entre 1407-1341.	Ramessès II. (Sésostris le Grand).	Sculptures de l'enceinte extérieure de Touthmès IV. Décoration intérieure de la grande salle des Colonnes. Légendes latérales des obélisques de Touthmès Ier. Tableaux historiques du grand vestibule du deuxième pylône.
	entre 1341-1321.	Ménephthès Ier.	Continuation des bas-reliefs de la grande salle des Colonnes.
XXe	vers 1280.	Ramessès III.	Temple encastré dans le côté S. de la première cour. Colosses en avant du perron du deuxième pylône au fond de la première cour.
XXIIe	entre 980-940.	Sésonchis. Osorchon. Takelothis.	Premier pylône formant la façade de l'O., et grande cour dont il forme l'entrée.
XXVe, XXVIe	entre 695-611.	Tahraka. Psammétik.	Colonnade centrale de la première cour.
—	vers 320.	Philippe-Aridée.	Restauration du sanctuaire.
Ptolémées	entre 106-81.	Ptolémée-Alexand.	Chapelle du palais de Touthmès III restaurée.

Enceinte générale des monuments de Karnak.—Une vaste enceinte en briques crues, dont les côtés N. et E. subsistent encore presque en entier mais dont il ne reste que quelques arrachements des côtés O. et S., entourait non-seulement le grand ensemble de constructions qui constitue le temple de Karnak, mais d'autres constructions qui l'avoisinent, surtout du côté du S. On pénétrait dans cette enceinte, indépendamment de l'entrée principale de l'O. et des propylées du S. dont il sera question tout à l'heure, par différentes portes ou propylônes, dont une seule subsiste encore à la partie orientale. Cette enceinte mesure dans son pourtour entier

de 2300 à 2400 m.; ce sont précisément les 13 stades de tour (2397 m.) que Diodore indique pour le plus ancien des quatre temples de Thèbes (*V.*, p. 1041).

Ruines diverses au pourtour du grand temple.—A. *Au nord.* — Les premières ruines que l'on rencontre en s'avançant au N. de la grande salle des Colonnes sont les restes peu importants d'un *petit temple* construit et décoré sous les règnes de Psammétik II et d'Aahmès ou Amosis son second successeur (xxvie dyn., entre 595-527).

A 150 m. de là vers l'E., tout contre la grande enceinte extérieure des monuments de Karnak, sont les ruines d'un *autre temple*, petit édifice précédé d'une porte isolée, et qui est détruit jusqu'au niveau du sol. On reconnaît les vestiges d'un *pylône* de très-petites dimensions, d'un *portique* ou pronaos, et de plusieurs salles entourant le sanctuaire. Ce temple a été construit sous le règne de Touthmès IV, et continué, du moins pour la décoration, par Ramessès III; on lit aussi dans les cartouches le nom de Tahraka, le roi éthiopien, et celui des Ptolémées Philopator et Évergète I.

De l'autre côté de la grande enceinte, qui les sépare de ce petit temple, sont des ruines bien autrement considérables marquées (m) sur le plan général de Thèbes et connues sous le nom de

Temple d'Aménophis.—L'entrée du monument faisait face au N. En l'abordant de ce côté, on trouve une avenue de sphinx dont une vingtaine sont encore en place. Cette avenue conduit à un propylône, qui porte les légendes d'Evergète, de Bérénice et de Philopator. En avant du propylône sont 2 statues en grès siliceux, plus grandes que nature (3 m. 25); elles représentent Ramessès III en pied. A droite et à gauche, en dehors de l'avenue de sphinx, sont les restes de petits bâtiments qui paraissent avoir servi d'habitation. Quand on a dépassé le propylône, on trouve les socles en granit rouge de 2 obélisques érigés par Aménophis III, de la xviiie dyn. Viennent ensuite quatre rangées de colonnes formant une sorte de péristyle et précédant un pylône après lequel d'autres rangées de colonnes paraissent avoir soutenu une salle spacieuse. Plus loin, on voit les fondations de beaucoup d'autres pièces, qui terminaient l'édifice du côté du S. Cet édifice était vraisemblablement le palais du puissant Aménophis III, celui-là même que représentaient les deux colosses de la rive gauche dont l'un est si connu sous le nom de statue vocale de Memnon. Ce palais, comme ceux de la rive gauche, a été détruit de préférence, parce qu'il était en pierre calcaire d'une facile exploitation. Le sol est partout jonché de fragments de chapiteaux, de colonnes et de statues brisées. Tout près de l'emplacement du palais, à main droite, sont les restes d'une construction où l'on trouve les légendes d'Amyrtée (xxviiie dynastie, vers 400) Le tout était entouré d'une enceinte en briques crues qui s'appuyait au S. sur la grande enceinte des monuments de Karnak, et dont il reste des vestiges.

B. *A l'est.*—A peu de distance du mur oriental du palais de Touthmès III, et dans la prolongation du grand axe du temple, on voit quelques restes de fondations et de colonnes. Un peu au delà est la grande enceinte en briques des monuments de Karnak, et dans cette enceinte une *porte* tout à fait monumentale par ses dimensions et son aspect. Plus loin, en s'élevant au N.-E., il y a encore des débris de colonnes, des fondations de murs, et les restes de deux propylônes. Tout le terrain environnant, où devaient commencer de ce côté les habitations particulières de la ville, est rempli de monticules et couvert de ruines en briques crues.

C. *Au sud.*— Tout près de l'angle S.-E. de la grande enceinte des

monuments de Karnak, on voit les restes d'une petite enceinte quadrangulaire de 100 mèt. de côtés, percée, sur chacune de ses faces, d'une porte en bloc de grès. Ces portes conduisaient à un édifice dont il ne reste plus que des débris, et qui paraît avoir été un temple. Le seul nom qu'on y ait trouvé est celui de Ramessès III.

En se rapprochant du grand temple, immédiatement au S. de sa partie orientale, on trouve les restes d'un bassin de forme oblongue, qui était entièrement revêtu de pierres, et dont il ne se conserve qu'une mare (marquée (g) sur le plan) que les eaux du Nil alimentent par infiltration. Entre le bassin et l'enceinte particulière du grand temple, il y a quelques restes de maçonnerie en forme de couloirs. De l'autre côté du bassin, c'est-à-dire au S., il y a aussi des restes de substructions et de colonnes polygonales, qui portent le cartouche du roi Psammouthis (XXIXe dynastie, 380). Plus au S. encore, ou plutôt au S.-O., et tout près de la grande enceinte, on voit un petit édifice à portique, avec deux ailes latérales, qui porte les légendes d'Aménophis II et de son frère le célèbre Aménophis III. Une ligne de piliers formant galerie règne sur la façade, et dans l'intérieur un quinconce de piliers carrés sur quatre rangs porte le plafond de la salle principale.

Mais les restes les plus importants sont à l'O. de ceux qu'on vient de visiter. Vis-à-vis du côté S. de la cour de Touthmès I, comprise entre le troisième et le quatrième pylône du grand temple, et communiquant avec elle par une porte pratiquée dans l'enceinte, s'ouvrait une longue avenue marquée de distance en distance par quatre pylônes semblables à autant de portes triomphales, et qu'ornait en outre une suite de colosses monolithes de plus de 10 mèt. de proportion. Douze de ces colosses se retrouvent encore, et les fragments épars montrent qu'il en existait un bien plus grand nombre. Cette avenue, dont on peut se figurer la magnificence monumentale, est connue sous le nom de *Propylées du Sud*. Les pylônes sont plus ou moins dégradés, le premier surtout et le quatrième sont dans un état de ruine presque complet. Le second (et le précédent aussi, probablement) doit être du règne de Thouthmès I, dont il porte sur la face N. les légendes et les bas-reliefs; le troisième et le quatrième, élevés cent ans plus tard, appartiennent à Amenhotep III, ou Horus. Mais les légendes, ainsi que les inscriptions des statues colossales, portent aussi les noms de plusieurs autres pharaons, des XVIIIe, XIXe et XXe dynasties, qui sans doute firent travailler à l'ornementation des pylônes.

A partir du quatrième pylône (le plus méridional), une longue avenue de sphinx (marquée e sur le plan) conduit à une grande enceinte en briques crues (d), qu'un mur transversal partage en deux parties. C'est dans la partie du N. que sont les ruines. On y trouve les restes d'un temple environné d'un mur et qui était consacré à la déesse Mouth, deuxième personnage de la triade thébaine; cette destination de l'édifice est attestée par les restes d'inscriptions et de sculptures retrouvés dans ses ruines. Ces débris fournissent des portions de légendes de Touthmès III et d'Aménophis III, de la XVIIIe dyn., ainsi que de Ramessès II (Sésostris) de la XIXe; au S. du temple, on croit reconnaître les vestiges d'un bassin. Enfin, on voit quelques restes de constructions dans l'angle N.-E. et dans l'angle S.-O. de l'enceinte.

ROUTE 176.

DE THÈBES A ASSOUAN.

(208 kil.)

Erment (15 kil. rive O.). — La première localité digne d'attention que l'on rencontre, en continuant

de remonter le Nil après avoir quitté Thèbes, est le village d'Erment, situé à un demi-quart d'heure du fleuve, sur la rive occidentale. Le village marque l'emplacement de l'ancienne **Hermonthis**, comme il en a gardé le nom. Ce fut autrefois un lieu d'une certaine importance, chef-lieu d'un nome sous les Ptolémées et les Romains, siége d'une légion au temps des Césars, et ayant une monnaie à son type.

Entre le Nil et le village, le sol est jonché de débris de colonnes et de blocs de pierre, dont beaucoup gardent des fragments d'inscriptions où l'on a lu les noms de Touthmès III, le grand conquérant, et de son successeur Amenhotep II, de la XVIIIe dyn. L'ancien temple datait sûrement de leur époque. Mais un second *temple* fut bâti plus tard, environ 100 ans avant l'ère chrétienne, par Ptolémée Alexandre et sa mère Cléopâtre. Celui-ci est à gauche des ruines; quelques parties en sont assez bien conservées. On y trouve aussi les cartouches de Césarion, fils de César et de Cléopâtre, qui occupa le trône, conjointement avec sa mère, depuis l'an 42 jusqu'à l'an 32 avant le commencement de notre ère. Le temple était dédié à Harpékhrot, Horus enfant, le symbole du soleil à son lever, ce qui explique les emblèmes astronomiques que l'on voit partout mêlés aux ornements. Non loin de là sont les restes d'une *église chrétienne*, du temps du Bas-Empire.

Vis-à-vis d'Erment, sur l'autre rive du Nil, à 3/4 d'heure dans l'intérieur, le village de *Toud* occupe l'emplacement de **Tuphium**. Les restes d'un petit temple, presque ensevelis sous les décombres, ne valent guère le temps que l'on emploierait à les visiter.

Après avoir dépassé (16 kil.) *Gébeléïn* (les deux montagnes), groupe isolé que domine la tombe d'un cheikh arabe, et où il y a des grottes dont les sculptures sont détruites; puis un peu plus haut, le village de *Tofnis*, et enfin celui **d'Asfoun** (31 kil. Rive O.) avec de nombreux monticules de décombres, l'**Asphynis** des notices, peut-être l'*Aphroditopolis* de Strabon, on arrive à

Esnèh (10 kil. Rive O.), une des places relativement importantes de la haute Égypte, dans la partie gauche ou O. de la vallée, sur le bord même du fleuve. Les montagnes qui bordent les deux côtés de la vallée sont ici distantes de 8 kilom. l'une de l'autre. Esnèh a près de 1 kil. de longueur du N. au S.; sa largeur est moitié moindre. C'est du côté du S. que la ville se présente sous son meilleur aspect; c'est le seul endroit où le fleuve porte son inondation et y favorise la végétation. Mohammed-Ali y a fait construire une grande habitation, entourée de jardins. Plus bas, la hauteur des rives retient les eaux dans leur lit, et prive la plaine de leur bienfait. Il faut avoir recours aux sakyèh. Une partie de la population se livre à des travaux de manufacture; la ville a une certaine réputation pour ses toiles de coton bleues, ses châles appelés mélayèh dont on fait un très-grand usage dans toute l'Égypte, et ses poteries; la caravane annuelle du Sennaar y apporte aussi un peu d'activité commerciale. Le commerce et l'industrie y sont surtout exercés par les Coptes. Esnèh est aussi le pays classique des Almées (V. p. 946).

La *grande place* est ornée d'édifices assez réguliers construits en briques de différentes couleurs d'un effet agréable. On y remarque aussi un *beau minaret*. Une ruelle située à l'angle S.-O. de la place conduit au **temple**, qui est le grand monument de l'ancienne ville. Il était presque entièrement caché sous des amas d'immondices lorsque Mohammed-Ali le fit dégager à son passage dans la ville, en 1842. Il était naguère, et peut-être est-il encore en partie occupé par un magasin de blés. L'édifice

est d'ailleurs assez bien conservé; il fut commencé au temps des Ptolémées, et terminé sous les premiers empereurs romains. Son portique, soutenu par vingt-quatre colonnes sur quatre rangées, rappelle celui de Dendérah; il est construit en grès. Les noms de Tibère, de Claude et de Vespasien sont gravés dans l'inscription dédicatoire, et ceux de Domitien, de Trajan et d'Antonin dans les ornements du portique; mais, sur la muraille de la partie postérieure du temple, on trouve les noms de Ptolémée-Philométor et d'Évergète. Il se peut, toutefois, qu'un temple bien plus ancien existât sur le même emplacement, car on y a lu aussi le nom de Touthmès III. Le temple était consacré aux trois dieux protecteurs de la ville, Noumra, la déesse Nébouou son épouse, et leur divin enfant Harpékhrot. Les inscriptions, ainsi que les sculptures, sont d'un caractère exclusivement religieux; la plus importante de ces inscriptions, qui se trouve sur les murailles latérales, est un calendrier religieux donnant la liste de toutes les fêtes qui se célébraient dans les trois villes du district. Il y a aussi une sorte de zodiaque au plafond du portique. On croit qu'Esnèh répond à la **Latopolis** de Strabon, ainsi nommée, dit le géographe, du poisson Latus qui y était en vénération; cependant le seul nom de la ville dans les inscriptions hiéroglyphiques est *Chennou*, ou *Séni*, d'où s'est évidemment formé le nom moderne.

De nombreux monticules semblent indiquer que l'ancienne ville avait plus d'étendue que la ville actuelle; mais les seuls vestiges anciens, outre le temple, sont les *restes d'un quai* sur ce qu'on nomme encore le port.

A 3/4 d'heure au N. de la ville et à 35 ou 40 min. du fleuve, on peut voir, sur une petite éminence, les ruines d'un autre *temple*, beaucoup moins considérable que le premier et qui n'a probablement jamais été compris dans l'enceinte de la ville. Il a aussi, comme le grand temple, son zodiaque sculpté au plafond du portique.

De l'autre côté de la ville, c'est-à-dire au S., à la distance de 3 quarts d'h., est un *couvent copte* avec son église, célèbre par le massacre des chrétiens au temps de Dioclétien. C'est un lieu de pèlerinage très-fréquenté.

A l'E. d'Esnèh, sur la rive droite du Nil à 15 min. du fleuve, sont les restes d'un troisième *temple* de petites dimensions, dont les sculptures ne semblent pas avoir été jamais achevées. On y lit les noms de Cléopâtre Coccê et de Ptolémée Lathyre, et ceux de Marc Aurèle et de Commode. Il domine un monticule de décombres couvert de briques et de débris de poteries, et il s'aperçoit de très-loin. Le village voisin se nomme el-Hellèh. Ce doit être le **Contrà-Lato** de l'Itinéraire.

Entre Esnèh et el-Kab, la rive gauche ou occidentale du fleuve est bordée d'une suite presque continue de vestiges anciens. Les premiers que l'on remarque, à 11 kil. au-dessus d'Esnèh, sont des monticules annonçant un ancien site, dans un lieu appelé aujourd'hui *Koum-Aïr*. Plus haut (7 kil.) est *el-Kénan*, qui répond, selon toute apparence, au **Chnubis** de Ptolémée, et non loin duquel sont les restes d'un ancien quai en pierres de taille. C'est à Kénan que commence la région du grès, que son grain uni et serré rend si propre à la sculpture et à l'architecture, et dont les Égyptiens firent un si grand usage dans leurs monuments de la haute Égypte.

A 5 kil. plus haut, on voit les restes d'une petite pyramide en pierre calcaire, appelée *el-Koula*, dont les côtés mesurent environ 18 mèt., et qui n'a plus que vingt-cinq gradins. *El-Koum el-Ahmar* (la Butte-rouge), à 6 kil. d'el-Koula, vis-à-vis d'el-Kab, occupe le site de **Hieraconpolis**, dont il reste peu de vestiges. Le nom

d'Ousertesên (XIIe dynastie), qu'on a lu sur une pierre de ces vieilles ruines, les fait remonter à une antiquité très-reculée.

El-Kab, (29 kil. d'Esnèh, rive orient.), marque l'emplacement **d'Éléthya**, en face de *Hieraconpolis*. Cette localité est une de celles que le voyageur ne peut se dispenser de visiter. Lorsqu'il met pied à terre un peu au-dessous du village, il voit devant lui les traces d'une enceinte immense; ce sont les restes des *anciens remparts* de la ville, qui étaient très-épais et construits en briques creuses. De nombreux monticules formés par des amas de décombres pulvérisés couvrent l'emplacement considérable où s'élevaient les habitations privées. On ne voit, parmi ces buttes artificielles, aucun vestige de monuments publics.

C'est dans une *seconde enceinte*, au S. de la première et l'enveloppant en partie, qu'étaient situés les édifices d'un caractère monumental; mais ils sont pour la plupart détruits jusqu'au ras du sol. Quelques *restes de temples* ont seuls échappé à cette ruine complète.

A peu de distance du Nil, une *chapelle isolée* (naos) avait été dédiée à Amoun-Ra par Ramessès II (entre 1407-1341). Plus loin, un *petit temple* commencé par Ptolémée Évergète II (vers 140), et terminé, 50 ans plus tard par Ptolémée Alexandre, est adossé à un rocher calcaire dans lequel il est en partie excavé. Enfin à 15 ou 20 min., de là vers l'E., et à 50 mèt. de la rivière, une autre *ruine isolée* porte le nom et les sculptures d'Aménophis III.

Plus au N., à mi-chemin environ entre l'enceinte de l'ancienne ville et le village d'el-Mahamid, il y a un autre *temple*, très-petit comme les précédents et dans une situation isolée. Ses légendes portent les noms de Touthmès III et de son fils et successeur Aménophis II (entre 1625 et 1577). Près d'el-Mahamid, un rocher d'une forme singulière attire l'attention. Il a été exploité et taillé de telle sorte par l'extraction des pierres, que de loin il présente tout à fait la forme d'une porte gigantesque.

Ce qu'Éléthya présente de plus curieux et de plus important, ce sont ses *grottes* percées dans les hauteurs qui terminent la plaine et dominent, à la distance d'une heure, le site de l'ancienne cité. Les plus nombreuses sont directement à l'E.; elles indiquent probablement l'emplacement de la nécropole commune. Plus près du grand rocher et d'el-Mahamid, plusieurs de ces hypogées, ornés de sculptures, se rapportent par leurs légendes aux premiers rois de la XVIIIe dynastie. Ce sont des tombes de hauts dignitaires et de personnages considérables. L'une d'elles, celle d'Aahmès, le chef des nautoniers (comme il s'intitule), est devenue célèbre dans la science par le beau travail que lui a consacré M. de Rougé; elle est contemporaine du règne d'Aménophis Ier, le troisième roi de la XVIIIe dynastie (entre 1681-1668). Au-dessus de cette grotte, il y en a une autre extrêmement curieuse par les tableaux dont ses parois sont décorées. Tous les détails de l'agriculture, de la pêche et de la chasse, ceux de l'embaumement et de la préparation des momies, s'y trouvent représentés ainsi qu'une infinité d'autres sujets. Bien que ces peintures soient d'une exécution inférieure à celles des grands hypogées de Kournah, elles n'en fournissent pas moins des renseignements d'un extrême intérêt pour la connaissance de la vie privée des Égyptiens dans les temples antiques, aussi bien que pour certains points d'histoire et de chronologie.

Edfou (20 kil. d'el-Kab, rive O.), est un assez gros village arabe, à 30 min. de la rive du Nil. Les pauvres maisons des habitants actuels se sont groupées sur l'emplacement d'**Apollinopolis Magna**, dont les

débris, enfouis sous des monticules de décombres et de sable, s'étendent jusqu'à la rive du fleuve, où se voient encore les restes d'un *quai* en pierres de taille. Deux édifices, un grand et un petit, ont seuls survécu, et leur parfaite conservation n'en paraît que plus remarquable au milieu du complet anéantissement de l'ancienne cité.

Le *grand temple* n'est pas seulement un des mieux conservés, il est aussi un des plus beaux et des plus imposants de la haute Égypte. Le pylône qui le précède domine toute la plaine et se voit de très-loin. Ce beau monument est malheureusement caché en partie par les décombres accumulés à l'extérieur et par les masures des Fellâh qui en ont envahi jusqu'aux terrasses; mais les mesures qui se poursuivent actuellement pour le déblayement complet des anciens monuments auront bientôt rendu ceux-ci aux admirateurs des beaux restes de l'antiquité.

Le grand temple d'Edfou n'appartient cependant pas à la période des anciennes dynasties; il est du temps des Ptolémées. Mais il nous est un témoignage que les traditions de l'art égyptien survécurent longtemps encore à la ruine de la monarchie nationale. La partie du temple la plus ancienne, le naos et le pronaos, date du quatrième Ptolémée, Philopator (222-193). Les constructions paraissent n'avoir été que faiblement poussées sous les rois suivants, Épiphane, Eupator, Philométor Ier et Philopator II; mais le règne du 9e Ptolémée, Évergète II (146-117), vit s'élever le portique. Les sculptures des murs du naos et du pronaos sont du même temps. Les grands murs extérieurs, avec leurs ornements, sont des deux Ptolémées suivants, Philométor-Soter et Alexandre Ier (117-81); enfin le dromos et le pylône furent terminés sous Neos-Dionysos, le treizième Ptolémée (81-52). Le temple était dédié à Harhat (Horus) et à sa mère Hathor, que les Grecs identifièrent avec leur Aphrodite (Vénus). Harhat dont Harpékhrot, le dieu-enfant, est une forme, est qualifié dans les inscriptions du temple de « grand dieu, seigneur du ciel, le dieu-épervier, fils d'Osiris, roi des rois de la haute et de la basse Égypte, maître des dieux et des déesses. » Parmi les sculptures et les inscriptions hiéroglyphiques les plus importantes, on a signalé la liste des nômes et de leurs subdivisions dans la grande cour, et le tableau astronomique de l'entrée du pronaos. On a aussi remarqué, à l'angle N.-E. du mur extérieur, une inscription datée du règne de Ptolémée Alexandre Ier, et qui a pour objet une donation de terres faite au temple, où sont rappelés les noms d'Amyrtée, de Nectanèbos et de Darius. Dans les inscriptions hiéroglyphiques, le nom de la ville est *Teb*, d'où s'est formé le copte *Atbô*, qui est lui-même devenu, par la corruption arabe, *Edfou*. Les bas-reliefs se rapportent pour la plupart à des sujets religieux; il y en a néanmoins, sur la façade principale des deux ailes de l'entrée, qui ont pour sujet, à l'imitation des anciennes sculptures pharaoniques, des expéditions militaires. On voit le Ptolémée qui saisit par les cheveux ses ennemis prosternés, et qui se dispose à les frapper. Les noms des peuples vaincus inscrits dans les cartouches sont les *Anou*, les *Chaï*, les *Méntou*, les *Fenekh* (Phéniciens), les *Grecs*, les *Tamhou*, les *Rétennou*, les *Bétennou* (Bithyniens), les *Takou* (Daces), le pays des *Neuf-Arcs*, etc. Cette nomenclature de la géographie extérieure au temps des Ptolémées est surtout intéressante par les moyens de comparaison qu'elle fournit pour les nomenclatures parallèles des temps pharaoniques.

Le *petit temple*, à 2 min. du précédent, se compose de deux chambres et d'un péristyle. Il est du règne de Ptolémée Évergète II et de Ptolémée Lathyre ou Soter II son successeur (146-107).

Il y a des *grottes* creusées dans

une colline, à 4 ou 5 kil. d'Edfou. C'était sûrement la nécropole de l'ancienne ville. Elles ont échappé, à ce qu'il semble, à l'attention des archéologues qui depuis trente ans ont exploré la vallée du Nil.

Le v. de *Rédésièh* (9 kil., rive E.) n'a rien de remarquable que d'être la résidence d'un des principaux chefs des Ababdèh, population nomade qui campe entre la haute vallée du Nil égyptien et la mer Rouge, et que l'on qualifie abusivement d'Arabes. Si les Ababdèh sont Arabes, c'est seulement par les mœurs et les habitudes; par le sang, c'est un peuple de même souche que les Bichari de la Nubie orientale. Un autre de leurs quartiers généraux est à Dérâwi, près de Koum-Ombo.

A 4 ou 5 heures au-dessus de Rédésièh (19 kil.), le village de *Toum*, et les ruines qui l'avoisinent sur la rive E., représentent indubitablement le site de la **Tmui** de Ptolémée. A 8 kil. environ de ce dernier point, un rocher de la rive gauche forme dans le lit du fleuve un cap avancé connu sous le nom de *Gébel Abou-Chéghèr*, la montagne des Tempêtes, parce qu'en effet, sans doute à cause de la disposition des vallées qui débouchent au fleuve, les coups de vent y sont fréquents et dangereux. De là il y a encore 6 kil. jusqu'à

Gébel-Silsilèh où Hagar-Silsilèh, comme on dit aussi dans le pays (13 kil de Toum). Ce nom s'applique à un défilé de la vallée que forment, en se rapprochant jusqu'à la distance d'environ 500 mèt., les deux chaînes parallèles qui bordent le fleuve. Les Arabes ont une tradition, ou, pour parler plus exactement, une légende, d'après laquelle le fleuve aurait été autrefois fermé au moyen d'une chaîne tendue d'un rocher à l'autre, et ils tirent de là l'origine même du nom de Silsilèh, qui, en arabe, signifie une chaîne. Il est bien plus présumable que c'est le nom même, et son assonnance accidentelle avec le mot arabe, qui ont donné naissance à la légende populaire. On montre cependant une grande colonne naturelle sur la rive E. à laquelle la chaîne aurait été attachée.

Ce qui a fait de tout temps la célébrité de cette localité remarquable, ce sont ses *immenses carrières*, dont le grès calcaire, d'un grain fin et serré, forme, on peut dire, la transition entre les beaux granits de Syène et les calcaires moins durs de l'Égypte inférieure. Les carrières de Silsilèh sont répandues aux deux côtés du fleuve, mais les plus remarquables sont celles de la rive gauche, où nombre d'excavations ont été transformées en hypogées sépulcraux et même en *spéos* consacrés au culte, sûrement en vue des légions d'ouvriers employés à l'extraction des pierres.

Le plus remarquable de ces petits temples excavés présente extérieurement une façade soutenue par 4 piliers, dont les inscriptions hiéroglyphiques contiennent les cartouches des rois de la XVIII[e] dyn. et des dynasties suivantes. On y trouve la mention de Ramessès II (Sésostris). On y voit des bas-reliefs d'un intérêt particulier consacrés à une campagne d'Amenhotep III (Horus de Manéthon, XVIII[e] dyn., vers 1540), contre les peuples de *Kousch*, c'est-à-dire les populations de la Nubie actuelle, au-dessus de l'Égypte. Une sorte d'hymne propitiatoire est mis dans la bouche des prisonniers, amenés devant le pharaon: « Abaisse ta face, ô roi d'Égypte, soleil de la Libye ! Grand est ton nom dans le pays de Kousch, » etc.

Au delà de cette grotte, il y en a d'autres moins grandes qui ont servi de sépulcres, et où se lisent les noms des premiers rois de la XVIII[e] dyn., ceux de Touthmès I[er] et de Touthmès III entre autres. Le peu de sculptures qu'on y trouve ont principalement pour sujet des offrandes faites à l'occupant ou aux occupants de la tombe. Plus

au S. encore, sont d'autres tombes et d'autres chapelles d'un beau travail. Elles sont ornées de colonnes, dont les chapiteaux, que surmonte une corniche élégante, sont imités de la fleur du lotus. Ces grottes sont aussi du commencement de la XVIIIe dynastie. Ramessès II, entre autres, y fait des offrandes à la triade thébaine et au dieu Nil. Ce dernier est ici assimilé aux autres divinités de l'Égypte, ce qu'on ne voit pas ailleurs.

Moins remarquable sous le rapport des spéos et des grottes tumulaires, le côté droit du Nil l'était davantage par l'étendue des carrières. C'est de ce côté de la vallée que sont les plus nombreuses et les plus dignes d'attention. Les matériaux employés pour la construction de Thèbes et des autres villes de la haute Égypte en sortirent en grande partie. Ces vastes carrières rappellent celles de Toura près de Memphis. Un spéos très-dégradé, dans lequel le roi Amenhotep III (XVIIIe dyn.), est représenté en présence du dieu Ammon, est à peu près le seul monument remarquable qu'on rencontre de ce côté. Près de cette chapelle on voit un sphinx ébauché dans un énorme bloc.

Il est question dans quelques-unes des inscriptions d'un lieu nommé *Khènnou*, ou, avec l'article égyptien, *Pékhennou*, qui existait dans cette partie de la vallée, et qui était consacré à Sébek, le dieu d'Ombos. Les indices très-reconnaissables d'une ancienne ville qui se voient au N. et tout près de la gorge du fleuve, sur la rive droite, en marquent peut-être l'emplacement. C'était là sûrement aussi que se trouvait le poste romain de *Silsili*, mentionné dans la Notice de l'empire (où le nom est écrit par corruption *Silili*).

Depuis qu'on a dépassé Edfou, et surtout après Gébel-Silsilèh, la vallée du Nil prend un nouvel aspect. Les deux chaînes riveraines, de plus en plus rapprochées, ne laissent au fleuve qu'un espace toujours plus resserré. La plage, privée du bienfait de l'inondation par l'élévation des rives, n'offre aux regards qu'une lisière de sable, à peine relevée par un étroit ruban de verdure, et de loin en loin deux ou trois huttes en terre au-dessus desquelles se balance la tige élancée de quelques dattiers. Partout l'image de la stérilité. Les habitants eux-mêmes n'ont plus la même physionomie ; tout annonce que l'on quitte l'Égypte et que l'on touche à la Nubie.

Koum-Ombo (la colline d'Ombo) (23 kilom., de la gorge de Silsilèh et 61 kil. d'Edfou, rive E.) domine, comme son nom l'indique, une colline de sable qui s'élève à pic au-dessus du fleuve, au débouché d'une vallée, vis-à-vis d'une grande île appelée Mansourièh. C'est là que sont les restes de la ville d'**Ombos**, à laquelle a succédé un village qui, lui-même, est abandonné à cause de l'envahissement des sables. Le site de l'ancienne ville et toute la plaine environnante en sont entièrement recouverts ; on n'y voit plus ni une maison ni un arbre. Les restes de deux *temples*, un grand et un petit, avec un mur d'enceinte qui les environnait et qui les séparait du reste de la ville, dominent seuls, à demi-ensevelis, cette scène de désolation.

Le portique du *grand temple*, ainsi que la salle contiguë, sont assez bien conservés. Le temple, d'après les inscriptions, fut commencé sous Épiphane (le cinquième Ptolémée), et terminé sous Évergète II (le neuvième), ou plutôt sous le treizième Ptolémée. Néos Dionysos, dont le nom, avec celui de la reine Cléopâtre sa femme, est inscrit sur les colonnes du portique. Mais avant ce temple des Ptolémées, il a dû y en avoir un bien plus ancien sur le même emplacement; car le nom de Touthmès III, de la XVIIIe dynastie, se lit dans les cartouches

du portail oriental de la grande enceinte. Le temple est dédié aux deux triades divines, l'une qui a pour chef Sébek, le dieu à la tête de crocodile, protecteur spécial d'Ombos, l'autre Harouèr, le dieu du Sud. Dans les inscriptions, le nom hiéroglyphique de la ville, d'après la lecture de M. Brugsch, est *Noubi*.

Une singularité qui distingue cet édifice de tous les autres temples connus de l'Égypte, c'est qu'il est divisé, dans le sens de sa largeur, en deux parties symétriques, chacune ayant son portique et son sanctuaire. C'était, en réalité, deux temples accolés. Cette disposition tenait au double culte rendu simultanément à Sébek et à Harouèr. Les deux sanctuaires sont détruits; il reste seulement plusieurs petites chambres qui les précédaient, ainsi que la plus grande partie du portique. Les colonnes peuvent être comptées parmi les plus grosses des temples de l'Égypte; leur circonférence est de plus de 6 mètres.

Le *petit temple*, dépendance du précédent, en est distant d'une quarantaine de mètres vers le N.-O.; il est au bord même de l'escarpement sablonneux dont le Nil ronge le pied, et une partie de ses débris a roulé en bas jusque sur la plage. Le fleuve était autrefois moins rapproché; ses empiétements l'ont porté de plus en plus à l'E., et il menace de saper complétement le sol sur lequel se dressent encore les ruines du petit temple. Celles de la ville antique reposent sous le sable qui les recouvre, et ne se laissent deviner que par les inégalités de la surface, principalement au N. et à l'E. des temples.

De Koum-Ombo à Assouân, (8 à 10 h.) la vallée continue, dans son étroit encaissement, de présenter le même aspect d'aridité. La rive droite ou orientale est toujours très-élevée; sur la rive gauche ce sont plutôt des dunes de sable. Sur nombre de points, la vallée n'a de largeur que le lit même du fleuve. Le petit village de *Koubanyèh*, sur la rive occidentale, avec ses bouquets de palmiers (4 h. d'Assouân), est le seul point où la vue puisse se reposer sur un peu de verdure. Non loin de là, sur la rive orientale, on peut observer le passage du grès au terrain granitique.

Assouân ou **Syène**, (42 kil. de Koum-Ombo. Rive E.). — *Situation. Histoire.* Cette ville doit son antique renommée et son existence même à sa position extrême, près des cataractes qui marquaient la limite de l'Égypte et de l'Éthiopie, non moins qu'au voisinage des belles carrières de granit d'où les Pharaons tirèrent les immenses monolithes, taillés en statues et en obélisques, dont ils ornèrent leurs monuments. Un autre genre de célébrité lui vint plus tard de l'opinion où furent les astronomes d'Alexandrie, au temps des Ptolémées, que Syène était située précisément sous le Tropique, d'après la remarque que l'on avait faite que le jour du solstice d'été un puits s'y trouvait éclairé verticalement jusqu'au fond, d'où l'on concluait que le soleil était au zénith même de la ville. Ce fut de cette observation, combinée avec la détermination astronomique d'Alexandrie et la distance d'Alexandrie à Syène, qu'Ératosthène, 230 ans avant notre ère, déduisit ce qu'on a nommé sa mesure de la terre. La véritable position d'Assouân, connue par les observations modernes, permet de rectifier celle que lui attribuaient les anciens astronomes. On sait aujourd'hui que sa latitude est de 24° 5' 23", conséquemment de 37' 23" plus septentrionale que le Tropique du Cancer. Il est vrai qu'à raison du changement séculaire de l'obliquité de l'Écliptique, cet écart était beaucoup moindre au temps d'Ératosthène (il n'était alors que de 15' 58"); et comme les rayons du soleil tombent verticalement non pas seulement sur un point, mais dans toute l'étendue d'un rayon de

15' 57" autour de son centre, il en résulte que le puits de Syène pouvait être en effet éclairé verticalement le jour du solstice, nonobstant la distance du Tropique. Le phénomène était réel, quoi qu'on en tirât une fausse conclusion.

L'existence de Syène, à l'époque où les puissants Pharaons de la XVIIIe dynastie faisaient exploiter ses carrières de granit rose par une armée d'ouvriers (de 15 à 1700 ans avant notre ère), ne saurait être mise en doute: mais la fréquente répétition des noms des princes de la XIIe dynastie sur les rochers des environs, permet sûrement de la faire remonter beaucoup plus haut (entre 2600 et 2800). Le nom de la ville, dans les inscriptions hiéroglyphiques, se lit *Souân*, dont les Grecs firent Συήνη et les Romains *Syène*, et qui, dans la bouche des Arabes, par l'addition euphonique de l'élif initial, est devenu *Assouân*. Sous les Romains, ce fut une des places importantes des frontières de l'empire; dans les premiers siècles du christianisme, elle devint le siége d'un évêché. Au commencement du IXe siècle (806), à la suite d'une peste meurtrière qui fit périr, s'il faut en croire les chroniqueurs arabes, plus de 20 000 habitants, une partie au moins de la ville romaine, qui n'était au fond que l'ancienne ville égyptienne peut-être agrandie et restaurée, fut abandonnée pour les quartiers plus élevés construits par les Sarrasins sur le penchant de la colline. Cette disposition en amphithéâtre est unique parmi les villes de l'Égypte, qui sont toutes bâties en plaine. Les auteurs arabes parlent d'Assouân comme d'une place florissante; mais les troubles extérieurs qui suivirent l'extinction de la dynastie fatimite (seconde moitié du XIIe siècle), mirent fin à cette période de prospérité. Prise et reprise, tantôt par les Kénous ou Barabrâ de la basse Nubie, tantôt par les Hawârah de la haute Égypte, Assouân n'offrit bientôt plus que des ruines. Elle ne reprit un peu de vie qu'au temps où Sélim, après la conquête de l'Égypte (1517), y plaça une garnison turque, dont les descendants gardent encore avec orgueil la tradition de leur origine au milieu de la population actuelle. Cette population, qu'on évalue à 3 ou 4000 âmes, offre un singulier mélange de Barabrâ, de Fellâh, d'Ababdèh, d'Albanais, de Turcs, de toutes les races, en un mot, que la guerre y a jetées. S'il y a des Coptes, ils sont en petit nombre. Aujourd'hui, comme au temps des Arabes, la principale ressource de la population est la culture des dattes, dont on fait des envois considérables au Caire, ainsi que du séné qui arrive du haut pays par le Nil.

État actuel. — Tant de changements et de catastrophes n'ont rien laissé subsister des anciens édifices. On peut cependant encore suivre dans les débris de la ville, les phases de son existence. La Syène des Romains était au S.-O. de la bourgade actuelle, entre le Nil et les rochers. Quelques colonnes de granit, et les restes très-peu importants d'un petit temple dont la façade regardait le Nil, à la distance d'une centaine de mètres: voilà tout ce qui reste de la ville romaine. Les seuls noms qu'on ait lus sur les murs du temple, sont ceux de Néron et de Domitien. Il ne s'est rien conservé du Nilomètre, si ce n'est le nom arabe de Mékyas que l'on donne encore à l'endroit où sans doute il se trouvait. De la ville arabe, il ne reste non plus que des décombres; mais on peut suivre dans une partie de son périmètre la forte muraille en granit, avec de larges fossés intérieurs et extérieurs, dont elle fut entourée. Cette enceinte passe sur les hauteurs, dont elle suit les ondulations, et vient aboutir au fleuve que domine une de ses faces. Le cimetière musulman, ainsi que plusieurs mosquées, dont une est du temps même d'Omar, est en dehors

des remparts, du côté du Sud. Il y a d'autres tombeaux en grand nombre un peu plus à l'est, parmi les rochers; c'est sûrement l'ancienne nécropole.

La ville moderne, que l'on croit avoir été bâtie du temps de Sélim, est à l'E. de la ville arabe, et dans un fond. Elle est couverte au N.-E. par un bois de dattiers et par des jardins; au S., elle arrive jusqu'aux rochers où commencent les carrières. Sa longueur est d'un peu moins de 1 kil. Les maisons sont toutes construites en terre. Le port où s'arrêtent les barques est spacieux; il est fermé d'un côté par des écueils. Au total, ces remparts qui couronnent les hauteurs, ces ruines étagées sur les pentes, ces habitations ombragées de palmiers, forment un ensemble qui ne manque, vu à distance, ni d'intérêt, ni de pittoresque.

Les Carrières.— Les carrières de granit sont au S. de la ville; elles occupent, à partir du fleuve, un développement de plus de 6 kil. On y remarque avec intérêt, à 1 kil. de la ville actuelle et à la même distance du Nil, un obélisque ébauché resté sur place. Il n'a pas moins de 32 mèt. de longueur. Il y a une légère fissure dans sa partie supérieure.

Gharbi-Assouân, ou l'Assouân de l'O., est un ancien village de la rive gauche, vis-à-vis d'Assouân, au delà de l'île d'Éléphantine; la position répond évidemment à celle de **Contrà-Syene**. Il n'y a plus là aujourd'hui qu'un couvent copte abandonné, situé dans le rocher à mi-côte, et qui domine le pays. La montagne a été creusée très-anciennement; l'intérieur même du couvent renferme une grotte égyptienne. A une demi-heure dans la montagne est un autre couvent où l'on voit encore des peintures d'une exécution plus que médiocre. Ces couvents du désert étaient de petites forteresses; les murs de celui-ci ont été crénelés. Il est maintenant désert comme le premier.

L'île d'Éléphantine fait face à Assouân. Le bras du Nil qui les sépare peut avoir 150 mèt.; l'autre canal, à l'O., est beaucoup plus large. Dirigée du S. au N., l'île a 1 kil. 1/2 environ dans sa plus grande dimension, et 1/2 kil. dans l'autre sens. La belle végétation dont elle est couverte, au moins dans sa partie du N., lui a valu la qualification arabe de *Gésiret es-Zaher*, l'île fleurie; mais son nom le plus habituel est *Gésiret-Assouân*.

Les anciens auteurs de la période romaine l'ont toujours nommée *Éléphantine* ou *Éléphantis*; dans les inscriptions, son nom hiéroglyphique est *Ab*, qui a également en égyptien la signification d'Éléphant, et qui fait songer au latin *ebur*. Strabon dit de l'île d'Éléphantine : « Elle renferme une ville où se trouvent un temple de Cnuphis et un nilomètre comme à Memphis. »

La ville, qui était au midi de l'île, n'existe plus; ses décombres y forment un grand monticule de 7 à 800 mèt. de tour. Un village s'est formé au pied. L'île a un second village au N.; tous deux ont pour habitants des Barabrâ. Les restes de deux petits temples, dont l'un était bien conservé, s'y voyaient encore à la fin du dernier siècle; ils ont été anéantis en 1822 par le gouverneur turc d'Assouân, qui voulait en employer les matériaux. Il n'en reste sur place que quelques blocs de granit, qui portent les cartouches de Touthmès III, d'Aménophis II et de Touthmès IV, de la XVIIIe dynastie (entre 1625 et 1509 avant J.-C.); celui de Ramessès II, de la XIXe (vers 1400); et de Ramessès III, de la XXe (vers 1280). En avant de l'ancienne ville, du côté qui regarde Assouân, on avait construit, du temps des Ptolémées ou des Romains, un quai en grès qui existe encore. Cette belle construction a de 150 à 200 mètres de longueur, et s'élève de 15 mèt. au-dessus des basses eaux. Un es-

calier d'environ 90 marches y descend au Nil, coupé par un large palier où l'escalier fait un coude. Il se terminait à sa partie inférieure par une porte qu'on ne voit plus que dans les basses eaux : à sa partie supérieure il aboutissait à une petite salle décorée de sculptures, et qui a été démolie en même temps que les restes des deux temples. Sur la paroi de cet escalier qui est baignée par le Nil, on voit des échelles graduées qui servaient à mesurer la croissance du fleuve. C'est sans aucun doute le nilomètre mentionné par Strabon. On y lit des inscriptions où sont notées plusieurs inondations remarquables, depuis le règne d'Auguste jusqu'à celui de Septime-Sévère. Dans les nombreuses inscriptions hiéroglyphiques tracées sur les rochers qui bordent l'île du côté d'Assouân, on lit les noms des divinités locales auxquelles les deux temples étaient consacrés : Noum ou Khnoumis (Khnouphis, Cnuphis, etc., selon les diverses transcriptions), et les déesses Anouké et Sati. Khnoumis est appelé seigneur de Kousch, ou du Midi, seigneur des Cataractes, seigneur d'Éléphantine ; cette dernière qualification est aussi donnée à Sati. Les cartouches royaux de Touthmès Ier, d'Aménophis III et du grand Ramessès II sont mêlés à ces inscriptions.

Première Cataracte.—Ce qu'on nomme la cataracte de Syène (*Chellâl*, en arabe), « la première en remontant le Nil, la dernière en le descendant, » n'est à vrai dire qu'une suite de rapides, de tourbillons et de remous occasionnés par les rochers qui barrent le fleuve, et par la multitude d'îles et d'îlots qui en obstruent le cours entre Syène et Philæ. De cet amas d'îles, la plus avancée, au N., à 5 kil. environ au-dessus d'Éléphantine, est celle de *Séhaïl*. La largeur du fleuve sur ce point est de 1000 mèt. environ ; plus haut, cette largeur augmente considérablement. Séhaïl est particulièrement intéressante par le grand nombre de légendes hiéroglyphiques gravées sur les rochers, et dont quelques-unes sont antérieures à la dix-huitième dynastie. L'île avait aussi un petit temple de l'époque des Ptolémées ; il n'en reste plus guère que les fondations.

La première barre est peu éloignée de Séhaïl ; le rocher, qui coupe transversalement une partie du cours de la rivière, peut se comparer à une muraille dentelée dont la crête se montre au-dessus de l'eau à des intervalles rapprochés, et y forme une suite d'îles et d'écueils. Même dans les grandes eaux, on peut compter sur ce point une vingtaine de sommités rocheuses. En arrière de cette première barre, il y en a beaucoup d'autres dirigées dans tous les sens. Le Nil, arrêté contre ces obstacles, se refoule, se relève et les franchit, et il forme ainsi une suite de petites cascades. Tout cet espace est rempli de tournants et de gouffres, surtout vers la rive droite ; chaque canal est un torrent dont les eaux se heurtent, se brisent et se précipitent en toutes sortes de directions contraires. Près de la rive gauche le cours est plus égal, bien que d'une très-grande rapidité. Ici tous les écueils sont recouverts par les hautes eaux, et il s'y trouve un canal qui est navigable. Les barques peuvent alors y passer, même à la voile ; pendant les basses eaux, elles remontent le courant à la cordelle et en serrant la côte :

« Une amarre est passée autour du grand mât ; cinquante Nubiens réunis parmi les rochers et surveillés par un chef qui les excite et les bat à coups de courbach, tirent à grands efforts sur ce câble pendant que cinquante autres hommes, montés à bord, halent sur une corde fixée à terre. Les matelots, armés de fortes perches, veillent à parer les chocs qui menacent le bateau ; à l'avant et à

l'arrière, des hommes nus, entourés d'un grelin, sont debout et prêts à se jeter à la nage pour le porter là où il sera utile. (Maxime du Camp, *le Nil*, p. 139.)

A cette époque des basses eaux, la hauteur de la chute finale de la cataracte proprement dite est de 2 mèt. ou un peu plus. Le bruit, quand on en est proche, est réellement formidable, quoique les anciens l'aient fort exagéré. Au-dessous de la chute d'eau vers Éléphantine, et au-dessus jusqu'à Philæ, il y a encore des remous et des refoulements; mais ces remous sont accidentels et n'ont pas à beaucoup près la même violence. Les îles, dont la rivière est remplie sur une longueur de 4 ou 5 kil., n'y sont plus, comme celles qui forment la Cataracte, liées entre elles par des barres sous-marines.

L'île de Philæ est à l'extrémité méridionale de cet amas d'ilots et d'écueils qui précèdent la cataracte. Sa belle végétation, et les monuments dont elle est littéralement couverte, en font, malgré son peu d'étendue, un des points les plus intéressants de la haute Égypte à laquelle elle appartient encore, quoique en dehors de la cataracte, et dont elle forme l'extrême limite. Sa distance de Syène est de 9 kil. La route par eau, où l'on a à lutter contre la violence du courant, est longue et difficile; aussi est-ce par terre qu'on s'y rend en partant d'Assouân. Le voyage se fait à ânes.

Quand on a quitté la ville moderne et dépassé la ville ancienne, on descend dans une petite plaine, qui, sur la droite, va se terminer au Nil. A gauche est l'ancien cimetière arabe. Après cette plaine, dont l'étendue est d'un quart d'h. environ, la route s'élève assez rapidement, ayant d'un côté un rideau de rochers qui dérobe la vue du Nil, et de l'autre de vastes fondrières au delà desquelles sont des carrières de granit. Bientôt on voit de nouveau le chemin descendre, et l'on se trouve au milieu d'un amas confus de rochers, entre lesquels, dans une sorte de vallée, on s'avance l'espace de 1 h. 30 min. jusqu'au voisinage de la rive vis-à-vis de Philæ. Deux choses sont à remarquer en traversant cette vallée: les restes d'une ancienne muraille qui suit la direction générale de la route, et qui a dû avoir pour objet de protéger les approches de Philæ contre les incursions des nomades du désert (c'est le *Mégatichos* de Juba, cité par Pline), et les nombreuses inscriptions hiéroglyphiques gravées sur les rochers. Ces inscriptions se rapportent à toutes les époques de l'antiquité pharaonique à partir de la XIIe dynastie, plus de 2500 ans avant l'ère chrétien. Les divinités qui y sont invoquées sont, comme à Éléphantine, Noum-Ra ou Knouphis, Sati et Anké.

L'aspect de Philæ, en débouchant de ces rochers arides, est ravissant. Des Barabrâ vous y transportent dans leurs légères barques. L'île a moins de 400 mèt. dans sa longueur, sur une largeur de 135 mèt. Elle s'élève au-dessus de la rivière assez pour n'être jamais atteinte par les plus hautes crues. Un rocher de granit, qui en forme la pointe méridionale, la domine de 4 à 5 mèt.; c'est un excellent point d'observation pour embrasser du regard l'île entière et ses monuments. Ils sont tous construits en grès et remarquables par leur blancheur. En face, dans la direction de Syène, est le temple principal, ainsi que d'autres monuments; à gauche, un obélisque et une longue colonnade; à droite, un édifice isolé percé à jour, et soutenu par des colonnes. Ce dernier édifice est le reste d'un *petit temple* construit par Nectanèbos Ier (378-360), une trentaine d'années seulement avant la conquête d'Alexandre. C'est le monument le plus ancien de l'île; tous les autres sont du temps des Ptolémées ou des Césars. Il est dédié à Isis et à Sati.

Mais c'est surtout vers le temple principal que l'attention se porte. Il fut élevé sous le règne de Ptolémée Philadelphe (285-247), et terminé par son successeur Ptolémée Évergète (247-222). Il se compose d'un premier pylône, d'une cour péristyle sur laquelle empiète à gauche une chapelle particulière, d'un second pylône, d'un portique, du pronaos composé de plusieurs salles et de chambres latérales, et enfin du naos ou sanctuaire.

La largeur du premier pylône formant façade est de 39 mèt.; sa hauteur de 18. Le temple est partout orné de décorations sculptées, et les tableaux de chaque partie de l'édifice ont leur caractère propre. Des concessions de terres faites au temple par le septième Ptolémée (Philométor) et par le neuvième (Évergète II) sont inscrites sur une stèle de granit dans la grande cour, et au côté antérieur de la porte du premier pylône. Une inscription bien plus importante a été retrouvée sur une des parois de la grande cour : c'est une des copies de l'inscription dite de Rosette. On sait que ce document, célèbre dans la science (*V*. p. 927) est une inscription votive en l'honneur de Ptolémée Épiphane (205-181), et qu'elle devait être placée dans tous les temples de l'Égypte en caractères hiéroglyphiques, en caractères démotiques et en grec. On a ici le texte hiéroglyphique et la transcription démotique, mais le grec manque.

Le voyageur ne verra pas sans émotion, à côté de ces anciens souvenirs, une inscription commémorative tracée par des mains françaises en 1799 : *L'an VI de la République, le* 12 *messidor, une armée française, commandée par Bonaparte, est descendue à Alexandrie. L'armée ayant mis, vingt jours après, les Mamelouks en fuite aux Pyramides, Desaix, commandant la 1re division, les a poursuivis au delà des Cataractes, où il est arrivé le* 13 *ventôse de l'an VII*. Cette inscription est sous la grande porte du premier pylône. Dans un autre endroit de l'intérieur du temple, les membres de la commission scientifique, qui, à cette époque, explorèrent l'île de Philæ, ont inscrit, d'après leurs observations, la position astronomique du monument, latit. N. 24° 3' 45", longit. E. du méridien de Paris 30° 15' 28". Ces chiffres ont été un peu modifiés par la révision des calculs. Les véritables ordonnées sont 24° 1' 34" pour la latit., 30° 34' 16" pour la longitude.

• Dans une des chambres latérales du fond du temple s'ouvre un escalier qui conduit à la terrasse. Une de ces chambres contenait la bibliothèque. On lit au-dessus de la porte, en caractères hiéroglyphiques : « Ceci est la bibliothèque de la déesse Saf, la grande gardienne des livres d'Isis, qui dispense la vie. » Le petit temple latéral du côté O. de la cour porte les cartouches de Philométor Ier et d'Évergète II. Devant le premier pylône, des obélisques et des lions de granit rouge sont renversés et brisés.

L'*arc de triomphe*, dans la partie orientale de l'île, est du temps de Dioclétien. Près de là, la petite construction qu'on appelle le *kiosque* porte le cartouche de Tibère. Les deux colonnades du S. de l'île, qui formaient comme l'avenue du temple, sont également du temps des premiers Césars. L'île presque entière fut entourée d'un quai, dont le principal débarcadère était à l'E.

La grande déesse de l'île était Isis, que les inscriptions hiéroglyphiques appellent « maîtresse et souveraine d'*Ilak* et des provinces du Sud. » Ilak est le nom égyptien de l'île, et, avec l'article, *Pilak*. C'est de là que les Grecs ont par altération formé φιλαί. Les Arabes la désignent communément sous le nom de *Gésiret el-Birbèh*, l'île du Temple, et, quelquefois, d'après une de leurs légendes, *Ands-el-Vogoud*, les Délices du roi Vogoud.

Les inscriptions de toutes les époques que l'île renferme, égyptiennes, éthiopiennes, grecques, latines et coptes, mettent à même de suivre et de restituer l'histoire de ce coin consacré de l'Égypte. On ne voit pas l'île mentionnée avant le premier Nectanèbos (378-360), sous lequel fut élevé son premier temple, tandis que bien des siècles auparavant l'île beaucoup plus grande qui l'avoisine à l'E. (Bighèh) était renommée pour sa sainteté. A partir de Nectanèbos, l'antique sanctuaire de l'île Bighèh cesse d'être le centre exclusif du culte d'Isis sur ce point de la frontière égyptienne, et c'est Pilak ou Philæ qui prend le premier rang. Un siècle plus tard, le grand temple est bâti par Ptolémée Philadelphe, et ses successeurs y ajoutent de nouvelles constructions ou de nouveaux embellissements. Les Césars, et principalement Tibère, continuèrent l'œuvre des Ptolémées. Le culte d'Isis se maintint à Philæ jusque dans les premiers siècles du christianisme; une inscription grecque de la chambre d'Osiris, sur la terrasse du grand temple, prouve qu'en l'année 453 de notre ère, soixante ans après le célèbre édit de Théodose, la déesse Isis avait encore ici son collége de prêtres. C'est vers le milieu du VIe siècle que le christianisme dut enfin abolir les pratiques et peu à peu le souvenir de l'ancien culte. Le temple se changea en église, et les sculptures païennes furent couvertes d'une couche de limon du Nil. En 577, l'évêque Théodore plaça le temple d'Isis sous l'invocation de saint Étienne. Une autre église copte fut construite plus tard vers la pointe N.-E. de l'île, là où dut surtout s'étendre ce que le rhéteur Aristide, qui visita l'Égypte dans le IIe siècle de notre ère, appelle la *ville* de Philæ. Le culte chrétien a disparu à son tour devant la propagation de l'islamisme. Un très-petit nombre de familles barabrâ forment maintenant la seule population de l'île.

L'île rocheuse de **Bighèh**, qui fait face à Philæ du côté de l'O., est riche en inscriptions qui remontent jusqu'à des temps très anciens de l'histoire d'Égypte. Son nom hiéroglyphique est *Sénem*, sa divinité protectrice est **Noum-Ra**, le dieu à tête d'épervier, et avec lui la déesse **Hathor**. Les auteurs des inscriptions sont pour la plupart de hauts fonctionnaires du gouvernement pharaonique, préposés au gouvernement de la terre de Kousch, c'est-à-dire de l'Éthiopie des Grecs, qui est la Nubie actuelle. Une statue en granit rouge est du temps d'Amènhotep II, de la dix-huitième dynastie (1577-1546). Les mentions de son second successeur Amènhotep III (Aménophis dans la transcription grecque de Manethon) sont fréquentes. On voit par là que, dès cette époque reculée, l'île de Sénem était regardée comme un lieu saint et un but de pèlerinage. Néanmoins le temple dont l'île renferme les restes, ne date que d'Évergète Ier, le troisième Ptolémée (247-222).

La consécration religieuse de cet archipel voisin de la première cataracte remonte même à des temps bien antérieurs à la XVIIIe dynastie; car dans une troisième île voisine de Bighèh, **Konosso** (le nom est *Kénès* dans les hiéroglyphes), on a trouvé le nom de Néfèrhotep, de la XIIIe dynastie.

Avec des bateliers habitués à cette navigation, on peut revenir par eau de Philæ à Éléphantine en longeant la rive gauche, seulement la rapidité du courant a quelque chose de fait pour intimider. La barque qui a mis 5 h. pour remonter d'Assouân à Philæ (8 kil.) est emportée en 40 min. de Philæ au port d'Assouân.

CHAPITRE QUATRIÈME

NUBIE.

Généralités.

§ 1. Situation, étendue, aspect de la vallée du Nil, entre la première et la seconde cataracte. — Le voyage de Nubie et la visite de la seconde cataracte sont devenus un complément très-habituel du tour d'Égypte. C'est, à partir d'Assouân, une excursion de deux à trois semaines, aller et retour. Parmi les ruines des temps pharaoniques qui couvrent cette partie de la vallée du Nil, il en est plusieurs en effet, et au premier rang celles d'Abou-Simbel (Ibsamboul), qui méritent, même après Thèbes et Philæ, tout l'intérêt et toute la curiosité du voyageur.

La nature de la vallée du Nil, telle qu'on l'a vue depuis Edfou jusqu'à Syène, peut donner une assez juste idée de l'aspect général du Nil nubien entre les deux cataractes. Une double muraille de rochers granitiques continue d'encaisser le cours du fleuve; rarement les deux chaînes s'écartent assez pour laisser entre elles une plaine un peu spacieuse. Une lisière de terrain cultivable se montre çà et là entre les rochers et le courant, et le voyageur qui descend ou remonte le fleuve voit de distance en distance s'ouvrir, sur l'une et l'autre rive, mais plus fréquemment sur la rive orientale, d'étroits wadis au fond desquels s'abritent les pauvres villages des habitants. L'idée d'un village est tellement liée ici à celle d'une vallée, que le nom de *wadi* est devenu leur désignation commune; de même que dans une acception plus générale le mot *wadi*, appliqué à une portion plus ou moins étendue de la vallée même du fleuve, est aussi employé en Nubie comme synonyme de canton ou de province. Il y a peu de grands villages, mais seulement des groupes de cinq à six maisons, ombragés de quelques palmiers. La monotonie du voyage n'est guère interrompue que par les ruines qui bordent la vallée. Ces ruines sont toutes des restes d'anciens temples; la basse Nubie n'a jamais vu s'élever d'autres monuments. Elles sont surtout très-fréquentes dans la partie de la vallée qui se prolonge immédiatement au-dessus de la frontière égyptienne, sur une étendue de trois journées, et elles se trouvent à peu près toutes sur la rive gauche. La direction générale du fleuve est au S. dans cette première moitié de l'espace compris entre Assouân et Wadi-Halfa, et au S.-O. dans la seconde moitié; la longueur totale de cet espace, qui constitue la basse Nubie, est de 350 kil. environ, ou 80 de nos lieues communes (de 25 au degré). Les cataractes de Wadi-Halfa sont un peu au-dessus du 22e degré de latitude.

§ 2. Histoire. — Ce que nous nommons aujourd'hui la Nubie fut connu des Grecs, et des Romains après eux, sous le nom d'*Éthiopie*, ou pays des *Noirs*[1] (c'est la signification du mot *Æthiops*); mais les Égyptiens, et à

[1] Nous ne disons pas des *nègres*, deux termes qu'il faut se garder de confondre.

leur exemple les nations sémitiques. désignaient les contrées que le Nil traverse au-dessus de l'Égypte sous la dénomination générique de *Kousch*, fréquente dans les inscriptions hiéroglyphiques aussi bien que dans la Bible.

On trouve aussi dans les inscriptions pharaoniques le nom de *Kèns*, appliqué à une contrée de la terre de Kousch qui paraît devoir être voisine de la frontière égyptienne, et le nom de *Bérabérata* donné à un peuple de la même région. Après plus de 3000 ans, rien n'est changé dans cette double appellation. Les Barâbra (forme plurielle de Berbéri) habitent toujours diverses parties de la vallée du Nil nubien, notamment celle qui confine immédiatement à la frontière égyptienne; et ces Barâbra du voisinage d'Assouân se donnent le nom de Kénous comme dénomination distinctive.

Les Pharaons étendirent de très-bonne heure leur domination dans la terre de Kousch. Une stèle trouvée à Wadi-Halfa atteste qu'Ousertésèn III, de la XIIe dynastie, avait porté jusque-là ses armes victorieuses (au moins 2660 ans avant notre ère); d'autres monuments du même prince montrent qu'il s'était avancé bien plus loin encore, jusqu'à la grande île d'Argo. Le nom de son successeur Aménemha (celui-là même qui fit creuser le lac Mœris) se lit également dans les inscriptions de la même région. Plusieurs princes de la XIXe dynastie, notamment Touthmès III, le grand conquérant (vers 1600), y ont aussi laissé des traces de leur passage; mais les plus nombreux comme les plus remarquables monuments appartiennent au règne de Ramessès II (vers 1400), ce qui s'accorde bien avec ce qu'Hérodote et d'autres historiens racontent des conquêtes de ce prince dans les contrées du S. Plus tard, on voit l'Éthiopie donner des maîtres à l'Égypte. Trois rois formant la XXVe dynastie de Manéthon (de 715 à 688) sont d'origine éthiopienne. Le dernier de ces rois du Sud, Tahraka, renouvela les grandes expéditions des Touthmès et des Ramessès. Il porta au loin ses armes dans le N.-O. de l'Afrique et dans l'Asie occidentale; et cependant, renonçant au trône d'Égypte après huit ans de règne (en 688), il revint fixer sa résidence à Napata, la capitale de la haute Éthiopie, qu'il se plut à orner de nombreux monuments. Ces événements constatent l'existence d'un royaume d'Ethiopie, au plus bas à partir du VIIIe siècle avant l'ère chrétienne. Ce royaume n'est pas différent de celui qui fut désigné, au temps des Romains, sous le nom d'empire de Méroé, quoiqu'il ait eu selon les temps deux capitales distinctes et parfois simultanées (comme en Égypte, Memphis et Thèbes) : Napata au N., et Méroé au S. Le siége principal de ce royaume était dans la région des grands coudes du Nil, à une distance considérable au-dessus de Wadi-Halfa; néanmoins une partie de l'espace compris entre la deuxième cataracte et la première en était une dépendance. Il n'y eut de réuni à l'Égypte d'une manière permanente, à dater du temps de Psammétik (665), que la partie du Nil éthiopien connue sous le nom de *Dodecaschœnos*, laquelle commençait à Syène, et, comme le nom l'indique, embrassait en remontant une étendue de 12 schœnes égyptiens, équivalant à 720 stades grecs (133 kil.). C'est également à l'extrême limite méridionale du Dodécaschène, que les Romains posèrent la frontière de l'empire du côté de l'Éthiopie; c'était là que finissaient les grandes voies qui remontaient les deux rives du Nil depuis le Delta. Ce fut une incursion des Éthiopiens du S. dans cette province annexe de l'Égypte qui détermina la célèbre expédition du gouverneur Pétronius contre l'Éthiopie, en l'année 23 ou 24 avant notre ère, expédi-

tion dans laquelle la ville de Napata fut détruite, et qui valut aux géographes romains les notions les plus précises que l'antiquité ait eues sur les parties intermédiaires du cours du Nil. Il faut remarquer aussi que la plupart des temples pharaoniques dont le Dodécaschène était couvert, furent réparés ou reconstruits au temps des Ptolémées et des Césars.

Un événement très-important pour toute la suite de l'histoire de la Nubie eut lieu dans les dernières années du IIIe siècle. Nous apprenons de Procope qu'en 296 l'empereur Dioclétien, trouvant que c'était pour l'empire une charge onéreuse d'entretenir des garnisons sur la frontière S. de l'Égypte, y appela une forte tribu du nom de *Nobatæ* qui campait aux environs de la Grande-Oasis, et leur abandonna la vallée du Nil au-dessus de Syène dans une étendue de sept journées, pour qu'ils couvrissent la haute Égypte contre les incursions des tribus du désert oriental qu'on appelait les Blémyes. L'historien ajoute que, de son temps (la première moitié du VIe siècle), les *Nobatæ* occupaient encore les terres que Dioclétien leur avait abandonnées. Vers la fin du VIe siècle, la célèbre inscription grecque de Silco, « roi des *Noubadoi* et de tous les Éthiopiens, » comme il s'intitule, montre un état de choses différent. Les *Nobadæ* (convertis depuis longtemps au christianisme), ne sont plus maîtres de l'ancien Dodécaschène, qui a été repris par les Blémyes (c'est-à-dire, selon toute probabilité, par les anciens occupants); le royaume de Silco commence seulement à Primis (maintenant Ibrim, aux deux tiers de la distance d'Assouân à Wadi-Halfa), et s'étend très-loin vers le S. Tel est le point de départ du nom de *Nubie* qui a remplacé pour nous les dénominations anciennes. On en suit la transmission à travers le moyen âge, dans les auteurs arabes sous la forme *Noba*, et dans les documents coptes sous la forme *Nôbadia*, qui conserve mieux le nom des *Nobadæ*. Quant à ceux-ci, c'est bien évidemment une fraction de la race nombreuse des Lowata, grande division de la race berbère qui occupa de toute antiquité, jusqu'à l'arrivée des Arabes, le pays compris entre les Syrtes et l'Égypte. C'est un demi-siècle au plus après l'époque que l'on assigne à l'inscription du roi Silco, que commencèrent les irruptions des Arabes musulmans en Nubie (la première est de l'an 21 de l'hégire, 642 de J.-C.), et l'établissement à demeure de beaucoup de leurs tribus dans les pays qui s'étendent au-dessus de l'Égypte.

§ 3. Populations.—Cette esquisse historique explique l'état actuel et la répartition des tribus nubiennes. Elles se distinguent en trois classes dans l'étendue de la vallée, qui commence à la cataracte d'Assouân et finit à celle de Wadi-Halfa : ce sont les *Kénous* ou *Barâbra*, les *Arabes* et les *Nouba*. Les premiers sont au N., dans l'étendue de l'ancien Dodécaschène, depuis Assouân jusqu'à Séboua ; les troisièmes au S., depuis Derr jusqu'à Wadi-Halfa, et plus loin encore jusqu'à l'île d'Argo, où commence le Dongola ; les seconds, enfin, dans l'espace intermédiaire (de 47 kil. ou une forte journée) compris entre Séboua et Derr. La première division est désignée par les indigènes sous le nom de *wadi-Kénous*, où l'on parle le kensi ; la deuxième, sous le nom de *wadi el-Arab* où la langue est l'arabe pur ; la troisième, sous celui de *wadi-Nouba*. Le nouba ne diffère pas essentiellement du kensi ; ce n'est qu'un simple dialecte, produit par le mélange d'un élément étranger. Il est clair, d'après cela, que les Nobadæ, en s'établissant dans ces parties de la vallée du Nil au milieu des habitants antérieurs, finirent par adopter la langue indigène. Ce mélange dut se faire d'autant plus aisément, qu'au fond les Nobadæ ou Lowata et les

Kénous ou Barâbra ne sont que deux rameaux d'une même souche originaire. Les Nouba, dans l'usage actuel, sont très-souvent confondus sous la dénomination générique de Barâbra.

Le chiffre de la population, dans cette vallée d'une si faible culture, ne saurait être bien élevé; on estime que d'Assouân à Wadi-Halfa, ce chiffre ne dépasse pas 40 000 âmes.

A l'E. de la vallée du Nil, le pays montueux et tout à fait inculte qui s'étend jusqu'à la mer Rouge est occupé par une race nomade, celle des Ababdèh, qui diffère complétement des populations riveraines du fleuve; mais l'excursion des voyageurs ne se portant pas dans cette direction, nous n'avons pas à nous y arrêter.

Comme le pays produit très-peu, les habitants sont pauvres; mais aussi comme ils ont très-peu de besoins, ils ne connaissent pas les tourments de la pauvreté. Le palmier, qui donne ici des fruits d'une qualité supérieure, leur est d'une grande ressource, soit pour leur propre usage, soit pour les envois qu'ils en font en Égypte, où la datte ibrimi est particulièrement estimée. Chaque pied d'arbre paye 1 piastre 1/2 d'impôt annuel, et les agents du gouvernement en font le recensement tous les 5 ans. Ils faut au dattier 7 ans pour acquérir son point de maturité, puis il donne des fruits pendant 8 ou 9 ans, et dépérit ensuite graduellement. Le *Sont* (*mimosa nilotica*) fournit aussi à l'exportation sa gomme et son charbon, auxquels les Nubiens joignent encore le séné, des nattes, des paniers, et un petit nombre d'autres articles. Partout où se trouve un coin de terre cultivable, on entend jour et nuit le grincement aigu des roues à aubes (*sakyèh*) employées pour l'irrigation. La richesse d'un individu s'estime au nombre de roues qu'il possède; mais la taxe annuelle de 200 piastres, dont chaque roue est grevée, est pour le Nubien une lourde charge. Aussi beaucoup d'entre eux émigrent-ils au Caire où ils vont exercer les métiers de commissionnaires, de porteurs d'eau, de portiers et de domestiques, et où ils jouissent d'une excellente réputation de probité.

Chez lui, le Nubien n'a en général pour vêtement qu'une pièce d'étoffe nouée autour des reins. Il ne porte ni le turban, ni le fez, et ne se rase pas la tête comme l'Arabe et le Fellâh; les hommes comme les femmes, laissent croître leurs cheveux dans toute leur longueur, et les enduisent d'une forte couche de graisse. Ils sont peut-être plus rudes et plus incultes que le Fellâh; mais aussi leur nature est moins viciée. Ils sont aussi beaucoup plus braves. Un état d'hostilité assez ordinaire de village à village entretient chez eux une humeur belliqueuse, qui se traduit par l'habitude où ils sont de ne guère aller sans leur pique et leur bouclier. Un moins bon côté chez eux, c'est leur disposition à l'ivrognerie. Ils tirent de leurs dattes une liqueur très-forte, et le cadeau le plus agréable qu'on puisse leur faire est une bouteille de rhum ou d'eau-de-vie.

ROUTE 177.

D'ASSOUAN A WADI-HALFAH

ET A LA SECONDE CATARACTE.

(349 kil. environ.)

Si l'on n'a pas inscrit dans son contrat une clause pour le passage de la cataracte d'Assouân, on prendra un des reïs ou pilotes de la Cataracte qui non-seulement, avec l'aide de ses hommes, vous fera dépasser les rapides, mais qui pourra aussi prendre la conduite de la cange jusqu'à Wadi-Halfah et retour. Ce service se paye en tout de 4 à 500 piastres, à quoi il faut ajouter le baghchich pour le patron et pour l'équipage, et les dépenses de la nourrriture.

Au delà de la première cataracte nous n'avons à noter à 3 kil. avant

Débôd, qu'un gouffre près de la rive E., appelé *Chaïm't el-wah*, que les Barâbra croient avoir une communication souterraine avec la grande Oasis.

Débôd ou **Debout**, (25 kil. rive O.) est la première localité notable que l'on rencontre après avoir dépassé Philæ. On y voit un *temple* assez bien conservé, dont les cartouches royaux portent le nom d'Arkamen, roi d'Éthiopie, que Diodore (qui écrit le nom Ergamène) nous apprend avoir été contemporain de Ptolémée Philadelphe (285-247), et sur lequel l'historien grec nous a conservé d'intéressants détails. Le temple était consacré à Isis. Trois pylônes qui le précèdent, à une cinquantaine de pas l'un de l'autre, rappellent en petit la disposition du temple de Karnak. Sur le pylône du milieu, une inscription grecque à demi-effacée porte le nom de Philométor (le septième Ptolémée 181-146). Deux salles accompagnées de chambres latérales précèdent le naos ou sanctuaire. Le tout est entouré d'un mur d'enceinte, dont le premier des trois pylônes forme l'entrée. La plupart des sculptures sont du temps d'Auguste et de Tibère; mais cette décoration sculpturale est restée inachevée. Dans les inscriptions hiéroglyphiques, le nom de la localité est *Tabèt*. La façade du temple regarde le Nil, à la distance de 5 ou 600 pas. La rivière est bordée d'un quai en pierre, où se voient les restes d'un escalier. On place ordinairement au village de Débôd le *Parambolé* de l'Itinéraire Antonin, que nous croyons devoir être cherché à 2 ou 3 kil. plus au N. Le mot Parembolé, dans le grec alexandrin, désigne un camp, une station militaire.

On dépasse (9 kil.) l'île *Morgôs*, où il y a quelques ruines insignifiantes, avant d'atteindre

Kerdaseh (16 kil., rive O.), où un petit *temple* d'une architecture gracieuse s'élevait sur une éminence à peu de distance du fleuve. 6 colonnes reliées par des murs d'entre-colonnement sont seules restées debout. Quelques substructions se voient encore du côté du S.; non loin de là est une *carrière* de grès, avec de nombreux *ex-voto* grecs, tracés sur le rocher. On voit par quelques-unes de ces inscriptions, la plupart du temps d'Antonin, de Marc-Aurèle et de Sévère, que les pierres qui servirent à élever les monuments de l'île de Philæ furent tirées de cette carrière. Dans un endroit écarté est une *porte* décorée de deux colonnes et surmontée d'une console taillée sur la face du rocher, le tout formant l'accompagnement d'une sorte de niche. Dans le village, on voit les restes d'une grande *enceinte* en pierre, au côté N. de laquelle est un *pylône* avec quelques hiéroglyphes et la figure d'Isis. On reconnaît les vestiges de cette enceinte à une distance assez considérable, en remontant perpendiculairement au fleuve.

A mesure qu'on s'éloigne de Philæ, le granit devient de moins en moins commun, et finit par céder la place au grès.

La vallée du fleuve, depuis Débôd jusqu'à Tâfah, est appelée *wadi-Méharakat*, du nom de la tribu berbéri qui l'occupe.

Wadi-Tâfah (10 kil., rive O. figure dans l'Itinéraire Antonin sous le nom de **Taphis**. Le village s'élève sur la rive gauche, parmi des bouquets de doums et de dattiers. On y trouve deux petits temples de l'époque romaine, l'un presque ruiné (c'est le plus proche du fleuve), l'autre mieux conservé, dans l'intérieur du village. Des restes de constructions dont il est difficile de deviner la destination sont répandus dans la plaine. Tâfah eut autrefois un quai, avec un escalier pareil à celui de Débôd. Vis-à-vis de Tâfah sur la rive E., quelques débris sans intérêt marquent l'emplacement de la **Contrà-Taphis** de l'Itinéraire.

Bientôt après avoir dépassé

Táfah, on voit reparaître le granit, et les hauteurs qui bordent les deux côté du Nil se resserrent au point de ne laisser aucun passage le long de ses rives. Des rochers hérissent le lit du fleuve, et forment ici de nouveau des rapides, dont l'effet, au milieu de cette gorge, a quelque chose de plus saisissant peut-être que ceux même d'Assouân.

Le village de **Kalabchéh** (11 kil. rive O.), voisin de ces rapides auxquels il donne son nom, compte une soixantaine de huttes en terre; ce village est situé sous le tropique. A en juger par les restes de son *temple*, le plus vaste et le plus remarquable de toute la Nubie à l'exception de celui d'Abou-Simbel, ce fut autrefois une localité importante. Ce temple se compose du naos ou sanctuaire, d'un portique et d'une cour. Le naos est divisé en trois chambres successives : l'adytum, une salle à deux colonnes, et une troisième pièce ouvrant sur le portique, lequel a trois rangées de quatre colonnes chacune, la rangée extérieure fermée d'entre-colonnements à mi-hauteur.

La cour se termine par les constructions pyramidales du propylône, en dehors duquel est une allée pavée, puis un escalier conduisant au quai dont la rivière était bordée. Le temple est entouré de deux enceintes qui se rejoignent au propylône. L'espace intermédiaire est occupé par plusieurs chambres, et à l'extrémité supérieure est une sorte de petit péristyle formant l'avant-cour d'une chapelle taillée dans le rocher. A l'angle N.-E. il y a aussi une petite chapelle qui date des plus anciens temps de l'édification du temple; et on voit au N. une autre enceinte d'une étendue considérable qui s'appuie sur le mur extérieur, avec deux portails ou pylônes détachés.

Le temple de Kalabchèh, dans l'état où nous le montrent ses ruines, date seulement des premiers Césars, comme on le voit par les cartouches de ses légendes hiéroglyphiques. Il fut commencé sous le règne d'Auguste et continué à l'époque de Caligula, de Trajan et de Sévère; plusieurs de ses parties sont même restées inachevées. Les sculptures sont d'une époque de pleine décadence; mais les pierres qui furent employées dans sa construction appartenaient à un édifice plus ancien, probablement du temps de Touthmès III (XVIIIe dynastie, 1625-1577), dont le nom se lit sur une statue de granit renversée près de l'entrée, au voisinage du quai. Le nom hiéroglyphique de la localité est Telmès, assez exactement rendu par le **Talmis** des documents romains. C'est sur une des colonnes de la grande cour que se lit la célèbre inscription grecque du roi Nouba Silco. On y lit aussi des inscriptions en caractères démotiques.

A une courte distance du temple dans la direction du N.-O., sont des *carrières de grès* d'où l'on a tiré les pierres qui ont servi à construire le temple; et sur la hauteur à laquelle s'adossent les carrières, on a trouvé des débris de momies. L'ancienne ville s'étendait des deux côtés du temple, au N. et au S., et le long de la colline qui conduit au Beït el-Wali. Les fragments de briques et de poteries se voient dans toutes les directions. Talmis était la ville principale de Dodécaschène, comme Kalabchèh, toute proportion gardée d'ailleurs, est le principal village entre Assouân et Derr.

Ce qu'on nomme *Beït el-Wali* (la maison du saint) est un petit temple creusé dans le roc, à un quart d'heure de distance du village. Ce petit sanctuaire porte les légendes de Ramessès II et il est dédié à Amoun-Ra, à Noum ou Kneph, et à Anouké. Il se compose d'une petite chambre intérieure ou adytum, d'une pièce soutenue par deux colonnes polygonales, et d'un espace découvert en avant, aux murailles duquel sont sculptées des scènes guerrières rappelant

les victoires de Ramessès sur les peuples de Kousch et sur les peuples de l'Asie.

De nouveaux récifs et de nouveaux rapides se retrouvent à **Abou-Hôr** (11 kil.) où le fleuve ne laisse dans la saison des basses eaux qu'un étroit passage pour les barques en serrant la rive arabique. Ce passage était autrefois commandé par un *château* de construction arabe, maintenant en ruines. Le paysage, étroitement circonscrit entre des montagnes nues, présente toujours un aspect d'aridité. D'espace en espace, on aperçoit des restes de jetées antiques formées de grandes pierres brutes et destinées à rompre la force du courant pour empêcher que les eaux n'emportent le peu de terre cultivable qui borde la rive. Après Abou-Hôr, la plage élargie forme une petite oasis ombragée de palmiers et arrosée par les sakyèh.

A 2 h. environ au-dessus d'Abou-Hôr on voit se dessiner le petit temple de **Dandour** ou **Dindour** (10 kil. rive O.) construit sur un sol incliné à 300 pas du fleuve, et adossé aux rochers de la montagne. Il se compose d'un portique avec deux colonnes de face, de deux chambres intérieures et du sanctuaire, au fond duquel est sculptée la figure de la déesse, probablement Isis. Derrière l'adytum, on remarque un petit cabinet sans autre ouverture apparente qu'une espèce de soupirail trop étroit pour qu'on puisse y pénétrer. En avant du portique est un pylône, ouvrant sur une cour entourée d'un mur bas. Dans le rocher, au-dessus du temple, est une grotte excavée, précédée d'un petit vestibule. Les sculptures de Dendour sont du temps d'Auguste; les divinités du lieu sont Isis, Osiris et Horus, la même triade qu'à Philæ. L'ensemble de la construction est d'un aspect gracieux. A quelque distance du monument sont groupées quelques misérables huttes; mais le village même de Dendour est en face, sur l'autre rive.

Gherf-Hosseïn (14 kil. rive O.) répond au **Tutzis** de l'itinéraire; ce lieu a un ancien temple doublement remarquable par sa construction et par sa date. Il est du règne de Ramessès II, dont il porte les cartouches ; il est entièrement creusé dans le rocher, à l'exception du portique qui en forme la façade. On y arrivait, en venant du fleuve, par un large escalier décoré de statues et de sphinx, dont on ne retrouve que des fragments épars. Six colosses de 8 m. de hauteur, adossés à des pilastres, soutiennent la première salle ; sur les parois latérales sont creusés quatre grands cadres contenant chacun trois figures en relief. Une seconde salle sans ornements conduit à une troisième plus petite qui était l'adytum ou sanctuaire ; au fond sont sculptées quatre divinités assises, de grandeur naturelle. Quatre petites chambres latérales complètent l'ensemble du monument. Il est dédié à une triade dont Pthah est la divinité principale ; les deux autres sont Hathor et Anouké. Le nom hiéroglyphique de la localité était *Pé-pthah*, « la demeure de Pthah. »

Gherf-Hosseïn est fréquemment appelé, dans les relations des voyageurs, **Girchêh** ou **Kirschêh**. Ceci est une confusion. *Kirsch* en arabe, *Kisch* ou *Kischiga* en berbéri, est un autre village situé presque vis-à-vis sur la rive opposée (la rive E.) non loin de ruines assez considérables connues sous le nom de *Sabagoûra*. Kirsch, ou Girchêh, est un nom ancien; car c'est lui, sans aucun doute, qu'on trouve écrit *Kerkis* dans l'inscription grecque des officiers de Psammétik, à Abou-Simbel (*V*. p. 1093).

Les hauteurs s'éloignent un peu du fleuve, et les sakyèh deviennent nombreux. Après Gherf-Hosseïn, la vallée prend le nom de *wadi-Kostamnèh*. Près du village de ce nom, quelques ruines indiquent un ancien site.

Dakkèh (17 kil., rive O.) possède les restes bien conservés d'un temple dont l'intérêt est historique. Il fut fondé, au temps de Ptolémée Philadelphe, par le roi d'Éthiopie Ergamène, et continué par Philopator, par Évergète II et même par Auguste, dont le cartouche figure dans toutes les inscriptions; et néanmoins les sculptures en sont restées inachevées. Le nom de la localité est **Pselchis** (ψελχις) dans les inscriptions grecques ; l'Itinéraire Antonin écrit à tort *Pselcis*, et Ptolémée encore plus fautivement *Pselsis*. C'est à Pselchis que Pétronius, dans sa marche sur Napata (*V*. p. 1085) rencontra et défit les troupes de Candace, reine des Éthiopiens. Le temple est consacré au dieu Thauth-èn-Pnoubs, c'est-à-dire Thauth seigneur de Pnoubs (peut-être le nom hiéroglyphique de la ville), nom que les inscriptions grecques correspondantes transcrivent par Hermès le Très-Grand (le Trismégiste). On y a trouvé une stèle très-curieuse, avec une inscription relative aux mines d'or du désert.

Le village de **Kobbân**, vis-à-vis de Dakkèh sur la rive E., représente conséquemment le **Contra-Pselcis** de l'Itinéraire. C'est une localité très-ancienne, car les ruines d'un petit temple qu'on y trouve portent les cartouches de Ramessès VII et de Ramessès VIII (XIIe siècle av. J.-C.), et on lit même le nom d'Amenhotep III (XVIe siècle) sur d'autres ruines voisines.

A **Korté** (5 kil. rive O.), un très-petit temple de l'époque romaine était consacré à Isis. Les hiéroglyphes du portail la qualifient de déesse de *Kerté*. Dans l'Itinéraire Antonin, le nom est écrit *Corte*. La première fondation de l'édifice est bien antérieure ; car le nom de Touthmès III (XVIIIe dyn.), se lit sur des blocs employés dans la construction romaine, et M. Lepsius croit même avoir reconnu les substructions de cet ancien temple.

L'île de *Dérâr* ou *Dzérâr*, à 5 ou 6 kil. au-dessous de Korté répond à l'île **Tachompso**, qu'Hérodote mentionne, comme marquant au S. la limite extrême du Dodécaschœnos. C'est également au point voisin appelé aujourd'hui *wadi-Méharrakah* (6 kil. de Korté, rive E.), autrefois **Hiera Sycaminos** ou le Sycomore sacré, que se terminait la province gréco-romaine qui répondait au Dodécaschène des temps pharaoniques. On voit encore à Méharrakah, sur les murs d'un petit temple ruiné de l'époque romaine (mais pour lequel on s'est servi, comme de coutume, de pierres provenant d'une construction ancienne), la représentation assez grossière d'une Isis assise sous le figuier sacré. A quelques pas de là est une autre ruine, dont l'ensemble présente un carré de 12 mèt. environ de façade, sur 15 mèt. de profondeur. La porte principale est tournée vers le fleuve, et les quatre côtés offrent extérieurement un mur plein sans ornement. A l'intérieur, une galerie régnait sur trois faces de l'édifice, et l'un des angles de façade est occupé par la cage d'un escalier en spirale de 25 marches, qui conduit sur les terrasses des galeries. Cet édifice, dédié à Isis et à Osiris, est du temps des Césars, et on peut voir que plus tard il fut consacré au culte chrétien.

Bientôt après **Méharrakah**, la partie cultivable de la plage commence à se rétrécir. Les montagnes sablonneuses de la rive O. s'abaissent et se rapprochent du fleuve, dont elles ne sont souvent séparées que par un espace de quelques mètres. On n'a presque plus ici d'autre perspective qu'un sable aride qui brûle le regard, et des rochers nus d'un grès rougeâtre.

Wadi-Sébouа (32 kil.—rives O. et E.), ou le village des Lions, a été ainsi nommé par les Arabes à cause des sphinx qui formaient autrefois une avenue devant le *temple* dont cette localité renferme les restes, et qui sont maintenant pour la plupart enfouis ou

brisés. Ce temple était un de ceux que Ramessès II éleva en Éthiopie. Il est entièrement construit en grès, à l'exception du sanctuaire qui est excavé dans le rocher. Les sculptures en sont d'un style grossier. Le dromos ou cour antérieure était orné d'une double rangée de huit sphinx chacune, et de deux statues adossées à des stèles sculptées. Au fond, étaient les deux constructions pyramidales du propylône, puis une seconde cour avec huit pilastres à caryatides. Les salles et les chambres intérieures sont envahies par le sable. La grande divinité du lieu était Amoun-Ra, à côté duquel Ramessès lui-même figure comme divinité contemplative s'adorant elle-même. Le nom de la localité était *Péamén*, la demeure d'Amoun; une quantité de fragments de briques et de poteries répandues au voisinage en doit marquer le site. Quelques huttes s'y élèvent encore; mais le village même de Séboua est sur la rive opposée.

A Séboua se termine, la première division de la basse Nubie appelée *wadi-Kénous* du nom de la race aborigène qui l'habite, et commence le *wadi el-Arab* qui s'étend jusqu'à Derr. Les Arabes de ce canton sont de la tribu d'el-Léghât.

C'est à **Korosko** (19 kil., rive E.), à mi-chemin à peu près de Séboua à Derr, que vient aboutir le chemin des caravanes du Senna'ar. Ce chemin quitte le Nil à Abou-Hamid, au sommet du grand coude que forme le fleuve après le confluent de l'Atbara. Les caravanes emploient 9 jours à traverser le désert qui sépare Abou-Hamid de Korosko.

A partir de Korosko, le fleuve tourne au N.-O. et décrit ainsi un coude considérable jusqu'à Derr, où il reprend sa direction au S.-O. Dans cet intervalle de Korosko à Derr (environ 18 kil.), les barques ne pouvant plus profiter des vents dominants du N. ou du N.-O., on est obligé de les faire remorquer à la cordelle par les riverains. Dans cette partie, la plaine s'est notablement élargie, principalement sur la rive droite, et la culture s'y montre plus soignée. Les villages deviennent aussi plus nombreux, ainsi que les Sakyèh. La nudité des rives se dérobe sous une suite presque ininterrompue de dattiers et d'acacias.

Amada, ou **Hassaïa** (12 kil. de Korosko, rive gauche) possède un ancien temple à demi envahi par le sable. L'édifice peut avoir 10 mèt. de façade sur 24 de profondeur. Le portique est soutenu par douze pilastres carrés, et au fond par une rangée de quatre colonnes polygonales. Sous un vestibule étroit qui suit le portique s'ouvraient les portes du sanctuaire et de deux salles latérales, suivies chacune d'une chambre plus petite. La voûte et les murailles sont chargées de hiéroglyphes d'un très-bon style. La fondation du temple paraît appartenir à Ousertésén III (xxviie siècle av. J.-C.); les légendes portent aussi les noms de deux princes de la xviiie dynastie, Aménhotep II et Thoutmès IV. Dans les premiers siècles du christianisme le temple fut transformé en église, ce qui y a occasionné quelques dégradations; mais au total l'ensemble est d'un effet élégant.

Derr, ou **Deïr** (6 kil., 37 kil. de Séboûa, rive dr.), est le premier lieu depuis la frontière d'Égypte qui mérite, au moins par comparaison, le titre de ville. C'est une bourgade étroite composée de huttes de terre éparses au milieu des dattiers, avec une maison de briques crues, résidence du Kâchef, et une mosquée. Le *temple*, taillé dans le rocher à une profondeur de 33 mèt., est du règne de Ramessès II, et il présente quelques sculptures d'un style médiocre, dans un grand état de dégradation. Ce sont des tableaux en partie religieux, en partie guerriers. Le temple était consacré à Amoun-Ra, d'où la ville prenait le nom de *Pé-ra*

(ville du Soleil) que lui donnent les légendes hiéroglyphiques.

A partir de Derr, les bords du fleuve prennent un aspect beaucoup moins aride. Les dattiers et les acacias y forment des bouquets qui contrastent de la manière la plus agréable avec la nudité des parties précédentes.

A 5/4 d'heure environ au-dessus de Derr, à la hauteur de l'île *Kelté*, une petite grotte taillée dans le roc a d'antiques sculptures; elle est connue des gens du pays sous le nom *d'el-Douknesra*. Un peu plus haut, sur l'autre rive, il y a une petite tombe également taillée dans un rocher de forme pyramidale, et qui porte le cartouche de Ramessès V, de la xxe dynastie (xiie siècle. avant J.-C.) Celui pour qui fut excavée la tombe est désigné sous le nom du Poëri, « fils royal de Kousch.» On l'a représenté rendant hommage au pharaon égyptien.

Ibrim, 4 à 5 h. (21 kil. de Derr, rive E.). Le lieu est appelé **Primis** dans les documents de l'époque romaine (*Primis Parva*, pour la distinguer d'une autre ville du même nom située beaucoup plus haut, vers l'Astaboras). Sélim, après sa conquête de l'Égypte (1517), y plaça une garnison de soldats bosniaques dont les descendants s'y sont maintenus jusqu'au commencement du siècle actuel. Le château, assis sur la hauteur, fut occupé en 1811 par les Mamelouks échappés au massacre du Caire; mais ils en furent délogés par Ibrahim, fils du vice-roi. Au milieu de ces conflits, les murailles de la citadelle furent en grande partie détruites, ainsi que les maisons qu'elle renfermait; et les habitants de la bourgade, abondonnèrent leurs demeures pour la plupart et se réfugièrent à Derr. Les seuls restes d'antiquités que gardent ces lieux presque déserts sont quelques débris d'une ancienne muraille probablement romaine, à l'extrémité S. du village, et, vers l'extrémité N., une construction qui doit être de la même époque, mais dans laquelle on employa des blocs de pierre sur lesquels on lit le nom de **Tarhaka** (vers 686 av. J.-C.). Dans les rochers. au-dessous d'Ibrim, il y a plusieurs petites grottes avec des sculptures du temps de la xviiie dynastie, et de Ramessès II. Vis-à-vis, sur la rive opposée, **Anibé** a une tombe qui date de la xxe dynastie.

Un peu après avoir dépassé *Bostàn* (18 kil. d'Ibrim), à la hauteur du village de *Tosko*, des rochers forment dans le lit du Nil une barrière qui pourrait être dangereuse au temps des basses eaux si l'on n'était pas dirigé par un bon pilote. On passe successivement devant plusieurs villages sans intérêt, et l'on arrive à

Abou-Simbel, ou par corruption **Ibsamboul** (54 kil. d'Ibrim. rive O.). On y retrouve deux temples, tous deux creusés dans le rocher, tous deux, du règne du grand Ramessès II, tous deux enfin, dignes de prendre rang, par les dimensions comme par l'exécution de leurs sculptures, à côté des plus beaux restes de l'art pharaonique que présentent les ruines de Thèbes.

Le *petit temple* était dédié à Hathor, qui y est représentée sous la forme de la vache sacrée, son emblème. La façade est ornée de six colosses de 11 m. environ, représentant Ramessès et sa femme Nofriari, ayant leurs enfants à leurs pieds. L'intérieur a trois divisions principales, une première salle soutenue par six pilastres carrés décorés de chapiteaux à tête d'Isis, un passage transversal avec une petite chambre à chaque extrémité, et le naos ou sanctuaire. La profondeur totale des parties excavées est de 27 à 28 mèt., depuis la porte d'entrée. Tous les murs sont décorés de sculptures d'un beau style, malheureusement très détériorées.

Le **second temple**, un peu plus au S., présente dans toutes ses parties des dimensions bien autre-

ment imposantes. La surface du rocher, aplanie et taillée à pic sur 40 mèt. de hauteur et 30 d'élévation, en forme la façade.

Quatre statues colossales de Ramessès II, taillées dans le rocher même, la décorent. Leurs proportions sont celles de figures de 28 à 30 mèt.; quoique assises, elles ont au moins 20 mèt. de hauteur. Malgré ces proportions énormes, le travail en est très-beau, et le visage est doublement remarquable par l'expression et le fini. Une ligne horizontale de hiéroglyphes, surmontée d'une corniche composée de 22 figures de singes accroupis, et une figure symbolique de Phré sculptée au-dessus du portail, complètent ce beau frontispice, encore presque intact. A la base d'un des colosses du S., on lit une inscription très-curieuse, en grec archaïque, tracée, vers l'an 660 av. J.-C., par une troupe de soldats grecs au service de Psammétik, envoyée à la poursuite des Égyptiens Automoles qui se réfugiaient en Éthiopie. (Hérodote, II, 30). L'inscription, d'après le déchiffrement incomplet qu'en a donné le colonel Leake, est ainsi conçue: *Le roi Psamatikh étant venu à Éléphantine, ceux qui étaient avec Psamatikh, fils de Théoclès, ont écrit ceci. Ils s'embarquèrent et arrivèrent au-dessus de Kerkis... l'Égyptien Amasis. Ceci a été écrit par Damearchon, fils d'Amœbichos, et par Pelephos fils d'Oudamos.*

L'intérieur répond au grandiose de la façade. Quatre salles successives, offrant ensemble une profondeur de plus de 60 mèt., composent, avec dix chambres latérales, l'ensemble de cette prodigieuse excavation. La première salle est soutenue par un double rang de 8 pilastres, auxquels sont adossés des colosses de 5 mèt. 26 de hauteur. La seconde salle n'a que 4 piliers sans statues. Mais on en retrouve 4, plus grandes que nature, au fond du sanctuaire, représentent Ramessès en présence de la triade Amoun, Ra et Pthah. Le principal sujet des sculptures murales, notamment dans la grande salle, est tiré des expéditions militaires de Ramessès. On y peut remarquer avec quel soin sont distingués, non-seulement par les traits et le costume, mais aussi par la couleur, les différents peuples avec lesquels les Egyptiens victorieux se trouvent en contact, Asiatiques, Kouschites et Nègres.

Féraïg (1 kil., rive E.), presque vis-à-vis d'Abou-Simbel, sur la rive opposée, a un petit *temple* excavé du règne d'Aménophis III (XVIIIe dynastie), plus ancien d'un siècle et demi, conséquemment; que les temples de Ramessès II.

Un peu plus haut, sur la même rive, le château d'*Addèh* se dresse sur un rocher dont les flancs présentent des hypogées d'une belle conservation, et, non loin de là, sont les restes d'un petit temple de la même époque que celui de Féraïg.

Farras (13 kil. d'Abou-Simbel, rive. O.) a aussi quelques restes qui paraissent appartenir à la période romaine. Un peu plus au S., une petite grotte renferme des légendes hiéroglyphiques du temps de Ramessès II; et plus haut, vers l'O., quelques chambres creusées dans le rocher, avec des inscriptions coptes où se lit le nom de Dioclétien, ont peut-être servi de refuge aux chrétiens pendant la persécution de 303.

A **Serra** (9 kil., rive E.) quelques constructions sur la rive du fleuve semblent avoir appartenu à un ancien quai.

Wadi-Halfah (40 kil., rive E.), est une bourgade de 4 à 500 âmes, sur la rive du fleuve. Vis-à-vis, sur la rive opposée, au village de *Béhéni*, il y a quelques restes d'antiquités, parmi lesquels une petite construction ornée de colonnes, mais aujourd'hui très-dégradée, appartient à un temple de Touthmès III, de la XVIIIe dynastie (XVIIe siècle avant notre ère).

La **deuxième cataracte**, à laquelle Wadi-Halfah donne son nom, la **grande cataracte** des an-

ciens, en est encore éloignée d'une dizaine de kilomètres, ou environ 2 heures. Elle est bien plus considérable que la cataracte d'Assouân, tout à la fois par l'étendue des rapides et par la hauteur des chutes. La cataracte proprement dite, c'est-à-dire l'espace que les rochers occupent sans interruption dans le lit du fleuve, n'est pas de moins de 12 à 15 kil., et l'on peut évaluer à 30 ou 40 mèt. l'abaissement total du niveau du fleuve dans l'étendue de ce banc de récifs. Cet abaissement se produit par une suite de ressauts ou de chutes dont une ou deux ont bien 8 à 10 mèt. Il était autrefois impossible de faire traverser aux barques la deuxième cataracte, et aujourd'hui encore elle est impraticable pendant la saison des basses eaux; mais grâce aux travaux qu'y a fait exécuter Mohammed-Ali, on peut maintenant franchir le passage pendant quelques mois de l'année. Une chaîne de rochers borde, sur la rive occidentale du fleuve, la cataracte de Wadi-Halfa. La montagne de *Hâfir*, qui domine cette chaîne, s'élance à plus de 100 mèt. de hauteur. Du sommet de cette montagne, le voyageur embrasse dans toute sa beauté sauvage le paysage qui se déroule à ses pieds: « On aperçoit à l'O. le désert d'Abou-Solom, plat jusqu'au Nil, avec deux petits monticules semblables à des tumulus; au N., à l'E. et au S., on ne voit que la cataracte, *Bain el-Hagar* (le ventre de pierre), ainsi que l'appellent les Arabes; tout au fond, du côté de l'Éthiopie, on distingue un rideau de verdure à moitié disparue derrière une brume de sable soulevée par le vent. Large, sinistre, hérissée de rochers noirs, remplie de bouillonnements verdâtres, fourmillant d'arbustes épineux et de plantes vénéneuses, infranchissable pour les barques, la cataracte s'étend sur un espace de six lieues. Nul peuple ne l'habite; il n'y a sur ses bords ni villages, ni maisons; elle est déserte et muette. Sur ses aigrettes de rochers, noirs comme des blocs de charbon de terre, on ne voit remuer que des gypaètes blancs et des vautours chenus, qui déchirent le cadavre pourri de quelque crocodile échoué sur le sable. » (Maxime du Camp, *Le Nil*, p. 154.)

La seconde cataracte est la limite où s'arrêtent ordinairement les voyageurs qui ne sont point animés de la passion des explorations hardies et des dangereuses découvertes. À partir de cet endroit, la cange est dématée pour reprendre le chemin du Caire, et chaque coup de rame vous rapproche de l'Europe.

FIN DE L'ITINÉRAIRE DE L'ORIENT.

TABLE ALPHABÉTIQUE

FIN DE LA TABLE ALPHABÉTIQUE.

Paris.—Imprimé chez Bonaventure et Ducessois, 55, quai des Grands-Augustins.

GRANDE COLLECTION
DE GUIDES ET D'ITINÉRAIRES
POUR LES VOYAGEURS

RÉUNISSANT

LES GUIDES-JOANNE, LES GUIDES-RICHARD

ET LES GUIDES

de la Bibliothèque des Chemins de fer.

Cette collection, qui comprend déjà

120 volumes,

EST CONTINUÉE SOUS LA DIRECTION

DE M. ADOLPHE JOANNE.

Les chemins de fer, en rendant toutes les communications plus faciles les ont rendues plus fréquentes. Le nombre des voyageurs augmente chaque année dans des proportions que personne n'avait su prévoir. Cette masse énorme de voyageurs, qui bientôt sillonnera la surface entière du globe, a besoin de livres tout à la fois instructifs et amusants dans lesquels elle puisse trouver les renseignements qui lui sont nécessaires ou agréables, et notamment les distances, le prix des places, l'indication des moyens de transport et des hôtels; les excursions faire; la description des monuments, des musées, des collections; les souvenirs historiques ou littéraires; les documents statistiques; les combinaisons propres à économiser du temps ou de l'argent.

C'est pour répondre à ce besoin que MM. L. Hachette et Cie ont entrepris la publication d'une vaste collection de GUIDES ou ITINÉRAIRES, à laquelle une récente acquisition leur a permis de joindre les Guides-Joanne et les Guides-Richard, publiés par M. Maison, et qui étaient déjà en possession d'une réputation méritée. Cette collection se compose

actuellement de plus de 120 volumes, parmi lesquels nous citerons : le ***Paris illustré;*** le ***Guide en Italie***, par J. Du Pays; la ***Belgique***, par F. Mornand; les ***Musées d'Europe***, par L. Viardot, et les itinéraires de la ***Suisse***, de l'***Allemagne***, de l'***Écosse***, des ***Environs de Paris***, de ***Paris à Bordeaux***, de ***Paris à Nantes***, de ***Paris à Lyon***, de ***Versailles*** et de ***Fontainebleau***, par M. Adolphe Joanne, qui a mérité, pour ce genre de publications, une réputation sans rivale, et dont les ouvrages sont préférés aujourd'hui par les touristes aux célèbres ***Hand-books*** anglais.

C'est sous la direction de cet habile et consciencieux écrivain, que se continue cette collection, la plus riche de l'Europe. Les éditeurs ne négligent rien pour la maintenir au rang élevé où elle s'est placée dans l'estime publique. A peine un volume est-il épuisé, qu'il est revu, refait souvent avant d'être réimprimé. Les ***Itinéraires illustrés*** renferment plus de 1500 vignettes dessinées et gravées par nos meilleurs artistes. Les cartes et les plans de villes forment un atlas unique. Enfin, le mérite littéraire de chaque volume assure aux voyageurs un compagnon de route aussi agréable qu'instruit et exact.

1° ITINÉRAIRES.

ALGÉRIE.

Itinéraire historique et descriptif de l'Algérie, avec un Vocabulaire français-arabe des mots les plus usités, et un résumé historique des guerres d'Afrique; par *J. Barbier*. 1 vol. grand in-18, contenant une carte de l'Algérie. Broché. 5 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

L'Algérie en 1854. — Itinéraire de Tunis à Alger, par *Joseph Bard*. 1 vol. in-8. Broché. 5 fr. 50 c.

ALLEMAGNE ET BORDS DU RHIN.

Itinéraire historique et descriptif de l'Allemagne, divisé en deux parties, par *Adolphe Joanne*.

1° ALLEMAGNE DU NORD, comprenant : Le Rhin; la Moselle; le Weser; l'Elbe; le Haardt; la forêt Noire; l'Odenwald; le Taunus; l'Eifel; le Harz; le Thüringerwald; la Suisse franconienne; le Fichtelgebirge; la Suisse saxonne; Strasbourg; Bade; Carlsruhe; Heidelberg; Darmstadt; Francfort; Hombourg; Mayence; Wiesbaden; Creuznach; Luxembourg; Trèves; Coblenz; Ems; Bonn; Cologne; Aix-la-Chapelle; Dusseldorf; Hanovre; Brunswick; Münster; Brême; Hambourg; Lübeck; Rostock; Schwerin; Magdebourg; Pyrmont; Gœttingen; Cassel; Gotha; Erfurt; Weimar; Kissingen; Cobourg; Bamberg; Iéna; Nuremberg; Leipsick; Berlin; Potsdam; Stettin; Posen; Dantzick; Tilsitt; Kœnigsberg; Breslau; Dresde; Tœplitz. 1 beau vol. in-18 jésus, imprimé sur deux colonnes, contenant une carte routière générale, 14 cartes spéciales et 13 plans de villes. Broché. 10 fr. 50 c.
La rel. se paye en sus. 1 fr. 50 c.

2° ALLEMAGNE DU SUD, comprenant : Le Neckar; le Rhin; le Danube; l'Inn; l'Adige; la Drave; la forêt Noire; l'Alb-Souabe; le Vorarlberg le Tyrol; les Alpes de la Bavière; le Salzkammergut; les montagnes des Géants; le Semmering; Strasbourg; Freiburg; Schaffhouse; Constance; Wildbad; Stuttgart; Cannstadt; Heilbronn; Tubingue; Ulm; Augsbourg; Lindau; Munich; Donauwœrth; Ingolstadt; Ratisbonne; la Walhalla; Passau; Linz; Mœlk; Kufstein; Bregenz; Innsbruck; Bormio; Meran; Brixen; Botzen; Trente; Roveredo; Bassano; Bellune; Brunecken; Salzburg; Berchtesgaden; Gastein; Gmunden; Ischl; Mariazell; Vienne; Brünn; Olmütz; Glatz; Hirscherg; Warmbrunn; Prague; Carlsbad; Marienbad; Franzenbad; Eger; Pilsen; Cracovie; Presbourg; Pesth; Gratz; Laibach; Adelsberg; Idria; Trieste; Pola; Fiume. 1 beau vol. in-18 jésus imprimé sur deux colonnes, contenant une carte routière, 10 cartes spéciales et 7 plans de villes et musées. Broché. 10 fr. 50 c.
La rel. se paye en sus. 1 fr. 50 c.

Itinéraire descriptif et historique des bords du Rhin, du Neckar et de la Moselle, par le même auteur. 1 fort vol. in-18, contenant 16 cartes et plans. Broché. 7 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

Les trains de plaisir des bords du Rhin, ou de Paris à Paris, par Strasbourg, Bade, Carlsruhe, Heidelberg, Mannheim, Francfort, Mayence, Coblenz, Cologne, Aix-la-Chapelle, Spa, Liége et Bruxelles, par le même auteur. 1 joli vol. in-18, contenant une carte et 4 plans de villes. Br. 2 fr. 50 c.
La reliure se paye en sus. 75 c.

Bade et la forêt Noire, contenant; 1° la route de Baden-Baden; 2° la description de Bade et de ses bains; 3° celle des environs de Bade et de la forêt Noire, par le même auteur. 1 joli vol. in-18, contenant 5 cartes. Broché. 2 fr.
La reliure se paye en sus. 75 c.

Les bords du Rhin, par *Frédéric Bernard*. 1 vol. in-16, illustré de 80 vignettes par Daubigny, Lancelot, etc., et accompagné de cartes et plans. Broché. 2 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

Voyage pittoresque des bords du Rhin, dessiné par Louis Bleuler et Federly, et accompagné d'un texte explicatif traduit librement sur le manuscrit allemand de Em. Zschokke, par *C. F. Girard*. 1 vol. grand in-8, contenant 28 belles gravures sur acier. Br. 6 fr.

Histoire et description des villes de Trente et d'Inspruck, par M. *Mercey*, illustrée de 9 gravures sur acier, et contenant des détails historiques très-intéressants sur l'origine de ces deux villes, leurs mouvements, les mœurs de leurs habitants, etc. 1 vol. grand in-8. Broché. 6 fr.

Guide du médecin et du touriste aux bains de la vallée du Rhin, de la forêt Noire et des Vosges, par le docteur *Aimé Ribert*. 1 vol. grand in-18 jésus. 3 fr. 50 c.

ANGLETERRE, ÉCOSSE ET IRLANDE.

Itinéraire descriptif et historique de la Grande-Bretagne (Angleterre, Écosse, Irlande), par *Richard* et *Ad. Joanne*; nouvelle édition, accompagnée de 3 cartes routières, du panorama de Londres et des plans d'Édimbourg, Glascow et Dublin. 1 joli vol. in-18 jésus. Broché. 12 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr. 50 c.

Itinéraire descriptif et historique de l'Écosse, par *Ad. Joanne*, avec la carte routière de l'Écosse et les plans d'Édimbourg et de Glascow. 1 vol. in-18. Broché. 7 fr. 50 c.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

Guide du voyageur à Londres, par *M. E. Reclus*. 1 vol. in-18 jésus, contenant 1 plan de Londres, 1 plan des environs de Londres, 6 autres plans et la carte des chemins de fer. Broché. 10 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr. 50 c.

Londres tel qu'il est, précédé de l'itinéraire de Paris à Londres par les chemins de fer et bateaux à vapeur, suivi d'une description sommaire des environs de Londres; par *Lake* et *Richard*. 1 vol. in-18, contenant le panorama de Londres, la carte des routes de Paris à Londres, et des gravures sur acier. Broché. 2 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

BELGIQUE ET HOLLANDE.

Itinéraire descriptif, artistique, historique et statistique de la Belgique, par *A. J. Du Pays*. 1 volume in-18 jésus, contenant 3 cartes, 6 plans de ville et un plan de la bataille de Waterloo. Broché. 10 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr. 50 c.

Manuel du voyageur en Belgique et en Hollande. Itinéraire artistique et industriel de ces deux pays, par *Richard*. 1 fort vol. in-18, contenant une belle carte routière et les panoramas de Bruxelles, Anvers, Liége et Amsterdam. Broché. 8 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

Guide en Belgique, par *Richard*. 1 vol. in-18 avec carte. Broché. 6 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

Guide en Hollande. 1 vol. in-18 avec carte. (*Sous presse.*)

La Belgique, par *Félix Mornand*. 1 vol. in-16, contenant une belle carte. Broché. 2 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

Spa et ses environs, par *Ad. Joanne*. 1 joli vol. in-18, contenant une carte. Broché. 2 fr.
La reliure se paye en sus. 75 c.

CALIFORNIE.

Route de la Californie à travers l'isthme de Panama, par M. *Saint-*

Amand. 1 vol. in-18 jésus, contenant une carte de l'isthme de Panama.
Broché. 2 fr. 50 c.

ESPAGNE ET PORTUGAL.

Nouveau guide du voyageur en Espagne et en Portugal, précédé de dialogues français-espagnols à l'usage des voyageurs, par *Germond de Lavigne*. 1 fort vol. in-18. Broché. 15 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr. 50 c.

Lisbonne. Guide des voyageurs. Histoire, monuments, mœurs, par *Olivier Merson*. 1 vol. Broché. 2 fr. 50 c.

EUROPE.

Guide du voyageur en Europe, par *Adolphe Joanne*. 1 fort vol. in-18 jésus imprimé à deux colonnes, et accompagné de cartes et plans. Broché. 20 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr. 50 c.

Tableau comparatif des monnaies d'Europe et des principales places du monde, comparées à la monnaie française. 1 vol. in-18. Broché. 1 fr.

Les bains d'Europe, par MM. *Ad. Joanne* et le Dr *A. Le Pileur*. 1 vol. in-18 jésus contenant une carte des bains d'Europe. Broché. 10 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

FRANCE.

1° GUIDES GÉNÉRAUX POUR LA FRANCE.

Guide du voyageur en France et en Belgique, par *Ad. Joanne*; 24e édition. 1 fort vol. in-18 jésus, imprimé à deux colonnes, contenant plusieurs cartes des chemins de fer et des plans de villes, etc. (*Sous presse.*)
La reliure se paye en sus. 1 fr. 50 c.

Guide du voyageur en France, comprenant en abrégé tout ce que contient l'édition in-18 jésus, avec une carte routière et la carte des chemins de fer, par *Richard*. 24e édition. 1 vol. in-18. Broché. 5 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

Conducteur du voyageur en France, par *Richard*. Abrégé du précédent; 2e édition. 1 joli vol. in-32, contenant une carte routière. Broché. 3 fr.
La reliure se paye en sus. 75 c.

Guide du voyageur dans la France monumentale, ou Itinéraire archéologique donnant la description de tous les monuments appartenant à l'ère celtique, à l'époque romaine ou gallo-romaine et au Moyen Age jusqu'à la Renaissance, avec une carte générale archéologique de la France, divisée par provinces et par départements, ornée de 48 vues de monuments antiques, et indiquant, au moyen de signes conventionnels, l'emplacement des monuments décrits dans le texte, par *Richard* et *E. Hocquart*. 1 fort vol. in-12, imprimé à deux colonnes, comprenant la matière de 3 vol. Br. 9 fr
La reliure se paye en sus. 1 fr. 50 c.

Journal de voyage dans le midi de la France et en Italie, par *A. Asselin*. 1 vol. in 12, avec une carte routière. Broché. 3 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr. 50 c.

Atlas historique et statistique des chemins de fer français, avec un texte par *Adolphe Joanne*. 1 vol. in-4, contenant 8 cartes gravées sur acier et coloriées. Cartonné. 7 fr. 50 c.

2° GUIDES POUR PARIS ET SES ENVIRONS.

Paris illustré, son histoire, ses monuments, ses musées, son administration, son commerce et ses plaisirs, nouveau guide des voyageurs, où l'on trouve les renseignements pour s'installer et vivre à Paris, de toutes manières et à tous prix; publié par une société de littérateurs, d'archéologues et d'artistes. 1 beau vol. in-16 de 850 pages, contenant 280 vignettes par Lancelot et Thérond, un nouveau plan de Paris et 17 autres plans. Br. 7 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

Guide alphabétique des rues et monuments de Paris, à l'usage des voyageurs et des Parisiens, où l'on trouve

la situation et la description de chaque rue et de chaque monument, avec un grand nombre de renseignements utiles et d'une notice historique sur Paris, par *Frédéric Lock*. 1 vol. in-18 jésus, contenant un nouveau plan de Paris. Broché. 3 fr. 50 c.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

Petit guide de l'étranger à Paris, par *Frédéric Bernard*, illustré de 40 vignettes par Lancelot et Thérond. Brochure in-4, contenant un nouveau plan de Paris. 75 c.

The illustrated English and American Paris-Guide, by *Charles Fielding*, A. M., with a new map of Paris. In-4. 1 fr.

Kleiner illustrirter Pariser Führer für deutsche Reisende, von *Wilhelm*, mit vierzig in den Text gedruckten Abbildungen und einem neuen Plan von Paris. In-4. 1 fr.

Petit guide de l'étranger à Paris, par *Frédéric Bernard*. 1 vol. in-32, avec un nouveau plan de Paris. Relié. 1 fr.

The English and American Paris-pocket-Guide, by *Charles Stuart Fielding*, A. M., with a new map of Paris. In-32. Relié. 1 fr.

Kleiner Pariser Führer für deutsche Reisende, von *Wilhelm*, mit einem neuen Plan von Paris. In-32. Relié. 1 fr.

Les environs de Paris illustrés, itinéraire descriptif et historique, par *Adolphe Joanne*. 1 vol. in-16 de 850 pages, contenant 220 gravures par Lancelot et Thérond, une grande carte des environs de Paris et sept autres cartes et plans. 7 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

Le nouveau bois de Boulogne et ses alentours, par *J. Lobet*. 1 vol., contenant un plan du bois et 20 vignettes par Thérond. 1 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

Versailles, son palais, ses jardins, son musée, ses eaux, les deux Trianons, Saint-Cloud, Ville-d'Avray, Meudon, Bellevue, Sèvres, par *Adolphe Joanne*; ouvrage illustré de 37 gravures par Thérond et Lancelot, et accompagné d'un plan de Versailles et du parc, et de 2 plans du château. 1 vol. in-16. Broché. 2 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

Versailles et les deux Trianons, Guide du visiteur, extrait du précédent. 1 vol. in-32, contenant 2 plans. Relié. 1 fr.

Le château, le parc, et les grandes eaux de Versailles, par *Fréd. Bernard*. 1 vol. in-16, contenant 30 vignettes par Lancelot et 3 plans. Broché. 1 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

Le parc et les grandes eaux de Versailles. 1 vol. in-32, extrait du précédent et contenant 20 vign. Br. 30 c.

Guide to Versailles, Saint-Cloud, Ville-d'Avray, Meudon, Bellevue and Sèvres. A description of the palaces, gardens, museum, waters and the Trianons, translated in english language from *A. Joanne*. With numerous illustrations and three plans. Br. 2 fr. 50 c.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

Fontainebleau, son palais, sa forêt et ses environs, par *Adolphe Joanne*. 1 vol. in-16, contenant 25 vignettes par Lancelot, une carte de la forêt et un plan du château. Broché. 2 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

3° GUIDES SPÉCIAUX POUR UNE PROVINCE OU POUR UNE VILLE.

Alsace (Voyage pittoresque en), par le chemin de fer de Strasbourg à Bâle, par M. *Th. de Rouvrois*; illustré de nombreuses gravures sur bois. 1 vol. grand in-8. Cartonné. 4 fr.

Balme (Guide du voyageur à la grotte de la), l'une des sept merveilles du Dauphiné, par M. *Bourrit* aîné. 1 volume in-18. Broché. 1 fr.

Biarritz (Autour de), par *A. Germond de Lavigne*. 2e édition. 1 volume in-18 jésus. Broché. 1 fr. 50 c.
La reliure se paye en sus. 75 c.

Cannes (Une saison à). 1 vol. grand in-32. 50 c.

Dieppe et ses environs, par *E. Chapus*. 1 vol. in-16, contenant 12 vignettes et 1 plan. Broché. 1 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

Luchon (Bains et courses de), par *Nérée Boubée*, ingénieur géologue. 1 vol. in-18 jésus contenant un plan de Luchon et une carte des environs de Luchon. Broché. 3 fr.

Mantes et ses environs, par *A. Moutié*. 1 vol. in-8, contenant une lithographie. Broché. 1 fr.

Mont-Dore (Guide aux eaux thermales du) et à celles de Saint-Alyre, de Royat, de la Bourboule et de Saint-Nectaire, avec la description de Clermont, par *L. Piesse*. 1 vol. in-16, illustré de 37 vign. par Lancelot, et accompagné d'une carte de l'Auvergne. 1 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

Normandie (Guide du voyageur en), comprenant les départements de la Seine-Inférieure, de l'Eure, du Calvados, de la Manche et de l'Orne, par *Edouard Frère*. 1 vol. in-18, illustré de 4 gravures et accompagné d'une carte. Broché. 3 fr.

Pau (Souvenirs historiques et description du château de), par *G. Bascle de Lagrèze*, conseiller à la cour impériale de Pau. 1 vol. in-18 jésus. Broché. 3 fr. 50 c.
Le même ouvrage avec la traduction en anglais, par le docteur *Taylor*, de la description du château. Broché. 4 fr.

Plombières et ses environs, guide du baigneur, par *Édouard Lemoine*. 1 vol. 2 fr.

Ports militaires de la France (Les), (Cherbourg, Brest, Lorient, Rochefort et Toulon), par *E. Neuville*. 1 vol. in-16, contenant 4 vignettes et 5 plans. Broché. 1 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

Pyrénées (Itinéraire descriptif et historique des), de l'Océan à la Méditerranée, par *Adolphe Joanne*. 1 fort vol. in-18 jésus, contenant 9 cartes panoramas dessinées d'après nature par Victor Petit, 6 cartes et 2 plans de villes. Broché. 10 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

Sainte-Marie d'Auch (Monographie de). histoire et description de cette cathédrale, par M. l'abbé *Canéto*, supérieur du petit séminaire d'Auch. 1 volume grand in-18. Broché. 4 fr.

Saône (Guide historique et pittoresque sur la) de Lyon à Châlon. 1 volume in-18, avec carte. Broché. 1 fr. 50 c.

Savoie (Itinéraire descriptif et historique de la), par *Ad. Joanne*. 1 vol in-18 jésus contenant 6 cartes et un panorama de la chaîne du Mont-Blanc. Broché. 7 fr. 50 c.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

Seine (La) et ses bords, par *Charles Nodier*, illustrés de 54 gravures sur bois et de 4 cartes de la Seine; publiées par M. Alex. Mure de Pelanne. 1 vol. in-8. Broché. 5 fr.

Vichy et ses environs, par *L. Piesse*. 2e édition. 1 vol. in-18 jésus, contenant 22 vignettes et un plan. Br. 2 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

4° ITINÉRAIRES ILLUSTRÉS DES CHEMINS DE FER FRANÇAIS.

Lignes de l'Est:

De Paris à Strasbourg, par *Moléri*. 1 vol. in-16, contenant 80 vignettes par Chapuy, Renard, Lancelot, etc., et une carte. Broché. 2 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

De Strasbourg à Bâle, par *Fréd. Bernard*. 1 vol. in-16, contenant 50 vignettes et une carte. Broché. 1 fr.

De Paris à Bâle, par MM. *Moléri* et *Fréd. Bernard*. 1 vol. in-16, contenant 130 vignettes et 2 cartes. Broché. 3 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

De Paris à Mulhouse, par M. *G. Hequet*. 1 vol. in-18 jésus. Broché. 3 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

Lignes de Lyon et de la Méditerranée:

De Paris à Lyon et à Auxerre, par *Adolphe Joanne*. 1 vol. in-16, contenant 80 vignettes par Lancelot, une carte et 2 plans. Broché. 3 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr

De Paris à Genève et à Chamonix, par *Ad. Joanne*. 1 vol. in-18 jésus contenant 8 cartes. Broché. 3 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

De Paris en Suisse par Dijon, Dôle, Salins et Besançon, par *Ad. Joanne*. (*Sous presse.*)

De Lyon à Marseille, à Cette et à Toulon, par *Frédéric Bernard*. 1 vol. in-16, contenant 80 vignettes par Lancelot, et une carte. Broché. 2 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

De Paris à la Méditerranée, comprenant **de Paris à Lyon et à Auxerre**, par *Adolphe Joanne*, et **de Paris à Marseille, à Cette et à Toulon**, par *Frédéric Bernard*. 1 fort vol. in-16, contenant 160 vignettes par Lancelot, et 2 cartes. Broché. 5 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

Lignes du Midi :

De Bordeaux à Bayonne, à Biarritz, à Arcachon et à Mont-de-Marsan, par *Adolphe Joanne*. 1 vol. in-16, contenant 12 vignettes par Daubigny, et une carte. Broché. 2 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

De Bordeaux à Toulouse, à Cette et à Perpignan, par *Adolphe Joanne*. 1 vol. in-16, contenant 32 grandes vignettes par Thérond, une carte et un plan. Broché. 3 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

Lignes du Nord :

Itinéraire de la Belgique, par *A. J. Du Pays*. Voyez p. 4, 2e col.

De Paris à Bruxelles, y compris l'embranchement de Saint-Quentin, par *Eugène Guinot*. 1 vol. in-16, contenant 70 vignettes par Chapuy et Daubigny, 5 plans et une carte. Br. 2 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

De Paris à Calais, à Boulogne et à Dunkerque, par *Eugène Guinot*. 1 volume in-16, contenant 60 vignettes, 5 plans et une carte. Broché. 2 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

Promenades au château de Compiègne et aux ruines de Pierrefonds et de Coucy, par *Eugène Guinot*. 1 vol. in-32, contenant 11 vignettes. Broché. 50 c.

Enghien et la vallée de Montmorency, par *Eug. Guinot*. 1 vol. in-32, contenant 18 vignettes. Broché. 50 c.

Ligne d'Orléans et prolongements:

De Paris à Bordeaux, par *Adolphe Joanne*. 1 volume in-16, contenant 120 vignettes par Champin, Lancelot et Varin, et 3 cartes. Broché. 3 fr. 50 c.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

De Paris à Nantes et à Saint-Nazaire, par *Ad. Joanne*. 1 vol. in-16, contenant 100 vignettes par Champin, Thérond et Lancelot, et 3 cartes. Broché. 3 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

Petit itinéraire de Paris à Nantes. 1 vol. in-32, contenant 16 vignettes et une carte. Broché. 50 c.

De Paris au centre de la France, contenant : 1° *De Paris à Corbeil et à Orléans*; 2° *d'Orléans à Nevers, à Châteauroux et à Varennes*, par *Moléri* et *A. Achard*. 1 vol. in-16, contenant 90 vignettes par Champin et Lancelot, et une carte. Broché. 2 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

De Paris à Orléans, par *Moléri*. 1 vol. in-16, contenant 45 vignettes par Champin et Thérond, et une carte. Broché. 1 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

De Paris à Corbeil. 1 vol. in-16, contenant 40 vignettes par Champin, et une carte. Broché. 50 c.

De Poitiers à la Rochelle et à Rochefort, par *Ad. Joanne*. (*Sous presse.*)

Lignes de l'Ouest :

De Paris à Dieppe, par *Eugène Chapus*. 1 vol. in-16, contenant 60 vignettes, 2 plans et une carte. Broché. 2 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

De Paris au Havre, par *Eugène Cha-*

pus. 1 vol. in-16, contenant 80 vignettes, 2 plans et une carte. Broché. 2 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

Petit itinéraire du chemin de fer de Paris au Havre. 1 vol. in-32, contenant 55 vignettes et une carte. Broché. 50 c.

Petit itinéraire de Paris à Rouen. 1 volume in-32, contenant 33 vignettes et une carte. Broché. 50 c.

De Paris à Rennes et à Alençon, par *A. Moutié.* 1 vol. in-16, contenant 170 vignettes par Thérond, et une carte. Broché. 3 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

De Paris à Caen et à Cherbourg, par *L. Enault.* 1 v. in-18 jésus. Broché. 3 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

De Paris à Saint-Germain, à Poissy et à Argenteuil, par *Adolphe Joanne.* 1 vol. in-16 illustré de 24 vignettes par Thérond et Lancelot. Broché. 1 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

Ligne de Sceaux :

De Paris à Sceaux et à Orsay, par *Adolphe Joanne.* 1 vol. in-16, contenant 21 vignettes par Thérond et Lancelot, et une carte. Broché. 1 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

ITALIE.

Itinéraire descriptif, historique et artistique de l'Italie et de la Sicile, par *A. J. Du Pays.* 1 beau vol. in-18 jésus de 800 pages imprimées sur deux colonnes, contenant 2 cartes spéciales et 18 plans de villes et de musées. 2e édition, corrigée et augmentée. Broché. 11 fr. 50 c.
La reliure se paye en sus. 1 fr. 50 c.

Itinéraire de l'Italie septentrionale, contenant la Savoie, le Piémont, la Lombardie et la Vénétie, par *Adolphe Joanne* et *A. J. Du Pays.* 1 vol. in-18 jésus contenant 5 cartes et 8 plans de villes. Broché. 5 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

Les curiosités de Rome et de ses environs, itinéraire complet de Rome et de l'*Agro romano*, dans un rayon de 40 à 50 kilomètres; monuments, antiquités païennes et chrétiennes; l'art à ses différentes époques; origines, faits historiques et anecdotiques, par *G. Robello.* 1 vol. in-12, contenant plusieurs cartes et plans. Broché. 7 fr. 50 c.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

Manuel du voyageur en Sicile, par le comte *Fedor de Karacsay.* 1 volume in-18, avec une carte. Broché. 3 fr.

Sardaigne (Histoire et description des sources minérales de la) et de celles des contrées voisines, par le comte *Davet de Beaurepaire*, docteur en médecine. 1 vol. in-8. Broché. 6 fr.

Le midi de la France et l'Italie, journal de voyage d'un touriste dans le midi de la France et en Italie, par *A. Asselin*, avec une carte routière. In-18. Broché. 3 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

De Paris à Venise, notes au crayon, par *Charles Blanc*, ancien directeur des Beaux-Arts. 1 vol. Broché. 3 fr.

ORIENT.

Itinéraire descriptif, historique et archéologique de l'Orient, contenant Malte, la Grèce, la Turquie d'Europe, la Turquie d'Asie, la Syrie, la Palestine, l'Égypte, l'Arabie Pétrée et le Sinaï, par *Isambert* et *Ad. Joanne.* 1 vol. in-18 jésus orné de 20 cartes ou plans, imprimé sur deux colonnes. Broché. 20 fr.

Itinéraire descriptif et historique de Paris à Constantinople, avec les environs de cette dernière ville, par *Ph. Blanchard.* 1 vol. grand in-18, contenant un plan de Constantinople et d'une partie du Bosphore. Broché. 7 fr. 50 c.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

SUISSE.

Itinéraire descriptif et historique de la Suisse, du Jura français, du Mont-Blanc, de la vallée de Chamonix, du

grand Saint-Bernard et du mont Rose; par *Adolphe Joanne*. 1 vol. grand in-18 de plus de 700 pages imprimées sur deux colonnes, contenant 10 cartes, 10 vues et 7 panoramas; 3e édition refondue et augmentée. Broché. 13 fr. 50 c.

La reliure se paye en sus. 1 fr. 50 c.

Nouvel-Ebel, Manuel du voyageur en Suisse et dans la vallée de Chamonix; 12e édit., par *Adolphe Joanne*. Broché 8 fr. 50 c.

La reliure se paye en sus. 1 fr.

Berne (Histoire et description de la ville de), par M. *P. A. Stapfer*, ancien ministre de l'instruction publique de la république helvétique, illustrée de 6 gravures sur acier. 1 vol. grand in-8. Broché. 6 fr.

Vaud (Tableau du canton de), par *L. Vuillemin*. 1 v. gr. in-18. Broché. 7 fr. 50 c.

2° GUIDES DE LA CONVERSATION.

Français-allemand, par *Richard* et *Wolters*. 1 vol. in-32. Cart. 1 fr. 50 c.

Français-anglais, par *Richard* et *Quétin*. 1 vol. in-32. Cart. 1 fr. 50 c.

Français-espagnol, par *Richard* et *de Coróna*. 1 vol. in-32. Cart. 1 fr. 50 c.

Français-italien, par *Richard* et *Boletti*. 1 vol. in-32. Cart. 1 fr. 50 c.

Anglais-allemand, par *A. Horwitz*. 1 vol. in-32. Cart. 1 fr. 50 c.

Anglais-italien, par *Wahl* et *Brunetti*. 1 vol. in-32. Cart. 1 fr. 50 c.

Anglais-espagnol, par *de Coróna* et *Laran*. 1 vol. in-32. Cart. 1 fr. 50 c.

L'Interprète français-anglais pour un voyage à Paris, ou conversations dans les deux langues sur les points les plus essentiels et les plus curieux du voyage, par *C. Fleming*. 1 vol. in-16. Br. 1 fr.

La reliure se paye en sus. 1 fr.

L'Interprète anglais-français, pour un voyage à Londres, ou conversations dans les deux langues sur les points les plus essentiels et les plus curieux du voyage, par *C. Fleming*. 1 vol. in-16. Broché. fr.

La reliure se paye en sus. 1 fr.

L'Interprète français-allemand pour un voyage à Paris, ou conversations dans les deux langues sur les points les plus essentiels et les plus curieux du voyage, par MM. *de Suckau*. 1 vol. in-16. Broché. 2 fr.

La reliure se paye en sus. 1 f..

3° LES MUSÉES D'EUROPE,

par L. Viardot, 5 vol. in-18 jésus.

Les Musées de France. (Paris.) 1 vol. Broché. 3 fr. 50 c.

Les Musées d'Italie. 1 volume. Broché. 3 fr. 50 c.

Les Musées d'Espagne. 1 volume. Broché. 3 fr. 50 c.

Les Musées d'Allemagne. 1 vol. Broché. 3 fr. 50 c.

Les Musées de Belgique, de Hollande, de Russie. 1 vol. Broché. 3 fr. 50 c.

La reliure de chacun de ces volumes se paye 1 fr. en sus.

4° CARTES ET PLANS.

Allemagne (Carte routière de l') et des pays limitrophes, donnant les routes, les chemins de fer et la navigation, dressée par A. Dufour, et tirée sur colombier. En feuille. 1 fr.
Cartonnée. 1 fr. 50 c.

Allemagne (Plans des principales villes de l') :
1° Plans gravés sur acier et tirés sur 1/4 de carré : Berlin, Dresde, Hambourg, Heidelberg, Leipsick, Munich, Nuremberg, Prague, Stuttgart, Trieste. Prix de chaque plan, en feuille. 50 c.
2° Plans gravés sur acier et tirés sur 1/8 de carré : Aix-la-Chapelle, Coblentz, Cologne, Francfort, Mayence. Prix de chaque plan, en feuille. 25 c.

Angleterre (Carte routière de l'), contenant l'Écosse et l'Irlande, avec les chemins de fer et la navigation à vapeur. Tirée sur colombier. En feuille. 1 fr.
Cartonnée. 1 fr. 50 c.

Belgique (Carte de la), indiquant les chemins de fer et leurs stations, les routes, les canaux et les bureaux de douane, dressée par A. Vuillemin, et tirée sur couronne. En feuille. 50 c.
Cartonnée. 75 c.

Belgique et Hollande (Nouvelle carte routière de), indiquant toutes les routes, les chemins de fer, les canaux, les limites des deux États, dressée par Dufour. Imprimée sur colombier. En feuille. 1 fr.
Cartonnée. 1 fr. 50 c.

Belgique et Hollande (Plans des principales villes de), lithographiés et tirés sur 1/4 de carré : Bruxelles, Anvers, Liége, Amsterdam. Prix de chaque plan, en feuille. 50 c.

Boulogne (Bois de), avec les environs. Plan topographique et historique, comprenant les embellissements exécutés ou en cours d'exécution, dressé par J. Lobet, et tiré sur demi-raisin. En feuille. 30 c.
Cartonné. 50 c.

Constantinople (Plan de), avec ses faubourgs et une partie du Bosphore, dressé par A. H. Dufour, et tiré sur grand raisin. En feuille. 2 fr.
Cartonné. 2 fr. 50 c.

Dublin (Plan de), gravé sur acier et tiré sur 1/4 de jésus, en feuille. 75 c.

Écosse (Carte routière de l'), avec les chemins de fer et la navigation à vapeur, dressée par A. H. Dufour. Tirée sur demi-jésus. En feuille. 1 fr.
Cartonnée. 1 fr. 50 c.

Édimbourg (Plan d'), gravé sur acier et tiré sur 1/4 de jésus, en feuille. 75 c.

Espagne et Portugal (Carte routière), indiquant les routes royales et secondaires, dressée par A. Fremin, et encadrée de gravures. Tirée sur jésus. En feuille. 1 fr.
Cartonnée. 1 fr. 50 c.

Europe. Carte routière dressée par A. Dufour. Tirée sur colombier. En feuille. 2 fr. 50 c.
Cartonnée. 3 fr.

Europe (Carte des chemins de fer de l') et des lignes de bateaux à vapeur, dressée par A. H. Dufour. Tirée sur raisin. En feuille. 1 fr.
Cartonnée. 1 fr. 50 c.

France (Carte archéologique de la), avec des vues de monuments antiques et du moyen âge; publiée pour la première fois, dressée par E. Hocquart. Tirée sur colombier. En feuille. 1 fr. 50
Cartonnée. 2 fr.

France (Carte des chemins de fer de la), indiquant tous les chemins de fer en construction, ainsi que les lignes de bateaux à vapeur, dressée par A. H. Dufour. Tirée sur demi-raisin. En feuille. 50 c.
Cartonnée. 1 fr.

France (Atlas historique et statistique des chemins de fer de la) contenant 8 cartes gravées sur acier accompagnées d'un texte, par Ad. Joanne. 1 vol. in-4. Cartonné. fr. 50 c.

France (Nouvelle carte routière et administrative de la), indiquant toutes les routes des postes avec les distances en kilomètres, les chemins de fer, les

canaux, etc., dressée par Charles, géographe. Tirée sur colombier. En feuille. 1 fr. 50 c.
Cartonnée. 2 fr.

France (Plans des principales villes de la) :

1° Plans gravés sur acier et tirés sur 1/4 de carré. Arles, Bordeaux, Lille, Lyon, Marseille, Nantes, Rouen, Strasbourg. Prix de chaque plan, en feuille. 50 c.

2° Plans gravés sur acier et tirés sur 1/8 de carré : Clermont, Orléans, Poitiers, Tours. Prix de chaque plan, en feuille. 25 c.

3° Plans lithographiés et tirés sur 1/4 de jésus : Bagnères-de-Bigorre et ses environs, Bagnères-de-Luchon et ses environs, Cauterets et ses environs, Eaux-Bonnes et ses environs. Prix de chaque plan, en feuille. 50 c.

4° Plan du Havre, gravé sur acier et tiré sur 1/4 de raisin, en feuille. 75 c.

5° Plan de Vichy, gravé sur pierre, tiré sur 1/4 de raisin et colorié, en feuille. 50 c.

6° Plans lithographiés et tirés sur 1/8 de carré : Abbeville, Amiens, Arras, Boulogne, Dunkerque et Valenciennes. Prix de chaque plan, en feuille. 20 c.

Irlande (Carte routière de l'), avec les chemins de fer et la navigation à vapeur, dressée par A. H. Dufour, et tirée sur demi-jésus. En feuille. 1 fr. 50 c.
Cartonnée. 2 fr.

Italie (Carte routière de l'), comprenant la Sicile, avec les plans de Rome, Naples et Pozzuoli, dressée et gravée par Ambroise Tardieu. Tirée sur grand raisin. En feuille. 2 fr.
Collée sur toile, avec étui. 3 fr.

Italie (Plans des principales villes d'), gravés sur acier et tirés sur 1/4 de carré : Bologne, Florence, Gênes, Milan, Naples, Parme, Pise, Rome, Turin, Venise, Vérone. Prix de chaque plan, en feuille. 50 c.

Londres (Plan de), gravé sur pierre et tiré sur grand raisin. En feuille. 50 c.
Cartonné. 1 fr.

Londres (Carte des environs de). En feuille. 2 fr.

Paris (Nouveau plan de) avec les vingt arrondissements contenus dans l'enceinte des fortifications, avec une liste alphabétique, indiquant avec renvoi au plan, les avenues, les barrières, les boulevards, les cités, les cours, les galeries, les impasses, les marchés, les passages, les places, les ponts, les rues de la ville de Paris et des communes environnantes, et comprenant toutes les nouvelles voies de communication et tous les embellissements exécutés jusqu'à ce jour. Dressé par Vuillemin, et tiré sur grand monde. En feuille, seul. 1 fr. 50 c.
Le même, cartonné, avec la liste alphabétique. 2 fr. 50 c.
Relié en percaline dorée. 3 fr. 50 c.
Collé sur toile et relié en percaline dorée. 4 fr. 50 c.
Le même, sauf les communes environnantes, tiré typographiquement et cartonné. 50 c.

Paris (Carte des environs de), indiquant les chefs-lieux de département, d'arrondissement et de canton, les communes, les hameaux et les châteaux, toutes les routes et tous les chemins de f . ., et comprenant, en totalité ou en partie, les départements de la Seine, de Seine-et-Oise, de Seine-et-Marne, de l'Aisne, de l'Oise, de l'Eure et d'Eure-et-Loir, dressée par A. H. Dufour, et tirée sur jésus. En feuille. 75 c.
Cartonnée, rouge. 1 fr. 25 c.
Reliée en percaline dorée. 2 fr.

Pyrénées (Carte des), tirée sur demi raisin oblong. En feuille. 75 c.
Cartonnée. 1 fr. 25 c.

Rhin (Panorama des bords du), depuis Cologne jusqu'à Mayence, se déroulant sur près de trois mètres de long. In-8, cartonné. 2 fr.

Rhin (Cours du), de Schaffhouse jusqu'à son embouchure dans la mer du Nord, et de la Moselle depuis son embouchure jusqu'à Trèves. Tiré sur raisin et cartonné. 2 fr.

Savoie (Carte routière du duché de). Tirée sur cavalier et collée sur toile, avec étui. 2 fr.

Sicile (Carte routière de la), tirée sur demi-carré. En feuille. 75 c.
Cartonnée. 1 fr. 25 c.

Suisse (Carte de la), par Keller, tirée sur carré. En feuille. 2 fr.
Cartonnée. 3 fr.

Typographie de Ch. Lahure et Cie, rue de Fleurus, 9.

M. N.
53

